BnF Gallica

La Vie parisienne : moeurs élégantes, choses du jour, fantaisies, voyages, théâtres, musique, modes / par Marcellin

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

BnF Gallica

. La Vie parisienne : moeurs élégantes, choses du jour, fantaisies, voyages, théâtres, musique, modes / par Marcellin. 1910-01-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Bibliothèque nationale de France
Direction des collections
Paris

Département Histoire, philosophie, sciences de l'homme

FOL-LC13-81
(1910)

R 230552

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

FOL-LC13-81
(1910)

La Vie parisienne... – 48e année (1910) = n. 1–53.
– Paris (20, boulevard des Capucines) : [s.n.], 1910.
– 53 fasc. (981 p.) : ill. en noir et en coul., couv. ill. en coul. ; 35 cm.

Hebd.

Bibliothèque nationale de France - Paris

A l'exception des reproductions effectuées pour l'usage privé du copiste, les oeuvres protégées par le code de la propriété intellectuelle ne peuvent être reproduites sans autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.

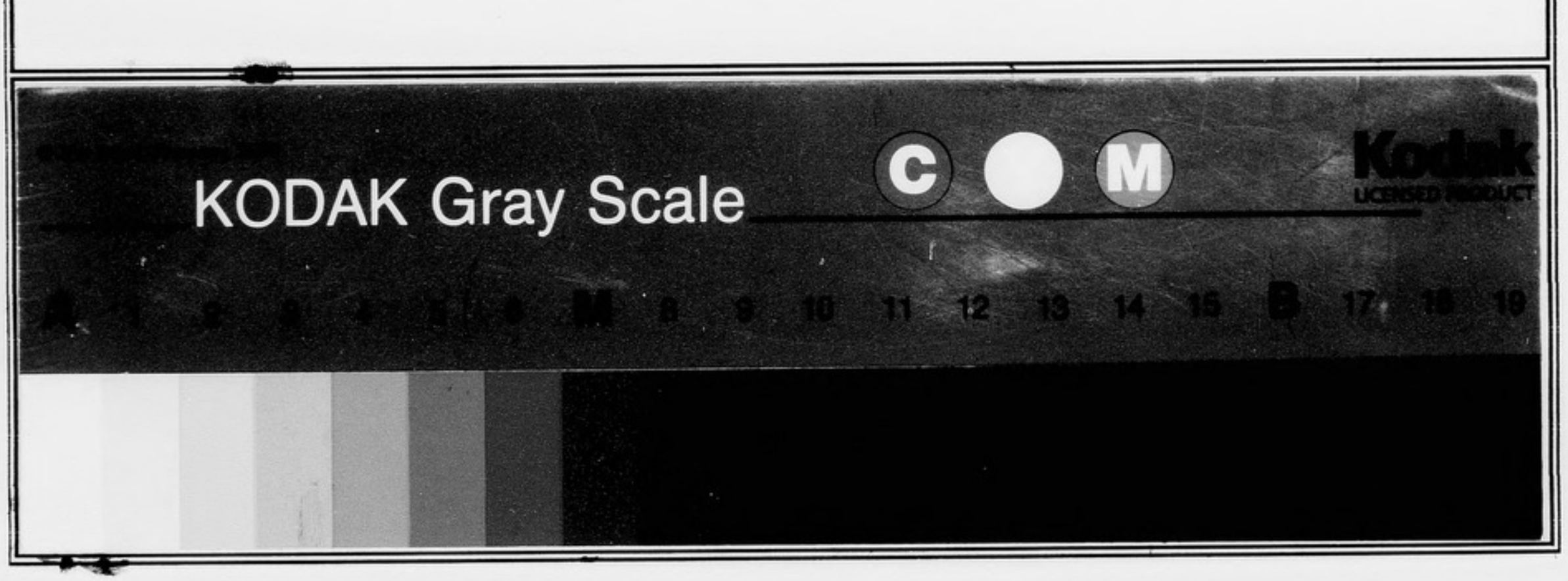
Dans l'intérêt de la recherche, les utilisateurs de la présente microforme sont priés de signaler au département de la Bibliothèque nationale de France détenteur du document, les études qu'ils entreprendraient et publieraient à l'aide de ce document.

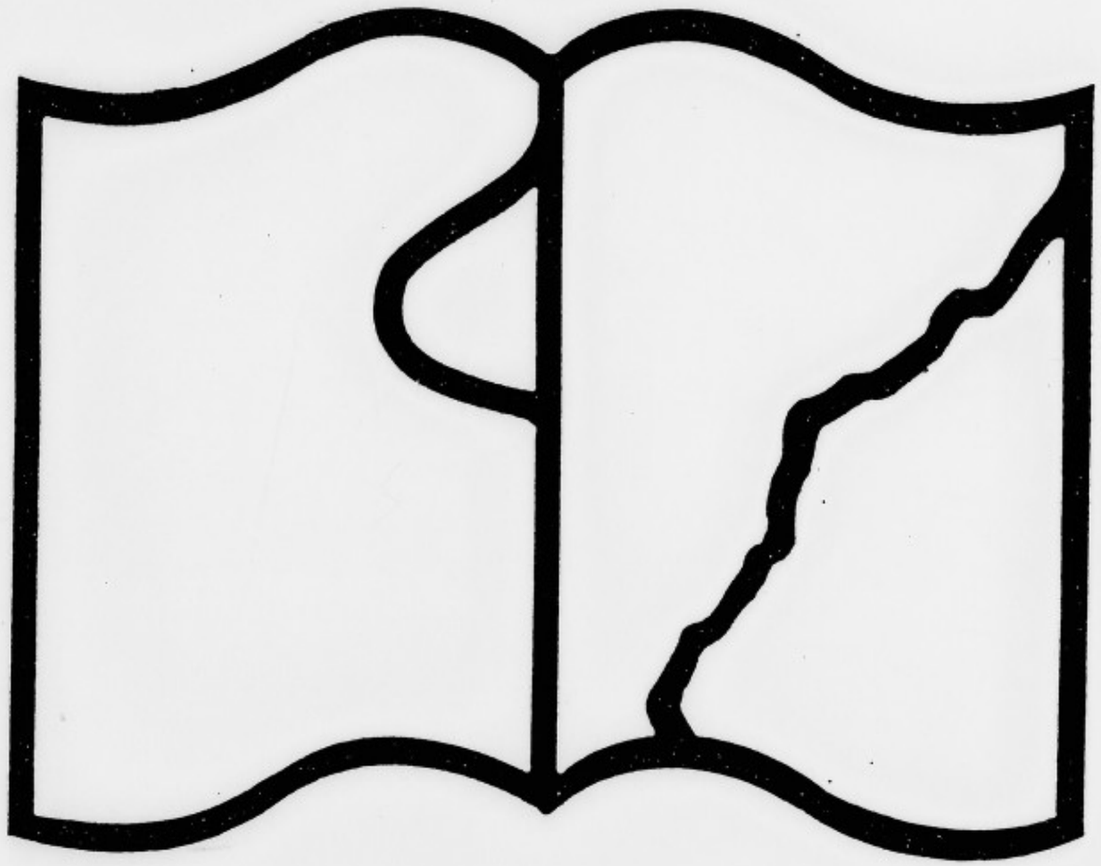
Bibliothèque nationale de France
- 2008 -
Centre Joël Le Theule – Sablé sur Sarthe



Réd. : 13







Texte détérioré — reliure défectueuse

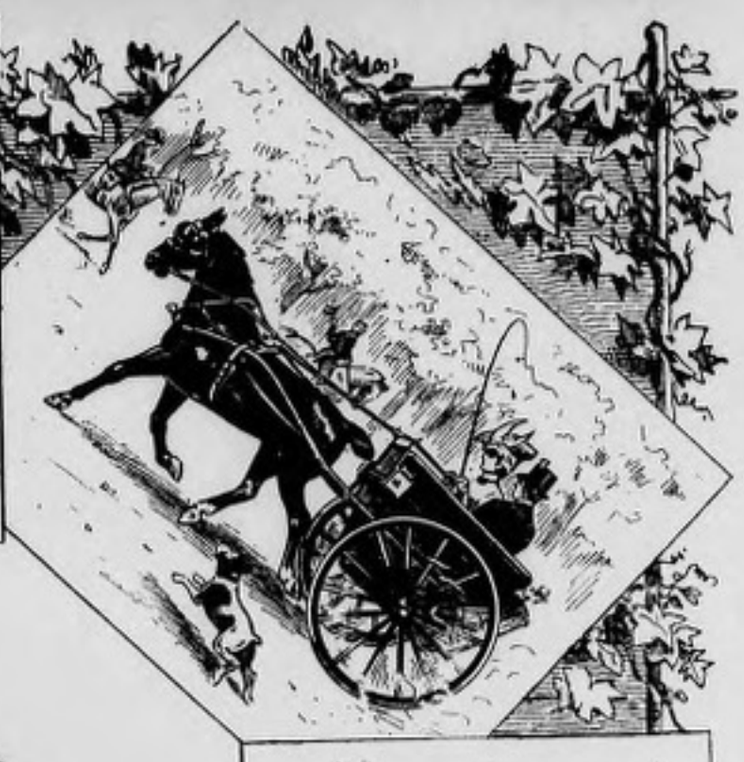
NF Z 43-120-11



fol. Lc[13]
81







LA VIE PARISIENNE









MŒURS ÉLÉGANTES

CHOSES DU JOUR - FANTAISIES - VOYAGES

THÉATRES - MUSIQUE

MODES

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

Un an, 30 francs. — Six mois, 16 francs. — Trois mois, 8 fr. 50

Étranger (Union postale) : Un an, 36 fr. — Six mois, 19 fr. — Trois mois, 10 fr.

Prix du numéro : France, 60 centimes ; Étranger, 75 centimes

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS





48E ANNÉE ‡ 1910

MARCELIN, fondateur

Téléphone : **2026-23**

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ :

29, Rue Tronchet









TABLE DES MATIÈRES

TEXTE

A

Adolphe, homme politique, par Phlox, 289.
Ames, modes, etc., par Paul Géraldy, 103.
Amour! Amour! 619.
A contre-saison, par Farfalla, dessins de G. Delaw, 285.
Amateur (L') d'auto, par R. et B. Boutet de Monvel, 321.
Amour (L') en perruque, par Drésa, 689.
Album (L'), par Alceste, 585, 652.
Amour (L') mouillé, par Ben-Sif, 566.
Amoureuse (L') promenade, par M., 305.
A Londres, par Jhyèle, 85.
A la manière de... Tolstoï, Baudelaire, Pierre Loti, par P. Reboux et Ch. Muller, 271, 325, 348.
A l'exposition canine, 492.
A propos du Salon d'automne, par R. et B. Boutet de Monvel, 778.
Art (L') de manquer les perdreaux, par Hammerless, 703.
A S. M. le Roi des Belges, Albert Ier, 511.
Au pays des moulins a vent, par Pierre Valdagne, dessins de Markous, 469.
Aux concours du conservatoire, 511.

B

Baiser (Le) a la capucine, 436.
Beau (Le) dimanche, 195.
Bibelots. Texte et dessins de L. Morin, 580.
Bluettes, par Faublas, 526.
Boutades, par Faublas, 564, 912.
Bouquet de pensées, 82.
Bridge (Le), 132.
Bruxelles, par Sylviac, dessins de L. Burret, 119, 255.

C

Cadre (Le), par Drésa, 821.
Café Riche, par J. Wills, 440.
Calepin bleu, par Maurice Prax, 137.
Calixte-la-sucrée, par J.-L. Vaudoyer, dessins de Martin, 709.
Carnet d'un cynique, par José de Bérys, 179, 544.
Carnet (Le) de don Juan, 347.
Carnet (Le) d'un humoriste, par Max et Alex Fischer, 781, 799, 844, 895, 912.
Celles qui veulent arriver, par Timon de Paris, dessins de Martin, 649, 706, 763, 801, 855, 895.
Chantenler, par H. de Fleurigny, dessins de Markous, 171.
Chemise (La), par L.-A. Crispy, 727.
Circuit (Le) de « La Vie Parisienne », par M. Prax et H. Avelot, 949.
Combat singulier, 118.
Comédianti tragédianti, par O., 527.
Conseils pour les sourds, 932.
Cœur (Le) et le sceptre, par Koss, 825.
Courrier (Le) du chateau, par Drésa, 745.
Critique (La) du coq, par Jean Bastia, 139.
Croquis maritimes, par Jégou, 803.

D

Dans la cour du conservatoire, par Sylviac, 476.
De l'amitié, par R. et B. Boutet de Monvel, 249.
De l'inexactitude, par A. S., 707.
Dernier (Le) bal de la saison, par R. et B. Boutet de Monvel, 559.
Dessin (Le) leste, par Dorilas, 526.
Diable (Le) sous un chapeau, par Drésa, 655.
Dialogues automobiles, par H. L.-L., 708.
Du cœur, par Gabriel Soulages, 100, 172, 273 437.

E

Ecole (L') des amoureuses, par Georges Thoiry, 547.
Ellen Baxone, par Rip, 547.
En plein azur, par Maurice Prax, dessins de Mich, 207.
Epîtres aux « Corinthiens » : Vénerie, par Marcel Boulenger 797.
Epîtres aux « Corinthiens » : Coursing, par Marcel Boulenger 859.
Epîtres aux « Corinthiens » : Les sports d'hiver, par Marcel Boulenger, 975.
Épreuve, par Paul Géraldy, 439.
Exode, par G. Docquoy, 490.
Expansions, par Paul Géraldy, 821.

F

Fantômes berrichons, par Farfalla, 595.
Fête (La) chez Thérèse, texte et dessins de H. Avelot, 97.
Fin (La) d'un ange, par Dresa, 981.
Fuite au maquis, par Farfalla, 817.

G

Gaby Deslys, par Rip, 309.
Gigle caricaturiste, par Claude Berton, dessins de Métivet, 3, 21, 39, 57, 75, 93, 111, 129, 147.
Golf-stream, 368.
Grande (La) semaine a Deauville, profils et perles, par P. G., 637.
Grand (Le) soir, par Lisistrata, 778.
Grandes manœuvres, 685.

H

Hallali (L'), par Abel Hermant, dessins de Boutet de Monvel, 735, 753, 771, 791, 813, 833, 851, 869, 887, 905, 958, 971.
Hiérarchie (La) navale, par Pierre de Kadoré, dessins de Gervèse, 433.
High life police, par Drésa, 601.
Homard (Le) a la Coppée, par le Dr Georges C., 708.
Humoriste (L'), peint par lui-même, texte et dessins de H. Avelot, 341.

I

Ils sont partis! par Jhyèle, 512.
Indifférente (L'), par Herellaut, 761.
Inondation par la rame, 91.
Instantané, 692.
Institut de beauté (L'), par Frelon, 788.
Irène Bordini, par Rip, 347.

J

Jaboune, par Franc-Nohain, 167, 187, 217, 227, 245, 263, 281, 299, 317, 337, 357, 385.
Jambe (La) a travers les ages, par Drésa, dessins de Fabiano, 215, 254, 314, 408, 444, 447, 534, 582, 624, 678, 744.
Journal (Le) de Colette, par Colette Willy, 156.
Journal (Le) d'un poète, par Reck, 490.

L

Lawn-tennis, par Étienne Micard, dessins de Vergez, 326.
Les adieux, par J.-L. Vaudoyer, 636.
Les deux écoles, par R. et B. Boutet de Monvel, 48.
Les décors de nos étés, par Roland Catonoy, dessins de Markous, 29.
Les droits de la critique, par Maurice Prax, 324.
Les équipages de la flotte, par Jégou, 915.
Les escadres de Maiden-Head, texte et dessins de H. Avelot, 487.
Les jardins de Marguerite, par J.-L. Vaudoyer, 564.
Les raisons du cœur, 235.
Les souliers de Gaby de Ricin, par M. Prax, 10.
Les sinistrés de la rue Royale, par R. et B. Boutet de Monvel, 133.
Les petits dieux, par H. Champly, 823.
Les torpilleurs, par Jégou, 743.
Les trois Achille du Pont, par Max et Alex Fischer, 631.
Lettre d'amour, par Paul Géraldy, 10, 418.
Lettre a une amie, par J.-L. Vaudoyer, 914.
Lettre sur le Salon, par Dorilas, dessins de Morin, 305, 739.
Leurs amies, par Romain Coolus, 573, 617, 670, 717.
Liliane et l'horticulture, par Robert Ochs, 421, 541.
Lucienne Guett, par Rip, 403.

M

Madge ou une soirée a Londres, par M. L., dessins de Touraine, 873.
Maison (La) qui marche, par Sylviac, 653.

Ménagerie (La) mécanique, par Franc-Nohain, dessins de G. Delaw, 61.
Menus... propos, par Farfalla et Phlox, dessins de Léonnec, 415.
Métempsycose, texte et dessins par L. Morin, 505.
Méthode pour patiner a roulettes, 179.
Mille (La) et deuxième nuit, texte et dessins de H. Avelot, 151.
Mode (La) partout, dessins de B. de Monvel, 33.
Monsieur le comte, par R. Duez, 252.
Monsieur (Le) qui monte a l'hippique, par M. Prax, dessins de Pierlis, 267.
Musique mondaine, par A. S., 760.

N

Naufragé (Le) du salon, par M. Prax, dessins de Carlègle, 361.
Nerfs, par Paul Géraldy, 348.
N. I... Nice..., par Azur, 60.
Nocturne, 616.
Nos têtes de turc, par Jean Bastia, 877.
Notes sur l'éducation, 824.
Notre ami V..., par R. et B. Boutet de Monvel, 197.
Nuit d'amour, par Claude, 236.
Nouvelles de la province, par R. et B. Boutet de Monvel, 841.
Nouvelles variations sur mon ami Réséda, par Phlox, 674.

O

Octobre, par René Kerdyk, 782.
Ostende, par H. R., 674.
Où attendre les Dames, par J.-L. Vaudoyer, 47.

P

Paradoxes sur la chasteté, 214.
Parfait (Le) manuel de la distinction, par Dorilas, 136.
Paris-Turin-Moncaliéri, par XXX, 879.
Parisien (Le) tel qu'on le parle, par Timon de Paris, 177, 216, 272, 307, 345, 401, 455, 509, 562, 598.
Partie carrée, par R. et B. Boutet de Monvel, 7.
Pensées et soucis, par Faublas, 60, 675.
Petits bleus, par Dorilas, 841.
Petit dictionnaire illustré de l'éloquence parlementaire, 451.
Petit essai sur l'art de faire des dettes, par R. et B. Boutet de Monvel, 933.
Petit guide de l'amateur de jolies jambes, texte et dessins de L. Vallet, 79, 115, 156.
Petit mémento artistique, par le Vernisseur, 325.
Petites mères, par Paul Géraldy, 454.
Petites psychologies vingtième siècle : Les Soyeux, par Lord Cheminot, 66.
Politique (La) en trois mots, 775.
Poudre de riz, par Émile V., 762.
Promenade aux champs, par Reck, 725.
Pudeur (La)?, 980.
Pudor, Pudoris... La Pudeur, 528.
Puzzles, par J.-L. Vaudoyer, 100, 368.

R

Rançon (La) du bonheur, par Fernand Aubier, 83.
Réflexions a roulettes, par Pierre Véron, 290.
Réflexion d'un dilettante, 860.
Rentrée (La), texte et dessins de L. Morin, 757.
Révélations, texte et dessins de L. Morin, 191.

S

Sacha Dandy, homme du monde, par Phlox, 102.
« Saison étrangère » (La), par Jean Bastia, 513.
Sonnet des Regrets, par Jean Bastia, 513.
Scrupule, par Chloé, 804.
Septembre a Paris, par R. et B. Boutet de Monvel, 721.
Skating, 350.
Skating-Rink, par H. Champly, 764.
Skating-Roller, par M. Missoff, 960.
Sleeping (Le), par Reck, 935.
Sieste (La) au beurre, par Jean Bastia, 861.
Spinelly, par Rip, 781.
Sports d'hiver, 83.
Suiveur (Le), par R. et B. Boutet de Monvel, 367.
Sur la chasse, 823.

T

Tic-tac, par Wise, 491.
Toque (La) et le manchon, par Reck, 876.
Tour (Le) de main, par Jacques Drésa, 235.
Toutes directrices! par José de Bérys, 400.
Tout Paris a Trouville, 620.
Triomphe (Le) de Watteau, par Jhyèle, 122.
Trust (Le), texte et dessins par L. Morin, 291.
Tunis l'hiver, texte et dessins de H. Avelot, 43, 64.
Tuyaux, par R., 477.

U

Un oiseau rare, par Drésa, 634.
Un rien, par J. Wills, 880.
Une couronne d'immortels, par M. Prax, 379.
Une perle, par Claude, 253.
Une répétition de Chantecler, par José de Bérys et Puck, 25.

V

Vagabonde (La), par Colette Willy, frontispices de Fabiano, 375, 393, 411, 429, 447, 465, 483, 501, 519, 537, 555, 583, 591, 609, 629, 645, 663, 681, 699, 727.
Variations sur mon ami Réséda, par Phlox, 382.
Variations sur un air connu, par Marc, 529.
Vérité (La) sur l'Algérie, par M. Prax, dessins de H. Avelot, 837, 861, 877.
Vers de famille, par la Patate, 30.
Vie (La) de Bohème, par M. Prax, 473.
Villégiatures, par M. Prax, 529, 545, 577, 613, 657, 667.
Voie (La) d'en haut, par Henri Malteste, 581.
Voyage de noces, texte et dessins de H. Avelot, 231.
Voyage (Le) de Venise, par Gabriel Soulage, dessins de L. Morin, 891, 909.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R. F. IMPRIMÉS

DESSINS

A

A chacun son point de vue, par Fabiano, 642.
A Hyde Park, par Touraine, 907.
A la marquise de Sévigné, par Hérouard, 920.
A perruques, perruques et demies, par H. Avelot, 768.
A quoi rêvent les jeunes filles, par Mirande, 17.
A quoi rêvent les jeunes filles, par Touraine, 391, 661.
A Reims, par Sem, 510.
Amour (L') vole, par Hérouard, 426.
Amour (L') complice, par Léonnec, 942.
Art (L') de la nature, par Markous, 354.
Art (L') de se faire aimer, par Léonnec, 793.
Autour d'un rallye-paper, par Pierlis, 286, 287.
Avril, le concours hippique, par L. Vallet, 261.
Avant la tempête, par Markous, 600.
Au cirque Molier, par H. Avelot, 503.
Au cœur du bois : Centaures... non sans reproches, par R. de la Nézière, 398, 399.
Au concours hippique le jour du Président, par Pierlis, 212, 213.
Au jardin de Paris, par Préjelan, 470, 471.
Au hasard de la lorgnette, par Léonnec, 751.
Au lit... a perpétuité, par H. Gerbault, 849.
Au polo de Cannes, par Mich, 36.
Au théatre, par M. Taquoy, 44, 45.
Au salon de la « Nationale », par Sem, 319.
Au salon, par L. Burret, 390.
Au salon des chiens, par Nam, 397.
Automne au pays basque, par Pierlis, 800.

B

Bain (Le) de la Parisienne, par Hémard, 611.
Béguinette veut se marier, par Fabiano, 683.
Billet de faire part, par Fabiano, 866.
Blanches hermines, par Préjelan, 973.
Blason (Le) sauveteur, par Fabiano, 162.
Brighton, par Touraine, 722, 723.
Brumaire, par L. Burret, 830.

C

Cabotinages sur la chasse et les chasseurs, par Nam, 31.
Calendrier (Le) de la Parisienne, par L. Vallet, 126.
Cannes, reine des sports, par Mich, 172, 173.
Cartes du tendre, par Léonnec, 903.
Ceinture bien nouée vaut mieux que bonne renommée, par Touraine, 719.
Cent ans de chasse : de Napoléon a M. Fallières, par R. de la Nézière, 930, 931.
Ce que les hommes voient dans la femme, par Léonnec, 740, 741.
Ce qu'il y a dans une Parisienne, par Léonnec, 697.
Circuit (Le) de « La Vie Parisienne », par H. Avelot, 943.
Chansons (Les vieilles) de route, par H. Avelot, 951.
Chic (Le) et le « chien », par H. Avelot, 954, 955.
Chapeau ! Chapeau ! par Mich, 36.
Chapeau (Le), par L. Morin, 654.
Champion (Le) de boxe, par M. Taquoy, 362, 363.
« Chanteclerc », sur le boulevard, par Puck, 80, 81.
Chez tante Lili, par H. Gerbault, 196.
Clair de lune, par Markous, 498.
Clef (La) des songes, par Carlègle, 480, 552.
Civilisation et barbarie, par Fabiano, 84.
Cœur a louer..., par Martin, 54.
Comète (La) Ducellier, par Léonnec, 224.
Contradiction, par Ed. Touraine, 77.
Croquis de chasse, par Martin, 775.

D

Daimler, par Léonnec, 902.
Dans le métro : Cherchez le ticket, par Touraine, 237.
Dans le sentier de la vertu, par Touraine, 342, 343.
De cinq a sept, par M. Taquoy, 488, 489.
Décor (Le) humoristique, par L. Morin, 383.
Derniers rayons de soleil, par Touraine, 808.
Dessus et dessous ou les embarras de Paris, par Pierlis, 304, 305.
Deux cailles sur canapé, par Touraine, 315.
Devoirs de vacances, par Carlègle, 605, 660, 690.

E

Embarras du choix, par Léonce Burret, 677.
En forêt de Compiègne, par M. de la Morinière, 8, 9.
En route pour Trouville, par Léonnec, 607.
Entre les bras des faunes, par Touraine, 647.
Étoile (L') des cafés concerts, par Fabiano, 431.
Étrennes (Les), par Markous, 967.
Étrennes (Les) de Nini, par Léonnec, 986.
Exode (L'), par Léonnec, 560, 561.

F

Fanfares de chasse, par M. Taquoy, 874, 875.
Fantaisie d'automne, par L. Morin, 704, 705.
Fête (La) chez Thérèse a l'Opéra, par H. Avelot, 98, 99.
Fille d'Eve, par Fabiano, 883.
France (La) ballotte, par Markous, 322, 323.
Flamberge au vent : des duels et de leurs causes, par L. Burret, 250, 251.
Fleurs de printemps, par Léonnec, 355.
Flirt-plage, par Préjelan, 557.
Fluctuat nec mergitur, par Markous, 553.
Flûte (La) de pan, par Léonnec, 480.

H

Hiver (L') en Suisse, par Pierlis, 910, 911.
Hiver (L') dans les fleurs, par L. Burret, 41.

J

Jaboune, par Touraine, 162.
Joli (Le) mois de mai, par Markous, 372.
Jour (Le) des rois chez Paillart, par Léonnec, 17.
Journée (La) des drags, par Pierlis, 452, 453.

L

Les amants célèbres, par Fabiano, 842, 896.
Les belles nuits d'été, par Burret, 523.
Les chauffeurs, par Pierlis, 23.
Les dinettes parisiennes, par L. Vallet, 101, 169.

Les déboires de Chantecler, par Préjelan, 131.
Les étoiles parisiennes, par Garnier Salbreux, 308, 346, 402, 546, 780.
Les favoris de ces dames, par Martin, 184.
Les grandes marionnettes, par A. Hellé, 12, 90.
Les grandes manœuvres navales de Trouville, par Préjelan, 614, 615.
Les grandes manœuvres navales de Monaco, par Mich, 229.
Les heures du Bois de Boulogne, par Markous, 339.
Les honneurs du pied, par Préjelan, 67.
Les modèles, par Carlègle, 189, 242, 278, 301.
Les marins américains a Paris, par Léonnec, 871.
Les microbes du printemps, par Léonnec, 333.
Les maitres du salon, par Sem, 349.
Les mois parisiens, par L. Vallet, 1.
Les lits, par L. Vallet, 449.
Les nouveaux billets de banque, par Markous, 108.
Le petit chaperon rouge, par Léonnec, 934.
Les plaisirs de la campagne, par Fabiano, 444.
Les preux de l'avenir, par Hérouard, 243.
Les premières, par A. Hellé, 32, 50, 141, 199, 220.
Les professeurs de sourire, texte et dessins de H. Avelot, 419.
Les proverbes en images, par Préjelan, 359.
Les rendez-vous d'amour, par C. Martin, 144.
Les rendez-vous, par Léonce Burret, 892, 893.
Les secrets de la poste de Troulala-sur-Mer, par Touraine, 578, 579.
Les sirènes de nos plages, par L. Burret, 570.
Les sports d'été, par Pierlis, 571.
Les veillées du chateau, par Martin, 635.
Les veillées du chateau, par Touraine, 927.
Les vieux marcheurs, par Hérouard, 380, 381.

M

Marchande (La) de soleil, par L. Morin, 73.
Malbrouk a l'Apollo, par Hérouard, 867.
Mariage parisien, par L. Burret, 103.
Martyre de la mode, par Léonnec, 539.
Méli-Mélodies, par L. Burret, 755.
Ménage a trois, par Préjelan, 535.

N

Ne regardez pas, par Préjelan, 853.
Nini pose, par H. Gerbault, 138.
Normandie (La), par H. Gerbault, 575.
Nouveau programme, par Markous, 835.
Nuit (Une) de noce : La nuit de la Saint-Sylvestre, par Léonnec, 976, 977.

O

Ohé! Ohé! voici l'été, par Préjelan, 416, 417.
On part, on part, par Martin, 563.
Opinion (L') de la manucure, par Touraine, 426.

P

Paques fleuries, par L. Burret, 232, 233.
Paris la nuit, par L. Burret, 116, 117.
Pêche (La) a la truite, par R. de la Nézière, 726.
Petit air de flutes, par L. Vallet, 54.
Petit essai de mythologie balnéaire, par Léonnec, 632, 633.
Petit essai de géographie psychologique, 761.
Pendant la « fête » chez Thérèse, par Léonnec, 202.
Petites images pour les grands enfants. par Markous, 524, 525.
Philosophie de boudoir, par Fabiano, 377.
Plaisirs d'avril, par Markous, 296.
Plaisirs de mai, par Markous, 372.
Plaisirs de juin, par Markous, 461.
Plaisirs de juillet, par Markous, 516.
Plaisirs d'aout, par Markous, 593.
Plaisirs de septembre, par Markous, 696.
Plaisirs d'été ne durent qu'un moment, par Markous, 668, 669.
Plaisirs d'octobre, par Markous, 737.
Plaisirs de novembre, par Markous, 848.
Plaisirs de décembre, par Markous, 889.
Poisson (Le) qui a voyagé, par Gerbault, 521.
Potins de chateau, par Valerio, 830.
Pour l'amour de paris, par Fabiano, 377.
Pour être député, par A. Hellé, 283.
Pour nos futures académiciennes, par Léonnec, 913.
Pourquoi pas?... par Léonnec, 961.
Premiers masques. Premières frasques, par Léonnec, 72.
Préparatifs de départ, par L. Morin, 498.
Première (La) baigneuse parisienne, par Fabiano, 517.
Première (La) scène de ménage, par Hérouard, 279.
Prix (Le) de Longchamp, par Markous, 368.
Privé de vacances, par Léonnec, 462.
Projet de panneau pour l'Hôtel de Ville, par H. Gerbault, 95.
Puzzles parisiens : que leur manque-t-il? par Touraine, 62, 63.

Q

Quelques souvenirs de l'inondation, par Préjelan, 123.

R

Raccommodeur (Le) de cœurs, par Hérouard, 232.
Réconciliation, par Fabiano, 126.
Restaurant de nuit, par M. Taquoy, 152, 153.
République (La) des suffragettes, par Markous, 749.
République (La) athénienne, par J. Kuhn Regnier, 786.
Ressemblance non garantie, par H. Gerbault, 438.
Réunions de printemps, par M. Taquoy, 268, 269.
Rêves de carnaval, par Hérouard, 108.
Rêve (Le) d'une nuit d'hiver, par Markous, 120.
Rêve de vacances, par Pierlis, 506, 507.
Rêves bleus, par L. Burret, 773.
Rêve (Le) de la parisienne, par Touraine, 809.
Rideau (Le) se lève, par Markous, 715.
Robe (La) neuve de Marianne, par Markous, 296.
Roi (Le) du jour, par Léonnec, 90.
Roman (Le) comique de Thespis et Terpsichore, par L. Burret, 134, 135.
Roman (Le) des deux menhirs, par Guido, 673.
Roue (La) de la mode, par Hérouard, 184.

S

Sa Majesté, par Sem, 485.
Sagesse (La) d'Esculape, par Fabiano, 714.
Salade Russe, par H. Avelot, 457.
Sens dessous dessus, par Markous, 643.
Semaine (La) parisienne, par Ricardo Florès, 13.
Sincérité, par Fabiano, 260.
Si la grève avait continué, en route pour Bruxelles, par Mich, 776, 777.
Sonnette (La) d'alarme, par Léonnec, 732.
Souvenir de vacances : La Suisse d'hier et d'aujourd'hui, par L. Burret, 758, 759.
Souvent femme varie... par Léonnec, 885.
Sucrerie, par Hérouard, 265.
Sur la terrasse du tir aux pigeons, par Léonnec, 210.

T

Tentation (La), par Léonnec, 786.
Théatre de Verdure, par L. Morin, 409.
Thermomètre (Le) des amoureux, par Markous, 247.
Toilette (La) d'une jolie femme, par Préjelan, 822.
Tour (Le) du monde a pied, en traineau et en gondole, par Markous, 113.
Touriste, par Martin, 602.
Tout-Paris (Le), par Mich, 434, 435.
Tout Paris a la mer, par Préjelan, 542, 543.
Tout le monde rentre, par L. Burret, 724.
Trêve (La) des étrennes, par L. Morin, 979, 980.

U

Un bonnet aux vents, par Hérouard, 144.
Un flirt avec Neptune, par Léonnec, 589.
Un sport a roulette : Les premiers pas d'une Rinkeuse, par Préjelan, 856, 857.
Une chasse a courre, par R. de la Nézière, 838, 839.
Une définition, par Fabiano, 588.
Une moderne Léda, par Léonnec, 625.
Une villa bien exposée, par Touraine, 475.

V

Variations sur la chemise, par Préjelan, 149.
Vendanges sont faites, par L. Burret, 818, 819.
Vent (Le) qui souffle a travers la montagne, par R. de la Nézière, 650, 651.
Vie de chateau (La), Une Grenouille, par Préjelan, 26, 27.
Vie Littéraire (La) : Sapho, par Kuhn Regnier, 920.
Vie Parisienne (La) sur la côte d'azur, par L. Burret, 202.
Visite (Une) au chateau de Saint-Ygrec, par Markous, 691.
Vive la crinoline! par Léonnec, 769.
Voici la comète, par L. Morin, 192, 193.
Voici le printemps, par Hérouard, 224.
Voyages ou il vous plaira, par H. Avelot, 596, 597, 629, 665, 686, 687, 701, 815.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

G. de Malherbe, imprimeur, 12, passage des Favorites (XV[e])

Samedi 1er Janvier 1910 — 48e année, No 1



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce Numéro :
GIGLE CARICATURISTE
par Claude Berton

LES MOIS PARISIENS

Dans ce numéro
PARTIE CARRÉE
par B. et R. Boutet de Monvel

DÉPOT LÉGAL
Seine
1910



JANVIER

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharm. MIDY, PARIS et toutes Pharmacies

FLIRT
PARFUM ULTRA PERSISTANT
ED. PINAUD
18, PLACE VENDÔME, PARIS

GERMANDREE
en POUDRE, en CRÈME et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT, FABt

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Rue de St Pétersbourg, 2 — Boulevard Haussmann, Paris.

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr D
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES -

CHOCOLAT GRONDARD
129, Bd St GERMAIN
53, Bd MALESHERBES
PARIS
CHOCOLAT EXPRESS

Séductio
LE PARFUM DES ÉLÉG
GÈLLÉ FRÈ
PARIS

CHAUFFAGE A VAPEUR PAR LES FOURNEAUX DE C
LE PLUS PRATIQUE
Un seul appareil à entretenir pour
Le Chauffage à vapeur de 3 à 15 pièces,
la Cuisine,
le service d'eau chaude pr bains, toilette, etc
Se recommander de la Vie Parisienne pr recevoir catalogue fres Duc me et Bocquillon, Ingrs constrs, 3, C.

MODÈLES RICHES
provenant des Grands Couturiers
Jolies toilettes de ville, soirées, jupons, blouses, manteaux, costumes tailleur
Prix très modérés. — Achat de garde-robes élégantes
MODERNE-SOLDES, 5, rue de Laborde, Paris

PARFUM POMPEÏA

PARFUMS GODET LE SECRET DES FLEURS

PARFUMERIE TRIOMPHALE
Marque déposée
Paul GRIMAULT
Parfumeur - Posticheur
Breveté S. G. D. G.
Pierre-Charron, PARIS (XVIe)
Téléphone 647-54 Man spricht deutsch
Rubyzine Grim's
donne aux ongles un brillant inaltérable
et la couleur du rubis
Rubyzine Grim's n'est pas un vernis
Prix de la Boîte : 2 fr. 50

Orfèvrerie "CHRISTOF
Une Seule et Unique Qualité
La Meilleure
Afin de l'obtenir EXIGEZ cette Marque
et le Nom "CHRIST
sur chaque piè

COLLYRE DE LA DUBARRY
L'HYGIÈNE et la BEAUTÉ des YEUX
enlève les taches et les rougeurs de l'œil
donne de l'éclat et un charme séducteur
3'25 franco 17, rue RENNEQUIN, PARIS et partout

THÉS CHINBARA
LES MEILLEURS THÉS DE CEYLAN & DE CHINE
En Vente dans toutes les bon

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

ON DIT... ON DIT...



Un beau coup.

Le grand-duc Michel Nicolaïewitch qui vient de mourir à Cannes était une des figures les plus marquantes de la Riviera.

Il était bien grand-maître de l'artillerie russe, mais ses hautes fonctions ne l'empêchaient point de séjourner toujours en France.

Avec sa grande barbe blanche, il ressemblait à un moujick. Depuis quelque dix ans, il ne quittait plus guère sa villa et se promenait dans son jardin. Un âne docile, couleur souris, le traînait avec mélancolie.

Il ne jouait plus. Il se contentait de se faire lire des romans d'aventures ou des feuilletons. Jules Mary était un de ses auteurs de prédilection.

Mais il joua jadis et il fit, un jour, un formidable coup.

Il était assis à une table de roulette, à Monte-Carlo, près d'un lord. Il regardait la petite bille blanche tourner dans la cuvette et il ne pontait pas.

— Vous ne jouez donc jamais à la roulette ? lui demanda le lord qui était un de ses amis.

— C'est un jeu ridicule, répondit le grand-duc. On n'accepte que des mises dérisoires, ça me dégoûte!

— Combien donc voudriez-vous jouer chaque fois ?

— Cent mille francs, répondit le grand-duc avec flegme.

— Cent mille francs? fit le lord. Eh bien, voulez-vous que nous nous amusions tous les deux ? Choisissez un numéro : s'il gagne, je vous paie...

— Parfait, dit le grand-duc. Je choisis le numéro sept pour la prochaine partie.

— Entendu ! dit le lord en riant.

— Les jeux sont faits. Rien ne va plus!... fait la voix aigre d'un croupier.

La bille d'ivoire bondit dans la cuvette et s'arrête emprisonnée :

— Le 7 ! annonce le croupier...

Le lord paya trois millions six cent mille francs.

Mais le grand-duc lui donna sa revanche et ne gagna, tout compte fait, qu'un petit million : une paille!

♠ ♠

Le nouvel Hercule.

Vous ne vous rappelez plus sans doute que l'an dernier, tout à fait en passant, le ministre des Beaux-Arts fut apostrophé à la Chambre au sujet de je ne sais quel enlaidissement de Paris. Il n'y pouvait pas grand'chose puisque Paris dépend du Conseil Municipal qui, lui-même se laisse mener au bon plaisir d'un grand pontife des arts urbains; je veux parler de l'architecte en chef de Constantinople, du président de la Société des travaux de Buenos Aires, car M. B..... est tout cela... Nous ne nous en apercevons que trop!

Quoi qu'il en soit, le ministre ferma la bouche à son collègue mécontent en lui promettant de nommer une Commission. Il la nomma donc; elle était composée de quelques peintres, de quelques architectes, de quelques critiques et d'une demi-douzaine de parlementaires.

On s'attendait à n'en plus jamais entendre parler; c'est l'ordinaire de ce genre de groupement.

Mais on comptait sans l'honorable M. Chast..et, député! Dans cette assemblée amorphe M. Chast...t se révéla lion. Il rugit, fulmina, empoigna nos architectes et notre édilité à pleines dents. Il ne les lâche plus. La Commission se réunit, elle travaille. A sa dernière séance elle a simplement décrété qu'il fallait couper le faîte de l'hôtel qui déshonore la place de l'Étoile par un dôme indûment gigantesque.

Hein! Qu'en pensez-vous? Qu'en pense surtout le propriétaire qui a bâti, raconte-t-on, ce *gratte-ciel* avec les économies réalisées dans les expositions d'automobiles? Mais nous ne verrons pas cela. Ce serait trop beau.



Son amour... paternel.

Le Roi, qui ne fut pas irréprochable pour ses filles, fut un excellent père... pour ses autres enfants. Lors d'un séjour qu'il fit au château de la famille S.y, qu'il avait loué, et où la baronne de V.ug.an accoucha, il manda le maire de la commune, avocat distingué de Paris et homme de grand tact. Après l'avoir entretenu durant une demi-heure de façon très familière de peinture et d'art en général, il lui manifesta son regret de partir et son plaisir de l'avoir vu; et, celui qui fut indiscutablement un grand Roi, dit d'un ton profondément humain : « Au revoir, Monsieur le maire, je vous laisse ce que j'ai de plus précieux au monde. » C'était aussi simple que sincère. Et c'était, dit-on, très émouvant.

♠ ♠

Le dompteur.

Les beaux yeux d'une de nos plus jolies reines du Tout-Demi-Paris auront pleuré, — s'ils ne sont pas ingrats, — à la mort de Bidel.

La coquette « théâtreuse » — (le mot actrice serait exagéré) — se sera certainement souvenue d'un doux soir de l'année qui précéda l'Exposition.

Elle se promenait à la foire de Neuilly en compagnie de Jean Lorrain. Le couple entra chez Bidel et la gentille artiste fut emballée à fond par la crânerie et la bravoure du dompteur. Elle fut si emballée même qu'elle lui écrivit une lettre brûlante, qu'elle l'invita à dîner chez elle et que... Bidel accepta l'invitation...

Mais où sont les fauves d'antan?...

♠ ♠

Sa fille.

M. Francis James est un admirable poète et dans son *Roman du Lièvre* notamment, il y a des endroits qui ravissent. Il était, quand il l'écrivit, un jeune homme ténébreux, rongé de passions inassouvies. Aujourd'hui il est marié ; il trouve tous les soirs ses pantoufles au coin de la cheminée. Après un long silence qu'expliquent les douceurs de la lune de miel, il vient de faire part aux foules qu'il est devenu l'heureux père d'une petite fille. Mais pour écrire cet ouvrage, il n'a point quitté le style qui lui servit pour Clara d'Ellébeuse et cela produit un effet bien singulier.

Il note que son héritière est née « dans l'anniversaire de Pascal » ; elle a déjà le regard de ce grand homme et elle plie son bras « en équerre, tel celui de Bonaparte ». Elle « rugit quand on la lave avec de l'ouate hydrophile... On s'émeut. Qu'as-tu petite Bernadette ? Ce qu'elle a? Elle a... dans le monde ». Vous entendez bien que les autres enfants ne.... dans le monde, mais tout bonnement dans leur culotte. Ce ne sont pas des petits James !

Tous les gestes de cet enfant unique sont notés dans le même goût. C'est un rosier qui gazouille un langage « en boutons », c'est la petite « cruche de Dieu ». Quand on la vaccine c'est un drame d'un lyrisme magnifique : « sous l'épine d'acier naissent quatre petites roses rouges ».

Le reste est à l'avenant. C'est à lire. M. Francis James est un homme de talent, mais on peut bien dire qu'il n'a pas tout à fait la mesure de la simplicité. Il y a des choses qui se chantent, d'autres qui se parlent seulement et d'autres qui se taisent. C'est particulièrement celles-là qu'il faudrait éviter de mettre dans les journaux.

Mais M. Francis James est du même pays que M. Rostand, ne l'oublions pas.

RHUM ST-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »

MONTE CARLO

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Le climat le plus sain. — Le séjour le plus agréable



PLACE DU CASINO

Imaginez un ciel bleu sur des tapis de velours parsemés d'étoiles et d'étincelles; prenez les fleurs les plus suaves de parfum et d'éclat, des fruits d'or dérobés au Jardin des Hespérides, des rochers garnis de plantes exotiques et de lentisques odorants, une mer calme et azurée, des villas élégantes plongées dans une atmosphère au souffle voluptueux, que donne un soleil à la tiède haleine. Et vous aurez une idée de la côte de Monaco-Monte-Carlo, offrant un panorama féerique comme on n'en trouve guère que sous le pinceau de l'artiste ou dans l'imagination du poète.

De toutes les stations de la Côte d'Azur c'est, en effet, Monte-Carlo qui est le centre mondain par excellence, où se donnent rendez-vous toutes les élégances, toutes les aristocraties, et où l'étonnement du visiteur acquiert son maximum d'intensité.

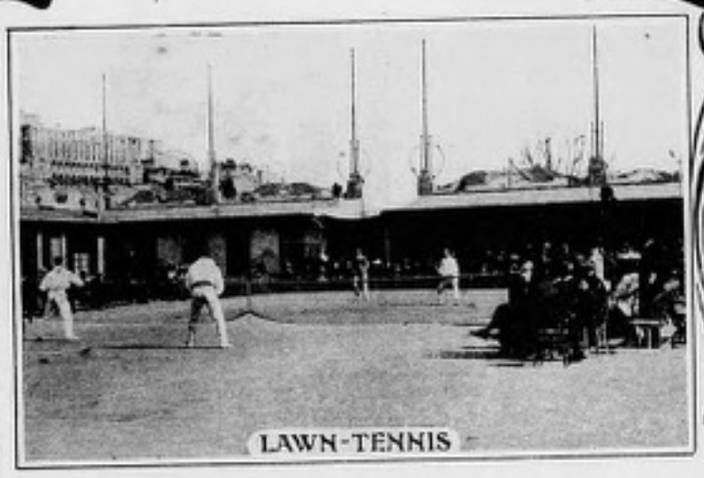
Tous les plus grands noms de l'Armorial du Gotha fusionnent, sous ce climat vivifiant, et se retrouvent dans les magnifiques salons de Monte-Carlo, et notamment dans la salle de spectacle du théâtre, unique au monde par sa richesse, sa somptuosité, et par les solennités lyriques et dramatiques où les plus récents succès sont donnés par leurs créateurs.

A la saison d'Opérette et de Comédie succèdent les sensationnelles auditions de Grand Opéra, sous le patronage de S. A. S. le Prince Albert Ier, qui, dans sa haute compétence en matière de science et d'art, honore de sa protection et de ses encouragements les tentatives de décentralisation dont le Théâtre de Monte-Carlo semble s'être fait une spécialité.

Puis ce sont les Concerts classiques de musique ancienne et moderne où sont interprétés les grands maîtres de toutes les Ecoles par un orchestre, formé d'une élite incomparable, que dirige l'éminent maëstro, M. Léon Jehin.

Maintenant, énumérons brièvement les attractions multiples de la « grande saison » :

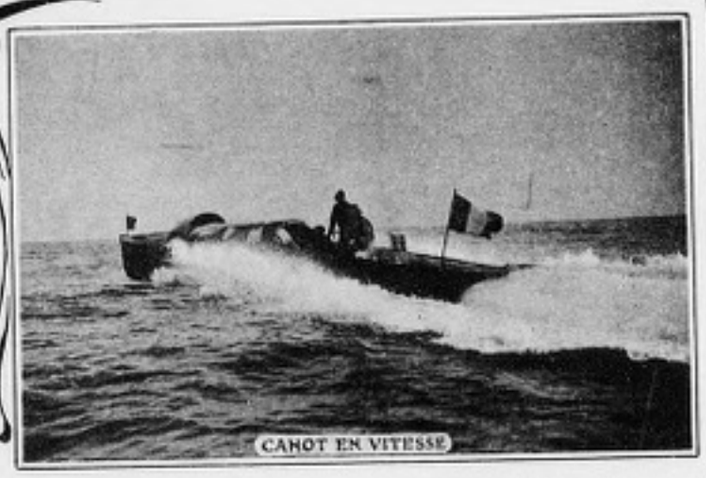
L'Exposition internationale du Palais des Beaux-Arts qui réunit les toiles des meilleurs artistes; les matinées si attrayantes de la bonbonnière de ce même Palais; le Tir aux pigeons qui attire les plus habiles fusils; le Lawn tennis, si recherché par les plus célèbres raquettes; sur l'Hippodrome du Var, les courses d'obstacles de Janvier qui offrent plus de 400.000 francs de prix; les courses plates en Mars avec 100.000 francs de prix: le Concours hippique; l'Automobilisme sous toutes ses formes; le Meeting des Canots Automobiles qui, sous l'active impulsion de M. Camille Blanc, prend chaque année une extension plus grande; le Tournoi d'épée; l'Aviation; les Batailles de fleurs; les Fêtes enfantines; les Fêtes de bienfaisance où les heureux de la terre se donnent des plaisirs utiles et doublement précieux.



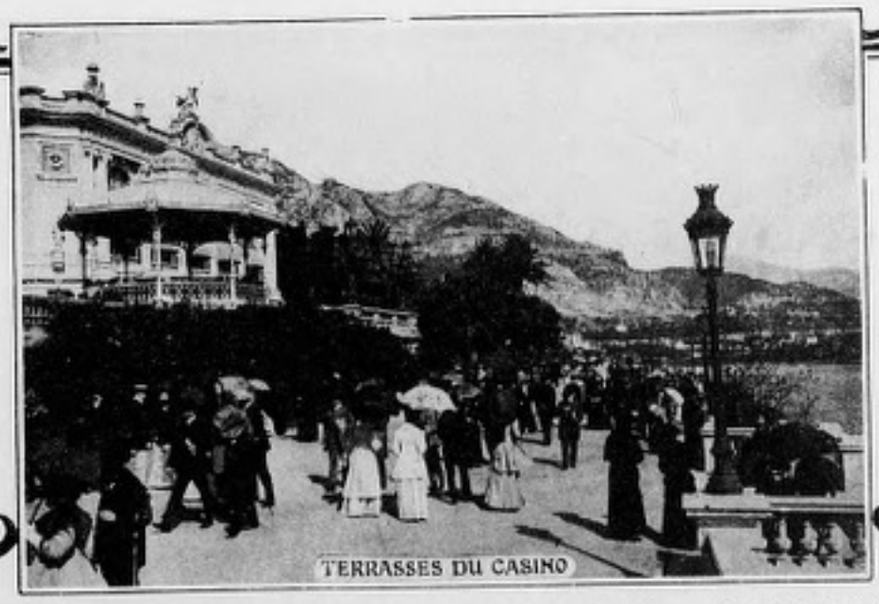
LAWN-TENNIS



BATAILLE DE FLEURS



CANOT EN VITESSE



TERRASSES DU CASINO

TOUTES LES MANIFESTATIONS ARTISTIQUES

TOUS LES SPORTS

G. Bonnet



IV. La Flamme et l'Ombre.

— Le roi Louis XIV mangeait en public, devant les gentilshommes et le peuple assemblés. Nos opulences contemporaines ont conservé l'étiquette royale en ceci que les bourgeois et le peuple, comme jadis, sont admis à l'honneur de les contempler pendant leur repas.

Et Gilbert de Frontenay balançant un grand geste, désigne derrière les hautes glaces d'Armenonville, une foule attablée au dehors, attentive à suivre les figures, les attitudes et les toilettes des dîneurs.

— Un repas a toujours un caractère quasi sacré. Les rites subsistent malgré nous. Dans l'*Iliade*, Achille et Patrocle découpent eux-mêmes et embrochent les viandes pour recevoir Ulysse, répond à Frontenay Mme Hansart qui laisse tomber de l'érudition de ses lèvres, comme des cailloux sur lesquels la conversation bute à chaque pas.

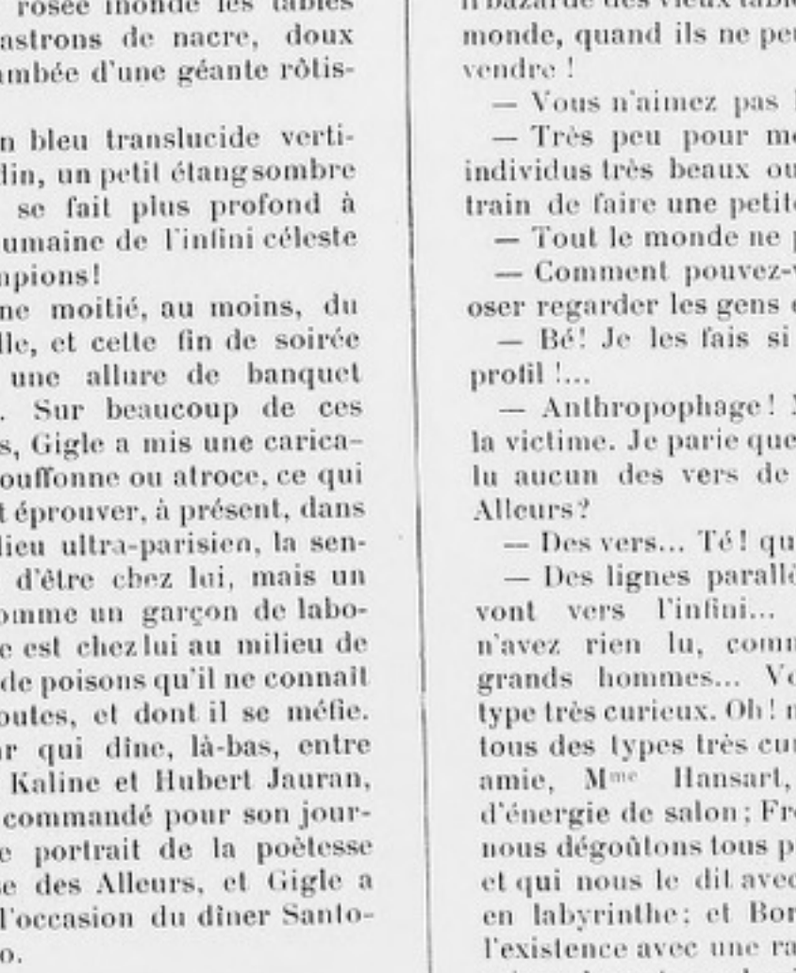
Mais les convives de Santo-Bruno, qui donne un dîner pour fêter son retour des Indes, ne sont pas gens à s'impressionner outre mesure de ces tranches de Larousse servies entre chaque plat.

Il est dix heures. La vaste salle résonne de mille conversations, que la musique des tsiganes semble suivre en souple accompagnement. Une grande clarté rosée inonde les tables fleuries, les épaules ambrées et les plastrons de nacre, doux éclairage d'un immense boudoir, ou flambée d'une géante rôtisserie pour gens chics.

Dehors, la nuit printanière est d'un bleu translucide vertigineux. En face des dîneurs, dans le jardin, un petit étang sombre enguirlandé de lumières dansantes, se fait plus profond à réfléchir les étoiles. Piteuse imitation humaine de l'infini céleste avec de l'eau fangeuse entourée de lampions!

Gigle écoute et regarde. Une bonne moitié, au moins, du Tout-Paris dîne ce soir à Armenonville, et cette fin de soirée prend une allure de banquet public. Sur beaucoup de ces visages, Gigle a mis une caricature bouffonne ou atroce, ce qui lui fait éprouver, à présent, dans ce milieu ultra-parisien, la sensation d'être chez lui, mais un peu comme un garçon de laboratoire est chez lui au milieu de fioles de poisons qu'il ne connaît pas toutes, et dont il se méfie.

Pilar qui dîne, là-bas, entre Lydia Kaline et Hubert Jauran, lui a commandé pour son journal le portrait de la poètesse Louise des Alleurs, et Gigle a saisi l'occasion du dîner Santo-Bruno.



Louise des Alleurs
(Extrait de l'album de Gigle).



Le trop beau Guermante.

Gigle a dit à Guermante : « Tu la feras tenir tranquille, tu l'occuperas. Il est inutile qu'elle s'aperçoive que je la croque. »

Gigle est auprès de Micheline Langeais, et dans le creux de sa main, de temps en temps il crayonne. Gilbert de Frontenay fait assaut d'éloquence avec Mme Hansart à laquelle on peut appliquer ce mot de Sainte-Beuve : « l'ennui a son prestige », et Santo-Bruno, qui revient de l'Inde avec une bonne cargaison d'objets d'art, pense en lui-même que ce dîner où il a réuni trois des plus notables et des plus bavardes des femmes de lettres, un représentant du faubourg, un auteur dramatique et deux journalistes, lui vaudra dans tous les mondes la meilleure des réclames.

Micheline Langeais, dont la bouche rieuse et le délicat profil de vierge de Fra Fillippo Lippi contraste singulièrement avec les propos étranges qu'elle lance d'une voix flûtée, s'amuse du petit dessinateur.

— Vous savez pourquoi Santo nous a invités, Monsieur Gigle?... Pour que nous l'aidions à caser sa pacotille. Ah ! il sait y faire !

— Té! il vend des choses?...

— Une âme de brocanteur. Il fait partie d'une marque d'autos, il bazarde des vieux tableaux, des tentures... Ces pauvres gens du monde, quand ils ne peuvent plus rien acheter, ils se mettent à vendre !

— Vous n'aimez pas les gens du monde?...

— Très peu pour moi. Ils se ressemblent tous. J'aime les individus très beaux ou un peu comiques. Vous voilà encore en train de faire une petite horreur !

— Tout le monde ne peut pas être Bonnat.

— Comment pouvez-vous, après les avoir rendus si ridicules, oser regarder les gens en face?...

— Bé! Je les fais si souvent de profil !...

— Anthropophage ! Montrez-moi la victime. Je parie que vous n'avez lu aucun des vers de Louise des Alleurs?

— Des vers... Té ! qu'est-ce ?

— Des lignes parallèles qui s'en vont vers l'infini... Non, vous n'avez rien lu, comme tous les grands hommes... Vous êtes un type très curieux. Oh ! nous sommes tous des types très curieux : notre amie, Mme Hansart, professeur d'énergie de salon ; Frontenay, que nous dégoûtons tous profondément et qui nous le dit avec des phrases en labyrinthe ; et Borant qui voit l'existence avec une rampe au premier plan et un horizon vertical comme un décor de fond...



Micheline Langeais.

Suite, voir les nos 50, 51 et 52.



GIGLE, PAR MICHELINE LANGEAIS.

— Mais, il me semble que comme caricaturiste...

— J'en vaux bien un autre?... Dire des rosseries avec vous, c'est porter de l'eau à la rivière. Et votre ami Guermante qui flirte avec Louise?...

— Hé! bé, c'est un charmant garçon.

— Une charmante fille. Il ressemble à quelqu'un que j'ai beaucoup connu, de loin, que je voyais tous les soirs de ma fenêtre, quand j'étais jeune fille et dont j'enviais la liberté.

— Et qu'est-ce qu'il faisait ce quelqu'un?...

— Le trottoir...

Gigle, interloqué, considère le troublant visage qui lui sourit, les yeux fins, le nez droit, le petit menton insolent et le long cou délicat de la romancière, qui ramène d'un joli mouvement sur ses épaules dédaigneuses, son écharpe.

— Je vous étonne?

— Té! un peu... Je vous en prie, laissez-moi achever mon croquis. Vous vous mettez devant le modèle.

— Tenez, je serais curieuse de savoir ce que vous pensez quand vous rentrez en vous-même.

— Je suis si souvent sorti!...

Gigle, maintenant, attrape parfois quelques-unes de ces répliques de blague à deux sens qui flottent dans l'air de Paris. Que peut lui vouloir cette bizarre créature, une femme de lettres, une sorte de monstre à ses yeux?... Celle-ci surtout qui s'exprime comme une demi-grue, avec sa figure d'archange qui aurait mal tourné.

Santo-Bruno, Belge, comte romain, qui se fait une tête de businessman dilettante, a bien appareillé ses convives : Frontenay et Mme Hansart, tel duc venant s'entretenir avec Mme Cornuel dans le Marais d'il y a trois siècles, sont de l'ancien régime. Borant, la tête bourrée de chiffres de recettes et Santo-Bruno supputant ses ventes déguisées de placier mondain, sont deux commerçants attablés. Gigle et Micheline Langeais sont deux gamins hors d'âge, prêts à polissonner. Guermante et Louise des Alleurs, eux, résument le Présent, l'Immédiat. Qu'un flot de cendres subit recouvre Paris à l'instant, et que, dans de lointaines années, on exhume leurs deux corps intacts, lui, dans son habit de soirée aux épaules tombantes, aux basques longues; elle, dans la gaine bleue de sa robe qui allonge sa taille, et les savants de l'avenir liraient sur leurs visages l'énervement sensuel et provocant, le désir en quête. Lui affirmant : « Je te veux! » et Elle qui répond : « Viens me prendre! »

Gigle a l'occasion d'un saisissant dessin.

La ressemblance de Micheline Langeais, il l'a trouvée déjà. Quand il regarde l'authoress des amours faciles, de la veulerie sentimentale et ironique, des petites femmes se laissant glisser dans les bras des hommes comme dans leur bain, avec la même aisance et la même grâce, pour y trouver la même jouissance d'enveloppement matériel et docile, inconscientes créatures d'aujourd'hui, petits animaux humains qui pleurent quelquefois, mais en faisant un pied de nez, Gigle l'a devinée. Elle est une chèvre au long regard fendu, noyé, rêveur, avec des paillettes dorées et un museau sardonique, une bête que les pâtres mènent encore brouter les cytises aux flancs du Citheron, et que Méphisto conduit au sabbat du Broken à cheval sur un balai obscène...

Mais l'autre, la grande Louise des Alleurs, blonde au front blanc de Scandinave, est indéfinissable. Le petit homme s'embrouille dans son croquis. La face de Louise des Alleurs cesse d'être la même quand elle écoute que lorsqu'elle parle, une double expression anime ce visage pénétrant et ébloui tour à tour. Elle se renverse à demi sur son fauteuil et sa main tord doucement avec un mouvement de caresse la tige d'une rose énorme qui vire au bout de ses doigts.

— J'imagine, dit-elle, un éventail qui serait fait de la moitié d'une grosse rose épanouie, dont les pétales se replieraient sous mes mains. Oh! sentir la fraîcheur odorante de la fleur, fondre et me couler jusqu'au cœur par les paumes, le long des bras.

— Un éventail, dit Guermante, mais c'est une petite aile qui se porte devant le corsage.

— Non, c'est une main; la troisième main des femmes. Celle-là qui sait tous les signes.

— Que dit donc cette troisième main qui se balance sous mon nez en ce moment?...

— Des choses légères qui volent autour de nous ce soir, des choses gracieuses, des choses violentes, des choses qui sont dans la musique que l'on joue derrière nous, des choses épanouies comme des fleurs et délicates comme des caresses, tout cela se presse autour de mon éventail dans l'air de la soirée, ce sont les oiseaux devant le miroir qui les attire, et je sens mon visage frôlé par leur passage. Tenez...

Et audacieusement la jeune femme, abaissant son éventail vers la figure de Guermante, lui envoie, dans une bouffée de parfums, toute la tentation de ses paroles.

— Parfaitement troublant. Un geste de vous... presque une caresse.

— Un fantôme de caresse fait du plaisir des autres.

— Et du mien. Recommencez.

— J'aurais l'air de vous battre. Vous ne me déplaisez pas.

— Ah!

— Vous ne me déplaisez pas ce soir. Oh! ce soir, parce que vous êtes bien l'homme de ce dîner, de ce restaurant-ci, l'homme de cette soirée, et que vos regards me chantent la même chanson que les tsiganes.

— Merci. Faut-il passer un habit rouge?

— Et puis, parce que je vous rencontre pour la première fois et lorsqu'un homme et une femme parlent de l'amour, l'amour surgit entre eux comme le diable quand on prononce son nom, pour dire aux deux bavards : « Que voulez-vous de moi? »

— Que voulez-vous de moi?...

— M'aider à terminer sans ennui cette soirée que j'avais craint fâcheuse, et où je m'amuse presque...

— A mes dépens.

— Jamais je ne me moque des hommes. Je les redoute ou je les aime.

— Alors moi?...

— Vous, je suis en train de vous découvrir. Un être inconnu nous offre autant de surprise qu'un pays nouveau, qu'une forêt: On s'y perd parfois.

— Le croyez-vous?...

— Il y a des gens qui sont comme des petits paysages, silencieux, rien qu'un petit chemin, un fossé d'herbes et une maisonnette, mais on sent la sécurité, la paix, l'oubli autour de la maison. D'autres sont des horizons de tourmente, et d'autres ont des perspectives fuyantes où l'œil s'égare. Nos âmes ont une forme, une nuance, des lignes attirantes ou répulsives : tout a son image devant mes yeux.

Et l'exaltée vocératrice plante droit dans la figure de Guermante, ses regards d'inspirée ardente.

Et Guermante, les nerfs fouettés, ne dit rien d'autre que :

— Oui, c'est de voir tout ça qui vous fait de si jolis yeux...

Gigle continue son petit labeur, hachant, zébrant sous la table son croquis qui ne vient pas.

Micheline Langeais lui dit :

— Monsieur Gigle, vous avez l'air de vouloir casser une noix trop dure.

— Té! travailler comme ça après son dîner, marmotte l'artiste, rien de tel pour se rui-



SANTO-BRUNO, BUSINESSMAN.

Dessin de R. Préjelan

SPORTS D'HIVER — LA LUGE



Pour bien luger tirlifaut, tirlifaut,
Bonnet de laine et maillot de tricot
Jambe fringante,
Cuisse élégante,
Beaucoup d'aplomb et de l'assiette un peu.

Pour bien luger tirlifaut, tirlifaut,
Alors qu'il gèle au-dessous de zéro
Et qu'on grelotte
— Ah! saperlotte! —
Il faut surtout n'avoir pas froid aux genoux!

ner l'estomac. Et l'autre, là-bas, en train de digérer, qui me surveille comme un contremaître. Non, vous autres, les gens du monde, vous n'avez aucune idée de ce que c'est que d'aller dans les endroits où l'on s'amuse pour travailler. Je suis auprès d'une femme charmante qui cause bien et je ne peux rien lui dire. Vous savez, il y a des jours où je voudrais être photographe... Ah ! zut, j'y renonce... On dirait que cette femme-là a des figures de rechange.

— La vôtre est bien amusante.

Est-ce vice, curiosité baroque, attrait bizarre de Bottom pour Titania, Micheline lance vers Gigle une œillade complaisante. Gigle la surprend, et comme il a perdu sa prudence des premiers jours de son arrivée à Paris, il fait observer avantageusement :

— Vous savez, je frise naturellement : ils sont aplatis mes cheveux à cause de la mode.

La physionomie de Micheline devient extrêmement vague.....

Peu à peu, le restaurant se vide. Santo-Bruno, qui veut faire une sortie avant qu'il n'y ait plus personne, a demandé le maître-d'hôtel. Mme Hansart est interrompue au moment où elle fait une citation de Saint Augustin : « Personne ne pèche sans raison » fort appropriée au lieu. Gilbert de Frontenay lui offre son bras et accompagne élégamment le « prestige de l'ennui ». Santo-Bruno et Borant, qui s'en vont vers des coulisses, mettent en voiture Louise des Alleurs et Micheline Langeais, que Guermante et son ami Gigle sont chargés de reconduire.



Gilbert de Frontenay et Mme Hansart.

La sortie a été très belle, dans un magnifique ébouriffement de manteaux et d'écharpes déployées en queue de paon.

Au passage, Pilar saluant ces dames à distance à cause de Kaline, interroge Gigle : « Hé ! bien ? » — « Nib », répond Gigle à qui l'argot de Paris devient familier. Lydia Kaline fait un œil torve à Guermante et, pour le plus grand amusement du chasseur, elle a tiré la langue du côté des deux « du monde ». Et dans l'auto qui la ramène avec Pilar elle déballe toutes les plus sales histoires sur les deux femmes.

A la porte du restaurant illuminé, le contraste des allées du Bois sombres, est d'une violence qui produit son immédiat effet. Guermante très emballé et Louise des Alleurs, après avoir échangé des propos excitants, sous la grande lumière et parmi la foule, dans cette obscurité déserte, se sentent sauvagement libres...

— Nous ne rentrons pas immédiatement, dit Guermante d'autorité.

Et l'auto court le long de l'avenue des Acacias. Gigle n'aime pas être « dans le noir ». Sa soirée est gâtée, son dessin manqué. Heureusement, cette Micheline Langeais semble s'intéresser à la frisure de ses cheveux...

— Nous marchons un peu ? demande Guermante.

L'auto est laissée au coin d'une allée et les deux couples font quelques pas sous le dais sombre des arbres.

Louise des Alleurs est tout de suite dans les bras de Guermante. Les ténèbres l'exaltent, elle respire l'odeur des feuilles, de la terre humide, des écorces gonflées de sève nouvelle, elle s'affole.

Gigle sent qu'il va s'enrhumer. Il entend auprès de lui, le petit rire de la faunesse Micheline, et dans cette nuit sans lune, il devient timide.

La voix de Louise des Alleurs susurre, grisée, pâmée.

— Ici, nous sommes moins seuls encore que tout à l'heure, le Bois est un monde. La bonne nuit vient à nous et nous entoure. Je la sens dans mes mains, sur ma chair, elle entre dans mes yeux, dans ma gorge, multiple et merveilleuse...

Guermante lui a fermé la bouche avec ses lèvres et leurs deux silhouettes enlacées s'éloignent un peu de Micheline et de Gigle, qui tout d'un coup s'écrie :

— Té ! je viens de mettre le pied sur un crapaud ! Je ne sais pas Madame, si vous aimez beaucoup ces amusements de chauve-souris. Sans compter que c'est un coupe-gorge, ce Bois. Hé ! s'il nous arrivait quelque chose !...

La faunesse fait entendre un clair ricanement. Pas plus que Louise des Alleurs, elle ne craint l'obscurité de cette fausse forêt grouillante d'amoureux et de bêtes en amour au printemps.

Ils marchent. Guermante et Louise sont loin devant. On ne les devine même plus. Leurs deux ombres sont fondues dans les ténèbres des taillis.

— Hé ! je sens une fraîcheur, geint Gigle.

Les deux amoureux là-bas ne la sentent pas la fraîcheur...

Etouffée, on entend cependant la voix de Guermante impérieuse, disant « Je veux » et l'accent pathétique de Louise des Alleurs qui murmure : « Le désir... rien que le désir ! Le désir meilleur que tout !.. »

Et tous les deux reviennent à grands pas vers Gigle et Micheline. Soudain, c'est l'incident, l'attaque nocturne prédite par Gigle. L'ombre d'un homme s'élance vivement d'un fourré au devant de Guermante. Celui-ci fait face. L'éclair d'une lanterne de poche lui est projeté sur la figure. C'est la lutte... Non... avant que d'autres ombres, que l'on entend grouiller dans les taillis, soient venues bondir au milieu de l'allée, la lanterne a été éteinte brusquement et Gigle croit entendre l'homme qui murmure « Hirondelle ! », le nom donné par une petite femme à Guermante le jour de leur rencontre à Bullier. Et puis, une galopade dans les taillis, et plus rien, le silence, la voix de Guermante qui dit : « Rien, une plaisanterie » sur un ton sec. Les deux couples reviennent rapidement vers leur auto.

Gigle est dans l'état d'âme d'un passant qui aurait vu un tuyau de cheminée tomber avec fracas à deux pas de lui. Les deux femmes sont silencieuses. Guermante est d'une humeur atroce.

Les deux femmes sont vivement ramenées à leurs portes. Gigle et Guermante rentrent chez eux, sans un mot.

. . . . . .

Pendant quelques jours Gigle n'a pas vu Guermante. Un soir, il le voit arriver chez lui, le front barré d'un pli de rage froide, et se jeter sans mot dire sur le canapé. Gigle qui travaille respecte son mutisme. Il achève un dessin. Quand il est terminé, il vient vers Guermante.

— Té, mon bon. Tu sors de chez elle... rien à faire, hein ?...

— Des mots, des mots... rien que des mots. Pas de sens... des phrases...

— Té, mon ami, tu vas voir comme elle est ressemblante. Je me demandais aussi pourquoi je n'arrivais pas à l'attraper. Changeante... changeante...

— Comme l'onde.

— Comme le feu, mon cher. Regarde !...

Gigle a trouvé en effet la ressemblance de Louise des Alleurs : une grande flamme agitée par le vent où se tordent ses cheveux, la lumière de ses yeux, la bouche exaltée, tous ses traits mouvants, mobiles suivant les contours du feu qu'attise un souffle de tempête !...

— Ah ! oui, une flamme de torche !... l'allumeuse !...

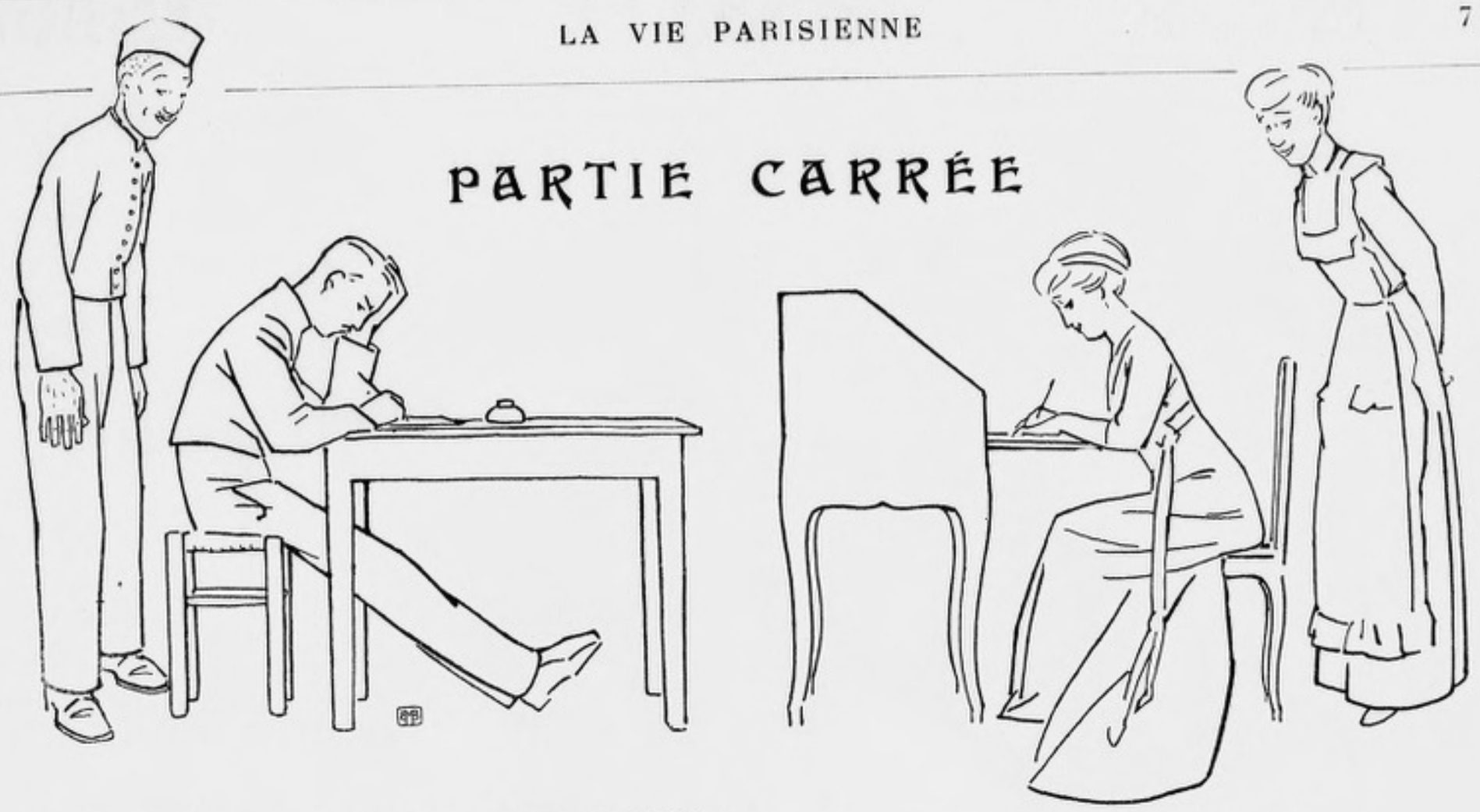
Peu de temps après un petit journal publiait une caricature de Gigle lui-même en train de dessiner dans le creux de sa main. Le petit caricaturiste a l'air d'un singe qui essaie de casser une noix de coco. Gigle a parfaitement reconnu d'où venait ce croquis... Aussi, sur sa table, il découpe le profil d'une chèvre qui porte la physionomie spirituellement diabolique de Micheline Langeais. Lydia Kaline est vengée, ses deux « du monde » auront leur caricature. Le musicien Guermante appelle son aventure avec Louise des Alleurs, sa « romance avec trop de paroles ».



Santo-Bruno.

Claude Berton.

PARTIE CARRÉE



Je pris le ton sérieux et je dis à mon ami, Edgard de Thémines : « Tu as encore trompé Loulou. » Edgard resta muet. « Tu l'as trompée et c'est très mal, c'est dégoûtant. » Edgard continua de rester muet. « Enfin répondras-tu, diras-tu quelque chose ? Dieu sait que cela ne m'amuse déjà pas d'être obligé tous les huit jours de te réconcilier avec ta maîtresse ! Ce matin encore, la pauvre est venue chez moi et m'a raconté je ne sais quelle histoire, à quoi je n'ai rien compris, si ce n'est que tu venais encore de lui faire beaucoup de chagrin. Oui ou non, l'as-tu trompée ?... » Edgard eut un air excédé. « Eh ! bien, oui, là, je l'ai trompée. Je l'ai trompée, mais vraiment, pour le coup, ce n'est pas ma faute. — Oui, tout à l'heure tu me diras aussi que tu ne l'as pas fait exprès. — Certainement non, je ne l'ai pas fait exprès. » Je haussai les épaules. « Ecoute, reprit-il, tu me questionnais il y a un instant, eh ! bien, laisse-moi répondre. Là, assieds-toi !... Bon !... Tu sais que je viens de faire mes vingt-huit jours. Mais ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que pendant mes vingt-huit jours j'avais un brosseur, un brave homme de brosseur qui se nommait Piépié. — Je ne vois pas très bien. — Minute, laisse-moi finir. Ce Piépié donc avait pour fonction d'astiquer ma capote et par surcroît il me racontait les histoires et me chantait les chansons les plus belles du monde. Mon brosseur et moi, nous étions du dernier bien. Un matin, je constatai que Piépié ne chantait plus et je lui dis : « Piépié, ma vieille, t'as pas l'air gai. Allons, dis voir un peu ce qui te chiffonne. Je parie que ce sont encore les femmes, ces b.. D... de femmes. » Piépié cracha (Piépié crachait continuellement) et me répondit : « C'est selon. — Comment c'est selon ? — Oui, c'est selon ce qu'em' répondra. — Qui ça, elle ? — Ma connaissance, tiens, Margot Margoton qu'est en place à Paris. J'voudrais y écrire, histoire comme ça d'y donner de mes nouvelles. — Eh ! bien, écris-lui. » Piépié cracha derechef : « Pardi, bien sûr. Me v'là joli garçon, moi que j'sais pas écrire. — Diable ! » Piépié me considéra du coin de l'œil : « Toi, mon poteau, t'écris-t-y ? — Comme ça. — Alors suppose un effet de ta complaisance que tu y écrives pour moi. — Mais tout ce que tu voudras, mon vieux Piépié. Fallait le dire. Tiens, voilà notre affaire, une plume et de l'encre. Tu n'as plus qu'à dicter. » Piépié eut un sourire finaud : « Oh ! je gagerai que tu feras bien sans moi. — Hein, tu ne veux pas m'aider, tu veux que je compose d'imagination ? Mais c'est que..., c'est que c'est bien embarrassant. — Va toujours, mon poteau, va ; j'suis pas en peine. »



Mon excellent brosseur Piépié.

Il fallait bien, avoue-le toi-même, répondre dignement à cette marque d'estime, et de suite, selon les règles, je me mis à composer un billet doux. Première imprudence ! Mais comment deviner où cela m'entraînerait ! Il était d'ailleurs charmant ce billet, à la fois tendre, fleuri, passionné. « Hélas ! disais-je à Margot Margoton, hélas ! mon petit chien vert, me voici donc encore et toujours loin de vous, vous qui m'avez appris ce que l'existence peut contenir ou donner d'exquis, etc., etc. » Puis, mon chef-d'œuvre terminé, je le remis à Piépié avec autorisation d'en faire ce que bon lui semblerait. Trois jours plus tard,



Ce matin encore, Loulou m'a raconté je ne sais quelle histoire...

EN FORÊT DE COMPIÈGNE

(Croquis d'Album)

Dessins de M. de la Morinière



LE VÉTÉRAN. — Il a l'air bien tranquille avec son cou dans les épaules, ses oreilles en chauve-souris et son vieux serviteur à éparvin. Ne vous y fiez pas! C'est le meilleur cavalier du monde; il n'aime que les chevaux fringants et que les cerfs qui mettent, par leurs ruses, tout un équipage sur les dents. Pour un peu il aiderait la bête à s'évader. C'est un incorrigible conspirateur!



L'INVITÉ SPORTSMAN. — Il passe son existence entre la Normandie où il courre le lièvre, et l'Inde où il triomphe aux drags. Il n'y a qu'à le voir campé sur son goodfellow tout en muscles pour connaître qu'il est le Cavalier, le cavalier par un grand C. Bien entendu il a horreur du monde qui danse et de celui qui flirte. Il ne vient à la chasse que pour chasser.



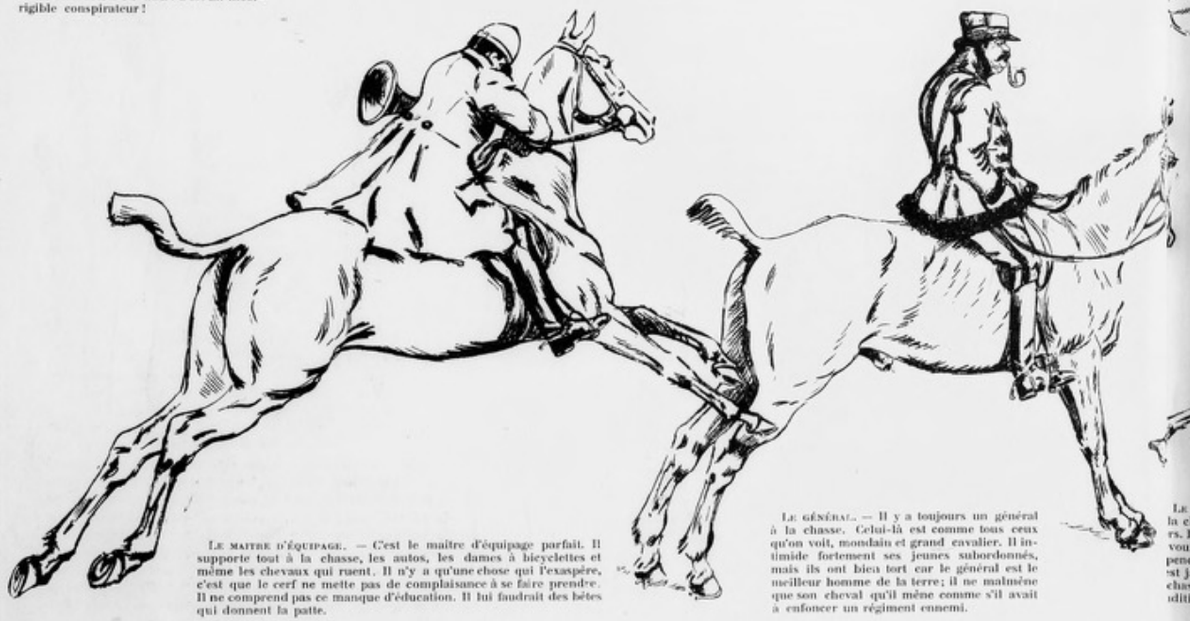
LE SOUS-LIEUTENANT. — On invite les officiers de la garnison, cela ne peut être autrement et ils ne se font pas prier pour venir, depuis le colonel jusqu'au plus nouveau sous-lieutenant. Celui-là par exemple croit tout le temps que « c'est arrivé » : il va, il court, il galope, il perd la tête au point d'oublier de saluer la maîtresse d'équipage, mais son cheval heureusement y pense, lui!



L'OISEAU DE PASSAGE. — Il aime le cheval au point de regretter le temps où il étrillait Coco dans un régiment de province. Ces années-là sont pour lui un souvenir de bénédiction et il retourne souvent prendre l'air de la ville où s'écoula le meilleur de sa jeunesse, pour le plaisir. Il fait venir de ce lieu ignoré ses chaussures, ses cigares, ses... Non, au fait! Sur cet article-là il est extrêmement éclectique. Est-il venu seulement pour galoper derrière un dix-cors? Ses amis se le demandent.



LE BRIDGEUR IMPÉNITENT. — Un bon camarade et un bon veneur; un galant homme et un homme galant. Il n'a qu'une passion supérieure aux équitations, c'est le bridge. Il y rêve même derrière la meute. Il y a joué tout à l'heure dans le wagon qui l'a conduit, sur une table portative qu'il a inventée. Toutes les passions, poussées à l'extrême, mènent au génie!



LE MAITRE D'ÉQUIPAGE. — C'est le maître d'équipage parfait. Il supporte tout à la chasse, les autos, les dames à bicyclettes et même les chevaux qui ruent. Il n'y a qu'une chose qui l'exaspère, c'est que le cerf ne mette pas de complaisance à se faire prendre. Il ne comprend pas ce manque d'éducation. Il lui faudrait des bêtes qui donnent la patte.

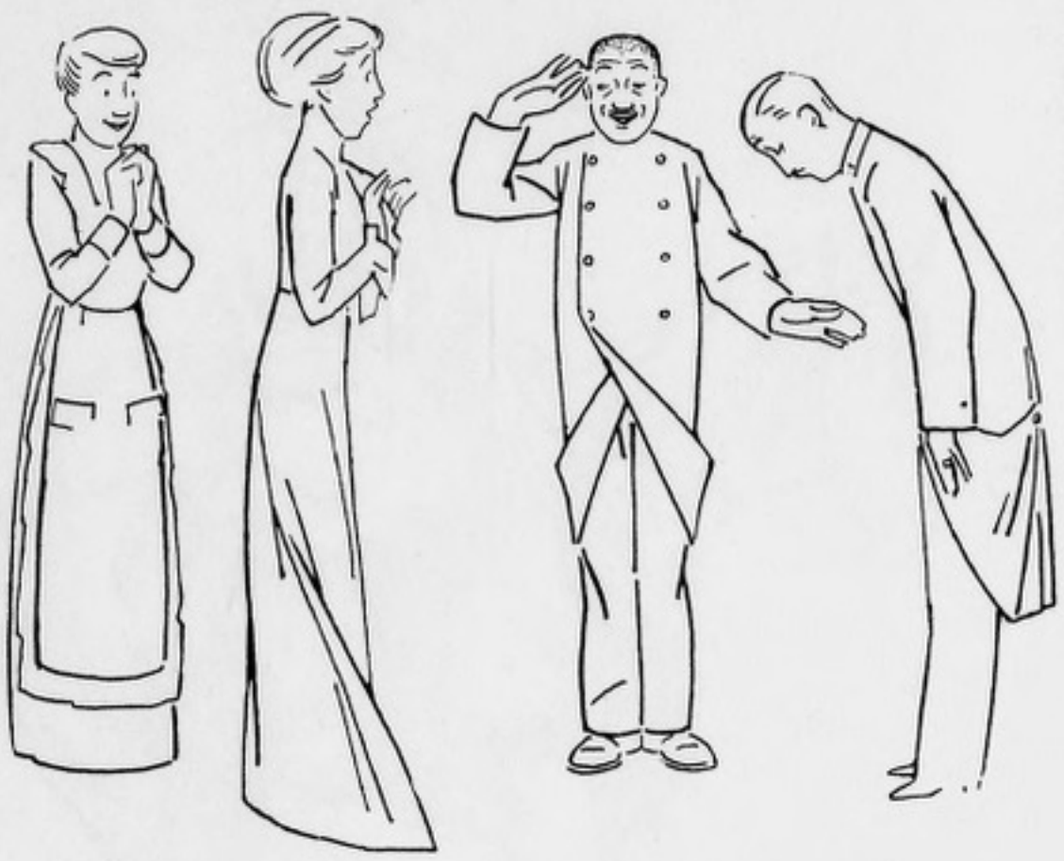
LE GÉNÉRAL. — Il y a toujours un général à la chasse. Celui-là est comme tous ceux qu'on voit, mondain et grand cavalier. Il intimide fortement ses jeunes subordonnés, mais ils ont bien tort car le général est le meilleur homme de la terre; il ne malmène que son cheval qu'il mène comme s'il avait à enfoncer un régiment ennemi.



LE POÈTE. — Il met autant d'esprit la chasse que dans sa prose et ses rs. Il se coule, en rimant, dans les vouillettes » solitaires, l'œil éveillé pendant et l'oreille au guet. Il st jamais qu'à une petite lieue de chasse et part à fond de train dès qu'il entend l'hallali. Il étonne les piqueurs par une dition en vénerie qu'il a conquise tardivement. C'est le chasseur-poète de France.



L'HOMME A PRINCIPES. — Tout le monde s'accorde à dire que c'est un fin limier, il ne peut faire autrement que d'être de l'avis de tout le monde. On l'écoute se citer en exemple. Quand il a dit : « Moi j'ai servi une fois le cerf » ou « Moi je tire toujours à cinq », on s'incline respectueusement. C'est un homme qui a de l'autorité.



Piépié voulut bien me présenter à la belle Lise.

Piépié braillait à tue-tête. J'en conclus qu'il y avait du nouveau. « Margot t'a répondu? lui demandai-je. — J'comprends, me répondit-il, avec une mine satisfaite. — Et qu'est-ce qu'elle te raconte ? — J'sais encore trop rien. — Tu n'en sais rien! Tu n'as donc pas lu sa lettre? » Piépié cracha. « Non, je l'ai pas lue... J'l'ai pas lue parce que... j'vas te dire... j'l'ai pas lue parce que j'sais pas lire! » Et je fus bien obligé de me rendre à l'évidence car aussitôt Piépié sortit de sa poche le billet de Margot en me priant de le lui déchiffrer. Je lus donc et je lus ce qui suit : « C'est aujourd'hui seulement que je reçois la lettre délicieuse de mon maître aimé. Oh! mon trésor, viens vite que je t'écoute, que je dévore sur tes lèvres... » Et il y en avait quatre pages sur ce ton! Un instant je ne pus m'empêcher de croire que l'amant de Margot Margoton se payait ma tête, mais bien vite, son air candide, sa parole modeste me prouvèrent clairement qu'il ne songeait pas à mal. « Ah! ça, m'écriai-je, Margot est folle de toi. » Piépié sourit et reprenant sa formule habituelle : « J'comprends, me dit-il. — Et puis sais-tu qu'elle écrit très bien. » Piépié cracha : « C'est pas elle... — Tu dis? » Piépié recracha. « C'est pas elle... Margot é sait pas écrire, é lit pas non plus. Alors tu comprends, les fois qu'elle en a b'soin, sa patronne fait son travail. »

Voilà comment j'appris que Margot Margoton qui, pas plus que Piépié, ne savait lire ou écrire, était servante chez Lise Lanlaire, grande gommeuse aux Bouffes-du-Nord et comment Lise Lanlaire se dévouait à sa femme de chambre tout comme de mon côté je servais à la fois de secrétaire et de lecteur à mon brosseur. Dans ces conditions, je l'avoue, — oh! je suis le premier à l'avouer, — j'aurais dû, c'est certain, mettre un terme à ce dangereux échange de billets doux. Mais quoi, Piépié était un ami, et vraiment, sincèrement, je ne pouvais le laisser dans l'embarras. Alors, par pure bonté d'âme je continuai d'écrire et de recevoir les lettres enflammées, jusqu'au jour où finalement ce qui devait arriver arriva et je dis à Piépié : « Piépié, nous avons tous les deux une permission pour dimanche. Si nous allions voir un peu Lise et Margot. Tu me présenteras. »

Et là, ah! là, dame, non seulement je fus imprudent, mais j'eus tort, grand tort... Tu vois, je reconnais mes fautes, je les reconnais franchement... D'autres, je le sais, iraient chercher des excuses, des faux-fuyants, des circonstances atténuantes... Moi, mon vieux, non. Je dis : j'ai eu tort, et je le dis parce que... c'est mieux, c'est plus chic, c'est plus propre. Seulement laisse-moi te faire remarquer combien dans toute cette histoire le mal avait pris pour me séduire des formes innocentes et surtout combien au début j'en prévoyais peu l'issue finale... Que veux-tu, j'ai du cœur, j'ai beaucoup de cœur, et vingt-huit jours de correspondance amoureuse, moi, cela finit par me donner des idées... Hier, je me suis mis en quatre pour expliquer les choses à Loulou, mais va te faire f..., impossible de placer un mot. Je ne connais qu'un homme, qu'un seul capable de la raisonner, et toi qui as de l'influence... — Moi, moi, déclarai-je, j'en ai assez. — Tu en as assez, reprit Edgard avec douceur; mais tu n'en as pas moins énormément d'influence sur Loulou. Il te serait si facile de t'expliquer avec elle. En deux mots ce serait arrangé. Voyons, mon vieux... »

Et naturellement, pour la centième fois, je promis d'arranger les choses avec Loulou.

ROGER BOUTET DE MONVEL.

Lettre d'Amour

Mon amour, il m'est impossible
Ce soir encor d'aller chez toi.
Depuis quelques jours c'est terrible :
Je n'ai pas un moment à moi!

Je sais bien que tu vas m'attendre
Et que cela te fait du mal...
Mais Suzy doit venir me prendre,
Tu sais, pour ma robe de bal.

Il faut bien que je m'en occupe
Si je veux qu'on la livre à temps.
Le corsage va, mais la jupe
Fait un pli très inquiétant...

J'irai te voir, pour que tu m'aimes,
Mardi sans faute — ou mercredi.
L'heure? Je ne sais pas moi-même...
Attends-moi tout l'après-midi.

J'écris ce mot à la va-vite!
Je suis navrée!... Enfin, voilà...
Je t'adore!... Ah! dis donc, j'hésite
Pour ma toque de chinchilla.

Toi, dis : laquelle aurais-tu prise?
Donne-moi ton avis, j'y tiens.
Moi je suis encore indécise...
L'une a du chic, mais l'autre est bien...

J'attends avec impatience
Ton avis. Téléphone-moi.
Adieu, mon amour. Je ne pense,
Et je ne peux penser qu'à toi.

PAUL GÉRALDY.

Les Souliers de Gaby de Ricin

(CONTE ÉVIDEMMENT DE NOEL)

En ce temps-là, mes chers petits enfants, le monde était encore à l'état de barbarie. Les hommes employaient couramment l'automobile pour se rendre d'une ville à une autre et ceux qui n'avaient pas d'automobile se servaient du chemin de fer et même, parfois, de cette détestable viande de boucherie qu'un écrivain de la préhistoire, M. Buffon, appela cheval.

En ce temps-là, les journaux quotidiens n'avaient que douze pages et les soldats étaient armés de fusils. Ces deux détails me dispenseront de vous dépeindre plus longuement les mœurs incroyables des peuplades sauvages qui s'agitaient sur notre globe.

Certains savants affirment même qu'à cette époque aucune relation n'existait entre Paris et la planète Mars. Une telle assertion me paraît, je l'avoue, un peu exagérée et, pour ma part, je ne saurais l'accepter sans réserve.

Or, en ce temps-là (c'est la troisième fois que je vous le dis), vers 1909, il y avait une jeune demi-mondaine qui s'appelait Gaby de Ricin et qui avait les plus jolis yeux de la terre. C'était une délicieuse fille blonde comme de l'or, au teint rosé à peine, tels ces camélias frileux qui fleurissent au soleil parcimonieux de décembre.

Cette ravissante créature était hélas, très malheureuse, car elle aimait un prince charmant qui était, à ses moments perdus, ajusteur-mécanicien à Puteaux et elle n'aimait point l'opulent M. Nosnibor, banquier-coulissier qui l'entretenait cependant sur un riche pied, sur plusieurs riches pieds, dirai-je même, tant sa générosité était grande.

Le prince charmant s'appelait M. Paul. C'était un gaillard tout à fait brun, avec des petites moustaches. Sous prétexte de vérifier les sonneries électriques, il s'introduisait souventes fois dans le somptueux appartement que le bon M. Nosnibor avait offert à Gaby. Et, mes chers petits enfants, vous devinez ce que le mâtin vérifiait. Quand il s'en allait, il n'avait jamais de monnaie pour prendre l'omnibus. Alors Gaby, la douce et généreuse Gaby, lui donnait quelques pièces d'or.

Mais un jour, une effroyable catastrophe se produisit. M. Nosnibor surprit le vérificateur des sonneries électriques en train de conter fleurette à sa maîtresse. Il entra dans une colère terrible, cassa un petit meuble Boule, une psyché et deux exquises chaises qui avaient appartenu à la reine Marie-Antoinette. Après quoi, il se sauva, claquant les portes, et ne revint plus...

Imaginez-vous, mes chers petits enfants, sort plus cruel que celui de l'infortunée Gaby? La malheureuse, abandonnée soudain, par son ami, se trouvait désormais sans autre soutien dans la vie que celui de son ajusteur-mécanicien. Et ce soutien-là, inutile de vous le faire remarquer, n'était bon qu'à soutenir l'ajusteur-mécanicien lui-même.

La pauvrette pleura toutes les larmes de ses yeux mignons, mais ce n'étaient point ces pleurs cruels qui pouvaient la tirer d'embarras.

Que faire, mes chers petits enfants, que faire?...

Une épouvantable misère s'abattit sur Gaby qui dut porter, petit à petit, tous ses bijoux à une institution charitable qui s'appelait, je crois, la Montagne de Dévotion. On lui en donna un assez bon prix. Seulement, l'ajusteur-mécanicien, ayant éprouvé quelques sensibles déboires sur l'hippodrome de Saint-Ouen, emprunta à notre belle les trois quarts de l'argent qu'elle avait touché. Elle paya, avec le restant, quelques dettes criardes, mais elle fut bien vite à son dernier sou.

Or, justement, la fin de l'année approchant, tous ses créanciers lui apportaient leurs notes. Sa modiste réclamait quatorze cents francs et son pédicure deux mille sept. Sa lingère demandait quatre mille francs et son gantier cinquante louis à peine. Quant à son couturier, il exigeait le paiement immédiat de la somme de treize mille soixante et quatorze francs. Comme il était très conciliant, il consentait, toutefois, à renoncer aux soixante-quatorze francs.

Je vous donne ces quelques chiffres, mes chers petits enfants, pour vous montrer, combien, en ces temps primitifs, la vie était bon marché. Hélas! il n'en va plus de même puisque la toilette de votre maman me coûte maintenant trois cent quarante mille francs par an.

Tous les créanciers de la blonde Gaby, après avoir montré quelque patience, se fâchèrent à l'extrême et lui envoyèrent toute une bande de ces vilains hommes qui se laissent appeler huissiers sans rougir.

Gaby pleura, sanglota, supplia, sans fléchir ces horribles hommes qui l'accablaient de papiers bleus chargés, sous le couvert de la loi, de menaces et de basses injonctions.

La pauvre Gaby dut, bon gré mal gré, s'incliner devant les rigueurs du destin, et il fut décidé que le 28 décembre, à dix heures de relevée, son mobilier serait saisi et vendu à l'encan.

. . . . . .

Cette nuit-là était justement la nuit de Noël. Gaby aurait pu, avec un ami de fortune, aller chercher, dans le plaisir et l'ivresse, l'oubli de ses mortels soucis. Elle aurait pu, insouciante et folle, aller réveillonner jusqu'à patron-minette, manger de la dinde aux marrons, du foie gras, boire de l'extra-dry dans des petits verres et des liqueurs fortes dans des grands. A sa place, mes chers petits enfants, n'est-ce point ce parti que vous eussiez pris!...

Mais Gaby avait bien trop de chagrin pour songer à batifoler. Et puis elle avait dans le fond de son cœur de très bons sentiments, et il ne lui plaisait point de courir les cabarets pendant la pure et légendaire nuit de Noël.

Bien sage et bien triste, elle s'enferma donc dans sa chambre à coucher et se mit pieusement au lit.

Hélas! à peine était-elle couchée que les chagrins l'assaillirent et que les plus noires pensées vinrent voltiger au-dessus de sa jolie nuque blonde... Dire que dans trois jours tous ses beaux meubles seraient vendus!... Dire qu'elle allait être jetée à la rue comme une malheureuse et qu'elle n'aurait plus pour gîte que le domicile infiniment réduit de M. Paul, ajusteur-mécanicien...

Ah! Elle était bien malheureuse!... Et elle pleura de grosses larmes, ce qui la brûla atrocement, car elle s'était mis du noir aux yeux, et vous savez tous, mes chers petits enfants, qu'il ne fait pas bon pleurer quand on a les yeux maquillés.

Tout d'un coup une idée lui vint :

— Si je mettais mes souliers dans la cheminée, se dit-elle. Qu'est-ce que je risque?...

Et, se levant, elle alla placer dans la cheminée deux ravissantes petites bottines, fines et dodues.

Ceci fait elle se recoucha et se dit :

— Faut-il être bête, tout de même? Tout ce que le Bonhomme Noël pourra fourrer dans mes chaussures, ce sont des exploits d'huissiers...

Et elle pleura de nouveau, avec désespoir.

Mais, on se lasse de tout, même de larmoyer. Au bout de quelque temps Gaby cligna des yeux. Ses sanglots s'apaisèrent et devinrent de gentils soupirs. Les jolis bras roses se croisèrent sur ses seins comme pour leur faire une corbeille et doucement, tout doucement, elle s'assoupit...

. . . . . .

Soudain un grand bruit la réveille en sursaut Elle se dresse sur son séant, apeurée, étourdie et que voit-elle?... Un monsieur, un monsieur ni bien ni mal, qui sortait de la cheminée. Ce personnage était vêtu d'un simple caleçon et d'une étonnante chemise de nuit du mauve le plus délicat.

— Au voleur! A l'assassin! Au satyre! crie Gaby, affolée.

Mais le monsieur la supplie, avec beaucoup de politesse, de se taire.

— Mademoiselle, je vous en conjure, Mademoiselle, ne me trahissez pas! Il y va de l'honneur d'une femme...

Du coup, Gaby se rassure un peu et passant un mignon peignoir rose, elle prie le monsieur de s'asseoir et de s'expliquer.

Celui-ci d'abord se présente. Il s'appelle M. de Paternoster et il est comte.

Un comte! Gaby n'est plus seulement rassurée: Elle est aux anges. Pensez donc! Un comte qui lui tombe du ciel, la nuit de Noël, ce n'est pas banal.

Et M. de Paternoster raconte son aventure. Il se trouvait à l'étage au-dessus chez la baronne Bourre et il se trouvait même dans le lit de la baronne, ce qui est toujours assez compromettant, quand le baron Bourre s'imagina de rentrer à l'improviste.

Que faire? M. de Paternoster cherche en vain une issue pour fuir: Tout est fermé... sauf la cheminée pourtant. M. de Paternoster n'hésite pas. Il grimpe dans la cheminée, atteint le toit et rencontrant une nouvelle cheminée, s'introduit dedans et parvient ainsi chez Gaby.

Vous pensez, mes chers petits enfants, si Gaby rit à gorge déployée de cette aventure. Cette fois, elle a bien oublié les huissiers, les saisies et tout le bataclan. Elle rit, elle rit, voilà tout. Elle étouffe de rire... Elle rit tant et tant que dans son désordre, elle laisse entr'ouvrir son peignoir et donne ainsi la liberté aux deux tourterelles blanches nichées sur sa poitrine.

— Peste, Mademoiselle, fait le comte, vous m'offrez là le spectacle le plus propre à consoler un galant homme. Souffrez-vous que je m'approche?...

La chemise mauve devient ainsi voisine du peignoir dégrafé et la conversation se fait infiniment pathétique et tendre.

Après, mes chers petits enfants, après, vous devinez je l'espère ce qui advint.

Toutes les notes de la jolie Gaby furent payées rubis sur l'ongle; messieurs les vautours furent chassés à coups de balais et si la baronne Bourre perdit, en cette nuit de Noël, un amant fort habile, la petite Gaby en trouva un de charmant et de riche à souhait.

Ce qui vous prouve, mes chers petits enfants, qu'il faut toujours mettre ses souliers dans la cheminée le soir de Noël. Ce qui vous démontre aussi qu'il ne faut pas être bien sages.

Maurice Prax.

LES GRANDES MARIONNETTES

Dessin de A. Hellé



Mlle BRÉVAL, notre nouvelle Carmen

CHOSES & AUTRES

La vie de Paris n'est pas seulement charmante : elle est encore si variée qu'un oisif est l'homme du monde le plus occupé. On ne vit plus chez soi : on vit dehors. Un agréable plaisir, qui est aussi plein d'enseignements sur l'existence moderne, naît de quelques instants passés dans un de ces immenses *afternoon-tea* qui abondent autour de l'Etoile. Des salles vastes, vastes, blanches, blanches, où l'électricité prodigue sa lumière terrible; des tziganes joueurs de valses lentes ou de boléros espagnols; d'innombrables petites tables, du bruit, des rires, des voix, un air chaud et chargé de parfums; des garçons qui courent : voilà les caravansérails où les Parisiennes vont prendre, chaque jour, leur tasse de thé. Les Parisiennes, que dis-je? Toutes les Amériques, d'abord, Amérique du Nord et Amérique du Sud, toutes les petites Chicago et toutes les délicieuses petites rastas des diverses Argentines! Les Parisiennes n'ont fait qu'imiter; les autres avaient commencé; il est vrai que les Parisiennes ont poussé loin l'imitation. Jeunes femmes ou jeunes filles, elles invitent leurs amies et leurs amis masculins — les invitent, sans leurs maris, bien entendu! On retient une table, on reste là trente ou quarante minutes, on se donne la sensation d'une vie libre, d'une vie de garçon.

Un restaurant près de la Madeleine. M. C.r.lus D.r.n en veston, et bien vieilli, achève de dîner en compagnie d'une personne de l'autre sexe. On lui apporte *Comœdia*, il regarde les spectacles, se décide pour le Nouveau-Cirque, et, ayant payé, s'en va à petits pas traînards. Alors arrive M. B.ld.ni, court, gros, le front énorme. Le maître d'hôtel s'empresse. M. B.ld.ni s'installe à une petite table, garde son chapeau, un melon, enlève son manteau (il est en smoking), et demande la *Liberté*. On la lui apporte avec une demi-Evian, une demi-Graves, un filet de Behague sauce Soubise. Il lit distraitement la *Liberté*, la rejette, appelle le maître d'hôtel, puis le chasseur, puis les groom, et commence avec chacun d'eux de longues conversations intimes. De temps en temps, il mange un morceau, un petit morceau, comme un enfant, puis joint les mains sous le menton et attend que ça passe.

Vient le fromage (du gorgonzola, naturellement), et des fruits. Le maître d'hôtel tâte longuement les fruits pour M. B.ld.ni, tandis que M. B.ld.ni reprend la *Liberté*. Il commence son fromage, il commence sa poire; et soudain le chasseur lui parle mystérieusement, part en hâte, disparaît et réapparaît, avec le journal *Le Temps*. M. B.ld.ni lâche son fromage, lâche sa poire, s'empare du *Temps* avec passion et, assujettissant son lorgnon, il lit attentivement, soigneusement, obstinément...

Il avait succédé à Mabille, à la Chaumière, aux Lilas; c'était le bal des étudiants. Le jeudi c'était le jour chic, où les petites femmes de la rive droite revenaient, parées de bijoux, coiffées de grands chapeaux, richement habillées, revoir, avec leurs amis généreux, le lieu de leurs débuts; le samedi, c'était le jour des femmes de chambre, des trottins et des calicots; le dimanche, c'était vraiment un peu purée. Mais c'était toujours charmant, et on y cueillait, d'aventure, de bien aimables maîtresses. Nulle prétention, nul snobisme, nul étalage ridicule de luxe offensant : on s'amusait chez soi, en famille. Vestons et lavallières d'artistes, habits de gommeux, redingotes élimées de carabins y voisinaient avec bonhomie. L'orchestre n'était pas merveilleux, mais il jouait des airs de danses avec entrain; et comme l'on dansait!

On a démoli le vieux bal, on en a reconstruit un autre, tout battant neuf, avec des loges, des attractions, tout ruisselant de lumières, et on l'a inauguré à grand renfort d'invitations. Et il y avait foule. Mais ce n'était plus ça. Les étudiants de jadis étaient revenus, ils ne reconnaissaient plus leur joyeux paradis, et ils se promenaient tristement. Trop de bruit, trop d'éclat, pas de jolies femmes : de vieilles femmes à cheveux blancs seulement, venues là on ne sait pas pourquoi, et de petites femmes trop minables, et de petits messieurs d'un genre vraiment désagréable. Par bonheur, tout à coup, une fille de dix-huit ans, mince, blonde, fraîche, tête nue, se mit à danser... Elle dansait de tout son cœur, avec une grâce incomparable et une volupté infinie... Il n'y avait qu'elle, mais c'était assez pour évoquer le temps enfui!...

La Semaine parisienne



LUNDI



MARDI



MERCREDI



JEUDI



VENDREDI



SAMEDI

Les Premières

Au Théâtre Réjane : *Madame Margot*

A quelque extravagance que la mode se puisse complaire et vous entraîne, espérons cependant, Mesdames, que vous ne nous imposerez jamais l'admiration du petit chapeau sous lequel, esclave héroïquement respectueuse de la vérité historique, Mme Réjane, en reine Margot, ne craint pas de nous apparaître...

Ah ! le style « Henri Quatre », ah ! les « pièces d'époque » !...

En vers, passe encore, ou alors avec de la musique, — comme cela, au moins, tout de suite, on sait de quoi il retourne, et qu'on est venu pour ça...

Mais, sur le coup de neuf heures du soir, au sortir de table, s'acheminer rue Blanche, entrer dans ce délicieux, pimpant et si parisien théâtre Réjane, et arriver tout juste pour voir Mme Réjane elle-même affublée du chapeau de Madame Margot !...

Certes, il faut rendre cette justice aux auteurs que, mettant en scène Henri Quatre, s'ils n'ont pu se défendre d'une allusion à son « panache blanc », pas une fois ils ne l'obligèrent à s'écrier : — Ventre-saint-gris !...

Mais quels efforts laborieux et touchants pour nous donner l'impression du « langage du temps », de sa bonhomie et de sa verdeur...

Je dois dire, d'ailleurs, que, pas une seconde, nous ne parvenons à nous persuader que les « gens de ce temps-là » parlaient de façon aussi constamment imagée et pittoresque, — et que cela n'a pour nous, pour notre intérêt et notre agrément, aucune importance.

C'est comme cette fausse ressemblance à laquelle s'appliquent les acteurs chargés de représenter des personnages de la physionomie de Henri Quatre : nous savons très bien que M. Garry, par exemple, malgré toute son intelligence et malgré son nez et sa barbe postiches, n'a rien du véritable Henri Quatre ; et, par contre, je ne verrais aucun inconvénient à ce que, jovial, bien vivant, et très en dehors, Henri Quatre fût joué par un bon gros rasé...

On ne viendra donc ni pour la « ressemblance » de M. Garry, ni pour le chapeau de Mme Réjane, ni même pour l' « histoire », — car, en dépit de la félonie de Concini et des louches intrigues de la famille d'Entragues, on sait bien que ce n'est pas encore cette fois-là, tout de même, que Henri Quatre sera assassiné !...

Mais il y a les enfants, vous vous rappelez le fameux tableau, Henri Quatre à quatre pattes, avec ses enfants sur le dos...

Ces enfants ne se contentent pas, ici, de monter sur le dos de M. Garry, — ils chantent des rondes, dansent la pavane, sont intimement et constamment mêlés à l'action...

Et c'est vraiment, de la part de Mme Réjane, une abnégation délicate et jolie, de s'être ainsi résolue à ce que, dans son propre théâtre, le plus gros du succès irait, non pas à elle, mais à des fillettes de sept et dix ans !...

Et ces fillettes, sur la scène même, comme elle les cajole, comme elle les choie, avec un attendrissement joyeux qui ne manque pas de se communiquer à toute la salle !...

Et l'on parlera encore de la jalousie des grandes artistes !...

Au Gymnase : *Pierre et Thérèse.*

J'ai oublié le nom du jeune comédien qui, au troisième acte de la pièce de M. Marcel Prévost, — l'acte de la « fête de Thérèse », — témoigna d'une joie si ingénue à nous faire admirer, à l'avant-scène, d'irrésistibles chaussettes violettes... (— le rôle n'est pas très important, mais *j'en ferai quelque chose*...)

Une joie non moins grande fut celle de Mlle Monna Delza, qui, persuadée d'avoir « le public avec elle », a brusquement acquis la conviction imperturbable qu'elle joue « tout à fait comme Marthe Régnier »...

Maintenant, Mlle Delza et le jeune comédien seront-ils les seuls à se réjouir de cette soirée, ou leur joie devra-t-elle être partagée par quelques confrères envieux des succès antérieurs de M. Marcel Prévost, et d'une réussite qui, jusqu'alors, s'était montrée si persistante et si volontaire ?...

Je crois bien que le sujet de *Pierre et Thérèse*, qui, aux lecteurs du roman, donnait l'impression d'être « une pièce toute faite », n'était, en réalité, qu'un faux « bon sujet » de pièce.

Dépouillés de l'agrément et de l'autorité des descriptions psychologiques, dans le raccourci de l'action théâtrale, — à la lumière crue de la rampe, comme dirait M. Henri de Rothschild, — l'intrigue et les personnages nous sont apparus bien schématiques et conventionnels, avec des situations trop attendues, vraiment, pour nous émouvoir, avec des caractères trop visible-

ment adaptés aux situations et « préparés d'avance » pour nous intéresser...

Et ni le talent si intelligent et aigu de Mme Marthe Brandès, si pittoresque et si vrai de M. Janvier, ni les efforts d'une mise en scène ingénieuse et d'une valeureuse interprétation, n'ont pu assurer, cette fois, à l'entreprise de M. Prévost le succès accoutumé.

Élevée comme elle l'a été, et fille d'un agioteur qu'on nous représente aussi falot et peu sympathique, comment Thérèse symboliserait-elle la morale irréductible et traditionnelle en face de Pierre, séduisant, et, somme toute, sympathique forban ?

Et, dame, les moyens par lesquels le forban va se trouver démasqué, le fils de la bonne, l' « ouvrier d'art », qui souffre de sa médiocrité, et qui arrache le secret de la félonie de Pierre à un complice d'autrefois, ivrogne, dévoyé, mais « bon cœur » au fond...

Oui, n'est-ce pas?...

Mais M. Marcel Prévost est, à ce point, homme d'esprit, que c'est par avance, vous le savez bien, qu'il a déjà pris sa revanche.

FRANC-NOHAIN.

Hommes et Choses de Bourse

S'il est un mot qui s'applique merveilleusement à l'an de grâce 1909, c'est bien celui de « vieux marcheur ». Et plus je réfléchis, plus je pioche le dictionnaire, — non pas celui de l'Académie, mais celui du Montparnasse, — plus je m'ancre dans l'idée que seul ce qualificatif lui convient. Je démontre immédiatement que j'ai raison.

L'an 1909 a couru les cotes plus que tout autre, et, plus que tout autre, il les a relevées. En voici la preuve, si tant est qu'il faille une preuve. Le Russe 6 1/2 se relève de 76,55 à plus de 87; le Sao-Paulo 5 0/0 1905 monte de 26 francs au moins; le Serbe 5 0/0 de 22 environ; la Rente française avance bien de 2 0/0; l'obligation Indo-Chinoise 3 1/2 0/0 de 13 francs, et ce n'est rien à côté de la Banque de Paris qui gagne environ 250 francs; le Lyonnais se contente de 200; le Crédit Foncier de 75, le pôvre; la Société Générale de 57 à 40; le Comptoir d'Escompte 100 et plus; l'Union Parisienne de 200.

Les Chemins de fer français n'ont pas eu ses faveurs. Le Rio n'a gagné qu'une petite somme, en passant; mais il a montré un faible pour la Bénédictine de Fécamp, elle encaisse au moins 1.600 francs; pour les Aciéries du Nord et de l'Est qui gagnent 300; les Comptoirs à gaz sont gratifiés de 400. Inutile de passer en revue les Valeurs d'Electricité, leur vogue commence seulement, d'après l'opinion généralement exprimée.

N'oublions pas les Mines d'or, qui vont fournir encore un appoint à notre démonstration. La Ferreira Gold est en bénéfice de près de cinq louis; la Rand-Mines de 30 francs; l'East-Rand de 25. Et les diamants? La De Beers ordinaire est en hausse de plus de neuf louis et la Jagersfontein de plus de cinq.

Tout ce bataillon formidable de belles petites valeurs ne se plaindra pas de l'année qui s'en va, et les porteurs encore moins.

Si j'osais exprimer un vœu, c'est celui-ci : je souhaiterais à chaque lecteur de *La Vie Parisienne* non pas un lot de la grande loterie, mais cent titres de tous ceux énumérés ci-dessus.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Le soir de la générale de *Chantecler*, avant le lever du rideau, les invités entendront un prologue de Rostand dans lequel l'auteur s'excuse du retard apporté à la création de son œuvre.

Cette poésie fort belle, assure-t-on, sera dite par... M. Hertz, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Mayol chante en ce moment à la Scala. On sait que les chansons de Mayol, sont autant de refrains quotidiens du bon peuple français qui adore fredonner ces airs pimpants, gais, légers que cet artiste sait merveilleusement choisir.

Ces nouveautés, nous les connaissons et la plupart sont devenues immédiatement populaires.

—

Parmi les nouveaux promus dans l'Ordre de la Légion d'honneur à l'occasion du premier de l'an, il est question de la nomination de M. Charles Prudhon, le sympathique secrétaire général de la Comédie-Française.

Mieux vaut tard que jamais et un bon point à M. Doumergue !!!

—

La Séduction facile

Impossible de réaliser forme plus élégante et plus moderne: souple, léger, donnant à la ligne une pureté idéale, un galbe ravissant, le « Fourreau-Corset de la Faculté » concilie avec un art habile, la coquetterie et l'hygiène. Sa forme étudiée, savante, unique, amincit et affine la taille sans être la moindre entrave aux voies digestives et respiratoires : elle cambre le buste, amincit les hanches dans un mouvement souple et harmonieux, permet à la femme tous les sports sans qu'il en résulte de fatigue.



C'est encore chez Mme Desbruères que nous trouvons les plus jolis modèles de lingerie. On y voit des trousseaux simples et coquets, riches ou princiers. Nos lectrices y trouveront aussi de poétiques et délicieux déshabillés, jupons aux ondes dentellées, frissonnant de dentelle. Enfin, Mesdames, vous y reconnaîtrez le dernier mot de l'élégance, du bon goût et de l'inédit.

En se recommandant de *La Vie Parisienne*, nos aimables lectrices recevront le nouvel album illustré, à titre gracieux.

Mme Desbruères : A Jeanne d'Arc, 265, rue Saint-Honoré, Paris.

—

Le succès du nouveau spectacle du Grand-Guignol est prodigieux, mais il est justifié par l'originalité et l'intérêt des pièces qui figurent au programme : drames terrifiants, comédies malicieuses, fantaisies spirituelles, joyeuses bouffonneries. Après avoir frémi aux angoissantes péripéties de l'*Horrible Expérience* et du *Hangar de la rue Vicq-d'Azir*, le spectateur est pris d'un rire irrésistible aux situations comiques de l'*Ami des deux*, de la *Halle*, de *Madame Aurélie*, où l'observation narquoise s'allie souvent à la fantaisie la plus exhilarante. Ces pièces composent le spectacle le plus varié et le plus artistique qu'on puisse imaginer, et justifie la vogue dont jouit en ce moment le Grand-Guignol.

—

La Comédie-Française doit engager prochainement M. Bernard, l'excellent pensionnaire de l'Odéon.

La Boîte à Fursy, dont la construction voisine masquait la façade depuis la réouverture, est enfin débarrassée de ses échafaudages. Depuis hier, elle surgit, plus pittoresque encore d'aspect qu'auparavant, et les spectateurs qui, tous les soirs viennent applaudir Fursy, Jules Moy, Chepfer et leurs camarades n'auront plus à chercher l'entrée, visible désormais.

Hip! hip! Hurrah! Courons à la Boîte à Fursy.

—

Le Triomphe de la Science, la pièce inédite de Tristan Bernard dont les Trente ans de théâtre eurent la primeur, entrera prochainement au répertoire de l'Athénée.

—

La Belgique tout entière est en révolution... Le Manneken-Piss a quitté Bruxelles et les Bruxellois désolés vont chaque jour faire un pieux pèlerinage à l'endroit où fut la célèbre statue, espérant voir revenir l'ingrat petit bout d'homme... Manneken-Piss s'en moque. Il reste tranquillement à Paris et les jolies Bruxelloises, pour le revoir, devront venir à Parisiana, où chaque soir Paul Ardot nous raconte l'amusante mésaventure qui lui advint...

Il faut applaudir Manneken-Piss dans *Volons-y*.

—

M. Paul Delay vient de terminer un acte en prose. Titre : *A cheval! Municipal!*

—

Mith-Rahu remporte chaque soir un immense succès au Moulin Rouge dans un numéro unique de véritables danses sacrées hindoues.

Nous reviendrons d'ailleurs longuement sur cette attraction de tout premier ordre qui va faire courir tout Paris au Moulin Rouge où l'on joue toujours *Messalinette*, l'opérette en vogue. Ce soir et demain réception du service de seconde pour Mith-Rahu.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Au Trianon-Lyrique: *Laura*.

(Service de seconde lundi 3 janvier).

Toutes les jolies femmes se servent des merveilleux produits de l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, qui donnent fraîcheur, éclat, jeunesse et beauté!

Nice, *Succursale, 6, Jardin Public*.

—

Zig-Zag. — A son dîner de réveillon on fut émerveillé de la beauté des mains de la gentille Montbron. Il faut dire que la gracieuse artiste emploie la pâte des Prélats et le savon des Prélats de la Parfumerie Exotique qui conservent également à son joli visage sa remarquable blancheur.

—

A base végétale, les teintures de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, sont sans danger et donnent toute la gamme des nuances.

—

Le comte de... X. (soyons discrets) avait de bonnes valeurs; très gêné, il ne pouvait ni les vendre, ni emprunter dessus, parce qu'elles étaient frappées de clauses restrictives, quel supplice!

Notre noble intéressé devait cependant régler une dette d'honneur; mais, heureusement, il sortit de cette cruelle alternative, grâce à un ami qui lui indiqua l'Official-Banque, et il fut ainsi sauvé d'un mauvais pas et d'un infaillible suicide.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour faire pousser, allonger, épaissir cils et sourcils, il faut employer *la Sève Sourcilière de la Parfumerie Ninon 31, rue du Quatre-Septembre* qui brunit et donne aux yeux une expression vive et accentuée tout en rendant la prunelle étincelante. Prix 5 francs, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50. Se défier des contrefaçons nombreuses.

—

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (près la Trinité), prêts et avances d'argent (tél. 136-73). Discrétion.

Officiers Ministériels

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ de Mars)

A adj^re s^r 1 ench. Ch. Not. de Paris, **11 Janvier** 1910
2 TERRAINS **Avenue CHARLES-FLOQUET** et rue **Thomy-Thierry** Sces **420^m** et **360^m**. M. à p. **185 fr.** le m. S'ad. aux not.: Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, r. Auber, 11, *dép. ench.*

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ de Mars)

A adj^re s^r 1 ench. Ch. des Not. Paris, **18 Janvier** 1910.
TERRAIN **d'Angle Av^e ELISÉE-RECLUS.** 694^m50. M. à p. 330 f. le m. S'ad. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. Pyramides, *dép. ench.*

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

La Compagnie organise, avec le concours de l'Agence Lubin, les excursions suivantes :

1e Egypte et Haute-Egypte
Du 15 janvier au 23 février 1910
Prix (tous frais compris) : 1re cl. 2.350 fr.

2e Egypte, Haute-Egypte et Palestine
Du 15 janvier au 9 mars 1910
Prix (tous frais compris) : 1re cl. 2.950 fr.

3e Egypte, Haute-Egypte, Palestine, Samarie Galilée et Syrie
Du 15 janvier au 23 mars 1910
Prix (tous frais compris) : 1re cl. 3.800 fr.

4e Tunisie-Algérie
Du 23 janvier au 27 février 1919
Prix (tous frais compris) : 1re cl. 1.330 fr. — 2e cl. 1.190 fr.

Excursions aux Bords de la Méditerranée à l'occasion du Carnaval de Nice
Du 28 janvier au 12 février 1910
Prix (tous frais compris) : 1re cl. 505 fr. — 2e cl. 455 fr.
S'adresser pour renseignements et billets aux bureaux de l'Agence Lubin, 26, boulevard Haussmann, Paris.



Prochainement

LA VIE PARISIENNE

publiera

LA DEMOISELLE D'OPÉRA
Par PIERRE VEBER

LA VAGABONDE
Par COLETTE WILLY

LA JAMBE
à travers les âges
Par JACQUES DRÉSA
avec illustrations de Fabiano

LA PASTOURELLE
Par FERNAND VANDEREM
et TRISTAN BERNARD

LA MILLE ET DEUXIÈME NUIT
Par HENRI AVELOT

UN NOUVEAU ROMAN
Par ABEL HERMANT

et de nombreux articles par
Romain Coolus, Franc-Nohain
Robert de Montesquiou, Pierre Valdagne
J. Marni, Claude Berton, etc.

PRENEZ GARDE, Madame

vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de **THYROÏDINE BOUTY**, *et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de 60 dragées est expédié franco par le* **LABORATOIRE** 1, Rue de Châteaudun, Paris, contre mandat-poste de 10f. TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CERTAIN. — Avoir soin de bien spécifier : *Thyroïdine Bouty*. —

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES

très rares français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à **A. Mazoyer**, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1909.

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPONDENCE Cartes post. refus. Mme J. L. LAGLAN, Fermo posta, MILAN.

TRÈS CURIEUX
PARIS-VIVEUR ALMANACH pour 1910
Magnifique Album riche 27x17 : Contes grivois, poésies badines, nombreux dessins, plaisirs parisiens, jolis hors-texte, musique. *Primes gratuites.*
FRANCO 75 centimes. — ÉTRANGER : 1 franc.
J. FORT, 73, Faubourg Poissonnière, PARIS.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910
LIVRES Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

SAGE-FEMME Consult. de 9 à 7 h. Reçois pensionnaires. (Renseigne discrètement) Mme MAZEL 142, Bd MAGENTA (Gare Nord et Est). Tél.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.**

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 cr. album 2 fr., 12 cr. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

PRET de LIVRES RARES France, Etranger. — Notice gratis. PHENIX. 9, Faub. Montmartre, Paris.

MASSEUSE Manucure diplômée 7, r. de Parme (4e étage à dr.)

LA HERNIE

La contention ferme de toutes les Hernies, sans la moindre gêne et sans souffrance, est absolument garantie par le bandage en *Cuir* le DÉMA, qui ne contient ni *ressorts* ni *élastiques*. Catalogue franco sous pli cacheté. **Christodule**. 15, rue du Temple, 15. *Paris*.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12x16 : 3 fr. ; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* **BARLET, 112, r. Réaumur, Paris.** Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Sargent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : **BRÉVIAIRE de l'AMOUR** dans le **MARIAGE**, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1909
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière, Paris (IXe)

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — WINTER-PALACE-St CHARLES, 1er ordre, chauffage central partout.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — HOTEL DE LA PLAGE, 1er ordre. Grand confort. Idéalement situé au bord de la mer.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hotel. Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

A. HERZOG, Objets d'art, Ameublements, 41, rue de Châteaudun, Paris

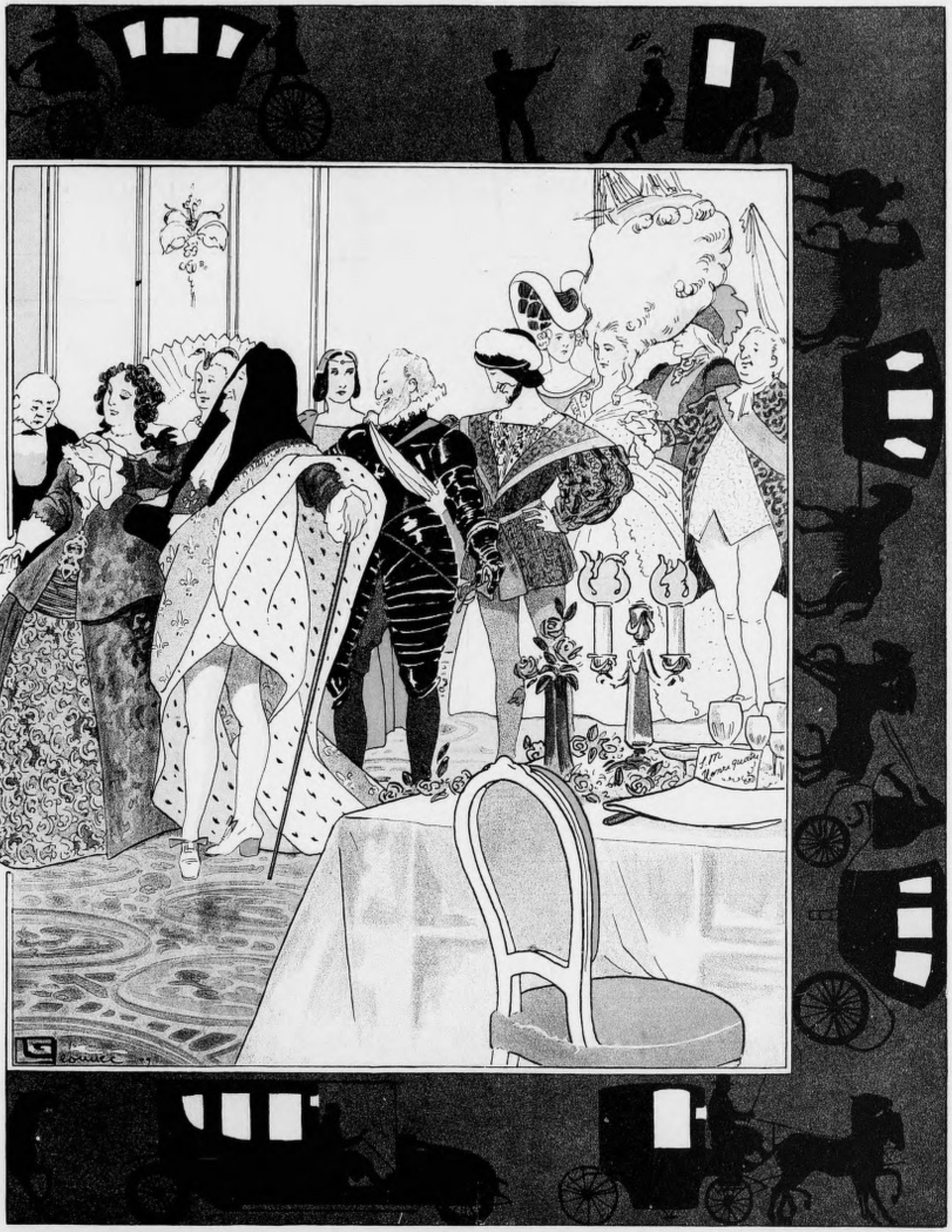


Le gérant : C. CLÉMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

LE JOUR DES ROIS CHEZ PAILLART

Dessin de Léonnec



Au bon pays de gourmandise,
(C'est Paris, faut-il qu'on le dise?)
Il est un roi, — en dépit de Loubet,
De Briand, de Fallière, et ce monarque c'est :
Sa Majesté Paillart, Souverain des Gourmets!

Samedi 8 Janvier 1910

48e année, N° 2



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

DÉPOT LÉGAL
Seine
1910

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

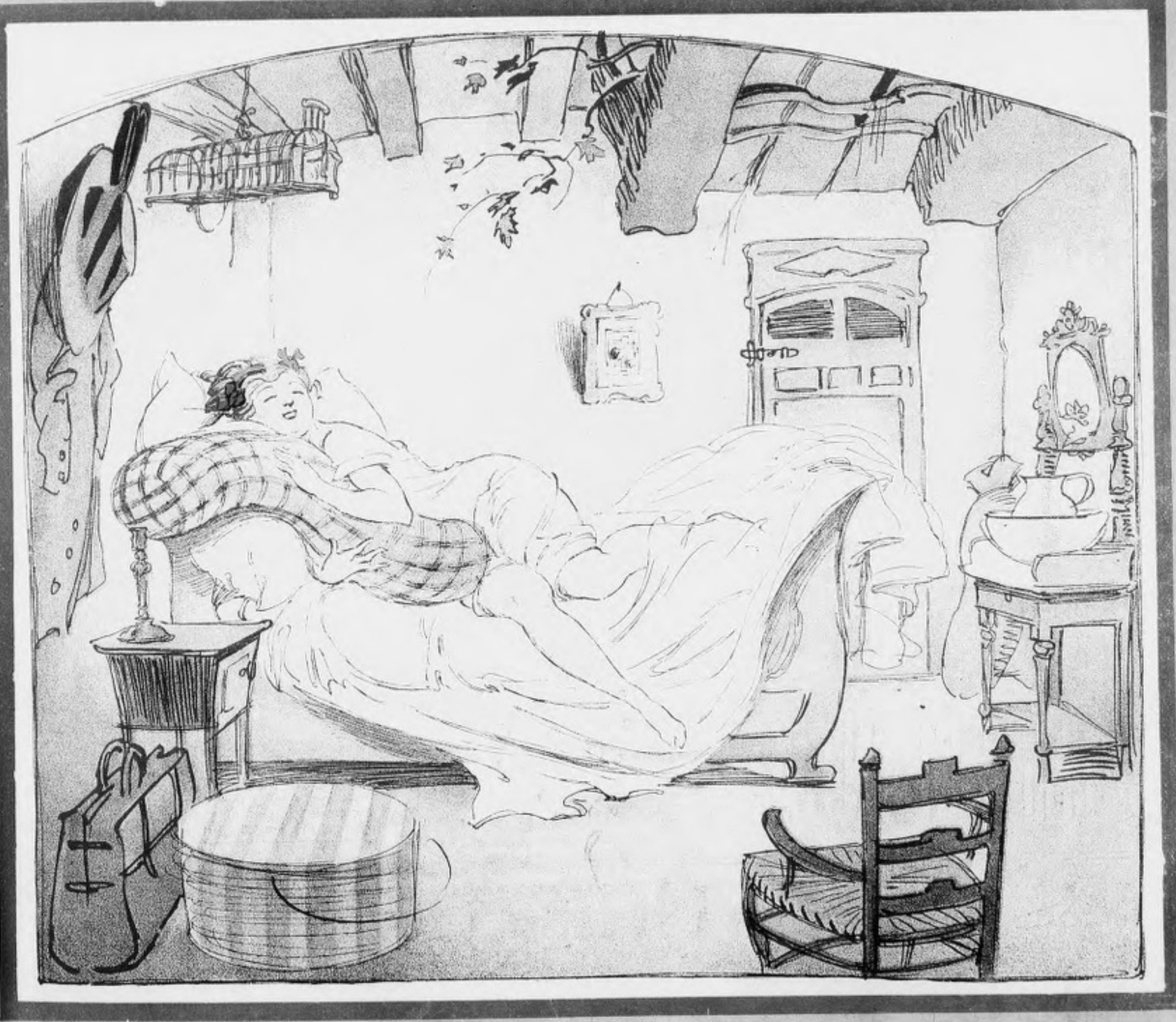
PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce Numéro :
GIGLE CARICATURISTE
par Claude Berton.

A QUOI REVENT LES JEUNES FILLES?

Dans ce Numéro :
UNE RÉPÉTITION
DE CHANTECLER



LE CONFIDENT

PARFUM
CAMIA



V. RIGAUD
1, Faubourg St-Honoré
PARIS

FLIRT PARFUM ULTRA – PERSISTANT
ED. PINAUD

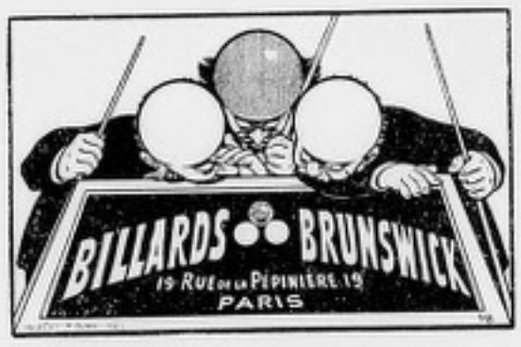
LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

AVEC L'IDÉAL WATERMAN
J'ÉCRIS
20.000 MOTS
sans prendre d'encre
EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Epoques
et en Evitent les Douleurs.
Le fl. 4'50 fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.







PARFUMERIE TRIOMPHALE
Marque déposée
Paul GRIMAULT
Coiffeur - Parfumeur - Posticheur
Breveté S. G. D. G.
4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)
English spoken Téléphone 645-54 Man spricht deutsch
La Rubyzine Grim's
donne aux ongles un brillant inaltérable et la couleur du rubis
La Rubyzine Grim's n'est pas un vernis
Prix de la Boîte : 2 fr. 50



LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

PARFUMS GODET BRINDILLES PARFUMÉES

THÉS CHINBARA
LES MEILLEURS THÉS DE CEYLAN & DE CHINE
En Vente dans toutes les bonnes Maisons.

COLLYRE DE LA DUBARRY
pour l'HYGIÈNE et la BEAUTÉ des YEUX
enlève les taches et les rougeurs de l'œil
lui donne de l'éclat et un charme séducteur
3'25 franco 17, rue RENNEQUIN, PARIS et partout

OBJETS D'ART
BRONZES — MARBRES
TABLEAUX

A. HERZOG
41, rue de Châteaudun, Paris
ANNEXE : 40, MÊME RUE

SIÈGES DE SALONS
AMEUBLEMENTS
OCCASIONS

ON DIT... ON DIT...



La Baronne.

La Baronne n'a pas une bonne presse en Belgique, elle en a même une fort mauvaise. La Baronne ne l'a pas volé! Elle avait su prendre un cœur; elle n'a pas su gagner les autres, et le bon peuple de Bruxelles, au lendemain de la mort du roi, ne voulait rien de moins que « la flanquer au canal »!

Au commencement de sa faveur, la Baronne se mêlait au commun des mortels et voyageait dans la seule compagnie du « baron de Vaughan », alternativement son père ou son mari. Un soir, elle prit place, avec lui, dans un wagon de l'express de Paris et, à propos d'une vitre baissée, se mit, les poings sur les hanches, à invectiver, dans le plus pur argot des halles, une artiste parisienne, Mme A. C...., et deux autres voyageurs. Stupeur, répliques, dispute à laquelle le « baron » voulut mettre un terme en sortant un revolver de sa poche...

Quelques histoires de ce genre firent expulser du territoire belge ce défenseur aux façons d'apache et prendre la favorite en exécration.

M. Jean de Bonnefond écrivait dernièrement que la Baronne n'avait pas quitté le roi pendant vingt-quatre heures... Quel dommage qu'il ne se soit pas trouvé au Pigall's Restaurant, la nuit de l'émeute Ferrer, il n'y a pas trois mois! Il aurait pu voir la Baronne gravement installée avec un compagnon qui ne s'appelait pas Léopold, et sablant le champagne en compagnie des danseuses de l'établissement...

Quand elles ne sont accompagnées ni de bonhomie, ni de gentillesse, les façons populacières qui plaisent si fort aux grands déplaisent tout à fait aux petits.

♠ ♠

Le Roi-Président.

La noblesse belge est tout à fait effarouchée de la composition imprévue de la nouvelle Maison royale. Plus royaliste que le roi, elle paraît systématiquement écartée de l'intimité d'Albert Ier : le jeune souverain, d'ailleurs, n'a-t-il pas déclaré que sa Cour serait une Présidence de République bien tenue (« Bien tenue »... Cela, c'est pour l'Élysée!) Et que peut faire, nous vous le demandons, une aristocratie dont le chef se déclare républicain?... Il est vrai que la noblesse n'est jamais plus enviée que dans les pays franchement républicains; les démocraties mêmes qui n'ont pas de nobles en fabriquent : voyez l'Amérique!

♠ ♠

Le jeune amant.

Un théâtre neuf, un soir de répétition générale. Elle se promène dans le hall, où jouent les tziganes; elle est vêtue d'une robe pourpre, qui découvre sa gorge,elle a un peu engraissé, et le pur ovale célèbre de son visage s'est arrondi. Tout glabre, très élégant, un jeune amant lui serre obstinément le bras, comme s'il avait peur de la perdre. Ils parlent un peu, pas beaucoup. Survient M. R.b.t : elle s'arrête, envoie le jeune amant faire une commission, et tourne avec M. R.b.t, avec lequel elle mime une conversation animée. Le jeune amant revient, marche sur sa traîne, veut lui reprendre le bras; elle se dégage, et, furieuse, tout haut : « Ah! ça, vous ne pouvez pas me laisser seule un instant; il vous faut toujours m'assommer! Vous m'embêtez, vous m'embêtez! » Le jeune amant rougit, balbutie, s'excuse : il fait pitié. M. R.b.t. sourit, sourit; mais tenace, le jeune amant a repris le bras si désiré, et s'y cramponne.

♠ ♠

L'esprit au fumoir.

Un joli mot de veneur :

« Quand on lance une plaisanterie à un mari, c'est comme lorsqu'on chasse le cerf : il ne faut pas tirer hors de saison! »

Le mariage de Chérubin.



Se mariera-t-il? Ne se mariera-t-il pas?... Ses projets, ses fiançailles dénouées avec la blonde, renouées avec la brune, défrayaient naguère toutes les conversations et déjà l'on annonçait comme irrévocable, cette fois, un mariage qui présentait cette particularité singulièrement brillante d'apparenter ce prince des lettres à la fois avec la plus vieille aristocratie française et la plus riche aristocratie israëlite... Il semble que la trêve des confiseurs, — qui n'est pas celle des potins, — ait vu s'évanouir ce beau projet : en tout cas, *elle* est partie pour Grasse et *il* n'a pas été invité à l'y aller voir... Il y a certainement un léger refroidissement : mais quoi d'étonnant en cette saison?

♠ ♠

Un bon fils.

Un truqueur de chefs-d'œuvre avait une vieille mère qu'il ne savait comment faire vivre, quoique étant homme d'une rare invention. Or, ce truqueur rencontra, certain matin, un riche collectionneur, spécialement affolé des peintures de Greuze, et notre homme aussitôt de raconter au millionnaire qu'il connaissait un admirable portrait d'homme où Greuze s'était véritablement surpassé.

« Ce chef-d'œuvre, ajouta le malin brocanteur, a été légué par le marquis de S... à sa vieille gouvernante avec une petite rente de douze cents francs et à la condition expresse que la pauvre vieille ne se séparerait jamais du portrait de son défunt maître. »

Voilà l'imagination du collectionneur enflammée : il rêve du tableau et, pour l'avoir, il finit par installer dans un pavillon de son hôtel et par pourvoir d'une rente de trois mille francs la bonne vieille « gouvernante » (qui n'était autre — vous l'avez deviné! — que la mère du brocanteur) pour jouir du chef-d'œuvre de Greuze (qui avait été fabriqué à Montmartre).

Et c'est ainsi qu'un bon fils put assurer une douce tranquillité aux dernières années de sa vénérable mère.

♠ ♠

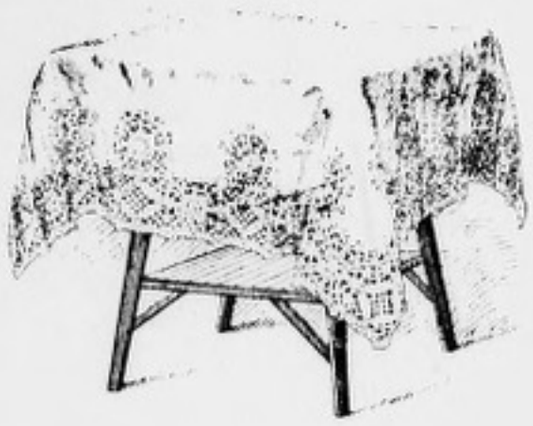
Vision d'autrefois.

Avoir quitté Paris, tout gris dans le brouillard d'un soir froid de janvier et se voir, — presque tout à coup, — transporté à la campagne dans un château dont on ne connaît pas l'aspect extérieur, c'est une sensation que n'ont pas connue nos ancêtres. La vie moderne nous la donne et il en est peu d'aussi douces. . Le duc qui a chassé l'après-dîner, malgré le froid, attend ses hôtes dans la salle du Roi, imposante avec son splendide portrait de Louis XIV, et dont les ors et les brocarts semblent plus rutilants, quand on arrive, par contraste avec l'obscurité du dehors. Puis avec cette bonne grâce et cette simplicité bienveillante qu'il pousse à si haut point, celui qui est incontestablement le premier maître d'équipage que nous ayons, conduit ses invités au milieu de ses souvenirs... Voici la chambre où dormit Charles X, dans la dernière nuit qu'il passa en France. Voici, restée intacte avec ses cuirs aux tons si chauds, l'antichambre de la marquise qui fit faire à Racine *Athalie* et *Esther* et fut « plus que Reine » en restant « presque Reine ». Voici la « Chaise » dont le temps a respecté les clairs vernis... Et voici maintenant sa chambre aux tentures bleues, le balustre de laqué blanc qui protège son lit, et la ruelle où s'attardait le Roi Soleil... Son oratoire est à côté, avec une grande fenêtre qui donne sur le parc et c'est peut-être là, dans ce petit coin sans éclat, que pour moi est restée davantage son âme... Et lorsque, peu après, dans la grande salle à manger, on parle « Théâtre Mondain » le souvenir me hante malgré moi des répétitions à Saint-Cyr que dirigeait avec autorité celle qui a fait glorieux le nom de cette terre sur laquelle, ce soir, s'étend la nuit...

GRANDE MAISON DE BLANC

6, BOULEVARD DES CAPUCINES

LONDON **PARIS** CANNES



EXPOSITION DE BLANC

LUNDI 17 JANVIER ET JOURS SUIVANTS

En Vente :



LA VIE PARISIENNE

ANNÉE 1909

Un magnifique volume double jésus de 1.050 pages, illustré de plus de 1.200 dessins en couleurs et en noir, par **Sem, Bac, Gerbault, Cappiello, H. Avelot, Vallet, Louis Morin, Métivet, Mich, Fabiano, Touraine, Hérouard, Bernard Boutet de Monvel, Léonnec**, etc.



PRIX : { Broché, 30 fr. / Reliure anglaise, 37 fr. / Demi-chagrin, 40 fr.

Feuilleter le dernier volume de **LA VIE PARISIENNE**, c'est vivre une année de la vie mondaine, artistique, sportive de Paris ! C'est le plaisir le plus délicat que puissent goûter les élégants et les lettrés.

Adresser les mandats-poste au Directeur
de LA VIE PARISIENNE
20, boulevard des Capucines, Paris

Chauffeurs, Cyclistes

NE MONTEZ QUE DES PNEUS

DUNLOP

CE SONT LES MEILLEURS

Officiers Ministériels

Vente à Aubervilliers (Seine), 6, r. du Pilier, mardi 11 janvier 1910, midi.
60 CHEVAUX réformés du dépôt **Le Pilier**, Cie G^le des voitures à Paris. Expos. la veille.
Me Camille AUBOIN, commis.-pr., 51, r. Ste-Anne, Paris.

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ de Mars)

A adj^er s^l 1 ench. Ch. Not. de Paris, **25 Janvier** 1910
TERRAIN **Avenues CHARLES-FLOQUET et GÉNÉRAL-DETRIE.**
542^m. M. à p. **190 fr.** le m. S'ad. aux not. : Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, 11, r. Auber, *dép. ench.*

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Courses de Nice

Tir aux pigeons de Monaco

Billets d'aller et retour de 1re et de 2e cl., à prix réduits, de Paris pour Cannes, Nice et Menton.

Délivrés du 1er au 25 janvier 1910

Ces billets sont valables 20 jours (dimanches et fêtes compris), leur validité peut être prolongée une ou deux fois de dix jours (dimanches et fêtes compris) moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 0/0.

Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

De Paris à Nice (via Dijon, Lyon, Marseille) : 1re classe : 182 fr. 60. — 2e classe : 131 fr. 50.



V. — *Les élus des femmes*

(EXTRAIT DU CARNET DE GIGLE)

... Hier La Falrède est venu me taper d'un louis. J'ai horreur de prêter de l'argent, mais je lui ai donné mon louis sans trop de regret. La Falrède est toujours le même : Il venait d'un garden-party de l'ambassade de Russie, avec un effrayant panama de pêcheur à la ligne, des espadrilles passées au blanc d'Espagne, ses « souliers de tennis », un pantalon blanc de déménageur et un veston à taille, à toutes les tailles, excepté à la sienne. Comment l'a-t-on laissé entrer!...

La Falrède m'a fait plaisir à voir... chez moi. Ailleurs, je préfère ne pas le rencontrer. Il a une façon de vous aborder terriblement familière, il ne cesse de vous parler de votre famille. Je ne la renie pas ma famille, mais à quoi bon faire savoir à Tout-Paris que Gigle, le caricaturiste mondain de la grande vie parisienne, est le fils du cabaret de Marseille *Au Coin à l'Ombre*?...

Mon patron Pilar me l'a dit :

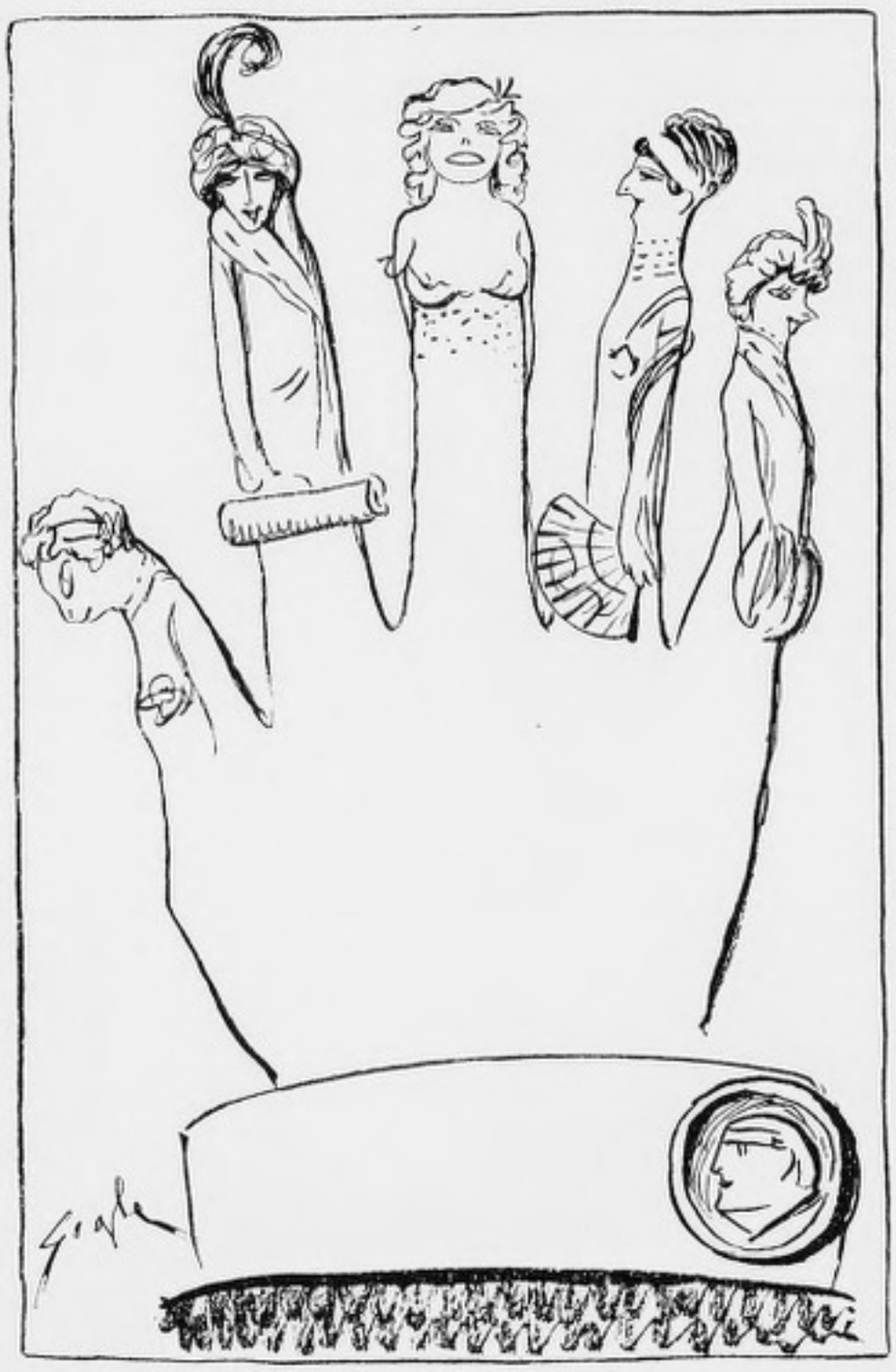
— Il ne faut se vanter des sabots avec lesquels on est arrivé à Paris, que le jour où l'on peut mettre les pieds dans le plat. » Il faut que je cache encore mes gros sabots. Cependant, je fais mon chemin. Mon luxueux mobilier de Chipendale est payé, je deviens du Tout-Paris. Depuis le soir où ce toqué de La Falrède m'a présenté à Pilar, selon le mot d'un ministre « je me suis réalisé ». La Falrède, lui, depuis dix ans, en est encore au même point : la purée! N'importe, il aime, il admire Paris, il y croit!

Moi, Paris me fait moins peur que dans les commencements, mais j'y crois moins. Et puis au fond, je n'aime pas Paris.

C'est pourquoi j'ai vu avec plaisir La Falrède qui me rappelait le pays, le soleil, le grand air, l'espace, la joie, le Midi! le sage Midi, qui a le bon sens de laisser à leur place les femmes, les sacrées femmes qui dominent, mènent et gouvernent Paris.

Tout ici leur appartient : les salons, les cénacles, le gouvernement et la rue!

Je pensais à cela hier, en crayonnant la charge de La Falrède. Ceux qui ne connaîtront pas son nom de gratte-papier miséreux, l'appelleront « l'homme à la canne », comme on dit « l'homme au parapluie », cette canne qui ne le quitte jamais et dont la poignée a la forme cocasse d'un assommoir, et d'autre chose encore...



LES CINQ FEMMES DE GUERMANTE.

En dessinant cette canne, je me suis souvenu des paroles de Germain Moreuil : « Pour qu'un artiste réussisse à Paris, il faut qu'il en ait une en acier. » Il ne s'agissait ni d'une canne ni d'une cervelle. La Falrède n'a que la canne, car La Falrède est chaste comme une jeune fille, il ne regarde pas les femmes, mais les événements. S'il avait autant d'aplomb pour se faire des maîtresses, qu'il en a pour se glisser au premier rang partout, sans argent, sans réputation et sans talent comme il le fait, il serait un grand homme.

Partout, dans Paris, vous découvrez l'influence de la femme. Dernièrement, Mme Dupan-Ricourt faisait et défaisait les ministres autour de son mari; et feu le général de Saint-Chamas, au milieu d'une crise gouvernementale grave, a dû démissionner parce qu'il ne faisait pas, d'une manière satisfaisante, les commissions de la toute-puissante Mme Dupan-Ricourt.

Je l'ai vue. Son mari n'est plus, mais elle garde toujours sa grande allure premier ministre, et quand elle commande des petits fours chez le pâtissier, elle a l'air de présider encore le Conseil, un sourcil froncé comme Mirabeau au Jeu de Paume, et les lèvres fermées au cadenas, comme Thiers, libérateur du territoire.

Jabline, le chirurgien, doit son succès à sa jolie figure aussi bien que Paul Pourpre, l'acteur. Pilar est mené par Lydia Kaline ... Allons, Paris, c'est le royaume des femmes!

Qui donc a dit que le monde était un harem pour les hommes? Erreur! C'est nous qui sommes choisis et si les femmes n'ont pas des maisons publiques où de beaux garçons attendraient leur caprice d'un moment, c'est bien parce que ces établissements, qui nous sont nécessaires, leur sont, à elles, parfaitement inutiles.

Lorsque je pénètre dans certains salons, ma parole, il y a des soirs où je m'attends à entendre la maîtresse de la maison nous dire : « Messieurs, au choix! »

Je rêve parfois de faire de la grande peinture : j'imagine une vaste composition représentant trois femmes en tenue de soirée, les épaules nues sous de grands manteaux traînant, l'œil un peu trouble, la cigarette à la bouche, les joues flambantes d'un bon dîner. Je mettrais dans leur attitude les grandes lampées d'extra-dry, qu'elles ont dû siffler et les petits verres de fine 48 ou de kummel (90) qu'elles ont humés en se faisant des

Suite, voir les nos 50, 51 et 52 (1909) et 1 (1910).



Mme Dupan-Ricoury.

confidences polissonnes pour s'achever. Auprès de mes trois viveuses, je placerais un gros homme prétentieux, teint, maquillé, retapé, le « matron ». Et le *matron* présenterait à ces dames « ces Messieurs » en tenue, en pyjamas, en déshabillés galants, en collants... Dans un coin, le nègre bien entendu et le petit ménage de deux éphèbes, pour remplacer le petit ménage des deux amies. Et le décor, des glaces réfléchiraient les effets de chair des mâles offerts et les figures des trois femmes détaillant insolemment la marchandise. Ce tableau-là aurait pour titre « Le triomphe du féminisme »! Ça vous aurait une autre allure que le « triomphe de la courtisane » de Thomas Couture! J'ai toujours été pour le grandiose. On ne s'en doute pas.

Mais une toile comme ça ferait crier au scandale... Je ne fais pourtant rien d'autre avec mes dessins qui ont tant de succès! Quelle figure de jolie courtisane que celle du marquis d'Ayglades, et quelle expression de gros homme jouisseur sur les traits de son ex-femme divorcée!

Alors, comment dans ce Paris livré aux femmes, peux-tu réussir, toi, Gigle, qui les caricature aussi sévèrement?... car lorsque j'en tiens une je ne la rate pas. J'ai entendu Ida Lampion dire à une amie derrière mon dos : « Un dessin de Gigle, ça vous fait de la réclame, peut-être bien, mais autant attraper la scarlatine! »

A Paris j'ai réussi, moi comme les camarades, grâce aux femmes. Avant de réussir pour soi, on réussit surtout contre les autres. On vous fait un succès pour démolir Chose ou Machin, pas moins. On vous envoie comme un boulet, comme une bombe à travers la réputation de tel ou tel. A vous, grand homme, de tâcher de vous ramasser après le choc!

Comme tous ceux qui ont fait leur trou à Paris, j'ai fait ce trou à travers le succès des autres et moi aussi je suis l'élu des femmes, car dans mes premiers croquis, elles ont vu tout de suite quelles jolies rosseries on pourrait utiliser. Et puis aussi, j'ai commencé dans le demi-monde. Rien ne vous pose mieux auprès des autres femmes. Une grande demi-mondaine a plus d'autorité autour d'elle qu'un groupe d'académiciens, et elle en a au moins autant que la plus influente des dames à salons.

Ces diablesses-là n'ont vu qu'une chose! C'est que sous mon crayon, les amies allaient écoper! Les premiers temps chez Eugène, au restaurant où Pilar me faisait étudier Paris, elles étaient toutes après moi comme des mouches sur un morceau de sucre, à me rabattre le gibier sous le nez. « Dites! vous allez faire Ida Lampion qui a un œil plus haut que l'autre et un nez en bouton de porte. Vous allez faire Gertrude Pomme, surtout n'oubliez pas sa bouche, elle a des dents comme un vieux peigne... Ginette Joujou, regardez-la bien, elle a des oreilles qui lui cachent les yeux. »

Quand j'ai commencé de pénétrer dans le monde, ça ne m'a guère changé.

Chez la comtesse de Jessé, la grande lanceuse parisienne, qui met l'estampille de ses décisions sur des romans, des pièces de théâtre, des musiques, sur tout (j'ai vu un jour chez elle un médecin qui venait « lancer » un traitement nouveau pour les maladies de peau!), j'ai reçu les mêmes conseils. On daignait me désigner certaines personnalités parisiennes, surtout des femmes tenant salon. De salon à salon, dans le monde, on se déteste autant que de chambre à coucher à chambre à coucher, dans la gruerie.

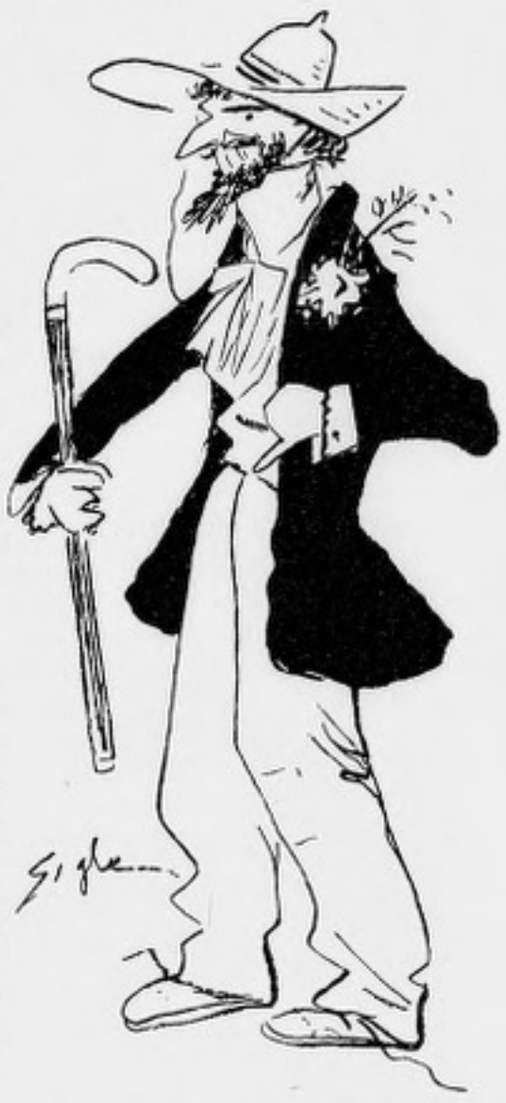
« Si l'on pouvait charger une dynamo avec le potentiel de rosserie accumulé dans les salons parisiens, on éclairerait Paris, et il y aurait encore quelques volts pour la banlieue », dit Santo-Bruno qui, sous prétexte qu'il barbotte dans les autos et les moteurs, aime à cultiver la plaisanterie scientifique.

Ces dames ne s'éclairent pas entre elles, au contraire. Elles cherchent à s'éteindre.

Chez la comtesse de Jessé, je fus averti de faire la charge de Catherine Restaud, le sculpteur, qui tient un salon mixte où le milieu mondain pénètre le milieu artiste et réciproquement. Pénètre, est le mot exact. C'est la bourse au collage, le salon de cette bonne Catherine comme on la nomme.

Ma caricature de Catherine, pareille à une grande chandelle en train de fondre dans son chandelier, m'a valu quelques amitiés. Catherine elle-même ne s'en est pas fâchée, c'est de la publicité pour sa sculpture à vendre.

Chez Catherine, on m'a conseillé de caricaturer Mme Traban, la vieille amie de Nathaniel Gaule, l'académicien anarchiste; chez Mme Traban, où l'on défend Israël, on me conseilla de faire la duchesse de Roscoff, chez laquelle on mange du juif en sandwich, entre deux tranches de franc-maçon et de protestant.



La Falrède, « l'homme à la canne ».

Chez la duchesse de Roscoff, qui a des prétentions littéraires, on m'avisa de crayonner les traits imposants de Mme Hansart, « la précieuse majuscule » comme la nomme Gilbert de Frontenay, car elle semble mettre une grande lettre devant tous ses substantifs, et chez Mme Hansart on me signala la petite Mme du Tillac, qui, depuis douze ans, cherche à se créer un salon littéraire, comme un naufragé dans une île déserte cherche à faire du feu, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Elle réunit deux hommes de lettres avec lesquels elle couche éperdument pour attirer les autres. Un jour ceux-ci ont assez d'elle, et ils la plaquent, et elle recommence, et ils ne sont jamais que deux.

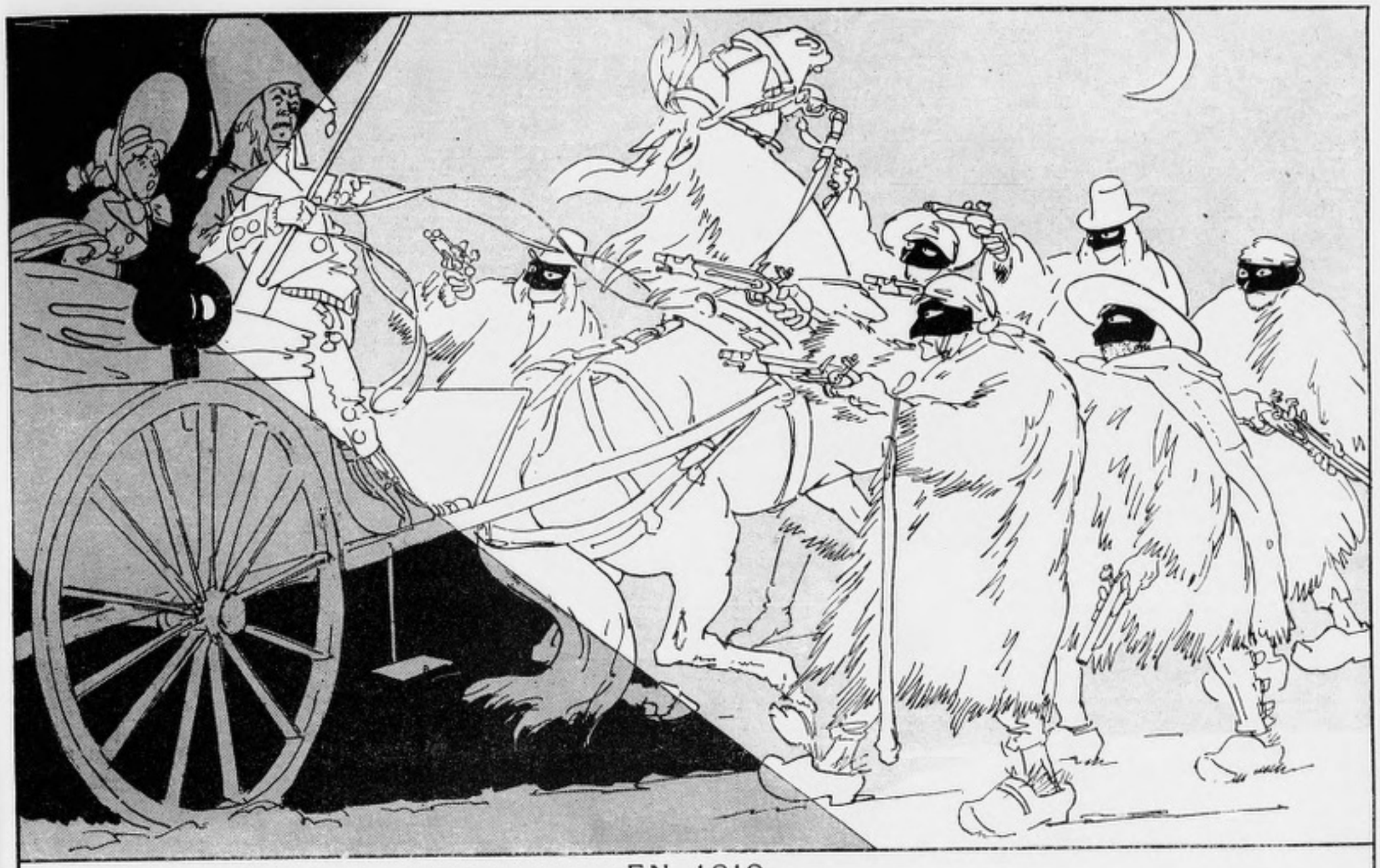
Puis on me présenta à la marquise de Pau, qui a cru devoir offrir un piédestal neuf à la statue d'Henri IV, comme on offre un petit tabouret de pied à un vieux parent goutteux; à la comtesse de Saint-Val qui fait tourner toutes les tables sauf celle de sa salle à manger, car elle vous reçoit avec un dos de poulet et une arête de poisson; à Mme Crabe, l'Américaine, qui a chez elle une véritable grille descellée du petit Trianon et qui s'est tellement identifiée avec Marie-Antoinette qu'elle



Tous ces messieurs au salon.
Petite esquisse d'un tableau grandiose.

Dessin de Pierlis

LES CHAUFFEURS...



EN 1810



EN 1910



Le marquis d'Ayglades.

est persuadée qu'elle doit monter à l'échafaud. Pourtant Marie-Antoinette ne buvait pas de whisky !

Toutes, ou presque toutes ces femmes, ont fait l'éducation de mes yeux, elles m'ont indiqué le tic, la tare, la laideur, l'infirmité, la drôlerie involontaire, la bouffonnerie dont on souffre. Elles se sont servi de moi et elles m'ont servi. Jamais je n'en aurais autant deviné qu'elles ne m'en ont appris. Elles ont aidé à mon succès. J'étais l'homme des femmes sans être un homme à femmes.

Serge Guermante lui, est un homme à femmes, et il leur plait follement parce qu'il est au fond une vraie femme. Elles l'adorent. Il a leurs défauts, il est comme elles effréné, veule et impulsif.

Mme Hansart, « la précieuse majuscule », qui n'est pas tout de même une bête, malgré les discours qu'elle vous plaque au milieu des conversations, et qui vous font l'effet du défilé d'un train de bestiaux sur un passage à niveau, un jour où l'on est pressé de traverser la voie, Mme Hansart a défini Guermante, et elle m'a aidé à comprendre les hommes de ce temps-ci... « Ce sont des petits Napoléon. Depuis cent ans les Français quelle que soit leur opinion, n'ont qu'un type idéal auquel ils se conforment, consciemment par un effort de raisonnement, ou inconsciemment par un effet de mimétisme. C'est Napoléon. Seulement, au lieu de faire la guerre, ils font l'amour. A force de conquérir, ils finissent par être conquis. »



Ida Lampion, Gertrude Pomme, Ginette Joujou.

Guermante est un napoléonien, comme le petit duc de Chars, qui cherche, en ce moment, l'héritière qui lui permettra de continuer sa terrible noce, d'opium, de cocaïne et de maisons de passe ; comme Xavier de Candière qui conduit des cotillons et rêve d'une influence sociale; comme Emmanuel Borant, l'auteur qui veut mener les théâtres de Paris comme un jeune Bonaparte le conseil des cinq cents; comme Pilar, assis dans son bureau de directeur du *Quotidien*, d'où il s'imagine conduire les destinées de la France, et comme moi-même Gigle, Marseille d'où je viens est bien près de la Corse, quand j'y pense, oui, j'ai fait mon portrait, ma caricature avec le petit chapeau sur la tête. Ça ne me va pas du tout. J'ai l'air d'un gardien de musée ou d'un cocher de corbillard...



La bonne Catherine.

Guermante serait un très beau Bonaparte. Il traverse Paris en conquérant, avec une expression d'indifférence malicieuse, une physionomie volontaire et désabusée.

Lui, il aime Paris. Quand je lui débine sa capitale, le lendemain des soirs où j'ai dû vadrouiller pour suivre tel ou tel fêtard dont j'avais à donner la charge, enfin quand j'ai mal aux cheveux, Guermante est indigné :

— Tu n'aimes pas Paris, parce que les femmes mènent Paris. Mais c'est justement sa beauté et son charme. Est-ce que tu t'imagines que les hommes auraient été capables d'en faire autant.

« Les hommes, commerçants, ont fait Londres, une horreur! artistes, ils ont bâti Rome : trop de pierre, ça manque de clair. Paris est la seule ville de laquelle on puisse dire que tout y a de l'œil, parce que tout y fait de l'œil, accroche, raccroche le regard.

— Et bouffre, je lui réponds, moi ça m'humilie de penser que c'est pour la femme qu'on a arrangé Paris! Je ne veux pas penser que je suis mené par une femme.

— Prends-en deux, tu n'y penseras plus.

Lui, Guermante, il en a pris cinq!... Une : Lydia Kaline, toujours, depuis leur rencontre à Bullier; deux : Rosa Fagan, l'actrice qui l'a présenté à Saillant le ministre; trois : Silvia de Floche, la grande grue, chez laquelle il rencontre Darceau le philosophe et Manheim le banquier; quatre : Mme de Norolles, sa femme du monde, qui lui raconte un tas de cancans qui lui sont très utiles; et cinq : tantôt celle-ci, tantôt celle-là, Gertrude Pomme ou la Tigresse ou Poucette de Rilly, une petite femme.



La marquise d'Ayglades.

Il les appelle les cinq doigts de sa main. Je l'ai dessinée par plaisanterie cette main dont chaque doigt représente une femme, et je lui ai demandé s'il n'avait pas deux mains pareilles et dix doigts... Dix femmes! il est capable de les avoir.

Ce Guermante m'attire. Sa vie doit être une sorte de problème galant infernal.

Les hommes le haïssent.

Chez Mme de Jessé, je vois les yeux du duc de Chars, du marquis d'Ayglade, du comte de Bergsen, et même de Frontenay se fixer sur lui avec cette petite flamme qui brille une seconde comme un couteau tiré vivement et rentré dans sa gaine.

Jamais, moi l'homme aux caricatures, ils ne m'ont regardé comme ça. Ils me méprisent avec un genre de camaraderie facile, mais ils ont un autre ton pour s'adresser à Guermante, celui d'une considération distinguée, celle que l'on met au bas des lettres avant de signer.

Néanmoins lorsqu'une femme vient d'adresser la parole à Guermante, alors ils lui font la cour positivement, comme des courtisans à celui d'entre eux à qui le Roi a parlé. Spectacle comique et un peu effrayant. Le jour où ces femmes lâcheront Guermante, tous ces coqs furieux pourront se jeter sur lui : ils l'avaleront tout vivant, le pauvre !... En attendant, les femmes l'aiment, il les fascine. Il a le prestige de je ne sais quel mystère qui plane sur sa personne. Demi-gentleman, demi-homme du monde, demi-artiste, par quelles combinaisons arrive-t-il à soutenir son luxe?... Il ne me parle jamais de ses affaires. Qu'importe, je sens que nous sommes amis. Il est comme ça, nature, il n'y a rien à y changer. Les autres, qui le haïssent, ne valent pas mieux que lui peut-être. On nous déteste comme des intrus, je le devine. Avec impertinence, Frontenay m'a déclaré



La marquise de Pau.

l'autre jour : « Vous autres, caricaturistes, vous spécialement, Monsieur Gigle, vous représentez dans les arts le quatrième état qui monte, la plèbe qui se fait place. Vous êtes des primaires redoutables. En littérature, le journaliste envahissant et pénétrant jusque dans nos salons, possède la même signification. Le croquis brutal et l'article direct, voilà la manifestation du quatrième état intellectuel qui va tout submerger ».



LA COMTESSE DE SAINT-VAL

Est-ce pour cela que Guermante et moi, nous nous entendons aussi bien ? Sommes-nous pareils, sans que je le sache ?...

Guermante m'a dit dernièrement aussi quelque chose qui m'a laissé rêveur. (Nous venions de parler de Frippart, le faussaire, que toutes les femmes sont venues admirer à la cour d'assises le jour de sa condamnation.)

— Ces gens-là, mon bon Gigle, sont des immoralistes. Ne te frappe pas. Jadis on brûlait les alchimistes qui cherchaient la pierre philosophale et qui ont préparé toutes les merveilles de la science moderne. On condamne encore les immoralistes. Ce sont les alchimistes de la morale future, d'une morale plus large, plus commode et moins bornée. »



NAPOLÉON !

Sur ce mot : il a éclaté de rire. Si j'ai bien compris... Il n'y avait pas de quoi rire...

Pendant qu'il me parlait j'avais essayé d'esquisser son portrait. Une figure... une figure... J'ai déchiré le croquis, je n'ai pas voulu gâter ce beau visage de l'élu des femmes, moi qui suis aussi leur élu, pas pour les mêmes raisons. Pareils — pourtant — sommes-nous pareils?...

CLAUDE BERTON

Une Répétition de " Chantecler "

La salle de la Porte-Saint-Martin. Luminaire vague. Pénombre. Ampoules au bleu. Il est une heure et demie. On attend le maître. Sur la scène, il y a des gens habillés en animaux.

UN MONSIEUR QUI FAIT LE SERIN, *tirant péniblement sa montre.* — Le Maître est en retard.

M. HERTZ, *l'œil sévère.* — Le Maître n'est jamais en retard !

On entend battre aux champs. Une porte s'ouvre, côté jardin. Un huissier paraît :

M. EDMOND ROSTAND !

Le Maître fait son entrée, suivi de Mes Edmond Rostand, de ses fils, de quatre secrétaires et de huit domestiques et va s'asseoir dans un guignol installé au milieu de la salle. Les autres se casent comme ils le peuvent.

Entrée du directeur de l'Hôtel Majestic. Il tient des numéros d'omnibus et fait l'appel :

27, 28, 29, 30, 31, 32 !

Deux Allemands, trois Anglais et un Belge s'approchent. Ce sont des voyageurs de l'hôtel qui ont obtenu, compris dans le prix de leur appartement, le droit d'assister à une demi-heure de répétition. (Il paraît que la combinaison est touchante : toutes les chambres de l'hôtel sont louées jusqu'en 1934.)

LE MAÎTRE, *agitant une sonnette.* — Vous pouvez commencer.

LE DIPLODOCUS, *faisant son entrée.*

Je suis le revenant nommé Diplodocus
Et je me reproduis, en dépit de Malthus...

LE MAÎTRE, *poussant un cri.* — Arrêtez !

Tout le monde reste un pied en l'air.

LE MAÎTRE. — Qu'on m'apporte un falot, un phare, une lanterne !

Des esclaves se précipitent.

LE MAÎTRE *s'empare d'une lanterne, se lève et marche vers la sortie. Tout le monde emboîte le pas.* — Il m'importe de savoir si quelque profane ne s'est point caché céans pour démêler les arcanes de *Chantecler.*

Il parcourt les couloirs, visite les loges, sonde les avant-scènes, secoue les coussins. M. Jules Rateau, qui prend des notes, tapi sous un fauteuil de balcon, est impitoyablement expulsé.

LE MAÎTRE, *se rasseyant, rassuré.* — Enchaînez.

LE DIPLODOCUS, *achevant sa tirade.*

Mon cas est fort obscur pour le *vulgum pecus,*
Mais je n'insiste pas: *Non erat hic locus !*

Il sort.

La poule faisane, accroupie sur un tas de paille, fait des efforts désespérés pour pondre « rhythmiquement » selon la formule du Maître.

LE MAÎTRE, *d'une voix émue.* — Voyons, Simone, vous n'avez donc jamais vu de poule faisane? Qu'est-ce que vous avez donc fait à la campagne cet été? De l'énergie, que diantre, et du rhythme!

LA POULE FAISANE, *gémissant.*

J'ai l'âme lourde encor d'un œuf inexprimé,
Comme l'on est punie, ô Dieu, d'avoir aimé !
Et comme l'on fuirait le mâle et sa luxure,
Si l'on pouvait prévoir l'œuf et sa meurtrissure !

LE MAÎTRE. — C'est mieux. Mais rhythmez encore, je vous en supplie... je vous le demande à genoux. (*Il se passe la main sur le crâne.*)

LA POULE FAISANE, *continuant.*

Dieu ! Quel soulagement pour mon cœur étonné :
Le voici ! Hosannah ! Seigneur ! mon œuf est né !

LE MAÎTRE. — Parfait ! parfait ! Et maintenant laissez la place à la nouvelle grue qui auditionne aujourd'hui. Vous savez que je ne puis consacrer à chacun de vous que trois minutes. (*Frappant dans ses mains.*) Allons, la grue ! (*A M. Jean Coquelin*). Où est-elle?

M. COQUELIN. — Elle se fait boutonner. Son costume est très compliqué.

LA GRUE, *entrant.*

Je suis la grue et j'ai des plumes à mon chef.
L'homme, ce philistin, m'en a fait un grief.
Je ressemble pourtant aux petites recrues
Qu'il aime tant à contempler dans les revues.
Vous pouvez me tâter sans faire le Joseph.
Vous verrez, ça n'est pas du toc !
(*Modeste*) Je suis la grue !

LE DIRECTEUR DE L'HÔTEL MAJESTIC, *appelant.* — 33, 34, 35, 36, 37 ! Allons les suivants, approchez ! Allez-vous-en, vous autres !

Entrent un Espagnol, trois Russes et un Portugais. Protestations, grincements de dents des expulsés. Les nouveaux venus s'installent.

LA GRUE, *en scène.*

Tiens, mais je vois approcher le Monsieur sérieux
Avec qui j'ai rendez-vous...
(*Au Régisseur*). Il est là, le vieux?

LE RÉGISSEUR, *furieux.* — Ça y est ! Le cochon... (*Le Maître tressaille*... rate encore son entrée ! Il n'est jamais prêt, ce veau *le Maître retressaille*) là.

LE COCHON, *entrant en courant.* — Je vous demande pardon, il a fallu que je tirebouchonne ma queue.

Récitant :

Je suis un petit vieux bien propre et je m'efforce
D'affirmer le cœur d'or qui bat sous mon écorce
De graisse rose et sous mon poil peu coloré.
L'homme et ses procédés vexants m'ont écœuré...

LA VIE DE CHATE: UNE GRENOUILLE !

Dessins de R. Préjelan



1. Méfiance



2. Sérénité.



3. Impression bizarre



4. Apparition inattendue.



5. Contact antipathique



6. Panique.



7. Essai de résistance



8. Déroute complète

PRÉJELAN

Je veux, tuant la légende du cochon triste,
Être un cochon en qui le poète subsiste,
Je veux...

LE MAÎTRE. — Vous croyez que vous dites des vers? Mais c'est insensé! Vous grognez, vous ne dites pas!

LE COCHON. — Mon groin me gêne!

LE MAÎTRE. — Encore! Je la connais, celle-là! Une ficelle pour que je vous permette de ne pas vous faire la tête du rôle! Vous garderez votre groin, mon garçon. (*Le cochon sort. A sa suite.*) Non, mais c'est inouï! Ils veulent tous garder leur tête! (*Au Régisseur.*) Eh bien, et le duo d'amour? Toujours en retard, le duo d'amour!...

LA LEVRETTE EN PALETOT ET LE CABOT (duo).

LA LEVRETTE.

Un poète ayant fait un voyage de rêve
M'a dit qu'il était une lointaine grève,
Où nul esquif d'amour jamais ne s'échoua...

LE CABOT.

Oua, oua, oua, oua, oua, oua (*malin*) oua, oua, oua, oua, oua, oua.

LA LEVRETTE.

Si tu veux, mon aimé, sublime créature,
Te rapprocher un peu de ma chaste nature,
Nous jouerons à Madame et Monsieur. J'aime ça.

LE CABOT.

Oua, oua, oua, oua, oua, oua, oua, oua, oua, oua, oua, oua.

LA LEVRETTE

Je n'aime pas les chiens efféminés, caniches
Dont il faut tapisser de coton blanc les niches.
Je rêve d'un costaud, et qui soit un peu là!

LE CABOT

Oua, oua, oua,
(*empressé*) oua, oua, oua,
(*tendre*) oua, oua, oua,
(*câlin*) oua, oua, oua.

On entend des cris déchirants dans la coulisse. Le pélican fait son entrée en se déchirant le ventre dont il sort de l'étoupe.

LE PÉLICAN

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage
Groupe autour de ses flancs ses petits excités,
Et pour calmer un peu la faim qui les ravage
Leur offre ses boyaux congrûment apprêtés :
Les enfants font honneur quelques jours au festin
Mais, trop capricieux, s'en dégoûtent bien vite;
Et le bon pélican s'entend dire un matin :
Zut! des tripes encor! Ça fait trois fois de suite!

LA CHÈVRE, *de la coulisse*. — Bè, bè, bè!

LE MAÎTRE. — Ah! voilà la chèvre. Allons, la chèvre, entrez, et tendez votre corde.

LA CHÈVRE

Je rêve le bonheur de brouter une herbette
Tendre sous l'œil hargneux des dogues à l'air bête,
Mais je suis attachée et rivée à mon lien :
Je songe que le pieu est l'ennemi du bien!

LE FILS DU MAÎTRE, *qui depuis le début, guette papa. Timidement*. — Papa, papa, il y a-z-un hiatus: « le pieu est ». Tu vois que tu-z-y viens au vers libéré!

LE MAÎTRE, *vexé*. — Tu n'as pas la parole. Tu me feras cinq cents vers pour demain.

LE FILS, *à part*. — Il en a de bonnes, l'père. Ça lui fait un acte de plus!

LE MAÎTRE. — Vous pouvez vous retirer, la chèvre. Où est la pie?

LE RÉGISSEUR. — La voici, maître, avec le moineau.

LA PIE, *concierge*.

J'aime causer un peu, moineau franc, mon ami,
Echangeons des cancans. Le coq a déguerpi...

LE MOINEAU

Pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi.

LA PIE, *mystérieuse*.

La mésange accoucha d'un œuf de canari,
Elle a pu le cacher encore à son mari.

LE MOINEAU, *sceptique*.

Pi, pi, pi? (*Haussant les épaules.*) Pi, pi, pi.

LA PIE, *à voix basse*.

Par dépit.

LE MOINEAU, *stupéfait*.

Pi, pi, pi.

LA PIE

Enfin pour mettre aussi ce point sur le tapis,
J'ai rencontré l'aiglon qui m'a paru flapi.

LE MOINEAU, *découragé*.

Pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi, pi.

LE MAÎTRE. — Prononcez distinctement chaque syllabe, qu'on saisisse bien les nuances, il faut vous arranger pour que rien ne se perde...

L'URUBU, *paraissant*.

Perde?... C'est ma réplique... (*On veut l'empêcher de parler.*) — Non, non, c'est à moi. (*Déclamant.*)

Je suis l'urubu roi, pour que rien ne se perde,
Quand j'ai faim, par ma foi, je dévore...

LE RÉGISSEUR, *hurlant*. — Allez-vous-en! ce n'est pas à vous!

M. HERTZ, *au Maître*. — Pardon Maître, ne trouvez-vous pas qu'il est tard? Je crains que cette séance prolongée ne vous occasionne des fatigues excessives? Nous n'avons vraiment pas besoin de mettre les bouchées doubles.

M. COQUELIN, *avec un sourire forcé*. — Nous ne sommes pas pressés...

M. HERTZ. — Les recettes de la *Griffe* nous permettent d'attendre...

LE MAITRE. — Alors, nous sommes bien d'accord pour demain : nous supprimons le rôle du paon?

M. COQUELIN, *notant*. — Le rôle du paon, coupé.

LE MAITRE. — Faites-moi arranger le ventre du pélican et trouvez-moi quelqu'un pour le rôle de l'Hippocampelelephantocamelos! C'est un effet sûr. Il me faut donc une belle voix grave pour clamer la ligne unique de son rôle : « Du mouron pour les p'tits oiseaux! »

M. HERTZ. — Vos vœux seront exaucés, maître.

LE MAITRE. — Alors, je puis m'en aller. Au demeurant, je suis las. J'ai beaucoup de soucis... J'ai bien envie de remettre à l'année prochaine...

LES DIRECTEURS, *inquiets*. — En janvier?

LE MAITRE. — Non, en 1911... nous verrons ça, rien ne presse.

LES DIRECTEURS, *accablés*...

Le Maître s'éloigne, suivi de sa cour, et de cinq Brésiliens qui sont arrivés trop tard pour assister à la fête.

On entend monter de la loge du coq, qui ne paraît plus aux répétitions sous prétexte que le cartonnage de sa tête lui donne des étourdissements, une chanson qu'il a composée, pour la circonstance, sur l'air du « Clairon » de Déroulède.

Déjà la lune se lève,
La répétition s'achève.
Rentrons, il n'est pas trop tôt.
Une rumeur qui circule
Apparaît peu ridicule
Et trouvera maint écho.

Refrain : Cocorico, Coco, Cocorico, Cambo!
C'est *Chantecler* qui s'ébroue
Et voudrait bien qu'on le joue
Même très, très mal, pourvu
Qu'on le voie, ou qu'on l'entende
Et que les poules en bande
Sentent s'il est bien pourvu.

Refrain : Cocorico, Coco, Cocorico.
Voix de la poule faisane :
Cocu! Cocoricocambo!
Que Monsieur Rostand pudique
Livre ou non ce chef-d'œuvre unique
Et s'en retourne à Cambo.
Peu m'importe, à moi, c'est l'heure
Où je gagne ma demeure
Faire le coq ou dodo!

Refrain : Cocorico, Coco, Cocorico, Cambo...

La voix s'éloigne. Silence. Les Directeurs restés seuls, se regardent mélancoliquement :

ENSEMBLE, *avec un soupir*. — Si nous étions sûrs de passer dans la première moitié du siècle!

JOSÉ DE BÉRYS ET PUCK.

Les Décors de nos Etés



Gais décors de nos étés : villas de pitchpin qu'enguirlande une vigne folle, si coquette, qu'on la jurerait en papier peint ; chalets-joujoux, dont tous les meubles semblent à musique ; casinos de carton ; falaises à praticables amoureux ; hôtels du plus libre échange ; montagnes peintes sur le rideau de fond céleste d'un invraisemblable ton de chromo.. Que votre théâtrale poésie est loin de notre maussade hiver parisien ! Et qu'il est plaisant de vous évoquer des brumes du boulevard !...





Le roi du baccarat, à Pigalle-les-Bains.

Tu sais, ma chérie, je l'ai revu!... Comment, tu ne te souviens pas de ce monsieur trop décoré, que nous rencontrions chaque jour, au Casino, l'été dernier? Tu l'avais surnommé « l'officier étranger » pour sa belle moustache, sa noble prestance et ses yeux d'ombre qui te plaisaient un peu trop, selon moi.

Son plastron piqué de perles et ses mains brunes cerclées de bagues étaient l'ornement des tables de jeux. Eh bien, je l'ai revu hier, ton officier. Il bavardait, place Pigalle, avec un vieux modèle à la barbe imposante d'aveugle ou de père noble. Et lui, le poing sur la hanche et le regard lointain, attendait également qu'un peintre vint louer, à cent sous la séance, sa prestance native et son visage hautain.

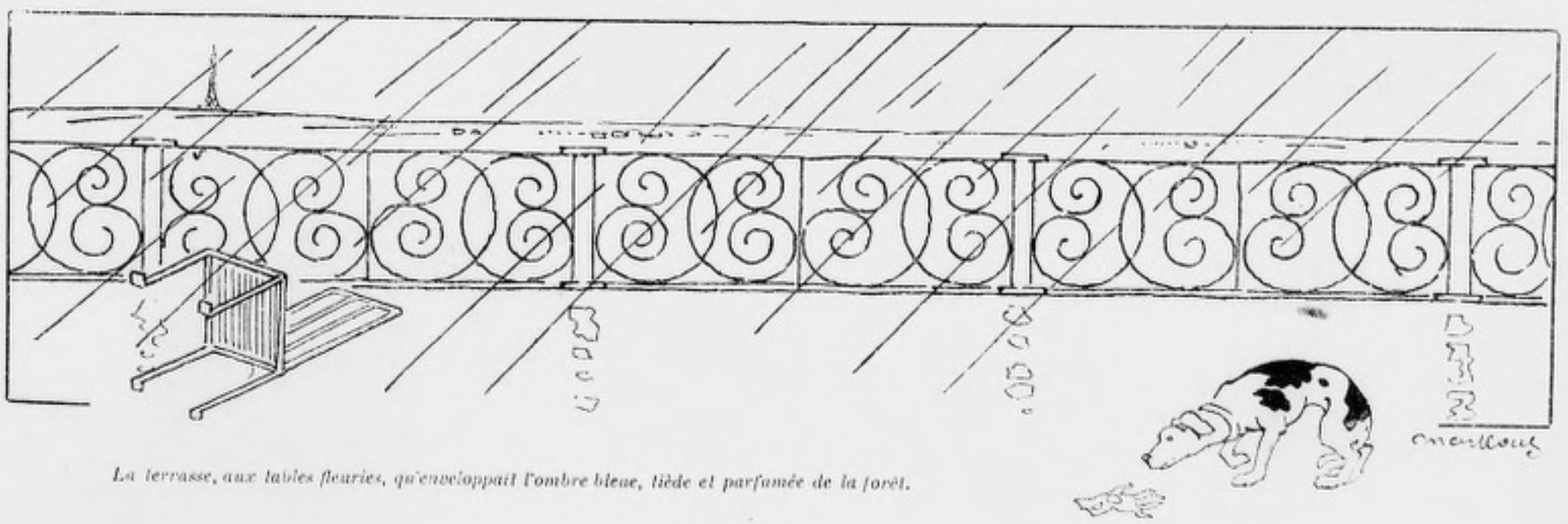
Crois-moi si tu veux, je n'ai pas ri en voyant ce rasta. Je ne sais trop pourquoi ce seigneur pour stations balnéaires qui, le soleil éteint et les hôtels fermés, ne sait quel métier faire pour payer sa chambre de garni, m'a rappelé toutes les choses et tous les gens qui furent le charme de notre été.

Que sont-ils devenus, tous ces personnages que nous avons entrevus, coudoyés, fréquentés, à la mer et aux eaux? Où a-t-on remisé tous ces décors et tous ces figurants?

Comme elle doit être triste, sous la pluie, la terrasse de Saint-Germain où nous aimions dîner. Petites lampes clignotantes comme les yeux qui s'endorment, tables fleuries, habits noirs, nostalgie des violons tziganes... Les jardins donnaient à l'ombre leur baiser parfumé ; au loin, Paris avait coiffé son chapeau de lumière... Mais, j'y pense, qu'est devenue ta robe blanche de linon brodé? Elle dort dans un cabinet parfumé de naphtaline, n'est-ce pas, avec tes grands chapeaux...

Les bosquets au cœur frais sous lesquels nous allions échanger des mots tendres, — car nous n'en savions pas d'autres, en ce temps-là, — le jardinier, maintenant, y range ses outils; et le petit sentier bordé de sureaux qui semblait venir au-devant de nos pas, n'est plus qu'une fondrière où doivent enfoncer les sabots des croquants.

Le Select-Hôtel doit être lamentablement désert, aujourd'hui. Déjà, à la fin de la saison, à mesure que les baigneurs s'en allaient, t'en souviens-tu, on fermait un étage entier, pour faciliter le service. Du troisième étage nous vînmes habiter le deuxième, puis le premier. Si nous n'étions partis on nous eût logés au fumoir sans doute. On avait supprimé les entremets, fermé le grand salon et les garçons avaient troqué leur habit noir contre des vestes rapiécées. Quant au patron, — qui ne pouvait se contraindre à ne



La terrasse, aux tables fleuries, qu'enveloppait l'ombre bleue, tiède et parfumée de la forêt.

plus gagner d'argent, — il partait pour la Bretagne spéculer sur les bigorneaux.

Et tous les locataires de l'hôtel, que sont-ils devenus? Il y en a qu'on ne revoit plus de l'année. La petite dame si élégante avec laquelle je flirtais sur la plage, — tu étais jalouse d'elle, je crois, — s'est enfermée dans son petit logement des Batignolles, où son mari rentre à six heures, après le ministère. Et la grande jeune fille qu'on disait bien dotée est retournée, sans fiancé, dans la boutique paternelle.

Elles ne vivent que deux mois l'an, ces femmes d'été. Elles savourent leurs joies passées en remettant leurs robes au goût du jour. Et ce sont de tendres souvenirs, amis aujourd'hui, étrangers demain, baisers d'amour, déjeuner de soleil...

Je crois revoir la grande salle du casino, toute nue, les sièges entassés, les petits chevaux endormis. Qui sait, on y étend du linge, peut-être?

Qu'elles doivent s'ennuyer sur la plage, les heureuses cabines qui recélèrent tant d'aimables secrets.

Le Château, lui aussi, se repose. Bien droits sur leurs jambes grêles, les meubles sommeillent, emmitouflés dans leurs housses claires... Devant le Beauvais où le seigneur cause « chosette » à la dame parée, la fille de basse-cour et son futur répètent simplement l'éternelle aventure, avec les mêmes gestes et les mêmes baisers.



Le bosquet de nos idylles.

... Tiens, on n'entend plus parler de ce brave satyre, espoir suprême de tant d'honnêtes femmes délaissées... Lui aussi est parti avec l'été. Il ne court plus les allées du Bois en quête d'une victime à qui se confier. Il se repose enfin, dans sa famille; il se suralimente, il prend du fer... Aussi fait-il un temps à ne pas mettre un satyre dehors.

Les oiseaux, tu ne saurais me dire où ils s'en sont allés, les beaux oiseaux qui chantaient pour nous seuls? Je crois le savoir, hélas, et j'ai des remords lorsque je regarde ton chapeau empenné... Je n'ose plus passer devant la Porte Saint-Martin depuis qu'on y répète *Chantecler;* j'ai le cœur serré et je me demande s'il y aura encore, l'été prochain, des coqs dans les basses-cours et des merles dans les bois.

Où est-il, aussi, mon superbe chapeau de paille que le vent emporta, sur la falaise?

Quel Cook, quel Peary le retrouvera au blanc pays des phoques; sur quelle tête laponne terminera-t-il sa carrière?

Blondes Anglaises aux nattes pareilles, petites bourgeoises au cœur sensible, braves commerçants du train des maris, croupiers aux mains habiles, demi-mondaines de province... Nous les retrouverons à Etretat ou à Vichy... Mais où sont-ils, pendant l'hiver?

ROLAND CATENOY.

VERS DE FAMILLE

A mon fils MAURICE.

Mon petit, tu fus grand, très grand dès le berceau
Avec ton pâle front marqué du sacré sceau
De la déesse Fantaisie,
Quel art tu déployais en tes jeux innocents,
Quand sans fausse pudeur, tu montrais aux passants
Ton culte pour la poésie.

Alors, — tu t'en souviens? — au hasard des tapis
Tu semais avec goût d'harmonieux pipis
Semblables à des fleurs de rêve;
Depuis lors tu grandis au gré de tous mes vœux
Tel un jeune rameau, tel un bâton verveux,
Tel un astre-roi qui se lève.

Tu sais tout; tu peux tout; tu es fin, tu es fort,
Tu es plus que parfait sans peine et sans effort,
Comme sans contrainte et sans règle
Plus savant qu'Erasmus, plus divin qu'Apollon,
Tu loges dans ton corps souple de jeune aiglon
Un esprit de format grand aigle...

ROSEMONDE ROSTAND.

A ma mère ROSEMONDE.

O toi qui m'engendras, tu te montres bien dure
En m'accordant ce soir, avec tant de mesure,
Des éloges si modérés;
C'est en peinant, hélas! que ta muse s'exhausse
Afin de me cueillir un peu du laurier-sauce
Qui pousse sur les Monts Sacrés.

Sans doute, tu t'ai dit: « Aveugle, j'exagère
La gloire de Maurice et mon orgueil de mère
Se trahit partout en mes vers. »

Non, non, femme, bannis cette crainte importune
Car je suis le Soleil; près de moi tout est lune;
A mon nom, frémit l'univers.

Le temps verra bientôt le fils de Rosemonde
Incarner la Beauté sur les routes du monde
Et l'Amour fleurir sous ses pas;
Tous les êtres épris de grâce et d'harmonie
Voudront des mots nouveaux pour chanter son génie
Mais n'en trouveront pas.

MAURICE ROSTAND.

Sonnet

(Où le plus jeune des fils Rostand nous apprend dans son langage enfantin qu'après tous les retards apportés à l'exécution de *Chantecler*, par la maladie du poète, le coq (Coco) fera bientôt entendre sa voix claironnante, tandis que l'heureux auteur demeurera ébloui par la richesse de ses droits d'auteur.)

Papa
Bobo
Cambo
— Caca! —

Bobo
Nini
Fini
— Bravo! —

Tôt, tôt
Coco
Trompette

Papa
Baba
Pépette.

LULU ROSTAND.
Pour copie conforme,
LA PATATE.

CABOTINAGES SUR LA CHASSE ET LES CHASSEURS

Dessins de Nam

REFLEXIONS A QUATRE PATTES



— Ah ! misère !... Voilà ce qu'il appelle me mettre du plomb dans la tête !

— Pourquoi ne venez-vous pas au lièvre avec nous ?
— J'peux pas... J'ai la vue trop basse !

— Est-ce que la chasse ne va pas bientôt être fermée ?

— Voilà huit heures qu'on patauge. Quel chien de métier que ce métier de chien !...

— Alors, vraiment, c'est une femme qu'il attend ?
— Oui, tout à l'heure... mais maintenant c'est un lapin.

— Sapristi ! Mon voisin me paraît un chien très attaché !

— Quand on pense qu'il y a encore des imbéciles, au XXe siècle, qui courent après le gibier !

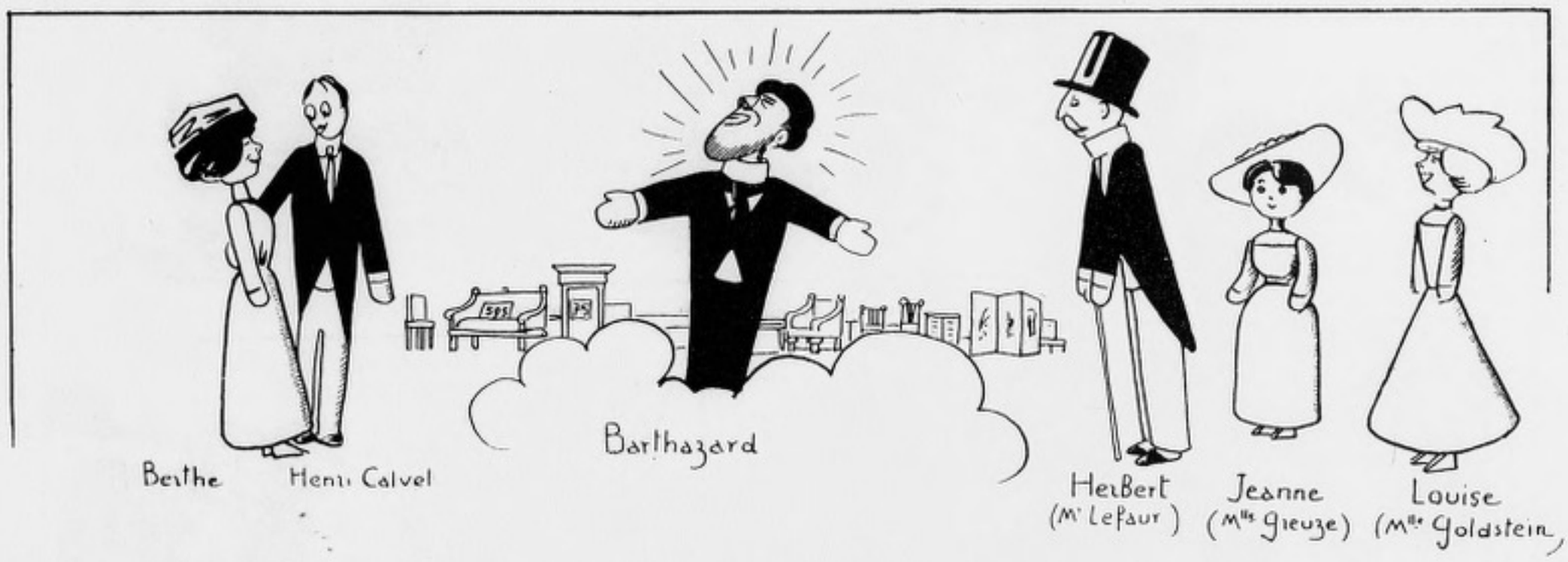
— Moi, en fait de chasse, j'ai bien assez à faire avec mes puces

Les éclopés... ou ceux qui aiment mieux les amateurs de chasse que les chasses d'amateurs !...

LES PREMIÈRES : LE DANSEUR INCONNU, à l'Athénée



Voici le danseur inconnu !!! Est-il comme le déclare l'agent d'affaires Barthazard au riche M. Gonthier, un représentant en métallurgie, jouant sur le velours et gagnant Bon an, mal an quatre vingt mille francs? Est il au contraire comme il le proclame lui même, non sans lyrisme, un purotin, amoureux fou de Mlle Gonthier, mais ignorant tout de la métallurgie, de sa fabrication, et surtout, de ses bénéfices?...



Le danseur inconnu est un purotin ! Barthazard en convient lui-même et fait le jeu d'Herbert un autre amoureux de Mlle Gonthier. Mais le purotin l'emporte .....
Et Barthazard touche quand même des deux mains!

Les jeunes filles très riches avec l'indulgente complicité de pères qui, généralement veufs, « font tout ce qu'elles veulent », épousent beaucoup, cette saison, de gentils jeunes gens sans fortune : et c'est ainsi qu'après le merveilleux mariage d'un modeste employé avec la « Petite Chocolatière », M. Tristan Bernard n'hésite pas à offrir à son « danseur inconnu » et presque sans domicile, les cinq cent mille francs de dot de la jolie Mlle Gonthier.

Mais ceci, vous pensez bien, n'est que l'accessoire dans la comédie nouvelle de M. Bernard.

M. Tristan Bernard, une fois de plus, a eu recours à ce « ressort comique », dont l'étude du théâtre lui a permis de dégager l'efficacité quasi infaillible, et qu'il emploie avec bonheur dans toutes ses pièces : un personnage se trouve placé dans l'obligation de donner des preuves et des garanties d'une qualité qu'on lui prête, et d'aptitudes spéciales que le hasard ou les circonstances lui ont fait faussement attribuer.

Et c'est l'aventure de Henri Calvel, que le subtil et indélicat Barthazard introduit dans la famille Gonthier comme le plus distingué des métallurgistes et qui est simplement amoureux de Berthe Gonthier, et pas du tout métallurgiste.

La seconde particularité que nous retrouvons ici des pièces de M. Tristan Bernard, c'est l'importance accordée au choix des personnages épisodiques, toujours marqués de quelque trait fantaisiste et pittoresque : voyez avec quel soin sont présentés le monsieur et la dame qui donnent une soirée pour célébrer le mariage de leurs enfants, — et que l'on ne reverra plus; le jardinier qui apporte une corbeille de fleurs; la cliente du tapissier; le garçon de magasin, — tous gens qui, personnellement, ne servent en rien à l'action, ou à peine, et auxquels M. Tristan Bernard s'arrête cependant et semble se complaire, d'une affection presque supérieure à celle qu'il apporte à ses personnages principaux...

Enfin, et c'est en quoi surtout résident le charme et la qualité rare du talent de Tristan Bernard, à chaque instant éclate une de ces phrases qui ne sont pas des phrases « spirituelles », qui ne sont pas des phrases d'auteur, — qui ne sont pas non plus, à proprement parler et il faut le reconnaître, des phrases de « caractère », car les héros de M. Tristan Bernard ne sont jamais de véritables caractères, et n'existent sensiblement que dans l'imagination et la fantaisie de Tristan Bernard, — mais cette phrase du dialogue qui constamment nous viendra surprendre et séduire, c'est une phrase d'« humanité » et d'humanité générale, — c'est la phrase que nous « attendions », et que, sur tel sujet, dans telle circonstance, nous n'aurions peut-être pas dite, mais que nous aurions voulu dire...

Cette « humanité générale » contribue à donner son allure classique au dialogue de Tristan Bernard, c'est par là que Tristan Bernard est en passe de devenir un auteur classique.

Et puisque, aussi bien, nous sommes à cette époque de l'année où l'on fait des prédictions, voulez-vous retenir celle-ci, je vous prie : Dans cinq ans, Tristan Bernard sera à l'Académie française, comme y fut Labiche.

FRANC-NOHAIN.



La Mode partout

Ferventes depuis plus d'une année déjà, des modes impudiques de la belle Joséphine, les femmes ne semblent pas encore disposées à abandonner ces voiles qui les *déshabillent* si bien. Ce voyant, les hommes sont, eux, prudemment revenus aux manières d'ampleur des Morny, Maupas, Magnan, etc., etc., politiciens pleins d'astuce, qui laissaient rarement voir ce qu'ils pensaient... Ainsi, nos élégants nous apparaissent maintenant avec une silhouette vieillotte, parfois risible.

Vous souvient-il du tableau *Au balcon* de Manet, où le dandy du moment plastronne, gilet en cœur, derrière les blancheurs crinolinées des dames du premier plan? C'est à cette mode surannée que reviennent nos « Beaux » actuels avec leurs pantalons larges retombant sur une bottine à claque si courte qu'on trouve leurs pieds trop petits; avec leur cravate étroite et longue qui se laisse voir jusqu'à la taille; avec leur épingle faite d'une gemme rare.

Et le soir, en attendant le pantalon « gris de perle » à sous-pied, ils ont repris l'habit bleu, sombre il est vrai, mais bleu tout de même. Premier pas vers des élégances nouvelles, vers une ère de coquetteries masculines déjà connue, mais que les ouragans de 70 avaient emportée loin, bien loin, si loin qu'il n'en était plus question depuis près de trente années!



En attendant le pantalon gris perle, ils ont repris l'habit bleu.

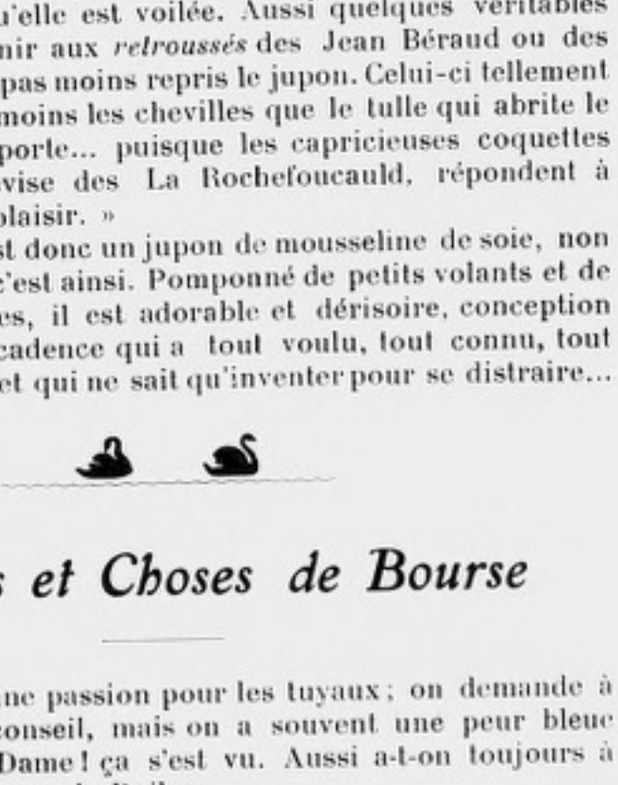
En rentrant des après-midi de chasse, à l'heure du thé qui réunit hommes et femmes dans les grands halls des demeures ancestrales, le veston de couleur, en velours rouge, feuille-morte ou bleu de roy est adopté par tous. Passementé et orné de revers de soie piquée, accompagnant un pantalon et un gilet de fantaisie, le veston nous ramène encore vers Musset, Rolla, Byron, tous poètes, amants, qui répétaient sans cesse:

... Après avoir juré de vivre sans maîtresse
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Plût à Dieu qu'avec les parures revivent les enthousiasmes, les ardeurs et un peu de sentimentalité du joli temps romantique!

***

C'est gentil une femme en culotte, cette culotte qui n'a qu'un seul nom, comme l'Amour, mais qui, comme lui, a des formes multiples, infinies... petit maillot de soie moulant les formes, culotte Louis XV en satin, bouclée de diamants sur le côté, pantalons de surah, larges du bas et mousseux de Valenciennes, tous indiscrets, provocants et charmants.



Au retour de la chasse, le veston de couleur est adopté par tous.

Mais ce qui est plus joli encore c'est le jupon, avec son murmure de soie, ses falbalas de garnitures, laissant soupçonner toute une coquetterie inconnue et troublante, d'autant plus attirante qu'elle est voilée. Aussi quelques véritables coquettes, sans revenir aux *retroussés* des Jean Béraud ou des Guillaume, n'en ont pas moins repris le jupon. Celui-ci tellement léger qu'il abritera moins les chevilles que le tulle qui abrite le visage; mais qu'importe... puisque les capricieuses coquettes s'appropriant la devise des La Rochefoucauld, répondent à tout: « C'est mon plaisir. »

Le nouvel atour est donc un jupon de mousseline de soie, non doublé... mais oui, c'est ainsi. Pomponné de petits volants et de nœuds en houppettes, il est adorable et dérisoire, conception d'une époque de décadence qui a tout voulu, tout connu, tout aimé, tout délaissé, et qui ne sait qu'inventer pour se distraire... ou s'habiller.

Hommes et Choses de Bourse

En Bourse, on a une passion pour les tuyaux; on demande à chaque instant un conseil, mais on a souvent une peur bleue d'être mis dedans. Dame! ça s'est vu. Aussi a-t-on toujours à l'esprit le judicieux vers de Boileau :

J'aime qu'on me conseille et non pas qu'on me floue (*sic*).

Voilà l'année nouvelle commencée. Elle est encore timide, ne sait comment prendre son élan, car un faux départ ne se répare pas aisément.

Tout le monde s'est plaint de la pénurie d'affaires qui, cette

année, comme les précédentes, a accompagné le changement de millésime.

J'ai demandé à des boursiers de m'expliquer ce cas. On m'a répondu que les Parisiens, singes par nature, imitaient facilement les mœurs de leurs voisins, pourvu qu'elles favorisassent leurs vices. Alors ils suivaient les Anglais qui ferment boutique les dimanches, les jours de fête, ceux qui les précèdent et ceux qui les suivent...

Mais un vieil habitué, qui, narquois, écoutait ces opinions, secoua la tête et dit : « Je ne vous croyais pas naïfs à ce point. Vous voulez savoir pourquoi on fait peu d'affaires à cette époque de l'année. C'est la fête qui l'exige. Prenez votre calendrier, constatez et si vous n'êtes pas convaincus... »

Les pronostics pour 1910 marchent bon train. On prédit surtout un grand nombre d'opérations nouvelles. Emprunts de toutes sortes : Ville de Paris-Hongrois, Suisse, Serbe, sans compter le Grrrand Emprunt français, inévitable. Et à ce propos on fait une curieuse constatation. On s'est préoccupé, jusqu'à la tribune de la Chambre, de ce qu'on a appelé l'exode des capitaux à l'étranger. Eh bien! que vient-il de se passer? On réclame à cors et à cris l'emprunt bulgare.

O êtres humains! qui pourra sonder le fond de votre pensée et vider vos bas de laine?

On vient de procéder à un petit travail qui n'a pas tardé à avoir sa répercussion en Bourse : le grand détachement des coupons de janvier vient d'avoir lieu et les cours ont manifesté une velléité de reprise. Voilà de la braise pour alimenter le jeu.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — M. Jean Nouguès sera représenté la saison prochaine à Paris. Le livret de son nouvel opéra est de M. Jean Sardou, fils du regretté Victorien Sardou.

—

Le Grand-Guignol continue à attirer la foule élégante. Son spectacle, intéressant en tous points, fait éprouver toutes les émotions possibles : impressionnantes, joyeuses, et sans secousse aucune, Max Maurey sait faire passer du rire aux larmes.

C'est vraiment très curieux et c'est pourquoi la vogue favorise la coquette salle de la rue Chaptal, vogue du reste justifiée et méritée.

—

Pour les dernières représentations de la revue à grand spectacle *Volons-y*, M. Ruez a ménagé une grande surprise... Le célèbre calculateur, l'Archimède du jour, paraîtra à toutes les représentations, et c'est bien le plus joli cadeau du nouvel an, que le sympathique directeur de Parisiana puisse faire à ses fidèles habitués.

—

Nous relevons avec plaisir dans la nouvelle promotion violette le nom de Mlle Blanche Micard de Fleurigny, la fille de notre collaborateur et ami Henry de Fleurigny, le poète bien connu.

—

Mayol à la Scala.

C'est à onze heures, nous l'avons dit, que Mayol chante à la Scala. A cette heure, il est sûr que tout son public est dans la salle et que même les retardataires les plus obstinés ont pris possession de leurs loges. Ainsi tout le monde est satisfait : ceux qui viennent tôt et qui, dès neuf heures, ont la joie d'entendre la gauloise opérette *Afgar*, avec Edmée Favart et Maxime Capoul, et les autres qui sont certains d'entendre Mayol.

—

Le succès de la Boîte à Fursy, dont on vient de fêter le dixième anniversaire, s'appuie surtout sur la variété des humoristes que l'on y entend. Chacun d'eux, en effet, possède un genre bien personnel : Fursy, le célèbre chansonnier rosse, n'a et ne peut avoir d'imitateur. Il en est de même de Jules Moy, chez qui la sincérité dans l'humour est si manifeste qu'en vous faisant rire, souvent il éclate de rire lui-même. Mévisto aîné, lui, est un éclectique, pour qui l'art du bien dire n'a plus de secrets. Ferréol, impayable blagueur à froid, Jeanne Aylac, jolie et piquante chansonnière, Jean Deyrmon, Emile Wolff, tous méritent les applaudissements qui les acclament chaque soir.

Le ruban rouge.

Comme nous l'avons annoncé, M. Prudhon, le sympathique secrétaire général de la Comédie-Française, reçoit la croix de la Légion d'honneur.

Cette croix honore M. Doumergue.

—

Les luttes ont au Moulin Rouge un très gros succès, et le spectacle commence par *Messalinette*, l'amusante opérette de P.-L. Flers montée avec un luxe de bon goût et interprétée de façon remarquable.

Ajoutons que les quadrilles sont également très goûtés.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Comédie Française : Reprise du *Mariage d'Angélique*.
Odéon : *Mademoiselle Molière*.
Vaudeville : *La Barricade*.

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Zig-Zag. — A la générale de *Laura*, Mlle Verlet fut très entourée, on remarqua la blancheur diaphane de son expressif visage, couleur rêvée que conserve à l'éminente cantatrice le Duvet de Ninon de la Parfumerie Ninon.

—

Il n'est de teintures pour cheveux inoffensives que celles à bases végétales, comme les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Le comte de... X. (soyons discrets) avait de bonnes valeurs ; très gêné, il ne pouvait ni les vendre, ni emprunter dessus, parce qu'elles étaient frappées de clauses restrictives ; quel supplice !

Notre noble intéressé devait cependant régler une dette d'honneur, mais heureusement il sortit de cette cruelle alternative, grâce à un ami qui lui indiqua l'Official-Banque ; et il fut ainsi sauvé d'un mauvais pas et d'un infaillible suicide.

—

Angoisse. — Quoi de plus angoissant qu'une chute de cheveux, qui commence, s'accentue et ne s'arrête pas?

Quelques applications de Pétrole Hahn suffisent pour calmer toute appréhension en arrêtant immédiatement la chute la plus rebelle.

Souverain contre les pellicules, le Pétrole Hahn fortifie les cheveux, les développe, les embellit et régénère souvent les chevelures dont l'état paraît désespéré.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

—

Pour le théâtre et la ville il faut employer l'*Elixir Dentifrice des Bénédictins du Mont Majella* qui blanchit les dents, fortifie l'émail, purifie l'haleine (Prix : 3 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 3 fr. 50), ou la *Poudre Dentifrice des mêmes Pères* qui nettoie à merveille (Prix : 1 fr. 75, franco contre mandat-poste de 2 fr. 25), et enfin la *Pâte Dentifrice* toujours des *Bénédictins du Mont Majella* qui donne aux dents une éblouissante blancheur. Prix : 2 francs, franco contre mandat-poste de 2 fr. 50, adressé (comme les autres mandats) à *l'Administrateur E. Senel, 31, rue du Quatre-Septembre*. Exiger les mots *Mont Majella* pour éviter les contrefaçons.

—

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (près la Trinité), prêts et avances d'argent (tél. 136-73). Discrétion.

TRÈS CURIEUX
PARIS-VIVEUR ALMANACH pour 1910
Magnifique Album riche 27×17: Contes grivois, poésies badines, nombreux dessins, plaisirs parisiens, jolis hors-texte, musique. *Primes gratuites.*
FRANCE 75 centimes. — ÉTRANGER: 1 franc.
J. FORT, 73, Faubourg Poissonnière, PARIS.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. refus. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1909
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière, Paris (IXe)

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

Les 36 Foies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Préjelan, Ed Touraine, etc.

EN VENTE PARTOUT
PRIX 95c

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1909.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS. LIVRES très rares français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

SAGE-FEMME Consult. de 9 à 7 h. Reçoit pensionnaires. (Renseign. discrètement) Mme MAZEO 142, Bd Magenta (Gare Nord et Est). Tél.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

MASSEUSE Manucure diplômée 7, r. de Parme (4e étage à dr.)

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 cr. album 2 fr., 12 cr. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — WINTER-PALACE-St CHARLES, 1er ordre, chauffage central partout.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — HOTEL DE LA PLAGE, 1er ordre. Grand confort. Idéalement situé au bord de la mer.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDE, splendide installation. L. Defferiere, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hotel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Leon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

A. HERZOG, Objets d'art, Ameublements, 41, rue de Châteaudun, Paris



Le gérant : C. CLÉMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

CHAPEAU! CHAPEAU!!...

Dessin de Mich



— Mettez donc votre chapeau comme tout le monde, mon cher : vous me faites remarquer!

Samedi 15 Janvier 1910

48e année, N° 3



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE

LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

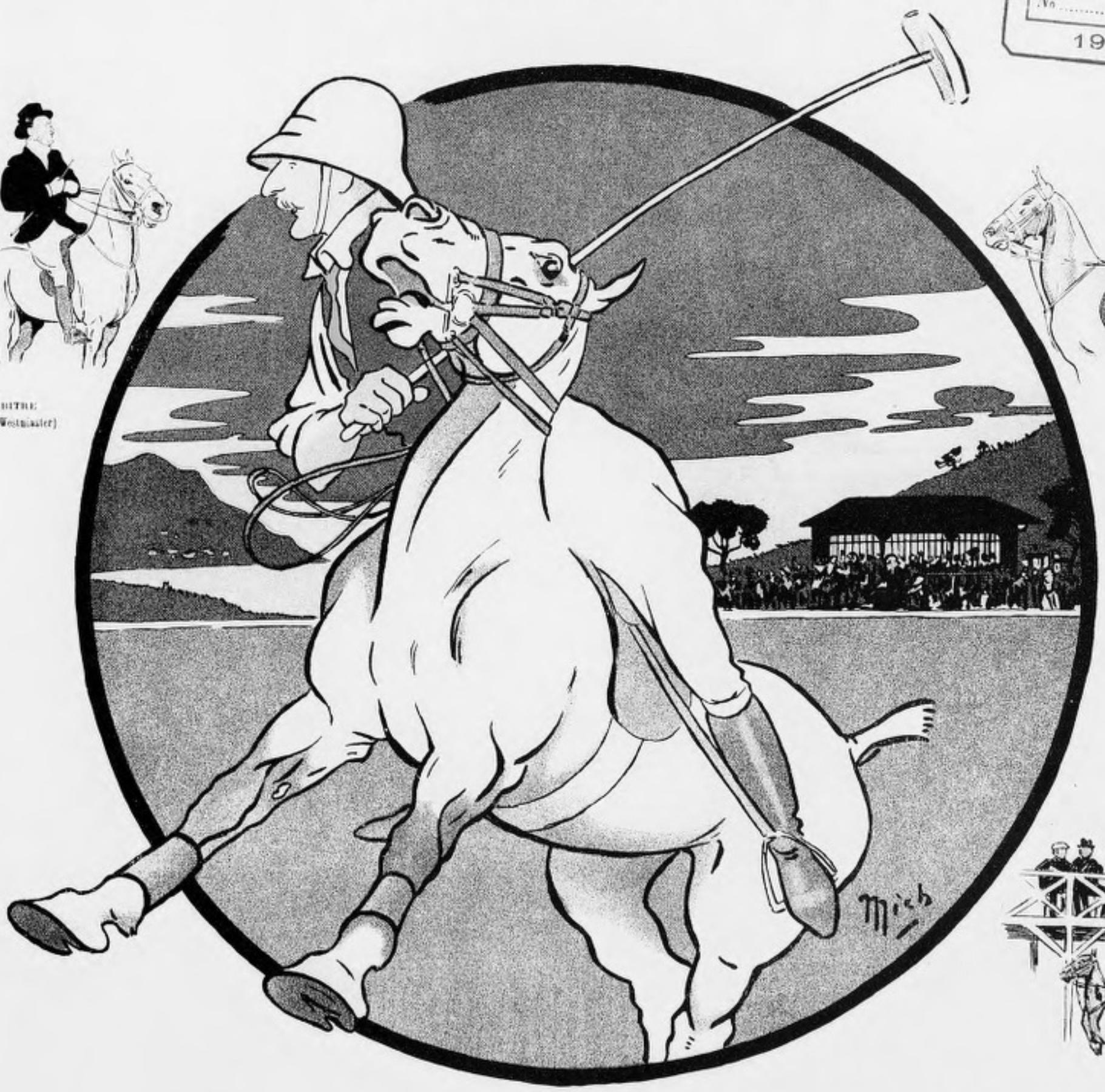
RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

DÉPOT LÉGAL
Seine
N°
1910

AU POLO DE CANNES



L'ARBITRE
(Duc de Westminster)





LE MANAGER
(Capitaine Miller)



Cannes, la ville enchanteresse, dont le Casino, les promenades et les jardins éternellement fleuris de roses et de mimosas, sont, en cette saison, le rendez-vous de toutes les aristocraties, est devenue le centre hivernal des sports élégants : son merveilleux terrain de polo, ses links de golf, ses courts de tennis réunissent les plus célèbres sportsmen du monde entier.

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Phar^cie MIDY, PARIS et toutes Phar^cies


PARFUM ULTRA PERSISTANT
La Corrida
ED. PINAUD
18, PLACE VENDOME. PARIS


GERMANDREE

en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT

ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

PÉTROLE HAHN

LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT. FABt LYON

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 31, Marbeuf. 2, bd Bonne Nouvelle, Paris.

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA*, etc.

Orfèvrerie
"CHRISTOFLE"
Une Seule et Unique Qualité
La Meilleure
Afin de l'obtenir
exigez
cette Marque  et le Nom "CHRISTOFLE"
sur chaque pièce.


Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

CHAUFFAGE A VAPEUR PAR LES FOURNEAUX DE CUISINE
LE PLUS PRATIQUE | Un seul appareil à entretenir pour { Le Chauffage à vapeur de 3 à 15 pièces, la Cuisine, le service d'eau chaude pr bains, toilette, etc | LE PLUS ÉCONOMIQUE
Se recommander de la Vie Parisienne pr recevoir catalogue fres. Duchesne et Bocquillon, Ingrs constrs, 3, r. Etex PARIS (18e)

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par
Ch. DERENNES
illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(3e ÉDITION)
Le livre idéal pour se distraire en voyage !


En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50

PARFUMS GODET LE SECRET DE SUZETTE

COLLYRE DE LA DUBARRY
pour l'HYGIÈNE et la BEAUTÉ des YEUX
enlève les taches et les rougeurs de l'œil
lui donne de l'éclat et un charme séducteur
3f25 franco 17, rue RENNEQUIN, PARIS et partout

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

PARFUMERIE TRIOMPHALE
Marque déposée
Paul GRIMAULT
Coiffeur - Parfumeur - Posticheur
Breveté S. G. D. G.
4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)
English spoken Téléphone 645-54 Man spricht deutsch
La Rubyzine Grim's
donne aux ongles un brillant inaltérable et la couleur du rubis
La Rubyzine Grim's n'est pas un vernis
Prix de la Boîte : 2 fr. 50

PARFUM POMPEÏA  L.T. PIVER PARIS.

MODÈLES RICHES
prevenant des Grands Couturiers
Jolies toilettes de ville, soirées, jupons, blouses, manteaux, costumes tailleur
Prix très modérés. — Achat de garde-robes élégantes
MODERNE-SOLDES, 5, rue de Laborde, Paris

THÉS CHINBARA LES MEILLEURS THÉS DE CEYLAN & DE CHINE
En Vente dans toutes les bonnes Maisons.

ON DIT... ON DIT...



Ministres et ministrables.

Nous n'avions pas voulu le croire; mais, en nous approchant, nous fûmes bien forcés de reconnaître que c'était M. Cochery en personne qui, l'autre après-midi, jouait à la roulette à Monte-Carlo!... Il s'obstinait sur les six premiers numéros avec une opiniâtreté digne d'un meilleur sort, car c'était tout le temps la dernière douzaine qui sortait.

Monsieur Cochery, Monsieur Cochery, équilibrez-vous votre budget?...

Nous n'avions pas voulu le croire. Mais, en nous approchant, nous fûmes bien forcés de reconnaître que c'était M. Caillaux qui, le même jour, à une table de trente-et-quarante, pontait la rouge avec un réel succès.

Nous n'avions pas voulu le croire... Rassurez-vous! Nous vous faisons grâce de notre rengaine! Mais, ce même jour, M. Pierre Baudin jouait à la roulette, M. Gérault-Richard au trente-et-quarante et l'amiral Boué de Lapeyrère les contemplait tous en souriant... et ne pontait pas...

Droits d'indiscrétion.

Puisque M. Rostand, qui ne veut décidément pas qu'on parle de sa pièce, a résolu de demander cent mille francs à toutes les personnes qui ont pu citer un vers de *Chantecler*, il ne peut se dispenser de poursuivre son excellent ami M. Barthou, ministre de la Justice, qui déclame, avec de très bonnes intonations, ma foi, les principales tirades dudit *Chantecler*.

Ça lui fera toujours cent mille francs de plus!

Dames seules.

Depuis l'abominable tragédie de Brunoy, les wagons de « dames seules » sont délaissés; la société des tourlourous, rassurante autrefois, est évitée avec soin et les compartiments encombrés de marmaille, qui jadis étaient fuis comme la peste, font prime en ce moment.

Quand la dame est jeune et ingambe, elle est d'une méfiance exagérée, dévisage d'un air soupçonneux le monsieur qui vient s'installer en face ou à côté d'elle, prête à jeter des cris perçants ou à s'enfuir bien vite au moindre de ses mouvements. Mais quand la dame n'est plus ni très vive, ni très leste, elle ne sait comment faire... Mme Bi.d.r a trouvé une solution. Elle voyage en troisième classe, tout simplement. L'autre jour, on pouvait la voir, dans le train qui la ramenait de Compiègne, en compagnie de deux paysannes, d'un maraîcher, d'une nourrice et d'un terrassier...

Ce n'était pas drôle, mais, au moins, elle était en sécurité.....

Un froid.

M. Bourget qui vient de remporter un incontestable succès au Vaudeville aurait-il abandonné « le nationalisme intégral »? Il paraîtrait...

Ce qu'il y a de bien certain c'est que les journaux les moins royalistes du monde, tels que le *Gaulois*, l'*Echo de Paris*, le *Figaro*, lui ont fait une éclatante et magnifique publicité tandis que l'*Action Française* s'est tenue tout à fait sur la réserve.

L'an dernier pourtant, M. Bourget présidait les congrès d'Action Française...

Échange de bons procédés.

Il l'a épousée tout dernièrement. Mettons qu'il s'appelle Édouard et qu'elle se nomme Anselme.

Mlle Anselme devenait donc Mme Édouard, par le fait du mariage. Et M. Édouard restait M. Édouard.

M. Édouard a trouvé qu'un tel état de choses était foncièrement injuste. Puisque sa femme prenait son nom, il devait, lui, prendre le nom de sa femme.

Et il se fait appeler, maintenant, M. Édouard-Anselme!...



Le Bonheur des uns...

Vous ne pouvez pas vous figurer combien, jeudi dernier, aux courses de Nice, Mme Edwards-Lantelme était heureuse! Et pour marquer sa joie elle avait arboré un manteau couleur azur.

Touchait-elle donc les gagnants? Non pas. Les gagnants, du reste, n'étaient pas très intéressants et les joueurs restaient tous sur la défensive, se réservant pour de plus grandes journées.

Mme Edwards-Lantelme était ravie parce que, tout simplement, le *Danseur inconnu* venait de triompher à l'Athénée. Dieu, qu'elle était contente du succès de Tristan Bernard!

— Au fond, disait-elle, Tristan triomphe grâce à moi...

Et elle disait vrai. Car M. Deval, il y a deux mois, ne pensait pas du tout au *Danseur inconnu*. Tristan Bernard, lui-même, y pensait à peine! M. Deval ne songeait qu'à la *Manon* d'Henry Bataille qui devait remplir toute sa saison, le rôle de Manon étant justement réservé à Mme Lantelme.

Puis survint la brouille Bataille-Edwards-Lantelme. Henry Bataille se trouva sans interprète de son choix pour le rôle de Manon. M. Deval lui proposa de charmantes artistes : Bataille fit le difficile, tant et si bien que M. Deval dut demander une pièce à Tristan Bernard.

Maintenant, le *Danseur inconnu* est parti pour quelques centaines de représentations; aussi Mme Lantelme était-elle, l'autre jeudi, tout à fait joyeuse.

— Voilà, disait-elle en souriant, Bataille qui reste en carafe avec sa *Manon* !...

Le Contribuable.

Un compartiment de première, un dimanche soir, sur la ligne de l'Est. Un gros monsieur, d'aspect commun et solennel, ronfle dans un coin; quelques officiers causent entre eux « mezzo voce »; un vieillard aux traits fins lit le *Temps*.

Entre un contrôleur, la main gantée, à la visière : « Vos billets, s. v. p. » dit-il, en s'adressant d'abord au gros monsieur. — « Mon billet, s'écrie celui-ci! Vous m'embêtez! Vous devriez pourtant me connaître, depuis le temps que je voyage sur la ligne ». Et il ajoute, ce que le lecteur a déjà deviné : « Je suis député. » Les officiers amusés par la scène montrent négligemment leur quart de place. Mais lorsque le contrôleur arrive au vieillard distingué, celui-ci se lève avec urbanité, soulève sa casquette de voyage et dit en souriant et en tendant son billet :

— Moi, Monsieur, je ne suis que contribuable!

Le huitième péché!

Nous voici dans l' « année des élections » et déjà les discussions sur la représentation proportionnelle, le scrutin de liste, les « Quinze mille », empoisonnent tous les salons.

L'autre soir, Mme P....., dont le mari candidat conservateur je ne sais plus où s'était oublié à discutailler au fumoir jusqu'après minuit, lui demanda :

— Voudriez-vous me dire, je vous prie, combien il y a de péchés capitaux?

— Parbleu! sept... la gourmandise, la paresse, la. .

— Très bien! Je vois que vous les connaissez... Eh! bien, Monsieur, il y en a huit.

— Et quel est le huitième s'il vous plaît?

— La Politique!!!

Rhum St-James

Cäsar et Minka

Elevage et Commerce de CHIENS de RACE

ZAHNA (Prusse)



Chiens de Race les plus Beaux

de toutes espèces (**Chiens de garde, de luxe, de compagnie et de dames, ainsi que toutes sortes de chiens de chasse**), du grand chien **dogue d'Ulm** et de montagne au **plus petit babichon de salon**.

Prix courant illustré gratis et franco.

Expéditions en toute saison et dans toutes les parties du monde
Grande Exposition particulière permanente en gare de ZAHNA

Prix de la Brochure : " Elevage, Soins, Dressage et Traitement des Maladies du Chien de race ", Mk. 6 50.

PARIS GRANDS MAGASINS DU PARIS

LOUVRE

LUNDI 17 JANVIER et jours suivants

BLANC, TOILES

Trousseaux, Layettes, Lingerie, Bonneterie, Chemises

Chauffeurs, Cyclistes

NE MONTEZ

QUE DES

PNEUS

DUNLOP

CE SONT

LES MEILLEURS

Officiers Ministériels

Propté Paris R. de l'UNIVERSITÉ, 26 Rev. br. 31.910 fr. M. à p. 350.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. Not., Paris, le 25 janvier 1910. S'ad. Me Couturier, not., 20, boulevard Malesherbes.

Maison à Paris r. **Trousseau, 11** et r. **Main-d'Or, 2**. Rev. br. 12.318 fr. M. à p. 120.000 fr. Cr. fonc. A adj. sur 1 ench. Ch. Not., Paris, 25 janv. 1910. S'ad aux not., Mes Poisson et Philippot, 10, r. Saint-Antoine.

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ de Mars)

A adj s' 1 ench. Ch. Not. de Paris, **1er Février** 1910 **TERRAIN Av. Charles-Floquet et rue Thomy-Thierry. 530 m.** M. à p. **195 fr.** le m. S'ad. Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides, *dép. ench.*

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. des Not., Paris, **1er Février** 1910. **3 TERRAINS d'Angles boulevard RASPAIL 1er Angle rue de Fleurus**. Surf. **216 m 30** M. à p. **500** fr. le m. **2e et 3e Angles r. de Varenne**. Surf. **384 m 47** et **197 m 32**. M. à p. **600** fr. et **700** fr. le mètre. **TERRAIN rue Edouard-Fournier**. Surf. **400 m**. M. à p. **260** fr. le m. S'ad. Mes Mahot de la Quérantonnais et Delorme, rue Auber, 11, *dép. ench.*

MAISON rue de Charenton, 84. Cce **1.042 m**. Rev. br. **34.329** fr. M. à p. **340.000** fr. **A adj.** s. 1 ench. Ch. des Not., Paris, **1er Février**. S'ad. aux not. : Me Ploix, 25, boulevard Beaumarchais et Maciet, boulevard Sébastopol, 60, *dép. ench.*

Maison d'angle R. D'ABOUKIR 113, R. St-Philippe, 1 et r. Cléry, 70. Cce 369 m. Rev. br. 24.613 fr. M. à p. 300.000 fr. A adj. s' 1 ench. Ch. Not. 1er février. Me Péronne, not., 18, r. la Pépinière.

BIJOUX

Earichis de brillants, Perles, Émeraudes, Saphirs et Turquoises
Boutons d'oreilles, Bracelets, Broches, Bagues, Chaines, Sautoirs, Epingles, Montres
dépendant de la
Succession de Mademoiselle P..., dite Soubise
Vente Hôtel Drouot, salle n° 7
le lundi 17 janvier 1910, à 2 heures

Me André Desvouges	M. A. Reinach
Commissaire-Priseur	Expert près la Cour d'Appel
26, rue Grange-Batelière	17, rue Drouot

Exposition publique le 16 janvier, de 2 h. à 6 h.

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

La Compagnie organise, avec le concours de l'Agence Lubin, les excursions suivantes :

1° Egypte et Haute-Egypte
Du 15 janvier au 27 février 1910
Prix (tous frais compris) : 1re cl. 2.350 fr.

2e Egypte, Haute-Egypte et Palestine
Du 15 janvier au 9 mars 1910
Prix (tous frais compris) : 1re cl. 2.950 fr.

3e Egypte, Haute-Egypte, Palestine Samarie Galilée et Syrie
Du 15 janvier au 23 mars 1910
Prix (tous frais compris) : 1re cl. 3.800 fr.

4e Tunisie-Algérie
Du 23 janvier au 27 février 1910
Prix (tous frais compris) : 1re cl. 1.340 fr. — 2e cl. 1.190 fr.

Excursions aux Bords de la Méditerranée à l'occasion du Carnaval de Nice
Du 28 janvier au 12 février 1910
Prix (tous frais compris) : 1re cl. 505 fr. — 2e cl. 455 fr.
S'adresser pour renseignements et billets aux bureaux de l'Agence Lubin, 36, boulevard Haussmann, Paris.

Prochainement

LA VIE PARISIENNE

publiera

LA DEMOISELLE D'OPÉRA
Par Pierre VEBER

LA VAGABONDE
Par Colette WILLY

LA JAMBE à travers les âges
Par Jacques DRÉSA

LA PASTOURELLE
Par Fernand VANDEREM et Tristan BERNARD

LA MILLE ET DEUXIÈME NUIT
Par Henri AVELOT

UN NOUVEAU ROMAN
Par Abel HERMANT

et de nombreux articles par

Romain Coolus, Franc-Nohain
Robert de Montesquiou, Pierre Valdagne
J. Marni, Claude Berton, etc.



VI. — Les petits bénéfices.

Les ambitieux, les gens à idées et les aventuriers se réveillent tout d'une pièce; ils rentrent dans la vie brusquement, lucides, armés; la mise en train de la machine est immédiate.

Serge Guermante vient de se lever; debout dans son cabinet de toilette, il avale deux œufs et une tasse de café. Gigle venu dès le matin, fume une cigarette dans le studio.

Gigle que les toilettes minutieuses et compliquées surprennent encore, imagine le mystère de la fabrication d'une pâtisserie exquise et délicieusement odorante, que Guermante confectionnerait au milieu des réchauds, des eaux tièdes et des essences rares.

Le rez-de-chaussée de Guermante est une garçonnière luxueuse. Gigle trouve son Chipendale mesquin, quand il pénètre chez le beau journaliste. Meubles Louis XIV dans le salon, salle à manger et chambre à coucher Louis XVI, antichambre extrême-orient, d'une barbare et sombre richesse qui surprend lorsque l'on quitte la rue large, claire et joliment parisienne. Il n'y a de moderne que le cabinet de toilette et le petit studio, étroit, tendu de cuir roux, style cabine de paquebot ou compartiment de sleeping-car. C'est, après sa chambre à coucher, la pièce que Guermante préfère. Gigle aussi.

— Les nouvelles? demande Guermante de son cabinet de toilette.

— Dans les journaux?... Il n'y a rien dans les journaux.

— Tous les Parisiens disent la même bêtise à la même heure.

— Je ne peux pourtant pas inventer des événements, proteste Gigle vexé.

— Non, mais tu pourrais les comprendre!

— Hé! mon bon, moi je fais des croquis, des figures de gens...

— Et leurs gestes t'indifférent.

— Ah! sauf ceux de mes amis!

— Tu es bien gentil, réplique Guermante qui pénètre dans le studio.

L'ami de Gigle s'est habillé avec prestesse.

Il n'est pas de ceux qui mettent à leur nœud de cravate le temps de trouver les rimes d'un sonnet, et il conserve, au sortir du cabinet de toilette, cette grâce négligente, hâtée et certaine des illusionnistes sûrs de leurs transformations.

Il porte un veston ample de teinte sombre, dont les couleurs mélangées donnent un ton uni mat, qui doit s'allier à toutes les nuances. Avec ce veston-là, on peut aller au Bois, à une exposition, à un déjeuner d'amis on peut même rester chez soi.



Samuel Coxton.

Gigle, dont l'élégance se hausse tout juste à la tournure d'un lad qui aurait touché le favori, murmure :

— Très chic.

— Fais-toi faire le pareil, le tailleur a encore de l'étoffe...

— Oui, mais moi j'en manque d'étoffe! Sur mon dos, ça ne dirait rien du tout ce complet-là.

Serge a pris une cigarette, il s'est allongé dans une *easy-chair* et il considère Gigle

— Alors, je suis ton ami?... Tu en a beaucoup d'autres?

— Peut-être. J'ai des camarades... Toi tu es à part... Té! ça ne s'explique pas. Tiens, c'est comme les femmes. Elles ont le bon copain, le gigolo, le miché et l'amant de cœur.

Le mot « cœur » est venu instinctivement sur les lèvres du petit dessinateur. L'amitié a des affinités secrètes comme l'amour. Ame sèche et prudente, Gigle ne se rend pas compte de ce qui l'attache à Guermante, pourtant il ne se sent nulle part à son aise comme dans ce petit studio, en tête à tête avec ce grand garçon dont le sang-froid, élégant et audacieux, l'ahurit d'admiration, une admiration inquiète. L'amitié comme l'amour ne se grandit pas toujours de l'estime; et chez Gigle, la petite crispation de révolte intérieure est une attirance de plus vers un individu supérieur, mais qui aura besoin un jour, qui sait! de sa protection.

— Brave type! très bonne idée de venir me voir ce matin. J'attends une visite. Si tu veux faire la charge du roi du coton tissé, tu vas le voir tout à l'heure. Candières me l'amène. J'ai un bibelot à vendre.

— Té!... Tu fais des affaires?...

— Comme tout le monde, répond négligemment Serge en dépliant un journal.

Et le caricaturiste revoit dans sa mémoire maintenant, les meubles, les tableaux, tous les bibelots qui ont défilé chez Guermante pour n'y plus reparaître. Il éprouve soudain la rassurante sensation de se trouver dans une sorte de boutique dont le petit studio, au mobilier immuable, serait l'arrière-boutique.

— Je vais à Longchamp, cet après-midi. Tu viens?

Le timbre électrique arrête la réponse de Gigle. Le domestique annonce les visiteurs attendus.

— Allons, fait Guermante, qui pousse Gigle devant lui.

Dans le salon, trois hommes attendent Guermante : le vieux Samuel Coxton accompagné d'un secrétaire et de Candières. Un quatrième personnage arrive à l'instant même, un bel Italien, à tournure de millionnaire, Dominico Basili, expert et marchand d'antiquités.

Suite, voir les nos 50, 51 et 52 (1909) 1 et 2 (1910).

Samuel Coxton montre une figure d'Américain de l'ancienne génération de ceux qui naquirent pauvres, firent la guerre et leur fortune; une tête et un corps de vieux soldat ou de parvenu de l'époque impériale, fier, familier et passablement ivrogne.

Les présentations sont faites. Samuel Coxton ignore le français, mais au moment où il aperçoit Gigle, il s'écrie, à Guermante :

— It is your jockey? You have race horses?

Il a pris le petit homme pour un jockey. Quand on lui apprend que Gigle est un artiste, il lui fait observer avec cet entêtement du Yankee qui a découvert une profitable profession pour autrui, que monter des chevaux de courses est « very good business » et que cela rapporte plus d'argent peut-être que les « comic cartoons ». Obstinément, il conseille à Gigle de se mettre à l'entraînement et de se faire maigrir. Tout cela ponctué par les éclats de rire jeunes de ce vieil homme d'affaires, qui s'amuse à Paris comme un écolier en vacances. Le wisky brille dans les verres. Guermante a fait servir de l'*Irish* et du *Scotch*, ne connaissant pas le goût de son hôte.

Samuel Coxton se retourne vers son secrétaire et demande à voir le « chose ».

Le « chose » est dans un coin. C'est un clavecin peint avec sa caisse plate et allongée, orné d'un feston de dorures et le grand panneau décoré de roses en guirlandes sur le fond blanc : un bibelot joli et mélancolique, en forme de cercueil galant dressé sur ses pieds grêles, comme le catafalque gracieux et délicat des amours du temps passé.

Samuel Coxton examine le « chose » avec un œil irrémédiablement aveugle à toute beauté artistique.

Gigle, sur une chaise, commence de crayonner. Samuel Coxton a pris le dessinateur pour un jockey, celui-ci se venge en découvrant au millionnaire cette expression obtuse, chercheuse et angoissée par l'incompréhension, du pioupiou en balade dans les musées.

Quand il a bien contemplé le clavecin, en concentrant toute sa volonté pour lui arracher le secret de sa grâce qui lui échappe, Samuel Coxton se retourne vers Guermante et articule :

— Well!... Napoléon...

Mais on l'arrête, on lui explique. Non, le clavecin n'a pas appartenu à Napoléon. Il vient de Trianon, retrouvé par miracle il a probablement appartenu à Marie-Antoinette, il est signé Taskin, etc., etc...

Pendant que Samuel Coxton échange quelques mots avec son secrétaire, chargé de lui établir rapidement des calculs de tête, suivant la spéciale méthode de millionnaire. Il se fait évaluer Guermante d'après son appartement et ce qu'il renferme. Il paiera le clavecin au taux de cette expertise faite sur les autres meubles.

Guermante indifférent s'entretient avec Dominico. Gigle



Dominico Basili.



De Candhèrie papillonnant.

crayonne une tête de brave abruti, en face d'un clavecin que joue l'Empereur.

Samuel Coxton demande enfin.

— Combien?

— Cent mille, répond négligemment Guermante.

— Réelle chose de l'époque? interroge encoré une fois Coxton.

— Je garantis ce pied-là... affirme l'expert Dominico en caressant le meuble.

— All right... Si le « chose » était Napoléon, j'aurais donné trente mille dollars... Mais Marie-Antoinette très bien!

Puis il fait ajouter, par son secrétaire, qu'il n'achète jamais aux marchands trop voleurs, mais aux gentlemen ayant des souvenirs de famille. Samuel Coxton fait son chèque et ne voit pas les sourires complices de Dominico et de Guermante, d'ailleurs les verrait-il qu'il ne comprendrait pas.

Dans Wall-street, à son club, il est très fort Samuel Coxton, c'est un vieux diable « awfully smart », mais ici en Europe, dépaysé, alourdi de snobisme, il est presque sans défense. Peut-il deviner la comédie qui s'est jouée autour de ce clavecin, fabriqué de toutes pièces et dont un pied, un seul, est authentique, ce qui suffit à justifier le serment de l'expert? Peut-il savoir que dès son arrivée signalée à Paris, on a machiné, combiné, arrangé tout autour de lui, qu'on lui a soufflé cette idée de créer une école d'art dans sa ville natale du Kansas, et que depuis un mois il achète du vrai et du faux sans rien discerner? Ce clavecin il y a huit jours devait lui être vendu par le duc de Chars dans la garçonnière de qui il l'aurait trouvé par hasard, mais Guermante ayant accepté du vrai vendeur Dominico Basili, une commission plus faible, c'est chez lui que s'est trouvé par hasard ce meuble « de famille ».



Le secrétaire de Coxton.

Gigle entrevoit tout cela, durant que Coxton demande si Paderewski pourrait jouer sur « le chose » pour l'inaugurer chez lui dans la VIe Avenue, et prononce ces paroles en guise d'adieu et résumant ses goûts et ceux de Mrs. Coxton.

— Ma femme, Marie-Antoinette! Moi, Napoléon!...

Le Napoléon New-Yorkais est parti. Gigle lance à Guermante :

— Et tu ramasses avec ce crin-crin-là?

— Dix mille. Allons déjeuner.

* * *

Le pesage de Longchamp. Gigle et Guermante viennent d'arriver. Les premières courses ont été courues.

Gigle aime les courses, le jeu au grand air. Comme au théâtre, ses modèles se trouvent rassemblés là et dans toute leur action, comme les grands chevaux osseux et musclés, qui tournent dans le paddock.

Guermante sème Gigle aussitôt arrivé. Il cherche quelqu'un. Guermante n'est pas venu par hasard aux courses.

Gigle, qui ne parie que lorsqu'il a des tuyaux, se met au travail. Il a retrouvé les héros comiques d'une étrange partie à quatre, où un bracelet fut volé. La petite Moulasson, après avoir couru dans tous les prix à réclamer de la haute noce parisienne, avait organisé un petit... haras de remonte à Saint-Cloud, avec une amie. Un jour, elles ont une discussion d'associées, et l'amie se paie elle-même en saisissant un bracelet à la petite Moulasson. La petite Moulasson, devenue Mme Backfish, pousse des cris de merluche et autorisée par son mari, qui a bon dos, fait un procès. L'instruction traîne, les deux amies se réconcilient. On n'arrive pas à retrouver le bracelet. (Des gens bien

L'HIVER DANS LES FLEURS

Dessins de L. Burret.



Où passer l'hiver?



En Suisse?... Brrr! L'Alpe est homicide!



Au Maroc?... Il y pleut des balles.



En Italie?... La terre y tremble.



En Égypte?... Il y a encore des crocodiles.



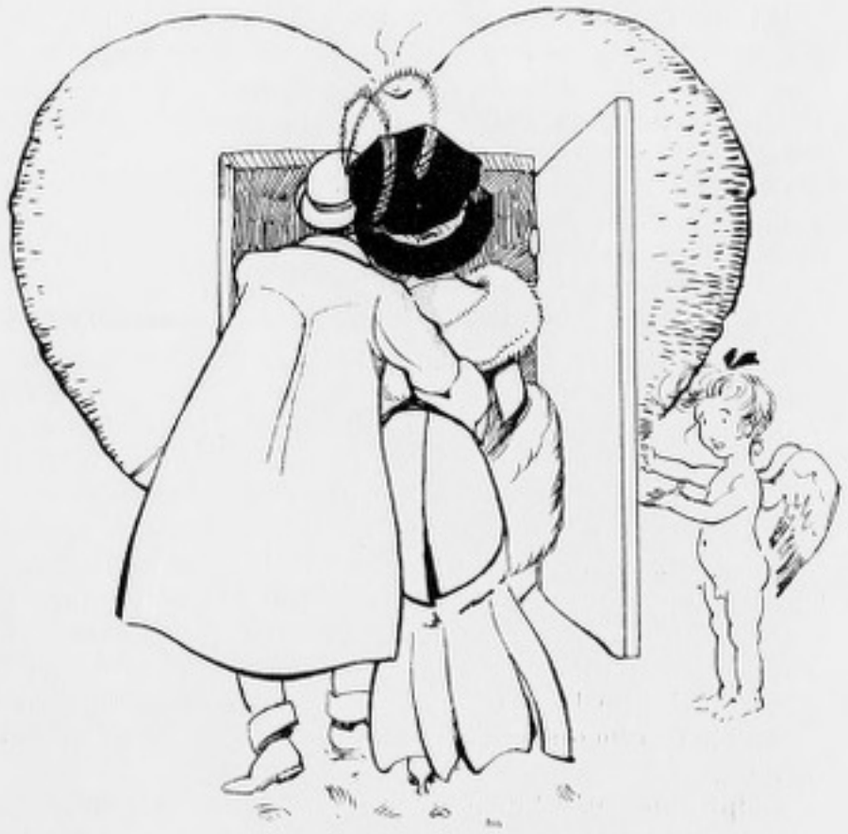
A Madère?... Le volcan de Ténériffe n'est pas éteint.



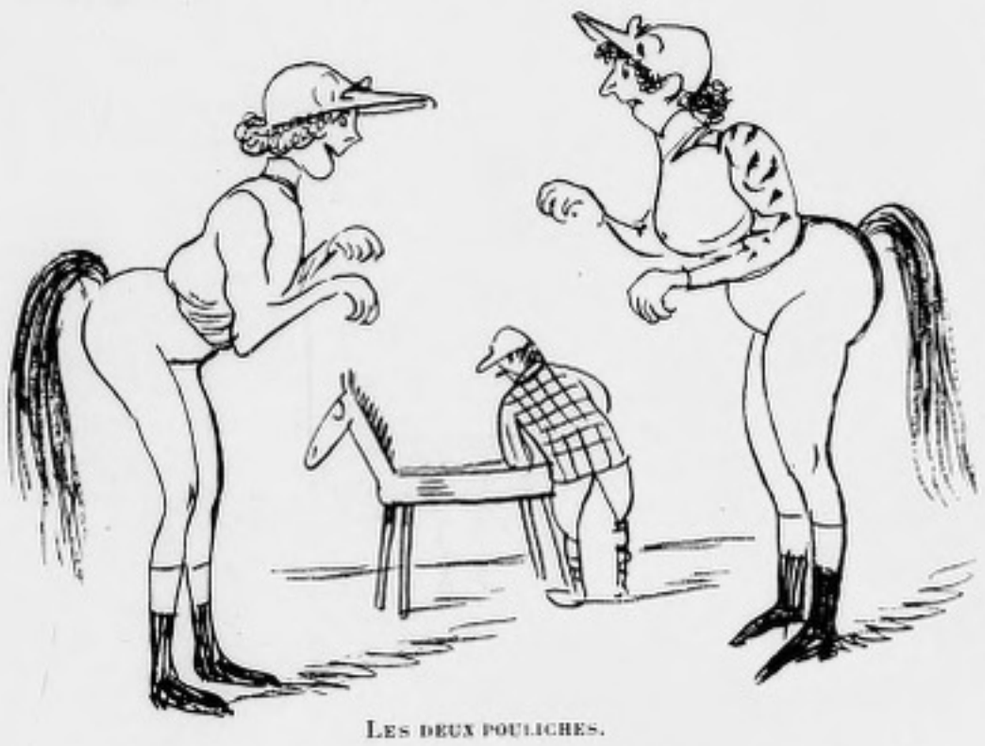
Ma foi! Je vais demander conseil à cette charmante enfant.



Connaîtriez-vous, Mademoiselle, un pays toujours fleuri, toujours ensoleillé...



Et voici comment, je me suis embarqué pour Cythère!



Les deux pouliches.

informés prétendent que le mari l'a mis dans sa poche.) Et le petit haras de remonte fonctionne de nouveau.

Gigle dessine les deux pouliches : Aurélienne Moulasson et son amie faisant du pas très espagnol sous la direction de Backfish qui panse un tout petit cheval.

Guermante s'est dirigé vers la tribune des dames. Mme de Norolles semble l'y attendre. Blonde, très arrangée, très élégante, Simonne de Norolles est une des protectrices de Guermante. Abandonnée par un mari fêteur, un instinct de tendresse sensuellement maternel l'a poussée vers le beau jeune homme. Elle est fidèle à cet amant infidèle dont elle devine parfois la vie anxieuse.

Urbain Bréchet, le grand manufacturier, le propriétaire de l'écurie Bréchet, lui a fait une cour assidue. Pas du tout du même monde que les Norolles, sa situation sportive l'a rapproché d'eux. Simonne de Norolles le tient à distance. Bréchet ne s'est pas découragé, en homme patient, calculateur ; aussi convaincu de l'attraction de sa belle barbe, de sa carrure robuste, de sa fortune, que de l'excellence des produits de sa maison: Il fait sa cour, comme il tient son écurie, comme il dirige sa maison.

Tout spécialement, il hait Guermante, sans bien soupçonner au juste combien son aversion peut être motivée. A l'instant où Guermante s'approche de Mme de Norolles, Bréchet vient de le saluer. Simonne de Norolles lui a demandé :

— Avez-vous une chance aujourd'hui?...

Car un de ses chevaux *Chambard* doit courir le prix de la Cascade. Et Bréchet a pris un air indécis pour répondre.

— Je devrais en avoir, étant donné que j'ai si peu de veine ailleurs... mais en réalité, non je ne crois pas... Pourtant... Non, jouez le favori!

Et il s'éloigne pour aller donner les ordres à son jockey. En réalité, Bréchet a un vague remords de n'avoir pas averti Mme de Norolles, car autant qu'un propriétaire peut être certain de la chance de son cheval, Bréchet est convaincu que *Chambard* va gagner. Mais Bréchet veut donner une leçon à son jockey, Ralph Snoway, qui joue cher, et qui fait monter les cotes de son écurie, et puis Bréchet est un propriétaire qui entend se défendre, chose plus difficile aux courses, chaque jour.

Pour le prix de la Cascade, l'écurie Sant est favorite avec trois chevaux : *Caracole*, *Fleur des Champs* et *Onyx*. *Chambard* trouve encore un adversaire dans *Gulf-Stream* au comte d'Arranche, *Muscadin III* au bookmaker Rataud et *Racaille* à une sportswoman Mme Févotti, ne sont pas redoutables pour lui. Les autres partants *Mock-Turtle*, *Gentiane*, *Benvenuto*, *Bambocheur*, qui sont à 10, à 6, à 8, à 9, à 5, doivent être battus. *Chambard* est à 10 quand passent les premières cotes roses.

Bréchet rencontre Ralph Snoway qui vient prendre les ordres.

Ralph Snoway est un gentil garçon depuis cinq ans en selle, un peu trop noceur et dépensier, mais consciencieux, habile et hardi.

— Bien, mon petit... Qu'est-ce que tu veux que je te dise? Le cheval n'est pas très bien. Il a fait de mauvaises courses dernièrement. Tu sais qu'il commence à prendre de la tête. Enfin, essayons une nouvelle tactique, fais une course en avant. Nous ne battrons pas l'écurie Sant.

Ce petit discours débité d'un ton paisible, Bréchet s'en va. L'entraîneur, le vieux Stanton, a écouté impassible. Il sent bien, lui, que le cheval est archi-prêt. Il n'en dit rien, et, mâchonnant son cigare, il demeure auprès du jockey dont la figure s'allonge, car il comptait jouer : il a une auto, une maison de campagne et sa maîtresse, la petite Poucette de Rilly, qui le traite, presque, comme un entreteneur.



Poucette.

Poucette de Rilly lui a fait signe : « Ce n'est pas pour aujourd'hui », et Poucette répand la nouvelle autour d'elle. Gigle qui la rencontre la questionne. Poucette est de mauvaise humeur : « Non, elle ne l'a pas dans sa poche le gagnant, et puis l'autre jour il a fait une trop sale caricature de Snoway, avec une silhouette d'insecte! » Elle ne se déride que devant le beau Guermante.

Bréchet revient vers Simonne de Norolles qui n'a échangé avec Guermante que de banales paroles. Elle ne pouvait lui donner aucun tuyau sur *Chambard*.

— Ecoutez, Madame, dit Bréchet, un peu rouge. Je... je crois à ma chance à présent. Voulez-vous me faire la grâce de vous associer pour cinquante louis dans mon pari... Vous saurez après.

Mme de Norolles esquisse un sourire qui met aux anges Bréchet. Les chevaux vont partir. Comme Bréchet passe derrière la tribune, Poucette de Rilly accroche le propriétaire.

— Prends le favori! lui crie Bréchet.

— Prenez le favori, dit Poucette à Gigle, mais Gigle ne joue pas. D'ailleurs, Mme de Norolles le fait appeler. « Où est Guermante ? » et Gigle court et ramène Guermante.

— Jouez *Chambard*...

— Il est à 22, fait Guermante.

— Oui. C'est pour ça... Je... je suis presque sûre qu'il va gagner, ajoute-t-elle rougissante, comme si elle glissait au beau garçon l'argent de son pari.

Guermante ne fait qu'un bond au mutuel.

Les chevaux s'en vont vers le poteau du départ. Le vieux Stanton, l'entraîneur, descend sur la piste; il tend ses éperons au petit Ralph toujours renfrogné.

— Tenez, Ralph, mettez les fourchettes. M. Bréchet me charge de vous dire qu'il a mis vingt-cinq louis pour vous. Le cheval est à 22.

Le jockey, stupéfait, enfonce ses pieds dans les étriers. Le vieux Stanton a déjà disparu.

Chambard est gagnant de trois longueurs. Mais Bréchet a eu une surprise : un joueur inconnu a pris *Chambard* à robinet ouvert, car *Chambard* à 22 n'était plus ensuite qu'à 3 1/2, et son jockey n'avait pas joué...

Ce soir-là, Guermante s'était fait deux mille louis et un nouvel ennemi.

Claude Berton.



L'arrivée de Chambard.



Tunis l'Hiver

Mlle Flora des Neiges, *artiste lyrique, à son amie* Nitouche Lenfant.

Ma belle jolie,

Me voici sur la terre africaine et je ne reverrai pas de si tôt ton cher visage, puisque je viens de signer un engagement pour la saison avec l'administration du Palmarium de Tunis.

Tu sais que je ne suis pas une chanteuse ordinaire. Amoureuse de mon art, je lui consacre avec passion le meilleur de mon temps. Sans cesse, mon imagination travaille. Je veux du nouveau, de l'inédit, du jamais vu! A cet égard, ma dernière création me semble particulièrement heureuse et j'ai le droit d'en être fière. Figure-toi que, vêtue d'un costume japonais, scrupuleusement exact, et dont les bleus pastel font valoir à ravir ma beauté blonde, je chante un délicieux répertoire de chansons napolitaines, coupées de gigues et de « matelotes ». Ce numéro, tout d'imprévu et d'intelligent exotisme, constituera, j'en suis sûre, un vrai régal pour les délicats. Le Palmarium en aura la primeur...

Mais assez parlé de la chanteuse. La voyageuse t'a promis ses impressions : les voici :

Tunis a une façon bien impertinente de recevoir ses chanteuses : au moment précis où nous arrivions en vue de la ville, la



Au Palmarium



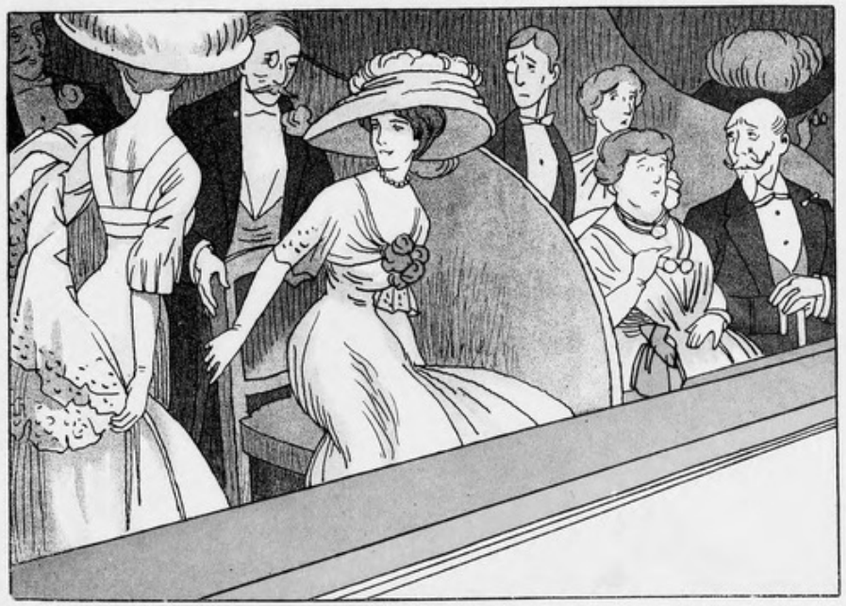
Au Bar américain

pluie commença... Oui, ma chère, sur cette terre heureuse qui depuis plus de huit mois n'avait pas reçu une goutte d'eau, la pluie tombait fine et serrée comme les mailles d'une voilette en tulle illusion. Je suis une femme dans le genre de Verlaine... Je veux dire par là que, toute question de sexe mise à part, j'ai l'exquise sensibilité de ce doux poète : je ne puis voir pleuvoir sur la ville sans qu'aussitôt il pleuve à verse dans mon cœur. Quand je vis se fondre en un petit brouillard malpropre, les blanches terrasses des quartiers arabes, les dômes, les minarets et, sur la gauche, dominant toute la ville, la mignonne mosquée des Emmaques, je sentis, moi aussi, comme un grand vide et mes yeux s'embuèrent... O la triste, la triste arrivée!...

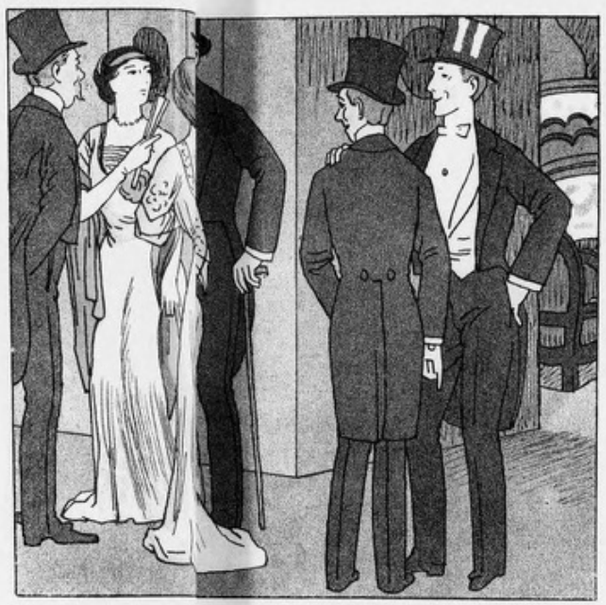
La pension de famille où je suis descendue est tenue par la fille d'un ancien conseiller d'Etat, — d'un vrai, comme j'ai l'honneur de te le dire, — et réunit une douzaine d'habitués : benglantes, artistes-peintres, hommes d'affaires ; les femmes assez gentillettes ; les messieurs très comme il faut. Donc, le jour de mon arrivée, la demoiselle du conseiller d'Etat était ivre comme la Pologne, et dame, le déjeuner s'en ressentait!

AU THÉATRE

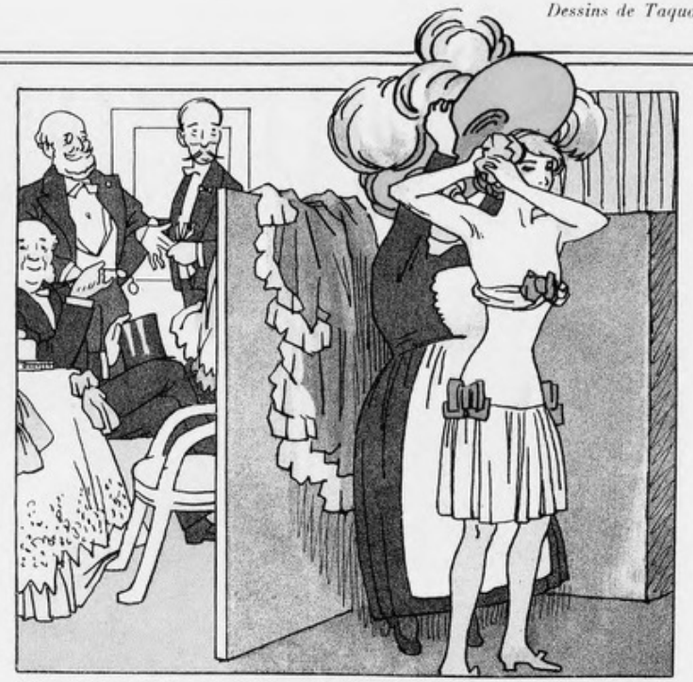
Dessins de Taquoy.



Le premier acte est généralement troublé par l'installation aussi sensationnelle que tardive des spectateurs « vraiment Parisiens ».



Les entre-actes longs, sont employés par la jeunesse à exercer son pouvoir fascinateur...



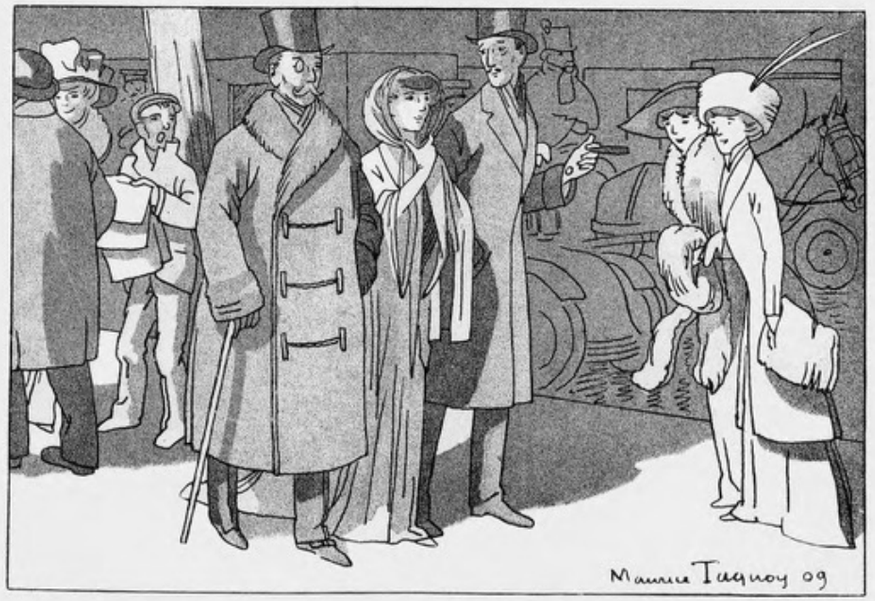
Tandis que l'âge mûr va chercher des joies plus certaines en des retraites sûres.



Actes et entre-actes s'écoulent pour certains, avec une égale rapidité.



Le vestiaire ou la lut[illegible] l'habit.



La sortie... Ouf !... C'est l'heure a laquelle on se sent le plus d'indulgence pour la pièce, l'auteur et ses interprètes !



Le petit Fêtard de Tunis

Quel coup de fusil, messeigneurs! Cependant les pensionnaires hommes faisaient preuve à mon endroit d'une telle courtoisie, un certain M. Gustave, entre autres, insistait avec tant de bonne grâce pour me servir de cicerone durant mon séjour à Tunis, que, loin de voir augmenter mon désarroi moral, je sentis, au contraire, se dissiper peu à peu toute ma mélancolie.

Qu'il fait bon sur une rive lointaine sentir de la sympathie autour de soi! Entre temps, la pluie avait cessé. Le ciel était d'un bleu gendarme absolument féerique. Quand, le repas terminé, je sortis aux bras de mes nouveaux camarades, je riais comme une petite folle...

... Me voici installée à la terrasse du Café de Tunis. A droite, les grands palmiers de la place de la Résidence ondoient faiblement sous une brise légère. En face de moi, sur l'autre trottoir de l'avenue de France, les officiers de tirailleurs et de chasseurs d'Afrique prennent le café devant le Cercle militaire. Le tendre azur de leurs uniformes collabore avec le ciel pour me mettre du bleu dans les yeux et dans le cœur. A peine ma béatitude est-elle troublée par les sollicitations des cireurs de bottes, des marchands de tapis ou de cartes postales, par la voix nasillarde des vendeurs de journaux qui annoncent la *Dépêche Tunisienne*, le *Cri de Tunis*, le *Scorpion*. Je ne prête qu'une oreille distraite aux boniments du ventriloque italien ainsi qu'aux pitreries de sa petite poupée noire. Je regarde un reflet d'or qui danse, bizarre, dans les yeux de M. Gustave. Je ne pense à rien. Je me sens heureuse de vivre et voilà tout.

La foule qui monte ou qui descend sans cesse de la Porte de France à l'Avenue de la Marine est, à cette heure de la journée, presque exclusivement européenne. Les « Teurs » s'y comptent, ainsi que les marchands de cacaouettes sur nos grands boulevards. Et comme je m'en étonne : — « Patientez un peu, me dit M. Gustave, vous trouverez bientôt dans les souks le monde coloré des Mille et une Nuits. En attendant, Madame, — la nuit tombe vite en cette saison! — je vous invite à monter avec moi au palais beylical. Je veux vous montrer avant la fin du jour le plus beau spectacle du monde. »

Situé en face de la Casba, le Dar-el-bey domine la ville entière. Nous passons sans difficulté devant un corps de garde où des soldats tunisiens sont entassés, les uns dormant, les autres tricottant des chaussettes. En moins d'une heure et sans nous voir importunés par le moindre larbin, huissier ou fonctionnaire, nous parcourons le palais de fond en comble depuis les petits appartements du ministre de la Plume jusqu'au salon de réception, où le trône beylical, rouge et or, me produit cette impression de respectueux effroi qu'ont coutume de me produire tous les fauteuils de dentistes. Enfin nous débouchons sur les toits et un cri d'admiration s'échappe de mes lèvres. Ah! elle est loin, la funèbre vision de l'arrivée! Devant nous c'est un décor de blanches terrasses où les dômes des mosquées s'arrondissent en bulles de savon, où les minarets jaillissent en fusées de pierre. A l'horizon, des montagnes, des villages, la mer...

— Vous apercevez d'ici la Goulette, m'explique mon guide. Plus loin, cette chaussée mince comme un fil, conduit à la station de Salambo, puis à celle de Carthage, où les voyageurs ont la satisfaction de s'asseoir sur des chapiteaux antiques, pour attendre le passage du tramway. Je vous conseille fort cette promenade; d'abord, parce que vous pourrez vous rendre compte par vous-même, que la destruction de Carthage a été de «l'ouvrage bien faite»; ensuite parce qu'à côté de Carthage s'élève Sidi-bou-Saïd, un ravissant bouquet de maisons blanches suspendu comme un nid entre le bleu du ciel et celui de la mer.

A ce moment le soleil baisse. Le spectacle devient d'une irréelle beauté. Figure-toi que le ciel semble tout en mousseline de soie changeante. Aux arrière-plans, les bleus électriques luttent avec les violets Solférino, les prunes et les bordeaux avec les vieux-roses; cependant les premiers plans s'enlèvent en vigueur dans les beige, les chamois, les champagne, les mordorés. Excuse-moi. Je parle le jargon des artistes peintres; mais qui ne se sent une âme de peintre devant les éternelles splendeurs de la nature?...



Jeanne, la bouquetière de l'« Américain »



La Table de Baccarat.

... J'ai visité après dîner le théâtre de mes futurs succès et, à vrai dire, j'ai été littéralement ravie de trouver dans le magnifique hall du Palmarium un cadre digne de mon talent. A gauche de la salle de spectacle s'ouvre le cercle des Etrangers où le baccarat réunit autour de son tapis vert, de petites Parisiennes copieusement chapeautées, de gras Tunisiens à tête de veau, avec sur l'oreille des fleurs de jasmin en guise de persil, puis des cheiks algériens très distingués, fort maigres et drapés, impassibles, dans des burnous de pure laine. De l'autre côté du théâtre se trouve la salle de la roulette et aussi le Bar américain. C'est là que, chaque soir, sous les yeux innocents de la *Source* d'Ingres, la jeunesse dorée vient sucer des pailles au son des guitares et des mandolines. Ne crois pas que le fêtard de Tunis ressemble trait pour trait au fêtard de Paris! Le fêtard de Tunis tient à conserver, où qu'il aille, un petit air « colon ». Il met des leggins de cuir jaune pour chevaucher les tabourets des grands bars, parfois même, quand il est très jeune, il joint à ses leggins des éperons d'argent.

Comme tout lieu de plaisir, qui se respecte, le bar américain possède un sous-sol.

— Vous voyez, me dit M. Gustave, c'est assez bas de pla-



La Retraite aux Flambeaux.

fond, mais c'est encore assez haut pour les horizontales du crû. Les amateurs ont toute liberté de taper sur le piano, et ces murs, d'aspect rigide, sont quelquefois témoins de danses échevelées et de folles orgies. Rien ne vaut pour un neurasthénique les belles nuits de l'Américain, rien, si ce n'est peut-être le Veglione de la Mi-Carême où mondaines et demi-mondaines viennent secouer avec une égale ardeur les grelots joyeux de la folie...

« ... A ce propos, ajoute en souriant mon aimable interlocuteur, je vous dirai que les dames de la société tunisienne n'affectent que peu de morgue vis-à-vis des... autres, des « irrégulières ». Elles ne se croient pas obligées, comme les vertus de province, d'arborer un air pincé pour parler de « ces demoiselles » et il m'arrive assez souvent de voir réunis, dans une salle de spectacle, des jeunes gens, leurs parents légitimes et leurs illégitimes compagnes. Ce libéralisme est peut-être une des causes, pour lesquelles les petites femmes se plaisent tant à Tunis. Elles y débarquent un beau jour, par hasard, et puis, elles ne veulent plus entendre parler de repartir. On prétend même que l'administration doit, de temps en temps, les prier de se retirer pour faire place à d'autres. »



Dans les rues chaudes.

... En sortant du Bar, nous sommes montés au Grand Cercle, près du Palmarium, — le plus beau de Tunis avec celui de l'Escrime, et là encore, en dépit du règlement, j'ai tout vu, tout parcouru ; le vestiaire, où de petites niches bien alignées attendent les chiens de Messieurs les Membres, la salle de lecture, de billard, de fleuret... Partout des décorations modern-style, du modern-style très compliqué... Moi qui justement en raffole... Je suis ravie de ma visite !

Tu dois, ma chérie, me trouver bien enthousiaste ? De fait, ma plume abuse peut-être quelquefois des expressions admiratives : délicieux, charmant, exquis, adorable... Que veux-tu ? Je suis par nature, une emballée, et tiens !... tu vas encore rire de moi, tu vas dire que j'ai pris au café-concert la sotte habitude d'introduire dans tout ce que je dis mon petit couplet patriotique... Tant pis ! Je serai franche jusqu'au bout !... Dans cette belle colonie, si bien administrée, si tranquille, si prospère, je me sens fière d'être Française... je l'avoue sans honte... Tout à l'heure, au coin de l'avenue de Carthage, j'ai rencontré la retraite aux flambeaux.

Aux tutu panpan nasillards de la Nouba des tirailleurs, les zouaves joignaient la voix vibrante de leurs clairons et les chasseurs d'Afrique le chant acidulé de leurs trompettes.

Minute inoubliable !... Je m'arrêtai tout émue. Il me semblait que les baguettes agiles des tambours frappaient, non plus sur leurs peaux d'âne, mais sur ma propre poitrine. En même temps j'éprouvais une légère sensation d'étouffement comme si un bonnet à poils poussait peu à peu dans mon cœur.

Traite-moi, si tu veux, de grande folle. J'ai pleuré. C'était si pénible et si doux...

Dans ma prochaine lettre, je te parlerai de la ville arabe. Je t'embrasse mille et une fois.

Flora des Neiges.

Pour copie conforme
H. Avelot.



Beauté musulmane.

Où attendre les Dames ?...

Une dame que vous aimez vous aimera peut-être. Vous seriez fort content, Monsieur, qu'elle vous aimât. Parfois, vous ne doutez guère de ce futur amour, et vous croyez à sa naissance prochaine... Cette très jolie personne, qui a un mari et qui connaît tout le monde à Paris, est très peureuse, mais bien tentée. Elle est encore beaucoup trop hésitante pour aller où vous lui demanderez bientôt de venir : chez vous ; pourtant, elle croit déjà qu'elle peut, à la dérobée, se promener en votre compagnie, ou avoir près de vous, dans quelque lieu public, mais écarté, de ces conversations dangereuses pour elle, pour vous fatigantes, et qui font que vous vous quittez, elle, toujours très rêveuse, vous, toujours un peu furieux.

Votre future amie, Monsieur, ne veut entendre parler ni d'un thé, ni du Louvre, ni de la salle de lecture des grands magasins qui sont en face de ce musée. Elle dit encore : « Et puis, jamais je n'entrerai dans un fiacre avec vous !... » Elle veut un endroit où elle soit sûre des gens qu'on y voit (et qui vous voient), sûre aussi de vous, qui ne vous tenez pas toujours très bien : et elle désire enfin qu'outre un confort décent, on trouve, dans cet endroit idéal, cet élément poétique qui doit exister dans toute aventure d'amour... à son début, s'entend.

Vous voilà donc embarrassé, Monsieur ! Souffrirez-vous que je vous aide ? Voici ce que je vous propose. Choisissez :

* * *

Une crèmerie sur la rive gauche.

Vous en découvrirez aisément une dans les environs du *Bon Marché*. Il y a là un petit dédale de rues peu fréquentées, où les crèmeries foisonnent. Les boutiques, à l'extérieur, sont généralement peintes de couleurs fraîches et engageantes : des roses, des lilas, et, — ne soyez pas surpris, — des blancs crème. Derrière la glace, la devanture est le plus souvent faite de petits gradins ; ces gradins sont en bois recouvert de molesquine blanche dans les crèmeries modestes, mais dans les crèmeries plus huppées, on n'hésite pas à employer le marbre, un marbre gris, couleur de perle, d'un fort joli effet. Sur le plus élevé de ces gradins, presque toujours, la crémière place une petite sculpture peinte. Parfois c'est une vache bien grasse, aux pis bien roses, sur un tertre gazonné, et qui tourne sa bonne tête vers la fermière qui la trait ; parfois encore c'est une poule couveuse, installée sur un panier bas, et qui ressemble à ces bonnets plumeux que les femmes portaient, au début de l'hiver, en guise de chapeaux. Quelquefois aussi, il n'y a point d'œuvre statuaire, mais seulement, dans des pots cachés par du papier d'abat-jour, des aspidistras, fibreux et éternels. Sur les autres gradins, vous verrez des mottes de beurre qui n'ont de la danseuse que la robe de mousseline ; du lait dans des bouteilles dont les cabochons de saphir, de rubis et de topaze ont fait rêver souvent, par leur éclat ruineux de jeunes paysannes aux luxes du plaisir ; et, dans des bocaux cylindriques, montés sur des pieds ronds, des œufs blancs et rouges ; ces derniers, comme chacun le sait, viennent des grands élevages du Nord, où l'on est socialiste.

Renoncez, Monsieur, croyez-moi, à celles de ces crèmeries dont les devantures proposent au passant beaucoup de fromages ! Cependant, vous n'éviterez pas le hollande rebondi, dont tout crémier qui se respecte orne sa boutique, croyant sans doute, déjà, qu'il a fait fortune, et que la boule vermeille est la boule de verre de son futur jardin suburbain.

Entrez, Monsieur, et voyez quelle netteté ! Sur le carrelage géométrique, fait de carrés noirs et blancs, où la nuit, peut-être, les camemberts jouent aux dames, une sciure légère et blonde vous empêche de glisser. Les murs sont blancs comme un cœur pur. Des cadres les décorent par lesquels vous apprendrez que la noblesse campagnarde obtient souvent, aux concours agricoles, de flatteuses récompenses. Au fond de la petite salle, derrière un comptoir fort bien astiqué, où, dans un vilain vase finissent quelques fleurs diaphanes, vous entr'apercevrez l'arrière-boutique. C'est là, à l'abri de tout regard indiscret, que la crémière, entre la poire et le fromage, met de l'eau dans son lait et du beurre dans ses épinards. Elle interrompra l'une de ces occupations pour vous demander — à la troisième personne — ce que

vous désirez. Lorsque vous serez assis à l'une des trois tables, croyez-moi, Monsieur, ne demandez pas de thé ! Le thé est mauvais dans les crèmeries. Si vous supportez le café au lait, enhardissez-vous, et demandez du café au lait. Parfois le chocolat est convenable. Mais vous serez tout à fait sûr d'avoir du bon lait cacheté...

Excusez-moi de vous donner des conseils si terre à terre, à vous qui ne pensez qu'à votre charmante amie !... On vous apportera avec ce lait cacheté, des madeleines sèches, ou des brioches un peu rances, ou des petits macarons très durs. Ne les mangez pas avec distraction : ils vous casseraient les dents. Et puis, en attendant la dame, qui toujours tarde, si vous vous mettez à rêver, ne croyez pas surtout, en sortant brusquement de votre rêve, que vous êtes en Russie ou en Finlande parce que vous lisez tout à coup sur les vitres de la boutique ceci : « CRÈMERIE MODÈLE ». Cela veut dire, pour qui est dans la rue, « CRÈMERIE MODÈLE. »

***

Cette crèmerie, quoique dans un quartier que le prestige du passé embellit, peut fort bien ne pas plaire à votre amie, Monsieur ; ou, si elle lui plaît une fois, peut-être ne voudra-t-elle pas y retourner. Dans ce cas, il faudra que vous trouviez autre chose.

Si vous m'en croyez, donnez-lui rendez-vous dans la bibliothèque des Arts décoratifs, au Pavillon de Marsan, rue de Rivoli. C'est un endroit tout à fait bien approprié à ce genre de rencontres. D'abord, à l'entrée, on ne vous demandera rien qu'une signature, sur un petit papier, et qui peut être mensongère. Vous vous trouverez dans une pièce basse et longue, aux murs bleu turquoise, remplie de tables formant pupitres, au-dessus desquelles pendent, comme des gouttes de lumière, mille lampes électriques. Dire que l'aspect est féerique serait exagéré, mais il est avenant. Cette bibliothèque a tout ce qu'il faut pour plaire à un couple qui ne tient pas à être captivé par les livres qu'il consulte. Vous ne feuilleterez là que de grands albums pleins d'images, groupés dans un ordre charmant. Je vous recommande les dix volumes où on a collé des dessins et des photographies qui représentent des jardins d'Angleterre, d'Italie, de France et d'Espagne ; vous voyagerez sous les branches, parmi les parfums, et devant les plus gentils horizons. Et le temps vous paraîtra court à attendre votre jeune amie. Enfin, si les images ne vous tentent pas, regardez autour de vous. Il y a dans cette bibliothèque un public amusant, divers et gracieux. Négligez de vous occuper des chevelus ouvriers d'art, ou des neutres savants, pour admirer du coin de l'œil telle petite dessinatrice de modes, telle étrange peintresse, vêtues comme des personnages de Touraine, les autres comme des symboles de Carlos Schwabe. Voyez comme elles sont gentilles, lorsqu'elles taillent leur crayon soigneusement, ou lorsque, de façon sage et appliquée, elles prennent quelque calque ou copient quelque ornement...

Vous serez peut-être presque consolé du retard de votre amie lorsque celle-ci viendra vous rejoindre, dans le petit coin où vous lui avez gardé une chaise. Ouvrez devant elle un in-folio séducteur. Celui des vignettes du XVIIIe, par exemple, ou celui où les plus tendres dieux de l'Olympe font leur geste professionnel. Elle sera assise tout près de vous, genou contre genou, vos épaules se touchant presque. Vous lui montrerez l'Italie, des paysages sentimentaux, des sujets idylliques. Vous lui direz à mi-voix tout ce qu'il faut dire pour pouvoir, un jour, ne plus rien dire ensemble ; et, enfin, vous quitterez avec elle cette bibliothèque hospitalière et tranquille, pour rentrer, à ses côtés, par les Tuileries obscures, presque vides, où, sous quelque allée complaisante, vous pourrez peut-être lui ravir, malgré sa molle défense, quelques rapides mais délicieux baisers.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.





Les deux Ecoles

Voici l'époque où Alexandre et Félix se rappellent à mon souvenir et grâce à d'habiles manèges s'efforcent de me remettre en mémoire les bons et loyaux services dont ils m'ont gratifié l'année durant. Ce n'est pas que cela m'enchante, mais le moyen de résister à leurs caresses ? Comment demeurer insensible aux bienveillants propos d'Alexandre, au maintien superbe de Félix ; aux vœux sincères, à l'empressement, au charme du premier, à la réserve, à la distinction, à la naturelle fierté du second ? Car s'ils usent pour séduire de procédés contraires, l'un et l'autre n'en poursuivent pas moins un but identique, et tous deux, au reste, y parviennent avec la même incomparable aisance.

Aussi bien l'instant est-il venu de révéler quelles sortes d'hommes sont Alexandre et Félix et à quoi tend leur ambition commune. Or, j'en aurai, je pense, dit assez en révélant qu'Alexandre et Félix remplissent l'un et l'autre les fonctions de maîtres d'hôtels et que l'un et l'autre également, du 1er au 15 janvier, n'ont en tête qu'un unique et même objet, à savoir leurs étrennes. Rien jusqu'ici que d'assez banal ; mais le curieux est d'observer la manière que chacun adopte afin d'obtenir ce qu'il souhaite. Point de méthodes plus dissemblables et d'ailleurs, sauf en ce qui touche à leur profession même, point d'hommes plus essentiellement différents qu'Alexandre et Félix. Humeur, langage, façons d'être, tout les sépare et dans la vaste famille des maîtres d'hôtels, ces mêmes Alexandre et Félix seraient à eux seuls dignes de personnifier les deux grandes castes, les deux partis rivaux, les « deux écoles ».

Vous connaissez Alexandre ? Qui ne connaît Alexandre ? Et qui n'a-t-il servi, ce respectable et cordial vieillard, lequel, depuis les époques les plus reculées, exerce son ministère chez un des traiteurs notoires de la rive gauche, maison grave, irréprochable et voisine de la demeure de nos pères conscrits. De même que l'établissement dont il est gouverneur, Alexandre n'est plus jeune. Il se marque, il épaissit, il commence à branler du chef. N'importe ; il a toujours bon air, avec son nez bourbonien, ses majestueux favoris et ce qui lui reste de chevelure. Oh ! quelques fils blancs seulement, mais dont il sait encore, grâce à d'ingénieux stratagèmes, tirer le parti le plus étonnant. Brave Alexandre ! Vous arrivez et tout aussitôt sa figure s'épanouit, s'illumine :

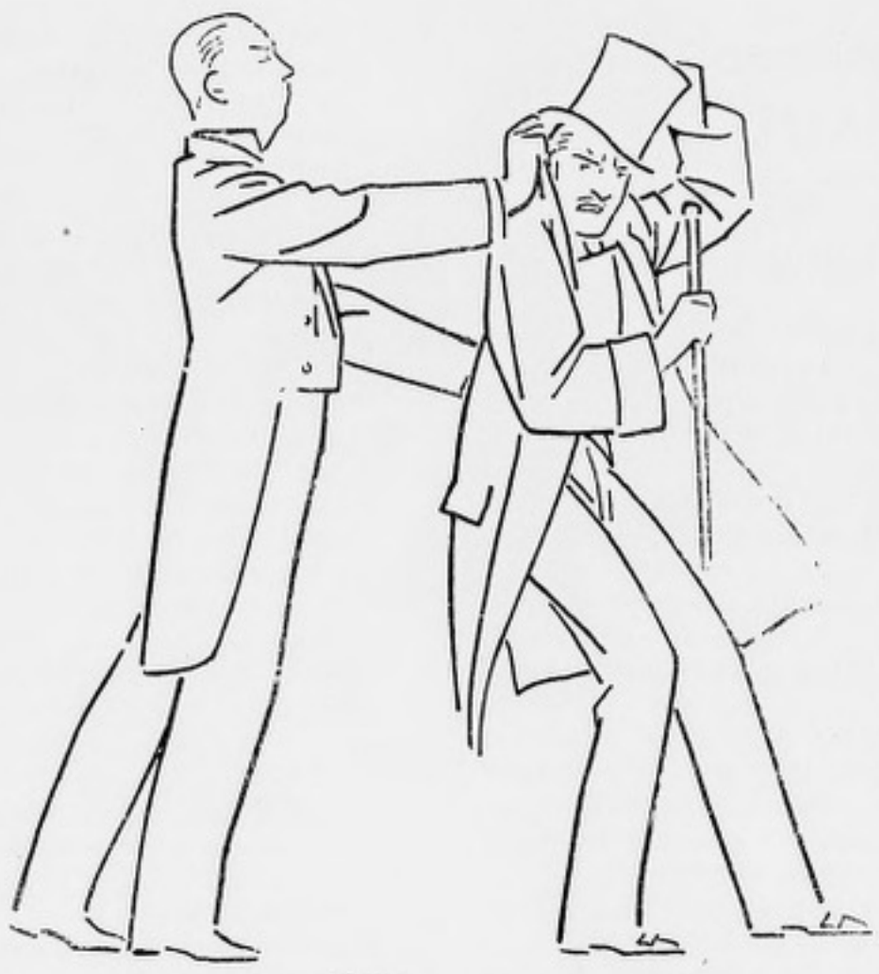
— Il y avait si longtemps qu'on n'avait vu Monsieur le comte ! (Alexandre distribue des titres à tous ses clients.) Monsieur le comte a fait bonne chasse ?... Monsieur le comte a bonne mine, une mine superbe, une mine radieuse !

Puis soudain prenant le ton sérieux et réfléchi :

— Que Monsieur le comte va-t-il prendre à son repas?... J'ai précisément réservé à son intention deux de mes petites truites. (A quelque heure et quelque jour que vous vous présentiez, Alexandre vous a réservé quelque chose). Sans doute, en attendant, Monsieur le comte voudra-t-il des œufs?... Œufs brouillés, œufs sur le plat?... Non... Alors œufs au vin.

Et fronçant le sourcil, dominateur, impérieux : « Une assiette pour Monsieur le comte! une assiette bouillante! » (Avec lui les assiettes ne sont jamais simplement chaudes ou froides, mais toujours bouillantes ou glaciales).

C'est que nonobstant sa bonhommie charmante Alexandre est naturellement enclin à la pompe, je dirais même à l'emphase. Il s'exprime en une langue châtiée, cérémonieuse et ses allures valent son langage. Il est bienveillant, mais il est digne, très digne et très justement fier du poste qu'il occupe. Saluons en ce domestique fidèle le valet de la tradition, le valet à la française, celui dont on pourrait dire qu'il sert pour l'honneur et convenons que nous aurions mauvaise grâce à lésiner en face d'un pareil homme.



Félix exerce sa vigueur dans un cabaret de nuit célèbre...

Mais comment davantage rester sourd à la voix de Félix? Comment surtout braver sa froide correction, son maintien dédaigneux, sa noble indifférence? Car, à l'inverse d'Alexandre, Félix témoigne de son autorité par des allures imperturbables, un flegme à toute épreuve. Félix ne cause pas, il se montre, et ses traits jeunes et réguliers, ses larges épaules, son habit irréprochable inaugurent le règne du maître d'hôtel nouveau genre, du maître d'hôtel à l'américaine, je dirai mieux : du maître d'hôtel sportif. Offrez-vous seulement le plaisir de casser une bouteille sur le nez d'un de vos voisins et, grâce au bras de Félix, je ne vous donne pas cinq minutes pour vous retrouver soudain et comme par enchantement prenant le frais sur la voie publique.

Il est bon d'ajouter que Félix exerce de la sorte sa vigueur dans un restaurant dit restaurant de nuit, cabaret d'ailleurs célèbre, maison fameuse où grands-ducs et princes héritiers se complaisent à venir boire à leurs santés réciproques. Félix a vu là bien des choses et, s'il parlait (mais Félix ne parle pas), il nous en dirait long sur les débuts déjà lointains du Petit Sucrier, sur les exploits de Mlle E. d'A**, la rapide fortune de la belle O**, les frasques de la comtesse L. de P**. Longs soupirs, refrains joyeux, prouesses bacchiques, Félix ne perd point de vue tant de glorieux souvenirs et c'est pourquoi les jeunes fêtards d'aujourd'hui ont beau consciencieusement briser la vaisselle et s'administrer des champoings au champagne, notre Félix reste immuable. Vraiment il en a vu bien d'autres! Félix dédaigne, il méprise, il ignore. Telle est son attitude favorite, tel est également le maintien qu'il adopte afin de percevoir ses impôts, de réclamer son dû et des deux écoles j'avoue que celle de Félix m'a toujours semblé de beaucoup la plus redoutable!...

Roger Boutet de Monvel.



Alexandre est cérémonieux, traditionnel et toujours souriant...



Félix est froid, dédaigneux d'une impassibilité américaine

Mais l'un et l'autre empochent leurs étrennes avec une égale satisfaction.

CHOSES & AUTRES

Ouf! c'est fini, on respire ! La quinzaine des étrennes est passée !...

Le 1er janvier n'est ennuyeux ni à cause des visites officielles (on en fait de moins en moins ; c'est une coutume qui s'en va), ni à cause de l'argent qu'il coûte (il est prévu d'avance et compris dans le budget). Non, si le 1er janvier est ennuyeux, c'est à cause des efforts d'imagination qu'il impose.

Il faut se creuser la tête pour trouver des cadeaux neufs inédits et des étrennes délicates qui flattent les goûts et les défauts intimes de chacun. Quel tourment !... On ne sait quoi donner, et pourtant ceux auxquels vous destinez un présent désirent mille choses. Mais lesquelles? Voilà ce qu'on ne sait pas, ce qu'on ne saura que longtemps après, par une allusion désagréable le plus souvent...

Il est indispensable, par exemple, d'offrir un cadeau à Mme Z... qui en reçoit des quantités. Il y a bien l'éternelle ressource des fleurs et des bonbons, mais elle a déclaré devant nous que les bonbons lui faisaient mal aux dents et les fleurs mal à la tête. Il y a chez elle des coussins sur tous les sièges, des vases, des coupes et des bonbonnières sur tous les meubles. Alors quoi, mon Dieu, quoi?. . Il faudrait chercher, flâner, et on n'a pas le temps... De mauvaise humeur, on entre dans un magasin à la mode ; hésitant, grognon, on achète n'importe quelle banalité d'un air dégoûté, sachant qu'elle sera reçue exactement du même air et que Mme Y..., en ouvrant le paquet et en découvrant le coupe-papier ou le porte-bouquet, dira sûrement avec une grimace :

— Allons, bon!... c'est le huitième ; à qui donc vais-je pouvoir le coller?

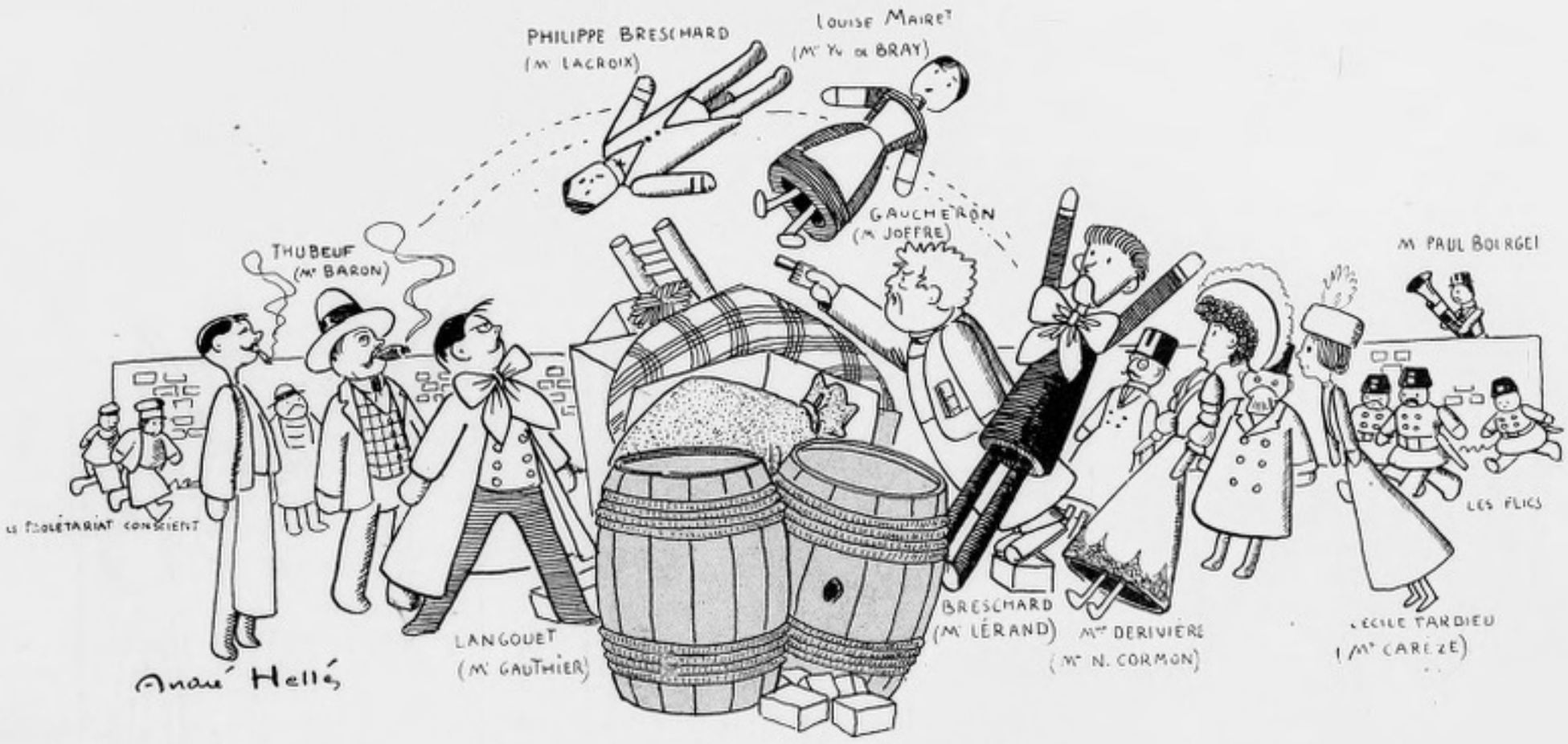
Sur la nappe de damas blanc qu'enrichit un voile de Venise, deux ampoules de cristal retiennent une ou deux fleurs rares, pas davantage : roses ou lis, chrysanthèmes ou œillets d'Espagne.

Autour de la corbeille de fruits placée au centre, s'égrène un chapelet de plysalis détachés de leurs branches et qui jettent, avec leur note d'or rouge, plein de gaieté sur la table.

Ainsi parée, comme l'héroïne d'une fête, les lumières concentrées sur elle, les mets soignés et recherchés escortant sa beauté, c'est la véritable résurrection de la Table, cette bonne Table française qu'on nous enviait de tous les points du monde. Elle seule savait communiquer tant d'esprit et de gaieté. Un vent de snobisme exotique soufflant, nous avions pu redouter de voir mourir le goût des heures charmantes passées à table, mais nous nous étions trompés : jamais on ne s'est plus soucié de bien manger, jamais on n'a paré plus originalement la salle à manger.

Jolie aussi l'idée de placer, au lieu des fruits au centre de la table, une grande soupière d'argent, ancienne, coiffée de son couvercle qui laisse échapper tout autour d'énormes œillets roses ou de larges fleurs de « soucis » dont la couleur triomphante claironne joyeusement sur le damas mauve d'une nappe vierge de toute dentelle. Vienne le Carnaval, et nous parlerons d'une autre décoration de table où les « loups » de velours noir mettront leur note burlesque et inattendue parmi les fleurs et les paillettes.

LES PREMIÈRES



LA BARRICADE, au Vaudeville

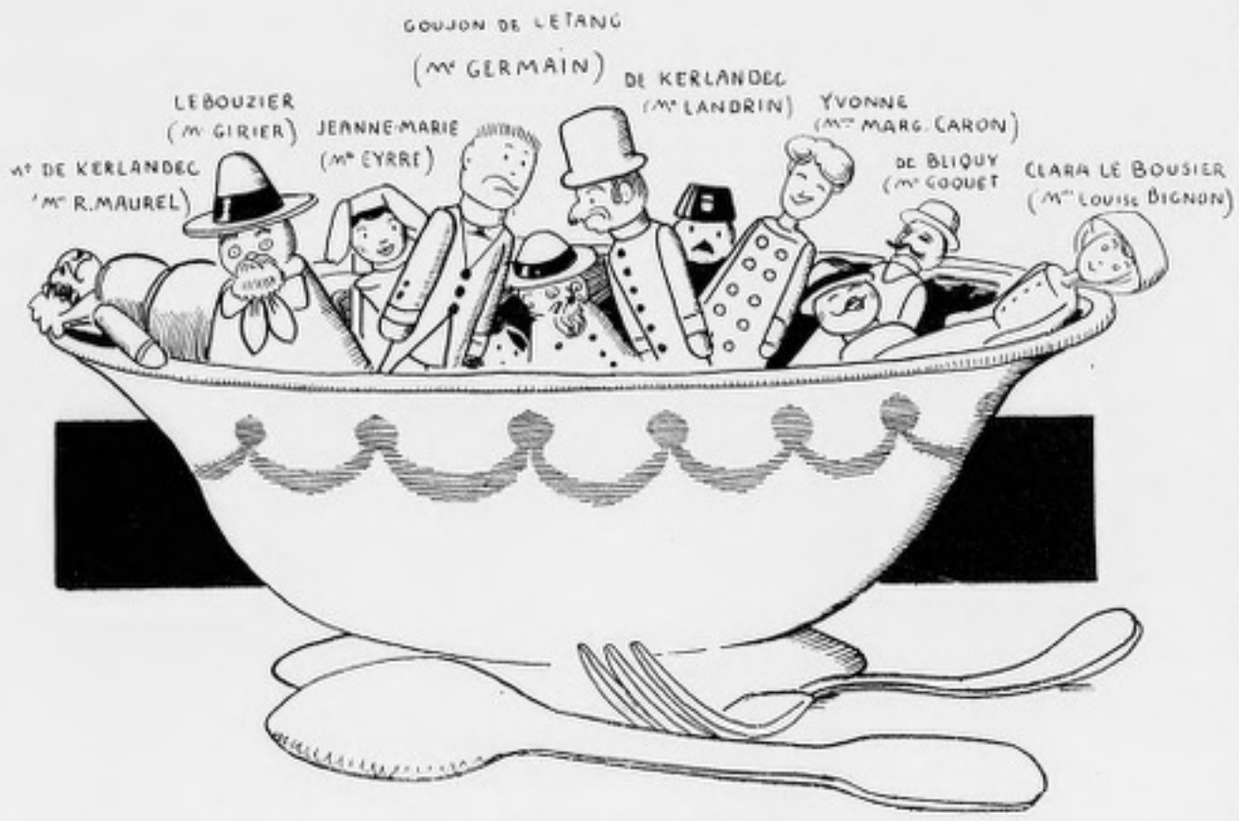
On a fait grief à M. Paul Bourget d'avoir voulu mêler un conflit passionnel au conflit social qu'il nous présentait.

Mais est-il bien vrai que celui-ci s'en trouve amoindri et que la discussion de M. Bourget en soit moins rigoureuse?

Il faut bien croire en effet que la tyrannie syndicaliste ne s'exerce pas, à l'heure actuelle, dans les seuls ateliers dont le contremaître est amoureux de la maîtresse du patron : sinon nous devrions donc supposer tous les contremaîtres amoureux, et qu'il n'y a pas un patron qui ne soit l'amant de l'une de ses ouvrières...

Supprimez l'amour du tapissier Breschard pour Louise Mairet, et la fureur jalouse que cet amour détermine chez le contremaître Langouet ; est-ce que Langouet, avec les idées que nous lui connaissons, qui sont antérieures à la venue de Louise dans l'atelier Breschard, et qui n'ont rien à voir avec elle, — est-ce que le syndicaliste Langouet pourra, voudra même, empêcher une grève générale décrétée par le syndicat?

Un patron est-il le maître chez lui, maître d'administrer comme il l'entend une maison que son énergie, son intelligence et ses capitaux ont créée, — ou bien doit-il en passer par les



NOBLESSE OBLIGE... AUX NOUVEAUTÉS
Premier acte : *Prenez un royaliste, un socialiste, deux ou trois femmes exquises; mettez en salade...*

exigences d'un syndicat, où ses intérêts ne sont pas représentés et tolérer que la gestion de ces intérêts soit abandonnée aux mains d'un gréviculteur comme Thubeuf?

Voilà le problème, auquel la rivalité sentimentale de Langouet et de Breschard n'ajoute rien, ne change rien; en sorte que, quand on reproche à M. Bourget d'avoir, dans sa pièce, prétendu tirer des conclusions générales d'un cas particulier, il apparaît bien plus tôt que l'auteur, trop timide, a atténué la portée générale de son drame, en particularisant inutilement, et à l'excès, la situation respective des personnages qu'il y a mêlés.

Je crois notamment qu'il est inexact que la « barricade » existe en amour, et qu'une Louise Mairet aille nécessairement à un Langouet, parce qu'il est, l' « homme de sa classe » : n'est-ce pas le propre de l'assimilation féminine, dont nous sommes appelés à constater chaque jour les merveilleux effets, que les femmes excellent comme personne au contraire, à gravir les échelons sociaux, en sautant, au besoin, plusieurs échelons?

Et c'est également pour « arranger les choses » et précipiter son dénouement que M. Bourget se croit obligé de nous montrer Langouet, s'il ne travaille pas, guetté par l'alcoolisme, — pauvre Louise! — alors qu'il est de notoriété que tout cela a beaucoup changé depuis Coupeau, qui, d'ailleurs, n'était pas syndicaliste, et que les grévistes actuels ne se grisent que de programmes, et sont même affiliés, pour la plupart, à des Sociétés de tempérance...

Timidité, ai-je dit, et aussi préjugé professionnel de M. Bourget romancier, qui, en dépit qu'il en ait, demeure persuadé que l'on ne saurait intéresser le public, s'il n'y a pas « une histoire d'amour» ?...

Aussi bien, ce n'est pas avec une pièce de théâtre que l'on résout la question sociale, et l'auteur dramatique est donc toujours et parfaitement libre de concevoir et de construire sa pièce comme il l'entend.

Et ne sera-ce pas déjà très beau si l'effort de M. Bourget aboutit à ce que l'on parle du syndicalisme à table, — « en parler à table » est la consécration et le triomphe de ces pièces *qui font penser*, — voire entre un *puzzle* et une partie de bridge...

AUX NOUVEAUTÉS : *Noblesse oblige*!

— « Quelle comédie que la vie, et quelle sottise d'en faire un drame! »

C'est encore M. Paul Bourget qui a écrit cela dans *Mensonges :* mais tandis que, lui, dressait sa *Barricade*, ce sont MM. Veber et Hennequin qui pensèrent, en effet, que la politique valait tout au plus que l'on en fît, non pas un drame, mais un vaudeville...

La politique a failli se venger, d'ailleurs, et n'a pas laissé que de donner du fil à retordre à ces vaudevillistes irrespectueux.

Mais ils y ont mis tant d'application ingénieuse, tant d'esprit et de bonne humeur, qu'il nous a bien fallu en passer, à la fin, par où ils voulaient, et nous égayer aux péripéties laborieusement folles, mais follement plaisantes, qui mettaient aux prises Goujon de l'Etang, camelot du roi, et le socialiste Lebouzier, directeur de la *Gueule*...

Et songez que nous n'avons pas vu M. Germain en caleçon, que, ni Mlle Bignon, dont c'était cependant la rentrée, ni Mme Marguerite Caron, ne se sont déshabillées, — qu'il n'y a pas d'acte chez la cocotte...

Tant d'audaces heureuses ne méritent-elles pas la récompense d'un durable succès? *Noblesse oblige*!...

J'ai eu cependant quelque mélancolie à constater qu'au second acte, il est question d'une société musicale que les dilettanti de la sous-préfecture, où Labouzier et Goujon se rencontrent, ont dénommée la *Jeunesse pensive*, — et personne, dans le public, n'a eu l'air de se douter que c'était là le nom



Dernier acte : *...Et servez le dénouement dans une malle!*

d'un poétique recueil, préfacé jadis par Sully Prudhomme, et couronné en son temps par l'Académie française: — la *Jeunesse pensive*, le volume de vers de M. Auguste Dorchain...

Pauvre France!

FRANC-NOHAIN.

Hommes et Choses de Bourse

Depuis le premier janvier, un mot d'ordre semble régenter tout le marché, car tous les boursiers lui obéissent. Il n'est pourtant pas magique et ne possède aucune qualité spéciale. Il ne dit qu'une chose : *statu quo*, et ne cache pas le moindre sous-entendu.

— Ne faisons rien, ne changeons rien aux cours; voilà en effet la préoccupation constante des habitués du marché.

— Il faut connaître d'abord le fin fond de la pensée de M. Taft relativement aux trusts; on la connaît maintenant : elle n'est pas aussi mauvaise que quelques-uns essayent de le faire croire; elle n'est pas non plus trop à l'avantage des accapareurs américains, mais elle semble chercher à sauvegarder, autant que possible, l'intérêt du public, et, à ce point de vue, elle peut même paraître favorable.

— Ensuite, ajoutent-ils, la question monétaire présente encore une certaine tension. Cependant la Banque d'Angle-

terre a réduit le taux de son escompte, ce qui prouve que la situation s'est améliorée.

— Possible, disent les grincheux, mais voyez l'Amérique. L'argent au jour le jour ne vient-il pas de monter à 10 0/0?

— Oui, seulement il ne s'y est pas maintenu.

— Enfin, comme dernier argument, nous avons les élections anglaises. Qui l'emportera? Les libéraux alliés aux socialistes ou les révolutionnaires? Tant qu'on ne sera pas fixé, pas de transactions nombreuses, pas de larges mouvements de cours. Consolidés anglais et mines d'or sont condamnés à végéter.

La tendance, suivant le mot d'ordre, est donc remarquable. Les Rentes Françaises, les Fonds d'Etat étrangers se tiennent à un étiage assez élevé; les Banques qui viennent de détacher des coupons, les ont presque regagnés déjà; le Rio reste l'œil fixé sur le stock du cuivre en ne variant pas trop; Suez attend qu'on lui signe un brevet de prolongation; les Valeurs d'Electricité paraissent un peu essoufflées : on en a tant demandé depuis quelques mois. Les tractions voudraient bien être fixées sur le nouveau concessionnaire. En attendant le métro passe sous la Seine et le Nord-Sud est passé à tabac, paraît-il...

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — La première de *Chantecler* aura lieu le mardi 31 janvier.

—

Depuis quelques années, le Moulin-Rouge donnait une grande revue à spectacle au mois de juin : M. Ruez, le nouveau directeur du Moulin, veut changer cette tradition et c'est en pleine saison théâtrale, vers le 20 janvier, qu'aura lieu la première d'*Amoureuse Revue*, 32 tableaux, de MM. Henry Moreau et Paul Briollet. On parle de 800 costumes et de 250 artistes! Ce sera vraiment la « Grande Revue du Moulin », une revue dépassant en luxe et en mise en scène tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

—

MM. Messager et Broussan ont l'intention de remettre au répertoire *Sylvia*, de Léo Delibes.

C'est là une excellente idée.

—

Le succès du spectacle actuel du théâtre du Grand-Guignol dépasse les succès les plus retentissants enregistrés jusqu'à ce jour; mais jamais encore on n'avait représenté drames plus terrifiants que l'*Horrible Expérience* et le *Hangar de la rue Vicq-d'Azir*, dont les angoissantes péripéties font passer un long frisson d'épouvante dans la salle. Ces drames poignants sont heureusement encadrés de comédies telles que l'*Ami des Deux*, la *Halte*, *Madame Aurélie*, dont la drôlerie, la verve et l'esprit dissipent l'impression de cauchemar causée par les pièces tragiques.

—

M. Prudhon a l'intention de donner, en mars prochain, sa représentation de retraite.

—

La Boîte à Fursy vient de célébrer la centième de la revue de MM. Hugues Delorme et Jean Deyrmon, qui, à ce propos, adressèrent leurs sincères félicitations aux créateurs des *Chantiers de la Vertu* : Yvonne Maëlec, Marguerite Magdy, Jane Aylac, Marguerite Dupeyron, Emile Wolff, Achille Defrenne et enfin Mévisto aîné, l'inoubliable Tartarin du Pôle.

—

Le ruban rouge.

M. Pierre Wolff serait, dit-on, nommé officier de la Légion d'honneur le prochain 14 juillet.

—

Il est question de l'engagement de Mlle Arlette Dorgère au Théâtre de l'Athénée.

Le succès de l'*Empereur s'amuse*, s'affirme de jour en jour à Parisiana. L'amusante opérette de Joullot et Meynet déride même les plus moroses, jamais page d'histoire ne fut traitée avec plus de verve... Personne n'égalera Fernand Frey dans la vivante silhouette qu'il fit de l'empereur. Des salles combles applaudiront aujourd'hui, en matinée et en soirée, Frey, Joanyd, Mary-Hett, Jane Oryan, etc., dans cette délicieuse fantaisie.

—

FOLIES-DRAMATIQUES. — Aoh! Yes .. la voilà bien la pièce amusante, avec des caricatures finement et spirituellement tracées. Un *Homme de glace* dégèle les rires! Avez-vous vu le chat noir de Jeanne Bloch et le nez de Draquin? Non? — Vous n'avez rien vu! Allez les voir!

—

C'était prévu, l'annonce des dernières représentations de Mayol, qui seront en même temps les dernières d'*Afgar*, l'amusante opérette-bouffe de MM. Michel Carré, Barde et Cuvillier, n'a fait qu'accentuer encore l'affluence du public à la Scala. On fera bien de louer ses places pour ces quelques représentations pendant lesquelles le grand chanteur populaire donnera encore son nouveau répertoire qui lui vaut de véritables ovations.

Ajoutons que Fursy ménage à son public de nouvelles surprises avec la revue qui passera aussitôt après.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

A l'Opéra : *La Fête chez Thérèse*. *La Forêt*.
A la Comédie-Française : *Le Songe d'un soir d'amour*.
A l'Odéon : *Ankar*.
Aux Bouffes-Parisiens : *Gaby*.
Au Palais-Royal : *L'Eprouvette*.

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Zig-Zag. — A la ville comme au théâtre, l'exquise *Laura*, de Pons, Mlle Jane Morlet, emploie la Brise Exotique (eau ou crème) de la Parfumerie Exotique qui conserve à son joli teint son incomparable fraîcheur.

—

Une seule teinture pour cheveux est sans danger : le « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

A la veille de brûler il fut... arrosé.

Très gêné, le comte de Kly...uz (soyons discrets) était sur des charbons ardents, il brûlait tous... ses vaisseaux, cependant il avait de bonnes valeurs qu'il ne pouvait vendre et sur lesquelles il ne pouvait emprunter, car elles étaient frappées de clauses restrictives; quel supplice!

Le comte cependant (tout Paris le sut du reste), devait régler une dette d'honneur ; mais il sortit heureusement de cette alternative, grâce à un ami qui lui indiqua l'Official-Banque.

Ainsi il fut sauvé d'un mauvais pas, peut-être même du suicide.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour redonner aux cheveux, sans les mouiller, leur primitive nuance, il faut employer la *Poudre Capillus* qui existe en toutes nuances. En faisant la première commande à la *Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre*, avoir soin de mettre dans la lettre un échantillon. Pour les commandes suivantes, un peu de poudre dans du papier de soie renfermé dans la lettre suffit pour recevoir la nuance désirée. Prix : 5 francs la boîte, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50.

—

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (près la Trinité, discrétion), prêts et avances d'argent (tél. 136-73).

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr.. 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME Consult. de 9 h 7 h. Reçois pensionnaires. (Renseigne discrètement.) Mme MAZE, 142, Bd Magenta (Gare Nord et Est), Tél.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

MASSEUSE Manucure diplômée 7, r. de Parme (4e étage à dr.)

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1909.

PHOTOS Indiq. préf. English correspond. Cartes post. refus. Mme J. L. LAGLAN, Fermo posta, MILAN.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

PHOTOS FARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 cr. album 2 fr., 12 cr. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

TRÈS CURIEUX
PARIS-VIVEUR ALMANACH pour 1910
Magnifique Album riche 27×17: Contes grivois, poésies badines, nombreux dessins, plaisirs parisiens, jolis hors-texte, musique. *Primes gratuites.*
FRANCO : 75 centimes. — ÉTRANGER : 1 franc.
J. FORT, 73, Faubourg Poissonnière, PARIS.

Les 36 Joies de la Parisienne



100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Prejelan, Ed Touraine, etc...
PRIX 95c
EN VENTE PARTOUT

LA HERNIE
La contention ferme de toutes les Hernies, sans la moindre gêne et sans souffrance, est absolument garantie par le bandage en *Cuir* le Déma, qui ne contient ni *ressorts* ni *élastiques*. Catalogue franco sous pli cacheté, **Christodule**, 15, rue du Temple, 15, *Paris*.

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à **A. Mazoyer**, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Renseig. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : **BRÉVIAIRE de l'AMOUR** dans le **MARIAGE**, véritable encyclopédie de l'**AMOUR CONJUGAL**, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1909
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière, Paris (IXe)

LIVRE Alb. 150. Photos 4f. Ech. catal. 0 fr. 30. | **PHOTOS** Echant. catalog. 2 fr. Env. à 5, 10 et 20 fr. | **APPAREILS** intime pour Dames et Messieurs, donnant. catal. 1 fr. CAT. GÉNÉR. GRAT. PHÉNIX, 9, Faubourg Montmartre, Paris.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — WINTER-PALACE-St CHARLES, 1er ordre, chauffage central partout.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — HOTEL DE LA PLAGE, 1er ordre. Grand confort. Idéalement situé au bord de la mer.

CERNOBBIO (Lac de Côme) — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferrière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel. Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

A. HERZOG, Objets d'art. Ameublements 41, rue de Châteaudun, Paris

Le gérant : C. CLEMENT.

G. de Malherbe, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

CŒUR A LOUER....

Dessin de E. Martin



— Mon vieux, méfie-toi, car lorsqu'une femme comme celle-là se donne, c'est qu'elle espère se vendre rudement cher !

Samedi 22 Janvier 1910

DEPOT LÉGAL
No.....
1910

48e année, No 4



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE — LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE. 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce Numéro :
GIGLE CARICATURISTE
par Claude Berton.

PETIT AIR DE FLUTES

Dans ce Numéro :
TUNIS L'HIVER
par Henri Avelot



LE DIRECTEUR. — Parfait, parfait, Mademoiselle : Je vois que vous chanterez à ravir !...

PARFUM
CAMIA



V. RIGAUD
1, Faubourg St-Honoré
PARIS



LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

NE VOYAGEZ PAS
SANS LES
GUIDES CONTY
EN VENTE PARTOUT

MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Epoques
et en Evitent les Douleurs.
Le fl. 4'50 fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.





Les 36 Joies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Prejelan, Ed Touraine etc



PRIX 95c
EN VENTE PARTOUT

PARFUMERIE TRIOMPHALE
Marque déposée
Paul GRIMAULT
Coiffeur - Parfumeur - Posticheur
Breveté S. G. D. G.
4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)
English spoken — Téléphone 645-54 — Man spricht deutsch
La Rubyzine Grim's
donne aux ongles un brillant inaltérable et la couleur du rubis
La Rubyzine Grim's n'est pas un vernis
Prix de la Boîte : 2 fr. 50

SIROP à l'ACIDE PRÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA*, etc.

TRÉSOR de MUGUET PARFUM GODET



Cœur de Jeannette — Nouveau Parfum HOUBIGANT 19, faub. Saint-Honoré.

COLLYRE DE LA DUBARRY
pour l'HYGIÈNE et la BEAUTÉ des YEUX
enlève les taches et les rougeurs de l'œil
lui donne de l'éclat et un charme séducteur
3'25 franco 17, rue RENNEQUIN, PARIS et partout

OBJETS D'ART
BRONZES — MARBRES
TABLEAUX

A. HERZOG
41, rue de Châteaudun, Paris
ANNEXE : 40, MÊME RUE

SIÈGES DE SALONS
AMEUBLEMENTS
OCCASIONS

ON DIT... ON DIT...



Un rôle en commandite.

Le rôle de soprano dramatique de l'Opéra qu'on reprend cette semaine a trois titulaires qui le chantent à tour de rôle... Il n'est pourtant ni très long ni très dur et quand elle le créa, Mme Caron ne s'y fit pas doubler. Il y a d'autres raisons à cette abondance d'interprètes... La première de ces dames ne devait même pas être rengagée, ce qu'apprenant, son ami, qui est un des gros actionnaires de la maison, alla trouver les directeurs et leur annonça que si sa bien-aimée n'était pas distribuée dans la pièce en question, il retirait ses fonds... et la première titulaire eut le rôle...

Le voyant donné, la seconde des chanteuses à qui on l'avait promis alla se plaindre à son ami, également actionnaire, qui annonça que si Mlle X... n'obtenait pas satisfaction, il retirait ses fonds... On trouva un arrangement qui consista à donner le rôle en second à la jeune femme et on pensait l'affaire ingénieusement terminée quand une troisième interprète, à laquelle le rôle avait été également promis, alla trouver son ami qui, etc., etc ..

Aucun des fonds n'a été retiré, les directeurs diplomates sont enchantés. Espérons que le public le sera également.

Le fandango.

La carrière de *Chiquito* est finie à l'Opéra-Comique. Quand reprendra-t-elle, nul ne le sait ! Les chefs-d'œuvre sont si vite oubliés...

Les quatre danseurs basques qui dansaient si allègrement leur fandango vont s'en retourner au pays; ils reprendront chacun leur travail : trois redeviendront pêcheurs et l'un sera menuisier. Les dimanches, sur la place où il y a du vrai soleil et du vrai ciel bleu, ils danseront encore le fandango qui leur valut sur les planches une heure de célébrité à Paris. Face aux belles filles basques, pas un, sans doute, ne regrettera les Parisiennes, Ramos, le beau brun, puissant et souple, à la ceinture bleue et aux pieds agiles, ne manqua pourtant pas d'élèves. Beaucoup de belles dames s'étaient enthousiasmées... de sa danse. Mme C.t.ll. M.nd.s, notamment, prit des leçons suivies. Hélas ! ce fut un essai manqué !

— Que voulez-vous ? disait, avec son accent chantant, Ramos ; je le lui ai dit qu'elle ne ferait pas de progrès ; elle ne veut pas suer !... »

Disgrâce dorée.

Élégant, spirituel, artiste délicat, sportsman émérite, c'est un Parisien accompli. Il est, d'ailleurs, Égyptien et même cousin du Khédive; mais une brouille, survenue à propos de son mariage avec Mlle S.ar.z priva A..-F.z.l des avantages de ce royal cousinage. C'est en chemin de fer, au cours d'un voyage de Khartoum au Caire, que le Khédive apprit cette union qu'il n'avait pas autorisée. Il s'indigna, cria, tempêta, accabla son cousin de toutes les malédictions que peut exprimer sa langue arabe (et Allah sait s'il y en a !), puis, faisant stopper le train, il débarqua le pauvre A..-F.z.l en plein désert. La chance voulut qu'une troupe d'âniers vint à passer ; notre prince naufragé s'y raccroche, obtient à prix d'or le droit de se jucher sur un des ânes, entre deux paniers de dattes, et fait ainsi sa rentrée au Caire.

Depuis ce temps, A..-F.z.l est privé de ses titres et de ses revenus, mais il a d'excellents parents qui savent le dédommager délicatement de sa disgrâce. Ne racontait-il pas l'autre jour (et si nous ne le tenions de sa bouche vous ne le croiriez pas !) qu'un de ses oncles, dont l'opulence est digne des *Mille et Une Nuits*, l'invite chaque année à chasser l'éléphant et s'arrange, gentiment, pour lui faire gagner cent mille francs à l'écarté pendant son séjour sous sa tente?... Un autre de ses cousins, qui dans une discussion lui avait donné un coup de poing, lui fit cadeau, le lendemain, en manière d'excuse d'une automobile.



Mauriciana.

On s'amuse depuis quelques temps, dans les heureux salons que le jeune Maurice honore de sa visite, à un petit jeu qui ne manque pas de piquant. A peine cet exquis enfant est-il là depuis un quart d'heure que la maîtresse de maison lui demande s'il faut faire avancer *sa* voiture.

Voici l'origine de cet aimable bateau. Le jeune génie était, il y a quelque temps, chez la duchesse de R... ; il avait daigné y répandre quelques pensées profondes lorsqu'il s'aperçut que l'heure était venue de changer de sport et d'aller au Palais de Glace. Il tourna simplement la tête vers sa noble hôtesse : « Veuillez donc, chère Madame, lui dit-il, prévenir *mon* chauffeur. »

Et telle fut la stupéfaction de cette femme excellente qu'elle n'eut pas même l'idée de sourire et qu'elle s'en alla elle-même dans l'antichambre, où attendaient les laquais, chercher le chauffeur en question.

Mais on n'est plus à s'étonner de rien quand il s'agit du nourrisson des aigles. N'est-ce pas lui qui disait dolemment l'autre jour à une jolie jeune femme : « Ah ! Madame ! c'est bien lourd à porter, le génie ! » Et celle-ci qui a de l'esprit ne se laissa pas prendre comme la duchesse. Elle répondit du tac au tac :

— C'est une chose, Monsieur, que je ne sais pas plus que vous.

Economies.

Dans un petit théâtre, c'est l'entr'acte. Belle, souriante sous son grand chapeau à aigrettes, couverte de bijoux et habillée comme un ange, Madeleine Carlier se penche hors de sa loge ; d'un strapontin voisin, un ami lui demande le programme.

Et Madeleine lui tend délicatement les deux colonnes mal découpées d'un quotidien que relie une épingle traîtresse... Comme l'ami, amusé, contemple d'un œil interrogateur les chiffons de papier, la jolie comédienne explique très sérieusement : « J'ai encore acheté 14.000 francs de fourrures cet après-midi, mon cher, alors, que voulez-vous, il faut bien faire des économies ! »

Le vieux page.

Dans une revue d'un juvénile archaïque et dont le titre délicieux, *Shéhérazada*, évoque tous les parfums, toutes les musiques, toutes les joies, M. Francis de Croisset s'est consacré un petit poème bien mélancolique : il gémit sur la fuite de sa belle jeunesse, et se martyrise à plaisir, se traitant de « vieil adolescent qu'un coin de ride offense », de « Chérubin qui n'a pas évolué », de « page fatigué qui se meurt de vieillir.. » J'évite, dit-il,

J'évite mon miroir comme on craint un affront !

Nous savons bien qu'il faut, dans ces lamentations faire la part de la littérature, mais c'est attristant tout de même... pour ceux qui avaient pris l'habitude de regarder M. Francis de Croisset comme un « jeune ».

Celle qui chante.

Elle va chanter et elle s'excuse ; elle est toute enrouée, elle tousse, elle ne fait que tousser ; toute la journée elle est restée couchée, elle voulait ne pas venir, on l'a forcée de se lever... Elle chante... elle a chanté... Comme on la félicite, elle se fâche... Non, non, elle n'a pas bien chanté, elle a horriblement chanté, elle n'aurait pas dû chanter. Ah ! une autre fois, on ne l'y reprendra plus... D'ailleurs elle va s'en aller, elle a mal, elle a besoin de se coucher... On la laisse, une demi-heure se passe... et tout à coup, on entend le piano et une voix. C'est elle qui chante encore... et longtemps; elle ne s'arrête plus... Tiens, tiens, elle n'était donc pas aussi mal qu'elle l'affirmait... Ah ! ces chanteuses mondaines !

AU BON MARCHÉ

PARIS MAISON ARISTIDE BOUCICAUT PARIS

Lundi **24** *Janvier et jours suivants*

GRANDE MISE EN VENTE DE

BLANC

PRIX EXCEPTIONNELS DE BON MARCHÉ

En Vente :



LA VIE PARISIENNE

ANNÉE 1909

Un magnifique volume double jésus de 1.050 pages, illustré de plus de 1.200 dessins en couleurs et en noir, par **Sem, Bac, Gerbault, Cappiello, H. Avelot, Vallet, Louis Morin, Métivet, Mich, Fabiano, Touraine, Hérouard, Bernard Boutet de Monvel, Léonnec**, etc.

PRIX : { Broché, 30 fr. / Reliure anglaise, 37 fr. / Demi-chagrin, 40 fr.

Feuilleter le dernier volume de **LA VIE PARISIENNE**, c'est vivre une année de la vie mondaine, artistique, sportive de Paris ! C'est le plaisir le plus délicat que puissent goûter les élégants et les lettrés.

Adresser les mandats-poste au Directeur de LA VIE PARISIENNE

20, boulevard des Capucines, Paris

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : **400 MILLIONS**

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy,*
Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)* } **à Paris**

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 %; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger) : — **Souscriptions sans frais** ; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; — **Escompte et Encaissement** de coupons Français et Etrangers ; — **Mise en règle de Titres** ; — **Avances sur Titres** ; — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce** ; — **Garde de Titres** ; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages** ; — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger ; — **Lettres de Crédit et Billets de Crédit circulaires** ; — **Change de monnaies étrangères** ; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.



SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

89 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue ; 686 agences en Province ; 2 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, et Saint-Sébastien (Espagne) ; correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, rue Royale,
Anvers, 22, place de Meir.

AUTOS

LES PNEUS

VELOS

DUNLOP

SONT

LES MEILLEURS

PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

Officiers Ministériels

2 Maisons à Paris, 1er **Bd SEBASTOPOL** **27 et rue St-Denis, 40**
C^e 527 mèt. Rev. 56.289 fr. 20. **M. à p. : 800.000 f.**

2e **CHAUSSEE d'ANTIN** **42**. C^e 298 m. 97 Rev. net : 20.000 fr.
M. à p. 300.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. Not., Paris, le 15 fév. 1910. S'ad. Me KASTLER, not. 116, Fg St-Honoré.

Maison d'angle **R. D'ABOUKIR** **113, R. St-Philippe,** ctr. **Cléry, 70**. Cce 369m.
Rev. br. 24.613 fr. M. à p. 300.000 fr. A adj. s^r 1 ench. Ch. Not. 1er février. Me PÉRONNE, not., 18, r. la Pépinière.

VENTE ap. dissol. de Soc. à Paris, av. d'Ivry, 68, le lundi, 24 janv. 1910. Exposition le matin de 9 h. à midi.

17 BONS CHEVAUX

1 jument, 11 tombereaux, 2 camions
1 cabriolet, 1 voiture à 1 cheval, Harnais
Wagonnets et rails.
Me HUCHEZ, Com.-Pr., 17, rue de Marbeuge.

Propté Paris **R. de l'UNIVERSITE, 26** Rev. br. 31.910 fr. M. à p. 350.00 fr.
A adj. sur 1 ench. Ch. Not., Paris, le 25 janvier 1910. S'ad. Me COUTURIER, not., 20, boulevard Malesherbes.

PROPté R. FOUCAULT 6 et R. Fresnel, 16e arr^t. Mais., écur., rem. Cce 800 m.
Rev. br. év. 23.265 fr. M. à p. 325.000 fr. Adj. Ch. Not., 15 février 1910. Me DUBOST, not., 32, r. Mathurins.

Adj. Ch. Not. Paris, 15 février. **Trois MAISONS**
AV. GAMBETTA, 4 et 6, et r. Orfila, 20. Rev. br. 11.450 f., 11.940 et 15.025 francs. M. à p. 120.000, 130.000, 150.000 francs.
S'ad. Me HUSSENOT, not., r. des Pyrénées, 393.



VII. — L'après-dînée des faunes

Les grandes assemblées mondaines ne peuvent pas aujourd'hui réunir une société homogène, de même qu'une gare de chemin de fer ne saurait admettre exclusivement des voyageurs de 1re classe. Ceci est surtout évident pour des réceptions données par des personnes de la catégorie de Catherine Restaud, sculpteur et femme du monde, dont la mission semble être celle que les médecins attribuent à certains microbes et les sociologues aux juifs, les uns aidant à la combinaison nécessaire de divers éléments physiologiques, et les autres contribuant à la fusion des races! équilibre de paix. Catherine Restaud donne une fête et son hôtel — ancienne folie d'un fermier général, dans ce Neuilly plein de retraites d'amour au dix-huitième siècle — son hôtel a été bouleversé.

Avec des tentures, des toiles peintes, des treillages et des cartonnages, on a ressuscité pour un soir l'époque galante : boulingrin, quinconce, grotte mystérieuse, inévitable temple de l'amour, décor païen, baroque et charmant, entourant l'atelier prolongé par une manière d'orangerie en planches peintes.

Et devant le logis principal, retapé, modifié au cours des temps et moins réel que le décor ajouté, on est tenté de dire « Déjà! ».

Catherine Restaud n'a pas voulu, pour cette soirée, imposer un costume. On est tout simplement en « commencement de siècle ».



Le Faune enchaîné.

Les mondains ont leur « figure du soir » qu'ils prennent en même temps qu'ils changent de vêtements. Une joie nocturne métamorphose leurs visages. Les femmes coiffées en reines de féeries, joues pâles ou brûlantes de fard, les hommes avec des faces apprêtées comme celles des acteurs, et leurs visages artificiels ne choquent pas en face de l'archaïque décor.

Aubrey Beardsley, dessinateur fou et génial, a saisi ce rapport étrange entre un XVIIIe siècle fantastique et les gestes falots du temps présent, accord des rêves les plus délicats avec les actes plus brutaux, érotisme candide ou compliqué, la tentation du cœur et des sens, l'éternel souci de la brute sentimentale s'épanouit, s'avoue, se proclame dans cette ornementation inventée par nos pères, qui eurent ce refrain de démence : « Cédons à la nature », que nous avons repris en disant : « Il faut vivre sa vie! »

Une vraie mascarade passe dans le jardin de la maison. Parodie de deux époques qui se ressemblent, à plus de cent années d'écart, par la même insouciance et la même course à l'abime. Tels gros revers roulés des gilets des hommes rappellent les jabots de jadis, et telles cravates blanches joliment chiffonnées évoquent la pichenette dédaigneuse chassant le grain de tabac. Traines, écharpes, ceintures et falbalas, les femmes ont des robes en façon de luxueux peignoirs galants, habillées pour le soir ou dévêtues pour la nuit, on ne sait, et couvertes de bijoux comme des princesses d'un drame ou d'un vaudeville qu'elles improvisent au jour le jour.

Il y a comédie, pantomime et danse. Un petit acte en vers, *la Corde de l'arc*, de Firmin Jubart, le dernier poète, adopté par les femmes et qu'une altesse royale dont les ancêtres montaient dans les carrosses de grand roi, ne craint pas de promener dans son automobile, le moteur à essence raccourcissant même les distances sociales. Le clou de la soirée est une pantomime de Guermante, *le Faune enchainé*, jouée par Rosa Fagan et Lydia Kaline, et un pas de danse, *la Cruche cassée*, dansé par Paulina Sorbet. Louise des Alleurs a promis de dire un de ses poèmes. Dans un coin de jardin, un orchestre discret joue en sourdine des brunettes de l'ancien temps, et des menuets, qui à travers la nuit bleue, montent sautillants et légers réveiller les oiseaux dans les arbres. Si tous les mondes se retrouvent chez Catherine, le mélange ne s'opère que d'une manière incomplète. Il se forme, comme à la Chambre, des groupes : droite, centre et gauche. La duchesse de Roscoff, la comtesse de Jessé, Mme de Norolles, le général de Cadore, le marquis d'Ayglades sont à la droite; au centre Louise du Tillac, Mme Gerpré, la belle Mme Toneuse, Mme Bréchet, Bréchet, Martoire de l'Académie, les peintres Jouvré et Karapanos.

Hamburg, le musicien; Moneuse, le peintre; Arthur Pilar, le journaliste; Raimond Livry, le romancier, forment la gauche avec Santo-Bruno, Guermante et Gigle, qui en même temps que le duc de Chars, passent indifféremment dans tous les groupes, comme le comte Bergsen et Hubert Jauran, le professionnel sportif, car, pour raison d'affaires, ceux-ci font de fréquentes incursions du côté de la grande industrie.

Catherine Restaud n'a pas osé mettre sur ses invitations « pour rencontrer Samuel Coxton, le milliardaire et sa fille Daphnée », mais on le sent. Et à l'entrée des deux Américains, accompagnés du secrétaire calculateur, et d'un cousin, à figure de capitaine de foot-ball, un frémissement a passé parmi les invités, comme lorsque se lève le rideau au théâtre un soir de

Suite, voir les nos 50, 51 et 52 (1909) 1, 2 et 3 (1910).

première. Gigle est venu avec Serge Guermante, et Gigle murmure, devant les petits pavillons, les lampions, les musiques :

— Té ! mais nous sommes à la foire de Neuilly, où sont les phénomènes?

— Tu le demandes ?

— Chouette mise en scène! On ne fait pas mieux aux Folies-Bergère. Il y a un beau promenoir. Il ne manque que quelques girls anglaises...

— Il y en a une américaine qui peut compter pour plusieurs.

— La demoiselle au père Coxton ?... Jolie fille!

— Jolie dot.

— Tous les boscards de la haute sont autour d'elle. Cette bonne Catherine, après avoir aidé à tant de collages, va peut-être pouvoir faire un mariage, un vrai. Si le père Coxton n'est pas plus connaisseur en gendres qu'en objets d'art, elle va faire une belle affaire, sa demoiselle!

— Patrice de Chars ?

— La couronne fermée... avec bande de garantie, très demandée cette année... Mais s'il se marie, ça va faire baisser les actions des maisons d'illusion.

— Le petit Bergsen ?

— Noblesse de l'Empire, c'est moins Régence. Quel poivrot! Un sacré plumet à son petit chapeau!

— Evidemment... Hubert Jauran ?...

— Le sport, s' porte beaucoup depuis quelque temps, mais bien fâcheuse réputation.

— Martoire ?...

— Conférencier des dames, par un homme, une langue au fond d'une barbe!...

— Tu deviens bien rosse depuis quelque temps !

Une ombre vague passe sur la figure de Guermante...

— Dis donc té, continue l'ironiste, tu ne veux pas te faire présenter à la petite dollar ? Elle a de bien beaux cheveux d'or. Quand elle passe on croit voir s'ouvrir la caisse de son père.

— Oui, c'est un peu voyant.

Mais la maîtresse de la maison s'empare de Guermante et l'entraine : « Mon cher auteur, mon cher musicien, vous êtes en retard »...

L'arrivée de Coxton a drainé une partie des invités de Catherine Restaud, Guermante vient de s'asseoir auprès de Simone de Norolles. Simonne est nerveuse.

— Vous ne suivez pas la foule.

— Quelle foule ?

— Tous ceux qui entourent la belle Daphnée Coxton. Dans les banques, le jour d'émission, il y a des cohues pareilles.

— Je connais Samuel Coxton, je n'ai pas été présenté à sa fille.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est inutile. Ne me taquinez pas. Je ne suis pas de force à me défendre ce soir. Il me semble que j'ai besoin de repos. Je tâche de supprimer dans ma pensée beaucoup de gens qui sont ici pour mieux entendre cette musique, tenez « Plaisir d'amour » qui tremblote là-bas derrière les arbres.



Le général de Cadore

— Besoin de repos.... Songeriez-vous au mariage... et Daphnée Coxton...

— Ah ! encore....

— Sans doute. Si vous vous faisiez présenter à elle ce serait plus franc. Mais vous vous méfiez de votre attitude, vous ne voulez pas que je vous voie en face d'elle. Vous êtes très fort mon ami.

— Ah ! comme vous vous trompez, ce soir !

Pourquoi Simonne, maîtresse d'elle-même, et qui sait d'autres liaisons à Guermante, est-elle aujourd'hui si irritante de jalousie, si maladroite vis-à-vis de Guermante à qui elle a tant pardonné?... En voyant ceux de son monde, se précipiter platement empressés sur la piste de la belle Américaine, une rage vulgaire de femme, une jalousie peuple l'a soulevée contre l'intruse étrangère, et Guermante s'est levé et l'a quittée, fuyant la querelle.

Là-bas, c'est Gigle happé par Hubert Jauran qui se trouve en face de Daphnée Coxton entourée de sa cour.

— Oh ! très heureuse, Monsieur Gigle. Vous faites de si horribles petites choses. Dites, osez faire mon portrait ?... M. le comte Bergsen trouve que j'ai des dents de perle, M. le duc de Chars que j'ai des yeux de diamant et M. Hubert Jauran que j'ai un teint d'opale. Est-ce vrai?

— Té ! ces messieurs s'y connaissent en pierres précieuses. Ils vous expertisent.

— Oh ! j'adore mes flirts français, comme le champagne : du bruit, de la mousse et puis...

— Pas grand'chose au fond.

— Oh ! I say... Si on ne fait pas un peu de chagrin à un flirt, on ne peut pas savoir si il est sincère ou non...

— Hé té, miss Coxton, il faut faire mettre une annonce dans les journaux : « On demande un flirt très sensitif pour jeune Américaine. »

— Oh ! je savais bien en voyant vos dessins, que vous étiez un très méchant homme... mais amusant.

— Comme le champagne.

— Non, non, comme l'absinthe. J'en ai bu un jour, c'est pas bon... ça tape... Vous ferez mon portrait bien horrible, je l'emporterai en Amérique, et toutes les Américaines haïront, Monsieur Gigle...

En quittant Simonne de Norolles, Guermante est entré dans la pièce où s'habille Lydia Kaline.

— Bonjour, Mousseline (jamais Lydia n'appelle Guermante, Serge), mon amant.

— Ne crie pas si fort.

— A cause de la Fagan qui est à côté... Ah ! elle est au courant Rosa. Elle connaît ton cœur, un asile de nuit. Comment me trouves-tu en faune?

Lydia se tourne. Sur son corps de jeune adolescent, elle n'a rien qu'une peau de bête de la couleur de ses cheveux et deux petites cornes au front.

— Tu es un très gentil habitant des bois.

— Qui n'est pas de bois... Tu aurais dû venir plus tôt.

— Pas pu.

— Qu'est-ce que tu faisais ? L'Américaine? On ne peut pas avoir tranquillement deux amants à soi, sans que ces indigènes-là fassent le voyage exprès pour vous les enlever !

— Tu ne vas pas m'ennuyer avec miss Coxton... toi aussi ?

— Je t'ennuierai si je veux. On t'en a déjà parlé?... Une autre femme?

Guermante n'est pas d'humeur à supporter la scène.

— Laisse-moi tranquille... Au revoir.

Mais Kaline est nerveuse, un peu grise, elle a lu un vague dégoût d'elle, ce soir, sur les lèvres de Guermante et poussée par la spéciale jalousie



Miss Daphnée et ses prétendants.



Rose Fagan.

des filles contre les vierges, elle barre le chemin à Guermante.

— Ecoute, si tu t'en vas, ça ne se passera pas comme ça... Tu sais je suis rosse quand je m'y mets... Ne retourne pas auprès de l'Américaine!

— Laisse-moi passer, tu m'ennuies.

Un pli dur se dessine sur le front de Guermante.

— Une fois, deux fois... tu t'en vas?..

Guermante, en homme auquel les femmes doivent céder, prend Kaline par le poignet.

La petite actrice s'élance alors vers la porte de Rosa Fagan et, l'ouvrant toute grande, elle crie : « Rosa! Rosa! »

Rosa Fagan, drapée en nymphe, apparaît.

— Rosa! Rosa! *notre* amant me lâche!

Dans le jardin, la petite comédie est commencée. *la Corde de l'Arc*, dans laquelle Firmin Jubart a mis tout ce qu'il avait pu versifier correctement de polissonnes allusions. Paul Pourpre en marquis et Denise Panier en marquise, se renvoient comme des baisers savoureux les alexandrins aphrodisiaques : L'arc d'amour est détendu, comment le retendre, comment reprendre un cœur sans les sens... etc., petit dialogue d'alcôve...

Guermante se sent écœuré. L'homme à femmes est las des femmes soudainement. Il a dit à Gigle : « Va donc voir Kaline... une scène stupide. Il faut la calmer. » Et sans écouter les fadeurs débitées sur la petite scène, lève le nez vers le ciel : des fantômes de sa vie passent devant ses yeux...

Gigle, en se faufilant, est arrivé près de Kaline qui promène encore sa fureur en compagnie de Rose Fagan :

— Je lui ai fait sa situation au *Quotidien*.

— Moi, je fais jouer sa musique ici ce soir.

— On peut entrer? demande Gigle.

— Comment donc, répond Kaline, calmée subitement. Gigle, c'est très gentil à vous de venir me voir. Vous allez faire mon portrait en faune.

— Té! vous avez l'air d'un petit garçon qui n'a pas été sage. Vous aurez le fouet.

— Veux bien, répond la vicieuse Kaline, dans l'esprit de laquelle germe une idée diabolique.

Et elle se rapproche du petit homme.

— Dites donc, Gigle, vous m'avez toujours plu. Je ne suis pas aussi affolée que ça sur les beaux garçons.

— Merci... N'en jetez plus!

Kaline poursuit, indifférente à la présence de Rosa Fagan stupéfaite.

— Et puis vous êtes un vrai artiste, vous, un rigolo. J'ai scié Guermante, pourquoi pas vous maintenant.

Gigle a un instant de stupeur, de révolte. Une seconde il flaire un piège que lui tend l'insidieuse et troublante petite femme, mais tout ce qui appartient à Guermante est une tentation pour lui, il fixe Kaline.

— Monsieur Brechet fait demander Madame, dit la femme de chambre de Rosa Fagan à sa maîtresse.

— Mais Pilar?... objecte encore Gigle toujours prudent.

— Pilar... t'occupe pas de Pilar... Pourvu que je lui donne des détails, il me passe tout.

Gigle entrevoit des choses insoupçonnées...

— Voyons... voyons... je ne le plais pas?...

La petite femme lui plante dans ses yeux, ses yeux troubles. Gigle voit rose, il a le vertige.

— Va donc mettre le verrou, imbécile!...



La Cruche cassée.

Guermante, parmi les spectateurs, continue son rêve.

Après la *Corde de l'Arc* Paulina Sorbet vient danser *la Cruche cassée*, danse du ventre virginale, à côté de toutes les suggestions exaspérées de ce pas interprété par Paulina.



La Corde de l'Arc.

Dans la fraîcheur du jardin passe un souffle de sensualité, les ombres des défuntes amours de la petite maison se réveillent. Les femmes pendant l'entr'acte parlent haut. Des rires nerveux s'envolent en trille, des couples curieux se dirigent vers la grotte et le temple de l'amour.

Mais un prélude rappelle les invités. Guermante, qui par dandysme n'a pas voulu conduire le petit orchestre, s'éloigne dans une allée du jardin. C'est sa musique qu'il entend, l'ouverture du *Faune enchaîné*.

Un petit faune endormi a été enchaîné par des cordons de fleurs. Réveillé il veut fuir, mais une jeune femme retient le captif et l'interroge. Le faune raconte sa vie, ses amours, la liberté des bois, les danses au clair de lune, ses luttes avec les chèvres amies, l'ivresse des grappes de raisin, et le jeu du pipeau. La jeune femme émue, étonnée, amoureuse, le délivre, mais le petit faune s'évade, et la jeune femme qui a espéré l'amour d'un demi-dieu ne goûtera désormais qu'à demi la tendresse des hommes. Dans une allée, Guermante se trouve nez à nez avec Moneuse, le vieux peintre, qui a fui la cohue.

— Vous n'écoutez pas votre œuvre?

— Non, je déserte. Vous voyez, j'ai passé la frontière.

— Oui, nous sommes sur une frontière ici, frontière de tous les mondes. Nos sentiments, nos idées ont leurs frontières. L'amour aussi, on ne sait jamais si on est en deçà ou au delà du sentiment vrai. Amusez-vous bien jeune homme. Vue de loin, votre pantomime est charmante, ajoute le bonhomme railleur qui ne peut se retenir, après avoir parlé comme en philosophe, de s'exprimer comme un gamin.

Les frontières de l'amour..... Guermante les a-t-il atteintes ou dépassées?

— Mon vieux, fait Gigle en arrivant vers lui, le plastron fripé Kaline... Kaline.

— Ah! je ne veux plus en entendre parler, fais-en ce que tu voudras.

— Hé! ben mon vieux... j'en ai fait ce qu'elle a voulu!...

Claude Berton.



N, I... Nice...

Pelouse

La pelouse de l'hippodrome du Var est bien curieuse.

Le pesage, vous le connaissez. Ce sont des tribunes toutes blanches qui abritent de jolies dames toutes roses et des gentlemen flegmatiques. Il y a là, — toujours, — M. Edwards, Mme Lantelme, Mme Emilienne d'Alençon, M. Woodland, M. Sem.

Il y a aussi généralement un ministre. Cette année ce fut un petit monsieur coiffé d'un chapeau mou vert d'un effet bizarre. On se demandait : « qui est-ce? » C'était M. le général Brun, qui, certainement, ne s'habille pas chez X...

Allons, allons, mon général, souvenez-vous que Z... habille encore bien mieux...

Et au pesage, vous le savez mieux que moi, on arrive vers deux heures et demie pour repartir à trois heures moins le quart. Pourtant il y a des chevaux qui courent. On n'en doute pas mais on s'en soucie peu. On laisse les joueurs faire leurs petites affaires. On regarde M. Thiebaux qui met cinquante louis sur un cheval; on le regarde et on passe; on s'en fiche. Car, n'est-ce pas, si l'on veut jouer, on va à Monte-Carlo...

Mais la pelouse, vraiment, est admirable.

La pelouse, c'est, on se le figure, quelque chose par définition, de strictement parisien. On songe à Auteuil, à Saint-Ouen. On entend encore l'accent traînard et *parigot* des joueurs. On voit le vieux monsieur immuable qui vous promet, avec un capital de cinq francs, un bénéfice de six cent soixante-quatorze francs quinze.

« C'est meilleur que du champagne! » crie le marchand de coco tandis que de petits jeunes gens blêmes discutent avec des termes précis et scientifiques, la chance des chevaux. Et un vieux dépenaillé vous confie qu'il connaît tous les secrets de Vanderbilt et que la veille, justement, M. Edmond Blanc lui a donné un tuyau.

Mais à Nice! Il n'y a que des indigènes, car tous les Parisiens sont au pesage. Alors, ce sont des cris à la Tartarin, des appels : « Hé Marius! Té Bonifassi! Té Bossorrelli! Té Pastorelli!... »

Ils se mettent à six et ils jouent « *cinque franquess* ». Que jouent-ils? Veil-Picard ou Lienart, *Blagueur II* ou *Kumamoto*?... Non, ils jouent les couleurs, la « *casaqueu verteu* » ou la « rougeu ».

Il n'y a qu'un propriétaire qui leur soit vraiment sympathique, c'est M. de Romanet, *un pays*, celui-là. Quand il gagne, — ce qui lui arrive souvent, c'est du délire, d'autant plus qu'il a pour jockey *un pays* aussi, — qui s'appelle Cougnassou. Cougnassou, à la bonne heure, voilà un nom qui sonne!

Mais le plus comique, le plus inattendu, c'est d'entendre prononcer les noms des jockeys parisiens. C'est « Parfremein, Sauvallllee, Chapemanne, Woudelannde... » Au fond, c'est charmant...

« Les Belles »

Je ne veux pas parler, bien entendu, de toutes les jolies Parisiennes qui viennent dorloter leur hiver au bord de la Méditerranée caressante. Tout le Gotha est là; et tout le demi-Gotha...

Mais les drôles de petites horizontales que l'on rencontre à Nice, autour des jeux de boules, au Casino, à l'Olympia ou à la Jetée!

Elles ont des toilettes étourdissantes, des chapeaux éléphantesques et des couleurs... Quelles couleurs! Des rouges vifs, des bleus de Prusse, des jaunes caca-d'oie. Ah! les beaux perroquets!...

Et comme elles sont bonnes ménagères, économes, prudentes et sagaces!

Z..., l'autre jour, invite à dîner, dans un grand restaurant, la plus fameuse et la plus en vogue de ces hétaïres.

Elle lui répond, avec l'assent :

« — Vois-tu, mon petit, si tu étais raisonnable, tu *m'inviterais à dîner chez maman*... Tu ne peux pas te faire une idée comme la pauvre réussit *bien* le bœuf en daube... »

De l'Art

C'est une vieille princesse qui fait de la peinture.

Elle a une perruque blanche et des lunettes. Assise dans sa victoria, elle somnole aux côtés de sa dame de compagnie qui a mission de lui indiquer « les endroits qui feront bien en aquarelle. »

Justement l'endroit est joli : il y a des rochers rouges et un pin qui se penche sur de l'eau bleue. Vite, la victoria s'arrête et la princesse descend, après avoir été doucement éveillée.

La dame de compagnie porte la boîte à couleurs et le valet de pied le petit chevalet. On ouvre un grand parasol, on fait asseoir la princesse sur un fauteuil pliant, on l'installe, on lui donne ses couleurs et elle se met au travail.

Raide, le valet de pied se tient derrière elle, immobile, tandis que la dame de compagnie glousse admirativement : « Que c'est beau! Que c'est beau!... »

Azur.

Pensées et Soucis

Le nombre des femmes qui se plaignent d'être suivies est infime en regard du nombre de celles qui se plaignent de ne pas l'être assez.

Auprès d'une femme, mieux vaut passer pour un homme mal élevé que pour un sot.

Il y a autant de courtisanes à l'âme bourgeoise que de bourgeoises aux instincts d'hétaïre.

Le Grelichon : *un billet de faveur.*
L'Entreteneur : *un « gueux de payant ».*
L'Amant de cœur : *celui qui connaît les placards.*

On n'aime pas quelqu'un, on n'aime que ce qu'on met en lui.

Ceux qui passent leurs pensées au comple-goutte n'ont pas de mérite : le difficile est de parler à la fois beaucoup et bien.

Un sot qui est de votre avis, est bien près d'être très fin!

Faublas.

La Ménagerie mécanique

VI

L'Horloge



Ce qui caractérise les horloges,
C'est une certaine sauvagerie, —
Vois, je te prie,
Qu'elles se logent,
Qu'elles se logent, autant que possible,
Dans des endroits inaccessibles,
Toujours perchées
En telle posture
Que celui-là, qui s'aventure
A leur capture,
Soit en danger. —
Et pourtant, étrange
Mélange,
A cette sauvagerie réelle
Est toujours joint on ne sait quel
Amour des choses officielles :

Au fronton des maisons communes,
Dans les clochers baignés de lune,
En haut
Des casernes, des hôpitaux,
En haut des collèges, des gares,
Tu les verras, — pas autre part, —

Est-ce bizarre !... —

Mais le plus bizarre, c'est que,
Loin que la majesté du lieu
Ainsi choisi les trouble un peu,
Ou détermine
Qu'elles conservent
Une réserve
Correcte et digne, —
Non, imagine
Que, sans trêve,
Elles font la nique
Aux passants,
Et mille signaux indécents,
Ou, à tout le moins, ironiques :
— Monte donc
Ici,
Joli
Blond !... —
Et, pour terminer, semble-t-il,
Elles se grattent le nombril, —
Quand ce n'est pas le geste insane, —
Dieu me damne,
Vous m'effrayez !... —
Quand ce n'est pas le geste insane
De nous tailler
Une basane :
Regardez, regardez plutôt !... —
Si c'est pour ça qu'elles élisent
Pour domicile les églises
Et édifices
Municipaux !. . —

Il est des gens que cela vexe,
Ce qui se conçoit aisément,
Et qui, bravement,
Font serment
De leur apprendre la politesse...

Ces intrépides belluaires,
Aux horloges ayant affaire,
Rien d'étonnant qu'on ait songé
A les nommer des « horlogers ».

Au risque de se rompre le cou,
Ces vaillants, bien dignes d'éloges,
Grimpent donc hardiment, partout
Où
On peut trouver des œufs d'horloge...

Mais leurs héroïques trophées
Ne font jamais que des horloges atrophiées,

Car l'horloge est un animal
Qui, privé de la liberté,
En dépit des soins apportés,
N'atteint jamais, c'est un fait constaté,
A son développement normal.

C'est en vain que tu la cajoles :
Malgré une hygiène attentive,
La petite horloge captive
Ne progresse pas, et s'étiole.

Sans doute, il ser it ridicule
De faire ici du sentiment ;
Ces horloges, évidemment,
Ne méritent pas tant de scrupules.
Mais comment n'être pas ému
Quand le rachitisme, la scrofule,
Sur l'horloge au ventre pansu
S'étant brusquement abattus, —
Aux mains des horlogers déçus
Ne laissent qu'une montre, ou, au plus,
Une pendule ?...

Répugnant à la servitude,
Pour que les horloges prospèrent,
La liberté et le grand air
Leur sont absolument nécessaires. —
Et une cure d'altitude.

FRANC-NOHAIN.

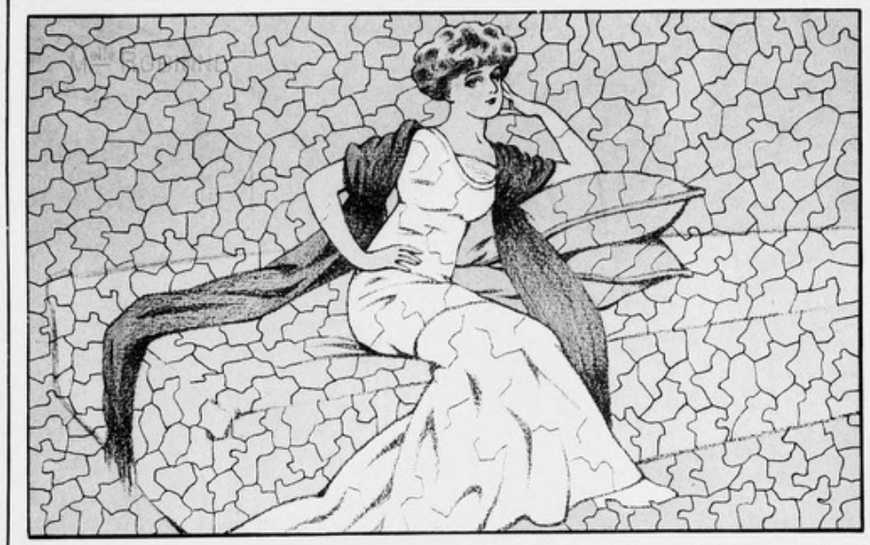
PUZZLES PARISIENS : UE LEUR MANQUE-T-IL?

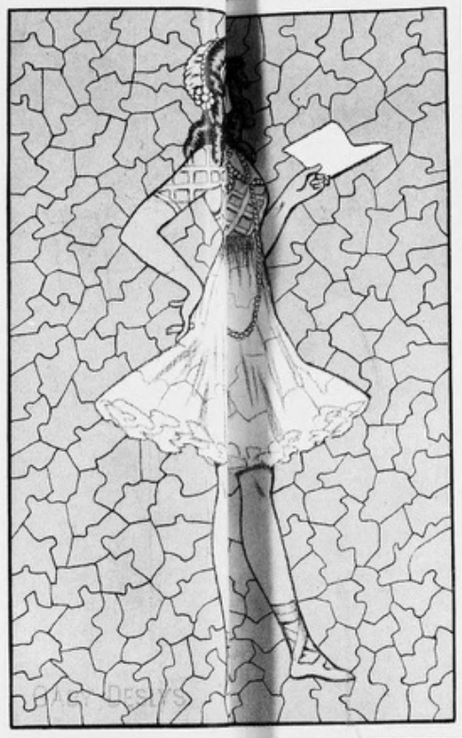
Dessins de Ed. Touraine

Les pieds, car elle ne marche pas.

Le Manuel des Cours... de départ du roi de Portugal.

Une cheville. Quel plus bel éloge pour une poétesse?





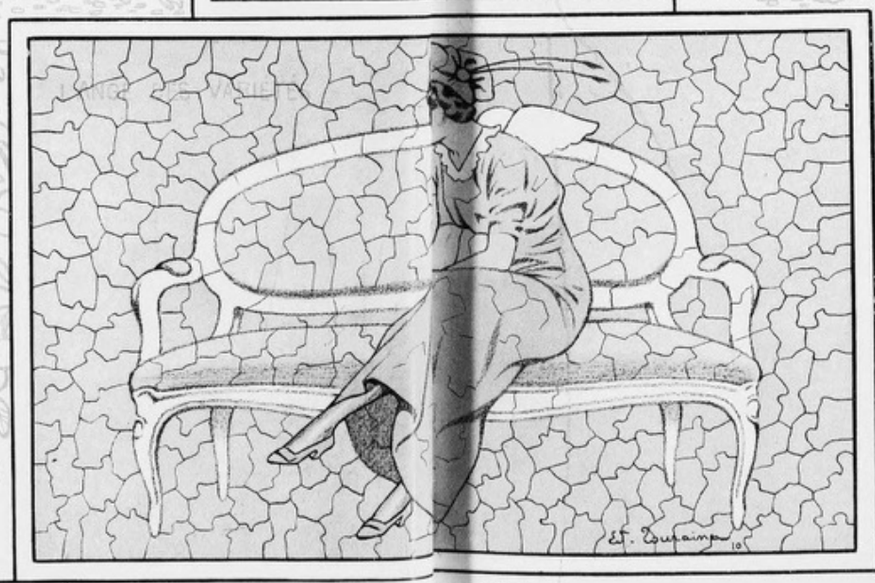












Le cœur : parce qu'elle se prête à tous et ne se donne à aucun.

Des ailes, je

Ange, aux Variétés.

La décoration que tout le monde lui souhaite.



Tunis l'Hiver

Mlle Flora des Neiges, *artiste lyrique, à son amie* Nitouche Lenfant.

Ma belle chérie,

Je crois t'avoir déjà parlé de M. Gustave. Plus je le connais, plus je l'apprécie. Il est très comme il faut, joli garçon, ce qui ne gâte rien, et le plus gai compagnon du monde. Donc, l'autre jour, M. Gustave m'a dit : « — Le temps ne paraît pas très sûr aujourd'hui. Allons visiter les souks. Nous pourrons nous promener à loisir à travers les galeries, sans trop redouter les menaces de l'averse. » J'ai répondu : « Bonne idée ! » et nous sommes partis au bras l'un de l'autre.

Tu te demandes ce que l'on appelle les souks? Imagine-toi un immense bazar ou plutôt un ensemble de rues longues, la plupart voûtées, qui se croisent, se décroisent, s'entrecroisent et rayonnent dans tous les sens comme dans un labyrinthe. Chaque rue est consacrée à un corps de métier; ici le souk des parfums, là celui des étoffes, plus loin celui des selliers, des amuriers ou des orfèvres. A ce bazar dont la visite est presque aussi attachante que celle de nos grands magasins, je ne ferai qu'un seul reproche : c'est de ne contenir en quelque sorte que des turqueries. Dans les minuscules boutiques où accroupis sur des coussins, les marchands attendent la clientèle, ce ne sont que babouches, lampes turques, sequins, fez, arnachements de cuir, armes damasquinées... Et, malgré moi, je songe au plaisir que nous aurions, nous, créatures d'élégance et de charme, à posséder à Paris, des souks vraiment parisiens avec la rue des Chemisettes et celle des Cache-Corsets; celle des Combinaisons et celle des Fleurs et Plumes...

Ne va pas croire d'après ce que je viens de te dire que je sois une de ces créatures frivoles qui ne s'intéressent qu'à la question chiffons : je suis assez intelligente, Dieu merci, pour savoir regarder autour de moi et m'intéresser à ce que je vois. Ainsi la foule pittoresque qui moutonne dans les souks m'a infiniment diverti. Le blanc y domine. Seulement de-ci, de-là, la note rouge d'une gandourah de soie fine ou encore la note sombre d'un caphtan de laine avec empiècements et soutaches de broderie à la main. Les Tunisiens ne ressemblent guère aux Algériens. Avec leurs burnous légers, ils jouent plutôt les baigneurs de nos plages; on croirait toujours qu'entortillés frileusement dans un peignoir, ils cherchent partout leur cabine sans la pouvoir trouver. Les Mauresques du peuple sortent voilées et masquées comme pour un veglione. Le passant ne voit d'elles que les yeux qu'elles ont fort beaux. Quant aux dames de qualité, plus collet monté encore, elles portent, tombant de la face jusqu'aux pieds, un lourd tapis qu'elles doivent soutenir des deux mains, pour voir tant bien que mal où elles posent le pied. Pauvres êtres!... Et dire que dans chacun de ces fantômes blancs, aux allures de canard, bat peut-être un cœur comme le tien, comme le mien, un cœur intelligent et doux, un cœur tendre, farouche, sensible, passionné, en un mot un cœur de femme...



Les souks de Tunis.

Plus heureuses que leurs sœurs musulmanes, les Juives de Tunis se promènent à visage découvert. L'esthétique n'y gagne rien. Ces bonnes dames sont grasses à l'excès, rondes comme des lunes et si drôlement fagotées qu'en dépit de ma bonne éducation, j'ai pensé plusieurs fois mourir de rire à leur vue. Pense donc que ces paquets de linge ambulants sont couronnés d'un chapeau pointu, — oui, ma chère, tu as bien lu, — d'un chapeau en pain de sucre comme le hennin de Marguerite de Bourgogne. Tu vois que ma gaîté est excusable.

De loin en loin, nous voyons passer des officiers beylicaux, tous généraux probablement, puisque deux ou trois étoiles ornent leurs collets. Cachetés de rouge et sanglés dans de longues redingotes très juponnées, ils portent un sabre, un parapluie, parfois aussi un filet à provisions contenant un peu de mou de veau ou quelques belles crevettes roses : « Vous regardez avec sympathie, me dit M. Gustave, ces officieux guerriers si pacifiques, et vous avez raison, car rien n'égale leur simplicité d'allures. J'ai vu jadis l'un d'eux, un jour où le bey arrivait

Suite, voir le n° 3.

de la Marsa, se hisser comme un gamin sur les ressorts de la voiture beylicale pour arriver au palais en même temps que son souverain. Il est vrai que l'impatience de cet officier supérieur était des plus légitimes. Pensez donc ! il y avait ce jour-là grand festin. Depuis près d'une semaine déjà, — j'avais pu voir les préparatifs de la fête, — les tables étaient dressées dans les salons du Dar-el-bey; depuis près d'une semaine, l'eau tiédissait dans les carafes entre les bougies roses, décorées avec goût de petits ouistitis en peluche. Cependant, mollement étendu au milieu de l'office, le chef des cuisines, revêtu de son uniforme, — il était en même temps chef d'escadron dans l'armée beylicale, — attendait avec philosophie, tout en fumant le narguilé et en buvant de l'eau de violette, que le moment fût venu de servir Son Altesse... Comme vous voyez, Madame, la vie, dans cette petite cour musulmane, abonde en détails puérils et charmants. Vous en surprendrez vous même plus d'un, si vous demeurez quelque temps à Tunis. C'est la grâce que je me souhaite... »

Tout en bavardant, nous poursuivons notre flânerie. Parfois, pour nous rappeler la saison, la pluie nous surprend au milieu d'un carrefour. Sous les larges gouttes crépitantes, les auvents des boutiques résonnent comme les gros tambours de la nouba des tirailleurs. C'est une fuite éperdue vers les rues couvertes où la foule s'entasse, dans l'ombre, en répandant une bonne odeur de chien mouillé. Sous leurs voiles déjà traversés, les pantalons des grosses juives apparaissent, les uns rose tendre, les autres jaune pâle, tous épousant trop étroitement des formes trop riches... Cinq minutes passent et la pluie cesse. Un jour plus blond fouille les recoins du souk et de nouveau par les interstices du toit, le soleil nous envoie sur la tête de petites douches de poudre d'or...

Parfois aussi des mendiants sortent de la foule et s'approchent de nous pour nous crier leur misère. Il suffit de leur faire entendre la formule arabe : « *Allah Yephta.* Dieu y pourvoira ! » pour qu'ils s'éloignent, sans plus insister. Je suis heureux de connaître cette formule, car, à mon avis, la charité ne doit pas savoir dire : « Non ». Je trouve qu'il faut toujours donner, ne serait-ce qu'une bonne parole, au malheureux qui tend la main.

...Nous avons atteint Bab-Souika, puis la place Halfahouine. Là, deux heures durant, nous demeurons debout, stoïques, dans l'espoir que le charmeur de serpents se décidera enfin à charmer ses serpents. Hélas, il se contente de prononcer d'interminables discours, — assez édifiants, d'ailleurs, puisque la foule, à différentes reprises, se prosterne avec respect au nom vénéré d'Allah. Les serpents restent dans leur panier et nous retournons zigzaguer dans les souks.

J'ai eu tort, je crois, de mettre pour une si longue promenade, des bottines à hauts talons. Je pense mourir de lassitude... Heureusement, mon camarade toujours gracieux, devine à temps mon état de faiblesse et, par une longue galerie, s'ouvrant à même le souk, il me fait pénétrer dans une salle de vastes proportions, où une cinquantaine d'Arabes, graves comme des juges, fument, boivent du café et jouent aux cartes. Les voûtes du plafond sont soutenues par de minces colonnes enguirlandées de bandes rouges et vertes comme des mirlitons. Sommes-nous au Cercle des Mirlitons? Non. Nous sommes au Café du Marabout, ainsi nommé parce qu'au milieu de la pièce s'élève, à l'ombre de grands étend..ds, la tombe d'un saint musulman. « La seule bière que l'on trouve dans la maison » me glisse à l'oreille M. Gustave. De temps à autre, un phonographe placé devant la grille du tombeau, fait entendre, soit des sourates du Coran, soit des complaintes nationales; et, ma foi, je dois reconnaître que cette sorte d'instrument rend infiniment mieux l'organe nasillard des muezzins que la voix pure de la Natti, la mienne propre ou même celle de la garde républicaine.

Sans pousser l'amour de la couleur locale jusqu'à me déchausser comme les autres consommateurs, je m'assieds bravement à la turque, c'est-à-dire les jambes croisées, sur la natte fraîche des banquettes. Dans cette attitude, je découvre, — ô bien malgré moi, — un peu de mon mollet, parfaitement moulé dans un bas transparent de soie kaki... Le croirais-tu ? Tous les Arabes restent de glace. On a beau être modeste, on a son petit amour propre. Il ne me faut pas moins de six tasses d'excellent moka pour noyer complètement mon dépit.

— Tous les cafés indigènes ne présentent pas ce caractère d'austérité, me dit à mi-voix M. Gustave; vous pourrez en juger ce soir même, si vous consentez encore à me prendre pour guide.

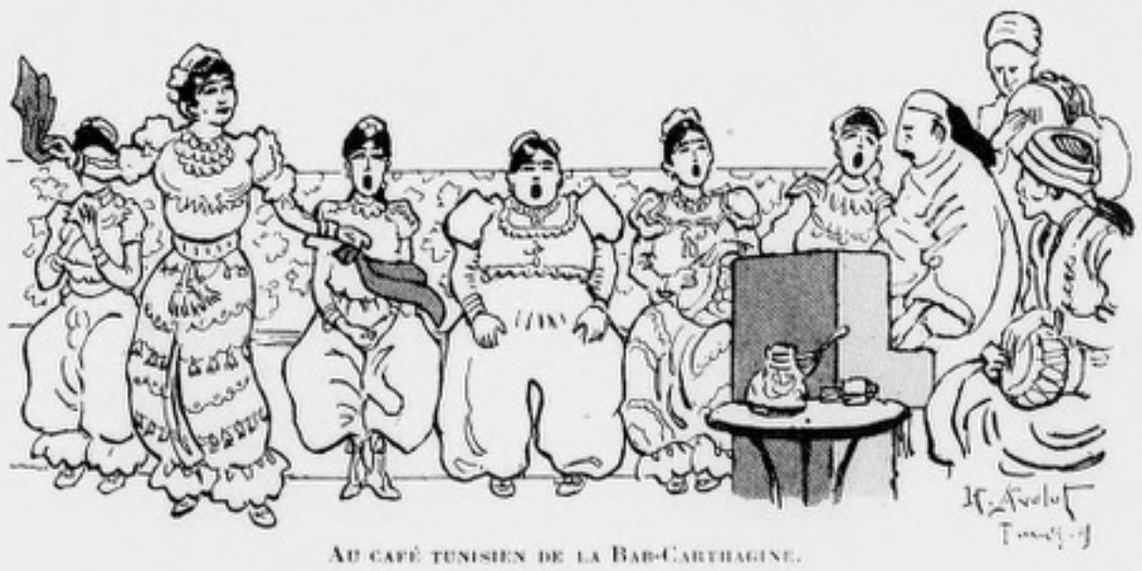
Et, en effet, quatre heures plus tard, notre dîner expédié, nous venons échouer dans le café tunisien de la Bab-Carthagine. Devant nous, sur une estrade, de grandes filles exécutent des pas soi-disant lascifs! Pouah ! ma chère! Quels clinquants ! Quels oripeaux ! Quelle vulgarité !... A ma grande surprise, M. Gustave qui se pique de goûts artistiques, semble prendre plaisir a ce grossier spectacle: « Ne trouvez-vous pas tout cela d'une belle laideur et d'un grand caractère? répète-t-il en secouant la tête. Sans doute, ces odalisques de pacotille se montrent quelque peu brutales à notre égard. Non seulement elles nous cassent les oreilles avec leurs coups de gueule, mais encore elles nous pochent les yeux avec les couleurs trop



Leurs Excellences faisant leur marché.



Une promenade au clair de lune.



Au café tunisien de la Bab-Carthagine.

vives de leurs pantalons à volants. N'importe, je suis sûr que Zuloaga trouverait le sujet d'une belle toile vigoureuse dans toutes ces têtes bestiales, aux masques fardés, aux lèvres saignantes, aux cheveux de bois verni... »

Zuloaga peut-être, mais pas Mme Abbéma, mon artiste favorite. Je sors du bouibouis, abrutie plus qu'aux trois quarts.

Dehors, la nuit est superbe. Une lune laiteuse baigne amoureusement la grande mosquée Bab-Souilla et je respire à pleins poumons la douce brise venue du large.

— Petite Madame, me dit M. Gustave en glissant de nouveau son bras sous le mien, une vraie voyageuse doit connaître les villes jusque dans leurs verrues; je vais vous faire faire la tournée des grands-ducs.

Et nous voilà repartis à travers tous les passages sordides qui avoisinent la mosquée, puis sur les pentes de la Casba, rue du Chat, rue du Persan, rue du Palmier, partout où s'allument, la nuit venue, les « béguinages de Cythère ».

Et c'est partout le même affligeant spectacle. Par les portes ouvertes, qui découpent dans l'ombre des ruelles de minces trouées de lumière, l'œil découvre de petites pièces froides et nues, uniquement meublées d'un lit ou d'un divan, et, dans chacune de ces pièces, une femme, immobile, attend la fortune... la fortune, c'est-à-dire, une pièce de vingt sous, prix de ses pauvres charmes. Il y a là des Juives, des Mauresques, de jeunes Bédouines farouches aux bijoux trop lourds, — et, quelques



Le Café du Marabout

fois aussi, des Européennes, — un peu fatiguées, contenant leurs formes croulantes dans des robes de chambre à vingt-neuf sous... Je pense à mes toilettes sobres mais élégantes qui gainent si bien la minceur de mon corps, je pense à mon joli salon de la rue de Moscou, à ses tentures garnies d'éventails japonais... Je compare mon sort à celui de ces malheureuses et mon cœur se serre de pitié...

... Il est quatre heures du matin, quand nous rentrons à la pension de famille. Au moment de nous quitter, sur le palier du deuxième, M. Gustave me dit d'une voix très tendre : « Petite amie, vous avez aujourd'hui beaucoup vu, et, sans doute, beaucoup retenu; mais si vous vouliez compléter utilement les enseignements de la journée, vous n'hésiteriez pas à monter dans ma chambre pour visiter mes collections ethnographiques... »

En même temps, il me regarde, la lèvre suppliante avec une petite flamme dans ses yeux spirituels et rieurs.

Je crois, ma belle jolie, que je ne m'ennuirai pas à Tunis.

Flora des Neiges.

Pour copie conforme,

H. Avelot.



PETITES PSYCHOLOGIES " VINGTIÈME SIÈCLE "

Les Soyeux

C'est nous les Soyeux,
Les petits Soyeux...

Le « Soyeux » est un petit jeune homme très gentil, très précieux, souriant et maniéré.

Il a de lui-même une excellente opinion. Il se dit homme du monde. Il est élégant et raffiné. Il suit la mode en dandy, avec à peine une petite pointe de rastaquouérisme. Mais si peu! Il fréquente les bons endroits : les salons pas trop difficiles, les expositions, les répétitions générales, les pesages d'Auteuil et de Longchamp.

On le rencontre aussi, entre cinq et sept, dans les thés chics, grignotant du bout des dents quelques menues friandises.

Il connaît les gens sur lesquels il est de bon ton de chuchoter quelques potins. Il lit le roman du jour, admire légèrement le peintre à la mode, s'emballe avec distinction pour l'actrice en vogue. A part quelques subtiles parisienneries, tout le reste n'existe pas pour lui.

Le « Soyeux » est empressé auprès des femmes. Il en a le culte. Il le professe de naissance. Tout enfant il aimait, plus que nature, les jupes de madame sa maman. En grandissant il prit le goût, — le petit vicieux! — de se frotter à toutes les robes qu'il rencontrait.

Ce goût s'est développé avec l'âge. Le « Soyeux » se pâme d'admiration devant une silhouette féminine, élégante et bien troussée. Il en détaille les charmes, en critique les défauts avec indulgence et sûreté. Un parfum de la rue de la Paix, mêlé à des effluves de chair tiède, le fait défaillir. Les femmes sont tout pour lui. Sa grande jouissance est de les sentir, de les frôler, de les respirer. Il ne vit que de ce qui les intéresse, de leurs frivolités, de leurs papotages, de leurs caprices...

Il a sans cesse à la bouche les mots : charmant, exquis, délicieux. Son vocabulaire, choisi mais restreint, se borne à quelques lieux communs dithyrambiques à l'usage presque exclusif des journaux de modes et des revues féminines.

Le « Soyeux » traduit ses petits enthousiasmes et ses petits emballements, du bout d'un crayon futile. Car ce n'est pas un oisif. N'allez pas croire cela! Le « Soyeux » a son utilité dans l'existence. Il travaille. Il travaille sur le sujet qui lui est cher. Il est plus ou moins attaché à la maison de quelque grand couturier. Son imagination quintessenciée s'attarde à combiner des modèles de robes. Il unit aussi les étoffes et mélange les coloris avec une grâce sans pareille. Une tulle par ci, une mousseline par là ; c'est exquis, ma chère! Que penseriez-vous d'une draperie dans ce genre? Et un peu de linon voilant cette mousseline, ne serait-ce pas délicieux?

— Ce qu'il vous faut, Madame, c'est cette jupe à volant plat; elle vous étoffe; et à vous, chère Madame, c'est cette forme allongée : elle vous amincit. Ce bleu Nattier s'harmonise à ravir avec vos cheveux blonds. Les tons pastels mélancolisent votre divine physionomie, et ces tonalités sombres mettent du mystère sur votre ligne onduleuse!

Le « Soyeux » vit ainsi dans un Paradis artificiel, parmi la féerie des velours et des libertys, le caquetage des mignonnes bavardes, le froufrou des robes, la griserie des excitantes moiteurs... Il est aux pieds des femmes. Il les auréole d'idéal et les entoure d'une vénération d'artiste. Avec d'infinies précautions il les enveloppe d'étoffes chantantes et chatoyantes; il les pare de toutes les ressources de son inspiration; et il reste en extase devant elles, baigné dans l'ivresse de leur sourire prometteur, de leurs regards étonnés et reconnaissants.

Le « Soyeux » a le culte de la femme, oui! Il est même accessible au coup de foudre et à l'ardeur des grandes passions. Il a ses intrigues amoureuses et ses rendez-vous mystérieux.

Mais si d'aventure vous surprenez son idylle; s'il vous est donné d'entendre ses doux propos, de deviner, dans une vision fugitive, la forme et les contours de l'objet aimé... Non! vous en tomberez à la renverse :

Les amours du « Soyeux » portent moustache et pantalons!

Lord Cheminot.

LES HONNEURS DU PIED

Dessin de R. Préjelan



— Ah ! marquis !.. Il n'y a que les hommes de votre temps qui sachent encore la vraie politesse!

CHOSES & AUTRES

C'est un spectacle charmant et propre à réjouir les yeux que le spectacle offert vers six heures du soir par un de ces nombreux skatings qui s'élèvent maintenant à Paris, un peu partout. De la lumière, de la musique et de jeunes et jolies femmes : il y a là tout ce qui peut charmer le regard et l'oreille. Les robes de cet hiver, longues, étroites et souples, bordées de fourrure, sont bien faites pour accuser la grâce des patineuses et la beauté de leurs formes : l'étoffe qui les moule embrasse tendrement leur corps, et, tout en le cachant, n'en dissimule rien. Et les grosses toques de skungs, qui chargent leur tête, leur donnent un petit air de Sibériennes qui est délicieux.

C'est une passion que ce sport : jeunes filles du monde et demi-mondaines s'y livrent avec la même ardeur, et se coudoient sur la glace sans la moindre gêne ou la moindre hostilité. On y voit valser L.ane de L.ncy et Mlle M..rt.d y boucler des huit; on y voit M. Maurice R.st.nd tour à tour être le cavalier de Suz.... D..v.l et de Mme B.cdel.cor. Une parfaite égalité unit ces dames, l'égalité du patin. Même les petites filles et les petits garçons fréquentent l'établissement. Et sans doute parfois leurs chastes oreilles doivent entendre de drôles de choses qu'ils ne comprennent pas très bien. L'autre jour une petite femme récitait devant moi, à un petit jeune homme, la liste des patineurs auxquels elle avait accordé ses faveurs — et pour s'exprimer, elle n'employait pas, vous pensez bien, cette périphrase. Un moutard, monté sur ses patins, écoutait attentivement, ses yeux levés vers l'aimable personne, mais l'aimable personne ne s'en apercevait pas et continuait...

Par une matinée d'hiver ensoleillée et piquante, après une nuit de petite gelée, l'avenue du Bois est incomparable. Un ciel très doux, où le bleu est si tendre qu'il semble presque blanc, un horizon léger, un peu vaporeux où se détachent nettement les arbres dénudés, une neige fragile sur les gazons et sur quelques toits, un soleil allègre: c'est délicieux. Les femmes passent, emmitouflées dans leurs fourrures, la large bande de skungs garnissant le bas du manteau, la jupe assez courte pour laisser voir la bottine de drap, un grand chapeau à aigrette inclinée sur le côté, le boa ou l'étole entourant le cou et rejeté sur l'épaule; leurs chiens les accompagnent, bulls, fox, colleys. Rien qui ressemble aux encombrants matins d'été. Aux Acacias presque personne, deux ou trois promeneurs, quelques cavaliers, une auto qui file et disparaît : et c'est tout. Tout le monde est sur l'avenue, femmes, fillettes, hommes mûrs et jeunes hommes. M. H.de arbore un petit pardessus pet-en-l'air, couleur jaune clair, fort curieux, tandis que M. S.v.in, qui est quelque chose dans un cabinet de ministre, montre une tenue toute républicaine. De petits garçons jouent au chemin de fer, les nourrices causent entre elles de leurs affaires, les petites filles se promènent sérieusement, deux par deux, trois par trois. Mme M.y. qui a de si jolis cheveux, s'en va toute seule, l'air mélancolique, tandis que Mlle de Br.y rit aux éclats sur le siège d'une voiturette. Il y a partout un charmant bonheur; on ne pense ni aux apaches, ni à la R. P., ni au roi, ni à la lutte des classes: on jouit du soleil, simplement, avec élégance.

Une nuée de peintures « impressionistes ».

Valotton, rue Royale; Cézanne, rue Richepanse, et Pissarro, rue Laffitte. Entre parenthèses, il serait temps de changer ce mot d'impressionistes qui ne veut rien dire depuis longtemps, sinon depuis toujours. Car si les artistes n'avaient pas d'impressions, ils ne feraient pas de tableaux; l'ineffable douanier Rousseau lui-même en a, tout de même que Raphaël. Il est vrai que les siennes ne sont pas aussi jolies, jolies, mais enfin ce sont des impressions.

J'imagine que le commun du public estimera que M. Valotton a surtout des impressions de femmes violettes ou chocolat. Mais si ce commun du public juge que c'est là toute l'originalité de cet excellent colon suisse et tout son art, il se trompe. Lisez plutôt la préface qu'a écrite M. Mirbeau pour son catalogue et vous verrez qu'il est quasiment l'inventeur du dessin et de la couleur. Je crois que la vérité est entre les deux opinions, et pour moi j'admire sincèrement le ferme idéal de M. Valotton, tout en grinçant un peu les dents à ses verjus frais et à ses verts pommes pas mûres.

Pour Cézanne, c'est une autre paire de manches. Il est convenu que c'est un grand maître et, du coin de la rue Richepanse jusqu'à celui de la rue Laffitte, on n'en peut dire de mal sans risquer une mauvaise affaire. Disons donc, si vous voulez bien, que c'était un grand cerveau de peintre, mais qu'il n'avait aucun don manuel pour le métier. On retrouve à son exposition toutes les toiles qu'on a vues au Salon d'Automne, ou chez Vollard, ou chez Druet. On voit aussi les admirables gilets jumeaux de M. M. Bern...m, et ça repose.

La grande préoccupation du jour est d'avoir une place pour la fameuse générale et, à son défaut, pour une des deux fameuses premières, car un administrateur de génie a trouvé moyen d'en lancer deux... la première A et la première B qui, en réalité, sera la troisième, la véritable première étant la générale, la vraie générale, maintenant, étant la dernière répétition des couturiers... Il y a un cours d'achat pour les deux premières A et B..., avec des hausses et des baisses comme un véritable cours de Bourse... Mais la représentation à laquelle on veut, on doit assister, c'est la générale... On intrigue, on fait agir des influences, on use de diplomaties...

Le Tout-Paris des premières s'interroge avec anxiété, et la personne qui, avec un air de supériorité, assure qu'elle a une promesse de place, est regardée avec envie et considération... Une promesse, c'est déjà ça !!



Les Premières

A l'Opéra-Comique : *Phryné*, *Paillasse*.

Il paraît qu'il n'y a pas une chanteuse à Paris pour faire des vocalises comme Mlle Nicot-Vauchelet.

Alors, j'en demande bien pardon aux vocalises, mais M. Saint-Saëns a été joliment mal inspiré en les donnant comme la caractéristique de la courtisane Phryné.

On ne saurait être plus différente de l'image par laquelle nous nous plaisons à évoquer la courtisane Phryné, que Mlle Nicot-Vauchelet, qui est d'ailleurs charmante.

Mais cette charmante artiste est une petite personne menue, et nous ne nous représentons pas Phryné avec si peu de « branche » ; la première qualité que nous nous croyons en droit d'exiger d'une courtisane au théâtre, et à plus forte raison de celle qui, pour notre forte éducation classique les symbolise toutes, — de Phryné, — c'est que Phryné soit « un peu là », et Mlle Nicot-Vauchelet aura beau vocaliser comme un ange, elle n'est pas là du tout...

D'ailleurs rien n'était là, dans cette représentation que M. Carré semble vraiment nous avoir donnée comme un pensum et pour nous montrer que, somme toute, s'il n'avait pas maintenu *Phryné* au répertoire de l'Opéra-Comique, ainsi qu'on s'était permis de le lui reprocher, c'est que ce n'était pas « si épatant que çà... »

Serait-ce aussi pour nous persuader de l'inutile et sotte boursouflure de l'œuvre célèbre de M. Leoncavallo, que M. Carré s'est cru obligé de monter *Paillasse* ?...

— *Pauvre Paillasse* ! — comme répètent à qui mieux mieux tous les phonographes à qui M. Leoncavallo a confié, en ces termes prophétiques, le meilleur de sa pensée, — et de la nôtre...

Il paraît que *Madame Butterfly* est la pièce qui, à l'Opéra-Comique réalise, — ce qui fait l'admiration de l'honorable M. Buyat, rapporteur des Beaux-Arts, — la moyenne des recettes la plus élevée : ce n'était donc pas la peine de jouer à l'auteur de *Madame Butterfly*, le méchant tour de nous rappeler qu'il était aussi l'auteur de *Paillasse*, et les gens qui virent jadis *Paillasse* représenté à l'*Opéra* auraient pu conserver alors cette illusion que « ce n'était pas dans son cadre »...

Aussi bien, puisque M. Carré était en veine de reprises et de spectacle coupé, n'eût-ce pas été un régal autrement piquant de réunir sur la même affiche l'*Ancêtre* de Saint-Saëns et la *Thérèse* de Massenet !...

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

LE GRAND PRIX DE NICE

La journée était si belle, si éclatante et si douce que le grand steeple était condamné, d'avance, au complet triomphe. Donc ce fut un triomphe. Monde fou, femmes charmantes, toilettes exquises. Mais pourquoi tant de fourrures? Messieurs les couturiers se sont bien trompés cette année. Ils s'étaient dit, sans doute : « L'hiver sera froid, comme celui de l'an dernier, garnissons donc toutes les jaquettes de chaudes et soyeuses fourrures. » Ouiche ! L'hiver est délicieux...

Les propriétaires étaient tous là. M. Camille Blanc, qui venait d'offrir un excellent déjeuner aux plus marquantes personnalités parisiennes et niçoises, se prodiguait en amabilités et en sourires. Pourtant, ses chevaux tombaient. M. Camille Blanc semblait ravi tout de même : Stoïcisme d'un président !...

M. Veil-Picard était, paraît-il, bien sûr de son coup avec *Blagueur II* et M. de Ganay était certain du sien avec *Marcassite*. M. de Mumm se répandait en propos mousseux et pétillants. Les moustaches de M. Thiébaux étaient conquérantes. Pierre Letellier s'était installé au buffet en pays conquis.

Woodland faisait son Percy et Parfrement souriait comme un jeune dieu qui se serait un peu écrasé le nez en tombant du ciel.

Mme Lantelme avait joué *Pillard* et son époux *Marcassite*. Mme Émilienne d'Alençon disait tout bas : « Moi, je ne joue pas mon mari. Je joue *Blagueur*, c'est imbattable. »

Alors, une sonnerie retentit et neuf chevaux s'élancèrent à la conquête de cent mille francs. Après quatre mille et quatre cents mètres ils s'arrêtèrent. *Blagueur II*, à M. Veil-Picard, avait gagné. *Marcassite* était seconde.

— Bravo Parfrement ! Bravo ! cria la foule. M. Veil-Picard se précipita à la rencontre de son cheval et le caressa aussi doucement que s'il eût caressé cent beaux billets de mille.

Et *Blagueur II* ne disait rien. Pourtant, il cligna soudain de l'œil gauche et tout le monde comprit bien qu'il demandait une loge pour *Chantecler*.

M. P.

Hommes et Choses de Bourse

Je tiens à vous conter l'aventure qui a failli, l'autre jour, nous procurer une séance de Bourse extraordinairement animée.

Donc, ce jour, au moment du courrier matinal, un brouhaha approbatif s'est échappé de tous les cabinets de toutes les charges, de tous les établissements de crédit, de tous les coulissiers. Tous venaient de trouver dans l'amas de lettres — émanant si souvent de commerçantes ayant des soi-disant *bibelots* à placer — des plis ne contenant que des ordres d'achats, de ventes, d'arbitrages, en nombre considérable.

Jugez si tout le monde fut sens dessus dessous, car, depuis si longtemps, on n'était plus habitué à une pareille avalanche d'opérations à effectuer.

On travailla ferme... pendant quelques instants ; mais lorsque tout le dépouillement fut opéré, lorsque demandes et offres, arbitrages et arbitrages furent mis face à face, on s'aperçut que tous se compensaient... et que ce n'était pas ce qu'on pensait.

On chercha la cause de ce fait extraordinaire et l'on constata alors un petit air de famille entre tous ces papiers et l'on fut forcé d'avouer qu'un inconnu avait machiné une mystification générale avec une habileté remarquable.

Eh bien ! le croirez-vous ? Le marché en a été secoué. Depuis ce jour si hilarant, il est de bien meilleure humeur, mieux disposé, plus affairé.

Cependant, un petit point noir ternit l'horizon. Cette question des Chemins de fer de Mandchourie, soulevée si mal à propos par ces brouillons d'Américains, préoccupe et pèse sur certaines valeurs, notamment sur les Fonds Russes et même un peu sur les Japonais. On ne sait jamais ce qui se cache derrière ces réclamations.

Mais bah ! les boursiers ont la mémoire courte. Les Rentes Françaises sont fermes, toujours soutenues par une force herculéenne ; les Banques préparent, dit-on, de nombreuses opérations nouvelles et les spéculateurs prennent d'énormes stocks de diamants, dans le but évident de les offrir à leurs amies et connaissances.

On s'intéresse également aux Tramways pour aller voir si la réorganisation des transports sera enfin solutionnée.

Quant aux Mines d'or, ceux qui n'en ont pas rient jaune.

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Crédit Foncier du Brésil

Réunis en Assemblée générale extraordinaire le 8 courant, sous la présidence de M. Bouilloux-Lafont, les actionnaires du Crédit Foncier du Brésil ont reconnu la sincérité de la déclaration de souscription et de versement de l'augmentation de capital de 1 à 12.500.000 francs. Le capital social est donc porté à 12.500.000 francs, divisé en 25.000 actions de 500 francs, souscrites en espèces ; il peut être porté à 25 millions par simple décision du Conseil d'administration.

L'Assemblée a également décidé la création de 500.000 obligations 5 0/0 de 500 francs, soit le décuple du capital autorisé, lesquelles seront à émettre au fur et à mesure des besoins de la Société. Cette dernière a dû, en conformité des lois brésiliennes, pour conserver à ses obligataires l'égalité de rang tout en sauvegardant l'avenir, décider en bloc la création du maximum actuellement autorisé ; les obligations des Sociétés anonymes, au Brésil, ont en même temps qu'un droit de préférence sur tout l'actif social, un droit de priorité entre elles d'après leur date d'inscription au registre général des hypothèques.

Compagnie Générale de l'Amérique Centrale
(Company general of Central America)
Atlantic-Pacific-Railway.

On annonce l'introduction prochaine au marché en Banque, au comptant, des actions de cette Société. 400.000 actions à 5 dollars sont offertes au public au pair, soit à 25 francs.

Cette Compagnie est une Société américaine dont le siège social est à Prescott, Etat d'Arizon, Etats-Unis, avec siège administratif à Paris, 3, rue de la Boétie ; son capital social est de 12 1/2 millions de dollars (62.500.000 francs) divisé en actions ordinaires de 5 dollars (25 francs) chacune.

Il a été créé en outre 2 millions de dollars d'actions privilégiées de 20 dollars (100 francs) chacune, qui ne participent pas aux bénéfices, mais rapportent un intérêt fixe de 7 0/0 l'an à partir du 15 juin 1911 et pourront être remboursées à 110 francs à toute époque.

Les actions ordinaires ont donc droit à la totalité des bénéfices après prélèvement des charges de la Société.

L'objet de la Société, très largement défini dans le texte des statuts, comporte l'acquisition et la mise en valeur ou en exploi-

tation, soit par elle-même, soit par des sociétés filiales ou fermières, de toutes concessions industrielles, territoriales ou culturales, et de tous contrats ou monopoles commerciaux, dans une partie quelconque du globe, mais principalement dans le Centre-Amérique, au Nicaragua et républiques voisines.

L'importance des concessions et privilèges obtenus par le fondateur, M. Diétrick, du Parlement du Nicaragua, sont confirmés par une lettre officielle et récente de S. Exc. M. Crisanto Médina, ministre plénipotentiaire du Nicaragua, pour la France et l'Angleterre.

Le Conseil d'administration est en partie composé de personnalités françaises, sous la présidence de M. le vice-amiral Bayle.

Les Assemblées générales annuelles se tiendront à Paris, le premier lundi de juillet de chaque année.

Les statuts de la Société ont été publiés les 22 novembre et 27 décembre derniers, au *Bulletin annexe du Journal officiel*.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — Il est de plus en plus question de l'entrée de Mlle Gabrielle Dorziat à la Comédie-Française.

—

Il y a foule chaque soir au Grand-Guignol, et foule des plus élégantes, pour assister au spectacle qui est bien le plus intéressant et le plus varié que ce théâtre ait donné jusqu'à ce jour. *Horrible Expérience* dépasse en imprévu terrifiant le légendaire *Docteur Goudron*, qui a fait courir tout Paris; c'est poignant et pathétique comme de l'Edgar Poe; c'est un cauchemar vécu, dont le dénouement cause une indicible impression d'épouvante; les amateurs d'émotions fortes ne sont pas moins satisfaits par les péripéties du *Hangar de la rue Vicq-d'Azir*, qui font frissonner les plus blasés. Mais ces drames, qui sont bien dans la note violente du Grand-Guignol, sont heureusement encadrés de comédies joyeuses, aux situations d'une gaieté délirante et communicative.

—

Une Fête chez Thérèse passera définitivement le 26 janvier.

—

La Revue de la Scala a obtenu un véritable triomphe. Gros succès pour Morton Casa, Rivers, Edmée Favart si gracieuse, Alice de Zinder si agile, et gros succès également pour les auteurs Michel Carré et André Barde.

Trouvé ces vers à la sortie :

Mary Perret

De plus d'une bourgeoise, le mari paierait
Pour apprendre la danse avec Mary Perret.

Robert Casa

On doit de rire ferme, en beaucoup de cas, à
Ce gros et bon chanteur, le gai Robert Casa.

—

Le championnat des luttes attire toujours une affluence considérable de sportsmen au Moulin-Rouge, dont le programme attrayant complète merveilleusement un spectacle intéressant en tous points.

—

Le firmament de nos revuistes compte, depuis hier, une étoile de plus : « Roger Ferréol » (retenez bien ce nom !), dont la « Boîte à Fursy » vient de donner, avec un succès triomphal, la première revue : *Oui! Mais... Fursy habille mieux!*

Allez l'entendre, cette revue, et vous applaudirez les talentueux et fantaisistes interprètes qui la jouent : Marthe Derminy, Marguerite Magdy, Marguerite Dupeyron, Jane Aylac, A. Defrenne, Emile Wolff, les deux captivantes muses de la poésie : Loulou Daubigny et Walter, et... ce fumiste de Mévisto aîné, dont la silhouette en Mariette est inénarrable de drôlerie.

Dans un livre charmant, vif, alerte, spirituel, d'une observation souvent malicieuse, parfois émue, notre collaboratrice, Mlle Blanche de Fleurigny, fait défiler sous nos yeux amusés, tous les *Guignols parisiens*. Les voici trottinant au bout du fil que, — si nous en croyons l'élégante couverture du volume, — le diable tient entre ses doigts : les voici, tels que les ramène chaque saison sur le pavé de bois du boulevard ou dans les allées du Bois : le nouveau décoré, le snob, le flâneur, le chasseur, le rapin, l'aviateur, l'ouvreuse, le potache, le cabotin... Tous les pantins de Paris, gens et bêtes, jusqu'aux roquets de l'exposition canine, jusqu'aux poissons de la Seine, jusqu'aux chaises des Champs-Elysées jouent leur rôle dans ce livre spirituel auquel nous souhaitons le meilleur succès.



—

La République est en danger. Le moment est grave... On dit que l'empereur a conquis Paris... On dit que tout Paris acclame l'empereur. Républicains, rassurez-vous : l'empereur dont il s'agit est celui de Parisiana, plein de verve, de gaieté, de belle humeur ; c'est l'empereur du rire seulement dont Fernand Frey campe si joliment la silhouette dans la triomphale opérette de Joullot et Meynet.

—

Premières a l'Horizon

Opéra : *Une Fête chez Thérèse. La Forêt.*
Gymnase : *Vierges folles.*

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Zig-Zag. — Pour la générale de *Chantecler*, nos Parisiennes font provision du véritable lait de Ninon de la Parfumerie Ninon qui blanchit la peau et conserve à nos jolies mondaines leur éclatante jeunesse.

—

Si tous les maris avaient quelquefois la bonne idée d'offrir à leur épouse un flacon de Pétrole Hahn pour les cheveux, on cesserait avant peu de se lamenter sur la dépopulation.

Les petits cadeaux entretiennent souvent plus que l'amitié.

—

Etre blonde est la simplicité même, avec les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Un littérateur connu, riche par sa femme, désire, paraît-il, prendre une direction théâtrale. Il penserait, dit-on, à l'Official Banque, qui avancerait l'argent nécessaire sur des titres dotaux.

Ce projet, assure-t-on, serait sur le point de se réaliser.

Pitt.

PETITE CHRONIQUE

Pour empêcher, arrêter la chute des cheveux, employer l'*Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont Majella*, qui les fait repousser, en retarde la décoloration et détruit les pellicules. Prix : 6 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 6 fr. 85 adressé à l'*Administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre* (se méfier des contrefaçons).

—

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (près la Trinité). (Tél. 136-73). Prêts et avances d'argent. (Discrétion.)

TRÈS CURIEUX
PARIS-VIVEUR ALMANACH pour 1910
Magnifique Album riche 27x17: Contes grivois, poésies badines, nombreux dessins, plaisirs parisiens, jolis hors-texte, musique. *Primes gratuites.*
FRANCE 75 centimes. — ÉTRANGER: 1 franc.
J. FORT, 73, Faubourg Poissonnière. PARIS.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU 7 Traversia del Relox. MADRID (Espagne)

PRET de LIVRES RARES France, Etranger. — Notice gratis. PHENIX. 9. Faub. Montmartre. Paris.

HYGIÈNE des DAMES et des MESSIEURS
NOUVEAUX APPAREILS Perfectionnés pour Usage Intime Recommandés par le Corps Médical
INSTITUT PARMENTIER
CATALOGUE SPÉCIAL envoyé gratis avec Échant. 0f30
" 2 " 0f50
" 4 " 1f
11, Rue Lacharrière, Paris-XIe

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Renseig. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. refus. Mme J. L. LAGLAN, Fermo posta, MILAN.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1909
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière. Paris (IXe)

Le livre dont tout le monde parle
(9e édition)

COLETTE WILLY
Les Vrilles de la Vigne
Editions de la Vie Parisienne
20 Boulevard des Capucines
Paris.
G. Bessard

En vente chez tous les Libraires
Un volume de grand luxe in-18 . . 3 fr. 50

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 fr. album 2 fr., 12 fr. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL PAR NICOLAS VENETTE
Edition non expurgée. — RARE et PRÉCIEUSE. — Envoi discret du volume, 376 pages avec gravures et curieux répertoire bibliographique, franco contre 4 fr. mandat ou timbres. HENRY, édit., 2, rue Racine. Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1909.

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

SAGE-FEMME Consult. de 9 à 7 h. Reçoit pensionnaires. (Renseigne discrètement.) Mme MAZEO 142, Bd Magenta (Gare Nord et Est). Tél.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS

MASSEUSE Manucure diplômée 7, r. de Parme (1er étage à dr.)

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — WINTER-PALACE-St CHARLES, 1er ordre, chauffage central partout.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — HOTEL DE LA PLAGE, 1er ordre. Grand confort. Idéalement situé au bord de la mer.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel. Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

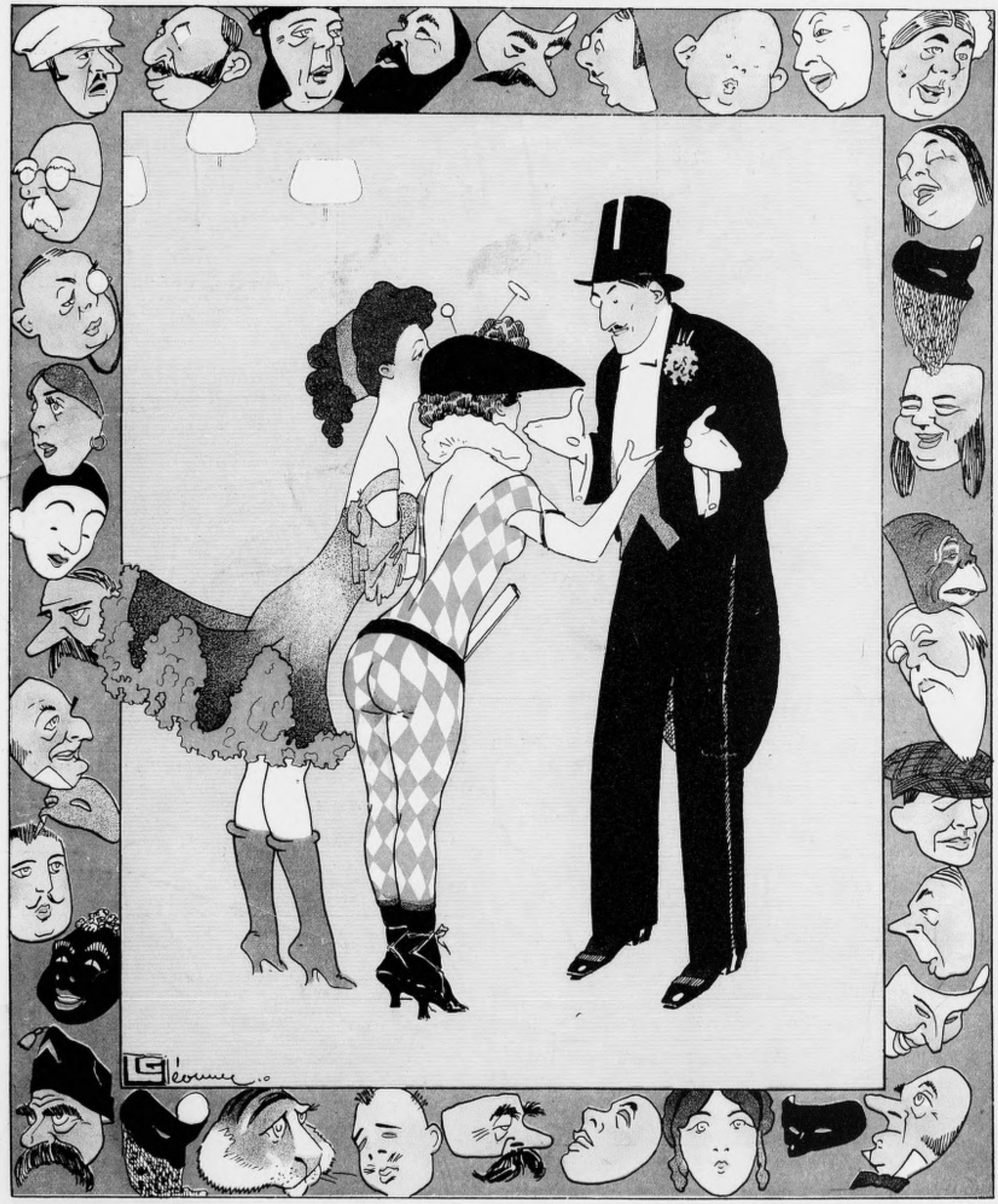
A. HERZOG, Objets d'art, Ameublements 41, rue de Châteaudun, Paris

Le gérant : C. CLÉMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

PREMIERS MASQUES, PREMIÈRES FRASQUES

Dessin de G. Léonnec.



— Baron, soyez galant! Emmenez-nous au buffet et offrez-nous un verre de... de n'importe quoi.
— Je regrette, mes petites chattes, mais je viens d'en demander et, justement, il n'y en a plus!

Samedi 29 Janvier 1910

DEPOT LEGAL
Seine
1910

48e année, N° 5



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMERO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce Numéro :
GIGLE CARICATURISTE
par Claude Berton

LA MARCHANDE DE SOLEIL

Dans ce numéro :
LE GUIDE DE L'AMATEUR DE JAMBES
par L. Vallet



LA JOLIE PROVENÇALE. — *Viens me voir, Calinou : j'ai du soleil, des fleurs,et la roue de la Fortune sur ma boîte à plaisirs !*

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharm^ie MIDY, PARIS et toutes Pharmies

FLIRT PARFUM ULTRA – PERSISTANT
ED·PINAUD

GERMANDREE
en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne. PARIS.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

AVEC L'IDÉAL WATERMAN
J'ÉCRIS
20,000 MOTS
sans prendre d'encre
EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 3 f. Parfumerie 26 Bd Bonne Nouvelle, Paris

PARFUMS GODET LE SECRET DES FLEURS

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT. FABT LYON



CHAUFFAGE A VAPEUR PAR LES FOURNEAUX DE CUISINE
LE PLUS PRATIQUE | Un seul appareil à entretenir pour { Le Chauffage à vapeur de 3 à 15 pièces, la Cuisine, le service d'eau chaude pr bains, toilette, etc | LE PLUS ÉCONOMIQUE
Se recommander de la Vie Parisienne pr recevoir catalogue frte. Ducellier et Bocquillon, Ingrs constrs, 3, r. Etex PARIS (18e)

PARFUM POMPEÏA L.T.PIVER PARIS



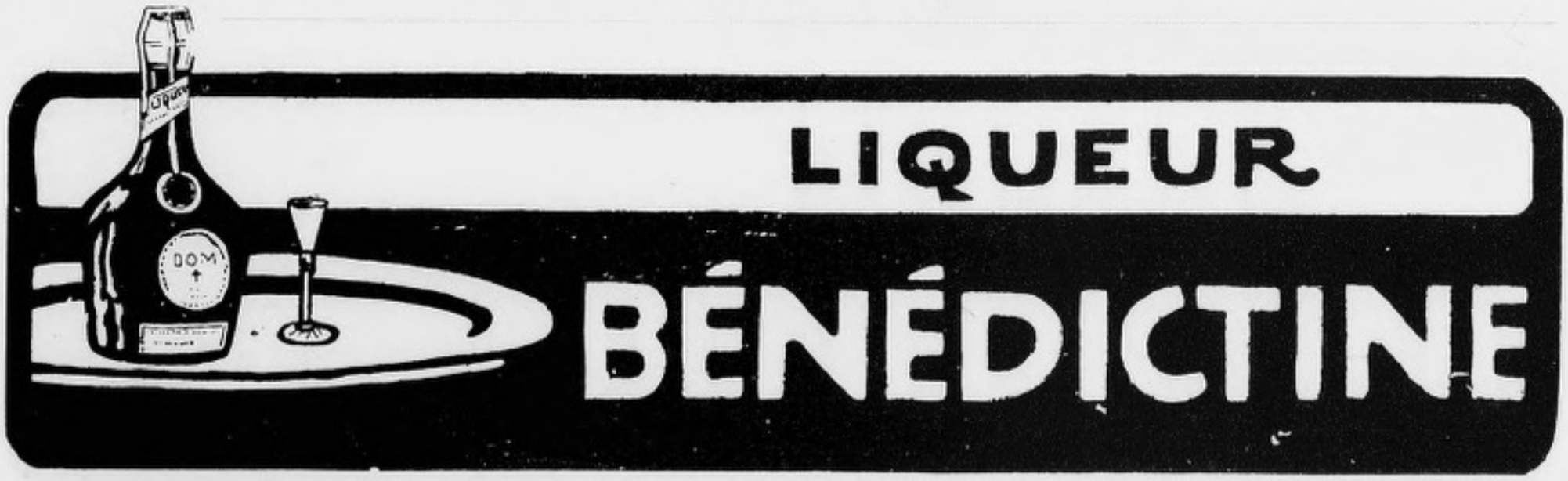
EN VENTE PARTOUT

COLLYRE DE LA DUBARRY
pour l'HYGIÈNE et la BEAUTÉ des YEUX
enlève les taches et les rougeurs de l'œil
lui donne de l'éclat et un charme séducteur
3f25 franco 17, rue RENNEQUIN, PARIS et partout

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA. etc.

MODÈLES RICHES
provenant des Grands Couturiers
Jolies toilettes de ville, soirées, jupons, blouses, manteaux, costumes tailleur
Prix très modérés. — Achat de garde-robes élégantes
MODERNE-SOLDES, 5, rue de Laborde, Paris



ON DIT... ON DIT...



Chantecleriana.

C'est le nouveau jeu, le jeu des salons. Qui n'a pas son petit potin sur *Chantecler ?* Toute bonne maîtresse de maison doit en offrir avec le thé ; on les passe au dessert avec le champagne ; on les grapille au théâtre dans la boîte de fruits glacés. C'est une pluie continuelle, une inondation, plus redoutable que celle de la Seine.

Jamais on ne parla tant d'une seule chose, et M. Rostand doit être satisfait. « Mes compliments, lui disait, il y a peu, Alfred Capus, sur la façon dont vous avez lancé *Chantecler*, cher confrère ; c'est du Boulangisme littéraire. » Hélas! c'est plus que du Boulangisme, et quel Constant nous débarrassera de *Guitry-Coq* et de la *Poule malfaisanne* ?

A moins que tout cela ne dure pas : ce seraient alors *les animaux malades de la veste* !

♠ ♠

L'œuf de la poule et la queue du paon.

Mlle Mellot doublera Mme Simone peut-être même avant qu'il soit longtemps...

Mme Simone, comme l'on sait, s'était refusée à pondre en scène, cet acte terre à terre ne convenant pas, à son avis, au lyrisme de son rôle.... Pondre ne lui disait rien. Mais comme tout change et se transpose du théâtre à la ville, cet acte que la parfaite artiste trouvait déplacé sur la scène lui semble charmant dans la réalité... Elle s'occupe en ce moment d'une création des plus intéressantes qui demande tous ses soins et pour mieux la réussir Mme Simone préfère s'y consacrer entièrement et céder son rôle à Mme Mellot.

M. Pierre Magnier avait le rôle du paon. Il le répéta longtemps et pourtant ne le jouera pas... Pourquoi, puisqu'il y était fort bien ? C'est à cause d'une question d'accessoires... Tout le monde sait que le paon se signale des autres oiseaux par une queue d'une dimension exagérée ; au cours de la pièce le paon devait naturellement faire la roue, car un paon qui ne ferait pas la roue n'aurait plus aucune raison d'être... Donc M. Pierre Magnier devait faire la roue et, pour y arriver et soulever cette traîne d'une volume et d'une longueur extraordinaires, actionnait une manivelle cachée sous ses plumes qui donnait un résultat magnifique, mais nécessitant une grande force musculaire. Comme ce jeu de scène se renouvelait fréquemment dans la soirée, M. Magnier, jeune premier qu'on se dispute dans nos théâtres, et par conséquent fatigué par un service très dur, ne se sentit pas le courage de tourner tant de fois sa manivelle... Il rendit son rôle et surtout le terrible accessoire... Il jouera le coq à Bruxelles, les attributs de celui-ci étant moins importants que ceux du paon.

♠ ♠

Entre la poire et le fromage.

Le désir de l'information enfante des héros et ne convient-il pas d'admirer sous réserve ce rédacteur d'un journal italien, le *Giornale d'Italia* qui se transforma en garçon d'hôtel pour arriver à connaître les pensées secrètes de M. Rostand, rebelle à l'interview ?

Un grand homme n'ayant rien de caché pour son serviteur, celui-ci nous informe du regret profond que le poète garde de M. Coquelin ; de l'aigreur qui règne souvent entre le grand auteur et le grand interprète, et enfin, détail plus terre à terre, du séjour à l'hôtel considéré comme réclame et tarifé comme tel...

Le pseudo garçon ajoute que M. et Mme Rostand *gémissaient alternativement contre les journalistes*. Les révélations du *Giornale d'Italia* ne seront certainement pas pour les faire changer d'avis !



Une candidature.

M. L.nt.lh.c est un homme heureux : il vient d'être élu vice-président du Sénat. Mais M. L.nt.lh.c a de plus vastes ambitions : vice-président, c'est très bien, mais ce n'est qu'une étape... Quoi ! président alors?... Peut-être ; mais, vous n'y êtes pas : Académicien, vous dis-je... Et oui ! Académicien ; n'y eut-il pas de toute époque place sous la Coupole pour les parlementaires illustres et les discoureurs habiles? M. L.nt.lh.c parle beaucoup et, à son avis, parle fort bien ; son élection récente d'ailleurs, n'est-elle pas une consécration? Il n'attend donc plus que l'ami qui lui demandera de poser sa candidature.

Peut-être, pourtant, ferait-il bien, avant, de prendre quelques leçons de français. Que diraient, en effet, les stylistes de l'Institut — il y en a encore — s'ils recevaient ce rappel de candidature : « *Eugène L.nt.lh.c, candidat... adresse ce rappel à votre solidarité, avec un discret appel à votre personnelle sympathie, — hautement réciproque et dévouée !* »

Et c'est cela, pourtant, qui fit élire M. L.nt.lh.c, vice-président du Sénat.

♠ ♠

Nemrod parlementaire.

Un de nos parlementaires les plus ministrables, qui y voit clair dans les problèmes les plus compliqués de la politique extérieure, mais qui, dans la vie privée, est horriblement myope, a cru utile à son avenir politique de suivre l'exemple de M. Briand et de chasser tous les dimanches.

L'autre jour, cet ambitieux législateur était invité chez un des princes de la finance (les seuls princes, bien entendu, que ses opinions lui permettent de fréquenter) : on s'engage sous bois ; notre Nemrod entend un bruit de feuilles froissées, aperçoit une silhouette mouvante derrière un buisson, épaule, tire au jugé et touche... un garde-chasse.

Aux cris que pousse le malheureux, on accourt lorsqu'à la stupéfaction générale, on entend le second coup du fusil meurtrier, puis plus rien.

— Comment, maladroit, crie-t-on au député, vous avez tiré votre second coup !

— Ah ! ma foi, balbutia-t-il, il criait tant !

♠ ♠

Le grand coq.

Ça ne marche pas toujours sur des roulettes entre M. G..tr. et son directeur et son auteur. L'autre jour, à une répétition, M. H.rtz propose un changement, dans la mise en scène ; M. G..tr. le rejette ; M. H.rtz insiste.

— Voyons, je vous assure ; ce serait mieux.

— Mais non, je ne suis pas du tout de cet avis.

— Alors, vous refusez?

— Je refuse.

M. H.rtz lève les bras au ciel.

— Ah ! si Coquelin était là. Il aurait fait cela tout de suite.

Un silence, et M. G..tr. laisse tomber ces mots :

— Si on allait le chercher !

♠ ♠

L'harmonieux contraste.

Au vernissage du Cercle Volney, l'autre jour, on vit entrer ensemble, — amusant contraste ! — l'élégant, sec et pâle peintre B....., le portraitiste de toutes les grandes vedettes, et le truculent C..... à qui la Bretagne reconnaissante devra un jour, — le plus tard possible ! — élever un monument ; et en voyant ce couple de complémentaires, cette mauvaise langue de F..... de s'écrier :

— Tiens ! Le mariage du navet et de la carotte !

RHUM ST-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »



PNEU
PALMER
A CORDES





LE PLUS ÉCONOMIQUE



SOCIÉTÉ des PNEUMATIQUES PALMER (The Palmer Tyre Ltd) — **PARIS, 152, Avenue Malakoff, PARIS**

Mesdames

N'oubliez pas le nom de cet appareil

BROSSE-SÉCHOIR "GRIM'S"

BREVETÉE S. G. D. G.

Exiger chez votre coiffeur pour conserver votre chevelure souple et brillante, que l'on vous sèche les cheveux après le shampoing, avec la *Brosse-Séchoir Grim's*, sans feu, sans *électricité, ni ventilation* et surtout ne desséchant pas les cheveux.



Une dame peut l'avoir parmi ses objets de toilette et s'en servir seule. Elle n'offre *aucun danger* et *son emploi ne nécessite pas de dépenses*

Envoi franco contre mandat-poste de 30 fr. ou contre remboursement 32 fr.

Explications et démonstrations chez

l'Inventeur Paul GRIMAULT

Coiffeur-Posticheur Breveté S. G. D. G.)

4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)

Téléphone : 345-54

Prochainement

LA VIE PARISIENNE

publiera

LA DEMOISELLE D'OPÉRA
Par PIERRE VEBER

LA VAGABONDE
Par COLETTE WILLY

LA JAMBE à travers les âges
Par JACQUES DRÉSA

LA PASTOURELLE
Par FERNAND VANDEREM et TRISTAN BERNARD

LA MILLE ET DEUXIÈME NUIT
Par HENRI AVELOT

UN NOUVEAU ROMAN
Par ABEL HERMANT

et de nombreux articles par

Romain Coolus, Franc-Nohain
Robert de Montesquiou, Pierre Valdagne
J. Marni, Claude Berton, etc.

AUTOS

LES PNEUS

VELOS

DUNLOP

SONT

LES MEILLEURS

PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

Officiers ministériels

Adj. Ch. Not. Paris, 15 février. **Trois MAISONS** **AV. GAMBETTA, 4 et 6, et r. Orfila, 20.** Rev. br. 11.450 f., 11.940 et 15.025 francs. M. à p. 120.000, 130.000, 150.000 francs. S'ad. Me HUSSENOT, not., r. des Pyrénées, 393.

4 Terrains **Rue de Vanves 152, 154** et R. Nouvelle. Ces 267 à 375 m.M. à prix 70 fr. à 200 fr. le m. A adj. Ch. not. Paris, 22 février. S'ad. not. Mes Fauchey et DE RIDDER, 4, rue Perrault.

2 Maisons 1° **Rue d'ENGHIEN, 36** R. b. 14.900 fr. M. à p. 125.000 fr. 2° **Rue des ECOLES, 41.** R. b. 23.980 fr. M. à p. **225.000** fr. A adj. Ch. Not. 15 fév. S'ad. aux not. Mes LANQUEST, 92, bd Haussmann, et LAVERNE, 13, r. Taitbout.

Vente à Aubervilliers (Seine), **6, R. du Pilier,** mardi 1er février, midi.
60 CHEVAUX réformés du dépôt **Le Pilier,** Cie Générale des voitures de Paris. Exp. la veille. Me Camille AUBOIN, Cies-P^es^, 51, r. Ste-Anne, Paris.



VIII. — *Le corps a ses raisons*

(Extrait du carnet de Gigle)

« Le corps a ses raisons. » Raymond Prudhomme qui l'affirme, est dans le vrai.

Durant quinze jours, j'ai détesté Guermante avec cette belle lâcheté que les femmes nous inspirent envers nos amis. Le lendemain de la soirée Restaud, je conservais de ma passade avec Kaline, dans la loge, une vision de gosse passionnée, en maillot, donnant des baisers gluants de fard : quelque chose de saugrenu comme si j'avais fait l'amour avec un mannequin.

Une autre sensation très nouvelle était venue me friper la moelle.

Kaline me prend pour ainsi dire de force, de farce aussi, et, tout en pensant que dans le moment elle se moque de moi, je cède... Vexé ensuite, je viens comme un idiot me confesser à Guermante. Il rit de moi et d'elle. Ça me revexe, et je retourne au milieu du public pendant que la petite, rhabillée dans son costume de faune, achève la dernière scène de la pantomime.

Tout ça n'a pas duré une demi-heure, mais au bout de cinq minutes, à la regarder gesticulant son rôle, j'étais amoureux, amoureux fou.

Je m'étais demandé jadis pourquoi toute théâtreuse excite tellement les hommes. Du coup, je le sais.

Pendant que cette sale gosse, vicieuse et méchante, mimait amour, ivresse, moquerie, colère, je me sentais envahi d'orgueil. Au dedans de moi-même, une voix me disait : « Hé! bien oui, c'est elle, celle-là que tout à l'heure tu viens de... parfaitement! Les autres la regardent avec des yeux qui voudraient être des mains, et toi tu viens de... parfaitement! Les femmes la jalousent, voudraient être à sa place, et toi, mon vieux, tu viens de... parfaitement! » Une sorte de joie sournoise me donnait un frisson. Ça a duré tant qu'elle a été en scène, mais le rideau tombé, il n'est plus rien resté en moi que le désir, et quel désir! Le besoin de la tenir encore dans mes bras, moins peut-être pour la possession elle-même, que pour éprouver de nouveau cette sensation unique.

Au fond, voilà la base de tous les grands sentiments humains : ambition, avarice, amour : « Posséder ce qui fait envie aux autres ». J'ai compris Pilar, et tous les amants qui ne se font aucune illusion sur la fidélité des actrices; ils ont pour se consoler et rallumer leur passion, ce désir du public, contagion, piment, satisfaction prodigieuse.

Je suis devenu l'amant de... corps de Lydia Kaline (joli cadeau à faire à un enfant) et j'ai fini par détester Guermante. Le soir même, après la représentation, impossible de me retrouver seul avec elle. Pilar reprenait ses droits. J'ai quitté la soirée Restaud après avoir vu Guermante présenté à Daphnée Coxton. Présentation rapide. Patrice de Chars, Bergsen et Hubert Jauran étaient auprès de Daphnée. L'Américaine venait de demander au comte Bergsen, de lui raconter la bataille qui avait valu à son arrière-grand-père le bâton de maréchal et le titre de comte. Bergsen qui est incapable de dire deux mots d'histoire, barbottait. La petite lui a coupé la parole.

— Moi, si j'avais l'honneur d'être la petite-fille d'un des soldats du grand Napoléon, je saurais par cœur toute les batailles, et j'aurais dans ma chambre un phonographe qui me les raconterait tous les matins pour m'empêcher d'oublier...

Bergsen faisait une tête! Daphnée Coxton, en train de pousser des colles à ses prétendants, se mit à interroger Patrice de Chars sur le cérémonial du lever de la reine.

Patrice s'est emberlificoté dans une histoire de chemise, à la fin de laquelle on ne pouvait pas savoir si c'était la Reine ou une de ses dames d'atour qui avait changé de linge. Daphnée a tiré la conclusion de son filandreux boniment :

— Oh! le gardien du musée, il en sait plus long que vous!

Patrice agacé, n'a pu s'empêcher de répliquer :

— C'est son métier.

— Oh! oui... Alors dites quel est le vôtre?

Patrice de Chars a fait une tête, comme Bergsen. Hubert Jauran ricanait plus haut que tout le monde. L'Américaine le guignait du coin de l'œil.

— Quand montons-nous en ballon ensemble, Monsieur Jauran?

— Vous enlever! Ce serait une joie...

Et il s'emballait sur le projet, affirmant qu'il est d'une prudence à toute épreuve, etc..., si bien que l'enfant blonde lui a répondu :

— Ah! réellement si prudent?... On ne risque rien, pas de danger?...

— Aucun danger.

— All right!... Moins intéressant... J'aime les gens un peu dangereux.

... Comme par hasard, sur ce mot, le père Coxton est arrivé avec Guermante qui s'est incliné. Daphnée Coxton a regardé avec une physionomie à peine curieuse le beau Serge. Guermante, lui, a



Le Sphinx bavard.



Le Directeur remâchant sa recette.

Suite, voir les nos 50, 51 et 52 (1909) 1, 2, 3 et 4 (1910).



L'AUTEUR GRAS ET L'AUTEUR MAIGRE.

contemplé l'Américaine de cet œil sans lumière qu'il a parfois et qui lui fait un de ces visages à l'antique, aveugle comme celui des statues. Daphnée demanda :

— Journaliste?...

— Oui.

— Reporter?

— Non.

— Le poème, de vous?

— Oui.

— Poète?

— Non.

— La musique... de vous?

— Oui.

— Musicien?

— Non.

— Brillante conversation! a lancé Daphnée en éclatant de rire.

— Je ne sais pas l'anglais, a objecté froidement Guermante. Il semblait vraiment souhaiter d'être ailleurs. L'amoureux de toutes les femmes n'était pas dans un de ses bons jours. Les autres étaient ravis. Serge Guermante paraissait se montrer exprès stupide et sans courtoisie. Peut-être Daphnée Coxton ne lui plaisait-elle pas?... Une bien jolie fille pourtant, quoiqu'impertinente. Et pendant que Louise des Alleurs, dressée au milieu de la pelouse, comme une otarie en robe du soir, récitait ses vers :

Les nuages sont les pensées
Du ciel mouvant qui réfléchit...

il quitta notre groupe. Daphnée Coxton avait pris le bras de Martoire, en lui demandant :

— Ce Monsieur Guermante ne sait pas l'anglais. Est-ce qu'il sait le français?

* * *

Je ne suis pas rentré avec Guermante. Silvia de Floche est venue l'attendre dans son auto, pour l'emmener vers une de ces petites fêtes à quatre, à cinq ou à dix dont elle a le secret. Et moi, revenu dans mon home, je me suis senti un vide, un creux... C'était Kaline qui me travaillait.

Le lendemain j'ai été chez Pilar, au journal, avec l'espoir vague de voir Kaline.

Pilar m'a regardé comme quelqu'un qui est au courant... Je lui aurais flanqué des gifles, mais flanquer des gifles à Pilar dans son cabinet de directeur du *Quotidien*, pas possible! Pilar est assis à son bureau, comme au centre d'une forteresse, à peine lui voit-on la tête, et la largeur du bureau dépasse la longueur du bras. Pilar a un trac fou d'être assassiné ou giflé, toujours à la merci d'un exalté mécontent qui se venge ou bien d'une sommaire exécution gouvernementale : la visite du juge d'instruction et sa démission du journal dans les huit jours. A moi, Pilar, dans son bureau bastionné, me rappelle cet insecte, le four-milion, qui creuse un trou dans le sable, se blottit au fond, et attend une proie.

Pilar, qui est un illettré et pour ce fait hait ses collaborateurs plus instruits que lui, possède une qualité unique, le sens de plaire à l'homme qui passe dans la rue, son public. C'est comme ça qu'il m'a lancé, c'est comme ça qu'il a pris Guermante, dont les notations brèves ont un accent de vie nerveuse. C'est pour ça que Pilar est l'amant de Kaline. Fille de rue, homme de rue.

Pilar goguenarde avec moi avec des allusions, des mots à double entente, comme pour me pousser à des révélations.

— Ah! cette Lydia elle fait tout ce qu'elle veut de son corps... N'est-ce pas qu'elle avait bien l'air d'un petit faune?...

— D'un petit fauve.

— Peut-être féroce?...

— Rosse!

— Ohé! on dirait que vous lui en voulez à la petite! Vous auriez tort mon bon. Gigle, vous êtes comme l'étudiant chinois du quartier latin. Vous devez avoir des succès de femmes. Elles doivent vous prendre pour la curiosité!

— Les femmes... elles vous prennent plus souvent pour ce qu'elles sont que pour ce que vous êtes.

Je rageais. J'ai laissé Pilar dans sa forteresse-bureau. La légende court que s'il presse un bouton, il peut s'escamoter lui-même en cas de danger, et disparaître subitement dans sa corbeille à papier.

A l'instant où je m'en allais, Pilar avait empoigné le téléphone, et il crachait dedans des grossièretés à un ministre au sujet d'une décoration promise à un de ses rédacteurs : « Qu'est-ce que vous me chantez? la croix à un imbécile de sauveteur... Moi j'ai sauvé le ministère. Fichez-moi la paix et la croix à mon rédacteur. Le *Quotidien* passe avant tout le monde! »



HABILLEUSE ET HABILLEURS.

Et il y a un factionnaire, baïonnette au canon, au ministère, pour garder l'homme qu'un Pilar traite comme ça!

Le soir, j'ai couru au théâtre. Kaline joue au *Boulevard* « l'Ami des hommes » d'Alain Valran, un de ses anciens amants.

La loge d'une actrice, ça sent le linge de femme, la peau, le fard. Kaline m'entrait dans le corps par les narines.

Prosper Galuchon et d'Arranche étaient chez elle. Je leur serrai la main. Elle les congédia tout de suite.

— Deux mots à dire à Gigle.

Quand ils furent partis, ce furent les deux mots annoncés, pas un de plus :

— Prends-moi...

Et après, tout en se rattiffant avec une rapidité professionnelle :

— Et maintenant, fiche ton camp dans la salle et ne reviens pas. Je joue pour toi.



LE PARADIS DU RÉGISSEUR.

J'essayai de rester. Je me sentais un besoin bête de mots tendres. Mais elle lâcha tout de suite la phrase, la grande phrase qui résuma toute notre liaison :

— Ah!... mon petit, si tu as envie de faire ce que tu veux, il faut faire ce que je veux!

Et je m'en allai dans la salle.

Elle ne jouait pas plus pour moi que pour le pompier de service... Une voix pâmée, voilée, blagueuse, une voix de femme au lit et qu'on chatouille, une voix qui me râpait le cœur et les sens. Tout le public y était pris comme moi.

Tous les hommes, les traits tendus, le regard enflammé, déshabillaient ses moindres gestes, tressaillaient, comme sous une caresse, aux inflexions tour à tour gouailleurs et, prometteuses de sa voix; tous grisés de désir, la « possédaient » des yeux.

Moi, la toile tombée sur le dernier acte,

CONTRADICTION

Dessin de Ed. Touraine.



— Alors, Ginette, tu as renoncé au théâtre?

— Que veux-tu, mon cher? Les directeurs sont de si mauvaise foi!.. Ils reconnaissaient tous que j'avais de l'étoffe et ne voulaient pourtant m'employer que comme doublure.



Le bastion de Pilar

j'éprouvais encore la même secousse déçue, embêtée, désorientée que la veille. Je revins le lendemain...

Désormais, ce fut mon existence. Tous les soirs, je venais m'installer dans la loge de Kaline. J'y apportai mes albums. Je travaillais là dans un coin. J'y pris mes habitudes. Elle recevait sans se gêner devant moi d'anciens amants et de nouveaux caprices.

— Faites pas attention. Ce n'est que Gigle.

Ou bien :

— Installez-vous où vous voudrez mais ne vous asseyez pas sur Gigle.

Et Gigle bisquait, et croquait au passage les visiteurs de Kaline : Pendard, le directeur, toujours le chiffre de sa recette à la bouche, comme un sauvage qui se passe, en ornement, l'os qu'il a rongé à travers la lèvre ; Grimblot, le régisseur, éternellement préoccupé d'une partie de pêche à la ligne irréalisable, il faut se lever de bonne heure et il se couche tard ; Jaffier, le comique, qui, à me voir dessiner, est arrivé à faire lui aussi une espèce de contrefaçon de mes croquis, c'est le comble !... Je vis les auteurs, les millionnaires arrivant avec l'air humble, et les besogneux avec l'air arrogant : les cercleux, insolents, puis dégelés, taillant des bavettes, comme des commères, avec l'habilleuse ou causant politique avec le queue-rouge ; les peintres, parlant tout de suite couleur, rapports de tons, effets de lumière, dans ce milieu où tout est maquillage, jeux de glaces, trucs de luminaire, impossibles à reproduire, et les romanciers rêvant immédiatement le roman toujours raté.



Ménage a trois

Le théâtre est une seconde existence, troublante et grisante, non seulement pour les acteurs, mais encore pour ceux qui vivent auprès d'eux.

Raymond Prudhomme a dit en se servant d'une de ces expressions incompréhensibles, qu'il sort du dictionnaire comme on sort de l'argenterie les jours de fête :

— Le théâtre est un art subconscient.

Je n'ai pas très bien compris, mais j'ai deviné. J'y étais en plein, moi, dans son subconscient, avec Kaline.

Naturellement, je devenais intime avec Pilar. Nous dinions, nous soupions ensemble. Parfois Kaline lui faisait inviter un quatrième quelconque. Ces jours-là, Pilar et moi, nous étions de très mauvaise humeur.

Je ne voyais presque plus Guermante. Il avait essayé de me blaguer à propos de Kaline. Je lui avais répondu brutalement :

— Quand on a repassé un de ses vieux habits à un camarade, il faut au moins avoir la délicatesse de ne pas lui dire qu'il lui va mal.

Et Guermante très occupé, à ce qu'il me semblait, ne vint plus chez moi. Kaline, elle, prit l'habitude d'y venir presque tous les jours. Elle arrivait, elle me disait : « Fais la nuit ». Je tirais les rideaux, j'allumais l'électricité... Après, nous causions. Kaline, accoudée sur l'oreiller racontait, comme Sheherazade, les mille et une nuit de Paris.

Etendu sur le dos, un peu abruti, en ai-je écouté de ces révélations véridiques, confidences de femmes, racontars d'amants, potins de passades. Kaline me déballait tout ça avec sa voix de petit camelot, scandée de : « Tu parles ». « Non ! vrai, alors » et la conclusion éternelle : « C'est à se tordre ». Elle était une sorte de sphinx, les yeux cernés perdus dans le vague, les cheveux tordus en paquet, la bouche large et mouvante, le sphinx qui dit tous les mots de toutes les énigmes.

... Comment de Rochefaud avait été pincé avec des cartes qu'il échangeait avec un valet de pied du cercle, mais comment les deux maris de ses deux maîtresses, de Lizaigne et de Salbris avaient presque étouffé le scandale, de Rochefaud ayant déclaré qu'il s'agissait de tours de cartes.

Comment Denise Panier entrant un jour chez Jozerand, son amant, avait entendu un bruit de voix insolite et reconnu l'organe de Langère, le ténor, comment Denise alors avait été chercher Arlette Tambour, la maîtresse de Langère et comment ces deux dames, furieuses, avaient interrompu les ébats des deux jeunes gens qui dans le moment se passaient parfaitement d'elles.

Comment Dupal, le directeur de théâtre, avait reçu un coup de couteau de Clara Lagadul, la chanteuse, pour avoir usé d'une contre lettre, dans laquelle elle résiliait son engagement et dont il avait promis sur l'oreiller de ne pas se servir.

Comment Vigeois, le boxeur, vivait avec le petit de Senillé et Lola Panther.

Comment... comment savait-elle tout ça et par le menu, éclaircissant bien des mystères parisiens ?... Secrets de lit, divulgués dans le lit.

Un jour, elle se raconta elle-même : Sa mère, femme de ménage, le premier amant, puis les autres... Le lendemain, elle se pencha sur moi. « Et toi ?... »

J'étais abruti, cette créature faisait de moi une loque.

Je racontai, ma famille, mon père, le patron du cabaret de Marseille, mes débuts là-bas. Elle se tordait en songeant à notre première rencontre à Bullier. J'allais me fâcher quand elle lâcha enfin le grand mot.

— Et Guermante ?...

— Hein, quoi... Guermante ?...

Oui, le boniment de Guermante, voilà ce qu'elle voulait connaître, la petite saleté, la petite vilenie qu'elle ira sans doute répéter à d'autres amants, dans la même attitude de tentatrice sorcière, babillarde et mauvaise. Mais dans le moment, je ne me rendis pas bien compte de ce que je faisais.

Je lui dis ce que je savais : Notre rencontre au quartier latin avec Guermante, la fausse monnaie que je croyais qu'il m'avait passée le premier soir, le surnom d'Hirondelle que lui avait donné une petite femme ce jour-là, et l'incident nocturne du Bois de Boulogne où de louches individus qui allaient nous faire un mauvais parti à Louise des Alleurs, à Micheline Langeais et à moi, s'éclipsèrent, en le nommant, eux aussi, « Hirondelle ».

Lydia Kaline jubilait. Si j'avais été plus clairvoyant j'aurais compris. Mais j'étais idiotisé. Quelle vie !

Elle arrivait chez moi en me disant : « Aujourd'hui je suis une guêpe, je suis une guêpe qui bourdonne à travers la chambre. Prends-moi comme ça. »

Et elle s'élançait, nue et bourdonnante, et me faisant une comédie invraisemblable.

Le lendemain, elle disait : « Je suis une tigresse, je vais te mordre, toi tu es le tigre ! »

Elle inventait chaque jour une nouvelle folie.



Le peintre parle

Avec elle, je fis le tour des maisons d'opium et d'autres maisons encore... Pilar nous accompagnait quelquefois. Le vieux forban se contentait de dire, en face de toutes ces horreurs : « Quelle gosse! » et moi j'ajoutais : « Quelle sale gosse! »

Nous étions menés. Pourtant Pilar vivait comme dans son élément au milieu de toutes ces vadrouilles, moi, je suis bourgeois, je ne pouvais pas m'y faire.

Quel tourbillon! Je me levais le matin en disant : « Voyons, elle arrive à telle heure, qu'est-ce que je vais fiche jusque-là? »

Je ne travaillais presque plus. Je ne faisais que des Kaline, en mouche, en sphinx, en sorcière, en papillon, en tigresse, en oiseau. A force de faire des bêtes, je devenais bête moi-même.

Je ne voyais plus Guermante, parti en voyage.

Kaline revint à la charge sur son sujet, un lendemain de noce abrutissante et, malgré moi, je lâchai notre visite rue Campagne-Première, dont j'avais promis de ne rien dire. J'en eus regret tout de suite, mais j'étais arrivé à détester Guermante. Je n'étais pas jaloux de Pilar, l'amant actuel, non, mais de Germante, l'ancien amant : le corps a ses raisons...

Kaline hurla :

— C'est un apache !...

Je ripostai malgré moi :

— Tu mens. Tais-toi !...

Kaline me considéra avec une figure de triomphe.

— Fallait rien dire alors.

J'étais cloué, je lâchai une sale injure. Kaline se leva et se rhabilla en hâte. J'étais resté dans le lit. Quand elle fut prête, sur le pas de la porte, elle me lança :

— Tu sais Gigle, mon amour, je n'ai marché que pour savoir ce que je sais. Bonsoir à tes poules.



Le caricaboturiste.

Et clac ! la porte qui se ferme. J'eus une crise de fureur, je me levai, je cassai une chaise, je trépignai. Puis, harassé, je me remis au lit. Au réveil, on me tend une dépêche. Je crois que c'est d'elle. Non, elle est signée de l'oncle Pascal : « Viens vite, père très malade. » La valise bouclée en deux temps, un mot à Kaline tout de même et vers dix heures, l'heure à laquelle je pénétrais dans les coulisses du *Boulevard*, je roulais vers Marseille.

Le lendemain matin, j'étais auprès du bon papa. Deux jours après mon arrivée, il était hors de danger, et moi aussi.

Oui, et moi aussi. C'est là qu'est notre force à nous autres provinciaux, les Parisiens n'ont rien pour les sauver de Paris. Nous autres, un peu d'air natal nous désempoisonne.

En quittant Paris, je trouvais Marseille sans élégance mais fichtrement reposant. Aussi, quand Kaline vint me tomber sur le dos à la fin de la semaine, m'affirmant qu'elle avait cru me prendre pour se ficher de moi et me brouiller avec Guermante mais qu'ensuite elle avait fini pas « m'avoir dans la peau » comme elle le disait, sous le grand soleil avec sa tête truquée, arrangée, ses cheveux teints, son grasseyement parisien, je la trouvai fanée comme une vieille figue. Sincère peut-être? La sincérité ne lui allait pas du tout. Trop tard. Et je remis dans le train rapidement, ce bel article de Paris.

Guermante venait de m'écrire de Dinard me priant de venir le rejoindre, il s'ennuyait, il était seul. J'avais des remords. Le papa était sauf. Ma valise fut rebouclée et en route.

Les Marseillais ont raconté que j'étais parti après avoir mis à mal une jeune femme du plus grand monde.

— Du plus grand monde, Kaline! De tout le monde! Oui! Et ouf!

Claude Berton.

PETIT GUIDE
de l'amateur de jolies jambes

Notes et croquis d'album d'un vieux parisien



Le très spirituel « Anglais de Paris » ne manque jamais l'occasion de blâmer les Français de ce qu'ils pensent constamment à l'amour. Moi, qui suis un vieux Parisien de Paris, à l'inverse de lui, j'aime mieux la chasse que le gibier.

Depuis près d'un demi-siècle que je chasse, j'ai vu du gibier de tout poil — si j'ose m'exprimer ainsi — et de tout plumage. Eh bien, comme beaucoup de bons et vrais chasseurs, je persiste à dire que la chasse pour la chasse est le vrai plaisir, le fin du fin; on mange le gibier après. C'est une opération vite faite et un peu grossière. Pour cela un bon... estomac suffit et le premier déménageur venu a souvent meilleur estomac que vous ou moi !

Pour la chasse il faut bien d'autres qualités!...

Donc vieux Parisien, j'ai beaucoup chassé, le mieux que j'ai pu. J'ai pris beaucoup de notes, fait bien des croquis, et je veux pour toi, ami lecteur, résumer ce que j'ai cru voir et apprendre, te dire, au hasard de mes notes, les endroits que je sais bons, la manière que je crois la meilleure. *La Vie Parisienne* n'est lue que par des gens comme il faut. C'est pour eux que je parle.

***

Vraiment il n'est jolies jambes que de Paris ou plus justement il n'est d'affriolants retroussés qu'à Paris. L'art de marcher avec grâce dans la rue, de descendre de voiture sur un trottoir mouillé est un art essentiellement parisien.

***

Au music-hall, au théâtre, dans les ballets ou les féeries, les Anglaises montrent très souvent de fort jolies jambes, mais elles ne savent ni monter en voiture ni en descendre avec grâce ; encore bien moins trottiner dans la rue. Dehors, l'Anglaise va ou vient ; elle ne se promène pas.



L'Allemande, celle du Sud, a quelquefois la jambe bien faite, rarement, pour ne pas dire jamais, de jolis bas et des pieds bien

"CHANTECLER" SUR LE BOULEVARD

Dessins de PUCK



Le Bœuf à la mode — La petite Oie blanche — L'Oiseau rare — La Grenouille — Le vieux Castor — La Pie grièche — Le Hoopoe — Le Coq gaulois — Le petit Veau — Consul — La Bécasse — Le Canard — Le Rat — L'Oiseau de Paradis



La Chouette — Le Cheval-Vapeur — Le Crocodile — Le Chien de garde — Le Geai — La Grue — Le Dromadaire — petite Ourse... Polaire — Le Grand-Duc — Le Coucou — La Caille — Le vieux Lion — Un vilain Moineau — Le Coq en pâte — La Cocotte huppée et son Crapaud

chaussés, sauf à Vienne; celle du Nord est presque toujours un paquet lourd et prétentieux, et ce qu'elle a de mieux à faire est de laisser ignorer ses dessous. Les tristes cocottes qui, à Berlin, se font passer pour Françaises sont Belges ou Suissesses. C'est dire qu'elles ne sauraient en rien évoquer l'idée d'une Parisienne.

***

Les Espagnoles, malgré leur réputation de volcans d'amour, sont très pudiques. Les seules jolies jambes espagnoles que j'ai vues appartenaient à des danseuses, la plupart gitanes. Du reste, en amour, ces volcans méprisent les hors-d'œuvres, ce que Brantôme appelait les « mignardises »; elles n'estiment que l'acte brutal. Ce sont des goulues, ce ne sont pas des gourmandes.

***

Les Italiennes montrent volontiers des jambes trop classiques dans des bas souvent mal tirés. Elles seraient mieux nues. Et la jambe nue, c'est bon pour les statues et pour l'Ecole des Beaux-Arts.

***

Les Américaines ne se retroussent pas. Elles ne montrent



vraiment leurs jambes qu'aux bains de mer où alors elles sont charmantes, dans de jolis costumes de revues. Elles manquent souvent, quoique très belles, de féminité.

***

La Parisienne seule sait montrer juste ce qu'il faut. Si sa jambe n'est pas toujours parfaite elle est toujours spirituelle et mieux chaussée que partout ailleurs.

La jolie jambe est un délicieux article de Paris.

***

A aucune époque le luxe des dessous n'a été aussi raffiné. Jamais les femmes n'ont porté tant de bas de soie et d'aussi jolies chaussures, parce qu'à aucune époque cela n'a été aussi accessible aux fortunes médiocres.

***

La mode des sans-jupons a d'abord chagriné l'amateur de jolies jambes. Rien en effet n'était plus exquis que la mousse vaporeuse d'une fine lingerie. Il a fallu cependant reconnaître que leur suppression a contribué bientôt à nous ravir, puisque la jupe à peine relevée découvre presque toute la jambe, et a ainsi forcé les femmes à soigner davantage ce qu'elles montrent si facilement. D'où raffinement dans les bas et surtout dans les chaussures. Une femme élégante ne porte presque plus que des petits souliers vernis, et celles qui savent vraiment la vertu d'un joli pied, de très hauts talons. Sauf pour les sports, le talon plat, celui qui donnait aux femmes la démarche d'un policeman, ne se voit plus qu'en province ou aux respectables pieds de quelques provinciales de Paris, qui sont les pires provinciales.

***

Avec l'ampleur des jupes qui va revenir cet été, les jupons vont reprendre leur place et nous ravir de nouveau ; le bien acquis ne disparaîtra pas.

***

L'adoption des jarretelles nous a bien taquinés aussi, en supprimant le joli mouvement de tirer les bas, ou d'arranger



la jarretière. Mais nous nous sommes vite aperçus que les jarretelles se dérangeaient et se cassaient aussi.

Une vraie Parisienne ne se retrousse pas de la même façon partout. Elle ne traverse pas de la même manière la Chaussée-d'Antin et la rue de Varennes. Bien plus, la même Parisienne ne montrera pas sa jambe de la même manière place de l'Opéra et place Vendôme, en sortant de chez Doucet ou en sortant de chez Marquis.

***

Au printemps, lorsqu'il est tombé quelques gouttes d'eau, le matin, entre neuf et dix heures, la place de l'Opéra est un champ d'exercice délicieux pour l'homme délicat qui aime les jolies jambes. Les plus jolies des filles de Paris, tout au moins, — pour être plus juste, — celles qui comptent parmi les plus jolies, mannequins, demoiselles de magasin de la rue de la Paix se hâtent, habillées avec un goût que n'atteignent jamais leurs clientes étrangères. Le pavé mouillé les force à se retrousser, elles le font avec grâce et... générosité.

A dix heures tout est envolé et l'amateur qui n'a pas perdu son temps peut s'en aller à ses affaires avec de la joie dans les yeux pour toute la matinée.

(*A suivre*). L. VALLET.

Bouquet de Pensées

Il n'y a que les gens qui n'ont jamais aimé, pour croire à l'amour éternel.

⚜

Au XVIII[e] siècle on considérait qu'il y avait un art d'aimer ; aujourd'hui on pratique le flirt comme un sport.

⚜

La trahison féminine : une blessure d'amour... propre.

⚜

L'amour platonique : un verre d'eau sans eau.

LA RANÇON DU BONHEUR

M. de Villarcher avait épousé en secondes noces Mlle de Boischenu. Un conteur pressé dirait du mari que c'était un barbon et que sa nouvelle épouse avait tout juste dix-sept ans. Mais cet état-civil trop rapide exposerait naturellement le lecteur à prévoir encore une histoire de banal adultère, ce qui n'est point le cas. Rien ne pouvait être banal dans la vie de Mlle de Boischenu, devenue comtesse de Villarcher.

Elevée dans un élégant couvent du Poitou, elle avait quitté avec regret la bonne Mère, les religieuses et son directeur de conscience, le Père de Saint-Offémont, pour mettre à la disposition de son mari tout ce que ses éducateurs avaient cultivé en elle de grâces et d'innocence.

A quelque temps de là, par un de ces hasards dont la Providence ne se montre jamais chiche au profit des belles âmes, le Père de Saint-Offémont était mandé à Paris par ses supérieurs. Il fit aussitôt savoir à son ancienne « dirigée » qu'il séjournerait sans doute quelque temps dans la capitale et qu'il serait heureux de continuer à Mme de Villarcher les bons soins dont il avait entouré Mlle de Boischenu.

Dès le lendemain, il recevait la visite sollicitée. La jeune épouse se présenta en petite robe simplette dont ni la coupe ni la couleur n'attiraient l'œil. Il s'informa d'abord de sa santé, parla quelque peu du mari, demanda l'itinéraire de leur voyage de noces, et, brusquement, avec l'air souriant d'un homme qui en pense plus long qu'il ne lui sied d'en dire :

— Enfin le mariage ne vous a pas déçue, ma chère enfant?

Mme de Villarcher eut une moue, une toute petite moue de pensionnaire. En même temps, son front, ses paupières, ses joues et jusqu'à ses oreilles se colorèrent de ce beau rouge qui est le langage de la pudeur alarmée.

— Père, dit-elle, je trouve que le mariage n'est pas une chose convenable. Certaines obligations en sont trop...

Elle hésita un moment et se décida pour : «... déréglées ».

Avec douceur parce qu'il savait jusqu'où vont les scrupules de certaines femmes, le Père de Saint-Offémont protesta. Il expliqua, en son langage volontairement vague de directeur spirituel, que l'amour comportait, pour la nature humaine, des satisfactions immédiates. On ne devait pas chercher à les combattre, car elles n'étaient pas blâmables en soi. Tout au plus, les âmes d'élite se punissaient-elles de cette jouissance particulière par quelque mortification des autres sens...

— C'est cela! dit spontanément Mme de Villarcher qui se croyait encore au couvent. Ces jours-là je me priverai de dessert.

— ... Ou, de préférence, par un surcroît de charité envers les pauvres, poursuivait le Père de Saint-Offémont.

Cette dernière idée sourit encore plus à la visiteuse. Elle promit donc de s'imposer le léger sacrifice d'une pièce d'or pour les bonnes œuvres de son directeur, toutes les fois qu'elle devrait participer à ces joies, non pas blâmables en soi, mais pourtant contraires au parfait esprit de mortification.

* * *

Huit jours après, elle vint saluer le Père et lui remit d'abord un billet de banque, pour les aumônes qu'elle faisait extraordinairement une fois par année ; puis, elle tira un louis d'une toute petite bourse tapie dans son aumônière d'or, en disant avec la plus délicate simplicité :

— Ceci est pour le surcroît de charité dont vous m'avez parlé la dernière fois.

Le samedi suivant, elle revint et donna encore un louis pour la même raison. Trois samedis de suite, elle apporta une pièce d'or semblable, comme si cette largesse était heureusement passée à l'état de rente hebdomadaire sur quoi pouvaient compter les pauvres.

Pourtant, il advint que, le samedi d'après, Mme de Villarcher ne se présenta pas chez le Père. Même abstention, huit jours plus tard. Et pendant un mois, il en fut ainsi. Un matin, elle se décidait à écrire :

— Ne croyez pas que j'aie oublié mes promesses. Mais vous savez qu'elles ne dépendent pas seulement de moi et vous me pardonnerez.

* * *

Quelques semaines s'écoulèrent encore. Enfin, le Père de Saint-Offémont eut la joie de revoir la petite épouse de dix-sept ans. Elle n'avait plus la mise légèrement « pensionnaire » des autres fois. Une sorte de toile blanche où fleurissaient des roses brodées révélait d'elle des charmes qu'on ne lui aurait pas soupçonnés jusqu'à ce jour : une gorge audacieuse, une taille... disons « de mannequin » puisqu'il est convenu que nul qualificatif n'est plus flatteur pour une femme, et des hanches... oh! des hanches où le tailleur avait dû promener, sans doute, voluptueusement ses mains pendant les travaux d'essayage.

— Voici trois louis pour mon surcroît de charité, dit-elle en ouvrant sa petite bourse.

Le samedi suivant, elle revint et donna six louis.

Huit jours plus tard, l'aumône doublait.

— Douze pièces d'or! s'écriait-on. Mais votre bourse est une vraie corne d'abondance, ma chère enfant.

— Père, je vais vous dire... expliqua Mme de Villarcher en baissant un peu les yeux. Le sous-lieutenant de Vaucadois, notre cousin, qui était auparavant à Carcassonne, vient d'obtenir la garnison de Vincennes... Avec lui, on peut arriver à faire beaucoup de bien aux pauvres.

A cette minute, les dix-sept ans de la comtesse étaient une chose délicieuse.

FERNAND AUBIER.





SPORTS DHIVER

LE SKI



Vos jambes s'enfuient subitement sous vous et vous perdez l'équilibre : pouf!... Vous voilà dans un tourbillon de paillettes de neige qui volent de tous côtés, vous aveuglent, vous entrent dans le nez, dans les oreilles, dans la bouche. Vous voulez crier : « Au secours! » mais un doux régal de neige glacée paralyse votre langue...

Vous voilà enfin arrêtée, calée. Vous vous frottez les yeux : vous regardez autour de vous : rien que la neige très blanche en immenses draps unis et miroitants. Vous êtes un peu étourdie, mais doucement, et la neige vous semble un lit très moelleux : le lit très moelleux d'après la petite secousse.

— « Ah! mon Dieu, où suis-je?... » Vous voilà réveillée. Secouez-vous... Encore un peu. Les petites perles tarabiscotées de neige glacée font merveille dans vos cheveux blonds : vous êtes un délicieux petit lutin d'hiver pailleté de frimas blancs qui s'accrochent en houppettes bouffantes à votre bonnet blanc de laine soyeuse, à votre chandail qui vous moule, à votre jolie jupe courte toute blanche, à vos bandes molletières qui dessinent votre mollet, votre genou...

— « Ah! mon Dieu, je montre mes jambes!... » Et vous riez tout en baissant la jupe, car vous savez vos jambes bien faites... Vous êtes tout à fait réveillée?... Alors, hop! debout! Cela est plus facile à dire qu'à faire, et vous vous embarrassez dans vos mignonnes chaussures de deux mètres! La main?...

CIVILISATION ET BARBARIE

Dessin de Fabiano



A PARIS comme aux antipodes la coquetterie est l'art de se mettre en peau.

Non. A votre aise. Un peu d'élan... Nous y sommes... Patatras ! C'est à recommencer : un, deux et trois... Nous y voilà !



— Attention ! Soignons le départ ; il ne faut pas nous laisser surprendre : la jambe gauche un peu en avant, légèrement assise sur la jambe droite, le haut du corps un peu penché ; là, vous êtes à croquer !

— Où allons-nous ? — Tout droit jusqu'en bas. — Jamais vous n'arriverez — Mais si, nous arriverons. — Et si je tombe ?.. — Je vous ramasserai... à moins que je ne tombe aussi : nous tomberons ensemble ; et, vous savez, la neige blanche est un lit très doux... Je dis des bêtises ?... Alors, partons !

Une heure après il y a toujours la neige, de plus en plus lumineuse dans le soir qui tombe en suie d'un ciel très sale ; quatre petits sillons, un peu en zigzags, fuient, de distance en distance une place toute bouleversée. Dans le silence très lourd, par la nuit qui vient, moite, le sapin qui croule de neige est une vieille dame, haut empanachée, qui branle la tête en comptant les chutes.

Des skieurs ont passé par là.



LA LUGE

— Vous êtes bien assise ? Bon ! Attendez, je m'installe... Rapprochez-vous un peu plus de moi, appuyez-vous... Vous ne tomberez pas, je vous tiens... Pas si serré ? Pourquoi ?... Pressez-moi les genoux... plus haut, là, près de la cuisse... C'est ça ; moi, je passe mes mains sous vos bras et je croise sur votre poitrine... Mais non, ce n'est pas inconvenant... Attention, nous partons !...

— Ça va ?... — Oui. — Cela vous amuse ? — Oui. — Attention au virage. — Oui. — Penchez-vous à ma gauche. — Oui. — Vous n'avez pas peur ? — Non. — Laissez-vous aller. — Comme ça ?

Elle s'appuie complètement sur lui ; il hume le parfum de ses cheveux et ses mains commencent à s'agiter.

— Vous êtes bien ? — Oh ! oui.

La conversation s'arrête et la luge glisse, glisse toujours sur le petit chemin glacé qui serpente traîtreusement. La vitesse croît et la luge bondit par moments. Elle se laisse aller tout à fait dans ses bras. Lui, qui a ses lèvres sur la nuque, très faiblement :

— Vous êtes bien ? — ..... —

Au même moment, cahot, virage, capotage, chute mate dans la neige qui s'amollit sous le poids. Ils sont toujours étroitement unis ; seulement, ce sont leurs lèvres qui se touchent...

Un temps ; une cloche lointaine ; trois corbeaux noirs sur la neige.

— Voulez-vous que nous remontions ? — Je veux bien. — Vous ne vous êtes pas fait mal ? — Non, je vous remercie. — Ah !

Ils s'asseyent.

— Tiens-moi plus serrée ; tu m'aimes un peu, gros loup ? — Je t'adore, ma Loute...

Ils sont partis. Jusqu'où iront-ils ? Le chemin est sinueux...

LE PATINAGE

La Débutante. — Un pas, deux pas, trois pas ; les bras étendus en balancier, la tête penchée, le corps raide. Elle trébuche, elle essaie de se rattraper, elle tombe... elle est par terre. Le mollet est joli, mais il est inutile, Monsieur, de chercher plus haut : ici, les cuisses ont des culottes. — Elle est debout : un pas, deux pas, trois pas, quatre pas : la chute... Vite, empressez-vous, Monsieur. — Elle refuse votre main charitable ?... Que cela ne vous étonne pas : c'est une sportswoman ; elle est Anglaise, elle arrivera.

La Moyenne classe. — Un dehors à droite, un dehors à gauche, un dehors à droite, un dehors à gauche. — C'est simple ; mais tout est dans « la manière ». La position du corps est parfaite : les épaules bien effacées ; les bras dans la ligne des épaules ; le buste, bien cambré, mettant en valeur toutes les rondeurs ; les jambes, sous la jupe qui colle, admirables de courbe harmonieuse ; la tête un peu rejetée, les narines frémissantes, la bouche juste entr'ouverte pour laisser voir les dents dans un sourire vainqueur et... racoleur. Pas de bonnet blanc : le toquet de fourrure. Un chandail de laine ?... Y pensez-vous ! le fourreau de velours ventre-de-souris bordé skungs, l'énorme manchon skungs, la chaussure fine et vernie, le bas de soie ajouré.

Une Mouette. — Un dehors à droite, un dehors à gauche ; elle glisse, victorieuse, à la tête de son cortège d'admirateurs qui lui fait une queue de comète ; elle est reine ; c'est une Parisienne...

La Virtuose. — Un huit par dedans arrière, un double-trois, une vague, quelques rockings, un tour de valse, enfin. — Elle glisse, jamais lasse, mais rouge, suante, les cheveux en désordre, sa pauvre toque de travers. Elle a la grâce d'un ours bernois, la légèreté d'un hippopotame et la sveltesse d'un éléphant. Pourtant elle patine très bien, sans souci de la chute, dont elle est la première à rire et qui montre indiscrètement les bas de grosse laine noire et le pantalon de toile. Ce n'est pas pour les autres qu'elle patine, mais pour elle-même ; quand, secouant la neige de sur sa robe fripée, elle s'affale, épanouie et époumonnée, sur un banc, avec un gros rire de ses lèvres charnues, elle a l'air si bonnement réjouie qu'on ne saurait lui en vouloir de mieux patiner que les autres. Elle est Suisse...



A LONDRES

(Théâtres et Expositions)

Que les fauteuils de l'*Empire* sont bons, larges et épais ! qu'ils « épousent bien les formes » ! La salle est d'un goût assez sobre, déparée cependant par les vilains tapis violet foncé qui lui font un sol funèbre. D'ailleurs ce n'est point là un lieu de spectacle comme les autres. L'*Empire*, c'est la Comédie-Française des music-halls : on y a des traditions, et l'on y joue des ballets réputés qui égalent presque, par la tenue et le talent des danseuses, les ballets que l'on donne dans notre National Opéra.

Avant ce ballet, l'autre soir, nous avons vu un *impersonator*, personnage fort habile, qui, sur la scène, se grimait avec célérité pour devenir successivement le ministre Chamberlain, Rudyard Kipling et Gladstone. A la fin de son ingénieux divertissement, il disposa les traits de son visage et choisit ses postiches de façon à ressembler au roi Edouard VII. Ce qui ne

manqua point alors d'être un peu comique, ce fut d'entendre à ce moment les applaudissements serrés du public, et de voir se lever de leur place, avec respect et gravité, les spectateurs anglais, qui demeurèrent debout, le chapeau à la main, jusqu'à l'instant où le pitre abandonna sa royale métamorphose, pour poser sur la table, avec la barbe en pointe et le faux nez busqué, les plumes de son bicorne et le coton de son ventre.

***

A ce même *Empire*, il y avait devant nous, à quelques rangs de distance, l'une de ces délicieuses enfants de quatorze à seize ans, comme ils n'en ont qu'en Angleterre. Ses cheveux avaient l'or pâle et ses joues l'incarnat célèbres. Elle portait un manteau de soir, en soie d'un bleu extrêmement doux, tout brodé de roseaux japonais d'un azur plus défaillant encore. Ses trois longues nattes, liées au ras des cheveux par deux gros nœuds de faille noire, la gênaient beaucoup pour s'asseoir et s'appuyer, et, à tous moments, avec le plus joli geste du monde, elle écartait l'une ou l'autre de ces nattes, en penchant la nuque et en se retournant à demi. On voyait alors son profil encore hésitant de petite fille : un œil clair et gentil, au regard simple et animé, un nez peut-être un peu rond, mais aux vives narines une bouche mouillée, toute fraîche, dont parfois la très touchante enfant mordait la lèvre inférieure, dans l'effort plein de grâce que l'obligeaient à faire ses trop longs cheveux.

On peut remarquer aisément que les Anglais, au théâtre et ailleurs, ne semblent jamais regarder ni observer les jolies personnes qui peuvent se trouver autour d'eux. L'attention d'un étranger fut sensible à la petite jeune fille ; dès qu'elle la distingua, elle s'occupa davantage de ses gênants cheveux, et, heureuse de voir qu'on la trouvait plaisante, elle laissa glisser bientôt le joli manteau bleu, pour découvrir tout à fait son corsage timidement échancré, son cou de roses et la frêle naissance des épaules, dont le moindre charme n'était pas deux attendrissantes « salières », où la lumière et l'ombre amassaient et retiraient, selon les mouvements de la petite, une poudre impalpable, faite d'ors variés.

***

Dans un autre théâtre, où les fauteuils sont encore meilleurs qu'à l'*Empire*, on joue, à la fin de la soirée, un drame rapide, qui se passe au Pôle Nord, et dont les principaux personnages sont soixante ours blancs. Dans cette salle, devant la scène, une demi-lune est pratiquée de façon à ce que, l'eau l'envahissant, il y ait, devant les fauteuils, un petit lac. On entoure ce lac de grilles et on l'orne d'icebergs en carton peint; au fond de la scène, une autre grille, et, parmi les glaces et les îles flottantes, les diverses phases d'un soleil de minuit. Sous les rayons de l'aurore boréale, on apprend qu'un Américain, traître et félon (naturellement), est à la recherche d'un malheureux explorateur anglais. La fiancée de ce dernier accompagne l'Américain, dont, pour son malheur, elle est aimée. On voit des traîneaux, des chiens-loups, des Esquimaux et, sur le ciel, ces franges spéciales qui, là-bas, embellissent le point du jour. Dans les moments les plus pathétiques, après les coups de feu et les chutes dans les crevasses, les soixante ours apparaissent et boivent du champagne au goulot; puis, en apothéose, sur des sortes de *toboggans* machinés avec ruse, on fait, des cintres, glisser les ours dans le bassin en demi-lune. L'eau jaillit, les bêtes éternuent et l'orchestre joue avec vaillance l'ouverture du *Vaisseau fantôme*, sur le rythme brutal et rompu d'un cake-walk.

***

Nous nous plaisons à croire que la mise en scène des spectacles parisiens est le meilleur témoignage de ce goût français que, depuis Racine et Watteau, on ne nous dispute plus. Pourtant les Russes, l'an dernier, avec leurs décors hâtifs, avaient déjà touché, chez quelques-uns, cette opinion. Après quelques soirées dans des théâtres de Londres, cette assurance diminue encore.

Ces derniers temps, pour Christmas et pour les enfants, on jouait des féeries dans tous les théâtres anglais. A l'un des plus célèbres d'entre eux, le *His Majesty's*, un acte, qui se passe dans une forêt enchantée, vaut assurément les plus glorieuses mises en scène de l'Opéra-Comique. Les jeux de l'électricité sont menés avec une adresse infinie, et une charmante cascade, sur une pente de fougères, accompagne de son bruit discret les danses et les chansons. Derrière ces pentes mouillées, un chemin praticable conduit le char de Cendrillon jusqu'au plateau où l'attend une reine des fées, haute comme trois pommes, âgée de six ans à peine, et qui, dans un costume classique, ressemble à ces dessins de Frœlich qui enchantèrent notre enfance. Les chœurs sont formés de fillettes adroites, le plus souvent jolies, et fraîches toujours. Et l'on peut souhaiter à M. Rostand qu'il y ait autant de mystère et d'obscurité fantastique au second acte de son *Chantecler* qu'il y en avait à la fin de cet acte de la délicieuse féerie anglaise, lorsque, les lutins et les elfes évanouis, au milieu de l'étang que la nuit écrase, les pétales d'un grand nénuphar se refermèrent doucement sur la toute petite Florrie Lewis, reine des fées, endormie dans le calice de son trône comme dans un berceau.

***

Tant d'Américains, — et tant d'Anglais, — ont passé en Italie qu'il serait sans doute impossible, à Rome même ou à Florence, de composer une exposition faite en majorité de tableaux italiens égale aux trois expositions de peinture ouvertes en ce moment à Londres.

L'une d'elles, l'exposition de la Royal Academy, est annuelle et n'est point la meilleure des trois, mais, à l'exposition de la Grafton Gallery, on voit quelques-uns des plus beaux tableaux italiens qui soient. Ils proviennent presque tous de collections particulières. Voici un beau jeune homme, par Giorgione, et qui a cet agrément d'être un froid modèle anglais peint par le plus voluptueux des peintres ; voici une longue toile, où grâce à Tiépolo, Moïse est sauvé des eaux par une troupe de grandes princesses délicates, embarrassées dans la soie jaune, entre lesquelles se pressent des nègres, des pages et des lévriers ; voici, dans les allées d'un jardin semé d'arbres en pierreries, le cortège cérémonieux et drôle des rois mages, par Carpaccio ; voici Vénus toute nue dans des architectures, et qui, aidée par Véronèse, tente Mars, vêtu de violet... Outre ces italiens-là, il y a d'autres italiens encore, et outre ces italiens il y a des flamands, des hollandais, des espagnols et des français. Un Vermeer qu'on ne connaissait presque pas, épais et raffiné comme la plus riche gourmandise; un Rembrandt où l'on voit un costume si prodigieux, avec des mordorés si subtils, qu'on doute qu'il y ait dans les bois un aussi magnifique faisan que cet habit-là ; un Greco où la fille du peintre sourit d'avance à M. Barrès pour le remercier d'avoir si bien parlé de son père; un Rubens, des Watteau, un Zurbaran et même un primitif portugais, ce qui est vraiment, n'est-ce pas, inattendu et rare ; il représente des saintes en robes d'un rose laiteux, pareil assurément à la couleur de la plus belle des céramiques chinoises, celle qui est dans le palais de l'impératrice à Pékin, et que pas un Européen encore, et très peu de Chinois ont vu.

JUYÈLE.

CHOSES & AUTRES

Il pleuvait, et à verse, mais ce déluge n'avait pas retenu les femmes chez elles, et elles emplissaient la salle de la Société de géographie. Cela se conçoit aisément : M. Lemaître commençait son cours sur Fénelon....

Il pleuvait, et à verse, mais au dedans on étouffait, car il faisait une chaleur folle, et M. Lemaître s'épongeait le front, comme s'il eût été sur une grande route, par trente-cinq degrés au-dessus de zéro. La pommade rosa, qui rougissait les lèvres féminines, fondait, et la poudre de riz s'empâtait sur les joues...

Comme on meurt peu à Paris! Toutes les femmes qui, fidèlement suivaient les cours des années précédentes, se retrouvaient là aux mêmes places, n'ayant même pas vieilli, la princesse B.n.p.rte, Mme B..gn.res, Mme B.n.d.tti, la marquise du T.ll.t, la comtesse d'H..ss..v.lle, la petite Mme de Th..ry. Et elles avaient les mêmes airs attentifs, les mêmes mines ravies...

Cependant M. Lemaître parlait de la philosophie de Malebranche, — ce qui n'est pas gai, — et se montrait dur pour Fénelon. Et sans doute qu'il s'ennuyait, car, la conférence finie, andis qu'il remettait sa pelisse, il se prit à dire ingénument à

quelqu'un qui le félicitait : « Hein ! était-ce rasant ! ». Assurément, il était le seul de son avis.

Cela vaut le voyage : l'hôtel, un vieil hôtel, est splendide, les mannequins sont ravissants, et le maître de la maison est plein d'amabilité. Il est l'ami d'un jeune poète, il prétend imaginer et exécuter des robes littéraires, et il désire connaître l'avis des gens de lettres sur ses inventions. L'un d'eux, l'autre jour, l'a égratigné, il en a été marri, mais il ne fait pas subir sa rancune aux confrères de cet écrivain.

— Messieurs, dit-il, ici, vous êtes chez vous !

Et les mannequins arrivent, se promènent, sourient, semblent promettre d'infinies voluptés. Elles sont vraiment bien attirantes, ces mannequins, une surtout, grande, souple, blonde, la bouche réellement pareille à une fleur, avec des dents éclatantes, et une nuque si jolie. Elles portent de somptueux manteaux, alourdis de fourrures, et elles ont une démarche lente, ondoyante, orientale, affirme-t-on.

Il faut avoir beaucoup de volonté pour ne pas agir en sultan.



Création de Lewis.

LES PREMIÈRES

Au Théâtre-Antoine

L'Ange Gardien

Pour du joli travail, c'est assurément du joli travail.

Il y a cette sécurité précieuse avec M. André Picard, qu'étant fort intelligent, d'une intelligence poussée jusqu'à l'inquiétude et constamment sur le qui-vive, on ne sera jamais, dans aucune de ses pièces, arrêté, agacé, heurté, par quelqu'une de ces niaiseries épaisses auxquelles nous voyons si fréquemment se résoudre les plus qualifiés de nos auteurs dramatiques, — ses personnages ne disent jamais de bêtises : — c'est bien quelque chose !...

Mais il ne suffit pas que les personnages d'une pièce ne disent jamais de bêtises, — il faut aussi, et même je me demande si, au point de vue « théâtre », ce n'est pas le plus important, — il faut surtout qu'ils ne disent que ce qu'ils ont à dire.

Or voici précisément un personnage de *l'Ange Gardien* qui, après une tirade, déclare :

« ... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit !... »

Voilà le danger, avec M. Picard ; trop souvent, par conscience, d'ailleurs, par conscience d'homme intelligent, par scrupule de psychologue et d'analyste, il se laisse entraîner à des détails, à des digressions, à des parenthèses, quelque chose comme des « notes marginales » ingénieuses, certes, toujours subtiles, mais qui ont le tort de ne point faire avancer l'action ; — et le spectateur, qu'il entraîne avec lui, un peu dérouté, ne sait plus exactement où il en est, où on le mène...

Ceci est surtout sensible, — et dangereux, — dans une pièce comme *l'Ange Gardien* où « il s'agit » de mettre en lumière un caractère central que, si nous voulons comprendre, nous ne devons pas perdre de vue, et dont il est indispensable que nous ayons, dès l'abord et constamment, une vision d'ensemble et très nette.

Mais M. André Picard projette les éclairs de sa petite lanterne sourde tantôt à droite, tantôt à gauche, il fouille tel coin d'ombre, il s'attarde à nous faire pénétrer tel repli caché, — et pendant ce temps l'image principale disparaît ou nous demeure obscure...

Et l'on a l'impression que, parti d'une observation intéressante et juste, — une femme chez qui la passion abolit le charme, qui, parce qu'elle a un tempérament de grande amoureuse a le mépris et la haine des manifestations accoutumées de l'amour « mondain », dont l' « atmosphère » cependant finit par la griser et l'emporter, parce que c'est, tout de même, l'odeur de l'amour, oui, c'est un beau sujet de pièce ! — mais parti de là, au lieu d'aller droit son chemin, l'auteur s'est posé des objections qu'il a voulu vaincre, et, à force de raffiner, et parce que, malgré tout, les sentiments sont plus directs, la vie est plus brutale ou plus simple, il a fini, avec une quantité de notations exactes, par ne dresser qu'une image arbitraire...

M. Gémier a monté l'*Ange Gardien* non seulement avec la perfection à laquelle il nous a accoutumés, mais encore avec cette coquetterie particulière, semble-t-il, qu'il apporte à un genre de spectacles, dont il est admis de dire qu'ils « sortent du cadre de son théâtre »...

Je ne crois pas qu'il y ait une autre comédienne à Paris qui aurait pu, avec l'intensité de Mme Mégard, parvenir à animer, comme elle l'a fait, non pas un rôle de « femme fatale », mais, ce qui est autrement difficile et paraissait presque impossible, de « femme énigmatique »...

Et connaissez-vous beaucoup de directeurs qui, entre un rôle de séducteur et un rôle de confident, eussent consenti à représenter le confident ? L'interprétation de M. Gémier, si humaine, si simple, dans cette pièce dont le gros défaut fut justement de ne point vouloir consentir à être suffisamment simple et qui, par là, n'est pas assez humaine, — l'interprétation de M. Gémier, d'un bout à l'autre, est un délice...

Et, par-dessus tout, je veux dire la joie qui nous fut donnée de voir Mlle Carlier, après sa décevante et fâcheuse aventure de la *Route d'Emeraude*, excellente vraiment, avec de la grâce, et même, — oui, Madame ! — de la force !...

Et nous lui pardonnons, lors de deux sorties pathétiques, de prendre le temps, — contrairement à toute vraisemblance, et sans le moindre souci de la « situation », — de prendre le temps de mettre sur sa tête, pour que nous les admirions à notre aise, des chapeaux absurdes et charmants...

Il faut bien que jeunesse se passe, — et laisser s'amuser un peu les jolies femmes...

Franc-Nohain.

Hommes et Choses de Bourse

S'il n'y avait pas les Américains qui cherchent tous à faire fortune en vingt-quatre heures, quitte à en démolir plusieurs ; s'il n'y avait pas les élections anglaises pour détourner tout le monde des Kaffirs ; s'il ne tombait pas tant d'eau pour occasionner des débordements peu désirés ; si cette eau n'envahissait pas tant d'usines, de quais, de tranchées, de tubes, de canalisations, nous n'aurions pas, il est vrai, une nouvelle catégorie de titres à l'eau... mais la Bourse serait joliment plus ferme !

De temps à autre, notre Bourse essaye bien de secouer les chaînes qui la lient, — ô combien peu solidement! — aux marchés étrangers, mais il faut croire qu'elle préfère la servitude, car à peine semble-t-elle un peu affranchie, qu'elle se reprécipite sous le joug.

Cependant la petite émancipation à laquelle elle se livre parfois, depuis quelque temps, devrait lui montrer qu'elle peut se conduire seule et même entraîner les autres, à condition de le vouloir.

Nous avons eu plusieurs séances très animées, comme aux beaux jours de naguère, dont parlent les bons vieux; malheureusement cette animation ne s'est pas maintenue. Les cours témoignent quand même d'une excellente tendance, notamment ceux du comptant. Regardez les cotes et comparez.

Une certaine défaveur semble jetée sur le groupe russe; ce n'est peut-être pas la lourdeur qui domine; c'est cependant plus que de l'indécision.

Par contre, les Banques s'amusent, comme de petites folles, à grimper plus haut, toujours plus haut, sans crainte de se rompre les cours, trop solidement étayés par les bénéfices de 1909.

Le Rio s'est bien assagi, et ce sont les valeurs de zinc, de plomb, d'étain même, qui ont pris une avance importante.

Quant aux Mines d'or, et plus spécialement les Mines de diamants, leur niveau monte, monte, monte.

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Compagnie Générale de l'Amérique Centrale

(Company General of Central America-Atlantic-Pacific-Railways).

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, cette Compagnie offre au public 400.000 actions de 5 dollars, ou 25 francs.

D'après les renseignements contenus dans les documents publiés, la Société a déjà commencé ses opérations au Nicaragua; d'importants contrats ont été passés avec des Sociétés étrangères pour la mise en valeur des terres concédées, et l'une d'elles au moins pense commencer ses expéditions en avril prochain. Le service de navigation sur le Rio-Grande, privilège de la Compagnie générale, sera organisé dès cette année.

Les demandes de renseignements, ainsi d'ailleurs que les demandes de titres, peuvent être adressées à Paris, au *Banco di Roma*, à MM. Armstrong et Cie, banquiers; au Syndicat du Nicaragua, ou aux banquiers correspondants.

Les publications légales ont été faites au *Bulletin Annexe du Journal officiel* des 22 et 27 décembre 1909.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Après sa création de la poule faisane dans *Chantecler*, Mme Simone a l'intention de se retirer définitivement du théâtre.

—

La revue de la Scala bat tous les records.

En une semaine elle a fait encaisser 51.287 francs, chiffre formidable étant donné la modicité du prix des places. C'est le grand, l'énorme succès, celui qu'on rencontre trop peu souvent et dont tout le monde s'entretient.

« C'est, disait hier un spectateur enthousiaste, la meilleure revue que j'aie pu applaudir depuis vingt ans. »

Il exagérait évidemment, mais, enfin, son emballement est un indice des sentiments du public à l'égard de l'œuvre fantaisiste de MM. André Barde et Michel Carré.

—

La comédie de M. Gabriel Faure, créée à une soirée des Trente ans de théâtre, va prochainement entrer au répertoire de la Comédie-Française.

Tous les éléments de succès qui ont fait la vogue du théâtre du Grand-Guignol se trouvent réunis dans le spectacle actuel; on s'explique dès lors, qu'aux approches de la centième, il provoque la même affluence qu'au lendemain de la première; il est le plus parfait peut-être et le plus varié qu'ait composé jusqu'ici le sympathique Max Maurey en réunissant sur la même affiche les genres les plus divers.

—

Mlle Agnès Borgo fera, le mois prochain, sa rentrée à l'Opéra.

—

Vers mirlitonnesques, mais justes!

A la « Boîte à Fursy », madame,
Le rire éclate à chaque instant,
D'un bout à l'autre du programme,
Sans une lacune, vraiment!
Les célébrités de ce temple
Font assaut d'esprit, de gaîté,
Trois noms suffiront comme exemple:
« Fursy, Moy, Mévisto aîné! »
Et, pour finir, une revue
Où Dupeyron et Derminy,
Magdy, fort piquante ingénue,
Aylac et Wolff et Daubigny,
Rostand, Defrenne, et j'en oublie,
Agitent pour votre agrément
Tous les grelots de la folie,
Fiers de vos applaudissements!

—

Le théâtre Femina deviendrait, dit-on, un théâtre régulier; la direction serait confiée à M. Richemond.

—

Le championnat du monde lutte qui se dispute en ce moment au Moulin-Rouge, réunit les plus grandes gloires du tapis. Cette magnifique épreuve, dotée de 36.000 francs de prix, constitue le plus grand évent sportif de l'année et avec l'attrayant spectacle il y a foule.

Cette vogue, du reste, est justement méritée.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

A l'Opéra : *La Forêt. Une Fête chez Thérèse.*

A la Porte-Saint-Martin : *Chantecler.*

—

Si tous les maris avaient quelquefois la bonne idée d'offrir à leur épouse un flacon de Pétrole Hahn pour les cheveux, on cesserait avant peu de se lamenter sur la dépopulation.

Les petits cadeaux entretiennent souvent plus que l'amitié.

—

Zig-Zag. — Pour les premières de *Chantecler*, nos mondaines font provision de la *Fleur de Pêche* de la Parfumerie Exotique, poudre de riz aux essences qui donne à la femme un éclat de beauté tout particulier.

—

Les teintures pour cheveux de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, vendues sous le nom de « Hennextré » sont inoffensives et donnent des nuances franches en tous les tons.

—

Rencontré à la première de l'*Éprouvette* : comte de X..., jadis si à la côte; une visite à l'Official Banque, dit-on, a redonné à notre vieux Parisien son ancienne opulence.

Mystère et prêt d'argent.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour faire pousser, allonger, épaissir cils et sourcils, il faut employer *La Sève Sourcilière de la Parfumerie Ninon, 35, rue du Quatre-Septembre*, qui brunit et donne aux yeux une expression vive et accentuée et rend la prunelle étincelante. Prix : 5 francs, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50. (Se défier des contrefaçons).

—

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (près la Trinité). (Tél. 136-73). Prêts et avances d'argent. (Discrétion.)

COMPAREZ ET JUGEZ ! !

PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr. ; 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc. assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays. E. DELRIEU. 7. Traversia del Relox. MADRID (Espagne)

HYGIÈNE des DAMES et des MESSIEURS
NOUVEAUX APPAREILS Perfectionnés pour Usage Intime Recommandés par le Corps Médical
INSTITUT PARMENTIER
CATALOGUE SPÉCIAL envoyé gratis
11, Rue Lacharrière, Paris-XIe

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c. album 2 fr., 12 c. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1909.

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. (cartes post. refus. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

SAGE-FEMME Consult. de 9 à 7 h. Reçois pensionnaires. (Renseigne discrètement). Mme MAZEL 142, Bd Magenta (Gare Nord et Est). Tél.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme. Porto, Portugal.

MESDAMES Pr DOULEURS, IRRÉGULARITÉS ou RETARDS des ÉPOQUES qui vous inquiètent, écrivez en confiance à G. LACROIX, O. ✠, Pharm.-Spécialiste, 83, Rue Jacquemars-Gièlée, Lille, qui enverra tout renseignement gratuit sous pli cacheté.

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL PAR NICOLAS VENETTE
Édition non expurgée. — RARE et PRÉCIEUSE. — Envoi discret du volume, 376 pages avec gravures et curieux répertoire bibliographique, franco contre 4 fr. mandat ou timbres. HENRY, édit., 2, rue Racine, Paris.

Les 36 Foies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Prejelan, Ed. Touraine, etc.

PRIX 95c
EN VENTE PARTOUT

LIVRES Catalogue EXTRA-CURIEUX, intime, plus six échantillons, très curieux pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris

LA HERNIE
La contention ferme de toutes les Hernies, sans la moindre gêne et sans souffrance, est absolument garantie par le bandage en *Cuir* le DÉMA, qui ne contient ni *ressorts* ni *élastiques*. Catalogue franco sous pli cacheté. **Christodule**, 15, rue du Temple, 15. *Paris*.

LIVRE Alb. 150. Photos 4f. Echant. catalog. 2 fr. Cat. gener. gratis. | **PHOTOS** Echant. catalog. 2 fr. Liv. de 5, 10 et 20 fr. PHŒNIX, 9, Faubourg Montmartre, Paris. | **APPAREILS** intime pour Dames et Mess., contenant catal. 1 fr.

TRES CURIEUX
PARIS-VIVEUR ALMANACH pour 1910
Magnifique Album riche 27×17 : Contes grivois, poésies badines, nombreux dessins, plaisirs parisiens, jolis hors-texte, musique. *Primes gratuites.*
FRANC 75 centimes. — ÉTRANGER : 1 franc.
J. FORT, 73, Faubourg Poissonnière, PARIS.

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Renseig. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

IMPUISSANCE
Comment en guérir par un traitement rationnel ? Ouvrage très instructif est envoyé contre 2 fr. (timbres) par l'auteur le Dr. RUMLER, Genève 603 (Suisse).

MASSEUSE Manucure diplômée 7, r. de Parme (4e étage à dr.)

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage.

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations. Accompagné de mon Catalogue général de 1909
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière, Paris (IXe)

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — WINTER-PALACE-St CHARLES, 1er ordre, chauffage central partout.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — HOTEL DE LA PLAGE, 1er ordre. Grand confort. Idéalement situé au bord de la mer.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tel. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

A. HERZOG, Objets d'art, Ameublements, 41, rue de Châteaudun, Paris

Le gérant : C. CLEMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

LES GRANDES MARIONNETTES

Dessin de Hellé



Mme MARGOT (Réjane)

Samedi 5 Février 1910

DÉPOT LÉGAL
Seine
N°
1910

48e année, N° 6



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce Numéro :
GIGLE CARICATURISTE
par Claude Berton

Dans ce numéro :
LA FÊTE CHEZ THÉRÈSE
par H. Avelot

LE ROI DU JOUR

PARFUM
CAMIA



V. RIGAUD
1, Faubourg St-Honoré
PARIS

PARFUM ULTRA PERSISTANT
La Corrida
ED. PINAUD
18, PLACE VENDOME, PARIS





LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT, FABt LYON

MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Epoques
et en Evitent les Douleurs.
Le fl. 4f50 Pte SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.



Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

GERMANDREE
en POUDRE, en CRÈME
et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

Orfèvrerie "CHRISTOFLE"
Une Seule et Unique Qualité
La Meilleure
Afin de l'obtenir EXIGEZ cette Marque
et le Nom "CHRISTOFLE" sur chaque pièce.

COLLYRE DE LA DUBARRY
pour l'HYGIÈNE et la BEAUTÉ des YEUX
enlève les taches et les rougeurs de l'œil
lui donne de l'éclat et un charme séducteur
3f25 franco 17, rue RENNEQUIN, PARIS et partout

SIROP A L'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

CHOCOLAT
129, Bd St GERMAIN
53, Bd MALESHERBES
PARIS



GRONDARD

PARFUM POMPEÏA
L.T. PIVER
PARIS



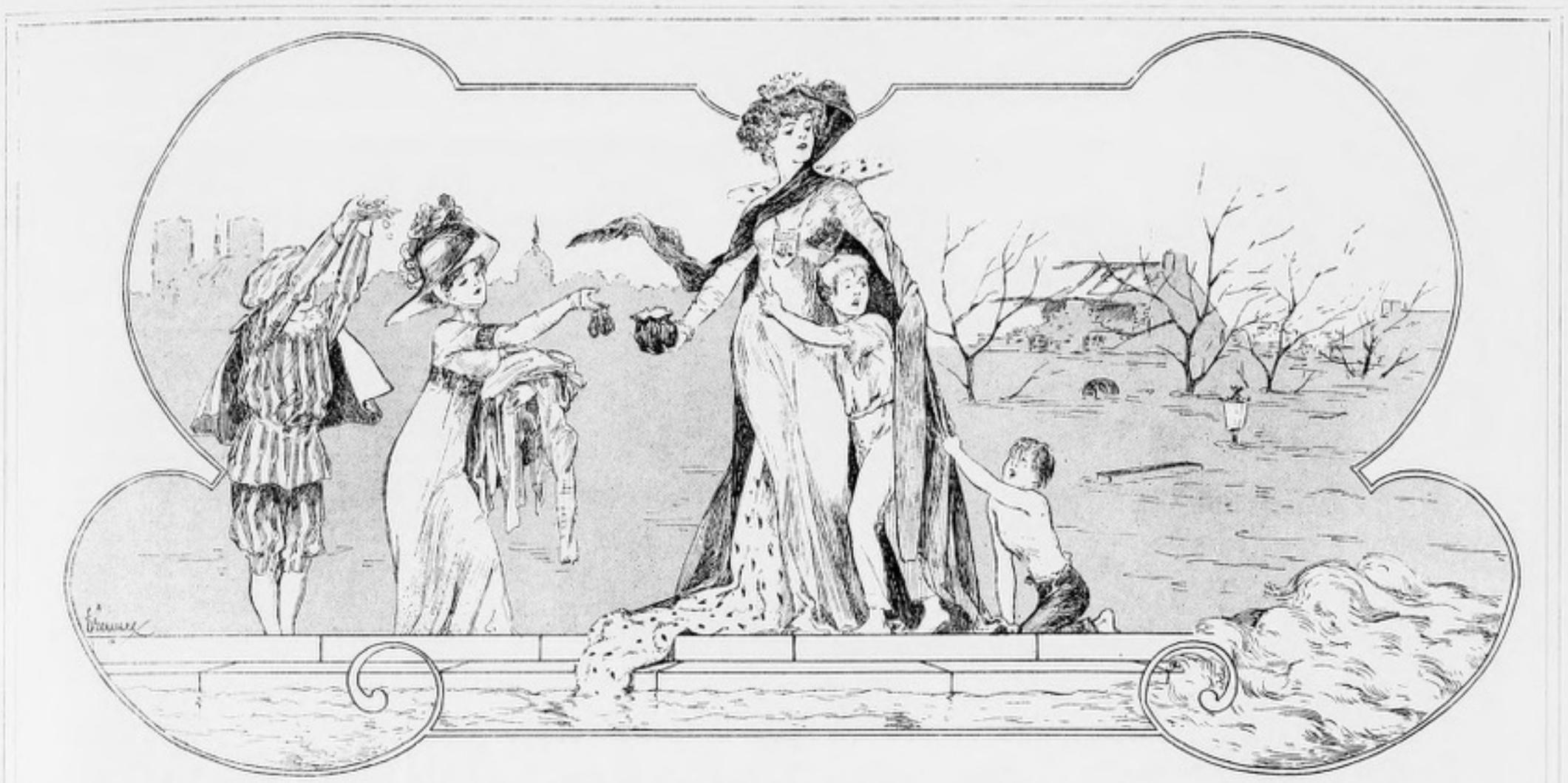


EN VENTE PARTOUT

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par
Ch. DERENNES
illustré
de 100 dessins
par Ed. Touraine
(3e ÉDITION)
Le livre idéal pour se distraire en voyage :
En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50







Paris vient de traverser des semaines d'angoisse et de deuil et La Vie Parisienne, *qui se plait, d'ordinaire, à refléter les élégances et les sourires de la Comédie mondaine, démentirait son titre et ses traditions si elle ne s'associait au drame incroyable dont les traces douloureuses seront si longues à effacer...*

Au cours de ces deux dernières semaines, nos amis, nos abonnés, nos lecteurs des départements et de l'étranger ont pu éprouver quelque irrégularité dans la réception de La Vie Parisienne : *qu'ils veuillent bien excuser ces irrégularités dues à la désorganisation momentanée des services postaux sur certaines lignes de chemins de fer.*

ON DIT... ON DIT...

Le thé des Muses.

Paris est bien la ville de toutes les surprises. On pouvait croire qu'à notre époque laborieuse et pressée, les poètes fussent devenus gens rares. Or une très grande dame s'étant avisée d'échanger une tasse de thé contre une pièce de vers dite par son auteur, on put voir jeudi dernier les salons d'un antique et somptueux hôtel du boulevard des Invalides s'emplir de la foule la plus comiquement chevelue qui se puisse imaginer. Ces messieurs vinrent en si grand nombre que le groupe des femmes poètes en parut presque misérable... De quatre à sept, un ronronnement sonore, d'un rythme toujours égal, et dont le timbre seul se modifiait de quart d'heure en quart d'heure, remua l'air du grand salon.

Ce qu'il défila de nymphes, d'égipans, de demi-dieux, et de canons et de soldats; ce qu'on entendit pleurer de jets d'eau et résonner de tambours est indescriptible! Toute l'antiquité gréco-latine et tout le premier Empire agitèrent des vocables harmonieux ou sonores... Mme Catulle Mendès elle-même n'en pouvait plus. Mme Alphonse Daudet somnolait doucement. La princesse Murat avait émigré vers le buffet, le seul endroit où on pût encore parler de l'inondation... Seule la duchesse, supportant avec une admirable énergie l'avalanche des alexandrins, souriait, annonçait, présentait, félicitait avec une bonne grâce si touchante que quelques bohèmes invités par erreur purent se croire arrivés aux sommets de la gloire.

Aux grands mots...

Encore un mot de Lui. Il n'est pas fameux mais il est bien de lui, garanti sur facture.

L'autre jour, pendant sa tournée électorale, M. Clemenceau passait à Saint-Raphaël.

— Tiens, tiens! dit-il. La patrie de Brieux...

— En effet... répond éloquemment une personne de sa suite.

— Il paraît qu'il va monter un théâtre, Brieux, ajoute Clemenceau, flegmatique. Ce théâtre est même déjà baptisé...

Et comme quelqu'un demande curieusement comment il s'appellera :

— Les Avariétés, répond très sérieusement notre premier honoraire.

Un déjeuner bien parisien.

Mme de J.ly, la charmante préfète de Nice, donnait, l'autre dimanche, un déjeuner bien parisien.

Quand nous disons bien parisien, il s'agit de s'entendre. Le menu, au contraire, était extrêmement provençal puisqu'il comportait... une bouillabaisse. Mais les convives étaient infiniment parisiens.

Le déjeuner était donné en l'honneur de Leurs Altesses Royales le prince et la princesse de Saxe-Meiningen. (La princesse est, tout bonnement, la sœur du Kaiser.)

M. Henri Cain, M. Gabriel Dupont, M. et Mme Denys Puech étaient parmi les convives et aussi M. Francis de Croisset.

Or, ce fut M. Francis de Croisset qui obtint le plus grand succès de curiosité. On le dévisageait avec attention comme si on avait voulu percer *quelque* mystère en son âme enfermé. On n'osait point lui en demander davantage mais on lui disait : « Est-ce vrai ? » Et M. de Croisset ne répondait point, se contentant de se contempler, à la dérobée, dans les glaces.

Est-ce vrai, Monsieur Francis, que vous songez à convoler en justes noces et... avec une petite Niçoise?

Petite réclame.

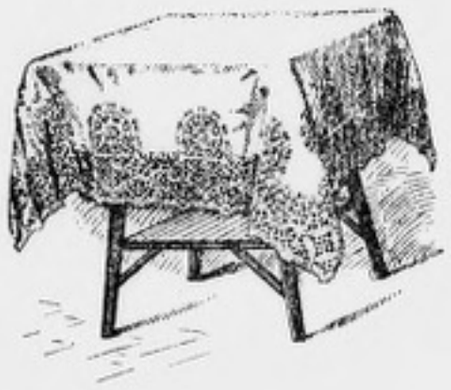
Dans cette foire aux vanités qu'est Paris, les événements les plus douloureux sont des occasions de réclame mondaine. Les colonnes des journaux en fournissent par centaines des exemples qui seraient bien risibles, si l'on pouvait rire en d'aussi tragiques circonstances.

C'est ainsi que M. M.....ch, homme pratique s'il en fut, n'a pas négligé de se tailler, sans frais, une petite publicité personnelle. Secrétaire d'une œuvre admirable de philanthropie, qui compte dans son comité les noms les plus connus, M. M.....ch a *demandé* à un de nos confrères d'annoncer que, sur son initiative, l'œuvre en question prendrait à sa charge l'entretien de trente ou quarante sinistrés. Or, cette généreuse pensée venait et avait été entièrement réalisée par un autre membre du comité, dont la charité, plus discrète et plus efficace, sauve de la misère bien des malheureux.

GRANDE MAISON DE BLANC

6 BOULEVARD DES CAPUCINES

LONDON **PARIS** CANNES



LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON

TROUSSEAUX
COMPLETS DEPUIS 1500 F

CATALOGUES
ET DEVIS DE TROUSSEAUX
ENVOYÉS SUR DEMANDE

Mesdames

N'oubliez pas le nom de cet appareil

BROSSE-SÉCHOIR "GRIM'S"

BREVETÉE S. G. D. G.

Exiger chez votre coiffeur pour conserver votre chevelure souple et brillante, que l'on vous sèche les cheveux après le shampooing, avec la *Brosse-Séchoir Grim's*, sans feu, sans *électricité, ni ventilation* et surtout ne desséchant pas les cheveux.



Une dame peut l'avoir parmi ses objets de toilette et s'en servir seule. Elle n'offre *aucun danger* et *son emploi ne nécessite pas de dépenses*

Envoi franco contre mandat-poste de 30 fr. ou contre remboursement 32 fr.

Explications et démonstrations chez

l'Inventeur Paul GRIMAULT

Coiffeur-Posticheur (Breveté S. G. D. G.)

4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)

Téléphone : 645-54

Prochainement

LA VIE PARISIENNE

publiera

LA DEMOISELLE D'OPERA

Par PIERRE VEBER

LA VAGABONDE

Par COLETTE WILLY

JABOUNE

Par FRANC-NOHAIN

LA JAMBE à travers les âges

Par JACQUES DRÉSA

LA PASTOURELLE

Par FERNAND VANDEREM et TRISTAN BERNARD

LA MILLE ET DEUXIÈME NUIT

Par HENRI AVELOT

UN NOUVEAU ROMAN

Par ABEL HERMANT

et de nombreux articles par

Romain Coolus, Franc-Nohain
Robert de Montesquiou, Pierre Valdagne
J. Marni, Claude Berton, etc.

AUTOS LES PNEUS VELOS

DUNLOP

SONT LES MEILLEURS

PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

Le COURRIER de la PRESSE

Bureau de coupures de journaux

21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)

FONDÉ EN 1880

Directeur : **A. GALLOIS**

Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50

Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.

TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

Tarif réduit. **Paiement d'avance.** *sans période de temps limité.*	*Par*	100	*Coupures*	25	*francs*
	»	250	»	55	»
	»	500	»	105	»
	»	1000	»	200	»

Officiers ministériels

ASNIÈRES Ptié av. Montmorency, 9. Cce 225 m. Rev. 1.400 f. M. à p. 15.000 fr. Adj. Ch. Not., Paris 22 févr. Me LEROY, not., 9, Bd St-Denis.

2 MAISONS 1re à Paris, **268, r. St-Honoré.** Rev. br. 5.560 fr. M. à p. 60.000 fr. 2e à **Levallois-Perret,** 20, r. Fazilleau. Rev. br. 6.200 fr. M. à p. 75.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. Not., Paris, le 22 février 1910. S'ad. aux not. Mes J. Baudrier, Leroy et L. BAUDRIER, 68, Chaus. d'Antin, dép. de l'ench.



IX. *Puzzles*

(EXTRAIT DU CARNET DE GIGLE)

... Guermante a dû être une femme dans une autre existence et le père Coxton a dû être un éléphant, j'ai dû, moi, être une sorte d'insecte laborieux, de ceux qui gravent de curieux dessins sur l'écorce des arbres, la belle Daphnée Coxton a dû être un nuage, un beau nuage changeant, mobile et lointain.

Me voici à Dinard depuis une quinzaine avec Guermante; si à Marseille j'ai retrouvé l'air natal, à Dinard j'ai retrouvé Paris.

Guermante m'a très bien accueilli. Il ne m'a pas dit grand'chose.

— Fini Kaline?...

— Oh ! oui.

— Tu as bien fait de venir. J'étais seul...

Seul ici!... Au milieu de cette foule... C'est toute la journée comme si l'on se promenait avenue du Bois.

J'ai tout de suite rencontré Patrice de Chars, Xavier de Candière, Mme de Juzier, Bréchet, Mme du Tillac... etc., la moitié de Paris ! et dame, ça tient de la place dans un petit patelin comme Dinard, la moitié de Paris.

Et Guermante se trouve seul dans cette cohue? Il m'avait fait retenir une chambre auprès de la sienne à « l'Impérial » et le soir, lorsque nous avons dîné ensemble, devant la mer, je l'ai trouvé gamin, rajeuni, égayé, gentil, un autre Guermante, celui qu'il a peut-être été il y a dix ans, car, au fait, quel âge a-t-il?... Je ne sais pas.

J'ai entendu expliquer à Mme Hansart, un jour que j'ai écouté sa conversation pareille à un pensum, le pensum de l'oreille : « Élève Gigle, vous entendrez cinq cents lignes de Mme Hansart » et quand elle parle, je fais comme les écoliers qui mettent cinq becs à leur plume, je m'efforce d'écouter la conversation du voisin, les bruits de la rue afin de prendre patience et que ce soit fini plus vite. Elle expliquait que notre jeunesse ne s'en allait pas de nous tout d'un coup, mais qu'elle revenait parfois, de temps en temps, comme la mémoire, par l'effet des circonstances, qu'à trente ans on pouvait subitement en avoir vingt, ou bien trente ans lorsqu'on avait franchi la quarantaine, de même qu'en respirant un parfum, en entendant une musique, le souvenir nous ramène à travers le passé, rappels inattendus de notre jeunesse, nous empêchant de nous voir trop vite vieillir. Guermante subissait sans doute cette crise de rajeunissement. Il avait dix-huit ans. Je lui dis :

— Ça te réussit la mer, tu es d'une jeunesse !...

Mais immédiatement, la figure de Guermante devint sombre, et il me répondit d'un ton sec :

— Je me défends, parbleu!...

Absolument comme une femme, à laquelle on a la maladresse de dire qu'elle est plus jolie aujourd'hui qu'hier ! Il reprit :

— Gigle, je suis heureux que tu sois venu, tu me manquais; les autres me détestent et ils m'envient, toi tu m'envies sans me détester, et puis, tu es meublant.

— Je ne tiens pas beaucoup de place, tu veux dire.

— Tu es l'ami avec lequel je puis me taire sans que notre conversation s'arrête... Je suis très isolé.

— Comprends pas... tu as toutes les femmes après toi.

— Mon Gigle, le châtiment des hommes qui ont beaucoup aimé l'amour c'est d'aimer toute leur vie, a dit je ne sais qui.

— Ce Japonais avait peut-être raison... Tu es encore à l'âge où l'amour est un sport.

— Il faudra bientôt que je fasse une fin... quelle qu'elle soit.

— Tu vas te marier ?... Tu m'as fait venir pour que je te donne les conseils d'usage?...

— Je ne sais pas ce qui va m'arriver, pour la première fois cette impression d'incertitude m'est désagréable. Alors je t'ai fait venir... Parce que tu es mon ami, toi...

Il avait allumé un cigare et il fumait sans attendre aucune réponse de moi. Par la nuit d'encre, on ne voyait pas la mer derrière nous. On l'entendait seulement, Serge avait mis sur sa tête une espèce de chapeau mou qui rajeunissait encore sa figure adoucie et féminisée. Et comme j'hésitais à le regarder en face, mes yeux tombèrent sur sa main qui, rosie par la lueur de l'abat-jour, tenait son cigare rougeoyant, comme un crayon, et semblait dessiner au-dessus de la nappe dans le vide, des traits de feu que la fumée continuait en arabesques. J'y voyais des figures... Quand nous eûmes fini, Guermante m'emmena vers le port; deux jolies barques, côte à côte, semblaient attendre des passagers, leurs moteurs ronflaient. Les deux pilotes de chaque barque s'avancèrent en



MADAME OLIVA.

Suite, voir les nos 50, 51 et 52 (1909) 1, 2, 3, 4 et 5 (1910).



Madame Escure.

même temps vers Guermante.

L'un portait inscrit sur son béret « Çiva », le nom du yacht au père Coxton, l'autre appartenait au « Pacifique ». Nous nous embarquâmes sur le canot du « Pacifique ».

Au moment où nous démarrions, un groupe, derrière nous, prenait place dans le canot du « Çiva ». Je reconnus les silhouettes de Patrice de Chars, Bergsen et Jauran, ils nous firent un petit signe de reconnaissance pendant que nous filions vers une grosse masse sombre, aux hublots éclairés au milieu de la baie. Dans notre sillage, l'autre canot se dirigeait vers le « Çiva » ancré plus loin.

— Les bons amis, murmura Guermante en laissant pendre sa main dans l'eau.

— Où allons-nous?...

— A bord du yacht de Mme Escure.

Il y avait réception ce soir-là à bord du « Pacifique ». Je fus présenté à Mme Escure, une grande femme solide, dont le teint ardent pouvait à la mer passer pour un effet du hâle, à Paris on aurait méchamment dit de la couperose. Elle me faisait penser à ces portraits des dames de la cour du roi Louis XIV, de forte taille, robustes, grandes mangeuses et buveuses, cependant elle n'avait rien de royal; finalement je lui trouvai la ressemblance d'un ancien modèle de la République dont elle avait l'âge.

Les ressemblances ont de ces contradictions. Mme Escure, République mûrie, était royaliste exaltée, et malgré ses allures à la Montespan, elle ne mangeait presque rien, ne buvait que de l'eau, et cette femme au tempérament puissant, qui me dominait de toute la tête, était une sentimentale.

Elle fit à Guermante un sourire de reproche soumis, pour n'être pas venu dîner à bord avec les autres invités, et elle me tendit la main, comme à un vieil ami qu'on retrouve.

Je compris tout de suite.

On était réuni à l'arrière, des joueurs bridgeaient dans le salon.

Mme Escure recevait à bord une partie de la noblesse du département, mêlée à des Parisiens, comme les Norolles, Maurice Hupain, Lanrelas, plus un prêtre (Mme Escure a une chapelle sur le « Pacifique ») et qui encore?... l'ébouriffant La Falrède, toujours râpé et mégalomane, qui, perché sur le bastingage, avait entrepris d'expliquer le cérémonial des réceptions à la cour de Ménélick. Et le plus surprenant, c'est qu'il y avait été, ce passe-partout de La Falrède. Je sus qu'il était venu pour le meeting de navigation, délégué par un vague journal, mais emporté par son imagination, il se donnait pour l'envoyé du ministre de la Marine! et ça prenait.

Parmi les femmes, une très séduisante Mme Oliva de... pataquès quelconque (on ne l'appelait que Mme Oliva). Péruvienne? Chilienne? Je la remarquai, parce qu'elle nous tournait le dos quand nous sommes arrivés, Guermante et moi, et que, lorsqu'elle entendit le nom de Guermante je vis ses jolies épaules décolletées se creuser, frissonnantes, comme si quelqu'un l'avait chatouillée depuis la nuque jusqu'aux reins. D'ailleurs, elle ne se retourna pas.

Je lui fus présenté quelques instants plus tard. Très réussie, la Péruvienne, brune comme la houille, des yeux luisants derrière les cils comme à travers la grille d'un confessionnal et un corps mince, sinueux, étincelant de bijoux, comme les Vierges de son pays que l'on habille de pierreries.

Elle aussi, elle était folle de Guermante, et tandis que Mme Escure mettait de la soumission dans son amour, cette fille des Incas, dévote et violente, l'adorait avec une hypocrisie concentrée, qui jaillissait de ses prunelles en éclairs intermittents. Elle m'accueillit avec une gracieuseté extrême.

— Oh! Monsieur Gigle, j'ai beaucoup entendu parler de vous... malheureusement, par mon confesseur. Il m'a défendu de regarder vos albums comme trop mondains et...

— Et demi-mondains?...

— Sainte Vierge, êtes-vous un impie, Monsieur Gigle?... Mon confesseur est d'une sévérité affreuse. Je suis contente de vous rencontrer. Chaque fois que le saint homme m'interdit un livre, je ne lis pas le livre mais je me fais tout de suite présenter l'auteur. Il n'y a pas de péché, n'est-ce pas?

— Certainement non, Madame.

Elle devait joliment se rattraper, dans ses conversations. La piété et la sensualité se mêlaient sur ses lèvres rouges de jeune tigresse. Elle ajouta, tout de suite :

— Je ne peux pas regarder vos albums, mais vous pouvez me faire des dessins. Oh! dites-moi, vous n'avez jamais fait la caricature de M. Guermante, votre ami? Il est très beau. M. Guermante ressemble à un Christ.

A un Christ! Guermante! Je le regardai avec une physionomie plutôt indécise. Elle reprit, affirmative :

— Il aurait une barbe, il ressemblerait tout à fait à un Christ d'une église de mon pays.

Elle se signa, en faisant briller toutes ses bagues. Nous étions assis dans des fauteuils de jonc, en face d'une petite table. Guermante, devant la fenêtre du salon, causait avec Mme Escure.

— Si vous faisiez la caricature de Mme Escure?

Je vis sa bouche qui se pinçait dans un sourire exaspéré. Elle était jalouse. Guermante causait trop longtemps avec Mme Escure.

— Faites sa caricature, dites... pour moi seule.

— Mais c'est un peu gênant. Je viens chez elle pour la première fois.

— Vous n'êtes pas chez elle, vous êtes à bord, sur l'eau. Ce n'est pas du tout la même chose.

Elle la tenait bien, la casuistique. Les morceaux d'un puzzle étaient en face de nous. Les hommes s'étaient réunis à l'avant, la marée montait, et de gros navires sous la lune entraient un à un dans la baie de Saint-Malo. J'entendais le timbre vibrant de La Falrède qui donnait des explications formidables. Mme de Norolles, en face de nous, causait avec Maurice Hupain. Je pris les fragments épars du puzzle.

— Ecoutez, Madame, je vais essayer de faire la caricature de Mme Escure avec ça... Vous comprenez que si on nous pince, votre confesseur lui-même n'y trouverait rien à redire.

Je devenais jésuite. D'ailleurs ces petits débris, sous mes doigts, me rappelaient ma manière de travailler. Je cherchais, je raccordais, j'ajustais, je n'aurais jamais cru que je réussirais aussi vite. Au bout de quelques instants, ma mosaïque prenait la forme de la silhouette de Mme Escure.

— Oh! comme c'est bien elle!...

Rien ne vous rend intimes comme une rosserie faite à deux. Je hasardai aussitôt, pendant que la dévote Mme Oliva faisait tourner dans tous les sens la silhouette faite de fragments empruntés au puzzle :

— Qu'est-ce que c'est que Mme Escure?...

— Grosse fortune. On dit qu'elle a tué son mari.

— Oh!...

— Oui, il y a eu un procès auquel elle a été mêlée, je ne sais quelle histoire



Le Pachyderme Coxton.

PROJET DE PANNEAU POUR L'HOTEL DE VILLE

Dessin de H. Gerbault.



La Ville de Paris reproche a la Seine ses débordements



Les puzzles de Gigle : Daphnée.

de garde-chasse renvoyé, qui aurait tué M. Escure dans une battue. Il a été acquitté. On dit que Guermante l'épouserait. Quelle horreur!

Tout le monde revenait vers nous, Guermante quitta Mme Escuré pour la jolie dévote. Quand il s'approcha d'elle, je m'attendais à voir des étincelles sortir de son corps comme de celui d'une chatte un jour d'orage.

Mme Escure, qui est une femme intelligente, me dit :

— Monsieur Gigle, avec votre immense talent, faites des caricatures pour la bonne cause; tuez les politiciens sous le ridicule.

— Té, Madame, c'est une tâche impossible; il y a un fameux sérum comme remède au ridicule et depuis qu'on l'a inventé, personne n'en meurt plus en France : c'est la réclame!

***

Il paraît que c'est elle qui a présenté Guermante à Mme Escure et qui veut faire ce mariage bizarre. Résignée ou dévouée, elle ne semble pas avoir grande illusion sur Guermante. Elle m'a dit un mot vague et terrible ne désignant personne.

— Il y a des caractères que l'on ne découvre que dans les heures de crise, comme des paysages qui s'éclairent subitement la nuit dans un coup de tonnerre.

Le lendemain nous étions invités à bord du « Çiva » à Samuel Coxton. Là, tout autre chose : A bord du « Pacifique », salon politique où la province se mêlait à Paris; sur le « Çiva », une petite Amérique flottante: stewarts nègres, domestiques allemands, cuisinier français, équipage yankee, et un luxe fantastique, abrutissant. La rampe de l'escalier du salon est en argent massif. Il y a un petit salon japonais volé je ne sais où, et le fumoir-bibliothèque est lambrissé avec le retable et tous les bois sculptés d'une église de France mise au pillage. J'ai retrouvé avec plaisir le clavecin de Marie-Antoinette, acheté chez Guermante, et je suis persuadé que quelques pièces fausses émaillent ce musée flottant. Ça vous console.

Le maître du « Çiva » se promène à son bord comme un gros éléphant dans son box. Il a une gaîté vivace et pesante, qui est tout à fait d'un pachyderme. Il vous assène des phrases comme de grands coups de trompe, il plaisante en jonglant avec des choses énormes à vous casser les reins.

Son secrétaire interprète est un automate et le cousin Clay Coxton est un abruti assez déplaisant, du genre boxeur, qui vous regarde toujours avec l'air de chercher sur votre corps la bonne place pour un coup de poing. Et puis, autour d'eux, tout ce qu'il y a de bruyant et tapageur à Dinard, parmi la colonie étrangère, une Altesse royale, des gens très chics amenés par Candière qui fait à bord son bruit de grelots de cotillon. Il s'entend à merveille avec le père Samuel. Si on pouvait se tutoyer en anglais, ils se tutoieraient. J'ai amené La Falrède, histoire de rire; Samuel Coxton l'a trouvé tout à fait « typical » Montmartre (La Falrède pense généralement qu'on le prend pour un diplomate!) mais un peu incertain comme tenue. La Falrède lui ayant raconté que ses malles étaient égarées, Coxton lui a ouvert sa garde-robe. A présent, La Falrède s'en va à la nage dans les smokings du père Coxton. Le « Çiva », c'est un casino flottant. Quand les Coxton reçoivent à bord, ils font le vide dans le casino de Dinard et Mrs Cortleyon-Parker, le salon cohue de la côte, est obligée de fermer ses portes.

Au milieu de ce luxe, Guermante perd la tête comme une femme dans un magasin de nouveautés. Voilà d'où lui vient cet air jeune, amusé, intéressé à la vie, il flaire l'immense richesse tapageuse, une opulence de pirate, d'aventurier... comme lui, peut-être.

Le père Coxton l'aime tout juste. Il le traite comme le duc de Chars, Bergsen, Jauran, le comte de Jerznal, tous les prétendants à la main de Daphnée, selon l'humeur de Daphnée.

Il n'est pas de malices que la capricieuse fille de Coxton ne fasse à ses flirts.

Elle a mis au défi Patrice de Chars de se jeter tout habillé à la mer. Il y a été, pendant que Bergsen jouait du banjo à l'extrémité du beaupré. Serge Guermante n'est pas aussi souple. Elle ne le tolère qu'au piano quand il improvise. Là, le charme du beau Guermante produit un peu son effet, mais la dernière note envolée, ils redeviennent hostiles.

Et pourtant!

L'autre jour, j'ai assisté à une petite scène.

— Monsieur Guermante, vous qui êtes si paresseux, allez donc me chercher mon éventail.

Guermante hèle un domestique et transmet l'ordre. Quand Daphnée a son éventail, elle appelle Guermante.

— Vous ne voulez pas être mon valet?

— Non, Miss Coxton.

— Vous êtes tout à fait... *disgraceful*..

— Un homme qui se fait le valet d'une femme ne mérite ni son amitié ni...

— Ni son amour!... vous êtes tout à fait insolent... vous voulez me donner une leçon... Nous, Américaines, nous n'en recevons de personne!

— En effet, Miss Coxton

Guermante s'inclinant, va pour me rejoindre. Daphnée reste un instant interdite et relevant la tête soudain :

— Monsieur Guermante, revenez demain à l'heure du thé, pas avant, je suis trop en colère. Nous causerons, comme deux hommes.

Nous sommes revenus le lendemain. Qu'est-ce qu'ils se sont dit?... En tous cas ils se tolèrent. Guermante a l'air de s'habituer aux manières garçonnières de Daphnée, et l'Américaine prend son parti des allures de grande coquette de Guermante... Il me vient une idée...

Je viens de faire deux croquis, d'abord celui de Serge Guermante, puis Daphnée Coxton. Je tente une petite épreuve : me souvenant du puzzle de Mme Oliva, j'ai découpé mes bristols en petits morceaux, et j'ai remis les morceaux de Guermante à Daphnée et les morceaux de Daphnée à Guermante.

— Voici deux puzzles de ma fabrication. Cherchez.

Puis je m'en fus la cigarette à la bouche.

Au bout d'un quart d'heure, Guermante vint vers moi.

— C'est idiot d'avoir défiguré cette enfant.

Daphnée s'est contentée de me dire :

— Oh! je vous croyais l'ami de M. Guermante.

Ah! ah!... J'ai rencontré Mme Oliva qui allait à la messe, elle ne m'a pas paru satisfaite, elle m'a parlé de Guermante sur un ton sifflant. Ces dévotes ont des rancunes de curés. Le « Pacifique » doit entreprendre un petit voyage vers la mer du Nord et la Hollande. Guermante va-t-il partir?... On reparle de son mariage avec Mme Escure.

Guermante a l'air terriblement préoccupé, mais si jeune, si jeune!... Puzzle!... Il paraît que ça veut dire énigme, en anglais..

Claude Berton.



Les puzzles de Gigle : Guermante.



La Fête chez Thérèse

Fluctuat et mergitur.

Je reçus, l'autre jour, le billet suivant :

La duchesse Thérèse vous prie d'honorer de votre présence la fête champêtre qu'elle donnera le 9 courant dans les salons Messager-Broussan (Académie Nationale de Musique) au profit des inondés de Lutèce.

On dansera.

Je connais assez la duchesse pour avoir chez elle mes grandes et mes petites entrées. Je courus tout de suite l'interviewer sur ses projets et c'est avec la meilleure grâce du monde qu'elle répondit à mes questions ou plutôt qu'elle les devança.

— Mon programme de réjouissances ? Le voici. D'abord, comme hors-d'œuvre avant la Fête, j'essaye en public ma toilette de bal. — Bravo ! — L'essayage a pour cadre le salon de ma couturière Palmyre, un petit salon dans le délicieux mauvais goût du règne de Louis-Philippe, pendule style troubadour, fleurs et mousses dans la cheminée... — Je vois ça d'ici. — Pas du tout, vous ne voyez pas ça d'ici. Devinez si vous pouvez, le nom des artistes qui ont collaboré à ce décor ? — Je préfère abandonner tout de suite ma langue au chat. — Mes décorateurs ont nom Detaille, Béraud, Gervex, Madeleine Lem... — Vous badinez, duchesse ? — Je ne badine qu'à mes heures de flirt... et encore !... Oui, mon cher, tous ces maîtres peintres se sont amusés à orner de tableaux le salon de ma fournisseuse de modes c'est ainsi que Detaille a peint un superbe officier 1830, sous les traits duquel, il est facile de reconnaître le colonel Ch...n, ce sympathique mélomane bien connu dans les coulisses de l'Opéra ; Madeleine Lemaire a prêté à la danseuse Carlotta Grisi l'aimable visage de Mlle Urban ; Stewart s'est chargé du portrait de Palmyre, sœur jumelle, sans aucun doute, de Berthe Sirède, car elle lui ressemble trait pour trait. Guirand de Scevola m'a portraiturée moi-même, mais, chose curieuse, sur cette toile, vigoureusement peinte, d'aucuns me prennent pour Aïda Boni... Que vous dire de plus ? Béraud a représenté une maîtresse d'Alfred de Musset, Gervex et Madrazzo des autres beautés de l'époque. Entre nous, l'élégante de Madrazzo évoque assez l'image d'une de nos contemporaines. Je parierais, — étant sûre de gagner, — que le cousin de Raynaldo Hahn a fait poser pour son tableau Mme F...h..r-D...v...e ; vous savez bien ? une des sœurs D...v...e, bien connue dans les milieux mondains pour leurs talents chorégraphiques et leur savoureuse élégance. A côté des grandes toiles, nous avons de petits médaillons, Mme Dubufe-Wehrlé, Mlle Lemaire, la fille à sa maman... — Ne vous fatiguez pas, duchesse, j'achèterai le catalogue. Le salon de Palmyre va faire une concurrence terrible aux autres salons de Paris. — Puisque les Expositions de peinture donnent maintenant des auditions musicales, n'est-il pas juste d'un autre côté ?... — Oui, oui, sans aucun doute, mais parlez-moi plutôt de votre fête. — Une fête champêtre en février, ce n'est pas banal, avouez-le. Sur les conseils de Lagarde, Rochette et Landrin ont pris la succession de Le Nôtre pour me dessiner un jardin en plein Opéra, tandis que Pinchon junior prenait la succession de Girardon pour meubler ce jardin de statues. Ah ! mon cher, ce n'est pas toujours commode de faire du jardinage en chambre ! Ainsi, tenez, j'ai dans mon parc un jet d'eau, d'eau garantie naturelle ; eh ! bien, taquiné par les courants d'air des coulisses, ce diable de jet d'eau s'obstine à cracher partout, excepté dans sa vasque. — Peut-être veut-il par une inondation discrète rappeler le but charitable de la soirée ? — Je ne veux pas faire de boniment (je n'ai d'ailleurs pas sur moi de grosse caisse) ; mais je tiens à vous dire que mon parc comporte ce qu'il faut pour rire et s'amuser en société, bosquets, charmilles, balançoires ; salles de danses, feux d'artifice, illuminations, hautes nouveautés et nombreux zambellissements... Et sur tout cela, de la musique du plus Parisien des Brésiliens ! Si vous réfléchissez que Raynaldo Hahn est un des seuls hommes, pour ne pas dire le

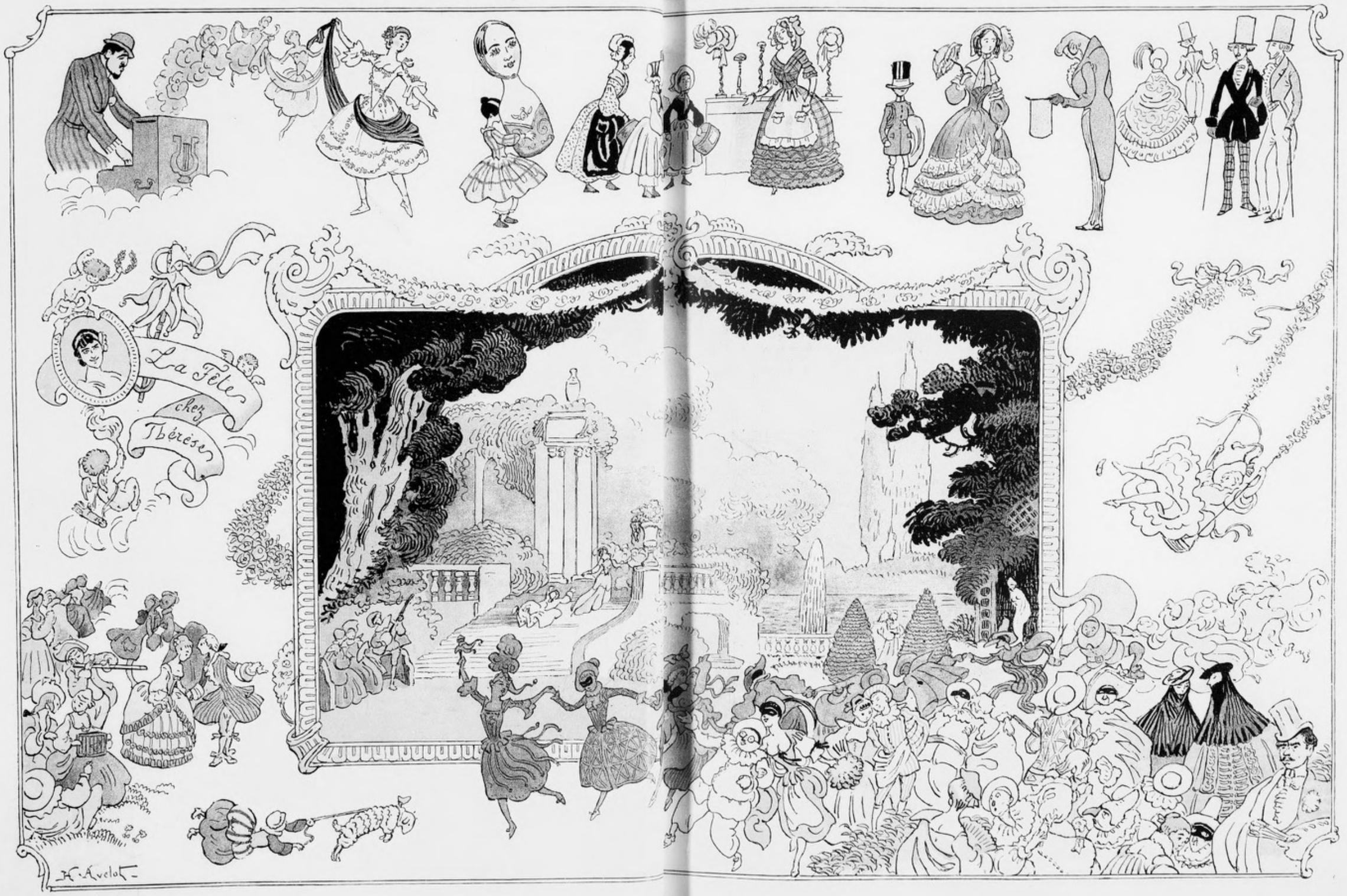


La toilette d'un marquis

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F IMPRIMÉS

LA FÊTE CHEZ TÉRÈSE, A L'OPÉRA

Dessin de H. Avelot.



seul qui ait su ajouter un nouveau charme aux poésies de Verlaine, vous devinerez combien son talent s'est joué à l'aise dans ce répertoire de fêtes galantes. Encore un mot : j'oubliais de vous dire que ma fête est costumée. Pinchon senior, fin spirite, a pu communiquer directement avec des collègues défunts, Watteau et Fragonard, qui lui ont donné les meilleurs tuyaux pour le dessin des costumes. C'est une débauche de soies amaranthe et zinzolin, de satins gorge-de-pigeon ou cuisse-de-nymphe. Et des rubans d'*Aveu discret!* Et des écharpes d'*Amour soutenu!* Et des nœuds de *Parfait Contentement!* Mes invités vont acquérir chez moi une âme du pur XVIIIe, une gentille âme, un peu libertine, un peu polissonne et très gaie. — De sorte que votre fête terminée, ils s'embarqueront directement pour Cythère? — Mon Dieu! J'espère produire mon petit effet... Et puis, si cette histoire amuse tout le monde, eh! bien, nous la recommencerons!...

Sur ces mots, je saluais Thérèse :

— ... Thérèse, ma sœur Thérèse,
Qui rit quand on la bisse...

Ainsi s'exprimaient, sans élégance, les joueurs de loto, quand il y avait encore, en France, des joueurs de loto!

H. Avelot.

DU CŒUR

Il est doux de songer, en regardant, au milieu d'un cercle, une jeune belle, que deux seuls hommes au monde savent qu'elle a, sur la hanche, un petit signe brun, — deux seuls hommes, son mari et vous.

Les possibilités passionnent et émeuvent davantage que les réalisations. Pourquoi voudrais-tu, jeune don Juan, que cette jolie femme, encore innocente et timide, vienne, un après-midi, dans ta chambre, te combler de pauvres caresses? Ne suffit-il pas que ses yeux bleus se mouillent en te souriant et que, depuis qu'elle t'aime, elle porte, au bal, des corsages plus bas pour te laisser mieux voir sa gorge?

C'est aux audaces qu'elle a en amour qu'on devine combien une femme était, avant de vous connaître, vertueuse.

Au moment où, pour la première fois de sa vie, au cours d'un flirt, un jeune homme commence à lui plaire, la plus pure et la plus farouche des femmes rêve, involontairement, de s'acheter de jolis jupons, un corset souple, des pantalons fins, des chemises toutes pleines de dentelles.

Une petite tache rouge au-dessous de la gorge, une cicatrice mal effacée, un grain de beauté trop large sur la jambe sont, pour la vertu d'une jeune femme, de plus sûrs gardiens que l'honnêteté et les grands principes et la religion.

Elle est jeune, elle est blonde, elle est jolie. Ses jambes que tu devines sont longues et pleines, sa taille est courte et souple comme il faut. Quand elle s'assied, tu frissonnes de voir sa robe étroite soudain gonflée... Tu as envie d'elle, tu l'aimes et, parce qu'elle désire rester vertueuse, tu te désespères, tu nourris des pensées élégiaques... Pourquoi donc être si exigeant! N'est-ce point assez qu'elle te permette, de temps en temps, le soir, durant que son mari et ses invités jouent au bridge, de la suivre derrière un paravent, sous prétexte de veiller sur le thé, et qu'elle te laisse, là, une minute, lui caresser la nuque avec ta bouche?

Un homme de bonne compagnie peut autoriser sa maîtresse à accorder, de loin en loin, dans le lit conjugal, quelques menues faveurs à son époux; mais c'est justice qu'il lui fasse une épouvantable scène s'il apprend jamais que ces divertissements légitimes ont eu pour théâtre, ne fusse qu'une fois, un canapé.

Gabriel Soulages.

PUZZLES

De neuf heures du soir à une heure du matin, il s'était débattu dans les 350 pièces d'un *puzzle* à double-face qui représentait d'une part une tête de veau, et d'autre part les ennuis d'un explorateur attaqué par des tigres.

Jamais ce grand amateur de *puzzles* n'avait eu tant de difficultés à vaincre une image morcelée et rétive. Pendant plus de quatre heures, dans l'appartement vide, il était demeuré penché sur la table, dépensant une patience héroïque et une élémentaire malice. Maintenant, l'œuvre était achevée; devant un embarcadère rococo, des personnages terriblement « wattesques » disposaient les couleurs criardes de leurs vilains costumes. Cette image était vraiment affreuse. Mais le puzzleur avait beaucoup de fierté d'en avoir reconstruit, dans tous ses détails, la composition difficile et enchevêtrée.

Pour voir l'ensemble de la scène, il se rejeta en arrière. Une affreuse courbature, qui lui prenait tout le dos, lui fit faire la grimace et jeter un petit cri. Il se frotta les reins, regarda l'heure et murmura pour lui seul que ces *puzzles* étaient un passe-temps imbécile.

Puis il passa dans sa chambre à coucher, et tout en se dévêtant regretta que sa fraîche, blonde et tendre petite amie, ne fût pas, ce soir-là, près de lui : nul, comme elle, ne savait le frictionner avec ce salutaire baume de fioraventi, qui sent la rose et la muscade, et qui dissipe, comme un enchantement, les crampes et les douleurs.

... Puis il s'endormit, — et le voici qui rêve :

C'est d'abord un bien agréable rêve. Il voit près de lui sa charmante maîtresse; elle sommeille; elle n'a, pour vêtement, que ses cheveux défaits... Que le corps de Lucienne est joli! Il est blanc comme le papier de riz, et semble fait d'une matière aussi fragile que le pétale du camélia. Notre *puzzleur* suit du regard le pur dessin des hanches, et s'attendrit devant le bras faible, abandonné dans le repos. La respiration régulière soulève doucement la gorge précieuse. L'un des seins est caché sous les cheveux de miel, mais l'autre resplendit comme un petit bouclier que coiffe un clou de corail. Comment résisterait-on à se pencher sur cette touchante gorge, afin de découvrir le délicat dessin des veines? Voici un léger rameau lilas : souvent, de l'ongle, l'amant en a suivi la ligne capricieuse, presque effacée, qui sinue et bientôt se perd... Mais quoi! il lui semble tout à coup que cette veine se poursuit et s'accuse; qu'elle est longue et précise! Et, aussi, ne se ramifie-t-elle pas? Sur la peau si blanche, il croit voir, comme dans une feuille de papier, tout un filigrane, à chaque seconde plus perceptible. Quel est ce mystérieux réseau? Plein de crainte, il saisit dans ses bras le corps de son amie... Horreur! Ce corps, d'un seul coup, sous son étreinte, se désagrège et se brise, pour ne plus former, sur le lit, que les mille petites pièces d'un *puzzle* gigantesque, difficile et cruel.

Amateur de *puzzles*, grand amateur, champion et lauréat, asservis maintenant à ton amour, ta science et ton adresse! Ta maîtresse, ta bien-aimée, n'est plus qu'un amas de petites découpures qui ressemblent, par leurs formes irrégulières, aux départements français! Refoule ta tristesse, ravale ton épouvante, et travaille! Commence par les pieds, ou choisis les genoux. Regrette que ton amie ait une chair aussi uniformément blanche. Une maîtresse non tatouée est un *puzzle* de virtuose. Applique-toi : voici qu'une épaule déjà se dessine; ceci, c'est le coude; et cela, le poignet.

Voici les pièces malaisées qui forment la poitrine... Mais qu'est-ce encore? Ta main tremble et tu hésites... Tu ne reconnais plus, dans le corps que tu recomposes, les contours élancés de ton amie. Est-ce ta Lucienne, ce sein fripé, ce cou noueux? Voici le visage!... Ton cauchemar, *puzzleur* malheureux, est incroyable! L'image que ton labeur dispose, c'est celle de ta jeune maîtresse, quand elle aura soixante ans, c'est ta Lucienne vieillie, ornée de rides comme la mer sous la bise, et toute osseuse, et toute blanchie...

Mais l'Aurore à ce moment t'éveille, et furieux déjà, tremblant encore, tu cours au salon où tu précipites dans le feu, le *puzzle* de la veille, grâce auquel tu as vu, sous des mailles perfides, que la patience du Temps surpasse, orgueilleux, ta patience!

J.-L. V.

LES DINETTES PARISIENNES

Dessin de L. Vallet.



— Germaine ? Je ne la vois plus... Elle a vraiment des amants inavouables.
— Oui, elle semble avoir pris pour devise : « Je meurs ou je m'apache ! »

SACHA DANDY
HOMME DU MONDE



Sacha Dandy a 24 ans et peut en paraître 30 ou 19. Il n'est ni grand, ni petit. Il a les épaules larges du sportsman et le teint blafard du fêtard. Ses cheveux sont le rideau discret d'une calvitie pudique. Ses yeux sont bleus mais ils furent aimés bruns ce qui leur donne une couleur indécise. La vue est bonne, suffisamment basse pour permettre le monocle. Le regard est petit, mièvre, enveloppant. La moustache est rasée. Les mains sont fines avec les doigts allongés. Les pieds sont mignons dans la chaussure américaine. Il n'a aucun signe distinctif, mais il se tient droit.

Ses parents sont en province. Il les dit de très bonne famille. Nul ne sait quand il est arrivé à Paris: peut-être l'a-t-il oublié lui-même. Il ne fait rien: il joue très bien du piano. Il ne lit jamais; il connaît les titres de toutes les nouveautés, parfois il apprend l'intrigue et le nom des principaux héros. Il a la voix bien timbrée et naturellement chantante: il l'a exercée à finir sèchement les phrases. Il n'a pas d'accent: il a des accents. Le geste est sobre: il met volontiers la main droite dans la poche du pantalon et la gauche au lacet du monocle.

***

C'est chez Cartor and Sealter qu'il s'habille. Sa garde-robe est compliquée et il y apporte un soin méticuleux. Il ne verse pas dans l'excentricité du costume sans, pour cela, sacrifier à la mode plus que l'originalité qu'il ne possède pas. Il a sa coupe spéciale de pantalons et il en est très fier. Il se permet des fantaisies qu'il redoute; il tente se rapprocher du type espagnol qu'il chérit d'autant plus qu'il a l'allure britannique: cela se réduit d'ailleurs au feutre mou qu'il porte à larges bords empesés.

La recherche de son vêtement s'étend jusqu'à son linge. Il parle avec emphase de ses caleçons. Il a un grand goût d'uniformité; dernièrement il s'attendrissait sur ses chaussettes vertes assorties au caleçon vert, assorti à la chemise fond vert, assortie à la cravate verte, assortie à la pochette de soie verte: là s'arrête son ingéniosité artistique.

Depuis que, dans l'automobile de son meilleur ami, il y a un vase de fleurs, il craint de porter une boutonnière: certains soirs, avec l'habit, il condescend à l'orchidée.

***

Il occupe au sixième étage d'une maison neuve, près du Bois de Boulogne, un petit appartement. La vue est très belle sur les coteaux de Saint-Cloud. Il ne fait ni peinture, ni sculpture, un atelier est la pièce principale; tout autour des divans bas et profonds offrent leurs coussins; le coucher du soleil entre par la grande baie: sa beauté fait partie du five o'clock avec le thé, les toasts et les buns. Le reste de l'ameublement se compose de quelques tapis d'Orient, de midas turques et d'un piano à queue.

Les bibelots sont innombrables et de toutes sortes: le maître de maison ne les a pas tous choisis; statuettes, bronzes modernes voisinent avec les vases de Copenhague, les coupes de Gallé, les cassolettes à parfums turques, les martins hindous et les bronzes chinois; au mur il y a deux toiles de maîtres encore inconnus, une reproduction du *Printemps* de Botticelli et deux estampes japonaises: c'est donc bien le cadre d'un véritable artiste.

De l'atelier-salon, on passe directement au petit salon: c'est le cabinet de toilette où les dames peuvent « ôter leur chapeau »; il est aussi éclairé que l'atelier est obscur; les glaces tournent dans tous les coins, une coiffeuse étale tout l'attirail superflu, une toilette cache le nécessaire; aux murs, il y a deux gravures galantes du XVIII[e] siècle.

Le reste de l'appartement est inconnu: il parle de sa salle de bains, de sa garde-robe et de sa chambre à coucher; la cuisine et la salle à manger sont sous-entendues. En réalité, la baignoire est installée dans la cuisine et l'unique chambre tient lieu de tout le reste.

***

Vers dix heures, la vieille bonne entre, ouvre les volets et apporte le chocolat. Le bain et la toilette gagnent midi. De midi à une heure, les Acacias et l'Avenue.

Tous les matins, c'est la même promenade et les mêmes rencontres. Les: « Vous ici, quelle bonne surprise! » se renouvellent avec la régularité des choses quotidiennement inattendues. Tous les matins, le coup de chapeau est tiré à la même heure, à la même M[lle] X, devant le même arbre, et il n'est pas jusqu'au petit chien de M[me] Z, qui n'aboie et ne lève la patte au même endroit. La grosse dame qui, depuis quelques années, a deux filles à marier les promène sempiternellement, cherchant avec angoisse le satyre qui lui prendra ses filles. La petite dame qui n'a pas de filles ne redouterait pas davantage le satyre s'il est riche. Le pensionnat anglais fait le footing. Les innombrables petits gigolos se croient arrivés parce qu'ils accompagnent telle jeune vierge très flirt ou telle flirteuse qui ne l'est plus dans leur promenade matinale.

Tous les matins, il rencontre par hasard quelque ami à cheval, en auto ou même à pied, qui l'emmène déjeuner. Cet ami est généralement le même. Il varie le moins possible ses affections: c'est si difficile de trouver un véritable ami!

***

Sacha sait choisir ses amis: Jacques Lazar a dix millions et horreur de la banalité; il aurait pu faire courir et faire la noce, il couche seul et ne fréquente que les ateliers; il veut être Mécène, il en a les moyens; Sacha l'aide à découvrir les talents ignorés, il sert même d'intermédiaire; il a le profit de la reconnaissance des deux parties et quelquefois davantage.

Le déjeuner est simple mais bien ordonné. La conversation est moins ordonnée et sa simplicité réside moins dans les mots que dans le fond. Elle consiste essentiellement en l'énumération et l'épluchage des gens rencontrés le matin. La détermination du programme de l'après-midi succède: c'est l'heure fatigante et angoissante; il est quelquefois obligé de s'y reprendre à trois fois.

L'après-déjeuner s'achève dans une fumée de cigarette blonde et la conversation prend un tour plus intime, comme il sied entre amis très chers: il y est question de gants, de cravates, de femmes, de critique littéraire, théâtrale et musicale, d'échos mondains; chacun se livre tout entier à son amitié, mais ils se taisent tous les deux, s'apercevant qu'ils parlaient à la fois.

Il est trois heures. Après une visite rapide à son tailleur, chemisier, gantier, bottier, chapelier, coiffeur ou fleuriste, il rentre chez lui. Il a une heure à lui, avant le thé.

Il se met au piano: il faut faire quelque chose dans la vie; il étudie de très près et avec soin; il a horreur de l'effet, mais sait au besoin intercaler le trait paganinique au bon endroit. Il s'attaque de préférence à la musique très moderne: il y est plus facile d'être personnel. Il joue le Debussy avec beaucoup de goût; il y est spirituel et profond, il ne songe pas à en attribuer le mérite à la musique.

***

Dans le salon de la petite baronne de X... une dizaine de personnes prennent le thé. Un petit marquis florentin voisine avec M[me] de Y... la riche Brésilienne; le prince de *** qui fut Autrichien fait la cour à la petite comtesse de Z... délicieuse Parisienne; deux petits jeunes gens très jolis restent muets; le clubman M. de *** s'empresse; dans une embrasure le baron cause finance au gros banquier W... sous la surveillance d'une dame très mûre sinon respectable. Il est plus de 6 heures.

Il entre, toujours élégant et correct; il est en retard, il ne s'en excuse point. Après le « bonjour, chère amie » suivi du baise-main, il met son monocle et dévisage les assistants: Bonjour, protecteur aux petits gigolos, camarade au clubman et au petit marquis, familier à la comtesse; présentation et salut respectueux à M[me] de Y... au prince de ***; on ne dérange point les autres.

La tasse de thé est vite avalée, il entre dans la conversation. Il est au courant de tout, du théâtre, du monde et de la mode.

Rien ne lui est étranger, surtout ce qu'il ignore. Il a reçu derrière le manchon les secrets et les petits potins, il va les dire, tout le monde écoute... mais il se tait. Il est assez aimable pour que ses impertinences soient des compliments et trop impertinent pour que ses compliments soient des amabilités. Ses mots sont juste assez spirituels pour que les imbéciles comprennent et trop peu pour que les gens d'esprit les craignent. Il y épargne la femme mais il dévore la toilette ; les hommes lui en savent gré et les femmes l'en estiment. Il est généralement très bien avec elles. Il parle en particulier à toutes, il n'est particulier à aucune. Il est suffisamment lettré lui-même pour savoir se taire : quand il se tait l'on ne semble parler qu'à lui. Il prête suffisamment à la critique pour qu'on parle de lui en son absence et pas assez à la raillerie pour qu'on critique sa présence.

Sept heures. Il se lève. Il est parti. Tous le regrettent.

*
* *

M. Dupont, commissaire-priseur et Mme Dupont, sa femme, donnent des soirées artistiques. Mme Dupont n'a jamais eu avec M. Dupont que les relations les plus intimes et son amour de femme s'est réparti sur ses enfants! C'est pour eux qu'elle reçoit. Le dîner est confortable ; un peu de musique suit ! M. Dupont fils et sa sœur exécutent une sonate qui remporte un succès très chaud, réchauffé par les vins généreux ; quelques professionnels qui ne peuvent rendre le dîner soldent d'un quatuor l'addition.

Enfin, Sacha se met au piano. Tout le monde fait silence. Il s'excuse de ne pas être du tout en doigts ce soir : on ne lui demande rien qu'un petit Debussy. Il condescend : *la Touata*.

Il est impassible mais agité. Il joue par cœur mais il semble déchiffrer. La virtuosité augmente, les traits succèdent aux traits, impeccables : les auditeurs sont haletants... Le dernier accord : c'est fini. Il semble épuisé ; tout le monde est presque évanoui. Mme Dupont s'écrie : « Ah ! ce Sacha... » et les dames reprennent en chœur : « Quel talent ! » Il est trop fatigué pour remercier, même d'un sourire : d'ailleurs il vient d'entreprendre une discussion sur l'accord en septième diminuée.

L'émotion calmée, la conversation mondaine reprend. Mais on veut Sacha, chacune se l'arrache.

Il est le roi de la soirée. Il est artiste avec les mondaines et mondain avec les artistes. Les unes admirent celui qui comprend l'art, la poésie, la musique ; les autres adorent celui qui est l'élégance, la distinction, l'aisance. Ses avis sont des oracles, et ses décisions des jugements sans appel : Il sait, d'ailleurs, n'imposer que les réputations presque établies et ne démolir que les réputations écroulées ; les succès et les malheurs des autres contribuent ainsi à sa propre célébrité.

Il est invité sept fois à dîner. Un mot de lui ferait tomber les charmes croustillants de la jolie pianiste Mlle X... dans ses bras ; un mot mettrait à ses pieds le million de dot de la tendre Mlle Dupont.

Mais, Sacha Dandy, homme du monde, n'est pas libre..... c'est un mystère.

PHLOX.

Ames, Modes, etc.

Tu ne serais pas une femme
Si tu ne savais pas si bien
Te faire et te refaire une âme.
Une âme neuve, avec un rien.
A ce jeu ta science est telle
Que chaque fois que je te vois
Tu fais semblant d'être nouvelle
Et que j'y suis pris chaque fois.
Tu sais qu'à la fin tout s'use
Et que notre amour est vieux.
Alors tu triches, tu ruses,
Tu viens avec d'autres yeux,
Tu chiffonnes des dentelles
Et tu froisses des velours :
C'est assez, te voilà belle
Presqu'autant qu'au premier jour.
Tu rajeunis dans des fourrures
L'éclat fatigué de ta peau.
Tu renais d'un ruban, revis d'une guipure...
Et puis, il y a tes chapeaux !
Soudain on voit tes yeux penser à quelque chose
Et ton petit visage, inexpressif et rond,
Prendre un air personnel, tout simplement à cause
D'un de ces chapeaux sous lesquels on cause,
Et qui cachent si bien les fronts !
Ainsi tu peux, femme mille fois femme,
Dès que tu sens mon amour las,
Te confectionner une âme
Que je ne te connaissais pas...
Alors, amoureux, je saccage
Tes lèvres de baisers nerveux.
Je prends dans mes mains ton visage
Et je rebrousse tes cheveux,
Je ris, je suis heureux, je t'aime...
Mais quand j'ai défait tes chiffons
Et retrouvé ton âme au fond,
Je m'aperçois que c'est la même...
Lorsqu'enfin je tiens dans mes doigts
Sous tes cheveux ta tête nue,
Doublement déçu, je revois
Ton front de la dernière fois
Avec tes yeux qui continuent.
Je tâche en vain sous mes baisers
De retrouver l'âme éphémère...
C'est fini ! le charme est brisé
Et tu ressembles à ta mère...

PAUL GÉRALDY.

Mariages Parisiens



A la Madeleine

Le baron et la baronne de Saint-Préfixe vous prient d'assister au mariage de leur fille, Antoinette, avec le vicomte Jean de Folarcon, lieutenant au 58e régiment de hussards.



A l'Église Saint-Denis

M. et Mme Isidore Boulot (passementerie en gros, plumes et rubans) ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur fille, Léontine, avec M. Jules Blondin, leur premier commis.



Au Consulat de France, à Chicago

Hier, dans la plus stricte intimité, a été célébré à la Chancellerie du Consulat de France à Chicago, le mariage de Miss Florence Kisskwick, fille unique de John T. Kisskwick, le roi de la rhubarbe, avec le duc de Chatifert-Machiconlis, dernier descendant des princes de Famagouste.

(THE HONEYMOON ADVERTISER).



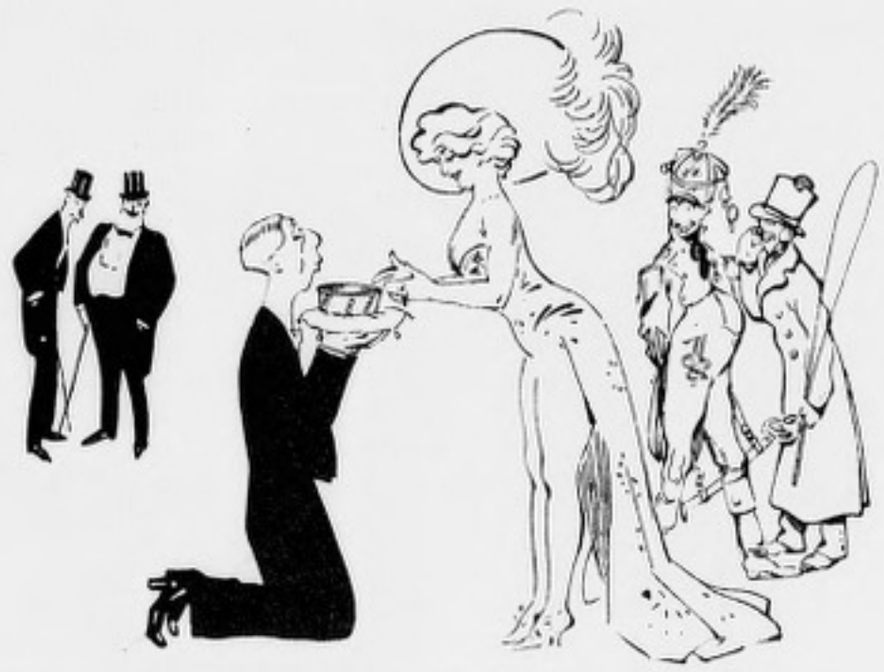
A la chapelle des Invalides

Par faveur spéciale, le général Giberne, gouverneur de l'Hôtel des Invalides, a autorisé la célébration, dans la chapelle Saint Louis des Invalides, du mariage de Mlle Germaine de Saint-Galmier avec le capitaine baron Patrice de Rivoli.



A Notre-Dame des Gobelins

M. Eusèbe Latuile et sa dame invitent leurs amis à la noce de leur fille, Louise, avec M. Anatole Frisonnet, coiffeur pour dames (232, rue Robillot, postiches en tous genres).



Entre cour et jardin

Lily Follebise a le plaisir d'informer ses camarades de son prochain mariage avec le baron Agénor Simplice d'Hermanville.



Au rendez-vous des fortifs

AVIS AUX COPAINS : *Le père Cobalt et Irma Flochon, pour fêter leur entrée en ménage offriront un pernod d'honneur à leurs amis et connaissances.*

CHOSES & AUTRES

Onze heures du matin.

Le quai Debilly n'est plus qu'une rivière boueuse qui bouillonne et se confond avec la Seine. De ses fenêtres Mme S.m.ne peut voir le fleuve rouler madriers, barriques, voitures, cadavres d'animaux et même le cadavre d'un homme revêtu de l'uniforme de fantassin et que le flot emporte... C'était, naguère, l'heure où les charretiers s'arrêtaient chez les marchands de vin pour commencer à déjeuner; des mendiants venaient chanter, au son d'une mandoline ou d'un violon; le phonographe jouait; au bord du trottoir, des chevaux sans voiture, le museau dans la musette, broyaient l'avoine, essayant parfois de se mordre, ce qui amenait les cochers et déterminait de belles injures, des beaux coups de fouet, toute une vie brutale et savoureuse; derrière le comptoir de zinc l'accorte patronne répondait à tous, pressait le garçon, versait les petits verres, rendait la monnaie...

L'autre nuit, elle a fui, en toute hâte, l'accorte patronne, chassée par l'eau qui se précipitait; elle n'a même pas pu enlever quelques meubles, on a cassé un carreau, on lui a crié : « Sauvez-vous! » Elle a filé par la cour, suivie de son mari hagard. Elle est revenue depuis que la Seine baisse; par la fenêtre ouverte elle a contemplé son logement envahi par l'eau clapotante et qui baigne les rideaux, le lit, le fauteuil; elle portait un chapeau fleuri, son chapeau des dimanches qu'elle avait saisi au hasard, dans la terreur de la nuit, et elle regardait.

Deux heures de l'après-midi.

Les autos et les voitures encombrent la place de l'Alma; elles

commencent à venir vers onze heures, et cela dure jusqu'à la tombée du jour; mais à deux heures c'est le moment le plus brillant. Les femmes du monde viennent là en petite partie de plaisir; on vient voir la Seine et les quais, comme bientôt on ira voir *Chantecler*; c'est un divertissement. Et, assurément, ces jolies jeunes femmes, toutes vêtues de velours et de fourrures, les pieds si crânement cambrés dans des bottines de drap, feraient mieux de ne pas tirer d'un pareil désastre un sujet de distraction. D'autres femmes du monde ont mieux agi : elles ont installé dans les quartiers sinistrés des asiles, des abris, des réfectoires; elles ont donné leur argent, leur peine, leur grâce, leur cœur. Mais, n'est-ce pas, les autres sont de jeunes têtes frivoles : elles rêvent devant l'eau ; elles rient. « Comme c'est joli !... comme c'est beau ! » et elles prennent des photographies, et elles font porter l'appareil au patito élégant qui les accompagne, mais elles ne voient pas les visages des pauvres gens que la colère contracte, elles n'entendent pas les murmures qui grondent, elles ne se doutent pas qu'elles travaillent à la révolution, elles sont toutes pareilles aux jolies Parisiennes privilégiées de 1789 : il faut leur pardonner.

Tout de même Mme F.bvier était bien jolie avec son grand manchon de renard, son chapeau de fourrure, et ses bottines de drap rayé, tandis qu'elle interrogeait au coin de la place de l'Alma et de l'avenue du Trocadéro un brave sergent de ville. Au même instant un jeune homme très correct, faisait avenue Montaigne, de la périssoire, tandis que M. Gu.rand de Sc.v.la escorté de M. J.ncière prenait des photographies qui, espérons-le, vaudront mieux que ses toiles.

Onze heures du soir.

Un grand vent terrible chasse en tempête dans le ciel les nuages éperdus. Il ne pleut plus ; seul le vent qui hurle ; la lune, enfin apparue, éclaire la place de l'Alma d'une lumière sinistre. Les arbres nus et noirs que secoue le vent, l'eau glauque des quais et des avenues, le ciel déchiré, le sol boueux, la place déserte et sans lumière et près d'un feu de brasero, des soldats et des sergents de ville qui essaient de se réchauffer : rien ne peut donner une idée plus saisissante, plus tragique de catastrophe... Paris, ce soir, s'écroulerait, qu'on en serait accablé de douleur, mais point surpris : un tel paysage permet et excite les imaginations les plus épouvantables.. On entend le sourd grondement de l'ennemi invisible qui se rue à l'assaut de Paris ; chez le marchand de tabac, au comptoir, des hommes passent, mariniers, égoutiers, employés de la voirie, boivent un verre, repartent, disparaissent dans l'ombre.

Enfin, le ciel bleu, et le soleil ! Il y a comme une gaîté partout. Chez le coiffeur, on se presse : le baron de San. Mig.el a l'air moins triste, et le comte de V.lor vient faire boucler ses cheveux blancs. On cause ; on s'interroge, on espère : « C'est fini ?... elle baisse... elle diminue. » Elle, on dit « elle », et personne ne se trompe, il n'est pas besoin de la nommer : *Elle*, et cela dit tout. Le marché, qui se tenait sur le Cours-la-Reine, s'est installé sur l'avenue de l'Alma. Viandes, légumes, fruits, on a tout posé sur des papiers par terre. L'air embaume le camembert. On rit, on est content, on respire, et la voie aiguë des camelots glapit : « Demandez, demandez, douze cartes postales, Paris sous les eaux » : Ils font de l'or.

Vous vous souvenez, Madame ? L'an dernier, vers cette époque, nous avons été voir ensemble, au Pavillon de Marsan, une exposition d'estampes japonaises. C'était, alors, les *primitifs* de cet art-là. Estampes graves et sombres, un petit peu sévères, n'est-ce pas ? Cette année, d'autres estampes, au même endroit, vous attendent. Elles ont, cette fois, une beauté bien plus directe et accessible. Je crois que vous serez ravie. Harunobou, je pense, vous plaira entre tous. C'est un des plus tendres et gentils dessinateurs qui soient. Sur ses estampes on ne voit que de jeunes Japonaises, dans des occupations familières ; elles sont élégantes et naturelles; elles ressemblent à des fleurs et sont très coquettes. Je voudrais vous donner l'idée de leur grâce pure et souriante en vous faisant lever les yeux, le matin, vers votre miroir, quand vous êtes dans votre cabinet de toilette, ou en vous faisant pencher, l'été, vers le bassin rond qui est au bout du jardin, à ces heures charmantes où le soleil et l'ombre jouent autour de vous.

Ne manquez pas non plus, à cette même exposition, d'admirer ces petits disques ajourés qui sont des gardes de sabre. Les patines de leurs bronzes sont variées et mystérieuses, et certaines de ces gardes ont un décor qui fait de chacune d'elle comme un courtet pénétrant poème. Devant l'une, vous vous souviendrez des détails d'une belle nuit, quand les grenouilles chantent et qu'une branche se pose sur la lune; ailleurs, vous reverrez l'automne, ses fruits et ses fumées, ou encore les horizons aigrelets du printemps ; parfois aussi les fantômes indescriptibles de vos rêves; et, de la sorte, ces gardes rondes et plates deviendront comme des médailles que décerne à votre mémoire sensible et habile, la Nature et les Saisons, contentes de vous.

LE CHIC



Modèles Grundwaldt
1, rue de la Paix.

Hommes et Choses de Bourse

La profession, souvent si lucrative, des pronostiqueurs de toutes catégories, ne s'est pas distinguée depuis quelques semaines. Aucun d'eux n'a prévu, prédit ni signalé la catastrophe qui s'est abattue sur Paris et les environs; aucun d'eux n'a annoncé une hausse exagérée du niveau des eaux, et, parallèlement, une baisse des cours de la Bourse. En effet, les cotes de Bourse ont fléchi en raison directe de la hausse de celles des ponts. Et vraiment le spectacle n'était gai ni d'un côté ni de l'autre.

Cependant, en Bourse, il n'y a heureusement ni ruines, ni désastres. Les cours ont certainement rétrogradé, mais dans des

proportions supportables et la liquidation n'a pas rencontré d'obstacles graves.

Les Anglais, froussards par nature, ont vu Paris en panique, mais au lieu de venir à son secours, ont essayé de l'affoler davantage en envoyant nombre d'ordres de ventes, notamment en Mines d'or. Ils n'ont guère réussi, puisque ces Mines ont repris un air enjoué, semblant faire la nique aux vendeurs.

Nos Rentes se sont bien un peu endeuillées, juste autant qu'il convenait pour ne pas passer pour insensibles, et les Fonds d'Etats étrangers ont témoigné leur sympathie en suivant les Rentes françaises.

Quant aux Etablissements de crédit, surpris un moment par la soudaineté du mouvement, ils n'ont pu l'éviter tout à fait, mais chez eux toute trace de faiblesse est effacée. D'ailleurs, ils vont trouver un emploi des capitaux confiés à leur garde.

Les Chemins de fer ont bien résisté. Les valeurs, plus spécialement atteintes, commencent toutefois à reprendre également. Le Métropolitain est sensiblement moins touché que le Nord-Sud. Les Compagnies d'électricité vont se hâter de remettre tout en état, et, de ce côté, la perte ne sera peut-être pas trop considérable.

Enfin, la Bourse, inquiète pendant quelques jours, n'a pas tardé à reprendre le cours de ses petites opérations.

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Compagnie Générale de l'Amérique Centrale

Cette Compagnie annonce qu'elle a acquis des concessions et passé des contrats qui forment tout un faisceau de privilèges représentant autant de sources de bénéfices. Parmi ces concessions figurent : la Great Southern Cattle and Land Company, capital de 12 1/2 millions de dollars; l'European American Finance and development Company, capital de 10 millions de dollars; l'Agriculture and Mining Company of Nicaragua, capital 5 millions de dollars; la Suma Goldfields Limited 1 1/2 million de dollars; les droits personnels de M. James Deitrick, détenteur de la concession de chemin de fer, du privilège de l'introduction de la main-d'œuvre chinoise et de diverses concessions relatives à des industries annexes.

Les actions de cette Compagnie sont au nominal de 5 dollars ou 25 francs. Les demandes seront servies au fur et à mesure de leur arrivée.

On souscrit : au Banco di Roma, 15, rue de Choiseul ; chez MM. Armstrong et Cie, 19, rue Scribe et au Syndicat du Nicaragua, 3, rue de la Boétie.

Pour tous renseignements s'adresser au Syndicat du Nicaragua susnommé.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Après *Chantecler* M. Edmond Rostand doit donner quatre actes en vers à la Comédie-Française.

—

Le Moulin-Rouge vient de donner une amusante revue, montée et costumée avec goût ; ce qui ne gâte rien à l'ensemble, ce sont les très jolies filles choisies par M. Ruez pour figurer les plus petits rôles; là, une fois encore, le directeur de ce music-hall a prouvé qu'il ne manquait pas de connaissances esthétiques. A signaler le défilé de la fin : l'*Entrée des troupes d'Italie dans Paris*, soldats du second Empire saluant l'impératrice Eugénie que personnifie la sculpturale Lina Ruby.

—

Une preuve du très gros succès actuel du Grand-Guignol, c'est que M. Max Maurey n'a pas, depuis des mois, renouvelé son affiche. Du reste, les pièces au programme réunissaient toutes les émotions que les fidèles vont chercher en ce coquet théâtre, c'est-à-dire la terreur et la gaîté.

Après la première de *Chantecler*, il est question de donner la cravate de commandeur de la Légion d'honneur au jeune poète national : Edmond Rostand.

—

La Boîte à Fursy, faisant elle-même son électricité, continue vaillamment le cours de ses représentations. Vincent Hyspa, le très personnel et spirituel chansonnier, y triomphe chaque soir, ainsi que la nouvelle revue de Roger Ferréol : *Oui, mais Fursy habille mieux* ! si gaiement enlevée par Marthe Derminy, Magdy, Dupeyron, Jane Aylac, A. Defrenne, Emile Wolff et Mévisto aîné, épique de drôlerie en Mariette, la colleuse d'affiches.

—

Mlle Agnès Borgo fera la semaine prochaine dans *La Valkyrie* sa rentrée à notre Académie nationale de musique.

—

A la Scala, Fursy lui-même a tenu à annoncer aux spectateurs, vendredi soir, que sa camarade et pensionnaire Edmée Favart allait faire une quête parmi eux au profit des inondés.

La salle, admirablement composée, a été d'une générosité fastueuse et la quête a produit 539 fr. 25. C'est le record de tous les théâtres de tout Paris. Le chiffre de la quête d'hier soir ne nous est pas encore parvenu, mais tout fait supposer qu'il n'est pas inférieur à celui de la première.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

A l'Opéra : *Une Fête chez Thérèse*, *La Forêt*.
Bouffes-Parisiens : *Gaby*.

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Zig-Zag. — Pour la générale de *Chantecler*, nos Parisiennes se munirent de la véritable Eau de Ninon de la Parfumerie Ninon, qui seule contient la recette de jeunesse et de beauté légendaires de la célèbre Ninon de Lenclos.

—

Ecoutez les étoiles. — Malgré l'immense distance qui nous sépare des étoiles, on a pu communiquer récemment avec la planète Mars que l'on dit couverte de canaux, humide, et où les habitants perdent tous leurs cheveux.

Une exacte interprétation des signaux reçus se traduisait par ces mots : « Envoyez-nous du Pétrole Hahn pour nos cheveux, celui-là et pas d'autre ! » Avis au fabricant.

—

Les extraits de henné « Hennextré » du chimiste H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, redonnent aux cheveux blancs leur nuance primitive.

—

Dans un cercle très fermé, un membre influent a l'autre semaine manqué d'être.... rayé pour dette sur parole.

Heureusement l'intéressé connut l'*Official-Banque* qui évita la fatale catastrophe grâce aux titres dotaux de... la marquise (soyons discrets).

Tout de même il est bon de connaître son Paris.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Inventée par le moine don Del Giorno pour embellir les mains du Pape Léon X, la Pâte des Prélats blanchit, lisse, satine la main, l'empêche de rougir, prévient les engelures et gerçures. Prix 5 francs le pot, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50 adressé à la *Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre*. Eviter les contrefaçons nombreuses.

—

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (près la Trinité). (Tél. 136-73). Prêts et avances d'argent. (Discrétion.)

HYGIÈNE des DAMES et des MESSIEURS

NOUVEAUX APPAREILS Perfectionnés pour l'Usage Intime Recommandés par le Corps Médical

INSTITUT PARMENTIER

CATALOGUE SPÉCIAL envoyé gratis avec échantillons 0'30 — 2 — 0'50 — 4 — 1'

11, Rue Lacharrière, Paris-XIe

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES

très rares français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Écrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e 6429

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris Renseignements Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910 Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. **LIVRES** Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS

IMPUISSANCE

Comment en guérir par un traitement rationnel ? Ouvrage très instructif est envoyé contre 2.- fr. (timbres) par l'auteur le **Dr. RUMLER, Genève 605** (Suisse).

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR

J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS

envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, **six volumes-bijoux**, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1909.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR album 2 fr., album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

Les 36 Joies de la Parisienne

100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Prejelan, Ed. Touraine, etc



PRIX 95c

EN VENTE PARTOUT

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL PAR NICOLAS VENETTE

Édition non expurgée. — RARE et PRÉCIEUSE. — Envoi discret du volume, 376 pages avec gravures et curieux répertoire bibliographique, franco contre 4 fr. mandat ou timbres. HENRY, édit., 2, rue Racine, Paris.

TRÈS CURIEUX PARIS-VIVEUR ALMANACH pour 1910

Magnifique Album riche 27X17: Contes grivois, poésies badines, nombreux dessins, plaisirs parisiens, jolis hors-texte, musique. ***Primes gratuites.***

FRANCE : 75 centimes. — ÉTRANGER : 1 franc.

J. FORT, 73, Faubourg Poissonnière, PARIS.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!

PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12X16 : 3 fr. ; 100, 5 fr. ; 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays. E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.

J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : **BRÉVIAIRE de l'AMOUR** dans le **MARIAGE**, véritable encyclopédie de l'**AMOUR CONJUGAL**, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.

Accompagné de mon Catalogue général de 1909

J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière, Paris (IXe)

SAGE-FEMME Consultations (Renseigne discrètement) Mme MAZEO 142, Bd Magenta (Gare Nord et Est) Tél.

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. (cartes post. refus. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

MESDAMES Pr DOULEURS, IRRÉGULARITÉS ou RETARDS des ÉPOQUES qui v. inquiètent, *écrivez en confiance à* G. LACROIX, O. ✠, Pre Spécialiste, 83, Rue Jacquemars-Giélée, Lille, qui vous enverra tout renseignement gratuit sous pli cacheté.

LIVRES Catalogue ***EXTRA-CURIEUX***, intime, plus six échantillons, très beau pour 1'25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Richer, Paris.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — WINTER-PALACE-St CHARLES, 1er ordre, chauffage central partout.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — HOTEL DE LA PLAGE, 1er ordre. Grand confort. Idéalement situé au bord de la mer.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Delferrière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

A. HERZOG, Objets d'art, Ameublements, 41, rue de Châteaudun, Paris

Le gérant : C. CLEMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

LES NOUVEAUX BILLETS DE BANQUE

Dessins de Markous

CINQUANTE FRANCS

(... et vingt ans !)

Une folle orgie à Montmartre.

CINQ CENTS FRANCS

Un souper à Cythère.

MILLE FRANCS

La confiance d'une femme du monde.



Samedi 12 Février 1910

DÉPOT LÉGAL
Seine
No .....
1910

48e année, No 7



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs, Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs, Six mois, 19 francs, Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce Numéro :
GIGLE CARICATURISTE
par Claude Berton

Dans ce numéro :
BRUXELLES
par Sylviac

RÊVES DE CARNAVAL!...



***Vive** le Carnaval!... La Folie,*
En ce doux temps, dore nos rêves
Comme autant de bulles jolies.

Mais, hélas! la fête est trop brève,
La Raison vient, chasser les rêves
Et de son doigt sec, les crève.

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies



GERMANDREE

en *POUDRE*, en *CRÈME*
et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT

ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

AVEC L'IDÉAL WATERMAN
J'ÉCRIS
20,000 MOTS
sans prendre d'encre
EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris



Mesdames
N'oubliez pas le nom de cet appareil
BROSSE-SÉCHOIR "GRIM'S"
BREVETÉE S. G. D. G.

Exiger chez votre coiffeur pour conserver votre chevelure souple et brillante, que l'on vous sèche les cheveux après le shampooing, avec la *Brosse-Séchoir Grim's*, sans feu, sans *électricité, ni ventilation* et surtout ne desséchant pas les cheveux.



Une dame peut l'avoir parmi ses objets de toilette et s'en servir seule. Elle n'offre *aucun danger* et *son emploi ne nécessite pas de dépenses*

Envoi franco contre mandat-poste de 30 fr.
ou contre remboursement 32 fr.

Explications et démonstrations
chez
l'Inventeur Paul GRIMAULT
Coiffeur-Posticheur Breveté S. G. D. G.)
4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)
Téléphone : 645-54

COLLYRE DE LA DUBARRY
pour l'HYGIÈNE et la BEAUTÉ des YEUX
enlève les taches et les rougeurs de l'œil
lui donne de l'éclat et un charme séducteur
3f25 franco 17, rue RENNEQUIN, PARIS et partout

PÉTROLE HAHN


F. VIBERT, FABt LYON



ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par
Ch. DERENNES
illustré
de 100 dessins
par Ed. Touraine
(3e ÉDITION)
Le livre idéal pour se distraire en voyage !
En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50





PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS.

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

Cœur de Jeannette — Nouveau Parfum HOUBIGANT
19, faub. Saint-Honoré.

MODÈLES RICHES
provenant des Grands Couturiers
Jolies toilettes de ville, soieries, jupons, blouses, manteaux, costumes tailleur
Prix très modérés. — Achat de garde-robes élégantes
MODERNE-SOLDES, 5, rue de Laborde, Paris

ON DIT... ON DIT...



Candidatures.

La santé de M. Fallières est, depuis quelque temps, fort éprouvée; on assure qu'à la suite de sa dernière attaque, — c'est la troisième en quelques mois, — les médecins auraient fait de sa retraite immédiate, la condition de son rétablissement. Mais M. Briand supplia le Président de rester jusqu'après les élections législatives, afin de ne pas jeter le trouble dans le pays et le désordre dans le parti radical. La crise est donc reportée au mois de mai.

Déjà les candidats sont en campagne. Le grand favori est M. Ribot, dont l'évolution à gauche, toute récente, a remarquablement coïncidé avec ces événements; il est, bien entendu, le candidat de M. Clemenceau. Dans le clan radical, M. Bourgeois pressent que sa santé ne pourra lui permettre d'accepter la présidence; M. Brisson est certain de le remplacer pour défendre la République, qui sera menacée par M. Doumer auquel un grand journal du matin prêtera son puissant concours.

A ces probables premiers rôles, il faut ajouter ceux qu'on oublie mais qui ne s'oublient pas. La liste en est longue, depuis le beau jeune homme « qui a un bien bel avenir derrière lui », jusqu'à l'auguste vieillard dont « l'unique cerveau » préside aux débats du Luxembourg; sans oublier ni M. Combes, ni M. Berteaux. On va jusqu'à dire que la modestie bien connue de M. Charles Benoist a posé sa candidature; il est heureux qu'elle y ait songé : Les vrais grands hommes sont facilement méconnus!

Voilà plus d'appétits que de pain sur la planche et le geste de détresse du Vénérable .·. aura de la peine à ramener la paix dans le troupeau : d'aucuns l'escomptent pour lancer au second tour une candidature sans couleur politique trop marquée, et, de ces outsiders de la dernière heure, le moins qualifié ne serait pas M. de Selves...

Les paris sont ouverts.

Père et Maire.

Ces jours derniers, un de nos amis descendait à Carcassonne, dont il désirait revoir la « Cité » merveilleuse. A peine sorti de la gare, sur sa droite, un monument nouveau frappe ses yeux. Quel est ce statufié à figure bonasse? Le monument est grand, compliqué d'accessoires suivant la mode nouvelle. Un bassin baigne sa base; un vigneron, un ouvrier, d'autres comparses reflètent leurs figures de bronze dans son eau tranquille. Mais, sur le marbre, on lit :

A Omer Sarraut
mort au service de ses conciloyens.

Notre ami connaît, à l'autre extrémité de la ville, une autre statue, toute simple, la statue de Barbès. Celui-ci a failli périr sur une barricade; en tout cas il est mort en exil, pour la démocratie. Mais M. Omer?

Voilà notre ami perplexe. Dans quelle action d'éclat avait pu succomber ce grand homme de province? Car, comment douter que ce fût un grand homme? Deux pas plus loin, le boulevard voisin, si longtemps « boulevard Saint-Jean-Baptiste » se trouvait débaptisé et rebaptisé au profit du même Omer Sarraut.

Quelle était l'odyssée de cet *Omer*?

Avait-il succombé dans l'une de nos nombreuses révolutions?

Etait-il mort en 71 à la tête des mobiles de l'Aude?

Notre ami s'informa.

— Omer Sarraut? *pécbère!* il est mort dans son lit, le *pôvre!* comme tout le monde.

— Cependant... l'inscription : *mort au service de ses conciloyens?*

— *Parfaitemein!* Monsieur! c'était notre maire!..

Et notre père... n'est-ce pas, Monsieur le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre?

Le valet de chambre étourdi.



Mme P.. engagea l'autre semaine un jeune valet de chambre, et pour ses débuts, il dut, au jour de réception, ouvrir la porte et annoncer les visiteurs, car Mme P.. a conservé les anciennes habitudes. On sonne; c'est Mme D.eulaf.y; le valet de chambre voit une manière de vieux petit monsieur, habillé d'une redingote et coiffé d'un haute forme, demande le nom, entend mal ou ne fait pas attention, et annonce d'une voix retentissante : M. D.eulaf.y. Stupéfaction, rires, chuchotements; Mme D.eulaf.y, irritée, reste cinq minutes et s'en va. Colère de Mme P.. qui sort du salon un instant, attrape le valet de chambre :

— Imbécile! vous n'avez donc pas reconnu que c'était une femme; vous n'avez donc pas vu qu'elle n'avait pas de moustaches, et sa taille, et son air?...

Le valet de chambre jure ses grands dieux que désormais il ne se trompera plus. Dix minutes se passent; on sonne; c'est M. H..ry G.rm.n; le valet de chambre demande le nom, l'entend mal ou ne fait pas attention, et annonce d'une voix retentissante :

— Mlle G.rm.n!

Le valet de chambre n'est pas resté chez Mme P.

Un chameau dans une lune de miel.

Leur mariage a été ce qu'on appelle un mariage d'amour parce qu'ils sont tous les deux jeunes et beaux, et qu'ils se connaissent depuis l'enfance. Elle croyait le connaître du moins et l'idée d'aller vivre à la campagne, dans les grandes fermes qu'il exploite, ne l'effrayait point. Mais depuis le solennel *oui* la voilà prise d'un doute, d'une inquiétude; elle a peur qu'il n'ait au fond de lui de ces gros, gros défauts, que l'âge fait croître et qui minent le bonheur.

Voilà ce qui est arrivé. En descendant l'escalier de la mairie de la rue d'Anjou avec ses parents et ses anciens amis, elle a vu dans la cour un objet prodigieux. Oui, vraiment, prodigieux, car ce n'était ni plus ni moins qu'un chameau. Il attendait là, digne et mélancolique, qu'une bonne âme voulût bien l'acheter, car il était à vendre pour la modique somme de soixante francs par un créancier du pauvre forain qui avait été jusque-là son maître.

Vous pensez si cette triste situation émut le cœur de la petite mariée! Elle se sentait si débordante d'amour à cette minute-là, qu'elle en donna un peu, tout de suite, à cet infortuné vieux chameau. Et elle noua ses mains au cou de son époux de cinq minutes en le suppliant de lui accorder un premier désir et d'emporter cette grosse bête à la campagne.

Ce sont de ces prières que vous ou moi n'aurions pas refusées. Il faut savoir faire des folies à certains moments de la vie et ce n'en était pas une très grave que de sortir trois louis de son gousset et de faire mener un chameau dans une écurie.

Mais il manqua de flair, lui, à cette seconde critique. Il crut sa dignité de chef de communauté raillée, il fronça le sourcil, serra les lèvres, et appuya une main ferme sur le portefeuille bien garni qui cuirassait son cœur. Bref, il refusa énergiquement de satisfaire cette fantaisie, si simple pourtant, et si bon marché. Et le chameau resta enchaîné à son reverbère, suivant d'un œil angoissé le cortège qui s'éloignait.

Elle ne l'oubliera pas, elle, ô naïf mari! Désormais elle vous surveille, elle vous épie. Elle est toute prête à qualifier vos moindres volontés de tyranniques et vos plus sages économies d'avarice. Vous venez de jouer votre bonheur, et pourquoi? Pourquoi?.. Pour un chameau!

Rhum St James



LA VIE PARISIENNE

publiera très prochainement

LA VAGABONDE
par Colette WILLY

JABOUNE
par FRANC-NOHAIN

LA DEMOISELLE D'OPÉRA
par PIERRE VEBER

LA JAMBE A TRAVERS LES AGES
par J. DRÉSA

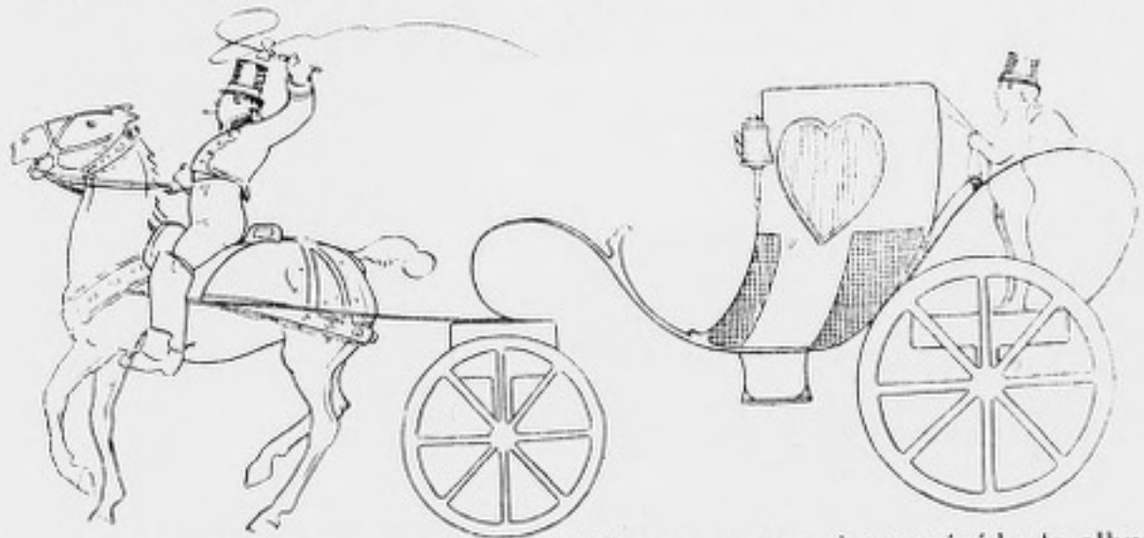
LA MILLE ET DEUXIÈME NUIT par HENRI AVELOT

AUTOS LES PNEUS VELOS
DUNLOP
SONT
LES MEILLEURS
PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

VIENT DE PARAITRE EN VENTE PARTOUT

Les 36 Joies de la Parisienne

ravissant album édité par **LA VIE PARISIENNE** et renfermant 100 des plus galants dessins de **H. Gerbault**, L. Vallet, **Fabiano**, **Préjelan**, **Ed. Touraine**, **etc.**



LES 36 JOIES DE LA PARISIENNE, comme nos deux précédents albums galants : **Régalez-vous, Messieurs !** et **Les Coulisses de l'Amour**, est en vente dans toutes les gares et chez tous les libraires au prix de 95 centimes.

L'album sera envoyé franco par la poste à toute personne qui en adressera la demande accompagnée de **1** fr. **15** pour la France ou **1** fr. **25** pour l'étranger à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 20, boulevard des Capucines, Paris.

Officiers ministériels

A adj. sur 1 ench. Ch. Not., 15 février 1910 : **2 lots TERRAINS** R Nouvelle entre le 189 et 191 **R. ST-JACQUES** et la **R. d'Ulm**. Cces 189-96 et 210-12. M. à prix 41.800 et 46.300 fr. S'ad. Me Bouts, 13, rue Pasquier, et Couturier, not., 20, boulevard Malesherbes.

PROPTé à Paris **Fg. St-ANTOINE**, 220 à 222 *bis* Cce 3.670^m. Rev. br. 25.130 fr. M. à p. 200.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 1er mars 1910. S'ad. aux not. Mes Cros, à Corbeil, et Landy, 6, boul. de la Madeleine, Paris, dép. ench.

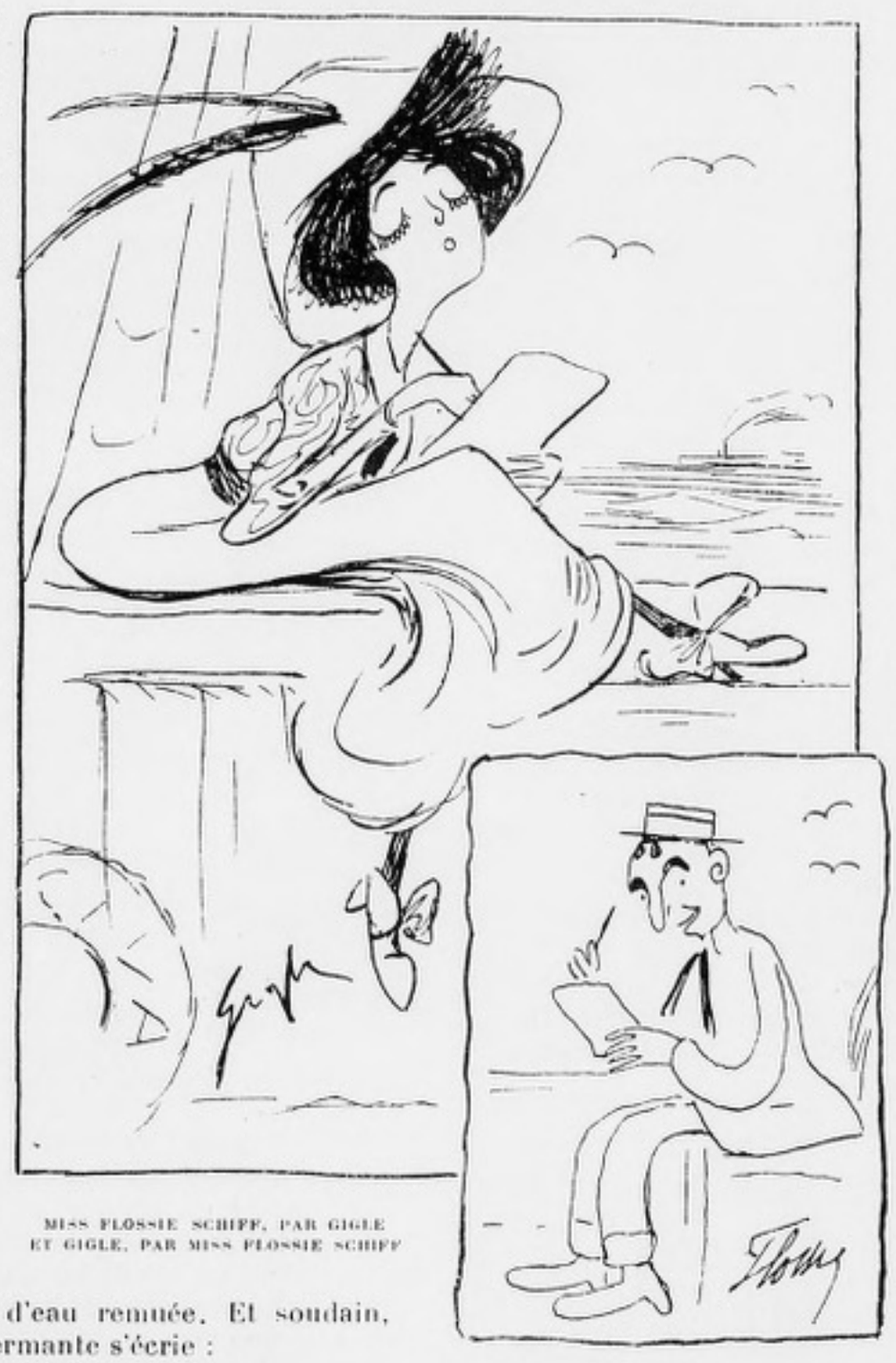
Maison à Paris **R. CHAPON** **35** et **37** (IIIe) Cont. 454 m. Rev. br. 19790 fr. M. à pr. 200.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. 1er Mars 1910. S'ad. Me H. Morel d'Arleux, not., 35, faub. Poissonnière.



X. — Comme Psyché

Le jour se lève sur la mer en face de Dinard, la Rance glisse une coulée d'eau pâle entre les flots verts de la Manche. La marée descend.

Le « Çiva » appareille; le grand yacht de Samuel Coxton va laisser à Dinard toutes les vanités de Paris, de la province et d'outre-mer. Il vient d'achever sur la côte sa mission toute représentative, analogue à celle des grands cuirassés qui viendront dans huit jours prendre sa place au milieu du chenal. Les gros navires armés portent au delà des mers la puissance de leur pavillon, le splendide « Çiva » n'a d'autre mission que de porter les millions du vieux Coxton. Seulement, les énormes canons des escadres ne lancent guère leur foudre que sur des sauvages, tandis que les millions du rusé spéculateur, magnifiquement braqués dans le faste outrancier de son yacht, crachent leur mitraille de dollars pour couler les entreprises de civilisés. D'ailleurs personne n'y pense, le luxe des choses, comme la beauté des femmes n'éveillant dans les âmes humaines que de l'envie. Et l'envie est mortelle à toute réflexion.



MISS FLOSSIE SCHIFF, PAR GIGLE
ET GIGLE, PAR MISS FLOSSIE SCHIFF

Le « Çiva » fait ses manœuvres d'appareillage, méthodiquement, le navire qui prend la mer, entre dans le hasard. Des sonneries tintent, des sifflets stridents, des voix répètent des commandements, dans un bruit de métal froissé et d'eau remuée. Et soudain, Gigle qui arpente le pont avec Guermante s'écrie :

— Ah! voilà le père Coxton qui danse la bourrée...

Car il entend le son de deux accordéons nasillards.

Samuel Coxton a conservé pour l'accordéon, cet instrument favori des fermiers et des cow-boys, au milieu desquels il a vécu sa première jeunesse, une tendresse fétichiste, et chaque matin il se fait réveiller au rythme naïf et rompu d'une chanson de l'Ouest. Gigle appelle ça « danser la bourrée ». Il trouve d'ailleurs qu'il y a chez Samuel Coxton « un genre charbonnier auvergnat qui aurait touché le gros lot ».

Le vieux Yankee paraît, un énorme cigare à la bouche, et mâchonnant entre ses dents sa chanson *Way on the Swany-River*. Après un geste de bonjour à ses deux invités parisiens il monte sur la passerelle.

Le « Çiva » est en route pour une petite croisière. On s'arrêtera à Trouville, après avoir visité Jersey et le Solent, emmenant quelques amis retrouvés à Dinard, la famille Schiff, le père Elihu, la fille Flossie et Harold le fils. La Falrède a promis de rejoindre à Trouville. Samuel Coxton l'a pris en amitié, il y a une affinité entre l'ordonnateur, le réalisateur des choses gigantesques et le rêveur, le commenceur d'entreprises énormes. Ils voient grandiose tous deux, dans une même vanité d'éblouir. Affaire de milieu, un Coxton est un La Falrède qui a réussi. Le bluff est le cousin de la blague. Le trio de Chars, Bergsen et Jauran est resté à Dinard.

Le père Coxton ne les a pas invités. Patrice de Chars a amené à bord du « Çiva » toute la noblesse du département, la meilleure et l'autre, celle qui a fait la guerre des chouans et celle qui a acheté les biens nationaux. Tout ce monde s'est activé au mariage du petit duc, comme des banquiers à un emprunt. Et il y avait de ça. Bergsen a essayé de mener à la hussarde ses affaires avec Daphnée. Son ancêtre, l'illustre sabreur, apparaissait aux femmes de l'an VIII, auréolé du nuage pourpre de la victoire. Hector Bergsen, comte de Bregentz, pour nimber sa face de boulevardier fatigué, n'a guère que les vagues fumées d'un alcoolisme latent et bien supporté.

Hubert Jauran, l'intrépide, a risqué deux folles ascensions en ballon au-dessus de la mer. Même redescendu du ciel, Daphnée n'a pas davantage levé les yeux sur lui. Insuccès pour la naissance, pour l'esprit, pour le courage.

Et c'est Guermante, qui n'a pas cherché à plaire qui est l'invité avec Gigle. Le petit dessinateur s'en étonne.

Le navire blanc, dont l'ancre vient d'être levée, se balance plus léger sur le flot. Le ciel est si merveilleusement rose, qu'il semble que la brise douce dont les risées passent sur la houle, doive en être teintée.

— *Good morning*, Monsieur Guermante. Monsieur Gigle, vous aimez la mer ?

— C'est la mienne, Miss Coxton.

— Oh ! vous avez toujours une façon si comique de répondre. Vous faites des caricatures avec les mots.

— Je veux dire, Miss Coxton, que je suis de Marseille.

— Ce doit être une ville très drôle.

Les trois Schiff, le père et les deux enfants, apparaissent sur le pont. Ce sont des « Hello ! », des cris, des exclamations. Flossie prend Daphnée par la taille. C'est une mince brune avec des yeux noirs extravagants, une toute petite bouche comme une cerise, des joues rondes et un corps désarticulé de jeune clownesse. Elle s'avance, désignant Guermante, puis Gigle.

— Votre flirt ! le mien !... Monsieur Gigle, je veux que vous soyez en amour pour moi tout le temps du *trip*.

— Mais, Miss Flossie, je le suis déjà. Tenez je pensais à vous en regardant ce nuage...

Suite, voir les nos 50, 51 et 52 (1909) 1, 2, 3, 4, 5 et 6 (1910).



VERDON. L'HONORABLE

— Oh! comme vous êtes *poetical*!

— Et je me disais : quel joli chapeau pour la délicieuse tête de Miss Flossie Schiff!... Trop petit peut-être.

— Vous, méchant homme!... Non, non, *very funny*. *Say* Daphnée, c'est la flirtation française, de se moquer. Les Français ne savent rien faire sérieusement. Est-ce vrai, Daphnée, *dear*?

Daphnée regarde Guermante.

— Je ne connais pas très bien les Français.

— Au secours, Miss Coxton! s'écrie Gigle; on nous calomnie!

— Je ne crois pas, répond Daphnée, votre réputation est vilée, mais vous la volez si bien qu'on vous pardonne. Le breakfast est prêt, Monsieur Guermante. Je ne suis pas comme Flossie, je n'aime pas à flirter lorsque je suis en mer.

— Vous avez peur.

— Je n'ai jamais peur, mais la mer c'est sérieux. Je deviens moins folle, je pense à des choses graves. C'est très beau la mer et un peu effrayant.

— Comme toutes les belles choses, on se sent diminué en face d'elles ou bien on sait qu'on ne les obtiendra pas.

— Oh! alors les choses laides sont rassurantes! Voilà donc pourquoi Flossie flirte avec M. Gigle.

* * *

Depuis trois jours le « Çiva » se promène sur la Manche, on a fait escale à Jersey, puis à Cowes. Le beau yacht navigue par une soirée délicieuse, Samuel-Coxton joue au poker, dans le salon, avec Harold, Clay et le second du navire. Gigle enseigne à Flossie que les figures humaines se retrouvent partout dans la nature.

— C'est un grand artiste qui m'a dit cela, Daniel Moneuse. Vous connaissez?...

— Oui, mon père a un tableau de lui dans sa collection. Il ne le regarde jamais...

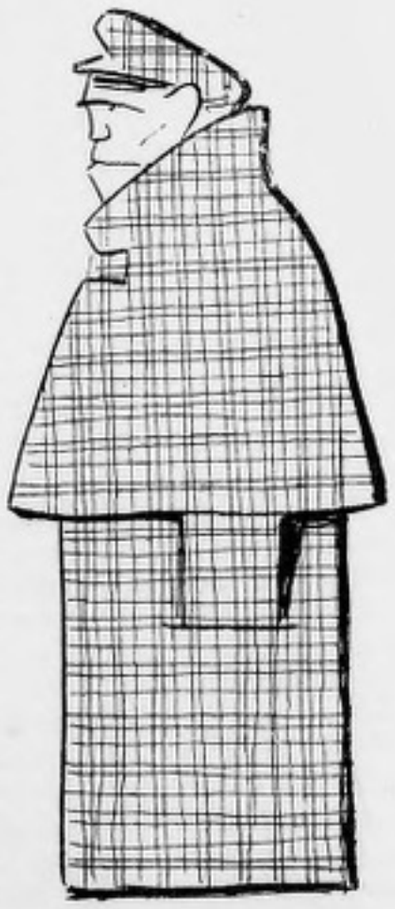
— Daniel Moneuse, Miss Flossie, un jour qu'il était furieux contre moi. Il est très méchant vous savez...

— Comme vous?

— Pas la même chose. C'est mieux. Hé! bien, Moneuse m'a raconté cette légende. Dieu après avoir créé les animaux, les plantes, etc., se trouva très embarrassé pour inventer l'homme. Alors il emprunta aux pierres, à l'air, aux eaux, aux bêtes, aux plantes quelque chose, si bien que l'homme se trouva être une récapitulation de la création, et que tous ici-bas nous ressemblons ou à une plante ou à une pierre.

— *Nice lillle story*!... Je dirai à mon père qu'il regarde le tableau du peintre qui raconte de si gentilles choses. Il est très *matter of fact*, mon père. Il fait *d'enormous business, grand!* Il est venu en France pour le tabac.

— Hein!...



CLAY COXTON

— Oui, une combinaison avec Mr. Coxton, ils auront tout le tabac que vous fumez.

— Sapristi, moi qui n'aime que le caporal!

— Oh! *I love business conversation*. Je suis très au courant. Voulez-vous que je vous apprenne? Pour réussir une affaire, ou se trouver un *congressmann*. Vous dites, vous, un député. On lui dit *Money*? Il répond : *Non*. On redit encore *Money*? La seconde fois, il ne répond pas. Au troisième *Money?* il ouvre son poche. Même chose avec un grand directeur de journal. *But you know* c'est plus vite fait. Il ne faut que deux *Money?*... Un de vos *congressmann* vient à Trouville pour rendez-vous avec *dady* et Mr. Coxton... Oh! écoutez, Daphnée chante, elle chante pour M. Guermante! Je vais vous dire un gros secret. Elle est très en amour avec lui.

— Je l'espère bien...

— Oh! Daphnée pourrait marier un duc. Elle est très romanesque. Moi, très égoïste. Je marierai un prince italien, avec un palais : *Dady* a commandé le prince. Seulement on trouve toujours un palais sans un prince ou un prince sans un palais.

— Alors, il faudra faire bâtir le palais... à trente étages.

— Non, un tout petit, avec mes armoiries sur la porte.

— Oui, un tout petit palais avec de très grandes armoiries...

— Homme horrible!... Dites! M. Guermante est peut-être un prince! Un prince déguisé comme dans les romans...

— Les princes ne se déguisent plus, Miss Flossie, ils s'affichent...

* * *

Dans le petit salon, où le clavecin de Marie-Antoinette se dresse sur son pied authentique et ses deux pieds apocryphes, la belle Daphnée n'est plus impérieuse et volontaire, elle ne fait plus d'éblouissantes toilettes. Une grande jeune



M. COXTON FAIT DES AFFAIRES.

fille simple s'entretient avec Guermante.

Elle a sa pose habituelle de réflexion, accoudée.

L'amour est d'abord une inquiétude. Tout le visage de Daphnée interroge et questionne, avec honnêteté, franchise, hardiesse.

Guermante est installé dans un large fauteuil, un haut gobelet de whisky à portée de sa main. Robuste dans son smoking, la douceur de son regard, la molle inflexion de sa bouche, lui donnent une jeunesse étrange. Il ressemble à ces beaux étudiants qui, à Harvard, jouent les rôles de femme dans les tragédies grecques. La nuit marine leur apporte sa brise à travers les glaces du deck-house ouvertes au-dessus de leurs têtes.

— Vous goûterez nos musiques très simples, naïves, vous direz, peut-être, paysannes. Moi, je les aime. Elles me rappellent toutes quelque chose. J'ai déjà des souvenirs. En avez-vous?...

— Nous avons tous des souvenirs.

— Des souvenirs heureux?...

— Quelques-uns... peut-être...

— Vous répondez souvent à moitié. Est-ce très français cela?

— Je réponds ce que je peux. Jamais je n'ai examiné ma vie en arrière. L'avenir seul m'occupe. C'est très américain cela?...

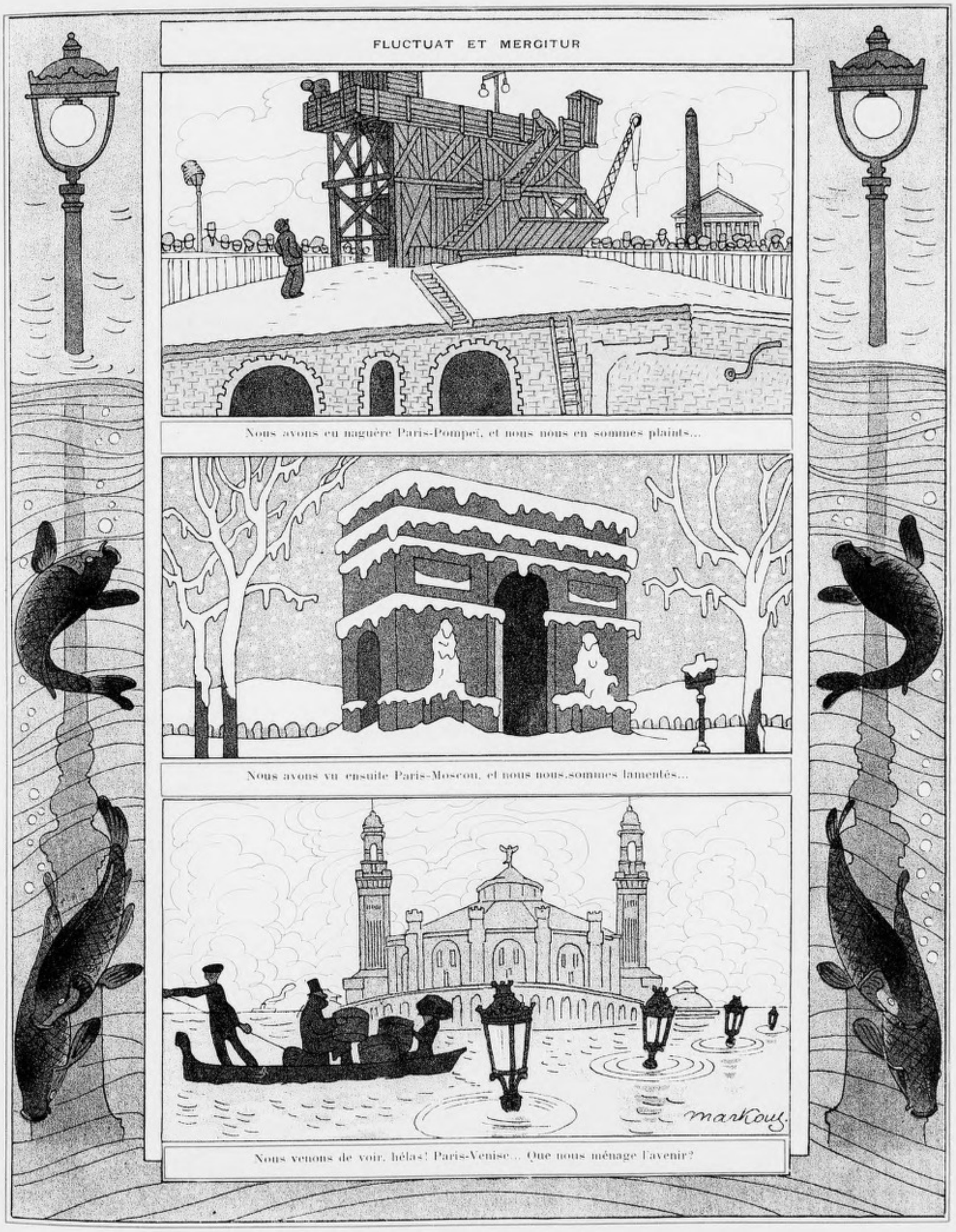
— Tenez, voici un air qui me rappelle mon enfance. Une chanson nègre. Vous ne comprendrez pas les paroles...

Tout doucement Daphnée se penchant avec l'anxiété tendre de Psyché, joue une berceuse du Sud, douce, monotone et caressante comme le cri langoureux du crapaud dans la nuit.

Les dernières notes meurent. Daphnée sourit et son beau bras nu pend sur le clavecin comme une offre vers Guermante. Le silence se fait entre eux, plein de désir, d'aveux, qui flottent de

LE TOUR DU MONDE... A PIED, EN TRAINEAU ET EN GONDOLE

Dessins de Markous



Nous avons eu naguère Paris-Pompei, et nous nous en sommes plaints...

Nous avons vu ensuite Paris-Moscou, et nous nous sommes lamentés...

Nous venons de voir, hélas! Paris-Venise... Que nous ménage l'avenir?

visage à visage. L'histoire, la belle histoire! Guermante articule.

— Tous les petits enfants sont endormis.

— Oui, tous les petits enfants sont endormis.

Daphnée a un sourire déçu. Elle reprend.

— Ecoutez encore, le plus populaire de tous ces airs *Hol them golden slipper*. Oh! les souliers d'or. Ces pauvres nègres qui vont nu pieds toute leur vie croient en Dieu d'une façon barbare. Au jour du Jugement, ils paraîtront devant le Seigneur et défileront devant la justice avec des souliers d'or à leurs pieds parce qu'ils n'auront jamais menti.

L'œil, en quête de Daphnée, est venu de nouveau se poser sur Guermante qui répète :

— ... Jamais menti.

— Je n'ai jamais menti. J'aurai des souliers d'or... Pourtant je ne vais pas pieds nus.

La vision des longues jambes de Daphnée marchant pieds nus passe devant les yeux de Guermante. Il dit avec une voix de caresse :

— Je le regrette un peu.

Daphnée baisse les yeux vers ses souliers et, instinctivement, elle ramène les plis de sa jupe sur ses bas à jour. Guermante reprend :

— On ne fait rien sans le mensonge. Un petit soulier, c'est un peu de dissimulation.

— Je ne mentirai jamais, moi, affirme Daphnée debout.

Elle attend quoi? Qu'il la prenne dans ses bras, qu'il la berce, qu'il lui raconte la belle histoire, son histoire, une histoire vraie, noble, une splendide et féerique aventure de chevalier du roman.

Guermante s'est levé aussi, mais c'est elle qui parle la première puisque l'aveu attendu ne vient pas, et elle découvre son cœur dans une phrase plus longue, plus expressive aussi que le seul mot qu'elle ne dit pas.

— Vous savez, je vous ai détesté la première fois que je vous ai vu.

Guermante répond seulement.

— Vous ne m'aviez pas encore plu.

Ils se séparent. Ils se sont tout dit.

A Trouville, au milieu des réceptions et de visites, Samuel Coxton et son confrère, Elihm Schiff, reçurent, à bord du « Civa », Julien Verdon, le député. Les deux Américains poursuivaient, avec cet « honorable », leur projet d'affermer la régie du tabac en France, et Julien Verdon avait déjà empoché le fort chèque. La présence des deux amis a gêné à peine Verdon. Il est célèbre pour sa spirituelle désinvolture.



La Faurède, yachtman.

Le député à la belle barbe lance à Gigle :

— Pas la peine de me croquer à bord du « Civa ».

— Est-ce qu'on essaierait de vous débarquer à la Chambre? réplique Gigle.

— Peuh!... Mes opinions sont flottantes : je reviendrais sur l'eau... Dites donc, Gigle, vous, un artiste, le machin violet, hein... en attendant l'autre... C'est entendu... C'est entendu.

Il est parti. Gigle ne fera pas de caricature.

Guermante est inquiet. De l'oncle de Cherbourg il n'a pas reçu de lettres. A Trouville, rien encore. Il est très nerveux. Le cousin Clay Coxton est débarqué en vue du Havre.

Gigle crayonne, chantonne et plaisante avec le pesant Coxton et l'atomique Schiff. Flossie, à présent, fait des Gigle comme Gigle lui-même. Le temps est beau, le yacht marche à merveille. Guermante et Daphnée ne se sont pas retrouvés seuls depuis le soir de leur demi-aveu. Le père Coxton est toujours très froid avec Guermante. La veille de leur arrivée à Dinard, Daphnée, en quittant la salle à manger, dit à Guermante :

— Il faut que je vous parle. La porte de ma cabine sera ouverte à onze heures.

Elle est pâle, nerveuse. Guermante sent un vilain frisson qui lui passe sur le col. Ce n'est pas un rendez-vous galant.

Après le dîner, les parties de poker se succèdent, mais un peu avant onze heures tous les passagers ont réintégré leurs cabines. Le silence se fait sur le yacht.

Guermante hésite avant d'entrer chez Daphnée... Le voici dans le petit salon japonais qui précède sa chambre. Daphnée attend Guermante. Il est entré, la porte est refermée. Elle ne lui a dit que :

— Je vous remercie d'être venu.

Elle va vers un tiroir, l'ouvre et elle en tire un petit paquet de papier.

— Vos lettres... On vous les a interceptées... Je ne les ai pas lues.. je ne les lirai pas.

Guermante a sursauté de honte et de colère.

— Qu'est-ce qui s'est permis...

— Clay Coxton est un de nos détectives. Il s'appelle Jerold Parker; mon père l'emploie en Amérique. Il a cru qu'il pouvait l'employer ici. Voici encore des lettres que mon père a reçues... Je n'ai rien lu.

Guermante a pris les papiers. Il sait à peu près ce qu'il y a dans sa correspondance. Les traites acceptées d'un usurier, remboursables dans le cas où se conclurait son mariage avec Daphnée Coxton. Les autres lettres, il en devine l'écriture. Mme Escure... écriture de sa dame de compagnie... Mme Oliva .. même pas déguisée... d'autres encore... une de la main de Lydia Kaline...

— Parlez-moi... expliquez-moi...

Il est subitement transporté dans un cauchemar... Avec le père Coxton il se serait défendu, il aurait trouvé des ruses, des raisons. En face de Daphnée, il est désemparé. Il parle enfin.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Il y a des choses là-dedans contre vous?

— Oui.

— Vraies?...

— Ne me questionnez pas.

— Qui êtes-vous?...

— Serge Guermante, vous savez mon nom.

— C'est tout?

— C'est tout.

— Il est question de moi dans ces lettres?

— Ne me questionnez pas.

— Vous n'êtes pas un gentleman.

— Oh! ne m'insultez pas.

— Vous ne m'aimiez pas.

— Non, dans le commencement, mais...

— Défendez-vous.

— Non. Je n'avoue rien, je ne nie rien... Demain j'aurai quitté le « Civa ».

Daphnée se tourna éperdu vers Guermante.

— Jamais... jamais... je vous aimais...

— Moi aussi...

— Allez-vous en...

Guermante a devant lui Daphnée, les yeux ardents de souffrance et de passion. Une seconde, il hésite... mais il a dans ses mains les papiers, les papiers redoutables, la terrible histoire, la belle histoire que toutes les Psychées veulent connaître et qui leur fait perdre le bonheur et le repos. Daphnée répète hallucinée : « Allez-vous en » sur un ton de caresse qui attire Guermante... Les papiers sont dans sa main. Il a poussé la porte, il est parti et Daphnée, à présent, roule ses beaux cheveux sur les coussins de son lit en criant :

— Je voudrais être morte.

Guermante entre chez Gigle à moitié endormi, il le réveille. Il lui dit :

— Nous arrivons demain à Dinard, nous serons à Paris après-demain.

— Tiens, je croyais que..., balbutie Gigle.

— Moi aussi. Je me suis trompé.

Guermante est rentré dans sa cabine où il a attendu le jour, écoutant les battements de la machine haletante comme son propre cœur harassé pour la première fois.

Claude Berton.





PETIT GUIDE

de l'amateur de jolies jambes

NOTES ET CROQUIS D'ALBUM D'UN VIEUX PARISIEN

Un peintre adroit et de beaucoup de goût, Kæmmerer, a pu, augmentant encore la grâce de ses jolies Merveilleuses, tout en négligeant la vérité historique, les chausser de souliers à hauts talons. Elles sont exquises ainsi, montrant leurs pieds mutins gentiment cambrés. Il ne viendra jamais à l'idée d'aucun artiste de dessiner une femme du XVIIIe siècle avec des talons plats, si laids et si bêtes en dehors du sport.

Il faut lire, sur la vertu des hauts talons, ce qu'en écrit Rétif de la Bretonne. C'était un connaisseur...

* * *

Une dame qui probablement porte des bas de coton et des pantalons en calicot m'écrit que les femmes « comme il faut » ne portent que des talons plats. Que vient faire le « comme il faut » en cette affaire! Nous n'en avons cure; le « distingué » nous suffit.

Donc, ami lecteur, si tu croises des pieds plats, ne te retournes pas. C'est inutile. Ils appartiennent indifféremment, comme je l'ai dit l'autre jour, à un clergyman ou à une provinciale de Paris, peut-être très « comme il faut » mais sans intérêt pour le dilettante; ils ne te promettent que des bas ordinaires et peut-être même un bout de ces jolis petits pantalons en flanelle festonnée qui doivent eux aussi ravir les gens « comme il faut ».

* * *

La jambe peut être jolie, si elle est mal présentée, elle n'a plus aucun charme. Entre deux vins égaux servis l'un dans un verre ordinaire, l'autre dans un joli cristal, le gourmet n'hésite pas, et son plaisir raffiné est complet. Le gourmand avale l'un ou l'autre, c'est pour lui qu'on peut faire du vin truqué.

* * *

Mais si au contraire, ami, tu aperçois de jolis petons trottinant allègrement sur de hauts talons évidés, ajuste ton monocle, et ne perds rien de ce que le hasard (?) du retroussé va t'offrir.

* * *

Les souliers à hauts talons sont toujours chaussés sur de fins bas de fil sinon de soie, et l'imagination peut évoquer, presque à coup sûr, le joli pantalon ou la délicieuse combinaison de lingerie endentellée.

* * *

Neuf fois sur dix une femme bien chaussée est une femme propre et soignée.

Neuf fois sur dix une femme à chaussure disgracieuse est une femme qui ne pratique de l'hygiène corporelle que ce que la « modestie » conventuelle en tolère.

* * *

Le talon haut est mutin, provocant, parisien quoiqu'il nous soit revenu de Londres. Comme le bas noir que les Anglaises ont mis à la mode, vers 1878, et que les femmes « comme il faut » se sont longtemps refusées à porter.

* * *

Les Allemands, lorsqu'ils parlent des Françaises et surtout des Parisiennes, affectent de n'y compter que des courtisanes. Cependant, les Allemandes passent (ici je ne parle que d'après la légende) pour être assez faciles. Ne serait-ce donc pas à leur manque de « parisiennerie » qu'il faut attribuer le militarisme un peu trop exclusif de quelques-uns de leurs fringants officiers? Mais ne leur cherchons pas de querelle... d'Allemands, et contentons-nous d'affirmer que :

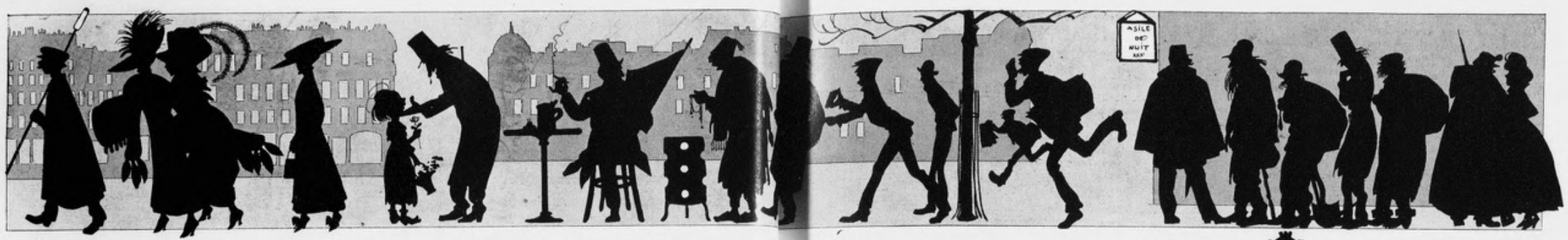
1° Une femme qui porte de hauts talons et laisse volontiers voir une jolie jambe n'est pas forcément une demi-mondaine.

Suite, voir le n° 5.

PARIS LA NUIT

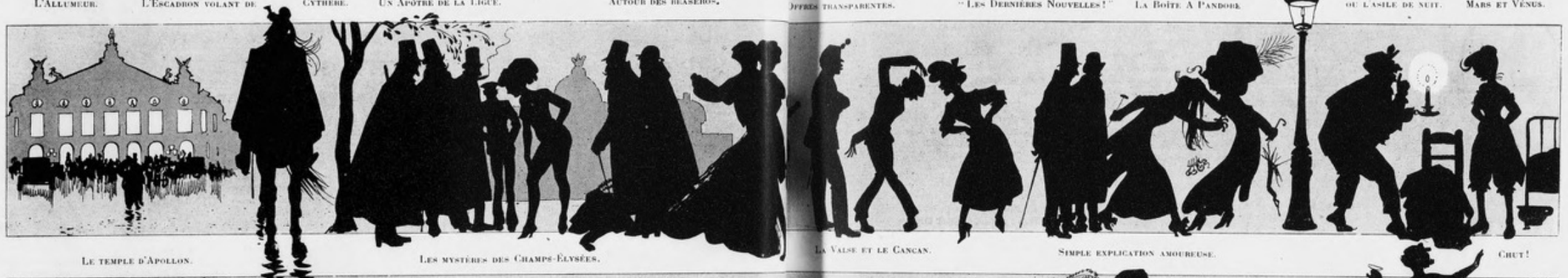
Dessins de Léonce Burrel.

6 heures :



L'Allumeur. — L'Escadron volant de Cythère. — Un Apôtre de la Ligue. — Autour des brasero[s]. — Offres transparentes. — "Les Dernières Nouvelles!" — La Boîte à Pandore ou l'asile de nuit. — Mars et Vénus.

9 heures :



Le temple d'Apollon. — Les mystères des Champs-Élysées. — La Valse et le Cancan. — Simple explication amoureuse. — Chut!

Minuit :



Le dernier omnibus. — Un duo qui finira par un mariage. — Un trio qui finira par un divorce. — [Les] [Mo]is de la Cagnotte. — En route pour Montmartre! — Les Soupers de la Butte.

3 heures du matin



Soirée intime. — La dernière Banque : "Faites vos jeux, Messieurs!" — [A] plus! — Un souper chez Maxim's. — Un souper aux Halles.

2° Une « Dame » à dessous très modestes accompagnant des bottines à talons plats peut être très « comme il faut ». Cela ne veut nullement dire qu'elle soit une honnête femme.

* * *

Willette a dit : « Passez vertu et ne nous rasez pas ? » Passons.

* * *

« Old boy ! », si le hasard d'un mouvement un peu vif, à la descente d'une voiture, te fait apercevoir une jolie jarretière sur le bas de soie bien tiré, dis-toi que cette jarretiere va à un rendez-vous d'amour ou en revient. L'amant heureux est un raffiné, il veut que son amie ayant tout enlevé garde à ses jambes toute leur parure ; la jarretelle dégrafée, la jarretière est nécessaire pour maintenir le bas à sa place. La jarretière montée un peu haut sur le bas, est une chose exquise, et qui fait merveilleusement valoir le ton de la chair. Ne l'oublie pas.

* * *

L'hiver, avec le costume tailleur, le bas noir est celui qui



convient encore le mieux. Cependant les bas de couleur, à condition d'être dans les teintes sombres, marron ou violet foncé, ont leur charme. Avec le soulier verni le bas clair est une hérésie. En revanche, l'été, avec les jupes légères, toutes les nuances sont permises. Été ou hiver, avec les robes du soir, bas et souliers assortis à la toilette sont du plus joli effet.

* * *

L'entrée à certains théâtres, au commencement des pièces à succès, est un régal pour l'amateur. Mais tous les théâtres ne permettent pas de bien jouir de la gracieuse vision de la femme élégante qui, ne voulant pas se mouiller, se retrousse très haut pour traverser la chaussée. Le perron des Variétés serait parfait si la circulation assez intense à cet endroit et gênée par les cafés avoisinant n'interceptait la vue. Ceux du Vaudeville et du Gymnase sont de tout premier ordre ; le trottoir y est relativement long à traverser et pas trop encombré, les jupes d'étoffes souples se relèvent à souhait et c'est vraiment là, pour le chasseur, du gibier de première qualité. Roses, blanches, mauves, mordorées, vertes ou noires, les jambes les plus élégantes et les mieux chaussées passent, mises en valeur par les gros globes électriques et offertes à l'admiration de l'observateur avec la plus grande générosité.

Quel délicieux prologue à un joli spectacle ! L. Vallet.

NOTES SANS PORTÉE

Quand une femme ne se donne ni par intérêt, ni par vengeance, ni par vice, c'est qu'elle se donne par amour.

A force de raconter leurs bonnes fortunes, certains finissent par y croire eux-mêmes.

L'homme toujours heureux en ménage : celui qui en a plusieurs.

Combat Singulier

Une chambre banale avec un lit qui n'est ni assez étroit ni assez large pour être voluptueux.

Sur la cheminée la statuette de l'Amour qui a l'air d'un ange en sucre.

La jeune dame est couchée mais elle ne dort pas. Elle est fort agitée. Ses bras et ses jambes le prouvent. On dirait qu'elle s'ébat dans une rivière. Tantôt elle fait la planche et tantôt elle nage à plat ventre. Ses draps sont tumultueux. Seul, rigide, grave, demeure l'oreiller marital inoccupé, car le maître est en voyage.

L'Oreiller. — Minuit sonne, Madame. C'est l'heure où sommeillent les honnêtes femmes. Qu'avez-vous à remuer ainsi en tous sens ? Quel désordre dans vos mouvements !

La Dame, *soupirant*. — Aaah ! aaah !

L'Oreiller. — Quoi ? Qu'est-ce ? A qui en voulez-vous ?

La Dame. — Ah ! que je suis oppressée ! Mon cœur bat comme un petit marteau. J'ai du feu dans les veines.

L'Oreiller, *ironique*. — Tout doux, tout doux la belle. Buvez un verre d'eau fraîche.

La Dame. — Je ne sais où mettre mon corps... je ne sais que faire de moi-même. Aïe ! aïe ! mille pattes de fourmis me chatouillent... des mouches malignes me taquinent.

L'Oreiller, *doctoral*. — C'est l'insomnie qui vous guette. Il faut lui résister. Fermez les yeux. Croisez dévotement les mains sur la couverture et pour vous endormir comptez une à une les brebis qui sortent de la bergerie. Voilà un remède bien connu et fort efficace.

La Dame, *fermant les yeux*. — Ce ne sont pas les brebis... c'est le loup que je vois !

L'Oreiller. — Un peu de fièvre sans doute. Cela passera. Mais dites-moi, qu'avez-vous mangé ce soir ? Des truffes ? Des écrevisses ?... Qu'avez-vous lu parmi les feuilles éparses sur le tapis ? Confessez-vous, Madame. Gardien de la couche nuptiale, vous me devez la vérité.

La Dame, *tout bas*. — Seras-tu indulgent ?

L'Oreiller. — Je serai juste.

La Dame, *câline*. — Ce n'est pas ce qu'il me faut.

L'Oreiller. — Vous avez donc la conscience bien lourde ?

La Dame. — Il ne tient qu'à toi de l'alléger. Sois un juge aimable.

L'Oreiller. — Tous ces préambules ne mènent à rien. Parlez.

La Dame, *enjôleuse*. — Allons, grosse bête, viens dans mes bras ! Tu m'intimides avec tes airs de magistrat. Approche, tout près, tout près de moi, ma joue brûle. Tu la rafraîchiras. Viens donc te dis-je. Tu es doux et frais, tendre et résistant. Je t'aime mon bon gros oreiller.

L'Oreiller. — Non, ma chère, vous ne m'ensorcèlerez pas. Je suis de tempérament froid. J'écoute mais n'agis point. Veuillez par exception plier vos désirs aux circonstances, puisque celles-ci, cette nuit, ne seront pas esclaves de vos désirs.

La Dame. — Tais-toi, tais-toi, balourd ! faiseur de prônes. Foin des sermons... et ne t'avise pas de me reprocher des péchés d'intention... c'en est assez des véritables.

Elle se penche vers lui, le saisit, le presse contre son cœur.

L'Oreiller. — Ah ! que cette fougue est donc insupportable ! Vous me fatiguez, Madame, lâchez-moi.

La Dame, échevelée comme une petite bacchante, se dresse soudainement indignée.

La Dame. — Te lâcher ? Mais ! insipide compagnon de lit ! Attends, je vais t'apprendre à vivre.

Et de mains impatientes elle le ploie et le reploie, le bat, le pince, le martèle de cent coups de coude puis d'un geste imprévu le lance du bout du pied jusqu'au milieu de la chambre.

Libérée de la prison des draps, elle regarde sur le tapis l'ennemi vaincu faisant le gros dos, pareil à un personnage en chemise qui, penaud, voudrait bien regagner la couche dont il est banni.

Mais elle, inexorable, le laisse là et s'endort peu à peu en rêvant à des choses très agréables.



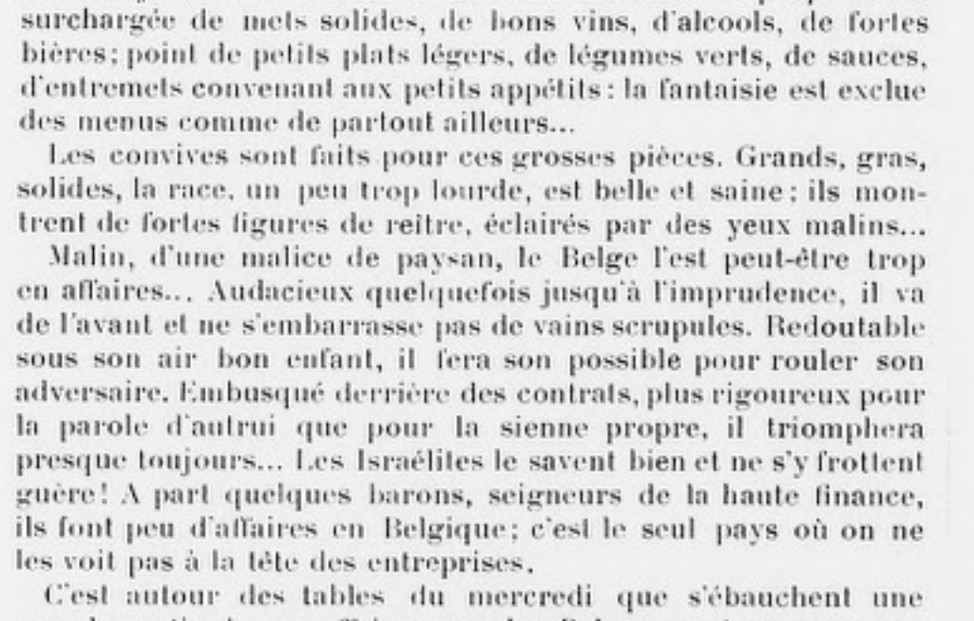
LE TRAIN

Le train confortable de 7 h. 20 qui amène si rapidement à Bruxelles devrait s'intituler l'express-salon-fumoir...

Les voyageurs qui emplissent au départ le wagon-restaurant se connaissent presque tous... Brasseurs d'affaires revenant de Paris où ils lancent les entreprises les plus diverses, gens de courses célébrant autour d'une bouteille de champagne la victoire du cheval patiemment raccomodé rapportant la forte somme dans un suburbain parisien, acteurs et actrices de la Comédie, venant donner quelque matinée classique, couturières et modistes apportant les derniers modèles, tous sont les habitués du parcours...

Quelques Français, n'ayant pas l'habitude des voyages, essayent de se persuader qu'ils vont faire un déplacement important. Ils n'y parviennent pas. Pour beaucoup d'entre eux, la Belgique est restée une grande province qui, plus indépendante que ses sœurs, s'est émancipée... Elle a beau, à l'instar de la Provence, essayer de faire passer son patois pour une langue nationale, chez elle, les Français se sentent presque chez eux... Il y a bien la frontière, mais quand le douanier belge demande la visite des bagages, on le comprend si facilement et il a si peu de prestige qu'on croit avoir affaire à un simple employé d'octroi... Il ne fait frémir que quelques dames ayant été se renipper à Paris et qui multiplient les ruses pour éviter les frais d'entrée... Grandes et grasses, les joues colorées, des étoffes cousues, tendues sur leurs formes solides, elles essayent de persuader à force de « *voyez-vous* », de « *savez-vous* », et de « *comprenez-vous* », le gabelou qui reste méfiant. Le douanier belge ne tourmente que les femmes, la mode étant sa meilleure cliente, tandis que de l'autre côté de la frontière, le douanier français, à l'affût du tabac sous toutes ses formes, ne taquine que les hommes...

Après un examen méticuleux et prolongé des coiffes de chapeaux et des bas de jupes, le train repart et les voyageurs viennent reprendre leurs conversations dans le restaurant transformé en fumoir... Des nuages de fumée emplissent l'étroit espace, y mettent une atmosphère lourde et opaque de grosse brasserie... Les gens parlent plus haut, plus familièrement, ils se sentent à l'aise et chez eux... Les Français comprennent qu'il y a quelque chose de changé et quand ils descendent du train, un air plus âpre les frappe au visage... A quatre heures de Paris, ils s'en trouvent plus éloignés que dans la province la plus reculée... L'atmosphère mystérieuse qui nous étreint à l'étranger, se fait sentir là... Décidément non, la Belgique n'est plus de chez nous!... Sa vigoureuse personnalité s'est développée, affinée : elle est devenue un royaume très loin, très loin quoique très proche...



Le gabelou belge n'est pas galant!



LE DÉJEUNER DU MERCREDI

Inutile, le mercredi, de chercher une place au restaurant pour déjeuner; c'est jour de Bourse et les tables sont prises d'assaut.

Commerçants, négociants, industriels venus des villes voisines, d'Anvers surtout, profitent de ce moment pour essayer de faire des affaires. Par groupe de quatre ou cinq, ils se réunissent, gros mangeurs et grands parleurs, pour manger et discuter à grand bruit...

Ce qui domine dans le caractère belge, ce qui le caractérise, son amour du positif, apparaît moralement et matériellement à ces déjeuners du mercredi. La table brillante de propreté est surchargée de mets solides, de bons vins, d'alcools, de fortes bières; point de petits plats légers, de légumes verts, de sauces, d'entremets convenant aux petits appétits : la fantaisie est exclue des menus comme de partout ailleurs...

Les convives sont faits pour ces grosses pièces. Grands, gras, solides, la race, un peu trop lourde, est belle et saine : ils montrent de fortes figures de reître, éclairés par des yeux malins...

Malin, d'une malice de paysan, le Belge l'est peut-être trop en affaires... Audacieux quelquefois jusqu'à l'imprudence, il va de l'avant et ne s'embarrasse pas de vains scrupules. Redoutable sous son air bon enfant, il fera son possible pour rouler son adversaire. Embusqué derrière des contrats, plus rigoureux pour la parole d'autrui que pour la sienne propre, il triomphera presque toujours... Les Israélites le savent bien et ne s'y frottent guère! A part quelques barons, seigneurs de la haute finance, ils font peu d'affaires en Belgique; c'est le seul pays où on ne les voit pas à la tête des entreprises.

C'est autour des tables du mercredi que s'ébauchent une grande partie de ces affaires que les Belges vont courageusement porter au travers du monde.

Si Franz Hals revenait parmi eux, il n'aurait pour les peindre qu'à modifier le costume de ses modèles. Il les trouverait comme il les a vus, il y a trois siècles, discutant et se plaisant autour de la table chargée de mets dont ils ont fait le centre de leur vie.

LES BARS A SCHNICK

Ils pullulent à Bruxelles... Boire est la passion dominante des Belges et c'est dans le peuple, privé d'autres plaisirs, qu'elle règne avec le plus d'intensité.

Une étroite petite boutique où les gens pauvres viennent

LE RÊVE D'UNE NUIT D'HIVER

Dessin de Markous.



LE CAUCHEMAR

d'un Parisien qui ne peut ouvrir un journal, entrer dans un salon, se mêler à une conversation sans qu'on lui parle de CHANTECLER.

s'empiler, se donnant à peine le temps de s'asseoir pour lamper rapidement le petit verre de genièvre, la goutte dont ils sont si friands, voilà le bar à schnick classique. C'est bien le peuple du Nord qui s'y presse, lourd, attristé et non pas égayé par la méchante ivresse que donne ce mauvais alcool. Hommes et femmes parlent peu, la tête penchée, l'œil plus morne à mesure qu'il se perd dans une vague rêverie... De quoi donc est fait le Paradis du genièvre? Quelles voluptés donne-t-il à ses fidèles? Aucune peut-être... Ne connaissant aucune joie, ces pauvres êtres, dépourvus d'imagination, ne savent s'en créer aucune... Le bonheur pour eux, c'est seulement de ne pas avoir de peines... Le paradis du genièvre est un paradis sans soleil, froid et silencieux, l'oubli seul y règne. C'est pour oublier simplement que les pauvres du Nord s'enivrent...



LA COCOTTE BELGE

Pour les petites gens, c'est une *entertenue:* pour les bourgeois une *créature*. Ce n'est certainement pas une courtisane au sens antique du mot.

La déclassée étant presque inconnue, la cocotte sort toujours du peuple. C'est une belle fille que le sang des Flandres fait très blonde ou le sang d'Espagne très brune; que le climat et le sol dotent d'une chevelure superbe et d'un teint éclatant, mais aussi hélas! de lourdes pattes... Malgré ses abatis canailles, c'est ce qu'on est convenu d'appeler un beau morceau! Propre comme un sou, pas maquillée, les cheveux lisses, bien arrangés par le coiffeur, elle arbore les derniers modèles de Paris qui, sur son corps rebondi, prennent une allure... bien personnelle... Elle a son chic, c'est certain, mais un chic très différent de celui de nos petites femmes chiffonnées... Son aspect boutonné, tendu, est trop bien ficelé... Pas de vêtements lâches, d'écharpes flottantes, de jupes aux replis ondoyants; sur sa personne dodue tout est désespérément en ordre...

Elle habite généralement une petite maison bourgeoise comme elle, au nettoyage de laquelle elle participe avec ardeur, n'hésitant pas à montrer à la servante comment il faut « faire » les poussières ou faire *blinker* les blancs au fourneau. Ennuyer ses sujets — comme on appelle les domestiques là-bas — et faire le ménage est sa distraction favorite...

Blanche et grasse comme une oie, elle est généralement bête comme elle; le Jourdens s'exprime comme Mlle Kakebrûch... Ici, où les femmes sont si peu instruites et ont si peu le goût de l'être, elle arbore crânement une ignorance crasse et sereine...

Fichtre non, ce n'est pas une intellectuelle... Des chiffons et surtout des potins emplissent son cerveau. Du reste, si elle manque d'une instruction qui, là-bas, n'est pas obligatoire, l'éducation lui fait également défaut. Elle n'a ni assimilation, ni désir de s'élever, elle se contente d'être ménagère comme une fourmi dont elle possède les qualités d'ordre et d'économie.

La cocotte belge est le contraire d'une compliquée; saine et confortable, c'est une bonne vivante simple comme son compagnon. Je ne dis pas son amant, car en Belgique il n'y a pas d'amants, il n'y a que des apprentis maris... Les âmes d'amants faites de chimères, de rêves, de passions, naissent de cerveaux éperdus et romanesques; la sentimalité un peu bébête, les sens vigoureux et simples des hommes d'ici leur font des âmes de maris tout uniment. Jaloux comme des Turcs, ils adorent « *jouer petit ménage* » quand ils sont dans une situation modeste, et enferment, quand ils sont riches, leurs maîtresses parées comme des châsses dans des demeures somptueuses mais strictement closes. Les Margot, les Tantou, les Lili, les Tata ne portent en fait de nom de famille que celui de leur *entertenеur*, qui affirme ainsi son pouvoir presque marital. Beaucoup de ces demoiselles glissent insensiblement au mariage et n'ont pas grand' chose à faire pour devenir de paisibles bourgeoises, la galanterie brabançonne gardant toujours, même au milieu des pires excès, un goût du foyer et un touchant amour de *famile*.



Le Schnick.

LES THÉATRES

Il y en a dans tous les coins et ils font tous leurs affaires... Bruxelles est le paradis des théâtres. Du petit au grand tout le monde y va. Le dimanche il y a des amateurs qui s'offrent matinée et soirée. Non contents de voir jouer la comédie par des professionnels, ils organisent des cercles pour la jouer eux-mêmes. Intrépide, le spectateur belge s'intéresse à tous les genres; le symbolisme lui-même ne le rebute pas... Il respecte la Monnaie, simple lyrique et Théâtre Royal, lui préfère l'opérette et ses flonflons et voit autant de pièces de comédie qu'il le peut...

Surtout celles des auteurs français, les autres étrangers l'intéressent beaucoup moins, il méprise totalement ceux du crû, à moins qu'ils n'aient été se faire consacrer à Paris, ce qui change la question du tout au tout... Il excepte pourtant le Revuiste... Celui-là a sa petite réputation locale, on attend sa production avec impatience et on la voit avec d'autant plus de plaisir qu'elle est exactement semblable à celle de l'année précédente. La Revue ici a été cent fois vue et revue. C'est peut-être pour cela qu'elle plaît autant à ces amateurs de la tradition.

La Revue parisienne ne fait que des personnalités et la belge que des généralités. Ce n'est pas qu'à Bruxelles, on dédaigne la médisance et les histoires scandaleuses, bien au contraire, il n'y a guère de ville plus potinière, mais on réserve cela pour les joies de l'intimité. La malveillance a une certaine tenue. De sorte que dépourvue de rosseries, de malices et d'allusions blessantes, la Revue perd tout son charme. La satire politique



De la Monnaie aux Galeries Saint-Hubert

se contente de prêter quelques plaisanteries d'almanach aux ministres et au bourgmestre et les enfants martyrs, le pigeon du Parc et la rue démolie fournissent régulièrement le rondeau sentimental indispensable aux âmes sensibles... S'il ne s'y trouvait pas les scènes locales, le spectacle serait d'une parfaite platitude. Mais heureusement il y a le *Kadje* et la *Crodje*, joyeux échappés des Marolles... Que n'est-il pas sorti du plus populaire et du plus populacier des faubourgs bruxellois!... le colporteur, la marchande d'oranges, Janeke, *Pitchsnott* terreur du garde ville. Ces types admirables qui *savent tenir le fou Madameke*, viennent dans un jargon inouï chanter des couplets aussi gras que leurs hardes et exécuter des danses frénétiques... Le tout d'autant mieux observé que l'acteur, un Brüsseler pur sang, a pris son modèle sur le vif, confectionne et règle sa scène à son idée. C'est à lui que la Revue doit de ne pas sombrer dans la plus déplorable banalité.

Le Triomphe de Watteau

(Lettre de Berlin)

« Vous allez voir l'Empereur! » m'ont dit envieusement quelques personnes, avant que je partisse pour Berlin.

J'ai donc vu l'Empereur, j'ai vu aussi, surtout, l'Enseigne que peignit pour Gersaint, marchand de tableaux, son ami Antoine Watteau. Il faut bien dire que cette Enseigne est un des plus beaux tableaux qui soient; et il faut le dire avant de raconter que Sa Majesté a l'air très jeune, que le visage de Guillaume II est expressif, avec des traits fins, et qu'en somme on pourrait assurer que l'Empereur est « sympathique », si M. Barrès n'avait pas eu, pour écrire *Colette Baudoche*, des raisons que le fond du cœur connaît...

Répétons maintenant pour notre plaisir que l'Enseigne de Gersaint est un des plus beaux tableaux qui soient au monde. Watteau le peignit dans l'année qu'il mourut, avec un libre amour, une émotion gracieuse et profonde. D'autres fois, il fut un plus grand poète, jamais assurément il ne fut un plus grand peintre. N'hésitons pas à employer cette image banale : l'Enseigne, c'est le chant du cygne. Il arrive que certains tableaux donnent l'impression du miracle (miracle : acte produit par une puissance surnaturelle). C'est rare, d'ailleurs. Peu de peintres procurent cette sensation agréable, inattendue : Vermeer à La Haye, Pier della Francesca à Londres, et Michel-Ange, naturellement, avec ses coups de poing, et Carpaccio avec ses tendres vérités. A Berlin, voici Watteau : une robe rose, un habit puce, des habits gris, des perruques, et une autre robe, pékinée, sur fond blanc, de vert et de rose encore. Ce ne sont rien que des amateurs bien mis, parmi des tableaux et des cadres. Petit sujet qui fait naître une grande émotion, dont tout le souvenir demeure. A ce spectacle on goûte une gourmandise qui ressemble à l'amour; sentiment et volupté fondus ensemble : quelle aubaine!... Les personnes qui prétendent que cette Enseigne-là n'est pas la vraie, ne l'ont certainement pas vue. Ne disons point que l'autre, celle qui était exposée à Paris en 1900, n'est pas de Watteau; mais on ne peut pas donner à un autre qu'à Watteau ce tableau facile, enchanté, où celui qui fut le plus grand peintre français a mis, si l'on ose dire, tout le rêve de son regard et de sa main, comme il a mis dans l'*Assemblée dans un parc*, du Louvre, tout le rêve de son cœur.

* * *

Un tel tableau éblouit un peu une galerie, et de cette exposition du XVIIIe siècle français, qui est ouverte en ce moment sur la Pariser-Platz, on ne garde dans la mémoire, d'abord, que cette *Enseigne*, comme un trésor. Que tous les Français qui trouvent Paris bien triste en ce moment et qui hésitent à aller chercher le soleil devant les Pyramides, trouvent moyen d'aller voir ce double tableau, qui est, là-bas, vis-à-vis de notre ambassade, le plus beau des ambassadeurs. Ils y verront alentour, d'autres Watteau, où le mystère balance ses parfums discrets; un Boucher où la seule femme que Casanova respecta, Victoire O'Morphy, à plat ventre sur un divan indigo, vêtue de satin corail, ressemble à une sultane; ils y verront des parcs de Fragonard, des fêtes de Lancret, des bergères de Pater, et ne dédaigneront pas de sortir, à droite, par l'office et la cuisine, pour rencontrer le vertueux et adroit Chardin.

* * *

Le jour de la fête de l'Empereur, on donnait, à l'Opéra, un fort beau gala. La salle de l'Opéra de Berlin a l'air démodé des salles à demi Restauration, à demi second Empire où l'on joua pour la première fois les opéras de Rossini et les drames de Hugo. Lorsqu'elle n'est point parée de ses guirlandes de fête, elle n'est probablement pas jolie; mais tant de fleurs, ce soir-là, lui donnaient le plus aimable aspect. Les roses allaient de loges en loges, de balcon en balcon, non en pingres et maigres petits festons, mais en grosses touffes étalées et penchées, généreuses. Ici une grande nappe rose, délicieusement fade, là un tapis de pourpre obscure. Il semblait que l'on eût laissé grimper de fabuleux rosiers, à leur guise, du parterre aux cintres, et assurément si on les eût abandonnés à leur idée, ils eussent fait de la salle entière un grand bosquet de conte de fée, capricieux et absurde, et que le protocole ne pouvait pas permettre.

Pour lutter avec les fleurs on avait lâché les uniformes. Tout l'orchestre n'était qu'uniformes : des tuniques vermeilles, des tuniques blanches, et d'autres bleues, et d'autres gris de perle. Et, sur ces uniformes, se croisaient tous les rubans de l'arc-en-ciel, scintillaient tous les points d'or d'une nuit d'été. Au milieu de ces militaires brillants comme des fleurs, une petite pelouse, toute verte : les académiciens français, et un unique bouton d'or, fragile et précieux, le représentant de la Corée, en dolman de soie safran orné d'ornements citron; enfin aussi quelques humbles et misérables habits noirs, pas très fiers d'être là, dans ce parterre d'où l'on regardait les balcons coupés de pâles tapis d'Orient, et les femmes, à demi cachées par les roses, et dont les diadèmes et les aigrettes ressemblaient aux huppes et aux crêtes d'oiseaux féeriques, gigantesques et apprivoisés.

* * *

On me conduit fort aimablement, le lendemain, à une autre fête. Elle se donne dans le moins joli quartier de Berlin, au Halensée, et elle est populaire.

C'est une assez grande salle de bal, décorée à peu près comme le sont, du côté du Point du Jour, les salles où les noces vont danser, le samedi, l'après-midi. De chaque côté de cette salle, des petites tables, sous de chétifs arceaux de guinguette.

Dans un coin, un assez nombreux orchestre joue les valses et les danses nouvelles qui sont celles-là même que l'on entend aussi à Paris et à Londres.

On m'avait prévenu du public que je trouverais ici : petites ouvrières, petites grues, petites bonnes, petits employés, et, comme on disait, « calicots ». Dès l'entrée je suis étonné de voir que toutes ces femmes dansent le boston, fort convenablement; non le boston dit « double », mais le boston d'il y a cinq ou huit ans. Elles dansent ce boston en silence, avec une application, une discipline toute militaire.

A aucune d'elles, à aucun d'eux n'échappe jamais nul cri, nul rire bruyant. Toute cette foule noire, neutre, uniforme prend son plaisir comme un devoir. Chaque danse est coupée à deux reprises par une minute d'arrêt, pendant laquelle Herr Haffner, le directeur, perçoit le pfennig obligatoire. Quelle soumission et, semble-t-il, quelle résignation! Comment se fait-il que de tous ces jeunes gens, pas un seul, tout à coup, n'ait l'idée de sauter en l'air en agitant les bras, ce qui est bien, n'est-ce pas, le signe du plaisir à Robinson ou à Bullier? Comment se fait-il que nulle de ces jeunes personnes, tout à coup, ne pousse un cri pointu et vif? Les visages eux-mêmes n'expriment rien. Les hommes, qui sont fort laids, vont inviter les femmes, qui ne sont point très jolies, et il ne viendrait, me dit-on, à l'idée d'aucune d'elles de refuser cette invitation.

Il paraît qu'à la fin de ces bals si graves, les jeunes employées, qui sont là en grand nombre, se laissent volontiers emmener par ces médiocres don Juan de la bonneterie. Rapides rencontres, où le sentiment n'intervient guère, mais seulement la plus élémentaire volupté.

« Vous n'imaginez pas, me dit-on, comme les femmes sont ici dociles, craintives et passives. Elles sont traitées sans aucun égard, et si faites à cette manière qu'un Français n'a pas auprès

d'elles, de bien longs succès. Tenez, cette soumission leur est si naturelle qu'aux stations de tramway, où il n'y a pas de numéros, une femme s'efface toujours lorsqu'elle se trouve à côté d'un homme, pour monter dans la voiture. D'ailleurs, si elle ne s'effaçait pas, l'homme l'écarterait fort vite et fort nettement... »

JHYÈLE

Choses et Autres

LE MONSIEUR QUI N'A PAS EU DE PLACE POUR LA GÉNÉRALE DE « CHANTECLER »

Il s'était bien juré d'en être : ne pas en être, c'était d'ailleurs, pour lui, le déshonneur. Comme il connaît un peu la famille Rostand, il s'était précipité à l'hôtel, dès l'arrivée du poète. On l'avait reçu, il était revenu, il revenait tous les dimanches, à six heures fidèlement, et là, au milieu des amis, il s'enquérait de la santé du maître, louait avec exaltation la science universelle et carpocratienne du jeune Maurice, n'oubliait pas Jean le prodigieux, se confondait en hommages devant Mme Rostand. Nul mieux que lui ne savait quand passerait *Chantecler*, et comment seraient les costumes, et les mots de Guitry, et les irritations de Simone. Quand on lui demandait : « Vous irez à la générale? » il ne répondait même pas, il se contentait de sourire : cela allait de soi : qui donc aurait une place, s'il n'en avait pas. Et on l'enviait, on le jalousait, on le flattait; il était le monsieur qui aurait une place pour la générale de *Chantecler*.

La générale, enfin, a été fixée, les places ont été envoyées, et il n'a rien reçu. Il en est resté toute une journée assommé, puis il a télégraphié, téléphoné, écrit : pas de réponse. Comme il a une âme forte, il s'est repris, et il a adopté un autre rôle. On lui demande : « Vous irez à la générale de *Chantecler*? » Il réplique, avec un sourire dédaigneux : « Je suis le seul homme de France qui n'ait pas de place pour la générale ; c'est une originalité. Et d'ailleurs j'aime bien mieux entendre la pièce à la quinzième ou à la vingtième. » Parfois, il ajoute : « Je suis heureux de ne pas aller à la générale ; on prétend qu'il y aura peut-être une bombe, à moins qu'il n'y ait le feu ; il y a, paraît-il, des gens exaspérés de tout ce potin. » Il dit aussi : « Jamais *Chantecler* ne sera joué. »

La générale, tout de même, a eu lieu. On lui demande : « Y étiez-vous? » Il a un sursaut : lui, à la générale de *Chantecler*. Mais vous ne savez donc pas? Il est le seul homme de France qui n'ait pas été à la générale de *Chantecler*. On l'aurait payé, qu'il n'aurait pas quitté le coin de son feu.

QUELQUES SOUVENIRS DE L'INONDATION



Un sauveteur volontaire.



Victime du devoir professionnel. Béguinette « marche » quand même!



Les modistes de la rue de la Paix se sauvent dans les cartons à chapeaux de leurs clientes.

Une famille de sinistrés.

Ma concierge déménage!

Hommes et Choses de Bourse

Si la logique pouvait être de ce monde, ce n'est pas à la Bourse qu'il la faudrait chercher. Nulle part, en effet, on se montre aussi illogique que dans le temple de Mercure. C'est, sans doute, ce dieu qui le veut ainsi.

Les inondations ont causé des dommages, impossibles à évaluer pour le moment. Bien des Sociétés vont, de ce chef, avoir des dépenses considérables à faire ; leurs bénéfices seront donc diminués d'autant.

Ce n'est pas tout.

Il s'est produit un arrêt dans les exploitations, d'où résulte, sinon une perte, du moins un manque à gagner, comme disent les économistes distingués : ci, une autre diminution des bénéfices.

Il y a bien quelques Sociétés pour lesquelles ces dégâts seront une source supplémentaire de rapport, c'est entendu ; cependant ce sont précisément celles-ci qui progressent le moins, tandis que celles dont la marche sociale se trouve arrêtée et qui vont subir une moins-value importante de recettes, sont des plus fermes.

Vous trouvez que c'est là de la logique?

Il est vrai que la Bourse ne serait pas la Bourse si elle n'agissait qu'arithmétiquement. Il lui faut un grain de fantaisie.

Il est très étonnant que les transactions ne se soient presque pas ralenties. Ce qui a beaucoup plus impressionné la spéculation, c'est la lourdeur de New-York et les faillites qui en ont résulté. Les cours des valeurs sont descendus comme s'ils s'étaient tous entassés sur un bobsleig et les maisons de Banque sont tombées comme des capucins de cartes. Heureusement que nous n'avons pas, à Paris, de ces valeurs américaines, car avec le tempérament des joueurs français, ce serait l'affolement à tout propos et à propos de rien.

Le Rio a fléchi, parce que le cuivre atteint des stocks d'une envergure extraordinaire; les valeurs de plomb sont beaucoup plus légères; il en est de même pour celles de zinc et d'étain.

Quant aux Mines d'or et de diamants, on se les arrache.

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Emprunt Extérieur 5 0/0 or, Etat de Bahia.

On annonce l'émission publique d'un Emprunt de l'Etat de Bahia (Etats-Unis du Brésil) du montant de 45 millions de francs, divisé en 90.000 obligations de 500 francs. Le produit de cet emprunt est destiné principalement à la construction de chemins de fer.

Ces obligations rapportent 25 francs par an payables à raison de 12 fr. 50 par semestre, les 1er janvier et 1er juillet; elles sont exemptes de tous impôts au Brésil et en France et remboursables au pair en cinquante années.

En garantie du présent emprunt, l'Etat de Bahia a délégué aux porteurs, comme gage réel et affectation spéciale, tout le réseau des chemins de fer lui appartenant ainsi que les lignes ferrées qui doivent être construites avec le produit du présent emprunt. Il lui a affecté en outre le produit des droits d'exploitation disponibles sur le cacao et le café.

Le prix d'émission est de 482 fr. 50 par obligation, jouissance du 15 février.

La souscription sera ouverte le 10 février au *Crédit Mobilier Français* et chez ses correspondants. Elle sera close le même jour.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Il est question de donner la croix de chevalier de la Légion d'honneur, à M. Jean Coquelin et à M. Henry Hertz; le premier au titre de membre du Comité de l'Association des Artistes et de la Maison de Retraite fondée par son père, le grand disparu; le second au titre de directeur de la Porte-Saint-Martin.

—

La vogue est de plus en plus grande aux matinées du dimanche du Grand-Guignol dont le programme est exactement le même que celui des représentations du soir. Il comprend donc: *Horrible Expérience*, le *Hangar de la rue Vicq-d'Azir*, l'*Ami des Deux*, *Madame Aurélie*, la *Halle*, ces drames poignants et ces pièces ultra-comiques composent le spectacle le plus parfait peut-être qu'ait donné jusqu'ici le théâtre du Grand-Guignol.

—

La Scala Fursy tient, sans conteste, le plus gros succès théâtral du moment. Aimez-vous les costumes somptueux, les décors mirobolants, les belles filles et les superbes mises en scène? Fursy en a mis partout:

La *Revue* d'André Barde et Michel Carré est une véritable pièce, solidement bâtie sur des scènes amusantes, inattendues, spirituelles.

Voir Morton, Carpentier, Casa, Rivers, Paule Morly dans la scène de l'Apollo, c'est rire aux larmes pendant vingt minutes.

Edmée Favart, chanteuse et comédienne adorable, fait bisser chaque soir ses couplets sur l'opérette.

Les estampes galantes sont posées par les plus jolis modèles de Paris; et Mary Perrot, superbe commère, conduit la revue avec une maëstria et un brio incomparables. Aussi Fursy n'a-t-il pas hésité à donner, de ce spectacle unique, trois matinées consécutives à l'occasion des jours gras: dimanche, lundi et mardi.

—

Le fameux Enthoven est maintenant à la Boîte à Fursy, la fantaisie primesautière de ce chansonnier ne se peut raconter, il faut aller l'entendre.

Son succès est immense et le programme de la Boîte avec Vincent Hyspa, Mévisto aîné et la Revue de Roger Ferreol où font assaut de grâce et de drôlerie: Marthe Derminy, Magdy, Dupeyron, Jane Aylac, A. Defrenne, Emile Wolff et Mévisto aîné en Mariette, justifie amplement la vogue toujours égale de cette amusante et spirituelle Boîte à Fursy.

—

Le gros succès du Moulin-Rouge: la *Revue Amoureuse* de MM. Henry Moreau et Briollet s'affirme chaque jour, le cinquantenaire de Solférino, Isadora à Versailles, sont des tableaux qui resteront légendaires.

—

M. Max Maurey termine actuellement trois actes destinés à la Comédie-Française.

—

Dans la pièce de Parisiana: *L'Empereur s'amuse*, l'Empereur n'est pas le seul à s'amuser. Tous les soirs un nombreux public se divertit aux folles péripéties que Frey traverse en compagnie de Mary-Hett, Jane Oryan, Joanyd, Lerie et la mignonne danseuse « La Perletta ».

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Opéra: *La Forêt. Une Fête chez Thérèse.*
Odéon: *Antar.*
Gymnase: *Vierge Folle.*
Renaissance: *Une femme passa.*
Bouffes-Parisiens: *Gaby.*

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Zig-Zag. — Fernand Samuel le magnifique est allé à Bruxelles donner quelques représentations de *Un Ange*, d'Alfred Capus, avec d'exquis bonbons, car il aime les sucreries; l'intelligent directeur des Variétés a fait provision d'Extrait capillaire des Bénédictins du Mont-Majella que l'on trouve à la Parfumerie Exotique, produit qui dans quelques mois lui rendra son opulente et blonde chevelure.

—

Il n'est de teintures pour cheveux inoffensives que celles à bases végétales, comme les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Les petits potins:

Un littérateur, connu, très riche par sa femme, désirerait, dit-on, prendre une direction théâtrale.

Il penserait, assure-t-on, à l'*Official-Banque* qui avancerait l'argent nécessaire sur des titres dotaux.

Ce projet se réaliserait en septembre prochain.

Attendons!

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Le Duvet de Ninon, seule poudre de riz employée par la toujours belle *Ninon de Lenclos* communique à l'épiderme une blancheur diaphane. Cette poudre invisible et très adhérente à la peau existe en quatre nuances: blanche, rosée, naturelle et Rachel. Prix: 3 fr. 75 la boîte, franco contre mandat-poste de 4 fr. 25 adressé à la *Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre*, pour éviter les imitations.

—

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (près la Trinité). (Tél. 136-73). Prêts et avances d'argent. (Discrétion).

COMPAREZ ET JUGEZ !!

PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

TRÈS CURIEUX
PARIS-VIVEUR ALMANACH pour 1910
Magnifique Album riche 27×17 : Contes grivois, poésies badines, nombreux dessins, plaisirs parisiens, jolis hors-texte, musique. ***Primes gratuites.***
FRANCE : 75 centimes. — ÉTRANGER : 1 franc.
J. FORT, 73, Faubourg Poissonnière, PARIS.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR album 2 fr., 12 fr. album 7 fr.
R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris

IMPUISSANCE
Comment en guérir par un traitement rationnel ? Ouvrage très instructif est envoyé contre 2.- fr. (timbres) par l'auteur le **Dr. RUMLER, Genève 605** (Suisse).

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. refat. Mme J. L. LAGLAN, Fermo posta, MILAN.

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

LIVRES Catalogue ***EXTRA-CURIEUX,*** intime, plus six échantillons, très bons, pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.**

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910 Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (Discret.) MAZEAU, 142, Boul. Magenta, PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, **six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1909.**

Les 36 Joies de la Parisienne



100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Préjelan, Ed. Touraine, etc...

PRIX 95c

EN VENTE PARTOUT

HYGIÈNE des DAMES et des MESSIEURS
NOUVEAUX APPAREILS perfectionnés pour l'usage intime. Recommandés par le Corps Médical
INSTITUT PARMENTIER
CATALOGUE SPÉCIAL envoyé gratis avec timbre 0f30
11, Rue Lacharrière, Paris-XIe

LA HERNIE

La contention ferme de toutes les Hernies, sans la moindre gêne et sans souffrance, est absolument garantie par le bandage en *Cuir* le DÉMA, qui ne contient ni *ressorts* ni *élastiques*. Catalogue franco sous pli cacheté. **Christodule**, 15, rue du Temple, 15, *Paris*.

LIVRE Alb. 150. Photos 4f Éch. catal. 0 fr. 30.
PHOTOS Échant. catalog. 2 fr. Env. à 5, 10 et 20 fr.
APPAREILS intime pour Dames et Mess., échant. catal. 1 fr.
CAT. GÉNÉR. GRAT. **PHENIX, 9,** FAUBOURG MONTMARTRE, PARIS.

MESDAMES Pr DOULEURS, IRRÉGULARITÉS ou RETARDS des ÉPOQUES qui v. inquiètent, *écrivez en confiance à* **G. LACROIX,** O. ✠, Phien-Spécialiste, 83, Rue Jacquemars-Giélée, Lille, qui enverra tout renseignement gratuit sous pli cacheté.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis, DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL PAR NICOLAS VENETTE
Edition non expurgée. — **RARE et PRÉCIEUSE.** — Envoi discret du volume, 376 pages avec **gravures** et curieux répertoire bibliographique, franco contre **4** fr. mandat ou timbres. HENRY, édit., **2, rue Racine, Paris.**

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Écrire à **A. Mazoyer,** éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de **4** fr. un livre unique : **BRÉVIAIRE de l'AMOUR** dans le **MARIAGE,** véritable encyclopédie de l'**AMOUR CONJUGAL,** enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1909
J. FORT, Editeur, **71-73,** Faubg Poissonnière, Paris (IXe)

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — WINTER-PALACE-St CHARLES, 1er ordre, chauffage central partout.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

A. HERZOG, Objets d'art, Ameublements, 41, rue de Châteaudun, Paris

Le gérant : C. CLEMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Fabiano

RÉCONCILIATION



— Eh bien! et votre divorce?
— Oh! ne m'en parlez pas! Le juge nous a renvoyés, mon mari et moi, dos à dos.
— Eh! mais, c'est un raccommodage, cela!

Samedi 19 Février 1910

48e année, N° 8

DÉPOT LÉGAL
Seine
N°
1910



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs, Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs, Six mois, 19 francs, Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce Numéro :
GIGLE CARICATURISTE
par Claude Berton

LE CALENDRIER DE LA PARISIENNE

Dans ce numéro :
LES SINISTRÉS DE LA RUE ROYALE
par B. et R. Boutet de Monvel



FEVRIER

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des Drs **JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Epoques et en Evitent les Douleurs.
Le fl. 4'50 fco Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

FLIRT PARFUM ULTRA – PERSISTANT
ED. PINAUD

GERMANDREE
en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

Orfèvrerie
"CHRISTOFLE"
Une Seule et Unique Qualité
La Meilleure
Afin de l'obtenir
exigez
cette Marque C 84 C et le Nom "CHRISTOFLE" sur chaque pièce.

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

COLLYRE DE LA DUBARRY
pour l'HYGIÈNE et la BEAUTÉ des YEUX
enlève les taches et les rougeurs de l'œil
lui donne de l'éclat et un charme séducteur
3'25 franco 17, rue RENNEQUIN, PARIS et partout

Mesdames
N'oubliez pas le nom de cet appareil
BROSSE-SÉCHOIR "GRIM'S"
BREVETÉE S. G. D. G.

Exiger chez votre coiffeur pour conserver votre chevelure souple et brillante, que l'on vous sèche les cheveux après le shampooing, avec la *Brosse-Séchoir Grim's*, sans feu, sans *électricité*, *ni ventilation* et surtout ne desséchant pas les cheveux.



Une dame peut l'avoir parmi ses objets de toilette et s'en servir seule. Elle n'offre *aucun danger* et *son emploi ne nécessite pas de dépenses*

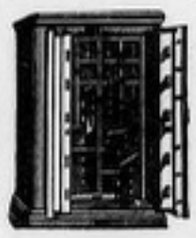
Envoi franco contre mandat-poste de 30 fr. ou contre remboursement 32 fr.

Explications et démonstrations chez
l'Inventeur Paul GRIMAULT
Coiffeur-Posticheur Breveté S. G. D. G.)
4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)
Téléphone : 645-54



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France
SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : 400 MILLIONS
Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy.*
Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)*
} à Paris

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 %; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger) ; — **Souscriptions sans frais** ; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; — **Escompte et Encaissement** de coupons Français et Etrangers ; — **Mise en règle de Titres** ; — **Avances sur Titres** ; — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce** ; — **Garde de Titres** ; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages** ; — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger ; — **Lettres de Crédit et Billets de Crédit circulaires** ; — **Change de monnaies étrangères** ; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.



SERVICE DE COFFRES-FORTS
(Compartiments depuis **5** fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)
89 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue ; 636 agences en Province ; 2 agences à l'Etranger (Londres, 5, Old Broad Street, et Saint-Sébastien (Espagne) ; correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.
CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, rue Royale,
Anvers, 22, place de Meir.

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA.* etc.

PARFUM POMPEÏA  L.T. PIVER PARIS



EN VENTE PARTOUT

ON DIT... ON DIT...



Après la bataille.

Las d'avoir vaillamment combattu par la R. P., — pour l'Rpétisme, dirait M. Léon Daudet, — M. Paul Deschanel est allé goûter, au bord de la mer bleue, un repos solitaire et sagace.

M. Deschanel, qui est austère et grave, a dédaigné les villes frivoles de la Riviera, et c'est à la pointe du cap d'Antibes, site en vérité magnifique, mais sauvage, qu'il se tient tapi, le front dans les mains, méditant d'immenses pensées.

Pourquoi donc avoir été crier dans les masses, et jusque chez les peuplades sauvages, que M. Deschanel était beau?

Pourquoi donc avoir célébré, sur le mode majeur, la coupe des vêtements de M. Deschanel?

M. Deschanel n'est pas beau. M. Deschanel n'est pas élégant. Son visage, qui a le teint du mimosa, est morose. Ses habits sont noirs et nous l'avons rencontré, l'autre jour, dans une affligeante tenue: Ses bottines étaient sans éclat et fléchissantes, son veston était bourré de journaux et de paperasses et même, ce qui est le comble du vulgaire, l'*Humanité* sortait de l'une de ses poches, comme un défi.

Au cap d'Antibes, les journées de M. Deschanel sont placides. Ce grand homme d'Etat, — d'autant plus grand que ses électeurs l'ont vu à La Loupe, — s'isole volontiers. Il prend le chemin des Nielles, — qui est à gauche en descendant, — et va contempler, à Juan-les-Pins, la vue de l'Esterel, tout mauve au-dessus de la mer toute bleue.

Il choisit un petit rocher, s'y asseoit mélancolique, et rêve : Victor Hugo à Guernesey. (Ce qui n'empêche que M. Deschanel a beaucoup déçu les vieilles dames anglaises!)

Une histoire vraie.

« Je vais chez le Président du Sénat » est, depuis *le Roi*, une expression courante. Il ne faudrait pas croire, pourtant, que MM. de Flers, Caillavet et Arène aient inventé quelque chose de tout à fait neuf. L'origine de ce mot est une histoire vraie qui remonte à 1867.

C'était l'année de l'Exposition Universelle que presque tous les souverains d'Europe vinrent visiter. A chacun, le gouvernement impérial faisait l'amabilité, — tradition qui s'est perpétuée, — d'offrir, pendant leur séjour, une distraction... de lit.

Le roi de ***, après avoir consulté l'album des célébrités demi-mondaines, avait arrêté son choix sur Hortense Schneider, la femme et l'artiste en vogue. Immédiatement, on télégraphiait donc à Vichy où se trouvait la charmante actrice : « Revenez Paris, roi de *** veut vous voir. » Le malheur fut qu'à Vichy il y eût deux Schneider : Hortense Schneider et M. Schneider, alors Président du Corps législatif. C'est à lui que la Poste, naturellement, remit la dépêche. M. Schneider fut, à vrai dire, assez étonné de ce désir royal subit, et un second télégramme : « Prenez bain parfumé et train 4 heures », le laissa perplexe. Mais, séduit par l'idée du grand-cordon possible, il mit l'incompréhensible énigme sur le comte d'une erreur de transmission, répondit « Arriverai 4 heures » et s'en fut allègre.

Il débarqua, souriant, à Paris et, apercevant deux fonctionnaires de la Sûreté qui semblaient attendre, vint à eux.

— Eh bien! dit-il, me voilà, que me veut-il?

— Effarement des policiers.

— Ne m'avez-vous pas télégraphié? poursuivit M. Schneider en exhibant les dépêches.

— Ah! nom d'un chien!... ne peut retenir un des interlocuteurs, ce n'est pas vous, c'est Hortense!...

Heureusement tout s'arrangea et, dès le lendemain, le roi de *** pouvait rendre visite « au Président du Corps législatif » qui, plus de quarante ans après, et sous la République, est, grâce à l'ingénieux talent d'adaptation de MM. de Flers et Caillavet, devenu sur la scène des Variétés « le Président du Sénat ».

Éloquence médicale.



C'est un fait que les médecins sont généralement éloquents; la preuve en est dans le nombre invraisemblable de parlementaires, — médecins ou vétérinaires, — qui n'ont dû leur siège qu'à leur belle parole... (au singulier).

Mais, si la rhétorique de ces campagnards est déjà pleine de pleurs, que dire de celle des augustes membres de l'Académie de médecine et surtout des professeurs à la Faculté!

Le professeur G..ch.r a, parmi eux, une juste réputation, autant par son talent que par son ingéniosité. N'en cherchons d'autre exemple qu'en cette phrase, tirée d'une de ses leçons : « Messieurs, l'opinion que je vais vous exposer a rencontré beaucoup d'adversaires; je dirai même que je suis seul à la partager; mais, qu'importe! les dindons sont en troupe, l'aigle plane seul... »

Le professeur G..ch.r n'est pas seulement éloquent et modeste, c'est un savant : à ce titre, il est le créateur de méthodes scientifiques nouvelles éminemment intéressantes: une des plus originales, certes, a été exposée par lui dans une de ses plus belles leçons, publiées dans la G... de H... en 1904.

« Jamais, lorsqu'un enfant nouveau-né, présente une rate dépassant trente grammes, même s'il n'a pas d'autres lésions, il ne faut le confier à une nourrice... »

Honni soit qui mal y pense!

Le Satyre.

M. le Président du Conseil travaille dans son bureau. On frappe. L'huissier entre.

M. Béranger fait demander à M. Briand s'il veut bien le recevoir pour affaire urgente.

Le front du Maître se plisse, ennuyé : il a horreur d'être dérangé dans son travail. Il demande pourtant :

— M. Béranger; lequel? Le sénateur, ou le directeur de l'*Action?*

Alors, l'huissier, confidentiel, se penche vers le ministre et murmure :

— Monsieur le Président, c'est le satyre...

Qui est-ce?

Il était une fois une actrice qui ne l'a pas toujours été. Momentanément gênée, elle repassait dans sa tête les moyens de se tirer d'un embarras pécunier. Dans ses souvenirs de jeune fille, — qui ne sont pas si lointains qu'on pourrait le croire, — elle vit un monsieur qui, autrefois, lui avait demandé, sans l'obtenir, quelque chose que d'autres obtinrent depuis, presque sans l'avoir demandé. Elle avait perdu de vue ce jeune homme en montant sur les planches, mais il était la bouée de sauvetage suprême avant la dernière glissade.

Elle écrivit alors : « *Cher ami, je ne vous ai pas oublié, non plus que nos flirts d'antan; voulez-vous que nous les reprenions plus sérieusement? Venez me voir demain soir, en tête à tête, nous causerons.* »

Toute la journée, elle attendit le petit bleu sauveur. Enfin! il vint; mais hélas! il contenait ces seuls mots : « *Mademoiselle, je n'ai pas plus que vous oublié le passé; ce que je vous demandais alors était sans prix. Ce que vous m'offrez maintenant est trop cher.* »

Pour la faisane.

Le génie de M. Rostand, qui s'efforça d'anoblir l'art jusqu'ici vulgaire du calembour, n'a pas épargné ses interprètes. Savez-vous comment le spirituel académicien avait surnommé sa principale interprète, pendant les premières répétitions de *Chantecler*? Pond-sur-Scène! Et l'on comprend que Mme Simone n'ait pas voulu se prêter à une aussi fine allusion.



PARFUM
GRÉGORIA

V. RIGAUD
1, Faubourg St. Honoré, 1
PARIS

Officiers Ministériels

Nom Commercial et **Droit** se **dire succes**r de **FOCKE FRERES** fabric. de **PIANOS** marque et march. se trouv. à l'usine, 27, r. Danton, au **Pré St-Gervais.** A adj. en 1 lot. Et. Constantin, not., 9, r. Boissy-d'Anglas, le 28 fév. 1 h. M. à p. ne pouv. êt. b. 125.000 fr. S'ad. M. Faucon, liqr jud., 16, r. Lagrange et au not.

PROPté. à Paris **Fg. St-ANTOINE,** 220 à 222 *bis* Cce 3.670m. Rev. br. 25.130 fr. M. à p. 200.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 1er mars 1910. S'ad. aux not. Mes Cros, à Corbeil, et Lardy, 6, boul. de la Madeleine, Paris, dép. ench.

AUTOS
LES PNEUS
VELOS
DUNLOP
SONT
LES MEILLEURS
PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

Cäsar et Minka Elevage et Commerce de CHIENS de RACE



ZAHNA (Prusse)

Chiens de Race les plus Beaux

de toutes espèces (**Chiens de garde, de luxe, de compagnie et de dames, ainsi que toutes sortes de chiens de chasse**), du grand chien **dogue d'Ulm** et de montagne au **plus petit babichon de salon**.

Prix courant illustré gratis et franco.

Expéditions en toute saison et dans toutes les parties du monde
Grande Exposition particulière permanente en gare de ZAHNA

Prix de la Brochure : " Elevage, Soins, Dressage et Traitement des Maladies du Chien de race ", Mk. 6 50.

PARIS — PARIS

AU BON MARCHÉ

MAISON A. BOUCICAUT

Lundi **21** *Février et jours suivants*

EXPOSITION SPÉCIALE DE

GANTS, DENTELLES

PARFUMERIE

FLEURS, PLUMES, RUBANS, TULLES, MOUSSELINES DE SOIE

Affaires exceptionnelles en { **Linge confectionné, Linge de table et de maison,** **Trousseaux, Layettes, Chemises,** etc.

Très prochainement

La VIE PARISIENNE

commencera la publication de

Jaboune

par

FRANC-NOHAIN



FRANC-NOHAIN, *par* SACHA GUITRY

Jaboune, c'est le « petit Bob » de 1910, le petit homme moderne, aux yeux vifs, hardis, grands ouverts sur le siècle nouveau. Quelle distance déjà entre le « petit Bob » qui vit le jour dans *La Vie Parisienne*, il y a vingt ans, et Jaboune, dont les observations sincères et pratiques, rebelles aux vieilles conventions, révèleront aux vieux boulevardiers eux-mêmes le monde parisien d'aujourd'hui... et de demain.



XI. — *Retours et contradictions*

(Extraits du carnet de Gigle)

... Nous sommes revenus à Paris en hâte, quittant Dinard, Guermante et moi, comme des voleurs. Je me demande encore ce qui a pu se passer entre Guermante et la fille de ce vieil hérétique de père Coxton.

Nous avons été débarqués le matin, presque sans adieu. Daphnée, encore dans sa cabine, et le père Coxton nous regardant du haut de sa trompe, avec un air empaillé, comme le mammouth du Museum.

Si, par exemple, ce vieux pachyderme avait su qu'un des domestiques nègres du « Çiva » m'avait rattrapé pour me remettre un petit paquet et une lettre de la part de Daphnée, il m'aurait peut-être cassé les reins pour savoir ce que contenaient lettre et paquet.

La lettre était étrange. Daphnée me recommandait Serge Guermante. « Soyez un bon ami pour lui ». Elle me priait de lui remettre ces papiers qu'il avait laissés dans sa cabine, et une enveloppe qui contenait une petite algue séchée, pareille à une mèche légère de cheveux roux... Je me rappellai une de leur promenade à Serk, dans l'île aux fleurs, une de ces promenades d'où Guermante revenait avec un sourire presque enfantin et Daphnée avec de grands yeux sérieux... La petite algue, venue du fond de la mer, comme Vénus, un souvenir d'amour. Elle me donnait à moi une médaille de Billiken, le dernier dieu inventé par les Yankees, leur médaille de Lourdes à ces païens de calvinistes : « le dieu des choses comme elles devraient être ». Moi, ça me fait froid dans le dos, lorsque l'on m'offre un porte-bonheur; il me vient immédiatement l'idée que j'en ai besoin et que je cours un danger quelconque. Je ne suis superstitieux que dans ces occasions-là.

Je le serrai dans mon portefeuille, le dieu Billiken, et je revins vers Guermante.

Serge était d'une humeur de tigre, de tigre en cage. Je faillis être dévoré. « Toi aussi, tu me lâches!... Qu'est-ce que tu as fait?... D'où viens-tu?... Voilà deux heures que je t'attends!... Ah! tu es bien l'homme de tes dessins, incertain, inachevé et baroque, l'homme qui n'agit pas! Toujours de profil, jamais de face!... »

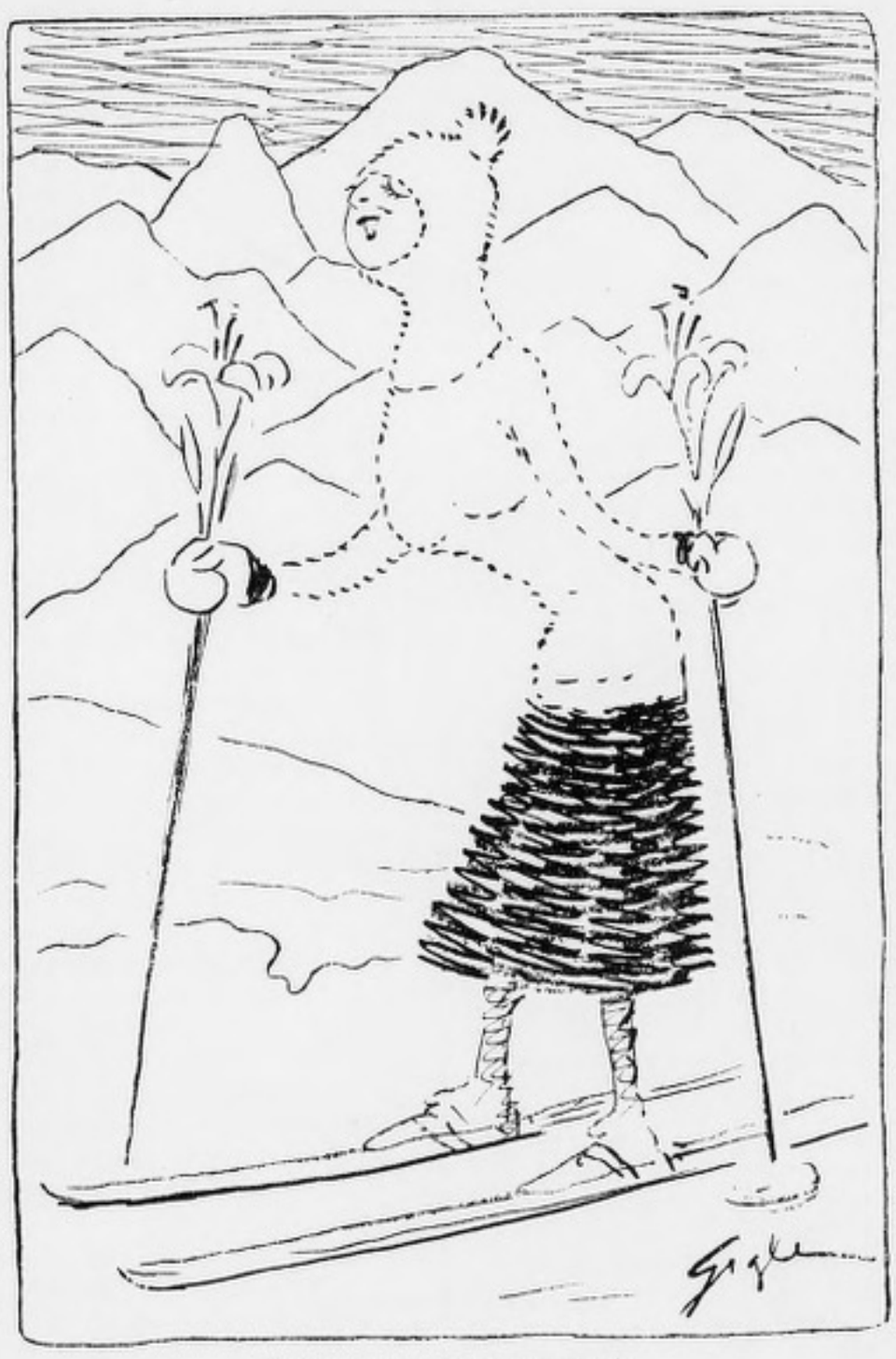
Des larmes lui sillonnaient les joues. Il délirait, nerveux comme une femme, grossier comme une fille. Une seringue de Pravaz était sur la cheminée. Je hasardai « Coxton...? » Je crus qu'il allait me battre. « Jamais, jamais ne me parle de ces gens-là! »

A de certains moments, l'on aime ses amis avec des indulgences qu'on n'aurait pas pour une maîtresse. Guermante avait eu tant et tant de femmes, qu'il leur avait emprunté quelque chose d'impossible à définir mais que je subissais.

Je le sentais malheureux, je me laissai injurier, et je le mis dans le train avec moi. Nous occupions un compartiment-couchette, nous étions seuls. Il faisait une nuit superbe. Guermante paraissait calmé. Je tenais toujours avec moi les papiers et l'enveloppe. Il fallait tout de même m'en débarrasser. Je risquai l'enveloppe d'abord. « Tiens, Serge, tu dois savoir d'où ça vient »... J'ai cru qu'il allait avoir une attaque de désespoir, de fureur... Il secouait le petit fragment d'algue « ... De la toile d'araignée...! Ah! ah! j'allais me laisser prendre! » Et il brisa presque le carreau pour jeter par la fenêtre l'algue que le vent a comme bue d'un seul coup.

Moi, je me suis senti remué, attendri, secoué. J'ai entendu dire à une vieille Italienne, dans mon pays, que les souvenirs d'amour devaient être brûlés, si l'on veut oublier la personne qui vous les a donnés; autrement l'on en fait des fantômes de choses qui vous portent malheur...

C'était ce sacré Billiken, dans ma poche, qui me rendait superstitieux! Naturellement après ça, je n'osais pas remettre le paquet de papiers à Serge, et je me suis endormi pour rêver de ce petit fragment d'algue devenu le filet d'une immense toile d'araignée au milieu duquel je voyais Guermante se débattre...



Floche se refait une virginité.

* * *

... Nous revenons de Venise, que nous avons quitté assez brusquement, et où nous étions venus échouer après un rapide séjour en Engadine, et une fuite éperdue vers les lacs italiens. Guermante paraissait pris d'une fureur de mouvement. En Suisse, nous avons rencontré quelques snobs, d'une espèce nouvelle: les snobs de l'hygiène. Ceux-là qui vous prouveront qu'on ne respire bien qu'à tant de milliers de pieds au-dessus de la mer. De jolies femmes viennent y faire une cure de jeunesse. Silvia de Floche était là, achevant de se remettre, en trois semaines, de toutes les bombes, vadrouilles, caprices, passades de son exis-

Suite, voir les nos 50, 51 et 52 (1909), 1, 2, 3, 4, 5 et 6 (1910).

tence de Paris et de la Riviera Elle m'a dit : « Je me refais une virginité » Je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire : « Ça m'en bouche un coin! » Et comme elle m'a répondu : « A moi aussi » je me suis trouvé bien obligé de la croire.

Tous ces touristes, là-haut, étaient d'une jeunesse ébouriffante. Une certaine Mme Babin-Poireau, qui s'exerce à vous lire des petits apologues de sa composition, à l'heure du thé ou du café au lait, au milieu d'une petite cour, m'a fait l'effet, à cette hauteur, du clown qui se perche au faîte d'une pyramide de chaises, en équilibre sur un bambou, pour jouer du violon la tête en bas.

Les dents vous grincent à entendre le clown, mais il est perché si haut qu'on l'admire tout de même... Noté, également, un autre type alpestre. M. de Jaspre, le journaliste mondain, qui lance des *Kulm*, patronne des hôtels, rend compte des thés, passe à la caisse, pense comme le sommelier et écrit comme un prospectus.



Le petit dieu Billiken.

Guermante me traîna, comme en pèlerinage, à Sils-Maria, voir une petite maison, percée de fenêtres nombreuses, au milieu d'un paysage merveilleux. Il paraît que d'une de ces fenêtres, un philosophe allemand eut la vision de la morale de l'avenir. J'ai essayé d'en faire autant, mais je ne suis qu'un caricaturiste français, et je n'ai rien vu venir qu'une famille d'Anglais et deux jeunes mariés Allemands se tenant par le petit doigt.

Guermante exalté m'a lu quelques passages du philosophe. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire :

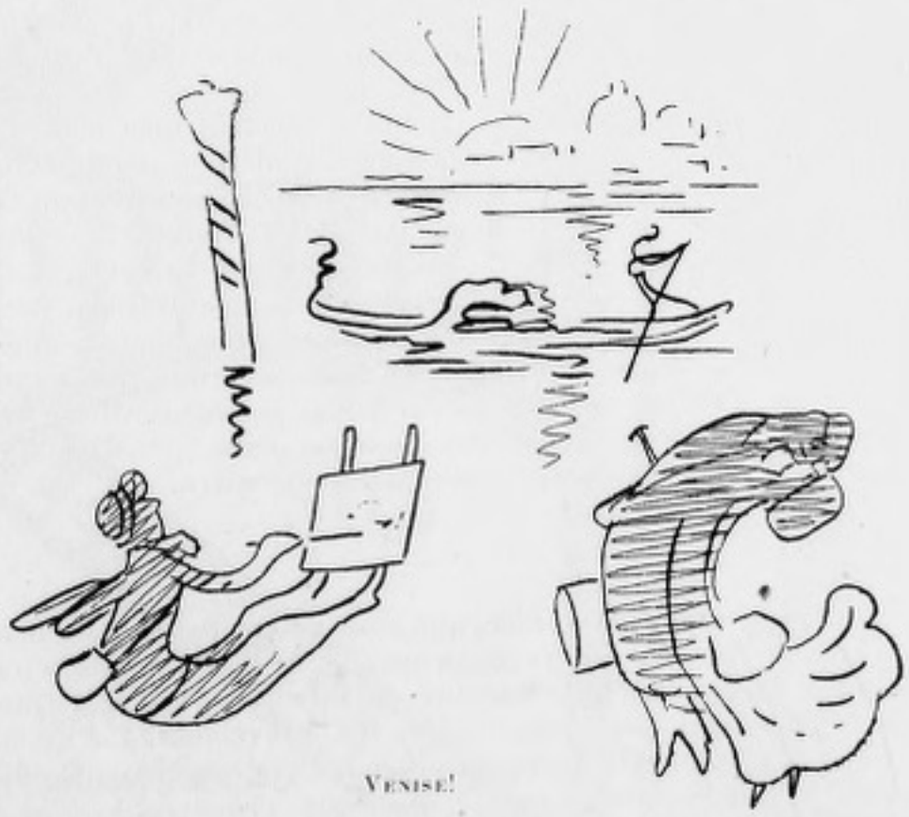
— Comment peut-on imaginer des choses aussi biscornues devant un paysage aussi harmonieux?...

Mais j'avais touché au dieu de Guermante. Il a une religion, comme tous les gens qui croient n'en avoir pas et il m'a répondu :

— Avec un joli visage tu fais bien un affreux croquis...

J'avais offensé le « Surhumain »!

Sur les lacs, nous avons rencontré Simon Jubart en train d'expliquer l'Italie à la princesse de Syracuse. Simon Jubart a la vocation d'expliquer. C'est admirable. Un jour, il écrira un article de journal intitulé « 2 et 2 font 4 » et les femmes se pâmeront à le lire. Les femmes ne craignent pas les redites, de toutes les manières. Belle faculté. Simon Jubart avec sa tête d'acrobate de lettres, avait l'air de tirer des images, des comparaisons,



Venise!

des antithèses de sa cervelle, comme un prestidigitateur fait sortir des flots de rubans de son chapeau. Et la princesse l'écoutait avec cet air béat et de ne comprendre les choses qu'à moitié, qui est spécial aux altesses royales.

Je me souviens d'avoir vu cette physionomie de dignité béate et bouchée, sur les traits du prince et de la princesse de Courlande, à une matinée de la comtesse de Jessé. Les altesses ne semblaient pas saisir un mot des chants, des récitations, que leur débitaient les plus grands artistes de Paris, mais ils n'avaient pas non plus l'apparence de soupçonner qu'ils risquaient à la sortie d'être mitraillés ou bombardés par un nihiliste quelconque. Cela ne manquait pas de chic !

* * *

A Venise, nous sommes tombés sur tous les dévots artistes de l'Italie. Les artistes se divisent en deux grandes espèces : ceux qui font blanchir leur linge à Londres, les anglomanes systématiques et roides, et ceux qui viennent le faire bleuir dans l'Adriatique, les latins, quatrocentistes, séduisants et attardés.

La lutte entre le steamer et la gondole.

La gondole a bien son charme. A Venise, Mme Hansart, Louise de Alleur, Micheline Langeais, Karapanos, le peintre, le musicien Viorne, le poète Danpré et Simon Jubart, lui-même, sont plus réels qu'à Paris, moins fantoches et moins poussés en couleur. Moi-même, je me sentais moins méridional. Est-ce la brume du passé qui nous estompe ou bien le carnaval qui continue?...

A Venise, nous avons retrouvé Clay Coxton, j'en suis bien certain. C'était lui. Le lendemain de l'arrivée du grand yacht de Vandhorst « Minerva », je vis, de mes deux yeux, Clay Coxton, en train de causer avec deux notoires policiers italiens : Clay Coxton avait donc lâché sa famille?...



Mme Babin-Poireau.

Jamais je n'ai pu contempler masque de férocité pareil à celui de Guermante en apercevant l'Américain...

Nous n'avions pas reparlé ensemble des Coxton, mais l'exaspération de Guermante n'était pas calmée. Il me dit d'aller l'attendre au café et je le vis qui surveillait du coin de l'œil le Coxton. Pendant trois jours, je vis à peine Guermante. Le troisième jour, il rentra dans ma chambre de très bonne heure le matin, me secouant dans mon lit. « Les valises, hop! nous partons ! »

Ah! encore! un départ précipité. Je commençais à m'habituer à Venise, j'aimais son silence, ses couleurs vives, atténuées par les reflets de l'eau, et ses Parisiens atténués, eux aussi, dominés par les souvenirs. Il fallait partir.

J'ai dit que nous avions quitté Dinard comme des voleurs, je dis que nous avons quitté Venise comme des assassins !... maintenant que je sais...

Trois jours après notre arrivée à Paris, en bolides, j'ouvre un journal et en première page, je vois le portrait de Clay Coxton « Une victime de la Maffia. *On nous écrit de Venise...* » Et le récit d'une agression sur la personne d'un détective chargé de la sûreté à Venise des Vandhorst, l'homme à moitié assommé par derrière... et recueilli dans un piteux état.

Je confrontai la date. Ç'avait été la nuit précédant notre départ. Mais on appelait ce Clay Coxton: Jerold Parker. Mystère. Je me souvins du paquet, remis par le nègre de Daphnée et que je n'avais pas osé encore remettre à Guermante exaspéré par tout ce qui, de près ou de loin, lui rappelait les Coxton. Je le pris au fond d'un tiroir. Le premier nom que je vis imprimé sur une grande enveloppe, justement : Jerold H. Parker, avec une adresse

LES DÉBOIRES DE CHANTECLER

Dessins de R. Préjelan.



Je vis péniblement le jour...



Et ma croissance fut difficile.



Tout jeune cependant, je connus la gloire.



Mais parvenu à l'âge mûr, bien des épreuves m'attendaient...



D'abord un deuil mit mon cœur en deuil.

Je passe sur les médisances et les cancans qui suivirent...





Un jour la poule faisane me résista...



Je sus cependant plier la pécore à mon caprice



J'allais enfin chanter !... La Seine, jalouse peut-être, déborda.



Le jour de mon triomphe arriva : je faillis ne pas y survivre !...



Galviaut.

à New-York. Je refis immédiatement le paquet ne voulant pas en savoir davantage, et je le rejetai dans le tiroir avec d'autres papiers. Impossible après si longtemps de le remettre à Guermante. Il fallait le conserver ou le détruire. Je n'osai pas le détuire.

Quand je revis Serge le soir même, à une première du Gymnase, je lui montrai le journal.

— N'est-ce pas que ça ressemble à Clay Coxton?

— C'est tout à fait lui.

* * *

... Guermante a été provoqué par Patrice de Chars et il lui a fait des excuses!... Voilà l'homme qui risquait dernièrement, Dieu sait quoi! en attaquant un policier dont il voulait se venger...

Quand à moi, une actrice et deux femmes du monde viennent de m'interdire de faire leur caricature!... Le pain qu'on me retire de la bouche quoi!...

* * *

Je sais enfin ce que Guermante allait voir rue Campagne-Première. Il m'y a mené. Nous avons trouvé, dans une espèce d'atelier-hangar, un petit bonhomme trapu, qui ressemble à Guermante en plus vulgaire et en laid, et que Serge appelle Julot.

Julot se démenait autour d'une machine qu'il graissait, huilait, dont il serrait les écrous. Il n'avait pas l'air de faire attention à nous, et fignolait sa mécanique comme une œuvre d'art. Le vieux Tarde, le sculpteur, au moment où il devint aveugle, ne caressait pas sa dernière statue « la Chasteté » avec plus d'amour.

Autour de l'atelier, il y avait des toiles accrochées, des bambous, des plans collés au mur. Julot fabriquait un aéro. Il ne faisait guère attention à nous. Il me lança seulement, sans que je le lui aie demandé :

— Moins d'un kilo par cheval, Monsieur !

Puis il se mit à causer avec Guermante, dans un coin. Je



Simon Jubart et la princesse de Syracuse.

restais en face de la machine et des plans... Un oiseau! Julot était en train de confectionner un oiseau. Un oiseau, ces caisses sans fond, tenues par des ficelles et des tubes d'acier!



M. de Jaspre.

Quand nous avons quitté le hangar, après que Julot m'eût tendu sa main huileuse, Guermante me dit.

— Ce sera superbe! Julot est une grande intelligence. Pourvu qu'on ne lui vole pas ses brevets. Et tu voudrais qu'un Patrice de Chars me tuât avant que je vois ça!

Extraordinaire Guermante, plein de contradictions et de choses qui ne peuvent s'exliquer. Jamais je n'aurais imaginé un Julot qu'il faisait vivre rue Campagne-Première, car, il le fait vivre, c'est certain, cet inventeur qui lui ressemble en laid... Extraordinaire Guermante : Son aéro est une caricature d'oiseau. Et lui?...

Claude Berton.

LE BRIDGE

Ceux qui savent l'anglais prétendent que le mot bridge veut dire : pont. Ce n'est pas possible, ça doit plutôt signifier : dispute.

Les vieux Grecs s'injuriaient avant les combats. Les bridgeurs, eux, s'attrapent pendant ou après la partie.

Le bridge a ceci de particulier que ce n'est pas entre adversaires mais entre partenaires qu'on se querelle. Car vos adversaires regardent vos erreurs du même air bienveillant qu'on écoute bafouiller l'avocat de la partie adverse.

Le tour achevé, il y a toujours quelqu'un disposé à juger intarissablement les coups et à reprocher à *l'autre* les levées perdues.

— Assez, Monsieur! nous ne sommes pas au Café du Commerce!

Le bridge est un jeu de hasard.

Le bridge n'est pas un jeu de hasard.

En ne jouant pas strictement selon les règles, on déconcerte *un* partenaire et *deux* adversaires.

Comme de juste, on ne doit ni se vanter d'avoir beau jeu ni se plaindre du contraire. Mais, de dépit, A. soupire, B. hausse les épaules, C. fronce les sourcils. Tandis que Casimir est si content qu'il se mord les lèvres pour ne pas rire tout seul!

M. Rapiat. — Ah! Madame! que vous êtes étourdie! Faites donc attention : voilà encore au moins dix centimes que vous me faites perdre.

La Dame. — Je joue à la « j'm'en fiche »... Je ne tiens pas à gagner. Au contraire, j'ai peur d'avoir de la veine : Heureux au jeu, malheureux en amour!

Le Grand-Maitre ès bridge. — Il fallait jeter l'as de cœur, voyons!

— Mais je ne l'ai pas.

— Décidément, vous ne saurez jamais jouer!

Olga Strogoff ne jouera jamais à un jeu aussi injuste. Pourquoi le pique est-il traité de paria tandis que le cœur et le carreau sont si haut cotés?

Partout règnent l'injustice et le favoritisme.

Pour la convertir aux cartes, il faudrait inventer un jeu où le valet l'emporterait sur le roi.



Les Sinistrés de la Rue Royale

Sans doute a-t-on longuement et justement insisté sur les infortunes et, comme dit le *Matin*, sur « l'héroïsme » de la population parisienne ; sans doute nous a-t-on vanté les hauts faits du chef de l'État, son mépris du danger, ses paroles mémorables non moins que les largesses de son prédécesseur. Chose curieuse, nul n'a cru devoir nous entretenir des sinistrés de la rue Royale... Et cependant la chose valait qu'on en parlât!

Ce fut exactement le jeudi, 27, à minuit dix que l'eau traîtresse fit irruption dans le temple des plaisirs, j'entends par ces mots l'établissement illustre et public, proche de la Concorde. Les violons venaient de commencer leur tapage, les garçons affairés couraient aux ordres et paisibles, sereins, confiants, les habitués siègeaient devant leurs bouteilles à goulots d'or. Il y avait là, dans son coin, le gros M. de L** entouré de ses commensaux ordinaires, l'intarissable B**, l'inaltérable Q**, le lamentable C** ; puis, en face, en rangs serrés, toute la jeune génération, tout l'espoir de la France : le petit R**, le tout petit F** et, de droite et de gauche, une foule d'autres tout petits petits. N'oublions pas enfin ces dames, qui, parées suivant l'usage, trônaient à leur place ordinaire.



Ce n'est pas qu'il y eût beaucoup de monde, mais le public était de choix. Vraiment l'on se sentait, comment dirai-je...? l'on se sentait en confiance, en sympathie, mieux encore en famille, et parmi les convives régnait une aimable et douce gaité.

Soudain, l'on vit Eusèbe, le sommelier, traverser la salle en coup de vent et pâle, hagard, fébrile, chuchoter à l'oreille du gérant quelques phrases désordonnées. A son tour le gérant blêmit et les mots suivants parvinrent jusqu'aux tables environnantes : « Eau monte... Caves envahies... Pommery déjà sous l'eau! » En un clin d'œil la nouvelle se répandit de proche en proche. Non, non décrire l'ébahissement, l'effarement que produisit l'annonce d'une semblable calamité, décrire cela est impossible! Un sacrilège, un viol eût causé moins d'émoi. Et nul ne s'en étonnera, attendu que jamais, au grand jamais, il n'avait été parlé, ni vu, à plus forte raison bu, d'eau claire dans l'endroit auquel ici je fais allusion. On sait la promptitude mystérieuse avec laquelle se propagea le fléau. Il fallait aviser. Or, je dois dire que dans le temple des plaisirs l'embarras fut extrême. Les habitués du lieu sont gens fidèles à leurs routines, indolents, têtus, sédentaires, et l'imminence du péril était bien de nature à les plonger dans un complet désarroi. Rendons-leur néanmoins



BERNARD
B. DE MONVEL

L'eau montait et, dans les cours, de la voie publique, arrivait en mugissant.

LE ROMAN COMIQUE



LES GRANDS CLASSIQUES

RACINE ET LA CHAMPMESLÉ
ou *La Nymphe de la scène.*

ARMANDE BÉJART et MOLIÈRE
ou *L'École des Maris.*

LA CLAIRON conduite au Temple
ou *La Raison* de plus

LE TRIOMPHE DU PANACHE

La belle CLOTILDE de l'Opéra abandonne le banquier ONYARD pour un vainqueur de Rivoli.

BONAPARTE et Mlle GEORGE
ou *Le Lion amoureux.*

LA RECRUE
Les Gardes du Corps de Gand, bâillent Mlle Mars :
« Vive le R

UN SOUPER CHEZ RACHEL

SARAH BERNHARDT dans *La Dame aux Camélias.*

UNE CONFÉRENCE A POTSDAM

DE THESPIS ET TERPSICHORE



LA COMÉDIE GALANTE

L'OPÉRA EN CHAMBRE
LA GUIMARD apprenant à danser à l'évêque d'Orléans.

ADRIENNE LECOUVREUR et [illegible] sur [illegible] de Saxe »

LA TAGLIONI

LOUIS XVIII et Mlle BOURGOIN
— Mademoiselle, les femmes sont comme les truffes : qui ne peut en manger en aime encore l'odeur.

Mme DESVAL[illegible] — Cher poète, n'allez pas des bonbons dans le dos !
A. DE VIGNY. — Non, chère amie, ce sont des zeles qui vous poussent !

LE RETOUR DE LISBONNE

... ET TOUT FINIT PAR DES MARIAGES !



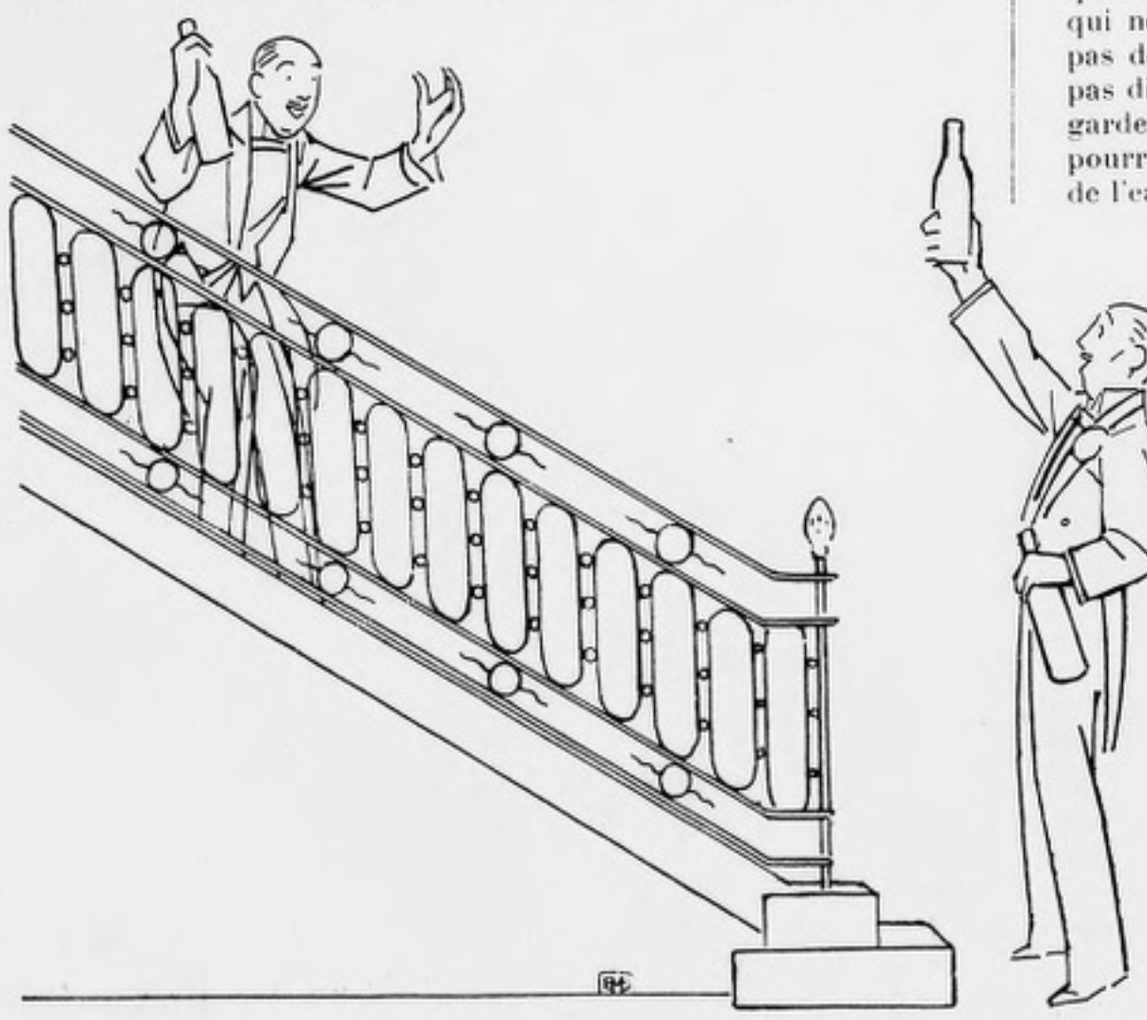
Soudain Eusèbe, le sommelier, vint chuchoter à l'oreille du gérant.

cette justice que leur première pensée fut de sauver de bouteilles ce que l'on pouvait et qu'effectivement ils en sauvèrent une belle quantité. Mais quoi ! impossible de faire un sort à ces flacons. Je le répète l'eau montait et, des caves, de la voie publique, arrivait en mugissant.

Fuir, se sauver alors qu'il en était temps encore ? Mais se sauver est bientôt dit et pour des noctambules il est dur de regagner ses pénates à minuit trente! D'autre part, même lorsqu'on a soif, il n'est pas moins dur de se noyer dans de l'eau de Seine. A quel saint se vouer? De fil en aiguille, on convint d'un moyen terme et de l'avis unanime, il fut résolu qu'on achèverait la nuit au premier étage de l'établissement, que l'on resterait fidèle au poste, que, riant des éléments déchaînés, on continuerait d'agiter les grelots de la folie et qu'enfin, s'il fallait périr, on périrait au son des violons. Noble dessein, glorieux projet, mais qui, grâce au ciel, en devait rester là !

Sur les inondations de la rue Royale les gazettes, en effet, et je le tiens de bonne source, ont à plaisir exagéré les choses. En réalité, l'eau ne monta jamais que de quelques centimètres et se retira dans la nuit comme elle était venue. Elle se retira même infiniment plus vite que les noctambules dont je célèbre ici les exploits. A quels travaux ceux-ci se livrèrent-ils jusqu'à l'aube, je ne pourrais le dire au juste; mais ce que je sais c'est que parmi eux la gaîté fut générale et qu'évidemment ils utilisèrent pour le mieux ce qu'en fait de boisson ils avaient pu sauver du désastre. La preuve en est qu'à trois heures du matin, tous fermement persuadés que l'eau montait toujours, ils abandonnèrent le premier étage pour le deuxième ; que vers six heures, pour la même raison, ils grimpèrent au troisième, et qu'à neuf heures, c'est-à-dire au grand jour, ils refusèrent obstinément de descendre ou de s'en aller, prétextant qu'ils n'avaient point de barques afin de naviguer jusque chez eux. On eut toutes les peines du monde à les faire monter en fiacres, en leur certifiant que ces fiacres étaient des paquebots.

ROGER BOUTET DE MONVEL.



Il fut résolu qu'on achèverait vaillamment la nuit au premier étage de l'établissement.

Le parfait Manuel de la Distinction

On a fait des livres innombrables pour l'instruction et l'éducation de l'adolescence; on a écrit des ouvrages sur toutes les professions y compris celle du mariage ; on a répandu à foison des manuels de conversation pour les soixante-quinze mille sept cent trente-huit idiomes du globe; on a fait des dictionnaires qui embrassent toutes les connaissances humaines, depuis les patois esquimaux jusqu'au langage des fleurs; on s'est occupé enfin de guider l'homme par les leçons de l'expérience dans toutes les situations, dans toutes les carrières, dans tous les endroits de la terre où la fortune le promène.

Mais on a omis une chose, c'est de composer un *vade-mecum* à l'usage des gens qui veulent, dans la foule, être considérés comme des gens « distingués. »

Entendons-nous. Certains ont bien tenté de tracer à plusieurs reprises des règles de conduite pour ceux qui ambitionnent de faire figure « en société ». Mais les auteurs de ces bréviaires hâtifs ne sauraient être loués que de leur bonne intention car, les uns comme les autres, ils sont tombés dans une double erreur qui rend leurs productions non moins vaines que touffues. La première de ces fautes est d'avoir la prétention d'enfermer en un seul volume et en quelques préceptes tout ce qui est nécessaire pour paraître « du monde ». La seconde, c'est d'avoir adopté, pour un travail si utile, une méthode qui est tout justement le contraire de la bonne et de l'intelligente. N'est-ce pas la plus folle des conceptions, en effet, que de vouloir indiquer à quelqu'un tout ce qu'il doit dire en des circonstances qui ne sont jamais identiques? Ce qu'il fallait faire, n'était-ce pas de noter simplement les quelques mots qu'il importe de ne pas dire plutôt que ce qu'il est opportun de dire. Car si l'on se garde de dire ce qu'il ne faut pas dire tout le reste qu'on dira pourra se dire. Voilà qui est limpide, voilà qui est clair comme de l'eau de roche !

Le *Manuel de la Distinction* tel qu'il doit donc être envisagé par un écrivain sagace, comprendra naturellement une grande quantité de chapitres, mais il se partagera en ceux parties principales ; premièrement : *De l'homme distingué ;* deuxièmement : *De la femme distinguée*.

Il est superflu d'insister sur la nécessité de cette division; elle saute, osons le dire, aux yeux du bon sens, car personne n'ignore qu'il existe entre les sexes une différence que d'aucuns ont trop légèrement qualifiée de petite. Cette différence se fait tout autant sentir dans les actes mondains que dans les plus coutumiers et les plus matériels de la vie.

Comme rien ne vaut les exemples pour éclairer une doctrine, nous allons donner ici quelques fragments du Manuel idéal de la Distinction selon la forme que nous rêvons. Nous les prendrons si vous voulez dans la partie concernant la femme et nous choisirons le chapitre délicat qui traite une de ces occurrences si fréquentes mais si difficiles pour celles qui ne sont pas rompues aux usages : *le premier rendez-vous avec un célibataire, dans son appartement.*

Conformément à notre programme nous n'aurons donc pas la suffisance de dicter à la personne engagée dans une telle passe chacune des paroles qu'elle doit

tenir et chacun des gestes qu'elle doit risquer; c'est affaire de caractère et de tempérament. Nous nous bornerons à lui signaler brièvement les quelques lieux communs qu'elle doit éviter sous peine d'être soupçonnée par son partenaire de n'être point parfaitement distinguée, mais d'être plutôt une dame de fréquentations ordinaires :

— Ne croyez pas que j'avais l'intention de venir, mais comme j'avais justement une visite a faire tout près d'ici...

Ce mode d'introduction est non seulement banal, usé, mais encore il a le tort d'être d'une invraisemblance sans fierté qui ne trompe personne.

— Vous savez que je ne fais qu'entrer et sortir...

Autre phrase inutile, même comme transition initiale. Elle aura le défaut, en outre, d'amener un sourire railleur sur les lèvres du mortel favorisé, car il se plaira à la tourner immédiatement dans un sens scabreux qu'elle ne comporte nullement.

— C'est gentil chez vous!...

Type de l'exclamation médiocre et impersonnelle. Elle devient du goût le plus douteux et le plus réfrigérent si on la fait suivre de cette observation d'allure interrogative :

— Avouez qu'il est venu ici bien des femmes !

— Eh bien! Ou est-elle donc votre collection?

Encore une de ces phrases qui ne servent à rien et qui retardent tout. Il est bien entendu que pour ménager l'amour-propre de la dame on lui a parlé d'une collection rare, de n'importe quoi, qui est le prétexte de la visite. Mais il est complètement déplacé d'appuyer sur le sens littéral de cette formule classique d'invitation galante.

— Vous allez me promettre d'être sage !...!

Petite phrase bébête et que n'emploie même plus le dernier des trottins. C'est rappeler trop grossièrement qu'on attend avec impatience le manque de sagesse.

— Si vous n'enlevez pas vos mains, je vous préviens que je m'en vais.

C'est là une expression si commune dans le répertoire féminin qu'on croirait volontiers que chacune l'a apprise dès l'enfance. La dame distinguée doit l'éviter à tout prix.

— Ah mon Dieu ! Qu'est-ce que vous faites la...

Cri de la même espèce que le précédent, c'est-à-dire archidémodé, et, qui plus est, d'un non sens rare. Dans le moment précurseur et divin où prend généralement place cette suprême protestation si la femme n'a pas assez de génie pour trouver un mot à la fois inédit et sublime, il est utile qu'elle garde un silence éloquent.

— Comme vous allez me mépriser maintenant!

Les femmes quelconques, qui n'ont pas l'heureux don de verser quand il leur plaît une petite larme, font toujours cette remarque en risquant un œil à travers leurs doigts, dès qu'elles jugent que l'instant est venu de sortir de l'extase. Il faut laisser aux filles de concierges cette manière injurieuse de reprendre contenance.

— Jurez-moi au moins que vous m'aimerez toujours !...

Voilà qui empeste la romance populaire. Il y a un demi-siècle qu'une femme raffinée ne demande plus de serment de ce genre-là. Elle serait bien ennuyée du reste qu'il fût tenu.

— Je t'assure que mon mari n'est pour moi qu'un ami depuis longtemps.

Déplorable inspiration que d'évoquer dans un pareil instant ce tiers qui ne demande qu'à ne pas paraître. Elle vient pourtant à nombre de femmes vers le temps où elles s'occupent à remettre quelques linges sur leur corps assouvi. Ces femmes-là sont jugées.

— Il faut, mon chéri, que tu m'agrafes le dos...

Cette exigence, ainsi formulée, a l'inconvénient de faire évanouir le rêve d'une façon fort vulgaire et fort désagréable pour l'ami. Une femme intelligente aura toujours, d'ailleurs, la précaution de venir à un premier rendez-vous vêtue d'un corsage qu'elle peut rajuster avec ses propres moyens. Si cela lui est impossible, il faut qu'elle ait le courage de ne rien dire. Trop souvent, la phrase précitée est suivie à peu d'intervalle par cette autre :

— Mon Dieu, que les hommes sont maladroits! C'est bien simple, cependant, les agrafes américaines!

Nous n'avons pas besoin de commenter. C'est un coup de gaffe après un pavé.

— Je suis coiffée comme une folle!...

Une phrase qui se prononce toujours et qui n'est jamais sincère. Elle est dite en manière d'excuse pour la curiosité qu'on a de regarder dans la glace de quelle couleur sont les yeux, *après*. Il est beaucoup plus digne de faire sa petite toilette carrément, coquettement, sans en parler. Eviter, par-dessus tout, de sortir de son sac à main une trousse entière de toilette qui indique qu'on a prévu le dénouement de cette simple visite.

— Un dernier baiser, mon chéri! *ou* Regarde dans l'escalier s'il n'y a personne, *ou* Es-tu bien sûr, au moins, de ton concierge? *ou* Tu m'assures que ça ne se voit pas sur ma figure? etc... etc... etc...

Il y a tout un lot de phrases toutes faites pour le départ qu'il faut savoir retenir.

Nous en resterons là. Cela suffit amplement à montrer comment doit être traité un vrai manuel pratique de la distinction. Nous souhaitons que ce chapitre, ou plutôt ce fragment de chapitre, excite les littérateurs en quête d'œuvres utiles et les éditeurs en peine de livres à succès. C'est une grande idée. Nous la leur livrons.

Dorilas.



CALEPIN BLEU

BATAILLE DE FLEURS A NICE

Il pleuvait l'autre jeudi et c'était jeudi que la première bataille de fleurs devait avoir lieu. Les Niçois ne se frappèrent pas : « C'est bon, c'est bon, dirent-ils, on se battra demain ! »

Et le lendemain il fit un temps superbe.

Il y eut de bien jolies voitures. Celle de Mme Juniori était surchargée de lilas blancs, de boules-de-neiges et d'œillets roses. Et les deux chevaux qui traînaient cette victoria horticole étaient caparaçonnés de satin fraise. On eût dit que Mme Juniori leur avait prêté ses pantalons les plus fins.

Le landaulet de Mme Lantelme était virginal, tendre, léger. Des branches de pêchers et d'amandiers en fleurs s'y entrelaçaient comme de mignons bras caressants. Et une immense gerbe de lis blancs jaillissait de ce printemps. Eh ! Eh ! Des lis ? Mme Lantelme, depuis qu'elle a joué dans *Le Roi*, aurait-elle épousé, en même temps que M. Edwards, les idées de M. Charles Maurras ?...

Vous n'auriez pas voulu, tout de même, qu'il n'y eût pas une voiture « Chantecler » ? Il y en eut donc une, automobile, et pilotée par M. Scarisbrick que je ne connais pas. Le coq était tout en giroflées blanches. Il ressemblait à un canard, ce qui pourrait bien exposer M. Scarisbrick à un procès retentissant. (100.000 francs de dommages et intérêts, prix fixe.)

Il faut toujours un grand-duc à une bataille de fleurs. Il n'y eut pas de grand-duc, cette fois, pourtant, mais un simple archiduc, l'archiduc Eugène d'Autriche. Il est venu à Nice, incognito, et voudrait bien se faire appeler le comte de Busau.

Les Niçois, malheureusement, s'y refusent. Ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir un archiduc, si on le traitait simplement de comte !...

Soudain un auto fila. Pardi, c'était une comète, une comète précédée de deux étoiles! Il eût fallu, dans cet auto, pour compléter l'ensemble, Mlle Polaire.

Et la bataille eut lieu, acharnée, vengeresse...

Fragson et Mme Lantelme échangèrent des projectiles nom-

Dessin de H. Gerbault.

NINI POSE



— Oui, mon cher, quand j'ai eu remis mes bas, M. Bonnat m'a dit que je méritais d'être nommée officier...
— Officier?... de quoi?
— D'académie, pardi!

breux; Mme Augagneur, — oui, Mme Augagneur, — qui prenait un vif plaisir à cette... madagascarade, fusilla le préfet à bout portant. Et l'excellent M. de Joly se défendit mollement, avec déférence et inquiétude. Dame, les princesses républicaines ont souvent si mauvais caractère !...

A babord de la tribune officielle, l'amiral de Jonquières, qui a les traditions, ne se trompait guère et bombardait surtout les jolies femmes. A l'abordage, amiral, à l'abordage !

En somme ce fut une belle journée et je gage qu'il y eut le soir beaucoup de vainqueurs et beaucoup de vaincues, — de très jolies vaincues...



CARNAVAL ITALIEN

Vintimille, Bordighera. La côte qui, tout à l'heure, en France était si souriante et fleurie, est triste, dénudée, jaunâtre. La mer, elle même, semble moins pure. Des masures abandonnées jonchent les rochers ; des palmiers étiques et brûlés se balancent dans le vent. Ça et là, sur les coteaux écorchés, toute blanche, isolée, une villa, sans un jardin, sans un pouce d'ombre.

San Remo... Le paysage s'adoucit un peu. On ne sent plus cette désolante misère exposée, tout le long de la côte, depuis Vintimille, comme du linge en loques à des fenêtres.

San Remo, la Nice italienne qui ne rêve qu'à Nice, n'imite que Nice et qui, malgré tout, n'est que San Remo. .

Il y a certes de beaux hôtels, un *Casino municipal* fort élégamment placé et une grande rue, la rue Vittorio-Emmanuele, qui ressemble beaucoup à la rue d'Antibes à Cannes. Tout de même, il manque quelque chose et il faut bien convenir, avec fierté, que c'est la grâce et le bon goût français qui manquent...

Carnaval à San Remo. Grand corso. Bataille de fleurs.

Une vilaine tribune est dressée devant le Café Européen et aux alentours tous les pauvres gamins de la ville, tous les pauvres petits mioches crient, se disputent et roulent dans le sable qu'on vient d'étendre avec profusion sur le pavé. Des bersaglieri avec leurs grands chapeaux à plumes vertes passent fièrement. Diable! Espérons qu'ils se découvrent quand ils vont au théâtre. Sinon, qu'ils mettent des béguins!...

Quelques officiers, tout verts, comme nos forestiers. Ils sont massifs et semblent brutaux. Tout à l'heure, quand ils lanceront les confettis, — la bataille commence à 14 h. 30, — ils le feront sans douceur et sans patience. Ils n'ont pas l'air de pouvoir jouer avec les femmes. Tout de suite, le sang leur monte au visage et l'on devine qu'il leur faut réprimer une humeur puissante.

Et voilà la bataille : quelques voitures fleuries et toutes ornées banalement de roses et d'œillets en guirlandes. Pas d'idées amusantes. Pas de fantaisie.

La bataille : trop de cris, trop de violences... et pas assez de fleurs. Ce sont surtout les gens de la ville qui se battent entre eux et ils y apportent une furia excessive.

Quelques demi-mondaines passent, avec des chapeaux rouges. Elles interpellent leurs petits amis sans discrétion et leurs petits amis les embrassent, paf, à les renverser!

Dans ces tourbillons voici qu'une toute petite Française se trouve surprise. D'abord, elle rit. Et puis, on la presse trop, on la serre, on l'enlace. Vingt jeunes gens à bouche gourmande, aux regards indiscrets, l'interpellent, la chatouillent, la pincent. Alors, elle se sauve, énervée, affolée, et je la vois essuyer des larmes...

Et voici la pluie qui se met à tomber...

Du coup, je me sauve. Mais avant de quitter San Remo, je ferai comme tout le monde : j'achèterai des petites broches en mosaïque et j'irai boire, dans certaine échope de la vieille ville, de l'asti pas très *spumante* mais certainement *moscato*.

MAURICE PRAX.

La Critique du Coq

L'aube pâle sonnait à l'horloge d'Asnières
Quand le Coq reparut. C'était le roi des Coqs,
Bien crêté, bien pattu, maître ès-belles-manières
Et des ergots pointus comme des alpenstocks.
Les poules, les canards, les dindons et les oies,
Les paons et les lapins qui guettaient son retour,
Par mille cris divers exprimèrent leurs joies
Et s'en vinrent former le cercle, tout autour.
Le Coq parla :
— Eh bien! mes amis, j'en arrive!
J'ai vu ce Chantecler *sans m'en émerveiller.*
J'ai vu le scops, j'ai vu le chien, j'ai vu la grive.
— Vous étiez bien placé?
— J'avais un « poulailler ».
Ah! non, mais là! quelle déception!...
— Si grande?
Fit une poule.
— Encor plus que tu ne le peux
Supposer, mon petit! Vraiment, je me demande
Où s'est documenté ce poète pompeux?...

Et Maître Coq, faisant sa critique à la ronde,
Joua les Guy Launay d'un petit ton hautain
Car, puisque à ce moment pointait l'aurore blonde,
Sa critique était un article du matin.

— Et d'abord, leur dit-il, une erreur gigantesque
Qu'a commise l'auteur : pour incarner son Coq
Il a choisi Guitry, qui n'est point trop grotesque,
Mais qui n'a rien, mais rien des qualités ad hoc.
D'autant plus que l'auteur est parti du principe
Que l'homme est cinq fois grand comme un coq; que, dès lors,
Tous les détails devant se rapporter au type,
Les êtres, les objets seraient cinq fois plus forts...
C'est ainsi qu'un morceau de citrouille est grand comme
Le terre-plein de l'Opéra, qu'un simple brin
De paille sur un toit est gros comme un bras d'homme
Et que tel un obus est le maïs en grain.
Portant tout à l'échelle, on a, c'est véridique,
Décidé de donner cinq « premières » de rang,
Le fauteuil est payé cinquante francs, tandis que,
Jusqu'à ce jour, son prix était cinq fois moins grand.

C'est ce point de départ tout d'abord que j'attaque.
Il est faux. L'homme grand cinq fois comme un coq!...
C'est insensé!... J'ai pris auprès du chef de claque
Tous mes renseignements sur Guitry... contre un bock.
Vous me connaissez bien ici, chaque poulette...
J'y vais vingt fois par jour sans même être éreinté,
Eh bien! Monsieur Guitry, malgré ses airs d'athlète,
Au quatrième round il est knockaouté !
Donc un homme, ça n'est pas plus grand, au contraire,
C'est cinq fois plus petit qu'un coq.
Oui, je sais bien
Qu'ils ont Arthur Meyer qui, tous les mois, est père...
Mais son tempérament est maigre auprès du mien!

— Et les poules!... Parlons des poules!...
— C'est Simone

Qui fait la faisane. Ho!... il faut avoir vu ça!
Simone comme poule, amis, je vous la donne!
Tous les vers que l'auteur dans sa bouche plaça
Savez-vous bien ce qu'elle en fait?... Elle les crache!
Une poule cracher des vers!... C'est assez neuf!
Vis-à-vis de l'auteur c'est, en outre, assez vache!
Eh bien! chez les humains ça fait un effet bœuf...
On applaudit.
Mais écoutez : pour bien se mettre
Dans la peau de son rôle, à ce que l'on m'a dit,
Simone prétendait que son seigneur et maître,
Le soir et le matin, la nuit, l'après-midi,
Lui prodiguât ses soins. Le pauvre de s'ébattre
Et, malgré sa verdeur et sa fougue d'amant,
De regretter tout bas le bon temps d'Henri quatre,
Où l'on mettait la poule hebdomadairement.

Et la moindre poularde à son rôle attachée
La bouche en trou de taupe et l'œil un peu loufoc
Disait : « Pour vivre heureux, il faut vivre cochée »
... Mais leurs mâles n'ont pas de bacilles de coq!

Coquelin dans le chien, c'est à devenir braque!
Ce n'est pas plus un chien que Serge est un basset.
J'ai mes renseignements sur lui. Le chef de claque
M'a dit comment ce chien dans la vie agissait...
Il se croit chien, depuis qu'en chien il se maquille;
Il ne fréquente plus que les bowlings afin
Qu'on l'y reçoive ainsi que dans un jeu de quilles :
Il apporte en amour un flair qu'il croit très fin,
Mais lorsque justement ce flair se détermine
En de certains endroits douteux, cela devient
De l'indiscrétion que j'appelle canine...
Et c'est bien la pire façon d'avoir du chien.

Et c'est ainsi de tout... Un rossignol stupide
Dont la voix éraillée est de Mellot-cassis.
Une vieille pintade à démarche insipide,
Un dindon remuant la tête et le coccyx...
Ainsi, toi, mon ami le paon qui te pavanes,
Sais-tu comment là-bas on appelle, Artaban,
Les petits bouts de rôle accessoires?... Des pannes!

— C'est gentil pour ma femme! articula le paon.

— Non, non, ce Chantecler *n'est pas d'après nature!*

L'homme à son point de vue a rabaissé nos mœurs
Ce qu'il a fait de nous n'est que caricature.
Il faut se méfier de Messieurs les rimeurs!

— Parle-nous de l'auteur de cette œuvre nouvelle.
Comment est-ce Rostand? s'informe un pigeonneau.

— C'est le seul, dit le Coq, qui soit bien à l'échelle.
Cinq fois plus orgueilleux qu'au temps de Cyrano
Un vrai paon!
— Un vrai paon? railla le paon. Parguienne!
Je le lui défends bien, en gros comme en détail.
Il peut faire le beau, mais dis-lui qu'il y vienne
A f... mettre comme moi sa queue en éventail!

JEAN BASTIA.

NOTES SANS PORTÉE

Il ne faut jamais craindre de faire une déclaration à une femme : elle ne pourra manquer d'être flattée, même si elle ne partage pas vos sentiments.

⚜

Une femme trouve plus de satisfaction à être haïe qu'à être aimée une peu.

FAUBLAS.

Les Premières

A la Porte-Saint-Martin : *Chantecler.*

Un auteur, qui avait précédemment obtenu au théâtre deux ou trois succès retentissants, M. Edmond Rostand, vient, après un silence d'une dizaine d'années, de faire représenter sur la scène de la Porte-Saint-Martin une œuvre nouvelle.

On n'apprendra pas sans surprise que cette pièce intitulée *Chantecler*, du nom de son principal héros, ne comporte que des rôles d'animaux, comme est d'ailleurs le héros lui-même.

Pour s'expliquer, d'abord, une conception si singulière, il est indispensable de rappeler que M. Rostand, à l'origine, se souciait uniquement d'écrire « un beau rôle pour Coquelin aîné », et que, dans le langage de ses familiers, le regretté Coquelin aîné était toujours « le grand Coq ».

Pourquoi ne point faire un rôle de coq, précisément, pour Coquelin aîné?

La première idée de *Chantecler* est, à n'en pas douter, sortie de ce calembour initial. Car nous nous refusons à croire, pour l'honneur du poète, que, s'il avait cherché son inspiration directement dans la nature même, comme il l'affirma, la nature ne lui eût soufflé à l'oreille que cet enchaînement d'à peu près, dont son esprit s'est contenté, — qu'il n'eût vu, dans un liseron, qu'un appareil téléphonique, un *tzigane* dans une *cigale*...

Mais, sur ces entrefaites, le journal le *Rire* n'avait-il pas publié un dessin de Roubille, représentant un coq, avec cette légende :

— « Le soleil a paru, et pourtant j'avais oublié de chanter!... »

Il n'en fallait pas davantage à ce poète lyrique: un coq, le soleil, et, bien entendu, entre eux deux, un personnage d'amoureuse, — car il n'y a pas de pièce, fût-ce une pièce d'animaux, il n'y a pas de pièce sans amour, — la « femme fatale », l'*étrangère*, c'est-à-dire, dans l'espèce, une poule faisane...

Il n'y avait plus qu'à mettre des vers autour, et dedans, quelques symboles.

Seulement vous saisissez tout de suite quel sera l'écueil d'une pièce ainsi construite, quel sera l'inévitable danger; tout y vient « de l'extérieur », arbitrairement par conséquent, et le symbole ici ne saurait jamais avoir une signification supérieure, en somme, à celle d'un simple jeu de mots consacré par l'usage...

On dit « fier comme un coq », « bête comme une pintade », il est entendu que le crapaud symbolisera l'envie méchante, parce qu'il bave, et le merle l'esprit de la rue, parce qu'il siffle et sautille...

Mais qu'en savons-nous? — et c'est vous qui le dites...

Et lorsque le coq s'inclinera, vaincu, devant le chant mélodieux du rossignol, il paraît de toute évidence que le chant du rossignol n'a jamais été fait pour émouvoir un coq, et que, le coq jugerait au contraire, — s'il ne s'agissait de fournir le dénoûment indispensable à la pièce de M. Rostand, — le coq jugerait que le rossignol a passé la nuit à « gueuler » de la façon la plus déplaisante du monde...

Au juste, il n'y a peut-être qu'au moment où nous nous intéressions vraiment et directement à ce qui se passe sur la scène, c'est lorsque vous nous montrez l'émoi produit dans le poulailler par le son proche d'une trompe d'automobile, — parce que c'est la seule indication qui objective un rapport exact entre les « personnages » alors en scène : c'est évidemment un peu mince pour justifier une pièce en quatre actes, même en vers...

Mais tout le reste du temps, par le caractère nécessairement factice qui leur est prêté, les personnages de *Chantecler* ne peuvent intéresser le spectateur *en eux-mêmes*, ils ne donneront jamais cette impression de « vie » pour laquelle le théâtre a été imaginé, et qui, seule, le différencie de la pure fiction poétique, — et les prétendus symboles, auxquels ils participent d'autre part, ne sauraient être, je le répète, que des calembours en action...

Maintenant, il y a les vers. Cela, c'est autre chose, et c'est une chose qui ne se discute pas : maîtrise, virtuosité, turlututu, chapeau pointu, hymne au soleil, hymne à la nuit, couplet du bon chien, couplet du moineau, — vous savez bien qu'il est



CHŒUR DES SPECTATEURS. — *Vraiment à voir tant de bêtes, on se sent fiers d'être hommes !*

impossible qu'un poète ne tire, dans le tas, des feux d'artifice de « beaux vers », à propos de tout, d'ailleurs, et à propos de rien, et que, dans cet art de jongler pour ne rien dire, précisément, que l'on a accoutumé de considérer comme le propre de la « fantaisie lyrique », M. Edmond Rostand, après et d'après Catulle Mendès, se montre (c'est entendu) *prestigieux*...

Malheureusement ce genre de prestige émerveille, éblouit, pendant un acte; on le subit encore pendant l'acte suivant; et puis il arrive un moment où fatalement, inéluctablement, par un phénomène en quelque sorte physique, on ne peut plus, ainsi que je l'ai entendu déclarer à la sortie, par des gens qui, d'ailleurs, en étaient tout humiliés et contrits, on ne peut plus « en *absorber* »...

Et voilà pourquoi l'enthousiasme n'a pu dépasser le troisième acte de *Chantecler*, non que ce troisième acte fût sensiblement inférieur aux deux précédents, mais simplement parce que nos facultés d' « absorption lyrique » étaient épuisées, — et parce que les meilleures plaisanteries sont les plus courtes.

Il est hors de doute que, dans ce même théâtre de la Porte Saint-Martin, où M. Guitry nous avait initiés jadis aux mystères d'une autre « ferme », celle de *l'Assommoir*, un public nombreux se pressera de nombreux soirs, qui n'oserait avouer n'avoir pas « vu la ferme », — celle de *Chantecler*.

Mais que ce public ne se croie pas déshonoré s'il a la migraine, et que l'on se dise bien que le sort de la poésie française ne s'identifie pas absolument à celui de *Chantecler*, que l'on peut demeurer un fervent de l'une, sans être obligé d'admirer l'autre sans réserve.

Nous comprenons parfaitement que cette « première » ait été un « sacré quart d'heure » pour les directeurs du théâtre et pour l'auteur de la pièce, — mais le « quart d'heure » de M. Hertz, ou, même, de M. Edmond Rostand, n'est tout de même pas, nécessairement, une « minute essentielle » de notre histoire littéraire.

Et *Chantecler* peut très bien n'être, au demeurant, et sans plus, que « l'erreur d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche ».

FRANC-NOHAIN.

Hommes et Choses de Bourse

« De l'influence du soleil sur les cours de Bourse », tel est le titre d'un ouvrage que prépare un de nos économistes des plus distingués, qui allie à la science des chiffres une divination quasi infaillible des mouvements futurs.

Dans ce volume dont, par une faveur toute spéciale, nous avons pu compulser les « bonnes feuilles », nous n'avons rencontré que monts et merveilles, et ne voulant pas passer pour trop égoïste, nous allons reproduire quelques phrases particulièrement lapidaires.

« Lorsque de nombreuses ventes se sont produites sur une valeur, que les cours ont fléchi plus ou moins sensiblement, il n'est pas rare de voir se présenter des demandes non moins suivies. C'est ce moment qu'il est prudent de diviser pour entrer dans le mouvement. »

« Lorsque une coalition de baissiers a réussi à déprécier un titre, regarder le baromètre : s'il monte, la hausse arrivera invariablement, les baissiers se rachèteront et actionneront la reprise. »

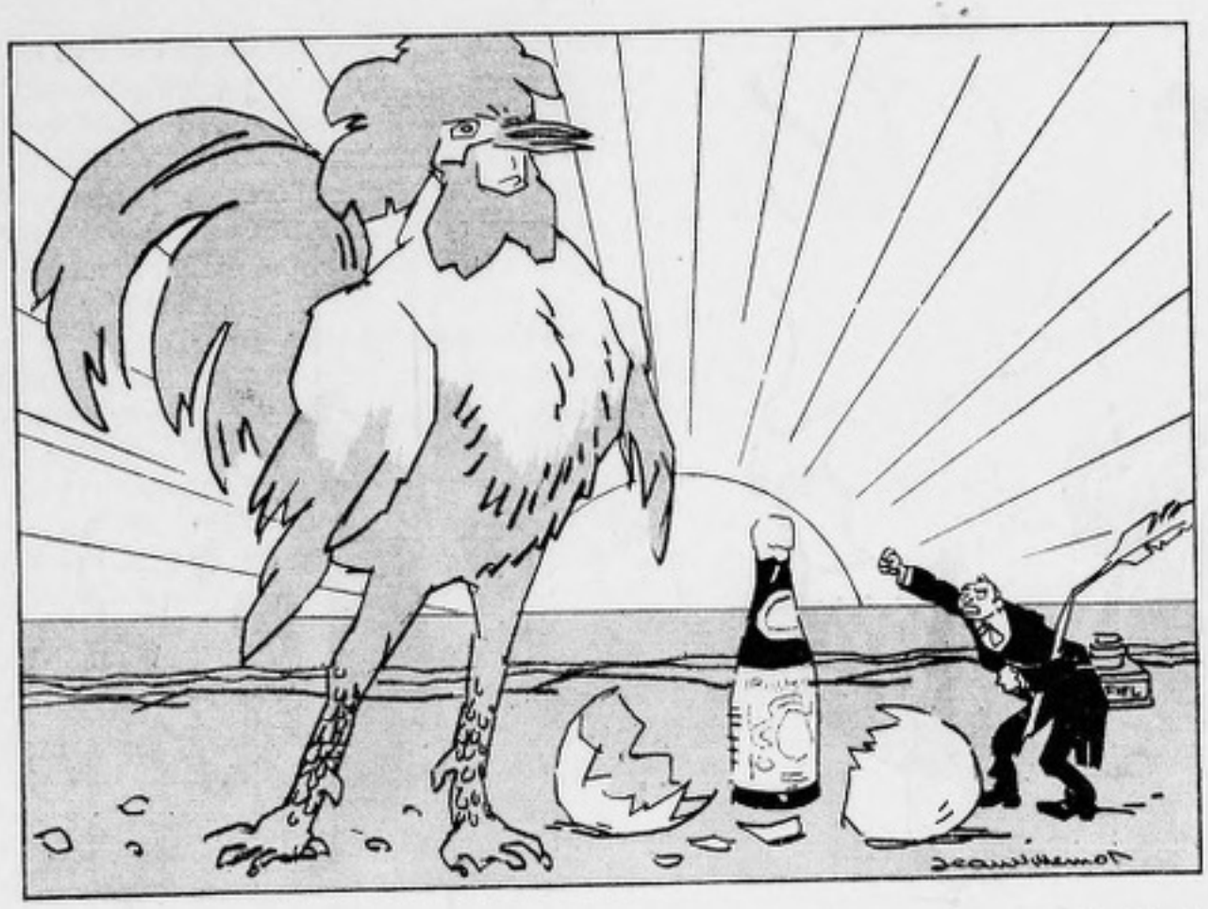
« Lorsqu'il pleut, que l'eau mouille le sol, les marches du temple, que le temps est mou, les cours s'alourdiront, glisseront peu ou prou, mais revienne le soleil et tout change. Les cours remontent, l'air est gai, les mouches dansent, les crayons marchent; achetez de tout et vous gagnerez de l'argent. »

Ces échantillons suffisent pour juger la valeur des conseils.

Il est certain que le soleil a une influence sur la tenue des cotes, tous les vieux boursiers en conviennent, mais elle est à l'inverse de celle qu'il produit sur les cotes, car elles montent quand il luit et baissent quand il tombe de l'eau. Rien ne les alourdit comme l'eau, cette masse d'eau qui ne cesse de tomber, de s'amasser, de se ruer à l'assaut, n'épargnant ni le Nord-Sud, ni le Métropolitain, ni les Electriques, ni l'Air Comprimé, ni les Tramways, ni les Chemins de fer, ni les Bateaux, ni même les Sucres.

Pour faire trêve, on s'occupe des Banques, des Fonds d'Etat: on prépare de nouvelles affaires et de nouvelles manières d'en faire.

TRIBOULETTE.



Fortement recommandée, l'eau purgative de RUBINAT-LLORACH *pour chasser la bile dont verdissent les « chers » confrères depuis le triomphe de* CHANTECLER.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

L'Emprunt Serbe

Les grands établissements de Paris, Société Générale, Comptoir National d'Escompte, Banque de Paris, Banque Ottomane, Société financière d'Orient, vont procéder au placement des obligations du nouvel Emprunt Serbe 4 1/2 0/0 au prix de 452 francs par obligation de 500 francs.

Les demandes seront reçues à partir du 19 février courant et servies, au fur et à mesure de leur arrivée, jusqu'à concurrence du disponible.

Compagnie Générale de l'Amérique centrale

D'après tous les auteurs, la culture de la banane est d'un excellent rapport. Ses terrains s'y prêtant admirablement, la Compagnie Générale de l'Amérique Centrale va planter 100.000 hectares de bananiers. De plus, il résulte de l'expérience que le rendement est de 500 francs par hectare. La Compagnie trouvera donc là un bénéfice annuel de 50 millions environ sans compter les droits d'exportation qui, ainsi que nous l'avons dit, sont des plus importants.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Paul Ferrier vient de remporter à Gênes un nouveau triomphe avec *Tzigane*, opéra en quatre actes, musique de Leoni.

Il paraît que nous applaudirons cette œuvre l'hiver prochain à Paris.

—

A la Scala, les jours se suivent... et se ressemblent : salle comble à chaque représentation et succès triomphal pour la revue de MM. André Barde et Michel Carré.

La raison d'un tel succès? c'est qu'il y a, dans cette revue plus que des superbes décors, des costumes étincelants et des jolies filles : il y a de l'esprit, beaucoup d'esprit, des scènes désopilantes au possible.

Il y a aussi Morton, Carpentier, Casa, Eugénio, Rivers, etc. Il y a aussi Edmée Favart, Alice de Tender, Paule Morly, Mary Perret, etc. Il y a aussi...

Et voilà pourquoi la revue de la Scala est le plus gros succès théâtral du moment.

—

M. Edmond Rostand a reçu de plusieurs compositeurs connus, la demande d'autorisation de mettre *Chantecler* en musique.

Avez-vous entendu Enthoven, le désopilant fantaisiste, dire ses chansons si personnelles et si originales? Avez-vous vu cet abracadabrant fantaisiste dans son inénarrable « Valse chaloupée »? Non! Alors, vite, précipitez-vous à la « Boîte » où Fursy a réuni, pour le moment, l'élite des chansonniers de la Butte : Vincent Hyspa, dont, tous les soirs, les couplets sont bruyamment applaudis; Marinier, dont chaque chanson n'est qu'un long éclat de rire, et Ferréol, l'inimitable conférencier baroque.

—

Il est de plus en plus question de l'entrée de Mlle Dorziat à la Comédie-Française.

—

La vogue est de plus en plus aux matinées du jeudi que donne le Grand-Guignol et dont le programme est exactement le même que celui des représentations du soir. Il comprend donc : *Horrible Expérience*, le *Hangar de la rue Vicq-d'Azir*, l'*Ami des deux*, *Madame Aurélie*, la *Halte*, les drames poignants et les pièces ultra-comiques qui composent le spectacle le plus parfait peut-être qu'ait donné jusqu'ici le théâtre du Grand-Guignol.

—

M. Jean Coquelin doit se fixer l'été prochain à Rueil.

—

Pour se préparer à entendre la joyeuse opérette *L'Empereur s'amuse*, dans le tour de chant, M. Ruez a réuni les artistes les plus aimés du public : Joanyd et ses chansons vécues, Gaby Montal et ses chansons délicates, Lérie avec ses refrains de régiment, Timmy avec ses créations fantaisistes, la belle Lilia Declos, Honoré, etc...

—

Croissez et multipliez. — Cette grande et belle parole mal observée dans notre beau pays, peut s'appliquer aux cheveux de toutes les personnes qui font usage du Pétrole Hahn.

Sous l'action bienfaisante, tonique et régénératrice de cette merveilleuse Lotion, les cheveux croissent et se multiplent, les pellicules sont détruites, les chutes les plus rebelles conjurées.

Le Pétrole Hahn embellit la chevelure et lui communique un parfum d'une suavité exquise.

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Une seule teinture pour cheveux est sans danger : le « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Zig-Zag. — A la première de *Chantecler* (nous précisons), au balcon, on remarquait la jolie comtesse de K.....y, imposante, superbe, beauté que conserve à son troublant visage le véritable Lait de Ninon de la Parfumerie Ninon. PITT.

—

Petite correspondance. — A. M. G. de L. — Oui, toute sécurité, vous pouvez vous adresser à l'*Official-Banque* pour toutes les opérations que vous désirez faire sur nues propriétés et usufruits, titres nominatifs, même inaliénables ou dotaux, successions ou immeubles, de plus, la grande discrétion est assurée.

Très heureux de vous rendre ce service. P.

PETITE CHRONIQUE

Pour détruire les petits points noirs ou tannes, du front, du nez et du menton sans occasionner, ni rougeurs, ni irritations à l'épiderme, il faut employer *l'Anti-Bolbos*. Prix 5 francs le flacon, franco contre mandat poste de 5 fr. 50 adressé *à la Parfumerie Exotique*, *35*, *rue du Quatre-Septembre*. Éviter les contrefaçons.

—

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (près la Trinité). (Tél. 136-73). Prêts d'argent et avances titres dotaux. — Grande discrétion.

VIENT de PARAITRE par le Dr JAF.
LE MARIAGE ET SON HYGIÈNE
Ouvrage complet indispensable à tous.
Envoi fco avec Catalogues cont. 0 50. Etranger 0.75.
Ec. LIB. PARMENTIER. 11, rue Lacharrière, Paris. Tél. 907.06.

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES
très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

SAGE-FEMME 1re cl. Pensionnaires toute époque. BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

IMPUISSANCE
Comment en guérir par un traitement rationnel ? Ouvrage très instructif est envoyé contre 2.- fr. (timbres) par l'auteur le Dr. RUMLER, Genève 605 (Suisse).

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1909.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR
Album 2 fr., Luxe album 7 fr.
R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

Les 36 Joies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Perjelan, Ed. Touraine, etc.


EN VENTE PARTOUT

TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL DE NICOLAS VENETTE
Édition non expurgée. — RARE & PRÉCIEUSE. — Envoi discret du volume, 376 pages avec gravures et curieux répertoire bibliographique, contre 4 fr. mandat ou timb. HENRY MATTERN, éditeur, Bruxelles

TRÈS CURIEUX
PARIS-VIVEUR ALMANACH pour 1910
Magnifique Album riche 27×17 : Contes grivois, poésies badines, nombreux dessins, plaisirs parisiens, jolis hors-texte, musique. Primes gratuites.
FRANCE 75 centimes. — ÉTRANGER : 1 franc.
J. FORT, 73, Faubourg Poissonnière, PARIS.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr. ; 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7. Traversia del Relox. MADRID (Espagne)

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1909
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière, Paris (IXe)

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (Discret) à MAZE (J.), 142, Boul. Magenta, Paris

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. (cartes post. refus.) Mme J. L. LAGLAN, Fermo posta, MILAN.

MESDAMES Pes DOULEURS, IRRÉGULARITÉS ou RETARDS des ÉPOQUES qui v. inquiètent, écrivez en confiance à G. LACROIX, O. ✠, Phien Spécialiste, 83, Rue Jacquemars-Giélée, Lille, qui enverra tout renseignement gratuit sous pli cacheté.

LIVRES Catalogue EXTRA-CURIEUX, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats.
E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — WINTER-PALACE-S' CHARLES, 1er ordre, chauffage central partout.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDE, splendide installation. L. Defferrière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND-HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK. 19, rue de la Pépinière, Paris.

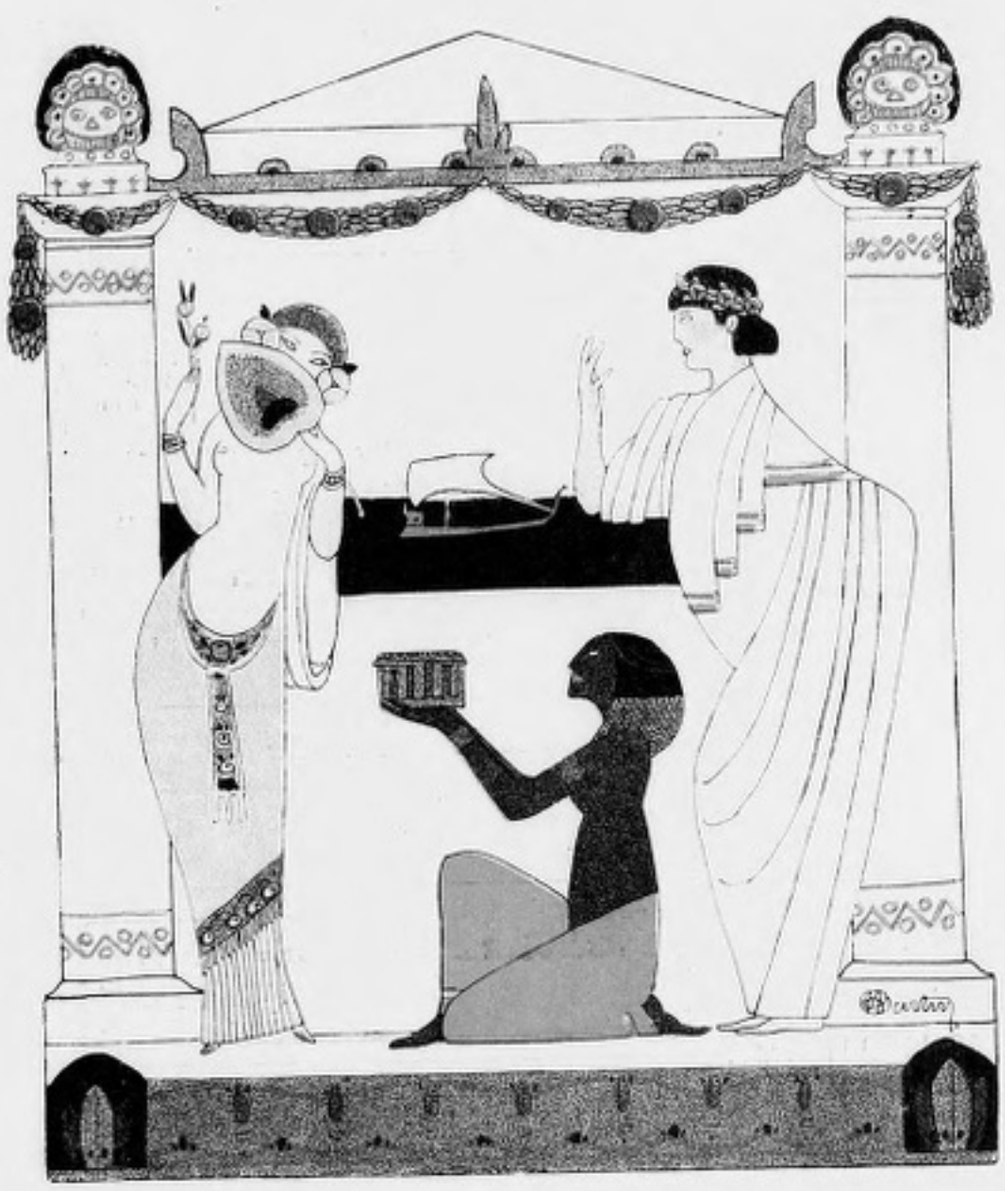
A. HERZOG, Objets d'art, Ameublements. 41, rue de Châteaudun, Paris

Le gérant : C. CLEMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

LES RENDEZ-VOUS D'AMOUR

Dessins de C. Martin



AU TEMPS D'APHRODITE



AU TEMPS DES PREUX CHEVALIERS



AU TEMPS DE WATTEAU



AU TEMPS DES TZIGANES

Samedi 26 Février 1910 — 48e année, No 9



DÉPOT LÉGAL
Seine
No 70

LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.
RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce Numéro :
LA MILLE ET DEUXIÈME NUIT par H. Avelot

UN BONNET AUX VENTS !

Dans ce numéro :
CARNAVAL BRABANÇON par Colette Willy



A tes cheveux d'or arraché,
Est-ce par-dessus le clocher,
Ninon, que ton bonnet s'envole,

Emporté par la brise folle?
Ou, poussé par l'amour malin,
Est-ce par-dessus le moulin?

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies

PARFUM ULTRA PERSISTANT
La Corrida
ED. PINAUD
18, PLACE VENDOME. PARIS

GERMANDREE
en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT. FABt LYON

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 31, Marbeuf. 2, bd Bonne Nouvelle, Paris.

Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

Mesdames
N'oubliez pas le nom de cet appareil
BROSSE-SÉCHOIR "GRIM'S"
BREVETÉE S. G. D. G.

Exiger chez votre coiffeur pour conserver votre chevelure souple et brillante, que l'on vous sèche les cheveux après le shampooing, avec la *Brosse-Séchoir Grim's*, sans feu, sans *électricité, ni ventilation* et surtout ne dessèchant pas les cheveux.



Une dame peut l'avoir parmi ses objets de toilette et s'en servir seule. Elle n'offre *aucun danger* et *son emploi ne nécessite pas de dépenses*

Envoi franco contre mandat-poste de 30 fr. ou contre remboursement 32 fr.

Explications et démonstrations
chez
l'Inventeur Paul GRIMAULT
Coiffeur-Posticheur Breveté S. G. D. G.)
4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)
Téléphone : 645-54

SIROP A L'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré

PARFUM POMPEÏA L.T. PIVER PARIS.

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par
Ch. DERENNES
illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(3e ÉDITION)
Le livre idéal pour se distraire en voyage !
En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50





AUTOS LES PNEUS VELOS
DUNLOP
SONT LES MEILLEURS
PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

ON DIT... ON DIT...



Allô ! A l'eau !

Voici comme on raconte dans le monde, des architectes, la façon un peu brève dont M. Redon, chargé des travaux du Louvre, fut remplacé ces jours derniers par M. Girault, son confrère, illustre depuis qu'il bâtit le Petit Palais et qu'il eut la faveur du feu roi des Belges :

M. Redon s'occupait depuis tantôt un an d'aménager l'ancien établissement des frères de la rue Oudinot pour en faire un ministère des Colonies. Cela n'allait pas trop vite. Le ministre des Beaux-Arts était mécontent de cette lenteur parce qu'il a une crainte extrême du feu qu'on allume dans les bureaux du Pavillon de Flore et surtout parce qu'il désire qu'on inaugure sous son consulat de nouvelles galeries pour nos collections nationales. Le ministre des Colonies, à l'inverse, en était satisfait parce qu'il se trouve fort bien de la belle place de sa maison actuelle, de la vue qu'il a sur les Tuileries dès son réveil, enfin parce qu'il n'est j'amais agréable d'emménager dans une vieille école dont il n'y a de frais que les plâtres.

Mais l'inondation vint changer tout cela. Du jour au lendemain la Seine s'introduisit dans les caves du joli ministère, noya la lumière, éteignit la chaleur du poêle : M. Trouillot déclara immédiatement qu'on ne pouvait plus tenir dans un logement si malsain et résolut de se rendre dans sa nouvelle habitation. Il monta dans sa voiture et commanda au cocher cocardé de tricolore d'aller rue Oudinot.

Il n'y trouva pas exactement tout ce qu'il y attendait. Des peintres erraient encore par les corridors et des menuisiers achevaient doucement de polir les parquet. Cela le mit de mauvaise humeur ; mais sa colère éclata tout à fait quand il pénétra dans son futur cabinet de travail.

Imaginez-vous qu'il n'y avait pas de téléphone sur sa table ! Pas de téléphone sur la table d'un ministre ! Ce sont de ces choses qui ne se peuvent supporter. M. Dujardin-Beaumetz, appelé aussitôt, fut de cet avis et sans perdre une minute il rédigea un arrêté qui reléguait M. Redon à Fontainebleau et lui nommait un successeur...

Ce petit conte est trop conforme aux habitudes autocratiques qui se sont introduites peu à peu dans notre libre régime pour ne pas être vrai. Mais il faut avouer que l'aventure arrive avec une opportunité bien singulière pour M. Girault que la mort du roi Léopold vient de dépouiller de bien des travaux.

Il est certain que l'entretien du château de Fontainebleau était inférieur à son mérite. Il était grand temps de se souvenir qu'un homme si éminent n'est pas Belge mais Français.

La candidate.

Comme bien l'on pense, l'annonce d'une candidature féminine aux prochaines élections, — celle de Mme Marguerite Durand, puisqu'il faut le dire, — a produit dans les couloirs une certaine émotion, — je devrais dire une véritable curiosité, si le mot ne paraissait trivial. Ce qu'elle en a fait dire de paroles, cette candidature, d'autant plus qu'à en croire les gens bien informés, cette sensationnelle candidature sera *escortée* d'au moins deux autres. Ah ! la plus belle moitié du genre humain a passé plus d'un mauvais quart d'heure dans les coulisses des Folies-Bourbon ! Il est vrai que pas mal d'élus se sont montrés ravis de la chose, quelques-uns même ont paru enthousiasmés à la pensée que des dames viendraient dans un avenir assez rapproché, atténuer de leur sourire la sévérité et la tristesse de leurs délibérations. C'est, leur semble-t-il, comme un parfum exquis qui se répandrait en nuages voluptueux dans le froid cafarnaüm du quai d'Orsay.

La réalité pourrait être tout autre. Qui vivra verra.

Une question se pose : on sait que Mme Marguerite Durand a un lionceau dont on lui a fait cadeau. Si elle est élue — et qu'elle soit validée — amènera-t-elle son fauve à la Chambre ?



Aux Folies-Bourbon.

Grave, majestueux, — beau quoique un peu proéminent, — *Il* apparaît à l'entrée de l'hémicycle, jette un regard hautain sur l'assemblée, fait deux pas, s'arrête encore, relève la crête, — pardon, la tête, — puis se décide à avancer. De légers murmures, des murmures de soie, se sont étouffés derrière les éventails, là-haut dans les tribunes ; le bruit des conversations s'est éteint, a fait place à un silence respectueux ; l'orateur qui occupait la tribune a retenu ses paroles, un instant... Il fait à tous un petit signe protecteur, puis se plante dans l'hémicycle pour qu'on l'admire. L'effet produit, *Il* repart, la démarche allègre, le port hautain, l'air satisfait, — et la vie, une minute suspendue, reprend son cours...

Chantecler ?... Que non pas : c'est M. Chéron.

Lui, un coq ? Tout au plus un maître-coq !

Elle ne vient qu'une fois par semaine, mais c'est invariablement le vendredi, jour qu'à la Chambre, certains appellent « le vendredi de Madame », et que d'autres désignent sous celui de « jour de Vénus ». Depuis cinq mois qu'on l'y voit, — et qui donc ne la connaît pas de vue ? — elle porte au corsage le même magnifique camélia blanc dont la fraîcheur étonne quiconque ignore qu'il est stérilisé.

Les Dames du Palais.

Dans son superbe appartement de la rue Beaujon, avec cette grâce souriante et cette simplicité charmante, qui n'est qu'à lui, M. le bâtonnier B.ss.n-B.l.a.lt reçoit.. Soirées officielles du Palais, c'est-à-dire, pensez-vous, défilé d'hommes graves, cortège d'habits noirs, dont quelques-uns doivent divertir l'admirable Van Loo du grand Salon.

Pas du tout ! Aux accents entraînants de quelque valse lente, jouée par des tziganes qu'il vous semble avoir déjà vus... (serait-ce point à l'Abbaye ?) voici qu'entrent des robes claires, et que sourient des lèvres féminines.

Grande, majestueuse et souple, les yeux étincelants et doux sous les cheveux noirs ondulés c'est Mlle M.ro.pol.ky ; plus timide, comme effacée dans sa robe de velours noir, voici Mlle Tr.ch.u ; et dans sa robe blanche, symbole de ses opinions politiques Mlle Moxr.an, qui représente au barreau féminin les idées de M. Bourget, s'incline avec aisance. Voici encore Mlle D.vr.nde, qu'Albert Flament a très justement définie une Marie Leconte plus espiègle ; Mme Ma.ia V.ro.e, si dévouée aux œuvres de l'enfance ; et Mlle M.i..er, plus nouvelle venue... Rose comme sa robe, spirituelle comme ses yeux, bien que non partisante du vote pour les femmes, Mlle M.ll. remporte... tous les suffrages ; et il y a encore là une autre avocate au regard câlin, pas coquette, dit-on, quoique jolie... peut-être... mais qui défend qu'on parle d'elle.

Et dans la grande galerie toute blanche, sous les yeux... éveillés de quelques magistrats, on put, c'est le Progrès, danser... entre confrères !

Sa retraite.

Quoi ? M. Fallières songerait à s'en aller et l'on songerait à mettre M. Léon Bourgeois à sa place ? Voilà qui est bien invraisemblable ! On peut être tranquille, M. Bourgeois ne bougera pas...

On sait, du reste, ce qu'a dit de lui M. Clemenceau :

« Bourgeois ? Un homme qui est quelque chose à condition de n'être jamais rien ! »

RHUM ST-JAMES

« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »



Franc-Nohain, *par* Sacha Guitry

La Semaine prochaine

La VIE PARISIENNE

commencera la publication de

Jaboune

par

FRANC-NOHAIN

Jaboune, c'est le « petit Bob » de 1910, le petit homme moderne, aux yeux vifs, hardis, grands ouverts sur le siècle nouveau. Quelle distance déjà entre le « petit Bob » qui vit le jour dans *La Vie Parisienne*, il y a vingt ans, et Jaboune, dont les observations sincères et pratiques, rebelles aux vieilles conventions, révèleront aux vieux boulevardiers eux-mêmes le monde parisien d'aujourd'hui... et de demain.

Officiers ministériels

Maison (10e arr.) **Fg du TEMPLE** 41 Rev. br. **33.892** fr. 20 M. à pr. **300.000** fr. A adj. Ch. Not., Paris, 15 mars 1910. S'ad. aux not. Mes Philippot et Bourdel, 30, r. Général-Bruat, dép. ench.

Adj. étude **P. ROBINEAU**, 8, r. Maubeuge, 2 mars, 1 h. Fonds de Bar-Liquoriste 11, rue de Rome, dit: **HODGSON'S BAR** M. à p. 74.666 fr. 66. Cons. 91.853 f. 46. S'adr. aud. not.

VIROFLAY **Villa Simple Asile**, chem. Bel Air. Cce 500 m. M. à p. 17.000 f. A adj. Et. Baron, not. Versailles, 16 mars, 2 h. S'ad. à Mes Baron et P. Robineau, 8, rue Maubeuge, Paris, dép. ench.

VILLE DE PARIS

TERRAIN A adj. sur 1 ench. Ch. Not., Paris, 8 Mars 1910. **R Théodore de Banville**. Sce 482 m 95. M. à p. 250 f. le m. S'ad. Mes Mahot de la Quérantonnais et Delorme, r. Auber, 11, *dép. de l'ench.*

Vente après faillite

MANCHON ZIBELINE **Etole Hermine.** Hôtel Drouot, salle 15 mardi 1er mars, à 3 h. Me H. Vivarez, com.-pr., 8, r. de la Victoire.



EN VENTE PARTOUT

A l'Etranger, on trouve la " VIE PARISIENNE "

A Anvers : chez Mme **Deveterre**, Place de Meir et dans les principaux kiosques.
A Amsterdam : Librairie **Nilsson**, 62, Damrak. **Feikema Caarelsen et Cie**, 64, N. Z. Voorbrugwal.
A Athènes : Place de la Constitution.
A Agram (Hongrie) : à la Librairie **Pollack** et **Schon**.
A Aix-la-Chapelle : à la Librairie **J.-A. Mayer**.
A Bruxelles : dans tous les kiosques et librairies, à la Librairie française **Déchenne et Cie**, 20, rue du Persil.
A Barcelone : à la Librairie **Piaget**, 8, Rambla del Centro, et à la Librairie **Nilsson**, 17, Puerta del Angel.
A Buenos-Ayres : à la Librairie **Dechesne**, Esmeralda. **Menendez**, 825, calle Cuya.
A Budapest : chez M. **Lappert**, Vaczi-Korüt, 29.
A Bucarest : chez M. **Horovitz**, 49, rue Mosilor.
A Brünn : à la Librairie **Irrgang**.
A Berlin : Librairie **Georges Stilke**, 31, Dorothé. enstrasse et chez M. **Ilges**, Librairie du Passage.
A Breslau : à la Librairie **Dittmar**, et 40, Ohlauerstrasse.
A Cologne : chez MM. **Heinemann et Cie**, Weissenburgstrasse, 53.
A Davos : à la Librairie **Erfürt**.
A Dresde : Librairie **G. Tamme**, Pragerstrasse, 39.
A Francfort : chez **Julius Vaternahm** Hauptbahnof.
A Florence : à la Librairie de la gare.
A Graz : à la Librairie **Joseph Kienreich**.
A Genève : chez M. **Naville et Cie**, et dans les principaux kiosques.
A Hanovre : chez M. **Sachse**, 22, Georgestrasse.
A Hambourg : Librairie **Georges Stilke**, Georgesplatz, 6, et chez **Sturzel**, Ludwigstrasse, 2.
A Heidelberg : à la Librairie **Baugel et Schmidt**.
A Krakau : Librairie **Hopcas et Salomon**, Marienplatz, 2.
A Kœnigsberg : Librairie **Bon's**, Mungstrasse, 18.
A Kiel : à la Librairie de la gare.
A Lemberg : Librairie **Olzewski**, Kolingkigasse et chez **Sokolowski**, 9, passage Haussmann.
A Liverpool : chez MM. **Grant and son**, Lord street acarde.
A Londres : aux Librairies françaises, 16 et 18, Wardour Street, 68, Regent Street, 7 New Coventry Street, Palmerston Buildings, 56, Charlotte Street fitzroy square, 45 south Andley Street grosvenor sq.
A Leipzig : chez **Nils Gehrsson**, 31, Seeburgstrasse. Librairie **Brockhaus**.
A Mayence : chez M. **Saarbach's**, New's Exchange. 1, Clarastrasse.
A Milan : chez **Cesare Casiroli**, 2, corso Vittorio Emanuele et à la Librairie **Nilsson**, 5, via Rovello.
A Montreux : à la Librairie **C.-B. Faist**.
A Moscou : chez MM. **Grossmann et Knœbel**, 13, ligne Petrowsky. **Tastevin**, pont des Maréchaux.
A Munich : au kiosque de Karlplatz.
A New-York : chez MM. **Brentano's frères** 5, West Union sq., et à la Librairie **Meyer Murk**, 107, West, 28 th. Street.
A Prague : chez M. **Taussig** Wenzelplatz.
A Rio de Janeiro : à la Librairie **Moura**, Quitanda.
A Rosario : à la Librairie **Definy Hoyos**.
A Rome : au kiosque de la Piazza di Espana.
A Salonique : Librairie **Nilsson**, rue Sabri-pacha.
A Saint-Moritz : à la Librairie **C.-B. Faist**.
A Saint-Pétersbourg : à la Librairie **Viollet**, perspective Newsky, 28, et à la Librairie de la Cour, Gostinoï Dwor, 18, **Zinzerling**, 20 Newki.
A Santiago de Chili : à la Librairie **Ivens**.
A Turin : chez **Maddelena**, piazza Carlo Felice, et chez **Nicola Brunotto**, piazza Castello, **Lattés et Cie**, 3, via Garibaldi.
A Tucuman : à la Librairie **Ribet**.
A Varsovie : chez M. **Maurice Meyer**, 29, rue des Sénateurs.
A Vienne : chez M. **Goldschmidt**, 1, Wollzeile, 6 et toutes librairies et kiosques.
A Wiesbaden : à la Librairie **Georges Stilke**.



XII. — Lady Gold

(Extraits du Carnet de Gigle)

... Le Palais-Bourbon !... La première fois que j'entrai dans les tribunes, je me cru dans un cirque transformé à la hâte en théâtre, le fameux mur d'Orange, le plein air en moins. Chaque député venant à son tour jouer son rôle. Les orateurs gesticulant dans le vide, répétant des phrases d'une éloquence vague et d'une très creuse profondeur, le dos tourné à cette belle muraille droite, ornée de tapisseries, je me figurai ainsi la Chambre : un mur devant lequel il ne se passe rien.

Avec Guermante et à cause de Pilar, qui m'a demandé des croquis politiques, je viens de pénétrer dans le foyer des artistes de la Chambre, le salon de la Paix, car les vraies coulisses, les couloirs, sont inaccessibles au public, et pour cause, c'est là que ces Messieurs se maquillent avant la représentation.

Dans le salon de la Paix, brumeux, fumeux, embué, au milieu des nuages de tabac, rien que des chuchotements. Dans la salle des séances, des cris, on parle haut, les pupitres tambourinent, le président joue de la sonnette et du couteau à papier, les huissiers glapissent, les députés hurlent, il y a des mouvements de foule réglés comme au théâtre. Belle mise en scène, figuration parfaitement ordonnée, car, comme au théâtre, ces explosions furieuses s'arrêtent net, subitement, avec cet ensemble docile qui laisse supposer l'arrangement convenu d'avance et la discipline imposée par le chef des figurants. Dans le salon de la Paix, les yeux ont cessé de rouler, les voix de tonitruer, les bras de menacer, on se coudoie, on se promène, des groupes se forment, des journalistes circulent (on les reconnaît à ceci qu'ils sont généralement décorés), on fume, on fume, on marmotte. Et toutes ces causeries et toute cette fumée s'envolent vers le plafond où il y a encore un trou à travers une décoration d'Horace Vernet. Parfois je m'hypnotise, les yeux en l'air, vers cette fissure un coup de fusil des insurgés en 48. On ne l'a pas bouché et tous ces bavardages, toute cette fumée s'en vont par cette étroite déchirure.

— La fêlure révolutionnaire dans le cerveau du Parlement, m'a dit un député.

Petit à petit, j'ai saisi le sens de ces mille conversations, de ces entretiens susurés de long en large dans le salon de la Paix. Il y a une expression journalistique pour la résumer : « Les députés échangent des vues »... Sur quoi?

Des vues ! C'est un mot admirable dans ce milieu d'illusion, de truc, d'affût, où tout est arrangement d'optique, grossissant certains faits pour en diminuer d'autres, et où, en somme, rien ne se fait à l'œil, mais tout pour l'œil.

A la Bourse, on s'agite. Dans les journaux, on discute. Ici l'on agit ; ici l'on fait les affaires. Norbert Bravier, le vieux financier, ex-tripoteur du Guadyara, dit « les affaires du pays » avec un beau geste. Il est modeste : on y fait toutes les affaires. Ici tout aboutit, c'est le sommet.

— Et ce sommet est un trou, m'a dit un fantaisiste.

J'avais bien cru à la puissance de Pilar injuriant les ministres pour un louis ou un rond, selon ses différences de Bourse, les jours où leurs renseignements ne lui ont pas profité. Mais cette puissance est négative. Pilar n'est fort que par son silence ; le jour où il parlerait, tout son pouvoir s'évanouirait.

Manheim, le banquier, qui, à la Bourse, fait la hausse et la baisse à son gré — comme le camelot qui exhibe le ludion fait monter et descendre le petit bonhomme dans la bouteille — Manheim est presque à la merci d'un vertueux grinchu qui interpellerait sur ses agissements vis-à-vis de la Compagnie des Transports, ou sur la manière dont il a essayé de faire avorter l'Emprunt ouralien, par antislavisme. Il faut qu'il soit prudent.

J'ai vu le fier général de Travoir, le héros du Tonkin, lui, qui professait un si robuste mépris pour tous les avocats et gens de plumes, fort petit garçon devant tous ces pékins qui encombrent le Palais-Bourbon : il s'agissait aussi de plumes, des plumes blanches de son chapeau.

J'ai vu aussi Pax, la forte gueule du Palais, tonnerre de cour d'assise et terroriseur des jurés, au bout de deux mois, réduit à rien, aphone, incolore, anéanti dans cette Chambre, enlisé parmi ses collègues comme au milieu de sables mouvants.

En revanche, pendant dix années, Marseille, le petit méridional, traité de canaille, bandit, chéquard, vendu, tout bas, oui bien bas, par tout le monde, a pu tenir le haut du pavé dans Paris, dépenser cent cinquante mille francs par an et mourir d'une indigestion de femmes, laissant derrière lui la plus



La Nerrasov

Suite et fin. Voir les nos 50, 51 et 52 (1909), 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 (1910).



La main du Député.

pourrie des circonscriptions de France. Le trésorier-payeur général avait été son banquier, mais il disposait à la Chambre de cent votes.

J'ai vu le vieux Moneuse lui-même, et Jouvré, le snob, les deux peintres, venir, l'un pour sa croix d'officier, l'autre pour ses commandes officielles, solliciter des ministres avec des figures de bonnes sans place. Et moi-même..., depuis que Verdon m'a fait avoir le ruban violet, je me sens un fil à la boutonnière...

Oui, c'est ici la Mecque, on blague les députés, leurs redingotes mal coupées ou leurs phrases mal cousues. Ils ont la puissance. C'est eux les véritables princes, tout le monde doit compter avec eux : finance, presse, art, commerce, et le Palais dans lequel ils trônent, a gardé le nom de la dernière dynastie qui régna sur la France, pour vous faire souvenir qu'ils sont monarques à leur tour.

Moneuse, un jour, en feuilletant chez moi une collection du « Yellow book » (car je pioche mes dessinateurs anglais depuis qu'un critique d'art m'a surnommé un Gillray à la sauce provençale), Moneuse est tombé sur un dessin d'Aubrey Beardsley, noir et blanc « *lady Gold's escort* », et il s'est écrié :

— Tiens, l'entrée du Palais-Bourbon, une belle allégorie !

Le dessin représentait un vieille petite dame richement parée, descendant de son carrosse au milieu d'une haie respectueuse d'hommes vieux et jeunes.

— Tiens, tu la vois la grande lady Or qui entre au Palais-Bourbon, elle va pénétrer dans le salon de la Paix, et les députés lui rendent les honneurs. Ils sont là, rangés autour d'elle, importants et obséquieux, la guignant de l'œil, dame Or, leur grande patronne. Ce n'est pas une grosse République, à demi-nue, tétonnière et robuste, une belle fille pauvre. C'est une vieille petite ratatinée, sèche, dédaigneuse, et très très riche, aussi tous lui font des sourires aguicheurs, depuis ce gros Levantin, au premier plan, jusqu'à ce mince fantôme à tête de renard ou d'ancien ministre, collé contre la colonne comme s'il était sculpté dans la pierre. Regarde, les uns sont coiffés du bolivar de Robert Macaire, les autres, d'énormes toques d'avocats. Ce sont bien des députés, et la dame Or, méfiante, serrée, pointue, sans leur jeter un regard, entre chez eux : le président va déclarer la séance ouverte.

— Vous êtes anti... parlementaire.

— Le plus souvent que je peux.

Depuis, je n'entre pas une fois au Palais-Bourbon sans voir la dame Or.

Guermante est à son aise là-dedans, comme partout, avec ce ton de familiarité spéciale, cette cordialité affairée, importante, toute gonflée de phrases, ponctuée de grosses poignées de main qui est particulière au milieu.

Ah ! la main brandie, la main tendue, la main ouverte, la main du député, quel organe !... Les muets parlent avec leurs mains,



Parlementaires.

la parlementaire aussi et ils ne sont muets que quand ils le veulent bien.

Guermante s'est vite fait des amis parmi tout ce monde. Il a oublié ses histoires de mariage manqué, cette damnée mère Escure qui, pour se venger de lui a raconté à qui voulait l'entendre qu'elle l'avait « fichu à la porte ». Comme si Guermante était un homme que l'on fichu à la porte. C'est Roméo, Guermante, l'homme des balcons, il arrive, il s'en va comme l'oiseau. Il semble aussi ne plus conserver la moindre rancune aux Coxton. Il est réconcilié, du moins en apparence, avec Kaline, elle, s'est toquée d'un acteur, Harry Jasmin. Alors, Pilar commandite un théâtre.

Pilar et Guermante sont au mieux désormais. Chose curieuse, à Paris, les brouilles ne sont que des brouillards, un coup de vent, une rencontre, trois mots échangés, et les deux chiens furieux qui allaient se mordre, se mettent à manger à la même écuelle. Cela rend l'existence à la fois assez facile et compliquée, on ne sait jamais au juste avec qui l'on est bien et avec qui l'on est mal.

Je dessine des têtes de députés. Pilar, qui a vraiment des idées de Barnum supérieur, a imaginé la caricature-réclame, la charge à peu près inoffensive qui rappelle au public le personnage caricaturé.

Il faut que j'adoucisse ma manière : quel travail !

* * *

... Hier, j'ai dîné chez Rosa Fagan, l'actrice, avec Rémond Prudhomme et Saillard, le ministre ; Jouvré, le peintre ; Limoneux, le député ; la Nekrasov, danseuse polonaise ; Arlette Tambour, Pilar et Guermante.



Jouvré et Moneuse.

Rosa Fagan plait beaucoup à Saillard, le dernier parvenu de la Chambre, un audacieux paisible, la dernière manière, celle qui peut se résumer en deux mots : « Je me fiche de tout. » Et c'est ce qui cloue le bec aux vieilles générations.

Les anciens, ceux que je vois, comme Blocon ou Bravier, croient encore à la nécessité des explications. Leurs variations sont motifs à discours, et ils ont des haines et des systèmes. L'un est tombé pour avoir voulu se venger de Caubolde, l'ancien ministre des Affaires étrangères. Ce sont des hommes de lutte. Rémond Prudhomme, qui les déteste autant qu'un homme de lettres peut haïr un orateur, résume leur vieux jeu d'un seul mot :

— Ils sont perrons de Tortoni.

Saillard est un évolutioniste, un Guermante plus habile, non guidé par sa sensualité, mais d'une même insensibilité à l'opinion publique. Hier n'existe pas pour lui, demain est trop loin, aujourd'hui seul l'intéresse. Rien ne peut surprendre ces gens-là. Guermante continue de me stupéfier, il s'est lancé dans les affaires : je ne sais quelle entreprise gigantesque avec Verdon et Pilar, le voici au mieux avec le vieux Manheim, Bréchet, les Lisbonne, etc...

Rosa Fagan, avec son dîner, espérait peut-être surprendre Saillard. Grand chic, Rosa Fagan, dans son hôtel de Neuilly ; salle à manger vénitienne en mosaïque, un plafond de Besnard, des verreries pareilles à des fleurs et des fleurs qu'on aurait dit poussées sur les murailles, un menu en feu d'artifice. Et puis, Rosa elle-même aux lumières, avec ses beaux bras, une toilette simple, voulue pour montrer qu'elle a un corps délicieux, et son sourire de courtisane amoureuse. Rosa, comédienne dans son décor favori. Eh bien, Saillard a regardé tout ça d'un seul mouvement de la tête du haut en bas, à la manière d'un monsieur qui, entrant dans un restaurant, se demande s'il n'y a pas de

Dessins de R. Préjelan

Variations sur la Chemise













courant d'air. Et quand il s'est assis devant cette table somptueuse, je m'attendais à ce qu'il criât au maître d'hôtel : « Garçon, deux œufs sur le plat et du gros pain! » Il était chez lui.

Guermante aussi. A part les femmes, ils étaient les seuls à faire cette figure-là. Pilar estimait les bibelots, Jouvré se croyait dans un musée ; Limoneux, sous prétexte qu'il dînait chez une actrice, lançait des polissonneries aux femmes ; Prudhomme clignait de l'œil sous son monocle, et je croyais entendre le déclic d'un kodak saisissant des instantanés. Moi, je n'aime pas le gaspillage, tant d'argent pour un dîner où l'on ne pouvait pas mettre les coudes sur la table !...

J'ai bien étudié mon Saillard. De toute évidence, le dîner avait été organisé pour lui. Toutes les femmes étaient prêtes à lui servir de dessert. Pilar, si grossier avec les autres ministres vieille couche, se tenait sur la réserve avec ce nouveau venu. Jouvré, s'exclamait, trouvant des ressemblances à la barbe rousse de Saillard avec un portrait de Calcar. Prudhomme rentrant ses griffes, faisait ronron dans son assiette comme un gros chat qui boit du lait. Limoneux s'empiffrait. Moi, je regardais, je devais faire des yeux ronds, car Saillard m'adressa la parole :

— Hé! bien, Monsieur Gigle, à quand ma caricature?...

— Té! Monsieur le Ministre, elle est en train!

— Et j'espère qu'elle est bien comique, bien rosse.

J'étais embarrassé. Arlette articula :

— Ecoutez, vous, les hommes, c'est bien votre tour qu'on vous abîme le portrait!

— Monsieur Gigle est un grand moraliste, reprit Saillard. Dans le triomphe antique, il y avait un homme chargé d'imiter comiquement le vainqueur en lui décochant des épithètes malsonnantes pour que la fumée du succès ne lui montât pas à la tête. Monsieur Gigle remplit brillamment ce rôle. Il y a des professeurs d'énergie, il est un professeur de modestie.

— C'est peut-être pour ça que nous lui pardonnons de nous avoir faites laides, dit Rosa Fagan.

— Quand on prend du poison à des doses trop violentes, il n'agit plus ! lança Prudhomme, heureux de caser enfin une rosserie.



La Dame d'Or, au Palais Bourbon.

— Gigle est très précieux pour nous autres peintres. Quand nous avons vu un de ses croquis d'une personne dont nous faisons le portrait, nous savons tout de suite les tares sur lesquelles il ne faut pas insister...

— Je ne veux donc pas que vous me « fassiez ». Si je suis laide, je ne veux pas le savoir, sussura la danseuse à côté de moi.

— Vous voyez, Monsieur le ministre, leur manière de ne pas m'en vouloir.

— On a tort. Vos dessins impressionnants ne sont pas beaux mais ils sont utiles. Vous rendez aux personnes que vous caricaturez le service d'être remarquées. Tout, plutôt que de passer inaperçu.

— Gigle! Gigle, tu es un aspect de la Fatalité! me cria Guermante.

— C'est ça, faites le décorer tout de suite, s'exclama en riant Rosa.

Il y eut un froid, tous les hommes pincèrent leurs lèvres, sauf Guermante, très gai, qui sourit. Et je vis flotter sur la bouche du ministre un sourire pas très poli, mais tout de même bien encourageant et qui pouvait s'interpréter ainsi : « Pourquoi pas. Je m'en fiche! »

Depuis cet incident, la Nekrasov me considérait avec curiosité. Je l'avais rencontrée souvent dans un milieu où l'on fait la fête, tentante petite diablesse, juive polonaise, nihiliste et superstitieuse, un bonbon de Kiew, sauvage et sucré. Elle me dit :

— Vous êtes une Fatalité? Je sais maintenant à qui vous ressemblez... Oui, vous ressemblez à un de mes amis, Platon Serguieff, qui a été pendu l'année dernière à Warsow... J'irai visiter votre atelier demain.

Cette déclaration slave n'avait rien de réchauffant. Elle ajouta :

— Vous êtes un valet des riches, vous aussi comme ce vilain ministre qui vendra nos frères, comme Jouvré, comme Prudhomme, comme moi. Ah! cher, que je me méprise. Donc, j'irai visiter votre atelier, demain, en souvenir de mon cher ami, Platon.

— Le pendu ?

Voilà bien ma veine, c'est à ce genre de femmes que je plais ; moi qui ai des goûts simples : une jolie fille, un peu bébête et de tout repos. Je tombe toujours sur des numéros exceptionnels, le vampire et le succube. Je répondis :

— Si c'est votre façon de me lancer le mouchoir, c'est un linceul...

— Vous n'êtes pas des hommes. Il n'y a qu'un homme ici qui ne soit pas un esclave vil, c'est Guermante.

— Ah! un beau garçon!

— Non, ce n'est pas pour ça, donc... Guermante est un voleur !

Je reçus le choc en plein estomac. Nous causions à mi-voix. Les autres étaient engagés dans une discussion de théâtre. Une affinité secrète existe entre la politique et la scène. Les actrices et les parlementaires se reconnaissent... personnes publiques. Au milieu du tapage, ma conversation avec le Nekrasov passait inaperçue. Guermante souriait penché vers Rosa pour s'adresser à Saillard...

***

En rentrant avec Guermante, je tâchai de le confesser.

— Dis-moi, tu fais des affaires?

— Comme tout le monde.

— Mais mon vieux, est-ce que tu t'y entends bien?

— En voilà une question!

— Au moins, est-ce une bonne affaire, la tienne?

— Ça, on ne le sait jamais qu'après.

— Tu me fais peur.

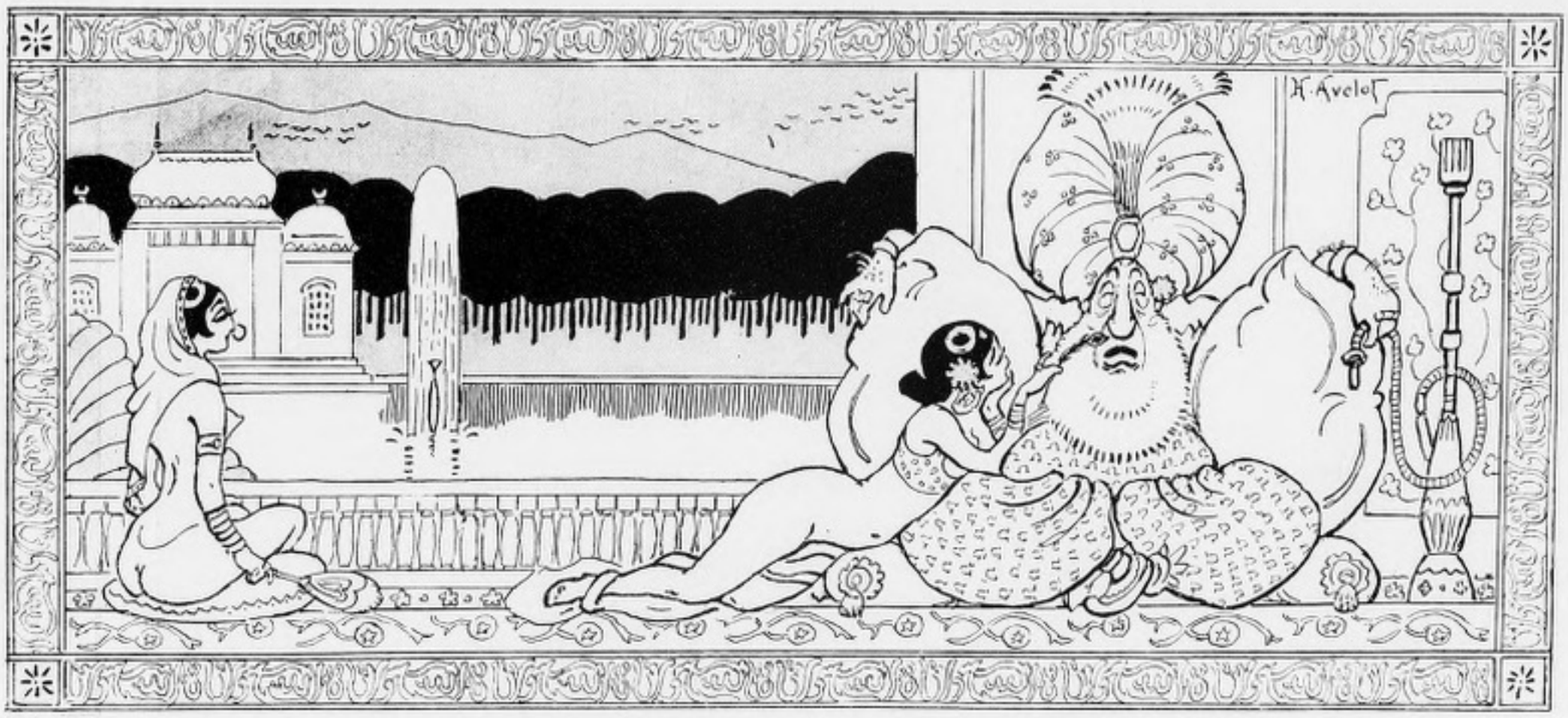
— Ne tremble pas : plus une affaire est considérable et moins on court de risques. Trop de gens sont intéressés à ne pas la laisser crouler. Il suffit d'avoir avec soi les personnages nécessaires.

— Tu les as?

— Oui. Je viens de dîner avec le ministre.

Je me suis tu. Je me renfonçai dans mon coin. Nous avions dîné avec le ministre! Je me souvins du dessin d'Aubrey Beardsley La petite dame Or, pénétrait au milieu des députés. Est-ce que ce soir elle ne s'était pas faufilée à table parmi nous, lady Gold?... Mais alors, ce que m'a dit la Nekrasov?... Bah! la Nekrasov est une folle qui voit des fous partout...

Claude Berton.



La Mille et deuxième Nuit

*Pendant son dernier voyage en Mésopotamie, Mme D***l**foy reçut un jour des mains de son barbier quelques feuillets trouvés récemment dans une jarre d'huile près des ruines d'El-Zeb. On juge de la joie de l'illustre voyageuse quand elle vit que ces feuillets ne contenaient rien moins que la fin, logique et satisfaisante, des fameux contes des Mille et une Nuits. Un heureux hasard mettait ainsi en sa possession l'inappréciable trésor que tous les arabisants recherchaient en vain depuis tant d'années. Nous devons à la grande obligeance de Mme D***l**foy la communication des pages que l'on va lire. La traduction en est littérale.*

Alors, Sheherazade, se tournant vers le Sultan lui dit :

— Vous plairait-il, ô Roi plein de gloire, d'entendre l'*Histoire merveilleuse de la petite princesse de Sigarabag et du grand jeune homme à l'haleine de mirolon* ?

Le Sultan répondit :

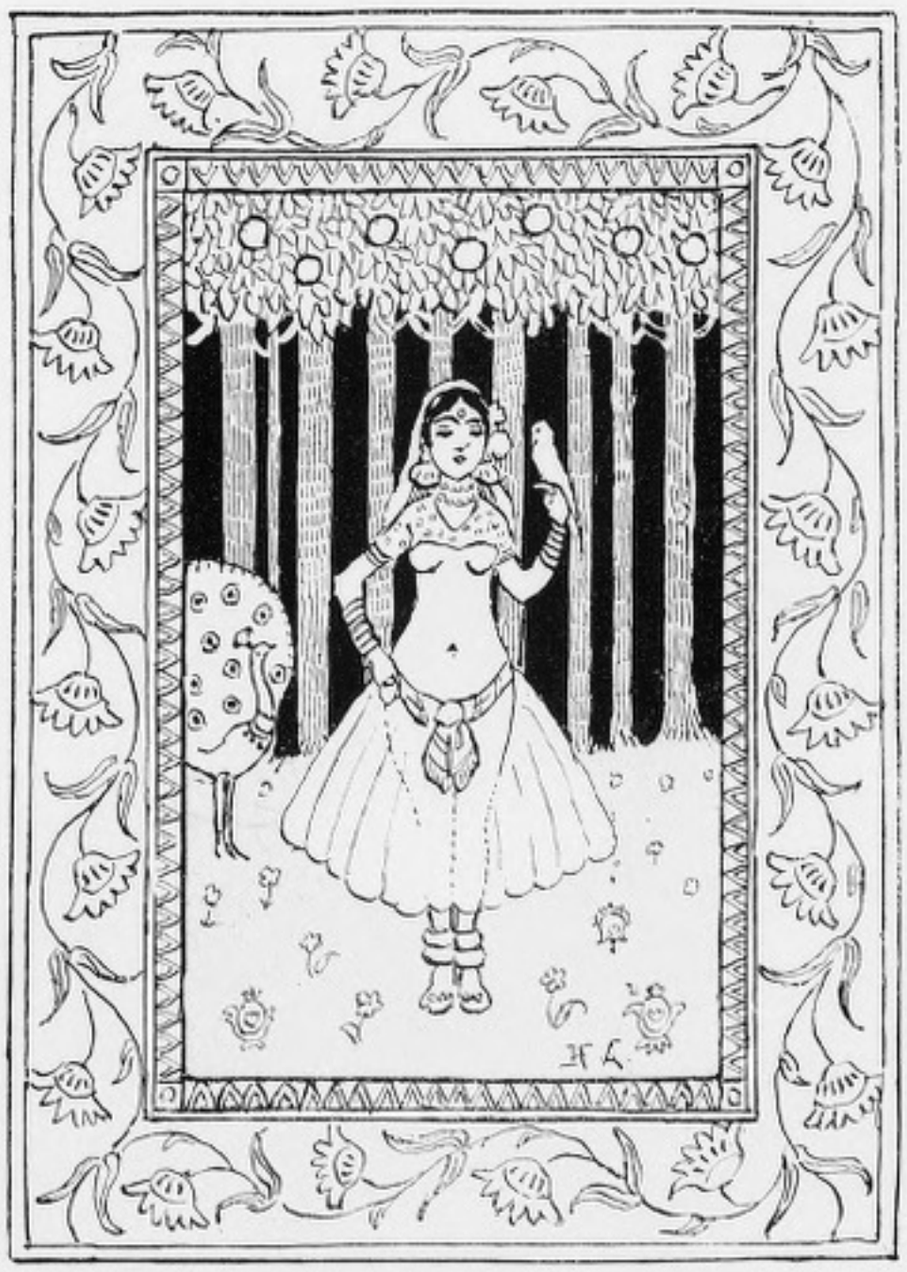
— Je brûle d'entendre cette histoire.

Et Sheherazade commença en ces termes :

— Il me revient, ô grand roi, qu'autrefois vivait dans la ville de Sigarabag un prince juste et vénéré. Il était parvenu aux derniers termes de la vieillesse. Aussi l'appelait-on Aga agah. Ce bon prince s'affligeait profondément dans son cœur de ce qu'il voyait approcher l'ombre de la mort sans avoir d'enfant à chérir, quand un soir de Ramadan, — gloire soit rendue à Allah ! — la plus jeune de ses épouses sentit les premières douleurs de l'enfantement et mit au monde une petite fille qui reçut le nom d'Halmana, c'est-à-dire le Recueil-de-la-Sagesse. Et Aga agah se dilata à la limite de la dilatation et jubila à la limite de la jubilation. Et il but pendant quarante jours et quarante nuits au milieu de fêtes magnifiques.

Pendant ce temps, la petite Halmana au sourire de rose, élevée dans le harem par d'expertes gouvernantes, grandissait chaque jour en grâce et en beauté. Elle était tout à fait comme la lune. Et c'est elle dont le poète a dit :

Son nez est le tranchant d'un sabre
Mais sa poitrine — ah ! ah !
Sa bouche est un pot d'onguent
Mais sa croupe — oh ! oh !
Et les rossignols pleurent de joie en la voyant.



La petite princesse de Sigarabag.

A cette même époque vivait à Sigarabag, le fils d'un pauvre colporteur, nommé Bou Abou. Ce jeune homme qui comptait quinze printemps brillait au milieu des adolescents de son âge comme le soleil au milieu des autres lunes. Tout en lui concourait à inspirer l'amour. Son visage, rose et frais, ressemblait avec ses innombrables grains de beauté, à une tranche de pastèque. Ses cheveux étaient des grappes de raisin noir, gonflées d'un suc excellent. Et que dire de sa taille ? Longue comme un jour de jeûne et plus flexible, cent fois, que le pied de l'arbre bân, elle avait fait donner au fils du colporteur le nom de Pied-de-bân, et ce nom lui convenait à merveille. Mais ce qui rendait la présence du bel adolescent particulièrement désirable, c'est que, par une faveur d'Allah — sur Lui la lumière et la paix ! — sa bouche exhalait naturellement à toute heure du jour et de la nuit de précieuses odeurs de cuisine. De sorte que Pied-de-bân ne pouvait faire deux pas dans les souks, sans être pressé par une foule de mendiants qui venaient rafraîchir leurs yeux au spectacle de sa beauté, et

RESTAURANTS DE NUIT

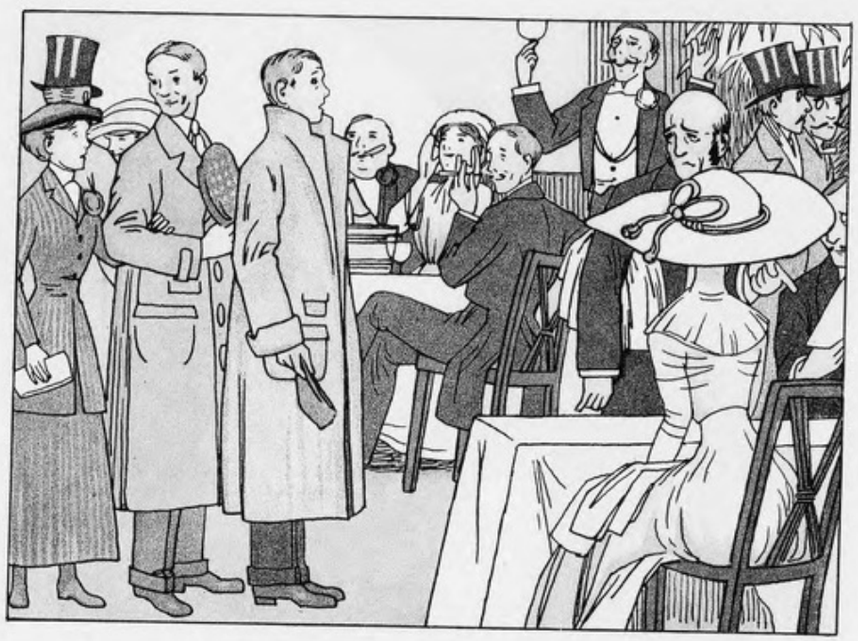
Dessins de M. Taquoy



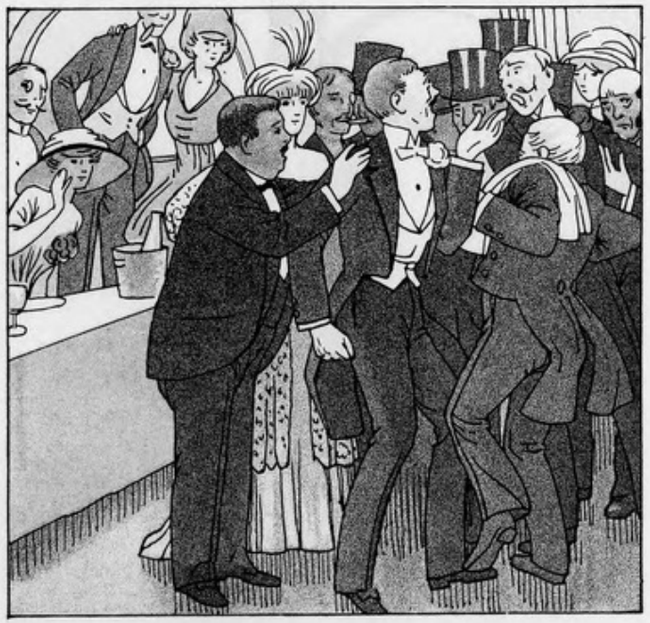
11 heures : Dans l'attente des plaisirs



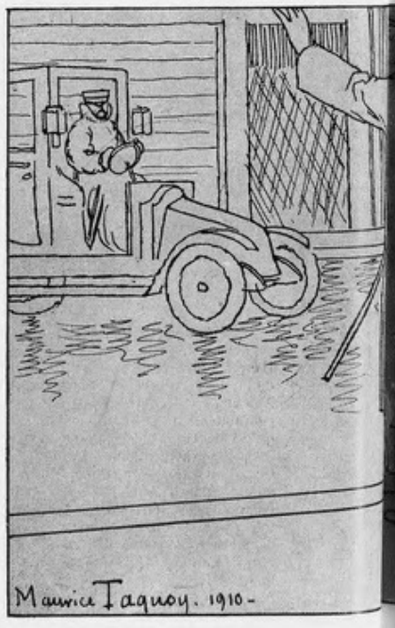
Minuit : Sortie de théâtres. - Soupeurs sérieux



2 heures : La fête bat son plein. — Entrée pittoresque de quelques égarés



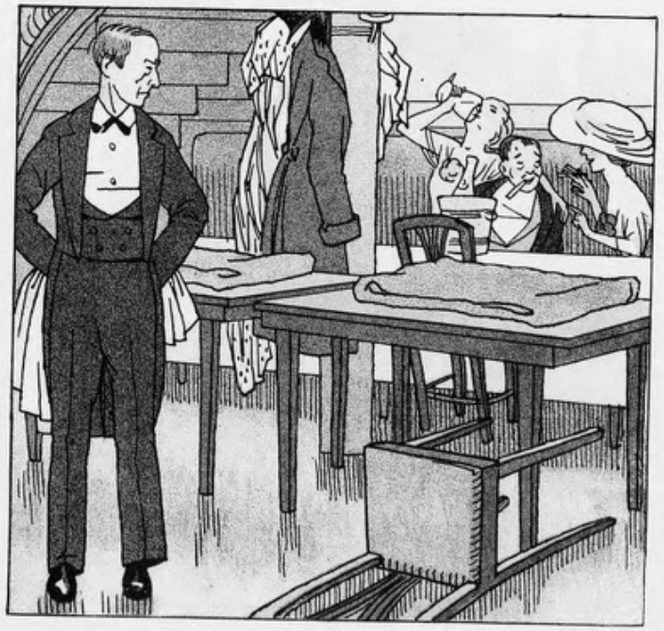
3 heures : L'inévitable affaire d'honneur



De 3 à 5 heures : De la Madeleine



ntmartre et de Montmartre à la Madeleine



5 heures : Le dernier fêtard !



Le cortège du glorieux Sultan Aga-Agah de Sigarabag.

aussi manger leur croûton de pain au délicat parfum de son haleine.

Or, un jour que pour fuir la foule importune, le bel adolescent se promenait loin de la ville, dans les quartiers déserts qui avoisinent le palais, il entendit derrière le mur des jardins une voix qui chantait des vers admirables, entrecoupés de pleurs et de sanglots. Et cette voix était à la fois si chaude et si fraîche, si puissante et si douce, qu'à l'écouter, les roses défaillantes s'effeuillaient une à une et les mouches tombaient pâmées. Et le bel adolescent, franchissant la muraille vit devant lui la petite princesse Halmana avec, sur ses belles joues, plus fines que les pâtes du jujube, des pleurs qui coulaient, pressés, ainsi qu'un collier à triple rang de perles. Et le bruit des larmes tombantes se mariait aux murmures des jets d'eau dans la nuit verte des jardins.

— Pourquoi pleures-tu, ô mon œil? demanda le bel adolescent. — Je pleure, charmant inconnu, parce que le maître vénéré qui m'enseigne l'astronomie et le maintien m'a punie ce matin de ma paresse. Et je n'aurai pas aujourd'hui pour me dulcifier la bouche les muscats craquant de miel et les belles figues rondes. Mon seul régal, jusqu'à la fin du jour sera cette mince tartine, plus sèche qu'un coup de matraque sur la peau d'un maugrebin.

Sans plus attendre, le beau jouvenceau s'approcha de la tartine et la transforma par la vertu de son souffle en un mets délicieux. Alors la petite princesse se dilata à la limite de la dilatation et jubila à la limite de la jubilation. Et elle dit : « O mon bien-aimé, va de suite trouver mon père pour lui demander ma main! Tu lui diras ça et ça. Il te répondra ça et ça. Ainsi nous serons unis jusqu'à la Séparation. » Et le jeune homme répondit par l'ouïe et l'obéissance. Mais Allah est plus puissant !

Quand le prince eut entendu le fils du colporteur, il tomba d'étonnement à la renverse et dit :

« — En vérité, la chose est énorme. Je devrais te châtier sur l'heure de ta témérité, mais ta grâce m'émeut, ô jeune daim svelte et charmant, et je veux te laisser encore une chance de salut. Si tu me contes une histoire digne de servir de leçon aux générations à venir, je te fais grâce de la vie et te donne par surcroît la main de ma fille, mais si ton histoire me fait bailler une seule fois, j'appelle incontinent Tabousch, le plus soigneux de mes empaleurs. »

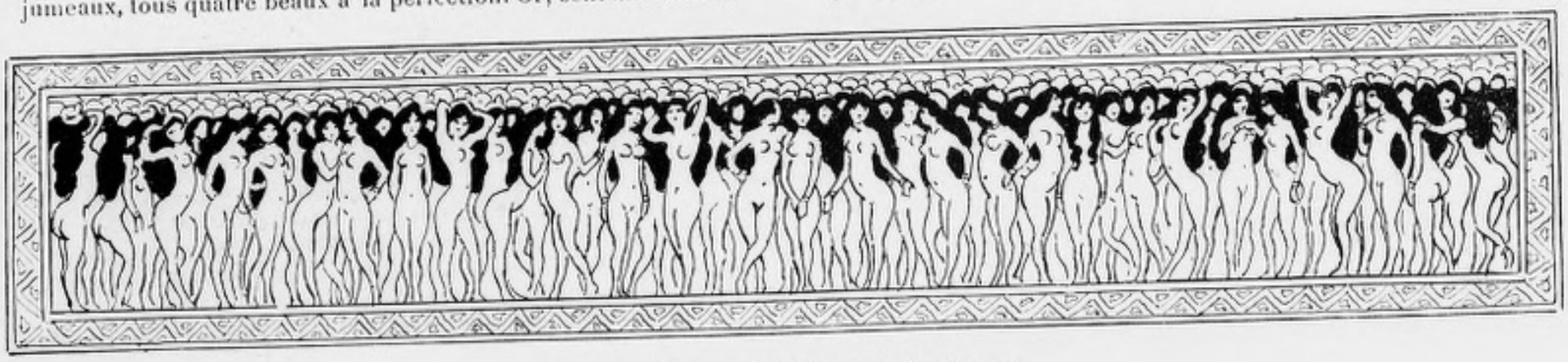
Alors, après un gracieux Salam, l'adolescent commença en ces termes :

« — Il me revient, ô prince magnanime, que dans l'antiquité des temps, le syndic des drapiers de Mossoul se nommait Omar, c'est-à-dire le Congestionné. Et ce syndic avait quatre fils jumeaux, tous quatre beaux à la perfection. Or, sentant venir la Séparatrice, le syndic comprit combien il serait injuste de laisser à un des frères plus de biens qu'aux trois autres; aussi, après avoir pris soin de léguer toutes ses richesses à une vieille esclave concubine, il fit venir ses fils et leur dit : « O mes enfants bien aimés, chargez un chameau de sacs de cacaouettes et allez les échanger dans le pays des infidèles contre de l'or et des pierres précieuses. » Les quatre frères ne se dilatèrent pas à la limite de la dilatation et ne jubilèrent pas à la limite de la jubilation, mais répondant par l'ouïe et l'obéissance, ils partirent dans leur voie.

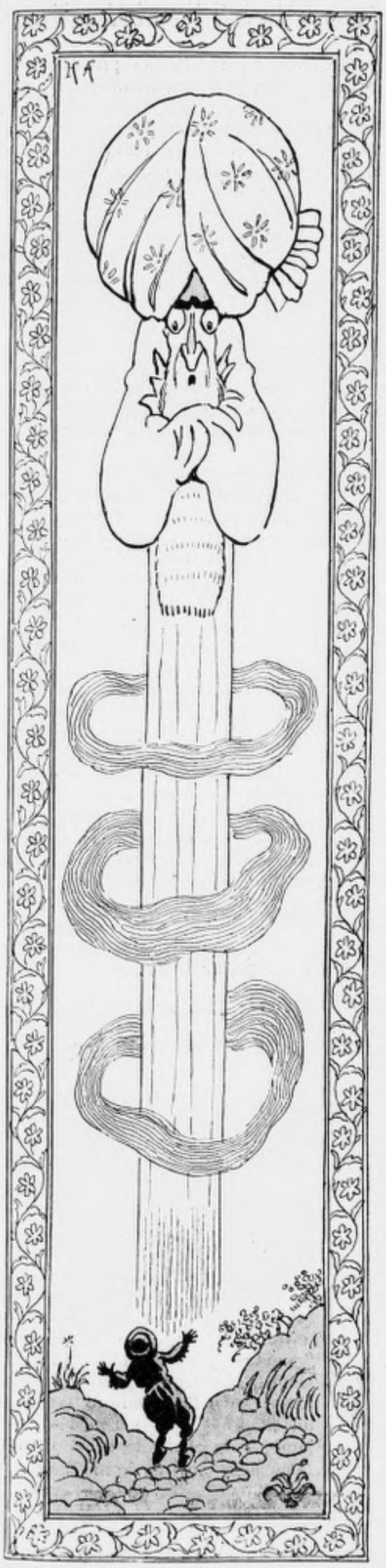
« Or, Allah leur inscrivit pour deux jours la sécurité, mais le matin du troisième jour, ils virent fondre sur eux les brigands du désert qui tuèrent leur chameau, mangèrent leurs cacaouettes et les dépouillèrent de tous leurs vêtements. Puis, celui qui paraissait être le chef, leur dit : « Maintenant, ô voyageurs, racontez-nous, l'un après l'autre, une histoire capable de nous dilater le foie et la rate. Que ma barbe tombe, que mon bras se dessèche et que ma langue devienne poilue si je ne rends ensuite la liberté à celui qui se sera montré le meilleur conteur. » Alors l'un des jumeaux parla le premier en ces termes :

« — Il me revient, ô chef tout-puissant, qu'autrefois vivait à Sass'bass'rah un pauvre barbier nommé Bouzour, fils de Bonzour, petit-fils de Bonzour Baba. Ce barbier avait épousé une toute jeune femme, belle entre les plus belles, avec son ventre d'anémone et ses joues de sable mouvant, mais en même temps dévergondée comme une babouche. Cette fille de chienne s'appelait Mirza. Or, un jour que le barbier se lamentait à cause des débordements de sa femme, il vit surgir devant lui un gigantesque genni qui lui dit avec bonté : « O barbier à tête de calebasse, prends le bâton du pèlerin et quitte ton épouse. Ne pleure pas son ventre d'anémone ni ses joues de sable mouvant, non plus l'arc triple de son menton qui blesse les cœurs; car, près du lac des Dormants, tu trouveras la Porte de Félicité. »

« Bonzour suivit les conseils du genni et, le soir du quatorzième jour, il parvint devant un palais magnifique, tel que le vizir du kalife ou même le kalife lui-même n'en possède pas de semblable. Et la porte étant ouverte, il entra. Et il se trouva d'abord dans une salle tout en argent, où se tenaient rangées, sur d'admirables tabourets, douze jeunes esclaves complètement nues et parfaitement belles. Et les douze esclaves, après lui avoir donné le Salam, le rafraîchirent avec des confitures, des fritures et autres délicieuses nourritures. Alors passant dans une seconde salle toute en or, Bonzour y trouva cinquante jeunes esclaves encore plus nues et plus belles que les précédentes. Et les cinquante jeunes esclaves chantèrent comme des flûtes et dansèrent comme des gazelles en l'honneur de l'hôte jusqu'à ce que Bonzour sentit son cœur fondre de ravissement. Alors, pas-



Les deux cents esclaves nues du barbier Bonzour.



Le Barbier vit surgir devant lui un giganteSque Genni.

sant dans une troisième salle toute en diamant, il y trouva deux cents jeunes esclaves encore beaucoup plus nues et beaucoup plus belles que les précédentes. Parmi elles se voyaient quelques négresses.

« Et les deux cents esclaves lui dirent en souriant du même sourire : — « Laquelle de nous, ô barbier, choisis-tu ce soir comme épouse? » Alors Bonzour se sentit à la limite de la perplexité, car les deux cents esclaves, blanches ou noires, paraissaient avec leurs corps sans voile au même degré de la perfection. Et après avoir enfermé son visage dans sa barbe pour réfléchir, Bonzour garda quelque temps le silence. Puis, il répondit : « Je choisirai comme épouse celle qui me racontera la plus belle histoire... »

« Alors la jouvencelle que le sort désigna pour parler la première commença en ces termes :

— Il me revient, ô le meilleur des barbiers, qu'autrefois vivait en Alger. une poétesse ravissante comme une houri et qui s'appelait Loussi-del-Harou-Mardrous, c'est-à-dire la Jambe-d'Azur. Et son époux, un médecin habile entre tous, était réputé comme conteur dans l'immense empire de l'Islam.

« Or, un jour que Jambe-d'Azur était triste parce qu'elle ne pouvait trouver une rime au mot Lubricité, son époux, pour l'épanouir, se mit à lui parler en ces termes :

« — Il me revient, ô joie de mon ombilic, qu'autrefois régnait, à Samarkand, le sultan Schazanan. Or, le Sultan, revenant de voyage, surprit les sultanes occupées à faire la chose avec des eunuques noirs. Il en conçut une haine profonde de la femme et...

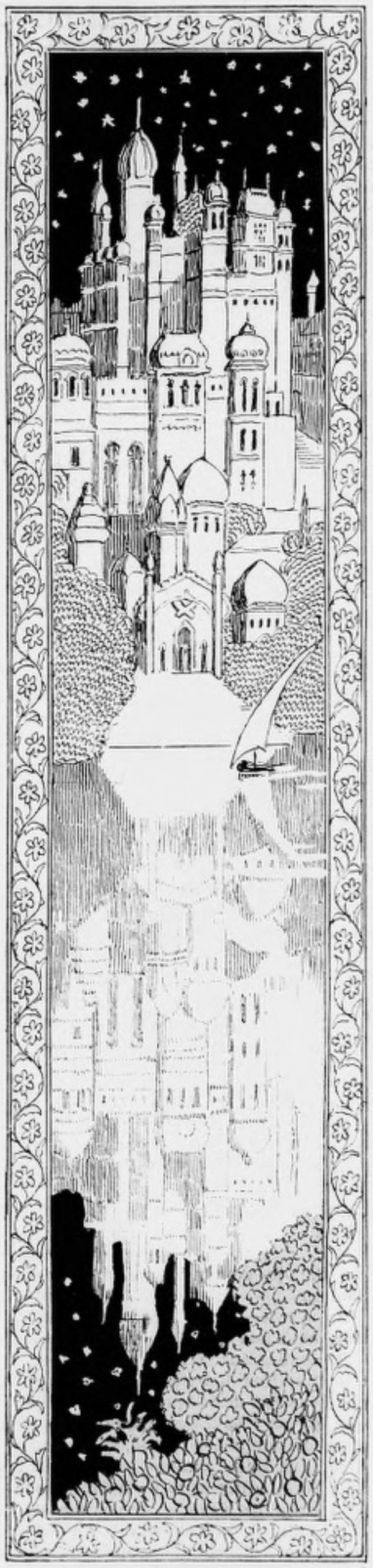
Ici, le Sultan interrompit Scheherazade :

— Permets-moi, ô mon ail, de réfléchir un instant. Ainsi, je ne saurai la suite de la Petite Princesse de Sigarabag que lorsque Pied-de-ban aura fini de parler? Mais il me faudra, au préalable, entendre le récit des trois autres frères jumeaux, après, — toutefois, — que le premier aura terminé le sien — et l'histoire des cent quatre-vingt-dix-neuf autres esclaves, après, — bien entendu, — que la première aura terminé la sienne... Et voici que cette première esclave, essaye simplement, comme hors-d'œuvre, de me reservir en douceur, par la bouche du médecin Mardrous, tous les contes entendus jusqu'à ce jour! Tu estimes sans doute, ô le moins rapide des méharas, qu'à l'ouïe de tes improvisations, ma cervelle s'est liquéfiée peu à peu comme du beurre d'ânesse et que je ne m'apercevrai pas de ta supercherie? Je m'en aperçois, ô gourde en fleurs, mais du moins l'expérience m'instruit. Je sais enfin ce que je désirais savoir : *Une fois qu'une femme a pris la parole, il est fou d'espérer qu'elle se taira d'elle-même, au moment où elle n'aura plus rien à dire. Sa langue est fourchue et les carrefours y abondent.* Je paye cette leçon d'une fatigue extrême. Aussi, je veux que la créature appelée aux honneurs de ma couche ne fasse entendre désormais que d'intelligentes onomatopées. Pour le reste, je ferai monter le journal que je lirai moi-même au lit. »

Ayant prononcé ces mots, le sultan fit jeter Scheherazade hors du palais. Ya Allah, ce n'était pas trop tôt!

Pour copie conforme,

H. Avelot.



Le soir du quatorzième jour, le Barbier parvint devant un palais magnifique.

Le Journal de Colette

CARNAVAL BRABANÇON

Du soleil tiède, des ombres bleues, glaciales, et, tout le long des trottoirs, des violettes, des violettes, des violettes... Le mimosa fuse hors des paniers, jaune et duveté comme les poussins frais sortis de la coque, et l'on vend aussi, en bottes à deux sous, la jonquille commune qui sent la tubéreuse et le savon de bonne...

Ce n'est pas Nice, ce n'est que Bruxelles, — mais Bruxelles endimanché par le soleil, ragaillardi par les jours gras. Un peuple cordial et bruyant emplit les rues, barre les trottoirs, mange et boit dehors, soulevé par une joie traditionnelle, par l'enfantin plaisir de revêtir une souquenille de calicot et une figure de carton...

Dès midi, il ne faut plus songer à marcher dans la rue, ni à traverser la place de Brouckere. Des bandes de grands garçons barbus, très dignes, soufflent de tout leur cœur dans des trompes; des gosses, ensachés dans des culottes de clown, tournent des crécelles, et gueulent; — un nombre inquiétant de fillettes se faufilent partout, déguisées en claudines, en bébés, en danseuses; — je vois un monsieur très sage, en redingote et tube, qui fend la foule : il a couvert sa figure d'un masque verni, à gros nez et favoris de crin crêpé; il ne dit rien, il s'amuse, il fait carnaval. Une grosse mémère, quarante ans, chapeau à plumage, manteau de velours, est si contente qu'elle danse sur place, au bras de son mari, en agitant un martinet de papier...

Cette foule s'amuse patiemment, naïvement, avec une confiance absolue dans le plaisir que lui réserve cette longue journée de dimanche gras. Je ne trouve pas ici l'hystérie méchante qui, chez nous, déchire les robes, écrase les pieds, pince et pelote sournoisement.

Le *tram* qui me conduit au music-hall avance tout doucement, pousse la multitude avec un lent effort de géant précautionneux. Ni le wattman, ni la foule ne se fâchent, et le tumulte demeure harmonieux, parce que les chants y dominent les cris. On sent ici le goût, le respect de la musique. Qu'une chorale ou une philharmonique défile, et chacun se range, heureux, prêt à grossir l'escorte qui suit les musiciens...

J'arrive sans joie au music-hall où j'opère en matinée. Cette grande bâtisse à peine finie, poudrée encore de plâtre et poissée de peinture fraîche, est presque déserte, comme je le prévoyais. En haut de l'escalier de fer qui conduit à nos loges, je trouve mes camarades ennuyés, veules, et que leur internement, par cette après-midi de soleil, emplit d'amertume. Moi, je songe au bois de la Cambre, où l'herbe neuve point déjà, transparente comme du jade...

Le mime W.gue se tait et bleuit férocement ses paupières; Chr.st.ne K.rf s'étire et se lamente en flamand. Appuyé de l'épaule au tableau des sonneries, le régisseur somnole et, dans le fuseau de lumière qui jaillit entre deux portants, j'aperçois en passant une petite « tour-de-chant » — toute blafarde au centre du halo blanc qui l'aveugle — en train de vinaigrer sa *Valse du Muguet*.

Au son pauvre et dispersé de la voix, on devine le vide de la salle...

M.st.ng.ette arrive à son tour, — petite figure de gavroche canaille, qui contraste avec son corps long, souple, d'une grâce distinguée, — puis Jean D.x, traînant sa paresse élégante...

On n'entend que des bâillements geignards, des plaintes d'animaux mal réveillés et grognons...

Résignés, Emma et Victor, danseurs acrobates, se taisent, attendent leur tour. La matinée leur apporte, pourtant, un terrible surcroît de fatigue, à ceux-ci. Il faudra bien, tout à l'heure, que ce petit bout de femme, — un tison marseillais, noir, aux yeux scintillants, — porte, sur sa main droite levée, son mari, debout et raide comme une poupée... Ils devront, tous deux, suer, s'essouffler et se meurtrir dans les renversés, les chutes et les tourbillons d'une « valse fantaisiste »...

La petite « tour-de-chant » a cédé le plateau aux Schwartz, une troupe d'acrobates comiques, une vraie famille allemande, le père et la mère, les fils et leurs femmes... Trapus, courtauds, d'une force un peu monstrueuse de gnômes, avec leurs épouses bonnasses, ils ont apporté ici un long « numéro », dont le comique très allemand a surpris et refroidi le public. Menacé de la résiliation sous trois jours, le fils aîné a seulement répondu au directeur :

— Si vous nous résiliez, veuillez me laisser prévenir moi-même mon père : l'affront et le chagrin lui seront ainsi moins sensibles.

Cette dignité familiale, cette soumission au père ne sont point jouées. Il n'y a rien de plus doux que ces gnômes aux cuisses noueuses qui, à la fin de leur numéro, *yodlent*, avec des cris montagnards, des voltes puissantes et sauvages d'ours, danseurs...

Un vacarme de musique cuivrée nous réveille tous! Les portes des logettes s'ouvrent, des figures maquillées se penchent : c'est la « Société culinaire des Impayables » qui vient, sur notre scène, jouer, en l'honneur du carnaval, les meilleurs airs de son répertoire...

Ils ont revêtu un uniforme vaguement tyrolien et leurs « hallebardiers » rangés en demi-cercle contre la toile du fond, brandissent les insignes gigantesques de la confrérie : asperges, choux, artichauts, carottes... Au centre, un « porte-drapeau » soutient, au bout d'une hampe, un petit Carême articulé, qui bat la mesure...

Nous grimpons tous... En haut, l'escalier des loges d'artistes s'achève en un vaste palier, une sorte de terrasse qui surplombe la scène, côté cour... Les Impayables jouent, au-dessous de nous, une bonne valse, précise, rythmée, un peu lourde...

Et voici que le trois-temps vainqueur nous entraîne : Emma et Victor tournent, oublieux de leur fatigue, W.gue tourbillonne, portant presque Chr.st.ne K.rf, tandis que M.st.ng.ette et Jean D.x, moulés l'un sur l'autre, genoux mêlés, répètent, avec une conviction amoureuse, la *chaloupée* qu'ils danseront tout à l'heure.

Près de moi, le petit père Schwartz murmure quelques mots dans son pesant français, puis m'enlace, pour une valse à l'allemande, coulée, harmonieuse, berçante... Il tient cérémonieusement le bout de mes doigts, et sa main, autour de ma taille, se fait discrète...

A la fin de cette longue valse qui disperse notre méchante humeur, le petit père Schwartz a, pour prendre congé de moi, un salut en plongeon, un remerciement solennel et courtois, tout pleins du charme raide, provincial et touchant, d'une Allemagne surannée et sentimentale...

COLETTE WILLY.

PETIT GUIDE
de l'amateur de jolies jambes[1]

NOTES ET CROQUIS D'ALBUM D'UN VIEUX PARISIEN



Tout autant que nous, nos pères ont apprécié les jolies jambes; Juvenal tonne contre les Romaines qui, contre son gré, les laissaient trop voir à travers des tuniques transparentes. Horace en parle plus doucement.

Dès le XIVe siècle apparaissent, sur les jarretières de soie, les devises galantes, et l'on sait que c'est en rattachant celle de la duchesse de Salisbury que le galant Edouard III institua l'ordre le plus estimé de l'Angleterre. Brantôme consacre tout un chapitre à la vertu des jolies jambes; le chevalier de Grammont nous apprend que le roi Charles II prisait fort les bas verts, et aussi que les jolies ladies de son temps se retroussaient assez haut pour monter en voiture.

Le marquis Salvatico, envoyé du duc de Modène, devient follement amoureux de Mlle de Valois, fille du Régent, qui l'avait

(1) *Fin. Voir les nos 5 et 7.*

reçu « à demi-couchée sur un canapé laissant voir, toute entière, une jambe admirablement modelée. » N'est-ce pas à peu près dans la même posture qu'elle se montre d'abord à Richelieu? Celui-ci, à son tour, nous apprend dans ses Mémoires, que c'est en donnant à voir au Roi « la plus belle jambe qu'il y eut à la Cour, et dont la jarretière se détachait » que Mme de Mailly arriva à vaincre la timidité de Louis XV.

La Fontanges n'avait-elle pas, sous le grand Roi, fait un ruban de cheveux d'une de ses jarretières et amené ainsi la mode des Fontanges.

Et les Merveilleuses! Et la dame de la *Confession d'un enfant du siècle* qui, pour en séduire le héros, « avait appuyé son pied assez haut sur le chambranle de la cheminée de sorte que sa jambe se trouvait entièrement découverte »! et tant d'autres! Quel joli volume à faire sur: le pouvoir d'une jolie jambe.

* * *

Presque toujours, les femmes se retroussent de la main gauche. Est-ce une fine allusion au rôle que joue cette main dans le mariage, ou n'est-ce tout simplement que le résultat de l'habitude de porter parapluie et cartons de la main droite? Ceci facilite l'observation des règlements de police qui indiquent qu'il faut tenir sa droite. Marchons donc du bon côté et nous ne perdrons rien de ce que voudrait nous laisser voir les jolies femmes venant en sens inverse.

* * *

J'ai indiqué l'autre jour le Vaudeville et le Gymnase comme de bons endroits pour profiter de jolis retroussis; l'entrée de l'Olympia est particulièrement agréable également. Il arrive là, sur le coup de neuf heures, de fort jolies filles, très disposées à se laisser regarder et qui ont la descente de voiture particulièrement suggestive par le mauvais temps et même par le bon. Il s'agit de se bien placer. Ici aussi c'est la main gauche qui prend la jupe, la main droite tenant généralement l'argent destiné au cocher.

* * *

L'heure de la sortie des théâtres est un des bons moments pour l'amateur, surtout si le pavé est mouillé. Il y a moins de badauds. On rentre chez soi. On va souper. Que de jolis pieds foulent l'asphalte entre minuit et une heure. C'est peut-être, à certaines époques de l'année, l'instant du meilleur cigare.



* * *

Nombre de femmes accompagnées de leur mari ou de leur amant, mettent une certaine perversité à se retrousser assez haut. Impunité pour elle et pour le suiveur, un peu de ridicule seulement pour l'accompagnateur.

* * *

Je n'ai guère besoin, je pense, d'indiquer le carrefour de la Chaussée-d'Antin comme un endroit fertile en petites joies. La terrasse de certain café bien placé a toujours ses tables occupées. La bonne heure: de six à sept.



* * *

Mais il est un endroit favorable entre tous à l'observation: L'escalier du bac de Trouville à Deauville! Du 1er au 15 août surtout c'est bien le lieu où l'on peut voir le plus de jolies jambes. Que la marée soit basse ou qu'elle soit haute, que l'on traverse en bateau ou sur les planches, il passe là, pendant la saison, des bas de toutes les nuances, les plus jolis, les plus fins, les mieux portés et les plus facilement montrés, il y a même quelques aimables chaussettes. Mais pour le véritable amateur, ce dernier article ne saurait être qu'une fantaisie, le bas bien tiré peut seul l'émouvoir complètement.

* * *

On a porté ces derniers temps des bottines de drap, elles furent même très à la mode. Mode maladroite qui coupe et grossit la cheville. Pour qu'elle avantage la jambe, la tige des bottines doit être très haute, arriver au mollet.

* * *

Puisque nous parlons de mode, j'en signale une toute récente, au moins bizarre, mais dont le résultat est assez joli à l'œil. Voilà: une dame a imaginé de se teindre les jambes en vermillon, puis de mettre des bas de soie bleue. Cela donne un violet assez curieux.

* * *

Une étrangère, originaire d'un pays où le goût est loin d'être légendaire, a eu une autre idée. Elle s'est fait confectionner un large pantalon à la turque, serré aux chevilles et qui lui sert de jupe. Je parierais la forte somme que cette élégante n'est plus très jeune et surtout qu'elle n'a pas de très jolies jambes.

* * *

Bien d'autres endroits sont bons pour qui aime les jolis mollets: la descente du métro de l'Opéra, par exemple. Si tu stationnes quelques instants, ami lecteur, entre 5 et 7, mais surtout vers 6 h. 1/2, en bas des escaliers, et si les marches sont humides, tu ne perdras pas ton temps. Le côté gauche, en tournant le dos à l'Opéra, est le meilleur. Pourquoi? Mystère!



* * *

Que si, ami lecteur, tu vois sourire dédaigneusement le profane auquel tu confies la joie que te cause une jolie jambe bien montrée et le plaisir que tu as à faire un bout de chemin derrière de petits pieds bien chaussés, laisse ce barbare sourire et envoie-le jouer au bridge, ce jeu si à la mode parce qu'il dispense de parler... pour ne rien dire, ce qui vaut autant, du reste, que de parler dans le désert comme je viens d'avoir l'honneur de le faire.

L. Vallet.

CHOSES & AUTRES

Il y a beaucoup d'expositions comme toujours, et même plus que jamais. Les *Aquarellistes*, rue de Sèze, rivalisent avec les *Peintres à l'eau* installés rue Caumartin. Vous pourriez croire que l'une ressemble à l'autre comme deux gouttes d'eau; détrompez-vous. La seconde a le grand avantage d'être beaucoup plus petite, elle a ensuite celui d'être beaucoup plus choisie : c'est l'exposition de Simon, de Walter Gay, de Besnard et d'une douzaine d'autres grands hommes du Champ-de-Mars. La concurrente est un livre d'images, un peu mêlé, où les hors textes sont signés de Leloir ou de Madeleine Lemaire : c'est le Bottin de l'aquarelle.

Chez Durand-Ruel, il y a la *Société Moderne*, un petit Salon de deux ans à peine qui montre les meilleures dispositions. Vous y verrez Besnard encore, et puis Raffaelli, Aman-Jean, Manzana-Pissaro, Madeline, Chabas, Boutet de Monvel, Brissand, Drésa et *tutti quanti*. Chacun joue librement dans ce concert sa musique préférée et cela ne produit pas du tout une cacophonie, au contraire.

Si vous êtes l'homme des spectacles tragiques, allez voir Matisse, prince des fauves, rugir dans la cage de la rue Richepanse. Les murs sont ensanglantés de vermillon, griffés de cadmium pur, défoncés d'outremer. C'est éclatant, mais on comprend de moins en moins à quel résultat esthétique ces exercices féroces prétendent aboutir.

Enfin, si vous cherchez la chaleur et le beau temps, ne vous risquez pas aux *Orientalistes* qui grelottent à côté des *Femmes peintres* dans le Grand Palais. Les ors de Manzana ruisselant sur des corps de houris ne vous consoleront pas des Musulmanes de Girardot si désanchantées d'avoir été accrochées sur un tapis dont la somptuosité les éteint. Bernard y présente du Cranach et du Delacroix sans couleur, Dinet paraît terne, Cottet mourant, Gillot plein de frimas.

C'est la faute du ciel évidemment : du nôtre, pas du leur.



Nous n'avions, paraît-il, ni assez de conférenciers ni assez de conférences : une grrrande société de grrrandes conférences vient de se fonder. Rien que des particuliers dans le comité : M. de Bea.m.nt, M. de G.rm.ny, M. de B.ysi...lx, M. de B.rm.ngh.m. Elle a donné une fête d'inauguration : il y avait une causerie de M. Hugues le R.ux, ce qui n'est pas vraiment très neuf et que ce parleur soit bien fade, mais il y a eu d'exquises projections photographiques, une partie de concert charmante, un buffet joliment garni, et Tout-Paris dans la salle, depuis la comtesse Gr.ff.lhe, qui avait un chapeau abat-jour fort curieux jusqu'à Mme W.lly Bl.menth.l, qui décidément est de toutes les fêtes littéraires et finira bien par écrire un roman, en passant par la comtesse B.gou.n et Mme Dieul.foy : le faubourg Saint-Germain, le quartier de l'Étoile, la plaine Monceau, Tout-Paris enfin. De distrayantes matinées se préparent là pour nous, et ce ne sera pas une heure perdue que celle où on entendra conférencier la princesse Lucien M.rat sur les peintres amateurs ou la vicomtesse des T.uches sur la comédie en poudre. Mais pourquoi diable avoir placé certaines causeries sur les poètes sous le patronage de ces magnifiques poètesses, les plus grandes sans conteste de notre littérature, la comtesse de la R.chec.ntin, et la baronne de Br.mont?



De quoi parlerait-on dans les salons, sinon de *Chantecler?* Après en avoir tant parlé avant qu'il fût joué, il faut encore en parler, maintenant qu'il a vu les feux de la rampe : en fin de compte on en parle plus que jamais. Pour les maîtresses de maison, c'est un admirable sujet de conversation.

A peine la porte du salon s'est-elle ouverte et le nouveau visiteur a-t-il apparu, que déjà il a reçu en pleine poitrine l'inévitable question : « Eh bien! que pensez-vous de *Chantecler?* » Silence anxieux : tous les yeux sont fixés sur lui : que va-t-il dire? Le plus souvent il débute ainsi : « C'est plein de beautés! » Puis il regarde autour de lui : n'y aurait-il pas, par hasard, quelque ami ou quelque proche de l'auteur, qui, tout à l'heure, d'un pied léger s'en irait lui répéter ce qu'il aurait entendu. Mais non : il n'y a personne qui « rapportera »; il peut y aller, il y va, et il assure qu'il ne s'est jamais autant ennuyé au théâtre. Mis en confiance, chacun y va de sa confession. Cependant une voix s'élève, la voix de l'enthousiaste qui proclame Rostand, poète national et *Chantecler*, chef-d'œuvre national. On l'écoute aussi, celui-là : et puis d'autres voix se mêlent à la discussion : chacun veut exprimer son avis : il y a celui qui célèbre l'ode au soleil, il y a celui qui raille les crapauds, il y a celui qui se rappelle l'ode à la nuit, il y a celui qui se gausse des calembours et des concetti, il y a celui qui colporte les mots de Guitry.

Ah! les mots de Guitry! Lui en aura-t-on prêté depuis trois semaines! Il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches... Mais tout de même où aurait-il trouvé le temps d'en faire avec une telle prodigalité?

Les Premières

A l'Opéra : *La Forêt. La Fête chez Thérèse*

Les spectateurs, de qui le verdict se montre volontiers hâtif, à la fois, et définitif, ont décidé sans retard que la *Forêt* était tout « barbe », et la *Fête chez Thérèse*, tout « charme ».

C'est, tout de même, se prononcer un peu vite en faveur de M. Reynaldo Hahn, et contre M. Savart.

S'il est bien vrai que le poème du « déboisement », mis en musique par M. Savart, ne comporte pas des développements d'un agrément ni, surtout, d'une variété infinis, il faut tenir compte de l'austérité du livret imaginé par M. Laurent Tailhade.

M. Tailhade est un poète magnifique, et l'on ne manquera pas de s'étonner qu'il n'ait orné son sujet que de lieux communs souvent pauvres, rarement ingénieux, jamais éclatants; il semble que le poète se soit dit que « c'était toujours assez bon pour un opéra », et voilà pourquoi, sans doute, nous n'avons point retrouvé ici, dans son style, la richesse accoutumée.

Il est juste d'ajouter que la déclamation lyrique adoptée par M. Savart, beaucoup trop lente, donnait quelque excuse à M. Tailhade, dont elle étouffe presque toutes les paroles; et cependant, de temps en temps, quand le bruit se précisait à notre oreille sous une forme perceptible à notre entendement, nous nous attristions que M. Tailhade se fût contenté de l'épithète uniformément banale, dénuée d'éclat et de couleur et qu'il eût consenti à ces besognes de librettiste, lui qui peut écrire en poète : s'il ne le faisait pas pour nous, n'eût-il dû, au moins, le faire pour lui?

Sous la grise monotonie du livret, et le poncif de l'interprétation, — ah! les gestes « nobles » par lesquels le bûcheron Delmas mime son désespoir et son angoisse, et Mlle Grandjean, l'enveloppante séduction de la Forêt qu'elle symbolise : et ces danses de dryades et d'hamadryades, chargées d'affoler le bûcheron et de « lui faire peur!... » — en dépit de tout cela (de tout cela que M. Savart a attendu si longtemps!) la probité la plus élémentaire oblige à reconnaître que M. Savart est un *bon* musicien : aussi bien, les bons musiciens ne tiennent-ils pas à honneur de n'être point des musiciens amusants? Que M. Savart se rassure donc, — son honneur est sauf!

Les choses allaient différemment avec M. Raynaldo Hahn ; il était là pour nous divertir et nous plaire, et on lui a tout donné pour y réussir.

Après l'amusement des costumes du second Empire, on a mis à sa disposition tout Watteau, toute la comédie italienne, et un feu d'artifice et même un jet d'eau. Tout cela n'avait aucun rapport, évidemment, mais il s'agissait, non plus, comme avec M. Savart, d'exécuter les deux actes d'un prix de Rome imposés par le cahier des charges, — il s'agissait de rajeunir, de rénover le ballet, de n'être plus contraint, pour sacrifier aux amateurs

de danse, de leur apporter l'éternel régal de *Coppélia*, cette « Fille du Régiment » des ballets...

Certes, le triomphe fut vif pour les costumes de M. Pinchon, d'une recherche délicate et pittoresque, d'une harmonie toujours exquise et jamais fade.

Mlle Zambelli fut Zambelli, et Mlle Aïda Borri quelque chose de plus: car, que l'on y prenne garde, Mlle Zambelli pourrait être ici remplacée, avec moins de brio sans doute, d'assurance et moins d'« action », — mais je tiens que si, demain, Mlle Aïda Borri abandonnait son rôle, dont les effets sont infiniment moins sûrs parce que moins conventionnels et moins attendus, pour retrouver cette élégance et cette distinction, cette grâce aisée, souriante et souveraine, il n'y aurait personne, à l'Opéra, personne, — même Mlle Zambelli...

Le malheur est qu'il n'en est pas de même pour la musique de M. Raynaldo Hahn, que l'on n'aurait, sans doute, aucune difficulté à remplacer par n'importe quelle musique.

Comment le compositeur qui imagine, pour illustrer les « Fêtes galantes » de Verlaine, quelques mélodies précieuses, n'a-t-il su envelopper que d'une atmosphère aussi vulgaire cette autre fête galante, que l'on avait disposée à son intention, cependant, si complaisamment?

Pas un rythme, pas une sonorité, qui évoquent autre chose que la scène des Folies-Bergère.

Et le musicien adroit, qu'est M. Raynaldo Hahn, n'eût-il pu, à défaut d'inspiration, nous réjouir de pastiches habiles, et tirer un meilleur parti de quelques « timbres » aussi habilement et artistiquement choisis?

La valse de *Giselle* semblait n'être là que pour nous faire regretter Adolphe Adam, — n'est-ce pas un comble? — et, je ne sais pas comment M. Raynaldo Hahn s'est arrangé ou l'a arrangé, mais le leit-motiv de *Mimi Pinson* ne nous rappelait que la *Paimpolaise*...

Après tout, on pourrait peut-être arriver à jouer la *Fête chez Thérèse* avec la musique de *Coppélia*?...



Création de Lewis.

A la Comédie-Française : *Boubouroche. L'Imprévu. Le Peintre exigeant.*

Est-ce que les pièces, que les abonnés du mardi, certains sociétaires, et les « amis de la Maison », proclameront indignes du répertoire, — est-ce que les pièces qui « ne sont pas pour le Théâtre-Français », ne sont pas, d'abord, des pièces que les artistes du Théâtre-Français sont incapables d'interpréter convenablement.

C'est dans ce sens qu'il eut été préférable sans doute, que le Théâtre-Français ne représentât pas *Boubouroche*, — de même que l'on n'a jamais demandé à Pons-Arlès, Boubouroche inégalable, de s'essayer au récit de Théramène...

Il paraît que de telles « consécrations » sont nécessaires: à la vérité, ce ne sont que d'inquiétantes expériences, qui nous laissent cette angoisse de décider si l'œuvre ainsi « consacrée » n'était pas le chef-d'œuvre que nous croyons, — ou si les « premiers comédiens du monde » ne seraient pas dénués de toute intelligence, de toute fantaisie, et presque de tout talent. Fâcheux dilemme!...

M. Victor Margueritte nous épargne ce doute irritant; son *Imprévu* est « bien pour la Comédie-Française », pièce élégante, smokings, « papotages de mondains », l'amour qui s'abandonne et l'amour qui se tait, — et une femme mariée qui meurt brusquement d'une crise cardiaque, dans les bras de son amant, à la fin du premier acte: quelle situation pour l'amant, vous pensez, — mais aussi pour le dramaturge, quelle situation !... »

Mais il est clair que M. Victor Margueritte, moins dramaturge que romancier, — et l'on sait de reste les chaudes et déférentes, et affectueuses sympathies que le romancier a su mériter, — M. Victor Margueritte fait du théâtre encore un peu en amateur, c'est-à-dire qu'il en est à cette période où l'on trouve le théâtre si « attachant » si « amusant »...

C'est qu'il s'arrête au « coup de théâtre », sans pousser plus loin.

Mais, voir les héroïnes de ses livres, voir sa pensée animée par Mlle Leconte, par Mlle Cerny, par la belle Robinne et la jolie Provost, — n'est-ce pas délicieux, et quel romancier ne rêvera d'être dramaturge?

M. Tristan Bernard, lui, a fait un rôle pour M. Berr. Et comme M. Berr est à la Comédie-Française, il est naturel que la Comédie-Française ait accueilli le *Peintre exigeant*: mais, Dieu merci! il ne s'agit plus ici d'une consécration...

Pourtant, on regrettera peut-être qu'un peintre aussi extravagant n'ait que d'aussi faibles exigences, — et qu'une telle folie initiale aboutisse simplement, sans autres complications, à un mariage à la Molière. — et l'on a même pris soin, pour souligner ce côté « Molière », de faire jouer le rôle de l'ingénue par Mlle Librand, qui est Agnès elle-même...

Mais il y a, dans le dialogue de M. Tristan Bernard, une telle bonhomie, une observation si juste, une telle force de raison jusque dans l'absurde, et une telle « sécurité », que, malgré tout, et même à la Comédie-Française, il en reste toujours assez pour notre joie, pour notre délice...

Franc-Nohain.

Hommes et Choses de Bourse

Les journaux de tous les partis, de toute la France, viennent de publier des articles concernant les secours officiels aux sinistrés des environs de Paris et de Paris, mais aucun n'a relevé la cocasserie du procédé.

L'Etat veut bien accorder une indemnité; il veut bien réparer, dans une petite mesure, les pertes occasionnées, — en partie tout au moins, — par l'imprévoyance de son administration, mais il met comme condition *sine qua non* que ce n'est pas lui qui en fournira tous les fonds ou qui subira les aléas à courir. A cet effet, il *tape* les Etablissements de crédit et, si cela continue, ils vont devenir

La vache à lait qui doit se laisser traire.

Mais ils paraissent trouver cela tout naturel et ne se soucient pas plus de l'avis de leurs actionnaires que de leur premier souscripteur. Car enfin, ce sont des Sociétés particulières que l'Etat exploite ainsi; des Sociétés particulières qui ne doivent employer leurs capitaux que pour le bien social et dont elles ont à rendre compte à leurs actionnaires.

Mais que dire d'un Etat dont le budget dépasse, — de quelques centaines de millions, — la somme de 4 milliards et qui se fait garantir une aumône? Quelle idée doit-on se faire à l'étranger, de cette façon, plus que cavalière, de se procurer des ressources? Et quel fâcheux précédent!

Le jour, peu lointain, où le Trésor sera à sec, ma foi! on saura où trouver de quoi l'alimenter. N'est-ce pas là le commencement de l'application des théories socialistes?

Pour ma part, je penche pour que ce procédé entre tout à fait dans les habitudes courantes et pour que l'exemple, venu de haut, soit imité.

Il me manque de l'argent, le voisin en possède, qu'il m'en donne ou bien gare!

C'est le fameux : « la bourse ou la vie » pratiqué par l'Etat. Aussi, dans ces conditions, on s'explique la mansuétude des lois, et de ceux qui sont chargés de les appliquer, à l'égard de tous ceux qui ne vivent que du bien d'autrui.

Et l'on ose accuser les Boursiers!...

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Compagnie générale de l'Amérique Centrale

Ainsi qu'on le voit par les documents publiés, cette Compagnie semble être un véritable omnium de droits, concessions et privilèges officiellement authentiqués par S. E. M. Crisanto Medina, ministre plénipotentiaire du Nicaragua, pour la France et l'Angleterre.

La diversité des branches de cette entreprise paraît capable d'assurer des bénéfices durables puisque la seule branche de la culture du bananier doit, d'après la Compagnie, donner 50 millions de bénéfices par an.

Les 400.000 actions entièrement libérées de la Compagnie présentent l'avantage d'être offertes sans majoration, au pair, c'est-à-dire à 25 francs l'une.

Pour tous renseignements, s'adresser au siège administratif du Syndicat du Nicaragua, 3, rue La Boétie, Paris.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Les débuts de M. Pierre Mortier comme auteur, auront lieu aux Bouffes-Parisiens avec *Le jeune homme candide* qui doit succéder à *Gaby* et servira de rentrée, à ce théâtre, à l'exquise Juliette Clarens.

—

Chez Fursy, 58, rue Pigalle.

Figure poupine, l'œil jovial, l'air d'un garçon qui a grandi trop vite, les mains comme enchaînées, Enthoven se présente au public et, tout de suite, le conquiert par sa bonhomie et sa *vis comica*. Ses chansons émaillées d'une juste et spirituelle observation, servies par une interprétation admirable, font d'Enthoven un chansonnier très personnel et son succès à la Boîte à Fursy va *crescendo* tous les soirs. Jules Moy, Mévisto aîné, Ferréol, Jeanne Aylac, Emile Wolff et Tournayre sont ses dignes partenaires et la joyeuse revue de Roger Ferréol avec Marthe Derminy, Magdy et leurs camarades termine brillamment un spectacle unique à Montmartre.

—

MM. Auguste Germain et R. Trébor terminent une pièce en trois actes pour le théâtre de la Renaissance.

—

Signalons une généreuse initiative. D'accord avec M. Max Maurey, les artistes, le personnel, les machinistes et la direction du théâtre du Grand Guignol ont décidé d'abandonner le montant d'une journée de leurs appointements au profit des victimes des inondations.

Le produit de cette cotisation, qui s'élève à la somme de 540 francs, a été versé hier entre les mains de M. Lépine par les soins de M. Max Maurey.

Le skating de la rue Saint-Didier organise, lui aussi, une soirée au profit des inondés.

—

Tout l'esprit railleur de la Butte...
De la gaîté de bon aloi.....
De beaux brins de fille, ma foi...
Dont les sourires nous culbutent...
De l'esprit... de l'esprit encore..
Esprit étincelant qui fuse....
Quatre bijoux... quatre décors....
Volons-y... Tous voiles dehors...
. . . . . .
L'Empereur s'amuse!!

—

La Comédie-Française ne fermera pas cet été et ajourne à l'année prochaine son voyage à Londres.

—

ALICE DE TENDER

Petite couleuvre gracile,
Elle se faufile, docile,
Dans les cerceaux, qu'Eugénio,
De ses bras arrondis, simule,
Et forme un sujet de pendule,
Digne d'orfèvres géniaux!...
Ou bien, lançant ses jambes nues,
Elle danse, affrontant les nues,
Semblant défier les oiseaux,
Et *la Scala* lui prend ses ailes,
Pour voler aussi, d'un beau zèle,
Vers les maximums les plus hauts.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Beffa.*
Gymnase : *Vierge folle.*
Apollo : *Reine de valse.*
Ambigu : *Le Péché de Marthe.*

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Zig-Zag. — Pour le théâtre et la ville, nos jolies artistes emploient maintenant la pâte des Prélats qui embellit les mains et le savon des Prélats qui purifie l'épiderme, produits exquis de la Parfumerie Exotique.

—

Etre blonde est la simplicité même, avec les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Dans un cercle très fermé, un membre influent, la dernière semaine, manqua, après l'affichage, d'être rayé pour... dette d'honneur, naturellement.

Heureusement l'intéressé eut connaissance de l'*Official-Banque*, qui, grâce aux titres dotaux de la femme de l'intéressé, évita la fatale catastrophe.

Comme il est bon, tout de même, de connaître son Paris.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour faire pousser, allonger, épaissir cils et sourcils, il faut employer *la Sève sourcilière de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre,* qui brunit et en même temps donne aux yeux une expression vive et accentuée tout en rendant la prunelle étincelante. Prix : 5 francs, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50. *Se défier des contrefaçons.*

—

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (près la Trinité), (Tél. 136-73). Avances, prêts d'argent, titres dotaux. — Discrétion.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr.; 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

VIENT de PARAITRE par le Dr JAF.
LE MARIAGE ET SON HYGIÈNE
Ouvrage complet indispensable à tous.
Envoi fco avec Catalogues cont. 0.50. Etranger 0.75.
Ce LIB. PARMENTIER, 11, rue Lacharrière, Paris. Tél. 907.06.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910
LIVRES Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs
Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS

MALADIES SPÉCIALES A L'HOMME
Comment en guérir par un traitement rationnel ? Ouvrage très instructif est envoyé contre 2.- fr. (timbres) par l'auteur le Dr. RUMLER, Genève (60s Suisse).

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. refus. Mme J. L. LAGLAN, Fermo posta, MILAN.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

LIVRES Catalogue EXTRA-CURIEUX, intime, plus six échantillons très beau pour 1f25 Contre remb. ou timbres
E. NEZANT, 19, rue Richat, Paris

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (Discret) A MAZE O. 142, Boul. Magenta, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1909.

Les 36 Folies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Perjelan, Ed Touraine, etc

PRIX 95c
EN VENTE PARTOUT

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c. album 2 fr., 12 c. album 7 fr.
R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

LA HERNIE
La contention ferme de toutes les Hernies, sans la moindre gêne et sans souffrance, est absolument garantie par le bandage en *Cuir* le DÉMA, qui ne contient ni *ressorts* ni *élastiques*. Catalogue franco sous pli cacheté. **Christodule**, 15, rue du Temple, 15, *Paris*.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

MESDAMES Pr DOULEURS, IRRÉGULARITÉS ou RETARDS des ÉPOQUES qui v. inquiètent, écrivez en confiance à G. LACROIX, O. ✠, Phien-Spécialiste, 83, Rue Jacquemars-Giélée, Lille, qui enverra tout renseignement gratuit sous pli cacheté.

SAGE-FEMME 1re cl. Pensionnaires toute époque. BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis, DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Écrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 1er étage

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. parfum. 1.05. — Loyauté. Discrétion

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1909
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière, Paris (IXe)

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — WINTER-PALACE-St CHARLES, 1er ordre, chauffage central partout.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

A. HERZOG, Objets d'art, Ameublements, 41, rue de Châteaudun, Paris

Le gérant C. CLÉMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

LE BLASON SAUVETEUR

Dessin de Fabiano



— Ma foi, si le baron de Sainte-Dèche a épousé sa petite Américaine, c'est bien à son arbre généalogique qu'il le doit !
— Oui, il y a trouvé sa dernière branche de salut.

Samedi 5 Mars 1910

48e année, N° 10



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE

LES SPORTS — LES ARTS

DÉPOT LÉGA
Seine
N°

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

LE PARISIEN
TEL QU'ON LE PARLE
par TIMON DE PARIS

DANS CE NUMERO PARAIT :

CHANTENLER
Pièce symbolique
par H. DE FLEURIGNY

TABOUNE



par Franc-Nohain



PARFUM
GRÉGORIA

V. RIGAUD
1, Faubourg St. Honoré, 1
PARIS



FLIRT
PARFUM ULTRA PERSISTANT
ED. PINAUD
18, PLACE VENDÔME, PARIS



AVEC L'IDÉAL WATERMAN
J'ÉCRIS
20.000 MOTS
sans prendre d'encre
EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Époques
et en Évitent les Douleurs.
Le fl. 4f50 f**. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.



GERMANDRÉE
en POUDRE, en CRÈME
et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

Orfèvrerie "CHRISTOFLE"
Une Seule et Unique Qualité
La Meilleure
Afin de l'obtenir
EXIGEZ cette Marque
et le Nom "CHRISTOFLE"
sur chaque pièce.

Coeur de Jeannette
Nouveau Parfum
HOUBIGANT
19, faub. Saint-Honoré.

CHOCOLAT
129, Bd St GERMAIN
53, Bd MALESHERBES
PARIS
CHOCOLAT EXPRESS
GRONDARD

PARFUM POMPEÏA
L.T. PIVER
PARIS

NE VOYAGEZ PAS
SANS LES
GUIDES CONTY
EN VENTE PARTOUT

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES



illustré
de 100 dessins
par Ed. Touraine
(3e ÉDITION)

Le livre idéal pour se distraire en voyage !

En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.

3 fr. 50



ON DIT... ON DIT...



Moins cinq.

Ils vont se marier, ils ne le sont pas encore, car il y a un beau-père qui, avant de mourir, a pris à l'égard de sa belle-fille, veuve et mère, de terribles dispositions testamentaires, mais tout de même ça se fera. Seulement ça a failli ne pas se faire, parce qu'ils ont été sur le point de s'embarquer sur le *Général-Chanzy*.

Leurs domestiques y étaient déjà, avec l'automobile, quand le commissaire du bord s'aperçut qu'il était resté dans l'automobile de l'essence. Comme il est interdit au bateau d'emporter de l'essence, le commissaire donne l'ordre qu'on débarquât la voiture.

Les domestiques s'emportèrent : que diront Monsieur et Madame qui vont venir dans un instant?

Le commissaire ne voulut rien entendre, et fit débarquer l'auto et les domestiques.

A peine gens et chose étaient-ils sur le quai, que les maîtres arrivèrent. Explication, cris, menaces ; pendant ce temps on lève la passerelle, et le bateau file. Quelques heures après il coulait... A quoi tiennent les beaux mariages? M. Fr... de Cr... est né, décidément sous une bonne étoile!

Saganana.

Quand le duc de T.... eût été frappé de paralysie, on l'enferma dans l'hôtel familial. On le promenait dans le jardin, et le seul mot qu'il prononçait était : « Vache, vache! ». Mme la duchesse de T.... on le conçoit, en était fort ennuyée. Elle eut l'idée d'installer sur la pelouse du jardin une charmante vache normande, et désormais, quand le duc radotait, elle expliquait, en montrant la bête : « Il veut du lait naturel ».

Mais le hasard est profond et complexe. Un jour elle donna un déjeuner ; on met le duc à table, le visage tourné vers le jardin où paît la ruminante. Le début du repas se passe bien, mais tout à coup, à l'entremet, le pauvre malade brandit le poing vers sa femme qui lui fait face, et crie : « Chameau! Chameau! »

On ne peut pas tout prévoir!

Beau séducteur, il eut, comme tout le monde, des infortunes. Il lui arriva de soupçonner une personne qui lui était chère de le tromper : Il fit le coup classique, il feignit de partir en voyage, puis il revint en catimini, se glissa dans l'hôtel, entra dans le cabinet de toilette et y trouva la personne qui lui était chère en compagnie d'un monsieur très bien et dans une attitude qui ne pouvait laisser aucun doute. Il n'eut ni colère ni stupéfaction ; mais il se pencha vers les serviettes de toilette, en prit une, et, la désignant à celui qu'il surprenait : « Celle-ci, dit-il simplement, est pour la figure », et il s'en alla.

Du haut du ciel, sa demeure dernière, le duc de Richelieu a dû regretter que ce mot ne fût pas de lui.

Heureux en amour...

Ils étaient tous trois sur la Côte d'Azur, la semaine passée, M. L.nt.lme, Mme Edw.r.s... non, pardon! M. et Mme Edw.r.s-L.nt.lme, et Mme mère, et sous les palmiers de la Promenade des Anglais, comme sous les oliviers du Cap Martin, la vue de cette idylle familiale excitait l'attendrissement de tous les touristes.

Mais il paraît que si la dame de cœur sourit à M. Edw.r.s-L.nt lme, la dame de pique ne lui est pas favorable. La chose n'est pas bien grave, direz-vous. Plus grave que vous ne croyez! Il est impardonnable au mari de prendre une culotte dans un ménage où la femme a la prétention de la porter, et Mme L.nt.lme n'a pas hésité, pour défendre le patrimoine des enfants qu'elle pourrait avoir, à menacer son mari de lui infliger un conseil judiciaire.

Les nombreux amis, témoins de cette scène, sont heureusement intervenus : M. Edw.r.s ne le fera plus!



Séance académique

L'illustre poète Jean Aicard qui a presque autant de talent que Mme la duchesse de Rohan, — mais moins, cependant, que M. Dorchain, — a été reçu à l'Académie, la semaine dernière. Consécration solennelle et touchante donnée à l'œuvre la plus originale de toute notre littérature...

Un autre grand poète, qui est médecin et directeur de la Docte Compagnie, lui lut un charmant compliment. En vers, bien entendu, et où « soleil » rimait avec « vermeil », où les « étoiles » se trouvaient là, à point nommé, pour accompagner des « voiles ».

— Admirable! admirable! faisait Jean Aicard au comble de l'enthousiasme.

Un agent voyer déclama ensuite un superbe sonnet à la gloire de Jean Aicard. Puis un employé des contributions indirectes, se leva pour jeter à son tour un hymne éblouissant consacré au jeune Jean Aicard déjà nommé.

Enfin un silence religieux se fit. Jean Aicard sortit de sa poche un papier précieux et lut quelques vers *inédits* de sa fabrication. Des vers *inédits* de Jean Aicard, quel régal! Tous ses collègues de l'Académie en pleuraient de joie.

Ce fut, somme toute, une séance mémorable et qui fera date dans les annales de l'Académie... du Var.

Vive Jean Aicard membre de l'Académie du Var, et même de l'Académie française, ce qui est bien *moinsse*, mais ce qui est déjà coquet!

A qui le fromage?..

M. Augagneur qui fait merveille à Madagascar, puisqu'il réussit, en peu de temps, à jeter bas l'œuvre admirable et patiente du général Gallieni, ne retournera plus dans la grande île.

Mais qui donc le remplacera là-bas? Il y a déjà trente parlementaires affamés qui s'agitent et qui se jugent tout désignés, étant ignorants de tout, pour gérer ce malheureux pays. Car Madagascar, ce n'est pas une île ; ce n'est pas une colonie ; c'est un énorme fromage destiné à être grignoté jusqu'à la croûte par ces méchants petits rats que sont nos politiciens.

Oui, qui donc ira faire fortune à Madagascar? A qui le tour, puisque M. Augagneur est rassasié...

C'est M. Augagneur qui connaît le mieux, évidemment, les candidats à sa succession. L'autre jour, à Nice, chez un haut fonctionnaire, il les énumérait sans affabilité.

Il y a M. Simyan qui voudrait bien faire de ses notoires incapacités un article d'exportation.

Il y a M. Messimy, qui se croit sûr de son affaire. Il y a M. Pierre Baudin, qui préférerait l'Indo-Chine, mais qui saurait pourtant se contenter des Malgaches. Il y a même, ce qui est impayable, ce pauvre M. Millies-Lacroix, dont le petit bazar, à Mont-de-Marsan, ne marche pas très bien, et qui est assez bilieux déjà pour n'avoir point à craindre d'attraper là-bas, une maladie de foie.

Mais, dit M. Augagneur, tous ces aspirants au fromage risquent fort de se brosser le ventre. M. Trouillot et sa dame songent très sérieusement, en effet, à abandonner le ministère des Colonies pour le gouvernement, beaucoup plus profitable, de Madagascar.

Statistique.

— Sur une moyenne de 150 députés siégeant l'après-midi..
— Pardon, la moyenne est de 79.
— Soit. Savez-vous combien il y en a de chauves?
— Mettons 20.
— Sur 150, il y en a 60!
— Tiens! Pourquoi ne les utiliserait-on pas pour faire de la réclame?...

American Roller = Skating Rink

PLACE VICTOR-HUGO (Rue Saint-Didier)

Le plus select rendez-vous de Paris (Communications faciles et nombreuses par Métro, Tramways, etc.)
La plus grande et la plus belle piste de Paris, entièrement entourée par un vaste promenoir circulaire



Fondé par CRAWFORD, roi des Skating. — WINSLOW'S skates

TROIS SÉANCES PAR JOUR — EXCELLENT ORCHESTRE — TRÈS BON BUFFET

Nos plus gracieuses mondaines, les familles les plus élégantes, nos sportsmen les plus connus, sont les fervents habitués de ce fashionable Rink.

Le double baptême.

C'est un baron de la finance : appelons-le Lévy, si vous le voulez bien. L'autre jour, un de ses amis (nous l'appellerons Cahen, si cela ne vous fait rien) le rencontre et, après les premières effusions.

— Quoi de neuf, mon cher Lévy?

— Rien, mon cher Cahen, rien ou presque rien : je viens de me faire baptiser catholique.

— Ah! bah?... Quelle drôle d'idée!... Enfin, je n'ai pas de conseil à te donner et les affaires de conscience sont les seules dont je ne me mêle pas.

Un an s'était passé sans que les deux amis aient eu l'occasion de se revoir, quand l'autre jour, ils se trouvent nez à nez au coin de la Bourse.

— Ce cher Lévy! Comment va?

— Pas mal et toi, mon cher Cahen? Toujours guilleret, à ce que je vois.

— Oui, oui, je te remercie; et, à part cela, quoi de neuf?

— Rien, rien... Ah! si au fait! Je viens de me faire protestant!

— Par exemple! Il y a un an, à peine, tu t'es fait catholique et aujourd'hui te fais protestant! La chose ne me regarde pas, mais, pourtant je, voudrais bien savoir...

— C'est bien simple. Quand on parlait de moi on disait: « Ce M. Lévy, c'est un juif? — Non, il est catholique. — Catholique? Tiens! Mais avant d'être catholique, qu'est-ce qu'il était? — Ah! dame, il était israëlite! » Cela m'ennuyait... Maintenant on demande : « Ce M. Lévy, c'est un juif? — Non, non il est protestant. — Ah! bah? Mais avant d'être protestant, il était israëlite? — Nullement, il était catholique! » Et les gens ouvrent de grands yeux. Vois-tu, mon cher Cahen, pour être vraiment chrétien, deux baptêmes ne sont pas de trop.

Chantecler à Nice.

La première, à Nice, de *Chantecler*, a eu lieu samedi dernier et, si l'on veut bien toutefois nous permettre de le dire, elle a eu lieu dans un silence presque glacial.

Certes, la salle du Casino Municipal était comble et brillante. Il y avait quelques jolies femmes et des torrents de bijoux... Dame! Cette année, les rivières débordent, même celles de diamants!...

Mais le sonore Dorival, Chantecler gaillard, et la charmante Maggie Gauthier, poule faisane dodue et câline, ne parvinrent point à faire sortir le public d'une réserve à coup sûr excessive.

Et *Chantecler*, malgré tout, méritait un accueil plus cordial. Seulement voici ce qui s'était passé : les Parisiens, en villégiature sur la côte n'avaient pas jugé très chic d'aller voir *Chantecler* en tournée. Beaucoup, du reste, qui s'étaient absentés comme par hasard au moment de la première à la Porte Saint-Martin, étaient revenus, quelques jours après, souriants et fats : *Ils y avaient été*!... Ils ne pouvaient pas, décemment, « y retourner ».

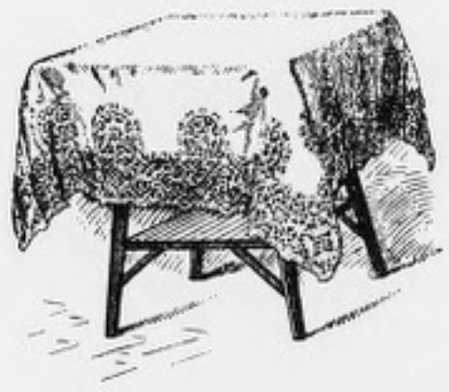
Ce furent donc les étrangers qui marchèrent à fond. Ils coururent au bureau de location, retinrent la salle entière et quand M. Monteux vint débiter le fameux prologue, il se trouva devant un auditoire de Russes, des Tchèques, d'Anglais, de Prussiens, de Nègres et d'Américains qui n'entendaient guère le français...

Chantecler, paraît-il diminue à vue d'œil. Est-ce parce que M. Rostand, sensible aux critiques, fauche une tirade par-ci, un couplet par-là? Vous n'y êtes pas! Si à chaque représentation de *Chantecler* le nombre des vers diminue, c'est que les poules les mangent!

GRANDE MAISON DE BLANC

6 BOULEVARD DES CAPUCINES

LONDON PARIS CANNES



LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON

TROUSSEAUX
COMPLETS DEPUIS 1500 F

CATALOGUES
ET DEVIS DE TROUSSEAUX
ENVOYÉS SUR DEMANDE

PARIS GRANDS MAGASINS PARIS

DU LOUVRE

Lundi 7 Mars et jours suivants

EXPOSITION GÉNÉRALE
DES
NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

Occasions exceptionnelles à tous les Comptoirs

Officiers Ministériels

NESLES-la-Vallée (S.-et-O.) Ble Pté Camp., beau parc. C.-c 8 h. 11 a. M. à p. 55,000 fr. Adj. s. 1 ench. Mairie de Nesles. Dim. 20 mars, 2 h. S'adr. Me P. DELAPALME, not. Paris, 11, rue Montalivet.

Rue de L'OUEST, 50 (14e) Maison Rev. br. 5,750. M. à p. 60,000 fr. Adj. Ch. Not. Paris, 15 mars. Me BOURDEL not., 30, rue Général-Beuret.

Vente à Aubervilliers (Seine) 6, r. du Pilier, mardi 8 mars à midi.
60 CHEVAUX réformés du dépôt Le Pilier. Cie Gle des voitures à Paris. Expos. la veille. Me Camille AUBOIN, comm.-pr., 51, r. Ste-Anne, Paris.

3 MAISONS à Paris R. CAULAINCOURT
46 bis, 48, 50 R. b. 13.500f. 16.000f. 26.300f. M. à p. 50 000 fr. 200 000 fr. 390 000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. 15 mars 1910. S'ad. Me LAVOIGNAT, not., 5, r. Auber.

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

PYGMALION

9, Boulevard de Sébastopol (angle de la Rue de Rivoli) PARIS

G. URION Fils, PETIT & Cie

LUNDI 7 MARS

EXPOSITION GÉNÉRALE DES NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ



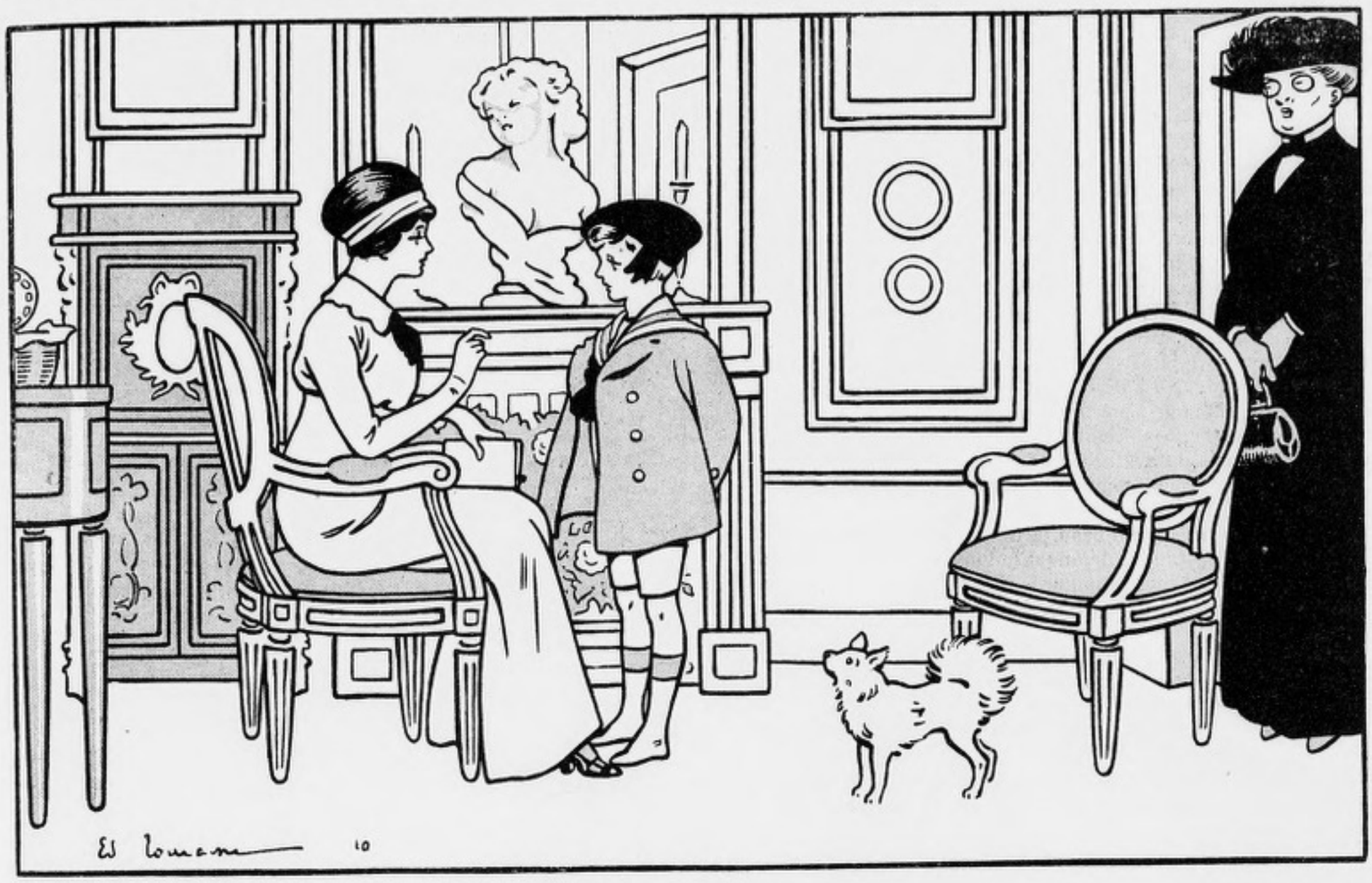


N° 600 Très jolie *Robe Princesse* en beau drap d'Elbeuf très soyeux, corsage et manches s'ouvrant sur une chemisette de tulle plissé garni ainsi que la jupe d'un large galon et d'une frange soie..... 135 fr.

Chapeau de genre, en paille soie, nuance vendange, joli nœud assorti, calotte roses et feuillage..... Prix 30 fr.

N° 601. *Costume* de genre en belle diagonale double, jupe plissée avec empiècement et garnie galon. Paletot forme russe doublé satin tailleur, orné boutons et galon nouveauté..... 99 fr.

Chapeau crin noir formé, relevé derrière, joli nœud ruban bleu... Prix 22 fr.



JABOUNE

I. — La Maison du Roi.

On ne sait pas assez l'influence que peut exercer, sur l'imagination d'un jeune garçon de huit ans et demi, la personnalité du président de la République!

Parce qu'il passe tous les après-midi par la rue de l'Elysée pour aller retrouver, avenue Gabriel, auprès de la statue d'Alphonse Daudet, ses petites amies Ketty et Kitzi, le drapeau du portail, les factionnaires, le poste, le va-et-vient surtout des gardes municipaux à cheval, sans compter parfois une musique militaire, ont depuis longtemps intrigué Jaboune, et l'ont persuadé aussi que cette grande maison servait assurément d'asile mystérieux à un personnage pas ordinaire.

Sans doute, Jaboune aurait pu se renseigner, mais ce serait mal connaître l'orgueilleux Jaboune.

On croit trop volontiers les petits garçons toujours empressés de poser des questions aux grandes personnes : Jaboune appartient à cette catégorie nouvelle des petits garçons qui ne veulent pas, au contraire, apparaître, en les interrogeant, dans un état d'infériorité vis-à-vis desdites grandes personnes; et c'est avec des bribes attrapées dans les conversations tenues devant eux, d'une phrase d'un passant dans la rue, des renseignements hâtifs, étrangement complexes et variés, qui leur sont fournis par les journaux, - eh! oui, les journaux! — imprudemment laissés à leur portée sur un coin de table, c'est avec tout cela que ces petits garçons se composent la science la plus déconcertante.

Ainsi n'a-t-il fallu rien de moins à Jaboune qu'une violente discussion avec Kitzi, pour arriver à cette notion première que le palais de l'Elysée était habité par le roi de France.

Il faut savoir qu'aux yeux de Kitzi, toutes les statues sont des statues de roi, et que, par conséquent, la statue d'Alphonse Daudet, qui protège leurs jeux accoutumés, dans l'allée voisine, est une statue de roi, comme toutes les autres.

Cette assurance trouble Jaboune, qui a dix-huit mois de plus que Kitzi, et ne saurait admettre qu'une « fille », et en particulier une fille de sept ans, se mêlât de lui apprendre quelque chose. Il a donc affirmé sèchement et péremptoirement à Kitzi que « ce bonhomme-là » n'avait jamais été roi de sa vie, attendu que les rois sont toujours à cheval et ont toujours des uniformes, et que seule une fille de sept ans, une fille stupide et ignorante et qui n'a jamais feuilleté un livre d'histoire, — lui, Jaboune en est à « François Ier, 1515... » — peut se figurer qu'un roi se ferait représenter simplement assis, avec, sur les genoux, une couverture de voyage...

Naturellement Kitzi s'est mise à pleurer, d'abord, à trépigner ensuite, et Jaboune, argument suprême, lui a tiré les cheveux, tant et si bien que Linda et Priska, les deux gouvernantes allemandes, ont dû intervenir.

Et comme c'était Jaboune qui avait tiré les cheveux, et que c'était, par conséquent, à lui qu'en bonne justice il convenait de donner tort, Priska, la gouvernante de Kitzi, n'a pas hésité à accorder à Kitzi la seule satisfaction susceptible de sécher instantanément ses larmes (et puis quand Kitzi pleure, elle tousse et Madame n'est pas contente!...) :

— Bien sûr, cet Alphonse Daudet était roi, roi de France, et la preuve c'est que l'on a placé sa statue devant la grille de la maison des rois de France, même que c'est pour cela que ce n'était pas la peine qu'il montât à cheval, ni qu'il s'habillât en roi, puisqu'il était là chez lui, dans son jardin, à la porte de sa maison... Mais est-ce que, par hasard, Jaboune ignorerait que la grande maison qui fait le coin de la rue de l'Élysée et du faubourg Saint-Honoré, avec son drapeau et ses soldats, c'est la demeure du roi de France?

Vous ne ferez jamais avouer à Jaboune qu'il peut ignorer quelque chose, — quelque chose surtout que Kitzi aurait su avant lui, mieux que lui.

Il prend aussitôt une mine entendue, hausse les épaules, cligne de l'œil et sifflote, ceci plus particulièrement pour humilier Kitzi qui, lorsqu'elle cherche à siffler, allonge gauchement et vainement les lèvres sans qu'aucun bruit en sorte, — elle

souffle, vous comprenez, elle ne siffle pas... — et, de même, elle est incapable, fût-ce au prix de la plus atroce grimace, — ou alors il faut qu'elle appuie sa main sur sa paupière, ce qui ne compte pas, — elle est incapable de fermer un œil en gardant l'autre ouvert...

Ayant ainsi affirmé, une fois de plus, sur Kitzi, par ce clignement d'œil et par ce sifflement, la supériorité de son sexe et de son âge, Jaboune s'en retourne fièrement avec Linda vers la rue de l'Élysée, refusant avec beaucoup de dignité d'accompagner Kitzi pour aller retrouver Ketty à la sortie du cours de la rue Montaigne, bien que ce soit le jour où Ketty offre un « beurre-moka » à Kitzi et à Jaboune, à la pâtisserie du Rond-Point; mais Jaboune a déclaré que « s'il avait envie d'un beurre-moka, il pourrait bien se le payer avec son argent... »

C'est que Jaboune a hâte de se retrouver seul avec sa fraülein pour voir si Priska ne s'est pas moquée de lui, tout à l'heure, et vérifier, compléter, ses premiers renseignements sur l'Élysée et la royauté — sans en avoir l'air.

Insidieusement, négligemment, en passant devant la grille de l'avenue Gabriel, il prononce donc :

— Il a tout de même un beau jardin, le roi de France !...

Mais la blonde Linda, depuis un moment, semble rêveuse et préoccupée; il faut que Jaboune insiste :

— Il a un beau jardin, le roi de France, et est-ce qu'il habite toute la maison?

— Voyons, Jaboune, vous savez bien que vous n'avez pas de roi en France ; c'est nous, en Bavière, qui avons un roi. Vous, c'est le président de la République...

— C'est la même chose, d'abord, riposte vivement Jaboune, piqué.

Il n'en était pas autrement sûr, mais il ferait beau voir que Linda eût le dernier mot, cette Allemande !... Au fond, elle doit être vexée qu'il y ait un président de la République en France, au lieu d'un simple roi comme dans sa Bavière. Les rois, on sait ce que c'est, mais un « président de la République » !...

L'été dernier, quand ils étaient à la campagne, le père de Jaboune a présidé la distribution des prix de l'école libre; et Jaboune se souvient aussi que, l'été encore, lorsqu'on va à la petite ville qui est à six kilomètres du château, souvent, sur la place du marché, on croise un vieux Monsieur très poli, très propre, en noir, toujours, avec des favoris, et la maman de Jaboune dit alors qu'on se dépêche, sans quoi « le Président » va se croire obligé de s'arrêter et faire des grâces, et il n'y aura plus moyen de s'en dépêtrer...

Donc, Jaboune connaît ça, les présidents : c'est des gens à la campagne...

Et Jaboune n'est pas sans avoir entendu répéter, d'autre part, que « l'on ne dirait pas que nous sommes en République »; et il a entendu également crier « Vive la République ! » et il a épelé « République française » sur des affiches, sur des timbres, sur des pièces de monnaie...

La République, Jaboune connaît donc ça aussi, comme les présidents...

Mais un « président de la République », — qui est à Paris, celui-là, et non plus à la campagne?...

Et, la République, ça ne doit pas se présider, pourtant, comme une distribution de prix !...

Alors, pour savoir, Jaboune lance négligemment :

— Moi, quand je serai grand, je serai président de la République !...

Linda ne l'écoute toujours pas; il répète :

— Je serai président de la République parce qu'on a un bel uniforme !...

— Le président de la République n'a pas d'uniforme...

— Mais puisque c'est le roi de France !...

Ce n'est pas pour rien, en effet, que Mlle Andorre, son institutrice, a initié Jaboune, pas plus tard qu'hier matin, au mécanisme du « syllogisme »; Mlle Andorre considère, que l'on ne saurait s'y prendre trop tôt pour accoutumer les enfants à penser avec méthode :

« Tout écolier doit se montrer obéissant et assidu;

Or, Jaboune est un écolier;

Donc Jaboune doit se montrer obéissant et assidu. »

Jaboune l'a saisi immédiatement et admirablement, ce mécanisme, pour la plus haute satisfaction de Mlle Andorre; il trouve d'ailleurs que c'est une espèce de petit jeu comme les charades, et même plus amusant parce qu'on peut y jouer tout seul; toute la journée, il a rempli son cahier de syllogismes, qu'il imaginait à mesure :

« On mange du pain quand on a faim; — Or, j'ai faim; — Donc je mange du pain. »

Ainsi entraîné, vous pensez que Jaboune n'a pas eu de peine à réfuter l'extravagante affirmation de Linda par ce syllogisme décisif :

« Tous les rois ont un uniforme;

Or, le président de la République est le roi de France;

Donc le président de la République a un uniforme. »

— Et tenez, vous voyez bien qu'il a un uniforme, triomphe Jaboune, en désignant à Linda, d'un index frémissant, un homme magnifique, qui, sorti précisément du Palais, se tient arrêté un instant à la porte de service de la rue de l'Élysée, et qui, étant donnés sa taille, ses moustaches, et son costume éclatant de maréchal des logis de la Garde républicaine, ne saurait apparaître évidemment aux yeux les moins prévenus, comme personne d'autre que le président de la République en personne.

Chose singulière, non seulement Linda ne proteste pas, ne songe pas à rappeler à Jaboune que les petits garçons bien élevés ne montrent pas les gens du doigt; mais elle a rougi très fort, — dirait-on pas, ma parole ! qu'elle a échangé un regard d'intelligence avec le président de la République? — et, saisissant la main de Jaboune qu'elle entraîne maintenant d'un pas rapide, sans mot dire, au lieu de remonter le faubourg Saint-Honoré, elle se dirige, par la rue de Duras, vers les déserts calmes de la rue Montalivet.

Sous un porche, brusquement, elle s'arrête : et Jaboune constate alors que le président de la République les a suivis, et s'arrête aussi.

Jaboune n'en est pas, d'ailleurs, autrement surpris; il ne s'étonne pas non plus de voir Linda lui lâcher la main, et s'avancer rapidement au-devant du Président de la République, avec qui elle entreprend une conversation vive et animée; Jaboune sait bien que le sultan Haroun-al-Raschid n'en usait pas autrement avec ses sujets, quand il se promenait aussi à travers les rues de sa capitale, et qu'il ne voulait pas être reconnu; et puis Linda est une Allemande, et le président de la République se renseigne peut-être pour savoir s'il doit faire la guerre au printemps avec l'Allemagne?

Mais s'il n'est pas étonné de la rencontre merveilleuse, Jaboune est beaucoup plus ému qu'il ne le voudrait paraître : ce n'est tout de même pas commun de se trouver là, tous les trois seuls, dans ce coin écarté de la rue Montalivet, lui, sa gouvernante, et le président de la République !...

Et quand, après avoir amoureusement pressé la taille de Linda, le président s'est tourné vers Jaboune, et lui a dit avec une grosse voix : « Et toi, n'est-ce pas, *motus*, mon bonhomme ! » Jaboune s'est tellement dépêché d'enlever son béret, qu'il l'a laissé tomber, et que, pour sauver la situation, bien vite, il a eu du moins la présence d'esprit de faire alors le salut militaire...

— Il est rigolo, votre petit ! a déclaré à Linda le président de la République, en s'en allant sur un dernier baiser tendre.

Vous pensez bien que, maintenant, Linda n'a pas besoin de recommander à Jaboune d'être discret : avoir huit ans et demi, et partager un secret avec le président de la République, le président de la République qui est si grand, qui a de si superbes moustaches, de si gros galons dorés sur ses manches, et qui a bien voulu trouver Jaboune « rigolo »...

Malgré tout, c'est assez dur de ne pouvoir informer le monde d'un jugement aussi flatteur :

« Le président de la République a dit que j'étais rigolo; — Or il n'a pas dit que Linda était rigolo; — Donc c'est moi qui suis rigolo...

— Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle stupidité? demande la maman de Jaboune, qui, en rentrant, surprend le jeune philosophe occupé à enrichir de cette pensée définitive son cahier de syllogismes...

Jaboune préfère passer pour stupide aux yeux de cette mère aveugle, plutôt que de trahir l'auguste secret; et ingénument il interroge :

— Un président de la République, est-ce que c'est plus qu'une vicomtesse, plus qu'un archevêque?...

LES DINETTES PARISIENNES

Dessin de L. Vallet



LA COMPARAISON

— Alors, c'est bien vrai, tu écris des mots, comme cela, sans savoir seulement ce qu'ils signifient? « Rigolo », « président », « République ». Décidément, mon pauvre Jaboune, je me demande, plus tard, ce que nous ferons de toi !...

Mais Jaboune est enchanté de sa ruse ; il savoure l'âcre joie d'être déjà, au milieu des siens, un génie incompris.

Ah! sa famille s'inquiète de son avenir, de ce qu'il fera plus tard : mais d'abord, maintenant qu'il connaît le président de la République, il n'aura qu'à aller le trouver, et à le prier de le nommer capitaine au long cours, ou directeur du Nouveau-Cirque, ou chef de gare...

C'est enrageant, seulement, d'être encore trop jeune et de ne pouvoir profiter tout de suite d'une relation si précieuse! A moins qu'il ne demande au président de la République, — au fait, pourquoi pas? — une collection de timbres?

Les présidents de la République, ça doit avoir nécessairement des timbres merveilleux, qu'ils échangent, pour rien, avec leurs collègues, les rois des autres pays.

Et puis, bien mieux, est-ce qu'ils ne les font pas eux-mêmes, les timbres? Alors Jaboune n'aura qu'à demander au président de la République, qui ne pourra le lui refuser à cause du secret de la rue Montalivet qu'on lui fabrique, pour lui tout seul, un timbre spécial, un timbre qu'il vendra après, ce qu'il voudra, à la Bourse des timbres, — vous pensez, un timbre unique! — qu'il vendra au moins dix mille francs!...

Quelle revanche pour le « stupide » Jaboune, et qu'est-ce qu'ils diront, ses parents, quand ils verront que leur fils, à huit ans et demi, gagne des dix mille francs comme cela, d'un seul coup, dix mille francs pour s'acheter, s'il veut, une vraie aéroplane...

Toute la nuit, Jaboune a rêvé de timbres, d'aéroplanes, de billets de mille francs, — et aussi qu'il était Jeanne d'Arc à Chinon, et que dans la cour de l'Elysée, où l'on avait transporté la statue d'Alphonse Daudet pour la circonstance, il s'avançait brusquement et reconnaissait, malgré les efforts de Kitzi qui le cachait derrière sa robe, le président de la République, sous les traits de Charles VII, en train de manger un beurre-moka...

La difficulté, en effet, et qui persiste et s'affirme au réveil, n'est pas d'obtenir les dix mille francs; la difficulté est de parvenir à l'Elysée jusqu'au président de la République, d'y parvenir seul, — car Jaboune sait bien que jamais il ne pourra demander à Linda de l'y conduire, que d'ailleurs elle ne voudrait pas, et puis ça le gênerait évidemment pour demander son timbre au président de la République...

Mais, cet après-midi, est-ce qu'il ne doit pas sortir avec Mlle Andorre qui l'accompagne au cours de gymnastique rythmique ?

Occasion unique, et qu'il faut saisir : en rentrant, il feindra de grimper en courant l'escalier comme il fait souvent, cependant que la poussive et geignarde Andorre s'installe et s'enferme dans l'ascenseur.

Mais, à la dixième marche, Jaboune s'arrêtera, redescendra et filera droit à l'Elysée, et le temps que Mlle Andorre arrive en haut, s'informe, redescende à son tour, s'inquiète, inspecte, fasse son enquête, Jaboune sera déjà en grande conversation avec le président de la République : plan d'évasion admirable, que Jaboune possède à merveille pour l'avoir combiné souvent, à chaque bouffée d'indépendance, lorsqu'il songeait à aller s'installer seul à une terrasse de café, pour le plaisir de faire venir le garçon en frappant lui-même sur le marbre de la table, ou qu'il voulait se faire conduire n'importe où, mais dans une voiture qu'il aurait arrêtée lui-même, et en donnant lui-même l'adresse au cocher...

Oui, plan admirable, et qui plus est, réalisable : seulement Jaboune osera-t-il ?... Cette fois il a osé...

Par la grande porte de l'Elysée, il est entré le plus naturellement du monde, et personne ne s'est avisé de demander quoi que ce soit à ce correct et résolu petit garçon.

Mais, au moment où il pénétrait dans le vestibule, en haut du perron, des sonneries ont retenti, et il a vu des gens affolés, des domestiques, des officiers, un docteur, qui couraient ; son premier mouvement, naturellement a été de les suivre, d'autant que, moins que jamais, on n'avait l'air de faire attention à lui...

Mais ces gens allaient trop vite pour ses petites jambes, et puis il ne connaissait pas les aîtres ; il s'est perdu, il s'est mis à errer au hasard, et tout à coup, il s'est trouvé seul dans un petit salon, dont l'une des doubles portes s'est ouverte brusquement, poussée par un officier qui soutenait une dame très pâle, très pâle, toute défaite, et son chapeau de travers.

Et l'officier répétait tout le temps : « Vite, Madame, vite, je vous en conjure!... » et la dame avait à peine la force de soupirer : « Mort! Mort! C'est affreux! c'est affreux!... »

Jaboune était extrêmement intéressé, mais, tout de même, il commençait à avoir peur.

C'est alors que l'officier l'a aperçu, et n'a trouvé rien de mieux que de dire à la dame :

— Cet enfant nous sauve; prenez-le par la main, pour sortir et traverser la cour ; en vous voyant ainsi avec un enfant, on ne pourra pas soupçonner... Mais, de grâce, allez, Madame, allez vite ... pour Lui, pour sa mémoire !

La dame s'est comme raidie, elle a balbutié deux ou trois fois encore : « Mort! Mort!... C'est affreux! c'est affreux!... » Il y avait une glace devant laquelle elle a redressé son chapeau, puis elle a saisi la main de Jaboune qui ne savait plus où il était, où il en était, et, d'un pas d'automate, les yeux fixes, mais très digne, en somme, et comme une maman, elle l'a traîné derrière elle à travers la cour, devant le poste, et une cinquantaine de mètres dans l'avenue Marigny, où elle s'est affalée soudain sur un banc, en demandant à Jaboune d'appeler une voiture.

Jaboune a appelé la voiture, — son rêve! — mais aussitôt le cocher arrêté, il s'est empressé de le laisser se débattre avec la dame, car il n'était pas bien sûr qu'elle ne voudrait pas l'emmener chez des bohémiens.

Sur le seuil de sa maison, où il a couru sans plus de retard, la concierge et Mlle Andorre tenaient un conciliabule angoissé avec un gardien de la paix :

— D'où venez-vous, petit malheureux? Qu'est-ce que vous avez fait ?...

Mais Jaboune, soucieux et grave, n'allait pas se donner la peine d'entrer dans des détails superflus :

— Je crois bien que le président de la République est mort, a-t-il simplement déclaré en hochant la tête; tâchez que cette pauvre Linda n'en sache rien...

Cependant des camelots commençaient à crier dans la rue la « mort mystérieuse du président de la République... »

FRANC-NOHAIN.

DU CŒUR

Tu viens de lui dire, pour la première fois, que tu l'aimes, que tu la désires, que tu souffres. Elle est si sage! Tes mots enivrants lui ont fait peur. Au lieu de sourire, elle a rougi sans rien répondre, et, du coup, les mains tremblent, les paupières battent, tu penches tristement la tête... Allons! console-toi. Ne sens-tu donc point ses regards, timides et curieux, se poser sur ton oreille, la bouche, tous les endroits du visage où l'on se baise entre amants ?

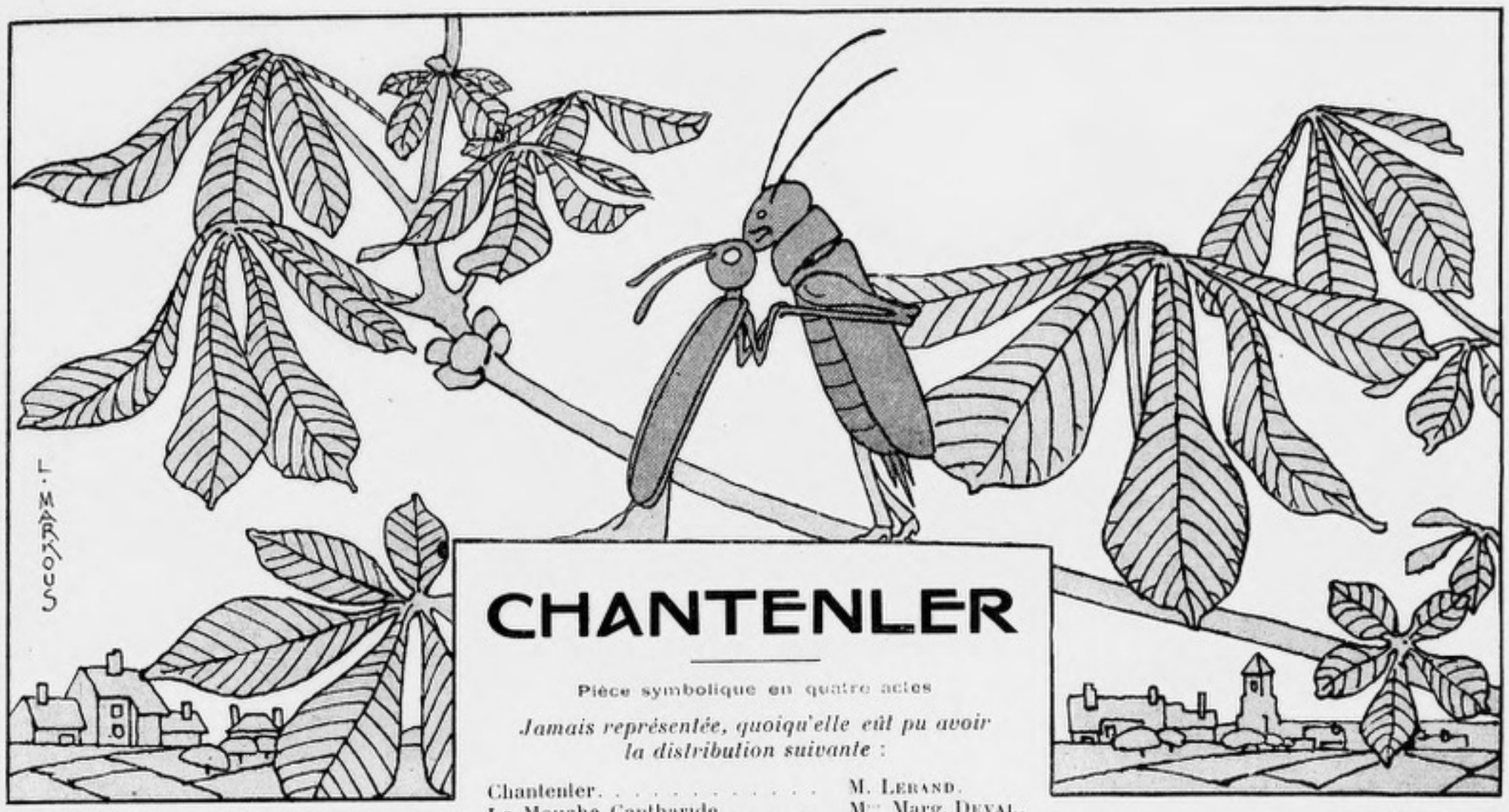
Un long flirt c'est comme un apéritif dont on boit un trop grand verre ; ça coupe la faim.

Au contraire des mains, des yeux et des lèvres, les seins ne savent pas mentir. Vois Agnès, la blanche, la vertueuse Agnès à qui tu plais. Ses doigts, pendant que vous dansez, se forcent à être de marbre dans les tiens ; elle semble sourire, distraite, à un couple qui passe, et sa bouche t'a répondu « Non, ni demain, ni jamais! » ; mais eux, quand tu parles, se gonflent, s'affaissent, palpitent dans son corsage. Regarde-les. Sois fier de toi. Ils t'attendent.

Les yeux de notre maîtresse sont, sans doute, moins grands, moins doux, moins bleus que bien d'autres, mais ils deviennent les plus beaux de la terre dès qu'ils pleurent à cause de nous.

On comprend qu'une jeune fille, vertueuse et jolie mais trop pauvre pour se marier, maudisse le destin si, par hasard, elle songe que ce dont elle est, à juste titre, le plus fière ne lui servira jamais qu'à s'asseoir...

GABRIEL SOULAGES.



CHANTENLER

Pièce symbolique en quatre actes

Jamais représentée, quoiqu'elle eût pu avoir la distribution suivante :

Chantenler . . . . . M. Lerand.
La Mouche Cantharide . . . . . Mlle Marg. Deval.

MM.		MM.		Mlle		Mlles	
Le Hanneton . . .	Germain.	Le Frelon florentin.	Dumény.	L'Abeille. . .	Marthe Régnier.	La Punaise . .	Mlle X...
Le bon Mulot . . .	Paul Plan.	Le Caffard.	M. X...	La Fourmi. . .	Mégard.	La Bête à bon Dieu	Anna Judic.
Le Bourdon	de Max.	Le Moustique . . .	Fursy.	L'Araignée. . .	Juliette Clarens.	La Guêpe . . .	Vera Sergine.
Le Papillon rouge .	Calmettes.	Le Cousin pauvre .	Caza.	La Cigale tendre	Jeanne Saulier.	La Libellule. .	Duluc.
Le Papillon bleu. .	Dubosc.	Le Faucheux . . .	Brasseur.	La jeune Cigale	Berthe Bovy.		
Le Papillon blanc .	Defreyn.	Le Scarabée. . . .	Escoffier.	La Puce	Yv. de Bray.		
Le Coléoptère . . .	Joffre.						

ACTE Ier

Au crépuscule, dans le sillon d'un champ labouré.

Les Cigales, *chantant, tout en frôlant leur corselet de leurs mandibules.*

Ah! que la Nuit est belle
Et quels accents joyeux...

La Libellule

Oui, c'est fini, la ribambelle
Des rayons du Soleil brillant de mille feux!

Le Hanneton

Feu le jour de Madame!

La Fourmi

Toujours ce Hanneton avec son épigramme!...

Un Grillon

Il est bien embêtant!

La jeune Cigale

On va pouvoir enfin vadrouiller entre insectes,
Sans craindre à tout instant
De se faire écraser par les bottes infectes
De quelque stupide chasseur!

Le Faucheux

On va pouvoir, enfin, en se tirant les quilles
A travers la fraicheur
Des fleurettes jonquilles,
Courir le guilledou...



Le papillon.

Le Hanneton
Tais-toi donc, vieux marcheur!

La Cigale tendre
Et nous, les mignonnes Cigales,
Harem de Chantenler, roi des Grillons de Nuit,
Nous pourrons apaiser nos galantes fringales
En nous pelotonnant tout alentour de lui!

Le Hanneton
La rime n'est pas riche!

La Fourmi, *minaudant*
Ne vous vantez donc pas! Si je le voulais bien,
Peut-être Chantenler me ferait la cour...

Le Hanneton
Chiche!

La Cigale tendre
Tu crois? Eh bien,
Essaie!

Le bon Mulot
Oh! non, Fourmi, pas de vilaine histoire!
La légende est notoire
Des amours du Grillon
Pour ses chères Cigales!
Il est le Pacha du Sillon
Sans frasques extra-conjugales.
N'excite pas des appétits
Sortant des règles établies!
Les hommes font de ces folies:
Mais nous, les tout petits,

CANNES, REINE DES SPORTS

Croquis par Mich



M. Merlin



Prince Jean A. Ghika



Capron
Peintre de Cannes



M. Trub



Le Capitaine Miller



S. A. R. Dom Miguel de Bragance

LES GLOIRES DU POLO



M. Baudy

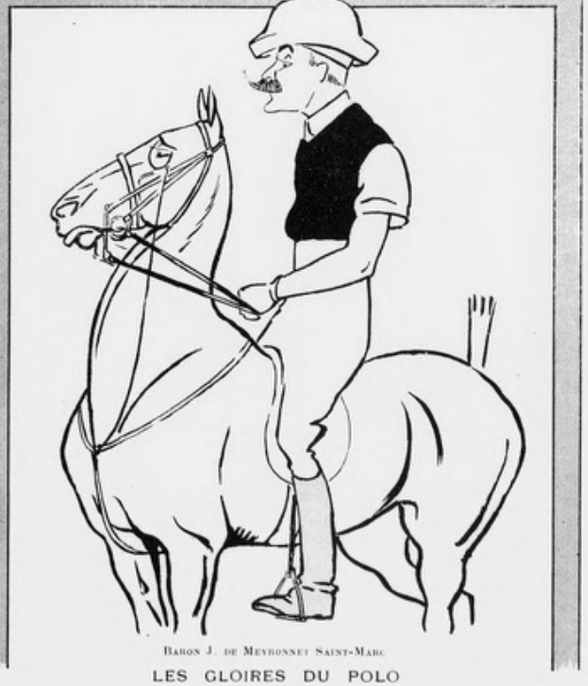


M. Brenole et M. Balsan



M. March — M. A. H. Crosfield — Sir Edward — M. Shelton — M. Lees — M. Emmons

QUELQUES GLOIRES DE GOLF



Baron J. de Meybonnet Saint-Marc

LES GLOIRES DU POLO

Que Dieu nourrit d'un grain et d'une gouttelette,
Nous devons respecter sa loi!

LE HANNETON
Oh! le rasoir, Gillette!

LE BON MULOT
Ah! je sais bien que toi,
Tu possèdes, dit-on, des trésors dans tes coffres
Et que, par orgueil, tu les offres
A tout Grillon bien né pour avoir son tortil...

LE HANNETON
Non, se tord-il, mon cœur, se tord-il, se tord-il!!

LE BON MULOT
Mais écoute l'avis d'un Mulot philanthrope,
Qui la connaît, hélas! dans tous les trous de taupe...

LE HANNETON
La rime n'est pas riche!

LE BON MULOT
Ecoute mon conseil :
Cherche dans ta tribu, demeure dans ta secte :
Unis-toi sans snobisme à quelque brave insecte
Qui sera ton pareil
Et pour faire du bien, diffuse ta richesse!

LA FOURMI
Merci du tuyau; mais je veux être Duchesse!

LE HANNETON
On est poire, parfois, quand on se croit Duchesse!

LA LIBELLULE
Mon bon Mulot,
En débitant ta turlutaine
Tu te crois fils de La Fontaine,
Mais tu n'es qu'un vieux Ramollot!

LE BON MULOT
Je suis fils d'un rat d'eau...

LE HANNETON
Celui de la Méduse?

LE BON MULOT
Ou bien d'un rat d'égout,
Ou bien d'un rat d'écluse!
Je suis le rat total, fils d'un rat qui prit goût
A l'amour qui se réalise.
Etait-ce un rat d'hôtel? Etait-ce un rat d'église?
Même était-ce un rat d'Opéra?
Nul jamais, nul ne le saura...
Je suis né d'une aubade
Dans un grenier fleurant les foins,
D'une rencontre dans les coins,
Ou bien d'une gambade
Dans le collecteur de Paris...

LA LIBELLULE
Ça doit faire une somme énorme de souris!

On entend retentir le grincement des Cricris.

LE VER LUISANT
Depuis un bon moment le jour se carriole!
Donc à quoi bon, pourquoi tout ce potin d'enfer?

LES CIGALES, *frémissantes*
Chantenler! Chantenler!

CHANTENLER, *apparaissant*
Oui, c'est moi, Chantenler, moi qui, sans gloriole,
Peux me dire le FILS DE LA NUIT! A présent,
Toi, le fier Ver luisant,
Eteins ta lampe à luciole!
C'est fini de poser, de luire, d'éclairer.
Le moment est venu pour moi de me terrer,
Puisque tinte et glapit l'heure du crépuscule!

LE HANNETON
Je ne trouverais pas cela si ridicule!

LA MOUCHE CANTHARIDE, *tombant dans le sillon*
Où suis-je? En m'approchant
J'ai cogné sans doute un arbuste
Et me suis éraflé le buste...

LE HANNETON
Il est fort aguichant!



LE MULOT au HANNETON

Ecoute, ami, l'avis d'un Mulot philanthrope
Qui la connaît hélas! dans tous les trous de taupe.



LE BON MULOT, *né d'une aubade*
Dans un grenier fleurant les foins
Ou bien d'une gambade
Dans le collecteur de Paris.

CHANTENLER, *la relevant*
Mademoiselle,
Je mettrai tout mon zèle
A vous guérir.
Vous étiez dès longtemps ma «princesse lointaine»:
Prenez donc mon antenne!
Ensemble nous allons quérir
Quelque retraite
Assez discrète,
Pour qu'on y puisse doucement
— Et vous verrez comment! —
Se susurrer à deux les très ardentes choses,
Qu'en vous voyant voler parfois autour des roses,
Mon cœur depuis toujours déjà me conseillait!...

LE HANNETON
Vlan! ça y est!

Les Cigales consternées regardent s'éloigner Chantenler en compagnie de la Mouche Cantharide défaillante.

RIDEAU

ACTE II

Un après-midi d'été dans la prairie ensoleillée.

LE BOURDON, *posé sur un buisson*
Mon discours sera bref...

LE HANNETON, *caché derrière une touffe*
Si c'était vrai, grand Dieu!

LE BOURDON
Je vous ai convoqués dans ce paisible lieu,
En palabre selon la coutume indienne,
Afin que nous tentions tous ensemble un effort
Contre la Nuit quotidienne!

LE HANNETON
Eh bien, si tu fais ça, mon vieux, tu seras fort!

LE BOURDON
La Nuit, c'est le fléau qui désole le monde :
C'est la Calamité,
L'obscurantisme immonde,
C'est la grande moitié
De notre vie à tous qui nous est supprimée!
Et pourquoi, dans quel but l'ombre terne du soir
Etend-elle le réseau noir
De ses longs voiles de fumée?
Quand le soleil s'enfuit
A qui profite-t-elle
Cette ombre de la Nuit
Qui borde de dentelle
Le manteau d'or de l'horizon?

LES PAPILLONS, *ensemble*
A personne!

LE BOURDON
Quand je suis attardé, d'avance je frissonne
En traversant les ponts pour gagner ma maison.....

LE HANNETON
Dame!
Il demeure à Notre-Dame!

LE PAPILLON ROUGE
Moi j'ai manqué dix fois des rendez-vous badins
A ne plus retrouver ma route.

LE PAPILLON BLEU
Moi de même et ça met les roses des jardins
Dans une rage folle...

LE PAPILLON BLANC
Alors c'est la déroute
Des doux baisers promis...

LE PAPILLON ROUGE
Et c'est insupportable!

LE BOURDON
Eh bien vous savez, mes amis,
A quel ordre obéit cette Nuit lamentable...
A l'ordre du Grillon, du Grillon Chantenler,
Dont le hideux cricri si lugubrement grince,
Que le Soleil, vraiment un peu par trop bon prince,
De son dernier éclair

Brûlant la plaine immense,
Se sauve à l'Occident
Pour ne plus rien entendre!

LE PAPILLON ROUGE

Œil pour œil, dent pour dent!
La revanche commence!

LE PAPILLON BLEU

Supprimons le Grillon et son chant de malheur
En lançant contre lui ce fameux escogriffe
De frelon querelleur
Que l'on dit si fort à la griffe!

LE PAPILLON BLANC

Bravo!

LE COLÉOPTÈRE

Bravo!

LE BOURDON

Très bien! il faudra que demain
Le frelon le provoque au bridge de l'Abeille!

LE COLÉOPTÈRE

Et ce sera fini!

LE CAFFARD

Non, car, moi, je surveille
Et je le préviendrai!

LE HANNETON

C'est tout à fait humain!

TOUS

La Nuit, déjà la Nuit! Regagnons notre gîte...

LE PAPILLON ROUGE

Moi chez une orchidée exquise, où j'ingurgite
Le sucre et le baiser qui m'attendent au seuil...

LE PAPILLON BLEU

Et moi chez une rose crémière où j'ai l'œil!

LE BOURDON

Et moi sous ce noyer là-bas...

LE HANNETON

Ça c'est le gîte
A la noix!

CHANTENLER, *entrant avec la Mouche Cantharide*

Nous voici
Parvenus à l'orée
De la plaine dorée.
Entends donc et regarde aussi!

LA MOUCHE CANTHARIDE

Qu'est-ce que tu vas faire?

CHANTENLER

Je vais faire la Nuit!

LE HANNETON

Ah! ah! un court circuit!



CHANTENLER

Je suis l'incontesté maître du clair-obscur.
Cricricri! c'est moi qui clame vers le ciel
Qu'il faut sortir l'étoile et moucher les chandelles.

LA MOUCHE CANTHARIDE

Mais non, si la Nuit doit se faire,
Elle se fera seule et le Soleil ira
Chauffer l'autre hémisphère...

LE HANNETON

Chauffer l'autre hémisphère
Est un mot bien grivois!

LA MOUCHE CANTHARIDE, *continuant*

Sans attendre ta voix!

CHANTENLER

Tu ris, Cantharide, tu doutes!
Eh bien, reste aux écoutes!
Je suis l'incontesté maître du clair obscur.
Lorsque le ciel est encor pur,
Je gratte l'humus des prairies
Pour que son parfum de terroir
Monte à travers moi, qui suis noir,
Et lance dans les airs ses senteurs assombries.
Je ne fais pas « Cricricricri »
Pour qu'un charivari
Répète au loin : « Cricricricri! »
Je pense à tout éteindre et non à ma réclame,
C'est ma façon de vivre et c'est mon état d'âme
Que le rayon voisin soit aussitôt détruit
Et si je bruis, ce n'est pas pour faire du bruit
Et me ficher du monde!
Cricricricri! J'annonce à chaque carrefour
Que c'est la fin du jour
Sur la terre et sur l'onde!
Cricricricri! c'est moi qui clame vers le ciel,
Vers palais ou maisons, chaumière ou citadelles
Qu'il faut sortir l'étoile et moucher les chandelles!
Cricricricri! c'est moi qui force...

LE HANNETON

Ah! non la ferme!

LA MOUCHE CANTHARIDE, *effrayée*

Qui donc est là? Qui parle? Et qui vient? Qui passa?
Je suis tout en émoi!

CHANTENLER

Quelque valet de ferme
Qui rentre sa charrue ou quelque rustre au terme
De sa journée.

(*Il l'enlace.*)

Allons, je vais calmer tout ça!

Ils sortent, mais ils auraient très bien pu rester.

RIDEAU

ACTE III

Chez l'Abeille. Ruche très élégante. Tout le confort moderne.
Appareil téléphonique à chaque calice de liseron.

DIVERSES JOLIES PETITES BÊTES

Comme c'est toujours bien chez notre amie Abeille

LE COLÉOPTÈRE

La fine fleur des invités!

LE SCARABÉE, *galamment*

Une corbeille
De beautés!

L'ABEILLE, *à la Guêpe qui entre*

Bonjour, Marquise!
Toujours exquise,
Toujours habillée à ravir!

LA GUÊPE

Ma chère...

LE HANNETON

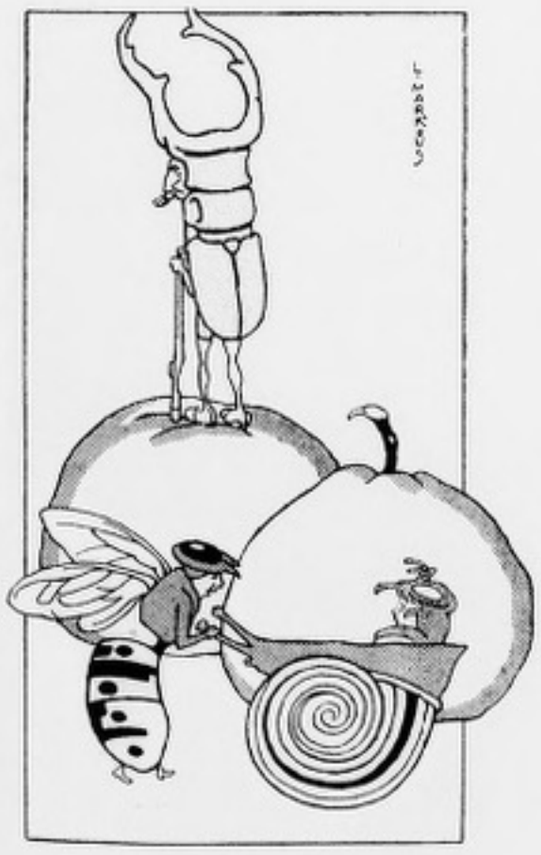
Tiens, Polaire!

LA GUÊPE, *continuant*

Je suis d'une colère
A ne plus jamais me servir
Chez Paquinette!
Regardez mon corset...
On y mettrait les dix mandibules! Et c'est
Un vrai corset de midinette!

LE HANNETON

J'attendais celle-là!



LE CERF-VOLANT



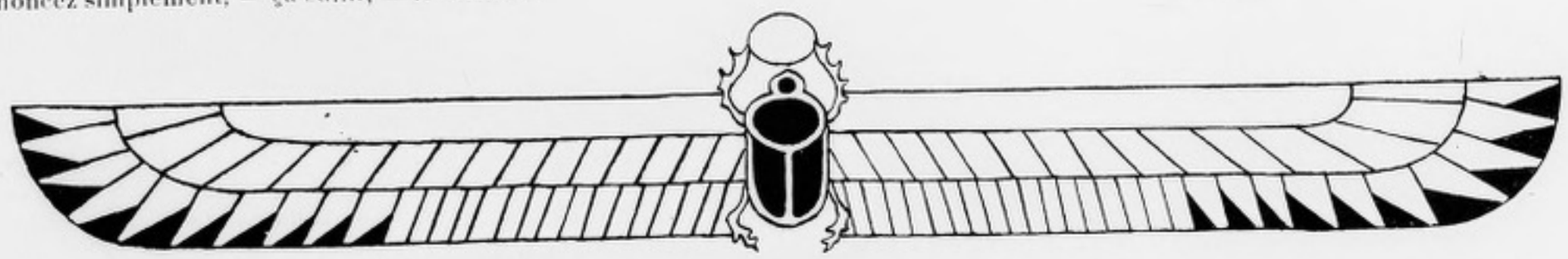
L'ABEILLE

LA BÊTE A BON DIEU, *bas*
Moi, j'aime mieux la taille ronde!
UNE DEMOISELLE
Parbleu! Cette poseuse est serrée à crever,
C'est très laid!
UNE AUTRE
C'est affreux!
UNE AUTRE
Comment peut-on trouver
Que sa taille est jolie?
LE HANNETON
Ah! ah! la rage gronde!
LE BOURDON, *aux papillons qui l'entourent*
Notre revanche approche.
J'ai conté l'affaire au frelon.
Je voudrais qu'il l'embroche
En plein salon!
LE CERF-VOLANT, *annonçant*
Monsieur le Frelon de Narbonne!
L'ABEILLE, *le recevant*
Que c'est aimable à vous!
LE FRELON, *s'inclinant*
Ah! vous êtes trop bonne!
LE CERF-VOLANT, *continuant*
Monsieur le Frelon du Poitou!
L'ABEILLE, *s'informant*
Comment va la Frelonne?
LE CERF-VOLANT
Monsieur le Frelon de Corfou!
L'ABEILLE, *empressée*
Oh! Quelle visite courtoise!
LE CERF-VOLANT
Monsieur le Frelon de Pontoise! Monsieur le Frelon du Japon!
Monsieur le Frelon Châtillon! Monsieur le Frelon Vieille-France!
Monsieur le Frelon de Florence!
CHANTENLER, *entrant, au Cerf-Volant*
Je ne suis pas Frelon!
Annoncez simplement, — ça suffit, — le Grillon.



LA DEMOISELLE. — *Regardez mon corset.*

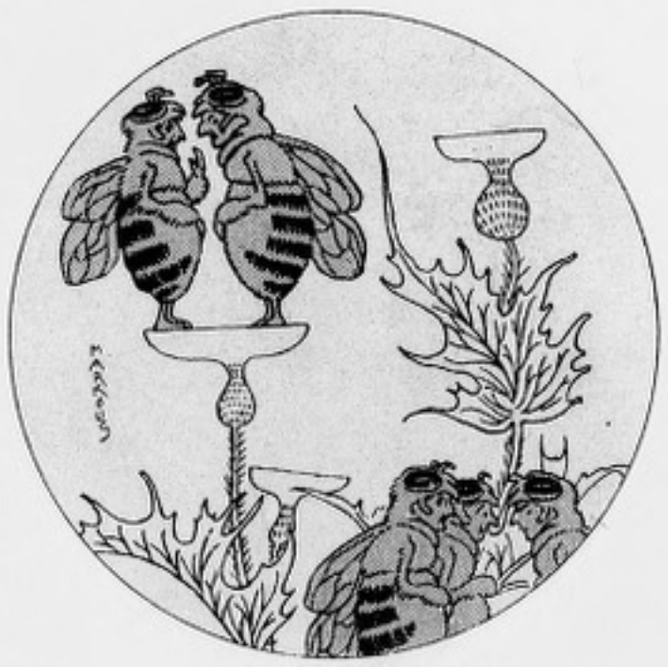
LE CERF-VOLANT, *à voix haute*
Le Grillon!
LE HANNETON, *à part*
Le Grillon né grillon!
(*Tous l'entourent.*)
L'ABEILLE
Ah! Cher Maître,
Merci d'être venu!
CHANTENLER, *s'inclinant*
Voulez-vous me permettre.
Chère Madame.
(*Il lui baise les pattes.*)
LE CAFFARD, *le prenant à part*
Écoute : écoute dans un coin!
On va te faire un bluff. Le Frelon le plus loin,
Là-bas, au fond, à droite! Eh! bien, Grillon prends garde,
Car c'est un épéiste. Il va te provoquer...
Tu vois, il te regarde!
LE BOURDON, *au Frelon de Florence*
C'est le moment de l'attaquer,
Si tu n'as pas la frousse!
LE FRELON DE FLORENCE, *s'avançant*
Monsieur, vous courtisez une cigale rousse
Dont, moi, je suis l'amant...
Nous allons nous battre pour elle!
Vous plaît-il de vider cette intime querelle
Immédiatement?
CHANTENLER
Puisque vous le voulez, Messire,
En deux temps je vais vous occire!
On fait cercle autour d'eux, ils se battent; puis, au bout d'un instant, le Frelon de Florence s'arrête, ensanglanté.
LE BOURDON, *aux Papillons*
Ce sale Chantenler! Il en réchappe encor!
Le Frelon meurt et lui, de blessure pas trace!!
LE HANNETON
Pardine! Il porte une cuirasse!!
RIDEAU



ACTE IV

L'Auberge de la Nature. — Installation très rustique, avec, aux alentours, des arbres séculaires où chantent les rossignols.

LE ROSSIGNOL, *chantant au dehors*
Pfi, pfi, pfuit! Pfi, pfi, pfuit!...
Ecoutez-moi les amoureux
Qui vous bercez de jolis rêves...
Pfi, pfi, pfuit! Pfi, pfi, pfuit!...
Ils sont courts les moments heureux:
Les douces minutes sont brèves!
Pfi, pfi, pfuit!...
Donnez-vous donc des rendez-vous...
Fût-ce dans les buissons de passe:
Embrassez-vous, becquetez-vous,
Enlacez-vous, car le temps passe!
(*On entend un coup de feu.*)
LE MOUSTIQUE, *allant se coller à la vitre*
Encore un chameau de chasseur,
Qui vient de faire une infamie!
LA PUCE, *s'inquiétant*
Il est mort, Rossignol?
LE MOUSTIQUE
Il est mort, oui, ma mie!
LA PUCE
Pourvu qu'il ait un successeur!
Car on se rase ici lorsque l'auberge est vide!



LE COMPLOT DES BOURDONS.

LE MOUSTIQUE
On attend, paraît-il, deux jeunes voyageurs...
LE COUSIN PAUVRE, *s'approchant*
Deux voyageurs! J'accours, car j'ai la trompe avide,
D'un peu de sang nouveau!
LA PUCE
Stupides égorgeurs,
Vous, vous piquez au vif et sur la face encore!
Ça fait fuir le client...
LA PUNAISE
Mon Dieu, chacun picore
Comme il peut!... C'est charmant
D'avoir des ailes en hélice.
Toi, mon cousin, tu dois trouver évidemment
Plus de délice
A volliger le soir autour des traversins,
Que je n'en éprouve à m'aplatir, apathique,
Sous quelque sommier élastique;
Mais nous avons mêmes desseins.
LE MOUSTIQUE
Oui, mais nous sommes, nous, grandis par le danger:
Nous sommes des guerriers et le mot moustiquaire
Rime avec mousquetaire!

LA PUCE

J'aime mieux mon combat!
Ça fait moins de sabbat.

On entend des glissements dans l'escalier.

L'ARAIGNÉE

Silence!... Monsieur monte!!

LA PUCE, *aux écoutes*

Madame monte aussi...
Ah! mes enfants, voici
De quoi faire le comple
— S'ils pénètrent ici —
De notre faim à tous!

La porte s'ouvre. Chantenler et la Mouche Cantharide entrent.

LA MOUCHE CANTHARIDE

Ouf! la longue ballade!
Qu'on sera mieux ici pour se pelotonner!

CHANTENLER

C'est que je n'ai qu'un seul instant à le donner :
Car il faut que j'aille sonner...

LA MOUCHE CANTHARIDE

Quoi donc?

CHANTENLER

L'hymne de Nuit!

LA MOUCHE CANTHARIDE

Ah! vous êtes malade!
Regardez-la, la Nuit! Vous a-t-elle attendu
Pour venir?

CHANTENLER, *à la vitre*

Pas possible!

LA MOUCHE CANTHARIDE

Mais si! Car c'est ton mandat prétendu
Qui n'est pas admissible!
La chanson du Grillon comme le chant du Coq,
Tout ça c'est le vieux stock
Des désuètes balançoires!
Si tu veux chanter, chante, et sans tant d'accessoires.
Chante l'Amour universel,
Chante au lutrin, chante au missel,
Chante les belles rêveries,
Chante tout ce que tu voudras...
Mais plus ces vieilles sonneries!
En attendant, prends-moi! (*Elle s'approche du lit de mousse.*)
Mais fais changer les draps :
Ils ont l'odeur du four dans les boulangeries!

Chantenler appelle, mais un bruit de pas retentit dans le corridor. Il s'enfuit vers la cheminée. La Mouche Cantharide s'envole, voltige et finit par se coller à une feuille de papier gluant disposée dans une assiette.

LA MOUCHE CANTHARIDE

Au secours, je suis prise. Au secours! Au secours!

L'ARAIGNÉE

Pauvre mignonne, elle est pincée.

LA PUCE

Sans espoir.

LE MOUSTIQUE

Sans recours!...
Et c'est dommage... Adieu, petite trépassée!

L'ARAIGNÉE

Ainsi finit son odyssée
De Cantharide ardente! — Un jour, quelque potard
De ses restes fera la fausse panacée,
Le philtre mensonger, l'appeau d'amour fêtard,
Qu'en tout petits flacons et pourtant par bonbonnes,
Secrètement on offre au vieux marcheur jobard...

On frappe à la porte.

LE MOUSTIQUE, *s'envolant*

Chut! Aux rideaux!... Voilà les bonnes!!

HENRY DE FLEURIGNY.

FIN

Le Parisien tel qu'on le parle

On ne naît pas Parisien : on le devient. Mais pour le devenir, il faut apprendre... C'est un art difficile, si difficile même que certains, malgré tous leurs efforts, n'y atteignent jamais : les exemples abondent.

Evidemment, pour réussir, il faut des dispositions, des dons, mais ceux-ci ne doivent pas nécessairement être en espèces. Tel né aux Champs-Elysées et élevé sur les genoux des duchesses ne sera jamais qu'un provincial; tel autre qui vit le jour à Montbéliard et ne reçut d'autre éducation mondaine que celle de la « laïque » devient en peu de temps un Lauzun des temps nouveaux et enlève la grande Mademoiselle en automobile, à moins que ce ne soit en aéroplane.

Comment obtient-on, à Paris, ses lettres de naturalisation? Que faut-il savoir? Que faut-il faire? Pour tout dire, cent volumes seraient nécessaires : peut-être même ne suffiraient-ils qu'à la préface. Mais les grands principes peuvent être résumés. Et c'est ce que nous allons tenter...

En dix leçons, nous enseignerons ici l'art et la manière de devenir Parisien. Fussiez-vous nègre, iroquois, député, voire ministre, vous pouvez en suivant ces conseils et en travaillant un peu, prétendre à ce titre de Parisien encore envié dans tout l'univers. A la théorie, nous joindrons des exercices pratiques et nous répondrons ici même aux demandes de renseignements.

Les dix leçons seront consacrées dans l'ordre à :

1° La conversation.
2° Dans le monde.
3° Dans le demi-monde.
4° L'art, le théâtre, la littérature.
5° Les amis, les ennemis.
6° Ce qu'il faut paraître : ce qu'il faut être.
7° L'argent.
8° Les moyens de parvenir.
9° Le mariage.
10° L'amour.

PREMIÈRE LEÇON : La Conversation

C'est une erreur de croire qu'il y a quelque chose de changé, à Paris, depuis Chamfort et Rivarol, que l'art de la conversation est perdu et que, d'ailleurs, il ne conduirait plus à rien : c'est un bruit que les sots font courir.

La vérité est que les virtuoses ou même simplement les gens adroits dans cet art ont des succès incomparablement plus brillants, plus nombreux, que les plus célèbres conducteurs de mail-coaches ou de cotillon. Le bridge même ne leur nuit pas : ce jeu les débarrasse de leurs ennemis naturels, les renfermés, les silencieux. Le bal ne leur prend que les petits jeunes gens sans importance et les petites jeunes filles qu'ils retrouveront plus tard mariées, attentives et prêtes à croquer.

Savoir parler, raconter l'anecdote, détailler le dernier potin, perler la dernière rosserie, savoir briller à table, dans le fumoir ou dans le salon, savoir ménager ses effets, préparer, amener et soutenir ceux des autres, — c'est un art qui conduit à tout, non seulement à la Chambre, mais encore à l'alcôve. Certains conquièrent l'héritière avec leurs jambes, en valsant: il en est plus encore qui la « lèvent », si j'ose dire, avec leur langue...

Tout récemment, un de nos confrères, pas tout jeune, à peine notoire, a discrètement épousé une jeune personne, charmante et riche. Que fit-il donc pour cela? Il parla... Professionnel du dîner en ville, — dans cette partie-là on est nourri, — il était celui qui tient le dé de la conversation : il ne s'en sépara que pour passer à son doigt l'anneau conjugal. Et maintenant, il a quarante mille francs de rentes.

Voici quelques-unes des règles essentielles de l'art de la conversation :

Ne monologuez jamais : savoir parler, c'est aussi savoir écouter. Faites un succès à tout ce qui vous est conté.

Napoléon Ier laissait, à qui l'approchait, l'impression d'un charmeur : ses pires ennemis, il les gagnait à sa cause, ou tout

au moins à sa personne, en vingt minutes de dialogue. Quel était son secret ?

— Rien de plus simple, expliqua-t-il plus tard, à Sainte-Hélène : je mettais toujours la conversation sur un sujet que je savais être connu de mon interlocuteur. Je donnais à celui-ci l'occasion de briller, il m'en savait gré et quand je le renvoyais, il répétait à tout le monde, même si je n'avais rien dit ou presque : « C'est un causeur irrésistible. »

***

Ne vous croyez pas obligé de dire des frivolités, parce que vous vous adressez aux femmes : vous seriez banal, et c'est le pire. Et si vous parlez de l'amour, n'en dites pas de mal. Les femmes aiment à entendre parler gravement, scientifiquement, de l'amour. Je promets les plus grands succès à un homme de quarante ans, grisonnant, qui, à l'heure du thé, quand les lampes ne sont pas encore allumées, saura parler de l'amour de telle façon que les femmes présentes puissent se dire : « Il en a souffert ». Toutes rêveront de le consoler.

***

Si une femme vous dit, après vous avoir écouté : « Vous êtes très intelligent », estimez que c'est un échec. Mais félicitez-vous quand une jolie bouche vous dit, après avoir bien ri : « Mon Dieu, que vous êtes bête ! »

***

Le vieux général de B... parle bien, mais il parle trop. C'est lui qui disait :

— Ce petit de L... est un insupportable bavard : pendant toute la soirée, il a voulu me couper la parole !

***

Ayez toujours le droit de ne rien dire : ne soyez pas le causeur professionnel, celui qu'on invite pour que, du potage aux liqueurs, il parle et fasse rire.

Vous risqueriez de rencontrer quelque citadin du Danube qui vous dirait :

— C'est très bien, ce que vous faites... Justement, j'ai un dîner samedi. Combien prenez-vous pour dix anecdotes, quinze paradoxes et une dissertation sur *Chantecler* ?

***

J'ai remarqué que les brillants causeurs portaient d'éblouissants gilets de fantaisie et la raie au milieu.

De plus, ils ont un monocle, mais non pas vissé dans l'orbite : ils le suspendent à un cordonnet de soie et en jouent d'une main négligente.

La plupart des princes de la conversation ont le front dégarni.

Je n'ai jamais connu de brillant causeur blond. C'est une place à prendre.

***

Au potage, soyez informé ; au poisson, soyez rosse ; au rôti, soyez fin ; après, lancez-vous et dites ce qui vous passe par la tête. Dès le café, tout le monde vous trouvera très amusant.

Seuls, les buveurs d'eau ne vous accorderont pas d'esprit.

***

Ne transformez jamais la cheminée en tribune.

N'ayez que l'esprit de tout le monde.

Ne parlez ni de la politique, ni de la finance, ni de la religion ; ne dites de mal ni des végétariens, ni des spirites. Ces gens n'entendent pas la plaisanterie.

L'appendicite est un sujet de conversation très fatigué.

***

N'hésitez pas à proférer carrément des choses qui vous posent, comme :

— Rostand me prend dans un coin et me dit : « Mon cher... »

Ou, mieux encore :

— En sortant du bar avec Sam Mac Vea...

On vous écoutera toute la soirée.

***

La rosserie réclame quelque intimité : devant les grands auditoires elle ne passe pas la rampe, ou le manteau de la cheminée. La calomnie ne veut qu'une oreille... Mais l'éloge ennuie tout le monde, sauf celui qui en est l'objet, et encore.

***

Intéresser, émouvoir, faire penser, c'est bien. Faire rire est mieux. Seulement, comme dit La Bruyère, « l'on marche sur les mauvais plaisants, et il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une pièce rare ».

Dans le monde, Pascal aura toujours moins de succès que Touchatout et Bilboquet.

***

L'esprit de conversation est d'ordre physique : par exemple, un peu de trivialité sied à un gros homme. Un homme laid a le droit de conter des histoires lestes. Mais un joli garçon risque un échec en cherchant à faire rire. . Les femmes le trouveront bête s'il est drôle et charmant s'il est grave. De même, pour les femmes.

La conversation a ses emplois, commandés par le physique, comme le théâtre.

***

Les grands causeurs et causeuses :

ADRIEN HÉBRARD. — Anecdotes parlementaires, historiettes épicées ; excellent en petit comité ; parfait au café.

FRANCIS CHEVASSU. — Grand choix de petites histoires bien parisiennes de l'époque allant de 1878 à 1900. Les jeunes filles sont admises.

MARQUIS DE MASSA. — Souvenirs du second Empire, très nombreux et assez variés. Apprécié surtout par les invités âgés.

M. DE MACKAU. — Très piquant. Potins qui étaient inédits au 16 mai.

JULES ROCHE. — Cet économiste est un des plus brillants causeurs de Paris. Au courant de tout. Parle peut-être trop.

ARTHUR MEYER. — Dissertations fleuries sur la « Société ». Très précieux quand il y a des dames.

DUCHESSE D'UZÈS. — Très gaie, très en train. Nombreux souvenirs politiques et mondains. Ne craint pas le mot vif.

Mme ADAM. — Intarissable sur la question des Balkans.

MAURICE BARRÈS. — Très inégal. Mais beaucoup plus gai et plus jeune qu'on ne l'imagine. Laisse ses antipathies dans l'antichambre. Causeries d'art. Apprécié par les cérébrales.

HENRI ROCHEFORT. — Innombrables anecdotes sur tous les temps et tous les sujets. Esprit gavroche et calembouresque. Fait rire tout le monde, *même les domestiques les mieux stylés*, ce qui est le grand triomphe du causeur.

CHARLES BENOIST. — Un des plus brillants causeurs de Paris. Anecdotes en tous genres, hormi le genre ennuyeux. Très utile aux thés, dîners, réceptions, etc. Très répandu : le retenir longtemps à l'avance.

VIGER. — Le seul causeur du Sénat, avec M. Clemenceau. Histoires grasses ; calembours, devinettes, etc. Recommandé pour les repas de baptêmes, de noces et les banquets.

PRINCE TROUBETZKOI. — Répertoire varié : souvenirs du foyer de l'Opéra, potins mondains, histoires de cercles. Un des rares causeurs qui n'ennuient jamais les femmes.

ALEXANDRE DUVAL. — Douze ou quinze anecdotes, toujours les mêmes, mais très drôles.

MARGUERITE DURAND. — Parle de tout et fort bien. Grands succès dans les salons politiques. Beaucoup d'histoires rosses, mais jamais sur les femmes.

NADAR. — Resté éblouissant, malgré son âge. Malheureusement, ne sort plus, mais ses intimes continuent à savourer sa conversation où se retrouvent l'esprit et le sel parisiens de la grande époque.

Mme MORÈNO. — Nous a quittés pour l'Amérique du Sud. C'est dommage, car elle tenait à merveille le premier rôle dans la « Comédie de salon » : c'est une véritable virtuose de la causerie. Appartient à l'école des Brohan.

CLEMENCEAU. — Même genre d'esprit que Rochefort, mais n'est pas toujours de bonne humeur.

HUGUES LE ROUX. — Causeur sentimental, un peu précieux, mais charmant. Histoires abyssines très piquantes. Contes normands avec accent (recommandé).

Parmi les grands causeurs récemment disparus, citons Victorien Sardou et le général de Galliffet.

EXERCICES PRATIQUES

Parler pendant tout un dîner sans prononcer « je ».

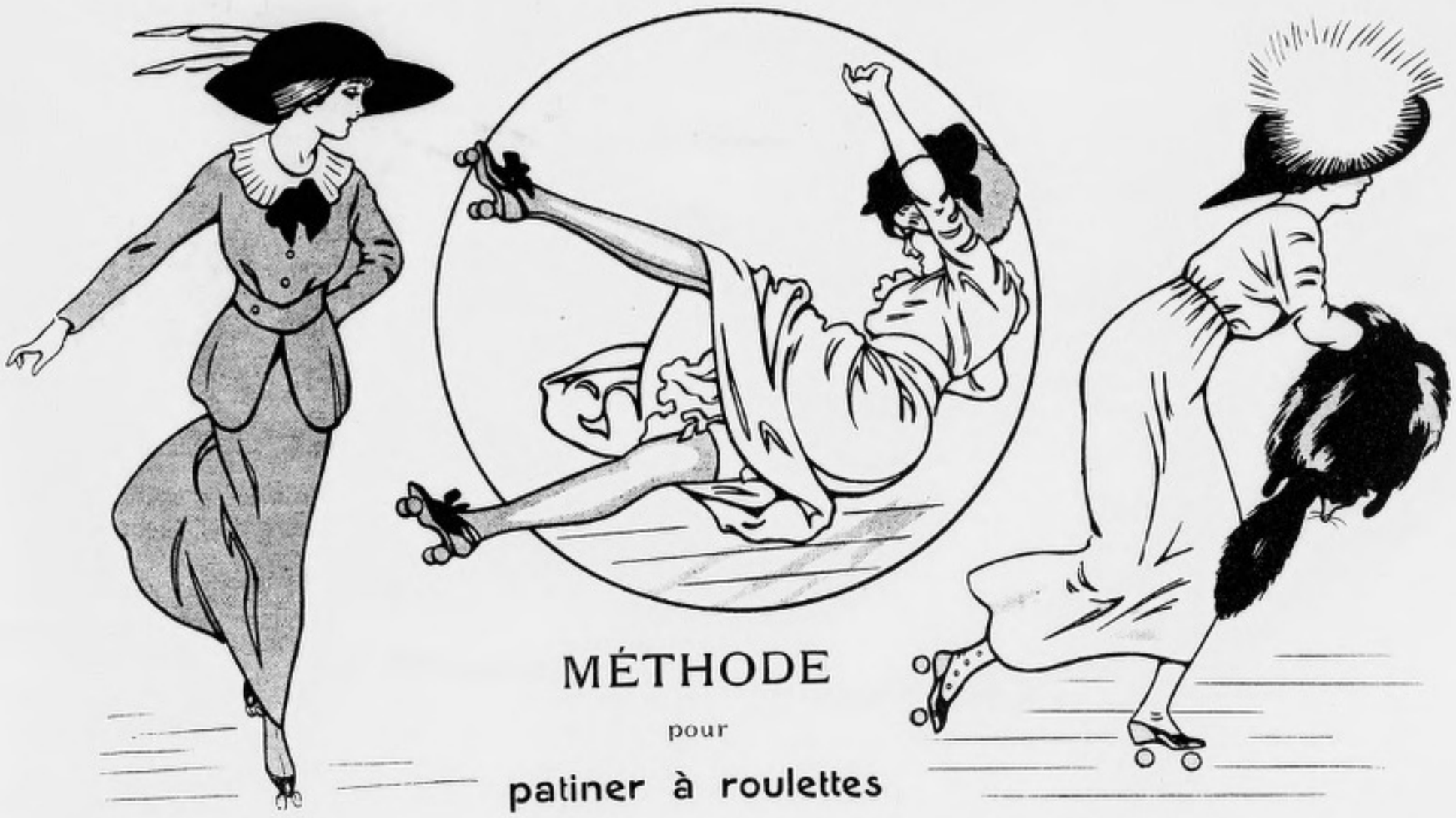
Faire rire un invité dont le monocle ne tient pas bien.

Détourner la conversation quand un monsieur va dire du mal d'une jolie femme.

Intéresser et retenir au fumoir les invités qui songent à jouer au bridge.

Quand vous aurez obtenu ce dernier résultat, vous pourrez dire que vous êtes un *recordman* de la conversation.

TIMON DE PARIS.



MÉTHODE

pour

patiner à roulettes

Les mains derrière le dos, tu t'élances sur la piste plate comme une chronique de M. G..t.n D..c..mps...

Souviens-toi qu'au régiment, pour frotter à la paille de fer la millième partie de ce vaste parquet tu pleurais presque, et considère qu'aujourd'hui, avec deux patins et huit roulettes, tu feras aisément un travail mille fois plus pénible; souviens-toi aussi que, de Saint-Augustin à la Madeleine tu as l'habitude d'aller en tramway, et considère qu'aujourd'hui, narguant ta paresse, tu feras un trajet au moins égal à celui qui sépare le parc Monceau de la Bastille.

Ceci fait, songe que les roulettes que tu as aux pieds t'assimilent au moins à des fauteuils, peut-être à des canapés, et tu comprendras alors d'où vient que tu ne ressentes pas ta fatigue Additionne approximativement les roulettes qui tournent en cet instant : tu arrives lentement, — parce que tu n'as ni professeur, ni craie, ni tableau noir, — au chiffre rond de deux mille huit cents; le va-et-vient représente donc environ sept cents fauteuils en marche, ou, peut-être, six cent quatre-vingt-dix-neuf seulement, si tu tiens compte qu'un de ses patins vient brutalement d'abandonner cette jeune fille...

A partir de ce moment tu peux fuir les réalités et laisser, sans inconvénient, vagabonder la folle du logis.

Sans plus vouloir égaler l'oiseau dans son vol, le poisson dans sa nage ou le fauteuil dans sa course, sans plus t'attarder aux banalités, vois à pratiquer d'autres exemples et à tirer parti d'autres leçons.

D'abord, imitant l'arbre qui, dans ses branches nombreuses et mêlées, attrape le ciel comme dans un filet, tu pourras, avec tes dix doigts levés, cueillir de la lumière; ou bien, comme font les cheminées, monter sur les toits, et, fakir des sommets, t'immobiliser de longs jours, en fumant, à regarder passer les nuages; ou encore, après avoir quelque temps étudié l'ombre que fait au sol l'empreinte de ton corps, tu pourras t'habituer, — jeu difficile, — à « faire midi »



en projetant sur le papier le reflet exact de ta pensée : ce sont plaisirs de poètes...

Autre chose : à l'exemple de ta bibliothèque trapue dont les rayons font en se rencontrant avec la séparation médiane plusieurs croix de Lorraine, tu traceras autour de ton corps un mince filet de citronnier et tu t'imprimeras, méthodiquement, sur la chair, des fers divers, offrant ainsi aux connaisseurs quelques variétés de reliures : c'est un jeu d'amateurs...

Autres choses encore et qui conviendront mieux, peut être, à tes goûts sportifs : tu t'ingénieras en glissant quelques anneaux dans une tringle à t'y suspendre, à t'allonger et à t'élargir suffisamment pour obstruer le jour comme font tes rideaux cramoisis, à moins que tu ne préfères, tel un tableau suspendu, refléter dans tes yeux le visage de ta chambre...

Ce sont là quelques indications; ta fantaisie te guidera vers des imitations plus audacieuses; et si, par hasard, tu souriais en songeant à toutes ces folies, rappelle-toi les jeux de ta petite enfance, prévois ceux de ta vieillesse : depuis la balle bondissante jusqu'au puzzle patient, sans oublier le golf guerrier ni la lage précipitée, n'imites-tu pas la sauterelle à ressort ou l'ingénieuse araignée, l'ancêtre maniant la massue ou la lumière du matin qui dévale au long des pentes?...

D'ailleurs, après cela, si tu ne sais pas patiner, tu pourras prendre un professeur...

Carnet d'un Cynique

— Ce qui fait que vous me plaisez, me disait Nora, c'est que toujours mentant et vous dérobant, vous m'apparaissez comme une image de moi-même! Toute la canaillerie féminine est en vous : vous avez la ruse et la prudence, et ce qui est pire, vous ne vous abandonnez jamais complètement, de manière à rester le maître et

à pouvoir toujours déguerpir sans laisser derrière vous une bribe de cœur! Quelle femme vous auriez fait!...

***

J'ai regardé cette femme toute la soirée .. Agitée, inquiète, aux côtés de son époux bonasse, elle savourait mon admiration, l'invite muette, la suggestion insidieuse de mes prunelles.

Pourtant je ne la désirais guère; je me délectais seulement à me l'imaginer, se livrant tout à l'heure, en raison même du trouble inconnu que j'éveillais en elle, plus fougueuse et plus sensuelle que d'habitude à son partenaire quotidien!

Je le voyais essoufflé, ce pauvre être vulgaire, surpris de l'aubaine et un peu fat!

***

Souvent à l'heure de la première étreinte, la femme attend la volupté avec résignation, l'homme escompte la victoire avec orgueil: Amour, où es-tu?

José de Bérys.

Les Premières

Au Gymnase : *La Vierge Folle.*

Vous dirai-je que la maîtrise à laquelle atteint ici et par laquelle triompha, une fois encore, M. Henry Bataille, commencerait presque à apparaître un peu inquiétante, s'il n'était absurde vraiment de vouloir par trop analyser son plaisir, et, proprement, de bouder contre son ventre...

M. Bataille part de ce principe très juste, en somme, que M. Georges Ohnet n'était point, sans doute, si méprisable, puisqu'il a écrit le *Maître de Forges*, qui obtint un énorme succès ; et il n'hésite pas à concevoir d'abord, entre l'aristocratie et la roture, un conflit que M. Georges Ohnet eût été heureux d'imaginer tout le premier, en nous montrant la fille du duc de Charance, *flétrie*, *souillée*, comme ne manque pas à s'exprimer le noble duc, par un « vil roturier », l'avocat Armaury.

M. Bataille n'ignore pas, non plus, que, depuis quelque temps, et, plus particulièrement, depuis que M. Paul Bourget s'est mis au théâtre, le public ne déteste pas que l'auteur hausse le ton et institue, à l'occasion, quelque débat philosophique. Soyez tranquilles! la morale de l'amour libre, prêchée par Armaury, sera éloquemment combattue, au nom de la morale traditionnelle de l'Eglise, par l'abbé Roux, l' « ancien précepteur des enfants de Charance », bien entendu...

Non moins que MM. Paul Bourget et Georges Ohnet, il y a enfin, il y a toujours, le regretté Victorien Sardou, n'est-ce pas, qui n'était pas non plus un imbécile, et qui connaissait son métier de dramaturge : M. Henry Bataille manie les clés, les lettres perdues, anonymes ou non, et, pour finir, le revolver, avec la dextérité sûre de M. Victorien Sardou.

Seulement, par-dessus tout cela, habileté suprême, il y a M. Henry Bataille lui-même, il y a ce qui, très heureusement persiste, du poète de la *Chambre Blanche*, de l'auteur de *Ton Sang*, de *La Lépreuse*, de *L'Enchantement*, — c'est-à-dire du Henry Bataille qui ne connaissait encore ni Victorien Sardou, ni Paul Bourget, ni Georges Ohnet, et au nom de qui, précisément, les pires détracteurs de Georges Ohnet, de Paul Bourget, de Victorien Sardou, seront les premiers à affirmer que *La Vierge Folle* est un pur chef-d'œuvre.

M. Henry Bataille excelle maintenant à faire placer, sur le meuble qu'il faut, le revolver dont, au dénoûment, usera son héroïne ; — mais il sait aussi se donner la peine de toute une préparation, pour faire apporter, par exemple, une « veilleuse » en scène, — une veilleuse qui « ne servira pas à l'action », cependant, mais qui sera prétexte à une note d'art délicate, d'un symbolisme émouvant et joli...

Et grâce à sa « veilleuse », M. Henry Bataille continue à voir s'associer docilement et unanimement les suffrages des artistes à ceux du gros public que son « revolver » lui assure.

Et puis, fût-ce dans le dernier des mélodrames, est-ce qu'une interprète comme Mme Bady ne parviendrait pas à mettre partout de l'humanité vraie et de la vraie douleur?

Remarquez, s'il vous plaît, que dans chacun des quatre actes de la *Vierge folle*, la « scène de Mme Bady » est particulièrement » dure », et toujours faussée, soit dans son point de départ, soit en quelque endroit de son développement : la façon dont, au premier acte, le duc de Charance tient à apprendre à Fanny Armaury, à elle d'abord, et comme si elle en avait été complice, que son mari est l'amant de Dianette de Charance, — cela est parfaitement odieux et invraisemblable; — bien peu vraisemblable également, au deuxième acte, la fameuse « scène de la clé », où, bien résolue à empêcher son mari de partir avec Dianette, qu'elle a subtilement, — ô Sardou! — enfermée dans la chambre voisine, — au dernier moment Fanny change d'avis et se décide à « courir sa chance » (exactement, entre parenthèses, comme l'héroïne du *Risque* de M. Romain Coolus) : et elle confie la clé à son mari ; — au troisième acte, l'assurance dont elle se contente, et qui dirigera désormais toute sa conduite, que, si Armaury est jamais las de Dianette, las ou « lâché », c'est auprès d'elle, auprès de sa femme, qu'il reviendra se reposer, se consoler, et vieillir, — discerne-t-on si cela est vraiment touchant ou un peu ridicule? — enfin, quand, au quatrième acte, on voit cette épouse délaissée faire le guet dans les couloirs d'hôtel pour protéger les amours de son mari avec sa maîtresse, puis pénétrer, à minuit et demi, dans leur « chambre d'amour », comme elle le dit d'ailleurs elle-même, où, par un raffinement de mise en scène, on nous montre, au fond, les accessoires de toilette, et, suspendu près du lavabo, un peignoir de bain, — comment le public ne serait-il pas choqué d'abord, avant de songer à s'émouvoir?

Mais Mme Bady triomphe de toutes les résistances; tout de suite, à sa voix, à son geste, à ses silences même, on ne discute plus, on est « pris » : ah! l'admirable, et précieuse, et poignante artiste!

Et M. Henry Bataille eût-il pu imaginer pour le rôle de Fanny Armaury une autre interprète?

Tout le monde sait, par contre, que le rôle de Dianette de Charance était destiné à Mme Marthe Régnier, jusqu'au jour où la *Vierge folle*, pour l'heureuse fortune de M. Franck, passa brusquement de la *Renaissance* au *Gymnase*.

Or, voici que Mlle Monna Delza vient de s'y révéler, du premier coup, une seconde Marthe Régnier : — il n'y en aura jamais trop!... Continuez, Mademoiselle.

A la Renaissance : *Une Femme passa...*

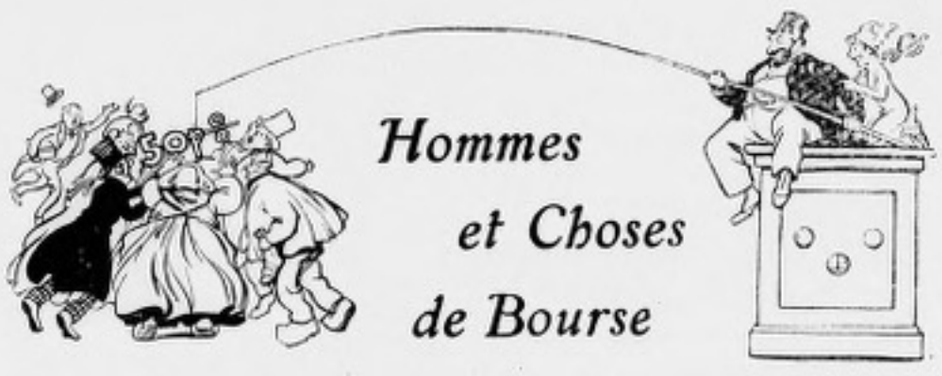
Après un premier acte qui n'avait guère apporté à notre curiosité que les jambes généreusement offertes de Mlle Louisa de Mornand, — bien sot d'ailleurs, je le confesse, grincheux et peu galant qui ne s'en voudra contenter, — après un premier acte écouté d'une oreille ou résignée, ou distraite, et avec la méchante humeur de songer : « Allons! encore la même chose! toujours la même chose!... » nous nous sommes trouvés tout à coup en présence d'une situation vraiment neuve et forte, que l'auteur a traitée avec une sobriété, une puissance et une loyauté peu communes.

Le cas de ce malheureux, détraqué par l'amour d'une femme, et qui vient crier sa douleur morale et physique à un praticien célèbre que la même femme précisément est en train de détraquer et d'avilir simultanément, de la même façon, et dans des conditions identiques, oui, cela est mieux qu'ingénieux, cela est poignant, — et si vous y joignez la hautaine abnégation de l'épouse, qui, sur les ruines de son amour, veille du moins à sauvegarder l'honneur et la dignité de l'époux, voici vraiment une belle, une noble pièce, d'une humanité très large et très simple, — et où M. Romain Coolus n'a pas eu besoin, cette fois, de « plaquer » des mots...

Est-ce la meilleure œuvre de M. Coolus? C'est sûrement, — et cette assurance-là, nous ne l'avons pas fréquemment, en sortant du théâtre, — c'est sûrement *une œuvre*.

Et, pendant que M. Tarride, à la *Renaissance*, joue *Une Femme passa...* comme il sait le faire, — pendant qu'au *Gymnase* M. Dumény joue, comme il peut, la *Vierge folle*, — je songe à la *Porte Saint-Martin*, je songe à *Chantecler*, et je songe à M. Guitry : ah! M. Guitry!...

Franc-Nohain.



Hommes et Choses de Bourse

On a joliment tort de ne pas lire les communiqués officiels de nos ministres des Finances : ils atteignent parfois une candeur comique, une force de pince-sans-rire à rendre jaloux Courteline et Tristan Bernard.

Je vous recommande tout spécialement celui qui vient de nous informer que la Chambre avait renoncé à équilibrer le budget mais que grâce à « deux étapes » (*sic*) — l'une de 100 millions de menus impôts, l'autre de 200 millions d'obligations à court terme, — on arrivera indubitablement à établir enfin, dès l'an prochain, le budget modèle promis par des augures qui depuis des siècles se regardent, comme vous savez...

Mais ne trouvez-vous pas que l'on commence à nous raser de trop près et que lendemain, ce fameux lendemain, où ce sera pour rien, tarde bigrement à voir se lever son aurore? Il nous manque le Chantecler, à la voix assez puissante, capable de dissiper les obscurités de nos budgets.

Malheureusement, chaque fois que nous nous imaginons le tenir enfin, les oiseaux de nuit et les habitués de la pintade se mettent à leur travail sournois et parviennent à étrangler la voix qui essaie de jeter le cri d'alarme et, en même temps, de délivrance. Ils font un tel vacarme, ils montent une telle cabale que, bon gré mal gré, ils finissent par avoir le dessus. Et pendant ce temps-là les émissions d'obligations à court terme se succèdent de plus en plus, la dette flottante flotte et croit jusqu'au jour où il faudra bien l'arrêter à un pont quelconque, — au pont au Change, par exemple, — et la consolider par un bon emprunt.

La Bourse ne semble pas se préoccuper de cette échéance; elle pense sans doute que la loi, qui vient de proroger les échéances commerciales de 30 jours, a également prorogé celle-ci d'un nombre égal de mois... et d'ici là, qui sait? on aura peut-être trouvé le moyen de faire payer deux fois tous les impôts actuellement existants.

Quelle douloureuse!

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Compagnie Générale de l'Amérique Centrale

Par les concessions ou les privilèges que possède cette Compagnie, elle est l'instrument destiné à donner à ce pays son premier essor économique intense, sinon à parfaire son développement total. La nature d'ailleurs a groupé là tous les éléments nécessaires pouvant servir à créer, avec la fortune des entreprises privées, celle du pays lui-même et également celle de ses nationaux.

Le Syndicat du Nicaragua, 3, rue de la Boétie, donne tous les renseignements qu'on voudra bien lui demander, car il contrôle, en réalité, l'ensemble de l'activité agricole, industrielle et commerciale du Nicaragua.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — M. Félix Huguenet n'aurait, paraît-il, pas encore signé l'engagement qui le lie à la Comédie-Française.

—

M. Max Maurey ne peut arriver à donner son nouveau spectacle, tant le succès de l'actuel programme est vif et de durée; aussi l'intelligent directeur du Grand-Guignol à décidé d'ajourner les Premières des nouveaux chefs-d'œuvre de faste et de terreur qu'il nous prépare pour le mois de mars très probablement.

Avis aux retardataires.

—

Prochainement nous aurons la rentrée éphémère de trois doyens : celle de M. Worms, de Mmes Reichenberg et Worms-Baretta qui se feront applaudir à la représentation extraordinaire du 14 mars à la Comédie-Française.

C'est dans un acte de *l'Ami Fritz* que Mme Reichenberg triomphera une fois encore et c'est dans le *Misanthrope* que M. Worms et Mme Worms-Baretta reparaîtront sur la scène de Molière.

Avec un titre aussi glorieux : *L'Empereur s'amuse*, le succès doit se répandre comme... une traînée de poudre... Effectivement M. Ruez semble avoir allumé aux quatre coins de Paris un feu d'artifice éblouissant de folle gaieté en semant au vent les couplets entraînants, les mots déconcertants de sa triomphale opérette où Lacerpète, Mary-Hett et Jane Oryan se font chaque soir acclamer.

—

MORTON

Mince et grand, comme un échalas,
Il est la hampe où la Scala
Fixe son drapeau de victoire.
Qu'il soit « Satyre du Métro »,
Ou « Femme rousse », jamais trop
On ne le couvrira de gloire.
Dès qu'il entre en scène, l'on rit!
Par lui, le plus triste est guéri,
Il sent se dilater sa rate,
Et c'est pourquoi Fursy, dit-on,
L'engagea, car, pour voir Morton,
Le public court et se dérate.

—

La première pièce qui sera présentée au comité de lecture de la Comédie-Française, quand celui-ci sera rétabli, est une œuvre en vers : *Faust*, de M. Paul Ferrier.

—

Pour mettre fin aux paris qu'on engage chaque jour au sujet du serpent que charme Mlle Réthoré dans les jardins de Babylone de la *Revue Amoureuse* au Moulin-Rouge, nous pouvons affirmer après enquête que loin d'être un accessoire truqué, ce reptile vivant est un merveilleux boa du Colorado.

—

A REYNALDO HAHN

Sur l'air de Mimi Pinson.

Reynaldo, musicien d'élite
Est le charmeur que l'on connaît.
C'est l'auteur de *la Carmelite*,
L'Ile du Rêve et d'un ballet.
D'autres ont produit davantage.
Reynaldo, de cette façon
S'est rendu Sage...
Il sera décoré, je gage,
Il en est déjà fort question. (*Bis*)

—

Don Quichotte doit être représenté à Paris, en décembre prochain à la Gaîté-Lyrique, et M. Massenet, sollicité, aurait accepté de diriger l'orchestre le soir de la répétition générale.

—

Jamais les soirées n'ont été plus brillantes qu'en ce moment à la « Boîte à Fursy ». Hier encore, on a refusé du monde! Le merveilleux programme actuel justifie cet empressement du public. C'est, en effet, le rire à jet continu avec le joyeux fantaisiste « Enthoven », dont le succès est pyramidal. Jules Moy, dont la nouvelle scène sur *Chantecler* est un poème d'humour, Mévisto aîné, Emile Wolff, et la revue de Roger Ferréol avec Marthe Derminy, Magdy, Dupeyron, Jeanne Aylac, A. Defrenne et Mévisto aîné en « Mariette », tous rivalisent d'entrain et de gaieté pour mériter les applaudissements qui les accueillent chaque soir.

PREMIÈRES A L'HORIZON

A l'Apollo : *Rêve de Valse.*

Aux Variétés : Revue politique de MM. de Flers et G.-A. de Caillavet.

—

Zig-Zag. — A la générale de *Vierge folle!* on ne fut pas sans remarquer Louise Canti, plus belle que jamais, beauté que le Duvet de Ninon de la Parfumerie Ninon conserve à son joli visage.

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Il y a danger à employer une Lotion quelconque n'ayant pas fait ses preuves et fourni aux consommateurs toutes les garanties nécessaires d'efficacité et de sécurité. Le Pétrole Hahn, dont trente années ont consacré la renommée, est la préparation vraiment idéale pour l'hygiène de la tête et des cheveux. Par son emploi régulier, les mamans préserveront la tête de leurs enfants de toute contagion et leur feront acquérir une merveilleuse chevelure.

—

Les teintures pour cheveux de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, vendues sous le nom de « Hennextré » sont inoffensives et donnent des nuances franches en tous les tons.

De source certaine, nous savons que la vente du comte de Sl...utz n'aura pas lieu; l'intéressé, grâce à l'*Official Banque* qui rapidement a avancé la forte somme sur les fonds dotaux de la comtesse, l'intéressé a, dis-je, revu les beaux jours et sa situation, très compromise, se consolider.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour les dents employer l'*Elixir Dentifrice des Bénédictins du Mont Majella* qui purifie l'haleine. Prix 3 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 3 fr. 50. Pour l'émail *la Poudre Dentifrice des Bénédictins du Mont Majella* est incomparable. Prix 1 fr. 75, franco contre mandat-poste de 2 fr. 25. Enfin pour donner aux dents une éblouissante blancheur, employer *la Pâte Dentifrice des Bénédictins du Mont Majella.* Prix 2 francs, franco contre mandat-poste de 2 fr. 50. Pour ces produits s'adresser à l'administrateur *M. E. Senet, 35, rue du 4-Septembre.* Exiger les mots *Mont Majella*, pour éviter les imitations.

—

Official-Banque (20, rue de la Rochefoucauld, près la Trinité). (Tél. 136-73). Avances d'argent, prêts sur fonds dotaux. — Discrétion.

Mesdames

N'oubliez pas le nom de cet appareil

BROSSE-SÉCHOIR "GRIM'S"

BREVETÉE S. G. D. G.

Exiger chez votre coiffeur pour conserver votre chevelure souple et brillante, que l'on vous sèche les cheveux après le shampooing, avec la *Brosse-Séchoir Grim's,* sans eau, sans *électricité, ni ventilation* et surtout ne dessèchant pas les cheveux.



Une dame peut l'avoir parmi ses objets de toilette et s'en servir seule. Elle n'offre *aucun danger* et *son emploi ne nécessite pas de dépenses*

Envoi franco contre mandat-poste de 30 fr. ou contre remboursement 32 fr.

Explications et démonstrations chez

l'Inventeur Paul GRIMAULT

Coiffeur-Posticheur (Breveté S. G. D. G.)

4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)

Téléphone : 645-54

AU BON MARCHÉ

PARIS — MAISON ARISTIDE BOUCICAUT — PARIS

Lundi **7 Mars** *et jours suivants*

EXPOSITION GÉNÉRALE

AFFAIRES REMARQUABLES A TOUS NOS COMPTOIRS

Le Numéro 75 centimes

LA COTE D'AZUR

Le Numéro 75 centimes

Revue illustrée

Mondaine et Sportive

de MONTE-CARLO et NICE

publiant tous les Samedis

Les permanences authentiques de la roulette et du trente-et-quarante

les échos mondains et sportifs et le programme de toutes les fêtes du littoral

Officiers ministériels

TABLEAUX ANCIENS

Pastels, Aquarelles, Dessins

4 Tableaux, par Hubert Robert

Sculptures du XVIIIe siècle

Porcelaines et faïences anciennes

Buste de Louis XV en Mennecy-Villeroy

Anciennes Porcelaines de Chine

Importante série des huit Immortels

Dentelles, ventails, Manuscrits du XVIe siècle

Beaux Bronzes d'Ep. Louis XV et Louis XVI

Meubles anciens, Tapisseries

Tapis de la Savonnerie 1er Empire

Appartenant à divers amateurs

TAPISSERIES D'AUBUSSON D'AP. HUET

Tapisserie François Ier

Appartenant à M. S... de Tours

Vente Hôtel Drouot, salle 6, le 14 mars, 2 heures.

Me F. LAIR DUBREUIL Comm.-Pris., 6, rue Favart.

MM. PAULME et LASQUIN exp., 10, rue Chauchat

11, rue Grange-Batelière.

Expos. salles 5 et 6, part., 12 mars, publ. 13 mars.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

A. HERZOG. Objets d'art, Ameublements, 41, rue de Châteaudun, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr. ; 250, 10 fr.. avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

MALADIES SPÉCIALES A L'HOMME
Comment en guérir par un traitement rationnel ? Ouvrage très instructif est envoyé contre 2.- fr. (timbres) par l'auteur le **Dr. RUMLER, Genève 605** (Suisse).

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

VIENT de PARAITRE par le Dr JAF.
LE MARIAGE ET SON HYGIÈNE
Ouvrage complet indispensable à tous.
Envoi fco avec Catalogues cont. 0.50. Etranger 0.75.
Ex. LIB. PARMENTIER, 11, rue Lacharrière, Paris. Tél. 907.06.

LIVRES Catalogue EXTRA-CURIEUX, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. (cartes post. refus. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1909
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière, Paris (Xe)



MESDAMES Pr DOULEURS, IRRÉGULARITÉS ou RETARDS des ÉPOQUES qui v. inquiètent, écrivez en confiance à G. LACROIX, O. ✠, Phien- Spécialiste, 83, Rue Jacquemars-Gielée, Lille, qui enverra tout renseignement gratuit sous pli cacheté.

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

SAGE-FEMME 1re cl. Pensionnaires toute époque. BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Renseig. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR album 2 fr., album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

HYGIÈNE INTIME-HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (Discret) MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1909.

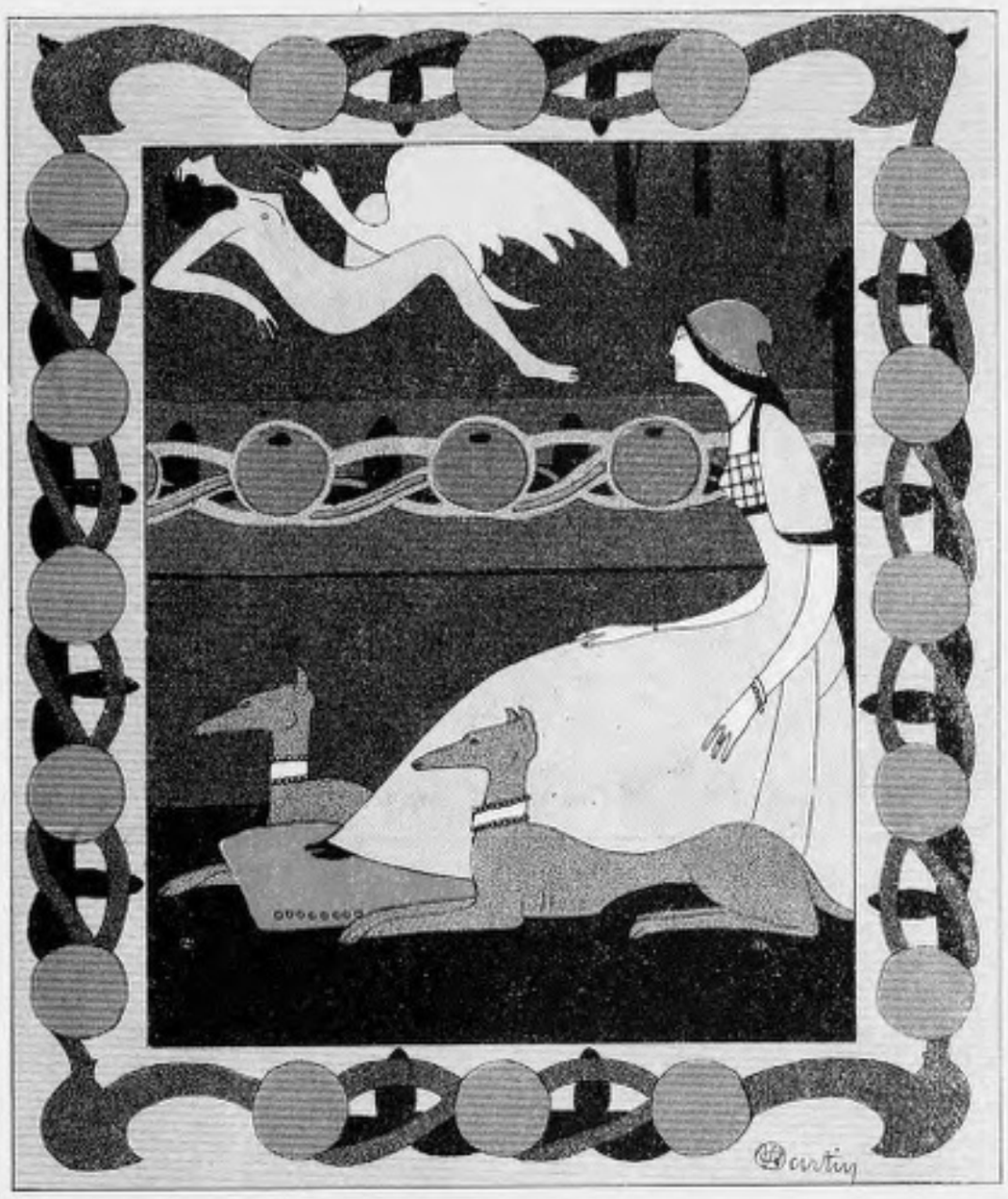
Le gérant C. CLÉMENT. G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

LES FAVORIS DE CES DAMES

Dessins de Martin



L'ASPIC DE CLÉOPATRE



LES LEVRIERS DE LA CHATELAINE



LE PETIT ABBÉ DE LA MARQUISE



LE RENARD DE LA PARISIENNE

Samedi 12 Mars 1910

48e année, N° 11



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE

LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, **8 fr. 50**
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, **36** francs. Six mois, **19** francs. Trois mois, **10** francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

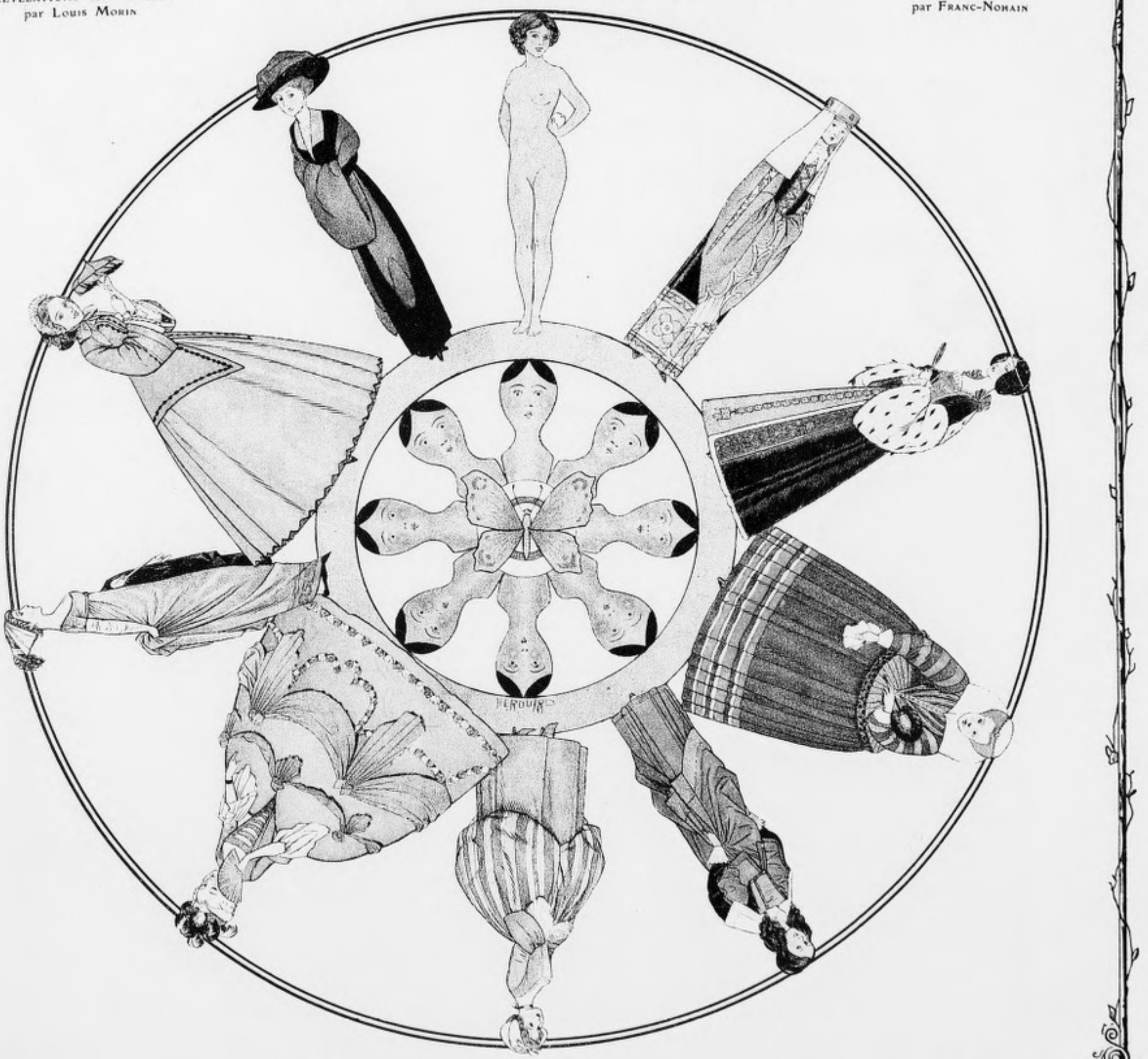
PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, **60** cent. : ÉTRANGER, **75** cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
RÉVÉLATIONS LITTÉRAIRES
par LOUIS MORIN

LA ROUE DE LA MODE

Dans ce numéro :
JABOUNE
par FRANC-NOHAIN



SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies

FLIRT PARFUM ULTRA – PERSISTANT
ED. PINAUD

GERMANDRÉE
en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.



Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris



SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA*, etc.

PARFUM POMPEÏA — L.T. PIVER PARIS

MASSEUSE manucure diplômée.
Salle de bains.
77, rue Turbigo, Paris

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré

Moyen infaillible d'être grand quand on est petit !

sans Opération,
ni Traitement

au moyen de
l'appareil
invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément
facilite la marche
supprime la fatigue



Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65
Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de
tout le monde

Rehaussement
magique pour
personnes de
petites tailles

Égalisateur
universel
Pour
DAMES
Pour
MESSIEURS

En vente chez le spécialiste C. ACKER, 11, Boul. Bonne-Nouvelle à Paris
Notice gratis et franco sur demande



LIQUEUR
BÉNÉDICTINE

ON DIT... ON DIT...



Amour et Politique.

Tout le monde sait que si le général To.té. fut si rapidement débarqué par son ministre, c'est que son indépendance déplaisait à la haute franc-maçonnerie radicale. La goutte d'eau qui fit déborder le vase fut le piquant incident que voici :

Un matin, — il n'y a pas très longtemps, — le général reçoit dans son cabinet la visite de M. le député Dal.m..r.

— Général, lui dit celui-ci, vous avez dans le dernier mouvement déplacé le colonel X... de la garnison de Paris pour l'envoyer dans le Midi. Il faut absolument que vous le mainteniez à Paris : je m'intéresse particulièrement à la jeune femme de cet officier très méritant et il est impossible qu'elle soit contrainte à nous quitter.

— Mille regrets, mon cher député, le règlement est formel et je ne puis vous donner satisfaction.

— Monsieur le général, je vous préviens qu'après ce que je viens de vous confier, je fais de ce changement de garnison une question personnelle !

Le général eut le tact de répondre qu'il n'avait pas à entrer dans ces considérations : M. Dal.m..r lui fit bien voir, l'autre jour, qu'on ne contrarie pas impunément l'amie d'un député...

♠ ♠

Son Altesse voyage.

Saïd Ali se plaisait fort à Paris. Il trouvait que c'était vraiment une grande ville, qu'on y mangeait bien, qu'on y buvait mieux et qu'on y rencontrait des demoiselles gentilles.

Et il n'aurait pas demandé mieux que d'y séjourner quelques mois; mais Trouillot le Magnifique veillait. Quand Saïd Ali eut goûté pendant quinze jours des douceurs de la vie parisienne, notre ministre lui ordonna de filer vers d'autres climats.

Alors Saïd Ali partit donc pour Menton.

Il y est arrivé l'autre samedi, accompagné du prince Saidina son frère, du prince Achmet, son fils, et du très aimable capitaine Gautier, attaché à sa personne par le ministère des Colonies. Le maire l'attendait à la gare et voulut même prononcer un petit speech. Mais Saïd Ali qui a déjà appris beaucoup de français, lui dit aussitôt :

— Bonjour, bonjour. Ça suffit...

Le maire n'insista pas.

On fit monter Saïd Ali dans un landau et on le pria d'admirer la beauté du paysage. Mais Saïd Ali ne s'intéressait guère à la nature. Il voulait savoir s'il y avait, à Menton, des autobus et le métro. On lui répondit négativement, ce qui l'affligea.

Il y eut ensuite un grand dîner au Casino Municipal et Saïd Ali mangea comme un ogre. Pourtant, il était soucieux. Dès le rôti, il demanda :

— Est-ce qu'on va me montrer, ce soir, kif-kif Olympia ?

Un conciliabule eut alors lieu entre le maire et le directeur du Casino. On décida, séance tenante, d'offrir un ballet au sultan, et, un quart d'heure après, on lui donnait *La Nuit de Walpurgis !*

— Bono, bono ! fit Son Altesse, et Elle tapa dans ses mains, tout en faisant claquer sa langue, afin de manifester son contentement.

Et quand les danses furent terminées. Saïd Ali déclara :

— Moi, après les danses, je me plais à voir les danseuses.

On lui présenta donc ces demoiselles...

♠ ♠

Hymen ?

La jeune demoiselle si mondaine, si charmante et qui, l'an dernier, alimenta les meilleures chroniques de *Femina* et de la *Vie Heureuse*, la jeune actrice pour laquelle *les Courriers des Théâtres* débordèrent d'admiration et... d'indiscrétions, la jeune fille du monde qui faillit épouser un littérateur si parisien songerait de nouveau à l'hymen. Et l'on dit qu'elle épouserait bientôt un journaliste très parisien, lui aussi, très remuant, très gentil, etc., etc... Allons, tant mieux !



Ce cher Abbé.

Il vient d'avoir un triomphe. Ce qui le lui gâte, c'est la perspective de perdre le procès que lui intente le directeur ulcéré auquel, sans motifs, il retira sa pièce. Aussi essaye-t-il d'arriver à une réconciliation qui lui ferait réaliser une forte économie. Les moyens qu'il emploie, remplis de prudence et d'onction, sont ceux dont se servent les gens d'église et font comprendre pourquoi il signe quelquefois l'abbé B.....

Le téléphone retentissait l'autre jour chez le directeur qui, après la bruyante sonnerie, entendit une voix douce lui susurrer de vagues paroles amicales, il devina d'où elle venait et raccrocha vivement le récepteur; deux ou trois autres tentatives n'ayant pas eu plus de succès, l'auteur dont l'imagination est fertile, eut une autre idée. Le directeur reçut une lettre remplie d'excuses, de paroles conciliantes, de termes doux, engageants, rédigés à la machine à écrire, et signés du nom d'un pâtissier à la mode où le célèbre écrivain lui donnait rendez-vous.. Il se laisse convaincre, y va, trouve des garçons stylés qui lui chuchotent à voix basse qu'un Monsieur décoré l'attend dans un cabinet particulier là-haut, là-haut. Tant de mystère n'effraie pas le directeur qui se rend auprès de l'auteur...

Que d'éloquence fut employée, que de promesses furent faites pour arriver à faire rayer un procès perdu par avance !... Hélas! en vain. En fait de comédie le directeur buté se contenta de celle-là...

La jeune actrice qui prétendait, cher abbé, que si vous étiez dans les ordres c'était dans ceux du bienheureux Ignace de Loyola aurait-elle eu par hasard raison?

♠ ♠

Pauvres inondés!

Lors des récentes inondations, beaucoup de nobles dames et de grands seigneurs sont allés avec un louable dévouement secourir les sinistrés. Parmi eux M. le duc d'Alb.f.ra s'était spécialement chargé d'organiser le service de la Croix-Rouge à Asnières; secours en argent et en nature furent abondamment distribués par ses soins; et jamais, peut-être, la garde-robe des indigents de cette pauvre banlieue n'avait été si bien fournie. M. le duc d'Alb.f.ra est non seulement un homme de bien, c'est aussi un sociologue, et sans doute, voulut-il profiter de son séjour dans le peuple pour faire des études de psychologie. Souvent, on le voyait entrer vers midi, incognito, dans des guinguettes où pour dix-huit sous il faisait un repas plantureux en compagnie de débardeurs et de chiffonniers. Là, il faisait le bon garçon, s'entretenant amicalement avec tous, et payait même la goutte. Or, il advint une fois que le patron d'un débit, voyant un « monsieur » si cordial, lui tint à peu près ce langage :

— Vous m'avez l'air d'un bon type, et puis vous vous intéressez aux sinistrés : passez donc dans mon arrière-boutique, je voudrais vous parler.

— Mais certainement, mon brave.

— Voilà, c'est pour vous proposer une bonne affaire. Mes clients sont presque tous des malheureux inondés, ils n'ont plus de travail, et, naturellement, je leur fais crédit; alors, ils me donnent en garantie les vêtements que leur distribue la Croix-Rouge, dont ils ne savent pas quoi faire. Je pourrais vous les recéder pour pas cher, à un franc le vêtement complet et tout neuf...

Et voilà comment M. le duc d'Alb.f.ra racheta plusieurs ballots d'effets que la Croix-Rouge dut sans doute redistribuer dans des quartiers aussi éprouvés...

Rhum St James





Mesdames

N'oubliez pas le nom de cet appareil

BROSSE-SÉCHOIR "GRIM'S"

BREVETÉE S. G. D. G.

Exiger chez votre coiffeur pour conserver votre chevelure souple et brillante, que l'on vous sèche les cheveux après le shampooing, avec la *Brosse-Séchoir Grim's*, sans feu, sans *électricité, ni ventilation* et surtout ne desséchant pas les cheveux.



Une dame peut l'avoir parmi ses objets de toilette et s'en servir seule. Elle n'offre *aucun danger* et *son emploi ne nécessite pas de dépenses*

Envoi franco contre mandat-poste de 30 fr. ou contre remboursement 32 fr.

Explications et démonstrations chez

l'Inventeur Paul GRIMAULT

Coiffeur-Posticheur (Breveté S. G. D. G.)

4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)

Téléphone : 645-54

Prochainement

LA VIE PARISIENNE

publiera

LA DEMOISELLE D'OPERA

Par PIERRE VEBER



Pierre Veber, par Gir.

LA VAGABONDE

Par COLETTE WILLY



Colette Willy, par Sacha Guitry.

LA JAMBE

à travers les âges

Par JACQUES DRÉSA

LA PASTOURELLE

Par FERNAND VANDEREM

et TRISTAN BERNARD

UN NOUVEAU ROMAN

Par ABEL HERMANT

et de nombreux articles par

Romain Coolus, Franc-Nohain
Robert de Montesquiou, Pierre Valdagne
Jean-Louis Vaudoyer, Paul Géraldy
Paul Acker, Max et Alex Fischer
Henry de Fleurigny
B. et R. Boutet de Monvel, Henri Avelot
etc., etc.



Officiers ministériels

RICHE MOBILIER

Provenant en majeure partie de la Maison Sormani.
Reproductions de pièces des musées de Fontainebleau, Kensington, Louvre, etc.
Bronzes d'Art et d'Ameublement
Tableaux, dessins, pastels, objets de vitrine.
Belle Argenterie
Vente Hôtel Drouot, salle 1
les lundi 14 et mardi 15 mars 2 heures.
Me LANTIEZ, Com.-pr., 7, rue de Provence.
Exposition le dimanche 13 mars de 2 h. à 5 h. 1/2

MAISON av. **jardin** (16e) r. **DAVIOUD 24**. Cce 250m M. ap. **41.000** fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, **22 mars**. Me LESGUILLIER, not. r. Villersexel, 9.

COLLECTION VICTORIEN SARDOU
BIBLIOTHEQUE (2e partie)
LIVRES ANCIENS ET MODERNES
en tous genres
principalement sur l'Histoire
L'Histoire de la Révolution et de la Ville de Paris
Vente Hôtel Drouot, salle 8, du 14 au 24 mars, 2 h.
Me F. LAIB DUBREUIL, Com.-Pris., 6, rue Favart.
Me H. BAUDOIN, Com.-Pris., succ. de Me CHEVALLIER, 10, rue Grange-Batelière.
Me Henri LECLERC, libraire, 219, rue Saint-Honoré.

Le COURRIER de la PRESSE

Bureau de coupures de journaux

21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)

FONDÉ EN 1880

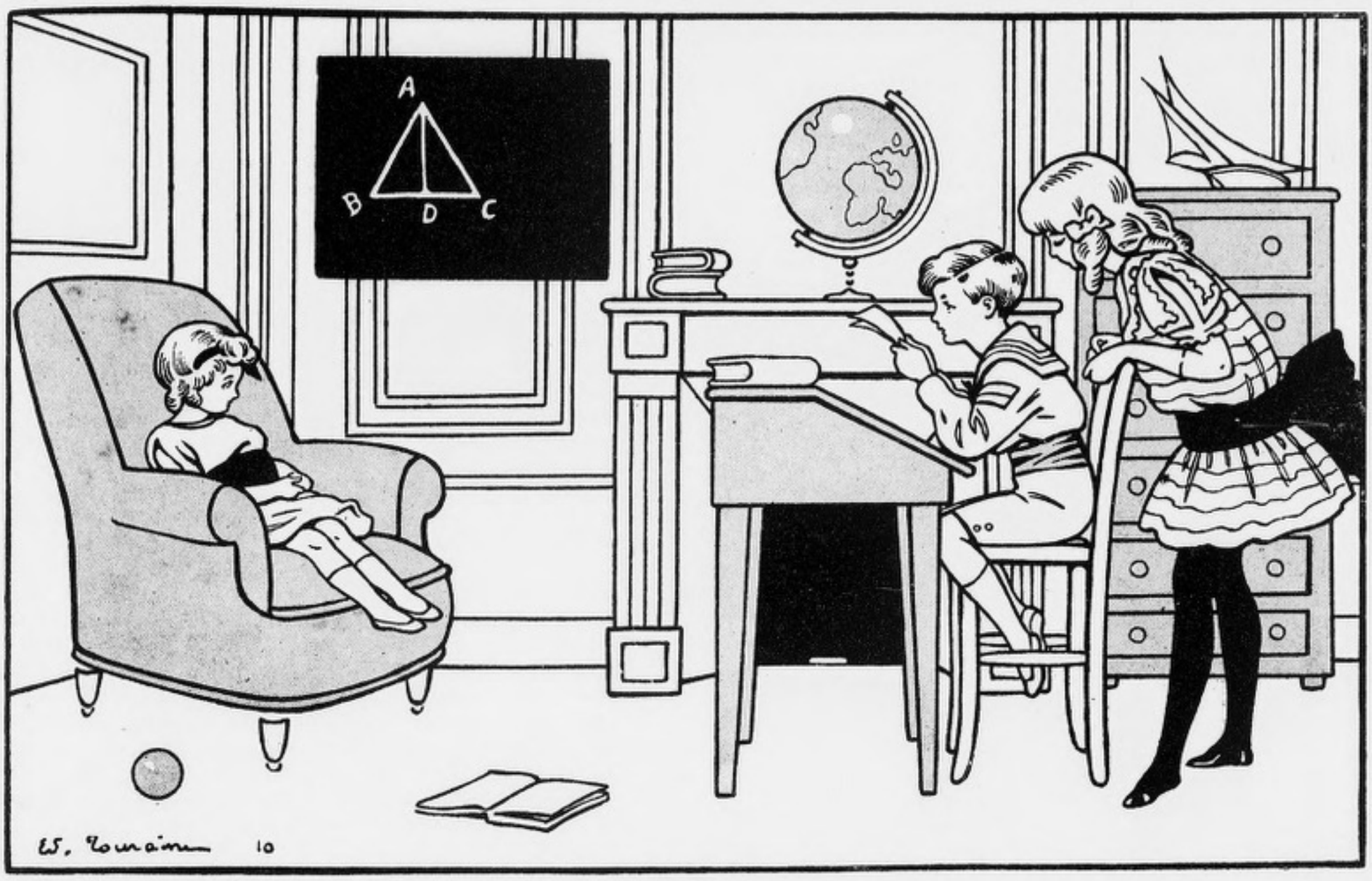
Directeur : **A. GALLOIS**

Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50

Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.

TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

Tarif réduit, Paiement d'avance, *sans période de temps limité.*	*Par*	100	*Coupures*	25	*francs*
	»	250	»	55	»
	»	500	»	105	»
	»	1000	»	200	»



JABOUNE

II. — Le Voyage de Noces

Jaboune est extrêmement humilié lorsque quelque personne mal informée s'avise de le nommer « Jean Boum » ou, pis encore, « Jean Boule » sous prétexte qu'il a de bonnes joues rondes, et que c'est apparemment à cette circonstance qu'est due l'appellation un peu singulière sous laquelle on a accoutumé de le désigner.

La vérité est que Jaboune s'appelle « Jacques » comme les trois quarts des jeunes garçons de sa génération ; mais seuls des parents indignes, des parents complètement dénués, à la fois, d'imagination et de tendresse, consentiraient, lorsque leur enfant s'appelle Jacques, à l'appeler Jacques, en effet, tout simplement.

Croyez-vous que, pour la mère de Zarathoustra, je suppose, Zarathoustra fut jamais autre chose que « Toutou », ou « Rara »? Et il fallait certainement que, dans sa famille, on fût bien fâché contre Nabuchodonosor, pour cesser de l'appeler « Dodor »...

Mais Dodor, Toutou, Rara, rentrent dans la catégorie ordinaire des affectueux diminutifs. Ce qui caractérise ce nom de « Jaboune », c'est qu'il ne ressemble pas à « Jacques », c'est même que, proprement, il ne ressemble à rien.

Jaboune, pourquoi « Jaboune »? On ne sait pas ; ce fut un trait d'inspiration soudaine, l'éclair du génie maternel, le cri du sang peut-être : *Jaboune!*

Ceci n'est point d'ailleurs pour déplaire à Jaboune que son nom mystérieux intrigue les gens. C'est que ce nom, il le rêve célèbre, à la façon de celui de Buffon, par exemple, ou de Desbordes-Valmore, ou, mieux encore, de Ratisbonne et de Bourdaloue, qui prêtent un charme si étrange au « Recueil de Morceaux Choisis » que Mlle Andorre lui donne à apprendre.

— Bourdaloue, est-ce qu'il s'appelait aussi Jacques? et est-ce que c'est sa maman qui l'avait appelé Bourdaloue, quand il était petit?

Bourdaloue... Jaboune...

Avoir un jour son nom imprimé dans des livres, comme Bourdaloue!...

C'est cela surtout qui préoccupe Jaboune : il voudrait voir son nom imprimé ; et cette ambition a aussitôt déterminé en lui une violente vocation littéraire, ou plus, exactement, poétique.

La poésie offre, en effet, cet avantage aux yeux de Jaboune, que l'on voit tout de suite que c'est de la littérature, comme dans les livres ; tandis que la prose, cela ne présente, en somme, aucune différence évidente avec une lettre de bonne année ou une narration. Et Jaboune a horreur des narrations, pour lesquelles Mlle Andorre s'efforce, en vain, à lui proposer les canevas les plus séduisants, les plus ingénieux : même l'histoire de la goutte d'eau, qui devient un ruisseau, puis une rivière, puis un fleuve, et ne terminera que dans la mer sa course aventureuse, — Voyons! Jaboune, la mer, Deauville, les bateaux, les filets des pêcheurs!..., — même « l'homme et le nid d'hirondelles », n'inspirent à Jaboune que des développements d'une pauvreté et d'une sécheresse désespérantes...

Mlle Andorre ne se doute guère que son élève a une âme, ou, tout au moins, des aspirations de poète. Jaboune est beaucoup trop orgueilleux, à la fois, et timide, pour lui confier cela ; et puis quoi? Mlle Andorre n'est pas un poète, elle ; elle ne figure pas, aux côtés de Mme Amable Tastu, dans le recueil des Morceaux Choisis...

Suite, voir le n° 10.

Et Jaboune se gardera de lui demander les moindres renseignements ou les moindres conseils sur la versification française : merci bien ! c'est assez des analyses logiques !...

Non, si Jaboune a décidé que son nom serait célèbre et imprimé comme celui de Bourdaloue, et qu'il allait se mettre à écrire en vers comme Mme Desbordes-Valmore, et Louis Ratisbonne, et Florian, pas plus pour cela que pour le reste, il n'a besoin de consulter personne...

Simplement, il a demandé à Mlle Andorre :

— Mademoiselle, *maman* et *Bataclan*, c'est bien « un rythme »?...

— Une rime, Jaboune : mais de quoi me parlez-vous là, et qu'est-ce que vous avez à voir avec « Bataclan? »...

« Bataclan », c'est dans une chanson que chante la cuisinière :

Ton papa
Va-t-il à l'Opéra?
Ta maman
Va-t-elle à Bataclan?

Cette chanson a vivement impressionné Jaboune par sa sonorité allegre et précise ; et elle n'a pas de peine à lui apparaître comme le type même de la poésie, pour l'importance que l'on y voit prendre à la rime, qui caractérise, n'est-il pas vrai, toute la poésie, et qui est justement, ici, toute la chanson.

Et maintenant, de longs instants, Jaboune demeure silencieux, absorbé, ce qui fait, parfois, s'étonner sa mère, et Mlle Andorre, et Linda :

— Mais qu'est-ce qu'il a donc, ce petit, il prend des mines extraordinaires, il n'est pas malade?..

Non, Jaboune n'est pas malade, il « compose » :

— Kamtchaka, c'est bien un pays, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

Jaboune compose des variantes à la chanson de la cuisinière :

Ton papa
Va-t-il au Kamtchaka ?...

Impénétrable pour le restant du monde, Jaboune n'a pas hésité à mettre cependant sa grande amie Ketty dans le secret de ses travaux littéraires. Il savait bien que Ketty ne se moquerait pas de lui, qu'elle l'encouragerait au contraire, car elle serait fière d'apprendre que son fidèle ami Jaboune allait devenir un poète fameux.

Il y a, entre Jaboune et Ketty, comme un pacte de mutuelle confiance et de confidences.

Les treize ans de Ketty exercent sur l'admiration de Jaboune une influence décisive ; c'est qu'il l'admire mais ne la redoute pas, il aime à être avec elle comme avec une maman qui l'aurait choisi, — car c'est une chose qui tracasse bien souvent l'inquiet Jaboune, que de savoir, si sa maman « avait eu le choix », si elle aurait pris Jaboune pour petit garçon, — Ketty, c'est une maman qui ne serait pas de sa famille, et qui serait encore une petite fille...

Et de même, Jaboune a beau n'avoir que huit ans et demi, Ketty sent bien qu'il ne lui obéit pas seulement, comme sa sœur Kitzi, par exemple, par le privilège de l'âge ; et quand elle se montre avec lui désagréable sans raison, chipie, tyrannique, bougon, jusqu'à ce qu'il en pleure, puis câline, affectueuse, et tendre, pour le consoler, obscurément la fillette se rend compte qu'elle fait, avec ce petit garçon, ses premières armes de femme...

C'est Ketty qui, tout de suite, a indiqué à Jaboune à quel genre de sujets devait s'appliquer sa verve poétique, et que, dans les vers, il fallait toujours qu'il fût question « d'amour » et de « maitresses. »

— Tu sais ce que c'est qu'une maitresse?

— Bien sûr, puisque j'en ai une.

— Tu as une maitresse ?

— Tu le sais bien, j'ai Mlle Andorre...

Mais Ketty ayant expliqué, en se moquant de lui, et en riant même d'un rire un peu forcé, qu'une « maitresse » c'était « la personne que l'on aime et avec qui l'on se marie », cela a obligé Jaboune, qui ne veut jamais avoir tort, à déclarer qu'il aimait beaucoup Mlle Andorre, en effet, et qu'il pourrait très bien se marier avec elle...

— Et puis, d'abord, laisse-moi travailler !... — a-t-il ajouté, d'assez méchante humeur.

Et le voici à sa table, qui médite longuement, écrit, rature, très appliqué, tirant la langue, s'arrête, tortille une mèche de cheveux sur son front, feuillette fébrilement sa géographie, se remet à écrire, vite, vite, cette fois, tout rouge, — et signe enfin, d'un « Jaboune » triomphant...

Maintenant, il relit, et il a l'air si satisfait, remuant les lèvres, les yeux brillants, que Ketty s'est approchée, lui a caressé la joue, pour faire la paix, et voudrait lire aussi par-dessus son épaule ; mais, vivement, Jaboune a caché la page avec son coude.

Ketty n'insiste pas, parce qu'elle est persuadée que, dans l'instant même, c'est Jaboune qui reviendra lui proposer la lecture de ses « vers ».

Et Jaboune, en effet, n'a guère tardé à quitter sa table, et, son papier à la main, se dandine devant Ketty, et balance la tête, d'un air un peu gêné :

— Tu veux savoir comment ça s'appelle?

— Si tu veux...

Jaboune prend un temps, et lance, sûr de son effet :

— *Le Voyage de Noces.*

Ketty ne sourcille pas ; et il faut, maintenant, que ce soit Jaboune qui la prie de lire « pour lui faire plaisir... »

Mais à peine Ketty a-t-elle jeté les yeux sur la « poésie » de Jaboune, sa rigueur ne peut tenir contre l'émotion ressentie ; elle court à lui, l'enlace, l'embrasse :

— Mais c'est admirable, mais c'est merveilleux ! Jaboune, mon Jaboune, où vas-tu chercher tout cela ?...

Jaboune prend une physionomie modeste, un peu bébête, il concède qu' « il n'est pas mécontent, en effet », que la dernière rime surtout lui a donné du mal : il était indispensable, n'est-ce pas, que la pièce se terminât par « Enfin seuls ! » puisqu'il s'agit de mariage, d'époux, et qu'un marié et une mariée, — il a vu la gravure un jour qu'il était monté dans la chambre de la femme de chambre, — un marié et une mariée, cela dit toujours : « *Enfin seuls !* »

Alors il a eu l'idée qu' « ils se promènent sous les tilleuls » : *seuls*, — *tilleuls*, — ; oui, Jaboune n'est pas mécontent...

Ketty, elle, est enthousiasmée. Tout de suite, elle cherche un public idolâtre à qui communiquer son enthousiasme :

— Kitzi, Kitzi, viens écouter la poésie de Jaboune !...

Kitzi, qui jouait dans la pièce à côté, arrive sans empressement ; Jaboune déclame :

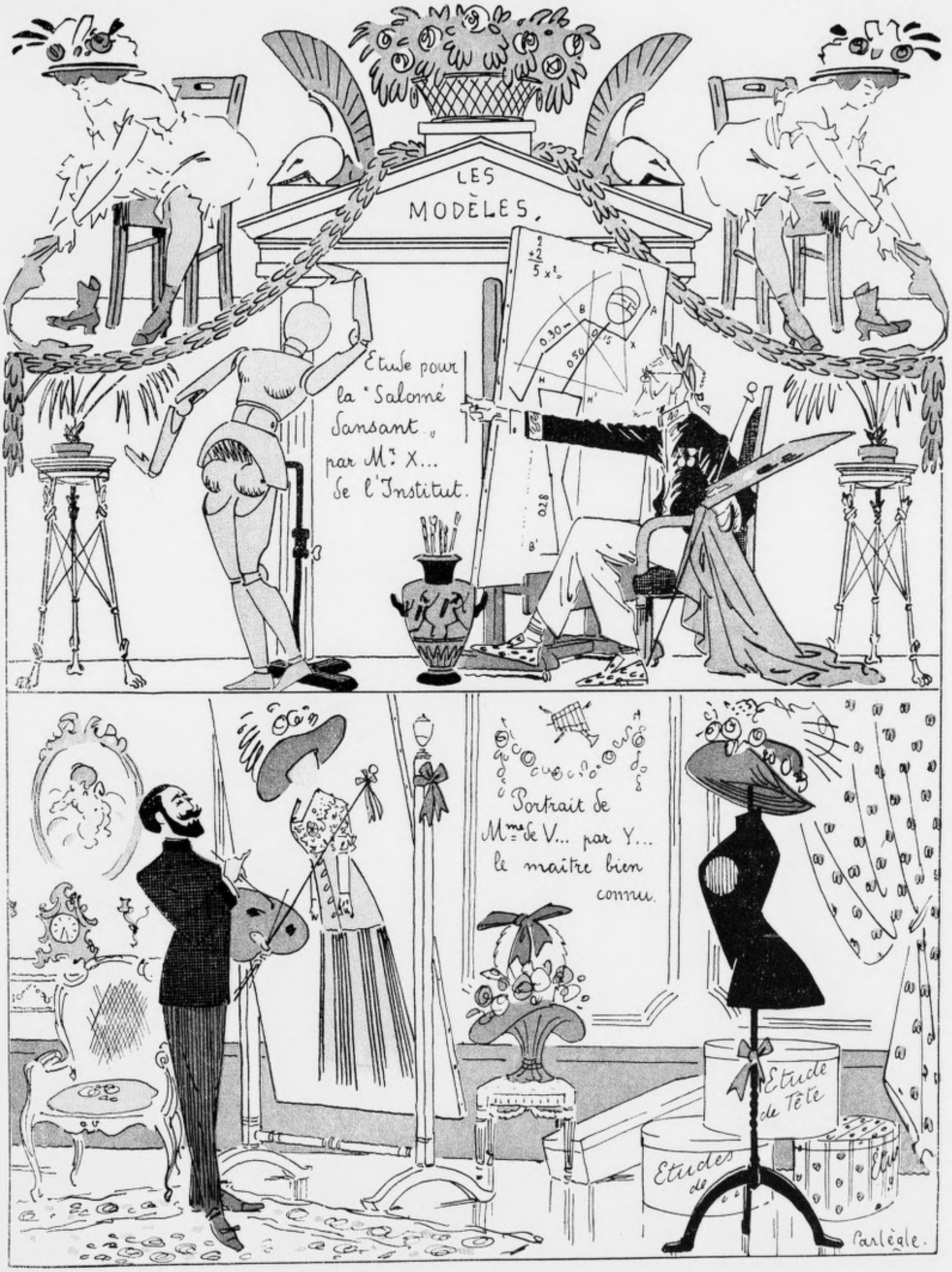
LE VOYAGE DE NOCES

O ma maîtresse jolie,
O mon amie,
Je te dédie
Cette poésie :
Lorsque nous serons deux époux,
Veux-tu que nous allions à Moscou,
Qui est une ville de Russie?
C'est un pays où il fait très froid,
Je crois,
Beaucoup plus froid que dans la Seine,
Et même
Sur les bords de la mer Caspienne ;
Mais puisque je serai avec toi,
Puisque tu seras avec moi,
Nous n'aurons pas froid,
Nous n'aurons pas froid aux doigts,
Car je te prendrai sur mes genoux,
O ma maîtresse jolie,
O mon amie,
Lorsque nous serons deux époux,
Et que nous nous promènerons sous les tilleuls :
— Enfin seuls !...

Jaboune a à peine achevé sa lecture, que Ketty lui prend le papier des mains et tient elle-même à recommencer :

O ma maîtresse jolie !

Dessin de Carlègle



LES COULISSES DU SALON

Car Ketty apprend à « débiter » au cours des demoiselles Cambrone; et, après un dernier « Enfin seuls! » sonore et pathétique :

— Eh! bien, Kitzi, tu ne dis rien?...

Mais Kitzi, affalée au fond de son fauteuil, soupire simplement :

— Oh! ça me fatigue, ça me fatigue!...

Et, se laissant glisser à terre, elle retourne jouer.

Elle n'a que sept ans, cette Kitzi, elle ne comprend pas, elle ne peut pas comprendre...

Mais Ketty a des amies au cours des demoiselles Cambrone, des amies qui savent apprécier la beauté d'un rythme, la délicatesse d'un sentiment, — des amies comme Lucy Durand, par exemple, oui Lucy Durand, la propre nièce d'Edmond Durand, notre grand poète national.

Il est de toute nécessité, de toute urgence, que Lucy Durand connaisse les vers de Jaboune, que les vers de Jaboune soient célèbres demain, populaires, classiques, dans tout le cours Cambrone!...

Et d'une écriture haute et pointue, ainsi qu'il convient lorsque l'on n'est plus une enfant, et où l'on reconnait tout de suite qu'une jeune personne suit le cours des demoiselles Cambrone, et a passé l'âge de la première communion, Ketty, sous la dictée de l'auteur, recopie avec fièvre, avec amour, avec passion, le *Voyage de Noces*, du poète Jaboune.

— Lucy Durand, qu'est-ce que vous lisez là en cachette, avec votre voisine? Voulez-vous m'apporter ce papier tout de suite?...

Ainsi se fâche, à la leçon du lendemain, Mlle Cambrone Ire.

— Mais ce sont des vers, Dieu me pardonne! — et à constater que c'étaient des vers, Cambrone Ire a déjà légèrement radouci sa voix : — et des vers de qui, s'il vous plaît?

Répondre qu'on lit des vers d'un petit garçon de huit ans et demi, ce ne serait vraiment pas assez flatteur, ce serait même un peu ridicule; et Lucy Durand d'affirmer avec assurance :

— Ce sont des vers de mon cousin Maurice.

Cette fois, ce n'est plus la fillette qui rougit, c'est Cambrone Ire. Agitée d'une émotion à peine contenue, elle répète :

— De M. Maurice Durand?

Il faut savoir que l'aînée des demoiselles Cambrone, — Cambrone Ire, — ne s'est pas simplement résignée, comme sa sœur, à cette carrière de l'enseignement où les contraignaient les revers de fortune d'un père officier supérieur de la gendarmerie, comme il va de soi.

Cambrone Ire cherche à se consoler de la pédagogie par la littérature; sous les anagrammes à la fois ingénieux et impressionnants de Mac-Nebor ou de Cenombra, elle a connu les gracieux lauriers des concours de la *Vie intime* et les *Chroniques littéraires et politiques* ont accueilli, d'un encouragement précieux, quelques-unes de ses *Minutes tendres*; — mais la duchesse de Pavillon, qui vient de lui adresser une invitation pour son « Chocolat poétique » de jeudi prochain, se doute-t-elle que la poétesse Cenombra est co-directrice du cours de la rue Montaigne?

Justement l'invitation porte que le « Chocolat poétique » de la duchesse sera, ce jour-là, consacré à la jeune gloire de Maurice Durand.

Cenombra aura eu vraiment une chance peu commune.

Dans le salon encombré de poètes de tous les âges, de tous les sexes, de tous les métiers, et de toutes les nationalités, réunis par les soins pieux de la duchesse de Pavillon autour du fauteuil où Maurice Durand s'est jeté désespérément en une pose abandonnée et charmante, Maurice Durand vient de déclarer à la duchesse désemparée qu'il était décidément « trop las » pour dire « même assis » quoi que ce fût, fût-ce un sonnet, fût-ce son fameux sonnet monosyllabique..

Certes, les poètes qui sont là ne demandent pas mieux que de dire quelque chose à sa place, ils ne demandent même que ça, et diront tout ce qu'on voudra, et tant qu'on en voudra.

Mais la duchesse de Pavillon ne se consolera pas si son « Chocolat poétique » doit être bu sans une rime de Maurice Durand : le chocolat poétique de la duchesse de Pavillon est déshonoré...

C'est alors que Cambrone Ire a compris qu'en cette minute suprême, la fortune de Cenombra allait se décider, et, par surcroît, celle de Mac-Nebor.

Résolument elle s'est approchée de la duchesse, et lui a confié que, « si le Maître y consentait », elle savait par cœur et pouvait faire entendre un nouveau poème, le plus récent, qu'il avait marqué du sceau de son génie.

Maurice Durand a eu un geste vague, profondément accablé, mais condescendant; et au milieu du silence respectueux, aux côtés de la duchesse radieuse, la « bonne poétesse Cenombra » qui y mettait toute son âme, a récité le *Voyage de Noces*.

O ma maîtresse jolie
O mon amie...

C'est seulement vers la fin que Maurice Durand a pris conscience que ces vers, décidément, n'étaient pas de lui; mais l'enthousiasme déchaîné ne lui laissait guère le loisir d'une protestation, qui eût semblé, au demeurant, de bien mauvaise grâce.

Prétextant encore de sa lassitude extrême, il a simplement écourté son triomphe, en priant la duchesse de « faire avancer son automobile », — et il est parti dans un sillage de gloire, dont Cenombra allait recueillir les lumineux rayons...

Le lendemain, en effet, les journaux ne manquaient point d'annoncer, dans leurs « communiqués de la Vie Mondaine », que l'élite intellectuelle qui se pressait au dernier « Chocolat poétique » de Mme la duchesse de Pavillon avait eu le régal inoubliable d'un poème inédit de M. Maurice Durand, le *Voyage de Noces*, remarquablement interprété par l'auteur des *Minutes Tendres*, la belle poétesse, — aussi belle que bonne, — Cenombra.

Et le *Figaro*, en première page, se félicitait de pouvoir offrir à ses lecteurs la primeur de ce nouveau chef-d'œuvre, dont un commentateur subtil et lettré faisait ressortir, en quelques lignes décisives, « la richesse et la maturité de la forme, la technique savante sous cet apparent abandon, et l'inspiration volontairement familière, à la fois ardente cependant et désenchantée, comme d'un Alfred de Musset, qui aurait connu Mæterlinck, et collaboré avec Henri Heine ».

— Tu as lu les vers de Maurice Durand, dans le *Figaro*? — a demandé le papa de Jaboune en se mettant à table : ma chère, il faut absolument te payer cela tout de suite, c'est prodigieux!...

Et le papa de Jaboune, et la maman de Jaboune, commencent à déclamer à haute voix :

O ma maîtresse jolie,
O mon amie,
Je te dédie
Cette poésie...

Figé sur sa chaise, Jaboune sent ses tempes qui battent, ses oreilles qui bourdonnent, il est devenu cramoisi, il a le cœur gonflé; évidemment, ses parents se moquent de lui, ils lui font une farce, une affreuse farce...

Et nous nous promènerons sous les tilleuls —
Enfin seuls!...

Mais non, il n'est pas question de Jaboune; et cependant, sur le journal déplié, qu'on vient de poser là, près de lui, au coin de la table, ce sont bien *ses* vers, c'est bien *son* titre, qu'il aperçoit en tournant la tête, et en louchant, sans qu'on le remarque : *Le Voyage de Noces*.

Mais Jaboune, comme dans un rêve, entend son père, qui est en train d'affirmer que « ce gamin-là » sera complètement fou à vingt ans, et qui précise :

— Si j'avais un fils comme Maurice Durand, je le fourrerais dans une maison de correction jusqu'à sa majorité!

Et la maman intervient doucement :

— Oh! nous pouvons être tranquilles, — je ne crois pas que jamais Jaboune...

FRANC-NOHAIN.



RÉVÉLATIONS

Je trouve Pompon assise devant une table couverte de livres. Ce sont les derniers succès de la librairie parisienne : le plus ancien ne remonte qu'à un an. Ils sont pêle-mêle ouverts à plat, en éventail, ou fermés, avec des signets de papier. C'est pour un grand travail, une sorte de revue d'ensemble de romans déjà lus par le menu.

Elle a les yeux fixés attentivement sur le vide. Que regarde-t-elle? Bien certainement les héroïnes de tous ces bouquins, qu'elle a évoquées, par un feuilletage rapide : et elle les voit aussi nettement, j'en suis sûr, que Loti lui-même pourrait le faire, s'il est vraiment doué de cette double vue que Jean Aicard lui attribue. Moi aussi je les vois (parbleu, je ne veux pas être moins voyant que les autres!) et je reconnais, facilement : Laurence, de *La croisée des chemins*; Thérèse, de *Pierre et Thérèse*; Eveline, du *Mariage de Mlle Gimel*; Colette Baudoche; Nouche la capricieuse; la Solférino, *des Confidences d'une biche*; Mme de Malauze, de *La foire aux chefs-d'œuvre*; Mme de Conflans et Cerisette, du *Malheureux petit voyage*; Claire Saintras, de *Par la volonté et par la grâce*; Antoinette de Drouhin, du *Roman d'un mois d'été*; Lucette, des *Révélées*...



L'Evangile de la grâce, selon Jean-Jacques.

— Que cherches-tu parmi ces dames?

— Je cherche, me répond-elle, comment est faite l'héroïne moderne. Les écrivains sont là pour nous la révéler, après en avoir eux-même dégagé le type synthétique, par de patientes analyses de nos contemporaines. Au plus loin de l'histoire du roman, ne voyons-nous pas de touchants personnages résumer les aspirations et la sensibilité particulière à leur époque, et en même temps, servir de modèles à toutes les chercheuses de bonheur. Rappelle-toi la Julie de Rousseau. Les dames de 1760 se modelaient sur elle avec ferveur : jamais on ne vit pareil désir de pécher sentimentalement, en compagnie d'un ennuyeux raisonneur : les sophistes ne devaient pas s'ennuyer, à la fin du règne de Louis le Bien-Aimé! Puis ce fut une invasion de Clarisses, en quête de Lovelaces corrompus (et cependant si étonnamment respectueux!). Plus tard vinrent les Lodoïskas, qui demandèrent aux Faublas un libertinage plus effectif. Plus tard encore, après la Révolution, l'héroïne énervée par tant de secousses morales garda quelque chose des charmantes victimes de la Terreur. Elle était pâle, avec des yeux meurtris, elle agonisait pour rien, pour le plaisir. Adolphe et sa maîtresse ne cessent de se tordre les mains avec angoisse. Ils ne conçoivent pas l'amour sans d'indicibles déchirements. Werther, René, tous



Le petit Lovelace de province.

VOICI LA COMÈTE !

Dessin de Louis Morin





Les délices cruelles des amours de Faublas.

les pleureurs sentimentaux leur ont appris la saveur des larmes. Les héroïnes romantiques, les amoureuses des Antonys et des Rodolphes ne se repaissent que des tortures variées que peut procurer un amant. Jamais les femmes n'eurent tant de plaisir à être malheureuses. Fatiguées de se plaindre, elles se disséquèrent, Stendhal, Balzac et Dumas fils leur apprirent à couper leurs nerfs en quatre, comme dit Michel Corday. La femme devint compliquée, en attendant qu'elle fût pratique et rossarde, comme le souhaitèrent les naturalistes.



« Tue la ! »

« Mais à présent, à présent, mon ami, quel est le mouvement dans lequel il convient d'être, quelle posture prendre pour être adéquate à son temps? Je vois des sentiers frayés dans toutes les directions, mais point de ces larges chemins de velours où la femme n'a qu'à s'engager pour être heureuse à la mode.

— Tu pourrais, ma chérie, prendre pour modèle la charmante femme que Pierre Valdague nous propose. Tu trouveras en toi-même, et ce ne sera pas difficile, *la volonté et la grâce* de Claire Saintras. Tu es aussi jolie qu'elle, comme elle tu réussis tout ce que tu veux. Je n'aurai qu'à me laisser faire pour devenir riche, pour être décoré, député, ministre, et peut-être président!

« Ah! le joli rêve que M. Valdague fait faire à ses lectrices, le joli moderne conte de fées!... Mais ce n'est qu'un conte, ou plutôt l'auteur de *la Joie du Prochain* ne nous a pas tout dit : parions que dans un prochain volume, il va soulever les voiles de cette chaste épouse et nous montrer tout à trac son joli moyen de parvenir, car il sait bien que la volonté et la grâce d'une jolie tête ne suffisent pas, et qu'il y faut encore l'influence du milieu. Ce livre-ci est trop vertueux, cela n'est pas naturel, il y a quelque chose là-dessous!



A la croisée des chemins.

— Nous avons encore la Laurence de la *Croisée des chemins*, c'est une belle madame de fière allure qui n'admet pas que l'on gâche *la situation*. Si elle court effrontément après le fiancé qui a préféré les austères devoirs de la famille, ce n'est que pour le repousser d'un éclat de rire insultant, quand elle l'aura ramené à ses pieds, humble et soumis. Il est vrai de dire qu'il ne se gêne pas pour la mépriser à son tour, quand l'occasion s'en présente.

— Mon ami, j'ai horreur des gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent!

— Il y a la Thérèse de *Pierre et Thérèse*, une demoiselle très bien qui a épousé un faussaire. Si passionnée soit-elle de son voleur de mari, l'amour de cette honnête femme ne tient pas devant la preuve de sa forfaiture. Cependant, quand la preuve est détruite, Thérèse oublie aussitôt ses scrupules. Ce gentil ménage peut servir de modèle aux personnes raisonnables, pour lesquelles il n'y a que la preuve d'un crime qui compte.

— Hélas, j'ai été élevée par des parents, qui joignaient au vice de la pauvreté celui, bien plus grand, de l'honnêteté, il est trop tard pour prendre Thérèse comme modèle.

— J'ai ton affaire, femme scrupuleuse, l'Eveline du *Mariage de Mlle Gimel, dactylographe*; dans ce parfait roman ne se meuvent que des personnages angéliques, Eveline, sa mère adoptive, le lieutenant Morand, la maman de celui-ci, son colonel et jusqu'au préposé du bureau des enfants abandonnés!...

— Avoue que cela reposerait délicieusement, n'était l'invraisemblance de cette réunion de six braves gens, sous une seule couverture!



Colette Baudoche, la bonne Lorraine.

— Enfonçons-nous encore dans le bien. Imite l'admirable patriotisme de Colette Baudoche.

— Oh! crois-tu que ce soit par patriotisme qu'elle refuse la main du jeune docteur prussien? M. Barrès a pris un tel soin d'accumuler tant de haïssables ridicules sur la tête de l'envahisseur qu'il y avait de quoi dégoûter n'importe quelle jeune fille!

— Nous avons encore, parmi les héroïnes du monde, la marquise Antoinette de Drouhin, du *Roman d'un mois d'été*.

— Et son Julien, qui est bien pour faire rêver les jeunes messieurs d'aujourd'hui, car il est, lui, le héros de la veulerie et de l'égoïsme contemporains. Voilà un jeune cocodès qui s'installe chez un brave homme de marquis, mange ses dîners, fume ses cigares, boit ses liqueurs et prend sa femme avec le mufflisme le plus tranquille! C'est à peine si la marquise et lui-même ont une passagère velléité de fuir la maison conjugale pour s'aimer en toute liberté. Non, non, le coucou préfère rentrer au nid confortable du mari et s'y prélasser, pendant que les vieux amis de la maison n'ont que des indulgences pour des amants d'un modernisme aussi délicat... Passons!

— Préfères-tu le type de la snobinette de la *Foire aux chefs-d'œuvre*, Mme de Malauze?

— En voilà une qui se préoccupe peu de la valeur de l'œuvre, pourvu que l'artiste lui plaise! Pour moi, c'est tout le contraire, je sais telle boutique d'art où j'entrerais volontiers si l'artiste ne faisait du vacarme à la porte, avec sa grosse caisse et ses cymbales. Comme je regrette le temps où les peintres ne signaient pas et se révélaient noblement par la pureté de leur dessin ou la

puissance de leur couleur! Je soupçonne que c'est aussi l'avis de M. Jacques Drésa.

— Il n'y a plus guère, parmi les femmes du monde, que la capricieuse Nouche. Pourtant il me déplairait, malgré les charmes de cette petite personne, que tu la prisses pour modèle.

— C'est une descendante, en droite ligne, des aimables femmes de Boccace, de ces douces créatures qui *veulent toujours bien*. Telle était aussi, il y a deux cents ans, Mme de Conflans, au dire de Cerisette, pour laquelle la marquise n'eut rien du tout de caché pendant leur *malheureux petit voyage*; telle encore la Solférino, lady Ventnor, qui regrette, tout au long des *Confidences d'une biche*, le bras si dodu et la jambe bien faite de l'aïeule de Béranger. C'est une compréhension de la vie qui a son mérite, que de ne point l'embarrasser de simagrées et d'entraves... tu ne trouves pas?...



Qu'importe la sculpture, pourvu que le sculpteur soit beau!

— Non, je ne trouve pas. Tu connais mes sévères principes de morale : je regrette vraiment beaucoup qu'une jeune fille comme toi ait lu *Nouche* et *Le malheureux petit voyage*, ce sont des livres écrits pour la perversion de nos petites femmes... Du reste, dans toute cette littérature contemporaine, je cherche vainement un livre qui les incite gentiment à aimer leur mari, comme il faut, et à reconnaître la vanité des aventures extra-conjugales...

— ... Je l'ai trouvé, ce livre, me dit-elle en souriant, mais, en plus des sages leçons que tu souhaites pour moi, j'y ai découvert aussi quelques conseils à ton usage, sans en démêler cependant tout à fait le sens... Viens, petit chéri, comme un enfant bien sage, te mettre à mes pieds, à genoux sur un coussin moelleux et apprendre la leçon que te propose M. Michel Corday, au cours des *Révélées*.

Et dans le livre, ouvert sur les genoux de mon amie, je lus ces lignes obscures : « La nature a ses vigies qui sont aux aguets du plaisir, qui se portent au devant de lui, qui annoncent et préparent son approche... Elle veut que le vainqueur ne se précipite pas trop vite dans la place, qu'il s'arrête à ces postes avancés, qu'il les flatte au passage... »

Et nous fûmes longtemps à démêler le sens de ces préceptes que le maître, dans sa sagesse, a enveloppé de si mystérieuses paroles.

Louis Morin.



Le malheureux petit voyage.

Le beau Dimanche

Il fait froid et parce que c'est dimanche et que tout le Paris endimanché noircit les rues sèches et dures, enfin après tant de pluie, je reste au coin de ton feu. Tu t'es blottie sur mes genoux. Je sens la chaleur de ta joue contre ma joue et mon bras t'entoure tout entière. Autour de nous flotte l'arome léger du parfum dont ton corps est imprégné. Tes pieds se balancent et tes jambes dans leurs bas de soie grise ont, pour la caresse de ma main la souplesse et la douceur sèche d'une peau d'anguille. Un petit morceau de chair dorée transparait en haut de ton bas, à travers ton peignoir.

Tous les rubans t'ont déplu aujourd'hui et, pour ceindre tes cheveux noirs, tu as pris un foulard gris et mauve qui te fait ressembler à quelque gitane échappée de sa roulotte.

Un ange passe...

Dans la maison, au fond du jardin, le bruit des voitures n'arrive pas. La nuit est tombée et je n'ai pas voulu que tu allumes la lampe. N'est-ce pas mieux ainsi? Seules les flammes vacillantes du feu éclairent la chambre à ras du sol et jettent çà et là des ombres burlesques.

N'est-ce pas mieux ainsi? Avons-nous besoin de nous voir lorsque nous sommes blottis l'un contre l'autre et que nous avons la même tiédeur? Avons-nous besoin de savoir ce que nous sommes et où nous sommes?

Nous respirons tous les deux à peine : nous ne vivons presque pas; nous ne pensons pas à grand chose. Nous sommes comme deux parasites sur une plante riche.

Voici que tu abaisses lentement sur tes yeux les paupières brunes et, au bout de quelque temps, alors que je pourrais te croire endormie, tu me dis : « Dites-moi des choses douces. » Tu n'as jamais voulu me tutoyer, parce que *vous* glisse très amoureusement entre les lèvres. Moi, je fais ce que tu veux et je te dis *vous* tout haut et *tu* tout bas.

Tu veux entendre des choses douces et d'une voix basse, tout près de toi, pour que tu sentes sur ta joue le souffle de ma bouche, j'improvise tant bien que mal un monologue amoureux.

Tout d'abord, tu n'as pas l'air de m'entendre. Je ne suis que banal et je n'ai pas trouvé le ton de ton désir. J'y arrive peu à peu et les coins de ta bouche s'écartent imperceptiblement pour sourire de temps en temps comme si tu souriais à un rêve.

Ai-je assez caressé ton cœur? Non, ce n'est pas assez et tu veux que je continue. Petite âme folle, toujours inassouvie d'amour et qui désire des paroles et des paroles encore, aussi légères que ton parfum, impondérables, inconnues, venues de très loin d'un pays qui soit vraiment le plus beau et le plus insensé.

N'ai-je pas été déjà très avant pour découvrir ce qui te contentera? Non, ce n'est pas cela, pas cela encore, et je m'en vais, je m'en vais, oubliant tout ce qu'il y a de réel, te tenant délicieuse entre mes bras, ma main te caressant lentement et mes yeux te regardant sans trop le voir. Tes cheveux frôlent ma tempe. Comme on est bien au coin de ton feu!

J'ai enfin trouvé de ma voix la plus chère la parole souhaitée. Tu souris plus doucement que tout à l'heure; tes yeux s'entrouvent et ils sont si reconnaissants, si tendres, que je ne peux m'empêcher de baiser longuement ta paupière.

« Ah! le beau dimanche! » murmures-tu.

Maintenant tu es satisfaite. Nous nous taisons. Des anges et puis des anges passent. Tu reposes dans mes bras comme un gosse. Tu te laisses aller; ta tête s'incline sur mon épaule et s'alourdit; ton bras se desserre autour de mon cou et glisse. Je m'aperçois que tu dors avec, sur tes lèvres, la trace furtive d'un sourire.

Il est très tard; on m'attend. Je t'emporte et te pose le plus minutieusement possible sur ton lit et je m'en vais sur la pointe des pieds avec des précautions infinies pour empêcher la porte de geindre.



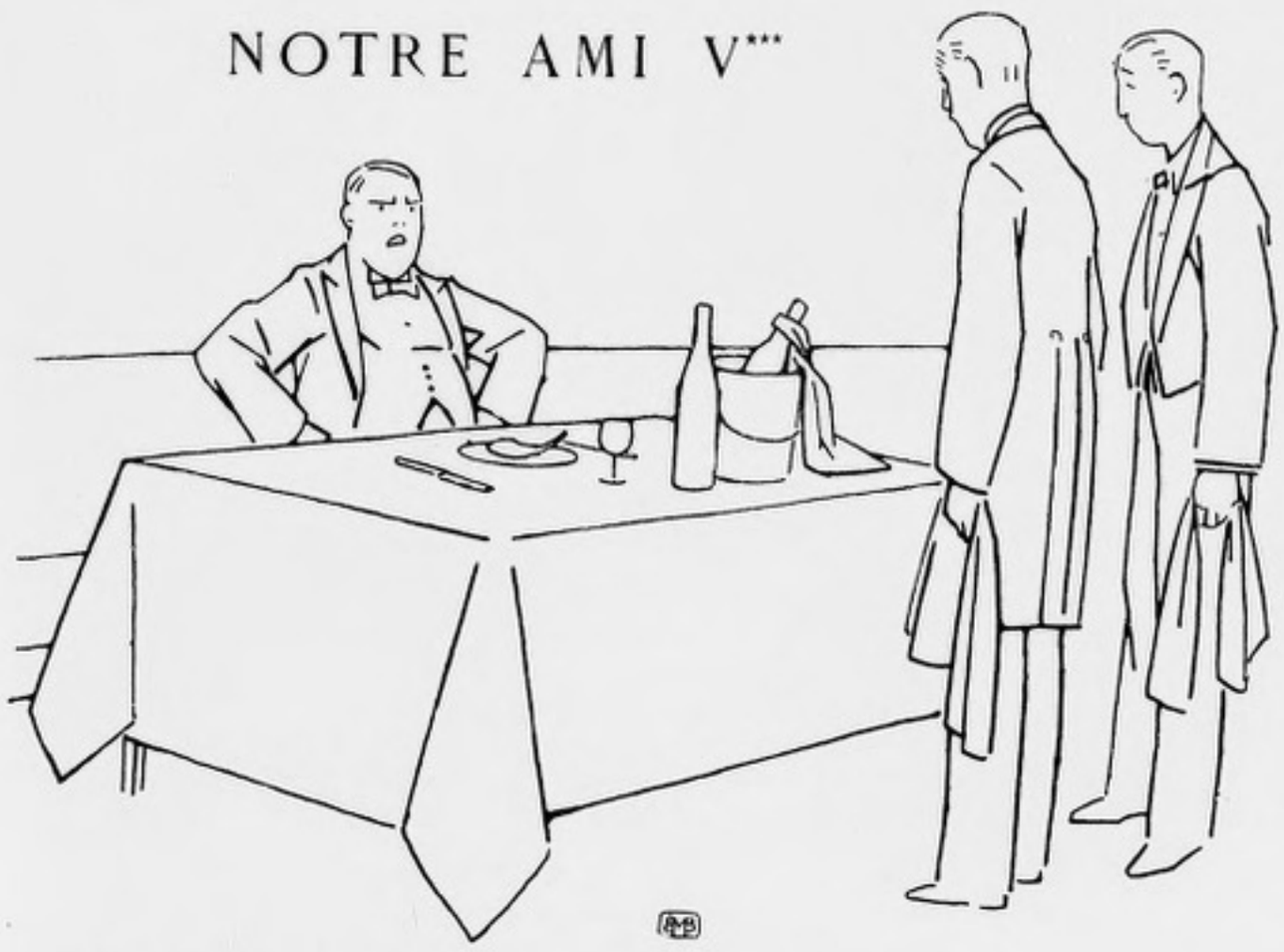
CHEZ TANTE LILI

Dessin de H. Gerbault.



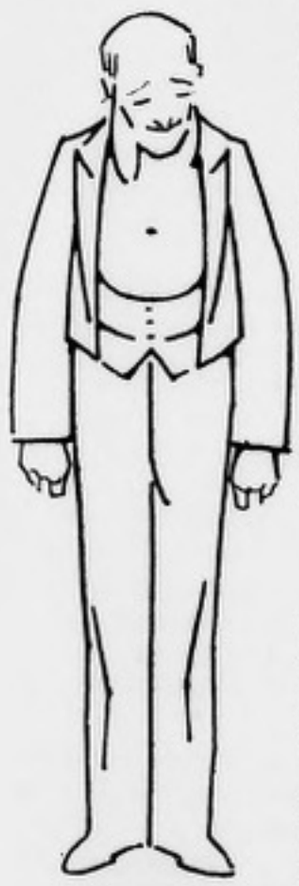
— Il faut toujours que je me déshabille!... Mon Dieu, que vous êtes enfant!

NOTRE AMI V***



Ce n'est pas qu'il soit beau, non : sa grosse et rouge figure, son ventre de mastodonte, sa démarche de garçon de ferme, rien de tout cela ne constitue ce que l'on appelle un petit-maître. Ce n'est point non plus qu'il soit spirituel; bien au contraire et les moins indulgents le déclarent à l'occasion rustre et borné; ni qu'il ait beaucoup d'argent, il n'a littéralement pas un sol; ni qu'en dépit d'un nom retentissant et baroque, il soit très bien né... Autant même dire de suite qu'il n'est pas né du tout. Et cependant quelque vagues et discutables que soient ses mérites, rarement on vit homme plus difficile pour les autres, plus satisfait de lui-même, plus hautain, plus glorieux, plus magnifique.

Du ciel M. de V*** n'avait reçu que fort peu de chose et délibérément il prit le parti d'agir comme si de ce même ciel il avait tout reçu. Sa cause ne valait pas cher; il entreprit de la soutenir mordicus. Convenons qu'il ne laisse pas de nous donner là un bel exemple de bravoure! Enfin rendons-lui cette justice qu'en aucun cas il ne redouta de pousser l'audace et le paradoxe jusqu'à leurs plus extrêmes limites. Sans doute est-il des gens peu faciles à contenter; mais contenter M. de V*** est impossible. Qu'il s'agisse d'hommes ou de femmes, de plaisirs intellectuels ou de satisfactions matérielles, de nourriture ou de boisson, rien, littéralement rien n'est à sa hauteur, et cela d'avance, pour ainsi dire, et de parti-pris. Dieu sait pourtant qu'il ne lésine pas sur la dépense, que sa voiture est confortable, que son valet de chambre est stylé, qu'à l'hôtel ses appartements sont toujours les appartements d'honneur et que les restaurants qu'il fréquente sont exclusivement de tout premier ordre!...



A l'hôtel...

⁂

J'apprécie M. de V***, je l'admire; mais je ne me risquerais pas à le suivre en tous lieux et moins au restaurant que partout ailleurs. Entre-t-il quelque part? Aussitôt branle-bas, hourvari! Le maître de maison accourt, les garçons se précipitent, le sommelier se met en frais et les marmitons eux-mêmes ouvrent l'œil. Efforts superflus. A peine M. de V*** a-t-il fait choix d'une place qu'aussitôt éclatent les cris et les jurons : « Vous appelez ça des côtelettes? Ça, ça, des côtelettes!... Non, mais regardez, mais sentez!... Hein, sont-ce des côtelettes?... Et ce vin!... Vous croyez peut-être que vous me servez là du vin! Allons, où est le maître d'hôtel? » Et Félix, Eusèbe, Alexandre, tous arrivent au pas gymnastique, tous tremblants et lamentables font cercle autour de M. de V***, et chaque mets, chaque bouteille provoque un nouvel accès de fureur et demain, après-demain, la même affreuse scène se reproduira, comme elle s'est déjà produite la veille et l'avant-veille.

Détail à noter : M. de V*** n'a de sa vie réglé une addition. J'ajoute même que c'est une des bonnes raisons pour laquelle je préfère ne point l'accompagner chez le traiteur.

⁂

Il est clair qu'au restaurant M. de V*** est à l'aise, est chez lui, mais peut-être qu'au cercle il est encore plus à son avantage et mieux dans son cadre. Il faut l'y voir chaque jour débarquer vers sept heures et soufflant, s'épongeant, majestueux, énorme, s'écrouler dans un fauteuil à sa taille. Il faut prêter l'oreille à ses discours, observer de quelle voix nonchalante et protectrice il s'informe de celui-ci, de celui-là, surtout il faut l'entendre parler de cette aimable et gracieuse Mme Z** dont nul ne se permettrait d'attaquer le bon renom et qui, selon lui, a quatre amants à la fois; de la jeune et charmante Mme X** laquelle, affirme-t-il, professe à l'endroit des hommes une horreur exceptionnelle; de l'irréprochable Mme R** qui, déclare-t-il péremptoirement, trafique de sa jolie personne afin de payer ses chapeaux. Il faut enfin voir de quel air il donne à penser que de longue date et journellement toutes ces dames lui prodiguent leurs plus tendres faveurs.

Détail à noter : M. de V*** n'a pas, n'a jamais eu aucune femme; je dirais même que parmi le beau sexe il est un des hommes les plus mal notés.

⁂

Que M. de V*** soit joueur, cela va sans dire; qu'il soit heureux au jeu, cela rentre de même dans l'ordre des choses; mais



... les appartements qui lui sont réservés sont toujours les appartements d'honneur.



Il faut l'entendre parler, au cercle...

que lorsqu'il perde, il trouve moyen de payer dans les délais voulus, voilà ce qui réellement dépasse les limites permises de la chance et ce dont on l'excuse avec peine. Aussi bien détesté des femmes, M. de V*** n'est-il pas moins haï des hommes.

Mais M. de V*** n'en a cure. M. de V*** connaît son monde et, d'avance, il sait que ce monde est à lui. On le hait, mais on s'incline; mieux encore, on lui prête.

Car, bien entendu, M. de V*** ne connaît d'autres méthodes pour payer ses dettes. Et je vous le demande, comment résister à son insouciance magnifique, à sa mine opulente, à son royal mépris de l'argent?

Allons, prêteurs, prêtez de bonne grâce et, puisqu'ici-bas telle est votre fonction naturelle, faites en sorte d'accueillir M. de V*** ainsi qu'il sied à un homme de son espèce, le sourire sur les lèvres!

ROGER BOUTET DE MONVEL.



Comment résister à son insouciance magnifique?...

LES PREMIÈRES

Au Théâtre Sarah-Bernhardt. — *La Beffa.*

La production actuelle de M. Jean Richepin est une chose admirable et prodigieuse : M. Richepin est prêt à faire une conférence sur n'importe quoi, à écrire une pièce en vers avec n'importe quoi.

Comment n'avait-on pas songé à lui pour adapter la *Veuve Joyeuse?*

M. Richepin, qui peut parler de tout, peut tout rimer, tout adapter.

Un scenario de M. Henri Caïn, un roman de M. Demolder, tout excite au même point sa verve inlassable, inspire également sa Muse complaisante.

Et c'est la *Route d'Emeraude* après la *Belle au bois dormant*, et c'est aujourd'hui la *Beffa* : pourquoi ces choses et non pas d'autres? Mais aussi pourquoi d'autres choses et non pas celles-là?

Ce qui ressort le plus clairement de la *Beffa*, c'est que les Italiens, au XVIe siècle, avaient des façons de s'amuser qui, Dieu merci! ne sont pas les nôtres; et il faut bien croire, d'ailleurs, que, jusqu'au XXe siècle, ils ont continué, puisque la pièce de M. Sem Benelli a, paraît-il, de l'autre côté des Alpes, dépassé la trois centième représentation...

Du moins nous plairons nous à constater que la législation qui détermine le régime des aliénés a fait des progrès depuis le règne des Médicis : la facilité avec laquelle Gianetto obtient l'incarcération comme fou de son rival Nervi (oh! la scène du médecin comique!...) est pour donner à réfléchir aux personnes qui ne sont pas folles.

Et notez que c'est une plaisanterie, une farce, une *beffa*, comme dit M. Benelli, d'un mot que M. Richepin lui-même a dû renoncer à traduire, car le seul équivalent exact en notre langue eût été la « blague », et même la « sale blague », ce qui n'est pas noble...

Une « sale blague », en effet, puisque Nervi, toujours pour le grand amusement de l'aimable Gianetto, finira par aller poignarder son frère dans les bras de sa maîtresse, ce qui, d'aliéné par persuasion, ne manquera pas à le transformer en un fou véritable.

On ne pourra s'empêcher de se demander pourquoi Mme Sarah Bernhardt a tenu à jouer le rôle de Gianetto, qui n'a absolument rien d'un « travesti », plutôt que celui de Ginevra, par exemple, la courtisane?

Mais c'était évidemment pour que la « beffa » fût plus complète.

Et puis pourquoi nous plaindre? Cela ne nous a-t-il pas permis d'applaudir, en la personne de Mlle Marie-Louise Derval, la plus gracieuse évocation qui soit de la courtisane florentine?

Sans compter que Mlle Derval a une voix délicieusement timbrée, ce qui autorisait M. Richepin à lui faire chanter une « chanson de mai »...

Une *Chanson de mai* : quand je vous disais que la production actuelle de M. Jean Richepin est une chose admirable et prodigieuse!...

Au Théâtre Antoine : *1812*

Il y aurait une attitude piquante, originale et neuve, pour un critique dramatique, qui, lorsqu'il a à rendre compte d'une pièce où sont mis en scène des « grognards de l'Empire », consisterait à ne point rappeler à cette occasion les dessins de Charlet ni de Raffet, à s'engager sur l'honneur à n'écrire, à aucun moment de son article : « On dirait un Raffet! », ou : « C'est un véritable Charlet! »...

Il y a, dans la pièce de M. Nigond, un « beau vers », ou, plus exactement, un bel hémistiche : c'est quand, au dernier acte, Janet, qui revient de la campagne de Russie, — nous sommes en 1812, on nous avertit, ne l'oublions pas, — Janet conte à sa mère toutes les souffrances endurées, et comment, là-bas, aux

bords de la Bérésina, c'est elle qu'il appelait, c'est vers elle qu'il poussait son cri de détresse; et la mère a cette réplique, très belle, vraiment, et d'une beauté toute cornélienne :

... Je l'ai bien entendu !...

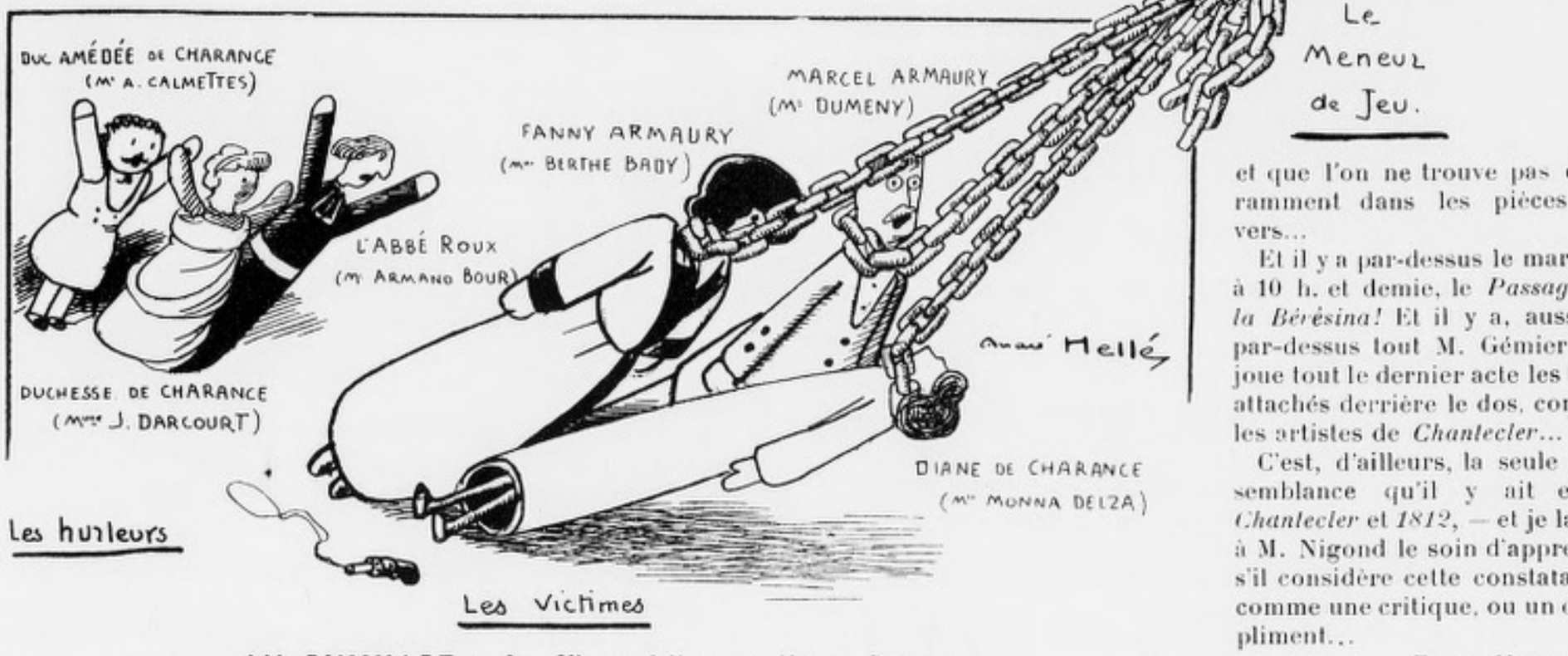
Et s'il est assez poignant, en effet, et d'un dramaturge ingénieux, de nous montrer, les deux bras emportés par un éclat d'obus, Janet impuissant à exercer sur le frère qui lui a volé sa fiancée, — déserteur pendant qu'il allait se battre, — de justes représailles, — ceci est une idée de poète d'avoir fait de Janet un forgeron, qui ne pourra plus balancer son marteau, qui n'éveillera plus la chanson joyeuse de l'enclume.

Un hémistiche cornélien, une idée de poète, voilà qui n'est pas déjà si commun, et que l'on ne trouve pas couramment dans les pièces en vers...

Et il y a par-dessus le marché, à 10 h. et demie, le *Passage de la Bérésina!* Et il y a, aussi et par-dessus tout M. Gémier qui joue tout le dernier acte les bras attachés derrière le dos, comme les artistes de *Chantecler*...

C'est, d'ailleurs, la seule ressemblance qu'il y ait entre *Chantecler* et *1812*, — et je laisse à M. Nigond le soin d'apprécier s'il considère cette constatation comme une critique, ou un compliment...

FRANC-NOHAIN.



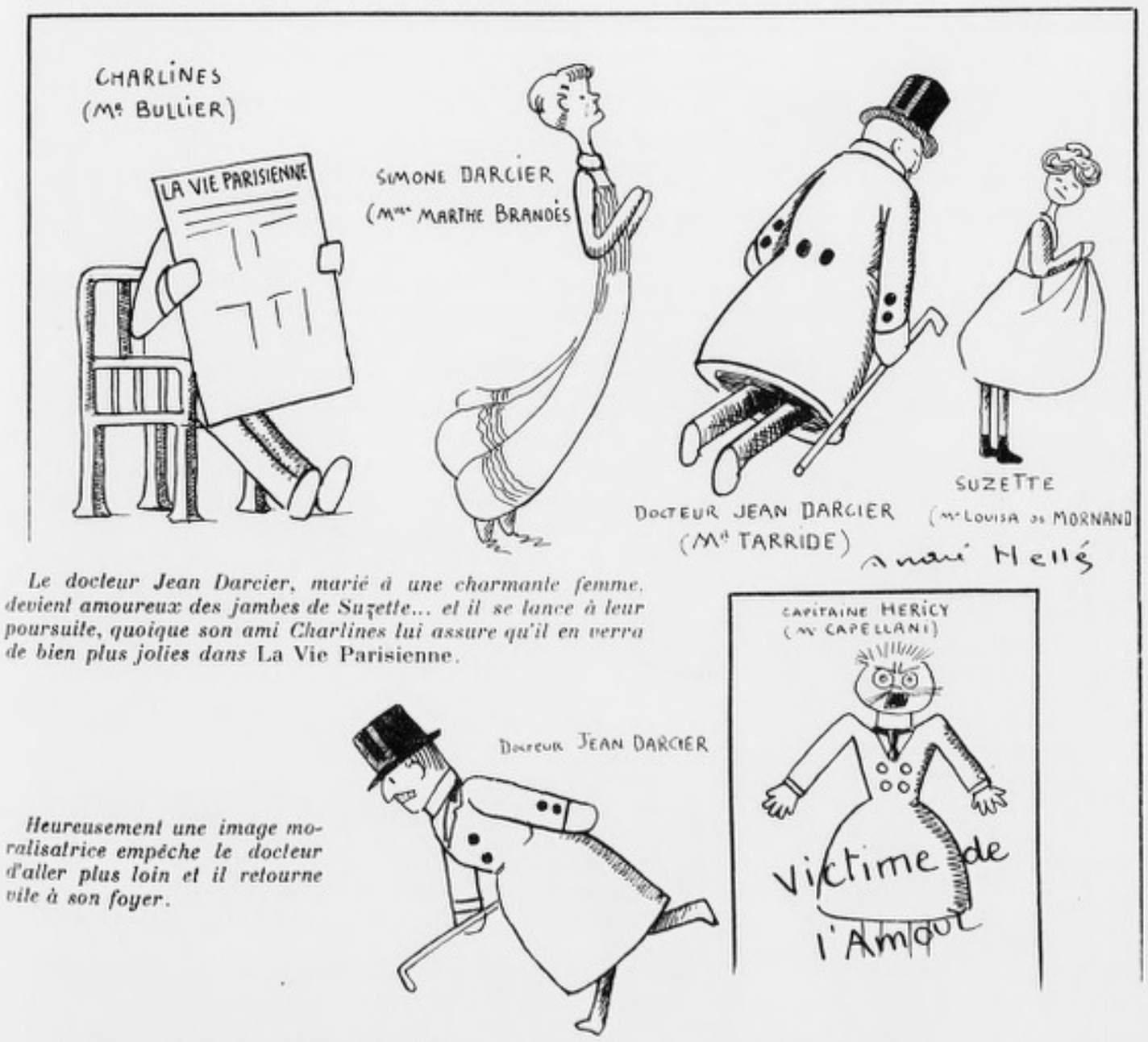
AU GYMNASE : *La Vierge folle*, par HENRI BATAILLE

Les Courses

Auteuil. Les amateurs de chapeaux excentriques ont pu se régaler. A vrai dire, M. J. de Roth,... avait remplacé son canotier de dimanche dernier par un melon noir, mais en revanche, les dames ne montraient pas autant de réserve, et nous avons pu voir ce que c'est qu'une « variété d'espèces » pour parler la langue de Darwin. (Ceci est une façon d'écrire, car chacun sait que Darwin s'exprimait en anglais.)

M. Gast.. Dreyf.. a eu une déception de plus avec *Sapientie* et aussi M. Legonid... avec *Primeur* et encore MM. de Riv.... avec *Melbourne*. En vérité, c'était le jour des déceptions. Aussi ne rencontrait-on que des visages tristes ; d'autant qu'un grave accident était arrivé dans la deuxième course qui met les jours de Purkiss en danger. Ce pauvre Purkiss avait jadis appris le métier de jockey à la suite de revers de fortune. Il avait eu son heure de célébrité en plat quand il montait *Codoman* pour M. Ephrussi. Sur le tard, il s'était mis « aux obstacles. » Et je voudrais pouvoir faire, à l'heure actuelle, un indicatif présent de mon imparfait.

M. le Marquis de Gan.. a gagné un steeple avec *Chemisette*. Mais alors?... est-ce qu'il n'y aurait plus de sport illégitime? P. G.



Le docteur Jean Darcier, marié à une charmante femme, devient amoureux des jambes de Suzette... et il se lance à leur poursuite, quoique son ami Charlines lui assure qu'il en verra de bien plus jolies dans La Vie Parisienne.

Heureusement une image moralisatrice empêche le docteur d'aller plus loin et il retourne vite à son foyer.

A LA RENAISSANCE : *Une Femme passa*, par ROMAIN COOLUS

Hommes et Choses de Bourse

La Chambre a voté le budget de 1910, après trois douzièmes provisoires, et a envoyé au Sénat le résultat de ses travaux herculéens avec

prière d'écrire simplement au bas : *lu et approuvé*. Car enfin qu'y peut faire le Sénat? Rien : c'est ce qu'on lui demande.

D'ailleurs, ces malheureux pères conscrits seraient tout à fait sur le flanc s'il leur fallait passer autant de temps à reviser ce budget que les Q. M. ont mis à le mettre debout tant bien que mal, plutôt très mal.

Mais aussi quelle singulière idée de laisser discuter des affaires si sérieuses à la Chambre!

Elle n'est pas faite pour cela. Le résultat est là pour le prouver, et, quand dans une Chambre on devise sur des questions d'argent, ce n'est généralement pas pour en faire bénéficier le voisin : on l'entôlerait plutôt...

C'est même cette voie, indiquée par maint discours, qui fut suivie.

Que pensez-vous que la Bourse ait trouvé à reprendre à cette nouvelle manière d'agir? Ma foi! elle semble l'avoir trouvée drôle, puisqu'elle en a ri, qu'elle a changé de tendance et qu'elle est devenue plus haussière que jamais.

Tout est ferme, en effet, mais cette fermeté n'est pas comparable à celle du Stock Exchange. Voilà ce qui s'appelle travailler! *Boom! Boom!! Boom!!!* Vive le caoutchouc!

Boom! Boom!! Boom!!! Vive le pétrole!

Quelle élasticité de cours! Quel rebondissement. C'est mieux qu'au cirque. Quelle lumière! Quel jaillissement! Ce ne sont même plus des fontaines, mais des cataractes, et, qui plus est, d'aveuglantes cataractes!

Ici l'on barbotte ; on pousse un jour une valeur, le lendemain une autre, sans suite, sans raison.

Cependant on est resté médusé lorsqu'on a appris que le budget russe allait se solder par un excédent. Il y a plus de vingt ans qu'on n'avait vu chose semblable dans l'empire des tsars. Quant à ce qui concerne le budget français...

Chut!

Voyez Caillaux! TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Compagnie Générale de l'Amérique Centrale

Comme suite à notre information de la semaine écoulée concernant la Compagnie Générale de l'Amérique Centrale, nous pouvons ajouter que cette Compagnie a reçu la concession de la navigation sur le Rio-Grande, celle de la ligne interocéanique, celle des terrains de culture et celle des dragages aurifères de la Prinzapolca, qui comportent le privilège de l'établissement de voies ferrées au choix de la Compagnie.

Toute ligne établie par la Compagnie comporte la donation de la propriété du sol et du sous-sol, non seulement d'une bande de 100 mètres de largeur pour l'infrastructure, mais de zones alternatives en damier de 2,000 hectares chacune. En outre, il est formellement stipulé que ni le Gouvernement ni aucune autre Compagnie ne pourra établir de ligne ferrée à moins de 30 lieues d'une des lignes de la Compagnie.

PARIS-PARTOUT

Le nouveau spectacle du Grand-Guignol est vraiment très curieux; dans le genre poignant il convient de citer *Dans les Soutes*, un drame de M. Laumann, puis la gaîté est représentée par *La Lutte pour la vie... de château* de Paul Giafferi et par *Un Malin* d'Yves Mirande; une fois encore M. Max Maurey a été bien inspiré en composant ce nouveau spectacle qui confirme le goût éclectique du sympathique directeur de ce théâtre montmartrois... si parisien.

—

M. de Max fera prochainement ses débuts... comme conférencier.

—

Le dividende de « treize pour cent » que la « Boîte à Fursy » vient de distribuer à ses actionnaires, prouve de façon péremptoire la prospérité toujours croissante de ce joyeux temple de la chanson. Annonçons que le programme déjà très complet avec Jules Moy, Mévisto aîné, Emile Wolff, Roger Ferréol, vient de se corser de la rentrée de « Fursy » dont les nouvelles chansons rosses : *La Première de Chantecler* et *Le Pharmacien de la rue de Vaugirard*, ont obtenu un colossal succès. Annonçons également les débuts dans la Revue de Mlle Berthe Duplaix, une transfuge de la Scala, aussi jolie chanteuse que brillante comédienne.

—

Horaire :

Pour répondre au désir de plusieurs de nos lecteurs, nous commençons aujourd'hui l'énumération des scènes à sensation de la Revue de la Scala, et les heures auxquelles elles passent :

9 h. 15. — Trio de la Débutante : Mlle Edmée Favart, MM. Morton, Robert Casa.

9 h. 30. — La visite du roi de Portugal : Mlles Paule Merly, Mary Perret, MM. Carpentier, Rivers, Lejal.

9 h. 35. — Le satyre du métro : Mlle Alice de Tender, M. Morton.

9 h. 50. — L'excitée : Mlle Edmée Favart, Robert Casa, Miss Derothy-Toye.

10 h. 10. — Le tribunal en plein vent : MM. Carpentier, Rivers.

10 h. 20. — Le cinquantenaire de la Légende des Siècles, grand défilé : Edmée Favart, Mary Perret, Paule Merly, Renée Baltha, Marjac. Danses par Alice de Tender et Eugenio.

(*La suite au prochain numéro*).

—

L'eau remonte, dites-vous?... c'est fort possible... Je vous ai dit déjà que la Seine est femme, et curieuse... elle a tenté une seconde fois d'arriver jusqu'à Parisiana applaudir l'excellent Joanyd, Lérie, Gaby Montal, puis Mary Hett, Jane Oryan, Frey, La Vampa, Perletta, Pépa Bonafé, toute la cour chatoyante et gaie de *l'Empereur s'amuse*.

—

MM. André Messager et Broussan ont l'intention de donner, l'an prochain, à l'Opéra, trois redoutes parées et masquées.

—

Zig-Zag. — A la première de la *Vierge Folle*, la jolie Canti fut très remarquée par la beauté de son visage, beauté que lui conserve la Crème Brise Exotique, au théâtre, et à la ville, l'Eau Brise Exotique, produits que la belle artiste recommande à ses camarades.

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Les extraits de henné « Hennextré » du chimiste H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, redonnent aux cheveux blancs leur nuance primitive. PITT.

Petite correspondance. — A M. V. K. de Ly... — En toute sécurité vous pouvez vous adresser à l'*Official Banque* pour toutes les opérations que vous désirez faire sur nues-propriétés et usufruits, titres nominatifs, mêmes inaliénables ou dotaux, successions ou immeubles; de plus, discrétion assurée.

Heureux de vous rendre ce service.

P.

PETITE CHRONIQUE

Pour redonner aux cheveux blancs, sans les mouiller, leur primitive nuance, il faut employer la *Poudre Capillus*. Cette poudre existe en toutes nuances. En faisant la première commande à la *Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre*, avoir soin de mettre dans la lettre, un échantillon de ses cheveux. Pour les commandes suivantes, un peu de poudre dans du papier de soie et renfermé dans la boîte suffit pour recevoir la nuance que l'on désire. Prix 5 francs la boîte, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50.

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (près la Trinité). — Discrétion. Prêts. Avances d'argent, titres dotaux. (Tél. 136-73).

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL CONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

LA HERNIE

La contention ferme de toutes les Hernies, sans la moindre gêne et sans souffrance, est absolument garantie par le bandage en *Cuir* le DÉMA, qui ne contient ni *ressorts* ni *élastiques*. Catalogue franco sous pli cacheté. **Christodule**, 15, rue du Temple, 15, *Paris*.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

VIENT de PARAITRE par le Dr JAF.
LE MARIAGE ET SON HYGIÈNE
Ouvrage complet indispensable à tous.
Envoi fco avec Catalogues cont. 0.50. Etranger 0,75.
fc. LIB. PARMENTIER, 11, rue Lacharrière, Paris. Tél. 907.06.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

MALADIES SPÉCIALES A L'HOMME
Comment en guérir par un traitement rationnel ? Ouvrage très instructif est envoyé contre 2.- fr. (timbres) par l'auteur le **Dr. RUMLER, Genève 605** (Suisse).

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* pour entre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boul Magenta, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1909.

Les 36 Poses de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Prejelan, Ed. Touraine etc.



PRIX 95c
EN VENTE PARTOUT

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. cartes post. refat. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. **LIVRES** Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Poste 182, PARIS.

MESDAMES Pr DOULEURS, IRRÉGULARITÉS ou RETARDS des ÉPOQUES qui vous inquiètent, *écrivez en confiance à* G. LACROIX, o. ✠, Phien Spécialiste, 83, Rue Jacquemars-Giélée, Lille, qui enverra tout renseignement gratuit sous pli cacheté.

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis, DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 vues album 2 fr., 12 vues album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

HYGIÈNE INTIME - HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles, 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr. ; 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays. E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. *Discret* à MAZE O. 142, Boul. Magenta, Paris

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagne de mon Catalogue général de 1909
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière, Paris (Xe)

Le gérant : C. CLEMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

PENDANT LA "FETE CHEZ THERESE"

Dessin de G. Léonnec



— Encore une lettre ? Apprends, ma fille, que les seules lettres qu'un agent de change ait le droit d'écrire à une danseuse sont des lettres de change.

Samedi 19 Mars 1910 Le Numéro : 60 cent 48e année N° 12

DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 13
1910

LA VIE PARISIENNE

SUR

LA CÔTE D'AZUR





SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

AVEC L'IDÉAL WATERMAN
J'ÉCRIS
20.000 MOTS
sans prendre d'encre
EN VENTE CHEZ TOUS LES PAPETIERS

Mesdames
N'oubliez pas le nom de cet appareil
BROSSE-SÉCHOIR "GRIM'S"
BREVETÉE S. G. D. G.

Exiger chez votre coiffeur pour conserver votre chevelure souple et brillante, que l'on vous sèche les cheveux après le shampooing, avec la *Brosse-Séchoir Grim's*, sans feu, sans *électricité, ni ventilation* et surtout ne desséchant pas les cheveux.



Une dame peut l'avoir parmi ses objets de toilette et s'en servir seule. Elle n'offre *aucun danger* et *son emploi ne nécessite pas de dépenses*

Envoi franco contre mandat-poste de 30 fr.
ou contre remboursement 32 fr.

Explications et démonstrations
chez
l'Inventeur Paul GRIMAULT
Coiffeur-Posticheur (Breveté S. G. D. G.)
4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)
Téléphone : 645-54



MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Epoques
et en Evitent les Douleurs.
Le fl. 4'50 fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

GERMANDRÉE

en POUDRE, en CRÈME
et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

Orfèvrerie
"CHRISTOFLE"
Une Seule et Unique Qualité
La Meilleure
Afin de l'obtenir
exigez
cette Marque  et le Nom "CHRISTOFLE"
sur chaque pièce.

NE VOYAGEZ PAS
SANS LES


EN VENTE PARTOUT

PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS

ON DIT... ON DIT...



Thalie chez Thémis.

Jamais scène de revue se passant devant un tribunal ne fût plus réussie... La séance commença par un petit speech très sérieusement prononcé par le président priant le public de ne pas apporter dans l'enceinte *« des idées de derrière la tête... »* Un fou rire général accueillit naturellement les paroles du magistrat déconcerté. Il faut dire que le public était composé en majeure partie d'artistes de café-concert dont la plupart étaient cités comme témoins... Tout d'abord on nous apprit que M. Rip avait passé plusieurs licences, ce dont on se doutait bien un peu, et était de plus titulaire d'une médaille de sauvetage, révélation inattendue que Mlles Alice Bonheur et Mistinguette écoutèrent en souriant tandis que Mlle Bordoni, les yeux baissés, subissait les regards enflammés des jeunes avocats. M. Pierre Veber déposa à voix basse ; M. Fursy d'un air goguenard ; Mlle Marg. Deval avec force gestes et M. Alexandre Duval avec modestie.

Puis des artistes vinrent faire entendre des couplets faits prudemment et qui, eux, ne soulevèrent aucune protestation. Le respect dû à la justice empêchant de les chanter, ils furent dits le plus sérieusement du monde, ce qui en doubla nécessairement le comique. Mlle Martens, personne forte, au puissant organe vint lire un couplet aux troulalas répétés, puis un jeune homme en articula un autre ou les patatis et surtout les patatas revenaient avec abondance...

M. Paul Ardot en montrant ses soixante-quatre dents assura d'une voix douce que tout le mal venait du public qui mettait des intentions coupables dans les paroles les plus innocentes, comme M. le Président avait pu du reste s'en assurer par lui-même... Enfin le succès final fut obtenu par une lettre de M. André de Fouquières cotillonnant dans le Midi... Elle faisait un éloge pompeux de l'esprit satirique et se terminait par une déclaration enthousiaste... « Vive Paris, sa mousse, ses flèches et son clairon ! ».

Le tribunal ébloui par tant d'éloquence... en remit son jugement à huitaine.

A ce procès, si parisien, quelques minutes avant l'audition des témoins, M. Alex..dre Du.al s'amusait à taquiner Mlle Marguerite De.al :

— Vous savez, ma chère amie, que le président va nous demander notre âge. Moi, cela m'est égal ; mais pour une jolie femme comme vous, c'est ennuyeux. Que répondrez-vous?

— La vérité, rien que la vérité, toujours la vérité ! Je répondrai : « Mon président, quand je suis habillée, j'ai quarante-cinq ans, mais je n'en ai que dix-huit quand je suis en chemise ! »

Le Misanthrope.

L..... est devenu vieux garçon avant l'âge... Il s'est enfoui dans son trou et n'en veut plus sortir. De bons cigares, de bons livres, voilà sa vie. Son ami M...-C..., un matin, va le trouver :

— C'est absurde, lui dit-il, on ne s'enterre pas ainsi tout vivant ! Viens demain chez moi à la campagne. Nous serons cinq ou six, nous ferons un bridge.

— Cinq ou six !... Jouer au bridge, voir du monde ! Jamais de la vie !... Je ne joue plus !

Quinze jours après, nouvelle tentative de M...-C....

— Voyons, dit-il à son ami, viens demain chez moi. Il n'y aura que deux personnes : Paul et Albert. Nous irons pêcher des truites... Tu aimais cela, autrefois, la pêche ?

— Oui, oui, autrefois, mais maintenant je ne pêche plus !

Un mois après, troisième tentative :

— Ecoute, dit encore ce bon M....-C.... Je ne te parle plus de bridge ni de pêche, mais viens passer quelques jours chez moi. Il n'y a plus personne... je suis seul, absolument seul, avec ma femme.

— Oh ! les femmes !... Autrefois je ne dis pas... mais maintenant, non, non !... C'est fini les femmes !

La Réforme Electorale.



Le VIe arrondissement de Paris est en émoi : sa population ayant baissé, il n'aura plus droit qu'à un seul député dans la prochaine Chambre. Or, ils sont deux, et ils refusent de se sacrifier l'un à l'autre ; bien que tous deux nationalistes, ils sont devenus frères ennemis.

— Je suis le plus ancien, dit Prache, j'y suis, j'y reste.

— C'est moi le plus illustre des deux, répond le modeste Charles Benoist, Prache doit s'effacer.

La lutte s'annonce homérique, et, déjà, les deux candidats se préoccupent de trouver le nerf de la guerre. L'un d'eux a de l'imagination ; c'est une qualité qu'il faut lui reconnaître. Trouver de l'argent ! rien de plus simple : il suffit de taper les collègues partisans de la R. P. La seule difficulté est de former un Comité où veuille bien figurer un député ; sans quoi, tous les Honorables se défileront sous le prétexte qu'on ne peut combattre un collègue, fût-ce pour en soutenir un autre. Le malheur est que, pour cette même raison, le député est impossible à trouver. Bast ! qu'à cela ne tienne ! il y a un papetier du quartier qui s'appelle Marcel Rauline et un député qui s'appelle aussi Rauline : on va bombarder le papetier président du Comité et le tour sera joué.

Le tour fut joué et il a même réussi : M. Prache n'est pas content.

Heureusement, il ne s'agit que de moraliser le suffrage universel...

Sur les bancs de l'École.

Deux jeunes élégantes s'étaient glissées l'autre jour au Collège de France : elles ne savaient pas pourquoi, ni nous non plus ; toujours est-il que, cheminant dans ce quartier de gais propos et de sévères études, elles eurent la tentation de savoir ce que c'était qu'une leçon au Collège de France. Un murmure de voix les attirent vers une petite salle où elles pénètrent et où elles trouvent un professeur et quelques rares adeptes autour d'une table. Le professeur est en train de faire une démonstration au tableau noir divisé symétriquement par bandes verticales dans lesquelles il trace des signes que les assistants copient scrupuleusement sur des cahiers de notes.

Le professeur s'exprime ainsi :

— Nous voyons peu à peu la forme prendre un caractère plus déterminé, les appendices deviennent plus accentués, l'arête se corse, l'extrémité se bifurque...

— Tiens, tiens, dit une des jeunes femmes à sa compagne, c'est un cours d'histoire naturelle. Je ne suis pas fâchée de cela, car je dois dîner demain avec M. Edmond Perrier.

Et elle continue à écouter de toutes ses oreilles.

Le cours se poursuit. Les jeunes étudiants jetaient de temps en temps un regard complaisant sur les deux curieuses qui étaient fort contentes, après tout, de trouver des admirateurs, même au Collège de France.

Enfin la leçon est finie. On se lève et nos jeunes femmes suivent lentement les disciples afin de demander au gardien le nom du professeur.

— Vous sortez, Mesdames, répond l'érudit portier, du cours de grammaire comparée des langues sémitiques de M. Clermont-Ganneau.

Il s'agissait de la transformation de deux lettres de l'alphabet thétraïque !

En peau.

Un mot juste de F..... — qui malgré sa réputation, en dit quelquefois d'aimables, — pour définir la tournure naturellement élégante d'une jolie femme :

— Elle s'habillerait d'un gant de Suède!

Il a des yeux et il ne voit pas, des oreilles et il n'entend pas. Il n'a pas entendu proclamer le renom du **HIGH LIFE TAILOR**. Car s'il voyait, s'il entendait, lui aussi, comme tous les Parisiens, il aspirerait à être l'homme le mieux habillé du monde; il se hâterait de courir 12, rue Auber ou 112, rue Richelieu choisir et commander un de ces complets à **69 fr. 50**, un de ces pardessus demi-saison à **59 fr. 50** dont l'etoffe exclusive et la coupe absolument unique sont réputées comme des prodiges de bon goût, d'élégance et de chic. (Pour les costumes sans essayages, demander le catalogue **R**.)

69 fr. 50 — 96

Pauvre femme !... Il faut avoir comme elle un bandeau sur les yeux pour ne pas apercevoir les délicieuses formes de robes créées cette année par **HIGH LIFE TAILOR**, pour ne pas être séduite par la coupe capricieuse et la grâce enchanteresse de ses nouveaux modèles. Plus heureuses qu'elle, les Parisiennes ont déjà fait leur choix. Les fameux **Tailleurs à 95 francs de HIGH LIFE TAILOR** allégeront cette année, - l'année de la crue, - le paroxisme de la vogue. Ses salons 12, rue Auber et 112, rue Richelieu ne désemplissent pas. (Pour les costumes sans essayages, demander le catalogue **R**.)

HIGH LIFE TAILOR

L'amour du prochain.

La comtesse de B....., qui est si jolie et si distraite, a résolu de mettre à profit le Carême pour racheter ses péchés par quelques bonnes œuvres. Généreusement, elle s'est faite l'infirmière des pauvres.

L'autre jour, donc, elle s'était installée au chevet d'un pauvre vieux; elle offre au malade une tasse de tisane :

— Mon ami, buvez ceci...

Mais le malade dort et, par conséquent, ne répond pas.

— Buvez, insiste la comtesse, cela vous fera du bien.

Et tout en parlant elle tourne la cuiller et fait fondre le sucre. Mais le dormeur ne s'éveille pas.

Après avoir attendu quelque temps, la bonne comtesse boit machinalement la tisane et retourne s'asseoir, persuadée qu'elle vient d'accomplir un devoir de charité envers le prochain.

Allô, allô, le 491.

Ce numéro de téléphone est celui d'un honorable habitant de Neuilly, M. Sanzatout, qui doit être bien ennuyé. Il ne se passe pas de jours, en effet, que son nom ne lui vaille les communications... les plus inattendues de la part de fanatiques du bridge.

L'autre soir, plusieurs avocats et non des moindres étaient réunis, avenue de l'Opéra, chez l'un des plus distingués et des plus aimés d'entre eux. Après dîner, quelqu'un proposa de téléphoner : et la conversation suivante s'engagea :

— Allô, allô!... Le 491 à Neuilly? — Oui, Monsieur. — Est-ce que M. Sanzatout est chez lui? — Non Monsieur. — Eh! bien voulez-vous lui demander si avec trois dames on peut faire un Sanzatout heureux?...

On attend encore la réponse.

Après la bataille.

Après la bataille homérique qui eut lieu au Casino, à patronminette, bataille qui laissa sur le carreau une adorable perruque blonde (comment, Mademoiselle, c'était donc une perruque?), le vainqueur ne demanda point une couronne de lauriers.

(Le vainqueur, soit dit entre parenthèses, c'était le Français, car la Belgique avait été littéralement écrasée...)

Non. Le vainqueur demanda simplement de quoi écrire. Et il rédigea une dépêche pour informer dare dare le directeur d'un grand journal ultra-parisien qu'il *allait* se battre en duel.

Il se battit, en effet. Mais il attendit pour cela l'arrivée de *l'envoyé spécial* du journal si parisien!

Il n'y a pas de petites économies.

Vous avez entendu parler de l'esprit d'épargne du baron de Saint-Harpagon? L'ingéniosité de son économie est légendaire et, l'autre jour, au cercle on en racontait un nouveau trait :

L'autre soir, l'heure du couvre-feu étant sonnée, le baron faisait, comme à son ordinaire, une ronde dans son hôtel. Arrivé à l'étage des domestiques, quelle n'est pas sa stupeur d'apercevoir un rayon de lumière filtrer sous une porte. Il ouvre et aperçoit son maître d'hôtel qui lisait à la lueur d'une bougie :

— Quoi?... Comment?... bégaye-t-il, vous brûlez mes bougies!

— Que Monsieur m'excuse, répond le domestique. Cette bougie est à moi; je l'ai achetée.

— Ah! vraiment?... Alors lisez, mon ami, lisez!... Et même, si vous le voulez bien, je vais aller chercher mon journal et lire près de vous.

Moyen infaillible d'être grand quand on est petit !

sans **Opération,**
ni **Traitement**

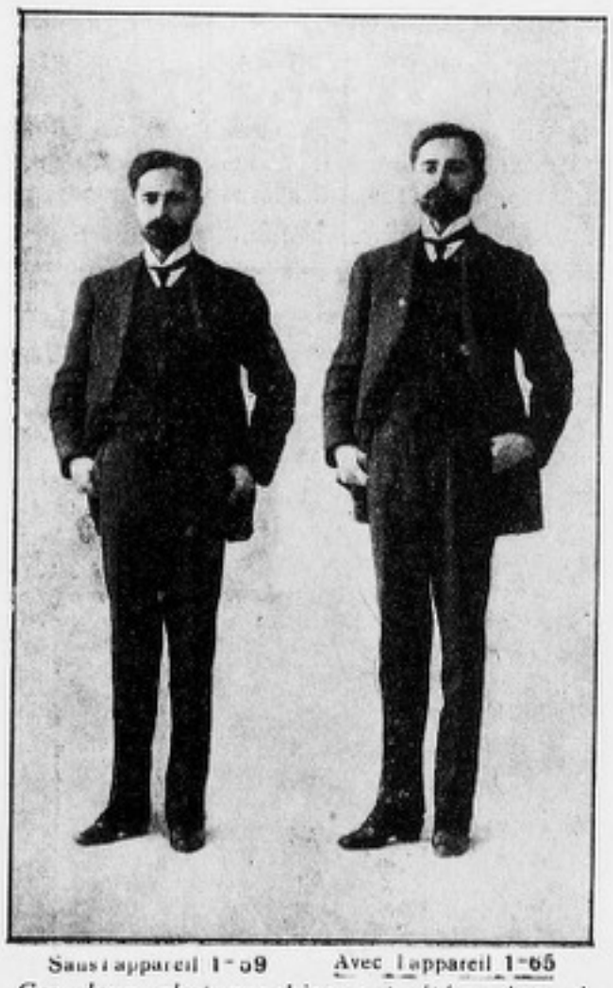
au moyen de
l'appareil
invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément

facilite la marche

supprime la fatigue



Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65

Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de tout le monde

Rehaussement magique pour personnes de petites tailles

Égalisateur universel

Pour **DAMES**

Pour **MESSIEURS**

En vente chez le spécialiste **C. ACKER, 11, Boul. Bonne-Nouvelle Paris**

Notice gratis et franco sur demande

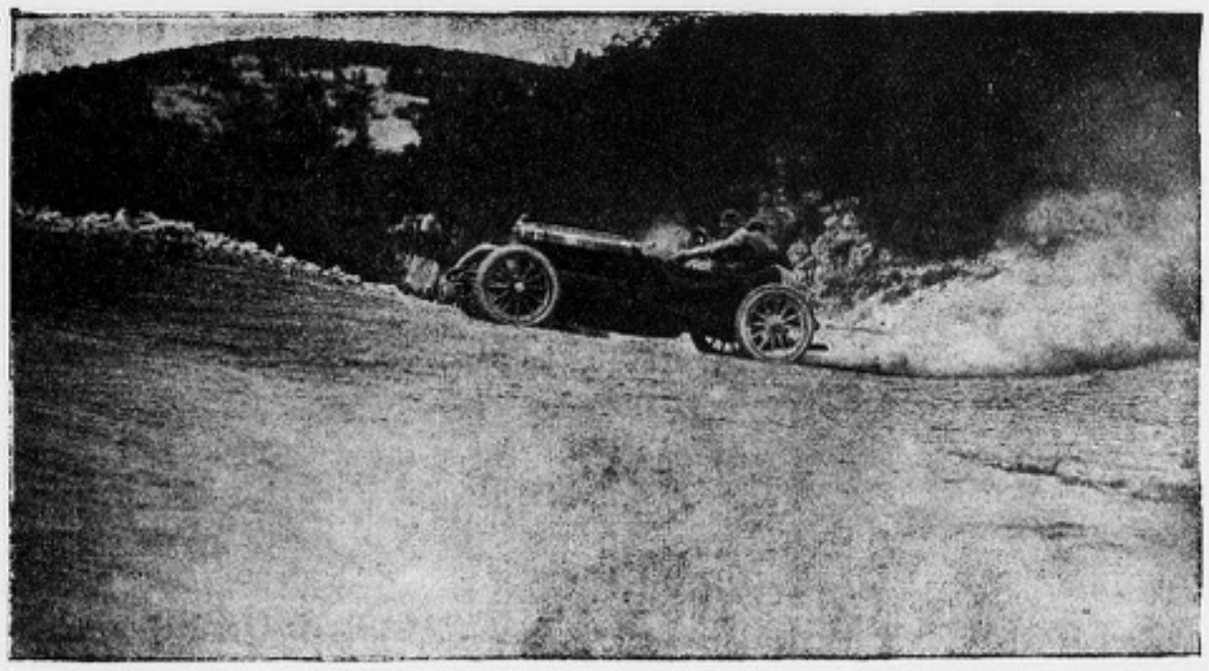


SOCIÉTÉ DES AUTOMOBILES BRASIER

2, rue Galilée, Ivry-Port (Seine)

TÉLÉGRAPHE
Brasier
Ivry-Port

TÉLÉPHONE
805-55
805-35

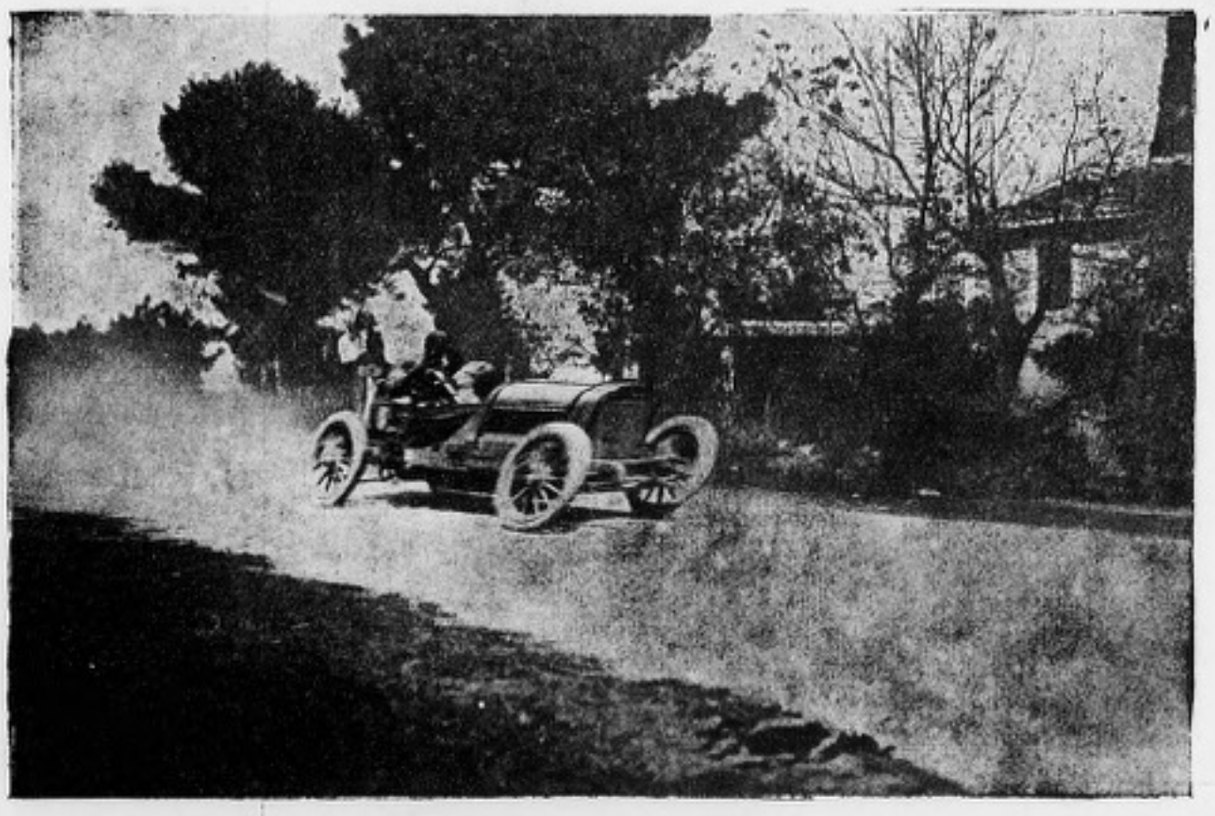


Course de côte du Mont-Ventoux 1909, altitude 1909 mètres, trajet 21 kilomètres. Bablot sur sa Brasier escalade la terrible côte établissant le nouveau record en 18 minutes 45 secondes. Vitesse moyenne 70 kilomètres à l'heure.

PRIX ET DÉSIGNATIONS DES CHASSIS BRASIER

DÉSIGNATION	CHASSIS DE PETITES VOITURES			CHASSIS DE GROSSES VOITURES						
	2 CYLINDRES	4 CYLINDRRS MONOBLOC		4 CYLINDRES				6 CYLINDRES		
Puissance	10 HP	11 HP	12 HP	16 HP	18 HP	32 HP	35 HP	24 HP	28 HP	50 HP
Vitesses	3	3	4	4	4	4	4	4	3	3
Transmission	Cardan	Cardan	Cardan	Chaine ou Cardan	Cardan	Chaine	Chaine	Cardan	Chaine	Chaine
Allumage	H^te tension	H^te tension	H^te tension	Rupture ou H^te tension	H^te tension	Rupture	H^te tension	H^te tension	H^te tension	Rupture
Pneumatiques	760×90	760×90	765×105	875×105	880×120	880×120	880×120	880×120	880×120	920×120
PRIX	5.500 f.	6.500 f.	7.500 f.	11.000 f.	12.000 f.	13.000 f.	14.500 f.	14.000 f.	15.000 f.	20.000 f.

pour 4 vitesses Supplément 500 f.



Meeting de Salon 1909. Bablot sur Brasier gagne pour la 3e fois et définitivement la Coupe Henri de Rotschild, couvrant les 5 kilomètres en 1 minute 45 secondes. Vitesse moyenne 172 kilomètres à l'heure.



EN PLEIN AZUR !

Petite revue de la Riviera, en vers, en prose et en trois tableaux

PREMIER TABLEAU

La Promenade de la Croisette a Cannes, le plus select lieu de rendez-vous des gens de noble compagnie. Soleil étincelant. Mouettes sur la mer. L'Estérel. Les îles. M. Francis de Croisset. M. Chamberlain. Mme Dietz-Monin. M. Albert Guinon. M. Trub. Et, naturellement, M. Capron, le plus parisien de tous les maires, seigneur de Cannes.



Monsieur Capron, *contemplant avec émotion le paysage délicat.* — Sapristi, que c'est réussi ! Quel tableau ! Quel chef-d'œuvre ! Vraiment la Nature était en verve le jour où elle a brossé ce décor !... *(Lorgnant les hivernants princiers qui boivent béatement leur grand verre de soleil.)* Et quelle assemblée, messeigneurs ! Archiducs, grands-ducs, ducs, pachas, grands vizirs, vidames, tout le gotha est là... Le high life ne descend pas des croisades mais de la Croisette...

Monsieur Chamberlain. — Yes.

Monsieur Capron, *levant soudain les bras dans un transport d'enthousiasme.* — Enfin, ça y est ! Nous voilà au complet. Au rideau, Messieurs, au rideau ! J'aperçois la charmante dame qui nous manquait encore et sans laquelle il ne peut y avoir vraiment de réunion select. Ollé ! Ollé ! Voici La Vie Parisienne !

La Vie Parisienne. — Il fait vraiment meilleur ici que sur le lac de l'Opéra aux ondes boueuses.

Monsieur Capron. — Pauvre chère dame ! Quelles épreuves vous venez de traverser.

La Vie Parisienne. — Le fait est, Monsieur, que l'eau nous a fait une rude Seine. Ce fut effrayant. De l'eau, de l'eau, rien que de l'eau. Si vous aviez vu ça ! Il y avait devant le Palais-Bourbon des petites mares stagnantes dans lesquelles nos Quinze Mille pataugeaient avec tristesse. A la préfecture de police, on ne pouvait arriver qu'en agent, pardon ! en nageant... L'Institut n'était accessible qu'aux torpilleurs de haute mer. Et la gare Saint-Lazare ! Et le quai d'Orsay ! Des lacs ! Monsieur, d'immenses lacs. Plus de chemin de fer !...

Monsieur Capron. — Plus de chemin de fer ! Mais par quoi le remplaça-t-on ?...

La Vie Parisienne. — Par des petits bacs, pardi, comme dans un simple casino...

Monsieur Capron. — Ah ! Vous devez avoir maintenant l'âme bien trempée !... Ici du moins, vous allez pouvoir vous réchauffer aux doux rayons de notre soleil spécial.

La Vie Parisienne. — Spécial ?...

Le Soleil de Cannes, *plein de superbe.* — Parfaitement, Madame, spécial ! Ne savez-vous donc pas que je suis le plus chaud soleil de toute la côte ? Mon chauffage central donne deux ou trois degrés de plus que tous les autres soleils !...

La Vie Parisienne. — Tiens, tiens !... Il y a donc plusieurs soleils, ici ?...

Monsieur Capron. — Sur la Riviera, chère Madame, chaque station, même la plus petite, a son soleil à elle, un soleil garanti par le syndicat d'initiative et par la municipalité, un soleil qui est dix fois plus ardent que le soleil d'à côté. Tenez, jugez-en du reste.

Les soleils de la Riviera apparaissent. En habits dorés, ils chevauchent de charmantes bicyclettes dont les roues ont beaucoup de rayons.

Chœur des Soleils

C'est nous qui sommes les soleils
Municipaux !
Nous sommes sans pareils,
Tous sans rivaux !

Le Soleil de Nice

Je suis le Soleil-Roi, le Rutilant, le Maître
Et je fais jusqu'à moi monter le thermomètre !...

Le Soleil d'Agay

C'est faux ! C'est moi qui suis le Soleil le mieux né !
C'est moi qui fais briller les pièces de [Donnay
Et les yeux ardents de Polaire !...

Le Soleil de Saint-Raphael

N'en voilà-t-il pas une affaire ?
Moi, Madame, j'ai des éclats si furieux
Que j'ai fait monter le mercure
... Jusque dans la littérature
De mon hôte immortel, le bon monsieur [Brieux !

Le Soleil de Monte-Carlo

Pontifex Maximus, je suis trente et qua- [rante
Fois plus brillant et plus riche que mes rivaux.
Si je voulais jamais ponter au Casino,
Un seul de mes rayons ferait sauter la banque !...
Mais je ne joue à passe et manque
Qu'avec ces billes errantes
Que sont, dans l'infini, les mondes ambulants !...
Est-ce joué, Madame ? On dirait du Rostand !...



Sur la promenade des Anglais
M. de S.int-C.r, l'homme de lettres; Méva, l'homme de la Nature.

La Vie Parisienne. — Fichtre! quel superbe gaillard!

Monsieur Capron. — Un Gailhard qui est toujours directeur de l'Opéra Céleste! (*Mais pâlissant soudain sous le coup d'une émotion trop forte.*) Pas possible... C'est lui!...

La Vie Parisienne. — C'est lui...

Monsieur Francis de Croisset, *poète*

Il luit,
C'est lui!

Monsieur Chamberlain. — Encore les incidents de... Crète!

Monsieur Trub, *le plus aimable des présidents de tous les comités de fêtes.* — Tiens! Le Coq n'est donc pas allé se mettre au Pôle?

Chantecler

Je ne suis pas, Monsieur, ce Cook à l'humeur folle
Qui s'en alla courir, dit-on, chez l'Esquimau.
Coq, je suis Chantecler, prince des exquis mots,
Duc de la Gaudriole et roi du Coq... à l'âne.
Et je vais demain soir calembourder à Cannes.
Pigez-moi! Suis-je bath, dressé sur mes ergots
Comme un petit Rostand sur l'œuvre de son père?...
Je suis un coq savant. Et *Cogito ergo*
J'assomme... Telle est ma devise singulière...

La Vie Parisienne. — Eh bien, beau Coq, que dites-vous du soleil de la Côte d'Azur?

Chantecler, *formalisé.* — Vous pourriez dire *mon* soleil, Madame, car vous n'ignorez pas, j'imagine, que c'est moi qui le fais lever? (*Il se rengorge.*) Du reste, je suis fier de mon œuvre...

Les Soleils de la Côte d'Azur. — Que radote ce vieux dindon? C'est nous qui faisons lever les coqs!...

Chantecler. — Le fait est, Coquelin de sort! qu'il fait bien plus beau ici qu'à la Porte Saint-Martin... C'est un vrai pays de Coq...agne!...

La Vie Parisienne. — Que direz-vous lorsque vous verrez le Carnaval de Nice! J'y vais de ce pas. M'accompagnez-vous, jeune Cocoricoco?

Chantecler. — Je daigne!...

DEUXIÈME TABLEAU

Le Carnaval de Nice. Décor connu mais toujours follement joyeux. Peuple immense. Chars gigantesques. Masques hilares. Confettis. Bataille de fleurs sur la promenade des Anglais.

Chantecler et La Vie Parisienne arrivent tout juste pour assister au défilé des chars. Mais immédiatement Chantecler redresse sa crête, ce qui est sa manière, à lui, de froncer les sourcils.

Chantecler, *apercevant le char Chantecler, premier prix des chars.* — Quelle est cette indécente facétie? Qui donc ici s'est permis de s'offrir mon portrait?

La Vie Parisienne. — Le fait est que c'est une drôle d'idée de vous avoir mis sur un char. Je vous aurais vu plutôt en bateau.

Passe un char gigantesque représentant une manière de Falstaff joyeux et débonnaire. Tout le monde l'acclame.

Chantecler. — Quel est ce Monsieur?

La Vie Parisienne. — Chut! Voulez-vous bien ne pas parler aussi démocratiquement de *Sa Majesté très peu catholique Carnaval XXXVIII*, notre bon roi Ubu, patron des têtes folles.

Chantecler. — Et d'où arrive-t-il, en ce bizarre équipage, à cheval sur un ours, et suivi de ces oiseaux qui occupent une si grande place dans l'Histoire de France?

La Vie Parisienne. — Oui, des pingouins. Mais il revient du Pôle, naturellement, innocent Chantecler!

S.M. Carnaval. — Parfaitement, je reviens du Pôle où l'on m'avait signalé un intéressant essai de Corso carnavalesque. J'ai été rudement volé. Je n'y ai trouvé que deux masques...

La Vie Parisienne. — Alors, qu'avez-vous fait, Majesté?...

S. M. Carnaval. — Eh bien, je les ai démasqués.

Chantecler. — A la suite de quoi, Cook, dit-on, a Peary!... Mais cette bête?... (*Il recule épouvanté devant un char:* la tigresse de Marseille qui dévore la sardine du Port.) Je n'en ai jamais rencontré de pareille dans mon poulailler!

La Tigresse de Marseille, *très mijaurée*

Dieu que c'est ennuyeux de passer pour féroce!
Je venais simplement pour faire un peu la noce,
Car du désert et de ses vertes oasis
J'en avais, comme on dit chez nous, plein le coccyx!

Chantecler

En somme, jeune belle, avec vos quatre pattes,
Vous vouliez imiter le sage Carpocrate?

A ce moment Chantecler reçoit en plein bec une poignée de ces aimables confettis de plâtre qui ont tant de succès dans les batailles niçoises.

Chantecler. — Pouah! Quelle horreur! Quel est ce grain frelaté qui a un goût de décombres?...



M. S.mar et ses collaborateurs à quatre pattes.



Sa Majesté Carnaval XXXVIII.

Le Confetti de platre

Pif, paf, je suis, Monsieur, le roi des confettis.
Je glisse sur la peau, je colle mon emplâtre,
Et je fais au petit hasard, — Hasard-le-Plâtre! —
Des grains de beauté blancs dans des recoins exquis!

Le Confetti de papier

Silence, suborneur, père conscrit, satyre...
Et laissez-moi passer, moi le doux papillon
Qui ne fais qu'effleurer les yeux et les sourires!...

Le Confetti de platre, *ricanant*

Vas donc! papier percé. Vas donc, échantillon!

Le Confetti de platre et Le Confetti de papier se livrent à un combat acharné et indécis.

La Vie Parisienne. — Tenez-vous bien, *Chantecler*. Vous allez assister au défilé du Tout-Nice-Paris-London-San Francisco. Car c'est ici le rendez-vous des cinq parties du monde, du demi-monde et du quart de monde. A toute princesse, tout honneur, voici la belle Mme Seniori...

Chantecler. — « Salut à la garde qui passe! » comme a dit ce diable de Xanrof que j'aperçois justement...

La Vie Parisienne. — Voici l'excellent maire-sénateur de Nice. On lui doit la découverte des Alpes-Maritimes. C'est lui aussi qui, de la promenade des Anglais, a distingué, le premier, le fin profil de la Corse. C'est un homme plein d'invention et charmant et mondain. Il est de toutes les fêtes, de tous les bals...

Chantecler. — Un quinze mille bals, quoi!...

La Vie Parisienne. — Voici M. Chauchard, le plus élégant Parisien de tous les Niçois, l'André de Fouquières du département. N'a rien de commun avec certain petit riche décédé récemment... Voici le bouillant M. de Saint-Cyr, l'homme le plus sportif de la création, doté d'une magnifique barbe a...cyrienne. Mais quels sont ces cris?

Une violente querelle vient d'éclater entre deux ravissantes actrices, Mlle Julienne de l'Orne et Mme Youyou, qui tirent chacune de leur côté par une manche de sa casaque le jockey Cratère.

Mademoiselle Julienne de l'Orne, *à Cratère*

Dussé-je te mener à grands coups d'éperons,
C'est moi que tu suivras et non ce laideron!...

Madame Youyou

Laideron, merci bien! Eh! Des laiderons comme
Moi, pas mal d'amateurs leur suceraient la pomme.
Mais c'est assez jacté! Cratère m'appartient.
(*A Cratère*).
Viens avec moi, mon loup, et laisse, mon chienchien,
Cette dame dont la fureur n'a pas de bornes.
Puisque de l'Orne elle est, Orne rime avec cornes!...

Cratère

Cruelle énigme, ainsi que l'a dit Paul Bourget!
Sur quelle piste dois-je aujourd'hui m'engager?
Ah! c'est un sort cruel que d'être si bel homme
Et d'être le chouchou de tout un hippodrome!
Chaque femme me dit sur un ton singulier :
« Faites-moi voir si vous êtes bon cavalier... »

Madame Julienne de l'Orne

Dis que tu m'appartiens et que mes bras t'enchaînent!...

Chantecler

Madame, mettez un carter à votre chaîne!
Je ne dis pas cela pour faire un calembour...

Youyou, *à Cratère*

Chéri, regarde un peu mes doux yeux de velours.
Pourrais-tu donc, ingrat, résister à leurs flammes?

Cratère, *se sauvant à toutes jambes*

Nom d'un toquard, ce sont des barbes que ces femmes!...

Chantecler. — En voilà un drôle de coq qui ne peut seulement pas répondre poliment à deux poules! (*Avec fierté.*) Moi j'ai dix-sept poules.

Le jockey Boudelan et M. Lesenfandey, le premier époux légitime de Julienne de l'Orne, le second de Mme Youyou, arrivent en se dandinant. Ils sont fort gais tous deux.



Monsieur, Madame et... Maman.

SUR LA TERRASSE DU TIR AUX PIGEONS

Dessin de G. Léonnec



— Quelle bonne surprise, cher baron, de vous rencontrer au Tir aux Pigeons !
— Oui, j'y viens pour les tireurs. Et vous ?
— Oh ! moi... pour les pigeons !

Monsieur Boudelan. — Figurez-vous, mon cher, que ma femme est folle de Cratère...

Monsieur Lésenfandey. — La mienne aussi. Ah! ces sacrées femmes!... (*Ils passent*).

La Vie Parisienne. — Tenez, cher Chantecler, voici une sommité républicaine, M. Augagneur. L'été il gouverne Madagascar à Lyon. L'hiver, il le gouverne à Nice. Et les Malgaches, malgré tout, trouvent qu'il passe encore beaucoup trop de temps chez eux. Ici, cet hiver, deux jeunes voyoux volèrent le réticule de Mme Augagneur. Ce fut une affaire d'état. Son Excellence-très-républicaine voulut faire pendre ces malandrins sans autre forme de procès. Aussi, regardez donc si notre préfet, M. Joly, a l'air dans ses petits souliers à côté de ce satrape.

Chantecler. — Peuh! Un satrape-nigaud! Ah! Quelle est cette charmante femme?

La Vie Parisienne. — C'est *La Glu*, mon cher coq, *La Glu* qui vient d'être représentée à l'Opéra de Nice avec musique de...

Monsieur Jean Nouguès, *survenant*. — *farouche*. ... Avec musique d'un M. Dupont. Oui, m'sieurs, dames, les Niçois ont eu cette audace inouïe de donner un opéra dont la musique n'est pas de Jean Nouguès! Comme si Jean Nouguès ne devait pas faire tous les opéras!...Voyons, m'sieurs, dames, ne suis-je pas le musicien le mieux achalandé? Voulez-vous du Puccini, du Léoncavallo, du Xavier Privas, du Léon Parès, du Massenet? J'ai tous ces articles en magasin. Voici l'article *Quo Vadis* (système polonais). Voici l'article *Chiquito* (système Ramuntcho et Puccini, très demandé). Enfin voici la dernière nouveauté qui sort à peine de magasin: *L'Auberge rouge* (système Balzac et Bizet). Dites-moi deux mots, m'sieurs, dames, deux mots et je vous bâtirai un opéra.

Chantecler. — C'est un opérateur; ce n'est pas un musicien!

La Vie Parisienne. — Sa devise est du reste modeste: « Beaucoup de bruits pour rien »... Mais, dites-moi, brave Chantecler, pour vous reposer du vacarme endiablé de la fête niçoise, voulez-vous venir au Paradis?



M. Jacques Dhur.

Chantecler. — Au Paradis!...

La Vie Parisienne. — Oui, au paradis du soleil et des fleurs, à Monte-Carlo?...

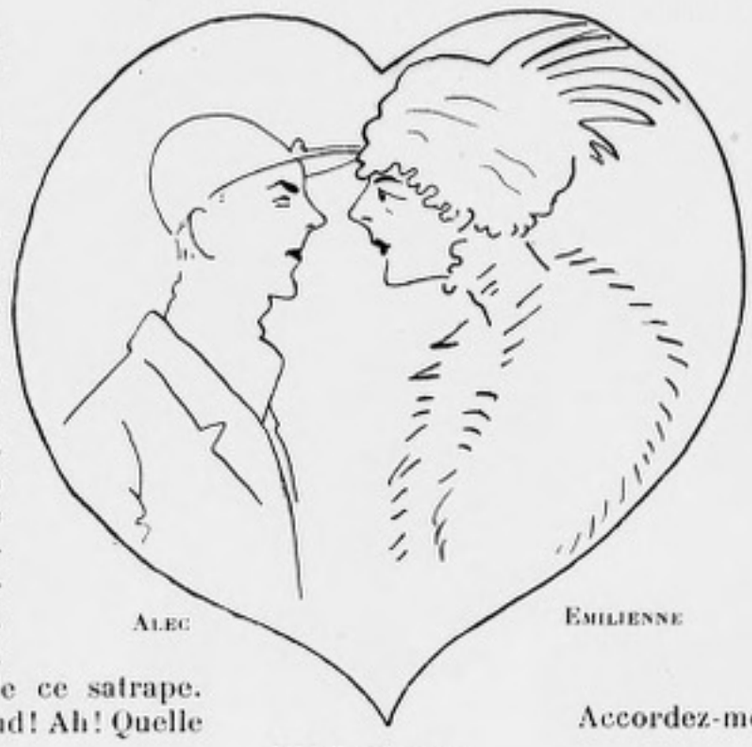
Chantecler. — Je crois bien!...

TROISIÈME TABLEAU

Le 4e acte de Chantecler

La terrasse de Monte-Carlo par un soleil radieux. Toilettes éblouissantes. Dernier chic. M. Camille Blanc, M. Bernstein, M. Pierre Wolff, M. Pierre Baudin, M. Willy, M. Trub, le baron de Rotshchild, M. Ephrussi. Une belle chambrée de première en un mot. Pendant quatre mois de l'année cette fameuse terrasse connait ainsi tous les potins du monde.

Chantecler. — Ah! c'est vraiment admirable! Devant un tel paysage, je me sens incapable d'un calembour. Ça m'en bouche un coin-coin, comme dirait le canard. Allons, bon, encore une facétie, c'est terrible! Sacré Edmond, c'est bien de sa faute!... Tiens, Patou et sa famille... (*Il vient d'apercevoir quatre magnifiques chiens conduits par M. Simar, l'affable chef de la Sûreté.*)



Alec Emilienne

L'Idylle Hippique.

Monsieur Simar. — Non, ce n'est pas la famille Patou que vous voyez là. Ce sont mes chiens de police. Car c'est moi, jeune homme, qui suis l'inventeur du chien-sergot.

Chantecler. — Bravo. Je suis sûr qu'ils mettent les criminels aux abois!...

Passe à ce moment M. Massenet accompagné de Chaliapine qui va créer le rôle de son Don Quichotte.

Chaliapine, *pâle et décharné*

Maître, prenez pitié de mon triste visage!
La diète a sur mon corps fait assez de [ravages.
Faut-il donc tout à fait que je meure de faim?

Il tombe à genoux.

Accordez-moi, de grâce, un petit bout de pain!...

Massenet, *inexorable*

Tais-toi. Tu n'es encor qu'une boule de graisse!
J'exige, tu m'entends, que tes os apparaissent.
Je te veux maigre ainsi que Madame Balthy.

Chaliapine, *navré*

Nom d'un sandwich, alors, alors, me voilà bien loti!...

Chantecler. — M'expliquerez-vous les dessous de cette pénible scène?

La Vie Parisienne. — Ils sont très simples. M. Massenet a trouvé Chaliapine trop gros pour pouvoir interpréter dignement le rôle de Don Quichotte. Alors, il le fait mourir de faim pour lui faire tomber la graisse.

Chantecler. — Fichtre! Il ne faut pas confondre le lard avec l'art!...

Arrive un drôle de marchand de cacaouètes qui pousse un cri bizarre : « Livrets! Livrets! »

La Vie Parisienne. — Ah! Voilà M. Henri Caïn.

Chantecler. — Qui est-ce?

La Vie Parisienne. — Un raccommodeur de pièces brisées. Il recolle le drame, la fantaisie, le lyrisme, la gaudriole et tous les objets possibles et imaginables. Ça ne tient pas longtemps, mais ça fait l'effet du neuf pendant une huitaine de jours. C'est le Roi du Livret. Il est très commode. Il livre à domicile.

M. Henri Caïn, *qui semble en proie à une violente colère*. — Où est Nouguès? Où est ce brigand que je l'étrangle? A-t-on idée d'une chose pareille? Ce coquin-là a eu le triste courage de mettre en musique un livret qui n'est pas de moi! Comme si je n'avais pas fait le trust des livrets! *Quo Vadis*, *Chiquito*, *la Glu*, etc., etc. C'est moi qui ai fait tous ces livrets... Et l'on joue l'*Auberge rouge*, et le livret n'est pas de moi! C'est un scandale effroyable.



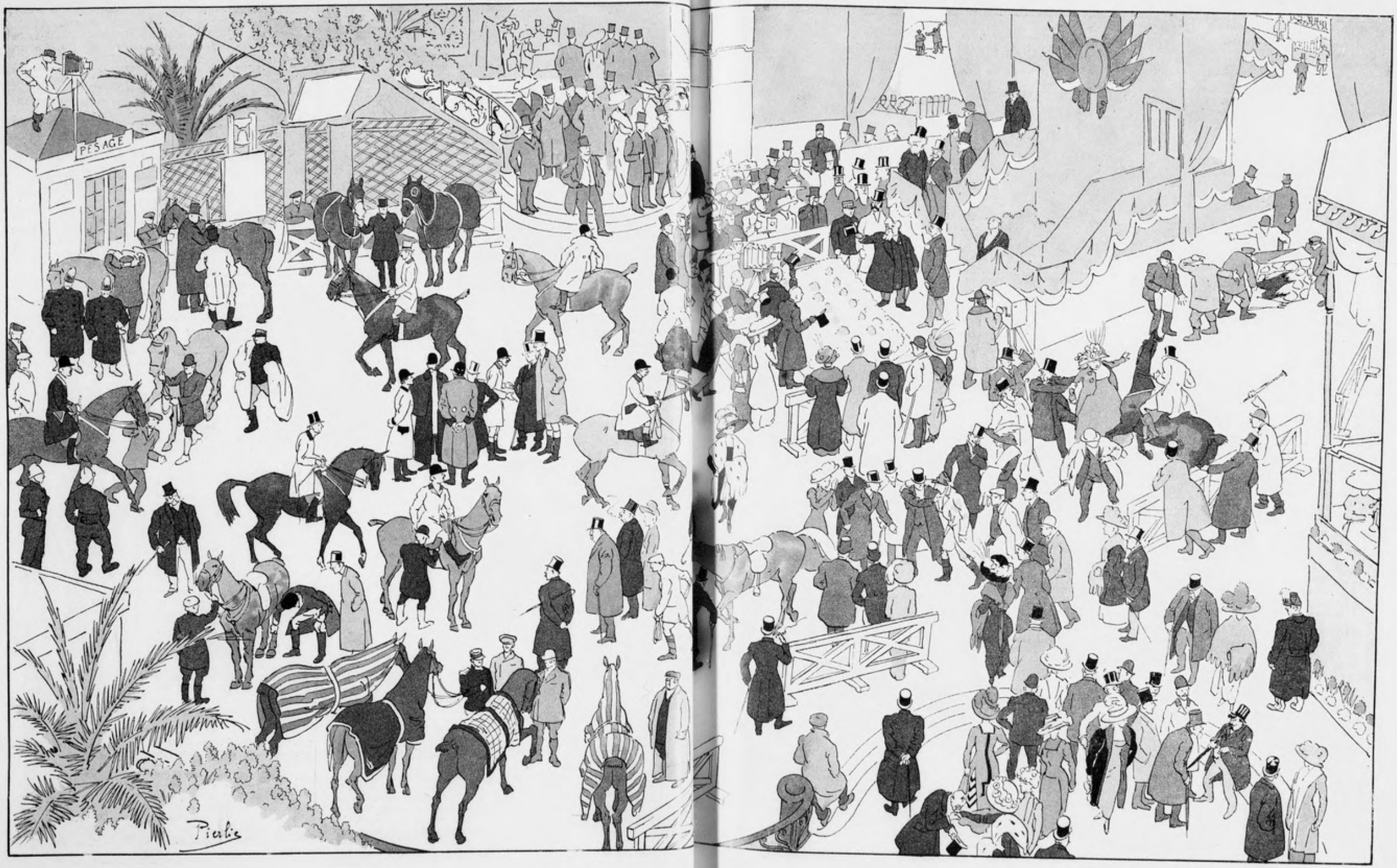
M. Ginsbourg.

La Vie Parisienne. — Calmez-vous, cher M. Caïn! M. Nouguès a supposé sans doute que vous aviez besoin d'un peu de repos. N'avez-vous pas pondu dix-sept livrets de grand opéra, d'opéra-comique et d'opérette en 1909?

M. Cain. — Eh! Madame, la belle affaire! Qu'est-ce que c'est qu'un livret d'opéra!...

AU CONCOURS HIPPIQUE — LE JOUR DU PRÉSIDENT

Dessin de Pierlis



C'est un rien, c'est moins que rien,
Quelques vers inept's et des rimes légères,
C'est un rien, c'est moins que rien,
Quatre ou cinq couplets qu'on prend chez l' voisin!..

CHANTECLER s'est assis sur un banc, sur la terrasse, et il hume, en connaisseur, ce fin moka qu'est le soleil de Monte-Carlo. LA VIE PARISIENNE l'a quitté pour suivre l'aimable M. TRUB qui doit la présenter à MGR de CUREL, car M. TRUB connait le monde entier et même MGR de CUREL.

CHANTECLER, *soliloquant.*

Houris de mon harem, poules du poulailler,
Je crois que je suis en train de vous oublier
Tant le ciel est divin avec sa couleur vive
D'un bleu qui, dit Rostand, est le bleu des [lessives;
Tant l'air est embaumé de roses et d'œillets,
Tant la mer est câline et chantante à mes [pieds,
Et tant le soleil brille au-dessus de ma crête...
Tiens!... Me voici soudain, et lyrique et poète!...

Une jolie petite poule toute bleue vient d'arriver qui s'est assise à côté de Chantecler.

LA POULE BLEUE

Comme vous parlez bien, beau coq aux fiers ergots!
Vos vers me font songer à ceux du père Hugo
Et me font oublier ceux qui, sournois, se cachent
Dans le bon sol épais d'où nos becs les arrachent.
Vous êtes, je parie, un coq chic, assistant
Aux five o'clock de la duchesse de Roban,
Entre Monsieur Dorchain et la princesse Hélène
Vacaresco qui dit toujours des cantilènes
Pour se plaindre d'un roi qui ne fut pas galant.

CHANTECLER, *bourru.*

Je ne fréquente pas un monde aussi collant
Mais, dirait *Comœdia,* j'appartiens au théâtre.
Mon nom est *Chantecler.*

LA POULE BLEUE

Quoi, toi que j'idolâtre
Sans te connaître, toi que mes plus doux pensers
Aiment le soir, en rêve, à venir caresser!
C'est donc toi, Chantecler, ô coq ro.. Cambolesque!

CHANTECLER

Ego sum Chantecler. Oui, c'est moi. Du moins [presque.
Car je ne me sens plus tout à fait *Chantecler*
Depuis que je respire ici près de la mer
Un air doux et doré qui sent l'avoine mûre.
Je sens gronder en moi un étrange murmure,
Au lieu d'être un coq de la Porte-Saint-Martin
J'aimerais beaucoup mieux être du Cap-Martin
Que j'aperçois là-bas, si léger et si mauve!...

LA POULE BLEUE

Que diront Coquelin et Hertz si tu te sauves?

CHANTECLER, *terrifié.*

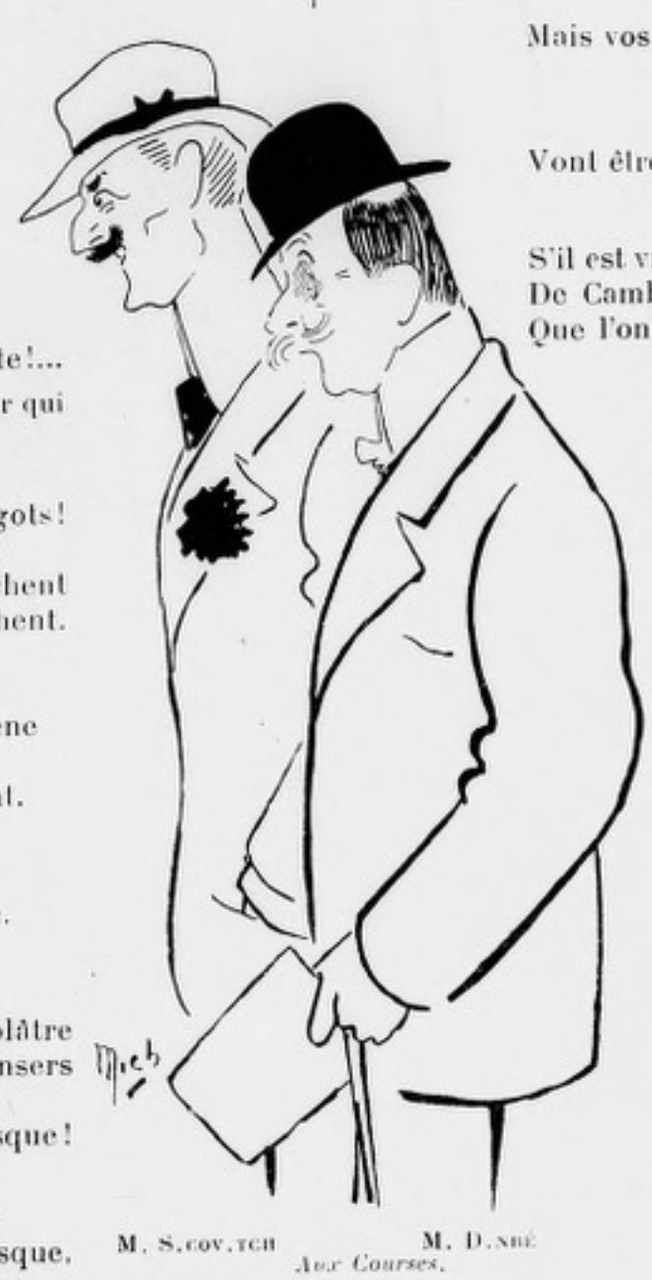
Chut! Ne prononce pas de mots compromettants!
Ça ferait du joli si le papa Rostand
T'entendait! Mais d'abord, poule qui m'émoustilles
M'as-tu seulement dit le nom de ta famille?...

LA POULE BLEUE

Je suis la poule azur qui couve des jours bleus.
Moi, je ne connais pas ces poulaillers boueux
Où les poules du Nord se crottent et barbotent, —
Au moins si pour piéter on leur prêtait des bottes! —
Je n'ai, moi, que rosiers et palmiers pour perchoirs
Sur lesquels le soleil en cascades vient choir.
Je suis la Riviera...

CHANTECLER

Moi, je suis le théâtre,
Le chiqué, le Rostand. Je suis la scène quatre,
La tirade du deux, la rampe, le décor,
Le Rôle pour Guitry, et puis le Rôle encor
Pour Simone. Je suis les énormes recettes,
Les places à cent francs, les articles de tête
De Brisson, de Nozière ou de Monsieur de Nion.
Je suis le plat du jour qu'on dévore au Bouillon.



M. SACHA GUITRY M. DESCHAMPS
Aux Courses.

LA POULE RIVIERA

Ne parlez pas ainsi, Chantecler! Non, vous êtes
Le coq qui fait lever le soleil sur les crêtes
Des collines...

CHANTECLER

Chiqué! Mon soleil, c'est Pataud
Qui le fait se lever sur mon morne plateau.

LA POULE RIVIERA

Mais vos beaux vers...

CHANTECLER

Chiqué! Tous mes transports lyriques
Vont être transportés demain... en Amérique!...

LA POULE RIVIERA

S'il est vrai, Chantecler, que vous avez assez
De Cambo, de Rostand et du large succès
Que l'on fit à vos calembours et à vos gestes
(Un succès triomphal taillé dans une veste),
Eh bien, plantez ici vos solides ergots
Sans plus vous occuper de la bande à Coco.
Ici, dans un ciel pur, vous verrez à l'aurore,
Dès que vous jetterez votre beau cri sonore,
Un soleil rutilant se lever sur la mer
Et vous ne saurez plus ce que c'est qu'un [Hiver...
Restez-nous, Chantecler!..

CHANTECLER

Loin de moi ce beau rêve...
Je dois cocoriquer demain soir à Genève.
Tous les fauteuils, déjà, sont pris en location!

LA POULE RIVIERA

Bah! la location ne fait pas le larron!...
Restez! Monsieur Rostand, et le petit Maurice
Sauront bien se passer de tout votre service.

CHANTECLER, *tombant dans les ailes de la Poule.*

Je reste. Loin de moi, la Porte-Saint-Martin!

LA POULE RIVIERA

Pour te remplacer, Coq, donne-leur un lapin!

MAURICE PRAX.

PARADOXES SUR LA CHASTETÉ

C'est une des superstitions de l'esprit humain, d'avoir imaginé que la virginité pouvait être une vertu.
VOLTAIRE.

La pruderie favorise plus l'hypocrisie que la vertu.

En réalité, de quels calculs intéressés, de quelles hypocrisies est faite la vertu?... Insensibilité, peur de déplaire à quelqu'un qui pourrait vous déshériter, crainte d'être répudiée, terreur de l'enfant, du scandale, du chantage, du vitriol, de l'enfer : voilà souvent ce qu'on appelle la vertu.

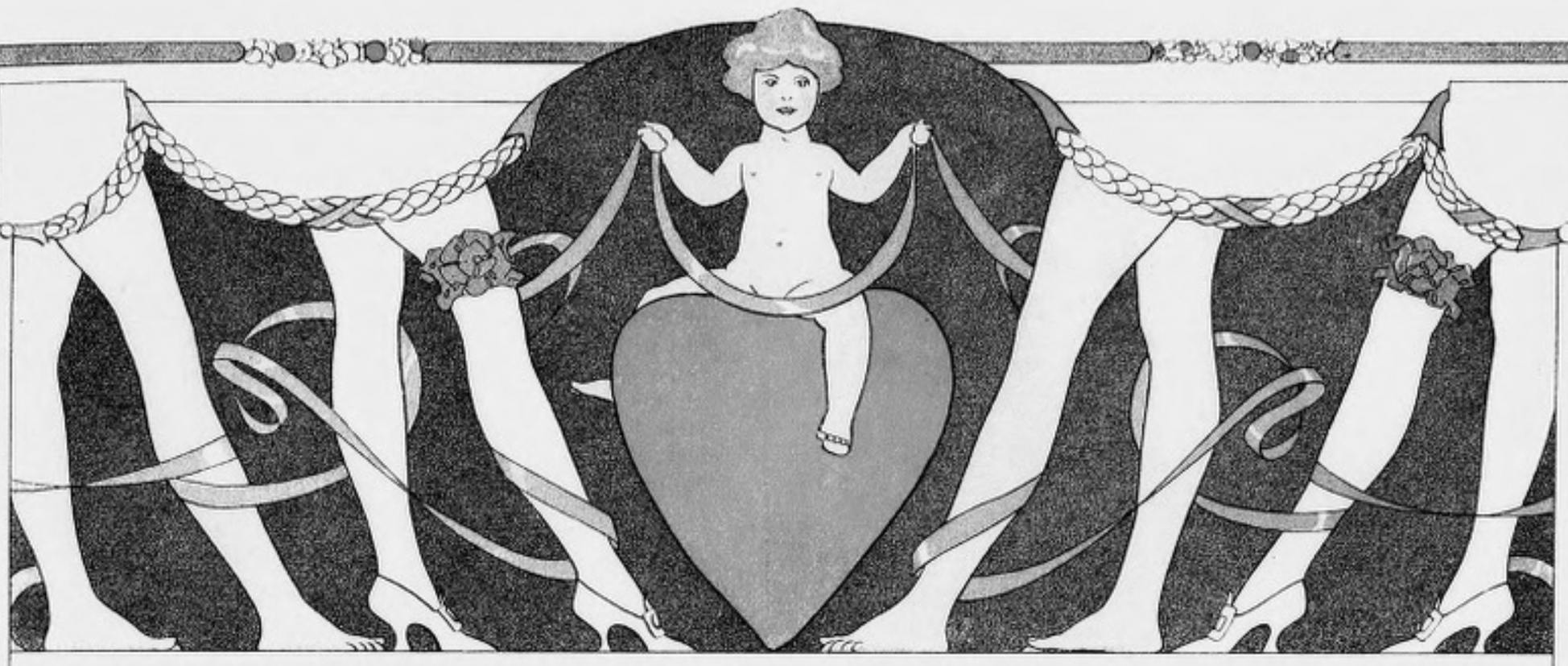
Nerveuse petite Madame, lorsque vous avez envie de tout casser, de battre quelqu'un, de faire du charivari, on sait ce que cela veut dire. Et vous avez de la chance de n'avoir pas l'occasion de faire un coup de tête à ces moments-là!

Il faut tout de même croire la chasteté méritoire, puisque d'aucuns s'en vantent comme d'une victoire difficile :

Demoiselle Crescence Poustache meurt à 75 ans. Dans son testament, elle proclame son absolue virginité, en demandant qu'elle soit constatée.

Dans quel but? Au profit de qui? Et qu'est-ce que cela prouve?

A force de ne pas plaire, on devient réellement déplaisante. Aussi bien qu'on est embellie par l'assurance d'être aimée, on est de plus en plus renfrognée par les déceptions et par l'humiliation de passer inaperçue.



LA JAMBE
A travers les Ages

I. — De l'importance capitale d'une histoire de la Jambe

Il n'y a rien au monde sur quoi l'opinion publique soit moins fixée que la partie du corps que l'on appelle la jambe, depuis qu'il y a des hommes, comme dit La Bruyère, et qui ont la prétention de penser.

Pour le grammairien, c'est un membre qui va exclusivement du genou à la cheville; pour l'artiste, elle commence à la hanche et finit au bout du pied; pour l'acrobate, c'est un ressort; pour le lutteur, un levier; pour le facteur, un moteur; pour le cul-de-jatte, un regret; pour le danseur, un instrument à dire des choses en l'air; pour une femme pressée, le moyen de parvenir; pour une femme aimable, le moyen d'arriver; pour une prude, le moyen de tomber; pour un jeune homme, une jambe aperçue est l'avant-dernière étape; pour un vieux monsieur, l'illusion suprême; pour les ordinaires badauds, un avertissement sans frais.

Personne ne s'entend quoique chacun ait raison à son point de vue égoïste, par conséquent mesquin. Mais pour l'âme forte qui se plait à se jucher sur les hauteurs de la philosophie et de l'histoire afin de mieux embrasser les questions, la jambe prend soudain une extraordinaire ampleur, elle apparait la cause initiale de toutes les actions humaines, elle est la solution du problème de toute l'existence : la tour de Babel se meut en phare admirable.

Expliquons-nous.

La vie ne serait pas sans l'amour, — c'est une vérité indiscutable. Et l'amour, lui, comment nait-il? Par la vue, cela ne fait pas de doute, mais par une vue qui incite à employer le plus rapidement possible, un autre sens, celui du toucher, car ainsi que le dit fort bien le savant Brantôme dans son langage sans fard : « La perfection de l'amour c'est de jouir, et ce jouir ne se peut faire sans l'attouchement. » Vous nous accorderez, en effet, que si l'on n'employait que les yeux, il y a beau temps que les peuples auraient disparu de la terre.

Or, une jolie bouche, une joue délicate, une taille élégante ou une main fine engagent bien à la caresse, mais ce sont là des invitations indirectes d'où ne peut résulter qu'un toucher bien vain pour les intérêts généraux de la société. Tant qu'on se tient à ces accessoires aimables on ne fait qu'errer, — qu'on nous passe l'expression, — sur les remparts; on ne s'y promène, à moins d'être totalement déjeté, que dans l'espoir de parvenir au chemin de la citadelle, chemin double, sinueux, pittoresque et charmant, mais sûr, dont l'abord seul coûte un peu d'effort : ce chemin-là, c'est la jambe!



Admirez donc une fois de plus la beauté de la raison conduite avec une rigoureuse méthode scientifique! Vous venez de découvrir avec nous la clef du problème universel, c'est que le monde ne tourne, ne vire, ne s'agite, ne raisonne, ne déraisonne, ne chante, ne pleure, ne rit, ne s'exalte, ne vit enfin qu'autour de la jambe, d'une jambe!... Celle de la femme!

En présence d'une si nouvelle et si éclatante vérité il ne reste plus qu'à mettre au panier les mille formules vagues, étroites et particulières pour les remplacer par une définition grandiose et unique :

La jambe, c'est le pivot universel.

On comprendra désormais pourquoi nul sujet ne mérite davantage un historien. Nous nous essaierons à cette noble tâche en dépit de l'insuffisance des documents laissés par des générations trop longtemps aveugles sur l'importance primordiale de ce glorieux fragment de l'humanité.

Nous n'ajouterons qu'un mot, pour les esprits inquiets, à ce préambule. Comment allons-nous prendre la jambe? Accepterons-nous la conception des grammairiens ou celle des artistes? A quels endroits tracerons-nous ses frontières?

Répondons immédiatement qu'un annaliste digne de son œuvre ne se limite pas. Il y a des époques de l'histoire où la jambe est surtout le pied, d'autres où elle est plutôt le mollet, d'autres encore où elle réside principalement au point subtil où un bas finit et où va naître une dentelle, d'autres où elle est l'ensemble de tout cela.

Il faut se rendre compte que nous envisageons uniquement la jambe à un point de vue moral. Nous ne serions pas, sans cela, l'écrivain grave et profond que nous avons la prétention d'être.

Il ne faut rien traiter par-dessous, même pas la jambe, — surtout la jambe!

D.



Le Parisien tel qu'on le parle

II. — Le Monde

Il est une toute petite minorité de gens à préjugés, à marottes, à snobismes, d'hommes et de femmes qui ignorent à peu près tout, qui jugent les grandes choses sur de puérils détails, qui regardent l'humanité, non plus par l'Œil-de-Bœuf, mais par une étroite lucarne, qui n'ont que des idées et des gestes de convention, bref, qui sont séparés de tout par une autre muraille de Chine.

Savez-vous comment on appelle l'ensemble de ces « emmurés »?

On l'appelle le Monde.

***

Il y a plusieurs sortes de mondes.

D'abord, le grand monde : c'est le plus petit et il tend à disparaître!

Le monde cosmopolite : c'est le plus amusant et le plus riche.

Le monde bourgeois : c'est le plus prétentieux.

Le monde politique : c'est le plus mal composé.

Un jeune ambitieux doit se faufiler, — c'est très facile, — dans le monde cosmopolite. Il y trouvera des amis, des amies, de l'argent : il y trouvera tout.

Le monde cosmopolite est composé d'Américaines divorcées, de Vieux-Turcs exilés, de Magyars révolutionnaires, de planteurs cubains, de propiétaires de mines d'or au Monomotapa, de colonels russes, d'ex-présidents de Républiques équatoriales, etc., etc.

Là, un jeune homme audacieux n'est gêné ni par la tradition, ni par la morale, ni par quoi que ce soit. Il peut aller de l'avant, hardiment. Mais pour réussir, il doit connaître l'anglais, le poker et la gigue.

***

Le monde cosmopolite n'a pas de salons : il a les halls des palace-hôtels. Il vit dans des appartements numérotés.

C'est dans ce monde étonnant et délicieux qu'on rencontre la jeune femme qui vous dit :

— Mon mari est depuis quatre ans au Klondike... j'espère le revoir dans deux ans.

Elle dépense 500.000 francs par an, adore Pierre Loti, parle de Bombay comme vous des Moulineaux et soupe à Montmartre au milieu des grues.

Chacun dit qu'elle trompe son mari. Avec qui? Elle s'est compromise avec tant de gens qu'on ne sait plus...

Mais si son médecin ne devait garder le secret professionnel, il vous dirait peut-être qu'elle est vierge.

***

On entre aisément dans le monde cosmopolite : quant au monde politique, c'est un moulin...

Là, il suffit d'avoir loué un habit pour être sacré « homme du monde ». D'amis, vous ne vous en ferez point; des ennemis peut-être... Vous n'y trouverez pas une maîtresse sortable, mais, si cela vous chante, vous vous y procurerez sans trop de peine une place de sous-préfet.

Pour y réussir, il faut connaître l'argot, la manille et le chahut.

***

Qu'est-ce qu'un homme du monde?

C'est un monsieur qui porte bien l'habit, qui sait baiser la main aux dames, qui fait partie d'un cercle chic et qui a un valet de chambre.

Même plongé dans la plus affreuse misère, un homme du monde doit avoir un valet de chambre, — anglais autant que possible.

***

Ce serait une erreur de croire que l'homme du monde doit être suprêmement élégant.

Par exemple, le prince de Sagan, qui vient de mourir, n'a jamais eu l'élégance du véritable homme du monde. M. Arthur Meyer ne l'aura jamais et M. Boni de Castellane ne l'a point.

Jeune homme qui voulez recevoir l'estampille mondaine, évitez les grands tailleurs : d'abord, parce qu'ils sont vos créanciers, et ensuite parce qu'ils ne sauront jamais atteindre à cette élégance un peu provinciale qui est celle des Parisiens très chics.

***

Un véritable homme du monde ne doit pas avoir de profession : ainsi, en d'autres temps, les gentilshommes s'enorgueillissaient de ne pas savoir écrire.

Il est cependant permis de tenir un garage d'automobiles, d'être le secrétaire de M. Charron ou membre de l'Académie française.

***

Le monde autorise aussi les siens à faire partie de Conseils d'administration de Sociétés plus ou moins louches.

— Un homme du monde, disait le duc de C...., ne doit jamais manquer de cachets!

***

Il y a une morale mondaine. Quelle est-elle? Ces phrases cueillies au hasard des conversations de *five o'clock* la préciseront peut-être :

— Avec un nom comme le sien, on ne fait pas un mariage d'amour...

— Me marier? Il faut être trois...

— Qu'elle trompe son mari, c'est son affaire, mais au moins qu'elle le trompe dans son monde.

— Comment, avec son nom, pas un sou de dettes Il a donc des vices?

— Vieille famille française : il a le chic anglais et il a épousé une Américaine.

— Pour payer une dette de jeu, un honnête homme doit tout faire. Moi, je volerais...

— Pauvres gens Leur fils leur cause bien du chagrin... Ne voilà-t-il pas qu'il veut entrer à l'Ecole centrale?

— C'est un gentil garçon, mais figurez-vous qu'il adore sa femme...

— Ces gens savent donner... C'est facile! Mais ils ne sauront jamais recevoir.

***

Quelques opinions et formules mondaines :

La Politique

— Les misérables qui nous gouvernent...

— Les avis de M. Delafosse ne sont pas suffisamment écoutés.

— La République sera bien obligée de faire appel aux hommes du monde.

— M. de Mackau le leur a bien dit, à la Chambre.

— Heureusement, M. Piou est là : il veille...

Les Arts

— Massenet : Ah! *Werther!*

— Wagner : Il faut aller l'entendre à Bayreuth.

— La Gandara : Il a compris la femme du monde.

— Carrière : Sem fait peut-être plus ressemblant.

— Madeleine Lemaire : Exquis Délicieux! Ravissant!

Le Peuple

— Il nous aimerait, s'il nous connaissait, mais on le trompe!

(*Ici quelque histoire de vieux valet de chambre ou de bon métayer*).

La Science

— Six mille francs, un milligramme de radium!

La Femme

— Connais pas : il y a les dames, et il y a les demoiselles.

L'Armée

— Il nous reste encore la cavalerie.

La Littérature

— Jules Lemaître : Il y a de bien jolis chapeaux à ses conférences.

Paul Bourget : L'aurez-vous à votre dîner?

Pierre Loti : Quel évocateur!

Maurice Barrès : C'est un nouveau Chateaubriand, mais il n'a pas la particule!

Scandale Mondain

— M. Arthur Meyer est navré...

***

Dans les salons dits « très fermés », on reçoit des femmes qui trompent leur mari, des jeunes filles qui ont un amant, mais on ne reçoit pas de divorcées.

Rostand a dit comment on faisait un coq :

Vous prenez un melon de Honfleur pour le torse,
Pour les deux jambes, deux asperges d'Argenteuil,
Pour la tête un piment de Bayonne. Pour l'œil,
Une groseille de Bar-le-Duc. Pour la queue,
Un poireau de Rouen, tordant sa gerbe bleue etc.

Et le merle ajoute : « Ça y est, c'est un coq! ».

Pour faire un homme du monde, voici la recette, en prose : vous prenez un habit noir, un plastron brillant, une cravate blanche, un gardénia, un monocle et quelques autres accessoires de toilette. Ajoutez-y des idés toutes faites, un peu d'esprit, beaucoup de naïveté : mettez-y encore pas mal de scepticisme, de la bravoure de cercle, de l'optimisme, un sentiment à la fois traditionnaliste et ultra-moderne de l'honneur, beaucoup de nonchalance et un grain de folie. Agitez le tout, parez et servez tiède : c'est l'homme du monde.

Le mondain est uniforme, mais la mondaine est multiple.

— Le demi-monde, disait un de mes amis, c'est tout un monde!

Le monde, c'est parfois le contraire.

***

Pour réussir dans le monde, quand on n'est ni noble, ni riche, il faut se faire poète, comme M. Abel B.nn.rd, ou chauffeur, comme M. Ch.rr.n, ou académicien, comme M. Paul Bo.rget.

C'est dans le monde surtout qu'on ne réussit que par les femmes. Si vous n'avez jamais été sur les genoux d'une duchesse, tâchez au moins d'en avoir une sur les vôtres.

***

Rendons cette justice au monde : c'est le seul milieu où l'esprit peut tout remplacer. Mais cet esprit doit être d'une certaine espèce... Ainsi M. de Saint-Geniès passe, dans le monde, pour très spirituel, mais Forain n'y obtient que des succès d'estime.

***

Le monde est la dernière patrie... Il inspire des héroïsmes sublimes, il a ses Mucius Scœvola et ses Lucrèce : certains salons sont des forteresses désespérément défendues contre l'invasion.

Mais cette patrie-là s'effrite comme les autres : elle a perdu de son prestige et de sa force... Cependant il en reste assez pour qu'un homme du monde possède, au milieu des mufles conquérants, l'enviable supériorité que le Grec possédait au milieu des Romains vainqueurs.

EXERCICES PRATIQUES ET DEVOIRS

Se faire présenter au maharadjah de Kapurthala dans le salon de la comtesse Greffulhe.

Écouter pendant trois heures des poètes chez la duchesse de Rohan.

Être cité douze fois la même semaine dans les « mondanités » du *Gaulois*.

Être plus entouré, dans une soirée, que M. André de Fouquières.

Obtenir une poignée de mains de M. Arthur Meyer ou du roi d'Angleterre.

Faire partie d'une des « séries » de Bonnelles, se faire recevoir au Jockey ou à l'Académie.

Jeune homme, mettez-vous à la besogne... Dès ce soir, partez en campagne et si vous avez des cartes de visite gravées, un valet de chambre, une échine souple, une maîtresse influente, un bon tailleur et de la chance, le monde est à vous.

Timon de Paris.



JABOUNE

III. — Une Affaire d'Honneur

Bien que ce soit une chose qui lui est expressément défendue, et qu'on lui ait dit cent fois que les petits garçons bien élevés doivent éviter de se précipiter dans l'antichambre, comme il le fait trop souvent, au premier coup de timbre, Jaboune a cette rage, aussitôt qu'il le peut, d'aller voir « qui a sonné. »

On a eu bien tort, d'ailleurs, d'ajouter que, s'il continuait, il n'y aurait plus qu'à lui acheter une veste à boutons de métal, une culotte et une casquette de groom. La carrière de groom n'est point pour rebuter un petit garçon, et fréquemment Jaboune a envié, à part lui, la fière indépendance avec laquelle, de jeunes gaillards, à peine de sa taille, circulent à travers les rues, ou musent aux devantures, sans la moindre gouvernante allemande, comment on les charge du soin de faire fonctionner l'ascenseur, et de quel air surtout d'assurance aisée ils s'entretiennent avec les cochers...

Et voici que sa désobéissance et sa curiosité auront aujourd'hui permis à Jaboune de surprendre le plus émouvant et le plus terrible des secrets!...

Oui, tout à l'heure, Jaboune qui jouait précisément à côté, dans la galerie, s'est faufilé, sans qu'on l'aperçoive, derrière la femme de chambre, juste au moment où celle-ci affirmait, sur le pas de la porte, à deux visiteurs opiniâtres, en élevant même un peu trop la voix :

— Mais, Messieurs, puisque je vous répète que Monsieur n'est pas là!...

Evidemment, la femme de chambre devait être agacée par trop d'insistance; les deux visiteurs n'ont pas laissé cependant que d'insister encore, puis, finalement, ont remis leurs cartes, en priant de dire qu'ils reviendraient, et en recommandant de bien spécifier surtout, qu'il s'agissait d'une affaire *personnelle et urgente*...

— En voilà des raseurs!... — a grommelé la femme de chambre, à qui l'énervement avait décidément fait perdre le sens de la mesure et du « style »; et, en se retournant, elle a découvert Jaboune, qui demeurait immobile, les yeux fixés sur la porte qu'elle venait de refermer, Jaboune, le front soucieux, et l'air consterné :

— Qu'est-ce que vous faites là, Monsieur Jacques? Vous savez pourtant que Madame défend...

Mais Jaboune est préoccupé de bien autre chose; et d'abord il demande :

— Ces messieurs ont dit une « affaire personnelle et urgente?... »

— Puisque vous avez entendu...

— Et ils vous ont remis leurs cartes? Vous voulez me les donner, pour voir?...

Et Jaboune, sans attendre, arrache les cartes des mains de la femme de chambre et, fébrilement, il les a fourrées dans sa poche :

— Laissez! je les porterai moi-même à papa, quand il rentrera!

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 10 *et* 11.

— Qu'est-ce qui vous prend, Monsieur Jacques, qu'est-ce qui vous prend donc par la tête? Comme ça, sûr et certain, Monsieur apprendra que vous êtes encore allé rôder dans l'antichambre, et vous serez encore grondé!...

Mais Jaboune, en un tel moment, s'en moque un peu d'être grondé!... Il est dans un état d'agitation extrême, et sans vouloir s'expliquer, court jusqu'à sa chambre, où il s'enferme avec précaution.

Alors, il tire de sa poche les cartes de visite des deux visiteurs mystérieux, et déchiffre les noms, qu'il prononce à mi-voix, en les répétant plusieurs fois de suite :

Albert Durastel, *144, rue Bleue*; Justin Bouscart, *71, rue des Dames*.

Comment, par quelles circonstances, le papa de Jaboune peut-il bien avoir une affaire d'honneur à régler avec Justin Bouscart et avec Albert Durastel, qui habitent l'un rue des Dames, et l'autre rue Bleue?

Car Jaboune ne s'y est pas trompé; deux messieurs en chapeau haute forme, que l'on n'attendait pas, qui insistent pour être reçus, qui parlent d'une affaire « personnelle et urgente », et avec cette figure grave et sévère, — car Jaboune les a bien observés, ils avaient une figure grave et sévère! — il n'y a pas de doute, et sa sagacité les a devinés tout de suite, ce sont des gens qui viennent pour se battre en duel avec son papa!...

Un duel! Donc, son papa a un duel avec Albert Durastel, et avec Justin Bouscart; les notions de Jaboune sur le duel ne précisent pas très exactement, en effet, le rôle des témoins, et du moment que ces messieurs à l'air solennel ont laissé leurs cartes, c'est pour que son papa se batte avec eux.

Jaboune accepte d'ailleurs avec une certaine fierté cette idée que son papa va se battre; est-ce que tous les petits garçons n'ont pas une confiance illimitée, — pour la protection qu'il leur donne et parce qu'ils le sentent si fort auprès d'eux, — dans le courage et dans la force de leur papa? Le papa de Jaboune ne fera qu'une bouchée du Bouscart et du Durastel!...

Par exemple il voudrait bien savoir pourquoi ils osent s'attaquer à lui.

Il y a quelque temps, au Cirque, Jaboune a vu des clowns qui représentaient un duel comique, — ce n'était, du reste, que très peu comique au gré de Jaboune, qui trouve que le courage et la peur, — le courage qu'il voudrait tant avoir, et la peur qui le fait parfois si atrocement et inconsidérément souffrir, — sont des choses dont on ne devrait pas se moquer...

Eh! bien, les clowns se battaient en duel, pour une histoire d'une gifle et d'une écuyère, que Jaboune, au demeurant n'avait pas très bien comprise; il s'est surtout souvenu de la gifle: est-ce que son papa n'aurait pas donné, par hasard, une gifle à Albert Durastel, ou à Justin Bouscart, ou à tous les deux?

Et à l'image évoquée de ces deux hommes graves giflés par son père, Jaboune ne peut se défendre d'un petit frisson d'orgueil et de plaisir.

Quant à l'écuyère?... confusément, Jaboune pense simplement qu'il n'y a qu'une femme pour qui son papa peut se mettre en colère au point de donner des gifles à des messieurs en chapeau haute forme, et cette femme, ce n'est naturellement pas une écuyère, c'est sa maman...

Et cette pensée rappelle Jaboune aux nécessités de l'heure présente; il est indispensable que sa maman ne sache pas que son papa va se battre, et c'est à cela que doit se donner pour mission de veiller Jaboune; les duels, c'est des affaires d'honneur, il ne faut pas y mêler les femmes; une femme, même une maman, ça s'énerve, ça pleure, — ainsi à la guerre, n'est-ce pas? et le duel, c'est, en somme une forme de la guerre... — et ce serait bien pis encore si elle apprenait que son mari, peut-être, a giflé Durastel et Bouscart à cause d'elle...

Pourvu que la femme de chambre n'ait pas parlé!... Justement voici ses parents qui rentrent ensemble; et la femme de chambre, la sotte, qui commence tout de suite à raconter qu' « il est venu deux messieurs qui ont demandé... »; — mais Jaboune s'empresse à l'interrompre et déclare :

— Oui! je les ai vus, c'étaient des messieurs sans importance!...

Malheureusement, cet empressement de Jaboune manque son but, et n'empêche pas son père de s'informer :

— Et ils ont laissé leurs cartes, ces messieurs sans importance?

Ah! ce père qui ne se doute pas, cette femme de chambre qui ne comprend rien, et la maman qui est là, qui entend cela : Jaboune est sur des charbons ardents!...

— Leurs cartes, c'est M. Jacques qui les a prises...

Pour le coup, voilà le bouquet! Vainement Jaboune fait des signes à la femme de chambre, à son père, en se livrant, derrière sa mère, à une mimique désespérée, ni l'un ni l'autre n'ont l'air de s'en apercevoir, ils ne semblent pas se douter de la situation poignante, de la torture d'un fils, hélas! trop clairvoyant!...

— Les cartes? Ah! tu sais, les cartes, je crois bien que je les ai déchirées...

— Comment, tu les as déchirées?...

Le pauvre Jaboune sue à grosses gouttes; mais, Dieu soit loué! Sa maman, que ce début n'intéresse décidément pas, songe à retirer son chapeau et emmène la femme de chambre, laissant Jaboune et son père régler l'incident.

Alors Jaboune, hâtivement et furtivement, glisse les cartes dans la main de son père, en murmurant ces paroles obscures :

— Non, je ne les avais pas déchirées, tu penses bien! C'était seulement à cause de maman; mais les voilà!...

Accomplissez donc des miracles de dévouement filial et d'intelligence avisée... Le papa de Jaboune apprécie sévèrement :

— Tu sais, Jaboune, que je n'aime pas beaucoup ce genre de simagrées...

Puis il jette un regard distrait sur les deux cartes de visite, et s'en va dans son cabinet.

Pourtant, puisqu'ils étaient là « entre hommes », et puisque, par son attitude, Jaboune venait de lui montrer qu'il « savait » ou, tout au moins, qu'il se doutait de quelque chose, son père n'aurait-il pu lui donner une preuve de confiance, lui dire ce que c'était que Durastel et que Bouscart?

Cela aurait fait tant de bien à Jaboune de sauter ensuite au cou de son papa, de le serrer bien fort, bien fort, pour qu'il sente, à la veille de ce duel, son courage augmenté encore de toute cette tendresse!...

Mais Jaboune est un petit garçon, et son père a craint, sans doute, une trop grosse émotion, que l'idée du combat imminent l'effrayât, et lui donnât, la nuit prochaine, des cauchemars de pistolets et d'épées...

Il est vrai, Jaboune n'est pas brave; il a beaucoup trop, en cachette, lu des histoires de cambrioleurs; et puis, il y a les journaux n'est-ce-pas, qui finissent toujours par lui tomber sous les yeux; et c'est ainsi que d'imaginaires apaches lui causent volontiers de ces frayeurs irraisonnées...

Mais le Durastel et le Bouscart n'ont eux, rien d'imaginaire, et, chose singulière, il semble que de les avoir vus précisément, ils lui fassent, à cause de cela même, sensiblement moins peur...

Et Jaboune saura bien leur en administrer la preuve, qu'il n'a pas peur d'eux, et alors son papa sera bien forcé de regretter sa défiance de tout à l'heure, son silence, et son injuste dédain.

Vite, où sont ses cartes de visite? Car Jaboune, lui aussi, tout comme Bouscart et Durastel, Jaboune a des cartes de visite, de vraies, de sérieuses cartes de visite, qu'il s'est fait faire au 1er janvier dernier, en même temps que Linda, dans une petite baraque des boulevards, — un cent de cartes de visite avec son nom, son prénom, — pas « Jaboune », bien entendu, mais « Jacques », — et son adresse, et son numéro de téléphone.

Il les distribuait généreusement à tous ses petits amis des Champs-Elysées, et ses parents s'étaient un peu moqués de lui.

Mais, voyez! s'il n'avait pas eu cette idée de se faire faire des cartes de visite, voyez comme ce serait plus compliqué pour provoquer les adversaires de son père, — tandis que, des cartes de visite, tout de suite ça vous a le genre batailleur qui convient, le « genre « duel »; Jaboune n'aura qu'à prendre deux cartes de visite, sur chacune desquelles, en termes identiques, il écrit ceci :

Monsieur,

Je ne suis qu'un petit garçon, mais je vous avertis que, si vous faites du mal à mon papa, je vous empoisonnerai.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

Jaboune.

Ce qui lui a donné le plus de mal, par exemple, c'est qu'il fallait écrire assez fin pour que « ça tienne » sur la carte, qui, naturellement, n'est pas large comme un cahier de dictées. Enfin

« ça a tenu », — les deux cartes, toutes pareilles, sont là sous enveloppe, et il n'y a plus qu'à adresser l'une à M. Albert Durastel, 144, rue Bleue, — oh! il n'a pas oublié! — et l'autre, 71, rue des Dames, à M. Justin Bouscart.

Puis, tantôt, lorsqu'il sortira avec Mlle Andorre, Jaboune trouvera bien le moyen de glisser ces deux enveloppes dans une boîte aux lettres...

Mais, au retour, une nouvelle complication et une tristesse nouvelle l'attendaient. Tout à ses idées de duel, Jaboune a voulu chercher un peu à se rendre compte de ce que c'était qu'une « piqûre au bras », car chaque fois que, dans un journal, il était question d'un duel, il a toujours vu qu'il était également question d'une piqûre au bras.

Voilà donc Jaboune qui a commencé ses expériences et son éducation de duelliste avec une épingle, d'abord, qu'il s'enfonçait prudemment dans la peau, « pour voir si ça fait vraiment mal », puis, mis en goût, et comme ça ne lui faisait pas très mal décidément, il s'est avisé de continuer avec la pointe d'une paire de ciseaux...

Seulement, cette fois, il s'y est mal, ou trop bien pris, la pointe a glissé, et au cri qu'il n'avait pu retenir, Linda est accourue.

Elle a constaté alors que Jaboune s'était éraflé le bras, ce qui n'était pas très grave, mais que la pointe des ciseaux, en glissant, avait fortement endommagé la manche, ce que Linda jugeait, nécessairement, d'une gravité beaucoup plus pressante puisqu'il lui faudrait la raccommoder...

Sans vouloir écouter les protestations et les supplications de Jaboune, la farouche Linda est donc allée rapporter à sa mère qu' « il n'y avait plus moyen de le tenir, et que maintenant il s'amusait à déchirer ses vêtements avec des ciseaux... »

Le papa de Jaboune, qui se trouvait là, a exigé la comparution du coupable; Jaboune, en cet instant, n'allait pas expliquer, n'est-ce pas, qu'il faisait des expériences de duel...

Qu'on lui dît les choses les plus pénibles, il en connaissait, du moins, l'injustice fondamentale, et se consolait à penser qu'il avait sa conscience pour lui.

Mais voici qu'à propos de la façon dont il était élevé, la périodique dispute a surgi, une fois de plus, entre son père et sa mère : « — Un enfant a besoin d'être surveillé! — Après tout, c'est ton fils autant que le mien!... — » et tout ce que les parents ont accoutumé de se reprocher en pareil cas, sans que cela ait d'ailleurs, au fond, la moindre importance...

Seul Jaboune y attache en ce moment une importance désolée, parce qu'il connaît la gravité de l'heure, parce qu'il pense à la menace de ce duel, — et comme sa mère regretterait toutes ces paroles déplorables à l'adresse d'un mari dont la vie est peut-être en danger, — si elle savait qu'il est à la veille de se battre, probablement pour elle, si elle savait ce que sait Jaboune, ce qu'il voudrait pouvoir leur crier, et qu'il n'ose pas, qu'il ne doit pas...

Et Jaboune, le cœur navré, rentre dans sa chambre, Jaboune qui s'accuse encore de ce malentendu douloureux, Jaboune que son père a refusé d'embrasser, — un pareil soir! — parce qu'il n'était pas assez sage!...

Et dire que tout cela est la faute de Durastel et de Bouscart!... Ah! oui, qu'il les empoisonnera de bon cœur, à l'occasion, comme il a pris soin de le leur écrire : en somme, il suffirait de s'introduire dans la cuisine, 71, rue des Dames et 144, rue Bleue, de détourner l'attention de la cuisinière ou de l'envoyer faire des courses, et d'en profiter pour râcler quelques allumettes au-dessus du potage...

Jaboune a combiné ainsi presque toute la nuit, en un demi-sommeil agité, ses rêves de vengeance et l'exécution de ses représailles.

Au matin il se dit que « c'est pour aujourd'hui », et que cependant il va falloir qu'il aille se promener tout à l'heure comme à l'ordinaire avec Mlle Andorre, — tandis que son père sera sans doute en train de se couper la gorge avec Durastel et avec Bouscart! Et il faut qu'il continue à jouer son rôle d'ignorant, pour que sa maman ne s'inquiète pas, ne se doute de rien : c'est dur tout de même, et il ne doit pas être besoin de beaucoup plus d'héroïsme pour se battre soi-même en duel...

Quelle promenade! Et quelle angoisse, en rentrant, d'interroger la femme de chambre qui a ouvert la porte, pour savoir « si son père était sorti ».

Mais non, Monsieur n'est pas sorti, — Jaboune respire, ce n'est pas pour ce matin : et pourtant ne vaudrait-il pas mieux que ce fût fini, il n'en peut plus de se taire!... — Non, Monsieur n'est pas sorti, — confirme la femme de chambre, — et Monsieur a même dit qu'aussitôt que Monsieur Jacques serait revenu de promenade, il aille le trouver tout de suite dans son cabinet...

Pourquoi ces formes solennelles, dont le père de Jaboune n'est guère coutumier? C'est pour lui parler du duel bien sûr, — sans que sa mère soit là, comme il l'avait souhaité, « entre hommes », et qui sait même s'il ne va pas lui lire son testament?...

Mais Jaboune ne veut pas s'abandonner à réfléchir à « ce que ça peut être », — s'il réfléchissait, il serait bien trop ému; et déjà l'émotion lui coupe les jambes, et il est forcé de s'arrêter un moment avant d'entrer chez son père...

Tiens! son père n'est donc pas seul? On entend un bruit de conversation. Et même la conversation ne doit avoir rien de bien confidentiel, car la porte du cabinet de travail est demeurée entr'ouverte, et une voix s'élève, dont le timbre éclatant serait désastreux pour une confidence; la voix dit :

— Deux personnes à la fois, n'est-ce pas, ça se reçoit presque toujours, ça intrigue, au lieu qu'une seule on se doute davantage de ce que c'est... Et, dame, voyez-vous, Monsieur, le commerce en général, et, en particulier, la représentation des vins, tout devient si difficile!...

Jaboune a poussé la porte; son père l'aperçoit, qui, tout de suite, l'accueille par ces mots :

— Eh! bien, Jaboune, tu en fais de belles! C'est toi qui écris à ces Messieurs que tu veux les empoisonner!...

Jaboune, interdit, regarde son père qui n'a pas l'air trop mécontent, et les deux personnages assis en face de lui, qui ont même l'air très satisfaits...

Pourtant Jaboune les a bien reconnus, ce sont eux, c'est Albert Durastel, 144, rue Bleue, et c'est Justin Bouscart, 71, rue des Dames...

Jaboune voudrait expliquer, il balbutie :

... Deux messieurs en chapeau haute forme... affaire personnelle et urgente... et les cartes, n'est-ce pas?... alors, je croyais... j'avais cru...

Et le malheureux Jaboune s'est jeté, en sanglotant, dans les bras de son papa, qui le prend sur ses genoux, lui caresse doucement les cheveux, et lui dit à l'oreille :

— Oui, je sais, tu es un bon petit, un bon Jaboune... seulement tu as un peu trop d'imagination...

Les deux messieurs assistent, sans nulle gêne, et avec la physionomie la plus bienveillante, à cette scène de famille. Puis l'un d'eux, — est-ce Bouscart, est-ce Durastel? — après avoir toussé discrètement pour rappeler sur lui l'attention du papa de Jaboune :

— Indépendamment du fût de 125 litres dont vous voulez bien nous honorer de votre commande, je pourrais également, vous procurer, si cela pouvait vous être agréable, à titre amical et par relations, une très jolie petite bicyclette, pour votre petit jeune homme, avec sacoche garnie, avertisseur et frein arrière, vendue au prix de fabrique, et garantie, 97 francs...

FRANC-NOHAIN.

Pour mettre dans des papillotes en chocolat

BAISER DE NOURRICE : . . Beaucoup de bruit pour rien.

BAISER VIRGINAL : . . . . . Un petit coup de plumeau.

BAISE-MAIN : . . . . . Une avance d'hoirie.

BAISER DE FIANÇAILLES : . . . . . La chair promise.

BAISERS CONJUGAUX : . . . . . Table de multiplication.

BAISER DÉROBÉ : . . . . Un bon à tirer après correction.

BAISER DE RENDEZ-VOUS : . . . . . Prise de langues.

BAISERS D'ADULTÈRE : . . . . . Les fleurs du mal.

BAISER LUBRIQUE : . . . . . Le monde renversé.

BAISER DE VIEILLE : . . . . Une épreuve après la lettre.

LES PREMIÈRES



AU THÉATRE RÉJANE : *La Flamme*, par M. DARIO NICODEMI

A l'Apollo : *Rêve de Valse.*

Les mêmes Parisiens qui, à la répétition générale de la *Veuve Joyeuse*, avaient déclaré que « ça ne ferait pas trente représentations », n'ont pas voulu risquer, avec *Rêve de Valse*, de commettre à nouveau une aussi lourde faute de diagnostic; ils se sont méfiés, — on a bissé, trissé, et la répétition de *Rêve de Valse* s'est achevée dans les bravos et dans l'enthousiasme...

Quelle que soit maintenant la fortune de cette opérette, — et il faut souhaiter que cette fortune soit brillante, d'abord pour M. Franck, qui l'a montée avec zèle, et surtout pour les deux adaptateurs, MM. Xanrof et Chancel, dépouillés jadis avec cynisme par les librettistes allemands, qui s'étaient contentés de démarquer le *Prince Consort* et *Pour être aimée*, et qui gagnèrent, à ce démarquage, un argent qu'il serait juste et moral de voir maintenant récupéré par nos deux auteurs, — que l'on joue *Rêve de Valse* cent ou trois cents fois, nous conserverons dorénavant le souvenir du comique inoubliable dont M. Paul Ardot marqua le rôle du prince Lothar.

Dans cette opérette, plus charmante que plaisante, par instants presque mélancolique, et où, le compositeur semble s'être systématiquement gardé de cet entrain, de cette fougue, de cette joie, que l'on considère, cependant, comme le propre de l'opérette, — songez à la rareté des ensembles, et qu'il n'y a pas un seul « finale endiablé »!... — M. Paul Ardot nous est apparu le grime le plus étonnant, avec tant d'esprit et de mesure dans le comique le plus fou, et d'une fantaisie, non plus surannée et traditionnelle, mais vraiment de maintenant, et qui agit directement sur nous, parce que M. Paul Ardot se tient plus près de nous, — en sorte que nous avions le sentiment très net que c'est avec l'exemple de Paul Ardot que nous ne manquerons pas de « raser » nos petits-neveux, comme la génération précédente n'a trêve de nous répéter :

— Ah! si vous aviez connu Léonce!...

Cela seul ne valait-il pas la peine de monter *Rêve de Valse*?

Et joignez à cela que, M. Oscar Strauss nous ayant fait la grâce de venir, pour cette représentation, diriger lui-même l'excellent orchestre de l'*Apollo*, nous avons eu par surcroît, grâce à une ressemblance singulière, l'impression peu banale de voir des musiciens conduits à la baguette par M. Henri Bernstein...

A l'Opéra-Comique : *Leone*

On croit d'abord, n'est-ce pas, que « Leone » est un nom de femme.

Puis, quand une personne au courant des choses de la Corse, — M. Jacques Dhur, par exemple, — vous a expliqué que c'est un nom d'homme, au contraire, « Leone » se prononçant « Léoné », alors on se dit :

— A quoi avais-je la tête? Le rôle principal ne peut être qu'un rôle d'homme, en effet, puisqu'il doit être joué par Mlle Alice Raveau...

Mais non, Mlle Raveau, Orphée essentiel, ne joue pas un rôle d'homme, cependant, et, dans la pièce, s'appelle Diana !...

Alors, ma foi, on y renonce.

Et puis M. Emmanuel Arène est mort ;

M. Samuel Rousseau est mort...

Et rien ne saurait empêcher M. Emmanuel Arène de demeurer éternellement le plus sympathique et le plus spirituel des Corses du boulevard.

Et qu'est-ce qu'on risque à déclarer, maintenant, que M. Samuel Rousseau fut un musicien aussi distingué que probe, aussi probe que distingué?...

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

La Fête des inondés. — Tout, — en France, — se termine par des chansons... ou par des fêtes. Celle des inondés fut très réussie, elle se passa notamment sans eau, ce qui, dans l'espèce, était doublement appréciable : la rivière des tribunes, débordant, eut été une fâcheuse évocation.

Chose jamais vue aux courses : tout le monde paya sa place, même les journalistes et aussi les jockeys. On fit une seule exception pour les jockeys de trot, d'où il faut conclure que ces derniers sont au louis près : c'est humiliant pour eux. Il y avait là les cinq personnels des cinq Sociétés; ils se relayèrent à chaque épreuve. Nous avons donc peu apprécier cinq manières de donner le départ. En revanche un seul handicapeur avait fonc-

tionné. Son travail lui valut un article sévère dans un journal spécial. On estimait assez généralement qu'il avait eu la main légère pour un cheval : *Sauveur*. En pareille occurence, quand un cheval parait « lâché au poids », il est rare qu'il gagne, car il y a un Dieu pour les handicapeurs. Mais cette fois le *Sauveur* n'en fut pas un et ne voulut rien savoir pour se faire battre.

L'établissement d'un handicap est chose difficile : éliminer les bons chevaux par de gros poids quand il s'agit d'un prix de vingt mille francs, c'est dur. D'autre part réduire la course à un match entre deux ou trois cracks, c'est non moins dur. Conclusion : *Grammatici certant*, ce qui veut dire : les handicapeurs se grattent la tête!...

Quand M. Fallières arriva, — en retard, — les cinq présidents étaient là ; cela fit six. On l'attendait pour donner le signal de la seconde épreuve dans laquelle était engagé le cheval *Scandale*. Encore qu'il ne courut pas sous les couleurs de M. Duez, il eut le bon goût de ne pas gagner. Sa victoire n'aurait pas manqué de faire sourire. Le chef d'État arriva et repartit sans escorte. Ce retour à la simplicité fut fort goûté.

Le military fut brillant. Deux chutes seulement et une arrivée fort convenable dans laquelle on ne vit pas les concurrents se couper dans toute la largeur de la piste. Le gagnant fut un chasseur, et comme il finissait sa course toutes voiles dehors, « il en veut, du service à thé ! » s'écria un loustic. M. Argueyrolles, cavalier d'*Uliade*, aura non seulement le service à thé, mais encore le petit cadeau présidentiel qu'on va chercher le lendemain à l'Élysée quand on gagne devant le Président : c'est la tradition.

M. Champion, propriétaire de *Saint-Potin*, encaissera. — lui, — vingt mille francs, et aussi M. Merle, propriétaire d'*Hérouval*. Parions que les inondés toucheront encore quelque *rabiot* là-dessus.

N. B. — On annonce que M. Ruau prépare, au ministère de l'Agriculture, une grande fête en faveur des « ruinés par le prélèvement du pari mutuel. » C'est bien leur tour !

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Qui dit liquidation, dit règlement de comptes. Il en existe pourtant de diverses sortes. Les unes pour lesquelles l'opération finale n'arrive jamais ; les autres qui conduisent à une impasse n'ayant d'autre issue qu'une certaine Cour qui ne se tient pas debout, mais assise.

Et quelle différence entre celle ci et les nôtres ! Chez nous, la liquidation s'opère tous les quinze jours ou, au plus tard, tous les mois. Les comptes sont réglés, — au moins sur le papier, — on connaît les spéculateurs heureux ou malheureux, leurs positions, leurs pertes et depuis longtemps, longtemps on n'a entendu parler d'une différence s'élevant à la somme importante de plusieurs millions.

Mais dès qu'un déficit est constaté dans une caisse quelconque, on l'explique par des spéculations. Leur en impute-t-on, à ces pauvres spéculations ! On les charge de toutes les malversations, elles qui n'en peuvent mais. C'est, sans doute, cet énorme fardeau qui les écrase, qui les tue puisqu'elles n'existent plus qu'à l'état « phantômatique ». Bientôt on suivra le donneur d'un ordre à terme, on le montrera non seulement au doigt, mais à la foire ; on lui fera une ovation, ou bien on se demandera s'il possède toute sa raison et l'on chuchotera le mot : Charenton.

Le comptant marche ; il court, bousculant tout. Il lui faut des titres, n'importe lesquels. Pourvu qu'ils rapportent près de 5 0/0 c'est tout ce qu'il leur demande ; tant mieux s'ils possèdent des garanties solides, tant pis s'ils n'en ont pas.

Ce changement complet est même assez curieux et instructif. Ces titres ainsi acquis, on ne les voit presque plus, on perd leur trace ; ils disparaissent. Il semble qu'ils aient peur de M. Caillaux et des confiscations qui les menacent.

Cependant si je puis donner un conseil à ceux qui président aux destinées de ce pays, c'est de ne pas proposer une liquidation de la fortune publique ; elle ne laisserait pas plus que celle des congrégations.

Triboulette.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Compagnie Générale de l'Amérique Centrale

Cette Compagnie a commencé les opérations de mise en valeur de ses concessions au Nicaragua.

Les bois nécessaires aux constructions sont en cours d'abatage, on établit une scierie mécanique pour les débiter. Il a été décidé que les services de navigation sur le fleuve commenceront avec des remorqueurs et des chalands, en attendant le premier navire qui sortira des chantiers James Rees and Sons.

On annonce, d'autre part, la formation aux États-Unis de cinq Sociétés fermières pour mettre en valeur de suite les terrains culturaux de la Compagnie Générale, avec paiement d'une redevance sur les produits.

Le Banco di Roma, 15, rue de Choiseul, MM. Armstrong et Cº, 19, rue Scribe, et tous les Banquiers et agents correspondants dans les départements, continuent à livrer, au pair de 25 francs, des actions de la Compagnie Générale de l'Amérique Centrale.

Le Syndicat du Nicaragua, 3, rue La Boétie, donne tous renseignements utiles.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — Une bonne mesure.

Deux associations : celle des secrétaires généraux des théâtres et concerts de France, président Jules Brasseur et celle des courriéristes de théâtre, président Serge Basset, sur la proposition de M. Georges Boyer, président d'honneur des deux associations et de Charles Akar, secrétaire général de l'une et trésorier de l'autre, vont se réunir pour donner à leur profit une seule représentation, à laquelle les grandes vedettes prêteront leur concours : Caruso et Patti en tête.

Bravo !!

—

La « Boîte à Fursy » vient d'inaugurer la onzième année de son règne. Durant les deux lustres écoulés, elle a, par la variété et la joie de ces nombreux spectacles, porté sa réputation aux quatre coins du globe : le nom de « Fursy » est, en effet, populaire à Bucarest comme à Monte-Carlo, en Égypte comme à Paris. Cette réputation, Fursy la doit autant à son esprit qu'à sa prodigieuse activité, mais une grande part du succès de la « Boîte » revient également aux fidèles et précieux collaborateurs dont Fursy a toujours su s'entourer et, à la tête desquels, il faut placer « Jules Moy » et « Mévisto aîné ». Nos meilleurs vœux à la triomphante « Boîte » et vive Fursy !

—

La saison prochaine, il est question de faire revivre le cercle funambulesque et de passer en revue les petits chefs-d'œuvre qui furent jadis représentés par les soins de cette réunion d'artistes.

—

Si nous parlions un peu du tour de chant de Parisiana... Voulez-vous ?... Il est tout à fait supérieur... unique à Paris, puisqu'on y trouve en tête, l'exquis chanteur Joanyd ; Lérie, le troupier plein de verve ; Gaby Montal ; l'amusante Timmy ; Honoré ; Declos Garnier et enfin la jolie Clélia dont la voix pure et fraîche fait merveille... Sa dernière création : *Crise d'amour*, est un gros succès.

—

Après le succès d'*Un jeune homme candide*, pour se reposer, l'infatigable et spirituel Pierre Mortier va consacrer son temps à écrire un roman, très parisien, dont le titre provisoire est : *Confession d'un boulevardier*.

Ce livre aura, très probablement, une suite qui paraîtra sous le titre : *A cheval sur deux siècles* (XIXe et XXe).

Ces deux ouvrages nous réservent, paraît-il, d'intéressantes surprises.

—

C'est une merveille de mise en scène, un tour de force qu'a réalisé M. Max Maurey, au théâtre du Grand-Guignol, avec *Dans les Soutes*, ce drame qui nous fait assister d'abord à la vie infer-

nale des matelots chauffeurs devant leurs brasiers, et qui nous montre ensuite une exécution de rebelle sur le pont d'un cuirassé. Ce drame est assurément le plus poignant qu'ait jamais monté le Grand-Guignol. Il est encadré de cinq pièces, fort variées de genre et de ton, mais toutes dans la note originale qui a fait la fortune et répandu le renom de ce hardi théâtre.

—

Il est de plus en plus question à la Comédie-Française du départ de M. Félix Huguenet et de l'entrée prochaine de MM. Signoret et Joffre.

—

La Revue de la Scala a résisté à tous les événements et à tous les sinistres et ses recettes comme le fleuve, il y a quelque temps, montent toujours; il faut se rendre à l'évidence et le génie de Fursy est bien pour quelque chose dans cette réussite ; génie qui, dans une même soirée sait réunir : Morton, l'espiègle Edmée Favart, Smoll, Alice de Tender, l'ennemie du Métro, Paule Morly, Robert Casa, Enjemo, Rivers, l'extraordinaire et troublant phénomène Miss Derothy, autant d'éléments de succès.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Au Trianon-Lyrique : *Le Cœur et la main*.

—

Zig-Zag. — La mignonne Yvonne Printemps continue à faire admirer son entrain endiablé, sa grâce espiègle et charmante, que lui conserve le véritable Lait de Ninon de la Parfumerie Ninon dont elle est une fervente fidèle.

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris, et à Nice, 6, place du Jardin Public.

Si tous les maris avaient quelquefois la bonne idée d'offrir à leur épouse un flacon de Pétrole Hahn pour les cheveux, on cesserait avant peu de se lamenter sur la dépopulation.

Les petits cadeaux entretiennent souvent plus que l'amitié.

Le Pétrole Hahn est en vente partout.

—

Il n'est de teintures pour cheveux inoffensives que celles à bases végétales, comme les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Les conversations du téléphone.

René. — Allô ! Allô ! c'est toi Maurice ?

Maurice. — Allô, oui, c'est moi comment vas-tu ?

René. — Merci vieux, santé bonne mais bourse anémiée au dernier degré. Peux-tu faire quelque chose ? J'ai bien des valeurs mais elles sont hélas ! inaliénables !

Maurice. — Pauvre *vieux*, tu es *jeune* encore, cours de suite à l'*Official-Banque* tu me remercieras après.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (près la Trinité, IXe, téléph. 136-73), prêts, avances argent même sur titres dotaux. Discrétion.

—

Pour empêcher, arrêter, la chute des cheveux et les faire repousser, il faut employer l'*Extrait capillaire des Bénédictins du Mont Majella* qui en retarde la décoloration et détruit les pellicules. Prix : 6 fr. le flacon, franco contre mandat-poste de 6 fr. 85 adressé à l'*Administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Sepembre*. Se méfier des contrefaçons.

Officiers ministériels

MAISON av. **jardin** (16e) r. **DAVIOUD 24**. Cce 250^m^ M. à p. **41.000** fr. A adj. s^r^ 1 ench. Ch. not. Paris, **22 mars**. Me LESGUILLIER, not. r. Villersexel, 9.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE, (Terrains de Mazas)
A Adj. s. 1 en.-h. Ch. des Not. Paris, **5 avril** 1910.
2 TERRAINS d'**Angles** 1e rue **Michel-Chasles** et **Traversière**, 366^m^, 2e rues **Abel** et **Legraverend**. 439^m^. M. à p. à **280** f. le m. S'adr. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, rue Auber, 11, dép. ench.

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ-de-Mars)
A Adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, le **5 avril** 1910.
TERRAIN Angle Av^e^ **Ch.-Floquet** et r. **G^l^-Lambert**. 921^m^. M. à p. 210 f. le m. S'adr. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, r. Auber, 11, dép. ench.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : 400 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy.*
Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)* } **à Paris**

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 %; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger) ; — **Souscriptions sans frais** ; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce et de Coupons** Français et Etrangers ; — **Mise en règle et garde de Titres** ; — **Avances sur Titres** ; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages** ; — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger ; — **Lettres et Billets de Crédit circulaires** ; — **Change de monnaies étrangères** ; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

89 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue ; 703 agences en Province ; 2 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et Saint-Sébastien (Espagne) ; correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, rue Royale.
Anvers, 74, place de Meir.
Ostende, 21, avenue Léopold.
Spa, place Royale.

Le Numéro 75 centimes — Le Numéro 75 centimes

LA COTE D'AZUR

Revue illustrée
Mondaine et Sportive
de MONTE-CARLO et NICE
publiant tous les Samedis

Les permanences authentiques de la roulette et du trente-et-quarante

les échos mondains et sportifs et le programme de toutes les fêtes du littoral

ABONNEMENTS :

France et Colonies		Étranger	
16 numéros	10 fr.	16 numéros	15 fr.
26 numéros	15 fr.	26 numéros	20 fr.
39 numéros	20 fr.	39 numéros	25 fr.

Les demandes d'abonnements, de Numéros et de Collections doivent être adressées à **M. le Directeur de la " COTE D'AZUR ", 4, place de Dijon, à NICE**

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

COMPAREZ ET JUGEZ ! !
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr. ; 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox. MADRID (Espagne)

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

MESDAMES Pres DOULEURS, IRRÉGULARITÉS ou RETARDS des ÉPOQUES qui v. inquiètent, écrivez en confiance à G. LACROIX, O. ✠, Pharm.-Spécialiste, 83, Rue Jacquemars-Giélée, Lille, qui enverra tout renseignement gratuit sous pli cacheté.

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Pour sortir : Quatre francs à F. PIERRE, 66, Boul[d] Magenta, Paris.



GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES
très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR album 2 fr., album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MALADIES SPÉCIALES A L'HOMME
Comment en guérir par un traitement rationnel ? Ouvrage très instructif est envoyé contre 2.- fr. (timbres) par l'auteur le Dr. RUMLER, Genève 605 (Suisse).

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

LIVRES Catalogue EXTRA-CURIEUX, intime, plus six semaines, très beau pour 1.25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (Discret) MAZEL, 142, Boul. Magenta, Paris

VIENT de PARAITRE par le Dr JAF.
LE MARIAGE ET SON HYGIÈNE
Ouvrage complet indispensable à tous.
Envoi fco avec Catalogues cont. 0.50. Etranger 0.75.
Ec. LIB. PARMENTIER, 11, rue Lacharrière, Paris. Tél. 907.06

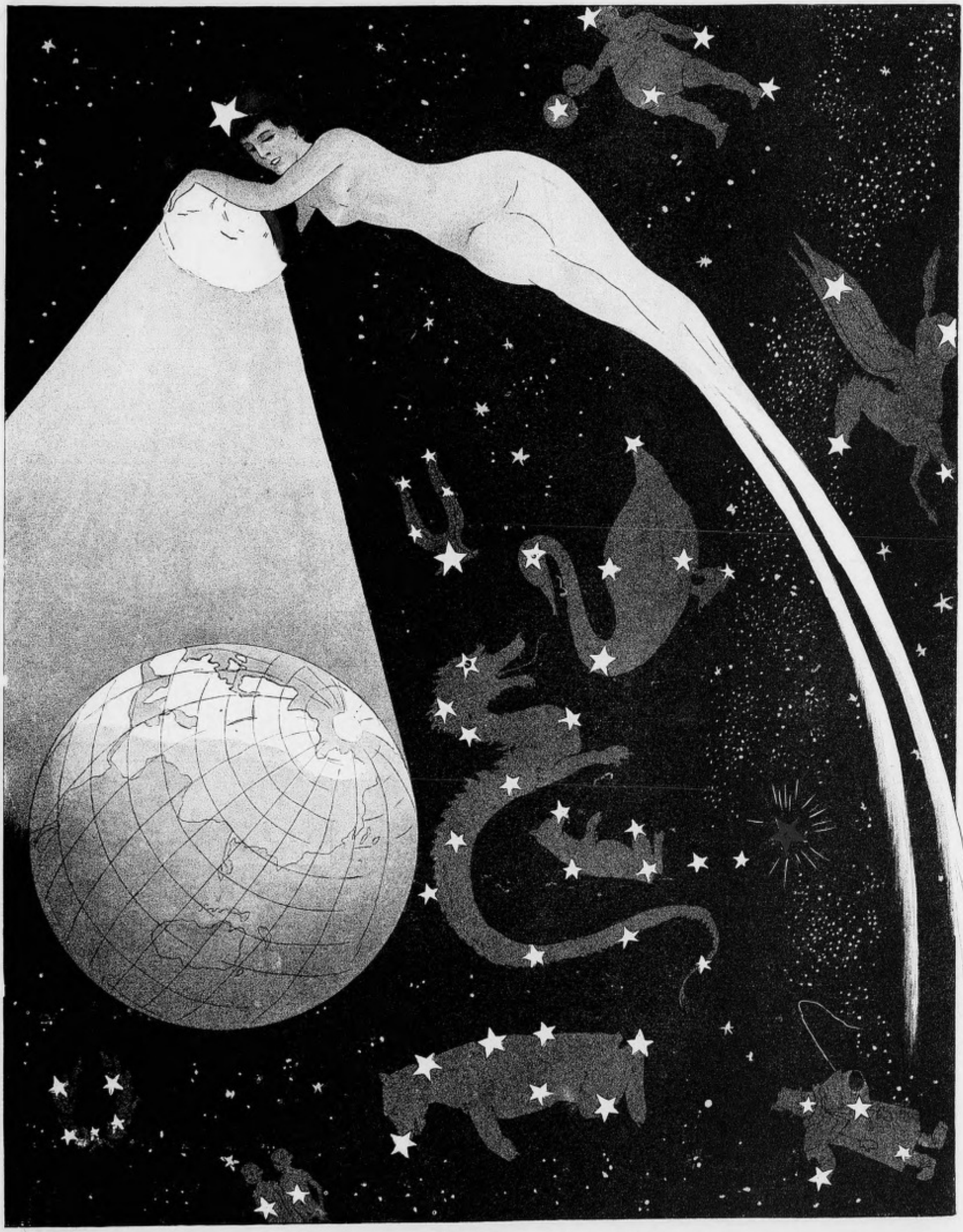
ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations. *Accompagné de mon Catalogue général de 1910.*
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière, Paris (IXe)

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. réfus. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

Le gérant : C. CLÉMENT. G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

LA COMÈTE DUCELLIER !

Dessin de G. Léonnec



Une grande découverte ! Les astronomes viennent de constater que la fameuse Comète, dont l'arrivée bouleverse le firmament, s'éclaire avec un PHARE DUCELLIER. Voilà donc pourquoi sa clarté éblouissante efface celle de tous les autres astres.

Samedi 26 Mars 1910

48e année, Nº 13



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

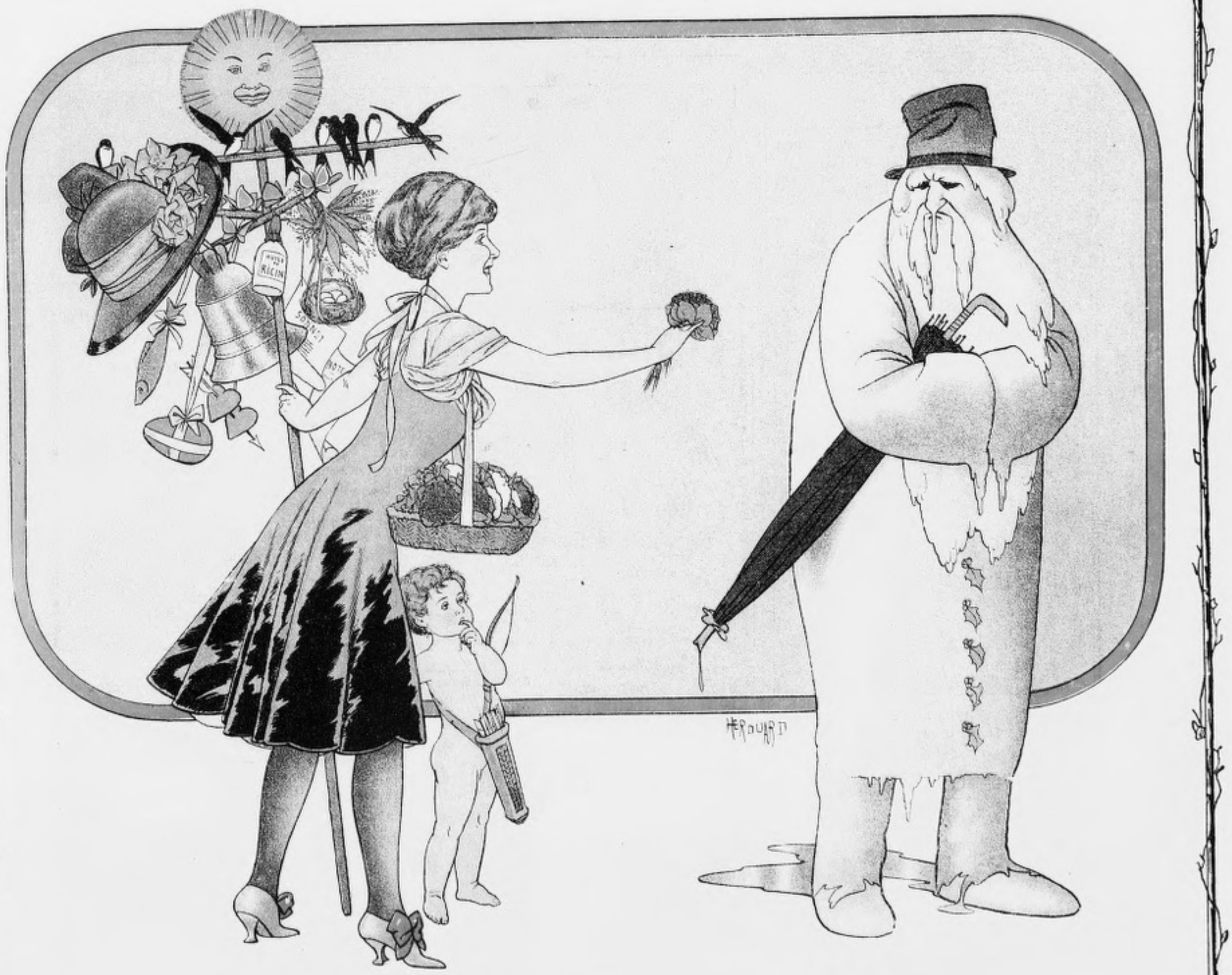
PRIX DU NUMÉRO : FRANCE 50 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.
RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

DÉPOT LÉGAL
Seine

Dans ce numéro :
JABOUNE
par FRANC-NOHAIN

VOICI LE PRINTEMPS !

Dans ce numéro :
LE VOYAGE DE NOCES
par Henri AVELOT



— Allons, père Frimas, rentrez dans la coulisse: le 21 Mars est venu : place aux fleurs !

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies



GERMANDREE


en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT

ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

PÉTROLE HAHN

LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT. FABt LYON

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 3 f. Pharmacie, 2, bd Bonne-Nouvelle, Paris.

Mesdames
N'oubliez pas le nom de cet appareil
BROSSE-SÉCHOIR "GRIM'S"
BREVETÉE S. G. D. G.

Exiger chez votre coiffeur pour conserver votre chevelure souple et brillante, que l'on vous sèche les cheveux après le shampooing, avec la *Brosse-Séchoir Grim's*, sans feu, sans *électricité, ni ventilation* et surtout ne desséchant pas les cheveux.



Une dame peut l'avoir parmi ses objets de toilette et s'en servir seule. Elle n'offre *aucun danger* et *son emploi ne nécessite pas de dépenses*

Envoi franco contre mandat-poste de 30 fr.
ou contre remboursement 32 fr.

Explications et démonstrations
chez
l'Inventeur Paul GRIMAULT
Coiffeur-Posticheur (Breveté S. G. D. G.)
4, Rue Pierre-Charron, PARIS (XVIe)
Téléphone : 645-54



Cäsar et Minka Elevage et Commerce de CHIENS de RACE
ZAHNA (Prusse)
Chiens de Race les plus Beaux

de toutes espèces (**Chiens de garde, de luxe, de compagnie et de dames, ainsi que toutes sortes de chiens de chasse**), du grand chien dogue d'Ulm et de montagne au **plus petit babichon de salon**.
Prix courant illustré gratis et franco.
Expéditions en toute saison et dans toutes les parties du monde
Grande Exposition particulière permanente en gare de ZAHNA
Prix de la Brochure : " Elevage, Soins, Dressage et Traitement des Maladies du Chien de race ", Mk. 6.50.

Coeur de Jeannette Nouveau Parfum HOUBIGANT 19, faub. Saint-Honoré

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.







ON DIT... ON DIT...

Le Carrousel.

Dans le Grand Palais, égayé par un peu de soleil, c'était l'assistance des grands jours. La tribune du centre, avec son immuable velours rouge frangé d'or, était amplement garnie. Le Président était là, M. Briand aussi, de même que Mme B.rth.u et l'inévitable M. Ch.ron; dans un coin, auprès de la porte, M. B.rt.au. qui songeait sans doute à sa gloire passée, — semblait triste (l'agent ne fait pas le bonheur!) — Mais, encore que l'élégant programme de la Fête portât qu'elle était « de charité » les barrières subsistaient, nous voulons dire les clans : les sociétaires étaient en nombre, les officiers supérieurs aussi et « le public » avait beaucoup donné. Il n'eut d'ailleurs pas à le regretter. Le carrousel fut magnifique.

Et c'eût été un bon dimanche, très juste récompense d'une offrande facile, si le temps, moins froid, eût permis aux femmes de nous montrer ce que seront leurs fanfreluches pour l'Avril!

Hyménée.

Encore un mariage sensationnel... Le prince M.... épouse Mlle M.....ge. Il vient de faire ces actes ironiquement appelés « respectueux » à ses parents interloqués qui trouvent qu'il faut être au moins roi pour épouser une bergère... Mlle M.....ge est une personnalité très connue. La galanterie du prince avait été jusqu'à la faire indépendante afin qu'elle puisse choisir son mari librement. Elle l'a récompensé de ce beau geste en lui donnant la préférence. On raconte d'elle ce trait ingénieux qui fit le commencement de sa fortune. Elle était tourmentée par le désir de voir un million en billets de banque et accablait son ami de questions... Ça faisait-il un gros tas? Etait-ce impressionnant à contempler? Ça pesait-il très lourd, etc., etc... De sorte que pour satisfaire une curiosité si excitée le prince fit réaliser la somme par son agent de change et arriva un soir chez Maxim's chargé de dix liasses de cent billets de mille francs. On s'exclama, on soupesa, on admira et au moment de se séparer Mlle M.....ge, enchantée, fit un petit paquet bien soigné qu'elle apporta le lendemain matin chez son agent de change à elle. Possession valant titre!...

Le grand aïeul, de sa demeure dernière, sera peut-être le seul à accueillir avec indulgence cette nouvelle princesse qui fait avec sa beauté le même chemin qu'il fit autrefois avec sa vaillance.

Le douanier Rousseau.

Il importe de réhabiliter le douanier Rousseau.

D'abord, le douanier Rousseau n'est pas douanier. On s'imaginait que ce peintre farouche était douanier sur les côtes bretonnes ou dans un coin perdu des Vosges. Il portait, évidemment, l'uniforme vert sombre et il brossait ses admirables toiles entre deux chasses aux contrebandiers.

Erreur! Le douanier Rousseau est un vieux Parisien. Depuis plus de trente ans il habite le même appartement derrière Montparnasse, non loin de la rue de l'Ouest.

Le douanier Rousseau ne porte jamais d'autre uniforme que la redingote noire et le pantalon foncé du bureaucrate sévère ; car il fut, tout simplement, employé à l'octroi de Paris, et non comme gabelou mais comme gratte-paperasses.

Enfin, à contempler ses œuvres, on supposait généralement que le douanier Rousseau devait être le benjamin des douaniers : à peine devait-il avoir trente ans... Erreur encore! Le douanier Rousseau a soixante ans bien sonnés.

Le douanier Rousseau n'est pas seulement le plus indépendant des peintres. C'est aussi le plus original des musiciens. Il compose comme il peint, et vous jugez d'ici que ça n'est pas banal! Il professe même l'harmonie et il fut un temps où il apprenait la mandoline aux éphèbes du quartier Montparnasse.

Divorçons.

M. et Mme R.zenb.rg viennent de divorcer pour cause d'incompatibilité d'humeur. Mais précisons, car il y a beaucoup de R.zenb.rg. Il s'agit de M. R.zenb.rg le comédien et de Mme R.zenb.rg-F.lyne.

Cependant, samedi dernier, les Parisiens qui soupaient au Café de Paris remarquèrent un tendre ménage qui sablait joyeusement le champagne. C'étaient nos deux divorcés de la veille, M. R.zenb.rg et la délicieuse Mme F.lyne.

— Comment, vous, ensemble? s'étonna un de leurs amis.

Alors Mme F lyne répondit avec un exquis sourire :

— Parfaitement. C'est notre souper de divorce!



Son « neveu »

La charmante Mlle... mettons Philis, pensionnaire d'une de nos scènes subventionnées est extrêmement jolie, fort élégante et des plus vertueuses, d'une vertu austère qui méprise le flirt, abomine le laisser, l'aimable laisser-aller des coulisses et ne tolère pas la moindre allusion grivoise.

C'est un lys, une hermine, un ange!

Mais, par un hasard vraiment extraordinaire, cet ange a un enfant, un gros garçon de quatre ans, en nourrice à la campagne.

Mlle Philis aime son petit garçon, mais en cachette. Elle prend mille précautions pour l'aller voir et se flatte que personne ne soupçonne son existence. En quoi elle se trompe : tout le monde au théâtre sait que le moutard s'appelle Paul et qu'il est très gentil.

Il y a quelque temps Paul tomba gravement malade et sa mère fut si inquiète qu'elle ne put dissimuler son anxiété : elle demanda un congé, partit, soigna l'enfant avec un dévouement admirable et le sauva.

A son retour, une de ses camarades, — et une des plus célèbres, — crut devoir demander à la virginale artiste des nouvelles du cher petit Paul.

— Eh! bien, lui dit-elle affectueusement, êtes-vous rassurée? Votre petit garçon est-il guéri?

Philis pâlit, rougit, puis d'une voix calme :

— Merci, merci, chère amie, il va mieux. Mais ne croyez pas, je vous en prie, que Paul est *mon* petit garçon... Comment pourrais-je avoir un enfant? Il n'est pas mon fils : il est le fils de ma sœur... *Et encore!...*

Un nouveau journal.

Qui donc disait que M. Clemenceau avait brisé sa plume de journaliste?

Nous pouvons annoncer qu'il va fonder un nouvel organe politique, littéraire... et surtout électoral. Il en a choisi lui-même le rédacteur en chef, naguère ténor du principal journal de Toulouse.

Le nom de la nouvelle feuille? Le *Journal du Var*.

Propos de Carême.

— Je vois bien: l'occupation des élus dans le Paradis : ils loueront Dieu, disait-on à la comtesse de B.: mais quelle sera leur distraction?

— Ce sera de regarder en enfer, répondit-elle.

RHUM ST-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »

La plus Sensationnelle des Expositions Parisiennes

PYGMALION

LUNDI 4 AVRIL

SOIERIES

Dentelles, Fleurs, Rubans, Gants, etc.

et NOUVEAUTÉS DE LA SAISON D'ÉTÉ



Le 25 Mars 1910.

MADAME,

Nous avons l'honneur de vous informer que la Sensationnelle Exposition annuelle de SOIERIES des Magasins de PYGMALION, si impatiemment attendue par les élégantes, aura lieu cette année

LE LUNDI 4 AVRIL

et se continuera toute la semaine dans le Grand Hall de l'Éden artistement décoré et splendidement illuminé le soir.

Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous honorer de votre visite et nous vous prions, Madame, d'agréer nos respectueuses salutations.

G. URION Fils, PETIT & Cie.
Directeurs des Magasins "A Pygmalion".



JABOUNE

IV. — Le parapluie de Vivette

Jaboune trouve sa maman très jolie, et il n'a pas tort. Tant de fois on lui a répété, et cela le flatte et l'émeut, qu'il avait avec elle une ressemblance singulière...

Ce fut même une de ses principales préoccupations, jusqu'à quatre ou cinq ans, de savoir si, *quand il serait grand*, il deviendrait une dame comme sa maman...

Et il est bien vrai que, dans l'album de sa grand'mère, il y a une photographie de « Vivette », — une Vivette avec une petite frange de cheveux sur le front, une minuscule toque en velours, et une ceinture large, avec un gros nœud, comme en portaient les petites filles élégantes aux alentours de 1890, — cette Vivette, c'est tout à fait Jaboune.

Comme elle paraît fière aussi, la Vivette de la photographie, comme elle paraît fière de s'appuyer des deux mains sur un parapluie qui, vraisemblablement, avait dû réaliser alors une de ses ambitions les plus chères, et ne lui avoir été donné, peut-être, que parce qu'elle avait promis « en pour », de se tenir bien sage chez le photographe!...

On s'est moqué de Jaboune quand, à peine âgé de six ans, il avait voulu à toute force, s'offrant même à le payer avec de l'argent de ses étrennes, il avait voulu qu'on lui achetât son premier parapluie...

Et sans doute ce parapluie, pour Jaboune, fut pendant huit jours au moins, huit jours où malheureusement il n'était pas tombé une goutte d'eau, ce parapluie fut, en lui-même, une source d'orgueil et de satisfaction infinie.

Et quand, le neuvième jour, le ciel clément se décida à se fondre en ondée, Jaboune qui, au plus fort de l'ondée, n'avait eu trêve que de sortir, Jaboune témoigna d'une angoisse vive et se montra fort soucieux d'être renseigné sur ce point : est-ce que la pluie mouillait également son parapluie à lui, Jaboune, et celui de son institutrice, Mlle Andorre?

Mais il ne faut pas que l'on s'y trompe : dans cette joie de Jaboune à se servir d'un parapluie, entrait, pour la plus grande part, la joie d'avoir un parapluie « comme Vivette ».

Il aurait tant voulu, connaître sa maman quand elle était une petite fille, en effet, quand elle avait sa toque en velours, sa ceinture avec un gros nœud sous la taille, et son beau parapluie!... Certes Jaboune s'amuse bien avec Ketty et avec Kitzi, mais comme il sent qu'il se serait amusé mieux encore avec cette Vivette! ..

Malheureusement, c'est impossible, et c'est d'ailleurs une grande tristesse que les petits garçons ne puissent jamais avoir joué avec leurs mamans quand elles étaient petites...

— Maman, je t'aime!... — Mais moi aussi, Jaboune, moi aussi je t'aime beaucoup!... — Oui, mais moi, tu sais, maman, moi, *je t'aime!...*

L'amour de Jaboune, c'est, bien entendu, l'amour d'un petit garçon qui aime sa maman, mais qui aime en même temps tout ce qui persiste et qu'il reconnaît en elle de la Vivette d'autrefois.

Et surtout Jaboune ne peut s'empêcher de songer avec mélancolie que la Vivette d'autrefois, il l'aurait eue bien plus à lui que la maman d'aujourd'hui, si occupée à des tas de choses, dans des tas d'endroits, où, paraît-il, les petits garçons n'ont que faire...

Mais maintenant voici qu'une grande occupation a surgi, précisément, où la présence de Jaboune va devenir indispensable aux côtés de sa maman : c'est une idée de la grand'mère, qui n'a pas voulu se contenter de mettre

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 10, 11 *et* 12.

Jaboune dans son album, Jaboune après Vivette, — non, la grand'mère tient absolument à ce que l'on conserve, cette fois, dans la famille, un souvenir important de cette ressemblance précieuse de son petit-fils et de sa fille, la grand'mère a décidé que l'on allait demander à un peintre de faire un beau portrait de « Jaboune et sa maman ».

— Dans le même cadre?... — a interrogé Jaboune, le cœur battant d'émotion ; — dans le même cadre !

L'idée qu'il va bientôt être suspendu dans un cadre, au-dessus du piano sans doute, et que dans un siècle, dans dix ans, les gens le retrouveront là, immobile, comme il est maintenant, et avec sa maman, cette idée le remplit à la fois d'orgueil et d'angoisse.

C'est qu'il voudrait lui faire honneur, à sa maman si jolie, et il souffrirait si cruellement si on allait le trouver laid!

On le surprend maintenant devant toutes les glaces, qui prend des poses et se fait des mines; lui qui ne consentait jamais de bonne grâce à se laisser peigner, et ne manquait jamais, avec Linda, de se livrer à cette occasion à mille comédies, c'est lui-même qui, le peigne et la brosse en avant, recommence vingt fois des raies victorieuses ; — et il passe le temps à se laver les mains...

— C'est vrai que ce gamin vous ressemble étonnamment, chère Madame, — a dit le peintre; il y aurait certainement une harmonie amusante à tirer d'un rapport de traits et de tons entre vos deux visages...

En sorte que le portrait de « Jaboune et sa maman » sera peut-être un des clous du prochain Salon...

Cette perspective n'est point d'ailleurs pour calmer les impatiences et les inquiétudes de Jaboune ; il sait ce que c'est, le Salon, il y est allé : on est là au milieu d'un tas d'images, d'objets disparates, on le placera peut-être lui, Jaboune, à côté d'une mer en furie ou d'un paysage de neige, ce qui n'est pas gai, ou, bien pis, auprès d'une nature morte, une de ces natures mortes, pour les salles à manger, et où l'on aura l'air d'offrir quelque chose à manger, en effet, à Jaboune, et quelque chose dont il n'aura pas envie du tout, par exemple, comme un régime d'oignons crus, quelque chose qui lui fera lever le cœur.

Ce qu'il y a d'agréable, du moins, d'agréable et de délicieux, c'est que tous ces jours-ci, pour les séances de pose, voilà sa maman qui va bien être forcée de l'emmener avec elle, et il n'y a rien de plus délicieux, de plus agréable au monde, que de sortir avec sa maman.

Sans compter que lorsqu'on sort avec sa maman, on a cette supériorité de pouvoir dire à ses amis, de pouvoir dire à Kitzi et à Ketty, quand on les rencontre :

— Je suis tellement occupé en ce moment, nous avons tant de choses à faire, que je ne trouve décidément pas un instant pour aller jouer avec vous!...

Et, dame! cela vous donne une importance...

Kitzi a demandé si le tableau serait joli?

Jaboune a levé les yeux au ciel, devant l'impertinence d'une question semblable; joli! le tableau d'un peintre qui vend ses tableaux vingt-cinq mille francs, au moins!...

Jaboune a énoncé ce chiffre de vingt-cinq mille francs tout à fait au hasard, parce qu'il lui paraît énorme, et pour étonner Kitzi.

Au juste, il n'a pas une idée très exacte de ce que peut valoir un tableau comme ça, mais on lui a dit cependant que ça valait très cher.

Ce respect du peintre, et du prix de la peinture, l'ont même déterminé à devenir peintre, le cas échéant. C'est un métier qui lui irait assez, en somme, un métier que l'on fait bien souvent en s'amusant : est-ce que ce n'est pas lorsqu'il veut s'amuser, lui, Jaboune, — un amusement calme, évidemment, mais on ne peut pas courir tout le temps, — n'est-ce pas alors qu'il prend sa boîte de peinture ou sa boîte de pastels, et qu'il « s'amuse » à colorier, de préférence, les catalogues des grands magasins? Eh! bien, c'est cela que font les peintres, seulement comme ils ont une plus grande habitude, alors ils arrivent à n'avoir plus besoin d'un catalogue pour leurs coloriages et les messieurs et les dames des catalogues, ils les inventent à mesure qu'ils mettent de la couleur dessus...

Mais c'est un résultat auquel, avec de la patience et de l'application, peut très bien arriver Jaboune ; sans doute, à l'heure actuelle, lorsqu'il improvise, le crayon ou le pinceau en mains, il réussit de préférence les locomotives ornées de leur panache de fumée, les maisons avec beaucoup de fenêtres, et principalement une espèce d'arbres très particulière, avec des branches tendues vers le ciel comme des mains ouvertes, et une grande quantité de feuilles réparties symétriquement de chaque côté de la branche à laquelle elles adhèrent suivant les lois d'une botanique spéciale, une botanique dont le produit le plus curieux est précisément cet arbre fort reconnaissable, et que, dans la famille, on a même accoutumé de désigner maintenant sous le nom de l' « arbre Jaboune »...

Jaboune apparaît surtout comme un peintre d'arbres et de locomotives, c'est entendu ; — mais rien ne dit qu'il ne pourra pas se mettre « à la figure », — il s'y est déjà mis... L'autre jour il avait commencé un grand portrait de Kitzi ; seulement le peintre a eu une contestation avec son modèle sur la façon d'interpréter les sourcils, et l'endroit exact où il convenait de les placer; et parce que Kitzi voulait à toute force que les sourcils fussent représentés par des petites hachures qui auraient formé le « rond de l'œil », tandis que Jaboune estimait qu'ils devaient être traités à part, indépendamment et au-dessus de l'œil, cette discussion esthétique a empêché l'achèvement du portrait, et s'est même terminée par la mise en pièces du très beau carton à deux sous que Jaboune avait acheté tout exprès pour édifier cette œuvre définitive...

Heureusement que les morceaux de carton pourront toujours servir à confectionner des hélices d'aéroplane...

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le papa de Jaboune qui revenait de voir des peintures d'un monsieur très célèbre qui s'appelle, comment donc, déjà ? un nom comme « Alice », — le papa de Jaboune a affirmé que, ces peintures-là, « on dirait des dessins de Jaboune», et il a même ajouté que « Jaboune dessinerait certainement mieux que ça s'il voulait s'en donner la peine » !...

Jaboune voudrait bien voir de la peinture de ce rival et confrère, de ce monsieur « Alice »?..

Et il a décidé Mlle Andorre à l'emmener au musée du Louvre, où, ce qui l'intéresserait surtout, ce serait de voir un portrait de dame et de petit garçon comme sera celui, sans doute, de « Jaboune et sa maman »...

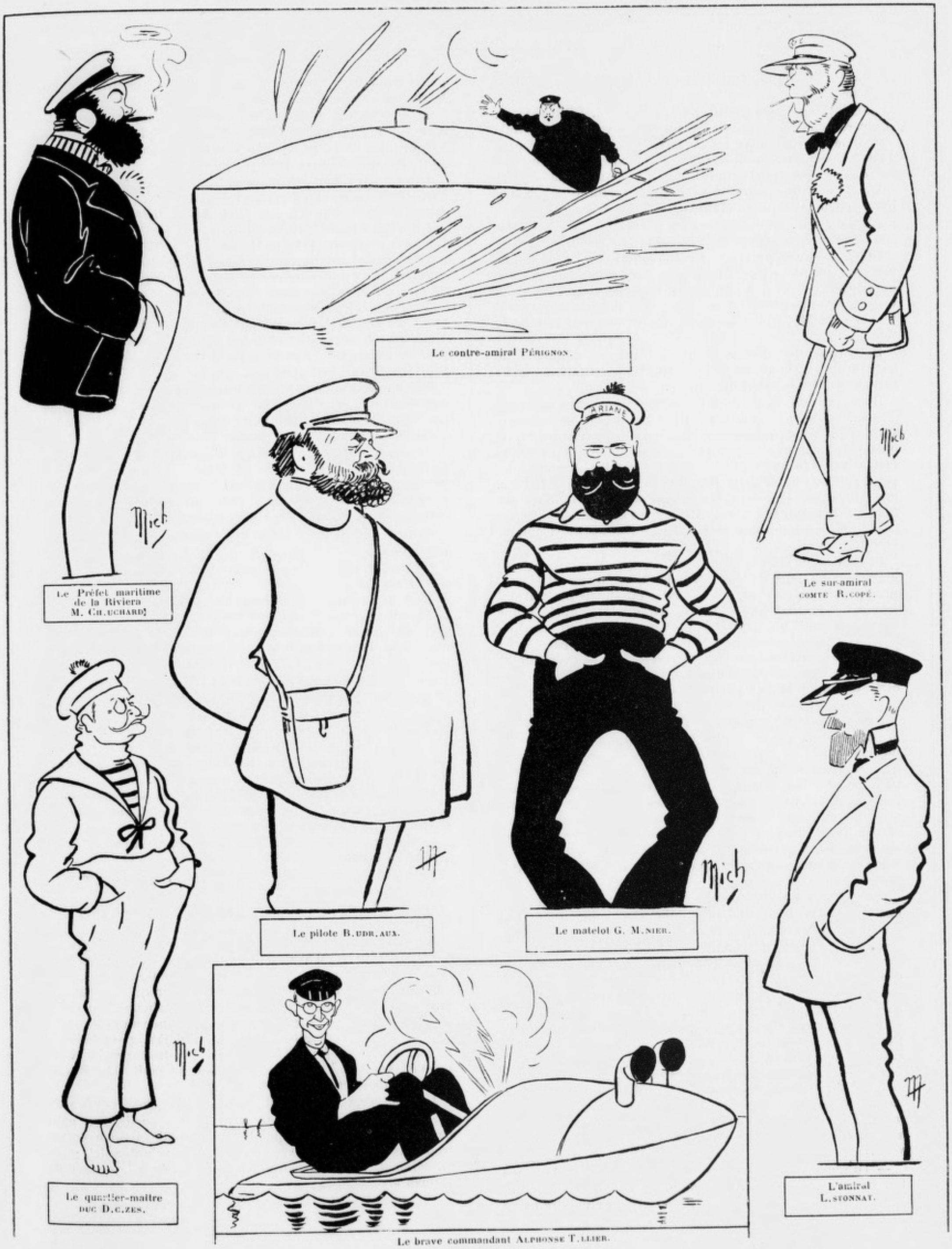
Mais n'est-ce pas une chose très curieuse que, dans ce musée du Louvre, ou bien les gens sont représentés tout nus, ce qui est une bien drôle d'idée entre parenthèses, et pas jolie, ma foi, et qui est bien gênante quand on se promène avec son institutrice, qui est une personne sérieuse, et devant laquelle Jaboune rougirait très fort de se montrer seulement en bretelles, — ou bien les gens qui ne sont pas nus sont revêtus de costumes extraordinaires comme au théâtre ou dans les cavalcades : bref il n'y en a pas un qui soit habillé simplement comme on s'habille maintenant, comme Jaboune et la maman de Jaboune.

Voyez-vous Jaboune et sa maman, par exemple, portraicturés à la façon de cette dame de Van Dyck si grande, si raide, si empesée, et qui tient, par le bout des doigts, un petit garçon cérémonieux?...

Non, ce n'est pas comme cela assurément que Jaboune se représente le portrait que l'on devrait faire de lui et de sa maman... Mais comment sera-t-il ce portrait?

Est-ce que le peintre n'aurait pas dû, au lieu de faire tant d'histoires pour la manière dont on devait coiffer Jaboune, pour la robe que devait mettre la maman, pour une façon dont Jaboune doit se tenir en sorte qu'il ne risque pas de déranger un pli de cette robe, est-ce qu'il n'aurait pas mieux fait de se préoccuper, ce peintre, de fixer une attitude qui fût vraiment celle d'une maman et de son petit garçon, — ou plutôt il n'avait qu'à laisser faire Jaboune, Jaboune aurait pris sa maman par le cou, il aurait appuyé sa joue contre sa joue, comme lorsque sa maman est contente et qu'elle permet qu'il « fasse son câlin », — et alors, ça, ça aurait été un vrai portrait,

LES GRANDES MANŒUVRES NAVALES DE MONACO



Le contre-amiral PérigNon.

Le Préfet maritime de la Riviera M. Ch.UCHARD}

Le pilote B.UDR.AUX.

Le matelot G. M.NIER.

Le sur-amiral COMTE R.COPÉ.

Le quartier-maître DUC D.C.ZES.

Le brave commandant ALPHONSE T.LLIER.

L'amiral L.STONNAT.

ça, ça aurait été un vrai Jaboune, et une vraie maman de Jaboune!...

Mais il n'y a rien à lui dire, à ce peintre!... Il est si froid, si sévère, si sec, avec ses yeux bleus dont il vous fixe; en voilà un qui ne doit pas aimer les enfants, — et dire qu'il a cependant la spécialité, paraît-il, pour les peindre!... Et comme il est toujours élégant et propre!... C'est cela qui étonne le plus Jaboune qui, lui, quand il « fait de la peinture », se met immédiatement dans un état dégoûtant...

C'est absurde, mais, — plus sale, — il semble à Jaboune que son peintre serait plus près de lui, plus sympathique...

Et faute de sympathiser avec son peintre, Jaboune qui ne sait pas, qui n'ose pas demander à voir comment sera son portrait, en est réduit à chercher à l'imaginer d'après ses souvenirs, ou les peintures devant lesquelles il force maintenant à s'arrêter Mlle Andorre, à la vitrine des marchands de tableaux.

Les vitrines des marchands de tableaux ont, d'ailleurs, de quoi troubler Jaboune par la déconcertante variété des indications qu'elles lui peuvent fournir.

Il en existe de ces portraits qui ne déplaisent pas à Jaboune, — non, on ne peut pas dire qu'ils lui déplaisent, — mais vraiment il n'y a pas assez de différence avec les images, en plus grand, des catalogues sur lesquels il a fait ses premières études de coloriage: alors, ça l'ennuierait d'être ainsi un petit garçon très élégant, très distingué, très bien habillé, mais qui aurait l'air de n'être là que pour faire admirer aux gens qui le regardent comme il est bien habillé, en effet, ou comme sa maman a une belle robe, — (occasions exceptionnelles!)

Et Jaboune n'aimerait pas beaucoup, non plus, qu'on le représentât dans une des attitudes si étrangement biscornues auxquelles se complaît cet autre faiseur de portraits; il n'aimerait pas beaucoup que l'on fît de lui, auprès d'une maman-serpent, une espèce de petit garçon-serpent, dont on cherche pendant une heure où peuvent bien être passées les jambes, où peuvent bien s'allonger les bras, — et ces mains démesurément minces et longues! — en sorte que, si l'on osait découper de tels portraits en mille petits morceaux, vous pensez si ce serait le roi des puzzles!...

Et il y a d'autres portraits où l'on croirait voir des familles d'équilibristes, qui ne conserveraient que par un miracle inconcevable leur équilibre, et toujours si près de tomber que cela vous en donne mal au cœur, quand on les regarde un moment; — et ceux-là où de pauvres messieurs, de tristes dames, de lamentables petits garçons, semblent avoir pleuré pour qu'on leur redresse le nez, pour qu'on achève leur oreille, pour qu'on leur ouvre l'œil, et le méchant peintre qui les a laissés comme ça, sans rien vouloir entendre...

Pourtant, ce que Jaboune a vu de plus terrible ce sont des portraits de ce monsieur « Alice ».

Mlle Andorre, qui a un vieux fond anarchiste, et qu'un féminisme outrancier, qu'elle dissimule avec soin, orienterait volontiers vers les théories les plus excessives, en art comme dans tout le reste, Mlle Andorre a beau morigéner Jaboune sur ce qu'il est trop jeune pour juger une peinture qu'il ne comprend pas, et qu'il faut bien croire que ce monsieur Alice est *quelqu'un*, « puisqu'il gagne cent mille francs par an, et que toute sa production est achetée d'avance par des Allemands et par des Russes », — le chiffre même de cent mille francs (encore que Jaboune se laisse influencer par les chiffres), et tout l'attrait de ces acheteurs mystérieux qu'on lui signale « des Russes!... », ne parviennent à balancer chez Jaboune l'horreur de penser qu'il pourrait être peint ainsi, en violet et en jaune, et que ses petits-enfants, en voyant le portrait, croiront peut-être que son exquise maman, que « Vivette » avait ces traits décharnés, ces lèvres vertes, ces yeux lie-de-vin...

— Tu sais, maman, moi, ça m'est égal, on peut bien me faire n'importe comment, tout jaune et tout violet si on veut... Mais toi, ma maman, toi, tu me promets que le peintre ne va pas t'« abîmer », tu me promets qu'il ne te mettra pas des lèvres vertes et des yeux lie-de-vin?...

La maman de Jaboune est si particulièrement gentille avec lui depuis quelque temps! Songez qu'elle a autorisé ce caprice, que Jaboune, chaque fois maintenant qu'il va poser avec elle, emportât son petit parapluie.

Jaboune n'a rien dit au peintre, il n'aurait pas osé, vous comprenez; mais si le peintre était intelligent, peut-être qu'il aurait l'idée de placer le parapluie dans son tableau, comme sur la photographie de Vivette: çà se fait très bien, dans les tableaux: d'abord quand on tient quelque chose à la main, on a toujours l'air moins gauche, moins emprunté, moins bête; est-ce qu'il n'y a pas comme ça l'enfant à la pomme, l'enfant au chien, l'enfant à la rose; le peintre aurait pu évidemment, représenter Jaboune tendant une fleur à sa maman; c'eût été assez du gré de Jaboune, c'eût été gracieux et poétique... Mais, avec le parapluie, ce serait encore bien mieux, — *l'enfant au parapluie*: c'est cela qui accentuerait encore la ressemblance entre Jaboune et Vivette!...

Justement le peintre en parle tout le temps de cette fameuse ressemblance; il répète sans cesse à la maman de Jaboune que, plus il l'observe, plus il la « travaille », et plus ce qui lui apparaît en elle de caractéristique c'est ce côté « petite-fille ».

— Comment vous appelait-on, chère Madame, quand vous aviez l'âge de M. Jaboune? — Vivette! — Eh bien, Madame Vivette, j'ai bien envie d'intituler ce tableau sur le catalogue du Salon, non pas « Mme de T. et son fils », mais « Vivette et Jaboune », que dis-je? « Les deux gosses »!...

Et voilà qui fait rire gaîment la maman de Jaboune, mais pas Jaboune...

De quoi se mêle-t-il, ce peintre, et qu'a-t-il besoin de savoir que sa maman, c'est Vivette?

C'est sa Vivette à lui, Jaboune, et pas aux autres, et pas à n'importe qui, pas à ce grand poseur de peintre: et si c'est bien vrai que sa maman aura toujours l'air d'une petite fille, c'est pour demeurer plus près de son petit garçon, et il n'y a que ce petit garçon qui a le droit de s'en apercevoir!...

Oui, Jaboune se sent mécontent et jaloux, — et c'est comme si on lui avait volé quelque chose, — que le peintre ait découvert son délicieux secret, que sa maman était tellement pareille à une petite fille, et qu'il se soit permis de le lui dire...

— Mais qu'est-ce que tu as, Jaboune, tu parais fatigué?... Cher maître, je vais vous demander, à cause de Jaboune, d'écourter un peu notre séance d'aujourd'hui...

Et comme le peintre s'est retiré un instant pour aller poser ses pinceaux et sa palette, Jaboune, fiévreux, interpelle sa maman d'une voix sourde, et la prie:

— Maman, embrasse-moi tout de suite, dis, tu veux, là, tu sais à « ta place »...

La « place » de maman, c'est ce petit coin, dans le cou, sous l'oreille gauche...

Mais le peintre est revenu et s'est approché juste pour voir la maman embrasser sa « place »...

Et ne s'est-il pas avisé de demander, lui toujours si « distant », et qui n'avait l'air de s'apercevoir de la présence de Jaboune que pour trouver les enfants remuants, encombrants et insupportables, et souhaiter qu'il ne fût pas là, — ne s'est-il pas avisé de demander à Jaboune la permission de l'embrasser, en s'excusant de la séance un peu longue peut-être, qui l'avait ainsi fatigué?... Et déjà il approchait ses lèvres, et n'allait-il pas les poser à l'endroit précis où la maman venait de poser les siennes, sur le petit coin du cou frais de Jaboune, sous l'oreille gauche?...

Jaboune s'est violemment et presque rageusement écarté.

Seulement, comme il avait déjà, prêt à partir, son petit parapluie sous le bras, la pointe du parapluie, au mouvement trop brusque, a heurté le coin du tableau sur le chevalet, puis, en glissant, est venue trouer la toile juste à la « place de maman ».

FRANC-NOHAIN.



Voyage de Noces

NAPLES

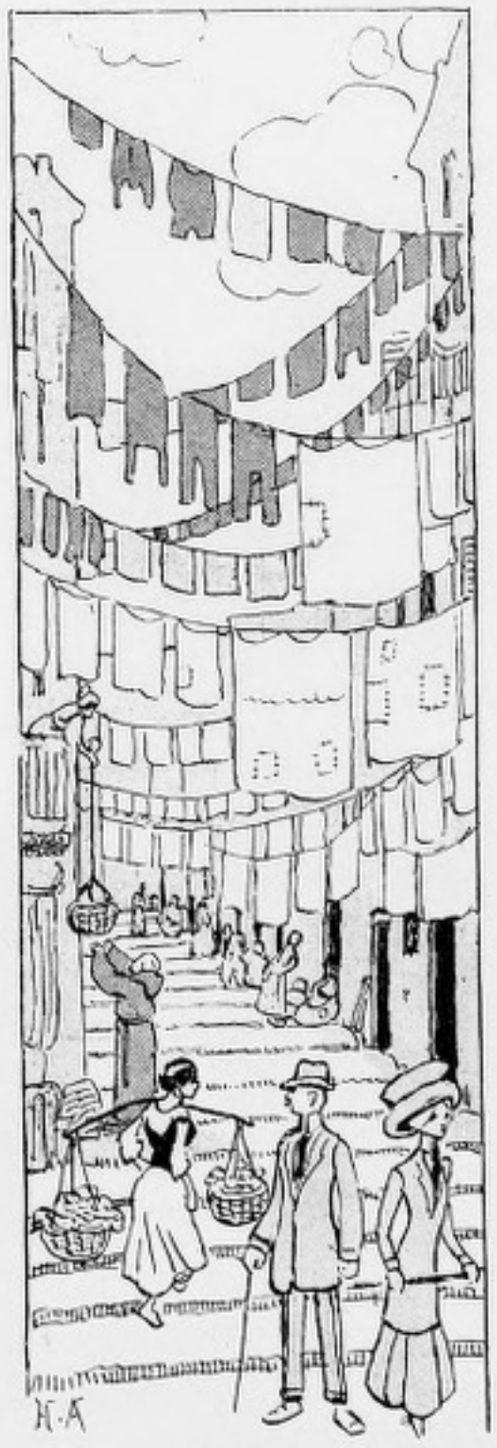
Georges à son ami Philippe.

Mon vieux camarade,

Tu sais, que Paulette et moi, nous avions inscrit en tête de notre programme: « Voir Naples et mourir! »... mourir de plaisir, naturellement. C'est pourquoi, trois jours après avoir quitté Saint-Philippe-du-Roule, nous arrivions, *viâ* Marseille, dans l'*impero de l'harmonia*, et, par la plus souriante des matinées, faisions notre entrée triomphale dans e plus merveilleux des golfes. Figure-toi... Mais non, mon cher Philippe, ne tremble pas ainsi! J'épargnerai à ta nervosité de jeune vieillard blasé et quelque peu grincheux l'épreuve toujours redoutable de la description panoramique. Je me contenterai de te dire: C'est beau, la baie de Naples, très beau. On dirait, en moins glacé, une carte postale en couleurs. Au fond se profile la silhouette du Vésuve. Tu n'ignores pas que ce volcan offre aux regards de ses admirateurs des éruptions et aussi des interruptions d'éruptions. Nous assistons à une interruption. Le Vésuve semble fumer une très mince cigarette et son manque d'incandescence excite, chez Paulette comme chez moi, une douce pitié, mêlée d'un peu de mépris.

Quelques ablutions à l'hôtel, et nous courons dans le quartier populaire de Santa Lucia pour prendre une première dînette de couleur locale. Nous sommes tout de suite servis : poux, chiffons, macaroni, pommade, fritures, vermine, choux-fleurs... C'est délicieux! Au-dessus de nos têtes se balancent, suspendus à des ficelles, des centaines de draps et de chemises, de culottes et de jupons. Je suis convaincu, pour ma part, que cette exposition est organisée par les Amis de Naples en l'honneur des étrangers. D'ailleurs, j'insiste sur ce point, les Napolitains du peuple ne portent jamais de linge apparent, ni de vêtements parfaitement nets. Leur propreté consiste à relever leurs pantalons jusqu'à la hauteur d'un cinquième étage et à porter des dessous par-dessus les toits. Chaque pays a ses usages...

De temps en temps, nous croisons de grandes filles bien en forme et brunes comme des pru-



A Santa-Lucia
Exposition de blanc.

neaux. Mon devoir de voyageur est de regarder, je dirai même, d'examiner avec soin ces superbes échantillons de la race indigène, et d'un autre côté, il m'importe de ne point contrister cette chère petite Paulette qui pourrait se méprendre sur le caractère purement platonique de mes œillades. Avec un peu de prudence, j'arrive à dévisager, sans en avoir l'air, toutes les belles filles qui passent. Paulette ne voit rien... Chère petite Paulette!..

A bientôt la suite de mes impressions ; garde-toi en santé et en joie.

Georges.

Georges à son ami Philippe.

Mon cher Philippe,

Imagine-toi qu'hier soir, au moment où, revenus à l'hôtel, nous allions crier le traditionnel : « Enfin seuls! » nous voyons notre chambre envahie par une douzaine d'énergumènes, des parents de ma femme, d'une écœurante amabilité. — Vous à Naples? — Nous à Naples. — Quelle bonne fortune! Nous connaissons très bien la ville. Nous vous servirons de guides. — Trop gracieux! — Non, non, nous ne vous lâchons plus!

Et, en effet, ce matin, à la première heure, — il n'était pas dix heures et demie, — les énergumènes reviennent nous enlever pour nous conduire au musée national. Visite assez morne. Les dames marchent devant, en groupe serré. Les cousins et moi, nous suivons à dix pas en arrière. Tout à coup un gardien s'approche de nous : « *Museo secreto*, signori? » Il agite ses clefs et cligne des yeux d'un air prometteur. Le fameux musée secret? Eh! eh!... Justement les dames paraissent fort occupées: Paulette discute avec animation. L'occasion semble propice. Vite, filons à la suite du guide!..

Cric, crac! Nous voici dans la place... Déception! Les objets exposés dans les deux petites salles du *Museo secreto* témoignent d'une certaine virilité, — du moins quant à la nature du sujet, — mais à part le *Satyre à la chèvre* et certain trépied aux formes vigoureuses, — ils ne

PAQUES FLEURIES

Dessins de L. Barrel.

JOLI MOIS D'AVRIL QUAND REVIENDRAS TU ?
Déjà, entre les dernières giboulées,
nous apercevons quelques coins de ciel printanier.

LE MARRONNIER DU 20 MARS
— Deux feuilles !.. Allons, il y a encore de la sève en France!

LA PREMIÈRE SORTIE EN AU
— Et d'un!

LES PERMISSIONNAIRES
Ne vous fâchez pas, bourgeois! c'est leur première sortie

PREMIÈRE DINETTE
— Soignons la note! L'Amour n'a pas de prix!

DANS LES ... L'ARROSE LA SEINE
— Cy... de *se retremper*

LES VACANCES DE PAQUES AU MONT-SAINT-MICHEL
— Ça ne vaut tout de même pas
la Tour Eiffel pendant les inondations.

LES MUSÉES FERMENT
— Huit jours de repos .. enfin!

DANS LES BOIS DE CLAMART
La première violette.

A LA FOIRE A LA FERRAILLE
Tout Parisien a dans le cœur
un collectionneur qui sommeille.

IDYLLE D'AVRIL
— Joséphine, Joséphine, laisse-moi
cueillir les fleurs de ta beauté!

LE SALON OUVRE DANS QUINZE JOURS!
Les derniers coups de pinceau.

SES ŒUFS DE PAQUES
Celui qu'elle embrasse n'est pas le plus précieux.

REGRETS
— De mon temps les cloches allaient à Rome
sans aéroplanes!

ÉCHO DU POULAILLER
... joliment bien fait de renoncer de poudre!
... nous devenus avec un second *Chantecler*.

LE SIGNAL DES BEAUX JOURS
LE PETIT FAUNE. — Attention, les fauvettes. Voici les Parisiens!
C'est le moment d'entonner l'*Hymne au Soleil*!

Georges Lachaise
Guiffet



Le pifferaro de l'agence Cook.

Georges à son ami Philippe.

Nous venons de visiter Pompéi. Durant une demi-journée, nous avons défilé à l'allure de deux à l'heure au milieu des petites maisons grises sans toit, égayées de lézards et de lézardes. Durant une demi-journée, nous avons tourné gravement par les rues mal pavées où les roues des chars romains ont creusé de profondes ornières, — les chars qui naviguaient sous les volcans. — O l'exquise promenade, si seulement je m'étais trouvé seul avec ma Paulette ! Je parie que nous nous serions embrassés tous les trois pas pour faire plaisir à Barrès en rapprochant l'Amour et la Mort. Hélas ! il en advint autrement. A notre bande déjà nombreuse s'était jointe toute une caravane de circulaires à prix réduits. Un touriste chantait à tue-tête, sur l'air de Funiculi-Funicula, la dernière création d'un poète de Montmartre :

Quand le tsar arriva dans la patrie
De la Patti, ça l'épata.

Un autre, style Prudhomme, donnait des explications à son épouse : « Tu vois bichette, cette inscription devant la porte : *Cave canem*. C'était la cave des cannes, autrement dit le vestiaire, situé comme aujourd'hui, à l'entrée des maisons. »

Les beaux esprits s'efforçaient d'égayer la société par une foule de lazzis vénérables, tandis que les tendres jeunes filles consignaient de très hautes pensées dans de très petits albums.

Et toujours le chanteur poursuivait :

On fit l'orgie... on but l'orgeat
Ma sœur Sophie... sur un sopha
Ses yeux supplient... ses œufs su'l'plat.

A quelque chose, malheur est bon. Grâce à l'affluence des voyageurs, je pus, sans être aperçu de Paulette, répondre à l'appel d'un guide et filer, à sa suite, par la tangente, avec mes seuls cousins. L'histoire de la civilisation latine m'intéresse au suprême degré. C'est te dire que je ne me sentais pas de joie à l'idée de visiter un de ces petits temples de la Vénus vénale dont Pompéi s'enorgueillit... Eh bien, pour être franc, je sortis du sanctuaire de tolérance, un tant soit peu désenchanté ! Qu'avais-je pu y voir ? Deux ou trois pauvres peintures ; rien de plus. Décidément, la peinture pompéienne demeure déplorablement maigre, alors même qu'elle traite des sujets de « haulte graisse » comme la conjugaison du verbe aimer avec ses temps et ses modes. Je goûtai davantage, à la villa de Varius, les fresques libertines qui décorent les chambres d'amis et l'étonnant portrait du propriétaire qui se fit représenter sur la porte avec tous ses avantages corporels. Ce qui me réjouit plus encore ce fut de constater, en retrouvant Paulette, que la douce mignonne n'avait aucun soupçon de mon escapade. J'aurais été navré qu'elle me crût libertin. Chère petite Paulette !...

A bientôt :

Georges.

Georges à son ami Philippe.

De toutes les branches de l'activité commerciale, l'Amour me paraît, ici, la plus florissante et la plus riche. Les Napolitains excellent à faire honnêtement des propositions déshonnêtes. Calmes et souriants, ils se présentent eux-mêmes en se donnant la désignation ichtyologique à laquelle ils ont droit ; puis ils offrent leurs sœurs, leurs nièces, leurs cousines : « Bellissima signorina, signor ». (La voilà bien, la vraie chanson de Naples !) Parfois même, en songeant combien l'étranger, loin de sa terre natale, doit souffrir de la solitude, ces entremetteurs complaisants lui proposent des amis de tout âge et de toute nature, depuis de minuscules bambini jusqu'à des bersaglieri en « ouniforme ». Le record du sang-froid, si j'ose m'exprimer ainsi, est détenu, paraît-il, par un noble vieillard du nom d'Amoroso. Un jour, Amoroso voyait un voyageur repousser de parti pris ses propositions les plus variées et les plus alléchantes. — « Mais enfin, signor, lui dit-il, que désirez-vous ? » et le voyageur, pour l'embarrasser :

— Je voudrais passer une nuit avec... (ici le nom d'une des plus hautes notabilités de Naples). — Ah ! signor, quel dommage ! reprend, sans s'étonner, le doyen des ruffians, Son Excellence est justement partie en voyage hier !..

Ne va pas, mon cher Philippe, te scandaliser de mes propos, je n'ai ni le loisir ni le désir de tromper Paulette à qui j'ai donné tout mon cœur. Seulement, on voyage pour s'instruire, que diable !.. et puisque Naples est une vieille marchande de plaisirs, il me faut l'étudier à ce point de vue.

Autre anecdote. Hier, après dîner, alors que Paulette un peu lasse, demeure à l'hôtel, je sors seul quelques instants. Au cours de ma promenade, un homme du monde, deux bateliers, trois commissionnaires viennent successivement s'offrir comme introducteurs au paradis de Mahomet. Un cocher, à son tour, veut m'entraîner, bon gré mal gré, vers de bellissimes tableaux vivants... : fêtes païennes, éphèbes couronnés de roses etc. Il me secoue le bras avec tant d'insistance que j'appelle à mon secours un agent de police. Tu t'imagines peut-être que ce cogne italien se montre une minute indigné de l'attitude pour le moins indiscrète de son concitoyen ? Pas du tout ! Il me dit en souriant : « Vous avez tort, signor, de ne pas écouter ce cocher. Le spectacle dont il parle mérite vraiment d'être vu. »



A Pompéi

— Par ici, signori, par ici les pornographies !

Ah ! Paulette ! quand tu me revois près de toi, calme, placide, l'œil pur, peux-tu songer aux formidables assauts que vient de supporter ma vertu? Non, grâce au ciel!... Chère petite Paulette !..

A bientôt, vieux camarade.

GEORGES.

Paulette à son amie Françoise.

Ma chérie,

Nous voici à Naples depuis plus d'un mois, notre voyage se poursuit dans l'azur, dans le rose, dans toutes les couleurs des beaux rêves. Si tu savais comme mon Georges est gentil..! et jeune..! un vrai collégien ! Tu rirais comme moi en voyant quelles ruses d'apache il déploie pour aller voir, à mon insu, des demoiselles ou des œuvres d'art un peu grivoises. Je ne suis jamais dupe de ses petits manèges. D'ailleurs, pourquoi m'en plaindre, puisqu'il me revient toujours plus aimant, plus aimable, plus amoureux?... Et puis rien ne m'amuse comme d'étudier son visage rougissant, agité ou d'une sérénité si peu naturelle ! Quand je serai lasse de ce jeu, je prendrai Georges par les oreilles et je lui dirai : « Gros bêta, pourquoi n'as-tu pas confiance en moi? » Et nous serons heureux... et nous aurons de nombreux enfants. A ce propos, je ferai bien d'écrire à ma chère mère pour lui annoncer le premier de la liste.

Je t'embrasse.

PAULETTE.

Pour copie conforme.

H. AVELOT.



QUELQUES AMATEURS DE « MODERN STYLE »

Les raisons du cœur

L'Amour tient ses droits de l'Occasion et son sceptre de l'Habitude.

Les femmes peuvent se diviser en deux classes: celles qui veulent faire ce qui leur plaît, — ce sont les femmes galantes, — et celles à qui il plaît de faire ce qu'elles veulent, — ce sont les autres...

Toute la politique des femmes repose sur cet axiome que l'homme est capable de tout, excepté d'indifférence.

Il en est un peu de la laideur chez les femmes comme de la sottise chez les hommes : un laideron ne se voit pas plus qu'un sot ne s'entend.

Les femmes laides ne manquent jamais de se mirer dans toutes les glaces qu'elles rencontrent. Elles espèrent toujours et ne sont jamais convaincues.

Il est trois choses sur lesquelles les femmes gardent le plus profond silence : leur âge, — le cas qu'elles font de leur réputation, — et la façon dont elles entendent l'amour.

Le tour de main

Vous pouvez imaginer la jeune miss Penington (d'Indianopolis, Etats-Unis) si vous avez fréquenté un peu les ateliers du quartier Montparnasse. C'était une de ces belles personnes bâties comme les statues grecques d'éphèbes, longues, blondes, sans hanches et sans poitrine qui promènent, entre la rue de la Grande-Chaumière et l'impasse Boissonade, des costumes d'une négligence esthétique avec des yeux purs et froids. Sans l'acier immobile de ces yeux-là on pourrait se laisser aller à penser d'étranges choses sur des dames qui vivent solitaires dans l'endroit de Paris le plus indulgent aux amours éphémères.

Mais, comme elles sont Américaines, on n'en dit rien. On a du reste, raison. Elles sont venues là pour apprendre le génie comme on apprend la comptabilité ou la pâtisserie et, du matin au soir, elles peignent, peignent, peignent, dans les académies surchauffées, des modèles italiens dont la nudité les laissent insensibles.

Elles ont pris, dans leur pays, le dédain des hommes, qu'elles considèrent comme de simples instruments de travail et de spéculation; elles les imaginent semblables partout et c'est ce qui les cuirasse contre la tentation.

Ce sont des vierges froides.

Mlle Rosamund Penington pouvait passer pour une vierge froide entre toutes. Quoique son père fut le plus riche fabricant de conserves d'Indianapolis et qu'elle eut pu vivre chez lui largement à sa guise, elle s'était mise en tête, comme beaucoup de ses compatriotes, de se faire une place indépendante. A quinze ans, elle était entrée chez un fabricant de crackers; à dix-huit, elle s'était faite vendeuse dans une usine de rails de chemin de fer; à vingt elle s'était découvert la vocation de la peinture en feuilletant un album de photographies prises dans les musées italiens.

Trois semaines plus tard, après avoir essuyé les objections convenables mais timides du vieux cher Penington, elle s'embarquait pour la France avec ses économies et l'assurance d'une pension alimentaire.

Pendant les douze premiers mois, elle travailla au fusain d'après le plâtre. Le treizième, elle s'acheta une boîte à couleurs, chez le fournisseur du maître Cottet, étala sur sa palette des couleurs à l'huile dans le même ordre que le maître Lucien Simon, fit monter dans son atelier une toile de trois mètres sur quatre, dont le grain était du modèle préféré par le maître René Ménard et entreprit un tableau qui devait, dans son esprit, être une transposition colorée d'une symphonie en *la* majeur de Beethoven.

Le doute ne lui vint pas un instant en faisant tous ces préparatifs et même en traçant sur la toile immaculée les premières indications de son rêve incertain, qu'elle aboutirait à un chef-d'œuvre. Elle était fermement convaincue de sa supériorité intellectuelle et de son étoile.

Au surplus, Mlle Penington n'avait pas de temps à perdre en vains préludes. Elle avait assuré au *father* qu'elle repasserait l'Océan au bout de deux années et elle s'était fixée à elle-même un programme absolu : première année, étude; deuxième année, exécution du plus important chef-d'œuvre de l'art moderne; troisième année, court séjour dans la ville d'Indianapolis, pavoisée en son honneur; puis, installation définitive à New-York, dans un studio magnifiquement meublé grâce à la somme colossale qui lui serait versée pour sa peinture du Salon. La suite de l'existence se perdait dans un nuage d'or où le mariage et la famille n'intervenaient point.

En attendant, elle en était donc à s'efforcer de tracer sa conception particulière de la symphonie en *la* majeur sous l'apparence de jeunes hommes rêvant dans le plus simple des costumes au milieu d'un jardin paradisiaque. Le dessin de cette noble composition ne fut pas d'une réalisation aussi facile qu'elle l'avait espéré. Certains détails fort vulgaires, de bien peu de poids, d'ailleurs, en comparaison de l'intérêt capital du sujet, l'arrêtèrent plus longtemps qu'elle n'eût voulu : par exemple, le rapport de taille qui existe entre la créature humaine et un arbre d'âge moyen, ou encore la façon dont ladite créature doit être campée sur ses jambes pour ne pas donner

l'impression fâcheuse que le cadet de ses soucis, c'est la loi universelle de la pesanteur. La jeune artiste passa par-dessus ces inquiétudes bien superficielles, en songeant d'abord que des maîtres primitifs, et non des moindres, ne semblent pas s'en être préoccupés outre mesure, ensuite que l'effort du dessin étant, selon l'opinion générale, tout mécanique ne doit pas retarder trop longtemps la fantaisie géniale de la couleur qui fait seule surgir les œuvres immortelles.

Elle arrêta donc tout net un beau matin les travaux de mise en place des figures et, après avoir joué sur le piano, qui occupait un coin de son atelier, quelques mesures de symphonie, elle se rua contre le chevalet avec son arsenal de brosses neuves et sa palette large comme un bouclier.

Ce fut une journée féconde! Vers l'heure du crépuscule, la toile fut totalement diaprée des traces multicolores de ce rare combat entre la pensée et la matière. Les dernières cendres du ciel mourant massèrent davantage ces touches fougueuses, les transfigurèrent aux yeux ravis de l'artiste. Elle fut certaine de la victoire, et quand elle étendit son corps las dans la blancheur des draps, ce fut avec l'orgueil d'un héros tombant sur une jonchée de lauriers.

Le lendemain lui apporta une déception considérable. Plus rien de ce qu'elle avait cru voir la veille ne subsistait dans le prodigieux amas de couleurs, verticalement dressé au milieu de l'atelier : on eut dit l'envers d'une tapisserie avec mille effilochures de laines rutilantes et sans formes; c'était une cacophonie, un enchevêtrement, un tourbillon de nuances insensées comme si quelque esprit jaloux avait profité des ténèbres pour ruiner tout le poème édifié le jour précédent.

La pauvre Rosamund demeura quelques instants atterrée. Puis elle se remonta avec une vaillance bien américaine et plongea son pinceau dans le noir de pêche pour établir à nouveau, à travers ce ruissellement chaotique, des frontières aux personnages, au firmament et aux arbres. Mais, ni dans cette journée, laborieuse cependant, ni dans celles qui suivirent, elle ne parvint à un résultat qui la satisfit. Sitôt qu'elle abandonnait le dessin pour la peinture, toute la composition se remettait à flotter comme dans un brouillard et, dès qu'elle s'efforçait de rétablir des lignes précises à travers l'océan des pâtes, le tableau prenait la déplorable allure d'un arc-en-ciel vu à travers des fils télégraphiques en déroute.

Elle finit par penser, non point que son génie était moins éminent qu'elle se l'était persuadée, mais qu'elle devait ignorer un secret tour de main nécessaire pour lui donner l'essor. Elle retourna aux académies, épia les conseils que donnaient les professeurs aux élèves, acheta des livres techniques, essaya tout et ne se trouva pas plus avancée.

Ce fut dans ce moment d'angoisse qu'un hasard banal lui révéla que Verlemard avait son atelier dans la cité d'artistes qu'elle habitait elle-même. Chacun connaît de réputation Verlemard; c'est un de ces peintres qui ont la faveur de la foule et qui savent la cultiver avec une adresse qui mérite à elle seule d'être considérée comme du talent. Le public leur en témoigne sa reconnaissance en les traitant de *jeunes* jusqu'au moment où l'Institut adopte et consacre leur main prête à défaillir.

Le voisin de miss Penington était loin encore de cette étape finale. Il était grand, fort, musclé, portait une chevelure épaisse et ondulée à la Caracalla; il avait les gestes assurés d'un homme qui réussit et des dents très blanches qui l'incitaient à sourire fréquemment; tout cela faisait que les femmes lui marquaient généralement beaucoup de sensibilité et qu'il les recherchait. Si la jeune artiste d'Indianapolis n'avait pas encore été frappée de son physique avantageux, lui, par contre, avait depuis longtemps remarqué au passage, sa grâce garçonnière. Mais il craignait les échecs et se méfiait, comme la plupart des gens, de la réserve anglo-saxonne.

Il fut donc surpris à l'extrême, et non moins enchanté, lorsque le coup de sonnette de miss Rosamund vint l'interrompre alors qu'il mettait la dernière main à son tableau, si popularisé depuis par la chromolithographie, *Mme de Pompadour se baignant dans le bassin de Latone*. Sa première idée, bien naturelle, fut de croire à une bonne fortune, mais le limpide regard de la charmante visiteuse le désillusionna tout aussitôt. Il ne la suivit pas moins avec empressement dès qu'il eut démêlé dans son français incertain quels avis elle sollicitait de lui.

On conçoit sa stupéfaction lorsqu'il fut mis en présence de la *Symphonie*, encore dans les limbes, si l'on peut dire, et dans quels limbes! Les paroles n'eussent pas servi à grand'chose en l'occasion; il s'assit donc résolument devant le chevalet, prit la palette et, sous l'apparence de rendre de l'aplomb aux corps vacillants et de préciser les feuillages fumeux, il reconstruisit un tableau qui n'était pas sans doute exactement ce qu'avait rêvé l'auteur du projet, mais qui avait par contre l'éclairage rationnel et la saveur plaisante qui constituaient les meilleures qualités du *Bain de la Pompadour*.

Comme une seule séance ne pouvait suffire à mettre véritablement sur pieds une œuvre d'une telle conséquence, il revint le lendemain. Il revint aussi les jours suivants. Il apprit à miss Rosamund à se servir utilement du fil à plomb, à manier le grattoir et, chose plus précieuse que toutes, à tenir un pinceau en alliant la force à la délicatesse. Ce dernier enseignement fut plus compliqué qu'on ne l'imaginerait à première vue. Il fallut que l'obligeant Verlemard installât lui-même l'instrument entre les doigts de l'élève, qu'il donnât à chacun l'inflexion propice et qu'il guidât la main en des exercices variés. Ce ne fut pas l'affaire d'une simple après-midi.

Elle éprouva de cette partie matérielle des leçons une émotion neuve qui n'était pas uniquement un effet de la reconnaissance. Elle se plut à faire répéter les expériences avec une ardeur dont son compagnon s'aperçut promptement. Cela le porta à des méditations dont le fruit fut cet axiome profond comme l'éternité même: la froideur n'est qu'un manque d'éducation et surtout un manque d'éducateur.

Les bornes que les convenances modernes prescrivent à l'écrivain ne permettent point d'expliquer par un menu, qui serait pourtant bien savoureux, de quelle façon le maître sut faire reconnaître à l'élève la justesse de la loi physiologico-psychologique qu'il venait si heureusement de découvrir. Il fut l'éducateur, et il le fût jusqu'au bout. Le tableau terminé, pour dire les choses galamment, il avait en vérité cessé d'être le maître...

La *Symphonie* fut un des grands succès du Salon. On s'accorda à en trouver la pensée admirable et l'exécution d'une originalité combinant toutes les grâces féminines aux hardiesses les plus viriles.

Il n'y eut que mistress Honeybull qui, au vernissage, dans un groupe de dames où se trouvait sa jeune et déjà célèbre compatriote, observa que certains traits faisaient penser à la manière bien connue de Verlemard.

— Il a du reste un très gros talent, crut-elle obligeant d'ajouter.

— *Oh so* ! confirma miss Rosamund avec élan.

Mais personne ne sut jamais pourquoi elle se mit à rougir si fort dans la seconde qui suivit cette exclamation pourtant bien simple.

JACQUES DRÉSA.

Nuit d'amour

Cette nuit, quelle tempête!
Quel orage, cette nuit!

Le beau parc dort aujourd'hui;
Son éclat semble en défaite.
Son feuillage est arraché.
Et le sol en est jonché.

Et toi... Ton sein, lentement,
Se soulève comme un cygne
Harassé; quel souffle indigne
A penché ton cou charmant?
Comme aux flots tumultueux
La digue est insuffisante,
Ton peigne à la dent méchante
Contient mal tes lourds cheveux.
Dispersés, fous, — mer profonde,
Ils inondent les coussins;
Et la rondeur de tes seins
Emerge à peine, en leur onde.
Dors, ma chérie, aujourd'hui
Repose ta pauvre tête.

Cette nuit, quelle tempête!
Quel orage, cette nuit!

CLAUDE.

DANS LE MÉTRO : CHERCHEZ LE TICKET !



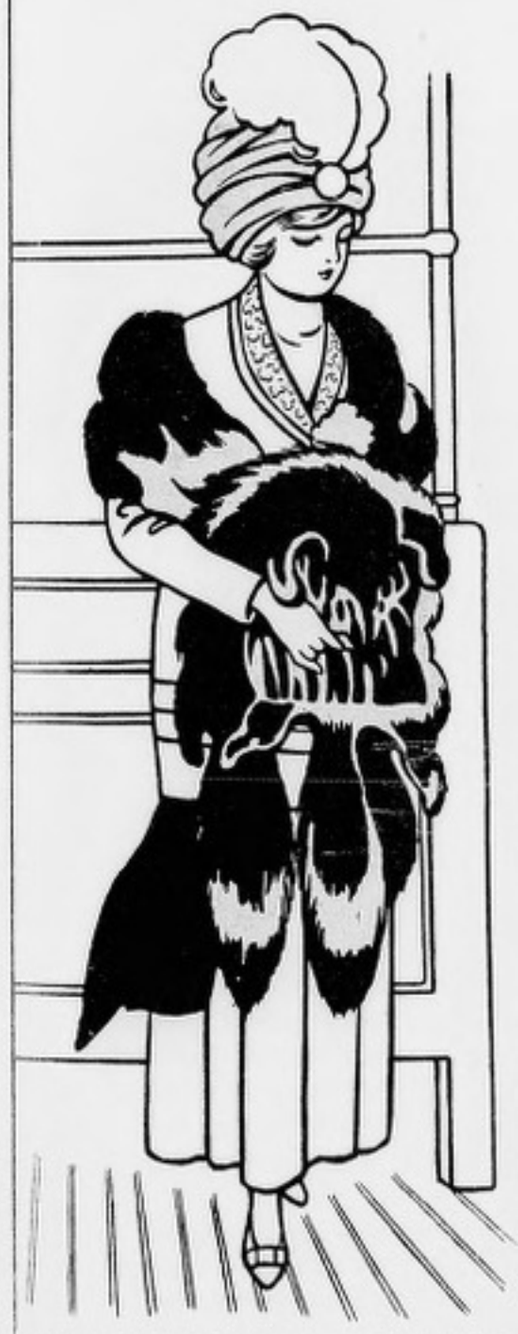
L'Innocente, pourra son ticket dans son gant : quand elle l'en retirera tout à l'heure ce ne sera plus qu'un chiffon parfumé.



La Sportswoman glisse le sien dans sa ceinture, car elle est fidèle à la ceinture et à la blouse chemisier



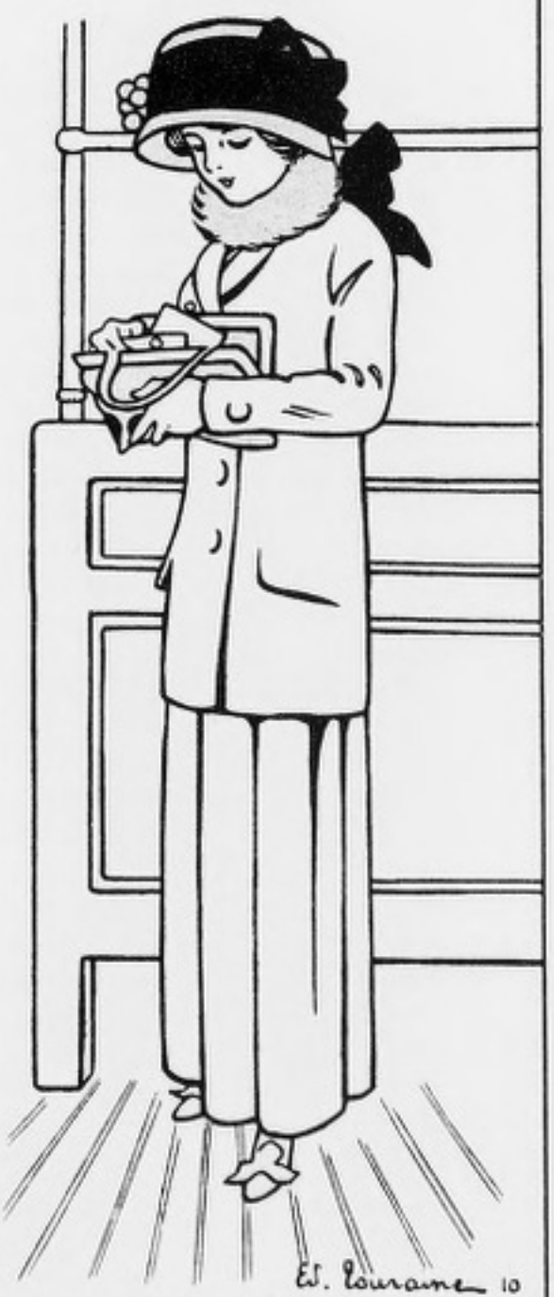
La Belle Madame insinue le bienheureux ticket dans son corsage, asile inviolable... pour le moment du moins.



La Coquette le met dans son manchon, dont chacun pourra admirer l'élégance soyeuse et compliquée.



La Distraite le garde précieusement à la main ; précaution inutile, d'ailleurs car elle trouvera sûrement moyen de le laisser tomber.



La Petite Femme le met dans son sac, entre sa boîte à poudre, ses clefs et les lettres qu'elle vient de chercher à la poste restante.

Ed. Louraine 10

CHOSES ET AUTRES

Un salon, avenue du Bois de Boulogne, au rez-de-chaussée, un grand salon tout blanc, riche, princier presque, et deux cents personnes, hommes et femmes, Mme B.rr.tin, Mme D.courc.lle, Mme de Saint-V.ct.r, Mme du Bl.d, Mme V.l.ry-R.d.t, Mme B.illy, le comte Fl..ry, le duc de F.ls, le prince C.l.nna, M. L..ndet, M. Ch.r.my, M. de B.. fort, M. L..c..le du N..y. La porte du petit salon contigu s'ouvre : un domestique apporte une table, et Mme Jeanne Granier, en robe légèrement rose, un peu décolletée, un collier de perles au cou, le nez et les yeux plus rieurs que jamais, apparaît : elle va donner aux invités la conférence qu'elle donna il y a quelques semaines à l'empereur d'Allemagne. Voilà un numéro sensationnel! Aussi la maîtresse de maison ne se connaît plus de joie. Le jour de la pintade!

Mme Jeanne Granier commence : à peine a-t-elle ouvert la bouche, qu'on sourit, qu'on rit, qu'on applaudit. Oh! ce n'est pas que cette conférence soit quelque chose de bien remarquable, et M. André Beaunier, qui l'a écrite, ne s'est pas, comme on dit, foulé les méninges. De l'esprit normalien, un peu de sentimentalité banale, de l'ironie qui veut être tendre : tout ce qu'il faut pour charmer un auditoire d'oisifs, qui ne veulent pas se fatiguer. Mais Mme Jeanne Granier est charmante : tout en elle est charmant, son nez en l'air qui est si malin, ses yeux si gais, sa bouche si fine, ses bras si expressifs, — et elle a une façon si sensuelle de dire ce mot : amour, que les vieilles dames, qui sont là, se rappellent leurs anciennes aventures et que les jeunes pensent à leurs présentes. Il y a des murmures de contentement... Cependant quelques indifférents n'ont pas quitté la salle à manger et se remplissent le ventre au buffet...Mais tout de même avoir donné cela à Guillaume II comme échantillon de littérature française.

Le lendemain, à la salle du Théâtre Femina, dans l'après-midi, Mme Marcelle T.nayre donne une conférence aux femmes sur la manière de choisir leurs robes. La toilette, c'est le violon d'Ingres de Mme T.nayre, et elle n'en joue pas très bien. Malgré tant d'esprit, tant de désirs, elle n'arrivera jamais à passer pour une reine de la mode : elle ne sera jamais qu'une bonne faiseuse de livres. Et tenez, cette robe de mousseline grise à dessous bleu, qu'elle a revêtue, ce col en dentelle qui ouvre sa robe en carré, ces colliers de petites perles, ces cheveux coiffés en cent bouclettes et que traverse un ruban bleu ; non, non, tout cela n'est pas fameux : c'est d'une élégance bien rive gauche, et je crains que les femmes pour s'habiller, ne suivent pas l'exemple de la conférencière. Et pourtant comme elle voudrait qu'on la crut experte et incomparable. Elle remonte jusqu'à Ève et ses feuilles de vigne, elle parle du moyen âge, du XVIIIe siècle naturellement, de notre temps : ah! qu'elle ferait mieux de parler d'autre chose! Vraiment, vraiment, sa robe est gênante. Et puis, pourquoi dit-elle les *Messieurs*, et non pas simplement : les hommes? les *demoiselles*, et non pas les jeunes filles? Où a-t-elle pris ces expressions? à Guéret, à Limoges ou à Tulle et chez quelles petites bourgeoises?

Mme Madeleine L.m.re a voulu, toute une semaine, occuper Paris de sa personne : elle a eu sur les boulevards une petite exposition de fleurs, bien entendu, et à son Université des Arts, car, elle aussi, elle a son Université, elle a donné des séances de musique. Qui donc, un beau jour, dédaignant d'être invité aux soirées du petit hôtel de la rue de Monceau et seulement épris de la vérité, osera dire que Mme Madeleine L.m.re n'a aucun talent, ou plus exactement, rien qui mérite ce beau nom, et que ses fleurs sont la banalité la plus lamentable, et que ses autres peintures sont justes bonnes pour recouvrir, réduites, les boîtes de fondants, dragées et bonbons? Qui osera dire encore que les soirées de la rue de Monceau, fameuses dans le Tout-Paris, n'ont jamais servi qu'à produire des artistes médiocres ou des faux artistes, des artistes à la guimauve, des artistes pour gens du monde, sous-musiciens et sous-virtuoses. Oui : Qui osera le dire? Où est-il ce héros?

Elle avait invité six fois de suite la bonne duchesse à dîner, et six fois de suite la bonne duchesse a refusé. *Elle* l'a invitée une septième fois, et, de guerre lasse, la bonne duchesse a accepté quoique le duc n'aime pas les israélites. *Elle* a vécu là une des plus glorieuses journées de sa vie. Cependant la bonne duchesse se compromet : elle était, l'autre semaine, à une répétition générale encore avec une israélite ; il est vrai que celle-là est convertie à la religion catholique, et que la bonne duchesse lui a servi de marraine... il est vrai de plus que la princesse M.rat était aussi dans la loge...

Vous m'en direz tant.

Les Courses

Nous possédons un nouveau « plongeur ». Il est grêlé, mais il plonge. Et cela bouleverse tout, à commencer par le rapport du pari mutuel. Car, lorsqu'il plaît à cet homme, — qui est un estomac, — de mettre dix mille francs, au bureau des cinq cents francs, et à la dernière minute, sur votre cheval, je vous laisse à penser si cela écrase votre cote! En revanche ça fait plaisir aux autres... quand ils gagnent.

A considérer le choix qu'il fait dans une course, ce parieur paraît fort averti, sinon renseigné. Mais, à considérer la façon dont il opère, il semble devoir surtout enrichir les caisses chères à M. Ruau. Le dernier des « arbitragistes » lui expliquerait qu'au delà d'un certain tarif on joue contre soi : mais laissons là ce scaphandrier, d'ailleurs fort sympathique pour ce qu'il ne se livre jamais à aucune manifestation : il est calme et muet. Ce sont deux qualités trop rares aux courses pour qu'on ne les apprécie pas à leur valeur.

M. Veil-Pic... est en train de commencer sa moisson annuelle avec le concours de Davis et de Parfrement, et les trente mille francs du prix Murat ont fait sortir ses mains de ses poches où elles se tiennent le plus ordinairement. C'est l'écurie préférée du public. Bien entraînés, bien montés, les chevaux courent invariablement leur chance et ne dissimulent pas leur progrès pour cette excellente raison qu'ils les font sur la piste.

Pacificateur, lui, les avait faits dans son box. Aussi a-t-il enrichi ses amateurs par la cote agréable de vingt contre un.

La bonne affaire de la journée, de l'avis des professeurs, était *Apiarist*. Les professeurs n'ont pas été déshonorés car *Apiarist* a gagné avec facilité. Et M. Braques... son aimable propriétaire, a pu rouler les rrr sans fureur.

Les cris et les encouragements de notre confrère de Mar.... n'ont pas été sans aider *Pasta* à triompher, dans la dernière, du lot très mauvais qui lui était opposé.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Aucune imagination, — fut-ce la plus follement échevelée, — ne pourra jamais créer des situations aussi extravagantes que celles qui se produisent dans la vie quotidienne où la fameuse doctrine : *the right man in the right place* ne trouve que rarement, pour ne pas dire jamais, son application. Car enfin qui voyons-nous occuper les plus importantes fonctions?...

Citer des noms, serait fastidieux. Il nous manquait un maquignon... on a mis son fils à la tête d'une charge afin qu'il puisse donner libre cours aux qualités acquises sous la direction paternelle. Et vraiment, il s'en est bien servi. Aussi comment s'étonner du résultat? N'est-il pas logique? Il faut venir tout de go de son village pour en être surpris.

Quand par hasard, — tout arrive! — un banquier lève le pied,

fait un trou à la lune et s'en va, on crie que tout est pourri dans la finance. Cependant avec encore un peu de patience, c'est là qu'on rencontrera le plus grand nombre de personnes honnêtes. Ne croyez pas que j'émette ainsi un paradoxe; c'est la vérité la plus outrageusement nue que je dévoile, et j'avouerai sans honte que je n'ai jamais été flouée par un boursier.

La Bourse devient de plus en plus le lieu où se réfugient les vertus les plus farouches et les désintéressements les plus nobles. C'est un hommage qu'il faut bien lui rendre de temps à autre afin qu'on s'en persuade.

La Bourse fait ses affaires, suit son cours et ses cours : elle offre beaucoup de valeurs nouvelles aux capitalistes; leur procure le moyen d'alléger leurs porte-monnaies en remplissant leurs portefeuilles, le tout moyennant un honnête courtage.

La hausse continue; elle touche le faîte; le comptant est content et poursuit ses achats. Les clients se déclarent ravis et avouent qu'ils vont se tenir tranquilles, pendant quatre jours, parce que leur portefeuille monte... mais surtout ce qu'ils n'avouent pas, parce que la Bourse sera fermée.

Les Caoutchoucs continuent à faire preuve de leurs qualités d'extensibilité; les Pétroles jaillissent à l'aveuglette; les Mines d'or en jaunissent et les Diamants jettent des feux multicolores. TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Compagnie Générale de l'Amérique Centrale

On ne saurait trop insister sur un fait qui place la Compagnie dans une situation différente de celle de beaucoup d'autres Compagnies territoriales. Il s'agit du moyen de transport naturel qui existe sur le fleuve de Rio Grande, sur plus de 200 kilomètres, desservant toute une région forestière et culturale où vont opérer les filiales de colonisation.

Dès la première année, le défrichement fournira des bois précieux pour l'exportation, et l'exploitation des essences caoutchoutières sauvages, nombreuses, assurera des produits importants.

Pour la Compagnie générale, l'ère des profits semble s'ouvrir à bref délai, puisqu'elle reçoit un tiers des produits, assure les transports payants d'importation et d'exportation, possède les entrepôts et a le contrôle intéressé des douanes.



Cl. Reutlinger

CRÉATION DE LEWIS.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Polin a fait à Paris une triomphale rentrée, et chaque soir à la Scala c'est une suite de rappels et d'ovations; du reste le nouveau répertoire du célèbre tourlourou est des plus amusants et la soirée n'est qu'un général éclat de rires, grâce à l'hilarante *Revue de la Scala* pleine de charme et d'esprit.

—

Le drame *Dans les Soutes*, qui constitue le clou du nouveau spectacle du Théâtre du Grand-Guignol, suscite la curiosité générale et provoque des discussions passionnées. Elles sont motivées par la violence des sentiments exprimés par les personnages, par l'horreur du châtiment infligé à l'un d'eux, autant que par le dénouement, l'un des plus impressionnants mis à la scène. Ce drame puissant, qui se passe dans deux décors d'un réalisme suprenant, est peut-être le plus sensationnel qu'on ait donné sur la scène du Grand-Guignol; il fait frissonner d'angoisse, d'épouvante et de pitié.

—

A la « Boîte à Fursy », on est toujours sûr de trouver du nouveau! Ainsi, en ce moment, « Fursy », triomphe avec ses couplets rosses sur « Chantecler » et ceux sur « le Pharmacien ! »; Jules Moy, avec sa nouvelle scène pour personnes... chastes! Mévisto aîné, au talent si fin, vient de lancer « D'où vient l'argent! » et « Conseils aux candidats à la députation ! ». Grâce à ce nouveau programme, les recettes sont toujours au beau fixe. Exemple :

Recette de demain : 13.883 francs. (Un franc de plus que la Porte-Saint-Martin!

—

A chaque nouvelle représentation de « Printemps-Revue », c'est un succès nouveau pour M. Ruez qui a monté si luxueusement cette merveilleuse revue, pour MM. Joullot et Harry-Wist, les deux spirituels auteurs, pour Fernand Froy, Mary-Hett, Jane Cryan qui interprètent avec la plus franche gaîté les scènes humoristiques du Théâtre à la Caserne, du Bouge à San-Francisco, de la parodie de *Chantecler*, etc., etc.

Aujourd'hui dimanche en matinée et en soirée ce merveilleux spectacle.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Trianon-Lyrique : *Le Songe d'une nuit d'été.*

Nouveau théâtre du Château-d'Eau : *La D'moiselle du Tabarin.*

—

Zig-Zag. — La gracieuse Montbron, une de nos belles habituées des premières, est une fidèle de la Parfumerie Exotique et son produit préféré est la Fleur de Pêche, poudre de riz aux essences de fleurs exotiques, qui conserve à son charmant visage son éclatante fraîcheur.

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris, et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Une seule teinture pour cheveux est sans danger : le « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Dans un cercle très fermé, un membre influent manqua l'autre semaine d'être... affiché pour dette naturellement.

Mais, heureusement, l'intéressé connait l'*Official Banque* qui, grâce aux titres dotaux de la comtesse... (soyons discrets), évita la fatale catastrophe.

Tout est bien qui bien se termine. PITT.

PETITE CHRONIQUE

Official-Banque, 20, rue de La Rochefoucauld (Tél. 136-73, près la Trinité). Prêts argent sur titres dotaux (discrétion).

—

La Sève sourcilière de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, fait pousser, allonger, épaissir cils et sourcils qu'elle brunit et donne en même temps aux yeux, une expression vive et accentuée tout en rendant la prunelle étincelante. Prix 5 francs, contre mandat-poste de 5 fr. 50. Se défier des contrefaçons.



LES PREMIERS AVEUX.

— *Je m'y connais en liquides puisque je suis liquidateur : je peux affirmer que la meilleure des eaux purgatives, c'est incontestablement l'eau de* RUBINAT-LLORACH !

Officiers Ministériels

(**Oise**) à 7 kil. **Chaumont-en-Vexin** et 5 kil. **Gisors** **DOMAINE** compr. **CHATEAU et FERME** dits **de LATTAINVILLE**. Rev. net de la ferme, 9.400 fr. Cne totale 161 hect. **Tr. belle chasse.** A adj. après décès, jeudi 5 mai, 2 h. Et. Me FÉAU, not. Chaumont-en-Vexin.

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, 5 avril 1910. **TERRAIN** **Rue Théodore-de-Banville**. Surf. 582m 18. M. à p. 250 fr. le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, rue Auber, 11, dép. de l'ench.

2 MAISONS 1° **Rue des Gravilliers, 80**. Rev. net, bail pal 2.600 fr. M. à p. 25.000 fr. 2° **R. Racine. 21**. Rev. net, bail pal 3.500 fr. M. à p. 35.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 19 avril 1910. S'ad. Me COUSIN, not., 6, pl. St-Michel.

Maison d'angle **R. D'ABOUKIR, 113, R. St-Philippe, 1 et R. Cléry, 70.** Cce 369m. Rev. br. 24.613 fr. M. à p. 250.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., 12 avril. Me PÉRONNE, not., 18, r. la Pépinière.

VENTE au Palais 2 heures le samedi 9 avril 1910 à en 10 lots : 1° une **Maison à Paris** 7, RUE de la FONTAINE-A-MULARD (13e arr) 2° une **MAISON A GENTILLY** rue de la Mairie 7, 7 *bis* et 9 ; 3° **Immeuble** à **Gentilly** impasse Thiberville ; 4° **Terrain** à **Gentilly**, avenue de Mazagran, 593 mètres carrés 53 environ ; 5° **Terrain** à **Gentilly**, avenue Mazagran, 490 m. c. 36 environ ; 6° **Terrain** à **Gentilly**, rue Benoit-Malon, 6.496 m. 20 environ ; 7° **Terrain** à **Gentilly**, lieu dit l'Ile Saint-Louis ou La Cabre, 223 m. c. 75 environ ; 8° **Terrain** au **Kremlin Bicêtre** lieu dit *Les Barnufles* 3.002 m. environ ; 9° **Terrain** à **Arcueil-Cachan** avenue Laplace, lieu dit Les Hautes-Bornes, 7.396 m. environ ; 10° **Terrain** à **Arcueil-Cachan** avenue de Cachan, 8.855 m. environ. M. à prix 1er lot 20.000 francs, 2e lot 30.000 francs, 3e lot : 10.000 francs, 4e lot 1.200 francs, 5e lot 1.000 francs, 6e lot 10.000 francs, 7e lot 300 francs, 8e lot 1.500 francs, 9e lot 8.000 francs, 10e lot 9.000 francs. S'ad. à Mes GIEULES, Briquet et Peyrot avoués à Paris et à Mes THOMAS notaire à Montrouge, Ballu notaire à Vitry.

LE PERREUX. Belle Propr. av. de Bry, 172. M. à p. 25.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 12 avril 1910 Me PÉRONNE, not., 18, r. La Pépinière.

AUTOS LES PNEUS VELOS

DUNLOP

SONT LES MEILLEURS

PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

Moyen infaillible d'être grand quand on est petit !

sans Opération, ni Traitement

au moyen de l'appareil invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément

facilite la marche

supprime la fatigue



Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65

Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de tout le monde

Rehaussement magique pour personnes de petites tailles

Égalisateur universel

Pour DAMES

Pour MESSIEURS

En vente chez le spécialiste C. ACKER, 11, Boul. Bonne-Nouvelle Paris

Notice gratis et franco sur demande

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

LA HERNIE

La contention ferme de toutes les Hernies, sans la moindre gêne et sans souffrance, est absolument garantie par le bandage en *Cuir* le DÉMA, qui ne contient ni *ressorts* ni *élastiques*. Catalogue franco sous pli cacheté. **Christodule**, 15, rue du Temple, 15, *Paris*.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

VIENT de PARAITRE par le Dr JAF.
LE MARIAGE ET SON HYGIÈNE
Ouvrage complet indispensable à tous.
Envoi fco avec Catalogues cont. 0.50. Etranger 0.75.
Lib. LIB. PARMENTIER, 11, rue Lacharrière, Paris. Tél. 907.06.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

MALADIES SPÉCIALES A L'HOMME

Comment en guérir par un traitement rationnel ? Ouvrage très instructif est envoyé contre 2,- fr. (timbres) par l'auteur le **Dr. RUMLER, Genève 605** (Suisse).

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que **chacun voudra acquérir RECETTES MERVEILLEUSES** relatives à l'amour, à l'hygiène et à la **Préservation sexuelle.** Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boul Magenta, Paris

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. cartes post. refus. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

Les 36 Poses de la Parisienne

100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Préjelan, Ed. Touraine, etc.



PRIX 95c

EN VENTE PARTOUT

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. **LIVRES** Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

MESDAMES Pes DOULEURS, IRRÉGULARITÉS ou RETARDS des ÉPOQUES qui v. inquiètent, *écrivez en confiance à* G. LACROIX, O. ✠, Phien Spécialiste, 83, Rue Jacquemars-Giélée, Lille, qui enverra tout renseignement gratuit sous pli cacheté.

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à **A. Mazoyer**, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR album 2 fr., album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

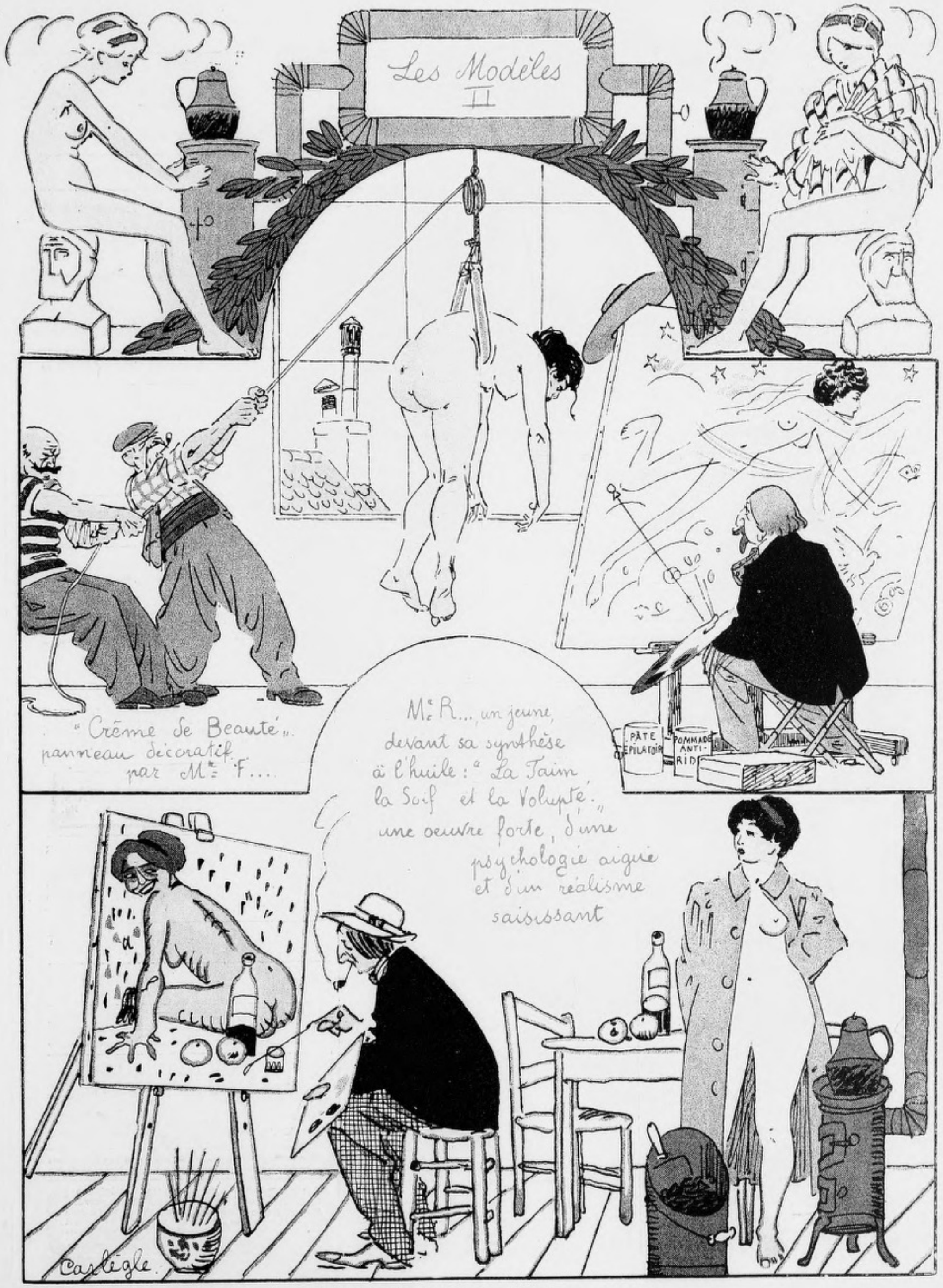
HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr. ; 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays. E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (Discret) A MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver,
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : **BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE**, véritable encyclopédie de l'**AMOUR CONJUGAL**, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1910.
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière Paris (IXe)

Le gérant : C. CLEMENT. G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris



LES COULISSES DU SALON

Samedi 2 Avril 1910

48e année, N° 14



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE — LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE. 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

DÉPOT LÉ...
Seine
N°
1910

Dans ce numero :
JABOUNE
par FRANC-NOHAIN

Dans ce numéro :
DE L'AMITIÉ
par B. et R. BOUTET DE MONVEL

LES PREUX DE L'AVENIR



...Celui-ci des Durand
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme
Joseph Durand, vainqueur du Circuit de la Somme

Arthur, qui de l'auto battit tous les records
Emile dont le poing terrassa les plus forts...
VICTOR HUGO (*Hernani*, revu et corrigé)

HERDUARD



FLIRT PARFUM ULTRA – PERSISTANT
ED. PINAUD

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ



MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Epoques
et en Evitent les Douleurs.
Le fl. 4'50 fco Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.



SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 3 f. Pharmacie 2, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.

AUTOS
LES PNEUS
VELOS
DUNLOP
SONT
LES MEILLEURS
PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA. etc.

GERMANDREE
en POUDRE, en CRÈME
et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

MASSEUSE manucure diplômée
Salle de bains.
77, rue Turbigo, Paris

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré



CHOCOLAT
129, Bd St Germain
53, Bd Malesherbes
PARIS
CHOCOLAT EXPRESS
GRONDARD

PARFUM POMPEÏA
L.T. PIVER
PARIS.

ON DIT... ON DIT...



Tolstoï et M. de Vogüé.

Le vicomte Melchior de Vogüé, qui vient de mourir subitement, avait découvert la Russie. C'est-à-dire qu'il avait découvert le roman russe. Secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg en 1875, il avait épousé la fille du général Annenkoff, un brave général russe, extrêmement autoritaire, dit-on, et qui ne dédaignait point d'employer avec ses gens des arguments frappants.

Ayant ainsi découvert, d'abord, le monde russe, M. Melchior de Vogüé ne pouvait tarder à en découvrir la littérature. Il la découvrit et devint célèbre, rédacteur de la *Revue des Deux-Mondes*, académicien, penseur, sociologue et romancier. Mais il ne connaissait point Tolstoï et cela, naturellement, le gênait fort. Imaginez-vous Christophe Colomb découvrant l'Amérique sans y aborder ?...

Donc, M. de Vogüé alla, un jour, trouver Tolstoï. C'était justement le temps où le grand écrivain venait de rompre avec le tsar, ses pompes et ses œuvres pour se retirer parmi les steppes immenses et solitaires. M. de Vogüé, tout aux habitudes françaises, malgré son union slave, s'attendait à être reçu par le maître dans un confortable cabinet de travail. Or Tolstoï était aux champs, en train de labourer, quand il arriva. Un fidèle moujick escorta M. de Vogüé et le mena près de l'auteur d'*Anna Karénine*. La rencontre fut brève.

— Savez-vous labourer ? demanda Tolstoï.

Et comme M. de Vogüé répondait négativement, Tolstoï lui dit, sans détourner la tête :

— Alors, vous n'êtes qu'un fainéant.

M. de Vogüé ne contait cette petite anecdote qu'à ses intimes.

Divorçons.

Ils divorcent? Ce n'est pas possible?... Rien n'est pourtant plus exact : la première entrevue, dite de conciliation, n'a donné aucun résultat. Le motif? L'éternelle histoire... Une femme passa et repassa, tant et si bien que Madame, offensée, veut reprendre sa liberté... Mais rassurons le public... Si le ménage se désunit, l'association demeure; car, en même temps que les gazettes nous apprennent le divorce de Mme R.gn.er et de M. T.rr.de, elles ont soin de nous annoncer que ces deux excellents artistes créeront, à la rentrée, une pièce de M. Capus... Et l'incident prouvera, une fois de plus, combien est juste la théorie chère à cet auteur!... Tout s'arrange en ce monde, surtout en celui des théâtres!...

Paroles dans le désert.

On n'a jamais tant pensé aux inondés que depuis qu'ils sont, comme la Seine elle-même, rentrés dans leur lit. Les Indépendants viennent d'organiser une tombola chez D.uet; l'Institut en prépare une autre dont chaque billet coûtera cent francs, ce qui met vraiment un peu cher le Raphaël qui n'est que Collin et le Ferrier (Gabriel).

M. Rodin n'ose pas se risquer avec les Indépendants et ne veut pas non plus exposer avec l'Institut qui, d'ailleurs, ne le réclame pas. Il désire pourtant ne pas être tenu pour un homme insensible à l'infortune de ses concitoyens. L'idée lui est venue de se sortir de cette difficulté en organisant une troisième tombola avec sa bonne vieille *Société Nouvelle*. Il en a réuni les membres, les a fait asseoir en rond et leur a demandé à brûle-pourpoint de faire présent chacun d'une œuvre, mais d'une œuvre très importante et très chère, pour que la valeur au moins compensât le nombre.

Ils se sont regardés assez étonnés, mais sans manifester aucune joie. Ils se sont même regardés deux heures durant, tandis que leur président les abreuvait d'une éloquence sans apprêt. Et puis, comme on déclarait ouvert le vote par mains levées, ils se sont tous mis, sans exception, à chercher leur mouchoir.

M. Rodin n'est pas content.

On dit qu'il songe à fonder une nouvelle *Société Nouvelle*.



Les deux augures.

M. Gabriele d'Annunzio, ce grand modeste, est venu passer quinze jours à Paris. Sa première visite fut, naturellement, pour son frère en humilité M. Edmond Rostand.

L'entrevue, dit-on, fut magnifique; Mme Rostand était présente et présent aussi le petit Maurice.

— Mon cher poète, dit d'Annunzio, je suis venu m'asseoir une minute à l'ombre de vos lauriers.

— Il ne saurait y avoir d'ombre pour les flammes de votre génie, mon cher maître, répondit M. Rostand.

La conversation fut, on le voit, des plus cordiales et des plus simples.

Le lendemain M. d'Annunzio alla voir *Chantecler*. On lui avait offert une loge, ce qui est un rude cadeau. M. Rostand, contrairement à ses habitudes, avait daigné l'accompagner mais, afin d'éviter toute indiscrétion, il se tint tapi dans les coulisses.

Et pendant toute la durée du spectacle, le public qui était, somme toute fort sage et qui ne s'usait point les mains à applaudir, remarqua un monsieur très chauve, aussi chauve que M. Pierre Wolff, qui du fond de sa loge poussait des rugissements d'enthousiasme.

C'était M. Gabriele d'Annunzio.

Pourtant le délire admiratif de l'auteur de l'*Intrus* était, peut-être, plus poli que sincère. Car, le lendemain, il disait à un de nos confrères :

— M. Rostand a dû écrire ça bien hâtivement...

Le bateau Watteau.

Vous êtes-vous intéressé à la querelle des Watteau? Non. Ni nous non plus. Que l'*Enseigne* de l'empereur d'Allemagne soit plus authentique que celle de M. Léon Michel-Lévy, cela n'a pas semblé un de ces passionnants problèmes qui font battre les gens autrement qu'avec une plume.

La France ne serait pas déshonorée parce que l'original d'un tableau fameux appartiendrait à une nation étrangère ; il y a bien d'autres chefs-d'œuvre qui ont émigré de chez elle : depuis des siècles elle en a inondé le monde.

Tous les gens qui ont du sens commun, ou qui pensent en avoir, se sont donc dit que cette petite histoire n'avait guère d'intérêt sauf pour quelques savants des deux côtés du Rhin, pour M. Armand Da.ot qui l'a lancée dans son journal et pour le propriétaire parisien d'une peinture longtemps douteuse et qui, maintenant, semble définitivement condamnée.

Eh bien, tout invraisemblable que cela paraisse, ce bateau, — pardon ! — ce Watteau a été ni plus ni moins qu'une affaire d'Etat. M. Pichon en a été ému au delà de toute idée. Il a demandé quasiment la tête du téméraire M. Da.ot qui est fonctionnaire et l'on a pu l'entendre déclarer l'autre soir dans un dîner, sans rire, que cette dispute-là retardait de quatre ans, ni plus ni moins, l'effort qu'il fait pour nous rapprocher de l'Allemagne.

Hein ! Vous doutiez-vous de ça?

Quel animal que ce Watteau !

Plumes et chapeaux.

Quand dimanche dernier on vit à Auteuil, dans le prix du Président, *Or du Rhin III* passer le poteau le premier dans un rush impressionnant, tous les chapeaux de nos jolies mondaines se mirent à palpiter de joie et d'orgueil.

Mme Doub.et, l'heureuse propriétaire d'*Or du Rhin* est, en effet, marchande de plumes et d'aigrettes et c'est chez elle que se fournissent toutes nos grandes modistes.

Du reste, elle ne va jamais aux courses. Les courses ne l'intéressent pas. Elle a un cheval, c'est vrai, parce qu'elle aime beaucoup les chevaux, mais qu'on ne lui parle pas des paris, des tuyaux, des joueurs.

Tous les propriétaires ne sont pas aussi sages qu'elle !

La plus Sensationnelle des Expositions Parisiennes

PYGMALION

LUNDI 4 AVRIL

SOIERIES

Dentelles, Fleurs, Rubans, Gants, etc.

et NOUVEAUTÉS DE LA SAISON D'ÉTÉ

MADAME, *Le 25 Mars 1910.*

Nous avons l'honneur de vous informer que la Sensationnelle Exposition annuelle de **SOIERIES** *des Magasins de* **PYGMALION**, *si impatiemment attendue par les élégantes, aura lieu cette année*

LE LUNDI 4 AVRIL

et se continuera toute la semaine dans le Grand Hall de l'Éden artistement décoré et splendidement illuminé le soir.

Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous honorer de votre visite et nous vous prions, Madame, d'agréer nos respectueuses salutations.

G. URION Fils, PETIT & Cie.
Directeurs des Magasins "A Pygmalion".

LES SOIXANTE PROPOSITIONS DE SOIERIES

Exposées au Grand Hall de l'Eden

PROPOSITIONS N°s 1 et 2

Toile de soie, couleur, brochée fantaisie, garantie lavable, largeur 0m80. *Le mètre* **1 25**

Foulardine pékin satin soie couleur, impressions nouvelles, garantie lavable, largeur 0m70. *Le mètre*. **1 25**

PROPOSITIONS N°s 3 et 4

Toile de soie, couleur, brochée fantaisie, très belle qualité, garantie lavable, largeur 0m80. *Le mètre*. **1 75**

Foulardine soie, couleur, impressions haute nouveauté, très belle qualité, garantie lavable, larg. 0m80. *Le mètre*. **1 75**

PROPOSITION N° 5

Damas et Soieries fantaisie couleur, soie et pure soie, largeur 0m50 et 0m52. *Le mètre* **2 50**

PROPOSITION N° 6

Damas et Soieries façonnées couleur, pure soie, largeur 0m50 et 0m52. *Le mètre* . . . . . **3 »**

PROPOSITION N° 7

Fantaisies soie et pure soie, couleur, largeur 0m48 et 0m50. *Le mètre* **1 75**

PROPOSITION N° 8

Soieries façonnées couleurs, soie et pure soie, largeur 0m48 et 0m50. *Le mètre* **2 25**

PROPOSITION N° 9

Fantaisies couleurs, soie et pure soie, fins de séries, largeur 0m48 et 0m50. *Le mètre* . . . . . **2 »**

PROPOSITION N° 10

Satin, Louisine pure soie couleurs, **Taffetas** souple, uni et glacé, pure soie, nuances désassorties, très belles qualités, largeur 0m50. *Le mètre* . . . . . **2 »**

PROPOSITION N° 11

Fantaisies couleurs, soie et pure soie, fins de séries, largeur 0m48 et 0m50. *Le mètre* **1 50**

PROPOSITION N° 12

Messaline, Louisine et Tricotine, pure soie couleurs, belles qualités, nuances désassorties, larg. 0m50. *Le mètre*. **1 50**

PROPOSITIONS N°s 13 et 14

Shantungs fantaisie couleurs, qualités variant de 8 à 4 fr. Largeur 0m70. *Le mètre* . . . . . *de* **3** fr. à **1 25**

PROPOSITIONS N°s 15 et 16, 29 et 30, 41 et 42

Succès de la Saison d'Été

Choix considérable de Foulards, pure soie, impressions haute nouveauté, largeur 1m10. *Le mètre, depuis*. . **3 »**

Grand assortiment de **Tissus légers** fantaisie, pure soie et laine et soie, couleurs, larg. 1m10. *Le mètre, depuis*. **1 50**

PROPOSITION N° 17

Damas couleurs, pure soie, belle qualité larg. 0m50 et 0m52. *Le mètre*. **4 50**

PROPOSITION N° 18

Carreaux, Écossais et Rayures, fil et soie, article très solide et recommandé pour jupons, corsages et doublure, largeur 0m50. *Le mètre* **1 60**

PROPOSITION N° 19

Damas et Soieries façonnées pure soie, largeur 0m50 et 0m52. *Le mètre*. **3 50**

PROPOSITION N° 20

Damas et Soieries fantaisies, pure soie, largeur 0m50 et 0m52. *Le mètre*. . . . . **4 »**

PROPOSITIONS N°s 21 et 22, 23 et 24, 25 et 26, 27 et 28, 33 et 34, 36 et 40.

Coupons de Soieries noirs et couleurs, unis et façonnés, dans tous les genres et dans tous les prix.

Nota. — Les propositions n°s 39 et 40 sont exclusivement reservées aux coupons de soieries en grande largeur : 0m70, 0m90 et 1m10.

PROPOSITION N° 31

Damas riches et Soieries façonnées couleurs, pure soie, qualité extra, largeur 0m54 et 0m56. *Le mètre*. . . . **5 »**

PROPOSITION N° 32

Damas très riches et **Fantaisies**, qualité supérieure, pure soie, largeur 0m54 et 0m56. *Le mètre*. . . . . **6 »**

PROPOSITION N° 35

Crêpe de Chine, mi-soie, toutes nuances, largeur 1m10. *Prix sans précédent. Le mètre*. . . . . **2 »**

PROPOSITION N° 36

Extraordinaire

Crépon de soie, toutes nuances, nouveauté de la saison, larg. 1m10. *Le mètre*. **2 50**

PROPOSITIONS N°s 37 et 38

Hautes Nouveautés de la Saison

Prix sensationnels

Crépon laine et soie, nuances unies, largeur 1m10. *Le mètre*. . . . . **4 »**

Crépon laine et soie, nuances glacées, largeur 1m10. *Le mètre*. . . . . **5 50** et **4 »**

Crépon soie fantaisie, nuances de robes, largeur 1m10. **3 50**

PROPOSITIONS N°s 43 et 44

Brocarts de soie et **Lamés or et argent**, grande et petite largeur.

COLLECTION UNIQUE

Le mètre depuis **7** fr. *jusqu'à*. . . . . **25 »**

PROPOSITIONS N°s 45, 46 et 47

Grand assortiment de **Tissus légers**, largeur 1m10, et **Tissus** laine et soie couleurs. *Le mètre depuis*. **1 50**

PROPOSITION N° 48

Shantung uni, toutes nuances, largeur 0m70. *Le mètre*. **3 50**

PROPOSITION N° 49

Soieries noires, petite largeur, unies et façonnées, pure soie **Taffetas, Merveilleux, Fantaisies**, etc.

Dans tous les genres et dans tous les prix

A SIGNALER PLUS PARTICULIÈREMENT

Taffetas noir, pure soie, bonne qualité, largeur 0m50. *Le mètre*. **1 30**

Merveilleux noir, pure soie, belle qualité, largeur 0m48 et 0m49. *Le mètre*. **1 50**

PROPOSITIONS N°s 50, 57 et 58, 59 et 60

Prix remarquables

Choix considérable de **Tissus noirs**, largeur 0m90 et 1m10. **Voiles, Crêpes de Chine, Éoliennes, Cachemires, Satins souples, Façonnés**, etc.

Dans tous les genres et dans tous les prix.

PROPOSITION N° 51

Grand assortiment de tissus, petite et grande largeur, blanc, crème et ivoire seulement

Cachemires, Crêpes de Chine, Éoliennes, Taffetas, Damas pour doublures, Fantaisies

Dans tous les genres et dans tous les prix

PROPOSITION N° 52

Shantung écru seulement.

Largeur 0m48. *Le mètre depuis*. . . . . **1 »**

Largeur 0m85. *Le mètre depuis*. **2 50**

PROPOSITIONS N°s 53 et 54, 55 et 56

Prix sans concurrence

Tissus unis, largeur 1m10, pure soie et laine et soie.

Cachemires, Taffetas uni, glacé, Caméléon, irisé, Ottomans, Armurés, etc.

AVIS IMPORTANT

1° En raison de l'importance toujours plus grande de cette exposition et des prix véritablement sensationnels, nous avons l'honneur d'informer notre clientèle qu'il ne sera donné aucun échantillon des tissus figurant sur les tables de proposition et qu'aucun métrage de tissu coupé sur pièce ne pourra être remboursé ou échangé.

Les coupons seront, au contraire, remboursés ou échangés, au gré des clientes jusqu'au 15 avril inclusivement.

2° Nous prions également les dames de bien vouloir ne pas se formaliser si nous ne laissons pas à domicile les marchandises non payées, toute autre manière de procéder nécessitant une augmentation de frais généraux de toutes sortes, qui doit forcément être ajoutée au prix de revient de la marchandise et payée par la clientèle, et qui ne permettrait pas de pratiquer les **PRIX DÉFIANT TOUTE CONCURRENCE** annoncés pour cette mise en vente exceptionnelle.

3° Nous conseillons aux dames désireuses d'éviter la foule de venir faire leur choix dans la matinée et de demander un **BON DE CAISSE** pour les achats importants.



JABOUNE

V. — Entre hommes !

Lorsque Mme Sarah Bernhardt, qui avait bien voulu accepter de venir, dans son costume des *Bouffons*, déclamer les couplets de « la Brise », — lorsque, gamine, câline, mutine, la taille svelte et le mollet provocant, Mme Sarah Bernhardt est entrée en scène, Jaboune a tiré Linda par la manche, et tout rouge, très haut, très fier, il affirma :

— Je LE reconnais !.. Je LE reconnais !...

A côté, des voix ont crié : « *Chut !...* » cependant que, de la loge voisine, où il y avait toute une bande de petites jeunes filles très occupées à tendre la poitrine, à jouer négligemment avec leur écharpe, à faire bouffer leurs cheveux, — Jaboune ne peut pas sentir les petites jeunes filles, comme celles-là, qui, parce qu'elles ont quinze ou seize ans, affectent le plus vif mépris pour les « enfants » de l'âge de Jaboune : trop grandes, maintenant, pour les admettre à leurs confidences, et pas assez pour aimer à se montrer déjà avec eux presque maternelles, — eh ! bien, de cette loge infernale, Jaboune a entendu des rires étouffés, et il a vu deux de ces impudentes qui se penchaient pour le regarder, et se moquer de lui, Jaboune...

Qu'est-ce donc qu'il avait dit de ridicule, et qu'est-ce qu'il y avait d'extraordinaire à ce qu'il reconnût cette personne, oui, en dépit du costume différent, qu'il reconnût très bien un élève, un grand, de Janson de Sailly, bien reconnaissable d'ailleurs, si gros pour son âge, et qui habite à côté de chez eux, et qu'il rencontre bien souvent, revenant du lycée, quand il sort avec Mlle Andorre :

— N'est-ce pas, Mademoiselle ?

Mais Mlle Andorre, avec impatience, a grondé Jaboune :

— Voyons, taisez-vous et écoutez, vous ne savez pas ce que vous dites : c'est Mme Sarah Bernhardt !...

Jaboune est horriblement vexé ; il hausse les épaules et murmure qu'il savait très bien, d'abord, qu'un élève de Janson de Sailly ne pouvait pas venir dire des vers, là, dans un théâtre ; et puis il s'empare de la lorgnette et, les deux coudes sur le rebord de la loge, il s'efforce à distinguer, malgré tout, si c'est vraiment Mme Sarah Bernhardt ou le rhétoricien de Janson de Sailly.

Malheureusement Jaboune ne peut jamais arriver à mettre la lorgnette au point, et il voit beaucoup plus trouble avec une lorgnette, que sans lorgnette...

Mais pour rien au monde il ne renoncerait cependant à se servir de cette lorgnette, qui le pose auprès des petites jeunes filles d'à côté, qui lui donne une attitude, l'attitude du véritable habitué des théâtres...

C'est une matinée de bienfaisance, avec le concours, bien entendu, des principaux artistes de Paris ; les parents de Jaboune, qui figurent naturellement au nombre des personnes bienfaisantes, avaient pris une loge, mais ils n'ont tout de même pas voulu pousser la bienfaisance jusqu'à venir passer leur après-midi à entendre l'Opéra, l'Opéra-Comique et la Comédie-Française débités par petits morceaux, — sans compter les autres...

Et voilà qui fera tout à fait l'affaire de Mlle Andorre « qui aime tant le théâtre », et de Linda, qui pourra écrire à son fiancé d'Allemagne qu'elle a vu tous les grands artistes français ; — et pour Jaboune, car il a été décidé que Jaboune en serait aussi, pour Jaboune quelle aubaine : un vrai théâtre, de vrais acteurs !..

Ceci le chiffonne bien un peu d'avoir pour compagnie son

Suite, voir LA VIE PARISIENNE *n*os 10, 11, 12 *et* 13.

institutrice et sa gouvernante; mais Jaboune a eu cette agréable surprise de voir Linda arborer à cette occasion un petit costume tailleur qu'il ne lui soupçonnait pas, et Mlle Andorre a coiffé sa tête d'un chapeau encore inédit, de telle sorte qu'elles n'ont pas trop l'air gouvernante, pas trop l'air institutrice...

Et Jaboune peut, en somme, comme il l'eût souhaité si fort, se donner l'illusion qu'il va au théâtre avec des dames, qui ne seraient pas spécialement chargées, l'une de lui apprendre la grammaire, l'autre de le débarbouiller; et il s'applique, surtout, à en donner l'impression aux autres...

Il a pour Mlle Andorre et même pour Linda des galanteries surprenantes, des prévenances inaccoutumées; il a supplié Mlle Andorre de le laisser donner lui-même le pourboire à l'ouvreuse; et tout à l'heure, pendant l'entr'acte, il voulait absolument emmener « ces dames » prendre une orangeade au buffet...

Pourquoi faut-il que cet incident Sarah Bernhardt lui gâte un peu son plaisir, avec les observations déplacées de Mlle Andorre, et les rires moqueurs de ses jeunes voisines?...

Et Jaboune s'immobilise, les yeux collés contre les verres de sa lorgnette, qu'il continue à appuyer de toutes ses forces, sans rien voir, ou presque...

Cependant le programme se poursuit, extrêmement brillant; c'est ainsi que des vers qui lui sont familiers parviennent maintenant aux oreilles de Jaboune : c'est une fable de La Fontaine.

— Vous reconnaissez cela, Jaboune? — demande Mlle Andorre.

— Bien sûr! — *Les deux Pigeons*! On les lui a fait apprendre la semaine dernière. Ce n'est vraiment pas la peine de venir au théâtre pour entendre réciter des leçons; et Jaboune, qui regarde sournoisement par-dessus la lorgnette, Jaboune trouve même un peu ridicule et pénible, qu'une dame très bien habillée évidemment et qui n'est pas laide, mais qui n'est plus une petite fille, récite des fables de La Fontaine :

— Est-ce que c'est une institutrice?...

Ce qui frappe surtout Jaboune, c'est comme tous ces gens parlent fort; comme ils chantent fort, aussi : il y en avait un petit gros, à l'instant, qui avec une figure méchante, et en serrant les poings de rage, semblait-il, et en frappant du pied comme s'il avait été très en colère, ouvrait une bouche énorme : et ce qui sortait de là!... On aurait dit un phonographe emballé, a déclaré Jaboune.

Sans doute, parler fort et chanter fort, c'est ça le théâtre; au fond c'est peut-être très difficile, mais ce n'est pas très amusant...

Par exemple, il y a quelqu'un qui a bien amusé Jaboune, quelqu'un qui avait un tout petit chapeau, de gros souliers délacés, les yeux blancs, le nez rouge, l'air tout à fait hilare et idiot, et qui chantait :

D'puis c'matin, je suis saoul comme un Polonais...

et tout un répertoire de choses également incompréhensibles, ou, quand on les comprenait, stupides, qui faisaient trépigner la salle.

Jaboune a participé à cet enthousiasme; et, bien vite, il s'est emparé du programme pour y lire le nom de cet homme de génie :

— *Mounet-Sully!*

— Mais non, a dit Mlle Andorre, mais non, ce n'est pas le genre de Mounet-Sully...

— Puisque c'est lui qui a le nom écrit avec les plus grosses lettres et qui a le plus de succès...

Et Jaboune ressent quelque mépris pour Mlle Andorre qui est peut-être très forte en calcul, très forte en grammaire et en géographie, mais qui n'a pas le moindre sens des choses du théâtre...

Aussi renonce-t-il à se faire expliquer par elle la petite pièce que l'on a jouée ensuite, — des artistes de la Comédie-Française, — et où il y avait un jeune Monsieur qu'un autre Monsieur, — tenez, encore un qui criait fort, celui-là! — qu'un autre Monsieur surprenait confortablement installé dans une armoire, avec des livres, une petite table, une lampe : cela a même donné l'idée à Jaboune que ce serait très amusant de s'installer de la sorte dans l'armoire à linge, mais bien sûr qu'on ne voudra jamais l'autoriser à avoir une lampe...

Mais ce Monsieur, le Monsieur de la pièce, pourquoi était-il dans l'armoire? Une histoire de Sherlock Holmes, peut-être : un cambrioleur? Oui, c'est pour cela que le Monsieur, celui qui criait le plus fort, a dit à la dame que l'autre Monsieur, celui de l'armoire, était son amant : les amants, ce sont des espèces de cambrioleurs...

Mais pourquoi ne l'a-t-on pas arrêté? Ces pièces de théâtre, c'est bien obscur...

Le temps que la musique de la garde, — car ce qui caractérise les manifestations artistiques de la bienfaisance parisienne, c'est que la musique de la garde républicaine ne saurait manquer d'y participer, — le temps que la musique de la garde, ou, plus exactement, les tambours de la musique de la garde, exécutent la marche d'Austerlitz, écrite, comme on sait, pour tambours soli, — et la scène a été occupée à nouveau par une personne en habit noir, qui n'avait pas l'air de se trouver le moins du monde intimidée de succéder ainsi, elle toute seule, à vingt-quatre tambours...

— Jaboune, voulez-vous me prêter la lorgnette? a demandé avec quelque empressement Mlle Andorre.

Jaboune a donné la lorgnette, mais en même temps, soucieux de prendre sa revanche de tout à l'heure, avec Mme Sarah Bernhardt, il a cligné de l'œil d'un air fin, il a tiré encore la manche de Linda, et il a déclaré, en hochant la tête :

— Allez! cette fois, je sais bien que c'est encore une dame qui s'est habillée en Monsieur!...

C'était M. de Max.

Et d'ailleurs, même une dame qui parlerait très fort, comme toutes ces dames de théâtre, eût-elle jamais ébranlé la salle d'accents aussi sonores et puissants que ce M. de Max dont la voix roule et gronde comme s'il y avait encore là tous les tambours de la garde? Mais que le théâtre, décidément, est donc une chose décevante, que l'on ne puisse jamais prononcer à première vue et à coup sûr si la personne qui se présente sur la scène est bien une femme ou si c'est un homme?

Et Jaboune, tout à fait déconcerté et décontenancé par deux épreuves également désastreuses, renonce à émettre un avis sur l'identité exacte et certaine des personnages du divertissement chorégraphique par quoi le ballet de l'Opéra vient affirmer, à son tour et pour terminer, que Terpsichore, elle aussi, est une Muse bienfaisante...

Sans doute ces jeunes bergers grecs, lutinés par des nymphes, et qui courent si gracieusement jusqu'au fond de la scène, pour revenir par devant, en tenant dans leurs mains levées des guirlandes de roses, oui, ceux-là ont tout à fait l'air, sauf que, peut-être, ils sont vraiment par trop bien portants, ils ont bien l'air d'une troupe de collégiens de Janson, à la classe de gymnastique; mais sait-on jamais? hésite Jaboune; d'autant que les nymphes, elles, on voit bien qu'elles ont cependant dépassé l'âge de Kitzi, et même de Ketty, et pourtant elles portent bien des jupes courtes,— alors, quoi?... Il n'empêche que précisément à cause de Ketty et de Kitzi, Jaboune prend un intérêt tout spécial à cette partie du spectacle, parce qu'il songe à l'étonnement émerveillé de ses amies quand il leur apprendra que la polka et la valse, dont elles sont si fières de connaître les pas, ce n'est rien du tout à côté de la vraie danse; et il s'applique à fixer dans sa mémoire les évolutions et les mouvements les plus gracieux auxquels se livrent, en ce moment, les principaux sujets du corps de ballet, pour pouvoir les indiquer suffisamment à Ketty et à Kitzi, de façon à reconstituer avec elles les éléments essentiels du divertissement.

Par exemple saura-t-il se tenir ainsi et marcher sur la pointe des pieds? Ça doit être passablement difficile, et d'ailleurs on n'en comprend pas très exactement la nécessité; ils essaieront, certes, lui d'abord, Ketty et Kitzi ensuite :

LE THERMOMÈTRE DES AMOUREUX

Dessin de Markous



mais ma foi, s'ils n'y peuvent réussir sans risquer de tomber, en marchant, en courant, en tournant, sur la plante des pieds, comme tout le monde, et non pas sur la pointe, ce sera plus pratique, on sera plus solide, et ça n en sera pas beaucoup moins joli : car le joli, là dedans, c'est surtout de sauter légèrement et de bien arrondir les bras au-dessus de la tête, — et ça, les bras, Jaboune a bien vu comment il fallait s'y prendre et il s'en charge...

En somme, avec les notions de chorégraphie qu'il vient de s'assimiler, sans oublier la chanson de Mounet-Sully :

D'puis c'matin, je suis saoul comme un Polonais...

une chanson qu'il a retenue tout de suite, et qu'il se propose bien de « lancer » demain aux Champs-Elysées, en somme Jaboune n'a pas lieu d'être mécontent, et il aura su tirer de cette matinée un ingénieux et indiscutable profit...

Il n'y a que ses moqueuses voisines, les petites jeunes filles de la loge; ah ! celles-là, par exemple, à la sortie, ce qu'il a été heureux, vite, vite, en se faufilant derrière elles, après avoir, à la faveur de la bousculade, « semé » un instant Linda et Mlle Andorre, ce qu'il a été heureux de les pousser sournoisement dans l'escalier, comme s'il ne le faisait pas exprès, bien sûr, — Pardon, Mademoiselle !... — tant que l'une a failli trébucher de deux marches, et qu'une autre a accroché après la rampe et déchiré tout du long son écharpe liberty ; — ça leur apprendra !...

Et maintenant Jaboune, vengé, va pouvoir savourer à loisir la joie du retour en omnibus ; car il a obtenu de Mlle Andorre que, pour revenir, on ne prendrait pas de voiture, et Jaboune a la passion de l'omnibus...

C'est d'abord parce que rien n'est plus amusant et varié que des voyageurs d'omnibus, surtout quand on sait se livrer sur eux à la petite expérience que lui a enseignée son cousin Roger, celui qui se prépare à l'Ecole Saint-Cyr, mais qui sera sûrement « recalé », mais ça lui est bien égal, et il s'engagera dans la cavalerie...

Donc Roger, qui, tout grand garçon qu'il soit, est très gentil et ne dédaigne pas de causer avec Jaboune, Roger a révélé à Jaboune le secret de faire tirer la langue aux voyageurs de l'omnibus qui sont assis en face de vous; il suffit d'en regarder un d'un air négligent et comme si on pensait à autre chose; mais en réalité, on ne pense qu'à une chose, et de toutes ses forces, on fronce les sourcils et on concentre sa volonté sur cette pensée unique : — Tirez-moi la langue !... — ou même, car, en pensée, et pour que l'ordre soit plus impérieux, il n'est pas défendu, et cela est préférable, de tutoyer le sujet : — Tire-moi la langue !...

Et, au bout d'un instant, on voit le malheureux voyageur qui, tout angoissé et gêné sans savoir pourquoi, tortille la bouche, remue les lèvres, et finit bel et bien, en effet, et en dépit qu'il en ait, par tirer la langue...

C'est de l'hypnotisme, a déclaré Roger, — ou encore de la « transmission de pensée », comme Jaboune l'a vue pratiquer, d'ailleurs, par un « docteur » du Nouveau-Cirque...

A la vérité, Jaboune n'a jamais réussi complètement cette expérience du « tirement de langue », soit parce qu'il lui fallait descendre, ou que le « patient » descendait lui-même, ou encore qu'une observation de Mlle Andorre troublait la volonté de Jaboune, avant parfaite réalisation...

Mais vous imaginez sans peine, avec une pareille occupation, s'il est agréable de voyager en omnibus, et que les voyages y sont toujours trop courts...

Sans compter qu'aujourd'hui, en apparaissant fièrement au seuil de la voiture avec sa lorgnette et son programme à la main, Jaboune a conscience d'éveiller la curiosité et l'admiration de tous les voyageurs, parce que tout le monde saura qu'il est « le petit garçon qui revient du théâtre »...

Voilà donc Jaboune installé dans toute sa joie et dans toute sa gloire, et, pour comble de bonheur, dans toute sa fière indépendance, car Linda a dû rester sur la plate-forme, et il n'y avait pas de place sur la banquette à côté de Mlle Andorre.

Jaboune a commencé par compulser son programme d'un air important et affairé. Puis il s'est mis à inspecter ses voisins d'en face, pour choisir le « sujet » à qui il va faire tirer la langue...

Mais soudain, il tressaille ; là, devant lui, ce Monsieur, qui est avec un autre Monsieur, et qui est habillé en Monsieur, ce n'est pourtant pas un Monsieur : on ne le trompe pas deux fois, c'est Sarah Bernhardt ! Evidemment c'est Sarah Bernhardt qui revient comme lui du théâtre ; vous pensez bien que Jaboune ne va pas s'amuser à lui faire tirer la langue : non, mais, en dépit des petits signes qu'il lui adresse, amicaux et entendus, on dirait qu'elle affecte de ne pas le reconnaître, comme si elle ne l'avait pas parfaitement vu dans la loge, tout à l'heure, même qu'en déclamant les vers de M. Zamacoïs, elle le regardait tout le temps...

Seulement, elle ne sait peut-être pas qu'il l'a reconnue, elle, ou elle ne veut peut-être pas qu'on la reconnaisse...

Or, Jaboune se souvient à propos d'un admirable moyen, que lui a encore indiqué son grand cousin Roger, pour démasquer une femme qui s'habille en homme : on lui jette un objet quelconque, une balle, une orange, sur ses genoux, quand elle est assise ; et alors qu'un homme, pour retenir l'objet ainsi jeté rapproche instinctivement les genoux, la femme, au contraire, instinctivement les écarte, oubliant que ce mouvement, par lequel elle a l'habitude de tendre la jupe qui offrira ainsi une surface plus large où elle recevra plus commodément la balle ou l'orange, oubliant que ce mouvement au contraire, si elle a usurpé le costume masculin, aura pour résultat fatal de laisser rouler l'objet entre les deux jambières d'un pantalon inaccoutumé...

Au théâtre, Sarah Bernhardt était trop loin, n'est-ce pas, et puis elle n'était pas assise : sans quoi, avec le procédé subtil et sûr du cousin Roger, Jaboune n'aurait pas fait cette confusion dont il a été si penaud, si humilié, et qui a failli lui gâcher toute sa matinée...

Mais maintenant, la personne est assise précisément, là, devant lui, et faut-il donc qu'elle le nargue encore, prend-elle Jaboune pour un bénêt?..

Jaboune n'a sous la main ni balle ni orange ; mais, avec son programme, il a fait une grosse boule de papier ; sans doute, c'est assez délicat et hasardeux de lancer une grosse boule de papier, dans un omnibus, sur une personne que l'on rencontre pour la première fois, et à qui vous n'avez jamais été présenté, et que l'on ne saurait dire que vous connaissiez, encore que vous la reconnaissiez et qu'elle puisse, et qu'elle devrait, vous reconnaître...

Mais la tentation est trop forte : Jaboune fait sauter deux ou trois fois, machinalement, semble-t-il, négligemment, la boule de papier, et puis, tout à coup, comme s'il n'y pensait plus, comme si la boule lui avait échappé, il la lance de façon à ce qu'elle retombe sur les genoux de Sarah Bernhardt.

Eh ! bien, chose extraordinaire, cette personne, — ne serait-ce pas Sarah Bernhardt, serait-ce donc un vrai Monsieur ? — a parfaitement reçu la boule de papier sans bouger les genoux, comme si vraiment elle n'avait fait que cela toute sa vie de porter un pantalon d'homme...

Et pourtant l'autre Monsieur, qui l'accompagne, lui a dit d'une voix assez haute pour que tout l'omnibus l'entende, et que ces paroles parviennent jusqu'aux oreilles rouges d'indignation et de honte de Mlle Andorre :

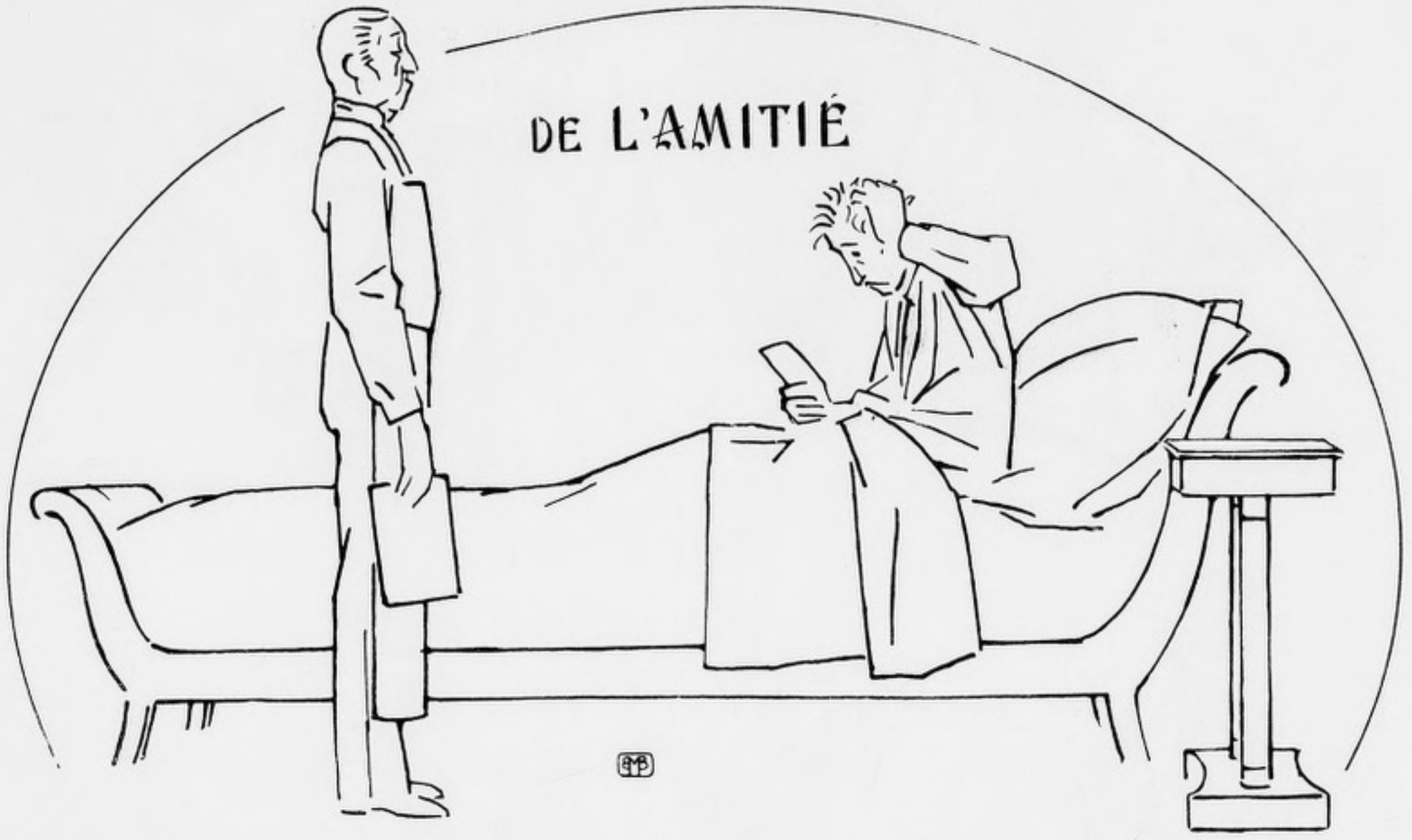
— Décidément, ma chère amie, il y a des petits garçons bien mal élevés !..

Il l'a bien appelée « ma chère amie ».

Ce n'était pas Sarah Bernhardt, mais c'était tout de même Mme Dieulafoy.

FRANC-NOHAIN.

DE L'AMITIÉ



C'est une question que l'on a fréquemment étudiée, mais sur laquelle m'est avis qu'il reste encore beaucoup à dire. Au surplus, il m'a toujours semblé que les philosophes et moralistes, qui, sur ce point, avaient exercé leur éloquence, s'en étaient pour la plupart tenus à des remarques d'un tour vraiment trop général et superficiel. De belles phrases, des phrases édifiantes, soit; mais point de ces vérités dont on puisse tirer un enseignement pratique ni de ces règles de conduite aptes à faciliter notre existence quotidienne. Je ne sais si je me leurre, mais il me paraît bien que l'instant serait venu d'envisager les choses sous un aspect... comment dirais-je... sous un aspect plus terre-à-terre, plus familier, plus parisien.

Ce n'est donc point sur l'amitié proprement dite que je voudrais ici discourir, mais sur l'ami.

Et l'ami n'est pas encore le terme exact; c'est du compagnon que je voudrais plutôt parler, du camarade, du complice, de l'être indispensable à nos pérégrinations de citadin, de celui qu'impunément l'on réquisitionne à toute heure, de celui que dans une partie carrée l'on choisit comme figurant et dans une affaire d'honneur comme second témoin, enfin de celui que par-dessus tout l'on adopte pour se donner contenance et que l'on conserve en quelque sorte toujours sous la main, par précaution contre la solitude.

Rien à première vue de plus facile à se procurer qu'un acolyte de ce genre, et le modèle, semble-t-il, en est d'un usage courant. Réflexion faite, un pareil choix exige au contraire des soins infinis et pour un esprit perspicace il est clair qu'une erreur sur ce point risquerait d'être la source des pires déboires. Evidemment l'on peut sans trop d'efforts tomber sur un garçon sachant qu'il ne faut introduire ses doigts ni dans la sauce ni dans son nez, connaissant, en outre, l'emploi d'un savon, d'une éponge, au besoin d'une brosse à ongles. Cependant tout n'est pas là. Qu'il ait une tournure honnête et qu'on ne risque pas de le confondre avec un invité de M. Fallières, c'est déjà beaucoup, c'est énorme. Pourtant les qualités morales ont également bien leur prix. Un naturel patient, facile, endurant doit être, si je ne m'abuse, la caractéristique du personnage. Je ne parle point de l'intelligence, en bien des cas nettement superflue; mais, par contre, il me semble rationnel d'exiger une certaine culture, de l'usage, de la politesse, quelque conversation et même ce qu'on nomme du brio, lorsque le brio est de circonstance. Mais c'est ici justement qu'il importe d'y regarder à



Un ami est un figurant toujours prêt à vous suivre dans une partie carrée.

FLAMBERGE AU VENT! DES DUELS ET DE LEURS CAUSES

Dessins de L. Burret.



NOBLES PREUX
Pour se tailler un royaume

LES BEITRES
Pour les beaux yeux de Gretchen



LES MIGNONS
Pour un coup manqué au bilboquet



LES MOUSQUETAIRES
Pour un madrigal à Célimène



LES COURTISANS
Pour être porte-cotton du roi

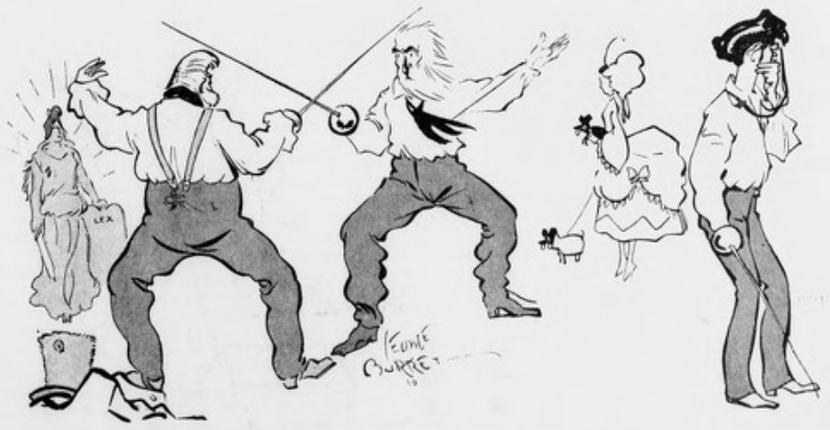
LES MARQUIS
Pour un sourire de la Camargo



LES VIEUX DE LA VIEILLE
Pour la caissière du Café des Mille Colonnes



LES DEMI-SOLDE
Pour la gloire du Petit Tondu

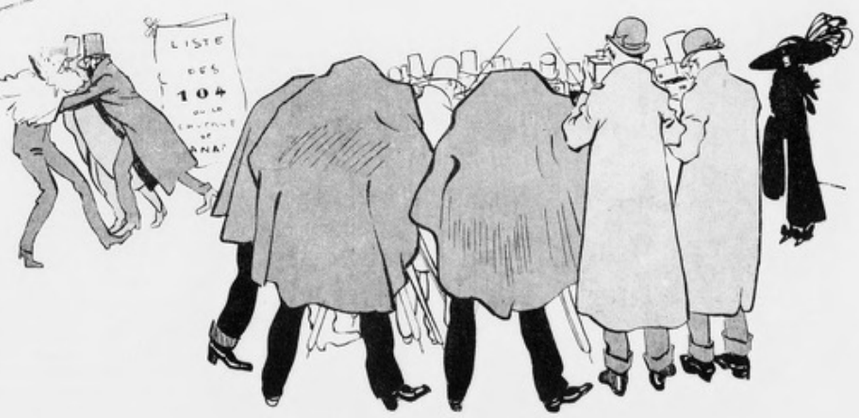


LES VIEILLES BARBES
Pour les Immortels Principes de 89

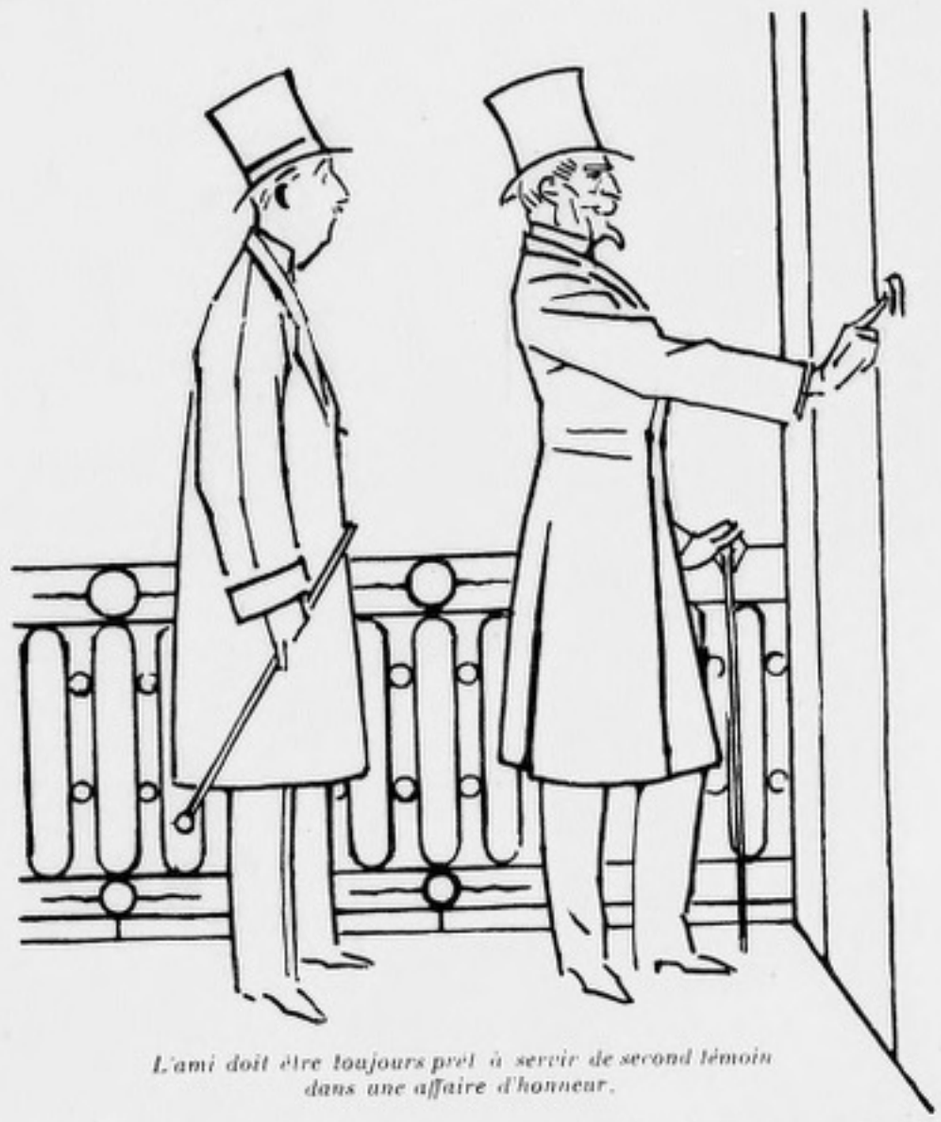
LES GANDINS
Pour un calembour à la Maison d'Or



LES POLITICIENS
Pour un talon de chèque



LES PRINCES DE LA SCIENCE
Chut! Soyons discrets! Leur modestie est si ombrageuse!



L'ami doit être toujours prêt à servir de second témoin dans une affaire d'honneur.

deux fois. Que votre ami soit causeur et brillant, rien de mieux; dans votre propre intérêt il ne faudrait point cependant qu'il se montrât par trop brillant. Qu'il ait bon air, d'accord ; mais pour un motif du même ordre, il ne faudrait point non plus qu'il ait trop bon air. Enfin et surtout, il conviendrait de s'assurer à l'avance que ce jeune homme déplaît bien franchement aux femmes, à défaut de quoi l'on risquerait de s'exposer à d'interminables mésaventures.

Le gros ennui est qu'il est à la vérité fort difficile de préjuger sur ce chapitre des aptitudes naturelles de quelqu'un. Et comment, je vous le demande, comment deviner juste alors qu'à



Evitez de choisir pour ami un être vulgaire et sans éducation.

tout propos, et sans raison valable, ces dames repoussent les plus beaux partis, dédaignent les plus nobles intelligences, les plus gracieux visages pour se jeter à la tête du premier galopin venu! Qui croire, à qui se fier!

Il me semble pourtant qu'il est certaines catégories d'individus dont je me défierais plus spécialement tels que : boxeurs, jockeys ou comiques de café-concert. Les ténors sont également redoutables et, tout bien pensé, je suis d'avis que d'une manière générale on ne saurait trop tenir compte de la voix. Grave et bien timbrée, Dieu sait quels ravages elle exerce presque à coup sûr et quels accès de faiblesse honteux elle détermine immanquablement parmi le beau sexe! Si donc le compagnon sur lequel vous avez des vues possède un organe aux sons naturellement persuasifs, rompez net, rompez au plus vite et le remplacez par un individu ayant voix de rogomme ou de fausset. Peu importe après cela les balivernes qu'il pourra conter à vos belles amies. Et d'ailleurs, à part le son de notre voix qui chatouille ou froisse le tympan, ces dames ont-elles jamais prêté l'oreille à quoi que ce soit de ce que nous leur disons?

ROGER BOUTET DE MONVEL.

Monsieur le Comte

Lucie et Marguerite, première et seconde femmes de chambre, sont assises dans l'office, chez le baron de Saint-Guérin, leur maître : elles cirent des chaussures de femme.

MARGUERITE. — Mademoiselle a encore dîné à côté de M. Victor! Regardez comme son soulier est couvert de boue bien frottée.

LUCIE. — C'est du propre! Je n'y comprends rien : M. Victor va toujours en voiture, ses semelles ne marquent pas... Montrez voir un peu?... Vous n'avez pas l'œil ma petite : ce travail-là est signé Robert. Il est le seul de l'entourage, qui laisse des traces de bottines américaines.

MARGUERITE. — Il y va de bon cœur, Robert! Le vernis est perdu! J'aime mieux Victor : il appuie en amateur, sans faire de dégâts... Faut-il que ces gens-là soient bêtes, de se cacher sous une table pour raconter leurs affaires à leurs domestiques! Ce n'est vraiment pas la peine d'avoir des genoux.

LUCIE. — Vous savez bien combien Mademoiselle les a pointus!

MARGUERITE. — C'est à croire qu'elle met ses bas sur son caractère! Si je ne laissais pas, de temps en temps, une indication sur son soulier, pour lui montrer que je vois clair, la vie ne serait pas tenable.

LUCIE. — Allons, c'est bien : vous commencez à vous former! Profitez des intrigues; acceptez les cadeaux; inventez les indiscrétions que vous voulez commettre à la cuisine; flattez : voilà les conditions du bon certificat. Pour votre bien-être, choisissez toujours une place dans le milieu le plus frivole, car, ne l'oubliez pas, les mauvaises mœurs dans une famille c'est la liberté des serviteurs.

MARGUERITE. — Je le vois bien. Je ne me caserai jamais ailleurs que dans le meilleur monde. N'empêche, qu'entre nous, Mademoiselle est assez dégoûtante de ne pas accorder ses deux pieds au même jeune homme!

LUCIE. — Elle ne sait pas : elle n'a pas l'expérience de sa mère.

MARGUERITE. — Vous croyez donc qu'elle ne voit pas clair, et qu'elle ne juge pas la conduite de Madame?

LUCIE. — Non. Madame fait « la créature » très décemment, comme il se doit dans une bonne société, et Mademoiselle fera tout naturellement la même chose : on ne lui a point montré d'autre exemple. Vous êtes encore naïve ma petite! Vous ne connaissez pas ces femmes-là. Elles épousent des gens de leur rang. Après le mariage, elles mènent une vie extrêmement régulière : dans les provinces, elles accouchent, et à Paris, elles couchent. Les campagnardes perpétuent la race pure; les Parisiennes lui redonnent du sang. Ce sont les enfants naturels qui maintiennent la noblesse!

MARGUERITE. — Tout le monde le sait!

LUCIE. — Elles ont un but dans l'existence.

MARGUERITE. — Il est joli!

LUCIE. — Mon Dieu, que vous êtes jeune!

MARGUERITE. — Pourquoi donc, alors, en voyant le soulier de Mademoiselle, avez-vous dit : « C'est du propre! »

LUCIE. — Je n'y pensais pas, ça m'est parti; mais à la réflexion... Je ne refais pas le monde, moi, j'en bénéficie...

MARGUERITE, *avec mépris*. — Et ce sont ces personnes-là, qui médisent des « sixièmes »!

LUCIE. — Parce qu'il ne leur est pas facile d'y monter...

MARGUERITE. — Tandis que nous autres, nous descendons très bien au « premier ». C'est étonnant comme le tablier blanc émoustille l'homme!

LUCIE. — Ça le repose... En fait d'amants, voici leur saison qui approche : nous partons dans quinze jours.

MARGUERITE. — Ah! tant mieux! A nous la vie de château! Y aura-t-il beaucoup de monde?

LUCIE. — Certainement.

MARGUERITE. — Est-ce que nous allons « donner », comme l'année dernière?

LUCIE. — Sans aucun doute... quand ces dames ne pourront plus suffire. Vous allez tâcher de vous surveiller! L'autre été vous avez cédé trop vite; si vous n'aviez pas eu la chance de tomber sur un bon type, vous auriez pu avoir des ennuis.

MARGUERITE. — Il était si gentil!... Et puis, je ne peux pas faire semblant : ce n'est pas de ma faute.

LUCIE. — Vous avez l'âge de vous y mettre. Quand le hasard vous aura donné l'occasion, empoignez-la, et manœuvrez en bon ordre. Si j'avais eu votre folie dans ma tête, j'aurais gâché le meilleur de mon aventure, avec un imbécile!

MARGUERITE. — Lequel?

LUCIE. — Balise.

MARGUERITE. — Balise?... Comment donc est-il?

LUCIE. — Le comte Roland de Balise; marié, très riche, plus bête qu'un parapluie.

MARGUERITE. — C'est bien général comme signalement. Racontez-moi votre histoire!

LUCIE. — Elle en vaut la peine! Ecoutez :

« J'étais allée dans le petit salon, y prendre je ne sais plus « trop quoi, lorsque je sentis ma jarretelle qui s'en allait. Je « l'arrange tranquillement. Arrivé sans bruit le comte me « regarde... Ma chère, vous n'avez pas idée comme il me regar- « dait! Il ne disait rien, et je devinais qu'il devait cuisiner dans « sa tête un tas de bêtises sur les distances sociales. Voyant « qu'il en était l'heure, je devins coquette en un tour de main...

« LE COMTE, *s'approchant de moi*. — Vous êtes charmante, « Lucie!

« MOI. — Monsieur le comte veut plaisanter?...

« LE COMTE. — Pas du tout : vous êtes très gentille...

« MOI. — On le dit.

« LE COMTE. — Vous voyez! Pour moi, j'espère que vous allez « l'être davantage.

« MOI. — Monsieur le comte ne parle pas sérieusement; et si « ce n'était pas lui qui me dise de pareilles raisons, je ne le sup- « porterais pas, je me fâcherais!... Monsieur le comte n'y pense « pas!...

« LE COMTE. — Mais si, mais si : vous me ferez tant de plaisir. « (*Me prenant par la taille.*) Je le veux, entendez-vous, je le « veux...

« Lui échappant des mains, je courus jusqu'à la porte, et là, « me retournant, je lui fis cadeau d'un beau salut, avant de sor- « tir. Après m'avoir contemplée avec admiration, il me ramena, « comme je m'y attendais.

« LE COMTE. — Il ne faut pas vous sauver comme ça; je vous « le défends! (*Après m'avoir bien examinée.*) De qui tenez-vous « cet élégant maintien, cette aristocratique manière de saluer?... « Où diable avez-vous pris ces jolies façons?

« MOI, *très digne*. — Dans les cuisines de M. le duc de Faïence, « mon père.

« LE COMTE. — Hein? Vous êtes la fille du duc de Faïence?

« MOI. — Et de Jeanne Breton, sa cuisinière, oui Monsieur le « comte.

« LE COMTE. — Ce n'est pas possible?... Mais alors, nous « sommes parents!

« MOI. — Vous en êtes sûr?

« LE COMTE. — Naturellement : le duc de Faïence était petit- « cousin de mon père.

« MOI. — Nous sommes cousins?

« LE COMTE. — Très éloignés. Mon Dieu! oui... Vous êtes « contente?

« MOI. — Ravie; flattée; enchantée...

« LE COMTE. — C'est curieux, n'est-ce pas, comme on se « retrouve!

« MOI. — Oui. Le hasard est quelquefois bien mignon!... Alors, « comme ça, vous n'êtes pas ennuyé qu'on soit cousins?

« LE COMTE. — Au contraire. Seulement, j'enrage encore « plus de ne pas mieux vous connaître. Vous n'allez plus me « refuser, à présent?... Il faut s'entr'aider en famille!

« MOI. — Vous recommencez? Vous n'êtes pas sérieux!

« LE COMTE, *m'embrassant*. — Que tu es jolie!... Me donneras- « tu ta clef, là-haut?

« MOI. — Non : à votre étage, auprès de la lingerie.

« LE COMTE. — Tant mieux!

« MOI. — Mais vous serez raisonnable.

« LE COMTE. — Je ferai tout ce que tu voudras.

« MOI. — Hum?...

« LE COMTE. — Je t'en donne ma parole!

« MOI. — C'est bien vague...

« LE COMTE, *avec dignité*. — Je n'ai qu'une parole... Combien « crois-tu donc qu'un gentilhomme comme moi puisse avoir de « paroles?

« MOI. — Je ne sais pas... deux, ou trois, si j'en juge par mon « père. Mais j'entends du bruit : je me sauve... »

Et voilà comment on devient la maîtresse d'un homme de qualité!

MARGUERITE. — C'est vrai que vous êtes la fille d'un duc?

LUCIE, *blessée*. — Vous ne le voudriez pas!

MARGUERITE, *avec admiration*. — Oh!... je n'aurais jamais trouvé ça sur le moment!... Comme vous connaissez bien votre métier!

LUCIE. — Vous savez, depuis qu'un marquis m'a demandé de l'argent, je serre mon jeu.

MARGUERITE. — Il vous avait pris pour une étrangère?

LUCIE. — Non : j'avais mon tablier.

MARGUERITE. — Quel monde!... On ne se doute pas de ça dans les campagnes... (*On sonne.*) Deux coups! C'est pour moi. Dire qu'on ne peut même pas causer tranquillement cinq minutes!... Ça n'a pas les yeux ouverts, que ça vous appelle!

LUCIE. — Allez-y; elle va nous disputer toute la journée si vous énervez son réveil.

MARGUERITE. — Quelle misère d'être esclave! C'est toujours la même histoire : tout pour les uns, rien pour les autres. Parce qu'ils ont des rentes, tout leur vient : le bien-être, la considération, la liberté; au lieu que nous!...

LUCIE. — Bah! nous avons quelque chose, dont nous nous servons bien.

MARGUERITE. — Quoi donc?

LUCIE. — Oh! presque rien : l'Ingratitude.

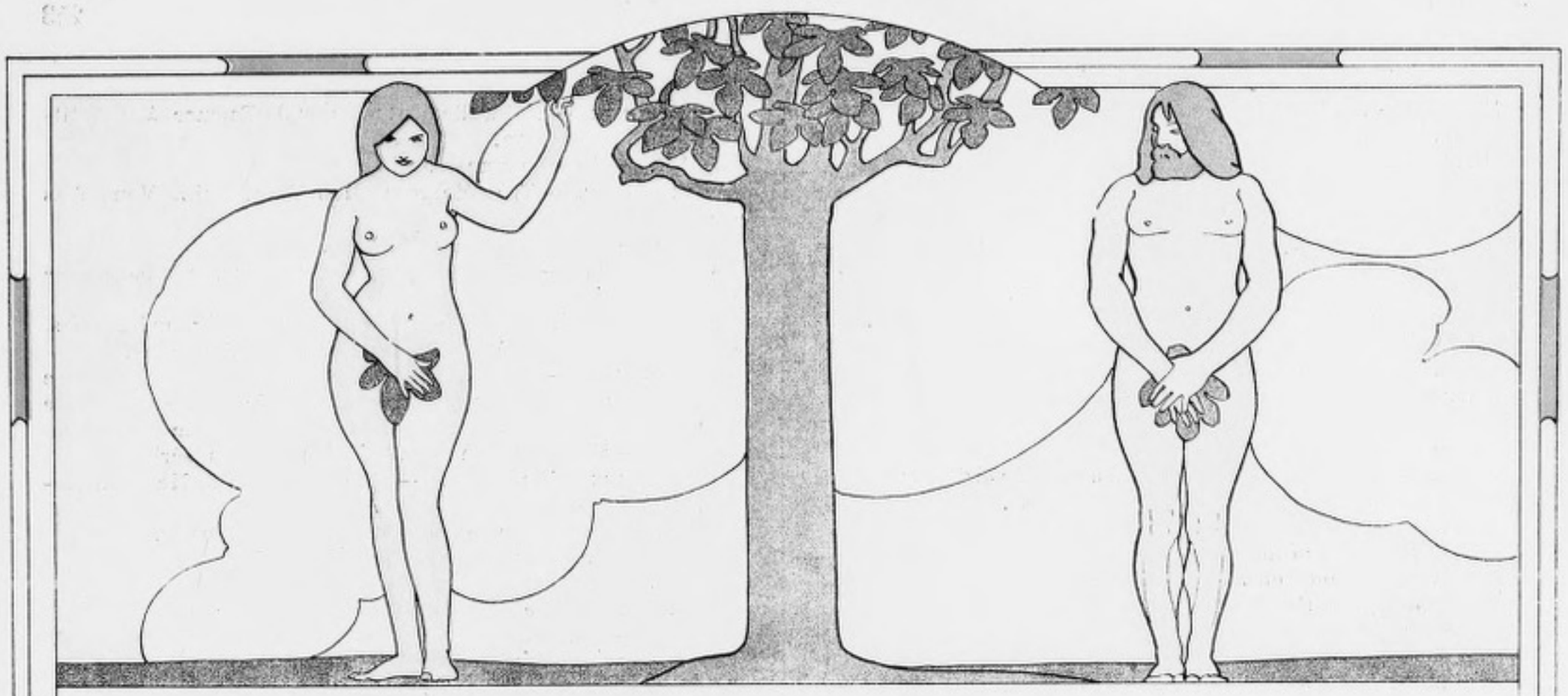
R. DUEZ.

Une Perle

Chers yeux, vous voudriez plonger
Aux profondeurs les plus intimes
Des miens, pour les interroger
Et chercher dans leurs noirs abîmes
Une perle, doux pleur figé...

Chers yeux, plongez au plus profond
Des miens, dont la prunelle est claire;
Souriez, quand de leur mystère
Comme perle ils rapporteront
Votre image, qui m'est si chère.

CLAUDE.



LA JAMBE
A travers les Ages

II. — De quelle façon la jambe d'Eve nous enseigne des vérités capitales

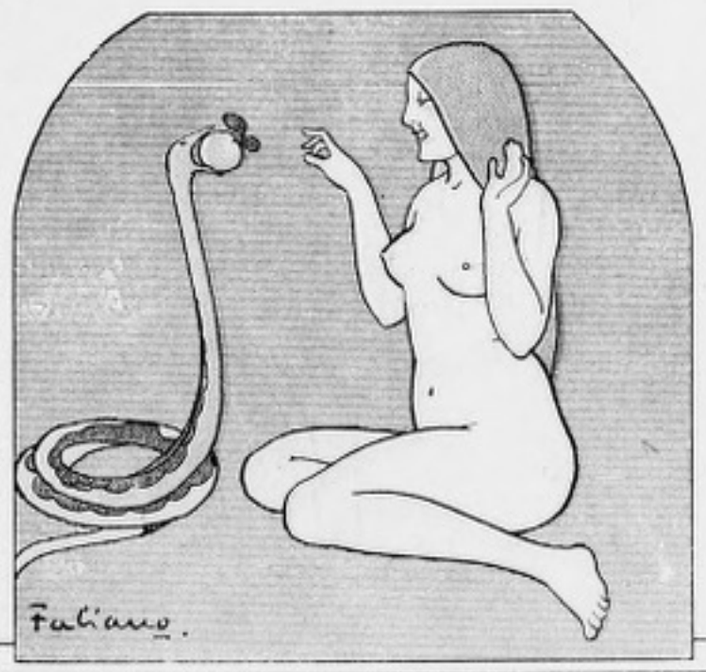
La première jambe féminine qui foula notre terrestre planète fut celle d'Eve. L'Ecriture sainte fait des allusions fort claires, quoique indirectes, à cette partie du corps de notre aïeule vénérée. On ne pouvait s'attendre à davantage ; il aurait été indigne d'un livre si grave de s'étendre en détails pittoresques sur ce monument aimable, on peut le croire, bien qu'historique, qui eut un geste si intéressant pour l'humanité. Son secret est demeuré, comme il devait, entre Adam, le Ciel et, malheureusement aussi, le Serpent.

Mais si la tradition se tait, par un tact éminemment louable, sur le galbe de la jambe originelle, du moins nous indique-t-elle avec la dernière précision que ce membre fameux s'imposa, dès le premier instant, comme le point de départ de la pudeur et de la coquetterie, inestimables sentiments puisqu'ils amenèrent le désir et l'amour.

Que lisons-nous en effet ? Lorsque le Créateur jette à la porte de l'Eden nos premiers parents, il a la charité de ne pas les laisser avec leurs seuls feuillages, mais il leur donne, dit le texte, remarquez-le bien, des peaux de bêtes dont ils se ceignent. Et c'est ainsi qu'apparaissent les ultimes inventions paradisiaques : la robe et le caleçon. Cette chose-là n'a l'air de rien et elle est tout bonnement immense ; car c'est après seulement que l'homme et la femme se sont ainsi vêtus, après notez-le encore, qu'ils éprouvent l'un pour l'autre une curiosité particulière, enfin, pour employer le mot consacré, qu'ils « se connaissent ». L'apparition du jeune Caïn, neuf mois plus tard, ne laisse pas de doute sur la nature de cette connaissance ; elle témoigne indiscutablement que le premier désir ne s'est pas égaré mais qu'il a été utilement au seul but qu'un obstacle rendait enfin piquant. Vous voilà donc forcé de conclure avec nous que si un bon morceau de la jambe d'Eve n'avait été voilé il n'y aurait pas de genre humain. Et l'on peut aller plus loin encore : nous sommes les fruits de l'amour ; l'amour vient du désir ; le désir est l'effet de la pudeur ; la pudeur est née de ce qu'un jupon a été jeté sur une belle cuisse ; le jupon est la conséquence de la faute ; la faute résulte de la pomme.

Sans doute des esprits positifs, des esprits forts si vous aimez mieux, essaieront d'objecter que notre système n'apparaît excellent que parce qu'il repose sur un récit estimé fabuleux par la science moderne, et que les aventures de notre mère Eve avec son bonhomme Adam sont plus que douteuses. Nous pourrions balayer l'opinion de ces esprits-là d'une chiquenaude ; nous préférons les réduire avec leurs propres armes. Supposons, pour leur faire plaisir, que le roman de nos premiers parents ne soit, ainsi que le veulent leurs savants, qu'un assemblage de récits symboliques résumant l'histoire des âges lointains de l'humanité : Eve toute nue signifierait l'existence la plus primitive ; Eve feuillue, le premier progrès de la pensée ; Eve en fourrures, le pas décisif de la créature dans la voie du confort et du sentiment.

Devant cette hypothèse qui ne manque pas de prétention, ne craignons pas d'affirmer que notre jambe reste plus que jamais triomphale et sereine. Et prouvons-le. Il y a encore dans quelques coins de la terre des peuplades parfaitement stupides qui, ainsi qu'Eve en l'innocence du Paradis, se contentent, nous pouvons le dire, de la peau. Il y en a d'autres, en Afrique notamment, qui sont d'un petit échelon au-dessus par le fait qu'elles s'habillent d'une ficelle attachée sous les hanches n'ayant pas même la valeur protectrice d'une poignée de verdure. Il y en a enfin qui s'établissent supérieures parce qu'elles accrochent à la ficelle des chapelets de dents de crocodiles, des plumes de serins ou des coquilles de moules ; parce que, pour parler bref, elles ont l'idée nouvelle de se cacher un peu de la jambe. Ce simple mouvement de coquetterie pudique ou de pudeur coquette suffit à les faire passer de l'état de bêtes à celui d'êtres humains.



Toutes les annales des nations confirment que l'aventure de la première femme enferme la plus profonde des leçons philosophiques. Plus une société se préoccupe de se cacher les jambes, plus elle est raffinée ; par contre, le signe infaillible de toutes les décadences, c'est l'apparition de modes qui en permettent le libre et impudent spectacle.

La sagesse populaire qui ne se trompe jamais a exprime d'ailleurs cette sublime vérité dans un distique qui mériterait d'être gravé en lettres d'or au fronton de chaque monument public :

Quand j'étais petit je n'étais pas grand,
Je montrais ma jambe à tous les passants.

D.



METS POPULAIRES

Il y a quinze ans le *gra jeare* à Bruxelles était d'aller souper dans de fort modestes établissements dont un grand fourneau de cuisine faisait le plus bel ornement. Les joyeux viveurs et les belles dames s'asseyaient sur des bancs tout simples autour de tables de bois blanc et mangeaient avec leurs doigts des portions de moules et de frites qu'on leur vendait dix centimes. On arrosait ce repas de bière à six centimes et après s'être épongé les mains au petit morceau de papier qui tenait lieu de linge, on se séparait persuadé qu'on s'était amusé comme des fous. Le monde de la noce a reconnu que si ces soupers étaient économiques, ils manquaient de confort et de variété, et est retourné dans des établissements plus chics... Après avoir fait florès les moules et les frites ont fait faillite... On a essayé de les remplacer par des marchands de crème à la glace, mais les noceurs ont boudé, le populo seul les considère comme établissements de luxe et de plaisir...

Il fait ses délices de moules parquées... Quand la marchande passe, sa petite voiture est vite entourée et les amateurs réfléchissent à la façon d'en manger le plus en en payant le moins. Pour dix centimes, on peut en ingurgiter jusqu'à ce qu'on tousse. Le client se contracte, fait des efforts, se dépêche; narquoise, la marchande ne s'émeut pas .. Elle sait bien qu'au bout de la douzaine, si ce n'est avant, une formidable quinte arrête le gourmand...

LA PETITE FONTAINE

Sainte-Gudule s'est étalée sur son parvis en pente, elle semble s'y être accrochée dans une grande glissade. Ses deux tours de face sur la rue vivante, s'intéressent à la vie moderne, mais son flanc sinueux se repose sur une place ancienne. Il y fait calme. Dans le fond, de vieilles maisons y découpent leurs façades pittoresques, des arbres fleuris sont dans les replis que font les murs de la cathédrale et l'un d'eux se penche sur la petite fontaine... Pauvre vieille fontaine ronde, ridicule et attendrissante! L'eau coule lentement de ses trois vasques... Celle du bas, de grandeur moyenne, est posée tout près du sol pour que les chiens y puissent boire, celle du milieu, large et profonde, est placée au niveau des naseaux des chevaux et tout en haut, perchée au bout d'une haute colonne, la plus petite est destinée aux oiseaux. Ce coin de place silencieux, cette grande cathédrale magnifique et dans son ombre cette petite fontaine pour les humbles bêtes, tout cela me charme et me représente la Belgique d'autrefois avec son mélange de choses superbes et familières, de hautes pensées et d'attentions patriarcales qui la faisaient si pittoresque, si particulière et surtout si attrayante.



La petite fontaine.

LA PROPRETÉ

La première des vertus, celle qu'en Belgique on place avant même les théologales, c'est la propreté... C'est toujours d'elle dont on s'informe d'abord...

La plus grosse critique qu'on puisse faire d'une femme ne consiste pas à dire qu'elle est fourbe ou insensible, mais à la qualifier de sale, et, pour augmenter l'horreur de l'adjectif, on n'hésite pas à le coiffer d'un formidable accent circonflexe et à le souligner d'une affreuse grimace... Avec quel air de dégoût se prononce l'injure la plus grave : « Ouye! ça est une sâle! » Une ménagère n'obtient pas l'estime de ses voisins par sa bonté ou son aménité mais bien par la blancheur de son plancher et l'éclat de ses mains.

Récurer, faire les poussières, reloqueter, faire blinker, c'est-à-dire faire briller, sont les occupations favorites des servantes... On les voit, le samedi, chaussées de sabots, diriger sur les façades des maisons un jet d'eau vigoureux et le restant de la semaine frottant les vitres des fenêtres avec des gestes arrondis ou les dalles du vestibule d'un bras robuste.

Le savon vert et la potasse les accompagnent dans tous les coins de la maison, le bruit de la brosse qui les fait mousser vous poursuit jusque sur les pavés du trottoir... Une manie de lavage les fait frotter et rincer à grande eau les objets comestibles, la viande fraîche, les fraises et jusqu'aux huitres...

L'amour du nettoyage, qui tourne ici à la frénésie, s'exerce plus violemment sur les choses que sur les gens... Ils se baignent moins souvent qu'ils ne lavent les marches de leurs escaliers.



La loque à reloqueter.

Cette admirable propreté, ce soin, cet ordre parfaits qui font la Belgique si plaisante ne s'y pratiquent pas sans une certaine ostentation.

C'est à la fenêtre principale de la petite maison bourgeoise qu'elle se laisse voir bien naïvement. La maîtresse du logis y accroche de beaux rideaux, mais comme elle désire que ce soit surtout le passant qui en admire la blancheur et la richesse, elle n'hésite pas à les mettre à l'envers, et pour qu'il s'extasie sur la *posture* qui en fait le plus bel ornement, elle se résigne à ne la voir que de dos. C'est toujours pour la rue que la bergère de porcelaine déploie ses grâces et le jongleur de bronze son adresse...

LA LOQUE A RELOQUETER

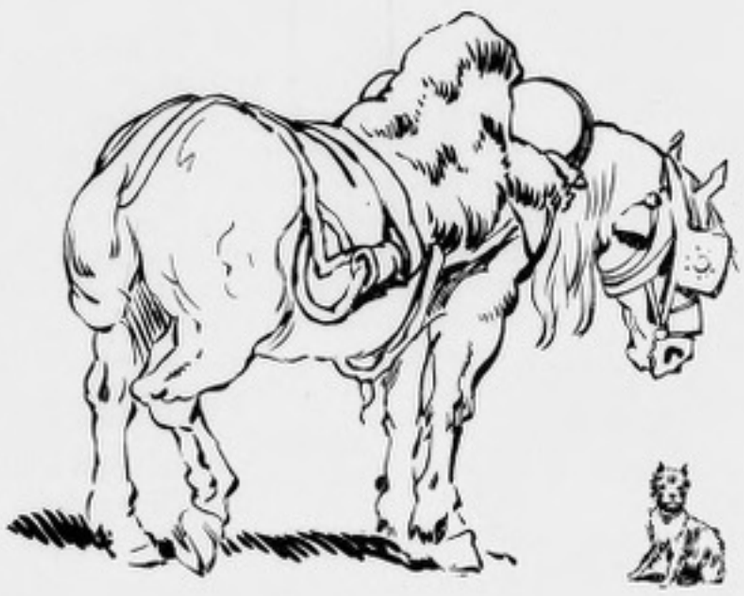
Le client qui à Bruxelles s'aventure dans une boutique le samedi n'est jamais accueilli avec empressement quelle que soit l'importance de ses achats...

Rien au monde, ni rigueurs de la température ni événements publics ou privés, n'empêchera le commerçant bruxellois de considérer le samedi comme jour classique de grand nettoyage et d'y procéder avec la plus grande conscience. Celui qui a le malheur de l'interrompre est regardé de travers. La robuste servante qui, les pieds chaussés de socques, la jupe et les manches retroussées, se met à quatre pattes pour mieux *avoir son carreau*, relève la tête et le considère comme un intrus.

Ce jour-là la loque à reloqueter est maîtresse de la boutique,

Suite. Voir La Vie Parisienne, n° 7.

elle frétille dans les flots de savonnée qui recouvrent le sol comme une anguille dans un ruisseau. Elle se roule sur les dalles, frotte la plinthe, escalade la caisse et pour prouver qu'elle trouve la présence du client indiscrète, vient enlacer ses bottines de ses replis, les noie dans le savon vert et la potasse... Quand vaincu il prend la fuite, elle l'accompagne jusqu'à la porte du bruit de ses flic-flac et de ses plock-plock... destinés à lui rappeler que le samedi a été créé par le Seigneur pour reloqueter et non pour acheter.



MAXIMUS ET MINIMUS

La Belgique a créé deux animaux qui lui sont très spéciaux : le plus petit des chiens, le griffon bruxellois, et le plus gros des chevaux, le cheval brabançon...

Très grand, encore plus épais, ses pieds énormes, tout ronds, couronnés de longs poils, il avance lentement, si robuste que la charge la plus lourde fait à peine rider sa croupe formidable... Son harnais tout clouté de cuivres étincelants, son collier à volets garni de clochettes dorées le complètent, l'harmonisent avec l'habitant.

Il symbolise si bien le travail, qui fait la richesse du pays, le représente avec tant de pittoresque et aussi de poésie que dans cette grasse Flandre, cette grosse bête de trait y paraît supérieure à tous les chevaux de sang et de luxe...

Le griffon est aussi petit que son frère le cheval est grand... et aussi superflu que celui-là est nécessaire... Un élevage patient et soigneux, des prix et des concours ont obtenu le rapetissement de sa minuscule personne. Les yeux énormes, la mâchoire volontaire, le poil rude, bougon et affectueux, râblé et solide sur ses petites pattes courtes, il a l'air important et tout rond d'un petit bourgeois un peu grognon...



Les Premières

Aux Variétés : *Le Bois sacré.*

— En somme, c'est une charmante soirée?

— C'est une soirée tout à fait charmante.

Alors que voulez-vous de plus, et au lieu de s'efforcer à découvrir ce que MM. de Flers et Caillavet *auraient pu* mettre dans leur comédie, pourquoi ne point se contenter tout bonnement de ce qu'ils y ont si joliment et si agréablement mis?

Ils y ont mis d'abord un dialogue d'une qualité rare, non seulement parce qu'il est toujours pimpant, élégant, amusant, mais aussi et surtout parce qu'il est attachant, que, tout de suite, il « accroche » l'oreille du spectateur, et tandis que, dans toutes ou presque toutes les pièces, ce n'est pas trop de dix bonnes minutes pour créer l' « atmosphère », la « communication » entre les deux côtés de la rampe, pour que les spectateurs, en un mot, commencent à écouter ce que disent les acteurs, — dans *le Bois sacré*, nous avons assisté à ce phénomène extraordinaire d'une réplique qui *portait*, instantanément, dès le lever du rideau...

Aussi bien, comment n'être point reconnaissant à MM. de Flers et Caillavet de toutes les attentions délicates dont leur pièce est semée, et qui témoignent d'un souci constant de nous être agréables?

Tout, jusqu'à la petite recherche du titre, est une attention délicate: combien de gens seront charmés d'appeler dorénavant la direction des Beaux-Arts, *le Bois sacré*, pour montrer que la « littérature du boulevard » leur est familière.

Et le « jeu des neuf Muses », n'est-ce pas un excellent divertissement de salon?

M. Samuel professe volontiers que son public, le public des *Variétés*, réclame « un clou » sur le coup de dix heures et demie: sur le coup de dix heures et demie, les personnes qui ont dîné tard viendront tout exprès pour la pantomime de Mlle Lavallière et de M. Max Dearly; et ils auront par surcroît le numéro de danse russe de ces deux excellents artistes.

Entre temps, Mme Jeanne Granier, dont on n'a pas oublié les succès récents comme conférencière, fera applaudir une petite conférence fort spirituellement troussée sur « les femmes et la Légion d'honneur »; et M. Albert Brasseur, à cette époque où la neurasthénie commence décidément à passer de mode, personnifiera la santé triomphante, il nous apparaîtra même en tenue d'escrime...

Serons-nous insensibles à toutes ces gentillesses?

Lorsque deux auteurs font aussi résolument leur possible, je le répète, pour nous être agréables, et qu'incontestablement ils y réussissent, ce n'est tout de même pas une raison pour leur en vouloir...

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

A Auteuil. — La journée du prix du Président a été pleinement ensoleillée. Le Président y a ajouté l'éclat de sa présence, ce qui fait deux fois en quinze jours.

A deux heures et demie on a pu voir M. Aristide Bri.n. entrer seul, la canne à la main, la redingote ouverte, le chapeau d'aplomb, répondant légèrement et d'un air dégagé aux saluts respectueux des contrôleurs. Notre Premier actuel ne rappelle que de très loin comme allures le Bri.n. qui jadis, quelques jours après son entrée dans son premier ministère, escortait, non sans gêne, le chef d'Etat au Concours hippique.

Çà et là quelques autres personnages: M. René Ren... sous-secrétaire d'Etat aux Finances, qui a le pied parisien et pour qui les arcanes d'un hippodrome n'ont pas de secret, M. Lép... qui est chez lui partout, M. Ru.. qu'on ne dégonflerait pas facilement, M. Barth.. qui s'affirme et M. Mill..... qui s'effare...

C'est Mme Doubl.. qui gagne le prix du Président. Elle aura le « bon pour un objet d'art à prendre à la manufacture de Sèvres. » Cette dame n'a qu'un cheval qui s'appelle *Or du Rhin*; gageons que demain elle en aura deux.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Nos honorables aiment les plaisanteries. Malheureusement, ils les font trop durer, ce qui est un tort grave.

Ont-ils assez lambiné avec la discussion du budget! Il leur faut même voter un quatrième douzième provisoire. Sera-ce le dernier? Je n'en jurerais pas... si les élections n'étaient pas si proches. Aussi sans cet événement si important pour les députés actuels, a-t on vu le moment où ce pauvre budget allait rester sur le carreau et a-t-on fait courir le bruit qu'un treizième douzième provisoire serait nécessaire avant de parvenir à mettre debout les comptes de 1910.

Avec un peu de patience nous verrons peut-être cette chose extraordinaire.

Le Rio est ennuyé. Tout le monde connait sa passion pour Paris et voilà qu'on parle de lui enlever son abonnement du timbre français. Non, mais de quoi vivrait la spéculation, si elle n'avait plus le Rio pour graisser ses carnets? Je vous le demande! D'ailleurs, ce pauvre Rio n'est pas à la fête, obligé qu'il est de se contenter d'un dividende de 60 sh. = £ 3 = 75 francs. Ce n'est pas assez pour un titre valant 1.930 francs environ.

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Crédit Foncier du Royaume de Serbie

La Banque Française pour le Commerce et l'Industrie procède en ce moment à l'émission de 60.000 lettres de gages, — obligations foncières, — de 500 francs 4 1/2 0/0 du Crédit Foncier du Royaume de Serbie (Ouprava Fondova.)

L'intérêt de 4 1/2 0/0 soit 22 fr. 50 par obligation de 500 francs est payable par coupons semestriels le 1er janvier et le 1er juillet, net d'impôt serbe présent ou futur et de toute taxe française actuelle; un coupon de 6 fr. 25 sera payé le 1er juillet 1910.

L'emprunt est amortissable en 50 ans à partir du 1er janvier 1911 par rachats ou tirages effectués le 1er décembre de chaque année ; l'Ouprava Fondova s'est interdit le droit d'accélérer l'amortissement avant le 1er janvier 1915.

Les titres de l'emprunt sont garantis, en capital et en intérêts: 1° Par l'État serbe (art. 4 de la loi du 8 juillet 1898); 2° Par les prêts hypothécaires dont ils sont la représentation; 3° Par le fonds de réserve et par toute la fortune mobilière et immobilière de l'Ouprava Fondova.

Les demandes sont reçues à la Banque Française pour le Commerce et l'Industrie, 9, rue Boudreau, elles seront servies au fur et à mesure de leur réception. Le prix d'émission est de 90 1/2 0/0 (soit 452 fr. 50) par obligation de 500 francs, ce qui fait ressortir un rendement net de 4 fr. 97 0/0.

Compagnie Générale de l'Amérique Centrale

Rappelons que la Banco di Roma, MM. Armstrong et Cie et les principaux banquiers de Paris et de province reçoivent des demandes, au pair, des actions de 25 francs de la Compagnie Générale de l'Amérique Centrale.

L'Etablissement des services de navigation sur le Rio Grande doit mettre rapidement en valeur les alluvions aurifères de la Prinzapolca, concédée à la Compagnie et qu'elle compte, annonce-t-elle, exploiter par simple dragage.

PARIS-PARTOUT

Fursy obtient chaque soir à sa Boîte un immense succès avec ses dernières chansons rosses sur *Chantecler*, le Pharmacien, la Comtesse et combien d'autres actualités.

Mévisto aîné vient également de lancer quelques couplets : « Lettre d'une liquidatrice à sa sœur » dont l'accueil a été des plus chaleureux.

Enfin une bonne nouvelle, la ligne téléphonique est rétablie et en demandant le 285-10, les nombreux fidèles de ce coin parisien, peuvent d'avance retenir leurs places.

—

La Scala est le seul établissement qui, malgré l'exode des fêtes de Pâques, et malgré que le lundi soit le plus faible jour de la semaine pour les théâtres, ait fait salle archicomble ces derniers soirs. La Revue de MM. André Barde et Michel Carré est donc bien décidément le plus gros succès du moment.

Il ne faut pas oublier que dans la partie concert, Polin, Miss Doroty Toy, Casa, Sinoël, contribuent à la vogue méritée de cette Académie du café-concert.

—

Le nouveau spectacle du théâtre du Grand-Guignol est l'un des plus parfaits et des plus intéressants, autant par la diversité des pièces qui le composent que par leur exceptionnelle originalité. Il fait frémir d'épouvante et d'angoisse avec *Dans les Soules*, ce drame dont tout Paris parle, et l'*Eclaboussure* qui repose sur un cas psychologique des plus curieux ; il fait rire avec la *Lutte pour la vie... de château*, *Un Malin*, le *Philanthrope*, comédies d'une note hardie et spirituelle, dans lesquelles la fantaisie s'allie fort habilement à l'observation, et dont le dialogue verveux, les scènes amusantes, les situations drôles mettent en joie les spectateurs.

—

Voici l'hiver parti mais laissant derrière lui l'habituel cortège de bronchites, de maux de gorge, d'influenza, de maladies des voies respiratoires de toutes sortes dans le traitement desquelles les eaux d'Enghien font merveille.

On apprendra donc avec satisfaction que les thermes et bains de la célèbre station ont effectué leur réouverture ; dès dimanche dernier les malades et le corps médical ont eu à leur disposition l'arsenal thérapeutique si apprécié de tous.

—

CHANTECLER

Sais-tu mon grand bonheur, dit la Poule Faisane
A Chantecler un peu distrait :
Je ne me lasse pas d'admirer ton portrait
Sur les flacons de Pétrole Hahn

Le Pétrole Hahn est en vente partout.

—

La location pour la revue de Printemps de Eugène Joullot et Harry-Whist dépasse toutes les plus belles recettes encaissées à Parisiana jusqu'à ce jour... et c'est justice car jamais l'excellent Frey et l'extraordinaire Mary-Hett, ni la jolie commère Jane Oryan, ni même Sollio, Danglass, Damon ou Lacerpête ne remportèrent un aussi triomphal succès.

—

Zig-Zag. — Au Concours hippique, nos élégantes sont plus troublantes que jamais, il faut dire que cette année la mode est la véritable Eau de Ninon de la Parfumerie Ninon, produit qui embellit la peau, car il contient la recette de jeunesse et de beauté légendaires de la belle Ninon de Lenclos.

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris, et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Etre blonde est la simplicité même, avec les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Dernièrement, une jeune et belle artiste (soyons discrets) à la suite de fâcheuses spéculations, fut sur le point d'être saisie, mais une camarade fidèle lui enseigna l'Official-Banque qui fit le nécessaire, grâce aux titres incessibles que possède le Prince de... son protecteur, très connu dans la haute société parisienne.

Ainsi, notre belle comédienne retrouva sa tranquillité ; cela nous procurera le plaisir de l'applaudir encore l'hiver prochain dans de très intéressantes créations appelées à faire certain bruit.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Inventée par le moine don Del Giorno pour embellir les mains du Pape Léon X, *la Pâte des Prélats* blanchit, lisse, satine la main, l'empêche de rougir et prévient engelures et gerçures. Prix : 5 francs, contre mandat-poste de 5 fr. 50 *adressé à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre*. Eviter les nombreuses contrefaçons.

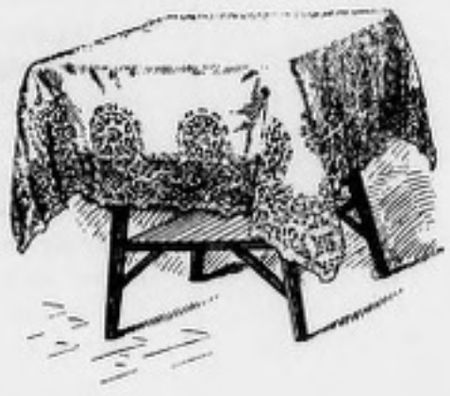
—

Official-Banque, 20, rue de La Rochefoucauld (près la Trinité. Tél. 136-73). Prêts. Avances d'argent. Fonds dotaux. (Discrétion).

GRANDE MAISON DE·BLANC

6·BOULEVARD DES CAPUCINES

LONDON **PARIS** CANNES



LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON

TROUSSEAUX
COMPLETS DEPUIS 1500F

CATALOGUES·
ET·DEVIS DE TROUSSEAUX
ENVOYÉS·SUR·DEMANDE·

Officiers ministériels

Ville de Paris (Terrains du Champ de Mars)
A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, **12 Avril** 1910.
TERRAIN Avenue Elisée Reclus. 570 m. M. à p. **265** f. le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELOSME, r. Auber, 11, *dép. de l'ench.*

Maison Rue de BELLECHASSE, 60 Rev. brut **14.766** f. M. à p. **140.000** fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 19 avril 1910. S'ad. Me E. CHAMPETTIER DE RIBES, not., 10, r. Castiglione.

Maison Tournelles, 41. C. 119 m. Rev. br. 7.290 f. **R. des** M. à p. 60.000 f. A adj. Ch. Not. 19 avril. Me H. MOREL D'ARLEUX, not., 35, faubourg Poissonnière.

Propre 14e arr. PASSage des THERMOPYLES 61 et 63. C. 1017 m. R. br. 7.185 f. M. à p. 70.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. not. 26 avril 1910. S'ad. Me PRUD'HOMME, not., 32 *bis*, Boul. Haussmann.

4 MAISONS **Paris XIe. A adj**. s. 1 ench. Ch. not. Paris 26 avril.

		M. à p.
Bd Voltaire, 147. Rev. br.	12.020 fr.	120.000 fr.
Rue Chanzy, 46. —	10.550 fr.	100.000 fr.
Rue Sedaine, 46. —	11.600 fr.	100.000 fr.
R. Folie-Regnault. 69 —	7.160 fr.	70 000 fr.

S'ad. not. Mes MEUNIÉ et PHILIPPOT, 10, r. St-Antoine.

A adj. s. 1 ench. Ch. not. 19 avril 1910 : **2 lots**
TERRAINS R. Nouvelle entre le 189 et 191 **R. ST-JACQUES** et la **R. d'Ulm**. Cces 1.320m14 et 939m41. M. à p. 308.600 et 197.400 fr. S'ad. M. BOUTS, 13, r. Pasquier, et COUTURIER, not., 20, boulevard Malesherbes.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Facultés données aux voyageurs pour se rendre sur l'une des plages de Bretagne desservies par le réseau d'Orléans.

1° *Billets d'Aller et Retour individuels*. Ces billets de toutes classes, *valables 33 jours*, avec faculté de prolongation moyennant supplément, sont délivrés du jeudi qui précède la fête des Rameaux au 31 octobre à toutes les stations du réseau d'Orléans pour les stations suivantes :

Saint-Nazaire, Pornichet, Escoublac-la-Baule, Le Pouliguen, Batz, Le Croisic, Guérande, Quiberon, Saint-Pierre-Quiberon, Plouharnel-Carnac, Vannes, Lorient, Quimperlé, Concarneau, Quimper, Pont-l'Abbé, Douarnenez et Châteaulin.

Réduction de 20 à 40 0/0 suivant la classe et le parcours.

2° *Billets d'Aller et Retour collectifs de famille, en 1re, 2e et 3e classes*, délivrés, aux familles d'au moins trois personnes, de toute station du réseau à *toute station Balnéaire du réseau située à 60 kilomètres* au moins du point de départ.

Réduction des aller et retour pour les trois premières personnes, de *50 0/0* pour la quatrième et *75 0/0* pour la cinquième et les suivantes.

Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Faculté pour le chef de famille de rentrer isolément à son point de départ. Délivrance à un ou plusieurs membres de la famille de cartes d'identité permettant au titulaire de voyager isolément à demi-tarif entre le point de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

PARIS PARIS

AU BON MARCHÉ

MAISON A. BOUCICAUT

Lundi **4** *Avril et jours suivants*

COSTUMES, CONFECTIONS

pour DAMES HOMMES et ENFANTS

Nouveautés en Tissus d'Été

Moyen infaillible d'être grand quand on est petit !

sans Opération, ni Traitement

au moyen de l'appareil invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément

facilite la marche

supprime la fatigue



Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65

Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de tout le monde

Rehaussement magique pour personnes de petites tailles

Égalisateur universel

Pour DAMES

Pour MESSIEURS

En vente chez le spécialiste C. ACKER, 11, Boul. Bonne-Nouvelle Paris

Notice gratis et franco sur demande

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre Quatre francs à F. PIERRE, 66, Boul. Magenta, Paris

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. d S. Cosme, Porto, Portugal.

MALADIES SPÉCIALES A L'HOMME
Comment en guérir par un traitement rationnel ? Ouvrage très instructif est envoyé contre 2,- fr. (timbres) par l'auteur le Dr. RUMLER, Genève 605 (Suisse).

LIVRES Catalogue EXTRA-CURIEUX, intime, plus six échantillons, très beau pour 1'25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

HYGIÈNE des DAMES et des MESSIEURS
NOUVEAUX APPAREILS Perfectionnés pour l'Usage Intime Recommandés par le Corps Médical
INSTITUT PARMENTIER
Catalogue Spécial envoyé gratis avec Échant. 0'30 « 2 » 0'50 « 4 » 1'
11, Rue Lacharrière, Paris-XIe

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. refus. Mme J. L. LAGLAN, Fermo posta, MILAN.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr.; 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc. assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

Les 36 Joies de la Parisienne
100 dessins gaiants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Prejelan, Ed. Touraine, etc

PRIX 95c
EN VENTE PARTOUT

MESDAMES Pr DOULEURS, IRRÉGULARITÉS ou RETARDS des ÉPOQUES qui V. inquiètent, écrivez en confiance à G. LACROIX, O. ✠, Pharm.-Spécialiste, 83, Rue Jacquemars-Giélée, Lille, qui enverra tout renseignement gratuit sous pli cacheté.

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES rès rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à L. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

SAGE-FEMME (rec.) Pensionnaires toute époque. BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR album 2 fr., album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

HYGIÈNE INTIME - HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La doz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. discrets. MAZELLA, 142, Boul. Magenta, Paris

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations. *Accompagné de mon Catalogue général de 1910.*
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière Paris (IXe)

Le gérant : C. CLEMENT. G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

SINCÉRITÉ

Dessin de Fabiano



— Bah? Vous avez demandé à Yvonne son âge? Je suis sûre qu'elle ne vous a pas répondu la vérité.
— Si fait! Elle m'a répondu... que cela ne me regardait pas!

Samedi 9 Avril 1910

48e année, Nº 15



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE

LES SPORTS — LES ARTS

DÉPOT LÉGAL
Seine
Nº 1910

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE. 60 cent. : ÉTRANGER. 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
JABOUNE
par FRANC-NOHAIN

Dans ce numéro :
LE MONSIEUR QUI MONTE AL'HIPPIQUE
par MAURICE PRAX



AVRIL : Le Concours Hippique

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies


PARFUM ULTRA PERSISTANT
La Corrida
ED. PINAUD
18, PLACE VENDOME, PARIS


GERMANDREE

en POUDRE, en CRÈME et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

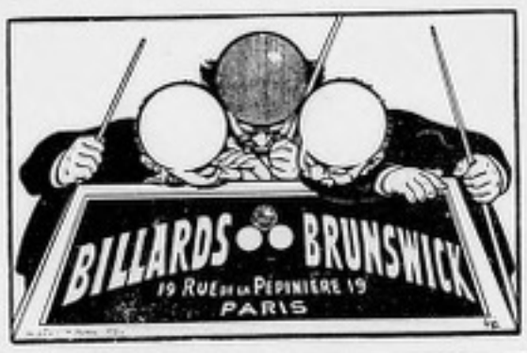
CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT

ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

PÉTROLE HAHN

LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT, FABt LYON




Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

Orfèvrerie "CHRISTOFLE"
Une Seule et Unique Qualité
La Meilleure
Afin de l'obtenir EXIGEZ cette Marque et le Nom "CHRISTOFLE" sur chaque pièce.

AUTOS
LES PNEUS
VELOS
DUNLOP
SONT
LES MEILLEURS
PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES

illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(3e ÉDITION)
Le livre idéal pour se distraire en voyage !
En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50




EN VENTE PARTOUT

ON DIT... ON DIT...



Jean Moréas.

Il était à la fois distant et familier, hautain et amical.

Il passait sa vie sur le boulevard Saint-Michel et il resta toujours fidèle à cette petite ville papotière et débraillée, qui s'appelle le quartier Latin. Mais tandis que les indigènes de la rive gauche se laissent, petit à petit, aller à des manières assez désordonnées, il demeura, lui, toujours gentilhomme, toujours élégant de paroles et de gestes.

Il fréquentait surtout le café Vachette et s'asseyait toujours à la même table, la première à gauche en entrant, où, d'habitude, l'attendait une nombreuse compagnie de jeunes hommes de lettres. Il n'aimait pas les mauvais écrivains et il avait une juste horreur des cuistres. Pourtant ses mots et ses épigrammes n'étaient jamais haineux. Ils étaient simplement spirituels.

Quand arrivait deux heures du matin et que le café fermait ses portes, Moréas s'en allait lentement, comme à regret. Il devenait triste, et c'est alors que l'on devinait bien qu'il avait une âme tourmentée.

Les jeunes écrivains ne sont plus noctambules. Ils craignent la migraine et ils ont de « la copie » à faire.

Aussi Moréas restait-il seul, sur le boulevard désert, à ruminer quelques vers de ses stances.

Quelquefois cependant, un bohème bizarre l'accompagnait dans ses vagabondages nocturnes, un bohème qui ne savait pas toujours où coucher, un bohème vaguement sculpteur, vaguement peintre, mais d'un esprit délicieux et ingénu.

Les deux promeneurs s'en allaient vers les Halles où la vie ne s'arrête point la nuit. Ils traînaient mélancoliquement, sans trop parler. Tous les quarts d'heure, Moréas récitait *un* vers. Il fumait cigares bocks sur cigares bocks et, de temps en temps, offrant à son compagnon un crapulos d'un sol, il lui disait avec une grande majesté :

— Fumez donc ces petits cigares. Ils sont excellents...

♠ ♠

S'il nous quitte, c'est qu'il s'en va !

C'est un air connu que tous les ans, à la même époque, M. Le Bargy s'efforce de remettre à la mode.

Donc M. Le Bargy va quitter la Comédie-Française?... C'est effrayant et il y a bien de quoi perdre tout sang-froid.

A Paris, où M. Le Bargy ne jouait jamais, on se consolera peut-être, à la rigueur, mais à Tarascon, mais à Carpentras, mais à Lille en Flandre où il interprétait, avec tant de séduction, son rôle du marquis de Priola, que va-t-on devenir si M. Le Bargy n'est plus sociétaire de la Comédie-Française?...

La question est singulièrement alarmante.

Dès que M. Le Bargy eut annoncé, avec fracas, son intention de quitter M. Claretie, il reçut, dit-on, une lettre fort chaleureuse de M. Edmond R.st.nd qui lui criait courage, qui l'incitait à soutenir jusqu'au bout ses revendications et qui lui promettait même une création admirable pour l'an prochain, s'il maintenait sa démission.

M. R.st.nd songerait-il à faire une œuvre nouvelle? Nous le saurons dans cent ans.

♠ ♠

A la mode de quoi?

Monsieur vendit du bon lait, du bon vin et de mauvaises pièces. Madame n'a pu résister à une aussi noble émulation et elle commandite une grande maison de modes située non loin des Tuileries.

Les affaires sont excellentes et Madame est enchantée. Pourtant nous ne saurions croire que ce soit dans un but intéressé que Madame fasse des chapeaux. Evidemment quelque grande idée philanthropique est tapie là-dessous, mais laquelle?...

Serait-ce l'œuvre du chapeau pour tous?...

Les lauriers.



Le prix de Rome des poètes va être décerné dans quelques jours. Vous n'imaginez point à quelles intrigues se livrent les jeunes poètereaux candidats aux trois mille balles de cette bourse. Du reste, le jury, composé d'une majorité fort gouvernementale, ne se soucie guère du talent des candidats et voici la charmante observation que s'est attirée, l'autre jour, l'auteur d'un joli volume de vers qui pourrait, à la rigueur, être couronné.

— Êtes-vous électeur? lui demanda un monsieur très influent.

— Non. Je ne me suis pas fait inscrire, répondit le jeune homme candide.

Alors l'homme influent fronça des sourcils sévères.

— C'est ennuyeux... Très ennuyeux. Votre succès est très compromis par une telle négligence... Vous comprenez bien que si le gouvernement vous donne trois mille francs, il a le droit de vous demander, en échange, une certaine reconnaissance...

Poète, prends ton luth... et vote pour Tartempion!

♠ ♠

Suite et fin...

C'est un Brésilien. Donc il est riche, car tous les Brésiliens sont riches. Quand ils sont pauvres, on ne les appelle pas des Brésiliens...

C'est lui la cause de tout le mal. Elle l'a connu au hasard d'une tournée mondiale et l'a trouvé si fort à son goût qu'elle a juré de l'épouser. Voilà pourquoi elle veut divorcer et pourquoi elle a fait pincer son mari en un très flagrant délit...

On était convaincu que les choses s'arrangeraient et l'époux était le premier à le croire, car il n'avait jamais trompé sa femme : on ne trompe que lorsqu'on se cache ; il ne se cachait pas du tout...

Quand sa femme lui envoya du papier timbré, il trouva ça très drôle : c'est une bonne *beffa*, pensa-t-il.

Pourtant, comme il était convoqué « en conciliation », il se rendit à l'appel du juge.

— Parbleu, dit-il tout de suite au bon M. Ditte, parbleu, mais je ne demande que ça, la conciliation?... Allons, la blague a assez duré...

Mais M. Ditte l'avertit sévèrement que ce n'était pas une blague et que sa femme refusait tout pardon...

Du coup, le mari la trouva sévère et se fâcha.

— Bon, dit-il à sa femme ; ça va bien. Tu veux divorcer, divorce. Mais tu n'es pas que ma femme. Tu es aussi ma pensionnaire. Tu dois jouer dans mon théâtre, tu joueras...

— Je ne jouerai pas avec toi!...

— Tu joueras!

— Non!

— Nous le verrons bien!

Et si l'épouse a envoyé, la première, du papier timbré, c'est elle maintenant qui en reçoit pour inexécution de contrat.

♠ ♠

Un quartier cultivé.

Savez-vous quel est le quartier de Paris le plus littéraire et le plus cultivé? C'est, à coup sûr, le quartier des Halles.

C'est M. Maurice B.rrès qui le représente à la Chambre. Or devinez ce que les électeurs demandent à leur député? Une diminution d'impôts? Non. La suppression des autobus? Non. Le Pérou? Même pas.

Tous les électeurs de M. Barrès le tapent, simplement, d'un exemplaire d'un de ses ouvrages. Et il y a des forts de la halle qui possèdent *le Jardin de Bérénice* orné d'une dédicace flatteuse.

Rhum St James

HIGH LIFE TAILOR



L'élégance féminine embellit tous les pays. L'élégance parisienne domine le monde, pourrait-on dire. Et dans l'élégance parisienne il faut comprendre le vêtement de l'homme. Il suffit en effet de jeter un coup d'œil sur les merveilleux complets à **69 fr. 50** *de* HIGH LIFE TAILOR *pour reconnaître cette vérité. En aucun temps et dans nul autre pays, l'homme n'est parvenu à s'habiller mieux et à meilleur marché. Quant à la femme, où pourrait-elle trouver des* TAILLEURS *à* **95 francs**, *comparables aux gracieux modèles inédits et exposés en ce moment,*
12, rue Auber, et 112, rue de Richelieu, *dans les vastes salons du plus grand tailleur de l'univers.*



DRAEGER



JABOUNE

VI. — Madame Talvannes

Cela date d'un jour où Jaboune avait été puni et laissé seul à la maison, au lieu qu'on l'emmenât, avec l'automobile, chez sa grand'mère, puis au Bois, puis goûter au Pré-Catelan...

Jaboune a, par moments, de ces accès de folie, semble-t-il, où tout ce qu'on peut lui dire, toutes les privations les plus sévères cependant, dont on le puisse menacer, ne sauraient tenir contre le besoin impérieux qui l'agite de se montrer, à ces moments-là, franchement intolérable, criant, courant, comme une petite bête emprisonnée, et enragée, et contre qui il n'y a rien à tenter, ni par la douceur, ni par la violence, ni par la menace, ni par le raisonnement...

Plus tard, quand il est calmé, il en convient d'ailleurs de bonne grâce, qu'il a été intolérable, en effet, insupportable, odieux, mais il ajoute que c'est plus fort que lui, et c'est ce qu'il appelle « son âge ingrat... »

Donc, Jaboune avait eu, ce fameux jour, son « âge ingrat » depuis le réveil, agressif avec Linda, insolent avec Mlle Andorre, courant, sans vouloir s'arrêter, à travers l'appartement, claquant les portes, et surtout chantant continuellement, à tue-tête, des paroles sans queue ni tête : « *C'est la ferme, — c'est la ferme, c'est la ferme au père Bugeaud!...* ».

Mais maintenant que le voilà seul, comme il s'y attendait, ses parents partis, Linda sortie, dont c'était le « jour », et Mlle Andorre qui, dans ces cas-là, sous prétexte de bibliothèque ou de leçons à la Sorbonne, court les magasins puis, bavarde et gourmande, passe une heure exquise dans un petit thé de la rue de l'Echelle où la caissière la connaît, — Jaboune, tout seul avec la femme de chambre et la cuisinière, — et, défense expresse, bien entendu, d'aller à la cuisine! — Jaboune erre mélancoliquement de pièce en pièce, sans plus courir, ni chanter, tout à la douleur d'un destin injuste, — est-ce sa faute, encore une fois, puisqu'on ne veut pas comprendre que c'est son « âge ingrat!... » — et il se force à penser à des choses tristes, en fronçant le nez, pour sentir venir les larmes, qu'il est un petit garçon abandonné, et, proprement, le plus malheureux des petits garçons...

Ce n'est pas, cependant, que cette solitude soit sans charme, ni que Jaboune n'apprécie l'agrément de pouvoir demeurer sans que personne le dérange, accroupi sur un tabouret, sous le piano à queue, ou encore de s'allonger par terre, à plat ventre, au milieu du petit salon, et de rester ainsi, immobile, la tête enfouie dans le creux du coude, sans rien entendre que les « tic-tac » de la pendulette de Saxe, — les « tic-tac » que l'on compte à mesure, — 72, 73, 74, — pour voir jusqu'où on pourra compter...

— Comment, c'est Jaboune? Oh! vous m'avez fait peur: qu'est-ce que vous faites-là?...

La femme de chambre vient d'introduire dans le petit salon Mme Talvannes, qui, ne l'ayant pas trouvée, voulait écrire un mot à la maman de Jaboune.

Jaboune s'est brusquement redressé, doublement rouge, rouge de s'être, depuis un quart d'heure, frotté la figure contre le coude, mais rouge aussi et surtout d'être surpris en cette posture négligée par Mme Talvannes...

Et comme Mme Talvannes répète :

— Mais qu'est-ce que vous faisiez donc, mon petit Jaboune?

Jaboune se dandine devant elle, gauchement, — et, bêtement, c'est tout ce qu'il trouve à répondre :

— Rien, Madame, je m'amuse!...

Mais Mme Talvannes insiste :

Suite, voir La Vie Parisienne *nos* 10, 11, 12, 13 *et* 14.

— Allons, Jaboune, vous ne voulez pas vous confier à moi? Vous ne voulez pas me confier vos peines? On vous a puni? Vous êtes malheureux?

Et, gentiment, elle lui a pris la main, gentiment, elle l'attire vers elle; — Jaboune se sent ridicule, et puis, qu'on le voie ainsi tout dépeigné, et barbouillé, peut-être, et les mains pas très propres, et avec son tablier à carreaux, ses vilaines pantoufles de feutre, — il est humilié et furieux, mécontent de lui, mécontent de tout et des autres, et il se raidit, il voudrait s'échapper, brutalement presque il a retiré sa main, et frappe du pied, et, rageur, la voix méchante :

— Laissez-moi, d'abord, je veux qu'on me laisse!...

— Oh! Jaboune!... — a murmuré Mme Talvannes d'un ton si triste, — je ne suis donc plus votre amie, votre grande amie?...

Alors Jaboune a senti tout l'énervement de cette journée mauvaise, toute son humeur, tout son dépit, toute sa honte, se fondre en une détresse infinie; les durs reproches, la promenade manquée, la solitude, l'arrivée de Mme Talvannes, le tablier à carreaux, les pantoufles, il revoit tout cela d'un coup, tout cela qui, cette fois, l'assure qu'il est décidément un petit garçon malheureux, il le comprend maintenant, oui, très malheureux; oh! il n'a plus besoin de se forcer pour pleurer : de grosses larmes lui montent aux yeux, et tout secoué, tout bouleversé, il se jette sur un fauteuil en sanglotant, en sanglotant...

Mme Talvannes s'est mise à genoux près du fauteuil, elle a pris dans ses bras le pauvre Jaboune, qui se débat encore, et murmure entre deux sanglots : — Non, laissez-moi, laissez-moi!... — mais doucement elle lui appuie la tête contre sa poitrine, et Jaboune s'y blottit, avec un sentiment de bien-être, à la fois, et de désespoir, comme si tout devait finir en cette minute, comme si la vie allait pouvoir s'arrêter délicieusement, sa vie misérable de Jaboune...

Bien d'autres fois, cependant, Jaboune s'est trouvé de même le visage blotti contre la poitrine de sa maman, qui le consolait aussi quand il avait du chagrin : c'était la même chose, et pourtant ce n'était pas la même chose, parce qu'une maman, c'est toujours la même maman, — tandis que cette jolie dame (sa maman aussi est jolie, bien sûr), Jaboune sent confusément que la robe, d'abord, ne lui est pas familière, qu'il n'y a pas « sa place », comme avec sa maman, — et puis quand ce ne serait que le parfum différent, un parfum qu'il retrouve sur le mouchoir dont Mme Talvannes, avec précaution, sèche maintenant les yeux de Jaboune :

— Voyons, Jaboune, il faut être raisonnable; vous allez vous abîmer les yeux et ce serait dommage... Là! ne pleurez plus, vous me promettez de ne plus pleurer?... Là! regardez-moi!... Mais ils ne sont pas à votre papa ni à votre maman ces grands yeux dorés!... Où les avez-vous pris ces beaux yeux, ces grands yeux dorés, Jaboune?...

Et Mme Talvannes ayant posé ses lèvres sur les grands yeux dorés, voici que, Jaboune, sans savoir pourquoi, c'est extraordinaire, Jaboune, pour un peu, tout à coup, se remettrait à fondre en larmes...

— Mais c'est un flagrant délit!... — s'écrie gaîment la maman de Jaboune, qui rentre à l'instant; et, derrière elle, le papa de Jaboune s'avance à son tour, et renchérit :

— Vous savez, ma chère amie, si vous voulez nous débarrasser de ce garnement, nous vous le cèderons volontiers, et pas cher!...

Ah! les inutiles paroles, inutilement blessantes et cruelles, et qui font qu'en ce moment précis, Jaboune n'est pas certain de ne pas détester son père!...

Mais Mme Talvannes caresse doucement la joue et les cheveux de Jaboune, et déclare d'une voix un peu mélancolique, mais sincère et chaude :

— Si j'avais un petit garçon comme Jaboune, moi, j'en serais folle!...

Jaboune exulte, et, dans l'ivresse de la revanche, il a saisi la main de Mme Talvannes et y met un baiser emporté, puis parce qu'il ne veut plus, maintenant, risquer d'avoir sa joie gâtée par les réflexions désobligeantes que ses parents, sans doute, vont avoir encore le mauvais goût de faire à son sujet, Jaboune sort dignement en jetant sur eux un regard de triomphe et de défi...

Jaboune a regagné sa chambre dans un état de surexcitation singulière; les derniers mots de Mme Talvannes lui chantent aux oreilles : « Un petit garçon comme Jaboune.. »; — et devant la glace, Jaboune bat des paupières et mire avec complaisance les yeux qui plaisent tant à Mme Talvannes; mais sont-ils vraiment dorés? Ce n'est pas déjà si facile de découvrir la couleur des yeux, et la reconnaissance de Jaboune se double d'émerveillement pour la dame qui a su discerner si vite que ses yeux étaient de couleur dorée...

Mais les yeux de Mme Talvannes, par exemple, de quelle couleur sont-ils? Jaboune est bien forcé de s'avouer que, si elle le lui demandait, il ne pourrait répondre; il s'en veut de cette négligence impardonnable, ridicule, et bien vite il va s'embusquer dans l'antichambre, pour se trouver, comme par hasard, sur son passage quand elle s'en ira, afin de bien regarder, cette fois, de bien regarder la couleur des yeux de Mme Talvannes...

— Oh! c'est la grande passion, ma chère! — s'exclame, l'instant d'après, la maman de Jaboune, au moment où, sortant de son poste d'observation, il se précipitait au-devant de Mme Talvannes; décidément, tu as fait la conquête de mon fils!... je vais être jalouse!...

Et le papa ajoute entre ses dents, mi-plaisant, mi-sérieux :

— Le bonhomme nous donnera du fil à retordre, quand il aura vingt ans!...

Ce qui va obliger Jaboune, aussitôt Mme Talvannes partie, à prendre un air fanfaron, et à déclarer, en levant les épaules, et avec un petit rire forcé :

— Mme Talvannes, phuu!... je m'en fiche pas mal!...

A quoi le papa de Jaboune, qui l'avait entendu, a répliqué sèchement :

— Tu n'es guère poli, mon garçon! Mais je crois, en effet, que Mme Talvannes ne t'attendra pas pour se remarier!...

Comme c'est malin!...

Jaboune tout de même, n'est pas né d'hier, et il a passé l'âge où il se figurait, de bonne foi, que, quand il serait grand, il se marierait avec sa maman...

Jaboune sait bien que, pas plus que sa maman, il n'épousera Mme Talvannes, qui était en pension avec elle, qui est même plutôt un peu plus âgée qu'elle, — comme toutes les amies de pension, d'ailleurs, — qui, mariée avant elle, est devenue veuve presque aussitôt après son mariage, — et qui n'en a pas l'air, mais qui a peut-être bien trente ans.

Jaboune a huit ans et demi : par conséquent, lorsqu'il sera majeur, Mme Talvannes aura dépassé la quarantaine... Est-ce qu'il y a des femmes qui dépassent la quarantaine? Sauf sa grand'mère évidemment, mais ce n'est pas une femme, c'est une grand'mère; sauf aussi Mlle Andorre, mais ce n'est pas une femme non plus, c'est une institutrice : et encore, Mlle Andorre affirme avec énergie qu'elle n'a pas plus de trente-six ans...

Hélas! quand Jaboune aura vingt ans, sans doute Mme Talvannes sera morte : alors à quoi bon lui dire qu'elle se sera remariée d'ici là, sinon pour faire enrager Jaboune, pour le faire enrager méchamment, tout exprès, pour lui causer de la peine?...

Eh! bien, oui, ce n'est pas vrai qu'il « s'en fiche pas mal », Jaboune a de la peine, il ne sait pas au juste pourquoi, mais c'est de la vraie peine, à penser que Mme Talvannes, un jour prochain, pourrait se remarier...

Et c'est bien un jour prochain, en effet : les circonstances quelque peu romanesques du mariage font qu'il n'a pas laissé que d'en être question dans les pensionnats élégants, et naturellement, tout le premier, au cours des demoiselles Cambrone; en sorte que Ketty, bien informée, a pu rapporter la nouvelle à Jaboune, avec d'autant plus d'empressement, semble-t-il, que l'enthousiasme avec lequel, depuis quelque temps, Jaboune s'appliquait à lui parler constamment des

SUCRERIE

Dessin de C. Hérouard



— Charmant, n'est-ce pas, ce petit salon ? une vraie bonbonnière ?
— Oui, une bonbonnière dont je suis le fondant !

mérites et de la beauté de Mme Talvannes, avaient fini par agacer Ketty...

Donc, voilà : Mme Talvannes était aimée par un officier de chasseurs, qui montait en steeple; mais Mme Talvannes ne voulait pas se remarier; alors l'officier, de désespoir, a déclaré à Mme Talvannes qu'à la prochaine course il se ferait casser la figure par un cheval « sauvage » ; et il l'a fait, ou presque, comme il l'avait dit; Mme Talvannes assistait à la course : tout à coup, elle a vu l'officier désarçonné, tomber à terre la tête la première, et le cheval qui partait au galop, les flancs battus par les étriers vides; Mme Talvannes n'en a pas vu davantage parce que, naturellement, elle s'est évanouie; quand elle est revenue à elle, elle a appris que l'officier n'était pas mort sur le coup, mais qu'il n'en valait guère mieux, et que, s'il n'avait rien de cassé, la commotion avait été si forte, que l'on ne savait pas s'il y résisterait; alors Mme Talvannes a fait quelque chose qui, au cours Cambrone, a rallié tous les suffrages et a été trouvé très « chic »; simplement, résolument, sans souci du qu'en dira-t-on, elle est allée s'installer au chevet de l'officier, et, pendant vingt et un jours et vingt et une nuits, elle l'a veillé, elle l'a soigné, elle l'a « disputé à la mort »; après cela, par exemple, elle ne pouvait plus ne pas l'épouser; l'officier est complètement rétabli, il court, en ce moment, les épreuves du Concours hippique, — ils se marieront après la dernière journée...

Jaboune, pendant tout ce récit, n'a pas soufflé mot; et quand Ketty, sournoise, lui a demandé « ce qu'il en pensait », il s'est contenté de répéter sa locution favorite et familière, chaque fois qu'une déception le surprend, qu'il « s'en fiche pas mal »...

Et il faut dire que, par la suite, il a été très brave, il n'a pas pleuré; seulement il a déclaré à Mlle Andorre qu'il ne serait jamais officier de cavalerie, que d'abord la cavalerie était appelée à disparaître d'un jour à l'autre, qu'elle ne servait plus à rien, — n'est-ce pas, Mademoiselle, — maintenant qu'il y a des automobiles, des aéroplanes, — et qu'il ne comprenait pas qu'un homme intelligent montât encore à cheval, et, plus particulièrement, montât à cheval au Concours hippique, un homme intelligent et sérieux...

— Mais je croyais que vous aimiez beaucoup ça, Jaboune, les chevaux, les cavaliers, même que vous aviez tant prié votre maman qu'elle devait vous y emmener de main, au Concours hippique...

Plus souvent, maintenant, qu'il va aller assister au triomphe de l'officier, le voir parader aux côtés de Mme Talvannes et s'exposer à lui être présenté, lui, Jaboune, par quelque stupide plaisant, qui trouvera très spirituel de l'avertir de « prendre garde », que Jaboune est « très amoureux » de Mme Talvannes, et que c'est un « rival dangereux »!...

Quelle honte! Dieu merci, d'ici à demain, Jaboune a largement le temps encore de se faire « priver » de Concours hippique...

Il n'a pas même eu cette peine.

Hier, en se couchant, il se plaignait un peu de la gorge, et il a toussé quatre ou cinq fois pendant la nuit; ce matin, le médecin est venu, et il a assuré que « ce n'était rien », mais qu'il était plus prudent que Jaboune gardât le lit...

Ce n'est rien, a dit le docteur; voilà bien sa chance, à Jaboune : si au moins il avait eu une maladie grave, une maladie qui mît ses jours en danger, s'il mourait, — non! — mais enfin s'il avait failli mourir à l'heure même où Mme Talvannes se serait remariée!...

Ah! bien oui, trop heureux encore s'il ne va pas avoir une maladie de bébé, une de ces petites maladies ridicules comme la rougeole, pas même, la roséole : c'est cela qui fera pouffer Mme Talvannes et son officier, quand ils sauront que Jaboune à la roséole!...

Ce n'est pas la roséole, non plus la rougeole, c'est bel et bien une superbe fièvre de croissance, avec des 39, et des 40, et même des 40 et 3 dixièmes, propres à satisfaire, vraiment, et à rendre intéressant l'amoureux transi le plus dolent, le plus difficile, et le plus scrupuleux...

Et comme, le sixième jour, la fièvre commençait à tomber, et que Jaboune était demeuré seul un moment, pendant que Linda, qui le gardait, était allée lui préparer son orangeade, Mme Talvannes, tout doucement, est entrée dans la chambre, Mme Talvannes, qui venait « prendre de ses nouvelles »...

A la pensée que Mme Talvannes allait le voir ainsi avec sa petite chemise de nuit, (et il y a un bouton qui a sauté, et que Linda n'a pas encore eu le temps de recoudre!...) Jaboune sent une inexprimable pudeur l'envahir, et tout plein de gêne et de confusion, il remonte la couverture jusqu'à son nez, il voudrait faire semblant de dormir.

Mais Mme Talvannes s'est approchée du lit : — Eh! bien, Jaboune, vous ne vous sentez pas bien, vous ne voulez pas me dire bonjour? —, et elle l'aide à s'asseoir, et, elle-même, tire le matelas, redresse l'oreiller; — ah! l'admirable garde-malade, qui, avec ses gestes légers et précieux de garde-malade, — comme elle a bien dû le soigner, son officier!... — ranime toute l'angoisse jalouse de Jaboune, et sa tristesse, et sa rancœur :

— Vous savez, Madame, dit-il, ce n'est pas la rougeole que j'ai eue, ce n'est pas une maladie de bébé, c'est une grosse fièvre!... — et, avec effort, avec une volonté de méchanceté et de colère, il précise : — Une grosse fièvre, comme si j'étais tombé de cheval!...

Il se tait brusquement, surpris lui-même de son audace; Mme Talvannes a eu un mouvement imperceptible des lèvres, et elle regarde Jaboune curieusement, longuement, fixement; puis, après ce silence :

— J'espère, Jaboune, que vous serez tout à fait guéri pour assister à mon mariage?...

Jaboune a froncé les sourcils et, d'une voix sourde, brutale, très vite, il a répondu :

— Non.

Mais, du même coup, son courage l'abandonne, et le voici qui s'effondre en sanglotant, comme le premier jour, le fameux jour, dans le petit salon.

Et Mme Talvannes, comme ce même jour, l'a repris entre ses bras, la tête contre sa poitrine, et le câline doucement, et le berce, et sèche ses larmes, avec le petit mouchoir parfumé de cette même odeur qu'il reconnaît bien; et avec les mêmes paroles, elle lui fait promettre de ne plus pleurer pour ne pas abîmer ses yeux qu'elle caresse, ses grands yeux dorés...

Jaboune, peu à peu, se calme, se ressaisit, se console, et d'une voix que secouent seulement de tout petits sanglots pressés, maintenant, et presque comiques :

— C'est bien vrai, demande-t-il, c'est bien vrai que vous les aimez, mes yeux, et que vous trouvez qu'ils ont une couleur dorée, vous ne dites pas ça pour me faire plaisir?...

Alors, en grand mystère, sous son oreiller, Jaboune prend une petite médaille d'or qu'il tend à Mme Talvannes :

— Voilà! je n'irai pas à votre mariage, mais je voudrais vous donner ceci pour votre mariage; et vous ne diriez jamais que c'est moi qui vous l'ai donnée, cette petite médaille en or, mais vous la porteriez toujours, et vous l'embrasseriez quelquefois, et, en la regardant, vous songeriez à la couleur de mes yeux...

— Mais si votre maman s'étonne que vous ne l'ayez plus, votre médaille?

— D'abord elle est à moi, je peux en faire ce que je veux; et je dirai que je l'ai perdue!...

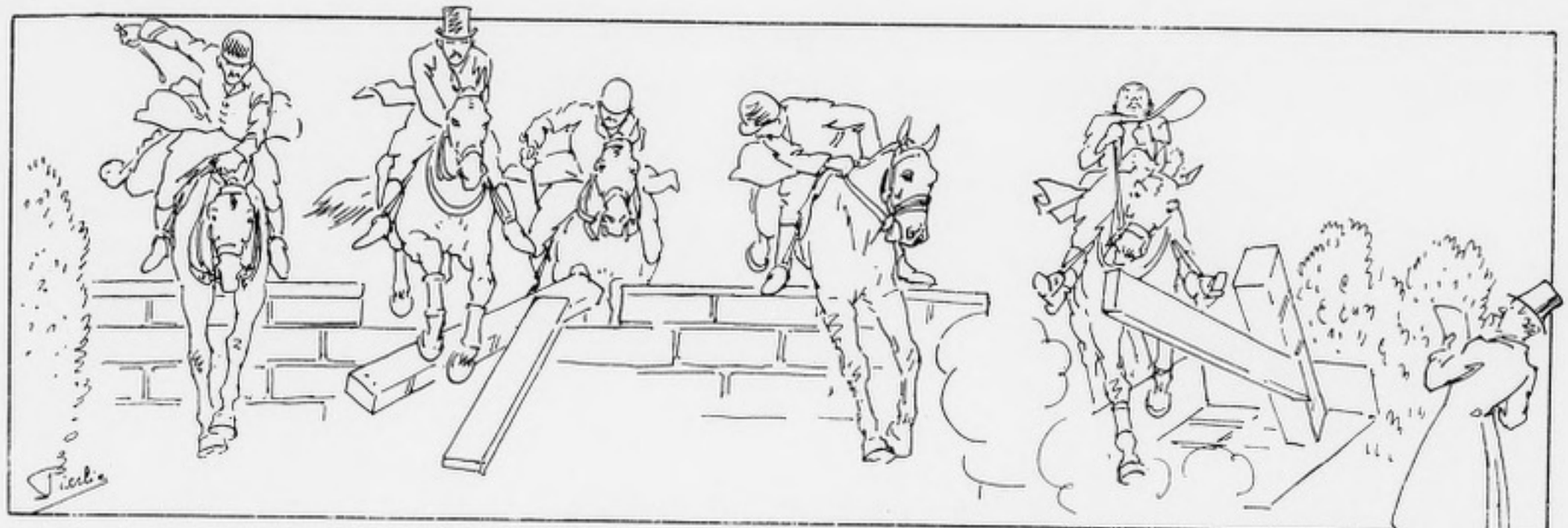
— Vous serez grondé, mon pauvre Jaboune!...

Mais Jaboune, les yeux brillants, et avec une ferveur extraordinaire :

— Oh! Madame, murmure-t-il, je voudrais tant que l'on me gronde un peu à cause de vous!....

FRANC-NOHAIN.



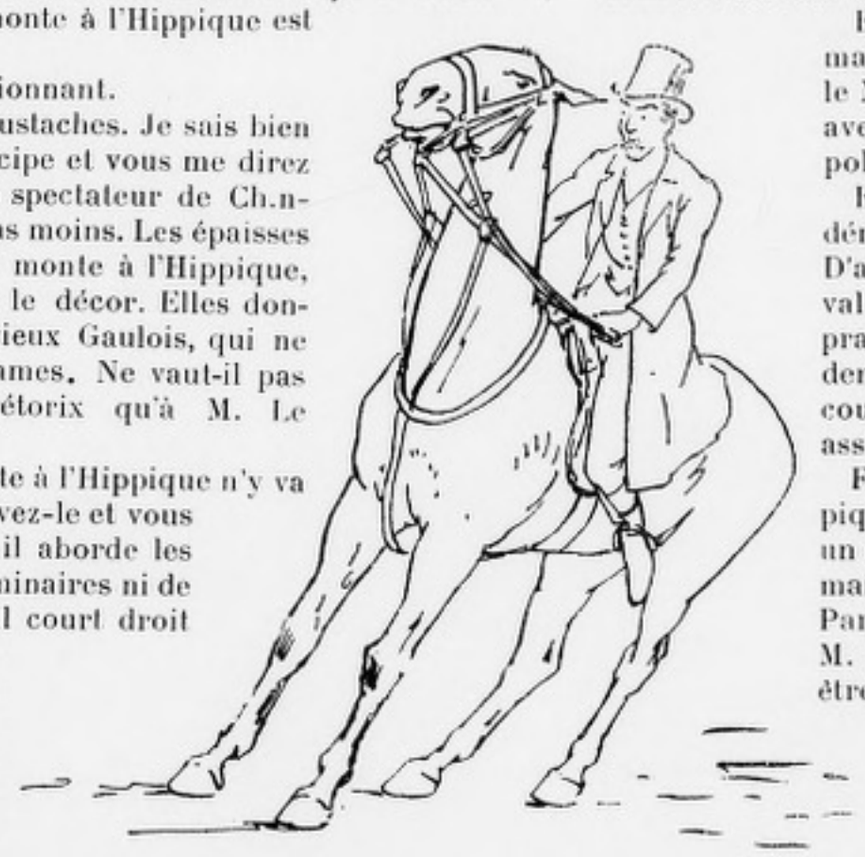


Le Monsieur qui monte à l'Hippique

Il est Breton ou Toulousain. Il n'y a pas d'erreur. Mais depuis que le Midi s'est mis à bouger, avec tant d'entrain qu'on dirait qu'il danse, le Monsieur qui monte à l'Hippique est le plus souvent de Toulouse.

C'est un homme fort impressionnant.

D'abord, il a de longues moustaches. Je sais bien quelques exceptions à ce principe et vous me direz que M. L... est rasé comme un spectateur de Ch.n-t.cler. La règle n'en subsiste pas moins. Les épaisses moustaches du Monsieur qui monte à l'Hippique, font, du reste, très bien dans le décor. Elles donnent au cavalier un air de vieux Gaulois, qui ne manque pas de troubler les dames. Ne vaut-il pas mieux ressembler à Vercingétorix qu'à M. Le Bargy?...



Et puis, le Monsieur qui monte à l'Hippique n'y va pas par quatre chemins. Observez-le et vous serez surpris de la façon dont il aborde les coquettes. Point de fades préliminaires ni de compliments au petit sucre. Il court droit sur l'obstacle et ne souffre point de dérobade. Son langage est singulier. Il définit la beauté des femmes avec les termes dont on se sert d'habitude pour apprécier la valeur des chevaux. En revanche, s'il fait l'éloge d'une jolie jument de demi-sang, on jurerait qu'il parle d'une jeune demoiselle.

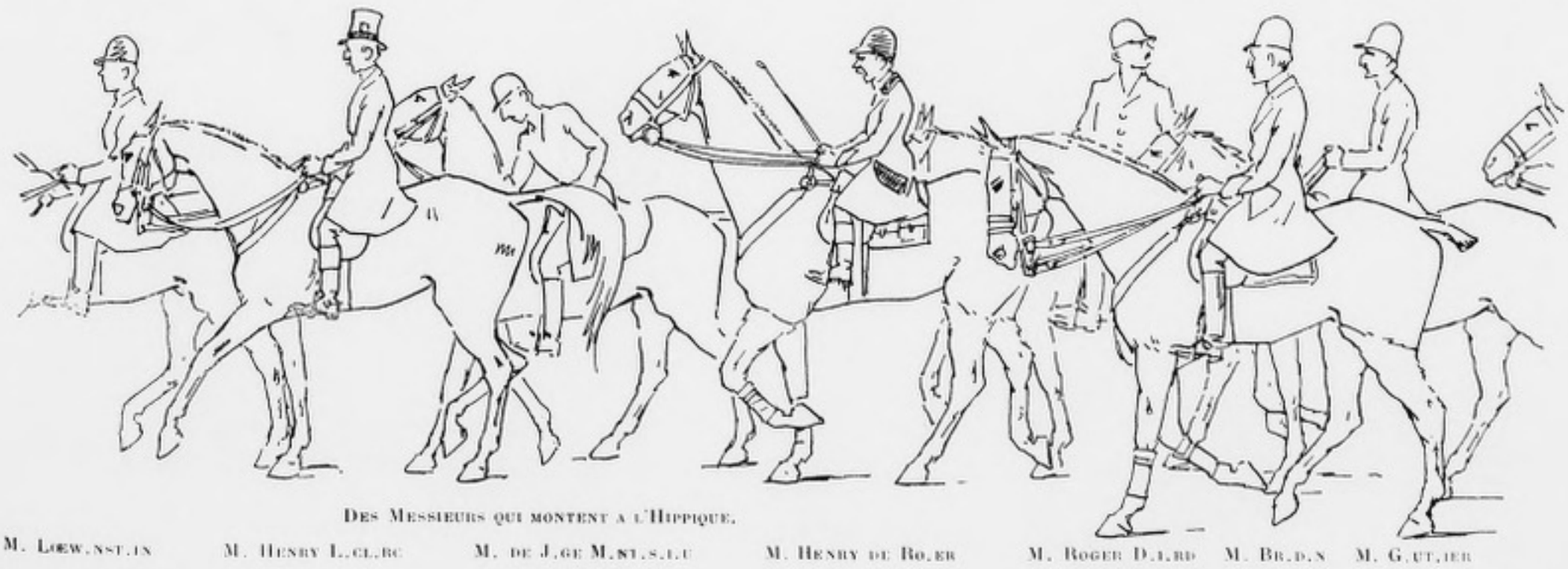
Et s'il pleut, je vous garantis qu'il vous dira : « Un vrai temps pour les Saint-Damien ». Car les produits de Saint-Damien barbotent à leur aise dans la boue de M. de Pontich.

En un temps où les traditions commencent à manquer de serviteurs, il faut admirer et vénérer le Monsieur qui monte à l'Hippique. Il garde, lui, avec un soin sauvage, toutes les traditions, les politiques, les sociales et les autres.

Et il ne monte pas à l'américaine, ce qui démontre jusqu'à quel point il est conservateur. D'ailleurs, bénissons-le, s'il ne se tient pas à cheval comme un singe sur une noix de coco. Il pratique l'équitation avec le souci sévère de demeurer fidèle aux anciens principes. Il a les coudes au corps et les « genoux près ». Et il est assis, profondément assis, sur sa selle.

Fait étrange : le Monsieur qui monte à l'Hippique est toujours lancé dans le monde et conduit un cotillon aussi volontiers qu'il attelle à quatre ; mais il n'est pas bien Parisien. M. Duval est bien Parisien ; aussi M. de Fouquières et même M. Rostand ; il ne faut pas monter à cheval pour être bien Parisien...

Vous ne rencontrerez jamais à une première, ni à une conférence de M. Jules Lemaitre, le Monsieur qui monte à l'Hippique. Vous ne lirez pas son nom plus d'une cinquantaine de fois par an dans ces articles si profondément vécus et si littéraires qui s'intitulent *Mondanités*. Comment expliquer ce bizarre et troublant phénomène ? C'est, je vous le répète, que le Monsieur qui

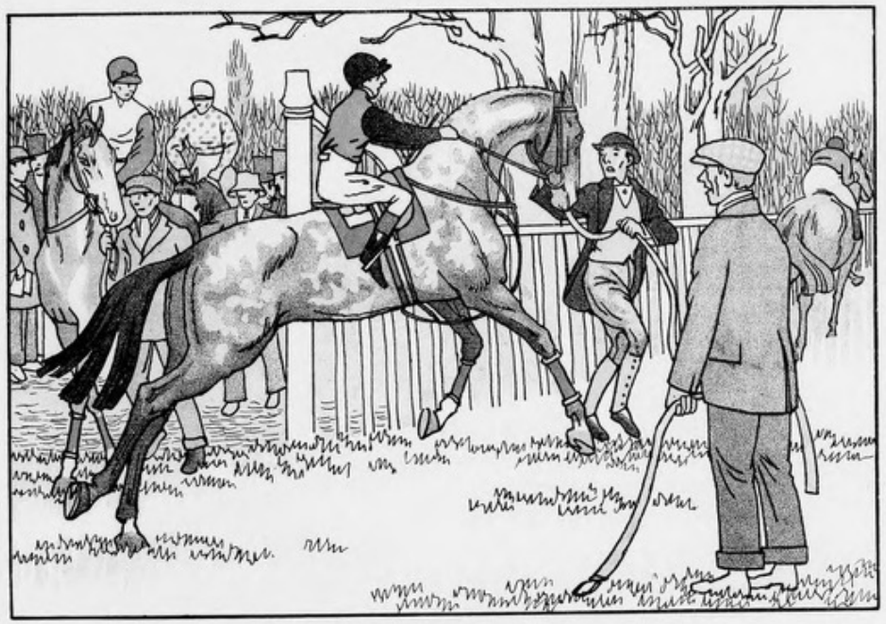


Des Messieurs qui montent à l'Hippique.

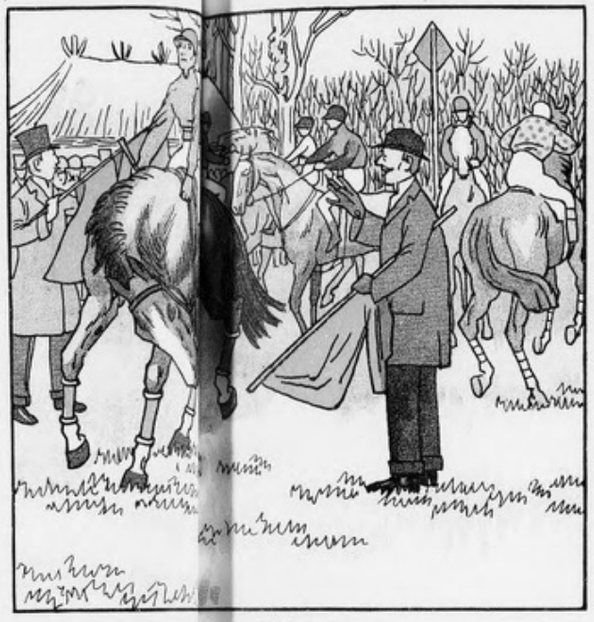
M. Loew.nst.in M. Henry L.cl.rc M. de J.ge M.nt.s.l.u M. Henry de Ro.er M. Roger D.l.rd M. Br.d.n M. G.ut.ier

RÉUNIONS DE PRINTEMPS

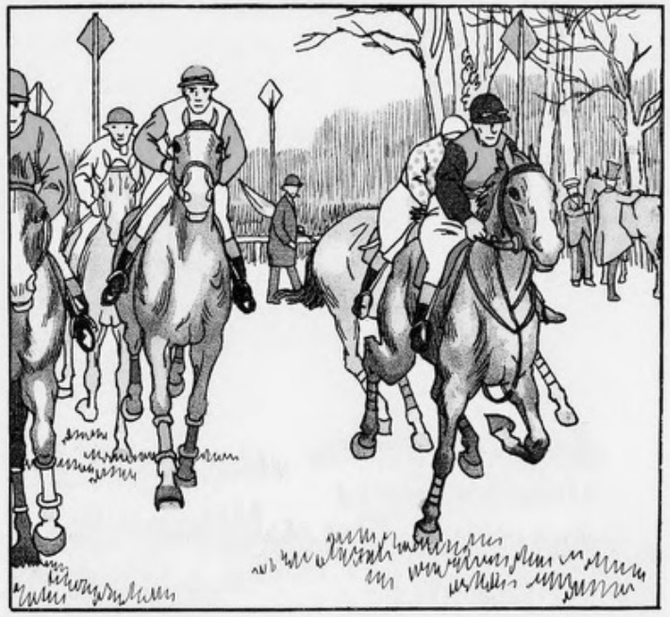
Dessins de Maurice Taquoy.



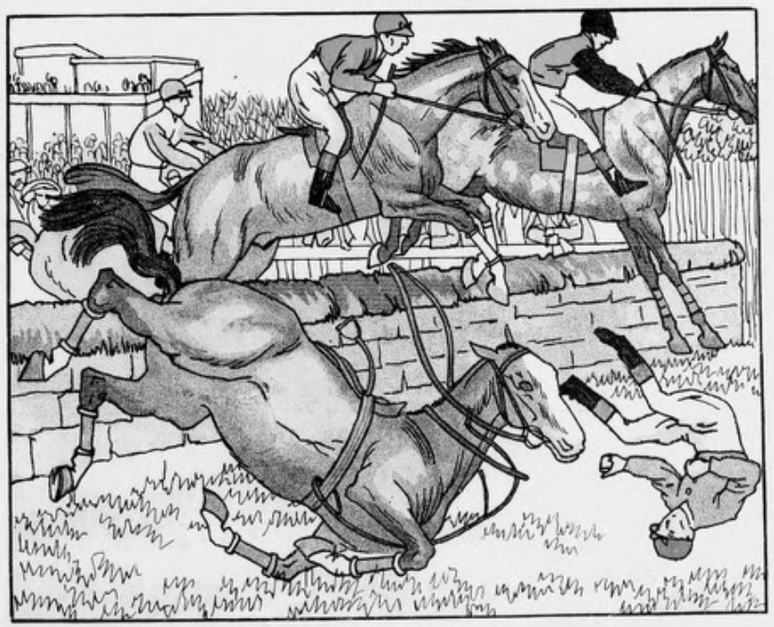
Le Canter



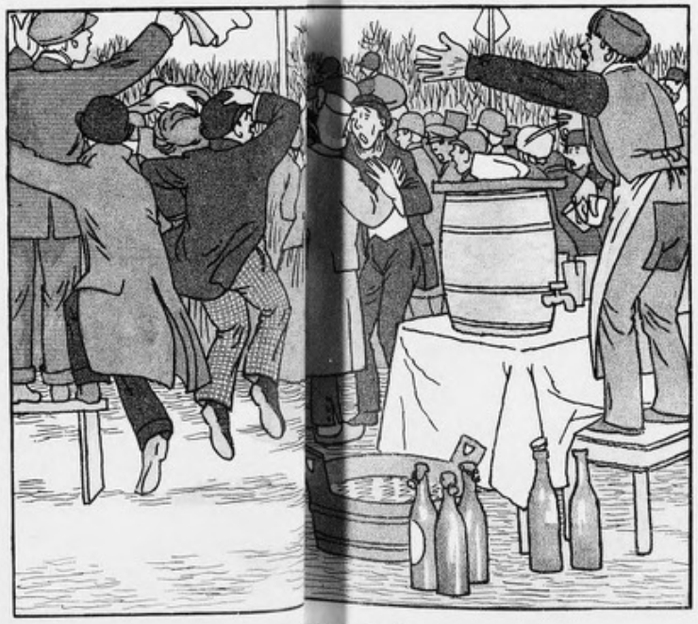
Faux départ



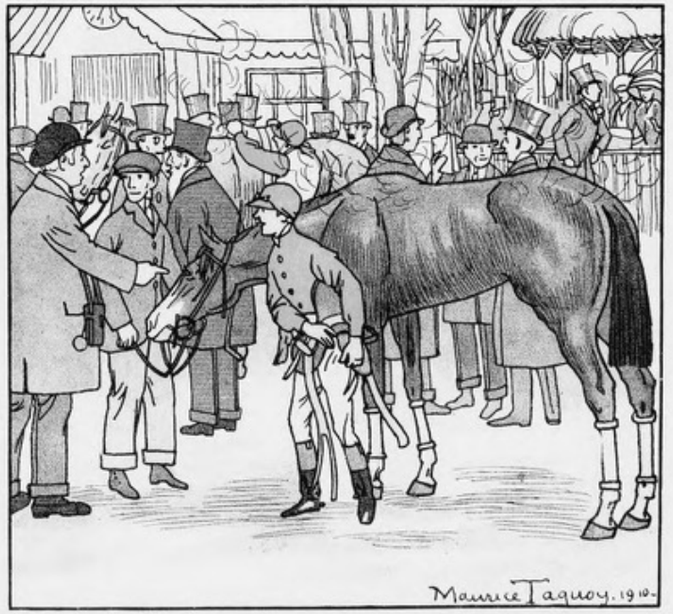
Partis!



Le mur en pierres



La dernière haie

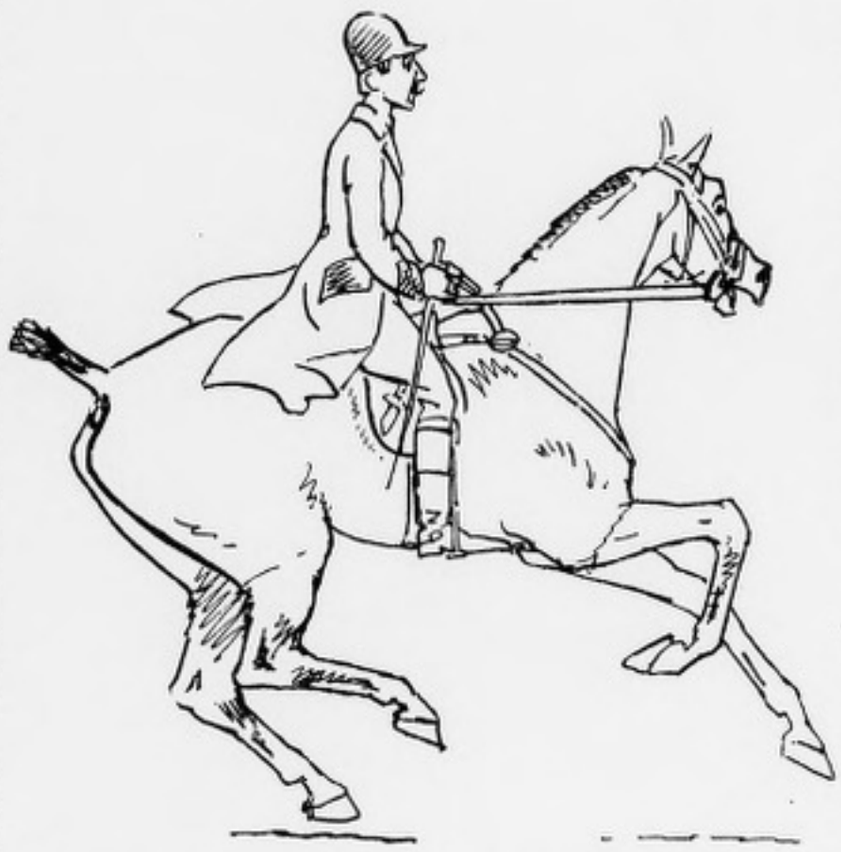


La rentrée aux Balances

monte à l'Hippique est Breton ou Toulousain.

Il possède un vieux château sur les bords de l'Odet ou sur ceux de la Garonne, un vieux château avec plusieurs tours, plein de portraits d'ancêtres et de pieux souvenirs, mais, en revanche, d'un faible rapport au point de vue pécuniaire.

Ah ! les vieux châteaux des messieurs qui montent à l'Hippique ! Ne vous semble-t-il pas qu'ils sont tous bâtis sur le même patron... Le salon est voûté, très froid et puis il y a un autre petit salon, dans la tour. Et c'est là que se tiennent, d'habitude, les parents du Monsieur qui monte à l'Hippique. On reçoit le *Gaulois* et le journal royaliste de la région. Du reste, les journaux sont là, sur le petit guéridon vétuste... Il y a de très beaux fauteuils en tapisserie et des pendules Louis XVI...



Le Monsieur qui monte à l'Hippique passe sept à huit mois par an dans ses terres. Il chasse à courre. Il est secrétaire de la Société des courses de son chef-lieu de canton et il fait sensation, le jour de la réunion, quand il arrive sur l'hippodrome, conduisant un superbe omnibus attelé à quatre.

Mais, avant tout, il dresse des chevaux. Dès l'aube, botté, éperonné, il se livre à son sport favori. Il achète beaucoup de chevaux et il n'en vend jamais; pourtant il en cède. Si vous avez besoin d'une bonne petite jument de selle pour votre femme ou d'un



robuste sauteur pour suivre les chasses, adressez-vous au Monsieur qui monte à l'Hippique. Il aura justement votre affaire. Vous lui enverrez « un petit souvenir », dans une enveloppe, et tout sera dit.

L'usage veut que ce petit souvenir soit constitué par quelques billets bleus pliés en quatre.

Dès qu'arrive le printemps, le Monsieur qui monte à l'Hippique n'a plus une minute à lui, car le temps est venu des Concours. Il s'exhibe à Paris, à Nantes, à Toulouse, à Clermont-Ferrand et dans une foule d'autres préfectures.

Singulière existence, orageuse et mouvementée, que celle du brillant cavalier qui suit les Concours hippiques ! Il ne vit plus que dans la hantise des fautes, des demi-fautes et des quarts de fautes. Et dans chaque ville où il va, il ne s'agit pas seulement pour lui de fournir des parcours corrects et de gagner des flots de rubans dont il pavoisera ses écuries. Il doit aussi affronter « de riches partis », représentés par des jeunes filles suaves. Car le Monsieur qui monte à l'Hippique est célibataire par définition et, par définition encore, en quête de la dot copieuse. Or, les Concours hippiques fourmillent de dots. Ce sont même les seules réunions mondaines où les jeunes gens sérieux peuvent encore trouver le sac, maintenant qu'il n'y a plus à compter sur les salons. Ah ! qu'il s'en fait des présentations, à l'Hippique ! Que de jeunes demoiselles rougissantes et chargées de vertus (et naturellement excellentes musiciennes) ! Que de bons jeunes gens, excellents cavaliers, et qui n'ont point de défauts !...

Un Monsieur qui monte à l'Hippique est présenté, bon an, mal an, à une centaine de partis. Mais il est extrêmement difficile et la beauté ne lui suffit point, ni le nom, ni les vertus : L'homme de cheval est positif et ne se laisse pas mettre dedans par les familles insidieuses !

Enfin, il trouve tout de même, un jour ou l'autre, la jeune fille de ses rêves et les gazettes enregistrent avec orgueil le mariage du Monsieur qui monte à l'Hippique avec l'opulente héritière orpheline.

Marié, le brillant cavalier se retire petit à petit des Concours et entre dans la catégorie infiniment selecte, du reste, des « Messieurs qui ont beaucoup monté ».

Jadis, le Monsieur qui avait beaucoup monté devenait, par la force même des choses, député conservateur ou, tout au moins, conseiller général.

Mais nous vivons dans une triste époque qui ne sait pas honorer ses héros.

Il ne reste comme ressource au Monsieur qui a monté à l'Hippique, que de faire de l'auto.

Il fait donc beaucoup d'auto. Il commence par une 90 H. P. et finit, après quelques accidents, par une voiturette de 10-12 H. P.

Il chasse à courre. Mais il découvre, soudain, que la chasse au chien d'arrêt a bien plus de charmes encore et il erre paresseusement dans les bois, suivi de son setter ou de son chien bleu, à la recherche de la bécasse émouvante.

Il engraisse, ce qui constitue la décrépitude suprême.

Jadis, il se pesait toutes les quarante-huit heures et la question du poids primait à ses yeux toutes les autres questions, même celle des Balkans. Il pouvait monter à 60 kilos et c'était son plus vif orgueil : Pensez donc ! Le duc de S... ne pouvait pas faire moins de 64 kilos.

Mais le temps de la graisse est venu....

Quand le Monsieur qui a beaucoup monté à l'Hippique a fait, dans le cours de sa carrière active, quelques graves chutes sur la tête, il s'enfonce généralement dans les recherches héraldiques.

MAURICE PRAX.



A LA MANIÈRE DE...

TOLSTOÏ

ET DES ROMANCIERS RUSSES TRADUITS EN FRANÇAIS

Ivan Labibine Ossouzoff, du gouvernement de Kartimskrasolvitchegosk, district de Vokovosnesensk-Anskrevosantchoursk, commune de Ortoupinskaïeskaïa-Tienswlapopol, village de Tartine, quand il eut hérité la fortune de sa mère Ilia Vassilievitch Potengleska, et le majorat de son père le général Dimitri Ivanovitch Boufnarine, avait longtemps mené une dégradante vie de débauche, car il passait la plus grande majorité de ses jours et de ses nuits, le *londrès* (1) aux lèvres, à vider coup sur coup des verres successifs d'eau-de-vie et de champagne, à verser la chartreuse dans les pianos, à fréquenter les mauvais lieux ornés de miroirs, et à activer la chute dans le péché des malheureuses condamnées à la violation continue des lois divines et humaines par la corruption du pouvoir légal mise au service de l'égoïsme luxurieux des buveurs et des fumeurs.

Mais, dans la nuit de Noël 1885, le 7 janvier 1886 (2), un événement lui donna à réfléchir sur la conduite éventuelle de sa vie. Son camarade de dissipation, Nicolas Novodvorovodski-Moulagoff, après avoir beaucoup bu, beaucoup chanté, beaucoup fumé, trouva plaisant de se faire enfermer dans la glacière d'un restaurant de nuit *à la mode*. Il y fut retrouvé mort le lendemain dans la glace et dans le péché.

Honte et dégoût! Dégoût et honte!

A partir de ce jour, Ivan Labibine changea de krokno (3) instantanément. Il distribua aux pauvres tout ce qui faisait le luxe et le *confort* de son logis, le calorifère, la salle de bains, le *lub*, les *water-closet*, l'ascenseur. Il se chaussa de galoches de bois, car il était devenu végétarien, et n'admettait plus qu'on pût utiliser ni la chair ni le cuir des animaux. Il partagea ses terres entre ses paysans. Il brûla sa provision de bois et de charbon. Il brûla aussi sa bibliothèque, car tous les livres sont pernicieux, et contribuent par le mauvais exemple à propager les passions, les maladies sexuelles, l'usage de l'alcool et du tabac.

Enfin il alla faire un mychew (4) dans un des massifs de la Perspective Newsky et y enterra ses gants, sa montre et son lorgnon, car ils sont des objets de luxe contraires à la vie normale, et car les animaux, qui mènent une vie normale, s'en passent bien.

Il venait de remplir cet acte salutaire quand il fut accosté par une prostituée.

— Dis-moi quoi, joli bronskoï (5), viens chez moi, il y a du vodnia (6).

Ivan Labibine Ossouzoff prit les mains de cette malheureuse et les embrassa. Mais elle se recula avec frayeur. L'existence de perdition qu'elle menait lui avait fait oublier la notion du bien et du mal.

— Arrière, vieux diable! Gueule de cochon! Que la peste t'étouffe et que mille chiens mangent tes sales tripes molles! fit-elle en le regardant de travers.

Mais Ivan Labibine reprit sans se décourager :

— Ne te fâche pas, ma petite colombe tout en miel. Je veux t'enlever au malheur.

La fille riposta :

— Donne-moi plutôt trois kopecks (7) pour acheter du kwass (8).

— Je te donnerai gratuitement des meurbacks (9) poursuivit Ivan Labibine.

A ces mots, les yeux bordés de rouge de la prostituée s'humectèrent de larmes.

Ils restèrent ainsi à se causer ensemble sur la Perspective, bien que la neige qui tombait sans interruption depuis le commencement de l'hiver gelait l'air au point qu'il y avait de quoi pleurer et que c'était une propre horreur de froidure.

Enfin la prostituée en s'essuyant la face avec son bechmet (1) de kanaous (2) rouge, dit :

— Je te suis, petit père.

Ivan Labibine conduisit chez lui cette créature de Dieu.

A partir de ce jour, il s'en alla chaque matin pour marcher sur la Perspective Newsky. Chaque matin, il rencontrait une prostituée, il l'abordait, il s'efforçait de développer ses doctrines, et, chaque matin, il la ramenait chez lui.

Au bout de trois mois, il y avait quatre-vingt-dix réfugiées dans l'isba (3) d'Ivan Labibine Ossouzoff. Elles conduisaient là simplement et franchement une existence conforme à la vie et à la vérité, telles qu'elles étaient avant que les sophismes modernes et les monstruosités du czarisme aient eu empoisonné les âmes et les cœurs. Du matin au soir Ivan Labibine leur montrait son pétarouk (4) irrésistible. Comme il était gagné à la doctrine des Doukhobors, il ne tarda pas à les convaincre que les vêtements sont des inventions immorales et hypocrites qui favorisent le péché des sens et l'usage de l'alcool et du tabac. Aussi, tout ce monde, sous la Croix vivifiante du Christ, passaient-ils leur temps complètement nus, comme devaient l'être tous les êtres simples et purs, conformément à la parole de l'Évangéliste, qui a dit : « Celui qui ne veut pas vivre en vérité mourra comme le rameau arraché de l'arbre (5). » Toutes ces femmes ressuscitées de l'erreur rivalisaient de zèle, et leur présence sanctifiait l'isba, dans laquelle régnait une véritable odeur de ragoudvo (6).

Mais Ivan Labibine observa que son entourage dépérissait. Une nuit qu'il était étendu, la tête appuyée sur un vieux chaudron, en vrai disciple du Christ qui dort mal sur un oreiller mou, il pensa : « Les enthousiasmantes théories sociologistiques d'Henry George et de Spencer enseignent que ceux qui se sont adonnés aux vices des mondains et des mondaines, tels que la morphine, le vin, l'amour et le tabac, ne peuvent pas être du jour au lendemain guéris de leur poison. On doit leur en faire perdre l'usage seulement progressivement. »

— Mais réellement, se dit-il, le rapprochement des corps est un vice-d'habitude, à ainsi dire, et toutes ces femmes qui jadis rapprochaient leur corps avec un autre corps plusieurs fois chaque jour et même chaque heure, sont en train de mourir parce qu'elles sont privées trop brutalement du poison de la luxure.

Alors, il se leva; il alla trouver Katarina Samovarovna, et il fit avec elle l'acte de chair. Puis il la quitta, et il alla trouver Alexandrovna Lagarska, avec laquelle il fit également l'acte de chair. Il agit de même pour quatre autres femmes, Vera Efromovna Karapatevitch, Oléine Kamchatka, Agrippine Fornikatritch Ipeka et Vaséline Vassilievna Petrovna, et retourna dormir sur son chaudron.

Le lendemain, il se dévoua de nouveau, cinq fois au lieu de six. Et il ne le fit que quatre fois au lieu de cinq la nuit d'après. Et ainsi de suite.

Dès lors, toutes les nuits il remplit sa mission comme un vrai khok (7), malgré les fatigues de plus en plus grandes qu'elle lui imposait. Mais à la fin, Ivan Labibine Ossouzoff constata que, d'une part, ses seuls efforts ne suffisaient plus et que, d'autre part, indiscutablement, ayant donné tous ses biens aux pauvres, il n'en avait plus et ne possédait plus, pour nourrir les habitantes de l'isba, qu'un peu de hareng et d'huile.

Alors il demanda l'assistance de quelques hommes connus par leur vertu. Chaque nuit, ces hommes vinrent dans la maison d'Ivan Labibine Ossouzoff. Chaque fois, chacun d'eux apportait un rouble, et ils se mettaient en costume de Doukhobors pour participer à l'œuvre de régénération. Et, comme plusieurs d'entre eux étaient une fois entrés dans la maison voisine, qui était celle de Serge Minskinouchine, un pope dégoûtant et pouilleux, Ivan accrocha au-dessus de sa porte une icône devant laquelle il plaça une petite lanterne rouge.

PAUL REBOUX et CHARLES MÜLLER.

(1) Les mots en italique sont en français dans le texte original.
(2) On sait que le calendrier julien retarde de quatorze jours sur le calendrier grégorien.
(3) Habitudes, genre d'existence.
(4) Trou.
(5) Blond.
(6) Feu.
(7) Monnaie russe valant un douzième de florin.
(8) Boisson fermentée usitée par les gens du peuple.
(9) Bons conseils.

(1) Sorte de jaquette tcherkesse.
(2) Sorte d'étoffe tatare.
(3) Maison.
(4) Exemple.
(5) Matth. XXVI-17.
(6) Sainteté.
(7) Apôtre.

Le Parisien tel qu'on le parle



III. — Le Demi-Monde

Il est une classe de la société où se rencontrent toutes les autres classes : là fusionnent l'aristocratie et la finance, la politique et la littérature, la diplomatie et le commerce ; on y coudoie des monarques et des escrocs, des philosophes et des brutes, des gens d'esprit et des imbéciles. Là se développent librement tous les vices humains, mais aussi toutes les vertus : on y aime, on y joue, on y tue. Les jeunes s'y précipitent, les mûrs s'y plaisent, les vieux s'y attardent. Toutes les races y fraternisent ; on y parle toutes les langues, de l'argot au petit nègre.

Ce monde, c'est tous les mondes. Et pourtant on l'appelle le demi-monde.

***

Le monde a des frontières vagues, moins vagues cependant que celles du demi-monde.

Où commence le demi-monde? Où finit-il? D'authentiques grandes dames habitent le quartier Saint-Georges ; maintes petites femmes sont installées dans le noble faubourg.

Il est des salons aristocratiques où les conversations les plus libertines sont permises et même recommandées; on y flirte de très près, on y pelote dans les petits coins, on y fatigue les canapés. Dans ces demeures hospitalières, la bonne hôtesse pourrait dire, à chaque coup de sonnette : « Au choix, mesdames! »

Mais je sais nombre de salons demi-mondains où règne le rigorisme le plus tyrannique. On n'y pince pas, on y pense et les femmes n'y sont même pas en peau... Pour changer sans doute.

***

Jeune Télémaque qui veux réussir dans le demi-monde, sache ceci :

Il te faut tout de suite choisir entre l'emploi ridicule de « cochon de payant » et le rôle flatteur de gigolo.

Si le premier te convient, ne lis pas plus avant. Rien de tout ceci ne saurait t'intéresser et toi-même, tu ne nous intéresses pas. Que dis-je, tu nous dégoûtes.

Mais tu as de l'ambition, tu veux, ô Télémaque, devenir gigolo. C'est très difficile. On arrive assez aisément à épouser une belle jeune fille, vierge et riche, mais il faut plus de talent pour devenir l'amant de cœur d'une vieille grue.

***

L'amant de cœur n'est pas nécessairement beau, élégant, spirituel, voire « ardent au déduit ». Quels mérites doit-il donc avoir avant tout?

Ceux-ci : l'amant de cœur est celui qui satisfait chez la fille ce besoin de romance, cet amour de la petite fleur bleue, cette nostalgie de l'idéal qu'elle a toujours à un moment donné, parfois quand elle est grise. Il est son ami plus que son amant ; il partage ses dégoûts, ses haines, ses colères, ses jalousies, ses tristesses et ses joies. Avec elle, il mange des plats canailles. Même s'il la bat, il est son chien : il est toujours là.

C'est d'un amant de cœur que disait Gaby Duval :

— Au moins, avec lui, j'ai le droit de manger de l'ail et d'être malade tous les mois.

***

Tu obtiendras de grands succès dans le demi-monde, ô Télémaque, si tu as des « tuyaux » pour les courses et si tu sais lire les lignes de la main.

***

Pour toute courtisane, celui qui paie est méprisable et odieux. Ceci est à l'honneur des filles : elles ont un sentiment très élevé de l'amour puisqu'elles n'y admettent pas la tyrannie de l'argent.

Mais celui qu'elles hébergent, qu'elles nourrissent, qu'elles habillent, qu'elles pourvoient d'argent de poche est « leur homme », — l'homme!

Quoi! Elles lui apportent leur dot, elles aussi, et leur amour par surcroît, ce que ne font point toutes les chastes fiancées.

***

Si tu veux réussir, partage tes soirées entre le monde et le demi-monde.

Un Parisien doit tout voir et tout savoir : tu ne seras Parisien que le jour où, dans la même salle de spectacle, tu salueras la duchesse de C.... et Liane de Lancry.

Le jour n'est pas encore venu où tu pourras les rencontrer dans le même salon. Mais cela viendra.

***

Qu'on t'aperçoive au Bois, dans les Sentiers de la Vertu, avec une femme du monde, et cela ne te posera pas autant que tu le crois : si tu étais son amant, te ferais-tu voir avec elle?

Mais montre-toi avec une grue célèbre et ton crédit y gagnera, ton prestige s'accroîtra, tu seras quelqu'un. A la condition cependant que personne ne puisse soupçonner que tu participes aux frais du culte.



***

Pour réussir auprès des femmes du monde, sois audacieux, cynique, brutal.

Mais si tu veux être aimé pour toi-même par une courtisane, une « femme d'argent » exprime-toi comme un jeune premier du répertoire d'Octave Feuillet. Sois sentimental, lyrique, parle des étoiles et des fleurs, fais appel à tes souvenirs poétiques.

Les grues ont des âmes avides d'idéal. Elles aiment ceux qui les prennent par le cœur. Car c'est par là qu'on les prend le moins souvent.

***

O Télémaque, apprends ceci : quand une fille se vend, elle livre tout son corps; quand elle se donne, elle offre ses lèvres.

La suprême faveur d'une courtisane, c'est le baiser sur la bouche. Le reste, pour elle, ne compte pas.



***

Quel homme n'a pas eu, dans sa vie, trois femmes honnêtes pour maîtresses? Combien plus rares sont, en revanche, ceux qui peuvent dire :

— Trois grues m'ont aimé pour moi-même.

« Mille et trois » prétendait Don Juan. Comme c'est malin : il ne s'attaquait qu'à des dragons de vertu!

***

Le demi-monde a ses vestales, ses martyres, ses héroïnes. On parlait d'une pauvre petite emportée par une maladie incurable.

— Elle est morte comme Molière, dit l'un.

— Pourquoi, comme Molière? demanda l'autre...

— Parce que si Molière est mort au théâtre, elle est morte, elle, dans son lit.

***

Dans le monde, le sentiment de la famille n'existe pas. On s'y dispute entre père et fils, mère et fille, frères et sœurs : les liens du sang n'y sont que prétextes à procès.

Dans le demi-monde, la famille est sacrée. Toute courtisane pensionne sa mère, dote ses nièces, case ses neveux dans les ministères; elle emploie souvent



sa sœur comme cuisinière et son cousin comme chauffeur.

Donc, si tu veux lui plaire, ne te moque pas des siens. Ne dis pas de mal des officiers supérieurs : son oncle était commandant de gendarmerie. Ne calomnie pas les gredins : son cousin est à Biribi.

***

On arrive plus vite et on va plus loin par les femmes du demi-monde que par les femmes du monde. Celles-ci n'ont plus guère d'influence... Elles vous ouvriront peut-être les portes de l'Académie, mais elles seront incapables de vous faire obtenir un sursis pour vos vingt et un jours.

Tandis qu'une grue à la mode connaît des ministres, des ambassadeurs, de hauts fonctionnaires : elle a de l'influence, elle est quelqu'un dans l'Etat.

Certaines demi-mondaines ont fait, sous le Concordat, nommer les évêques. Sous le régime de la Séparation, elles font nommer les liquidateurs.

***

Dans le demi-monde, l'évaluation des femmes est nette. Quand on dit : « C'est une femme de cinq louis », on est fixé. On la voit, on pourrait dire quel chapeau elle porte et combien de chichis elle a.

Comme c'est commode! Dans le monde, quand on dit : « C'est une comtesse », cela n'évoque rien. Une comtesse? Il y en a qui ressemblent à Mme Angot. Tandis que « la femme à un louis », comme on l'imagine bien, comme elle est nette, précise, schématique!

***

Dans le monde, l'animal coûteux, c'est l'homme. Dans le demi-monde, c'est la femme.

Vous me direz où la vraie morale sociale est respectée.

La demi-mondaine a un sourire professionnel. On n'est certain d'être aimé d'elle que lorsqu'on l'a vue pleurer. Et les filles de joie pleurent beaucoup.

— Cela repose, disait l'une d'elles.

***

— Nonmaischezquilajambetuparlestabouchemonchérilabarbetunemaspasregardéemincejem'enfous.

Ce mot kabbalistique est la clef de tous les dialogues de courtisanes. Il n'est pas nécessaire de l'employer en entier.

***

Leurs opinions.

— Déroulède? Moi, j'le gobe, c'type-là!

— Je n'aime que les livres qui rendent triste.

— Massenet, en voilà un qui doit être chic avec les femmes!

— Ah! la musique!... Moi, cela me donne envie de porter un chapeau à 4 fr. 95 et d'aller manger à vingt-trois sous avec mon amant!

— Carter, quel joli garçon!..

***

— Quand on est une fille sérieuse, on ne pense pas à se marier.

— Pour une femme, pas de milieu : le mariage ou la noce.

— Les hommes mariés ont la rage de nous dire comment leurs femmes se comportent au moment psychologique, ce qu'elles disent, ce qu'elles font, et le reste. C'est ainsi que je sais tout, mais là, tout, de la marquise de B..., de la comtesse de H..., de la duchesse de C... Eh bien, elles sont effrayantes, ces petites-là!

— Les hommes, c'est le contraire des poulets : plus ils sont vieux, plus ils sont tendres.

Ce qu'il faut leur dire à toutes :

— Tu ne sais pas? A ta place, je ferais du théâtre.



EXERCICES PRATIQUES ET DEVOIRS

Faire oublier à la belle Otero que le moment est venu d'aller au tripot.

Faire dire à Suzanne Derval que toutes les femmes sont de mauvaises langues.

Être plus écouté qu'un jockey, qu'un croupier, qu'une voyante, qu'un couturier.

Obtenir, étant amant de cœur, la sympathie de Mme Mère.

Être plus impatiemment attendu que le coiffeur.

Apprendre à siffloter tout le répertoire Paulette Darty, lire tous les romans de René Maizeroy, aimer les tableaux d'Albert Guillaume, connaître tous les chasseurs des cabarets de nuit, rester pendant une nuit immobile, dans un placard, descendre le petit chien, etc.

Mais ce n'est là, — ô Télémaque! que le B, a, ba, de ce qu'il faut savoir pour réussir, sans bourse délier, dans le demi-monde. N'importe! lance-toi dans la carrière et si les dieux te protègent, — d'Eros à Mercure, — tu arriveras...

TIMON DE PARIS.



DU CŒUR

Ce sont nos regards qui conquièrent, d'abord, les femmes. Il faut qu'ils sachent les frôler avec art, suivre, de loin, sans s'y perdre, ce labyrinthe qui, par le sillon de l'aine, la hanche et l'aisselle, conduit de leur jambe à leur nuque, et deviner, sous leur corsage et leur robe, quels endroits, différents chez chacune, ils doivent fixer pour qu'elles frissonnent et rougissent.

Nos vrais amis nous pardonnent tout, sauf de plaire plus qu'eux aux femmes.

Dans ce salon dont tu franchis le seuil, une jeune femme, parmi toutes, se hâte d'arranger, à ta vue, d'un geste bref, un pli de ses cheveux, la courbe de son rang de perles, et de mordre ses lèvres afin qu'elles soient plus rouges. Aie l'air de n'en rien remarquer, n'essaie pas même de la connaître, danse avec d'autres puisque ses sigisbées l'accaparent. Mais, le cotillon fini, assieds-toi, au souper, près d'elle et, sous la longue nappe, prends, vite, ses petits pieds entre les tiens...

Le difficile, pour une femme vertueuse et à grands principes, c'est d'oser dire à celui qui lui plaît, une première fois, « je vous aime ». Le reste, ensuite, va tout seul.

GABRIEL SOULAGES.

CHOSES ET AUTRES

Il y a une nouvelle marionnette dans le Guignol parisien : Les marionnettes, on le sait, font, font, font trois petits tours, et puis s'en vont. Ainsi est venue la bridgeuse, qui deux ou trois hivers a beaucoup tourné, et qui s'en va maintenant ; puis est venue la puzzleuse, qui aura beaucoup moins tourné et qui s'en ira, sans même qu'on s'en aperçoive... Et, aujourd'hui, accourt, svelte, mince, charmante sur ses patins d'acier ou sur ses patins à roulettes, la patineuse, l'enragée, la folle patineuse.

Elle appartient à tous les mondes : femme de chambre, midinette, petite employée, cocotte, femme du monde, elle ne pense plus qu'à patiner. Mais la plus endiablée, c'est la femme du monde, car c'est elle qui, n'ayant rien à faire, peut consacrer toutes les heures à son plaisir. A trois heures, elle file au Palais de Glace et y retrouve ses amies, des amies qui sont du même rang qu'elle et les autres demi-mondaines, avec lesquelles elle s'est liée dans la familiarité de la piste ; elle y retrouve son amant, ses flirts, même son mari. A six heures, elle court rue Saint-Didier et troque ses patins d'acier contre des patins à roulettes, et elle tourne, tourne, tourne, inlassablement, avec son amant, ses flirts, même son mari. Après dîner, elle refile à quelques autres skating rink, et rentre, enfin, à minuit ou une heure. Ne lui parlez ni de *La Fille du Soleil* ni du *Bois Sacré*, ne lui parlez ni de Venise, ni de Biarritz ; ne lui parlez ni du dernier potin ni du dernier scandale : rien ne l'intéresse que son sport. Tout est ramené à sa manie : ses robes, ses chapeaux, ses bottines : robes pour le patinage, chapeaux pour le patinage, bottines pour le patinage. Les seules personnes qu'elle estime sont celles qui patinent ; elle est intime avec les professeurs de patinage, elle ne les invite pas encore à dîner chez elle, mais ça viendra, et Liane de L.ncy est sa meilleure camarade.



Vous vous souvenez des pages où M. Anatole France a décrit les boutiques des vieux libraires provinciaux, où se réunissent pour feuilleter les livres et causer, les lettrés des petites villes? Il n'est point besoin de quitter Paris pour en rencontrer de semblables ; tout le long des boulevards, maintenant qu'il fait beau, vous pouvez, dans les magasins des libraires parisiens, vous croire en d'aimables salons littéraires, entre cinq et sept heures du soir. Chez M. R.y, en face le *Temps*, vous rencontrerez M. Georges Aur.ol et M. Arqu.llère, M. Alfred C.pus et M. Paul A.ker ; chez M. Fl.ury, en face le Vaudeville, fréquentent des gens de choix, M. B.rrès, M. Maurice D.nnay, M. D.ret, M. Emile F.bre, M. Abel H.rmant, M. Edmond S.e ; chez M. C.nnard, on voit M. Henri de R.gnier, M. du R.o, le comte d'H.rcourt, M. Georges H.go. On parle un peu de tout, mais principalement de littérature, bien entendu, et chaque libraire a son originalité : M. R.y, malgré sa figure de mousquetaire, a une rondeur pleine de charme ; M. Fl.ury est d'une courtoisie pleine de finesse ; M. C.nnard, long, maigre, est pessimiste.



Mme M.rg..rite D.r.nd a été bien belle : se contentant alors de la souveraineté que lui donnait sa beauté, elle ne songeait ni à devenir le champion du féminisme, encore moins à briguer un siège de député, bien qu'étant femme, elle ne soit pas éligible... Mais depuis, elle a fondé *la Fronde*, de pittoresque mémoire, où passa Mme Marcelle T.n.yre et aussi Mme T.ry aujourd'hui Mme d'Ard.nne de T.z.c, elle a brandi et tenu haut le drapeau des revendications féministes, elle veut que toutes les femmes votent et puissent être élues : et pour donner l'exemple, elle se présente dans le IXe arrondissement, contre le sympathique M. Esc.dier, ancien président du Conseil municipal de Paris et toujours conseiller municipal... Allez donc ! c'est pas mon père ! Elle a donc commencé sa campagne, et s'en va exposant son programme. Sa première réunion eut tout l'éclat d'une première : l'Académie y était représentée, le roman aussi, et aussi le théâtre : M. Esc.dier avait amené son fils ; la presse avait envoyé ses plus fins chroniqueurs, et la photographie ses plus habiles opérateurs. Pour la circonstance, Mme M.rg..rite D.r.nd avait arboré un magnifique chapeau noir, à plumes noires, et son corsage décolletait son cou, qu'entourait un petit collier de perles.

Elle lut, toute une grande heure et demie, des pages et des pages. On trouvait bien que c'était un peu long, on dormait bien un peu, mais on applaudissait beaucoup. Parfois, quand elle regardait M. Esc.dier, elle souriait. Des vieilles dames étaient dans le ravissement. Remarquez d'ailleurs que Mme M.rg..rite D.r.nd disait d'excellentes choses, avec d'autres qui l'étaient moins. Quand elle eut fini, le magnésium nous aveugla : les photographes fixaient pour la postérité les traits de la candidate parlant aux électeurs... Puis la candidate se retira dans un petit salon, et les électeurs s'y précipitèrent pour la saluer, la féliciter, l'admirer... Elle était souriante, et remerciait modestement.

Les Premières

Au Théâtre-Antoine : *La Bête*

C'est une entreprise malaisée que d'objectiver, sur la scène, l'action que peut exercer sur une femme un artiste de la luxure et de la débauche raffinée, la hantise cruelle, l' « empreinte » ineffaçable et malsaine de quelqu'un de ceux-là, de qui « les baisers ne s'oublient pas »...

Les moyens dont disposent, pour exprimer et nous faire comprendre tout cela, immédiatement, au théâtre, les interprètes les plus consciencieux, ces moyens sont nécessairement incomplets et rudimentaires : c'est ainsi qu'il demeure entendu que les tentures, les tapis et les divans orientaux, — quelques peaux de bête, également, et un « lourd parfum » de pastilles du sérail, — voilà qui doit suffire à placer aussitôt le spectateur dans une « atmosphère de vice » ; le héros de l'aventure, pour témoigner de son irrésistible séduction, du pouvoir « magnétique » qu'il exerce, en sera nécessairement réduit à « des regards qui en disent long », des regards « chargés d'éclairs », et sa bouche aura les plis amers du rictus sardonique... Quant à sa victime, elle se tordra les mains, et son corps sera agité de longs frissons...

Mais pour ce qui est de la « chose » elle-même, qui est le fond de la pièce, le plus que l'auteur pourra faire sera évidemment de nous laisser entendre que la chambre à coucher voisine est encore, à trois heures de l'après-midi, dans un inexprimable désordre...

Et c'est pourquoi ces pièces-là m'apparaissent, proprement, la « pièce impossible » ; du moins l'auteur qui s'y applique manifeste le souci le plus honorable de ne point donner au public « toujours la même pièce », — et il est bien certain que le rôle de ce Pierre Marcès qui n'épouse une femme que pour la faire coucher avec ses amis, ce rôle, dirai-je, de *Coca satanique*, voilà qui nous sort un peu du « banal adultère »...

Voici la deuxième fois, à ma connaissance, que M. Gémier incarne le *génie du mal*. La première fois, ce fut lorsque, sous les traits du Père Ubu, éclatait déjà cette âme de tortionnaire, qui se réjouit, qui se « régale » à la souffrance d'autrui...

M. Gémier a prêté au personnage de Pierre Marcès la physionomie la plus curieuse ; il y a ceci de délicieux avec M. Gémier que, même quand ce n'est pas « tout à fait ça », c'est toujours « amusant », c'est toujours attachant, parce qu'il est toujours si palpitant de pittoresque et de vie, si vibrant et si rempli d'intelligence...

Mais, tout de même, je crois bien que je préférais M. Gémier dans *Ubu-Roi*.

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

Longchamp. — Le soleil a fait l'honneur de sa présence à la réouverture. C'est dire que la fête fut complète.

Il y a plus d'autorité dans l'œil de M. de Saint-P...., plus d'apaisement dans celui de M. Pr... C'est que l'un est devenu commissaire, et que l'autre a cessé de l'être. Au surplus, les épreuves se déroulent sans encombre, et il y a trop peu de partants pour qu'il y ait bousculade. La casaque blanche aux brassards noirs continue de rater les gros morceaux. On acclame la casaque de M. Henriq..., un sympathique, comme on avait acclamé, au Tremblay, celle de M. de Bré...., un compétent. Le second a vaincu *Ramœssum* avec *Ronde de Nuit* et, le premier, *Oversight* avec *Chulo*.

Les écuries françaises reprennent du poil de la bête.

Une petite explication a lieu au début de la réunion entre deux amis dont l'un n'a pas révélé à l'autre, en temps utile, qu'il était sûr de gagner à Auteuil. Si je le note, c'est que cette petite explication sera suivie de beaucoup d'autres de même nature. Le règne du mutuel a définitivementfondé le règne de la cachotterie. Jadis, on pouvait faire desconfidences aux intimes quand on s'était servi le premier. Aujourd'hui, il importe que personne ne se serve avant, pendant, ou après vous, sans quoi, la cote s'écrase pour vous comme pour les autres, puisqu'elle n'est plus individuelle mais unifiée! Tout ce qu'on peut exiger de son frère, quand on en a un, c'est qu'il vous dise après la course où il a triomphé : « Je ne t'avais pas prévenu, mais j'avais mis cinq louis pour toi! » Et encore on ne peut lui en savoir gré que quand le coup a réussi et que le cheval a gagné. Doux pays!

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

La loi sur les retraites ouvrières et paysannes vient d'être promulguée et les chiffres qui en découlent, — sans source jusqu'à présent, — sont des plus suggestifs. La moitié presque des Français va se croire des droits à cette rente tant désirée. Or, quel est le capital nécessaire pour assurer une annuité capable de satisfaire toutes les demandes de pension?

En prenant les choses au mieux, nous arrivons à une somme respectable. Mettons que 18 millions de Français touchent 100 francs seulement par an; il faut, par conséquent, une indemnité de 1 milliard 800 millions qui, à 4 0/0, présentent un capital de 45 milliards, soit sensiblement plus que le montant total de la Dette publique française.

Il résulte de ce calcul que le gouvernement ne pourra pas obéir à la loi qui stipule que les fonds recueillis pour le fonctionnement des retraites doivent être employés en achats de Rentes françaises. L'Etat va donc être obligé de racheter toutes ses rentes, d'en créer même de nouvelles et, comme il ne parviendra pas assez rapidement à en émettre assez, il se verra forcé de souscrire aux emprunts étrangers, à seule fin de trouver un emploi aux capitaux versés par ses futurs pensionnés!

Cette perspective est absolument riante; elle commence d'ailleurs à être déjà exploitée par les Etats étrangers dans l'embarras. Quel bel avenir que le nôtre!

TRIBOULETTE

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Compagnie Générale de l'Amérique Centrale

On fait remarquer que les concessions accordées à la Compagnie Générale de l'Amérique Centrale sont de véritables privilèges octroyés par des lois votées au Parlement de l'Uruguay et enregistrées au département de l'Etat à Washington, ce qui leur donne une authenticité et une garantie supplémentaires.

Rappelons que les actions de cette Compagnie sont offertes au pair, c'est-à-dire à 25 francs, et que les souscriptions et fonds sont reçus : au Banco di Roma, chez MM. Armstrong et Cie; chez les Banquiers correspondants de province et que le Syndicat, 3, rue de la Boétie, se tient à la disposition du public pour tous les renseignements pouvant l'intéresser.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — MM. Messager et Broussan monteront à l'Opéra, à la fin de cette année, un ouvrage du jeune prix de Rome André Gailhard.

—

Au coquet théâtre du Grand-Guignol se retrouvent les étrangers venus à Paris pour suivre les épreuves du Concours hippique; ils y sont attirés par le succès retentissant de *Dans les Soutes*, ce drame d'un saisissant réalisme, qui a suscité de si nombreuses discussions et provoque encore chaque soir des manifestations; ils s'y rendent aussi avec la certitude d'assister à un spectacle qui, par la variété des pièces qui le composent, la fantaisie spirituelle de ses comédies, les péripéties émouvantes de ses drames, est assurément le plus curieux et le plus original qu'on puisse voir.

—

L'entrée de Mme Gabrielle Dorziat à la Comédie-Française n'aura lieu que l'an prochain.

—

Polin vient de triompher comme conférencier, mais cela ne l'empêche point de récolter tous les soirs à la Scala, son gros succès habituel; jamais le tourlourou populaire ne fut plus en verve et jamais aussi son répertoire fut aussi spirituel et attrayant; la *Revue de la Scala* complète un programme vraiment très attrayant, programme qui justifie la vogue de cette académie du café-concert que dirige avec tant d'habileté le célèbre Fursy.

Et l'on revient toujours.

La divette Montbron fera le mois prochain une intéressante création.

—

Le chansonnier « Enthoven » a fait, hier soir, sa rentrée à la « Boîte à Fursy », 58, rue Pigalle. Bis et rappels ont accueilli le sympathique artiste-auteur qui débutait dans un tout nouveau répertoire, ce qui n'a pas empêché les spectateurs de lui réclamer sa fameuse parodie de la Valse chaloupée, dans laquelle Enthoven se montre inénarrable de drôlerie clownesque.

—

Sylvia le délicieux ballet de Léo Delibes va entrer au répertoire de notre Académie nationale de musique.

—

Un incendie éclatait l'autre soir sur le trottoir qui longe Parisiana... Les pompiers s'en rendaient vite maître et l'on constata qu'il avait été causé par l'affaissement subit de la chaussée sur une conduite de gaz... Le sol s'effondrait tant la foule est considérable des curieux avides de rentrer à Parisiana et d'applaudir la merveilleuse Revue de Joullot et Harry-Whist.

—

M. Pierre Mortier, atteint de bronchite aiguë, vient heureusement d'entrer en convalescence.

—

On a fêté hier au Moulin-Rouge le demi-million, chiffre atteint par les recettes de la triomphale Revue amoureuse de MM. Henry Moreau et Briollet avec sa brillante interprétation du début qui compte toujours : Lina Ruby, Esmée, Nerval, Dhomas, Reine Leblanc, Edmée Lescot, Debierre, Saidreau, Ferréal, Dutard, Paul Clerc, Danvers, etc.

—

PREMIÈRE A L'HORIZON

A la Comédie-Française : *Don Juan* (??)

—

Zig-Zag. — Une des mains les plus spirituelles de Paris est assurément celle du romancier connu... (soyons discrets). Il est vraisemblable que le célèbre écrivain emploie la Pâte des Prélats de la Parfumerie Exotique qui blanchit et satine l'épiderme.

—

Rien n'est plus séduisant que la fraîcheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris, et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Les teintures pour cheveux de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, vendues sous le nom de « Hennextré » sont inoffensives et donnent des nuances franches en tous les tons.

La valeur thérapeutique des eaux d'Enghien-les-Bains et la si parfaite installation de ses thermes viennent, une fois de plus, de recueillir à l'Exposition de physiothérapie les suffrages du corps médical tout entier. Le public leur témoigne une égale faveur et dès sa réouverture le superbe établissement a retrouvé son élégante et fidèle clientèle.

Les concerts symphoniques du Jardin des Roses ne sont pas moins fréquentés en attendant l'ouverture de la saison théâtrale.

—

Nous savons de source sûre, que la vente du baron Luz....y n'aura pas lieu; l'intéressé, grâce à l'*Official Banque* qui rapidement a avancé la forte somme sur les titres dotaux de la Baronne, a vu sa situation, très compromise, subitement se consolider.

Heureux baron!!

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour blanchir la peau il faut employer le *Véritable Lait de Ninon* qui blanchit la peau et lui donne un éclat extraordinaire de jeunesse. Il est employé avec succès pour le visage, le cou, les épaules et les bras. Le *Véritable Lait de Ninon* existe en trois teintes : blanc, rosé et rachel. Prix 5 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 5 fr. 85. Exiger le nom de la *Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre*, qui n'a pas de succursale, ni en France, ni en Allemagne.

Official-Banque, 20, rue de La Rochefoucauld (près la Trinité. Tél. 136-73). Avances et prêts d'argent sur titres dotaux. Discrétion.

Officiers ministériels

Collection de M. le Comte MIMEREL

MINIATURES ET EMAUX

Principalement des écoles française et anglaise des XVIIIe et XIXe siècles

Objets de Vitrine

Boîtes, Tabatières, Etuis, Nécessaires

Vitrines, Livres.

Vente Hôtel Drouot, salle 6, du 18 au 22 avril

Me F. LAIR DUBREUIL, Cie-p^r^, 6, rue Favart.

Mes PAULME et LASQUIN exp. 10, r. Chauchat 11, r. Gge-Batel.

Exposition part., 16 avril. Publique, 17 avril.

B^d^ DAVOUT 1er n° 151 **M**on Rev. 8.050 M. à p. 100.000 2e n° 153. **G**de **P**té av. **terr. à bât.** en faç. 746 m. Rev. 3.305 M. à p. 45.000. Adj Ch. not. 12 avril fac. réun. Me PLOIX, 25, boul. Beaumarchais.

MAISON rue de **Charenton 84**. Cie 1.042^m^ Rev. br. **34.384** f. M. à p **340.000** f. **Aadj.** s^r^ 1 ench. Ch. not. Paris, **26 avril**. S'ad. au not : Mes PLOIX, 25, b. Beaumarchais et MACIET, b. Sébastopol, 60, *dép. ench.*

G^d^ TERRAIN Av. Constr. b. **Richard-Lenoir**, 95, et Pass. St-Sébastien, 17, en 2 lots. Ces 966 m. et 631 m. M. à p. 300.000 fr. et 70.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. 19 avril 1910 av. fac. réunion. S'ad. Me VINGTAIN not. 26, av. Grande-Armée.

VILLE DE PARIS

A adj^er^ s^r^ 1 ench., Ch. des not. Paris, le **3 Mai** 1910.

4 TERRAINS, Rue THEODULE-RIBOT

(ANC USINE A GAZ DES TERNES) S^es^ **585^m^59, 571^m^29, 557^m^. 542^m^70.** M. à p. **275** f. **le m.** S'ad. Me MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, et DELORME, r. Auber, 11, *dép. ench.*

Vente à Aubervilliers (Seine), **6, r. du Pilier,** mardi 12 avril, à midi.

40 CHEVAUX réformés au dépôt « Le Pilier », Cie gén. des voit. à Paris. Exp. la veille.

Me Camille AUBOIN, Com.-Pr. 51, Rue St^e^-Anne, Paris.

A adj. s. 1 ench. Ch. not. 19 avril 1910 : **2 lots**

TERRAINS R. **Nouvelle** entre le 189 et 191 **R. ST-JACQUES** et la **R. d'Ulm**. Ces 1.320^m^14 et 939^m^41. M. à p. 308.000 et 197.400 fr. S'ad. M. BOUTS, 13, r. Pasquier, et COUTURIER, not., 20, boulevard Malesherbes.

(**Oise**) à 7 kil. **Chaumont-en-Vexin** et 5 kil. **Gisors**

DOMAINE compr. **CHATEAU et FERME dits de LATTAINVILLE**. Rev. net de la ferme, 9.400 fr. Ce tota'e 161 hect. **Tr. belle chasse.** A adj. après décès, jeudi 5 mai, 2 h. Et. Me FEAU, not. Chaumont-en-Vexin.

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ-de-Mars)

A Adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, le **19 avril** 1910.

TERRAIN Angle Av^e^ de **La Bourdonnais** et r. **Belgrade**. 513^m^75. M. à p. 315 f. le m. S'adr. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, r. Auber, 11, dép. ench.

Ville de Paris, (Terrains d. Champ-de-Mars)

A adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, **19 Avril** 1910.

2 TERRAINS Av^e^ **Charles-Floquet** 1e en bord. du Parc, 919 m. M. à p. 240 fr. le m. 2e Angle Av^e^ Oct. Gréard, 667 m. M. à p. 210 fr. le m. S'adr. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, rue Pyramides, dép. ench.

VILLE DE PARIS

A Adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, **19 avril** 1910.

2 TERRAINS rue **Théodore-de-Banville**. Sces 512 m. et 497 m. M. à p. 250 f. le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, rue Auber, 11, dép. ench.

A adj^er^ s. 1 ench. Ch. des not. Paris, le **3 mai** 1910.

CHATEAU du Petit Mesnil à **Marcoussis** (S.-et-O.) 12 hect. M. à p. **130.000** fr.

FERME de **Choqueuse**, Cne **Jouarre** (S.-et-M.) 128 h. Rev. net 9.000 f. M. à p. 175.000 f. S'ad. aux not. Mes CHAVANE et DELORME 11, r. Auber, dép. ench.

Moyen infaillible d'être grand quand on est petit !

sans **Opération,** ni **Traitement**

au moyen de l'appareil invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément

facilite la marche

supprime la fatigue



Sans l'appareil 1^m^59 Avec l'appareil 1^m^65

Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de tout le monde

Rehaussement magique pour personnes de petites tailles

Égalisateur universel

Pour **DAMES**

Pour **MESSIEURS**

En vente chez le spécialiste C. ACKER, 11, Boul. Bonne-Nouvelle Paris

Notice gratis et franco sur demande

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Facultés données aux voyageurs pour se rendre sur l'une des plages de Bretagne desservies par le réseau d'Orléans.

1° *Billets d'Aller et Retour individuels.* Ces billets de toutes classes, *valables 33 jours*, avec faculté de prolongation moyennant supplément, sont délivrés du jeudi qui précède la fête des Rameaux au 31 octobre à toutes les stations du réseau d'Orléans pour les stations suivantes :

Saint-Nazaire, Pornichet, Escoublac-la-Baule, Le Pouliguen, Batz, Le Croisic, Guérande, Quiberon, Saint-Pierre-Quiberon, Plouharnel-Carnac, Vannes, Lorient, Quimperlé, Concarneau, Quimper, Pont-l'Abbé, Douarnenez et Châteaulin.

Réduction de 20 à 40 0/0 suivant la classe et le parcours.

2° *Billets d'Aller et Retour collectifs de famille, en 1re, 2e et 3e classes*, délivrés, aux familles d'au moins trois personnes, de toute station du réseau *à toute station balnéaire du réseau située à 60 kilomètres* au moins du point de départ.

a) **Saison de Printemps**
Du jeudi qui précède la Fête des Rameaux au 25 juin.
Validité : 33 jours, 2 prolongations facultatives de 15 jours moyennant supplément.

b) **Saison d'Été**
Du 25 juin au 1er octobre
Validité : jusqu'au 5 novembre.

Réduction des aller et retour pour les trois premières personnes, de *50 0/0* pour la quatrième et *75 0/0* pour la cinquième et les suivantes.

Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Faculté pour le chef de famille de rentrer isolément à son point de départ. Délivrance à un ou plusieurs membres de la famille de cartes d'identité permettant au titulaire de voyager isolément à demi-tarif entre le point de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

En outre, pour les billets de saison d'été, les membres de la famille au-dessus de trois personnes ont la faculté d'effectuer isolément leur voyage à l'aller et au retour en acquittant au guichet le prix d'un billet militaire.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme) — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à **A. Mazoyer**, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr REYNON **Livre de chevet** que tous doivent connaître et que **chacun voudra acquérir RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour**, à l'hygiène et à la **Préservation sexuelle.** Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boul[d] Magenta, Paris.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

MALADIES SPÉCIALES A L'HOMME
Comment en guérir par un traitement rationnel ? Ouvrage très instructif est envoyé contre 2.- fr. (timbres) par l'auteur le **Dr. RUMLER, Genève 605** (Suisse).

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (*Discret*) **MAZE U. 142. Boul. Magenta. Paris**

J'envoie, recommandé, contre mandat de 5 francs, ma dernière Nouveauté :
CHAIR EN FOLIE
Beau Vol. de luxe avec Illustrations artist., et mon Catalogue 1910
LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, R. Vivienne Paris (*Bourse*).

HYGIÈNE des DAMES et des MESSIEURS
NOUVEAUX APPAREILS Perfectionnés pour Usage Intime Recommandés par le Corps Médical
INSTITUT PARMENTIER
Catalogue Spécial envoyé gratis
11, Rue Lacharrière, Paris-XI[e]

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73. Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, **six volumes-bijoux**, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

Les 36 Joies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Prejelan, Ed. Touraine, etc.

PRIX 95c
EN VENTE PARTOUT

LIVRES Catalogue **EXTRA-CURIEUX**, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT**, 19, rue Bichat, Paris.

MESDAMES pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES. Envoi discret contre 10f mandat ou remboursement du **RÉGLOGÈNE LACROIX** **G. LACROIX**, Pharmacien spécialiste à *LILLE*.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr. 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox. MADRID (Espagne)

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c. album 2 fr., 12 c. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

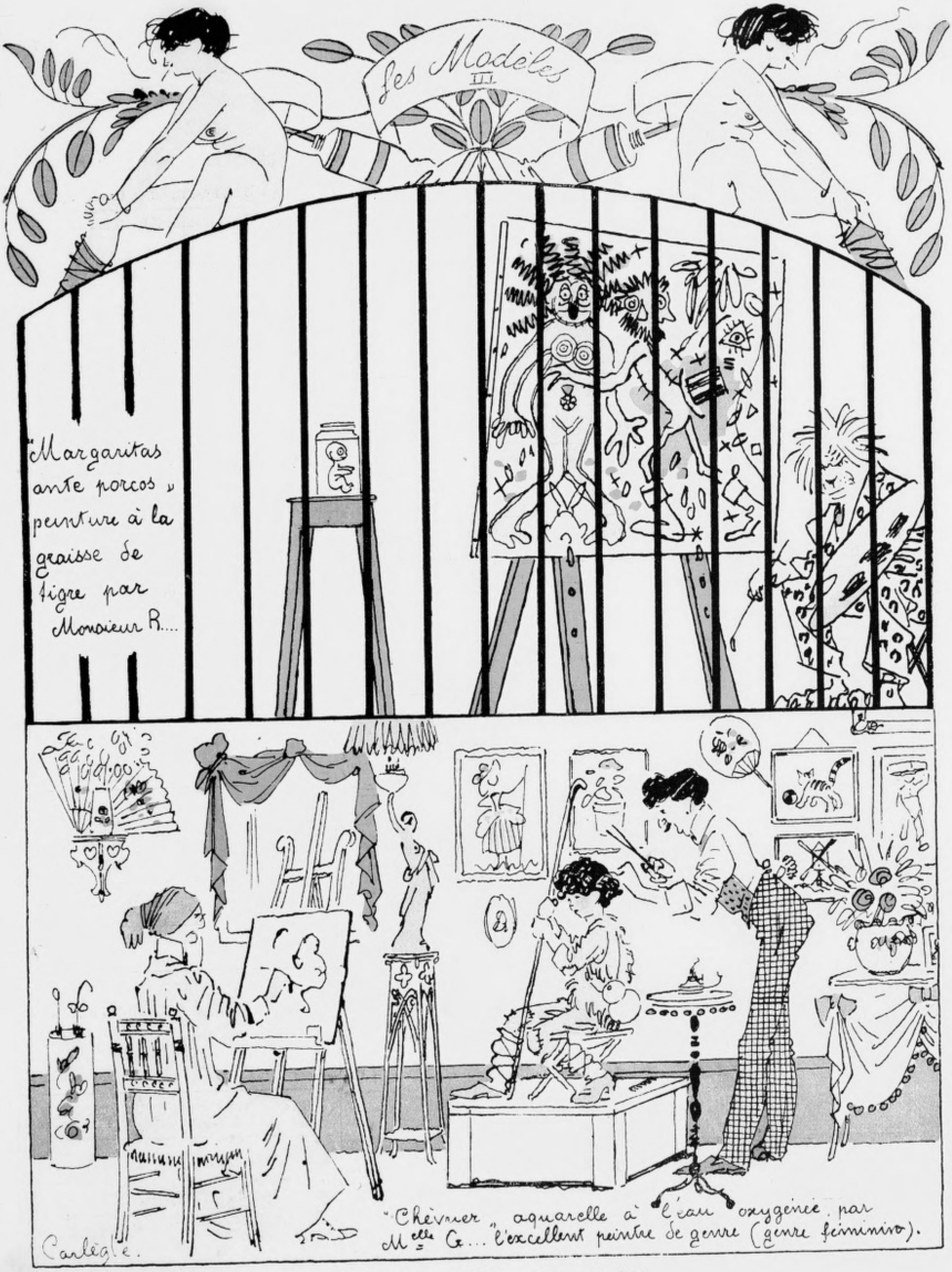
SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Renseig. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. refus. Mme J. L. LAGLAN, Fermo posta, MILAN.

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : **BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE**, véritable encyclopédie de l'**AMOUR CONJUGAL**, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1910.
J. FORT, Editeur, 71-73, Faub[g] Poissonnière Paris (IX[e])

Le gérant : C. CLEMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris



LES COULISSES DU SALON

Samedi 16 Avril 1910

48e année, N° 16



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE — LES SPORTS — LES ARTS

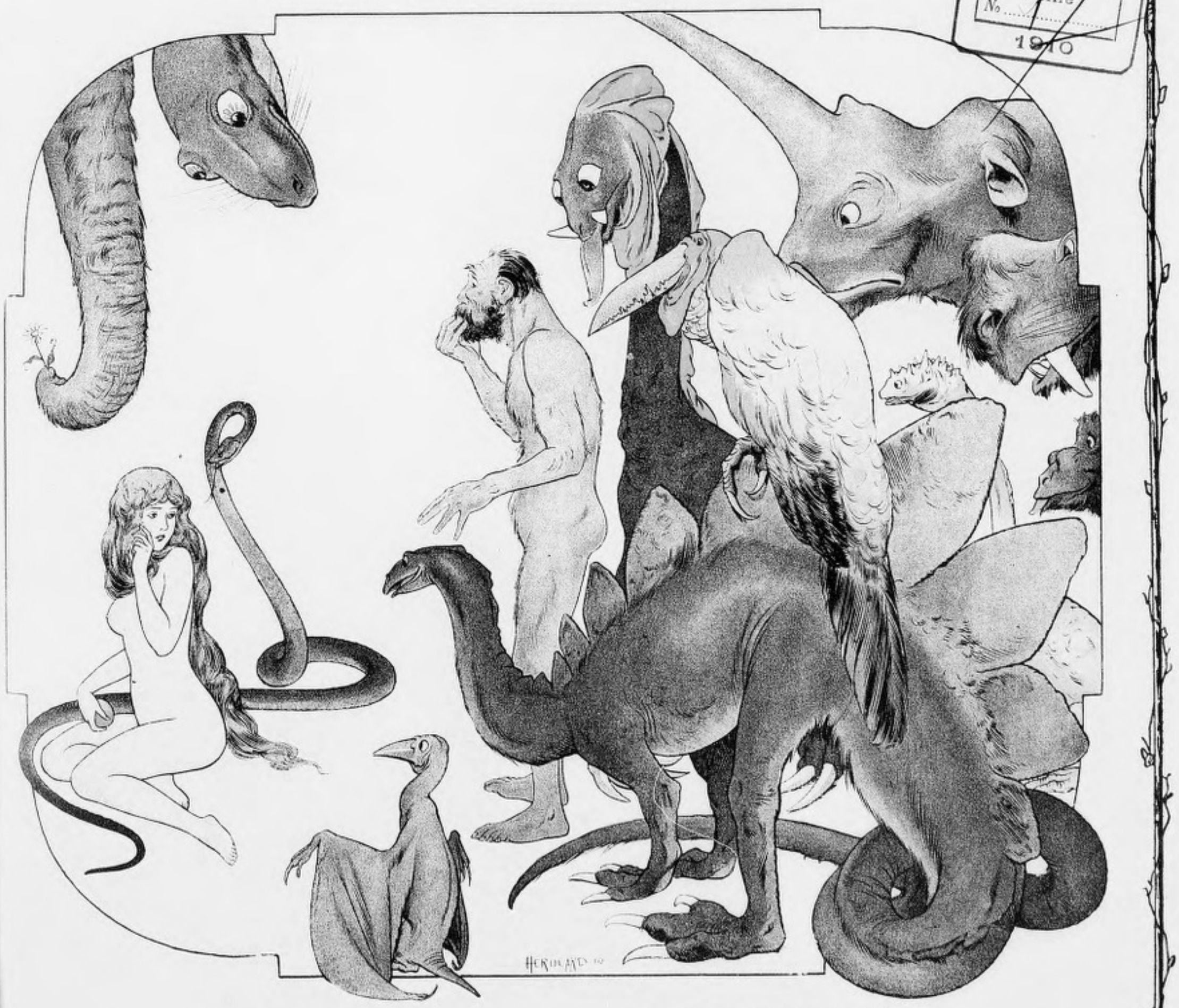
PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

DÉPOT LÉGAL
Seine
N°
1910

LA PREMIÈRE SCENE DE MENAGE



Votre ménage est un enfer sans trêve,
Me dit-on, lectrice, et j'en suis marri.
Si la vérité ne vaut pas le rêve,

Du moins vous avez ce suprême abri
Qui fit tant défaut à notre mère Eve :
Le cœur des amis de votre mari !

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des Drs **JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Époques et en Évitent les Douleurs.
Le Fl. 4'50 Fco. Pie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.



GERMANDRÉE

en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT

ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

NE VOYAGEZ PAS
SANS LES


EN VENTE PARTOUT

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.*

Coeur de Jeannette — Nouveau Parfum HOUBIGANT 19, faub. Saint-Honoré.



AUTOS
LES PNEUS
VELOS
DUNLOP
SONT
LES MEILLEURS
PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

Moyen infaillible d'être grand quand on est petit !

sans Opération, ni Traitement

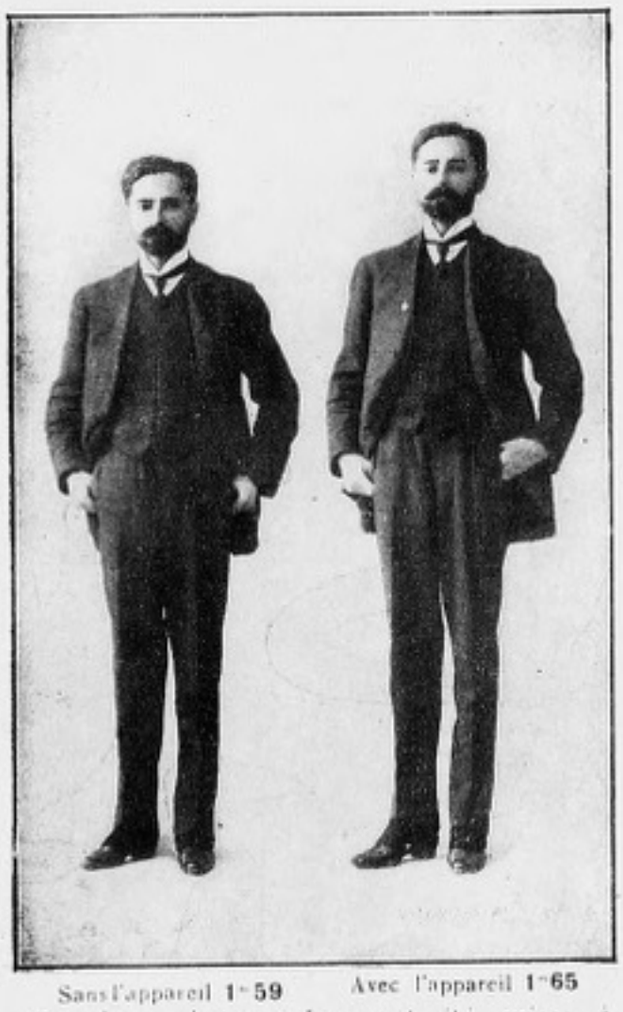
au moyen de l'appareil invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément

facilite la marche

supprime la fatigue



Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65
Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de tout le monde

Rehaussement magique pour personnes de petites tailles

Égalisateur universel

Pour DAMES

Pour MESSIEURS

En vente chez le spécialiste C. ACKER, 11, Boul. Bonne-Nouvelle Paris

Notice gratis et franco sur demande





ON DIT... ON DIT...

Situation critique.

La guerre est déclarée entre Messieurs les critiques et Messieurs les auteurs.

Messieurs les auteurs ne veulent point que l'on dise qu'ils font de mauvaises pièces.

Messieurs les critiques ne souffrent point qu'on prétende qu'ils font de piètres articles.

Mais les doléances de Messieurs les critiques passent les bornes. Ils invoquent l'honneur, la conscience, le libre arbitre, la justice, l'intégrité. C'est vraiment abuser des gros mots. Ils se prennent tout à fait, pour les confesseurs de l'art dramatique.

Ils ont pourtant de petits profits, ces parias! Des billets, d'abord, des dîners ensuite. Et puis, surtout, *ils ont les levers de rideau.*

Il y a un théâtre à Paris, un très grand théâtre, où chaque année, régulièrement, on joue deux levers de rideau de deux critiques. Chaque critique, s'il le veut, a son tour.

Et le directeur dit, du reste, en souriant :

— Les levers de rideau, c'est le sou du franc des critiques!...

Au Concours.

L'Hippique est fini, vivent les Salons, puisque, dans le calendrier parisien, c'est le pinceau qui succède à l'éperon.

Il fut, du reste, très brillant cette année, le Concours, et beaucoup plus suivi que d'habitude. Le cheval, sans doute, revient à la mode. Tant mieux!...

Le public du Concours était autrefois, sauf les dimanches, très restreint et uniquement mondain. C'était une sorte de grande réunion privée.

Cette fois, on vit beaucoup de comédiennes suivre avec passion les péripéties des parcours. Mlle Berthe C.rny, Mlle S.rel, Mlle de M.rn.nd, Mme Br.ndès, Mme F.lyne et même Mlle Mist.n-g.ette y vinrent souvent, et je vous assure qu'elles n'étaient pas les dernières à applaudir nos sveltes cavaliers.

Il y a même eu une grande passion, une très folle passion et qui, depuis dix jours qu'elle dure, n'est pas encore éteinte. Le héros est rasé; il a beaucoup de chic à cheval; on le dirait sorti d'un album de Boutet de Monvel. Il porte monocle et il est froid comme marbre. Elle, elle est tout à fait charmante. Elle possède une élégance sévère et discrète. Elle a joué dans un très grand théâtre subventionné, on lui a prêté un appui puissant, celui d'un premier ministre, aujourd'hui retiré de la lutte.

C'est un grand amour qui va faire pleurer une bien douce petite jeune fille...

Poète, reprends ton luth !

Le poète Paul Mar.é.ton disait récemment dans un salon littéraire, au cours d'une improvisation aussi paradoxale qu'amusante :

— La jeunesse, c'est du temps perdu !

Ce propos aventureux ne manqua pas d'être relevé et un sagace vieillard, avec quelque rudesse, dit à l'auteur de tant de charmantes épigrammes :

— Vous oubliez, mon cher poète, que les quelques livres que nous connaissons de vous, les initiatives ensoleillées qui ont contribué noblement à votre réputation, tout cela est l'œuvre de votre jeunesse...! Vous n'avez donc pas entièrement perdu ce temps béni et sacré !

Et l'historiographe des amours d'*Elle et Lui*, se tut, contrit... et satisfait !

Un candidat qui tombe du ciel.

L'aéronaute Cap..zza est parti pour Bastia où il va solliciter les suffrages de ses compatriotes. Le courageux apôtre du dirigeable va certainement tenir aux électeurs des propos... corsés; mais il est certain qu'il ne leur fera pas des promesses... en l'air !



Son écurie.

Elle fut commère à la Cigale. Elle portait en ce temps-là un nom fort aristocratique et illustré par une grande famille.

Elle quitta, un jour, le café-concert et maintenant elle n'est plus noble du tout : son nom est bourgeois et même plébéien. Mais elle a de belles rentes.

Elle fait courir. Vous savez si c'est amusant de faire courir! Seulement son écurie de courses n'est pas très heureuse. Elle a gagné deux fois l'an dernier; et ce fut tout.

Elle ne connaît rien aux chevaux, ce qui est assez naturel. Pourtant, elle se donne volontiers des airs de connaisseuse. Quand elle va visiter ses chevaux chez l'entraîneur, elle les examine comme ferait un vétérinaire, leur palpe les tendons, leur regarde le fond de l'œil et dit sur un ton qui ne souffre pas de réplique :

— La bête est bien...

L'autre jour, elle avait invité plusieurs amis à venir visiter son écurie. Elle leur en fit les honneurs avec beaucoup de sérieux et leur fit admirer son crack. Son crack est un vieux cheval qui, dans le temps, n'était pas mauvais.

— Voilà, dit-elle, la bête qui gagnera demain. C'est un coup sûr. Libre à vous d'en profiter.

Mais l'entraîneur se récria :

— Hélas, Madame, vous vous trompez bien! Le cheval est tout à fait indisposé.

— Qu'a-t-il? demanda sévèrement la charmante propriétaire.

— Madame, il a de la dyspepsie, répondit sérieusement l'entraîneur qui sait parfaitement se moquer du monde.

Alors, Mme Z... se pencha, tâta les tendons du cheval et dit ensuite :

— Tiens, c'est vrai. Il a un peu de dyspepsie !...

Biens d'église.

Il y avait une fois, dans une avenue voisine de l'Étoile, un couvent. Un jour de farouches législateurs édictèrent pour le grand profit de certains administrateurs, une loi impitoyable : les religieuses furent chassées ; le couvent fut vendu, démoli ; sur son emplacement, une rue fut percée qui emprunte son nom à un parc voisin et de belles, de bonnes, de blanches maisons de rapport furent édifiées. Mais, en punition de cette désaffectation sacrilège, le Saint-Père frappa d'excommunication ce terrain laïque qui n'y pouvait rien. Or, le quartier est bien pensant ; il est représenté à la Chambre par un député notoire de l'opposition ; l'acquéreur de ce sol disgracié prévit l'impossibilité de louer les superbes appartements ainsi hantés par la colère divine; il résolut à tout prix de faire lever l'excommunication, et les prières n'y suffisant pas, il dut, pour parvenir à ses fins, user de ses deniers. L'opération fut très coûteuse, mais enfin les locataires rassurés affluèrent. Seulement — ô vains scrupules! — l'immeuble du haut en bas, est habité par la famille Kohn, à moins que ce ne soit la famille Cohen... Voyez plutôt le Livre d'or.

Loge de « premières ».

Aux premières représentations des nouveaux spectacles, on peut les voir réunis dans la même loge.

Il a toujours ses yeux ardents, sa bouche ironique et ce fameux toupet qui, jadis, fit trembler les impératrices. Elle, vêtue simplement en petite bourgeoise tranquille, laisse errer des yeux distraits sur la salle et se désintéresserait complètement du spectacle si, de temps à autre, son compagnon ne lui versait à l'oreille ses réflexions primesautières et si originales.

Sa verve naturelle éteinte, elle se tait et, pour toute réponse, se contente gravement de remuer la tête de haut en bas, car Mlle H....e Ch.... se rend compte de la chance inouïe qui lui permet de goûter, à elle toute seule, les trésors d'un esprit qui, autrefois, faillit changer les destinées de son pays.



PARFUM
GRÉGORIA

V. RIGAUD
1, Faubourg St. Honoré, 1
PARIS

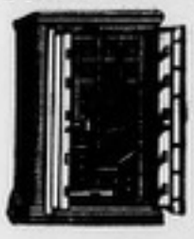
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : **400 MILLIONS**

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy,*
Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)*
} **à Paris**

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 % ; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger) ; — **Souscriptions sans frais** ; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer Obl. et Bons à lots, etc.) ; — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce et de Coupons** Français et Etrangers ; — **Mise en règle et garde de Titres** ; — **Avances sur Titres** ; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages** ; — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger ; — **Lettres et Billets de Crédit circulaires** ; — **Change de monnaies étrangères** ; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.



SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

89 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue ; 707 agences en Province ; 3 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et Saint-Sébastien (Espagne) ; correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, rue Royale.
Anvers, 74, place de Meir.
Ostende, 21, avenue Léopold.
Spa, place Royale.

Chemin de fer d'Orléans

Voyage d'excursions aux Plages de la Bretagne

Tarif G. V. n° 5 (Orléans).

Du 1er mai au 31 octobre, il est délivré des billets de voyage d'excursions aux Plages de Bretagne, à prix réduits, et comportant les parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Ouestembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

Durée : 30 jours.

Prix des billets (aller et retour) : 1re classe, 45 fr. — 2e classe, 36 fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité moyennant supplément.

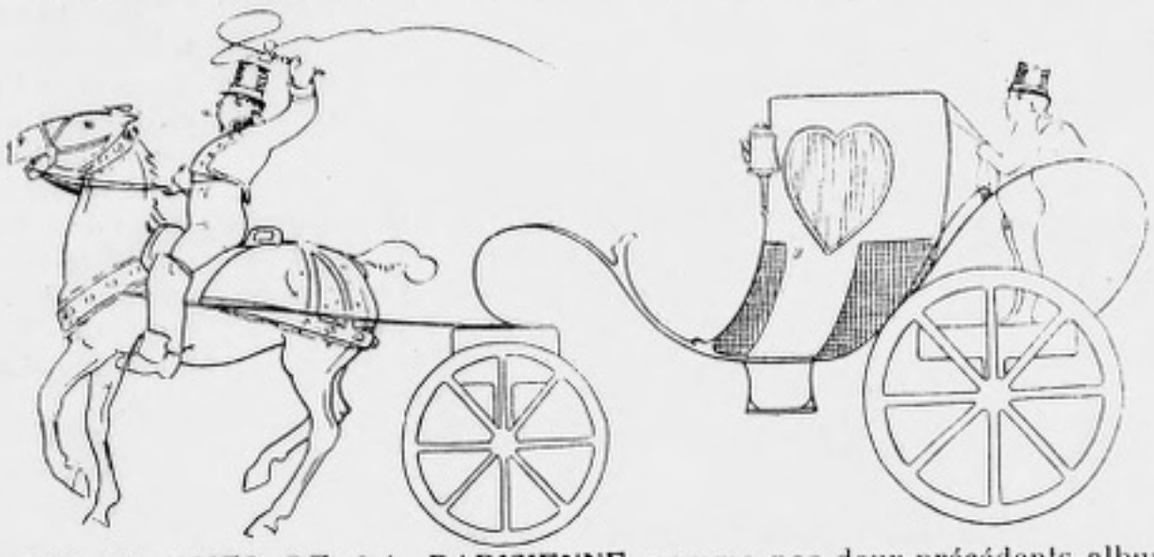
En outre, il est délivré, au départ de toute station du réseau d'Orléans pour Savenay ou tout autre point situé sur l'itinéraire du voyage d'excursions indiqué ci-dessus et inversement, des billets spéciaux de 1re et 2e classe réduits de 40 0/0, sous condition d'un parcours de 50 kilomètres par billet.

Prix des billets complémentaires de Paris-Quai d'Orsay à Savenay et retour, viâ Tours : 1re classe, 55 fr. 50 ; 2e classe, 37 fr. 40.

VIENT DE PARAITRE — **EN VENTE PARTOUT**

Les 36 Joies de la Parisienne

ravissant album édité par **LA VIE PARISIENNE** et renfermant 100 des plus galants dessins de **H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Préjelan, Ed. Touraine, etc.**



LES 36 JOIES DE LA PARISIENNE, comme nos deux précédents albums galants : **Régalez-vous, Messieurs !** et **Les Coulisses de l'Amour**, est en vente dans toutes les gares et chez tous les libraires au prix de 95 centimes.

L'album sera envoyé franco par la poste à toute personne qui en adressera la demande accompagnée de **1** fr. **15** pour la France ou **1** fr. **25** pour l'étranger à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 20, boulevard des Capucines, Paris.

ACHETEZ

Les Caprices de Nouche

par **Ch. DERENNES**



illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(3e ÉDITION)

Le livre idéal pour se distraire en voyage !



En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.

3 fr. **50**

Officiers ministériels

2 Mais. 1re Rue **S-MARTIN, 106, 108.** Cne **383m** R. br. **20.806** p. M. à p. 200.000 f. 2e
Rue du BAC, 5, Rev. br. 13.563 f. M. à p. 140.000 f.
A adj. Ch. not. Paris, le 3 mai.
S'adr. à Me COTTIN, not. 6, rue Royale.

HOTEL à Paris (XVe), 13, r. Dutot. Cne 210 m. M. à p. 60.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. not. 26 avril.
S'ad. not. : Mes PLOIX et MACHET, 60 bd Sébastopol, dép. ench.

UNE PARTICIPATION

serait cédée dans important bureau d'études financières, industrielles et immobilières de Paris. Très hautes relations en banque France et étranger. *Rapport net minimum* 15.000 fr. par an. Bénéfices garantis. *Association pourra intervenir par la suite.* Ecrire ou voir, lundi, mercredi, vendredi, de 3 à 4 h. Administrateur *France Propriétaire*, 51, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

Le Numéro
75 centimes

LA COTE D'AZUR

Le Numéro
75 centimes

Revue illustrée
Mondaine et Sportive
de MONTE-CARLO et NICE
publiant tous les Samedis

Les permanences authentiques de la roulette et du trente-et-quarante

les échos mondains et sportifs et le programme de toutes les fêtes du littoral

ABONNEMENTS :

France et Colonies		Étranger	
16 numéros	10 fr.	16 numéros	15 fr.
26 numéros	15 fr.	26 numéros	20 fr.
39 numéros	20 fr.	39 numéros	25 fr.

Les demandes d'abonnements, de Numéros et de Collections
doivent être adressées **à M. le Directeur de la " COTE D'AZUR ", 4, place de Dijon, à NICE**



JABOUNE

VII. — La question sociale

Oh! la drôle d'impression qu'a ressentie Jaboune, la première fois qu'il a vu le nom de son père, — son nom, — écrit ainsi en grosses lettres, en lettres énormes, sur des affiches de toutes les couleurs, qui couvrent les murs!...

Car c'est décidé, le papa de Jaboune a cédé aux instances des « honnêtes gens sans distinction de parti », de tous les « vrais amis de l'ordre », désireux de soustraire cette circonscription, où sa famille est connue, estimée, — et propriétaire, — depuis tant d'années, à la tyrannie de l'odieux Moutonnet.

Et le papa de Jaboune a fini par accepter la candidature législative qui lui était si instamment offerte, lui seul peut débarrasser le pays de ce Moutonnet, Moutonnet le tyran...

Pour Jaboune, le premier résultat apparent et pratique de cette décision a été que l'on allait partir tout de suite s'installer « sur place », dans la vieille propriété de Ravisy, et y demeurer au moins cinq semaines, jusqu'aux élections; et, à ce point de vue, Jaboune convient volontiers que la politique a du bon.

Jaboune a conservé un excellent souvenir de Ravisy, où il avait passé un été, quand il avait six ans, du temps que Ravisy était encore habité par la tante Honorine, qui n'était pas morte...

A Ravisy, ce qu'il y a surtout de délicieux, ce sont des écuries immenses, et, au-dessus, ce fameux grenier, grand comme une cathédrale, où Jaboune se rappelle avoir eu tant d'heures exquises, dans la bonne et chaude odeur de la paille et du foin ..

Car, à la campagne, on n'est pas surveillé comme à Paris, naturellement, on est plus libre, on peut s'isoler davantage, ne pas sentir constamment derrière soi Linda ou Mlle Andorre, — Mlle Andorre ne montait pas dans le grenier à foin, bien sûr, — c'est seulement la maman de Jaboune qui, deux ou trois fois, est venue l'y surprendre, mais qui ne l'a pas grondé, au contraire, parce que, petite fille, quand elle était en vacances chez la tante Honorine, il paraît qu'elle y faisait, elle aussi, de longues pauses, dans le grenier à foin, où l'on est si bien pour rêver, en surveillant, d'un œil paresseux, le patient et prodigieux travail des araignées, et en écoutant, avec quelque crainte, malgré tout, les galops sournois des mulots...

Et n'y eût-il à Ravisy ni écurie, ni grenier, ni l'agrément de cette liberté plus grande que donne la campagne, — songez que l'on autorise Jaboune à sortir tout seul, à bicyclette, dans les rues du village, et même à aller, tout seul, porter des lettres à la poste!... — est-ce que la chose importante et charmante n'est point surtout dans l'événement exceptionnel, dans le départ imprévu, dans le fait de se trouver ainsi à la campagne à une époque de l'année où l'on n'y était jamais allé, d'être à Ravisy et de ne pas être à Paris : changer, être ailleurs, préoccupation essentielle et chère entre toutes au cœur de Jaboune et au cœur, ajoutons-le, de tous les Jabounes ..

Malheureusement les circonstances particulières de cette villégiature ne laissent pas que d'en modifier sensiblement la libre jouissance.

Et il est bien vrai que l'accord des honnêtes gens de tous les partis est une entreprise moins aisée que les mêmes honnêtes gens, pris chacun en particulier, ne se l'imaginent, et encore que, de l'aveu général, Moutonnet soit un tyran, il faut bien

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 10, 11, 12, 13, 14 *et* 15.

croire qu'il y a toujours, dans chaque fief électoral, une partie de la population qui éprouve une satisfaction singulière à se faire tyranniser...

A Ravisy même, le papa de Jaboune aura certainement, en sa faveur, une majorité imposante, mais ce n'est pas à dire que Moutonnet le tyran n'y compte aussi des partisans, et les partisans de Moutonnet, pour être les moins nombreux, ne sont pas, naturellement, ainsi qu'il convient, d'ailleurs, à une minorité consciente, à une minorité qui se respecte, — ne sont pas les moins bruyants.

Presque tous les soirs, vers cinq heures, pour « embêter les gens du château », une bande de galopins, au sortir de l'école, passent à la queue leuleu, et stationnent devant la grande grille en braillant l'*Internationale*.

Oh ! ce ne sont pas, je vous l'accorde, des procédés d'opposition bien intelligents ni sérieux ; mais cela a le don d'agacer prodigieusement, quand il les entend, le papa de Jaboune...

Pour Jaboune, ce serait plutôt une distraction ; et puis que des gamins de son âge, — il y en a de plus petits que lui, — prennent si résolument cette attitude révolutionnaire, il les envie un peu, et, en même temps, à lui-même, cela lui donne de l'importance...

Malheureusement il se rend bien compte que ceux-là le méprisent et se moquent de lui, qui ricanent quand ils l'aperçoivent trop bien peigné, trop « propre », avec son costume marin à pantalon long, et son canotier sur lequel il y a écrit, — pas de noms de bateaux anglais surtout, a recommandé le papa : ce serait en contradiction avec mes déclarations aux électeurs, et de l'effet le plus déplorable ! — il y a écrit simplement « Océan » en lettres dorées :

— Eh ! p'tit gars tu viens donc de l'Océan ?...

Jaboune souffre de ces marques d'ironie et de défiance, il souffre de ne pas être populaire...

Alors, pour montrer aux gamins de Ravisy qu'il n'est pas plus niais qu'un autre, qu'il est aussi hardi qu'eux, bref, qu'il les vaut bien, à force de les entendre répéter l'*Internationale*, il n'a pas tardé à en retenir le refrain ; il n'est pas parvenu à distinguer très exactement, par exemple, si l'*Internationale* « *sera* le genre humain », ou « *fera* le genre humain »,— mais, à une nuance près, n'est-ce pas, qu'importe ?

Et, quand, à cinq heures, la petite bande est arrivée devant le château pour se livrer à sa manifestation quotidienne, les manifestants ont eu la surprise de voir et d'entendre Jaboune qui, rythmant sa marche enthousiaste à la musique du regretté Pottier, arpentait d'un pas agité l'allée qui longe la grande grille, et brandissait une branche de buis, qu'il avait cassée tout exprès, et chantait à tue-tête que l'*Internationale fera*, ou *sera*, *le genre humain !*...

Oui, les gamins de Ravisy ont été joliment étonnés; pas tant, toutefois, que le papa de Jaboune qui se promenait, au même instant, dans le parc, en grande conversation avec Ricaud, le vieux jardinier.

Le vieux Ricaud est un excellent jardinier, un très brave homme, mais une forte tête; il n'aime pas Moutonnet, il ne vote pas pour Moutonnet, parce que Moutonnet « promet plus de beurre que de pain », et qu'il le connaît, et qu'au demeurant ce n'est rien qu'un « profiteur », comme les autres, et un farceur ; n'empêche que, dans ses idées, parfois, il y a du bon !...

Il faut savoir que le père Ricaud a un fils, orgueil de sa race, qui est instituteur-adjoint dans une école de la Ville de Paris ; ce n'est pas de la petite bière ! Et l'admiration que son fils inspire au père Ricaud n'a pas tardé à faire de lui son disciple le plus obéissant, son meilleur élève...

Et vainement le papa de Jaboune s'efforce maintenant à convaincre son vieux jardinier, chez qui s'épanouissent les théories nouvelles, avec la vigueur déconcertante du rameau nouveau, que l'on aurait greffé sur un vieil arbre...

— Alors vous estimez, père Ricaud, que, moi, père de famille, je n'ai aucun droit de contrôle sur l'éducation de mes enfants. Mes enfants ne m'appartiennent pas, ils appartiennent à l'Etat !...

— Pas plus à l'Etat qu'à vous, Monsieur Maurice ; — et le père Ricaud ajoute sentencieusement la parole apprise, la parole du maître, du maître d'école de la Ville de Paris :

— L'enfant n'appartient qu'à lui-même.

Mais le papa de Jaboune s'échauffe et s'emporte :

— Comment c'est vous, père Ricaud, vous un homme de sens rassis, un homme intelligent, qui venez répéter des absurdités pareilles !... L'enfant s'appartient à lui-même ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et à partir de quel âge s'appartient-il ? Après qu'il est sevré, ou avant ? A l'âge de Jaboune ? A votre avis, père Ricaud, Jaboune s'appartient à lui-même, sans doute Jaboune a le droit de s'élever comme il lui plaît ?...

C'est à ce moment de la discussion qu'en débouchant d'une allée, ils se sont trouvés nez à nez avec Jaboune, sa branche de buis à la main, et qui chantait à tue-tête l'*Internationale*...

Pour le coup, ce n'est plus de l'emportement, ce n'est plus de la colère ; le papa de Jaboune s'est arrêté net, plein d'une rage froide, d'une indignation concentrée, stupide :

— Bravo ! Jaboune, bravo ! mon garçon ! Chante l'*Internationale*, mets le feu au château ! Je n'ai rien à y voir, tu es le maître, tu es ton maître. Ricaud t'approuve, n'est-ce pas Ricaud ? Jaboune s'appartient à lui-même, — chante, mon garçon !...

Qu'est-ce que vous vouliez que fît Jaboune, qu'est-ce que vous vouliez qu'il répondît à cela ? Il n'y a rien compris, d'abord, et, dans son cher grenier à foin, où il s'est aussitôt esquivé sans bruit, et sans demander son reste, il a beau se répéter qu'il « s'appartient à lui-même », il n'arrive pas à s'expliquer en quoi cela consiste, si c'est un inconvénient ou un avantage, ni pourquoi, surtout, son père lui a déclaré qu'il s'appartenait à lui-même, en effet, en prenant un air si furibond ?...

Oh ! mais c'est décidément moins agréable qu'il ne supposait d'avoir un papa qui se présente aux élections !... Bien sûr, ce doit être encore à cause de ce Moutonnet que son papa avait ces yeux mauvais et cette voix méchante; c'est la faute de Moutonnet, de Moutonnet le tyran, — et c'est sur Jaboune que ça retombe !... Oh ! ce Moutonnet !...

— Tyran, est-ce que ça s'écrit avec un *t*, dites, Mademoiselle ?

— Mais naturellement, Jaboune, comment voudriez-vous l'écrire : *t*, *y*...

Ce n'est pas de ce *t* là que parlait Jaboune, et ce n'est pas ainsi qu'il l'a compris...

Cela s'est très bien trouvé, d'ailleurs.

Car le lendemain, le papa de Jaboune, qui était allé faire sa tournée chez quelques électeurs influents, est revenu tout à fait enchanté et gaillard : plusieurs affiches de Moutonnet, de celles qui ont été posées un peu à l'écart principalement, sur les dernières maisons du village, sur la cabane du cantonnier qui est à l'entrée de la grande route, — ah ! bien ces affiches portent écrit en travers, au crayon, d'une grosse écriture malhabile mais volontaire :

— *A bas le tyrant !*

— *Tyrant*, avec un *t* !... — insiste joyeusement le papa de Jaboune ; on ne dira pas que ces inscriptions sont de moi !... Qui a écrit cela, c'est évidemment un ignorant, un simple, un de ceux-là qui n'osent pas se prononcer ouvertement, que je ne connais même pas, et que Moutonnet dégoûte... Ah ! les braves gens !...

Et dans l'ivresse du triomphe entrevu, le papa de Jaboune ajoute même :

— Avec un *t* ! *Tyrant*, — comme « tirant de botte » ! Eh ! pardieu oui, c'est bien à coups de botte que nous allons chasser du Parlement cette fripouille de Moutonnet !...

Ce qui indique suffisamment comme quoi la pratique de la politique a tôt fait d'émousser le goût des plus délicats et les jette rapidement, d'une emphase vaine et vulgaire, aux plaisanteries les moins relevées, voire à ces calembours un peu pénibles...

Du moins Jaboune pourra se féliciter, cette fois, de n'avoir pas perdu son temps, lorsque, sous prétexte d'aller à la poste,

POUR ÊTRE DÉPUTÉ !

Quelques exercices préparatoires à la lutte électorale

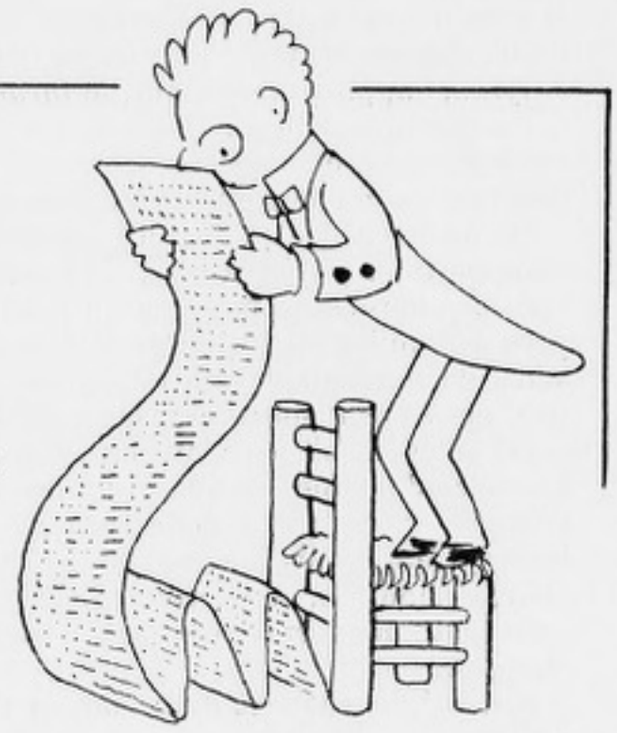
Dessins de Hellé



Boire (Bière, vin ou cidre suivant la circonscription).



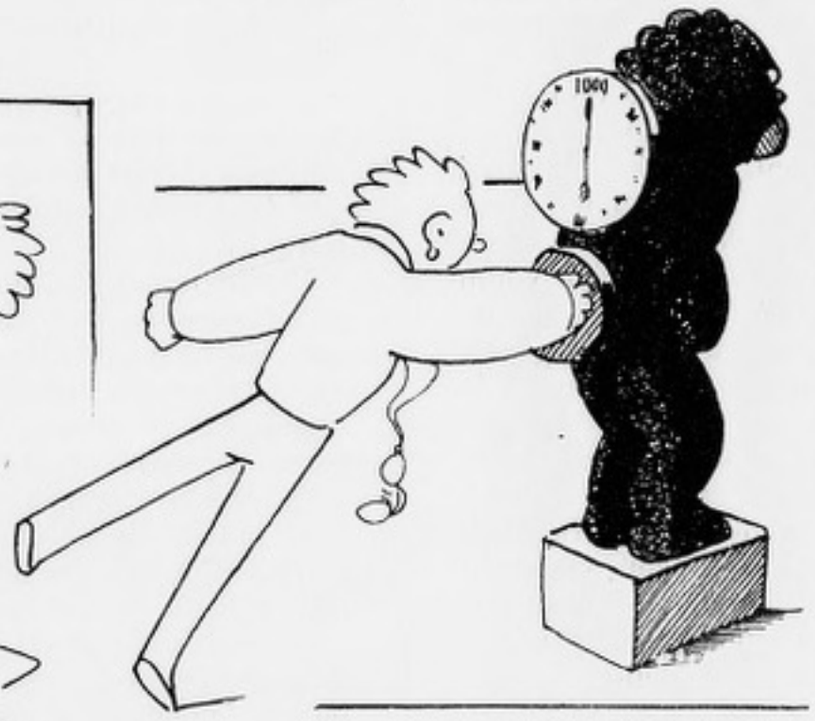
Accolades et embrassades pour mère, fille, sœur, épouse ou compagne de l'électeur.



Lire à haute voix de longs et fastidieux palabres.. (promesses, vœux, motions, rubans et tabacs).



Apprendre la bonne chanson (paroles et musique).



Ne pas négliger la méthode violente.



Apprendre un peu de botanique (céréales, légumineuses, pommes, houblon, betteraves, murier, vigne).



Se familiariser avec l'usage des vocables sans répliques...

... et celui des arguments décisifs...



Et, surtout, s'accoutumer au port de la veste...

il a opéré, en un tour de bicyclette, cette inspection hâtive et cette révision heureuse et efficace des affiches de Moutonnet le tyran, ou, plus exactement, le *tyrant !...*

Par exemple, songez-vous à ce qu'il fût advenu, si Jaboune avait été surpris, dans tout le feu de ses exercices calligraphiques, par un électeur de Moutonnet !...

On a beau n'être qu'un petit garçon, et un petit garçon qui « s'appartient à lui-même », c'est alors que ses adversaires se fussent chargés de montrer au papa de Jaboune que, si le père de famille n'a pas le droit d'exercer un contrôle sur les actes de son enfant, cela ne signifie nullement, par contre, qu'il puisse échapper à la responsabilité de ses actes.

On l'a bien fait voir au papa de Jaboune, non pas avec l'histoire des affiches, que le garde-champêtre, spécialement commis, cependant, à cette recherche par une lettre impatiente et impérative du sous-préfet, n'arriva jamais à tirer au clair, — non pas, donc, avec l'histoire des affiches, mais avec celle, autrement grave et presque tragique, avec l'histoire du chapeau.

Eh ! oui, le chapeau de la maman de Jaboune : ah ! ce fut un beau scandale !

Mais il faut rappeler les faits.

A mesure que la période électorale avançait, vous savez que la maman de Jaboune avait pris le parti de sortir de moins en moins dans Ravisy.

Et dire que c'est elle qui avait insisté pour accompagner son mari, comme à une partie de plaisir, ou presque :

— Ce sera si amusant, si passionnant, et très utile aussi pour ta candidature ; je verrai les femmes des électeurs, j'embrasserai les mioches, je « ferai de la popularité ».

Ah ! bien, oui ! les femmes des électeurs n'ont rien voulu savoir, persuadées que la dame du château ne venait que pour se moquer d'elles, et puis est-ce qu'elle se figurait qu'elles avaient du temps à perdre, comme les désœuvrées de Paris, pour recevoir ses visites ?

Et les mioches hurlaient quand, après une recherche laborieuse, sur leurs grosses joues multicolores, d'un endroit à peu près propre, on voulait en profiter pour les embrasser...

La maman de Jaboune a été, comme il se conçoit, vivement dépitée en constatant que « faire de la popularité » était une entreprise plus malaisée qu'elle n'eût pensé, et qu'elle y réussissait moins bien que Moutonnet, sans doute, ou, qui sait, même Mme Moutonnet...

Et, devant l'échec de ses tentatives malheureuses, son action électorale a dû bientôt se restreindre à entreprendre la conversion du vieux Ricaud, en le chapitrant à domicile, à aider son mari dans ses pointages, et à recopier ses professions de foi...

L'autre après-midi, pourtant, par ce joli soleil d'avril, la maman de Jaboune s'est dit que c'était par trop bête de rester ainsi prisonnière, que, tout de même, les gens de Ravisy n'étaient pas pour lui faire peur, et qu'ils ne la mangeraient pas, et n'en voteraient ni plus ni moins ou pour Moutonnet ou pour son mari, — et, décidée à faire à pied l'exquise promenade du Calvaire, elle a mis son chapeau et elle est sortie avec Jaboune.

Son chapeau : vous pensez bien que ce chapeau était un chapeau tout à fait ordinaire, un chapeau tout ce qu'il y a de plus simple, un petit chapeau de rien du tout, — une toque de paille bien enfoncée, sans autre garniture qu'une plume couteau...

Eh ! bien, croiriez-vous qu'ils n'avaient pas fait deux cents mètres, Jaboune et sa maman n'avaient pas tourné le coin de l'épicerie Gréjois, et déjà il y avait des commères aux portes, qui, sans se gêner, avec des regards narquois ou franchement hostiles, échangeaient sur leur compte des remarques désagréables, des propos blessants.

Naturellement, la maman de Jaboune ne voulait pas avoir l'air de s'apercevoir de quoi que ce soit ; simplement, elle hâtait le pas :

— Jaboune, dépêchons-nous, ne te retourne pas, donne-moi la main !...

Mais voici que tout à coup la bande des galopins, les mêmes qui chantent l'*Internationale*, ont aperçu, de loin, Jaboune et sa maman ; ils sont arrivés en courant, et, faisant la haie sur leur passage, ils se sont mis à les interpeller grossièrement :

— Oh ! là ! là ! ce chapeau !... Passe-moi le pot de fleurs !...

Jaboune serrait le poing, il sentait le bout de ses oreilles qui piquait à force d'être rouge :

— Ne quitte pas ma main, Jaboune, ne te retourne pas !...

Et au même instant le chapeau de la maman a été effleuré par une petite balle en caoutchouc, que venait de lancer, à pleine volée, le plus farouche de la bande.

Cette fois, c'en était trop ; sa maman n'a pas eu le temps de le retenir ; Jaboune s'est précipité vers l'effronté garnement, qui s'élançait pour ramasser sa balle, et comme il se baissait pour la ramasser, en effet, Jaboune l'a poussé rudement, si rudement qu'en tombant, son visage a frappé le sol, et qu'il s'est relevé en saignant du nez...

Mais déjà, aux cris poussés, les commères avaient abandonné le pas de leurs portes et entouraient Jaboune et sa maman ; la mère de l'intéressante victime faisait entendre sa protestation véhémente :

— Cette petite brute, ce petit voyou, qui avait voulu assassiner son fils, son fils qui ne lui avait rien fait, — osez dire que ce n'est pas vous qui avez frappé le premier ? — si ce n'était pas malheureux de voir des enfants qui se croient supérieurs parce qu'ils sont bien habillés, et qui n'ont pas d'autre plaisir que de cogner sur les enfants des pauvres, et de les défigurer !...

Et elle prenait les autres commères à témoin : ça ne se passerait pas ainsi, elle allait écrire à la justice, à M. Moutonnet, — à ce bon M. Moutonnet, un qui n'est pas fier, lui, un qui défend les ouvriers, au lieu de les humilier et de les faire humilier constamment par sa femme ou par son fils, — non, ça ne se passerait pas ainsi !...

Et, en effet, ça ne s'est pas passé ainsi.

Le journal de Moutonnet, avisé sans retard, — *On nous écrit de Ravisy...* — n'a eu garde de laisser échapper une telle aubaine et s'est emparé de l'incident.

Dans un long et vengeur article intitulé Lâche agression, Jaboune a été représenté comme un *jeune énergumène*, qui passait le temps à « rosser les manants » et n'avait d'autre rêve que de restaurer à son profit « les odieux privilèges seigneuriaux et les mœurs barbares de la féodalité ».

Bien entendu, le papa de Jaboune a fait répondre dans son journal, pour remettre les choses au point.

La « lâche agression » s'est ainsi transformée instantanément en une Correction méritée, et de « jeune énergumène », Jaboune est passé au rang de *vaillant garçonnet*.

Quoi qu'il en soit, correction méritée ou lâche agression, le papa de Jaboune a semblé uniquement préoccupé de savoir si la chose pouvait avoir un bon ou un mauvais résultat pour son élection.

Et, ce qu'il y a d'admirable, c'est que, pour un peu, il aurait pris parti contre sa femme, en l'assurant que « tout ce qui arrive, c'est de ta faute ! », et qu'il est absurde de « provoquer la population de Ravisy par des chapeaux extravagants... »

Là-dessus, naturellement, la maman de Jaboune n'a pas été contente, et elle a répliqué vivement qu'il n'allait tout de même pas la forcer à porter des bonnets parce qu'il avait eu l'ambition saugrenue de se présenter à la députation...

Et c'est ce soir-là que le jeune énergumène, c'est ce soir-là que Jaboune, en voyant sa maman encore toute frémissante et les nerfs tendus, lui a juré solennellement que lui, Jaboune, il ne voudrait jamais être député.

Franc-Nohain.

A CONTRE-SAISON

En route. — Temps de « demoiselle » ciel indécis, arbres aux quenouilles nues; prés sans fleurs; champs où le laboureur mène la charrue, lentement, de cette lenteur extraordinaire des campagnards et qui, malgré la force tenace qu'elle recèle, irrite nos nerfs de citadins hâtifs. Ah! comme elle contraste avec le pas des bœufs, la course effrénée du train et que cela est plaisant à nos rêves de fuir ainsi sans bouger soi-même.

Dans le wagon-salon, en file, les quelques voyageurs sont debout et leurs mains s'accrochent à la même barre métallique. C'est une rangée de pattes de perruches et de perroquets sur un long perchoir. Mais les oiseaux ont plus de grâce que ces touristes : cette dame a l'air d'un sergent de ville; ce monsieur, d'une grosse femme. Ces petites filles ont des jambes lourdes dans des bas couleur de cigare. Et là-bas un être asexué s'enveloppe d'une peau de bête, pareil à un chien de berger de race abâtardie.

Le lac du Bourget. — La journée fut fastidieuse et l'on en goûte mieux l'heure apaisante du crépuscule. Un feu d'herbes brûle à l'entrée du lac. Sur l'opale des eaux, le soleil mourant jette des coulées de pourpre. Comme des sphinx s'allongent les rochers sombres de la côte. De petites poules d'eau toutes noires vont, ça et là, nageant et leur sillage raye les ondes lisses d'antennes légères.

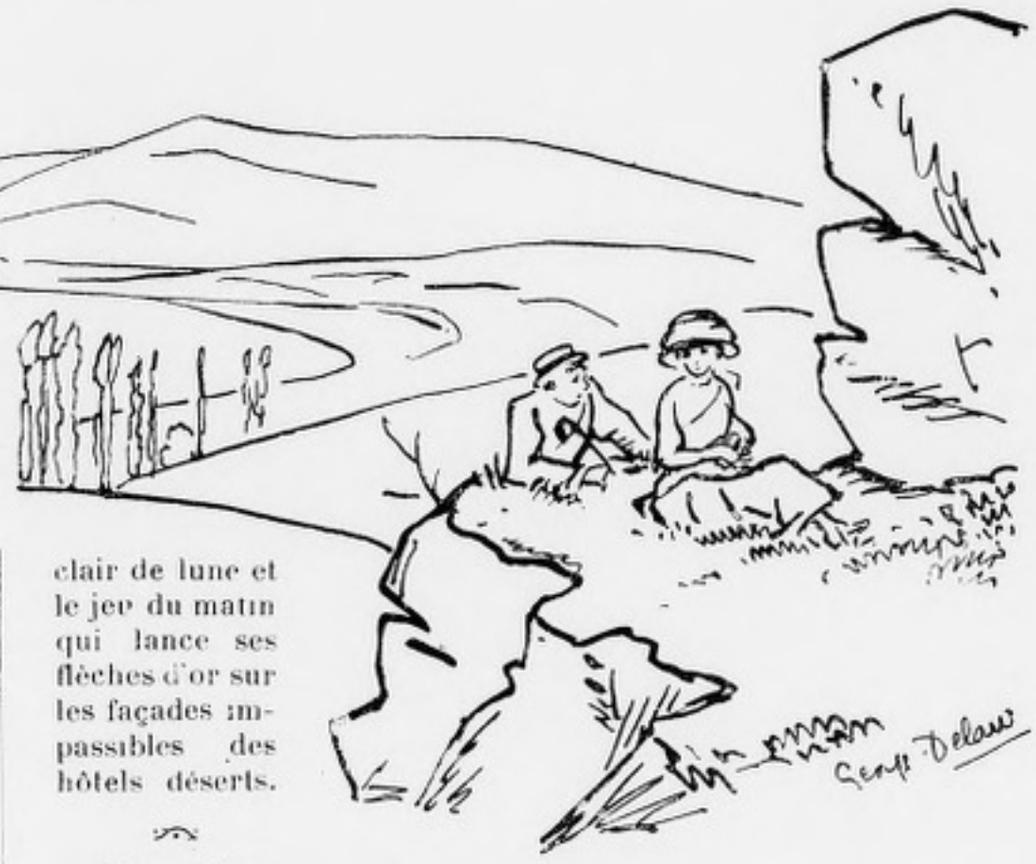
Hautecombe, l'abbaye où reposent les princes de Savoie gardés par des moines, et là-bas, au milieu d'un ilôt, le château de Chatillon : Lamartine, adolescent, y échoua un soir d'orage chez un aimable gentilhomme savoisien, *L'Horace rustique de ce Tibur sauvage* qu'il remercia aux accents de sa lyre, comme il sied à un poète romantique.

J'ai vu ce sage heureux, dans ses belles demeures,
J'ai goûté l'hospitalité...



CHAMBÉRY.

Aix-les-Bains. — Nul, homme nous, ne descend du train, car ce n'est point en cette saison qu'on visite la ville d'eaux. Ah! comme elle est morne la frivole, la joueuse, la libertine! elle sommeille derrière les volets clos. Elle fait la grasse matinée, une matinée qui s'éternise et qu'abrègera seul le printemps. Alors elle s'éveillera : elle appellera la masseuse, la manucure, le coiffeur et le marchand de falbalas. Elle retrouvera toutes ses grâces. Pour l'instant elle n'a pas le souci de plaire. Laissons-la dormir. Aimons seuls le charme singulier des rues mortes au clair de lune et le jeu du matin qui lance ses flèches d'or sur les façades impassibles des hôtels déserts.



Chambéry. — Un dimanche bleu. L'antienne des cloches; le jardin public et ses sapins et la chanson perpétuelle des chevaux de bois et le va-et-vient des oisifs. Ville enjouée rappelant les cités toscanes, avec sa couronne de montagnes, ses arbres verts, ses arcades. Et puis, perspective imprévue, la rue principale que président d'une part la statue des frères de Maistre et, à l'opposé, celle de M. de Boigne qui fut général au service d'un rajah et qu'encadrent, — en commémoration, — quatre éléphants versant de l'eau par leur trompe. Il eût été plus doux de s'entourer de bayadères... Mais on ne badine pas avec la postérité!



LES CHARMETTES.

Les Charmettes.

Réduit par Jean-Jacques habité,
Tu me rappelles son génie...

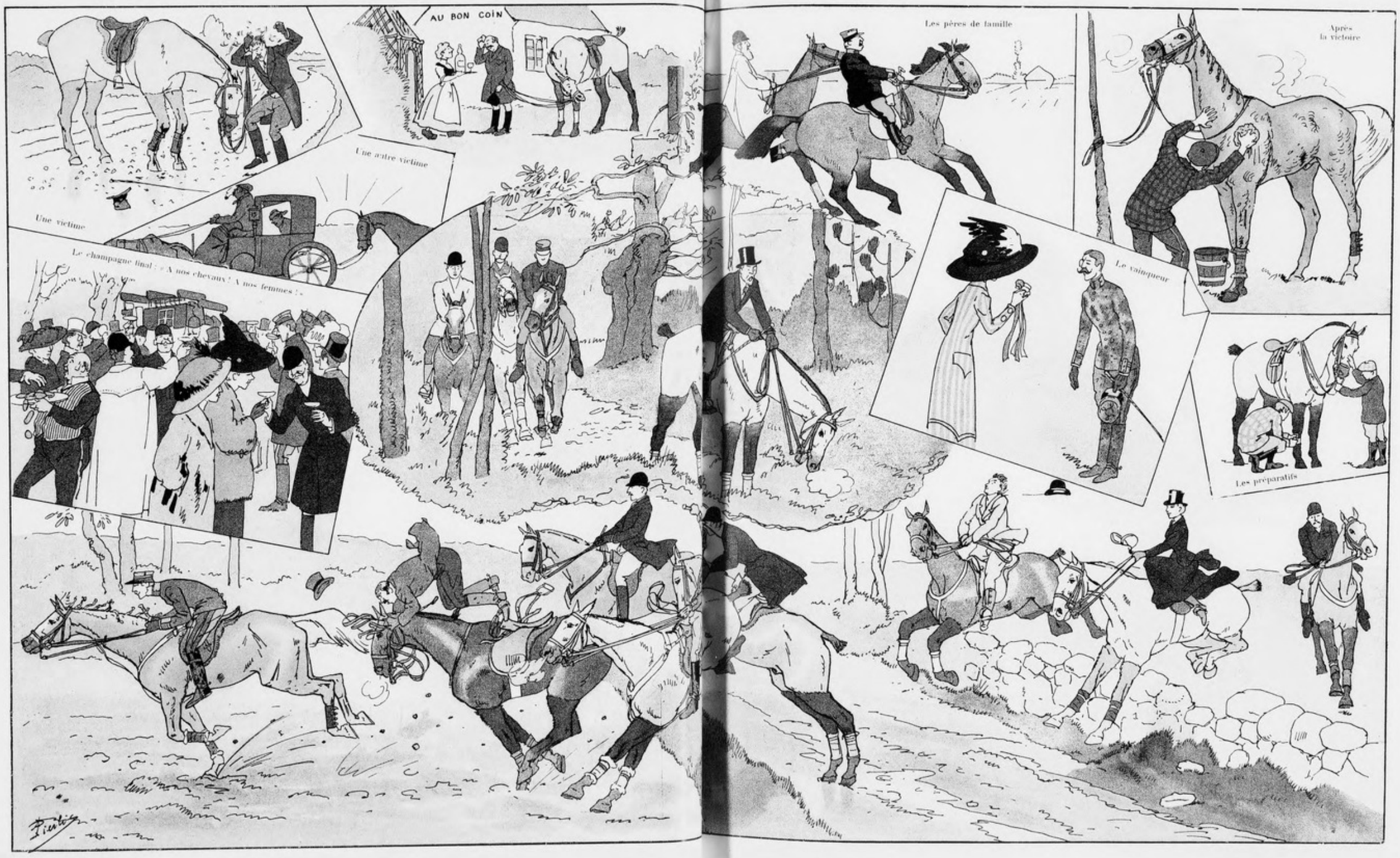
C'est ici la maisonnette voluptueuse où pèlerinent volontiers les amants de l'amour et du passé. On dirait une ruche posée sur un coteau : le miel en est tari ; les abeilles en sont mortes. Mais le rêve ne ranime-t-il pas toutes les cendres?

« *Petit fut mon nom, Maman fut le sien* »...

Voici l'enclos où *Ils* jardinèrent : le poirier et la glycine dont *leurs* mains cueillirent les fleurs et les fruits... Les salles frustes, les meubles savoyards « à l'épi » et « à la lyre », le buffet et les plats d'étain et de faïence dans lesquels ils mangèrent sans doute bouche à bouche, amoureusement... Le clavecin, dont Jean-Jacques s'accompagnait, chantant la cantate de *L'Amour piqué par une abeille* ou les premiers airs de Rameau. Ce pendant, Mme de Warens distraite par la musique, laissait brûler les

AUTOUR D'UN RALLYE-PAPER

Dessins de Pierlis.





ANNECY.

herbes qu'elle distillait... *Maman voici un duo qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues.*

— *Ah ! par ma foi, si tu me les fais brûler je te les ferai manger.*

Et l'extrait de genièvre ou d'absinthe se calcinait et elle en barbouillait le visage de son Chérubin et « *tout cela étoit délicieux* ! »

Mais voici la chambre et sa tenture aux bouquets fanés et le lit semblable à un grand berceau. N'est-ce point un berceau qu'il fallait à la tendre et perverse maman pour endormir entre ses bras son enfant novice ? — Sur ces rideaux à ramages, sur ce couvre-pied qui enveloppa tant de caresses, deux siècles presque passèrent et le temps ronge, ronge ces souvenirs si délicieusement sensuels.

Miroir terni, vous les regardâtes tous deux : Elle, l'Initiatrice et lui l'Initié. Elle donnant le plaisir et lui le cherchant... C'était à l'aube... les pigeons roucoulaient. Les contrevents entrebaillés laissaient voir le Nivolet couleur de pervenche. Lui, revenait des vergers et des champs, pénétré d'odeurs agrestes, un peu transi par la rosée, mais si vite réchauffé dans la voluptueuse tiédeur du lit où dormait sa maîtesse. Et l'ombre du sentencieux Anet, ce valet magister, — qui mourut pour avoir pris froid à chercher du *génipi* dans la montagne, — rôdait jalousement autour de l'alcôve.

Annecy. — Petite Venise française baignée d'azur, tu nous appartiens en ce joli matin frileux. Point d'étrangers, point de curieux, pas même l'inévitable « voyage de noces » qui s'embrasse en regardant la nature. Les campaniles tintent, les canaux languissent. Et l'on s'en va de ruelle en ruelle au hasard des arcades et des passages voûtés. Le lac aussi est abandonné. Rien ne trouble les cygnes qui palpitent au soleil.

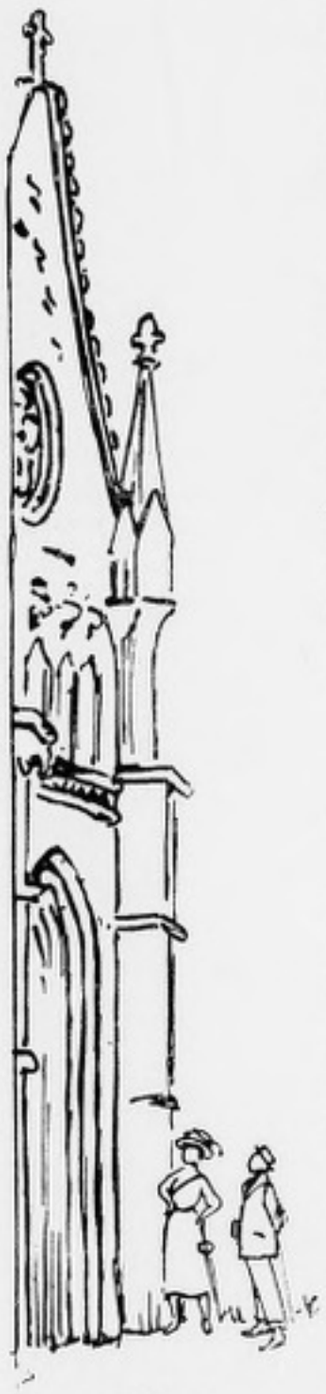
Une berline nous mène le long des eaux, par les vignobles et la campagne. La route poudroie ; le duvet des primevères jaunit les prés.

Ah ! les aimables demeures savoyardes dont l'entrée est marquée par deux tourelles en forme de colombier et par deux ifs taillés. On imagine sous ces toits des existences très romanesques, candides et passionnées, traversées d'orages et d'exquises accalmies, pareilles à l'âme de ce lac.

Albertville. — Une ville ? non, un gros bourg très rustre, entre les montagnes rudes. C'est le domaine des chasseurs alpins. Ils y règnent, le béret sur l'oreille, le manteau à capuchon flottant sur les épaules, les jambes guêtrées de bandelettes. Ils ont l'air d'écoliers en costume de tourisme.

Etre fonctionnaire d'Albertville ! ô jeune homme civilisé qu'on pourrait exiler en ces lieux, qu'y faire de tes loisirs ?... Mettre à mal toutes les filles les moins laides de la région, ou, passe-temps moins gros de conséquences (!), courtiser le papillon, la fleur des Alpes et le minéral.

Moutiers. — « La capitale de la Tarentaise » ! Masures, huttes informes groupées au bord de l'Isère. Les maisons, les rues et les gens, tout semble taillé dans le roc : Pauvres gens ! gnomes dont la vue effraierait une femme sensible. — C'est jour de marché. Sur la vieille place, en face la cathédrale et dans la rue, on vend des chapeaux, des souliers, des légumes chétifs et de tristes étoffes. Et, là-bas, des guimbardes extravagantes, attelées de mules, s'emplissent de villageois qui retournent à leurs villages. Le voiturier les excite à s'entasser les uns sur les autres. Où il y a de la place pour cinq, il y en a pour dix. Hue ! Dia ! les gigantesques guimbardes s'ébranlent emportant un fardeau de paniers et de gens pêle-mêle, de femmes trop grosses, de filles trop maigres et de gars mal venus et tout cela cancane, crie, se lamente ou chante à tue-tête.



HAUTECOMBE.

Une Forge. — Au pied des glaciers de la Vanoise, des feux roses, des feux sanglants. Contraste merveilleux des neiges et des flammes. On fredonne l'air final de la Walkyrie. Quelque déesse repose ici, gardée par ces remparts fulgurants.

Mais non ! Nous sommes loin des Niebelungen Lieder. Un ingénieur barbu, trapu, un forgeron qui n'a rien d'un héros s'exprime en termes métallurgiques et sonores et parle de *ferro-silicium*, *de marmitaille* et de *reniflard*.

Grenoble. — Un silence feutré de neige plane sur la Ville-des-Fontaines, depuis la place Grenette jusqu'aux lointains quartiers de la Tronche. Les quais harmonieux et les ponts, dont l'un, suspendu, semble voler au-dessus de l'Isère, sommeillent, d'un doux sommeil provincial. L'heure sonne au gothique clocher de l'église Saint-André. Silence ; élégance sobre ; âme contenue dont la finesse et même la ruse nous échappent ; âme frondeuse aussi et ardente.

Voici le Jardin de l'Ile-Verte. N'est-ce pas plutôt l'Ile du *Rouge et du Noir* : noirs les sapins, rouges ces arbustes fleuris d'étoiles écarlates et qu'on nomme pommiers du Japon.

Tout un passé guerroyeur, forteresses, bastilles, anciens remparts, anciennes portes : celle des Alpes et celle des Adieux. Mais où donc est le glacis de la porte de Bonne, où Henri Beyle, petit garçon, se promenant, mordit à la joue sa cousine, Mme Pison du Galland, qui lui disait de l'embrasser ?

Je la vois encore, une femme de vingt-cinq ans qui avait de l'embonpoint.... »

Bise aigre ; le vent rage et mord comme cet étrange baiser d'enfant. Tout est froid, tout est fermé en cette ville et que l'on voudrait donc, — voyant s'ouvrir la porte de l'une de ces maisons méfiantes, — être accueilli par quelque peu farouche et gourmette Dauphinoise qui nous offrirait mieux que l'hôtel « bon souper, bon gîte... »

FARFALLO.



ADOLPHE

HOMME POLITIQUE



Adolphe est né en 1865. Il appartient à la courageuse génération républicaine qui combattait l'Empire: son père était Procureur impérial. Il aime rappeler les douloureuses angoisses de l'Année terrible : il avait cinq ans à cette époque.

Après la proclamation de la République, ses parents s'installèrent à Paris et il fut élevé au collège des Jésuites dans la haine de la Gueuse. Après le Maréchal et Boulanger, son père se rallia : Adolphe fut réformé au service militaire. Son père le destinait au Conseil d'Etat : Adolphe fut refusé au concours. Il essaya plusieurs autres carrières, sans succès. Il devint chef de cabinet d'un ministre sous Méline : il est chevalier de la Légion d'honneur. A peu près à cette époque il épousa Mlle Julie, fille de M. Jules, gros fabricant de boutons : il est aujourd'hui plusieurs fois millionnaire.

Après la chute de son patron, Adolphe se tourna vers la politique. Il avait conservé des attaches dans le département où son père avait été procureur. Le suffrage universel y était radical. Adolphe acheta une imprimerie, fonda un nouveau journal qui est radical-socialiste.

* * *

Adolphe fut maire, puis conseiller général : il en imposait à ses concitoyens par sa richesse et son ruban. Candidat député, il devint tout à fait homme politique. Il a la moustache en broussaille et les cheveux arrangés en désordre ; il parle très haut, son verbe est bref et autoritaire ; il met un accent de conviction dans ses moindres paroles; quand il dit : « Joseph, passez-moi mon pantalon », il semble annoncer que la République est en danger ; il a le geste facile : il étend le bras droit à la Gambetta. Il ne quitte guère la redingote, propice aux mouvements oratoires ; il reste de longues heures devant la glace à se contempler discourant ; il apprend par cœur des séries de discours, pour commune réactionnaire, pour commune radicale, pour commune socialiste, pour distribution de prix, pour banquet agricole, pour enterrement civil. Tous les matins il lit une dizaine de feuilles politiques ; le soir il s'endort sur le *Temps ;* sur son bureau s'étalent la *Revue politique et parlementaire* et d'innombrables documents législatifs.

Dès qu'un visiteur arrive, il s'adosse à la cheminée et disserte sur les événements. Il a fait achat d'une bibliothèque d'histoire et de politique ; montrant Taine, Tocqueville, Louis Blanc et Guizot, il applique les leçons du passé aux circonstances présentes. Il invoque sans cesse l'autorité des lois économiques, le progrès scientifique et social. Sa compétence est universelle et il a de toutes choses une vue orignale : littérature politique, musique démocratique, art populaire, science ouvrière; dans chacune de ses phrases il y a toujours peuple, démocratie et classe ouvrière. Il critique souvent les actes du gouvernement et dit avec conviction : Si j'étais ministre.....



* * *

Le député de son arrondissement était radical, criblé d'histoires scandaleuses et de dettes. Adolphe acheta un certain nombre de ses créances ; il ne fit pas une affaire de son élection : le député sortant renonça à son mandat pour raison de santé ; il fut quelques mois après chargé de mission au Chili.

Adolphe, candidat radical-socialiste, fut élu sans difficulté. Il s'était fait opposer un antimilitariste et un royaliste. En votant pour le radical, les républicains sincères sauvaient la République et les bourgeois alarmés se garaient du péril rouge.

Adolphe fit une profession de foi nettement anti-cléricale et sociale : il réclamait l'expulsion des curés, l'impôt sur le revenu et le capital, le monopole des assurances, la retraite ouvrière pour tout salarié de 50 ans. Son élection coûta 77.500 francs ; l'Union des mères chrétiennes, présidée par l'archevêque réunit 22.000 francs ; le Syndicat des compagnies d'assurances versa 10.000 francs ; l'Union radicale du Commerce et de l'Industrie, 10.000 francs ; le Comité radical-socialiste, 5.000 francs ; une souscription ouvrière pour la défense du prolétariat à 0 fr. 25 par tête, fit 250 francs.

* * *



Une fois élu, Adolphe songea à servir les intérêts supérieurs de la République : il entra dans le Conseil d'administration de quelques Sociétés financières. Il comprit à merveille de quel puissant intérêt est pour un Etat d'avoir de bonnes finances et n'oublia pas que le gouvernement émane de la Chambre. C'est une compétence financière : il est membre de la Commission de la marine. Homme de travail et de réalisation, il dédaigne les séances de la Chambre. Il vient au Palais-Bourbon après la Bourse et avant le Cercle ; il règne dans les couloirs. Il a toute une coterie dévouée qui se réunit autour de lui dans la salle des Pas-Perdus : journalistes, députés, personnages politiques qu'un ignorant du milieu pourrait confondre avec des escarpes ou des agents de la Sûreté, mais qui sont attachés aux ministères ou à la questure, ferment le cercle autour de lui. Là, ses paroles sont des oracles ; on les attend ; il parle d'or...

* * *

M. le député fait un peu la fête : il faut qu'un homme d'État pénètre tous les milieux. Il a pour maîtresse une toute charmante actrice de l'Odéon. Quand il sera ministre, elle passera au Français : surtout en République, il faut respecter la hiérarchie. Adolphe convie ses collègues influents à des soupers intimes : après quelques bouteilles de Mumm, on y déshabille les affaires publiques en même temps que les jolies théâtreuses. Rien ne dispose plus les gouvernants à la facilité que la facilité des gouvernées et, somme toute, les concessions ministérielles qu'on peut faire en si bonne compagnie restent des secrets de cabinet... particulier.

Adolphe est adoré des petites femmes. Il est généreux : il sait payer ce qui coûte le plus cher, l'amour-propre. Il n'est pas jaloux : ni des bagatelles de la porte qui, rendant public un malheur, forcent l'heureux à bien des ménagements ; ni des intimités de derrière



la porte qui, restant secrètes, mettent l'obligé dans la confidence de bien des désirs... Le tout est de choisir l'Elu; jamais Adolphe n'a reproché à une maîtresse ses faiblesses pour Lumineux, Chafoin ou Caillou : ce sont des Présidents du Conseil possibles. Adolphe, esprit avisé, connaît la valeur des choses et des femmes. Il traite la politique en homme d'affaires et les femmes en affaires politiques.

* * *

Adolphe n'oublie pas sa circonscription : c'est le modèle des députés d'arrondissement. Il a le culte de sa petite patrie, qu'il aime appeler sa patrie d'élection : elle lui remplace, aux heures critiques, la grande qu'il devient si difficile de servir. Ses concitoyens sont des frères : il les reçoit tous les jours de séance à la Chambre; chez lui, il défend sa porte : il lui faut sa tranquillité pour travailler aux affaires publiques, et Mme Adolphe craint pour ses tapis et ses fauteuils.



Il a deux secrétaires qu'il ne paye pas, mais qui seront sous-préfets, spécialement chargés des affaires départementales. Adolphe lui-même, soucieux de la bonne administration de son fief, conserve la haute main. Il veille, avec un soin minutieux et désintéressé, vraiment touchant pour ses électeurs, à la nomination de tous les fonctionnaires. Son préfet doit le consulter sur toutes choses, et l'un fut sacrifié pour avoir osé ne pas nommer le candidat-cantonnier du député qui était un ancien forçat.

La confiance de ses électeurs le récompense de sa sollicitude; il n'est pas de jour qu'il ne reçoive des demandes touchantes : renseignements pour mariage, conseils pour divorce, remèdes pour maladie. Adolphe répond avec le plus grand soin et envoie des pilules.

* * *

Chaque samedi, jour de marché, Adolphe se rend dans sa circonscription. Il y va aussi pour les grandes solennités, telles que foires, comices agricoles ou concert de la Philharmonique. Là il se retrempe dans le sein du peuple, qu'il aime; s'informe de ses désirs et de ses besoins, du prix du beurre et de la hausse sur les chapons. Il rencontre les membres de son Comité et ses agents électoraux qui lui font leur rapport hebdomadaire. Il tient son Conseil de guerre où l'on cite les coupables d'anti-Adolphisme : là se font et défont toutes les nominations de fonctionnaires, les élections locales; là se distribuent les poireaux, les palmes, les Nicham et les Eléphants du Cambodge. C'est le Concile supérieur de l'arrondissement.

Grâce à cette méthode, Adolphe est sûr de sa réélection. Un seul nuage pourrait l'inquiéter : la question des Quinze Mille. Mais, il a déclaré ne pas vouloir toucher un sou de ce supplément d'indemnité. Il l'emploie à des œuvres de bienfaisance, sans aucun souci de réclame électorale ; il a fondé une médaille de bronze pour récompenser tous les actes d'héroïsme et de dévouement : les rosières et les sauveteurs sont particulièrement nombreux dans ce petit coin de France.

* * *

Le cœur allègre et s'étant lavé les mains, M. le député Adolphe revient en son hôtel de l'avenue Marceau, présider son dîner politique bi-mensuel. Il y réunit l'élite du Parlement, de la Presse et de la Finance. Mme Adolphe a généralement à sa droite un ministre; malheureusement, elle n'a qu'une gauche et il y a plus d'un futur ministre. Sur la table il y a des fleurs et du Moët en carafes, autour de la table des jolies femmes : rien ne repose mieux des débats politiques que les propos galants. Le maître de maison excelle à grouper les affinités : il n'est pas rare de voir chez lui tel leader qui fut socialiste en aimable voisinage avec une authentique comtesse, tandis qu'un autre leader, socialiste aussi, et qui l'est resté, philosophe avec un abbé.

Au fumoir, entre hommes, les groupements se précisent. Il s'en forme généralement deux. Dans le premier, on parle Affaires Etrangères, le seul sujet qu'un ministre puisse discuter avec un financier sans compromettre autre chose que l'intérêt national qui est rarement un intérêt ministériel. Dans le second, on démolit le cabinet et on en construit quelques autres. Le petit journaliste Burnex, qui a de l'esprit, appelle ces deux groupes : le Maroc et le maroquin. Adolphe va de l'un à l'autre ; il est de tous les ministères et de toutes les expansions coloniales; c'est toujours au titre de « fournisseur du Gouvernement ».

* * *

Aux prochaines élections Adolphe sera candidat socialiste : il faut obéir aux lois d'évolution et de progrès. Il demandera la réalisation définitive de l'impôt sur le revenu et des mesures spéciales contre les infâmes capitalistes qui envoient leur argent à l'étranger : depuis longtemps sa fortune est à Bruxelles. Ami du travailleur des champs et de l'usine il est partisan de l'extension et de l'augmentation de la retraite ouvrière : tous ses capitaux sont dans des affaires belges, italiennes et américaines. Socialiste, ennemi de la guerre, il sait qu'une armée et une marine forte sont la meilleure garantie de la paix; il ne s'opposera pas à l'augmentation des cuirassés, ni à la réfection du matériel d'artillerie : il appartient au Conseil d'administration de deux fonderies des plus importantes. Dénonçant la gabegie dans nos finances pour les commandes de l'Etat, il veut que les députés fassent partie de la Commission de contrôle des fournitures : cela lui vaudra sûrement d'être ministre.

Adolphe, réélu triomphalement par une majorité ouvrière sera donc ministre socialiste. Il n'est pas de ceux qui, entrés pauvres dans la politique en sortent riches et infâmes opportunistes. Le millionnaire, l'homme intègre saura rester, au pouvoir, fidèle à sa tradition, à son passé, à son programme, à son parti : un représentant du peuple, épris d'idéal et de justice.

PHLOX.



Réflexions à roulettes

EXTRAITES DU CARNET D'UN PATINEUR

Avec les rinks, les pistes varient de forme. Pour justifier tel état ou telles dimensions, paraissent dans les journaux de succulents « communiqués » dont on ne saurait trop recommander la lecture aux personnes amies de la dialectique. Le propriétaire d'un rink à piste ronde et large prouve le lundi que la grandeur et la rondeur sont des qualités premières; il en donne des raisons excellentes, habilement réfutées le mardi par le directeur d'un établissement à piste carrée et petite, qui démontre irréfutablement la supériorité des petites pistes carrées.

* * *

J'ai longuement admiré les effets de torse si personnels de M. Santos-Dumont. Il faut voir l'élégant aviateur cambrer ses jambes fines et nerveuses, bomber sa poitrine à l'instar de la Victoire de Samothrace, s'élancer, courir, s'enfuir, quitter terre et planer au-dessus de la foule angoissée. Mais le premier venu n epeut imiter Santos!

PIERRE VÉRON.



Le Trust

Depuis quelques années, M. Paul Adam s'était retiré dans la tour d'ivoire de son faux col. C'est de ce sommet qu'il projette sur le monde l'étrange regard qui voit, comme je vous vois, le passé et l'avenir, et qui lui permet de synthétiser, en de remarquables articles et en de puissants romans, les tourbillons de l'humanité.

Cette fois le maître s'est amusé à cacher sa pensée en une brochure telle que ses dévots, les mentons rasés et les robes ficelées par le bas, en sont déroutés,



car cette brochure est à la fois d'un prix peu élevé, imprimée en petits caractères, sur deux colonnes, et ornée de nombreux dessins, ce qui réunirait, n'est-ce pas, pour tout autre livre, les conditions requises pour écarter les lecteurs.

Mais ce livre est celui qui *devait être* écrit, après la *Bible*, après l'*Evangile*, après le *Coran*, après l'*Imitation* et après l'*Emile*, c'est le *Trust*, la règle qui arrive pour, précisément, cette jeune *Géné* de *Mon Filleul*, avec laquelle dialogue spirituellement, dans le *Je sais tout*, M. Lavedan, qui s'est souvenu des *Tristesses et sourires* de Gustave Droz.



Et voici ce qu'enseigne le Maître :

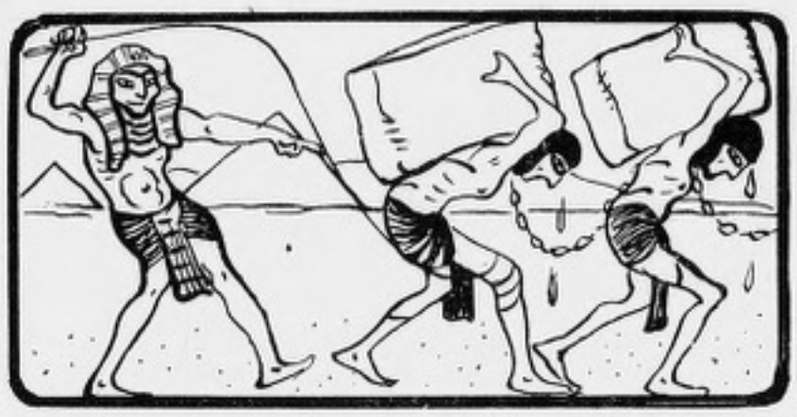
— Qu'*Elle* (cette jeune géné-génération, pour les vieux d'avant 70) s'incline d'abord devant les négations du grand A, dans ses quatre manifestations principales: Anarchie, Athéïsme, Amoralité, Anesthétisme.



— Et qu'*Elle* tourne uniquement ses regards vers l'Or, qui doit briller dans ses mains comme un sceptre.

— Par la vie d'Affaires.

— Et la force des titres classés par le consortium des banques : force supérieure à ses éléments, force sans rapport avec le chiffre de l'avoir industriel et financier, force créée par le geste qui assume les responsabilités, qui sacrifie s'il le faut la foule des faibles pour créer la



Hausse, et livre impassiblement les victimes humaines à l'écrasement des mines, à l'ébouillantement de la vapeur, à l'écartèlement des explosions, à l'électrocution des fils rompus, au lent dépérissement des fièvres et des vapeurs.

— Et qu'*Elle* sache bien qu'elle tient les faibles par une chaîne



plus solide que celle qui retenait au cou les esclaves antiques : la nécessité de la paie de samedi prochain.

— Et si quelque doute ridicule lui venait sur la légitimité du gain acquis, qu'elle n'oublie pas qu'il faut des milliers de victimes pour la plus glorieuse des conquêtes et la plus juste des révolutions, — et que les vainqueurs ont toujours encaissé. Les formes du combat ont seules changé, il se fait, dans la solitude du Cabinet, à coups de dépêches et d'ordres téléphoniques, — comme les grandes batailles de la guerre russo-japonaise.





— Qu'*Elle* se pénètre, pour se tranquilliser, de cette idée que la vérité a cent visages. Comment savoir si l'action est juste ou injuste? Qui dira lequel est le plus juste de vouloir la *meilleure aise* des autres, ou la *meilleure aise* de soi. Le plus beau cou-



rage est peut-être de s'avouer sincèrement méchant, ou tout au moins totalement indifférent.

— Mais c'est le désir de l'Action qui a séparé dans le monde la lumière de l'ombre, limité la confusion. C'est donc continuer le geste de Dieu que de multiplier les causes de la grandeur humaine, plutôt que de satisfaire à une passion quelconque.

— Les robes ficelées par le bas seront donc d'avis que le mariage est l'acte principal de la vie d'Affaires, et qu' « il serait diabolique de sacrifier ces œuvres vraiment planétaires au goût de quelques baisers ».

— Cependant elles se réserveront de livrer leurs jambes, à travers leurs bas parfumés, aux lèvres des faunes de leur connaissance, et elles les laisseront « se débarrasser de la terreur aïeule et périmée, pour apprendre leur cou succulent, leur poitrine vivace, leurs lèvres savantes et leurs mains agiles ». Car il faut tout de même s'amuser un peu.



Donc, hommes et la jeune *Géné*, lisez ce *Trust* que l'étrange et narquoise impassibilité de Paul Adam vous offre ; devenez milliardaires, pendant qu'il en est temps encore, et travaillez en même temps à justifier les massacres du *Grand Soir*.

Louis Morin.

Choses et Autres

Les premières grâces du printemps parisien ont un charme incomparable. Les poètes n'ont guère chanté que les printemps des pays du soleil, le printemps des lacs italiens, le printemps de Naples; les poètes savent bien rarement voir ce qui est tout près d'eux, et, s'ils le voient, cela ne leur semble pas digne d'intérêt : il faut à leur imagination des sujets plus lointains et comme sacrés. Pour nous, qui ne sommes que des prosateurs, sachons goûter la délicatesse si virginale d'un printemps qui, lorsqu'il le veut bien, n'a pas son pareil, qui est là, à notre porte, et dont nous jouissons rien qu'en nous mettant à la fenêtre.

Le ciel lourd de l'hiver est devenu soudain léger, mais d'une légèreté encore craintive, un peu frileuse, où les brouillards de janvier laissent un peu d'humidité. Cependant les lignes droites des monuments, les masses rondes des arbres, le faîte des maisons se détachent avec une incroyable netteté sur l'horizon que colore une vapeur douce et bleue. Le soleil apparaît : aux premières heures du matin, il est encore timide et il emporte dans ses rayons les fraîcheurs de la nuit ; mais vers midi, bien sûr qu'il est le soleil et le printemps, il a pris conscience de sa force. Il accroche ses vives clartés aux vieilles demeures grises des quais, court le long des parapets, effleure les vagues clapotantes du fleuve, s'attarde au coin des rues, musarde au creux des statues; même, parfois, il est violent; puis, le soir, fatigué, il s'adoucit, il se retire lentement, à regret. Et quelle fête, il a, en quelques jours, éveillée! Les bourgeons vernissés ont éclaté; les marronniers opulents étalent leurs innombrables feuilles d'un vert mouillé, où bientôt se dresseront, pareilles aux petites bougies sculptées des arbres de Noël, les rameaux chargés de fleurs blanches et roses.

Il y a partout une vivace gaîté, une gaîté jeune, une gaîté spontanée. Petites filles et petits garçons emplissent les jardins. Guignol fait, aux Champs-Élysées, salle comble, et la directrice du manège minuscule ne sait où donner de la tête. Tout ce petit monde est déjà habillé de claires couleurs, et, bien à l'aise, court, saute, crie, tandis qu'assises autour des massifs, un peu à l'ombre, misses, nurses et gouvernantes, tiennent, comme des dames, leur petit salon en plein air. Les vieilles gens s'arrêtent, regardent et sourient; même si un ballon mal lancé les frappe, ou si un cerceau mal dirigé tombe sur leurs jambes, ils ne se fâchent pas. C'est qu'il n'y a pas seulement partout de la gaîté, mais aussi de la tendresse. Assurément ce renouveau de la nature rend l'âme meilleure. Du gamin qui s'en va, le nez au vent, les mains dans les poches, en sifflant, à l'ouvrière, dont un bout de fil sillonne la jupe; d'une jeune femme élégante qui, la tête et la nuque couvertes par une cloche alourdie de fleurs et de fruits, les pieds chaussés de souliers américains, promène son fox, au jeune homme distingué qui, les pantalons retroussés, le buste un peu en arrière, se hâte lentement suivant le précepte latin, on ne rencontre que des visages aimables, contents de vivre, de respirer l'air pur et de renaître, inconsciemment ou non, à la beauté des choses.

C'est le printemps.

* * *

Depuis la retentissante « première », le fils aîné de l'illustrissime auteur se tenait tranquille, et chacun l'approuvait. Il se contentait de patiner sur roulettes ou à glace éperdument. Mais voilà qu'il s'est mis à sortir de son silence et à converser de nouveau avec la Gloire, plus qu'une conversation, toute une scène où parlent des jeunes filles, des jeunes gens, des vieillards. Il l'a d'abord publiée dans un journal, puis en brochure, et chaque jour maintenant il la récite dans quelque salon, aux applaudissements des vieilles dames pâmées, entre une tasse de thé et un verre d'orangeade. Il a repris, devant les consoles, sa pose d'enfant gâté qui veut être enfant sublime, les pieds croisés, une main gantée, l'autre sur sa canne, ses cheveux coiffés à la romantesque. Et il annonce des tas de choses, un livre de poèmes en collaboration avec sa mère, une pièce en collaboration avec sa mère, car il aime la gloire et aime bien sa mère aussi... Cependant certains, qui n'ont pas la réputation d'être grincheux, se demandent avec impatience quand on entendra plus ses vers médiocres, quand on ne verra plus sa naïve suffisance, quand, enfin, il aura regagné le pays basque. Il n'y a que son père qui demeure invisible et ne reçoit personne, sinon un capitaine d'artillerie qui, subitement, est devenu son intime et ne le quitte plus.

* * *

Ils sont touchants, le mari et la femme; lui, n'a plus de chances d'être élu à l'Académie, après avoir failli, par surprise, passer, mais elle, elle y pense toujours, avec une farouche obstination, et elle fait tous ses efforts pour l'y pousser. Il vient de publier un roman spiritualiste, terriblement spiritualiste, indéfiniment spiritualiste, soporifiquement spiritualiste. Alors, dans le bel hôtel que prête un ami, on a repris les réceptions du samedi, dans l'après-midi, avec récitation de vers. On y voit le monde le plus mêlé : les mauvais poètes y abondent, et aussi les jeunes filles qui imitent Mme de Noailles; on y rencontre Mme D..det et sa fille, Mme Guillaume B.er, M. Jules B.is, M. de B..ch.ud ; on n'y rencontre, par exemple, aucun académicien. Il y vient des Grecs, des Latins, des Roumains, de faux princes et de vraies comtesses. Elle, elle se prodigue, sourit à toutes, accable chacun de compliments. Lui, n'arrive qu'au dernier moment; il faut même le chercher; tout cela a l'air de l'assommer; et puis il ne connaît, parmi tous ceux qui encombrent le salon, presque personne. Et d'ailleurs à peine lui prête-t-on attention, et à peine se fait-on présenter à lui... et il erre, pareil à un vieux pauvre, triste, solitaire, ennuyé, regrettant son Rouergue, sa maison de campagne, ses paysans, et se demandant vainement ce qu'il est bien venu faire dans ce Paris.

Les Premières



UNE REPRISE D'HERNANI

DON CARLOS-LEBARGY

Jul', ta tête me gêne et je la mettrai bas.

. . . . . .

Le bourreau la prendrait par les cheveux en vain:
Tu n'en as pas assez pour lui remplir la main!

DON CLARETIE-GOMEZ

Lebargy, pas d'affront! Ma tête est encor belle
Et vaut bien, que je crois, la tête d'un rebelle!

Au Palais-Royal: *Tais-toi, mon cœur!*

Supposez qu'un individu s'appelle Banler, et que ce Banler soit agent de police : ce sera l'agent Banler...

Et c'est ainsi que, dans leur œuvre nouvelle, MM. Hennequin et Pierre Veber, qui n'ont pas craint d'y introduire résolument l'agent Banler, témoignèrent qu'ils ne voulaient point s'écarter de ce comique éternel et traditionnel, que Francisque Sarcey avait si heureusement personnifié par son ami Yau de Poële; l'agent Banler est un symbole, tout comme Yau de Poële, un symbole qui domine la pièce de MM. Hennequin et Pierre Veber...

Mais si, par l'agent Banler, les auteurs de *Tais-toi, mon cœur!* se rattachent à la tradition, — en quoi ils ont joliment raison d'ailleurs, Pierre Veber et Hennequin se montrent curieux d'un point de départ emprunté à une observation plus soigneuse, qui dénote le psychologue ingénieux et fin, et même l'auteur *satirique*, comme diraient MM. de Flers et Caillavet...

Et il est bien certain que l'idée de la pièce, ce héros de Tolstoï « à la manque », si plaisamment représenté par M. Le Gallo, et qui veut « relever » les courtisanes, leur apprendre la géographie, la morale et l'orthographe, pour en faire les « petites alliées » chères au cœur de M. Claude Farrère — il est certain que ceci dépasse sensiblement la psychologie de l'agent Banler...

C'est à ce point de vue que des pièces comme *Tais-toi, mon cœur!* méritent aussi l'assentiment des délicats, pour l'intelligente franchise avec laquelle les auteurs commencent par nous déclarer, semble-t-il :

— Eh! bien oui, nous sommes d'aussi bons psychologues que d'autres, et tout comme d'autres nous pourrions « faire de la satire »... Mais à quoi bon chercher à vous « épater »? Nous sommes ici pour nous amuser, n'est-ce pas, pour passer trois heures ensemble le plus agréablement et, surtout, sans la moindre fatigue, ni pour les uns, ni pour les autres... Alors, à nous les placards, les prix de vertu et les somnambules extra-lucides!... A nous Banler, l'agent Banler!...

Et, par surcroit, pour notre agrément singulier, et pour notre charme, la nouvelle direction du Palais-Royal a donné à ces auteurs fortunés Mlle Mistinguett...

Je ne sache pas qu'il existe actuellement à Paris une artiste plus surprenante que Mlle Mistinguett, avec cette voix qui caresse quand elle injurie, qui prête ce caractère angélique, suave, aux pires grossièretés...

Il est, sans doute, des comédiennes plus parfaites, encore que Mlle Mistinguett apporte à la scène une décisive autorité ; mais surtout elle nous donne cette impression précieuse et rare qu'elle nous apporte « autre chose »,— et, dame, *autre chose*, au théâtre, par le temps qui court, c'est bien quelque chose!..

Hommes et Choses de Bourse

— Alors, sans blague, c'est vrai?
— Voui!...
— Sérieusement vrai?
— Tout ce qu'il y a de plus sérieusement.
La preuve, c'est que c'est à l'*Officiel*.
— Ah! si c'est à l'*Officiel*...

Qu'est-ce donc qui préoccupait tant les paisibles bourgeois de Paris?

Simplement, le vote du budget, puisque, fait extraordinaire, le budget est enfin debout. Je ne dis pas : *équilibré*.

Nos députés s'en sont allés, briguer les suffrages de ceux qu'ils viennent si vaillamment de dépouiller, car enfin, les impôts qu'ils ont si délibérément établis, ne sont pas autre chose qu'une confiscation légale des biens d'autrui. Nul ne pourra soutenir qu'une taxe atteignant jusqu'à 30 0/0 ne constitue pas purement et simplement une main-mise sur la fortune privée.

Et qu'y faire?

Bien heureux encore si l'Etat, — qui s'appelle Lion, — ne finit pas, comme c'est plus que probable, par nous étrangler tous, sans autre forme de... procédure.

La Bourse ne prend pas cette perspective au sérieux et encore moins au tragique. Elle se rit de tout. Les Boursiers n'ont-ils pas les Caoutchoucs pour tirer dessus, les Pétroles pour éclairer? Cela leur suffit pour le moment.

D'autre part, la Rente monte. Que faut-il de plus pour prouver au Monde entier, que tout est pour le mieux? Les petits : dont *deux liards* pour le lendemain, encaissent presque toujours leur matérielle qui suffit à leurs besoins immédiats.

Les spéculateurs de grande envergure ont tous du Caoutchouc depuis... au moins un an. Aussi n'entend-on qu'histoires extraordinaires, de gains fabuleux réalisés par-dessus la Manche.

Une chose m'étonne. Comment n'empochent-ils pas le bénéfice, car une couronne tu tiens, vaut mieux qu'une livre tu auras.

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Crédit Foncier Argentin

L'Assemblée générale extraordinaire, tenue le 31 mars, a décidé de porter le capital social de 25 à 50 millions, par la création de 50.000 actions nouvelles de 500 francs chacune. La souscription est réservée aux actionnaires actuels et aux porteurs de parts dans les proportions suivantes : trois actions nouvelles pour quatre anciennes et de une action nouvelle pour quatre parts.

La souscription sera close le 20 avril 1910 inclus aux guichets des Etablissements suivants, de leurs agences et de leurs succursales : Comptoir National d'Escompte de Paris; Société Générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France; Banque de Paris et des Pays-Bas; Compagnie Commerciale Belge (anciennement H. Albert de Bary et Cie), à Anvers.

Pour l'exercice du droit de préférence, les certificats d'actions et les titres de parts bénéficiaires devront être présentés et laissés en dépôt, pour être estampillés du droit de souscription et, éventuellement, de l'augmentation du capital.

Les 50.000 actions nouvelles de 500 francs, émises au prix de

770 francs, seront payables comme suit : 395 francs en souscrivant, ce versement comprenant 125 francs, premier quart du capital nominal de l'action et la prime de 270 francs; 125 francs du 1er au 6 juillet, ce versement formant le deuxième quart du capital nominal de l'action ; et les 250 francs de surplus, en vertu de délibérations ultérieures du Conseil d'administration, conformément au dernier paragraphe de l'art. 12 des Statuts.

Elles auront droit aux intérêts et aux dividendes dans les conditions prévues par les Statuts.

Les publications légales ont été faites au *Bulletin annexe* du *Journal Officiel*, le 4 avril 1910.

Compagnie Générale de l'Amérique Centrale

On annonce que les capitaux américains s'emploient à former des Sociétés d'exploitation culturale sur les territoires de la Compagnie Générale de l'Amérique Centrale en vue de la production intensive du café, du caoutchouc, des bananes et de la fibre Perini, cette dernière existerait à l'état sauvage dans la vallée du Rio Grande et les essais de culture faits auraient démontré que sa production serait facile. La Compagnie compte tirer de cette culture un bénéfice important.

On sait que les actions de cette Compagnie sont offertes au pair de 25 francs.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — Polin continue à attirer, à la Scala, une foule de Parisiens et d'étrangers ; le programme, du reste, est vraiment des plus amusants ce qui, en tous points, justifie la vogue méritée de cette petite Comédie-Française du café-concert.

—

M. de Max (lui aussi) fera prochainement une conférence, titre : *Du tragique au comique*.

—

En ce moment où les inscrits maritimes s'agitent à Marseille, où les chauffeurs se mutinent à bord du paquebot *Pélion*, le drame puissant du Grand-Guignol, *Dans les soules*, est un épisode tellement d'actualité qu'on le dirait inspiré par les graves incidents qui se déroulent à Marseille. Cette fois, le Grand-Guignol a prévu les événements en mettant à la scène une mutinerie dont les soutiers et les chauffeurs sont les acteurs : c'est à la vie brutale, à la vie infernale de ces hommes, comme aussi à leurs colères farouches et à leurs soudaines révoltes, que nous fait assister, avec une surprenante intensité de réalisme, le théâtre du Grand-Guignol.

—

M. Jacques Catty (pseudonyme d'un financier connu) fera représenter la saison prochaine, dans un théâtre à côté, un acte très comique, titre : *La confiance donne de l'héroïsme*. (Un peu long ?)

—

A propos des festivals que dirige l'abbé Perosi au Trocadéro, les 14 et 21 avril, un lecteur nous demande ce qu'il advint du procès que l'illustre compositeur intenta; il y a quelques années, à une admiratrice trop fougueuse qui l'avait embrassé en pleine rue. Nous regrettons de l'ignorer. Mais cet incident indique à quel degré d'enthousiasme, — excessif en l'espèce, étant donné l'habit du musicien, — étaient parvenus ses admirateurs.

—

La « Boîte à Fursy » tient un immense succès avec sa nouvelle revue où triomphe, chaque soir, ce délicieux petit Tanagra qui a nom : « Spinelly »!

Vu l'affluence des spectateurs, il est prudent de louer ses places d'avance. L'administration prie les personnes qui louent par téléphone de faire retirer leurs coupons avant 9 h. 1/2 du soir. Le programme a lieu dans l'ordre suivant :

A 9 h. 1/2 : les chansonniers Emile Wolff, Mévisto aîné, Enthoven, Jules Moy et Fursy.

A 11 heures : *On liquide! on liquide!* revue de Robert Dieudonné et C.-A. Carpentier (Spinelly, Roger Ferréol, Duplaix, Magdy, Defrenne, E. Wolff et Mévisto aîné.)

Malgré les prescriptions sévères de M. Clemenceau au sujet des loteries, il en est une qui fonctionne tous les soirs au Moulin-Rouge dans la *Revue Amoureuse* dont elle forme le grand final du premier acte dans le merveilleux tableau intitulé « La Loterie galante ».

—

Printemps Revue, la spirituelle revue de Parisiana de MM. Eugène Joullot et Hary Whist, marche allègrement vers la cinquantième... des salles combles acclament chaque soir Fernand Froy, Mary-Hott, Jane Oryan et les merveilleux tableaux de la Loge Volupté, de Chantecler, de Ruy Blas.

—

Zig-Zag. — La délicieuse comédienne Andrée Gladys, à la scène ou à la ville, est toujours très admirée et partout son teint admirable fait sensation, teint que lui conserve le Duvet de Ninon de la Parfumerie Ninon.

—

Rien n'est plus séduisant que la fraicheur du teint, l'éclat des yeux, la pureté de lignes du visage, et tout cela se conserve ou s'acquiert à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris, et à Nice, 6, place du Jardin Public.

—

Monsieur. — Quand vous verrez vos vêtements parsémés de pellicules, signe précurseur de la chute imminente de vos cheveux, ne laissez pas le mal s'aggraver et devenir irréparable.

Quelques imbibitions de Pétrole Hahn auront vite raison de cette desquamation qui pourrait avoir, pour votre chevelure, les plus funestes conséquences.

Universellement connu et apprécié le Pétrole Hahn est en vente partout.

—

Les extraits de henné « Hennextré » du chimiste H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, redonnent aux cheveux blancs leur nuance primitive.

—

Dans un cercle extrêmement fermé, un membre, l'autre semaine, manqua d'être... rayé pour dette sur parole.

La catastrophe fut évitée par l'Official Banque qui prêta l'argent nécessaire sur les titres dotaux de la baronne de Hy....z (soyons discrets) femme de ce Parisien connu.

Pitt.

PETITE CHRONIQUE

La *Brise Exotique* est spéciale. *La Crème* pour blanchir instantanément le visage, le cou et donner au teint une incomparable fraîcheur. (Prix : 5 francs le pot, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50). L'*Eau* pour effacer rides, boutons, taches de rousseur et enlever à l'épiderme toute sécheresse. Prix : 6 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 6 fr. 50). L'*Eau Brise Exotique* et *la Crème Brise Exotique* se trouvent à la *Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre*.

—

Official-Banque, 20, rue de La Rochefoucauld (près la Trinité. Tél. 136-73). Avances et prêts d'argent sur titres dotaux. Discrétion.

—

L'Automobilisme en Argentine

La grande course de 1.000 kilomètres Buenos-Ayres-Cordoba-Rosario s'est terminée au milieu d'un enthousiasme magnifique.

Le vainqueur fut M. Luis Cassoulet qui a enlevé de haute lutte la Coupe Anchorena, battant un lot imposant de concurrents redoutables. M. Cassoulet pilotait une 18 HP de Dion-Bouton modèle 1910. C'est un sportsman émérite bien connu en Argentine pour ses raids remarquables. Il y a deux ans, M. Cassoulet effectua le premier le parcours de Buenos-Ayres à Bahia-Blanca en automobile. Il parcourut plus de 800 kilomètres malgré l'absence de route carrossable sur des terrains où jamais personne ne s'etait aventuré même avec une voiture à traction animale.

L'exploit fut fait par M. Cassoulet avec une 15 HP De Dion-Bouton dont la solidité incomparable comme celle de toutes les voitures de notre grande marque française triompha de toutes les difficultés.

B. H.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL CONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

Maladies spéciales à l'homme.

Comment en guérir en se traitant soi-même. Guide sûr donnant conseils pratiques. Ouvrage instructif et clair (300 pages, nombreuses illustrations) est envoyé pour 2.— fr. (timbr.) par l'auteur le Dr. Rumler, Genève 605 (Suisse).

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr. 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox. MADRID (Espagne)

HYGIÈNE des DAMES et des MESSIEURS
NOUVEAUX APPAREILS Perfectionnés pour Usage Intime Recommandés par le Corps Médical
Le Cygne
INSTITUT PARMENTIER
CATALOGUE SPÉCIAL envoyé gratis avec Échant. 0f30 — n 2 n 0f50 — n 4 n 1f
11, Rue Lacharrière, Paris-XIe

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Illustré de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Pour contre **Quatre** francs à F. HERRÉ, 66, Boul[d] Magenta, Paris.

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. réel. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

HYGIÈNE INTIME - HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Envoyé Discrétion

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.



Librairie des Curieux
4, rue de Furstenberg
— PARIS —
Dernières Publications
en vente chez tous les libraires.
Les
Maîtres de l'Amour
Anthologie des œuvres les plus remarquables en vers et en prose, traitant des choses de l'Amour.

Dissertations amoureuses de Lucien,	1 vol. in-8 écu sur papier vergé		5 fr
L'Œuvre du Divin Arétin,	1 vol. in-8 carré sur pap. Alfa.		7 50
—	Marquis de Sade	— —	7 50
—	Comte de Mirabeau	— —	7 50
—	Chevalier A. de Nerciat	— —	7 50
—	Patricien de Venise G. Baffo	— —	7 50
—	libertine de Nicolas Chorier	— —	7 50
—	libertine des Poètes du XIXe siècle	— —	7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE
Petits volumes in-18 carré, tirés sur papier d'Arches à 500 ex. numérotés et réservés aux souscripteurs. — 6 fr. le vol.
I. La Secte des Anandrynes. — II. Le petit neveu de Grécourt. III. Histoire Secrète des Ebugors. — IV-V. Julie philosophe. IV Correspondance de Madame Gourdan, dite la Comtesse
Les catalogues, bulletins de souscription et prospectus détaillés sont envoyés franco sur demande.

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS. LIVRES
très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 1er étage

MESDAMES pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES. Envoi discret contre 10f mandat ou remboursement du **RÉGLOGÈNE LACROIX**
G. LACROIX, Pharmacien spécialiste à LILLE.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats.
E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

J'envoie, recommandé, contre mandat de 5 francs, ma dernière Nouveauté :
CHAIR EN FOLIE
Beau Vol. de luxe avec Illustrations artist., et mon Catalogue 1910
LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, R. Vivienne, Paris (Bourse).

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c. album 2 fr., 12 c. album 7 fr.
R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

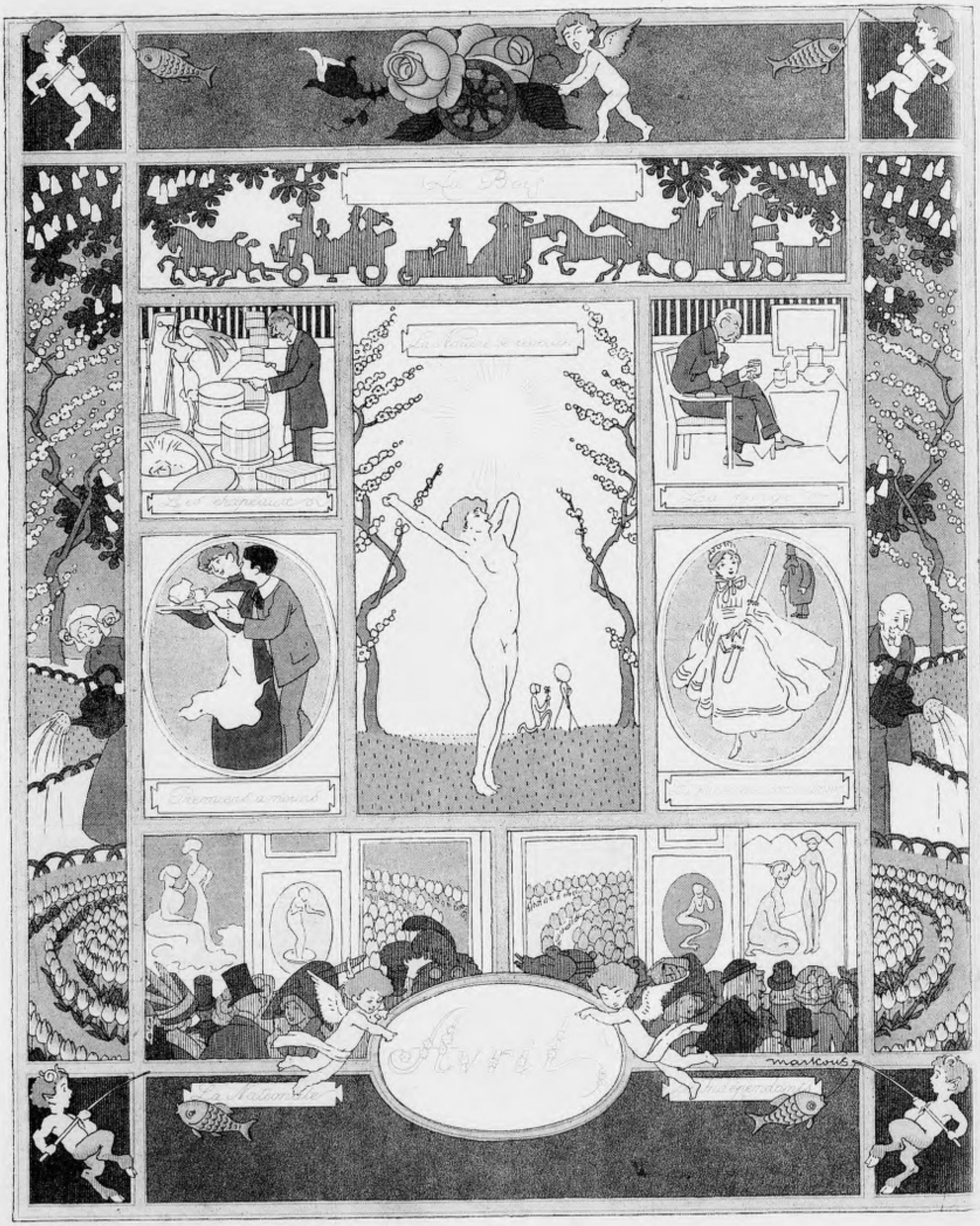
SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (Discret) à MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1910.
J. FORT, Editeur, 71-73, Faub[g] Poissonnière Paris (IXe)

Le gérant : C[illegible]. — [illegible] DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

PLAISIRS D'AVRIL

Dessin de Markous



Samedi 23 Avril 1910

48e année, N° 17

DÉPOT LÉGAL
Seine
N°



LA VIE PARISIENNE

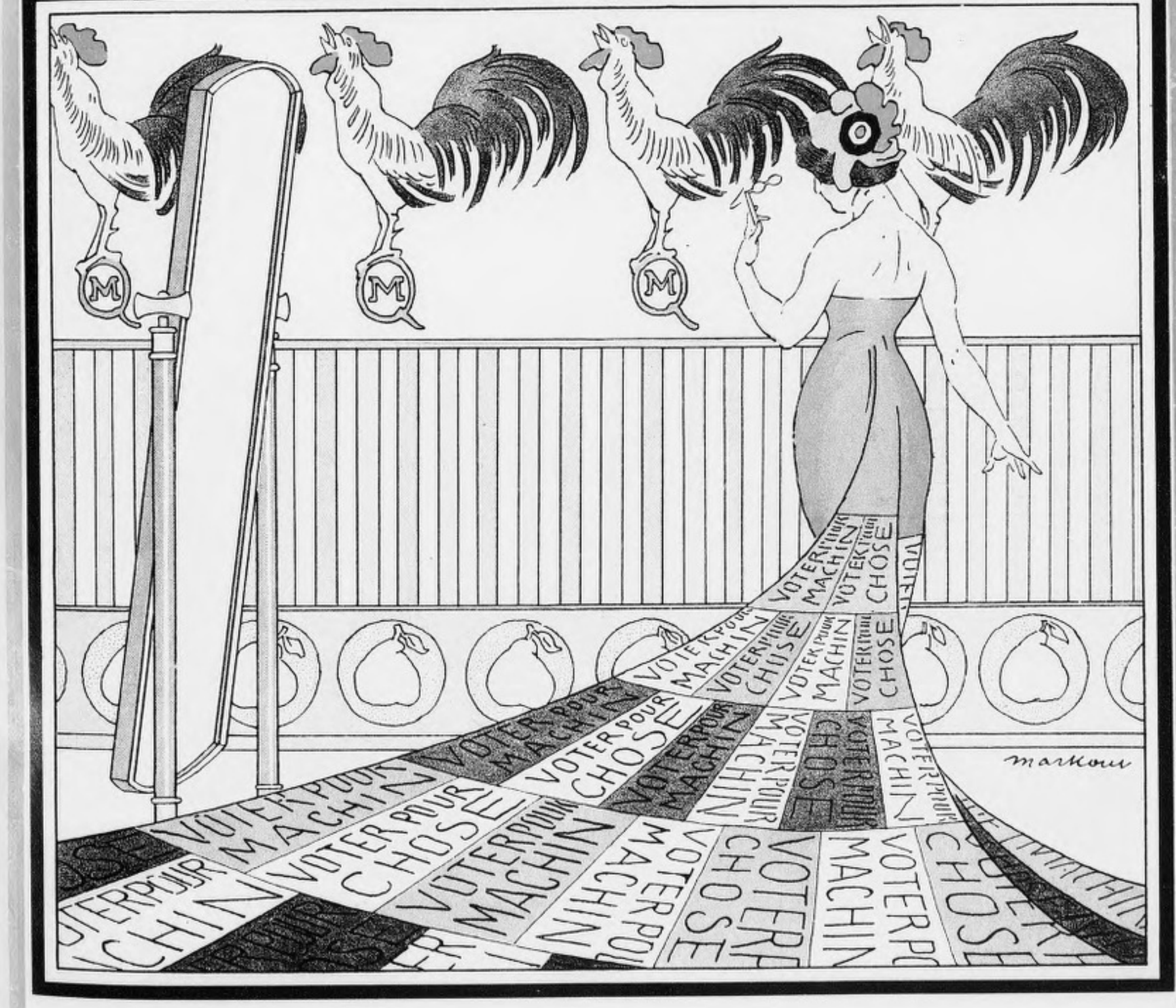
CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

LA ROBE NEUVE DE MARIANNE



UNE TOILETTE DE 15.000 FRANCS !

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies

FLIRT PARFUM ULTRA – PERSISTANT
ED. PINAUD

GERMANDREE

en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT

ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

PÉTROLE HAHN

LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT. FABt LYON

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 3 f. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.



Orfèvrerie
"CHRISTOFLE"
Une Seule et Unique Qualité
La Meilleure
Afin de l'obtenir
exigez
cette Marque  et le Nom "CHRISTOFLE"
sur chaque pièce.

SIROP A L'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA*, etc.

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré

LA FOIRE
AUX CHEFS-D'ŒUVRE
Roman
par JACQUES DRÉSA
Illustré par FABIANO
Chez tous les libraires et dans toutes les gares
Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

AUTOS
LES PNEUS
VELOS
DUNLOP
SONT
LES MEILLEURS
PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS.

SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF



Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1880
Directeur : A. GALLOIS
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

ON DIT... ON DIT...



Le Foyer.

Ils veulent *le* marier. Ils le veulent à toute force...

On sait quelle affection quasi-paternelle M. Fallières a pour M. Briand. Mme Fallières, en bonne épouse, partage absolument les sentiments du Président et elle s'est mise en tête de marier M. Briand.

M. Briand s'est défendu de son mieux. Il est sans fortune ; sa situation politique n'est pas encore suffisamment affermie... Et patati, et patata ! Bref, il ne voulait rien savoir...

Pourtant, depuis quelque temps, sa volonté fléchit et il commence à accepter l'idée du mariage. On lui propose bien des partis : il y a une jeune fille de Nantes, très riche, qui ne songe qu'à lui ; il y a, non loin de Roubaix, une famille infiniment cossue, enrichie dans le velours, et qui lui donnerait sa fille avec un grand orgueil.

Lui, hésite, ne dit ni oui ni non ; il n'y a encore rien de décidé.

Quand il va déjeuner à l'Élysée, il sait ce qui l'attend. Dès le hors-d'œuvre, Mme Fallières lui dit :

— Voyons, cher ami, voyons. Vous devez être las de cette vie de célibataire, de cette vie triste, sans foyer, sans soutien ?...

Mais M. Briand, qui connaît bien les sentiments religieux de Mme Fallières, lui répond pour la taquiner :

— Hélas, chère Madame, ce qui m'inquiète, c'est la cérémonie du mariage ! Je ne puis que me marier civilement, et cette perspective m'ennuie... Vous savez, les mariages civils ?...

Et il fait une grimace pendant que M. Fallières, littéralement, se tord...

♠ ♠

Le dragon malade.

Dédié à M. Georges Feydeau.

Un dragon de belle apparence, haut en couleur et bien bâti, se présente un matin à la consultation du major L...

— Qu'avez-vous ? lui dit le major. Je réponds au moins que vous ne souffrez pas de la poitrine !

— Qu'il me serait impossible de dire si c'est de la poitrine ou d'ailleurs, mais il est certain que depuis trois jours je ne peux pas fermer l'œil.

— Tirez la langue... Bon !... Plus longue que cela... Bien ! Vous allez vous purger.

Le lendemain, le dragon revient à la consultation :

— Eh ! bien, mon gaillard, votre purge vous a-t-elle fait de l'effet ?

— Ah ! major, le choléra n'aurait pas mieux travaillé, mais pour ce qui est de dormir, je n'ai toujours pas fermé l'œil.

On purge de nouveau le dragon : peine perdue ! On le purge une troisième fois, une quatrième fois, et le sommeil persiste à fuir ses paupières.

— Ah ! major, gémit le pauvre garçon, c'est toujours la même chose ! Votre purge n'y fait rien : vous n'auriez donc pas un autre moyen pour me débarrasser des puces ?

♠ ♠

Pas de verrous !

Un ancien et célèbre restaurant des grands boulevards n'a pas suivi le progrès moderne ; sa façade est tout unie, l'ameublement y est discret et sa cuisine savoureuse a gardé les traditions de jadis. Il est naturellement fréquenté par une clientèle aristocratique et choisie ; aussi avez-vous certainement visité ses cabinets particuliers, Mesdames, et n'avez-vous jamais eu l'occasion de remarquer certaine particularité bizarre qui les distingue des autres cabinets particuliers des autres restaurants : les portes y sont dépourvues de verrous... Ainsi l'exige une clause formelle du bail rédigé soigneusement par le propriétaire de l'immeuble, un ecclésiastique rempli de piété et de scrupules.



Le Roi s'amuse.

On revient difficilement de Biarritz, la petite ville est fort à la mode cette année, et le séjour prolongé du Roi y a retenu les baigneurs élégants. S'il est moins nombreux que sur la Côte d'Azur, le monde y est aussi moins mélangé. Les gens de la société parisienne y vivent entre eux d'une tranquille petite vie, bon enfant et légèrement bohème.

La grande attraction de l'endroit est naturellement Sa Majesté et sa petite cour. Celle-ci fréquentée par nombre de clubmen français suit l'influence aimable de M. S...a M.... qui y fait la pluie et surtout le beau temps. En faire partie, y pénétrer est le but et la préoccupation de tous... « Avez-vous été présenté ? » « Que fait Sa Majesté aujourd'hui ? » « Chez qui daigne-t-elle aller ? » sont les phrases avec lesquelles on s'aborde sur la plage.

En effet, Sa Gracieuse Majesté, rétablie par le beau soleil et l'air salin, est de fort bonne humeur et honore de sa visite royale quelques villas aristocratiques. Elle daigne y jouer gros jeu et y gagner de fortes sommes. Quelques dames privilégiées prirent de belles culottes qu'elles payèrent sans sourciller, car enfin on ne peut pas tout avoir, les honneurs et l'argent !

♠ ♠

Le médecin de Mlle de Lespinasse.

Le professeur Rich..dière fut un jour voir un malade qui l'avait fait appeler près de Saint-Quentin. La consultation finie il s'en va se promener dans la petite ville en attendant le passage du rapide ; il admire modérément le monument aux mobiles, avec tiédeur la cathédrale, avec dédain les trois cafés de la grand'place. Tout à coup il se rappelle que Saint-Quentin a une gloire : son musée de pastels de Latour. On peut être homme de science et avoir tout de même de la tendresse pour les arts : d'ailleurs le peintre de la Pompadour attendrirait même un Barbare. Et le Dr Rich..dière est tout le contraire. Il court donc au petit musée, réveille le gardien unique qui somnole et fait la revue des trésors assemblés dans les deux salles. Le portrait d'une inconnue le séduit particulièrement avec ses yeux profonds et son charme irrégulier ; il s'y arrête ; il rêve aux dames du temps surtout, à l'amoureuse Lespinasse dont on ignore les traits ; il rêve tout haut paraît-il. Et puis il s'en va.

Ces jours derniers, un ami le rencontra.

— Vous avez donc été à Saint-Quentin, docteur ?

— En effet. Mais comment diable... ?

— Vous avez vu le musée.

— Assurément. Mais qui vous l'a dit ?

— Qui me l'a dit ? Mais le musée lui-même où votre rare science critique s'affirme en lettres d'or.

— Ah bah !

— Au-dessous d'une peinture, j'ai lu hier, et de mes propres yeux, ces mots :

PORTRAIT DE Mlle DE LESPINASSE.
Authentiqué par M. le professeur Richardière.

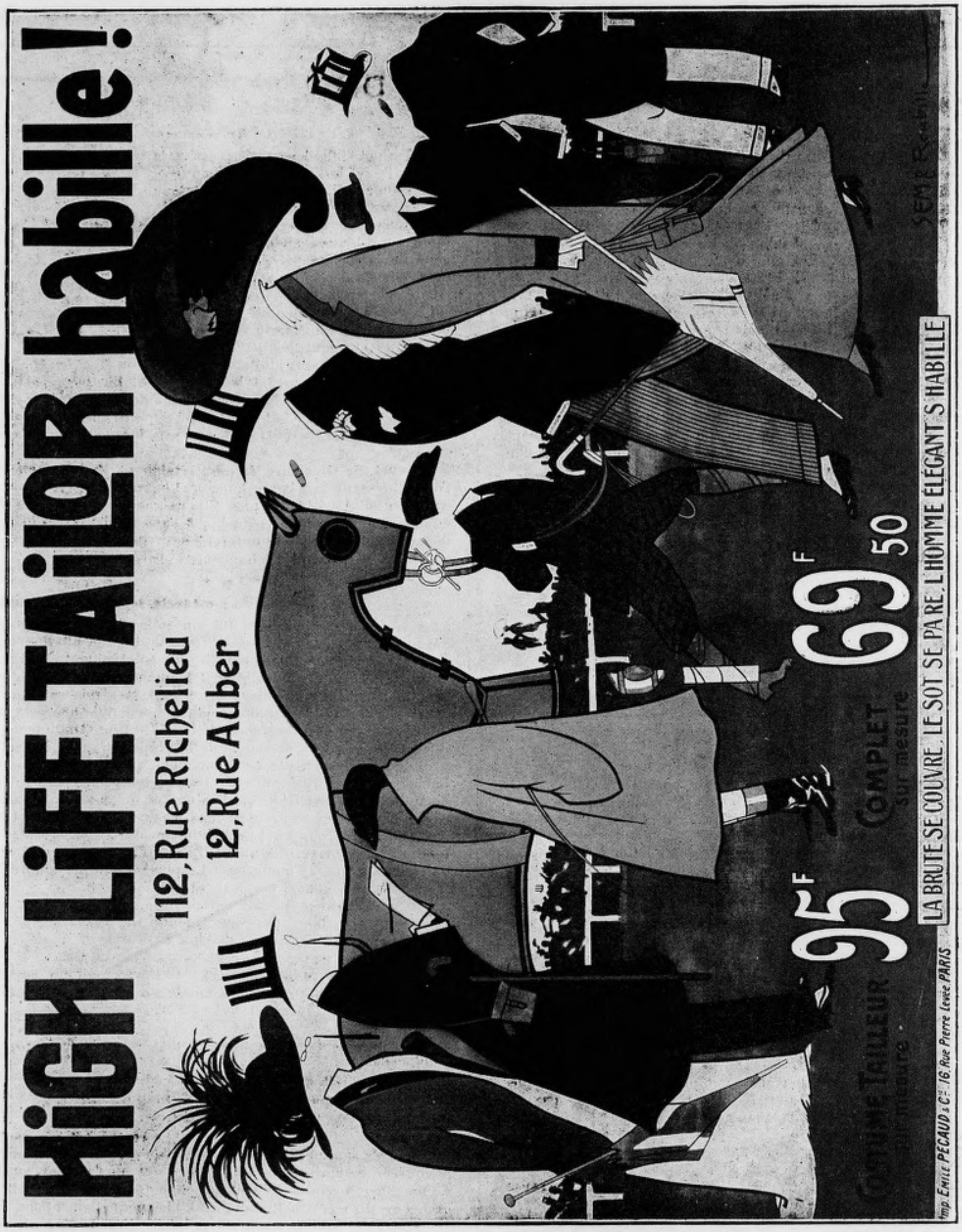
♠ ♠

Le restaurant à la mode.

Un succès sans précédent, c'est celui qu'obtient en ce moment le nouveau restaurant Volney. Que ce soit au déjeuner, au thé ou au dîner, sous les flots d'harmonie que déverse l'excellent orchestre du maëstro Lensen, les tables coquettement fleuries de la luxueuse salle à manger réunissent les plus élégantes de nos personnalités parisiennes et étrangères.

La qualité des mets, l'excellence des crus et la perfection du service justifient pleinement la vogue extraordinaire de cet établissement hors de pair.

RHUM ST-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »



La curieuse affiche de Sem et Roubille, les deux artistes peintres préférés de la foule, provoque l'étonnement par ses dimensions énormes, sa forme énigmatique révolutionne tous les esprits. Elle est devenue la question du jour, la question posée à la sagacité des Parisiens et des Parisiennes. Etant données la coupe et la suprême élégance des costumes, leurs prix invraisemblables : **69 fr. 50** *et* **95 francs**, *la beauté des étoffes et la prestance de ces corps sans tête, il n'est guère difficile de fixer leur état social. Le fait seul de s'habiller chez* **HIGH LIFE TAILOR**, *12, rue Auber et 112, rue de Richelieu, n'est-il pas d'ailleurs une preuve de bon goût et une marque de haute culture artistique! Sherlock Holmes ou Arsène Lupin n'en demanderaient pas davantage pour découvrir les noms et refaire les visages.*

Rayon spécial de costumes sans essayages. Demander le **catalogue R**



JABOUNE

VIII. — Robes et manteaux

La maman de Jaboune dit parfois qu'elle aurait « tant voulu que Jaboune fût une petite fille!... » — et cela surprend d'abord, parce que les mamans, en général, c'est bien connu, préfèrent les garçons, qui ne sont pas constamment auprès de vous, comme un « témoin » indiscret des années qui passent, — au lieu que les filles (— Votre fille, chère Madame!... Mais, à vous voir ensemble, on jurerait les deux sœurs... —) oui, oui, on dit ça, c'est très gentil, — mais en attendant, il faudra veiller à ce que la « petite sœur » ne porte pas trop tôt des jupes longues, et garde, au delà même de toute vraisemblance, garde ses cheveux sur le dos...

La maman de Jaboune ignore ces soucis, ces complications, et l'on conçoit de reste que la menace de l'âge, encore, ne l'inquiète guère; c'est de très bonne foi et très sincèrement qu'il lui arrive de regretter ainsi que Jaboune soit un garçon : et non point parce qu'un garçon, c'est toujours plus tapageur et moins caressant, — Jaboune est caressant comme une fille!... — mais cela l'aurait tant amusée, passionnée, d'avoir une petite fille à habiller, à pomponner, à sa fantaisie...

Un garçon, il n'y a rien à imaginer, rien à innover, avec le vêtement d'un garçon : c'est toujours le même costume marin, n'est-ce pas, avec le pantalon à pont, la ceinture, et le béret bien enfoncé, qui sont très seyants, certes, et pas laids, et pratiques, mais qui font que rien ne ressemble tant à un Jaboune élégant que n'importe quel autre élégant Jaboune.

Mais une fille, toutes les excentricités, toutes les hardiesses sont permises dans l'habillement d'une petite fille! La maman osera, pour elle, des couleurs, des formes, qu'elle déplore de ne pouvoir porter elle-même; ah! si Jaboune était une petite fille, ce qu'il en aurait des robes éclatantes, de satin liberty, jaune ou vert empire!... Mais on n'habille pas un petit garçon en satin vert, ou en satin jaune!...

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 10, 11, 12, 13, 14, 15 *et* 16.

Et les coiffures! croyez-vous qu'elle se « régalerait » la maman de Jaboune, à lui faire des grosses boucles, à sa petite fille, avec un ruban très large, vous savez bien, noué sur le côté, — ou encore une petite frange sur le front, et tantôt des petites nattes roulées sur l'oreille, et tantôt un vrai chignon, comme une dame, un vrai chignon qui découvre la nuque, l'adorable nuque des petits. .

Tout garçon qu'il soit, il y a ceci, du moins, pour consoler sa maman, que Jaboune n'est pas du tout indifférent aux questions d'élégance, et qu'il se pique même de « s'y connaître très bien en toilettes ».

Oui, Jaboune déclare volontiers et d'un ton péremptoire que la baronne Truchot, par exemple, ne « sait pas s'habiller »; et, évidemment, s'il l'a déclaré, d'abord, c'était pour l'avoir entendu dire; mais, peu à peu, il arrive à démêler un certain mauvais goût dans le détail trop lourd, trop somptueux, trop riche, un assemblage de couleurs trop crues, un étalage excessif de paillettes et de dentelles, et, maintenant, quand il distingue tout cela chez des dames, des dames d'apparence, en général, copieuse et un peu mûre, qu'il a rencontrées à la pâtisserie, dans la rue, ou qu'il aperçoit au jour de sa maman, il n'hésite pas à affirmer qu'elles ont « le genre Truchot ».

Où la maman de Jaboune n'a pas laissé que d'être un peu inquiète, cependant, c'est quand Jaboune est venu lui confier en grand mystère qu'il ne voulait plus sortir avec Mlle Andorre, parce que Mlle Andorre prétendait s'habiller maintenant « comme une petite grue ».

Et c'est avec un véritable soulagement qu'elle a pu comprendre, après se l'être fait expliquer par Jaboune, que les « petites grues », c'étaient « des personnes qui se promenaient sur le boulevard, à pied, avec des corsages rouges », et que c'était justement le cas de Mlle Andorre, depuis que l'occasion d'un « coupon » extraordinairement avantageux, — et rouge,

— lui avait fait abandonner brusquement, violemment, — à nous les modes printanières! — la modestie accoutumée d'une discrète et classique étoffe bleu marine...

Alors Jaboune prend conscience que ce n'est pas cela, bien certainement, que doit signifier le mot « grue », que ce n'est pas du tout ce qu'il se figure, — mais quoi?

Si vous croyez que c'est commode, pour un jeune garçon, de se perfectionner dans la langue française, ou, seulement, de s'y reconnaître, avec la mauvaise volonté des grandes personnes à vous renseigner, leur mauvaise volonté, pour ne pas dire, trop souvent, leur mauvaise foi!..

Et Jaboune se rappelle, à ce propos, comme on l'a berné, comme on s'est moqué de lui, avec « madapolam »...

Madapolam? eh! bien, oui; comme il a cette réputation, que sa maman s'est plue à lui faire, de « s'y connaître très bien en toilettes », — Mais, parfaitement, ma chère! je consulte toujours Jaboune, Jaboune a beaucoup de goût, et il me conseille très bien, n'est-ce pas Jaboune? — Jaboune, qui prend toujours les choses au sérieux, et qui tient à être digne d'une réputation si flatteuse, s'applique à acquérir une science digne de sa réputation.

Pour cela, il compulse avec soin les catalogues, il note dans sa mémoire, des noms impressionnants, mohair, homespun...

Or, entre tous, « madapolam » lui est apparu magnifique; il y a bien le « satin merveilleux », — il y a bien aussi la « charmeuse », — mais quel charme sera comparable, quelle merveille pourrait s'égaler, sans doute, au suprême et souverain mystère du « madapolam »?..

Et comme Jaboune sait que sa maman est précisément très perplexe pour une robe qu'elle doit se faire faire, une robe pour aller au dîner de première communion de sa petite nièce, Jaboune prend un air supérieur, et décide avec autorité :

— Maman, tu devrais te faire faire une robe en madapolam!..

C'est entendu, il a commis là une erreur saugrenue, une confusion ridicule : mais il fallait le lui dire tout de suite, au lieu d'aller raconter cela à tout le monde, si bien qu'il n'y a plus une amie de sa maman qui, en le rencontrant, ne lui demande s'il a toujours le goût forcené, la passion du « madapolam », — et avec des rires!...

Cela peut arriver à n'importe qui, cependant, que l'on se trompe, et je vous garantis que Jaboune juge cette insistance bien peu spirituelle, allez! il ne trouve pas ça drôle...

Et sa maman qui finit par s'en rendre compte, et qui n'est pas méchante, oh! non, et qui ne veut plus qu'il prenne cet air malheureux, sa maman lui promet que c'est avec lui, avec lui Jaboune, qu'elle ira choisir sa robe.

Aussi bien n'est-ce pas une chose excellente que de former le goût des petits garçons, de les accoutumer à s'intéresser à ce qui par-dessus tout intéresse les femmes, et, par conséquent, pour plus tard, leur femme...

Oui, Jaboune ne sera pas de ces hommes indifférents, ignorants, et frivoles, qui sont peut-être capables d'apprécier si une robe est jolie, mais à qui l'on demanderait vainement d'expliquer pourquoi elle est jolie, l'harmonie des tons, la fluidité des tissus, et ce qui est susceptible de rendre une silhouette vraiment « allurale »...

Songez que le papa de Jaboune a pu dîner, parfois, à côté de Mme Talvannes, et lorsque sa femme, empêchée d'assister au dîner, s'informait, au retour « comment Mme Talvannes était-elle habillée? », c'est tout juste si elle arrivait à apprendre que Mme Talvannes portait une robe verte, — verte? ou bleue? — non, je dis bien, verte...

Sa maman a trop souffert de ce manque de compréhension du papa de Jaboune, — qui est pourtant un homme intelligent, élégant, et à qui l'on ne saurait refuser un certain goût pour certaines choses : mais quoi, c'est bien la peine! — la maman de Jaboune ne veut pas que sa « bru », plus tard, ait à souffrir comme elle; Jaboune saura de bonne heure, jamais trop tôt, — ne croyez-vous pas que c'est autrement important, pour un homme, que la musique vocale ou le dessin d'imitation inscrits, cependant, eux, aux programmes scolaires, — Jaboune saura distinguer, je vous le garantis, en quoi consiste une silhouette vraiment allurale...

Pour l'instant le voilà, comme bien vous pensez, tout à la joie d'accompagner sa maman chez « Mahon, sœurs ».

Mahon, sœurs! Cela a quelque chose de sonore et d'un peu mystérieux, qui l'a toujours intrigué, — si souvent cela se répétait, — Mahon, sœurs! — dans la conversation de sa mère, — oui, intrigué à la façon d'une affiche du Nouveau-Cirque, comme « les sœurs Franzi », par exemple, « les sœurs Franzi, équilibristes »...

Oh! Jaboune sait bien que l'on ne fait pas des robes, comme on fait des tours de force, et que les « Mahon, sœurs » ne vont pas exécuter, là, devant lui, une robe allurale, comme les sœurs Franzi leurs sauts périlleux...

Mais, d'abord, combien sont-elles de sœurs, Mahon, sœurs?

Quelquefois, rue Royale, quand il fait très beau et que, sa leçon finie, on l'envoie se promener une demi-heure aux Tuileries, avant le déjeuner, quelquefois, en rentrant, rue Royale, ou dans le faubourg Saint-Honoré, il rencontre des bandes de petites ouvrières, qui barrent le trottoir en se serrant joyeusement par le bras : et certes, Jaboune conçoit aisément qu'elles soient joyeuses; ne lui a-t-on pas dit que, pour leur déjeuner, elles s'en allaient acheter n'importe quoi, chez le charcutier, et, à la pâtisserie, un gâteau de deux sous?

Ah! si Jaboune pouvait faire comme ces heureuses petites ouvrières, si on le laissait choisir son déjeuner à sa fantaisie, à la pâtisserie et chez le charcutier, avec aussi les marrons, l'hiver, et en été, les glaces du marchand de coco, — et l'on déjeune ainsi en continuant à se promener, à s'amuser, sans qu'on s'en aperçoive, sans avoir à finir ce qu'on a dans son assiette, puisqu'on n'a pas d'assiette : quel rêve!...

Eh! bien, parmi celles-là, dont Jaboune envie si ardemment les déjeuners improvisés en plein air et rapides, il y en a certainement de chez Mahon, sœurs, car elles ont salué Mlle Andorre, qu'elles reconnaissent pour l'avoir vue, sans doute, quand elles apportaient, pour la maman de Jaboune, quelque carton impatiemment attendu (— on commençait à désespérer, Mesdemoiselles!) : mais alors sont-elles sœurs, se demande Jaboune, — et il est bien vrai que toutes se ressemblent un peu, avec une façon à peu près semblable de s'habiller et de se coiffer, et un même air décidé et « qui n'a pas peur », — mais sont-elles des sœurs Mahon?

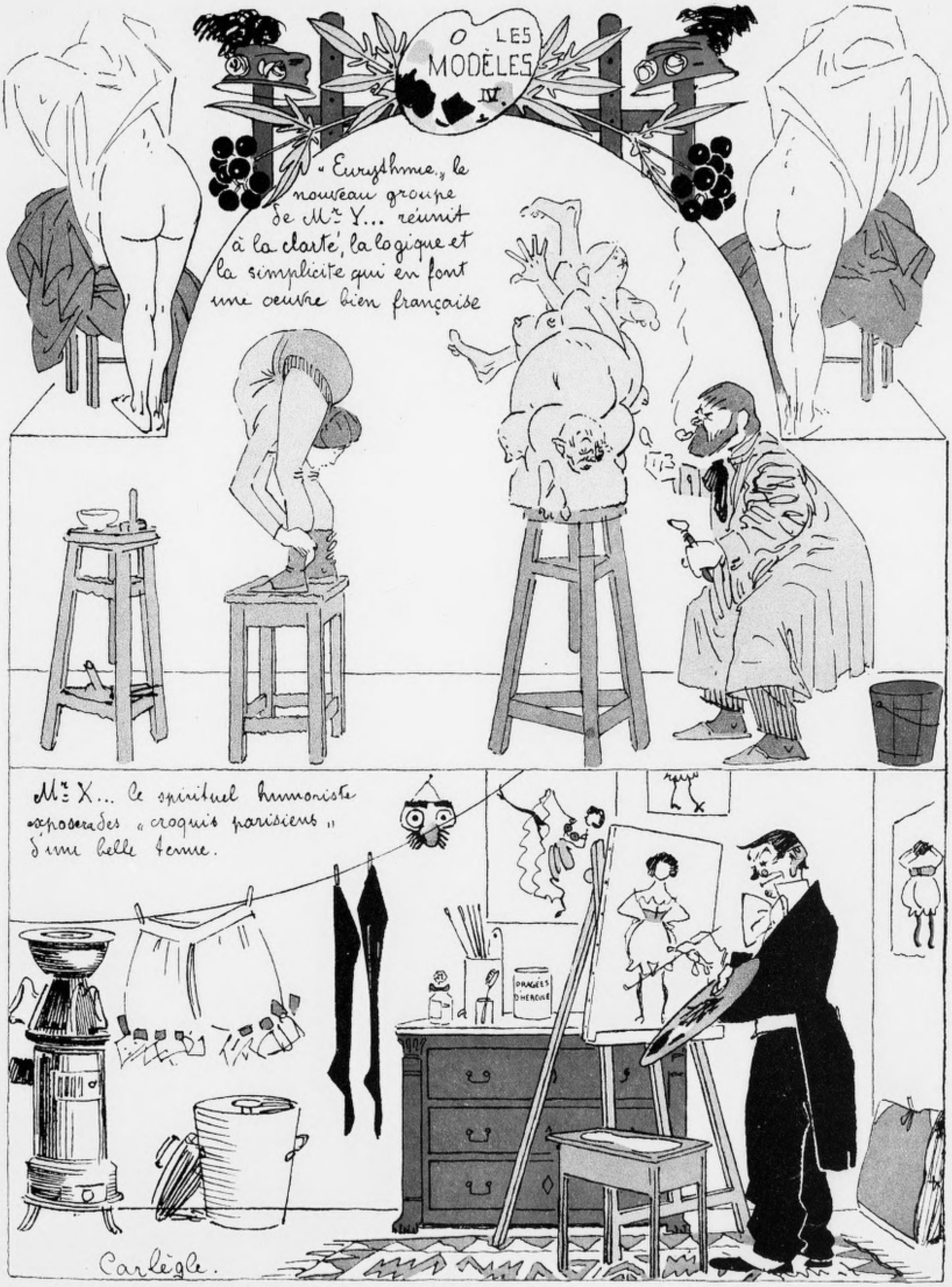
Dans le salon de Mahon, sœurs, où on l'a fait entrer avec sa maman, Jaboune a eu d'abord cette désillusion de chercher, des yeux, autour de lui, mais sans les trouver, les joyeuses petites ouvrières des déjeuners de la rue Royale.

Par exemple, ces jolies personnes, qui étaient là, si étrangement vêtues d'un fourreau de satin noir, n'aurait-on pas cru tout à fait qu'elles s'apprêtaient à faire des tours, précisément, comme les sœurs Franzi du Nouveau-Cirque!

Mais ce n'étaient pas non plus, pourtant, les fameuses, les mystérieuses, les insaisissables et déconcertantes sœurs Mahon...

Non, il paraît que Mahon, sœurs, n'est autre que ce grand Monsieur mince, à la barbe blonde un peu trop longue, mais si admirablement peignée, qui, après avoir honoré Jaboune d'une sèche petite tape sur la joue, et d'un distrait : « Bonjour, jeune homme! » (comme il eût dit, d'ailleurs : — « Qu'est-ce que vous faites-là!), a entamé avec la maman de Jaboune une conversation d'une importance telle que le pauvre Jaboune a tout de suite compris que sa maman était bien gentille, mais que certainement elle ne songerait plus à le consulter, et que ce devait être tout juste si elle se souvenait qu'elle l'avait amené avec elle...

On avait fait venir une dame avec des étoffes, une dame « genre Truchot », car c'est la chose qui paraît inexplicable et monstrueuse, qu'en de pareils endroits, « temples du goût et



LES COULISSES DU SALON

de la mode », et où l'on habille si joliment, si délicieusement, disons le mot, si « alluralement » de jolies dames comme la maman de Jaboune, les personnes mêmes qui contribuent à guider le goût, à diriger la mode, ces véritables fées, puisqu'il est entendu que les fées ont quitté maintenant les forêts enchantées pour élire des demeures plus rapprochées de la place Vendôme, ces fées modernes, les dernières fées, réservent pour leurs clientes les robes couleur de jour et les robes couleur d'aurore, et conservent le plus souvent par devers elles, et pour leurs besoins propres, une prédilection singulière et jalouse pour le « genre Truchot ».

Cependant Jaboune s'est diverti un moment à constater que cette dame « genre Truchot », pour se tenir prête à indiquer aussitôt, sur les draperies apportées, les « mouvements » que l'inspiration allait faire jaillir de l'admirable barbe de Mahon, sœurs, la dame « genre Truchot » avait des épingles plein la bouche.

Et comme c'est un phénomène bien connu de Jaboune que les personnes qui avalent des épingles, — et quand on a ainsi constamment des épingles plein la bouche, on finit toujours fatalement, n'est-ce pas, par en avaler, — les épingles ainsi avalées se fraient un passage et sortent par où elles peuvent, et principalement par le bout des doigts : alors Jaboune fixait avec une vive insistance et une très grande curiosité le bout des doigts de la dame aux épingles, dans l'espoir qu'il allait sans doute voir une épingle, ou mieux plusieurs épingles, sortir tout à coup : et, entre parenthèses, il n'eût pas été fâché d'apprendre, à cette occasion, ce que l'on avait négligé de lui dire, si ces épingles sortaient des doigts la tête la première, ou par la pointe...

Mais les épingles se sont obstinées à ne pas sortir, lassant, décidément, la patience observatrice de Jaboune ; et, puisque personne ne faisait attention à lui, et que sa maman, en particulier, était bien trop occupée entre Mahon, sœurs, la dame genre Truchot, et la demoiselle en satin noir, Jaboune, qui s'ennuyait, et que tenaillait, en outre, l'âpre curiosité de découvrir où Mahon, sans doute, cachait ses sœurs, Jaboune a quitté le salon discrètement, il a poussé une porte, il a grimpé un escalier, poussé une autre porte, — et voici qu'il s'est trouvé dans le vaste atelier tout bourdonnant et rempli d'ouvrières, — des petites ouvrières que Jaboune ne connaît pas, ce qui n'a pas empêché que, tout de suite, il les a reconnues : oui, ce sont elles, ce sont bien elles, avec qui il aurait tant envie de déjeuner gaîment dans les pâtisseries de la rue Royale, dans les charcuteries du faubourg Saint-Honoré !...

Au bruit de la porte ouverte, les têtes, penchées sur l'ouvrage, se sont levées brusquement, et, devant tous ces jeunes et hardis visages maintenant tournés vers lui, Jaboune demeure un peu décontenancé, sur le seuil, son béret à la main, et murmure : « Je vous demande bien pardon, Mesdemoiselles !... Bonsoir, Mesdemoiselles ! », — et déjà il serait parti...

Mais une grande rousse, près de la porte, l'a retenu, et l'attire :

— Voulez-vous bien ne pas vous sauver comme ça ? Est-ce qu'on vous fait peur ? Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Jacques, mais on m'appelle Jaboune...

— Jaboune ! voilà un joli nom : vive Jaboune ! — a crié une apprentie, à peine plus grande que Jaboune, ma foi, et si comique avec son air, pourtant, déjà, de petite bonne femme...

Et après elle, ce sont toutes les ouvrières qui ont répété : « Vive Jaboune ! », — et Jaboune, un peu surpris, tout de même, un peu ahuri, d'un tel succès auquel il ne s'attendait guère, Jaboune passe, de bras en bras, d'un bout à l'autre de l'atelier :

— Je vous présente mon fiancé !... — a commencé par déclarer effrontément l'apprentie ; — et Jaboune a rougi très fort, et il trouve qu'elle exagère, il s'est senti mécontent, d'abord, gêné, mal à l'aise, on s'occupe décidément un peu trop de lui, et il voudrait bien s'en aller...

Mais, — ploc ! ploc ! — la même effrontée lui a posé deux gros baisers sur les joues, et c'est maintenant tout l'atelier qui l'embrasse, et, chose singulière, Jaboune a été bien souvent embrassé, parbleu ! et pas seulement par sa maman, pas seulement par des gens de sa famille, par d'autres dames, par des tas de dames... Eh ! bien, même quand c'était Mme Talvannes, sa grande amie Mme Talvannes, il ne se souvient pas d'avoir jamais été embrassé comme ça, oui vraiment, « ça lui fait » tout drôle, et c'est lui, à son tour, qui embrasse, qui embrasse, et il se rend seulement et tout au plus compte qu'il ne sait plus au juste ce qu'il fait...

— Crois-tu qu'il est mignon !... Crois-tu qu'il est bijou !...

— Celui-là, quand il aura dix ans de plus !... a murmuré la grande rousse...

— Et quels yeux ! — toujours ses yeux, ses yeux qui plaisaient tant à Mme Talvannes. C'est que les yeux, ce ne sont pas des yeux de petit garçon, les yeux, ça n'a pas d'âge...

— De vrais yeux de femme !... — elles disent cela, naturellement, parce qu'elles sont femmes : mais ce qui leur plaît tant dans les yeux de Jaboune, et qui les surprend étrangement, et les charme, c'est que ce sont de beaux yeux tout simplement, et les mêmes yeux qu'il aura plus tard, quand ce sera sérieux, quand il aura l'âge d'homme...

— De vrais yeux de femme !...

Et, soudain, toutes ont eu la même pensée qu'il serait délicieux, ce gosse, habillé en femme, oh ! oui, tellement plus délicieux que quelque baronne Truchot, leur cliente...

La grande rousse, d'autorité, a pris Jaboune sur ses genoux, d'autres, autour de lui, s'empressent, et ce ne serait pas la peine que Jaboune fût avec des fées, si, de leurs doigts de fées, avec le premier bout d'étoffe venu qu'elles avaient là, sous la main, avec le corsage « en train », dont elles lui ont aussitôt passé les manches, elles n'improvisaient sur lui, industrieuses et ravies, une toilette aussi allurale que la plus allurale des toilettes de Mahon, sœurs...

Et savez-vous que notre Jaboune, maintenant, se laisserait bel et bien faire, avec, seulement, de petits rires énervés, mais de plaisir, quand il se sentait un peu chatouillé par la molle caresse des étoffes soyeuses...

Il a perdu conscience de l'endroit, de l'heure, c'est bien cela, il est chez les fées, — et il regarde au loin, devant lui, les yeux vagues, tout au fond de l'atelier...

Et c'est là que, machinalement, son regard s'est arrêté tout à coup sur la seule ouvrière qui ne se soit pas approchée pour lui faire fête, et qui est demeurée assise à sa place, tout au fond, près de la fenêtre ; à son tour, elle, comme elle le regarde...!

Et puis elle s'est levée, et elle le regarde toujours, fixement, éperdument : personne ne fait attention à elle, on est tout à Jaboune ; personne ne la voit, que Jaboune...

Et puis elle s'est approchée de la fenêtre, et puis, tout doucement, elle l'a ouverte, et puis, tout doucement, elle a enjambé, — et puis...

Et puis Jaboune ne sait plus rien, il n'a plus rien vu, il a entendu seulement un grand cri, et il aurait voulu crier aussi, mais le son s'est arrêté dans sa gorge, et il n'a pu que tendre ses petits bras vers la fenêtre, dans un geste d'horreur et de détresse...

Et maintenant, au milieu du brouhaha, ce sont des mots qu'il distingue à peine, — *plaquée*, *grossesse*, *avortement*, — et qu'il ne comprend pas du tout ; la voix, aussi, qu'il reconnaît, de « Mahon, sœurs », Mahon, sœurs, qui déplore surtout le procédé de mauvais ton, qui appréhende le préjudice du scandale, et maugrée que ça ne s'est jamais vu, que ces choses-là ne se font pas dans une maison distinguée, honorable, et que, tant qu'à faire, la colonne Vendôme n'était pas si loin...

Cependant la maman, bouleversée, a retrouvé Jaboune, qu'elle serre dans ses bras, — a-t-il dû avoir peur ! — qu'elle serre dans ses bras, très fort : — Mon petit, mon cher petit !... — comme si un malheur, d'où qu'il vienne, chaque fois qu'il passe, vous disait toujours : — Je suis là ! — et qu'il les eût frôlés tous deux ..

Pauvres fées, pourtant !... Il n'y a donc que dans les livres, que leurs histoires finissent toujours bien ?...

FRANC-NOHAIN.

LETTRE SUR LE SALON



L'enfant qu'on reboutonne.



Hercule (avant Omphale)
par **BOURDELLE.**



Hercule (après Omphale)
cherche à dissimuler ce qui lui manque
avec une peau de léopard, par **COURTOIS.**



CAPPIELLO
Le coucher de la Parisienne.

A Mademoiselle X. Y. à Nice.

Selon tes instructions, ma petite Totote, j'ai été hier au Salon pour voir comment ton portrait est placé. Rassure-toi, il est à merveille, dans le meilleur coin de la salle 74, entre une botte d'asperges et un Pont des Soupirs. Inutile de te dire que ces deux chefs-d'œuvre de nature morte font admirablement valoir ta nature à toi, si vivante, — qui le sait mieux que moi! — et si bien brossée par le maître Machin. J'ai vu des dames disserter longuement sur le chapeau qu'elles prétendaient venir de chez Liécar et sur la robe qu'elles attribuaient à Pommé. Tu vois quel succès! J'ai sincèrement félicité Machin qui, par hasard, était justement tout près de là.



FARGE
Vierge sur la défensive.

Il a reconnu avec simplicité le haut mérite de son œuvre; il n'a pas cru inutile d'ajouter cependant que le reste du Salon était fort médiocre et qu'il déplorait en général la pente fatale où courait l'art français. Comme nous nous sommes séparés sur ce mot-là, je n'ai pas exactement compris, à la vérité, ce qu'il entendait par la pente fatale. Mais je bénis le ciel, en tous cas, que, grâce à lui, tu n'y sois pas, même en peinture, mon chou aimé.



SIMON: *La méprise** (fragment)

* Nota : Ce titre s'explique : en effet, la baigneuse aurait dû dévêtir la partie de son corps qui trempe dans l'eau et non l'autre.

Pour moi qui ne suis ni peintre, ni critique, mais tout simplement le bon passant, je n'ai pas vu qu'il y eût moins de talents dans ce Salon-là que dans les précédents, et j'ai passé deux bonnes heures à regarder les images, sans m'ennuyer. Comme choses tout à fait nouvelles, je dois avant tout signaler les mâts d'affiches qu'on a repeints en vert petit pois pour faire plaisir au printemps, ainsi qu'un tapis dont on a copié la nuance sur une décoration pour république de nègres. A part cela tout est à sa place : Ménard que tu aimes tant continue à affirmer que dans les siècles antiques tous les nuages étaient en boule; Cottet, qui n'a que le défaut de voir les gens avec des nez olive, a fait une superbe messe de pestiférés en Espagne; Gervex présente des dames sèches. Caro-Delvaille des replètes, et Béraud continue sa série d'illustrations pour les mémoires posthumes de M. de Borniol.



LÉVY-DHURMER
Toile préparée pour la peinture à l'huile (Sur châssis à clef).

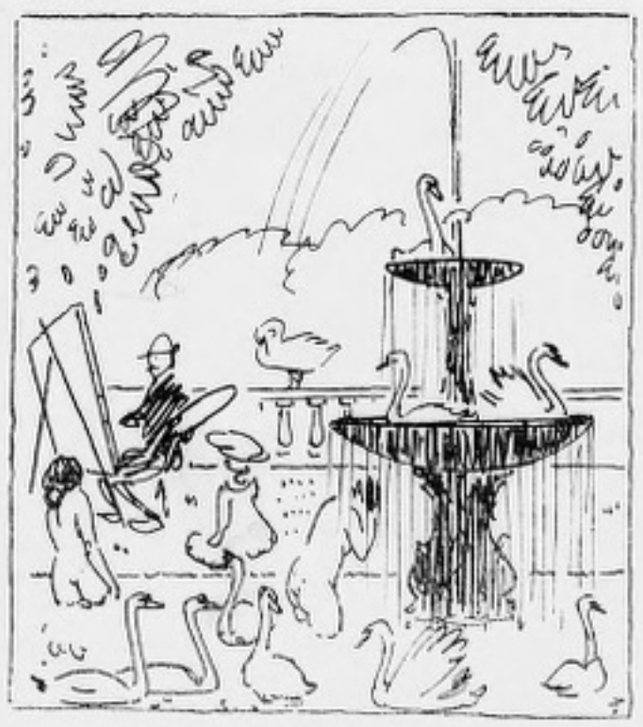


BOLDINI
Sabotage d'une mondaine.

Je n'ai trouvé qu'une toile de notre illustre Besnard : une femme morte de froid dans une caverne, que découvre avec épouvante un vieux satyre. Malgré la mélancolie du sujet, l'œuvre m'a bien plus intéressé que les petits bobéchons que nous avons vus récemment aux Pastellistes et que le maître a eu la singulière idée de signer du pseudonyme d'Avy.

Le Besnard est toujours debout, Dieu soit loué! Il y a des chances pour que nous remontions la fameuse pente fatale, si elle existe.

A propos, ce bon Machin ne pensait-il pas, avec son mot, à Boldini qui fait plus que jamais « rinker » des faunes maigres sur des parquets verticaux? Ou bien songeait-il à Cappiello qui a peint, avec bien du talent par parenthèse, la poi-

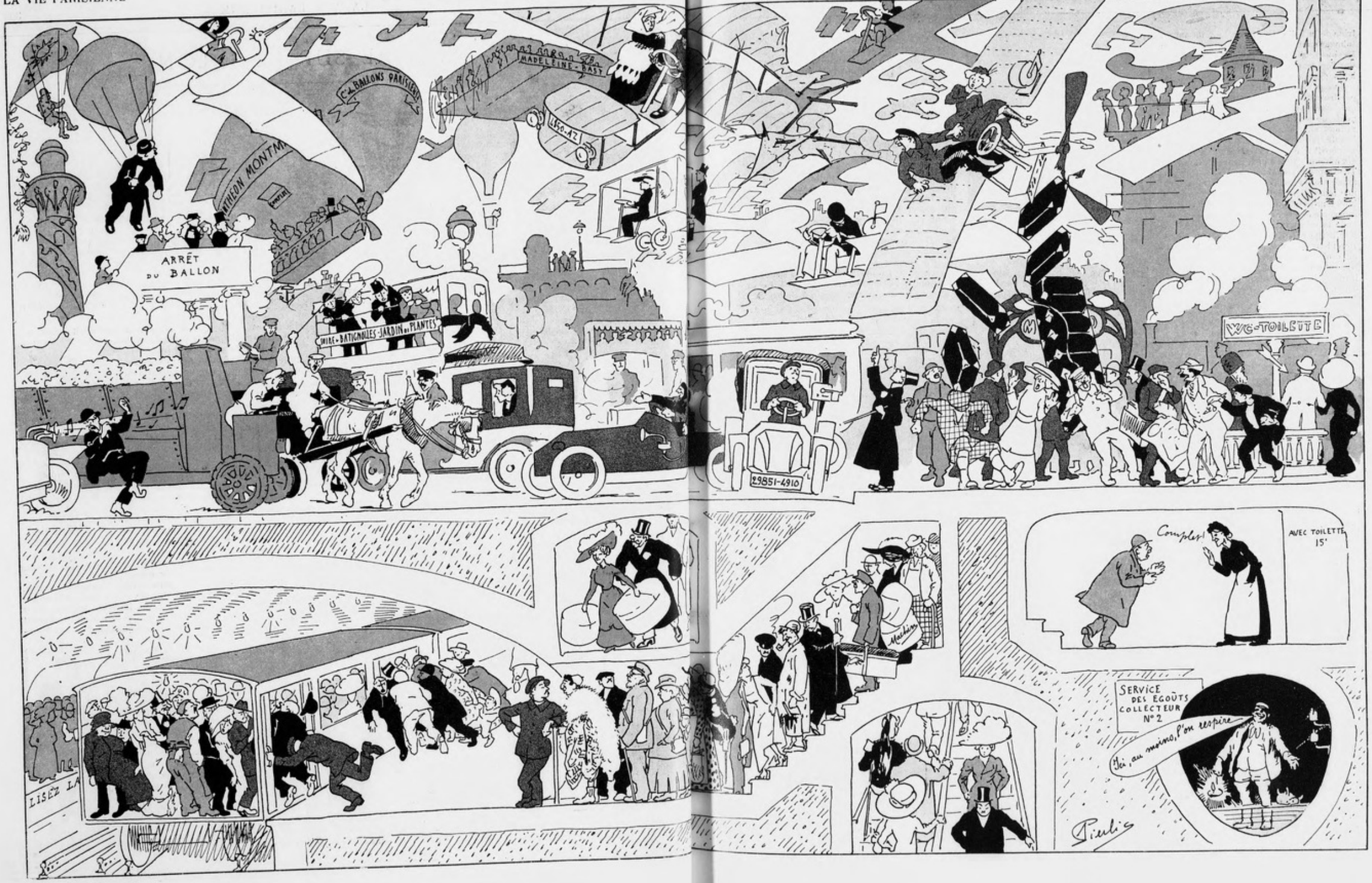


G. LA TOUCHE : *La volière.*



DESSUS ET DESSOUS ou LES EMBARRAS DE PARIS

Dessins de Pierlis.



trine de la belle Mme B.. de L..... faisant du tobogan sur un ours blanc? Pourtant, comme ils sont tous les deux Italiens, il me semble que l'art français n'a rien à se reprocher de leurs glissades.

Non je croirais plutôt que l'idée de ton peintre ordinaire, ma toutoute chérie, ne vise que quelques confrères qui n'ont pas le génie de puiser à son exemple leurs inspirations aux sources les plus pures de la Beauté. (Voilà qui s'appelle un compliment, j'espère !) Dans ce cas il a raison. Il a même dix mille fois raison pour le pauvre Courtois. Tu te rappelles combien nous avons ri l'autre année à son Paradis terrestre où l'Adam, par une innovation bien inattendue, devenait le tentateur et offrait une double pomme à son innocente épouse. Cette fois il montre — pas pour la salle de mariage de la mairie de Neuilly, je suppose — les amours du gars Hercule et de la môme Omphale. Et je te prie de croire qu'il a soigné son Hercule; ce n'est plus de la chair, c'est du pneu! Ah, il est loin le temps où il faisait l'exquis portrait de Mme Gautherot. Loin aussi la belle époque où Dagnan-Bouveret exposait les *Conscrits!* Il ne sort



J. BLANCHE. — *Portrait de Consul.*

et qui, dans son goût exagéré du paradoxe, prétend non seulement que les Bretonnes sont bâties comme des Vénus de Milo, mais encore qu'elles savent ce que c'est qu'un bain. Latouche, poils hérissés, sa façon de se gratter l'oreille avec sa patte est si juste, qu'on frémit malgré soi. Le genre anglais a pour admirateur également, Bernard Boutet de Monvel : j'ai pris au premier instant, de loin, son panneau pour une réclame d'High Life, mais je suis revenu bien vite de cette stupide impression : pour poser huit reflets sur un chapeau haut de forme et pour indiquer un pli sur un pantalon comme il le fait, il ne faut pas seulement du talent, beaucoup de talent, il faut un peu de génie. Je déclare qu'il en a !

Mais je m'emballe, ma Tototte, et je vois que je suis en train, tout bonnement, de t'écrire un volume. Cependant je ne t'ai pas dit seulement la moitié des gens qui m'ont plu. (Entre nous, décidément, ce Machin ne sait pas ce qu'il dit.) Il faut bien noter Simon qui oscille toujours entre la manière noire et la manière blanche (aucune allusion à celle de Jacques-Emile)



PRINET
Médaillé antérieurement
(et probablement aussi postérieurement)



AMAN JEAN : *Les Bassets.*



CARACOLUS DURAN
Placard antimilitariste
(article soigné; fonds peluche).

plus que des dames aux yeux fatigués qui ont pour cent mille francs de perles au cou ; depuis dix ans, à mon compte, il a dû épuiser à lui tout seul son banc d'huîtres pintadines.

Je préfère de beaucoup, et tu partageras mon avis, j'en suis sûr, les charmants modèles de La Gandara, qui se contentent tout bonnement, tout gentiment, de petits bouts de robes de deux cents louis à peine et du premier chapeau qui leur tombe sous la main. On les voit se suivre en procession dans le fond d'une grande salle, avec une candeur qui fait évoquer l'âge d'or. Ton ami, Jacques-Emile Blanche, dans l'étalage d'en face, expose son stock accoutumé de ladies; par exception, il s'est lancé dans la composition dramatique avec une dompteuse d'orang-outang. Il n'y a rien à dire de l'exécution; la bête sauvage est si bien observée avec sa gueule monstrueuse encadrée de



A. BESNARD
M. Bérenger dissimule avec son chapeau la nudité d'une baigneuse endormie.

dernier rejeton de la race des Fragonard, fait évoluer avec plus de brio que jamais des cygnes et des sylvains dans les tomates et la salade russe.

Gillot se complaît à regarder des usines à travers la fumée de sa pipe, ce qui empêche bien un peu de goûter son jeune et robuste talent. Dauchez, lui, ne recule plus devant rien : il a introduit, dans une galerie, un bois de pins grandeur nature.

Maurice Denis réussit, comme toujours, les conserves de soleil mieux que personne, Agache a la charité de faire asseoir la Justice ou la Vérité qui, depuis si longtemps, étaient en marche. Aman-Jean offre toujours des décorations parfaitement distinguées pour gens demi-deuil.

Quant à Prinet, il lâche décidément le meuble Louis-Philippe pour se lancer dans le grand monde des casinos et de la diplomatie. Et puis il



Bernard BOUTET DE MONVEL.
Ah! qu'un clubman est grand en face de l'Obélisque!



Crâne de Sculpteur
par BOURDELLE



Crâne de Poète
par Maurice DENIS

y a Auburtin de Chavannes, il y a le doux Louis Picard, il y a le joyeux Jean Veber, il y a Farge, un prochain grand artiste qui fait ses dents sur Watteau, il y a toute la guirlande des Scevola, il y a Duran le Romain et Lhermitte Agricola, il y a... Mais ils sont trop qui ont du talent. Décidément, Machin est un imbécile, excepté quand il peint ton nez, ma Totote. Mais à qui ne donnerait-il pas un instant d'esprit ce nez délicieux et chéri!

Encore un mot. Je ne t'ai pas parlé de la sculpture ; les femmes ne la regardent jamais. Cependant il y a, en dehors du grand dieu Rodin, un homme qui a fait un rude chef-d'œuvre, c'est Bourdelle. Il te sera impossible de ne pas t'arrêter devant son tireur d'arc en bronze : ce n'est pas seulement fort, c'est la force même, c'est du muscle tendu. On a envie d'écrire sur le socle la devise des agrafes américaines : *See that hump!* Enfin, c'est admirable!

Tu verras tout cela très bientôt, n'est-ce pas? Je t'attends de tout mon cœur, ma jolie!

Ton
DORILAS.



EDOUARD SAGLIO : *Une femme dans ses meubles*

Le Parisien tel qu'on le parle

IV. — Les Lettres, le Théâtre, les Arts

Jeune homme, il vous est permis d'ignorer non seulement la géographie, mais encore l'orthographe, la finance, la politesse, la science, la politique, cette politique qui est, selon une définition célèbre, *notre argent*, *notre sang*, *notre honneur*. On vous pardonnera d'être bête comme une oie dans les choses essentielles. Mais si vous tenez à ne pas être ridicule, il faut que vous puissiez parler du roman du jour, de la pièce à succès, du peintre à la mode.

C'est d'ailleurs facile. Point n'est besoin, en effet, d'avoir lu le roman, d'avoir vu la pièce, d'être allé au Salon.

Il suffit de connaître des titres et des noms, puis d'apprendre, par cœur, des phrases toutes faites. Vous les appliquerez ensuite au petit bonheur... Elles produiront toujours leur effet. C'est la méthode qu'emploient tous les gens du monde et même la plupart de nos critiques.

* * *

Au fumoir, au milieu des politiciens, des financiers, des industriels, des gens qui ont du ventre, vous passerez pour un garçon très fort, en prononçant des formules de ce genre :

— Je relis en ce moment « mon » Fustel de Coulanges.
— Pardon, J.-B. Say était d'un avis différent!
— On ne lit pas assez Le Play...

Mais vous aurez tout de même plus de succès si vous racontez des histoires croustillantes sur le corps de ballet.

Il est vrai que l'un n'empêche pas l'autre!

* * *

Nietzsche fait très bon effet à l'heure du thé... Ah! Nietzsche! Vous ne le connaissez pas très bien... Ni moi. Seule, Mme Daniel Lesueur a des lueurs sur le « surhomme ». Mais au milieu des belles madames, qu'importe? Pour elles, le surhomme c'est un surmâle. Et pour l'amour de Nietzsche, elles souffriront que vous les embrassiez.

* * *

Les femmes redoutent l'ironie et se méfient de l'esprit. Elles disent volontiers :

— J'aime les livres qui rendent triste...

Pour leur plaire, dites du mal des gens d'esprit, mais dites-le spirituellement.

* * *

Dans le monde, c'est comme au *Gaulois*, on n'est rien tant qu'on n'est pas académicien.

* * *

Un langage hyperbolique est de rigueur dans les salons dits littéraires. Le plus méchant écrivain, la plus navrante poétesse trouveront tout naturel que vous leur disiez :

— Vos œuvres sont géniales... Elles feront l'admiration de la postérité... Vous avez atteint les hauteurs du sublime.

Ce n'est que de la politesse élémentaire. Mais n'allez jamais dire à un pondeur ou à une pondeuse de copie :

— Vous avez beaucoup de talent.

Ou :

— C'est très gentil ce que vous faites.

Vous passeriez pour un mufle ou un imbécile.

* * *

L'anarchie a fait son temps en littérature. De même, les romans russes ne se lisent plus... Soyez donc réactionnaire et nationaliste. Même dans les salons les plus cosmopolites, les plus « libérés », vantez les auteurs honnêtes, le traditionnalisme, l'amour de la terre natale. Et les belles étrangères, qui naguère vibraient avec Tolstoï, se révoltaient avec Gorki, raillaient avec Mirbeau, démolissaient avec Anatole France, s'attendriront aux descriptions harmonieuses de l'Ile de France.

Il y a dix ans, on obtenait tout, et le reste, des cérébrales en se déclarant révolutionnaire. Aujourd'hui, pour « lever » les intellectuelles, il faut leur servir du Barrès...

* * *

N'hésitez même pas à dire :

— Henry Bordeaux défend nos traditions avec beaucoup de talent...

Personne ne rira. Quelles traditions? Peu importe... Mais la douairière — qui nous vient de Chicago ou de Francfort — vous approuvera avec une émotion patriotique et un accent pittoresque.

* * *

Parle-t-on romans? Vous dites :

— Je relis les *Trois Mousquetaires*, dans une édition populaire, imprimée sur papier à chandelle.

Il est extrêmement chic d'aimer Dumas père, surtout dans les éditions à treize sous. Et, par hasard, ce snobisme n'est pas bête, car à treize sous ou à six, le bon mulâtre vaut toute une bibliothèque de « trois cinquante » psychologiques.

Vous passerez pour un esprit distingué en vous exclamant :

— Ah! Sthendal!... Fabrice!... La description de la bataille de Waterloo... Ney et ses cheveux roux!...

Cela suffit : vous êtes classé. Et parions qu'une femme du monde vous demandera si la *Chartreuse de Parme* a été liquidée par Duez.

* * *

Bouts de phrase fort utiles dans les salons littéraires :

— C'est plein de sel attique... Comme le cœur humain y est disséqué... la femme est là, frémissante... C'est artistement écrit... C'est vécu avec une intensité... Quel sens de la vie

Dessin de Garnier-Salbreux

LES ÉTOILES PARISIENNES



GABY DESLYS

d'aujourd'hui... Ah! Madame, il faut avoir aimé pour comprendre !... C'est très fouillé... psychologie très neuve, etc., etc.

Lancez ces lieux communs dans la conversation à propos de n'importe qui, de n'importe quoi et vous passerez pour un lettré. C'est ainsi que M. Gaston Deschamps s'est fait une situation.

***

Il est bon de s'écrier à un moment donné:

— Ah! ce Bonnard!... Quel tempérament !

Et, naturellement, vous ne savez rien de Bonnard, sinon qu'il se prénomme Abel, qu'il fait de la rhétorique au *Figaro* et qu'il dîne chez la duchesse de Rohan.

***

Quand on vante devant vous un roman ou une pièce de théâtre, restez silencieux, puis, soudain :

— Tout cela ne vaut pas la vie...

Cela n'a l'air de rien, mais cette phrase bien dite, dans une pénombre favorable, devant des femmes de trente-cinq ans, vous vaudra des succès dont vous serez vous-même étonné.

***

S'il est permis de ne rien lire, — sauf la cote du *Rio* et la « dernière heure » d'un journal télégraphique, — il est, au contraire, indispensable d'être très au courant de ce qui se passe au théâtre.

Le théâtre est le grand sujet de conversation des gens du monde et du demi-monde. Mais ne croyez pas qu'il suffise d'aller voir les pièces à succès (le tour en est vite fait); il faut avoir des renseignements sur ce qui se passe dans les coulisses.

L'invité qui raconte des potins de théâtre sera toujours très entouré.

— Mais, objectez-vous, des potins, je n'en connais pas!

Jeune apprenti de la vie parisienne, sachez donc que les potins qui s'impriment, et à plus forte raison ceux qui se disent à l'heure du thé ou du café, sont forgés de toutes pièces.

Voulez-vous savoir comment se forge un potin de théâtre? C'est très simple. Voici la formule :

Vous prenez beaucoup de Le Bargy, pas mal de Guitry, une once de Lavallière, une certaine quantité de Cécile Sorel, du Huguenet, une forte dose de Rostand... et vous agitez... Un instant après, ce mélange vous donne des « potins » de ce genre :

— Cécile Sorel se marie avec M. Alexandre Duval.

— Rostand va se faire trappiste.

— Guitry va chanter l'opérette.

— Lavallière entre à la Comédie-Française.

Rien de cela n'est vrai, mais tout cela est vraisemblable. Car, au théâtre, tout est vraisemblable, sauf la vérité.

***

Dans un salon cosmopolite, dites que la plus grande artiste des temps modernes est Mme Suzanne Desprès; chez une cocotte, vantez Max Dearly et André Brulé; aux vieux messieurs, parlez de Baron et rappelez avec émotion José Dupuis; aux femmes d'un certain âge, dites que Sarah Bernhardt est étonnante; aux jeunes filles, dites que votre acteur préféré est... Mounet-Sully. C'est étonnant, ce que les jeunes filles s'emballent aisément pour le doyen de la Comédie-Française !

***

Les répétitions générales, c'est comme le vernissage : on y coudoie des concierges, des députés, des femmes de chambre et des ministresses, mais ce sont des promiscuités démocratiques auxquelles il faut se résigner.

Si vous voulez faire votre effet, accompagnez une femme à la mode, poétesse, actrice ou demi-mondaine. Il est encore très adroit de traverser quelques salles aux côtés de M. Carolus Duran, voire de M. Bonnat. Mais, sous aucun prétexte, ne vous laissez surprendre près de M. Dujardin-Beaumetz !

***

Voulez-vous avoir l'air très fort dans un milieu d'esthètes? Exclamez-vous de temps à autre :

— Ah ! Tiepolo !... Ce Tiepolo !... je suis allé en Italie pour revoir les Tiepolo !...

Vous n'êtes d'ailleurs pas forcé de savoir si ce Tiepolo est peintre, sculpteur, dieu, table ou cuvette.

***

Il est redevenu très chic d'admirer Ingres ; dites que Turner est un « magicien », que vous voudriez avoir des Constantin Guys, que Whistler est « poignant », que vous avez horreur des Meissonier. Il est toujours de bon ton de raffoler des pastels de La Tour et Chardin tient encore...

Mais n'allez pas dire que vous aimez Carrière : Carrière n'est pas de notre monde, c'est de la démocratie, de l'art humanitaire, pacifiste, blocard. Parlez de La Touche, de la Gandara, de Flameng, de Boldini, d'Albert Guillaume, de..

Cependant, n'hésitez pas à déclarer péremptoirement :

— Matisse ?... C'est un tempérament... Il y a là une sensibilité... une humanité... une synthèse...

Et si vous avez chez vous, — à côté de photographies des « mines de plomb » d'Ingres, — un Matisse, un douanier Rousseau, un Rouault, vous passerez pour un « esprit curieux »... Sans compter que de belles Moldo-Valaques, de séduisantes Tcherkesses, de palpitantes Ruthènes iront volontiers les contempler, — à l'envers, — de cinq à sept...

EXERCICES ET DEVOIRS

Apprendre par cœur les noms des amants de nos principales cabotines. (Quand on possède bien ce répertoire, forcément incomplet, on passe pour un Parisien très spirituel).

Cours élémentaire. — Enfiler les « perles » de Mme Lucie Delarue-Mardrus.

Cours moyen. — Citer le dernier bon mot de Forain ou de Tristan Bernard.

Cours supérieur.— Se montrer avec Gabriele d'Annunzio ou aller aux courses avec Lina Cavalieri. Timon de Paris.



GABY DESLYS

« Deslys »... Ce joli nom, tel quel,
Semble une faute d orthographe.
Et l'on écrit « Délice » en français usuel.
— « Eh! bien non, vous dira Gaby, en néographe
Qui sait par cœur son manuel,
C'est bien des lys *qu'il faut à mon royal paraphe...»*

... Que dire de Gaby Deslys? On a tout dit
En la nommant, et vous la connaissez, pardi!
Détail biographique : Elle a des perles...
Ça, elle en a! Sur tout son corps
Ça dégouline et ça déferle ;
Quand y en a plus, y en a encor !...
C'est une avalanche, une crue,
Elle en met presque autant que sur ses papyrus
En met l'illustre Delarue-
Mardrus...

Gaby Deslys, blonde au jour comme un ange,
Mais dont le soir, les cheveux sont orange,
Est une Française pur sang
Qui s'anglomanise en dansant.
Elle apparaît alors, poupée ensorcelée...
Et même sa diction est désarticulée, —
Poupée anglaise, et non bébé Jumeau,
(Puisqu'il n'en est pas de pareille —)
« Maid in England » serait le mot...
Si Gaby n'était de Marseille.
Le poète a chanté la Parisienne... Eh! zut !
Ce n'est pas la seule Française:
Marseille, prête-nous tes luths,
Et chantons tous la Marseillaise ! R.





LES PREMIÈRES

Au Vaudeville : *Le Costaud des Epinettes.*

— Alors, quoi, c'était du *chiqué*?... — proteste, avec dépit, l'aimable Agathe, quand, au lever du rideau, Achille et Le Nantais, qui se colletaient parmi les souteneurs et les filles, clientèle ordinaire du cabaret du père Tabac, se relèvent et se serrent la main...

Nous avons éprouvé, à la représentation du *Costaud des Epinettes*, un peu de cette désillusion d'Agathe : alors, quoi, ce « Costaud » est un faux costaud, qui, non seulement va « flancher » au dernier moment, mais qui éprouve encore le besoin de confesser à la petite grue qu'il n'a plus le courage d'assassiner, l'horrible dessein qu'il avait formé en l'accompagnant chez elle?

Et la petite grue a de tels trésors de beaux sentiments et d'indulgence, que le faux Costaud lui est d'autant plus sympathique, à mesure qu'elle constate d'abord qu'il lui a « posé un lapin », et, en second lieu, que ce lapin devait être un « lapin sanglant »?...

Ces revirements brusques et cependant attendus des personnages, ces gens qui « ne sont pas si mauvais que ça, au fond », la grue qui n'est qu' « en apparence une femme d'argent », le dévoyé chez qui la misère n'a pu « étouffer tous les bons instincts », et qui « n'osera pas aller jusqu'au crime », — tout cela procède, trop évidemment, d'une psychologie pour laquelle nous manque tout point de repère, pour laquelle nous n'avons ni référence, ni contrôle ; et nous ne pouvons nous défendre de quelque agacement, pour ce que les auteurs nous entraînent vers des développements trop « mathématiques » pour être de fantaisie pure, et trop arbitraires pour nous donner l'illusion de la vie et de la vérité.

Et voilà pourquoi les qualités d'observation et de pittoresque de M. Tristan Bernard perdent ici, malgré tout, quelque peu de leur séduction accoutumée et de leur prestige décisif, et nous ne goûtons pas aussi pleinement qu'elles le mériteraient, l'intelligence aiguë, la finesse délicate de M. Alfred Athis : nous leur « en voulons » de n'avoir pas joué suffisamment franc jeu, de ne s'être point suffisamment abandonnés, semble-t-il, à leur finesse, à leur observation, à leur inspiration pittoresque, — d'avoir été trop ingénieux à « arranger les choses », — bref d'avoir « fait du chiqué », comme dit Agathe...

Mais, sans doute, notre émerveillement n'en fut que plus complet, et notre gratitude plus grande, à voir Mlle Lantelme animer d'une telle vraisemblance un personnage que nous savions ne pouvoir être vrai.

Sur cette même scène du *Vaudeville* où, successivement, l'an passé, Mlle Carlier, puis Mlle Brésil, également charmantes cependant, n'avaient pu réussir à gagner leurs galons de « grand premier rôle », le triomphe est allé immédiatement à Mlle Lantelme, le triomphe le plus franc et le mieux justifié : cela, du moins, « ça n'est pas du chiqué », et voici Mlle Lantelme reconnue capable de « mener » une pièce jusqu'à la centième, — à commencer par celle-là...

Mais après les révélations de MM. Bernard et Athis sur la qualité des gens qui y fréquentent, y aura-t-il plus jamais des soupers de centième?

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

Longchamp. — Le soleil s'est levé tard, mais il s'est levé. Et il faut croire que certaines dames s'étaient même levées après lui, puisqu'elles avaient arboré des robes en piqué blanc. C'est à contempler ces frais de toilettes et de chapeaux qu'on passe son temps durant les entr'actes, maintenant que les donneurs ont disparu de la circulation, et que la cote n'exerce plus ses charmes sur les preneurs. Et il faut reconnaitre qu'on a de quoi s'occuper. Si Gavarni vivait encore il s'écrirait : « Quand on pense aux notes de couturières, un dimanche, à Longchamp, c'est ça qui donne une crâne idée de l'homme! »

Une nouvelle venue avait, en ces derniers temps, révolutionné les habitués par sa beauté certifiée conforme par un de nos plus illustres auteurs dramatiques. Mais après match et barrage, elle a été accaparée par nos plus réputées habituées. Le féminisme nous aura bientôt délogés de toutes nos positions... même et surtout, les plus agréables. Il ne nous reste, pour séduire, que le tuyautage. C'est à quoi s'escrimait un initié dans un compartiment de chemin de fer, dimanche dernier, en allant de Paris à Suresnes. Désolé de voir que ses clignements d'yeux et son manège du pied ne pouvaient rien contre l'indifférence de la jolie voyageuse placée en face de lui, il écrivit en énormes lettres et au crayon bleu le nom *d'Ingambe* sur son *Jockey* et le tint ostensiblement dressé devant elle. La dame regarda. Les autres voyageurs aussi. Espérons qu'elle retint le nom et toucha le cheval. Espérons aussi que si elle revit, au retour, son galant tuyauteur, elle le récompensa. Mais tout le compartiment qui avait assisté à la scène en profita... C'est le *sic vos non vobis* avec interprétation nouvelle.

Nous avons eu un prix Hocquart vraiment bien inférieur. *My Star* s'est trouvée la moins mauvaise du lot. *Oversight* a sauvé l'honneur de l'écurie Vanderbilt et *Joyeux drille* l'argent de l'écurie Lawrence.

G. Cunnington senior continue de nous montrer une cavalerie en pleine forme. Après *Nuage*, ce fut *la Française* qui eut la caresse lente et douloureuse de son vieil entraîneur.

Quant à *Moulins-la-Marche*, on lui jouera à son prochain triomphe, — c'est entendu, — la marche du père La Victoire : « Amis, je viens d'avoir cent ans! » Il l'aura bien mérité.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Lorsque, pendant des jours et des jours, on a été menacé d'une hausse exorbitante de l'argent, et que l'on s'aperçoit qu'il n'en est heureusement rien, qu'advient-il?

— On manifeste une satisfaction aussi grande que possible, diront les personnes sensées.

Eh! bien, en Bourse c'est le mécontentement qui se fait jour. Du moment que l'argent est bon marché, vendons de tout! Voilà le raisonnement bancroche que se tiennent les spéculateurs parisiens. Mais la logique résidera-t elle jamais dans la cervelle boursière? Ainsi elle ne peut comprendre que l'argent est une marchandise comme une autre, et qu'il faut la payer plus ou moins cher suivant qu'elle est plus ou moins demandée?

— Demandée? mais elle l'est toujours, ricanent les richards, qui essayent de tenir bien closes les portes de leurs coffres forts et qui n'en feront jouer la combinaison qu'après s'être assurés de la solidité du quémandeur et de sa position.

En ce moment, on rencontre un autre type curieux sur les marches de la Bourse ; celui qui, depuis au moins un an, *a des caoutchoucs* et fait le malin.

— Hein! vous l'ai-je assez corné aux oreilles qu'il fallait acheter de ça! Vous ne m'avez pas écouté, tant pis! Moi, j'ai gagné une fortune, plusieurs fortunes : la mienne, celle de ma femme, celle de ma maîtresse et même de ma belle-mère!

Les caoutchoucs sont donc à un prix que je ne qualifierai pas. Seulement, ce que je ne comprends pas, c'est que les Compagnies, qui ont besoin de caoutchouc, dont c'est la matière première indispensable, que ces compagnies, dis-je, montent ou maintiennent les cours de leurs actions. Elles paient cette marchandise tant de fois plus cher et comme il y en a qui ne peuvent

pas élever d'autant le prix des objets fabriqués, il faut donc qu'il y ait déficit ; ou tout au moins diminution dans les bénéfices... mais est-ce que la Bourse se préoccupe d'une telle éventualité ?

C'est décidément l'insouciance même.

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Compagnie des Chemins de fer fédéraux brésiliens

On annonce pour le 26 courant l'émission de 100 000 obligations 5 0/0 or de 500 francs, première hypothèque, de la Compagnie des Chemins de fer fédéraux brésiliens (réseau Sud de Minas).

Cette Compagnie, ancienne Compagnie des chemins de fer de Sapucahy, a été constituée en 1892, au capital de 32 millions de francs, pour la construction et l'exploitation d'un réseau ferré dans les provinces de Minas-Geraès et de Rio-de-Janeiro.

L'emprunt actuel a pour objet de procurer à la Compagnie les fonds nécessaires à la construction de certains embranchements et prolongements de lignes et au remboursement d'environ 12 millions de francs d'obligations anciennes restant en circulation.

Les 100.000 obligations du nouvel emprunt jouissent d'une première hypothèque sur tout l'actif de la Compagnie, c'est-à-dire sur 530 kilomètres de lignes en pleine exploitation, sans compter les 406 kilomètres appartenant au Gouvernement Fédéral et affermés à la Compagnie.

Elles sont remboursables en cinquante ans à partir de 1913. L'intérêt de 5 0/0, net de tous impôts français ou brésiliens, est payable par semestre les 1er janvier et 1er juillet de chaque année à la Banque Périer et Cie, 59, rue de Provence, Paris.

La Compagnie reçoit du Gouvernement fédéral une annuité permanente de 1.000.000 francs, comme intérêts et amortissement du capital consacré à la construction des lignes nouvelles.

En outre, jusqu'en janvier 1913, la Compagnie reçoit de l'Etat de Minas-Geraès, à titre de garantie d'intérêt, une somme annuelle de 1.300.000 francs.

Le prix d'émission est fixé à 465 francs, payables 100 francs en souscrivant, et 365 francs à la répartition, du 3 au 7 mai ; des certificats provisoires, jouissance 1er janvier 1910, c'est-à-dire munis d'un coupon de 12 fr. 50 à toucher le 1er juillet prochain, seront délivrés pour être échangés ultérieurement contre des titres définitifs.

Etant donné l'intérêt de quatre mois et demi déjà couru, le prix d'émission ressort à 456 fr. 65 et le placement de 5,47 0/0 net.

On souscrit à la Banque Périer et Cie, 59, rue de Provence, à Paris.

Les publications légales ont été faites au *Bulletin annexe du Journal Officiel* en date du 28 mars 1910.

PARIS-PARTOUT

BONNS DE SCÈNES. — L'Association des secrétaires de théâtre et celle des courriéristes de théâtre donneront en mai une unique représentation au profit de leurs caisses de retraite ; on nous assure que le programme sera très sensationnel.

Attendons !

—

On s'arrache, en ce moment, les petites plaquettes dues au crayon du dessinateur Georges Villa et qui nous présentent, dans un amusant décor, les principaux artistes qui interprètent la spirituelle *Revue de la Scala* et qui la conduisent, tous les soirs, au succès que l'on connait : Polin, Edmée Favart, Morton, Alice de Tender, Sinoël, Paule Morly, Eugénio, R. Casa, Mary Perret, Carpentier, criants de vérité, dans les poses joyeuses où les a surpris l'artiste. C'est là un petit document bien parisien qui restera comme souvenir de la meilleure revue de l'année.

—

Un rare et séduisant cumul est celui que Mlle Fairy réalise. Cette délicieuse artiste est à la fois une chanteuse à la voix finement nuancée et une comédienne experte dans l'art difficile des jolies attitudes et des grâces mignardes. Nous l'entendrons à Marigny dans la revue printanière où plusieurs rôles importants lui sont réservés. En même temps nous applaudirons MM. Tréville et Milo, deux artistes de tout premier plan dont l'engagement est aussi, pour Marigny, une heureuse fortune.

—

Le public ratifie chaque soir au Grand-Guignol le jugement de la critique qui, au lendemain de la première, était unanime à constater l'exceptionnel intérêt du nouveau spectacle et à lui prédire un formidable succès. Ce succès ne s'est pas démenti, et, chaque soir, les spectateurs, en discutant avec passion les péripéties et les tendances du drame *Dans les Soules*, en soulignant mêmes certaines scènes et le dénouement par des manifestations en sens divers, prouvent l'émotion suscitée par cette pièce tragique, dont la mise en scène est avec raison considérée comme la réalisation d'un tour de force. Les comédies qui l'encadrent ne sont pas d'un mérite moins grand ; elles appartiennent aux genres les plus variés, mêlent la fantaisie à l'observation, l'humour à la satire, mais portent toutes la marque si caractéristique du Grand-Guignol.

—



C'est un lieu commun que de vanter l'enthousiasme avec lequel Paris accueille les artistes de tous les pays ; aussi les expositions de peintres slaves, moldaves, scandinaves, orientaux, voire hottentots se multiplient-elles chaque année d'une façon effarante : c'est la Tour de Babel de la cimaise... Avec une hardiesse et une originalité dont on ne saurait assez le féliciter, un jeune critique d'art a eu l'idée de fonder une société de peintres exclusivement parisiens et exclusivement inspirée par les grâces des Parisiennes. Cette société qui a ouvert sa première exposition Galerie Allard, 20, rue des Capucines, remporte un succès auquel nous applaudissons chaleureusement.

—

La Boite à Fursy tient, en ce moment, un succès triomphal avec la revue de MM. Robert Dieudonné et C.-A. Carpentier, *On liquide ! on liquide !* La mignonne et affriolante « Spinelli » en est la belle étoile, entourée de ses satellites : Duplaix, Magdy, Roger Ferréol, Defrenne, Wolff et Mévisto aîné.

Dans la partie chansonniers, triomphent également : Fursy, Jules Moy et Enthoven et, chaque soir, le caissier se frotte les mains en encaissant des maximums invraisemblables.

Jeudi 28 avril, à 2 h. 1/2, aura lieu la seule et unique matinée de ce merveilleux spectacle. Retenir ses places d'avance sera prudent.

—

La Loge Volupté, le Bouge de San Francisco, le théâtre à la caserne, voilà bien les trois clous de la saison de Paris, et ces trois clous sont, entre autres merveilles, les clous de la même revue, celle de Parisiana où les meilleurs artistes de Paris attirent le public le plus select et le plus enthousiaste : Lérie, Lacerpête, Mary-Hett, Jane Oryan, et Carlos qui reprit avec un gros succès le rôle de l'exquise Sollio.

—

Zig-Zag. — On nous assure que le ténor Van Dyck va se mettre à l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont Majella, qui, on le sait, empêche la chute des cheveux et les fait même repousser.

Grâce au conseil de l'administrateur des Bénédictins du Mont Majella, M. Van Dyck pourra chanter... Samson.

—

Le Boulevard.

— Eh bien, vieux, où vas-tu ?

— Je vais partout pour obtenir quelque chose sur ces valeurs ; tu comprends, Grand Prix, Season, Salons.

— Pauvre !

— Oui, obligations, rentes, rien, pas un radis, ce qu'il y a écrit dessus, paraît-il, ne permet pas de m'avancer un centime.

— Je sais ce que c'est, suis passé par là, heureusement Official-Banque m'a sauvé de ce pas difficile, vas-y de ma part.

— Merci, grand merci, j'y vais, telle une flèche.



DANS LE QUARTIER DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

Oui, citoyens, il y a un nom sur lequel nous serons tous d'accord; ce nom est synonyme de toutes les libertés: liberté du ventre, liberté de l'estomac, liberté de l'organisme humain tout entier! Ce nom, vous l'avez deviné, c'est RUBINAT-LLORACH, *la Présidente de la République des Eaux Purgatives!!* (*Applaudissements et Hourras prolongés*)

L'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris, et à Nice, place du Jardin Public. Réputation mondiale. Résultats certains et durables par ses traitements hygiéniques pour la beauté de la femme selon les âges. Innove un traitement « Idéal Beauté ».

Les lectrices de la *Vie Parisienne* peuvent par la voie du journal, demander et recevoir tous les renseignements qu'elles désireront.

Il n'est de teintures pour cheveux inoffensives que celles à bases végétales, comme les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Avec le printemps, il faut employer l'Anti-Bolbos qui détruit les petits points noirs ou tannes du front, du nez et du menton ; c'est du reste le moyen employé par le délicat écrivain Jean de Caldain, un des assidus de la Parfumerie Exotique. PITT.

PETITE CHRONIQUE

La seule poudre employée par la toujours belle Ninon de Lenclos fut le *Duvet de Ninon* qui communique à l'épiderme une blancheur diaphane. Cette poudre invisible, très adhérente à la peau, existe en quatre nuances, blanche, rosée, naturelle et Rachel. Prix : 3 fr. 75 la boîte, franco contre mandat-poste de 4 fr. 25 adressé à la *Parfumerie de Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre* pour éviter les contrefaçons.

—

La Poudre Capillus redonne aux cheveux blancs, sans les mouiller, leur nuance primitive. Cette poudre existe en toutes nuances. En faisant la première commande à la *Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre*, mettre dans la lettre, échantillon des cheveux. Pour les commandes suivantes, un peu de poudre dans du papier de soie, renfermé dans la lettre, suffit pour recevoir la nuance désirée. Prix : 5 francs la boîte, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50. Se méfier des contrefaçons.

—

Official-Banque, 20, rue de La Rochefoucauld (près la Trinité. Tél. 136-73). Avances et prêts d'argent sur titres dotaux. Discrétion.

Moyen infaillible d'être grand quand on est petit !

sans **Opération,**
ni **Traitement**

au moyen de
l'appareil
invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément

facilite la marche

supprime la fatigue



Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65

Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de tout le monde

Rehaussement magique pour personnes de petites tailles

Égalisateur universel

Pour DAMES

Pour MESSIEURS

En vente chez le spécialiste C. ACKER, 11, Boul. Bonne-Nouvelle Paris

Notice gratis et franco sur demande

Officiers ministériels

VILLE DE PARIS

A Adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, **3 mai** 1910. **2 TERRAINS** rue **Théodore-de-Banville**. Sces 397 m. et 433 m. M. à p. 250 f. le m. S'ad. Mes DELORME et MAROT DE LA QUÉRANTONNAIS, rue Pyramides, 14, dép. ench.

BON MOBILIER 2 belles encoignures en laque de Chine. Tableaux anciens et modernes, Bronzes. Porcelaines et faïences de Chine et du Japon. **Beaux bijoux enrichis de diamants et perles Argenterie, Tapisseries.** **Vente après décès,** Hôtel Drouot, salle 2 les 27 et 28 avril 1910, à 2 heures. Me A. LANTIEZ, com.-p., 7, rue de Provence. Exposition, mardi 26 avril de 2 h. à 6 h.

A vendre pr. Rouen **DOMAINE** du **ROMBOSC** à Mont-Cauvaire et Fontaine-le-Bourg (S.-Inf.). **CHATEAU** Louis XIV, chapelle, parc, belles avenues; 5 fermes. Cce tot 238 h. env. dont 51 h. bois et **45 H. HERBAGES**. Fermages 12.900 fr. S'ad. Me COURCIER, not., Paris, 2, rue de Choiseul.

MAISON R. Beauregard, 10. Cce 374m. Rev. br. 19.850 fr. M. à p. 150.000 fr. A adj. Ch. not. 10 mai 1910. S'ad. Me DUTERTRE, not., 183, bd St-Germain.

HOTEL angle 183, r. Courcelles et 16, r. Le Chatelier (17e). Cce 164m. Libre loc. M. à p. 75.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. 10 mai 1910. Me Ch. Am. LEFEBVRE, not., 8 bis, r. de l'Echelle.

RUE ST-LAZARE, 94 Prop. Cce 1.806m. Rev. 88.802 f. M. à p. 1.150.000 f. **RUE DE LA BOETIE, 68-70** angle r. Courcelles Rev. 64.269 f. M. à p. 850.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 10 mai. S'ad. Me PLICQUE, notaire, 25, r. Croix-des-Petits-Champs.

PROPriété à TRÉON près DREUX, confortable et agréable. A vendre ou à louer. S'ad. à Me DUPONT, not. à Dreux.

HOTEL R. de Lille, 76. Cce 925m. M. à p. 500.000f. A adj. s. 1 ench. Ch. not. 10 mai 1910. S'ad. Me CONSTANTIN, not., 9, r. Boissy-d'Anglas.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT
Vases porcelaine de Sèvres
Meubles anciens et bronzes
Vente Hôtel Drouot, salle 3, le 25 avril 1910, 2 h.
Exposition le 24 avril, de 2 à 6 h.
Me Lucien VÉRON, com.-pris., 14, quai de la Mégisserie.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

IMPUISSANCE

Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les PILULES VIRILIS, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.* PRIX : 10f la boîte. *(Envoi discret poste restante ou à domicile).* Ecrire au Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R Pitot, NIMES

COMPAREZ ET JUGEZ !!

PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr. 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays. E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

Maladies spéciales à l'homme.

Comment en guérir en se traitant soi-même. Guide sûr donnant conseils pratiques. Ouvrage instructif et clair (300 pages, nombreuses illustrations) est envoyé pour 2.— fr. (timbr.) par l'auteur le Dr. Rumler, Genève 605 (Suisse).

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON

Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre Quatre francs à F. PIERRE, 66, Boul Magenta, Paris.

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. réel. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES

L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS

Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté, Discrétion

LIVRE CURIEUX. Vol. illustré inédit ! Envoi fco sr. catal. contre 4 frs. LEROY, 5, quai Valmy, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR

J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS

envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.



Librairie des Curieux

4, rue de Furstenberg, 4

— PARIS —

DERNIÈRES PUBLICATIONS

en vente chez tous les libraires :

Les

Maîtres de l'Amour

Anthologie des œuvres les plus remarquables en vers et en prose, traitant des choses de l'Amour.

Dissertations amoureuses de Lucien, 1 vol. in-8 écu sur papier vergé		5 fr.
L'Œuvre du Divin Arétin, 1 vol. in-8 carré sur papier Alfa.		7 50
— Marquis de Sade	— —	7 50
— Comte de Mirabeau	— —	7 50
— Chevalier A. de Nerciat	— —	7 50
— Patricien de Venise G. Baffo	— —	7 50
— libertine de Nicolas Chorier	— —	7 50
— libertine des Poètes du XIXe siècle	— —	7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

Petits volumes in-18 carré, tirés sur papier d'Arches à 500 ex. numérotés et réservés aux souscripteurs. . . 6 fr. le vol.

I. La Secte des Anandrynes. — II. Le petit neveu de Grécourt. III. Histoire Secrète des Ebugors. — IV-V. Julie philosophe VI. Correspondance de Madame Gourdan, dite la Comtesse

Envoi franco contre mandat par poste recommandé

Les catalogues, bulletins de souscription et prospectus détaillés sont envoyés franco sur demande.

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES

très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à **A. Mazoyer**, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

MESDAMES pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES. Envoi discret contre 10f mandat ou remboursement du RÉGLOGÈNE LACROIX G. LACROIX, Pharmacien spécialiste à LILLE.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Renseig. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

J'envoie, recommandé, contre mandat de 5 francs, ma dernière Nouveauté :

CHAIR EN FOLIE

Beau Vol. de luxe avec Illustrations artist., et mon Catalogue 1910

LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, R. Vivienne, Paris (*Bourse*).

PHOTOS FARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c. album 2 fr., 12 c. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

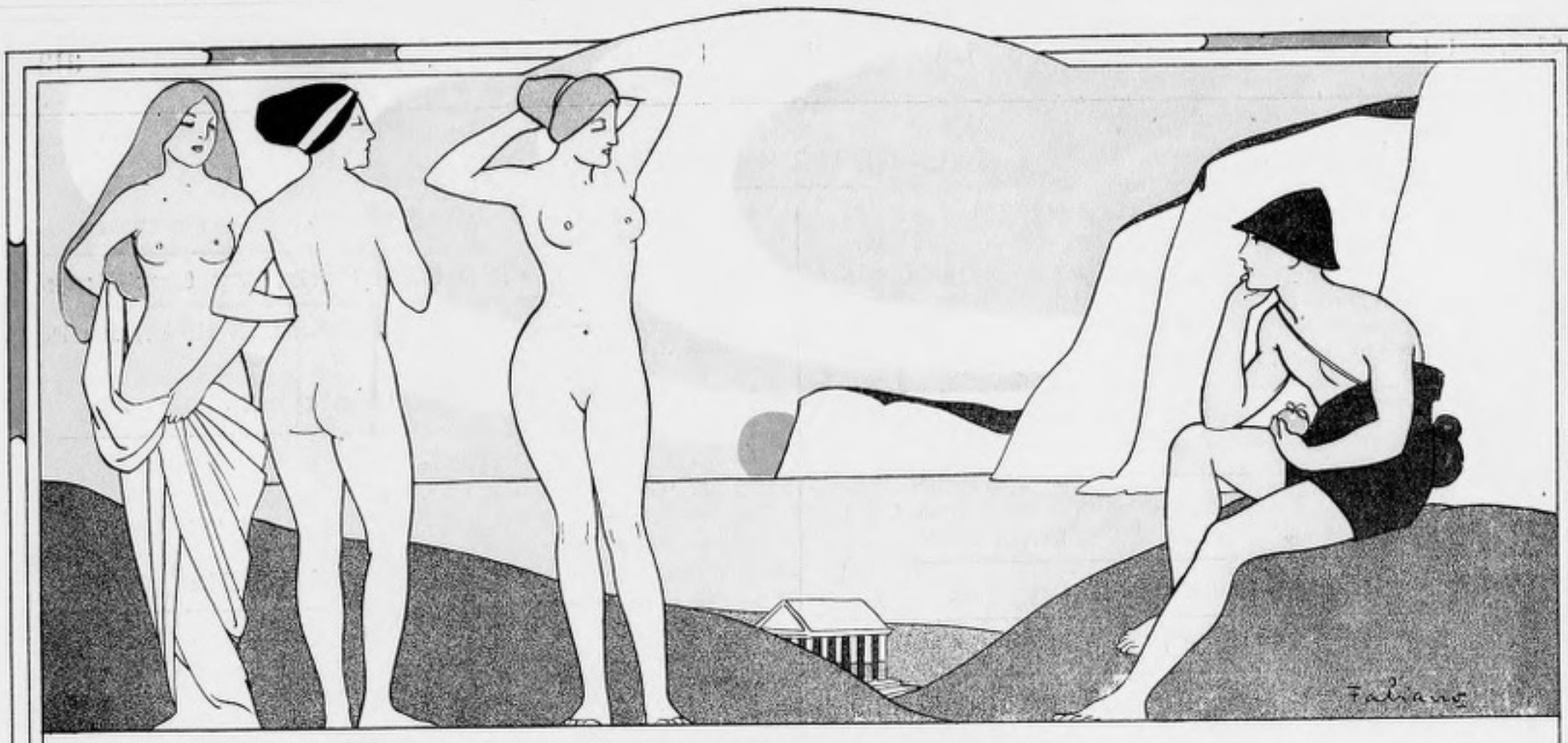
PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. **LIVRES** Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (Discret) MAZE U. 142. BOUL. MAGENTA. PARIS

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver,

J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations. *Accompagné de mon Catalogue général de 1910.* J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière Paris (IXe)

Le gérant : C. CLÉMENT. G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris



LA JAMBE
A travers les Ages

III. — Propos sur quelques jambes immortelles

Il y a tout lieu de penser que, dès la plus haute antiquité, l'admirable générosité des dames, qui consiste à distribuer sans parcimonie le trésor que « la plus belle fille du monde » et la plus riche possède à l'égal de la laide et la pauvre, il y a tout lieu de penser, que cette générosité se traduisit même à l'origine des civilisations par le terme : « avoir la jambe », ou plus précisément, « ... la cuisse légère. »

Nous n'insisterons pas sur la force singulière que cette expression universellement proverbiale donne à la thèse que nous soutenons, à savoir que si l'amour est ce qu'il y a de plus important pour le genre humain, les jambes sont ce qu'il y a de plus nécessaire à l'amour. On se passerait de celles-là beaucoup moins aisément que de cœur, contrairement à l'opinion accréditée par les poètes.

Nous sommes donc en droit de nous étonner de l'espèce de déconsidération qui s'est attachée de nos jours à une locution séculaire qui marque la plus plaisante et la plus utile libéralité. C'est une des erreurs les plus extraordinaires de la société moderne. Les anciens qui se laissaient très naïvement conduire par ce bon sens que nous qualifions de commun depuis qu'il est devenu si rare, en avaient jugé autrement et ils firent mieux qu'ériger la facilité de la jambe en principe, ils la divinisèrent !

Il n'est pas, en effet, une seule des souveraines dont ils peuplèrent le ciel et la terre à laquelle ils n'attribuèrent, comme première qualité, la possession d'une jambe élégante et sensible. La mythologie entière n'est, à qui sait bien lire, qu'un remuement continuel de hanches fastueuses, un glissement ininterrompu de palliums sur des genoux de rose, des mollets d'ivoire et des pieds encothurnés d'or.

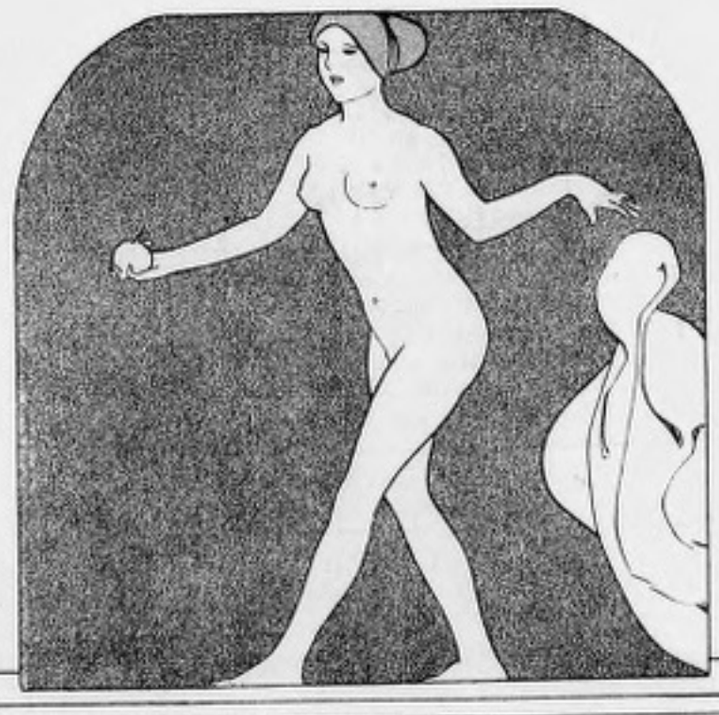
Nous aurions évidemment trop beau jeu à narrer, à l'appui de ce que nous avançons, les aventures de Vénus. On nous objecterait avec justesse que c'était en somme son métier que d'exhiber bénévolement ces beaux piliers amoureux aux chapiteaux desquels les Athéniens vouèrent un sanctuaire. Ç'eût été, a dit le bon La Fontaine

...C'eût été le temple de la Grèce
Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

Mais prenez la reine des dieux elle-même, la grave, la puissante épouse de Jupiter, dont l'évocation est synonyme de majesté et de splendeur solennelle, cette Junon enfin que les Romains surnommèrent *Matrona* pour marquer qu'elle était la protectrice des femmes prudentes. Voyez combien de fois sa robe aux plis si sévères d'apparence et si nombreux ne fut qu'un vain rempart à une jambe trop prompte ! Depuis l'âge le plus candide où elle céda aux transports d'un coucou, ses faiblesses sont innombrables et l'on est autorisé à suspecter les biographes complaisants qui veulent qu'elle ait conçu au moins un de ses nombreux enfants, le dieu Mars, par le nez, en respirant une fleur.

Cette fleur et ce nez surtout sont une étrange invention, en vérité ! Ira-t-on prétendre que c'est au nez d'Omphale que filait Hercule ? Que c'est pour atteindre seulement le milieu de la figure de Léda que le maître du tonnerre se mua en cygne ? Et imaginez-vous Homère, soudain pris de scrupule, chantant Thétys au nez d'argent ?

Assurément non. Au reste Homère était un trop grand génie pour avoir d'hypocrites et ridicules pudeurs. Il est de ceux qui appellent une jambe une jambe, et c'est précisément pour des jambes que s'alluma la fameuse guerre de Troie qui nous valut l'Iliade et l'Odyssée. Entendez bien que nous ne voulons point parler des jambes d'Hélène qui les avait pourtant admirables (« cruribus optimis ») et, qu'à notre avis, Horace considère mesquinement les choses en racontant que « leur blancheur fut la cause de terribles combats ». Les jambes qui lancèrent il y a trois mille ans la Grèce sur l'Asie ne furent autres que celles des trois déesses. Qu'on veuille bien se rappeler la fable : le berger Pâris invité à décerner la pomme d'or à la plus belle des concurrentes, Junon, Minerve et Vénus, examine longuement leurs visages, leurs bras délicats et leurs poitrines suffisamment décolletées, puis il déclare qu'il restera indécis jusqu'à ce qu'elles lui aient montré le reste. Et ce reste qu'est-il, sinon le double support de toutes ces magnificences ? Voilà qui est d'une évidence criante, nous pouvons le dire. C'est donc à cause des jambes de ces éminentes divinités ou plutôt à cause de celles de Vénus qui l'emportèrent en perfection qu'éclata la plus célèbre de toutes les guerres.



D.

Samedi 30 Avril 1910 — 48e année, N° 18

DÉPOT LÉGAL
Seine
N°



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
JABOUNE
par FRANC-NOHAIN

DEUX CAILLES SUR CANAPE

Dans ce numéro :
L'AMATEUR D'AUTO
par R. et B. BOURET DE MONVEL



— On dit pourtant qu'il est gentil pour toi.
— Évidemment !... Il me donne cent mille francs par an... Mais, à part cela, jamais un cadeau. Quel mufle !





LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ



MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Époques
et en Évitent les Douleurs.
Le Fl. 4'50 Fco Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.



GERMANDREE
en POUDRE, en CRÈME
et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES



illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(3e ÉDITION)

Le livre idéal pour se distraire en voyage !

En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.

3 fr. 50



SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires
pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF





VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

AU BON MARCHÉ
NOUVEAUTÉS
MAISON A. BOUCICAUT
PARIS

Lundi 2 MAI et Jours suivants

TOILETTES D'ÉTÉ ET DE CAMPAGNE

Tissus légers · Chemisettes · Modes · Ombrelles

SPORT Ameublements pour la Campagne VOYAGE



ON DIT... ON DIT...

Blasons et panoplies.

L'on ne saurait se douter du nombre de gens qu'atteint l'arrestation du pseudo-comte d'Aulby, Grand-Maître de l'ordre de Mélusine. C'était un homme charmant et un ami si complaisant !...

Pour être châtelain, fût-ce châtelain dans le « Jardin de France », on n'en est pas moins exposé à de cruels embarras d'argent ; alors on vend un tableau de maître, une antique tapisserie, un meuble vermoulu ou encore un vieille armure : grâce à ses relations étendues, M. le comte d'Aulby plaçait facilement et à bon prix ces reliques de famille ; maints descendants d'illustres lignées se souviennent d'avoir eu quelquefois recours à son obligeante entremise.

Ce qui est plus drôle, c'est que maint gigolo blasonné s'entendit avec le pseudo-comte pour écouler de la même manière des « vieilleries authentiques » retour de Montmartre ou du faubourg Saint-Antoine : on partageait les bénéfices et les rois du porc fumé et du saindoux remportaient triomphalement les « réelles armures que le comte de X... et le marquis de Z... avaient portées à Marignan ».

Hélas ! les meilleures choses ont une fin et le truc est éventé. Pourvu même qu'on ne soit pas pincé : avec cette sale République on peut s'attendre à tout ! Quelle angoisse ! Et que dirait le père de certain jeune imprudent si l'on découvrait le pot aux roses juste au moment où les élections à l'Académie sont proches !...

♠ ♠

Les deux frères.

Elle est désolée, et vraiment, elle, qui veut être bien avec tout le monde, elle n'a pas de chance ! Son fils aîné est devenu un fougueux royaliste et chaque matin assomme, à coups d'invectives, ou un membre du gouvernement ou un ami de la famille. Le cadet, qui était impérialiste, est devenu radical-socialiste et écrit dans le journal d'Henri Bérenger, prétendant que les philippiques de son aîné nuisent à sa carrière littéraire. Elle ne sait plus où donner de la tête entre ses deux fils et, pour comble, tant de gens gardent leur sympathie à son ancien gendre, tant de gens qui ont un salon et donnent à dîner ! Elle était en termes excellents avec M. Arthur M.y.r, et son fils, le royaliste, a mené contre le directeur du *Gaulois* une campagne furieuse ; que la vie est donc difficile !

♠ ♠

Pour les suffragettes.

Les conférences féministes de Mme Marguerite Durand furent la curiosité de cette période électorale. Un public mélangé y venait avec l'espoir de rire un brin, mais, comme rien n'y était risible, il se résignait à écouter religieusement et ne s'en trouvait pas mal.

La robe élégante et le collier de perles de la candidate en imposaient aux petites gens ; sa parole facile, son maintien un peu hautain, aux blagueurs. Les interrupteurs, priés de monter à la tribune, y apportaient des arguments si piteusement bafouillés et des mains si sales que le ridicule ne se trouvait pas du côté où on aurait pensé le voir.

Et, ma foi, en y réfléchissant, on se demande pourquoi les femmes ne seraient pas appelées à ces fonctions civiques que les hommes se réservent avec tant d'âpreté ?

♠ ♠

En famille.

Un capitaine de frégate en retraite, M. P.ch.n, s'est fait battre à Quimper, comme libéral antiministériel, contre M. Le Bail, député sortant et réélu...

— Eh bien, direz-vous, que voulez-vous que ça nous fasse ?...

— Rien.

Pourtant, il y a quelque chose d'amusant dans l'affaire. C'est que ce M. P.ch.n, qui se présentait comme antiministériel, est le frère de M. Stephen P.ch.n, notre ministre des Affaires Étrangères.



Entre costauds

Grand émoi jeudi dernier au Vaudeville. Deux avant-scènes de rez-de-chaussée réunies abritaient huit « costauds », plus costauds que celui des Epinettes : deux étaient en casquette, un en chandail rouge avec un melon crânement posé sur ses petites pattes de lapin, et le quatrième en cotte bleue...

Toute la salle se demandait, avec une curiosité mêlée d'un peu d'anxiété, ce que cela voulait dire. Sur la scène l'émoi n'était pas moins vif. M. Gauthier prétendait que c'était une délégation du syndicat des souteneurs montmartrois ; Mlle Lantelme donnait nerveusement ses répliques la main sur son collier de perles noires et comme ces « messieurs », prodigieusement amusés, applaudissaient bruyamment à chaque réplique, le régisseur vint les prier de manifester leur joie de façon plus calme. Il reçut la promesse d'une tenue correcte et eut, en même temps, l'explication de la présence de spectateurs si insolites.

Un monsieur des plus chics avait loué, pour ce soir-là, les deux avant-scènes et, empêché au dernier moment, avait demandé qu'on reprît ses places. Il était si tard que le contrôleur s'y refusa, ce qui déchaîna la fureur du Monsieur : il partit en jurant qu'on aurait de ses nouvelles !...

Il fila, en effet, dare-dare vers les boulevards extérieurs où quelques indigènes embauchés à raison d'un louis par tête vinrent occuper les places destinées à de plus aristocratiques invités. Enchantés de leur soirée et voulant absolument manifester leur admiration à la toute charmante Lantelme, les « costauds du Gros-Caillou » lui envoyèrent un superbe pot de géraniums avec l'assurance que son hôtel, ses bijoux et sa ravissante personne seraient toujours respectés par les « aminches ».

♠ ♠

Drame de foyer.

Elle veut être maîtresse dans *son* théâtre. *Elle* ne tolère pas qu'une autre essaye de le devenir à côté d'elle.

Une des plus éminentes pensionnaires de la maison l'a appris à ses dépens. Elle avait commencé par imiter la manière de chanter de sa patronne et sa façon de jouer ; enhardie par le succès, elle voulut étendre plus loin ses conquêtes afin d'être prise tout à fait pour son chef de file. D'amers reproches lui furent adressés au foyer, et comme les arguments parlants n'étaient pas suffisants, il paraît que les arguments frappants furent ensuite employés au grand scandale des autres pensionnaires... Et on prétend que la musique adoucit les mœurs !...

♠ ♠

Une comédie qui finit en drame.

L'autre soir, dans un salon du faubourg Saint Germain, le petit V....., par pure politesse, se croyait obligé de faire un doigt de cour à la marquise de P....., qui fit, dit-on, les délices de Compiègne. Un peu par habitude, beaucoup par courtoisie, il lui faisait toutes sortes de protestations : pour elle, il irait au bout du monde, et patati et patata ; bref il était lancé. Cela marchait très bien, lorsque, tout à coup, la vieille marquise interrompit le jeune homme et, le teint animé, l'œil brillant, lui murmura derrière son éventail :

— Tout cela est fort joli, mais ce ne sont que des paroles..., moi il me faut des actes.

— Des actes, des actes ! balbutia M. V..... terrifié. Mon Dieu, madame, dans les comédies je m'intéresse volontiers aux quatre premiers, mais je trouve toujours que le cinquième est de trop.

Et il s'enfuit.

♠ ♠

Le mariage par abonnement.

La toujours belle Mme E... se remarie pour la troisième fois et sa nièce en fait part à ses amies :

— Ce sera le 25, à Saint-Augustin.

— Est-ce le curé qui dira la messe ?

— Non, ce sera l'abbé N***. *Il a l'habitude de la marier.*

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

PYGMALION

G. URION Fils, Ph. PETIT & Cie

PARIS 9, Boulevard de Sébastopol (angle Rue de Rivoli) PARIS

LUNDI 2 MAI

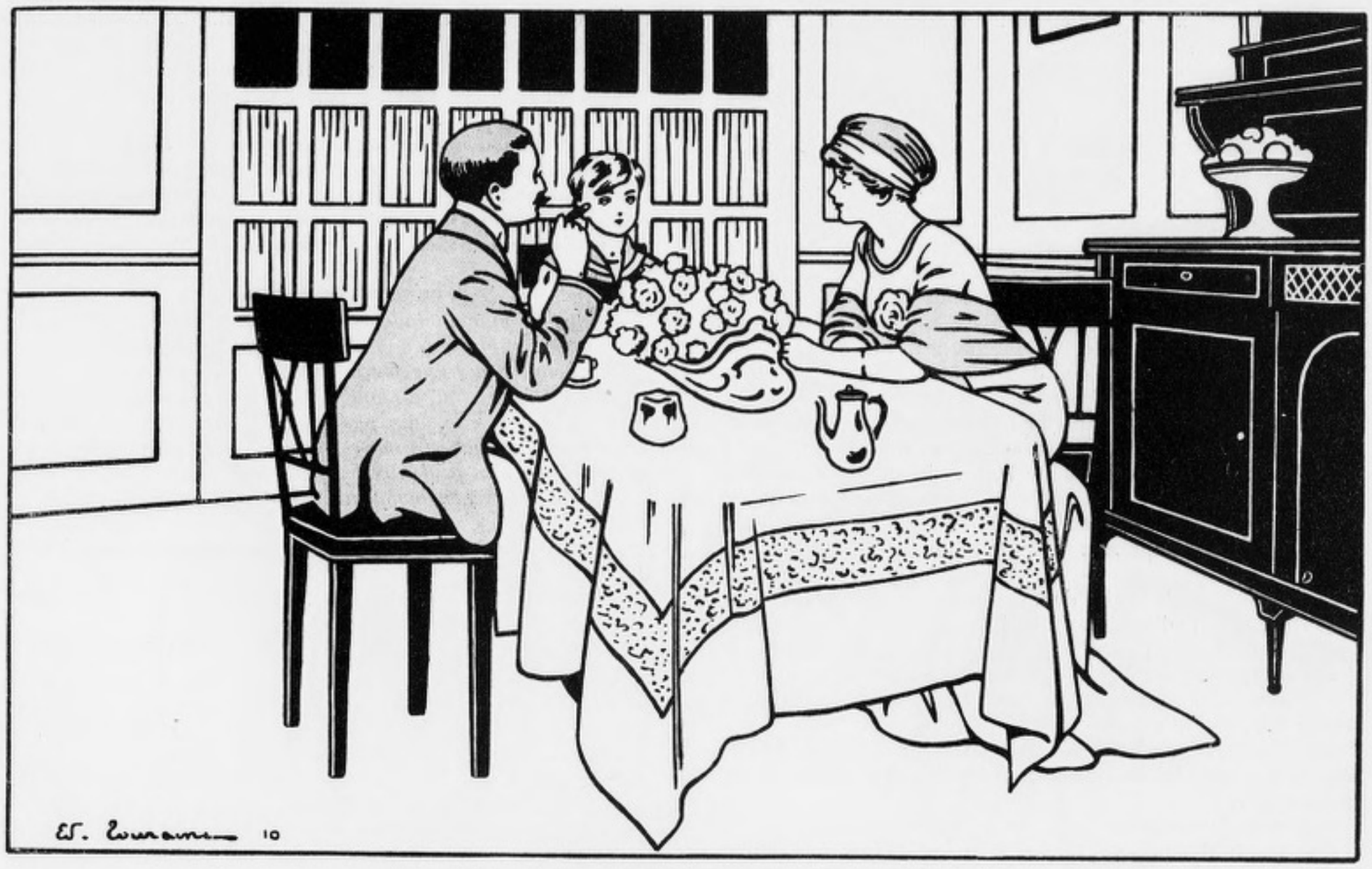
COSTUMES



Sensationnel *Tailleur* doublé satin soie, en serge anglaise pure laine, jolies teintes nouvelles; paletot et jupe garnis, dos et devant, d'un élégant mouvement de soutache. ..... **99 fr.**



Très élégante *Robe Princesse* drapée, en tissu laine et soie: jupe avec tunique garnie galon brodé; corsage avec guimpe et poignets guipure. ..... **89 fr.**



JABOUNE

IX. — Le choix d'une carrière.

Parce qu'on ne manquait pas de le lui répéter chaque fois qu'il avait un de ces brusques désespoirs d'enfant, auxquels, sous prétexte que le motif en est futile, on refuse, à tort, d'attacher l'importance d'un chagrin sérieux, d'une tristesse vraie, — parce que, chaque fois qu'il se désolait d'un jouet cassé, d'une promenade manquée, d'une leçon trop difficile à apprendre, d'une tache d'encre qui « ne veut pas » s'en aller, ou encore lorsqu'il était tombé, et que ce n'était pas grave, sans doute, mais qu'enfin, tout de même, il avait un noir au genou ou une bosse au front, — ou encore lorsqu'il s'était brûlé avec son potage ou qu'il fallait avaler, d'un trait, une cuillerée de quelque chose d'amer dont seuls, les médecins, — on voit bien qu'ils ne sont pas dans la cuiller, — affirment toujours, qu'est-ce qu'ils risquent, que « ça se prend très facilement et que, d'ailleurs, c'est excellent », — parce que jamais on ne manqua de lui répéter, à chacune de ces occasions, qu' « il ne s'en souviendrait pas le jour de ses noces », — *le jour de ses noces* occupe, dans l'esprit de Jaboune, une place singulière et prépondérante.

Oh ! il sait bien que ce ne sera pas demain, le jour de ses noces, et l'éloignement, et la date incertaine, ne font d'ailleurs qu'ajouter au mystérieux attrait de ce fameux jour.

Mais ce n'est pas sans impatience qu'il attend d'être « nubile » ; parce que le premier point aussi, paraît-il, pour se marier, c'est qu'on soit « nubile ».

Est-ce que c'est un métier, d'être nubile ?

Est-ce que l'on devient nubile comme on achète une charge d'agent de change, comme on est nommé député ou comme on sort de l'Ecole polytechnique ?

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16 *et* 17.

En tous cas, et puisque, avant tout, c'est cela qui apparaît le plus nécessaire, et le point décisif, *être nubile*, Jaboune est bien décidé à y consacrer tout son effort.

Aussi, quand il est arrivé qu'on l'interrogeait sur ses ambitions, sur ses rêves d'avenir, sur le genre d'existence qu'il comptait mener, sur la carrière qu'il lui plairait d'entreprendre, Jaboune n'a pas eu l'ombre d'une hésitation, et c'est très résolument, très nettement aussi, qu'il a affirmé son choix et ses préférences :

— Moi, ce que je veux être, *je veux être nubile* !

Mais Ketty est mieux informée : autrement, serait-ce la peine de suivre le cours des demoiselles Cambrone ?

Et c'est Ketty qui a appris à Jaboune qu'il aurait beau faire et beau s'y appliquer, elle serait nubile avant lui, de même que toutes les filles, d'ailleurs, sont nubiles avant les garçons, que c'était une loi, et qu'à quinze ans elle, Ketty, serait nubile, tandis que, lui, Jaboune, il devait y renoncer avant dix-huit ans.

Si Ketty a dit vrai, si vraiment c'est une loi, il faut convenir que la loi est bien mal faite, et Jaboune enrage, et Ketty l'excite :

— Je serai nubile avant toi !... Je serai nubile avant toi !...

Cependant que Jaboune court après elle, pour la faire taire...

Mais, même s'il l'attrape, même s'il parvient à la faire taire, en effet, ou bien en la pinçant très fort ou bien en menaçant de la décoiffer toute, ce n'est pas cela, n'est-ce pas, qui le rendra nubile plus vite, ce n'est pas cela qui modifiera la loi !

Il n'y a que le chef d'État qui puisse, sur ce point, modifier la loi, qui puisse accorder les « dispenses nécessaires », et permettre que Jaboune soit nubile avant dix-huit ans : la question,

comme on voit, a été étudiée à fond au cours des demoiselles Cambrone, et Ketty daigne, pour le calmer, et aussi pour qu'il laisse ses cheveux tranquilles, Ketty daigne offrir à Jaboune l'espoir consolant d'un recours toujours possible auprès du chef d'État.

Mais Jaboune ne témoigne à Ketty aucune gratitude pour son intention bienveillante; avec ça qu'il ne savait pas qu'elle mentait, parbleu! quand elle voulait lui faire croire qu'un garçon n'était pas nubile avant une fille!...

C'est-à-dire que, naturellement, comme les filles ne sont jamais bonnes à rien, et qu'il faut toujours que ce soient les garçons qui les nourrissent, alors le chef de l'État veut être sûr, quand un garçon se marie, qu'il est en mesure de gagner l'argent du ménage, — et de le gagner, lui-même, bien entendu, sans plus être forcé de le demander à son papa, à sa maman, ou à sa grand'mère...

Et il est possible que la majorité des garçons soient incapables de gagner l'argent eux-mêmes avant dix-huit ans; mais Jaboune a un moyen pour être riche quand il voudra, et par conséquent, s'il lui plaisait de se marier demain, il n'aurait qu'à aller le dire au chef de l'État, son moyen, et le chef de l'État s'empresserait de le nommer nubile tout de suite...

Et c'est le tour de Ketty de hausser les épaules, à la façon de Jaboune, et d'être, au fond, très dépitée, tandis que Jaboune court autour d'elle, en psalmodiant avec insistance et sur un rythme particulièrement monotone et agaçant:

— J'ai un bon moyen, — tu n'en sauras rien, — tu n'en sauras rien, — j'ai un bon moyen!...

Car Jaboune n'est jamais si content que lorsqu'il peut donner à toutes les manifestations de sa pensée une forme rythmique...

— *J'ai un bon moyen, — tu n'en sauras rien!...*

Le moyen de Jaboune, c'est d'inventer une aéroplane, parce que, par le temps qui court, et tout le monde vous le dira, il n'y a pas de meilleur moyen, ni plus rapide, pour devenir millionnaire...

Et ce n'est pas seulement à tout le monde, en effet, que Jaboune l'a entendu dire, mais à son papa qui, combien de fois à table, a répété que la fortune allait nécessairement et irait de plus en plus aux inventeurs et aux constructeurs de moteurs nouveaux, et que l'avenir était à eux.

Or ce qui, dans tout ceci, a particulièrement frappé Jaboune, c'est que son papa ajoutait que les plus grands inventeurs n'étaient pas les plus grands savants, et que l'aviation, après l'automobilisme, était en train d'enrichir et de couvrir de gloire des gens qui, peut-être, mettaient à peine l'orthographe.

Vous pensez si Jaboune a dressé l'oreille: la façon dont il « accorde » les participes n'est-elle point précisément, entre Mlle Andorre et lui, un sujet de désaccord constant?

Alors si, pour être un aviateur célèbre, il suffit de ne point mettre l'orthographe, — ah! ça, par exemple, c'est papa qui l'a dit! — Jaboune, à n'en point douter, manifeste pour l'aviation, des dispositions extraordinaires...

Donc, voilà qui est décidé une fois pour toutes: entre l'orthographe et l'aviation, Jaboune n'hésite pas; d'abord à quoi cela mène-t-il l'orthographe, à quoi cela a-t-il mené Mlle Andorre, qui donne des leçons d'orthographe, et qui n'a même pas pu arriver à être nubile!...

Et Jaboune, maintenant, passe son temps à combiner et à dessiner des appareils et des moteurs, dans les marges de ses cahiers tout remplis de ce que Mlle Andorre appelle dédaigneusement des « gribouillages »...

Gribouillages!...

Apprenez que les prétendus gribouillages de Jaboune s'égalent aux épures les plus soigneusement étudiées et les plus savantes, et c'est par eux qu'il compte bien, un jour prochain, affirmer son génie inventif.

Très sagement, raisonnablement, il a commencé par s'appliquer à imaginer une « forme d'automobile », parce qu'il a estimé qu'avant de s'élancer à la conquête des airs, le constructeur ingénieux, sérieux et pratique, devait établir d'abord ce qu'il était capable de faire simplement sur les routes, sans quitter le sol, pour qu'on ne l'accusât pas de vouloir se montrer tout de suite, imprudent, fanfaron, trop ambitieux...

Et après beaucoup de « gribouillages », c'est-à-dire après de consciencieux essais, et de nombreuses méditations, car il ne veut rien laisser au hasard, et ne s'embarque pas à la légère, Jaboune s'est arrêté à cette description, dont il n'est pas médiocrement fier, on le comprendra, et qui lui paraît définitive:

FORME D'UNE AUTOMOBILE

« *Dans le machin long qui est par devant, on place une chaudière remplie d'eau. La vapeur passe dans un tuyau, et se comprime dans une petite case. La vapeur ressort encore dans des tuyaux, où, au bout, est placée une roue percée par un trou. La vapeur, pour passer dans le trou, fait tourner la roue qui est attachée à une courroie qui fait tourner les roues de la voiture. Le guidon correspond aux roues.*

« *Pour mettre en mouvement, on allume le feu (sous la chaudière).*

« *Pour ralentir, on appuie sur un bouton qui fait boucher les tuyaux.*

« *Pour arrêter complétement, on éteint le feu ou on retire l'eau de la chaudière.*

« *L'appareil s'appelle Jabounoroule, ou Jabouroule.* »

Mais, je vous l'ai dit, si consciencieusement qu'il ait été étudié, établi, agencé, et quelque satisfaisant que, sans fausse modestie, il lui paraisse, le *Jabounoroule*, ou *Jabouroule*, ne saurait constituer pour Jaboune autre chose qu'une étape, une simple étape, dans sa carrière d'inventeur-constructeur.

L'intérêt est tout entier aux aéroplanes, et c'est aux aéroplanes que Jaboune entend bien se consacrer de préférence, aussitôt que l'état de ses travaux lui permettra d'aborder la construction de ce genre de machines nécessairement plus délicates, mais tellement plus passionnantes!...

Jaboune, d'ailleurs, n'a pas perdu son temps; et le voici déjà à la tête de deux projets d'aéroplanes, — le *Jabounivole* ou *Jabovole N° 1* et le *Jabounivole* ou *Jabovole N° 2*, dont le détail s'expose comme suit:

JABOVOLE N° 1

1° Une chaise de paille.

2° Un élastique de 0m80 de longueur environ.

3° Bâton servant de guidon, enfoncé dans une planche, et, quand on fait tourner le bâton, cela fait tourner la planche.

4° Une hélice accrochée après le caoutchouc (ou élastique).

5° On attache le caoutchouc après la chaise, on tourne pendant longtemps, puis on s'assied, on lâche, — et l'aéroplane s'élève gracieusement dans les airs.

JABOVOLE N° 2

1° Une caisse.

2° Accrochez après la caisse un tuyau creux, recourbé et ouvert dans le bout.

3° Mettez un élastique dans le tuyau et attachez après une hélice qui sort par le trou du haut.

4° Un bâton, qui traverse la caisse, et qui est enfoncé dans une planche: quand on fait tourner le bâton, on fait tourner la planche, et l'aéroplane va du côté où on a tourné

5° Même système de mise en marche que pour le Jabovole n° 1.

On voit que Jaboune ne se vantait pas, lorsqu'il affirmait à Ketty qu'il avait un moyen, un bon moyen de faire fortune, et par conséquent de se faire, séance tenante, proclamer nubile par le chef de l'État: ne lui suffirait-il pas, en effet, de porter à la connaissance du chef de l'État les merveilleux secrets des *Jabovoles 1 et 2*, sans compter le *Jabounoroule?...* Ce n'est donc pas un moyen, c'est trois moyens qu'il a, Jaboune, de se montrer apte aux plus grands desseins, et prêt pour les plus hautes destinées...

Seulement Jaboune n'est pas un « enfant »; il ne se dissimule pas qu'il n'est si belle invention qui n'ait besoin, d'abord,

AU SALON DE LA "NATIONALE"

Dessin de Sem



— Tiens! Voilà Auguste!...

d'être mise en œuvre ; et tant que le *Jabounoroule* demeurera sur le papier, et aussi les deux *Jabovoles* ou *Jabounivoles*, il n'y aura rien à en espérer, rien à en tirer, et le génie de Jaboune restera dans l'ombre.

Car ce n'est pas Jaboune tout seul, bien entendu, qui pourra rassembler les éléments d'un *Jabovole* : tenez, rien que les 80 centimètres d'élastique, croyez-vous que cela soit si commode à trouver?

Vous me direz : — Pourquoi Jaboune ne s'adresse-t-il pas à son papa?

Comme s'il n'était pas notoire que les papas n'entendent jamais rien aux inventions de leurs petits garçons, et, bien pis, ne les accueillent, en général, qu'avec des ironies et des rebuffades?

Lisez les récits des « enfances célèbres » et vous ne manquerez pas de faire cette constatation attristante que la plupart de ces célèbres enfants avaient eu les débuts de leur carrière entravés et contrecarrés par des parents défiants et aveugles.

Non! Jaboune, pour ses inventions, n'attend rien des encouragements ni de l'initiative de sa famille : en fait d'encouragements, vous verriez que son père ne trouverait rien de mieux que de lui conseiller d'apprendre, de préférence, ses « verbes irréguliers », et de ne plus déchirer les pages de ses cahiers, de ne plus surtout les couvrir de ces « gribouillages », dont se plaint amèrement Mlle Andorre!... Merci bien!...

Et Jaboune se désespère à penser que la moindre entreprise, quand on n'est qu'un petit garçon, se hérisse aussitôt de difficultés insurmontables, et que ce serait pourtant, on en conviendra, une chose douloureuse et inique, que d'avoir, à huit ans et demi, inventé un *Jabouroule* et deux *Jabovoles*, et de ne pouvoir seulement pas en profiter, précisément parce qu'on a huit ans et demi...

C'est quand il était plongé dans ses réflexions décourageantes et déplorables que cette annonce, au beau milieu du journal qui traînait sur la table, cette annonce, tout à coup, est tombée sous les yeux de Jaboune, où il était dit qu'un PHILANTHROPE « disposant de capitaux importants, s'intéresserait à toute affaire industrielle ou autre », et consentait des « prêts et avances aux commerçants, fabricants, inventeurs », oui, il y avait bien *inventeurs*, et « inventeurs » se détachait même en lettres capitales, INVENTEURS, au même titre que PHILANTHROPE, et que cette promesse d'ARGENT TOUT DE SUITE qui complétait l'annonce, avec l'adresse du philanthrope : MONSIEUR ALEXIS, 313, RUE D'ABOUKIR.

Vous pensez bien que Jaboune n'a eu garde de négliger un avertissement aussi opportun et providentiel, et, le jour même, il écrivait à M. Alexis l'état actuel du « Jabouroule » et des deux « Jabovoles », sans omettre de joindre à sa lettre, ainsi que cela était recommandé la somme de un franc en timbres-poste, pour « réponse, frais d'étude et correspondance ».

Et, sans doute, Jaboune ne se dissimule pas que, lorsque la réponse du « Philanthrope » lui parviendra, lorsque le facteur viendra dire qu'il y a une lettre chargée pour lui, Jaboune, oui, il ne se dissimule pas qu'il y aura quelque émotion dans sa famille, qu'on l'interrogera, que, sans la moindre discrétion, son papa ouvrira la lettre, et qu'il faudra que Jaboune explique...

Mais les termes de cette lettre, et l'envoi d'argent que le philanthrope n'aura pas manqué d'y joindre, — *argent tout de suite*, — montreront bien que « c'est sérieux » et que Jaboune n'est plus le simple petit garçon, à qui l'on fait des remontrances, mais l'inventeur prodige et prodigieux dont un père ne saurait s'empêcher d'être fier : la réponse du philanthrope, ce sera, pour Jaboune, avec son premier pas vers la fortune, le commencement de la gloire.

Malheureusement, elle n'arrive pas vite, cette réponse du philanthrope; deux jours, trois jours ont passé, durant lesquels Jaboune dissimulait avec peine une nervosité singulière, principalement aux heures du courrier.

Est-ce que, par hasard, le papa de Jaboune aurait reçu la lettre et ne voudrait pas le lui dire? Non, c'est impossible, le papa de Jaboune ne ferait pas de ces choses-là...

Ou alors est-ce que c'est Jaboune, de qui la lettre ne serait point parvenue au philanthrope?...

Il faudrait pouvoir aller le voir, ce philanthrope, et le lui demander; mais aussi l'inventeur du *Jabounivole* ne risque-t-il point de perdre quelque peu de son prestige, lorsque le personnage qui, au numéro 313 de la rue d'Aboukir, dispense des capitaux importants, lorsque ce personnage constatera que le correspondant, qui lui a proposé de l'intéresser à ses entreprises d'automobiles et d'aéroplanes, est un petit bonhomme de huit ans et demi?

Eh ! bien, Jaboune, ne s'embarrassera pas pour si peu, il se fera passer pour son propre fils, voilà tout, et il déclarera, payant d'audace, que c'est son papa qui l'a envoyé pour demander à M. Alexis s'il avait bien reçu sa lettre, — son papa, l'inventeur du *Jabounivole*...

Cette difficulté ainsi aplanie, il en reste une seconde qui est de savoir comment Jaboune persuadera Linda ou Mlle Andorre de l'accompagner, 313, rue d'Aboukir: la rue d'Aboukir n'est pas, en effet, on s'en doute, le but ordinaire de ses promenades...

Mais Linda lui doit une « discrétion »; n'a-t-elle pas, l'autre semaine, traîné Jaboune du côté du faubourg Poissonnière pour voir une compatriote à elle qui arrivait d'Allemagne?

On lui a, c'est entendu, en échange de son silence complaisant, fourré des tas de grosses pâtisseries dont la Fraülein apportait plein sa malle.

Mais ce n'est pas tout, et maintenant, si Linda ne veut pas que la maman de Jaboune connaisse l'excursion du faubourg Poissonnière, maintenant Jaboune exige qu'elle l'accompagne rue d'Aboukir, — 313, rue d'Aboukir, chez un marchand de timbres, explique-t-il, un marchand de timbres dont on lui a parlé à la Bourse, et qui liquide dans des conditions exceptionnelles, une collection unique du Guatemala...

L'imprudente Linda a bien été forcée de se laisser convaincre, et voici Jaboune arrivé à ses fins, voici Jaboune chez la concierge de la rue d'Aboukir, et s'informant d'une voix qu'il voudrait assurée, mais qui tremble un peu, « si c'est bien ici que demeure, et à quel étage, M. Alexis? »...

Mais la concierge n'a pas répondu; elle n'est pas dans sa loge, la concierge; à sa place, il y a deux sergents de ville, et c'est l'un d'eux qui, aussitôt, interpelle Jabonne :

— Et peut-on savoir, mon garçon, peut-on savoir ce que tu lui veux, à M. Alexis?...

Pour le coup, Jaboune se trouble tout à fait :

— Moi..., mais rien, Monsieur... c'est-à-dire... c'est mon papa... D'ailleurs, nous nous en allons, nous nous en allons...

Et Jaboune a pris la main de Linda et la tire vers la porte.

Mais l'autre agent s'interpose :

— Mais non, justement, vous n'allez pas vous en aller comme ça; vous, Mademoiselle, répondez-nous? Et d'abord, n'est-ce pas, donnez-nous vos noms et adresse?...

Linda s'arrête, désemparée; elle n'y comprend rien :

— Enfin, Monsieur, ce n'est donc pas ici qu'habite le marchand de timbres?

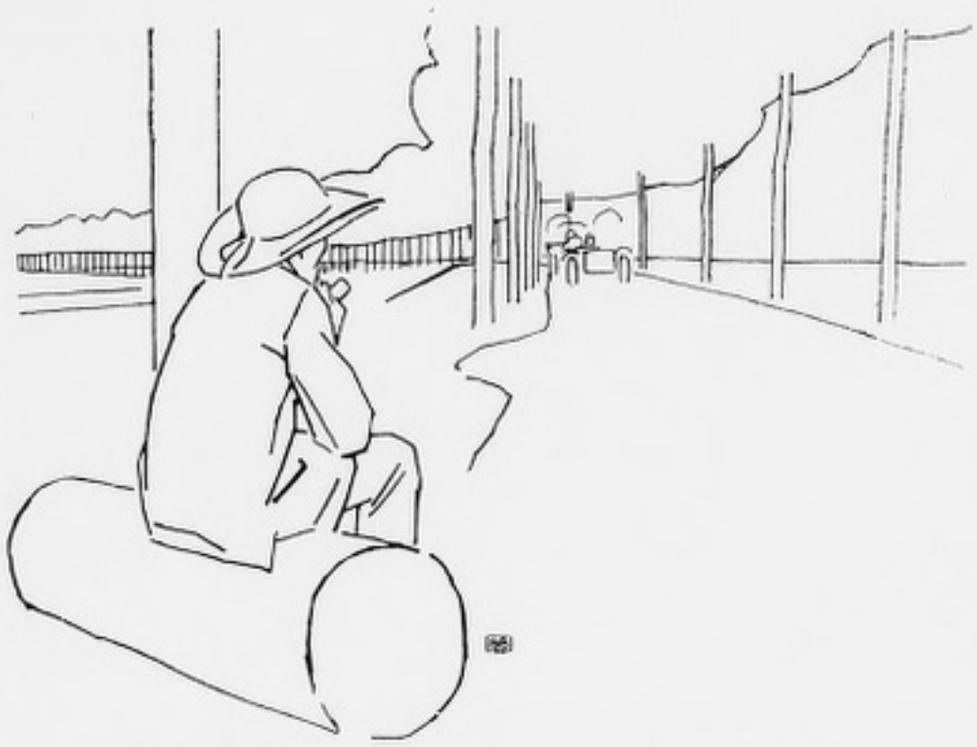
Cette fois, les agents s'impatientent :

— Le marchand de timbres? Ah! ça, ma petite, nous sommes polis; alors il faudrait voir à ne pas chercher à vous ficher de nous...

Cette simple remarque porte à son comble la stupeur de Linda et son désarroi; et, comme il lui arrive toujours en pareil cas, lorsqu'un incident importun la bouleverse, lorsqu'elle est, soudain, très émue, elle ne trouve plus ses mots, elle s'embarrasse dans des phrases moitié françaises, moitié allemandes, — cependant que Jaboune, qui ne sait pas ce qui va arriver, qui a très peur, et qui, depuis un moment, se contractait de toutes ses forces pour ne pas pleurer, Jaboune n'y peut plus résister et éclate en larmes...

— Enfin, tout ça c'est très joli, dit le premier sergent de ville; en attendant, asseyez-vous toujours là, et M. le commissaire vous interrogera et verra ce qu'il aura à faire, quand il aura fini de perquisitionner chez votre connaissance, le nommé Alexis...

FRANC-NOHAIN.



L'Amateur d'Auto

Mme Z** m'avait proposé de faire un tour en auto. Je ne sais ce que je ferais pour Mme Z**, et dans l'espoir de lui plaire, j'acceptai.

Vous riez?... Je voudrais un peu vous voir en automobile avec Mme Z** !

Mme Z** est une femme dont on dit encore qu'elle est du monde et qui, par ailleurs, adore conduire elle-même. Je ne lui reproche ni l'un ni l'autre; mais je déplore qu'aussitôt le moindre volant en mains, elle veuille à tout prix faire du cent à l'heure. Dans ces conditions, impossible de causer ou de jouir du paysage nulle tranquillité d'esprit et si, généralement, en cours de route, je témoigne devant Mme Z** d'une quiétude absolue, c'est là de ma part pure affectation. Il y avait même longtemps que je prévoyais une catastrophe et, pour désagréable qu'elle fût, celle qui se produisit l'autre jour n'eut rien qui m'étonnât outre mesure.

Nous filions donc sur une route magnifique, par un temps superbe et, comme de juste, à cent à l'heure, lorsqu'au moment de prendre un virage (toujours à cent à l'heure!) il me parut que l'arrière de la voiture, — et cela malgré le sang-froid de Mme Z**, — voulait à toutes forces prendre la place de l'avant. La lutte fut brève et tout d'un coup, vlan, rran!... Ma foi, je n'en saurais dire plus long sur ce qui se passa.

Toujours est-il que j'allai choir dans la poussière et fort loin de l'endroit d'où j'avais pris mon élan. Me relever, constater que j'étais indemne fut l'affaire de quelques secondes et je me ruai dans la direction de Mme Z** dont la tête émergeait hors d'un fossé. Dieu soit loué! Elle non plus n'avait rien!

Je remis d'aplomb sa capote, j'époussetai sa robe, je lui prodiguai les secours les plus tendres, lorsqu'au beau milieu de mes occupations, j'entendis une voix très calme et posée qui disait :

— Ah! dame, sûr qu'on peut appeler ça un coup de veine!

Nous levâmes les yeux. Tout près, sur le bord de la route, se tenait un petit vieux barbu à mine de philosophe qui, tranquillement, fumait sa pipe au soleil. Sa mise était rustique. Il portait un large chapeau de paille, tel qu'en ont les pêcheurs à la ligne de Villeneuve-Saint-Georges ou de Chatou, une vieille veste en velours à côtes et des bottines qui bien certainement ne sortaient point de chez Helstern. Paisible et serein il nous observait des pieds à la tête et continuait de murmurer avec admiration :

— Nom d'un nom, pour un coup de veine, c'est un coup de veine, un vrai! Quand je pense que l'autre jour, à ce même



*Dieu soit loué ! Mme Z*** n'avait que quelques égratignures !*

endroit ils étaient quatre à s'être esquinté la photographie, et qu'aujourd'hui y a pas une tête, pas une quille, pas même un bras de cassé!... Au moins vous êtes-vous fait mal?... Mais, pardon, excuses!... J'suis là que j'bavarde au lieu de faire asseoir cette petite madame. Tenez, donnez-vous donc seulement la peine d'avancer de quelques mètres et prenez place sur mon petit banc.

Ce que disant le petit vieux nous fit les honneurs d'une manière de tronc d'arbre qui gisait le long de la route.

Il reprit avec entrain :

— Non, mais fallait voir l'autre jour la bouillote du mécano, quand nous l'avons retiré de dessous sa guimbarde !... Une vraie marmelade... un salmis... même que nous l'avions étendu là, où que se trouve assise madame...

Je fis signe au petit vieux de ménager les nerfs de ma compagne :

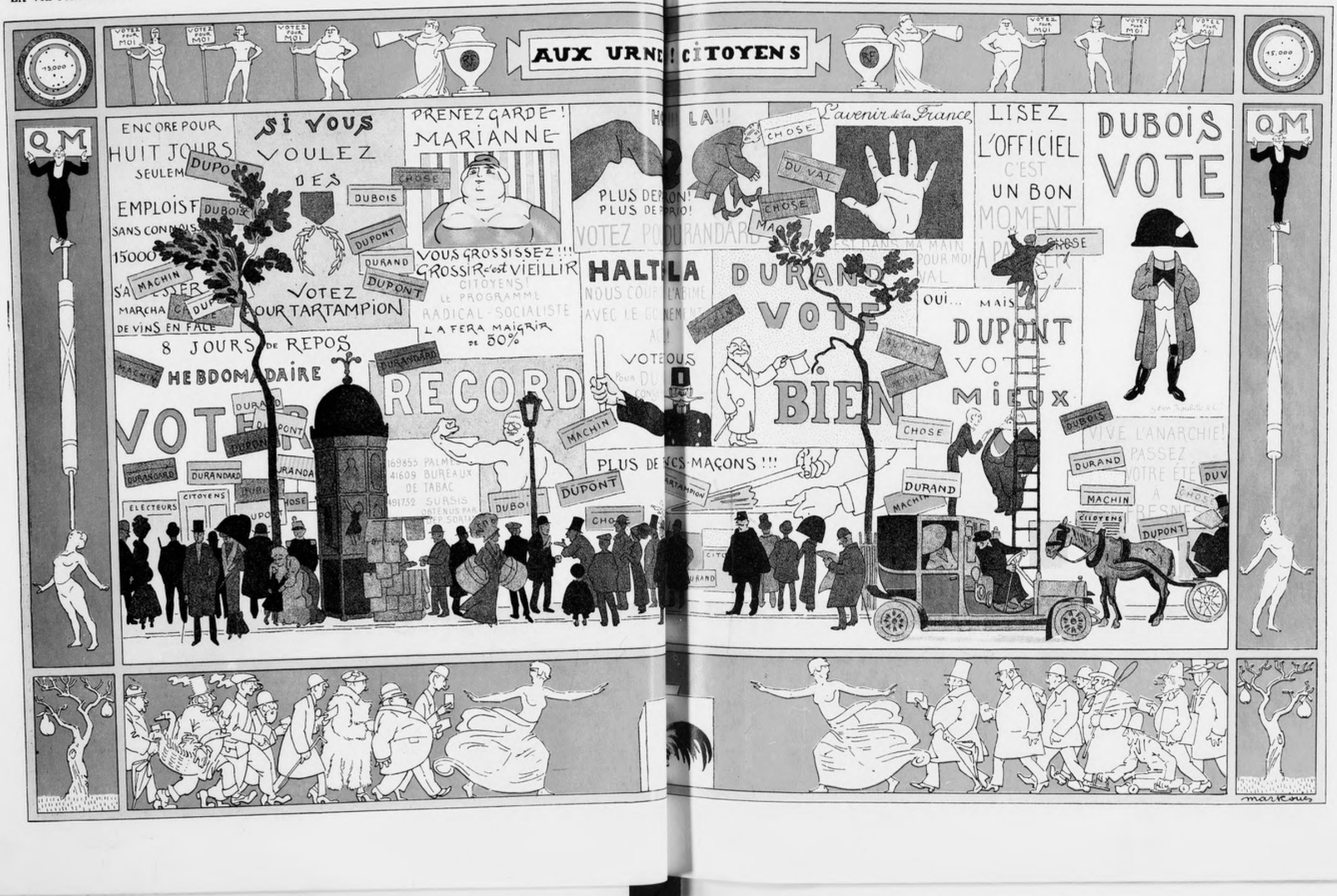
— Pardon, excuses! murmura-t-il. Que voulez-vous? L'habitude!... On se fait à tout. Et moi, j'ai tant vu ramasser de gamelles !.... Ah! ça, j'peux dire que j'en ai vu et que l'endroit est bon ! Tel que j'vous parle je n'en connais pas de meilleur. Rien de plus favorable que ce petit tournant avec le caniveau dans le bas. Vingt dieux! Une fois qu'on est en route et qu'on est pas prévenu, c'est rare qu'on s'y vienne pas démolir.



*Mme Z*** m'avait proposé de faire un tour en auto...*

LA FRANCE BALLOTTE !

Dessin de Markous.



Si j'vous le dis, vous pouvez me croire. Dame, j'suis là tous les dimanches! Pas l'hiver, non, parce qu'il fait froid et qu'il ne passe personne; mais dès les premiers beaux jours, aïe donc! j'prends mon chapeau de paille, ma pipe et mon journal et tout seul, en douce, j'viens tirer ma flemme sur ce petit banc... Vous parlez d'un spectacle, d'une cavalcade!... Dès le matin ça commence, vrrr... vrrr... des grosses et des petites, en veux-tu en voilà. De loin, j'les vois qu'arrivent avec dedans des tas de monde. Plus y en a, plus c'est farce. Bien sûr que toutes ne restent pas en chemin... Tout de même faut une sacrée déveine pour que dans la journée on n'en voye pas une au moins faire sa culbute. Mais aussi faut que l'œil s'habitue. Moi, rien qu'à distance, je devine presque ceux-ce qui vont s'offrir leur panache. Et quels panaches! Des têtes cassées en deux, des bras en compote, des jambes qui battent la breloque, d'autres qui n'ont plus qu'une



Le petit vieux nous fit les honneurs de son tronc d'arbre.

main, qu'un pied ou encore qui brûlent tout vivants dessous leurs mécaniques, j'peux dire que j'ai tout vu!... C'est qu'aussi les distractions sont rares par chez nous; surtout les distractions de plein air. Je sais bien qu'y a le câfé; mais j'vas vous dire : j'nais de goût ni pour la verte, ni pour la manille. En ce cas j'viens ici voir du nouveau... Autre chose : moi j'aime les sports. Seulement j'ai passé l'âge et puis j'ai pas les moyens. Que voulez-vous? Faut être raisonnable! Alors je me contente de regarder les autres...!

J'eus souhaité que Mme Z** en fît autant. Mais je connais Mme Z**. Aussitôt sa machine en état, elle voudra reprendre les virages à cent à l'heure. Enfin, je le répète, je ne sais ce que je ferais pour Mme Z**. Fatalement je remonterai donc dans sa voiture et Dieu seul sait où sa voiture nous mènera!

ROGER BOUTET DE MONVEL.

DU CŒUR

Qu'une coquette nous poursuive de ses désirs, peu importe! Mais comme il est doux d'apprendre qu'une jeune femme encore vertueuse et qui, n'étant point de nos relations, nous connaît seulement de vue, travaille, en silence, à nous approcher!

Ce sont de si vieilles lettres! Tu n'avais pas vingt ans quand elle te les glissait dans la main, sous le nez de son mari jaloux. Leur encre est, déjà, presque morte. Tu peux les déchirer... Mais, auparavant, baise celle dont les derniers mots sont : « nous aurions trop de remords! » — *et la suivante, datée du surlendemain, qui finit par* « comme je t'aime! »

Une femme très jolie tolèrera qu'un homme ne lui fasse aucun compliment sur le sujet de sa beauté, mais ne lui pardonnera pas de ne s'en point apercevoir.

GABRIEL SOULAGES.

Les Droits de la Critique

(Conférence faite par M. Dufayel, président du Cercle de la Critique, le 25 avril 1920).

MESDAMES, MESSIEURS,

Je vois parmi vous tant de jeunes visages qu'il me semble nécessaire, avant tout, de jeter un petit coup d'œil en arrière afin de vous faire comprendre ce qu'était la critique dramatique il y a dix ans.

Dix ans, Mesdames et Messieurs, c'est bien peu de chose pour qui a pénétré, commme moi, dans le Royaume de la Vieillesse, mais cela doit être un siècle, pour vous qui ne faites qu'entrer dans les riants jardins de la Jeunesse!

Je vous dirai donc comment nos confrères qui exerçaient la critique dramatique en 1910 entendaient leurs devoirs. Vous allez être tous bien étonnés.

En ce temps-là, — je parle comme dans les évangiles! — le critique dramatique allait au théâtre. C'était là déjà une coutume bien dangereuse. Comment juger sainement une pièce que l'on voit représenter? Une foule de considérations étrangères à la critique assaillaient ainsi notre homme. Il se laissait séduire par le délicat sourire d'une actrice, par le charme d'un décor; ou bien la vue d'un comédien qui ne l'avait pas salué la veille éveillait en lui de coupables rancunes.

En outre, le critique dramatique était fort mondain. Il dînait en ville deux ou trois fois par semaine... J'entends des murmures. Ne vous récriez pas, Mesdames et Messieurs, si je ne vous dis que la vérité! Parfaitement! Le critique acceptait des invitations et se créait ainsi de honteuses obligations. Et parfois, dans quelque cabaret à la mode, on pouvait rencontrer un célèbre critique dramatique déjeunant amicalement avec un illustre auteur dramatique.

Mais tout cela n'était rien. Je vais aborder, maintenant, une affaire autrement délicate. Sachez, Mesdames et Messieurs, que le critique dramatique allait au théâtre, dînait en ville et fréquentait ses amis. Eh! bien, pour être miséricordieux, pardonnons-lui ces regrettables pratiques et gardons toute notre sévérité pour la suite...

Car le critique dramatique, non content d'aller au théâtre, se permettait encore de critiquer les pièces qu'il voyait représenter. La coutume, si odieuse qu'elle puisse vous paraître, était dans les mœurs. Mais n'allez point croire que le critique faisait seulement des petites remarques discrètes et de menues objections. Non!

Il disait carrément que telle pièce était mauvaise, que tel auteur n'avait pas de talent. Comme s'il y avait de mauvaises pièces! Comme s'il y avait des auteurs sans talent!...

Voici, du reste, quelques extraits d'articles critiques de ce temps :

De M. GUY LAUNAY, dans le *Matin* :

M. Gabriel Nigond ne me semble pas avoir autant de talent que Corneille...

(Rumeur prolongée.)

De M. ADOLPHE BRISSON, dans le *Temps* :

La nouvelle pièce de MM. de Flers et Caillavet fait songer parfois à un spectacle de music-hall.

(Long frémissement de colère.)

De M. FRANC-NOHAIN, dans la *Vie Parisienne* :

Les calembours de M. Sacha Guitry ne m'ont pas fait rire...

(Violentes protestations. Cris : « Assez! assez!... »

Je termine mes citations, Mesdames et Messieurs, par ces quelques lignes de M. DE NION, dans l'*Echo de Paris* :

La nouvelle pièce de M. Edmond Rostand me semble inférieure à Phèdre...

Charmant, n'est-ce pas?

Mais tout a une fin, ici-bas, même les plaisanteries douteuses. Les auteurs dramatiques se révoltèrent, petit à petit, contre les procédés inqualifiables de leurs juges et vous savez ce qui advint. Les tragiques incidents qui ensanglantèrent le boulevard de 1912 à 1915 ne peuvent être ignorés de vous. Je les résumerai brièvement. Ce fut, d'abord, M. Adolphe Brisson, critique du *Temps*, qui fut tué par M. de Caillavet. Puis M. Duques-

nel, critique du *Gaulois*, qui fut percé de part en part par M. Henry Bataille. M. Guy Launay, critique du *Matin*, tomba, peu de temps après, sous les coups de M. Paul Bourget et M. Nozière, critique de l'*Intransigeant*, ne put survivre à la mort de son fidèle ami. M. Léon Blum, critique de *Comœdia*, fut assommé, un soir, par M. Maurice Donnay, devant les *Variétés*. M. Rostand ayant attiré M. Franc-Nohain dans un habile guet-apens, lui lut, à bout portant, le quatrième acte de *Chantecler*. Le critique de la *Vie Parisienne* passa ainsi de vie à trépas.

Je n'insiste pas, Mesdames et Messieurs, sur ces tristes événements. Certes, nous ne saurions approuver de telles violences et nous devons flétrir ces attentats. La justice, pourtant, en ayant acquitté les auteurs, ne soyons pas plus rigoureux que les juges. Saluons les victimes... et continuons.

(Tonnerre d'applaudissements.)

Ces désordres donnèrent sérieusement à réfléchir à messieurs les directeurs de journaux et aux quelques critiques demeurés vivants. Les uns et les autres tombèrent d'accord sur ce point : c'est qu'il fallait changer le régime de la critique dramatique. Le régime fut changé et laissez-moi croire que ce fut un grand bien...

(Salves d'applaudissements.)

Mesdames et Messieurs,

Il me reste à vous dire maintenant, de quelle façon, nous autres, les nouveaux critiques dramatiques, nous entendons nos devoirs.

D'abord nous n'allons jamais au théâtre, ce qui assure notre complète indépendance. Dès qu'une pièce nouvelle est annoncée, nous demandons à son auteur de bien vouloir nous donner son appréciation.

Nous ne dînons jamais en ville. Les dîners trop abondants finissent toujours par détériorer l'estomac et les personnes qui souffrent de l'estomac deviennent généralement grincheuses : un critique dramatique doit toujours être d'excellente humeur.

Enfin, nous ne critiquons jamais les pièces pour la simple raison que les pièces ne sont jamais sujettes à des critiques. Du moment qu'un directeur de théâtre accepte une comédie, c'est que la comédie est parfaite ; sinon, il ne l'accepterait pas, car les directeurs de théâtres sont tous extrêmement intelligents et d'un esprit tout à fait cultivé.

Mon distingué confrère M. Géraudel, critique dramatique du *Temps*, n'a-t-il point dit du reste :

Il n'y a pas de mauvaises pièces. Il n'y a que de mauvais spectateurs!...

(Bravo! bravo!)

MM. Lagrange et Cerf, les admirables critiques du *Matin*, ont fait une autre remarque pleine de bon sens quand ils ont dit :

Les auteurs dramatiques ont tous du génie. Car s'ils n'avaient pas de génie ils ne gagneraient pas d'argent. Or, ils gagnent beaucoup d'argent.

L'argument est sans réplique et il servira, si vous le voulez bien, de conclusion à cette amicale causerie.

(Bravo! Bravo! applaudissements prolongés.)

Maurice Prax.

ÉCHOS DES THÉATRES

Œufs frais du jour garantis à la coq
chez *Chantecler*, ferme modèle de la Porte Saint-Martin.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la rate, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. Georges Feydeau aux *Nouveautés*.

Personnes pâles

Vous qui êtes anémique, triste et sans force, n'hésitez pas à prendre les pilules Pierre Veber, au sel attique : elles vous guériront en un soir. (Dépôt au théâtre du *Palais-Royal*.)

Amoureux déçus! Epouses infortunées!! Vierges folles!!!

Le célèbre professeur Henry Bataille vous consolera, vous guidera, vous conseillera !... Écrire au *Gymnase*.

A LA MANIÈRE DE...
BAUDELAIRE

UT ERUCTENT QUIRITES

Dans le palais de jade où tu tisses tes rêves,
O mon spleen, je contemple, en fumant le houka,
L'étrange accouplement qui rapproche deux Eves :
La géante Choum-Choum, la naine Sélika.

Choum-Choum vient de la Chine et Sélika d'Afrique.
L'une, jaune, est pareille à quelque énorme coing,
L'autre est couleur de nuit, Sapho microscopique,
Et leur disparité s'oppose et se conjoint.

De la gloire pourtant leur entr'ouvrant la porte
Je peux les égaler à ces affreux dragons
Qu'un amour de poète en son sillage emporte
Comme un char enflammé traîne de vieux wagons :

Elvire, ange égrotant, insalubre maîtresse
Qui vomit un poumon dans chaque mot d'amour,
Squelette à peau tendue et dont, sous la caresse,
Le thorax décharné sonne comme un tambour.

Cassandre, Hébé des champs, rinceuse de vaisselles,
Qui captiva Ronsard en lui nouant au cou,
Parmi des puanteurs suffocantes d'aisselles,
De ses seins pendillants le collier tiède et mou.

Béatrice, succube abject, que les Vampires,
Les Stryges, les Démons, les Larves, les Maudits
Chassèrent, dégoûtés, et qui, de leurs empires,
Roula de chute en chute au fond du Paradis!

Abominables sœurs de ces inspiratrices,
Ignobles alambics d'où coule un vin sacré,
Choum-Choum et Sélika, gorgez-moi de vos vices,
Et saturez d'oubli mon cœur désespéré.

Poursuivez âprement votre âpre jouissance ;
Flagellez-vous du fouet, du stick et du bambou,
Et de ses aiguillons que la concupiscence
Larde vos corps tordus comme du caoutchouc!

Ah! que ne pouvez-vous, dans un hymen immonde,
Accouplant la hideur et la lubricité,
Engendrer quelque jour, épouvante du monde,
Le monstrueux enfant de la stérilité!

Paul Reboux et Charles Müller

PETIT MEMENTO ARTISTIQUE

Bail : S'est fait une célébrité en exposant, chaque année, une cuisine modèle où reluisent d'innombrables casseroles. Subventionné par le Brillant belge.

Bonnat : Portraits d'hommes illustres. Ressemblance garantie. Envoi du catalogue sur demande.

Chabas : Expose une jeune fille nue, blonde, rose et les pieds dans l'eau. une année de face, une année de dos. Recommandé pour puzzle.

Etcheverry : L'instantané mondain et galant. Grosse vente en cartes postales.

Guirand de Scévola : Fragonard pour « Hôtel du Commerce ».

Helleu : Le « Watteau à vapeur ». Avoir inspiré un aussi joli mot, c'est déjà beaucoup !

Merson (Luc-Olivier) : L'immortel auteur du billet de cent francs.

Montenard : Panneaux enchanteurs du Midi pour salle d'attente de troisième classe.

Rochegrosse : Scènes historiques pour cinéma.

Tournès : Carrière... pour petite bourse.

Le Vernisseur.

LAWN-TENNIS

LES RÉFLEXIONS DE L'ARBITRE



Mme D.C.GIS

La Mazette

La mazette prospère sous toutes les latitudes, car elle n'éprouve aucune peine à s'acclimater... Pourtant, elle sort surtout par les temps beaux et chauds; vous la rencontrerez alors principalement aux environs des fortifications, et au bord de la mer, et sur les pelouses de parc. C'est un être sociable qui aime à vivre en bande.

Une bande de mazettes qui va prendre ses ébats se fait remarquer par ses exclamations bruyantes et son lourd attirail. La mazette femelle est généralement plus chargée que la mazette mâle, ce qui ne laisse pas de choquer l'âme chevaleresque du passant.



M. M.LLET

Une mazette isolée se reconnaît à plusieurs signes. Elle a des souliers jaunes, un pantalon de fantaisie et une chemise de couleur : quand elle met une chemise blanche à plastron empesé, on suppose que c'est pour faire du chic. La mazette garde son faux col afin de faire croire aux dames qu'elle n'attrape pas chaud, preuve d'une grande facilité; à moins que ce ne soit par pudeur. X... la mazette qui a affirmé, — entendez-le comme vous voudrez, — sa supériorité sur ses semblables entoure son poignet d'un manche en caoutchouc, et son manche d'un poignet en cuir... pardon, je crois que c'est le contraire, mais cela a si peu d'importance!



Une mazette se croirait déshonorée si elle n'arborait pas les couleurs d'un club inconnu.

Ses deux principaux attributs sont : une raquette de musée et des balles grises ou rouges qu'un filet essaie de retenir prisonnières. Les balles grises ont l'avantage de se décolorer moins vite d'une année à l'autre; par contre les rouges prouvent que ce n'est pas le hasard, mais des considérations d'esthétique qui ont fait choisir cette jolie couleur...

La mentalité de la mazette est tout entière contenue dans l'expression « une carotte » appliquée à une balle bien placée près du filet.

Ne faisons pas de mal à la mazette : elle est si douce, si innocente!...

***

Le Champion à demeure

Le champion à demeure est un personnage important : il est chargé de représenter la maison qui l'entretient, en face des invités de passage. Un châtelain-mazette ou une mazette-châtelain qui se respecte, doit posséder, outre son auto, ses chevaux et ses chiens, un joueur de tennis qu'il puisse opposer à n'importe qui : c'est ainsi que sa maison méritera l'appellation flatteuse d' « endroit où l'on joue sérieusement ».

Quand, par hasard, l'invité de passage passe pour très fort, ou fait simplement partie du bas-personnel des tournois, rien n'est pénible comme l'angoisse du maître de maison, si ce n'est celle de son champion à demeure, qui sent peser sur ses épaules, ou plutôt sur son avant-bras, une lourde responsabilité. Pour l'honorer davantage, on invite le nouvel arrivant à faire sa première partie contre le champion à demeure, que l'on a eu soin de mettre en main auparavant.

Au moment où je commençais à jouer au tennis, je me rappelle avoir été invité par une dame à passer l'après-midi dans sa propriété au bord de la mer. Voici à peu près les termes de l'aimable proposition : « Mon fils et moi ne jouons pas encore très bien, mais nous avons un champion à demeure qui vous fera faire d'excellentes parties ». Tout ému, j'arrivai le lendemain avec armes et bagages. J'eus bientôt le sentiment que mon émotion allait disparaître, ou du moins faire place à une autre, d'une nature bien différente...



M. A. H. L.WE

J'eus d'abord beaucoup de mal à distinguer le cours des terrains limitrophes ; il ressemblait à une portion de plage à galets, avec des soulèvements de roches, çà et là. Le filet, en fils de fer, me faisait penser à ces grillages qui bornent les chasses gardées ; je faillis plusieurs fois tomber en m'y prenant les pieds.

Quant à la dame et son fils, — âgé de onze ans, s'il vous plaît! — ils effleuraient par hasard la balle, toutes les cinq minutes à peu près. Je fondais un dernier espoir sur le champion à demeure. Malheureusement, bien que sans doute le champion à demeure montrât de grandes dispositions, — car il comptait en anglais, — trois mois seulement s'étaient écoulés depuis qu'il avait découvert l'existence d'un sport appelé... lawn-tennis.



Mlle M.TH.Y

***

La Tennissante

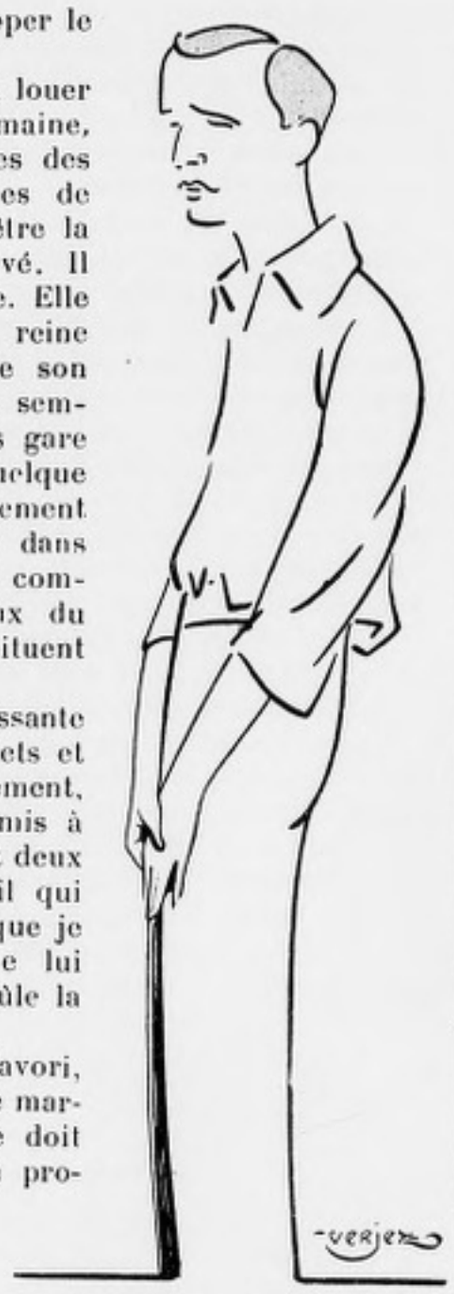
Exprimer son amour pour le tennis sans forger ce barbarisme eût été presque impossible! Le tempérament de la tennissante est excessif. Il se traduit par une grande familiarité avec les balles, en paroles tout au moins, sinon en gestes, car elle ne se permet pas souvent de les toucher... Quand elles arrivent près d'elle, elle les accueille par de petits cris, tantôt de crainte, tantôt de dépit, rarement de joie : c'est, en somme, un flirt spécial assez platonique...

La riche et irascible nature de la tennissante se manifeste encore sous une autre forme : elle traite son adversaire masculin d'expressions qui, à n'en pas douter, sous-entendent le tutoiement. En voici un exemple : « Oh! méchant, méchant! » s'écrie-t-elle quand son adversaire envoie une balle

qui a le tort de ne pas venir frapper le centre de sa raquette...

A quoi rêve la tennissante? A louer un cours une ou deux fois par semaine, à s'entourer de quelques raquettes des deux sexes — dont quelques-unes de l'espèce dite « repoussoir », — à être la présidente de ce petit cercle privé. Il faut qu'elle en soit la championne. Elle règne et gouverne. Comme la reine Elisabeth d'Angleterre, elle aime son premier ministre auquel elle fait semblant de donner le pouvoir. Mais gare à ce favori s'il lui cause quelque déplaisir, surtout dans le département de l'organisation des parties et dans celui des invitations! Les fautes commises dans le choix des gâteaux du goûter, bien que graves, ne constituent jamais un crime de lèse-majesté...

C'est avec son favori que la tennissante dresse les listes d'invités. Ses sujets et sujettes se hasardent bien, timidement, à proposer les noms de leurs amis à eux, mais ils demandent rarement deux fois la même faveur, après l'accueil qui a été fait à leur invité, accueil que je qualifierais de glacial si on ne lui faisait pas boire du thé qui lui brûle la langue.



M. Kenneth P.we.l.

Ce qui soutient le prestige du favori, c'est qu'il connaît des joueurs de marque. Lorsqu'un joueur de marque doit venir, la tennissante tâche de s'en procurer un second, afin de les satisfaire l'un par l'autre. S'il n'en vient qu'un, la tennissante s'en tire en le faisant jouer avec la plus faible de ses sujettes contre elle et son favori. Chaque défaite est, pour le favori, un pas de plus vers la disgrâce. Mais cela n'arrive guère car, en général, le joueur de marque brille surtout... par son absence. S'il n'a pas averti la tennissante en temps voulu, celle-ci lui inflige une punition terrible : elle ne l'invite plus... pendant huit jours. Je



M.A.G. B.wlet M.R.B. P.wel.

conseille vivement au joueur de marque de ne jamais dire qu'il ne vient pas parce qu'il ne sent pas à la hauteur : la tennissante, en effet, ne comprend pas la plaisanterie...

Etienne Micard.



CHOSES ET AUTRES

Si nous parlions un peu Académie? Le moment est propice : on vient de recevoir un académicien, et l'on va en élire de nouveaux. M. Pr.vost, aimé des femmes, a reçu son épée de leurs mains, une épée charmante, une épée de salon, sur le pommeau de laquelle une discrète boîte aux lettres rappelle les lettres à Françoise et les autres. D'ailleurs, c'est étonnant ce qu'on peut mettre de choses sur la garde d'une épée d'académicien ! Sur celle-là on avait encore évoqué la Gascogne, la Société des Gens de lettres, un journal féminin : M. F.lze est un bien habile homme! Cette réception, comme vous pensez, était très courue... Les femmes aiment M. Marcel Pr.vost, et elles remplissaient l'amphithéâtre, les tribunes et le centre de la salle : il y en avait partout. Le Tout-Paris d'abord, les éternelles habituées des réceptions, qui se croiraient déshonorées, si elles en manquaient une seule; et puis M. d'An.u.zio en redingote à taille, le monocle à l'œil, accompagné naturellement de celle qui, pour l'instant, enchaîne son cœur. On se pâme moins, cette année qu'il y a dix ans, devant M. d'An.u.zio; mais il a tout de même beaucoup de succès, surtout quand il raconte que, pour préparer le roman qu'il veut écrire sur Paris, il visite les maisons des grands couturiers, particulièrement celle de l'avenue d'Antin, et qu'il cherche un petit hôtel à louer, parce qu'il passera toute l'année prochaine parmi nous. Il était, bien entendu, à l'aimable réception que donna chez lui, après la séance, le nouvel académicien.

Et tandis que M. Marcel Pr.vost entrait à l'Académie, les candidats aux fauteuils vacants continuaient à s'inquiéter, à s'agiter, à se remuer. On dit qu'il se pourrait bien que M. Denis C.chin fût outsider au fauteuil du cardinal Mathieu, et enlevât ainsi à Mgr D.chesne et à Mgr B..drillart ce qu'ils convoitent... On sait que M. M.indron n'a aucune chance, malgré l'appui de M. Jules L.maître. On dit que M. de R.gnier se présenterait au fauteuil de M. de Vogué, et qu'il sera élu. Cela fera plaisir à tout le monde, sauf à M. Henry B.rdeaux, qui, sur le conseil de M. L.my, veut poser sa candidature. M. B.rdeaux ne doute de rien; il pense à l'Académie depuis qu'il est né et, pour y arriver, pratique la morale comme il pratiquerait l'immoralité si elle était à la mode. N'avait-il pas déjà dit, quand disparut M. C.sta de Be.ur.gard : « Il est mort, pour moi, un an trop tôt ». O candeur!

On prévoit d'ailleurs que d'ici peu de temps il y aura d'autres fauteuils libres : nos académiciens vont mal. Voilà qui réjouira les futurs candidats et les évincés des prochaines élections.

Il y a plusieurs années on pouvait entendre à Venise l'abbé P.rosi ; sa sublime musique emplissait le provincial théâtre de Venise et faisait contraste avec les mandolinettes et les musiquettes du Canal Grande. Et cependant l'abbé P.rosi existe aujourd'hui seulement, et cela parce que la comtesse Gr.ffulhe l'a bien voulu.

La Société des grandes auditions musicales a su attirer l'abbé à Paris ; par un éclectisme savant, la comtesse Gr.ffulhe qui protégea il y a deux ou trois printemps Salomé et ses lascives suggestions, protège, cette année, P.rosi et ses flûtes célestes. De l'enfer au ciel, la comtesse Gr.ffulhe promène son public fidèle, amis, snobs d'hier et de toujours, rares connaisseurs et enfin trois mille personnes qui viennent voir si c'est raté.

Eh bien... c'est réussi, c'est très beau ! On baille un peu pendant *Florence* (suite symphonique), mais le *Dies iste*, soulève un légitime enthousiaste !

La salle du Trocadéro est comble, et cependant il ferait froid si les célèbres yeux noirs de la comtesse n'échauffaient la salle, — on les aperçoit luire sous le grand chapeau abat-jour emplumé. On entre et on sort de sa loge, on s'exclame : « C'est admirable !... C'est divin !... Je me crois à l'église ! » L'abbé peut se

démener, prodiguer à l'orchestre des gestes onctueux et bénisseurs, les flûtes peuvent chanter, la musique blanche et plaintive planer ou mourir, qu'importe! On a été vu là; il fallait y être; on est content. Personne ne manque à l'appel.

Un triomphe inattendu pour Litwinne.

Quoi, elle a mieux chanté encore? Cela est impossible! Mais elle paraissait svelte, étant à l'échelle du Trocadéro, comme les poussins de *Chantecler* paraissaient grands en proportion des sabots géants!

Il faut voir M. St.phen L..geard, un soir d'abonnement, au Théâtre-Français. C'est toute une époque qui passe avec lui; son pantalon bordé d'une large ganse noire, son gilet et les boutons de son plastron, ses favoris si bien teints et ses cheveux si patiemment calamistrés, son tube droit, ses petites bottines, tout son air correct, raidi et cependant affable : comme tout cela n'est pas de notre temps. Il va dans les couloirs à petits pas, attentif à ne rien déranger de sa toilette ni de sa coiffure, puis il salue les dames, avec une politesse si surannée, et il fait la conversation d'une voix si sage, avec des phrases si gentiment banales, et il regagne son fauteuil, au premier coup de sonnette, avec une si parfaite docilité!... Il n'est jamais maussade, jamais neurasthénique, et pourtant il est candidat à l'Académie, ce qui devrait troubler son calme et exciter ses nerfs. Est-ce son excellent chambertin qui lui conserve tant de sérénité?



LUI !!

Ah! parlez-nous de Lui, *grand-mère.*
Ah! parlez-nous de Lui !

Les Premières

A l'Odéon : *Coriolan.*

Les magistrats, jadis, traduisaient Horace: M. Peyssonnié, qui est quelque chose, je crois, comme avocat général, traduit Shakespeare.

A la vérité, on n'est pas bien sûr qu'il le traduise; c'est-à-dire que, prenant une bonne traduction, il l'adapte, d'ailleurs non sans intelligence ni sans élégance, — et comme M. Peyssonnié est avocat général, et comme l'Odéon est un théâtre subventionné, le théâtre de l'Odéon joue la traduction officielle de M. Paul Sonniès ou Peyssonnié.

En dehors du petit intérêt d'actualité dont s'agrémentait, à la veille des élections, la représentation de *Coriolan*,— et il est bien certain que la façon dont Coriolan quête les suffrages de la plèbe, qu'il méprise, n'était point sans évoquer des images récentes, celle de M. Viviani, par exemple, au milieu des électeurs de Bourganeuf, — mais à part ce côté « scènes de revue » on ne s'explique pas bien pourquoi, dans l'œuvre de Shakespeare, M. Antoine est allé choisir cette pièce de préférence aux autres ?

Il est vrai qu'il nous avait déjà donné *Jules César*, — par quoi se manifeste que l'admiration pour Shakespeare, dont témoigne M. Antoine, est surtout la reconnaissance d'un metteur en scène pour l'auteur qui lui fournira prétexte aux plus « admirables mouvements de foule »...

Si bien réglés que soient, cependant, les combats entre Romains et Volsques, nous avons constaté une fois de plus qu'il était bien difficile de nous les faire prendre au sérieux...

Quant à l'innovation qui consiste, pour faciliter les « changements de lieu » et éviter les entr'actes, à installer, en quelque sorte, un petit théâtre sur le grand, et à jouer alternativement sur l'un et sur l'autre, je ne dis pas que ce ne soit ingénieux, certes, mais voyez comme la plus grande ingéniosité, dans la mise en scène, aboutit toujours à la plus grande convention!...

Et il y a également cet inconvénient, lorsque l'action est sur le petit théâtre, posé tout au fond du « plateau », que les voix des acteurs nous parviennent de plus en plus difficilement ; or comme, à l'*Odéon*, en temps ordinaire, ce n'est déjà que par miracle et par aventure que l'on arrive à saisir quelques fragments du dialogue, ici, il faut décidément renoncer à percevoir autre chose qu'un brouhaha extrême; et comme, cependant, on a l'impression que tous ces jeunes gens font tout ce qu'ils peuvent et crient à pleins poumons, pour se faire entendre, et que nous ne les entendons pas, on a une impression tout à fait déplaisante de fatigue, et, presque, de désespoir, aussi bien pour eux que pour nous...

Mais, n'est-ce pas, quand on va à l'*Odéon*, et quand, circonstance plus solennelle et agravante, c'est pour y voir du Shakespeare, on sait bien qu'on n'est pas là pour s'amuser...

Au Théâtre Réjane : *Bridge.*

Et Mlle Dorgère ayant voulu, elle aussi, gagner ses galons de grande comédienne, M. Pierre Berton l'a aisément persuadée que le rôle de Jane Lambourne, où il y avait de l'exotisme, de l'ingénuité, de la grâce, de la force, de la douleur, de la passion, — tout, enfin, tout! — et où l'on pouvait, pendant deux actes, se montrer avec des robes de jeune fille, et pendant deux autres actes, habillée en grande dame de la haute aristocratie anglaise, c'est-à-dire toutes perles dehors, — M. Pierre Berton, qui est un « vieux routier », n'a pas eu de peine à persuader Mlle Dorgère que *Bridge* était tout à fait la pièce qui lui convenait pour nous faire apprécier les mille ressources de son talent charmant...

Sans compter qu'au dernier acte, il y a une situation très forte, n'est-ce pas, où le tricheur démasqué affirme que tout est tricherie, et dit des choses assez dures à la société : les comédiennes adorent, en général, que l'on dise des choses dures à la société...

Et Mlle Dorgère a joué *Bridge*, et c'est tout...

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

Longchamp. — Beaucoup d'Américains. Le Président viendra-t-il? il ne viendra pas, il n'est pas venu. Et s'il avait été là on aurait trouvé tout à fait diplomatique que *Chulo* gagnât la Coupe. Il l'a gagnée tout de même. Et M. Henriq..., l'heureux propriétaire, qui ne s'était pas préoccupé de l'objet d'art *avant*, alla le voir *après*. Notons qu'il était très bien cet objet d'art : la fontaine de Nancy en surtout. Le surtout est très à la mode comme objet d'art; c'est une invitation à donner à dîner.

Sablonnet a révélé qu'il était un très bon cheval. Cela a surpris M. Ed. Bl... qui ne le croyait pas, et qui continua de ne pas le croire même après sa victoire. Mais ça n'a pas étonné le propriétaire, M. de Brém.... qui, même avant la course, était *chaud* au point d'inquiéter son ami M. de Corm.... Malheureusement *Sablonnet* n'a pas de grands engagements. Milton Henry l'a monté à la perfection et a démontré à beaucoup de critiques qu'il n'est pas nécessaire de faire des moulinets retentissants avec sa cravache pour obtenir d'un cheval le maximum d'effort.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il les ait définitivement convaincus, et la prochaine fois qu'il sera battu à la lutte ils continueront de décréter qu'il est mou !... Le public, qui ne paye pas les pots, — ni les chevaux cassés, — préfère en effet qu'on les casse : il se sent davantage rassuré sur la sincérité de la lutte. Grand merci !

L'année dernière, Frank Carter avait dit de sa pouliche *M'Amour :* « Je la courrerai l'année prochaine dans le prix Vanteaux ; ce sera sa course de rentrée et elle gagnera. » Ainsi Napoléon annonçait à l'avance ses victoires. Tout de même, ceux qui se sont souvenus de cette déclaration, et qui ont eu confiance, n'ont pas eu à s'en plaindre.

Il suffisait, d'ailleurs, pour être tout à fait édifié sur l'opinion de la maison, de consulter le propriétaire qui répondait aux questions : « Si ma pouliche bat *Berceuse*, ce sera une très bonne pouliche. » C'est la formule heureuse de ceux qui ne veulent pas vous décourager, sans aller jusqu'à vous *inviter*. Elle fut fort employée dans l'espèce et tout à fait justifiée. Car *M'Amour* battit *Berceuse* et doit être une très bonne pouliche. A la vérité, elle avait bien un peu versé dans la fin de course sur *Sukey*, et déjà les commissaires semblaient prêts à se réunir, mais M. de Prac..., propriétaire de la seconde et « très-sport », annonça qu'il ne réclamait pas.

Notons que le numéro un gagna cinq fois, ce qui fit dire spirituellement à M. Call.u : « Nous avons eu l'invasion des Huns ! »

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

La spéculation se meurt, la spéculation est morte !

Voilà ce qu'on ne cesse de répéter à la Bourse et même dans les milieux les plus divers où l'on s'occupe tant soit peu de finances ; mais dès qu'on entre au Palais de Justice, la spéculation est proclamée fleurir plus que jamais et, dans le jargon judiciaire, elle devient, soit *filouterie*, soit *opération licite*, suivant qu'il y a perte ou gain.

Tout dépend donc du résultat final, ce qui prouve, une fois de plus, que la fin justifie les moyens, car le client dont le compte est créditeur empoche sans se faire prier, tandis que celui dont le compte est débiteur jette les hauts cris, ne veut pas payer sa différence, appelle la garde et, poussé à bout, avoue naïvement que « la Bourse est faite pour y gagner de l'argent, non pour en perdre ; que les affaires auxquelles il s'était intéressé ne présentaient certes pas des garanties de tout premier ordre, mais qu'il pensait en sortir à temps ».

C'est cette sortie tardive qui cause sa colère ; c'est d'elle qu'il entend rendre responsable le banquier, émetteur ou intermédiaire, et peu lui en chaut que d'autres perdent, pourvu que, lui, il ne doive rien.

En ce moment, cette disposition spéciale est très fréquente ; elle est si simple et si facile à comprendre, plus facile, certes, que la tenue des cours de différentes valeurs exotiques.

La faveur du public se porte aux Sociétés de Crédit. Leurs bénéfices attirent les amateurs. Pourvu qu'ils n'attirent pas, aussi, les convoitises socialistes ! Mais M. Caillaux va les défendre à l'avenir, ce qui nous changera.

L'élasticité du caoutchouc se prête admirablement au petit jeu auquel on le soumet : on tire, tire, des deux bouts, il s'allonge, s'allonge et ne casse pas.

On prépare quelques opérations nouvelles, importantes, car les disponibilités demandent des emplois, comme de simples prolétaires.

TRIBOULETTE.



CRÉATION DE LEWIS

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Mlle Catherine Koning, fille du regretté directeur de la Renaissance et du Gymnase, va nous donner prochainement une suite de nouvelles que l'on dit spirituelles et délicieuses.

La jeune débutante dans la carrière a, du reste, de qui tenir.

—

La Scala tient un nouveau grand succès avec les scènes nouvelles interprétées dans la revue, et notamment une sur les candidatures féminines aux élections législatives, qui a valu à Sinoël et Rivers une dizaine de rappels. Polin, à l'occasion, lançait quatre chansons nouvelles qui vont devenir rapidement populaires.

—

La Comédie-Française a l'intention d'engager, au titre de pensionnaire, M. Joute de l'Odéon.

—

Edmond Rostand vint chez Fursy,
Fuyant le bruit de sa « première »,
Eprouvant le besoin précis
De rire trois heures entières
Edmond Rostand vint chez Fursy.
Mais à peine était-il assis
Que devant la verve outrancière
D'Enthoven, ce Belge d'ici,
Il oublia tous ses soucis...
Rostand reviendra chez Fursy !

—

La délicieuse pièce en vers de M. Miguel Zamacoïs, *Les Bouffons*, sera mise prochainement en musique ; le compositeur choisi serait, dit-on, M. Alexandre George et la première serait donnée la saison prochaine dans un petit théâtre lyrique subventionné, le plus coquet de Paris.

—

Au Théâtre du Grand-Guignol :

Les péripéties fantaisistes, les situations amusantes, le dialogue verveux, les dénouements imprévus des pièces qui composent la partie comique du spectacle déchaînent le fou rire, car ils sont d'une irrésistible drôlerie. Si la *Lutte pour la vie... de château* roule sur un sujet hardi, les scènes grivoises sont du moins sauvées à force de malice et d'esprit ; *Un Malin* et le *Philanthrope* sont de joyeuses satires de bien mauvaises mœurs. Ces comédies, qui encadrent les drames fameux : *Dans les Soutes* et l'*Eclaboussure*, forment un programme digne en tous points du Grand-Guignol, et qui explique la vogue toujours grandissante de ce théâtre.

—

La saison prochaine nous aurons à l'Odéon, une pièce inédite de M. Mounet-Sully, doyen de la Comédie-Française.

—

Mlle Marthe Lenclud étant devenue souffrante, la direction du théâtre Marigny s'est vue dans l'obligation de retarder de vingt-quatre heures sa réouverture. Celle-ci n'a donc lieu que le vendredi 29 avril, avec la première représentation de la revue dont la répétition générale à été donnée jeudi.

PREMIÈRES A L'HORIZON

A l'Opéra : *Salomé* (de Richard Strauss).
A l'Opéra-Comique : *Le Mariage de Télémaque*.

—

Zig-Zag. — Rablet, le célèbre Rablet, est étonné, ses cheveux repoussent, il faut dire que l'amusant artiste a suivi les conseils de ses amis et ce changement il le doit (soyons indiscrets) à la Sève Sourcilière de la Parfumerie Ninon.

—

L'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris, et à Nice, place du Jardin Public. Réputation mondiale. Résultats certains et durables par ses traitements hygiéniques pour la beauté de la femme selon les âges. Innove un traitement « Idéal Beauté ».

Les lectrices de la *Vie Parisienne* peuvent par la voie du journal, demander et recevoir tous les renseignements qu'elles désireront.

—

Vaine crainte. — C'est la crainte de communiquer à leurs cheveux une désagréable odeur qui retient maintes personnes de faire usage de cette merveilleuse préparation capillaire appelée « le Pétrole Hahn ».

Aimables lecteurs et lectrices qui lirez ces lignes, bannissez toute appréhension et soyez bien persuadés que le pétrole employé est un pétrole tout à fait spécial, rectifié et désodorisé, débarrassé de ses éléments ignifuges et rendu ininflammable.

Le parfum de cette préparation est véritablement exquis et c'est du Pétrole Hahn qu'on peut dire que l'utile s'y trouve joint à l'agréable.

En vente partout.

Une seule teinture pour cheveux est sans danger : le « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Petit incident l'autre soir au Cercle... X ; un des membres influents manqua d'être rayé pour dette, naturellement.

Heureusement l'intéressé courut à l'*Official Banque* qui, grâce aux titres dotaux de la femme du célèbre et aristocratique ponte très connu, évita catastrophe et déshonneur.

Il est bon tout de même de connaître son Paris.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour détruire les petits points noirs ou tannes du front, du nez et du menton sans occasionner ni rougeurs ni irritations à l'épiderme il faut employer l'*Anti Bolbos* produit spécial efficace. Prix 5 francs le flacon, franco contre mandat poste de 5 fr. 50 adressé à la *Parfumerie Exotique, 31, rue du Quatre-Septembre*. Eviter les contrefaçons.

—

Official-Banque, (20, rue de La Rochefoucauld Tél. 136-73). Avances argent sur titres dotaux. Discrétion.

—

Tous les sportsmen s'abonnent à « Tennis », le nouvel et seul organe du tennis en France. Paris, 39, rue des Vignes.

Officiers ministériels

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ-de-Mars)
A Adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, le **10 mai** 1910. **TERRAIN** Av^e **Charles-Floquet** et r. **Champ-de-Mars** 651^m50. M. à p. **220** fr. le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, et DELORME, r. Auber, 11, *dép. ench.*

PROPriété à **TRÉON près DREUX**, confortable et gde écurie. A vendre ou à louer. S'ad. à Me DUPONT, not. à Dreux.

HOTEL **R. de Lille, 76**. Cce 925^m. M. à p. 500.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. 10 mai 1910. S'ad. Me CONSTANTIN, not., 9, r. Bois-y-d'Anglas.

TERRAIN **Bd Edgar-Quinet, 31**. Cce 288^m80 Rev. nette 2 500 f. M. à p. 40.000 f. A adj. ch. Not. Paris, 10 mai. Me A. GIRARDIN, not. 43, R. Rich lieu.

MAISON (7e) **r. Cler. 22**. Rev. 11.300 fr. M. à p. **120.000** f. Prêts Cr. Fonc. **A adj.** s^t 1 ench Ch. N.-t. **10 Mai**. Mes Flamand-Duval et MACIET, 60, bd Sébas opol.

BEL HOTEL **AV. KLÉBER, 33**, Angle r. La Perouse. Cce 1.265^m libre loc. A vend. à l'am. S'ad. Me NOTTIN, n.-t., 5, r. la Ville-l'Évêque.



Moyen infaillible d'être grand quand on est petit !

sans Opération, ni Traitement

au moyen de l'appareil invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément

facilite la marche

supprime la fatigue



Sans l'appareil 1^m59 Avec l'appareil 1^m65
Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de tout le monde

Rehaussement magique pour personnes de petites tailles

Égalisateur universel

Pour DAMES

Pour MESSIEURS

En vente chez le spécialiste **C. ACKER & Cie, 30, Rue Bergère Paris**
Notice gratis et franco sur demande

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

Maladies spéciales à l'homme.

Comment en guérir en se traitant soi-même. Guide sûr donnant conseils pratiques. Ouvrage instructif et clair (300 pages, nombreuses illustrations) est envoyé pour 2.— fr. (timbr.) par l'auteur le Dr. Rumier, Genève (Suisse).

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS. LIVRES
très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à **A. Mazoyer**, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 2e étage

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* **BARLET, 112, r. Réaumur, Paris** Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr.
LIVRES Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr REYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que **chacun voudra acquérir**. **RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour**, à l'hygiène et à la **Préservation sexuelle.** Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le Catalogue de Curiosités 650 Fco contre **Quatre** francs à E. LEMOINE, 66, Cour Mongenot, Paris

MESDAMES pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES. Envoi discret contre 10f mandat ou remboursement du **RÉGLOGÈNE LACROIX**
G. LACROIX, Pharmacien spécialiste à LILLE.



Librairie des Curieux
4, rue de Furstenberg, 4
— PARIS —

DERNIÈRES PUBLICATIONS
en vente chez tous les libraires :
Les
Maîtres de l'Amour
Anthologie des œuvres les plus remarquables en vers et en prose, traitant des choses de l'Amour

Dissertations amoureuses de Lucien, 1 vol. in-8 écu sur papier vergé		5 fr.
L'Écornifleur de D'Ivia Arétin, 1 vol. in-8 carré sur papier Alfa.		7 50
— Marquis de Sade	— —	7 50
— Comte de Mirabeau	— —	7 50
— Chevalier A. de Nerciat	— —	7 50
— Patricien de Venise G. Raffo	— —	7 50
— libertine de Nicolas Chorier	— —	7 50
— libertine des Poètes du XIXe siècle	— —	7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE
Petits volumes in-18 carré, tirés sur papier d'Arches à 500 ex. numérotés et réservés aux souscripteurs. . . 6 fr. le vol.
I. La Sœur des Amandryades. — II. Le petit neveu de Grécourt. III. Histoire Secrète des Ebagors. — IV-V. Julie philosophe. VI. Correspondance de Madame Gourdan, dite la Comtesse.
Envoi franco contre mandat par poste recommandé

Les catalogues, bulletins de souscription et prospectus détaillés sont envoyés franco sur demande.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr. 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox. MADRID (Espagne)

LIVRES Catalogue ***EXTRA-CURIEUX,*** intime, plus six échantillons, très beau pour **1f25** timbres ou mandats. **E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.**

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3e album 2 fr., 12e album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (DISCRÉTION) MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. refus. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

LIVRE CURIEUX. Vol. illustré inédit ! Envoi fco cat. contre 4 frs. Lenoy, 5, quai Valmy, Paris

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : **BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE,** véritable encyclopédie de l'**AMOUR CONJUGAL,** enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1910.
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière Paris (IXe)

Le gérant : C. CLEMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

LE RACCOMMODEUR DE CŒURS

Dessin de C. Hérouard



Samedi 7 Mai 1910

48e année, N° 19



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES
LES SPORTS
THÉATRE ET MUSIQUE
LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

DÉPOT LÉGAL
Seine
N°

Dans ce numero:
JABOUNE
par FRANC-NOHAIN

LES MICROBES DU PRINTEMPS

Dans ce numéro :
L'HUMORISTE, SA VIE SES MŒURS
par H. AVELOT



Une parcelle de l'« air vicié » de Paris, au mois de mai, vue au microscope (grossie 5873 fois)

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies



GERMANDREE
en POUDRE, en CRÈME et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT, FABt LYON

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

CHOCOLAT
129, Bd St GERMAIN
53, Bd MALESHERBES
PARIS
CHOCOLAT EXPRESS
GRONDARD



SIROP A L'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

Coeur de Jeannette
Nouveau Parfum HOUBIGANT
19, faub. Saint-Honoré.

SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF



PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES
illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(3e ÉDITION)
Le livre idéal pour se distraire en voyage !
En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50




AUTOS VELOS
LES PNEUS
DUNLOP
SONT
LES MEILLEURS
PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

NE VOYAGEZ PAS
SANS LES
GUIDES CONTY
EN VENTE PARTOUT

ON DIT... ON DIT...



Voie détournée.

A côté des superbes salons-box où demeurent, à Poissy, mesdemoiselles les pouliches de l'écurie Van.er.ilt, il y avait une route nationale.

Or, sur les routes nationales il passe beaucoup de choses et de gens. Des cahots, des cris, des jurons : c'est un fardier... De la poussière, une pétarade : c'est une 100 H. P... Des chansons, des disputes : ce sont des conscrits...

Tout cela, c'est bien du vacarme. Et mesdemoiselles les pouliches en étaient énervées. Dame! le charivari troublait leurs chastes rêves de jeunes fiancées.

M. Du.e, l'excellent entraîneur de M. Van.er.ilt, ne dormait plus à la seule pensée que ses pouliches pouvaient, d'aventure, dormir mal. Il alla trouver M. Van.er.ilt et lui fit ses doléances.

— Qu'à cela ne tienne, répondit M. Van.er.ilt avec flegme. Il faut enlever la route.

— En Amérique, oui, ce serait facile! objecta le dévoué serviteur. Mais en France les choses sont toujours plus compliquées...

— Je vous dis, répéta M. Van.er.ilt, qu'il faut enlever la route...

Ce que milliardaire veut,... l'administration Française le veut bien aussi!

La route a été détournée et passe maintenant au large des écuries de demoiselles les pouliches.

Cette petite modification à la carte de la région a coûté à M. Van.er.i.t la bagatelle de deux cent mille francs.

Il est vrai que quand on a quinze millions de rentes...

♠ ♠

Le peintre des mains.

Mme de Bobadilla est à Paris... Bobadilla? Mais c'est une station espagnole, où tout les trains andalous s'arrêtent de quelque direction qu'ils arrivent, pour laisser les voyageurs admirer la farouche sierra avoisinante, en dégustant un hachis de morue huileuse et d'olives fermentées.

Ce n'est pas d'une station, c'est d'une dame qu'il s'agit, une dame espagnole du plus grand courage. Elle commence une tournée mondiale de conférences sur les artistes fameux de son pays; la semaine dernière elle a parlé du Greco! « Quelle énergie tout espagnole m'a-t-il fallu, explique-t-elle, pour faire cette conférence devant une salle parisienne vide! »

M. Barrès, convoqué, avait en effet oublié de venir; les autres ne savaient pas!

Mme de Bobadilla, épouse paraît-il d'un grand critique d'art, — espagnol, — connaît le Greco et le commente à la manière de son pays — ce peintre crétois des hidalgos et des moines dégénérés est, à en croire l'ardente conférencière, le peintre par excellence des mains. Mais il ne faut pas confondre les mains espagnoles avec les vulgaires mains des autres nations; celles-là, démesurément longues, exagérément blanches, ne savent porter que des bagues, des dagues, ou des cierges! Mains fluides et épuisées soutenant le corps inerte du comte d'Orgaz, mains extatiques des saints, mains féroces des moines inquisiteurs, ont été dépeintes avec une véhémence tout espagnole par Mme de Bobadilla. Que dira-t-elle donc quand elle parlera de Vélasquez?...

♠ ♠

La bonne cuisine adoucit les mœurs.

La brouille paraissait avoir fait d'irréconciliables adversaires de deux collaborateurs qui, autrefois, avaient été inséparables. Or, les voici aujourd'hui d'accord. Tout cela, parce qu'un de leurs confrères, diplomate avisé et gourmet réputé, les a réunis au nouveau restaurant Volney. Il n'est telle que la bonne chère, arrosée d'un excellent vin pour adoucir les angles les plus aigus!



L'Étoile.

C'est une charmante artiste qui a les plus jolies dents de Paris.

Tout le bonheur du monde est sur ses dents qui brillent,

comme dirait le poète Fernand Gregh.

Après avoir brillé au music-hall d'un éclat, non point fulgurant mais honorable, elle s'est mise vaillamment à la comédie de genre. Et, pour le moment, elle est grande vedette d'un théâtre voisin de la Trinité. Elle ne joue peut-être pas tout à fait aussi bien que Bartet, mais pour un début on ne saurait être trop exigeant.

Et elle travaille! Elle n'en dort plus : elle n'en mange plus. Elle passe ses journées et ses nuits à piocher les classiques et à étudier les grandes scènes du répertoire... Elle veut à toute force devenir une grande comédienne.

Elle le deviendra sans doute car une directrice de théâtre est vite sacrée illustre artiste. Or le théâtre où elle joue pour l'instant pourrait bien lui appartenir un jour.

♠ ♠

La vie intense.

Avez-vous vu M. Roosevelt? Étiez-vous à la réception de l'Ambassade des États-Unis où la moitié de Paris a défilé entre deux haies de laquais pour serrer la vigoureuse poigne de Teddy?

Ce gros homme, sanglé dans son habit comme un villageois endimanché, s'amuse à jouer au souverain et l'Europe se prête avec complaisance à ce petit jeu et, ma foi, c'est un jeu qui en vaut la chandelle! Teddy le tueur-de-lion, représente la paix, non pas la paix ailée, et capricieuse avec laquelle les monarques d'autrefois n'avaient que des flirts éphémères, mais la paix solide, définitive que les démocraties modernes entendent « caler » sur des sacs de dollars et des liasses de banknotes; et voilà pourquoi hommes d'État, financiers, littérateurs, commerçants sont allés s'incliner devant M. Roosevelt, devant M. et Mrs Bacon et devant M. Jusserand, le plus sportif de nos diplomates. Ne leur doit-on pas les derniers tarifs douaniers franco-américains, c'est-à-dire un milliard, à prendre ou à laisser? Rue de la Paix, un milliard tombe!

Le monde officiel a quitté l'ambassade tôt; le « monde » tout court y est arrivé tard. On ne fusionne pas! Quelques groupes s'étaient isolés pour fumer dans un arrière petit salon où le portrait de Roosevelt par Laszlô est exposé. Il a l'air bien terne, ce portrait! Mais quoi d'étonnant? Le président a posé devant l'artiste, à 8 heures du matin, en descendant de sleeping : il était encore gris de poussière.

Ah! la vie intense!

♠ ♠

Souvent poète varie...

Elle est dans la joie, une joie frémissante : car *il* est à Paris, lui, l'unique, l'incomparable, l'animateur, comme il s'appelle, enfin l'illustrissime Gabriel d'Annunzio, poète, romancier, député, et aviateur prochainement; et, comme elle écrit sur la littérature italienne, abondamment, il lui appartient de droit. Naguère, quand il est venu à Paris pour la première fois, elle l'a produit chez elle et au théâtre. Certains se rappellent ce soir où, à côté de lui dans une loge, elle effleurait sans cesse, d'un air inconscient, avec une rose, la main du grand séducteur, — qui, d'ailleurs n'y prenait pas garde. Un autre poète, un grand poète celui-là et Français, mort aujourd'hui, a rempli sa vie d'orgueil. Mais puisqu'il est mort, il faut ne songer qu'aux vivants : et Gabriel est vivant. Seulement Gabriel, cette fois, n'est pas avide de se montrer : il l'évite, il la fuit. Elle annonce tout de même qu'il va venir demain, tout à l'heure, chez elle... s'il ne venait pas, quelle catastrophe.

High-Life Tailor



Jusqu'où ne monterai-je pas? **Quo non ascendam?** *C'était la devise de Fouquet.* **Toujours plus haut**, *nous dit* **HIGH-LIFE TAILOR**. *Qui sait?... Si les gracieuses bulles d'air, sur lesquelles s'inscrivent ici des réminiscences de son luxueux catalogue, venaient à s'échapper, qui sait si elles ne porteraient pas aux habitants de Mars l'histoire prodigieuse de ses triomphes et n'iraient pas leur révéler les riantes images de ses succès? Qui sait si du haut de leurs terres lointaines...? Mais, trêve d'orgueil; notre planète et plus spécialement la France suffisent aux ambitions de* **HIGH-LIFE TAILOR**. *Des milliers et des milliers de personnes ont depuis plus de quinze ans comparé, jugé, reconnu la supériorité éclatante de ses étoffes, la coupe inimitable de ses modèles, l'élégance toujours parfaite de ses créations. Des milliers et des milliers de personnes feront encore cette année, comme tous les ans, appel à l'intarissable fécondité de son cerveau. Il n'en demande pas davantage. Et ses* **Tailleurs** *à* **95 francs,** *et ses* **Complets** *à* **69 fr. 50** *continueront à répandre dans le Monde la puissance de son nom :* **HIGH-LIFE TAILOR,** *à multiplier la gloire de ses magasins :* **12, Rue Auber** *et* **112, Rue Richelieu**.

(Rayon spécial de costumes sans essayages).

Sport and business.

Pour être pratiques, soyons sportifs! Les Anglais ne nous donnent-ils pas l'exemple de traiter des affaires entre deux parties de golf ou de football? A leur école, certains de nos champions amateurs sont, paraît-il, déjà passés maîtres. Qu'on en juge par ce trait :

Une des gloires du sport français (que nous ne nommerons pas pour ménager sa modestie) s'était couverte de lauriers dans un récent tournoi : coupes et médailles, notre homme avait tout raflé, ou à peu près, mais il a déjà encombré sa maison de tant de ces « objets d'art » qu'il se trouva un peu embarrassé de cette moisson superflue. Il proposa donc à la fabrique sportive, organisatrice du tournoi, de lui céder, avec un rabais de vingt-cinq pour cent, deux « grosses » d'articles athlétiques qu'il désigna. On acquiesça à cette proposition si désintéressée... en apparence.

Or, devinez ce que fit notre champion, sitôt en possession de sa petite cargaison? Il courut la revendre à une maison concurrente, également avide de lui être agréable!...

Et voilà comment le sport peut conduire à la fortune.

♠ ♠

Nouvelles... à la main.

M..... rencontre, l'autre soir, sur le boulevard, ce diable de F..... (qui a la dent aussi aiguë que le crayon).

— Bonjour! Quelles nouvelles?

— Ah! qu'est-ce que cela me fait? Je ne crois plus qu'à celles que j'invente!

Les cinq sous du député.

Il est un électeur en France à qui le régime parlementaire ne coûte rien; c'est un malin! Cet habile homme est vigneron dans ce beau pays de Bourgogne où l'on a tant d'esprit qu'on le met en bouteilles pour la plus grande joie du reste du monde.

A une réunion électorale où le candidat, — un Bourguignon lui aussi à l'esprit subtil et à la répartie prompte, — exposait son programme politique, notre homme déclara tout net, au milieu des rires de l'auditoire, que « des députés, d'abord, n'en faut plus! Ils coûtent cher et ne servent à rien! »

— Bah! répondit M. J.v.l, le candidat sur la sellette, croyez-vous que votre député vous coûte si cher que cela?

— Dame! il nous coûte quinze mille francs!

— Quinze mille francs? Eh! bien, comme la circonscription de Sens a 60.000 habitants, cela fait que, pour votre part, vous y êtes de vingt-cinq centimes. Ces vingt-cinq centimes, que vous auriez tant de regret à payer, je vous les donne; les voici, mais à la condition, bien entendu, que vous ne voterez pas, ni pour moi, ni pour personne!

Cette fois, les rieurs étaient du côté du candidat. L'homme empocha le nickel... et alla le boire.

Voilà un canton de France où la politique n'est pas ennemie de l'esprit. Nous voulons croire qu'il y en a encore beaucoup comme cela!

Rhum St James

GRANDE MAISON DE BLANC
6 BOULEVARD DES CAPUCINES
LONDON PARIS CANNES



LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON
TROUSSEAUX
COMPLETS DEPUIS 1500 F
CATALOGUES
ET DEVIS DE TROUSSEAUX
ENVOYÉS SUR DEMANDE



AVIS A NOS ABONNÉS

Nous rappelons à nos abonnés qu'à toute demande de changement d'adresse doit être jointe la somme de 50 centimes.

Officiers ministériels

BEL HOTEL Av. KLEBER, 33, Angle r. La Pérouse. Cce 1.263m libre loc. A vend. à l'am. S'ad. Me NOTTIN, not., 5, r. la Ville-l'Évêque.

HOTEL R. de Lille, 76. Cce 925m. M. à p. 500.000f. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. 10 mai 1910. S'ad. Me CONSTANTIN, not., 9, r. Boissy-d'Anglas.

Maison N° 76 Bd MALESHERBES Cce 426m. Rev. br. 36.386. f. M. à p. 600.000 fr. Prêt Créd. fonc. A adj. Ch. not. Paris, 31 mai 1910. S'ad. Me HUGUENOT, not., 50, r. La Boétie.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets directs simples de Paris à Royat et à Vichy

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie Nevers-Clermont-Ferrand

De Paris à Royat :

1re classe : 47.70. *2e classe :* 32.20. *3e classe :* 21 fr.

De Paris à Vichy :

1re classe : 40.90. *2e classe :* 27.60. *3e classe :* 18 fr.

TRÈS PROCHAINEMENT



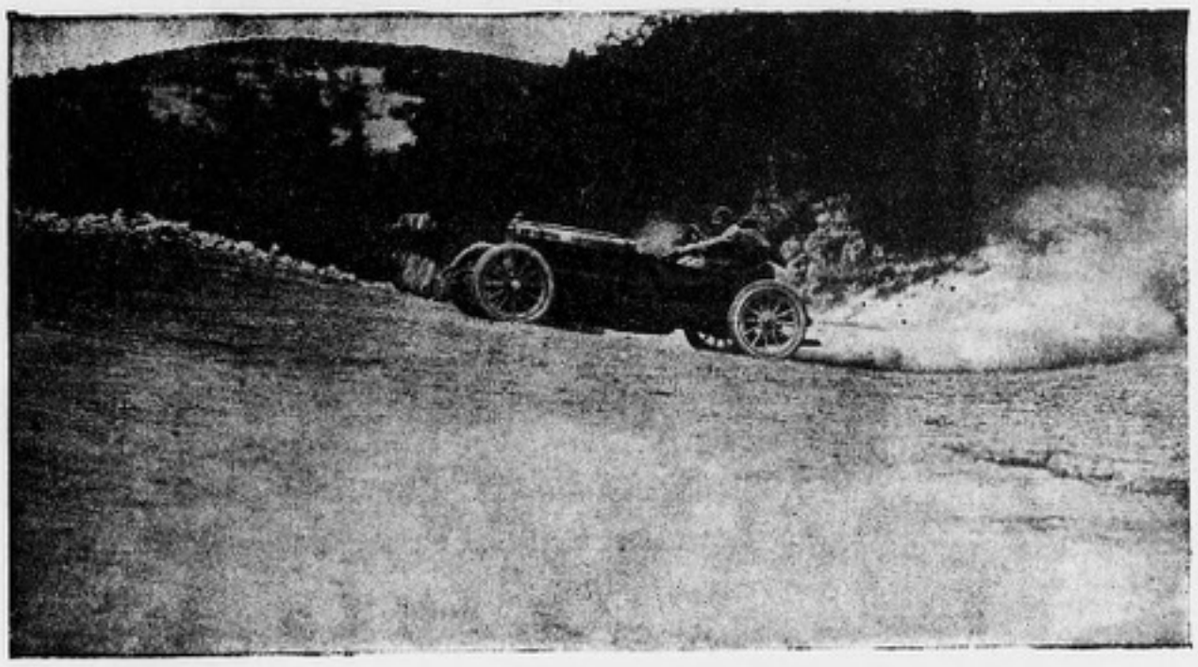
LA VIE PARISIENNE
commencera la publication de
LA VAGABONDE
par COLETTE WILLY

SOCIÉTÉ DES AUTOMOBILES BRASIER

2, rue Galilée, Ivry-Port (Seine)

TÉLÉGRAPHE
Brasier
Ivry-Port

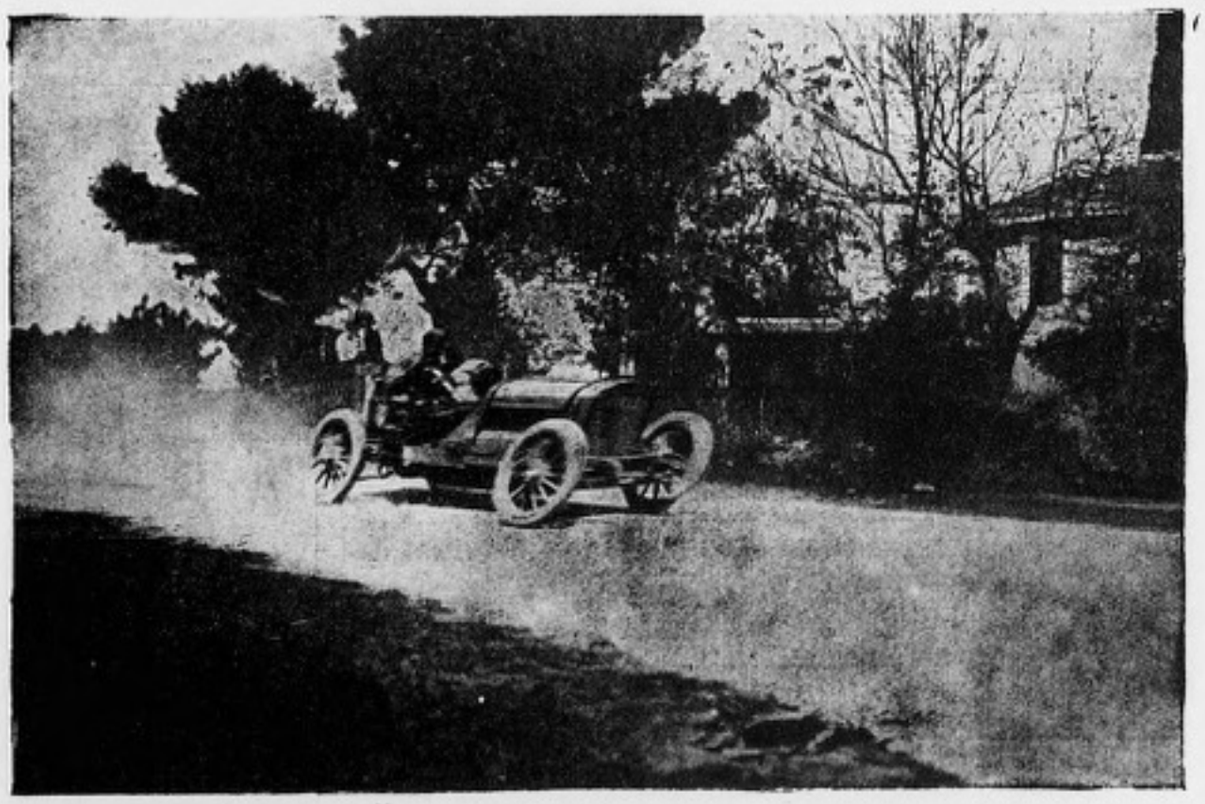
TÉLÉPHONE
805-55
805-35



Course de côte du Mont-Ventoux 1909, altitude 1909 mètres, trajet 21 kilomètres. Bablot sur sa Brasier escalade la terrible côte établissant le nouveau record en 18 minutes 45 secondes. Vitesse moyenne 70 kilomètres à l'heure.

PRIX ET DÉSIGNATIONS DES CHASSIS BRASIER

DÉSIGNATION	CHASSIS DE PETITES VOITURES			CHASSIS DE GROSSES VOITURES						
	2 CYLINDRES	4 CYLINDRRS MONOBLOC		4 CYLINDRES				6 CYLINDRES		
Puissance	10 HP	11 HP	12 HP	16 HP	18 HP	32 HP	35 HP	24 HP	28 HP	50 HP
Vitesses	3	3	4	4	4	4	4	4	3	3
Transmission	Cardan	Cardan	Cardan	Chaine ou Cardan	Cardan	Chaine	Chaine	Cardan	Chaine	Chaine
Allumage	H^te tension	H^te tension	H^te tension	Rupture ou H^te tension	H^te tension	Rupture	H^te tension	H^te tension	H^te tension	Rupture
Pneumatiques	760×90	760×90	765×105	875×105	880×120	880×120	880×120	880×120	880×120	920×120
PRIX	**5.500 f.**	**6.500 f.**	**7.500 f.**	**11.000 f.**	**12.000 f.**	**13.000 f.**	**14.500 f.**	**14.000 f.**	**15.000 f.**	**20.000 f.**
									pour 4 vitesses Supplément 500f.	



Meeting de Salon 1909. Bablot sur Brasier gagne pour la 3e fois et définitivement la Coupe Henri de Rotschild, couvrant les 5 kilomètres en 1 minute 45 secondes. Vitesse moyenne 172 kilomètres à l'heure.



JABOUNE

X. — Le Médaillon.

Certes Jaboune aime bien sa vieille grand'mère Amélie, mais elle lui inspire moins encore d'affection, peut-être, que d'orgueil.

La grand'mère Amélie, c'est, plus exactement, la grand'mère de sa maman, c'est l'arrière-grand'mère de Jaboune : et elle a quatre-vingt-sept ans, et l'on conviendra que c'est une circonstance qui n'est pas banale, et qui vaut bien que l'on s'en montre fier, en effet, que d'avoir, dans sa famille, une vieille grand'mère de quatre-vingt-sept ans!...

Evidemment ce n'est pas aussi beau qu'une centenaire, mais enfin, c'est un commencement, et c'est le grand et secret espoir de Jaboune que sa grand'mère Amélie « ira bien jusqu'à cent ans », ou même, qui sait, les dépassera, et ainsi de suite, — car, somme toute, quand on est arrivé déjà à quatre-vingt-sept ans, il n'y a pas de raison pour que ça s'arrête...

Et c'est bien là-dessus que Jaboune compte, à part lui, c'est que ça ne s'arrêtera jamais, — comme lorsqu'on joue à rattraper une balle, et que l'on commence à la lancer en l'air, et qu'on l'a rattrapée une fois, deux fois, vingt fois, alors on s'imagine que, peut-être, ça va continuer ainsi, longtemps, toujours, sans plus jamais manquer, et que l'on est « parti » pour rattraper la balle, des billions de fois, et des trillions, et des quatrillions...

Le seul ennui, c'est que ça soit si long, une année, — ça traîne, ça traîne...

Pour bien faire, il faudrait que, chaque matin, en se réveillant, on pût se dire : — La vieille grand'mère Amélie a encore une année de plus... Quatre-vingt-huit, — quatre-vingt-neuf, — quatre-vingt-dix...

Oui, comme ça, ça vaudrait la peine, et ça serait vraiment intéressant...

Jaboune a bien essayé de compter l'âge de la grand'mère Amélie semaine par semaine, pour que ça aille plus vite. Mais d'abord il a eu une extrême déception à constater le peu de semaines que cela représente, en réalité, quatre-vingt-sept ans...

A vue de nez, avant de poser les chiffres, il se figurait, et, si on le lui avait demandé, il aurait certainement répondu, que sa vieille grand'mère Amélie avait déjà vécu cent mille semaines, au moins.

Et voici qu'en multipliant 87 par 52, — puisqu'il y a 52 semaines dans l'année, n'est-ce pas, Jaboune, et que Madame votre arrière-grand'mère à 87 ans, — Jaboune s'aperçoit que la vieille grand'mère Amélie n'a pas seulement cinq mille semaines, — ça n'est pas possible !... — 4.524, exactement, et après avoir fait la preuve par neuf...!

Alors, quel intérêt y aurait-il à noter, tous les dimanches, comme Jaboune s'était proposé de le faire, que la vieille grand'mère Amélie à 4.524 semaines, puis 4.525, puis 4.526... Non, comme cela, ça a presque l'air plus lent encore, — est-ce que ça se remarque : 4.527 semaines,— c'est insignifiant !...

Mais on aurait tort de croire, cependant, que la vieille grand'mère Amélie ne présente pour Jaboune, que ce genre d'intérêt et d'attrait en quelque sorte mathématiques.

Et Jaboune est très sincère, et ce n'est pas du tout affectation ni flatterie, lorsqu'il lui déclare que c'est un de ses meilleurs plaisirs, quand on consent, — Il va vous fatiguer, bonne maman, Jaboune est si turbulent, si insupportable!.. — quand on consent à le laisser aller déjeuner chez elle.

D'abord, ce n'est pas vrai, Jaboune n'est ni turbulent, ni

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 10, 11 12, 13, 11 15, 16, 17 *et* 18.

insupportable, chez sa vieille grand'mère Amélie : au contraire, il se montre là d'un raisonnable, d'un sérieux, qui, presque, effarent la vieille dame.

La grand'mère Amélie n'avait eu qu'une fille, qui, elle-même, ne lui a donné qu'une petite-fille, la maman de Jaboune.

Jaboune, c'est le garçon, c'est l' « homme » de la famille, et l'on comprend que la grand'mère Amélie en a conçu pour lui, avec un faible particulier, une admiration attendrie.

Jaboune a parfaitement conscience de cette admiration qu'il inspire, et l'on sait que Jaboune, volontiers un peu poseur, n'est pas insensible aux hommages qui seront ainsi spontanément et ingénument rendus à sa « prodigieuse intelligence » et à sa science déconcertante et précoce :

— Cet enfant est surprenant !... — s'exclame tout haut devant lui, à tout propos, en joignant les mains d'extase et un peu d'effroi, la bonne grand'mère Amélie. Et Jaboune, sûr de toujours trouver en elle un public idolâtre, Jaboune s'applique et ne néglige rien pour porter à son comble l'étonnement émerveillé de la vieille dame.

Mais où Jaboune exagère un peu, et ce qui n'est sans doute pas très correct, c'est quand il déclame devant sa grand'mère Amélie, des vers qu'il affirme avoir composés tout exprès pour elle.

Si Jaboune, en effet, cache autant qu'il le peut à son père et à sa mère ses travaux poétiques, parce qu'il n'est pas assez assuré qu'on les accueillera sans ironie, avec sa grand'mère il est tranquille, l'ironie n'habite point l'âme candide de la bonne dame, et il peut « y aller carrément... »

Et Jaboune « y va carrément », comme vous allez voir, d'autant plus que, maintenant, c'est un tarif établi, chaque poème nouveau lui est payé dix sous par sa grand'mère Amélie.

Oh ! dix sous, ça n'est pas énorme, je vous l'accorde, et Jaboune, non plus, ne trouve pas que ce soit énorme. Seulement, n'est-ce pas, la grand'mère Amélie est restée d'une époque où l'argent avait, sans doute, beaucoup plus de valeur que maintenant, et quand, par exemple, elle donne une pièce de vingt francs à Jaboune pour sa fête, et vingt francs pour son anniversaire, elle croit sincèrement que c'est une somme, — pauvre chère grand'mère Amélie ! *Un louis !* Certainement les petits garçons de son temps n'appelaient pas vingt francs un louis, comme Jaboune...

Mais quoi, un louis, c'est toujours vingt francs, et dix sous c'est toujours dix sous !

Et Jaboune ne manque jamais, quand il va chez sa grand'mère Amélie, de lui apporter un petit poème, un petit poème de dix sous.

Or il est arrivé qu'un jour, il s'était trouvé pris de court, et bien qu'en général son inspiration soit rapide, il n'avait eu le temps de rien composer du tout.

Alors, pour ne pas donner à sa grand'mère une marque de paresse ou de fatigue cérébrale, elle qui a toujours peur qu'il se fatigue justement, — et pour les dix sous aussi, à ne le point céler, — Jaboune s'est avisé soudain que Mlle Andorre lui avait fait apprendre, la veille, dans son recueil de « Morceaux Choisis » un certain « Repos des Moissonneurs », dont l'auteur, le poète Porchat, encore que très célèbre, évidemment, puisqu'on le citait dans les « Morceaux Choisis », avait chance, peut-être, de n'être pas extrêmement familier à la grand'mère Amélie, — et puis, à quatre-vingt-sept ans, on ne doit pas se rappeler en détails toute l'œuvre du poète Porchat...

Et, ma foi, Jaboune, d'une voix d'abord un peu hésitante, mais qui se renforçait à mesure, a constaté que décidément, la grand'mère n'établissait point de différence entre le Porchat et le Jaboune, — cyniquement, d'un bout à l'autre, Jaboune a présenté comme siennes les strophes gracieuses du poète Porchat...

Et voilà-t-il pas que, non seulement la grand'mère ne s'est aperçue de rien, mais, bien au contraire, d'une façon toute particulière, elle a félicité Jaboune sur ce que ces vers-là traitaient d'abord d'un sujet plus relevé, plus poétique que ceux dont sa Muse toujours un peu hâtive se contentait généralement, — Jaboune met en vers n'importe quoi : tandis que ce « Repos des Moissonneurs... »

Et puis les vers de Jaboune ne s'astreignent que rarement, et au petit bonheur, aux règles de la métrique rigoureuse du consciencieux Porchat :

— Tu es très en progrès, mon petit Jaboune, très en progrès !...

Et la grand'mère Amélie, pour en témoigner, n'a pas hésité à payer vingt sous le « Repos des Moissonneurs »...

C'est peut-être affreux et honteux à penser, mais Jaboune a bel et bien empoché les vingt sous de grand'mère Amélie ; et ce qu'il y a de pire, c'est qu'à partir de ce jour-là, presque tous les morceaux choisis y ont passé, à raison de vingt sous la pièce : c'est merveille à quel point le choix ingénieux des morceaux que l'on donne à apprendre à leurs petits-fils peut n'évoquer aucun souvenir dans la mémoire des grand'mères !...

Tout de même, le matin où Jaboune a annoncé à sa grand'mère qu'il avait composé une « Prière » à son intention, — une Prière, mon Jaboune, comme le Bon Dieu va être content !... — et qu'il a commencé, imperturbable :

O Père qu'adore mon père,
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux...

tout de même, cette fois, la grand'mère Amélie a légèrement « tiqué », si l'on peut s'exprimer ainsi pour une vieille dame de quatre-vingt-sept ans, — et, interrompant le poète :

— Mais, dis-moi, Jaboune, dis-moi ? Il me semble que je connais déjà ces vers-là ?...

Jaboune a un peu rougi, oh ! très peu, et, sans se démonter :

— Oui, c'est-à-dire que j'ai pris l'idée dans un livre, a-t-il répondu : et les vers, au lieu de les inventer tout à fait, je les ai seulement arrangés...

Puis il a ajouté légèrement :

— Bien entendu, comme ce n'est qu'un arrangement, *je ne veux pas* que vous me donniez vingt sous, grand'mère, — enfin vous me donnerez seulement ce que vous voudrez...

Après cela, il semble bien que Jaboune ait témoigné, quand on s'est mis à table, d'un entrain un peu forcé, d'une certaine exubérance un peu fictive...

Mais au bout d'un instant il n'y paraissait plus, toute contrainte s'était dissipée, et le petit malaise était oublié, tant on éprouve, aussitôt assis à la table de grand'mère Amélie, une sensation de bien-être définitif et de complète béatitude.

Et ce n'est pas seulement en raison de ce phénomène bien connu que ce que l'on mange chez les grand'mères, fût-ce exactement la même chose cependant (et pour cela, la maman de Jaboune est très stricte, très sévère, pas d'extra : — Badette, je vous recommande, n'est-ce pas, des œufs, des herbes cuites, sinon Jaboune serait malade, et je ne pourrais plus l'envoyer déjeuner chez vous !... — et vous pensez que Badette se garderait de désobéir, qui était déjà cuisinière chez grand'mère Amélie du temps que la maman de Jaboune avait précisément l'âge de Jaboune...) — eh ! bien, est-ce que cela empêche que les œufs et les herbes cuites que l'on mange chez grand'mere Amélie soient tellement supérieurs aux œufs et aux herbes cuites que l'on vous sert partout ailleurs et, en particulier, dans votre maison !...

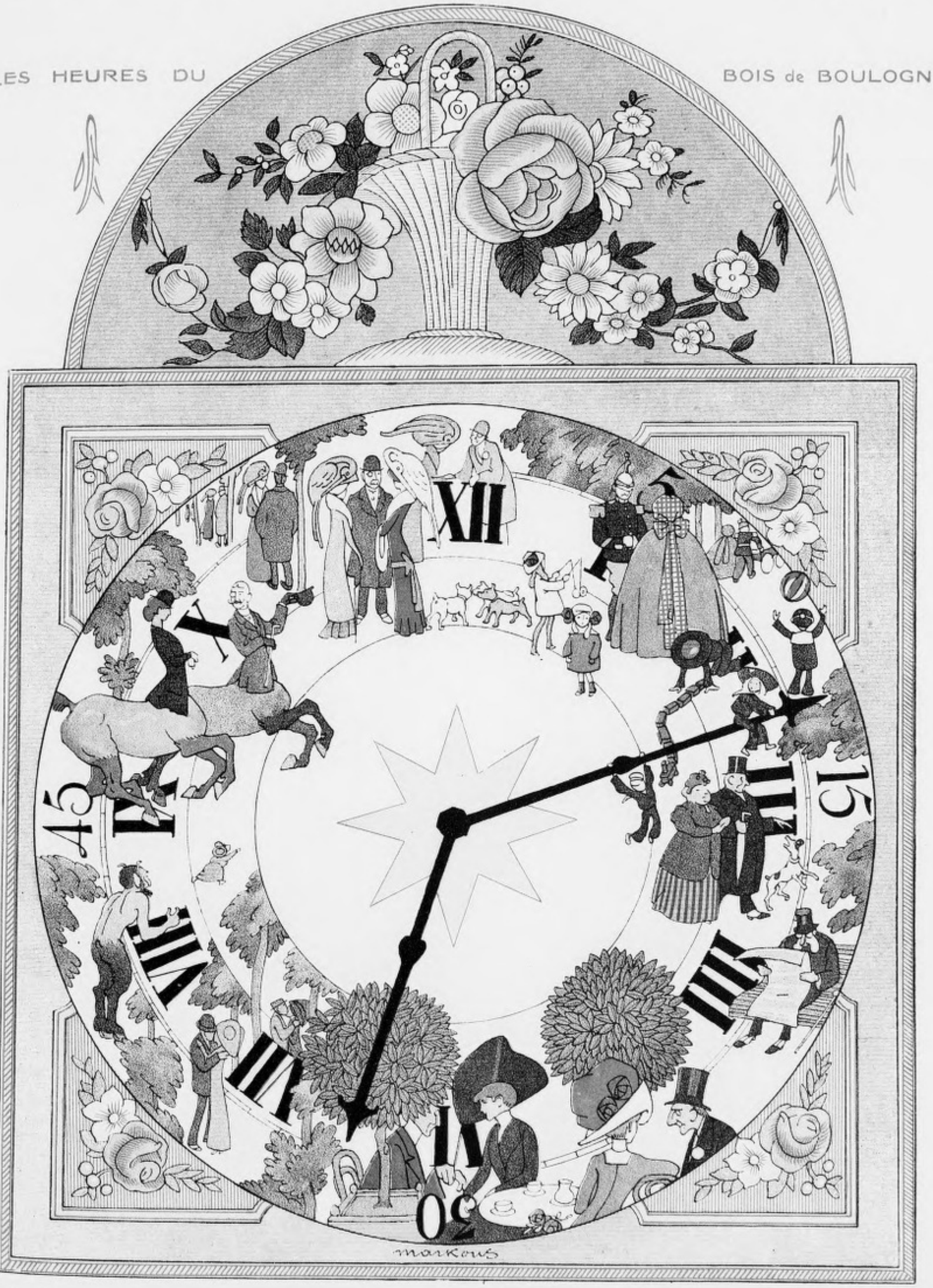
Et puis il y a ceci d'exquis et de rare, que, comme grand'mère Amélie suit, depuis des années, un régime tout à fait spécial, rien que des pâtes, et préparées d'une certaine façon, Jaboune a son déjeuner servi complètement à part, son menu à lui, — comme au restaurant !...

Enfin pour doubler encore le charme du repas extraordinaire, c'est le surtout qui est toujours posé au milieu de la table, un lourd surtout d'argenterie avec, à l'intérieur, une boîte à musique qui joue la valse de *Gisèle !*...

Et quand vient le dessert, Jaboune ne se lasse pas d'admirer encore le service que Benjamin, le vieux valet de chambre, mari de Badette, ne manque jamais de sortir à son intention, un service où des personnages et des paysages peints en couleurs violentes figurent des « devinettes » propres

Dessin de Markous

LES HEURES DU BOIS de BOULOGNE



Vieux coucou retrouvé dans un buisson de roses sur l'emplacement de l'ancienne ferme du Pré-Catelan

à exercer la perspicacité des convives : et c'est avec une satisfaction jamais blasée que, sur son assiette, toujours la même, Jaboune se plaira à reconnaître, dans l'improbable nuage de gauche, le bicorne et les moustaches du garde-champêtre...

Il faut dire que la grand'mère Amélie était mariée à un excellent homme d'un mauvais goût définitif, et, ce mauvais goût la grand'mère Amélie ne s'en est jamais départie, sans que l'on puisse prononcer si elle le partageait par piété conjugale, ou pour son personnel agrément.

Ce qui est certain, c'est que l'appartement de la grand'mère Amélie est encombré d'horreurs, et ce qui est non moins certain, c'est que Jaboune éprouve pour les pires de ces horreurs une prédilection sans bornes, — et combien ne déplore-t-il pas, en effet, que sa maman n'ait, dans son salon, rien de comparable, par exemple, aux deux Chinois de grand'mère Amélie, la paire de Chinois en porcelaine, qui, au moindre mouvement, agitent en cadence la tête et les mains, et raffinement suprême, tirent la langue...

Mais, évidemment, ce sont là de ces chefs-d'œuvre étonnants, qui ne sont plus dans le commerce, et que, ni pour or ni pour argent, personne plus ne parviendrait à se procurer.

Et c'est bien ce caractère exceptionnel, unique, de tout ce qu'il voit chez la vieille grand'mère Amélie, c'est cela qui inspire à Jaboune son respect enthousiaste.

Rien, vous entendez bien, rien de ce que l'on trouve chez sa grand'mère ne saurait se trouver ailleurs.

Ainsi les bonbons de réglisse, oui, même les bonbons de réglisse...

Jaboune est allé chez des épiciers, il est allé chez des confiseurs, — eh! bien, nulle part, il vous le dira, nulle part on n'a pu lui donner des bonbons de réglisse comparables à ceux qui sont enfermés dans le premier tiroir du petit coffret à secret de sa vieille grand'mère Amélie!...

Ah! ce coffret!...

Mais il existe ici des rites immuables, au sujet desquels il est indispensable de fournir quelques éclaircissements.

Un déjeuner chez grand'mère Amélie ne se termine jamais sans que, la grand'mère ayant fait à Benjamin un signe mystérieux, on n'apporte sur la table une bouteille d' « eau de noix », — tenez, une liqueur, encore, que je vous défie bien de déguster ailleurs que chez la grand'mère Amélie, ou, à supposer même que vous découvriez de l'eau de noix en quelque arrière-boutique, vous pouvez être assurés que ce ne sera pas de celle-là...

— Surtout, recommande alors la bonne dame à Benjamin, surtout Badette et vous, n'allez pas raconter cela à ma petite-fille, — et toi Jaboune, tu me promets de n'en rien dire à ta maman!...

Vous devez bien penser, d'ailleurs, que la maman de Jaboune n'ignore rien de cette clandestine orgie d'eau de noix, car, à huit ans et demi, elle sablait déjà l'eau de noix de grand'mère Amélie avec les mêmes recommandations et dans le même mystère... Mais Jaboune, qui au fond, n'aime pas ça et qui, même, s'il était absolument forcé d'en prendre, ferait sans doute la grimace, Jaboune n'apprécie vraiment l'eau de noix que pour cette assurance d'accomplir ainsi et avec la complicité de sa grand'mère, quelque chose d'inaccoutumé et de défendu...

Après quoi, savourée la dernière goutte d'eau de noix, c'est alors que grand'mère Amélie demande à Jaboune « s'il consent à lui donner sa revanche aux dames... »

L'enjeu, ce sont les fameux bonbons de réglisse, excellent enjeu parce qu'il profite au perdant aussi bien qu'au gagnant : et comme la partie est toujours sérieuse, que la grand'mère Amélie qui est une joueuse, — une joueuse de dames, s'entend, — passionnée (c'est elle qui a appris à Jaboune à jouer aux dames, et c'était peut-être autant pour elle que pour lui!...) — la joueuse passionnée qu'est grand'mère Amélie ne pourrait se contraindre à jouer mal, exprès, pour faire gagner Jaboune, — il se défend, d'ailleurs, Jaboune, et la grand'mère peut être fière de son élève : quand je vous disais que cet enfant est prodigieux!... — du moins qu'il gagne ou qu'il perde, les bonbons de réglisse apparaîtront toujours, soit comme gage de la victoire, soit en guise de consolation.

Mais il y a mieux encore, peut-être, que les bonbons eux-mêmes, c'est le coffret dans lequel ils sont enfermés, et quand, la partie terminée, grand'mère Amélie permet que l'on aille chercher le coffret dans son armoire, et qu'on le pose sur la table, et qu'elle donne la clé à Jaboune, pour qu'il puisse « tripoter » à loisir, — qu'est-ce qui peut exister de supérieur, je vous le demande, avec un bonbon de réglisse dans la bouche, un de ces bonbons inégalables et inégalés, que peut-il exister de supérieur à l'agrément de « tripoter » en effet toutes ces reliques dont chaque tiroir du coffret est rempli, des rubans, un carnet de bal, des broches avec des miniatures, les décorations du grand-père, des daguerréotypes, qui rappellent un peu les devinettes du service à dessert, car c'est seulement en les tournant et en les retournant d'une façon particulière et sous un certain angle, que l'on parvient à distinguer, non plus, cette fois, « où est le garde-champêtre », mais où le général, où la demoiselle en robe blanche à ceinture bleue, où le premier communiant avec son cierge, où le chanoine...

Tout cela n'est rien pourtant : le plus émouvant, c'est le médaillon doré, dont le fermoir est surmonté d'un petit aigle en émail, ce médaillon qu'une amie intime de l'impératrice, qui était aussi son amie intime, a donné à la grand'mère Amélie, et dans lequel il y a des cheveux du petit prince impérial!...

La grand'mère a confiance dans Jaboune, il a trop l'amour, qu'elle a su lui communiquer, de toutes ces chères vieilles choses, pour rien abîmer, et quand il arrive que, tandis qu'il « tripote », elle somnole légèrement, elle sait qu'elle peut dormir tranquille...

Hélas! c'est pendant qu'elle était ainsi assoupie que le malheur est arrivé.

Jaboune avait ouvert le médaillon doré, et l'envie l'a pris d'en sortir les cheveux du petit prince pour en comparer de plus près la couleur avec les siens.

Mais à peine les avait-il touchés qu'ils sont, instantanément, sous ses doigts, tombés en poussière...

Heureusement Jaboune a pu retenir son cri; en une seconde, il a eu la vision du chagrin immense que causerait à sa vieille grand'mère la catastrophe irréparable, — elle en mourrait peut-être!... Et comme, plutôt que de la faire mourir, mieux valait encore, n'est-ce pas, essayer de la tromper, sans hésiter Jaboune a coupé une petite mèche de ses propres cheveux qu'il a glissés à la place des cheveux du prince impérial...

Quand sa grand'mère s'est éveillée, il a fait bonne contenance, et il a même pu terminer, — oh! avec bien des distractions, par exemple, — une dernière partie de dames.

Mais le secret était trop lourd, et aussitôt rentré chez lui, Jaboune s'est jeté dans les bras de sa maman pour lui avouer cette chose affreuse, et l'impie mais nécessaire subterfuge.

Et voici qu'à mesure que Jaboune lui contait l'horrible aventure, sa maman avait d'abord pincé les lèvres, puis, n'y pouvant tenir, s'était mise à rire tout à coup, à rire, et riait encore, sans s'arrêter...

Et Jaboune apprenait enfin que, ce qui venait de lui arriver, sa maman en avait fait autant vingt ans auparavant, exactement de même, — en sorte que les cheveux de Jaboune avaient tout simplement, dans le médaillon du petit prince impérial, remplacé les cheveux de la maman de Jaboune : — Hein! crois-tu, Jaboune, que c'est une chance que nous ayons les cheveux de la même couleur!...

Mais Jaboune, qui a tout de même ce poids en moins, et qui est bien content certes de n'avoir commis aucun sacrilège, Jaboune s'attriste et s'inquiète à songer que l'on puisse aussi aisément « tricher » avec le passé, — et qui garantit alors que la grand'mère Amélie ne triche pas, elle aussi? — et peut-être qu'elle n'a pas du tout l'âge qu'elle dit, l'âge qu'on lui prête, — peut-être que Jaboune n'a jamais eu et n'aura jamais une vraie grand'mère, une grand'mère authentique de quatre-vingt-sept ans?...

FRANC-NOHAIN



L'Humoriste peint par lui-même

Les dessinateurs humoristes de la vieille école, — il en subsiste encore quelques échantillons, — continuent de porter le feutre mou, la cravate et l'esprit flottants, le visage hilare. Pour eux, l'humour est enfant de bohème. Ils conservent, même dans un âge avancé, l'âme incroyablement fraîche d'un bébé au maillot et ils travaillent avec une louable assiduité à maintenir leur corps dans un égal état de fraîcheur. De ce fait, leur horizon se trouve souvent limité par une pile de soucoupes.



L'humoriste de la nouvelle école, ses dessins et sa muse.

L'humoriste de la nouvelle génération considère ces vieux artistes comme de glorieux aînés et aussi un peu comme des parents pauvres; ils professent à leur égard un respect attendri, mais protecteur, *half and half*.

Car il est d'un tout autre tempérament, l'humoriste de la nouvelle génération! Souvent arrivé, toujours arriviste et d'autant plus arriviste qu'il est plus arrivé, il travaille en moyenne douze heures par jour, — sans boire, — et trouve encore le temps de se montrer aux endroits selects où il convient d'être vu. Il ne s'ennuie pas, mais ses amis dévoués craignent qu'il ne s'ennuie, aussi lui disent-ils sans se lasser, toutes les fois qu'ils le rencontrent : « Dans tes moments perdus, fais-moi donc une petite machine pour ma chambre... J'ai un panneau de cinq mètres à ta disposition. » Hélas! comme les parapluies, les moments perdus ne se trouvent jamais!...

Quand l'humoriste à le génie de l'industrie, il monte une véritable usine de dessins « à la main » ; alors il prend des apprentis, des secrétaires et même un très petit chasseur pour les courses... mais le cas ne se présente presque jamais. Généralement, l'humoriste est à lui-même sa propre usine, avec comme haut-fourneau, sa pauvre cervelle toujours en travail.

L'humoriste est décoré ou le sera. Il fait partie d'un grand cercle ou en fera bientôt partie. Il est aimé d'une dame du monde ou en sera aimé. Son ambition, comme son rêve, est sans limite... L'Institut?... Et puis, après tout, pourquoi pas?

Répudiant l'allure débraillée de l'an-



L'humoriste de l'ancienne école, ses dessins et sa muse.

***

DANS LE SENTIER DE LA VERTU

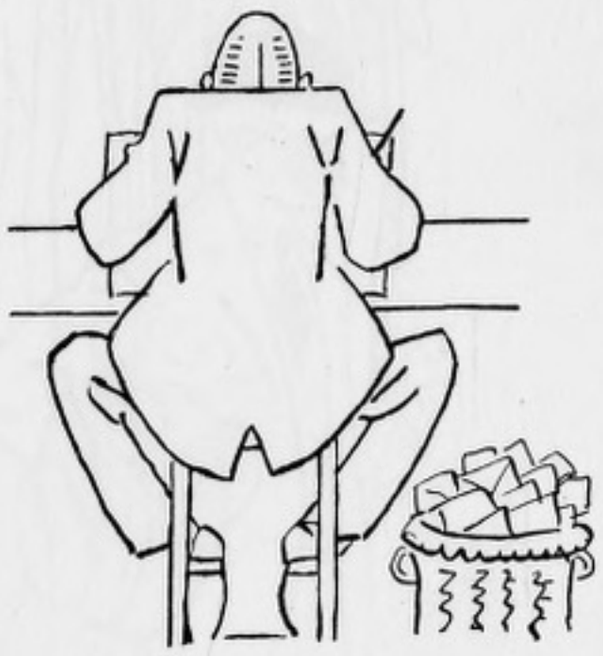
Dessins de Ed. Touraine.



Le vieux guerrier. — La brune et la blonde — Jeune fille à marier. — ...nier potin. — Le noble étranger. — Marchande de chichis. — Un tapin.



Deux débutants. — La toilette de demain. — La petite baronne. — Une « nouvelle ». — Le vieil habitué. — La petite maman et ses deux filles.



Les occupations de l'humoriste de la nouvelle école.

cienne école, l'humoriste prétend au chic anglais. On sait l'influence prodigieuse qu'a eue la gravure de mode sur l'art humoristique contemporain. Si vous feuilletez des journaux amusants, vous voyez que les dessins — d'ailleurs fort jolis — qu'ils contiennent, pourraient très bien porter en lieu et place de leurs légendes, ces mots d'un sens comique plus mystérieux : *Smoking. Corskrew noir, doublé soie,* ou encore *Grand tailleur damier, rayure pékin, jupe plate, façon trotteur.* L'habit fait sinon le moine, du moins l'arbitre des élégances et l'humoriste souhaite de mériter ce titre. Et puis, il sait fort bien qu'à valeur égale, chez un éditeur, les dessins d'un gentleman élégant l'emportent sur ceux d'un pelliculeux montmartrois d'une longueur de plusieurs louis.

Plus encore que son élégance, son ambition ou son esprit pratique, ce qui distingue l'humoriste moderne de ses devanciers, c'est sa mélancolie. Il n'y a là rien de paradoxal. Le dessinateur gai est triste, incurablement triste ou, si par une incroyable fortune, il éprouve quelques minutes d'allégresse, cette allégresse, telle la volaille ennemie des étés, reste à l'intérieur.

Il est triste, mais il faut convenir que les sujets de tristesse ne lui manquent pas. Les autres, — ceux qui ne sont pas humoristes, — n'ont qu'à cueillir sans arrière-pensée les joies de la vie ; ils peuvent s'esbaudir sans contrainte quand le hasard de la rue leur offre quelque spectacle réjouissant — comme celui d'une vieille dame écrasée par un autobus. L'humoriste, lui, doit immédiatement chercher d'un coup d'œil professionnel, le parti à en tirer.

Ces messieurs de la nouveauté sont « la semaine, dans la cotonnade et, le dimanche, dans la joie », mais pour l'humoriste, il n'est pas de vacances. A peine lui arrive-t-il de faire grève huit jours à Trouville, pendant la grande semaine ou de se mettre au vert quelques jours à Monaco, au moment de la saison, pour se faire un peu désargenter par les rives d'or. Tous les ans ramènent le Carnaval, la Fête des fleurs, le Concours hippique, les Salons, les bains de mer, l'ouverture de la chasse et celle de la pêche ; tous les ans, au sujet de ces différentes manifestations de la vie mondaine, l'humoriste est tenu de produire quelques plaisanteries neuves, ou tout au moins de remettre à neuf quelques plaisanteries pas trop usagées. Parfois, dans une nuit de cauchemar, il voit surgir, menaçants, autour de son lit, tous ceux qui depuis des années furent les habituelles victimes de ses brocarts.

Tous l'interpellent sans bienveillance.

C'est le chasseur bredouille qui, appliquant la loi du Talion, à son tour, le crible de gros sel :

« Toi, du moins, je ne te raterai pas ! »

C'est le pêcheur maladroit, celui qui depuis l'Empire, n'attrape que des vieux souliers ou des rhumes de cerveau :

« Ah ! mon gaillard, je vais te consacrer quelques lignes vengeresses !... »

C'est le mari trompé :

« Tu vas voir de quel bois je me chauffe !... J'en ai par-dessus la tête de ces histoires-là... »

C'est le facteur rural, le gendarme :

« Quand donc, vis-à-vis de toi, nos bottes seront-elles en odeur de sainteté ?... »

C'est le nègre anthropophage :

« A mon tour de te croquer ! » et la belle-mère, au ratelier enragé, et le rond-de-cuir, et le concierge, et le cul-de-jatte, et Marius, et Dumanet, et tous les héros comiques, et tous les inspirateurs de ces clichés inusables, où fleurit l'esprit des vieux almanachs !



Les occupations de l'humoriste de l'ancienne école.

Juste retour des choses d'ici-bas.

L'humoriste se voit raillé, bafoué, houspillé de mille manières par une armée de fantoches révoltés. O l'horrible cauchemar !...

La vision change.

L'humoriste voit maintenant se presser autour de lui une troupe de ravissantes jeunes femmes, des baigneuses, des soubrettes, des mondaines et des demi-mondaines, dans toutes les tenues du jour et de la nuit, depuis la plus grande toilette jusqu'à la plus grande absence de toilette. Elles le couvrent de baisers et lui disent :

« Tu as toujours cherché à nous représenter jolies, élégantes, suggestives ; grâce à cette excellente réclame, nos affaires de cœur comme nos affaires d'argent, marchent à souhait ; toi, du moins, tu es notre ami, et nous t'aimons bien... »

Et l'humoriste éprouve une douce fierté en même temps qu'un grand bonheur. Mais ce n'est qu'en rêve !

L'humoriste est triste. Ce qui l'attriste tout particulièrement, c'est de voir tant de gens désireux de l'aider en lui communiquant des idées de dessin... idées d'ailleurs inutilisables... et des mots d'enfants dignes d'un gâteux.

« Ah ! cher ami, si vous saviez : mon petit Jules a de ces réflexions extraordinaires... et il va sur ses trois ans. Tenez, hier encore, il a eu un mot exquis ; je vais vous le dire. Vous en ferez un dessin. Sa tante lui demandait :

« — Que veux-tu pour ta fête, Jujules ?

« Jujules répondit :

« — Je veux faire pipi !...

« Est-ce assez comique ? »

Si le père de Jules voyait imprimés ces mots, sans les avoir, au préalable, entendus de la bouche de son fils, il les trouverait idiots. Et il aurait raison.

L'humoriste est triste, parce qu'il est souvent tapé. Il n'est pas admis de demander comme cadeau à un ami viticulteur une demi-pièce de vin, mais il est admis de demander à un humoriste un dessin d'une valeur égale à cette demi-pièce.

Et puis, surtout, l'humoriste est triste parce qu'il se rend compte, le pauvre bougre, qu'il n'y a rien de bête comme d'être toujours spirituel.

H. AVELOT.



Le rêve de l'humoriste...

Le Parisien tel qu'on le parle

V. — Les Amis; les Ennemis

Qu'est-ce qu'un ami?

C'est un monsieur qui voudrait vous voir très malheureux afin de vous apporter des consolations. C'est pourquoi vos succès l'impatientent un peu. Vous êtes riche, aimé, bien portant, tout vous réussit... C'est agaçant à la fin!

C'est un ami, un cher ami, qui disait :

— Tybalt me devient antipathique... Ce gaillard-là n'a jamais besoin qu'on le plaigne!

* * *

Méfiez-vous des amis : ils sont terribles. Voltaire a déjà dit : « Seigneur, protégez-moi contre mes amis; quant à mes ennemis, je m'en charge! »

Tremblez lorsqu'un « vieux frère » s'approche et susurre :

— Tu sais, je suis un ami... Cela me donne des droits. Eh! bien, je vais te parler franchement, à cœur ouvert...

Vous allez apprendre que votre femme vous trompe, que votre dernière pièce est stupide, que vous serez blackboulé au ballottage, etc.

Le « cœur ouvert » déborde de sincérité fielleuse. Sous prétexte de dévouement, de franchise, de « devoir », on vous découragera, on vous criblera de flèches empoisonnées...

Il est des sourires d'amis qui font peur!

* * *

Où finit l'amitié? Où commence l'inimitié? Il y a une phase de cette métamorphose où il est bon de crier : « Qui vive? » et de mettre en joue, à tout hasard.

* * *

Dialogue de deux vieux amis :

— Au lycée, nous nous en sommes flanqué, des « peignées »!

— Au régiment, tu m'as fourré dedans bien souvent.

— Après, nous nous sommes disputé les mêmes femmes.

— Nous nous sommes trompés avec une touchante réciprocité.

— Nous avons échangé je ne sais plus combien de balles...

— ... Sans résultat. Nous n'avons jamais pu nous entendre sur quoi que ce soit.

— C'est justement pour cela qu'on est des amis!

* * *

Dialogue de deux vieilles amies :

— Au pensionnat, nous étions voisines : nos deux lits se touchaient...

— Nous nous disputions les premiers prix.

— Plus tard, au bal, nous avions les mêmes succès.

— Nous avons été demandées en mariage, en même temps.

— « Ils » étaient amis. Nous les avons trompés, ensemble, avec... deux autres amis.

— Nous avons divorcé la même année.

— Nous n'avons jamais dit de mal l'une de l'autre.

— Nous nous aimons depuis...

— Ne dis pas le chiffre : cela nous vieillirait!

— Chère amie! (*In petto* : Je ne dis pas tout : ton mari...)

— Chère amie! (*In petto* : Si tu savais : ton amant...)

* * *

Les amis disent volontiers de vous :

— C'est un brave garçon... et d'une bonté!... Le cœur sur la main... Pas pour deux sous de rosserie... Sujet très méritant... travailleur... En voilà un auquel on peut confier sa femme! Ces pâtes-là ne se font plus.

Ce qui, dit d'une certaine manière, signifie :

— C'est une poire!

Un Parisien préfère qu'on dise de lui :

— Il est terrible... Ce ne sont pas les scrupules qui lui donnent des crocs-en-jambe. Et d'une rosserie! Je ne sais pas comment il s'y prend, mais il dépense 100.000 francs par an sans avoir un sou de fortune, ni la moindre occupation, etc., etc...

Ce qui signifie :

— Il est très fort!

Il faut se faire des amis utiles. En voici une liste-type :

Secrétaires généraux de théâtres (billets de faveur).

Propriétaires, entraineurs, boursiers (tuyaux).

Comédiens, boxeurs (prestige).

Hommes politiques (places, décorations).

Journalistes (petites réclames).

Hommes mariés (femmes).

Caissiers, croupiers, employés de cercles (cinq louis sont parfois utiles).

Costaud des Epinettes (on a souvent besoin d'un plus fort que soi).

Quelques amies aussi, en tout bien, tout déshonneur et tout profit :

Mme Cardinal (pour ses filles et les filles des autres).

Bonnes de chez Duval (servi plus vite).

Masseuses, tireuses de cartes, douairières, marchandes à la toilette (mise en train d'intrigues et de flirts rapides, mariages riches).

* * *

Dites-vous bien que pour votre ami le plus cher, vous passez après sa maîtresse, sa femme, ses enfants, son chien et ses parents.

Pensez-y quand il vous demandera un service!

Un véritable ami se reconnait à ceci : il se permet toutes les négligences, tous les lâchages, toutes les calomnies, toutes les petites et les grandes trahisons. Puis, la main tendue, il vous dit :

— Eh bien, mon cher, quoi de neuf depuis si longtemps?

* * *

L'amitié, c'est comme l'amour : le vin la réchauffe.

* * *

Un homme très riche ne peut avoir d'amis, ou s'il en a, il doute d'eux. C'est le vieux baron de Rothschild qui disait :

— Je croirais que mon chien a pour moi une affection vraiment désintéressée, si je ne lui avais jamais donné un seul morceau de sucre.

Quant à Rockefeller, il a déclaré :

— Je ne peux avoir comme ami qu'un homme qui, comme moi, serait vieux, souffrirait de l'estomac, n'aurait plus de cheveux et posséderait deux milliards. Malheureusement, cet homme n'existe pas...

* * *

Deux hommes ne peuvent s'entendre : deux cocus deviennent aisément amis. Pourquoi? Sans doute, parce que l'amitié n'est qu'un refuge. L'amitié est la joie des tristes.

* * *

L'amitié est, malgré tout, possible entre hommes : elle est difficile entre homme et femme.

La femme dira de celui qui a pris la résolution de ne lui baiser que le bout des doigts.

— Je l'aime bien... Il est très gentil.

Mais sur quel ton! Quant à l'homme, il n'accepte jamais l'amitié de la femme que comme un acompte.

— Soyons amis, dit la dame...

Et le monsieur complète dans sa pensée : « Amis comme... »

* * *

Entre femmes, l'amitié est plus difficile encore.

Mots de « chères amies » :

— Votre mari est très sympathique... Avec lui, vous pouvez être tranquille : il ne vous trompera jamais.

— Ma chère, pourquoi votre fille ne met-elle pas encore de jupes longues?

— Très joli, votre chapeau... Il me rappelle celui que je portais l'an dernier.

* * *

Mots d'amis. Vous venez de faire jouer une pièce en *trois* actes, et l'on vous dit :

— Il paraît que vous avez *un* petit acte, quelque part? Dites-moi, est-ce qu'on le joue encore?

— Oui...

— Je vous demanderai des places quand les recettes commenceront à baisser. Tenez, samedi prochain...

LES ÉTOILES PARISIENNES

Dessin de Garnier-Salbreux



IRÈNE BORDINI

Vous allez vous marier :

— Mon cher, mes félicitations. Il n'est jamais trop tard pour bien faire... On me dit beaucoup de bien de votre future. Vous avez raison de prendre une brave fille, pas coquette, pas prétentieuse, pas intellectuelle, qui ne brillera pas dans le monde, mais qui vous rendra heureux.

Vous êtes décoré :

— Bravo! La croix vous était bien due... Il y en a tant qui l'ont et qui ne la méritaient pas plus que vous.

Ou bien :

— C'est au titre d'officier de territoriale?

Ou encore :

— Tiens, qu'est-ce que c'est que ce ruban rouge? Le Christ de Portugal?

Vous expliquez, naïvement, que c'est la Légion d'honneur, que votre nom a paru tel jour à l'*Officiel* et dans les journaux :

— Oh! mon cher, figurez-vous que ce jour-là je ne les ai pas lus...

Remarque. — Les amis n'ont jamais lu le journal où il est parlé favorablement de votre pièce, de votre roman, de votre envoi au Salon ou simplement, de vous.

***

Avez-vous une jolie femme, une aimable maîtresse? Vos plus chers amis lui feront la cour et répandront le bruit qu'elle n'est pas cruelle. Votre table est-elle bien servie, vos vins sont-ils généreux? Vos amis seront souvent vos hôtes, mais ils déclareront que vous affichez votre luxe. Avez-vous le louis facile? Vos amis vous « taperont » à tour de bras, puis ils diront que vous jouez les Mécènes à bon compte. Etes-vous bon garçon? Ils vous trouveront bête. Gagnez-vous au jeu? Ils diront que vous êtes un Sganarelle. Ecrivez-vous? Ils raconteront partout que votre secrétaire fabrique vos livres à raison de cent francs par mois.

Je comprends ce romancier, — récemment élu à l'Académie, — qui écrivait à un de ses confrères : « Vous tenez à ce que nous devenions amis. Ah! ça, vous m'en voulez donc? »

***

En amour, on a des rivaux; en politique, des adversaires; en affaires, des concurrents; en littérature, des confrères... Tous ces gens sont vos ennemis. Mais, au moins, vous êtes prévenu, tandis qu'avec vos amis, vous vivez imprudemment sur le pied de paix.

Gare aux ennemis intimes! Les domestiques, par exemple... Certains regards de valets de chambre sont effroyables!

***

— Seriez-vous mon ennemi? demandait un petit jeune homme de lettres à Mirabeau.

— Mon garçon, vous êtes bien pressé... Faites d'abord un stage parmi mes amis.

Il y a aussi le mot d'un de nos plus sympathiques lécheurs de bottes :

— Ne se brouille pas avec moi qui veut!

***

On n'est quelqu'un que lorsqu'on a beaucoup d'ennemis.

— Je suis tout à fait arrivé, dit Ergaste, je ne peux pas faire un pas sur le boulevard sans rencontrer un ennemi ou un créancier.

***

L'art existe de choisir ses ennemis.

Écrivez-vous? Que Gaston Deschamps vous exècre.

Êtes-vous dramaturge? Soyez détesté de M. Adolphe Brisson.

Composez-vous des opéras? Que M. Coquard vous ait dans le nez... ou dans l'oreille.

L'inimitié d'un petit homme est un bienfait des dieux.

DEVOIRS ET LEÇONS

Classe élémentaire. — Habituez-vous à être ridiculisé, tapé, calomnié, trompé, puis quand vous serez « entraîné » ayez des amis.

Classe secondaire. — Faites-vous tutoyer par Maurice Berteaux, Fordyce, Astruc, Pataud, Brieux, Paul Mounet, Henri de Rothschild, etc.

Cours supérieur. — Brouillez-vous avec Jules Claretie ; tapez Galipaux d'un louis; faites-vous rendre un service par Alfred Capus.

Timon de Paris.



IRÈNE BORDINI

Il y a Irène Bordoni et Irène Bord*i*ni, comme il y a fagot et fagot.

Ne les confondez pas surtout!

Irène Bordoni est au Conservatoire. Espoir des scènes subventionnées, elle s'exerce à faire rouler les *r* et siffler les liaisons.

Irène Bord*i*ni est l'étoile naissante des cafés-concerts et des théâtres à côté.

Les Capucines la disputent à la Cigale.

La Scala se l'attache à prix d'or.

On dit de l'une : Elle arrivera.

On dit de l'autre : Elle est arrivée.

Toutes deux se ressemblent étrangement : même nez retroussé, mêmes yeux en amandes... en amandes plus qu'honorables.

C'est à croire que, telle Rosa et Josepha, elles sont jumelles. Mais la membrane n'est plus là, — il y a belle lurette!

Irène Bordoni articule du Molière.

Irène Bord*i*ni détaille du Michel Carré.

Signe des temps!...

Mais que les spectateurs ne s'imaginent pas posséder pour cinquante centimes (dix sous) ces jumelles de théâtre!

Elles valent plus, et mieux.

Pour ma part, je préfère Bord*i*ni, celle du café-concert, celle des revues.

Son art, du moins, est personnel.

Il y a tant de femmes qui savent jouer la comédie, et l'on en trouve si peu qui disent bien un couplet!...

Irène Bordini a, tel Jésus-Christ, le don de « l'Imitation ».

Elle imite Spinelly à la scène, mais comme Spinelly l'a imitée à la ville (cherchez l'homme!) cela fait compensation.

. . . . . .

Dernière heure.

On m'assure à l'instant qu'Irène Bordoni et Irène Bord*i*ni sont une seule et même personne... et que l'*i* n'est qu'une variante de l'*o*.

Tant mieux! Car cela me permet de dédier à ma préférée ces vers charmants :

Que j'aime ton profil, Irène Bordoni,
Ton profil si peu de camée;
Et la surprise de tes yeux, jamais calmée.
Qu'il soit, lorsqu'il t'aborde, honni,
Celui que ton regard à l'instant n'électrise.
Car moi, je prétends qu'il vous grise
Mieux que ne le peut faire asti, ni bordeaux, ni
Champagne, ni même ambroisie...
Et c'est même pour ça, vertuchoux! que j'envie
Le gaillard qui te borde au nid...

(... Avec Bord*i*ni, cela ne voudrait rien dire...)

Tout de même ce portrait la peint mal... Combien j'aimerais mieux être, au lieu d'un méchant poète, Garnier-Salbreux ou Boldoni... Pardon! Bold*i*ni!...

Rip.



Le Carnet de Don Juan

Dans une rupture, l'homme souffre de la solitude, la femme est surtout sensible à l'abandon.

Il en est des hommes à bonnes fortunes comme des escrimeurs de profession : la plupart finissent de la main d'une mazette ou bien aux pieds d'une pensionnaire.

NERFS

Oui, tu m'aimes, c'est vrai. Tu es très, très gentille.
Mais, il y a des jours, sans reproches, tu sais,
où malgré moi cela finit par m'agacer
de t'écouter jouer à la petite fille !
Rire toujours, toujours plaisanter, c'est charmant...
mais c'est parfois bien insuffisant, tout de même !
... Ce soir, j'ai mal... oh ! ce n'est rien, évidemment !
Mais je suis oppressé... tu le vois bien toi-même...
et je pleurerais pour un rien en ce moment...
Cela n'empêche pas du tout que je ne t'aime !
Aimer, ça rend souvent irritable, ennuyeux...
On se montre d'autant plus dur qu'on est plus tendre...
Mais oui !... Je ne peux pas te forcer à comprendre,
mais tais-toi, pour l'amour de Dieu !
Ne m'en veux pas ; ce soir j'ai besoin... d'autre chose.
Ta chère voix d'oiseau m'énerve et me fait mal.
L'envers de ton satin n'est pas du même rose ?
Que veux-tu ? C'est plus fort que moi : ça m'est égal !
... Ne fais pas ces yeux-là : ça n'a rien de tragique.
Mais non, je ne suis pas en colère ! Tu vois,
je ne te parle pas méchamment, je t'explique :
j'ai mal aux nerfs... Te dire exactement pourquoi,
je ne sais pas... comment veux-tu...? c'est difficile...
C'est ce temps-là... c'est la fatigue, et puis... l'ennui !
Alors pour aujourd'hui, rien que pour aujourd'hui,
laisse un peu tes chapeaux tranquilles !

PAUL GÉRALDY.

A LA MANIÈRE DE...
PIERRE LOTI

MON ÉPOUSE D'OCÉANIE

I

Une plage semée de tortues vertes, de noix de coco et de rameaux de corail. Un sable rouge, d'un rouge brun de sang séché. Sur ma tête, une voûte mystérieuse formée par des cholas, des palétuviers, des manguiers, des arbres-à-pain, des baobabs et des dighuelas. En face, la mer. C'est une mer déserte et magnifique, pareille à un miroir bleu, — mais à un miroir qui ne reflèterait rien, et dont ne changerait jamais la couleur éclatante et profonde.

L'*Amiral Picard*, le sous-marin de haut-bord que je commande, est depuis un mois au radoub dans la cale sèche de Toutouasamémé. Me voilà immobilisé en pleine Polynésie, de l'autre côté de la boule terrestre. Et une grande mélancolie amère et puissante me serre le cœur quand je songe que partout, partout où j'ai vécu, où des femmes m'ont aimé, j'étais partout aux antipodes de quelque chose...

II

Lorsque je ne suis pas retenu à bord par les obligations du service, j'habite près de la grève une case qui a des murs en pandanus et en roseaux.

J'ai acheté à un vieux sorcier les quelques meubles qui m'étaient nécessaires. Oh ! bien peu de chose ! Une couchette de jonc, un rideau de plumes de perruches, une calebasse qui me sert pour les ablutions matinales, et une descente de lit en peau de porc-épic. C'est tout.

Là, je me sens chez moi. J'ai adopté le costume indigène, fait de verroteries, de tatouages et de fibres. Il laisse paraître agréablement les lignes harmonieuses de mon corps, et me donne, ma foi, très bon air. Ma demeure est intime et sombre. On n'y pénètre que par un petit trou, pareil à l'entrée d'une ruche d'abeilles, tout au ras du sol.

Quelquefois, à plat ventre, je m'étends là pour regarder la mer, la mer trop bleue, et le rivage étincelant où passent en silence les ombres des gypaètes...

III

Je la revois quand elle marchait sous les cacaouettiers, dans la grande lumière matinale, je revois ma petite amie Papaoutemari.

Je l'ai appelée : *Papaoutemari*, ce qui veut dire, dans le langage polynésien, *Regard de vierge*.

Moins grande que moi, elle me vient à la ceinture. Elle porte les cheveux en brosse, ainsi que les femmes annamites. Je revois ses oreilles de poupée, toujours froides comme celles des chattes, ses lèvres noires, ses mains délicates dont l'intérieur est pâle, la souple ligne de son dos rougi vers le bas, et ses yeux petits, rapprochés, pétillants de malice... Mais comment peindre cette chose enchanteresse, les yeux de Papaoutemari ?

Ce n'est pas sans peine que je suis devenu son ami. Jamais, ni pour Rarahu, ni pour Azyadé, ni pour Mme Chrysanthème, il ne m'a fallu tant de diplomatie !

J'ai dû poser devant ma porte une écuelle pleine de lait de bufflonne, des colliers, une montre, une paire de bretelles et un parapluie... Ainsi, j'ai gagné sa confiance. Chère petite Papaoutemari ! où es-tu maintenant, toi dont l'âme ingénue m'a permis de comprendre ce qu'étaient nos premiers ancêtres aux premiers âges du monde ? Peut-être es-tu vieille, peut-être es-tu morte, puisque c'est l'inexorable destin... Mais sans doute d'autres petites Papaoutemari sont nées à leur tour, et, sur la plage où tu gambadais, jouent en ce moment avec les tortues vertes...

IV

Un matin, ma petite amie m'a présenté sa famille qui est devenue un peu la mienne. Etrange famille éphémère, perdue en plein océan, et que je vais peut-être quitter demain pour toujours...

Ils étaient trois qui se sont d'abord tenus à l'écart en faisant des gestes. Ils se communiquaient leurs impressions sur moi, sans doute...

Mon beau-père a une singulière figure et semble assez peu vénérable, je dois le reconnaître, malgré sa barbe en éventail pareille à celle que je voyais aux matelots sur mes images d'enfance. Ma belle-mère l'accompagne, une petite vieille ridée et renfrognée, mais qui a les yeux de Papaoutemari... Il y a aussi mon beau-frère, un enfant...

J'ai dû faire un mouvement trop brusque, car toute la société soudain s'effarouche... Mon beau-père bondit sur un palmier et y monte des pieds et des mains, à la mode néo-zélandaise, très vite, comme ayant quelque affaire urgente à terminer là-haut. Ma belle-mère presse contre elle, d'un geste protecteur, Papaoutemari et le petit beau-frère, et me regarde en poussant des cris d'effroi.

Mais on me voit si calme que la panique s'évanouit.

Ma nouvelle famille se rapproche ; nous nous asseyons en rond, et je distribue des cacaouettes dont Papaoutemari choisit les plus beaux pour me les éplucher.

Ce fut notre repas de noces.

V

Chaque jour, quand j'arrive, après avoir été relever le point sur l'*Amiral Picard* toujours au radoub, je trouve Papaoutemari en train de jouer à un jeu différent.

Elle est coquette, cette petite. La glace que j'emploie pour me raser est, dans son esprit, quelque chose de prodigieux. Elle la prend, se regarde, puis passe vite la main derrière. . Personne !.... Surprise, irritée, elle vient vers moi, me tire par la manche et me demande des explications dans sa langue qu'aucun missionnaire ne parle sur la surface du globe, et que nul n'a pu m'enseigner.

. . . . . .

Elle veut s'instruire et montre, pour m'imiter, une volonté touchante de perfectionnement. Comme elle a vu cirer mes bottes, elle a essayé, l'autre jour, de faire briller ses pieds en les frottant avec ma brosse à dents et de la pâte dentifrice. Chère petite Papaoutemari !

. . . . . .

Elle est si délicieusement puérile, si fantasque ! Hier soir, à la nuit tombante, n'a-t-elle pas plongé sa main mignonne dans mon grand encrier et barbouillé toutes les feuilles d'un manuscrit de roman... Chère petite Papaoutemari ! Elle a bien com-

pris que j'étais très en colère et que je faisais la grosse voix. Alors elle est allée se réfugier sur le sommet de la paillote. J'ai dû moi-même grimper là-haut avec des agilités d'acrobate pour la rejoindre; je l'ai consolée doucement jusqu'à ce qu'elle appuyât sa petite tête sur ma poitrine et m'entourât le cou de ses bras fluets et tièdes. Ainsi nous nous sommes réconciliés et, couché près d'elle sur les palmes sèches de la toiture, j'ai connu l'orgueil et le délice d'être aimé d'un amour primitif, sous la Croix du Sud.

VI

Nous sommes au mois d'août. C'est l'hiver. Il est onze heures du matin, et il fait nuit noire, car sous ces lointaines latitudes l'ordre des saisons et des heures se trouve renversé, et ce n'est pas la moindre cause de ma perpétuelle angoisse que ce retournement des choses naturelles.

Vers midi, l'aube est venue, l'aube de mon dernier jour.

Oui, c'est mon dernier jour à Toutouasamémé. Depuis deux mois que je vis ici, séparé des miens par l'épaisseur effroyable de la terre, je me suis endormi dans une existence de rêve et d'oubli. Mais il faut partir. L'ordre est arrivé hier, comme un coup de foudre. *L'Amiral Picard* appareille dans une heure.

Quel temps! il fait froid et sombre. Les nuages bas semblent traîner sur le sol, et le ciel menace d'un déluge.

Les empaquetages ont commencé.

Dans son instinct de créature primitive, Papaoutemari a prévu ce départ. Ses regards s'attachent sur moi avec une mobilité déconcertante; elle suit tous mes gestes.

Comme elle me voyait emballer les souvenirs que je voulais emporter, — des madrépores, quelques-uns de ces moucherons irisés qui naissent et dansent une heure au crépuscule, des idoles de porphyre, ma descente de lit, un tronc de baobab, — elle m'a d'abord imité. Elle a essayé de ranger et d'empaqueter. Le mouvement trompait sa douleur. Et puis elle a exigé un souvenir, elle aussi... Elle s'est approchée de moi par derrière, pour recueillir une mèche de mes cheveux. Comme elle ne sait pas se servir des ciseaux, elle a saisi une touffe à pleines mains et s'est mise à tirer... Je n'ai pas eu le courage de lui faire des reproches...

Tout à l'heure il faudra se dire adieu pour toujours. Et l'éternité va commencer entre nous deux... Ah! si du moins un enfant issu de mon sang pouvait se perpétuer sur cette terre perdue!...

. . . . . .

Ma famille a voulu me saluer une dernière fois, et je l'aperçois là-bas, toujours très réservée, très discrète... Je fais un signe et je montre quelques cacaouettes. Mon petit beau-frère galope aussitôt vers moi, suivi de loin par mon beau-père et ma belle-mère. Je m'assieds au milieu de mes parents sauvages, et nous attendons, de cette attente cruelle et désœuvrée qui précède les grands départs. Papaoutemari s'est blottie contre moi. Sans pouvoir parler, elle tremble... et elle m'exprime par ses yeux, si profondément touchants, la détresse de son cœur.

Un coup de sifflet m'annonce que la baleinière va venir me prendre. Allons, c'est la fin... Il faut se quitter, avec la certitude de ne plus jamais nous revoir. Ah! c'est aussi horrible que si nous mourions tous, à ce moment-là, les uns devant les autres...

Mes ballots s'en vont un par un. Il ne reste plus rien de ce qui fut ma maison tant aimée. Un dernier coup d'œil autour de moi, un dernier baiser à Papaoutemari, et je m'embarque.

Tandis que le canot rejoint l'*Amiral Picard*, je regarde tristement ceux qui sont restés sur la rive. Mon beau-père me paraît ému et, pour me dire au revoir, agite sa queue tricolore (1). Mais ma belle-mère se gratte l'aisselle; Papaoutemari et son frère jouent ensemble, déjà presque consolés.

Ainsi, durant ces deux mois de vie commune où nous avons dormi côte à côte, cette petite guenon ne m'a pas compris, et sans doute je ne l'ai jamais comprise. Personne n'arrive à se connaître, hélas!... Et il en fut d'elle et de moi comme de tous les êtres qui demeurent étrangers les uns aux autres et ne sont vraiment unis que le jour où ils se confondent, sous la terre clémente, en une poussière sans nom.

PAUL REBOUX et CHARLES MÜLLER.

(1) Les navigateurs rapportent que les singes de l'archipel de Toutouasamémé sont ornés d'une queue brune, jaune et blanche. (Buffon. XXI, Hist. Nat.).

LES MAITRES DU SALON



M. BOLDINI

Skating

Une grande construction en planches hâtivement bâtie, car pressée dans ses caprices la mode n'a pas le temps d'attendre, où dès l'entrée un bruit infernal et régulier, tenant du convoi du métro et de la grêle, vous accueille... C'est le Skating, fureur du moment. Fatiguée de glisser en rond la société élégante roule maintenant en carré.

C'est incroyable ce qu'il est défendu de faire de choses dans cet établissement dirigé militairement! Surmontant l'immense carré tout embrumé de poussière, un grand écriteau donne des ordres précis: on roule, on valse, on s'arrête...

Malheur à celui qui ne s'y conforme pas! Puis de nombreuses pancartes interdisant les chapeaux d'hommes, la vitesse, les corridors aux patineurs, couvrent les murs... Tout, roulettes à part, serait-il défendu ici, grands dieux! Pas le flirt en tout cas, car il semble préoccuper les gens beaucoup plus que le sport.

Les chutes sont autant de prétextes à faire connaissance. Elles étaient devenues très rares sur la glace, les patineuses y ayant acquis une certaine expérience depuis le temps! Tandis que les rouleteuses (on ne peut vraiment pas dire rouleuses), plus novices, en font fréquemment... Dès qu'une petite dame perd son équilibre, vingt messieurs se précipitent, la relèvent, s'informent et commencent des conversations attentionnées qu'ils reprennent à chaque rencontre... Relever une dame équivaut à lui être présenté... Puis la crainte d'un nouvel accident autorise à enlacer la taille d'un bras vigoureux et à tenir étroitement serrées les mains hésitantes; si l'étreinte se resserre, comment s'en fâcher? La simple sollicitude ne suffit-elle pas à l'expliquer? Il faudrait avoir l'esprit bien mal fait pour s'en formaliser, aussi comme toutes ces dames ont le caractère aussi bien tourné que la jambe la trouvent-elle toute naturelle...

L'heure select c'est l'heure du thé. Autour des tables s'assemblent Mme Granier, telle une reine au milieu de sa cour, Rallhy, dont les aigrettes s'agitent sans arrêter... Lantelme, reine des " costauds ", Mornand dont les jambes étaient si délicieuses à voir à la Renaissance, Maud Gauthier fidèle habituée de l'endroit, etc., etc...

A 6 heures l'impitoyable écriteau prie de s'en aller, et il faut bien car quelques enragées oublieraient l'heure du dîner... Elles trouvent ce sport si passionnant... pour le moment!... Car il est probable qu'à la rentrée elles auront trouvé autre chose et remis aux pieds des fauteuils les roulettes qui y sont plus à leur place qu'à leurs petites semelles.

Les Premières

Au Théâtre-Français : *Le Songe d'une nuit d'amour.*

Je trouve assez élégant, de la part de M. Henry Bataille, oui, vraiment, assez « chic », de profiter ainsi de la situation que ses succès du boulevard lui ont acquise, pour faire représenter au Théâtre-Français une œuvre aussi « difficile » que le *Songe d'une nuit d'amour*.

Car, il n'y a pas à se le dissimuler: si M. Henry Bataille n'avait pas fait ses preuves de « dramaturge avisé », si d'heureuses et légitimes « centièmes » n'avaient point rendu son talent officiel, et consacré son autorité, nous aurions peut-être, quelque soir, connu son « poème théâtral », monté, au théâtre de l'Œuvre, par les soins de M. Lugné-Poë...

Mais, en toute sincérité, croyez-vous que M. Jules Claretie eût accueilli autrement que par des phrases dilatoires, d'ailleurs charmantes, d'aussi surprenantes audaces?

Croyez-vous que Mme Bartet eût consenti à assouplir sa voix divine aux rythmes déconcertants de ces vers amorphes?

Et Mlle Sorel eût-elle admis de figurer celle de qui les caresses demeurent incapables de retenir un amant, celle « qu'on lâche » pour une ombre...

C'est un régal de délicat, que s'offre là M. Henry Bataille, comme gage, comme rançon, de ses précédentes victoires, que d'obliger le Théâtre-Français à animer superbement son rêve, et les abonnés du Théâtre-Français à l'entendre, et peut-être même, sous peine de passer pour des barbares, peut-être même à l'applaudir...

Ainsi M. Henry Bataille se plaît à imposer cette belle revanche de la poésie et des poètes : on s'était moins pressé pour mettre à la scène les *Nuits* de Musset, — voire la *Grève des forgerons* de François Coppée...

A la Renaissance : *Mon ami Teddy*

Voilà une pièce tout à fait délicieuse et jolie, d'un ton constamment juste et charmant, sans une grossièreté, sans une plaisanterie facile, sans une faute de goût.

C'est le type du spectacle aimable, avec de la gaîté et de la sensibilité, des jeunes filles, un Américain, un député ridicule, et une « veuve de président de la République », que Mlle Cheirel a dessinée avec un tact exquis et une vérité parfaite, et qui mérite de demeurer comme un modèle de la plus agréable et de la plus spirituelle satire : cette Egérie présidentielle, et son protégé, le rapporteur du budget des Beaux-Arts, n'aurions-nous pu regretter leur absence sous les ombrages du *Bois Sacré* des *Variétés?...*

Ils sont à la *Renaissance*, qu'on se le dise, à ce théâtre de la Renaissance, où M. Tarride avait pris une succession si lourde, et où trois pièces de qualité différente mais égale, et surtout également « réussies », lui auront suffi à témoigner que cette solide « sécurité », dont il donne toujours comme acteur, l'impression merveilleuse, comme directeur aussi ne lui fera pas défaut

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

Le 1er mai à Longchamp. — Réjouissons-nous! La bourgeoisie n'a pas peur. Elle l'a bien prouvé dimanche. Le Mutuel ayant fait un million de plus d'affaires, vous pouvez en conclure, en effet, que les sportsmen n'avaient pas craint d'emplir leurs poches au départ. Or, quand un bourgeois se voit menacé, il commence par mettre son argent dans son coffre-fort. Et ce ne fut pas le cas. A moins que vous ne considériez que les caisses du Mutuel représentent, pour des capitalistes, le dernier cri du Fichet, — ce qui m'étonnerait.

Avant la première course, deux messieurs s'expliquent. Le règlement de comptes se solde par une gifle. Il paraît que la gifle est passée pour quittance de quarante billets. C'est pour rien!

Le *Sofa* de M. Hennes... est fait d'une étoffe chère, ou du moins il lui apparaîtra comme tel dorénavant. Ça paraissait, en effet, le coup sûr de la journée, et tous les professeurs s'étaient endormis dessus. Quel réveil, messeigneurs!

Assouan s'annonce comme un crack. Il était temps, car tous les cracks déjà vus s'effondrent les uns après les autres et on demande des remplaçants. M. Aum... était déjà très satisfait de la victoire d'*Aloès*, mais M. Balt... lui révèle que *Coup de Vent*, qui n'est qu'à une encolure, est très mauvais, ou du moins considéré comme tel par lui. Ça fait toujours plaisir!

On donne à Barat une commission qui lui va tout à fait en lui confiant *Le Joyeux*. « Cognez dessus, tapez dedans! » Tels sont les ordres. Et Barat cogne et tape; tant et si bien qu'il gagne d'une tête. Ce *Le Joyeux* est atteint d'une infirmité particulière : il n'offrira jamais, à l'œil ébahi des juments, que la moitié des avantages qui sont naturels aux étalons. C'est sans doute cela qui le rend paresseux et nerveux.

Un ami, « qui sait tout », me glisse dans l'oreille, avant la dernière, que *Cortado*, — de l'entraînement Duffour, — ne court que pour masquer la chance de *Bédrechein*. Je souris, remercie et prends *Bédrechein*. Et c'est *Cortado* qui est à l'arrivée, tellement à l'arrivée qu'il n'est battu que d'une tête. Qui me délivrera, aux courses, des amis « qui savent tout »?

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Jamais le Temple des Regrets Superflus n'a mieux justifié son nom que cette semaine.

Tout allait si bien jusqu'à l'approche de la liquidation! Les caoutchoucs et les pétroles montaient toujours et les spéculateurs de jubiler. Malheureusement Londres, — sale ville décidément, — a déblayé, a signifié aux petits porteurs qu'ils ne seraient pas reportés, d'où un tassement, naturellement.

Voyant la tendance prise par les cours, Paris, à son tour, a déclaré ne pas vouloir proroger certains engagements.

Liquidez-vous, Messieurs!

Seulement ces messieurs n'y tenaient pas le moins du monde; quelques-uns ont préféré passer par les exigences des reporteurs et payer un taux nécessaire afin d'éviter cette liquidation.

Encore ceux qui étaient entrés dans le mouvement, il y a quelques liquidations, s'en tiraient avec bénéf, mais les derniers arrivés en étaient loin. En Bourse, le précepte : les derniers seront les premiers, trouve aussi son application, ils sont les premiers à écoper. Et comme les autres ont mangé le bénéfice au fur et à mesure, ils sont presque aussi embarrassés pour payer la différence.

La différence à payer! Voilà la bête noire de tous les Boursiers. Ah! s'il n'y avait pas ce satané compte débiteur! Il faut passer à la caisse, car les intermédiaires n'entendent pas danser devant le buffet vide.

La Rente est offerte à vil prix; elle aussi a dû payer cher ses reports. Vingt-quatre centimes, en moyenne, ça donne 3 fr. 20 par an, soit plus que le coupon. Pauvres spéculateurs! c'est pour cette raison qu'ils abandonnent notre Fonds national.

Les Brésiliens sont d'une fermeté... Le 4 0/0 1889 a presque regagné son coupon détaché au début d'avril; et c'en était un semestriel.

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Emprunt 4 0/0 Japonais

MM. de Rothschild, frères, sont chargés par le gouvernement impérial du Japon de l'émission d'un emprunt de 450 millions de francs, émis en obligations 4 0/0 de 500, 2.500 et 5.000 francs avec coupons semestriels payables au 15 mai et au 15 novembre.

Le montant de l'emprunt est destiné au remboursement de dettes intérieures contractées au taux de 5 0/0.

L'emprunt ne pourra être converti ou appelé au remboursement ni en totalité, ni en partie, avant le 15 mai 1920.

Les demandes seront reçues du 6 au 9 mai, soit sous forme d'obligations libérées à l'émission, soit sous forme d'obligations à libérer par versements successifs.

Dans le premier cas, le prix est fixé à 95 1/2 0/0, soit 477 fr. 50 par obligation de 500 francs jouissance du 15 mai 1910, payables: 100 francs le 9 mai et 377 fr. 50 le 20 mai. Dans le second cas, le prix est fixé à 95 3/4 0/0, soit 478 fr. 75 payables : 100 francs le 9 mai, 200 francs le 20 juin et 178 fr. 75 le 19 septembre 1910.

Les porteurs de titres non libérés auront la faculté, à partir du 20 juin, d'effectuer par anticipation le dernier versement, sous escompte, au taux de 1 1/2 0/0 l'an.

Chemins de fer Franco-Éthiopiens

Tous les Établissements de Crédit de Paris procèdent au placement de 139.275 obligations de 400 francs chacune rapportant annuellement 14 francs ou 3 1/2 0/0, faisant partie de 152.164 obligations représentant un capital nominal de 60.865.000 francs.

Cette émission a lieu conformément à la délibération des actionnaires de la Compagnie en date du 7 avril dernier, délibération approuvée par le ministre des Colonies d'accord avec le ministre des Finances.

Ces obligations sont remboursables au pair en quatre-vingt-quatorze ans à partir du 15 décembre 1915 par tirages au sort annuels ; elles sont gagées par l'ensemble de l'actif social et sont garanties, intérêt et amortissement, par le gouvernement français, en vertu de la convention du 8 mars 1909.

L'intérêt est payable en deux coupons semestriels les 15 juin et 15 décembre de chaque année. Cependant, ces titres étant créés jouissance 1er mai 1910, le premier coupon, correspondant à la période du 1er mai au 15 décembre 1910, sera exceptionnellement de 8 fr. 75.

Le prix du placement est fixé à 93 0/0, soit 372 francs par obligation de 400 francs.

La notice requise par la loi a été publiée le 25 avril au *Bulletin annexe au Journal Officiel*.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — M. Henry Bauer donnera très probablement la saison prochaine une comédie en quatre actes au théâtre du Vaudeville.

—

Depuis la première, *La Revue de la Scala* a fait encaisser à M. Fursy des recettes fantastiques et actuellement encore la moyenne chaque soir dépasse trois mille francs.

C'est là une preuve évidente de l'esprit, de la gaîté que contient la fantaisie de MM. Michel Carré et André Barde montée avec un luxe inouï et interprétée par des artistes de tout premier ordre.

—

Demain, la pièce de M. Pataud, est reçue, paraît-il, par M. Firmin Gémier.

—

D'importants travaux viennent d'être exécutés au théâtre du Grand-Guignol, et c'est grâce à un véritable tour de force qu'ils ont pu être achevés sans qu'on ait été dans l'obligation de faire relâche. Etant classé dans la première catégorie des théâtres, en raison de la décision préfectorale, le Grand-Guignol a dû, en conséquence, faire poser un rideau de fer. Chaque nuit, aussitôt le spectacle terminé, une équipe d'ouvriers envahissait la salle; c'est dans ces conditions seulement qu'il a été possible d'éviter une interruption de plusieurs jours dans les répétitions du spectacle actuel : *Dans les Soutes*, l'*Eclaboussure*, la *Lutte pour la vie... de château*, *Un Malin*, etc., drames et comédies qui composent un programme aussi varié qu'original.

—

Remarqués au Salon : le portrait de M. Auguste Germain, l'*Hiver* d'Altmann et un paysage de J. Massé.

—

Mistinguett et Morton sont engagés à Marigny. Cette scène si parisienne se devait à elle-même, et devait surtout à son élégant public, de réunir, sur son affiche, cet été, ces deux noms qui sont agréablement synonymes d'originalité fine, de fantaisie primesautière et de drôlerie intense.

Mistinguett et Morton, avec la verve que chacun leur connaît, ont créé deux rôles de la Revue de réouverture sur laquelle nous reviendrons en détail.

—

Mme Felia Litvinne fera cette semaine ses débuts comme conférencière.

—

Les lauriers du célèbre pilote Paulhan stimulent la hardiesse et l'audace de tous nos aviateurs et l'un d'eux a formé le projet d'un raid magnifique dont le départ aurait lieu des jardins du Moulin-Rouge pendant une représentation en matinée de la *Revue Amoureuse* de MM. Henry Moreau et Briollet.

—

M. Adrien Bernheim, qui vient d'être sérieusement souffrant, est heureusement complètement rétabli.

A quoi tient l'immense succès de la revue de MM. Robert Dieudonné et C.-A. Carpentier à la « Boîte à Fursy »???

A ceci, tout simplement :

Que cette revue est spirituelle du commencement à la fin.

Que pas un mot n'y peut choquer l'oreille des délicats.

Que les couplets grivois si délicieusement interprétés par ce joli gamin de « Spinelli » y sont malicieux sans être jamais grossiers.

Et qu'enfin l'interprétation en est de premier ordre avec Mlle Berthe Duplaix, Marguerite Magdy, Roger Ferréol, A. Defrenne, E. Wolff et Mévisto aîné.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

A l'Opéra : *Salomé* (Mlle Mary Garden).
A l'Apollo : *Hans, le joueur de flûte.*
A la Gaîté-Lyrique : *Le soir de Waterloo.*

—

Zig-Zag. — La gentille Georgette Hilbert a fait une triomphale rentrée et son agréable sourire sut mettre en valeur la blancheur de ses jolies dents, beauté que lui conserve, au théâtre et à la ville, l'emploi de l'*Elixir Dentifrice des Bénédictins du Mont Majella* ainsi que la poudre et la pâte des mêmes pères.

C'est là tout le secret de la talentueuse artiste.

—

L'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris, et à Nice, place du Jardin Public. Réputation mondiale. Résultats certains et durables par ses traitements hygiéniques pour la beauté de la femme selon les âges. Innove un traitement « Idéal Beauté ».

Les lectrices de la *Vie Parisienne* peuvent par la voie du journal, demander et recevoir tous les renseignements qu'elles désireront.

—

Etre blonde est la simplicité même, avec les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

L'EXPOSITION DE BRUXELLES 1910

Les *Guides Conty* viennent de faire paraître un guide " *Bruxelles-Exposition 1910* ". Cet ouvrage attendu par tous ceux qui vont aller visiter la World's Fair Bruxelloise, est en vente partout et à l'Administration des Guides Conty, 37, rue Bonaparte, au prix de 1 franc. Il renferme une monographie très complète de Bruxelles et de ses environs, plus une description détaillée de l'Exposition, avec tous les moyens de s'y rendre et des itinéraires bien compris pour la visiter pratiquement. Il contient un grand plan de Bruxelles, un grand plan de l'Exposition, et des plans du Bois de la Cambre, de l'Exposition du Cinquantenaire, de Bruxelles Kermesse, de l'église de Sainte-Gudule ainsi que des principaux musées et monuments publics, sans compter une liste des hôtels avec leurs prix. C'est une bonne fortune pour ceux qui veulent visiter cette Exposition pratiquement et sans fatigue.

—

Un littérateur très connu, riche, par sa femme, a l'intention de prendre une direction théâtrale. Il penserait à s'adresser à l'Official-Banque, qui avancerait l'argent nécessaire sur des titres dotaux. Ce projet serait, dit-on, à la veille de se réaliser.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

La recette de jeunesse et de beauté légendaires de la toujours belle Ninon de Lenclos se trouve dans la *Véritable Eau de Ninon* qui embellit la peau, empêche et efface les rides, boutons, taches de rousseur. Prix : 6 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 6 fr. 50.

Exiger le nom de la *Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre*, pour éviter les contrefaçons.

—

Official-Banque (20, rue de la Rochefoucauld (IXe), près la Trinité, téléph. 136-73), prêts, avances d'argent sur titres dotaux. Discrétion.

Moyen infaillible d'être grand quand on est petit !

sans Opération, ni Traitement

au moyen de l'appareil invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément

facilite la marche

supprime la fatigue



Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65

Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de tout le monde

Rehaussement magique pour personnes de petites tailles

Égalisateur universel

Pour **DAMES**

Pour **MESSIEURS**

En vente chez le spécialiste **C. ACKER & Cie, 30, Rue Bergère Paris**

Notice gratis et franco sur demande

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Billets de bains de mer

(Jusqu'au 31 octobre 1910)

L'administration des chemins de fer de l'Etat, dans le but de faciliter au public la visite ou le séjour aux plages de la Manche et de l'Océan, fait délivrer, au départ de Paris, les billets d'aller et retour ci-après, qui comportent jusqu'à 40 0/0 de réduction sur les prix du tarif ordinaire :

1° Bains de mer de la Manche

Billets individuels valables, suivant la distance, 3, 4 et 10 jours (1re et 2e classe) et 33 jours (1re, 2e et 3e classe).

Les billets de 33 jours peuvent être prolongés d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 10 0/0 par période.

2° Bains de mer de l'Océan

A) Billets individuels de 1re, 2e et 3e classe valables 33 jours avec faculté de prolongation d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 10 0/0 par période.

B) Billets individuels de 1re, 2e et 3e classe valables 5 jours (sans faculté de prolongation), du vendredi de chaque semaine au mardi suivant ou de l'avant-veille au surlendemain d'un jour férié.

Billets de vacances

(Jusqu'au 1er octobre 1910)

Billets de famille valables 33 jours (1re, 2e et 3e classe) avec prolongation d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 10 0/0 par période.

Ces billets sont délivrés aux familles composées d'au moins trois personnes voyageant ensemble, pour toutes les gares du réseau de l'Etat (lignes du Sud-Ouest) situées à 125 kilomètres au moins de Paris, ou réciproquement.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

Maladies spéciales à l'homme.

Comment en guérir en se traitant soi-même. Guide sûr donnant conseils pratiques. Ouvrage instructif et clair (300 pages, nombreuses illustrations) est envoyé pour 2.— fr. (timbr.) par l'auteur le Dr. Rumler, Genève 607 (Suisse).

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à **A. Mazoyer**, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS**, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.* PRIX : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*). Ecrire au **Directeur de l'INSTITUT PITOT, 23, R Pitot, NIMES**

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme **Bellanger**, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

MASSEUSE manucure diplômée **Salle de bains**, 77, rue Turbigo, Paris

MESDAMES pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES. Envoi discret contre 10f mandat ou remboursement du **RÉGLOGÈNE LACROIX** Gr. **LACROIX**, Pharmacien spécialiste à *LILLE*.



Librairie des Curieux
4, rue de Furstenberg, 4
— PARIS —

DERNIÈRES PUBLICATIONS
en vente chez tous les libraires :
Les
Maîtres de l'Amour

Anthologie des œuvres les plus remarquables en vers et en prose, traitant des choses de l'Amour

Dissertation amoureuse de Lucien,	1 vol. in-8 écu sur papier vergé		5 fr.
L'Œuvre du Divin Arétin,	1 vol. in-8 carré sur papier Alfa.		7 50
—	Marquis de Sade	— —	7 50
—	Comte de Mirabeau	— —	7 50
—	Chevalier A. de Nerciat	— —	7 50
—	Patricien de Venise G. Baffo	— —	7 50
—	libertine de Nicolas Chorier	— —	7 50
—	libertine des Poètes du XIXe siècle	— —	7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE
Petits volumes in-18 carré, tirés sur papier d'Arches à 500 ex. numérotés et réservés aux souscripteurs. . . 6 fr. le vol.
I. La Secte des Anandrynes. — II. Le petit neveu de Grécourt. III. Histoire Secrète des Ebugors. — IV-V. Julie philosophe. VI. Correspondance de Madame Gourdan, dite la Comtesse.
Envoi franco contre mandat par poste recommandé.

Les catalogues, bulletins de souscription et prospectus détaillés sont envoyés franco sur demande.

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme, Porto, Portugal.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles, 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr. 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays. E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.**

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir. RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* (par poste) contre **Quatre** francs à M. PIERRE, 66, Boulevard Magenta, Paris.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c. album 2 fr., 12 c. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (discret) à MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. (cartes post. refus.) Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1f05. — Loyauté. Discrétion

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : **BRÉVIAIRE de l'AMOUR** dans le **MARIAGE**, véritable encyclopédie de l'**AMOUR CONJUGAL**, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1910.
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière Paris (IXe)

Le gérant : C. CLEMENT. G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Markous



LUI. — Tout de même... la femme est ce qu'il y a de plus beau au monde.
ELLE. — Naturellement.
LUI. — Non : artificiellement !

Samedi 14 Mai 1910

48e année, N° 20



DÉPOT LÉGAL
Seine
N°
1910

LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
JABOUNE
par FRANC-NOHAIN

FLEURS DE PRINTEMPS

Dans ce numéro :
LE NAUFRAGÉ DU SALON
par MAURICE PRAX



Les années passent, les modes changent, mais la saison des lilas restera toujours la saison des amours!



FLIRT PARFUM ULTRA – PERSISTANT
ED. PINAUD

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ



Porte-Plume Waterman
SIMPLE COMME Bonjour!.
EN VENTE DANS TOUTES LES PAPETERIES

MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Epoques
et en Evitent les Douleurs.
Le Fl. 4f50 Fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.


Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

GERMANDRÉE
en POUDRE, en CRÈME
et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA. etc.
LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré



PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS

SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires
pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF



Moyen infaillible d'être grand quand on est petit!

sans Opération,
ni Traitement

au moyen de
l'appareil
invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément

facilite la marche

supprime la fatigue



Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65
Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de tout le monde

Rehaussement
magique pour
personnes de
petites tailles

Égalisateur
universel
Pour
DAMES

Pour
MESSIEURS

En vente chez le spécialiste C. ACKER & Cie, 30, Rue Bergère Paris
Notice gratis et franco sur demande



ON DIT... ON DIT...

Amours, délices et orgues.

M. Gabriel d'A.nun.io est satisfait de l'accueil que lui a fait Paris ; il daigne le dire à ceux qui ont la faveur de ses audiences ; bien mieux, pour témoigner d'une façon éclatante combien il apprécie la Ville-Lumière, il a laissé entendre qu'il y séjournerait peut-être une année entière...

Il faut reconnaître que pour recevoir ce prince des lettres, les salons du faubourg Saint-Germain rivalisent de flatteuses prévenances avec les cabarets de Montmartre. Les plus jolis sourires du monde, -- et du demi, — sont réservés à l'auteur d'*Il Piacere*. Ce grand séducteur a même fait la conquête de... Devinez un peu? Nous vous le donnons en mille !... de l'archevêque de Paris ! Et par autorisation spéciale de Mgr Am.te, le chantre exquis du néo-paganisme peut se donner le régal, dans la nef déserte et ténébreuse de Notre-Dame, à l'heure où toutes portes sont closes, d'écouter chanter, gronder, gémir les grandes orgues.

Qui aurait cru que M. Gabriel d'A.nun.io était un type dans le genre de Huysmans !

♠ ♠

Shoking !

Un médecin de la petite ville de S... a des cartes de visites. Sur ces cartes, on lisait encore l'an dernier :

Ernest DURAND
MÉDECIN-ACCOUCHEUR

Cette année le Dr Durand a été choisi comme médecin de l'évêque. Mais cette grande faveur n'a pu le brouiller avec ses habitudes d'économie ; il n'a donc point commandé de nouvelles cartes : il s'est contenté de faire ajouter sur les anciennes, par l'imprimeur, la mention de sa récente dignité. Et c'est ainsi qu'on lit aujourd'hui sur les cartes du docteur :

Ernest DURAND
MÉDECIN-ACCOUCHEUR
DE L'ÉVÊCHÉ

♠ ♠

Théâtre et Politique.

Il fait de la littérature, mais il est aussi aux gages du gouvernement et s'il peut montrer dans ses œuvres ses goûts aristocratiques, la simple prudence lui conseille de n'y pas trop égratigner cette brave Marianne, qui a ses bons côtés après tout ! Il les avait complètement oubliés et dans une charmante petite comédie, que s'apprêtait à donner une élégante bonbonnière du boulevard, il envoyait quelques sérieux coups de griffes aux « infâmes démocrates ».

Des indiscrétions de coulisses en informèrent le grand chef qui manifesta son mécontentement et fit savoir à son subordonné que si cette satire voyait le jour il serait dans la triste obligation de sévir. Or, si l'auteur tenait à sa pièce, le fonctionnaire tenait encore plus à sa place ce qui est assez compréhensible. On chercha donc un moyen d'arranger les choses et le directeur, en homme pratique, trouva la solution. Sa pièce serait signée d'un pseudonyme. Tout allait donc pour le mieux lorsqu'un journal, trop bien informé, rendit public le jour de la générale, le nom du véritable auteur. Désastre ! La raison l'emportant sur l'art, l'auteur retira sa pièce simplement.

Dorénavant, nous l'applaudirons dans des œuvres sérieuses où la satire politique n'aura rien à voir.

Le maître du Bois Sacré.

M. D.....n-B.. ...z a été réélu comme radical-socialiste. Tout le monde sait que M. D.....-B.....z était peintre. Un artiste au Parlement, le cas est unique. M. D.....n-B.....z fait même partie du Ministère. Comment ce peintre dont les toiles, toutes militaires, ont tenté de faire vibrer la fibre patriotique des foules, est-il aujourd'hui collaborateur de Briand, le défenseur d'Hervé?

Voici :

Il y a quelque vingt ans, dans une petite ville du Midi, à la veille des élections, on discutait politique au « Cercle des Riches ». Ce cercle ne comprenait que sept ou huit membres. Ces messieurs auraient pu briguer et obtenir un siège parlementaire : ils étaient un peu les maîtres du pays. Mais ils préféraient la tranquillité de leurs vignes à l'agitation du Palais-Bourbon. Cependant certains regrettaient que leur paresseuse indifférence laissât toujours la représentation législative aux gens « mal pensants ».

Or, depuis peu, le « Cercle des Riches » s'était augmenté d'un nouveau membre. C'était un peintre chevelu qu'un heureux mariage avait conduit dans cette ville. Ses belles terres et ses fortes rentes l'avaient aussitôt classé dans l'aristocratie du pays.

— Pourquoi ne vous présenteriez-vous pas? lui dirent les autres. Appuyé par nous, vous seriez sûr de passer... et vous reverriez Paris.

— Je n'ai jamais fait de politique...

— La belle raison !... Décidez-vous.

Le peintre se décida. Les boulevards, les modèles, les coulisses des théâtres le tentaient.

— C'est entendu ; dès demain je me présente comme candidat conservateur... naturellement !

Parmi les membres du cercle, il y avait un vieux préfet de l'Empire, finaud et avisé.

— Voulez-vous un conseil? fit-il. Ne mettez pas sur vos affiches *conservateur*... Tout change... les hommes surtout !... Si vous voulez être assuré d'un long stage, déclarez-vous *républicain*, sans plus... Le mot *républicain* n'engage à rien... il s'accorde avec toutes les épithètes...

Le conseil était bon. Notre peintre le suivit et n'eut pas à s'en plaindre.

Voilà comment M. D.....n-B.....z est entré dans la politique.

Tour à tour réélu comme *républicain, républicain-modéré, républicain-boulangiste, républicain-avancé, républicain-radical*, il est à présent *républicain-socialiste*.

♠ ♠

Perles de village.

On parlait « domestiques » chez Mme de B... au fin fond du faubourg Saint-Germain.

Survient Mme de K... qui retourne en Bretagne où elle habite la plus grande partie de l'année.

— Chère Madame, lui dit la maîtresse de la maison, vous qui vivez dans ce beau pays de Bretagne qui, grâce à Dieu est encore conservé à la foi, — vous seriez bien aimable de m'envoyer une bonne d'enfants... Je ne suis pas bien exigeante : pourvu qu'elle soit honnête, laborieuse, propre, ordonnée...

— Oh ! Madame, interrompit Mme de K..., quand nos villageoises ont seulement le quart de ces vertus, on ne les exporte pas, on les consomme sur place !...

♠ ♠

Au restaurant Volney.

Les gens les mieux informés assurent qu'ils sont divorcés. Or, voici qu'avant-hier au soir, on les a vus dînant en joyeuse compagnie au nouveau restaurant Volney. Peut-être fêtaient-ils leurs mutuelles fiançailles. Ne dit-on pas qu'ils vont se remarier..., mais pas ensemble.

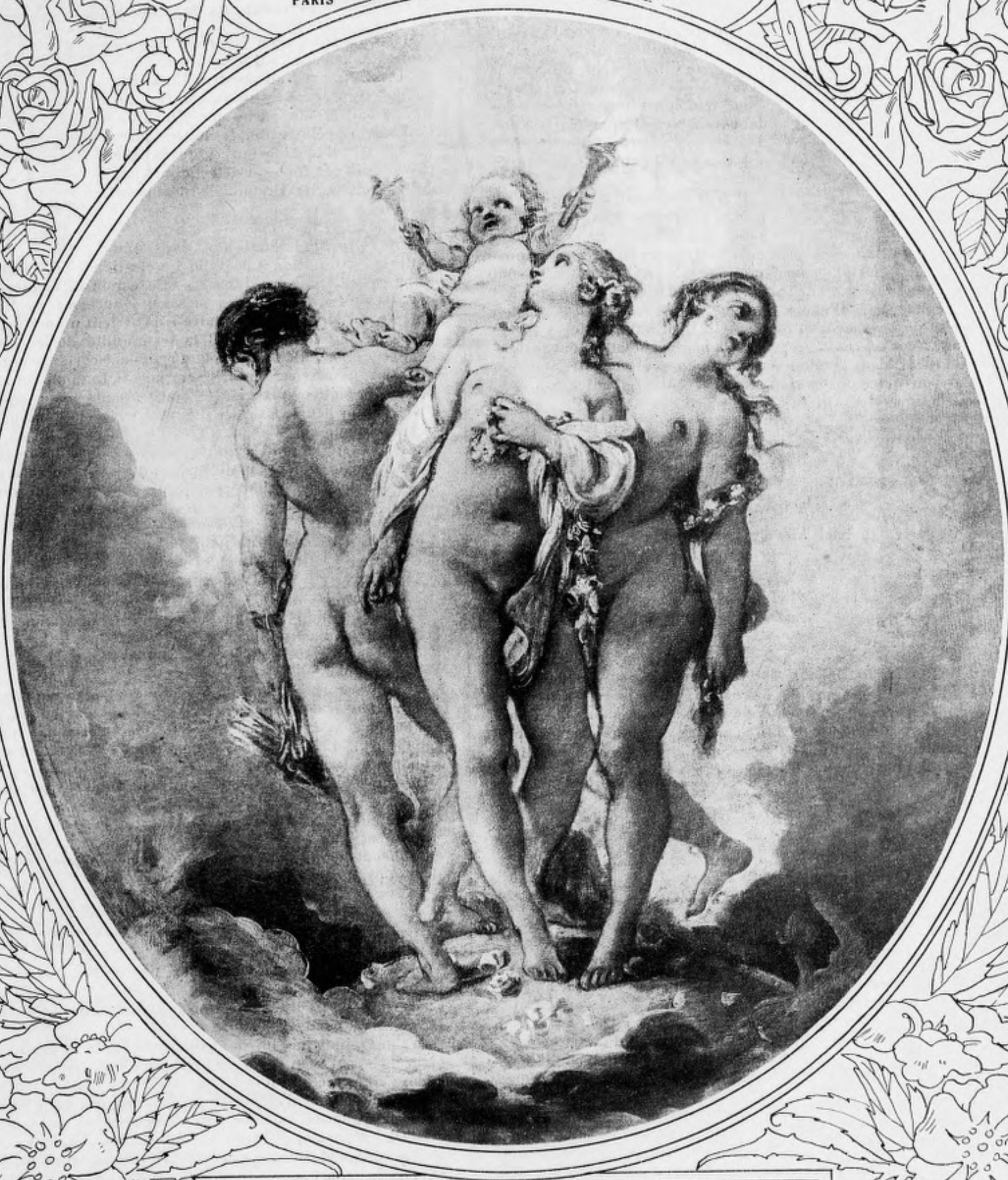
LE TRIOMPHE DES GRACES

dédié aux lectrices de « La Vie Parisienne » par

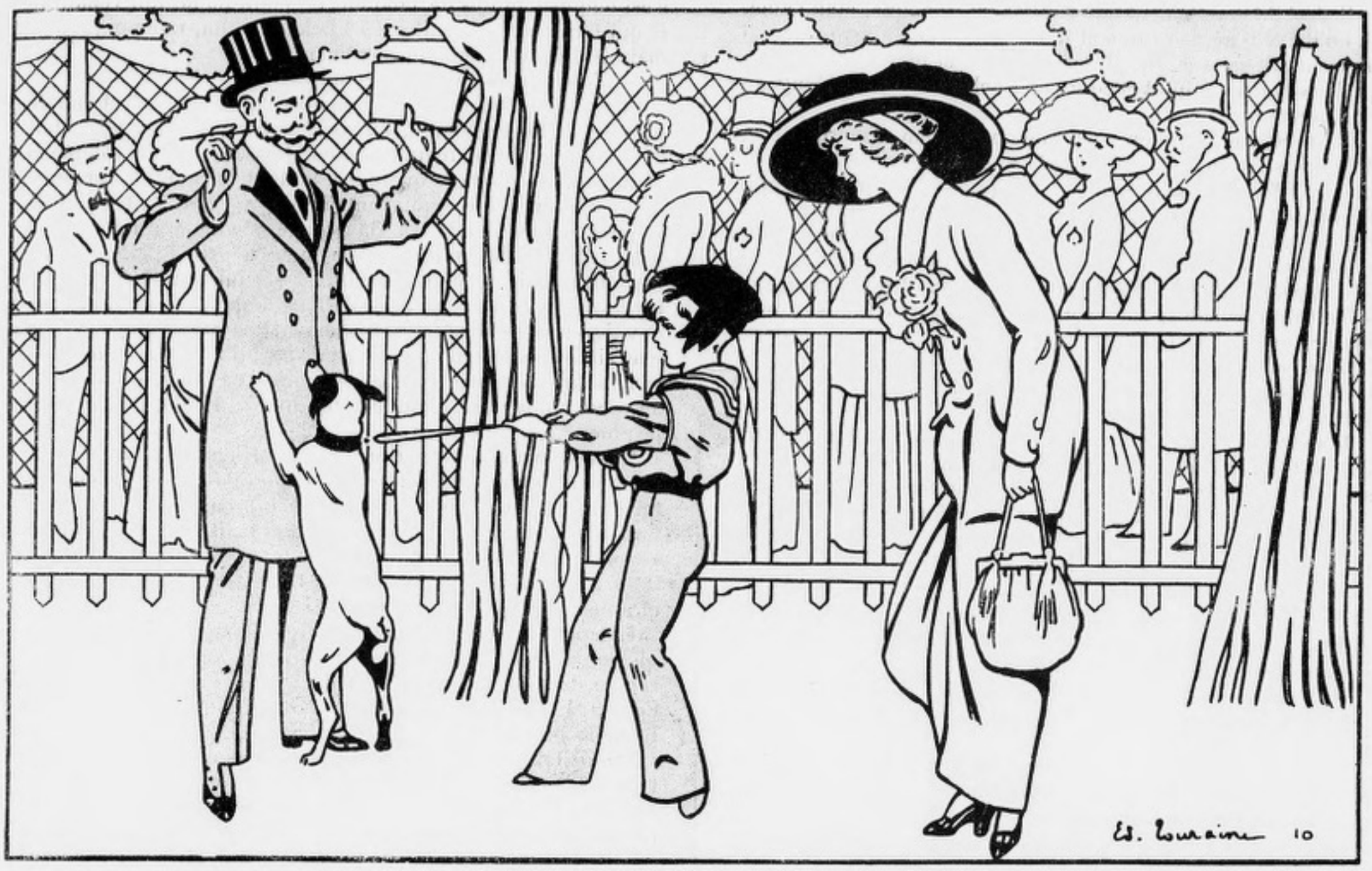
L'INSTITUT DE BEAUTÉ

26, Place Vendôme
PARIS

Place du Jardin Public
NICE



Si Boucher, qui peignit ce groupe gracieux,
Avait vu se dresser, en un songe radieux,
L'INSTITUT DE BEAUTÉ, ce temple de Jouvence,
Qu'en l'honneur de Vénus a rebâti la Science
Et où Madame Merle, enchaînant le Printemps,
Enseigne le secret d'avoir toujours vingt ans,
L'artiste aurait dédié cette toile immortelle
A la moderne fée, aussi docte que belle,
Dont les enchantements subtils font chaque jour
Renaître la Beauté et triompher l'Amour.



JABOUNE

XI. — Flick

Comme la baronne Truchot pénétrait dans le petit salon, des harmonies vagues, amorphes et fluides, qui parvenaient de la pièce voisine, l'ont arrêtée sur le seuil, une main à la poitrine, toute enthousiaste et palpitante :

— Ah! ce Debussy!...

Il convient de remarquer que, pour la baronne Truchot, toute musique un peu étrange et exceptionnelle, et qui « ne ressemble pas aux autres musiques, » c'est-à-dire dont on ne saurait préciser tout de suite si c'est une valse lente ou le grand air de *Paillasse*, — il n'en faut pas davantage pour que la baronne Truchot proclame aussitôt, d'autorité, mystérieuse et pâmée, que « c'est du Debussy »... Pauvre Debussy!...

Ceci n'a pas laissé, d'abord, que de l'inquiéter un peu, lorsqu'elle a vu la maman de Jaboune, qu'elle croyait surprendre à son piano penchée sur quelque partition étonnante et divine, — la maman de Jaboune à qui l'on venait d'annoncer sa visite, entrait derrière elle dans le petit salon, et le piano cependant continuait à vibrer, à côté, des mêmes harmonies inattendues, sous les doigts de quel virtuose?...

Hélas! ce n'étaient pas des doigts!...

Non moins intriguée, faut-il le dire, que la baronne Truchot elle-même, la maman de Jaboune a ouvert brusquement la porte du grand salon, et ce fut le spectacle un peu déconcertant de Jaboune et de son chien Flick, Jaboune, très occupé, en effet, à donner à Flick sa première leçon de musique, et qui, pour cela, n'avait rien trouvé de mieux que de couvrir tout le clavier avec du sucre en poudre : alors, assez difficilement maintenu, au demeurant, par son jeune maître, Flick promenait un museau diligent sur les touches d'ivoire, qu'il s'empressait de lécher, de-ci, de-là, d'une langue agile...

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 10, 11, 12, 13, 14 15, 16, 17, 18 *et* 19.

Il ne faudrait pas trop se hâter de conclure, d'un genre d'exercices aussi inaccoutumé, auquel voilà Flick contraint à se livrer ainsi par l'ingénieux Jaboune, il n'en faudrait pas conclure trop vite et tout de gô que Flick est un fox-terrier prodige, ni, non plus un fox-terrier martyr.

Car Flick est, bien entendu, un fox-terrier : sans quoi, serait-il le chien de Jaboune?

Il n'y a que les fox-terriers pour avoir cette gaîté, cette jovialité, cette exubérance un peu hurluberlue, qui les désignent naturellement et essentiellement comme compagnie aux jeunes garçons.

Jaboune ne serait pas Jaboune s'il n'avait pas un fox-terrier.

Jaboune a été très content qu'on lui donnât un chien, mais c'est surtout parce qu'il a envisagé aussitôt que ce chien allait devenir le plus extraordinaire entre les chiens.

Et d'abord, il a décidé que, pour commencer, il lui apprendrait à parler. En somme, ça ne doit pas être plus difficile d'apprendre à parler à des chiens qu'à des petits enfants : ils ont une bouche, des dents, une langue ; seulement on ne songe pas à leur montrer...

Et Jaboune, toute une matinée, a tenu Flick devant lui, et gravement, lentement, en s'appliquant, il prononçait « Pa-pa! » pour que Flick voie bien ce qu'il y avait à faire et fasse comme lui...

Seulement Jaboune n'a pas beaucoup de patience, ni d'esprit de suite ; au bout de deux à trois leçons, il ne lui a pas semblé que les progrès de Flick fussent assez rapides, il y a renoncé...

Mais il n'a pas renoncé à trouver le moyen de converser couramment avec Flick.

Il s'est dit simplement que comme lui, Jaboune, était l'aîné, et qu'il avait nécessairement une intelligence plus formée, il apprendrait sans doute plus facilement et plus rapidement à parler « chien », plutôt encore que Flick s'assimilât le langage de l'homme.

Et, avec une conscience et une application remarquables, Jaboune s'est mis à essayer toute une série de petits aboiements différents, en prenant bien soin de noter que, quand il faisait : « Ouâ, ouâ ! », par exemple, Flick, aussitôt, sautait à bas de la chaise où Jaboune l'avait installé : par conséquent, n'est-ce pas « Ouâ, ouâ ! », en langage de chien, cela signifie : « — Descends de ta chaise ! » ou « Descendez de votre chaise ! » — suivant que l'on se tutoie ou non : mais à quoi bon s'embarrasser de ces nuances ?...

C'est que Jaboune aurait des choses très importantes et très pressées dont, sans plus tarder, il voudrait entretenir Flick.

D'abord Jaboune estime qu'un chien qui n'a pas de métier, ça n'est pas intéressant, un chien qui n'est qu'un chien en somme, un fox-terrier qui ne serait qu'un fox-terrier...

Donc Jaboune voudrait voir Flick adopter une carrière qu'il lui aura choisie, mais qu'il s'appliquerait bien entendu à lui choisir d'après ses aptitudes et ses goûts particuliers.

Pour Jaboune, les deux carrières auxquelles il songe à première vue, d'après ses souvenirs et ses lectures, plutôt, naturellement, que par expérience, c'est la carrière de chien de berger et celle de chien d'aveugle.

Il y a, dans les livres, tant d'histoires attendrissantes dont le héros est toujours un chien d'aveugle, quand ce n'est pas un chien de berger.

Chien de berger, à Paris, dans un appartement, ça n'est guère commode, ni pratique, et même aux Champs-Élysées, et même au Bois de Boulogne.

Cet été, à la campagne, Jaboune se réserve d'expérimenter s'il y a quelque chose à faire avec Flick, comme chien de berger.

Il ne paraît pas, non plus, que Flick ait de grandes dispositions à devenir chien d'aveugle.

Pour s'en rendre compte, Jaboune s'asseoit sur un tabouret, il place Flick à côté de lui, et il ferme les yeux, comme un aveugle naturellement : eh ! bien, quand il rouvre les yeux, neuf fois sur dix, il aperçoit l'inconstant Flick qui a abandonné son poste et qui est en train de se rouler à l'autre bout de la chambre ; — ou bien encore, s'il attache Flick avec sa laisse, et qu'il veuille se faire guider par lui, toujours en fermant les yeux, bien entendu, tantôt Flick se prend à tourner et à entortiller la laisse autour de ses jambes, au risque de le renverser sur le tapis, tantôt il cherche à l'entraîner sous un meuble ou dans la cheminée, — ça n'est pas sérieux !...

Mais Jaboune a bien tort de tant se préoccuper, pour Flick, de lui chercher un métier.

Flick a de quoi réussir dans la vie comme fox-terrier, tout simplement, et il est bien vrai qu'il suffit de le voir pour proclamer qu' « avec un physique comme celui-là », il ne sera jamais embarrassé...: fin, élégant et déluré, tout blanc avec cette seule tache noire qui semble d'un monocle à son œil, un petit bout de queue qui frétille, et des oreilles dont l'une se redresse de temps en temps d'un air interrogateur et décidé tout à fait comique, Flick est vraiment un amour de fox-terrier, ou bien alors il faut renoncer à jamais comparer les fox-terriers et les amours... Et puis il « va » si bien avec Jaboune, il est tellement le Flick de Jaboune, comme son compagnon est le Jaboune de Flick !...

Oui, l'on comprend que cette dame se soit arrêtée pour les admirer tous deux, comme ils faisaient une « partie de course » tout au bout du sentier de la Vertu, — une très jolie dame, ma foi, très élégante et si blonde, et qui, avant de remonter dans sa voiture, a si gentiment causé avec Jaboune, et lui a demandé « si c'était à lui cet amour (vous voyez !) cet amour de petit chien », — et Jaboune n'était pas du tout intimidé ; — et quand Linda, que Jaboune et Flick, en courant, avaient laissée à plus de cent mètres en arrière, quand Linda s'est enquise auprès de Jaboune de cette dame qui venait de le quitter après une caresse à Flick et, à lui, une poignée de main, Jaboune a répondu carrément :

— C'est une dame que je connais !

Et voici que la dame « qui connaissait Jaboune » s'est encore trouvée là le lendemain, en sorte que cette fois, elle était déjà et vraiment pour lui une « connaissance » ; et, comme la veille, on a échangé quelques mots très gentils, presque affectueux ; il semble pourtant à Jaboune que l'attention de la jolie dame blonde va davantage encore à Flick, plutôt même qu'à lui Jaboune ; la jolie dame a pris Flick dans ses bras, on dirait qu'elle l'ausculte, elle lui soupèse tous les membres, fait jouer les articulations, regarde la mâchoire, — et voyez-moi ce Flick qui, béatement, se laisse faire... — et elle s'informe de son âge, de ce qu'on lui donne à manger, et si Jaboune connaît sa mère, — la mère de Flick, — et si c'est aussi un amour de chienne comme son fils Flick est un amour de chien ?...

Jaboune avait donc raison de répondre à Linda, quand elle est arrivée, comme la veille, alors que la conversation était terminée et que la dame, de sa voiture, adressait, en repartant, à Jaboune et à Flick, un amical petit salut, Jaboune a répondu avec quelque impatience :

— Puisque je vous dis que c'est une dame que je connais, et nous avons parlé de chiens...

L'impatience de Jaboune venait de l'importance excessive que la dame élégante accordait à Flick au détriment, je le répète, de Jaboune lui-même ; ainsi je vous ai dit qu'elle avait demandé l'âge de Flick, croyez-vous qu'elle s'est inquiétée de l'âge de Jaboune ?

Or c'est une dame très élégante, Jaboune s'y connaît, une très jolie dame, et il y est sensible, — et ceci l'intrigue de savoir si elle lui parle si gentiment parce qu'elle trouve qu'il est un joli petit garçon, ou si ce n'est qu'un prétexte, parce qu'elle trouve qu'il est un petit garçon qui a un joli chien ?

Et, ce n'est pourtant pas la faute de Flick, mais c'est toujours comme ça, — c'est sur Flick que Jaboune va passer à l'instant, son énervement et l'espèce de mauvaise humeur que lui cause l'énigme, le petit problème sentimental de la dame du sentier de la Vertu : il s'élance en avant comme une flèche, suivi de Flick qu'il excite à courir de toutes ses forces, encore plus fort, puis, brusquement, il s'arrête, s'empare du malheureux Flick tout essoufflé, et le roule par terre, lui saisit les deux pattes de devant et le force à danser sur ses pattes de derrière, puis le laisse retomber tout à coup et se reprend à courir, et, lorsque Flick l'a dépassé, il le rappelle et le force, avec des gifles, à se rouler à nouveau, à ses pieds, et chaque gifle scande même cette fois quelque épithète peu flatteuse et malsonnante : Vieille bête !... Imbécile !... Imbécile !...

Et tout cela, n'en doutez pas, pour l'amour d'une dame blonde...

Vous pensez si Jaboune a été dépité, à sa prochaine promenade, de ne point rencontrer la dame blonde à sa place habituelle, — et sa joie, alors qu'au retour il remontait mélancoliquement l'avenue du Bois avec Flick que semblait avoir gagné la mélancolie de son maître, et, ce n'est pas pour le vanter, mais, rien n'a l'air bête et réellement saugrenu comme un fox-terrier mélancolique, — lorsque tout à coup, de très loin, à peu près à la hauteur de la rue Pergolèse, Jaboune et Flick ont aperçu la jolie dame blonde qui allait traverser l'avenue.

Jaboune a cru un moment que l'émotion l'empêcherait de courir ; mais quand il a vu Flick partir « à toute vapeur » pour aller le premier, évidemment, se faire caresser par la dame, la jalousie a secoué et surmonté son émotion, et lui aussi il a planté là Linda, et il est parti à son tour « à toute vapeur » auprès de la dame.

Seulement il courait si bien, a-t-il ou buté ou glissé, — on ne sait presque jamais d'ailleurs comment on tombe, mais ce qu'on sait bien, n'est-ce pas, c'est qu'on est tombé, — bref Jaboune s'est étalé de tout son long, et même il s'est étalé

Dessin de R. Préjelan

LES PROVERBES EN IMAGE



LE CHAT ABSENT, LES SOURIS DANSENT

assez malencontreusement, car il a la lèvre qui saigne un peu, et les mains tout écorchées...

Oh! ça n'est pas grave, bien que Flick, quand il a vu tomber son jeune maître, et jusqu'à ce qu'il se soit relevé, Flick affairé et fatal, se soit mis à aboyer sur un mode tout à fait lugubre, et déjà, les pattes de derrière solidement arcboutées, il s'était installé près de Jaboune comme pour défendre son cadavre contre les vautours...

Linda aussi, par exemple, a eu peur, quand elle l'a vu tomber de loin; et elle s'est mise à courir, ce qui est rare; mais comme, lorsqu'elle est arrivée, Jaboune était déjà relevé, son angoisse a cédé la place immédiatement à la voix de l'expérience qui tenait à exprimer, sans plus tarder, par sa bouche autorisée de gouvernante allemande, que « c'était fatal », et qu'elle « le lui avait bien dit »!...

Et encore heureux qu'il s'en tirât avec aussi peu de dommage!...

Mais Jaboune ne se souciait guère de ce que pouvait rabâcher en ce moment l'assommante Linda; il était tout au charme exquis de se sentir soudain intéressant, certes plus intéressant que Flick, aux yeux de la jolie dame blonde, qui s'inquiétait si doucement, si délicieusement de savoir s'il ne ressentait plus aucun mal, et qui, tout de suite, pour essuyer son front et étancher le sang de sa lèvre, lui avait donné son mouchoir parfumé, d'un parfum différent du parfum de Mme Talvannes, comme le parfum de Mme Talvannes est différent déjà du parfum de sa maman...

Et voici qu'il entend la jolie dame dire à Linda qu'elle habite là, tout à côté, rue Marbeau, qu'elle a chez elle du diachylon, du taffetas d'Angleterre, enfin que ce serait peut-être plus prudent de faire tout de suite un petit pansement à Jaboune, et que peut-être aussi il aurait besoin de boire quelque chose tout de suite pour se remettre de la secousse...

Linda remercie déjà en protestant qu'elle va prendre une voiture et que ce n'est pas la peine; mais l'invitation de la dame blonde a eu pour effet immédiat de redoubler, semble-t-il, la douleur de Jaboune, et de provoquer de sa part de tels gémissements étouffés, que Linda est bien forcée de convenir que « ce ne serait pas raisonnable de rentrer comme ça », — et Jaboune, avec Flick et Linda, va bientôt faire, rue Marbeau, une entrée impressionnante dans le petit hôtel de la dame blonde.

Jaboune n'a plus mal du tout, et d'ailleurs, songerait-il à avoir mal, tant l'événement de cette visite inouïe chez la dame blonde le charme et le transporte d'un délice extraordinaire!...

D'abord, c'est vrai, sa jalousie l'a un peu repris contre Flick, à constater que, dans le vestibule de l'hôtel, est arrivé tout de suite en dégringolant l'escalier un fox-terrier que l'on eût juré être le frère de Flick, ou mieux sa sœur, car c'était une demoiselle fox-terrier.

Et la dame blonde s'est empressée de lui présenter, en lui faisant mille fêtes, non pas Jaboune, mais Flick :

— Hein! ma Poupée, la Poupée à sa maîtresse, croyez-vous que je lui ai amené un beau petit ami, pour la belle petite Poupoute?...

Et, au valet de chambre, vraiment confortable et majestueux, qui, depuis qu'il avait ouvert la porte, n'avait cessé d'examiner Flick d'un œil connaisseur :

— C'est ce fameux petit chien dont je vous avais parlé, a dit timidement la dame blonde; qu'est-ce que vous en pensez, Germain?

Germain a fermé un œil, son œil connaisseur, claqué la langue, et prononcé cette phrase sibylline :

— Je pense qu'il n'y a qu'à les laisser cinq minutes ensemble quelque part à l'office ou à l'écurie, et que ça fera la rue Michel!...

Et, ma foi, Jaboune n'a été nullement fâché de voir que pendant un moment, du moins, il ne serait plus question de Flick, puisque le robuste et mystérieux Germain venait de disparaître en emportant Flick avec Poupée, un sous chaque bras...

C'est très joli, ce petit hôtel de la dame blonde, mais, c'est curieux, ça ne ressemble à nulle part où Jaboune est déjà allé, et pas seulement chez sa grand'mère Amélie bien sûr, mais ni chez lui non plus, ni chez la baronne Truchot, ni chez Mme Talvanne, ni chez la maman de Ketty...

Il y a notamment un cabinet de toilette, où on l'avait fait entrer d'abord pour lui laver ses écorchures, et pour le diachylon, — c'est extraordinaire surtout ce qu'il y a des glaces, dans ce cabinet de toilette, et dans la chambre même qu'il a aperçue derrière une tenture entrebâillée : tenez, le lit était juste en face, eh! bien, il y a une grande glace du haut en bas, juste à la tête du lit, est-ce drôle!...

Ce qui est drôle aussi, d'ailleurs, c'est la dame blonde; oh! elle a été parfaite avec Jaboune, elle a voulu lui donner à boire, elle-même, quelque chose qu'elle avait préparé dans une coupe à champagne, quelque chose d'un peu fort, mais d'excellent; et elle a même découvert à son intention, — il me semble bien qu'il y en a encore qui doivent traîner quelque part, je ne sais où!... — en cherchant un peu, dans une bonbonnière, la dame a fini par découvrir un fonds de chocolats, qui n'avaient aucun rapport évidemment avec les bonbons de la vieille grand'mère Amélie, mais qui n'en ont pas moins, dans leur genre, paru à Jaboune de tout premier ordre.

Mais ce que Jaboune ne comprend pas c'est que, si gentille et attentionnée, elle avait cependant constamment l'air d'être obligée de faire un effort pour se rappeler qu'il était là, l'air, oui, préoccupée, « absente »...

Mais, quand Germain, suivi de Flick qui, sans avoir l'air absent ni préoccupé, n'en avait pas moins, lui aussi, maintenant, un air assez singulier, quand Germain est entré délibérément dans la salle à manger où Jaboune, qui « se rattrapait alors sur la nourriture », était installé devant son assiette de chocolats et sa coupe de champagne, la dame blonde a eu vers lui un grand élan de tout son corps, tandis que Germain, tout de suite, a fait un geste de la main pour témoigner qu'il savait ce qu'elle allait demander, qu'il n'y avait pas besoin qu'on l'interrogeât, et fermant à nouveau son œil connaisseur et à nouveau claquant la langue, il s'est contenté d'affirmer en deux mots :

— Et comment!...

Alors la jolie dame blonde, au comble apparemment de l'émotion la plus joyeuse, n'a pu s'empêcher d'embrasser Jaboune, — et quant à Linda, par exemple, elle ne s'est pas expliquée pourquoi la dame blonde lui avait donné vingt francs; elle n'a d'ailleurs pas cherché à se l'expliquer.

Ce n'est que deux mois plus tard, à l'Exposition canine, où Jaboune avait obtenu de « présenter » Flick, Jaboune, à la séance du jury, a entendu appeler « Mme Emma d'Ajaccio », et Mme Emma d'Ajaccio ne venait pas, puis enfin a fait une entrée sensationnelle avec son loulou de Poméranie.

Mais la plus forte sensation a encore été pour Jaboune qui venait de reconnaître la dame blonde; cependant les commissaires s'empressaient galamment et s'informaient auprès d'Emma d'Ajaccio si elle avait renoncé aux fox-terriers, et prenaient des nouvelles de Poupée; et la jolie dame blonde confiait, en rougissant un peu, que Poupée allait être mère.

— Mais, au fait, voilà son beau-père!... s'est-elle écriée gaîment en avisant Jaboune, qui aurait voulu être loin, mais que Flick, plus reconnaissant et qui avait ses raisons pour l'être, tirait de toutes ses forces, au bout de sa laisse, vers sa belle-maman.

Emma d'Ajaccio a caressé gentiment, comme la première fois, comme toujours, gentiment Jaboune, gentiment Flick, et elle a dit à ses amis du jury :

— J'espère que vous allez lui donner une belle médaille au premier mari de Poupée!...

Et vous pensez bien que Flick, après cela, ne pouvait pas manquer d'avoir une très belle médaille...

Encore un, n'est-ce pas, qui est arrivé par les femmes!..

FRANC-NOHAIN.

LE NAUFRAGÉ DU SALON



PINTA
Ah la barbe! (fragment)
(Hors concours).



Pâturage, berger et moutons
(faute de place, le sculpteur n'a pas pu exposer le pâturage en entier, il manque également le village voisin et le paysage environnant).



F. BAIL (Hors concours)
La fontaine (qui prouve une fois de plus que le brillant peintre français n'a rien à envier au « Brillant Belge »).

Grand Palais, 10 heures du matin.

Mon cher directeur,

Je vous envoie ce mot à tout hasard. Je l'ai jeté dans le sac à main, qui était entr'ouvert, d'une vieille dame extasiée devant une toile de M. Etcheverry. Vous parviendra-t-il jamais?...

Ma situation est atroce. Je tombe d'inanition et de fatigue et le crayon me glisse des mains. Je vous en supplie, téléphonez à la Préfecture de Police pour qu'on vienne me délivrer. Rassurez aussi mes parents et mes créanciers. Dites bien que je ne suis pas mort : je ne suis que mourant.

Vous m'aviez chargé de faire le compte rendu du Salon. N'écoutant que mon courage, j'ai accepté cette dangereuse mission et me suis rendu l'autre jeudi 28 avril, au Grand Palais... Il y a de cela huit... dix... quinze jours... je ne sais plus !...

Oui, mon cher Directeur, il y a huit... dix... quinze jours que je suis enfermé dans le Grand Palais. J'ai voulu m'évader de ce labyrinthe de la peinture à l'huile! Peine perdue! Vains espoirs! Si je quitte la salle VII, je tombe dans la salle XXIV, si je fuis la salle XXIV, je me vois enfermé dans la salle XCLVIII. Aussi pourquoi suis-je venu ici sans boussole ?

Ah! combien d'innocents et combien de critiques
Partis vers le Salon pour en sonder les criques
Et qui ne sont pas revenus !...

Mais je ne veux pas mourir ici, victime du devoir, sans laisser derrière moi un grand exemple. J'accomplirai ma tâche jusqu'au bout et si ma situation est critique, je le serai, moi aussi! Voici donc quelques mots sur le Salon des Artistes Français. Ne vous étonnez pas si je passe plusieurs croûtes sous silence. J'ai dû les dévorer pour me soutenir un peu...



CORDONNIER
(le délicieux sculpteur humoriste hors concours).
Une « charge » très réussie.

Une remarque tout d'abord s'impose : c'est le manque d'imagination de nos peintres. La plupart intitulent leurs toiles tout simplement : « *Médaillé antérieurement* ». Certes, une médaille antérieure, c'est là un beau sujet digne d'intéresser les peintres mais, enfin, quand on compte plus de cinq cents tableaux ainsi intitulés, on finit par trouver que les peintres abusent.

Enfin, si je sors jamais vivant de ce Salon, je suis absolument résolu à entreprendre une vigoureuse campagne pour la création à l'intérieur du Grand Palais d'un chemin de fer métropolitain qui permettra aux voyageurs de visiter l'exposition en moins de quatre-vingts jours... On ferait une cinquantaine de stations... Certains voyageurs descendraient à Bonnat, d'autres à Bail, d'autres à Detaille, d'autres à Scott Cambronne, d'autres à Flameng. Les cochers de fiacres, qui sont presque tous de la Lozère, descendraient à Didier-Pouget.

Mais il me semble qu'il est temps que je remplisse mon austère devoir de critique...

J'ai tout d'abord remarqué dans la salle I (c'est par là que je suis entré, mais je n'ai jamais pu la



BONNAT (Hors concours).
Cadre riche



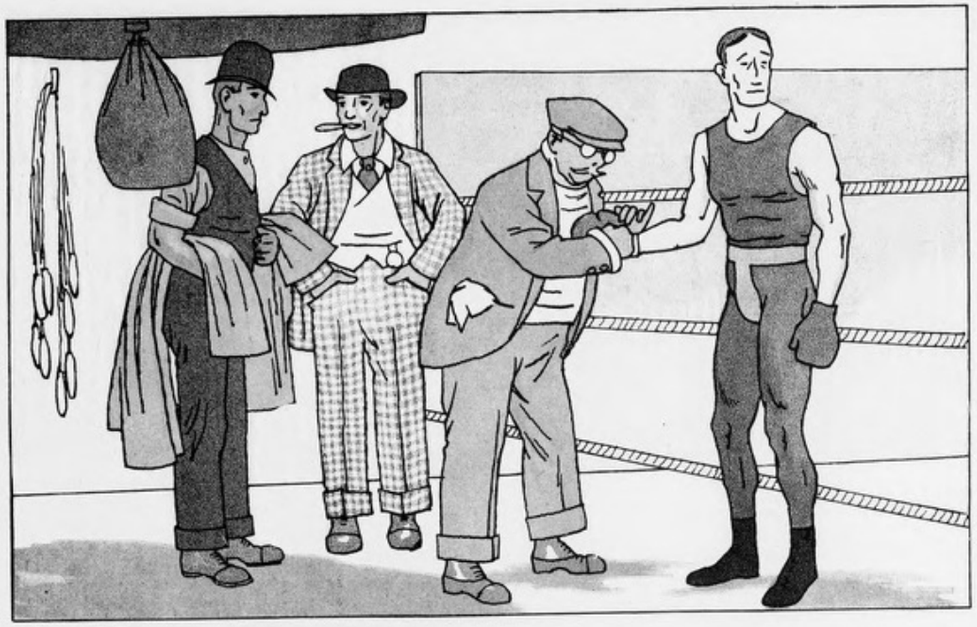
GALAND : *Page antique et en toc.*



Louise ABBÉMA (Hors concours)
Héroïne de roman pour jeunes filles.

LE CHAMPION DE BOXE : deux poings, c'est tout.

Dessins de Maurice Taquoy.



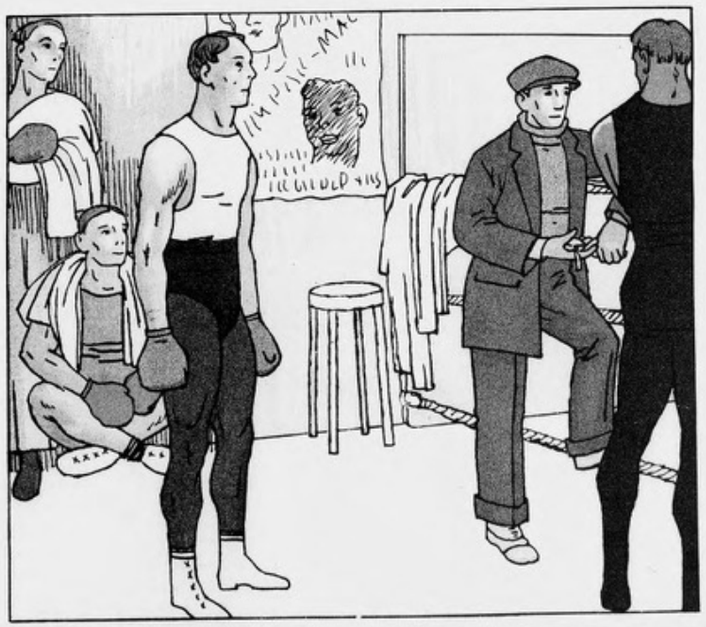
L'Etoile et ses Satellites.



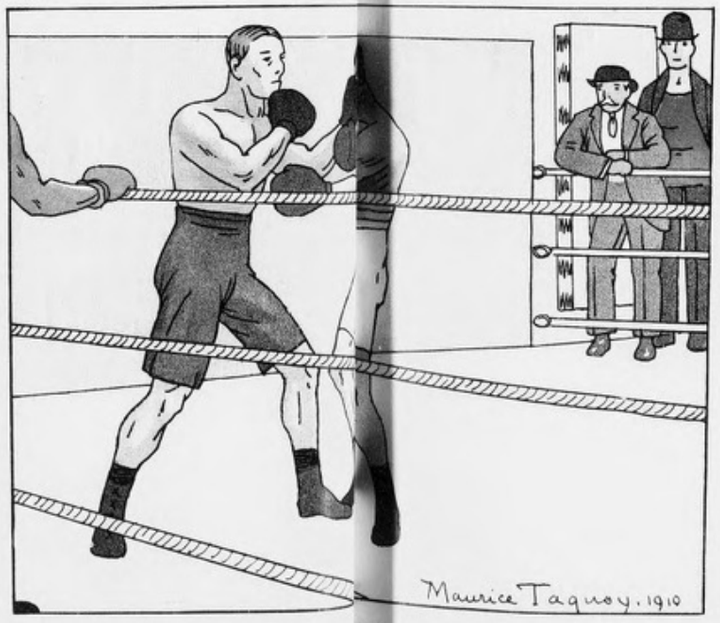


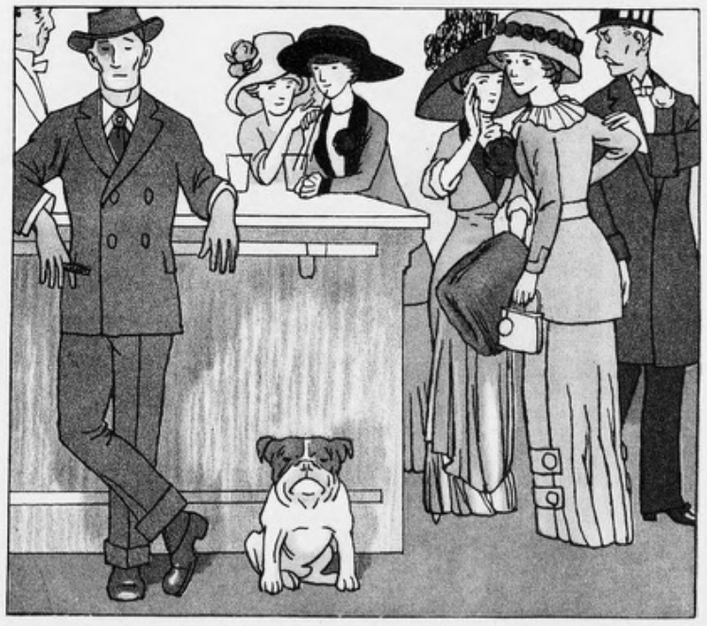


Ecces préliminaires surveillés avec la gravité qu'il convient par les admirateurs et les intéressés.

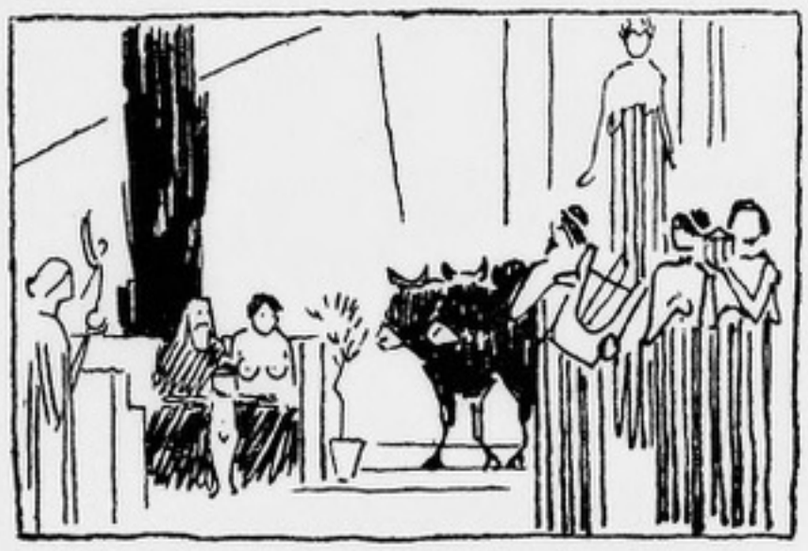


Le lot quotidien de victimes désignées a l'honneur d'être immolées par l'invi champion.





Soirée mondaine ou le Bourreau des cœurs!



J. DUPAS : *Le monde où l'on s'ennuie.*

retrouver pour sortir) un immense tableau de M. Lhoste : *Ce que demandait Dieu... Ce qu'a fait l'homme.* Il y a une puissante idée satirique dans cette toile. Evidemment, ce que demandait Dieu, ce n'est pas un tableau de M. Lhoste.

M. Orange expose un tableau, espagnol, naturellement, et très grand puisque espagnol.

M. Jules Adler nous montre des *Enfourneurs*. Ces enfourneurs, ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, des auteurs dramatiques, ce sont des ouvriers qui fabriquent des bouteilles.

Un peu plus loin, je tombe sur un portrait de Richepin par M. Baschet, si véridique, si vivant, que je m'enfuis au plus vite dans la crainte d'entendre une conférence.



FARRÉ : *Portrait de Mlle Régina Badet.*

Mais je m'arrête : voici quelque chose de charmant. Ce sont *les Douceurs de l'été*, par M. Aubry. Des jeunes femmes sont couchées dans l'herbe et une de leurs compagnes se lave les pieds Rien de plus doux, de plus poétiquement hygiénique.

Je continue. Voici *Le Percolateur*, par M. Joseph Bail. On sait que le percolateur est destiné à faire du mauvais café. Mais la peinture de M. Bail est très... Beaune.

Saluons!... M. le prince Murat passe à cheval...

Le lac d'Annecy, de M. Paul Chabas, m'a énormément intéressé. Dans ce lac, les eaux sont absolument violettes et des jeunes femmes s'y baignent toutes nues. De temps en temps, elles s'accrochent à des branches d'arbres, à seule fin de montrer leur poitrine. Si je parviens à m'évader, je pars pour Annecy.

M. Cormon nous représente un *Combat dans une fourmillière*. Il paraît que c'est le *21me livre de l'Iliade*. Vu au microscope, le tableau est d'un effet saisissant.

Vous ne voudriez pas, pourtant, que M. Debat-Ponsan n'exposât point une vachère. Il en expose deux, habillées par un de nos grands couturiers.

Deux tableaux immenses, qui sont de taille et même d'Édouard Detaille, représentent deux scènes naturellement militaires. Il est devenu banal de dire du mal de M. Édouard Detaille. Je laisse ce soin à ceux de ses nombreux confrères qui le copient.

Mlle Régina Badet se livre, avec la complicité de M. Farré, à une effroyable scène d'orgie. Je crois que le tableau s'intitule : *La Femme et le Potin.*

Un superbe portrait de M. Bonnat retiendra l'attention de tous les photographes. On dirait vraiment de la peinture. L'illusion est des plus amusantes (*Plaques Lumière, appareil de la maison Kozak, voir aux annonces*).

La Fabrication du Jambon d'York (1), par M. Jean-Paul Laurens est un émouvant épisode qui rappelle une des plus belles victoires de Washington. La facture est bien américaine ; j'espère qu'elle est également élevée.

M. Ferrier a portraicturé une dame et M. Aynard : M. Aynard a 72 ans, c'est écrit sur le portrait. On ne sait pas l'âge de la dame.

Dans la kermesse de M. Hanicotte, des moutards hollandais se livrent à une sarabande exagérée. Leurs parents devraient bien les faire taire.

Un des tableaux les plus remarqués du Salon sera certainement la *Prise de voile*, par M. Jules Renard.

Le célèbre auteur de *Poil de Carotte*, que l'on croyait farouche anticlérical, nous donne là une peinture d'un sentiment profondément religieux.

Un portrait de M. Jean Aicard m'a beaucoup remué. On sent combien le pauvre homme est étonné de porter le costume vert de l'académicien. Le public est, du reste, aussi surpris que lui.

Un admirable effort d'art de *M. Chocarne-Moreau : Le Jeu de tonneau*. Des enfants de chœur se livrent aux douceurs de ce jeu délicat. Ils mettent souvent dans le mille. Seul, M. Chocarne-Moreau n'y réussit pas.

Une remarque en passant : Si vous faites faire votre portrait, ne manquez pas de vous faire accompagner d'un levrier russe. Le lévrier russe est de rigueur cette année, aux *Artistes Français*. J'ai compté 174 jeunes gens, tous à l'air fatal, qui se sont faits peindre avec un lévrier. Le fox-terrier ne se porte plus du tout.

M. Didier-Pouget, l'immortel auteur des « Caractères de La Bruyère », continue à nous servir de la bruyère en



Mme Achille FOULD
(Hors concours)
Le Sphinx de la Forêt
(Un sphinx qui demeure une énigme).



JOANNON : *La chatte métamorphosée en femme*
(L'artiste a habilement choisi le moment exact où, dans l'animal déjà femme, on devine encore le chat).

Lozère. Nous souhaitons ardemment le défrichement de ce malheureux département.

M. Rigolot nous donne un cataplasme (2) sur la *Somme* qui produira, je l'espère, bon effet.

Excusez-moi une seconde. Voici Mlle Marie-Louise Derval, du théâtre Sarah-Bernhardt. La ressemblance est parfaite et ce portrait de M. Depré comptera parmi ses meilleurs. Du reste je ne connais pas Mlle Derval.

Le *Battage du Blé* de M. Humbert est bien, en effet, du battage.



Psychologies, par DIVERS
La Douleur *La Pensée* *Mélancolie, etc...*
(Tous ces titres sont interchangeables au gré de l'acheteur).

(1) Erratum : Lire *La Reddition de Yorkstown*, par J.-P. Laurens.
(2) Erratum. Lire : *Crépuscule*.

Mais si je vous parlais un peu de la sculpture ?

Il y a d'abord le monument à Jules Ferry. C'est, certainement, le clou du Salon. Tous les gens qui détestent M. Jules Ferry contempleront avec satisfaction ce gigantesque « boulot » et se trouveront bien vengés.

M. Desruelles nous montre Carpeaux, qui avait des démangeaisons dans la tête et qui se gratte encore. Tous les admirateurs de Carpeaux, tous les Carpeaux-cratiens seront satisfaits.

Il y a aussi un magnifique éléphant, grandeur nature, destiné au péristyle de l'Elysée.



GUILLAUME
La récolte de Millet (fragment).

Un joli groupe de cerfs et de biches attirera les couples pensifs.

Enfin, il faut saluer en passant une foule de messieurs en plâtre qui ont tous fait quelque chose dans leur département mais qui sont bien près d'être coulés, — du moins en bronze.

A l'architecture, reconnu Mme Bourre en conversation entièrement coupable avec le petit Saint-Paul-Mathieu. C'est tout ce que j'ai noté d'intéressant.

Voilà, mon cher directeur, les quelques notes que j'ai pu rédiger, malgré mon état d'extrême faiblesse. Ne manquez pas de prévenir ma famille et d'envoyer à mon secours les pompiers de la Caserne Nationale des Beaux-Arts. Eux seuls peuvent me tirer de la geôle infernale où je suis emmuré.

MAURICE PRAX.
Prisonnier d'art.



Art décoratif. — DIDIER-POUGET (Hors concours)
Pipe en racine de bruyère.

L'Amoureuse promenade

Le ciel est tendre avec des flocons de nuages tranquilles ; le soleil est tiède et des odeurs de campagne fraîche se glissent dans Paris. Que faire par un si beau temps ?

Elle n'aime la peinture que le jour du vernissage et il n'y a que peinture aujourd'hui. Elle a bien toujours des séries de courses à faire ; mais cela l'ennuie aussi. Elle s'étire ; elle sourit. Il fait si bon vivre et elle se sent le corps si léger et la tête si folle ! Aussi, quand son ami vient la voir, il la trouve habillée, prête à partir.

« Nous allons à la campagne », dit-elle.

Une automobile les enlève à travers des faubourgs mal pavés, traverse la banlieue et, après une course folle sur une grande avenue bordée d'ormes verdissants, s'arrête à la grille du grand Trianon.

Elle saute de la voiture et lui, avec son allure d'homme du monde jamais pressé, a peine à la suivre. Elle délaisse le palais dont elle connaît la mélancolie et la tristesse des grands carrosses immobiles et court au jardin velouté par le soleil. Elle est bien un peu déçue ; la nature n'est pas aussi avancée qu'elle se l'imaginait. Mais l'herbe est tendre, piquée de pâquerettes et il y a aussi des violettes, des primevères, des pervenches et quelques arbres en fleurs. Il y a surtout un arome frais de bourgeons qui s'entr'ouvrent, de feuilles qui se développent et de pelouses qui s'ébouriffent. Cet arome lui fait tourner la tête ; elle redevient une fille simple, sans fausses manières ; elle court, elle saute, elle cueille des fleurs qu'elle préfère à toutes les orchidées, parce que c'est elle qui les cueille. Des bribes de chansons sentimentales viennent à tout propos à ses lèvres. Elle rit, s'étonne de tout ; on dirait qu'elle découvre la vie.

Et puis soudain, la voici grave : elle s'appuie au bras de son ami et ses grands yeux se tournent vers lui avec anxiété pour lui demander : « M'aimes-tu ? »

Et le duo d'amour commence. Lui aussi se laisse prendre par le charme d'être jeune et amoureux. Il ne l'a d'ailleurs jamais connue aussi jolie et gaie. Ils s'égarent dans les hautes allées envahies d'herbes, près des bassins où l'eau croupit, sur des bancs aux pieds moussus. Ils ont tous deux quinze ans et aiment pour la première fois, dirait-on. Elle brode des rêves à la Jean-Jacques. D'une voix amoureuse, elle recommence l'histoire de la petite chaumière où l'on vivrait tous deux d'amour, cachés sous les arbres, au bord d'un ruisseau ; une petite chaumière avec des pots de réséda, de jasmin et d'héliotrope, avec un jardin de curé et des oiseaux dans tous les arbres.

Non loin, il y aurait une ferme avec des poules, des vaches, un taureau enchaîné et une fermière accorte naturellement.

« Non, pas accorte, dit-elle ; tu me tromperais avec elle. » Et la voilà qui rit et redevient gamine, abandonnant le rêve que Marie-Antoinette avait essayé de réaliser tout près d'eux au petit Trianon.

Chaque parole maintenant est prétexte à un échange de baisers. Ils s'embrassent à tout propos, sans égards, avec générosité. Elle lui saute au cou ; il lui entoure la taille. Ils font l'école buissonnière. Elle est savoureuse comme l'odeur de miel des primevères qu'elle a glissées à son corsage ; elle tend son cou, son visage et sa bouche aux baisers comme si c'était la première fois qu'elle en éprouvait la volupté. Elle est fraîche ; elle est légère ; elle est vive. Elle dit et voudrait faire mille folies ; elle court ; elle se sauve ; elle se cache ; elle se dérobe aux caresses et lui, devant cette petite faunesse qu'il ne connaissait pas, devient faune à son tour. C'est le printemps...

Etendue dans l'herbe sur le dos, les mains derrière la nuque, la poitrine saillante, les yeux à demi-clos, elle écoute la sérénade d'un merle et le coucou qui cherche un écho. Il reste accoudé auprès d'elle et la regarde avec des yeux attendris, sentant qu'il l'aime pour la première fois. De temps en temps, elle hausse la main vers la bouche de son ami et il en baise la paume longuement tandis qu'elle ferme les yeux, elle aussi l'aimant pour la première fois.

Le soir descend et il fait frais. Ils reprennent leur promenade et s'en vont l'un contre l'autre, silencieux et énivrés d'une douce mélancolie sous les arbres échevelés, les charmilles mal taillées, près des bassins de marbre fendu où dort une eau épaisse, le long de ce palais muet et délabré dont les petits carreaux de vitre verte reflètent les rayons roses du soleil couchant.

Ils s'arrêtent et se retournent vers le parc désert : elle frissonne un peu, de la nuque aux talons, et lui, la prenant à pleins bras, à pleine bouche, murmure : « Je suis le Prince Charmant et j'ai éveillé la Belle au Bois dormant. »

L'automobile les emporte bien vite vers Paris. Ils s'y sont blottis tout au fond, serrés corps contre corps comme deux oiseaux frileux. Devant eux grandit une lueur vague qui jette dans le ciel des traces d'incendie.

Ils sautent sur les pavés ; les éclairs des tramways électriques les éblouissent ; des files de réverbères s'allument. Bientôt ils sont obligés de ralentir leur course ; ils sont dans Paris. Ils en reconnaissent les rues. Alors la réalité les reprend ; ils s'éveillent et se ressaisissent comme des dormeurs après un rêve étrange. Le terme approche. Elle se penche vers la petite glace et d'une main experte réorganise sa chevelure tandis qu'à coups de gants, il chasse de son pardessus quelques brins d'herbe.

Les primevères de son corsage sont molles et chiffonnées.

Elle en fait la constatation avec une moue de tristesse et de pitié.

« Console-toi, lui dit-il ; elles revivront quelques jours encore dans l'eau et nous irons en cueillir d'autres. »

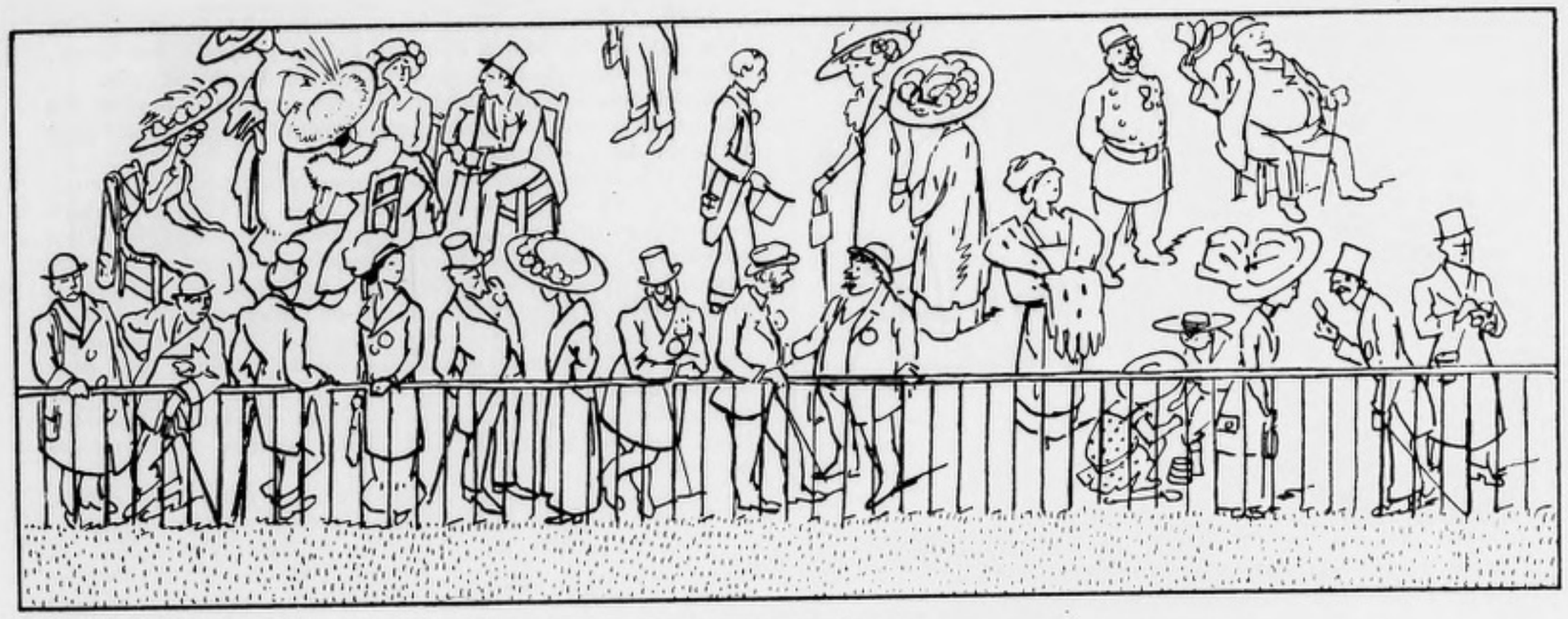
Alors tous deux se regardent, sourient et s'embrassent du bout des lèvres cette fois pour ne pas déranger leur tenue.

L'automobile s'arrête. Elle en descend sagement. Ils sont à Paris.

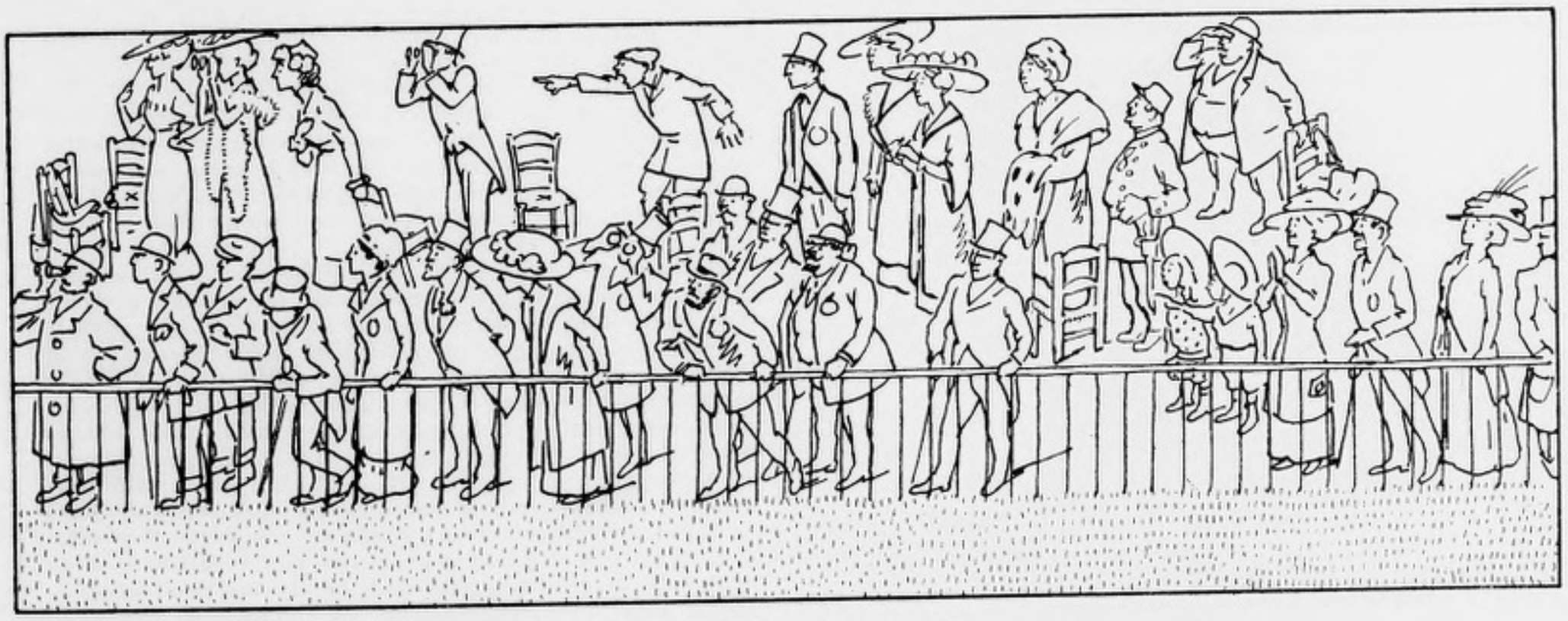
M.

LE PRIX DE LONGCHAMP
(vu par un cheval)

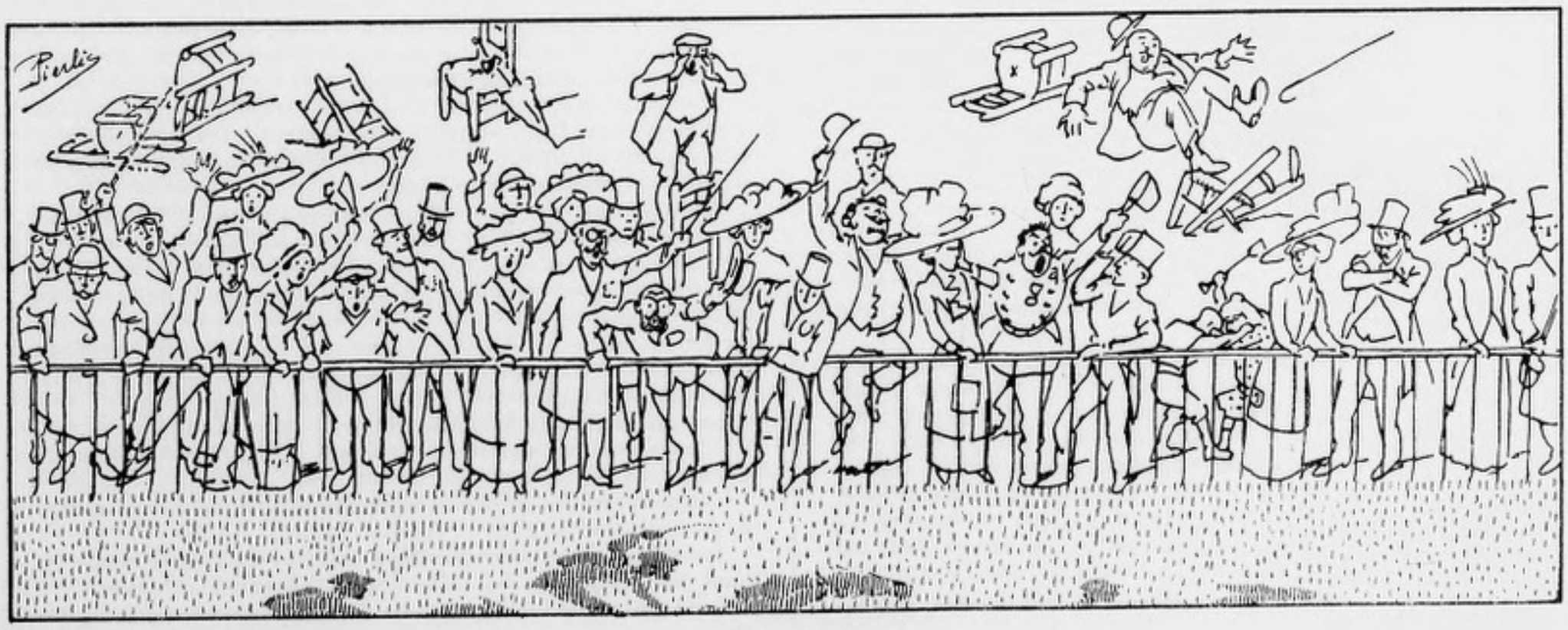
Dessins de Markous



AVANT LE DÉPART



LE DERNIER TOURNANT



L'ARRIVÉE

LE SUIVEUR



Le suiveur brouillon"

C'est généralement dans un restaurant du centre que, vers midi, notre homme s'en va chercher pâture. Mettons au Café de Paris, au Chatham, ou bien encore au cercle : bref, à proximité des magasins de luxe et des avenues fréquentées.

Le suiveur déjeune avec méthode, mais sans recherche particulière. On ne saurait être, tout à la fois, suiveur et gourmet, et le suiveur sérieux, le suiveur véritable sait s'en tenir à ses fonctions naturelles. J'ajoute que neuf fois sur dix le suiveur est de santé plutôt fragile, qu'en outre il a, dès sa prime jeunesse, grandement abusé des cabarets, des tripots et des femmes et que ces excès passés l'obligent à quelque mesure.

Le suiveur frise la quarantaine. Ceci dit en thèse générale. Au reste, que, physiquement, il soit, à proprement parler, bien ou mal, peu importe et l'on en a vu d'affreux qui nonobstant faisaient merveille. L'essentiel est que, sans avoir l'air d'un galopin, il possède un extérieur jovial et sympathique, une mine confiante et gaie ; qu'en outre il soit né bon marcheur (cela va de soi); qu'enfin il se munisse d'un haut de forme toujours en bon état.

Un homme peu rompu aux finesses du métier refuse trop souvent de croire à l'importance de cet instrument domestique. Elle est cependant considérable et les résultats habituellement obtenus grâce à l'éclat d'un huit-reflets dépassent toute prévision. Longtemps le ruban rouge fut tenu pour des plus efficaces; mais depuis quelque trente ans il est tombé dans un tel discrédit que le plus sage est de s'en tenir au tuyau de poêle.

Ainsi fait, son repas matinal achevé, le suiveur entre en campagne. Le voici dehors. Quelques minutes il s'attarde sur le seuil du café. Le temps est propice, l'air est doux et tandis que négligemment il époussette son jabot, attentif et sans hâte il parcourt du regard son champ de bataille quotidien. Au surplus dans ses allures nulle vaine jactance, nulle forfanterie. Tout est chez lui sobre, mesuré, discret.



Il parcourt du regard son champ de bataille.

Mon Dieu! je sais bien, il y a suiveurs et suiveurs!... Et le suiveur fanfaron n'est pas le moins répandu. On pourrait de même citer le « suiveur brouillon » qui se lance en aveugle sur la première piste venue, aborde à l'étourdie, échoue, s'entête et recommenceailleurs pour échouer de nouveau. N'oublions pas non plus le « suiveur timide », lequel a pour tactique préférée de suivre toujours et de n'aborder jamais. Faux suiveurs que tous ceux-là! Et je ne veux ici parler que du suiveur type, du maître suiveur, du vrai, de l'unique! Rendons pleine justice à la merveilleuse assurance de ce dernier, à sa noble quiétude, à ses décisions rapides, à son coup d'œil infaillible. Sans paraître y toucher, il a tout de suite fait choix de sa victime, il s'est mis en évidence, il a témoigné de son désir, et tout cela, je le répète, avec le minimum d'effort ou de scandale. A peine s'il a l'air de suivre une femme. Il marche, il prend le frais, sans plus.



..... se lance sur la première piste venue.

Mais le dernier mot de l'astuce, le fin du fin, consiste bien plus encore dans la sûreté de son choix, dans sa manière de reconnaître parmi la cohue celle qu'il faut ou ne faut pas suivre, eût-elle sur les épaules une robe de Poiret ou sous le bras un carton de modiste. Flair inestimable, don mystérieux, intuition divine! Enfin comment traduire avec la plume les galanteries qu'il débite en matière d'exorde? Je vous citerais de ses phrases que vous vous récrieriez sur leur enfantillage et leur platitude. Soit! Libre à vous d'en user à votre tour et de constater si les résultats obtenus sont les mêmes.

Que voulez-vous?... Cet homme a le tour de main, la manière. Qu'il parle, on prête l'oreille. Qu'on prête l'oreille, et le reste va sans dire. Notez qu'il ne traîne cependant guère en chemin et que très promptement il aborde le chapitre du rendez-vous; mais il y a dans ses paroles un tel mélange de hardiesse et de courtoisie, un tel air de confiance et de gaieté que les plus rébarbatives se sentent prises d'une aimable indulgence.

Autre signe typique. Le suiveur type n'écrit jamais. Il téléphone de son club; à plus forte raison s'il est membre du Jockey. J'insiste sur ce point; haut de forme et club sont deux auxiliaires indispensables.

Je conclurai ce chapitre en ajoutant qu'il est bon d'avoir un suiveur au nombre de ses amis. Comme nous le savons déjà, le vrai suiveur n'est en effet que suiveur. Suivre et prendre rendez-vous, il n'en demande pas davantage, et quant au reste... comme j'en ai fait plus haut la remarque, le suiveur se voit, hélas! contraint à quelque ménagement. Une fois ses rendez-vous pris, — et Dieu sait qu'il en prend tout le long du jour! — il importe pour lui de n'y pas aller, et prendre sa place est le tirer d'un embarras pitoyable. Donc n'hésitez point! Dites-lui vos préférences... brune, blonde ou châtain?... Vraiment cela serait une malchance peu commune si dans sa collection vous ne trouviez point chaussure à votre pied!

ROGER BOUTET DE MONVEL.



Le suiveur n'écrit jamais...



... il téléphone ses rendez-vous.



PUZZLE

Las de surcontrer ou d'abattre
Et remplis d'un zèle nouveau
Les salons ont lâché, presto,
Le Bridge où l'on s'embête à quatre.

Pour un passe-temps anormal
Où, — tout silence et tout mystère, —
On s'offre un plaisir solitaire,
Taciturne et jamais banal.

C'est un jeu vraiment impayable
Qui transforme en souches de bois
Hargneuses, têtues et sans voix
Le groupe le plus sociable !

Le Puzzle, *— c'est son nom galant, —*
N'est pas un de ces jeux volages
Où triomphe le beau langage !
C'est un jeu reconstituant,

Non pour le muscle ou le courage!
— Est-ce bien la mode aujourd'hui ? —
Ce que le puzzle rétablit
C'est tout simplement... une image ;

Une image scindée en mille
Petits fragments et que l'on doit,
— Qu'on soit habile ou maladroit —
Rassembler de façon subtile !

C'est ainsi que cherchant en vain
Le dernier salon où l'on cause,
Vous trouverez partout des poses
Muettes de musée Grévin!

Finies les phrases où miroitent
Le tact, l'esprit, le mot charmant :
Il faut que les pièces s'emboîtent
Et s'adaptent exactement !

Adieu les causettes si douces
Et les murmures clandestins!
Tout va, dans les salons éteints,
A la « va comme je te... puzzle ! »

José de Bérys.

Golf-Stream

« Las! je n'iray plus ; las ! je n'iray pas:
« Las! je n'iray plus, je n'iray pas jouer,
« Jouer au bois. . . . . .

Ah! que si, n'en déplaise à la chanson, j'irai et vous irez, là-bas, dans la forêt, — plus vaste et plus lointaine encore que le bois, — où l'on s'amuse non pas au « gentil jeu d'amour », mais au gentil jeu du golf que la mode consacre « le dernier cri » de la balle. Qu'importe, si nous autres bonnes gens profanes ne comprenons rien au spectacle ! C'est en cela que gît le piquant mystère d'une pantomime que chacun interprète à sa façon, c'est-à-dire tout de travers.

Nous voici donc en Seine-et-Marne, à l'orée des hautes futaies. Le paysage devient un tantinet exotique, presque un paradis d'estampe japonaise : sables gris, bouleaux graciles aux troncs couleur de lune, sapins noirs et, par dessus, un ciel léger, léger, fumées d'azur, fumées de rêve que dissipe et que reforme le caprice du vent.

L'entrée de ce paradis est accessible à toutes les âmes et même aux femmes qui passent pour n'en avoir point : Une pièce blanche, un nom qu'on épelle, cela suffit. Le gardien du sanctuaire vous agrée.

Que va-t-il advenir ici? Une guerre d'embuscades?... Le terrain se soulève et s'abaisse, en désordre. C'est une furieuse poussée volcanique, avec çà et là, un désert de terres mornes et par ailleurs, des oasis d'herbes nouvelles. Un pavillon vitré, assez coquet, s'élève sur un vallon et abrite peut-être les blessés.

Horreur! un point rouge à l'horizon... Du sang! du sang! La pourpre menaçante s'enfle et diminue, apparaît, disparaît, réapparaît. Enfin la voici sous nos yeux : Quoi! c'est un bonnet? Un bonnet phrygien et qui coiffe une dame agréablement brune. « *Ah! Ça ira! Ça ira!* »

Cette dame court vêtue est suivie d'un monsieur qui porte, résigné, une hotte de chiffonnier sur le dos, et dans cette hotte il y a, — croirait-on, — une collection de pipes incommensurables. Madame en choisit une, puis une autre avec soin et, de cet instrument qui, vu de près, ressemble plutôt à une crosse qu'à une pipe, elle chasse devant elle une petite balle.

Elle lui assène des coups formidables. Jamais flagellation ne fut appliquée avec autant de zèle, et après chacun de ses coups, elle regarde le monsieur qui la regarde et tous deux ont l'air de trouver cela très remarquable... Cependant la balle va le diable. Tantôt elle bondit jusqu'à la cime d'un arbre, tantôt elle retombe par ricochets, d'obstacles en obstacles. L'Implacable la poursuit de sa haine. On dirait un châtiment éternel.

Cette flagellante, nous le croyons, s'exerce. Elle travaille de même qu'on « fait ses doigts » au piano ou ses jambes à la danse. Et de tous côtés surgissent, maintenant, de semblables travailleurs. C'est l'heure de l'étude. Mais pour bien jouer il faut être puissant et pour être puissant il faut être chaste. C'est pourquoi les messieurs vont sans compagnes, escortés seulement de gamins porteurs de hottes. Salut! beaux messieurs bistres, orangés, violâtres et vert-de-gris en sélects costumes de sport qui dessinent les mollets. Quelques-uns d'entre vous pour n'avoir point de belles jambes, montrent, manches retroussées, de bons biceps. Chacun met sa coquetterie où il le peut. D'autres dames, isolées aussi, passent, exhibant de diverses manières, divers appas. Les coups cinglés sifflent, les projectiles roulent. Gare! Gare! Un drapeau flotte. C'est le but. Personne ne s'en soucie...

Ah! Golf! joli jeu du golf, quel est ton symbole? Où mènes-tu ces gens? qu'en veux-tu faire? Ils préparent leurs armes. Vont-ils se battre? Et puis, se réconcilieront-ils ensuite, doucement, tendrement, deux à deux, à l'air libre, derrière ces bénévoles paravents de terre qui semblent disposés là tout exprès, par la providence des amoureux?...

. . . . . .



LES PREMIÈRES

A l'Opéra-Comique : *Le Mariage de Télémaque*.

Ceci est beaucoup plus grave que ça n'en a l'air : il s'agit de savoir si nous sommes voués à perpétuité aux mathématiques assommantes et aux lugubres combinaisons d'un certain nombre de gens sinistres, qui prétendent monopoliser la musique et les théâtres à musique.

S'ils parvenaient à faire échec à l'œuvre nouvelle, si rayon-

nante de clarté et de verve, que vient de donner, par surprise, au théâtre de l'Opéra-Comique, M. Claude Terrasse, c'est, à l'Opéra-Comique notamment, l'installation définitive, et sans nul « trouble de jouissance » désormais, de leur petit commerce.

Aussi, il faut voir avec quel ensemble, — quel merveilleux ensemble musical, — ils ont cherché à accabler M. Terrasse sous le poids d'un livret dont ils exagèrent même le génie : quel livret, quel admirable livret, ah ! ce Donnay, ah ! ce Lemaître !...

De cette façon, n'est-ce pas, on ne saurait les accuser de parti-pris contre le *Mariage de Télémaque* ; il est délicieux, il est exquis ce « Mariage de Télémaque », — pourquoi faut-il qu'il comporte de la musique ? C'est-à-dire pourquoi faut-il qu'il ait été représenté à l'*Opéra-Comique*, et non au *Vaudeville* ou à la *Renaissance*, ce qui n'eût pas porté préjudice a l'industrie de ces Messieurs ?...

Car la musique de M. Claude Terrasse, *ça n'existe pas* — on ne se donne même pas la peine de la discuter, systématiquement on l'ignore ; il y a des préludes, un divertissement, un « acte de la tempête », bref, et rien qu'*au poids*, une partition aussi complète que celle du plus compact des drames lyriques ? Les compositeurs, les doctes critiques n'entendent rien de tout cela : Terrasse a obtenu d'énormes succès avec des opérettes, donc tout ouvrage de lui est et ne saurait être qu'une *opérette*, avec quelques petits airs par-ci par-là, quelques couplets plus ou moins drôlichons, mais toujours sans importance...

Il y a là une mauvaise foi évidente, irritante, mais qui a si peu d'influence, heureusement, sur l'opinion du vrai public qui, lui, a des oreilles *pour entendre*, — à la différence des critiques simplement pourvus d'oreilles, sans plus...

Peut-être ce public ne se rendra-t-il qu'imparfaitement compte — et c'était précisément le rôle de la critique de le lui dire, — le public ne saura pas que ce qui le charme dans cette musique de Terrasse, d'apparence si aisée et légère, c'est d'abord le fond de solide culture, et que Terrasse a fait exactement, en somme, avec Mozart et avec Glück, ce que MM. Lemaître et Donnay faisaient si joliment et délicieusement pour Homère ou pour Fénelon : une parodie, non pas, mais une sorte de « prolongement » savoureux, délicat, qui conserve toute la « substance » classique au milieu de tous les agréments contemporains...

Mais qu'il sache ou non d'où lui vient son plaisir, ce qui est certain c'est que le public se plaira infiniment en la compagnie de trois hommes d'esprit parmi lesquels, — et la chose, par le temps qui court, apparaît vraiment de plus en plus rare, — on aura cette joie d'applaudir un musicien, un musicien spirituel, ô merveille, qui se montre en même temps le plus solide et le plus loyal des musiciens...

Merci, subtil Ulysse ! pour la gloire charmante et le triomphe ailé de ces trois artistes subtils...

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

Longchamp. — Le jeudi avait été au vif, le dimanche fut au calme. On apprit avec grand plaisir, en arrivant sur le turf, que l'affaire était très heureusement arrangée qui devait mettre aux prises deux propriétaires très en vue ; et que leurs chevaux seulement se rencontreraient sur le terrain. Ils en terminèrent de suite dans la première, où l'un finit premier et l'autre troisième : all is well which finishs well!

Nuage s'est réhabilité. La réhabilitation eût été encore plus définitive si *Coup de vent* avait pu courir toute sa chance. Mais il avait été mis hors de course et jeté dans les piquets par un concurrent. Les commissaires ont dû sévir. M. Edm. Bl... mérite d'autant plus d'être protégé contre ces procédés antisportifs que nul n'est plus « sport » que lui. On l'avait bien vu à Maisons-Laffitte le vendredi précédent. Stern ne pouvant monter *Foliosa* à cause du poids, M. Edm. Bl... avait consenti à prêter son premier jockey à M. Pr.., le propriétaire de *Cadet Roussel*, son plus redoutable concurrent. Le geste extrêmement élégant lui coûta extrêmement cher, puisque, grâce à cette monte irrésistible, *Cadet Roussel* arracha la course d'une tête à *Foliosa*. Mais, après l'arrivée, M. Edm. Bl... déclarait, avec la plus parfaite bonne humeur, que la fin de course avait été admirable. On ne saurait être de meilleure composition, ni contribuer plus efficacement au bon sport.

Les professeurs de poids... et mesures avaient annoncé la victoire de *Dor* dans le handicap. Elle se réalisa. Les handicapeurs, qui sont pour les joueurs des examinateurs farouches et sévères, avaient consenti à ne leur poser cette fois qu'un problème facilement soluble. Il faut bien, de temps en temps, donner un prix d'encouragement.

Aveu réussit par la force de sang de *Simonian* à battre *Hag to Hag* sur les quatre mille mètres du prix du Cadran, mais il ne réussit pas à forcer l'admiration du redoutable juge Buf... qui décréta qu'il galopait mal pour finir. C'était tout de même un galop à huit mille francs le kilomètre, ce qui fait un prix.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

A la dernière liquidation, les porteurs de Rentes françaises — il y en a encore, mais de moins en moins, — ont dû passer par les fourches caudines des détenteurs de capitaux et payer les reports un taux exorbitant, sous prétexte que les positions n'avaient jamais été aussi chargées.

Ce prétexte me semble fichtrement mauvais, et pour cause !

On constate tous les jours que le type, si intéressant, du rentier français tend à disparaître; qu'il vend de plus en plus de la Rente, au comptant et à terme. Alors que fait-on pour encourager ceux qui achètent encore de notre Fonds national? On les sale, quand on devrait, au contraire, les mettre dans une couveuse. Au lieu de ça, on les pourchasse, on les tond, on les saigne à blanc. Malheureux spéculateurs en Rente française, que je vous plains! Que j'admire votre courage!

Le marché de Paris continue à être dans le marasme. C'est, de plus, un petit marché bien timide, qui suit servilement les gros de peur d'en être dévoré : il entasse du titre quand Londres ou New-York en lève, mais s'empresse de tout jeter par-dessus bord, — sans aucune raison, d'ailleurs, — dès que ses gros rivaux en vendent.

Aussi que fait-on chez nous ? Rien, ou bien peu de chose. Les transactions se comptent facilement et sont loin d'atteindre les chiffres du Wall Street. C'est l'anémie qui envahit le marché, et les valeurs nouvelles, créées presque journellement, ne parviennent pas à lui infuser la moindre vigueur. On ne voit que figures longues de plusieurs aunes.

Ce n'est pas absolument folichon...

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Société pour l'acquisition d'annuités
de la *Société norvégienne de l'Azote et de*

Forces Hydro-Électriques

Constituée pour une durée de 50 ans et conformément aux lois françaises, cette Societé a un siège social, rue d'Antin, 3, à Paris. Elle procède actuellement, conformément à ses statuts, au placement de 80.000 obligations 5 0/0 de 500 francs. L'intérêt de 25 francs est payable net, en deux coupons semestriels, les 15 mai et 15 novembre. Ces obligations sont remboursables au pair en 30 années, à partir du 15 mai 1916, par tirages au sort.

Les coupons et les titres amortis sont payables à la Banque de Paris et des Pays-Bas et à la Société Générale.

Le prix de ces obligations est fixé à 495 francs, jouissance 15 mai 1910.

Les montants nécessaires au service de ces obligations, en intérêts et amortissement, au paiement des impôts et de tous autres frais, sont, conformément aux prescriptions de l'article 14 des statuts de la Société, intégralement couverts par les annuités que la Société a achetées de la *Société norvégienne de l'Azote et de Forces Hydro-Electriques*.

Les formalités seront remplies pour l'admission des obligations à la Cote officielle de la Bourse de Paris et la publication de la notice, exigée par la loi, a été faite au *Bulletin Annexe au Journal officiel* du 25 avril 1910.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — L'annonce des représentations que le Grand-Guignol de Paris doit donner au Grand-Théâtre de Bordeaux, a produit un vif mouvement de curiosité. On peut dire que c'est l'événement sensationnel de la semaine. On est impatient de voir les pièces fameuses du Grand-Guignol, interprétées par les créateurs eux-mêmes. A en juger par la location déjà énorme, le succès de ces représentations sera formidable, ce qui n'empêche pas M. Max Maurey de faire à Paris le maximum.

—

Que faire dans l'attente de la comète?... Profiter de tous les instants que nous avons de libres pour nous divertir et nous amuser... Justement aujourd'hui dimanche à 2 h. 1/2 il y a matinée à Parisiana et nous ne trouvons pas de spectacle plus divertissant que « Printemps-Revue » avec Fernand Frey, Mary-Hett, Lacerpête, Carl Star, Carlos, Barally, Maud Harietty.

—

Devant le très gros succès de la Scala depuis sa réouverture, M. Fursy a l'intention de ne point fermer cet été.

Il y a des chances pour que la saison estivale soit aussi fructueuse que celle en cours.

—

La saison théâtrale sera cette saison à Vichy particulièrement brillante, il est question de représentations sensationnelles qui auraient lieu en juillet.

—

Les plus vieux habitués de Marigny ont été unanimes à déclarer que la Revue, dont la première nous fut donnée hier, dépasse et de beaucoup, pour l'esprit et la fantaisie, les spectacles qui nous avaient été jusqu'à présent offerts.

Mlles Mistinguett, Fairy, Myral, Alice Guerra, Davrigny, MM. Morton, Milo, Tréville, Pinel, Clerc et Carpentier contribuèrent, par leur verve et leur entrain, à l'éclatant triomphe de ce nouveau spectacle.

—

Contrairement au baromètre, fâcheusement influencé par dame comète, les recettes de la « Boîte à Fursy » sont toujours au beau fixe. Fursy triomphe dans ses spirituelles improvisations qui, chaque soir, mettent la salle en joie. Enthoven et Jules Moy sont les fantaisistes les plus extraordinaires qu'ont produit Montmartre et la revue *On liquide!* avec sa mignonne étoile « Spinelli », Roger Ferréol, Duplaix, Magdy, A. Defrenne, E. Wolff et Mévisto aîné, poursuit avec éclat le cours de ses triomphales représentations.

Zig-Zag. — Jamais le sportsman connu, baron de F..., ne fut plus brun malgré ses soixante et un printemps : d'après enquête on doit attribuer ce changement inattendu à la Poudre Capillus de la Parfumerie Ninon dont l'emploi a redonné aux cheveux du baron leur primitive couleur.

—

Comtesse de G. — Ne vous désolez pas, mais allez au plus vite à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, expliquer votre cas à Mme Merle. Soyez certaine qu'elle vous fera retrouver cette fraîcheur de teint et cet éclat auxquels vous tenez tant. Son système « d'Idéale Beauté » est une chose vraiment admirable basée sur de nombreuses études scientifiques.

—

Croissez et multipliez. — Cette grande et belle parole mal observée dans notre beau pays, peut s'appliquer aux cheveux de toutes les personnes qui font usage du Pétrole Hahn.

Sous l'action bienfaisante, tonique et régénératrice de cette merveilleuse Lotion, les cheveux croissent et se multiplient, les pellicules sont détruites, les chutes les plus rebelles conjurées.

Le Pétrole Hahn embellit la chevelure et lui communique un parfum d'une suavité exquise.

—

Les teintures pour cheveux de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, vendues sous le nom de « Hennextré » sont inoffensives et donnent des nuances franches en tous les tons.

—

Les prêts sur titres dotaux, voilà qui est rare; cependant le prince de R... a fait l'expérience l'autre semaine et l'*Official Banque* a évité au grand seigneur de forts gros... ennuis, et maintenant tout est à la joie.

Pitt.

PETITE CHRONIQUE

Official-Banque, (20, rue de La Rochefoucauld Tél. 136-73). Prêts sur titres dotaux. Avances d'argent. Discrétion.

—

Pour rafraîchir la peau, il faut employer la poudre de riz *Fleur de Pêche* aux essences de fleurs exotiques et très adhérente à la peau. Cette poudre existe en quatre nuances : blanche, rosée, naturelle et bise. Prix : 3 fr. 50 la boîte, franco contre mandat-poste de 4 fr. *adressé à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.*

Eviter les imitations.

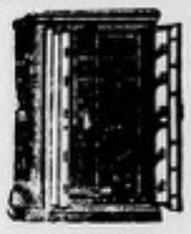
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : 400 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence,*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy,*
Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)* } **à Paris**

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 %; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce et de Coupons** Français et Etrangers; — **Mise en règle et garde de Titres**; — **Avances sur Titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger; — **Lettres et Billets de Crédit circulaires**; — **Change de monnaies étrangères**; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.



SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

89 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue; 718 agences en Province; 3 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et Saint-Sébastien (Espagne); correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :

Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, rue Royale.
Anvers, 74, place de Meir.
Ostende, 21, avenue Léopold.

Officiers ministériels

Fds de marc. de GANTS et Dentelles, r. Chauveau-Lagarde, 18. A adj. Et. Plicque, not. 25, r. Croix-des-Petits-Champs, le 20 mai, 3 h. M. à p. pouv. ét. bais. 6.000 fr. March. en sus. Loy. à remb. Cons. 500 f. S'ad. Me Raynaud, synd. 6, quai de Gesvres et au not.

Asnières Mais. bourg. av. Courbevoie, 21, pr. gare Asnières. 394 m. libre loc. M. à p. 55.000 fr.

Courbevoie. Mais. bourg. r. Bécon, 177. Cce 510 m. Rev. br 1400 fr. M. à pr. 25.000 f. Adj. Ch. not. Paris, 31 mai 1910. Me Laeuffer, not. 11, rue de Rome.

R. Compans, 54 (19e). Mais. Cce **1.100** m. Rev. br. 3.700 fr. M. à p. 36.000 f. A adj. Ch. Not., 24 mai. S'ad. Me Naret, not., 50 r. Etienne-Marcel.

Villemomble. Pté R. Ch. fer. 20, Cce 1.100 m. libre loc. M. à p. 10.000 fr. A adj. Ch. Not., Paris, 24 mai. S'ad. not. Mes Sabot et Max Aubron, 146, r. Rivoli.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets directs simples de Paris à Royat et à Vichy

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie Nevers-Clermont-Ferrand.

De Paris à Royat :

1re classe : 47.70. *2e classe :* 32.20. *3e classe :* 21 fr.

De Paris à Vichy :

1re classe : 40.90. *2e classe :* 27.60. *3e classe :* 18 fr.

Chemins de fer de l'Est

Saison d'Été 1910

VOYAGES CIRCULAIRES DANS LES VOSGES

Les touristes peuvent visiter avec facilité et économie la pittoresque contrée des Vosges. Pendant la saison d'été, des trains rapides mettent Epinal à 5 h. 3/4 de Paris et Gérardmer à 7 h. 1/4.

Des billets circulaires individuels et des billets de famille à prix très réduits, dont la validité de 33 jours peut être, à deux reprises, prolongée de moitié moyennant des suppléments de 10 0/0. Ces billets circulaires individuels ou collectifs sont délivrés du 1er mai au 15 octobre inclus à Paris et dans toutes les gares comprises entre Paris-Bar-le-Duc, Paris-Avricourt, Chaumont et Belfort.

La Compagnie de l'Est délivre en outre, à des prix très réduits dans toutes les gares situées sur l'itinéraire des billets d'excursion individuels et de famille pour les voyages « Nancy-Vosges » ou « Epinal-Vosges ».

Tous les renseignements qui peuvent intéresser les voyageurs sont réunis dans le livret des voyages circulaires et d'excursion que la Compagnie de l'Est envoie gratuitement aux personnes qui en font la demande.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION et du REVARD.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BIARRITZ. — HOTEL D'ANGLETERRE, de tout 1er ordre, grand confort moderne. Magnifique situation sur la mer. M. Campagne, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE

CHAMONIX. — HOTEL BEAU SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HENDAYE-PLAGE. — GRAND HOTEL DE LA PLAGE. Le plus luxueux.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MARSEILLE. — REGINA-HOTEL, le plus moderne. 250 chambres avec 100 salles de bains.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

TRIBERG (Forêt Noire). — HOTEL NASSOY (Lion National), Nassoy, prop.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES
très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à **A. Mazoyer**, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* contre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boul. Magenta, Paris

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme. Porto, Portugal.

Maladies spéciales à l'homme.
Comment en guérir en se traitant soi-même. Guide sûr donnant conseils pratiques. Ouvrage instructif et clair (300 pages, nombreuses illustrations) est envoyé pour 2.— fr. (timbr.) par l'auteur le Dr. Rumler, Genève 60, (Suisse).

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (discret) MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr. 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays. E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

Les 36 Folies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Préjelan, Ed. Touraine, etc.

EN VENTE PARTOUT
PRIX 95c

LIVRES Catalogue EXTRA-CURIEUX, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris

MESDAMES pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES. Envoi discret contre 10f mandat ou remboursement du RÉGLOGENE LACROIX. G. LACROIX, Pharmacien spécialiste à LILLE.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c. album 2 fr., 12 c. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté, Discrétion

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

SAGE-FEMME 1re cl. Pensionnaires toute époque. BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

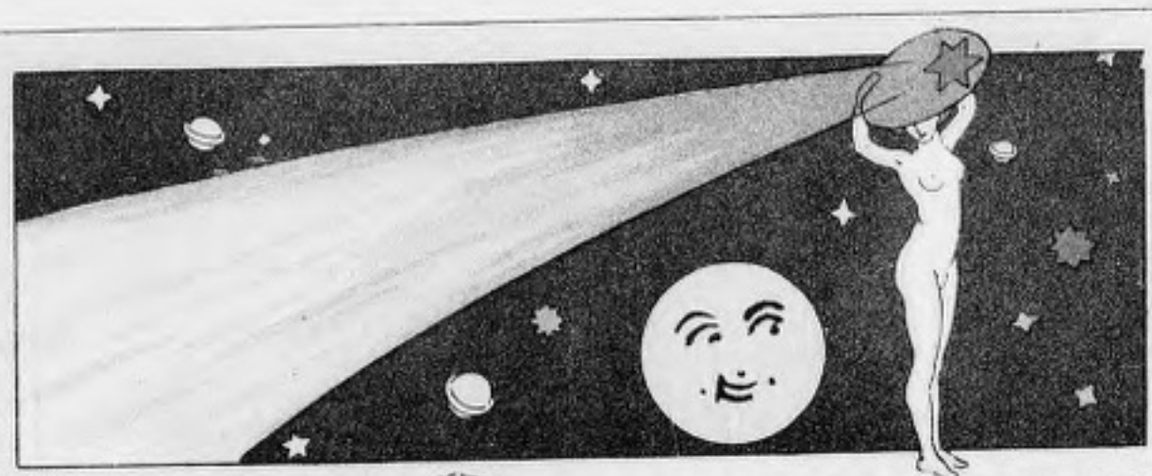
PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. refus. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1910.
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière Paris (IXe)

Le gérant : C. CLEMENT. G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessins de Markous









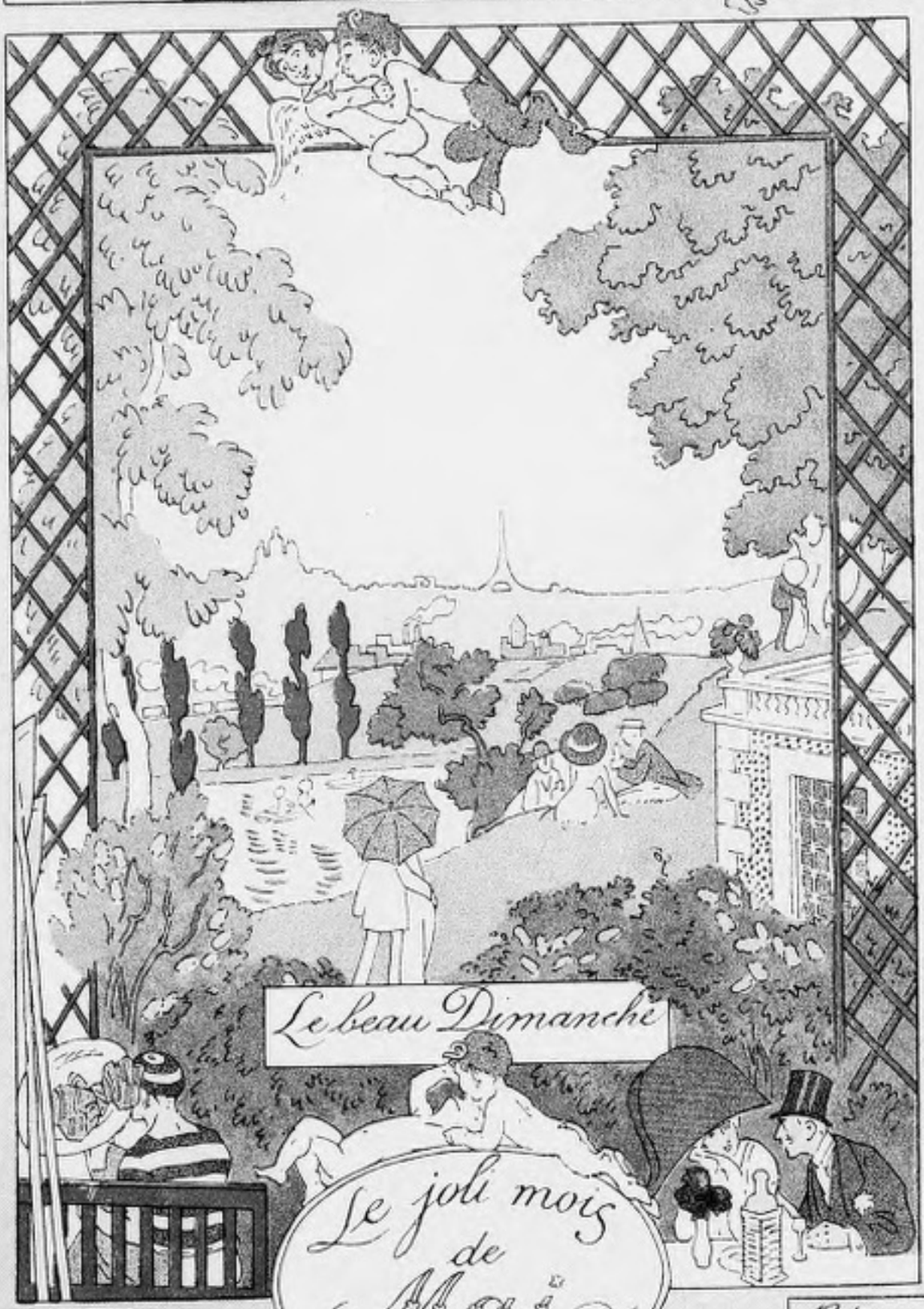
Les mystères du Bois de Boulogne



Chez les Humoristes



Les rossignols aux Champs Elysées

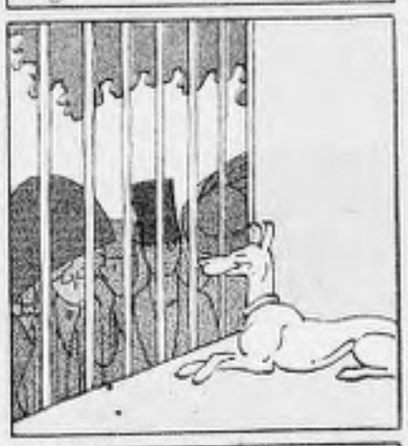


Le beau Dimanche

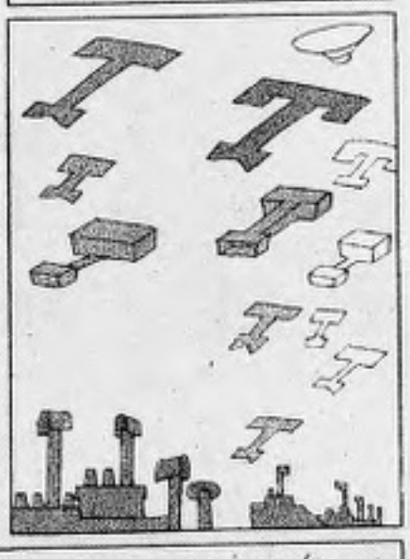
Le joli mois de Mai



Les joies de l'adultère

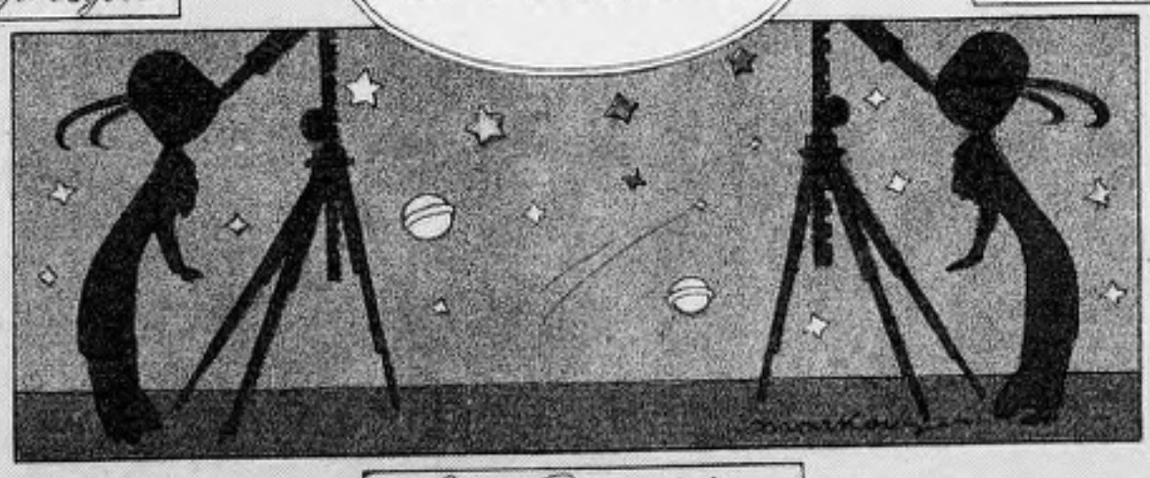


L'exposition canine



Retour des oiseaux migrateurs







La Comète

Samedi 21 Mai 1910

48e année, N° 21



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES
LES SPORTS
THÉATRE ET MUSIQUE
LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE 60 cent. : ÉTRANGER 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

DANS CE NUMERO COMMENCE :



par COLETTE WILLY

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies

BRISE DE MAI
MUGUET ULTRA-PERSISTANT.
ED. PINAUD, PARIS

GERMANDREE
en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

LE PHARE DUCELLIER
VOIT TOUT
ACÉTYLÈNE NON COMPRIMÉ

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT, FABt LYON

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires
pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquilliere, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF





PARFUM POMPEÏA
L.T. PIVER PARIS.

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA*, etc.

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES





illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(8e ÉDITION)

Le livre idéal pour se distraire en voyage !

En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50

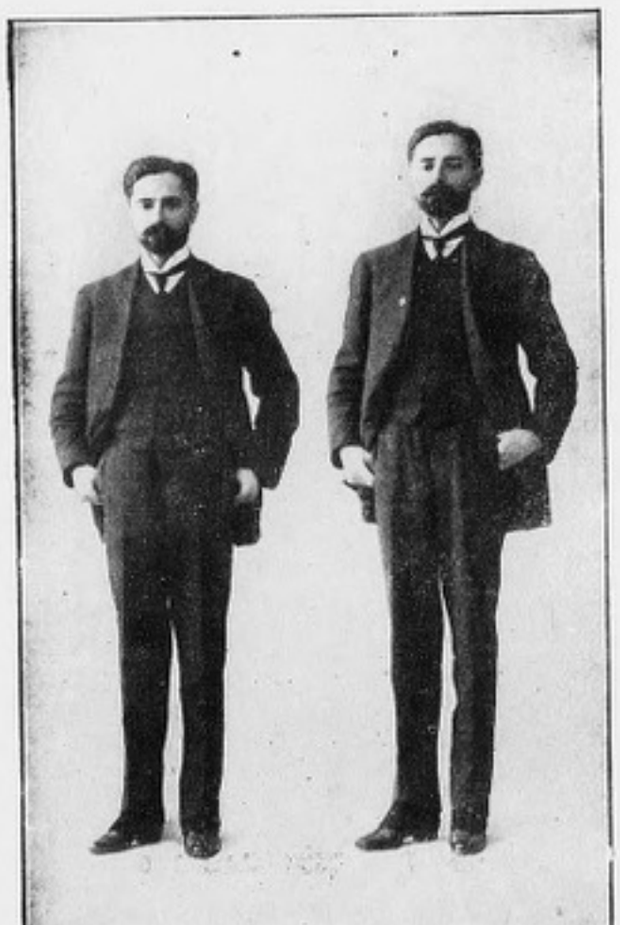
Moyen infaillible d'être grand quand on est petit !

sans Opération, ni Traitement

au moyen de l'appareil invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément
facilite la marche
supprime la fatigue



à la portée de tout le monde

Rehaussement magique pour personnes de petites tailles

Égalisateur universel

Pour DAMES

Pour MESSIEURS

Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65
Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

En vente chez le spécialiste C. ACKER & Cie, 30, Rue Bergère Paris
Notice gratis et franco sur demande

ON DIT... ON DIT...



Extra-dry.

Notre grand vin si spirituel, le champagne, a perdu en Edouard VII un de ses plus ardents défenseurs, un de ses fidèles les plus pieux.

Il fallait entendre le défunt roi parler de ces champagnes allemands que le kaiser essaie en vain de propager dans son empire ! « Pouah ! » faisait-il...

Du reste, Edouard VII avait sa marque de champagne, il n'en voulait point d'autre. Ne disons point laquelle, car nous n'avons pas ici à faire de réclame, mais c'était bien la meilleure marque...

Un soir, quand il n'était encore que prince de Galles, Edouard VII fut invité par quelques membres du Jockey dans un restaurant des Champs-Elysées. Et là, — par quel hasard, par quel oubli? on ne sait, — il fut servi du champagne de marque presque secondaire. Le prince fronça les sourcils, fit un signe au maître d'hôtel et lui dit simplement :

— Voulez-vous m'apporter *mon* champagne...

Innovation.

Elles courent, elles courent... d'une conférence à une exposition, d'un thé à une audition musicale, du Bazar de la Charité à l'Adelphi, sans parler du dîner, du théâtre et des soirées. Vraiment c'est le cas de rappeler le mot si juste de lord Shrewsbury : « La vie serait tolérable si elle offrait moins de plaisirs! »...

Mais la grande préoccupation du moment, c'est le bal de « toute liste » que va donner la comtesse Edmond de P.....lès. Vous entendez? Un bal au « Washington », organisé par la toujours reine des élégances... O tradition, qu'es-tu devenue ? Il y a déjà longtemps que la riche bourgeoisie a adopté ce moyen commode de « rendre toutes les politesses en même temps » : on loue un grand meublé, on s'entend avec le fleuriste, le glacier, et Paris compte une fête brillante de plus! Mais, jusqu'à présent, le vrai monde, le groupe de deux ou trois cents personnes, qui donnent le ton, avait résisté. Et voilà que l'arbitre de la vie mondaine consacre une innovation à laquelle nul, désormais, ne saurait plus se montrer rebelle.

Tout est bien qui finit bien.

A Boulogne-sur-Seine, à mille lieues, semble-t-il, de Paris, dans le salon de la villa grand-ducale du Parc des Princes, une étoile russe chante et reçoit les félicitations d'un parterre d'élite.

La princesse M...t est là ainsi que la marquise de G...y et la comtesse Ty.....cz..., la comtesse R. de F... toujours majestueuse, la vicomtesse V..., la marquise de N..., la comtesse A. de Ch.... qui condescend, maintenant que le mariage est consommé sous l'égide de Mistral au pays arlésien, à ne plus fulminer contre l'union de sa fille.

Cela ne devait-il pas arriver ? Les amis de la spirituelle comtesse, qui a dans ses veines le sang de la belle Laure de Noves, avaient toujours parié que le rapprochement se ferait immédiatement après la noce, et déjà même où griffonnait les menus d'agapes futures.

Alors ? *Much ado about nothing !*

Au restaurant Volney.

Le bruit court avec persistance qu'un de nos magazines important serait sur le point de paraître quotidiennement. En tous cas, les pourparlers sont prêts d'aboutir, car le futur directeur réunissait, il y a quelques jours au nouveau restaurant Volney, ses collaborateurs et collaboratrices. Tous nos vœux pour notre futur confrère !



L'Autogriffe.

M. d'Annunzio a loué près de Senlis un castel où il passera l'été. L'été à Senlis, c'est assez littéraire, mais ce n'est pas très chic. On espérait que le grand lyrique italien ferait autre chose en France qu'imiter Gérard de Nerval. Qu'on se rassure, pourtant. Il passera le mois d'août à Deauville où il recevra l'hospitalité d'une baronne infiniment charmante.

En attendant, il fait la joie des demi-salons parisiens où on se le dispute avec acharnement. Il est drôle. Il est bavard. Il plaît beaucoup.

Ce qui ravit le plus ses jolies admiratrices, c'est son impertinence. Car il est extrêmement impertinent.

L'autre jour, chez Mme H..., une jeune femme qui fait de mauvais vers et qui l'accaparait sans qu'il parvint à se défiler, lui demanda un autographe. Sur l'album de la dame, d'Annunzio écrivit alors ces seuls mots, après avoir consulté sa montre :

« *Dix heures vingt-cinq* »

Deux fêtes.

Il y avait, dimanche dernier, deux fêtes : celle du printemps, et celle de l'avenue Hoche : nous vous laissons à deviner laquelle fit tort à l'autre...

Toute notre noblesse à trait d'union, les F.....er-M....n, les F.....er-D.....gne, les G...d-de-l'A.., les C...-d'A...s, moitié sur la scène, moitié dans la salle, se livraient au plaisir de la comédie. Leurs amis, venus en masse, débordaient jusque dans le vestibule et les derniers arrivants purent seulement se régaler de la vue des épaules et des chapeaux masquant la baie ouverte d'où venait un bruit alterné de chants et de bravos.

M. Henri R.b..t, le défenseur de tant de têtes, voulant préserver la sienne de l'apoplexie, s'échappa de la fournaise. M. Es.u.ier, le nouveau député de Paris, se contenta, prudemment d'applaudir de loin, grimpé sur une chaise. Quelques académiciens, réfugiés derrière un paravent potinèrent sur les prochains Immortels...

Et pendant ce temps se déroulait dans le Bois tout proche, la fête, la première fête, silencieuse et solitaire, du printemps. Des trilles d'oiseaux s'élançaient des verdures neuves ; le lac reflétait indolemment le ciel limpide ; un long crépuscule, prometteur de bonheur s'étendait sur Paris...

Le mois de la comtesse

Jadis, le mois de mai recevait des dénominations saintes et mystiques... On l'appela aussi le mois des lilas et des muguets... Tout est changé désormais : il n'a plus qu'un nom qui résonne aux quatre coins de la publicité charitable, musicale, ménagère, artistique, mondaine, carusique. C'est le mois de la comtesse Greff...e...

Mercredi, on l'a contemplée rayonnante, en sa robe quasi-royale, donnant le signal des applaudissements à cette fête de charité dont Caruso était l'étoile pactolienne ; on la vit ces jours passés, sous son immense chapeau empanaché, majestueuse, triomphante, d'une sereine affabilité à cette matinée de l'hôtel Manzi, où Mme Nikto, singulièrement travestie en vieux petit abbé de cour, expliqua et interpréta Chopin, où Mme Povla Frisch « mélodia » agréablement, où surtout M. Henri Robert, — qui, décidément, est de toutes les fêtes, — conférencia sur l'École ménagère et chanta, comme il convenait, les louanges de la comtesse...

RHUM S^T^-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »



LIQUEUR
BÉNÉDICTINE



65 ANS D'EXISTENCE ! 65 ANS DE SUCCÈS !

Teinture anglaise instantanée de DESNOUS

La SEULE qui teint les CHEVEUX et la BARBE sans dégraisser avant l'application

ATTESTATION DU DOCTEUR ROUX :

« Moi, Docteur Roux, je certifie, d'après une expérience de plusieurs années, « que la TEINTURE ANGLAISE DE M. DESNOUS, est supérieure à toutes « celles dont j'ai fait l'essai ; qu'elle est d'une application facile ; qu'elle pro- « duit une coloration naturelle et solide, et que, par le choix intelligent des « substances qui la composent, elle entretient et fortifie la chevelure.

« *Paris, le 13 Mai 1865.* Le Docteur Roux ».

Se trouve dans les Grands Magasins et chez les principaux Parfumeurs, Coiffeurs et Pharmaciens de France et de l'Etranger, et chez :

DESNOUS, 63 bis, Route de Montesson, Le Vésinet (S.-et-O.)

Prix du Flacon : 6 fr. Envoi franco contre: 6.85 (sans marque extérieure)

SE FAIT EN TOUTES NUANCES

Gros { Maison FÉRET. Paris. 37, faubg Poissonnière.

Application { p^r Dames : ALBERT, coiffeur-posticheur, 14, r. de la Michodière
p^r Messieurs : SALON MODERNE, passage de l'Opéra, Paris.

Officiers ministériels

Etude de Me **F. Lair-Dubreuil**, commissaire-priseur, à Paris, rue Favart, n° 6.

COLLECTION
de M. Auguste Gaillard, d'Alger
TABLEAUX MODERNES

Bail (J.), Beauquesne, Chocarne-Moreau, Diaz, Grolleron, Guirand de Scevola, Huguet, Isabey (E.), Marchetti, Olive, Roybet (F.), Trouillebert, Veyrassat, Ziem, etc.
Vente après décès, Hôt. Drouot, salle 11, 26 mai 4 h.
Me **F. Lair-Dubreuil**, com.-pr., 6, r. Favart.
MM. **Chaîne et Simonson,** exp., r. Caumartin, 19.
Exp. particulière, 25 mai, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2.
— publ. 26 mai (jour de vente), 1 h. 1/2 à 3 h. 1/2

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

TABLEAUX, DESSINS, ESTAMPES
Principalement de l'Ecole française XVIIIe siècle
Porcelaines, Dentelles, Objets de Vitrine
Sculptures : Buste par J.-B. Le Moyne
ORFEVRERIE
Bronzes d'ameublement XVIIIe siècle
Salons et Sièges en ancienne tapisserie
MEUBLES ANCIENS
Tapisseries des XVIe, XVIIe ET XVIIIe siècles
Appartenant à divers amateurs et provenant en partie de la **Collection de M. Polotvsoff**
Vente Hôtel Drouot, s. 9 et 10, le 27 mai 1910.
Com.-pr. : Me **F. Lair-Dubreuil**, 6, rue Favart.
MM. **Paulme et Lasquin,** experts p. objets d'art, 10, rue Chauchat, 11, r. Grange-Batelière.
MM. **Falkemberg et R. Linzeler**, exp. pour Orfèvrerie, 6, r. Lafayette, 9, r. d'Argenson.
Expositions : Particulière, 25 mai ; publique, 26 mai.

OBJETS D'ART

Porcelaines, Objets de Vitrine
BRONZES. MEUBLES. TAPIS D'ORIENT
Vente Hôtel Drouot, s. 11, 23 et 24 mai. Exp. le 22.
Me **F. Lair-Dubreuil**, com.-pr. 6, r. Favart.
MM. **Paulme et Lasquin,** 10, r. Chauchat, 11, r. Grange-Batelière.

BEAUX BIJOUX

Brillants Rubis, Emeraudes, Perles
Bracelets, Broches, Pendentifs, Bagues
Rang de 51 perles fines
Appartenant à Madame L... de M...
et à Madame H...
Vente Hôtel Drouot, s. 10, 24 mai. Exposition le 23.
Me **F. Lair-Dubreuil**, com.-pr. 6, r. Favart.
M. **André Aucoc**, expert, 6, rue de la Paix.

COLLECTION
de M. le docteur Paul Muller
TABLEAUX ANCIENS

Bonington, Brauwer, Clouet, Constable, Cranach, Gainsborough, Goyen (Van), Harlow
Hoppner, Lawrence, Ostade (Van), Rembrandt
Ruysdaël, Steen, Téniers, Wouwermans
Vente Hôtel Drouot, salle 6, 25 mai, 2 h. 1/2.
Com.-pr. : M^e **F Lair-Dubreuil**, 6, r. Favart.
M. **Henri Haro**, Ptre-exp., 14, r. Visconti.
M. **Jules Féral**, 7, rue Saint-Georges.
Expositions : Part. le 23 mai ; publ. le 27 mai.

TABLEAUX MODERNES

Barye, Boudin, Cazin, Chintreuil
Corot, Daubigny (K.), Daumier, Delacroix
De Dreux, Fichel, Jongkind, Lami, Latouche
Lebourg, Lépine, Marilhat, Renoir, Thaulow
Collection de M. le Cte A... du C...
Tableaux, Aquarelles, Pastel
Boldini, Breton (J.), Moreau (Gustave), Harpignies
Van Marcke, Vollon (A.)
Provenant de la Collection de M. le Baron de T... et appartenant à divers
Vente Hôtel Drouot, salle 6, le 28 mai, 2 heures.
Me **F. Lair-Dubreuil**, com.-pr., 6, rue Favart.
M. **Georges Petit**, expert, 8, rue Sèze.
Expositions : Particul. 26 mai ; publique, le 27 mai.

Asnières Mais. bourg. av. Courbevoie, 21, pr. gare Asnières. 394 m. libre loc. M. à p. 55.000 fr.

Courbevoie. Mais. bourg. r. Bécon, 177. Cce 510 m. Rev. br 1400 fr. M. à pr. 25.000 f. Adj. Ch. not. Paris, 31 mai 1910. Me LAEUFFER, not. 11, rue de Rome.

2 MAISONS à Paris. **A adj^er** s^l 1 ench, Ch. Not. le **31 mai**. Cont. Rev. M. à p.
1° **Rue Bergère, 26** 672^m 40.394 f. 400.000 f.
2° Cité Monthiers, 2 (r. Clichy 55) 465^m 24.827 f. 250.000 f.
S'ad. Mes Moisy et LESGUILLIER, not, 9, r. Villersexel.

MON R. Jacob, 8 (face r. Furstenberg) Cce 146^m. Rev. br. 4.000 fr. M. à p. 50.000 fr. A adj. Ch. Not. 31 mai 1910. Me DUTERTRE, not., 183, bd St-Germain.

VILLE DE PARIS
A Adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, **31 mai** 1910.
2 TERRAINS rue **Théodore-de Banville**. Sces 542 m. et 527 m. M. à p. 250 f. le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, r. Auber, 11, dép. ench.

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ-de-Mars)
A Adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, **31 mai** 1910.
TERRAIN Angle Av^e **de La Bourdonnais** et **r. Marinoni**. 497^m 75. M. à p. **325** fr. le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, et DELORME, r. Auber, 11, dép. ench.

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ-de-Mars)
A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, **31 Mai** 1910.
2 TERRAINS 1° **Angle Av^e de la Bourdonnais** et **rue de Belgrade**. Sce 433^m 75. M. à p. 320 fr. l^e m. 2° **Av^e Charles-Floquet** et **rue Thomy-Thierry**. Sce 510^m. M. à p. 225 fr. le m. S'adr. aux not. : Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, rue des Pyramides, dép. de l'ench.





EN VENTE PARTOUT



LA VAGABONDE

Dix heures et demie... Encore une fois, je suis prête trop tôt. Mon camarade Bragne, qui aida mes débuts dans la pantomime, me le reproche souvent en termes imagés :

— Sacrée graine d'amateurs, va! T'as toujours le feu quelque part. Si on t'écoutait, on ferait son fond de teint à sept heures et demie, en brifant les hors-d'œuvre...

Trois ans de music-hall et de théâtre ne m'ont pas changée, je suis toujours prête trop tôt.

Dix heures trente-cinq... Si je n'ouvre ce livre, lu et relu, qui traîne sur la tablette à fards, ou le *Paris-Sport* que l'habilleuse, tout à l'heure, pointait du bout de son crayon à sourcils, je vais me trouver seule avec moi-même, en face de cette conseillère maquillée qui me regarde, de l'autre côté de la glace, avec de profonds yeux aux paupières frottées d'une pâte grasse et violâtre. Elle a des pommettes vives, de la même couleur que les phlox des jardins, des lèvres d'un rouge noir, brillantes et comme vernies... Elle me regarde longtemps, et je sais qu'elle va parler... Elle va me dire :

— Est-ce toi qui es là?... Là, toute seule, dans cette cage aux murs blancs que des mains oisives, impatientes, prisonnières, ont écorchés d'initiales entrelacées, brodés de figures indécentes et naïves? Sur ces murs de plâtre, des ongles rougis, comme les tiens, ont écrit l'appel inconscient des abandonnés... Derrière toi, une main féminine a gravé : *Marie...* et la fin du nom s'élance en parafe ardent, qui monte comme un cri... Est-ce toi qui es là, toute seule, sous ce plafond bourdonnant que les pieds des danseurs émeuvent comme le plancher d'un moulin actif?... Pourquoi es-tu là, toute seule? et pourquoi pas ailleurs?... »

Oui, c'est l'heure lucide et dangereuse... Qui frappera à la porte de ma loge, quel visage s'interposera entre moi et la conseillère fardée qui m'épie de l'autre côté du miroir?... Le Hasard, mon ami et mon maître, daignera bien encore une fois m'envoyer les génies de son désordonné royaume. Je n'ai plus foi qu'en lui — et en moi. En lui surtout, qui me repêche lorsque je sombre, et me saisit et me secoue, à la manière d'un chien sauveteur dont la dent, chaque fois, perce un peu ma peau... Si bien que je n'attends plus, à chaque désespoir, ma fin, mais bien l'aventure, le petit miracle banal qui renoue, chaînon étincelant, le collier de mes jours.

C'est la foi, c'est vraiment la foi, avec son aveuglement parfois simulé, avec le jésuitisme de ses renoncements, son entêtement à espérer, dans l'heure même où l'on crie : « Tout m'abandonne!... » Vraiment, le jour où mon maître le

Hasard porterait, en mon cœur un autre nom, je ferais une excellente catholique...

Comme le plancher tremble, ce soir! on voit bien qu'il fait froid : les danseurs russes se réchauffent. Quand ils crieront tous ensemble : « You! » avec une voix aiguë et éraillée de jeunes porcs, il sera onze heures dix. Mon horloge est infaillible, elle ne varie pas de cinq minutes en un mois. Dix heures : j'arrive; Mme Cavallier chante *les Petits Cheminеux*, *le Baiser d'adieu*, *le Petit quéqu'chose*, trois chansons. Dix heures dix : Antoniew et ses chiens. Dix heures vingt-deux : coups de fusil, aboiements, fin du numéro de chiens. L'escalier de fer crie, et quelqu'un tousse : c'est Jadin qui descend. Elle jure en toussant, parce qu'elle marche chaque fois sur l'ourlet de sa robe, c'est un rite... Dix heures trente-cinq : le fantaisiste Baccio. Dix heures quarante-sept : les danseurs russes, et, enfin, onze heures dix : moi!

Moi... En pensant ce mot-là, j'ai regardé involontairement le miroir. C'est pourtant bien moi qui suis là, masquée de rouge mauve, les yeux cernés d'un halo de bleu gras qui commence à fondre... Vais-je attendre que le reste du visage aussi se délaie? S'il n'allait demeurer, de tout mon reflet, qu'une coulure teintée, collée à la glace comme une longue larme boueuse?...

Mais on gèle, ici! Je frotte l'une contre l'autre mes mains grises de froid sous le blanc liquide qui se craquèle. Parbleu! le tuyau du calorifère est glacé : c'est samedi et, le samedi, on charge ici le public populaire, le joyeux public chahuteur et un peu saoûl, de chauffer la salle. On n'a pas pensé aux loges d'artistes.

Un coup de poing ébranle la porte, et mes oreilles elles-mêmes tressaillent. J'ouvre à mon camarade Brague, costumé en bandit roumain, basané et consciencieux :

— C'est à nous, tu sais?

— Je sais. Pas trop tôt! On attrape la crève!

En haut de l'escalier de fer qui monte au plateau, la bonne chaleur sèche, poussiéreuse, m'enveloppe comme un manteau confortable et sale. Pendant que Brague, toujours méticuleux, veille à la plantation et fait remonter la herse du fond, — celle du soleil couchant, — je colle machinalement mon œil à la rondelle lumineuse du rideau.

C'est une belle salle de samedi, dans ce café-concert aimé du quartier. Une salle noire, que les projecteurs ne suffisent pas à éclairer, et vous donneriez cent sous pour trouver un col de chemise, du dixième rang de fauteuils à la deuxième galerie! Une fumée rousse plane sur tout cela, portant l'affreuse odeur du tabac froid et du cigare à deux ronds qu'on fume trop loin... En revanche, les avant-scènes, — femmes décolletées, paillettes, chapeaux et plumages, — ont l'air de quatre jardinières... C'est un beau samedi! Mais, selon la forte expression de la petite Jadin :

— Je m'en fiche, je ne touche pas sur la recette!

Dès les premières mesures de notre ouverture, je me sens soulagée, engrenée, devenue légère et irresponsable. Accoudée au balcon de toile, je considère d'un œil serein la couche poudreuse — crotte des chaussures, poussière, poils de chiens, résine écrasée — qui couvre le parquet où se traîneront tout à l'heure mes genoux nus, et je respire un rouge géranium artificiel. Dès cette minute, je ne m'appartiens plus, tout va bien! Je sais que je ne tomberai pas en dansant, que mon talon n'accrochera pas l'ourlet de ma jupe, que je croulerai, brutalisée par Brague, sans pourtant m'écorcher les coudes ni m'aplatir le nez. J'entendrai vaguement, sans perdre mon sérieux, le petit machiniste qui, au moment le plus dramatique, imite des bruits de pets derrière le portant pour nous faire rire... La brutale lumière me porte, la musique régit mes gestes, une discipline mystérieuse m'asservit et me protège... Tout va bien.

Tout va très bien! Notre noir public du samedi nous a récompensés par un tumulte où il y avait des bravos, des sifflets, des cris, des cochonneries cordiales, et j'ai reçu, bien asséné sur le coin de la bouche, un petit paquet de ces œillets à deux sous, des œillets blancs anémiques que la marchande de fleurs au panier baigne pour les teindre, dans une eau carminée... Je l'emporte, au revers de ma jaquette : il sent le poivre et le chien mouillé.

J'emporte aussi une lettre qu'on vient de me remettre :

« Madame, j'étais au premier rang de l'orchestre; votre talent de mime m'invite à croire que vous en possédez d'autres, plus spéciaux et plus captivants encore; faites-moi le plaisir de souper ce soir avec moi... »

C'est signé « Marquis de Fontanges » — mon Dieu, oui! et écrit au café du Delta... Combien de rejetons de familles nobles et qu'on croyait dès longtemps éteintes, élisent domicile au café du Delta?... Contre toute vraisemblance, je flaire chez ce marquis de Fontanges une parenté proche avec un comte de Lavallière, qui m'offrit, la semaine passée, un « five o'clock » dans sa « garçonnière ». — Fumisteries banales, mais où se devine le romanesque amour de la grande vie, le respect du blason, qui couve, en ce quartier de gouapes, sous tant de casquettes avachies...

Comme d'habitude, c'est avec un grand soupir que je referme derrière moi la porte de mon rez-de-chaussée. Soupir de fatigue, de détente, de soulagement, — ou l'angoisse de la solitude? Ne cherchons pas, ne cherchons pas!

Qu'est-ce que j'ai donc, ce soir?... C'est ce brouillard de décembre, glacial, tout en paillettes de gel suspendues, qui vibre autour des becs de gaz en halo irisés, qui fond sur les lèvres avec un goût de créosote... Et puis, ce quartier neuf que j'habite, surgi tout blanc derrière les Ternes, décourage le regard et l'esprit.

Sous le gaz verdâtre, ma rue, à cette heure, est un gâchis crémeux, praliné, marron-moka et jaune-caramel, — un dessert éboulé, fondu, où surnage le nougat des moellons. Ma maison elle-même, toute seule dans la rue, a « l'air que ce n'est pas vrai ». Mais ses murs neufs, ses cloisons minces offrent, pour un prix modeste, un abri suffisamment confortable à des « dames seules » comme moi.

Quand on est « dame seule », c'est-à-dire tout ensemble la bête noire, la terreur et le paria des propriétaires, on prend ce qu'on trouve, on gîte où l'on peut, on essuie la fraîcheur des plâtres...

La maison que j'habite donne miséricordieusement asile à toute une colonie de « dames seules ». A l'entresol, nous avons la maîtresse en titre de Young, Young-Automobiles; au-dessus, c'est la petite amie, très « tenue », du comte de Bravrailles; plus haut, deux sœurs blondes reçoivent, chaque jour, la visite d'un seul Monsieur-très-bien-qui-est-dans-l'industrie; plus haut encore, une terrible petite noceuse mène, jour et nuit, un train de fox-terrier déchaîné : cris, piano, chants, bouteilles vides jetées par la fenêtre :

— C'est la honte de la maison, a dit un jour la bonne amie de Young-Automobiles.

Enfin, au rez-de-chaussée, il y a moi, qui ne crie point, qui ne joue pas de piano, qui ne reçois guère de messieurs, encore moins de dames... La petite grue du quatrième fait trop de bruit, et moi pas assez; la concierge ne me l'envoie pas dire :

— C'est drôle, on ne sait jamais si Madame est là, on ne l'entend pas... On ne croirait jamais une artiste!...

Ah! quelle laide soirée de décembre! Le calorifère sent l'iodoforme. Blandine a oublié de mettre la boule d'eau chaude dans le lit, et ma chienne elle-même, mal lunée, grincheuse, frileuse, me jette tout juste un regard noir et blanc, sans quitter sa corbeille. Mon Dieu, je ne réclame pas d'arcs-de-triomphe, ni d'illuminations, mais tout de même...

Oh! je peux regarder partout, dans les coins, et sous le lit, il n'y a personne ici, personne, — que moi. Le grand miroir de ma chambre ne me renvoie plus l'image maquillée d'une

POUR L'AMOUR DE PARIS

Dessin de Fabiano



— Madame me permet-elle de lui demander quel est ce vieux monsieur qui l'emmène tous les jours au Bois?
— Et ne l'as-tu pas deviné, Rosette? C'est un membre de la Société pour l'embellissement de Paris!

bohémienne pour music-hall, — il ne reflète... que moi.

Me voilà donc, telle que je suis? Je n'échapperai pas, ce soir, à la rencontre du long miroir, au soliloque cent fois esquivé, accepté, fui, repris et rompu... Hélas! je sens d'avance la vanité de toute diversion. Ce soir, je n'aurai pas sommeil, et le charme du livre, — oh! le livre nouveau, le livre tout frais dont le parfum d'encre humide et de papier neuf évoque celui de la houille, des locomotives, des départs! — le charme du livre ne me détournera pas de moi...

Me voilà donc telle que je suis! Seule, seule, et pour la vie entière sans doute. Déjà seule! C'est bien tôt. J'ai franchi, sans m'en croire humiliée, la trentaine; car ce visage-ci, le mien, ne vaut que par l'expression qui l'anime, et la couleur du regard, et le sourire défiant qui s'y joue — ce que Marinetti appelle ma *gaieza volpina*... Renard sans malice, qu'une poule aurait su prendre! Renard sans convoitise, qui ne se souvient que du piège et de la cage... Renard gai, oui, mais parce que les coins de sa bouche, et de ses yeux, dessinent un sourire involontaire... Renard las d'avoir dansé, captif, au son de la musique...

C'est pourtant vrai que je ressemble à un renard! Mais un joli renard fin, ce n'est pas laid, n'est-ce pas?... Bragueditaussi que j'ai l'air d'un rat, quand je mets ma bouche en pointe, en clignant des paupières pour y voir mieux... Il n'y a pas de quoi me fâcher.

Ah! que je n'aime pas me voir cette bouche découragée, et ces épaules veules, et tout ce corps morne qui se repose de travers, sur une seule jambe... Voilà des cheveux pleureurs, défrisés, qu'il faut tout à l'heure brosser longtemps pour leur rendre leur couleur de castor brillant. Voilà des yeux qui gardent un cerne de crayon bleu, et des ongles où le rouge a laissé une ligne douteuse... Je ne m'en tirerai pas à moins de cinquante bonnes minutes de bain et de pansage...

Il est déjà une heure... Qu'est-ce que j'attends? Un petit coup de fouet, bien cinglant, pour faire repartir la bête butée... Mais personne ne me le donnera, puisque..., puisque je suis toute seule! Comme on voit bien, dans ce long cadre qui étreint mon image, que j'ai déjà l'habitude de vivre seule!

Pour un visiteur indifférent, pour un fournisseur, même pour Blandine, ma femme de chambre, je redresserais cette nuque qui flanche, cette hanche qui se repose de travers, je nouerais l'une à l'autre ces mains vides... Mais, cette nuit, je suis si seule...

Seule! J'ai l'air de m'en plaindre, vraiment!

— Si tu vis toute seule, m'a dit Brague, c'est parce que tu le veux bien, n'est-ce pas?

Certes, je le veux « bien », et même je le *veux*, — tout court. Seulement, voilà... il y a des jours où la solitude, pour un être de mon âge, est un vin grisant qui vous saoûle de liberté, et d'autres jours où c'est un tonique amer, et d'autres jours où c'est un poison qui vous jette la tête aux murs...

Ce soir, je voudrais bien ne pas choisir. Je voudrais me contenter d'hésiter, et ne pas pouvoir dire si le frisson qui me prendra, en glissant entre mes draps froids, sera de peur ou d'aise...

Seule... et depuis longtemps. Car je cède maintenant à l'habitude du soliloque, de la conversation avec la chienne, le feu, avec mon image... C'est une manie qui vient aux reclus, aux vieux prisonniers; mais, moi, je suis libre... Et, si je me parle en dedans, c'est par besoin littéraire de rythmer, de rédiger ma pensée...

J'ai devant moi, de l'autre côté du miroir, dans la mystérieuse chambre des reflets, l'image d' « une femme de lettres qui a mal tourné ». On dit aussi de moi que « je fais du théâtre », mais on ne m'appelle jamais actrice. Pourquoi? Nuance subtile, refus poli de la part du public et de mes amis eux-mêmes, de me donner un grade dans cette carrière que j'ai pourtant choisie... une femme de lettres qui a mal tourné: voilà donc ce que je dois, pour tous, demeurer, moi qui n'écris plus, moi qui me refuse le plaisir, le luxe d'écrire...

Ecrire! pouvoir écrire! cela signifie la longue rêverie devant la feuille blanche, le griffonnage inconscient, les jeux de la plume qui tourne en rond autour d'une tache d'encre, qui mordille le mot imparfait, le griffe, le hérisse de fléchettes, l'orne d'antennes, de pattes, jusqu'à ce qu'il perde sa figure lisible de mot, mué en insecte fantastique, envolé en papillon-fée...

Ecrire... C'est le regard accroché, hypnotisé par le reflet de la fenêtre dans l'encrier d'argent, — la fièvre divine qui monte aux joues, au front, tandis qu'une bienheureuse mort glace sur le papier la main qui écrit... Cela veut dire aussi l'oubli de l'heure, la paresse au creux du divan, la débauche d'invention d'où l'on sort courbaturé, abêti, mais déjà récompensé, et porteur de trésors qu'on décharge lentement sur la feuille vierge, dans le petit cirque de lumière qui s'abrite sous la lampe...

Ecrire! verser avec rage toute la sincérité de soi sur le papier tentateur, si vite, si vite que parfois la main lutte et renâcle, surmenée par le dieu impatient qui la guide... et, retrouver, le lendemain, à la place du rameau d'or, miraculeusement éclos en une heure flamboyante, une ronce sèche, une fleur avortée...

Ecrire! plaisir et souffrance d'oisifs! Ecrire!... Je retrouve bien, de loin en loin, le besoin, — vif comme la soif en été, — de noter, de peindre... Je prends encore la plume, pour commencer le jeu périlleux et décevant, pour saisir et fixer, sous sa pointe double et ployante, le chatoyant, le fugace, le passionnant adjectif... Ce n'est qu'une courte crise, — la démangeaison d'une cicatrice...

Il faut trop de temps pour écrire! Et puis, je ne suis pas Balzac, moi... Le conte fragile que j'édifie s'émiette quand le fournisseur sonne, quand le bottier présente sa facture, quand l'avoué téléphone, et l'avocat, quand l'agent théâtral me mande à son bureau pour « un cachet en ville chez des gens tout ce qu'il y a de bien, mais qui n'ont pas pour habitude de payer les prix forts »...

Or, depuis que je vis seule, il a fallu vivre d'abord, divorcer ensuite, et puis continuer à vivre... Tout cela demande une activité, un entêtement incroyables... Et pour arriver où? N'y a-t-il point pour moi d'autre hâvre que cette chambre banale, en Louis XVI de camelote, d'autre halte qu'à ce miroir infranchissable où je me bute, front contre front?...

Demain, c'est dimanche: matinée et soirée à l'Empyrée-Clichy. Deux heures, déjà!... C'est l'heure de dormir, pour une « femme de lettres qui a mal tourné »...

— Grouille-toi, bon Dieu, grouille-toi! Jadin n'est pas là!

— Comment, pas là? elle est malade?

— Malade? oui! en bombe!... C'est le même coup pour nous: nous passons vingt minutes plus tôt!

Brague, le mime, vient de surgir de sa cellule sur mon passage, effrayant sous son fond de teint kaki, et je cours vers ma loge, effrayée à l'idée que je pourrais, pour la première fois de ma vie, être en retard...

Jadin n'est pas là! Je me hâte, en tremblant d'énervement. C'est qu'il ne badine pas, notre public de quartier, surtout le samedi et le dimanche! Si nous le laissons, comme dit notre régisseur-belluaire, « avoir faim » cinq minutes entre deux numéros, les hurlements, les bouts de mégots, les peaux d'oranges partiront tout seuls...

(*à suivre*) COLETTE WILLY.





Une Couronne d'Immortelles



M. Th.r.au-D.ngin

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer, les premiers, à nos lecteurs, une nouvelle qui ne manquera pas de faire sensation. L'Académie française, cédant sans rechigner et avec une jolie galanterie, ma foi, à la vigoureuse campagne féministe entreprise ces temps derniers vient de prendre une grave décision : Elle admettra désormais dans son sein (si j'ose ainsi m'exprimer) les dames qui seront dignes de sa Compagnie. Pourtant elle n'en admettra pas quarante mais dix seulement, pour commencer. Le nombre, du reste, importe peu car, une fois dans la place, le sexe faible saura bien conquérir de nouveaux avantages.

La Vie Parisienne, qui est nettement féministe, ne saurait trop approuver l'initiative courageuse de nos académiciens. Qui donc prétendait qu'ils étaient chenus et rétrogrades ? Ils sont, au contraire, à l'avant-garde des idées !

Dès que nous avons eu connaissance de cette grande nouvelle, nous nous sommes naturellement précipités chez le secrétaire perpétuel du Palais Mazazin, M. Th.r.au-D.ngin, qui nous accueillit, les bras ouverts et voulut bien tout de suite nous la confirmer.

— Parfaitement, nous dit-il. Nous compterons désormais dix charmantes dames parmi nous et vous me voyez personellement ravi de cette perspective. Si vous croyez que nos réunions étaient amusantes jusqu'ici ? Ça va bien un quart d'heure, après un bon dîner, de se trouver entre hommes. On fume un cigare, on déguste un petit verre de vieille eau-de-vie et chacun raconte sa petite horreur, mais on en a vite assez et l'on a hâte d'aller retrouver des épaules roses et des sourires de vingt ans. Ici, où l'on ne mange même pas, jugez un peu si, entre nous, nous nous ennuyions ! Quand Faguet avait jeté son calembour, Aicard son dernier bout-rimé et quand Masson nous avait lu la dernière lettre de Napoléon à Mlle George, il ne nous restait plus qu'à nous séparer. C'était, tout bonnement, sinistre !



Projet de costume pour Immortelle.

« Nous comptons beaucoup sur l'élément féminin pour apporter quelque grâce et quelque agrément à nos séances futures. D'abord le costume de nos collègues du sexe sera un vrai régal pour les yeux. Nous avons demandé au peintre Louis Morin, qui habille la femme avec tant de légèreté, de nous en dessiner le modèle. Voici, du reste, le croquis. Vous voyez qu'il y a du décolleté !

Et M. Th.r.au-D.ngin se frotta joyeusement les mains.

— Les femmes, reprit l'illustre historien, les femmes, mon jeune ami, croyez-moi, ce sont, sur terre, les déléguées du Paradis... Ainsi, quand je faisais mon droit... (*Ici une anecdote fort piquante mais tout à fait étrangère au sujet qui nous occupe*).

— Mais, pris-je la liberté de demander, Mesdames les Immortelles siégeront donc en même temps que vous et ne formeront pas un groupe à part ?

— Parbleu ! fit M. le secrétaire perpétuel. Elles siégeront à côté de nous, tout à fait à côté, vous m'entendez bien, et plus elles seront jolies... moins elles auront de place pour s'asseoir. Par exemple, afin de recevoir galamment nos petits confrères, nous avons dû bouleverser de fond en comble notre vieux palais. Ah ! Si Julia Pingard pouvait, de sa demeure dernière, apercevoir *son* Institut, aujourd'hui ! Lui, qui n'était déjà pas commode, dans quelle colère entrerait-il ?... Je frémis d'y penser...



Une candidature.

« D'abord nous avons dû faire aménager un petit boudoir, à côté de la bibliothèque. Il est très bien, vous verrez. Style Louis XVI, blanc et or. Et puis un petit salon de thé, car, bien entendu, nous prendrons le thé désormais. Nos five o'clock du dictionnaire promettent même d'être brillants. On chantera et on dira des vers. Enfin (*là, M. T.av.au-D.ngin baissa le ton*) nous avons fait arranger le petit endroit. Vous comprenez... pour des dames...

— Parfaitement... acquiesçai-je avec discrétion.

— Vous savez, reprit M. Th.r.au-D.ngin, que nous avons imposé une limite d'âge à nos candidates : quarante ans. Nous sommes des hommes mûrs et notre maturité nous suffit. Nous désirons que nos collègues féminins soient aussi



Une réception.



Le fr fauteuil.

LES VIEUX MARCHEURS

Dessin de C. Hérouard.



Jadis *elle* s'appelait Victoire, et ses petites mains distribuaient par[illegible] et lauriers ; aujourd'hui, *elle* est femme de Chambre et s'appelle Pacifique.



M. Br...x M. Cl..r.t.e

académiques de lignes que nous le sommes de langage.

— Vous entendez bien, reprit M. T.ur.au-D.ngin, que nous n'accueillerons pas seulement les femmes de lettres. Au contraire. Nous nous méfierons même beaucoup des dames à bas bleus, car les bas de cette couleur céleste servent souvent à de bien vilaines jambes. Et nous tenons à la jambe, Monsieur !

« Les dix Immortelles, reprit M. T.ur.au-D.ngin, devront représenter toutes les grandes classes de la société et toutes les richesses de la nature humaine, comme nous les représentons déjà nous-mêmes. Deschanel représente la beauté mâle, Bazin, la coquetterie; Barrès, le dilettantisme; Bourget, le monocle de la psychologie; Charmes, une grande revue où nous sommes tous enchantés d'écrire, etc., etc... J'oubliais Claretie qui incarne l'*Argus de la Presse*.

« Eh bien, ces dames auront la même valeur représentative. Nous recevrons avec enthousiasme l'aimable princesse qui donne des dîners si parfaitement ordonnés et qui possède une des meilleures caves de Paris... Nous accueillerons Mme de N... parce qu'elle a de très jolis yeux, qu'elle fait même des vers fort beaux et qu'elle raconte avec un esprit étincelant les histoires les plus drôles du monde. Je crois que Mme D... M... aurait également deschances... Elle est amusante, cette petite!...



M. P..ncaré



M. D.sch.n.l M. F.g.et M. B.rr.s M. B..rg.t



M. M.ss.n

A parler franc, mon jeune ami, je vous avouerai que nous ne pouvions plus nous passer de femmes à l'Académie. Leurs conseils nous étaient indispensables pour l'élaboration du dictionnaire.

« Tous les mots qui se rapportent à la mode, aux élégances, au froufrou, étaient pour nous des énigmes indéchiffrables...

« Tenez : le mot *Combinaison*, par exemple, Poincaré en a donné la définition suivante : « Union intime de molécules de deux corps formant un composé ». C'est inexact! Une combinaison, c'est un pantalon-jupon-cache-corset... Et voilà comme on écrit l'histoire !...

« Grâce au concours de ces dames, de pareilles erreurs ne se reproduiront plus... »

Je quittai, sur ces mots pleins de bon sens, l'aimable secrétaire perpétuel de l'Académie. Mais afin de poursuivre et de compléter mon enquête, je voulais avoir aussi l'avis de nos autres immortels.

Hélas, ce souci professionnel m'a coûté 174 francs de taxi-auto et ne m'a rapporté que de sèches fins de non-recevoir.

Tous nos immortels étaient verrouillés dans leur cabinet de travail et de vieux serviteurs les défendaient contre les importuns.

Ils recevaient des candidates.

Maurice Prax.



« Chut ! »

Variations sur mon ami Réséda

Chez Réséda. Dix heures. Obscurité électrique. Divan.
Réséda, Maurice. Michel, Jean-Louis.
Khédive et kummel.

— L'amour, mot magique et mystérieux; attirance perverse et charme pur; lumière de notre vie et obscurité de notre destinée; souffrance et consolation...

— Non, mais, la barbe !

— Tu nous rases, Maurice !

— La ferme, vous autres ! C'est à Réséda que je parle.

— Voilà, voilà ! Oui, l'amour ! Parlons-en !... Il est beau, il est propre, votre amour ! une femme couchée, et rien de plus. Dix minutes d'oubli pour deux heures de souvenirs... et quels souvenirs ! Tous les mêmes. Moi, j'en ai assez !

— Pauvre chéri !

— ... Les femmes, encore les femmes, toujours les femmes; vous n'avez que ça à la bouche ! Et ma petite Suzu par-ci, et la grande Tata par-là, et la grosse Lili, et cette grue de Loulou et cette Codète adorée... Non, mais il n'y a que ça, alors ! Moi, les femmes me dégoûtent...

— Déjà nommé.

— Crétin ! Les femmes me dégoûtent parce qu'elles se ressemblent toutes, et qu'elles n'ont pas d'idéal.

— Attention au paradoxe; T. C. F.

— Ta bouche ! Les femmes sont des petites bêtes sentimentales ou des femelles sensuelles : « Effeuillons la marguerite » ou « Encore, dis !... » La romance qu'on chante à deux, sous la feuillée nouvelle, ou bien les nuits moites avec les réveils lourds. Pas de milieu ! Seulement il y en a qui comptent par francs, et d'autres par louis : c'est toute la différence. Si tu n'embrasses pas une femme quand elle vient de te dire : « Soyez sage ! » tu seras un mufle, même si tu n'as envie que de poser sur son épaule ta pauvre tête, lourde de rêves très tendres et très doux. Si tu ne dégrafes pas une femme en dix minutes, tu n'es qu'une poire, même si tu veux seulement sentir la caresse de sa main dans tes cheveux blonds, et t'endormir, avec la fatigue de son corps sur ton bras déplié...

— Réséda, tu deviens lyrique !

— Non, mais tu crois que c'est rigolo ! On raconte des choses éminemment épatantes à sa maîtresse sur la valeur littéraire des sensations colorées, ou sur les essais de transposition musicale en peinture, et elle se met à bâiller; alors, on lui dit : « Je t'aime », ou bien on l'embrasse dans le cou, et, vlan ! tout de suite, on est traité de « mon gros chéri » ou de « mon petit loulou » !...

— Mon pauvre vieux ! C'est vrai que Lucie bâille quand tu lui racontes ?...

— Tu m'embêtes !

— Oh ! mais il est dans ses mauvais jours

— On file ?

— Moi, j'ai rendez-vous au Palace.

— Et moi, place Clichy.

— Viens-tu faire un tour, Réséda ?

— Zut ! je me couche.

— Alors, b'soir !

— R'voir !...

* * *

La porte d'entrée claque. Réséda va à son bureau; il ouvre le tiroir de gauche et en sort une lettre :

« *Mon petit ami,*

Je ne peux pas vous voir ce soir. A mercredi 5 heures. Nous prendrons le thé au Ceylan. Amitiés.

Mauricette.

Il tire son stylo. Il relit. Papier blanc. Silence. Premier essai.

Mauricette adorée,

Hier en vous quittant j'ai remonté le boulevard et mon cœur joyeux battait la mesure de mes pas...

— Idiot !

Bruit de papier froissé.

Ma Mauricette chérie,

Tu ne peux savoir combien la pensée de ne pas te voir ce soir me fait souff...

— Décidément, il vaut mieux que je ne la tutoie pas.

Mauricette chérie,

Vous ne pouvez savoir combien je souffre à la pensée de ne pas vous voir ce soir. C'est que vous ne savez pas combien je vous aime. Hier, en vous attendant, mon cœur battait et je suis sûr qu'il eût éclaté si vous n'étiez pas venue...

— De plus en plus idiot!!

Rebruit de papier froissé.

Voici que je rentre, ma Mauricette adorée, et mon cœur est plein de toi. Ma promenade nocturne a mêlé l'arome du printemps nouveau au parfum de tes lèvres, et parce que vous avez été un peu affectueuse avec moi, voici que ce soir la vie est bonne et très douce.

Mais, pourquoi faut-il que mon bonheur se gâte de désespoir de ne pas vous voir ce soir? Déjà, les heures, cette après-midi, me paraissaient longues, longues... comment, demain, passera la journée!

Mauricette adorée, que j'aimerais couvrir de baisers, soyez ma petite amie très douce et très affectueuse, et pensez à mon amour...

— Eh! pas mal; ça vient pas mal du tout!

Il relit.

— Ah! et puis non, zut! guimauve étirée et re-guimauve étirée! En voilà assez pour ce soir...

Remarque de l'auteur. — On ferait vraiment mieux de ne pas écrire, quand on a quelque chose à dire (Ingénieuse pensée à développer dans notre prochain livre : *Paradoxes orthodoxes*).

Silence.

— Ça empeste le tabac, ici!... le tabac et l'alcool... Ah! mais, on étouffe!

Il ouvre la fenêtre et sort sur le balcon.

***

Nuit tiède, une vague odeur de pavés de bois et de marronniers en fleurs. Grand horizon sur des toits et des lumières: presque autant de lumières que d'étoiles; et pourtant, que d'étoiles! que d'étoiles!

Cigarette. Tison. Bouffée.

— Il ne manque que celle du berger (*d'étoile*)... Très drôle! vraiment très drôle!

« Couac! » la trompe d'un taxi-auto. Puis, presque le silence, le calme des onze heures et demie, avant le retour des théâtres. Contemplation. Souvenirs.

— Quand j'étais gosse, j'essayais de compter les étoiles; et puis, je les regardais sans rien dire, pour les voir s'éteindre.

« Il meurt une étoile quand une âme s'envole. »

L'heure poétique.

— « Etoile de l'amour ne t'en va pas si loin! » Ah! mais je deviens sentimental!...

Un silence. Nouvelle cigarette. Il siffle la Paraguaya : arrêt brusque

— Non, et puis non!... Je suis trop bête, ce soir.

Souvenirs mêlés : des riens, un parfum, un regard, peut-être un sourire.

— Mauricette, Mauricette!...

Vous êtes toute ma vie, et vous ne vous en doutez pas. J'ai aimé d'autres femmes qui étaient plus jolies que vous: Daisy était plus blonde, et Zozo toute noire comme une taupe. Aucune n'avait votre parfum qui m'enivre. Ambre et iris. Aucune n'avait vos yeux cernés et humides. Quand vous me regardez, il me semble que j'ai eu très soif, et que je bois une source très fraîche.

Vous êtes une petite bête sentimentale en qui j'ai mis ma sensibilité toute neuve. Je vous aime parce que vous me faites souffrir...

Car vous avez une horrible vilaine âme, mon aimée; vous monnayez le temps et les gens, et vous ne serez peut-être jamais à moi, parce que je n'ai pas d'argent. Mais j'aime votre franchise cynique. Voilà!

Voilà...

Seulement ce n'est pas encore cette fois que je trouverai la tendresse!

Le vide. Silence. Puis le gros tramway à vapeur avec un bruit de ferraille.

Brr! il fait un froid de canard, cette nuit!

Phlox.



LE DÉCOR HUMORISTIQUE

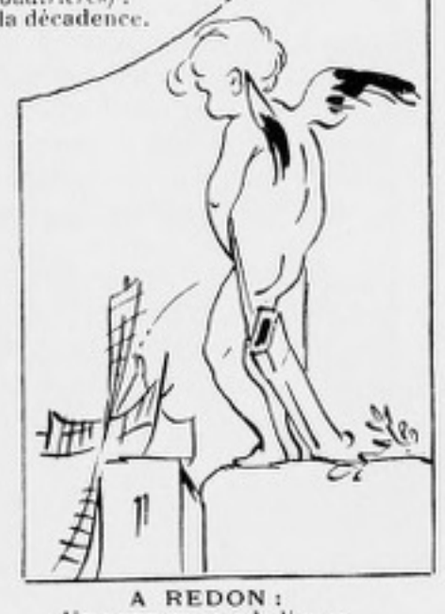
Enthousiasmée par les essais décoratifs exposés au Salon des Humoristes, la "Vie Parisienne" a résolu de demander à ces talentueux artistes une série de panneaux pour orner l'hôtel qu'elle se propose de faire construire. Elle voudrait commander :



A ABEL FAIVRE
(*Pour le salon des douairières*) :
Le cygne certain de la décadence.



A AVELOT :
Une répétition de sa délicieuse bergerie ambrée.



A REDON :
Un panneau symbolique :
L'Amour fait tourner les moulins.



A FABIANG (*Pour un boudoir*) : Les dialogues des courtisanes.



A RAY (*pour la nursery*)
. . Pourquoi pas ?)

La querelle des paniers et de la crinoline
dans un jardin géométrique



A René PREJELAN
(*pour le cabinet directorial*)
L'arrivée du printemps



A Ferdinand BAC
(*pour la bibliothèque*)
Les impressions du président des Brosses sur l'intimité des patriciennes de Venise.



A FONTANEZ
(*pour une chambre à coucher*)
Le petit chaperon rose ou la civilité puérile et honnête.



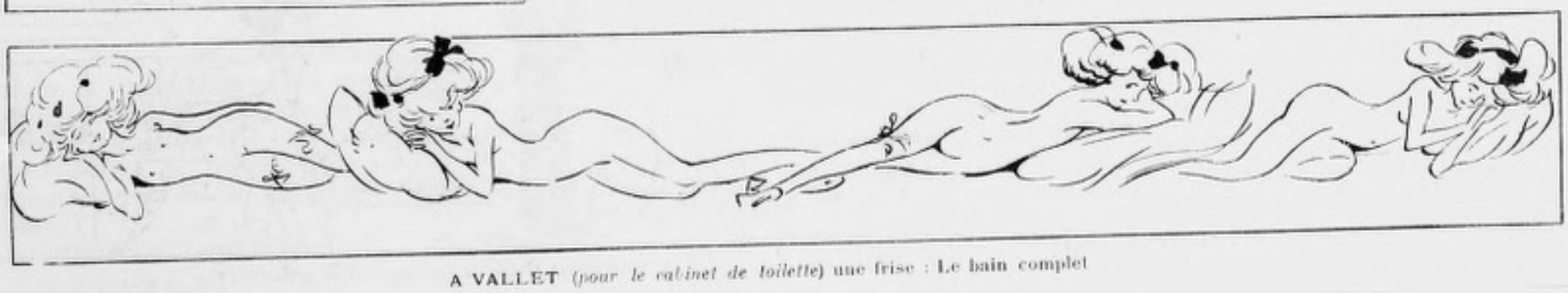
A Maurice NEUMONT
(*pour le salon de repos*)
Impossible, mille regrets !



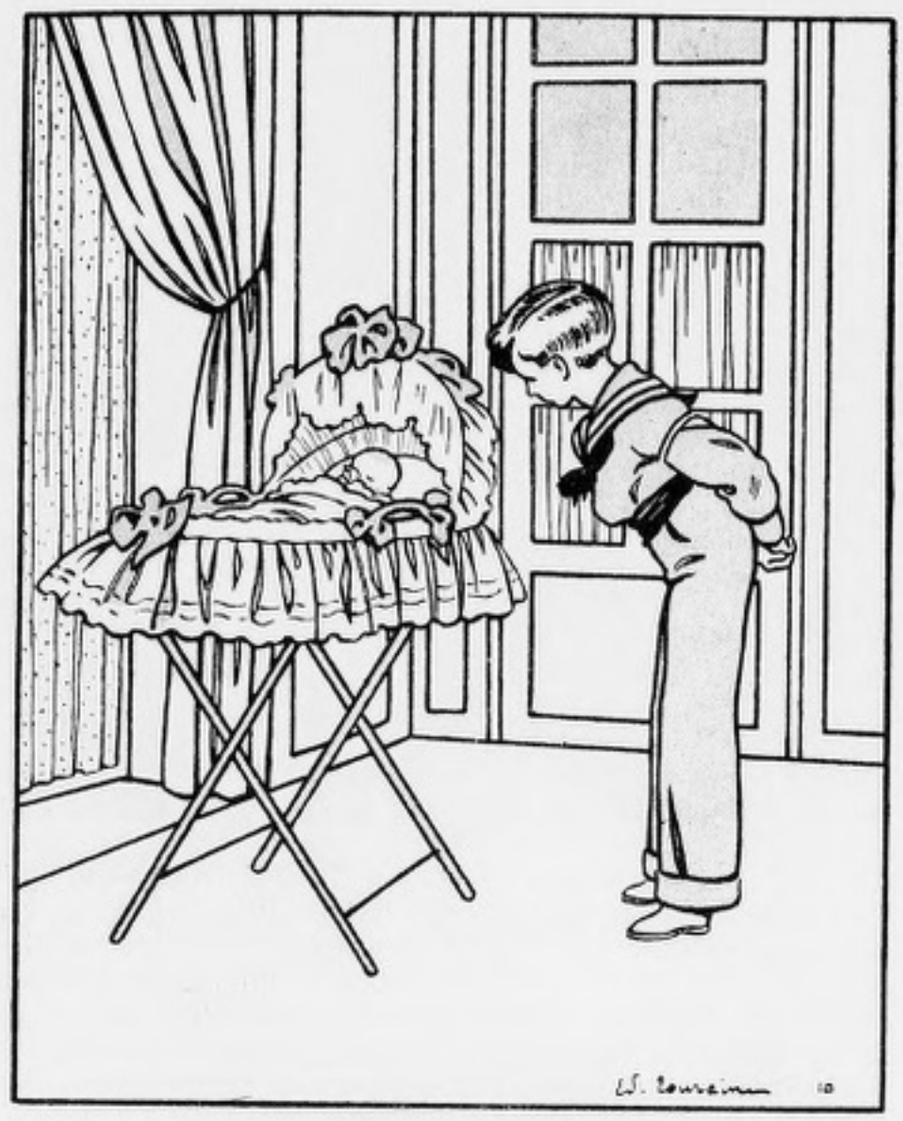
A Jacques DRÉSA
(*pour la salle de rédaction*)
Une allégorie : l'amateur, le critique et l'objet d'art.



A WILLETTE
(*pour le plafond du grand Salon de réception*)
Une allégorie sentimentale, dont l'idée est chère à ce grand artiste : la femme sauvage attachant le sexe fort au poteau des tortures.



A VALLET (*pour le cabinet de toilette*) une frise : Le bain complet



JABOUNE

XII. — L'autre Jaboune.

— Eh ! bien, Jaboune, à qui trouves-tu qu'il ressemble, à papa, ou à maman ?

A la vérité, Jaboune trouve qu'il ne ressemble à rien, ni à personne, ce petit être absurde et mystérieux qui vient de faire, dans le monde, il y a quelques heures à peine, une entrée si singulière et bruyante, et qu'on lui présente comme son frère. Son frère ! Bien des fois, parbleu ! et ces derniers temps plus particulièrement, Jaboune s'est entendu poser la question de savoir « s'il serait content d'avoir un petit frère ou une petite sœur » ; — et Jaboune répondait que oui, bien sûr, mais sans y avoir autrement réfléchi, au hasard, pour dire quelque chose, pour être poli, et parce qu'il n'y attachait pas la moindre importance.

Et voici que le petit frère est arrivé, et pour tout de bon, puisqu'il est là, encore qu'il soit impossible à Jaboune de discerner exactement ni d'où il vient, ni comment il est venu...

C'est bien, d'ailleurs, le premier point qui trouble Jaboune, et qui, en dépit qu'il en ait, ne manque pas de l'irriter un peu, ce problème de la naissance auquel il se heurte d'abord, pour lequel il n'imagine aucune solution satisfaisante, pour lequel il se rend compte cependant qu'il ne doit, — et il s'en garderait bien, mais pourquoi, — demander aucune explication...

Oui, les choux, le bouquet de roses, le petit garçon qui tombe de la lune... On lui a raconté cela, jadis, qu'il était dans la lune avec des tas d'autres petits garçons, et que c'est sa grand'mère qui l'a aperçu le premier, en regardant avec une lorgnette, et, comme elle savait que ses parents avaient envie d'un petit garçon, et qu'il lui avait semblé que Jaboune « ferait l'affaire », elle lui a fait signe ; — oui, c'est très gentil, mais, n'est-ce pas, il est bien évident que ça ne supporte pas l'examen.

D'abord, comment en serait-il descendu, de la lune ? A la façon dont le petit Noël descend dans les cheminées, sans doute ?

Or Jaboune est arrivé à un âge où l'on n'ignore plus, hélas! que le petit Noël s'appelle en réalité papa et maman...

Vous savez que Jaboune ne croit plus au petit Noël, et vous voudriez qu'il crût encore au petit garçon dans la lune ?...

Il y a aussi l'histoire de ce magasin merveilleux où il suffisait d'adresser les commandes pour que l'on envoyât immédiatement un bébé au choix ?

Ça vous inspire beaucoup de confiance, ce magasin? Mais qui est-ce qui le tient, et où est-il situé? En Chine ? Et comment cela s'approvisionne-t-il, un magasin de bébés, qui les fabrique, ces mioches, avec quoi, comment ?

Non, décidément, n'approfondissons pas, ça vaut mieux ; et Jaboune, en effet, pour la première fois peut-être, préfère ne pas approfondir, demeurer au seuil du mystère qu'il se sent impuissant à comprendre, qu'il ne tient pas à comprendre, d'ailleurs, — mais ce à quoi il tient, maintenant, et il y met une sorte de pudeur orgueilleuse, c'est à éviter les pauvres et humiliants mensonges que l'on se croirait obligé de lui faire sur un tel sujet...

— Jaboune ! tu as un petit frère !...

Voilà la chose essentielle, certaine, et qu'il n'y a pas à discuter.

Cette nouvelle, c'est vrai, n'était plus une surprise ; même que, depuis quelques jours, on envoyait Jaboune coucher chez sa grand'mère parce qu'il paraît que, quand les bébés, qu'on a « commandés », voient qu'il y a déjà un autre enfant dans la maison où ils sont attendus, ils refusent énergiquement, par jalousie ou par caprice, de « descendre », ou de « s'arrêter »...

Enfin, soit !...

Par exemple, comment va-t-il être ce frère ? Jaboune, il faut le dire, apporte à cette première entrevue moins de fraternelle émotion que de curiosité...

Ce qui le frappe le plus, c'est combien ce frère est encore informe, et petit.

Sans doute, il ne s'attendait pas à trouver dans le berceau un déluré jeune homme qui, du plus loin qu'il l'apercevrait, lui ferait, de la main, un petit salut amical, et lui crierait : — Bonjour, Jaboune !....

Et il ne croyait pas, non plus, que, tout de suite, il pourrait l'intéresser à sa collection de timbres, où l'emmener jouer aux Champs-Elysées...

Mais, tout de même, être petit à ce point-là, cela déroute toutes les notions de Jaboune, toutes ses prévisions, cela le déconcerte et le bouleverse.

Est-ce que vraiment, lui, Jaboune, a pu jamais être aussi petit que cela, avec une figure toute ridée et si rouge, et ces doigts qui s'agitent, minuscules, lentement et continuellement, comme des cornes d'escargot...

— A qui trouves-tu qu'il ressemble, à papa ou à maman ?

Cela par exemple, c'est fantastique !...

Et tout le monde a l'air de trouver la question raisonnable et naturelle, et chacun a commencé par donner son avis, le papa de Jaboune, qui est rayonnant, la grand'mère de Jaboune qui est rayonnante, — c'est extraordinaire ce que tous les gens apparaissent rayonnants autour d'un berceau, — sauf une grosse dame, tout de blanc vêtue, que Jaboune ne connaît pas, et qui était cependant déjà là, paraît-il, lorsque, dans des circonstances analogues, il y a huit ans et demi, il est arrivé.

Donc cette grosse dame, qui est la « garde », ne « rayonne » pas, seule de toute l'assistance, d'abord parce qu'elle en a bien vu d'autres, sans doute, et parce qu'elle est bien trop occupée, en ce moment, avec le frère de Jaboune, dont elle s'est emparée brusquement, et qu'elle tient là, sur ses genoux, le tournant et le retournant — Et va, je te frictionne ! Et va, je te poudre !.. — avec une autorité qui fait l'admiration de Jaboune, et, un peu aussi, sa frayeur : — Vraiment, est-ce qu'elle ne craint rien, est-il si solide, et si elle allait le casser...

Et c'est cette experte grosse dame qui se permet de déclarer à la maman de Jaboune, qui, de son lit, regarde en souriant doucement d'un joli sourire un peu vague, — au fait, pourquoi donc est-elle couchée la maman de Jaboune ; mais c'est le jour où tout est extraordinaire, et où il ne faut chercher à rien expliquer, — croyez-vous que cette grosse dame se mêle d'affirmer, en brandissant, au bout de ses bras, le petit paquet blanc et rouge, qui représente, à l'heure actuelle, le frère de Jaboune, — elle affirme, la grosse dame, que « Jaboune avait un peu plus de cheveux, mais que, certainement, il était beaucoup moins fort... »

De quoi se mêle-t-elle, cette garde, et qu'est-ce qu'elle en sait, comment s'en souvient-elle ? Est-ce que Jaboune se rappelle si, elle, elle était plus ou moins grosse ? Il ne se la rappelle même

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19 *et* 20.

pas du tout; alors il est probable qu'elle parle pour parler, pour se rendre intéressante, pour « faire son aimable »...

Jolie amabilité! Elle pourrait se dispenser, en tous cas, d'exercer cette amabilité aux dépens de Jaboune, en « dénigrant » Jaboune, en cherchant à le « rabaisser » au profit de son frère, d'autant que ce qu'elle dit là est tout à fait ridicule, et qu'en admettant même que Jaboune ait jamais été aussi petit que cela, ce qui paraît déjà assez peu vraisemblable, il est de toute évidence, qu'il n'a pas été, qu'on ne peut pas être, plus petit...

Est-ce que ça va durer cette situation pénible et humiliante, d'autant plus pénible et humiliante pour Jaboune, que vous pensez s'il y était peu accoutumé!...

Et comme il est un « petit », lui aussi, lui encore, le pauvre Jaboune, en dépit de ses imaginations hautaines, et de son orgueil ingénu, et de ses « poésies », et de ses « inventions », et de son grand amour pour Mme Talvannes, — comme un petit il se figure que voilà sa place prise, comme un petit il en souffre, et le voici qui, très malheureux, vraiment, — oh! ce n'est pas de sa faute, ce n'est pas une jalousie vilaine et basse, mais une grosse tristesse qui lui fait tout à coup, devant ce berceau, — son ancien berceau! — comme un poids sur son cœur, — oui, le voici, le malheureux Jaboune qui vient poser sa tête tout près sur l'oreiller de sa maman, — Ne fatiguez pas votre maman, Jaboune! — a dit tout de suite la grosse dame-garde, — mais avec cela que Jaboune va fatiguer sa maman, si sa maman savait comme il est malheureux, c'est cela au contraire qui la rendrait malade, — donc c'est indispensable, il faut qu'il lui demande, il ne peut pas attendre plus longtemps, il faut qu'il sache...

Et, la joue appuyée à sa joue, Jaboune timidement, sans pleurer, mais je vous garantis que les larmes ne doivent pas être très loin, Jaboune s'informe timidement :

— Mais tu m'aimeras toujours pareil, dis manman, c'est toujours moi qui *sera* ton Jaboune?...

Et la maman, puisqu'il avait sa joue appuyée contre sa joue à elle, comme je vous ai dit, la maman n'a pas eu grand chemin à faire, — cela ne l'a pas « fatiguée », Mme la Garde!... — pour poser ses lèvres sur les yeux de Jaboune, afin de refouler bien fort les méchantes larmes, en assurant de toute sa tendresse :

— Bien sûr, que tu seras toujours mon Jaboune, et, bien mieux, tu seras mon grand Jaboune, mon fils *aîné*!...

Au fond, être « Jaboune » suffisait à Jaboune, il se passerait volontiers d'être le « grand Jaboune »; il sent confusément que cette grandeur ne lui ajoute pas grand'chose, trop heureux encore si elle ne lui retire rien...

Par exemple, ceci l'impressionne, dans ce que lui dit sa maman, ceci à quoi il n'avait pas encore songé : c'est que c'est vrai qu'il va être l'*aîné*, et maintenant l'on aurait beau faire, tout le monde, y compris son frère, aurait beau lui envier ce titre et vouloir le lui enlever, Jaboune est l'aîné, une fois pour toutes, et il sera toujours l'aîné...

C'est que Jaboune, en réalité, adore se créer des obligations qui lui donnent conscience de son importance.

Ainsi, depuis que sa maman lui a, si à propos, donné à réfléchir à ces fonctions d'aîné qu'il aurait à remplir auprès de son frère, Jaboune a complètement dissipé la petite mélancolie qu'il avait ressentie d'abord en constatant qu'il ne serait plus seul désormais, à occuper, à accaparer l'attention des siens; et c'est son attention, à lui, son attention d'aîné, qui va se trouver entièrement occupée, accaparée par son frère...

Il lui doit protection, il le formera à son exemple; et Jaboune s'impatiente seulement et s'irrite un peu à la pensée que, de quelque temps et même de longtemps, sans doute, il n'aura pas grand'chose à former...

Si, du moins, il avait une occasion de se dévouer pour lui, — « héroïque dévouement d'un frère aîné », oui, il y a des choses comme ça dans les livres, avec des images très émouvantes, — un incendie, par exemple, un incendie qui éclaterait tout à coup, et Jaboune se précipiterait et, « au péril de sa vie » il arracherait son jeune frère aux flammes « dévorantes ».

Ou bien, si des voleurs d'enfants, la nuit, l'avaient emporté, et Jaboune se précipiterait encore, — dans les actes de dévoûment, le premier point c'est qu'on « se précipite », il faut toujours commencer par « se précipiter », — eh! bien, Jaboune se précipiterait à la poursuite des voleurs d'enfants pour leur reprendre leur « précieux fardeau », ainsi que ne manquerait pas, dans le récit, dans la « narration » d'une telle aventure, ainsi que ne manquerait pas, — précieux fardeau, — de faire écrire Mlle Andorre...

Oui mais, en pareil cas, le précieux fardeau, son frère, Jaboune le reconnaîtrait-il? Car c'est bien cela qui est un peu inquiétant, que voilà un petit garçon, (si tant est que l'on puisse appeler ce qui s'agite là, tout fripé, tout rouge, un petit garçon ; enfin, c'en est un !...), donc ce petit garçon, on lui dit que, lui, Jaboune, est son frère, et, qui mieux est, son frère aîné, et, ma foi, la main sur la conscience, s'il venait à se perdre, et que l'on eût retrouvé par la suite un bébé pareil, Jaboune serait bien en peine d'affirmer que c'est ou que ce n'est pas celui-là...

Jaboune s'en veut d'ailleurs d'une telle indécision, et il demeure longuement penché sur le berceau, à considérer, les sourcils froncés, en y appliquant toute sa volonté de savoir, toute son énergie, à considérer cette énigme vivante, remuante et vagissante...

Mais comment voulez-vous retenir les traits d'une physionomie qui bouge tout le temps, la bouche surtout, toujours en mouvement, on dirait de ces figurines en une espèce de gélatine ou de caoutchouc, vous savez bien, la tête du clown, la tête du policeman, et dont, entre deux doigts, on élargit ou l'on rapetisse, on remonte à droite, on remonte à gauche, la bouche, le nez, les yeux, — c'est effrayant!...

Et l'on accuse Jaboune de rester quelquefois, quand il croit qu'on ne le voit pas, planté devant une glace à « essayer » des grimaces!...

Ce petit, mais c'est une grimace perpétuelle, on dirait qu'il n'est venu là que pour jouer à faire des grimaces, à un point même que Jaboune en arrive à penser que ce n'est pas possible, que ce ne sont pas de vraies grimaces, et que, s'il se tortille la bouche de cette façon, qui sait? C'est peut-être qu'il aurait quelque chose à dire, quelque chose de très intéressant, et qu'il voudrait bien parler, qu'il a les mots sur le bout de la langue, mais qu'il ne peut pas arriver à les prononcer: est-ce dommage! Ah! oui est-ce dommage, car ce qu'il voudrait dire, c'est sans doute des renseignements sur son voyage, sur le pays qu'il habitait auparavant, — et puis, comme il n' « articule » pas suffisamment et que personne, maintenant, ne peut le comprendre, il faudra remettre à plus tard les explications, il faudra attendre qu'il ait, à nouveau, appris à parler, — et, quand il aura enfin rappris à parler, il aura malheureusement oublié ce qu'il voulait nous dire, et nous ne le saurons sans doute jamais...

Pourtant le frère de Jaboune sera bien élevé, mais sans faiblesse; il ne sera pas comme cette Kitzi qui, pas plus tard encore que l'année dernière, se refusait obstinément à apprendre à lire, avec ce beau raisonnement :

— C'est pas la peine que j'apprenne puisque Ketty est ma sœur, et que Ketty sait...

Voilà des raisonnements que, de la part de son frère, Jaboune, ai-je besoin de vous en avertir, Jaboune n'est nullement disposé à tolérer.

C'est que Jaboune entend que son frère soit pour lui un collaborateur efficace dans toutes les grandes affaires qu'il se propose d'entreprendre, — lesquelles, il ne sait pas, mais ce qu'il sait bien, c'est que ces grandes affaires auront toujours pour directeur lui, Jaboune, puisqu'il est l'aîné, et pour sous-directeur le frère de Jaboune, — ou pour secrétaire général...

C'est extraordinaire d'ailleurs, après l'avoir un moment déconcerté et abattu, comme la venue de ce frère stimule maintenant l'énergie de Jaboune, l'incite à de vastes projets, à de considérables entreprises, dont il n'eût peut-être jamais rêvé d'être le directeur s'il n'était assuré d'avoir, tout trouvé, un sous-directeur...

— Et quand lui, il aura des enfants, ses enfants à lui, à mon frère, n'est-ce pas, c'est moi qui serai leur oncle?...

— Eh! là, sans doute, mais pas si vite, attends un peu...

Pourquoi attendre? Cette perspective d'être oncle, le fait que désormais en lui, il y a d'ores et déjà, — oui, pourquoi attendre, elle y est déjà, — l'étoffe d'un oncle, voilà qui porte à son comble l'importance de Jaboune et sa gravité satisfaite.

Devant ce petit être frêle, de qui les enfants (car il aura des enfants, à son tour) appelleront Jaboune « mon oncle », — ce petit être dont Jaboune est le « frère aîné », Jaboune prend conscience de sa force, il se donne l'impression d'être un géant, d'avoir des mains énormes, — l'énormité des mains, sa première hantise, quand il avait trois ou quatre ans et qu'il voyait s'agiter au-

dessus de sa tête les mains des grandes personnes, les mains qui prennent, les mains qui caressent, les mains qui peignent les cheveux, qui pincent le nez pour la cuillerée d'huile de foie de morue, ou qui donnent des confitures, — les mains, toujours les mains...

Et ce sont maintenant ses mains à lui, Jaboune, vers lesquelles va se tendre l'angoisse émerveillée de son jeune frère...

— Est-ce que je serai toujours ton Jaboune?... — demandait-il tout à l'heure, dans le premier désarroi où le jetait la nouveauté des circonstances et de l'événement, — et la maman a été bien gentille de répondre que oui, qu'il serait toujours son Jaboune...

Mais maintenant, Jaboune se rend compte, sa maman a beau dire, il ne sera plus, il ne peut plus être le vrai Jaboune, — et cela est naturel, d'ailleurs, et cela vaut mieux ainsi...

Et puis sa maman s'en rendait bien compte aussi, presque malgré elle, est-ce qu'elle n'avait pas promis qu'il serait son « grand » Jaboune? Il n'y a pas de grands Jabounes, parce qu'il ne saurait y avoir jamais deux Jaboune à la fois...

Non pas qu'un Jaboune chasse l'autre, comme dit le proverbe, mais il le prolonge, — mais le Jaboune qui vient le dernier, l'autre Jaboune, est immédiatement façonné de tout ce qu'il y avait de meilleur dans le précédent Jaboune...

Et c'est de cette façon que, Dieu merci, il y aura toujours, parce qu'il faut qu'il y en ait toujours, des Jabounes...

FRANC-NOHAIN.

Les Premières

Au théâtre Sarah-Bernhardt : *Vidocq*.

On est un peu surpris que Mme Sarah Bernhardt laisse représenter, sur son théâtre, le personnage de Vidocq, et qu'elle n'ait pas été tentée de le représenter elle-même...

Mais croyez-vous que Coquelin eût été « à son affaire » dans un pareil rôle, croyez-vous qu'il l'eût « lancé », le couplet sur le bagne et sur l'injustice de la société, — croyez-vous surtout qu'il aurait, lui, l'ancien forçat, « mis dans sa poche » le duc Decazes!...

Remarquez bien que, si l'on y regarde d'un peu près, il n'est pas autrement sympathique ce Vidocq si empressé, pour gagner ses galons de mouchard, à trahir la confiance de ses anciens compagnons de chaîne.

Et il semble que l'affection du public et l'assentiment populaire iraient plus volontiers à cette brave et franche crapule d'Arigonde, qui se refuse à croire que son ancien camarade du bagne de Toulon ait aussi mal tourné que d'entrer dans la police, — et qui n'hésite pas à lui sauver la vie dans une circonstance où toute l'habileté policière de Vidocq ne le tirerait pas du mauvais pas où son imprudence l'a engagé...

Elle n'a d'ailleurs rien d'exceptionnellement prodigieux, l'habileté policière de Vidocq, et quand on nous assure qu'il est l'« empereur des policiers », c'est M. Bergerat qui le dit...

Mais M. Bergerat le dit avec une telle satisfaction évidente et candide, que, pour rien au monde, on ne voudrait, en lui refusant ce titre, faire de la peine à M. Bergerat!...

M. Bergerat est certainement persuadé que son « Vidocq » est un « Arsène Lupin » supérieur, un « Sherlock Holmes » littéraire et bien français, et s'il ne connaît pas, grâce à lui, les recettes fabuleuses et les multiples centièmes, M. Bergerat trouvera l'occasion excellente pour accuser une fois de plus le destin, le mauvais goût du public, la cabale, que sais-je...

Car M. Bergerat, officier de la Légion d'honneur, M. Bergerat, accueilli, fêté, dans tous les journaux, et joué *malgré tout* dans tous les théâtres, M. Bergerat passe le temps à se poser en victime, et à affirmer qu'il lui faut se défendre et lutter sans trêve contre les plus noires machinations.

Heureusement qu'il n'y perd rien de sa belle humeur d'écrivain, cette belle humeur et ce style allègre qui sauvent toujours les œuvres de M. Bergerat, et font que l'on peut les écouter sans ennui, — même *Vidocq*...

Et puis il faudrait être bien méchant pour ne pas partager la joie de l'acteur qui joue Vidocq, — cet excellent Kemm, vous pensez s'il se « régale! »...

A ses côtés Mlle Andrée Pascal n'est pas sans agrément, pour toute la peine qu'elle se donne à avoir l'air « souillon » et le parler « canaille », — cependant que nous ne cessons pas de guetter le moment où elle se poserait sur une trappe, par où ses « misérables loques » et ses « haillons sordides » disparaîtraient comme par enchantement, afin que Mlle Andrée Pascal reprît sa « forme première », sa robe merveilleuse tissée d'or et couleur d'aurore...

Ah! le réalisme des romantiques!...

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

Longchamp. Quelle frottée, messeigneurs! Ce fut la journée, — qui restera inoubliable, — du « dégonflement ». Et, quand on pense que Buf.... le grand dégonfleur de favoris, n'était pas là! Après *Marsa* battue, on l'eût entendu s'écrier dans un formidable éclat de rire d'écorcheur : « Et ben! je ne sais pas s'il se fait opérer le peop!! » et après *Sea Sick* en déroute, il eût clamé : « Ils peuvent s'aligner maintenant, les amateurs de favoris! » Mais il n'était pas là, et en demeurera pantois... comme le brave Crillon.

On nous avait pourtant chanté, sur un mode lyrique, les qualités de *Marsa*. Après la course, il est vrai, les thuriféraires étaient plus calmes. Il se trouvait même des malins pour murmurer tout bas : tout le monde avait vu que ce n'était pas la *Marsa* de Saint-Cloud ; tout le monde savait qu'elle avait mal aux barres; tout le monde se doutait qu'elle ne tournerait pas bien sur la petite piste. Mais, en attendant... tout le monde l'avait jouée.

Constatons seulement, pour sa plus grande gloire, que F. Carter, l'entraîneur de *Vellica* qui battit à plates coutures la favorite, avait, dès la première sortie de *Marsa*, consciencieusement débiné la pouliche. Il méritait bien de la battre avec une de ses pensionnaires.

Après la bataille, M. Vagli... était pâle et M. Ed. Bl... souriant : question d'estomac. Mais, dans le paddock, on était abasourdi; les culottes montaient jusqu'aux épaules, comme celles de Plebins. Seul M. Cal.ou souriait indéfiniment : trois millions étaient passés dans les caisses du Mutuel et cent-cinquante mille francs étaient tombés dans celles des entrées.

Pour remercier le public, on lui exhiba une douzaine de Chinois dont l'un passe pour être l'oncle de l'empereur actuel. Il est, en effet, plus vieux et plus laid que les autres; et c'est à cela qu'on reconnaît un Chinois de qualité...

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Il ne faut jamais négliger les statistiques. Autant les statisticiens sont à fuir, autant leurs travaux sont à retenir, car ils sont très instructifs.

C'est par les statistiques que j'ai appris, cette semaine, que les Sociétés de caoutchouc fondées depuis moins de cinq ans ont poussé sensiblement plus vite que les arbres à caoutchouc : qu'elles étaient légion, qu'elles représentaient un capital de près de 37 millions; qu'il existait des actions de 2 shillings, soit de 2 fr. 50, et qu'enfin, tout compte fait, il y avait beaucoup plus d'actions que d'arbres plantés.

Quant aux saignées faites jusqu'à ce jour, elles l'ont été surtout aux bourses des capitalistes; les arbres, encore trop jeunes, n'en auraient pas supporté autant, sans s'étioler dans la fleur.

Cette profusion de Sociétés de caoutchouc va bientôt éclipser celle dont les mines d'or eurent longtemps le monopole, et, ici comme là, l'analogie reste frappante : on crée aujourd'hui des Sociétés de caoutchouc comme jadis des Sociétés de mines d'or, et le public se jette sur celles-là exactement comme jadis sur celles-ci, sans s'informer de leur valeur.

Pour le moment, l'engouement n'est très grand qu'à Londres et peut-être est-ce pour cause : nous n'en avons pas encore beaucoup à Paris et avant d'en introduire il est de toute nécessité de faire un choix judicieux...

A Paris, où le gavroche ne perd jamais une occasion d'exercer



L'autre plaisir.

— Faut-il, mon pauvre ami, que vous soyez bonne poire, pour payer vos cigares un prix aussi ridiculement exagéré! Depuis l'augmentation c'est un plaisir vraiment trop coûteux! Vous avez entendu parler de l'eau de Rubinat-Llorach *? Moi, depuis que je la connais, je ne fume plus: je me purge!*

sa verve, on chansonne déjà cette manie caoutchoutière et la légendaire vache à lait a fait place à l'arbre à lait.

Déjà on ne peut plus trouver qu'à prix d'or, en boutique ou sur aucun marché aux fleurs, la moindre bouture du précieux *Ficus Elastica*, toutes ont été réexpédiées dans leur pays natal pour transplantation.

Triboulette

P. S. Je n'ai pas parlé d'autres valeurs ou d'autres Sociétés, pour imiter tout à fait les Boursiers.

PARIS-PARTOUT

Bords de scènes. — M. Félix Huguenet doit faire à la fin de cette année, une très intéressante création à l'Apollo.

—

Le succès du spectacle actuel du théâtre du Grand-Guignol, qui touche à la centième, est aussi vif qu'au lendemain de la première. *Dans les Soutes*, notamment, soulève la même curiosité passionnée et provoque les mêmes ardentes discussions.

Demain, à 2 h. 1/2, matinée avec toutes les pièces qui composent le programme du soir: *Dans les Soutes*, l'*Eclaboussure*, *Un Malin*, la *Lutte pour la vie... de château*, *Un Philanthrope*, etc.

—

Malgré un temps radieux la Scala continue à encaisser de fort belles recettes, cela prouve qu'un bon spectacle résiste même au soleil ; d'autant plus que la Scala est un concert dont la température est des plus fraîches même par la plus grosse chaleur, et puis il y a le programme, et quel programme! Une revue spirituelle. Polin et combien d'autres excellents artistes, pensionnaires actuels du célèbre Fursy.

—

Les lacs d'Ecosse, tout imprégnés de poésie rêveuse! La Côte d'Azur, inondée d'un soleil radieux! La Corne d'Or! évoquant l'Orient, ses somptuosités, ses mystères! En ces trois décors, vrais tableaux de maître, que nous offre le *Revue de Marigny*, nous goûtons et contemplons tour à tour les jolies vocalises de Mlle Marise Fairy, de Mlles Davrigny et Darvyl, les danses de Mlle Traversi, superbe en Théodora, femme de Justinien. La gradation de ces trois tableaux, savamment calculée, est très harmonieuse et produit chaque soir un très gros effet.

Les spectateurs envahissent toujours la salle de la « Boîte à Fursy », mais il n'est pas de neurasthénie qui puisse résister aux chansonniers du lieu, et, tous : Fursy, Jules Moy, Enthoven, Mévisto aîné et E. Wolff font à leur apparition crépiter les bravos et se torde les rates à force d'esprit et d'humour. A onze heures commence la revue : *On liquide!* dans laquelle Spinelli, Roger Ferréol et leurs camarades font un tel assaut de gaîté que nombre de spectateurs viennent et reviennent applaudir le plus merveilleux des programmes qu'ait jamais donnés la « Boîte à Fursy! »

—

M. Saugey vient de terminer ses engagements en vue de la prochaine saison théâtrale au Casino de Vichy.

—

Premières a l'Horizon

Apollo : *Hans le joueur de flûte*. M. Jean Périer.

—

Zig-Zag. — Une jeune artiste (soyons discrets) à la suite de fâcheuses spéculations fut sur le point d'être vendue; mais un fidèle camarade lui indiqua l'Official Banque et grâce aux titres incessibles de son protecteur, notre belle comédienne retrouva sa tranquillité.

Tout est bien qui finit bien.

—

L'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris, et à Nice, place du Jardin Public. Réputation mondiale. Résultats certains et durables par ses traitements hygiéniques pour la beauté de la femme selon les âges. Innove un traitement « Idéal Beauté ».

Les lectrices de la *Vie Parisienne* peuvent par la voie du journal, demander et recevoir tous les renseignements qu'elles désireront.

—

Les beaux jours, qui se sont faits si longtemps attendre cette année, vont donner le signal du départ à de nombreux touristes, désireux de visiter l'Exposition de Bruxelles. Signalons-leur le guide de « Bruxelles-Exposition » que viennent de faire paraître les Guides Conty, 37, rue Bonaparte, Paris. Ce guide du prix de 1 franc, est en vente partout et à l'Administration des Guides Conty, 37, rue Bonaparte, Paris.

Il renferme une monographie très complète de Bruxelles et de ses environs, plus une description très détaillée de l'Exposition, avec les moyens de s'y rendre et des itinéraires bien compris pour la visiter rapidement. Il contient un grand plan de l'Exposition, un grand plan de Bruxelles, plus des plans de musées, églises et monuments publics.

—

Les extraits de henné « Hennextré » du chimiste H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, redonnent aux cheveux blancs leur nuance primitive.

—

La troublante Claire Lachenal fait sensation partout où elle se trouve, son opulente toison dorée est admirée de tous et de toutes ; il faut dire que cette belle artiste est fidèle à l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella qui lui conserve cette superbe chevelure si enviée.

Pitt.

PETITE CHRONIQUE

Pour le théâtre et la ville, il faut employer le *véritable Lait de Ninon*, qui blanchit la peau et lui donne un éclat de jeunesse. Il est employé avec succès pour le visage, les épaules, le cou et les bras. *Le véritable Lait de Ninon* existe en trois teintes, blanc, rose et rachel. Prix : 5 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 5 fr. 85. *Exiger le nom de Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre* qui n'a pas de succursale, ni en France, ni à l'étranger.

—

Official-Banque, (20, rue de La Rochefoucauld Tél. 136-73). Prêts argent, avances sur titres dotaux. Discrétion.

LES GRANDS HOTELS

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme) — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ. splendide installation. L. Defferière, directeur.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camerzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVÉDÈRE. Ed. Smurt, directeur.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre **Quatre** francs à F. HERRE, 66, Boulevard Magenta, Paris

PHOTOS artistiques et intéressantes, espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. Shergent a/c 228, B. de S. Cosme. Porto, Portugal.

Maladies spéciales à l'homme.
Comment en guérir en se traitant soi-même. Guide sûr donnant conseils pratiques. Ouvrage instructif et clair (300 pages, nombreuses illustrations) est envoyé pour 2.— fr. (timbr.) par l'auteur le Dr. Rumler, Genève 605 (Suisse).

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT**, 19, rue Bichat, Paris.

SAGE-FEMME 1re cl. reçoit pens., consult. et corresp. discret. Mme MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr. 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays. E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Écrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage



POUR MAIGRIR J'indique GRATIS moyen sûr et rapide. Écrire à CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris.

MESDAMES pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES. Envoi discret contre 10f mandat ou remboursement du RÉGLOGÈNE LACROIX G. LACROIX, Pharmacien spécialiste à LILLE.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c., album 2 fr., 12 c., album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris Rens. Gratis, DOULEURS, TROUBLES MENSUEL

PHOTOS Indiq. préf. ENGLISH CORRESPOND. Cartes post. refus. Mme J. L. LACLAN, Fermo posta, MILAN.

ADRESSE à RETENIR précieuse à conserver.
J'envoie franco contre mandat de 4 fr. un livre unique : BRÉVIAIRE de l'AMOUR dans le MARIAGE, véritable encyclopédie de l'AMOUR CONJUGAL, enrichie de nombreuses et curieuses illustrations.
Accompagné de mon Catalogue général de 1910.
J. FORT, Editeur, 71-73, Faubg Poissonnière Paris (IXe)

Le gérant : C. CLEMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de L. Barrel.



— En voilà des mètres de toile !
— Oh ! il y a plus de toile que de maitres...



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

A QUOI REVENT LES JEUNES FILLES



— Enfin, Germaine, qu'est-ce qu'il fait ton fiancé ? — Il est avec Rose Patapon, de l'Opéra. — Mais il ne fait pas que cà ? — Je vous demande pardon, mes petites, il ne fait que cà.

MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Époques
et en Évitent les Douleurs.
Le fl. 4f50 Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

BRISE DE MAI
MUGUET ULTRA-PERSISTANT.
ED. PINAUD, PARIS

GERMANDREE
en POUDRE, en CRÈME
et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER

Porte-Plume
Waterman
SIMPLE COMME
Bonjour!.
(Idéal)
EN VENTE DANS TOUTES LES PAPETERIES

Coeur de Jeannette
Nouveau Parfum
HOUBIGANT
19, faub. Saint-Honoré

NE VOYAGEZ PAS
SANS LES
GUIDES CONTY
EN VENTE PARTOUT

Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

PARFUM POMPEÏA
L.T. PIVER
PARIS

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

SOUS BOIS
Nouveau PARFUM GODET

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES
illustr de 100 dessins par Ed. Touraine
(8e ÉDITION)
Le livre idéal pour se distraire en voyage !
En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50

Moyen infaillible d'être grand quand on est petit!

sans Opération,
ni Traitement
au moyen de
l'appareil
invisible
"BETALL"
s'adapte instantanément
facilite la marche
supprime la fatigue



Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65
Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de
tout le monde
Rehaussement
magique pour
personnes de
petites tailles
Égalisateur
universel
Pour
DAMES
Pour
MESSIEURS

En vente chez le spécialiste C. ACKER & Cie, 30, Rue Bergère à Paris
Notice gratis et franco sur demande

ON DIT... ON DIT...



Le beau geste.

C'était à la matinée de bienfaisance organisée par Mme la comtesse Greffulhe au Trocadéro. Nos plus jolies artistes s'étaient fait un plaisir de contribuer à cette fête, en vendant les programmes dont le prix minimum était de 5 francs. Naturellement on payait, en plus, le sourire des vendeuses, leur « charme » selon la théorie de Zakouskine-Max Dearly.

D'une loge de balcon, un prince de la science, baron de noblesse, — homme de théâtre, au surplus, — appelle l'une des vendeuses et lui demande un programme. Il le reçoit, remercie, met la main à la poche... La charmante actrice prépare son sourire le plus fascinant... Il lui donne vingt sous.

Elle reste interloquée.

— C'est cinq francs, Monsieur.

Il fait une grimace et remet la main à la poche. Hélas! il n'a plus que de l'or. Il donne dix francs.

Elle remercie et veut s'en aller.

Il la rappelle; il n'ose pourtant pas réclamer sa monnaie!

— Eh bien alors, dit-il, voulez-vous m'en donner un second?

.... Il l'a peut-être revendu !

♠ ♠

L'avis du Maître.

M. Albert B.sn.rd parcourait, l'autre jour, avec Mme B.sn.rd et deux amis, le Salon des Artistes Français, c'était sa première visite et pourtant le maître restait muet. Mme B.sn.rd parlait pour lui, et à ses louanges, à ses critiques distribuées avec autant d'autorité que de jugement, son mari se contentait d'acquiescer de la tête.

Mme B.sn.rd préféra le beau portrait de Richepin par Marcel Baschet au portrait de femme du même artiste; elle se montra favorable au tableau de Dawant. Et M. B.sn.rd ne disait toujours rien...

Pourtant, devant le Bail (Joseph), le maître, pour la première fois, mit son lorgnon, s'approcha de la toile, inspecta le tableau et l'on eut l'impression que, d'un seul coup d'œil, il jugeait toute l'œuvre, dans son ensemble et dans chacun de ses détails. Mais là encore il resta muet...

Les visiteurs rencontraient, à chaque pas, des amis avec qui ils s'arrêtaient pour causer :

— Votre portrait par D.chena.d, déclara Mme B.sn.rd à un éminent magistrat qui venait de la saluer, est tout à fait remarquable. Je le classe parmi les plus « intelligents » portraits du Salon. Mon mari ne l'a pas encore vu, mais, en rentrant, l'autre jour, je lui en ai parlé, et, comme nous sommes toujours de la même opinion, vous pouvez être assuré qu'il l'admire beaucoup...

Et M. B.sn.rd d'approuver : « Oui... oui... »

Le Maître n'en dit pas davantage ce jour-là.

♠ ♠

Ingratitude.

Vous l'avez vu voler : il était le Benjamin des aviateurs. Il avait fait à Juvisy, sur un biplan, des débuts tout à fait remarqués l'automne dernier, et voilà, paraît-il, qu'il a renoncé définitivement aux émotions de l'aéroplane!

On ignorait les motifs de cette résolution. Les voici : un jour qu'il pilotait son biplan, il fit, dit-on, la conquête d'une ravissante jeune fille qui devint folle de lui. Il l'épousera bientôt; seulement sa fiancée lui a fait jurer de ne plus jamais monter sur un aéroplane.

Pourtant, Mademoiselle, sans l'aéroplane, seriez-vous tombée amoureuse de Roméo?

Les Soliloques de Chantecler.



M. Edmond Rostand déclamera une de ses œuvres au prochain gala des courriéristes de théâtres. Ce sera une rare attraction et la salle, on peut déjà en être certain, sera bondée d'Américains.

Le public, du reste, ne sera pas déçu, car c'est un rare régal que d'entendre M. Rostand dire ses vers. Sa voix est chantante, orgueilleuse, fière. C'est bien l'organe rêvé pour débiter du Rostand.

Mais on ignore peut-être quelle est la personne qui apprécie le plus au monde le talent peu connu de M. Rostand; c'est M. Rostand lui-même.

— Quand je lis mes vers, ils me plaisent, dit-il; mais quand je *me les dis*, ils m'emballent.

Aussi, à Cambo, certains beaux soirs d'été, le poète s'habille-t-il avec plus d'apprêt encore que de coutume. Il chausse ses plus fines bottines, se lisse la moustache et, sur un ton qui ne souffre pas de réplique, ordonne aux siens de demeurer dans la maison, ou du moins de ne pas quitter la terrasse.

Seul, alors, il s'enfonce dans les ténèbres, gagne le fin fond de son parc, et là, environné de silence et de majesté, comme il convient à un poète de sa qualité, avec des transports insoupçonnés de lyrisme, « il se dit des vers »!...

♠ ♠

Le prix de sa parole.

M. Abel B.nn.rd (tous ceux qui savourent les articles de haute littérature que cet aimable écrivain fournit d'une façon régulière et uniforme au *Figaro* l'apprendront avec surprise), M. Abel B.nn.rd a la réputation d'être un causeur charmant. D'une voix lente, il paraît chanter tout ce qu'il dit, mais il chante avec si remarquable habileté que cela frise le naturel.

Récemment, après une soirée où il avait depuis l'heure du café jusqu'à celle du vestiaire tenu toute l'assistance sous la grâce de sa parole, un financier des plus connus ne put s'empêcher de remarquer, tout en endossant son pardessus :

— Il paraît que chacun de ses articles lui est payé. . fort cher. Eh! bien, Messieurs, il vient de nous en débiter au moins pour 10.000 francs!

Et notre financier qui avait entendu pour rien le brillant journaliste alla se coucher en pensant qu'il venait d'opérer une bonne affaire de plus.

♠ ♠

La croix.

Ces jours derniers, les faits divers des journaux relataient le vol dont venait d'être victime un docteur russe, qui soigne et habille richement les dents des paroissiens de la Madeleine, car ce docteur est... un dentiste.

Notre docteur-dentiste qui possède un nom en *off*, — le plus grand nom en *off* qui existe, — a un secrétaire à particule et un valet de pied, dont la magnifique livrée, constellée de décorations, se pare même de la croix de la Légion d'honneur. Un gentilhomme pour ouvrir ses lettres, un chevalier de la Légion d'honneur pour ouvrir sa porte, vous voyez que ce dentiste fait les choses grandement!

Or, un officier de nos amis, sortant du cabinet de l'habile praticien, ne put s'empêcher de loucher sur l'étoile des braves qui rayonnait sur la poitrine du larbin:

— C'est sans doute au Tonkin que vous avez gagné cela, mon garçon? Non?... Vous n'avez pas été soldat?.. Alors où diable avez-vous décroché cette croix?

— Ma foi, Monsieur, répondit l'autre, je peux bien vous le dire : quand je suis entré ici, M. le Docteur m'a remis la livrée avec *sa garniture*... Mais je la quitte, chaque soir, quand mon service est fini!



ÉDITEUR cherche des planches originales, eau-forte ou taille-douce et prendrait en commission des gravures pour les faire placer par ses voyageurs. Ecrire : Werckmeisters Kunstverlag, Berlin. W. 8.

LA FOIRE AUX CHEFS-D'OEUVRE

Roman par Jacques DRÉSA



Illustré par FABIANO

Chez tous les libraires et dans toutes les gares

Un volume in-16

3 fr. 50

Officiers ministériels

MON à **Paris**, r. **Fondary**, 30. Rev. 2.000. M. à p. 30.000. **PTÉ** à **Issy**, r. Laz. Carnot, 5. Cce 2.500m. M. à p. 10.000 fr. **Terrain** à **Malakoff**, r. d'Arcueil, 62. Cce 5.395m. M. à p. 60.000 fr. Adj. Ch. Not. Paris, 7 juin. Me BOURDEL, not., 30, r. Général-Beuret.

HOTEL RUE VANEAU, 34, Cce **1.261** m. M. à p. 400.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. Paris, 7. juin 1910. S'ad. Me VINGTAIN, not., 26, avenue de la Grande-Armée.

COLLECTION DE M. R.
MINIATURES, BOITES, époques L. XV, XVI, Empire, etc., par Augustin Dubourg, de Gault, Hall, Mlle Ledoux, Sicardi, Vestier, etc., Vente Hôtel Drouot, salle 1, le 31 mai, 2 h. Exposition, le 30.
Me Paul PELLERIN Cre-Pr. 11, rue Saint-Lazare. | MM. MANNHEIM, experts, 7, rue Saint-Georges.

Maison d'angle Fg St-MARTIN, 196. Rev. br. et éval. 25.320 f. M. à p. 225.000 f. **NEUILLY Propté**, r. Hôtel-de-Ville, 22 et 24, angle av. du Roule, 133. Cce 624 m. 19 M. à p. 120.000 fr. Adj. Ch. Not., 14 juin. S'ad. aux not. Mes FAROUX, LAGUFFER et COUSIN, 6, place Saint-Michel.

TERRAIN av. **Constr. Bd Richard-Lenoir. 95.** et pass. St-Sébastien, 19 (**face Bd Voltaire**). Cce 966m. M. à p. 250.000 fr. Adj. Ch. Not. Paris, 14, juin 1910. Me VINGTAIN, not. 26, av. Gde-Armée.

2 Maisons à Paris, 1e R. de la BANQUE, 20. Cce 317m. Rev. br. 32.265 f. M. à p. 475.000. **2e Rue N.-D. des Victoires, 13.** Cce 187m R. b. 20.710 f. M. à p. 320.000 f. Adj. Ch. Not. 7 juin 1910. S'ad. Me RAFIN, not., 60, Chaussée-d'Antin.

Maison Rue de TOCQUEVILLE, 99. Cce 287m. Rev. 11.515 francs. M. à p. 140.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. 14 juin 1910. S'ad. Me HUGUENOT, not., 50, rue La Boëtie.

A adj. s. 1 ench. Ch. Not. Paris 14 juin 1910. **St-GERMAIN en Laye. 3 Maisons,** r. de Poissy, nos 1 et 71 et R. Au Pain, 75. Rev. br. 7.884 fr. 90, 1.500 fr., 3.127 fr. 75. M. à p. 75.000 fr. 15.000 et 30.000 fr. **DIEPPE** dite **Villa des Terrasses** (sur la Plage du Casino). R. de Sygogne, 23. Cce 1.677m. louée meublée 7.000 fr. M. à p. 40.000 fr. (Oblig. p. mobilier : 10.827 fr.) S'ad. aux not. Mes P. ROBINEAU CHARPENTIER et Lucien BAUDRIER, 68, Ch.-d'Antin, dép. ench. 2e **Grande Propté à**

TABLEAUX, AQUARELLES, DESSINS
COMPOSANT L'ATELIER DE
HENRI ZUBER
Vente après décès, Galerie Georges Petit.
8, rue de Sèze, le vendredi 3 juin 1910, 2 heures.
Me René HÉMARD, Commissaire-Priseur, 51, rue Lafayette | M. Georges PETIT, Expert, 8, rue de Sèze
Exposition particulière le 1er juin de 2 h. à 6 h.
— publique le 2 juin —

BELLEVUE (S.-et-O.) **Propté** Chem. la Station, 66. Cce 1.417m., libre. M. à p. 40.000 fr. Adj. Ch. Not. 7 juin 1910. Me FAY, not. 11, r. St-Florentin.

VILLE DE PARIS
A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, 14 juin 1910. **TERRAIN rue Théodore de Banville** Sce **566m14** M. à p. 250 fr. le m. S'ad. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. Pyramides, dép. de l'ench.

196 R. du Fg St-MARTIN (10e) **Maison** d'angle. Rev. 25.320 fr. M. à p. 225.000 fr. **NEUILLY-S.-S. Propté** ang. r. Hôtel-de-Ville, 22 et Av. du Roule, 133. Cce 624m M. à p. 120.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. Paris, 14 juin. S'ad. not. Mes LAGUFFER, FAROUX et COUSIN, 6, pl. Saint-Michel, dép. ench.

MAIS. 5e ar. R. THOUIN, 4. Cce 505 m. env. R. b. 9.637 fr. M. à p. 85 000 fr. Adj. Ch. Not. Paris, 21 juin. Me DAUCHEZ, not. 37, quai Tournelle.

HOTEL R. Michel-Ange, 59. Cce 448m non loué. M. à p. 85.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. 14 juin. Me DUTERTRE, not., 183, boul. Saint-Germain.



Ne partez pas en voyage

SANS ACHETER LES ALBUMS GALANTS

de *"LA VIE PARISIENNE"*

EN VENTE : Dans toutes les gares et chez tous les libraires

LES 36 JOIES DE LA PARISIENNE

100 dessins de L. VALLET, H. GERBAULT, FABIANO, F. BAC, etc.

Prix : **95** centimes



LES COULISSES DE L'AMOUR

100 dessins par HENRY GERBAULT

Prix : **95** centimes

" RÉGALEZ-VOUS MESSIEURS "

100 dessins par PRÉJELAN, L. VALLET, FABIANO, F. BAC, HENRY GERBAULT, etc.

Prix : **95** centimes



Chacun de ces trois albums sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande (accompagnée de la somme de 1 fr. 15 *pour la France, ou de* 1 fr. 25 *pour l'étranger) à* **M. le Directeur de *" La Vie Parisienne "* 20, boulevard des Capucines, Paris.**



LA VAGABONDE

II

— Grouille-toi, bon Dieu, grouille-toi ! Jadin n'est pas là !

— Comment, pas là ? elle est malade ?

— Malade ? oui ! en bombe !... C'est le même coup pour nous : nous passons vingt minutes plus tôt !

Brague, le mime, vient de surgir de sa cellule sur mon passage, effrayant sous son fond de teint kaki, et je cours vers ma loge, effrayée à l'idée que je pourrais, pour la première fois de ma vie, être en retard...

Jadin n'est pas là ! Je me hâte, en tremblant d'énervement. C'est qu'il ne badine pas, notre public de quartier, surtout à la matinée du dimanche ! Si nous le laissons, comme dit notre régisseur-belluaire, « avoir faim » cinq minutes entre deux numéros, les hurlements, les bouts de mégots, les peaux d'oranges partiront tout seuls...

Jadin n'est pas là... Il fallait s'attendre à ça, un de ces jours.

Jadin est une petite chanteuse, si novice au concert, qu'elle n'a pas eu le temps encore d'oxygéner ses cheveux châtains ; elle n'a fait qu'un saut du boulevard extérieur sur la scène, estomaquée de gagner, en chantant, deux cent dix francs par mois. Elle a dix-huit ans. La chance (?) l'a saisie sans ménagement, et ses coudes défensifs, toute sa personne têtue penchée en gargouille, semblent parer les coups d'un destin fumiste et brutal.

Suite, voir La Vie Parisienne *n° 21.*

Elle chante en cousette et en goualeuse des rues, sans penser qu'on peut chanter autrement. Elle force ingénument son contralto râpeux et prenant, qui va si bien à sa figure jeune d'apache rose et boudeuse. Telle qu'elle est, avec sa robe trop longue, achetée n'importe où, ses cheveux châtains pas même ondulés, son épaule de biais qui a l'air de tirer encore le panier de linge, le duvet de sa lèvre tout blanc d'une poudre grossière, — le public l'adore. La directrice lui promet, pour la saison prochaine, le « lumineux » et une seconde vedette, — on verra après pour l'augmentation. Jadin, en scène, rayonne et jubile. Elle reconnaît, tous les soirs, dans le public des secondes galeries, quelque compagnon d'enfantine vadrouille et ne résiste point, pour le saluer, à couper sa rengaine sentimentale par un joyeux coup de gueule, un rire aigu d'écolière, voire une « basane » bien claquée sur la cuisse...

C'est elle qui manque aujourd'hui au programme. Dans une demi-heure, ils vont tempêter dans la salle et crier : « Jadin ! Jadin ! » et taper des galoches, et sonner sur les verres avec leurs cuillers à mazagrans...

Cela devait arriver. Jadin, dit-on, n'est pas malade, et notre régisseur ronchonne :

— Pensez-vous qu'elle est grippée ! Elle a tombé en travers d'un pieu ! On y met un talbin en compresse ! Sans quoi, elle aurait prévenu...

Jadin a trouvé un gourmet qui n'est pas du quartier. Il faut vivre. Elle vivait, pourtant, avec l'un, avec l'autre, avec tout le monde... Reverrai-je sa petite silhouette de gargouille, coiffée jusqu'aux sourcils d'un des calots « à la mode » qu'elle fabriquait elle-même? Hier soir encore, elle avançait dans ma loge un muscau mal poudré pour me montrer sa dernière création : une toque en lapin « genre renard blanc », trop étroite, qui rabattait de chaque côté les petites oreilles de Jadin, toutes roses...

— On croirait Attila tout craché, lui disait Brague, très sérieux.

Jadin est partie... Le long couloir, foré de logettes carrées, bourdonne et ricane : il paraît que tout le monde flairait cette fugue, sauf moi... Bouty, le petit comique qui chante les Dranem, se promène devant ma loge, grimé en anthropoïde, un verre de lait à la main, et je l'entends prophétiser :

— C'était couru! Moi, j'y donnais encore cinq, six jours, peut-être un mois, à Jadin! La patronne doit faire une gueule... Mais c'est pas encore ça qui la décidera à augmenter les artistes qui remontent une maison... Retenez ce que je vous dis! on la reverra, Jadin : c'est une escursion, pas plus. C'est une fille qui a son genre de vie, elle saura jamais garder un miché...

J'ouvre ma porte pour parler à Bouty, pendant que je passe mes mains au blanc liquide :

— Elle ne vous avait rien dit de son départ, Bouty?

Il hausse les épaules, en tournant vers moi son masque de gorille rouge, aux yeux bordés de blanc :

— Probable! Je ne suis pas sa mère...

Ayant dit, il lampe à petites gorgées son verre de lait, un lait bleuâtre comme de l'amidon...

Pauvre petit Bouty, qui balade partout son entérite chronique et sa bouteille de lait cacheté! Nettoyé de son masque vermillon et blanc, il a une chétive et douce figure, délicate, intelligente, de beaux yeux tendres, et un cœur de chien sans maître, prêt à chérir qui l'adoptera. Sa maladie et son dur métier le crèvent, il se nourrit de lait, de macaroni bouilli, et trouve la force de chanter, de danser des danses nègres pendant vingt minutes. En sortant de scène, il tombe, éreinté, sur le plateau, incapable de descendre tout de suite à sa loge... Son corps chétif, étendu là comme mort, me barre quelquefois le passage, et je me raidis pour ne pas me pencher, le ramasser, demander du secours. Les camarades et le vieux chef machiniste se bornent à hocher le menton d'un air important à côté de lui, et disent :

— Bouty, c'est un artiste qui *fatigue* beaucoup.

— Filons, filons! train accéléré! Ils n'ont pas trop gueulé après Jadin, dans la salle. C'est de la chance!

Brague me pousse dans l'escalier de fer ; la chaleur poussiéreuse, la lumière des herses m'étourdissent ensemble ; cette matinée a passé comme un songe affairé, la moitié de la journée a fondu je ne sais comment, j'en garde seulement le froid nerveux, la contraction d'estomac qui suit les réveils, les levers rapides en pleine nuit. Dans une heure, il sera temps de dîner, et puis on prend un taxi, et ça recommence...

Et j'en ai comme ça pour un mois! Le spectacle actuel plaît suffisamment ; d'ailleurs, il faut tenir jusqu'à la revue :

— Nous sommes bons là, dit Brague : quarante jours à ne rien penser!

Et il se frotte les mains.

A ne rien penser... Si je pouvais faire comme lui! J'ai quarante jours, j'ai toute l'année, toute la vie pour penser, moi... Combien de temps vais-je promener, de music-hall en théâtre, de théâtre en casino, des « dons » que l'on s'accorde, d'un ton poli, à trouver intéressants? On me reconnaît, par surcroît, une « mimique précise », une « diction nette », et une « plastique impeccable ». C'est très gentil. C'est même plus qu'il n'en faut. Mais... où cela mène-t-il?

Allons! je vois venir une dure crise de noir. Je l'attends avec calme et d'un cœur habitué, certaine d'en reconnaître les phrases normales et de la vaincre une fois encore. Personne n'en saura rien. Ce soir, Brague me guigne de son petit œil pénétrant, sans trouver autre chose à dire que :

— T'es bien dans la lune, dis donc?

Revenue à ma loge, je lave mes mains teintes d'un sang groseille, devant la glace où nous nous mesurons, la conseillère maquillée et moi, graves, en adversaires dignes l'une de l'autre.

Souffrir... regretter... prolonger, par l'insomnie, par la divagation solitaire, les heures les plus profondes de la nuit : je n'y échapperai point. Et je marche au-devant de cela, avec une sorte de gaîté funèbre, avec toute la sérénité d'un être encore jeune et résistant, qui en a vu bien d'autres... Deux habitudes m'ont donné le pouvoir de retenir mes pleurs : celle de cacher ma pensée et celle de noircir mes cils au masscaro...

— Entrez!...

On vient de frapper, et j'ai répondu machinalement, absorbée...

Ce n'est pas Brague, ce n'est pas la vieille habilleuse, c'est un inconnu, grand, sec, noir, qui incline sa tête nue et débite tout d'un trait :

— Madame, je viens, depuis une semaine, vous applaudir dans l'*Emprise*. Vous excuserez ce que ma visite peut avoir de... déplacé, mais il me semble que mon admiration pour votre talent et... et votre plastique... justifie une présentation aussi... incorrecte, et que...

Je ne dis rien à cet imbécile. Moite, essoufflée encore, la robe demi-ouverte, j'essuie mes mains en le regardant avec une férocité si visible que sa belle phrase meurt soudain, coupée...

Faut-il le gifler? marquer sur ses deux joues mes doigts encore humides d'une eau carminée? Faut-il élever la voix et jeter à cette figure anguleuse, toute en os, barrée d'une moustache noire, les mots que j'ai appris dans les coulisses et dans la rue?...

Il a des yeux de charbonnier triste, cet envahisseur...

Je ne sais pas ce que lui disent mon regard, et mon silence, mais sa figure change tout à coup :

— Ma foi, Madame, je ne suis qu'un serin et un grossier personnage, je m'en aperçois trop tard. Mettez-moi à la porte, allez, je l'ai bien mérité, mais non pas sans que j'aie déposé à vos pieds mes respectueux hommages.

Il resalue, comme un homme qui va s'en aller... et ne s'en va pas. Avec cette rouerie un peu catin des hommes, il attend, une demi-seconde, le bénéfice de son revirement, et — je ne suis pas, mon Dieu, si terrible! — l'obtient :

— Je vous dirai donc gentiment, Monsieur, ce que je vous aurais dit sans aménité, tout à l'heure : allez-vous-en!

Je ris, bonne fille, en lui montrant la porte. Lui ne rit pas. Il reste là, le front en avant, et son poing libre pend, serré. Cette attitude le fait presque menaçant, gauche, avec une dégaine un peu lourde de bûcheron correct. La lampe du plafond se mire dans ses cheveux noirs, rabattus de côté, lisses et comme plaqués ; mais ses yeux m'échappent, reculés sous une profonde orbite...

Il ne rit pas, parce qu'il me désire.

Il ne me veut aucun bien, cet homme-là, — il me veut. Il n'a pas l'humeur à plaisanter, même graveleusement. Cela me gêne, à la fin, et je l'aimerais mieux... allumé, à l'aise dans son rôle d'homme qui a bien dîné et qui s'est rincé l'œil au premier rang de l'orchestre...

L'ardent désir qu'il a de moi le gêne comme une arme encombrante.

— Eh bien! Monsieur, vous ne vous en allez pas?

Il répond précipitamment, comme si je l'avais éveillé :

— Si, si, Madame! Certainement, je m'en vais. Je vous prie d'agréer mes excuses et...

— ... et l'expression de ma considération distinguée! achevé-je malgré moi.

Ce n'est pas bien drôle, mais il rit, — il rit enfin, il quitte son expression têtue qui me décontenançait...

— C'est gentil à vous de me repêcher, Madame! Il y a encore quelque chose que je voulais vous demander...

— Ah! non! vous allez filer tout de suite! J'ai fait preuve

CROQUIS PARISIENS

Dessins de René Préjelan



FLEURS DE PRINTEMPS

d'une longanimité incompréhensible, et je risque une bronchite en n'enlevant pas cette robe où j'ai eu chaud comme trois déménageurs !

Du bout de l'index, je le pousse dehors, car il a repris, quand j'ai parlé d'enlever ma robe, sa figure sombre et fixe... La porte refermée et verrouillée, j'entends sa voix assourdie qui quémande :

— Madame ! Madame !... je voulais savoir si vous aimiez les fleurs ? et lesquelles ?

— Monsieur ! Monsieur ! laissez-moi tranquille ! Je ne vous demande pas quels sont vos poètes favoris, ni si vous préférez la mer à la montagne ! Allez-vous-en !

— Je m'en vais, Madame ! Bonsoir, Madame !

Ouf ! ce grand serin d'homme, grossier et simple, a coupé la crise noire : c'est toujours autant.

Depuis trois ans, voilà de quelle sorte sont mes conquêtes amoureuses...! Le monsieur du fauteuil onze, le monsieur de l'avant-scène quatre, le gigolo des secondes galeries... Une lettre, deux lettres, un bouquet, une lettre encore... c'est tout ! Le silence les décourage bientôt, et il me faut avouer qu'ils n'y mettent pas trop d'entêtement.

Le Destin, désormais ménager de mes forces, semble écarter de moi ces amoureux obstinés, ces chasseurs qui traquent une femme jusqu'au bat-l'eau inclusivement... Ceux que je tente ne m'écrivent pas de billets doux. Leurs lettres, pressées, brutales et gauches, traduisent leur envie, non leurs pensées... J'excepte un pauvre petit qui délayait, des douze pages durant, un amour bavard et humilié. Il devait être bien jeune. Il se rêvait prince Charmant, pauvre gosse, et riche, et puissant : « Je vous écris tout ça sur la table du marchand de vin où je déjeune, et chaque fois que je lève la tête, en face de moi, dans la glace, je vois ma sale gueule... »

Encore pouvait-il, le petit amoureux à la « sale gueule », rêver à quelqu'un, sous ses palais bleus et ses forêts enchantées.

Personne ne m'attend, moi, sur une route qui ne mène ni à la gloire, ni à la richesse, ni à l'amour.

Rien ne mène, — je le sais, — à l'amour. C'est lui qui se jette en travers de votre route. Il la barre, à jamais, où s'il la quitte, laisse le chemin rompu, effondré...

Ce qui reste de ma vie me fait songer à un de ces *puzzles* en douze cent cinquante morceaux de bois biscornus et multicolores. S'agit-il pour moi d'en reconstituer, bûchette à bûchette, le décor primitif : une maison paisible au milieu des forêts ? Non, non, quelqu'un a brouillé toutes les lignes du doux paysage : je ne retrouverais même plus les débris du toit bleu brodé de lichens jaunes, ni la vigne vierge, ni la profonde forêt sans oiseaux...

Huit ans de mariage, trois ans de séparation : voilà qui remplit le tiers de mon existence.

Mon ex-mari ? Vous le connaissez tous. C'est Adolphe Taillandy, le pastelliste. Depuis vingt ans, il fait le même portrait de femme : sur un fond brumeux et doré, emprunté à Lévy-Dhurmer, il pose une femme décolletée, dont la chevelure, comme une ouate précieuse, nimbe un visage velouté. La chair, aux tempes, dans l'ombre du cou, sur la rondeur des seins, s'irise du même velouté impalpable, bleu comme celui des beaux raisins qui tentent les lèvres :

— Potel et Chabot ne font pas mieux ! a dit un jour Forain devant un pastel de mon mari.

A part son fameux « velouté », je ne crois pas qu'Adolphe Taillandy ait du talent. Mais je reconnais volontiers que ses portraits sont, pour les femmes surtout, irrésistibles.

D'abord, il voit blond, résolument. La chevelure même de Mme de Guimont-Fautru, cette sèche brune émérite, il l'a parée de reflets sanguins et dorés, venus on ne sait d'où et qui font d'elle, — répandus aussi sur sa mate figure, sur son nez grec — une orgiaque Vénitienne.

Taillandy a fait mon portrait aussi, autrefois... On ne sait plus que c'est moi, cette petite bacchante au nez lumineux, qui porte sur le milieu du visage sa tache de soleil comme un masque de nacre, et je me souviens encore de ma surprise, à me découvrir si blonde. Je me souviens aussi du succès de ce pastel et de ceux qui le suivirent. Il y eut le portrait de Mme de Guimont-Fautru, de la baronne Vieillot, de Mme de Chalis, de Mme Robert-Durand, de la cantatrice Jane Doré, — puis nous arrivons à ceux, moins illustres à cause de l'anonymat des modèles, de Mlle J. R., de Mlle S. S., de Mme U., de Mme Van O..., de Mrs F. W.

C'était l'époque où Adolphe Taillandy, avec ce cynisme de bel homme qui lui va si bien, déclarait :

— Je ne veux pour modèles que mes maîtresses, et pour maîtresses que mes modèles !

Je ne lui ai pas connu, pour ma part, d'autre génie que celui du mensonge. Aucune femme, aucune de ses femmes, n'a dû autant que moi apprécier, admirer, craindre et maudire sa fureur du mensonge. Adolphe Taillandy mentait, avec fièvre, avec volupté, inlassablement, presque involontairement. Pour lui, l'adultère n'était qu'une des formes — et non la plus délectable — du mensonge.

Il fleurissait en mensonges avec une force, une variété, une prodigalité que l'âge n'a point épuisées. En même temps qu'il ciselait l'ingénieuse traîtrise, agencée avec mille soins, parée de toutes les recherches d'une fourberie magistrale, je lui voyais gaspiller sa fougue astucieuse en impostures grossières, superflues, goujates, en contes enfantins et presque imbéciles...

Je l'ai rencontré, épousé, j'ai vécu avec lui pendant plus de huit ans... que sais-je de lui ? qu'il fait des pastels et qu'il a des maîtresses. Je sais encore qu'il réalise quotidiennement ce prodige déconcertant d'être, pour celui-ci, un « bûcheur » qui ne songe qu'à son métier, — pour celle-là, un ruffian séduisant et sans scrupules, — pour celle-ci, un paternel amant qui mêle à une toquade brève un joli ragoût d'inceste, — pour cette autre l'artiste las, désabusé, vieillissant, qui pare son automne d'une idylle délicate ; — il y a même celle pour qui on est tout uniment un bon libertin, encore solide, et paillard à souhait ; — et puis il y a la dinde bien née, et bien éprise, qu'Adolphe Taillandy cingle, tourmente, dédaigne, reprend, avec toute la cruauté littéraire d'un « artiste » de roman mondain.

Le même Taillandy s'insinue, sans transition, dans la peau de l'« artiste », non moins conventionnel, mais plus démodé, qui, pour vaincre les dernières résistances d'une petite dame mariée et mère de deux enfants, jette ses crayons, déchire son esquisse, pleure de vraies larmes qui mouillent sa moustache à la Guillaume II, et prend son feutre espagnol pour courir vers la Seine.

Il y a encore bien d'autres Taillandy, que je ne connaîtrai jamais, — sans parler de l'un des plus terribles : le Taillandy homme d'affaires, le Taillandy manieur et escamoteur d'argent, cynique et brutal, plat et fuyant selon les besoins de l'affaire...

Parmi tous ces hommes-là, où est le vrai ? Je déclare humblement que je n'en sais rien. Je crois qu'il n'y a pas de *vrai* Taillandy... Ce balzacien génie du mensonge a cessé brusquement, un jour, de me désespérer, et même de m'intriguer. Il fut autrefois, pour moi, une sorte de Machiavel épouvantable... ce n'était peut-être que Frégoli.

D'ailleurs, il continue. Quelquefois, je songe, avec une tiède commisération, à sa seconde femme... Digère-t-elle encore, béate, éprise, ce qu'elle nomme sa victoire sur moi ? Non, à cette heure, elle commence à découvrir, terrifiée, impuissante, celui qu'elle a épousé... Se penche-t-elle seulement sur l'abîme, ou roule-t-elle au fond, toute saignante des épines qui m'ont laissé leurs cicatrices ?...

(à suivre) COLETTE WILLY.





Place aux chiens !... Dans le calendrier parisien, entre l'Exposition d'Horticulture et le Grand Prix, la terrasse de l'Orangerie leur appartenait : c'est là qu'ils tenaient salon, et déjà nous devrions entendre le vacarme de ce petit monde à quatre pattes. Mais les Tuileries sont muettes. L'Ad-mi-nis-tra-tion en a refusé l'accès à nos « meilleurs amis » et l'Exposition canine, qui va ouvrir ses portes, les ouvrira sous les verts ombrages du Cours-la-Reine.

Bah! ce n'est pas si loin, après tout ! Et la promenade est charmante : La Vie Parisienne *va vous en montrer la route.*

LA MEUTE

A tout seigneur, tout honneur..... Voici d'abord la meute. Dernier vestige des privilèges de la noblesse, elle n'est permise qu'aux grands noms et qu'aux grosses fortunes. Elle représente un si grand luxe et de si belles traditions qu'elle impressionne la foule entassée respectueusement le long des grillages. Importants, les valets de chiens et les piqueux vêtus de la livrée sombre aux parements éclatants, surveillent les braves bâtards qui somnolent roulés dans la paille. Une meute c'est un monde en réduction et le monde canin, comme le monde humain, est composé de caractères bien différents.

Les trompes sonnent, c'est le bien-aller : les chiens se relèvent vivement et dressent l'oreille... Ce ne sont pas les notes cuivrées qui courent devant eux mais la bête, qu'ils auront malgré ses ruses... Taïaut, taïaut !... Solides sur leurs grandes pattes, la queue droite, la tête haute, leurs robes blanches tachées de jaune et de noir, luisantes de santé et de force, les voilà tous debout... *Kroumir*, vétéran majestueux, *Fanfare* au nez si fin, au cœur intrépide, *Bohémienne* et *Négresse* les deux inséparables, *Homard*, l'anarchiste de la bande qui, débusquant une autre bête, aime à chasser pour lui seul, *Lutin*, ardent à la curée où il se réserve toujours le même morceau, le foie, que les autres ne lui disputent jamais, *Danseur*, le sage limier qui fait le bois dans la rosée matinale.

Les trompes sonnent toujours évoquant pour le public ravi les longues chevauchées sous bois, les amazones pimpantes sous leurs tricornes, les émotions de la poursuite, le drame du hallali,

AU CŒUR DU BOIS : Centaures... non sans reproches.

Dessin de R. de la Nézière.



la victoire de la curée, tout le noble divertissement de la chasse à courre que l'imagination de la foule embellit encore. Mais les trompes se sont tues et les bêtes désappointées s'en retournent dormir. On ne voit plus que leurs dos tricolores qui émergent en grosses bosses de l'épais lit de paille.

CHIEN DE GARDE



Les assurances contre le vol et les sonneries électriques ont fait beaucoup de tort au chien de garde, elles l'ont pour ainsi dire supprimé. Le dogue de Bordeaux, le danois, le Saint-Bernard, animaux d'un autre âge et destinés à disparaître, deviennent peu à peu des bêtes de ménagerie. Le public contemple leurs puissantes carrures et leurs effrayantes mâchoires, de loin avec un saint respect. L'idée de s'attacher ces molosses ne lui vient pas. Une longue expérience lui a appris qu'une petite boulette a bien vite raison de ces grands corps, et que le chien de garde coûteux en indemnités n'est redoutable que pour le pantalon du facteur, la blouse du garçon boucher et le fond de culotte du petit voisin.

CHIEN DE BERGER

Autrefois, le chien de berger gardait les moutons, à présent, il garde les gens, la mode l'ayant mis dans la police. Il s'acquitte de cette nouvelle besogne avec le même zèle qu'il apportait à l'ancienne.

On peut le voir le matin dans les sentiers de la Vertu faisant son métier de sergent de ville et tournant inlassablement autour des jambes de son maître. Les dames apprécient beaucoup moins ce garde du corps, sa vigilance mettant les flirts les plus intré-



pides en déroute... Puisque le meilleur défenseur d'une femme est sa vertu, à quoi bon cet animal farouche mis certainement à la mode par un mari jaloux.

LE FOX, LE BULL

La mode les a sortis des écuries pour les faire entrer au salon. Pour le fox, elle a commis une sottise. Chasseur agité, nerveux, il gratte frénétiquement les sièges sous lesquels il renifle un gibier imaginaire, saute le long des rideaux qu'il secoue, dévore les fourrures de la dame en visite et ronge les souliers délicats de sa maîtresse. Il rêve perpétuellement du rat que son changement de fortune lui interdit de chasser et a la nostalgie de la paille fraîche où il faisait de si belles parties et de si bons sommes sous les pieds des chevaux. Il estime que les coussins même brodés ne la valent pas, et d'humeur démocratique, préfère la société des gens d'écurie à celle des belles Madames.



Quant au bull, s'il a monté en grade, il a conscience de l'honneur qu'on lui a fait en l'admettant dans les appartements chics. Il y apporte une grande dignité et un visage de monstre sympathique qui plaît à tout le monde. Il a beau rouler des gros yeux en boule de loto et pousser des grognements que son nez camard fait moduler de façon ridicule, il n'effraye personne, pas même les petits enfants. C'est un bon gros. Mais il n'obtient pas la suprême faveur, celle de coucher dans la chambre de Madame. Il ronfle trop.

PETITS CHIENS

L'affreux carlin avec son poil rude, sa queue en trompette et ses yeux divergents. C'est le compagnon des douairières auxquelles il finit par ressembler. Il a comme elles l'humeur grognon et la démarche lourde. C'est un animal adipeux et ridicule qu'on ne regrette pas, tandis que le caniche si malin, si fidèle, quel dommage de le voir en défaveur! Actif, débrouillard, il ne lui manquait que la parole, c'était un ami. Le voilà retourné aux cirques. C'est seulement là qu'on peut admirer son intelligence presque humaine, sa face de lion et son arrière train que l'adresse des tondeurs transforme en jardin à la française.

Et voici le King-Charles, bonne bête d'une stupidité désarmante; le petit loulou l'air effronté, la queue en panache, dont les petites pattes nerveuses émergeant de la grosse culotte de poils ont un aspect de joujou mécanique; le toy terrier tel un rat écorché, dont les yeux larmoyants et le grelottement perpétuel semblent implorer les paletots ridicules dont on l'affuble si volontiers; le york-shire au poil argenté, l'air stupide et aristocratique; le griffon bruxellois si malin, si vivant, ébouriffé, les yeux ronds et la mâchoire en avant, et enfin le pékinois, dernier cri de la mode, dont l'aspect fantasmagorique dénonce le pays d'origine. Son corps long comme celui d'un dragon, sa tête plus large que haute aux yeux plus saillants que le nez lui donnent un air de magot effaré.





Toutes Directrices

Souriantes et séductrices,
Reines du confort et du chic,
Elles affolent le public
Nos Directrices!

Chez Berthe Bady l'on bataille
Sans bady.... nage ni faveur :
Chez elle il n'est qu'un seul auteur
Qui soit de taille!

Chez Réjane, tous les huit jours,
— C'est une épi-nicodémie! —
On met en scène un nouvel ours :
C'est beau la vie!

Nul autre éclat n'éclipsera
Sa jeunesse et son auréole :
Nous retrouverons chez Sarah
La Vierge Folle!

Dès que Simone Ex pourra fuir
La basse-cour par trop champêtre,
C'est le théâtre ... Casimir
Qu'on verra naître!

Après Chantecler, *au plus tard,*
Desclos va jouer la Massière,
Lantelme, les Enfants d'Edwards
Chez Lavallière!

Aux Bouffes, triomphe Cora
Sans faiblesse ni pruderie
Et c'est un succès qu'encore a
Laparcerie!

José de Bérys.

Le Parisien tel qu'on le parle

VI. — Etre; paraître

Qu'est-ce, en somme, que la société, la politesse, la religion, l'éducation, la morale, le mariage et d'autres choses aussi, que je ne peux dire ici ?

Des produits de l'art de paraître.

Il n'y a, au fond, aucune différence entre des gens du monde qui minaudent autour d'un plat compliqué et des anthropophages en train de dévorer un missionnaire ou un administrateur colonial. Les uns et les autres mangent. Cette jeune épousée qui va coucher pour la première fois (on le dit avec un monsieur,est pareille, à la couleur et au costume près, à la sauvagesse à laquelle un sauvage arrache son pagne.

Mais ici on « paraît » : il y a des conventions, des usages, la manière. Là, on « est », sans complications d'aucune sorte, sauf pour le missionnaire ou l'administrateur colonial.

Paraître, c'est se montrer civilisé. Et paraître, c'est déjà mentir.

* * *

L'habit fait le moine, comme l'uniforme fait le soldat, comme l'habit noir fait l'homme du monde.

Il faudrait pour qu'il n'en fût pas ainsi que nous eussions le temps d'étudier les caractères, ou simplement de vérifier les particules, la couleur des rubans arborés à la boutonnière, de consulter les casiers judiciaires. Mais nous n'avons pas le temps! Et c'est pourquoi, à Paris, on est ce que l'on paraît.

Déjà Pascal a dit « que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures ! »

Cela simplifie bien les choses et cela répond excellemment aux exigences de la vie sociale.

* * *

L'art de paraître est très délicat et très utile. C'est, à vrai dire, l'art de vivre en société.

L'homme sincère est redoutable : il gaffe, il blesse, il importune, il fait peur. Nous lui préférons un aimable menteur avec lequel on échange, sans en penser un mot, de faciles compliments.

Le paysan du Danube est un être odieux. Alceste, Desgenais aussi... Parlez-moi de ce monsieur si gentil qui a l'air de nous prêter de l'esprit, d'apprécier notre piquette et de trouver que mademoiselle notre fille joue du piano comme un ange.

* * *

Il est des femmes qui paraissent jolies et qui sont, après tout, plutôt laides. De même, il est des hommes qui paraissent spirituels et qui ne sont, au fond, que des imbéciles.

Le contraire est vrai, pour les hommes comme pour les femmes. Mais je me demande si, tout compte fait, il ne vaut pas mieux être l'imbécile qui fait figure d'homme d'esprit que l'homme d'esprit que sa timidité ou sa gaucherie fait prendre pour un niais.

C'est qu'à Paris, l'important est de paraître. Ainsi pensait, d'ailleurs, le directeur d'un journal que l'imprimeur, lassé de n'être point payé, refusait d'imprimer.

* * *

Un philosophe en jupons, — au fait, non, elle porte un maillot, — disait :

— La femme n'est que ce qu'elle paraît... Et il faut paraître souriante, bien portante, heureuse, même et surtout devant son mari.

* * *

Soyez bon époux, bon père et bon territorial, mais ne le paraissez pas trop.

Nous admirons la fidélité, la paternité, l'obéissance, mais nous n'aimons pas que cela se voie du premier coup d'œil.

Le modèle est un de mes amis qui a l'allure cavalière, qui flirte avec grâce, qui reste très jeune, qui ne prêche pas la morale, qui rit et s'amuse de tout, — et qui adore sa femme sans le dire à tout le monde et qui ne mouche pas ses enfants dont il est fou.

Cet homme a la pudeur de son foyer : il ne « paraît » pas un bon mari, il l'est réellement. Et pour tout dire, il aime sa femme, même chez elle.

* * *

Un dicton assure qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Paraissez donc aisé : mettez, s'il le faut, des bagues aux cigares de deux sous.

— Pendant dix ans, me racontait un *business man*, j'ai paru gagner 100.000 francs par an. C'est ce qui m'a permis d'arriver à en gagner 50.000.

J'aime assez ce mot d'un déchu à un de ses amis :

— Je ne me tuerai pas tant que j'aurai quarante sous.

— Tu achèteras du pain?

— Non, je pourrai encore m'acheter des gants.

* * *

Les gens qui «paraissent » disent :

— J'aurai à dîner le prince de Lapardeky, l'évêque de Chantaboum, Brieux, le radjah de Kapurthala, Hermann-Paul et Fabius de Champville.

Les gens qui « sont » disent :

— J'avais à dîner le duc de Guise, Mgr de Cabrières, Pierre Loti, le khédive et Adrien Hébrard.

* * *

Il arrive que celui qui « paraît » mange dans du vermeil, couvre sa maîtresse de perles, roule dans une auto royale et joue le maximum. Il arrive aussi que celui qui « est » déjeune à la brasserie, prend des fiacres et fait un écarté à quatre sous le point.

Et cependant, personne ne s'y trompe : le premier est le rasta, le deuxième est l'homme du monde.

Le grand art consiste à avoir l'air du second, avec les moyens du premier. Mais il y faut du talent!

* * *

A Paris tout le monde vient de loin, même quand on est né natif de Paris. C'est pour cela que tout le monde ment et que tout le monde est prophète.

* * *

On dit : « Ne vous fiez pas aux apparences ». Or, nous ne voyons que des apparences. Personne ne se montre tel qu'il est : l'âme a ses parties honteuses. Le plus intime de nos amis n'est qu'une fiction : nous ne le connaissons guère plus que le roi du Monomotapa.

Ce brave mari ne se doute pas qu'il ne connaît pas sa femme : il y a une autre femme, la vraie, qu'il n'a jamais vue et qu'il ne verra jamais, quoiqu'elle soit la sienne.

* * *

— Comment, disaient-ils,
Sans philtres subtils,
Etre aimés des belles?
— Aimez! disaient-elles.

Non, faites semblant! Si vous aimez, vous êtes le plus faible et par conséquent, le plus malheureux. Jouez la comédie de l'amour et vous réussirez plus facilement. « Paraissez », jouez un rôle, ne versez que de fausses larmes : ainsi, vous serez assuré de n'en point verser de vraies.

C'est en amour surtout qu'il faut paraître. L'homme qui paraît aimé des femmes, qui fait croire qu'il l'est, ne trouve guère de cruelles.

— Mille et trois! se vantait don Juan.

Les mille premières, il les avait imaginées pour avoir les trois autres.

* * *

Sur dix salons, il en est huit où tout « paraît », où rien n' « est ».

Les tapisseries anciennes sont modernes, les meubles ont l'air d'avoir du style, les tableaux pourraient être de Ziem, de Diaz, de Corot; la femme semble élégante, le fils paraît intelligent, le mari donne l'impression d'un homme heureux, la fille donne l'illusion de la candeur, la gouvernante pourrait passer pour une Anglaise. Jusqu'au chien qu'on croirait de race!

Il n'en est rien. Tout cela, c'est du toc. Là est passée aussi cette déesse mystérieuse et toute-puissante :

Princesse du battage et reine du chiqué!

LES ÉTOILES PARISIENNES

Dessin de Garnier-Salbreux



LUCIENNE GUETT

Paraître, c'est la lutte terrible contre la tyrannie de l'argent.

Je connais des gens qui habitent un magnifique appartement et qui donnent des soirées très brillantes.

— Avez-vous remarqué, me dit un invité, qu'à ces réceptions, il n'y a jamais de cigares?

— Oui... Mais pourquoi?

— Parce que, à Paris, il n'y a qu'au bureau de tabac qu'on ne fait pas crédit.

***

Il y a des gens qui « paraissent » par vanité : c'est même le plus grand nombre.

Mais il en est d'autres qui « paraissent » par pudeur : ce mensonge a ses héros, ses héroïnes. Admirons l'employé qui gagne cent vingt francs par mois, qui porte du linge propre et que l' « overrier » à douze francs par jour, mais ignoble, traite de « sale borgeois ! ». Saluons bien bas la petite « borgeoise » qui ne veut pas qu'on la plaigne et qui, après la tâche quotidienne, passe une partie de ses nuits, à retaper ses robes et ses chapeaux.

La coquetterie, qui est souvent un défaut, est parfois une noblesse.

***

Quand on cesse de « paraître » on se livre... C'est bien cela : c'est une reddition !

***

Il faut paraître sceptique, mais croire le plus possible afin d'avoir de l'énergie et de se rendre capable d'un effort.

Il ne faut pas paraître bon, il faut l'être; ayez l'air bourru, voire un peu mufle, mais soyez pour qui vous connaît bien, le modèle des amis, des maris ou des amants.

Il faut paraître rosse, mais gardez des admirations, des emballements, de l'enthousiasme et, si possible, un peu de naïveté.

Il faut paraître au-dessus des morales vulgaires pour être dans la note et ne pas faire sourire, mais il faut l'honnêteté ingénue des garçons de recette ou des caissiers, — je parle de ceux qui ne connaissent pas l'horaire des rapides de Bruxelles.

***

Le fard le plus épais n'est pas celui que les femmes étalent sur leur visage ; ce n'est pas au théâtre que la comédie est la mieux jouée.

Jeune homme qui veux réussir par tous les moyens (ou presque) compose-toi un sourire; travaille l'accent ému, exprime devant ta glace la sincérité, la cordialité, l'amour. Et toi, jeune femme ambitieuse, apprends à bien pleurer !

***

Si vous voulez paraître, — et il le faut, — dites :

— Mon cher, il n'y a que les femmes du monde !

Dites aussi :

— Moi, tel que vous me voyez, j'ai dix ans de salle... Pini ne m'a jamais touché.

(Parbleu ! Vous n'avez jamais tiré avec lui... Et d'ailleurs, vous ne distinguez pas le contre de sixte du contre de quarte.)

Si on vous regarde au moment où vous parcourez un journal du soir, consultez la cote de la Bourse. Au théâtre, saluez cette jolie femme que tout le monde admire : vous ne la connaissez pas, mais chacun croira que vous êtes de ses amis et il n'en faudra pas plus pour faire des jaloux. Figurez dans tous les annuaires mondains, baptisez « château » votre vide-bouteilles du Gaillaçois, que votre rosette de la couronne d'Italie soit poussée au rouge et faites-vous nommer vice-consul du Honduras à Chatou, — à cause de l'uniforme.

Bref, « paraissez », plastronnez, jetez de la poudre aux yeux : le siècle est propice aux hâbleurs, aux virtuoses du *bluff*... Mesdames et Messieurs en scène !

DEVOIRS ET LEÇONS

Conjuguer à tous les temps les verbes : « Paraître, donc être ».

TIMON DE PARIS.



LUCIENNE GUETT

Jaurès est le député-type, Carolus Duran le peintre-type, Lucienne Guett est la Parisienne-type.

Son chic est rare. Sa silhouette est stylisée, à la fois Lagandaresque et Helleu-atoire.

C'est, au sens le plus parisien du mot, une jolie femme. C'est pourtant aussi une artiste.

Privée de l'usage de la parole pendant la première partie de sa carrière, elle l'a retrouvé depuis deux ou trois ans.

Ce qui fait qu'après avoir joué la pantomime, elle a travaillé la comédie.

Je signale ce cas de guérison à ces malheureux artistes souvent doués des plus brillantes qualités, mais qu'une aphonie, sans doute congénitale, condamne à jouer les pièces, sans les paroles.

Puisse cet exemple donner quelque courage à ces infortunés, et faisons des vœux pour que, la science aidant, il n'y ait bientôt plus un seul muet (mime, en argot de théâtre) sur la surface du globe !...

Les succès de Lucienne Guett, comme comédienne, ne remontent d'ailleurs pas à la découverte du quinquina ; ils sont de fraîche date. Avant-hier au Palais-Royal, elle était hier à l'Odéon. De quoi demain sera-t-il fait? D'aucuns insinuent que c'est la Comédie-Française que Lucienne guette... Et je ne trouve pas cela si ridicule !...

Lucienne Guett n'aime pas les journalistes.

Interwievée récemment sur la question du chapeau de théâtre, elle a répondu : « Singulière question ! Comme toutes les femmes, j'aime celui dont je suis coiffée. Aussi bien, je suis incompétente, et quand on me parle du *béguin*, je parle généralement du *bonnet* ».

RIP.

CHOSES ET AUTRES

Ils sont deux hommes qui, en ce moment, ont toutes les sympathies de Paris. L'un est un romancier étranger, d'une nation sœur; l'autre est notre premier ministre.

On avait conservé du premier séjour de M. d'Ann.nzio, qui remonte à une dizaine d'années, un assez mauvais souvenir. Grisé par sa jeune gloire, il s'était montré fat, poseur, presque insupportable. Il revient, et il est tout changé : il est simple. Oui, il est simple. Son élégance d'abord est sobre : une redingote à jupe, bien taillée, un pantalon clair, une perle à sa cravate : rien enfin qui offusque le goût. Ses manières, du reste, sont naturelles : nulle vanité ; même il évite de s'imposer, et il fuit les dissertations sur l'amour où certaines admiratrices excessives voudraient qu'il s'engageât. Il cause comme tout le monde et avec tout le monde; il ne cherche pas à dire des choses exceptionnelles; il est modeste et ne froisse personne. Enfin on s'attendrit parce qu'il entretient avec son ancienne femme les relations les plus amicalement courtoises; il n'est pas jusqu'à celle qui le tient en ses chaînes qui n'ait conquis toutes les indulgences, parce qu'elle est jolie. Sans doute, on rit bien du mari, qui a de ses devoirs conjugaux une idée assez particulière, mais on en rit discrètement. Ajoutez que M. d'Ann.nzio va écrire un roman sur Paris, qui commencera dans un magasin de la rue de la Paix et qui finira dans un cirque, et les Parisiens sont flattés, extrêmement flattés. Un poète, — et quel poète! — va chanter la beauté de leur capitale. M. d'Ann.nzio peut allègrement laisser les méchants dire qu'il est venu à Paris uniquement pour soigner ses dents : personne ne les écoute.

La renommée de M. Briand balance seule la renommée de

M. d'Ann.nzio. Entrez dans un salon. De quoi parle-t-on? De M. Briand. Et que dit-on de lui? Ce n'est qu'un concert d'éloges! Marquis et ducs, comtesses et baronnes le célèbrent à l'envi. Tout ce que de farouches adversaires lui reprochent n'apparaît plus aux yeux du monde que comme des péchés de jeunesse, des peccadilles commises pour se pousser dans le monde, et bien excusables. On loue sa souple intelligence, son habileté, son charme. S'il voulait, que ne pourrait-il pas faire? Le visiteur qui a connu jadis notre Premier, et qui peut fournir sur lui des anecdotes, est sûr d'occuper toute une heure l'assistance : personne ne se lasse de l'entendre, et quand il ne sait plus d'anecdotes, il en invente. L'autre jour, un authentique marquis racontant qu'il avait déjeuné avec le Président du Conseil, avait toutes les femmes pendues, si j'ose dire, à ses lèvres. « Ah! dit tout haut la maîtresse de maison, si seulement il voulait venir à mon jour; ne pourriez-vous pas me l'amener? » Lui, cependant, à qui parviennent tous ces bruits, roule, de son geste coutumier, une cigarette et sourit.

Une délicieuse maîtresse de maison recevait l'autre semaine... Un rez-de-chaussée criblé de petits meubles, épinglé d'objets d'art... Aux murs, quelques toiles parmi lesquelles, avant toutes autres, émergent deux « images » de la dame du logis, images aussi distantes que possible et, pourtant, reflétant à leur façon les traits réguliers, l'ovale pur, l'impeccable taille, les yeux qui illuminent toute une pièce... L'une, d'un modernisme accentué, de facture portant l'empreinte de la mode d'il y a deux ans — lointaine déjà, les fourreaux ayant de nouveau détrôné les volants, — l'autre, datant moins, dans sa note tantinet réaliste où néanmoins passe, escortant la pâleur du visage, un souffle de rêve, — amalgame étrange qui frappe, retient, fait songer.

Des femmes à « moyens » chapeaux discrètement empanachés, des poètes, un vieux monsieur, une « de lettres », deux ou trois demi-agitées — « J'ai encore trois thés et une conférence, ma chère » — un gigolo égaré, deux « quelconques » qui « meublent » tous les cinq heures imaginables, un philosophe... passent et repassent, — du samovar qui fume dans la salle à manger discrètement éclairée à l'électricité bien qu'il fasse grand jour, aux alentours du canapé droit où trônent deux « qualifiées » mûres...

Autour d'un grand maître de la musique, causeur disert, un groupe s'est formé. La plupart écoutent, — vous avez bien lu : on écoute! — D'autres guettent au passage les phrases qui meurent, questionnant dès que s'en offre l'occasion...

D'une voix douce, presque caressante, le maître raconte non pas son existence, non pas le chapelet de ses œuvres que chacun connaît, mais sa manière de travailler... Sa vie courante est aux antipodes de celle des autres...

— Je me lève à quatre heures du matin ou plutôt à quatre heures moins dix, le temps de laisser le chauffage électrique adoucir la température... Je travaille pendant des heures sur le papier... presque jamais au piano... Dans la journée : mouvement, expositions, promenades... Je ne vais jamais au théâtre le soir, je n'assiste à aucune de mes premières représentations, je dîne vers six heures, je me couche entre sept heures et demie et huit heures... »

Mme de Saint-Anselme écarquille ses jolis yeux... Mme de Pi..r... murmure à demi-voix : « C'est la maison du supplice!... »

LES PREMIÈRES



PASQUALE AMATO
(rôle d'Amonasro)

CARUSO
(rôle de Rhadamès)

EMMY DESTINN
(rôle d'Aïda)

LA SAISON D'OPÉRA ITALIEN : AÏDA

Des voix, nous allons entendre *des voix*!...

Il paraît, en effet que, pas plus à l'Opéra qu'à l'Opéra-Comique, nous n'avons plus aucun artiste qui *chante*, — et c'est la faute de la « musique moderne », — et c'est la faute de « Wagner...! »

Heureusement, M. Astruc est là, qui veille, et, de concert

avec un impresario d'Amérique, il nous offrira le régal d'une musique plus conforme à notre tempérament de « latins... »

Et cela a commencé avec *Aïda*, et, docilement, les mêmes dilettanti, qui s'étaient pâmés à la *Salomé* de M. Strauss, qui s'étaient pamés à *Boris Godounow* et à *Ivan-le-Terrible*, docilement les même dilettanti ont retrouvé une admiration aussi neuve et leur enthousiasme tout frais pour « découvrir » *Aïda* et la musique de Verdi : étonnants effets d'un éclectisme merveilleux!...

Mais il y avait Caruso, — Caruso, qui n'est pas un ténor, qui est *le* ténor, Caruso, de qui l'on pense, chaque fois qu'il chante, avec un petit frémissement d'orgueil et d'extase dont on ne saurait se défendre :

— Il est en train de nous en flanquer pour 12.500 francs!...

Et nous sommes allés entendre Caruso, — *Venez entendre Caruso!...* — comme nous y convient les réclames des phonographes ; et il est bien vrai que notre plaisir ne dépasse pas celui d'une bonne audition de phonographe, — un phonographe en action, un phonographe animé, un phonographe vivant : pour ses 12.500 francs, le ténor nous montre sa voix, et il semble tenir à prouver que c'est sa voix, sa voix seule, qui vaut les 12.500 francs, car, acteur médiocre, ou, plutôt, inexistant, Caruso, en scène, et quelque personnage qu'il représente, ne nous offre le spectacle que d'un bon gros brave homme de garçon boucher...

Mais nous sommes très contents tout de même, contents d'avoir vu un brave homme, en effet, qui, avec son petit air de garçon boucher de rien du tout, touche 12.500 francs chaque fois qu'il chante ; nous sommes contents d'avoir vu, de nos yeux vu, celui dont la voix suffit à diviniser l'âme des phonographes, celui qui nous apparaît comme le Dieu-Phonographe lui-même...

Et nous comprenons qu'en son honneur, M. Astruc ait disposé des municipaux en culotte blanche du haut en bas de l'escalier du Châtelet, — encore que cet escalier se prête mal à ce déploiement de faste officiel, et que l'on ait un peu l'impression d'une maîtresse de maison qui aurait garni de cent-gardes son escalier de service : mais, n'est-ce pas, l'intention est tout...



Création de Lewis

Et, pour que nous n'oubliions pas que ce festival italien a été organisé par un théâtre de New-York, pour ajouter à la voix de Caruso le charme d'une mise en scène vraiment originale, pittoresque et neuve, d'un effort d'art tout à fait particulier et inattendu, — les figurants, les lèvres rasées, ont tous le menton orné d'un bouc à la Jonathan, et ceux qui représentent les captifs empruntent l'aspect de quelques Indiens Sioux échappés d'un livre de Gustave Aymard...

Ainsi cette simple couleur locale, bien américaine, suffira à nous prouver que nous ne sommes pas, ainsi que les décors, le ballet et l'ensemble du spectacle nous l'auraient pu laisser croire, au théâtre de la Gaîté, ni au Trianon-Lyrique...

Non, nous sommes, en réalité, au théâtre de Monte-Carlo, un soir que l'on y joue une autre musique que celle de M. Gunsbourg : — et, après la formule « Venez entendre Caruso! », voici innovée et réalisée cette autre invitation séduisante :

— L'hiver à Monte-Carlo, le printemps au Châtelet!...

Or il n'en faut pas davantage, nous assure-t-on, pour faire six cent mille francs de recettes...

Franc-Nohain.

LES COURSES

Longchamp. — Ce fut une journée de revanche. *Marsa* et *Assouan*, précédemment condamnés, établirent l'injustice de cette condamnation. Jacques Dhur en était enthousiasmé. Au cours de son infatigable carrière, jamais il n'avait obtenu d'aussi rapide réhabilitation. Il paraît que *Marsa* avait des raisons galantes de se contracter lors de sa défaite, et que *Assouan*, trop vivant, est long à prendre son mors. En 2.200 mètres, il a eu le temps d'y réfléchir. Et c'est ainsi que ceux qui tenaient pour *Reinhardt* et ceux qui tenaient pour *Or du Rhin* furent mis d'accord.

Chaque réunion de Longchamp a sa mission en visite.

Cette fois, ce fut la mission Turque qui vint, fez au vent, faire connaissance avec notre champ de courses national. Quelques Arméniens, hôtes habituels de nos pesages, en frissonnaient.

Le futur héritier du Sultan actuel était là. Peut-être parle-t-il le français? A moins que M. de Ganay ne parle le turc? Mais ils conversaient fort couramment. L'un des membres de la dite mission, qui portait une énorme surcharge de ventre, avait peine à suivre le train rapide mené par Youssouf Izzedine (à vos souhaits). Ces messieurs visitèrent successivement les balances et les écuries. Ils parurent très emballés (ne pas me faire écrire empallés). Et l'on annonce que, d'ici peu, le mutuel fleurira à Constantinople. Il sera obligatoire et le pourcentage n'y sera que de 99 0/0. C'est ainsi que s'amortira la dette ottomane.

O'Connor est comme jockey, — et tour à tour, — ce que nous avons de meilleur et de pire. Il était, dimanche, dans une journée de « pire », et *Ulm* à M. le Marois s'en est ressenti. C'est le seul qui paraisse susceptible d'en appeler de sa défaite par *Assouan*.

La question du drapeau est à nouveau agitée. Je ne parle pas de celui que M. Hervé a coutume de planter dans un fumier symbolique, mais de celui que manie le starter. D'après un moyen terme-système le starting gate serait réduit au rôle d'alignement et le starter, abaissant ou n'abaissant pas son drapeau, donnerait ou ne donnerait pas le départ. Premier résultat : il n'y aurait jamais de départ « repris » et les partisans des principes auraient satisfaction. Deuxième résultat : le starter serait vraiment comme le dit le code « juge du départ », et les partisans de la *lettre* du règlement triompheraient.

Au fond, tout cela est question de procédure encore plus que de procédé.

Le public et les propriétaires ne doivent avoir, eux, qu'un seul désir : c'est que tous les chevaux partent dans une course. Ce problème, — pour difficile qu'il soit, — a toujours été résolu par Hurst, quel que fût le mode à lui imposé. Et c'est pourquoi Hurst est vraiment le roi du start.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

La Bourse, depuis quelques jours, présente un curieux aspect dont on ne parvient pas tout de suite à démêler la cause.

On est surpris, puis étonné, enfin stupéfait, de ce que l'on voit et, de fait, c'est assez inattendu.

Jusqu'à présent, les fidèles se mouvant à l'intérieur du Temple ne se distinguaient guère les uns des autres. Il y en avait bien des chauves, des chevelus, des barbus et des rasés; il y en avait portant des décorations jaunes, violettes, voire même rouges...

Mais voilà qu'on en vit surgir une d'un nouveau genre, sinon inconnue, car, si on ne l'avait jamais remarquée sur le revers d'un habit masculin, en revanche, on l'avait déjà vue au cou de chiens de bonne maison, de ceux qui peuvent prouver que leur patron a payé l'impôt dont ils sont frappés. Pour rendre l'analogie encore plus juste, on a poussé la sollicitude jusqu'à graver sur ce bouton le nom du maître.

Ceux qui se voient obligés de porter cet insigne n'appartiennent pas à une maison ou à une charge, non, mais à *un monsieur*.

On y lit, en effet : *Monsieur X. Z.* et non *Charge* ou *Maison X. Z.* Il est vrai que le mot : *Maison* suivi du nom de certain patron aurait pu prêter a une interprétation équivoque.

Mais quelle singulière disposition d'esprit que celle qui consiste, dans un pays de soi-disant liberté, a vouloir tout soumettre à une réglementation qui peut, à bon droit, paraître excessive.

Notre marché n'a certainement rien à gagner à des mesures de cette sorte; elles ne faciliteront ni n'activeront pas plus les transactions que les rapports entre clients et intermédiaires, et cela, juste au moment où ceux-ci se plaignent constamment de la pénurie des affaires!

La tendance qui consiste à se passer de plus en plus du marché ne tardera pas à se développer encore ; les affaires intéressantes se feront de plus en plus en dehors, et la Bourse arrivera à ne plus donner même l'illusion d'une activité, si minime soit-elle, et au lieu des trois mots : *Liberté, Egalité, Fraternité*, on pourra inscrire sur le frontispice : *Transit gloria collegii mercantorum*.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Tandis que le drame *Dans les Soutes* poursuit, sur la scène du Grand-Guignol, sa triomphale carrière, M. Max Maurey fait répéter doucement des piécettes qui vont encore rafraîchir le programme attrayant de ce théâtre coquet, si parisien bien que situé en bas de la Butte sacrée.

—

Dans quelque jours le Casino de Vichy fera prochainement son ouverture avec la troupe de comédie ; quant aux artistes de la saison lyrique ils répètent déjà quelques ouvrages inscrits aux programmes de la saison.

—

Les pièces détachées dont use Mlle Marise Fairy pour jouer au « puzzle » dans la Revue de Marigny sont tout à fait séduisantes, puisque ce sont les « Girls » de Marigny. En différents rôles fort amusants, Mlle Marise Fairy nous plaît encore infiniment et vraiment l'on ne sait ce que l'on doit admirer davantage en elle de sa voix harmonieuse, de son juvénile entrain, ou bien de la façon dont elle brûle les planches, jetant dans la Revue sa verve et sa gaîté.

—

On ne peut s'imaginer le nombre considérable d'étrangers qui viennent applaudir, en ce moment, le spectacle vraiment merveilleux de la « Boîte à Fursy ». Chaque apparition de chansonnier déchaîne les bravos et tous : Fursy, Jules Moy, Enthoven, Mévisto aîné, E. Woff contribuent par leur esprit et leur fantaisie, à la réputation mondiale de la célèbre « Boîte »!

La revue *On liquide!* triomphe également, chaque soir, avec sa verveuse interprétation, en tête de laquelle il faut citer Mlle Spinelli et M. Roger Ferréol, grandiloquent et d'un haut comique dans son imitation de « de Max ».

—

M. Fursy a l'intention de donner une fête royale à l'occasion du gros succès remporté à la Scala par la Revue bientôt bicentenaire.

Le Jardin de Paris a ouvert ses portes avec un programme étourdissant de variétés, ce sont : Jack Brown et Etna Pool, Frivola et Deep, Carmencita Sevilla, la Mo-Ni-Ka, Jane Léo, très jolie femme.

Dans le cirque : les Ivanoff Looping the Loop, au trapèze ; Blanche de Marcigny, haute école ; les Mangadirs, jongleurs ; the Berg's Cliquet, acrobates. Cinéma-Eclipse : les Funérailles d'Édouard VII à Londres. Danses excentriques, quadrilles.

—

Mercredi dernier s'est ouverte au Cours-la-Reine entre les ponts des Invalides et de l'Alma, l'Exposition internationale horticole de printemps organisée par la Société Nationale d'Horticulture de France, consacrée aux roses, azalées, rhododendrons, orchidées et aux fleurs de saison, ainsi qu'aux légumes, aux industries horticoles et aux Beaux-Arts horticoles.

Cette fête florale clôturera le mardi, 31 mai, au soir.

Tous les jours de 2 à 5 heures : musique militaire ou civile.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Opéra : *La Damnation de Faust*.
Apollo : *Hans le joueur de flûte*.
Renaissance : *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans*.

—

Zig-Zag. — La jolie Claire Lachenal fit, lundi dernier, une sensationnelle entrée au pesage de Saint-Cloud, son teint frais, rosé, attira tous les regards.

Il faut dire que cette superbe artiste est une fervente de la véritable Eau de Ninon de la Parfumerie Ninon.

Voilà tout le secret de sa célèbre beauté.

—

L'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, Paris, et à Nice, place du Jardin Public. Réputation mondiale. Résultats certains et durables par ses traitements hygiéniques pour la beauté de la femme selon les âges. Innove un traitement « Idéal Beauté ».

Les lectrices de la *Vie Parisienne* peuvent, par la voie du journal, demander et recevoir tous les renseignements qu'elles désireront.

—

Il y a danger à employer une Lotion quelconque n'ayant pas fait ses preuves et fourni aux consommateurs toutes les garanties nécessaires d'efficacité et de sécurité. Le Pétrole Hahn, dont trente années ont consacré la renommée, est la préparation vraiment idéale pour l'hygiène de la tête et des cheveux. Par son emploi régulier, les mamans préserveront la tête de leurs enfants de toute contagion et leur feront acquérir une merveilleuse chevelure.

—

Il n'est de teintures pour cheveux inoffensives que celles à bases végétales, comme les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Dans un salon très mondain, vif incident l'autre soir : un Parisien manqua d'être... giflé ; dette de jeu non soldée dans les vingt-quatre heures fut la raison de l'altercation.

Mais l'Official Banque avança au Prince sur les fonds dotaux de la Princesse, la forte somme et l'affaire fut arrangée.

Le lendemain les deux adversaires de la veille dînaient dans un restaurant du Bois.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour embellir les mains il faut employer *la Pâte des Prélats*, inventée par le moine don del Giorno pour embellir les mains du pape Léon X ; cette pâte blanchit, lisse, satine la main et l'empêche de rougir, elle prévient, engelures et gerçures. Prix : 5 francs le pot, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50 adressé à la *Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre*. Eviter les contrefaçons nombreuses.

—

Official-Banque, (20, rue de La Rochefoucauld Tél. 136-73). Prêts argent sur fonds dotaux. Discrétion.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

CANNES. — HOTEL CONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER, au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains. grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). HOTEL DE BAVIÈRE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVÉDÈRE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

BILLARDS BRUNSWICK, 19, rue de la Pépinière, Paris.

MESDAMES pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES. Envoi discret contre 10f mandat ou remboursement du **RÉGLOGÈNE LACROIX** G. LACROIX. Pharmacien spécialiste à LILLE.

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 1er étage

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 vues album 2 fr., 12 vues album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris

MASSEUSE manucure diplômée Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté, Discrétion

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910 Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

SAGE-FEMME 1re cl. Pensionnaires toute époque. BARLET, 112, r. Réaumur, Paris Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910. Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).



POUR MAIGRIR Indiqué ci-dessous et rapide, Docteur CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir. RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le Catalogue de Curiosités 1910 Pour contre Quatre francs à F. PIERRE, 66, Boul. Magenta, Paris

200 CURIOSITÉS de tous pays. Paiement 9×14. 100 pr 5 fr. En timbres TARJETAS, Aragon, 186 I 1e Barcelone (Espagne)

Maladies spéciales à l'homme.

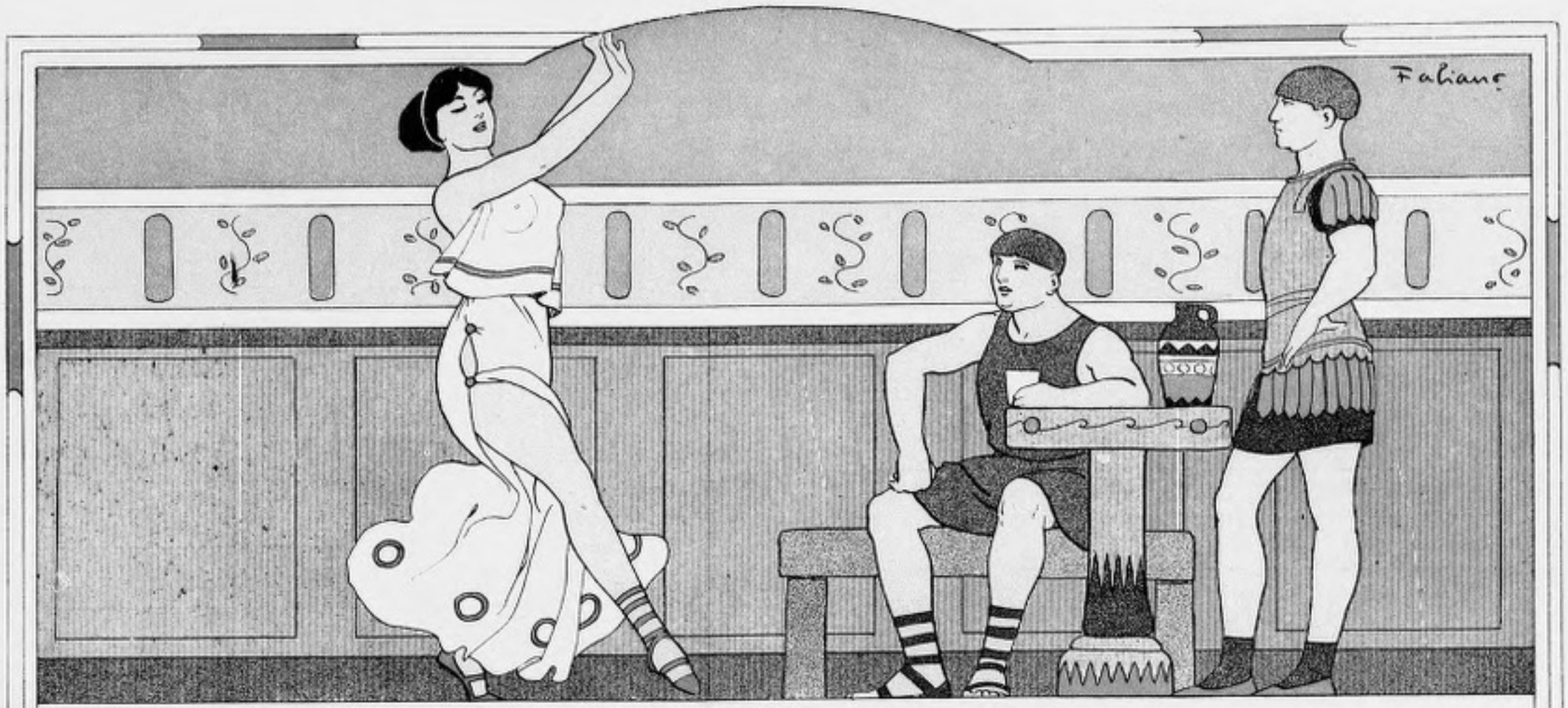
Comment en guérir en se traitant soi-même. Guide sûr donnant conseils pratiques. Ouvrage instructif et clair (300 pages, nombreuses illustrations) est envoyé pour 2 fr. (timbr.) par l'auteur le Dr. Rumler, Genève (67). (Suisse).

LIVRES Catalogue EXTRA-CURIEUX, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

SAGE-FEMME reçoit pens., consult. et corresp. (Discrét.) MAZÉ U. 142, Boul. Magenta, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !! **PHOTOS** Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles, 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr. 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays. E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

Le gérant : C. CLEMENT. G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris



LA JAMBE
A travers les Ages

IV. — Sur l'origine antique de l'éloquence du pied

Le rôle de la jambe dans les anciennes civilisations fut capital. Il confirme, de la plus éclatante façon, l'axiome que nous avons inscrit en tête de cette étude : la vie vient de l'amour et l'amour vient de la jambe. D'innombrables faits en sont la preuve ; mais il y a mieux ; il y a le témoignage de deux locutions qui ont traversé les siècles. L'une est restée la propriété des poètes, l'autre sera vraisemblablement populaire jusqu'à la fin du monde. Ces locutions sont : *dénouer la ceinture* et *faire du pied*.

Il n'est guère besoin de commenter la première de ces formules. Elle exprime d'une manière très nette quoique symbolique que, pour les Anciens, l'amour ne commençait matériellement qu'à partir de la hanche pour aller en descendant... bien entendu.

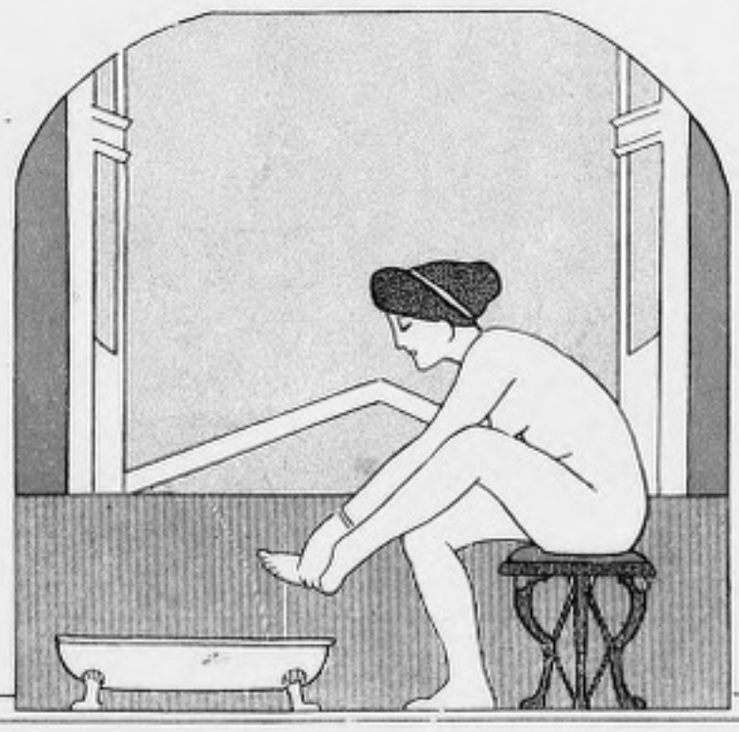
Et s'il fallait une raison encore à notre admiration pour les sociétés grecques et romaines, ce serait bien le mystère intelligent non moins que délicat dont elles avaient grand soin d'envelopper la route et le siège de la félicité. La jupe à l'Amazone, retroussée plus haut que le genou, n'appartient qu'aux rudes époques sans volupté des Penthésilées viragos et des Dianes se crottant l'échine à poursuivre un lièvre ; l'impudente robe fendue sur la cuisse, l'*homicide* ou l'*irrésistible*, marque, d'autre part, les années de décadences où l'amour se ravale à n'être plus qu'un acte bref et sans grâce.

Par une suite naturelle, il est aisé de concevoir le rôle remarquable qui échut aux pieds aux belles époques, puisque, seules parties visibles en public des jambes, ils devaient suffire à faire pressentir le reste. Les grandes dames aussi bien que les faciles personnes qu'on appelait déjà des *libertines*, en prenaient un soin constant ; elles les ponçaient, les parfumaient de nard de Tarsos, de metopion d'Egypte ou parfois d'essences plus rustiques, mais non moins subtiles : « Psophis, viens ici, chante Bilitis ; porte-moi jusqu'aux sources, lave mes pieds dans tes mains et presse des olives avec des violettes pour les rendre odorants parmi les fleurs. »

Chacune tentait d'avertir le passant, par la grâce de son pied, des autres grâces qu'elle tenait closes. C'était une éloquence, une éloquence passive si l'on peut dire, car il y en avait une autre, parfaitement positive, celle qui s'est perpétuée jusqu'à nous sous le vocable déjà indiqué de *faire du pied*, — en latin *tangere pedem*.

Cet excellent moyen de communication amoureuse, ce prélude sans égal à une action plus énergiquement plaisante, est d'une origine infiniment plus ancienne d'ailleurs que celle de l'empire romain lui-même, puisque nous le trouvons mentionné en deux endroits des *Proverbes* de Salomon qui sont le résumé de la sagesse primitive des nations. C'est par le pied que Judith séduisit le général Holoferne : « Il a été vaincu, lui fait dire la Bible, par ma chaussure éclatante. » C'est d'un orteil badin, serti de bagues, que l'Egyptienne Cléopâtre agaçait Antoine victorieux assis sur le chevet d'ivoire de son lit à griffes de lion. C'est avec le jeu caché de la sandale que Néère enjôla Horace, que Lesbie fit la conquête du doux Tibulle, que Cinthie se rendit maîtresse de Properce et que Corinne commença à tromper son mari avec Ovide. C'était, alors comme aujourd'hui, le début ordinaire des amoureux combats. « Quand ton époux sera couché près de la table, dit le poète antique, tu viendras te mettre à son côté d'un air modeste ; et puis, tout doucement, tu me feras du pied... »

Il n'est pas de ruses que ne conseillent les galants écrivains pour caresser le pied chéri. C'est un tabouret qu'on avance, une sandale qu'on aide à rajuster, un pli de la tunique qu'on arrange avec une feinte politesse tandis qu'on est assis sur les gradins du cirque : « Prenez garde, mon amie, votre robe trop baissée traîne à terre ; relevez-la ou je vais le faire moi-même... O robe ! Tu étais jalouse de couvrir de si belles jambes, tu voulais être seule à les voir, oui tu étais jalouse ! Telles étaient les jambes de la légère Atalante que Melanion aurait voulu toucher de ses mains ; telles aussi celles de Diane, lorsque, la jupe troussée, elle poursuivait dans les bois des bêtes sauvages moins farouches qu'elle-même... J'ai brûlé d'envie pour ces jambes illustres que je n'ai point vues ! Que sera-ce quand j'aurai les tiennes toutes nues sous mes yeux ! Tu viens de jeter du feu sur un brasier, de l'eau dans un océan ! Je frissonne à l'idée que le peu que j'ai aperçu promet de bien autres délices sous ton vêtement ténu ! »



En vérité on a bien raison de dire que jamais l'éloquence ne fleurit mieux qu'aux temps antiques, — mais c'est celle des pieds qu'il faudrait dire !

D.

Samedi 4 Juin 1910 — 48e année, N° 23



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

THEATRE DE VERDURE



L'Amour-Barnum. — Allons Mesdames, allons Messieurs, venez admirer la 6000e (selon Moïse), la 50000e (selon Flammarion) reprise des *Idylles du Printemps* ! Décors entièrement mis à neuf !

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharm. MIDY, PARIS et toutes Pharmies


PARFUM ULTRA PERSISTANT
La Corrida
ED. PINAUD
18, PLACE VENDOME, PARIS

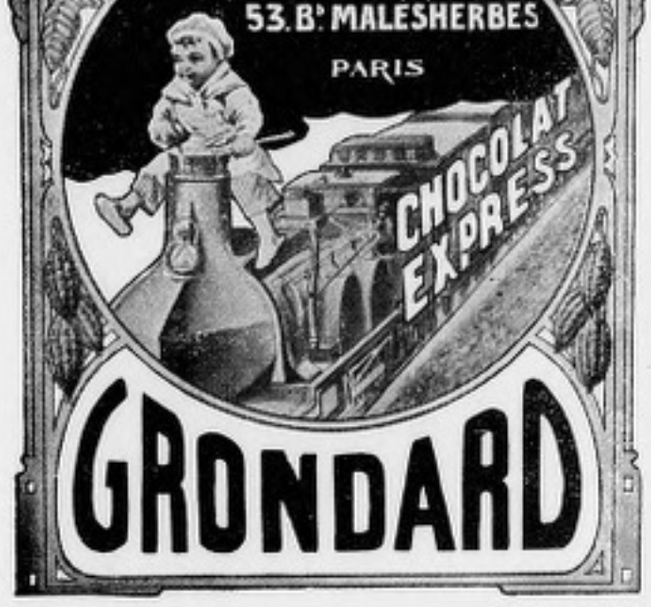

GERMANDRÉE
en POUDRE, en CRÈME et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.


DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER



SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique 31, Harbour, 2, rue Basse Nouvelle, Paris.

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA. etc.

CHOCOLAT
129, Bd St GERMAIN
53, Bd MALESHERBES
PARIS


GRONDARD


Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS


65 ANS D'EXISTENCE ! 65 ANS DE SUCCÈS !
Teinture anglaise instantanée de DESNOUS
La SEULE qui teint les CHEVEUX et la BARBE sans dégraisser avant l'application
ATTESTATION DU DOCTEUR ROUX :
« Moi, Docteur Roux, je certifie, d'après une expérience de plusieurs années, « que la TEINTURE ANGLAISE DE M. DESNOUS, est supérieure à toutes « celles dont j'ai fait l'essai : qu'elle est d'une application facile ; qu'elle produit une coloration naturelle et solide, et que, par le choix intelligent des « substances qui la composent, elle entretient et fortifie la chevelure.
« Paris, le 12 Mai 1865. Le Docteur Roux ».
Se trouve dans les Grands Magasins et chez les principaux Parfumeurs, Coiffeurs et Pharmaciens de France et de l'Étranger, et chez :
DESNOUS 63 bis, Route de Montesson. Le Vésinet (S.-et-O.)
Prix du Flacon : 6 fr. Envoi franco contre : 6.85 (sans marque extérieure)
SE FAIT EN TOUTES NUANCES
Gros : Maison FÉRET, Paris, 37, faubg Poissonnière.
Application : pr Dames : ALBERT, coiffeur-posticheur, 14, r. de la Michodière
pr Messieurs : SALON MODERNE, passage de l'Opéra, Paris.

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES

illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(8e ÉDITION)

Le livre idéal pour se distraire en voyage !
En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré



EN VENTE PARTOUT

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET



SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF


ON DIT... ON DIT...



La panne.

On se demande pourquoi cette histoire, qui est charmante, n'a pas été plus tôt connue.

La voici. Et elle n'est pas méchante.

Après les élections, M. Briand s'est payé trois semaines de vacances, trois semaines de vagabondage en auto dans la Vendée et dans la Bretagne.

Une dame l'accompagnait qui est peut-être une actrice. Mais cela ne nous regarde pas.

Ce fut une randonnée délicieuse. Notre Premier et sa compagne fuyaient au hasard sur les grandes routes pierreuses et s'arrêtaient n'importe où, même dans de petites auberges. Les gens malins du pays trouvaient bien que « le monsieur » ressemblait à Briand et s'informaient auprès de son chauffeur : celui-ci leur affirmait que son patron était marchand de bois à Nantes et qu'il s'appelait Guénard. Et les braves gens étaient satisfaits.

Un jour, l'auto ministérielle roulait sur une des routes les plus pittoresques et les plus désertes des Côtes-du-Nord. Il était quatre heures de l'après-midi. Le ciel, limpide dans la matinée, s'était couvert subitement et de gros nuages peu sympathiques assombrissaient le paysage. Enfin, la pluie se mit à tomber et quelle pluie! Il faut avoir été en Bretagne pour pouvoir se rendre compte de ce déluge. Mais il arriva quelque chose de plus grave. L'auto s'arrêta subitement et refusa obstinément tout service. Encore quelque coup de la C. G. T! Sous l'ondée qui le trempait, le chauffeur essaya en vain de remettre le moteur en marche. Hélas! il y avait quelque chose de cassé et la panne était irrémédiable.

— Nous sommes propres! dit en riant la dame qui accompagnait M. le Premier.

La situation était en effet mauvaise, car le plus prochain village était à neuf kilomètres et l'ondée tombait de plus belle!...

Le chauffeur faisait les cent pas sur la route, cherchant à apercevoir quelque maison secourable... Il en aperçut une, tout près, et une grande maison qui avait l'allure de château.

— Allons-y! fit résolument M. Briand qui est, on le sait, un homme de réalisation.

Ils y allèrent et M. le Premier et sa compagne furent reçus par Mme de R... qui leur fit l'accueil le plus charmant et le plus malicieux, car Mme de R..., qui est une Parisienne fort élégante, avait tout de suite reconnu le ministre et... l'actrice!

M. de R..., ancien conseiller général royaliste, arriva sur ces entrefaites et sut se montrer aussi aimable, aussi empressé que sa femme.

On dîna gaiement, on fit le bridge et ce ne fut que le lendemain soir que l'auto de « Monsieur Guenard », remorquée par la 24 H. P. de M. de R..., put arriver à Loudéac.

Son journal.

Jules Renard, qui vient de mourir si tristement, mais qui nous laisse, du moins, une œuvre savoureuse et profonde d'une rare qualité, avait ceci de commun avec les frères de Goncourt : il rédigeait chaque jour son journal et notait, avec la finesse et la précision que l'on devine, tous les petits et les gros incidents de la vie littéraire.

Il laisse cinquante cahiers de ce journal. Il faut espérer que nous pourrons le connaître un jour ; cela, sans doute, ne fera pas plaisir à certains confrères, car les coups de griffe n'y manqueront pas, mais les vrais lettrés s'en soucieront peu. Et puis, de la sorte, nous pourrons connaître mieux le vrai Jules Renard, qui avait la pudeur de ses sentiments et les tenait cachés, mais qui, sous des dehors narquois ou frustes, était bien l'homme le plus doux et le plus juste de la terre.

Entre court et jardin.



L'U. S. F. S. A est très émue. L'U. S. F. S. A... Mais peut-être les lecteurs de la *Vie Parisienne* ne sont-ils pas initiés à cette formule d'algèbre sportive qui désigne tout simplement l'Union des Sociétés Françaises de Sport Athlétique. L'U. S. F. S. A., donc, vient d'être saisie d'une réclamation contre un de nos champions nationaux les plus connus et, ma foi, le bruit court qu'il risque fort d'être... déchampionnisé!

Qu'a-t-il donc fait? Il a commis, paraît-il, un crime de lèse-amateurisme, mais ce n'est pas nous qui nous mêlerons d'une affaire aussi délicate, car bien malin est celui qui pourrait dire où commence l'amateurisme et où il finit.

Toujours est-il qu'on reproche à notre champion-amateur d'avoir été parfois un peu trop pratique et on raconte, entre autres, ce petit trait vraiment amusant. Comme il avait gagné, — selon son habitude, — une douzaine de prix au cours d'un tournoi on l'autorisa à en employer le montant à sa fantaisie et à acheter, en souvenir de ses victoires, des bibelots dont le comité organisateur du tournoi solderait le prix sur présentation d'une facture.

Or, vous ne devineriez jamais ce que portait la facture présentée à l'encaissement :

Oranges et primeurs. . . . . 1.500 francs.

De la coupole aux lèvres...

M. M.indron a fait retentir, le jeudi 26 mai, d'accents vitupérateurs son appartement du quai Bourbon : être resté au septième tour de l'élection académique avec deux voix, il y avait là de quoi déchaîner les fureurs d'un caractère connu pour son irritabilité! Ce qu'il ne savait point sans doute, c'est que ceux-là même qui votaient pour lui ne voulaient pas qu'il fût élu. Ils ne songeaient qu'à lui donner une marque d'estime pour son talent, sans plus. Et M. M.indron, qui pensait ennuyer M. de R.gnier, a dû épancher sa colère sur les armes, les insectes et les costumes qui constituent sa collection de reître et d'entomologiste. C'est très bien, certes, d'avoir, jusqu'au bout, gardé les voix de M. Jules Lemaître et de M. René Doumic ; mais c'est peu. Quant à M. de Saint-Geniès, ingénument, il avait fait demander à un académicien s'il devait faire distribuer, à l'entrée de la coupole, des bulletins à son nom, le jour de l'élection. Un peu plus, il eût demandé s'il pouvait acheter quelques voix, et combien.

Saviez-vous que M. Brieux avait dû recommencer trois fois son discours de réception, tant il était médiocre. C'est un bruit qui court depuis deux semaines, un bruit véridique et qui n'étonne pas, car le discours accepté, le quatrième, était encore bien mauvais. Et tandis que les journées s'écoulent, d'autres candidatures surgissent. M. André H.llaye se présentera au fauteuil de M. Barboux ; M. d'E.parbès, chantre tempétueux de l'Aigle, est aussi décidé à affronter le mystère de l'élection. Quant à M. Henri B.rd.aux, désespéré, il a renoncé. On avait dit que Mgr Duchesne avait trop d'esprit et que cela lui nuirait : mais sans doute que Mgr Baudrillart en avait trop peu, et cela lui a nui davantage.

Enfin !

— Vous savez, Brummel se marie !

— Brummel?

— Oui, notre dandy national, maître de conférences et de cotillon. On annonce presque officiellement ses fiançailles et il ne s'agit pas d'une Américaine.

Rhum St James

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

PYGMALION

G. URION Fils, Ph. PETIT & Cie

PARIS 9, Boulevard de Sébastopol (angle Rue de Rivoli) PARIS

LUNDI 6 JUIN

TOILETTES D'ÉTÉ



Costumes de Plage, 185 fr.

Costume Tailleur en serge tennis, très beau genre anglais; **Veste** dernier genre doublée satin avec joli revers soie, et ornée dans le bas ainsi que la Jupe d'un large biais rapporté.

Ravissant *Tailleur* en lainage damier Pied de Poule, étoffe de genre; Paletot mi-cintré doublé satin, col et revers de bengaline, boucle en tissu pareil et boutons dorés d'un joli effet.



LA VAGABONDE

II

Mon Dieu ! que j'étais jeune, et que je l'aimais, cet homme-là ! et comme j'ai souffert !... Ceci n'est pas un cri de douleur, une lamentation vindicative, — non, je soupire cela, quelquefois, sur le ton dont je dirais : « Si vous saviez comme j'ai été malade, il y a quatre ans ! » Et, quand j'avoue : « J'ai été jalouse jusqu'à vouloir tuer et mourir », c'est à la manière des gens qui racontent : « J'ai mangé du rat en 70... » Ils s'en souviennent, mais ils n'en ont gardé que le souvenir. Ils savent qu'ils ont mangé du rat, mais ils ne peuvent plus ranimer en eux le frisson de l'horreur, ni la fièvre de la famine...

Après les premières trahisons, après les révoltes et les soumissions d'un jeune amour qui s'opiniâtrait à espérer et à vivre, je m'étais mise à souffrir avec un orgueil et un entêtement intraitables, — et à faire de la littérature.

Pour le seul plaisir de me réfugier dans un passé tout proche, j'écrivis un petit roman provincial, *Le Lierre sur le Mur*, souriant, plat et clair comme les étangs de mon pays, un chaste petit roman d'amour et de mariage, un peu serin, très gentil, et qui eut un succès inattendu, démesuré. Je rencontrai ma photographie dans tous les illustrés, la *Vie Moderne* me décerna son prix annuel, et nous devînmes, Adolphe et moi, « le couple le plus intéressant de Paris », celui qu'on invite à dîner, qu'on montre aux étrangers de marque... « Vous ne connaissez pas les Taillandy? Renée Taillandy a un très joli talent. — Ah! Et lui? — Lui... oh! il est irrésistible ! »

Mon second livre, *A côté de l'Amour*, se vendit beaucoup moins. Pourtant, j'avais savouré, en mettant celui-là au monde, la volupté d'écrire, la lutte patiente contre la phrase qui s'assouplit, s'asseoit en rond comme une bête apprivoisée, — l'attente immobile, l'affût qui finit par *charmer* le mot... Oui, mon second volume se vendit peu. Mais il sut me concilier, — comment dit-on cela? ah! oui! — « l'estime des gens de lettres ». Quant au troisième, *La Forêt sans oiseaux*, il tomba à plat et ne se releva pas. Celui-là, c'est mon préféré, mon « chef-d'œuvre inconnu » à moi... On le trouva diffus et confus, et incompréhensible, et long... Encore à présent, quand je l'ouvre, je l'aime, je m'y aime de tout mon cœur. Incompréhensible? pour vous, peut-être. Mais, pour moi, sa chaude obscurité s'éclaire de lueurs merveilleuses, pour moi, tel mot suffit à recréer l'odeur, la couleur des heures vécues, — il est sonore et plein et mystérieux comme une coquille où chante la mer, — et je l'aimerais moins, je crois, si vous l'aimiez aussi... Rassurez-vous ! je n'en écrirai pas un autre comme celui-là !... je ne pourrais plus.

D'autres travaux, d'autres soucis me réclament à pré-

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21 *et* 22.

sent, et surtout celui de gagner ma vie, d'échanger contre de l'or sonnant mes gestes, mes danses, le son de ma voix... J'en ai vite pris l'habitude, et le goût, avec un appétit bien féminin de l'argent. Je gagne ma vie, cela est un fait. A mes bonnes heures, je me dis et me redis, joyeusement, que je gagne ma vie ! Le music-hall, où je devins mime, danseuse, voire comédienne à l'occasion, fit aussi de moi, tout étonnée de compter, de débattre et de marchander, une petite commerçante honnête et dure. C'est un métier que la femme la moins douée apprend vite, qnand sa liberté et sa vie en dépendent...

Personne ne comprit rien à notre séparation. Mais eût-on compris quelque chose, avant, à ma patience, à ma longue, lâche et complète complaisance? Hélas, il n'y a pas que le premier pardon qui coûte... Adolphe connut vite que j'appartenais à la meilleure, à la vraie race des femelles: celle qui avait la première fois pardonné devint, par une progression habilement menée, celle qui subit, puis qui accepte... Ah ! le savant maître que j'avais en lui ! Comme il dosait l'indulgence et l'exigence !... Il lui arriva, quand je me montrais trop rétive, de me battre, mais je crois qu'il n'en avait guère envie. Un homme emporté ne bat pas si bien, et celui-ci ne me frappait, de loin en loin, que pour renforcer son prestige. Lors de notre divorce, on ne fut pas loin de me donner tous les torts, pour innocenter le « beau Taillandy », coupable seulement de plaire et de trahir. Il s'en fallut de peu que je ne cédasse, intimidée, ramenée à ma soumission habituelle par le bruit qui se fit autour de nous...

— Comment ? il la trompe depuis huit ans, et c'est maintenant qu'elle s'avise de se plaindre !...

J'eus des visites d'amis autoritaires, supérieurs, qui savent « ce que c'est que la vie » ; j'eus celle de parents âgés, dont l'argument le plus sérieux était :

— Que voulez-vous, ma chère enfant !...

Ce que je voulais ? Au fond, je le savais très bien. J'en avais assez. Ce que je voulais? Mourir, plutôt que de traîner encore ma vie humiliée de femme « qui a tout pour être heureuse » ; mourir, oui, risquer la misère avant le suicide, mais ne plus revoir Adolphe Taillandy, l'Adolphe Taillandy qui se réservait pour l'intimité conjugale, celui qui savait si bien m'avertir, sans élever la voix, en avançant au-dessus de moi sa redoutable mâchoire d'adjudant :

— Je commence demain le portrait de Mme Mothier ; vous aurez la bonté, n'est-ce pas? de ne plus lui faire cette gueule-là?

Mourir, risquer, avant, les pires chutes, mais ne plus surprendre le geste brusque qui cache une lettre froissée, ni la conversation faussement banale au téléphone, ni le regard du valet de chambre complice, — mais ne plus m'entendre dire, d'un ton détaché :

— Est-ce que vous ne deviez pas aller passer quarante-huit heures chez votre mère, cette semaine?...

Partir, — mais ne plus m'abaisser à promener, tout un jour, une des maîtresses de mon mari, pendant qu'il en étreint, rassuré, protégé par moi, une autre ! — Partir, et mourir, mais ne plus feindre d'ignorer, mais ne plus subir l'attente nocturne, la veille qui glace les pieds, dans le lit trop grand, — ne plus former ces projets de vengeance qui naissent dans le noir, qui enflent aux battements d'un cœur irrité, tout empoisonné de jalousie, — puis crèvent au tintement d'une clef dans la serrure, et lâchement s'apaisent lorsqu'une voix connue s'écrie :

— Comment ? tu ne dors pas encore ?

J'en avais assez.

On s'habitue à ne pas manger, à souffrir des dents ou de l'estomac, on s'habitue même à l'absence d'un être aimé, — on ne prend pas l'habitude de la jalousie. Et il arriva ce qu'Adolphe Taillandy, qui pense à tout, n'avait pas prévu : un jour que, pour mieux recevoir Mme Mothier sur le grand divan de l'atelier, il m'avait sans courtoisie mise à *ma* porte, je ne rentrai pas.

Je ne rentrai pas ce soir-là, ni le suivant, ni ceux d'après. Et c'est là que finit — ou commence — mon histoire.

Je n'insisterai pas sur une morose et courte période de transition, où j'accueillis de la même humeur hargneuse les blâmes, les conseils, les consolations, et jusqu'aux félicitations.

Je décourageai les rares amis tenaces qui vinrent sonner à la porte d'un minuscule appartement loué au hasard. Outragée qu'on eût l'air de braver, pour me voir, l'opinion publique, la sacro-sainte et souveraine et ignoble opinion publique, je coupai, d'un geste rageur, tout ce qui me liait encore à mon passé.

Alors, quoi ? L'isolement ? — Oui, l'isolement, à trois ou quatre amis près. Des entêtés, ceux-là, des indécollables, résolus à endurer toutes mes rebuffades. Comme je les accueillis mal, mais comme je les aimai, et combien je craignais, en les voyant s'éloigner, qu'ils ne revinssent pas !...

L'isolement, oui. Je m'en effrayai, comme d'un remède qui peut tuer. Et puis, je découvris que... je ne faisais que continuer à vivre seule. L'entraînement datait de loin, de mon enfance, et les premières années de mon mariage ne l'avaient qu'à peine interrompu : il avait repris, austère, dur à pleurer, dès les premières trahisons conjugales, et cela, c'est le plus banal de mon histoire... Combien de femmes ont connu cette retraite en soi, ce repliement patient qui succède aux larmes révoltées ? Je leur rends cette justice, en me flattant moi-même : il n'y a guère que dans la douleur qu'une femme soit capable de dépasser la médiocrité. Sa résistance y est infinie ; on peut en user et abuser sans craindre qu'elle meure, moyennant que quelque puérile lâcheté physique, ou quelque religieux espoir la détournent du suicide simplificateur.

« Elle meurt de chagrin... Elle est morte de chagrin »... Hochez, en entendant ces clichés, une tête sceptique plus qu'apitoyée : une femme ne peut guère mourir de chagrin. C'est une bête si solide, si dure à tuer. Vous croyez que le chagrin la ronge? Point. Bien plus souvent elle y gagne, débile et malade qu'elle est née, des nerfs inusables, un inflexible orgueil, une faculté d'attendre, de dissimuler, qui la grandit, et le dédain de ceux qui sont heureux. Dans la souffrance et la dissimulation, elle s'exerce et s'assouplit, comme à une gymnastique quotidienne pleine de risques... Car elle frôle constamment la tentation la plus poignante, la plus suave, la plus parée de tous les attraits : celle de se venger.

Il arrive que, trop faible, ou trop aimante, elle tue... Elle pourra alors offrir à l'étonnement du monde entier l'exemple de cette déconcertante résistance féminine. Elle lassera ses juges, les surmènera au cours des interminables audiences, les abandonnera recrus, comme une bête rouée promène des chiens novices... Soyez sûrs qu'une longue patience, que des chagrins jalousement cachés ont formé, affiné, durci cette femme dont on s'écrie :

— Elle est en acier !

Elle est « en femme », simplement — et cela suffit.

La solitude... la liberté... mon travail plaisant et pénible de mime et de danseuse... les muscles heureux et las, le souci nouveau, et qui délasse de l'autre, de gagner moi-même mon repas, ma robe, mon loyer... voilà quel fut, tout de suite, mon lot, mais aussi la défiance sauvage, le dégoût du milieu où j'avais vécu et souffert, une stupide peur de l'homme, des hommes, et des femmes aussi... Un besoin maladif d'ignorer ce qui se passait autour de moi, de n'avoir auprès de moi que des êtres rudimentaires, qui ne penseraient presque pas... Et cette bizarrerie encore qui me vint très vite de ne me sentir isolée, défendue de mes semblables que sur la scène, — car, Brünnhild désabusée, je ne crains même plus Siegfried, et la barrière de feu me garde contre tous !...

PHILOSOPHIE DE BOUDOIR

Dessin de Fabiano



Le cadeau dont une femme vous sait le plus de gré...



C'est celui qu'elle vous fait d'elle-même.

III

Encore un dimanche !... Et, comme le froid clair a succédé au froid noir, nous avons pris notre récréation hygiénique, la chienne et moi, au Bois, entre onze heures et midi, — après le déjeuner, il y a matinée... Cette bête me ruine. Sans elle, je pourrais atteindre le Bois en métro, mais elle me donne du plaisir pour mes trois francs de taxi. Noire comme une truffe, elle reluit au soleil, astiquée à la brosse et au chiffon de flanelle, et le bois tout entier lui appartient, qu'elle possède, à grand bruit de ronflements porcins, d'aboiements, parmi les feuilles sèches remuées...

Beau dimanche et joli Bois de Boulogne! C'est notre forêt, notre parc, à Fossette et à moi, vagabondes citadines qui ne connaissons plus guère la campagne, sauf l'été... Fossette court plus vite que moi, mais je marche plus vite qu'elle, et, quand elle ne joue pas « au train de ceinture », les yeux saillants et fous, la langue dehors, elle me suit à une allure traquenardeuse, un petit trot galopé et décousu qui fait rire les gens.

Le fin brouillard rose filtre le soleil, un soleil dépoli qu'on peut admirer en face... Des pelouses découvertes monte un encens tremblant et argenté, qui fleure le champignon. La voilette colle à mon nez, et tout mon corps réchauffé par la course, cinglé par le froid, s'élance... En vérité, qu'y a-t-il de changé en moi, depuis ma vingtième année? Par une telle matinée d'hiver, au plus beau de l'adolescence, je n'étais ni plus solide, ni plus élastique, ni plus animalement heureuse?...

Hélas! je puis le croire, tant que dure ma course à travers le Bois... Au retour, c'est ma fatigue qui me trompe. Ce n'est plus *la même* fatigue. A vingt ans, j'aurais joui sans arrière-pensée de ma passagère lassitude, dans un demi-songe assoupi. La fatigue, aujourd'hui, commence à me devenir amère et comparable à une tristesse du corps...

Fossette est née chienne de luxe et cabotine; le *plateau* la passionne, et elle a la manie de vouloir monter dans toutes les automobiles de maître... C'est pourtant Stéphane-le-Danseur qui me l'a vendue, et Fossette n'a pas fait de stage chez une actrice fortunée. Stéphane-le-Danseur est un camarade. Il travaille en ce moment dans ma « boîte », à l'Empyrée-Clichy. Ce Gaulois blond, que la tuberculose ronge un peu tous les ans, voit fondre ses biceps, ses cuisses roses qu'un duvet d'or irise, les beaux pectoraux dont il était justement fier. Déjà il a dû quitter la boxe pour la danse et le skating à roulettes... Il rinke ici sur la scène inclinée; entre temps, il s'est « mis » professeur de danse — il élève aussi des bouledogues d'appartement. Il tousse beaucoup cet hiver. Souvent, le soir, il entre dans ma loge, tousse, s'assied et me propose l'achat d'une chienne bull bringée gris, toute beauté, qu'elle n'a pas eu le premier prix cette année pour une question de jalousie...

Pauvre type!... Justement, j'arrive, aujourd'hui, au corridor souterrain percé de box carrés, qui mène à ma loge, au moment où Stéphane-le-Danseur quitte le plateau. Mince à la taille, large aux épaules, serré dans son dolman polonais vert-myrte bordé de faux chinchilla, la toque de fourrure sur l'oreille, c'est encore un beau miroir à femelles que ce garslà, avec ses yeux bleus et ses joues frottées de rose... Mais il maigrit, il maigrit lentement, et ses succès féminins hâtent son mal...

— Salut!

— Salut, Stéphane! Du monde?

— Et comment! Je me demande ce qu'ils f... ici, ces c...-là, quand il fait si beau à la campagne... Dites donc, vous n'auriez pas besoin... on m'a parlé d'une chienne shipperke qui pèse six cents grammes... une occasion que j'aurais par une connaissance...

— Six cents grammes!... merci, mon appartement est trop petit!

Il veut bien rire et n'insiste pas. Je les connais, les chiennes shipperkes de six cents grammes que vend Stéphane! Elles pèsent dans les trois kilos. Ce n'est pas de la malhonnêteté, c'est du commerce.

Qu'est-ce qu'il fera, Stéphane-le-Danseur, quand il en sera à son dernier poumon, quand il ne dansera plus, quand il ne pourra plus coucher avec des petites bonnes femmes qui lui paient des cigares, des cravates et des apéritifs?... Quel hôpital, quel asile recueillera sa belle carcasse vidée?... Ah! que tout cela n'est pas gai, et que c'est donc insupportable, la misère de tant de gens!...

— Salut, Bouty! Salut, Bragueț!... On n'a pas de nouvelles de Jadin?

Bragueț hausse les épaules, sans répondre, absorbé par le fignolage de ses sourcils, qu'il dessine en violet foncé parce que « ça fait plus féroce ». Il a un certain bleu pour les rides, un certain rouge orangé pour le dedans des lèvres, une certaine ocre pour le fond de teint, un certain carmin sirupeux pour le sang qui coule, et surtout un certain blanc pour les masques de Pierrot « dont je ne donnerais pas, assure-t-il, la recette à mon propre frère! » D'ailleurs, il dose fort adroitement sa petite manie polychrome, et je ne connais pas d'autre ridicule à ce mime intelligent, presque trop consciencieux.

Bouty, tout maigre dans son flottant vêtement à carreaux, me fait un signe mystérieux.

— Je l'ai vue, moi, la môme Jadin. Je l'ai vue au boulevard, avec un type. Elle avait des plumes comme ça! et puis un manchon comme ça! et une gueule à s'emm...er à cent francs de l'heure!

— Si elle les touche, les cent francs de l'heure, elle n'a pas à se plaindre! interrompt Bragueț, logique.

— Je ne te dis pas, mon vieux. Mais elle ne restera pas au boulevard, c'est une fille qui ne connaît rien à l'argent. Il y a longtemps que je la suis, moi, Jadin; sa mère et elle demeuraient dans ma cour...

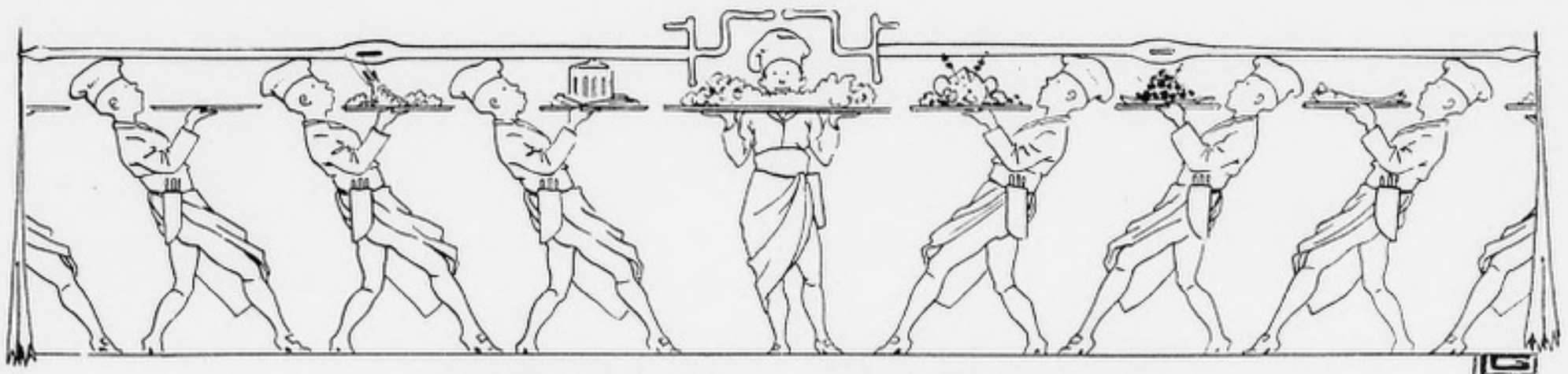
De ma loge ouverte, en face de celle de Bragueț, je vois le petit Bouty, qui s'est tu brusquement sans achever sa phrase. Il a posé son demi-litre de lait cacheté, pour le tiédir, sur le tuyau du « calo » qui traverse les loges à ras de terre. Sa figure grimée en rouge-brique et blanc-craie ne laisse pas deviner grand'chose de son vrai visage; pourtant, il me semble bien que ce pauvre petit Bouty, depuis le départ de Jadin, se déprime davantage...

Pour blanchir et poudrer mes épaules, mes genoux truffés de « bleus », — Bragueț n'y va pas de main morte quand il me jette à terre! — je ferme la porte, assurée d'ailleurs que Bouty ne dira rien de plus. Comme les autres, — comme moi-même, — il ne parle presque jamais de sa vie privée. C'est ce silence, cette pudeur obstinée qui m'abusa sur ses camarades, à mes débuts au music-hall. Les plus expansifs, les plus vaniteux parlent de leurs succès, de leurs ambitions artistiques, avec l'emphase et le sérieux obligatoires; les plus méchants vont jusqu'au débinage de la « boîte » et des copains; les plus bavards ressassent des blagues de plateau et d'atelier, — un sur dix, au plus, éprouve le besoin de dire : « J'ai une femme, j'ai deux gosses, — ma mère est malade, — je suis bien tourmenté de ma petite amie... »

Le silence qu'ils gardent sur leur vie intime ressemble à une manière polie de vous dire : « Le reste ne vous regarde pas » Le blanc-gras ôté, le foulard et le chapeau remis, ils se séparent, disparaissent avec une promptitude où je veux discerner autant de fierté que de discrétion. Fiers, ils le sont presque tous, et pauvres : le « camarade-tapeur » est, au music-hall, une exception. Ma muette sympathie, qui, depuis trois ans, s'éclaire et s'informe, s'attache à eux tous, sans en préférer aucun...

(*A suivre*) COLETTE WILLY





MENUS... PROPOS

(Extrait du carnet de notes de l'un de nos dineurs les plus répandus)

LUNDI

Potage à l'oseille
Merlans frits
Veau aux carottes
Jambon de Reims
Laitues aux œufs durs
Poudding.

Chez les intellectuels. On mange pour vivre. Mépris des sens et de toutes leurs faiblesses. La maîtresse de maison est une lycéenne. Aucune coquetterie, aucun raffinement. Elle pratique une simplicité presque tolstoïenne. Société composée de corps débiles et inesthétiques mais d'esprits forts. Pendant le dîner on avale avec voracité sans savoir ce que l'on mange. (Souviens-toi que tu n'es que poussière). On parle de Pascal, de Schopenhauer et de Kant.



MARDI

Ox-tail
Homard à l'Américaine
Poulet au currie
Jambon braisé (au champagne)
Salade Francillon
Champignons à la provençale
Sorbets puits-d'amour (orange et kirsch)

Ménage dans le train, ou qui veut l'être (même dans celui qui déraille). La dame, beauté qui décline; le monsieur, forces déclinées. La dame essaye en vain d'attiser le feu mourant. Elle assaisonne tout de poivre, de vins capiteux et de liqueurs violentes. Son mari en souffre: ce régime l'achève au lieu de l'aguerrir... A table, les invités crient au feu. Elle, les observe avec mépris, hormis l'un d'eux qui est d'attaque et qu'elle estime. Elle le lui prouvera, peut-être, de 5 à 7 heures, trois ou quatre fois par semaine.



MERCREDI

Bouillon de légumes
Macaroni (à l'eau)
Riz (à l'eau)
Nouilles (à l'eau)
Gâteau de semoule
Longuets et pains grillés
Camomille

Retour de Lausanne. Gens fatigués, neurasthéniques. Lui, quarante ans, chauve, un peu de ventre, des restes d'élégance, un passé joyeux. Elle, point d'âge, — a eu quatre enfants, — autrefois rose et grasse, aujourd'hui blanche comme les pâtes italiennes, amaigries (non pas maigre), les yeux cernés de lunettes mauves. Très résignée: suit le régime plutôt par esprit de sacrifice que par nécessité. Groupent autour d'eux des gens incrédules qu'ils essayent de convertir au culte du macaroni sauveur et de la nouille rédemptrice.

JEUDI

Potage bisque
Truite saumonée sauce gribiche
Gelinotes forestière
Rostbeef truffé en gelée
Artichauts barigoule
Coupes Jacques.

Le petit dîner fin et un peu ollé! ollé! pour jeunes ménages en partie doublement carrée. Mille détails piquants, des surprises, de coûteuses et spirituelles fantaisies. Atmosphère ouatée de bien-être, d'un épicurisme délicat. La conversation est tendue comme une corde sur laquelle des danseurs experts exécuteraient des acrobaties sans jamais faire la culbute: Marivaudages, jeux de mots, sous-entendus excessivement grivois et qui pourtant respectent les apparences, chacun dit tout sans rien dire. Au dessert le volney mousse. Alors, *on* voit en rêve les folies qu'on ne veut pas faire... qu'*on* ne peut pas faire et que *l'on* confiera tout à l'heure à l'oreiller conjugal. (En note) un peu trop excitant: se souvenir d'inviter Loulou pour minuit, ces soirs-là.



VENDREDI

Potage velouté
Barbue sauce hollandaise
Poulet chasseur
Salade mayonnaise
Pâté (de chez le pâtissier du quartier)
Haricots maître-d'hôtel
Petits pots de crème vanille

Jeune ménage très novice et très bourgeois, qui a peur du poivre et des épices. La dame est candide, douce, sage, prudente. Elle s'habille à l'avant-dernière mode. Elle a été élevée au couvent ou dans un bon pensionnat. C'est la première fois qu'elle invite quelques amis à dîner « sans cérémonie ». Le cœur lui bat comme au jour de son brevet simple « à l'oral ». Elle surveille le couvert; dispose elle-même une corbeille de fleurs modestes (myosotis et marguerites) et affole la femme de chambre et la cuisinière de recommandations superflues.



SAMEDI

Œufs de vanneau
Rougets cinq minutes
Tournedos Rossini
Poussins de Hambourg à la diable
Cailles sur canapé
Petits pois
Crêpes Suzette

9 heures pour 8 heures. « Je suis en retard mon chéri. Tiens! c'est gentil! c'est pour moi ces fleurs? » Ainsi parle Mlle Loulou. Jolie? comme un cœur. Jeune? n'insistons pas... Enviable?

Ohé! ohé! Voici l'Eté!

Vive la saison de gaîté,
Le temps des blanches chemisettes,
Du chapeau mis sur le côté,
Des écharpes et des rosettes!!

Voici l'Eté!... Vive les prés,
La mer aux vagues bleuissantes,
Les bois, de soleil empourprés.
Et la balade par les sentes!

Les yeux deviennent caressants,
Les cœurs s'éveillent et halètent,
Les flirts deviennent plus pressants
Et des baisers dans l'air volètent...

L'Eté! L'Eté!
Voici l'Eté!!

H. DE F.

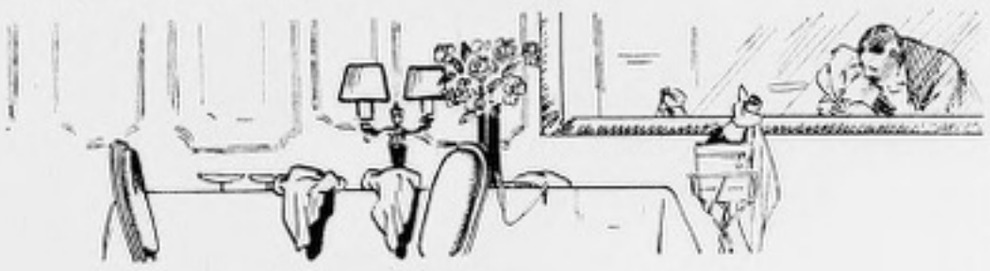




comme la femme d'un autre. Spirituelle comme une oie qui aurait oublié d'être blanche.

Le menu : pas de potage. Mademoiselle a gardé un pénible souvenir des soupes fumantes de Madame sa mère, au cintième de la rue des Haudriettes. D'ailleurs, à part les crêpes dont elle se gavera, elle ne fera qu'effleurer tout le reste, que lui impose le maître-d'hôtel solennel.

Mais qu'importe! Dès le hors-d'œuvre on est bien trop préoccupé de ses mains, pour songer à leur confier une fourchette et un couteau!...

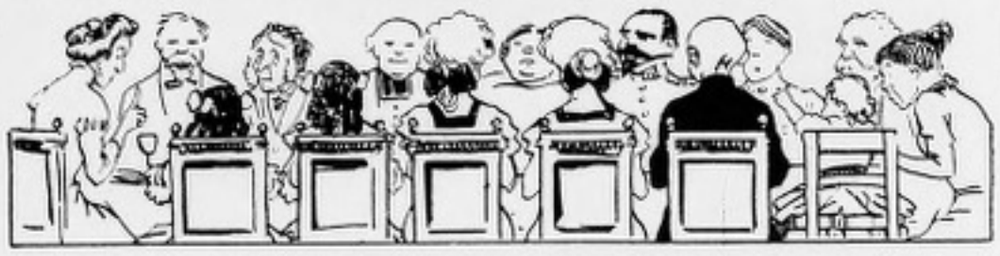


DIMANCHE

Consommé royal
Bar sauce mousseline
Timbale milanaise
Filet jardinière
Chaudfroid de volaille
Salade russe
Asperges en branches
Glace Plombières

Le dîner de famille ou le monde où l'on s'ennuie. Salon Louis-Philippe. Bols à gargarisme.

La tante Jeanne, veuve respectable, avec des petites cousines bien correctes, intelligentes, paisibles, instruites, simples et laides (article à marier). Excellente famille (j'en suis), réputation intacte; position sociale assise; fortune bourgeoise, etc. etc... On s'exprime comme des grammaires sur des œuvres de charité innombrables, et les cerveaux ressemblent à des classeurs dont les tiroirs étiquetés contiendraient la collection complète des préjugés et des lieux-communs existants... Charmante soirée!



LUNDI

Le Potage crème de Rohan
Les colombins de brochet Nantua
Les Croustades de nymphes Hongroise
La Pompadour de volaille Mirabeau
La Selle d'agneau de lait à la Grecque
Les Médaillons de jambon Polignac
Les Chevalières de laitues
Le Bavarois rubanné

Monsieur est dans la haute finance. Madame est un bas-bleu de haute prétention. Poétesse, musicienne, peintresse précieuse et ridicule, elle voudrait renouveler la chambre bleue d'Arthénice, mais ne réussit qu'à tenir le salon du pathos.

Mépris de la simplicité et de la bonne nature. Raffolent des rocailles, des dorures et du style baroque.

* * *

Et ça continue...

FARFALLO-PHLOX.



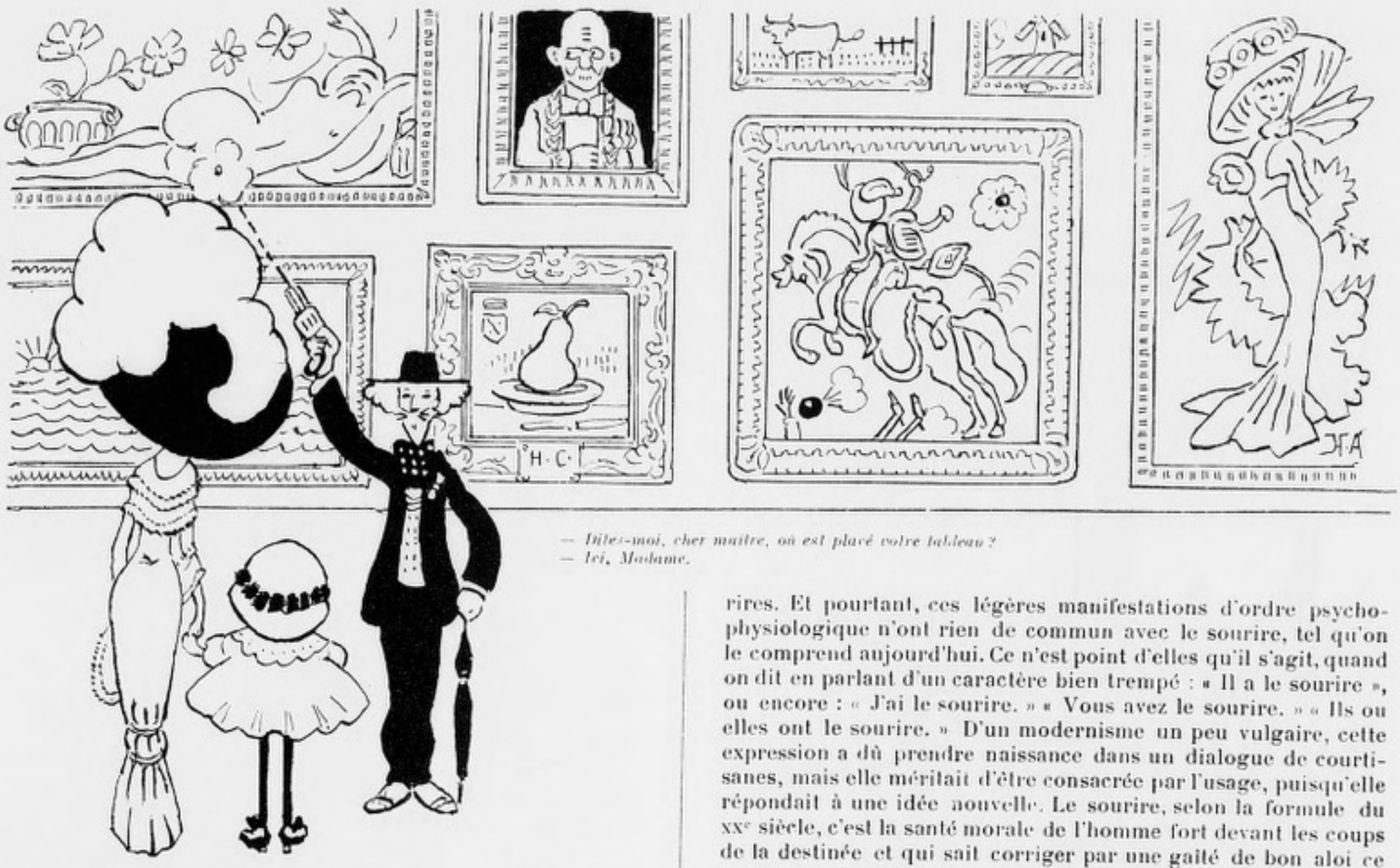
Lettre d'amour

Mon petit loup, qui es là-bas, à la campagne,
je suis jaloux, jaloux!... Penses-tu bien à moi?
Je sais bien qu'aujourd'hui tes parents t'accompagnent,
que tu n'es pas libre, et que cela doit
être joliment agaçant pour toi!
Mais je suis jaloux tout de même,
jaloux de te savoir là-bas par ce beau temps!...
Tout ce bleu doit te faire oublier que tu m'aimes...
Moi je pense à toi tout le temps.

Hier je n'étais pas trop triste en te quittant.
Même, — rappelle-toi! — je t'ai dit au revoir
assez gaiment... C'est que j'étais loin de prévoir
que tu aurais un temps pareil!
Je comptais même sur la pluie...
Et voici qu'il fait soleil!...
Et je m'ennuie! et je m'ennuie!
J'ai le cœur serré. Je deviens nerveux...
Tu me diras que je suis égoïste :
c'est un peu vrai... mais qu'est-ce que tu veux?
je suis si seul, si las, si triste,
si malheureux dans ce printemps étourdissant,
je me fais tant de mauvais sang,
que de nous deux, — mais oui, j'insiste —
c'est moi le plus intéressant.
J'ai l'âme ivre et comme défaite.
Je pleure d'amour et d'ennui.
Ton image est là, dans ma tête :
tu es joliment bien, petite âme, aujourd'hui!
Je suis jaloux, quoi que je fasse ou que je veuille.
Il fait tiède et doux dans Paris,
c'est adorable!... Et moi je rage et je t'écris,
à toi, à toi, petit chéri,
qui es là-bas où sont les feuilles!
Tu dois avoir mis ton chapeau
de paille brune et de glycines,
qui fait des ombres un peu rousses sur la peau...
Tu dois bien m'oublier!... Et moi je le devine
jolie, heureuse... Il fait si beau!...
Oh! je pleurerais de colère!
Il a plu pendant plus d'un mois :
il faut qu'on t'écarte de moi
juste le jour où tu m'es le plus nécessaire!
Non! ce que tu dois être belle en ce moment!
Ce temps de rêve m'exaspère!
Le meilleur de l'amour n'est jamais aux amants.
Toujours les autres le leur prennent!
Tu trouves cela drôle, toi, qu'on te promène
au milieu d'un pays charmant
cependant que moi j'erre ainsi qu'une âme en peine
à travers mon appartement?
Oui, je m'ennuie!... Et malgré moi je le souhaite,
sans l'espérer d'ailleurs, de t'ennuyer autant.
Ce n'est pas très gentil, c'est peut-être un peu bête,
mais, que veux-tu? je t'aime tant!
Je voudrais que tu me regrettes
au point de haïr ce printemps!...

Si même il te faisait un peu mal à la tête,
Au fond, je serais bien content.

PAUL GÉRALDY.



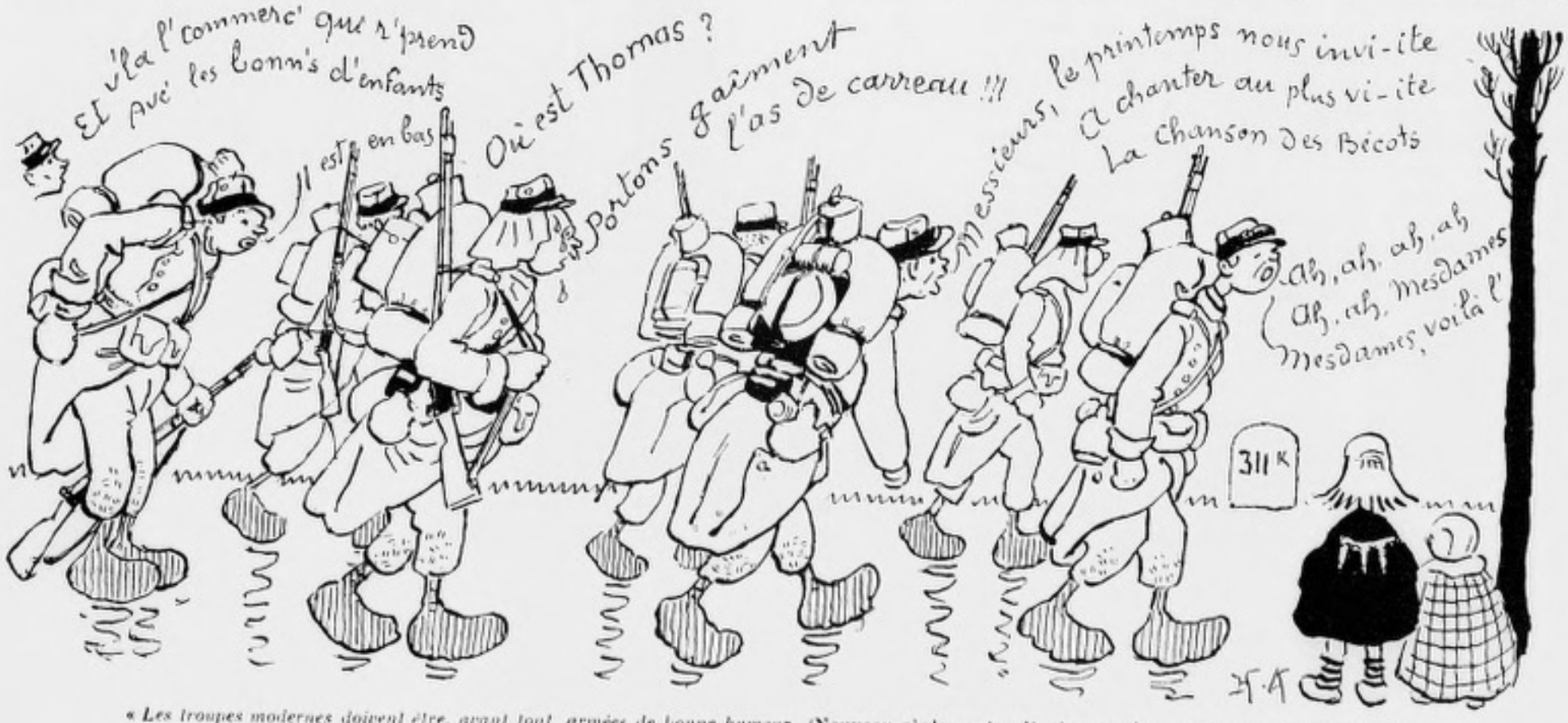
— *Dites-moi, cher maître, où est placé votre tableau ?*
— *Ici, Madame.*

Les Professeurs de Sourire

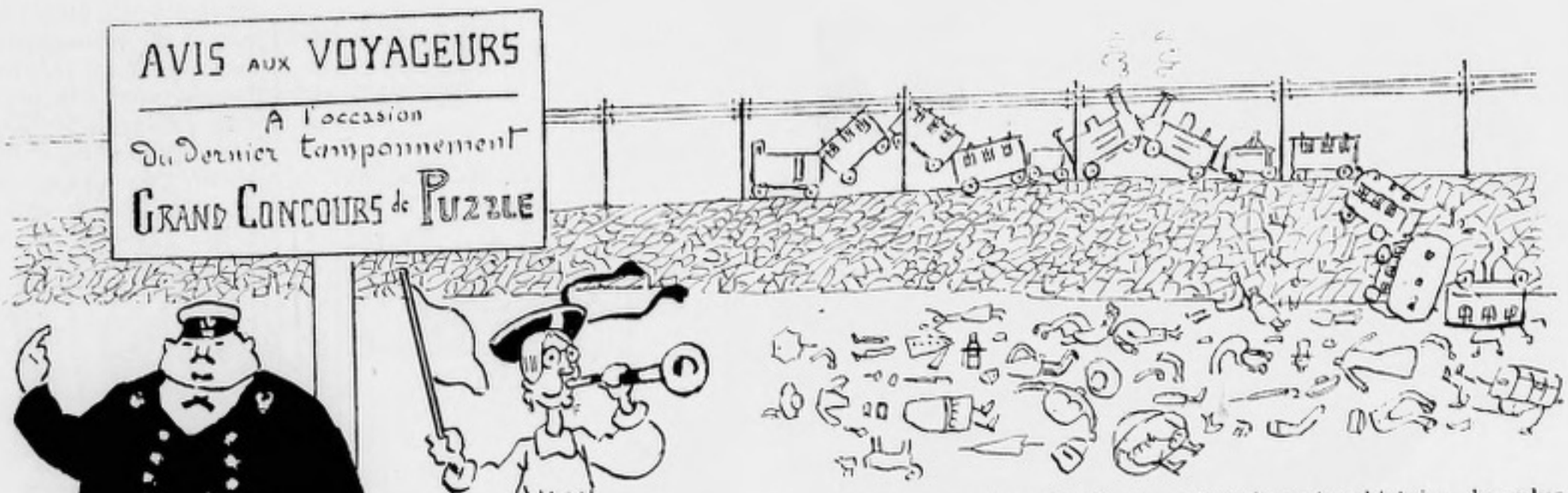
L'origine du sourire se perd dans la nuit des siècles. De tout temps les créatures mortelles ont entr'ouvert leurs lèvres roses, non seulement pour laisser échapper des paroles ailées, mais aussi pour dessiner certains rictus caractéristiques, correspondant à leur humeur du moment : satisfaction, gaîté, amabilité, coquetterie, désir d'éternuer, etc., etc. Plus ou moins accentués, selon qu'ils appartiennent au type « boutonnière neuve » ou « sortie d'œuf », « tire-lire », « boîte aux lettres » ou « jeu de tonneau », les différents rictus portent uniformément le nom de sourires. Et pourtant, ces légères manifestations d'ordre psycho-physiologique n'ont rien de commun avec le sourire, tel qu'on le comprend aujourd'hui. Ce n'est point d'elles qu'il s'agit, quand on dit en parlant d'un caractère bien trempé : « Il a le sourire », ou encore : « J'ai le sourire. » « Vous avez le sourire. » « Ils ou elles ont le sourire. » D'un modernisme un peu vulgaire, cette expression a dû prendre naissance dans un dialogue de courtisanes, mais elle méritait d'être consacrée par l'usage, puisqu'elle répondait à une idée nouvelle. Le sourire, selon la formule du XXe siècle, c'est la santé morale de l'homme fort devant les coups de la destinée et qui sait corriger par une gaîté de bon aloi ce que le stoïcisme à la mode antique présente de trop pompier et de trop théâtral. Marqué au coin d'une philosophie ironique et sereine, d'une humour délicate, d'un je m'enfichisme élégant, désinvolte et fier, le sourire modern-style semble résumer le dernier mot de la sagesse humaine. Mes chers amis, ayons le sourire.

La France s'honorait autrefois de posséder des professeurs d'énergie ; elle possède aujourd'hui des professeurs de sourire et peut en tirer un légitime orgueil.

Citerai-je cet humble électricien qui, récemment encore, excellait à éteindre les lampes électriques alors qu'on les souhaitait allumées, puis à les rallumer de lui-même pour avoir le plaisir de les éteindre à nouveau? Ce petit jeu de « coucou! ah, le



« *Les troupes modernes doivent être, avant tout, armées de bonne humeur.* (Nouveau règlement culinaire, tactique et électoral de l'Infanterie par M. Chéron, revu par M. Sarraut.)



On a bien raison de dire : « A quelque chose malheur est bon ! »

voilà ! » pouvait, par lui-même, sembler quelque peu puéril, mais, exécuté avec le sourire — et quel sourire ! — il assurait à son inventeur la réputation d'un sociologue avisé, d'un critique subtil et même d'un grand homme de lettres.

Citerai-je ce fonctionnaire éminent qui portait si bien, sur son front génial, la double couronne du liquidateur et du prestidigitateur? En but à toutes les attaques d'une administration tracassière, que fit cet homme d'esprit? Il prit les choses en riant. Il les prit et ne les rendit pas. Jusque sur la paille humide des cachots, il garda son égalité d'humeur et ne cessa de répéter à qui voulait l'entendre : « La plaisanterie est excellente. Elle vaut de l'or. »

Citerai-je encore ce peintre de talent, d'une réputation déjà bien assise, qui fit entrer l'usage du *rigolo* dans le domaine des Beaux-Arts, et parce qu'il avait été victime d'une infortune imméritée, apprit à tous les jeunes le moyen de faire leur trou dans la peinture?

Heureux, ceux qui ont le sourire! Pour eux, les événements les plus graves, les plus noirs fléaux, les pires catastrophes se réduisent aux proportions d'une aimable plaisanterie.

Un de mes collègues — qui a le sourire — conseille à la préfecture de police de faire appel aux meilleurs joueurs de puzzle pour la reconstitution des malheureuses femmes coupées en morceaux par les apaches. L'idée, vraiment ingénieuse, doit être vulgarisée et généralisée. Pourquoi ne pas ouvrir des concours de puzzle à l'occasion de tous les accidents où des corps humains se trouvent, un peu brusquement, mis en pièces? Ce serait pour les gens de bonne volonté une occasion nouvelle de faire le bien en s'amusant.

Le sourire, c'est la force. On l'a fort bien compris en haut lieu, puisque le gouvernement s'occupe de perfectionner l'armement de nos troupes à pied, non pas en leur distribuant de nouveaux engins de destruction, mais en ouvrant pour elles des concours de chansons de route. A défaut de flingots, les combattants de demain seront tous armés de bonne humeur.

Chez un peuple spirituel comme le nôtre, le sourire doit avoir sa place partout. Pourquoi n'éclaire-t-il pas de sa petite note rose les milieux les plus sombres, les plus sinistres et les plus macabres, tout en demeurant — bien entendu — délicat vis-à-vis de ce qui est délicat et respectueux de ce qui est respectable? Pourquoi n'atténue-t-il pas de sa grâce les horreurs pourprées des peines capitales et puisque la Veuve est, paraît-il, nécessaire, pourquoi n'en fait-il pas, du moins, une Veuve joyeuse?

Dieu me garde de vouloir vaticiner, mais, à mon avis, les temps ne sont pas éloignés, où tout le monde en France aura le sourire. Dans cette période heureuse de notre histoire, les plus farouches révolutionnaires ne feront sauter leurs patrons à la dynamite, qu'après les avoir prévenus par un aimable billet ainsi conçu :

Les ouvriers du syndicat sang-de-bœuf X. Y. Z. ont l'honneur de convier leurs patrons à une petite sauterie.

Ainsi, les patrons ne pourront, sans faire preuve d'un bien mauvais caractère, se fâcher sérieusement contre ceux qui leur donnent la mort. Tout au plus, leur sera-t-il permis de formuler, avec un sourire indulgent, cette légère réserve : « Décidément, la façon de donner vaut mieux que ce que l'on donne. »

Mes amis, ayons le sourire !

H. AVELOT.





— Vous désiriez aller à la Veuve Joyeuse. Eh ! bien, enfant gâté, vous voyez qu'on ne vous refuse rien !

Tablettes d'un dilettante

Profitez des femmes qui vous aiment, car qui sait si vous pourrez posséder celles que vous aimerez !

On ne méprise jamais une femme qui tombe, quand c'est dans vos bras.

L'homme heureux est celui qui se croit aimé par toutes les femmes et ne leur demande jamais la confirmation.

Le désir est parfois si puissant qu'il étouffe l'amour lui-même.

A seize ans on aime les femmes, à vingt une femme, à quarante la femme.

Liliane et l'Horticulture

Liliane à son réveil regarde la couleur du temps et me dit :

— Le soleil boude : si nous allons au Bois, je risque d'abîmer mon en-cas vert où les gouttes d'eau laissent des cernes, et le chapeau violet que tu préfères. Sans doute, j'ai bien l'affreux parapluie noir qu' « il est plus sage de prendre », et la toque grise « qui ne craint rien », mais il y a derrière ces nuages du printemps caché, et j'ai besoin de plaire aujourd'hui. Nous n'irons pas, non plus, au Salon. Tu sais que j'aime la peinture, mais c'est un art « pour quand je m'ennuie ».

Moi, *proposant timidement.* — Les nymphéas de Monet?

Liliane. — Monet? Avec lui, c'est presque comme si on se promenait, mais est-il utile que je me sente jolie le jour où j'irai regarder des tableaux? Allons aux Tuileries voir les fleurs.

Liliane et les rhododendrons...

— Tu vois, on les a mis à l'entrée parce qu'ils ont un nom qui fait peur : ce sont les concierges de l'Exposition. On croit qu'ils sentent fort, et puis, quand on approche, on s'aperçoit qu'ils profitent des parfums voisins : ce sont des gens sans opinions. C'est drôle, tout de même, des fleurs sans parfum! On a dû le leur voler, une nuit...

Moi. — Pourquoi une nuit, Liliane?

Liliane. — Parce que, la nuit, les fleurs n'ont pas le soleil pour les défendre... Ne va pas si vite. Je n'ai pas le temps de lire leur petit nom. Celui-là s'appelle *lady Dalhousie*... Pourtant, il a l'air mâle. En voilà un qui est blanc avec des fantaisies saumon. Te souviens-tu de l'ombrelle que j'ai perdue dans la Marne, il y a deux ans? Elle avait juste ce ton-là, un peu « flou » comme si le dessin avait été mal décalqué.

Liliane devant les œillets...

— C'est dommage qu'on sache tout de suite quels sont les plus jolis! on les a mis au milieu et on n'a pas besoin de les découvrir. Ils sont violet foncé; on s'attend à ce qu'ils deviennent noirs; ils sont demi-deuil, avant le deuil. C'est comme quand on va chez un parent très malade, qu'on met des vêtements sombres, et qu'on sait très bien qu'il faudra revenir avec du crêpe, le lendemain.

Liliane devant les orchidées...

— J'ai toujours envie d'ôter ma robe, quand je vois des orchidées, et je pense à des voluptés...

Tu me grondes, parce qu'il y a une petite fille derrière nous, qui nous écoute? Je dis des choses vraies, et elle verra, plus tard, cette petite fille sage, avec ses bas marrons, si les fleurs qu'elle préfèrera recevoir de son amant ne seront pas les orchidées.

Moi. — Plus bas, Liliane! Pourquoi veux-tu que cette petite fille ait jamais un amant?

Liliane, *stupéfaite.* — Il est vrai qu'elle a l'air malade, et, peut-être, mourra-t-elle trop jeune...

« Si j'avais été botaniste, je n'aurais jamais nommé cette espèce *Dendrobium*. Une orchidée devrait toujours s'appeler comme celui qui vous l'a donnée. Viens plus près, pour qu'on ne m'entende pas : la couleur de celle-là doit ressembler à la couleur des lèvres sous les baisers, — mais jamais je ne saurai si c'est vrai, parce qu'à ces instants-là c'est comme si on était aveugle...

Liliane dans l'allée...

— Tu as tort de négliger les géraniums pour regarder passer cette petite pimbêche. C'est drôle comme à vous, les hommes, il faut des secondes pour savoir si une femme bien habillée est jolie. Nous voyons tout de suite qu'elle est laide.

« Retourne-toi, s'il te plaît, du côté de *Leconte de Lisle*. Mais oui, ces géraniums sanglants et monstrueux, ces vingt-quatre pieds, ces deux alexandrins de géraniums, s'appellent *Leconte de Lisle*... Les géraniums, on dirait des choux-fleurs, qui ne seraient plus choux...

Liliane dehors...

— Je suis contente d'avoir suivi ton conseil...

Moi. — Quel conseil?

Liliane. — N'est-ce pas toi qui as voulu venir ici?

Moi. — Moi?

Liliane. — Au fait tu as raison... Quand j'ai éprouvé un plaisir, j'ai du regret à l'avoir découvert moi-même; je cherche qui me l'a donné; je considère que je me suis fait un cadeau, et je préfère, tu sais, les recevoir. Je voudrais te devoir tout ce qui m'arrive d'agréable. Laisse-moi te remercier : des rhododendrons importants jusqu'aux petites pensées, j'ai vu toutes les fleurs. Mon chapeau violet me va encore mieux, et je suis certainement plus jolie d'avoir vu les orchidées. Je vaux plus que tantôt : je vaux autant que la saison, parce que je l'ai mise dans mon regard, et que je lui ai ravi ses parfums...

Robert L. Ochs.

CHOSES ET AUTRES

Par ces belles nuits de mai, le spectacle qu'offrent vers minuit les boulevards est unique au monde. On sort des théâtres : à la clarté des globes électriques, automobiles et voitures se suivent, se pressent, s'entrecroisent, emportant leurs passagers vers les soupers des restaurants. On aperçoit derrière les glaces des toilettes claires, des grands chapeaux, des gorges nues où brillent des colliers de perles, de jolis visage jeunes, et de vieilles figures affreuses. Tout le luxe de Paris et toute son envie de plaisir roulent sur le pavé de bois. Ces limousines, ces landaulets, et même ces fiacres, quelles comédies, quelles idylles ou quels drames ils entraînent avec eux. Ces frêles véhicules abritent des amours tout nouveaux, en pleine fièvre, et des amours anciens qui finissent dans l'ennui ou dans la querelle, des liaisons charmantes et des liaisons cruelles.

Si vite que court ce défilé, on ne se trompe pas. Les jeunes amants épris ne se gênent pas : ils s'embrassent passionnément, sans souci du sergent de ville, immobile, ou du passant qui jette un regard indiscret : si on les surprend, ils rient, car ils sont heureux de montrer qu'ils s'aiment. Les vieux amants, qui ne s'aiment plus, se tiennent écartés l'un de l'autre, plongés dans des pensées indifférentes et silencieux : on les reconnaît tout de suite. Une ivresse légère emplit tout le boulevard, il y a partout de la gaîté, car il y a partout la joie de vivre. Cela ne dure guère qu'une demi-heure, mais pour un Parisien qui adore Paris, c'est une volupté.

C'est le temps, non pas des cerises, mais des soirées, soirées partout, soirées de musique, soirées de poésie, soirées de causeries. L'autre jour, soirée de musique, trois quarts d'heure, disait l'invitation, chez Mme B. H... Tout ce qu'il y a de bien dans l'assistance, des duchesses, des comtesses, des baronnes, des académiciens, des financiers, des gens de lettres, tous les noms du Gotha chrétien et israélite. Seul, M. d'Annunzio n'était pas là. Un terrible pianiste a commencé : un pianiste est toujours terrible, car le piano est le plus terrible des instruments, et celui-là, Mme F.vier, qui avait une si jolie robe, n'arrivait pas, malgré tous ses efforts, à l'écouter sans bâiller. Mais le clou du programme, si je puis dire, était Mme M.x. Dans sa robe argentée, pareille à une peau de serpent, Mme M.x, appuyée au piano, offre au regard une esthétique image assez préraphaélite; et de plus elle a une voix délicieuse. Il n'y a pas de soirée musicale dans le monde sans elle, ou du moins il n'y en a pas qui ait de l'importance, si elle n'y chante pas. Cette soirée-là avait de l'importance : Mme M.x devait donc y chanter. Et elle chanta en effet. Mais quand elle voulut recommencer, elle s'aperçut qu'elle avait oublié presque toute sa musique. On appela l'auto, on s'y précipita, et l'on courut chercher rue Jacob ce qui manquait. Pour tuer le temps, le pianiste réapparut, et le temps fut dur à tuer : aussi à peine avait-il fini, que chacun se leva pour s'en aller, en passant par le buffet. Cependant Mme M.x réapparaissait sur l'estrade, l'accompagnatrice tapotait les touches, et la maîtresse de maison, affolée, essayait de retenir les fuyards.

Les plus rapides feignaient de ne rien entendre et gagnaient la sortie; seuls restèrent les malheureux qui se trouvaient au premier rang, et ce fut devant un salon à moitié vide que Mme M.x chanta. D'où cette constatation banale : les invités sont toujours des gens mal élevés, et il faut avoir une âme pleine d'illusions ou saturée d'indulgence pour aimer à recevoir.

Sous le long velum blanc bordé de draperies vertes, les fleurs « font salon ». L'étoffe légère tamise la lumière, arrête le bruit et fait aux élégances délicatement nuancées des roses, des rhododendrons, des œillets, des bégonias et des orchidées un palais embaumé.

Le clou de l'Exposition d'Horticulture, cette année, est le musée de la rose... Que la science est cruelle! Voici donc la rose des Grecs et des Romains : c'est cette petite étoile pâle et frêle, comme perdue dans un buisson de feuillage épineux! Alors les lits jonchés de pétales?... les lourdes couronnes dont les éphèbes se coiffaient de façon si ridicule? Tout cela n'aurait-il existé que dans les tableaux de Couture et les orgies de l'Opéra?... Cette découverte bouleverse tous les visiteurs et nous demandons à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de rassurer l'opinion publique!

Les Premières



Il maestro Toscanini

A la Comédie-Française : *La Fleur Merveilleuse.*

La « fleur merveilleuse », la plus émerveillante vraiment, c'est la petite fleur bleue de M. Zamacoïs.

Parce que M. Zamacoïs promène dans les couloirs des répétitions générales et des premières un regard constamment malicieux, un sourire blagueur, et des moustaches en croc, parce qu'il est, à coup sûr, le plus plaisant et le plus « parisien » des soiristes, qui voudrait croire que ce « Monsieur de l'Orchestre » possède une âme aussi ingénue, rêve à quoi rêvent les jeunes filles, qu'il s'émeut joliment, complaisamment, à des histoires d'amour et même à des histoires de brigands, qui sont le moins « parisiennes » du monde, et que ces histoires, bien pis, il se préoccupe de les mettre en quatre actes, et en vers, ce qui n'est pas du tout « parisien »?...

Heureux M. Zamacoïs qui, dans son « jardin secret » cultive les tulipes, rencontre les « bohémiennes aux pieds nus », entend les carillons joyeux de la Hollande, guérit par l'amour le triste jouvenceau à qui l'amour faisait perdre l'esprit, et choque sa chope avec les buveurs de Franz Hals!...

Et tout cela parmi cette foule des courriéristes, des soiristes, des chroniqueurs, — où M. Zamacoïs est roi : n'est-ce pas merveilleux, je le répète?..

Et il y a, à l'occasion de cette pièce, une autre merveille à saluer : c'est Mlle Marie Leconte...

Trois petites poupées hollandaises nous sont apparues tout à coup, qui se tenaient par le bras : et c'était Mlle Lifraud, qui est si jeune, et c'était Mlle Provost, qui est si jolie, et c'était, la troisième, Mlle Marie Leconte; et voilà que nous n'avions plus d'yeux que pour Mlle Marie Leconte, que Mlle Marie Leconte était plus jolie encore que Mlle Provost, si jolie, plus jeune encore que la si jeune Mlle Lifraud!...

C'est merveilleux!...

A l'Opéra-Comique : *On ne badine pas avec l'amour.*

— Hein! comme c'est orchestré!...

Eh! sans doute!... Mais aussi, comme nous nous en fichons, et combien se vérifie, une fois de plus, le mot de Grétry, je crois, qu'il faut évidemment que le socle soit solide, mais que ce que regarde d'abord le public et ce qui le charme, c'est la statue...

Voilà de l'excellente besogne de « maître de chapelle », — nous l'entendons, et c'est entendu...

Mais quel rapport cette musique-là a-t-elle avec l'œuvre de Musset, en quoi la prolonge-t-elle, pourquoi celle-là et non pas d'autres?...

Il est vrai que M. Pierné collaborait, dans la circonstance, moins avec Musset, hélas! qu'avec le regretté Leloir, et le regrettable M. Nigond...

Oui, il ne faut pas craindre de le dire : *regrettable* : — il est infiniment regrettable, en effet, qu'un poète, — car M. Nigond a suffisamment montré, par ailleurs, qu'il était poète, lui aussi, parbleu! comme les camarades, — il est infiniment regrettable que M. Nigond ait pu estimer que sa versification serait plus musicale que la prose de Musset, — dans une œuvre où la prose de Musset ne fut jamais, justement, et presque systématiquement, ne fut jamais plus lyrique : dans une œuvre où Musset avait même pris le soin de restituer le personnage du chœur antique, — personnage que MM. Nigond et Leloir ont d'ailleurs soigneusement supprimé, comme ils supprimaient le personnage du curé Bridaine, si lyriquement bouffe, cependant..

Oui, tout cela est infiniment regrettable, — mais sans doute ne le regretterons-nous pas longtemps...

On ne badine pas avec Musset!...

Franc-Nohain.

LES COURSES

Longchamp. — Cette année, on tire les poules dans un chapeau. C'est *Coquille* qui est sortie du couvre-chef, pour la plus grande joie de M. de Gourg.... et la plus grande stupéfaction de la majorité. *Seigneurie* aurait pu tout aussi bien et même mieux surgir, mais Sharpe, qui la montait, est si petit qu'il resta au fond du chapeau. « Le propre d'une *coquille* est d'être inattendue », disait avec raison M. Call... après la course.

M. Le Mar... est en pleine guigne : ses chevaux entrent dans les pelotons comme les petites filles au milieu des rondes : pour s'y faire enfermer. *Uriel*, après *Ulm*, nous a donné le spectacle de l'internement par persuasion. Espérons pour eux qu'O'Connor montrera un peu plus « d'en dehors » et sera moins « renfermé » dans le Derby. C'est pourtant un jockey expansif à ses heures!

L'écurie de Br.... eut, avec *Sursis*, la revanche de *Seigneurie*. Les ordres avaient été excellemment donnés et *Valemont* ayant tiré les marrons du feu pour son camarade, ce dernier les croqua. Mais ça ne consola pas Harry Count. Il se croyait une si bonne chance avec *Seigneurie* et il espérait tant que « le patron » saurait dénicher le jockey rêvé! Mais, de jockey, il n'en restait plus à deux heures de l'après-midi : on s'y était pris trop tard. Ce n'est pas à dire que Sharpe ne soit pas un jockey : mais c'en est un de poids léger, n'ayant que la peau et les os, ce qui justifie l'adage :

Tarde venientibus ossa!

Solo ayant fait un jour une course superbe sous A. Childs, en devait faire une magnifique sous Stern. Et c'est ainsi qu'il gagna la dernière. M. Desc..., qui ne joue jamais et même pas cent sous, avait donné à tous ses « clients » *Coquille* et *Solo*. Et c'est pourquoi tous les « stationnements privilégiés » revinrent les poches pleines.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Quelle vilaine fin de mois que celle du mois de mai! En voilà une qui ne sera pas marquée d'une pierre blanche, je vous le garantis.

Et que de comptes débiteurs en liquidation, malgré toutes les précautions, aussi minutieuses que possible, prises par avance! Car ce que l'on a défait de positions depuis une bonne quinzaine, c'est inimaginable. C'est à croire que tout le monde, dans toutes les corbeilles, — y compris la Pouponnière, — dans tous les groupes, dans tous les boxes, sur tous les strapontins, n'ait eu qu'une seule, qu'une unique pensée : liquidons, liquidons. Si l'on n'a pas chanté ce mot sur l'air *des lampions*, c'est que personne n'y a songé, sans quoi son succès eût été complet.

Mais quel marasme! On en est tout à fait impressionné. Ce ne sont plus des hommes qui circulent dans la Bourse, ou sous les colonnes, ce sont des ombres, des ombres bien sombres, à la recherche de la manne de plus en plus absente et l'intervention miraculeuse se fait attendre.

On s'est plaint qu'il n'y avait plus de mouvements de cours. Eh bien! ceux qui ont poussé les plus profonds gémissements pour appeler des fluctuations, ce sont précisément ceux-là qui en poussent d'encore plus profonds maintenant qu'ils ont reçu satisfaction.

On a essayé de jouer un petit tour à un grand spéculateur devant l'Eternel, en lançant par-dessus bord toutes les valeurs dont il s'occupe, qu'il patronne ou soutient. Elles ont fortement fléchi. Seulement lui, il n'a pas perdu son sourire un seul instant. Toujours aussi gai, aussi jovial, il a continué, au milieu de la bataille, à donner ses ordres, comme s'il ne s'agissait nullement de ses valeurs. Il a souri, serré les mains, répondu par un clignement d'yeux... et mon opinion personnelle est celle-ci : ce mouvement en arrière lui a servi, et ce n'est pas la première fois. C'est bien joué!

Les cours sont mous. Dès qu'un titre fait semblant de piquer en avant, il est happé par les baissiers. Aussi rien ne va plus... que les émissions et les introductions. Et dame! celles-ci ne chôment pas! On en prépare pour tous les goûts et de tous les coûts.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Afin de se reposer de la politique, M. Paul Déroulède qui est, on le sait, un délicat écrivain, termine actuellement, dit-on, trois actes pour une de nos grandes scènes subventionnées.

—

Depuis l'annonce des dernières représentations du spectacle actuel du Grand-Guignol, beaucoup de ceux qui ont vu *Dans les Soules* veulent revoir ce drame émouvant, dont la mise en scène, d'un réalisme saisissant, est assurément l'une des plus pittoresques et des plus artistiques que l'on puisse imaginer. Cette pièce, digne en tout point du Grand-Guignol, suffirait à expliquer le succès considérable obtenu par le spectacle actuel, qui comprend encore : la *Lutte pour la Vie... de château*, l'*Eclaboussure*, le *Philanthrope*, etc.

—

M. Saugey avec une très belle troupe d'artistes a inauguré, par la comédie, le théâtre du casino de Vichy, dans ce genre nous aurons cet été *Chantecler* avec le créateur Lucien Guitry, qu'accompagneront Félix Galipaux, Mme Leriche et peut-être l'excellent Jean Coquelin.

—

La *Revue de Marigny* est parfaite en ce sens qu'elle est la variété même. Voulez-vous le dernier cri de l'actualité? Vous le trouverez dans les scènes consacrées à la Bourse du travail, au Puzzle, à la comtesse Tartowska, au poulailler de Cambo, etc. Voulez-vous des tableaux d'art? La *Joconde*, la *Leçon de musique*, les *Visions de l'Ecosse*, etc., vous les fourniront. Enfin Broadway la nuit, nous donne très réellement la note d'outre-mer. Avec cela brillamment interprétée, saupoudrée d'esprit et du plus parisien. C'est tous les soirs, un plein succès.

La « Boîte à Fursy » joint en ce moment, à l'excellence de son programme, une fraîcheur exquise. C'est au point qu'hier soir encore, la salle étant comble, quelques personnes hésitaient à se débarrasser de leurs manteaux. Quant à la représentation, elle fut triomphale comme de coutume : Fursy, J. Moy, Enthoven, Mévisto aîné, et la mignonne Bordoni et Roger Ferréol, tous enfin rivalisèrent d'entrain et de gaieté.

—

Agrémentée de nouvelles scènes, la *Revue de la Scala*, rafraîchie par de piquantes actualités, continue à suivre sa route triomphale. Depuis que ce concert existe, devenu, grâce à Fursy, la Comédie-Française du café-concert, jamais cet établissement n'eut un succès aussi retentissant et mérité.

La moyenne des recettes est tellement extraordinaire, que nous ne la donnons pas pour ne point froisser et peiner d'autres théâtres, grands et très classés.

—

On se souvient d'*A la manière de...*, le recueil de pastiches composés par Paul Reboux et Charles Müller, dont vingt éditions n'ont pas épuisé le succès. Les auteurs viennent de publier une nouvelle série de parodies littéraires, où sont rassemblés les noms d'Octave Mirbeau, Henri de Régnier, Tolstoï, Mme de Noailles, Pierre Loti, Marcelle Tinayre, Gyp, Mistral, Jaurès, etc... On trouvera là autant de fantaisie, de bonne humeur, de finesse satirique et d'irrésistible drôlerie que dans les pastiches antérieurs, dont certains sont devenus classiques.

—

Deux nouvelles « allées » de bowling viennent d'être installées dans la crypte du Jardin de Paris, dont l'ouverture, qui a eu lieu samedi, avait été retardée par suite des travaux considérables que dut faire M. Oller pour réparer les ravages de l'inondation.

Les habitués du Jardin de Paris auront ainsi, dorénavant, quatre superbes « alleys » sur lesquelles ils pourront s'adonner à leur sport favori et dont l'attrait vient s'ajouter à tous ceux que présente le bel établissement des Champs-Élysées avec le concert, le cirque, les danses et toutes les autres attractions réunies dans ce joli cadre de verdure et de fraîcheur.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Opéra : *La Damnation de Faust.*
Vaudeville : *Le Secret de Polichinelle.*
Renaissance : *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans.*
Nouveautés : *Le Crampon.*
Ambigu : *Le Bagne des Enfants.*

—

Zig-Zag. — Aux soirées données au Châtelet par la troupe italienne, le public remarque combien les chevelures des artistes sont fournies. Cette beauté... capillaire, chanteurs et chanteuses la doivent à l'Extrait capillaire des Bénédictins du Mont Majella dont M. Senet est l'administrateur averti, produit apprécié et très employé en Italie.

—

Une seule teinture pour cheveux est sans danger : le « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

La vente du prince de L.... n'aura pas lieu; l'Official Banque, qui avança la somme nécessaire sur les titres dotaux de la princesse, évita cette vente que les amateurs de jolies choses attendaient avec la plus vive curiosité. PITT.

PETITE CHRONIQUE

La seule poudre employée par la toujours belle *Ninon de Lenclos*, fut le *Duvet de Ninon* qui communique à l'épiderme une blancheur diaphane. Cette poudre, invisible et très adhérente à la peau, existe en quatre nuances : blanche, rosée, naturelle et rachel. Prix 3 fr. 75 la boite, franco contre mandat-poste de 4 fr. 25 adressé à la *Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre*, pour éviter les imitations.

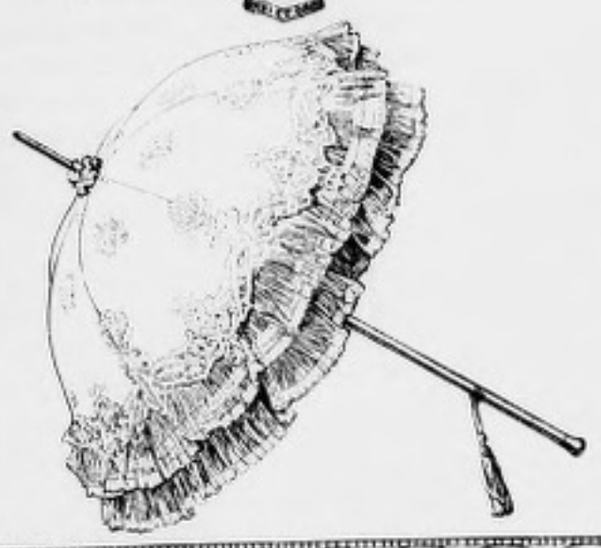
—

L'*Official Banque* (20, rue de La Rochefoucauld, près la Trinité, tél. 136-73), avances, prêts argent sur titres dotaux. (Discrétion.)

GRANDE MAISON DE BLANC

6 BOULEVARD DES CAPUCINES

LONDON **PARIS** CANNES



LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON

TROUSSEAUX
COMPLETS DEPUIS 1500F

CATALOGUES
ET DEVIS DE TROUSSEAUX
ENVOYÉS SUR DEMANDE

ÉDITEUR cherche des planches originales, eau-forte ou taille-douce et prendrait en commission des gravures pour les faire placer par ses voyageurs. Ecrire : Werckmeisters Kunstverlag. Berlin. W. 8.

Officiers ministériels

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ de Mars)

A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, 21 juin 1910. **TERRAIN** angle **Av. de la Bourdonnais** et rue **Maréchal Harispe**, 542m75. M. à p. 330 f. le m. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, r. Auber, 11, dép. ench.

Succession de M. Lowengard

IMPORTANTES TAPISSERIES

des Flandres des XVe et XVIe siècles et des manufactures royales des Gobelins et de Beauvais

MEUBLE de SALON en TAPISSERIE

de Beauvais

Etoffes anciennes, ancien tapis d'Orient
Vente après décès Galerie Georges Petit
8, rue de Sèze, le 10 juin à 3 heures.
Cte pr Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart
Experts : MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges,
MM. PAULME et B. LASQUIN
10, rue Chauchat — 10, rue Grange-Batelière
Exposition particulière le 8 juin, de 1 h. 1/2 à 6 heures.
— publique le 9 juin, de 1 h. 1/2 à 6 heures.

IMPORTANTS BIJOUX

Ornés de brillants, perles, émeraudes
Colliers, bagues, rivières, broches, pendentifs
Orfèvrerie, argenterie, objets d'art
Elégant mobilier styles Louis XV et Louis XVI
Appartenant à Madame Liane de Lancy
Vente Hôtel Drouot, salles 9 et 10, 1 s 7, 8, 9 et 10 juin 1910 à 2 heures. Exposition le 6, de 2 heures à 6 heures. Me Henry BRICOUT, commissaire priseur, 10, rue Ste-Cécile. M. A. REINACH, expert, rue Drouot, 17. M. G. GIACOMETTI, expert, rue Vernier, 22.

MAIS. 5e ar. **R. THOUIN,** 4. Cce 505m env. R. b. 9 637 fr. M. à p. 85.000 fr. Adj. Ch. Not. Paris, 21 juin. Me DAUCHEZ, not. 37, quai Tournelle.

196 R. du NEUILLY Fg St-MARTIN (10e) **Maison d'angle.** Rev. 25.320 f. M. à p. 225.000 f. -s/S. **Pté ang.** r. Hôtel-de-Ville, 22 et av. du Roule, 133. Cce 624m. M. à p. 120.000 f. A adjre s. 1 ench. Ch. Not., Paris, 14 juin. S'adr. not. : Mes LABUFFER, FAROUX et COUSIN, 6, pl. St-Michel, dép. ench.

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, 21 juin 1910. **TERRAIN** rue **Théodore de Banville** Sce **557m38** M. à p. 250 fr. le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, 11, r. Auber, dép. de l'ench.

Moyen infaillible d'être grand quand on est petit!

sans **Opération,** ni **Traitement**

au moyen de l'appareil invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément

facilite la marche

supprime la fatigue



Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65

Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de tout le monde

Rehaussement magique pour personnes de petites tailles

Égalisateur universel

Pour **DAMES**

Pour **MESSIEURS**

En vente chez le spécialiste C. ACKER & Cie, 30, Rue Bergère Paris

Notice gratis et franco sur demande

Chemins de fer de l'Etat

Excursion en Touraine

Billets d'excursion à prix réduits, valables 15 jours, délivrés toute l'année, par les gares du réseau de l'Etat (lignes du Sud-Ouest), et pouvant être prolongés de 2 fois 15 jours, moyennant un supplément de 10 0/0 pour chaque prolongation.

1re classe, 26 fr. ; 2e classe, 20 fr. ; 3e classe, 13 fr.

Itinéraire : Saumur, Montreuil-Bellay, Thouars, Loudun, Chinon, Azay-le-Rideau, Tours, Châteaurenault, Montoire-sur-le-Loir, Vendôme, Blois, Pont-de-Braye, Saumur.

(Faculté d'arrêt aux gares intermédiaires.)

Billets spéciaux de parcours complémentaires pour rejoindre ou quitter l'itinéraire du voyage d'excursion comportant 40 0/0 de réduction sur le prix des billets simples.

La demande des billets doit être faite à la gare de départ 3 jours au moins à l'avance. Ce délai est réduit à 2 heures pour les billets demandés à Paris-Montparnasse et à Paris-Saint-Lazare.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. – SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferrière, directeur.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER, au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL RÉGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIÈRE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVÉDÈRE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP, Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

MESDAMES pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES. Envoi discret contre 10f mandat ou remboursement du **RÉGLOGÈNE LACROIX** G. LACROIX. Pharmaciens spécialistes à LILLE.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 cr. album 2 fr., 12 cr. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

HYGIÈNE INTIME – HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté, Discrétion

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 2e étage

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

POUR MAIGRIR J'indique GRATIS moyen sûr et rapide. Ecrire à CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris



SAGE-FEMME 1re cl. Pensionnaires toute époque. BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis, DOULEURS, TROUBLES, PENSION

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub Poissonnière, PARIS envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir. RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Par cartes Quatre francs à F. PIERRE, 63, Boul Magenta, Paris.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr. 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME reçoit pens., consult. et corresp. (Discret) A MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

Le gérant : C. CLEMENT. G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

L'OPINION DE LA MANUCURE

Dessin de Touraine



— Ah ! ah, Madame Florise, vous avez la belle marquise de Tanagra pour cliente ? On dit que c'est une amoureuse insatiable, une véritable femme de feu.

— Je m'en doutais ! Elle a des mains de cuisinière.

Samedi 11 Juin 1910

48e année, N° 24



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

L'AMOUR VOLE !

Dans ce numéro :
LA HIÉRARCHIE NAVALE
par Pierre de Kadoré



On ouvre les doigts et l'Amour s'envole..
On tire le fil et l'Amour revient!...
Je suis convaincu, lectrice frivole
Que ce jeu cruel vous plairait fort bien.

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des **Drs JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Epoques et en Evitent les Douleurs.
Le Fl. 4'50 fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.



GERMANDRÉE

en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.


DYNAMO ET PHARES DUCELLIER

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création



Porte-Plume Waterman
SIMPLE COMME *Bonjour!*
EN VENTE DANS TOUTES LES PAPETERIES



EN VENTE PARTOUT





SIROP à l'acide phénique du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA*, etc.

SOUS BOIS Nouveau Parfum **GODET**

PLAQUES JOUGLA

Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1880
Directeur : **A. GALLOIS**
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50

Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

Tarif réduit, Paiement d'avance. *sans période de temps limité.*	*Par*	100	*Coupures*	25	*francs*
	»	250	»	55	»
	»	500	»	105	»
	»	1000	»	200	»

Moyen infaillible d'être grand quand on est petit!

sans Opération, ni Traitement

au moyen de l'appareil invisible

"BETALL"

s'adapte instantanément
facilite la marche
supprime la fatigue



Sans l'appareil 1m59 Avec l'appareil 1m65
Ces deux photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle

à la portée de tout le monde

Rehaussement magique pour personnes de petites tailles

Égalisateur universel
Pour DAMES
Pour MESSIEURS

En vente chez le spécialiste C. ACKER & Cie, 30, Rue Bergère Paris
Notice gratis et franco sur demande

ON DIT... ON DIT...



Le Préfet aux champs.

On a beaucoup parlé de la grève de Méry ; on en a tant parlé que de nombreux curieux, profitant du beau temps dimanche dernier, voulurent voir de près les farouches grévistes. Ces bons badauds furent bien surpris!

Dans les villages, calme complet ; quelques ménagères vaquant paisiblement à leurs occupations, et sur les routes désertes quelques militaires en tenue de campagne se promenant tranquillement sous le soleil de juin. De grévistes pas l'ombre.

Aux curieux qui insistaient pour les contempler, — car enfin on arrivait à douter de leur existence! les gens du pays répondirent qu'on n'avait qu'à aller aux champs ou dans les carrières voisines, on verrait les grévistes travaillant avec le plus grand courage. Convertis par l'éloquence du sous-préfet, ils avaient fait la paix avec leurs patrons depuis longtemps. Ah! si le préfet n'était pas là!... Mais voilà! Il y a le préfet! Ce haut fonctionnaire brigue, paraît-il, une succession qui, heureusement pour les Parisiens, n'est pas encore ouverte ; il désire être le candidat le mieux noté pour les organisations policières, et, comme pour réprimer des troubles, il faut d'abord qu'il y ait du grabuge, notre préfet n'est pas comme les peuples heureux, il a des histoires!

La malice des villageois a remarqué que les dernières grèves de Seine-et-Oise ont toutes eu lieu sous son administration. Ce n'est qu'un hasard évidemment, mais avouez qu'il est tout de même singulier!

Critiques à la pointe-sèche.

F... ferait un critique admirable, seulement ses jugements, plus cruels encore que ses dessins et ses légendes, tueraient sans rémission ses collègues.

On parlait, devant lui, d'un peintre préraphaélite dont les compositions anémiques sont assez goûtées.

— Il me rappelle les maîtres de la Renaissance, disait quelqu'un.

— Vous avez raison, répondit le terrible pince-sans-rire, c'est un bon Léonard de Vingt-sous!

Et comme un autre avait encombré toute une salle d'exposition d'énormes toiles dont les personnages rondouillards affectaient des dimensions colossales :

— Comment va-t-on les déménager, demandait anxieusement un organisateur?

— On les dégonflera! murmure benoîtement l'indulgent F...

Une vedette inattendue

L'aventure survenue à Mlle P.laire est vraiment extraordinaire! Engagée par un impresario transatlantique, la spirituelle artiste ne fut pas peu stupéfaite, en débarquant à New-York, de voir les murs de la ville placardés d'affiches annonçant les sensationnelles représentations de « Mlle Polaire, THE UGLIEST WOMAN OF THE WORLD ». Il paraît que le barnum yankee n'y avait pas vu malice!

Le moyen de parvenir.

Il était candidat au fauteuil de Mgr Mathieu, et bien qu'il se fût déjà présenté à l'Académie plusieurs fois, il n'avait pas de grandes chances. Cependant il espérait passer comme outsider. Comme il est très âgé, bien qu'il ait les cheveux et les favoris du plus beau noir, il disait aux académiciens qu'il visitait : « Je n'en ai plus pour longtemps; je suis vieux; je vivrai encore un an; élisez-moi. Et un an après vous pourrez élire un prélat. » Touchante ruse, et naïve.

Mais les académiciens firent la sourde oreille et nommèrent Mgr Duchesne.



Le chef-d'œuvre de demain.

Il ne reste plus à M. P....-R.... que quelques scènes à finir dans le dernier acte, et la fameuse pièce que tant d'actrices célèbres convoitèrent pendant de longues années sera enfin terminée! Elle aura été attendue, dans le théâtre en prose, avec autant d'impatiente curiosité que *Chantecler* dans le théâtre en vers, car voilà dix ans qu'elle est inscrite au programme de toutes les nouvelles directions.

C'est, naturellement, chez un de nos directeurs de fraîche date qu'elle sera représentée.

Mais qui créera enfin le rôle prestigieux de l'héroïne?

A ce propos on dit qu'une de nos jeunes étoiles, qui joint à un talent très moderne un sens encore plus moderne des affaires, n'aurait pas craint d'aller proposer au directeur du théâtre qui doit monter la pièce, l'appoint... d'une très forte commandite, en échange, bien entendu, du principal rôle. Sa dernière création ne lui a pas permis de donner à son jeu frénétiquement passionné toute sa mesure et elle brûle de prendre sa revanche.

Autrefois, au théâtre, l'amour avait une grande importance dans les distributions de rôles; aujourd'hui c'est l'argent qui, là comme ailleurs, veut faire la loi!

Service d'honneur.

Elle est jeune, elle est jolie, elle est élégante, elle est riche, mais elle porte un nom roturier; et ça la navre. Aussi a-t-elle été au comble de la joie quand la jeune duchesse d'U... l'a admise dans son intimité et en a fait, en quelque sorte, sa dame d'honneur. Partout où était la duchesse, on la voyait : quelle gloire, et comme ses amies pestaient. Mais la duchesse n'est pas toujours commode. L'autre jour, dans un salon, en pleine soirée, elle a envoyé la jeune femme chercher un éventail oublié au vestiaire, sur un ton qu'on ne prend même pas avec un domestique. La jeune femme a rougi; elle était cramoisie; tout de même, elle y est allée, le cœur gonflé de fiel. Et ses petites amies s'en sont donné une bosse de contentement. Mais pour garder sa charge, à quoi ne consentirait-elle pas?

En marge du mariage.

C'était un ménage très parisien.

On avait l'habitude de les voir arriver ensemble aux « générales » dans une superbe automobile : lui, brun, glabre, olympien; elle, cambrant sa beauté andalouse dans des toilettes ultra-élégantes.

Tous deux s'occupaient activement de la direction d'un de ces petits théâtres parisiens dont la scène, si exiguë qu'elle soit, n'en a pas moins une célébrité universelle. Mme la Directrice apportait à la gestion de l'entreprise une ardeur, un cœur, une habileté de bonne ménagère, stimulant de ses louanges et de ses blâmes véhéments le zèle des pensionnaires, de son mari. « Petits fous! Vous vous êtes encore taquinés! » disait celui-ci quand, rentrant dans le cabinet directorial, il trouvait sa femme toute rouge de colère devant la gesticulation désordonnée de quelque Brichanteau.

Un beau jour, ils abandonnèrent le théâtre et quittèrent le boulevard. Ils ont divorcé...

Et il paraît qu'elle regrette tout de même son époux d'une philosophie si sereine; car, en dépit des violents griefs échangés à tour de bras devant le tribunal, il n'est pas rare, aujourd'hui, qu'on les aperçoive, blottis l'un contre l'autre, sur la banquette de quelque petit bar : ils s'y donnent le plaisir de rendez-vous furtifs.

— Ah! qu'*elle* est donc imprudente! chuchotait l'autre jour une petite actrice en épiant le couple du coin de l'œil : *elle* va se faire pincer avec son mari!

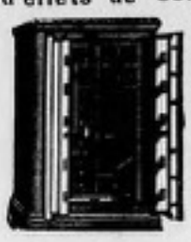
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : 400 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy,* } **à Paris**
Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)*

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 %; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce et de Coupons** Français et Etrangers; — **Mise en régie et garde de Titres**; — **Avances sur Titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger; — **Lettres et Billets de Crédit circulaires**; — **Change de monnaies étrangères**; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.



SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis **5** fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

89 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue; 721 agences en Province; 3 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et Saint-Sébastien (Espagne); correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, rue Royale.
Anvers, 74, place de Meir.
Ostende, 21, avenue Léopold.

Officiers ministériels

Collection L***-D***

TABLEAUX ANCIENS

Panneaux décoratifs du XVIII[e] siècle
par Lagrenée, Lajoue, Leriche, Oudry,
Hubert Robert, Louis Watteau, etc.

TABLEAUX MODERNES

par Bordin, J. Héreau, Huguet, Isabey,
Jongkind, Monticelli, J. Noël, Troyon, etc.

Vente Hôtel Drouot, salle 1, le 16 juin, 1 h.
Expos. publique mercredi 15 juin 1910, 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2
Com.-Pris. Me André Couturier, 56, r. de la Victoire
Experts : G. Sortais, 11, rue Scribe.
Mes Chaine et Simonson, 19, rue Caumartin.

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Principalement du XVIII[e] siècle, par Panini, Van Ostade, Teniers, Lancret, Boucher, Greuze, Eisen, Boilly, Diaz, Courbet, Ch. Jacque.

Composant la collection de M. B.
Vente Hôtel Drouot, salle 10, le 13 juin, 2 h. Exp. le 12.
Me Libaude, com.-p[r], rue Baudin, 6.

IMMEUBLES A adj[er] s[t] ench. Ch. Not. Paris. le 5 JUILLET

	Cont.	Rev.	M. à p.
R. de la POMPE 66 et Decamps 52	450m	39.055 f.	350.000
Rue DECAMPS, 50	140m	3.760 f.	30.000
Rue St-MAUR, 184 et 186	1.056m	25.247 f.	200.000

HOTEL Rue SCHEFFER 53, pr. Av. Henri-Martin
Cont. 432m, M. à p. 200.000 f. S'adr. aux not.
Mes Gastaldi, 5 r. Drouot et PERE, 11 des Saints-Pères, 9

COLLECTION DE M. KISS

OBJETS D'ART

ET DE HAUTE CURIOSITÉ
DE L'EXTRÊME-ORIENT

Spécimens rares et importants
des époques primitives au XIX[e] siècle
Bronzes. Emaux cloisonnés. Laques
Porcelaines, Peintures, Broderies

Vente Hôtel Drouot, salles 7 et 8, du 20 au 24 juin.
Me F. Lair-Dubreuil, Cre-Pr., 6, rue Favart. | M. A. Bloche, exp[t], 21, bd Haussmann.
Exposition particulière, 18 juin; publique, 19 juin.

Maison à Paris A ven. de **CLICHY** **130**. Cce 209m. Rev. br. 14.982 f. M. à p. 110.000 f.
VINCENNES **Terrain** de 889m. R. Paris, 50 bis et 52; R. Ch. fer et Moulin. **5 lots** de 148 à 233m. M. à p. de 10.000 à 20.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. Paris, 28 juin. S'ad. aux not. Me Couturier et G. Morel d'Arleux, 15, r. Saints-Pères.

Achetez pour feuilleter en chemin de fer le dernier Album
de *La Vie Parisienne*

Les 36 Joies de la Parisienne

EN VENTE PARTOUT :
95 centimes

Ce ravissant album de 160 pages, imprimé en couleurs, réunit les plus piquantes, les plus exquises silhouettes féminines crayonnées par

L. Vallet, H. Gerbault, Fabiano, Touraine, etc.



EN VENTE PARTOUT :
95 centimes

Dans la même collection :
"Régalez-vous, Messieurs !"
Les Coulisses de l'Amour

En vente dans toutes les gares au même prix.

Pour recevoir franco par la poste chaque album, envoyer la somme de **1** fr. **15**, pour la France ou de **1** fr. **25** pour l'étranger, à M. le Directeur de **La Vie Parisienne**, 20, boulevard des Capucines, Paris



LA VAGABONDE

III

Les artistes de café-concert... Qu'ils sont mal connus, et décriés, et peu compris! Chimériques, orgueilleux, pleins d'une foi absurde et surannée dans l'Art, eux seuls, eux, les derniers, osent encore déclarer, avec une fièvre sacrée:

— Un *artiste* ne doit pas... un *artiste* ne peut accepter... un *artiste* ne consent pas...

Fiers, certes, car, s'ils ont aux lèvres, souvent, un « Cochon de métier! » ou « Saloperie de vie! » je n'ai jamais entendu l'un d'eux soupirer : « Je suis malheureux... »

Fiers, et résignés à n'exister que pendant une heure sur vingt-quatre! Car l'injuste public, même s'il les applaudit, les oublie après. Un journal pourra veiller, avec une sollicitude indiscrète, sur l'emploi du temps de Mlle X..., du Français, et ses opinions sur la mode, la politique, la cuisine et l'amour occuperont chaque semaine l'oisiveté du monde entier... mais, pauvre petit Bouty intelligent et tendre, qui donc daignera se demander ce que vous faites, ce que vous pensez, ce que vous taisez, quand l'obscurité vous a ressaisi et que vous filez le long du boulevard Rochechouart, vers minuit, presque transparent de minceur dans votre long paletot « genre anglais » qui vient de la Samaritaine?...

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21, 22 *et* 23.

Pour la vingtième fois, je me rabâche, à moi toute seule, ces choses pas gaies. Et mes doigts, pendant ce temps, font alertement, inconsciemment, leur besogne habituelle: blanc-gras, rose-gras, poudre, rose sec, bleu, marron, rouge, noir... Je termine à peine, lorsqu'une griffe dure gratte le bas de ma porte. J'ouvre tout de suite, car c'est la patte quémandeuse d'une petite terrière brabançonne, qui " travaille " dans la première partie du spectacle.

— Te voilà, Nelle!

Elle entre, assurée, sérieuse, comme une employée de confiance, et me laisse caresser ses petits reins tout fiévreux de l'exercice, pendant que ses dents, un peu jaunies par l'âge, effritent un gâteau sec.

Nelle est rouquine de poil, luisante, avec un masque noir de ouistiti où brillent de beaux yeux d'écureuil.

— Tu veux encore un gâteau, Nelle?

Bien élevée, elle accepte, sans sourire. Derrière elle, dans le couloir, sa famille l'attend. Sa famille, c'est un grand homme sec, silencieux, impénétrable, et qui ne parle à personne, plus deux colleys blancs, courtois, qui ressemblent à leur maître. D'où vient cet homme-là? Quels chemins l'ont amené jusqu'ici, lui et ses colleys, pareils à trois princes déchus? Son coup de chapeau, son geste, sont d'un homme du monde, comme sa longue figure coupante... Mes camarades, peut-être divinateurs, l'ont baptisé " l'Archiduc ".

Il attend, dans le couloir, que Nelle ait fini son gâteau. Il n'y a rien de plus triste, de plus digne, de plus dédaigneux, que cet homme et ses trois bêtes, orgueilleusement résignés à leur sort de vagabonds.

— Adieu, Nelle...

Je ferme la porte, et les sonnailles de la petite chienne s'éloignent... La reverrai-je ? c'est ce soir la fin d'une quinzaine, et peut-être la fin d'un stage pour " Antonieff et ses chiens "... Où vont-ils ? où brilleront les beaux yeux marrons de Nelle, qui me disent si clairement : « Oui, tu me caresses... oui, tu m'aimes... oui, tu as pour moi une boîte de gâteaux secs... mais demain, ou le jour d'après, nous partirons !... Ne me demande rien de plus que ma politesse de petite chienne gentille, qui sait marcher sur ses pattes de devant et faire le saut périlleux. Comme le repos et la sécurité, la tendresse est pour nous un luxe inaccessible... »

IV

De huit heures du matin à deux heures de l'après-midi, par le temps clair, mon rez-de-chaussée bénéficie, entre deux falaises de maisons neuves, d'une échappée de soleil. Un pinceau étincelant touche d'abord mon lit, s'y élargit en napperon carré, et le couvre-pieds envoie au plafond un reflet rose...

J'attends, paresseuse, que le soleil atteigne mon visage, m'éblouisse à travers mes paupières fermées, — et l'ombre des piétons passe sur moi, rapide, comme une aile sombre et bleue... Ou bien je jaillis de mon lit, galvanisée, et je commence quelque fiévreux récurage : les oreilles de Fossette subissent un sondage délicat, et son poil brille sous la brosse dure... Ou bien j'inspecte, sous la grande lumière impitoyable, tout ce qui faiblit en moi, déjà : soie fragile des paupières, coin de la bouche que le sourire commence à marquer d'un pli triste, et, autour de mon cou, ce triple collier de Vénus qu'une main invisible enfonce, chaque jour, un peu plus dans ma chair...

C'est ce sévère examen que trouble, aujourd'hui, la visite de mon camarade Brague, toujours vif, sérieux, éveillé. Je le reçois comme dans ma loge, couverte à peine d'un kimono de crépon, où les pattes de Fossette ont ajouté, un jour de pluie, de petites fleurs grisâtres à cinq pétales...

Pas besoin, pour Brague, de poudrer mon nez, ni d'exagérer, d'un trait bleu, la longueur de mes paupières... Brague ne me regarde qu'aux répétitions, pour me dire :

— Fais pas ça : c'est laid... N'ouvre pas la bouche en hauteur : t'as l'air d'un poisson... Ne cligne pas les yeux : t'as l'air d'un rat blanc... Ne remue pas ton derrière en marchant : t'as l'air d'une jument...

C'est Brague qui a guidé, sinon mes premiers pas, du moins mes premiers gestes sur la scène, et, si je lui témoigne encore une confiance d'élève, il n'oublie pas non plus de me traiter, souvent, en « amateur intelligent », c'est-à-dire qu'il montre quelque impatience de la discussion et tient à faire prévaloir son avis...

Ce matin, il entre, colle ses cheveux à sa nuque, avec le geste d'enfoncer une perruque, et, comme sa figure catalane, rasée, garde toujours ce sérieux éveillé qui la rend caractéristique, je me demande s'il apporte une bonne ou une mauvaise nouvelle... Il toise mon rayon de soleil comme un objet de prix et regarde les deux fenêtres :

— Combien s'que tu le payes, ton rez-de-chaussée ?

— Je te l'ai déjà dit : dix-huit cents.

— Et tu as l'ascenseur, encore !... Chouette soleil, on se croirait à Nice !... C'est pas tout ça : nous avons une soirée.

— Quand ?

— Quand ? mais ce soir !

— Oh !...

— Quoi « oh » ? Ça te dérange ?

— Non. C'est la pantoche qu'on emmène ?

— Pas de pantoche, c'est trop sérieux. Tes danses. Et je leur ferai mon *Pierrot neurasthénique*.

Je me lève, sincèrement effarée :

— Mes danses ! Mais je ne peux pas ! Et puis j'ai perdu ma musique à Aix ! Et puis la petite qui m'accompagne a changé d'adresse... Si, au moins, on avait deux jours devant soi...

— Pas moyen ! dit Brague, impassible. Ils avaient Badet au programme, et elle est malade.

— C'est ça ! c'est complet ! passer en bouche-trou ! Joue ton *Pierrot* si tu veux, je ne danse pas !

Brague allume une cigarette, et laisse tomber ces deux mots :

— Cinq cents.

— Pour nous deux ?

— Pour toi. J'ai autant.

Cinq cents !... Le quart de mon loyer... Brague fume, sans me regarder : il sait bien que j'accepte.

— Évidemment, cinq cents... Quelle heure ?

— Minuit, naturellement. Grouille-toi pour ta musique et tout, s'pas ? Bonsoir. A ce soir... Ah ! dis donc, Jadin est revenue !

Je rouvre la porte qu'il fermait déjà :

— Pas possible ! quand ?

— Hier, à minuit, tu venais de partir... Une gueule !... Tu la verras : elle rechante à la boîte... Dix-sept cents, tu dis ?... C'est épatant. Et des femmes à tous les étages !

Il s'en va, grave et égrillard.

Une soirée... Le cachet en ville... Brr ! ces trois mots-là ont le don de me démoraliser. Je n'ose pas le dire à Brague, mais je me l'avoue, en regardant dans la glace ma figure d'enterrement, avec un petit frisson de lâcheté qui me grippe la peau du dos...

Les revoir, *eux*... Eux, que j'ai quittés violemment, ceux qui m'appelaient « Madame Renée » autrefois, avec cette affectation de ne me donner jamais le nom de mon mari... Eux, — et *elles* ! Elles qui me trahissaient avec mon mari, eux qui me savaient trahie...

Le temps n'est plus où je voyais dans toute femme une maîtresse d'Adolphe, actuelle ou probable, et les hommes n'ont jamais fait grand'peur à l'épouse éprise que je fus. Mais j'ai gardé une terreur imbécile et superstitieuse des salons où je puis rencontrer des témoins, des complices de mon malheur passé...

Ce cachet en ville gâte, d'abord, mon déjeuner en tête-à-tête avec Hamond, un peintre déjà démodé, mon vieil et fidèle et débile ami, qui vient manger ses pâtes bouillies chez moi, de temps en temps... Nous nous parlons peu, il appuie au dossier d'une bergère sa tête de Don Quichotte malade, et, après le déjeuner, on joue tous les deux à se faire du chagrin. Il me parle d'Adolphe Taillandy, non pour me peiner, mais pour évoquer un temps où lui, Hamond, était heureux. Et moi, je l'entretiens de sa jeune et méchante femme, épousée follement, partie quatre mois après avec je ne sais qui...

Nous nous payons des après-midi de mélancolie noire, qui nous laissent éreintés, la figure vieillie, amère, la bouche sèche d'avoir redit tant de choses désolantes, et jurant de ne plus recommencer... Le samedi suivant nous réunit à ma table, heureux de nous revoir, impénitents : Hamond a retrouvé une anecdote inédite sur Adolphe Taillandy, et d'un tiroir j'ai exhumé, pour voir mon meilleur ami renifler ses larmes, un instantané d'amateur où je tiens par le bras une petite Mme Hamond blonde, agressive, droite comme un serpent sur sa queue...

Mais, ce matin, notre déjeuner ne marche pas. Hamond, guilleret et gelé, m'a pourtant apporté du beau raisin noir de décembre, d'un bleu de prune, dont chaque grain est une petite outre pleine d'eau insipide et douce, — ce maudit cachet en ville assombrit toute ma journée.

A minuit un quart, nous arrivons avenue du Bois, Brague et moi. Le bel hôtel ! on doit s'y ennuyer somptueusement... L'imposant serviteur qui nous conduit dans le « salon réservé aux artistes » m'offre son aide pour quitter mon manteau fourré ; je refuse avec aigreur : pense-t-il que je vais attendre,

Dessin de Fabiano.



L'ÉTOILE DE CAFÉ-CONCERT

vêtue de quatre colliers bleus, d'un scarabée ailé et de quelques mètres de gaze, le bon plaisir de ces messieurs et dames ?

Beaucoup mieux élevé que moi, l'imposant serviteur n'insiste pas et nous laisse seuls. Bragne s'étire devant une glace, devenu, sous son masque blanc, dans sa flottante souquenille de Pierrot, d'une minceur immatérielle... Il n'aime pas non plus le cachet en ville. Non que la « barrière de feu » entre lui et *eux* lui manque autant qu'à moi, mais il prise peu ce qu'il nomme le « client » des salons, et rend au spectateur mondain un peu de la malveillante indifférence qu'il nous témoigne :

— Penses-tu, dit Bragne en me tendant un petit carton, que *ces gens-là* seront jamais foutus d'écrire mon nom proprement? Ils m'appellent Bragne sur leurs programmes!

Très froissé, au fond, il disparaît en pinçant sa mince bouche saignante, sous une portière de verdures, car un autre imposant serviteur vient de l'appeler, courtoisement, par son nom estropié.

Dans un quart d'heure, ce sera mon tour... Je me mire et me trouve laide, privée de l'électricité crue qui, dans ma loge, nappe les murs blancs, baigne les miroirs, pénètre et veloute le maquillage... Y aura-t-il un tapis sur l'estrade? S'ils pouvaient s'être fendus, comme dit Bragne, d'une petite rampe... Cette perruque de Salomé étreint mes tempes et renforce ma migraine... J'ai froid...

— A ton tour, ma vieille! Va leur vendre ta petite affaire!

Bragne, revenu, a déjà épongé sa figure blanche rayée de filets de sueur et endossé son manteau tout en parlant :

— Du monde très bien, ça se voit. Ils ne font pas trop de foin. Ils causent, quoi! mais ils ne rigolent pas trop haut... Tiens, voilà les deux francs quinze pour ma part de taxi-auto... Moi, je rentre.

— Tu ne m'attends pas?

— Pourquoi faire? Tu vas aux Ternes, et moi à Montmartre : ça ne colle pas. Et puis je donne une leçon demain matin à neuf heures... Bonsoir, à demain.

Allons! c'est mon tour. Ma petite pianiste rachitique est à son poste. Je roule autour de moi, d'une main que le trac rend nerveuse, le voile qui constitue presque tout mon costume, un voile rond, violet et bleu, qui mesure quinze mètres de tour...

Je ne distingue rien, d'abord, à travers le fin treillis de ma cage de gaze. Mes pieds nus, conscients, tâtent la laine courte et dure d'un beau tapis de Perse... Hélas! il n'y a pas de rampe...

Un bref prélude éveille et tord la chrysalide bleuâtre que je figure, délie lentement mes membres... Peu à peu, le voile se desserre, s'enfle, vole et retombe, me révélant aux yeux de ceux qui sont là, qui ont tu, pour me regarder, leur enragé bavardage...

Je les vois. Malgré moi, je les vois. O flamme protectrice, qui te pourrait contraindre à jaillir sous mes pas!... En dansant, en rampant, en tournant, je les vois, — et je les reconnais!

Il y a là, au premier rang, une femme encore jeune, qui fut, assez longtemps, la maîtresse de mon ex-mari. Elle ne m'attendait pas ce soir, et je ne songeais pas à elle... Ses yeux bleus douloureux, sa seule beauté, expriment autant de stupeur que de crainte... Ce n'est pas moi qu'elle craint ; mais ma présence soudaine l'a remise, sans ménagement, en face de son souvenir, elle qui a souffert par Adolphe, elle qui aurait tout quitté pour lui, qui voulait, avec de grands cris, des larmes bruyantes et imprudentes, tuer son mari, me tuer aussi, et s'enfuir avec Adolphe... Il ne l'aimait déjà plus, lui, et la trouvait pesante. Il me la confiait pendant des journées entières, avec la mission, — que dis-je ? l'ordre! — de ne la ramener qu'à sept heures, et il n'y eut jamais de tête-à-tête plus navrants que ceux de ces deux femmes trahies qui se haïssaient. Quelquefois, la pauvre créature, à bout de forces, fondait en pleurs humiliés, et je la regardais pleurer, impitoyable à ses larmes, orgueilleuse de retenir les miennes...

Elle est là, au premier rang. On a utilisé tout l'espace disponible, et sa chaise est si près de l'estrade que je pourrais, d'une caresse ironique, effleurer ses cheveux, qu'elle teint en blond parce qu'ils blanchissent.

Elle a vieilli depuis quatre ans, et elle me regarde avec terreur. Elle contemple à travers moi son péché, son désespoir, son amour qui a peut-être fini par mourir...

Derrière elle, je reconnais aussi cette autre... et puis celle-ci encore... Elles venaient boire du thé chaque semaine chez moi, quand j'étais mariée. Elles ont peut-être couché avec mon mari. Cela n'a pas d'importance... Aucune ne semble me connaître, mais quelque chose marque qu'elles m'ont reconnue, car l'une feint la distraction et parle bas avec animation à sa voisine, l'autre exagère sa myopie, et la troisième, qui s'évente et secoue la tête, chuchote obstinément :

— Quelle chaleur! mais quelle chaleur!

Elles ont changé leurs coiffures, depuis l'année où je faussai compagnie à tout ce « vrai monde », à tous ces faux amis... Elles portent, toutes, l'obligatoire bonnet de cheveux postiches, couvrant les oreilles, noué d'un large bandeau de ruban ou de métal, qui leur donne un air convalescent et pas lavé... On ne voit plus de nuques tentantes, ni de tempes vaporeuses, on ne voit plus que de petits mufles, — mâchoires, menton, bouche, nez, — qui prennent, cette année, un véridique et frappant caractère de bestialité...

Sur les côtés, et au fond, il y a une falaise sombre d'hommes, debout. Ils se pressent et se penchent, avec cette curiosité, cette courtoisie rossarde de l'homme du monde pour la femme dite « déclassée », — pour celle à qui l'on baisa le bout des doigts dans son salon et qui danse maintenant, demi-nue, sur une estrade...

Allons, allons! je suis trop lucide, ce soir, et si je ne me reprends, ma danse en va pâtir... Je danse, je danse... Un beau serpent s'enroule sur le tapis de Perse, une amphore d'Egypte se penche, versant un flot de cheveux parfumés, — un nuage s'élève et s'envole, orageux et bleu, une bête féline s'élance, se replie, — un sphinx, couleur de sable blond, allongé, s'accoude, les reins creusés et les seins tendus... Je n'oublie rien, je me suis ressaisie. Allons, allons! Ces gens-là existent-ils?... Non, non, il n'y a de réel que la danse, la lumière, la liberté, la musique... Il n'y a de réel que rythmer sa pensée, la traduire en beaux gestes. Un seul renversement de mes reins, ignorants de l'entrave, ne suffit-il pas à insulter ces corps réduits par le long corset, appauvris par une mode qui les exige maigres?

Il y a mieux à faire qu'à les humilier : je veux, pour un instant seulement, les séduire! Un peu d'effort encore : déjà les nuques, chargées de bijoux et de cheveux, me suivent d'un vague balancement obéissant... Voici que va s'éteindre, dans tous ces yeux, la vindicative lumière, — voici que vont céder et sourire, ensemble, toutes ces bêtes charmées..

La fin de la danse, le bruit, — fort discret, — des applaudissements coupent l'enchantement. Je disparais, pour revenir saluer, d'un sourire circulaire... Au fond du salon, une silhouette d'homme gesticule et crie « Bravo! » Je connais cette voix-là, et ce grand mannequin noir...

Mais c'est mon idiot de l'autre soir! C'est le grand serin!... Je n'en puis douter longtemps, d'ailleurs, en le voyant entrer, tête baissée, dans le petit salon où me rejoint ma pianiste. Il n'est pas seul, il est accompagné d'un autre grand serin noir, qui a bien la tournure d'être le maître de la maison.

— Madame..., salue celui-ci.

— Monsieur...

— Voulez-vous me permettre de vous remercier d'avoir bien voulu, prêter, à l'improviste, votre concours à... et de vous exprimer toute l'admiration ..

— Mon Dieu, Monsieur...

— Je suis M. Dufferein-Chautel.

— Ah! parfaitement...

— Et voici mon frère, Maxime Dufferein-Chautel, qui désire si vivement vous être présenté...

Mon grand serin d'hier resalue, et réussit à prendre, à baiser une main qui s'occupait à rassembler le voile bleu...

Puis il reste debout et ne dit rien, beaucoup moins à son aise que dans ma loge...

Cependant Dufferein-Chautel n° 1 froisse avec embarras, une enveloppe fermée :

— Je... j'ignore si c'est à M. Classens, votre impresario... ou bien à vous-même que je dois remettre...

Dufferein-Chautel n° 2, soudain cramoisi sous sa peau brune, lui jette un coup d'œil furieux et blessé, et les voilà tous deux aussi serins l'un que l'autre !

Qu'y a-t-il là d'embarrassant? Je les tire gaîment de peine :

— Mais à moi-même, Monsieur, c'est tout simple! Donnez-moi cette enveloppe, ou plutôt glissez-la dans ma musique, — car je vous avoue en confidence que mon costume de danseuse n'a pas de poches!. .

Ils éclatent de rire tous les deux, d'un rire soulagé et polisson, et, déclinant l'offre sournoise de Dufferein-Chautel n° 2, qui craint pour moi les apaches des Ternes, je puis rentrer, seule, serrer joyeusement ma grande coupure de cinq cents francs, me coucher et dormir...

(*A suivre*) COLETTE WILLY



LA HIÉRARCHIE NAVALE

L'ASPIRANT

Il est seulement de 2e classe à bord du Navire-École chargé de le dépayser, — et comment! — dès sa sortie du *Borda*.

Et aussitôt, l'Aspirant... aspire!

Quoi?... et à quoi?...

Les compléments directs, il les trouve de suite aux premières escales, puis à toutes les autres : parfums violents des « Margaritas » de Cadix; odeur de coco rance des « doudous » de la Martinique; aromes capiteux de Nini-la-Flotte, avec qui il ébauche une idylle en passant à Toulon.

Cela l'amène à comprendre que si l'amour est la proposition principale de la vie, elle n'en est pas moins subordonnée à bien des aléas.



Par ailleurs, lorsque ses incommodes périples lui interdisent toute occupation intéressante, il a quelques loisirs pour songer aux « compléments indirects », c'est-à-dire à tout ce qui concerne la réalisation lointaine de sa carrière.

Promu à la « première classe », l'aspirant se transforme radicalement. Fini, le temps d'Ecole! On est enfin quelqu'un, un vrai officier sur un vrai bateau guerrier !

Lili, Mimi, Nini ne lui « disent plus rien ». Il est trop vieux... Car il a 22 ans; et puis, il a tellement vu de beautés de toutes les couleurs!...

Le sport régénérateur l'absorbe. Comme il gagne maintenant dix louis par mois, il fait de l'automobile, de l'aéroplane, de l'équitation, du skating, du golf ou du polo. Il ne se promène pas: il fait du « footing ».

A ce régime sinon simple du moins très sain, deux ans sont vite passés.



L'ENSEIGNE

C'est d'ordinaire un travailleur acharné.

A bord, il s'occupe activement de son service et dès que lui viennent des loisirs, il les utilise en enseignant la direction du septentrion aux recrues illettrées; en prêchant contre l'alcoolisme et la débauche; en exaltant la Mutualité, qu'il compare instinctivement au levier d'Archimède; en inculquant l'Esperanto aux matelots de Bretagne.

Chez lui, à terre, il ne rêve que de sciences positives ou plus ou moins occultes : géométrie, mécanique, ondes, ions et rayons, radium, etc... Les livres les plus abstrus sont ses livres de chevet.

Pour lui, l'amour se résume en une formule :

Time-money

Il ne recherche donc que des « short-times » à bon marché, éliminant avec soin les « inconnues » et ne s'attardant point aux solutions compliquées.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU



Dans la flotte, si l'on est « lieutenant » à trente ans, il arrive communément qu'on le soit encore à quarante-cinq. Il est vrai que « lieutenant » signifie ici « capitaine » : la Marine n'a jamais voulu parler comme tout le monde; aussi la comprend-on fort mal.

C'est la force de l'âge,
Les aventures..., le ménage...

la période, en un mot, des lourdes complications sentimentales.

Aux gens mariés s'offrent de multiples sinécures à terre.

Les autres, ce sont des errants perpétuels : s'ils fêtent Noël à Yokohama, rien d'extraordinaire à ce qu'ils soient aux Fidji pour Pâques, à New-York pour la Toussaint. Assagis, ils restreignent leurs fredaines. On n'est plus « midship de 2e classe !»

Entre deux campagnes, Nini-la-Flotte retrouvée suffit presque à leur bonheur.

Plus il vieillit, le lieutenant de vaisseau, plus cette aimable partenaire rajeunit! Quinquagénaire lorsqu'il avait 20 ans, à l'époque du Navire-Ecole, à peine en a-t-elle vingt à son tour, pour les prétentaines de ses 45 ans fatigués !

Outre les emplois ordinaires de son grade, cet officier-protée rend encore la justice, plaide et accuse; écrit des romans; commande des compagnies de pompiers; expose aux salons; s'intéresse à l'agriculture et à la philosophie ! De pareils, ils n'en ont pas en Angleterre, je vous prie de le croire.

LE TOUT-PARI

Dessins de Mich.



M^m^ R.COT.I — Princesse PON.ATO.SKA — M. R.LA.ARD — M, J.LLIN.R — M^m^ — M. de S.INT-V.L.RY — M^m^ Clémence PR.C.REUR — M. PR.NCE — ?

Quel est donc cet élégant et assidu sportsman ?

COTÉ DES PROPRIÉTAIRES



B.TCHLOR — R,DDOCK — R.GBY — AD.MS — W.BB — M.LTON — Georges C.NN.NGTON junior — Ed. C.NN.NGTON — C.EST — CH.LIS — NASH TU.NER

COTÉ DES ENTRAINEURS

LE CAPITAINE DE FRÉGATE



A part sa « corvée de second » et le court commandement nécessaire pour prétendre au grade supérieur, la chimie organique l'absorbe.

Le « Frégaton » est en effet président ou vice-président des innombrables « commissions » qui fonctionnent dans nos arsenaux : Commissions de recette des draps d'uniforme, des godillots, du cuir de vache souple pour ceintures, des légumes secs ; du fil en bobines pour coudre et ravauder les vêtements; commissions d'utilisation des détritus, de répartition des eaux de pluie, etc., etc...

C'est un être hybride, quelque cnose comme un amphibie qui affectionnerait surtout la terre ferme. Pour lui Nini-la-Flotte n'a plus que 16 ans...

LE CAPITAINE DE VAISSEAU



Il commande une fois l'un de nos mastodontes flottants; deux fois s'il est personne très « grata », c'est-à-dire du gratin maritime, de cette aristocratie qui tire ses privilèges des sources les plus diverses, — en particulier de la Fontaine de la Chance.

Quoi qu'il en soit, il fait partie d'une élite, car il n'a pu parvenir à son grade « qu'au choix ».

Il parle d'art, de tactique, d'histoire, de stratégie ou de littérature; fréquente les cercles; joue au bridge, au poker et aux dominos.

Sorti de l'ornière où sont restés embourbés les frégatons peu veinards, cela lui donne un regain de jeunesse, dont il fait gaillardement hommage à Nini-la-Flotte, qui a pour lui des manières d'enfant...

Il serait, en somme, le plus heureux des mortels, si son rôle nautique ne se bornait point trop exclusivement à décrire, en des proses officielles, son marasme quasi-journalier, — car rien ne va plus, paraît-il, dans notre pauvre marine nationale!

LES AMIRAUX

« Les éléments nécessaires à la satisfaction des besoins des « êtres, dit Darwin, ne se trouvant dans la nature qu'en quantité limitée, la « lutte doit s'engager entre eux pour savoir qui s'en emparera « (*Struggle for life*).

« Dans une même espèce, certains êtres se distinguent du type « commun... »

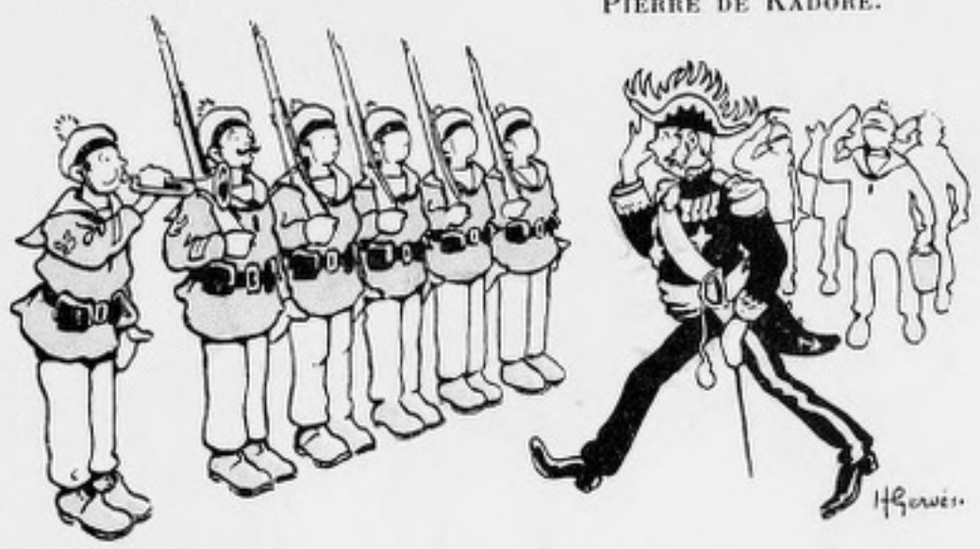
Mais où donc ai-je la tête?... Excusez, de grâce, pareille digression si étrangère à notre sujet...

Il y a 45 amiraux dans la flotte française. Tous ne naviguent pas, car le bâtiment-amiral devant être nécessairement accompagné de deux autres, tous nos navires n'y suffiraient évidemment point.

La fréquentation des syndicats occupe l'activité de bon nombre d'entre eux dans les préfectures maritimes.

Et les autres, en des grands conseils tenus à Paris, emploient leur longue et sûre expérience à faire notre marine sans cesse plus forte et plus belle, en dépit de ce que peut en penser l'opinion publique, ...qui ne connaît, elle, en fait de bateaux, que ceux qu'on lui monte...

PIERRE DE KADORÉ.



Le Baiser à la Capucine

Anne, mon fidèle Echo

Si tu n'habitais pas au tréfonds de la province, dans une ville morte, à cent lieues de mon cœur, j'accourrais vite me jeter en tes bras et te conter, tout bas, pleurant et riant à la fois... des choses qu'une plume ose écrire à peine.

Ah! de grâce, mon Aimée, brûle cette lettre. Convertis en feux-follets et en cendres légères ces confidences. Que ta Barbe-Bleue d'époux n'y mette pas la patte. Les maris de France sont tous syndiqués. C'est une corporation puissante et terrible.

Anne très-chère, j'ai péché. J'ai cueilli à l'arbre légendaire, la pomme d'amour, cette jolie, fraîche pomme aux joues de pourpre, croquante, affriolante et vers laquelle, petites filles encore, nous tendions les mains.

Mais, ne te moque pas. Crois-moi : c'est *innocemment* que j'ai goûté au fruit défendu. Je dis, comme les enfants, ce n'est pas de ma faute.

C'est la faute de Jacques, qui est absent (les absents ont toujours tort). C'est aussi la faute d'un dimanche d'oisiveté... et surtout celle d'une certaine image!

Jacques, tu le sais, m'a laissée seule pour un mois. Trente jours de jeûne : le ramadan. A son départ, il me fit dix commandements : « Soyez sage, me dit-il, sortez peu, craignez les thés; fuyez les soupers; lisez modérément; brodez davantage ; dormez tant que vous voudrez; mangez tant que vous pourrez, — qui mange bien ne songe à mal faire; — méfiez-vous de vos rêves. Enfin si d'aventure des visiteurs frappent à la porte, n'ouvrez qu'à ceux qui vous montreront barbe blanche : votre cher père et vos vieux oncles. »

Grand merci!!

Jacques partit sans inquiétude.

Or, dimanche, jour où les gens délicats ont le spleen dans la rue, je me blottis au coin du feu, regrettant de ne pas savoir filer. Il pleuvait. Rien ne me trouble comme la chanson de l'eau et du vent. Elle berce mon rêve familier, toujours le même (qui n'en a pas?) : C'est dans une maison d'autrefois, perdue au cœur des jardins ruisselants... il y a là une chambre en rotonde, un petit temple de l'Amour, à l'odeur de boiserie et de perse. Je suis couchée auprès d'un être charmant et ardent qui a le visage de Jacques et un corps que je ne connais pas... Pluie et vent. Le feu rougeoie... Nous sommes seuls et loin, loin..... Voilà où en était ma folle cervelle, lorsqu'on sonna. Qui donc venait détruire ma délectation morose? Quoi ? C'est Louis, le cousin Louis ! Presque un oncle n'est-ce pas?... Assez paternel, désabusé, affable. Devant lui j'aurais changé de robe ou rattaché

ma jarretelle le plus naturellement du monde. Plutôt jeune que vieux d'ailleurs et d'une robustesse un peu campagnarde comme son nom même Louis! Louis !... il y a des noms svelles... le sien est lourd.

Mon cousin me baise la main et s'assied.

Lui. — Bonjour cousine.

Moi. — Bonjour cousin.

Lui. — J'enfreins la règle que vous imposa, avant son départ, Jacques le tyran. Ne serez-vous pas privée.., de dessert pour avoir reçu ainsi dans votre salon un monsieur qui n'a pas quarante ans?

Moi. — Nous sommes en famille, c'est très respectable, et puis vous n'êtes pas un homme dangereux.

Lui. — Qu'en savez-vous?

(Je ne réponds pas. J'attise la flambée après quoi j'offre à mon cousin du porto dans un verre en forme de fleur. Il m'oblige aimablement à lui tenir compagnie. Nous sommes assis l'un en face de l'autre et buvons doucement le vin mordoré.)

Lui. — Belle isolée, j'ai pensé à vous ces jours-ci. En flânant chez un antiquaire, j'avisai une bagatelle vieillote qui m'a paru digne de vous amuser.

(Il plonge dans l'une de ses poches et en tire un rouleau noué d'un ruban plat. On dirait un poème galant... ou un compliment de Jour de l'An. Je saisis l'objet et, d'une main impatiente, j'en déchire l'enveloppe.)

Lui. — Votre hâte m'enchante. Vous avez l'air d'une petite fille qui ouvre une surprise.

Moi. — Ah! j'adore les cadeaux! Que vous êtes gentil, mon cousin, que vous êtes gentil! Je vous aime beaucoup. (Tu le sais, Anne, la moindre offrande m'exalte facilement.)

Ayant froissé deux ou trois papiers de soie, je développe enfin une très fine et authentique estampe du Directoire, piquetée çà et là de taches de rouille pareilles à des grains de beauté. On y voit, vêtue d'une tunique blanche à l'antique et coiffée de boucles courtes, une gracieuse personne, le genou gauche en terre, le genou droit levé. Contre elle, dos à dos, dans la même posture, un jeune homme en habit bleu barbeau et en culotte noisette. Leurs bras et leurs mains s'entrelacent et leurs visages, tournés à demi, se rencontrent... sur les lèvres. C'est *le baiser à la capucine*. Ah! la jolie caresse! La dame (ou la demoiselle) ferme les yeux. Elle se pâme délicieusement comme une pigeonne que becquète le pigeon, au soleil. Deux grâces, accoudées non loin de là, contemplent ce spectacle avec bienveillance et curiosité. L'une d'elle, entre ses doigts effilés, balance une montre et mesure « le temps d'aimer ». Un record, sans doute! Un autre personnage, debout, applaudit et semble dire : « Ah! les gaillards! »

La vue de ce tableau me ravit. Je ne le cache pas à mon cousin. Il en est flatté.

Lui. — Cette aimable apparition vous ressemble, ma cousine. Elle a, comme vous, les bras et les jambes élancés; un cou et une gorge de jeune fille... la tête petite, bien dessinée.

Moi. — Son cavalier vous ressemble, mon cousin. Il a, comme vous, les cheveux drus et noirs, les épaules très larges .. mais il a des mollets remarquables... et je ne connais pas les vôtres!

Lui, *un peu fat*. — Regrettez-le. Ils ne méritent point l'obscurité à laquelle les condamne la ridicule vêture moderne.

Moi, *penchée vers la gravure*. — Ceci me rappelle *le baiser à la religieuse* que les couventines se donnent derrière le grillage simulé d'un dossier de chaise : baiser difficultueux qui se dérobe sans cesse et qu'on attrape, soudain, comme un papillon, sur les joues de l'amie.

Lui. — Oui, mais ce baiser-ci a plus de saveur. C'est un papillon qu'on attrape sur les lèvres et que l'on garde prisonnier le plus longtemps possible. Un plaisir de virtuose aussi succulent que méritoire.

Moi. — Vous croyez qu'il exige une telle adresse? Bah! à peine un peu de grâce souple.

Lui. — De la grâce, certes, pour l'œil des spectateurs. Mais, pour l'acteur, de l'habileté, de l'énergie et du souffle!!... D'ailleurs en voulez-vous juger?

Moi, *sursautant*. — Que dites-vous ?

Lui. — Ne vous effarouchez pas. Il s'agit seulement d'essayer le geste. Ce sera une répétition à blanc. Nous nous arrêterons en route, une seconde avant d'atteindre au point culminant. Tenez, là, tous deux, jouons gentiment, au milieu du salon.

Cette proposition m'étonne et m'agite. Je refuse, j'accepte, tour à tour. — Je veux, mais je n'ose. Enfin! nous y voilà. Nous prenons place. Le genou gauche de mon cousin craque légèrement. Je l'en plaisante. Ses mains serrent les miennes avec vigueur.

Moi. — Aïe! aïe! pas si fort! Mes bagues me meurtrissent les doigts. L'alliance surtout me martyrise. « De la douceur, de la douceur, de la douceur », calmez un peu « vos transports fébriles » mon cher.

Lui. — Pardon! pardon ma chère. C'est l'ardeur du jeu. Jadis quand je courais, aux barres, je renversais tous mes compagnons.

Moi. — La fougue n'est pas pour me déplaire, mais elle n'est pas de mise en ce moment. Soyons paisibles et doux.

Lui. — Oui, laissons-nous aller.

Une, deux, trois. Nous nous tordons le cou. Nous nous regardons de très près, les yeux dans les yeux. Nous rions.

Moi. — Une, deux, trois! J'en ai assez.

Lui. — Assez? Vous plaisantez? Nous jouons très mal. Recommençons. Une, deux, trois. Tournez la tête.

Je la tourne, il la tourne et cette fois... Anne, tu le devines? Ma bouche est une cerise croquée. Ah! ah! ah! une cerise qui renait chaque fois qu'on la mange, toujours plus veloutée, plus fondante. C'est affreux!... C'est affreusement exquis.

Je ferme les yeux... et je réponds : Dialogue sans paroles, duo de muets!... La pendule se moque de nous et se met à sonner, puis elle reprend son tic-tac et l'on croirait qu'elle dit : « Bien-bon, bien-bon ».

Nous jouâmes ainsi, nous jouâmes longtemps, très, trop, longtemps car... nous finîmes la partie, là-bas dans l'ombre du crépuscule, sur les coussins du divan oriental. Les éléments furieux blâmaient ma folie : La pluie pleurait et tambourinait sa colère à la vitre. Le vent hurlait son indignation et la flamme tirait une langue cramoisie entre les bûches mourantes (pour rappeler les supplices de l'Enfer...

... Anne, chère Anne, je me tais. Pense de moi ce que tu voudras. Tu peux me plaindre ou m'envier.

Adieu. Je t'embrasse... à la capucine. Ton Amie.

Du Cœur

Une femme vertueuse est celle qui, avant d'aller chez son amant, ôte son alliance et enlève, de sa chaine de cou, sa petite médaille bénite.

Malgré son mari qui l'adore, malgré son confesseur, malgré l'enfer, elle s'est, à la fin, décidée. C'est pour ce soir, après le thé de cinq heures, pendant que les autres joueront au bridge ou au tennis. Tu dois l'attendre dans le labyrinthe, au fond du parc. Vous vous assiérez derrière les grands buis; elle se blottira contre ta poitrine, une minute, rien qu'une seule minute, — tu l'as juré, — le temps de le baiser les yeux et de le dire, la tête sur ton épaule, « je vous aime! »

Elle y songe, depuis son lever, devant sa toilette. Comme son cœur bat! Ses mains tremblent si fort qu'elle peut à peine nouer ses cheveux. Où donc son courage a-t-il fui? Qu'un premier petit péché, même véniel, est difficile à commettre! Que faire? Sonner un valet, l'envoyer un mot, l'écrire « je n'ose plus... je n'oserai jamais... pardonnez-moi... », et, de peur de le voir triste, ne pas quitter sa chambre, d'aujourd'hui?

Pourtant, la voici habillée. Elle a choisi sa belle robe ciel qui le plait mieux que toutes; elle a piqué à sa ceinture des mimosas qui sont les fleurs préférées; elle s'est, en rougissant, parfumé le cou, la nuque, la gorge, et n'a pas mis de pantalon...

Il n'y a qu'une seule chose au monde qui soit, pour une femme du commun, plus délicieuse que son propre bonheur, c'est d'apprendre que sa voisine, belle et bien née, se trouve être, tout à coup, la proie de quelque grave infortune.

Gabriel Soulages.

RESSEMBLANCE NON GARANTIE

Dessin de H. Gerbault



— Il n'y a pas à dire, M. le Marquis : nous avons une ressemblance de famille.



Epreuve

Tu me dis qu'hier, à ce bal,
tu as ri, ri comme une folle!...
Et tu te plains que tes paroles
aient l'air de me faire un peu mal.

Oui, je veux ne pas sembler triste,
mais mon rire devient nerveux...
Tu le sens bien, et tu m'en veux,
et tu me traites d'égoïste.

Cependant tu l'as fait exprès...
Tu voulais, sachant bien toi-même
comme on est jaloux quand on aime,
voir si ces mots m'attristeraient.

Cette tristesse-là, méchante,
tes yeux la guettaient dans mes yeux,
Et si j'avais eu l'air joyeux,
tu n'aurais pas été contente.

PAUL GÉRALDY.

CHOSES ET AUTRES

Nous voici dans la saison des ventes de charité : il y en a partout : dans les hôtels particuliers, à l'éternel bazar de la rue Pierre-Charron et aussi dans les nombreuses salles qui s'offrent, contre espèces sonnantes et trébuchantes, aux organisatrices de la charité mondaine. Ici c'est la princesse de P...x qui préside la charité maternelle ; là, la comtesse Jean de Cast... qui présente au profit d'une œuvre de femmes la réputée Alexandrovitch et le ténor géant qu'on entend dans *Othello* ; là, c'est la duchesse de Vendôme pourvoyant en personne aux destinées de l'Œuvre des Campagnes. Autour d'elle deux Américaines cossues, peu connues jusqu'à présent, et semblant néanmoins fort à leur aise. « Qui est-ce? » chuchote-t-on dans le noble faubourg avec quelque étonnement.

— C'est bien simple, répond une femme renseignée, et qui, sur les chapitres des œuvres, en a vu bien d'autres. Mme B... avait fait entendre à une dame patronnesse qu'elle viendrait elle-même apporter son offrande. Elle débarque à deux heures un quart, fond sur la princesse, murmure quelques mots faisant comprendre qu'elle voudrait bien vendre à la boutique de son Altesse et, ce disant, tend discrètement un chiffon de papier, lequel est un billet de mille francs. Exclamations, remerciments chaleureux, prière de s'asseoir, vous voyez la chose d'ici! Cinq minutes après, le jeu de scène se répète ; c'est la sœur de Mme B... qui joue la même petite comédie... dont une place en vue dans la boutique princière est le prix.

Et voilà comment deux Américaines presque inconnues d'hier sont consacrées aujourd'hui dans la haute société !

Pierrettes blanches ou roses, de la comtesse H. de T...t à Mme M. Eph...si, de la marquise de Char...te, si délicieuse, à la comtesse L. de L...t.ie, de la duchesse de G... à la princesse L. M...t, de la marquise du Til.t à la vicomtesse de la T... de P. V. qui faisiez le charme du bal de la princesse L. T. d'A., ce bal tant vanté, tant célébré, tant critiqué aussi... — par ceux qui n'y étaient pas conviés, — je ne vous décrirai point!... Les avis sont divers et je ne voudrais pas chagriner celles dont les accoutrements n'étaient pas du goût de Chrysale.

Sur les Gilles Watteau, les Pierrots glabres et moustachus, sur les gigolos de tout âge qui excellent à friser leurs collerettes... et le ridicule, il y aurait lieu à gloser.

Mais nous ne saurions mieux dire qu'une aimable douairière qu'on a coutume d'inviter à toutes les fêtes. Elle en a tant vu et elle éprouve tant de plaisir à en voir encore! Donc, la vieille marquise narrait ses impressions. Quelques pierrettes trouvaient grâce à ses yeux, la poudre enjolivant même celles qui sembleraient les moins dignes du prix de beauté... Pour les hommes, elle se montrait plus sévère :

— Les jeunes, déclarait-elle, cela va encore, parce que la jeunesse... Mais les autres!... Ils étaient pour la plupart ridicules... Ils ne gagnaient guère au travestissement... au contraire! Et je vous prie de croire que je m'y connais!..... »

Verlaine a écrit, sur des fantaisies XVIIIe siècle, des vers délicieux, qui sont aussi des vers profonds et chargés de sentiment : c'était une raison suffisante pour que Mme M.deleine L.maire se gardât de les interpréter, mais qui ne serait étonné, si elle avait eu cette sagesse. Elle a peint au contraire cinq ou six grandes machines, destinées à décorer un salon, et qui traduisent les poésies du grand Lélian. Imaginez des dessus de boîte du confiseur Boissier, colossalement agrandis, et vous aurez une idée très exacte de cette peinture, dont raffolent certaines gens du monde. Son pinceau est assurément un bâton de guimauve, à moins que ce ne soit un bâton de cosmétique. Le pauvre Lélian, s'il a pu voir du ciel cette exposition de la rue de Sèze, a dû en pleurer et en sacrer. Il est entendu que Mme L.maire est l'impératrice des roses : qu'elle s'en tienne à ses fleurs, et qu'elle se dispense de nous gâter, par une interprétation à la confiture, des poésies qui sont parmi les plus belles de notre temps. Elle avait déjà exposé au Salon, il y a un an ou deux, une Manon, pour couvercle de boîte à dragées, qui aurait dû l'instruire sur elle-même.

COUPS DE RASOIR

M. B.ieux, après M. F.rain, après M. E.wards, s'est rasé dès qu'il a été célèbre. Il semble que ces exemples illustres imposent à tous nos hommes en vue le devoir d'être glabres, et de transmettre à la postérité un profil vraiment romain. Et bientôt nous verrons métamorphosés...



M. B.IEUX
Simple mortel



M. BR.EUX
Immortel



M. ROD.N



M. L.PINE



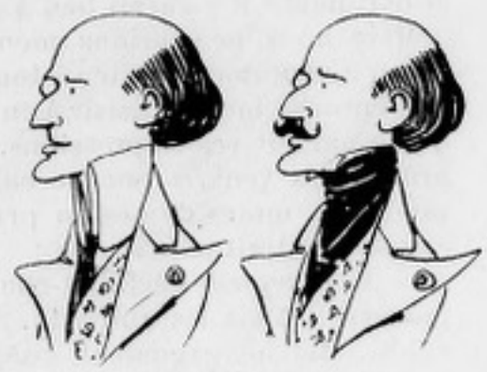
M. B.ISSON



M. CL.MENCEAU



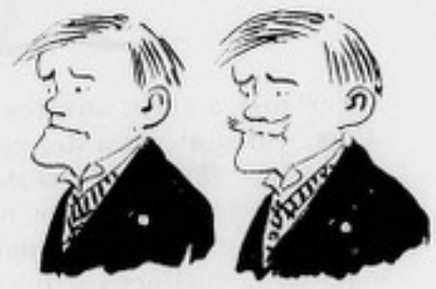
M. Cl.retie



M. Edm. R.stand



M. Jean R.chepin



M. Paul H.rvieu

Dès que le printemps, revenu, s'est définitivement installé, tout un petit lot de Parisiens — des gens de lettres surtout — prend, à certains jours, le train de Chantilly. Ils ne vont pas, comme on pourrait le croire, visiter le champ de courses, suivre sur la pelouse les promenades des lads, se préparer enfin aux émotions du derby : ils vont tout simplement déjeuner chez un jeune et charmant romancier, M.rcel B.uenger. Voici en effet plusieurs années que l'auteur du *Pavé du roi* vit complètement à Chantilly : il s'est aménagé là, avec son frère Jacques, une délicieuse retraite, où il contente son goût de la nature parée, des chasses à courre, et des chiens sloughis. Et comme il adore Chantilly, il veut que ses amis l'adorent aussi : il les invite donc.

Il est des matins de juin et de juillet où le quai de la gare du Nord abonde en littérateurs : des académiciens, M. M.rcel Pr.vost ; de futurs académiciens, M. René B.ylesve ; des romanciers, M. Paul A.k.r, Edmond J.loux ; des poètes, André R.voire, des auteurs dramatiques, André P.card, Henri B.rnstein, Jacques R.chepin ; des chroniqueurs, Albert Fl.mant, Pierre M.rtier ; et toute une claire théorie de femmes. On arrive ; des phaétons attendent à la gare, conduits par les deux frères, et je vous assure que Marcel Boulenger, monocle à l'œil, svelte, élégant, sur le siège, le fouet à la main, offre l'image la plus séduisante d'un Français de race. Le déjeuner, dans une immense salle à manger, est exquis, et pour les mets et pour la conversation. Ensuite, on musarde dans le jardin, à fumer, à causer, à regarder s'assaillir des coqs de combat, ou bien l'on s'en va dans la forêt, à travers les belles allées, jusqu'au pavillon de Sylvie : décor unique au monde pour sa grâce. Puis le soir vient, et la nuit, et très tard on repart, avec des regrets.

Aujourd'hui, Madame s'en va à petits pas menus, en trottinant du bout des pieds, à petits pas secs et précis, car sa robe n'a dans le bas qu'un mètre cinquante de tour. Elle s'en va, sanglée dans une jaquette coupée à hauteur des hanches, coiffée d'une vaste auréole. Heureux sont ceux qui la croisent du bon côté, du côté où le bord relevé de son chapeau laisse voir un visage un peu hautain, mais dont les regards cependant cherchent au fond de vos yeux le désir qu'elle a au fond du cœur. La brise est un peu tiède, un peu molle, un peu humide; elle effleure les lèvres de la promeneuse, caresse ses paupières, joue dans ses cheveux et moule ses jambes. Le ciel est d'un bleu de turquoise très pâle et dans les parterres des Champs-Elysées ont fleuri des tulipes, roses comme des coquillages. Elle s'en va à petits pas menus, menus et on n'a vraiment ni mérite, ni peine à la suivre.

Elle s'accoude sur le quai. La Seine a repris des allures modestes, tout en laissant à des hauteurs folles la marque de son passage, pour rappeler jusqu'où elle peut aller. La promeneuse se souvient alors avec un court frisson de ces jours de pluie implacable, d'angoisse latente, de révolution inutile où il y avait des barricades, des effondrements et des soldats dans les rues. Maintenant le tondeur de chiens a retrouvé sa place accoutumée et est en train de transformer un caniche en lion blanc et rose comme un agneau de quelques jours. Les pêcheurs à la ligne ont repris leur poste de vigie et les bateaux mouches glissent silencieusement entre des rangées d'arbres bourgeonnant qui semblent des nuées de buée verte.

Tout a des nuances fines et tendres ; tout se fond dans une harmonie printanière. Il y a des caresses et des baisers dans l'air ; il y a des sourires tout autour de la jolie promeneuse. Vive la vie !... Et elle s'en va à petits pas menus et alertes tandis qu'un grand imbécile s'arrête, interloqué parce qu'en passant elle a souri toute seule. Au printemps ? Au bonheur ? A l'amour ? Est-ce qu'elle sait ?...

MÉDAILLON

Mlle GINA FÉRAUD

Toute mignonne comme une gracieuse poupée de Nuremberg qu'animent deux grands et expressifs jolis yeux noirs, telle nous apparut Mlle Gina Féraud dans Lisbeth, de *Hans le joueur de flûte*.

Elancée, elle trotte avec aisance dans ses délicieux costumes hollandais qui lui siéent à ravir, et, sous sa jolie coiffe en fine baptiste, un discret sourire jette, sur son visage ingénu, comme un reflet d'aube printanière.

Elle fut à l'école des Beaux-Arts dans l'atelier de M. Ferdinand Humbert, mais le fils de Lasalle l'ayant entendu chanter, l'arracha à la peinture pour la conduire chez son illustre papa, dont elle devint l'élève préférée.

Après une saison à la Gaîté Lyrique, où elle chanta Virginie dans *Paul et Virginie*, et Françoise dans l'*Attaque du Moulin*, le maestro Garnier la choisit pour créer à Paris Lisbeth, où elle triomphe aujourd'hui.

Sa voix souple, bien timbrée, apporte dans ce rôle toute la mélancolie et la douce rêverie désirées par les auteurs et par M. Franck, avec raison, très fier d'avoir découvert une nouvelle étoile dans la constellation de la Lyre.

CAFÉ RICHE

C'est le rendez-vous familier
De la cocotte et du boursier.

On y discute ce que vaut
La rente du Monténégro
Et le rapport de l'Hidalgo
Ou de l'Anglais, bien plus gogo.

Parfois le Roumain ou le Grec
Y regarnit son sac à sec

Et l'hétaïre dont la gloire
Recrépit mal le teint d'ivoire
Et la chevelure jadis noire
Parle aux novices de la poire,

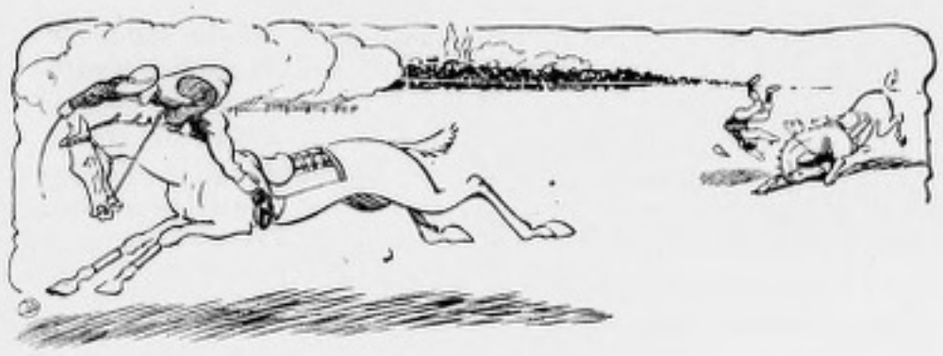
Comment on la pèle et comment
On la mange discrètement.

Puis à cinq heures, des tziganes
Caressent l'âme des profanes
De Massenet, de vague Ganne
(O vaseline et colophane!)

Mais tout cœur en est enchanté
Et puis n'y a-t-il pas le thé ?

Et le jouvenceau qui se glisse
Dans ce coin, songe avec délice
Qu'il peut choisir son supplice
Ou bien la Bourse, ou bien le vice
Ou selon que son cœur voudra
Vice
Versa!

J. Willy.



Les Courses

Chantilly. M. V...l-Pic...d et *Marsa* ont eu les honneurs de la journée. M. V...l-Pic...d liquide (nous sommes décidément à une période d'actualité pour les liquidations); il liquide, ou du moins il dit qu'il va le faire. Tout lui paraît mal aller sur le turf. Seuls, ses chevaux n'ont jamais été si bien, — du moins il l'affirme. Et « s'il ne considérait que l'argent qu'ils ont gagné ou qu'ils sont susceptibles de gagner, il resterait. » Cette phrase, émanée d'une de ses interviews, est la seule qui semblerait indiquer que, — réellement, — M. V...l-Pic...d cherche un acheteur.

On ne peut pas dire que ce soit une grande figure qui disparaît, M. Ed. V...l-Pic...d étant mince et petit de la tête aux pieds. Il a eu cependant quelques articles — dirai-je nécrologiques? — qu'il n'avait d'ailleurs pas sollicités, il faut nous empresser de le reconnaître. Mais M. Ed. V...l-Pic...d, avant que de partir, avait prononcé sur l'Amérique et la Belgique des paroles définitives. Ces paroles devaient lui attirer des réponses, qui sont venues.

Cependant, attendons un peu : M. V...l-Pic...d est un pince-sans-rire, qui ne dit pas souvent ce qu'il pense; et il ne faudrait pas nous étonner d'apprendre demain qu'il a vendu à un Américain, et qu'il va faire courir en Belgique.

Si ce propriétaire liquide, *Marsa* réalise. Elle réalise même les promesses qu'elle n'avait pas faites, car personne ne se serait étonné de lui voir « rater » son prix de Diane. C'est décidément la bonne pouliche. Elle a cependant de temps à autre des « vapeurs ». Et son propriétaire, qui sait à quoi s'en tenir, voulait lui éviter les nervosités inhérentes à un défilé. Ça a amené un peu de flottement avant le départ. Quand O'Connor vit que Stern ne montait pas à cheval, il en descendit, ne voulant pas impliquer à sa bête une fatigue qu'on évitait à *Marsa*. Quand O'Connor fut descendu, quelques autres descendirent, et les chevaux tournèrent côte à côte avec leurs jockeys, ce qui ne s'était pas encore vu. M. de Gan.y ayant appris l'incident, vint le régler lui-même. L'exception accordée à *Marsa* n'étant pas valable pour *Filiosa*, celle-ci dut prendre la file. D'autre part, l'exception ne s'appliquant qu'au défilé, Stern fut requis d'enfourcher sa pouliche en même temps que les autres, et d'aller au poteau de son côté. Et comme, après avoir commencé d'exécuter ce dernier ordre, il l'enfreignit en se mettant à pied de nouveau, on l'y laissa... pour quinze jours!

Il y eut après la course, de grosses désillusions. Il y avait eu, — avant — tant d'espoirs encouragés. En réalité, *Marsa* finit devant *Majoli*, et *Majoli* à une encolure de *Marsa*, — comme à deux ans! Et il se trouve des gens pour dire que les courses ne sont pas régulières!!!

Remarqué un monsieur aimable, mince, alerte, qui paraissait prendre aux courses, et à se promener tranquille, un vif plaisir. Le monsieur aimable, mince et alerte, était M. R.yé qui, les autres années, servait en une pareille journée des centaines de déjeuners; et qui, maintenant, connaît les douceurs de l'amateurisme. Je n'ai pas pu savoir s'il avait, — lui-même, — déjeuné au buffet.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Le marché se meurt, le marché est mort!

Tel est le cri lugubre jeté, de tous côtés, par les intermédiaires, par les spéculateurs, par les habitués, par les joueurs de la petite matérielle.

Et de fait, ils n'ont pas trop tort, car la Bourse prend l'aspect d'une nécropole.

Quelques ultra-optimistes trouvent néanmoins que tout est pour le mieux, dans la meilleure des Bourses. Ils expliquent la réaction par la cherté des reports — leur taux moyen a été 2 3/4 0/0, — par la tension monétaire, — la Banque d'Angleterre a abaissé le taux de l'escompte de 4 à 3 0/0 — etc., etc., toutes raisons frappées au coin du bons sens et fruits d'une observation aussi juste que raisonnée, ainsi que l'on peut en juger par les exemples cités ci-dessus.

Il serait beaucoup plus exact de dire que l'on vend parce que tout était trop haut, que les placements s'effectuaient à un taux dérisoire et qu'il est nécessaire, de temps à autre, de ramener les cours à un niveau plus abordable. Si l'on fait le calcul de beaucoup de valeurs on arrive à un revenu moyen dont le plus doux des socialistes ne se déclarerait certes pas satisfait.

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Etat de Minas-Géraës (Brésil)

On annonce pour le mercredi 15 juin, l'émission, par les soins de MM. Périer et Cie, banquiers, 59, rue de Provence, à Paris, de 240.000 obligations de 500 fr. 4 1/2 0/0 or, représentant l'emprunt de conversion 1910 de l'Etat de Minas-Géraës. Le prix d'émission est fixé à 475 francs payables 100 francs en souscrivant et 375 francs du 22 au 28 juin. Un droit de préférence est réservé aux porteurs des emprunts Minas-Géraës 1897 et 1907 et Ville de Bello Horizonte de 1905, dans les conditions suivantes :

Les obligations 1897 seront échangées titre pour titre ; elles devront être jouissance 15 janvier 1910 et recevront une soulte de 31 fr. 25 en espèces.

Les obligations 1907, jouissance 15 mars 1910, seront acceptées en paiement à raison de 502 francs l'une; elles donneront donc lieu à une ristourne de 27 francs en espèces.

Chicago-Milwaukee and Saint-Paul Railway Company

La Banque de Paris et des Pays-Bas, le Crédit Lyonnais, la Société Générale et le Comptoir National d'Escompte de Paris, et MM. J. Henry Schrôder and Cie de Londres procèdent actuellement à l'émission d'un emprunt de 250 millions de francs de la Chicago, Milwaukee and Saint-Paul Railway Company, représenté par 500.000 obligations 5 0/0 de 500 francs.

Ces obligations sont remboursables au pair, en totalité, le 1er juin 1925.

Elles sont productives d'un intérêt annuel de 20 francs payable par semestre, les 1er juin et 1er décembre.

Les coupons et le remboursement du capital sont affranchis de tous impôts, présents ou futurs, en Amérique, et de tous impôts français, tels qu'ils résultent de l'application des lois en vigueur au 1er juin 1910.

Le prix de l'obligation de 500 francs, jouissance au 1er juin 1910, est fixé à 485 francs, payables au moment de la demande.

Les demandes sont reçues dès maintenant dans les Etablissements désignés ci-dessus, dans leurs Agences et succursales, à Paris, en Province et en Belgique.

Les demandes seront servies au fur et à mesure de leur réception jusqu'à concurrence du chiffre d'obligations disponible.

Il sera délivré des certificats provisoires munis d'un coupon à l'échéance du 1er décembre 1910, certificats qui seront échangés ultérieurement, contre des titres définitifs sans conformité de numéros.

Les formalités seront remplies pour l'admission de ces titres à la Cote officielle de Paris.

Les publications légales ont été faites dans le Bulletin annexe du *Journal officiel* du 23 mai 1910.

Cleveland, Cincinnati, Chicago and Saint-Louis Railway Company.

MM. Morgan, Harjes et Cie, à Paris, avec le concours du Comptoir national d'Escompte (agence de Bruxelles) et de la Société française de Banque et de dépôts, à Bruxelles et à

Anvers, procèdent au placement de 100.000 obligations 4 0/0 de 500 francs du Cleveland Cincinnati, Chicago and Saint-Louis Railway.

Ces obligations, faisant partie d'un emprunt total de 20 millions de dollars voté par l'Assemblée générale des actionnaires de cette Compagnie américaine le 17 novembre 1909, sont remboursables au pair, en totalité le 1er juin 1930.

Elles sont productives d'un intérêt annuel de 20 francs, payable en deux coupons (1er juin et 1er décembre) de 10 francs chacun, affranchis de tous impôts présents et futurs aux Etats-Unis ou dans l'un quelconque de ces États et de tous droits ou impôts en vigueur en France au 1er juin 1910.

Le prix de ces obligations 4 0/0 est fixé à 485 francs, — payables au moment de la demande — par obligation de 500 francs jouissance 1er juin 1910.

Les formalités seront remplies pour l'admission de ces titres à la cote officielle de Paris et d'une Bourse des Etats-Unis.

Les demandes sont reçues : chez MM. Morgan, Harjes et Co, banquiers, 31, boulevard Haussmann, à Paris; au Comptoir national d'Escompte de Paris, agence de Bruxelles, et à la Société française de Banque et de Dépôts, à Bruxelles et à Anvers; elles seront servies au fur et à mesure de leur réception jusqu'à concurrence du disponible.

Les publications requises par la loi ont été faites au Bulletin annexe du *Journal officiel* du 23 mai 1910.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — Le Grand-Guignol vient de donner un nouveau spectacle sur lequel nous reviendrons longuement; quant à présent, disons combien le programme est intéressant, le rire, les larmes, la terreur, tout est compris dans trois heures exquises à passer dans un théâtre coquet et bien parisien.

—

Mistinguett, cette artiste avide de tout ce qui est rare et fantaisiste, trouve sans cesse de l'inédit, déconcertant à force d'imprévu. En ce moment, à Marigny, elle est, tour à tour : la comtesse Tartowska, l'escrimeuse dont le parapluie est l'arme de défense, la nourse rythmant son enragée Tipsy dance, ou bien encore l'inénarrable Grossmith... Et, dans chacune de ces créations, Mistinguett est mieux qu'adorable : elle est grisante.

—

Fursy vient d'inaugurer à la Scala sa saison Estivale; la partie concert, variée et amusante, se termine par des piécettes, véritables petits chefs-d'œuvre, tel le *Pharmacien*, l'acte légendaire de Max Maurey.

—

Tout comme à Londres, la « Boîte à Fursy » vient d'entrer en « season ». Il n'est pas un étranger, en ce moment à Paris, et ce, jusqu'à fin juin, qui ne tienne à rendre visite à « Fursy ». Et, comme réputation oblige, le programme de la « Boîte » justifie la vogue dont il est l'objet. Les plus célèbres chansonniers et les plus ravissantes diseuses y font chaque soir assaut d'esprit et de gaieté. Leurs noms? Parbleu : Fursy, Jules Moy, Enthoven, Mévisto aîné, Roger Ferréol, E. Wolff; A. Defrenne, Mlles Bordoni, Berthe Duplaix et Marguerite Magdy.

—

C'est le vendredi 17 et le samedi 18 juin qu'aura lieu la Fête des Fleurs organisée au Bois de Boulogne par la « Caisse des Victimes du Devoir ».

On sait que le produit de cette grande fête de bienfaisance est affecté exclusivement à servir des pensions viagères aux veuves de victimes d'actes de dévouement ou de sauvetage et des allocations pour l'éducation des orphelins. Aussi le Tout-Paris mondain et nos sympathiques hôtes des deux grandes semaines sportives ont-ils pris la généreuse habitude de se rendre en foule à cette élégante réunion, favorisant ainsi une œuvre entre toutes digne de sympathie, tout en admirant le défilé des voitures automobiles et des brillants attelages rivalisant de goût dans leur artistique décoration florale que rehausse le sourire de nos plus jolies Parisiennes...

L'ingénieuse disposition et l'amusante diversité du spectacle du Jardin de Paris sont bien faites pour séduire le public élégant qui fréquente le bel établissement des Champs-Élysées et qui ne manque pas d'applaudir les attractions du Concert et du Cirque, les vues de grande actualité du Cinéma-Éclipse et les danses excentriques. Quant au Bowling avec ses quatre superbes « Alleys » il est plus que jamais le sport préféré des Parisiennes qui s'y adonnent passionnément au Jardin de Paris.

—

Un temps merveilleux facilite les promenades dans les parcs. Reconnus ces derniers jours aux sources et à l'Etablissement Thermal : duchesse de Luynes, comtesse de Clermont-Tonnerre, comte d'Hispal; la colonie américaine et anglaise se retrouve sur les beaux links de la Compagnie fermière; parmi les golfers citons M. et Mme Twyferd, MM. Steward, Mme Blake, baron et baronne Hasperg, M. Woodbury fidèles à la jolie station thermale de Vichy.

—

Premières a l'Horizon

Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Vie de Bohème*.

—

Zig-Zag. — La poétesse Georgette Catute si entourée, si félicitée de ses exquises envolées, n'est pas moins remarquée par l'éclat de sa jeunesse que lui conserve le véritable Lait de Ninon de la Parfumerie de Ninon dont elle est une fidèle reconnaissante.

—

Etre blonde est la simplicité même, avec les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Si tous les maris avaient quelquefois la bonne idée d'offrir à leur épouse un flacon de Pétrole Hahn pour les cheveux, on cesserait avant peu de se lamenter sur la dépopulation.

Les petits cadeaux entretiennent souvent plus que l'amitié.

Le Pétrole Hahn est en vente partout.

—

Au téléphone.

Georges. — *Allô! Allô!* C'est toi Robert?

Robert. — Oui, c'est moi. C'est toi, Georges? Comment va ?

Georges. — Heuh! Santé bonne, mais bourse malade, très malade, n'ayant que valeurs inaliénables. Rien à faire, suis désolé.

Robert. — Ne te frappe pas et va de suite de ma part à l'Official Banque, tu me remercieras après.

Pitt.

PETITE CHRONIQUE

Exposition de Bruxelles

Classe de Parfumerie,

Un des clous de l'Exposition est certainement la célèbre bibliothèque appartenant à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme et contenant une masse de documents anciens infiniment curieux se joignant à une foule de manuscrits datant de l'ère chrétienne et se rapportant tous à la « Beauté » à travers les âges.

—

L'*Anti-Bolbos* produit spécial et unique détruisant les petits points noirs ou tannes du front, du nez et du menton, et cela sans occasionner ni rougeurs, ni irritations à l'épiderme. Prix : 5 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50 adressé à la *Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre. Eviter les contrefaçons.*

—

Official Banque, 20, rue de La Rochefoucauld (près la Trinité). Discrétion, avances, prêts argent sur fonds dotaux.

—

Aérodrome de Paris

Grand meeting à Port-Aviation du 9 au 16 juin. — La nouvelle administration de l'Aérodrome de Paris nous annonce la réouverture de l'Aérodrome de Juvisy-Savigny par un grand meeting inscrit au calendrier sportif pour la période du 9 au 16 juin.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. - SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER, au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL REGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIÈRE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDÈRE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP, Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL WEST END. Promenade des Anglais.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hotel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tel. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Leon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMEES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir. RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Par exprès Quatre francs à F. PIERRE, 66, Boul^d Magenta, Paris.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME a rend pens., consult. et corresp. (Discrét.) MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910 Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Cur eux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS



Librairie des Curieux
4, rue de Furstenberg, 4
— PARIS —

DERNIÈRES PUBLICATIONS
en vente chez tous les libraires :
Les
Maîtres de l'Amour
Anthologie des œuvres les plus remarquables en vers et en prose, traitant des choses de l'Amour

Dissertations amoureuses de Lucien, 1 vol. in-8 écu sur papier vergé		5 fr.
L'Œuvre du Divin Arétin, 1 vol. in-8 carré sur papier Alfa.		7 50
— Marquis de Sade	—	7 50
— Comte de Mirabeau	—	7 50
— Chevalier A. de Nerciat	—	7 50
— Patricien de Venise G. Raffo	—	7 50
— libertine de Nicolas Chorier	—	7 50
— libertine des Poètes du XIXe siècle	—	7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE
Petits volumes in-18 carré, tirés sur papier d'Arches à 500 ex numérotés et réservés aux souscripteurs. . . 6 fr. le vol.
I. La Secte des Amadryens. — II. Le petit neveu de Grécourt. III. Histoire Secrète des Ebugors. — IV-V. Jane philosophe. VI Correspondance de Madame Gourdan, cette Courtisane
Envoi franco contre mandat par poste recommandé
Les catalogues, bulletins de souscription et prospectus détaillés sont envoyés franco sur demande.

POUR MAIGRIR Diabétique GRATIS moyen sûr et rapide. Écrire à CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris.

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris Renseig. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

MESDAMES pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES. Envoi discret contre 10f mandat ou remboursement du RÉGLOGÈNE LACROIX G. LACROIX, Pharmacien spécialiste à LILLE.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3f album 2f 12e album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

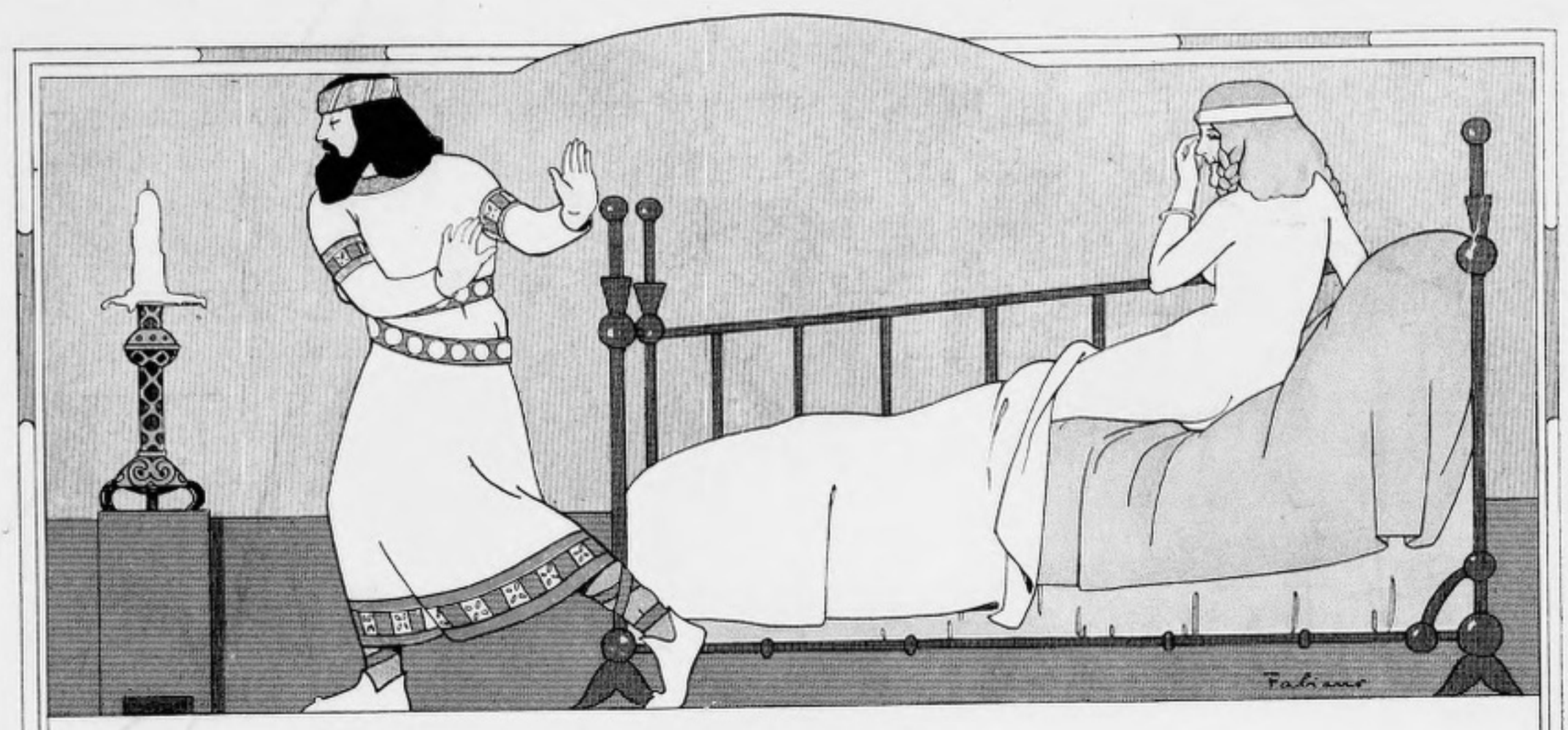
HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté, Discrétion

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) 3e étage

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

Le gérant : C. CLEMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris



LA JAMBE
A travers les Ages

V. — Où l'on voit que le caleçon est une sainte invention

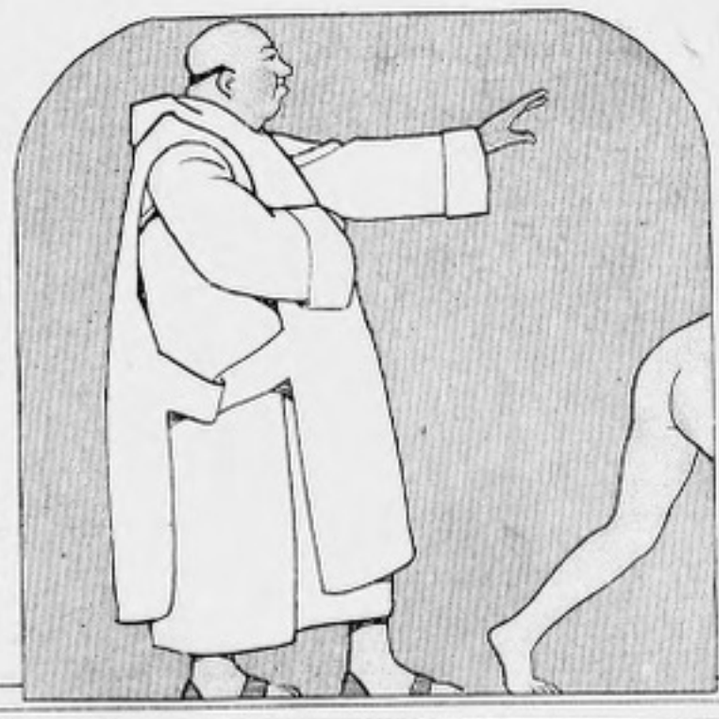
A ce tournant de l'histoire qui s'appelle le Moyen-Age et que domine la barbarie de vilains rois alternativement surnommés *le Chevelu* ou *le Chauve*, nous savons bien que des contradicteurs nous attendent en se frottant les mains ; « Hé! hé! ricanent-ils, la voilà bien mal en point votre fameuse théorie que l'on juge les siècles raffinés au soin des femmes à dissimuler leurs jambes pour faire plus subtilement désirer l'amour! N'avaient-elles pas des robes longues, dans ces temps abominables? Vous voilà pris! Vous ne sortirez pas de là, Monsieur le plaisantin! »

Le mot classique « Vous en êtes un autre! » vient naturellement aux lèvres devant de telles apostrophes et le sourire du dédain se mêle involontairement à une larme de pitié pour tant d'ignorance et de légèreté.

Oui, en effet, le beau sexe porta des robes d'une ampleur sans précédent à cette époque dépourvue de délicatesse. Mais qu'est-ce que cela prouve? Si les robes étaient longues, c'est qu'elles n'étaient plus un voile jeté sur des jambes *nues* pour les rendre plus désirables; la robe était alors un rideau destiné à dissimuler la plus laide, la plus stupide, la plus sauvage des inventions humaines : le caleçon!

Et quel caleçon que le *haut-de-chausse* des dames d'alors, qui se serrait à la taille par un lacet coulissé et qui tombait en double fourreau jusqu'aux chevilles, sans même un bouton pour l'y maintenir! A-t-on bien idée d'une pareille horreur! Et fallait-il plus d'une seconde de réflexion pour deviner la raison spéciale qui faisait que ces pauvres femmes opposaient tant d'étoffe et tant de plis à la curiosité d'un détrousseur de vertu?

Ah! certes oui, ce fut une époque bien sombre que celle des dynasties mérovingiennes et carlovingiennes sous lesquelles on n'avait plus la possibilité ni même l'idée d'aimer autrement que la nuit, dans un lit, et tout nu! N'est-il pas manifeste que c'est dans cette constatation que gît la clef même, jusqu'ici mystérieuse, de l'abaissement intellectuel de ces siècles reculés? La robe a cessé d'être un attrait, elle est devenue un rempart. Et non point un rempart contre l'indiscrétion d'un regard sur une jambe prometteuse, mais contre la vue pénible d'un monstrueux attirail qui emprisonne le plus doux instrument du plaisir, contre le caleçon!



Rechercher comment cette mode invraisemblable a pu naître, c'est sonder au cœur l'immense révolution morale que fit l'Eglise. Tout à coup, après des siècles de civilisations où la pudeur n'était considérée que comme la servante de l'amour et où l'amour lui-même était tenu pour le plus vénérable des dieux, des prédicateurs tels que saint Paul s'avisèrent de persuader aux peuples que tous les jeux de la chair étaient détestables, que la chasteté perpétuelle était le meilleur moyen de gagner une félicité posthume, qu'une femme était mortellement coupable si seulement elle se plaisait à porter « des cheveux frisés, de l'or ou des vêtements somptueux ». La Religion (de quoi se mêlait-elle!) exigeait même que la femme eût la tête toujours couverte. « Si elle ne se voile pas, dit la Première Epitre aux Corinthiens, qu'elle soit tondue. »

Bien entendu les peuples du Moyen-Age eurent une peur horrible de mériter l'enfer s'ils n'obéissaient pas à ces pieuses prescriptions et, comme cela devait fatalement se produire, leur zèle dépassa toute mesure. Les époux et les pères ne se contentèrent pas d'obliger leurs épouses ou leurs filles à s'aplatir les cheveux, selon l'ordonnance de l'apôtre, et à les fourrer dans des béguins, ils les contraignirent au pantalon haut-de-chausse auquel ils ajoutèrent pour plus de sûreté le bas, ou bas-de-chausse, soigneusement clos d'un ruban sur le mollet. Pour la chemise de jour il est superflu de dire qu'ils exigèrent qu'elle descendit jusque sur le cou-de-pied, par-dessus toute leur machine à vertu. S'ils oublièrent celle de nuit, ainsi que nous l'avons noté, c'est qu'elle leur parut inutile, supposons-le, pour le moment commode où ils tenaient leurs légales compagnes, — si l'on peut ainsi parler, — complètement sous la main.

Donc ne nous emballons plus sur les pudiques amours des braves paladins, chantées d'ailleurs par des poètes d'autant plus mal renseignés qu'ils vécurent quatre ou cinq cents ans après eux. Les Roland, les Ogier, les Lancelot n'avaient pas autant de mérite qu'on leur en attribue à contenir leur virile ardeur en présence de Dulcinées si savamment matelassées. Charlemagne qui garde la réputation d'un saint passablement gaillard parce qu'il posséda, outre neuf épouses, plusieurs douzaines de concubines, ne s'en trouvait pas moins, lorsqu'il lui prenait une fantaisie, en présence d'un harem culotté qui devait singulièrement l'attiédir.

Samedi 18 Juin 1910

48e année, N° 25



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE — LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numero :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE

Dans ce numéro :
PETIT DICTIONNAIRE PARLEMENTAIRE
par Louis Morin



L'ESCARPOLETTE

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
QUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies

FLIRT PARFUM ULTRA – PERSISTANT
ED. PINAUD

GERMANDREE
en *POUDRE*, en *CRÈME*
et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT, FABt LYON

Coeur de Jeannette
Nouveau Parfum
HOUBIGANT
19, faub. Saint-Honoré

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris



SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires
pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF



SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA.* etc.

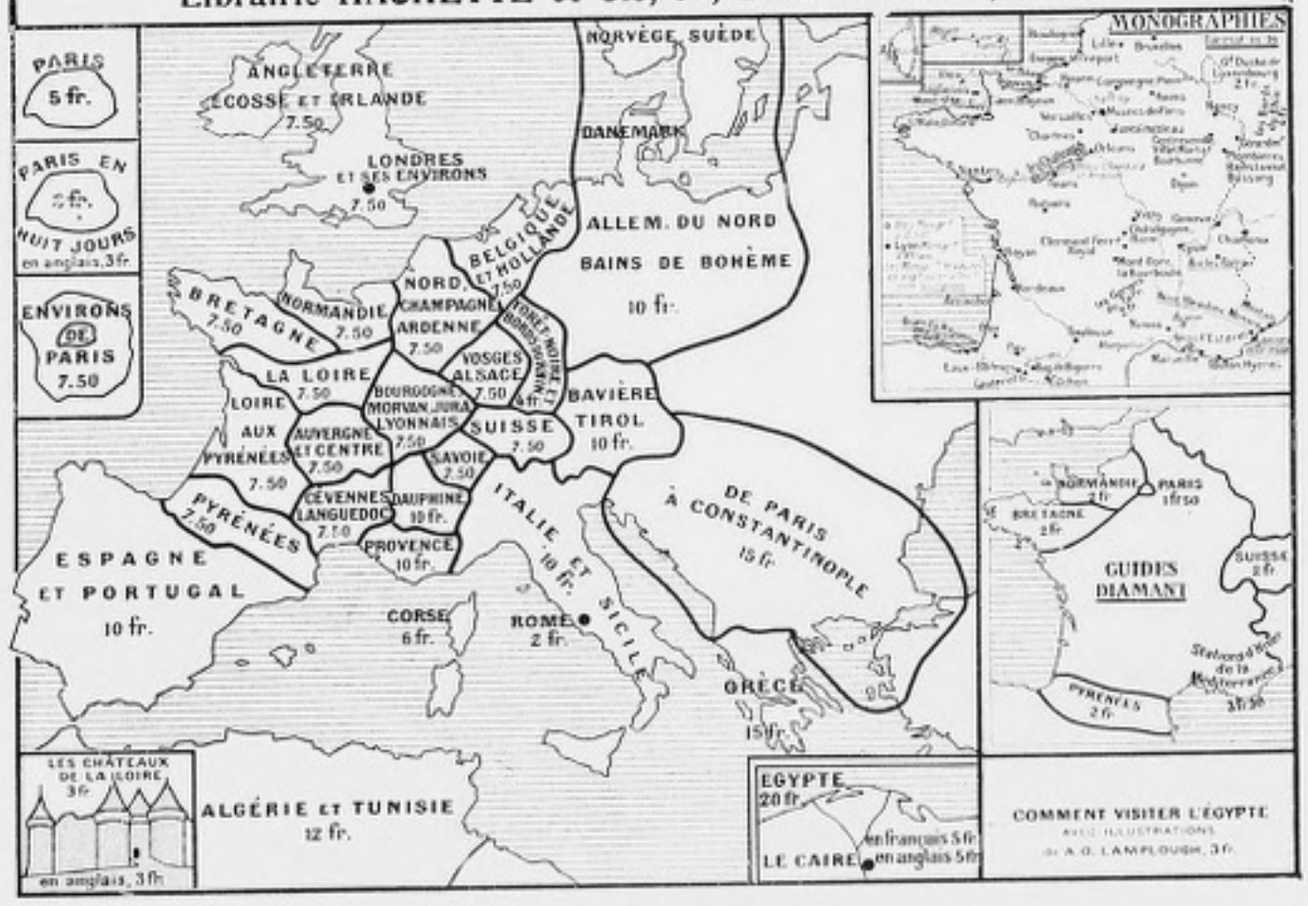
PLAQUES JOUGLA

SOUS BOIS
Nouveau
PARFUM GODET

PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS.

GUIDES JOANNE
Librairie HACHETTE et Cie, 79, Bd St-Germain, PARIS



ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES



illustré
de 100 dessins
par Ed. Touraine
(8e ÉDITION)

Le livre idéal pour se distraire en voyage !

En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.

3 fr. 50



ON DIT... ON DIT...



On liquide !...

Donc, M. E. V.il-Pi.ard veut liquider son écurie de courses. Les chevaux l'écœurent, les sportsmen aussi, les entraîneurs aussi, les jockeys aussi. M. V.il-Pi.ard ne semble plus estimer qu'une seule chose : l'absinthe, ou, du moins, une marque d'absinthe; il y a une nuance.

Dans une interview d'un journal du soir, M. Ve.l-Pi.ard a exhalé, sans mansuétude, tous ses ressentiments. Et « le monde des courses » a pris quelque chose pour son coryza! « C'est fripouille et compagnie, a-t-il dit. On vole le public avec impudence. Tous les résultats sont truqués, tous les jockeys tirent leurs chevaux, la plupart des propriétaires trafiquent de façon éhontée, etc., etc. » M. V.il-Pi.ard a dit bien d'autres choses encore. Il a parlé avec tant de véhémence qu'une « délégation des joueurs de la pelouse » est allée le féliciter de son attitude si courageuse !

Dès qu'eut paru cette interview, qui ne manqua point, comme bien l'on pense, d'enchanter les collègues de M. V..l-P.card, c'est-à-dire messieurs les propriétaires, un de nos confrères eut l'idée d'aller interviewer à son tour une personnalité du turf, fort connue elle aussi, et qui semblait visée dans les déclarations de M. V..l-P.card.

Notre confrère aborda donc la personnalité en question, qui était en train de déjeuner dans un restaurant très sportif.

— Que pensez-vous des déclarations de M. Veil-Picard? demanda-t-il.

— Voilà, répondit « la personnalité bien connue ». Tout cela est parfaitement vrai. Je fais tirer tous mes chevaux. Je ne les laisse jamais gagner quand ils sont favoris, et mes jockeys s'entendent avec moi comme larrons en foire. En somme, nous « arrangeons le public ».

Devant une pareille franchise, notre confrère faisait une drôle de tête. Mais la personnalité ajouta :

— Maintenant, cher monsieur, allez donc raconter, dans votre journal, ce que je viens de vous dire. Je vous attaquerai immédiatement. Mon jockey aussi vous attaquera, et vous nous verserez cent mille francs de dommages et intérêts!...

Bataille... d'huissiers.

Henri Bat.i.le n'a vraiment pas eu une très bonne presse ces jours derniers. Une fois n'est pas coutume. Il faut avouer du reste que ses procédés de procédurier vis-à-vis de Mme S...h B.rnh..dt ne sont pas extrêmement jolis. On se conduit ainsi quand on est huissier. Mais quand on est poète!... Et puis, quelle idée, avec l'argent qu'il devait tirer de la chicane, d'organiser un prix de poésie! Encore un prix de poésie! Comme s'il n'y en avait pas déjà trente-six d'inutiles. Comme si ce n'était point tout à fait ridicule, de transformer le métier littéraire en une continuelle distribution de prix.

L'effet de ce beau geste d'ailleurs n'a pas porté ; le public n'a pas cru un instant au noble désintéressement d'un littérateur si habile à écrire sur papier timbré. Et combien il a eu raison! Dans toute cette fâcheuse histoire l'art n'est pas en cause : il n'a été question que de gros sous. Jugez-en :

Avant d'entamer sa rapide et violente procédure M. B.....e avait eu des pourparlers avec Mme S.... B..... Il lui faisait grâce de son dédit à condition qu'elle reprît immédiatement *La Lépreuse* avec Mme Bady, *Résurrection* toujours avec Mme Bady; qu'elle garantît cent représentations de ces œuvres un peu usées et que par surcroît, elle s'engageât à jouer elle-même *Résurrection* dans sa tournée d'Amérique. La grande tragédienne préféra payer le dédit.

C'est là-dessus que M. B.....e la poursuivit sans trêve ni merci.



Clôture annuelle.

Le grand acteur est parti ; il en avait assez! Le soleil de la Provence seul lui donnera assez de calorique pour lui permettre d'interpréter le lot de pièces modernes qui l'attend à la rentrée.

Avant d'abandonner le rôle où il fut si discuté, il eut la coquetterie d'y mettre un soir tout le lyrisme, toute l'âme rêvés par l'auteur, au lieu de la froide blague qui souvent agacèrent les spectateurs, et la « dernière » fut bien supérieure à la « première ».

Cette unique et mémorable soirée ne suffira pas à changer les dispositions de M. R.....d. Mécontent de son irrespectueux interprète, mécontent de son directeur qui ménagea trop ouvertement la chèvre au détriment du chou, il ne veut laisser ni à l'un ni à l'autre le chef-d'œuvre qui fit la fortune de la maison.

L'Odéon peut-être mettra *Cyrano* à côté de *l'Arlésienne?*

Les bans sont publiés.

Naturellement, dès que les gazettes nous apprirent le mariage de Mlle Lina C.v.lieri, les gens bien informés se crurent obligés de nous assurer que la nouvelle était fausse.

La nouvelle est exacte pourtant, puisque le mariage sera célébré à la fin de ce mois. Ce qui est pure invention, par exemple, c'est la légende colportée au sujet de ce mariage. On disait que le riche Américain ne connaissait pour ainsi dire pas la ravissante actrice; qu'il lui télégraphia pour lui demander sa main; qu'elle lui télégraphia pour lui dire d'attendre, et puis, qu'elle lui retélégraphia pour lui dire qu'elle acceptait.

Or, M. Ch.ul.r connaît depuis longtemps sa fiancée. Il eut même le grand plaisir de la recevoir, il y a deux ans, dans une magnifique propriété qu'il possède près de Los Angeles.

L'Enfant sage.

La voici princesse. Et ce sera une charmante princesse fort élégante et jolie. Son mariage a été très réussi. Il y eut beaucoup de curieux, beaucoup de photographes et une négresse. Le succès fut donc complet.

Mais ce n'est pas à Paris que cette brillante union causa l'émotion la plus forte. C'est à La Flèche, à La Flèche (Sarthe), une bonne ville célèbre par son Prytanée et par ses poulardes. Car les Fléchois, ceux du moins qui ont déjà un certain âge, se souviennent de l'avoir connue toute petite, la princesse! Elle habitait, avec sa maman, dans la rue Henri IV, une maisonnette toute simple. Son frère était élève au Prytanée.

C'était une ravissante fillette, un peu rêveuse, un peu capricieuse aussi. Elle suivait les cours d'une vieille dame, Mme B..., et elle était très studieuse.

Elle eut le premier prix de catéchisme en 18... Mais nous allions donner la date, ce qui n'eût pas été discret!...

L'éternel Adonis.

Au dernier bal des Quat'z'arts, où le baron de S... s'était fourvoyé, une demoiselle interpelle cet incorrigible vieux beau :

— Pourquoi vous êtes-vous teint en noir?

— Eh! ma petite, je ne suis pas encore assez vertueux pour exiger le respect que l'on devrait à mes cheveux blancs!

RHUM ST-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »



ÉDITEUR cherche des planches originales, eau-forte ou taille-douce et prendrait en commission des gravures pour les faire placer par ses voyageurs. Ecrire : Werckmeisters Kunstverlag, Berlin. W. 8.

Officiers ministériels

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ-de-Mars)
A adjer s[r] 1 ench. Ch. Not. Paris. **28 Juin** 1910.
3 TERRAINS 1[e] **Av. Élisée-Reclus 480** m. M. à p. **350** fr. le m. 2[e] et 3[e] **Av. Charles-Floquet** et **rue Thomy-Thierry, 510** m. chacun. M. à p. **230** f. le m. S'ad. aux not. : M[es] MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, rue Auber, 11, *dép. de l'ench.*

Mon de Rapp. **32, R. MADAME.** Cce 232[m]. Rev. b. 13.250 f. M. à p. 150.000 fr. Adj. s. 1 ench. Ch. Not. 28 juin. M[e] FAY not., 11, r. St-Florentin.

FDS de FOURRURES et Pelleteries Maison CHANEL **13, R. Monsigny.** A adj. Et. MOTEL, not 19, Bd Courcelles le 23 juin 2 h. M. à p. pouv. êtr. baiss. 25.000 fr. S'ad. M. HAMOT, syndic, 16, rue de Savoie et au not.

NEUILLY Gde **PROPté** formant **Hôtel** Bd la Saussaye 3, et Bd d'Argenson. Cce **7.713** m. M. à p. 300.000 fr. A adj. Ch. Not. Paris, 5 juillet. M[e] CONSTANTIN not., 9, rue Boissy-d'Anglas.

En vente prochainement

Le Premier Pas

par

Abel HERMANT

illustré par Léonce BURRET

Un volume de grand luxe . . . **3 fr. 50**



EN VENTE PARTOUT

Achetez pour feuilleter en chemin de fer le dernier Album de *La Vie Parisienne*

Les 36 Joies de la Parisienne

EN VENTE PARTOUT :
95 centimes

Ce ravissant album de 160 pages, imprimé en couleurs, réunit les plus piquantes, les plus exquises silhouettes féminines crayonnées par

L. Vallet, H. Gerbault. Fabiano, Touraine, etc.



EN VENTE PARTOUT :
95 centimes

Dans la même collection :
"Régalez-vous, Messieurs !"
Les Coulisses de l'Amour
En vente dans toutes les gares au même prix.

Pour recevoir franco par la poste chaque album, envoyer la somme de **1** fr. **15**, pour la France ou de **1** fr. **25** pour l'étranger, à M. le Directeur de **La Vie Parisienne**, 20, boulevard des Capucines, Paris



LA VAGABONDE

V

Pour glisser ma main dans la boîte où l'on dépose le courrier — une caissette clouée au flanc du comptoir des contrôleurs, — je dérange, ce soir vendredi, un beau « mac » en casquette, un des types très classiques dont le quartier fourmille.

Quoique popularisé par l'image, la charge, le théâtre et le café-concert, le « barbeau » reste fidèle au chandail ou à la chemise de couleur sans col, à la casquette, au veston que les mains, plongées dans les poches, bident flatteusement sur les reins, à la cigarette éteinte et aux muettes pantoufles...

Le samedi et le dimanche, ces messieurs emplissent la moitié de notre Empyrée-Clichy, bordent la galerie, et se fendent de 2 fr. 25 pour retenir d'avance les sièges de canne qui touchent la scène. Ce sont des fidèles, des passionnés, qui dialoguent avec les artistes, les sifflent, les acclament, et savent placer le mot grivois, l'exclamation scatologique qui déchaînent la salle entière.

Il arrive que leur succès les grise, et alors cela tourne à l'émeute. D'une galerie à l'autre, on échange, en savoureux argot, des dialogues étudiés, puis des cris, et les projectiles suivent, précurseurs eux-mêmes de la prompte arrivée des agents...

Il est bon que l'artiste en scène attende, le visage neutre et le maintien modeste, la fin de l'orage, s'il ne veut pas voir changer la trajectoire des oranges, des programmes en boule et des petits sous. La simple prudence lui conseille aussi de ne point poursuivre sa chanson interrompue.

Mais ce sont là, je le répète, des orages brefs, des escarmouches réservées aux samedis et aux dimanches. Le service d'ordre est très bien fait à l'Empyrée-Clichy, où l'on sent la poigne de Mme la Directrice, — la Patronne!

Brune et vive, couverte de bijoux, la patronne trône, ce soir, comme tous les soirs, au contrôle. Ses yeux brillants et agiles voient tout, et les garçons de salle ne se risquent pas à oublier, le matin, la poussière des coins sombres. Ils foudroient en ce moment, ces terribles yeux, un authentique, costaud et considérable apache venu pour acheter le droit d'occuper, contre la scène, un des meilleurs sièges cannés, ceux du premier rang, ceux où l'on se carre en crapaud, les bras sur le balcon, le menton sur les mains croisées.

La Patronne le rembarre sans tumulte, mais de quel air de dompteuse!

— Rentre tes quarante-cinq sous, et file!

Le costaud, bras ballants, balbutie, et se balance comme un ours :

— Pourquoi ça, Madame Barnet? Quoi que j'ai fait?

— Oui, oui, « quoi que j'ai fait? » Tu crois que je ne t'ai

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21, 22, 23 *et* 24.

pas vu, samedi dernier? C'est toi qui étais au fauteuil *un* de la galerie, hein?

— Si on peut dire!

— C'est toi qui t'es levé pendant la pantomime, hein? pour dire : « Elle ne montre qu'un nichon, je veux y voir les deux! j'ai payé deux linvés, un par nichon! »

Le costaud, cramoisi, se défend, une main sur le cœur :

— Moi! moi! Voyons, Madame Barnet, je sais me tenir, je sais que c'est pas des choses à faire! Je vous promets, Madame Barnet, que c'est pas moi qui...

La reine de l'Empyrée étend une dextre impitoyable.

— Pas de couleurs! Je t'ai vu, n'est-ce pas? ça suffit. Tu n'auras pas de place avant huit jours d'ici. Rentre tes quarante-cinq sous! et que je ne te revoie pas avant samedi prochain! Et file!

La sortie du costaud, consigné pour huit jours, vaut bien que je perde encore quelques minutes. Il s'en va sur ses feutres silencieux, le dos rond, et ne reprend que sur le trottoir sa gueule insolente. Mais le cœur n'y est pas, l'allure est forcée, et, pour un peu de temps, il n'y a pas de différence entre cette bête dangereuse et le gosse qu'on a privé de dessert...

Sur l'escalier de fer, en même temps que le souffle montant du calorifère qui sent le plâtre, le charbon et l'ammoniaque, m'arrive en bouffée la voix de Jadin... Ah! la petite rosse! Elle l'a retrouvé et repris, son public de quartier! Il n'y a qu'à entendre, là-bas, le rire orageux, le grondement de bête contente et caressée dont il l'accompagne et la soutient.

Ce contralto râpeux et chaud, voilé déjà par la noce et peut-être un commencement de phtisie, gagne le cœur, — par les chemins les plus bas et les plus sûrs. Qu'un directeur « avisé et artiste » se fourvoie jusqu'ici, qu'il entende Jadin, il s'écriera :

— Je la prends, je la lance, et dans trois mois vous verrez ce que j'en fais!

Une ratée orgueilleuse et aigrie, voilà ce qu'il en fera... Les expériences de ce genre n'encouragent guère : où brillera-t-elle mieux qu'ici, la Jadin mal peignée?

La voici sur l'escalier, telle, ma foi, qu'elle est partie, avec sa robe trop longue qu'effrangent ses talons, son fichu Marie-Antoinette, jauni par la fumée de la salle, qui baille sur une maigreur efflanquée et jeune, son épaule de biais et sa bouche rossarde, sa lèvre relevée dont le duvet garde une moustache de poudre...

J'ai un vif et vrai plaisir à la revoir, cette enfant mal embouchée; elle, de son côté, dégringole les dernières marches pour tomber sur moi et me serrer les mains dans ses pattes chaudes : sa « bombe » nous a, on ne sait comment, rapprochées...

Elle me suit dans ma loge, où je risque un reproche discret :

— Jadin, c'est dégoûtant, vous savez! on ne lâche pas les gens comme ça!

— J'ai été voir ma mère, dit Jadin avec un grand sérieux.

Mais elle se voit mentir dans la glace, et toute sa figure enfantine se fend de rire, devient large et bridée comme celle des angoras très jeunes...

— Croyez-vous, hein?... On a dû se barber, ici, sans moi!

Elle rayonne d'un confiant orgueil, surprise, au fond, que l'Empyrée-Clichy n'ait pas, en son absence, fermé les guichets...

— J'ai pas changé, hein?... Oh! les belles fleurs! Vous m'escusez?...

Sa main rapide de chapardeuse, habile à filouter naguère les oranges des étalages, a saisi une grosse rose pourpre, avant que j'aie seulement ouvert la petite enveloppe fichée au flanc d'une grande gerbe de fleurs, qui m'attendait debout sur la tablette à maquillage :

MAXIME DUFFEREIN-CHAUTEL
avec ses respectueux hommages

Dufferein-Chautel! Enfin, j'ai retrouvé le nom du grand serin! Depuis l'autre soir, trop paresseuse pour ouvrir un *Tout-Paris*, je l'appelle tour à tour Thureau-Dangin, Dujardin-Beaumetz, ou Duguay-Trouin...

— J'ose dire que c'est des fleurs! dit Jadin pendant que je me déshabille. C'est de votre ami?

Je proteste, avec une sincérité inutile :

— Non, non! c'est quelqu'un qui me remercie... pour une soirée...

— Tant pire! décrète Jadin compétente. C'est des fleurs d'homme bien. Le type avec qui je m'ai cavalé l'autre jour, m'en a donné des comme ça...

J'éclate de rire : Jadin discourant sur la qualité des fleurs et des « types » est irrésistible... Elle devient toute rouge sous sa farine de poudre et s'offense :

— Ah! quoi? Vous ne le croyez pas que c'était un homme bien, peut-être? Et demandez voir à Lhomme, le chef-machiniste, ce que j'ai rapporté comme galette, hier au soir, que vous veniez de partir!

— Combien?

— Seize cents francs, ma chère! Lhomme les a vus : c'est pas une craque!

Ai-je l'air assez pénétré? J'en doute...

— Et qu'est-ce que vous allez en faire, Jadin?

Elle tire, insouciante, sur les fils qui pendent de sa vieille robe blanche et bleue :

— Pas des conserves, probable. J'ai payé la tournée aux machinistes. Et puis j'ai prêté, — qu'elle dit, — cinquante balles à Myriame pour payer sa pelure, et puis y a l'une, y a l'autre qui rappliquent, qui disent qu'elles sont sans un... Est-ce que je sais!... Tiens, v'là Bouty! Salut, Bouty.

— Salut à la bombeuse!

Bouty, ayant constaté courtoisement qu'un kimono couvre mon déshabillé, pousse la porte de ma loge et secoue la main que tend Jadin en répétant « Salut! » avec un geste rogue et une voix tendre... Mais Jadin l'oublie tout de suite, et continue, debout derrière moi et s'adressant à mon image dans la glace :

— Vous comprenez, ça me fait mal au cœur d'avoir *tant d'argent que ça!*

— Mais... vous allez vous acheter des robes... tout au moins une... pour remplacer celle-ci?

Elle rejette, d'un revers de main, ses cheveux légers et plats qui se défont en mèches fines :

— Pensez-vous? Cette robe-là peut très bien faire jusqu'à la revue! Qu'est-ce qu'*ils* diraient, de voir que je vas *en bas* ramasser du pèze pour ramener ici des robes de gommeuse!...

Elle a raison. *Ils*, c'est son fameux public de quartier, exigeant, jaloux, qu'elle a un peu trompé, et qui lui pardonne, pourvu qu'elle reparaisse devant lui mal nippée, mal chaussée, fichue comme quatre sous, mais telle qu'avant la fugue, avant la faute...

Après une pause, Jadin reprend, très à l'aise devant le silence gêné de Bouty :

— Moi, vous comprenez, je me suis acheté ce que j'avais le plus besoin : un chapeau, et un manchon avec une écharpe de cou. Mais un chapeau! vous le verrez tout à l'heure... A revoir. Tu restes, Bouty?... Bouty, je suis riche, tu sais? Je te paie ce que tu veux!

— Très peu pour moi, merci.

Bouty se révèle singulièrement froid et désapprobateur. Si je disais tout haut qu'il aime Jadin, je me couvrirais de ridicule. Il faut donc me contenter de le penser.

Le petit comique s'en va un peu après, et je reste seule avec ma gerbe de roses, une grande gerbe banale, raide, serrée dans une ceinture de ruban vert pâle... C'est bien la gerbe d'un « grand serin » tel que mon nouvel amoureux!

« Avec ses respectueux hommages... » J'ai connu, depuis trois ans, pas mal d'hommages, si j'ose dire, mais qui n'avaient rien de respectueux. Et mon vieux bourgeoisisme, qui veille, s'épanouit en secret, comme s'ils ne demandaient pas, ces

LES LITS. III. — CELUI DE L'AMIE DE PENSION

Dessin de L. Vallet.



— Oui, gros jaloux, je suis avec Yvonne, nous essayons des toilettes d'été... Ne quitte pas l'appareil : Yvonne va te demander de venir dîner chez elle, ce soir.

hommages-ci, — tout masqués de respect qu'ils veulent être, — la même chose, toujours la même chose...

Au premier rang des fauteuils d'orchestre, ma myopie ne me défend pas d'apercevoir, raide et sérieux, — avec ses cheveux noirs qui brillent comme la soie d'un huit-reflets, — M. Dufferein-Chautel cadet. Heureux de mon regard qui l'a reconnu, il suit de la tête mes mouvements, mes allées et venues sur la scène, comme ma chienne Fossette quand je m'habille pour sortir...

VI

Les jours passent. Il n'y a rien de nouveau dans ma vie, — qu'un homme patient qui me guette.

Nous venons de franchir Noël et le 1er janvier, — Noël, soirée enfiévrée qui a secoué toute la « boîte » d'un branle fou. Le public, saoul plus qu'à moitié, a gueulé comme un seul homme; les avant-scènes pailletées ont jeté vers les secondes galeries des mandarines et des cigares à vingt-cinq sous; Jadin, grisé depuis le déjeuner, a perdu le fil de sa chanson et dansé en scène une « chaloupée » terrible, la jupe levée sur des bas aux mailles rompues, une grande mèche de cheveux lui battant le dos... Belle soirée où notre Patronne trônait dans sa loge, supputant la royale recette, l'œil à la verrerie poissée qui chargeait les tablettes clouées au dos des fauteuils...

Brague aussi s'était grisé dès le dîner et pétillait d'une fantaisie lubrique de petit bouc noir. Seul dans sa loge, il a improvisé un extraordinaire monologue d'halluciné qui se défend contre des larves, avec des « Oh! non, assez... laisse-moi! », des « Pas ça! Pas ça! ou bien une fois seulement... » des soupirs et des plaintes d'homme qu'une volupté diabolique supplicie...

Quant à Bouty, tout tordu de crampes d'entérite, pauvre gosse, il sirotait son lait bleuâtre...

En guise de réveillon, j'ai mangé le beau raisin de serre que m'avait apporté mon vieil ami Hamond, en tête-à-tête avec Fossette qui croquait des bonbons, — des bonbons envoyés par le Grand-Serin. J'ai lutté, me moquant de moi-même, contre une jalousie chagrine d'enfant qu'on a oublié d'inviter...

Qu'aurais-je donc voulu? Souper avec Brague, ou avec Hamond, ou avec Dufferein-Chautel? Dieu, non! mais quoi? Je ne suis ni meilleure, ni pire que tout le monde, et il y a des heures où j'aimerais défendre aux autres de s'amuser quand je m'embête...

Mes amis, les vrais, les fidèles, comme Hamond, ce sont, — la chose vaut que je la remarque, — des pas-de-chance, des irrémédiablement tristes. Est-ce la « solidarité du malheur » qui nous lie? Je n'en crois rien.

Il me semble plutôt que j'attire et retiens les mélancoliques, les solitaires voués à la réclusion ou à la vie errante — comme moi... Qui se ressemble...

Je remâche ces pensées folâtres en revenant de ma visite à Margot.

Margot, c'est la sœur cadette de mon ex-mari. Elle porte lugubrement, depuis l'enfance, ce petit nom badin, qui lui va comme un anneau dans le nez. Elle vit seule et ressemble assez, avec ses cheveux grisonnants, coupés sous l'oreille, sa chemise à broderie russe et sa longue veste noire, à une Rosa Bonheur qui serait nihiliste.

Dépouillée par son mari, tapée par son frère, volée par son avoué, grugée par ses domestiques, Margot s'est embastillée dans une sérénité funèbre, faite de bonté inguérissable et de silencieux mépris. Une vieille habitude d'exploitation fait que l'on continue, autour d'elle, à écorner ses rentes viagères, et elle laisse faire, prise seulement parfois de rages subites, et jetant sa cuisinière à la porte pour une carotte, trop flagrante, de dix centimes.

— Je veux bien qu'on me vole, crie Margot, mais je veux encore qu'on y mette des égards!

Puis elle retombe, pour de longs jours, à son universel mépris.

Du temps que j'étais mariée, j'ai peu connu Margot, toujours froide, douce et peu loquace. Sa réserve n'a point quêté mes confidences. Seulement, le jour où ma rupture avec Adolphe sembla définitive, elle mit hors de chez elle, poliment, brièvement, mon mari étonné et ne le revit plus. Je connus alors que j'avais en Margot une alliée, une amie et un appui, puisque c'est d'elle que me viennent les quinze louis mensuels qui me gardent de la misère.

— Prends-les, va, m'a dit Margot. Tu ne me fais pas de tort. Ce sont les dix francs quotidiens que m'a toujours carottés Adolphe!

Ce n'est pas, certes, chez Margot que je trouverais des consolations, ni cette hygiénique gaieté qu'on me recommande comme un régime. Mais, au moins, Margot m'aime à sa manière, à sa découragée et décourageante manière, — tout en pronostiquant pour moi la plus fâcheuse fin :

— Toi, ma fille, m'a-t-elle dit aujourd'hui encore, tu auras de la veine si tu ne retombes pas dans un beau collage, avec un Monsieur genre Adolphe! Tu es faite pour être mangée, comme moi. Je suis bien bonne de te prêcher! Chatte échaudée, tu retourneras à la chaudière, c'est moi qui te le dis! Tu es bien de celles à qui un Adolphe ne suffit pas comme expérience!

— Mais enfin, Margot, vous êtes extraordinaire! C'est chaque fois le même réquisitoire! lui reprochai-je en riant : « Tu es ci, tu es ça, tu es de celles qui, de celles que... » Attendez au moins que j'aie péché, il sera temps de m'en vouloir après!

Margot eut un de ces regards qui la font paraître très grande, qui ont l'air de tomber de si haut!

— Je ne t'en veux pas, ma fille. Je ne t'en voudrai pas davantage quand tu auras péché, comme tu dis. Seulement, tu auras bien de la peine à t'empêcher de commettre *la* bêtise, — puisqu'il n'y en a qu'une : recommencer... J'en sais quelque chose... Et encore, ajoute-t-elle avec un singulier sourire, je n'avais pas de sens, moi!...

— Alors, que faire, Margot? Que blâmez-vous dans ma vie actuelle? Dois-je, comme vous, me cloîtrer dans la crainte d'un malheur pire, et n'aimer, comme vous, que les petits terriers brabançons à poil ras?

— Garde-t'en bien! s'écria Margot avec une vivacité enfantine. Les petits terriers brabançons! il n'y a pas de rossards comme eux! Voilà une bête, dit-elle en me montrant une petite chienne rousse, pareille à un écureuil tondu, — une bête que j'ai soignée quinze nuits, pendant sa bronchite. Quand je me permets de la laisser seule, une heure, à la maison, la petite crapule fait semblant de ne pas me reconnaître, et gronde à mes trousses comme si j'étais un cheminneau!.. Et, à part ça, mon enfant, tu vas bien?

— Très bien, Margot, merci.

— La langue?... Le blanc de l'œil?... le pouls?...

Elle m'a retroussé les paupières, m'a pressé le poignet, d'une main assurée, professionnelle, ni plus ni moins qu'à un petit brabançon. C'est que nous savons, Margot et moi, le prix de la santé, et l'angoisse de la perdre... Vivre seule, on s'en tire, on s'y fait; mais languir seule et fiévreuse, trembler d'épuisement, tousser dans la nuit interminable, atteindre, sur des jarrets défaillants, la fenêtre aux vitres battues de pluie, puis revenir à une couche froissée et moite, — seule, seule, seule!...

Durant quelques jours, l'an dernier, j'ai connu l'horreur d'être celle qui gît, et délire vaguement, et redoute, en sa demi-lucidité, de mourir lentement, loin de tous, oubliée... Depuis, à l'exemple de Margot, je me soigne, je me soucie de mon intestin, de ma gorge, de mon estomac, de ma peau, avec une sévérité un peu maniaque de propriétaire attaché à son bien...

(*A suivre*) COLETTE WILLY



PETIT DICTIONNAIRE ILLUSTRÉ

de l'éloquence parlementaire

Tout chauds, tout bouillants, les députés nouvellement élus sont arrivés de leurs provinces en murmurant des paroles enflammées qu'ils soulignaient de gestes pathétiques, — mais contenus, — pour ne pas trop attirer l'attention des passants.

Ils attendaient avec impatience l'ouverture des Chambres, en projetant de s'élancer aussitôt à la tribune et de stupéfier le monde par l'irrésistible torrent de leur éloquence.

Ne viennent-ils pas de conquérir quinze cents ou deux mille voix dans leur patelin? N'était-il pas naturel que ce succès leur montât un peu à la tête et qu'ils escomptassent à l'avance les succès prochains?

Eh bien, pas du tout! Ce bel enthousiasme s'est éteint au seuil du Palais-Bourbon. Ils connaissent à présent l'embrigadement des groupes, la discipline, l'obéissance au président, et ils viennent d'apprendre qu'on ne parle pas à la Chambre, sans être commissionné par ses collègues. Encore faut-il auparavant avoir fait un stage, avoir appris le jargon spécial du député, l'éloquence particulière qui porte plus loin que la tribune et va remuer les masses profondes de la Démocratie.

Il serait beau qu'un brave homme allât compromettre le groupe et le rendre ridicule en dénonçant tout simplement le mal qu'il constate et en proposant naïvement le remède qui lui paraît le meilleur! Non, non, il y a une optique et une acoustique spéciales à la Chambre, comme au théâtre! Il y faut un grossissement, une accentuation, comme pour le décor, la mimique ou le maquillage. Faute d'initiation, le néophyte parlerait dans son faux col, au milieu des parlottes et du bruit des pupitres.

La Vie Parisienne a donc, — sans vouloir citer leurs auteurs pour ne pas effaroucher leur modestie, — fait un choix des phrases à effet et des périodes les mieux réussies, celles qui ont provoqué parmi nos honorables les murmures et les bravos les plus flatteurs. Parmi ces traits d'éloquence, il y en a qui font image : l'un de nos dessinateurs s'est appliqué à réaliser par le crayon ces images telles qu'elles jaillissent tout naturellement dans le cerveau de nos législateurs, à l'appel de l'orateur. Grâce à ce petit travail, on verra que le génie parlementaire n'est point inférieur à celui du barreau et de l'Académie, et que les « mains armées de bouquets de violettes » du discours de réception de M. Brieux, ont des échos sous les voûtes du Palais-Bourbon.



Agriculture. — Je demande à Monsieur le ministre que les sénateurs et députés soient admis au Concours central d'animaux reproducteurs des espèces chevalines et asines françaises, sur la justification de leur qualité,...



Anticléricalisme. — Ne comptez pas faire entrer de vive force l'âme du prolétaire dans le vase étroit où votre âme tient à l'aise!...



Anticléricalisme — Dans ma lutte contre le cléricalisme, j'ai succombé sans avoir pu terminer ma tâche. Effrayés par mon exemple, mes prédécesseurs l'ont abandonnée.



Antiféminisme. — Sous ces jupes élégantes, vous seriez peut-être surpris de trouver tout autre chose que des cœurs de patriotes et des cerveaux de législateurs!...



dire inébranlables.

Antiféminisme. — Les candidates à la députation, en avril dernier, ont trouvé les électeurs bien durs, je pourrais même



Apostrophe. Semblables à ces cadrans solaires que la vétusté semble avoir frappés de paralysie, vous persistez à indiquer l'heure du plein midi, alors que depuis longtemps le crépuscule est tombé sur nous.



Apostrophe. — Il faut jeter la sonde pour tâter le pouls de la majorité.



Conseil. — Je me contenterai de conseiller à mon honorable contradicteur d'aller s'asseoir. C'est ce qui peut lui arriver de mieux.



Courageuses affirmations. — C'est avec la certitude de ne pas être démenti que j'interroge les mânes des hommes de 89!...



Courtoisie. — Les paroles de mon honorable contradicteur sont, je le sais, frappées sur l'enclume de son cœur!...



Cri d'alarme. — Ne voyez-vous pas que le syndicalisme est une avalanche qui monte, qui monte toujours!...

LA JOURNÉE DES DRAGS

Dessin de Pierlis.





Eloge. — Votre idée, mon cher collègue, mérite d'être creusée, elle le mérite d'autant mieux qu'elle est dans l'air.



Finances. — Notre budget est un point noir qui s'obscurcit de plus en plus sur la France.



Guerre. — Je mets en fait que la poudre sans fumée n'est rien, il reste à trouver la détonation sans bruit.



Hygiène publique. — Tour à tour, l'honorable orateur, a pris corps à corps la diarrhée des nourrissons et les nécessités de l'allaitement maternel.



Instruction publique. — Ah! Jéricho, prête-moi ta trompette, pour faire tomber les murailles de l'obscurantisme!...



Instruction publique. — Vaniteux et insoumis, tel est l'homme entre les mains de ses seules lumières!



Ironie. — Ce que vous donnez d'une main, Messieurs, vous le marchandez de l'autre par des restrictions.

Ironie. — Vous venez d'entendre le tableau que l'orateur a tracé devant vous, goûtez-en toute la saveur, car on peut toucher du doigt le parfum de sacristie qui s'en dégage.



Liberté chérie. — La privation de la liberté est une mesure de sens étroit qui ne peut s'interpréter que comme une diminution des droits du citoyen.



Mépris. — Le ministère n'échappera pas à un replâtrage même s'il peut se maintenir à la barre d'où il est déjà déraciné.



Mépris. — C'est du pied que je repousse ces aboiements d'un roquet qui ne sait qu'une chose : salir et mentir!



Protection des paysages. — Ah! ne détruisez pas les fraîches ramures que l'École de Fontainebleau abrita de son ombre!...

Quos ego!... — Il est temps de bâillonner ce mutisme entêté et si bruyamment rétrograde!

Quinze mille. — Ne faut-il pas que les représentants du peuple, ses mandataires, aient au moins la perspective du picotin d'avoine?...



Républicanisme. — Mon honorable adversaire ne donnera pas le change aux députés républicains qui, sous les basques de sa redingote, aperçoivent un coin du drapeau qu'il croit si soigneusement caché. Ce drapeau, ou plus exactement cette bannière, est peut-être tricolore, mais ornée d'un sacré-cœur, elle symbolise une république dont le siège serait à Rome.

Petites Mères

Un monsieur très bien. — de l'Odéon, — décoré des palmes académiques, etc., etc... fait tous les jeudis, rue de la Chaussée-d'Antin, un cours de déclamation dramatique (diction, prononciation, mise en scène), que suivent passionnément de jeunes personnes des deux sexes.

Ce monsieur fonde les plus grandes espérances sur deux de ses élèves, Laure Bonneau-Massy et Jane Saillard-Boche, qu'il compte bien faire recevoir cette année au Conservatoire. Ces demoiselles, douées de *tempéraments* tout à fait exceptionnels, montrent en effet des qualités dramatiques incontestables. L'une est tous les jeudis, depuis trois mois, une *Francillon* infatigable et pleine de noblesse. L'autre incarne une *Camille* d'une telle fougue, et tonitrue les « imprécations » avec une telle violence, que madame sa mère en est chaque fois bouleversée.

— Cette enfant va se casser la voix, hurle-t-elle. Tu cries beaucoup trop, ma chérie!

Et Jane Saillard-Boche, — seize ans, un tout petit corps de femme avec d'immenses yeux d'enfant :

— Mais, maman, tu n'y penses pas! Songe que Camille est en face de l'homme qui vient de tuer son amant. Elle est furieuse : c'est bien naturel! Mets-toi un peu à sa place... Je sais bien que si c'était moi... Ah!

Et les immenses yeux d'enfant de Mlle Saillard-Boche expriment avec une éloquence qui n'a plus rien d'artificiel que si c'était elle, on ne l'empêcherait certes pas de vociférer!

L'intelligence et la précocité de sa fille en imposent d'ailleurs tellement à Mme Saillard-Boche qu'elle se rend sans insister à cet argument sans réplique. Auprès d'elle, Mme Bonneau-Massy indique, d'une secousse de sa tête épaisse, qu'elle est convaincue, elle aussi. Une femme dont on vient de tuer l'amant a le droit de crier!..

Aussitôt ces deux dames se sentent attirées l'une vers l'autre par une de ces sympathies secrètes qui font les grandes et solides amitiés. Elles se rapprochent incontinent pour se livrer à des exercices d'admiration à l'égard de leurs filles respectives.

— Votre fille est charmante, Madame. Elle a des cheveux!... Elle arrivera bien certainement.

Un observateur attentif, — comme on dit dans les *devoirs de style* ou dans les romans de Paul Féval, — qui daignerait considérer ces dames pendant quelques instants, pourrait, à la condition qu'on l'ait choisi doué de quelque perspicacité, conclure : 1° qu'elles sont également veuves; 2° que leurs filles étaient trop jeunes au moment de la mort de leurs pères pour avoir gardé de ceux-ci le moindre souvenir. D'ailleurs, justifier l'absence de ces papas lointains constitue évidemment la grande préoccupation de leurs veuves inconsolées. Aussi ne tardent-elles pas à se confier, d'une part, que M. Bonneau-Massy, médecin militaire à quatre galons, est mort des fièvres, en Cochinchine; et d'autre part, que M. Saillard-Boche, vétérinaire de première classe, a été tué à Madagascar, pendant la campagne de 1896.

— Vous ne vous rappelez pas? Tous les journaux en ont parlé !

Un tel parallélisme dans leurs malheurs ne peut que rapprocher encore des personnes si bien faites pour se comprendre. La seconde heure du cours est employée à vanter les vertus des héros morts au champ d'honneur.

Cependant, ces demoiselles, qui ont toutes deux *donné* leurs scènes, causent, elles aussi, dans leur coin.

— Vous ne voyez donc plus le petit de Morlande? demande Mlle Saillard-Boche.

— Oh! non, maman ne veut plus. Figurez-vous qu'il disait partout sur elle et sur moi des horreurs!

— Des horreurs? font les immenses yeux d'enfant, intéressés.

— Oui... Que nous étions des ceci, et des cela!... Et que maman était une ancienne cuisinière, et qu'elle me faisait faire du théâtre dans l'espoir de me caser chez un monsieur riche qui nous entretiendrait toutes les deux. Oui! Croyez-vous ?

Les grands yeux se scandalisent :

— Je comprends que vous soyez fâchés.

— Oh! nous sommes tout à fait fâchés! Je le rencontre bien de temps en temps, par-ci, par-là : je lui dis bonjour, je suis aimable avec lui, mais... c'est tout!

* * *

Les Saillard-Boche, tout à fait séduits, ont convié les Bonneau-Massy à un five-o'clock sans façons.

Mme Saillard-Boche, en robe de soie noire, comme au bon temps, prodigue à sa fille des recommandations qui font honneur à sa délicatesse maternelle :

— Jane, tu tâcheras de te tenir!

— Tu m'embêtes!

— Tu sais que ces Bonneau-Massy sont des gens tout à fait bien, qui peuvent t'être utiles... Si par hasard le petit de Salevin arrivait, en sortant de son Ecole des Sciences Morales et Politiques, tu tâcherais de ne pas le prendre par le cou devant tout le monde, comme c'est ton habitude!... et de ne pas le tutoyer!... Ces choses-là font toujours mauvais effet.

— Zut!

— Et puis, je ne veux pas que tu te mettes de rouge. Enlève-moi ça! Ça n'est pas comme il faut.

Mais voici ces dames, et presque derrière elles, — pas de chance! — le petit de Salevin, déjà nommé.

Le petit de Salevin est de la maison. Il a laissé sa canne et son chapeau dans le vestibule. Il entre en se dégantant, très pommadé, très musqué, salue cavalièrement Mme Saillard-Boche, jette un regard intéressé sur Laure Bonneau-Massy, poudrée jusqu'aux tempes, et semble ignorer complètement madame sa mère, qui pourtant exagère de toutes ses forces une poitrine en espaliers et minaude sous son face-à-main. Puis, en habitué, il embrasse Jane sur les deux joues :

— Bonjour, toi, mon amour!

— Oh! Monsieur Marcel, soupire Mme Saillard-Boche, à peu près scandalisée. Quelles façons! Heureusement qu'on vous connaît et qu'on sait que vous plaisantez!

Et elle présente :

— Monsieur Marcel de Salevin, le fils du sénateur dont vous avez certainement entendu parler. La veuve du commandant Bonneau-Massy, mort... en Cochinchine, comme vous savez.

Puis, par prudence, elle engage les enfants à passer à côté, dans la salle à manger.

— Allez, vous serez plus tranquilles.

M. de Salevin paraît partager entièrement cette opinion.

— C'est ça, venez! fait Jane Saillard-Boche, qui semble avoir rassemblé tout son petit corps au fond de ses yeux. Venez, Laure!

Ils s'éclipsent. Et Mme Saillard-Boche, après que la porte s'est discrètement refermée sur le trio :

— Il est fort bien, n'est-ce pas, ce jeune homme? Ma Jeannette l'aime beaucoup, beaucoup... Ce sont des amis d'enfance..

* * *

Après quoi, variations sur le thème pour lequel ces dames ont une prédilection marquée : exposé des mérites de MM. les médecins et vétérinaires militaires.

L'éloquence qu'elles déploient ne fait qu'augmenter la considération qu'elles ont l'une pour l'autre. Il semble que M. Bonneau-Massy ait été un homme joliment scrupuleux, qui ne plaisantait pas sur le chapitre de l'éducation des jeunes filles.

— Que dirait-il, mon Dieu! Madame, s'il voyait sa petite Laure monter sur les planches!

— Mon mari, Madame, n'aurait jamais consenti, je le sais. Moi, que voulez-vous! j'ai été faible. J'ai cédé... bien à contre-cœur, allez! Ce monde des théâtres est si vilain, si peu comme il faut, surtout pour une jeune fille!... Mais que faire quand on se trouve en présence d'une vocation irrésistible? J'ai vu tous ces messieurs, de la Comédie-Française et de partout. M. Albert Lambert fils m'a dit : « Madame, votre fille est douée pour le théâtre! »

L'admiration de Mme Saillard-Boche pour Mme Bonneau-Massy n'a plus d'égale que l'admiration de Mme Bonneau-Massy pour Mme Saillard-Boche. Aussi Mme Saillard-Boche multiplie-t-elle les plus-que-parfait du subjonctif et s'applique-t-elle avec un soin, bien inutile d'ailleurs, à triompher des liaisons les plus dangereuses ; cependant que Mme Bonneau-Massy exagère encore la noblesse de son maintien et tend à la faire crever la soie de son corsage. Ces dames ont l'une pour l'autre une tendresse sans bornes.

Cependant, comme il faut bien qu'on cause, Mme Saillard-Boche laisse entendre, entre deux soupirs, que son veuvage, déjà si triste, hélas! n'est pas à l'abri de certains soucis d'un ordre tout matériel. Mme Bonneau-Massy ne l'aurait point cru. Elle avoue toutefois qu'il en est exactement de même de son veuvage, à elle :

— La vie à Paris devient de plus en plus cher. Les leçons de diction sont hors de prix !

Cette double confidence, qui n'atteint en rien la sympathie réciproque que ces dames se sont vouée, semble porter légèrement atteinte à leur mutuelle considération. La poitrine de Mme Bonneau-Massy retombe d'un cran; Mme Saillard-Boche escamote une liaison. Après quoi elles se communiquent généreusement leurs idées sur l'éducation de la jeune fille moderne.

Mme Bonneau-Massy n'est pas de ces mères qui ne laissent pas faire un pas à leur fille. Mme Saillard-Boche ne ressemble en rien à ces femmes qui tyrannisent leurs enfants. Toutes deux préconisent une ample liberté d'allures.

— Moi, Madame, déclare Mme Bonneau-Massy, j'ai élevé ma fille à l'américaine.

Et sa poitrine s'abaisse d'un second cran.

— C'est le mieux, affirme Mme Saillard-Boche, qui laisse là toutes recherches de style. Et puis, ma bonne dame, quand les enfants s'amuseraient un peu, où serait le mal ?

— Il faut bien qu'une femme connaisse un peu la vie... C'est le meilleur moyen d'éviter certains accidents... Et puis, on sait bien ce que c'est que le théâtre!

— On ne veut pas les empêcher d'arriver, ces petites!...

* * *

Comme il est tard et que des appels réitérés vers la salle où sont les enfants restent sans réponse, Mme Saillard-Boche ouvre la porte... et aperçoit sa Jeannette à califourchon sur les genoux de M. de Salevin, lequel tend son cou fragile aux doigts légers de Mlle Laure Bonneau-Massy.

Les enfants ne semblent d'ailleurs pas effarouchés par cette invasion subite. Mais Mme Saillard-Boche s'exclame avec un petit scandale de physionomie assez réussi, corrigé d'ailleurs par la douceur de sa voix, si maternellement indulgente :

— Oh! ma chérie! qu'est-ce que tu ferais penser de toi si on ne savait pas que M. de Salevin est un ami d'enfance!

PAUL GÉRALDY.

Le Parisien tel qu'on le parle

VII. — L'Argent

— Alors, mon neveu, tu épouses Suzanne?

— Oui, mon oncle.

— Comme je te l'ai dit, elle a 800.000 francs de dot et des espérances nombreuses: tout cela payable en capital et non en rentes : les valeurs sont de tout repos. Le régime est la communauté de biens. C'est bien entendu, mon neveu : tu épouses?

— Oui, mon oncle.

— Tu n'as plus rien à me demander?

— Si, mon oncle : cette Suzanne est-elle blonde ou brune?

Cinq louis ne valent pas cent francs. Avec cinq louis on achète les bonnes grâces d'une courtisane, on passe un après-midi à Longchamp ou une heure au cercle : mais avec cent francs, une ménagère fait vivre sa famille pendant quinze jours.

— Prêtez-moi donc cinq louis, disait un tapeur à Dumas fils.

— Impossible... mais je veux bien vous avancer cent francs.

***

Il y a des gens qui sont nés pour gagner de l'argent. Ce ne sont ni les plus malins, ni les plus laborieux, ni même les plus dénués de scrupules. Mais ils ont un don : ce don n'est peut-être fait que d'audace, de persévérance et de volonté. Ils savent que Paris est la meilleure des mines d'or du monde et, connaisseurs en poires, ils ont ce qu'on pourrait appeler l'« esprit de l'espalier ».

C'est un de ces virtuoses qui disait :

— Comment font donc les gens pour ne pas gagner cent mille francs par an?

***

Un philosophe de l'école cynique me disait :

— Toutes les femmes aiment à mettre de l'argent dans un bas. Ce qui fait la différence entre elles, c'est ceci : la femme honnête ôte son bas avant d'y déposer ses écus ; la courtisane y glisse les siens sans ôter son bas. Tout est là... Mais au fond, pour nous, hommes, le résultat est le même. Le rêve serait de connaître une femme qui vivrait pieds nus.

***

Fiancés.

— Chère Marcelle, nous serons heureux en ménage : je gagne 25.000 francs par an et j'ai une vieille tante fort riche qui me laissera tout...

— Cher Gaston, ma dot est constituée en valeurs suisses de tout repos, mon parrain me léguera 200.000 francs : il me l'a promis. Des « mines de ruolz »...

— C'est excellent. Le *Moniteur des Economistes* disait...

— Je sais, cher Gaston, je le lis tous les jours.

— Chère Adèle !

— Cher Gaston !

Une voix à la cantonade. — Vous êtes-vous déjà dit, mes tourtereaux, que vous devez coucher, en chemise, toutes les nuits, dans le même lit?

***

Quel est l'homme qui convient le mieux à la plus belle femme du monde?

Le plus beau, le plus intelligent, le plus titré, le plus fort, le plus célèbre?

Nullement... Le plus riche.

La beauté et l'argent sont faits pour s'entendre. Malgré notre morale, nous avons en nous cet atavisme millénaire qui nous fait voir en la femme un objet de luxe qui s'achète.

Rien ne paraît illogique comme une très jolie créature en haillons. La plus honnête des épouses dit en la voyant :

— Si elle voulait !...

Et, malgré tout, dans le secret de sa pensée, elle la blâme de ne pas vouloir.

***

C... d'A... a trouvé la mort, comme tant d'autres, dans un accident d'automobile : il laissait quelque chose comme 120 millions.

— Tiens, dit le vieux baron A. de R. ld en apprenant cette nouvelle, je le croyais plus à son aise !

C'est le même qui disait du fameux Laffitte, lequel commença sa fortune en ramassant une aiguille dans la cour d'un banquier :

— Aujourd'hui, cela ne prendrait plus : il faudrait trouver au moins une machine à coudre.

***

Au fumoir :

— Il y a des femmes qui se refusent sans qu'on sache pourquoi ni comment...

— C'est sans doute parce qu'on n'a pas demandé : « Combien? »

***

Le besoin d'argent, — qui résume tous les autres, — fait faire des choses extraordinaires : actions d'éclat, trahisons, crimes, chefs-d'œuvre et assassinats.

C'est pour de l'argent que chaque après-midi cent et cent « femmes honnêtes » vont se vendre au premier venu dans des maisons d'illusion. On cite les prix forts obtenus par quelques-unes d'entre elles : la baronne de X... a « fait » 10.000 francs, et la princesse de Z... a été achetée 30.000 francs pour une heure, par un Américain.

On en parlait l'autre jour, chez la duchesse de Saint-Ygrec :

— Oh ! dit-elle, c'est impossible.

— Quoi, qu'elle ait « marché? »

— Non, qu'elle ait été estimée 30.000 francs. Alors, quel prix atteindraient les princesses du sang?

***

Une comédienne demandait, l'autre soir, à une de ses camarades, très jolie, très intelligente et surtout très riche de par son mariage avec un millionnaire vieux et dégoûtant :

— Comment fais-tu quand il te demande des complaisances?

— Ma chère, je me dis qu'il n'y a rien de plus sale qu'un billet de banque.

***

Les deux mots français qui ont le plus de synonymes en argot sont « argent » et « aimer ». Coïncidence?

***

Carnet mondain.

Cristobal vient de se marier. Il a épousé une jeune personne charmante... La nuit de noces s'est bien passée, mieux que ne l'espérait le fléchissant époux.

Soudain, Cristobal se lève, s'habille et instinctivement, — l'habitude ! — dépose un louis sur le coin de la cheminée.

Et la jeune épousée que le bruit de l'or sur le marbre a réveillée, murmure, — l'habitude aussi ! — dans un reste de somnolence :

— Tu diras « La dame du second » en passant devant la loge.

***

Ne disons pas de mal de Paris : on peut y être pauvre et considéré. En province, sans argent, on n'est rien.

A Paris, il suffit de posséder un habit noir et des cartes de visite gravées pour être reçu à peu près partout : en province, un homme pauvre n'est reçu nulle part, car chacun sait où il habite, ce qu'il dépense, voire ce qu'il mange.

Le « malheur aux pauvres ! » est un mot provincial.

***

Avec de l'argent, on peut tout avoir : des femmes, des amis, de la noblesse, la puissance politique, voire du talent et de l'esprit.

L'argent procure tout. Tout, sauf l'estime des domestiques.

La parvenue n'a donc jamais remarqué le sourire de sa femme de chambre?

***

Dans une république indienne, il fut, un jour, décidé que l'argent, ce fléau des humains, serait supprimé. L'aréopage fit des lois qui obligeaient les citoyens à payer leurs achats avec des produits de leur propre travail.

Il fut ainsi fait pendant quelques mois. Mais on s'aperçut que ce système entravait les affaires : le bijoutier ne pouvait acheter pour deux sous de pain et le poète mourait d'inanition, — ce qui ne le changeait guère, — parce que personne ne voulait du « produit » de son industrie. L'aréopage ordonna donc que des coquillages et des osselets représenteraient la valeur des articles nécessaires à la vie : cela faciliterait les échanges. Bientôt, il fallut émettre des jetons de bois, d'ivoire, de corail... Puis, l'aréopage, pour simplifier encore la vie, convint que des rondelles de cuivre, d'argent et d'or représenteraient un certain nombre de ces jetons grossiers. Enfin, comme la contrefaçon s'en mêlait, les rondelles de cuivre, d'argent et d'or reçurent une estampille représentant l'effigie du prince.

Mais l'argent, le hideux argent, resta supprimé.

DEVOIRS ET LEÇONS

Taper Galipaux d'un louis.

Faire admettre par M. Huguenet que l'on peut vivre décemment à Paris avec 3.000 francs par an.

Ne pas parler d'argent avec un auteur dramatique ou un fort ténor.

TIMON DE PARIS.

SALADE RUSSE

Elles sont revenues, les exquises ballerines russes qui, l'an dernier, firent courir Tout-Paris au Châtelet; ils sont à l'Opéra Nijinsky, Fokine, les danseurs aériens, qui, à chaque bond semblent s'envoler vers les frises. Grâces soient rendues à notre petit père Messager et à Broussanof Petrovitch d'avoir fait diversion aux grâces un peu périmées de Coppélia !

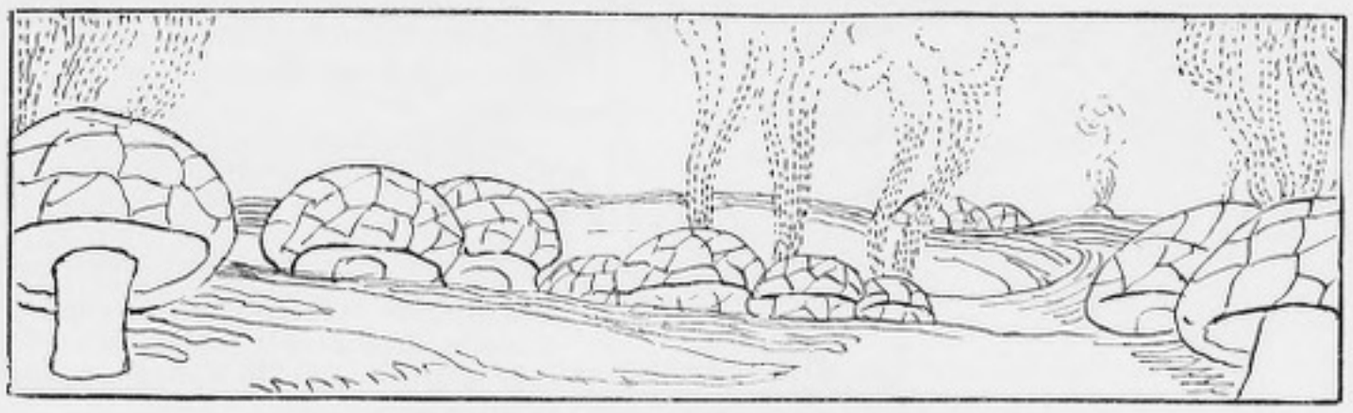


MIEUX VAUT TIARE QUE BONNET

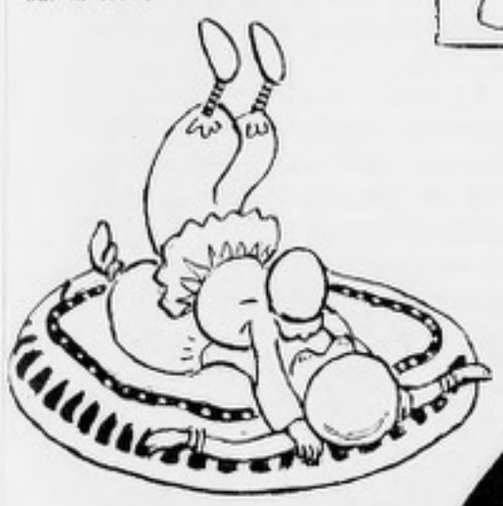
C'est la devise de ces belles paysannes du « Festin » qui dansent sans en paraître gênées, avec une rosace de cathédrale sur la tête !



Le grand Eunuque et la petite Sultane.



LE DÉCOR DES DANSES POLOVTSIENNES
ou *les champignons fumants du Père Igor.*



L'ORGIE !!!



LES SYLPHIDES





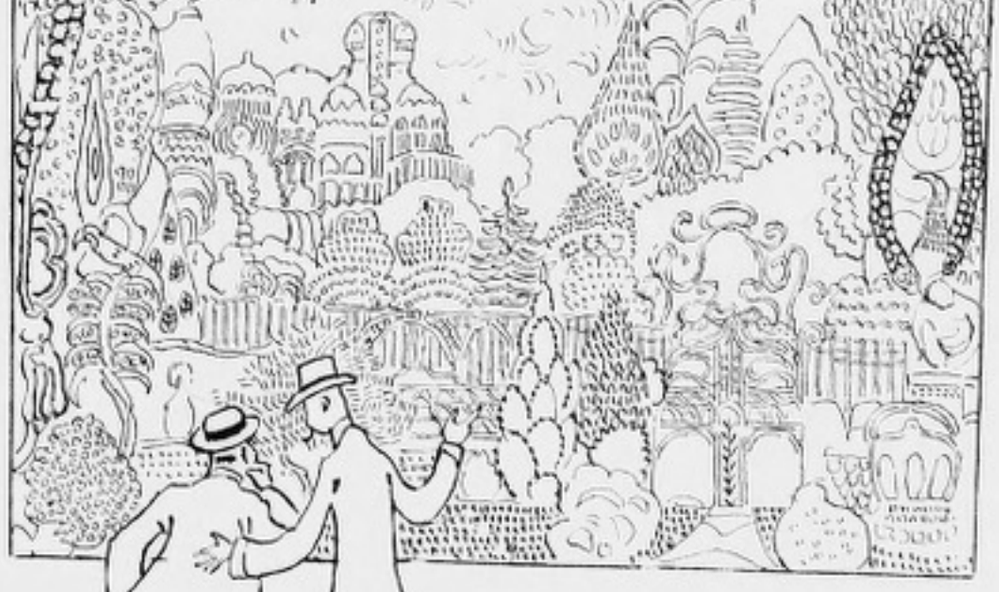
TAMAR KARSAVINA
ou
l'Oiseau de feu.











DÉCOR DE L'" OISEAU DE FEU "

— Tenez, Monsieur le dessinateur, faites-moi donc un petit croquis de ce paysage... en trois coups de crayon !



LE SULTAN
aux répétitions sans costumes.



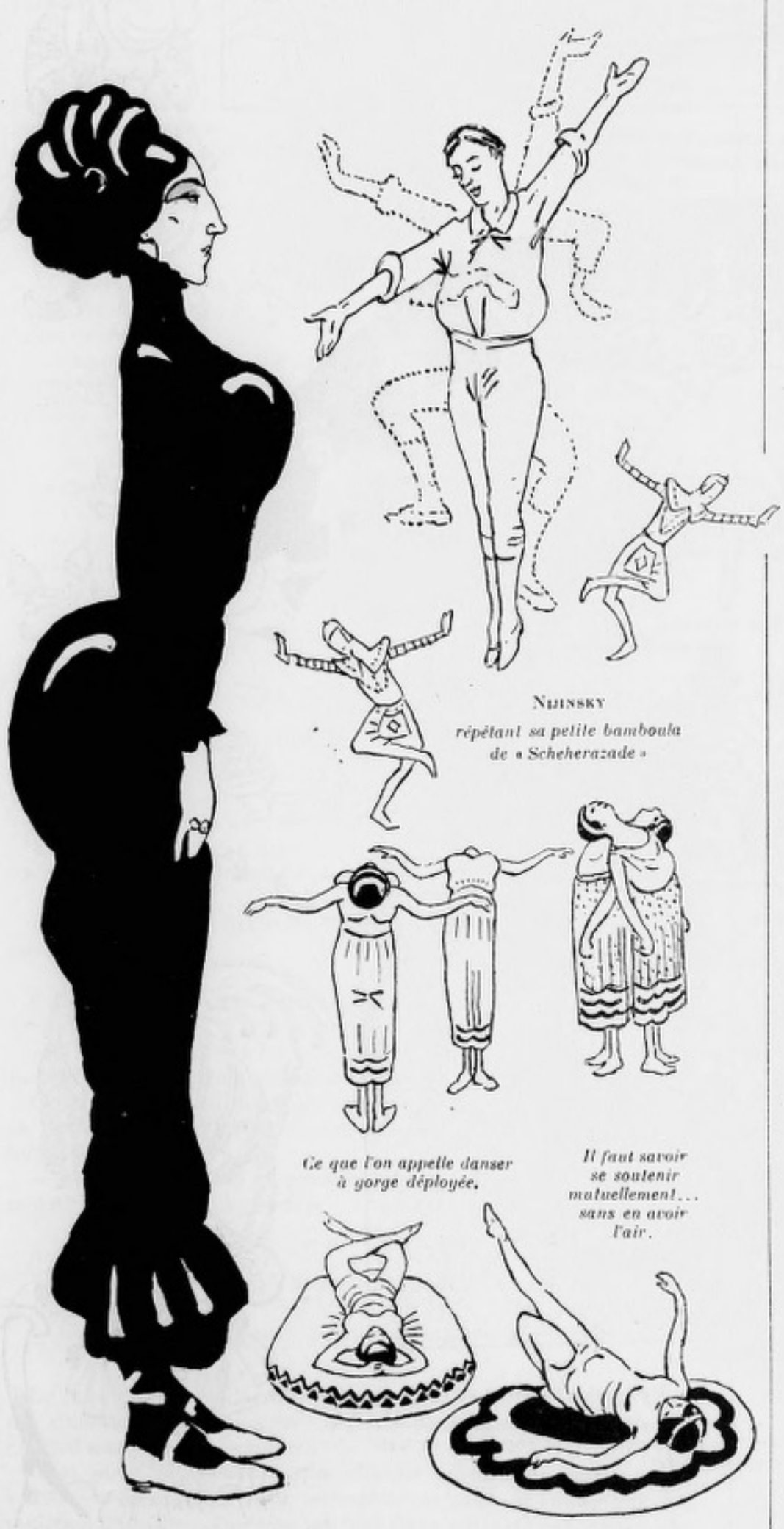
Le Sultan à la représentation de " Scheherazade ".

SALADE RUSSE

(*Suite*)



La première victoire franco-russe



Nijinsky
répétant sa petite bamboula de « Scheherazade »

Ce que l'on appelle danser à gorge déployée.

Il faut savoir se soutenir mutuellement... sans en avoir l'air.

La grande Ida.

Danseuses au repos.

CHOSES ET AUTRES

C'est un public choisi qui vient à Bagatelle voir les portraits d'enfants. Il est digne du joli palais, du merveilleux jardin où la roseraie met ses bouquets embaumés et de la délicate exposition.

Visages enfantins, vous êtes les mêmes à toutes les époques. Vos yeux ingénus toujours semblables s'ouvrent tout grands sur le monde inconnu qu'ils ne voient pas encore, votre expression étonnée ne change pas. Seuls vos costumes, vos coiffures surtout vous donnent une date représentant bien votre époque. La crinoline de Mlle Demonts est touchante; la petite culotte de dentelles dépassant la jupe de Mlle A*** est pleine de prétentions et le bonnet du duc de Bordeaux aussi ridicule que la coiffure au Drouais est jolie.

L'impression la plus bizarre est de revoir enfants les visages que l'on a connus, que l'on voit encore, mais si entièrement remodelés par la vie... Est-il possible, Mlle Suzanne A...t, que vous ayez été ce poupon agité! Et M. Arthur C.....n ce petit garçon si sage? Que toutes ces petites fillettes si menues soient devenues de si respectables mères de familles et que les petits petons de M. Guillaume Dubufe aient parcouru une aussi belle carrière?

Si le goût des vers n'a pas précisément augmenté, la manie d'en faire sévit avec plus de rage que jamais. Les lauriers de la comtesse M. de N... ont troublé bien des cervelles féminines et depuis deux ans, il n'est pas de thé, pas de five o'clock où l'on ne récite des vers; à ces banquets de l'esprit nul ne s'étonnera que la gracieuse moitié du genre humain obtienne, sans combat, la plus large part. Duchesses et baronnes voient détaillés par des professionnels leurs poèmes tendres et langoureux devant un public généralement admiratif d'apparence — cependant que les lendemains d'orangeade glacée la critique reprend ses droits... et comment! Si cela les amuse, après tout, qu'irions-nous leur chercher chicane, et l'autel n'est pas si étroit qu'il n'y ait place pour quelques lyres nouvelles...

Il n'y a pas que les vers... savez-vous, et le goût leur est venu à ces aimables et parfois hâtives psychologues de classer leurs impressions de voyages, — je parle de celles qui n'ont pas encore haut pignon littéraire et à qui les revues portées à la galanterie ont ouvert toutes grandes les portes de leur tour d'ivoire.

Et c'est pourquoi en ces dernières semaines on aura successivement entendu une causerie de la comtesse de N... sur Sedaine, un autre de la vicomtesse de T...es sur le théâtre d'amateurs (avec projections). Cette semaine la comtesse de La R.. C. a livré au public ses impressions d'Orient... et c'est le baron H. de B... ce beau discur, qui distilla et nous fit admirer ces pages parfumées d'Orient, d'illusions et de poésie....

Les Courses

Le Derby. En temps ordinaire, on eût fait de la musique à *Or du Rhin*, vu que les « vingt contre un », lorsqu'ils sortent dans une grande épreuve, ont le don d'exaspérer le public. Mais comme, cette année, il était admis que chaque partant avait sa chance, — et qu'ils étaient dix-sept, — il a paru que la cote était simplement juste, et on a considéré que ceux-là qui avaient joué des chevaux moins bien cotés étaient dans leur tort. M. Gaston Dreyf.s était radieux, au contraire du soleil qui ne l'était pas du tout. Willy Carter était très félicité, et Percy Woodland avait son éternel sourire. Car Percy Woodland est de ceux qui, — vain-



En 1906 — En 1908 — En 1910 — En 1912?

L'ÉVOLUTION DU CHAPEAU : JUSQU'OU DESCENDRA-T-IL?

queurs ou vaincus, — ont toujours conscience d'avoir été supérieurs... ce qui est déjà une supériorité.

En résumé, le Derby de cette année n'a pas d'histoire. Il n'y avait aucun cheval qui n'eût gagné une fois dans sa vie, et n'eût été battu deux fois ; on s'attendait donc trop à une surprise pour en être surpris.

Ce fut surtout un Derby gris, gris de ton général, gris d'élégance, gris de résultat. Au milieu de la ligne droite, ils étaient dix sur dix-sept qui paraissaient avoir une chance : c'est tout dire.

La journée avait été grise, le retour fut terne. Il n'y eut même pas à enregistrer la grève d'un mécanicien. Si les Anglais nous envoient un cheval en bon état dans le Grand Prix, ils auront beau jeu cette année; car, en dehors de *Marsa*, jument un peu grincheuse, je me demande avec tristesse ce que nous pourrions leur opposer.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

A force de s'arracher les cheveux, les Boursiers se sont tout à fait déplumés, ce qui ne les avance pas plus que ça n'arrange les affaires.

Mais quelle drôle de Bourse aussi que celle de Paris ! Il semble vraiment qu'elle ne comprenne qu'un mouvement, toujours le même, et lorsque par une inadvertance incompréhensible, elle accepte des ordres de vente, elle en est tellement interloquée que les cours lui en tombent.

Il est de fait qu'ils viennent de se payer une de ces petites dégringolades qui rappelle désavantageusement le tobogan, et le chef de file était tout naturellement le cascadeur par excellence : j'ai nommé le Rio. Avec quelle maëstria n'a-t-on pas exécuté ce mouvement ! Les baissiers ne vous laissaient pas le temps de dire ouf ! et à peine regagnait-on péniblement un louis, que crac ! on en perdait deux, et aucune moyenne d'enfoncement ne parvenait à établir une base quelconque.

Les pauvres pensionnaires n'en menaient pas large. Ne les a-t-on pas obligés à arroser ou à se liquider ? Et, comme en Bourse, on veut toujours charger une seule victime de tous les péchés, on a fait courir le bruit que tout ce vacarme était causé par un seul client, porteur de 12.000 Rio qui, dans la vie ordinaire, représenterait une grande marque de vin de Champagne. Vous entendez tout ce qu'on a pu dire. Mais aussi, que diable ! quand on a de telles occupations, il faut être vraiment bouché pour ne pas prévoir qu'on est exposé à sauter...

Mon humble avis est différent. Ce ne sont pas les liquidations françaises qui ont amené ce tassement. Ce sont les Américains qui l'ont voulu, exécuté, par représailles : ils n'ont pas pu digérer l'ours que les Anglais ont jeté devant le Président Roosevelt. Ils le rendent et l'effet est désastreux, non seulement pour les Anglais, qu'ils pensaient atteindre, mais pour nous, qui n'y sommes pour rien.

Triboulette.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — Comme pour toutes les grandes épreuves hippiques, le Jardin de Paris donna à l'occasion du Derby de Chantilly, une grande soirée de gala, la première des brillantes solennités de la saison. La délégation ottomane, comprenant quatre-vingts membres, dont une trentaine d'officiers, assistait le soir même, au grand complet, à la belle fête offerte au Jardin de Paris.

—

Le nouveau spectacle du Grand-Guignol obtient un succès formidable; mais les pièces qui le composent sont assurément les plus originales qu'on ait vues au cours de cette saison, pourtant exceptionnellement brillante. Les drames suffiraient à justifier le succès : l'un, l'*Attentat*, nous fait assister aux phases émouvantes d'un complot tramé par des nihilistes russes; l'autre, la *Porte close*, qui paraît imaginé par le cerveau halluciné et morbide d'Edgar Poë, nous impressionne comme un cauchemar et nous transporte dans les régions troublantes et inexplorées de l'au-delà; c'est peut-être la pièce la plus étrange et la plus fantastique que l'on ait vue sur la scène du Grand-Guignol. Dans la partie comique, il faut citer *Appassionnato*, un acte infiniment drôle de M. de Féraudy, et qui, autant par la situation que par le dialogue, est un véritable bijou de malice et d'esprit.

—

Fursy dans ses spirituelles improvisations. J. Moy et son *Chantecler*. Enthoven, sa valse chaloupée. Mévisto aîné dans ses conseils aux candidats à la députation. E. Wolff, ses couplets sur la comète, et, pour terminer, une délicieuse revue où défilent Mlles Bordoni, Duplaix et Magdy; MM. Roger Ferréol, Defrenne, Wolff et Mévisto aîné, tel est le programme unique que l'on applaudit tous les soirs.

—

— Avez-vous entendu Sinoël ?

— Et Robert Casa ?

— Et *La Nuit de Chipette*, cette monumentale gauloiserie que joue si finement Made Siamé ?

Non ?... Alors courez à la Scala qui, pour la saison d'été, assure à ses spectateurs de la fraîcheur, grâce à son plafond mobile, et le spectacle le plus gai et le meilleur marché.

(Le prix des places a été notablement réduit).

—

L'hiver dernier, au temps déjà lointain des inondations, il fut de mode, dans les maisons bien ordonnées, d'avoir son égoutier, comme on a son chauffeur, afin de traverser les endroits submergés. Or, en une scène des plus drôlatiques de la *Revue de Marigny*, la charmante Mlle Myral nous exhibe le sien, et cet égoutier, « qui a panache », c'est l'ineffable Morton, comique au plus haut point, comme à son ordinaire.



LA PREMIÈRE RÉFORME

— Oui, Messieurs, nous voulons la représentation proportionnelle dans toute son intégralité. Et quand il s'agira du plus ou moins de mérite des eaux purgatives nous voulons qu'il suffise, pour être fixé, de consulter le tableau que je vous présente et qui sera affiché partout.

M. Saugey, l'habile directeur artistique du Casino de Vichy, s'est encore surpassé. Son programme comprend en effet : *Manon, Contes d'Hoffmann, Madame Butterfly,* dont la première, prochaine au Casino, s'annonce comme un événement artistique.

La Vierge folle eut dernièrement un triomphe, et en attendant les célèbres auditions symphoniques, si désirées, et que dirige M. Ph. Gaubert du Conservatoire, chaque jour un public élégant applaudit les brillants concerts dirigés par MM. Amalou à la véranda et Rachet au merveilleux parc de Vichy.

—

Il vient de se constituer, sous le haut patronage du prince Murat, une nouvelle association « Le Souvenir Napoléonien ».

Cette association, au caractère purement littéraire et historique, a pour but de faire revivre les fastes napoléoniens et, par le livre, l'image, le théâtre, les conférences, etc., de rappeler à tous les bons Français, attachés à la grandeur de leur pays, les glorieux souvenirs de la Révolution et de l'Empire.

Le Comité d'organisation est ainsi composé : MM. Gabriel Blanchet; Maurice Quentin-Bauchart; Georges Guillaumin; Camille Cocuaud; lieutenant-colonel Cuneo d'Ornano, secrétaire général, auquel toutes communications, demandes et souscriptions relatives au « Souvenir Napoléonien » devront être adressées, 6, rue Casimir-Perier, Paris.

—

Si vous voulez rire, allez au Nouveau-Cirque!

Ce conseil que l'on entend partout, n'a jamais été plus d'actualité qu'à l'heure présente.

M. Debray, l'actif directeur du coquet hippodrome de la rue Saint-Honoré, a l'habitude de composer son spectacle, de manière à le rendre constamment gai. En donnant à ses habitués sa nouvelle fantaisie nautique « En Vacances », l'ingénieux « manager » a réussi, comme toujours, à satisfaire et à amuser sa nombreuse clientèle de petites et de grandes personnes.

La première représentation a eu lieu, l'autre jeudi, au milieu du public le plus élégant.

« En Vacances » est une suite de scènes burlesques et nautiques menées avec beaucoup d'entrain et de brio, par des artistes pleins de verve et à la tête desquels se trouvent les Albano, MM. Liesse, Chauveau, Lecourt, Chocolat et son fils, Adrien, Détry, Lizal et deux charmantes divettes, Mlle Stéphane et Mlle Pelletier.

Le Jardin de Paris n'est pas seulement le rendez-vous de toutes les élégances et de toutes les notabilités parisiennes; son renom universel lui vaut aussi la visite de tous les étrangers de marque dont aucun ne voudrait traverser la capitale sans aller applaudir l'intéressant spectacle du Concert et du Cirque, les vues d'actualité du Cinéma-Éclipse, les fameux quadrilles qui ne sont pas une des moindres attractions du Jardin de Paris et assister aux matchs qui se disputent aux Bowling Alleys, par les plus jolies Parisiennes et les plus notoires de nos sportsmen.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Gymnase : *Miquette et sa mère* (saison estivale).

—

Zig-Zag. — Pendant la saison estivale, la talentueuse Montbron emploie à la ville comme au théâtre, pour ses mains, la Pâte des Prélats ou le Savon des Prélats, qui blanchit et satine l'épiderme, aussi la Parfumerie Exotique compte-t-elle parmi ses reconnaissantes habituées cette gentille artiste si souvent applaudie.

—

Un des clous de l'Exposition est certainement la célèbre bibliothèque appartenant à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme et contenant une masse de documents anciens infiniment curieux se joignant à une foule de manuscrits datant de l'ère chrétienne et se rapportant tous à la « Beauté » à travers les âges.

—

Les teintures pour cheveux de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, vendues sous le nom de « Hennextré » sont inoffensives et donnent des nuances franches en tous les tons.

—

La saison prochaine, un littérateur connu, fortuné (par sa femme), désire diriger un théâtre très parisien, aussi songerait-il, dit-on, à se faire avancer l'argent nécessaire sur les fonds dotaux de sa légitime compagne, par l'*Official-Banque*.

Ainsi se réaliserait le désir du romancier... très connu.

—

L'Annual 1910, « l'Annuaire-Dictionnaire Universel des Industries Automobile, Nautique et Aéronautique », vient de paraître pour la cinquième année.

Rappelons à nos lecteurs que, *seul* parmi les ouvrages similaires, l'Annual renferme deux ouvrages bien distincts : non seulement l'annuaire le mieux documenté et le plus complet, fournissant les noms et les adresses de l'Industrie et du Commerce automobiles du Monde entier, mais encore un Dictionnaire technique et pratique de la Locomotion mécanique.

Fort volume renfermant environ 1.400 pages, de grand format, relié en toile, l'Annual 1910 a été entièrement remanié et considérablement augmenté. Il est divisé en quatre parties bien distinctes, fournissant tous les renseignements utiles sur les automobiles, les aérostats, les aéroplanes, les canots à moteurs, etc.

L'Annual est le collaborateur quotidien du constructeur et du commerçant de l'Automobile et des Industries s'y rattachant, en même temps et aussi bien qu'il est celui du touriste, du chauffeur, de l'ingénieur et du sportsman.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour faire pousser, allonger, épaissir cils et sourcils, il faut employer la *Sève sourcilière de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre* qui, en même temps, brunit et donne aux yeux une expression vive et accentuée, tout en rendant la prunelle étincelante. Prix : 5 francs, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50. *Se défier des nombreuses contrefaçons.*

—

Official-Banque, 20, rue de La Rochefoucauld (Tél. 136-73). Avances et prêts argent même sur fonds dotaux. (Discrétion.)

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL CONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER, au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL RÉGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIÈRE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDÈRE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP, Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation ; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 cr. album 2 fr., 12 cr. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris

IMPUISSANCE

Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS**, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.* Prix : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*). Ecrire au Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à **A. Mazoyer**, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

POUR MAIGRIR J'indique GRATIS moyen ... et rapide. Ecrire à CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

MESDAMES pour DOULEURS, TROUBLES ou IRRÉGULARITÉS des ÉPOQUES. Envoi discret contre 10f mandat ou remboursement du RÉGLOGÈNE LACROIX G. LACROIX, Pharmaciens spécialistes à LILLE.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR

J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910. Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).



Librairie des Curieux
4, rue de Furstenberg, 4
— PARIS —

DERNIÈRES PUBLICATIONS
en vente chez tous les libraires :
Les
Maîtres de l'Amour

Anthologie des œuvres les plus remarquables en vers et en prose, traitant des choses de l'Amour

Dissertations amoureuses de Lucien, 1 vol. in-8 écu sur papier vergé		5 fr.
L'Œuvre du Divin Arétin, 1 vol. in-8 carré sur papier Alfa.		7 50
— Marquis de Sade	— —	7 50
— Comte de Mirabeau	— —	7 50
— Chevalier A. de Nerciat	— —	7 50
— Patricien de Venise G. Baffo	— —	7 50
— libertins de Nicolas Chorier	— —	7 50
— libertine des Poètes du XIXe siècle	— —	7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

Petits volumes in-18 carré, tirés sur papier d'Arches à 500 ex. numérotés et réservés aux souscripteurs. . . 6 fr. le vol.

I. La Secte des Anandrynes. — II. Le petit neveu de Grecourt. III. Histoire Secrète des Ebugors. — IV-V. Julie philosophe. VI. Correspondance de Madame Gourdan, dite la Comtesse.

Envoi franco contre mandat par poste recommandée

Les catalogues, bulletins de souscription et prospectus détaillés sont envoyés franco sur demande.

SAGE-FEMME 1re cl. reçoit pens., consult. et corresp. (Discret.) MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir. RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs, est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boulv Magenta, Paris.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandat. E. NEZANT, 19, rue Pichat, Paris.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

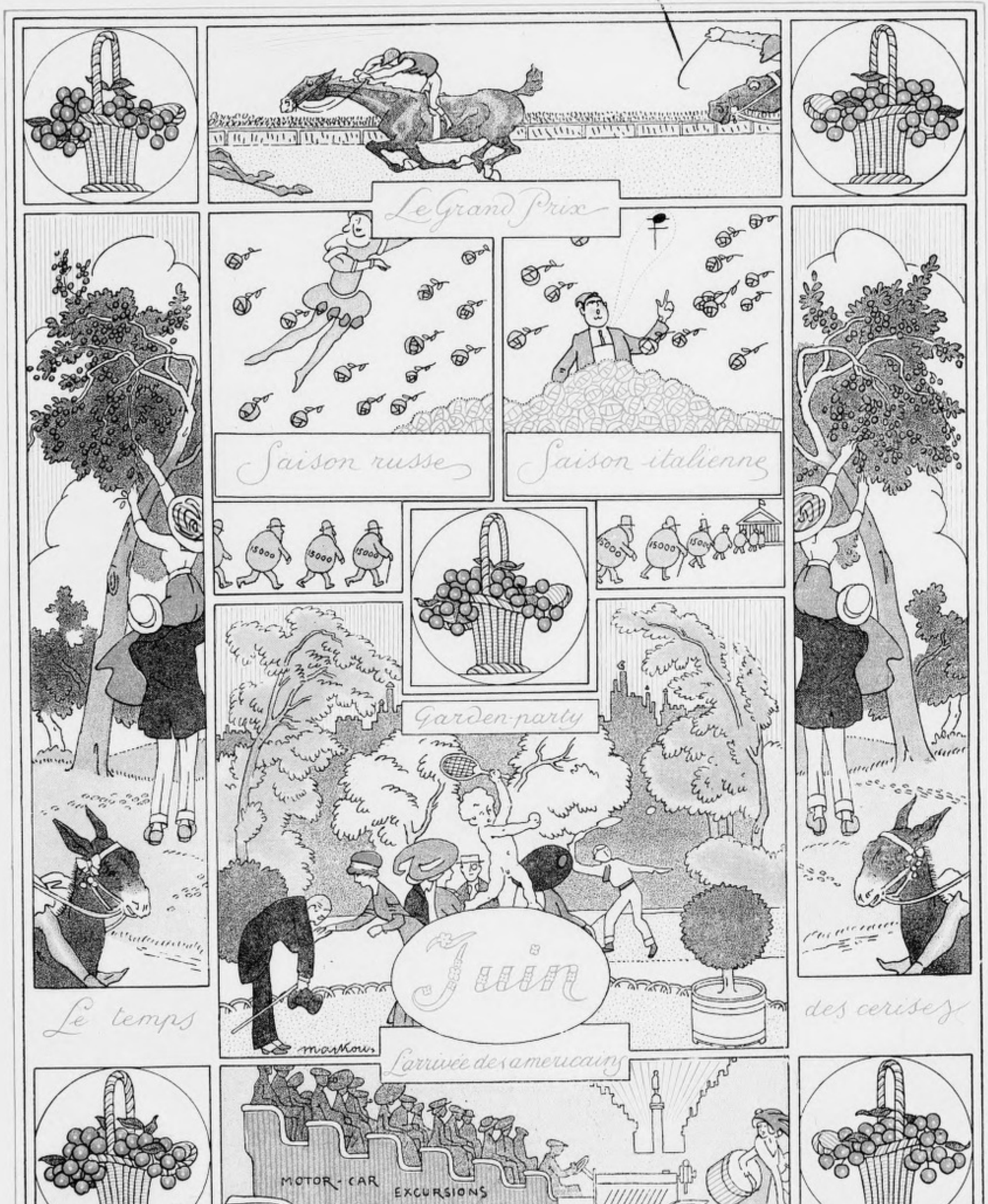
PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

Le gérant : C. CLÉMENT. G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

PLAISIRS DE JUIN

Dessins de Markous



Samedi 25 Juin 1910

48e année, N° 26

27

LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numero :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

PRIVÉ DE VACANCES !...

Dans ce numéro :
AU PAYS DES MOULINS A VENT
par PIERRE VALDAGNE



— Non, mon petit : l'année dernière tu m'as fait trop enrager ! Cet été je te laisse dans une pension de famille.

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des **Drs JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Époques et en Évitent les Douleurs.
Le Fl. 4'50 Fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

BRISE DE MAI
MUGUET ULTRA-PERSISTANT.
ED. PINAUD, PARIS

GERMANDRÉE

en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.


DYNAMO ET PHARES DUCELLIER

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré



Porte-Plume Waterman
SIMPLE COMME *Bonjour!*
EN VENTE DANS TOUTES LES PAPETERIES



EN VENTE PARTOUT





PLAQUES JOUGLA

ÉDITEUR cherche des planches originales, eau-forte ou taille-douce et prendrait en commission des gravures pour les faire placer par ses voyageurs. Ecrire : Werkmeisters Kunstverlag, Berlin, W. 8.

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM **GODET**

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES

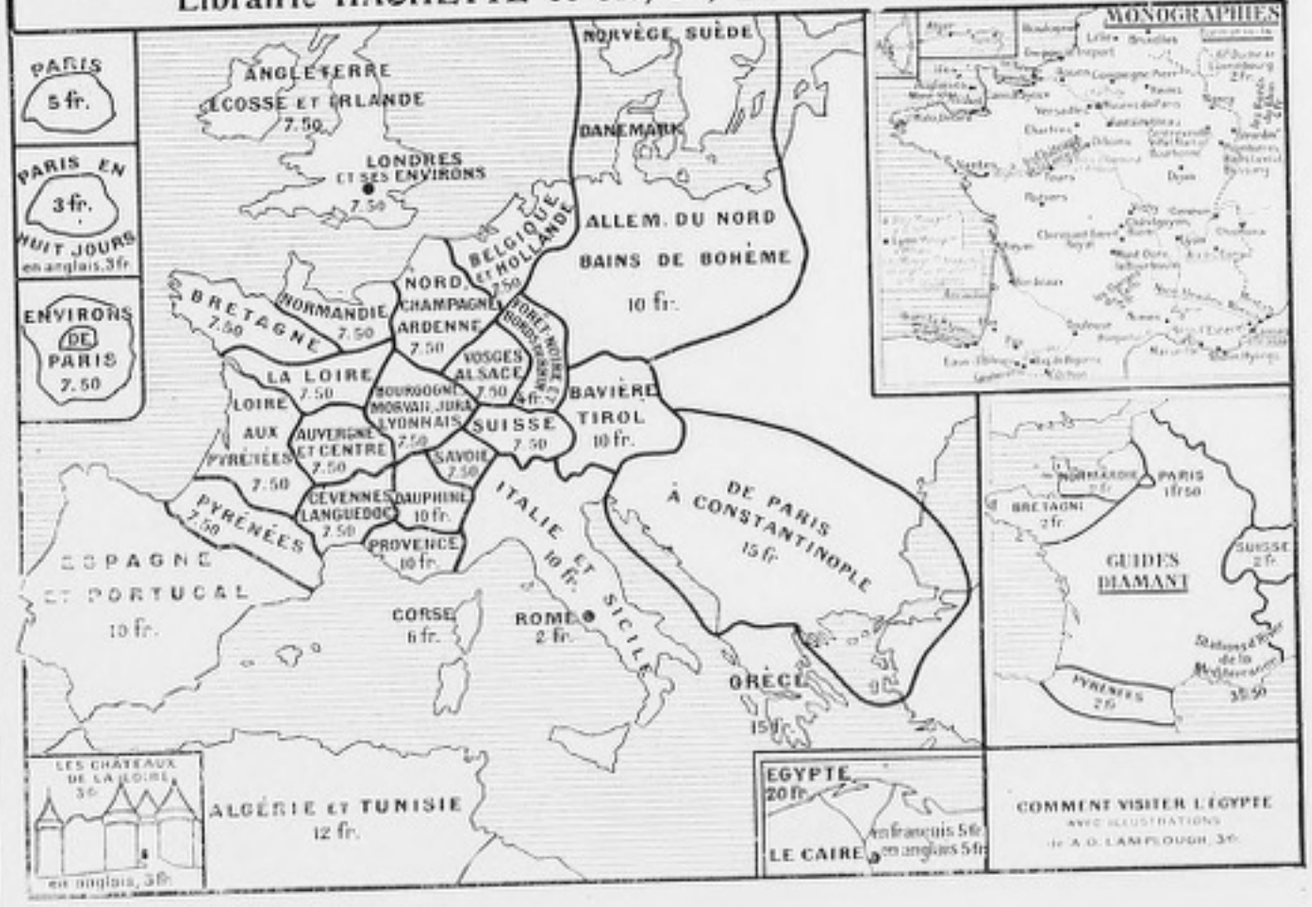

Illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(8e EDITION)


Le livre idéal pour se distraire en voyage !

En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.

3 fr. 50

GUIDES JOANNE
Librairie HACHETTE et Cie, 79, Bd St-Germain, PARIS



ON DIT... ON DIT...



Le tuyau.

M. Ru.u, notre sympathique ministre de l'Agriculture, s'intéresse vivement, ainsi que le lui imposent ses fonctions, à l'amélioration de la race chevaline. Et, sans être trop indiscret, on peut bien dire qu'il joue assez souvent aux courses. Quand il n'est pas à Paris, il charge un de ses attachés d'aller prendre ses paris sur les hippodromes. Et il a touché Or du Rhin dans le Derby !

Pourquoi, du reste, M. Ru.u ne jouerait-il pas aux courses? Du moment qu'il n'a point recours aux bookmakers, c'est son plus simple droit...

Or, M. Ru.u avait un tuyau pour le grand steeple. Un tuyau increvable : C'était *Sapientia.*

— Eh bien! Ru.u, lui avait demandé en riant, l'autre jour, M. Br.and, qui gagne le grand steeple?

— *Sapientia*! avait donc affirmé M. Ru.u.

— Bon ! on va bien voir. Je mettrai cent francs sur votre tuyau. Mais gare à vous si je perds! avait répondu M. Br.and.

Voilà comment, pour la première fois de sa vie, M. Br.and a joué aux courses et... perdu. Ah! M. Ru.u, si vous entraînez ainsi notre Premier, que va devenir la France?...

♠ ♠

Ses « Confessions ».

Une femme de lettres, dont les aristocratiques bas bleus ne redoutent pas de courir à travers champs et potagers, est en train d'écrire ses mémoires. Entre dans son cabinet de travail une de ses amies :

— Que faites-vous là, ma chérie? Le diable me pardonne et à vous aussi ! Vous écrivez vos mémoires?

— Où est le mal?

— Prenez garde, car, entre nous, lorsque vous en serez à certains chapitres dont vous m'avez fait confidence, vous serez peut-être un peu embarrassée de vous peindre ressemblante.

— Oh ! je ne me peindrai... qu'en buste!

♠ ♠

A la petite semaine.

Mme de B.... a vingt ans. M. de B.... serait pour elle le plus charmant des pères, mais laisse à désirer comme mari. Madame l'accuse, sur certain chapitre, d'une avarice sordide, qui ne serait, selon lui, que de l'ordre et de la bonne administration. L'autre soir, elle se promenait fort agitée dans le petit salon qui précède la chambre où l'époux, couché depuis longtemps, s'abandonnait à un demi-sommeil.

— Qu'avez-vous donc, ma chère? Vous faites un bruit intolérable. Qu'est-ce qui vous prend? Vos nerfs?... Des inquiétudes dans les jambes?...

— Non, mon ami, non. Je voudrais seulement vous demander de m'avancer *ma semaine...*

♠ ♠

Ventes de charité.

A une des dernières ventes de charité.

Des dames passent, vont droit au comptoir qui les a convoquées. A peine si elles regardent à droite ou à gauche, dans la crainte de rencontrer une solliciteuse amie... Il y en a tant de ces ventes! Vite elles tendent, qui le louis, qui la pièce de dix francs libératrice et choisissent un objet dont la valeur leur semble se rapprocher de la somme versée (il faut être pratique !)

D'autres ont peur de se laisser influencer et envoient un serviteur chargé de remettre l'obole contre objet.

L'autre jour, à la galerie des Champs-Elysées, le défilé de ces ambassadeurs en livrée était incessant et nous entendîmes ce dialogue entre deux d'entre eux :

— Tu en fais beaucoup de ces commissions-là ?

— C'est la vingt-deuxième depuis le commencement du mois !

Le député de Cocagne.



Puisque la Chambre des députés a validé toutes les élections, — ou presque, — nous ne saurions résister au plaisir de raconter l'amusante aventure arrivée pendant la période électorale à quelques jeunes gens de nos amis dans un département peu éloigné de Paris.

Ces jeunes gens étaient allés en partie joyeuse avec de fort jolies dames dans un village dont le château et l'auberge sont également célèbres. Après avoir déjeuné et dîné avec le bel appétit qu'on a à vingt ans, lorsqu'on est amoureux, nos promeneurs demandèrent l'addition. L'aubergiste se présenta et, ayant salué, déclara que ces messieurs n'avaient à s'inquiéter de rien, le châtelain de céans ayant donné l'ordre à tous les hôteliers, traiteurs et cabaretiers de ne rien accepter de quiconque viendrait boire ou manger pendant la période électorale, dans la circonscription dont il briguait les suffrages.

Nos amis eurent beau insister, on ne voulut accepter que leurs remerciements. Force leur fut donc de demeurer, — pour un assez joli chiffre ! — les obligés du châtelain-candidat, qui pouvait assurément se dire *libéral,* dans la meilleure acception du mot.

♠ ♠

Le secret de la vertu.

Une ingénuité de mère.

La fille de Mme de G..... (dont nous ne rappellerons pas l'ancien nom de théâtre) est une jeune personne fraîche, robuste, pleine de santé et fort dévotement élevée. Un financier demanda sa main, ces jours-ci : son physique, son esprit, sa fortune, tout le rendait sympathique à la demoiselle, mais Mme de G..... refusa opiniâtrement son consentement au mariage. Pourquoi ? On la supplia de révéler les raisons d'un refus incompréhensible qui jetait dans le désespoir les deux jeunes gens.

— Je ne veux pas d'un gendre qui est d'une santé délicate, finit par déclarer Mme de G...

— Eh! qu'importe?

— Comment qu'importe?... Je veux que ma fille soit une honnête femme et ne lui donnerai jamais qu'un mari qui se porte aussi bien qu'elle!

♠ ♠

Moins cinq !

A quoi tient parfois le malheur d'un amoureux? A quelques minutes de retard, à un embarras de voitures, à une panne d'auto.. Ce pauvre P. R...rt, que son inexactitude proverbiale a fait surnommer « moins-cinq », en a fait la mélancolique expérience. Depuis trois semaines, il rivalisait de galanterie avec le comte de V..... pour conquérir les faveurs de la plus blonde, la plus fluette, la plus angélique des danseuses russes de l'Opéra. Un beau soir, la belle choisit le comte de V....., qui, pourtant, est beaucoup moins jeune et moins riche que R... Et comme une amie de la ballerine s'étonnait de ce choix :

— J'aurais préféré M. R....., répondit en soupirant la sylphide, mais le sort en a décidé autrement. J'avais donné rendez-vous à mes deux soupirants, chez moi, à la même heure. Il s'agissait d'aller faire une promenade à l'insu du prince T.... dont vous connaissez la jalousie. V..... est arrivé le premier ; j'ai pris son bras. Fallait-il pas attendre l'autre ?...

♠ ♠

Les croquis de Crafty.

Tous les lecteurs de *La Vie Parisienne* se rappellent les dessins si spirituels, si vivants de notre ancien collaborateur Crafty. Une grande partie des aquarelles et des dessins qu'il a laissés et qui reproduisent avec tant de verve le monde des chasses et des courses, vient d'être dispersée aux vents des enchères, dans une vente que dirigeait, à l'Hôtel Drouot, M. Boudin, commissaire-priseur, secondé par M. Moline, expert. Tous les sportsmen se sont disputé les œuvres de notre regretté collaborateur qui fut et restera un des maîtres de l'art sportif.



Cäsar et Minka Elevage et Commerce de CHIENS de RACE

ZAHNA (Prusse)

Chiens de Race les plus Beaux



de toutes espèces (**Chiens de garde, de luxe, de compagnie et de dames, ainsi que toutes sortes de chiens de chasse**), du grand chien **dogue d'Ulm** et de montagne au **plus petit babichon de salon**.

Prix courant illustré gratis et franco.

Expéditions en toute saison et dans toutes les parties du monde
Grande Exposition particulière permanente en gare de ZAHNA

Prix de la Brochure : " Elevage, Soins, Dressage et Traitement des Maladies du Chien de race ", Mk. 6 50.



65 ANS D'EXISTENCE ! 65 ANS DE SUCCÈS !

Teinture anglaise instantanée de DESNOUS

La SEULE qui teint les CHEVEUX et la BARBE sans dégraisser avant l'application

ATTESTATION DU DOCTEUR ROUX :

« Moi, Docteur Roux, je certifie, d'après une expérience de plusieurs années, « que la TEINTURE ANGLAISE DE M. DESNOUS, est supérieure à toutes « celles dont j'ai fait l'essai : qu'elle est d'une application facile ; qu'elle pro- « duit une coloration naturelle et solide, et que, par le choix intelligent des « substances qui la composent, elle entretient et fortifie la chevelure.

« *Paris, le 13 Mai 1865.* Le Docteur Roux ».

Se trouve dans les Grands Magasins et chez les principaux Parfumeurs, Coiffeurs et Pharmaciens de France et de l'Etranger, et chez :

DESNOUS, 63 bis, Route de Montesson, Le Vésinet (S.-et-O.)

Prix du Flacon : 6 fr. Envoi franco contre : 6.85 (sans marque extérieure)

SE FAIT EN TOUTES NUANCES

Gros { Maison FÉRET. Paris. 37, faubg Poissonnière.

Application { p^r Dames : ALBERT, coiffeur-posticheur, 14, r. de la Michodière p^r Messieurs : SALON MODERNE, passage de l'Opéra, Paris.

Officiers ministériels

Adj. en l'Et. de Me PLOIX, not. à Paris, 25, boulevard Beaumarchais, le 9 juillet, 2 h. en 3 lots : 1er lot, **2 ACTions Métallurgie Electro-Thermique**. M. à p. 300 fr. 2e lot : **206 act. Central Chili Copper** Cy Ld. M. à p. 1.000 f. 3e lot : **125 actions BOSTON & MONTANA Consolidated Copper & Silver Mining** Cy M. à p. 150.000 fr. Cons. 150 fr., 400 fr. et 6.000 fr. S'ad. Me RONDEST, av., 15, pl. Madeleine, et à Me PLOIX.

Vente judic. d'objets dépend. de la communauté Duez, requête de M. Lemarquis, administrateur judiciaire. Hôtel Drouot, salle 12, les 29 et 30 juin, à 2 h.

IMPORTANT MOBILIER

Objets d'art, Curiosités

Salle à manger style Renaissance, salon, Piano d'Erard, meubles japonais, chambres, Table-billard, coffre-fort de Fichet, salle de bains.

Bronzes d'art et d'ameublement

Porcelaines et faïences de Sèvres, Saxe, Chine, etc.

Tapisseries, Argenterie, Vins

Me LANTIEZ, com.-pr., 7, rue de Provence.
Exposition le 28 juin, de 2 heures à 6 heures.

RICHES BIJOUX

Ornés de brillants, émeraudes, roses et perles
Vente après décès de Mme D...

Hôtel Drouot, salle 3, le lundi 27 juin. Exp. dim. 26.
Me L. PECQUET, rue Choron, 10. } Com. Pr.
Me F. COUTANCEAU, rue Sainte-Anne, 7. }

BRY-S/MARNE. Belle Propriété comp. Grande maison confort mod., vastes communs, grand jardin. Rue de Joinville, 24 et Chemin de Halage. 18.742 m. clos de murs. M. à p. 50.000 fr. A adj. s^t ench. Ch. Not., Paris, le 5 juillet. S'ad. Me DITTE, not., 10 *bis*, boul Bon.-Nouvelle.

2 MAISONS r. Malte, 9, R. b. 8.195 f. M. à p. 80.000 f. et r. Corbeau, 8 (angle pass.). R. b. 7.648 f. M. à p. 75.000 f. Adj. Ch. Not. 5 juillet, par Me Ditte. S'adr. Me COTTENET, not., 25, bd Bonne-Nouvelle.

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ-de-Mars)

A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, le 5 juillet 1910.
2 TERRAINS Av. Charles-Floquet et rue Thomy-Thierry. Sces 495^m et 465^m. M. à p. 235 fr. le m. S'ad. aux not. : Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, r. Auber, 11, dép. ench.

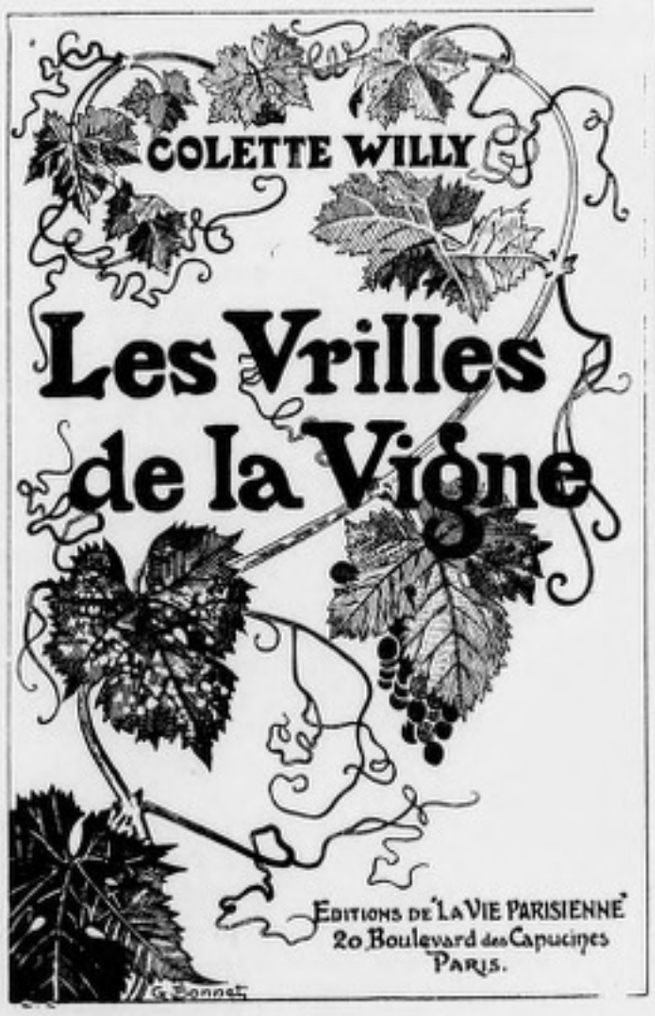
TERRAIN d'angle, r. Lhomond, 6, et r. d'Ulm. Cce 354^m92. M. à p. 79.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. 5 juillet. S'ad. M. BOUTS, avoc., 13, rue Pasquier, et Me COUTURIER, not., 20, boul. Malesherbes.

Mais. aven. LEDRU-ROLLIN, 150. R. br. 8.700. M. à p. 80.000 f. Adj. Ch. Not. 5 juillet 1910. S'ad. Me PANHARD, not., 4, r. Rougemont.

NEUILLY Gde PROPté formant **Hôtel** Bd la Saussaye 3, et Bd d'Argenson. Cce **7.713** m. M. à p. 300.000 fr. A adj. Ch. Not. Paris, 5 juillet. Me CONSTANTIN not., 9, rue Boissy-d'Anglas.

Le livre dont tout le monde parle

(9e édition)



En vente chez tous les Libraires

Un volume de grand luxe in-18 . . **3 fr. 50**

CHEMIN DE FER DU NORD

UN JOUR A LA MER

A partir du dimanche 19 juin 1910 et tous les dimanches suivants, ainsi que les 14 juillet et 15 août jusqu'au dimanche 18 septembre inclus, trains de plaisir à marche rapide et à prix *très réduits* en 2e et 3e classes, aller et retour dans la même journée :

1° de Paris à Boulogne-sur-Mer et Calais-Ville et aux stations balnéaires de : Noyelles, Cayeux, Saint-Valéry-sur-Somme, le Crotoy, Quend-Fort-Mahon (plages de Quend et de Fort-Mahon), Rang-du-Fliers-Verton, Berck (plage de Merlimont), Etaples (Paris-Plage), Dannes-Camiers (Plage Sainte-Cécile et Saint-Gabriel), Wimille-Wimereux (plages de Wimereux, d'Ambleteuse et d'Audresselles), Marquise-Rinxent (plage de Wissant).

Aller : Départ de Paris, nuits des samedis aux dimanches, du 13 au 14 juillet et du 14 au 15 août à minuit 08 et 5 h. 45 matin.

Retour : Arrivée à Paris, les dimanches, le 14 juillet et le 15 août à 10 h. 15 soir et minuit 52.

2e De Paris au Tréport-Mers et Eu (plages d'Ault et Onival).

Aller : Nuits des samedis aux dimanches, du 13 au 14 juillet et du 14 au 15 août, départ de Paris à minuit 15 et 5 h. 55 matin.

Retour : Les dimanches, le 14 juillet et le 15 août, arrivée à Paris à 9 h. 44 et 11 h. 53 soir.

Pour le prix des places et le détail des horaires consulter les affiches.



LA VAGABONDE

VI

Je songe, aujourd'hui, au mot bizarre de Margot. Elle n'avait « pas de sens », elle... Et moi ?

Mes sens... C'est vrai. Il y a bien longtemps, il me semble, que je n'ai songé à eux...

La « question des sens »... Margot a l'air de penser qu'elle importe. La meilleure littérature, — et la pire aussi, — tâche de m'apprendre que toutes les voix se taisent quand celle des sens a parlé. Qu'en faut-il croire ?

Bragues m'a dit une fois, d'un ton de médecin :

— Ça n'est pas sain, tu sais, ta façon de vivre !

Et il a ajouté, comme Margot :

— D'ailleurs, tu y passeras ni plus ni moins que les camarades. Retiens ce que je te dis !

Je n'aime pas songer à cela. Bragues se mêle volontiers de décréter et joue à l'infaillible... Ça ne signifie rien... C'est égal, je n'aime pas songer à cela.

J'assiste, au music-hall, sans feindre la moindre bégueulerie, à des conversations où l'on traite la « question des sens » avec une précision statistique et chirurgicale, et j'y prends le même intérêt, détaché et respectueux, qu'à lire dans un journal les ravages de la peste en Asie. Je veux bien trembler, mais je préfère rester à demi incrédule. C'est égal, je n'aime pas beaucoup songer à cela...

Et puis, il y a cet homme — le Grand Serin — qui s'arrange pour vivre dans mon ombre, pour mettre ses pas dans l'empreinte des miens, avec une obstination de chien...

Je trouve des fleurs dans ma loge, Fossette reçoit une petite auge de nickel pour sa pâtée ; — trois minuscules animaux fétiches tiennent salon, nez à nez, sur ma table à écrire : un chat d'améthyste, un éléphant de calcédoine, un crapaud de turquoise... Un cercle de jade, vert comme une rainette, serrait les tiges du bouquet de lis verdâtres qu'on me remit le 1er janvier... Dans la rue, je croise, trop souvent, le même Dufferein-Chautel, qui me salue avec une surprise si mal imitée...

Il me force à me rappeler, trop souvent, que le désir existe, demi-dieu impérieux, faune lâché qui gambade autour de l'amour et n'obéit point à l'amour, — que je suis seule, saine, jeune encore et rajeunie par ma longue convalescence morale...

Des sens ? oui, j'en ai... J'en avais, du moins, au temps où Adolphe Taillandy daignait s'occuper d'eux. Des sens timides, routiniers, dirai-je « ordinaires » ? — heureux de la caresse habituelle qui les comblait, craintifs de toute recherche ou complication libertines... lents à s'enfiévrer, mais lents à s'éteindre, — des sens bien portants, en somme...

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21, 22, 23, 24 *et* 25.

La trahison, la longue douleur les ont anesthésiés, — jusqu'à quand? Les jours de gaîté, d'allégresse physique, je m'écrie : « Pour toujours! » à me sentir candide, amputée de ce qui faisait de moi une femme comme les autres...

Mais il y a aussi des jours lucides, où je raisonne durement contre moi-même : « Prends garde! veille à toute heure! Tous ceux qui t'approchent sont suspects, mais tu n'as pas de pire ennemi que toi-même! Ne chante pas que tu es morte, inhabitée, légère: la bête que tu oublies hiverne, et se fortifie d'un long sommeil .. »

Et puis, je perds derechef la mémoire de ce que je fus, avec la crainte de redevenir *vivante*; je ne convoite pas, je ne regrette rien... jusqu'au prochain naufrage de ma confiance, jusqu'à la crise inévitable où je regarde avec terreur s'approcher la Tristesse aux douces mains puissantes, guide et compagne de toutes les voluptés...

VII

Nous répétons, depuis quelques jours, une nouvelle pantomime, Bragues et moi. Il y aura une forêt, une grotte, un vieux troglodyte, une jeune hamadryade, un faune dans la force de l'âge.

Le faune, c'est Bragues, la nymphe forestière, c'est moi, — quant au vieux troglodyte, il n'en est pas encore question. Son rôle est épisodique, et, pour le jouer, dit Bragues, « j'ai un petit salopin de dix-huit ans, dans mes élèves, qui *fera* tout à fait préhistorique! »

On veut bien nous prêter la scène des Folies, le matin, de dix à onze heures, pour les répétitions. Débarrassée de ses toiles de fond, la profonde scène nous montre tout son plateau nu. Qu'il y fait triste, qu'il y fait gris lorsque j'arrive, sans corset, un chandail en guise de blouse, et culottée de satin noir sous la jupe courte!..

J'envie Bragues d'être, à toute heure, si pareil à lui-même, éveillé, noiraud, autoritaire... Je lutte mollement contre le froid, l'engourdissement, l'écœurement de cette atmosphère mal purgée des relents de la nuit, qui sent encore l'humanité et le punch aigre... Le chaudron des répétitions épèle la musique neuve, mes mains s'agrippent l'une à l'autre et tardent à se quitter, mon geste est court, près du corps, mes épaules remontent frileusement, je me sens médiocre, gauche, perdue...

Bragues, accoutumé à mon inertie matinale, a pénétré aussi le secret de la guérir. Il me harcèle sans relâche, court autour de moi comme un ratier, prodigue de brefs encouragements, des exclamations claquantes qui me cinglent...

De la salle monte une fumée de poussière : c'est l'heure où les garçons poussent dehors, avec la boue séchée sur les tapis, le petit fumier de la soirée précédente : papiers, noyaux de cerises, mégots, crotte des souliers...

Au troisième plan, — car on nous prête seulement une tranche de scène, une passerelle large de deux mètres environ, — une troupe d'acrobates travaille sur son épais tapis : ce sont de beaux Allemands roses au poil blond, silencieux et âpres à la besogne. Ils ont de sordides maillots de travail, et, dans les intervalles de leur numéro, leur repos, leurs jeux sont encore exercice : deux d'entre eux cherchent, avec des rires endormis, un miracle d'équilibre irréalisable... qu'ils réussiront peut-être le mois prochain. A la fin de la séance, ils se tiennent, très graves, autour de la périlleuse éducation du plus jeune de la troupe, un bambin à figure de fillette sous de longues boucles blondes, qu'on lance en l'air, qu'on reçoit sur un pied, sur une main, un aérien petit être qui semble voler, ses boucles tendues horizontalement derrière lui, ou dressées toutes droites comme une flamme au-dessus de sa tête, tandis qu'il retombe, les pieds joints et pointus, les bras collés au corps...

— Au temps! crie Bragues. Tu l'as encore raté, ton mouvement! En voilà une répétition à la mords-moi-le-jonc! Tu ne peux donc pas être à ce que tu fais?

C'est difficile, je l'avoue. Au-dessus de nous voltigent maintenant, sur trois trapèzes, des gymnastes qui échangent des appels aigus, des cris d'hirondelles... L'éclair nickelé des trapèzes de métal, le grincement, sur les barres polies, des mains colophanées, toute cette dépense, autour de moi, de force élégante et souple, ce mépris méthodique du danger m'exaltent, m'échauffent, à la fin, d'une contagieuse émulation... Et c'est alors, hélas! qu'on nous déloge, quand je commençais à sentir sur moi, comme une parure soudain revêtue, la beauté de mon geste achevé, la justesse d'une expression d'épouvante ou de désir...

Galvanisée trop tard, j'use le reste de mon ardeur en rentrant à pied avec Fossette, en qui les répétitions accumulent une rage muette, qu'elle assouvit dehors, sur des chiens plus grands qu'elle. Elle les terrorise, en mime géniale, par une seule convulsion de son masque de dragon japonais, par une grimace abominable qui pousse ses yeux hors de la tête, retrousse les babines et montre, sous leur sanguine doublure, quelques dents blanches plantées de guingois comme les lattes d'une palissade bousculée par le vent.

Grandie dans le métier, Fossette connaît le music-hall mieux que moi-même, trotte dans les sous-sols obscurs, boule le long des couloirs, se guide à l'odeur familière d'eau savonneuse, de poudre de riz et d'ammoniaque... Son corps bringé connaît l'étreinte des bras enduits de blanc de perle; elle daigne manger le sucre que les figurants raflent dans les soucoupes, au café d'en-bas. Capricieuse, elle exige parfois que je l'emmène, le soir, et, d'autres jours, me regarde partir, roulée en turban dans sa corbeille, avec le mépris d'une rentière qui prend, elle, tout le temps de digérer...

— C'est samedi, Fossette! Courons! Hamond sera arrivé avant nous!

Nous avons couru comme deux folles, au lieu de prendre un fiacre : c'est que l'air, ce matin, porte une si surprenante et si molle douceur d'avant-printemps... Et nous rejoignons Hamond, juste comme il atteint ma case blanche, couleur de beurre sculpté.

Mais Hamond n'est pas seul : il cause sur le trottoir avec... avec Dufferein-Chautel cadet, prénommé Maxime, et *dit* le Grand Serin...

— Comment! c'est encore vous!

Sans lui laisser le temps de protester, j'interroge sévèrement Hamond :

— Vous connaissez M. Dufferein-Chautel?

— Mais oui! dit Hamond, paisible. Vous aussi, je vois. Mais, moi, je l'ai connu tout petit. J'ai encore dans un tiroir la photographie d'un gosse à brassard blanc : « Souvenir de la Première Communion de Maxime Dufferein-Chautel, 15 mai 18.. »

— C'est vrai, s'écrie le Grand-Serin. C'est maman qui vous l'avait envoyée, parce qu'elle me trouvait si beau!

Je ne ris pas avec eux. Je ne suis pas contente qu'ils se connaissent. Et je me sens humiliée par la grande lumière de midi, avec mes cheveux défrisés sous le bonnet de fourrure, le nez luisant qui demande la poudre, la bouche sèche de soif et de faim...

Je cache sous ma jupe mes bottines de répétition, des bottines lacées, avachies, dont le chevreau écorché montre le bleu, mais qui collent bien à la cheville et dont la semelle amincie est aussi souple que celle d'un chausson de danse... D'autant que le Grand Serin m'épluche comme s'il ne m'avait jamais vue...

Je refoule une soudaine et puérile envie de pleurer pour lui demander, comme si j'allais le mordre :

— Qu'est-ce qu'il y a? j'ai du noir sur le nez?

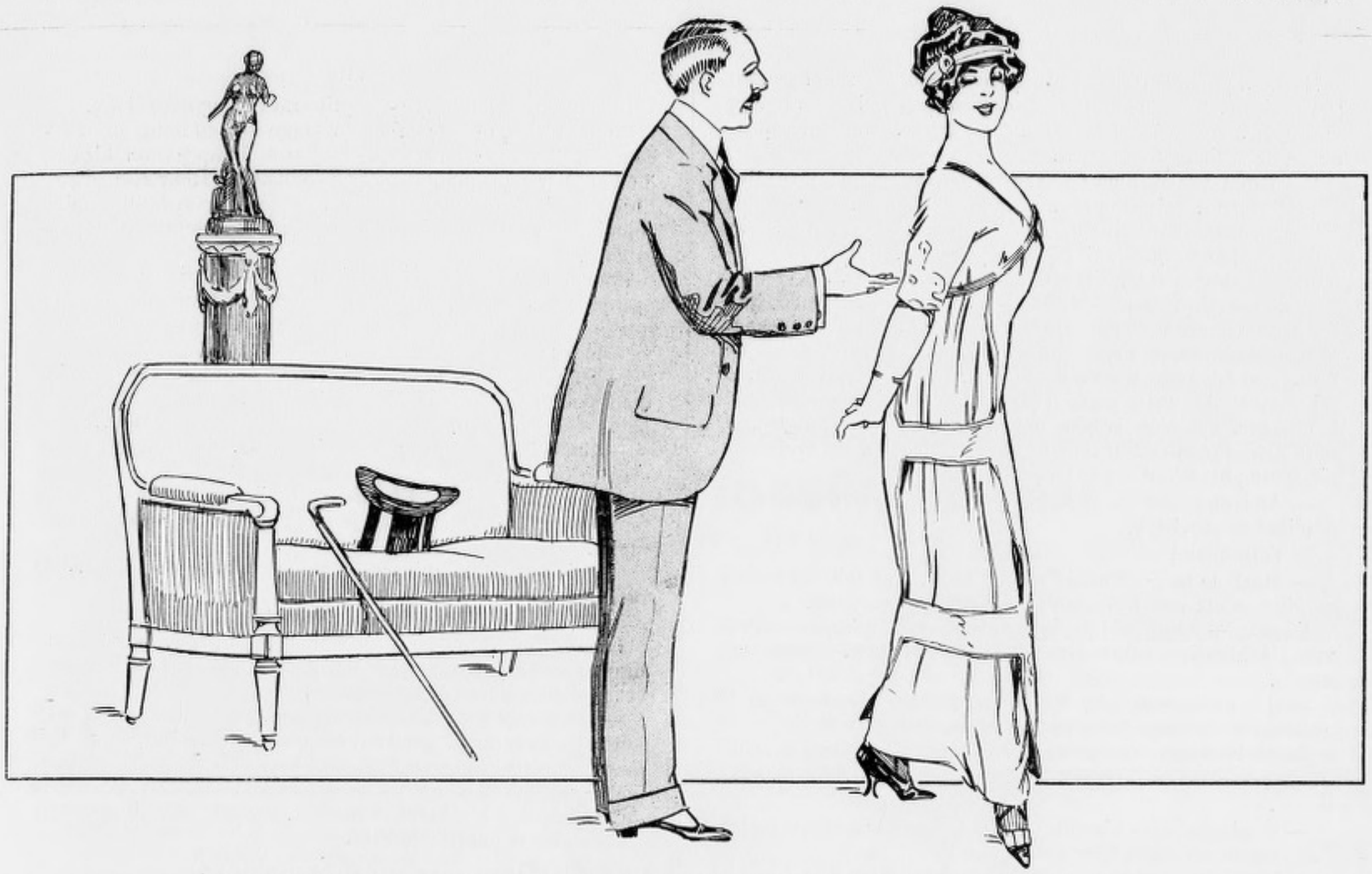
Il ne se presse pas pour répondre :

— Non... mais... c'est bizarre... quand on ne vous a vue que le soir, on ne croirait jamais que vous avez les yeux gris... Ils paraissent bruns, à la scène.

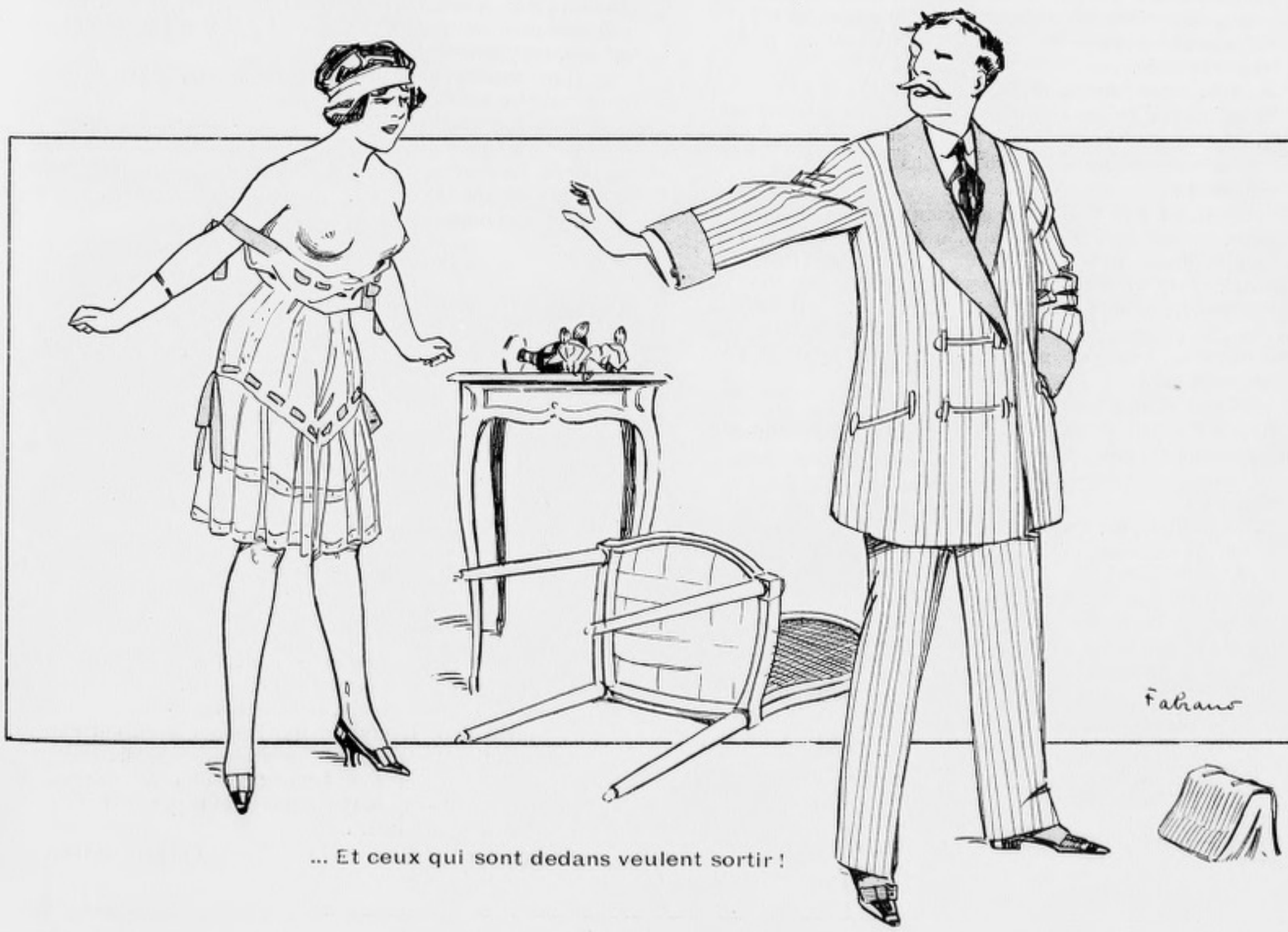
— Oui, je sais. On me l'a déjà dit. Vous savez, Hamond, l'omelette sera froide. Adieu, Monsieur.

PHILOSOPHIE DES BOUDOIRS

Dessins de Fabiano.



Le mariage est comme une place assiégée : ceux qui sont dehors veulent entrer...



... Et ceux qui sont dedans veulent sortir !

Moi non plus, d'ailleurs, je ne l'avais jamais si bien vu, au grand jour. Ses yeux enfoncés ne sont pas noirs comme je le croyais, mais d'un marron un peu fauve, comme les prunelles des chiens de berger...

Ils n'en finissent plus de se serrer les mains ! Et Fossette, la petite grue ! qui dit « bonjour au Monsieur » avec un sourire d'ogresse fendu jusqu'aux oreilles ! Et le Grand-Serin qui fait, parce que j'ai parlé d'omelette, une figure de pauvre devant le rôti ! S'il attend que je l'invite !...

J'en veux, injustement, à Hamond. Et c'est en silence que j'expédie mon nettoyage superficiel de mains et de museau, avant de rejoindre mon vieil ami dans le petit salon de travail où Blandine dresse le couvert. Car j'ai supprimé, une fois pour toutes, cette pièce triste et inutile qu'on nomme salle à manger, et qu'on habite une heure sur vingt-quatre. Il faut dire que Blandine couche dans l'appartement et qu'une pièce de plus m'eût coûté trop cher...

— Ah ! ah ! vous connaissez Maxime ! s'écrie Hamond, en dépliant sa serviette.

Je l'attendais !

— Moi ? Je ne le connais pas du tout ! J'ai fait un cachet en ville, chez son frère, où je l'ai rencontré. Voilà.

J'omets — pourquoi ! — de mentionner la première entrevue, l'intrusion du Grand Serin, échauffé, dans ma loge...

— Il vous connaît, lui. Et il vous admire beaucoup. Je le crois même amoureux de vous !

Subtil Hamond ! Je le regarde, avec ce sentiment félin, hilare et sournois, que nous inspire la naïveté masculine...

— Il sait que vous aimez les roses, les bonbons à la pistache. Il a commandé un collier pour Fossette...

Je bondis :

— Il a commandé un collier pour Fossette !... Après tout, ça ne me regarde pas ! dis-je en riant. Fossette est une créature sans moralité : elle acceptera, je l'en sais capable !

— Nous avons parlé de vous, naturellement... je vous croyais très amis...

— Oh !... vous l'auriez su, Hamond.

Mon vieil ami baisse les yeux, flatté dans sa jalousie amicale.

— C'est un très gentil garçon, je vous assure.

— Qui ça ?

— Maxime. J'ai connu sa mère, qui est veuve, en... Voyons, ça doit faire trente... non, trente-cinq...

Et allez donc ! Il me faut subir l'histoire des Dufferein-Chautel, mère et fils... Maîtresse femme... c'est elle qui dirige tout... scieries dans les Ardennes... hectares de forêts... Maxime un peu paresseux... le plus jeune et le plus gâté des fils... beaucoup plus intelligent qu'il ne le paraît... trente-trois ans...

— Tiens ! comme moi !

Hamond se penche vers moi, par-dessus la petite table, avec une attention de miniaturiste :

— Vous avez trente-trois ans, Renée ?

— Hélas !

— Ne le dites pas. On n'en saura rien.

— Oh ! je sais bien qu'à la scène...

— A la ville non plus.

Hamond ne pousse pas plus loin le compliment et reprend l'histoire des Dufferein-Chautel. Je suce des raisins, mécontente. Le Grand Serin s'insinue chez moi plus que je ne lui ai permis. A cette heure-ci, nous devrions, comme de coutume, Hamond et moi, remuer de mauvais vieux souvenirs, éclos hebdomadairement à l'amer arome de nos tasses fumantes...

Pauvre Hamond ! C'est pour moi qu'il déroge à sa funèbre et chère habitude. Je sais bien que ma solitude le fait trembler : s'il osait, il me dirait, en paternel entremetteur :

— Voilà l'amant qu'il vous faut, ma chère ! Bonne santé, ne joue pas, ne boit pas, fortune suffisante... Vous me remercierez !

VIII

Plus que quatre jours, et je quitterai l'Empyrée-Clichy.

Chaque fois que je termine un stage un peu long au café-concert, j'éprouve, aux derniers jours, l'impression bizarre d'une délivrance que je n'ai pas souhaitée. Heureuse d'être libre, de vivre chez moi le soir, je tarde pourtant à m'en réjouir, et le geste d'étirement « Enfin ! » manque de spontanéité.

Pourtant, cette fois, je crois me réjouir sincèrement et, assise dans la loge de Brague, j'énumère à mon camarade, qui s'en moque, les travaux urgents qui vont occuper mes vacances :

— Tu comprends, je fais recouvrir à neuf tous les coussins du divan. Et puis je le pousse, le divan, tout à fait dans le coin, et je fais mettre une lampe électrique au-dessus...

— Chouette ! ça fera maison de passe ! dit Brague gravement.

— Que tu es bête !... Et puis, enfin, j'ai un tas de choses à faire. Il y a si longtemps que je ne m'occupe pas de mon chez-moi...

— Bien sûr ! acquiesce Brague, pince-sans-rire... Et pour qui tout ça ?

— Comment, pour qui ? Pour moi, tiens !

Brague se détourne un instant du miroir, montre une figure où l'œil droit, seul frotté de bleu, semble porter le cerne d'un pochon formidable :

— Pour toi ? Pour toi toute seule ?... Tu m'excuseras, mais je trouve ça plutôt... gourde ! Et puis, penses-tu que je vais laisser dormir l'*Emprise* ? Attends-toi bien à un de ces départs pour les établissements de premier ordre de la province et de l'étranger... D'ailleurs, Classens, l'agent, m'a dit que je te fasse signe de passer chez lui.

— Oh ! déjà ?

Brague, péremptoire, hausse les épaules :

— Oui, oui, je la connais ! « Oh ! déjà ! » Et puis si je te disais qu'il n'y a rien à faire, tu serais là comme un moustique : « Quand part-on ? quand part-on ? » Vous êtes bien toutes les mêmes, les gonzesses !

— Il me semble, approuve une voix mélancolique derrière nous, — celle de Bouty.

Il a encore maigri depuis le mois dernier, Bouty, et il « fatigue » de plus en plus. Je le regarde à la dérobée, pour ne pas le blesser ; mais que deviner sous ce masque rouge aux yeux bordés de blanc ?... Nous écoutons, muets, la voix de Jadin au-dessus de nous :

Ah ! ah ! petite Muguet-et-te,
Ah ! ah ! viens donc, s'il te plaît,
Que j'te mette
Mon p'tit bou-quet de muguet !

Le compositeur de la *Valse du Muguet*, homme de métier et d'expérience, a, grivoisement et habilement, césuré le dernier vers du refrain...

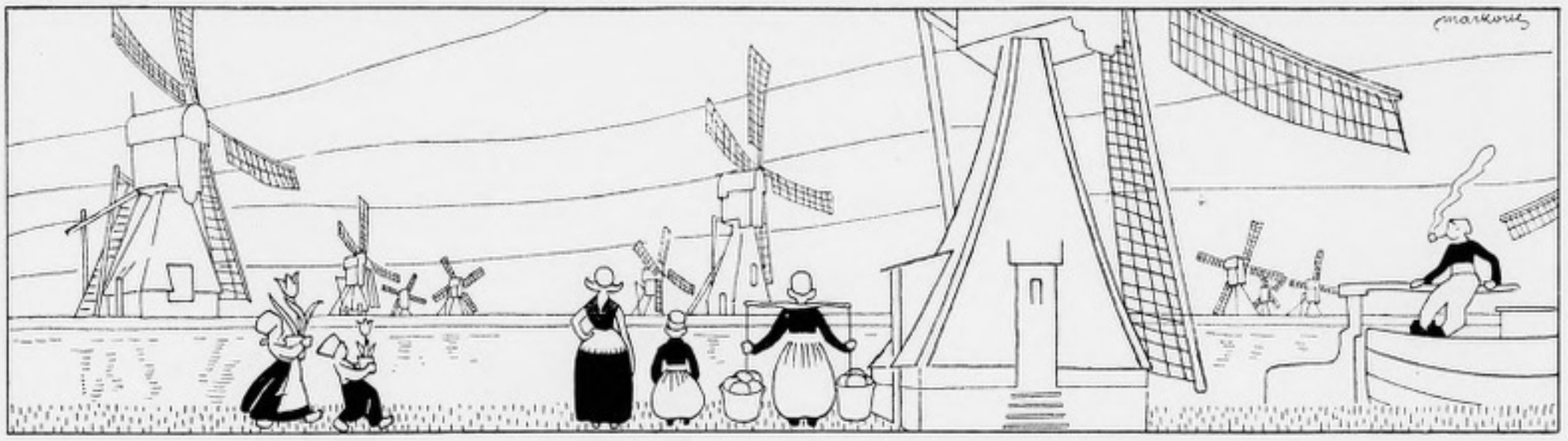
— Alors, c'est dans quatre jours qu'on se les met ? interroge brusquement le petit comique en relevant la tête.

— C'est dans quatre jours... Je me plaisais bien, ici. On est si tranquilles...

— Oh ! si tranquilles ! proteste Bouty, sceptique. Y a des endroits encore plus tranquilles. Vous n'aurez pas de peine à trouver mieux. Je ne dis pas de mal du public, mais c'est un peu gouape tout de même... Je sais bien, répond-il à mon geste d'indifférence, qu'on peut se tenir à sa place partout. Mais quand même... Tenez, écoutez-les gueuler ? Pensez-vous qu'une femme, j'entends une femme jeune, qu'a pas d'idées, qu'est portée à la rigolade et à la bombe, peut prendre là-dedans l'habitude de se tenir ?... J'entends : une louftingue, une bombeuse, comme Jadin, par exemple...

Ah ! pauvre petit Bouty, en qui l'amour souffrant éveille une aristocratie soudaine, et le mépris de ce public qui vous fête, vous cherchez et vous trouvez à Jadin une excuse, et vous inventez, tout seul, la théorie de l'Influence des milieux... à laquelle je ne crois pas !...

(*A suivre*) COLETTE WILLY



Au Pays des Moulins à vent

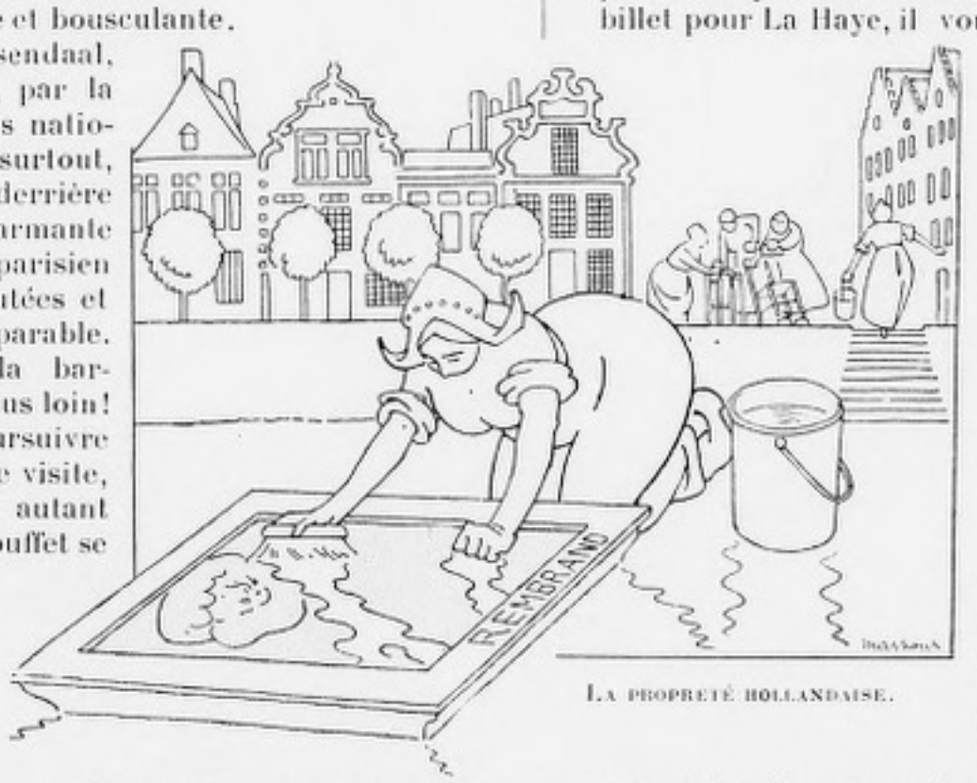
(Petit guide pratique)

LE VOYAGE

Il faut huit heures pour aller de Paris à Amsterdam. C'est peu ou beaucoup, suivant les distractions de la route. Les distractions consistent, ici, dans le banal déjeuner au wagon-restaurant et dans deux visites douanières.

La douane belge est brusque et bousculante.

La douane hollandaise, à Rosendaal, se recommande au contraire, par la parfaite urbanité des gabelous nationaux. Elle se recommande, surtout, par le buffet de la gare. Là, derrière son vaste comptoir, une charmante enfant, qui parle le plus pur parisien vous initie aux saveurs veloutées et profondes d'un curaçao incomparable. Un peu plus, les yeux de la barmaid aidant, vous n'iriez pas plus loin! Vous ne vous décidez à poursuivre qu'avec l'espoir d'une nouvelle visite, au retour. Vous serez déçu : autant vous le dire. Au retour, le buffet se trouve à contre-voie et la vendeuse a disparu.



La propreté hollandaise.

LES GARES

Lorsque je voyage par chemin de fer, j'examine toujours les gares avec passion. Elles me paraissent résumer exactement la psychologie des peuples que je visite. Les gares hollandaises sont admirables d'ampleur, de confort et de propreté. On dirait des gares pour des trains qui vont fort loin... ce qui n'est pas le cas, puisque la Hollande est grande comme un mouchoir de poche. Ce luxe n'a pas en vue non plus le confort des voyageurs. Il est dû simplement à ce que l'Etat, s'étant engagé à racheter aux Compagnies leur matériel pour le prix exact qu'il leur aura coûté, les Compagnies n'ont pas hésité à « faire grand. »

* * *

Comme dans tous les pays du monde, l'annonce des stations est faite d'une façon complètement inintelligible. D'ordinaire, on s'en tire en mettant la tête à la portière et en vérifiant soi-même le nom écrit sur les panneaux des gares.

En Hollande, le moyen serait illusoire, car les noms ne sont plus ceux que vous connaissez. C'est ainsi qu'ayant pris votre billet pour La Haye, il vous faudra descendre à S'Gravenhage. S'Gravenhage et La Haye, c'est la même ville. Encore est-il bon de le savoir.

LA LANGUE

J'ai pas mal voyagé et j'avoue que j'ai toujours ignoré les langues des pays que je visitais. Jamais cette ignorance ne m'a gêné, parce que, partout on parle français.

En Hollande, j'ai eu une surprise: personne ne parle français. On parle belge.

LES VOITURES

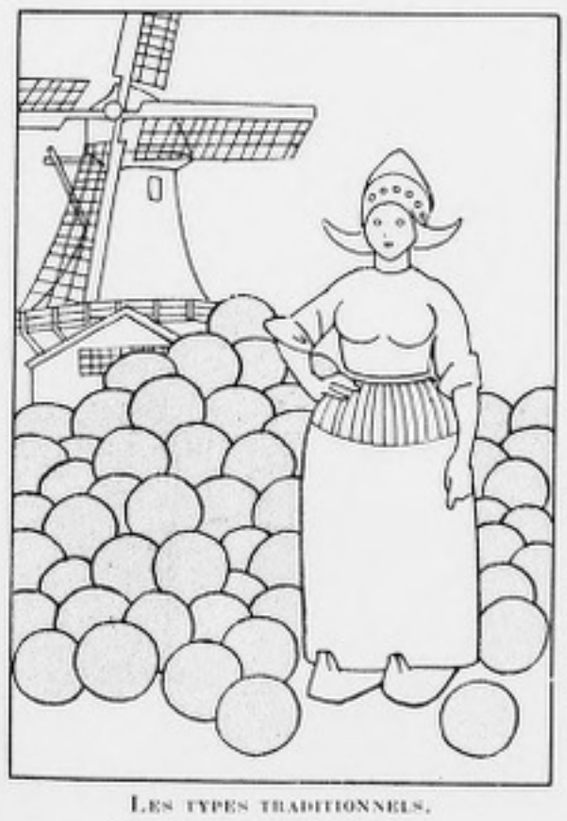
Dans les grandes villes de Hollande, les autos de louage sont rares. Ils n'ont pas encore remplacé le fiacre, comme chez nous. Les fiacres hollandais sont propres et confortables avec, un peu, un air endimanché. Une petite natte de paille soigneusement tressée y remplace les bouts de tapis maculés de nos sapins parisiens... et c'est beaucoup plus propre.

Le prix de la course est le même qu'à Paris. C'est-à-dire que notre course de deux francs est de deux florins à La Haye... et qu'en pensant qu'on va dépenser cent sous de voiture, on s'aperçoit qu'il faut débourser dix francs. Sauf cela, les fiacres sont un excellent moyen de locomotion pour ceux qui ne tiennent pas à aller vite.

Les fiacres hollandais n'ont pas de numéro.

L'énoncé de ce simple fait vous prouvera combien les cochers sont de braves gens.

Un agent n'a jamais besoin de leur dresser procès-verbal.



Les types traditionnels.
La marchande de fromages.



Les types traditionnels.
Le vieux pêcheur.

AU JARDIN DE PARIS

Dessin de R. Préjelan.



Le plus beau songe d'une nuit d'été... c'est la vision d'une soirée au Jardin de Paris, dont les fêtes merveilleuses réu[nissent] [sous] [les] [é]clantes frondaisons des Champs-Elysées toutes les élégances, toutes les grâces, toutes les séductions parisiennes.

Par contre, cette absence de numéro est fort gênante quand on va au théâtre, par exemple, et qu'on désire retrouver sa voiture à la sortie.

Alors on procède de la façon suivante : le portier du théâtre vous remet un petit numéro; il donne le même à votre cocher... On met, pour ainsi dire, son fiacre au vestiaire.

C'est simple et patriarcal.

***

Ceci m'est une occasion de constater que la Hollande est le pays des pourboires. On en donne toute la journée et en toute occasion. Ils sont acceptés avec bonhomie.

***

Vous est-il arrivé naguère, comme à moi, dans le temps où nos omnibus parisiens ne stoppaient pas à arrêts fixes, de voir des voyageurs faire arrêter la voiture juste au milieu d'un pont? Je me suis toujours demandé pourquoi les gens tenaient ainsi à faire des pas inutiles.

Ce qui était à Paris une exception (d'ailleurs déconcertante), est une règle à Amsterdam.

Les tramways s'arrêtent tous, réglementairement, au beau milieu des ponts des canaux. Et Dieu sait combien il y a de canaux et de ponts! De sorte que vers quelque rive que vous vous dirigiez, vous avez une moitié de pont à faire à pied.

LES RESTAURANTS

En dehors des restaurants des hôtels, il y a d'excellents restaurants en Hollande.

On n'y aime pas plus le « canard » qu'en France. Vous savez que le « canard », c'est le client qui ne boit que de l'eau. On majore impitoyablement sa note. Prenez donc du vin, même si vous êtes un « canard »: la bouteille de vin vous coûtera encore moins cher et vous n'aurez qu'à ne pas la boire.

Il est d'usage en Hollande d'ébarber les huîtres. C'est un usage sauvage; il consiste à couper la frange délicate qui entoure le corps savoureux de ces excellentes bêtes. Il ne reste plus qu'un informe moignon qu'on vous sert déjà détaché de la coquille et sans eau.

Les crevettes sont servies décortiquées. C'est commode pour les paresseux; mais on y perd le geste si gracieux des doigts de femmes en train d'éplucher ces petites bêtes. Les Hollandais n'y regardent pas de si près!

***

Les Espagnols nous ont transmis l'usage de boire un verre d'eau après le chocolat.

En Hollande, on vous sert un verre d'eau après la tasse de café.

Autant dire que les Hollandais n'aiment pas le café.

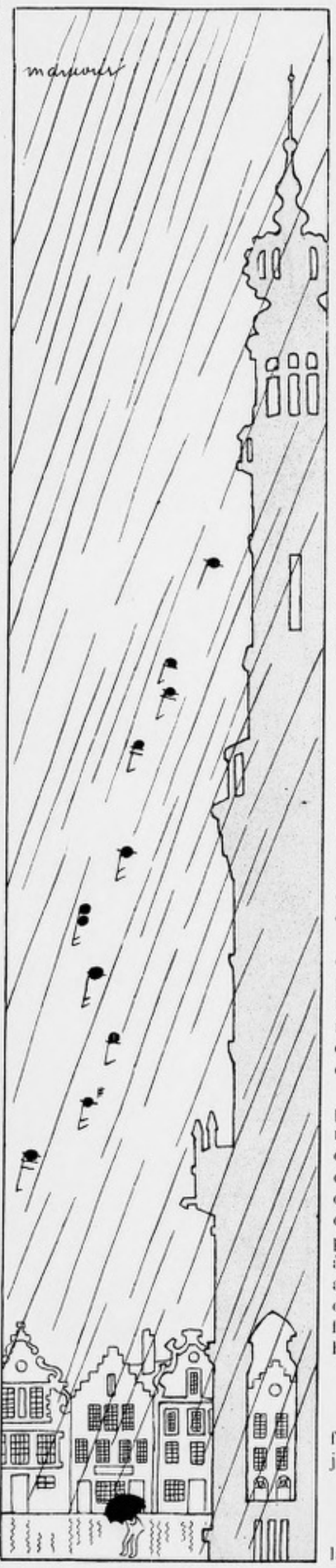
LA PROPRETÉ

Elle est légendaire et elle est véridique.

Elle est véridique en ce qui concerne les maisons, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Tous les samedis les servantes mettent le mobilier dehors et sortent les tapis. Pendant qu'à l'intérieur on lave les murs et parquets, on secoue les tapis et on brosse les meubles sur les quais. De plus les servantes montent sur de hautes échelles et nettoient les vitres.

Toutes les vitres de la ville brillent donc à tous les feux du jour et de la nuit (car il faut noter que les persiennes et les jalousies sont inconnues en Hollande) ainsi qu'aux reflets doux et fuyants des canaux. Et cela donne aux rues et aux quais, un aspect de netteté extraordinaire.

Cela dit, je ne crois pas que les Hollandais, en général, fassent un usage immodéré du tub. Ils n'ont plus le temps!



LE CARILLON,

dont les notes aigrelettes tombent sur des rues luisantes de pluie.

LES CANAUX

Si les rues d'Amsterdam sont propres, en revanche, l'eau des canaux ne l'est guère. Ici, comme à Venise, les canaux, à l'eau lourde, servent de dépotoir à tous les immondices, vieux papiers, feuilles de salades et débris de légumes divers. Ici, comme à Venise, la vase occupe la moitié des canaux et, à la surface des eaux moirées, montent lentement des bulles suspectes, chargées de fièvre.

On vit vieux en Hollande, mais c'est un pays de quinine. L'odeur des canaux est, parfois, insupportable. Il faut plaindre ceux qui habitent sur leurs bords et je note que les quartiers neufs sont bâtis très loin d'eux.

Les canaux de Hollande sont moins animés que ceux de Venise; ils ignorent les rapides et svelles gondoles. Seuls y passent lentement de lourds chalands et assez rares. Il en résulte que l'eau demeure immobile et dès lors les reflets s'y jouent avec une netteté saisissante. Amsterdam est, exactement, une ville double de par ses immobiles reflets. Et c'est d'une poésie infinie et très prenante.

LES FEMMES

La Hollandaise est un être admirable.

Mais ne la cherchez guère dans les villes! Elles y sont, minces et pâlotes, médiocrement jolies. C'est à la campagne qu'il faut aller pour trouver ces créatures à la belle chair, et aux yeux tendres.

L'air fiévreux des villes a émacié et anémié la femme. Aussi bien regretterez-vous moins la difficulté que vous avez en Hollande pour ébaucher une aventure. Car:

Les mœurs y sont pures... ou tout au moins elles le paraissent. Le demi-monde ne se montre pas dans les rues. Si vous voulez vous documenter sur ce sujet... « qui nous est cher à tous » il faudra aller, par exemple, au fond du quartier des étudiants, à Amsterdam et pénétrer dans certains cafés où les dames se dissimulent.

On parle de rues chaudes fréquentées par des pêcheurs et des marins, où des femmes presques nues sont exposées dans des vitrines. Mais ce qu'on m'a dit d'elles ne m'a pas donné l'envie d'y aller voir! Les grandes villes ne présentent donc pas ici l'aspect scandaleux mais charmant de la plupart des capitales du monde. Pourtant... pourtant... Il m'a été donné de voir un soir, à Amsterdam, au coin du Dorking, deux agents accompagnés d'une troupe de gamins surexcités, conduisant au poste une très jolie femme, saoûle comme une grive et décoiffée, qui brandissait la plume défrisée de son chapeau.

***

Quand un bon Hollandais veut faire des farces, il va à Bruxelles... ou même il pousse jusqu'à Paris.

LA MODE

En fait de modes, les Hollandaises ignorent la mode. Elles s'habillent comme il y a dix ans.

Je ne parle pas du costume national; il n'existe plus dans les villes.

Paris garde pourtant son prestige. J'ai pu voir



LES PEINTRES DE FRISE

dans une boutique de la Kalverstraat (la rue des grands magasins) un étalage de modiste où, sur un champignon, se trouvait posé un inénarrable chapeau, un galurin préhistorique, orné de plumes de plumeau, avec, au-dessous, cette pancarte : « Haute chique».

Hélas! le goût français n'était pas plus respecté que la langue française!

LA CAMPAGNE

Plaines sans fin, coupées de canaux minces et rectilignes. Pas un arbre. La plaine déserte, verte, d'une monotonie désespérante. Ici et là, des moulins qui tournent.

Et c'est ainsi pendant des heures. L'auto roule sur un route étroite pavée de briques. De temps en temps un troupeau de moutons se dérange pour nous laisser passer. Quelques vaches paissent, couvertes d'une sorte de manteau de caoutchouc noir.

On traverse d'étranges villes mortes, comme Edam, nécropoles impressionnantes, et on arrive enfin à Volendam.

Volendam, petite ville de pêcheurs qui s'étend le long du noir Zuiderzée. Voilà, enfin, de la couleur locale. Petites maisons de bois groupées en contrebas d'une digue; gosses à larges culottes et en sabots; hommes habillés enfin en Hollandais et femmes aux coiffes retenues aux tempes par des aiguilles dorées.

Un homme nous fait des signes. « Voulez-vous visiter une maison de pêcheurs? »

Mais je m'aperçois que ce n'est pas une quelconque maison parmi tant d'autres que l'homme nous emmène visiter. C'est une maison déterminée, une maison préparée... l'intérieur hollandais pour touristes.



Quand un bon Hollandais veut faire des farces... il vient à Paris.

Et déjà tomba un peu mon enthousiasme.

Cependant l'heure du déjeuner approche. Nous gagnons « l'hôtel » au bord de la mer; C'est une petite maison de bois, pittoresque; elle me paraît d'un inconfort qui me réjouit.

Nous entrons : une grande salle basse, obscure; au milieu, un billard. Sur le billard deux jeunes Parisiennes du plus authentique Montmartre et les peintres qui les accompagnent.



...ET LEUR MODÈLE

Joyeuse société. On fume pipes et cigarettes.

L'hôtesse parle un excellent français et elle y est bien obligée, car sa clientèle est composée de bons rapins de France, qui s'installent là, une saison. Et en avant les croquis, les petits Hollandais, les petiles Hollandaises. La vente en est sûre. Les amateurs adorent la Hollande, ses habitants et ses costumes! Les marchands de cartes postales et de menus ne résistent pas à un sujet où trois petites bonnes femmes aux yeux bleus et aux yeux rouges, se promènent le long d'un canal. Les murailles de l'hôtel sont couvertes de pochades. Je suis à Barbizon!

LES CARILLONS

Encore une invention pour rappeler Venise. A Venise, ce sont les cloches ailées qui chantent dans le soir divin. A Amsterdam ce sont des carillons lourds et gauches dont les notes aigrelettes tombent sur des rues luisantes de pluie et de places toutes noires.

Comme c'est bête, un carillon!

LES MUSÉES

Voir Bædeker... PIERRE VALDAGNE.

LA VIE DE BOHÈME

Tripatouillage définitif — et enfin vraisemblable — du chef-d'œuvre de Henry Murger

Le théâtre Sarah-Bernhardt vient de reprendre *La Vie de Bohème*, de Henry Mürger. C'est une très gentille pièce où il y a des artistes pauvres et fainéants, des petites demoiselles extrêmement aimantes, des maladies tout à fait touchantes, des mansardes étroites et des mobiliers succincts. Tout cela est fort attendrissant, mais c'est aussi, avouons-le, du dernier rococo. La pièce ne semble pas dater de cinquante ans, mais de cinq cents années. Et, pourtant, comme dit M. Adolphe Brisson, « il y a une idée là-dedans ». *La Vie de Bohème*, quelque peu remaniée et soigneusement mise au goût du jour, obtiendrait sans doute encore de durables succès. Qu'on n'aille point crier au sacrilège, puisque c'est la mode, aujourd'hui, de refaire les chefs-d'œuvre et que M. Gabriel Nigond, lui-même, vient de rajeunir le bijou de Musset : « *On ne rebadine pas avec l'amour.* »

Prié, supplié même, par les héritiers de Mürger de rafraîchir un peu *La Vie de Bohème* et d'en faire une pièce bien moderne, nous avons édifié le scenario qu'on va lire et qui, du reste, s'écarte fort peu de l'ancienne version. Remercions ici publiquement MM. Edmond Rostand et Jean Richepin, qui ont bien voulu nous prêter leur gracieux concours.

PROLOGUE

Le prologue se passe dans le magnifique salon de M. et Mme du Rand de la Randière. Un conseil de famille est assemblé. Le jeune Rodolphe du Rand de la Randière vient d'avoir ses seize ans et il est grandement temps qu'il se reconnaisse une vocation. L'adolescent voudrait se faire épicier en gros. Le métier d'avoué ne lui déplaît pas non plus. Il aimerait aussi être huissier, car, lui semble-t-il, ce doit être extrêmement amusant de «saisir» le pauvre monde. La famille discute âprement ces différentes vocations. Grand-papa du Rand déclare nettement qu'il déshéritera Rodolphe s'il se fait épicier. Tante Georgette ne veut entendre parler à aucun prix du métier d'avoué. L'oncle Paul déteste les huissiers.

— Mon fils, déclare enfin sévèrement M. du Rand de la Randière père, tu te feras poète ou peintre: choisis!

— Poète! Poète! s'écrie toute la famille.

— Parfaitement, dit tante Georgette. Il faut, à toute force, que Rodolphe se fasse poète. C'est un si beau métier, si agréable et si estimé!...

— Et si productif! ajoute le grand-père.

L'oncle Paul entame un long développement sur les arts libéraux qui sont, à son avis, une excellente source de sûrs profits et de rares honneurs. Il cite les exemples de quelques notoires contemporains: Edmond Rostand, Bonnat, Jean Aicard, Richepin, Carolus Duran, Mme Lemaire, etc., etc.

Le pauvre Rodolphe éclate en sanglots.

— Épicier! je veux être épicier! supplie-t-il.

Mais la famille, toute debout, dans un superbe mouvement, lui crie :

— Rodolphe! Tu seras poète! (*Gros succès d'émotion.*)

PREMIER ACTE

Comme décor, l'admirable cabinet de travail du poète Rodolphe du Rand de la Randière. Meubles de style. Un vague secrétaire, dans un coin, travaille d'arrache-pied, tandis que Rodolphe se promène de long en large. Rodolphe a bien l'air d'un artiste. Les cheveux courts, la moustache coupée à l'américaine, il porte un lorgnon. Il est vêtu d'un magnifique complet rayé beige (la nuance à la mode) et chaussé de larges bottines yankees. Rodolphe, sur un ton qui ne souffre pas de réplique, donne des instructions à son secrétaire :

— Victor, vous me ferez ce matin mes trois cents vers pour *la Revue de Lutèce*. Si vous n'avez pas le temps, faites venir Grosbot et dites-lui de soigner son orthographe. Il fait presque autant de fautes que moi; c'est ridicule !

Entre Marcel de la Balette, jeune littérateur éminent, fils d'un maître de forges et grand ami de Rodolphe.

Marcel de la Balette est un des arbitres des élégances du Maxim. Il possède une écurie de courses et il a gagné, une fois, le Prix du Lac, à Longchamp. Depuis, il est célèbre et ses romans se vendent bien. Il possède deux cent mille francs de rente.

Les deux jeunes gens viennent d'avoir une pièce commandée par M. Claretie, une pièce en vers. C'est leur début. Et comme ils n'ont pas encore vingt ans, c'est un début fort honorable. Mais ils sont tout deux désolés car il y a près de quatre jours que les quotidiens n'ont pas parlé d'eux. Ils cherchent un moyen de se faire un peu de publicité. Ils décident de se battre en duel et envoient un valet de chambre prévenir M. Ruzicr-Dercères.

Arrive Mimi de Liadijanos, la maîtresse de Rodolphe. C'est bien le type de la maîtresse d'artiste. Extrêmement élégante, assez jolie même, elle est entretenue par le richissime banquier Noé. Elle a un charmant hôtel à Passy où elle donne des réceptions très suivies et elle fait de l'aéroplane.

Elle adore Rodolphe parce qu'on parle souvent de lui dans les journaux. Et puis elle voudrait, naturellement, « faire » du théâtre et elle espère avoir un petit rôle dans la future pièce de son amant.

Elle a donné rendez-vous à Musette de Latourmaubourg, la petite amie de Marcel, qui, comme d'habitude, est en retard. Elle arrive enfin. Si elle est en retard, c'est qu'elle a dû faire trente-cinq mètres à pied. Avec sa robe entravée, à la dernière mode, il lui a fallu une heure pour accomplir ce trajet (effet comique). Musette de Latourmaubourg, étoile des Folies-Neuilly, est entretenue par le roi du celluloïd M. W. W. T. S. R. Rosbergilt. Les deux amies s'en vont ensemble au Skating...

ACTE DEUXIÈME

Chez Mme la princesse Mauriac, amie des belles-lettres et des arts. Réception restreinte où il n'y a, en effet, que Tout-Paris. Rodolphe et Marcel qui, à la suite de leur duel retentissant, sont les deux hommes du jour les plus en vue, attirent tous les regards.

Flirt de Rodolphe avec la petite comtesse de Santa-Trinidad.

Flirt de Marcel avec la baronne Bourre.

Flirt de Rodolphe avec la vicomtesse de Bivard.

Flirt de Marcel avec Mlle Wilhelmstrass, la fille du fameux banquier de la rue Taitbout.

Au buffet quelques académiciens et des vieilles poétesses se gavent de chocolat et de sandwichs.

Long *a parte* entre Rodolphe et la duchesse de Fournigault qui veut marier le jeune poète. Rodolphe dit ses conditions : un million de dot et le double d'espérances. Il entend, nécessairement, que la dot soit constituée par des valeurs de premier ordre.

(*Intercaler dans cette scène, comme attraction, un ballet russe et tâcher d'avoir M. Max Dearly. Effet sûr.*)

Pendant ce temps, la fougueuse princesse des Arçons fait à Marcel des propositions incendiaires. Mais Marcel les repousse. C'est un jeune homme dans le train et, dame ! les jeunes gens dans le train ne goûtent guère les fantaisies de l'amour. C'était bon en 1830 !

TROISIÈME ACTE

PREMIER TABLEAU

Une villa princière à Deauville. Rodolphe et Marcel s'y sont installés avec leurs maîtresses pour se reposer un peu des durs travaux effectués, durant l'année, par leurs secrétaires. Ce sont les deux plus illustres poètes de l'heure présente. *La Tomate enchantée*, leur pièce en quatre actes qui vient d'être représentée au Théâtre-Français, a soulevé un enthousiasme sans précédent.

Le spectacle fait douze mille trois, tous les soirs; c'est assez dire qu'il est génial.

Noé, l'amant en titre de Musette, est, lui aussi, à Deauville, naturellement. Mais Noé a une fille, légèrement bossue, à qui il donnera trois millions de dot. Son rêve serait que Rodolphe, l'illustre Rodolphe du Ran de la Randière, épousât sa fille. Il charge Musette de mener à bien cette affaire délicate.

Dans une scène extrêmement pathétique, nous voyons Musette supplier son amant de cœur Rodolphe d'épouser la petite Noé. Rodolphe refuse, estimant qu'après son triomphe de *La Tomate enchantée*, sa valeur personnelle a quintuplé et qu'il vaut maintenant, au bas mot, six millions de dot...

Sur ces entrefaites, arrive M. Noé, venu sous un prétexte quelconque. Il élève la dot de sa fille à six millions cinquante mille francs et Rodolphe accepte le mariage. Noé défaille de bonheur et d'orgueil à l'idée de devenir le beau-père du plus illustre poète français qui est, en outre, l'amant de sa maîtresse.

Marcel, qui a assisté à toute la scène, annonce alors deux grandes nouvelles tout à fait inattendues. D'abord, lui aussi, se marie. Il épouse la fille du roi-de-la-cire-à-cacheter, miss Rebecca Rockseller qui vient de lui demander sa main par télégraphe avec réponse payée. Elle a cent cinquante millions de dot et trente-neuf ans.

Enfin sa maîtresse, Musette, se marie aussi. Elle épouse le ministre de l'Intérieur et des Cultes qui, pour cadeaux de fiançailles, donne le ruban rouge à Marcel et à Rodolphe.

DEUXIÈME TABLEAU (*très court*)

Afin de respecter la pensée de Henry Mürger et pour que *La Vie de Bohème* finisse sur une sombre scène, nous voyons la pauvre Musette alitée dans la maison de santé du Dr Moyen.

Rodolphe vient d'épouser la petite Noé et Musette a tenu à prouver que le mariage de son amant lui causait un immense chagrin. Aussi se fait-elle opérer de l'appendicite.

L'opération a lieu devant tous les reporters des grands journaux et pendant qu'un employé de la maison Pathé prend un film des plus intéressants...

L'opération du reste réussit à merveille.

Des tziganes, derrière la table de chirurgie, jouent une valse lente...

MAURICE PRAX.

Au Jardin de Paris

Interrogez un des innombrables étrangers qui, des cinq parties du monde, affluent en ce moment sur nos boulevards : pour lui, toute l'harmonieuse beauté de notre capitale se résume dans les Champs-Elysées et toute la joie, toute l'élégance des Champs-Elysées, dans le Jardin de Paris.

La célébrité de ce gai paradis, dont chaque soirée, par les nuits tièdes et parfumées de juin, est une féerie, n'a jamais été si grande ni si méritée. Jamais, sous les ombrages du Jardin de Paris, on n'a vu tant de personnalités illustres, tant de notabilités mondaines, tant de reines de la mode et du théâtre.

Car, par un privilège presque unique au monde, dû à l'administration pleine de tact de M. Oller et de son habile collaborateur, M. Neblis, le Jardin de Paris est à la fois le rendez-vous des plus grandes dames et des plus jolies femmes, des clubmen et des artistes : toutes les élégances s'y mêlent avec une familiarité spirituelle qui n'existe que là.

C'est au Jardin de Paris que se célèbre, le soir du Grand Prix, l'apothéose de la *saison* parisienne dans une fête étincelante : celle que l'on prépare pour dimanche prochain promet de surpasser toutes les précédentes en éclat et en élégance et *La Vie Parisienne* ne justifierait pas son titre si elle n'engageait pas tous ses lecteurs à s'y rendre !

UNE VILLA BIEN EXPOSEE

Dessin de Touraine



— Un jeune agent de change au midi, un vieux marquis au nord : on a bien raison de dire que les mois de campagne comptent double !

Dans la cour du Conservatoire

L'examen des deux dernières classes s'est terminé à 3 heures. Il en est 5, et, depuis deux heures, *ils* délibèrent; depuis deux longues heures le troupeau des élèves tourne et piétine dans la cour attendant anxieusement *leurs* décisions.



Saint Caruso
Protégez la classe de chant

Des fenêtres grandes ouvertes s'échappent les bruits les plus discordants : sons posés et formidables d'un baryton qu'on devine du Midi, roulades perçantes d'une chanteuse, notes tâtonnantes d'un piston, exercices monotones des pianos, gémissements d'un violon, se fondent en une cacophonie ininterrompue qui sert de base aux conversations passionnées et augmente l'énervement des candidats... Des petits pieds battent rageusement le pavé, des regards anxieux interrogent la grosse horloge... Ah ! qu'elles paraissent longues les minutes de l'attente !...

Des instrumentistes studieux et mal vêtus sortent de leurs classes et, massés sous la voûte, considèrent avec mépris les groupes agités qui tournoient devant eux...

Les tragédiens aux longues chevelures, aux yeux illuminés, donnent la note classique et quelques jeunes éphèbes une note trop moderne. L'air languissant, minces et pâles, de lourdes bagues aux doigts, ils tamponnent de leurs mouchoirs de soie une indiscrète poudre de riz et causent entre eux d'une voix traînarde et suraiguë. Ils sont de création récente ceux-là et se casent péniblement dans le répertoire; Molière ni Racine ne les avaient prévus, aussi lancent-ils timidement un emploi nouveau, compliqué, inquiétant et artiste certainement.

Un peu mieux brassés que d'habitude, les autres hommes n'attirent guère l'attention que les élèves femmes accaparent tout à fait... Elles se sont faites belles pour la circonstance les malheureuses !... Sous l'éclatant soleil, elles étalent un maquillage excessif, ingénu, qui les défigure. Le blanc gras, trop blanc, fait les unes lilas ; le rouge mal étalé fait passer les autres du lie de vin au groseille clair; trop de noir aux yeux, trop de carmin aux lèvres enlaidissent et fanent ces jeunes visages... Et que de recherches dans leurs ajustements! L'ingéniosité de petites couturières exagérant l'affreuse mode, le désir de se faire remarquer, leur font arborer des toilettes inouïes où l'Empire et la Renaissance se combinent dans les tons les plus violents.

Les tragédiennes, les *frappées de Dieu* comme on les dénomme en ce coin béni, aggravent ces élégances par des coiffures sensationnelles... Noires comme la nuit elles ont une préférence pour le sombre bandeau qui noyant le visage ne laisse voir que l'éclair des yeux et le rictus tragique de la bouche. La recherche de la *tête artiste* donne des résultats extraordinaires qui affolent les bourgeois et font retourner les passants dans la rue. Envolée vers d'autres cieux, la tragédienne n'en a cure et garde un impassible visage que sa volonté fait grec, romain, éthiopien, mais jamais français. Pourtant à cette heure d'attente, la tête de médaille s'humanise et reflète les anxiétés qui torturent ces jeunes cerveaux. Car elles frémissent en cette minute où leur avenir se décide mystérieusement derrière les murs épais où les juges causent si longuement... Que disent-ils mon Dieu?

Les seuls qui se désintéressent de ce grave débat sont les gosses du concierge. Revenus de l'école, ils jouent à cache-cache au travers des groupes ou prêtent *leurs* jouets aux petites auditrices qui à peine plus âgées qu'eux sont enchantées de sauter avec des ballons ou de courir des guides aux bras.

L'attente se prolonge, l'énervement grandit. De rares mères, car il y en a de moins en moins au Conservatoire, essayent vainement de le calmer et pour changer les idées des comédiens racontent des anecdotes, rappellent le temps lointain de « leur » Conservatoire.

— Moi aussi j'ai eu un second prix, dit en vibrant un quadragénaire bilieux et aujourd'hui me voilà aux Fantaisies-Royales... A 10 heures je fais une parodie de *Chantecler* et à 11 heures je danse la fessette avec une créature qui me fait des doubles renversés sur l'estomac !...

Et le ton amer du Brichanteau prouve combien pèsent sur lui les charmes rebondis de la danseuse et surtout l'infériorité de son art, si éloigné de celui qu'il avait rêvé!

— Moi, dit prétentieusement un autre, on me préféra un comique à cheval sur la tristesse. Il eut un premier prix; aujourd'hui, il vend des chapeaux de paille..., de paille! » Et son mépris coiffe cette paille d'au moins trois accents circonflexes.

Mais un remous se produit, un murmure s'élève. C'est fini! La délibération est terminée, la nouvelle court de bouche en bouche... Les plus hardis se ruent vers la porte et guettent les examinateurs qui dégringolent rapidement l'escalier...

— Et moi, Monsieur? Et moi?..

L'interpellé ne se soucie guère de répondre et file vivement, la figure impénétrable; pourtant, quelquefois il s'arrête et renseigne une protégée. Oui, ça y est! Quel bonheur! Et l'heureuse élue va en cabriolant faire part de la bonne nouvelle aux autres, les timides qui, le cœur brouillé, les jambes tremblantes, attendent angoissés les nouvelles officielles.

Les voilà, enfin! Une fenêtre s'ouvre et de cette tribune vont tomber les noms anxieusement attendus. Massé silencieusement au-dessous, le troupeau frémissant des élèves les recueille avidement.

La fenêtre se referme. Un brouhaha fait de discussions violentes, de cris de joie, de reproches furieux, emplit la cour de son bourdonnement. Les qualificatifs éclatent dans l'air surchauffé comme des pétards. Amours, idiots, gentils, crapules, charmants, désignent les examinateurs selon les résultats obtenus. Puis des rires, des sanglots, des embrassades... Pauvres gosses! vous n'êtes pas faits pour de si rudes épreuves, l'angoisse affreuse qui pince si violemment vos jeunes cœurs est trop forte pour eux; vous n'êtes que des écoliers, pourquoi faut-il que vous luttiez comme des hommes, que vous subissiez des déboires à l'heure où vous ne devriez avoir que des espérances? Aussi, quelque longues, quelque dures que soient les heures de votre carrière, pas une n'égalera l'heure d'attente vécue si péniblement dans cette vieille cour ! Son souvenir mettra comme un goût d'amertume parmi les jours de votre claire jeunesse que vous évoquerez plus tard avec un si mélancolique regret.

Sylviac.



QUE DEVIENDRONT LES PETITS ET LES PETITES SERVATOIRES : DIEU, TABLE OU... CUVETTE ?

Une Yvette ? Un Brasseur ? Une Sarah ? Une Anna Thibaut ? Un de Max ?

TUYAUX

POUR MADAME

Donne-toi la première fois : ça flatte. Ne te donne pas la seconde : ton amant sera doublement déçu... et puis, il saura ce qu'il perd.

Tu peux ne pas changer d'amant comme de chemise ; tu peux ne pas changer de chemise avec chaque amant ; mais, avec le même amant, change de chemise.

Si ton mari dort, réveille-le : la colère est un stimulant. Si ta femme dort, laisse-la dormir... à moins d'être Hercule, il ne faut pas réveiller ...la femme qui dort.

Si ton amant se refroidit, mets des chaussettes. Ça prend quelquefois.

POUR MONSIEUR

Ne fais pas l'amour après dîner : c'est banal ; ni avant, ça te couperait l'appétit. L'après-midi, c'est incommode, et le matin, fatiguant. Il va de soi que si tu en as vraiment envie..

Ne dors pas. Un mari qui dort est classé. Si tu ne peux te passer de dormir, découche.

A une femme, dis toujours : « Oui », d'abord. Il sera temps de répondre : « Non », plus tard... si elle n'a pas changé d'avis.

Sois fidèle. A peu de chose près, toutes les femmes sont pareilles ; et ce peu de chose ne vaut pas la peine de changer d'habitudes.

Aie confiance ! Aie confiance ! Le sceptique, c'est un Monsieur qui croit toujours qu'on lui passe de la fausse monnaie, sans que cela puisse l'empêcher d'en attraper.

R.



Cl. Reutlinger

MADAME LIANE DE POUGY
Princesse Georges Ghika
(Chapeau Création Lewis)

LES COURSES

Le grand steeple-chase d'Auteuil. Merci, mon Dieu ! les Anglais ont gagné. Ça a fait tant de plaisir à tout le monde. D'abord aux parieurs ; car tous ceux vraiment dignes de ce nom n'avaient que le choix entre *Moonstruck* et *Jerry M.* sachant bien d'ailleurs que les « nôtres » n'avaient aucune chance contre ces deux remarquables steeples-chasers. Aux commissaires ensuite, car il n'est de vraie fête sportive qu'internationale, et cette traversée des deux cracks a valu à leur hippodrome une affluence telle, qu'oncques champ de courses n'en vit de pareille. Puis aux spectateurs ; ils voient tous les jours gagner des chevaux anglais, montés par jockeys anglais, entraînés par des entraîneurs anglais ; c'est bien le moins que de temps en temps ils voient gagner des chevaux appartenant en outre à des propriétaires anglais. Enfin M. Assheton-Smith a été le plus content de tous, car l'ovation qui l'a accueilli au pesage était de choix. M. Gast.. Dreyfus était également satisfait, étant donné qu'il devait être battu en tout état de cause, de voir gagner *Jerry M.* seul, M. Art. Veil-Pic... était en droit de se plaindre et de répondre à un ami : « Vous me demandez si *Jerry* ?... *M.*... alors ! » Mais il ne le répondit pas, car M. Art. Veil-Pic... est beau joueur.

Jamais un sans deux.., c'est pourquoi un autre anglais gagna dans la journée. Il se dénommait *Oilskin* et sa victoire ne fut pas aussi bien accueillie que celle de *Jerry M.*, car sa dernière course ne le laissait pas prévoir. Loin de moi cependant la pensée que ses tenanciers avaient appliqué la maxime : « Messieurs les Anglais, *tirez* les premiers ! »

Le programme se corsait d'un military, ce qui fait plaisir aux dames, et d'un handicap qui rapporta une grosse cote, ce qui fit plaisir à ceux qui la touchèrent.

Le pavillon romain, ouvert dès trois heures et demie aux brillants invités du Comité, qui y venaient goûter, mettait, en face du paddock, une note d'élégance impeccable qui ne se peut voir que là.

La journée fut donc admirablement réussie, et la grève des lads, dont c'était l'anniversaire, n'apparaissait que dans les conversations et pour faire goûter davantage l'incomparable tranquillité de cette pesante journée de juin.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

On a beaucoup parlé, pendant ces dernières séances, des diverses causes qui ont amené le récent déclanchement des cours.

Suivant les uns, le haut niveau de ceux-ci devait obligatoirement provoquer une baisse, car au prix où étaient certaines valeurs, principalement celles de cuivre, les nouveaux acheteurs se faisaient rares, nul ne se souciait d'entrer dans un titre aux taux cotés. Les porteurs de positions ne trouvaient donc plus à se décharger de leur fardeau, quelquefois encombrant.

Suivant les autres, le mouvement était voulu, préparé, et voici comment : Tous les reports ne s'effectuent pas en Bourse, beaucoup le sont au dehors. Certains spéculateurs pratiquent aussi la *pension*, c'est-à-dire qu'ils *déposent* des titres spéculatifs, non pas au cours, mais à une marge au-dessous sensiblement plus élevée que le taux de report.

Si beaucoup de titres d'une même Société, — du Rio, par exemple, — se trouvent ainsi pensionnés dans une même main, vous comprenez aisément le coup à faire. Celui qui a pris les pensionnaires connaît ainsi les positions. Que fait-il ? Il vend à tour de bras, les cours fléchissent ; il met son dépositaire en demeure de renouveler sa marge, et comme ce renouvellement ne peut pas toujours s'opérer, les pensions sont dénoncées, ce qui produit un nouveau tassement, un recul important.

Comme avant la mise en demeure, avant la dénonciation des pensions, les dénonciateurs ont vendu, vendu des paquets, ils n'ont donc plus à racheter. De la sorte, ils jouent à coup sûr,... sur le dos du client.

Cette opération est sans doute beaucoup plus lucrative, — tout en présentant moins de risques, — que celle qu'a preparée le détrousseur de p...antes, posté au coin d'un bois. En effet, celui-ci s'expose à toute la rigueur des justes lois, tandis que celui-là ne sera même pas inquiété.

Et voilà pourquoi le marché est lourd !

Voilà pourquoi, la masse perd parce qu'il a plu à quelques-uns, très peu, de tuer le crédit d'un ou de plusieurs spéculateurs naïfs.

Que reste-t-il à la Bourse ? Rien.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — C'est véritablement un régal de passer la soirée à la « Boîte à Fursy ». Tout y plaît et tout vous y enchante : Fursy, pétillant de verve, dans ses couplets improvisés, Jules Moy, Enthoven, Mévisto aîné et cette délicieuse revue : *On liquide !* avec pour interprètes, d'abord ces trois grâces : Irène Bordoni, Duplaix et Marguerite Magdy et enfin ces merveilleux fantaisistes : Roger Ferréol, A. Defrenne, Emile Wolff et Mévisto aîné.

—

On s'est demandé dans le public pourquoi le théâtre Marigny ne profiterait pas de la présence dans sa troupe actuelle, de Mistinguett et de Max Dearly, les créateurs de la *Valse chaloupée*, pour donner une reprise de cette danse, si justement célèbre?

Rien ne s'oppose, nous dit l'aimable M. Edmond Le Roy, à ce qu'il en soit ainsi et maintenant la *Valse chaloupée*, par Mistinguett et Max Dearly, attire à Marigny un élégant public ; à la représentation de gala en l'honneur de la mission ottomane, elle fut un des clous de la soirée.



Max Dearly et Mistinguett
dansant leur fameuse *Valse chaloupée*
au Théâtre des Folies-Marigny.

La première de *Beethoven* comptera parmi les événements artistiques de la saison du Casino de Vichy. M. Gaubert, du Conservatoire, a commencé les répétitions d'orchestre et M. Saugey, le sympathique directeur du théâtre, prépare une extraordinaire mise en scène qui ne sera pas sans surprendre agréablement les fidèles du magnifique établissement thermal de Vichy.

—

Qu'il pleuve, qu'il fasse froid, qu'il fasse chaud, le public de la Scala est toujours assuré d'être à l'abri de tous les inconvénients de la température, grâce à la coupole mobile qui s'ouvre et se ferme à volonté. Aussi le spectacle de la saison d'été se donne-t-il devant des salles admirablement garnies et Sinoël, Robert Casa, Rivers, Géo Flandre, et leurs charmantes partenaires : Mmes Made Siamé, Gavrochinette, Lucette de Liévin et la fameuse danseuse espagnole : la belle Lucero, obtiennent, tous les soirs, un succès considérable.

Un peu d'Escrime

La Société l'Épée, 12, rue de Milan, organise à Vichy, du 7 au 12 juillet, un tournoi international d'escrime à l'épée comprenant trois sortes d'épreuves :

La première réservée aux officiers et professeurs militaires, avec prix spéciaux et diplômes du ministre de la Guerre, qui a autorisé tous les militaires à y prendre part.

La seconde, concours individuel, et la troisième se disputera le Challenge de Vichy par équipes intersalles.

De nombreux prix sont attribués à chaque série et, en outre, pour le Challenge intersalles, des prix en espèces sont réservés aux professeurs des équipes gagnantes.

Pour tous renseignements, s'adresser 12, rue de Milan, Société l'Epée.

—

Zig-Zag. — La jolie Fériel vient de faire au Gymnase sa rentrée au théâtre ; on fêta le retour de la belle artiste qui grâce au Duvet de Ninon de la Parfumerie Ninon a conservé toute sa grâce et son charme si personnels.

—

Conseils de l'Institut de Beauté
26, Place Vendôme.

Toutes femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elle doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté! Ces produits sont présentés dans des boîtes miniatures, chefs-d'œuvre de goût!

—

Vaine crainte. — C'est la crainte de communiquer à leurs cheveux une désagréable odeur qui retient maintes personnes de faire usage de cette merveilleuse préparation capillaire appelée « le Pétrole Hahn ».

Aimables lecteurs et lectrices qui lirez ces lignes, bannissez toute appréhension et soyez bien persuadés que le pétrole employé est un pétrole tout à fait spécial, rectifié et désodorisé, débarrassé de ses éléments ignifuges et rendu ininflammable.

Le parfum de cette préparation est véritablement exquis et c'est du Pétrole Hahn qu'on peut dire que l'utile s'y trouve joint à l'agréable.

En vente partout.

—

Les extraits de henné « Hennextré » du chimiste H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, redonnent aux cheveux blancs leur nuance primitive.

—

De source sûre nous savons que la vente du prince B..y n'aura pas lieu, grâce à l'Official-Banque qui rapidement a avancé la forte somme sur les titres dotaux de la princesse.

Heureux prince.

Pitt.

PETITE CHRONIQUE

Pour les dents et les soins de la bouche il faut employer l'*Elixir Dentifrice des Bénédictins du Mont Majella*, agréable de fraîcheur, prix 3 francs le flacon franco, contre mandat-poste de 3 fr. 50; ou la *Poudre Dentifrice* des mêmes Pères, prix 1 fr. 75, franco contre mandat-poste de 2 fr. 25, et enfin la *Pâte Dentifrice des Bénédictins du Mont Majella* spéciale pour donner aux dents une blancheur éblouissante, prix 2 francs, franco contre mandat-poste de 2 fr. 50, adressé à l'*Administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre*. Exiger les mots *Mont Majella* pour éviter les contrefaçons.

—

Official-Banque (prêts, avances d'argent sur fonds dotaux), 20, rue de la Rochefoucauld (Tél. 136-73. Discrétion).

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. - SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme) — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferrière, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER, au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre. 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL RÉGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIÈRE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDÈRE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP, Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hotel, Idéal séjour d'hiver.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Leon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation ; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boul[d] Magenta, Paris

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910
Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 f. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs
Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

SAGE-FEMME reçoit pens., consult. et corresp. (Discret)
MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats.
E. NEZANT, 19, rue Béchat, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr. ; 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

POUR MAIGRIR J'indique GRATIS moyen... et rapide. Ecrire à CHARDON, 10, Rue Saint-Lazare, Paris

Les 36 Joies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Prejelan, Ed. Touraine, etc.

PRIX 95c
EN VENTE PARTOUT

CURIOSITÉS J'envoie 1200 amusements avec 200 grav. et 32 primes 9×14 p. 5 fr.
LAS TARJETAS BOSCH Aragon 185 - 1° 1ª Barcelone (Espagne)

SAGE-FEMME 1re cl. Pensionnaires toute époque.
BARLET, 112, r. Réaumur, Paris
Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR
album 2 fr., 12e album 7 fr.
R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée.
Salle de bains.
77, rue Turbigo, Paris

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

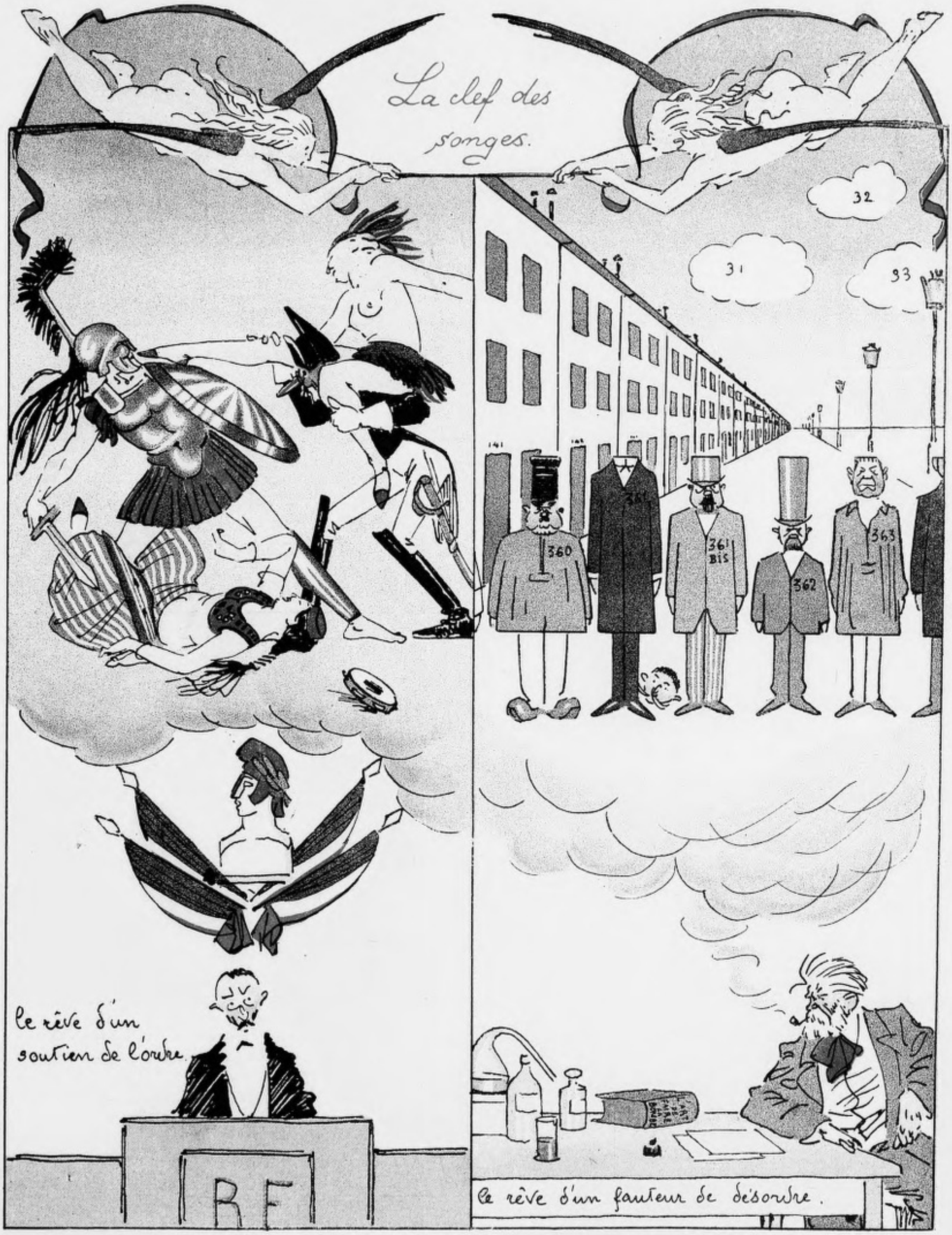
HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES
PHOTOS. LIVRES
très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie **franco** contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagne de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

Le gérant : C. CLEMENT. G. de MALHERBE, imprimeur, 12 passage des Favorites, Paris

Dessins de Carlègle



Samedi 2 Juillet 1910 — 48e année, N° 27



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

LA FLUTE DE PAN

Dans ce numéro :
LE JOURNAL D'UN POÈTE
(d'après André Sperelli)



Do ré mi sol !
Quel rival du rossignol,
Apaisant toute dispute,
Remplit d'un chant divin le silence du bois ?

Ninette de l'Amour croit entendre la voix,
Mais Pan répond sur sa flûte :
« Do mi sol ut !
Zut ! »

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies

PARFUM ULTRA PERSISTANT
La Corrida
ED. PINAUD
18, PLACE VENDOME, PARIS

GERMANDREE
en *POUDRE*, en *CRÈME*
et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT, FABt LYON

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 3 f. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

CHOCOLAT
129, Bd St Germain
53, Bd Malesherbes
PARIS
CHOCOLAT EXPRESS
GRONDARD

Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

65 ANS D'EXISTENCE ! 65 ANS DE SUCCÈS !
Teinture anglaise instantanée de DESNOUS
La SEULE qui teint les CHEVEUX et la BARBE sans dégraisser avant l'application
ATTESTATION DU DOCTEUR ROUX :
« Moi, Docteur Roux, je certifie, d'après une expérience de plusieurs années, « que la TEINTURE ANGLAISE DE M. DESNOUS, est supérieure à toutes « celles dont j'ai fait l'essai : qu'elle est d'une application facile ; qu'elle produit une coloration naturelle et solide, et que, par le choix intelligent des « substances qui la composent, elle entretient et fortifie la chevelure.
« *Paris, le 13 Mai 186* Le Docteur Roux ».
Se trouve dans les Grands Magasins et chez les principaux Parfumeurs, Coiffeurs et Pharmaciens de France et de l'Etranger, et chez :
DESNOUS, 63 bis, Route de Montesson, Le Vésinet (S.-et-O.)
Prix du Flacon : 6 fr. Envoi franco contre : 6.85 (sans marque extérieure)
SE FAIT EN TOUTES NUANCES
Gros : Maison FÉRET, Paris, 37, faubg Poissonnière.
Application : pr Dames : ALBERT, coiffeur-postichr. 14, r. de la Michodière
pr Messieurs : SALON MODERNE, passage de l'Opéra, Paris.

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES
illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(8e EDITION)
Le livre idéal pour se distraire en voyage !
En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50

PARFUM POMPEÏA L.T. PIVER PARIS

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires
pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liége 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF

PLAQUES JOUGLA

ON DIT... ON DIT...



La Grande Ile.

On a dit que M. Gr.goire, qui est préfet, mais qui est surtout un vieux camarade de M. Briand, allait être nommé gouverneur de Madagascar. On l'a dit et M. Gr.goire lui-même n'a pas craint de s'en vanter.

Hélas, il ne faut pas vendre la peau du Malgache avant de l'avoir écorché!... M. Gr.goire pourrait fort bien n'aller à Tananarive qu'en rêve.

Qui donc alors irait là-bas? N'ayez crainte. Ce sera quelqu'un de parfaitement incompétent. Et ce quelqu'un remplacera à merveille l'enfant tapageur et rose que s'obstine à être M. Aug.gne.r, malgré son grand âge.

Mais il y avait une drôle de petite combinaison! On voulait dépêcher là-bas M. L.pine que l'on trouve trop autoritaire à Paris. On proposa donc à notre préfet de police ce poste rémunérateur mais lointain.

— Vous voulez rire! fit M. L.pine. J'ai eu l'Algérie quelque temps et cela m'a largement suffi. Ce n'est pas du tout mon affaire...

— Si, si... insistait le négociateur.

— Et puis, je suis beaucoup trop vieux...

— Mais, répartit le négociateur, vous ne serez pas forcé de rester longtemps là-bas.

— Ah! je vois! répondit finement M. L.pine. Vous voulez me prendre « en meublé »!...

♠ ♠

Vive la Pologne!

A la réception du roi de Bulgarie, on remarquait les splendides chevaux attelés à la voiture présidentielle. Déshabitué de ce grand luxe, le bon public s'extasiait et se réjouissait de voir le pays représenté avec autant d'allure. Remercions-en la Pologne qui, en cette circonstance, a été l'alliée de la France.

M. Fallières, dont on connaît la simplicité patriarcale et la très stricte économie, avait démonté les équipages de la Présidence. Cela le désolait de nourrir pour rien ces grands coquins de chevaux, de sorte que quand le roi de Bulgarie annonça sa venue, le service des écuries fut affolé. On pressentit les loueurs, mais les mieux fournis ne tenant pas l'article Daumont, on ne savait plus à quel saint se vouer, saint Fiacre lui-même n'étant pas à la hauteur de la circonstance. Très heureusement le comte Po..ki voulut bien mettre son écurie à la disposition du Président, et lui permit ainsi de recevoir le roi comme il devait l'être, royalement.

Soyons vivement reconnaissants à ce grand seigneur de son geste à la fois élégant et charitable,et comme il n'y a que le premier pas qui coûte, attendons-nous à ce que cette pauvre Marianne aille chercher chez l'habitant ce qui manque à son très économe représentant et ne soyons pas surpris de voir l'Elysée emprunter son yacht à M. G.r..n-Be..e.t, ses autos à M. de D..n, son équipage à M. O. He..ot, et sa façon de recevoir à M. Bo.i de Ca.....ane.

♠ ♠

Divorçons.

Jusqu'à preuve du contraire, il faut bien supposer que M. Ab.l Ta.ride et Mme M.rthe R.gn.er sont divorcés puisque... l'on ne nous a pas prévenus qu'ils ne divorçaient plus... et qu'on nous a tant avertis, au contraire, de leur séparation!...

Donc, ils sont divorcés.

En ce cas, le divorce devrait être recommandé à tous les époux qui sont un peu froids. Il semble que ce soit là un excellent trait d'union.

M. Ab.l Ta.ride et Mme M.rthe R.gn.er viennent en effet de partir en tournée. Ils vont explorer l'Amérique du Sud et ils paraissent, dit-on, tendrement unis.



Madame X...

Triste, ô combien, après le grand chagrin qui l'a frappée, au moment où elle venait d'échafauder tout un plan d'été!

Elle n'avait pas songé qu'*il* pût trépasser si vite, celui dont les demi-joies d'automne avaient été confiées à sa garde (et à celle de quelques autres itou)... Et de ce roi qu'elle aura amusé au point de hâter sa fin par les aspics de foie gras et l'*extra dry* carte rose, elle a porté le deuil pendant quelques semaines tout en ne manquant aucune solennité mondaine, carusique ou ballet-russante... Comme le page de Marlborough on la voyait tout de noir habillée, cependant que d'autres Egéries n'avaient arboré que le gris taupe ou le violet évêque. Cependant elle se montrait partout où elle croyait de son sacerdoce d'aller.

— Je ne veux pas exagérer, disait-elle en son parler pittoresque, et volontairement incorrect, car on dirait que je suis snob...

Qui donc, dieu des Pampas, se fût avisé de cela?

Donc elle est rentrée désormais dans le tourbillon de plaisirs que mènent nos agitées. Et pour marquer son retour à la vie mondaine, elle a voulu se signaler par quelque chose d'original.

La semaine dernière, après un dîner de duchesses et de princes, elle s'assit à une table et, sous prétexte que Max Dearly se trouvait en retard, la voilà qui conférencie familièrement — et, ma foi pas trop mal! — émaillant son papotage de mots drôles, d'à peu près voulus et à double sens, car elle est pleine d'esprit cette prétendue étourdie qui toute sa vie a joué du baragouin pour dire tout ce qui lui passait par la tête... Soudain, on sonne : c'est Max Dearly qui arrive et elle de dire:

— On inaspérait de vous voir et alors j'ai donné une réputation...

Chacun de s'esclaffer et les Altesses de donner l'exemple.

Avant-hier, c'était mieux encore. Sur un mot donné la veille par la comtesse Edm. de P...t.s, elle a bâti une charade qu'elle joua non sans brio avec le baron H. de B..., ce roi des jeunes premiers...

Cette femme est étonnante, elle reprend toujours pied là où tant d'autres sombreraient sous les sourires... C'est la Mme Hugues A...t de l'avenir!

♠ ♠

Nuage.

Mme Ch.r.meteff adore les chevaux et son mari les déteste. Et voilà pourquoi c'est *Madame* qui a gagné le Grand Prix.

M. Ch.r.meteff n'a jamais consenti à aller voir triompher les couleurs de sa femme. Il n'a même jamais voulu aller voir ses chevaux à l'entraînement.

— Mais venez donc un matin à La Morlaye voir mon *Nuage*, lui disait-elle dernièrement. Vous verrez quelle jolie bête c'est!

— S'il est si beau que cela, votre *Nuage*, répondit flegmatiquement M. Ch.r.meteff, eh bien, pourquoi ne le mettez-vous pas à la voiture?

♠ ♠

Les gants du Maître.

Le *Vieil homme* est à peine fini que les polémiques commencent. Et l'on ne peut s'en étonner quand on connaît la modestie charmante de M. G. de P.rt.-R.c.e.

Un jour qu'il déjeunait chez la baronne de B....., ses gants étaient restés sur le piano à queue et comme la maîtresse de maison, une de ses ferventes admiratrices, les lui tendait, en lui signalant son oubli :

— Je vous les donne en souvenir, s'écria-t-il d'une voix douce.....

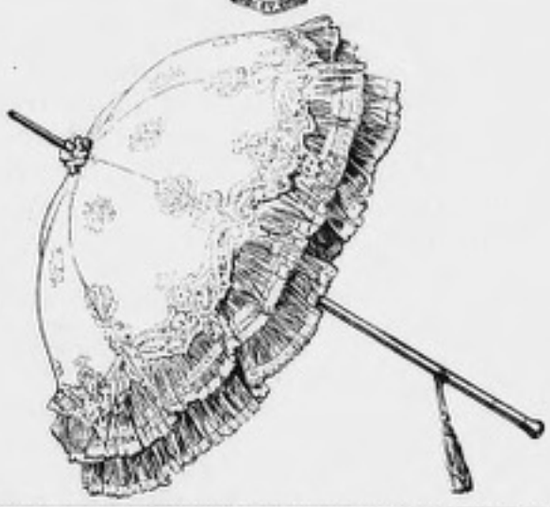
Et il s'en fut.

Rhum St James

GRANDE MAISON DE BLANC

6 BOULEVARD DES CAPUCINES

LONDON **PARIS** CANNES



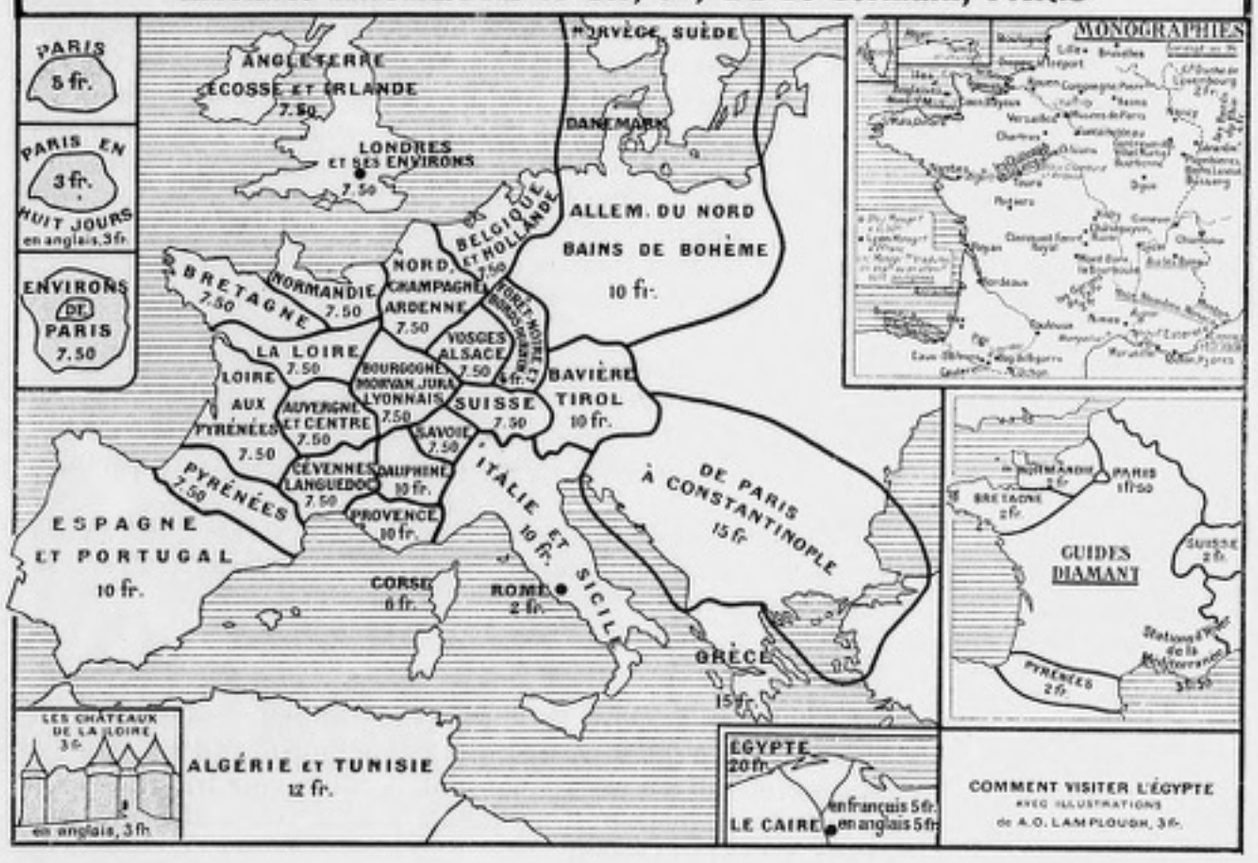
LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON

TROUSSEAUX
COMPLETS DEPUIS 1500 F

CATALOGUES
ET DEVIS DE TROUSSEAUX
ENVOYÉS SUR DEMANDE

GUIDES JOANNE

Librairie HACHETTE et Cie, 79, Bd St-Germain, PARIS



CHEMINS DE FER DE L'EST

Grande Semaine d'Aviation de Champagne à Reims

Du 3 au 10 juillet

A l'occasion des épreuves aéronautiques qui auront lieu au Champ d'Aviation de Reims du *3 au 10 juillet*, la Compagnie de l'Est mettra à la disposition du public, le dimanche 3 et le dimanche 10, entre Paris et Reims, un train spécial à prix réduits de 2e et de 3e classes, suivant l'horaire ci-dessous :

ALLER

Départ de Paris-Est à 10 h. 30 matin.

Arrivée à Reims, gare ordinaire, midi 28. Débarcadère spécial du Champ d'Aviation, midi 45.

RETOUR

Départ de Reims, embarcadère spécial, entrée par la rue de Courcelles, 10 h. 15 soir.

Paris-Est, arrivée, minuit 52.

Le prix des billets aller et retour sera de 8 francs pour la 3e classe et de 12 fr. 10 (timbre compris) pour la seconde classe.

Le nombre des billets est limité ; leur délivrance aura lieu à partir du 20 juin à la gare de Paris-Est et dans les bureaux de ville de la Compagnie de l'Est.

Officiers ministériels

VILLE DE PARIS

A adj. s^t 1 ench. Ch. des Not. Paris, **19 juillet** 1910. **TERRAIN R. Théodore-de-Banville.** Sce 1.110^m M. à p. 225 fr. le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, rue Auber, 11, dép. de l'ench.

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ de Mars)
A adj^er s^t 1 ench. Ch. Not. Paris, 19 Juillet 1910. **2 TERRAINS** Av. de la Bourdonnaiset r. Marinoni, 497^m75. M. à p. **335** fr. le m. **Av. Charles-Floquet** et **rue Thomy-Thierry, 510** m. M. à p. **240** f. le m. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, rue des Pyramides, *dép. de l'ench.*

VILLE DE PARIS (Terrains du Champ de Mars)
A adj^er sur 1 ench. Ch. Not. Paris, le 19 juillet 1910. **TERRAIN** Av. Charles-Floquet et r. Thomy-Thierry, **510^m** M. à p. **245** f. le m. S'ad. Mes MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS et DELORME, r. Auber, 11, *dép. ench.*

Levallois-Perret. Pté R. Fazillau, 124. Rev. éval. 1.500. M. à p. 15.000 f. Adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 19 juillet. S'ad. Me CHARPENTIER, not., 16, av. Opéra.

ASNIERES Pté Av. Flachat, 28. Rev. 1.600. M. à p. 15.000. Adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 19 juillet. S'ad. Me CHARPENTIER, not., 16, av. Opéra.

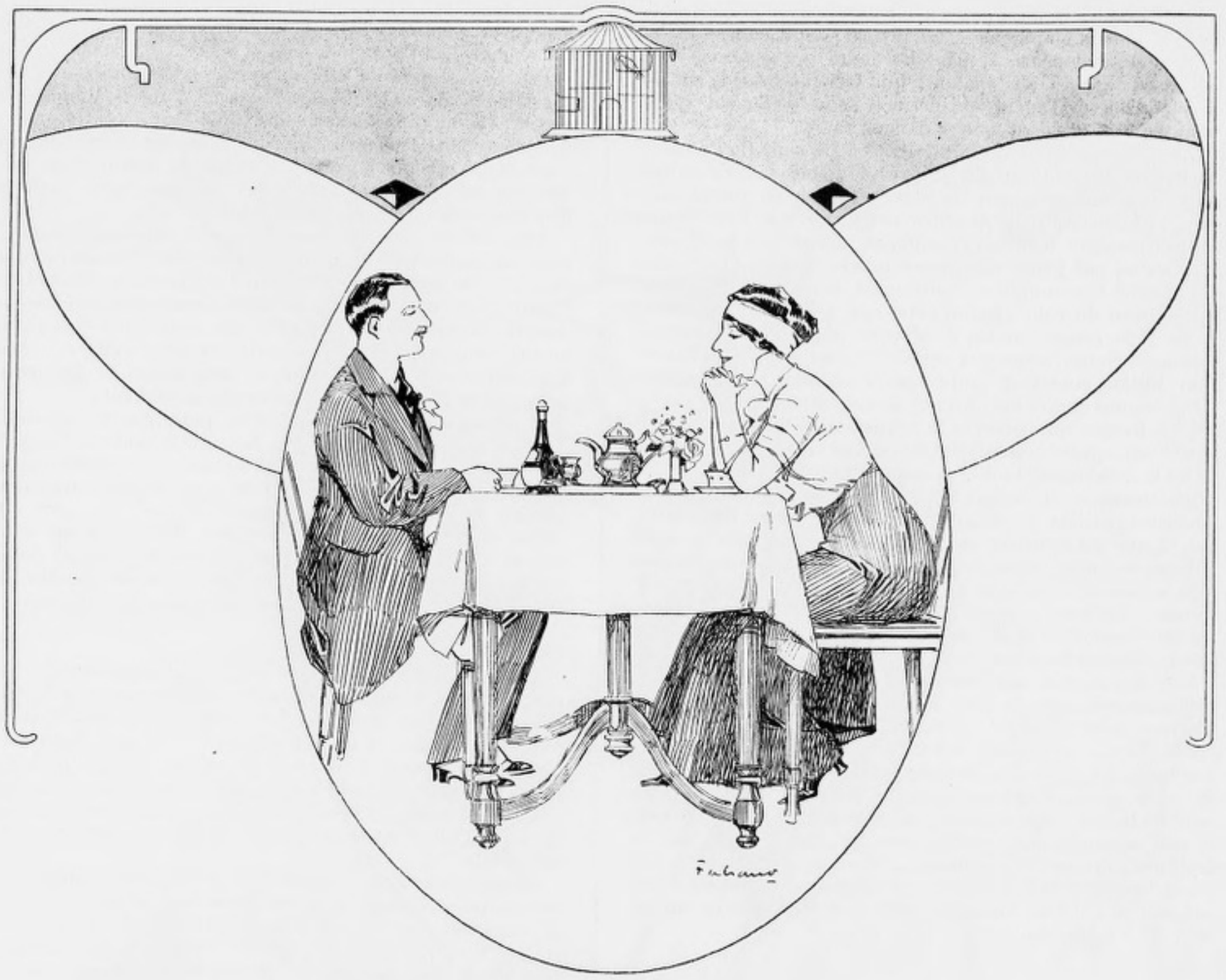
Ne partez pas en voyage sans acheter

Les Coulisses de l'Amour



100 dessins galants par H. Gerbault

Un ravissant album de 100 dessins
95 centimes



LA VAGABONDE

IX

Les danseurs russes sont partis. Antonieff, — le « grand-duc », — et ses chiens sont partis. Où? On ne sait pas. Aucun de nous n'a eu la curiosité de s'en informer. D'autres numéros sont venus prendre leurs places, engagés qui pour sept jours, qui pour quatre jours, car la revue immine. Je croise, sur le plateau, dans le couloir, des figures nouvelles, avec qui j'échange un demi-sourire, un haussement de sourcils en manière de bonjour familier et discret...

De l'ancien programme, on n'a gardé que nous, et puis Jadin, qui créera, — Seigneur! — des rôles dans la revue, et Bouty... Nous causons mélancoliquement, le soir, en vétérans de l'Empyrée-Clichy que le départ d'un jeune régiment aurait oubliés...

Où retrouverai-je ceux que j'ai connus ici? A Paris, à Lyon, à Vienne ou à Berlin?... Peut-être jamais, peut-être nulle part. Le cabinet de Classens, l'agent, nous rassemblera cinq minutes, avec des éclats de voix, des poignées de mains cabotines, juste le temps de savoir que nous existons, de lancer le « Qu'est-ce que vous faites? » indispensable, d'apprendre que « ça boulotte » ou que « ça ne se dessine pas ».

Ça ne se dessine pas... C'est sous cette périphrase vague qu'ils déguisent, mes compagnons errants, la panne, l'arrêt forcé, l'embarras d'argent, la misère... Ils n'avouent jamais, gonflés, soutenus par cette vanité héroïque qui me les rend chers...

Quelques-uns, poussés à bout, trouvent à remplir un petit rôle dans un *vrai* théâtre et, chose singulière, ne s'en vantent pas. Ils y attendent, patients, obscurs, le retour de la veine, l'engagement de music-hall, l'heure bénie qui les reverra sous la jupe à paillettes, sous le frac qui sent la benzine, affronter de nouveau le halo du projecteur, *dans leur répertoire*!

« Non, ça ne se dessine pas », me diront quelques-uns, et ils ajouteront :

— Je rapplique au *ciné*.

Le cinématographe, qui menaça de la ruine les humbles artistes de caf'conc', les sauve à présent. Ils s'y plient à un labeur anonyme et sans gloire, qu'ils n'aiment pas, qui dérange leurs habitudes, change leurs heures de repas, de flânerie et de travail. Des centaines en vivent, aux époques de chômage, plusieurs s'y enrichissent. Mais, si le « ciné » regorge de figuration et de vedettes, que faire?

— Ça ne se dessine pas... non, ça ne se dessine pas...

On jette la phrase d'un air à la fois détaché et sérieux, sans insister, sans larmoyer, la main balançant le chapeau ou une paire de vieux gants. On plastronne, la taille serrée dans un pardessus juponné à l'avant-dernière mode, — car l'essentiel,

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21, 22, 23, 24, 25 *et* 26.

l'indispensable, ce n'est pas d'avoir un complet propre, c'est de posséder un pardessus « un peu là », qui couvre tout : gilet élimé, veston avachi, pantalon jauni aux genoux, — un pardessus tape-à-l'œil, épatant, qui fait impression sur le directeur ou sur l'agent, qui permet, enfin, de lancer crânement, en rentier, le « Ça ne se dessine pas »!

Où serons-nous, le mois qui vient?... Le soir, Bouty rôde, désemparé, dans le couloir des loges, toussote, jusqu'à ce que j'entr'ouvre ma porte pour l'inviter à s'asseoir un instant chez moi. Il insinue ses reins de chien maigre sur une frêle chaise dont la peinture blanche s'écaille, et ramène ses pieds sous lui pour ne pas gêner mes mouvements. Brague vient nous rejoindre et s'accroupit en romanichel, le derrière au chaud, sur le tuyau du calo. Debout entre eux, j'achève de me vêtir et ma jupe rouge, brodée de dessins jaunes, les évente au passage... Nous n'avons pas envie de parler, mais nous bavardons, luttant contre un sourd besoin de nous taire, de nous serrer les uns contre les autres et de nous attendrir...

C'est Brague qui conserve le mieux son activité curieuse et lucide, son appétit commercial de l'avenir. L'avenir, pour moi, ici ou là... Mon goût tardif, — acquis, un peu artificiel, — des déplacements et du voyage fait bon ménage avec un fatalisme foncier et paisible de petite bourgeoise. Bohème désormais, oui, et que les tournées ont menée de ville en ville, — mais bohème ordonnée, attentive à recoudre elle-même ses nippes bien brossées; — bohème qui porte presque toujours sur elle sa mince fortune; — mais, dans le petit sac en peau de porc, les sous sont d'un côté, l'argent blanc de l'autre, l'or caché précieusement dans une pochette à secret...

Vagabonde, soit, mais qui se résigne à tourner en rond, sur place, comme ceux-ci, mes compagnons, mes frères... Les départs m'attristent et m'enivrent, c'est vrai, et quelque chose de moi se suspend à tout ce que je traverse, — pays nouveaux, ciels purs ou nuageux, mers sous la pluie couleur de perle grise, — s'y accroche si passionnément qu'il me semble laisser derrière moi mille et mille petits fantômes à ma ressemblance, roulés dans le flot, bercés sur la feuille, dispersés dans le nuage... Mais un dernier petit fantôme, le plus pareil de tous à moi-même, ne demeure-t-il pas assis au coin de ma cheminée, rêveur et sage, penché sur un livre qu'il oublie de lire?...

Deuxième Partie

I

— Le joli coin intime! Et comme on comprend mal votre existence au music-hall, quand on vous voit ici, entre cette lampe rose et ce vase d'œillets!...

Voilà ce qu'il a dit en partant, mon amoureux, la première fois qu'il est venu dîner chez moi, avec Hamond l'entremetteur.

Car j'ai un amoureux. Je ne trouve à lui donner que ce nom passé de mode : il n'est ni mon amant, ni mon flirt, ni mon *patito*... c'est mon amoureux.

« Le joli coin intime! »... Ce soir-là, derrière son dos, j'ai ri avec amertume... Une lampe voilée, un vase de cristal où l'eau scintille, un fauteuil auprès de la table, le divan usé que cache un savant désordre de coussins, — et le passant, ébloui et superficiel, imagine, entre les murs d'un vert éteint, une vie retirée, pensive et studieuse de femme supérieure... Ah! ah! il n'a vu ni l'encrier poudreux, ni la plume sèche, ni le livre non coupé sur la boîte vide de papier à lettres...

Une vieille branche de houx se recroqueville, comme tombée dans le feu, au bord d'un pot de grès... La vitre d'un petit pastel (une esquisse d'Adolphe Taillandy), fendue, attend en vain qu'on la remplace... Ma main négligente a épinglé, puis oublié, un lambeau de papier autour de l'ampoule électrique qui éclaire la cheminée... Une pile de cinq cents cartes postales, — scènes de l'*Emprise*, — sous leurs bandes de papier gris, couvrent, au risque de l'écraser, une feuille d'ivoire gravé du XVe siècle.

Cela sent l'indifférence, l'abandon, l' « à quoi bon? », presque le départ... « Intime »? Quelle intimité se serre, le soir, autour de la lampe dont l'abat-jour rose se fane?

J'ai ri, et soupiré de fatigue, après le départ de mes deux convives, et ma nuit fut longue, agacée d'une honte obscure née de l'admiration même du Grand-Serin. Sa foi naïve d'homme emballé m'éclaira, ce soir-là, sur moi-même, comme il arrive que certains miroirs inattendus, au détour d'une rue, dans un escalier, révèlent soudain certaines tares, certains fléchissements de visage et de silhouette...

Mais, depuis, d'autres soirs ont passé, ramenant Hamond avec mon amoureux, ou mon amoureux sans Hamond... Mon vieil ami fait en conscience ce qu'il appelle son sale métier. Tantôt il patronne, avec une brillante aisance d'ancien homme d'esprit, les visites de son pupille, qui, sans lui, — je l'avoue en toute sincérité, — m'excéderait. Tantôt il s'efface, — pas longtemps! — se fait attendre, — juste assez! — dépensant pour moi sa diplomatie salonnière qui se rouillait...

Je ne me pare pas pour eux, et ne quitte pas la chemisette à plis, ni la jupe plate et sombre. Je laisse devant eux « tomber ma figure », — la bouche lasse et fermée, l'œil volontairement terni, — j'oppose à l'entêtement de mon amoureux une mine passive de fille qu'on veut marier contre son gré... Je soigne seulement, pour moi plus que pour eux, le décor menteur et sommaire où je vis si peu; Blandine a daigné visiter les recoins poudreux du salon de travail, et les coussins du fauteuil, devant la table, gardent l'empreinte de mon repos...

J'ai un amoureux. Pourquoi celui-là, et non un autre? Je n'en sais rien. Je regarde, étonnée, cet homme qui a réussi à pénétrer chez moi. Parbleu, il le voulait tellement! Tous les hasards l'ont servi, et Hamond l'y a aidé. Un jour, toute seule chez moi, j'ai ouvert à un coup de sonnette timide : le moyen de jeter dehors cet individu attendant gauchement, les bras chargés de roses, à côté d'Hamond qui m'implorait pour lui, du regard? Il a réussi à pénétrer ici, — cela devait arriver sans doute...

J'apprends sa figure, chaque fois qu'il revient, comme si je ne l'avais jamais vue. Il a, des deux côtés de son nez, un pli déjà marqué, qui se perd sous la moustache, il a des lèvres rouges, d'un rouge un peu bistré, comme il arrive aux gens trop bruns. Ses cheveux, ses sourcils, ses cils, tout cela est noir comme le diable, et il a fallu un rayon de soleil bien franc pour m'enseigner, un jour, que, sous tant de noir, mon amoureux a des prunelles d'un gris roux, très foncées...

Debout, c'est vraiment un grand serin, raide, gauche, tout en os. Assis, ou demi-allongé sur le divan, il semble s'assouplir tout à coup et goûter la grâce d'être un autre homme, paresseux, détendu, avec des mouvements de mains heureux, un renversement oisif de la nuque contre les coussins...

Quand je sais qu'il ne me voit pas, je l'observe, vaguement choquée de penser que je ne le connais pas du tout et que la présence chez moi de ce garçon est aussi insolite qu'un piano dans une cuisine.

Comment se fait-il que lui, épris de moi, ne se trouble point de me si peu connaître? Visiblement, il n'y songe pas, et ne paraît occupé que de me rassurer d'abord, me conquérir après. Car, s'il a appris très vite, — sur le conseil d'Hamond, je le parie! — à cacher son désir, adoucir son regard et sa voix en me parlant, s'il feint, rusé comme une bête, d'oublier qu'il me convoite, il ne montre pas non plus l'appétit de me découvrir, de me questionner, de me deviner, et je le vois plus attentif au jeu de la lumière sur mes cheveux qu'à mes paroles...

Que cela est étrange!... Le voilà près de moi, assis, — le même rayon de soleil glisse sur sa joue et sur la mienne, et si la narine de cet homme en paraît carminée, la mienne doit se teinter de corail vif... Il n'est pas là, il est à mille lieues! A tout moment, je veux me lever et lui dire : « Pourquoi êtes-vous ici? allez-vous-en! » Et je n'en fais rien.

Pense-t-il? lit-il? noce-t-il? travaille-t-il!... Je crois

SA MAJESTÉ !

Croquis de Sem



A CHALONS

INCOGNITO

SUR LE BOULEVARD

A LA LÉGATION

A L'ÉLYSÉE

QUELQUES PROFILS PERDUS DU ROI DE BULGARIE

qu'il appartient à la catégorie nombreuse, assez banale, de l'homme qui s'intéresse à tout et ne fiche rien. Point d'esprit, une certaine rapidité de compréhension, un vocabulaire très suffisant que rehausse une belle voix étoffée, cette facilité au rire, à la gaîté enfantine qu'on peut remarquer chez tant d'hommes, — voilà mon amoureux.

Pour ne mentir en rien, mentionnons ce qui me plaît le mieux en lui : un regard parfois absent, chercheur, cette espèce de sourire intérieur de l'œil, qu'on voit aux sensitifs violents et timides.

Il a voyagé, mais comme tout le monde : pas très loin, pas souvent. Il a lu ce que tout le monde lit, il connaît « pas mal de gens » et n'arrive pas à nommer, en dehors de son frère aîné, trois amis intimes ; — je lui pardonne tout cet ordinaire en faveur d'une simplicité qui n'a rien d'humble, et parce qu'il ne trouve rien à dire sur lui-même.

Son regard rencontre rarement le mien, que je dérobe Je ne puis oublier le motif de sa présence et de sa patience. Et pourtant quelle différence entre l'homme qui s'asseoit là, sur ce divan, et l'animal méchant, au désir sauvage, qui força la porte de ma loge ! Rien ne marque chez moi que je me souviens de notre première rencontre, sauf que je ne cause presque pas avec le Grand-Serin. Quoi qu'il essaie, je lui réponds brièvement, ou bien j'adresse à Hamond la réponse destinée à mon amoureux... Ce mode de conversation indirecte donne à nos entretiens une lenteur, une fausse gaîté inexprimables...

II

Je répète toujours la nouvelle pantomime, avec Brague. Tantôt les Folies-Bergère nous donnent asile, le matin, ou bien c'est l'Empyrée-Clichy qui nous prête son plateau pour une heure; nous errons encore de la brasserie Gambrinus, habituée aux éclats de voix des tournées Baret, à la salle de danse Cernuschi.

— Ça se dessine... dit Brague, avare de compliments pour autrui comme pour lui-même.

Le Vieux Troglodyte répète avec nous : c'est un famélique jeune gars de dix-huit ans, que Brague secoue, ahurit, agonit d'injures, au point de m'apitoyer :

— Tu lui en dis trop, Brague! il va pleurer!

— Qu'il pleure, et je lui f... mon pied dans le c..! Les larmes, c'est pas du travail!

Il a peut-être raison... Le Vieux Troglodyte ravale ses larmes, tâche d'enfler un dos « préhistorique » et se dévoue à la garde d'une Hamadryade qui fait des grâces, en chandail de tricot blanc...

Un matin de la semaine dernière, Brague s'est donné la peine de venir, en personne, me prévenir que la répétition du lendemain n'aurait pas lieu. Il nous a trouvés, Hamond, Dufferein-Chautel et moi, finissant de déjeuner.

J'ai dû garder Brague quelques minutes, lui offrir du café, le présenter à mes convives... Et je voyais le petit œil noir et brillant de Brague s'arrêter, à la dérobée, sur mon amoureux, avec une satisfaction curieuse, une sorte de sécurité qui m'a sottement gênée...

Quand je l'ai reconduit à la porte, mon camarade ne m'a pas questionnée, ne s'est permis aucune allusion familière, et mon embarras a redoublé. J'ai reculé devant le ridicule d'expliquer : « Tu sais, c'est un camarade... c'est un ami d'Hamond qui est venu déjeuner... »

Fossette porte à présent un collier de maroquin rouge à clous dorés, d'un goût sportif et déplorable. Je n'ai pas osé dire que je le trouvais laid... Elle fait la cour — damnée petite femelle servile! — au Monsieur bien mis qui sent l'homme et le tabac, qui la caresse d'une adroite claque sur le râble...

Blandine se multiplie, fourbit les vitres, apporte — sans qu'on le lui demande ! — le plateau à thé quand mon amoureux est là...

Tous, à l'exemple de mon vieil ami Hamond, ont l'air de conspirer contre moi en faveur de Maxime Dufferein-Chautel... Hélas ! j'ai si peu de peine à demeurer invulnérable!...

Invulnérable, et pis qu'insensible : rétractile. Car, lorsque je donne la main à mon amoureux, le contact de sa longue main, chaude et sèche, me surprend et me déplaît. Je n'effleure pas sans un petit hérissement nerveux le drap de son veston, et c'est involontairement que je me gare, quand il parle, de son haleine pourtant saine... Je ne consentirais pas à nouer sa cravate, et j'aimerais mieux boire dans le verre d'Hamond que dans le sien. Pourquoi?

C'est que... ce garçon est *un homme*. Malgré moi, je me souviens qu'il est *un homme*. Hamond, ce n'est pas un homme, c'est un ami. Et Brague, c'est un camarade; Bouty aussi. Les sveltes et musclés acrobates qui révèlent, sous un maillot nacré, les particularités les plus flatteuses de leur anatomie... eh bien ! ce sont des acrobates !

Ai-je jamais songé que Brague, qui m'étreint dans l'*Emprise* à me meurtrir les côtes, et paraît m'écraser la bouche sous un fougueux baiser, avait un sexe?... Non. Eh bien! le regard le moins appuyé, la poignée de main la plus correcte de mon amoureux me rappellent pourquoi il est là, et ce qu'il espère... Quel joli passe-temps pour une femme coquette! quel bon flirt agaçant et convaincu !

Le malheur est que je ne sais pas flirter. Manque d'aptitude, manque d'expérience, manque de légèreté, et, surtout, oh! surtout! le souvenir de mon mari!

Si j'évoque un instant Adolphe Taillandy dans l'exercice de ses fonctions, je veux dire travaillant, avec l'âpreté, l'entêtement chasseur qu'on lui connaît, à séduire une femme ou une jeune fille, me voilà refroidie, contractée, toute hostile aux « choses de l'amour... » Je revois trop bien sa figure de conquête, l'œil voilé, la bouche enfantine et rusée, et cette affectation de battre des narines au passage d'un parfum... Pouah ! tout ce manège, cette cuisine autour de l'amour, — autour d'un but qu'on ne peut pas même nommer l'amour, — je les favoriserais, je les imiterais, moi? Pauvre Dufferein-Chautel, il me semble parfois que c'est vous qu'on trompe ici, et je devrais vous dire... vous dire quoi? Que je suis redevenue une vieille fille, sans tentation, et cloîtrée, à ma manière, entre les quatre murs d'une loge de music-hall?

Non, je ne vous le dirai pas, car nous ne savons échanger, comme à la dixième leçon de la Berlitz School, que des phrases élémentaires, où les mots pain, sel, fenêtre, température, théâtre, famille, tiennent beaucoup de place...

Vous êtes *un homme*, tant pis pour vous ! Chacun dans ma maison semble s'en souvenir, non comme moi, mais pour vous en féliciter, depuis Blandine qui vous contemple avec une satisfaction jamais lassée, jusqu'à Fossette dont le large sourire canin dit pareillement : « Enfin! voilà dans la maison *un homme* — voilà L'Homme! »

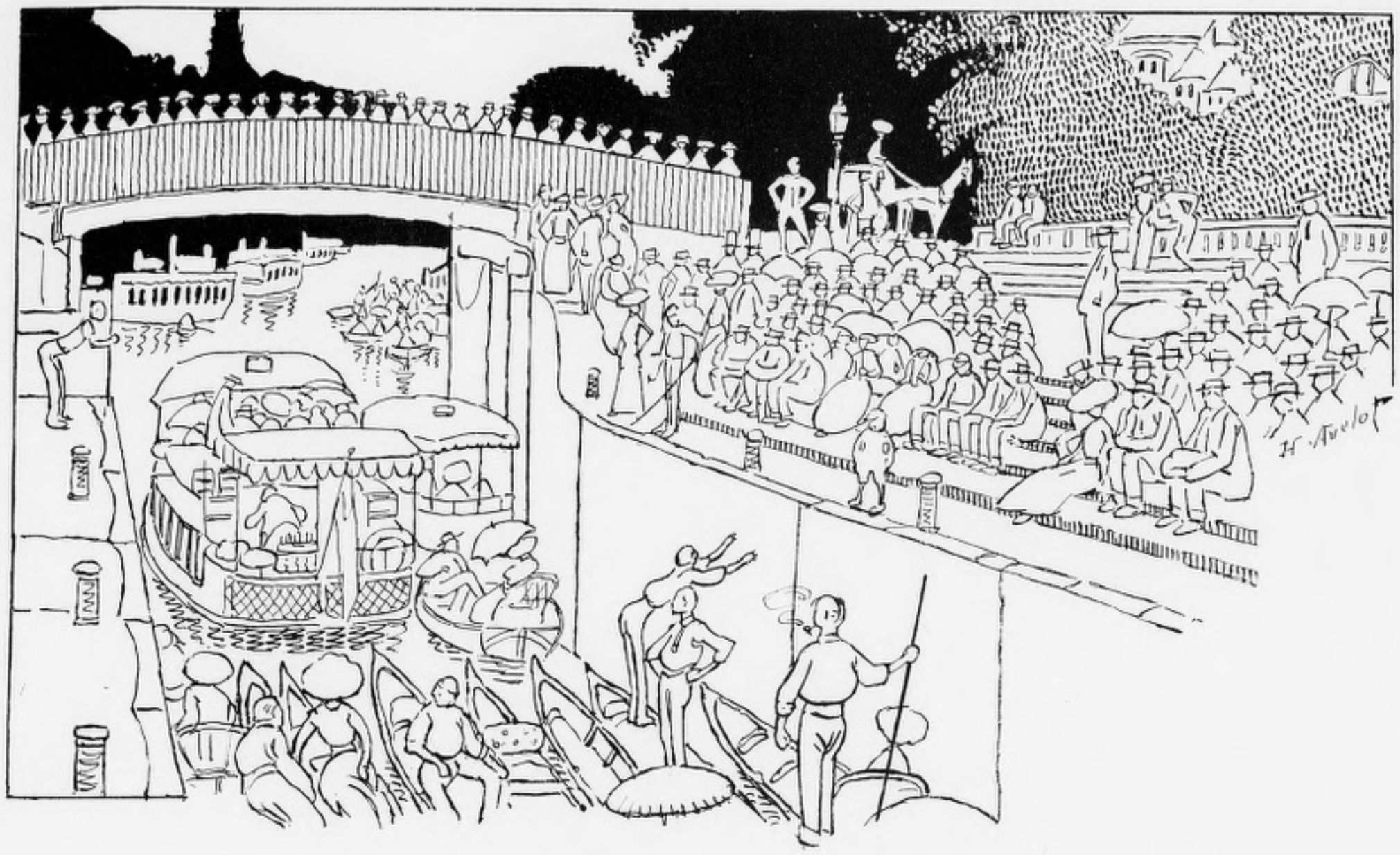
Je ne sais pas vous parler, pauvre Dufferein-Chautel. J'hésite entre mon langage *à moi*, un peu brusque, qui ne daigne pas toujours finir les phrases, mais chérit la précision d'un terme technique, — mon langage d'ex-bas bleu, — et l'idiome veule et vif, grossier, imagé, qu'on apprend au music-hall, émaillé de « Tu parles! » de « Ta gueule! »... « J'me les mets! »... « Très peu pour moi! »...

A force d'hésiter, je choisis le silence...

(*A suivre*)

COLETTE WILLY





Les Escadres de Maiden-Head

Je me trouvais à Londres comme correspondant militaire d'un grand quotidien, pour suivre les manœuvres de l'Armée du Salut, quand je reçus un câblogramme du directeur de *La Vie Parisienne*, me priant de commencer une enquête sur « les forces navales de l'Angleterre ».

Un ami auquel je parlai de ma nouvelle mission, me dit :

— All right! C'est dimanche et il fait beau. Allons tous deux à Maiden-Head. Nous nous percherons sur l'écluse et avant la tombée de la nuit, nous verrons défiler devant nous toute une escadre...

Frais comme son nom, pimpant comme lui, *Tête-de-jeune-fille* est un des plus aimables coins de la banlieue londonienne. Si je pouvais oublier quel grave objet m'amène en ces parages, ou si, résolument, j'écartais de mon cerveau tout souci professionnel, je m'attarderais avec joie dans les rues tranquilles de la petite ville. Ici, toutes les maisons ont des visages comme dans les dessins de Jean Veber, des visages congestionnés jusqu'au rouge brique, mais si sympathiques et si gaillards! Il me semble voir cligner les yeux brillants de leurs fenêtres sous les chichis touffus du lierre ou des rosiers...



En attendant leur tour

Maintenant, la Tamise apparaît dans un cadre à la fois très propre et très riant, très correct et très animé, très élégant et très champêtre : un paysage pour journaux de mode. Ladies et gentlemen, louez le Créateur d'avoir donné au feuillage des verts si profonds pour faire ressortir en notes éclatantes les pantalons de flanelle, les robes de toile légère et le blanc plumage des cygnes, des grands cygnes de la reine, qui, fiers et insolents, suivent au fil de la rivière le chemin de leurs caprices!

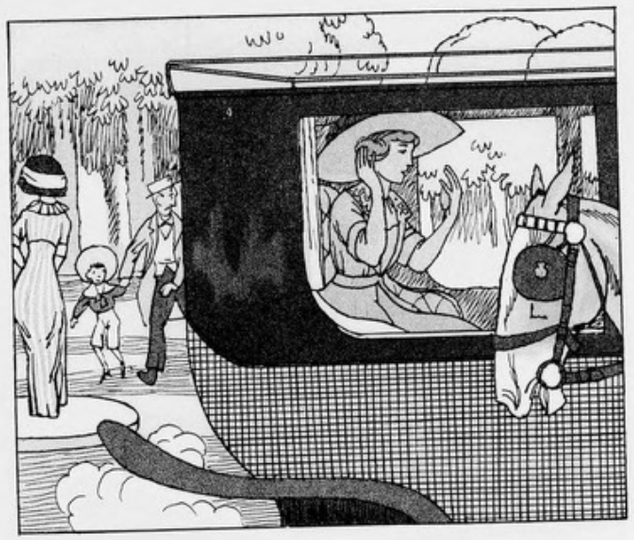
Sur les gradins du quai comme sur le petit pont qui enjambe les portes de l'écluse, la foule est déjà massée. Tâchons de trouver une place parmi ces amateurs de bridge, dépouillons en nous le poète et penchés sur la rivière, examinons tout avec cet œil froid du reporter, que le plus beau spectacle ne saurait distraire de sa mission.



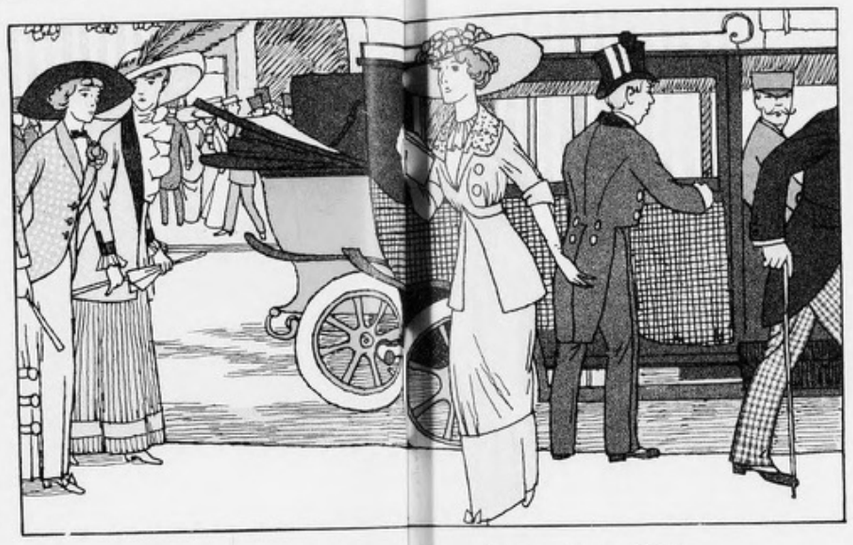
Un coin hospitalier

De 5 A 7

De 5 à 7, au temps jadis, [illegible] sous une épaisse voilette, [illegible] modern style. Aujourd'hui, [illegible] déploient la plus [illegible] [illegible]sistance, soigneusement dissimulée [illegible] dans quelque garçonnière [illegible]. Dites à laquelle nos élégantes [illegible]s. Qu'en en juge!



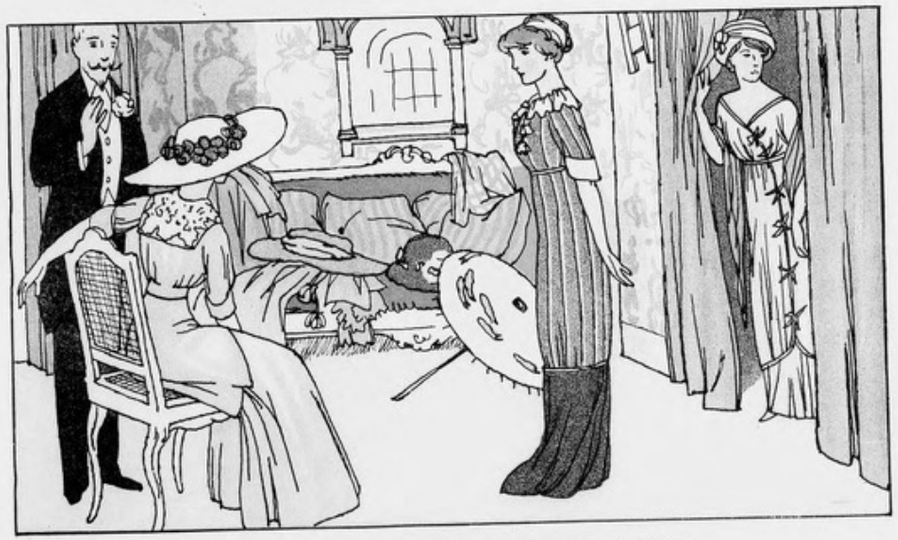
A 5 heures la Parisienne revient précipitamment des courses...



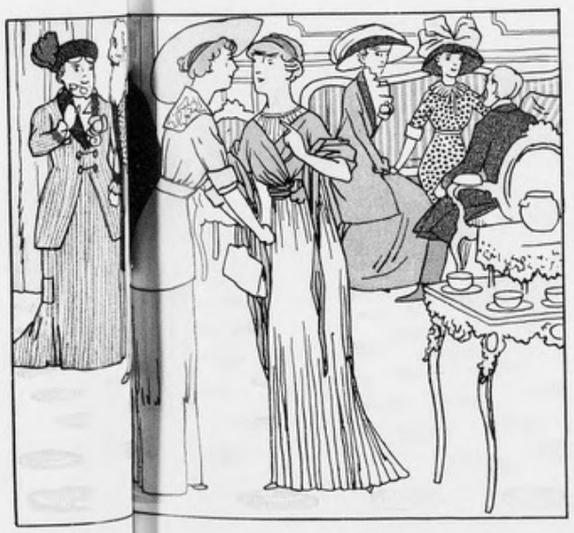
Il faut qu'avant le dîner elle trouve [illegible] temps : 1° De passer chez son bijoutier...



2° De prendre le thé et de croquer quelques gâteaux...



3° De commander une robe ou deux chez Chose, rue de la Paix...



4° De faire [illegible]pparition sensationnelle dans deux ou trois salons...



— Déjà 7 heures ! Vite Justine, ma robe bleue pour aller dîner chez la duchesse!

Là, sous mes yeux, une escadre est massée, attendant le passage pour gagner Hanley ou Windsor; une flotte imposante par le nombre, mais dont chaque unité me paraît bien faible et bien menue. Pas un cuirassé! Pas même un torpilleur. Un ou deux house-boats; quelques minuscules steamers et puis, par douzaines, des yoles et des skifs, des as, des canoë, des barques canadiennes et des *punts* à fonds plats. Collection de joujoux vernis, rien de plus... Et quels moteurs primitifs!... Certains steamers marchent à la vapeur; ils comptent même parfois plusieurs cheminées avec celles des fourneaux de cuisine; mais la plupart des bâtiments, — j'ai honte de le dire, — ont pour tout moteur une paire de rames, manœuvrées entièrement à la main, des pagaies de sauvages ou même, comme les punts, une simple perche en bois... Pauvre Grande-Bretagne!!!

Reconnaissons, pour être juste, que cette flotte de cité lacustre est entretenue dans un état de propreté qui touche au miracle et tout, dans son aménagement, décèle un sens pratique de *first quality*. Voici un house-boat, égayé de fleurs, de fauteuils cannés et de stores en perles de verre. La cuisine, au lieu de se trouver sur le bateau même, occupe un bâtiment distinct qui peut évoluer suivant la direction du vent pour épargner aux occupants du house-boat, les relents parfois fâcheux de la chimie culinaire. (A vous, Monsieur Chéron!)

Qu'il me soit permis aussi de rendre hommage à l'apparence vraiment confortable des equipages de Maiden-Head. Mais... Que veut dire ceci? A côté de ces jeunes hommes bien musclés dans leurs chemises claires, je vois, mollement étendues à la place du barreur, ou même sur les bancs à glissières, ramant avec force, de jeunes misses fort appétissantes. Les suffragettes ont-elles conquis une place officielle dans la marine? J'interroge sur ce point mon ami et lui demande en même temps, si la création de ces équipages mixtes ne présente aucun inconvénient? — Absolument aucun, me répondit-il, voyez ce jeune homme et cette jeune fille qui ont amarré leur yole sous les arbres de la rive. Etendus côte à côte, ils pratiquent un sport spécial qui consiste à se serrer étroitement l'un contre l'autre et à demeurer ainsi pendant des heures entières. C'est du flirt combiné avec du boating, voilà tout. Vos compatriotes, à Chelles ou à Joinville, mêlent plus volontiers le rowing et le... shocking. Avouez que nos canotiers se tiennent mieux que les vôtres...

— Comment? tous ces marins sont de simples canotiers et cette flottille est composée de bateaux de plaisance? — Mon Dieu, oui.

Je m'en étais toujours douté.

Londres 1910. H. Avelot.

EXODE

La chose est opportune,
Puisque voici juillet :
Ma brune,
Cherchons un nid douillet,

Dans un coin de campagne.
Il faut fuir à tout prix
Ce bagne
Qu'on appelle Paris!

« Bagne! Miséricorde! »
Jettes-tu, vivement.
J'accorde
Que ce bagne est charmant.

Il est (rien des réclames)
Le seul vrai paradis
Des femmes.
Point je n'y contredis.

Oui, le plaisir s'y montre,
Tout le long de l'hiver;
Par contre,
En été, c'est l'enfer!

Le soleil, qui s'exalte,
Fond, en ce moment-ci,
L'asphalte;
Et ça sent le roussi.

Voilà que l'anémie
S'infiltre de nouveau,
Ma mie,
En mon petit cerveau.

Et, tiens, presque, je pleure!
Vite, cherchons ce coin,
Sur l'heure!
Ah! loin d'ici, fort loin!

Assez loin pour qu'en somme,
On y soit bien caché
Et comme
Du monde retranché...

Partons, en avant, marche!
Par la route ou par l'eau,
Pour Garches
Ou pour Fontainebleau!

Georges Docquois.

Le Journal d'un Poète

Notes intimes sur Paris, d'André Sperelli

Lundi, *11 heures du matin.* — J'aime Paris, et surtout Paris m'aime; je le vois bien à ce tas de lettres que vient de m'apporter le valet de chambre. Il faudrait que les journées comptent quarante-huit heures pour que je trouve le temps de me rendre à ces invitations : thé chez Mme B..., thé chez Mme de M..., thé chez la bonne duchesse, thé chez le comte P... (le comte P... qui, en Italie, ne me recevait pas!), thé chez Mme de S..., thé chez la marquise de C... T..., thé chez Mme A... B... Il n'y a que Mme G... qui ne m'invite pas!

J'irai chez Mme B... Les autres attendront, et demain elles m'enverront des lettres de lamentations et de supplications. Chez Mme B..., je rencontrerai Mme R... Elle est très belle. Son visage a toujours une expression profonde, significative, passionnée. Jamais sa beauté ne me lasse; elle me suggère toujours un nouveau rêve. Elle possède trois éléments divins de beauté, le front, les yeux, la bouche : oui, divins! Quelle peut-être sa façon d'aimer? En quoi consiste son secret voluptueux?

Je sais que cette année on me trouve simple. Je suis seulement un peu lassé. Je me contente de me montrer, de parler et de donner du bonheur; autrefois j'allais moi-même au devant du bonheur.

... Il n'y a pas de pires créanciers que les créanciers d'Italie. Tout de même Paris est loin, heureusement, de Florence!

Mardi, *3 heures.* — Allé chez P., le couturier. Comme j'ai chanté Venise, je chanterai Paris. Personne encore n'a poussé vers les cieux un chant digne de Paris. A Paris, il est impossible de penser autrement que par images. Elles viennent à moi, de toutes parts, innombrables et diverses, plus réelles et plus vivantes que les personnes qui me heurtent dans les rues. Du matin au soir, mon âme en est pleine; elle ressemble à un bel arbre chargé de chrysalides.

Tout à l'heure, chez P..., tandis que, nonchalantes et orgueilleuses, les mannequins passaient et repassaient devant nous, la splendeur d'une jeunesse divine descendait sur les femmes, comme dans une alcôve somptueuse, car elles ressentaient intérieurement la volupté de s'abandonner à la façon de la cité magnifique. Elles souriaient avec une vague langueur, comme exténuées par une sensation trop forte, les épaules nues émergeant de leurs robes souples. Animateur, je serai l'animateur de Paris, comme j'ai été l'animateur de Venise!

Mme S... m'accompagnait. Elle n'est pas belle, elle est étrange: tout est petit en elle, son corps, ses mains, ses yeux, sa bouche, mais tout est si aigu. Le blanc de ses yeux nage dans une sorte de lumière liquide, un peu azurée. Elle n'est pas celle qui exalte et apaise, mais celle qui trouble et effraie. Elle me rappelle un peu Constance Landbrook, vive, bavarde, mobile, facile aux rapides colères, toujours aussi fraîche que si elle sortait du bain.

... Il paraît que les journaux d'Italie m'arrangent bien!

Mercredi, *5 heures.* — Notre-Dame! Les orgues, pour moi, pour moi seul! Des esprits, en chantant, sortent des obscures retraites de mon cœur, agiles et fiers. Toutes sources impures, mon cœur les a fermées; toutes choses impures, il les a chassées loin de lui; toutes flammes ignominieuses, il les a étouffées. Pâle, oui, mais comme un roi, je jouis d'écouter. Musique, clef d'argent qui ouvre la fontaine des pleurs!... Une ombre palpitante, une obscurité animée par les reflets des pierres... La lumière semblait se recueillir toute dans l'étroit cercle d'huile où se nourrit la petite flamme des lampes. Et j'ai prié... Les mots descendaient sur mon cœur, comme des larmes de miel, comme des gouttes de lait; il me semblait que je cheminais dans les voies secrètes de mon âme comme dans un jardin de délices où les rossignols auraient chanté sur les arbres en fleurs, et où les colombes auraient roucoulé au bord des ruisseaux de la Grâce Divine. La dévotion versait en moi un calme plein de parfums et de fraîcheur...

Et j'étais seul, seul, seul. Mon Dieu, mon Dieu, vous me comprenez!...

Mgr Amette n'est pas venu. Ne sommes-nous cependant les prêtres du même Dieu?

JEUDI, *2 heures*. — Réception à l'Académie... J'y étais avec Mme K.... Je me plains, non de l'amante, mais de l'amour. L'amour, vers lequel tout mon être tend avec une impétuosité invincible, l'amour est de toutes les tristesses de cette terre la plus lamentable. Chaque âme humaine ne porte en soi pour l'amour qu'une quantité déterminée de force sensitive. Cette quantité s'use avec le temps, comme toute autre chose; et lorsqu'elle est usée, nul effort n'a le pouvoir d'empêcher que l'amour finisse. Mais il faut continuer à simuler d'aimer. Or, il y a longtemps qu'elle m'aime... presque deux ans!

Elle est jalouse; moi pas; son mari non plus.

... Un créancier vient de faire vendre mes meubles.

VENDREDI, *8 heures*. — Dîner chez la duchesse... Toujours les mêmes gens. Le petit poète B... qui est très lié avec les Borghèse, a refusé l'invitation qui lui avait été envoyée, afin de ne pas me rencontrer.

Il a fallu parler de l'amour; encore! J'ai prodigué les images, facilement. Un flot de parfum, aussi enivrant qu'un vin de cent ans, montait des fleurs amassées; quelques corolles s'effeuillaient... Mme R.. me regardait, avec un de ces indescriptibles regards féminins qui semblent boire tout ce qu'il y a en l'homme de plus délectable. Et elle m'a dit que ma bouche, pure de forme, ardente de couleur, gonflée de sensualité, un peu cruelle d'expression, rappelait, par une ressemblance singulière, la bouche de ce portrait du gentilhomme inconnu qui est à la galerie Borghèse. Et j'ai pensé : « C'est une volupté jamais éprouvée. »

... J'ai rendez-vous demain avec le dentiste.

SAMEDI, *6 heures*. — Versailles! Ville ambiguë aux trompeuses nonchalances! Toutes les vitalités et toutes les transfigurations de la pierre où le temps accumula ses mystères et où la gloire grava ses emblèmes; toutes les alternances de créations et de destructions qui simulent dans l'eau esclave les libres vicissitudes du ciel. Ville qui étend ses bras de marbre vers le sauvage automne dont l'haleine lui arrive embaumée par la mort délicieuse des jardins. Nulle aurore ne vaut une telle heure crépusculaire sur les marbres et sur les eaux. Soudaine révélation de la ville délaissée qui enserra dans ses bras de pierre le plus orgueilleux songe de la royauté française. Ville anadyomène.

Ainsi mon esprit se bandait et se débandait, mais ne laissait pas de conserver une étrange lucidité d'investigation extérieure. Je parlais, je parlais; l'action de ma volonté était devancée par une énergie libre et obscure comme un instinct, surgie des profondeurs de mon inconscience et opérant d'après un procédé occulte, non vérifiable. Et je me rappelais certains moments extraordinaires où j'ai écrit un vers immortel, dicté par un dieu véhément, auquel ma main obéissait comme un instrument aveugle.

J'écrirai un roman sur Versailles. Une jeune fille quitte Reims pour gagner sa vie, débarque à Paris, devient mannequin, et se retire à Versailles, où elle meurt, s'étant jetée dans le grand canal. Quel sujet, pour un animateur tel que moi.

P. c. c.

R...





Tic-Tac

Madame,

Hier, à l'aveu de mon amour, vous avez voulu répondre par le sourire d'une femme désabusée que sa joliesse et que sa grâce ont trop accoutumée aux galanteries. Vous m'avez traité comme un enfant gâté dont on passe les fantaisies par égard pour son jeune âge et vous avez affecté de n'attacher à mes discours d'autre importance que celle due aux propos fantasques d'un adolescent. Puis, tandis que j'insistais à vous dire toute la force de ma passion, vous avez brisé notre entretien et vous m'avez laissé, avec le reproche d'avoir tué notre amitié! Notre amitié! Elle n'est point morte puisqu'elle n'a jamais été. Sans doute, vous vous plaisiez à décorer de cette housse bourgeoise la bergère d'amour où nous blottissions, vous, votre vie conjugale manquée, moi, mes espoirs de jeune homme déçu! Il vous est pénible de renoncer soudain à cette accoutumance; vous protestez; vous défendez votre bonne foi surprise. Songez seulement à la volupté de sentir, par le souvenir de nos mots et de nos gestes, la caresse incessante de notre passion amoureuse : bientôt notre tendresse renouera le fil de nos heures de causerie solitaire dont nous connaîtrons mieux encore les silences délicieux où nos rêves s'étreignent...



Pourquoi vouloir repousser le bonheur? Je vous aime; je vous aime, je ne saurais dire comment, car je vous aime plus que mon amour. Vous m'aimerez, oui, vous m'aimerez malgré vous : soyez à moi comme je suis à vous et cueillons ensemble les belles grappes de joie que le soleil de ce printemps a mûries pour nous. Nous n'avons pas cinquante ans à nous deux : quelles longues années d'extase! Déjà nous avons rapproché nos pensées au bord des mêmes sources. Rien ne peut, rien ne doit nous arrêter dans notre marche vers les griseries mystérieuses. Trop longtemps nous avons douté de nous-mêmes! Voici bientôt un an que nous nous connaissons et nous n'avons encore fait que jouer à la poupée avec le bonheur : mais nous cessons d'être des enfants et nous sommes vieux de tout notre amour ignoré...

Au nom de quels principes me direz-vous non? Vous êtes légalement engagée par ailleurs, mais le préjugé d'une fidélité constante à un homme dont vous ignorez presque tout ne peut vous tenir prisonnière. Le cœur est un grand anarchiste. Qui vous arrête alors? L'angoisse de l'imprévu? Dans votre vie étroite, tranquille, nette, vous refusez d'introduire les mille complications de la passion? Peut-être même auriez-vous peur de trop aimer...; et vous craignez le réveil douloureux des solitaires lendemains... vous voulez garder votre existence telle que vous l'avez réglée, sans secousse? Quelle erreur! Comptez-vous donc refaire votre destinée? Vous êtes créée pour l'amour : vos yeux, vos cheveux, votre bouche, votre chair blonde ont dix-huit ans à peine et votre mariage précoce n'a point vieilli non plus votre pensée des années dont vous la chargez.



Laissez seulement parler votre nature; entendez l'éveil du vrai printemps de votre vie. Marcelle vous sere à moi.

Votre MAD.

Monsieur,

Votre lettre me donne des frissons (mais non point d'extase)... car je ne sais

où la mettre afin qu'elle échappe à ma femme de chambre qui lit indistinctement tous mes papiers et à mon mari qui lit distinctement ceux qu'il ne devrait pas lire.

Devrais-je la brûler ?... Ce serait vouloir détruire la flamme par le feu ! Une flamme ardente et dont tout autre que mon cœur serait embrasé. Mais le mien, cher Monsieur, est un cœur paisible, régulier, une petite pendule qui ne retarde ni n'avance et qui va son train tout doucettement, sans heurt, sans effort. Il bat, — comme vous le dites vous-même, — pour une existence facile, faite de bien-être et de quiétude. Une existence polie comme un plat d'argent. La moindre raie, la moindre ternissure m'y paraîtrait odieuse.

Or donc, Très Cher, je ne songe pas plus à prendre un amant qu'à me jeter par la fenêtre et fussé-je cent fois plus mal servie en amour dans ma vie conjugale que je n'y songerais pas davantage.

Fi de la bohème du couchage, des five-o'clock-bed, du déshabillage et du rhabillage d'aventure. Les romans et mon imagination, — qui me représente toute chose avec une précision photographique, — m'en ont par avance désabusée. Avant même que de goûter au plaisir j'en aperçois le lendemain grincheux et inesthétique. Un amant, à mes yeux, est un être insupportable ; c'est un examinateur lucide devant lequel on comparaît toute nue comme au conseil de révision et qui, après un examen minutieux et diverses expériences, vous laisse là avec votre petit mouchoir trempé de larmes, et s'en va recommencer le même jeu chez la voisine (votre meilleure amie souvent). C'est un être qu'il faut traiter comme un convive de marque et pour lequel il faut, à chaque repas, changer les menus, les fleurs, le couvert, afin d'attiser, d'amuser son appétit. Que de fantaisie ! Quelle invention incessante ! Se composer une âme, un corps toujours nouveaux, n'être jamais pareille à soi deux jours de suite, que dis-je, deux heures de suite ! Ah ! ciel !...

....Ces choses-là sont rudes
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.

Et quelle inutile fatigue ! La fin n'en vaut pas les moyens, car, précoce ou mûr, l'amant est imparfait.

Jeune, il est inhabile, naïf en ses transports, compromettant par manque de tact... Fat et ridicule, il chante sa conquête dans toute la ville. Il se jette sur vous comme un loriot goulu sur une cerise. Et quand la cerise est mangée, adieu amour !...

Vieux, il est essoufflé, sceptique et mauvais public. Il a possédé, — si on l'en croit, — les plus merveilleuses des filles d'Eve, et l'on n'est pour lui qu'un simple numéro du programme de la revue !

Voilà donc pourquoi je préfère à l'un ou à l'autre, l'animal appelé mari, d'une espèce commune, très répandue, et qui vit dans un climat tempéré ; pas méchant, facile à nourrir, content de son ordinaire ou faisant semblant de l'être. Un animal sans grâce mais sans malice et qu'on mène en laisse pour peu qu'on ait l'habileté de lui faire croire le contraire.

(Vous, cher, serez un jour, dans dix ou quinze ans, un animal de cette espèce-là.)

En attendant, vous êtes très gentil, assez fin, bien vêtu, point trop gauche. Vous jouez joliment du Fauré ; vous avez lu les liaisons dangereuses. Vous citez vos auteurs, à propos, sans pédantisme. Je vous aime bien. Je vous aime assez même pour vous permettre de me porter mon manteau ou de me fermer un gant..., pour boire le champagne qui mousse dans votre coupe un soir de souper..., pour marivauder grivoisement en votre compagnie et pour toucher *en paroles* à tous les dévergondages.



Mais si je vous aimais tout court, sans adverbe, je ferais aussitôt une cure d'isolement et me soignerais avec énergie comme d'une maladie redoutable.

Ceci dit, au revoir, et si vous acceptez un conseil, cherchez, ô chérubin, quelque marraine peu farouche (Mme X... par exemple), bien en chair et de bel appétit, vigoureuse, experte et qui, sur son cœur maternel, vous berce pour vous faire oublier en une nuit votre cruelle et bonne amie.

WISE.



L'EXPOSITION CANINE

En quittant la Terrasse des Tuileries, l'Exposition canine n'a pas gagné. L'année dernière encore elle y recevait comme une personne que vingt-quatre ans de séjour ont mis chez elle. Son installation, dominant la Seine et la place de la Concorde, avait grand air. Quelle différence avec celle du Cours la Reine ! C'est presque un exil et dans un local si mal compris ! L'exposition faite en deux fois laissait une grande partie des niches vides, celles destinées justement aux bêtes que désiraient voir les visiteurs ; d'où force réclamations. Quelques massifs de plantes mélancoliques oubliés par l'Horticulture et une abondance d'œuvres d'art plus ou moins de circonstance n'arrivaient pas à pallier les défectuosités de l'installation. Les pauvres toutous avaient l'air de s'y ennuyer mortellement, le public aussi. Elégant l'après-midi, il est très mêlé dans la matinée.



Devant les chiens de chasse et les chiens de berger, des habitants de la campagne, solides, colorés, le verbe haut, font manœuvrer avec orgueil leurs dociles élèves. Les badauds s'extasient sur les sauts de barrière et le rapport de brosses, éponges et autres objets ménagers simulant un gibier imaginaire.

Devant les bulls et les fox, des gens d'écurie discutent avec passion le « grrrand discours » de M. Briand, et devant les chiens de luxe, les dames marchandes font valoir leurs « enfants » du mieux qu'elles peuvent.

Quelques petits chiens, couchés dans des niches ornées comme des corbeilles de fleurs, ont pour leur tenir compagnie la femme de chambre d'une maîtresse affectueuse mais que l'ambition d'avoir une médaille rend impitoyable. Zézette ou Pompon peuvent se désoler, peu importe pourvu qu'ils soient primés ! Car les récompenses obtenues le jour dit d'amateurs où les dames présentent elles-mêmes leurs chéris ne sont guère prises au sérieux. Ce sont les jolies propriétaires aux sourires charmants, aux regards implorant un jury sensible à la beauté et à l'élégance qui sont surtout primées ; il est bien certain que les résultats seraient radicalement changés si les braves toutous étaient amenés là par la domesticité. Mais cette journée la plus élégante, la plus amusante de toutes serait aussi modifiée et ce serait grand dommage ! Souhaitons que l'année prochaine nous retrouvions le Salon des Chiens dans son cadre, sur cette belle terrasse que l'Exposition canine n'aurait jamais dû quitter.





CHOSES ET AUTRES

Mme B....n, notre cousine à tous, est décorée; c'est certain, c'est fait, et dans trois semaines les journaux publieront son nom, si familier auprès des jeunes filles, parmi les nouvelles chevalières de la Légion d'honneur.

Mais elle a eu bien peur!

Elle avait donné, l'autre jour, aux fidèles abonnés de sa gazette hebdomadaire, une fête aux environs de Paris. Tout-Paris y était naturellement, et naturellement M. Jean Richepin a récité des vers. Mais il y avait aussi Fursy, et Fursy, pince-sans-rire, se met à chanter une chanson qui ne célébrait pas Mme Fallières, et dont le refrain était : « J'aime mieux Lavallière que Mme Fallières ». Ingénument les jeunes abonnés applaudirent. Mais Elle, elle passe par toutes les couleurs. Crime de lèse-majesté, au moment où on lui promettait la croix. Devant ses yeux épouvantés, la croix ne devenait plus qu'une illusion, une bulle qui crevait. Que faire ? Comment réparer ? Elle bondit sur la tribune, entama un petit speech en l'honneur de la présidente, et termina en engageant jeunes filles et jeunes femmes à crier par trois fois: « Vive Madame Fallières ! »

Ce qui fut aussitôt fait que dit, les cousines étant, par définition, l'obéissance même.

Et la croix fut sauvée !



La rue offre souvent des spectacles divertissants. L'autre jour, les membres du Jockey ont pu, de leur balcon, en contempler un qui ne manquait pas de piquant. Une femme trompée venait de surprendre, attablé à la terrasse du Grand Café, son mari, en tendre compagnie. Elle n'avait pas eu une minute d'hésitation : elle avait bondi sur sa rivale, l'avait giflée, puis, chavirant d'un revers de main le chapeau de la dame, lui avait crêpé le chignon, magistralement, comme il convenait. L'autre, étonnée tout d'abord par cette attaque imprévue (on le serait à moins), s'était défendue de toute son énergie.

Émoi, grand émoi sur la chaussée et le trottoir. Voitures arrêtées et cochers hilares, troupiers, marmitons et petit télégraphistes, midinettes et truqueuses, rien ne manquait. Les commerçantes quittaient leur magasin et venaient voir. La circulation était complètement interrompue : bien entendu, aucun agent. On se tordait, et tous les membres du Jockey, accourus au balcon, se penchaient au-dessus de la balustrade de pierre.

La bataille fut épique et longue; le mari, prudent et sans doute ennemi du scandale, avait filé. Enfin la maîtresse se jeta dans un fiacre, laissant sur le lieu du combat son chapeau que la femme légitime emporta comme un trophée.



Elle n'a pas de chance; de terribles ennemis la poursuivent sans cesse.

Tout Paris, l'autre jour, a lu avec stupéfaction, dans un journal du soir, une note, signée de son nom, par laquelle, criant son désespoir, elle implorait la visite d'un ami, qui porte un grand nom littéraire. On connaît aujourd'hui l'auteur, ou du moins l'inspiratrice de ces lignes, qui révèlent une âme basse et une étrange mentalité.

Il y a quelque temps, est venue s'installer à Paris une étrangère, jeune, jolie, qui peint, et qui a... comment dire?... enfin une Renée Vivien, qui manierait le pinceau et non la plume. Son salon noir et blanc est célèbre... Le romancier italien, dont tout Paris raffole en ce moment, jusqu'à ce qu'il en ait assez, ne douta point que, célèbre et aimé des femmes, il ne réussît à révéler à celle-là la beauté de l'amour naturel. Il entra donc en campagne... puis, subitement, il brisa là. La dame bizarre crut à tort ou à raison que cette retraite du romancier avait été produite par les conseils et les reproches d'une grande poétesse. Elle en conçut une haine froide, la plus haineuse des haines et envoya un ami porter la note en question au journal, qui l'inséra contre monnaie sonnante. Le directeur du journal n'était pas là et par conséquent ne lut pas la morasse. La note passa et fit le bruit qu'on sait.

Le directeur et la poétesse, quelques jours plus tard, se rencontrèrent. La rencontre fut plutôt fraîche, cela va de soi.

Que dites-vous des modes? nous demandent nos lectrices. Qu'en dirions-nous, sinon que les Parisiennes sont toujours charmantes? Mais il faut avouer que nos élégantes ont, cet été, de bien curieuses silhouettes :



Comme nos petites-filles riront en regardant les journaux de modes de 1910!

La princesse Ghika, feue Liane de Pougy, enfourchait parfois Pégase.

Nous recommandons au prince, son mari, ces quelques vers qui ne manquent pas d'une certaine mélancolie !

INUTILEMENT

Et si son regard le cherchait,
Et si son regard l'implorait,
Saurais-tu comprendre?
Non! Je dirais : « Il se souvient
D'une heure qui lui parut tendre ».

Et si son désir le voulait
Et si son désir l'appelait,
Voudrais-tu permettre?
Non! Doucement, je sourirais
Comme au Destin qui fut mon maître.

Et si son cœur le regrettait,
Et si son cœur le suppliait,
Resterais-tu forte?
Je me dirais : « C'est un retour
Près de la tombe d'une morte! »

Et si tout son être souffrait,
Si son être se torturait
Sans épouvante,
Je me dirais : « Le voilà prêt,
Pour le bonheur d'une autre amante! »

LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE
ET CEUX... QU'IL NE FAUT PAS LIRE

Les auteurs illustres sont féroces. Voyez MM. Lavedan et Paul Hervieu. Quand ils donnent une pièce au Français, ils ne tolèrent point qu'un pauvre petit auteur affamé de droits, faufile un lever de rideau dans leur spectacle.

De même M. Paul Bourget... Il a remarqué qu'avec un livre peu feuillu, *A la manière de...*, MM. Reboux et Muller avaient un joli succès de librairie. Il s'est dit aussitôt : « Je ne veux pas que quelqu'un puisse tirer profit de ma manière!.. » Et il a écrit lui-même un amusant pastiche *à la manière* de... Paul Bourget.

Mais il a composé cette bluette avec beaucoup trop d'exagération. C'est d'une ironie vraiment trop facile et trop lourde. Cela ressemble à tout ce qu'on voudra.

M. Bourget se moque d'abord de sa manie de parler de choses qu'il ne connaît guère, telles la peinture et la sculpture :

Que d'heures j'ai passées, dans le premier voyage dont je vous parle, à contempler dans la Brera les fresques pâles du suave Luini; dans celui de l'Ambrosiania, la Vierge couronnée de Bergognone; au Poldi Pezzoli, le Sauveur, de Solario et les Boltraffio de la maison Borromée, et les Gaudenzio Ferrari de l'église de Sarronno et les Bernardino de Conti, les Cesare da Sesto, les Marco d'Oggionno, les Giampetrino partout épars.

Evidemment, quand M. Bourget écrit sérieusement, il n'étale pas un pédantisme aussi bouffon, mais il y a une part de vérité dans ce pastiche.

Savourez aussi ce petit passage où M. Bourget se rit, avec bonne humeur, de ses préjugés académiques.

— *Ah! si je pouvais en être (de l'Institut)*, — dit un tout jeune homme qui personnifie à n'en pas douter Bourget adolescent, — *bien des préventions qu'il a tomberaient... Si j'avais seulement le prix Bordin que l'Académie des Beaux-Arts décerne au meilleur ouvrage sur l'esthétique et l'histoire de la peinture!...*

Ah! le rêve hautain d'un artiste : avoir le prix Bordin!... C'est du Bourget, — et du meilleur.

Il faut citer aussi ces quelques lignes tout à fait bien venues, les mieux venues peut-être. Dans un galimatias très comique, M. Bourget expose une sorte de contrefaçon de sa fameuse méthode psychologique : mais il l'attribue, pour donner le change, au savant Dr G.....

— *Nous avons*, dit ce médecin, *un* MOI *raisonnable et raisonnant. Il le situe dans la partie supérieure de notre cerveau en un point qu'il appelle O. Puis, tout autour, placés dans les replis divers de nos lobes, pullulent une série de petits êtres impulsifs, inconscients, dont le savant figure les demeures, distinctes et pourtant réunies, par les points d'intersection d'un polygone. Cest... ce qu'il appelle le moi polygonal.*

Tout cela est joli et d'un humour délicat. Mais comment M. Bourget a-t-il pu écrire, au sujet d'une liqueur républicaine et laïque, cette phrase inconvenante et criminelle :

— *Au lieu de whiskey et de soda, je m'empoisonnais d'un vitriol savamment jauni dans un laboratoire, puis monastiquement baptisé du nom de chartreuse...*

Tous les honnêtes gens, tous les partisans des liquidateurs, — et ils sont légion, — flétriront un pareil procédé.

Paul Margueritte fut un écrivain charmant et ses premiers livres sont bien jolis. Mais quelle idée eut-il un jour de collaborer avec son frère Victor? Fini, du coup, ce bon Margueritte. Nous eumes des romans épais, indigestes, ennuyeux. Nous avalâmes toute la guerre de 70, toute la commune. Vinrent ensuite des prédications protestantes sur l'amour libre, sur la femme émancipée, etc., etc...

Mais Paul a fini, sans doute, par s'apercevoir qu'il fallait laisser Victor au roman-feuilleton et il s'est remis à travailler seul...

Hélas! Ce que c'est tout de même que l'habitude! Il y a encore du Victor, beaucoup de Victor, dans le dernier livre de Paul. Il y a aussi du Paul, heureusement, et, somme toute, plus de Paul que de Victor.

Ce livre fut composé sans doute, pour enchanter les loisirs de M. Charles Benoist. Ce devait être, on le devine, une puissante satire de nos mœurs politiques actuelles, du scrutin d'arrondissement et des mares stagnantes. Et c'est un roman, tout bonnement, un roman très romanesque à la façon de M. Georges Ohnet.

Un docteur, très beau garçon, très intelligent, vit tranquillement dans le beau pays de M. Milliès-Lacroix. Mais soyez tranquille, ce n'est pas l'histoire de M. Milliès-Lacroix. Au portrait succinct que j'ai déjà fait du docteur, vous avez pu, du reste, vous en convaincre.

On le pousse à se présenter à la députation. Il s'y présente, il est *naturellement* élu et il s'installe à Paris, il devient *naturellement* ministre. Il possède une femme admirable. Il la trompe, *naturellement*, avec, *naturellement*, des actrices et puis aussi, *naturellement*, avec la femme d'un de ses collègues (une vilaine femme, *naturellement*).

Mais il attrape mal à l'estomac à force de boire du Champagne et de manger des truffes, et mal à l'âme à force de fréquenter les forbans de la politique et les petites demoiselles du Tout-Paris.

Il demande pardon à sa femme, finalement, de lui avoir fait de la peine et sa femme, héroïque, pardonne *naturellement!..*

Il n'y a pas moyen de se moquer du CHATEAU DE LA BELLE AU BOIS DORMANT, de PIERRE LOTI, à cause de sa courte préface qui est émouvante :

« Ceci est un bien petit livre. Que les lecteurs indifférents me le pardonnent, d'autant plus que ce sera le dernier peut-être... »

On a beau faire le malin, « ça vous fait tout de même quelque chose », comme il est dit dans la chanson de Jean Aicard. Car c'est un rude monsieur tout de même, que Loti, quand on le compare à ses contemporains!...

Son dernier livre est un recueil de petites chroniques pessimistes et découragées. Pierre Loti n'est pas gai; mais vous le saviez peut-être?

Comment serait-il joyeux du reste? Vous n'ignorez pas qu'il possède une maison basque à Hendaye. Or, des industriels du cru se font un malin plaisir de déshonorer, par d'ignobles

bâtisses, ce coin délicieux et prenant. Timidement, Loti proteste. Alors, il lui est gentiment répondu :

« Si ça ne vous plaît pas, allez-vous-en, Monsieur Loti : vous N'ÊTES PLUS LA CURIOSITÉ D'HENDAYE !... »

Ce qui veut dire : « Est-ce que nous n'avons pas Rostand à Cambo !... »

Il y a aussi des pensées dans ce livre, et d'aimables :

Tout est vrai. Mais le contraire l'est également.

RELIGION. *Tout est faux. Mais le contraire l'est encore bien davantage et notoirement plus absurde.*

Les seuls êtres qui me causent encore des indignations exaspérées sont les boutons de mes cols ou de mes devants de chemises, lorsqu'en voyage je me trouve seul à leur merci...

Par exemple, le titre d'un chapitre m'a véritablement ébaubi. C'est celui-ci : BERLIN VU DE LA MER DES INDES.

Il faudra que je demande à notre ami Avelot, à qui rien de ce qui est indien n'est étranger, si, vraiment, de la mer des Indes on aperçoit Berlin...

MESSAC



Les Courses

LE GRAND PRIX. — *Lemberg* est retourné en Angleterre la tête basse : il n'a point eu raison de notre élevage. L'avait-on assez débinée, notre génération de trois ans! Or, il se trouve que *Reinhart*, le troisième de notre Derby, bat le vainqueur du Derby d'Epsom, et que *Nuage*, qui s'était révélé l'année dernière comme le meilleur de ses contemporains français, affirme, cette année, sa suprématie sur les deux camps. Soyons justes! La pluie est bien pour quelque chose dans ce résultat. Par un temps sec et sur un sol normal, il semble bien que l'Anglais aurait régné en France au moins pendant vingt-quatre heures! Mais il pleuvait lamentablement ; et, encore que la piste fût relativement admirable, elle était, — fatalement, — très lourde : les petits pieds de *Lemberg* s'embourbèrent et les larges pattes de *Nuage* firent merveille : voilà tout.

M. Ed. Bl..., stoïque comme un vrai sportsman doit l'être, était sans pardessus et la canne à la main dans le paddock, sous l'averse. Moins héroïques, le Tsar de Bulgarie et le Président de la République avaient remplacé la daumont officielle par un landau fermé. Le petit-fils de Louis-Philippe avait sans doute oublié le parapluie de l'aïeul. Le ton général du cortège s'en ressentit, d'autant que les deux piqueurs à cheval qui ouvraient la marche devant Troude Ier, avaient des allures « d'extras ».

Au départ et la pluie étant un peu calmée, on ouvrit le landau pour la plus grande satisfaction du public qui applaudit et put crier « Vive le Roi ! » en connaissance de cause. Le Roi saluait et ne souriait guère. La Reine saluait et souriait. Un unique tambour battait aux champs. Le budget du ministère de la Guerre semble pourtant de taille à en permettre un second.

On a beaucoup parié dans le Grand Prix ; mais je vais faire une confidence à M. Henn..n : on a beaucoup parié... en Angleterre, et même il est venu à Paris quelques gros bookmakers anglais que nos ordonnances n'ont point arrêtés... non plus que la Sûreté générale d'ailleurs. Il s'est engagé entre l'un d'eux et l'un de nos propriétaires les plus intéressés dans la grande épreuve, — et très gros parieur, — un dialogue où des centaines de livres sterling étaient en question. — « Et encore une fois? » demandait le donneur. — « Et encore une fois ! » disait le propriétaire. Mais le propriétaire se lassa de prendre avant que le donneur ne se lassât de donner. En fait d'estomacs, il n'y a vraiment plus que des estomacs anglais. Nous, nous n'avons que du ventre !

En dehors du plaisir qu'on a eu de battre le voisin, il y a eu celui d'acclamer une dame. Car c'est la première fois que le Grand Prix est gagné par une dame. Mme Cheremet... est Russe de naissance et de nom ; elle est Parisienne pour le charme et l'élégance. M. et Mme Cheremet... ne parient guère et s'ils mirent deux pistoles sur *Nuage* ce fut un maximum. Encore durent-ils les mettre de Moscou, car Mme Cheremet... y est alitée. Ils jouissent, en effet, d'une fortune qui leur rend le pari indifférent ; mais en revanche, ils prennent aux réunions sportives le plus vif intérêt. Assis à l'écart, inconnus du public, ils lorgnent discrètement leurs chevaux et ceux des autres, et la bonne ou la mauvaise fortune les trouve impassibles et souriants. Pour une fois que le sort est galant et bien inspiré, il convient qu'on s'en réjouisse.

Le vieux Cunnington ne fut pas plus heureux que ses patrons ; et, souffrant, — lui aussi, — il apprit son triomphe à Chantilly.

Après la course, les Anglais étaient silencieux. La défaite de leur crack les avait médusés. Jamais ils n'auront eu une plus belle occasion d'emporter à Londres les trois cent mille francs du Grand Prix.

Les fervents du chronomètre constatèrent que les trois mille mètres avaient été faits en 3 minutes 31 secondes, ce qui est beau pour un temps de pluie. Car nous avons maintenant des fervents du chronomètre. Ils ont même leur grand prêtre, notre confrère B.x, qui marche la montre à la main, et ne regarde plus courir les chevaux, mais ses aiguilles. Tel quel, pendant une course, l'œil fixé sur son cadran, il semble le médecin du favori en train de tâter un pouls qui annonce une mort prochaine.

Après la course, les chronométreurs se rejoignent et se contrôlent mutuellement. Il est rare qu'ils soient d'accord, ce qui accentue leur ressemblance avec les docteurs.

P. G.



Hommes et Choses de Bourse

La solidarité est une bien belle chose, à condition toutefois qu'elle serve seulement à se soutenir mutuellement, et non à s'assommer à la ronde. C'est, cependant, de cette seconde manière qu'elle est couramment appliquée en Bourse. En effet, dès qu'une valeur flanche, on essaye vivement de faire crouler les autres, simple histoire de solidarité. C'en est touchant ! Seulement, bien des spéculateurs s'en passeraient.

Depuis un mois surtout, on en joue avec une maestria consommée. Que le Rio recule parce que le cuivre ne vaut que £ 55 environ, alors qu'il était à £ 114 et 117 au début de 1907, il n'y a là rien d'extraordinaire, et c'est le contraire qui le serait. Une seule chose étonne : c'est qu'il soit encore au cours actuel. Mais quelle raison exige donc que les Banques, — par exemple, — se tassent, alors que leurs bénéfices progressent et que leurs dividendes augmentent ? Pourquoi les Fonds d'Etats sont-ils entraînés aussi, alors que tout est à la paix, et que la question monétaire ne présente pas la plus mince inquiétude pour le moment ?

Les pessimistes voient quand même bien noir. L'argent, l'or rentre-t-il dans les caisses des Banques de France et d'Angleterre ? C'est très grave : vous verrez ce qu'elles en feront un jour. Les cours montent-ils l'espace d'une séance ? Que se passera-t-il cette nuit et demain ? Le soleil luit-il un quart d'heure ?

Que d'eau tout à l'heure ! Ils prévoient déjà qu'en janvier prochain la Seine montera au-dessus du pont Royal, le plus dos d'âne de tous nos ponts, etc., etc.

Le plus navrant, c'est que la Bourse continue à évoluer dans le marasme. Heureusement que voilà ses séances d'été, qu'elle va clore l'huis à deux heures et donnera la volée aux commis, dont ceux de la pouponnière seront très marris. Les cours en profiteront peut-être pour monter pendant que tout le monde sera absent. Ça s'est vu !

En ce moment, on ne fait rien. A peine un titre avance-t-il de quelques francs que vite il perd le double. La *Cote* manque de charmes !

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Les hautes sociétés parisiennes et cosmopolites affluent chaque jour à l'Etablissement de Vichy et au Cercle international qui vient de rouvir ses portes; le Concours hippique, le tournoi d'épée donnent aux allées ombreuses leur cachet d'élégance; aussi, les jolies représentations du théâtre et les bals hebdomadaires du Casino sont-ils très suivis. Reconnus, l'ambassadeur comte de Koskinsky, comtesses de Courcy, de Riva, de Vibraye, de Saltern, Mme Jules Ferry, comtes de Monti de Rézé, d'Urribarre, de Dubourg, M. Achille Fould, la marquise de la Proclamation, très remarquée à la bataille de fleurs du nouveau parc de Vichy.

—

L'affluence, au Grand-Guignol, est chaque soir considérable, et, dans le public, se retrouvent de nombreux étrangers, venus à Paris à l'occasion de la grande semaine hippique, et qui tiennent à connaître le spectacle varié, original et audacieux du Grand-Guignol, dont la réputation est aujourd'hui mondiale. Il faut dire que le programme actuel est peut-être le plus parfait de la saison; les deux drames : l'*Attentat* et la *Porte close*, sont assurément parmi les plus terrifiants et les plus étranges qu'ait donnés ce théâtre, et les comédies sont d'une irrésistible drôlerie et déchaînent le fou rire des spectateurs.

—

Avec le retour de la fraîcheur, la « Boîte à Fursy » fait, chaque soir, son maximum de recettes. Hier encore, les quatre chiffres ont été dépassés. C'est dire l'immense succès, remporté par « Fursy » d'abord, dont les spirituelles improvisations font la joie des spectateurs; par « Enthoven », un comique irrésistible; « Roger Ferréol », avec sa distribution de prix; Mévisto aîné, Emile Wolff, et enfin la presque centenaire revue : *On liquide !* si gaîment enlevée par tous les créateurs. Monsieur « Tout le monde » a bien raison de ne pas vouloir quitter Paris, sans consacrer une soirée à la « Boîte à Fursy ».

—

A la Scala « le plafond s'ouvre »
Et l'on se moque des chaleurs.
Vînt-on de Belgrade ou de Douvres,
On y peut goûter le bonheur
D'entendre les très bons acteurs,
Les divettes, qu'on y découvre,
En s'y trouvant bien mieux qu'ailleurs.
A la Scala, « le plafond s'ouvre ».

—

Le mouvement, dimanche, — soir du Grand Prix, — fut à Marigny. C'est, en effet, après les émotions sportives de l'après-midi, un plaisir très réel que de se retrouver, le soir, dans la coquette salle de Marigny, où nos plus jolies Parisiennes font assaut de beauté et aussi d'élégance. La fête du Grand Prix, comme tous les ans, à Marigny, fut superbe, et cette année, elle le fut bien davantage encore que les précédentes, grâce au programme exceptionnellement brillant, Max Dearly et Mistinguett en tête.

—

Signalons au Jardin de Paris, dans le nouveau programme, le succès de Mlle Pomponnette, qui nous prouve, une fois de plus, qu'elle est la plus délicieuse des danseuses.

La fête de nuit du Grand Prix, du Jardin de Paris, d'un éclat incomparable, vit tout ce que Paris compte de notabilités et d'élégances. Le bel établissement des Champs-Elysées, superbement illuminé, enthousiasma les spectateurs qui goûtèrent le spectacle du concert et du cirque, puis la reproduction, par le Cinéma-Eclipse, du Grand Prix, couru dans l'après-midi, et de longues acclamations saluèrent le superbe feu d'artifice.

—

On vient d'inaugurer à Bruxelles, l'Exposition de l'art belge au XVIIe siècle, organisée par le Ministère des Sciences et des Arts de Belgique.

Cette Exposition comporte en plus de six cents chefs-d'œuvre de peinture flamande du XVIIe siècle, dus au pinceau des Rubens, des Van Dyck, des Jordaens, des Fyt, des Snyders, des Teniers, des Brower, des Van Craesbeesk, etc., environ deux cents dessins de l'époque, ainsi que les merveilles de l'art appliqué du XVIIe siècle : tapisseries, cartons, sculptures, orfèvrerie religieuse et civile, dinanderies, ferronnerie, armes et armures, broderies et dentelles, gravures, monnaies et médailles, etc.

Les collections particulières les plus fermées, notamment celles d'Angleterre et d'Amérique, de même que les musées les plus importants d'Europe, ont répondu à l'appel du Gouvernement belge et se sont dessaisis momentanément de leurs plus purs joyaux.

Cette Exposition, installée dans un palais spécialement aménagé et qui contient une suite d'appartements meublés dans le style du XVIIe siècle flamand, accessibles au public, au Parc du Cinquantenaire, restera ouverte jusque fin octobre prochain.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Comédie-Française : *Un cas de conscience. Les Erinnyes.*

—

Zig-Zag. — Au Grand Prix on remarqua fort le teint délicieux des habituées du pesage; il est bon de dire que mondaines et artistes emploient à la ville et au théâtre, soit la crème Brise Exotique, soit l'eau Brise Exotique qui adoucit la peau. Ceci explique la vogue méritée de la Parfumerie Exotique.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits mondialement connus maintenant se trouvent à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme.

—

Il n'est de teintures pour cheveux inoffensives que celles à bases végétales, comme les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Dans un grand cercle, un membre influent, le soir du Grand Prix, oublia momentanément de solder... ses pertes de la journée, mais le lendemain, grâce aux titres dotaux de la princesse X... (soyons discrets), l'Official Banque régla la colossale différence.

Et tout le monde fut content.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour redonner aux cheveux blancs, sans les mouiller, leur primitive nuance, il faut employer la *Poudre Capillus* qui existe en toutes nuances. En faisant la première commande à la *Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre*, avoir soin de mettre dans la lettre un échantillon de ses cheveux. Pour les commandes suivantes, un peu de poudre dans du papier de soie et renfermé dans la lettre suffit pour recevoir la nuance désirée. Prix 5 francs la boîte, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50.

—

Official Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (Tél. 136-73), prêts argent sur fonds dotaux. (Discrétion.)

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDE, splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER, au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre. 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL REGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIÈRE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDÈRE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea, Grand Hôtel. Idéal séjour d'hiver.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza. Fondo-Toce.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation ; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDEES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3e, album, 2 fr., 12e album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les PILULES VIRILIS, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.* PRIX : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*). Ecrire au Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES
très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 3e étage

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

HYGIÈNE INTIME - HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne Paris (Bourse).

CURIOSITES J'envoie 1200 amusements avec 200 grav. et 32 primes 9×14 p. 5 fr.
LAS TARJETAS BOSCH Aragon 185 - 1° 1ª Barcelone (Espagne)

Les 36 Joies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Perjelan, Ed. Touraine, etc...

PRIX 95c
EN VENTE PARTOUT

SAGE-FEMME 1re cl. reçoit pens., consult. et corresp. (Discret.) MAZET U. 142, Boul. Magenta, Paris

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr REYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1911* Fco contre Quatre francs à F. PIERRE, 66, Boulv Magenta, Paris.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

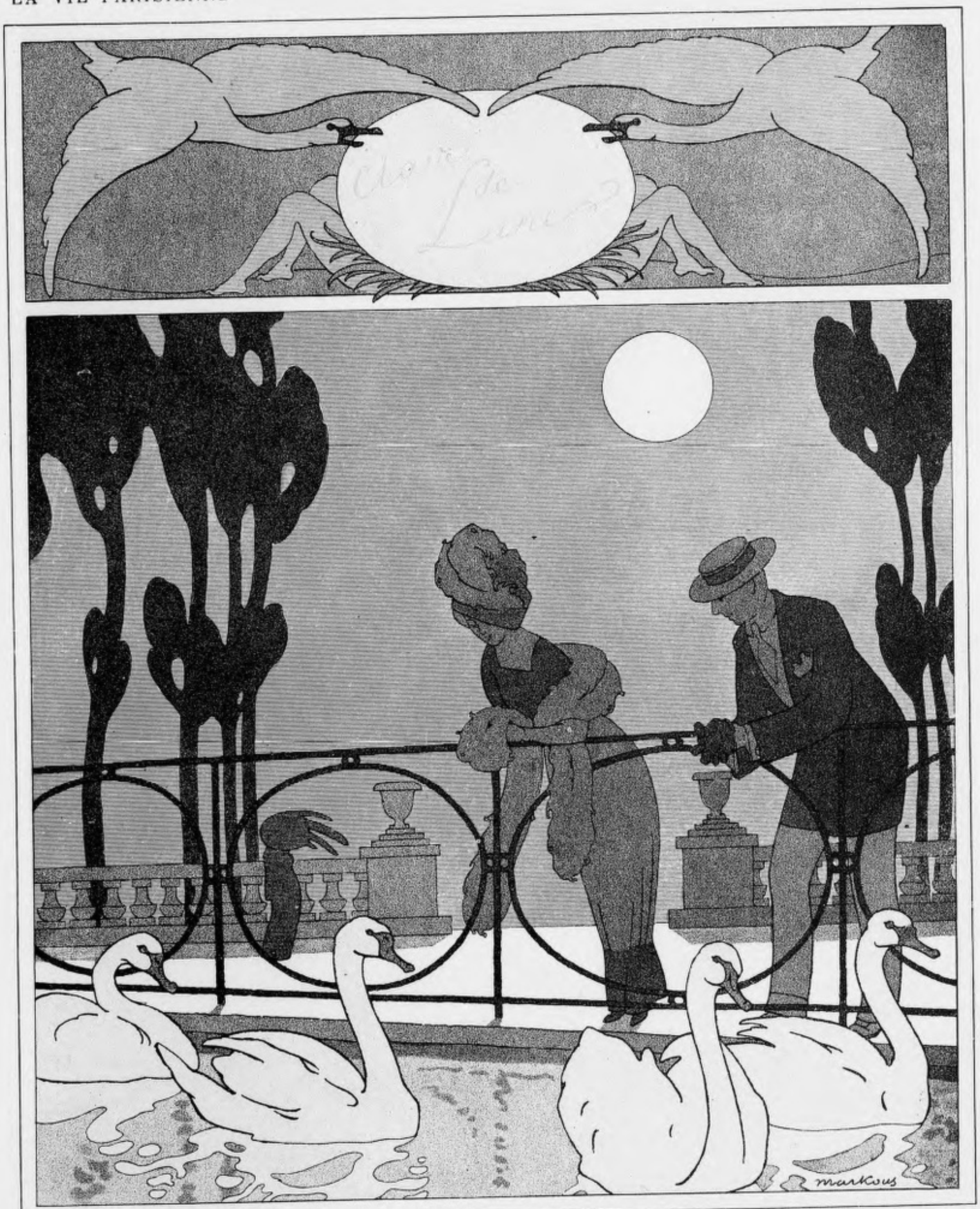
PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

Le gérant : C. CLEMENT.

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Markous



— Votre mari semblait contrarié de notre promenade dans le parc. Serait-il jaloux ?

— Lui !.. Il craignait seulement que je ne prisse froid. Mais je lui ai promis que nous aurions la précaution de causer à *mots couverts*.

Samedi 9 Juillet 1910 — 48e année, N° 28

DÉPOT LÉGAL



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

PREPARATIFS DE DEPART

Dans ce numéro :
LE PARISIEN TEL QU'ON LE PARLE
par Timon de Paris



— Tu vas me gronder... j'ai beaucoup dépensé !
— Tu es un ange descendu des cieux pour me ravir... tout mon argent !

MESDAMES !
Les Véritables **CAPSULES**
des Drs **JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Epoques
et en Evitent les Douleurs.
Le fl. 4'50 fco Pie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.



GERMANDRÉE
en *POUDRE*, en *CRÈME*
et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.











PLAQUES **JOUGLA** — Coeur de Jeannette — Nouveau Parfum HOUBIGANT 19, faub. Saint-Honoré.

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA. etc.*

SOUS BOIS Nouveau PARFUM **GODET**

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par **Ch. DERENNES**



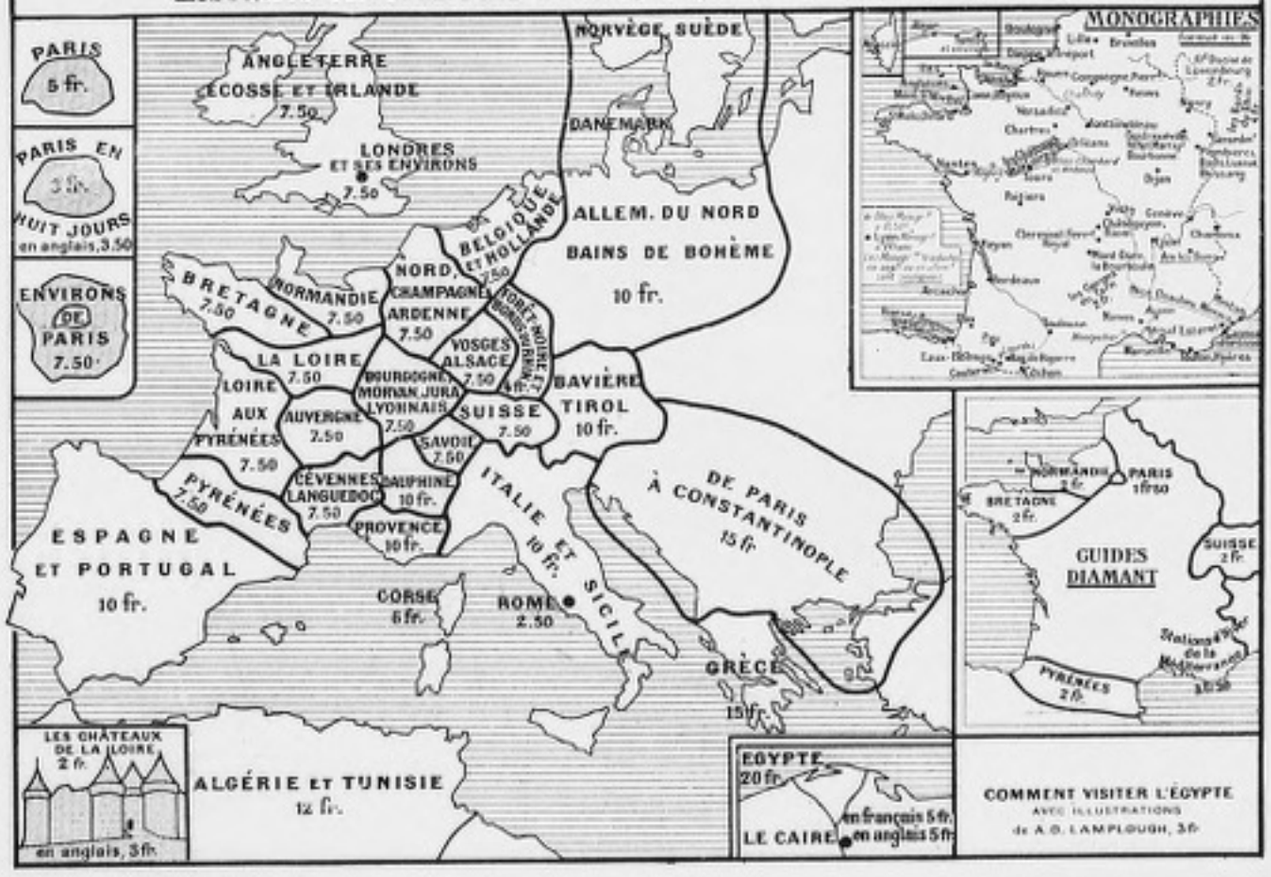
illustré
de 100 dessins
par Ed. Touraine
(8e ÉDITION)

Le livre idéal pour se distraire en voyage !

En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50



GUIDES JOANNE
Librairie HACHETTE et Cie, 79, Bd St-Germain, PARIS



ON DIT... ON DIT...



Chagrins intimes.

M. Fallières est extrêmement tourmenté et il y a bien de quoi. Ses vignes du Loupillon ont été hachées à différentes reprises par de terribles orages, et la récolte sera sans doute nulle. Déception cruelle, en vérité, pour l'auguste vigneron qui comptait beaucoup sur l'année de la comète!

Afin, si possible, de calmer ses inquiétudes, M. Fallières avait dépêché, ces temps derniers, au Loupillon, le poète Marc Varenne qui connaît bien la vigne. Hélas, l'ambassadeur secret revint l'oreille basse et la mine déconfite! Les grappes coulaient. coulaient, et c'était un spectacle à fendre l'âme : « Lasciate ogni speranza!... », dit-il tristement au Président qui put tout juste retenir ses larmes.

L'autre jour, du reste, quand M. Fallières s'embarqua pour Clermont-Ferrand, tout le monde put juger de ses alarmes : sur le quai, il y avait cent hauts personnages venus, selon la coutume, pour lui présenter leurs hommages. Il y avait M. Briand, M. Dubost, M. Brisson, M. Lépine, M. Touny, et tutti quanti... Grognon, M. Fallières ne desserrait point les dents. Mais arrivèrent enfin, un peu en retard, MM. André Fallières et Jean Lannes : le président les attendait avec impatience. Il tira de la poche de son pardessus une lettre toute chiffonnée et, se mettant à l'écart, la leur lut à voix basse pendant que « les autorités constituées » restaient, derrière, « en carafe », — comme dit M. d'Annunzio.

C'étaient des nouvelles « du pays », — mais des mauvaises. .

Aux urnes.

Le Palais vote. Il vote en masse pour le renouvellement de son Conseil de l'Ordre où huit places étaient à pourvoir. Il vote, non pour remplacer Me B.ss.n-B.ll.ut (il est à présumer qu'on le remplacera difficilement), mais pour lui désigner un successeur. Et c'est Me L.b.ri, qui, grâce à la sympathie générale a décroché, j'allais dire... la timbale. Jamais image gastronomique ne fut plus indiquée, car jamais on n'avait tant dîné que cette année. Mais, — les avocats seraient-ils des ingrats? — aucun de ceux qui avaient voulu transformer les bulletins de vote en cartes de visite... de digestion n'a été élu.

— Nous ne voulons pas, a dit quelqu'un, qu'on nous fasse voter avec la fourchette... et le couteau sur la gorge!

Ses Amours.

Un auteur célèbre ne saurait — cela va de soi — avoir la vie sentimentale des hommes du commun. Aussi quand P... se promène sur la plage à la mode se montre-t-il assez volontiers avec sa maîtresse — qui d'ailleurs est charmante — mais il baisse soigneusement les stores du coupé lorsqu'il sort, par hasard, avec sa femme.

Récemment, il annonçait son départ prochain pour une ville du Midi où sa maîtresse devait aller, et comme un ami demandait :

— Et votre femme?

— *Nous* l'emmenons, répondit-il.

Que pensez-vous de ce *Nous* là?

Business...

Le plus enragé, le plus endiablé des journaux royalistes n'a fait faire de la publicité que dans une seule gare de Paris.

Cette gare, naturellement, c'est celle de l'État. Et en sortant de la gare Saint-Lazare, à gauche, tout de suite après le pont de l'Europe, vous pourrez contempler une grande affiche bleue, ornée de fleurs de lys, qui recommande aux voyageurs la lecture de... l'*Action Française*...

Mot de la fin.

Le pasteur R.b.rt., que la religion n'empêche pas, comme on sait, d'aimer le monde et ses pompes, racontait l'autre après-midi, dans un cercle de dames, une jolie anecdote dont l'esprit vaut d'être noté.

On avait évoqué l'histoire de Mme de Montalembert qui, après avoir reçu les derniers sacrements se fit apporter son tricot par sa femme de chambre en disant : « Ma fille, il n'y a pas de raison, parce qu'on va passer dans l'autre monde pour perdre son temps.»



Ceci amena d'autres souvenirs plaisants sur ce sujet plutôt sévère et M. R..... rappela ceci sur son grand-père qui fut pasteur comme lui.

Au dernier jour, on fit autour de ce respectable vieillard une cérémonie touchante, puis, dans une muette désolation, toute la famille attendit. Il attendit aussi. Sa sérénité fut exemplaire pendant une demi-heure, une heure. Puis il commença de s'agiter, ses mains s'inquiétèrent sur ses draps; on crut que l'agonie arrivait et l'on échangea des regards mouillés de larmes. Cependant de longues minutes passèrent encore.

Alors, on vit soudain l'excellent serviteur de Dieu soulever sa tête pour considérer d'un œil furieux les hauteurs de l'alcôve :

— Mais sapristi! cria-t-il, ouvrez-vous donc, portes du Ciel!

Et il mourut.

Un quatrain.

Le docteur Cristal, de Marseille, avait à sa table un soir à dîner Maurice Donnay, qui ne portait pas encore l'habit à palmes vertes.

— Mon cher ami, dit l'amphitryon à l'auteur d'*Oiseaux de passage*, en passant au salon à l'heure du samovar, on dit que vous improvisez comme un ange. Illustrez donc mon album de quelques vers de votre composition.

— Volontiers.

Et prenant la plume, le futur académicien écrit sous les yeux de son hôte qui le suit du regard :

Depuis que le docteur Cristal
Soigne des familles entières
On a démoli l'hôpital...

Le médecin l'interrompt avec effusion.

— Flatteur! Vous me comblez!... Je ne mérite pas...

— Attendez donc que je finisse, répond Maurice Donnay :

On a démoli l'hôpital
Et l'on a fait deux cimetières!

Un sosie.

On a beaucoup parlé des sosies ces temps derniers. On a dit que M. Fallières, M. Briand, M. Brisson, M. Clemenceau avaient leur sosie et l'on a même donné leurs noms, professions et adresses. Mais on en a oublié un : celui de Mgr Amette, archevêque de Paris, qui est le chanteur comique Dranem.

Un jour que ce dernier feuilletait un album de photographies il aperçut son portrait en soutane et en surplis.

Or, la photographie était celle de Mgr Amette, et Dranem apprit ainsi qu'il avait l'honneur de ressembler à ce prince de l'Église. On voit si peu côte à côte ces deux personnages que personne n'avait remarqué cette ressemblance!

A croquer!

Mme V.... ne passe pas pour jolie, ce dont elle enrage, car à défaut d'un visage gracieux, elle possède un corps admirable, une gorge de Vénus et des jambes de Diane chasseresse. Le peintre S...., qui la vit se baigner à Dinard, disait :

— Elle est à croquer, comme les becfigues... en laissant la tête!

SOCIÉTÉ DES AUTOMOBILES BRASIER

Télégraphe : Brasier-Ivry-Port — **2, rue Galilée, Ivry-Port (Seine)** — **Téléphone : 805-55 & 805-35**

PRIX ET DÉSIGNATIONS DES CHASSIS BRASIER

DÉSIGNATION	CHASSIS DE PETITES VOITURES			CHASSIS DE GROSSES VOITURES						
	2 CYLINDRES	4 CYLINDRES MONOBLOC		4 CYLINDRES				6 CYLINDRES		
Puissance	10 HP	11 HP	12 HP	16 HP	18 HP	32 HP	35 HP	24 HP	28 HP	50 HP
Vitesses	3	3	4	4	4	4	4	4	3	3
Transmission	Cardan	Cardan	Cardan	Chaine Rupture ou	Cardan	Chaine	Chaine	Cardan	Chaine	Chaine
Allumage	H[t] tension	H[te] tension	H[te] tension	H[te] tension	H[t] tension	Rupture	H[t] tension	H[t] tension	H[te] tension	Rupture
Pneumatiques	760×90	760×90	765×105	875×105	880×120	880×120	880×120	880×120	880×120	920×120
PRIX	5.500 f.	6.500 f.	7.500 f.	10.000 f.	12.000 f.	13.000 f.	14.500 f.	14.000 f.	15.000 f.	20.000 f.

pour 4 vitesses Supplément 500f.

LES TRIOMPHATEURS DU MEETING DE MONACO

:: :: :: :: :: *AVRIL 1910* :: :: :: :: ::

Les Canots Automobiles " *Brasier-Despujols* ", " *Cocorico* ", " *Jack* ", " *Duc II* ", *munis de moteurs Brasier*, vainqueurs des différentes épreuves du Meeting

Légende : 1-2-3 — Le " *Brasier-Despujols* ", Moteurs Brasier 4 cylindres de 155 d'alésage, gagne la *Coupe du Prince de Monaco*, établissant le record du monde de vitesse sur l'eau pour tous navires (73 kilom. à l'heure).

6-7-8 — Le " *Cocorico* ", moteur Brasier de 155 d'alésage gagnant du *Championnat de la Mer* — 200 kilomètres en 4 h. 22", 35".

4 et 5 — Le " *Duc II* " et le " *Jack* " se placent 2e et 3e dans la course *Omnium* (série Racer) derrière le *Brasier-Despujols* tous trois munis de *Moteurs Brasier*.

Les Moteurs BRASIER sont les triomphateurs du Meeting de Monaco



LA VAGABONDE

III

— Cher Hamond, que je suis contente de déjeuner avec vous! Pas de répétition aujourd'hui, du soleil, et vous, — ça va bien!

Mon vieil ami, qui souffre de rhumatismes lancinants, me sourit, flatté. Il est fort maigre en ce moment, vieilli, léger, très grand, le nez décharné et busqué, — tout ressemblant au chevalier de la Triste Figure...

— Il me semble pourtant que nous avons déjà eu le plaisir de déjeuner ensemble cette semaine? Quelle tendresse débordante pour ma vieille carcasse, Renée!

— Parfaitement, je déborde! Aujourd'hui, il fait beau, je suis gaie, et... nous sommes tout seuls!

— Ce qui veut dire?

— Que le Grand Serin n'est pas là, vous l'avez deviné!

Hamond hoche son long visage mélancolique :

— Décidément, c'est de l'aversion!

— Du tout, Hamond, du tout! C'est du... du rien!... Et, tenez, il y a plusieurs jours que je médite d'être franche avec vous : je ne peux justement pas me découvrir l'ombre d'un sentiment pour Dufferein-Chautel... hormis de la défiance, peut-être.

— C'est quelque chose.

— Je n'ai même pas d'opinion sur lui.

— Je me ferai un plaisir de vous offrir la mienne. Cet honnête homme n'a pas d'histoire.

— Pas assez!

— Pas assez? c'est de la provocation! Vous ne l'encouragez pas à vous conter la sienne.

— Il ne manquerait que ça! Le voyez-vous, avec sa grande main sur son grand cœur : « Je ne suis pas un homme comme les autres... » C'est ça qu'il me dirait, hein? les hommes disent toujours la même chose que les femmes, à ce moment-là.

Hamond me couvre d'un regard ironique :

— Je vous aime bien, Renée, quand vous vous parez d'une expérience qui vous fait — heureusement — défaut. « Les hommes font ceci.. les hommes disent cela... » Où avez-vous pris une pareille assurance? Les hommes! les hommes! Vous en avez connu beaucoup?

— Un seul. Mais quel!...

— Justement. Vous n'accusez pas Maxime de vous rappeler Taillandy?

— Dieu! non. Il ne me rappelle rien du tout. Rien, je vous dis! Il n'est pas spirituel...

— Les amoureux sont toujours un peu idiots. Ainsi, moi, quand j'aimais Jeanne...

— Et moi donc, quand j'aimais Adolphe! Mais ça, c'était de l'idiotie consciente, presque voluptueuse. Vous rappelez-vous, les soirs où nous dinions en ville, Adolphe et moi, et

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21, 22, 23, 24, 25, 26 *et* 27.

que je prenais mon air pauvre, mon « air de fille épousée sans dot », comme disait Margot? Mon mari pérorait, souriait, tranchait, brillait... On ne voyait que lui. Si on me regardait un instant, c'était pour le plaindre, je crois. On me faisait si bien comprendre que, sans lui, je n'existais pas !

— Oh ! tout de même... vous exagérez un peu...

— Guère, Hamond ! Ne protestez pas! Je m'employais de tout mon cœur à disparaître le plus possible. Je l'aimais si imbécilement !

— Et moi, et moi ! dit Hamond s'animant. Vous souvenez-vous, quand ma petite poupée de Jeanne donnait son opinion sur mes tableaux ? « Henri est né consciencieux et démodé », déclarait-elle. Et je ne pipais pas !

Nous rions, nous sommes contents, rajeunis de remuer des souvenirs humiliants et amers... Pourquoi faut-il que mon vieil ami gâte ce samedi si conforme à toutes nos traditions en ramenant le nom de Dufferein-Chautel ?

Je fais une moue fâchée :

— Encore! Laissez-moi un peu en repos avec ce monsieur, Hamond ! Qu'est-ce que je sais de lui? qu'il est propre, correctement élevé, qu'il affectionne les chiens bull et qu'il fume la cigarette. Qu'il soit, par-dessus le marché, épris de moi, ce n'est pas, — soyons modeste ! — un signe très particulier.

— Mais vous faites tout le possible pour ne le jamais connaître !

— C'est mon droit.

Hamond s'agace et claque de la langue, désapprobateur :

— C'est votre droit, c'est votre droit... Vous discutez comme un enfant, ma chère amie, je vous assure!...

Je dégage ma main qu'il retenait sous la sienne, et je parle vite, malgré moi :

— Vous m'assurez quoi ? Que c'est un article de tout repos? Vous voulez quoi, à la fin ? Que je couche avec ce monsieur?

— Renée !

— Eh ! il faut bien le dire ! Vous voulez que je fasse comme tout le monde ? que je me décide ? Celui-là ou un autre, après tout !... Vous voulez troubler ma paix reconquise, orienter ma vie vers un autre souci que celui, âpre, fortifiant, naturel, d'assurer moi-même ma subsistance? Ou bien vous me conseillez un amant, par hygiène, comme un dépuratif? Pourquoi faire? je me porte bien, et Dieu merci! je n'aime pas, je n'aime pas, je n'aimerai plus personne, personne, personne!

J'ai crié cela si haut que je me tais soudain, confuse, cherchant à me ressaisir... Hamond, moins ému que moi, me donne le temps de me ressaisir, pendant que mon sang, monté à mes joues, redescend lentement vers mon cœur...

— Vous n'aimerez plus personne ! Mon Dieu, c'est peut-être vrai. Et ce serait plus triste que tout... Vous, jeune et forte, et tendre... Oui, ce serait plus triste que tout...

Indignée, près de pleurer, je contemple l'ami qui m'ose parler ainsi :

— Oh ! Hamond... c'est vous, vous qui me dites cela ! Après ce qui vous est... ce qui nous est arrivé, espéreriez-vous l'amour?

Hamond détourne son regard, fixe sur la fenêtre claire ses beaux yeux de chien, si jeunes dans sa vieille figure, et répond vaguement :

— Oui... Je suis très heureux comme je suis, c'est vrai. Mais, de là à répondre de moi, à déclarer : « Je n'aimerai plus personne ! » ma foi, non ! je n'oserais pas...

Cette étrange réponse d'Hamond a tari notre discussion, car je n'aime pas parler de l'amour. La plus déterminée grivoiserie ne m'effare pas, mais je n'aime pas parler de l'amour... Si j'avais perdu un enfant bien-aimé, il me semble que je ne pourrais plus prononcer son nom.

IV

— Viens ce soir bouffer chez Olympe, m'a dit Brague à la répétition. Après, on ira dire bonsoir aux copains de la revue, à l'Emp'-Clich'.

Je n'ai garde de m'y tromper : il ne s'agit pas d'une *invitation* à dîner ; nous sommes deux *camarades*, et le protocole, — il y en a un ! — de la camaraderie entre artistes bannit toute amphibologie.

Je rejoins donc Brague, ce soir, à l'Olymp's-bar, de fâcheuse renommée. Fâcheuse? je m'en soucie bien! Libérée du soin de ma réputation, je franchis, sans plaisir comme sans appréhension, le seuil de ce petit restaurant montmartrois, silencieux de sept à dix heures, trépidant, le reste de la nuit, d'un vacarme, assez « chiqué », de cris, de vaisselles et de guitares. J'y venais dîner quelquefois, vite, seule ou avec Brague, le mois dernier, avant de nous rendre à l'Empyrée-Clichy.

Une provinciale servante, paisible et lente parmi les appels, nous sert ce soir le petit salé aux choux, pâtée saine, encombrante, lourde aux estomacs débilités des pauvres petites prostituées du quartier qui mangent auprès de nous, seules, avec cet air farouche que prennent, devant une assiette pleine, les animaux et les femmes pas assez nourris. Ah ! l'endroit n'est pas toujours gai !

Brague, narquois, apitoyé au fond, débine deux femmes qui viennent d'entrer, jeunes, minces, avec des chapeaux imbéciles qui tanguent sur leurs frisures. L'une est saisissante, avec un port de tête d'une insolence enragée ; sa maigreur révoltée paraît toute, gracieuse, sous un étroit fourreau de liberty rose, acheté chez la « marchande ». Par ce soir glacial de février, elle a, pour se couvrir, un manteau, une sorte de cape légère, en liberty également, bleu et brodé d'argent, fané... Elle est gelée, affolée de froid, et ses yeux gris exaspérés repoussent toute compassion ; elle est prête à insulter, à griffer le premier qui dira, navré : « La pauvre gosse ! »

L'espèce n'est pas très rare, en ce pays montmartrois, de ces filles qui crèvent de misère et d'orgueil, belles de leur dénûment éclatant. Je les rencontre, ici et là, traînant leurs nippes légères de table en table aux soupers de la Butte, gaies, saoûles, rageuses, la dent prête, jamais douces, jamais tendres, boudant au métier, et « travaillant » tout de même. Les hommes les appellent « sacrées petites charognes » avec un rire de mépris complaisant, parce qu'elles sont de la race qui ne cède pas, qui n'avoue ni la faim, ni le froid, ni l'amour, qui meurt en disant : « Je ne suis pas malade ! », qui saigne sous les coups, mais les rend...

Oui, je les connais un peu, celles-là et c'est à elles que je songe en regardant la petite fille gelée et fière qui vient d'entrer chez Olympe, — comme si elles me donnaient un vague enseignement, un exemple contre toute faiblesse...

Un demi-silence affamé règne dans le bar. Deux jeunes hommes fardés échangent des répliques pointues, d'un bout à l'autre de la salle, sans conviction. Une gamine courte sur pattes, qui dîne d'une menthe à l'eau en attendant l'aléatoire souper, leur envoie mollement la réplique. Une chienne bouledogue, pleine à éclater, souffle péniblement sur le tapis râpé, son ventre en ballon clouté de mamelles saillantes...

Brague et moi, nous bavardons, alanguis par la chaleur du gaz. Je songe à tous les restaurants médiocres de toutes les villes qui nous ont vus ainsi attablés, las, indifférents et curieux, devant des nourritures étranges... Brague oppose aux vinasses des buffets de gare et des hôtels un estomac d'airain ; moi, si le veau bourgeoise ou le gigot bonne femme, coriaces, me résistent, je me rattrape sur le fromage et l'omelette...

— Dis donc, Brague ? L'homme, là, qui nous tourne le dos, ce n'est pas Stéphane-le-Danseur?

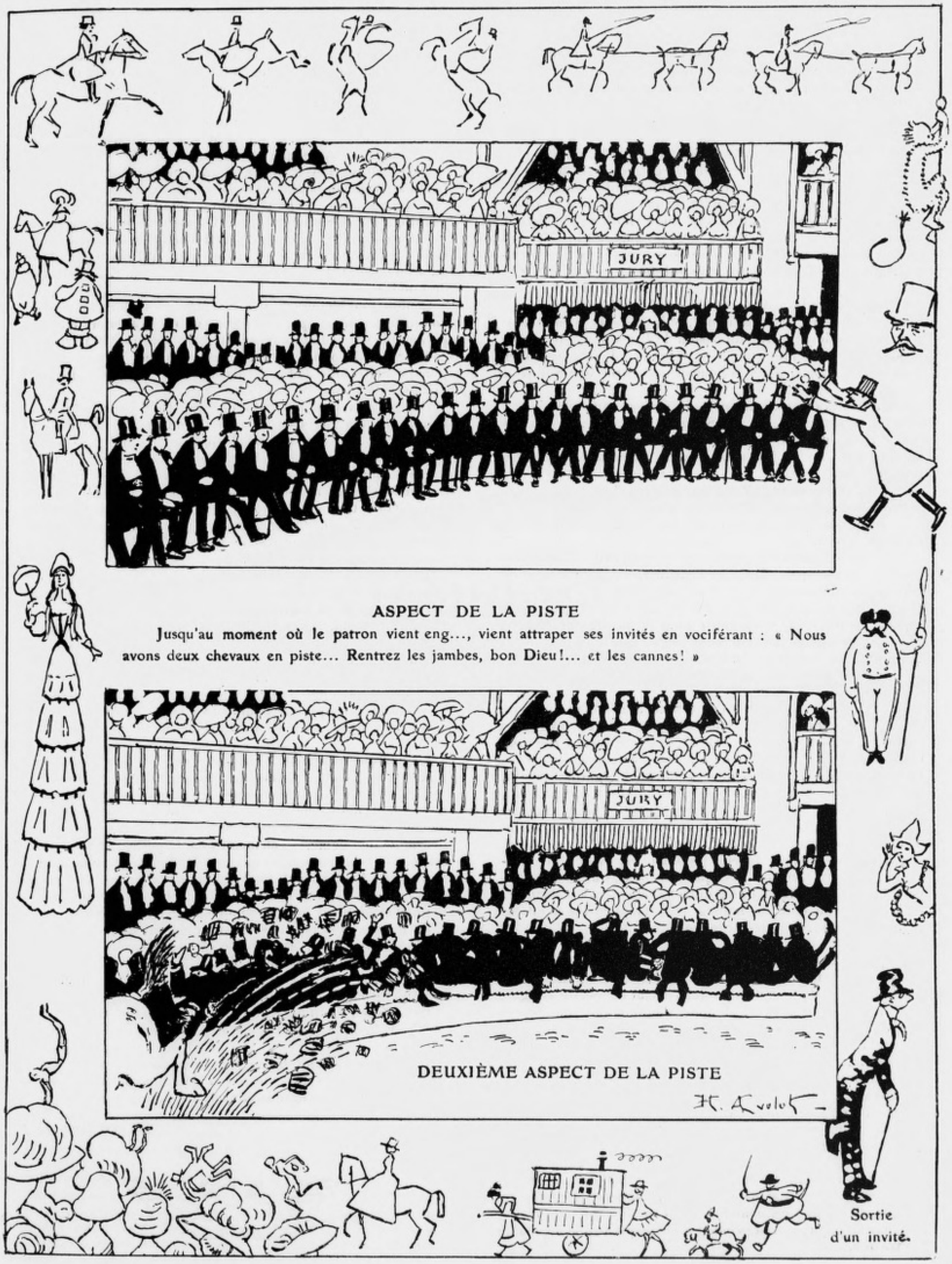
— Où ?... Si, c'est lui... avec une poule.

Une telle « poule », en effet, que j'en demeure estomaquée, devant cette brune cinquantenaire à la lèvre ombrée... Et, comme s'il sentait notre regard, Stéphane-le-Danseur se tourne à demi pour nous lancer un de ces coups d'œil dits d'intelligence qui servent, au théâtre, à signifier : « Chut ! mystère ! » assez discrètement pour être aperçus de toute une salle.

— Pauvre bougre ! il *la* gagne, son argent ! chuchote Brague... Le café, Mademoiselle, appelle-t-il, qu'on se barre !

AU CIRQUE MOLIER

Dessin de H. Avelot



ASPECT DE LA PISTE

Jusqu'au moment où le patron vient eng..., vient attraper ses invités en vociférant : « Nous avons deux chevaux en piste... Rentrez les jambes, bon Dieu!... et les cannes! »

DEUXIÈME ASPECT DE LA PISTE

H. Avelot

Sortie d'un invité.

Le café, c'est une encre d'un noir olivâtre, qui laisse aux parois des tasses une teinture tenace... Mais, à ne plus boire de bon café, j'ai pris le goût de ces tisanes chaudes, amères, à goût de réglisse et de quinquina... On se passe de viande, dans notre métier, mais pas de café...

Si vite qu'on nous serve le nôtre, Stéphane-le-Danseur « se barre » avant nous,— il *rinke* dans la revue de l'Emp'-Clich' — derrière sa mûre compagne. Sans vergogne, il esquisse derrière elle, pour nous, le geste de l'athlète qui « arrache » le poids de deux cents kilos, et nous avons la lâcheté d'en rire... Puis, nous quittons ce morne lieu, que l'on dit « de plaisir », où tout somnole à cette heure sous les ampoules roséés : la chienne pleine, les gamines éreintées, la servante campagnarde et le gérant à moustaches cirées...

Dehors, le boulevard extérieur, la place Blanche où tournoie un vent glacé, nous raniment, et je me sens joyeusement reprise de la fièvre active, du besoin de *travailler*... un besoin mystérieux et indéfini, que je dépenserais à danser aussi bien qu'à écrire, courir, jouer la comédie, ou tirer une voiture à bras...

Comme pris de la même envie, Brague me dit soudain :

— Tu sais, j'ai un mot de Salomon, l'agent... La tournée que je t'avais parlé se dessine. Il dégote un jour ici, deux jours là, une semaine à Marseille, une à Bordeaux... Tu peux toujours partir ?

— Moi? tout de suite! Pourquoi donc pas?

Il me lance, de côté, un vif coup d'œil :

— Je ne sais pas... Pour rien... Des fois... Je sais ce que c'est que la vie...

Ah! j'ai compris! Mon camarade se souvient de Dufferein-Chautel et croit que... Mon rire brusque, au lieu de le détromper, l'égare davantage, mais je me sens, ce soir, si taquine et si gaie, légère, déjà presque en voyage... Oh! oui, partir, repartir, oublier qui je suis et le nom de la ville qui m'abrita hier, penser à peine, ne refléter et retenir que le beau paysage qui tourne et change au flanc du train, l'étang plombé où le ciel bleu se mire vert, la flèche ajourée d'un clocher cerné d'hirondelles...

Un jour, je me rappelle... en quittant Rennes par un matin de mai... Le train suivait, très lent, une voie en réparation entre des taillis d'épines blanches, des pommiers roses dont l'ombre était bleue, des saules jeunets à feuilles de jade... Debout, au bord du bois, une enfant nous regardait passer, une fillette de douze ans, dont la ressemblance avec moi me saisit. Sérieuse, les sourcils froncés, de rondes joues brunies, — comme furent les miennes, — des cheveux un peu blanchis de soleil, elle tenait un surgeon feuillu dans ses mains hâlées et griffées, — comme furent les miennes. Et cet air insociable, ces yeux sans âge, presque sans sexe, qui paraissaient prendre tout au sérieux, — les miens, réellement les miens!... Oui, debout au bord du hallier, mon enfance farouche me regardait passer, éblouie par le soleil levant...

— Quand tu voudras, tu sais!

La sèche invite de mon camarade me réveille devant l'Emp'-Clich' illuminé de feux mauves dont l'éclat blesse, dit Brague, « le derrière des yeux », et nous gagnons le sous-sol où l'odeur reconnue, — plâtre, ammoniaque, crème Simon et poudre de riz, — me soulève d'un dégoût presque agréable... Nous venons voir les copains de la revue, nous, et non la revue!

Je retrouve ma loge, qu'habite à présent Bouty, et celle de Brague est emplie de l'éblouissante présence de Jadin, qui joue trois rôles de l'*Emp'-Clich'-Revue !*

— Grouillez-vous, nous crie-t-elle. Vous arrivez juste pour ma chanson de *Paris la Nuit !*

Hélas! on a habillé Jadin en pierreuse!... Jupe noire, corsage noir échancré, des bas en toile d'araignée, un ruban rouge au cou, et, sur la tête, la traditionnelle perruque en casque, où saigne un camélia! Rien ne demeure, en vérité, du charme populacier et prenant de cette petite fille à l'épaule de travers...

Il fallait s'y attendre : on transforme, vite et sûrement, ma boudeuse et fraîche apache en p'tite femme de café-concert! Parmi les « Ça va?... quoi de neuf?... ça se dessine? », je la regarde piétiner dans sa loge, navrée de constater que Jadin marche *en poule* comme tout le monde, ventre rentré et jabot sorti, qu'elle *place* sa voix en parlant et qu'elle n'a pas encore dit « Mange! » depuis que nous sommes arrivés...

Bouty, qui va danser avec elle l'indispensable « chaloupée », rayonne silencieusement sous la casquette de soie. Pour un peu, il nous dirait : « Hein! » en nous montrant d'un geste de propriétaire la petite créature .. A-t-il enfin conquis sa camarade? Il s'emploie, du moins, je le devine, à la banalisation de Jadin, et les voilà tous deux, maintenant, qui parlent de faire un « numéro sensationnel », très bien payé, au Cristal-Palace de Londres!...

Comme tout change vite!... Les femmes surtout... Celle-ci, en quelques mois, perdra presque tout son mordant, son pathétique naturel et inconscient. . Un sournois atavisme de concierges, de petits commerçants cupides, va-t-il se faire jour en cette folle Jadin de dix-huit ans, si prodigue d'elle-même et de sa pauvre galette?

Pourquoi, devant elle, songé-je aux Bell's, acrobates allemands au nom anglais, que nous connûmes, Brague et moi, à Bruxelles? Incomparables de force et de grâce, sous des maillots cerise que pâlissait leur peau blonde, ils habitaient, à cinq, deux chambres sans meubles, où ils cuisinaient eux-mêmes, sur un petit fourneau de fonte. Et tout le jour, c'étaient, — nous raconta l'impresario, — des palabres mystérieux, des méditations sur les journaux financiers, des disputes sauvages à propos de mines d'or, de Sosnowice et de Crédit foncier d'Egypte! L'argent, l'argent, l'argent...

Jadin anime de son vide bavardage notre visite, qui en a besoin. Après que Bouty, un peu moins maigre, nous a donné les nouvelles de sa santé, annoncé que « ça se dessine » pour l'hiver prochain, nous voilà silencieux, gênés, — amis de hasard que le hasard sépare... Je tripote les fards et les crayons sur la tablette, avec cet agacement gourmand, ce prurit du maquillage, connu de tous ceux qui ont abordé le plateau... La sonnette trille, heureusement, et Jadin sursaute :

— Ouste! grimpez! le pompier va vous donner son avant-scène, et vous verrez si je dégote dans ma chanson de *Paris-la-Nuit* !

Le pompier somnolent me prête en effet son tabouret de paille et sa logette. Assise, le nez au grillage qui sertit un carré de lumière chaude et rougeâtre, je puis, invisible, jouir de la vue de deux demi-rangs d'orchestre et de trois baignoires découvertes, plus une avant-scène... une avant-scène où l'on distingue une dame, — chapeau géant, perles, bagues, paillettes, — et deux hommes qui sont Dufferein-Chautel aîné et Dufferein-Chautel cadet, tous deux noirs et blancs, bien cirés, bien fourbis. Ils sont brutalement éclairés et prennent dans le guichet où je les isole une importance extraordinaire.

La femme n'est pas une femme, c'est une *dame* : Mme Dufferein-Chautel aîné, sans doute. Mon amoureux, lui, paraît s'amuser beaucoup au défilé des chiffonnières, des cochères maraudeuses qui leur succèdent et s'en vont, après un couplet et un petit pas de danse négligent.

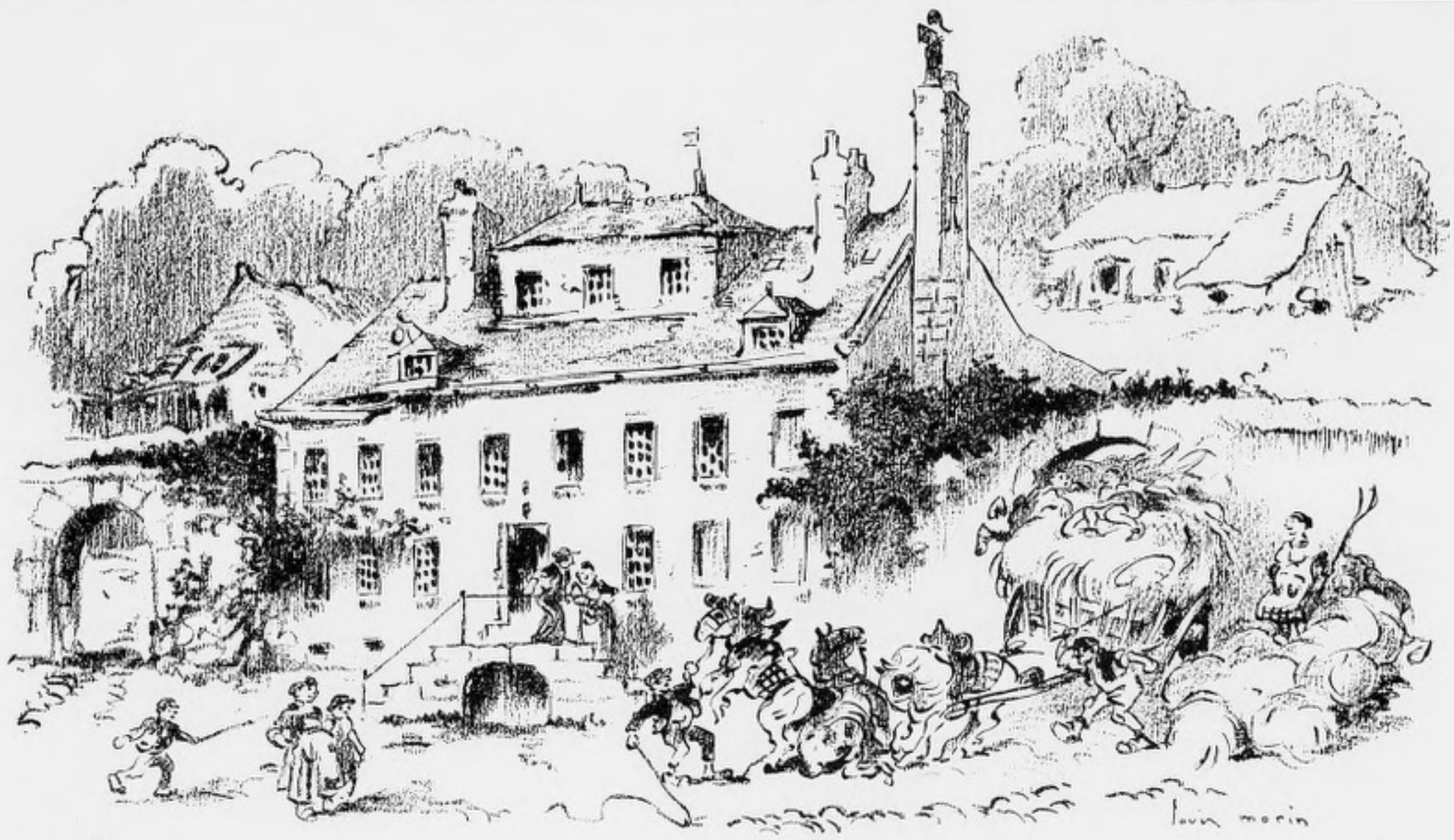
Enfin, voici Jadin qui s'annonce elle-même :

— « Et moi, je suis la reine du Paris nocturne : je suis la Pierreuse! »

Je vois mon amoureux se pencher, assez vivement, sur le programme, puis relever le nez et détailler ma petite camarade, du chignon en casque aux chaussettes ajourées...

(*A suivre*) COLETTE WILLY





MÉTEMPSYCOSE



Qui donc avait laissé le rideau entr'ouvert, hier soir, si bien que le soleil est venu à une heure indue, — cinq heures du matin, — nous chatouiller les paupières et le bout du nez? Lucette affirme que c'est moi, — à preuve que... Et la voilà levée, promenant dans la chambre ses rondeurs rosées dans la molle batiste d'été, et affirmant que je lui dois une compensation très importante.

Je m'exécute et, sacrifiant le travail de la matinée, je propose une promenade dans la forêt, où nous n'avons pas encore mis les pieds depuis que nous habitons ce pays, — même que « c'en est dégoûtant!... »

Lucette a comme cela des manières énergiques de juger les choses, mais d'elle, cela ne me choque pas du tout, à cause des rondeurs rosées.

Ah! par exemple, une promenade en forêt, en voilà une bonne idée!... Aussitôt tous les robinets sont ouverts, au cabinet de toilette, des torrents d'eau clapotent et jaillissent, comme dans les tableaux de La Touche, puis des cheveux à la volée fouettent l'air de la chambre, des nuages de poudre l'obscurcissent... En un tour de main, — une heure environ, — Lucette est prête, et très semblable, dans sa robe blanche, à une fraise dans du fromage à la crème.

Et, à propos de gourmandises, elle prévoit, pour quand nous rentrerons, le plaisir de déjeuner avec des radis et de la salade, dans le jardin, pendant que le soleil fera briller les cristaux comme un étalage de diamants de pacotille.

Il n'y a pas à dire, nous partons à six heures! C'est ça que les Parisiens ne connaissent pas : le petit matin, la rosée, qui tient encore aux grandes herbes, les brumes dans les vallées, pendant que le soleil resplendit sans chauffer encore. Nous suivons la rivière qu'aucun souffle ne touche, mais que les poissons trouent de grands cercles frémissants, et nous montons sans fatigue le raidillon qui mène à la forêt, sous la fraîcheur des feuillages emmêlés et des plantes grimpantes.

Puis ce sont les petits chemins sous bois, tout sombres, avec, dans les fonds, des éclaircies vert tendre, du côté du soleil levant. Il y a des papillons et des demoiselles, comme dans les poésies, et qui nous font quelques moments la conduite : des oiseaux chantent, des grenouilles font le plongeon dans les mares, des fleurs barrent les sentiers et nous mouillent les mains de la fraîcheur de leur caresse.

Nous nous élançons dans le mystère, sans autre guide que le soleil et, vers huit heures, nous voici au bord d'une tranchée profonde, où passe une grand'route (laquelle?) Et comment se fait-il qu'il y ait là, au milieu de ces bois dont nous ne voyons pas la fin, une grande ferme?

Il est amusant de dominer, du faîte où nous nous asseyons, toute la ruche champêtre. Lucette prétend que nous sommes au paradis de l'Ambigu pour un drame campagnard. Le drame, ou plutôt la comédie, en ce moment, c'est la rentrée, par l'une des deux grandes portes cochères, d'une voiture de foin trop ventrue, qui ne peut plus entrer ni sortir. Tous les habitants de la maison se mettent à la besogne pour débarrasser la charrette : c'est une joyeuse mêlée que dominent les jurons du fermier et les hennissements des chevaux.

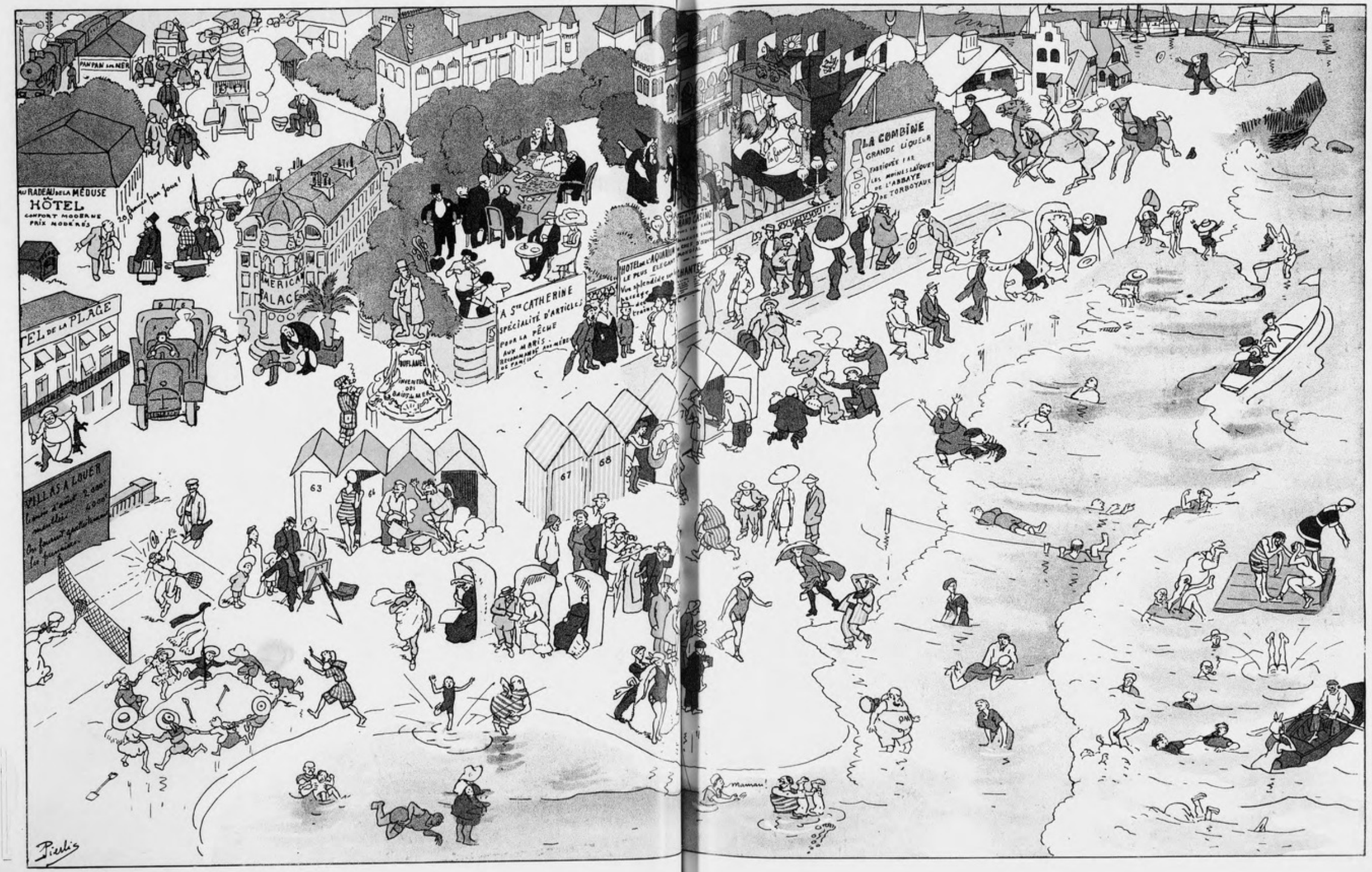
Pendant que Lucette s'amuse de tout ce désordre, je regarde le bâtiment qui s'élève entre les deux grandes portes voûtées. Au



centre, un escalier à double révolution et, au-dessus de la porte, deux anneaux carrés dont je ne m'explique pas tout de suite la destination... Eh, parbleu, il y avait là une enseigne gigantesque... c'est une hôtellerie d'autrefois, transformée après

RÊVE DE VACANCES : LE PETIT TROU PAS CHER

Dessin de Pierlis.



la faillite des grand'routes. Par les portes entraient et sortaient les diligences, les berlines et les voitures de poste, pendant que les escaliers du centre s'animaient de la montée et de la descente des voyageurs affamés, ou demi-repus, et pestant contre les exigences du conducteur qui voulait repartir tout de suite.

Tout un petit musée d'estampes défile devant mes yeux : Victor Adam, Vernet, Debucourt, etc., et j'ai tant de plaisir à voir passer les pittoresques évocations que je tâche de le faire partager à Lucette.

— Tu dis que c'était une hôtellerie, cette ferme, où vois-tu cela ?...

— Mais à ces attaches qui indiquent où se trouvait l'enseigne... et tu te rends bien compte de ceci, qu'on ne bâtissait pas les fermes au milieu du bois pour le plaisir de les éloigner des cultures.

Lucette n'a pas l'air de suivre mes évocations, il faudrait avoir là les documents et les lui expliquer... Lui faire voir ce que je vois si bien, ce n'est pas facile, je vais donc me contenter de flatter son goût pour l'esthétique de l'Ambigu.

— Lucette, as-tu quelquefois des souvenirs d'une existence antérieure?

— Pas souvent, répond-elle... On a bien assez de s'occuper des choses d'à présent. Et toi?

— Moi, très souvent... Peut-être n'as-tu pas vécu antérieurement dans ce pays-ci; peut-être étais-tu une petite princesse de Chine... ou une négresse Botocudo?...

— Mon Dieu, que tu es bête!...

— ... C'est pour cela que tu n'as pas de rappels de mémoire... Moi, je devais vivre dans l'Ile-de-France... Souvent, au détour d'un chemin, je reconnais nettement des choses inconnues et, si je fais bien attention, les souvenirs s'attirent les uns les autres, comme une chaîne noyée dans un lac et dont j'aurais pu saisir le premier anneau.

« Lucette, tu t'étonnes qu'un petit détail de construction m'ait révélé l'hôtellerie d'autrefois : tu as peut-être raison, il y a *autre chose*... En effet j'ai déjà vu ces bâtiments-là. J'en retrouve l'intérieur, la grande cheminée qui flambe, le tourne-broche, les pichets et les assiettes pendus au mur... Lucette, je n'étais pas seul, j'en suis certain, maintenant; il y avait avec moi



Parmi les voyageurs nous aperçûmes un jeune couple.

une petite femme brune, toute cachée de voiles, avec une couronne de roses sur la tête, comme en ont les femmes d'Isabey, et la ceinture très haut placée, sous les seins; un grand schall vert cachait tout entière sa robe de bal... Mais, voilà!... Pourquoi était-elle en robe de bal?... Il y a là quelque chose qui n'a pas bien marqué sur la plaque sensible de ma mémoire... En revanche je me souviens de la poursuite dramatique dont nous fûmes l'objet et du moyen ingénieux que j'employai pour nous y soustraire...

— Quelle poursuite? demande Lucette, intéressée malgré elle, *du moment qu'il y a du drame.*

— Quelle poursuite?... Ah! ma chère, la plus terrible!... Estelle... (je me souviens de son nom...) je l'avais enlevée pendant le bal de ses noces... — vois-tu, voilà l'histoire de la robe de bal qui s'éclaircit... — pour l'arracher au misérable auquel ses parents l'avaient donnée... vendue même, je crois...

— Mon amour, si immense qu'il fût, ne m'avait pas empêché de voir que nous étions poursuivis. Deux cavaliers ne quittaient pas notre voiture de vue. Mais que pouvaient-ils tenter contre un amant décidé à tout pour conserver celle que...

— Ils avaient peur de toi ?

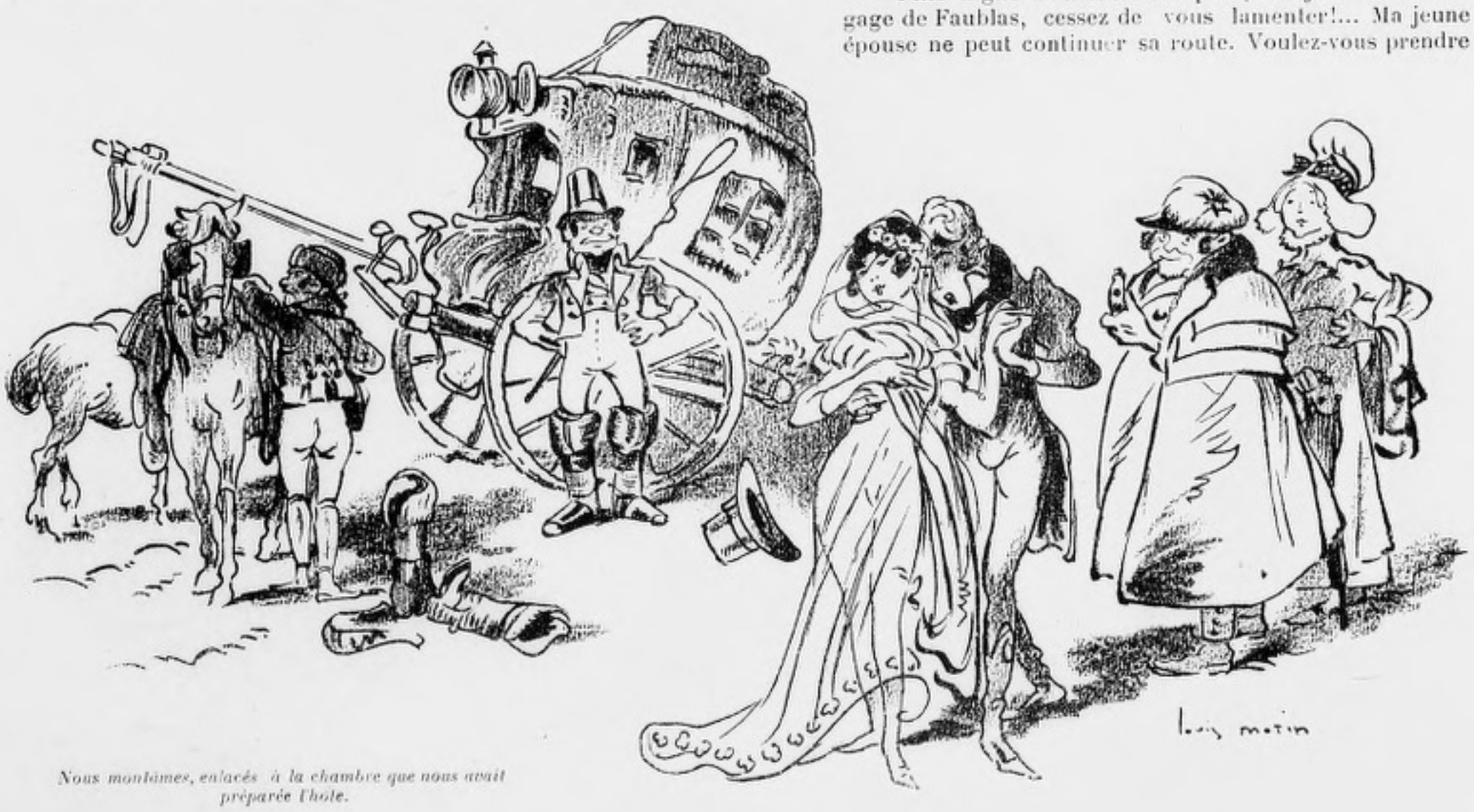
— Sans doute, mais plutôt ils préparaient un coup de force pour la sortie de la forêt, car ils disparurent subitement avant que notre chaise n'arrivât à l'hôtellerie, que tu vois là sous tes yeux, sous les espèces d'une ferme paisible. Nous nous y arrêtâmes pour changer de chevaux et prendre quelques aliments, et ce fut à ce moment que nous nous rencontrâmes avec les voyageurs de la diligence.

« Parmi eux un couple à peu près de notre âge frémissait d'impatience et, au rebours des autres voyageurs, déplorait la lenteur du voyage.

— Hélas, s'écriait la jeune femme, reverrons-nous encore, à Nancy, mon vénéré père ? Il veut pardonner à notre amour, bénir le fruit prochain de notre union et nous serrer sur son cœur avant de rendre à Dieu sa belle âme... Mais ce Dieu que nous implorons le permettra-t-il!...

A ces mots sensibles je bâtis rapidement un ingénieux stratagème, pour échapper à nos persécuteurs.

— Fille digne d'un si tendre père, dis-je dans le langage de Faublas, cessez de vous lamenter!... Ma jeune épouse ne peut continuer sa route. Voulez-vous prendre



Nous montâmes, enlacés à la chambre que nous avait préparée l'hôte.

notre chaise de poste? Elle vous fera gagner Nancy avec la rapidité de l'éclair.

Les deux jeunes gens acceptèrent... nous étions sauvés!... Pendant qu'ils partaient au triple galop, emportant la responsabilité de notre crime, nous montâmes, enlacés, à la chambre que nous avait préparée l'hôte... — un détail me revient, un de ces minuscules détails si chers à M. Lenôtre — le lit était bassiné...

— Comment! s'écrie Lucette... Eh bien! .. et les malheureux que tu envoyais à l'embuscade?...

— Ma chère, je ne me rappelle rien du tout à ce sujet. Estelle seule a marqué sur la cire molle de mon souvenir.

— Eh bien, moi, je te dirai que tu ne changes pas beaucoup dans tes différentes existences... Ton plaisir avant tout! Quant aux autres, qu'ils deviennent ce qu'ils peuvent!.. C'est comme ton Estelle, elle devait encore être jolie, celle-là, avec sa couronne de roses en casseuse d'assiettes, sa taille sous les bras et son châle vert... Quelle péronnelle!

Décidément, j'avais maladroitement déchaîné l'orage. Quand nous avons déjeuné dans le jardin, au retour de la promenade, avec des radis et de la salade, il y avait des perles transparentes qui tombaient sur les cristaux... et la bouderie a duré toute la journée, jusqu'à l'heure du coucher.

Louis Morin.

Le Parisien tel qu'on le parle

VIII. — Les moyens de parvenir

Il est étonnant qu'à cette époque où, comme le voulait l'auteur d'*Emile*, une moitié des Français s'occupe d'instruire et d'éduquer (bien mal) l'autre moitié, il est étonnant que les « moyens de parvenir » ne soient pas enseignés dans les écoles comme le latin et le grec.

Je verrais très bien des cours d'arrivisme donnés dans nos lycées. Car, réussir, n'est-ce pas tout le but de la vie? Que sont donc ces fariboles dont on sature les cervelles de nos fils et de nos filles? Il serait plus utile d'apprendre à ces jeunes gens comment on se débrouille : aux uns, comment on perce, aux autres, comment on fait son trou. Arriver, il faut arriver! C'est une science très précise : elle pourrait avoir, dès demain, ses professeurs.

***

Ces professeurs, qui aux « jeunes » apprendraient comment on parvient, les voici, il ne leur manque que d'être nommés par le ministre de l'Instruction Publique :

MM. Francis de Croisset (première année); P. B. Gheusi (deuxième année); Rodin (troisième année).

Quand M. Aristide Briand ne sera plus président du Conseil, on pourrait lui confier le cours supérieur d'arrivisme, à la Sorbonne.

***

Ne parlons pas des moyens de parvenir qui consistent à travailler, à avoir du talent, à attendre, voire simplement à avoir de la chance. C'est la vieille école!

Aujourd'hui, un jeune homme ambitieux ne travaille pas, n'a pas de talent, pas de patience et il dédaignerait d'être né sous une bonne étoile. Il ne veut pas que la fortune l'attende dans son lit : cela le refroidirait. Son arrivisme est farouche : la fortune, Fabrice va la guetter au coin d'un bois ou d'un salon. Et il faut qu'elle lui accorde tout, et tout de suite... Il y aurait un roman sur l'arrivisme à écrire sous ce titre : *Les derniers Carlouches*.

***

On parvient encore par les femmes, mais moins qu'autrefois.

Parce que les femmes deviennent de plus en plus pareilles aux Américaines, c'est-à-dire de luxueuses poupées sans cervelle; et parce que les hommes écoutent de moins en moins ce que disent les femmes.

Il n'y a plus guère que les candidats à l'Académie qui réussissent sous l'égide des intrigantes du monde. Et encore, cela s'en va... Vous ne me ferez pas croire que Mgr Duchesne est arrivé par les femmes; M. Brieux encore bien moins

Deux chemins conduisent rapidement à la fortune :

1° Le mariage.

2° La politique.

Mariez-vous richement avec les laissées-pour-compte des familles opulentes ou flattez le lion populaire qui est une bonne grosse bête... Il faut peu de chose pour plaire à une héritière (voir nos leçons précédentes); encore moins, pour plaire au suffrage universel.

Les beaux mariages conduisent souvent à la politique; la politique conduit presque toujours aux beaux mariages.

***

On parlait de X..., l'impitoyable arriviste, devant Anatole France.

— Oh! dit quelqu'un, pour réussir, il tuerait père et mère...

Et M. Bergeret, en souriant :

— Cela ne suffit plus aujourd'hui : il faut encore découper en petits morceaux.

***

Aurélien Scholl disait à ses jeunes confrères en journalisme :

— Signez toujours.

Ce conseil peut être étendu aux autres professions : signez toujours, c'est-à-dire manifestez votre existence avec opiniâtreté, en faisant parler de vous, voire en en parlant vous-même. Soyez votre propre Barnum et n'ayez pas trop le sens du ridicule. L'ironie est souvent une timidité : c'est toujours une faiblesse.

***

Jadis, la réclame, le puffisme ne convenaient qu'à ces bas industriels qu'on appelle les écrivains et les artistes. Aujourd'hui, les femmes honnêtes soignent leur publicité et entendent, lorsqu'elles mettent un nouveau chapeau qu'il en soit parlé dans les gazettes!

Jusqu'aux jeunes filles qui, lorsqu'il s'agit d'adopter un moyen de parvenir, adoptent le plus héroïque : elles deviennent cabotines pour trouver un mari, et ne prennent un mari que pour trouver plusieurs amants.

Paris a ses *summer girls* comme l'Amérique, ses jeunes et jolies arrivistes qui comprennent fort bien qu'au marché matrimonial les amateurs n'achètent pas chat en poche.

J'ai entendu ce dialogue entre deux jeunes filles :

— Pour dénicher un mari, il faut faire des pieds et des mains...

— Des mains, oui... mais qu'est-ce que tu « leur » fais avec les pieds?

***

Pour réussir, il importe de ne s'embarrasser ni de scrupules, ni de sentimentalité. Après la victoire, on a tout le temps de s'attendrir...

Le baron de H... s'enrichit en ruinant des veuves, en acculant au suicide des pères de famille : ces « opérations » lui rapportèrent des millions. Enfin, le jour vint où il estima qu'il avait assez d'or pour ne plus tuer personne.

Et le baron se fit recevoir de la Société protectrice des animaux.

***

Le duel peut être un excellent moyen de réussite. Mais c'est devenu difficile : le duel, comme le roman, il y en a trop!

Il est des feuilles qui n'insèrent plus les procès-verbaux de rencontres que moyennant finances. C'est tarifé : quatre balles sur le terrain, cinq cents balles à la caisse du journal. Et le plus souvent, c'est cinq cent quatre balles sans résultat.

***

Rien de tel qu'un suicide pour lancer une femme qui veut être à la mode.

Malheureusement, les suicides sur le paillasson deviennent de plus en plus rares : au lieu de se faire sauter la cervelle, les amoureux évincés se consolent avec la femme de chambre.

— Les hommes d'aujourd'hui ne savent pas vivre, disait Liane, ils ne se tuent plus pour les femmes!

C'est dommage : quelle magnifique réclame! Il y a quelques années, un jeune niais se suicida sur le palier de la charmante Rita de Mérinos.

— Vite, vite! ordonna-t-elle à ses domestiques, qu'on téléphone!

— Au médecin, Madame? questionna un valet. .

— Mais non, idiot! Aux journaux!...

A REIMS

Croquis de Sem



Comte de LAMBERT

LATHAM

ROUGIER

BLÉRIOT

LES HOMMES-OISEAUX

L'excentricité est souvent utile aux arrivistes : souvenez-vous du chien d'Alcibiade.

Thirésias se distingue par la forme étrange de son chapeau; Ergaste porte, les soirs de première, un habit mauve; plus hardi, Tibulle sort, encadré, à droite, par sa femme, à gauche par une danseuse de Lesbos; Argan s'honore d'être subventionné par une dame qui fut belle sous l'Empire. Et bien d'autres!

***

Jadis, pour parvenir, il fallait aller grossir la foule des courtisans de Versailles: on ramassait les brevets et les titres de pension dans les corridors du palais royal...

Est-ce donc changé? Sans doute nos arrivistes ne vont plus à Versailles, — sauf quand on y élit le président de la République, — mais ils fréquentent les palais ministériels. Ils eussent été courtisans: ils sont attachés, sous-chefs, chefs de cabinet et s'ils n'assistent pas au petit lever du maître, ces gentilshommes de l'antichambre tiennent parfois la chandelle quand celui-ci se couche avec une comédienne d'Etat.

***

C'est à l'un de ces jeunes gens que Clemenceau dit un jour, de sa voix sèche :

— Allez me chercher mon pardessus.

Et comme le quidam se précipitait, Clemenceau le rappela en disant :

— Non, non, excusez-moi : je vous avais pris pour un préfet.

***

Quelques « moyens de parvenir » :

Une Chanteuse. — Faites-vous épouser par un directeur de théâtre subventionné.

Un Journaliste. — Devenez le gendre du président du Conseil d'administration de votre journal.

Un Peintre. — Assassinez le président du jury du Salon.

Un Musicien. — Faites-vous naturaliser Autrichien ou Italien.

Un Révolutionnaire. — Mettez de l'eau bénite dans votre vin.

Un Poète. — Cache ton œuvre, montre ta vie.

Un Politicien. — Attendez !

Un Jeune Ambitieux. — Soyez du Lot-et-Garonne.

***

Définition de l'homme arrivé : Il est riche, célèbre, bien portant et heureux.

Soyez tranquille, cet homme n'existe pas. C'est pourquoi personne n'est jamais complètement arrivé. Rockefeller a mal à l'estomac, Rostand est neurasthénique, Briand est malade et M. Dufayel s'ennuie.

***

Parvenir? Qu'est-ce que cela? Napoléon lui-même, n'a pas réussi ; à tout prendre, il n'a été que le plus grand des ratés.

Quand atteint-on le but? Et d'ailleurs l'atteint-on jamais? Le plus riche des banquiers se couche avec le souci de l'affaire du lendemain; le plus illustre des auteurs lit avec colère un article rosse dans le *Phare de Pontarlier*.

J'ai connu un brave garçon qui était venu à Paris pour faire fortune et devenir célèbre. Il est aujourd'hui expéditionnaire à l'Hôtel de Ville, il a épousé une bonne et il est heureux. Du moins, il le dit. S'il dit vrai, c'est lui qui a réussi...

***

Une jeune courtisane, qu'un sort ingrat condamnait à arpenter, aux heures nocturnes, le trottoir de la place Pigalle, demandait à un philosophe de la Butte Sacrée :

— Que faut-il faire pour devenir une grande demi-mondaine?

— Rien, dit l'autre, ou presque... Apprendre les usages, avoir de la conversation et une manière d'esprit, lire beaucoup, faire du sport, parler l'anglais, te lever de bonne heure pour te montrer au Bois, faire du théâtre, organiser ta réclame, étudier les hommes, ne jamais t'amuser pour toi-même, ne jamais aimer, être belle dès le matin, et quelques autres choses. Si tu suis ce régime, tu dois, avec un peu de chance, devenir princesse, toi aussi, vers la quarante-cinquième année...

DEVOIRS ET LEÇONS

Résumez l'histoire de M. Dufayel. Ecrivez celles de M. Pierre Lafitte (pas le philosophe positiviste) et des frères Isola.

Relisez *Machiavel*, la *Chartreuse de Parme* et le *Code*.

Timon de Paris.



Un vrai Parisien ne saurait manquer, dès que vient la canicule, de s'enfermer dans la salle de l'Opéra-Comique pour y assister aux concours du Conservatoire. C'est l'usage ; usage saugrenu s'il en fût, mais d'autant plus impérieux.



A la vérité, personne n'écoute ce qui se passe sur la scène ; à peine regarde-t-on les concurrentes qui, une à une surgissent des coulisses, s'approchent de la rampe et d'un geste toujours le même, joignent les mains comme pour boutonner leurs gants, tandis que prélude le pianiste...

Mais quelle charmante potinière que cette salle de l'Opéra-Comique ! L'amateur des Concours du Conservatoire, il est à peine besoin de le dire, ne comprend généralement goutte à la musique et se soucie peu de l'art dramatique contemporain. Délicieusement enfoui dans une forêt de chapeaux fleuris, pelotonné entre les formes tanagréennes des élèves de M. Isnardon (toutes si jolies !) et de M. Georges Berr (toutes si spirituelles!) il passe en revue, avec ses voisines, les mille secrets de la politique et de la littérature ; il s'initie aux mystères galants des grands événements ; il entend formulés par les lèvres roses de Mlles Cardinal des jugements définitifs sur nos futurs académiciens... Car on parle de tout, aux Concours du Conservatoire, de tout, et même parfois de musique et de théâtre !



A S. M. le Roi des Belges, Albert Ier

SIRE,

Toute la France avec nous vous souhaite la bienvenue. Le prince Albert nous a fait si souvent la grâce de venir dans notre Paris que le roi des Belges, qui s'y rend pour la première fois, n'y trouvera que de vieux amis et que des spectacles familiers. Vous avez eu cette souriante pensée, sans doute, en vous déterminant à ce voyage, et cela devrait suffire à nous combler d'une joie émue.

Mais, en vérité, cela ne nous suffit point. L'affection si spéciale que les Parisiens portent à votre auguste personne exigeait qu'il y eût, par-dessus l'hospitalité officielle, quelque chose qui vous prouvât, d'une façon très forte et très délicate à la fois, que nos cœurs n'ont jamais battu si sincèrement que pour le souverain de nos demi-frères d'outre-Feignies. Certes, le

gouvernement élu par la majorité de nos confiances fera l'impossible pour se surpasser en cette unique occasion. Mais son pouvoir a des bornes matérielles; sous peine d'être traité de follement prodigue, il ne pourra étendre sous votre pied royal un autre tapis que celui qui, déjà, servit à l'accueil de votre cousin de Bulgarie et, avant lui, de vos cousins de Portugal, et d'Espagne, et d'Italie, et de Russie, et de Siam. La galanterie de notre Président ne saura, il est sûr, trouver mieux que de vous offrir au dîner d'apparat la conversation de Mme Fallières, au fumoir celle de M. Briand et, à l'heure tardive de l'orangeade, la voix toujours d'or de Mme Bartet. Tout ceci ne comportera rien, hélas! d'exceptionnel; c'est le superlatif de ce que l'on a imaginé jusqu'ici pour les grands princes qui traversent la France; et le seul honneur particulier que notre premier magistrat aura la puissance de vous décerner sera quelque entremet dont la saveur ne vous surprendra point peut-être autant que le titre flatteur qui le désignera sur le bristol du menu : glace Laeken ou bombe Rubens.

Votre modestie trouvera, Sire, que c'est beaucoup et votre courtoisie dira que c'est trop. Paris estime que ce n'est rien. Il a voulu, pour Votre Majesté, quelque chose de surprenant, d'inouï, d'immense. Il a trouvé! Vous en jugerez demain. Certes, c'eût été un rare plaisir que de garder jusqu'au dernier moment le secret de notre effort afin d'avoir la jouissance de votre surprise. Mais il y a des émotions si fortes qu'on craint de les infliger; il y a des joies qui font peur; on ne doit point risquer un tel jeu avec ceux qu'on aime, fussent-ils rois!

Et c'est pourquoi, Sire, nous devançons votre venue pour vous apprendre notre secret.

Demain, à l'heure où le canon tonnera pour annoncer votre arrivée, Paris ne sera plus Paris : il sera un second Bruxelles. De la porte de Versailles à la Chapelle, de Neuilly aux Lilas, tous et toutes, dans un admirable élan de solidarité, travaillent depuis des mois à vous procurer la parfaite illusion de n'avoir point quitté le noble royaume où coule librement le faro et la gueuse-lambic. Ils veulent, Sire, que chez eux, vous soyez chez vous!

Est-il besoin de dire que nos administrations publiques ont secondé les efforts particuliers avec un zèle et avec une générosité si large, que, plus que jamais, l'Europe peut nous les envier! C'est ainsi que, grâce à elles, ont été organisés par tous les chemins où vous passerez des pittoresques travaux qui vous feront oublier que vous avez quitté les chantiers de votre royal palais et le quartier de la Montagne de la Cour éventré! Nos services municipaux ont fait des prodiges; ils passeront la dernière nuit à exécuter le soixante-quinzième dépavage de la rue du Quatre-Septembre ainsi que le cent-vingt-neuvième effondrement de la rue Réaumur.

Ce n'est rien, Sire! Ce ne sont que des montagnes à remuer et des millions à jeter au vent. Nous avons fait mieux; nous avons essayé de rendre nos esprits aussi belges que le sont, pour vous, nos cœurs! Depuis l'an passé, la seule lecture du peuple français est la prose vigoureuse du grand flamingant M. Edmond Picard; son idéal dramatique est devenu celui de M. Maeterlinck; son esthétique celle du distingué Octave Maus... Nos députés mêmes, en leurs plus passionnés débats, ne perdent plus de vue les leçons oratoires que leur donnent vos éminents hommes d'État et vous retrouverez, — il nous plaît de le croire, — dans l'éloquence de M. Brisson les joviales périodes de son Excellence M. Hubert; dans la solide parole de M. Doumergue le langage mesuré de M. le baron Deschamps-David, qui administre avec tant d'autorité en votre nom les Sciences et les Arts. Il n'est pas jusqu'au protocole même qui n'ait pris ses leçons et vous n'aurez point à vous étonner quand M. Mollard à la revue de Longchamp vous indiquera le trône en vous priant de *vous y mettre*, et vous rendra votre manteau à la sortie en vous assurant qu'il n'est point *contraire*.

Enfin, Sire, permettez-moi de résumer : demain il n'y aura plus de Parisiens à Paris, il n'y aura plus que des Beulemans et des Meulemeister pour vous acclamer!

Nous vous offrons ce miracle.

Daignez, Sire, me croire
de Votre Majesté
la très humble et très respectueuse servante.

La Vie Parisienne.

Ils sont partis!

... L'un emportant son masque et l'autre son couteau.
V. H.

D'un dernier saut, Nijinsky, de l'Opéra, est tombé gare du Nord. Nous ne le verrons plus. Nous ne verrons plus Karsavina ni Mme Rubinstein. C'était là pourtant un spectacle bien agréable et qui nous était devenu nécessaire. Qu'allons-nous devenir? Le mardi, le jeudi et le samedi soir, nous n'irons plus, chaque semaine, quittant Paris et son triste climat, rejoindre, comme sur le tapis du conte persan, l'Orient des fables et les clairières surnaturelles où les fantômes se balancent. Nous n'aurons plus l'impression de vivre parmi des héros adroits et magnifiques échappés du socle ou de la miniature, et qui, pour nous, sur une scène plus profonde que le plus beau rêve, revivent et recommencent leurs exploits.

Nous n'aurons plus, enfin, le plaisir délicieux et pittoresque des répétitions. Nous n'entrerons plus, avec une gourmandise charmée, dans ces cuisines de la féerie où peu à peu, à travers les obscurités et les recherches, nous devinions les promesses et les présents de la beauté.

Avant que le temps ne fasse son vilain travail, souvenons-nous encore un peu de ces danseurs étonnants, qui avaient des ailes et qui s'en sont servis, hélas! pour nous fuir.

* * *

Nous reverrons longtemps les treize princesses captives, descendre, derrière le treillage peint, sur le praticable de *Faust*, vers la prairie couleur d'émeraude où le pommier d'or s'épanouit.

Avant l'*Oiseau de feu*, nous étions obligés de faire d'affreux efforts d'imagination, pour voir, bien mal, les décors et les personnages des contes de fée. Nous voilà enrichis à jamais d'images et de couleurs. Nous connaissons le palais de l'Enchanteur, grande pièce montée, collée contre un ciel tout frisotté et perdue au fond de la mer, peut-être, ou au milieu des plis d'un grand cachemire tombé sur terre des épaules de la Péri.

Mme Fokina, dans la forêt fantastique, danse avec une pomme d'or. Sa chemise brodée la fait ressembler à un scarabée, à une mésange des îles. Ses cheveux l'enveloppent. Et autour d'elle les douze sœurs de Psyché, pieds nus sur l'herbe, vont et viennent, suivant de leurs pieds nus, des arabesques dont la signification est très claire, mais intraduisible cependant.

Il est bien rare qu'au Théâtre les rêves les plus exigeants soient dépassés. Telle était cependant l'aventure précieuse qui nous arrivait lorsque Mlle Karsavina imitait l'oiseau, farouche et tendre, captive qui supplie et s'effraie. Elle nous expliquait sans cesse qu'un seul geste, accompagné d'un regard choisi, donne aux poètes le conseil de se taire, aux artistes l'ordre de cesser de peindre. Le musicien seul, peut rivaliser avec le danseur. Un ballet de Fokine, pour les yeux égale ce qu'une symphonie de Beethoven est pour l'oreille. Il y a autant de passion et de grandeur dans la danse des archers du *Prince Igor*, que dans la finale de la symphonie avec chœurs. Et il fallait se souvenir des plus parfaits scherzos de Mozart lorsque dans *Schéhérazade*, la guirlande des adolescents et des sultanes apparaissait à gauche de la scène, causant chaque fois la même surprise bienheureuse, qui touchait jusqu'au cœur.

* * *

Que le plaisir des yeux puisse à ce point devenir un plaisir sentimental, voilà ce que nous ne croyions, avant ces Russes, qu'en regardant une bien-aimée! Les pas de Mlle Lopoukowa ont une autre gentillesse que celle qui vient d'une innocente virtuosité; et lorsqu'à la fin du premier acte de *Giselle*, Mlle Karsavina, après sa folie, meurt, nous avions regardé quelques minutes jusqu'au fond d'une âme que la passion déchire.

Cette conviction si persuasive, tous la possédaient dans cette troupe extraordinaire. Il fallait voir M. Nijinsky, Loÿs désespéré, mêler dans *Giselle* les entrechats les plus difficiles à la mimique d'un sanglotant amour. Il fallait voir M. Boulgakof, dans le rôle du sultan Scharias, faire passer sur son visage des expressions terribles de fureur et de désir; il fallait voir Mlle Féodorova, almée vêtue de flammes, feindre l'épouvante au moment du sublime massacre sur quoi s'achève *Schéhérazade*. Enfin, il était

bien amusant de choisir dans la foule des danseurs tel ou tel petit rôle anonyme : on était bien vite convaincu par la force et l'éloquence d'un jeu vécu jusqu'à l'illusion : vous vous souvenez, n'est-ce pas, voisin enthousiasmé, de cette mort affreuse et chaque fois aussi fidèlement répétée, que simulait, le col sanglant et l'œil retourné, un jeune adolescent égorgé sur le bord de l'alcôve! — Ah! nous avons fait, grâce à ces Russes, une belle collection de sentiments humains, surpris dans la réalité supérieure de l'art et qui étaient chacun l'exemplaire du génie !

***

Nous regretterons aussi la sorte de franc-maçonnerie admirative qui s'était établie pendant ces quelques semaines entre les habitués de ces riches soirées. On se retrouvait là comme des initiés. Sans se connaître on se regardait avec bienveillance. On s'entassait dans le vomitorium, au fond de l'orchestre, et l'on s'exclamait aux bons moments; on faisait chaque soir de nouvelles découvertes; on applaudissait tout le temps, mais davantage à certains moments, selon ses préférences. L'on se désignait mutuellement des petits détails qui vous faisaient soupirer d'aise : Mme Rubinstein pendue à la porte de son nègre; le grimage de M. Kissilev, frère du sultan; la robe à volants bleus de Chiarino, dans le *Carnaval*; la musique savante et pénétrante de M. Stravinsky; on parlait des dessins ravissants de M. Bakst, si modeste, et qui a certainement du génie; on plaignait M. Benoit de n'avoir pas pu venir à Paris. C'était amusant, un peu grisant : quelle aubaine !...

Hélas! ils sont partis !... IHYÈLE.

Sonnet des « Regrets »

à la manière de... Joachim du Bellay

Heureux qui, comm' Roos'velt, a fait un beau voyage,
Ou comme ce Ghika qui conquit la Toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge.

Quand reverrai-je, hélas, de Cambo, mon village
Fumer la cheminée et en quelle saison
Reverrai-je le toit d'Arnaga, ma maison,
Qui m'est une province et beaucoup davantage!

Plus me plait le séjour qu'a bâti mon daron
Que ce grand Majestic avec son grand perron;
Plus mes sous-bois en fleurs que leur fichu théâtre;

Plus ma Nive aux eaux bleues que leur Seine aux flots gris;
Plus mon parc à cochons que tous les coqs Guitrys;
Et plus que Jeanne D... quelque doux petit pâtre.

MAURICE ROSTAND.

Pour copie conforme :

JEAN BASTIA.

Les Courses



LE PRIX DU PRÉSIDENT A MAISONS. — Le ciel nous a donné de la pluie toute la journée, mais M. Pég..d nous a donné trente partants dans la première... et une musique militaire! Que le nom de M. Pég..d soit béni !

C'est donc malgré le ciel et malgré l'absence du Président qu'on fit une recette monstre! Ce qui démontre que le public est moins indifférent au programme qu'on veut bien le dire.

Il s'agissait de savoir qui l'emporterait d'*Oversight* ou d'*Ossian*, de *Marsa* ou de *Gros papa*. Les gros-papistes ont été vaincus à l'instar des ossianistes. Toutefois ces derniers n'étaient pas contents! Forts de l'avis de « James », comme disent les familiers (James c'est d'Ockhuysen), ils pensaient que Barat avait placé son démarrage trop tôt. D'un autre côté Barat affirme qu'*Ossian* ne démarre bien que dans les tournants. *Grammatici certant* !

Pour *Marsa*, son excuse était dans le genou de Jennings qui y avait reçu une atteinte. Et M. Vanderbilt profita de toutes ces excuses et les agréa...

En vérité *Oversight* est un tout bon cheval et il est vraisemblable que le meilleur a gagné. D'où cent mille francs et un « bon pour choisir un vase à la manufacture de Sèvres », pour son propriétaire.

La réunion était agrémentée de quelques autres prix qui se disputèrent sous l'averse et dans la boue. Et on en profita pour inaugurer avec fureur le petit « afternoon tea and chocolate » nouvellement créé. Il n'y avait plus, à la fin, de tea ni de chocolate. Mais en revanche, il y avait de l'eau à discrétion !

P. G.



Hommes et Choses de Bourse

Les séances ecourtées présentent un avantage sérieux : les cours montent en raison inverse de leur longueur. Faisant cette constatation, tous les ans renouvelée, on se demande avec stupéfaction comment il se fait qu'il y ait des Bourses de trois heures. En effet, pourquoi ?. . Il est prouvé que l'on monte en deux heures et qu'on dégringole en trois... Alors? Alors, on désire la réaction, en haut lieu? On s'en était toujours douté! Aussi n'en est-on nullement surpris. Pas plus d'ailleurs que de ne jamais voir M. B.rt..x à la corbeille. Car, enfin, un agent de change qui remplit sa fonction doit être là de midi à 3 heures. Or, combien de fois est-il venu depuis dix-sept ans qu'il représente une circonscription circo-parisienne à la Chambre et qu'il est devenu socialiste à tous crins?

N'est-ce pas tout à fait typique comme exemple? Voilà un officier ministériel qui étale des théories socialo-partageuses et qui les applique on ne peut mieux. Il partage, en effet, les bénéfices de la corporation en ce sens que les autres travaillent pour lui et assurent son service, à seule fin de lui conserver le profit de la charge, sans la moindre peine, le plus petit souci. Aurait-on manifesté la même mansuétude vis-à-vis d'un autre?

Que d'interpellations!

Que de représailles, si l'on n'avait pas gardé la place en attendant que le fils à papa ait l'âge réglementaire pour prendre la succession !

Et si l'on cherche une explication à cet état extra-réglementaire, on vous répond : S'*il* était mis en demeure d'occuper sa charge ou de se démettre, *il* ferait un boucan! Il provoquerait la nomination de trente agents supplémentaires, etc., etc.

Mais qu'est-ce donc, sinon un petit?... Excusez-moi de ne pas trouver le mot *propre*, c'est l'effet d'une amnésie toute momentanée.

Cette semaine, le jeu des petits papiers a été très en vogue. Ils voltigeaient de tous côtés, revenaient en sonnailles agréables et faisaient luire l'espoir de jours meilleurs.

A remarquer la mine piteuse des Mines d'or, même de celles à rendement. Il paraît que c'est un Allemand qui a joué un tour aux Anglais...

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — L'exode des Parisiens se dessine, vers Vichy ; aussi le Concours hippique si important, est-il des plus brillants. Le lawn-tennis et le golf ne sont pas moins fréquentés et le magnifique Casino dont les spectacles et les concerts sont si appréciés, présente chaque jour un aspect unique et vraiment féerique. Le grand et prochain tournoi d'épée attire déjà l'élite des escrimeurs et les débuts des spectacles de jeux donnés par le Casino du Cercle international furent sensationnels. Jamais mouvement élégant ne fut plus grand à Vichy !

—

La saison se termina au Théâtre du Grand-Guignol avec une pièce d'une saisissante actualité, l'*Attentat,* qui met en scène des terroristes animés d'une haine implacable et farouche ; au moment où la police russe et les nihilistes sont l'objet de discussions passionnées, à cause d'un récent procès d'assises, il est curieux de voir mis à la scène ces révolutionnaires et ces policiers aux prises, les uns et les autres, dans une lutte sans merci. Les dépositions des principaux témoins ont prouvé que ce drame poignant, l'*Attentat*, est un épisode vrai de cet antagonisme fertile en incidents tragiques. Un autre drame, la *Porte close*, d'une note toute différente, procura aux spectateurs une angoisse qui va jusqu'au malaise. Mais les pièces comiques d'une irrésistible drôlerie terminèrent cette dernière soirée par de joyeux éclats de rire.

La réouverture aura lieu avec ce même spectacle.

—

La salle de la Scala est une des rares salles de spectacle qui, grâce à son plafond mobile, peut indifféremment et immédiatement, se transformer en salle d'hiver ou en salle d'été. Il y règne toujours une température égale, et c'est tout à son aise qu'on peut y entendre le joyeux Sinoël, Robert Casa, Gavrochinette, Constantin, Made Siamé, l'étoile de l'extraordinaire *Nuit de Chipette*, et les fameux Emma et Victor, les danseurs acrobates les plus forts du monde entier.

—

Grâce à l'immense abri qui couvre le Concert et le Cirque du Jardin de Paris, le public ne craint pas d'y venir, même par les temps les plus incertains, sachant fort bien qu'il y passera toujours une agréable soirée, que le spectacle y est d'une amusante diversité, les attractions nombreuses et qu'on rencontre toujours le Tout-Paris mondain et élégant au Jardin de Paris.

—

Premières a l'Horizon

Au Casino de Vichy : *Chantecler* (avec M. Lucien Guitry).

—

Zig-Zag. — La gentille artiste Mireille Corbie qui fut victime d'un accident d'automobile, est complètement remise, et son joli visage a repris sa grâce habituelle, grâce au Véritable Lait de Ninon de la Parfumerie Ninon, produit employé par nos aimables Parisiennes.

—

Pourquoi la Parisienne est jolie? pourquoi elle est charmante?? pourquoi elle est adulée???

Parce qu'une de ses visites favorites est à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme où elle sait demander des conseils qu'elle sait écouter et qu'elle sait suivre.

A la ville comme au théâtre, toutes les femmes ont l'air d'avoir vingt ans, grâce à *l'Eau de Jeunesse Jane Hading*. Dès la première application de cette eau merveilleuse, le visage reprend un tel air de jeunesse et de fraîcheur que les plus incrédules sont obligés de se rendre à l'évidence. Dépôt général, 38, rue du Mont-Thabor et dans tous les magasins de nouveautés.

—

Croissez et multipliez ! — Cette grande et belle parole mal observée dans notre beau pays, peut s'appliquer aux cheveux de toutes les personnes qui font usage du Pétrole Hahn.

Sous l'action bienfaisante, tonique et régénératrice de cette merveilleuse Lotion, les cheveux croissent et se multiplient, les pellicules sont détruites, les chutes les plus rebelles conjurées.

Le Pétrole Hahn embellit la chevelure et lui communique un parfum d'une suavité exquise.

—

Une seule teinture pour cheveux est sans danger : le « Henné extré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

L'incident qui se passa au pesage le jour du Grand Prix s'est terminé de la façon la plus heureuse du monde, grâce à l'Officiel Banque, qui avança sur les fonds dotaux de la comtesse de.... à son mari, sportsman connu, la forte somme nécessaire pour régler en vingt-quatre heures la différence du comte.

Pitt.

PETITE CHRONIQUE

Pour empêcher et arrêter la chute des cheveux, il faut employer l'*Extrait capillaire des Bénédictins du Mont-Majella* qui les fait repousser, en retarde la décoloration et détruit les pellicules. Prix : 6 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 6 fr. 85 adressé à l'*Administrateur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre. Se méfier des contrefaçons.*

—

Official-Banque, 20, rue de La Rochefoucauld. Tél. 136-73. Avances argent sur titres dotaux (discrétion).

—

En Vacances

Voici l'époque des vacances, et vous vous préoccupez de la manière dont vous les emploierez. Ferez-vous un grand voyage ou bien séjournerez-vous dans quelque station balnéaire ou thermale, ou dans quelque centre de villégiature?

Pour vous fixer, consultez les Guides Conty, dont la collection en vente partout, comprend 36 volumes, tant pour la France que pour l'étranger ; les exiger dans les librairies et dans les gares, car ce sont les plus pratiques et les moins chers.

Signalons particulièrement le guide de « Bruxelles-Exposition » du prix de 1 franc.

Envoi franco du catalogue par l'Administration des Guides Conty, 37, rue Bonaparte, Paris-6e.

Officiers ministériels

Adj. ét. Me Thion de la Chaume, not. 18 août 1910. 2 h. 1/2 préc. 3 lots : *Droits à l'expl. d'une* **US. DE MARBRERIE** à **La Mothe, Com^e de Villeneuve-sur-Lot**, ens., **brevets** et de **carrières** de **marbre** à **Sidi-Hamza, Lez, Aspet, Bagiry** et **Bereyde-Jumet**. M. à p. (pouv. ét. baiss.) : 50.000 fr., 40.000 fr., et 60.000 fr. S'ad. à M. Alex. Gaut, administr de Sociétés, 16, rue de l'Arcade et aud. not.

SURESNES **Mais** r. de Neuilly 183. Cont. 320 m. Libre. M. à p. 15.000 fr. Adj. Ch. not. Paris, le 19 juillet. Me Bourdel not. 30, r. Général-Beuret.

VENTE au Palais à Paris le 23 juillet 2 heures : **4 MAISONS** à **PARIS**
RUE DELOUVAIN 5 Contenance 158 m. 23 Revenu brut 4.370 francs. Mise à prix 35.000 fr. **Rue de MENILMONTANT 134** Contenance 899 m. Rev. brut 4.346 fr. M. à p. 45.000 frs.
RUE DES FETES 26, revenu brut 2.110 francs. Mise à prix 20.000 francs.
RUE DE BELLEVILLE 76, rev. brut 2.033 fr Mise à prix 18.500 fr.
TERRAIN d'**ANGLE** de **600** m. à Paris rue des Alouettes nos 33 et 35. Mise à prix 18.000 fr. **PROPté à MERY-sur-MARNE** (Seine-et-Marne) 1 hect., 20 a., 36 c. M. à p. 1.000 fr. - **30 ares** 27 **cent. de terre** et 9 **ares** 83 centiares de **bois** à **Méry-sur-Marne** (Seine-et-Marne). Mise à prix 100 francs. et 80 francs. S'adresser à Mes Milhaud, Vernier et Ancelot avoués ; à Mes Plocque, Hussenot-Desenonges et Faroux notaires.

Adj. ét. Me Thion de la Chaume not. 29 juillet 1910 2 h. *préc.* **Fds de DROGUERIES** et Produits **CHIMIQUES** à **Paris** 57, r. **des Archives** et **Mag^s** à **La Plaine Saint-Denis**, 5, rue du Landy *(anc. Mais. Couteux fondée en 1854)* M. à p. pouv. ét. baiss. **100.000** fr. Fac. d'acq^r immeubles aux cond. du cah. d'ench. S'ad. à M. Alex. Gaut adm^r de Stés, 16, rue de l'Arcade et aud. not.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. - SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION ET DU RENARD.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDE, splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL, premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER, au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL REGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIERE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDERE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL Ville Igiea, Grand Hôtel. Idéal séjour d'hiver.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza. Fondo-Toce.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation ; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et " MAJESTIC-PALACE ". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

6.000 PHOTOS POINT DE DÉCEPTION. SÉCURITÉ ABSOLUE. ZELDZAME ZEGELS (Franc. angl. Collection orientales espagnoles, etc. ; introuv. Catal. av. 100 ou 125. Echant. p. lettre fermée 4 ou 5 fr. F. R. KIKKERT. Libr. et ag de Pub. AMSTERDAM, r. Frédérik-Hendrik 139 AB

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre Quatre francs à F. PIERRE, 66, Boulo Magenta, Paris.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME reçoit pens., consult. et corresp. (Discret) MAZE I.J. 142, Boul. Magenta, Paris

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910 Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS

Les 36 Joies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Préjelan, Ed Touraine, etc...

EN VENTE PARTOUT
PRIX 95c

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c. album 2 fr., 12 c. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

HYGIÈNE INTIME - HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté, Discrétion

GRATIS CURIOSITES ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 2e étage

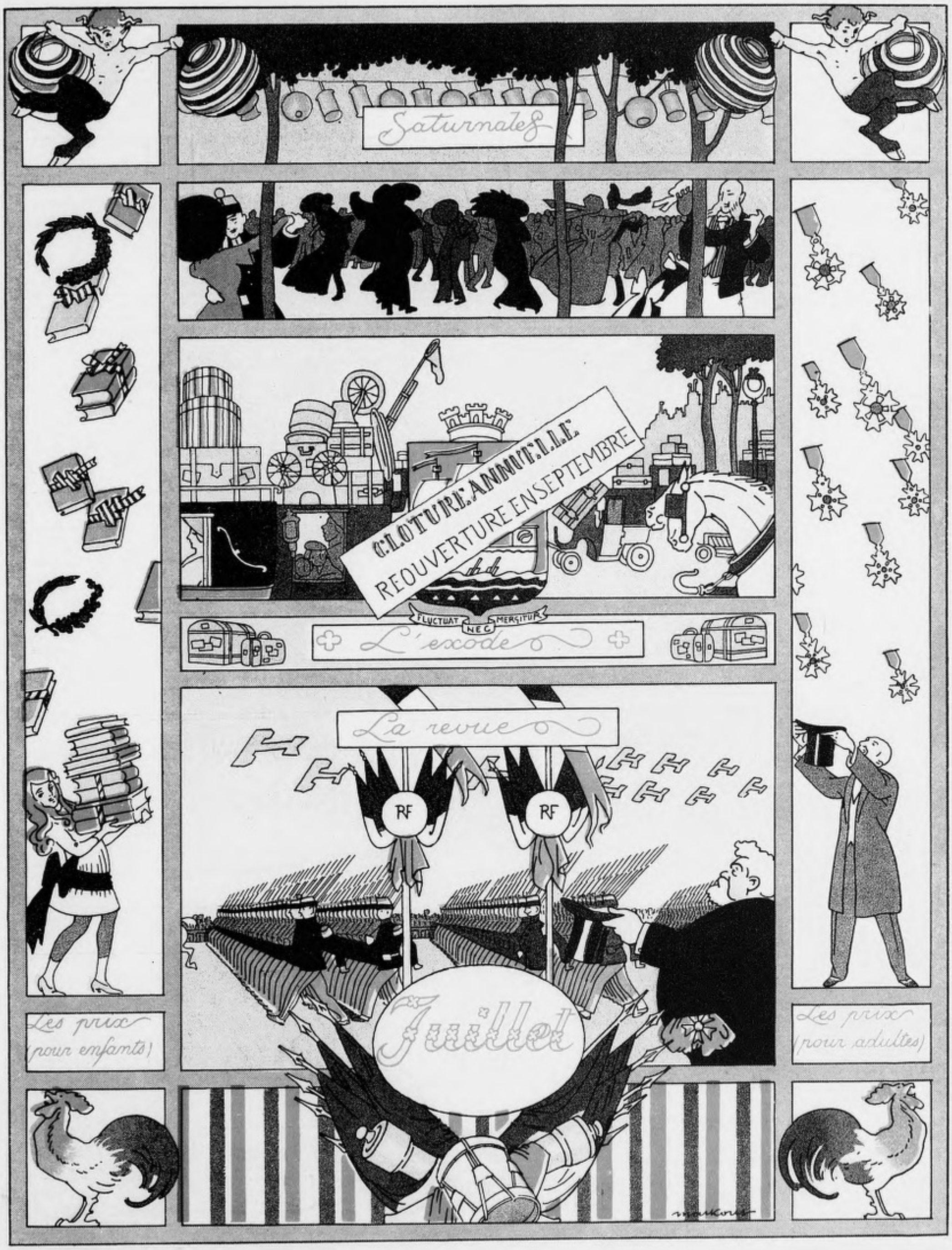
PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

Le gérant : C. CLÉMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

PLAISIRS DE JUILLET

Dessin de Markous



Samedi 16 Juillet 1910 — 48e année, N° 29

DÉPOT LÉGAL



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

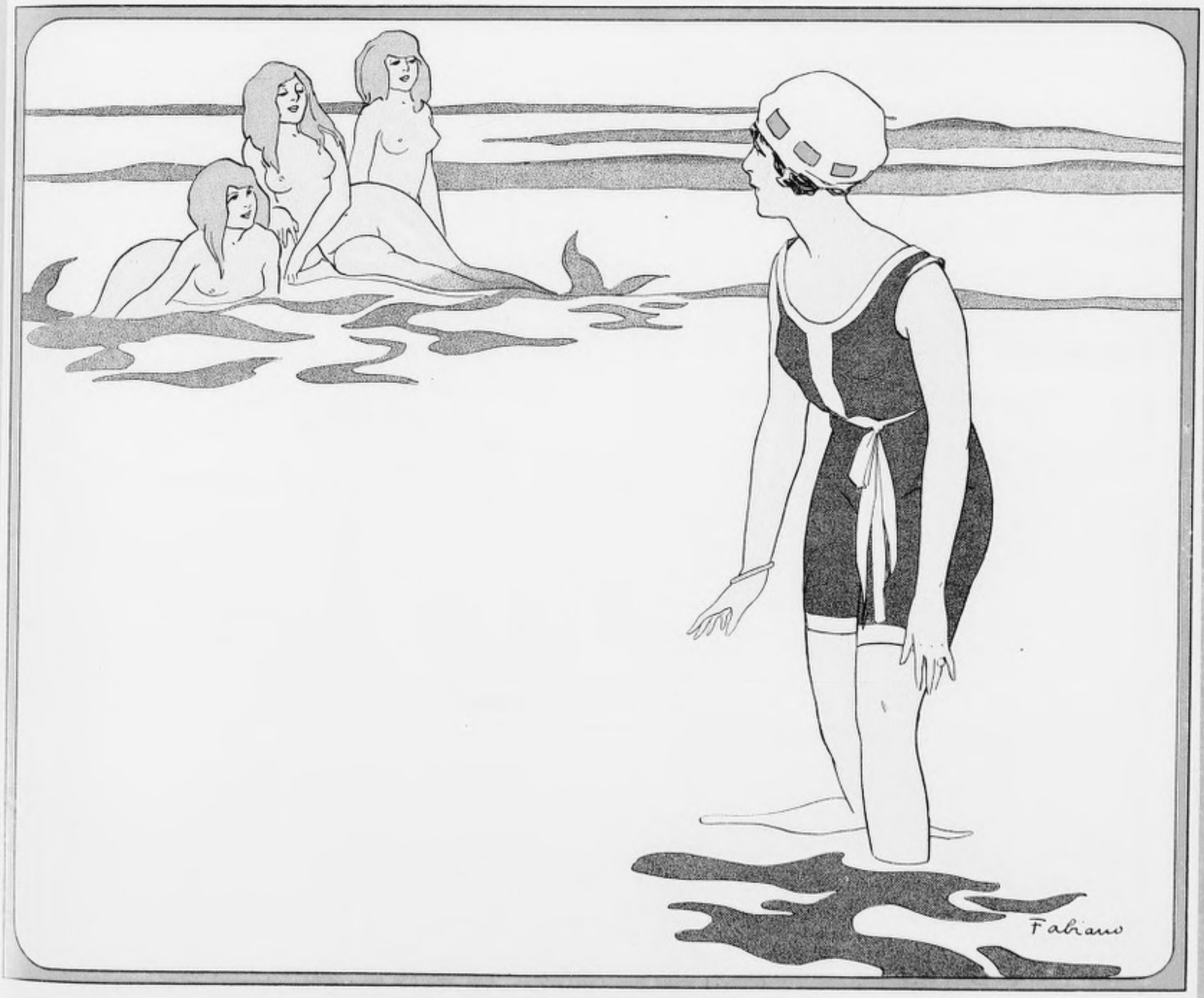
PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

LA PREMIERE BAIGNEUSE PARISIENNE

Dans ce numéro :
LE DESSIN LESTE
par Dorilas



LES SIRÈNES. — Ciel ! Une rivale !

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies

FLIRT PARFUM ULTRA - PERSISTANT
ED. PINAUD

GERMANDRÉE

en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.


DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER



CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré

SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires
pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF







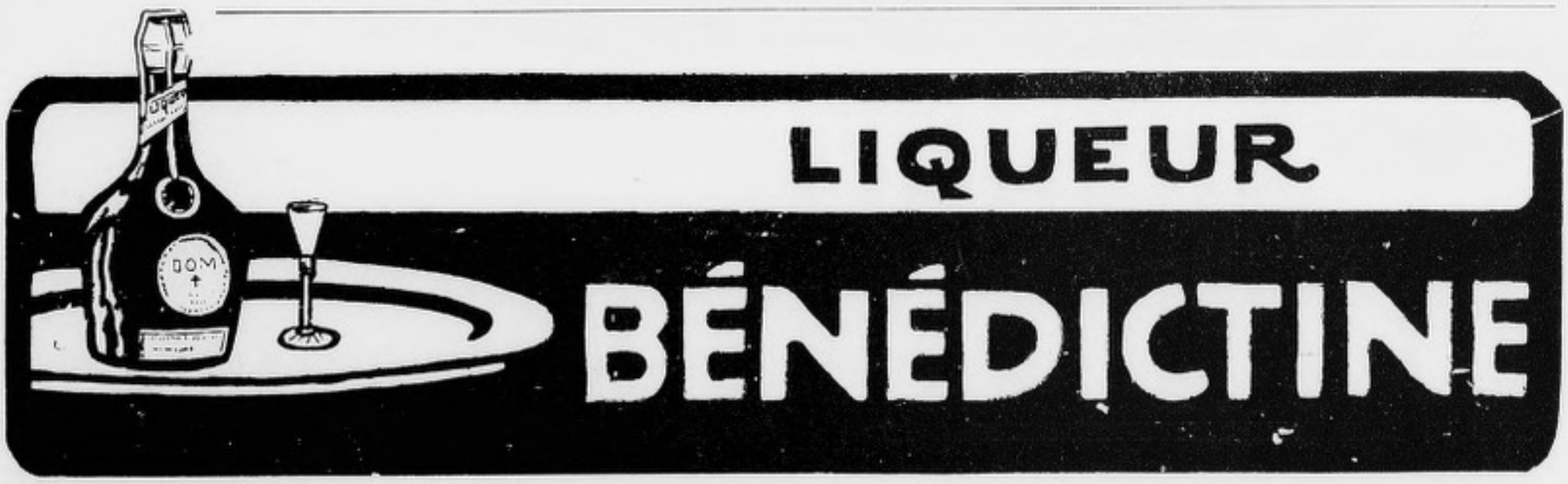
Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1880
Directeur : A. GALLOIS
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure



SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA*, etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

PLAQUES JOUGLA



ON DIT... ON DIT...



Économisons !

Montesquieu assurait que la vertu est le fondement des républiques ; M. Fallières prétend que c'est l'épargne, et à soutenir cette doctrine notre président déploie l'ingéniosité la plus persuasive.

C'est ainsi que par un acte d'initiative hardie, M. Fallières a supprimé purement et simplement toute une catégorie de budgétivores. Il est vrai que ces parasites du budget étaient les plus humbles des fonctionnaires ; la part de la richesse nationale qu'il leur était donné de picorer était infime : une centaine de francs, par an, tout au plus ! Mais il n'est pas de petites économies.

Tout bon républicain ne peut donc que se réjouir d'apprendre que les pigeons de l'Elysée ne reçoivent plus la pension alimentaire que leur avait allouée la présidence réactionnaire du maréchal de Mac-Mahon. « Que ces fainéants se nourrissent eux-mêmes ! » a ordonné M. Fallières. Et, depuis ce jour, les pigeons élyséens, pansus, dodus, lustrés, rengorgés comme des chefs de bureau, volètent de jardin en jardin, de balcon en balcon. L'Ambassade d'Angleterre leur a octroyé un subside de mie de pain et quelques bonnes âmes, telle que Mme L...t.lme-Ed.ar.s les ont inscrits sur leur budget charitable.

Ayez pitié de pauvres plumitifs sans place !

Inauguration.

Ce fut une belle cérémonie ! On inaugurait aux Tuileries le monument de Waldeck-Rousseau, ce monument dans lequel deux jeunes éphèbes semblent implorer la défense du maître.

Il pleuvait à torrents et il y eut par surcroît des torrents d'éloquence. M. Et.en.e parla de Gambetta et M. Br.and de lui-même. Quant au bâtonnier, M. B.ss.n-B.ll.u.t, son discours fut rempli d'humour. Il rappela avec esprit que Waldeck avait plaidé pour tout le monde... même pour la Papauté, et que « l'homme sujet à élection doit avoir le sourire », ce qui en amena un sur les lèvres sévères du président Bris.on. Il eut, pour expliquer la morgue insupportable de l'homme d'Etat, cette interprétation vengeresse : « Ses amis affirmaient que c'était, de sa part, timidité, mais on avait peine à l'admettre en voyant que cette attitude persistait à l'égard des humbles... »

Cependant il pleuvait toujours et M. B.rt.ou avait ouvert son parapluie devant son fauteuil pour se protéger des rafales. Stoïques, debout, mêlés à quelques journalistes, le doyen des juges d'instruction et nos plus éminents avocats généraux pataugeaient dans la boue. M. F.ll.èr.s contemplait d'un air attristé son chapeau qui réclamait un coup de fer. M. P.ch.on était trempé. Seule, la gloire en zinc (je parle du motif du monument et non de celle de Waldeck) s'efforçait de briller. Ah ! ce fut une belle cérémonie !

Ténor léger.

Vous savez peut-être que M. Aristide Briand a une voix splendide qui fait frissonner les femmes. Jadis quand il chantait, — Dieu me pardonne ! — le *Ça ira*, il enthousiasmait les foules jusqu'au délire.

Mais, depuis longtemps, il ne chantait plus. Cela se conçoit. On a autre chose à faire, quand on est président du Conseil, que de pousser une romance.

Pourtant M. Briand s'est repris, ces jours-ci, à cultiver sa voix et, l'autre jeudi, comme il dînait, à Passy, chez de vieux et sûrs amis, il voulut bien, après dîner, chanter deux ou trois jolis airs.

Son succès fut complet.

Féminité.

Une définition, surprise dans le buvard d'une des rares femmes-auteurs qui soient jolies :

Le mariage : jour solennel où la femme doit survivre à sa pudeur et l'homme au ridicule.



On ne pond plus.

M. Maurice Barrès vient de s'enraciner en achetant un château. Mais ce château n'est pas en Lorraine. Il est situé dans les environs d'Apt et il a longtemps appartenu à une très spirituelle femmes de lettres.

Et — coïncidence ! — comme M. Barrès, ancien boulangiste, s'installait dans ce castel, M. Laguerre, ancien boulangiste, se faisait élire député dans cette même circonscription d'Apt.

Les deux anciens partisans du cheval noir se sont naturellement retrouvés avec joie et M. Laguerre vient, pour un oui ou pour un non, déjeuner chez M. Barrès. N'est-ce pas tout naturel ?

Malheureusement les passions politiques sont exagérées dans ce joli pays et, — le hasard fait mal les choses, — le château de Maurice Barrès n'est entouré que d'adversaires farouches de M. Laguerre.

Or, quand ces radicaux-socialistes intransigeants apprirent que M. Barrès recevait M. Laguerre (— la réaction ! —) à sa table, ils ne firent ni une ni deux : ils le boycottèrent.

Maintenant, la cuisinière de M. Barrès est obligée de faire des kilomètres et des kilomètres pour trouver quelques provisions. Les voisins se refusent à tout négoce ; le fermier qui, précédemment, vendait ses œufs frais à M. Barrès a eu cette parole aussi fière que digne :

— Allez dire à votre maître que mes poules ne pondront plus pour lui !

En plomb.

Il n'est rien de tel, comme d'être ministre, pour s'instruire. M. D.jar.in-B...m.tz en fait l'expérience chaque jour.

Ces temps derniers, notre surintendant des Beaux-Arts était fort perplexe : ayant à faire ériger dans les jardins du Louvre une fontaine, dont la maquette en plâtre moisit depuis de longs mois, il ne savait comment exécuter ce travail :

— En marbre — expliquait-il à M. de F..., l'érudit critique d'art — en marbre, cela me coûterait les yeux de la tête ! En bronze, il n'y faut pas songer non plus. En pierre, il paraît que cela ne se peut pas.

— Et pourquoi pas en plomb ?

— En plomb, en plomb ! Ah ! ah ! ah ! la bonne plaisanterie ! Vous avez toujours le mot pour rire, cher ami !

— Mais je ne plaisante nullement. Tous les bassins de Versailles sont décorés de statues en plomb.

— Pas possible ?

— Je vous l'affirme.

— Comme c'est curieux ! Eh ! bien je cours de ce pas chez le plombier du ministère.

Et, en descendant l'escalier, M. D.j.rd.n-B.....tz, tout guilleret, salua encore une fois le critique d'art de la main en lui criant :

— Merci pour le plomb !

Confession.

L'abbé S...-B..... soutenait l'autre jour devant la comtesse d'A.....t qu'il suffisait qu'une prière fût dite avec ferveur et que peu importait, d'ailleurs, les expressions, Dieu ne faisant nulle différence de la niaiserie ni de l'esprit, du bon ni du mauvais ton :

— Oh ! l'abbé, dit sérieusement Mme d'A.....t en personne bien informée, ne croyez pas cela !

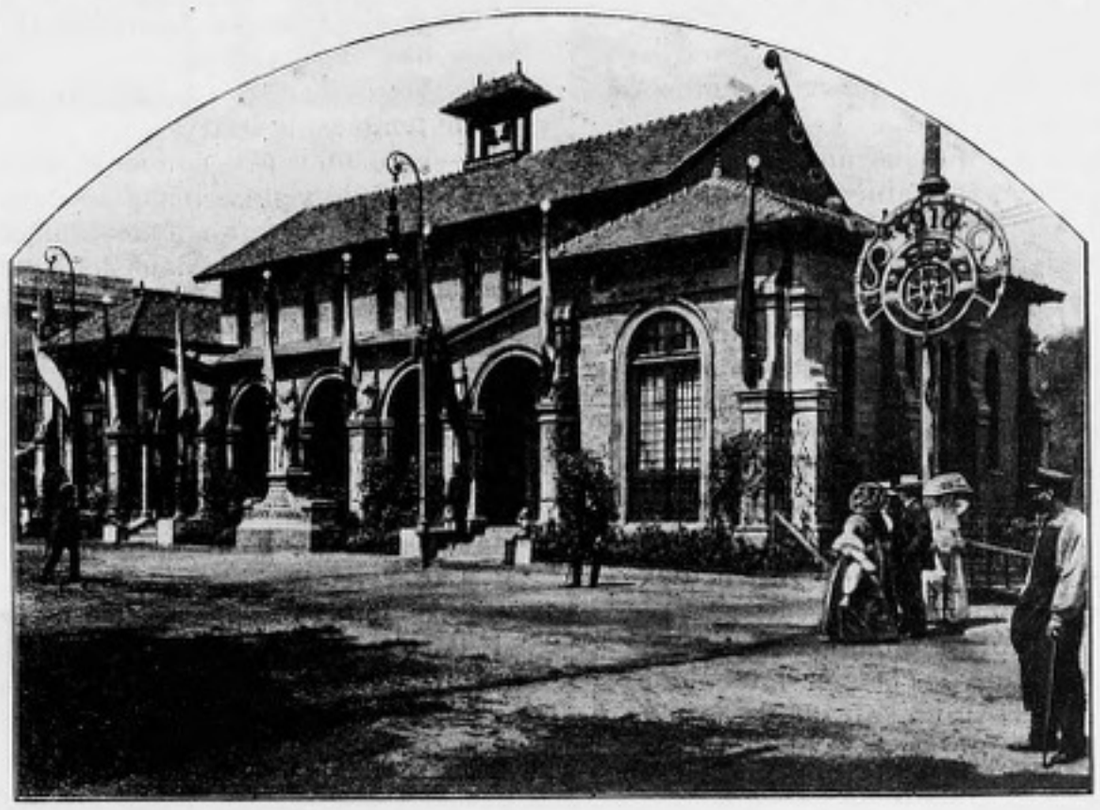
RHUM ST-JAMES

« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »

EXPOSITION DE BRUXELLES

Un “ Pressoir Champenois ”

Nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs trois vues du pavillon le plus intéressant de la Section Française à l'Exposition de Bruxelles : c'est celui que MM. Moët et Chandon, d'Epernay, ont consacré à la reproduction historique de l'ancien « Pressoir royal d'Hautvillers » où fut inventé au commencement du XVIIe siècle le « Vin de champagne » dont le renom devait par la suite des temps devenir universel.



RECONSTITUTION DE L'ABBAYE ROYALE D'HAUTVILLERS
MAISON MOET ET CHANDON

C'est à Dom Pérignon, prieur à cette époque de l'Abbaye royale d'Hautvillers, que revient tout l'honneur de la découverte.

Le premier, il remarqua les effets de la fermentation, le premier il imagina de boucher le plus hermétiquement possible les bouteilles et le premier il obtint ainsi le vin mousseux dont les perfectionnements successifs ont fait l'exquis breuvage tant apprécié aujourd'hui.

Aussi les arrière-petits-fils de N. Moët qui en 1743 fonda la célèbre Maison Moët et Chandon ont-ils eu l'idée d'élever une statue à Dom Pérignon, laquelle statue se dresse sur la façade de l'Abbaye royale d'Hautvillers que reproduit notre première photographie.

La seconde montre l'intérieur du « Pressoir » à l'époque où les bénédictins travaillaient eux-mêmes préparant à l'aide des moyens un peu rudimentaires dont ils disposaient, les premières cuvées de ce vin de joie, sans soupçonner sans doute que celui-ci était destiné plus tard à égayer, à distraire, à consoler les hommes, et cette reconstitution absolument exacte est saisissante et intéressante au possible.

Et enfin la troisième photographie nous fait voir le « Pressoir moderne », c'est-à-dire le résultat des transformations successives que de père en fils MM. Moët et Chandon ont introduites dans le procédé initial de Dom Pérignon.

Depuis 1743 ces transformations ont abouti à la perfection actuelle qui fait la réputation mondiale de cette marque universellement connue, et ils faut savoir gré à ces messieurs d'avoir su nous présenter d'une façon aussi artistique les diverses phases d'une découverte bien française en l'honneur de laquelle tant de gens lèvent journellement leur verre sans savoir très exactement son histoire.

FRELON.



ANCIEN PRESSOIR



PRESSOIR MODERNE



LA VAGABONDE

IV

Enfin, voici Jadin qui s'annonce elle-même :

— « Et moi, je suis la Reine du Paris nocturne : je suis la Pierreuse ! »

Je vois mon amoureux se pencher, assez vivement, sur le programme, puis relever le nez et détailler ma petite camarade, du chignon en casque aux chaussettes ajourées.

Par une interversion singulière, c'est lui qui devient, pour moi, le spectacle, car je vois seulement le profil de la petite Jadin, que la rampe aveuglante fait camard, comme rongé de lumière, la narine noire, la lèvre raccourcie au-dessus d'une lame brillante de dents...

Avec son cou tendu en gargouille, noué d'un chiffon rouge, cette enfant fraîche ressemble, tout à coup, à je ne sais quelle larve luxurieuse de Rops.

Lorsque, son couplet fini, elle revient saluer deux fois, les talons joints, les doigts aux lèvres, mon amoureux l'applaudit de ses grandes mains brunes, si fort qu'elle lui décoche, avant de disparaître, un petit baiser particulier, avec un coup de menton en avant...

— Eh bien! tu dors? Voilà deux fois que je te dis qu'on ne peut pas rester là : on plante le tableau d'Héliopolis!

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27 *et* 28.

— Oui, oui... je viens...

Il me semble bien, en effet, que je m'endormais, — ou bien je sors d'une de ces minutes sans pensée, qui précèdent la mise en branle d'une idée pénible, qui préludent à un petit décrochement moral...

V

— Décide-toi, ou ne te décide pas, voyons! Ça te va, ou ça ne te va pas?

Ils sont là tous deux, Brague et Salomon, à me bousculer de la voix et du regard. Celui-ci rit pour me donner confiance, celui-là grommelle. Une lourde main, celle de Salomon, se pose sur mon épaule :

— Pour un contrat, c'est un contrat, je pense!

Je le tiens, ce contrat dactylographié, et je le relis pour la dixième fois, dans la crainte d'y découvrir, entre ses quinze lignes brèves, le piège caché, la clause louche... Je le relis surtout pour gagner du temps. Et puis je regarde la fenêtre, les rideaux de tulle empesé et, derrière eux, la cour triste et propre...

J'ai l'air de réfléchir, mais je ne réfléchis pas. Hésiter, ce n'est pas réfléchir... Distraitement, j'inventorie ce bureau genre anglais que j'ai déjà vu tant de fois, illustré de photographies étrangères : dames en buste, décolletées, très coif-

fées, qui ont le sourire viennois, hommes en habit, dont on ne peut conjecturer s'ils sont chanteurs ou acrobates, mimes ou écuyers...

Quarante jours de tournée, à cent cinquante francs par jour, ça fait... six mille francs. Bon tabac. Mais...

— Mais, dis-je enfin à Salomon, je ne veux pas t'engraisser de six cents balles! Dix pour cent, à la fin, c'est de l'assassinat!

J'ai retrouvé la parole et l'art de m'en servir, et le vocabulaire qui sied. Salomon devient de la couleur de ses cheveux, rose brique : ses yeux insaisissables eux-mêmes rougissent, mais de sa grosse bouche amène se précipite un flot de supplications presque amoureuses :

— Ma chérie! ma mignonne! ne commence pas à dire des bêtises!... Un mois, un mois que je travaille à ton itinéraire! Demande à Brague! Un mois que je m'éreinte à te trouver des établissements de premier ordre, de tout premier ordre!... un affichage comme... comme... comme Mme Otéro, tiens!... Et c'est comme ça que tu me remercies! Tu n'as pas de cœur, alors? Dix pour cent! mais c'est douze que tu devrais me donner, tu entends?

— Je t'entends. Mais je ne veux pas t'engraisser de six cents balles. Tu ne les vaux pas.

Les petits yeux roux de Salomon rapetissent encore. Sa lourde main, sur mon épaule, caresse, avec l'envie de m'écraser :

— Ah! mauvaise graine! Tu la vois, Brague? une enfant à qui j'ai fait son premier engagement!

— Une enfant bigrement majeure, mon vieux, et qui a besoin de renouveler sa garde-robe! Mon costume de l'*Emprise* est fini, tu sais? un costume truqué, trente louis, plus les chaussures, plus le voile pour danser, enfin, voyez accessoires! Tu ne me les payes pas à part, vieille frappe?

— Brague, tu la vois? répète Salomon... J'ai honte pour elle, devant toi! Qu'est-ce que tu vas penser d'elle?

— Je pense, dit Brague tranquillement, qu'elle aurait raison d'accepter la tournée et tort de te donner six cents francs.

— C'est bon. Rendez-moi les papiers.

La grosse main me lâche. Salomon, froncé et pâle, retourne à son bureau genre anglais, sans nous accorder un coup d'œil.

— Salomon, vous savez, pas de chiqué entre nous! Je suis mauvaise comme la gale quand je m'y mets, et je me fiche de rater une affaire quand on m'embête!

— Madame, répond Salomon, digne et glacé, vous m'avez parlé comme à un homme qu'on méprise, et je l'ai sur le cœur!

— Fourneau! intervient Brague sans élever la voix. Quand tu auras fini de jacter! Six cents pour sa part à elle, quatre cent quarante pour la mienne... tu nous prends pour des acrobates allemands! Donne-moi les feuilles : on ne signe pas aujourd'hui. Je demande vingt-quatre heures pour consulter ma famille.

— Alors, c'est foutu! jette Salomon avec une impétuosité bafouilleuse. Tous ces gens-là, c'est des directeurs d'établissements très chics, des gens qui n'aiment pas qu'on les lanterne, des gens...

— ... Qu'ont le derrière dans la friture bouillante, je sais! interrompt mon camarade. Eh ben! dis-leur que je repasse demain... Tu viens, Renée?... Salomon, pour nous deux, c'est sept et demi pour cent. Et je trouve que c'est grand et généreux.

Salomon essuie ses yeux secs et son front mouillé :

— Oui, oui, vous êtes encore deux jolis cochons!

— Salomon, on ne peut pas dire que vous soyez joli, joli...

— Laisse-le donc, Renée, c'est un amour, cet homme-là! Il fera ce que nous voudrons. D'abord, il t'aime. Pas, Salomon?

Mais Salomon boude. Il tourne l'épaule comme un gros enfant, et dit d'une voix pleurarde :

— Non. Allez-vous-en. Je ne veux plus vous voir. J'ai un vrai chagrin. C'est bien la première fois, depuis que je fais des engagements, qu'on m'inflige une humiliation pareille! Allez, allez! J'ai besoin d'être tout seul. Je ne veux plus vous voir.

— C'est ça. A demain!

— Non, non! c'est fini, nous trois!

— Cinq heures?

Salomon, assis à son bureau, lève vers nous son mufle rose éploré :

— Cinq heures? C'est ça, il faudrait encore que je manque pour vous mon rendez-vous de l'Alhambra! Pas avant six heures, vous entendez?

Désarmée, je serre sa courte patte, et nous sortons.

L'encombrement de la rue rendant tout colloque impossible, nous nous taisons. J'appréhende la solitude relative du boulevard Malesherbes, où Brague va commencer à discuter et à me convaincre. Convaincue, je le suis d'avance, et décidée à partir... Hamond ne sera pas content. Margot me dira : « Tu as bien raison, ma fille! » et n'en pensera pas un mot, mais elle me donnera d'excellents conseils et trois ou quatre boîtes de « spécialités » contre la migraine, la constipation et la fièvre...

Et Dufferein-Chautel, au fait, qu'est-ce qu'il dira? Ça m'amuse de penser à sa figure. Il se consolera auprès de Jadin, voilà tout... Partir... Quand donc, déjà?

— La date, Brague? je n'ai pas fait attention, figure-toi!

Brague haûsse les épaules et se range près de moi, parmi le peloton de passants qui attendent, soumis, que le bâton blanc fende la file des voitures et nous ouvre un gué, du trottoir Haussmann au refuge de la place Saint-Augustin.

— S'il n'y avait que toi pour boucler des engagements, ma pauvre amie! Madame gueule, Madame monte sur ses grands chevaux, Madame veut ci, ne veut pas ça, et puis, au bout : « Tiens! j'ai pas fait attention à la date! »

Je le laisse, déférente, savourer sa supériorité. C'est un des plus vifs plaisirs de Brague que de me traiter en novice, en élève gaffeuse... Nous courons, sous la houlette de l'agent, jusqu'au boulevard Malesherbes...

— Du 5 avril au 15 mai, achève Brague. Tu n'as rien contre? Rien ne te retient?

— Rien...

Nous montons le boulevard, un peu essoufflés par la buée de bain tiède qui se lève du pavé mouillé. Une courte pluie, presque orageuse, a commencé le dégel; le pavé noirâtre reflète, étirées, irisées, les lumières du gaz. Le haut de l'avenue se perd dans une fumée indistincte, roussie par un reste de crépuscule... Involontairement, je me retourne, je regarde autour de moi, cherchant... quoi? Rien. Non, rien ne me retient ici, — ni ailleurs. Aucun cher visage ne surgira du brouillard, comme une fleur claire émerge de l'eau obscure, pour prier tendrement : « Ne t'en va pas! »

Je partirai donc, — encore une fois. Le 5 avril est loin, — nous sommes au 15 février, — mais c'est comme si j'étais déjà partie. Brague peut, à mon oreille distraite, énumérer des noms de villes, d'hôtels, des chiffres, des chiffres, des chiffres...

— Tu m'écoutes, au moins?

— Oui.

— Alors, tu ne fais rien, d'ici le 5 avril?

— Pas que je sache!

— Tu ne vois pas un petit acte, une petite couillonnade quelconque, genre mondain, qui t'occuperait d'ici là?

— Ma foi, non.

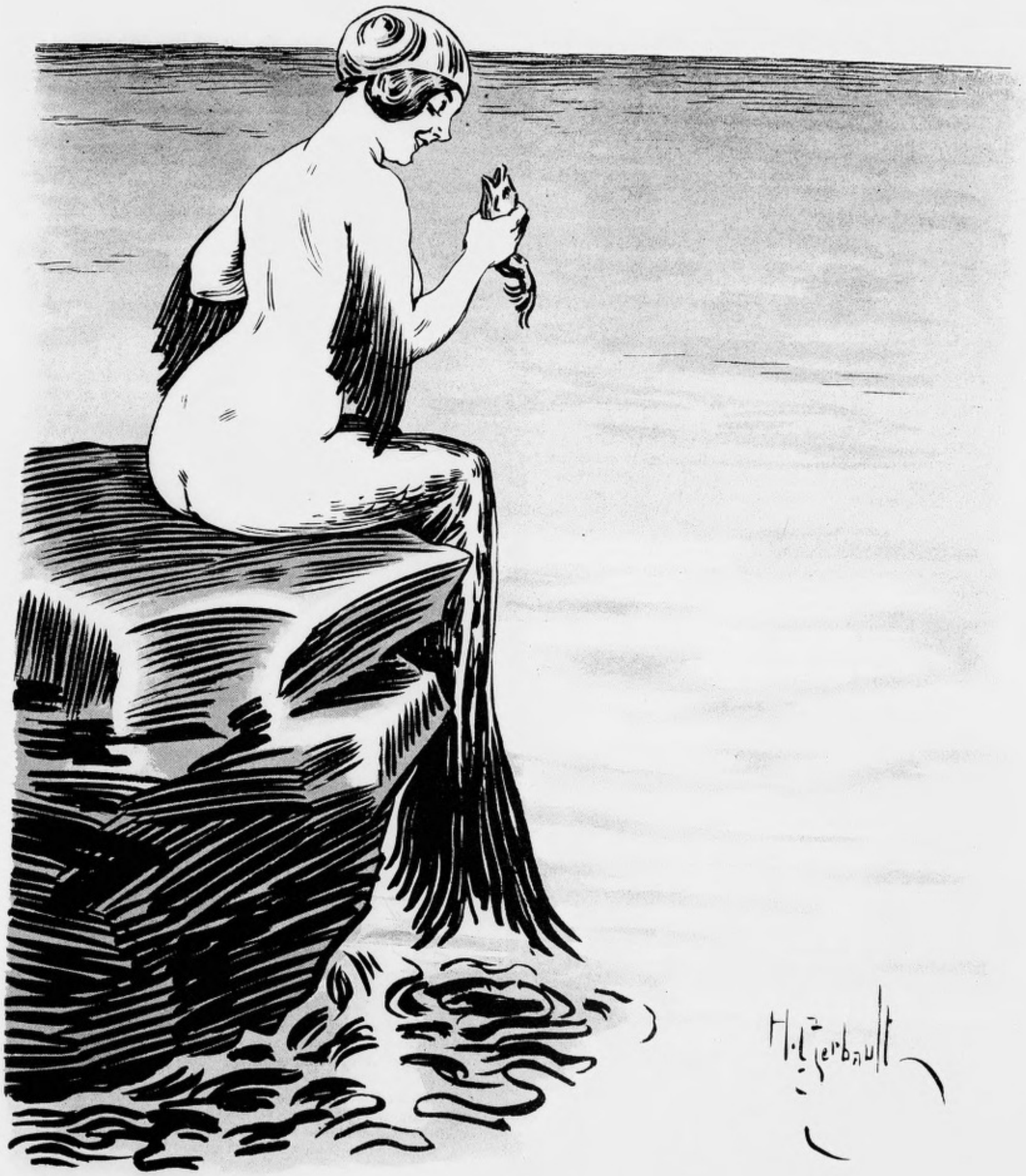
— Si tu veux, je te chercherai une petite affaire à la semaine?

Je quitte, en le remerciant, mon camarade, touchée qu'il veuille m'éviter la panne, l'oisiveté qui démoralise, appauvrit et détraque les comédiens sans emploi...

Trois têtes se lèvent lorsque j'entre dans mon salon-de-travail : celles d'Hamond, de Fossette et de Dufferein-Chautel. Serrés tous trois sous l'abat-jour rose autour d'une petite table, ils jouaient à l'écarté en m'attendant. Fossette sait jouer aux cartes à la manière des bulls; grimpée sur une chaise, elle suit le va-et-vient des mains, prête à happer au vol une carte jetée trop loin.

LE POISSON QUI A VOYAGÉ

Dessin de Henry Gerbault



La Sirène. — Parle-moi de Paris !

Hamond s'écrie : « Enfin ! » Fossette : « Ouah ! » et Dufferein-Chautel ne dit rien, mais il a bien failli aboyer aussi...

L'accueil joyeux, la lumière tamisée, au sortir du brouillard fétide, m'éclairent le cœur, et c'est dans un élan de joie affectueuse que je m'écrie :

— Bonjour ! Vous savez, je pars !

— Vous partez ? Comment ça ? Quand ?

Sans m'arrêter à ce que l'intonation de mon amoureux prend, malgré lui, de bref et d'inquisiteur, je roule mes gants, je retire mon chapeau.

— Je vous dirai ça en dînant. Vous restez tous les deux : c'est presque un dîner d'adieux, déjà !... Restez tranquilles, continuez votre petite partie, j'envoie Blandine chercher des côtelettes et je passe une robe de chambre : je suis si fatiguée !...

Quand je reviens, perdue dans les plis d'un kimono de flanelle rose, je leur trouve à tous deux, Hamond et Dufferein-Chautel, un air trop dégagé de gens qui ont concerté quelque chose... Qu'importe ? mon amoureux bénéficie, ce soir, d'un optimisme qui s'étend sur toute la nature : je l'invite, pour « arroser la tournée », à nous offrir le Saint-Marceaux de l'épicier voisin, et il court, nu-tête, rapportant deux bouteilles sous ses bras...

Fébrile, un peu grise, j'appuie sur mon amoureux un regard désarmé qu'il ne m'a jamais vu. Je ris tout haut, d'un rire qu'il n'a jamais entendu, je rejette sur l'épaule la manche large du kimono, découvrant un bras plus clair que ma robe, un bras « couleur chair-de-banane », dit-il... Je me sens prévenante, gentille, — pour deux sous, je lui tendrais ma joue : qu'est-ce que ça fait ? je pars ! je ne le verrai plus, ce garçon ! Quarante jours ! mais nous serons sans doute tous morts, d'ici là !

Pauvre amoureux, comme j'ai été mauvaise avec lui, tout de même !... Je le trouve aimable, propre, bien peigné, avenant... comme quelqu'un qu'on ne reverra plus ! Car, à mon retour, je l'aurai oublié, et il m'aura oubliée, lui aussi... avec la petite Jadin, — ou avec une autre... Plutôt avec la petite Jadin.

— Hein ? Cette petite Jadin !

J'ai jeté tout haut cette exclamation qui me semble suprêmement drôle.

Mon amoureux, qui a du mal à rire, ce soir, me regarde en fronçant ses sourcils de charbonnier :

— Quoi, cette petite Jadin ?

— Vous la trouviez à votre gré, l'autre jour, hein ? à l'Emp'-Clich'.

Dufferein-Chautel se penche, intrigué. Son visage franchit la zone d'ombre de l'abat-jour et je distingue la nuance de ses prunelles brunes, fauves et pailletées comme certaines agates dauphinoises...

— Vous étiez dans la salle ? Je ne vous ai pas vue !

Je vide ma coupe, avant de répliquer, mystérieuse :

— Ah ! voilà !...

— Tiens ! vous étiez là ?... Oui, elle est gentille, la petite Jadin. Vous la connaissez ? Je la trouve très gentille.

— Plus que moi ?

J'aurais mérité qu'il répondît, autrement que par un silence étonné, à cette parole imprudente, imbécile, indigne de moi ! Je voudrais me battre !... Bah ! qu'est-ce que ça fait ? je m'en vais !... Je raconte mon itinéraire, tout le tour de la France, mais rien que les grandes villes ! un affichage comme... comme Mme Otéro ! et les beaux pays qu'on verra, et le soleil qu'on trouvera dans le Midi, et... et...

Le champagne, — trois coupes, il n'en faut pas plus ! — engourdit enfin mon bavardage heureux. Parler, quelle dépense d'énergie pour qui demeure muette des journées entières !... Mes deux amis fument, maintenant, et, derrière leur voile de fumée, reculent, reculent... Comme je suis loin ! déjà partie, dispersée, réfugiée dans le voyage... Leurs voix même s'étouffent, s'éloignent, mêlées à des grondements de trains, des sifflements, à la houle berceuse d'un orchestre imaginaire... Ah ! le doux départ, le doux sommeil, qui m'emporte vers une rive qu'on ne voit pas !...

— Quoi ? il est six heures ? Bon, merci... Ah ! c'est vous ?

Je dormais, et je rêvais voyage : un garçon d'hôtel frappait du poing contre la porte de mon rêve, en criant qu'il était six heures... Et je me retrouve assise en sursaut au creux de mon vieux divan où la fatigue, la griserie légère m'ont assoupie. Debout devant moi, le Grand Serin barre toute la hauteur de la chambre. Mes yeux, ouverts trop vite, clignent à la lampe, et les bords de l'abat-jour, les arêtes de la table éclairée blessent mes yeux comme autant de lames luisantes...

— C'est vous ? Où est Hamond ?

— Hamond vient de partir.

— Quelle heure est-il donc ?

— Il est minuit.

— Minuit !

J'ai dormi plus d'une heure !

Machinalement, je relève, en les peignant des doigts, mes cheveux aplatis, puis je tire, jusqu'à la pointe de mes mules, le bord de ma robe...

— Minuit ! Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec Hamond ?

— Nous avons craint que vous ne fussiez effrayée, en vous retrouvant seule ici... Alors, je suis resté.

Est-ce qu'il se moque de moi ? Je ne distingue pas son visage, si haut, dans l'ombre...

— J'étais fatiguée, vous comprenez...

— Je comprends très bien.

Qu'est-ce que c'est que ce ton sec, qui réprimande ? Je tombe des nues ! Vraiment, si j'étais poltronne, j'aurais une belle occasion de crier à l'aide, seule avec cet individu noir qui me parle de là-haut !... Il a peut-être bu, lui aussi, mais plus que moi ?

— Dites-donc, Dufferein-Chautel, vous êtes souffrant ?

— Je ne suis pas souffrant.

Il se met en marche, Dieu merci : j'en avais assez de le voir jouer le menhir si près de moi !

— Je ne suis pas souffrant, je suis en colère.

— Ah ! ah !

Je réfléchis un moment, puis j'ajoute, assez sotte :

— C'est parce que je m'en vais ?

Dufferein-Chautel s'arrête :

— Parce que vous vous en allez ? Je n'y pensais pas. Puisque vous êtes encore là, je n'ai pas besoin de penser que vous vous en irez. Non. Je vous en veux. Je vous en veux parce que vous dormiez.

— Oui ???

— C'est insensé, de s'endormir comme ça ! Devant des gens ! devant Hamond ! et même devant moi ! On voit bien que vous ne savez pas quelle figure vous avez quand vous dormez ! Ou alors vous le faites exprès, et c'est indigne de vous !

Il s'assied brusquement, comme s'il se cassait en trois, et se trouve tout près de moi, son visage à la hauteur du mien :

— Quand vous dormez, vous n'avez pas l'air de dormir ! vous avez l'air... eh ! enfin, vous avez l'air d'avoir fermé les yeux pour cacher une joie plus forte que vous ! Parfaitement ! vous n'avez pas un visage de femme endormie... Enfin, vous comprenez ce que je veux dire, bon Dieu ! C'est révoltant ! Quand je pense que vous avez dû dormir de cette manière-là devant un tas de gens, je ne sais pas ce que je vous ferais !

Il est assis de biais sur une chaise fragile, et détourne à demi son visage bouleversé, fendu de deux grandes rides, une au front, l'autre au long de la joue, comme si l'explosion de sa colère venait de le lézarder. Je n'ai pas peur, — au contraire : ce m'est un soulagement de le retrouver sincère, pareil à l'homme qui entra, il y a deux mois, dans ma loge.

Voici donc, devant moi, avec sa fureur enfantine, son entêtement bestial, sa sincérité calculée, — voici que reparaît mon ennemi, mon tourmenteur : l'amour. Hélas ! il n'y a pas à s'y tromper. J'ai déjà vu ce front-là, et ces yeux, et cette convulsion des mains nouées l'une à l'autre, oui, j'ai vu tout cela... dans le temps qu'Adolphe Taillandy me désirait...

(*A suivre*)

COLETTE WILLY

Les Belles Nuits d'Été



PENDANT LE BRIDGE

Pendant que l'on bridge au salon,
Ils ont leur heure clandestine
Et sous la lune libertine
C'est un silence ardent et long...
C'est leur bridge, aussi! — Beaux joueurs,
Avec des gestes doux et tendres
(On peut, sans se parler, s'entendre...)
Ils se passent la main... à cœur!...



LA PANNE

L'auto, c'est un plaisir charmant;
L'été, c'est un bien doux moment...
Mais troublant de doux tête-à-tête,
Soudain, parfois, l'auto s'arrête
Et l'amour, hélas! reste en panne...



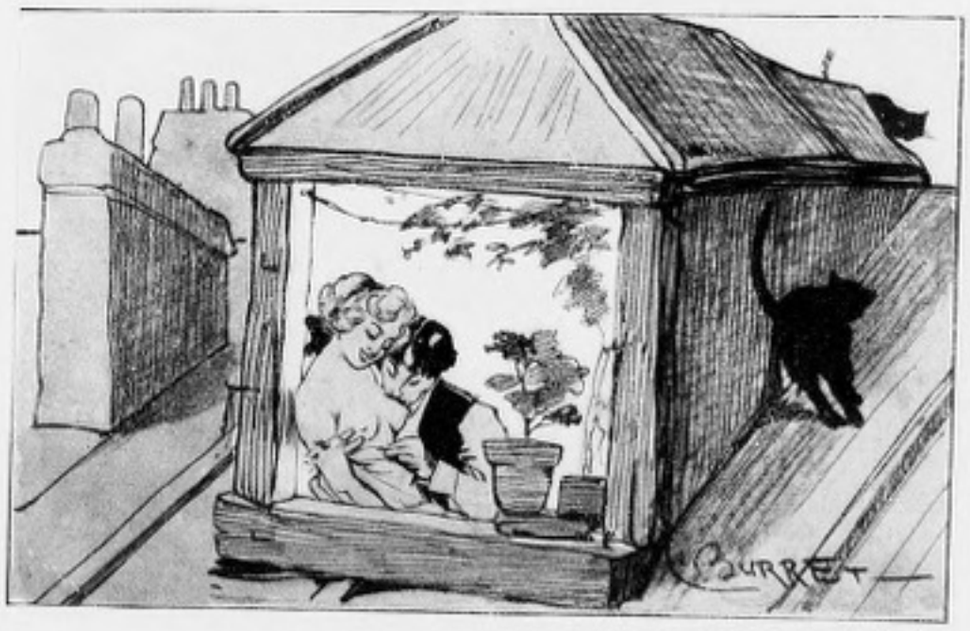
LES PAIMPOLAIS (Chanson bretonne)

— Ah! Lison, j'aime les falaises,
Tes bras blancs et les pieds itou;
Mais j'aime surtout les petit's fraises
Que je cueille tu sais bien où! .. (1)
— Ta nature, — o mon cousin Blaise,
Est si belle au mât d'artimon
Que je n'suis vraiment à mon aise
Qu'avec toi, mon pays breton!



LE LAC

Les deux amants ce soir, ayant du vague à l'âme,
Sont venus voir le lac. Il rêve; elle se pâme;
Ils prononcent des mots vraiment définitifs
Et mettent tous les verbes à l'infinitif.
Aimer!... Souffrir... Pleurer... Ah! qu'ils ont l'âme pure.
Ils éprouvent le grand frisson de la nature...
Ah! la lune sur l'eau! ah! le vent dans les bois!
Ah! la ferme au lointain! ah! le chien aux abois!
Ah! Chénier! ah! Rostand!
S'ils sont si bucoliques,
Ce soir, les deux amants, c'est que Dame de Pique
Au Casino, tantôt, a piqué fort monsieur,
Et que le couturier, cruel, fallacieux,
N'a pu livrer à l'heure une robe à madame...
Voilà pourquoi, tous deux, ils ont du vague à l'âme...



LA SCÈNE DU BALCON (pas celle de Cyrano)

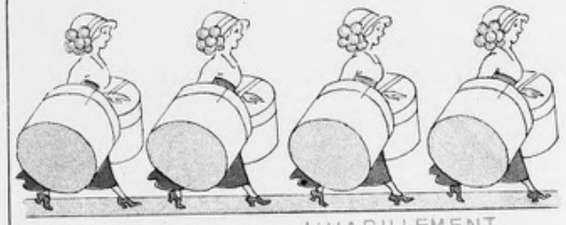
C'est touchant, cependant!... (Ne dis pas : Guano!
Merle vailleur qui le fiches du pauvre monde)
Il a vingt ans et pas le sol. Elle, elle est blonde,
Elle a vingt ans aussi, mais elle est pauvre aussi...
Ils ont beaucoup d'amour; ils n'ont pas de souci.
Mais s'ils n'ont pas de quoi plastronner à Deauville,
Ils ont de quoi, pourtant, se payer une idylle!..

(1) Variante pour les familles :

Que je cueille dans le bas d'ton cou...

Dessin de Markous.

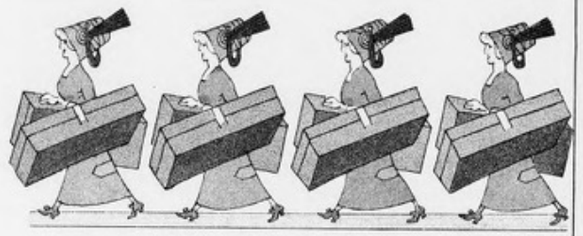
PETITES IMAGES POUR LES GRANDS ENFANTS.



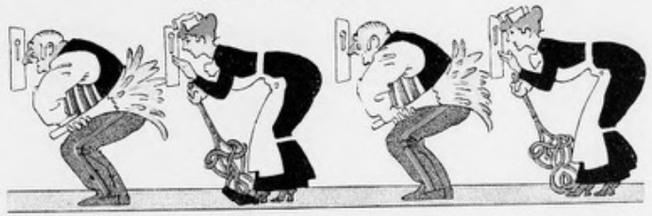
L'HABILLEMENT



LA (VIE) GARDE



LES EQUIPEMENTS



SERVICE D'ESPIONNAGE



LES CHASSEURS D'AFRIQUE



LE RAVITAILLEMENT



RIZ - PAIN - SEL



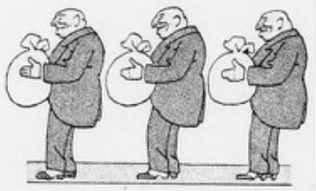
LA LÉGION ÉTRANGÈRE

LES POMPIERS

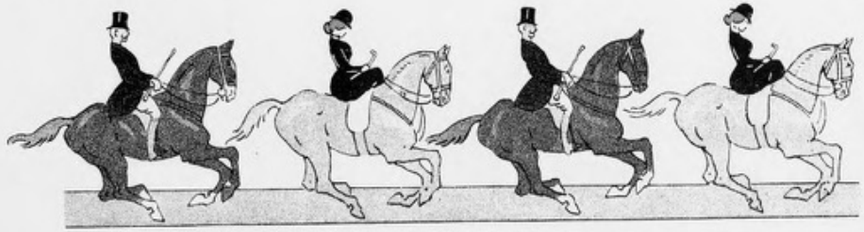




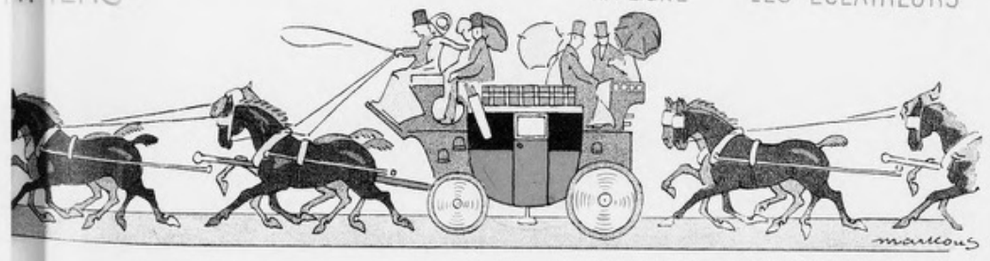
LA LIGNE



LES ÉCLAIREURS



LA CAVALERIE DU BOIS DE BOULOGNE



LE (GRAND) TRAIN

LA REVUE DU 14 JUILLET



AU BOIS DE BOULOGNE

Il n'ira plus au Bois, les femmes l'ont dupé.
Les femmes l'ont trahi, les vierges l'ont pipé...
. . . . . .
Le soir était câlin et la belle était blonde
Qui ne paraissait point être du demi-monde.
Il la suivit jusqu'au « Sentier de la Vertu »,
Et lui dit poliment : « Petite, marches-tu ? »
(Il lui parlait ainsi la supposant honnête...)
Elle lui répondit : « As-tu de la galette? »
A ces mots il sortit, du chemin du Poteau,
Un jeune homme qui dit : « Ton or ou bien ta peau ! »



SUR LA PLAGE

La cabine est... téléphonique,
Puisque c'est là que communiquent
Les deux tourtereaux clandestins.
Mais la cabine est en sapin !...
C'est un bois tendre qui se perce !
Et des amis d'humeur perverse
Se rincent l'œil tranquillement
A la barbe des deux amants.

(Le poète officiel de l'Elysée et des Cours)

Bluettes

La jalousie est la fille de l'amour, une fille ingrate qui étouffe sa mère.

Ce qu'on aime dans un roman, c'est soi-même.

La conversation est un dialogue où chacun prépare ce qu'il va dire, pendant que son voisin parle.

Que les honnêtes femmes qui ne supportent difficilement un unique époux, montrent plus d'indulgence pour les femmes légères qui en endurent une infinité!

Faublas.

Le Dessin leste

— Napoléon Ier, rappela Montreval, disait que le jour le plus heureux de sa vie avait été celui de sa première communion.

— Ça, ça doit être une blague, opina la petite Mme de Vivone qui faisait profession de mépriser la science autant que le beau langage.

Le maître de la maison se tourna vers Michel Sylvère, le peintre.

— Pour vous, fit-il, l'époque la plus heureuse de votre vie n'est pas difficile à deviner. C'est celle où vous avez eu votre premier succès, à vingt ans, avec le tableau de la *Comédie turque*!

— Peut-être, répondit l'artiste en caressant sa joue d'un geste qui manquait d'enthousiasme. Mais le plaisir n'a pas duré longtemps, deux mois à peine; je m'en souviens bien moins que du chagrin qui l'a suivi.

Et comme il voyait les fronts se rembrunir à cette malencontreuse évocation, il se hâta d'ajouter :

— Oh! ne compatissez pas! Ce fut un de ces chagrins pas très sérieux, comme on peut en avoir quand on est encore enfant, ou plutôt quand on devient un homme trop tôt. N'empêche qu'on sent certains coups lourdement à cet âge-là, si drôles qu'ils paraissent plus tard!

« Enfin, je vais vous raconter l'aventure en quelques mots. Vous allez voir comme c'est simple et comme c'est bête.

« Je dois rappeler avant tout, que l'espèce de triomphe, je ne puis pas dire autrement, qui fut fait à la *Comédie turque*, a été la plus grande stupéfaction que j'aie jamais eue.

« J'étais encore un très humble élève de l'Académie Lestipian et j'avais fait cette grande machine-là purement en m'amusant, avec l'idée d'en orner la salle-à-manger d'une maisonnette que ma mère avait à la campagne et où nous allions aux vacances. J'avais jeté sur la toile toutes les folies qui me passaient par la tête et c'est justement ce qui a emballé le public; j'ai appris depuis que la fantaisie, sans pose, est ce qu'il y a de plus rare au monde, mais à cette époque-là, je n'en savais rien. Je m'en doutais même si peu que, jamais, je n'aurais envoyé de moi-même cette œuvre saugrenue, anti-classique pour le moins, au Salon. C'est le sculpteur Valin, un ami clairvoyant, qui me la prit presque de force et qui rédigea la notice à ma place. Il la signa même, si je ne me trompe, car je ne voulais rien faire.

« Bref, vous savez ce qui advint. Huit jours après le Vernissage, il n'y avait que la *Comédie turque* sur la couverture des journaux illustrés; les critiques d'art des deux mondes me comblaient de fleurs en prose et même en vers, et l'Etat achetait mon morceau. Il y avait de quoi avoir la tête tournée : je n'y manquai pas, d'autant que j'avais vingt ans, il ne faut pas l'oublier.

« J'endossais d'ailleurs les compliments dont on m'accablait avec un ahurissement que j'avais peine à secouer, comme s'ils eussent concerné un autre que moi. Les femmes, bien entendu, dépassaient la mesure de l'exagération permise, mais par malheur, ou plutôt par bonheur, j'étais si bêtement jeune que je ne comprenais pas que ma célébrité m'autorisait à répondre à leurs politesses par d'autres, et qu'elles m'y invitaient.

« Pourtant, si bornée que fût mon adolescente intelligence, je fus bien forcé de remarquer l'une au moins de mes adulatrices, la plus patiente ou la plus experte. A coup sûr ce n'était ni la plus jolie, ni la plus jeune. Mais elle avait tous les mérites qui charment les néophytes; une taille bien prise, un embonpoint qui n'était pas encore de la majesté, des lèvres gourmandes et par-dessus tout de ces yeux qui, à eux tout seuls demandent et promettent. Je ne trahirai pas sa mémoire en précisant qu'elle s'appelait Marguerite et qu'elle était mariée à un brave homme occupé à je ne sais quelles affaires, bonnes à coup sûr, car ils menaient grand train.

« Je ne peux songer à cette généreuse personne sans admiration! Jamais je n'ai connu de femme possédant mieux la science de l'amoureuse; je ne dis pas la science de l'amour, car l'amour est une espèce de vent de tempête où n'entre pour rien le calcul et les habiletés. Or, Marguerite n'avait pour moi qu'un caprice tendre, impérieux, comme il en survient parfois à celles qui touchent à la maturité sans avoir pu épancher tout l'excès d'un cœur resté vif et aussi un besoin d'affection

vaguement maternelle. J'ai compris depuis ce temps-là l'indulgence que Jean-Jacques Rousseau a réclamée pour Mme de Warens.

« Elle s'arrangea pour se trouver chaque jour dans un des endroits où je me rendais. Enfin elle se fit mener à mon modeste atelier et sut m'y persuader qu'elle n'était qu'une victime surprise et moi un conquérant, ce qui me combla d'une telle vanité que je devins, tout de bon cette fois, éperdument épris. Pourtant je me hâte de dire que ce n'est pas là qu'elle succomba tout à fait.

« Elle décida que notre bonheur ne serait parfait qu'à Deauville où elle possédait une belle maison et pour faciliter les choses aux yeux de ma famille et du monde, elle me commanda la peinture d'un trumeau de cheminée dans un boudoir.

« Je passe sur les jours d'attente qui me parurent terriblement longs, c'est superflu de le dire. Je demande la permission de ne pas insister non plus sur le jour de mon arrivée : je ne sais pas si ce fut le plus beau moment de ma vie, mais ce fut certes le plus délicieusement épuisant. Marguerite avait une délicatesse, un tact, un sens des transitions, un art en un mot dont je ne soupçonnais que les premiers éléments. Je ne doutais plus, dès cette heure, que nos deux existences fussent liées pour toujours et je ne sais pas ce que j'aurais fait à celui qui m'aurait certifié le contraire.

« Grâce aux dieux, personne ne fut jamais en état de me donner là-dessus son opinion, tant ma belle amie sut prendre de précautions. J'ai deviné depuis ses prudences, mais elle sut m'empêcher de les apercevoir. Avec la plus naïve bonne foi je croyais qu'elle risquait chaque jour la pire catastrophe pour l'amour de moi, et j'en avais, toujours trop tard, des remords qui redoublaient ma passion.

« Je vis venir la fin du mois d'août en même temps que l'achèvement de ma peinture avec le plus douloureux serrement de cœur. Il n'y avait aucun moyen de retarder mon départ car c'était une invariable coutume que la maison fût fermée à cette date et que Marguerite allât finir les vacances dans le château de sa belle-mère. Il me semblait que jamais homme au monde ne s'était trouvé dans une situation plus tragique; elle cherchait à m'apaiser non sans me marquer que sa douleur était égale à la mienne. Je ne l'en aimais que plus et le lui prouvais par des ardeurs dont il me paraissait désormais inutile de renouveler l'invention.

« Enfin le dernier soir arriva qui était, je me rappelle, un dimanche. Tous deux nous restâmes longtemps dans le petit salon et je n'osais point parler car, par la porte ouverte du billard, j'entendais mon légitime rival qui luttait de carambolages avec je ne sais quel voisin de campagne. De temps en temps je pressais sa main; et elle levait alors des yeux où l'accablement de la tristesse se mêlait de la plus parfaite façon avec l'éternelle passion. Comme onze heures sonnaient, elle se leva. Alors, n'osant lui donner un baiser d'adieu, je sortis mon album de ma poche et sur une page blanche je fis en deux secondes un dessin, — Dieu, quel dessin! — sous lequel j'écrivis : « Je t'embrasse, chérie, chérie! Je voudrais tant aller avec toi, dans ton grand lit! » Elle sourit, prit le crayon et ajouta sous mes lignes ces mots : « Moi aussi. Mais nous ne le pouvons pas. — Sois sage mon amour! » Et puis elle me souhaita bonsoir à haute voix. Et je regardais longtemps la porte derrière laquelle sa robe avait disparu.

« Le lendemain je montais dans un vieil omnibus qu'on avait fait venir pour moi, car la voiture de la maison était je ne sais plus où. Jamais je n'ai plus souffert que sur ce chemin de la gare; j'étais affalé sur les coussins en fausse peau de léopard; et je pleurais!... C'est effroyable comme le cœur peut faire mal à vingt ans! Et pourquoi?...

« Soudain, au moment de monter dans le compartiment, je blêmis; une sueur froide m'inonda le front: je ne sentais plus mon album dans ma poche! Aucun doute, je l'avais laissé sur la table du salon! J'en étais sûr; je le voyais. Ce fut une horrible angoisse; dans une seconde je conçus le drame que cet oubli pouvait causer, qu'il avait causé déjà peut-être! Le mari découvrant la page fatale, se ruant sur ma pauvre amie aimée! L'affreuse mêlée!... les coups... les cris... du sang!!

« Je m'élançai comme un fou sur la route et j'arrivai haletant. La maison était tranquille. De la salle à manger j'entendis qu'il y avait une visite dans le salon et quand j'entrai je vis que rien d'irréparable ne s'était encore passé. Lui était paisiblement accoté dans *mon* fauteuil en face d'un monsieur et d'une dame. Elle, elle s'éventait avec beaucoup de calme, assise dans un coin du divan. Son regard se leva sur moi avec une surprise agacée qui ne m'échappa point et qui me fit froid jusqu'aux os :

— Vous avez manqué le train?

Je balbutiai que oui, mais elle comprit qu'il y avait autre chose et elle me rejoignit un instant plus tard dans le jardin.

« Ah! quand je lui eus expliqué ce qui me ramenait, je sentis bien toute la différence qu'il y a entre l'amour vrai et l'aventure d'amour. Je reçus alors une leçon pour la vie. Je tombai d'un seul coup du sommet de l'illusion dans l'affreux précipice noir de la réalité. Quel visage et quelle voix! Ce n'était plus l'amante, son rôle était fini, c'était la femme qui a peur; elle avait tout prévu, sauf que le jouet qu'elle pensait avoir jeté pouvait se retrouver sous ses pas et la blesser; maintenant elle me haïssait.

« Nous cherchâmes jusqu'au dîner sans résultat. Ce furent des heures de fièvre et des paroles amères.

« Je ne pouvais faire autrement que prendre le dernier train, à huit heures et demie, et l'on servit tôt. Tout à coup, à table, je sentis dans une poche intérieure de mon veston que j'avais oubliée, la forme de mon album. Je le tirai à demi et elle le vit. Ses yeux battirent et, dans une espèce d'attaque de nerfs, elle se jeta au cou de son mari.

« Alors je compris que par-dessus moi, c'est lui qu'elle avait toujours aimé!...

— Parbleu! s'exclama M. de Vivone.

Et sa petite femme se mit à rire follement comme si ce mot-là eût été très drôle.

DORILAS.

COMŒDIANTI, TRAGEDIANTI

(Notes d'un spectateur aux Concours du Conservatoire)



M. BAUMÉ
(Christian VII)

Le concours de comédie du Conservatoire commence à 9 h. 1/2 du matin; beaucoup de gens se sont levés de bonne heure, dans l'idée de s'amuser tout un jour: ils seront déçus. Un concours de comédie n'est pas un concours comique; ce qu'on entend par comédie ne diffère guère de la tragédie que par la façon dont on y est triste : c'est ainsi que les larmes sont volontiers « comiques » et les lamentations « tragiques ». Un acteur comique, aujourd'hui, n'a pas besoin d'être divertissant; on lui demande, avant tout, d'être violent. Le match Jeffries-Johnson est un bon concours de comédie contemporaine.

La salle est pleine; le public est beaucoup plus sûr de son opinion qu'aux concours d'instruments à vent ou de chant; ma voisine, hier, distinguait mal un contralto d'un soprano; aujourd'hui, elle est à son aise : elle discerne très bien l'ingénue de la



Mlle Guyta-Dauzon
(Kassandra)

soubrette; le jury a tout à redouter d'un concours si accessible à la critique; il rêve, paraît-il, pour distribuer, à loisir, ses récompenses, d'un concours de triangle.

Mlle C.m.y est très jolie : un jeune et charmant poète dramatique prétend, à l'entr'acte, qu'elle a « la g... trop large et les bras assez longs pour se gratter les pieds ». Vous entendez bien que ce sont là des images. Mlle .a.e. (vous arriverez, peut-être, à trouver son nom, à présent) est très jolie. Nous l'avons tant regardée que nous ne l'avons pas entendue : le jury non plus : elle a eu un prix.

M. Gr...ll.t : comique jusqu'au bout des cheveux; sa toison est plus invraisemblable que celle de M. A..l Bon.ard. Mais, M. B.n.ard a le cheveu poétique; M. Gr...ll.t lui, a le cheveu comique. Il lui suffira de paraître pour faire rire, comme Dranem ou Footit. Y a-t-il des rires de qualité? La noblesse du rire n'a-t-elle pas le sourire? M. Gr...ll.t ne fera jamais sourire; sa place est au Nouveau-Cirque ou à la Comédie-Française.



Mlle Ducos
(Camille)

Mlle D.l.le n'a rien eu, — et c'est dommage; elle est agréable à voir et à entendre; peut-être n'est-elle pas tout à fait assez jolie pour qu'on n'ait fait que la regarder, ni tout à fait assez remarquable pour qu'on n'ait fait que l'écouter : de là, sans doute, son échec.



M. Mendaille
(Etéocle)

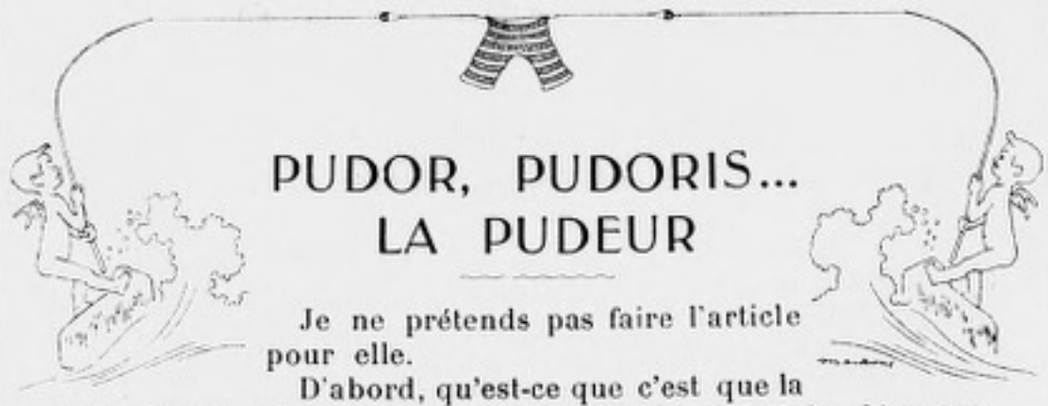
Qu'elle se console. Elle arrivera, Mlle D.l.le est la filleule du plus spirituel de nos directeurs de journaux, et, de plus, fille d'un officier supérieur; deux voix, au moins, lui seront fidèles : celle de M. Bor.s-s.n et celle de M. D.n.ay.

Mlle B.rd.ni : une transfuge du café-concert : la Fausse Agnès serait-elle de Rip? J'apprends que Mme Bartet est engagée à la Cigale.

Le troupeau des ingénues : elles arrivent trois ou quatre à la queue leu-leu; Mlles de Fr.n.e, B.r.lli, Bea.v.l et Di..-d.n.é, en minaudant, en faisant des petits pas. Petites oies blanches, petites voix blanches; l'ingénue n'est pas un type de femme, c'est un organe : il y a des « Agnès » comme il y a des « Falcon »... Sur le programme elles se suivent et se ressemblent; à la fin on a mal aux oreilles de tant d'acuité. Définition de l'ingénue : « Une voix de fausset qui trottine ».

E finita la commedia.

O.



PUDOR, PUDORIS... LA PUDEUR

Je ne prétends pas faire l'article pour elle.

D'abord, qu'est-ce que c'est que la Pudeur? On ne sait trop : pour les Anglais, c'est la décence; pour les Italiens, c'est rougeur, modestie; et les Espagnols traitent de chaste le pudibond.

Moi, je dis :

La pudeur est une espèce de modestie; la pudeur est une espèce d'orgueil.

C'est, avec plus ou moins d'ostentation, la vergogne de n'être pas un pur esprit.

Si encore c'était la honte d'être laide; mais non! C'est plutôt du vice qui se réserve... ou de la timidité sensuelle intempestive. C'est l'obstination à rester, malgré tout, intégralement vierge; le bluff à l'effarouchement, et la faillite de tant de choses qu'il serait trop long de les énumérer!

La pudeur, au point de vue volupté, est : abat-faim, apéritif ou hors-d'œuvre. C'est selon.

En tous cas, il ne faut pas en abuser : Le coup de la pudeur ne prend pas deux fois de la même au même.

La vraie pudeur consiste à faire semblant d'en éprouver quand on n'en éprouve pas, et à cacher celle qu'on ressent véritablement. Pourtant, il n'y a de honte qu'à en avoir trop longtemps!

Etre pudique, c'est guetter des occasions de dire « Shocking! » en faisant les gestes de se scandaliser. Quel raffinement! S'imaginer que c'est une honte pour ajouter du remords au plaisir.

La pudeur est au vice ce que certaines expertises sont aux objets à expertiser : un moyen de faire croire qu'il y a quelque chose ayant de la valeur.

Une pudeur irréductible peut très bien n'être qu'une résolution de ne pas découvrir quelque tare ou quelque difformité secrète, et la peur d'ôter un chapeau qui fait ombre sur un visage fatigué, d'enlever une robe qui vous sied, un corset qui vous maintient, d'exhiber en se déchaussant un pied déformé par des durillons.

La pudeur — cet émoi fallacieux! — est comparable à l'étiquette « Soldes, occasions » qui permet de tenter la « vente sensationnelle » de marchandises défraîchies.

La pudeur?... Demandez donc ce qu'il en pense au nouveau marié dont elle a gâté la nuit de noces!

La pudeur virginale est surtout l'appréhension de la première fois, l'idée de la souffrance probable abolissant celle du plaisir possible. En tous cas, ne me parlez pas de vertu... heureusement! Mais alors, ne vaudrait-il pas mieux effacer deux lettres et appeler franchement la pudeur... de la peur?

La pudeur de Belisette est alarmée : son cousin est venu la voir. Et, tout aussitôt, elle s'imagine... des choses...! Il n'y a pourtant pas de quoi se faire des idées et attendre à chaque instant le premier acte des derniers outrages : est-ce qu'un homme raisonnable pense à ces choses-là quand il a gardé son fiacre à la porte!

VILLÉGIATURES

PETIT CATÉCHISME DU PARISIEN EN VACANCES

I. — Pour louer une villa...



A LOUER, JOLIS CHALETS

L'ERMITAGE, 500 fr. LA BELLE EUGÉNIE, 1000 fr.

D. — Qu'appelle-t-on une villa meublée?

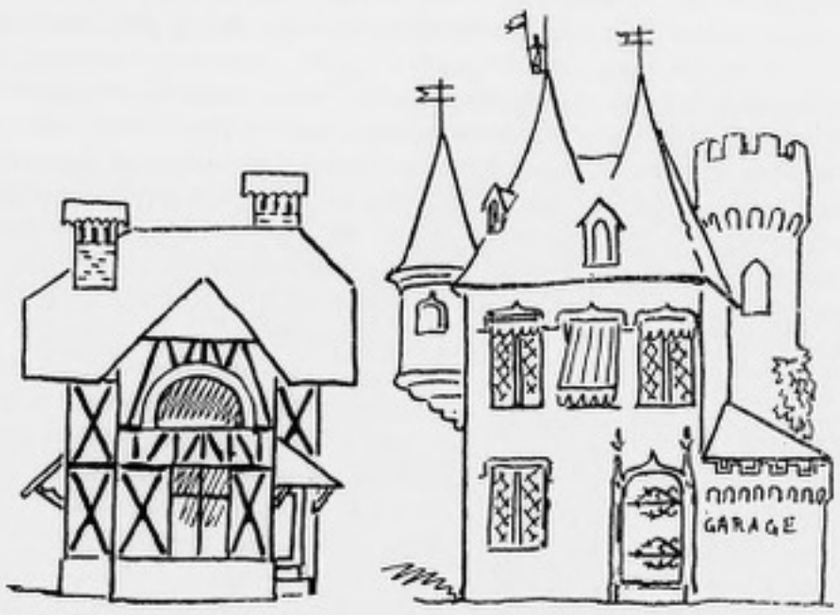
R. — On appelle villa meublée un baraquement construit en torchis et destiné à abriter le Parisien pendant la saison des vacances.

D. — Qu'est-ce qui caractérise la villa meublée?

R. — C'est qu'elle a toujours « vue sur la mer » ou qu'elle est située « à proximité des sources ».

D. — Qu'entend-on par « vue sur la mer »?

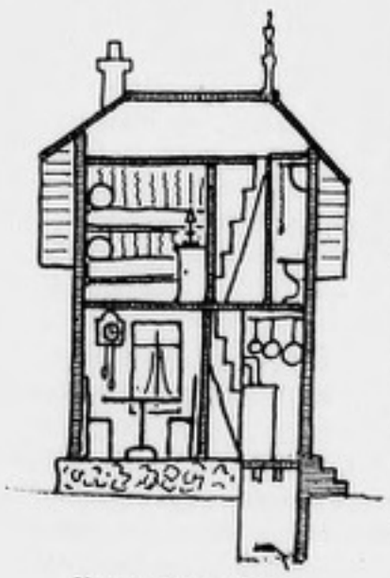
R. — Cela veut dire que si la villa meublée avait dix étages au lieu d'un, si l'on montait sur le toit ainsi surélevé et si l'on pouvait démolir le Palace-Hôtel qui se trouve devant, on parviendrait à apercevoir l'ineffable azur des eaux.



LE CLOS DES GENÊTS, 5000 fr. LE FIER-CASTEL, 10000 fr.

D. — Quel est le prix de location, par mois, de la villa meublée?

R. — Ce prix représente, avec une simple augmentation de 33 0/0, la somme que le propriétaire a dépensée pour faire construire la villa.



VILLA « MON DÉSIR »
Coupe

D. — Qu'est-ce qu'un propriétaire de villa meublée?

R. — C'est un monsieur du pays, conseiller municipal, qui « habite dans le bourg ».

D. — De quoi se compose, au juste, le mobilier de la villa?

R. — D'une magnifique chambre à coucher en pitchpin, d'une salle à manger « genre rustique » et d'un salon orné de fauteuils en osier. La batterie de cuisine se compose de six casseroles. Il y a dix-huit assiettes plates et douze assiettes creuses.

D. — N'oubliez-vous pas quelque chose?

R. — Si, le canapé. Il y a toujours un canapé.

D. — Pourquoi?

R. — Parce qu'un canapé a toujours deux pieds cassés et recollés. Le locataire les recasse dès qu'il s'asseoit et le propriétaire lui fait payer le canapé.

D. — Combien peut rapporter, bon an mal an, un canapé, au propriétaire?...

R. — Quatre cents francs, si c'est un canapé Empire. Dix-huit cents si c'est un Louis XVI.

D. — Connaissez-vous quelques particularités de la villa meublée?

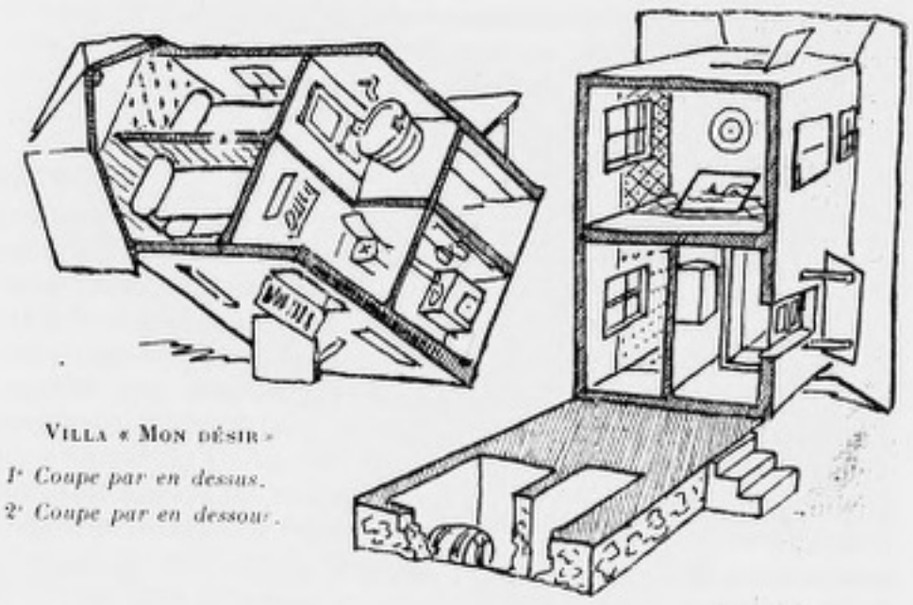
R. — Il y en a de curieuses :

Primo (et ceci ne souffre point d'exception) : les cheminées s'y refusent à tout service. Elles crachent la fumée avec une horreur indicible et ne supportent même point la flamme d'une allumette.

Secundo : le fourneau de la cuisine ne s'allume qu'à la condition d'ouvrir toutes les portes et toutes les fenêtres de la villa.

Tertio : L'escalier est édifié à l'instar d'une échelle. Il faut faire construire une petite barrière pour en défendre l'accès, au premier étage, aux enfants de moins de quinze ans.

Quarto : Le petit endroit est toujours contigu au salon.



VILLA « MON DÉSIR »
1e Coupe par en dessus.
2e Coupe par en dessous.

D. — Que dit le propriétaire quand on lui signale ces défauts?

R. — Le propriétaire répond invariablement : « Tenez, l'an dernier la villa était meublée par les de H... qui ont leur hotel à Paris... » Là, le propriétaire s'arrête pour vous humilier d'un regard méprisant et il continue : — « Eh! bien, les de H... étaient enchantés de ma villa. C'était pourtant des gens de la haute! » Ici, nouveau coup d'œil encore plus méprisant...

D. — La villa meublée a-t-elle un jardin?

R. — Invariablement. Un magnifique jardin de quatre cents mètres carrés.

D. — De quoi se compose le jardin de la villa.

R. — D'une allée sablée avec un mur autour.

D. — Et que fait-on quand on habite une villa meublée?

R. — On tâche d'en sortir.

MAURICE PRAX.

Variations sur un air connu

Quoi! ce lourdaud, quoi! ce rustre, madame, est venu vous dire brutalement qu'il vous aimait! Cela est inimaginable et il faut que vous me l'assuriez pour que je le croie. Il vous a dit : « Je vous aime », tout sec, sans préambule, sans précaution, sans ambages? Qu'est-ce que cela signifie : « je vous aime »? Cela veut dire trop de choses en vérité ou pas assez. L'amour a ceci de charmant et de toujours tentant qu'il n'est jamais le même, et « je vous aime » n'est pas une entrée en matière. Ce n'est qu'un thème, qu'un leit-motiv où nous devons, pour nous plaire,

faire courir les variations les plus imprévues. L'air est connu: « Je vous aime »; mais encore?

Ah! comme je comprends votre indignation! Pour qui vous prenait-il donc, l'imbécile? Croyait-il que vous alliez vous pâmer à ces seuls mots?

« Je vous aime... je vous aime... » Décidément cela ne dit rien du tout, sans accompagnement.

Ne savait-il pas que les siècles les plus reculés et les plus proches se sont tous expliqués là-dessus? Il y a bien longtemps, l'hébreu Salomon chantait sur la harpe : « Ton sein est une coupe arrondie où le vin parfumé n'est jamais tari : ton corps est un tas de froment entouré de lys!... Mets-moi comme un sceau sur ton cœur. »

A la bonne heure! Ce bon juge connaissait les formes; il estimait les choses à leur juste valeur et en demandait la jouissance avec art : « Mets-moi comme un sceau sur ton cœur... » cela n'est-il pas précis et charmant?

Et qui aurait mieux su qu'Ulysse, artificieux et pratique, tourner habilement les compliments? Devant la blanche Nausicaa, fort peu effarouchée à la vue d'un homme nu, il préludait par de graves accords :

« Si tu es l'une des divinités qui habitent le vaste ciel, à ta beauté, à ta grâce, à ta grandeur, je reconnais Diane. »

Le farceur! Et ce n'est qu'après quelques traits de bon ton, qu'il ajoutait :

« Heureux celui qui t'emmènera, chargée de présents, dans sa riche demeure! »

Aussi quels regrets quand il reprit son voyage!

Certes, madame, les Grecs n'arrachaient pas, mais dégrafaient doucement les ceintures.

Mais les Romains, dira-t-on, ont brutalement enlevé les Sabines. N'affrontaient-ils pas la mort pour elles, madame, et n'est-il pas doux d'être la proie d'un vainqueur? D'ailleurs les Sabines ne se révoltèrent pas contre leurs ravisseurs. Et puis, pour implorer le pardon de Vénus, Ovide écrivit plus tard l'*Art d'aimer* et le *Remède d'Amour*, n'est-ce pas assez dire que pour eux l'amour était une science délicate, dangereuse, subtile, digne d'être enseignée, une science aux harmonies capricieuses?

Non, non, s'il y a des siècles grossiers dont nous devons rougir, ce sont ceux du moyen âge obscur! Il est fort probable que les rois fainéants ne se dépensaient pas en airs inutiles : à peine quelques cris de buccins et de trompes.

D'ailleurs, n'est-ce pas l'époque où l'on discutait gravement pour savoir si la femme avait une âme? Un corps, vous n'étiez qu'un corps, madame, et c'est tout dire. Hélas! j'ai bien peur que cette opinion soit longtemps demeurée dans l'esprit des hommes et les preux chevaliers, entre deux tournois, devaient avoir une galanterie assez rude. Que n'ont-ils rapporté des croisades le savoir dire des Orientaux :

« O corps clair où les rameaux ont mis leur souplesse et les jasmins leur bouquet! Oh! caresser ta chevelure et tressaillir de toute ma chair sur ta chair, puis voir dans tes yeux se lever les étoiles. »

L'air est joli.

Mais parlez-moi des troubadours. Heu! heu! n'ayez pas trop grande confiance en eux:

« Faites tost et parlez bas :
Logiez-moy entre vos bras »

chante un poète de ce temps-là, si l'on peut appeler cela chanter. Villon et Rabelais disaient les choses encore plus crûment, mettant sur le même pied, si j'ose dire, la femme et la bouteille. Passons, passons!...

Arrivons vite au temps... Au temps des mousquetaires, dites-vous? Hélas! ce temps n'est pas encore cela. Méfiez-vous des hommes qui ne connaissent que trompettes et tambours. J'ai honte de vous citer ce qu'écrivait l'un d'eux, du siège de la Rochelle, à sa maîtresse; mais vous en aurez plus d'indulgence pour nous, pauvres amoureux modernes. Voici :

« Je vous dirai pour nouvelles que vous ne me reprocherez plus mes chevaux indomptés, pour ce qu'en cette armée nous vivons sagement, n'allant point à la débauche, priant Dieu, mademoiselle, qu'ainsi soit de vous. »

Et la lettre s'arrête sur ce souhait gracieux. Fi! comme ces lourdauds avaient l'âme enfoncée dans la matière! Il était grand temps de tracer la carte du Tendre!

Auriez-vous aimé le rôle de cruelle? le rôle de divinité difficile à fléchir? L'amour parle enfin; on développe le motif; on est galant; on s'applique à plaire; on est aux petits soins; on est respectueux; on fait des serments; on doit parcourir un long chemin et s'arrêter à plus d'une étape avant de recevoir sa récompense. On prie, on implore, on invoque les divinités les plus augustes et :

« Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours! »

Part-on en voyage, s'éloigne-t-on de l'objet de son culte? On écrit :

« Madame, enfin je suis arrivé ici en vie et j'ai honte de vous le dire : car il me semble qu'un honnête homme ne devrait pas vivre, après avoir été dix jours sans vous voir. »

Que dites-vous de cela? Un petit peu ampoulé, n'est-ce pas? Un peu rond de jambe? On cultivait alors le beau geste, l'air solennel et grave; c'était le Grand Siècle. Avouons qu'il dura un peu longtemps.

Mais comme on rattrapa bien le temps perdu! Ah! je suis sûr, madame, que vous le regrettez ce temps charmant, voluptueux et spirituel, des chansons badines à la Boufflers et des petites scènes coquines à la Fragonard!

L'amoureux ne vous dit plus : « Faites-moi grâce! » On la prend. On vous taquine, on vous agace, on vous poursuit; la main est leste et légère et vous riez à petits coups de votre poitrine découverte. On fait l'amour en badinant; on est irrespectueux avec esprit et le petit dieu de Cythère joue partout. On ne vous dit pas : « Je me meurs d'amour. »

Vous êtes trop provocante; vos yeux sont trop vifs : vos lèvres trop rieuses et humides; votre gorge trop dévoilée. Votre jupe relevée laisse voir un bas de jambe; vous avez des langueurs, des attitudes lasses et négligées; vous nous recevez en blanc corset. Ce fut de votre faute si nous fûmes sensuels et polissons; vous nous disiez : « Je vous permets de rentrer dans mes fers; mais vous ne vous ennuierez pas comme autrefois et vous aurez bonne compagnie. » Et nous acceptions en prenant un premier baiser et une première privauté. Petits airs de flûte dans les bosquets, chansons légères des clavecins, leçons de musique entrecoupée de baisers que donnait Lindor à Rosine. Hélas! hélas! que cela a donc mal fini!

Regrettez-vous le temps des amours romantiques? « Mon cœur lassé de tout, même de l'espérance...» O navrante mélancolie, tristesse solitaire et lamentable, sanglots déchirants! Ou bien échelle de corde, poignard dissimulé, porte dérobée, cavale isabelle et tout cela pour finir par un amour bien pot-au-feu. Mais n'était-il pas charmant ce grand débauché d'Alfred, une guitare en bandoulière, frivole, capricieux, dandy, toujours amoureux et donnant toujours de si jolies sérénades?

Mon Dieu, madame, on ne sait comment vous plaire; on se torture; on s'ingénie; on est héroïque ou comique ou les deux à la fois, insouciant ou passionné, insensé ou terre à terre, brutal, élégiaque, respectueux; on s'humilie, on divague, on vous fait pleurer ou rire; on extravague, on se donne un mal du diable; on emploie tous les tons majeurs ou mineurs; on enchevêtre les bécares aux bémols, les bémols aux dièses; on chante en clef de sol, en clef de fa; on utilise toutes les clefs d'ut; on met en jeu le bruyant tam-tam et la petite flûte; c'est un embrouillamini de croches, de triples croches, de points d'orgue, de contretemps et de soupirs... Bref, à l'infini, on varie la formule, mais au fond, n'est-ce pas toujours la même chanson qui s'éteint dans un baiser?

Piano : je vous aime. *Crescendo* : je t'aime. *Pianissimo* : nous nous aimons!

MARC

LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE
ET CEUX... QU'IL NE FAUT PAS LIRE

M. Farrère nous a donné un beau livre *La Bataille*, un assez beau livre *Les Civilisés* (quoique les coloniaux prétendent que c'est une étude tout à fait fausse) et un livre parfaitement ennuyeux *Mlle Dax, jeune fille*, aujourd'hui il publie, *Petites Alliées*, un livre hardi, effroyablement hardi...

Il nous dit d'ailleurs lui-même, que son livre dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Jugez-en par le début de sa préface :

— *De tous mes livres, voici, je pense, celui qui me vaudra le plus d'injures, celui qui soulèvera contre moi le plus d'indignations hypocrites ou sincères, celui dont tous mes amis se réjouiront, celui que beaucoup de mes amis renieront...* »

Bigre ! ne trouvez-vous pas que cela devient extrêmement grave? Ah ! le rictus satanique des ennemis de M. Claude Farrère ! Car la gloire énorme de M. Farrère a suscité, naturellement, à cet écrivain glorieux une armée d'ennemis acharnés... Et nous qui ne nous en doutions pas !

Mais, au fait, qu'est-ce donc que ce livre damné, que ce livre maudit sur lequel pèse une réprobation unanime?

Eh ! bien, voilà : c'est un roman.

C'est un roman qui ressemble à beaucoup de romans.

Mais la thèse, l'épouvantable thèse, « la chose innommable » comme a dit naguère un président du Conseil?

La thèse, c'est qu'il y a, à Toulon, des petites courtisanes très gentilles, très rangées, très scrupuleuses et qui valent mieux que beaucoup de femmes honnêtes.

Oui, voilà ce que nous dit froidement M. Claude Farrère! Pourvu qu'il ne se fasse pas écharper par la foule !...

MESSAC

Hommes et Choses de Bourse

Les liquidations forcées continuent. Du Rio aux Mines d'or, des Etablissements de crédit aux Valeurs industrielles, de la Rente française aux Obligations de Chemins de fer, tout y passe.

On liquide et l'on s'en va... les uns de leur plein gré, les autres obligés par les circonstances malheureuses : pour tous, c'est la fatale tape.

Mais faut-il plaindre ceux qui supportent la perte? Comment pouvaient-ils croire qu'une seule personne, — fût-elle officier ministériel, — pourrait longtemps porter des positions se chiffrant par un nombre respectable de millions? Atlas lui-même eût succombé sous leur poids

On cite des charges ayant écopé de 1, voire même de 3 millions, des maisons de banque de 300.000 francs à plus d'un million. Quelles jolies différences ! Quelles déceptions le jour des règlements ! Depuis cette heure néfaste les liquidations se poursuivent. A côté de cet officier ministériel, qui met si gentiment dans l'embarras d'autres officiers, tout aussi ministériels, d'autres spéculateurs se liquident ou sont liquidés, et personne ne sait quand on en finira.

Cette charmante perspective peut heureusement changer aux premiers rayons du soleil, car on ne voit pas plus clair dans la tenue de la Bourse que dans l'état de l'atmosphère et les augures du marché répondent exactement comme ceux de l'Observatoire : tant que cela durera ainsi, il n'y aura rien de changé...

La Rente a toutefois changé : elle s'est alourdie, et les Caisses publiques doivent déployer une activité très grande pour absorber les offres.

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Emprunt Mexicain 4 0/0 1910

Le gouvernement des Etats-Unis du Mexique vient de créer un Emprunt 4 0/0 Extérieur or 1910, garanti par 62 0/0 des douanes du Mexique destiné à la conversion ou au remboursement de l'Emprunt consolidé Extérieur 5 0/0 de 1899.

La partie de cet emprunt émise est d'un montant nominal de 280.275.000 francs, comprenant 555.000 obligations de 195 piastres mexicaines ou 505 francs.

Les titres et les coupons de cet Emprunt sont exempts à tout jamais de toute taxe ou tout impôt mexicains.

Ces obligations sont productives d'un intérêt annuel de 20 fr. 20 payable par semestre, le 1er janvier et le 1er juillet de chaque année à raison de 10 fr. 10. Elles sont amortissables au pair en 35 ans, par tirages au sort semestriels en juin et décembre, mais il est prévu que les amortissements à effectuer en décembre 1910 et juin 1911 se feront par voie de rachat. Le gouvernement mexicain s'est réservé le droit à partir du 1er juillet 1925, d'accélérer l'amortissement ou de rembourser l'emprunt en totalité; dans ce dernier cas, les porteurs en seraient avisés trois mois à l'avance.

L'emprunt jouit des mêmes garanties qui étaient attachées à l'*Emprunt 5 0/0 1899*, garanties qui consistent en l'affectation des 62 0/0 des droits de douane mentionnés ci-dessus, ces droits étant recouvrés par la *Banque nationale du Mexique*, ce qui confère aux porteurs toute sécurité.

LES COURSES

Nous sommes à fin de passe... comme on dit autour d'un tapis vert qui n'est pas en herbe celui-là. La saison parisienne et auteuilloise se termine et, dans quinze jours, nous en serons au règne de la province.

Donc, pour finir, nous eûmes un modeste soleil et une recette conforme. Le prix de France fait loucher longtemps à l'avance les propriétaires, car il est souvent arrivé qu'avec un cheval de cent louis on ait gagné ce prix de vingt mille francs. Le tout est d'avoir un bon gentleman. Ils étaient trois cette année : M. Balsan, M. de Saint-Sauveur, et M. de Sarret. Ils ont naturellement fini en tête tous les trois et c'est M. Balsan, — et non son cheval, — qui s'est trouvé être le meilleur.

Moralité : pour rester un bon cavalier il faut beaucoup polo...ter, dans le sens austère du mot. M. Balsan est, en effet, un de nos meilleurs joueurs de polo et c'est ainsi qu'il s'entretient les jambes et la main.

James d'Ockuysen était chaud .. comme une braise pour *Causerie*. Et il faut reconnaître que cette pouliche qui lui a déjà rapporté cinquante mille francs en quinze jours et qu'il a payée deux cent cinquante louis il y a un mois, est en train de devenir une pouliche invincible.

Flatman en est tout étourdi !

Une grosse déception attendait M. Veil-Pic... et une bonne surprise guettait M. Fish.... *Mon chéri* a battu *Saint-Amour !* Il n'y avait même qu'un tel chéri qui pût battre un tel amour. Mais quand M. Fish...f est le bénéficiaire d'un de ces sourires de la fortune, tout le monde se réjouit, même ceux qui perdent. C'est que l'heureux propriétaire ne compte que des amis, et ce n'est pas seulement parce qu'il est un peu dur d'oreille qu'on applaudit très fort.

Alec Carter a monté une belle course sur *ce chéri :* il revient en forme pour la saison normande que ce pauvre R. Sauval ne verra qu'en amateur. Le sommeil à cheval est interdit par les commissaires et ce jockey dormait vraiment trop lorsqu'il a été, — l'autre jour, — coiffé par *Hardy* et *Le Flic*. Il ne faut pas gagner de cent longueurs, mais il est encore plus mal vu de se faire battre d'une tête quand on a la course à sa merci. La leçon est sévère parce qu'on a estimé que Sauval est trop bon jockey pour mériter des excuses. Donc, la punition est flatteuse par sa sévérité même, ce dont Sauval ne saurait se plaindre.

P. G.

PAUVRE PARIS!!!

Après avoir, durant l'hiver et le printemps, offert à ses gentilles habitantes, les plaisirs les plus variés, spectacles, expositions, courses, etc., etc., voici que les ingrates s'apprêtent toutes à le quitter, la belle saison une fois venue, et à s'envoler, tel un essaim d'oiseaux migrateurs, soit vers la campagne, soit à la mer. Et toutes, pour ce départ prochain, n'ont en tête qu'un sujet : les toilettes à emporter pour leurs villégiatures et excursions. Lesquelles choisir? Lesquelles seront à la fois les plus commodes, les plus pratiques, et surtout les plus élégantes? Heureusement High Life Tailor a songé à tout et leur offre la plus inattendue, la plus incroyable surprise qu'elles puissent rêver, d'adorables costumes en toile de toutes nuances, exécutés sur mesure par les premiers coupeurs et essayeurs de la capitale, et qu'une circonstance exceptionnelle lui permet de céder au prix invraisemblable de 79 fr. 50. Faut-il rappeler aussi quelles merveilles de haut goût, de recherche incomparable offrent ses admirables «schantung» à 185 francs, dont les modèles exposés, 12, rue Auber, et 112, rue Richelieu, attirent l'élite des Parisiennes élégantes.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — Le Tournoi International d'Escrime de Vichy est le *Great Event* du moment, cette épreuve, en effet, groupe l'élite des tireurs d'épée du monde entier. Parmi les étrangers, les Américains grossissent considérablement l'affluence, aussi les salons, la terrasse du restaurant, le théâtre, les concerts donnent-ils l'impression d'une vie éblouissante d'élégance, et, parmi les personnalités mondaines reconnues ces derniers jours: princes Amédée de Broglie, Soutzo, De La Tour d'Auvergne, Marquis de Réaulx, d'Arcanges. Comtes de Lacerda, de Paillere, de Valdes. Vicomtes de Salverte, R. d'Armaillé. Barons Lambert, du Theil, assidus au Casino de la première ville d'eau française, celui de Vichy.

—

Le roi des Belges, nous dit-on, assistera, à cheval à la revue du 14 juillet, jeudi prochain. Il est une autre revue que le roi, si le protocole le lui permettait, verrait avec un infini plaisir, c'est « La revue de Marigny » où Max Dearly, dans la « Valse Chaloupée », triomphe chaque soir, en même temps qu'il fait applaudir sa scène : « Zakouski chez Rostand » qui est bien le dernier mot de la verve et de la fantaisie joyeuse et spirituelle,

—

La revue d'été de la Scala : « Quelle averse ! » obtient, en ce moment un succès considérable et l'on se croirait en pleine saison à l'aspect élégant et compact des auditoires de chaque soir. C'est d'ailleurs, le spectacle parisien, par excellence, spirituel et gai. Il vous fait passer la plus amusante des soirées.

—

Par la diversité de son spectacle, avec le concert, le cirque, les danses excentriques, le cinéma-éclipse où défilent toutes les grandes actualités, le Jardin de Paris est toujours l'endroit de prédilection des Parisiens et son renom universel lui vaut également la visite de tous les étrangers. Quant aux « Bowling Alleys » c'est de plus en plus le sport favori des personnalités les plus connues et les plus élégantes qu'on peut voir, chaque soir, disputer des matches passionnants devant des spectateurs nombreux attirés autant par l'attrait de ce sport nouveau que par la personnalité des joueurs.

—

Premières a l'Horizon

A Vichy (théâtre du casino) : *Chantecler* (avec M. Lucien Guitry).

Avant de quitter Paris, la bientôt célèbre Marie-Louise Derval a fait provision de *Fleur de pêche* de la Parfumerie Exotique qui conserve à son régulier visage son impressionnante blancheur.

—

Pourquoi la Parisienne est jolie? pourquoi elle est charmante?? pourquoi elle est adulée???

Parce qu'une de ses visites favorites est à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, où elle sait demander des conseils qu'elle sait écouter et qu'elle sait suivre.

—

L'*Eau de Jeunesse Jane Hading* rendra la fraîcheur et la beauté à tous les visages fanés et pâlis, soit par la maladie, soit par la fatigue et les veillées de la saison. S'en servir c'est vouloir demeurer jeune et belle toute sa vie. En vente, 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés, pharmaciens et coiffeurs.

—

Zig-Zag. — Il est officiel que la vente princière, annoncée ces derniers jours, n'aura pas lieu, l'intéressé (soyons discrets) grâce à l'*Official Banque* a vu sa situation se consolider, une avance ayant été faite, avance considérable, sur les fonds dotaux de la compagne légitime du... cherchez !

—

Être blonde est la simplicité même, avec les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

Pitt.

PETITE CHRONIQUE

Pour faire pousser, allonger, épaissir, cils et sourcils, il faut employer la *Sève Sourcilière de la Parfumerie Ninon*, 31, rue du Quatre-Septembre qui brunit et donne en même temps aux yeux une expression vive et accentuée tout en rendant la prunelle étincelante. Prix 5 francs contre mandat-poste de 5 fr. 50. Se défier des contrefaçons

—

Official Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (IXe). Tél. 136-73 (avances, prêts argent sur fonds dotaux. Discrétion).

Chemins de fer de l'Etat

Excursion en Touraine

Billets d'excursion à prix réduits, valables 15 jours, délivrés toute l'année, par les gares du réseau de l'Etat (lignes du Sud-Ouest), et pouvant être prolongés de 2 fois 15 jours, moyennant un supplément de 10 0/0 pour chaque prolongation.

1re classe, 26 fr. ; 2e classe, 20 fr. ; 3e classe, 13 fr.

Itinéraire : Saumur, Montreuil-Bellay, Thouars, Loudun, Chinon, Azay-le-Rideau, Tours, Châteaurenault, Montoire-sur-le-Loir, Vendôme, Blois, Pont-de-Braye, Saumur.

(Faculté d'arrêt aux gares intermédiaires.)

Billets spéciaux de parcours complémentaires pour rejoindre ou quitter l'itinéraire du voyage d'excursion comportant 40 0/0 de réduction sur le prix des billets simples.

La demande des billets doit être faite à la gare de départ 3 jours au moins à l'avance. Ce délai est réduit à 2 heures pour les billets demandés à Paris-Montparnasse et à Paris-Saint-Lazare.

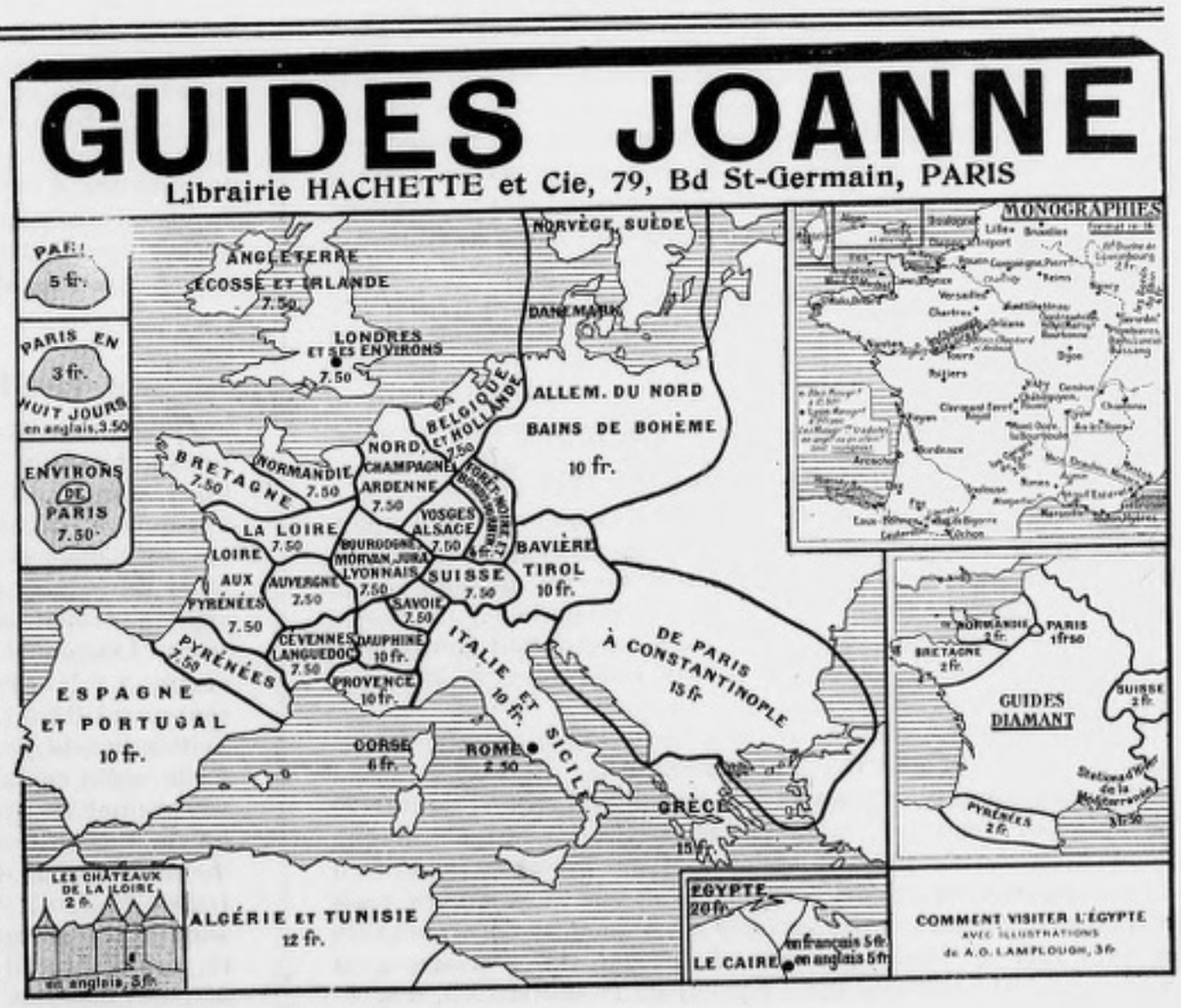
Officiers ministériels

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, 26 juillet 1910.

2 TERRAINS 1° Angle r. **du Val-de-Grâce** et **St-Jacques**. 211 m. M. à p. 240 fr. le m. 2° Angle r. du **Laos** et **Cavalerie**. 167 m. M. à p. 120 f. le m.

MAISON R. des Entrepreneurs. Av. Emile-Zola et pl. Beaugrenelle. Cont. 178m. Rev. 5.277 fr. M. à p. 70.000 f. S'ad. aux not. : Mes Delorme, et Mahot de la Quérantonnais 14, r. des Pyramides, dép. ench.



LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres, le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION ET DU RENARD.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage. Frédéric Hainzl, directeur

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDE, splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL, premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER, au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL REGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIERE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDERE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire

PALERME. — GRAND HOTEL. Villa Igiea. Grand Hôtel. Idéal séjour d'hiver.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza. Fondo-Toce.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Leon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

IMPUISSANCE

Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS**, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.* PRIX : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*). Ecrire au **Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES**

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

MASSEUSE SOINS DE BEAUTÉ Madame SARITA 46, rue de l'Arbre-Sec

SALLE de BAINS FRICTIONS HYGIÉNIQUES Soins de Beauté 17, r. de la Victoire

SAGE-FEMME 1re cl. reçoit pens., consult. et corresp. (*Discret*) MAZET O. 142, Boul. Magenta, Paris

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté, Discrétion

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie **franco** contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon **dernier Catalogue illustré pour 1910**.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (*Bourse*).

Les 36 Folies de la Parisienne

100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Preiclan, Ed. Touraine, etc...



PRIX 95c

EN VENTE PARTOUT

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c., album 2 fr., 12 c., album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boul. Magenta, Paris.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

COURS MODERN d'anglais et d'allemand Mme DUC, 54, r. Caumartin, Paris

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT**, 19, rue Bichat, Paris.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays. E. DELRIEU, 7, Traversia del Relox, MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUELS.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, boîte 182, PARIS.

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

Le gérant : C. CLÉMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris



LA JAMBE
A travers les Ages

Comment l'invention de la culotte illumina le moyen âge

C'est une chose notable et divertissante que, lorsqu'un historien a inventé la pire des bourdes, tous les autres historiens qui le suivent la répètent après lui. Le meilleur est qu'ils y croient et l'enseignent gravement. C'est ainsi, n'est-ce pas, qu'on persiste à raconter aux jeunes élèves, sur la foi d'on ne sait quel obscur fumiste des temps passés, que si la civilisation se mit subitement à refleurir en l'an 1100, c'est que les peuples se trouvèrent débarrassés au douzième coup de minuit de l'année 1000 de la terreur de voir la fin du monde.

Comme on doit bien penser, l'annaliste grave et averti de la *Jambe* n'est pas homme à se payer de pareil tour de passe-passe et à suivre les chercheurs de minuit à quatorze heures. La grande révolution de l'humanité au moyen-âge eut une tout autre cause, nous pouvons l'affirmer; une cause parfaitement naturelle, par conséquent des moins frappantes pour l'esprit compliqué des savants, et où la religion n'entra pour rien, c'est probable. Elle vint tout simplement, proclamons-le, d'un changement dans la mode, — c'est-à-dire d'un caprice de femme.

Un beau jour, — précisément au début de l'an 1100, — les dames s'avisèrent que le caleçon qu'on leur avait fait si longtemps porter, bien clos de la taille aux pieds, était un vêtement ignoble et injurieux, qui leur faisait par surcroît la cheville épaisse : elles prirent des ciseaux, en coupèrent le double fourreau au-dessus des genoux, puis elles l'entaillèrent à une autre place encore.

C'est ainsi que dans le même instant le pantalon féminin s'étant trouvé créé, la face du monde fut changée!

Ceci déplaira sans doute à la pruderie moderne, mais un fait est un fait et nous n'y pouvons rien : trois coups de ciseaux, nous le répétons, libérèrent l'humanité de la barbarie. Les deux premiers rendirent à la vie les jambes, instruments premiers et indispensables des désirs, de la coquetterie, de tout ce qui donne en un mot de la grâce à l'amour; quant au troisième il est superflu d'insister sur son importance morale et pratique: il rompit l'esclavage des femmes en leur rendant, si l'on peut dire, leur libre arbitre.



Ce fut comme si un souffle de printemps délicieux et vivifiant avait passé sur les nations. Les rudes guerriers devinrent des troubadours, les pierres des maisons et des églises mêmes se fleurirent d'ornements aimables et des artistes surgirent pour peindre des couples enlacés. Tout cela parce que les dames n'avaient plus honte de soulever leurs longues jupes à plis sur une jambe désormais bien moulée dans un bas que fixait au genou une jarretière précieuse. Tout cela parce que les femmes, grâce à la mode, étaient redevenues des femmes désirables. Et si l'on a un doute sur la façon dont elle se faisait désirer, on n'a qu'à mettre le nez dans quelque vieux poème du temps comme celui d'*Aucassin et Nicolete* :

Tu passas devant son lit
Soulevas ta traine
Et ton peliçon d'hermine,
Ta chemise de blanc lin
Tant que ta jambette il vit!

Il nous resterait évidemment à dire, pour être complet, la raison qui détermina les dames au geste à jamais louable de porter le fer dans leur caleçon pour le muer en culotte. Pourquoi cette superbe inspiration leur vint-elle plutôt au XII[e] siècle qu'au XI[e]? Nous avouons que nous ne le savons pas et que les auteurs du temps sont muets sur ce point-là, même le fameux comte Thibault de Champagne, soupirant de la reine Blanche de Castille, qui disserta sur ce chapitre délicat et grave : *Lequel des deux apporte plus de contentement à un amant, sentir et toucher sa mie sans parler à elle, ou la voir et parler à elle sans la toucher* ?

Sait-on jamais la cause première d'une mode! Pourtant l'on ne peut s'empêcher d'admirer la coïncidence qui fit que celle-ci survint au juste moment de l'histoire où la plupart des maris se trouvèrent absents pour raison de Croisades. Le désœuvrement rendit sans doute ingénieuse une belle délaissée et les autres l'imitèrent quand elles découvrirent à une modification de leurs dessous la source d'innombrables distractions.

D.

Samedi 23 Juillet 1910 — 48e année, N° 30



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro:
LA VAGABONDE
par Colette Willy

MENAGE A TROIS

Dans ce numéro :
VILLÉGIATURES
par Maurice Prax

DÉPOT LÉGAL
Seine
1910
31



AMOUR DIABOLIQUE — AMOUR PLATONIQUE

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des **Drs JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Époques et en Évitent les Douleurs.
Le Fl. 4'50 f^co. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

BRISE DE MAI
MUGUET ULTRA-PERSISTANT.
ED. PINAUD, PARIS

GERMANDREE

en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.


DYNAMO ET PHARES DUCELLIER


Porte-Plume Waterman
SIMPLE COMME *Bonjour!*
EN VENTE DANS TOUTES LES PAPETERIES

NE VOYAGEZ PAS
SANS LES

GUIDES CONTY
EN VENTE PARTOUT

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création


Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS


PARFUM POMPEÏA
L.T. PIVER PARIS.

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA.* etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM **GODET**

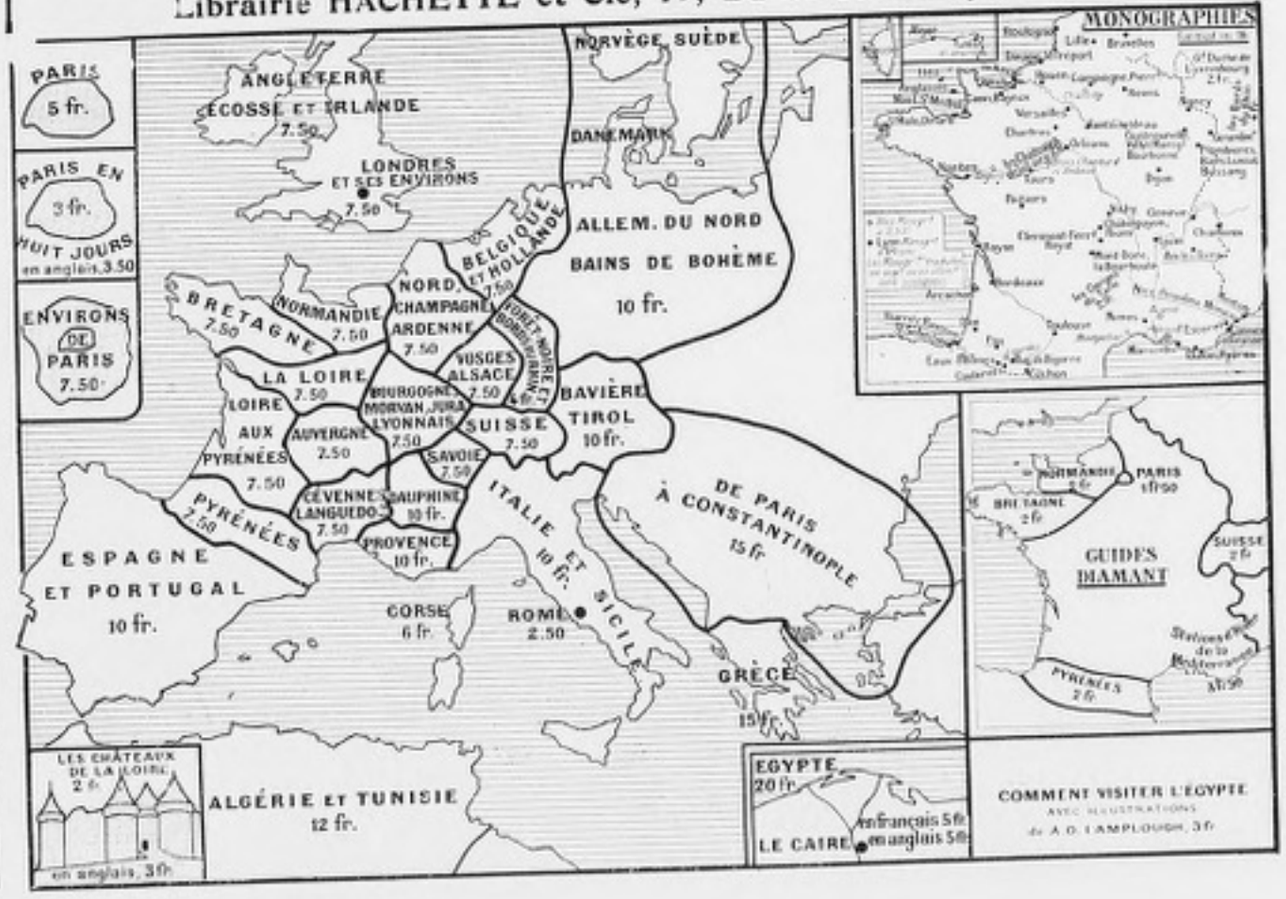
PLAQUES JOUGLA

Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1889
Directeur : **A. GALLOIS**
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par **Ch. DERENNES**

illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(8e ÉDITION)
Le livre idéal pour se distraire en voyage !

En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50

GUIDES JOANNE
Librairie HACHETTE et Cie, 79, Bd St-Germain, PARIS


ON DIT... ON DIT...



Après la bataille.

M. Rostand s'est enfin réinstallé à Cambo d'où, sans doute, il ne bougera pas avant l'hiver prochain.

Il a retrouvé son fameux chalet basque (voyez *Femina*), son célèbre jardin à la Française (voyez *Femina*) et son incomparable poulailler (voyez *Femina*) où sont réunis trente-deux coqs d'espèce rare et quatre malheureuse petites poules.

M. Rostand est très las. Il est las de cette affreuse vie de Paris qu'il dut mener pendant quelques mois... Il est las d'entendre toujours parler de lui. Mme Rostand aussi. Et M. Maurice Rostand, aussi, est très las.

M. Rostand est également très ennuyé. Ayant vraiment terminé *Chantecler* et en ayant administré une rude preuve aux incrédules, il lui faut songer à autre chose. Cela le désespère. Pourtant il travaille un peu.

Mas en dépit de tout ce qu'on a bien pu raconter, ce n'est pas à une nouvelle pièce en vers que l'ermite de Cambo s'est attaqué.

Tout doucettement, tout tranquillement, il fignole un petit roman en prose...

♠ ♠

En habit.

Ils sont deux frères et ils sont tous deux jockeys d'obstacles. L'un a remporté de brillantes victoires ; l'autre est beaucoup moins célèbre.

Le premier est un des chéris de ces dames du pesage. On le trouve tout à fait chic et distingué. Il faut dire, en effet, que malgré ses origines infiniment modestes, il a su acquérir d'assez belles manières. Par exemple, il ignore la simplicité et la modestie.

L'autre soir, il avait invité son frère à dîner. Son frère arrive, en veston.

— Mon ami, lui dit aussitôt le dandy de la cravache, tu n'es pas ici chez papa. Apprends que chez moi on dîne en habit noir et cravate blanche.

Et les deux frères sont brouillés depuis.

♠ ♠

Initiales.

Le grand service de vaisselle qui a servi au dîner offert par M. et Mme Pichon au ministère des Affaires étrangères en l'honneur du roi et de la reine des Belges, sort de la manufacture de Sèvres et se compose de plusieurs séries de magnifiques assiettes marquées les unes du coq gaulois, les autres d'écussons enguirlandés avec les initiales A. E.

— Ce sont les initiales des souverains belges, — Albert et Elisabeth, — expliquait à quelques visiteurs un fonctionnaire du ministère chargé de leur montrer les appartements occupés par les souverains. C'est une attention délicate à laquelle nos hôtes ont été très sensibles.

L'idée du fonctionnaire était louable, certes, mais en la circonstance les initiales A. E. signifient plus simplement : Affaires étrangères.

♠ ♠

L'autre Académie.

Qui donc succédera à Jules Renard à l'Académie Goncourt?

Il y a déjà une foule de candidats. On dit que si Georges Cou.tel.ne se présentait, il serait sûr d'être élu. Mais il ne se présente pas. On chuchote que, peut-être, Tri.tan B.rn.rd... mais Tri.tan B.rn.rd est aux bains de mer. Cla.de F.rr.re se voit déjà le collègue d'Octave M.rbeau. Léon Fr.p.é, soutenu par D.sc.ves, se croit certain de décrocher la timbale.

Eh! bien, ce sera sans doute Jean Aj.lb.rt qui sera l'élu. Il fut l'ami intime des de Goncourt. C'est lui qui a mis à la scène, avec beaucoup de talent, *La Fille Elisa*. Et son dernier roman, *Sao Van Di*, est une belle chose, neuve, passionnée et même... laotienne, puisque l'action se passe au Laos.



Le cheval de guerre.

Tandis que tant de dames frivoles ne pensent qu'aux badinages et qu'aux frivolités, les élégantes du Maine-et-Loire se passionnent... pour le cheval de guerre.

Le concours annuel organisé par la Société d'encouragement à l'élevage du cheval de guerre français a eu lieu l'autre dimanche à Saumur et jamais on ne vit, dans cette jolie petite ville où nos jeunes sous-lieutenants viennent faire leurs débuts dans la fête, assemblée plus chic et plus brillante.

Au pesage d'Auteuil, il n'y avait certainement pas, ce même jour, d'aussi jolies toilettes. Mme Fe.ine, Mme de F.rc.ville, la comtesse de M.nt.li.et, la vicomtesse de L.vis-M.re.oix, Mlle de M.n.li se étaient justement admirées.

Mais il n'y avait pas que de jolies femmes à cet Hippique de la Guerre. Il y avait énormément de généraux. Enfin, il y avait M. Et.enne.

Comme M. Et.enne, en vieillissant, est devenu beau parleur et flirteur! Il ne quitta pas un seul instant la compagnie des jolies femmes et cet ancien ministre très républicain ne fit guère de compliments qu'à de ravissantes aristocrates.

Par exemple, il se fit attraper quand il voulut parler cheval à ces dames qui, filles ou femmes de cavaliers, n'ignorent rien de la plus belle conquête de l'homme.

— Le beau cheval! s'écria une fois M. Et.enne, pour dire quelque chose, sur le passage d'une bête fort quelconque.

Et Mme de M... lui répondit tout doucement :

— Pardon, Monsieur, c'est une jument.

♠ ♠

Le premier cycliste de France.

On apprend à tout âge et même un premier ministre a toujours quelque chose à apprendre.

C'est ainsi que M. Aristide Br.and vient de faire l'apprentissage de la bicyclette. Il semble que de nos jours tout le monde sache se tenir sur une bicyclette. Eh! bien, non. Et M. Br.and ne savait pas y monter.

Il a appris très vite. Il est encore très agile et quant à la souplesse de ses muscles elle égale celle de sa politique. Aussi n'a-t-il ramassé que deux ou trois petites pelles sans importance et qui n'ont pas entraîné la chute du Cabinet.

Et cet été sur les routes ardues mais charmantes de Bretagne, les braves paysans rencontreront plus d'une fois, un monsieur très moustachu, avec une petite culotte et une casquette, qui sera, simplement, « le patron ».

S'il devient aussi bon cycliste qu'il est bon rameur et bon pêcheur, M. Br.and pourra, l'an prochain, participer au " *Tour de France* ".

♠ ♠

Le moyen de parvenir.

Il ne faut pas dire qu'il est difficile de faire fortune. C'est, au contraire, tout ce qu'il y a au monde de plus simple.

Tenez : Voici comment il faut faire.

Ayez dix-huit ans. Munissez-vous d'une toute petite voiture, genre brouette, que vous peinturlurez en vert. Achetez quelques kilos de café, mettez-les dans la voiture, et allez voir, dans les faubourgs, des ménagères économes.

Dites leur : « Je suis le Planteur du Kalifat et j'ai du bon café. »

Vous vendrez votre première provision de café, puis une autre. Bientôt vous prendrez un commissionnaire. Et deux; et cent; et mille !...

Et quand vous aurez quarante-cinq ans vous vous retirerez des affaires en avouant une fortune de trente-cinq millions.

Ne dites pas que le moyen n'est pas bon. Il vient de trop bien réussir à M. C.h.n.

Le plus joli livre
de l'année
et le plus amusant
compagnon de voyage.

EN VENTE PARTOUT

Ne partez pas en vacances
sans emporter
" *Le Premier Pas* "
Le plug long voyage vous
paraîtra court.



LE

PREMIER PAS

par

Abel HERMANT

Ravissant recueil de nouvelles parisiennes, de la plus piquante et de la plus spirituelle galanterie, écrites avec le goût délicat qui fait d'Abel HERMANT un des maitres des lettres françaises.

Un volume de grand luxe, illustré par **Léonce BURRET**. . . . . **3 fr. 50**

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : **400 MILLIONS**

Siège social : *54 et 56, rue de Provence,*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy,*
Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)* } **à Paris**

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 %; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce et de Coupons** Français et Etrangers; — **Mise en règle et garde de Titres**; — **Avances sur Titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger; — **Lettres et Billets de Crédit circulaires**; — **Change de monnaies étrangères**; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.



SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis **5** fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

90 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue; 728 agences en Province; 3 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et Saint-Sébastien (Espagne); correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :

Société Française de Banque et de Dépôts

BRUXELLES, 70, rue Royale.

Anvers, 74, place de Meir.

Ostende, 21, avenue Léopold.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Ce qu'on peut visiter EN FRANCE en empruntant les lignes du réseau d'Orléans

Le réseau d'Orléans, situé au cœur de la France, dessert la riante Touraine, si riche en monuments et en souvenirs historiques (Blois, Chambord, Amboise, Chenonceaux, Loches, etc.)

Par la belle région de la vallée de la Loire, il conduit à Angers, Nantes, et à la Côte Sud d'une Bretagne ancienne aux plages réputées (La Baule, le Pouliguen, Quiberon, Belle-Île, Concarneau, Douarnenez).

Au centre de la France le réseau d'Orléans permet de visiter l'Auvergne avec ses fraiches vallées et ses stations thermales (La Bourboule, le Mont-Dore, Le Lioran, Vic-sur-Cère, etc...) ou encore les merveilles naturelles des Gorges du Tarn et du Quercy (Rocamadour, Gouffre de Padirac, Grottes de Lacave).

Au delà enfin, par les grandes lignes de Bordeaux, d'un côté, Toulouse, de l'autre, qui sont aussi les routes d'Espagne et du Portugal, il donne accès à la région des Pyrénées.

Les beaux paysages de montagnes ainsi que nombre de stations thermales (Luchon, Cauterets, les Eaux-Bonnes, Lamalou, Amélie et Vernet-les-Bains, etc...) et les grandes stations thermales, balnéaires ou hivernales de Pau, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, etc..., ont consacré depuis longtemps la célébrité des Pyrénées.

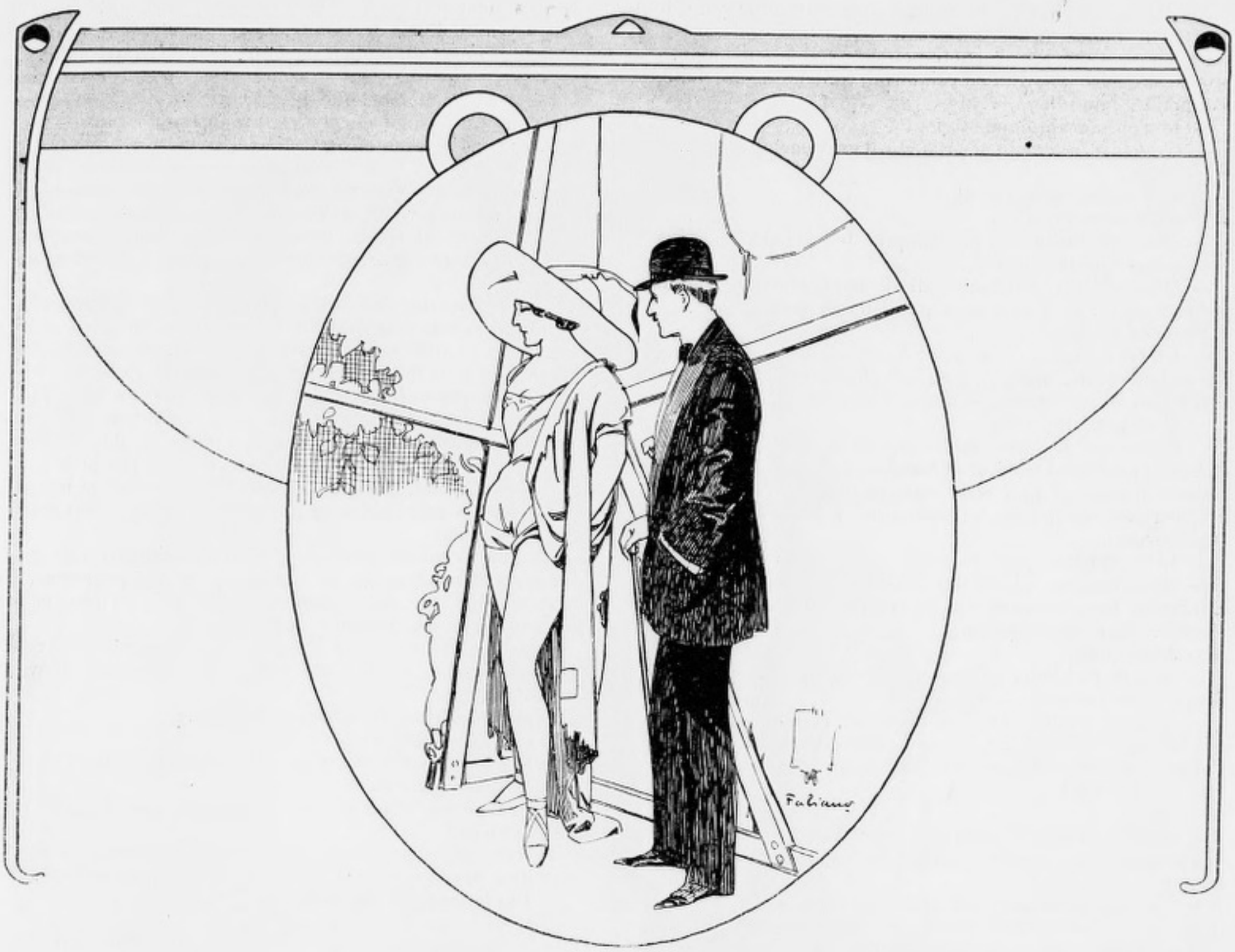
Afin de faciliter le tourisme dans ces riches domaines, la Compagnie d'Orléans offre au public de nombreuses combinaisons à prix très réduits, billets d'aller et retour individuels et de famille, billets circulaires, cartes de libre circulation, etc...

Elle a, en outre, réalisé toutes les commodités de voyage afin de rendre les excursions aussi agréables et rapides que peu fatigantes.

Ne partez pas en voyage sans acheter



Un ravissant album de 100 dessins
95 centimes



LA VAGABONDE

V

Mais que vais-je faire de celui-ci? Je ne suis pas offensée, je ne suis pas même, — ou si peu! — émue; mais que vais-je faire? Comment lui répondre ?... Ce silence qui se prolonge devient plus intolérable que son aveu. S'il pouvait s'en aller... mais il ne bouge pas. Je ne risque pas le plus petit mouvement, dans la crainte qu'un soupir, qu'une ondulation de ma robe ne suffisent à ranimer mon adversaire, — je n'ose plus dire mon amoureux, non, il m'aime trop!...

— C'est tout ce que vous me dites?

Le son de sa voix, adoucie, me cause un si vif plaisir que je souris d'aise, délivrée du silence irrespirable.

— Dame! je ne vois vraiment pas...

Il se tourne vers moi avec une gentillesse encombrante de grand chien :

— C'est vrai, vous ne voyez pas... Oh! vous avez un talent pour ne pas voir! Dès qu'il s'agit de moi, vous ne voyez pas, vous ne voyez rien! Vous regardez à travers moi, vous souriez par-dessus moi, vous parlez à côté de moi!... Et je fais celui qui ne voit pas que vous ne voyez pas. Comme c'est malin! comme c'est digne de vous et de moi!

— Ecoutez, Dufferein-Chautel...

— Et vous m'appelez Dufferein-Chautel! Je le sais bien que j'ai un nom ridicule, un nom de député, d'industriel ou de directeur du Comptoir d'Escompte! ce n'est pas ma faute!... Oui, oui, riez!... C'est encore de la chance, ajoute-t-il plus bas, que je vous fasse rire...

— Voyons, comment voulez-vous que je vous appelle? Dufferein, ou Chautel? ou Duduffe? ou... Maxime tout court, ou Max?... Oh! je vous en prie, donnez-moi la glace à main, là, sur la petite table, et le mouchoir à poudre : je dois avoir une figure!... Le champagne, le sommeil, et plus de poudre sur le nez!

— Ça ne fait rien! dit-il avec impatience. Pour qui voulez-vous mettre de la poudre, à cette heure-ci?

— Pour moi, d'abord. Et puis pour vous.

— Pour moi, ce n'est pas la peine. Vous me traitez en homme qui vous courtise. Si j'étais, tout simplement, un homme qui vous aime?

Je le regarde, plus méfiante que je ne le fus jamais, déconcertée de trouver en cet homme, dès qu'il s'agit d'amour entre nous, une intelligence, une aisance spéciales, bien cachées sous ses dehors de Grand Serin. L'aptitude à l'amour, oui, voilà ce que je devine en lui, voilà par quoi il me dépasse et m'embarrasse!

— Dites-moi franchement, Renée... est-ce que cela vous est odieux, ou indifférent, ou vaguement agréable, de savoir que je vous aime?

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 *et* 29.

Il n'est pas outrageant, il n'est ni humble, ni larmoyant, il n'a rien de timide, ni de cauteleux... Ses mains, croisées sur ses genoux, n'ont pas d'arrière-pensée, et il n'a point rapproché sa chaise du divan où j'ai dormi. Imitant sa simplicité, je réponds, enhardie :

— Je n'en sais absolument rien.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il gravement. Alors...

— Alors ?

— Je n'ai plus qu'à m'en aller ?

— Il est minuit et demi.

— Non, vous ne m'avez pas compris. Je veux dire : ne plus vous revoir, quitter Paris?

— Quitter Paris? Pourquoi? dis-je honnêtement. Ce n'est pas nécessaire. Et je ne vous ai pas défendu de me revoir.

Il secoue les épaules :

— Oh ! je m'entends !... Quand ça ne va pas, quand j'ai... des embêtements, enfin, je m'en vais chez nous.

Il a bien dit « chez nous », provincialement, tendrement.

— C'est joli, chez vous?

— Oui. C'est la forêt. Beaucoup de sapins, pas mal de chênes. J'aime bien les coupes fraîches, vous savez, quand on a abattu les bois et qu'il reste seulement les baliveaux, et les grands ronds des places à charbon, où il pousse de la fraise l'été suivant...

— Et du muguet...

— Et du muguet. Et des digitales aussi. Vous connaissez? Elles sont hautes comme ça, et on met ses doigts dans les cloches, quand on est gosse...

— Je connais.

Il raconte mal, mon bûcheron d'Ardennes, mais je vois si bien ce qu'il raconte !...

— J'y vais pendant l'été, en auto. Je chasse aussi un peu, à l'automne. C'est chez maman, naturellement. La mère Coupe-Toujours ! dit-il en riant. Elle coupe, elle coupe, et elle scie. Et elle vend.

— Oh !

— Mais elle n'abîme pas, vous savez ! Elle sait ce que c'est que le bois, elle s'y entend comme un homme, mieux qu'un homme !

Je l'écoute avec une aménité nouvelle, contente qu'il m'oublie un instant, qu'il parle, en digne bûcheron, de sa forêt maternelle. Je ne me souvenais pas qu'il fût Ardennais, et il ne se souciait pas de m'apprendre qu'il aimait son pays. Je sais maintenant pourquoi il a l'air serin ! C'est qu'il porte ses vêtements un peu comme des « habits de fête », avec une gaucherie indélébile et sympathique, en beau paysan endimanché...

— ... Seulement, si vous me renvoyez, Renée, ma mère comprendra tout de suite que je viens me « faire soigner » chez elle, et elle voudra encore une fois me marier. Voyez à quoi vous m'exposez !

— Laissez-vous marier.

— Vous ne dites pas ça sérieusement?

— Pourquoi donc? Parce qu'une expérience personnelle m'a été néfaste ? Qu'est-ce que ça prouve? Vous devriez vous marier, ça vous irait très bien. Vous avez déjà l'air marié. Vous promenez votre célibat dans des vêtements de jeune père de famille, vous êtes épris du coin du feu, tendre, jaloux, têtu, paresseux comme un époux gâté, et despote, au fond, et monogame de naissance !

Stupéfait, mon amoureux me dévisage sans mot dire, puis saute sur ses pieds :

— Je suis tout ça ! s'écrie-t-il. Je suis tout ça ! Elle l'a dit ! Je suis tout ça !

Je réfrène sèchement ses cris et ses gestes :

— Taisez-vous donc ! Qu'est-ce qui vous prend? Que vous soyez égoïste, en somme, et paresseux, et coin du feu, ça vous donne envie de danser ?

Très docile, il se rassied en face de moi, mais ses yeux de chien de berger me couvent avec une sagacité victorieuse :

— Non. Ça m'est bien égal d'être tout ce que vous dites : ce qui me donne envie de danser, c'est que vous le sachiez !

Ah ! sotte que je suis ! Le voici triomphant, fort de mon aveu, — l'aveu de ma curiosité, sinon d'un intérêt plus vif... Le voici glorieux, tremblant du désir de se livrer davantage. Il crierait, s'il osait : « Oui, je suis tout cela ! Vous avez donc daigné me voir, tandis que je désespérais d'exister à vos yeux? Regardez-moi encore? Découvrez-moi tout entier, inventez en moi des faiblesses, des ridicules, accablez-moi de vices imaginaires... Et qu'importe que vous erriez? Mon souci n'est pas que vous me connaissiez tel que je suis : créez votre amoureux à votre guise, et c'est après, — comme un maître retouche et refait l'œuvre médiocre d'un élève chéri, — c'est après que, sournoisement, peu à peu, j'y mettrai ma ressemblance ! »

Vais-je lui réciter tout haut sa pensée, pour le confondre?... Attention ! j'allais commettre une maladresse de plus. Il ne sera point confondu, il écoutera, ravi, sa devineresse, et louera bien haut la seconde vue que dispense l'amour !... Et qu'attend-il présentement? que je tombe dans ses bras? Rien n'étonne un homme épris. Je voudrais qu'il fût loin... Je lutte contre le besoin de me reposer, de me détendre, de lever une main, de prier : « *Pouce !* arrêtez ! je ne sais pas le jeu. Si l'envie m'en vient, nous le recommencerons; mais je ne suis pas de force à vous suivre, et je me fais prendre à tout coup, vous voyez bien.. »

Ses yeux vigilants vont et viennent, rapidement, de mes paupières à ma bouche, de ma bouche à mes paupières, et semblent lire sur mon visage... Soudain, il se lève et se détourne, avec une brusque discrétion :

— Adieu, Renée ! dit-il d'une voix plus basse... Je vous demande pardon d'être resté si tard, mais Hamond m'avait recommandé...

Je proteste, avec un embarras mondain :

— Oh ! ça ne fait rien... au contraire...

— Est-ce que votre concierge a le sommeil très dur?

— J'espère que non...

Nous sommes si pitoyables de niaiserie que la gaîté me revient un peu :

— Attendez ! dis-je tout à coup. J'aime mieux que vous ne réveilliez pas la concierge : vous allez sortir par la fenêtre...

— Par la fenêtre? Oh ! Renée...

— C'est le rez-de-chaussée.

— Je sais bien. Mais vous n'avez pas peur que... qu'on me voie? Un locataire de la maison pourrait rentrer à ce moment-là...

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

Malgré moi, j'ai mis à répondre, à hausser les épaules, une si dédaigneuse indifférence que mon amoureux n'ose plus se réjouir. Au fond, cette sortie à deux heures du matin, par la fenêtre, — de ma chambre à coucher, s'il vous plaît ! — doit le remplir d'une joie d'étudiant. Ah ! quelle jeunesse !...

— Sautez ! C'est ça ! adieu !

— A demain, Renée?

— Si vous voulez, mon ami...

... Quelle jeunesse !... Il a pourtant trente-trois ans, cet homme ! Moi aussi. Trente-quatre dans six mois...

Je l'ai entendu courir sur le trottoir, sous une pluie fine et collante qui poisse le pavé et mouille l'appui de la fenêtre, où je demeure accoudée, comme une amante... Mais, derrière moi, personne n'a foulé le grand lit, banal et frais, nappé d'un drap sans pli, et que mon insomnie résignée ne froissera même pas.

Il est parti. Il reviendra demain, et les jours d'après, puisque je le lui ai permis. Il reviendra presque heureux, maladroit, plein d'espoir, avec cet air de dire : « Je ne demande rien », qui, à la longue, m'exaspère comme une prière machinale de mendiant... Quand c'était si simple de le blesser d'un refus sans danger encore, et qu'il s'en aille avec sa coupure fraîche et guérissable !...

Dans le carré de ma fenêtre éclairée, la pluie fine tombe, blanche sur le fond noir de la rue, comme une mouture humide...

MARTYRE DE LA MODE

Dessin de Léonnec



BLOQUÉE !

J'ai cédé, je l'avoue, j'ai cédé, en permettant à cet homme de revenir demain, au désir de conserver en lui non un amoureux, mais un ami, mais un avide spectateur de ma vie et de ma personne. « Il faut terriblement vieillir, m'a dit un jour Margot, pour renoncer à la vanité de vivre devant quelqu'un! »

Pourrais-je sincèrement affirmer que, depuis quelques semaines, je ne me complais pas à l'attention de ce spectateur passionné? Je lui ai caché mon plus vif regard, mon plus libre sourire, j'ai surveillé en lui parlant le son de ma voix, je lui ai fermé tout mon visage, mais... Mais, n'était-ce pas pour qu'il constatât, chagrin, maté, que toutes mes réticences lui étaient adressées, que je prenais la peine, pour lui, d'exister moins? Il n'y a pas de déguisement sans coquetterie, et il faut autant de soins, autant de vigilance pour s'enlaidir à toute heure que pour se parer.

Si mon amoureux, dans l'ombre, guette ma fenêtre ouverte, qu'il soit fier! Je ne le regrette point, je ne le souhaite point, — mais je pense à lui. Je pense à lui, comme je mesurerais ma première défaite...

La première? Non, la seconde. Il y eut un soir — ah! quel souvenir empoisonné! et que je le maudis de ressusciter à cette heure! — un soir où je m'accoudai ainsi, penchée sur un jardin invisible. Mes cheveux très longs pendaient comme une corde de soie hors du balcon... La certitude de l'amour venait de s'abattre sur moi, et, loin d'en faiblir, ma force adolescente la portait orgueilleusement, avec une joie impitoyable au reste des humains. Ni le doute, ni la mélancolie même la plus suave n'assagirent cette nuit triomphale et solitaire, couronnée de glycines et de roses!... Cette aveugle, cette innocente exaltation, qu'en a-t-il fait, l'homme qui la suscitait?...

Fermons la fenêtre, fermons la fenêtre! Je tremble trop de voir monter, à travers le voile de la pluie, un jardin provincial, vert et noir, argenté par la lune levante, où passe l'ombre d'une jeune fille qui enroule rêveusement sa longue tresse à son poignet, comme une couleuvre caressante...

VI

— Marseille, Nice, Cannes, Toulon...

— Non, Menton, avant Toulon...

— Et Grenoble! on a Grénoble aussi!

Nous recensons les villes de notre tournée comme des gosses comptent leurs billes. Brague a décidé que nous emmenions deux « pantoches » : l'*Emprise* et *La Dryade*.

— Pour les grands patelins où l'on fait quatre jours, six jours, assure-t-il, c'est plus prudent d'avoir une pièce de rechange.

Moi, je veux bien. Je veux bien n'importe quoi. Il n'y a pas plus bénévole et plus approbateur que moi, ce matin. L'atelier de Cernuschi, où nous travaillons, ne résonne guère que des éclats de voix de Brague et des rires du « Vieux Troglodyte » qui exulte à l'idée de faire une tournée et de gagner quinze francs par jour : sa jeune figure affamée, aux yeux bleus caves, réflète une joie contenue, et Dieu sait s'il lui en cuit!

— Bougre de saucisse! hurle Brague. Je t'en foutrai des sourires de danseuse! On dirait que tu n'as jamais vu de troglodyte! La gueule de travers, je te dis! Encore plus que ça! Et l'œil désossé! Et le tremblement dans la ganache! Un petit genre Chaliapine, quoi!...

Il s'essuie le front et se tourne vers moi, découragé :

— Je ne sais pas pourquoi je m'esquinte après cet outil : quand je lui parles de Chaliapine, il croit que je lui dis des cochonneries!... Et puis, toi, qu'est-ce que tu fiches-là, à plafonner?

— Ah! c'est mon tour, à présent! Je me disais aussi : il y a longtemps que Brague ne m'a pas murmuré des paroles d'amour!

Mon camarade-professeur me toise avec un théâtral mépris :

— Des paroles d'amour! Je laisse ça à d'autres : tu ne dois pas en manquer? Ouste! la séance est levée. Demain, répétition en costumes, mise en scène et accessoires. Ce qui signifie que t'auras un voile pour ta danse et que Monsieur, ici présent, voiturera une caisse à bougies pour imiter le rocher qu'il brandit sur nos têtes. J'en ai assez de vous voir, toi avec un mouchoir grand comme ma fesse, et l'autre avec *Paris-Journal* roulé en boule à la place de son granit! Demain ici, dix heures. J'ai dit.

Juste au moment où Brague finit de parler, un rayon de soleil dore le plafond de vitres, et je lève la tête comme si l'on m'appelait brusquement de là-haut.

— Tu m'entends, la môme Renée?

— Oui...

— Oui? Eh ben! va-t'en. C'est l'heure de la soupe. Va zyeuter le soleil dehors! Tu rêves de campagne, hein?

— On ne peut rien te cacher. A demain.

Je rêve de campagne... Oui, mais pas comme le pense mon infaillible camarade. Et l'activité joyeuse de la place Clichy, à midi, ne me détourne pas d'un souvenir agaçant, tout frais, tout vif...

Hier, Hamond et Dufferein-Chautel m'ont emmenée dans les bois de Meudon, comme deux rapins invitent une modiste. Mon amoureux faisait les honneurs d'une automobile neuve, fleurant le maroquin et la térébenthine : un magnifique joujou de grande personne.

Sa sombre et jeune figure rayonnait du désir de m'offrir ce beau meuble verni et trépidant, dont je n'avais nulle envie. Mais je riais, parce qu'Hamond et Dufferein-Chautel arboraient, pour cette fugue meudonnaise, le même chapeau marron, fendu, à larges ailes, et j'étais si petite, entre ces deux grands diables!

— La Tarnowska et ses gardiens, hein, Hamond?

Assis en face de moi sur un des strapontins, mon amoureux pliait discrètement ses jambes sous lui, pour garer mes genoux du contact des siens. Le clair jour gris, très doux, printanier, me montrait tous les détails de son visage, plus brun sous le feutre mordoré, et la nuance enfumée de ses paupières, et ses cils durs, abondants, en double grille. La bouche, à demi dissimulée sous une moustache d'un noir roux, m'intriguait, et le treillis imperceptible de petites rides sous les yeux, et les sourcils moins longs que l'orbite, épais, mal achevés, un peu hérissés comme ceux des griffons de chasse... D'une main inquiète, je cherchai soudain la glace de mon petit sac...

— Vous avez perdu quelque chose, Renée?

Mais déjà je me ravisais :

— Non, rien; merci.

A quoi bon mirer, devant lui, les flétrissures d'un visage qui perd l'habitude d'être contemplé au grand jour? Et qu'aurait pu m'apprendre mon miroir? Un adroit maquillage de crayon brun, de koheul bleuté, de raisin rouge ne suffisait-il pas, hier comme tous les jours, à attirer l'attention sur les yeux et la bouche, les trois lumières, les trois aimants de mon visage? Point de rose sur la joue un peu creuse, ni sous la paupière que la fatigue, le clignement fréquent ont, déjà, délicatement guillochée...

La joie de Fossette, assise sur mes genoux et tendue vers la portière, nous fournissait une conversation intermittente, et la douceur aussi de ce bois encore hivernal, ramilles grises sur ciel chinchilla... Mais, dès que je me penchais pour boire un peu le vent faible, chargé du musc amer des anciennes feuilles décomposées, je sentais le regard de mon amoureux se poser, assuré, sur toute ma personne...

De Paris aux bois de Meudon, nous n'avions pas échangé cent phrases. La campagne ne me rend pas loquace et mon vieil Hamond s'ennuie dès qu'il passe les fortifications. Notre mutisme pouvait assombrir tout autre qu'un amoureux, égoïstement récompensé de me tenir là, sous son regard, prisonnière dans sa voiture, passive, vaguement contente de la promenade, souriant aux cahots de la route humide et défoncée...

(*A suivre*)

COLETTE WILLY

LILIANE EN VOYAGE



Liliane, un matin, en consultant le calendrier s'est aperçue que nous avions laissé passer le 14 juillet sans nous absenter; à ce moment, elle avait de grandes préoccupations que je ne suis jamais parvenu à connaître; mais tout a sa fin; un beau jour, — peu après le départ pour l'Australie de mon ami Jean, — la mauvaise humeur de Liliane s'est dissipée et, en consultant le calendrier, un matin, elle m'a dit :

— Nous voici à la fin de juillet; depuis Pâques nous sommes à Paris; tu m'avais promis de m'emmener en Suisse à la Pentecôte; pourquoi n'as-tu pas insisté davantage quand j'ai refusé? Tu savais bien cependant que je te reprocherais un plaisir manqué...

Moi. — Tu es injuste, Liliane; nous avions convenu que nous détestions ces semaines endimanchées que sont les semaines de fête, et que nous partirions un peu plus tard. Le moment est venu, si tu le veux; il fait beau, partons demain.

— Partons, mais pour te punir nous resterons absents trois semaines au lieu de huit jours.



LILIANE FAIT SA MALLE

— Tu ne sais pas comme il est difficile de choisir ce qu'on va emporter. Choisir ce qui est utile n'est rien, mais on s'imagine mal comme il est délicat de choisir ce qui est inutile: je ne connais pas de malle qui soit assez grande pour contenir tout ce qui satisfait mon cœur, ma fantaisie, ma vanité.

« Pourquoi n'emporterais-je pas le corsage vieux rose que j'ai mis, pour la première fois, un matin où j'ai eu du bonheur? Sans doute, je ne le mettrai pas, non plus que ce kimono orange ni que ce jupon gris, mais ils m'ont habillée des jours où j'ai su plaire : chaque souvenir a son signe et, pour moi, dont la vie tout entière tient dans l'abandon ou le refus de moi-même, les signes les plus sûrs de mes souvenirs sont des voiles retenus ou enlevés.

« Etends le bras et donne-moi le *Jardin de Bérénice*, qui fleurit sur mon onglier. Voyons si tu as de la décision; compose-moi quelques lectures; je te demande seulement de choisir les volumes en nombre exactement divisible et d'égales dimensions, pour que le fond de ma malle ne boite pas... Je veux des lectures sérieuses et d'autres moins sages...

Moi. — Si tu choisis, je ne pourrai jamais rien t'imposer.

Liliane, *continuant*. — Il me faut beaucoup de livres et d'ordre différent; je ne me souviens pas d'en avoir lu un seul, en entier, d'un coup... Une page, pour moi, représente le désir d'un instant et « mon » livre est épars aux feuillets de mes livres... Donne-moi toujours l'*Irreligion de l'avenir*, « mon » Dominique; et le *Journal d'une femme de chambre*...



LILIANE DANS LE TRAIN

(*Brusquement réveillée, la nuit, à un arrêt, par la voix des employés, voix spéciale, lugubre, qui évoque les longs quais nus et les gares désolées qui ne dorment jamais tout à fait*) : — Ils n'ont pas fini ceux-là, de faire de la réclame pour leur pays...

(*Au petit jour, à la frontière, quand on est encore à moitié endormi et qu'on se croit obligé, dépeigné et mal à l'aise, de descendre en pantoufles prendre un rapide café au lait et humer l'air matinal du premier village suisse*). — Regarde le paysan, sur la route, avec ses vaches; nous l'avons déjà vu la dernière fois; c'est chaque fois le même; on a dû le mettre là pour que ça fasse plus « suisse »...

LILIANE AU BORD D'UN LAC

Midi.

— Comme le jour est mauvais! Ça fait mal aux dents de regarder le lac comme de mordre le papier d'étain d'un chocolat.

— As-tu remarqué, là, sur le quai, ces trois arbres rabougris avec leurs branches noueuses et leurs frondaisons étalées? Ils ont l'air de pauvres agenouillés qui se chauffent au soleil.

6 heures.

— Le soleil a toujours la même forme, tandis que la lune change; le soleil, c'est un être insupportable, précis, trop sûr de lui; j'aime mieux la lune parce qu'elle sait se donner tort. Vois





TOUT PARIS A LA MER !

Dessin de R. Préjelan.



LA BELLE Mme X.
Soyons discrets !



A[illegible]URES DU MATIN
La plag[illegible] déserte et Ninette a la mer
entière pou[illegible] toute seule ; alors à quoi bon
se mettre [illegible] de costume pour les crabes.







COURS DE COUPE
par Mlle V..., de la rue de la Paix.

PROFIL PERDU DE Mlle S...
(des Foites-Plastiques)



le lac, la corne de la lune s'y reflète toute blanche, ce soir elle se regardera comme ça et puis, mécontente, elle se modifiera demain; elle, au moins, sait profiter d'un miroir...

— La lune ressemble, en ce moment, à une gondole vénitienne qui se moquerait du sens de l'air. Non, j'ai trouvé : c'est un rebord d'assiette cassée : où est le raccommodeur de porcelaine?

— Allons ramer; ça me ferait penser à « des choses » de voir toutes ces barques sur l'eau; on croirait que c'est fait exprès, les glissoires, pour tirer des vêtements en arrière..

Moi. — Tu ne crois pas qu'au lieu d'aller ramer on pourrait rester ici?

Liliane. — Ici?

Moi. — Oui, enfin, ailleurs, — dans ta chambre?

Liliane (*comprenant*). — Tu es fou! Tu ne penses jamais qu'à ça! Est-ce que tu me prends pour une imbécile! Je veux que tu causes avec moi de ce qui t'intéresse, de littérature, d'art, de science...

Moi. — Ce serait gâcher la saison...

Liliane. — Le cœur a ses saisons que la saison ne connaît pas. En ce moment-ci je voudrais être, simplement, ta camarade.

Moi. — Je t'assure, Liliane, que jamais, de mémoire d'écolier, je n'ai embrassé, comme toi, mes petits camarades...

7 heures.

— Le lac, avec ses mille petites vagues hargneuses, qui sont comme mille petits gestes impatients et qui creusent, — te souviens-tu de Bob, notre fox, grattant la terre? — a l'air de se fouiller lui-même : il doit être à la recherche du dernier coucher de soleil.

« Tiens, maintenant, il l'a retrouvé son coucher de soleil; l'eau est contente; elle ne remue plus; elle lèche les couleurs comme un chien reconnaissant; en dessus et en dessous il y a du bleu, du rose et du violet : je voudrais être toute nue entre deux ciels et faire l'amour avec le crépuscule.



Moi (*riant*). — Tu n'aurais peut-être pas chaud.

Liliane. — Avec du soleil, on refait la chemise...



LILIANE A L'HOTEL

— Regarde les six petits boutons sur la jaquette de cette vieille Anglaise, on dirait six petits points à la suite d'une pensée, — tu sais ces six petits points qui n'ont l'air de rien, et qui veulent dire « Est-ce assez joli? »

— Ce jeune homme timide qui vient de rentrer, paraît gêné qu'on le dévisage; on dirait qu'il regrette de ne pas avoir deux chapeaux et deux pardessus pour pouvoir les donner, encore une fois, au vestiaire.



LILIANE DANS SA CHAMBRE

Moi. — Tu m'aimes?

Liliane. — Je te dirai cela quand nous nous quitterons.

LILIANE DEUX JOURS APRÈS

— Qu'est-ce que tu dirais si on revenait à Paris?

Moi. — Je dirais que nous ne sommes restés ni trois semaines, ni huit jours, mais trois jours en tout.

Liliane. — C'est possible, mais je commence à engraisser.

Moi (*convaincu*). — Oh! alors... rentrons.

Robert L. Ochs.

Carnet d'un cynique

Il est des visages de femmes auxquels l'on pardonne d'être médiocres ou flétris, tant ils peuvent, à l'heure de la volupté, s'animer brusquement d'une splendeur inhabituelle.

On blâmait Nora de donner de l'argent aux hommes. Elle s'en excusait en disant qu'elle y trouvait son plaisir : « Que voulez-vous, ajoutait-elle, moi aussi je suis philanthrope! » Et nous de rire. Pourquoi?...

Triste nécessité: il faut que la maîtresse te trompe pour qu'elle puisse se rendre compte qu'elle t'aimait véritablement.

Consolation, pourtant, si tu t'aperçois du même coup que c'était toi qui ne l'aimais point!

— Albert, me disait Nora, m'offre le plus sérieux amour, où je sens palpiter la dévotion de toute une vie! Expliquez-moi pourquoi je lui préfère votre légèreté, votre sourire incertain, votre amour en pirouettes. Je pense que ce qui m'attache à vous c'est mon goût de femme pour le périlleux, l'artificiel et le frelaté... Je vous comprends.

J. de B.



VILLÉGIATURES

PETIT CATÉCHISME DU PARISIEN EN VACANCES

II. Pour passer la journée au bord de la mer...

D. — Au bord de la mer, que fait-on le matin?

R. — On se lève. On se lève aussi tard que possible.

D. — Pourquoi si tard?

R. — Parce que de la sorte, on attrape plus vite « l'heure de déjeuner ». Donc, on se lève et on va consulter le baromètre qui baisse. Ensuite, on va sur la plage.

D. — Qu'est-ce qu'une plage?

R. — Une plage, c'est un boulevard bordé, d'un côté, par la mer et, de l'autre, par des cabines de bain. C'est sablé et légèrement humide. Sur la plage, on trouve des crabes, des dames qui lisent les *Annales*, des étoiles de mer, des enfants qui font des travaux métropolitains, des crevettes, des jeunes gens, des jeunes filles et des horizontales verticalement plantées devant l'Océan.

D. — Et que fait-on sur la plage?

R. — Ça dépend. Si c'est l'heure de la marée haute on va héroïquement au-devant du plus amer des supplices: on prend un bain...

D. — Qu'est-ce qu'un bain?

R. — Un bain, c'est, à Paris, la chose la plus délicieuse du monde. On s'étend et l'on se détend et l'on s'étire dans une eau tiède et légère. Ensuite un nègre trapu vous masse.

Mais le bain de mer est une affreuse aventure. D'abord, il y a le caleçon, et rien n'est plus laid, dans notre vallée de larmes, qu'un homme en caleçon. Il faut donc, dans cette tenue dérisoire, subir les regards mordants des dames avec lesquelles on a dansé la veille, au bal du Casino. Et l'on devine qu'elles font toutes cette même réflexion : « Dieu, que l'homme est poilu! » C'est une honte abominable. Enfin, il y a l'eau...

D. — Qu'est-ce que l'eau de mer?

R. — C'est une mixture âcre qui a le goût de ces eaux rafraîchissantes dont parfois on prend, le matin, un verre, à jeun. Cela sent aussi la vieille pile électrique. Et c'est glacé. Dès qu'on entre dedans, on devient violet; mais ce n'est rien: il faut ensuite subir les assauts effrontés des vagues.

D. — Qu'est-ce que les vagues?

R. — Ce sont d'insupportables enfants terribles qui ne cessent pas de jouer à saute-mouton sur votre dos.

D. — Et que fait-on quand on a pris son bain?

R. — On se sèche au plus vite, on s'habille et l'on affirme aux amis « que l'eau est excellente ». Ensuite « on prend un peu d'exercice », car, au bord de la mer, il faut mener une vie saine. Donc, on va faire un tour jusqu'au port.

D. — Qu'est-ce qu'il y a, au port?

R. — Il y a quatre barques de pêche : *La Mouette*, *La Marie*, *Le Sans-Peur* et le " *Zut* ". Il y a aussi quatre pêcheurs, quatre vieux marins en vareuse bleue qui sont étendus sur le quai

D. — Que font ces intrépides navigateurs?

R. — Ils prennent des petits verres de rhum et quand ils ont absorbé assez de petits verres de rhum ils boivent du café.

D. — Pèchent-ils?

R. — Oui.

D. — Quand?

R. — On ne sait pas. Mais ce sont de vieux loups de mer et l'usage commande d'aller faire avec eux un « petit brin de causerie ». On leur demande si la pêche a été bonne, si la mer est mauvaise et s'il fera beau l'après-midi. Après on va déjeuner.

D. — Déjeune-t-on bien au bord de la mer?

R. — Mal, parce que l'on se croit obligé de manger du poisson et que le poisson n'est jamais frais au bord de la mer.

D. — Pourquoi?

R. — Parce que c'est du poisson qui vient de Paris et qui a déjà fait de longs voyages.

D. — Que fait-on après déjeuner?

R. — Bridge, tennis ou sieste. Les deux premiers passe-temps sont ceux des gens selects. Le troisième n'est que la ressource du vulgaire. Ensuite, on va faire une excursion.

D. — Qu'est-ce qu'une excursion?

R. — C'est une partie de plaisir organisée par des gens que



ça embête. Mais il faut bien, quand on est en vacances, se promener. Donc, on va visiter les environs.

D. — Qu'est-ce qu'il y a dans les environs?

R. — Des choses énormes. Il y a les ruines d'un vieux château. Cela se compose de quatorze pierres couvertes d'inscriptions légères telles que : « A mon Totor pour la vie! », « Encore 367 jours à tirer », « A Sophie, son Mimile ». En carte postale, ce n'est pas mal du tout. Il y a aussi la petite église du XIIIe siècle, repeinturlurée par un curé empressé. Enfin il y a le cap de l'endroit. C'est une étroite langue de roc qui s'avance dans la mer. Il y souffle un vent du diable qui décoiffe les dames. Et c'est à pic, ce qui donne, à tous, le vertige. Mais on ne s'arrête pas car il faut être rentré pour cinq heures.

D. — Que fait-on en rentrant?

R. — On va sur la plage où toute la population est assemblée. Si c'est l'heure de la marée haute, on prend son bain! Sinon, on va saluer les dames et l'on dit, sur l'immensité des flots, des choses poétiques, profondes et stupides.

D. — Et après?

R. — On va dîner. Mais on a l'âme légère et l'esprit gaillard. On est content de soi, d'abord parce que « c'est encore une journée de passée » et puis parce que le moment approche où l'on pourra goûter, au Casino, des joies élyséennes...

MAURICE PRAX.



LES ÉTOILES PARISIENNES

Dessin de Garnier-Salbreux



ELLEN BAXONE

L'École des Amoureuses

... Vous me parliez, chère amie, de ce que vous appelez la lâcheté des hommes, autrement dit de leur désir si fréquent de rompre une intimité amoureuse, souvent à peine ébauchée. Vous avez même exercé votre verve à ridiculiser ce que ces pauvres hommes ont de meilleur : la naïveté.

Seule, une vive déception pouvait placer dans votre jolie bouche, d'aussi vilaines paroles, mais vous les regretterez bientôt, reconnaissant que l'auteur de tout le mal n'est autre que vous-même.

Quand vous serez persuadée, ma charmante amie, qu'en amour, la manière de donner, — et non ce qu'on donne, — a quelque valeur, vous ne verrez plus s'arrêter le balancier sans lequel les heures d'extase ne peuvent pas sonner.

La manière, cependant, perd sa valeur si vous abandonnez sans réflexion au premier venu ce que vous ne défendez souvent que pour la forme, et ce qu'en réalité vous désirez tant qu'on vous prenne. Ecartez le tout jeune homme qui, nouvel arrivé dans le pays d'amour, cherche et croit toujours découvrir un site dissemblable de ceux déjà vus; fuyez le bellâtre, grossièrement sensuel, l'homme à femmes, uniquement soucieux d'inscrire une nouvelle victime à son tableau, le naïf sentimental au regard humide et à la bêtise compromettante, bannissez en un mot tous ceux qui, ignorants de son charme et de sa noblesse, ne voient dans l'amour qu'un but de sensualité bestiale ou un sport fait de vanité odieuse.

Celui que je vous souhaite n'est pas non plus le glorieux imbécile qui joint à l'insolence du regard le geste aussi stupide que classique de friser sa moustache, ni celui qui met son esprit (et quel esprit!) dans des histoires cyniquement graveleuses, ni celui, enfin, qui, pour achever sa triste séduction veut vous entraîner sur le canapé omnibus d'un cabinet particulier.

Pour oser murmurer une parole amoureuse à une femme, il faut un petit chez soi, à la lumière tamisée, aux tapis moelleux, au décor sans éclat, où tout semble dire à la nouvelle arrivée : « Je vous désire! » et non pas « Je vous veux! »

Aussi, la joie de recevoir doit-elle décupler chez l'ami d'élection le souci de bien recevoir.

Vous a-t-il conviée à quelque dînette? Il devra mettre tout son soin à ce que le couvert soit disposé d'une façon recherchée, mais sobre; à peine quelques fleurs sur la table : un joli bouquet de corsage, cependant, marquera la place de l'invitée. Au menu, des mets légers, faciles à manger, pas de fruits aux noyaux disgracieux à rejeter, surtout pas de fromage ni de glace : elle peut troubler la digestion. Si notre amie aime le champagne, on le servira uniquement et sec, sinon, un seul vin, de saveur délicate; puis, dans le petit salon sera préparé du café maure, — une diversion au café traditionnel, — les liqueurs seront écartées.

Si, mieux qu'un thé banal, vous avez accepté un repas toujours si attirant quand il s'agit d'un repas d'amoureux, choisissez le déjeuner. Le prétexte à donner chez soi, quand il est nécessaire, est plus facile à trouver, ensuite, l'heure du retour n'exige point un accompagnement toujours dangereux ou la précaution d'une voiture qui peut paraître suspecte. De plus, la simplicité de la toilette n'attirera pas les regards. Ne mettez point de bijoux; ils peuvent être l'objet de complications : soit qu'on les égare dans l'émotion d'un premier rendez-vous, soit qu'on les oublie dans la précipitation d'un départ hâtif.

Arrivez avec un léger retard, le temps de vous faire désirer, non celui de vous faire maudire. Gardez-vous de débuter par : « Je suis en retard » ou « Qu'allez-vous penser de moi? » ou autre banalité trop connue. Voulez-vous être suprêmement désirable? Au premier baiser, dites : « Enfin! ». Vous ne pouvez pas vous imaginer l'effet délicieux de ce mot, dit à point.

Si le repas vous plaît, faites-y honneur, laissez comprendre discrètement à votre hôte que vous savez apprécier ses attentions et surtout ne parlez pas d'amour.

Quand, après le café, le maître de céans devient doucement aimable, ne vous défendez pas, mais ne vous offrez pas, souvenez-vous qu'une femme ne peut accepter la victoire qu'en paraissant être vaincue.

N'allez pas, dans l'attente de baisers égarés, parfumer le duvet de votre nuque; cet aveu d'une parfaite connaissance de l'amour est une découverte toujours décevante; c'est l'évanouissement d'une illusion par la certitude d'un baiser qui n'est pas le premier ou la désagréable évocation de l'image de l'Autre.

Au moment des adieux, rejetez impitoyablement les formules traditionnelles : « M'aimez-vous » ou, mieux encore : « Quand nous reverrons-nous? » Ce sont les prémices d'une liaison définitive qui éloigneront le moins prévenu. L'homme qui vient d'être tout à fait heureux ignore que le désir d'être heureux puisse exister; aussi persuadez-vous de l'inutilité des démonstrations ou des paroles amoureuses qui ne sont pour lui qu'un empêchement de savourer au plus tôt un repos bien gagné. Soyez sans crainte, votre ami reviendra bientôt vous solliciter; ne craignez pas alors de lui manifester votre satisfaction, mais opposez à la réalisation trop immédiate de son désir quelques obstacles qui vous rendront d'autant plus désirable que le souvenir d'un passé charmant sera l'espoir d'un avenir plus charmant encore.

Et maintenant, charmante amie, ne tenez plus de méchants propos sur ces malheureux hommes. Il en est plus de bons que de mauvais, et vous risquez de rendre méchants les meilleurs pour vouloir ignorer seulement quelques-unes de leurs qualités.

GEORGES THOIRY



ELLEN BAXONE

Ellen Baxone a l'air perpétuellement étonné.

D'où vient l'étonnement qui agrandit ses yeux clairs et projette ses sourcils dans ses cheveux blonds? Pourquoi cette surprise continue et irrémédiable?

Pour ma part, je crois que la gentille Baxone est surtout étonnée d'être une actrice, de chanter devant le monde, d'avoir son nom en grosses lettres sur les affiches, son portrait dans les journaux...

Pour peu qu'on la connaisse, on s'aperçoit vite qu'elle n'était pas faite pour ça.

Cela ne revient pas à dire qu'elle est dénuée de talent. Elle en a, au contraire, et beaucoup. Elle a d'abord celui de dire des inconvenances de revue avec une telle ingénuité souriante (et étonnée) que l'esprit le plus pervers n'y peut rien soupçonner d'équivoque. Elle sait, comme personne, transformer une grivoiserie en bluette, un jeu de mots risqué en un mot innocent... et sans portée.

Et puis quelle joie pour les yeux, et même pour les oreilles, de l'entendre chanter!.. Le geste est faux, la voix est juste, le tout est charmant.

La place d'Ellen Baxone est à l'Opéra-Comique.

Pourtant, malgré ses succès au théâtre, succès sans précédent, puisqu'elle fut vedette à ses débuts, elle se sent bien plus attirée vers la vie d'intérieur, la vie familiale, entre sa maman et son baby, qu'elle n'éprouve d'enthousiasme pour « cette belle vie qu'est la vie d'artiste ».

Ce n'est pas à nous, les spectateurs, de lui reprocher ces goûts-là. N'a-t-elle pas raison au fond?...

L'existence paisible et bourgeoise a tant d'attraits pour elle qu'elle préfère, aux répétitions agitées, le doux farniente des siestes post-médiévales, et qu'elle n'hésite pas à rompre un engagement brillant pour aller vivre en famille à la campagne. En famille, car sans les siens, elle est comme un corps sans *âme*.

C'est à ce penchant pour le calme et la régularité que nous devons de la voir si rarement sur les planches.

Faut-il nous en plaindre? Non, certes, car cela nous permet de l'apprécier davantage à chacune de ses réapparitions, quand, la main forcée par un impresario, elle s'est laissée entraîner à rejouer sur une scène parisienne.

Et c'est pour le boulevardier un plaisir très réel et très vif de constater une fois de plus que *la petite Baxone* du Moulin-Rouge est toujours *la petite Baxone*... Car elle n'a pas grandi.

RIP.

CHOSES ET AUTRES

Loupillonac-sur-Lot. *18 juillet 1910.*

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié récemment, dans *La Vie Parisienne*, de bien jolis croquis d'élégantes.

Toutes les modes, en vérité, même celles qui semblent les plus saugrenues, vont à ravir aux Parisiennes.

Les robes entravées, — chez nous, on dit : ficelées, — les cha-



LA MODE A LOUPILLONAC-SUR-LOT

peaux abat-jour qui cachent la flamme des prunelles, — les prunelles, ces petites lampes infernales qui font parfois si mal aux yeux des hommes, — les bottines américanisées, tout cela est délicieux rue de la Paix ou aux Champs-Elysées.

Malheureusement, vos modes de Paris arrivent trop vite chez nous. Toutes nos « dames » singent les vôtres et ce n'est pas de l'imitation, mais de la contrefaçon.

Du reste, afin que vous puissiez mieux juger des fâcheux effets de la mode « parisienne » dans une petite ville de province, je vous envoie ces quelques croquis. Ils sont scrupuleusement exacts. Je les ai pris, dimanche dernier, à la musique; ils représentent toutes les élégances de Loupillonac-sur-Lot et vous y reconnaîtriez, si vous étiez du pays, la femme du capitaine de gendarmerie, la « dame » du percepteur, celle du docteur Tolu et celle, enfin, du président du Comité radical.

Veuillez agréer, etc.

VICTOR CHAMPMOREL...

QUELQUES CONSEILS AUX JEUNES ROMANCIERS, POÈTES, CRITIQUES, ETC.

Si la nature ne vous a pas créé femme, si vous n'êtes pas le fils d'un académicien ou d'un homme politique en vedette, ou le cousin d'un directeur de journal, si vous n'êtes pas assez riche pour faire imprimer votre premier livre et pour payer des articles de tête dans les premières feuilles parisiennes, si vous n'êtes pas assez répandu pour faire partie des cinq à sept de Mme de St-V.... ou de Mme Lucien M...d, si vous ne connaissez ni la duchesse de R.han, ni la comtesse M. de N..., ni Mme B..t.ot, ni M. André B.....r, ni M. R... D....c, ni M. G....rax, si vous n'avez pas été couronné par la *Vie Heureuse !* si le talent que vous vous reconnaissez avec bienveillance n'est pas encore consacré, écoutez-moi attentivement :

Je vous dirais bien : Renoncez à la littérature : elle ne saurait être pour vous qu'un passe-temps et non une carrière, par la bonne raison que vous y étiez plus préparé par vos goûts que par les étapes raisonnées de vos travaux. Vous ne me croiriez pas, ayant foi dans la mission que vous vous imaginez vous avoir été confiée.

Je préfère me montrer plus pratique : n'écrivez pas tant, ne sonnez pas à la porte de toutes les revues, lisez beaucoup avant de griffonner sans relâche, ne niez pas tous vos devanciers; faites-vous présenter à une femme à salon, montrez-vous d'abord réservé et discret, ne racontez pas trop les histoires assez méchantes qu'on colporte dans le monde, faites-en votre profit, naïf que vous êtes et qui croyez tout savoir de la vie, attaquez les grands plutôt que les faibles, — si les gencives vous démangent... Un dernier conseil : soyez bien tenu mais sans trop d'élégance, parlez aux femmes avec respect... et à votre nom joignez-en un autre par trait d'union; c'est le meilleur moyen qu'on le retienne... Le talent viendra après s'il peut !

LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE
ET CEUX... QU'IL NE FAUT PAS LIRE

Et le nouveau livre de M. Maurice Maindron, *La Gardienne de l'Idole Noire*, l'avez-vous vu? C'est un livre d'images merveilleusement gravées, enluminées, tarabiscotées, à la manière ancienne; un livre d'images pour les grands enfants, où, dans des décors sans perspective de forteresses hérissées de tours, de citadelles orientales aux créneaux en amande, de monstrueux temples hindous, on voit un héros, la rondache au bras et l'épée au poing — une épée espagnole, à coquille repercée et ciselée — pourfendre des monstres, étriper des mécréants, hacher comme chair à pâté une canaille hurlante et emporter, finalement, une jolie femme à demi pâmée sous l'étreinte de ses gants de chevrotin, échiquetés et parfumés à l'ambre gris...

On aura beau dire, les histoires de M. Maindron, toutes flambantes d'érudition, sont joliment amusantes, et elles commencent si bien qu'aux premières pages de chaque nouveau récit on a l'illusion, comme l'auteur lui-même, que cela ne sera pas toujours la même chose !

Le Prince frivole, c'est évidemment M. Jean Cocteau. Sa frivolité consiste à faire des vers. Ce sont des vers de jeune homme riche. Cela se devine. M. Cocteau parle de ses domestiques, de ses parcs, de ses objets d'art. Quand il était petit, et parce que, sans doute, bien sage, on lui éleva, pour lui seul, *un chevreuil*. Je suis sûr que M. Jean Cocteau est le premier poète qui ait possédé un chevreuil apprivoisé. C'est déjà une originalité.

Mais M. Jean Cocteau en a, par ailleurs, beaucoup d'autres, des originalités. D'abord, il ne craint pas de mettre le mot « nouille » à la rime, ce qui ne laisse pas que d'inquiéter le lecteur. Et puis il se purge assez fréquemment le dimanche. Enfin, il a un certain talent et quelques-uns de ses petits poèmes, narquois, indifférents et subtils sont fort agréables.

M. le Dr Toulouse est un savant. C'est même un grand savant. Du moins, il en est convaincu.

En tout cas, ses ouvrages sont tous extrêmement folâtres.

Il vient de publier une étude médico-psychologique sur M. Henri Poincaré qui est, vraiment, d'une incomparable gaîté.

D'abord, il nous apprend que M. Poincaré a commencé à parler à neuf mois. Et puis M. Poincaré n'a jamais eu de convulsions infantiles. Ce n'est pas tout. M. Poincaré fut maigre jusqu'à 28 ans. Mais à 28 ans, il se maria. Alors il devint gras : Mme Poincaré, sans doute, soignait la cuisine.

Enfin, un détail : La *pilorité* de M. Poincaré est très développée. Ce qui veut dire qu'il est chevelu.

Allez prendre du potage bisque ou des plats pimentés dans une gargotte et vous souffrirez cruellement de l'estomac, tandis que les mêmes épices, dans un bon restaurant vous flatteront délicieusement le palais.

Or, M. Binet-Valmer est un bon restaurateur. Il nous sert des viandes horriblement faisandées, assaisonnées au poivre de Cayenne ; il nous donne à boire les cocktails les plus violents, les boissons de laboratoire les plus meurtrières, élaborées dans les plus funestes bars ; eh bien ! nous mangeons, nous buvons et cela ne nous fait aucun mal.

Ce qui veut dire que M. Binet-Valmer a un très réel talent.

Vous connaissez, déjà, le sujet de *Lucien* ; les jeunes filles avec lesquelles vous jouez au tennis n'auront pas manqué de vous l'apprendre.

Vous savez donc que c'est un jeune homme qui a eu la coupable audace de consacrer un article, dans *Femina*, à l'illustre savant qu'est son père. Ce sont, vraiment, des choses qui ne se font pas.

Vous savez aussi que Lucien veut partir à l'étranger avec un ami. Son père s'y refuse et Lucien tente de se suicider. Il guérit de la blessure qu'il s'est faite juste à temps pour emprunter 25.000 francs à une petite amie à qui il promet le mariage. Il consacre cet argent à se faire jouer une mauvaise pièce. Mais le soir de la répétition générale il a la fâcheuse idée de s'asseoir sur un canapé avec quelques camarades.

Est-ce qu'on s'assoit sur un canapé quand on a une pièce qui « passe en générale » ? Son père et sa petite amie Marie le surprennent dans cette posture et ne lui cachent pas leur mépris.

Alors Lucien, rongé de remords, annonce qu'il part pour l'Italie où il se tuera sans retard. En Italie, ma foi, il réfléchit et au lieu de mourir, il préfère visiter les monuments en compagnie d'un excellent ami.

Voilà l'histoire de *Lucien*. Il paraît qu'elle est furieusement parisienne. J'espère cependant qu'elle ne pourrait guère s'appliquer qu'à un petit nombre de Parisiens. Mais elle est divertissante et mouvementée.

Par exemple, il y a des gens qui exagèrent. M. Bernstein a déclaré que *Lucien* était un chef-d'œuvre inouï et je ne sais quel échotier a froidement affirmé que c'était une œuvre digne de Balzac et, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'elle faisait la paire avec *Adolphe*, de Benjamin Constant.

Allons, messieurs, allons, un peu de calme !...

MESSAC.



Les Courses

AUTEUIL. — C'est la journée des adieux. Ou plutôt de l'au-revoir ; car on ne saurait, ayant goûté d'Auteuil, n'y plus revenir. Parfrement nous a fait admirer tout ce que peuvent l'habileté et le talent d'un jockey pour modifier le résultat d'une course. Jamais *Pyrrhus* n'eût dû être battu, et pourtant ce fut le numéro de *Saint-Amour* qu'on afficha : et cela grâce au tact et à l'énergie du jockey. M. James Henn... lui-même ne put que s'extasier sans se plaindre et M. Veil-Pic... s'extasia en se réjouissant.

Après quoi Nash Turner nous fit voir à son tour ce que peut opérer de miraculeux un système d'entraînement particulier, en nous exhibant un *Mon Cauchois* transformé. (« Tu parles, mon cauch...ois ! » disaient les pelousards). Et M. James Henn..., propriétaire du second, ne put encore que s'extasier sans se plaindre. Mais il ne faut pas trop abuser des bonnes choses et ces deux tours de force nous suffirent pour ce dimanche-là.

Ostende avait fait concurrence à Auteuil et les amateurs de cote fixe avaient fait le déplacement. M. Ashwand.., chasseur subtil, en était réduit à son gibier minimum.

Et maintenant la parole est à M. Pég..d pour fermer Maisons et ouvrir Deauville.

P. G.



Hommes et Choses de Bourse

Les vacances battent leur plein, et en Bourse lorsqu'il s'agit des grandes vacances, les cotes jubilent. Elles ne sont jamais aussi prêtes à s'envoler qu'à ce moment-là. Elles vous ont un air de goguenarder : « Tout le monde se tire des pattes, attention, on va s'amuser ! Nous allons nous lever avec un ensemble dont nous féliciteront ceux qui restent. Et quel bénéfice, en même temps qu'un joli spectacle ! Pas la peine d'aller dans les Casinos des villes d'eaux, car en fait d'eau... »

Les liquidations, réalisations et autres opérations en *tion* à ce point sont terminées qu'aux règlements de quinzaine il ne restait plus rien à proroger, et les capitalistes, venus avec de l'argent plein les mains et les poches, s'en sont retournés sans l'avoir employé. Depuis, on est mieux. Le marché a pris une petite allure de trot, très favorable à une longue course. Quelques cours présentent une avance de bon aloi. Le Rio voudrait bien ne pas faire casquer toujours le même tableau, seulement, ces Américains avec leur spéculation effrénée cassent tous les mouvements. Le cuivre est fichtrement ennuyeux. Le voilà bas, bas, à 53 livres sterling environ. Est-ce un cours pour un métal qui se respecte? Non, n'est-ce pas? C'est bien l'avis de beaucoup de spéculateurs malheureux.

Les Rentes françaises ont dégringolé peu à peu. La clientèle leur fait de plus en plus défaut. Aussi, pour parer à cette défection, le gouvernement a créé les retraites ouvrières... Vous ne saisissez pas la corrélation? Tous les versements des patrons et des ouvriers devant être convertis en Rente, les ventes seront ainsi absorbées, et dans un laps de temps toutes les Rentes seront rentrées dans les caisses de la Caisse des dépôts et consignations. Alors il n'y aura plus de fluctuations, plus de cours. La Rente française sera séquestrée.

Il faut encore que je signale à l'attention publique la création d'un nouveau syndicat, enregistré nulle part et cependant très favorablement accueilli : le syndicat enrayeur de la baisse. Le plus extraordinaire, c'est que, dès les premiers jours de son existence, il a atteint son but. Longue vie à ce syndicat!

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Une jeune et jolie femme, écrivain de talent, vient de terminer une pièce en trois actes, ayant pour titre *Le Lustre*, pièce que nous applaudirons cet hiver chez M. Gémier.

—

Le Tournoi d'escrime s'est classé parmi les premières réunions de ce genre et mit en présence les meilleures lames du monde ; le tir aux pigeons attire actuellement nombre de tireurs notoires et la grande fête vénitienne sur l'Allier s'annonce féerique et éblouissante. Le casino, les terrasses, les jardins ont un aspect de suprême élégance. Reconnus M. Ruau, ministre de l'Agriculture ; princes et princesses Amédée et François de Broglie, de Hohenlohe ; duc et duchesse de Zaragossa ; marquis et marquises de l'Esperonnière, de Kéroman, de Rémusat d'Aoutt ; comtes et comtesses de Witte, de Roissy, Ferri Pisani, de Chevigné, de Pracontal, de Gontaud-Biron ; Mmes de Pierrebourg, Raoul-Duval; MM. Luzzato Pacha ; de Eyndo, sous les allées ombreuses des merveilleux parcs si parfumés de Vichy.

•

—

Soyons gais, buvons frais ; de la brise embaumée savourons la caresse ; dégustons le délice du très joli spectacle offert à nos regards charmés... en un mot, allons à Marigny tous les soirs. A Marigny où la joie est de tous les instants, où le champagne mousse dans les coupes... Marigny dont les fraîches terrasses et les jardins-promenoirs sont un Eden véritable... Marigny où Max Dearly, tous les soirs, moissonne les lauriers pour la verve et l'entrain qu'il apporte dans les principaux rôles de l'amusante revue plus que jamais courue. Oui, je vous le dis bien : courons à Marigny.

•

—

Dufleuve a fait sa rentée à la Scala, il chante dans la *Revue* les amusantes chansons de son répertoire. On voit que, malgré le succès triomphal du programme actuel, Fursy n'hésite pas à le corser encore en y ajoutant des numéros de premier ordre tels que Dufleuve.

Le tarif d'été continuera malgré cela d'être appliqué et grâce à son plafond mobile qui en permet l'aération parfaite, la salle de la Scala continuera d'être comble tous les soirs.

Au Jardin de Paris. — Chants, danses, acrobates, jongleurs, prestidigitation, haute école, dressage, pantomime comique, cinéma avec les dernières actualités, quadrilles réalistes, matchiches et cake-walks, Bowling Alleys et bien d'autres attractions constituent un spectacle d'une amusante diversité comme seul le Jardin de Paris peut en présenter, pour le plus grand plaisir de toutes les notabilités parisiennes et de tous les étrangers que ne manque pas d'attirer le renom universel du Jardin de Paris.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Au théâtre du Casino de Vichy : *Quo Vadis?*

— •

La gentille cantatrice Stora fit sensation dans la salle, l'autre soir au Gala Royal ; la célèbre artiste fut remarquée par l'éclat de son teint que lui conserve la véritable Eau de Ninon de la Parfumerie Ninon.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits, mondialement connus maintenant, se trouvent à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme.

—

Toute femme soucieuse de préserver sa beauté des atteintes du temps fait un usage régulier de l'*Eau de Jeunesse Jane Hading*. A quoi bon les fards décevants quand l'emploi de cette eau unique assure presque indéfiniment l'éternelle jeunesse.

En vente, 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et à l'Institut d'Hygiène et de Beauté, Bouvard 97, avenue des Champs-Elysées.

—

Il y a danger à employer une Lotion quelconque n'ayant pas fait ses preuves et fourni aux consommateurs toutes les garanties nécessaires d'efficacité et de sécurité. Le Pétrole Hahn, dont trente années ont consacré la renommée, est la préparation vraiment idéale pour l'hygiène de la tête et des cheveux. Par son emploi régulier, les mamans préserveront la tête de leurs enfants de toute contagion et leur feront acquérir une merveilleuse chevelure.

—

Les teintures pour cheveux de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, vendues sous le nom de « Hennextré » sont inoffensives et donnent des nuances franches en tous les tons.

—

Zig-Zag. — Dans un casino, ces derniers jours, un membre influent d'un grand cercle parisien perdit la forte somme et manqua de faire éclater un gros scandale.

Heureusement, l'intéressé connut l'*Official Banque* qui évita la catastrophe fatale en avançant une petite fortune sur les fonds dotaux de... la comtesse de... (soyons discrets), femme de l'intéressé.

Tout est bien qui finit bien.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour l'épiderme il faut employer la *Pâte des Prélats*, inventée par le moine Don Del Giorno, pour embellir les mains du pape Léon X. Cette pâte blanchit, lisse, satine la main, l'empêche de rougir, prévient engelures et gerçures. Prix 5 francs le pot, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50 adressé à la *Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre. Eviter les nombreuses contrefaçons.*

—

Official Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (IXe). (Tél. 136-73). Avances argent même sur titres dotaux. (Discrétion).

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres. le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION.

BAINS-LES-BAINS (Vosges) — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL CONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER, au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL RÉGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIERE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDERE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igiea. Grand Hôtel Idéal séjour d'hiver.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza-Fondo-Toce)

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tel. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Leon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats. 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr, un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

SALLE de BAINS FRICTIONS HYGIÉNIQUES Soins de Beauté 17, r. de la Victoire

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre Quatre francs à F. PIERRE, 66, Boulo Magenta, Paris.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec catalogue, livres, etc., assortis réclame à 20 et 50 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME rend pens., conduit et cor. rem. (discrète) MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

Les 36 Poses de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Perjelan, Ed. Touraine, etc.

PRIX 95c
EN VENTE PARTOUT

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Renseignements Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUELS.

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR album 2 fr., 12 c. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉS GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

GRATIS CURIOSITÉS ARTISTIQUES PHOTOS, LIVRES
très rares, français, anglais. Catalogue avec échantillon envoyé sous pli fermé. Ecrire à A. Mazoyer, éditeur, 11-13, Cours Vitton, Lyon (Rhône) au 1er étage

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

ÉLÉGANT Pied-à-terre. Confort moderne 51, rue Caumartin (3e étage) Paris

Le gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Carlègle



Samedi 30 Juillet 1910

48e année, N° 31



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE

LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

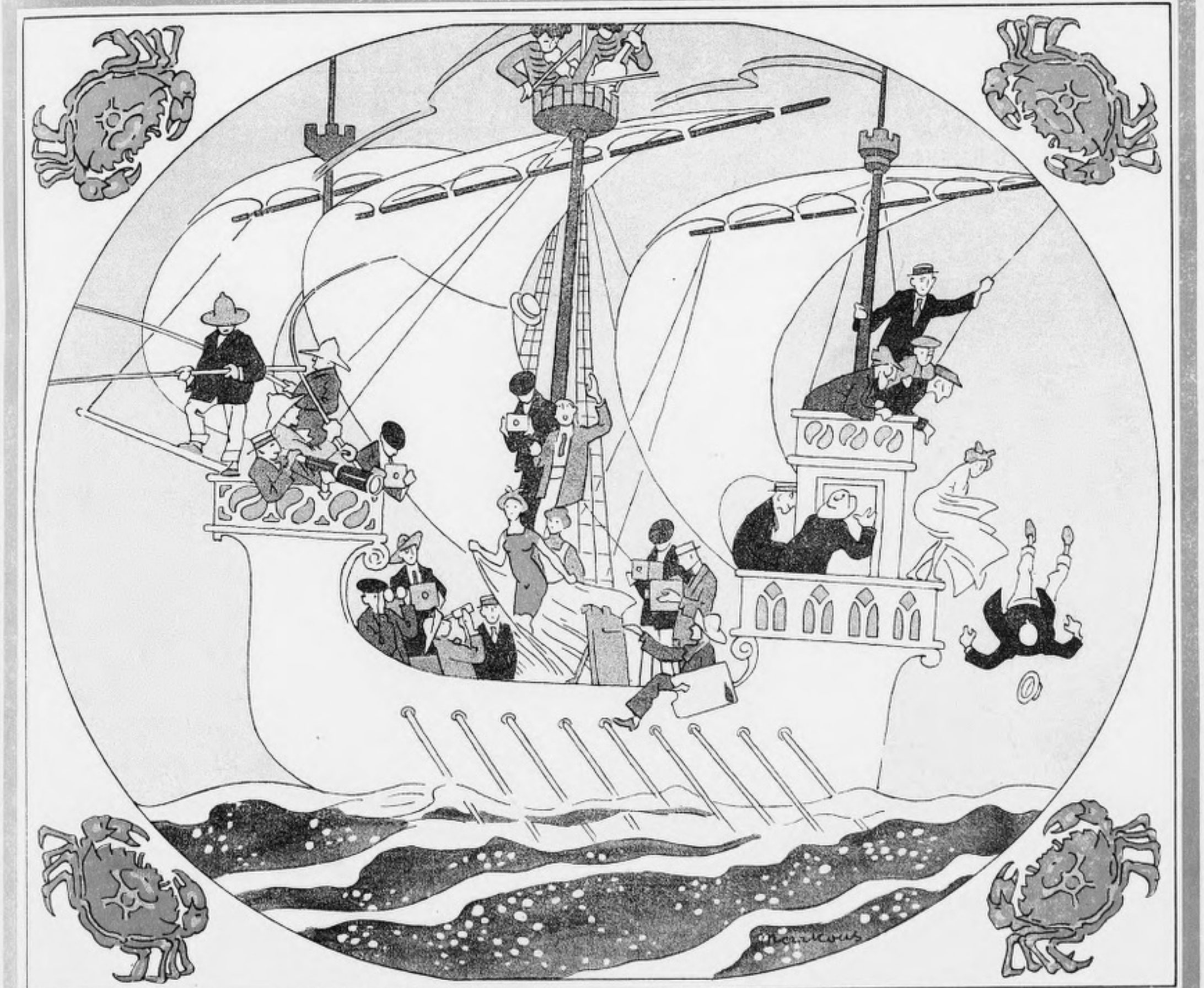
PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

FLUCTUAT NEC MERGITUR

Dans ce numéro :
LES JARDINS DE MARGUERITE
par J.-L. Vaudoyer



LA NEF DE LUTÈCE ARRIVE A TROUVILLE

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharm. MIDY, PARIS et toutes Pharm.


PARFUM ULTRA PERSISTANT
La Corrida
ED. PINAUD
18, PLACE VENDOME, PARIS


GERMANDREE

en POUDRE, en CRÈME et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.


DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER

PÉTROLE HAHN

LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT, FABt LYON

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 31, Harbaud. - 2, av Bonne-Nouvelle, Paris.

Coeur de Jeannette
Nouveau Parfum
HOUBIGANT
19, faub. Saint-Honoré

SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires
pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF



Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS

Cäsar et Minka
Elevage et Commerce
de CHIENS de RACE
ZAHNA (Prusse)
Chiens de Race les plus Beaux

de toutes espèces (Chiens de garde, de luxe, de compagnie et de dames, ainsi que toutes sortes de chiens de chasse), du grand chien dogue d'Ulm et de montagne au plus petit babichon de salon.
Prix courant illustré gratis et franco.
Expéditions en toute saison et dans toutes les parties du monde
Grande Exposition particulière permanente en gare de ZAHNA
Prix de la Brochure : " Elevage, Soins, Dressage et Traitement des Maladies du Chien de race ", Mk. 6.50.

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES

Illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(8e édition)
Le livre idéal pour se distraire en voyage !
En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50


SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

PLAQUES JOUGLA

SOUS BOIS
Nouveau Parfum GODET

NE VOYAGEZ PAS
SANS LES

GUIDES CONTY
EN VENTE PARTOUT



ON DIT... ON DIT...

Le prix Nobel.

On avait quelque peu songé, cette année, à donner le prix Nobel à Gabriele d'Annunzio.

Et, — puisque l'on sait tous les démêlés que l'auteur de la *Vierge aux Rochers* a eu, ces temps-ci, avec des créanciers, — on pouvait supposer que ce prix lui serait fort agréable. Car c'est un prix de trois cents mille francs.

Pourtant d'Annunzio a refusé avec dédain cette distinction qui n'est pas seulement honorifique. Eh quoi? Le prix Nobel!

Mais c'est un prix pour vieux messieurs et pour vieilles dames! C'est bon pour Mme Selma Lagerlof ou pour ce pauvre homme si niais qu'est M. d'E.to.rn.lles d'Inconstant.

— Peuh! qu'on donne *ça* à Fogazzaro! a déclaré le poète avec un mépris souverain.

Lui, il lui faut, avant tout, demeurer l'ami des femmes, le jeune, le suprême, le bouillant lyrique!...

Accepter le prix Nobel, c'est avouer la cinquantaine... Comment voulez-vous que M. d'Annunzio s'y résigne?

♠ ♠

Un pique-nique.

Il faut avoir l'âme rudement trempée pour songer, cet été d'averses et de glace, à se promener dans les bois.

L'autre jour pourtant, — et nous devons reconnaître qu'il fit beau tout l'après-midi, — plusieurs très jeunes et très jolies femmes accompagnées de maris et de flirts s'en allèrent excursionner dans la forêt d'Ermenonville, aux environs de Senlis. Il y avait parmi ces dames une jeune romancière charmante et une de nos plus gracieuses maîtresses de maison. Et, parmi ces messieurs, il y avait un de nos cinq ou six plus célèbres avocats et un vicomte qui fait de la chimie. Les dames naturellement étaient toutes entravées à qui mieux mieux.

L'auto, les deux autos, pour être exact, laissèrent nos amis en pleine forêt.

On déjeuna de fort bel appétit; on sabla un champagne excellent et la partie fut tout à fait réussie.

Mais, c'est ici que l'histoire devient délicate!... On déjeune; on déguste un champagne extra-dry; c'est fort bien. Seulement, vous savez que la nature ne perd jamais ses droits... Vous savez aussi que les robes entravées sont d'effroyables entraves...

Nous ne pouvons insister davantage.

Vous devinez pourtant que quelques dames durent retirer leurs robes. A ce moment précis, de derrière les fourrés, un garde du prince X..... fit irruption. Il vit... Que vit-il, grands dieux?... Des batistes légères, des jambes exquises.

Il en fut indigné, l'animal! Et il allait se fâcher tout rouge quand l'avocat célèbre arriva juste à point pour lui expliquer les inconvénients des robes entravées, — surtout après un pique-nique.

♠ ♠

Un court-circuit.

La Barricade, de M. Paul Bourget, va, sous la direction de M. Albony, partir en tournée. Mais on annonce que la pièce, qui, au Vaudeville, obtint le succès que l'on sait, sera précédée d'une conférence de M. Pataud.

Voici, en effet, la réclame que le directeur de la tournée fait distribuer sur son itinéraire :

TOURNÉE PATAUD

LA BARRICADE *de* M. PAUL BOURGET, *par la troupe de* M. ALBONY.

Avant le spectacle, M. PATAUD *fera une conférence.*

M. Pataud comédien, cela n'étonnera personne!

P. P. C.

Elle a le goût des gens lettrés et elle aime à écrire des noms célèbres sur ses cartes d'invitations. N'en disons pas plus. Il y a bon nombre de ces aubergistes de la gloire à Paris et l'on peut chercher. Toutes il est vrai n'ont pas réussi au même point qu'elle; on accepte d'aller dans sa maison; cela est de bon ton.



Cependant, et bien qu'elle ait « de quoi » comme on dit, elle met à ses frais de réception des bornes qu'on s'accorde de plus en plus à trouver un peu justes.

Son dernier dîner surtout ne brilla que par la qualité des convives et dans l'escalier ce fut une petite façon d'émeute. Le grand, le plus grand peut-être de nos actuels auteurs tragiques, jura même solennellement devant tous de ne remettre de sa vie les pieds dans une maison si mauvaise nourricière des arts.

— O mes amis, prononça-t-il à la manière antique, soyez témoins de mon serment! Nul ne me reverra désormais en cette demeure où les maîtres d'hôtel tapent le dos des convives pour les avertir qu'ils passent le brouet.

Et la troupe ayant levé avec lui la dextre on alla souper rue Royale car, sans mentir, on avait grand faim.

♠ ♠

Le Bois Sacré.

Connaissez-vous M. Roll.nd? C'est un sportsman qui ressemble étonnamment à M. Max Dearly.

Il possède une écurie de courses, une toute petite écurie. Il a gagné quelquefois.

Mais il a cette année, prétend-t-il, un crack. Et son crack s'appelle, comme par hasard, *Le Bois Sacré*. M. Roll.nd ne peut se résigner à admettre que ce *Bois Sacré* soit du bois... dont on fait les bûches. Chaque fois qu'il court, pour M. Roll.nd cela ne fait point l'ombre d'un doute, c'est la victoire sûre!... Pourtant, *Le Bois Sacré* demeure obstinément dans les choux.

L'autre jour, le crack est allé courir à Ostende. Pour le coup, il ne pouvait pas être battu!

Aussi, M. Roll.nd, bon prince, avait-il voulu faire profiter les amis de cette affaire. Toute la troupe des Variétés, jusqu'aux machinistes, avait été mise au courant du tuyau : on pouvait jouer *Le Bois Sacré* à tour de bras.

Et toute la troupe des Variétés, comme un seul homme, ponta sur le *Bois Sacré*.

Maintenant elle trouve que c'est un sacré bois et... elle ne croit plus aux tuyaux des propriétaires!

♠ ♠

Billets de faire part.

Le mauvais été n'est pas propice aux réconciliations. M. C..ll..x, ancien ministre, épousera Mme L... Cl...tie, récemment divorcée, et Mme C..ll..x retournera à son premier mari.

Quant à Mlle R..., qui était devenue la femme d'un jeune écrivain, elle a elle-même, accompagnée du commissaire de police, constaté le flagrant délit d'adultère de son mari. Et comme elle est bien XVIIIe, elle l'a félicité sur les formes agréables de sa maîtresse.

— Je comprends, a-t-elle dit, que vous me l'ayez préférée!

Le commissaire, qui pourtant en a déjà vu, raconte partout qu'il n'en avait jamais encore vu une de ce calibre.

Rhum St James

MOËT & CHANDON à l'Exposition internationale de Bruxelles



MOET ET CHANDON. — LE PRESSURAGE DU RAISIN

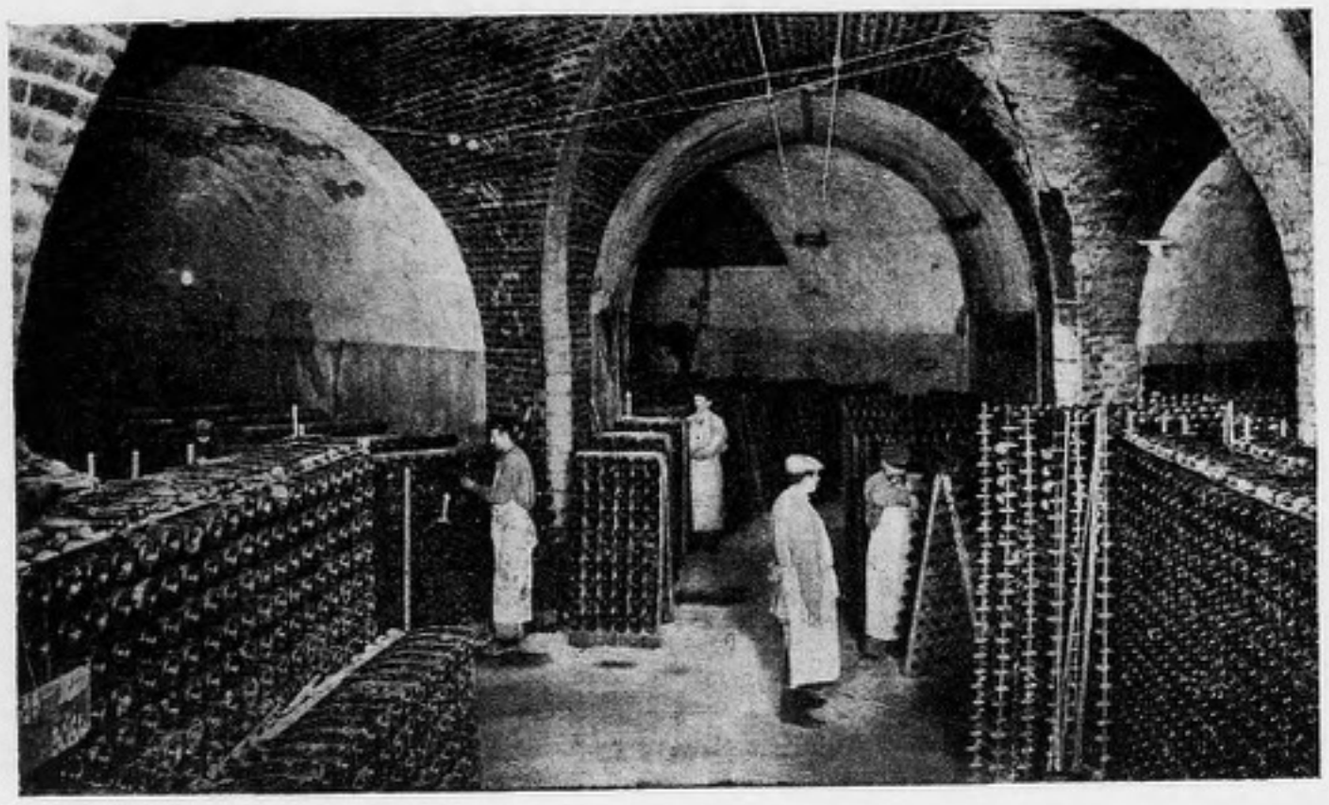


MOET ET CHANDON. — LA MANUTENTION DES VINS EN FUTS

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs, dans un de nos derniers numéros, la très curieuse reconstitution faite à l'Exposition de Bruxelles, par la maison MOET et CHANDON, d'Epernay, d'un ancien pressoir, en usage en 1710 et d'un des pressoirs modernes d'où jaillit le vin pétillant, parfumé, spirituel, le vin français par excellence : le Champagne.

Il nous a paru intéressant de compléter ces documents par des photographies des caves légendaires, des salles de manutention et des immenses entrepôts de la maison MOET et CHANDON.

Le contraste est saisissant entre les procédés rustiques de fabrication des moines Bénédictins et la merveilleuse organisation actuelle de l'industrie du vin de Champagne. Ce contraste montre mieux que la plus longue chronique le prodigieux essor qu'a pris entre les mains des successeurs de N. MOET la célèbre découverte du Bénédictin Dom Pérignon. FRELON.



MOET ET CHANDON. — VUE D'UNE CAVE D'ÉPERNAY



MOET ET CHANDON. — LES VINS EN RÉSERVE



LA VAGABONDE

VI

Fossette, impérieuse, décida, d'un cri bref, qu'on n'irait pas plus loin et qu'une affaire urgente l'appelait au fond de ces bois nus, sur la route forestière où brillaient en miroirs ronds les flaques d'une pluie récente. Nous la suivîmes tous trois sans protester, d'un pas long de gens qui vont souvent à pied...

— Ça sent bon, dit tout à coup le Grand-Serin en reniflant l'air. Ça sent comme chez nous.

Je secouai la tête :

— Non, pas comme *chez vous* : comme chez nous ! Hamond, qu'est-ce que ça sent?

— Ça sent l'automne, dit Hamond d'un ton las.

Sur ce mot, nous nous sommes arrêtés sans parler davantage, levant la tête vers un ruisseau de ciel serré entre les arbres très hauts, écoutant, à travers le murmure vivant et chuchoté qu'exhale une forêt, le pipeau mouillé, clair et grelottant d'un merle qui défie l'hiver...

Une petite bête rousse partit sous nos pieds, fouine ou belette, que Fossette prétendit forcer à la course, et nous suivîmes la chienne emballée, obtuse, ostentatoire, qui aboyait : « Je la vois ! je la tiens ! » sur une piste imaginaire...

Stimulée enfin, je m'élançai derrière elle dans l'allée, toute au plaisir animal de la course, mon bonnet de skungs enfoncé solidement jusqu'aux oreilles et les jambes libres sous ma jupe empoignée à deux mains..

Quand je m'arrêtai, à bout de souffle, je trouvai mon amoureux derrière moi :

— Oh ! vous m'avez suivie? Comment ne vous... ne vous ai-je pas entendu courir ?

Il respirait vite, les yeux brillants sous ses sourcils irréguliers, les cheveux décollés par la course, — très charbonnier amoureux, et pas rassurant du tout.

— Je vous ai suivie... J'ai fait bien attention de courir au même pas que vous, pour que vous n'entendiez pas mes pieds... C'est très facile...

Oui... c'est très facile. Mais il fallait y penser. Je n'y aurais pas pensé, moi. Piquée, imprudente, et grisée encore d'une brutalité de nymphe, je lui riais en plein visage, le bravant. Je voulus, tentée, rallumer la jaune et méchante lumière au fond des belles prunelles sablées de gris et de roux... La menace y parut, mais je ne cédai pas, butée comme ces enfants insolents qui attendent, qui appellent la gifle. Et le châtiment vint, sous la forme d'un baiser coléreux, mal posé, un baiser raté, enfin, qui laissa ma bouche punie et déçue...

... Ce sont tous les instants de cette journée d'hier que je pèse scrupuleusement, tout en suivant le boulevard des Batignolles, — non pour les revivre avec complaisance, ni pour chercher une excuse. Il n'y a point d'excuse, sauf pour l'homme que j'ai provoqué. « Cela me ressemble si peu ! »

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29 *et* 30.

m'écriais-je mentalement, hier, pendant que nous revenions vers Hamond, mécontents l'un de l'autre, et défiants... Eh ! qu'en sais-je ! « Tu n'as pas de plus redoutable ennemie que toi-même ! »... Fausse étourderie, fausse imprudence, voilà ce qu'on trouverait au fond de la pire impulsive, — et je ne suis pas la pire impulsive ! Il faut être sévère pour celles qui crient : « Ah ! je ne sais plus ce que je fais ! » et discerner dans leur désarroi une bonne part de ruse prévoyante...

Je n'admets point mon irresponsabilité, même partielle. Que dirai-je à cet homme, ce soir, s'il veut me serrer dans ses bras ? Que je ne veux pas, que je n'ai jamais voulu le tenter, que c'est un jeu ? que je lui offre mon amitié pour la période d'un mois et dix jours qui nous sépare de la tournée... Non ! Il va falloir prendre un parti ! Il va falloir prendre un parti...

Et je marche, je marche, pressant le pas chaque fois que la glace d'une vitrine me renvoie mon image, parce que je trouve à ma figure une expression un peu trop théâtrale de volonté soucieuse, avec des yeux pas assez convaincus sous des sourcils froncés... Je la connais, cette figure-là ! Elle se masque d'austérité, de renoncement, pour mieux attendre le petit miracle, le signe de mon maître le Hasard, le mot phosphorescent qu'il écrira sur le mur noir, quand j'aurai, cette nuit, éteint ma lampe...

Comme l'air sent bon, autour de ces voiturettes pleines de violettes mouillées et de jonquilles blanches ! Un vieil homme tout moussu de barbe vend des perce-neige en pied, avec leur bulbe gangué de terre, et leur fleur en pendeloque qui a la forme d'une abeille. Leur parfum imite celui de l'oranger, mais si faible, presque insaisissable...

Voyons, voyons ! Il va falloir prendre un parti ! Je marche, je marche, comme si je ne savais pas qu'en dépit de mes sursauts d'énergie, de mes scrupules, de toute cette pénitence intérieure que je cherche à m'infliger, comme si je ne savais pas, déjà, que je ne prendrai pas *ce* parti-*là*, mais *l'autre* !...

VII

Une fatigue !... Oh ! mais quelle fatigue !... Je me suis endormie après le déjeuner, comme il m'arrive parfois les jours de répétition, et je m'éveille si lasse ! Je m'éveille comme si j'arrivais des confins du monde, étonnée, triste, pensant à peine, l'œil hostile à mes meubles familiers. Un réveil, en vérité, pareil aux plus affreux des temps où je souffrais. Mais, puisque je ne souffre pas, pourquoi ?...

Je ne puis bouger. Je regarde, comme si elle ne m'appartenait pas, ma main pendante. Je ne reconnais pas l'étoffe de ma robe... Qui m'a découronnée, pendant que je dormais, de mon diadème de cheveux, roulés autour de mon front comme les tresses d'une grave et jeune Cérès ?... J'étais... j'étais... Un jardin... le ciel couleur de pêche rose au couchant... une voix enfantine, aiguë, qui répond aux cris des hirondelles... Oui, et ce bruit d'eau lointaine, tantôt puissant et tantôt assoupi : le souffle de la forêt... J'étais retournée au commencement de ma vie. Tant de chemin à faire pour me rejoindre, jusqu'ici ! J'appelle le sommeil enfui, le sombre rideau velouté qui m'abritait et qui vient de se retirer de moi, me laissant frissonnante et comme nue... Les malades qui se croient guéris doivent connaître ces reprises du mal qui les trouvent puérilement étonnés et plaintifs : « Mais je croyais que c'était fini ! » Pour un peu, je gémirais, à voix haute, — comme eux...

Funeste et trop doux sommeil, qui abolit en moins d'une heure le souvenir de moi-même ! D'où reviens-je, et sur quelles ailes, pour que si lentement j'accepte, humiliée, exilée, d'être moi-même ?... Renée Néré, danseuse et mime... Est-ce-là le but qu'ont préparé mon enfance orgueilleuse et mon adolescence recueillie, passionnée, qui accueillit si intrépidement l'amour ?

O Margot, ma décourageante amie, que n'ai-je la force de me lever et de courir auprès de vous, et de vous dire... Mais vous n'estimez que mon courage, et je n'oserais défaillir devant vous. Il me semble que votre viril regard, la pression de votre petite main rèche, gercée par l'eau froide et le savon commun, savent mieux récompenser mon triomphe sur moi-même qu'aider mon quotidien effort.

Mon départ prochain ? La liberté ?... Peuh ! La liberté n'est vraiment éblouissante qu'au commencement de l'amour, du premier amour, le jour où l'on peut dire, en l'offrant à celui qu'on aime : « Prenez ! je voudrais vous donner davantage... »

Des villes nouvelles, des pays nouveaux, entrevus, frôlés à peine, qui se fondent dans le souvenir... Est-il des pays nouveaux, à qui tourne en rond comme un oiseau tenu par un fil ? Mon pauvre essor, repris chaque matin, n'abordera-t-il pas, chaque soir, au fatal « établissement de premier ordre » que me vantent Salomon et Brague ?

J'en ai vu tant, déjà, d'*établissements de premier ordre* ! Côté public : une salle cruellement inondée de lumière, où la fumée lourde amortit à peine l'or des moulures. Côté artistes : des cases sordides, sans air, et l'escalier de fer aboutissant à des latrines immondes...

Il faudra donc, pendant quarante jours, soutenir cette lutte banale contre la fatigue, la mauvaise volonté blagueuse des machinistes, l'orgueil rageur des chefs d'orchestre provinciaux, la chère insuffisante des hôtels et des gares, — il faudra trouver et renouveler sans cesse en moi ce trésor d'énergie que réclame la vie des errants et des solitaires ? Il faudra lutter, enfin, — ah ! je ne saurais l'oublier ! — contre la solitude elle-même... Et pour arriver à quoi ? à quoi ? à quoi ?...

Quand j'étais petite, on me disait : « L'effort porte en soi sa récompense », et j'attendais, en effet, après le coup de collier, une récompense mystérieuse, accablante, une sorte de grâce sous laquelle j'eusse succombé. Je l'attends encore...

Un trille étouffé de sonnette, suivi de l'aboiement de ma chienne, me délivre enfin d'une si amère songerie. Et me voici debout, avec la surprise d'avoir sauté légèrement sur mes pieds, de recommencer facilement à vivre...

— Madame, dit Blandine à mi-voix, est-ce que M. Dufferein-Chautel peut entrer ?

— Non... un instant...

Poudrer mes joues, rougir mes lèvres, et disperser d'un coup de peigne les cheveux bouclés qui cachent mon front, c'est une besogne machinale, rapide et qui ne demande pas même le secours du miroir. On fait cela comme on se brosse les ongles, par convenance plutôt que par coquetterie.

— Vous êtes là, Dufferein-Chautel ? Vous pouvez entrer. Attendez, je donne la lumière...

Je n'ai aucun embarras à le revoir. Le fait que nos deux bouches se sont touchées hier, infructueusement, ne me gêne pas du tout en ce moment. Un baiser raté, c'est beaucoup moins grave qu'un échange complice de regards... Et je suis tout près de m'étonner qu'il ait, lui, l'air malheureux et frustré. Je l'ai appelé Dufferein-Chautel comme d'habitude, — comme s'il n'avait pas de prénom. Je le nomme toujours « Vous » ou « Dufferein-Chautel »... Est-ce à moi de le mettre à l'aise ? Soit.

— Eh bien ? Vous voilà ? Vous allez bien ?

— Je vais bien, je vous remercie.

— Vous n'en avez pas l'air.

— C'est que je suis malheureux ! ne manque-t-il pas de répondre.

Grand-Serin, va !... Je souris à son malheur, son petit malheur d'homme qui a mal embrassé la femme qu'il aime... Je lui souris d'assez loin, par-dessus le chaste fleuve noir où je me baignais tout à l'heure... Je lui tends une coupe emplie de ses cigarettes favorites, — un tabac blond et sucré qui sent le pain d'épices...

— Vous ne fumez pas aujourd'hui ?

— Si. Mais je suis malheureux tout de même.

Assis sur le divan, le dos aux coussins bas, il lance machinalement de longs jets de fumée par les narines, — j'allais dire les naseaux. Je fume aussi, par contenance, pour faire comme lui. Il est mieux, nu-tête. Le haut de forme l'enlaidit, et le feutre mou l'embellit jusqu'au rastaquouérisme... Il

FLIRT-PLAGE

Dessin de R. Préjelan



— Si Madame n'est ni mariée ni demoiselle, Madame est donc veuve ?
— Oui, Monsieur, je suis veuve.
— Complètement veuve ?...

fume, les yeux au plafond, comme si la gravité des paroles qu'il prépare le détournait de s'occuper de moi. Ses cils longs et brillants — la seule parure féminine et sensuelle de ce visage qui pèche par excès de virilité — battent fréquemment et décèlent l'agitation, l'hésitation. Je l'entends respirer. J'entends aussi le tic-tac de ma petite pendule de voyage, et le tablier de la cheminée que secoue soudain le vent...

— Il pleut, dehors ?

— Non, dit-il en sursaut. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour savoir. Je ne suis pas sortie depuis le déjeuner, je ne sais pas quel temps il fait.

— Un temps quelconque... Renée !...

Il s'est redressé brusquement, en jetant sa cigarette. Il me prend les mains et me regarde de tout près, d'assez près pour que son visage me paraisse presque trop grand, avec les détails accusés, le grain de la peau, le coin palpitant et humide de ses larges yeux... Qu'il y a d'amour, oui, d'amour, dans ces yeux-là ! Hélas ! qu'ils sont parlants, et doux, et entièrement épris ! Et ces grandes mains qui serrent les miennes avec une force égale et communicative, comme je les sens convaincues !...

C'est la première fois que je laisse mes mains dans les siennes. Je crois dompter ma répugnance, d'abord, puis leur chaleur me détrompe, me persuade, et je vais céder au fraternel, au surprenant plaisir, ignoré depuis si longtemps, de me confier, sans paroles, à un ami, de m'appuyer un instant à lui, de me réconforter contre un être immobile et chaud, affectueux, silencieux... Oh ! jeter mes bras au cou d'un être, chien ou homme, d'un être qui m'aime !...

— Renée ! Comment, Renée, vous pleurez ?

— Je pleure ?

Mais c'est qu'il a raison ! La lumière danse, en mille rayons brisés et croisés, dans mes larmes suspendues. D'un coin de mouchoir je les essuie prestement, mais je ne songe pas à les nier. Et je souris à l'idée que j'allais pleurer... Depuis combien de temps n'ai-je pas pleuré ? il y a... des années, des années !...

Mon ami est bouleversé, et m'attire vers lui, et m'oblige — je ne fais pas grande défense ! — à m'asseoir auprès de lui, sur le divan. Ses yeux aussi sont humides, le pauvre ! car ce n'est qu'un homme, capable de feindre une émotion sans doute, mais non de la dissimuler...

— Mon enfant chérie, qu'est-ce que vous avez ?

Le cri étouffé, le tressaillement qui lui répondent, les oubliera-t-il ? je l'espère... « Mon enfant chérie... » Son premier mot de tendresse, c'est « Mon enfant chérie ! » Le même mot, et presque le même accent que *l'autre* !...

Une peur enfantine m'arrache de ses bras, comme si *l'autre* venait de paraître à la porte, avec sa moustache à la Guillaume II, son menteur regard voilé, et ses terribles épaules, et ses courtes cuisses de paysan...

— Renée ! ma chérie ! si vous vouliez me parler un peu...

Mon ami est tout pâle, et ne tente pas de me reprendre... Qu'il ignore au moins le mal qu'il vient, innocemment, de me faire ! Je n'ai plus envie de pleurer. Mes lâches larmes délicieuses remontent vers leur source, lentement, laissant à ma gorge, à mes yeux, une brûlure... D'un signe, je rassure mon ami, en attendant que ma voix s'affermisse...

— Je vous ai fâchée, Renée ?

— Non, mon ami.

De moi-même, je reprends ma place à son côté, mais timidement, avec l'appréhension que mon geste, mes paroles ne provoquent une autre exclamation tendre, familière et détestée.

Son instinct l'avertit de ne point se réjouir d'une si prompte docilité. Le bras qui me soutient ne veut pas m'étreindre, et je ne retrouve plus la communicative chaleur, dangereuse, bienfaisante... Il m'aime assez, sans doute, pour deviner que, si je pose sur sa forte épaule une tête obéissante, il ne s'agit pas d'un don, mais d'un essai...

Mon front sur l'épaule d'un homme !... Est-ce que je rêve ? Je ne rêve, ni ne divague. Ma tête, mes sens, tout est paisible, — lugubrement paisible. Pourtant, dans la nonchalance qui me retient là, il y a mieux et plus que de l'indifférence, et si je joue, d'une main distraite et chaste, avec la tresse d'or fixée à son gilet, c'est que je me sens abritée, défendue, — à la manière du chat perdu qu'on recueille, et qui ne sait jouer et dormir que quand il a une maison...

Pauvre amoureux... à quoi songe-t-il, immobile, respectueux de mon silence ? Je renverse la tête pour le voir, et je baisse vite les yeux, éblouie, confondue par l'expression de cet homme. Ah ! que je l'envie d'aimer si fort, de puiser dans sa passion une telle beauté !

Il a rencontré mon regard et sourit héroïquement.

— Renée... Est-ce que vous croyez que vous m'aimerez, un jour, on ne sait pas quand ?

— Vous aimer ? Que je le voudrais, mon ami ! Vous n'avez pas l'air méchant, *vous*... Est-ce que vous ne sentez pas que je suis en train de m'attacher à vous ?

— De vous attacher à moi... C'est bien ce que je crains, Renée : ce n'est guère le chemin de l'amour...

Il a si profondément raison que je ne proteste pas.

— Mais... attendez... on ne sait pas... Peut-être que, quand je reviendrai de ma tournée... Et puis, enfin, une très, très grande amitié...

Il secoue la tête. Il n'a que faire de mon amitié, sans doute. Moi, je serais bien contente d'avoir un ami, un ami moins âgé, moins *fini* qu'Hamond, un vrai ami...

— Quand vous reviendrez... D'abord, si vous espériez réellement m'aimer un jour, Renée, vous ne songeriez pas à vous éloigner de moi. Dans deux mois comme à cette heure, c'est la même Renée qui me tendra ses petites mains froides, avec des yeux qui ne laissent pas entrer mon regard, et cette bouche qui, même en s'offrant, ne se donne pas...

— Ce n'est pas ma faute... La voilà, pourtant, cette bouche... Tenez...

J'ai reposé ma tête sur son épaule, et je ferme les yeux, plus résignée que curieuse, puis je les rouvre au bout d'une seconde, étonnée qu'il ne se précipite pas, avec la hâte goulue d'hier... Il s'est seulement tourné un peu vers moi, et m'entoure commodément de son bras droit. Puis il réunit mes deux mains de sa main libre, se penche, et je vois s'approcher, lentement, cette sérieuse figure étrangère, cet homme que je connais si peu...

Il n'y a presque plus d'espace, presque plus d'air entre nos deux visages, et je respire brusquement, comme si je me noyais, avec un sursaut pour me dégager. Mais il tient mes mains et resserre son bras autour de ma taille. Je rejette inutilement ma nuque en arrière, au moment où la bouche de Maxime atteint la mienne...

Je n'ai pas fermé les yeux. Je fronce les sourcils, pour menacer au-dessus de moi ces prunelles qui cherchent à réduire, à éteindre les miennes. Car les lèvres qui me baisent, douces, fraîches, impersonnelles, sont bien les mêmes qu'hier, et leur inefficacité m'irrite... Soudain, elles changent, et je ne reconnais plus le baiser, qui s'anime, insiste, s'écrase et se reprend, se fait mouvant, rythmé, puis s'arrête comme pour attendre une réponse qui ne vient pas...

Je remue imperceptiblement la tête, à cause des moustaches qui frôlent mes narines, avec un parfum de vanille et de tabac miellé... Oh !... tout à coup... malgré moi... ma bouche s'est laissée ouvrir, s'est ouverte, aussi irrésistiblement qu'une prune mûre se fend au soleil... De mes lèvres jusqu'à mes flancs, jusqu'à mes genoux, voici que renaît et se propage cette douleur exigeante, ce gonflement de blessure qui veut se rouvrir et s'épancher, — la volupté oubliée...

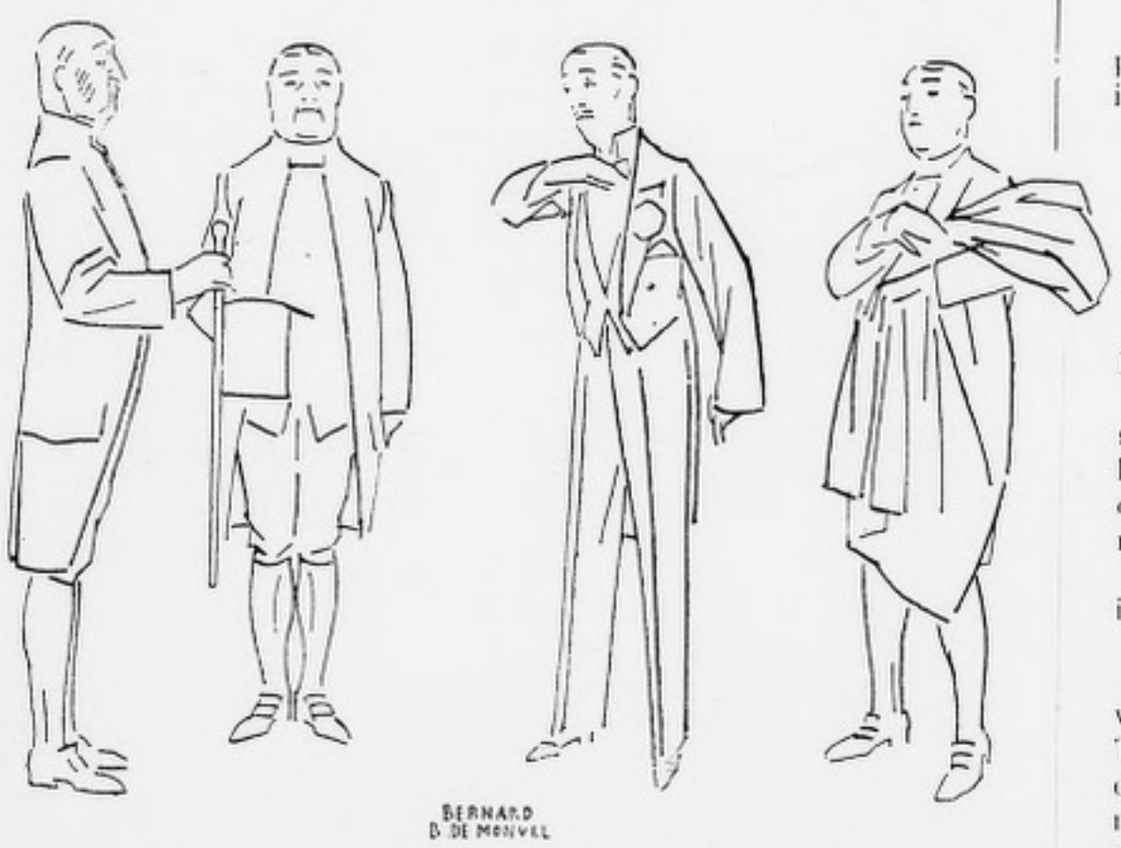
Je laisse l'homme qui m'a réveillée boire au fruit qu'il presse. Mes mains, raidies tout à l'heure, s'abandonnent chaudes et molles dans sa main, et mon corps renversé cherche à épouser son corps. Pliée sur le bras qui me tient, je creuse son épaule un peu plus, je me serre contre lui, atten-

tive à ne pas disjoindre nos lèvres, attentive à prolonger confortablement notre baiser.

Il comprend et acquiesce, d'un petit grondement heureux... Enfin sûr que je ne fuirai pas, c'est lui qui s'écarte de moi, respire et me contemple, en mordant sa bouche mouillée. Je laisse tomber mes paupières, je n'ai plus besoin de le voir. Peut-être va-t-il me dévêtir et s'emparer de moi tout à fait... Il n'importe. Une joie irresponsable et paresseuse me baigne... Rien ne presse, sauf que ce baiser recommence. Nous avons tout le temps... Fier, mon ami me ramasse à pleins bras comme une gerbe, pour me coucher à demi sur le divan, où il me rejoint. Sa bouche a le goût de la mienne, à présent, et l'odeur légère de ma poudre de riz... Elle veut se faire nouvelle, cette bouche savante, et varier encore la caresse, — mais déjà j'ose indiquer ma préférence pour un baiser presque immobile, long, assoupi, — le lent écrasement, l'une contre l'autre, de deux fleurs, où vibre seulement la palpitation de deux pistils accouplés...

(*A suivre*) COLETTE WILLY

LE DERNIER BAL DE LA SAISON



BERNARD
B. DE MONVEL

Je n'étais point de la fête; mais je tiens de bonne source que ce fut magnifique, splendide, incomparable.

Jamais sujet européen, à plus forte raison, sujet de race chrétienne, n'eût osé faire montre d'un tel luxe, n'eût à ce point volontairement écrasé ses hôtes sous le poids de son faste et de sa toute puissance. Il fallait voir la horde des valets en perruque, les antichambres et salons enguirlandés de fleurs rares, les jardins illuminés par des feux de Bengale, les orchestres dissimulés sous les branches, les tables chargées de mets venus des quatre coins du monde, enfin la salle de bal où se trouvait assemblée toute la fine fleur de la fashion parisienne!

Car tel fut en somme le clou de la soirée. De longue date, sur l'une comme sur l'autre rive de la Seine, on n'avait vu plus noble compagnie, cercle aussi pur, tant de grands noms réunis sous un même toit. Il est vrai, par contre, et pour ce motif même, que le maître de maison n'était plus à l'endroit où normalement il eût dû se trouver. Mais enfin, que voulez-vous? Il convient de voir les choses telles qu'elles sont. Dès à présent l'on aurait mauvaise grâce à nier que pour faire partie du « monde » et, comme on dit pour « en être », il importe, au moins une fois, d'avoir figuré chez l'homme dont ici je célèbre la magnificence. Inutile de se rebeller! Bien que d'origine douteuse, c'est bien à lui que revient, en l'an de grâce 1910, le pouvoir indiscutable de consacrer une réputation mondaine, d'octroyer le brevet d'élégance. Et tant pis pour les malchanceux qui n'ont pas eu le bon esprit de se faire inscrire à temps sur ses listes!...



— *Comment, Madame, vous ici?*

* * *

Donc assistance irréprochable et décor somptueux. Mais le plus beau était d'observer la physionomie desdits assistants. Je le répète : je n'assistais point à ce gala. Toutefois mon ami B** qui fut de la cérémonie me prodigua sur ce chapitre les récits les plus instructifs.

C'est ainsi que rencontrant la vicomtesse de F**, petite personne qui d'ordinaire cependant ne distribue ni n'accepte l'ombre d'une invitation sans examen préalable, il ne put lui celer son étonnement en la voyant chez un métèque lequel naguère, dit-on, mangeait encore avec ses doigts:

— Comment, s'écria-t-il abasourdi, comment, Madame, vous ici?

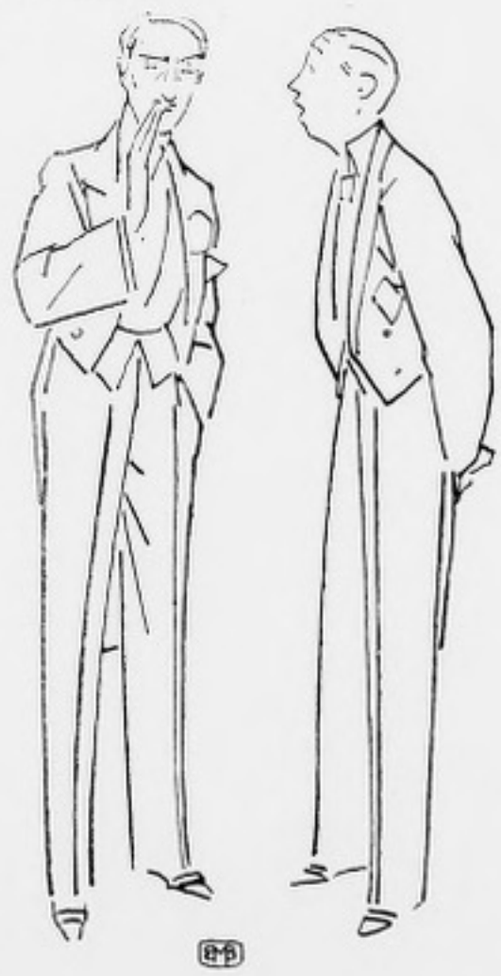
La vicomtesse eut un sourire contraint :

— Mon Dieu, mon cher, voilà, je vais vous dire... Tout d'abord il m'avait envoyé un carton et naturellement j'avais refusé... Je me croyais tirée d'affaire quand, le lendemain, coup de téléphone!... j'ergote, je m'excuse, bref je dis encore non. Le croiriez-vous?... Avant-hier il a fallu qu'il me récrive!... Alors, de guerre lasse, vous comprenez...

Mon ami B** leva les bras en témoignage d'assentiment: mais tout aussitôt il se trouva nez à nez avec le marquis de X** et derechef il eut un cri de stupeur :

— Ah! ça, mon vieux, vous aussi!...

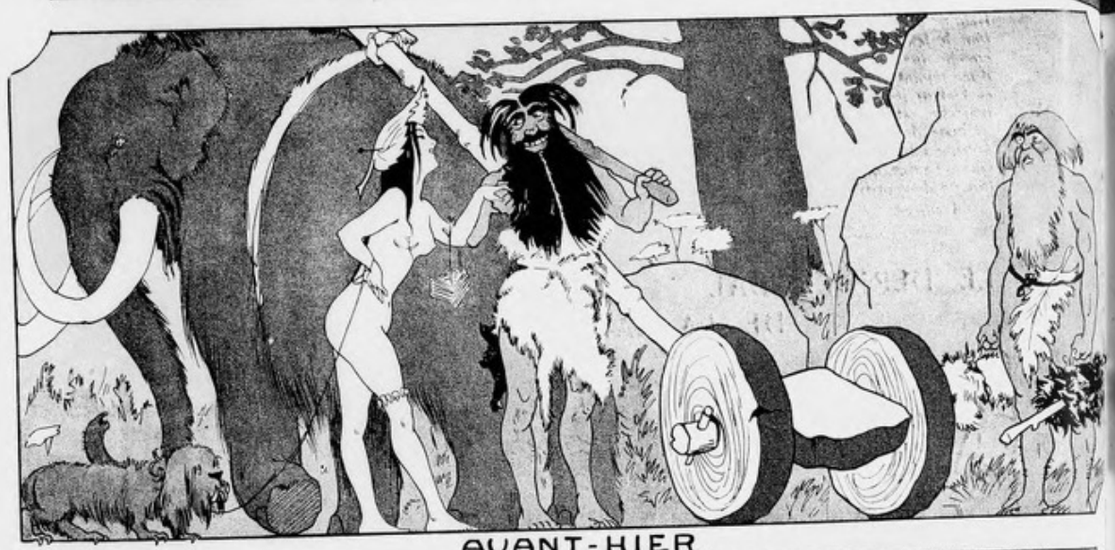
— Ne m'en parlez pas, murmura le marquis d'un air excédé. C'est à n'y pas croire et je me demande encore comment je suis ici. Il a fallu encore une fois que ma femme se laissât



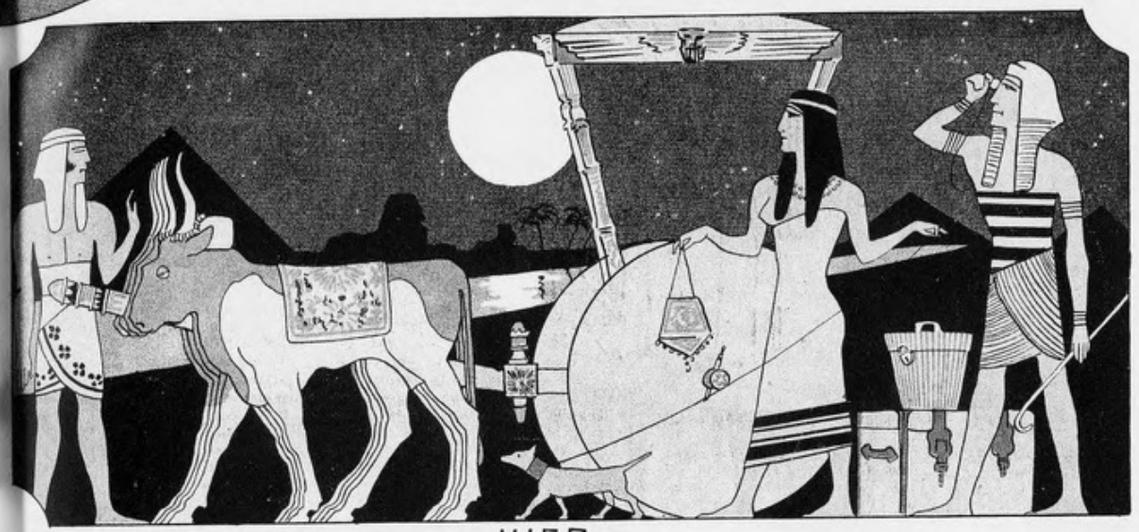
— *Il a fallu que ma femme se laissât enjôler*

L'EXODE

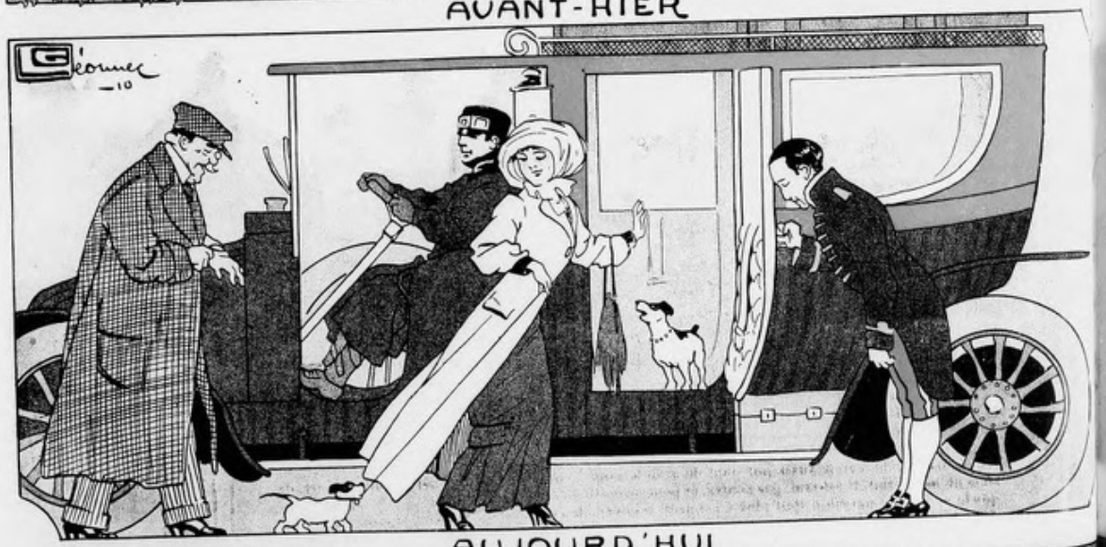




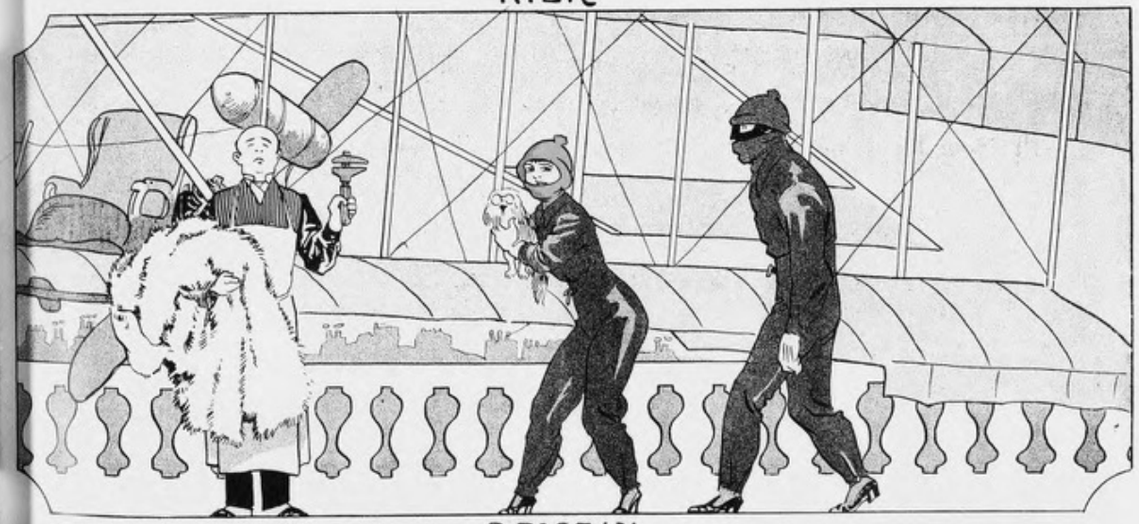
AVANT-HIER



HIER



AUJOURD'HUI



DEMAIN







— Sans mon mari, je vous prie de croire que vous ne m'auriez pas vue ici.

enjôler. Que voulez-vous? Je ne pouvais cependant pas la laisser aller seule...!

Mon ami tomba d'accord sur ce point et s'apprêtait à gagner les jardins quand à l'improviste il rencontra la baronne X**. Instinctivement il recula d'un pas; mais sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche :

— Avouez que ça vous épate! s'écria la baronne, et que vous ne vous attendiez guère à me rencontrer dans cette maison!... Oh! sans mon mari je vous prie de croire que vous ne m'auriez pas vue ici. Mais, vous savez ce que c'est... Il y a des gens qui ne savent jamais dire non. Et ce pauvre Emmanuel!... Enfin, prenons-en notre parti : une fois n'est pas coutume...

B** qui préfère ne contrarier personne, allait, cela va sans dire, exprimer un avis exactement semblable lorsqu'à ce moment même surgit le maître de maison. Aussitôt, suivant l'usage, B**, en termes élogieux, lui vanta les mérites de sa fête, l'agrément du décor, le choix des invités. Bref, tout se serait passé le mieux du monde si ce même B** ne s'était avisé de demander à son hôte des nouvelles de tous les siens.

— Je n'ai, lui dit-il, encore vu personne de votre famille.

Le maître de maison eut l'air embarrassé de quelqu'un qui cherche une excuse. (Vraiment ce soir-là tout le monde s'excusait) :

— En effet, reprit-il, en effet, ma famille n'est pas des nôtres. Mais aussi c'est que je ne l'ai pas invitée. Dame, il fallait choisir entre ma famille ou les autres, et si j'avais invité ma famille, les autres ne seraient pas venus! Mettez-vous à ma place...

ROGER BOUTET DE MONVEL.

Le Parisien tel qu'on le parle

IX. — Le Mariage

Le mariage est encore, dans la vie, un événement, mais son importance diminue.

— Cette semaine, disait une jeune personne dont les deux divorces ont été très parisiens, cette semaine je suis très prise... J'ai un five o'clock chez Kettie, une promenade en auto avec la baronne Mongropoulo, un vernissage à l'exposition des peintres Botocudos, trois conférences, une lecture littéraire chez la duchesse de Rohan, des courses, des visites. Cependant, j'oublie quelque chose... Quoi donc? Que c'est ennuyeux de ne pas avoir de mémoire!... Je cherche... Ah! J'y suis; je me marie. Il faudra que je l'inscrive sur mon carnet, car je pourrais bien l'oublier !

* * *

Jadis, les mariages bourgeois se perpétraient à l'Opéra-Comique, tandis que les artistes roucoulaient les *Pêcheurs de Perles* ou le *Barbier de Séville*. C'était à l'époque lointaine où la famille française était rococo et vieux jeu, — comme la musique de Meyerbeer.

Heureux temps!

Aujourd'hui, il arrive que la première entrevue ait lieu aux Folies-Aéronautiques ou à Paradisia.

Le jeune homme déclare :

— Elle me botte... surtout si elle met du foin dedans!

La jeune fille lui dit tout de go :

— Regardez la commère... J'ai des jambes comme les siennes.

Pendant ce temps, la maman demande : « A quelle heure, la valse chaloupée? » Et le papa, au promenoir, se fait entraîner par un tandem empanaché.

* * *

En France, quand un homme se marie, il dit :

— Je fais une fin...

Celle qu'il épouse commence au contraire sa vie... Et l'on s'étonne qu'il y ait de mauvais ménages!

* * *

Définitions du mariage :

POUR MONSIEUR. — C'est la soupe chaude, celle qu'on aime, chaque jour à la même heure; ce sont les pantoufles à leur place; c'est le linge compté, soigné, renouvelé; c'est la pipe au coin du feu; c'est le confort matériel et l'absence de soucis médiocres; c'est le coucher de bonne heure, l'amour tranquille, le train-train qui repose l'estomac, le cœur et le reste.

POUR MADAME. — C'est la liberté; c'est la possibilité de sortir, de s'amuser, d'aller tous les jours au théâtre, au concert, au restaurant; c'est le couturier à la mode; c'est le grand décolleté; les dessous comme je les aime; c'est le droit de vivre sa vie, loin de maman qui compte le linge et veille les pantoufles paternelles, et de papa qui fume sa pipe au coin du feu; c'est l'occasion de se coucher tard, d'avoir des aventures...

MONSIEUR. — Le mariage : je prends ma retraite.

MADAME. — Le mariage : je m'engage dans l'armée active.

Espérons que Bébé les mettra d'accord !

Que faut-il choisir? Le mariage ou le célibat ?

Antique question, à laquelle Socrate a déjà répondu : « Quoi que vous fassiez, répondait ce sage, vous vous en repentirez un jour ».

Nous avons une troisième alternative : le collage. C'est la pire...

Un autre sage, plus moderne, disait :

— Le collage, c'est Asnières : tous les embêtements de Paris et aucun des agréments de la campagne.

* * *

Elle apporte un million de francs de dot...

— Avez-vous remarqué? Elle avait trois volants de dentelle dans le bas de sa robe.

— Le mari était en jaquette...

— J'ai compté : dix-sept encriers, trente-deux potiches et soixante-quatre buvards dans la corbeille... En revanche, une seule automobile...

— Elle avait un vrai casque de chichis...

— La noblesse du mari date du second Empire...

Et cela continue... Pendant deux heures, on parlera de ce grand mariage. Seule, une vieille dame très originale posera cette question saugrenue :

— S'aiment-ils ?

Personne n'en a cure... De quelle couleur était la cravate du mari? Et qu'a donné pour la corbeille, le comte de Castellane?

* * *

Lendemain de mariage.

L'heureux époux présente un monsieur à sa femme.

— Tiens, dit-il, voici mon meilleur ami.

Et comme la jeune femme rougit extrêmement, le « meilleur ami » déclare en souriant :

— Madame, rassurez-vous : il y a encore des exceptions.

* * *

Papotages à la parisienne :

— Ce serait charmant, le mariage, s'il n'y avait pas les enfants.

— Ni le mari!

* * *

J'ai posé à trois jeunes filles cette question : « Quel est le mari idéal? »

Première jeune fille. — Il est riche, il aime le théâtre, il a une auto.

Deuxième jeune fille. — Il est riche, il est noble, il aime les voyages.

Troisième jeune fille. — Il est riche et généreux.

N'est-ce pas ce que répondraient des courtisanes auxquelles on demanderait : « Quel est l'amant idéal? »

Eh! bien, non, ces filles réclameraient sans doute un peu d'amour par surcroît.

* * *

Mariage : Désunion légitime.

Ménage : Ménagerie.

* * *

Dans certaines tribus nègres, le mariage se conclut de la manière suivante : le jeune homme, accompagné de ses amis, se précipite dans la hutte où se cache sa fiancée, arrache celle-ci des bras de ses parents, l'entraîne dans le bois voisin et, là, lui présente ses premiers hommages à moins que vous ne préfériez appeler cela les « derniers outrages ».

— Immoral! dites-vous... Mœurs de sauvages!

En France, le jeune homme, accompagné de ses parents, se précipite chez le notaire où l'attend sa fiancée ; là, il arrache au papa des contrats sur papier timbré, vérifie les chiffres, discute la valeur des titres, puis il va terminer la journée chez une vieille cocotte.

Excusez-moi : je trouve que le mariage nègre est moins prosaïque. Ce viol dans la forêt, c'est, en somme, un roman en trois lignes ; le mariage chez le notaire, c'est une opération commerciale, une affaire.

Le nègre n'arrache, lui, que le pagne de sa femme ; le blanc va jusqu'à prendre la chemise de son beau-père.

* * *

Madame. — Vous passez vos journées au tripot...

Monsieur. — Vous, chez le couturier...

Madame. — Je désirerais cependant vous rencontrer de temps en temps.

Monsieur. — J'y ai souvent pensé.

Madame. — Mais comment faire?

Monsieur. — Attendez, j'ai une idée! Faisons-nous recevoir tous les deux du Cercle franco-étranger. Il est mixte : nous pourrions nous y donner rendez-vous.

* * *

Tout de même, il y a de bons mariages. On n'en parle guère...

Les ménages heureux sont ceux qui n'ont pas d' « histoires ».

— Jamais la moindre discussion entre nous, avouait une jeune femme devant son mari.

Et une vieille maman, qui l'entendait, observa :

— Tant pis!... Vous n'avez jamais connu le plaisir de vous réconcilier. C'est encore ce qu'il y a de meilleur dans le mariage!

DEVOIRS ET LEÇONS

Relisez *De sancto matrimonii sacramento*, par le jésuite Sanchez.

Conjuguez conjugalement le verbe « aimer », sauf au conditionnel et au passé.

Remplacez partout le mot « mari » par « amant », puis par « ami » et il n'y aura que de bons ménages.

Et faites que dans le mariage, il n'y ait jamais de « devoirs » ni de « leçons ».

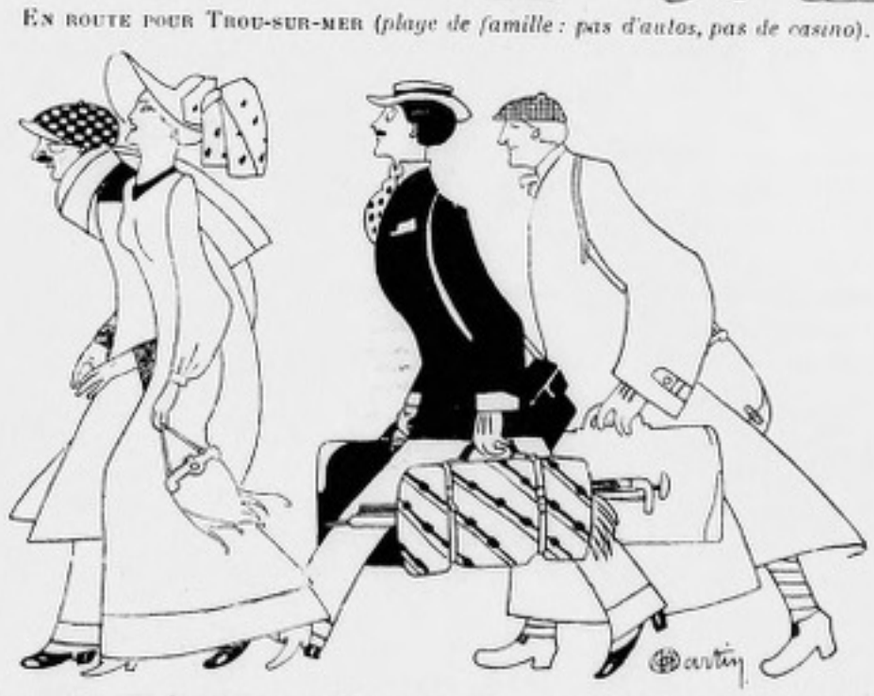
Timon de Paris.

ON PART! ON PART!

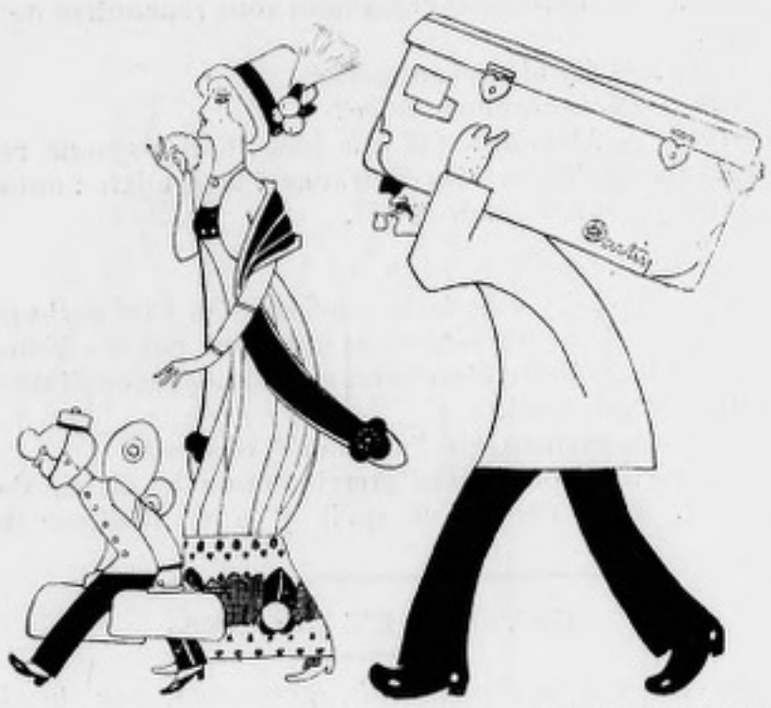
Dis-moi où tu vas et je te dirai qui tu es.
(la sagesse des nations)



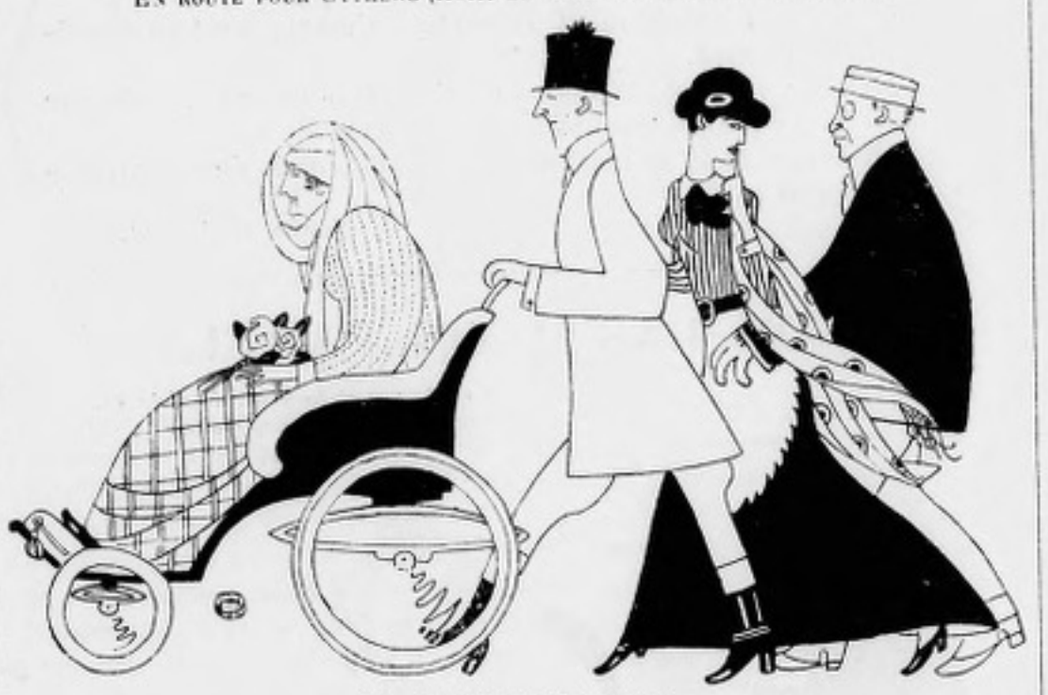
En route pour Trou-sur-mer (*plage de famille : pas d'autos, pas de casino*).



En route pour Aix-les-Bains (*Monsieur y soigne ses reins et Madame, son cœur*).



En route pour Cythère (*Hôtel du demi-monde et de Saint-Louis*).



En route pour Jouvence.



En route pour la Lune... de Miel?

Boutades

Quand on a épuisé toutes les gammes des compliments en parlant à une femme, le mieux est de se moquer de ses meilleures amies.

Le Libertin : *Celui qui ne croit plus qu'à l'amour.*
Le Sceptique : *Celui qui ne croit même plus à l'amour.*

L'homme n'est ni si bon, ni si mauvais qu'on le dit : Il est ce que les circonstances le font.

Faublas.

Les Jardins de Marguerite

C'est ici le jardin charmant,
Parfumé de myrte et de roses...
Michel Carré et Jules Barbier (*Faust*).

L'amant de Marguerite est marié. C'est mon ami. Il m'avait invité à venir passer trois jours à la campagne, pour le 14 juillet, dans la maison charmante où il a logé Marguerite, près de Paris. Bien qu'il ne fît pas le plus beau temps du monde, je me rendis à cette invitation. Je trouvai, dans la maison normande, un grand confort, une terrasse d'où la vue était belle, et, avec Marguerite, trois messieurs qui buvaient du porto. Mais l'amant de Marguerite n'était point là. On m'expliqua qu'il avait dû se résigner à ses devoirs d'époux et de père, et qu'il rôdait, à l'heure présente, du côté de Dieppe ou de Honfleur, dans une villa humide, où il pestait. On m'expliqua aussi que l'absence de l'amant de Marguerite n'avait aucune espèce d'importance. Je le crus volontiers, et allai m'habiller pour dîner.

Nous dînâmes entre chien et loup. Pendant le repas, le ciel, derrière les vitres, passa du saphir le plus pâle au saphir le plus sombre, tandis que les lampes, sur la table, montèrent du rubis le plus rose au rubis le plus sanglant. Ensuite nous regagnâmes la terrasse dans l'ombre, où le porto des trois messieurs avait été remplacé par une excellente eau-de-vie. Avant de se soumettre à notre poids, les larges fauteuils d'osier geignirent un peu, puis se turent. La nuit était tiède, silencieuse, parfumée, et nous regardions sans déplaisir la belle Marguerite, dessinée en silhouette par les lumières de la maison.

Marguerite, « grande courtisane », parlait peu, et nous, nous jouissions de nos cigares... A ce moment le clairon d'un villageois tapageur retentit, et, comme si elle était née du pavillon de cuivre, une longue, maigre fusée monta jusqu'au ciel, siffla et s'épanouit.

Nous nous souvînmes alors que c'était, ce soir, la veille de la fête nationale, et Marguerite, dont les doigts jouaient avec son collier de perles comme avec un chapelet musulman, commença de parler ainsi :

— Ce clairon et les pétarades de la fusée me rappellent des souvenirs lointains. Entre dix et quinze ans, les plaisirs de la fête nationale furent pour moi les plus grands de l'année, et aujourd'hui encore, lorsque les feux d'artifice éclatent, lorsque les retraites aux flambeaux retentissent, je suis toujours un peu émue, et reportée malgré moi dans le temps d'une enfance, qui, je ne le cacherai pas, ne s'est point écoulée au Couvent des Oiseaux...»

Marguerite, qui a donné la réplique à Guitry dans une tournée balnéaire, « prit un temps », puis prononça : « Messieurs, j'ai été élevée dans la zone militaire.» Nous feignîmes de ne point cacher une surprise courtoise. Elle poursuivit :

— Mes parents tenaient, à deux cents mètres de l'octroi de Vanves, au pied des fortifications, le plus modeste des estaminets. Il était construit en planches et en terre battue et recouvert de cette toile que vous connaissez bien, ointe d'un bitume dans lequel se trouvent pris de tout petits graviers. A droite et à gauche de la porte, des plaques de zinc repoussé et verni portaient des réclames pour des quinquinas et des bitters. Et au-dessus de la minuscule étendue de sol où picoraient trois poules, mon père, industrieux, avait disposé une treille. Là fleurissaient, tour à tour ou ensemble, des volubilis bleus à cœur lie de vin, de pâles houppes de houblon et quelques capucines couleur de flamme.

»... Nous avions des voisins pittoresques. Les uns décoraient leur cabane de peaux de lapins retournées, dont ils faisaient commerce ; les autres vendaient des guéridons affreux dont les tablettes ornées de papier de tenture étaient festonnées de petits arceaux de bois ; certains entassaient de la ferraille dans des caisses disjointes. Notre voisin immédiat se nommait Julien et avait quinze ans lorsque j'en avais treize. Il vivait avec sa mère aveugle ; celle-ci élevait des sansonnets et des oiseaux exotiques que Julien tentait de vendre à des Anglaises sensibles, sous les arcades de la rue de Rivoli. Julien m'appelait Margot et moi je l'appelais Julot. Des tournesols dépassaient le treillage illusoire qui séparait nos deux jardins. Sous les rondes fleurs jaunes, j'avais de longues conversations sentimentales avec Julot ; ou bien j'écoutais ses propos précis et tentateurs, en grignotant ces graines de tournesol qui plaisent tant aux perroquets. Une fois j'allai le rejoindre, dans la cabane de la mere aveugle, qui,

par complaisance sans doute, fit aussi la sourde. Le surlendemain de ce jour mémorable, c'était, comme ce soir, un 14 juillet. Nous allâmes danser à Montrouge. Nous dansâmes toute la nuit, et au retour, deux amis de Julot soufflaient dans des clairons, ainsi que cet imbécile, en ce moment... Mais je ne lui en veux pas ; c'est un souvenir du jardin de Vanves, comme cette fleur, ajouta-t-elle en cueillant à une branche qui pendait près d'elle, une capucine orangée...

La quadruple détonation d'un de ces pétards nommés « crapauds » vint ponctuer ce petit récit.

Une admirable chandelle romaine, peu après, fut le prélude de cette seconde confidence :

— « Comme d'autres conservent de vieux gants ou des photographies, je garde, de chacune de mes aventures, le souvenir d'un jardin... Je chantais l'opérette au casino de Gérardmer, lorsque, trois ans plus tard, je fis la connaissance de l'homme charmant auquel je dois ma gloire. Il était riche, mûrissant, et m'aima comme on ne nous aime, nous autres, qu'une fois. Il me donna, avec une patience que j'imitai de mon mieux, la plus belle et la plus importante de toutes nos qualités: la gourmandise. Par lui j'aimai les robes et les raffinements de la cuisine, les livres et les variations de l'amour ; il m'apprit à juger la peinture et à écouter la musique ; il m'apprit à me taire et à sourire. Oui, je sais, j'avais des dispositions. Mais n'importe, si, un soir, dans le jardin du casino, je ne l'avais pas rencontré sous les arbres, je serais encore aujourd'hui à chanter en province *Gilette de Narbonne* et les *Petites Michu*...

» Pourtant, avec une ingratitude dont je songeai plus tard à me repentir, je l'ai quitté pour un jeune peintre qui me comparait à des déesses et à des reines. Ne souriez pas : il m'emmena en Italie. Et c'est dans ses bras que j'ai pleuré comme une sotte à Venise, aux Jardins Eaden, cédant à une force plus puissante que toute convention. Les Jardins Eaden, en septembre, sont encombrés de rosiers, et, nulle part ailleurs, on n'est mieux récompensé d'être sentimentale par tout ce que la volupté, ensuite, ajoute au sentiment.

» Nous nous quittâmes, parce que je rencontrai à Rome, dans le jardin du prieuré de Malte, un Anglais véhément. Cet Anglais-là, je vous le jure, n'avait prononcé aucun vœu. Jamais je n'ai vu une ardeur mieux servie. Il ressemblait à un marbre du Vatican, et lorsque je pense à lui, je ne reconnais pas, sans que ma mémoire défaille, son parfum pénétrant et singulier : white rose et santal...

» Mais de pareils paradis sont vite défendus. Le bel Anglais me quitta, et, je crois, si je suis bien renseignée, qu'il me quitta pour l'un de ces personnages souvent agréables mais toujours décriés, qu'il est commode, depuis M. Binet-Valmer, de nommer *Lucien*.

» Abandonnée, je fus ramenée de Rome par un vieux marquis, ancien zouave pontifical, auquel le pape avait eu à parler. Nous revînmes par petites journées. Ce fut au jardin des Doms, à Avignon, que j'eus le chagrin de le perdre. Il mourut sur un banc, la respiration gênée sans doute par la longue ascension qu'il faut accomplir pour atteindre ce merveilleux endroit, situé, comme vous savez, au-dessus de la ville. »

L'un de nous vanta alors le Rhône, et Villeneuve. On parla de Corot, d'une vierge en ivoire ; de la beauté des Avignonnaises, de tout le bonheur aisé, naturel qui semble baigner cette ville charmante... mais Marguerite reprit le cours de ses souvenirs :

— « Rentrée à Paris, je me trouvais un peu oisive lorsque je rencontrai, dans un bar sans prestige de la rive gauche, le plus exquis des petits jeunes gens. On l'appelait Rosette à cause de sa grâce toute féminine. Très vite, il me fit la cour, mais très silencieusement. Il s'asseyait à côté de moi, sur la banquette et là sous la table, retirant son escarpin il posait sur le mien son pied nu sous la soie. Je crois que je n'ai jamais rien connu d'aussi délicieux que cette caresse-là. Vous ne pouvez pas imaginer : c'était un virtuose. Il savait, avec la plante des pieds, exprimer toutes les nuances du sentiment et du désir. Je restais des heures à côté de lui, aussi muette que lui, le laissant faire. Et puis une fois, ce pied divin m'ayant tenu des discours plus embrasés que jamais, j'ai suivi le beau et adroit Rosette. Il demeurait rue de Varenne, et la haute porte cochère de son hôtel portait, sculptées avec art, deux figures de femmes nues et enlacées. Sans doute avait-il préparé cette réception car l'antichambre, revêtue de différents marbres, était largement éclairée par des candélabres à bougies.

J'entrai avec Rosette dans une pièce assez exiguë, mais entièrement tendue de grandes tapisseries flamandes qui agrandissaient cette pièce en nous offrant sur chaque mur, la perspective fantastique d'un jardin tissé. Au milieu de ce carrefour de rêve il y avait une sorte de large divan rond, moelleux à s'y noyer, et dont l'étoffe imitait si bien des milliers de roses que je ne sentis que plus tard, à demi nue et dépâmée, les roses naturelles, très odorantes, jetées sur les roses peintes... Je découvris aussi, à peu près au même moment, à la lumière du petit jour qui tombait du plafond à verrières, que j'avais passé la nuit avec une personne qui pour s'appeler Rosette avait la raison d'être une femme délicieuse, mais si adroite dans sa virtuosité, et si variée que, pas une fois je n'avais douté durant ces heures nocturnes, que le smoking sous lequel j'avais vu pour la première fois Rosette, pouvait être un vêtement d'emprunt.

» Deux grands laquais à livrée violette me reconduisirent jusqu'à la voiture, dans la rue ; et en me retournant une dernière fois, confuse, ahurie, mais heureuse, je vis, sur le fronton de la porte, sous les deux gentilles nymphes enlacées, ces mots gravés et révélateurs : *Hôtel de Maupin*... »

Comme Marguerite achevait ces paroles, presque à côté d'elle vint choir du ciel le bois à demi consumé d'une fusée. Elle eut très peur, se leva vivement, et, se rassurant mal, elle rentra dans la maison, et nous tous derrière elle.

Elle nous servit des sorbets et ne raconta plus rien.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

CHOSES ET AUTRES

EXTRAIT D'UNE LETTRE

« ... Ah ! oui, chère chérie, par ces jours de pluie torrentielle, où l'on ne pouvait pas mettre le nez dehors sans risquer d'être emportée par un tourbillon ou une trombe, je me serais ennuyée à mourir dans ce verdoyant et humide Trou-sur-O... si par bonheur n'était venu s'établir, non seulement dans le même hôtel, mais encore dans la chambre contiguë à la mienne, un amour aussi coupable qu'insolent. Tout d'abord je n'ai vu ni elle, ni lui ; j'ai, un premier après-midi, simplement entendu leurs voix... Mais ce qu'elles disaient ces voix, ah ! ce qu'elles disaient, je n'ose te l'écrire : je te le répèterai, quand nous nous verrons. Mais elles en disaient de terriblement raides, et si mon induction ne me trompe, ceux qui disaient ces choses terriblement raides en faisaient, dans un costume terriblement simplifié, de terriblement orgiaques... Ce qui m'ahurissait, par exemple, c'est qu'ils parlaient tous deux un langage d'écurie : tu ne peux pas imaginer. Tu penses si j'écoutais !...

« A dîner, au restaurant, je ne les découvre pas. Mais le soir, vers onze heures, les voilà qui recommencent, avec un entrain encore plus vif. Je n'ai pas fermé l'œil... Tu comprends... tout de même ça me faisait de l'effet... Et le lendemain, pan, au déjeuner, je les reconnais... tous deux en tenue de cheval, une rose rouge à la boutonnière ; elle, grande, l'air, ma foi, distingué, avec une recherche de grossièreté, quarante ans néanmoins, mais pas mal ; lui, grand aussi, fort, tout jeune, vingt-trois ans, vingt-quatre ans, l'air bon enfant... Or, sais-tu qui c'est ?... La femme... Non, je ne dirai rien, ce ne serait pas chic ; entre femmes aidons-nous... Sache seulement qu'elle est comtesse, tout comme moi, une vraie... Lui, il est noble aussi, à peine sorti du régiment, et il a représenté aux fêtes de la Pucelle, à Compiègne, dans le cortège historique, quelqu'un de très haut placé, jadis.

« Là, à leur petite table, ils ne se gênaient pas : tout haut, comme s'ils étaient seuls, ils se racontaient leurs petites histoires : lui, des histoires de régiment, elle des histoires d'elle-même.

« Eh ! le gaillard ! il avait au régiment une petite amie, de compagnie avec un camarade, et chacun lui donnait vingt-cinq francs par mois ! Quelle fortune ! Et, elle, répliquait : « Ah ! mon s....d ! moi, je te coûte plus cher. » Tu vois la tête des autres baigneurs ! Moi, ça me dégoûtait et ça m'amusait... Tu as bien dîné cinq ou six fois avec la dame cet hiver.

« Et, pendant ce temps, sa femme de chambre renseignait les autres domestiques.

« — Monsieur, disait-elle, est à la mer avec la jeune fille, et Madame est venue ici avec son gigolo de cette année...

« Vers trois heures, le couple regagnait la chambre, se dévêtait et reprenait les exercices... Fâche-toi : à la fin, j'avais fait un trou dans le mur, et je regardais... Pour une femme de quarante ans, ah ! elle est bien faite !... »



Nous ne présenterons pas M. Revoil à nos lecteurs. Ils connaissent les talents de diplomate de l'ancien gouverneur de l'Algérie, qui fut nommé plus tard ambassadeur de France à Madrid, poste qu'il a abandonné dernièrement pour celui de Directeur de la Banque Impériale Ottomane à Constantinople. Mais ils doivent ignorer sans doute ses rares mérites de poète. Voici un spécimen de ses vers :

Dieu qui fait les choses en maître
Au déclin de mai me fit naître
Vers l'époque où juin va paraître.

J'ai de ces deux mois emprunté
Ma verdeur, ma maturité
L'une au printemps, l'autre à l'été.

J'aime les femmes et les fleurs
Mais mes sens resteront vainqueurs
De leur parfum, de leurs langueurs.

J'aime le plaisir, la science
Je crois au bien sans confiance
J'ai l'instinct de l'expérience.

Mon âme a les aspects flottants
Du crépuscule de printemps
Aube de l'été par instants !

Quelle tristesse de penser que la diplomatie a arrêté l'essor d'un tel poète !



Dans la vitrine, placée au centre de la galerie d'Apollon, au musée du Louvre, — vitrine que l'on fait rentrer sous terre au moyen d'un mécanisme ingénieux, tous les soirs, — on voit, dit-on, les diamants de la couronne. Les militaires et les Anglais aiment beaucoup cette vitrine là. Ils y admirent l'épée de Charlemagne, sa couronne et y regardent trembler, sur leur tige de cuivre, comme de grosses gouttes d'eau, les diamants fameux que portèrent des rois et des reines. Par surcroit, ils peuvent y admirer le *collier de perles de Mme Thiers !* Ce n'est pas une histoire. Depuis quelques années on a transporté dans la vitrine du Régent ce collier républicain, porté jadis par celle de nos présidentes qui fut la plus riche, sinon la plus gracieuse. Cette flatterie au régime actuel est gentille ; mais néanmoins nous protestons. Le collier de Mme Thiers vaut près d'un million : il n'a aucune raison de dormir au Louvre sur de la peluche bleue. Le ménage Thiers est mort : Mlle Dosne est morte aussi. Nous demandons qu'on vende ce collier superflu. Au prix où se vend aujourd'hui la peinture, on aura, pour un million presque un Watteau, la moitié d'un Velasquez et les deux tiers d'un Titien. Et, même si l'on veut garder quelques perles en souvenir d'une parfaite républicaine, que l'on vende seulement les plus gros grains du collier. Pour dix ou quinze perles le Louvre peut s'enrichir du *Bain Turc* d'Ingres, qui est à vendre, ou de certain Ricard que nous connaissons. Mais qu'on se hâte, car — et nous prions qu'on répète ceci :

Ces perles fines se meurent, sont déjà à demi mortes, parce qu'elles ne sont plus portées !...



Les Livres

Savez-vous ce que c'est que le marollien ?

C'est le doux langage des Bruxellois.

Hier c'était un patois, aujourd'hui c'est une langue, car elle a sa littérature qui comporte deux ouvrages : 1° *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans*, pièce en trois actes ; *La Famille Kaekebroeck*, roman en six volumes de M. Léopold Courouble.

Lisez le dernier, qui vient de paraître, et vous vous rendrez compte que son style nouveau-né l'emporte en saveur sur le parisien, autant qu'un assiettée de panade sur un chaud-froid d'ortolans. Ecoutez par exemple Mme Adolphine Kaekebroeck inquiète de voir son « fiske » Alberke trop souvent à la cuisine :

— Pas vous gêner, savez-vous Victorine ! Il faut seulement le chasser avec une bonne clicque son son pétard quand il court dans vos jambes.

— Och, moi pas ça faire, Madame !

Mme Adolphine Kaekebroek est, dans l'esprit de l'auteur, il faut le noter, le symbole même de la grâce et de la jeunesse.

On devient positivement amoureux d'elle en la voyant boire son « cafais », habiller sa fille d'un « marin » pour aller « au Botanique » avec la servante Leiontine ; « jouer dinette » avec son époux ; veiller à l'éducation de sa progéniture : « Quand il y a une saleté quelque part, ça est sûr que c'est pour leurs pieds » ; enfin, entraîner le soir son Joseph dans la chambre conjugale avec ces si ardentes paroles : « Oh ! viens ! viens ! il y a tant de nuits que tu n'as plus dormi sur mon cœur !... »

En somme M. Courouble qui pense comme Berquin, me fait l'effet d'avoir emprunté une plume à Huysmans et de l'avoir trempée dans l'encrier d'Edmond Picard.

Et ça est quand même du talent, vous savez !

L'AMOUR MOUILLÉ

(SOUVENIR DU SAHARA)

Depuis que l'oasis de Figuig est administrée par les Affaires Indigènes, Jacques est délégué par le Gouvernement de l'Algérie pour y transformer de fond en comble le système d'irrigation de la palmeraie.

Il est écrit dans le Koran : *Le palmier n'est fécond que s'il a les pieds dans l'eau et la tête au feu.* Or, si dans les sept ksours de l'oasis, l'eau coule de source avec une abondance exceptionnelle, son effet utile laisse à désirer, et les cent mille palmiers recensés par Jacques pour l'impôt, au lieu de produire chacun dix francs environ, c'est-à-dire un revenu d'un million par an, devraient, bien arrosés, avoir un rendement double, sinon triple.

Jacques s'emploie aussi à faire acheter et cultiver les jardins par des tirailleurs sénégalais retraités sur place, chaque année, depuis qu'un corps de troupes noires tient garnison à Beni-Ounif et à Béchar. La culture dans les palmeraies est pénible ; les noirs y sont presque exclusivement employés. L'un d'eux est un ancien caporal de tirailleurs sénégalais réformé récemment, ayant sur le plateau d'Eckmül à Oran, — lors de son arrivée de Dakar — pincé une bronchite qui avait dégénéré en phtisie. Ce Bala-Salem recommandé par ses chefs, est chargé par Jacques de la répartition des eaux dans la palmeraie. Placé près du griffon de la source, il passe sa journée à ouvrir et à fermer des vannes. Lorsque la kasrouna percée d'un trou d'épingle est pleine, cela marque que le compte de tel jardin, de tel réservoir inférieur est bon. Alors il vide la gamelle et ouvre la vanne à une autre séguia.

Pendant ce temps, Rhaffia, l'épouse légitime et majeure de Baba-Salem, et qui estime avec un semblant de raison que la

pension de retraite de son mari est un peu maigre, va, — sous le prétexte fallacieux d'acheter du riz à Beni-Ounif, — prendre, de 5 à 7, le thé vert aromatisé d'ambre et de menthe chez Abdel-Jebar, le procureur des procureurs. C'est là que Jacques la connut un après-midi de mai dernier. Cette belle fille cambrée par l'habitude qu'ont les Sénégalaises de porter en équilibre sur la tête bassins et calebasses garnies, est une vraie Vénus noire. A demi nue sous son pagne bleu foncé, elle semble mettre toute sa coquetterie dans les anneaux d'argent accrochés le long de ses oreilles du haut en bas ; dans ses colliers de corail et d'ambre alternés, dans ses bracelets de coquillages encerclant les poignets et le dessus des chevilles. Jacques fut pris au charme exotique de la Sénégalaise. Quant à Rhaffia, peu accoutumée aux caresses savantes, — car en amour le musulman est impassible, — elle se laissa aller à la douceur nouvelle d'être aimée... Tandis que discrètement Abdel-Jebar, le procureur des procureurs, s'éclipsait.

Quelques jours après, Jacques inspectait le grand bassin du Zenaga qui était vide. Il était bien tranquille, car la trombe d'eau qui remplit le réservoir en quelques secondes ne devait être envoyée par Baba-Selem que le soir à la huitième heure. Il était descendu au fond par l'escalier primitif des Ksouriens de Figuig : quelques pierres faisant saillie de 50 en 50 centimètres. Soudain, un jet d'eau énorme arrive dans le bassin et Jacques n'a que le temps de gravir l'escalier et de sortir de là, complètement trempé, mais sain et sauf.

Remonté sur sa mule, il partit pour Beni-Ounif, changea de vêtement et revint à Zenaga porter plainte au pacha.

Le pacha de Zenaga est un vieux fêtard parisien : lorsque El Mokri vint récemment faire un tour de boulevard, sous prétexte de négociations, il avait, comme compagnon de voyage et de fête, El-Foucani, pacha de Zenaga.

Goguenard, il écouta le récit de Jacques, lui passa sa tasse de thé vert, puis il dit :

— *Est adultère ou considérée comme telle la femme qui passe avec un fall le temps nécessaire à la cuisson d'un œuf.* Or, l'autre jour, tu as gardé Rhaffia pendant plus de temps qu'il n'en fallait pour cuisiner toute une salade d'œufs durs. Pendant ce temps, le marabout de Hammam Mokrani, qui est l'amant en pied de Rhaffia, se morfondait à la porte. Il t'a vu sortir, et sentant pousser sur sa tête chenue une coiffe de moufflon, il est allé immédiatement tout raconter à Baba-Salem. L'ancien caporal, qui ne tient pas à répudier une épouse aussi adroite à moudre le grain, a voulu te doucher pour effacer l'empreinte amoureuse de la négresse !

« Un mot pour finir : Que fais-tu de l'hygiène du Sud ? Tu la traites par le mépris ? Tu as tort ! Rappelle-toi donc ces vérités en deçà d'Ain-Sepha :

JUILLET-AOUT..., *ni femme ni choux ;*
SEPTEMBRE-OCTOBRE..., *sois sobre ;*
NOVEMBRE-DÉCEMBRE..., *prépare ton... fusil ;*
JANVIER-FÉVRIER..., *fais ce qu'il te plait ;*
MARS-AVRIL..., *pilote autour de ton nombril ;*
MAI-JUIN..., *c'est la fin !*

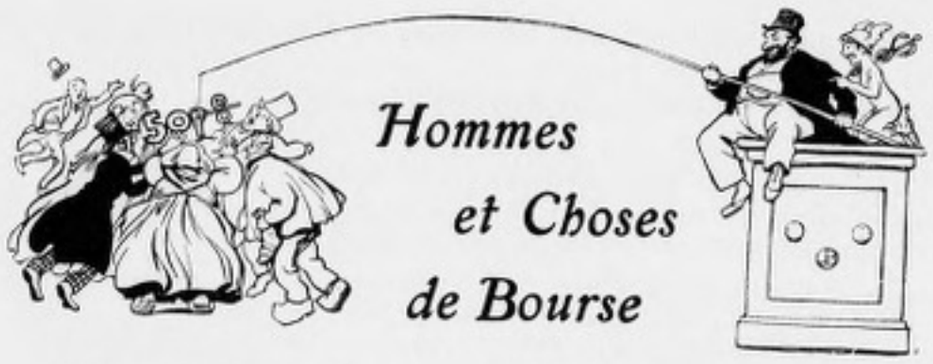
« Or, nous sommes en mai ! »

Jacques sortit un peu penaud. Sur la porte du Dar-el-Maghzen, il lut ces mots de circonstance : *Méfie-toi de la femme par devant, de la mule par derrière et du marabout par tous les bouts.*

BEN-SIF.



CRÉATION DE LEWIS



Entrez, messieurs, faites votre choix, tout est au rabais, tout est pour rien. Nous sommes obligés de liquider. Voyons, messieurs, un prix, n'importe lequel ; la marchandise, la belle et bonne marchandise est à vous. Elle n'est pas chère.

— Voulez-vous de la Rente Française ?

— ....

— Non ?

— ...

— Des actions, des obligations de Chemins de fer français, espagnols, américains ?

— ....

— Non plus ? Vous avez peur de la grève générale ? Mais ce n'est qu'un épouvantail pour faire fuire les étrangers, car Paris est trop encombré.

— ....

— Préférez-vous des Fonds d'État étrangers ?

— ...

— Vous les trouvez trop chers ? Ce n'est pas sérieux ! Il en est qui rapportent 4,90 0/0 et vous dites que ce n'est pas assez ? Que voulez-vous donc ?

....

— Des Mines d'Or ?

— ....

— Ne vous sauvez pas ? Personne ne vous oblige à en prendre, à placer votre argent à 6, 7 ou 8 0/0...

Personne ne paraît disposé à prendre un engagement ou simplement à faire le plus petit placement. Le marché est d'une nullité dont on n'a pas idée, même en pleines vacances.

Aussi chaque semaine, presque chaque jour amène une nouvelle liquidation de positions. Après l'officier ministériel est venu le spéculateur à la boutonnière fleurie, puis le mondain très connu ; ensuite le clubman, le sportsman, le banquier allemand, la maison viennoise, l'administrateur imprudent et enfin les banquiers qui sauvent ce que les clients indélicats leur ont laissé, car dans toutes ces liquidations, les maisons de banque parisiennes ont payé mais pas touché, et s'il en est qui préfèrent fermer la caisse de peur qu'on ne les dépouille tout à fait, ma foi, ils ont raison.

Seulement, cela n'anime pas le marché. Pour terminer, un conseil : achetez de tout, on va monter.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES.— Les soirs de gala au théâtre du Casino de Vichy, l'aspect est particulièrement éblouissant ; dans la salle princes et princesses de Looz, de Hohenlohe ; ducs et duchesses de Saragosse, d'Abrantès, marquis della Valle, comtes et comtesses de Roissy, de Witte ; Mmes Thomson, Raoul Duval, de Eliseïff, Lady Park ; Ismael Djenoni-bey, M. de Camondo donnent le signal des applaudissements.

Du reste, la magnificence des spectacles, les matinées de golf,

les tournois de lawn-tennis, le casino, les fêtes vénitiennes féeriques sur les lacs contribuent à la vogue méritée dont est actuellement gratifié le superbe établissement thermal de Vichy.

—

Le Parisien de race aime évoluer dans une atmosphère de luxe et de haute élégance. Il lui faut aussi de la bonne musique, des couplets spirituels et d'un rythme agréable...

Or, la revue de Marigny, avec Max Dearly et Mistinguette; c'est de l'esprit et du plus fin, et ses interprètes sont le talent, la grâce et la beauté personnifiés. Le reste du programme est bien pour nous plaire, avec les Hassan, la princesse Rajah, et Colins, et Hart, si amusants.

—

Le nouveau spectacle du Jardin de Paris, d'une très amusante diversité, a obtenu le plus vif succès. L'élégant public qui, chaque soir, se presse dans le joyeux établissement des Champs-Élysées, ne ménage pas ses bravos à Mlles Dauriac, Élise Puget, Georges, Linalda, les Fabryens; Marjorie et Maud, chanteuses-danseuses anglaises; Sultana et Mirallès, dans leurs danses espagnoles; Daras, l'imitateur fantaisiste, etc. Dans le cirque, les Bergs Cliquot, acrobates; la comtesse de Guinel avec son cheval de haute école; les Kirsteen Marieta dans leur travail de force et la troupe Léonard avec leurs parodies, se font également applaudir chaleureusement.

Les Bowling Alleys et les quadrilles excentriques sont toujours aussi goûtés par le public du Jardin de Paris.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Au théâtre d'Orange: *Liguria*.

—

Zig-Zag.— La jolie Andhrée Sylvane, applaudie au Vaudeville, a une des plus belles mains de Paris; il faut dire que la talentueuse artiste emploie la pâte des Prélats de la Parfumerie Exotique, au théâtre comme à la ville, produit qui conserve à ses spirituelles menottes une blancheur diaphane.

—

Pourquoi la Parisienne est jolie? pourquoi elle est charmante?? pourquoi elle est adulée???

Parce qu'une de ses visites favorites est à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, où elle sait demander des conseils qu'elle sait écouter et qu'elle sait suivre.

Pour les promenades en auto, à la montagne, à la mer, partout où le hâle est à craindre, la femme soucieuse de sa beauté emportera un flacon de *l'Eau de Jeunesse* JANE HADING grâce à laquelle on demeure jeune et belle toute sa vie. En vente, 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et chez Ernest, coiffeur-parfumeur, 32, avenue des Champs-Élysées.

—

Les extraits de henné « Hennextré » du chimiste H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, redonnent aux cheveux blancs leur nuance primitive.

—

LE TEMPS EN AOUT

Rassurez-vous, après le temps épouvantable que nous venons de subir, les météorologistes nous promettent un temps admirable pour août; aussi les retardataires vont-ils partir aussitôt en voyage ou en villégiature. Ne voyagez pas sans les Guides Conty. En vente partout et à l'Administration des Guides Conty, 37, rue Bonaparte, Paris, VIe.

—

Un romancier connu, très riche par sa femme, doit prendre cet hiver une direction théâtrale. Il penserait, dit-on, à l'Official-Banque qui avancerait l'argent nécessaire sur les fonds dotaux de la compagne de l'intéressé.

Ce projet, paraît-il, est en très bonne voie d'exécution.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

La vraie recette de jeunesse et de beauté légendaires de *Ninon de Lenclos* se trouve dans *la Véritable Eau de Ninon* qui embellit la peau, empêche et efface les rides, boutons, taches de rousseur. Prix : 6 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 6 fr. 50. *Exigez le nom de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, pour éviter les contrefaçons.*

—

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld (IXe), près la Trinité. (Tél. 136-73). Avances argent, sur fonds dotaux (discrétion).

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Relations entre Paris et l'Italie

(*par le Mont-Cenis*)

ALLER (*départ de Paris*) : 2 h. 10 s. V.-L., L.-S. ; 1re et 2e cl. à couloir jusqu'à Turin.

10 h. 20 s. V.-L., L.-S. ; 1re et 2e cl. à couloir jusqu'à Rome ; 1re et 2e cl. à couloir Calais-Turin.

RETOUR (*départ de Rome*) : 8 h. 40 s., V.-L. ; 1re et 2e cl. à couloir depuis Turin.

8 h. m., V.-L., L.-S. ; 1re et 2e cl. à couloir depuis Rome ; V.-R. depuis Dijon ; 1re et 2e cl. à couloir Turin-Bologne.

3 h. 30 s., 1re et 2e cl. à couloir Turin-Paris.

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M. vendu 0 fr. 50 dans toutes les gares du réseau.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

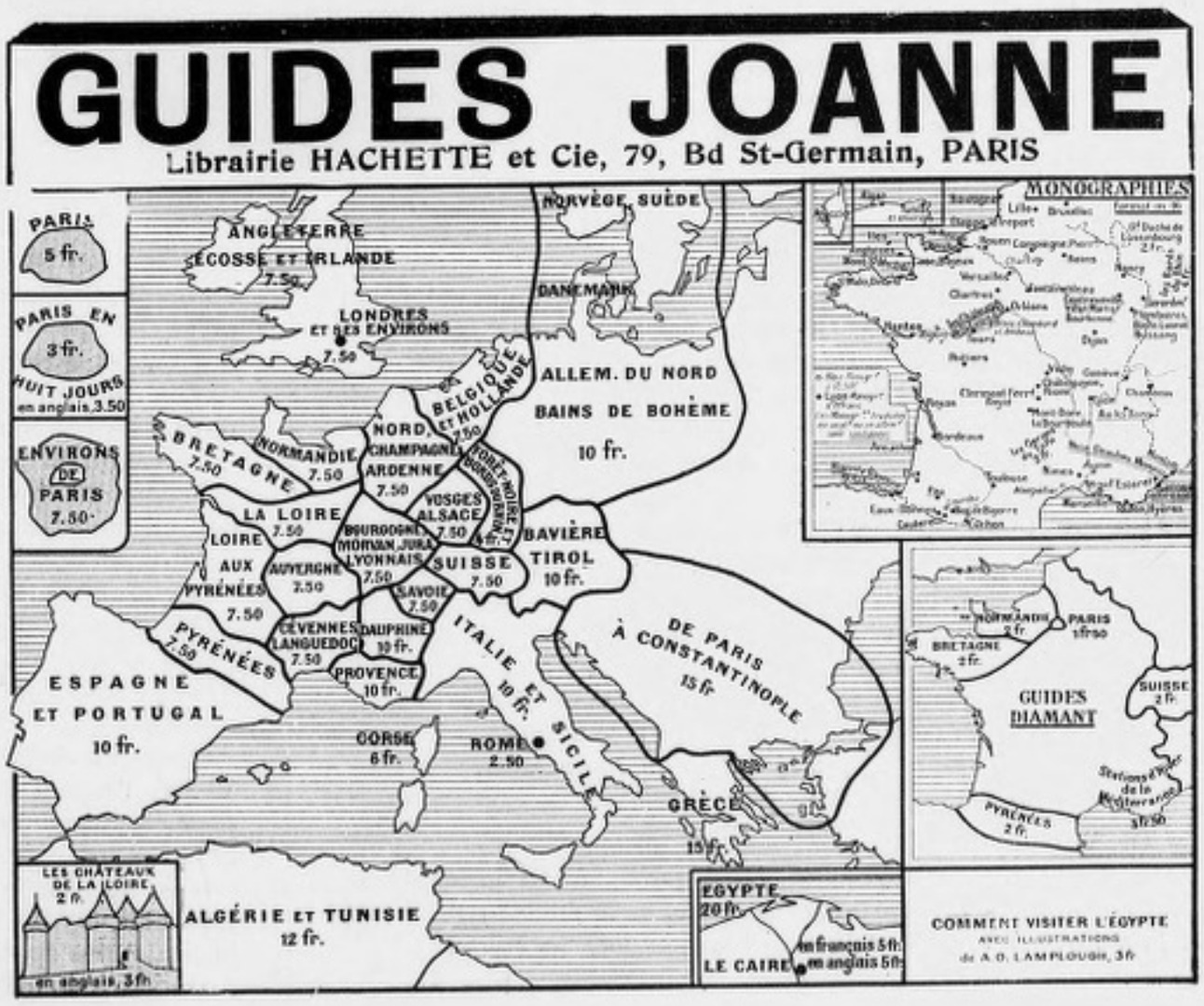
Excursions aux Gorges du Tarn

Il est délivré pendant toute l'année des billets de voyage circulaire de 1re et de 2e classe, permettant de visiter les Gorges du Tarn et comprenant divers itinéraires, dont ci-après un exemple :

Paris, Vierzon, Limoges, Brive, Figeac, Rodez, — ou Bourges, Montluçon, Neussargues (via Aurillac ou Riom-ès-Montagnes), Garabit, Mende ou Banassac-la-Canourgue (interruption du voyage par fer), Aguessac ou Millau, Béziers, Carcassonne, Toulouse, — ou Bédarieux, Lamalou-les-Bains, Castres (Tarn), Montauban, Cahors, Brive, Limoges, Vierzon, Paris.

1re classe : 136 francs. — 2e classe : 96 francs.

VALIDITÉ DES BILLETS : 30 JOURS, NON COMPRIS LE JOUR DE DÉPART ; FACULTÉ DE PROLONGATION MOYENNANT SUPPLÉMENT.



LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres, le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. - SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl. directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre. 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER, au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre. 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL REGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIERE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDERE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck propriétaire

PALERME. — GRAND HOTEL, Villa Igica. Grand Hôtel. Idéal séjour d'hiver.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza-Fondo-Toce).

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU, ouvert toute l'année. Tel. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Pourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir. RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs, est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* pour cette Quatre francs. F. PIERRE, 60, Boul. Magenta, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

COURS MODERN d'anglais et d'allemand. Mme DUC, 54, r. Caumartin, Paris (3e ét.)

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

COMPAREZ ET JUGEZ ! !
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles, 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE. Apartado 402 à MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris. Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes, cpg. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Stellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris.

Les 36 Folies de la Parisienne



EN VENTE PARTOUT

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR. Album 2 fr., 12 fr., album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les PILULES VIRILIS, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.*
PRIX : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*).
Écrire au Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

MASSEUSE SOINS DE BEAUTÉ. Madame SARITA, 46, rue de l'Arbre-Sec

SALLE de BAINS FRICTIONS HYGIENIQUES. Soins de Beauté. 17, r. de la Victoire

SAGE-FEMME reçoit pens., consult. et corresp. (*Discrét.*) MAZE U. 142, BOUL. MAGENTA, PARIS

HYGIÈNE INTIME - HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (*Bourse*).

Le gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

LES SIRÈNES DE NOS PLAGES

Dessin de L. Barret



LE RÊVE !



LA RÉALITÉ...

Samedi 6 Août 1910

48e année, N° 32



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE

LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

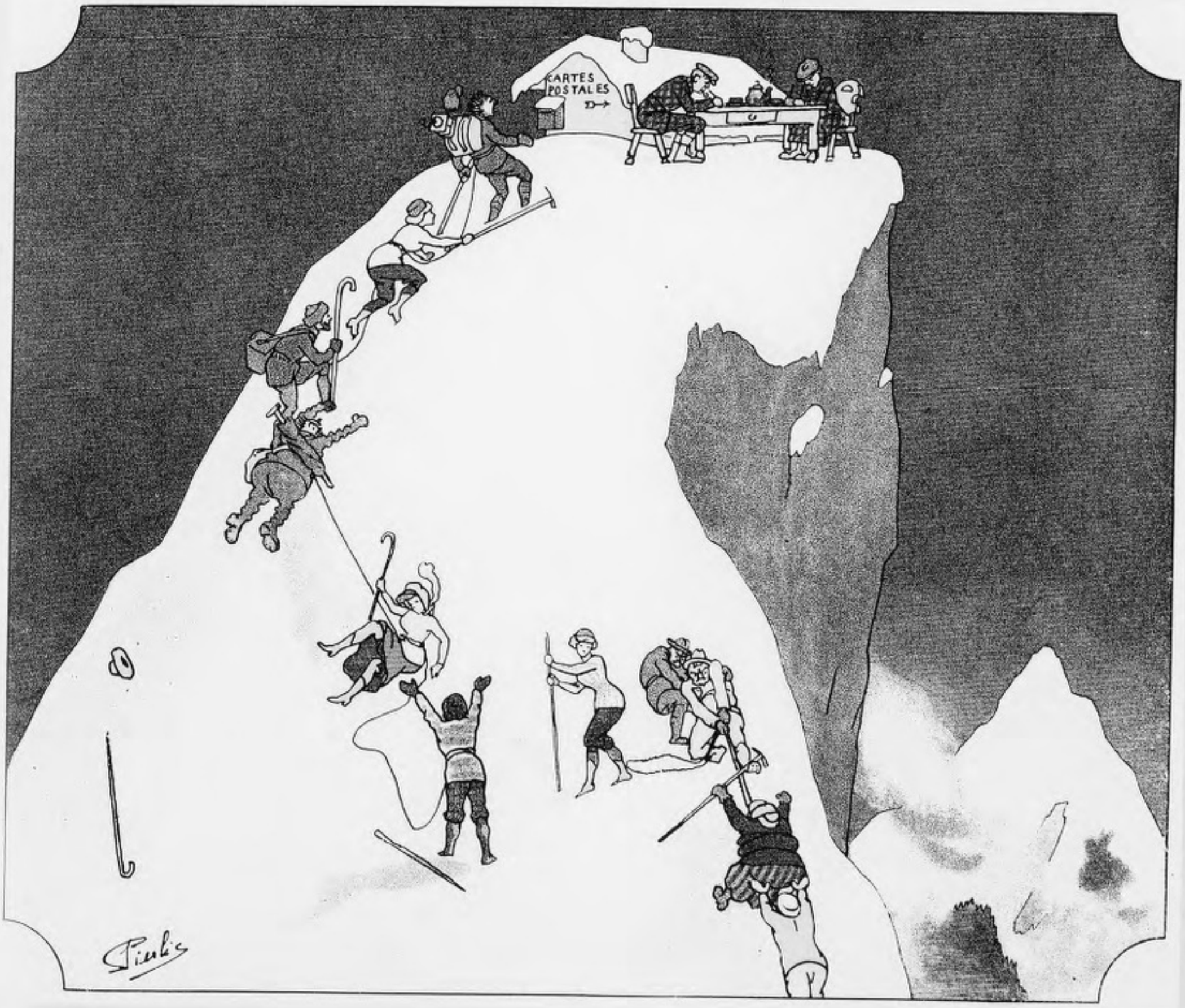
PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro:
Sous Bois
par Romain Coolus

LES SPORTS D'ETE

Dans ce numéro :
La Vagabonde
par Colette Willy



L'ALPINISME

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des Drs **JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Epoques et en Evitent les Douleurs.
Le fl. 4'50 Fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

GERMANDREE

en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ d'un Parfum Idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.

CHOCOLAT
129, Bd St Germain
53, Bd Malesherbes
PARIS


GRONDARD

PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES

Illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(8e EDITION)
Le livre idéal pour se distraire en voyage !
En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50




DYNAMO ET PHARES DUCELLIER

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub Saint-Honoré



Porte-Plume Waterman
SIMPLE COMME Bonjour !.
EN VENTE DANS TOUTES LES PAPETERIES

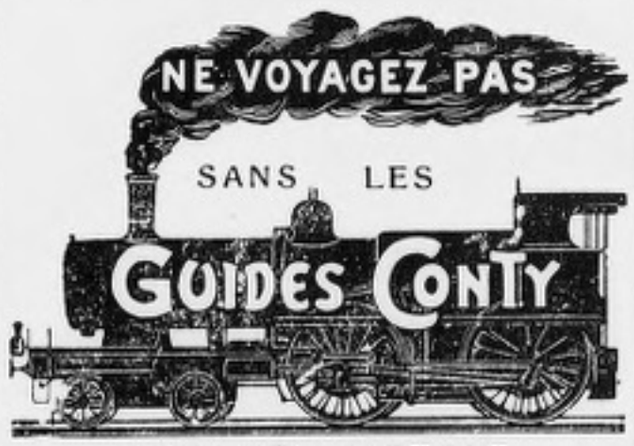


SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA.* etc.

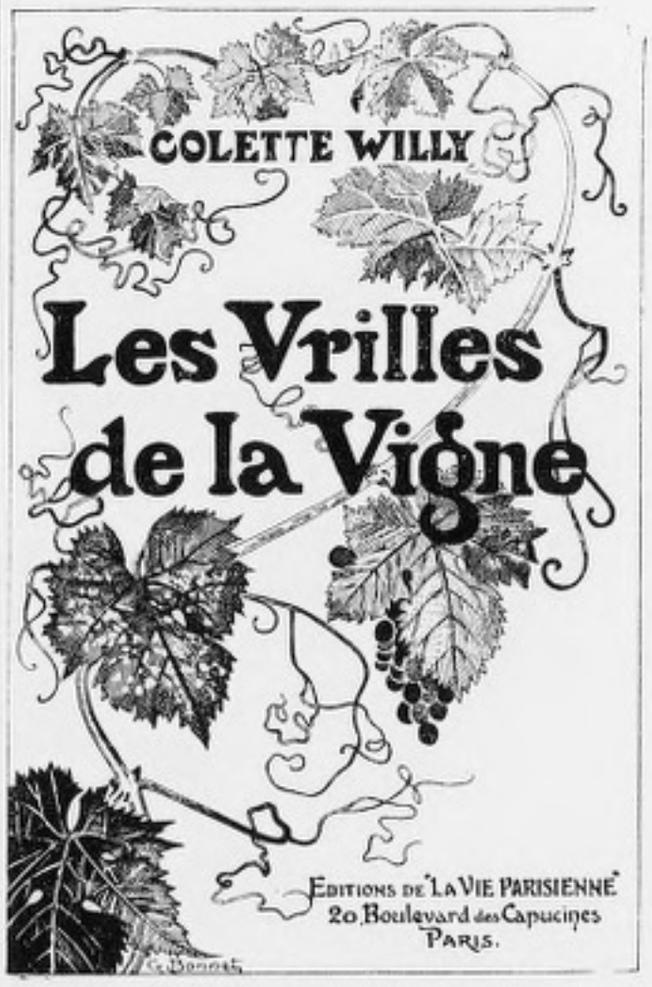
SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

PLAQUES JOUGLA

Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1880
Directeur : **A. GALLOIS**
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

NE VOYAGEZ PAS
SANS LES


EN VENTE PARTOUT

Le livre dont tout le monde parle
1re édition


En vente chez tous les Libraires
Un volume de grand luxe in-18 . 3 fr. 50.

ON DIT... ON DIT...



Miss P.erp.nt M.rg.n.

Un grrrand mariage!

Une nouvelle étonnante, étourdissante, abasourdissante ; une nouvelle à faire trembler le monde, tous les mondes, l'Ancien et le Nouveau ; une nouvelle qui... une nouvelle que... une nouvelle enfin à laquelle nous avons peine à croire, bien qu'elle nous vienne de la source la plus sûre...

M. B..i de C.st.ll.ne se remarie !

Et qui épouse-t-il? Voilà ce que vous ne devineriez jamais !

M. B..i de C.st.ll.ne est fiancé avec Miss P.erp.nt M.rg.n.

Vous grillez, naturellement, de savoir des détails, et nous aussi. Tout ce que nous pouvons dire c'est que cette idylle dorée s'est ébauchée à Versailles, sous les ombrages du beau jardin où Miss de W.lm, qui, après avoir eu des succès d'actrice en Amérique, délaissa l'art dramatique pour se consacrer à l'art du bibelotage, et Miss Mar..y, célèbre pour avoir fait reconnaître aux Etats-Unis les droits d'auteur des dramaturges étrangers, invitent leurs amis à d'élégantes garden-parties. Miss P.erp.nt M.rg.n est, chaque été, l'hôte de cette charmante demeure ; M. B..ni de C.st.ll.ne y vient aussi depuis longtemps, en intime. Et cela finit par un mariage !

Chauffeuse.

Il y a des gens qui ne sont pas tranquilles : ce sont les artistes partis en tournée avec Mme Andrée Mégard. Car Mme Andrée Mégard promène, sur les plages normandes, l'*Ange gardien* de M. André P.card, ce vilain ange gardien qui ne sut pas défendre son auteur contre le demi-succès.

Or, la belle et charmante Mme G.mier accomplit sa tournée d'une façon fort agréable. Elle la fait dans son auto, tout tranquillement ; et c'est du touring-théâtre.

Mais voilà ! C'est elle-même qui conduit l'auto et elle mène un train d'enfer, sans souci des fossés, des brebis et des pneus. Chaque jour, à tour de rôle, elle prend avec elle deux artistes de sa tournée. Et ceux-ci ont une frousse de tous les diables !...

Son prochain roman.

Un directeur de journal, — d'un futur journal, — *lui* a commandé un roman, un roman qui puisse être lu de tous. *Elle* a accepté.

— Un roman chaste, dit-elle à ses amies, eh ! bien, c'est entendu, je ferai un roman chaste ; mais je me vengerai : il sera immoral !

Amoureux.

L'année dernière, ou plutôt la saison dernière, — nous sommes de grands écoliers pour qui l'année finit en juillet, — P..., le plus illustre et le plus classique de nos auteurs dramatiques, fit recevoir, dans un théâtre à côté (à côté du Printemps), une charmante pièce en trois actes. Outre l'intérêt que portait P... à la pièce et à son jeune auteur, il y voyait l'occasion d'un rôle exquis pour sa charmante amie.

A la suite d'une cuisine de coulisses, ce rôle fut retiré à la délicieuse M... et confié à une actrice pleine de talent qui y obtint — vous vous en souvenez ! — un succès considérable de finesse, d'habileté et de tact...

Mais P... fort des promesses reçues et comptant sur la reconnaissance du jeune auteur pour appuyer son dessein, ne se tint pas pour battu. Il fit force démarches pour réintégrer dans son rôle, celle qui en avait été dépouillée : le cœur a ses raisons...

Ses efforts étant insuffisants, il résolut de tenter un dernier coup ; quelques-uns des plus intimes amis du jeune auteur furent chargés d'agir sur lui et de le rappeler à ses premiers engagements. Notamment Mme S... femme du sénateur.

Or, sait-on qui se chargea d'intervenir auprès de Mme S... pour qu'il fût fait justice à l'amie du grand maître? La femme de P... elle-même !



Guillaume II journaliste.

On L'aura vu tour à tour généralissime, amiralissime, peintre, sculpteur, poète, architecte, compositeur de musique, archéologue, yachtman. On ne l'avait pas encore vu journaliste.

Ce sera sa prochaine incarnation.

Le prince Max Egon de Furstenberg, son ami le plus intime, a reçu toutes ses instructions pour la fondation d'un journal dont le kaiser entend être lui-même le propriétaire, le directeur, et le rédacteur en chef.

Cette feuille impériale combattra les progrès incessants du socialisme, et fera campagne contre les candidats d'extrême-gauche, lors des prochaines élections de 1911.

On voudrait voir dans cette histoire l'invention d'un fantaisiste, mais il est certain que Guillaume II étudie avec le plus grand soin les méthodes du journalisme américain qui ont, paraît-il, ses préférences.

Quand paraîtra dans ce journal nouveau le premier-Berlin sensationnel signé simplement « Wilhelm » ?

La faillite de Don Juan.

Son succès parisien n'aura été qu'une fumée !

Il était arrivé de par-delà les Alpes, précédé par l'amour et la gloire, et Paris, — du moins quelques salons parisiens, — l'avaient accueilli avec enthousiasme... D'autres se réservaient, se défiaient, fâcheusement prévenus par certains bruits, certains racontars : « Attendez, attendez, disait-on aux enthousiastes, vous verrez ce qui vous pend au nez ! » Les enthousiastes haussaient les épaules : ils avaient leur grand homme, ils le produisaient, ils le célébraient... Mais voici qu'ils déchantent... Subitement le grand homme s'est éclipsé, laissant impayées de conséquentes notes d'hôtel. Où est-il? On n'en sait rien. Il cherchait, paraît-il, en tout lieu où il allait, quelqu'un qui voulût s'intéresser pour une cinquantaine de mille francs à un théâtre de la Nature qu'il avait conçu. Il en parlait souvent, il en parlait toujours, il en parlait bien ; on l'écoutait, on l'approuvait, mais dès qu'il en venait à la question d'argent, les auditeurs serraient fortement dans leurs mains leur porte-monnaie et faisaient mine de ne rien entendre... Enfin il s'est évanoui, et Mme K... prétend ignorer elle-même où il est. Et maintenant ceux qui l'ont le plus adulé bêchent jusqu'à son dernier livre. Une jeune femme, pourtant, qui est en train de divorcer, et qui est ingénue, se serait toquée de lui, étant atteinte de littératurite aiguë. Elle est riche : qu'elle prenne garde ! Une expérience ne lui suffit-elle pas?

Vous connaissez la réponse, d'une fatuité toute rasta, que le célèbre grand homme avait faite à une jeune fille. Il avait laissé tomber ses gants ; la jeune fille se précipite, les ramasse, les lui tend.

— Maître, voici vos gants.

Il sourit, de cet admirable sourire qui montre ses mauvaises dents.

— Gardez-les en souvenir de moi.

Avant qu'il ne disparût, une jeune femme a vengé cette jeune fille. Cette jeune femme est jolie, elle est curieuse, elle a du charme. Le grand homme, causant avec elle dans un salon, lui demande, minaudant :

— Enfin, que puis-je attendre de vous ?

— De moi ! fait-elle, très calme, rien.

— Comment rien !

— Naturellement ; puisque je peux avoir le meilleur de vous-même pour 3 fr. 50.

Et elle lui tourne le dos.

M. A... Bon..rd doit être bien content, et Mme G.....x aussi.

Il n'y a eu qu'une étrangère, Miss B..., pour croire quelque temps qu'elle était aimée pour elle-même. Et puis un jour, on s'est mis à parler du théâtre de la Nature.

GRANDE MAISON DE·BLANC

6·BOULEVARD DES CAPUCINES

LONDON **PARIS** CANNES



LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON

TROUSSEAUX
COMPLETS DEPUIS 1500 F

CATALOGUES·
ET·DEVIS DE TROUSSEAUX
ENVOYÉS·SUR·DEMANDE·

Chemin de fer du Nord

EXPOSITION INTERNATIONALE ET UNIVERSELLE DE BRUXELLES

Services rapides entre le réseau du Nord français et Bruxelles

A partir du 1er mai 1910, toutes les gares et stations du réseau du Nord délivrent :

1° des *Billets simples et d'aller et retour* pour Bruxelles ; les billets d'aller et retour auront une durée de validité de 10 jours.

Les prix des billets aller et retour au départ de Paris sont les suivants :

1re Classe : 52 fr. 95 ; 2e Classe : 37 fr. 55 ; 3e Classe : 23 fr. 95.

2° Le vendredi, le samedi et le dimanche seulement, des *Billets d'aller et retour* valables jusqu'au mardi inclusivement.

Les prix de ces billets, plus réduits que ceux des aller et retour ordinaires, comportent, *pour les familles*, de nouvelles réductions allant de 5 à 25 0/0, selon que la famille se compose de 2, 3, 4, 5 personnes et plus.

3° des *Cartes d'abonnement belges* valables 5 et 15 jours sur tous les réseaux belges.

Chaque carte peut être délivrée conjointement avec un billet d'aller et retour sur les lignes du Nord ayant la même durée de validité que la carte d'abonnement belge.

Les prix des cartes d'abonnement belges sont les suivants :

A. — Valables 15 jours : 1re Classe : 61 fr. 50 ; 2e Classe : 41 francs ; 3e Classe : 23 fr. 50.

B. — Valables 5 jours : 1re Classe : 30 fr. 75 ; 2e Classe : 20 fr. 50 ; 3e Classe : 11 fr. 75.

Les prix applicables sur le parcours *Nord* sont ceux des aller et retour ordinaires (Tarif spécial G. V. N° 2) suivant la distance parcourue du point de départ à l'une quelconque des frontières franco-belges. Le choix de l'itinéraire est laissé au gré du voyageur. Sur ces prix d'aller et retour, les réductions spéciales ci-dessous sont faites en faveur des familles composées de :

2 personnes	5 0/0
3 —	10 0/0
4 —	15 0/0
5 —	20 0/0
Au-dessus.	25 0/0

Le plus joli livre de l'année et le plus amusant compagnon de voyage.

EN VENTE PARTOUT

Ne partez pas en vacances sans emporter *" Le Premier Pas "* Le plus long voyage vous paraîtra court.



LE

PREMIER PAS

par

Abel HERMANT

Ravissant recueil de nouvelles parisiennes, de la plus piquante et de la plus spirituelle galanterie, écrites avec le goût délicat qui fait d'Abel HERMANT un des maîtres des lettres françaises.

Un volume de grand luxe, illustré par **Léonce BURRET**. . . . . **3 fr. 50**



LEURS AMIS

Sous-Bois

Nelly Blanchet est « une toute petite bonne femme pas plus haute que ça. » On lui a donné le surnom charmant de « Loin du Ciel ». Et cependant elle en est plus près qu'on ne croit, car elle est presque aussi exiguë d'esprit que de corps, et elle déploie dans l'existence sa joliesse de bibelot avec une ingénuité touchante. Qu'importe! Si nice et si menue qu'elle soit, elle n'en est pas moins délicieuse et a fait tourner pas mal de têtes orgueilleuses, situées à des étages qui se croyaient supérieurs.

C'est que, bien que minuscule, Nelly Blanchet a tout de même tout ce qu'il faut pour occuper une place énorme dans l'existence d'un gentleman orné de cœur ou simplement pourvu de sens. Le corps, de proportions parfaites, peut, par ses grâces réduites et ses raccourcis d'agréments, provoquer des désirs qui ne soient pas en miniature; et le visage offre des séductions auxquelles il est difficile de résister : un petit nez fin et brusque surmonte une bouche ravissante que rend plus dangereuse encore un sourire fréquent, de pure coquetterie d'ailleurs, évidemment inoffensif et qui ne guette rien; et puis les yeux... le paradoxe d'yeux immenses qui, parmi toutes ces réductions et ces exiguités exquises, ouvrent tout à coup un champ d'âme illimité, vide jusqu'à l'horizon, mais bleu jusqu'au bout du monde. Décidément Nelly Blanchet est une singulière petite personne et l'on comprend qu'elle n'ait pas « trottiné » longtemps! Un vieux monsieur, puis un monsieur jeune, enfin un monsieur d'âge moyen, l'initièrent successivement, mais vite, à l'agrément des vitrines de la rue de la Paix, dont jusqu'alors elle n'avait guère connu que les ateliers. Elle devint un petit bout de femme très chic avec laquelle des clubmen « un peu là », se disputèrent l'honneur boulevardier de jouer à la poupée; si bien qu'au printemps dernier, nous trouvons notre Nelly installée à Chantilly dans un cottage délicieux, que lui a offert, et que d'ailleurs partage avec elle, son amant, Gérald Bertin.

Bertin, que le sport passionne et dont les couleurs toutes fraîches (casaque gris-perle à pois cerise, manches et toque safran rosé) n'ont pas encore connu la consécration des grandes épreuves, a tenu à s'installer à proximité de son entraînement qu'il entend surveiller. Bien qu'épris de Nelly, aussi épris que peut l'être un homme qui s'est constitué à grands frais une écurie obscure, Gérald, plus soucieux de ses chevaux que de sa maîtresse, en qui il a d'ailleurs l'aveugle confiance, se lève dès l'aube et disparaît. Quand il rentre, poussiéreux ou crotté, la peau cinglée de vent, briquetée de soleil ou épinglée de pluie, le rein sensible, le jarret flasque et les yeux cuisants, sa seule idée, après l'arrêt préalable dans la salle de bain, est de se jeter sur son lit et d'y cuver sa fatigue.

Notre Nelly a donc des journées entières de liberté et elle en profite, ayant toujours été un peu sauvage, pour se perdre en de longues rêveries marchées dans les sous-bois et les taillis de la forêt. Il lui arrive même de s'égarer, de se faire la complice des sentiers de hasard, de s'engager dans le labyrinthe de l'aventure : alors c'est le déjeuner improvisé dans quelque maison de garde ou quelque auberge perdue; puis le retour vers le cottage au rythme cahoté d'une vague carriole. Il n'importe! Pourvu qu'elle soit rentrée à l'heure du dîner, — heure qui généralement coïncide avec le réveil de Gérald, — Nelly n'encourt aucun blâme. Au contraire. Gérald lui sait gré d'être si peu encom-

brante et d'exiger si peu de lui pour ses distractions quotidiennes. Et c'est ainsi que, sans s'être une gêne réciproque et par la vertu d'une tacite entente, en l'an de grâce 1910, un jeune sportsman cossu et une toute petite demi-mondaine parisienne peuvent satisfaire ce qui survit en eux de l'âme piaffante du centaure et du cœur forestier de la faunesse.

Une resplendissante matinée d'août. Un sous-bois très touffu de la forêt qu'un calme extraordinaire enveloppe. La forêt s'est reprise. Elle fut, au cours de juin, pendant la grande semaine du Prix de Diane et du Derby, tumultueuse de galops et de cris. L'artillerie des automobiles la bombarda de bruits explosifs. Lentement et comme sur une peau fine déchirée par des ronces, ces plaies sonores se sont refermées; le silence végétal porte encore de légères cicatrices, mais l'unanime complicité des arbres et des plantes a déjà réparé les offenses de l'invasion civilisée.

Onze heures du matin. Depuis deux heures, Nelly rôde à travers les taillis. Elle est un peu lasse; elle arrive au sous-bois très touffu où elle a décidé de se reposer longuement, vautrée dans l'herbe.

Soudain elle aperçoit une petite fumée bleuâtre; ce ne peut être celle d'une maison naine que des broussailles dissimuleraient. Qu'est-ce donc? Elle approche: c'est la fumée d'une cigarette.

Au bout de la cigarette il y a un fumeur. Ce fumeur est assis sur un pliant. Ce pliant plie devant un chevalet. Sur ce chevalet est placée une toile, où se réfléchit le sous-bois très touffu de la forêt. De petites taches vertes et jaunes tombent au petit bonheur sur la toile qui n'en peut mais, au gré des pinceaux alternatifs que manie la droite experte du fumeur. Ce fumeur doit être un peintre, impressionniste sans doute, impressionnable d'ailleurs. Il doit se nommer César Cordier. Au fait, pourquoi ne se nommerait-il pas César Cordier?

César aperçoit Nelly. Cette minuscule mais charmante apparition ne le laisse sans doute pas indifférent, car la fumée de la cigarette qui montait droite se met à décrire des spirales troublées.

Nelly, plus curieuse encore que timide, est venue se planter derrière la fumée, la cigarette et le fumeur, et, tout en se haussant sur la pointe des pieds, jette sans mot dire sur la toile un coup d'œil oblique.

César, *se retournant brusquement, sans se lever.* — Eh! bien, ça y est-il?

Nelly, *stupéfaite.* — S'il vous plaît?

César. — Est-ce là? L'ai-je? Je m'escrime depuis ce matin sur les cinquante verts et les trente-six jaunes de ce sous-bois. Au moment où vous êtes arrivée, je m'offrais le coup de pinceau final. Je le tiens, n'est-ce pas?

Nelly, *naïvement.* — Qui ça?

César. — Mais mon sous-bois, parbleu!

Nelly, *naïvement.* — Mon Dieu oui, je crois; mais vous savez, Monsieur, je ne m'y connais pas.

César. — Tant mieux. Si vous vous y connaissiez, c'est effrayant le nombre de choses stupides que mon pauvre tableau aurait déjà entendues! Par bonheur, vous ne vous y connaissez pas. Voyons, votre impression, franchement?

Nelly, *de plus en plus naïvement.* — Sur quoi?

César. — Mais sur ma toile, bon Dieu! La trouvez-vous jolie?

Nelly. — Peut-être.

César. — Comment, peut-être! Ça, par exemple! Enfin vous plaît-elle?

Nelly. — Je ne sais pas.

César, *prenant difficilement, mais tout de même le parti de rire.* — A la bonne heure! Je suis fixé! (*Il se lève, s'époussète, s'ébroue, roule une cigarette. Au moment d'allumer.*) Vous permettez?

Nelly. — Mais certainement. D'ailleurs la forêt est à tout le monde.

César, *montrant son tableau.* — La preuve.

Nelly. — Et du moment que vous n'y mettez pas le feu...

César, *après avoir regardé Nelly obliquement tout en allumant sa cigarette, à part).* — Oui... et elle est tout de même ravissante! (*Voyant que Nelly s'assied dans l'herbe*). Ah! c'est gentil ça! Accepter ainsi sans vous faire prier de venir vous reposer dans ma garçonnière! Car je suis ici chez moi...

Nelly. — Oh!

César. — Mais oui, j'y déjeune. Quelle heure est-il? Onze heures et demie. Vous allez voir. (*Il va chercher au pied d'un arbre une sorte de musette brune d'où il sort quelques provisions.*) Si même vous vouliez me faire l'honneur de partager mon modeste repas.

Nelly. — Mais, Monsieur, je ne vous connais pas!

César. — Raison de plus. On fera connaissance. Il n'y a rien qui vaille un déjeuner pour faire connaissance. Sur l'herbe surtout. Je ne suis pas un mauvais garçon. Je suis peintre. J'ai sûrement du talent. Mes camarades vous diront le contraire, mais ne les croyez pas, J'ai du talent. Ces œufs durs sont, ma foi, sympathiques. Si! Si! partageons! Il y en a trois. Les dieux aiment les nombres impairs, les dieux des bois comme les autres. Les déesses aussi. Vous devez aimer les nombres impairs. J'ai 27 ans. Nous allons prendre chacun un de ces œufs durs; et le troisième, nous le tirerons au sort, à la courte paille. Il n'y a pas de paille ici, mais il y a des fougères. Ça fera la rue Michel et ce sera très amusant. Ne baissez pas les yeux. Je serais désolé de vous intimider. Voyons! il ne faut pas avoir peur! Je ne suis pas un croquemitaine. Pourquoi baissez-vous les yeux? qu'est-ce que vous cherchez?

Nelly, *timidement.* — Le sel.

César, *rampant.* — Le sel! mais vous êtes délicieuse, Mademoiselle... (*se retournant*) Mademoiselle??

Nelly. — S'il vous plait?

César. — Votre nom?

Nelly. — Nelly...

César, (*toujours à plat ventre*). — Vous êtes délicieuse, Mademoiselle Nelly. Dans ce petit cornet...

Nelly. — Hein?

César. — Le sel. (*Il lui tend le cornet*). Il est bon. Je vous le recommande. Vous pouvez y aller. Il sale bien (*Elle rit*). A la bonne heure! Vous riez! c'est charmant! vous avez un rire charmant! Miss Nelly, vous êtes Anglaise?

Nelly. — Non.

César. — Je l'aurais parié... Vous habitez le pays?

Nelly. — Oui, Chantilly.

César. — Ça se devine... — Toute l'année?

Nelly. — Oh! non! depuis le printemps...

César. — Jusqu'à l'automne... pas seule, bien entendu?

Nelly. — Sûr. J'ai un ami.

César. — Un veinard d'ami. Et qu'est-ce qu'il fabrique, ce bougre-là?

Nelly. — Des chevaux.

César. — Tiens! Tiens! C'est donc un peintre animalier?

Nelly. — Oh! voyons! voyons! Il est dans les chevaux; il a des chevaux; enfin, il fait courir.

César. — Mazette! un individu au pèse alors!

Nelly. — Tu parles! (*se reprenant*). Je veux dire...

César. — Non, ne vous reprenez pas, petite Nelly. Je me couvre. Vous m'avez tutoyé, me voilà grand d'Espagne... et vous avez gagné le troisième œuf dur, sans courte paille.

Nelly. — Mais non, mais non, je suis confuse...

César. — Tant mieux! Restez confuse surtout; la confusion vous va comme un gant... mais bouffez l'œuf. (*Clignant de l'œil vers sa toile pendant que Nelly mange*). Il n'y a pas à dire: ça y est! Ces valeurs-là, j'en suis sûr. Ça vaut mieux que d'avoir du Rio en portefeuille. C'est moins cher à acheter, mais c'est plus difficile à trouver... Oh! pardon!

Il se lève brusquement, se précipite vers le chevalet, retourne sa toile et revient s'écrouler dans l'herbe, dans les environs de Nelly dont les jupes, légèrement retroussées, lui permettent d'admirer deux bijoux de pieds et un départ de jambes adorable.

Nelly. — Qu'est-ce que vous venez de faire?

César. — Ma toile m'ennuyait. Je l'ai mise en pénitence. Elle me distrayait de vous. Et puis je lui en veux. Elle ne vous a pas plu.

Nelly. — Mais si!

César. — Allons donc! Si elle vous avait plu, vous m'auriez déjà embrassé.

Nelly. — Ah! ça, vous êtes fou.

César. — Je connais les femmes, les femmes qui aiment la peinture. Les femmes qui aiment la peinture ne détestent pas les peintres et les femmes qui ne détestent pas les peintres les embrassent.

Nelly. — Comme vous y allez!

César. — Comme elles y vont! D'ailleurs, le paysage!... Tenez!

LA NORMANDIE

Dessin de H. Gerbault



— Les pommes ne donnent pas; les Parisiens affluent... Ce sera une année de poires !

Ça, c'est du rosbif et du jambon. C'est joli, ce rouge et ce rose, vous ne trouvez pas? Quelle nature morte! Prenez! Si! Si! on partage! D'ailleurs, les natures mortes!...

NELLY. — Qu'est-ce que c'est qu'une nature morte?

CÉSAR. — C'est tous les tableaux dont vous n'êtes pas. Jusqu'ici je n'ai guère pondu que des paysages et des natures mortes. J'ai eu tort, je le reconnais; mais, qu'est-ce que vous voulez, je n'avais pas eu le plaisir de vous rencontrer. Est-ce qu'il aime les tableaux, votre ami?

NELLY. — Je ne sais pas.

CÉSAR. — En tout cas, il aime les chevaux.

NELLY. — Ça, oui.

CÉSAR. — Et vous?

NELLY. — Et moi, bien entendu. (*Elle rit, mais s'apercevant que César fixe sur ses pieds et le départ de ses jambes un œil insistant, elle baisse brusquement ses jupes.*)

CÉSAR. — Ah! Il est jaloux?

NELLY, *ingénuement*. — Pourquoi me demandez-vous cela?

CÉSAR. — Pour rien (*Se levant.*) Vous savez, c'est dommage; c'était très joli.

NELLY, *ingénuement*. — Quoi donc?

CÉSAR. — Ce que je voyais de vos jambes et ce que je devinais du reste. Oh! ne faites pas cette mine effarouchée; ce n'est pas l'homme qui vous parle; c'est l'artiste, l'artiste qui vient de comprendre l'infériorité du paysage et de la nature morte sur le corps humain. Finis, le jambon, le rosbif? Parfait. Voici le dessert: fromage, fruits, café froid dans cette gourde, marc de Bourgogne dans cette petite bouteille. — Ça va?

NELLY. — Très bien. J'ai déjeuné comme une reine et vraiment je ne sais comment vous remercier.

CÉSAR. — Oh! c'est facile.

NELLY. — Tant mieux.

CÉSAR. — Retroussez un peu votre jupe...

NELLY. — Mais non.

CÉSAR. — Mais si. Ce n'est pas pour regarder vos jambes, bien qu'elles soient ravissantes...

NELLY. — Vrai?

CÉSAR. — Oh! vous pouvez me croire sur parole. Ah! si j'étais un homme du monde, si j'avais des chevaux, si je faisais courir, je vous demanderais peut-être de me les montrer, pour le plaisir.

NELLY, *riant*. — Dites donc, c'est rosse pour Gérald ce que vous dites-là.

CÉSAR. — Pensez-vous? Voyons, réfléchissez, je ne le connais même pas, ce Gérald!

NELLY, *après réflexion*. — C'est juste.

CÉSAR. — Moi, vous comprenez, si je veux les voir, ces jambes mystérieuses, c'est parce que j'en ai assez du paysage et de la nature morte, et que je veux travailler d'après le corps humain. Voilà! Ce n'est pas pour le plaisir, moi; je ne suis pas un clubman, un sportsman, un gentleman, un man quelconque; je suis un artisan, un ouvrier d'art, un bûcheur et, si je veux que vous retroussiez vos jupes, c'est uniquement pour étudier des lignes, les fixer, les garder, les emporter et les transporter sur une toile où, je l'espère, elles vivront éternellement.

NELLY, *avec admiration*. — Eternellement!

CÉSAR. — Si elles vivaient seulement quelques années de moins je serais refait. — Ça ne vous tente donc pas d'être immortalisée?

NELLY. — Mais si.

CÉSAR. — Alors? Voyons! Couchez-vous et révélez-vous; je commence.

(*César s'est reculé, crayon en main. Nelly d'un doigt timide a relevé discrètement sa robe.*)

CÉSAR. — Oh! non. Oh! non! Ça n'est pas ça! Ça ne suffit pas. Encore.

NELLY. — Mais vous êtes terrible!

CÉSAR, *avec brusquerie*. — Qu'est-ce que vous voulez? Si je fais des jambes, je fais des jambes. Je ne peux pas me contenter de chevilles, comme un simple poète.

NELLY. — C'est que...

CÉSAR. — Quoi?

NELLY, *très confuse*. — Je n'avais pas prévu que je poserais aujourd'hui pour les jambes et...

CÉSAR, *catégorique*. — Ça n'a aucune importance. Un peintre n'est pas un homme.

NELLY. — Oui, c'est vous qui le dites.

CÉSAR. — Je le prouve. Puisque je ne regarderai même pas. Des lignes, je ne cherche que des lignes, pas autre chose. Le reste, ça n'existe pas pour moi.

NELLY. — Vous me le jurez?

CÉSAR. — Sur ce que j'ai de plus sacré au monde, sur ma palette.

NELLY, *soupirant*. — Enfin! (*Elle se décide à poser plus sérieusement. Un temps. Un très grand temps. Le temps moral, bien entendu, indispensable à toute pose qui veut devenir croquis. — Nelly, brusquement*). Dites donc, mais j'y pense! Vous allez faire un tableau avec ça?

CÉSAR, *dessinant*. — Plutôt.

NELLY. — Et quand il sera fini, ce tableau?

CÉSAR. — Je le vendrai.

NELLY. — A qui?

CÉSAR. — Mais à l'amateur éclairé, qui le trouvera à son goût.

NELLY. — Alors, il y a un monsieur qui va avoir mes jambes, chez lui?

CÉSAR. — Pardon! vos lignes!

NELLY. — Un monsieur que je ne connais pas?

CÉSAR. — Je pourrai vous le présenter si vous y tenez.

NELLY. — Mais je ne veux pas, je ne veux pas. Ce tableau-là, il n'y a qu'un homme au monde qui puisse l'acheter, c'est mon amant.

CÉSAR. — Mon Dieu! lui ou un autre...

NELLY. — Non, lui, et pas un autre. Je vous donnerai son adresse. Jurez-moi que c'est à lui que vous vendrez ce tableau.

CÉSAR. — Mais je ne demande pas mieux.

NELLY. — Merci. Vous êtes gentil.

CÉSAR. — Très. (*Il continue à dessiner.*) Ne vous agitez pas, je vous en prie. Encore deux minutes et j'ai fini.

NELLY. — Oui, dépêchez-vous, car vous savez, j'ai beau être sûre que c'est uniquement pour le travail, pour les lignes, ça me gêne tout de même.

CÉSAR. — Quelle enfant! — Là, ça y est.

NELLY, *baissant vivement ses jupes et se relevant*. — Ouf! j'ai chaud! On peut voir?

CÉSAR. — Mais certainement.

NELLY, *après avoir regardé*. — Oh! — C'est moi?

CÉSAR. — Sur l'honneur.

NELLY. — Ah! — Dites donc, dans le tableau, la dame couchée qui montrera ainsi... ses lignes, vous n'allez pas lui faire ma figure, au moins? Je vous dis ça parce que, vous savez, mon amant est très jaloux. Ça pourrait tourner mal pour vous et pour moi.

CÉSAR. — Soyez tranquille, petite Nelly; la dame n'aura pas de figure. Elle sera couchée dans l'herbe et une immense ombrelle lui couvrira le visage. Le tableau s'intitulera « Sous-Bois » et l'ombrelle aura l'air d'une feuille plus grande que les autres, voilà tout.

NELLY. — A la bonne heure! Comme cela, je suis tranquille. (*Brusquement.*) Quelle heure est-il?

CÉSAR. — Quatre heures!

NELLY. — Diable! Mais il faut que je rentre. Gérald ne va pas tarder à se réveiller. Ah! voici son adresse à Paris. Ecrivez: M. Gérald Bertin, 138, rue de Lincoln. Je compte sur votre promesse?

CÉSAR. — Vous pouvez.

NELLY. — Et surtout, faites une grande ombrelle, hein!, qu'il n'y ait pas moyen de...

CÉSAR. — Dormez sur vos deux oreilles. Un parapluie de chasseur de restaurant. Là. Au revoir, mon cher modèle et à bientôt, j'espère.

NELLY. — A bientôt. (*Elle s'éloigne.*) (*De loin.*) Une très, très grande ombrelle, n'est-ce pas? c'est promis?

CÉSAR, *criant*. — Juré! Une ombrelle gigantesque.

NELLY, *de très loin*. — Merci. (*Elle disparaît.*)

. . . . . .

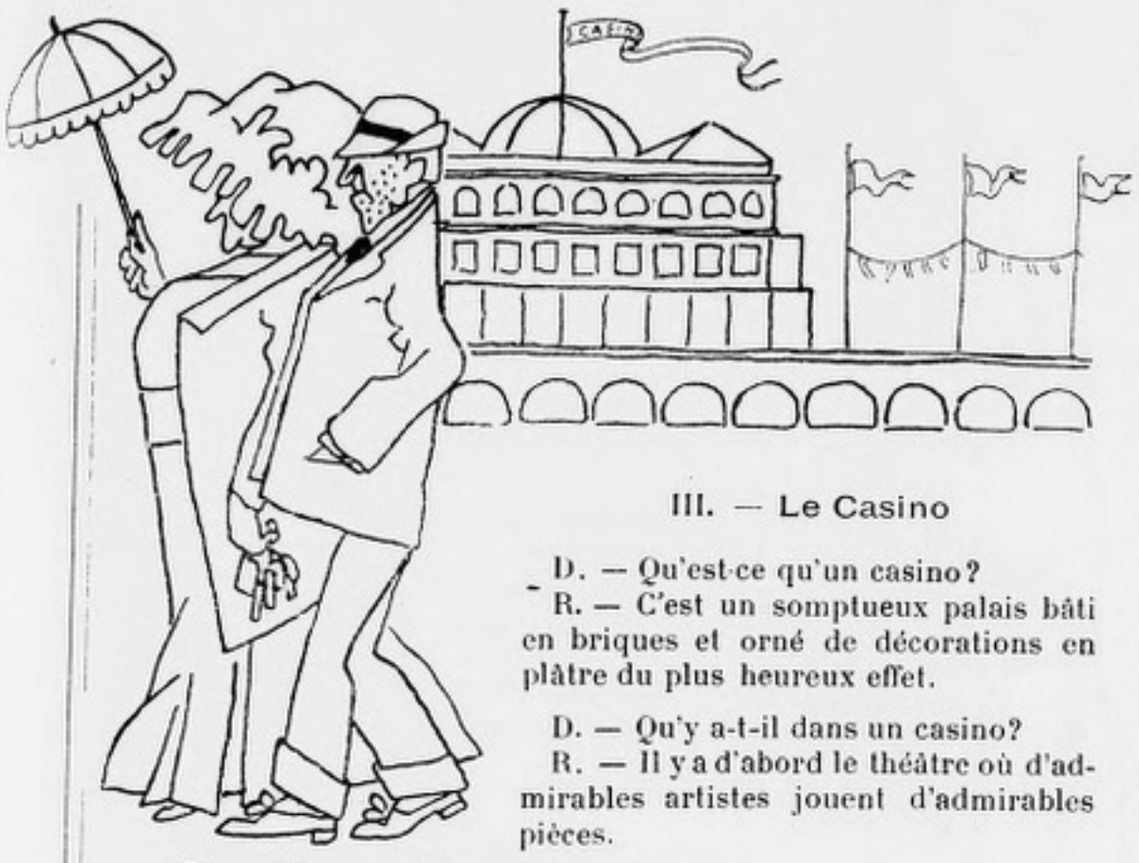
(*Une heure du matin. Nelly, très éveillée, à côté de Gérald qui commence à s'assoupir, après avoir été très caressant.*)

NELLY, *traversée d'une réflexion et d'une crainte subites en pensant au tableau futur*. — Mon Dieu! Mon Dieu! S'il allait me reconnaître tout de même.

ROMAIN COOLUS.

VILLÉGIATURES

Petit catéchisme du Parisien en vacances



III. — Le Casino

D. — Qu'est-ce qu'un casino?

R. — C'est un somptueux palais bâti en briques et orné de décorations en plâtre du plus heureux effet.

D. — Qu'y a-t-il dans un casino?

R. — Il y a d'abord le théâtre où d'admirables artistes jouent d'admirables pièces.

D. — Dites-moi la caractéristique des artistes du casino?

R. — Tous les artistes du casino appartiennent « à l'Odéon ». Ce sont des braves gens, volontiers familiers. Les messieurs portent, en ville, de superbes chapeaux panama, des pantalons de toile et des souliers blancs. Et les dames, aussi, sont vêtues de blanc; elles sont pourtant d'un certain âge.



D. — Que joue-t-on au casino?

R. — Des pièces du « répertoire ». Mais on n'a jamais pu savoir ce qu'était un répertoire. Les pièces les plus en faveur au casino sont : *Mignon*, *Le Chapeau de paille d'Italie*, *Les Deux Orphelines* (pour les grandes représentations populaires du dimanche), *La Cagnotte*, *La Robe rouge* et *Athalie* (pour les matinées classiques du jeudi).



D. — Ces pièces ne présentent-elles pas, toutes, une étrange particularité?

R. — Si. Elles ont des actes infiniment courts et des entr'actes infiniment longs.

D. — Que fait-on pendant les entr'actes?

R. — On passe le temps. Et il n'y a qu'un moyen de passer le temps; on va près d'une grande table verte sur laquelle des chiffres sont inscrits en blanc et l'on jette, sur cette table, de la menue monnaie. C'est ce qu'on appelle jouer à la boule.

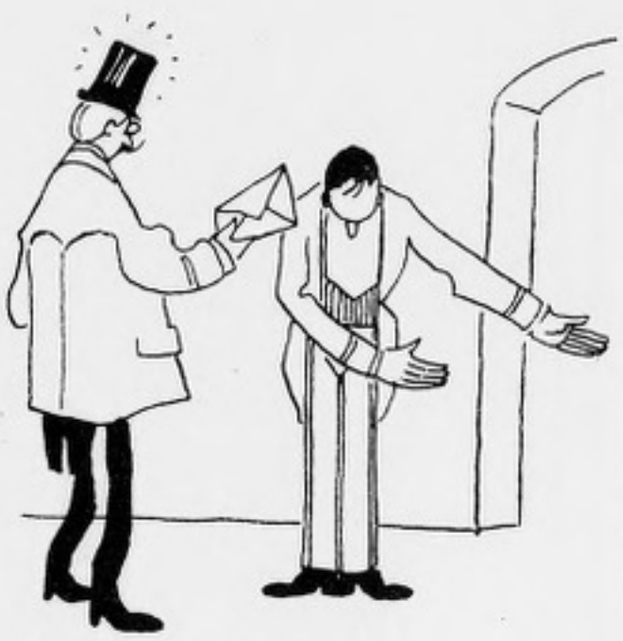
D. — Qu'est-ce que la boule?

R. — C'est un jeu qui a remplacé les petits chevaux, parce que les petits chevaux ne faisaient pas perdre assez vite leur argent aux joueurs.



D. — Expliquez-moi le fonctionnement de la boule?

R. — C'est extrêmement compliqué. Un monsieur, vêtu de noir, et à la voix caverneuse crie : « Messieurs, faites vos jeux! » Alors les joueurs, obéissants, font leurs jeux. Aussitôt un autre monsieur, vêtu de noir, lance dans une sorte de cuvette percée de neuf trous une balle en caoutchouc; dès que la balle s'est arrêtée dans un de ces trous, un troisième monsieur, vêtu de noir, ratisse, avec dédain et célérité, l'argent des joueurs.



D. — Gagne-t-on à ce jeu?

R. — Mais certainement. On gagne un franc et l'on en perd une cinquantaine. Pourtant quelques vieilles dames sordides réalisent, parfois, cinq à six francs de bénéfices. C'est un fait étrange mais indéniable que les jeux de hasard ne réussissent guère qu'aux dames chenues et négligées.

D. — Qu'y a-t-il encore au casino?

R. — Il y a « le Cercle des étrangers ». C'est un endroit select où ne sont admis que les gentlemen de la plus haute moralité. Les conditions d'admission au *Cercle des étrangers* sont des plus sévères...

D. — Quelles sont ces conditions?

R. — Il faut présenter une carte de visite ou tout au moins une enveloppe de lettre. Il faut aussi acquitter une cotisation qui s'élève à la somme de dix francs.

D. — Les dames sont-elles admises?

R. — Parfaitement, et avec enthousiasme.

D. — Que fait-on à ce cercle?

R. — On y joue au baccarat.

D. — Qu'est-ce que le baccarat?

R. — C'est un jeu auquel les pontes gagnent si l'on a pris la banque et auquel la banque gagne si l'on est ponte.

D. — Faut-il tirer à cinq?

R. — Il y a deux réponses catégoriques à faire à cette question :

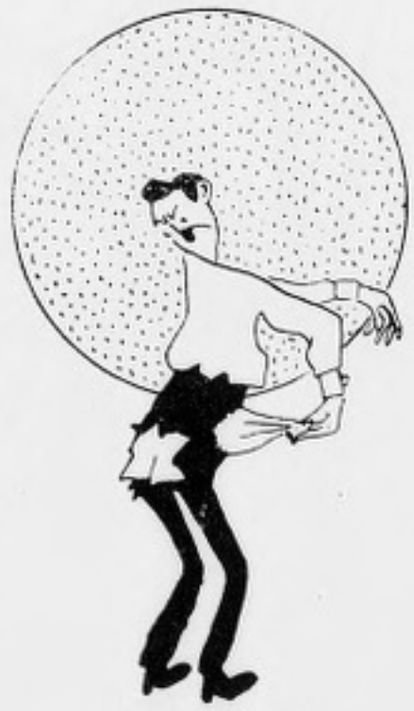
1° Non. Il ne faut jamais tirer à cinq.

2° Oui. Il faut toujours tirer à cinq.

Cette controverse, ouverte depuis qu'il y a des hommes et qu'ils pontent, durera jusqu'à la consommation des siècles.

D. — Y a-t-il des joueurs qui gagnent au cercle?

R. — Il y en a plusieurs. Pour se venger d'eux, on dit que ce sont des rastas.



D. — Les dames gagnent-elles?

R. — Quelquefois, quand elles sont âgées. Jamais quand elles sont jeunes. Mais, fait singulier, les jeunes et jolies femmes ont toujours de l'argent.

D. — Qu'est-ce que la cagnotte?

R. — C'est un rien, un tout petit trou percé dans la table. Les croupiers s'efforcent en vain de le boucher en y jetant des pièces d'or. C'est le trou des Danaïdes. Il est toujours béant.

D. — Et qu'est-ce qu'une culotte?

R. — C'est un pantalon qui n'a plus de fonds...

Maurice Prax.

LES SECRETS DE LA POSTE DE TROULALA-SUR-MER

Dessins de E. Touraine

Poste restante

— Pas de lettres pour moi, Monsieur?
— Non, Mademoiselle.
— Mon Dieu, comme le service de la poste est mal fait!

Le Télégramme

« Envoyez d'urgence robe du soir bleue, tennis rayé, petit trotteur kaki. Plus rien à me mettre...

Baronne de Sainte-Epate.

Le Téléphone

— Pas libre? Pas libre?... C'est impossible... Le baron est toujours libre!

La Lettre du Mari

— Son oncle est malade... Enfin seule!

La Lettre recommandée

— Mais enfin, Monsieur, quelles pièces dois-je produire pour avoir cette malheureuse lettre?
— Oh! Ma'ame, n'importe quoi : votre contrat de mariage, par exemple.

Le Chèque

A M. Alphonse Follebise
artiste masseur.

Le Mandat-poste

« A Mme Honorine Beaupoupard, nourrice. »

— Allô? Allô! Je suis avec Georges; dis à Jacques que je suis avec Gustave...

— Allons, ne montez pas sur vos grands chevaux parce que j'ai joué aux petits!...



Bibelots

Un grand salon Louis XV, avenue de Messine, les persiennes sont fermées, les rideaux presque clos. Cependant il fait un si beau soleil de juillet que la lumière pénètre partout, et jusqu'au fond des vitrines. Dans la pénombre dorée, des bibelots dix-huitième de grande marque, sûrs qu'aucune oreille humaine ne peut les entendre, puisque les maîtres du logis sont à Villers, causent de leurs petites affaires et de celles de l'Amateur qui les a réunis.

Une Chinoise de paravent, *de Pillement, répondant au compliment d'un* Galant de porcelaine de Saxe. — ... Oui, j'en conviens, c'est amusant d'avoir la vedette de l'actualité. Il y a, paraît-il, à l'Exposition chinoise des Arts décoratifs, une petite magote de la collection Rothschild dont raffolent les dilettantes.

Le Galant. — C'est une beauté d'un harem inaccessible, et les dilettantes peuvent tirer la langue; mais vous en bénéficierez, vous qui êtes sa sœur, et certainement bien plus jolie qu'elle. Vous allez valoir des cent mille... comme cette assiette d'Urbino qui a fait presque un demi-million, à Londres!



Le pot à bière.

Un Pot a bière flamand, *avec un large rire qui lui ouvre le bec jusqu'à la charnière.* — Gare à la bonne, si elle casse cette assiette-là!...

La Chinoise. — Si je vaux jamais le demi-million, mes amis, je ne resterai pas longtemps parmi vous... Monsieur notre Amateur aura vite fait de me glisser dans une vente...

Le Galant. — Oui, un peu marchand, peut-être, notre Amateur... Commerce d'homme du monde!... Ce n'est pas le moins productif, quelquefois.

Un Amour, *de Gouthière, qui s'arrête de flûter.* — Non, non... pas marchand, notre Amateur : amoureux... éternellement amoureux, délicieusement amoureux, malgré ses soixante ans...

Un Petit bourdaloue *mystique, tout à fait du début du XVIIIe, et qui dut accompagner au sermon quelque chaste demoiselle de Saint-Cyr; il est moucheté de fleurettes bleues barbeau qui ouvrent leurs pétales comme des regards ingénus.* — Amoureux de Madame?...

Un Petit cheval Louis XV, *de Rouen, riant d'un rire de basse taille.* — Oh! oh! elle est bien bonne!...

Le Bourdaloue. — Vous avez l'air bien sceptique, mon cher.

Le Petit cheval. — Que voulez-vous... j'en ai tant vu!

Le Pot a bière. — Vous avez le mot juste, petit cheval!



L'Amour, de Gouthière

L'Amour, *au petit Bourdaloue.* — Amoureux de Madame!... Pensez-vous?... Amoureux de Sophie Printemps, des Folies Nouvelles, qu'il appelle son petit Saxe, un bibelot qui lui coûte plus cher que nous tous... Et c'est dans le réticule de Sophie Printemps que passent tous les bénéfices de notre Amateur averti...

Le Petit cheval. — Oh! oh!... Vous croyez aux bénéfices, vous!...

L'Amour. — Mais oui!.. Monsieur a des élèves, de petits jeunes gens de famille qui aspirent aussi au titre d'« Amateur averti ». Il les conseille, les guide paternellement; parfois même il se dessaisit, en leur faveur, de quelques belles pièces, qu'il a assez vues, ou dont il doute... Pas plus tard qu'il y a huit jours, il a cédé, avec des larmes, à un petit jeune homme très gentil, un plat de Marseille veuve Perrin... Il fallait voir le petit jeune homme remercier avec une effusion touchante et payer, d'enthousiasme, le plat quatre fois ce qu'il avait coûté à Monsieur.

Le Petit cheval. — Je ne vous dis pas... Quelquefois il y a de bons tours d'amateur... Mais moi, qui, par définition, connais le fond des choses, je vous dirai que les collections sont surtout utiles aux messieurs mariés, pour dissimuler les virements de fonds nécessaires à l'entretien de la petite amie... Les femmes sont pleines de confiance :

« — Sa collection, disent-elles, c'est son petit vice. Que voulez-vous? Il en faut un... Ça nous coûte cher, mais s'il avait une danseuse!... » Et le soir Monsieur rentre : — Tu sais, je suis éreinté, j'ai couru toute la journée, mais quelle trouvaille! Regarde le joli encrier!... Je l'ai eu pour rien... cinq mille!

« — Cinq mille! s'écrie madame, mais tu es fou de payer cinq mille francs un encrier!

« — Un encrier de Strasbourg, signé C. H., de Charles Joseph Hannong, ça vaut dix mille, mon petit chat, dix mille comme un sou, puisque le même encrier, — le même! — a fait douze mille à Londres!... J'inscris dix mille sur mon calepin de valeur... Notre fortune, ma chérie, a donc monté de cinq mille aujourd'hui.

« Et tout le monde est content : Monsieur et Madame ont cinq mille francs de plus. Chiffonnette deux mille, le marchand trois mille, — et plus tard, à la vente future, l'encrier fera peut-être dix mille... à moins qu'il ne fasse cinq cents. Monsieur n'est peut-être pas si averti qu'il le croit; l'encrier vient peut-être de cette petite rue de Clignancourt où un faussaire de génie a fabriqué les plus belles pièces de nos musées.

La Chinoise. — Ça m'étonne de vous entendre dire cela, vous?

Le Petit cheval. — Pourquoi moi?

La Chinoise. — Parce que vous êtes trop roué. D'abord vous n'êtes pas de la bonne époque, celle de Guillebaud... Et êtes-vous même d'une



Sophie Printemps et l'Amateur.



La Chinoise.

époque quelconque? Votre corne est douteuse, mon cher! Je ne sais pas si l'homme de génie dont vous parlez a eu la main bien heureuse ce jour-là...

LE PETIT CHEVAL. — Oh! il vous sied bien de parler de contrefaçon, vous qui êtes la contrefaçon même! Chinoise d'une Chine qui n'a jamais existé!... Madame Rococo!...

LE GALANT. — Oh! pardon! N'insultez pas madame... C'est elle qui, se maniérant aux souplesses félines de l'Extrême-Orient, a dégelé la femme française des raideurs Louisquatorziennes. Rocaille et rococo, c'étaient là des injures bonnes dans la bouche des Romaines de l'Empire; la génération subtile d'aujourd'hui accommode très bien sa paresse sur la bergère Louis XV, qui suit les mouvements du corps et ouate les moindres creux avec les coussins fleuris de fleurettes de soie... Tenez, voulez-vous que je vous dise : pour parler comme vous le faites, je crois bien que vous n'en avez pas tant vu que cela!...

LE PETIT CHEVAL, *furieux*. — Comment cela! Comment cela!... Ah! si j'avais encore mes quatre pieds, vous verriez comme je bondirais vers vous, comme je vous piétinerais!...

Ils sont interrompus par deux personnes qui entrent dans la pièce. C'est l'AMATEUR et SOPHIE PRINTEMPS, perdue sous les gazes et les écharpes.



Le Galant.

L'AMATEUR. — Venez, venez sans crainte, il n'y a personne : tout le monde est à Villers; le concierge n'était pas dans sa loge... Je crois bien qu'il est aux bains de mer aussi, le misérable!

SOPHIE PRINTEMPS. — C'est curieux! Pour venir voir votre collection je suis émue comme à mon premier rendez-vous!

L'AMATEUR. — Oh! Chère!...

SOPHIE PRINTEMPS. — Oh! vous savez, mon bon, ne vous gobez pas! Ce n'est pas vous qui m'impressionnez, c'est votre chez vous, celui de votre femme... Je ne suis pas ici tout à fait à ma place...

L'AMATEUR. — Si, si, vous y êtes... Vous êtes une artiste, vous venez voir des objets d'art, c'est tout naturel!...

SOPHIE PRINTEMPS, *tout à fait remise*. — Très joli, très joli... tout cela. Alors, ça a de la valeur, tous ces vieux pots-là?... Dites donc, vous n'avez pas de toupet, vous! Vous mettez un petit cheval dans votre vitrine,... En quoi est-il?

L'AMATEUR, *un peu vexé*. — En vieux Rouen, à la corne... Vous savez, il y a des assiettes qui valent dix mille francs, là-dedans.

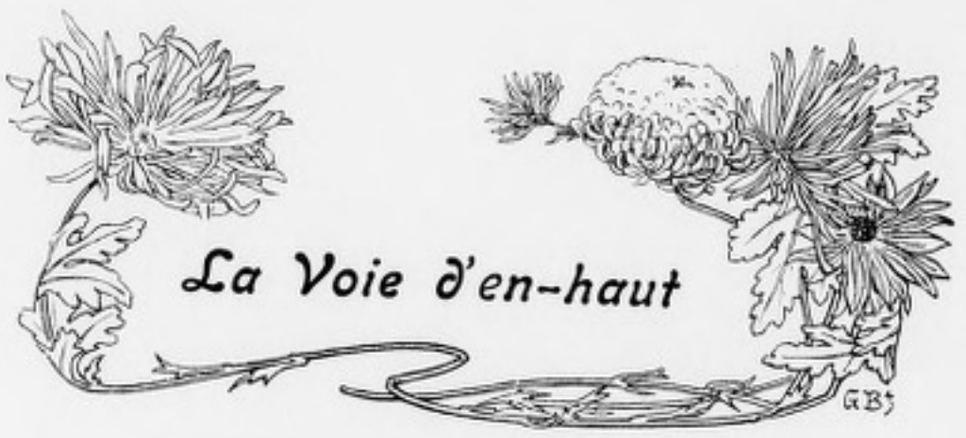
SOPHIE PRINTEMPS. — Dix mille francs!... Alors, tout ça, en bloc, ça doit valoir des cent mille francs!

L'AMATEUR, *se rengorgeant*. — Au bas mot, un million!

SOPHIE PRINTEMPS, *éblouie*. — Un million!..... Avec un million on pourrait en avoir des robes, et des bijoux, des autos... et même un aéroplane!... (*Se coulant contre le gilet de l'*AMATEUR.) Ah! chéri, chéri, comme je t'aime!.....

LOUIS MORIN.





Depuis des mois, plaintives ombres,
Chancelant sur nos pieds meurtris,
Nous errons parmi les décombres :
De Pontich, l'homme aux travaux sombres,
Sans pitié sabote Paris!

O cité qu'attristent les grèves,
Fuir enfin ton sol dévasté
Pour les bois, les champs et les grèves,
Ce serait le plus doux des rêves :
Mais le ciel sabote l'été!

Qu'importe l'averse qui pleure!
Evadons-nous, fût-ce en enfer!
— Non. L'espoir de fuir est un leurre ;
Les cheminots vont tout à l'heure
Saboter les chemins de fer!

Une nuit, loin de toute gare,
Si nous en croyons leurs aveux,
Tous à la fois, sans crier gare,
Comme on laisse éteindre un cigare,
Les chauffeurs éteindront leurs feux ;

Et sans savoir ce qui motive
Ce subit et profond repos,
Wagons, tender, locomotive,
Tombés à la vie inactive,
S'assoupiront, mornes troupeaux.

O familles infortunées,
Qui, vous éveillant dans le train,
Vous trouverez abandonnées
Dans des boites capitonnées,
A mi-chemin des Pyrénées,
De la Manche ou des bords du Rhin!

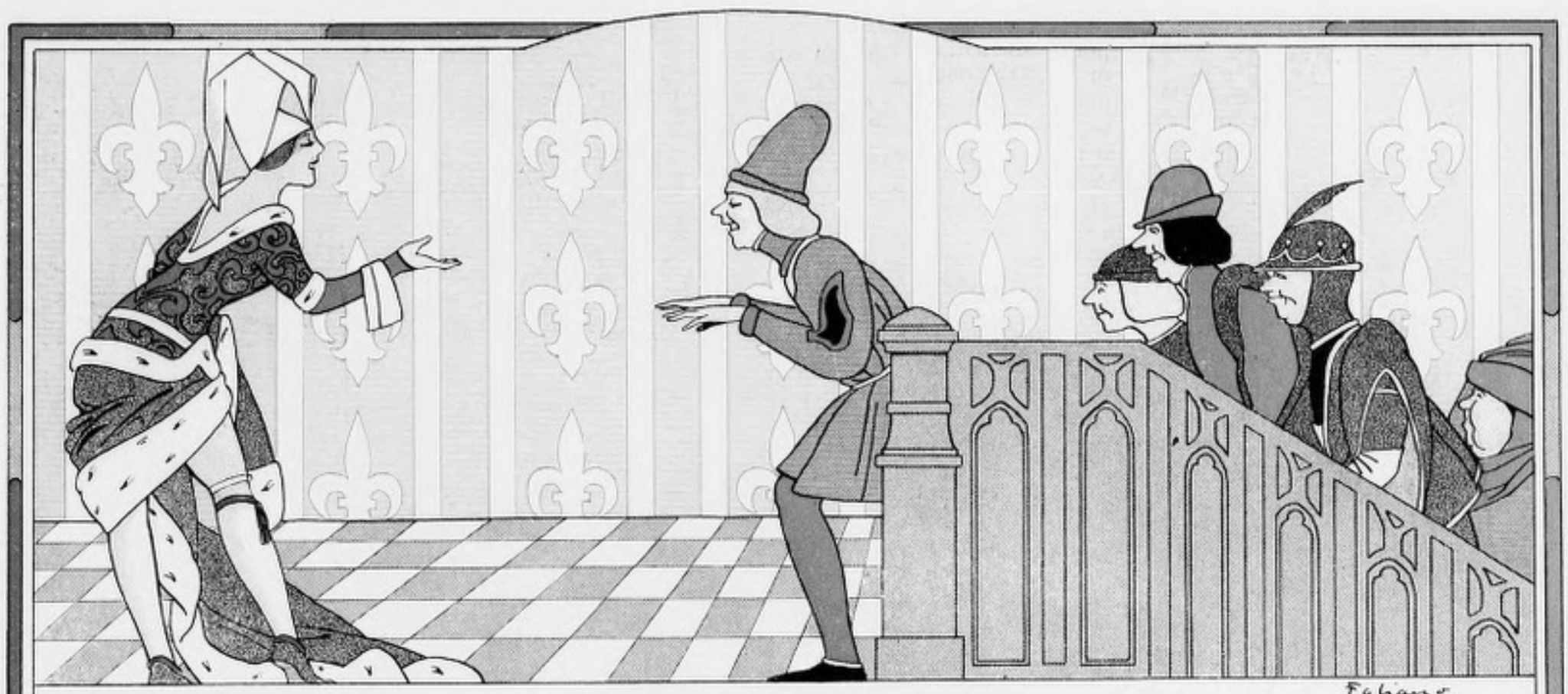
Et les prévoyants, les habiles,
Déjà bien loin, en sûreté,
Reviendront-ils, après l'été,
Dans ce Paris qu'ils ont quitté,
Si les chauffeurs d'automobiles,
Mûs aussi par de bas mobiles,
Passent tous à la C. G. T.?

O sombre dieu du Sabotage
Et du Chambard universel,
Règne sur terre sans partage,
— Car tu n'en veux pas davantage! —
Mais laisse aux exilés le Ciel!

A nous, aviateurs fidèles,
Héros bienfaisants et chéris!
Prenez-nous sur vos larges ailes,
Et, comme au nid les hirondelles,
Ramenez-nous tous à Paris!

Jusqu'au jour — qui n'est pas très proche! —
Où les cheminots de l'azur,
Grévistes sans peur ni reproche,
Saboteront à coups de pioche
Les larges routes du Ciel pur!

HENRI MALTESTE.



LA JAMBE
A travers les Ages

VII. — Sur les vraies causes de la Renaissance

A ceux, — s'il en reste encore, — qui douteraient encore que la jambe féminine fût l'unique levier de tous les événements du monde, nous demandons, en vérité, de résoudre ce problème de l'histoire qu'on a nommé la Renaissance et dont le point culminant fut le siècle de François Ier. Nous les voyons d'ici patauger pour expliquer cet épanouissement extraordinaire des arts et de la pensée, en des explications confuses et cent fois redites, invoquant l'influence des guerres d'Italie ou de la ruine de Byzance, allant chercher, en un mot, les prétextes les plus lointains comme les plus saugrenus et tournant pour parler franc, autour du pot, c'est-à-dire autour de la robe.

A ne considérer que la sûrface des choses, il y a cependant de quoi être dérouté, reconnaissons-le. Voici tout à coup, à cette aurore du XIIe siècle, le plus magnifique des souverains au milieu d'une cour fastueuse remplie des plus galantes femmes, qui ne se cache pas de donner la majeure partie de son existence à l'amour ! Tout le monde l'imite, tous les écrits du temps ne sont pleins que de la louange des secrètes perfections des dames et cependant jamais celles-ci ne paraissent mieux défendues ! Elles ont institué une mode qui semble rébarbative entre toutes celles qu'on ait jamais imaginées : la raide *basquine* serrée au buste, qui était un vrai corselet, — pis qu'un corset ! — et surtout la *vertugade*, cloche de gros canevas empesé, paré de taffetas, de la taille jusqu'aux pieds. En aucun temps, certes, on ne vit si robustes garants de la vertu.

Il s'agit simplement de ne point considérer les choses à la légère pour s'assurer que tout cela se combinait admirablement. Au point de vue matériel, d'abord, il est bon de noter, en ce qui concerne la basquine, qu'elle fut fort décolletée, sous François Ier ; et en ce qui concerne la *vertugade*, il faut faire cette précieuse observation, c'est que si elle recouvrait *la chausse*, cette chausse n'avait plus désormais qu'une partie unique : *le bas*. Passons par-dessus les périphrases et disons tout à trac que la Renaissance abolit la culotte.



Ah ! voici qui ouvre singulièrement l'œil du lecteur — l'œil de l'intelligence, bien entendu ! — Pas de culotte, la belle Mme de Chateaubriand, la suave Mme de Vendôme, la duchesse d'Etampes, ni la superbe Rohan ! Pas de culotte, la reine Eléonore ! Alors que venait faire là cette rebutante vertugade, que d'aucuns prétendaient traduire par *vertu-garde*, et qui se dressait en hargneuse barrière devant un chemin si librement tracé par ailleurs ?

Répondons tout bonnement que cet appareil ne venait que renforcer le plaisir, suivant l'immuable loi marquée au début même de cet ouvrage et maintes fois répétée : la dissimulation de la jambe caractérise toujours les époques de joie et de raffinement.

Il faut voir au premier livre de Gargantua, comment le bon Rabelais prétendait parer les jambes des belles religieuses de Thélème : « Elles portoient chausses d'écarlates ou de migraine, et lesdites chausses passoient au-dessus du genou, de trois doigts justement et la lizière estoit de quelque belle broderie et descoupures. Les jarretières estoient de la couleur de leurs bracelets et comprenoient le genou au-dessus et en dessous. Les souliers escarpins et pantoufles de velours cramoisi, rouge ou violet, dechiquetté à barbe d'écrevisse... » On peut juger le bon parti que les nonnes thélémites pouvaient tirer de cet agréable accoutrement sans faillir à leur unique loi monastique : « FAY CE QUE VOULDRAS. » Les sujettes du bon roi François Ier, qui n'avaient pas à s'embarrasser de la moindre règle, mais qui, par contre, avaient à bien peu de chose près, la même coquetterie de leurs dessous que les héroïnes de Rabelais, jouaient de la jambe, cela est sûr, mieux qu'on ne fit jamais. « La montre d'une belle jambe et d'un beau pied, dit le seigneur de Bourdeilles, est fort dangereuse à ensorceler les yeux à l'amour ; et m'estonne que plusieurs bons écrivains tant de nos poëtes qu'autres, n'en aient écrit comme ils en ont fait d'autres parties de leur corps. »

D.



LA VAGABONDE

Maintenant, nous nous reposons. Une grande trêve, où nous reprenons haleine. C'est moi qui l'ai quitté, cette fois, et qui me suis levée avec le besoin de tordre mes bras, de m'étirer, de grandir. J'ai pris, pour rajuster mes cheveux et mirer mon nouveau visage, la glace à main, et je ris de nous y voir à tous deux ces traits ensommeillés, ces lèvres tremblantes, brillantes, un peu enflées. Maxime est demeuré sur le divan, et son muet appel reçoit la plus flatteuse réponse : mon regard de chienne soumise, un peu penaude, un peu battue, très choyée et qui accepte tout, — la laisse, le collier, la place aux pieds du maître...

VIII

Il est parti. Nous avons dîné ensemble, n'importe comment : Blandine a fait des côtelettes en sauce, avec des cornichons... Je mourais de faim. « Et l'amour comblant tout, hormis... » disait-il, pour montrer qu'il a lu Verlaine.

La fin du dîner ne nous a point rejetés aux bras l'un de l'autre, et nous ne sommes pas amants, car il est pudique, et l'impromptu me déplaît... Mais je me suis engagée, promise joyeusement, sans coquetterie :

— Nous avons tout le temps, n'est-ce pas, Max?

— Pas trop, chérie! Je suis si vieux, depuis que je vous attends!

Si vieux... Il ne sait pas mon âge...

Il est parti, il reviendra demain... Il ne pouvait se détacher de moi, et j'avais peur de faiblir, je le repoussais de mes bras étendus... J'avais chaud, et il me flairait avec emportement, comme prêt à mordre... Enfin, il est parti. Je dis « enfin », parce que je vais pouvoir penser à lui, à nous...

« L'amour... » a-t-il dit. Est-ce l'amour? Je voudrais en être sûre. Est-ce que je l'aime? Ma sensualité m'a fait peur; — mais ce ne sera peut-être qu'une crise, un débordement de ma force bridée si longtemps, et, après, je m'apercevrai que je l'aime? Oui, je l'aime, sans doute... S'il revenait frapper à mon volet... Oui, certainement, je l'aime. Je me penche, émue, vers le souvenir de certaines intonations qu'il eut aujourd'hui, — l'écho de son petit grondement amoureux suffit à me faire perdre le souffle, — et puis, qu'il était bon, et fort, et secourable à ma solitude, lorsque j'ai mis ma tête sur son épaule!... Mais oui, je l'aime! Qui m'a rendue si craintive? Je n'y mettais pas tant de façons, lorsque...

Sur quelle tombe ma pensée vient-elle imprudemment de butter? Il est trop tard pour fuir, — j'ai rencontré une fois de plus ma conseillère sans pitié, celle qui me parle de l'autre côté du miroir...

« Tu n'y mettais pas tant de façons, lorsque l'amour, fondant sur toi, te trouva si folle et si brave! Tu ne t'es pas demandé, ce jour-là, *si c'était l'amour!* Tu ne pouvais t'y tromper : c'était lui, l'amour, le *premier amour*. C'était lui, et ce ne sera plus jamais lui! Ta simplesse de petite fille n'a pas hésité à le reconnaître, et ne lui a marchandé ni ton corps, ni ton cœur enfantin. C'était lui, qui ne s'annonce point, qu'on ne choisit pas, qu'on ne discute pas. Et ce ne sera plus jamais lui! Il t'a pris ce que tu peux donner seulement une fois : ta confiance, l'étonnement religieux de la première caresse, la nouveauté de tes larmes, la fleur de ta première souffrance!... Aime, si tu peux; cela te sera sans doute accordé, pour qu'au meilleur de ton pauvre bonheur tu te souviennes encore que rien ne compte, en amour, hormis le premier amour, — pour que tu subisses, à chaque instant, la punition de te souvenir, l'horreur de comparer! Même quand tu diras : « Ah! ceci est meilleur! » tu pâtiras de comprendre que rien n'est bon, qui n'est unique! Il y a un Dieu qui dit au pécheur : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé... » mais l'Amour n'a pas tant de miséricorde : « Toi qui m'as trouvé une fois, dit-il, tu me perds à jamais! » Tu croyais, en le perdant, avoir tout souffert? ce n'est pas fini! Savoure, en cherchant à ressusciter ce que tu fus, ta déchéance; taris, à chaque festin de ta nouvelle vie, le poison qu'y versera le premier, le seul amour!... »

IX

Il va falloir que je parle à Margot, que je lui avoue l'événement, ce coup de soleil qui embrase ma vie... Car, c'en est fait, nous nous aimons. C'en est fait et, d'ailleurs, j'y suis résolue. J'ai envoyé au diable tous mes souvenirs-et-regrets, et ma manie, comme je dis, du filigrane sentimental, et mes *si*, mes *car*, mes *mais*, mes *cependant*...

Nous nous voyons à toute heure, il m'entraîne, m'étourdit de sa présence, m'empêche de penser. Il décide, il ordonne presque, et je lui fais, en même temps que l'hommage de ma liberté, celui de mon orgueil, puisque je tolère qu'arrive chez moi une abondance gaspilleuse de fleurs, de fruits de l'été prochain, — et je porte, épinglée à mon cou, une fléchette scintillante, comme fichée dans ma gorge, toute saignante de rubis.

Et pourtant nous ne sommes pas amants! Patient désormais, Max s'impose et m'impose des fiançailles étrangement déprimantes, qui, en moins d'une semaine, nous ont déjà un peu maigris et alanguis. Ce n'est pas vice, chez lui, c'est coquetterie d'homme qui veut se faire désirer et me laisser en même temps, aussi longtemps que je voudrai, un fallacieux « libre arbitre »...

Il ne me reste pas grand'chose à désirer, d'ailleurs... Et je ne tremble à présent que devant cette ardeur ignorée, jaillie de moi au premier contact, toujours sauvagement prête à lui obéir... L'heure qui nous joindra tout à fait, oui, il a raison de la retarder. Je sais à présent tout ce que je vaux, et la magnificence du don qu'il recevra. Son espoir le plus exaspéré, je le dépasserai, j'en suis sûre! Qu'il grappille, un peu, son verger s'il veut...

Et il veut souvent. Pour mon plaisir et pour mon inquiétude, le hasard a mis, en ce grand garçon d'une beauté simple et symétrique, un amant subtil, créé pour la femme, et si divinateur que sa caresse semble penser en même temps que mon désir. Il me fait songer, — j'en rougis, — au mot d'une luxurieuse petite camarade de music-hall, qui me vantait l'habileté d'un nouvel amant : « Ma chère, on ne ferait pas mieux soi-même! »

Mais... il va falloir que j'avertisse Margot! Pauvre Margot que j'oublie... Quant à Hamond, il a disparu. Il sait tout, grâce à Max, et s'écarte de ma demeure comme un parent discret...

Et Brague! Oh! la tête de Brague à notre dernière répétition! Sa plus belle grimace de Pierrot accueillit mon arrivée dans l'automobile de Max, mais il ne dit rien encore. Il témoigna même une courtoisie singulière et imméritée, car je fus, ce matin-là, gaffeuse, absente, prompte à rougir et à m'excuser Enfin, il éclata :

— Fous le camp! Retournes-y! Prends-en ton content, et ne rapplique ici que quand tu en auras jusque-là!...

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30 *et* 31.

Plus je riais, plus il fulminait, pareil à un petit diable asiatique :

— Rigole, va, rigole! Si tu voyais la gueule que t'as!

— Ma gu...!

— Elle en veut, elle en demande, ta gueule! Ne lève pas les yeux sur moi, Messaline!... Vous la voyez! criait-il en prenant à témoin des dieux invisibles : elle montre ces calots-là en plein midi! et quand je réclame, pour la scène d'amour de la Dryade d'en mettre tant et plus, et de me mouiller un peu ça, elle vous sort un carafon de première communiante!

— Est-ce que *ça* se voit vraiment? demandais-je à Max qui me ramenait chez moi.

Le miroir, — le même qui refléta, l'autre soir, ma glorieuse figure de défaite, — encadre un visage effilé, au sourire défiant de renard aimable. Je ne sais quelle flamme, pourtant, y passe et repasse, le fardant, si je puis dire, d'une jeunesse harassée...

J'avouerai donc tout à Margot : ma rechute, mon bonheur, le nom de celui que j'aime... Il m'en coûte. Margot n'est pas la femme du « Je te l'avais bien dit! » mais je crois que je vais, sans qu'elle le fasse paraître, l'attrister, la décevoir. « Chatte échaudée, tu retourneras à la chaudière! » Certes, j'y retourne, et de quel cœur !...

Je trouve Margot immuablement pareille à elle-même dans le grand atelier où elle dort, se nourrit et élève ses chiens brabançons. Grande, droite, en blouse moscovite et longue veste noire, elle penche sa pâle figure aux joues romaines, ses rudes cheveux gris coupés au-dessous de l'oreille, sur un panier où remue un petit avorton jaune, un minuscule chien en chemise de flanelle qui lève vers elle un front bossué de bonze, de beaux yeux implorants d'écureuil... Autour de moi jappent et frétillent six bestioles effrontées, qu'un claquement de fouet précipite dans leurs niches de paille...

— Comment, Margot, encore un brabançon? C'est de la passion!

— Ah! Dieu, non! dit Margot qui s'assied en face de moi, berçant sur ses genoux la bête malade. Je ne l'aime pas, cette pauvrette-là.

— On vous l'a donnée?

— Non, je l'ai achetée, — naturellement. Ça m'apprendra à ne plus passer devant le marchand de chiens, cette vieille fripouille d'Hartmann. Si tu avais vu cette brabançonne dans la vitrine, avec sa petite figure de rat malade, et cette épine dorsale en chapelet saillant, et surtout ces yeux... Il n'y a plus guère qu'une chose qui me touche, tu sais, c'est le regard d'un chien à vendre... Alors je l'ai achetée. Elle est à moitié claquée d'entérite; ça ne se voit jamais chez le marchand : on les dope au cacodylate... Dis-moi, mon enfant, il y a bien longtemps que je ne t'ai vue : tu travailles?

— Oui, Margot, je répète...

— Ça se voit, tu es fatiguée.

Elle me prend le menton, de son geste familier, pour renverser et attirer mon visage. Troublée, je ferme les yeux...

— Oui, tu es fatiguée... Tu as vieilli, dit-elle d'un ton de voix profond.

— Vieilli !... Oh! Margot!...

Tout mon secret m'échappe dans ce cri de douleur, avec un flot de larmes. Je me réfugie contre ma sévère amie, qui me caresse l'épaule, avec le murmure maternel, le « Pauvre petit! » dont elle rassurait tout à l'heure la brabançonne malade...

— Allons, allons, pauvre petit, allons... Ça va passer. Tiens, voilà de l'eau boriquée pour laver tes yeux. Je venais justement d'en faire pour les yeux de Mirette. Pas avec ton mouchoir! prends du coton hydrophile... Là!... Pauvre petit, tu as donc bien besoin de ta beauté, en ce moment-ci?

— Oh! oui... oh! Margot...

— « Oh! Margot! » Dirait-on pas que je t'ai battue? Regarde-moi! Tu m'en veux beaucoup, pauvre petit?

— Non, Margot...

— Tu sais bien, poursuit-elle de sa voix égale et douce, que tu dois trouver toujours chez moi toute espèce de secours, même le plus cuisant de tous : la vérité... Qu'est-ce que je t'ai dit? Je t'ai dit : tu as vieilli...

— Oui... Oh! Margot...

— Allons, ne recommence pas! Mais tu as vieilli *cette semaine!* tu as vieilli *aujourd'hui*! Demain, ou dans une heure, tu auras cinq ans de moins, dix ans de moins... Si tu étais venue hier, ou demain, je t'aurais dit sans doute : « Tiens, tu as rajeuni! »

— Songez donc, Margot, j'ai bientôt trente-quatre ans!

— Plains-toi! j'en ai cinquante-deux.

— Ce n'est pas la même chose. Margot, j'ai tant besoin d'être jolie, d'être jeune, d'être heureuse... J'ai... Je...

— Tu as un amant?

Sa voix est toujours douce, mais l'expression de son visage a changé légèrement.

— Je n'ai pas d'amant, Margot! Seulement, il est hors de doute que... je vais en avoir un. Mais... je l'aime, vous savez!

Cette manière de niaise excuse égaie Margot.

— Ah! tu l'aimes?... Lui aussi t'aime?

— Oh!

D'un geste orgueilleux, je garantis mon ami du moindre soupçon.

— C'est bien. Et... quel âge a-t-il?

— Juste mon âge, Margot : trente-trois ans passés, tout près de trente-quatre.

— C'est... c'est bien.

Je ne trouve plus rien à ajouter. Je suis affreusement gênée. J'espérais, le premier embarras passé, bavarder ma joie, raconter tout de mon ami, la couleur de ses yeux, la forme de ses mains, sa bonté, son honnêteté...

— Il est... il est très gentil, vous savez, Margot... risqué-je timidement.

— Tant mieux, mon enfant. Vous avez des projets tous deux?

— Des projets? non... Nous n'avons encore pensé à rien... On a le temps...

— C'est juste : on a bien le temps... Et ta tournée, qu'est-ce qu'elle devient dans tout ça?

— Ma tournée? Eh bien! Ça n'y change rien.

— Tu emmènes ton... ton individu?

Je ne puis, tout humide de larmes, m'empêcher de rire : Margot désigne mon ami avec une discrétion dégoûtée, comme si elle parlait de quelque chose de sale!

— Je l'emmène, je l'emmène... c'est-à-dire... A la vérité, Margot, je n'en sais rien. Je verrai...

Ma belle-sœur hausse les sourcils :

— Tu n'en sais rien! tu n'as pas de projets! tu verras!... Vous êtes étonnants, ma parole! A quoi pensez-vous donc? Vous n'avez pourtant que ça à faire : projeter, préparer votre avenir!

— L'avenir... Oh! Margot, je ne l'aime pas! Préparer l'avenir! brrr... Il se prépare bien tout seul, et il arrive si vite...

— Est-il question d'un mariage, ou d'un collage?

Je ne réponds pas tout de suite, gênée, pour la première fois, par le vocabulaire assez cru de la chaste Margot...

— Il n'est question de rien... On fait connaissance tous les deux, on s'apprend...

— On s'apprend!

Margot m'observe, la bouche pincée, avec une cruelle gaîté dans ses petits yeux lumineux.

— On s'apprend!... Je vois : c'est la période où l'on parade l'un pour l'autre, hein?

— Je vous assure, Margot, nous ne paradons guère, dis-je en me forçant à sourire. Ce jeu-là est bon pour de tout jeunes amants, et nous ne sommes plus, lui ni moi, de tout jeunes amants.

— Raison de plus! réplique Margot, impitoyable. Vous avez plus de choses à vous cacher... Ma petite, ajoute-t-elle doucement, tu sais bien qu'il faut rire de ma manie. Le mariage m'apparaît comme une chose si monstrueuse! T'ai-je assez fait rire en te racontant que, dès mes premiers jours de ménage, j'ai refusé de faire chambre commune avec mon mari, parce que je trouvais immoral de vivre aussi près d'un jeune homme étranger à ma famille! C'est de naissance, que veux-tu? je ne me corrigerai pas... Tu ne m'as pas amené Fossette aujourd'hui?

Je fais, comme Margot, effort pour m'égayer :

— Non, Margot. Votre meute lui a fait un si mauvais accueil, la dernière fois!

— C'est vrai. Elle n'est pas brillante, ma meute, en ce moment! Venez, les éclopées!

Elles ne se le font pas dire deux fois. D'une rangée de niches surgissent, petit troupeau grelottant et misérable, une demi-douzaine de chiens dont le plus gros tiendrait dans un fond de chapeau. Je connais presque tous ceux-ci, sauvés par Margot du « marchand de chiens », arrachés à ce commerce imbécile et malfaisant qui parque, en vitrine, des bêtes malades, gavées ou affamées, alcoolisées... Quelques-unes sont redevenues, chez elle, des animaux sains, gais, robustes; mais d'autres gardent à jamais l'estomac détraqué, la peau dartreuse, une hystérie indélébile... Margot les soigne de son mieux, découragée de penser que sa charité ne sert à rien et qu'il y aura éternellement des « chiens de luxe » à vendre...

La chienne malade s'est endormie. Je ne trouve rien à dire... Je regarde la grande chambre qui a toujours l'air un peu d'une infirmerie, avec ses fenêtres sans rideaux. Sur une table s'alignent des flacons de pharmacie, des bandes roulées, un thermomètre minuscule, une toute petite poire en caoutchouc pour les lavements des chiens. Ça sent la teinture d'iode et le crésyl-Jeyes... J'ai brusquement envie de m'en aller, de retrouver tout de suite, oh! tout de suite! ma case étroite et chaude, le divan creusé, les fleurs, l'ami que j'aime...

— Adieu, Margot, je m'en vais...

— Va, mon enfant.

— Vous ne m'en voulez pas trop?

— De quoi donc?

— D'être si folle, ridicule, amoureuse enfin... Je m'étais tellement promis...

— T'en vouloir? Pauvre petit, ça serait bien méchant!... Un nouvel amour... tu ne dois pas être à la noce... Pauvre petit!...

J'ai hâte de revenir chez moi. Je me sens gelée, contractée, et si triste!... C'est égal, ouf! c'est fait : j'ai tout dit à Margot. J'ai reçu la douche que j'attendais, et je cours me sécher, m'ébrouer, m'épanouir à la flamme... Ma voilette, baissée, cache les traces de mon chagrin, et je cours, — je cours vers lui!

X

— Monsieur Maxime est là qui attend Madame.

Car ma femme de chambre Blandine dit à présent : « Monsieur Maxime », tendrement, comme si elle parlait de son nourrisson.

Il est là!

Je me jette dans ma chambre et m'y enferme : qu'il ne voie pas mon visage! Vite! la poudre de riz, le koheul, le bâton de raisin... Oh! là, sous l'œil, ce sillon nacré, attendri... « Tu as vieilli... » Sotte, qui t'en vas pleurer comme une petite fille! N'as-tu pas appris à « souffrir à sec? » Où est le temps de mes pleurs étincelants, roulant sans le mouiller sur le velours de ma joue? Pour reconquérir mon mari, j'ai su, autrefois, me parer de mes larmes, lorsque je pleurais vers lui, le visage levé, les yeux grands ouverts, et secouant sans les essuyer les lentes perles qui me faisaient plus belle... Pauvre que je suis!

(*à suivre*)

COLETTE WILLY.

L'Album d'Alceste

Les hommes se mangent entre eux tout crus; les femmes se mettent cuire au bain-marie.

Jusqu'à trente ans, l'homme est gourmand de la femme; ensuite, il en est gourmet.

Comment peut-on médire du mariage? C'est encore la seule chose qu'on ait inventée pour faire paraître la vie humaine plus longue.

Quand je vois un mari heureux, je suis toujours tenté de crier : « Au voleur! »

La femme n'est pas faite pour partager l'existence de l'homme, mais pour l'en distraire.

LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE
ET CEUX... QU'IL NE FAUT PAS LIRE

Quand on est de l'Académie française, on se doit à la postérité. M. Claretie non seulement est conscient de ses devoirs envers les générations futures, mais encore il est plein de sagesse administrative et de vertus économiques, par métier comme par nature. Aussi chaque année a-t-il bien soin de brocher sous une couverture jaune paille les moindres pensées chues de sa plume immortelle en des feuilles éphémères : la *Vie à Paris* en 1909 vient de paraître.

Savoureux ouvrage s'il en fut jamais! M. Claretie a le cerveau épique et le cœur entre cour et jardin. Chaque début de chapitre l'emporte au ciel; chaque fin le retrouve sur les planches. Et ainsi l'on peut se donner, avec son livre, les joies les plus hautes de l'âme en même temps que le subtil plaisir d'un jeu spirituel de devinettes.

Exemples : A quoi va aboutir un article sur l'avenir de la République? — Au ballet de *Bacchus*, à Mlle Zambelli, aux *Parasites* et à l'Odéon.

La grève des électriciens? — A *Faust*, au *Pied de Mouton* et au *Médecin malgré lui*.

La mévente des vins dans le Midi? — Au *Cid*.

Le triomphe de l'aviation à Betheny? — A *Chantecler*, aux *Horaces*, à Regnard et Vigny.

La catastrophe de la République? A *Don César de Bazan*, à *Mignon* et au Mariage de *Figaro*.

Les progrès de la géographie? — A *Madame Angot*, etc., etc.

En somme, gros succès assuré pour les vacances, — s'il pleut!

M. Marcel Prévost, non moins académicien et non moins soucieux d'assurer sa gloire présente et future, a rassemblé, lui aussi, quelques articles. Il a beaucoup fait parler de ce recueil nouveau, il en a parlé lui-même avec éloquence. Mais comme à toutes ses rares qualités il joint celle de la modestie, il ne s'est attaché qu'au titre du livre comme si le reste était de peu d'importance.

Qu'il nous soit permis de protester avec tout le public contre tant d'humilité. Rassurons l'auteur sur l'audace dont il s'excuse du mot *Féminités*; si laide que soit cette expression, elle était passée dans la langue au temps déjà où il dirigeait, avec une jeune ardeur, la fabrication des cigares dans nos manufactures nationales du Nord : il était le seul à ne pas s'en être aperçu. En revanche, on ne saurait lui donner trop de louanges pour les émouvantes révélations qu'il a répandues à chaque page de son livre, non seulement sur le cœur féminin, mais aussi sur l'automobile, le corset, l'hygiène, la danse, le sport ou les avantages de la moustache.

Conscient de la responsabilité sociale que lui confère désormais l'habit vert, l'épée et le bicorne, il pèse ses pensées et mesure son style; il n'est plus le confident léger d'une Chonchette, d'une mademoiselle Jaufre ou d'une demi-vierge; il parle maintenant au nom de toutes les femmes; il dit *la Femme*!

« — La Femme hait l'égalité car elle veut primer. — Le jouet de la Femme c'est son amour. — La pudeur s'est établie dans le cœur de la Femme le jour où celle-ci a connu que sa beauté était une valeur. — La garantie la plus commune de la fidélité de la Femme, c'est l'absence d'occasion. »

Nous avions bien un peu l'idée de toutes ces vérités, mais nous n'osions pas y croire tout à fait, n'est-ce pas? C'est bien différent maintenant : voilà ces féminités académisées, académisitifiées ou académitatifiées.

Ferdinand Brunetière, l'année même où il mourut, confiait à un ami ses embarras au sujet des romans qu'il devait publier dans *la Revue des Deux Mondes*.

— Ah! disait-il, comme je serais heureux si *la Revue des Deux Mondes* ne publiait pas de romans! Car c'est une affaire d'Etat que d'en choisir un : Il ne faut parler ni d'adultère, ni d'amour entre jeunes gens et jeunes filles; il faut éviter le moindre libertinage; défense absolue de présenter des héros qui ne soient pas bons chrétiens. Ah! c'est un rude calvaire!

M. Françis Ch.rmes, qui est un Arverne sans peur, dédaigne de tels soucis. Et, carrément, il publie dans sa revue un roman comme *Le Meilleur amour*, de M. Louis Delzons.

Le Meilleur amour, — puisque l'aventure paraissait dans *la Revue des Deux Mondes*, — ce devait être, fatalement, l'amour de la patrie (*consulter les collections*).

Eh bien, non, et c'est un tremblement de terre! *Le Meilleur amour*, selon M. Louis Delzons, c'est celui qu'un père éprouve pour un fils, même NATUREL.

Il y a de quoi faire dresser les cheveux sur la tête! Voilà ce qui se dit maintenant dans *la Revue des Deux Mondes!* Ah! nous allons bien!

Mais il y a pire : nous croyons bien que les abonnés de la revue saumon préfèrent ce nouveau genre de roman. Car c'est du roman intéressant, vivant et... naturel, — comme l'enfant.

Le Meilleur amour est un livre qu'on lit jusqu'au bout, d'une seule traite, parce que « l'on veut savoir ce qui va arriver. » Et il arrive des choses fort justes et réparatrices.

MESSAC.

Hommes et Choses de Bourse

Ouvrez-vous quelquefois la Bible? Si oui, comme je vous le souhaite, vous avez remarqué le verset 3 de la Genèse, court, concis et souvent répété dans la vie courante.

Eh! bien, ne vous étonnez pas si dans une édition prochaine de ce Livre Saint vous rencontrez des modifications de ce verset. Il est, en effet, question d'y opérer des changements devenus nécessaires.

Au lieu de :

« Et Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut »,

On lira :

« Et Dieu dit : que la lumière soit, et la Commission d'enquête fut. »

Et voilà pourquoi tant de gens s'occupent et se préoccupent de savoir quels sont d'autres gens qui ont joué à la Bourse, sur les valeurs Rochette, — d'ancienne mémoire, — qui y ont gagné ou perdu en achetant ou en vendant, avec ou sans argent, c'est-à-dire tout nus, — puisque, découvert et nu sont synonymes.

Ils en seront sans doute pour leur curiosité. Ce qu'ils espéraient trouver, ce n'est pas un nom de joueur avéré, de banquier, jaloux du succès d'un confrère momentanément heureux, mais bien celui d'un homme politique, de robe, d'uniforme, de costume, de tenue, afin de le clouer au pilori.

Que pense la Bourse de cette enquête?

Elle s'est réjouie quand elle a appris que les enquêteurs, fatigués d'un travail si ardu, avaient ajourné leur prochaine réunion au 6 octobre. D'ici là, avec les écluses du ciel... on arrivera peut-être à laver, même le marché.

La liquidation de juillet est de celles qui manquent totalement d'intérêt : elle ne laisse que des comptes débiteurs.

Que sera le mois d'août? La profession de Pythonisse est malaisée et l'antre de Cumes manque de documents pour nous renseigner.

Cependant, les augures inspirés par Mercure disent : août sera favorable à ceux qui achèteront les valeurs qui vont monter et qui vendront celles qui vont s'effondrer. En général, août est haussier parce qu'il n'y a personne pour contrecarrer les tenaces acheteurs. Ne faut-il pas qu'ils aient une compensation puisqu'ils sont obligés de rester à Paris durant ce mois dépourvu d'attractions?

Une valeur qui manque de montant c'est la Rente française. Elle a cessé de plaire.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Avec la période des courses, coïncide le maximum des attractions de la grande station thermale de Vichy; au Casino les manifestations artistiques d'une extraordinaire variété, au golf, au tennis les matchs donnent lieu à de brillantes réunions; jamais on ne vit pareille affluence de personnalités mondaines de tous pays. Reconnus, dans les parcs, marquise Dargence, comtesses et comtes F. Bettony, Choppy, de Guell, de Lejeas, Mme d'Hauterive, lord Jemplemore; Vichy n'est pas seulement souveraine guérisseuse, c'est aussi la villégiature préférée de la haute société cosmopolite, si fidèle à Vichy.

—

Au Jardin de Paris. On vient de changer le spectacle et débutèrent de façon brillante au concert Mlles Linalda, Elise Puget, Georges, Dauriac, Marjorie et Maud, chanteuses-danseuses américaines; trio comique Nerval-Clan; les Fabryens, dans leurs transformations; Sultana et Miralles, danses espagnoles; Daras, imitateur-fantaisiste. Dans le cirque, les Kirsteen-Marietta, gymnastes; la comtesse de Guinel, haute-école; les Bergs Cliquot, acrobates; la troupe Léonard, parodistes, etc... Ces très intéressants débuts viennent encore s'ajouter à toutes les autres attractions du Jardin de Paris.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Au Vaudeville : *Les Deux Écoles* (de M. Alfred Capus).

—

Zig-Zag. — Rencontré, l'autre après-midi au Bois, Alice de Vervelle, plus jolie que jamais, beauté que le Duvet de Ninon de la Parfumerie Ninon, conserve au visage si régulier de la belle artiste.

—

CONSEILS DE L'INSTITUT DE BEAUTÉ

26, Place Vendôme.

Toutes les femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elle doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté! Ces produits sont présentés dans des boites miniatures, chefs-d'œuvre de goût!

Rappelons que le titre *Institut de Beauté* appartient à Mme Merle, fondatrice du célèbre Institut de Beauté, 26, place Vendôme, mondialement connu.

—

La jeunesse, c'est le rêve, et la fixer c'est l'état divin qu'obtient l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING dont l'action est essentiellement hygiénique. A quoi bon les fards décevants quand l'emploi de cette eau unique vous assure presque indéfiniment l'éternelle jeunesse. En vente, 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés, coiffeurs et pharmaciens.

—

Si tous les maris avaient quelquefois la bonne idée d'offrir à leur épouse un flacon de Pétrole Hahn pour les cheveux, on cesserait avant peu de se lamenter sur la dépopulation.

Les petits cadeaux entretiennent souvent plus que l'amitié.

Le Pétrole Hahn est en vente partout.

—

Il n'est de teintures pour cheveux inoffensives que celles à bases végétales, comme les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour la ville et le théâtre il faut employer à l'usage du visage et du cou *la Crème Brise Exotique*. Prix 5 francs le pot, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50 et pour effacer rides, boutons, taches de rousseur l'*Eau Brise Exotique* très agréable dans l'eau pour sa toilette et après s'être essuyé le visage. Prix 6 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 6 fr. 50 adressé à la *Parfumerie Exotique*, 35, rue du Quatre-Septembre.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres. le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage. Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDE, splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL REGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIERE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDERE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP, Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza-Fondo-Toce).

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

SALLE de BAINS — FRICTIONS HYGIÉNIQUES, Soins de Beauté, 17, r. de la Victoire

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Ie).

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME reçoit pens., consult. et corresp. (Discret) MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

PHOTOS LIVRES — ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 142 PARIS

Les 36 Folies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Projelan, Ed. Touraine, etc.

EN VENTE PARTOUT
PRIX 95c

LIVRES — Catalogue EXTRA-CURIEUX, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 1er album, 2 fr., 2e album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉS GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

HYGIÈNE INTIME des HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté, Discrétion

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

ÉLÉGANT Pied-à-terre. Confort moderne 54, rue Caumartin (3e étage) Paris

Le gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Fabiano

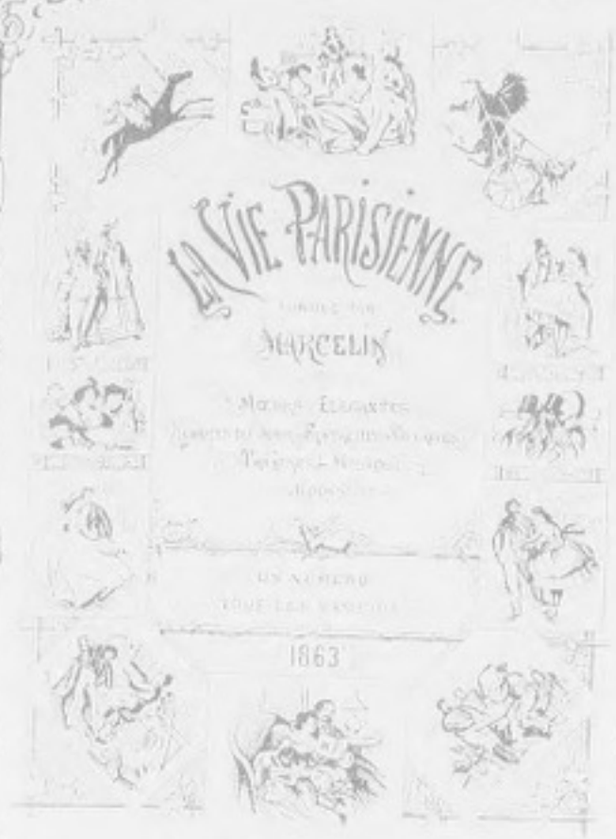
UNE DÉFINITION



— Enfin, chère Madame, quelle différence faites-vous donc entre le flirt et l'amour ?
— C'est bien simple : l'amour commence... là où les mains s'arrêtent.

Samedi 13 Août 1910

48e année, No 33



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. ; ÉTRANGER, 75 cent.
RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

DÉPOT LÉGAL
Seine
1910
34

Dans ce numéro :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

UN FLIRT AVEC NEPTUNE

Dans ce numéro:
HIGH-LIFE POLICE
par Jacques Drésa



LA CARESSE DE LA VAGUE

SANTAL MIDY

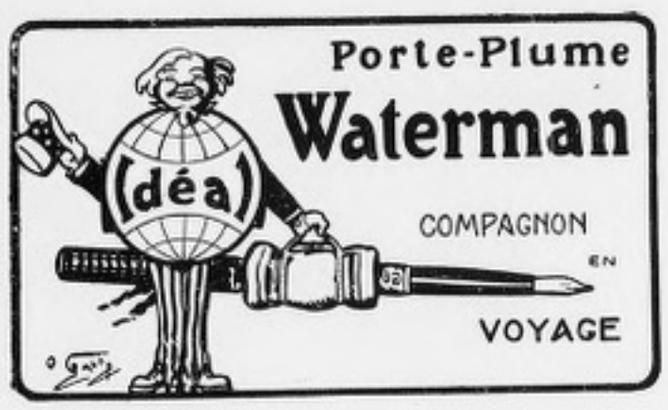
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharm^ie MIDY, PARIS et toutes Pharm^ies

FLIRT PARFUM ULTRA – PERSISTANT
ED. PINAUD

GERMANDREE

en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.


DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER



CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f50 franco. — Pharmacie, 12, Rue Boulard-Nouvelle, Paris

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création





PLAQUES JOUGLA

SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires
pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liége 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF





EN VENTE PARTOUT

ACHETEZ
Les Caprices de Nouche
par Ch. DERENNES



Illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(8e ÉDITION)

Le livre idéal pour se distraire en voyage !

En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50





SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1880
Directeur : A. GALLOIS
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

Tarif réduit, Paiement d'avance, sans période de temps limité.	*Par*	100 *Coupures*	25	*francs*
	»	250	»	55 »
	»	500	»	105 »
	»	1000	»	200 »

ON DIT... ON DIT...



Démocratie.

Le plus bel ornement des courses de Caen, dimanche dernier, ce fut, à coup sûr, M. Chéron.

Il avait un tout petit pet-en-l'air gris et un pantalon collant qui lui « gantait » les cuisses d'une façon singulière. Et, comme il est fort gras, l'effet était fort réussi.

Mais le Gambetta de la Normandie ne s'attarda pas longtemps au pesage. Le pesage, c'est bon pour les snobs et M. Chéron n'est pas un snob mais un homme d'Etat. Ses aspirations nettement démocratiques le conduisirent à la pelouse et c'est à la pelouse qu'il fit, littéralement, florès.

Il allait, il courait; il appelait Martin et Martine; il tombait dans les bras de Mme Durand et dans ceux de Mâme Dupont; il tirait les oreilles aux jeunes citoyens issus des établissements obligatoires et laïques; et d'un regard, et d'un mot, il faisait rougir les vingt ans pudiques des rosières de Caen et d'alentour,

Comme il rencontrait un électeur influent qui venait de toucher, aux guichets du pari mutuel, une somme de douze francs cinquante, M. Chéron lui dit, sur un ton péremptoire :

— Allons, vieux c..., paie un litre !

Voilà comment, sous la République troisième, on devient un grand homme !

Le Président aux champs.

M. Fallières, enfin, est tranquille à Rambouillet. Ce n'est pas trop tôt. Il a horreur du monde, et, comme un fait exprès, des rois, des ambassadeurs extraordinaires, des nègres, sont venus, ces temps-ci, le tracasser. Ouf ! Enfin seul !

Les journées de notre président à Rambouillet sont aussi simples que démocratiques.

Coiffé d'un panama, guêtré de fauve, dès huit heures du matin, M. Fallières est debout. Il file tout seul au fond de son parc, un livre sous le bras et, s'il fait beau et que le sol soit sec, il se couche tout de son long par terre. C'est sa posture favorite. Les bancs, dit-il, sont faits pour les nourrices et pour les militaires.

Un vieil ami, souvent, vient le surprendre quand il est ainsi étendu. C'est le jardinier; c'est un drôle de jardinier à la barbe soyeuse et au parler fleuri. M. Fallières, littéralement, l'adore.

— Ah ! Ah ! vous voilà, Philippe ! Eh bien ! quoi de neuf ? s'écrie le président dès qu'il aperçoit son compagnon favori qui porte, coïncidence émouvante, le même prénom que le prétendant au trône de France.

— Ça boulotte, fait Philippe.

— Eh bien, quoi ? asseyez-vous donc une minute, dit M. Fallières.

— Sauf vot'respect ! acquiesce Philippe.

Et de tout son long, il se couche auprès du président.

Puis les deux amis conversent agréablement de choses futiles ou sévères, de petits pois, de la France, de M. Br.and, des salsifis ou des concombres. Parfois, tous deux, ils s'assoupissent et c'est M. R.mond.u qui les réveille.

P.P.C.

Une anecdote sur V.lt.sse de la B.gne qui vient de mourir après avoir brillé, voilà longtemps, au firmament de la vie parisienne.

Elle avait aimé durant des années un peintre célèbre, élève de Meissonier. Un jour, elle le quitta brusquement pour un autre, élève celui-ci de Cabanel.

Le peintre célèbre ne put se faire à ce veuvage : il écrivit, se lamenta, le tout en vain. L'infidèle ne revint pas.

Dans une dernière lettre, il supplia l'adorée de lui envoyer un souvenir, un objet qui eut touché son corps, et, le lendemain, il reçut... la chemise de nuit de son heureux rival.



L'Auvergne for ever.

M. Maurice B.rrès, qui fait une cure à Royat, y est l'objet des attentions les plus délicates et les plus pressantes de la part des châtelains des environs.

Mais ces manifestations ne sont pas tout à fait désintéressées. Les Auvergnats, qui ne doutent de rien, voudraient, tout simplement faire adopter leur verdoyant pays par le grand glorificateur des paysages lorrains.

D'abord, on lui a prouvé qu'il était incontestablement Auvergnat et que toute la souche des B.rrès était originaire d'un farouche petit village cantalien : le mur de Barrez.

L'auteur de *Colette Baudoche* accueillit, assez mal pour commencer cette affirmation. Mais, tout doucement, l'Auvergne sut le conquérir, on le fit assister à des réunions auvergnates ; on lui révéla les délices de la soupe aux choux. Tout récemment même, l'autre dimanche, on lui fit présider, à Clermont-Ferrand, une conférence que M. de R.b.er faisait en l'honneur du grand poète auvergnat Arsène Vermenouze.

Et tous les châteaux s'ouvrirent en l'honneur de Maurice B.rrès, Auvergnat. Or, c'est le petit point faible du grand homme : M. B.rrès adore les châteaux. On le reçoit avec un empressement qui touche à de l'adoration ; les plus jolies femmes d'Auvergne l'accablent de prévenances.

Et, petit à petit, M. B.rrès finit par accepter ce titre d'Auvergnat qui le fait compatriote de l'aimable sénateur L.nt.lh.c.

Seulement, les Auvergnats ne sauraient se contenter de si peu. Ils veulent aussi que Maurice B.rrès exalte, maintenant, sa nouvelle patrie et Maurice B.rrès le leur a formellement promis.

Dans tout ça, que devient la pauvre Lorraine ?...

Bisaïeule.

Mme S.r.h B.rnh.rdt était en peine depuis quelque temps à de maternelles appréhensions : Mme Edgar Gr.ss était, comme disent pudiquement les Anglais, *in family way*. Une dépêche vient d'arriver qui rassure la grande artiste : Mme Edgar Gr.ss a mis très heureusement au monde un fils.

Et la sublime tragédienne reste pensive devant l'arrivée de ce nouveau venu, son arrière-petit-fils.

Elle se rappelle son départ toute jeune vers la notoriété, puis vers la gloire. Elle était presque une enfant quand les journaux signalaient ses débuts ; la consécration du succès était à peine venue récompenser ses efforts et son talent quand toute jeune mère encore, elle maria son fils Maurice. Et celui-ci à son tour a marié sa fille, et voici la dépêche qui annonce une naissance nouvelle.

Sarah bisaïeule !

C'est vrai, et c'est pourtant difficile à croire quand on entend l'Aiglon, Phèdre, le fiévreux Lorenzaccio ou la Dame aux Camélias !...

Filleul de roi.

On se rappelle l'attentat de la rue de Rohan contre le roi d'Espagne, que Paris fêtait ; on se rappelle aussi qu'un officier qui caracolait à la portière du landau royal eut son cheval tué sous lui par les éclats de la bombe. Cet officier était le lieutenant Sch.ei.er.

Depuis, le lieutenant est devenu capitaine et le roi lui a conservé son amitié. Même le jeune fils de l'officier a pour parrain Alphonse XIII. Or, à Rambouillet, ces jours derniers, le capitaine Sch.ei.er prenait, pour la première fois, le commandement de son escadron, au 12e cuirassiers, et le premier ordre de marche qu'il a reçu fut celui d'escorter le roi d'Espagne.

RHUM ST-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »



AVIS

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 50 centimes en timbre-poste, pour réfection des bandes du journal.

Toutes les lettres et mandats doivent être adressés à M. le Directeur de la *Vie Parisienne*, 20, boulevard des Capucines, Paris.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Ce qu'on peut visiter EN FRANCE en empruntant les lignes du réseau d'Orléans

Le réseau d'Orléans, situé au cœur de la France, dessert la riante Touraine, si riche en monuments et en souvenirs historiques (Blois, Chambord, Amboise, Chenonceaux, Loches, etc.)

Par la belle région de la vallée de la Loire, il conduit à Angers, Nantes, et à la Côte Sud d'une Bretagne ancienne aux plages réputées (La Baule, le Pouliguen, Quiberon, Belle-Île, Concarneau, Douarnenez).

Au centre de la France le réseau d'Orléans permet de visiter l'Auvergne avec ses fraîches vallées et ses stations thermales (La Bourboule, le Mont-Dore, Le Lioran, Vic-sur-Cère, etc.) ou encore les merveilles naturelles des Gorges du Tarn et du Quercy (Rocamadour, Gouffre de Padirac, Grottes de Lacave).

Au delà enfin, par les grandes lignes de Bordeaux, d'un côté, Toulouse, de l'autre, qui sont aussi les routes d'Espagne et du Portugal, il donne accès à la région des Pyrénées.

Les beaux paysages de montagnes ainsi que nombre de stations thermales (Luchon, Cauterets, les Eaux-Bonnes, Lamalou, Amélie et Vernet-les-Bains, etc.) et les grandes stations thermales, balnéaires ou hivernales de Pau, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, etc., ont consacré depuis longtemps la célébrité des Pyrénées.

Afin de faciliter le tourisme dans ces riches domaines, la Compagnie d'Orléans offre au public de nombreuses combinaisons à prix très réduits, billets d'aller et retour individuels et de famille, billets circulaires, cartes de libre circulation, etc.

Elle a, en outre, réalisé toutes les commodités de voyage afin de rendre les excursions aussi agréables et rapides que peu fatigantes.

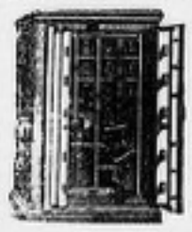
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : 400 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence,*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy,*
Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)*
} **à Paris**

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 %; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce et de Coupons** Français et Etrangers; — **Mise en règle et garde de Titres**; — **Avances sur Titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger; — **Lettres et Billets de Crédit circulaires**; — **Change de monnaies étrangères**; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.



SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

90 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue; 731 agences en Province; 3 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et Saint-Sébastien (Espagne); correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :

Société Française de Banque et de Dépôts

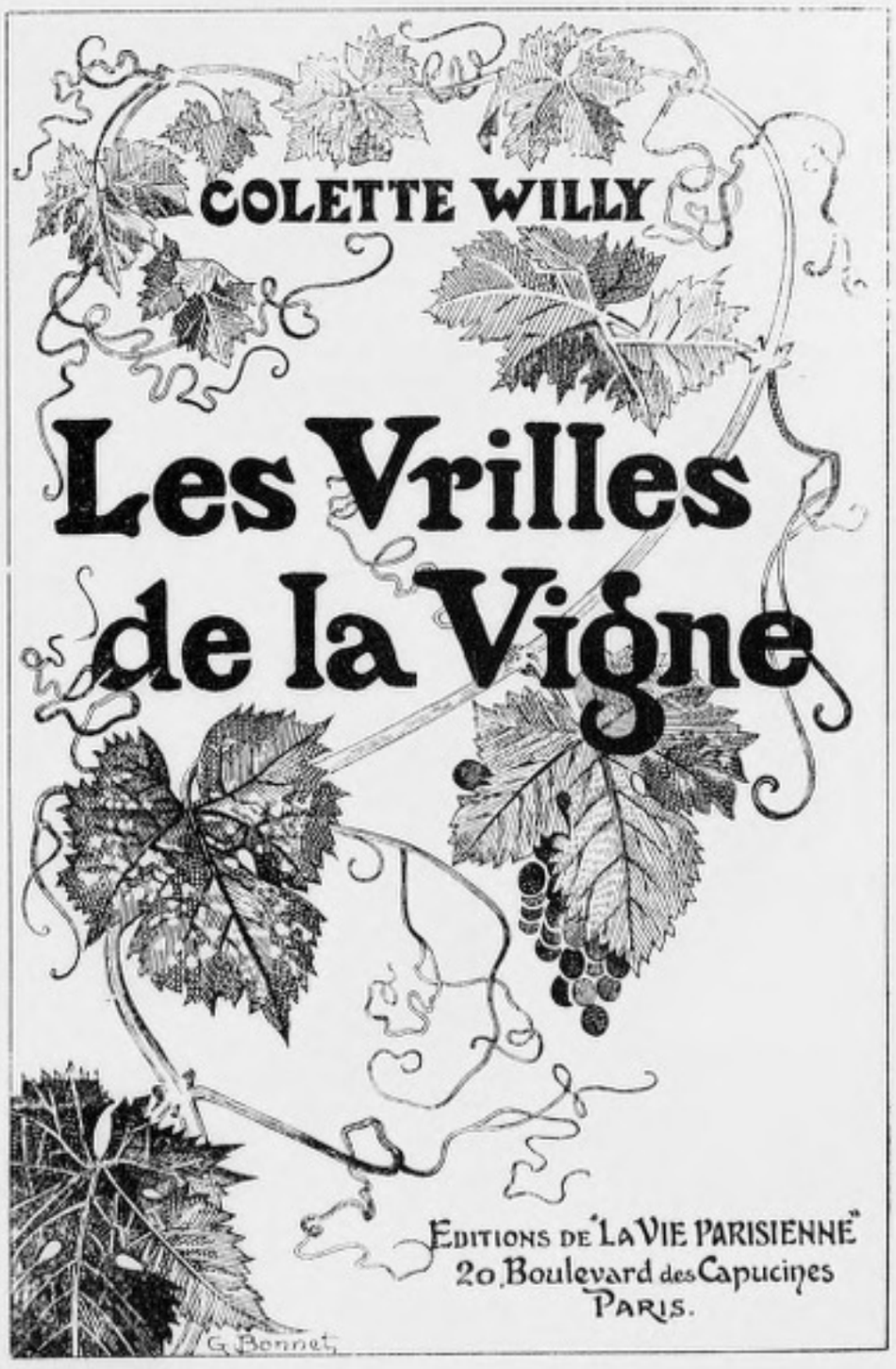
BRUXELLES, 70, rue Royale.

Anvers, 71, place de Meir.

Ostende, 21, avenue Léopold.

LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE A LA CAMPAGNE







LA VAGABONDE

IX

— Enfin, vous voilà, ma chérie, ma parfumée, mon appétissante, ma...

— Mon Dieu! que vous êtes bête!

— Oh! oui! soupire mon ami avec une conviction extasiée.

Il se livre à son jeu favori, qui est de m'enlever dans ses bras jusqu'à toucher le plafond, et il m'embrasse sur les joues, sur le menton, sur les oreilles, sur la bouche. Je me débats, assez pour qu'il soit obligé de montrer sa force. Notre lutte finit à son avantage, et il me fait basculer complètement sur son bras, tête en bas et pieds en l'air, jusqu'à ce que je crie : « Au secours! » et qu'il me remette debout. La chienne se précipite pour me défendre, et le jeu rude, qui me plaît, se mêle d'aboiements enroués, de cris et de rires...

Ah! que c'est bon, cette stupidité saine! Le gai camarade que j'ai là, insoucieux de paraître spirituel comme de déranger sa cravate!... Qu'il fait tiède, ici, et comme notre rire de jouteurs qui s'affrontent se change vite en défi voluptueux! Il la dévore, son « appétissante », il la savoure lentement, en gourmet...

— Comme tu serais bonne à manger, ma salée!

— Comment, votre « salée »? Quelle horreur!

— Oui, tu es salée. Tes bras, quand je les mords, sont salés, un tout petit peu, et ton épaule. Ta bouche est sucrée, mais pour tout le reste, j'en suis sûr, tu es salée de la tête aux pieds, salée comme une petite moule vivante!

— Vous ne le saurez que trop tôt, Grand-Serin!

Car je l'appelle encore « Grand-Serin », mais... avec un autre accent!

— Quand?... Ce soir? C'est jeudi, aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Je crois... oui... pourquoi?

— Jeudi... c'est un très bon jour...

Il dit des choses bêtes, très heureux, renversé entre des coussins écroulés. Une mèche de cheveux lui barre l'œil, il a ses yeux vagues des grandes crises de désir et entr'ouvre la bouche pour respirer. Un beau gars de campagne, un bûcheron qui « sieste » sur l'herbe, voilà ce qu'il redevient, — non pour me déplaire, — à chaque attitude abandonnée...

— Levez-vous, Max : nous avons à causer sérieusement.

— Je ne veux pas qu'on me fasse de la peine! soupire-t-il plaintivement.

— Max, voyons!

— Non! Je sais ce que ça veux dire, causer sérieusement... C'est le mot de maman chaque fois qu'elle veut parler affaires, argent ou mariage!

Il s'enfonce dans les coussins et ferme les yeux. Ce n'est pas la première fois qu'il montre cette frivolité obstinée...

— Max! Vous vous souvenez que je pars le 5 avril?

Il entr'ouvre ses paupières aux cils féminins et me flatte d'un long regard :

— Vous partez, chérie? Qui donc a décidé ça?

— Salomon, impresario, et moi.

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21 *à* 32.

— Bon. Mais je n'ai pas encore donné mon consentement... Enfin, soit. Vous partez. Eh bien! vous partez avec moi.

— Avec vous! dis-je effarée... Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une tournée?

— Si. C'est le voyage... avec moi!

Je répète:

— Avec vous? Pendant quarante-cinq jours! Vous n'avez donc rien à faire?

— Oh! si! Depuis que je vous connais, je n'ai pas une minute à moi, Renée.

C'est gentiment répondu, mais...

Je contemple, déconcertée, cet homme qui n'a rien à faire, qui trouve de l'argent dans sa poche à toute heure... Il n'a rien à faire, c'est vrai, je n'y avais jamais songé! Il n'a pas de métier: aucune sinécure ne déguise sa liberté d'oisif... Comme c'est étrange! je n'avais jamais connu, avant lui, d'homme inoccupé... Il peut se donner tout entier, jour et nuit, à l'amour, comme... comme une grue...

Cette idée baroque que, de nous deux, c'est lui la courtisane, me cause une brusque gaîté, et ses sourcils susceptibles se rapprochent...

— Qu'est-ce que c'est? Tu ris?... Tu ne partiras pas!

— Voyez-vous ça! Et mon dédit?

— Je le paye.

— Et le dédit de Brague? Et celui du Vieux Troglodyte?

— Je les paye.

Même si c'est une plaisanterie, elle ne me plaît qu'à demi. Puis-je encore douter que nous nous aimons? nous voici au bord de la première querelle!...

Je me trompais, car voici mon ami près de moi, presque à mes pieds:

— Ma Renée, vous ferez ce que vous voudrez, vous le savez bien!

Mais il a posé sa main sur mon front, et ses yeux s'attachent aux miens, pour y lire l'obéissance... Ce que je voudrai? Hélas! pour l'instant, je ne veux que lui!...

— C'est encore l'*Emprise* que vous allez jouer, en tournée?

— Nous emportons *La Dryade* aussi... Oh! que vous avez une belle cravate violette! elle vous fait tout jaune!

— Laissez ma cravate. *L'Emprise*, *La Dryade*, tout ça, ce sont des prétextes pour montrer vos belles jambes, et le reste!

— Plaignez-vous-en! N'est-ce pas sur les planches que ce « reste » eut l'honneur de vous être présenté?

Il me serre contre lui, à me faire mal:

— Taisez-vous! je m'en souviens! Tous les soirs, pendant cinq jours, je me suis dit des choses pénibles, et chaque fois définitives. Je me trouvais stupide de venir à l' « Emp'Clich' », comme tu dis, et quand tu sortais de scène, je m'en allais en m'injuriant. Et puis, le lendemain, je transigeais lâchement: « C'est bien le dernier soir qu'on me verra dans cette boîte! Mais je voudrais être sûr de la nuance des yeux de Renée Néré, et puis, hier, je n'ai pas pu arriver au commencement. Enfin, j'étais déjà idiot!

— Déjà idiot! Vous avez l'euphémisme savoureux, Max!... Ça me semble si étrange qu'on puisse s'éprendre d'une femme rien qu'en la regardant...

— Ça dépend de la femme qu'on regarde. Vous ne connaissez rien à ces choses, Renée Néré... Figure-toi: j'ai passé une heure au moins, après t'avoir vue mimer l'*Emprise* pour la première fois, à crayonner le schéma de ton visage, à chercher la place juste de tes yeux et de ta bouche inscrits en trois traits horizontaux dans le triangle de ton visage. J'y ai réussi, et j'ai répété je ne sais combien de fois, dans les marges d'un livre, un petit dessin géométrique lisible pour moi seul... Il y avait aussi, dans ta pantomime, une minute où tu m'emplissais d'une joie insupportable: c'est quand tu lisais, assise sur la table, la lettre menaçante de l'homme que tu trompais. Tu sais? tu te claquais la cuisse, en te renversant de rire, et on entendait que ta cuisse était nue sous ta robe mince. Tu faisais le geste robustement, en jeune poissarde, mais ton visage brûlait d'une méchanceté si aiguë et si fine, si supérieure à ton corps accessible... Tu te rappelles?

— Oui, oui... comme ça... Brague était content de moi, à cette scène-là... Mais ça, Max, c'est de... de l'admiration, du désir! ça s'est changé en amour, depuis?

Il me regarde, très surpris:

— Changé? Je n'y ai jamais songé. Je vous aimais, sans doute, dès cette heure-là. Il y a beaucoup de femmes plus belles que vous, mais...

Il exprime, d'un mouvement de main, tout ce qu'il y a d'incompréhensible, d'irrémédiable dans l'amour...

— Max, si vous étiez tombé, pourtant, au lieu d'une bonne petite bourgeoise comme moi, sur une rosse habile et froide, et méchante comme la teigne? Cette crainte-là ne vous a pas retenu?

— Elle ne m'est pas venue, dit-il en riant. Quelle drôle d'idée. On ne pense pas à tant de choses, quand on aime, voyons!

Il a de ces mots qui me châtient, moi qui pense à tant de choses!...

— Petite, murmure-t-il, pourquoi fais-tu du café-concert?

— Grand-Serin, pourquoi ne faites-vous pas de l'ébénisterie? Ne me répondez pas que vous avez le moyen de vivre autrement, je le sais! Mais moi, que voulez-vous que je fasse? De la couture, de la dactylographie, ou le trottoir? Le music-hall, c'est le métier de ceux qui n'en ont appris aucun.

— Mais...

J'entends, à sa voix, qu'il va dire quelque chose de grave et d'embarrassant. Je relève ma tête qui reposait sur son épaule, et j'observe attentivement ce visage au nez droit et dur, les farouches sourcils qui abritent les yeux tendres, la moustache drue où se cache une bouche petite, aux lèvres habiles...

— Mais, chérie, vous n'avez plus besoin de music-hall, puisque je suis là, et que...

— Chut!

Je le presse de se taire, agitée, presque effrayée. Oui, il est là, prêt à toutes les générosités. Mais cela ne me concerne pas, je ne veux pas que cela me concerne. Je ne parviens pas à tirer, du fait que mon ami est riche, une conclusion personnelle. Je n'arrive pas à lui ménager, dans mon avenir, la place qu'il ambitionne. Cela viendra, sans doute. Je m'y habituerai. Je ne demande pas mieux que de mêler ma bouche à la sienne, et d'éprouver par avance que je lui appartiens, et je ne puis associer sa vie à ma vie! S'il m'annonçait: « Je me marie! » il me semble que je répondrais poliment: « Toutes mes félicitations! » en pensant au fond de moi: « Cela ne me regarde pas. » Et pourtant je n'aimais guère, il y a quinze jours, qu'il détaillât avec tant de complaisance la petite Jadin...

Complications sentimentales, chichis, coupage de cheveux en quatre, soliloques psychologiques... Dieu! que je suis ridicule! Est-ce qu'au fond ce ne serait pas plus honnête, et plus digne d'une amoureuse, de lui répondre: « Mais oui, tu es là! Puisqu'on s'aime, c'est à toi que je demande tout. C'est si simple! Si je t'aime vraiment, tu me dois tout, et le pain impur est celui qui ne me vient pas de ta main. »

C'est très bien, ce que je pense là. Je devrais le dire tout haut, au lieu de me taire câlinement, en frottant ma joue contre la joue rasée de mon ami, qui est douce à la façon d'une pierre ponce très douce...

X

Mon vieil Hamond s'obstinait, depuis tant de jours, à rester chez lui, en alléguant ses rhumatismes, la grippe, un travail pressé, que je l'ai mis en demeure d'accourir. Il n'a pas tardé davantage, et sa mine, discrète et dégagée, de parent en visite chez des jeunes mariés, double ma joie de le revoir.

Nous voici en tête à tête affectueux, comme autrefois...

— Comme autrefois, Hamond! Et pourtant, quel changement!

— Dieu merci, mon enfant! Allez-vous être enfin heureuse?

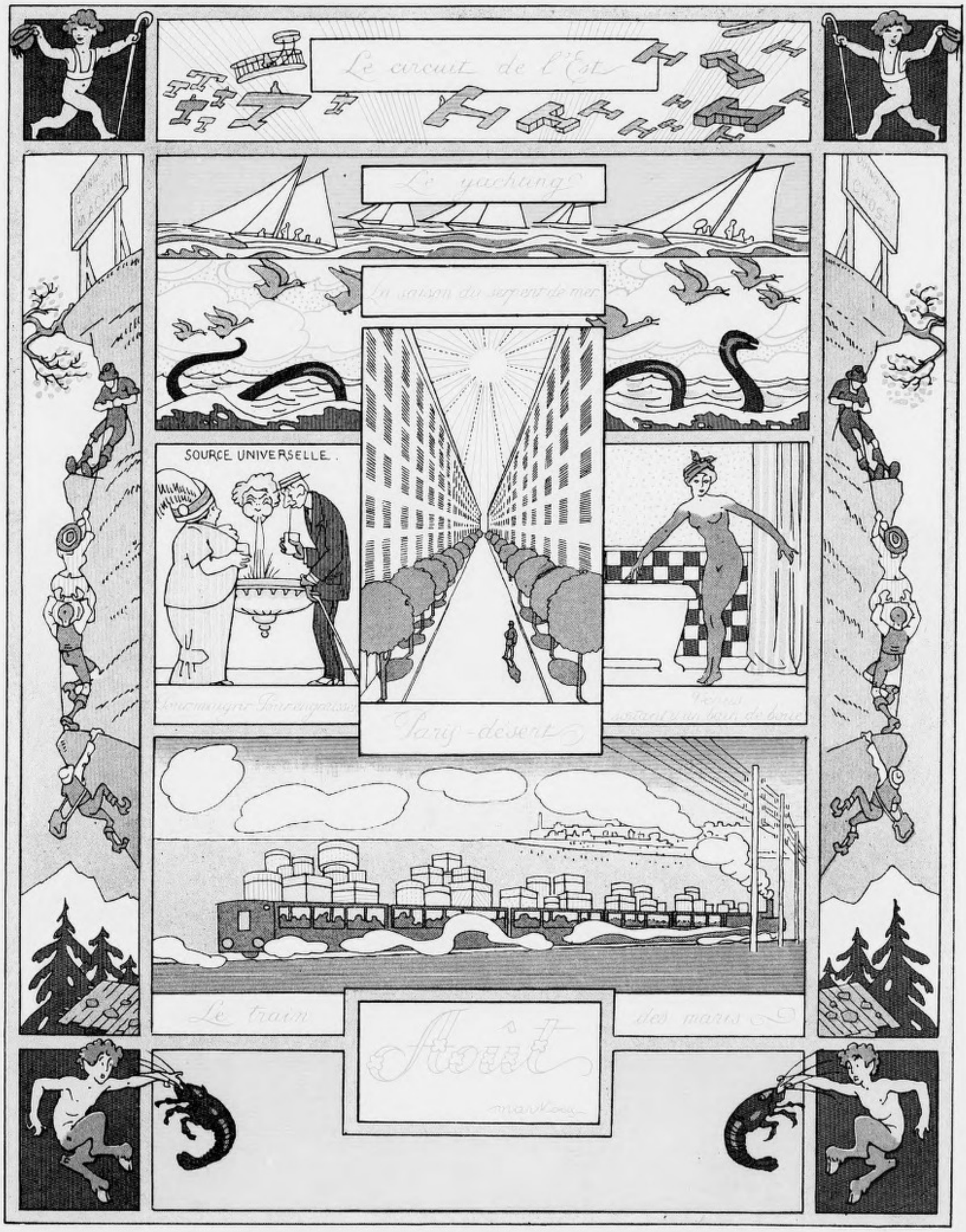
— Heureuse?

Je le regarde avec un sincère étonnement.

— Non, je ne serai pas heureuse. Je n'y songe même pas. Pourquoi serais-je heureuse?

PLAISIRS D'AOUT

Dessin de Markous



Hamond claque de la langue : c'est sa façon de me gronder. Il croit à un accès de neurasthénie.

— Allons, allons, Renée... Ça ne va donc pas aussi bien que je le croyais?

J'éclate de rire, très gaie :

— Mais si, Hamond, ça va ! ça ne va que trop bien ! On commence, j'en ai peur, à s'adorer.

— Eh bien?

— Eh bien ! vous trouvez qu'il y a là de quoi me rendre heureuse ?

Hamond ne peut s'empêcher de sourire, et c'est à mon tour de mélancoliser :

— A quels tourments m'avez-vous de nouveau jeté, Hamond? Car c'est vous, avouez-le, c'est vous... Des tourments, ajouté-je plus bas, que je n'échangerais pas pour les meilleures joies.

— Eh ! jette Hamond soulagé, au moins, vous voilà sauvée de ce passé qui fermentait encore en vous ! J'en avais assez, vraiment, de vous voir assombrie, défiante, repliée dans le souvenir et la crainte de Taillandy ! Pardonnez-moi, Renée, mais j'aurais fait de bien vilaines choses pour vous doter d'un nouvel amour !

— Vraiment ! Pensez-vous qu'un « nouvel amour », comme vous dites, détruise le souvenir du premier, ou... le ressuscite?

Déconcerté par l'âpreté de ma question, Hamond ne sait que dire. Mais il a touché si maladroitement ma place malade !... Et puis il n'est qu'un homme : il ne sait pas. Il a dû aimer tant de fois : il ne sait plus... Sa consternation m'attendrit.

— Non, mon ami, je ne suis pas heureuse. Je suis... mieux ou pis que ça. Seulement... je ne sais pas du tout où je vais. J'ai besoin de vous dire cela, avant d'être tout à fait la maîtresse de Maxime...

— Ou sa femme !

— Sa femme?

— Pourquoi pas?

— Parce que je ne veux pas !

Ma réponse précipitée a devancé mon raisonnement, — la bête saute loin du piège avant de l'avoir vu...

— Ça n'a pas d'importance, d'ailleurs, dit Hamond négligemment. C'est la même chose.

— Vous croyez que c'est là même chose? Pour vous, peut-être, et pour beaucoup d'hommes. Mais pour moi ! Souvenez-vous, Hamond, de ce que fut pour moi le mariage... Non, il ne s'agit pas des trahisons, vous vous méprenez ! Il s'agit de la domesticité conjugale, qui fait de tant d'épouses une sorte de *nurse* pour adulte... Etre mariée, c'est... comment dire? c'est trembler que la côtelette de Monsieur soit trop cuite, l'eau de Vittel pas assez froide, la chemise mal empesée, le faux col mou, le bain brûlant, — c'est assumer le rôle épuisant d'intermédiaire-tampon entre la mauvaise humeur de Monsieur, l'avarice de Monsieur, la gourmandise, la paresse de Monsieur...

— Vous oubliez la luxure, Renée, interrompt doucement Hamond.

— Fichtre non, je ne l'oublie pas !... Le rôle de médiatrice, je vous dis, entre Monsieur et le reste de l'humanité. Vous ne pouvez pas savoir, Hamond, vous avez été si peu marié ! Le mariage, c'est... c'est : « Noue-moi ma cravate !... Fous la bonne à la porte !... Coupe-moi les ongles des pieds... Lève-toi pour me faire de la camomille... Prépare-moi un lavement... » C'est : « Donne-moi mon complet neuf, et remplis ma valise, pour que je file *la* retrouver... Intendante, garde-malade, bonne d'enfant, — assez, assez, assez !

Je finis par rire de moi et de la longue figure scandalisée de mon vieil ami...

— Mon Dieu, Renée, que vous me chagrinez donc avec cette manie de généralisation ! « Dans ce pays, toutes les servantes sont rousses ! » On n'épouse pas toujours Taillandy ! Et je vous jure bien que pour mon humble part, j'aurais rougi de demander à une femme un de ces menus services qui... Bien au contraire !...

Je bats des mains :

— Chic ! je vais tout savoir ! « Bien au contraire ! » Je suis sûre que vous n'aviez pas votre pareil pour boutonner les bottines ou écraser les « puces » d'une jupe-tailleur ? Hélas ! tout le monde ne peut pas épouser Hamond !...

Après un silence, je reprends, avec une lassitude véritable :

— Laissez-moi généraliser, comme vous dites, malgré l'unique épreuve dont je me sens encore fourbue. Je ne suis plus assez jeune, ni assez enthousiaste, ni assez généreuse pour recommencer le mariage, — la vie à deux, si vous voulez. Laissez-moi attendre, parée, oisive, seule dans ma chambre close, la venue de celui qui m'a choisie pour harem. Je voudrais ne savoir de lui que sa tendresse, et son ardeur, — je ne voudrais de l'amour, enfin, que l'amour...

— Je connais beaucoup de gens, dit Hamond après un silence, qui nommeraient cet amour-là du libertinage.

Je hausse les épaules, agacée de me faire si mal comprendre :

— Oui, insiste Hamond, du libertinage ! Mais, pour moi qui vous connais... un peu, je conjecturerais plutôt chez vous un chimérique, un puéril engouement de l'irréalisable : le couple amoureux, prisonnier d'une chambre tiède, isolé par quatre murs du reste de la terre... c'est le rêve familier d'une jeune fille très ignorante de la vie...

— Ou d'une femme déjà mûre, Hamond !

Il proteste d'un geste évasif et poli, et esquive une réponse directe :

— Dans tous les cas, ma chère enfant, ce n'est pas l'amour.

— Pourquoi?

Mon vieil ami jette sa cigarette, d'un mouvement presque emporté :

— Parce que ! Vous m'avez dit, tout à l'heure : « Le mariage, c'est pour la femme une domesticité consentie, douloureuse, humiliée ; le mariage, c'est *noue-moi ma cravate, prépare-moi un lavement, veille à ma côtelette, subis ma mauvaise humeur et mes trahisons.* » Il fallait dire *amour* et non *mariage*. Car c'est l'amour seul qui rend facile, joyeux, glorieux, le servage dont vous parlez ! Vous le haïssez à présent, vous le reniez, vous le vomissez, parce que vous n'aimez plus Taillandy ! Souvenez-vous du temps où, de par l'amour, la cravate, le bain de pieds, la camomille devenaient des symboles sacrés, révérés et terribles. Souvenez-vous de votre rôle misérable ! Je tremblais d'indignation à vous voir employée à des complicités presque d'entremetteuse entre Taillandy et ses amies, mais, le jour où j'ai perdu toute discrétion et toute patience : « Aimer, c'est obéir ! » m'avez-vous répondu... Soyez franche, Renée, soyez lucide, et dites-moi si toutes vos immolations n'ont pas plus de prix, à vos yeux, depuis que vous avez recouvré votre libre arbitre? Vous les cotez à leur valeur, *à présent que vous n'aimez plus* ! Avant... je vous ai vue à l'œuvre, je vous connais, Renée !... avant, dans le pire temps de vos acceptations navrantes, de vos complicités même, n'avez-vous pas joui, inconsciemment, de la miséricordieuse anesthésie que dispense l'amour?

A quoi bon répondre?.. Je suis cependant prête à discuter, de la plus mauvaise foi du monde : je ne pourrais, aujourd'hui, m'attendrir, sauf sur ce pauvre homme qui détaille mes infortunes conjugales, — en songeant aux siennes... Comme il a dû bien aimer, et bien souffrir, ce faux anesthésié !

— C'est la première fois, Hamond, que j'entends comparer l'amour à la cocaïne !

Froissé par ma maladroite ironie, il riposte assez sèchement :

— Vraiment, ma chère amie? Un homme aussi vieux, et aussi « vieux jeu » que moi ne s'attendait pas à vous fournir une comparaison inédite, croyez-le !

Mon Dieu, qu'il est jeune, et « blessable », et tout imprégné lui, du poison dont il s'est voulu sevrer !... Nous voilà loin de mon aventure et de Maxime Dufferein-Chautel...

(à suivre) COLETTE WILLY.



FANTOMES BERRICHONS

La vieille maison dort, dort, dort comme une Belle, au fond des charmilles, gardée par deux géants hêtres pleureurs dont les feuilles ruissellent en cascade verte jusqu'à terre. Le sommeil a touché même l'enclos, le verger, les arbustes, les buis et les fleurs douces, lis orangés et pieds-d'alouette.

Nohant! Maison de George Sand « La bonne Dame », demeure où palpite encore le cœur de la muse berrichonne, qui donc ressuscitera tes reliques mortes, si ce n'est la baguette-fée du rêve évocateur?

On franchit ton seuil à pas feutrés, en parlant presque bas car il ne faut point effaroucher les fantômes. Et, tels des oiseaux entourant l'oiseleur, voici que viennent à nous, en costumes surannés, les personnages issus de l'*Histoire de ma vie*. Ils nous apparaissent à travers les brumes du passé qui met entre eux et nous comme un miroir au tain disparu. Ils agissent, ils parlent, mais le fil ténu du Songe anime seul ces visions et il semble qu'un geste inattentif le rompant, toutes ces ombres légères tomberaient en poussière comme des momies touchées par un doigt curieux.



Dans la salle à manger dallée, campagnarde et fraîche, dans le salon où voisinent le clavecin et la harpe, par le vestibule carrelé, le vaste escalier de pierre, les chambres aux perses éteintes, d'aimables revenants ont surgi :

Cette belle dame, Saxonne aux gestes lents, qui ne se baisserait point pour ramasser son mouchoir et qui s'en vient blanche et grasse à point, grave en sa robe puce dont la taille longue et les manches plates bravent la mode Empire, c'est l'aïeule, Mme Dupin-Francueil. Elle sort de sa chambre où sans doute la coiffa longuement sa camériste, Mlle Julie. Cette pécore, qui a des lettres et qui a lu Voltaire, chuchote à l'oreille de sa maîtresse mille ragots et méchancetés sur les gens de la maison tandis qu'elle ajuste la perruque blonde et le petit bonnet rond à coque de dentelle. C'est une délatrice perfide et qu'on redoute; mais elle sait l'art de parfumer et d'habiller madame, de lui présenter ses bagues « pour la nuit et pour le jour », de la lever et de la coucher avec cet édifice d'oreillers qui la fait dormir assise et sans bouger.

Mme Dupin-Francueil n'a pas oublié quels furent ses ancêtres : la prestigieuse maîtresse du roi de Pologne, Aurore de Kœnigsmark, sa grand-mère, et Maurice de Saxe, son père glorieux. Elle voit encore par leurs portraits, au mur, la brune beauté de son aïeule en robe de parade, et la tête poudrée, les yeux bleus, la poitrine cuirassée du vainqueur de Fontenoy « et cet air qui semble toujours dire : « En avant, tambour battant, la mèche allumée! »

L'ex-abbé précepteur et intendant de la famille, Deschartres « propret », l'œil vif, le mollet « saillant » dans sa culotte courte, ses bas blancs et son habit noisette, compulse quelque traité de botanique ou de médecine.

Homme coléreux et balourd mais passionnément fidèle « parfait cuistre » au cœur désintéressé qui oblige volontiers les paysans du voisinage mais leur jette au nez toute offrande, tout paiement de ses services, fut-ce poulets, canes ou dindons.

Coiffé en « ailes de pigeon », la douillette prune mise pardessus ses culottes de satin noir, le vieil oncle chanoine, l'abbé de Beaumont, médite quelque livre qu'on veut bien croire canonique. Cet égoïste charmant, sensuel et sensible, ne demande aux femmes que d'être bonnes et belles. Pourtant, sa gouvernante qui n'est peut-être ni l'un ni l'autre, le mène par la bonne chère et l'appelle familièrement « papa ».



Assise un peu à l'écart, c'est Mme Sophie, la fille de maître Antoine Delaborde, paumier et oiseleur, pour laquelle se mésallia le fils de la maison Maurice Dupin, le beau cavalier, mort un soir au bord de la grand'route, tué par son cheval Léopardo. Sophie, aux doigts prestes, chiffonne quelque bagatelle destinée à sa belle-mère. Il faut bien adoucir les rigueurs d'une grande dame dont on devint la bru, de la main gauche avant que de la droite, et quand votre mariage tardif créa tout un esclandre de famille. Brune et piquante enfant de Paris, elle est ici comme un passereau en cage et elle maudit tout bas et même tout haut les préjugés et les bienséances qu'elle dénomme plaisamment « les vieilles comtesses ».

Et puis, âme errante, les yeux fixés en terre, c'est Demai, le fou paisible venu de La Châtre, la ville voisine. On ne le craint pas. On l'accueille par un sourire. On le prend au sérieux : « Eh! bien, Demai, que désirez-vous donc?

— Rien de nouveau, je cherche la Tendresse ».

... Et il la cherche au jardin, aux champs et jusqu'au fond du puits où il se noiera les bras tendus vers sa chimère.

Cependant, à l'office, résonnent les bruits domestiques. Saint-Jean, le cocher, ivre, bat sa femme la cuisinière Audelan, qui le lui rend bien : Coutume quasi quotidienne de ces époux qui pourtant se donnent du vous et s'appellent avec une courtoisie d'ancien régime, monsieur, madame.

Là-bas, dans le verger, jouent les enfants. Ils chantent une chanson patoise :

Une pive
Auc ses piviots
Cortiviots
Livardiots
S'en va pivant
Livardiant
Cortiviant...

Ils jouent aux jeux berrichons, le *cob*, les *évalines*, le *traîne-balin* et l'*aveuglat*. Il y a là toute une société de petits villageois babillards auxquels se mêlent Ursule, la nièce de Mlle Julie, et,



VOYAGES OU VOUS PLAIRA !

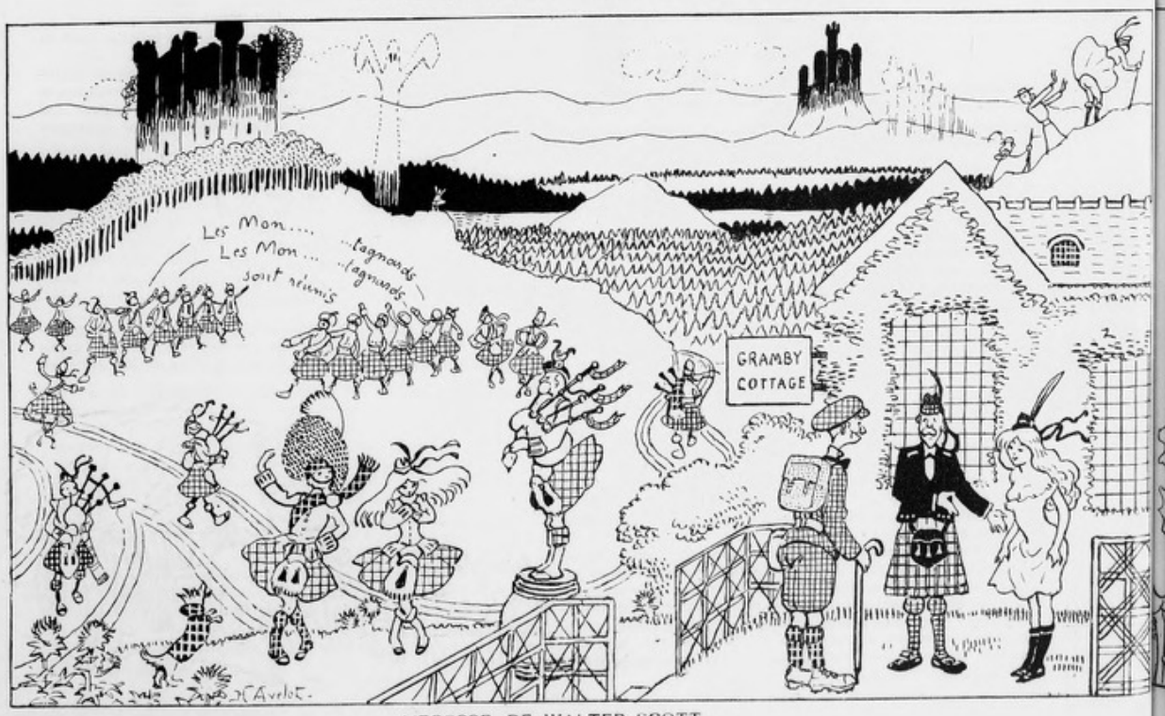
Dessins de H. Avelot.



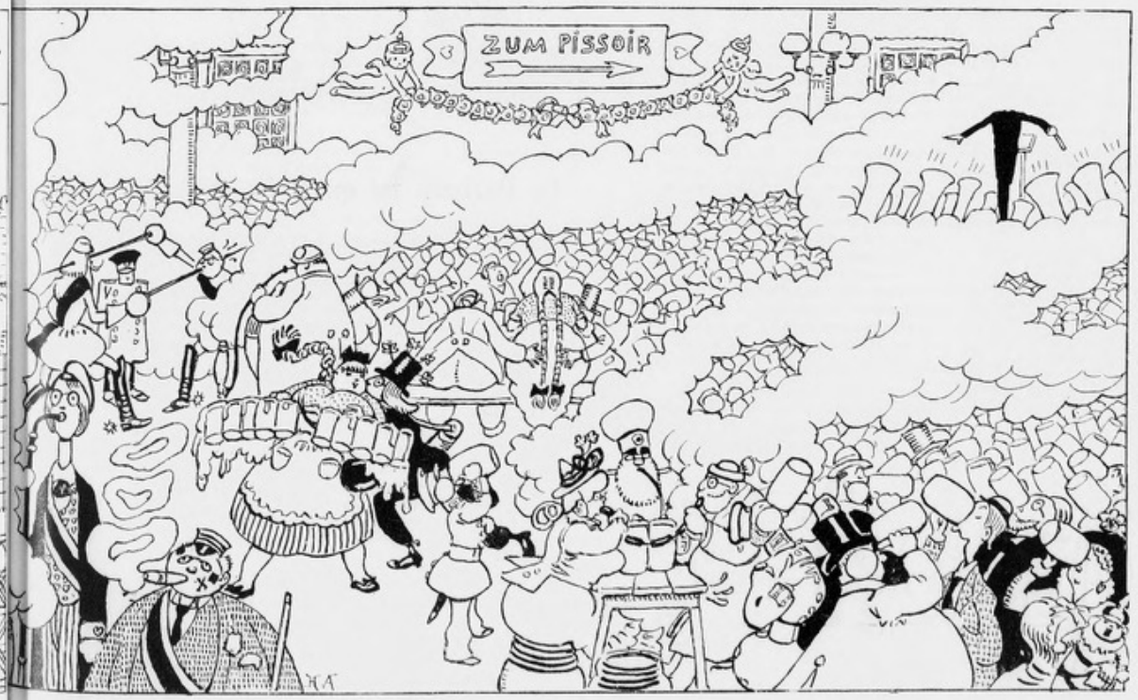
L'ITALIE, telle que les touristes voudraient la voir



L'ESPAGNE ROMANTIQUE



L'ECOSSE DE WALTER SCOTT



L'ALLEMAGNE SENTIMENTALE DES BALLADES

avec Hyppolyte, son demi-frère, Aurore, *L'Aurore*, comme disent certaines bonnes gens. Aurore « née dans la rose et la musique » parce que sa mère, Mme Sophie, quelques instants avant de lui donner le jour, dansait un quadrille au son du violon de Crémone que jouait Maurice. Aurore, si rêveuse qu'elle en a l'air bête, comme elle l'affirme. Aurore, fille des champs, qui connaît les labours, les semailles, les moissons et les vendanges ; qui sait les herbes de son pays par leurs jolis noms ignorés des pédants : le *thym de bergère* et la *bourse à berger*, la *patience*, le *pied-de-chat*, la *repousse* et la *danse toujours*, et ces nénuphars, étoiles flottantes des étangs, qu'on nomme *napes* sans doute, en souvenir des Napées.

Aurore qui croit aux revenants, à *la levrette blanche*, à la *grande bête*, au *noir Georgeon*, le diable de la vallée noire, aux follets fadets et farfadets malicieux. Elle les a vus, le soir, à la brume, dans les pâturaux, quand elle rentrait au logis toute décoiffée et sauvageonne, juchée sur quelque poulain sans selle ou sur le dôme d'un char à bœufs chargé de sainfoin. Elle a entendu leurs méfaits contés à la veillée, durant les nuits d'hiver, où le chanvreur, homme discret et fin, bien que rustique, parle et parle, au rythme des trois coups saccadés qui broient le lin.

Aurore, nom de pourpre qui flamboie! Muse-enfant amoureuse de la terre avant de l'être des hommes, ton esprit est peuplé de fées et de génies champêtres, futurs héros de tes contes, de ces paysanneries où le dialecte mêlé au français pur exhale comme un arome de froment, de mousse et de rosée. Histoires à demi-véridiques et délicieusement illusoires dont on peut dire : « si ce n'est pas vrai, ça pourrait l'être et si vous n'y croyez point, allez-y voir »...



G. Delaw.

Images charmantes : Germain, le veuf et le « fin laboureur » mène en croupe au trot de la Grise, petit-Pierre, son fils, et Marie, bientôt sa promise. Ils s'en vont là-bas se perdre, sous bois, au bord de la Mare-au-Diable.

... François le Champi, la blouse gonflée de vent, court tout *dégaloché* à travers *traines* et *bouts de sac*, *traques* et *traquettes*, rejoindre la maison de Madeleine Blanchet, « sa mère-mignonne ».

Devant le porche de l'église, dit *guenillère à cause que les gredots peilleroux qui sont mendiants loqueteux s'y tiennent pendant l'office*, la petite Fadette, maigriotte, en hardes trop courtes, danse la bourrée avec Landry Barbeau, et les belles, jalouses, crissent comme des grillons et raillent ce *chat-écurieux*, ce *mâlot*, cette *grillette râlette* et *grelette*.



Châtaigneraies profondes ! bruyères et mousses, noyers ronds comme bouquets de mariée, eaux dormantes, boqueteaux et pacages, ô doux pays berrichon gardé au cœur de la France, tel un jardin sauvage entre les haies de mûres et d'aubépins, pourquoi



faut-il que le chemin de fer et l'automobile, ces broyeurs de légendes aient détruit ton âme? Leur rumeur effaroucha les fadets et farfadets qui s'enfuirent. Sous leurs roues s'écrasèrent les us et coutumes. Adieu ! chants des livrées qui précédaient les noces : Le fossoyeur et le chanvreur *ne vous font plus l'honneur de vous semondre au festin, à la dansière, à la divertissance et à tout ce qui s'en suit*. Les ritournelles du cornemuseux et du vielleux se sont tues: Les laboureurs ont oublié l'hymne psalmodiée de père en fils et qui excitait les bœufs au labour, et les filles laissèrent s'envoler au vent nouveau leurs cornettes de mousseline.

... Et de tout ce passé ne subsistent que les feuillets de quelques livres délaissés.

Farfallo.



Le Parisien tel qu'on le parle

X. L'Amour

Les économistes expliquent fort mal comment se crée la richesse des peuples. Ils lui cherchent des origines austères : travail, esprit d'économie, progrès, etc. Mais la raison véritable, c'est l'amour.

Mon Dieu, oui, Monsieur Leroy-Beaulieu, l'amour! Et si la France est la nation la plus riche du monde, c'est qu'elle est la plus amoureuse.

L'amour est le grand levier des affaires : c'est l'amour qui rend les hommes actifs, ambitieux, ingénieux, avides... C'est même l'amour qui, — sans paradoxe, — les rend économes. On est économe pour assurer le pain ou le luxe de celle qu'on aime.

O amour, tu es vraiment l'origine et aussi la fin de tout. C'est de la faute d'Eve si l'homme, chassé du paradis terrestre, est condamné à un labeur éternel ; mais l'homme n'en veut pas à celle qui le perdit puisque c'est pour la conquérir ou la garder qu'il travaille.

***

On a dit qu'il y avait deux sortes d'amour : l'idéal et le physique.

Cette théorie a dû être inventée par un vieux monsieur ou une demoiselle antique.

La vérité est que la femme n'aime d'amour que celui qui l'a

possédée, la possède ou la possédera. Pour elle, tout le reste est de la littérature. Et elle a fichtrement raison.

***

Amoureux, vous vous téléphonez des madrigaux, des déclarations, mille charmantes fadaises. Tranquillisez-vous: nul cabinet rose ne les écoute...

Mais songez-vous que les fils qui transmettent tant de doux babils « empruntent », comme on dit, les canalisations souterraines?

Tendres paroles d'amour, vous allez d'un amant à l'autre, non pas grâce aux bons offices d'un liseron, mais en passant par les égouts !...

***

Les aventures d'amour se brodent toutes sur ce thème connu : « Des grands mots, des petits mots, des gros mots ».

Ce qui perd, en effet, les amants, c'est qu'ils parlent... L'amour ne devrait être qu'une pantomime : des gestes! Mais ils bavardent, les malheureux! De là, naquit la littérature, — de là proviennent tous les vaudevilles et tous les drames.

***

Un de mes amis aimait à la folie une femme très laide et très bête.

Il crut devoir s'en expliquer et dit :

— Elle se tait si bien !

***

Avez-vous remarqué? Toutes les femmes sont belles au moment de la suprême volupté.

L'amour donne aux plus laides, pendant ces quinze ou vingt secondes, une ardente et mystérieuse beauté. Hélas ! l'instant qui suit leur rend leur naturel, parfois un peu aggravé.

Mais cette merveilleuse métamorphose n'est peut-être que l'effet de notre imagination. En ce moment magnifique, nous voulons posséder la plus belle femme du monde, — et ma foi, nous la possédons !

***

Sans l'imagination, l'amour n'existerait pas. Psyché enleva le bandeau de l'Amour. C'était une faute... L'imagination se hâta de remettre le bandeau au fils de Vénus. Il était temps!..

Le mari le plus fidèle trompe sa femme à la minute même où il lui prodigue les caresses les plus ardentes : en l'enlaçant, c'est la passante aperçue tout à l'heure, l'actrice admirée la veille, qu'il enlace...

Il est vrai que, dans les bras de son mari, la femme se donne au ténor qu'elle vient d'entendre et d'admirer.

Adultères cérébraux, vous êtes innombrables !

***

Les jeunes filles se donnent; les courtisanes se vendent...

— Heureusement, disait un célibataire, il y a les femmes mariées; celles-là se prêtent. .

***

O matérialistes, que dites-vous de ceci? Toutes les femmes sont pareilles (il y a bien quelques détails qui diffèrent), et, cependant, l'une d'elles nous prend par tous les fibres de notre être : nous ne voyons plus qu'elle; elle seule est belle, elle seule est aimable. Pourquoi? Nous savons pourtant qu'elle ne nous donnera pas plus que ce que peut donner la plus belle fille du monde. Et peut-être, nous le donnera-t-elle très mal.

Serait-ce donc que tout n'est pas physique en amour? Et pourtant c'est physiquement que s'exprime l'amour, lequel, sans cette gymnastique, en somme, assez vilaine et fort ridicule, ne serait qu'un mot. Souvenez-vous de Daphnis et Chloé : Ils ne furent heureux qu'après la leçon de Lycenion.

***

Il n'est pas de femme, — même la plus chaste, — qui voyant un homme et lui parlant ne songe : « Me plairait-il d'être possédée par lui? »

Ne protestez pas, madame : vous savez bien que j'ai raison! La curiosité sexuelle est surtout féminine et s'il n'y avait pas la morale...

La pudeur est le meilleur condiment de l'amour : sans elle, on aimerait comme on mange.

***

Les hommes préfèrent les femmes du monde qui se comportent comme des courtisanes et les courtisanes qui se tiennent comme des femmes du monde.

Je dois dire que les femmes du monde ne l'ignorent pas; mais les courtisanes ne paraissent pas très renseignées.

***

Les femmes pardonnent à celles qui ont beaucoup aimé, non à celles qui ont été beaucoup aimées.

***

A vingt ans, la femme dit : « Il m'aimera toujours »; à vingt-cinq : « Je l'aimerai toujours »; à trente: « Nous nous aimerons longtemps »; à trente-cinq: « Nous nous aimerons demain de cinq à sept ».

***

Vous adorez votre maîtresse; vous êtes prêt à donner votre vie pour elle; vous vous tueriez si elle vous quittait... Fort bien; je vous crois. Mais observez-vous quand, jeudi prochain, après un après-midi d'amour, elle vous quittera encore toute frémissante de tant de voluptés éprouvées. Et avouez-le : le dernier baiser à travers la voilette, comme il vous paraîtra long et tyrannique ! Déjà, vous voudriez être seul... Rien de plus importun que la dernière caresse d'une femme que l'on vient de beaucoup aimer.

***

— Cette petite femme est admirable... Afin de devenir intellectuellement digne de son mari, elle a complété son instruction. En dix ans, elle est devenue une savante! Niez encore la puissance de l'amour.

— Moi, j'ai connu un savant que l'amour a également transformé. Il s'est emballé pour une petite coquette et en moins de quinze jours, il est devenu idiot !

***

La plus vulgaire des courtisanes, celle qui prodigue au premier venu les pires complaisances, garde cependant pour son amant, son type, son homme, une caresse qu'elle ne vend à personne : c'est le baiser sur les lèvres.

***

Un vieux collectionneur de femmes m'a dit :

— Celles qui rient souvent sont de « mauvaises affaires ». La femme qui pleure est plus près de la volupté que celle qui s'esclaffe.

***

On a écrit dix millions de livres sur l'amour : on en écrira plus encore... Est-il un plus vaste sujet? En est-il même un autre ?

Voici de quoi disserter : j'ai vu, à la Faculté de médecine, une jolie étudiante disséquer un cadavre de jeune homme étendu, tout nu, sur une table de marbre. Dans la poche de sa blouse, couverte de taches affreuses, cette jeune vierge portait un recueil des vers d'Alfred de Musset.

DEVOIRS ET LEÇONS

Faites écouter jusqu'au bout une déclaration d'amour par une femme qui a un rendez-vous chez son couturier.

Prenez l'habitude d'attendre deux heures, sous la pluie, l'aimée qui, le lendemain, vous téléphonera : « Mon chéri, je n'ai pas pu, ma vieille tante est malade, etc... »

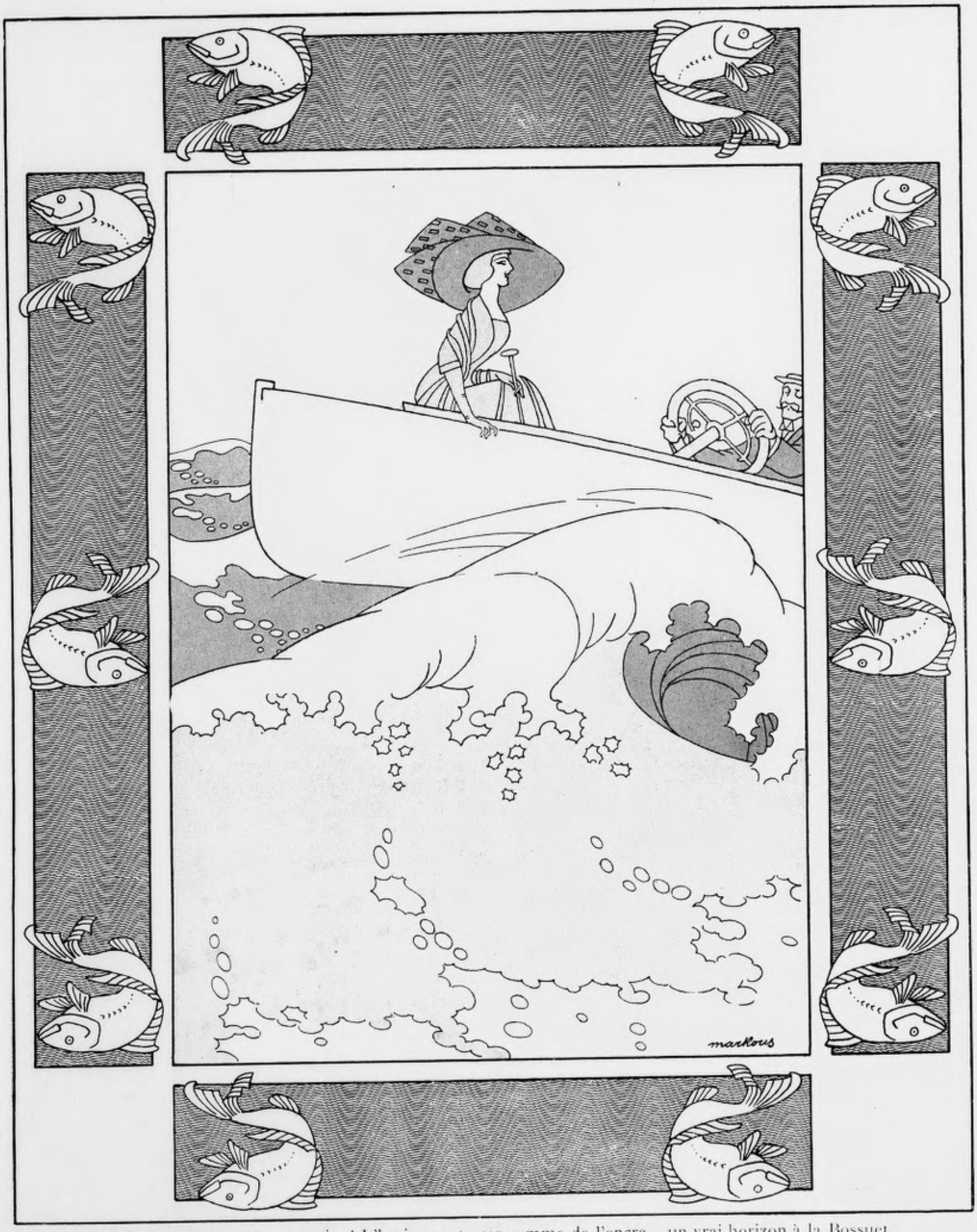
Relisez les lettres de Mirabeau à Sophie, mais ne les imitez pas : d'abord, elles ne tiendraient pas un petit bleu.

Apprenez à lacer un corset et à boutonner un corsage : c'est l'a b c du métier d'amant.

TIMON DE PARIS.

AVANT LA TEMPETE

Dessin de Markous



— Encore un orage en perspective! L'horizon est noir comme de l'encre... un vrai horizon à la Bossuet.
— ???
— Dame! puisqu'il aimait les « horizons funèbres »!



HIGH LIFE POLICE

— Il n'y a plus à tergiverser, dit le marquis de Contal en frappant sur la table, il faut demander à la police de nous aider à trouver le coupable.

— Mais, mon cher Président, objecta Brincard, qui avait au Golf-Club de Houleville-sur-Mer les fonctions de trésorier, ce qui lui donnait de l'autorité, si les agents pénètrent ici et font des enquêtes, çà sera un scandale énorme.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse? Avez-vous une idée? Depuis le commencement de la saison, on vole ici et toutes les précautions que nous avons prises ne servent à rien. Hier soir encore j'ai reçu deux plaintes, vous le savez, et celle de Mme de Chavelin n'est fichtre pas une bagatelle : un collier de vingt mille francs!

— On pourrait changer tous les domestiques, proposa un des membres du comité.

M. de Contal haussa les épaules.

— Les domestiques !... Si vous voulez savoir mon sentiment, les domestiques ne sont pour rien dans l'affaire; le voleur est plus près de nous; tout près.

— Vous soupçonnez quelqu'un? interrogea anxieusement Brincard.

— Eh non, personne! ce qui revient au même de dire que j'ai des doutes sur tout le monde. Et c'est cette situation-là qui est intolérable. Je déclare que je n'en porterai pas la responsabilité plus longtemps. Mon devoir est de prévenir la justice et, si vous ne m'approuvez pas, je me retire non seulement de la présidence, mais du club, avec une lettre d'explications que vous me ferez le plaisir d'insérer au procès-verbal de la réunion.

— Moi, je trouve que vous avez parfaitement raison, approuva le baron Louvain, l'un des fondateurs de la Société. Il faut mettre la justice au courant de ce qui se passe ici, mais il faut en même temps essayer d'éviter le scandale que redoute avec juste raison Brincard. Je ne crois pas qu'il soit absolument nécessaire qu'une escouade d'agents débarque ici et se livre à une fouille générale. Nous pouvons écrire à la Sûreté pour lui expliquer notre cas et, si elle nous offre d'employer un procédé trop violent, nous aurons bien la liberté de refuser son appui. Il ne restera alors qu'à réunir tout le monde et à dissoudre le Club, sous un prétexte quelconque... un prétexte financier par exemple, mon pauvre Brincard.

Ce fut à ce sage conseil que se rallièrent les honorables délégués du G. C. H. à la clôture de la séance. Elle eut été célèbre dans les annales du sport si ceux qui en furent les acteurs et les témoins n'avaient gardé sur cette angoissante délibération le plus absolu secret, par prudence d'abord, et plus tard par souci de la réputation du cercle. Le fait est que les poches de vêtements laissés aux vestiaires par les joueurs étaient presque journellement retournées et qu'après avoir inutilement surveillé les valets, chacun était arrivé à se méfier de son voisin. Certains arrivaient à chuchoter des noms qui eussent semblé en toute autre occasion d'une suffisante garantie. Bref, la situation, ainsi que l'avait déclaré le président, était devenue insupportable pour lui comme pour tous. Il fallait en sortir par n'importe quel moyen, même par le pire !

Sans attendre au lendemain, le marquis de Contal et le baron Louvain rédigèrent ensemble une lettre qui fut expédiée boulevard du Palais. Quelques jours passèrent avant que la réponse arrivât, d'une façon d'ailleurs à laquelle personne ne s'attendait.

Un matin que M. de Contal sortait comme à l'ordinaire, sa toilette faite, pour promener ses bulls sur la digue, il aperçut en face de sa porte un jeune homme qui semblait absorbé dans la contemplation de l'infini. Sauf le chapeau de paille un peu cavalièrement sur l'oreille, la moustache trop régulièrement frisée et l'épingle de cravate plus importante que n'eut exigé le bon goût, l'inconnu n'avait rien qui pût éveiller l'intérêt du président et celui-ci allait poursuivre sa route lorsqu'une interpellation l'arrêta.

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, Monsieur...

Il ne fut interloqué que deux secondes. D'un mouvement infiniment adroit, imperceptible pour tout autre, l'apparent baigneur avait fait glisser, de l'intérieur de sa manche dans sa main, une enveloppe portant la suscription de la Préfecture de police, puis, d'un geste non moins prompt l'avait fait rentrer.

— Vous êtes?...

— Oui, Monsieur le marquis, je *le* suis. Mais si vous voulez que je vous serve à quelque chose il est absolument nécessaire que vous ayez l'air de me reconnaître, et tout de suite. On ne sait pas qui peut nous épier derrière les fenêtres des villas... C'est ça, votre main dans la mienne et laissez-l'y un peu de temps, je vous prie. Permettez-moi maintenant de vous accompagner dans votre promenade afin que vous puissiez me présenter à vos amis.

— Vous présenter!...

— Oui : M. de Saint-Amour... Adalbert de Saint-Amour, attaché au cabinet du ministre des Affaires étrangères si vous voulez bien ; fils d'un ami de votre famille. Oh ! ne craignez rien, je saurai remplir mon rôle : j'en ai eu de plus difficiles! Je vous demanderai quelques renseignements de détail, mais plus tard, chez vous, après que vous aurez lu la lettre qui m'accrédite. Pour l'instant, il ne s'agit que d'une chose : me montrer le plus possible à votre côté. Le reste ira tout seul. En somme, l'affaire consiste à pincer un voleur qui s'est introduit dons votre club. Jeu d'enfant!

— Peste! On voit bien que vous n'avez pas encore essayé, Monsieur... Monsieur de Saint-Amour.

— Vous m'appellerez Saint-Amour tout court, c'est indispensable. Ne craignez pas les familiarités, au contraire. Dès cet après-midi vous aurez la bonté de m'introduire dans la Société. Avec vous comme parrain...

— Non, mais pardon, vous ne prétendez pas que je vous fasse inscrire comme membre?

— Il n'y a pas à faire autrement si vous voulez que j'aboutisse. Le pick-pocket n'est évidemment pas un domestique...

— Qui vous l'a dit?

— Vous l'auriez déjà découvert. Je sais, sans qu'il soit besoin que vous me l'expliquiez, que vous avez dû prendre toutes les mesures de surveillance en ce qui concerne le personnel. Au surplus, un valet qui s'empare d'une grosse somme d'argent se trahit toujours avant une semaine, son maître serait-il dix fois bouché...

— Merci!

— Excusez-moi. Je dis donc que l'individu que nous cherchons est un gentleman. Oh! ne protestez pas que vous les connaissez tous et qu'aucun n'est capable de soutirer un porte-monnaie ! Il n'y a pas un homme d'honneur qui n'ait ses heures de faiblesse dans l'existence. Ah ! nous sommes de bien pauvres machines, Monsieur le marquis!... Je vous demande pardon, j'ai de grandes aptitudes pour la philosophie...

— Il vaudrait mieux que vous en eussiez pour le golf, mon garçon, car je ne sais vraiment pas, comment diable vous ferez pour vous faire prendre au sérieux quand vous serez sur le terrain.

— J'ai quelque talent aussi de ce côté-là. C'est même un peu ce qui a déterminé M. le chef de la Sûreté à me désigner. Oh ! je ne suis pas le champion du monde ! Mais enfin, sans vanité, je puis dire que je ne manie pas le club plus maladroitement qu'un autre.

M. de Contal renonça à s'étonner. Toute pénible que fut pour sa délicatesse la voie dans laquelle il s'était engagé, il n'y avait plus à revenir en arrière. Il mentit autant que le voulut l'agent secret dont il ne révéla l'exacte qualité qu'à Louvain et à Brincard. On le présenta; on versa en son nom la cotisation; on l'installa dans une chambre du Grand-Hôtel suffisamment luxueuse; même on lui trouva une vieille veste aux couleurs du G. C. H. rayée de blanc et d'amarante.

A l'unanimité, il fut jugé fort sympathique. Un peu expansif peut-être, un peu « avantageux » aussi, mais serviable, empressé, beau joueur et surtout bon joueur. Personne n'était de

force à lutter avec lui pour faire le trou; son coup était énergique, sec et d'une précision merveilleuse; avec la même aisance de poignet, le même geste égal il aurait assommé un bœuf ou coupé une fleur. On lui demanda sa méthode d'entraînement et il répondit avec un sourire; « Le jiu-jitsu ». On crut qu'il se moquait. On félicita le marquis d'avoir procuré au club une si remarquable recrue; il se contenta de hausser les épaules. On s'accorda à déclarer qu'il manquait d'équité envers son ami Saint-Amour, probablement par jalousie. Les dames voulurent prendre des leçons du maître et il se mit à leurs ordres avec une charmante bonne grâce, bien que cela le forçât à ne plus quitter le terrain du matin jusqu'au soir. Il mit tout le monde à l'aise en avouant que le golf était toute sa passion.

Le plaisir qu'il avait à jouer ne paraissait pas douteux, en effet, même pour les trois membres du comité qui l'observaient. Il ne semblait faire attention à rien qu'à la partie. Cela ne laissait pas que de les inquiéter, malgré les paroles rassurantes qu'il donnait de temps en temps au président, mais sans entrer dans des explications; la note des frais d'hôtel grossissait dans la même proportion que celle du buffet où il offrait avec une grande générosité le cocktail et le thé aux autres et à lui-même; en revanche les vols ne diminuaient pas.

A la fin de la deuxième semaine, M. de Contal fut obligé de s'apercevoir qu'il y avait, dans la conduite de son agent, quelque chose de beaucoup plus ennuyeux que l'insouciance de sa profession et que l'abus d'une bourse qui n'était pas la sienne. Le golf avait cessé d'être son unique amour, il en avait un second. Certes il n'était pas étrange que la beauté anglo-saxonne de Miss Mary Bardley eût fait impression sur un homme jeune et neuf aux séductions d'un monde supérieur, dans les longs tête-à-tête des parties. Mais le grave, le monstrueux on peut le dire, c'est que la jeune fille répondait d'une façon évidente à l'inclination du pseudo diplomate. Le marquis fut bouleversé; d'autant plus bouleversé que Miss Bardley lui avait été recommandée spécialement par un de ses vieux amis de Londres, qu'il la savait dotée d'une grosse fortune et qu'elle était sans défense, étant venue seule, selon la mode anglaise, se loger dans une pension de famille. Son premier mouvement fut de jeter le Saint-Amour à la porte avec le coup de pied qu'il méritait, le second fut d'avertir la jeune fille, le troisième auquel il s'arrêta fut de prendre le conseil de ses associés.

Ceux-là, peut-être parce que leur responsabilité morale était moins directement engagée, s'efforcèrent de modérer l'impétuosité de leur ami et son scrupule. Ils assurèrent qu'ils n'avaient rien vu qui dépassât les bornes du flirt le plus innocent, c'est-à-dire de la politesse ordinaire qu'on doit à une jolie femme. Cependant ils s'accordèrent à reconnaître qu'il était temps de mettre un terme à la mission policière que le délégué du Préfet menait d'une façon singulière et si stérile.

C'était la fin de la journée; le crépuscule embuait déjà la prairie et les automobiles emportaient les joueurs, les uns après les autres, à la porte de la grande route.

— Où est donc M. de Saint-Amour? demanda le président à un Caddy qui passait l'étui en bandoulière.

— Je crois bien qu'il est encore là-bas, Monsieur, au tournant du petit bois, avec Mlle Bardley.

Le même pressentiment d'un malheur passa sur les trois hommes et ils se mirent à courir à travers la plaine. Près des arbres, cependant, l'instinct les fit ralentir, ils les contournèrent en retenant leur souffle.

Et, tout à coup, ils se trouvèrent en face d'un spectacle qui les précipita en avant avec un furieux cri d'horreur. La petite Anglaise était là, devant eux, se tordant sur l'herbe entre les mains d'acier du faux clubman.

D'un seul bond celui-ci se retrouva sur ses pieds; il partit d'un éclat de rire.

— Voilà mon ouvrage fini, Messieurs! dit-il. Allons Eugénie, va, lève-toi ma fille. Avec les petits bracelets que je t'ai mis aux poignets tu n'es plus bien dangereuse. Le meilleur pour toi c'est encore de ne pas faire de manières, de rendre bien gentiment le collier de perles qui est cousu dans ta jupe et puis le reste qui doit être dans ta malle. Vous ne tenez pas essentiellement à ce qu'elle aille en prison n'est-ce pas, Monsieur le Président? Allons, presse-toi, on te laissera filer après; il ne faut pas me faire rater le train de neuf heures. C'est très joli de faire du golf, mais c'est tout de même meilleur d'être chez soi avec sa femme et son mioche, pas, Messieurs?

— Comment! Comment! fit le marquis de Contal, Miss Bardley?...

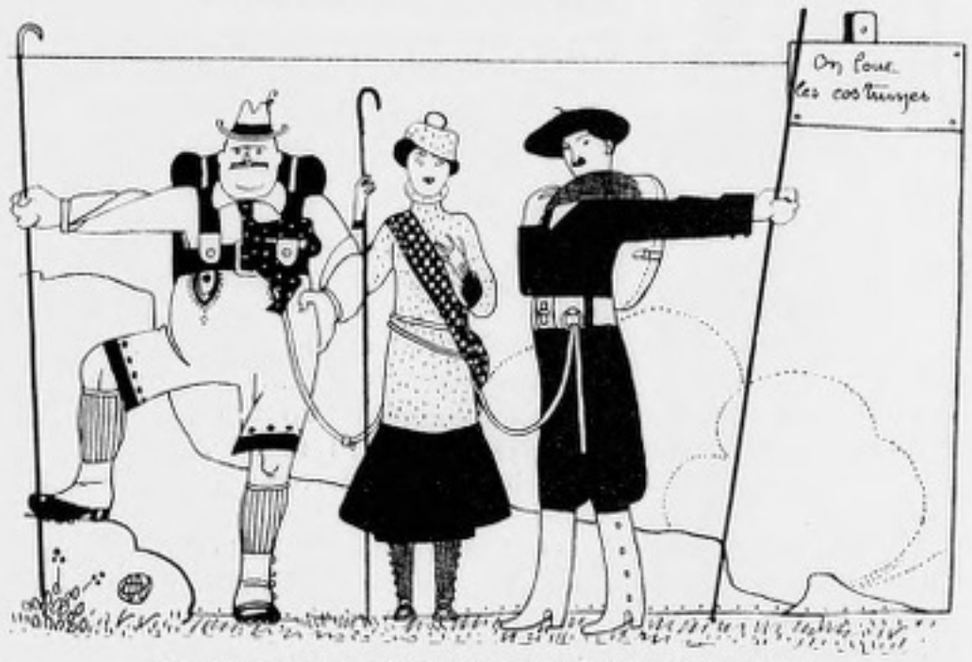
— S'appelle de son vrai nom Eugénie Leflanc, née à Londres de parents français; six condamnations pour vol: Voilà sa photographie et sa fiche que j'ai demandées hier à Paris.

« Si ça ne vous faisait rien que nous nous pressions un peu, Messieurs, à cause du chemin de fer, vous savez... »

DRÉSA.

TOURISTES

(CROQUIS CRAYONNÉS EN MARGE D'UN BÆDEKER)



L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE... MAIS IL FAIT LE TOURISTE



— Devant vous, Mesdames et Messieurs, se dresse le Machinhorn; cette magnifique montagne, toujours dans les nuages, ne se voit bien que sur les cartes postales.



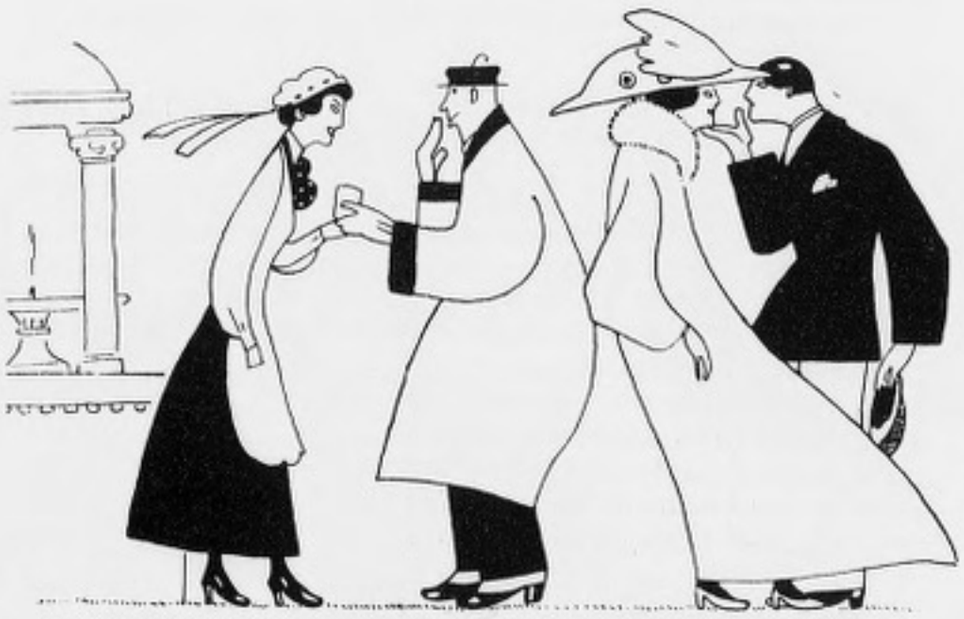
LE VOYAGE DE NOCE OU LE MARTYRE D'UNE ENTRAVÉE



L'ALPE CONJUGALE OU LE VERTIGE DES CIMES



UNE EXCURSION A CYTHÈRE



TANT VONT LES CRUCHES AUX EAUX, QU'A LA FIN ELLES SE CASENT

Bouquet de Pensées

La nuit porte conseil : quelques nuits de noces inclusivement ; les nuits d'amour exclusivement.

La vertu est une espèce de vice qui consiste à n'en point avoir.

Faire une mésalliance ? C'est faire faire à l'autre un mariage inespéré.

CHOSES ET AUTRES

Ils sont venus, — Dieu sait de quelle maison de campagne ! — elle et son grand garçon qui aime tant l'aviation, pour voir les aéroplanes quitter Paris. Peut-être même sont-ils arrivés la veille au soir dans l'appartement qui sent le poivre et le camphre.

Et à quatre heures du matin ils étaient debout. C'est bien la première fois que ça lui arrive à elle bien sûr! Elle a une mèche sur l'oreille et elle a oublié sa poudre. On sent que sous son grand manteau de voiture il n'y a pas grand chose; sa chemisette ne doit pas être attachée dans le dos...

De petits nuages roses ont paru dans le ciel vague, puis le soleil a surgi tout rouge derrière les cheminées d'usines, les moteurs ont ronflé et les premières grosses bêtes volantes se sont lancées, tournoyantes d'abord et puis droites et promptes vers l'Est comme des flèches décochées.

Elle a partagé l'enthousiasme de son chéri; elle a crié; elle a applaudi. Mais voilà que le soleil a monté, que la foule s'est faite plus épaisse et les départs plus espacés.

Sa petite main, de minute en minute, glisse sous sa voilette et frotte ses yeux: Elle se sent les genoux faibles, les pensées flottantes; elle s'appuie sur l'épaule de son fils. Elle reste, décidée, pour lui, à l'héroïsme.

Mais elle s'aperçoit que je la regarde. Précipitamment elle essaie de rajuster sa mèche rebelle, elle se redresse.

— Allons, allons, mon petit. C'est bien assez, il faut rentrer!

Il a tant dit ces derniers mois que ce n'était plus chic du tout d'aller à la mer où à la montagne, qu'il n'y avait rien de mieux que la vraie campagne où l'on se repose et que la plus belle qu'on pût trouver était celle de la vieille Ile-de-France, qu'*elle* s'est laissée convaincre. On a donc trouvé un très joli pavillon de chasse ancien, tout au bord de la Seine, presque un petit château, et pour rien.

Les grands arbres du parc plongent dans l'eau qui court et la forêt est de l'autre côté d'un mur si bas que les lapins l'escaladent quelquefois pour venir brouter les géraniums. C'est charmant. Elle a été enchantée. Il a fallu arranger tout cela, coller des papiers frais et clouer des rideaux qu'on a longuement choisis; le jeu a été passionnant, pendant quinze jours.

Et puis, après, on n'a plus su du tout quoi faire. On comptait bien sur la visite des X... qui sont à trois lieues, mais ils se sont décidés à faire un tour en auto jusqu'en Suisse; les Y... qui ne devaient pas quitter Paris ont brusquement changé d'avis et sont à Trouville; les Z... ont loué leur propriété de la Marne et ont fait leurs malles.

Madame ne s'habille plus. Elle ne sort pas de sa chambre. Elle lit, baille et se fait les ongles.

Quant à Monsieur, il paraît qu'il lui est arrivé tout à coup d'importantes affaires...

On le voit à Paris tous les jours.

L'adresse de M. de Nolhac est infinie, louable, délicieuse.

Toute cette adresse, le conservateur de Versailles vient de l'employer à faire ouvrir le portique clos de vitres et de persiennes qui réunit les deux parties du Grand Trianon. Ce monument, ainsi fermé, était lourd, bas, et n'avait aucune silhouette. On n'imagine point ce qu'il est devenu depuis que l'air circule librement entre ses colonnes roses! C'est un enchantement! De loin, on aperçoit les verdures à travers les arcades, et tout le jardin derrière les architectures, prend un air de fête, une gentille solennité. Pour une fois, devant cet admirable site, il est juste de comparer la nature dessinée à un décor de Watteau. Rien de mieux n'avait été fait à Versailles depuis bien des années, et le Grand Trianon, ainsi rajeuni, est redevenu une des plus gracieuses merveilles des environs de Paris.

Hommes et Choses de Bourse

Le seul intérêt des séances d'été consiste en la présence de M. W.ll.sch.

Il apporte l'entrain, la bonne humeur, la gaieté. Sans lui, vraiment, ces séances, même écourtées comme elles le sont, paraîtraient mortellement longues. De plus, M. W.ll.sch possède une autre qualité : il aime le Temple, ne l'abandonne jamais. Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, on voit sa silhouette sympathique surgir; tantôt marchant d'un pas placide, se dodelinant; tantôt menaçant de sa canne brandie un ennemi imaginaire; tantôt assis dans un box, et fredonnant une chansonnette à la mode ou plutôt chantant un air wagnérien, car il aime, connaît et apprécie ce musicien.

Mais ce ne sont pas ces qualités-là qui lui ont attiré l'attention, cette semaine, plus qu'à l'ordinaire, si possible.

Un prospectus distribué aux habitués nous a appris que M. W.ll.sch allait publier plusieurs ouvrages d'un intérêt palpitant d'actualité. Nous avons voulu connaître ces livres afin de donner à nos lecteurs un avant goût du plaisir qui les attend.

L'un d'eux surtout a captivé notre esprit :

« *Les ficelles d'un emprunt.* »

Sachant combien notre auteur est à même de connaître les dessous qui précèdent, accompagnent et suivent ces opérations, nous l'avons prié de nous en communiquer les bonnes feuilles, et voici quelques titres de chapitres qui prouvent sa compétence :

La chasse à l'emprunteur,
Dead-heat après obstacles,
La petite commission,
Ma part du gâteau,
Les intérêts du syndicat,
Ceux de la grosse caisse,
Les pertes du public, etc., etc.

Seulement, rien ne peut rendre, même approximativement, la verve de l'écrivain, surtout lorsqu'il raconte comment fut taillée, coupée, pesée sa part du gâteau, suivant l'attribution de la commission, qui, — selon lui, car nous ne voulons pas assumer la responsabilité de cette assertion, — s'était élevée comme toujours à plus de 15 0/0.

Et après avoir pris connaissance de ce livre vraiment sensationnel, si les Sociétés de crédit et les banquiers veulent écouter un conseil sincère donné dans leur intérêt, ils mettront tout en œuvre pour empêcher la publication d'un tel ouvrage, qui ne pourrait que les conduire à leur perte irrémédiable.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — C'est surtout actuellement, au moment des courses de Vichy que le magnifique Casino est le lieu de villégiature estivale, le plus pourvu d'attractions artistiques et d'agréments mondains.

Les spectacles et les concerts d'une haute tenue, les bals du salon des Fêtes d'une suprême élégance, le soir l'affluence cosmopolite à la délicieuse terrasse du restaurant, le mouvement incessant des buveurs dans les parcs, témoignent de la préférence marquée qu'ont les personnalités françaises et étrangères pour cette station, venant aux sources demander le rétablissement de leur santé compromise, dans l'ambiance charmeuse de Vichy.

—

Lorsqu'un théâtre réunit, dans un même spectacle, la beauté, la grâce, la verve spirituelle et la folle gaîté, on peut dire de lui qu'il a mis dans le mille. Tel est le cas de Marigny, en ce moment plus que jamais. Avec sa grâce troublante, le succès de Mlle Napierkowska touche au triomphe. L'esprit, la verve, nous les trouvons dans les scènes nouvelles de la Revue. Enfin, la folle gaîté, c'est Lavine, le brave général Lavine, qui nous la dispense. Ce diable d'homme n'a qu'à paraître pour chasser de nos cerveaux les idées moroses et nous rendre joyeux.

L'élégant public du Jardin de Paris, le joyeux établissement des Champs-Elysées, a fait le plus chaleureux accueil à chacune des attractions du nouveau spectacle, parmi lesquelles sur la scène, la troupe tyrolienne The Tegernseers; Sultana et Miralles, avec leurs danses espagnoles; Nelly Villette, dans « Griserie d'Ether »; Titty Lazaresco, miss Edith Moore, chanteuse-danseuse américaine, Mlles Mars Moncey, Nhiska, Flonflon, dans leur répertoire; dans le cirque, The Arlys, gymnastes, Hellwegg et Bella, acrobates et la baroune de Lutzel avec ses chevaux d'école et son cheval sauteur.

—

Zig-Zag. — Pour empêcher et arrêter la chute des cheveux et les faire repousser, il faut user du produit employé par l'excellent Noblet, l'Extrait capillaire des Bénédictins du Mont-Majella, produit recommandé par l'amusant artiste et que l'on trouve à la Parfumerie Exotique.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits mondialement connus maintenant se trouvent à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme.

—

CONSEILS DE L'INSTITUT DE BEAUTÉ
26, Place Vendôme.

Toutes les femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elle doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté! Ces produits sont présentés dans des boîtes miniatures, chefs-d'œuvre de goût!

Rappelons que le titre *Institut de Beauté* appartient à Mme Merle, fondatrice du célèbre Institut de Beauté, 26, place Vendôme, mondialement connu.

—

Pour redonner aux cheveux blancs, sans les mouiller, leur nuance primitive, il faut employer la *Poudre Capillus*, cette poudre existe en toutes nuances; en faisant la première commande à la *Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre*, avoir soin de mettre dans la lettre un échantillon de ses cheveux. Pour les commandes suivantes un peu de poudre suffit; l'envoyer dans du papier et renfermé dans la lettre et aussitôt on recevra la nuance désirée contre un mandat de 5 fr. 50. Prix de la *Boîte à la Parfumerie Ninon* 5 francs. Se méfier des contrefaçons.

—

Une seule teinture pour cheveux est sans danger : le « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Indépendamment de l'époque des grandes vacances, les deux jours de congé de l'Assomption vont provoquer un recrudescence de voyageurs avides de tourisme.

Ceux qui se seront montrés prévoyants, seront munis des ouvrages qui faciliteront leur voyage, le rendant plus agréable. Aussi devons-nous leur recommander d'acheter le Guide Conty de la région qu'ils désirent parcourir.

Les Guides Conty sont en vente partout. Envoi franco du catalogue sur demande adressée à l'Administration des Guides Conty, 37, rue Bonaparte, Paris, 6e.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

« Si j'eusse créé le genre humain, disait au XVIIe siècle une beauté célèbre, j'aurais mis les rides des femmes au talon.» De nos jours, cette phrase n'a plus aucune raison d'être, puisque, en employant l'*Eau de Jeunesse Jane Hading*, on pourra aisément combattre le temps et les rides.

Toute femme qui se sert de ce talisman, eut-elle 60 ans, n'en paraîtra que 30. En vente, 38, rue du Mont-Thabor, magasin de nouveautés et chez Mme M.-L. Bouvard, « Hygiène et Beauté », 97, avenue des Champs-Elysées.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres. le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. SPLENDIDE-hotel-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE. premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ splendide installation. L. Defferère, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY. premier ordre. 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — hOTEL RÉGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIERE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDERE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza Fondo-Toce).

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tel. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73. Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.**

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays
AGENCE CENTRALE. Apartado 402 à MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME 1re cl. *Pensionnaires toute époque.* BARLET, 112, r. Réaumur, Paris Rens. Gratis. DOULEURS, TROUBLES MENSUEL.

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910 Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (1e).



Librairie des Curieux
4, rue de Furstenberg, 4
— PARIS —

DERNIÈRES PUBLICATIONS
en vente chez tous les libraires :
Les
Maîtres de l'Amour

Anthologie des œuvres les plus remarquables en vers et en prose, traitant des choses de l'Amour.

Dissertations amoureuses de Lucien. 1 vol. in-8		5 fr.
L'Œuvre du Divin Arétin. 1 vol. in-8 carré sur papier Alfa.		7 50
— Marquis de Sade	—	7 50
— Comte de Mirabeau	—	7 50
— Chevalier A. de Nerciat	—	7 50
— Patricien de Venise G. Baffo	—	7 50
— libertins de Nicolas Chorier	—	7 50
— libertins des Poètes du XIXe siècle	—	7 50
Le Théâtre d'Amour au XVIIIe siècle	—	7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE
Petits volumes in-18 carré, tirés sur papier d'Arches à 500 ex. numérotés et réservés aux souscripteurs . . 6 fr. le vol.
I. La Secte des Anandrynes. — II. Le petit neveu de Grécourt. — III. Histoire secrète des Ebugors. — IV-V. Julie philosophe. — VI. Correspondance de Madame Gourdan. — VII. Parapha. — VIII. Le portefeuille d'un Talon Rouge.
Envoi franco contre mandat par poste recommandé.
Catalogues et prospectus franco sur demande.

MASSEUSE diplômée Mme Hélie. 25, rue Bergère, Paris

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS,** absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.*
Prix : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*).
Ecrire au **Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES**

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

MASSEUSE SOINS DE BEAUTÉ **Madame SARITA** 46, rue de l'Arbre-Sec

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand Mme DUC 54, r. Caumartin, Paris (3e ét.)

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 vr. album 2 fr.; 12 vr. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris

HYGIÈNE INTIME - HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté, Discrétion

SAGE-FEMME 1re cl. reçoit pens., consult. et corresp. (Discrét.) MAZEAU, 142, Boul. Magenta, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR,** accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

MANUCURE, Soins d'esthét. et d'hygiène, 11, r. St-Lazare, 3e ét., fond cour.

Le gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Carlègle

DEVOIR DE VACANCES

Devoir de grammaire. — Chapitre Ier — Les Mots. —

La grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement.

Pour parler et écrire on se sert de mots

C'est l'humoriste qui fait les mots

Il y en a de plusieurs sortes : 1° Les gros mots, qu'emploie la haine.

2° Les petits mots, qui suffisent à l'affection

3° L'amour, lui, comprend à demi-mot

1re Remarque Les mots de <u>coeur</u>, d'<u>estomac</u>, de <u>rein</u>, etc.., etc... sont des mots de femme enceinte

2me Remarque — Le mot "<u>bile</u>, convient à la jalousie, mais il y a des jaloux sans mobile

3me Remarque — Le mot <u>juste</u> aura toujours moins de succès que le mot pour rire

NOTA. On ne doit pas confondre le mot et la chose.

Exception. Cependant, lorsqu'une dame trop vivement pressée par un amoureux, s'écrie: "Ah. la jambe! et que l'amoureux tente de la prendre au mot; la dame, le mot et la chose sont alors dans un état de confusion facile à comprendre

Carlègle

Samedi 20 Août 1910

48e année, N° 34



DÉPOT LÉGAL

LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

EN ROUTE POUR TROUVILLE



— DAMES SEULES !

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des Drs **JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Époques et en Évitent les Douleurs.
Le fl. 4f50 fco. Pl.e SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

BRISE DE MAI
MUGUET ULTRA-PERSISTANT.
ED. PINAUD, PARIS

GERMANDREE

en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.


DYNAMO ET PHARES DUCELLIER



SOUS BOIS Nouveau Parfum **GODET**



EN VENTE PARTOUT





SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA.* etc.

Coeur de Jeannette Nouveau Parfum HOUBIGANT 19, faub. Saint-Honoré.

Le livre dont tout le monde parle
(9e édition)

PLAQUES JOUGLA

ACHETEZ

Les Caprices de Nouche

par **Ch. DERENNES**



illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
(8e ÉDITION)

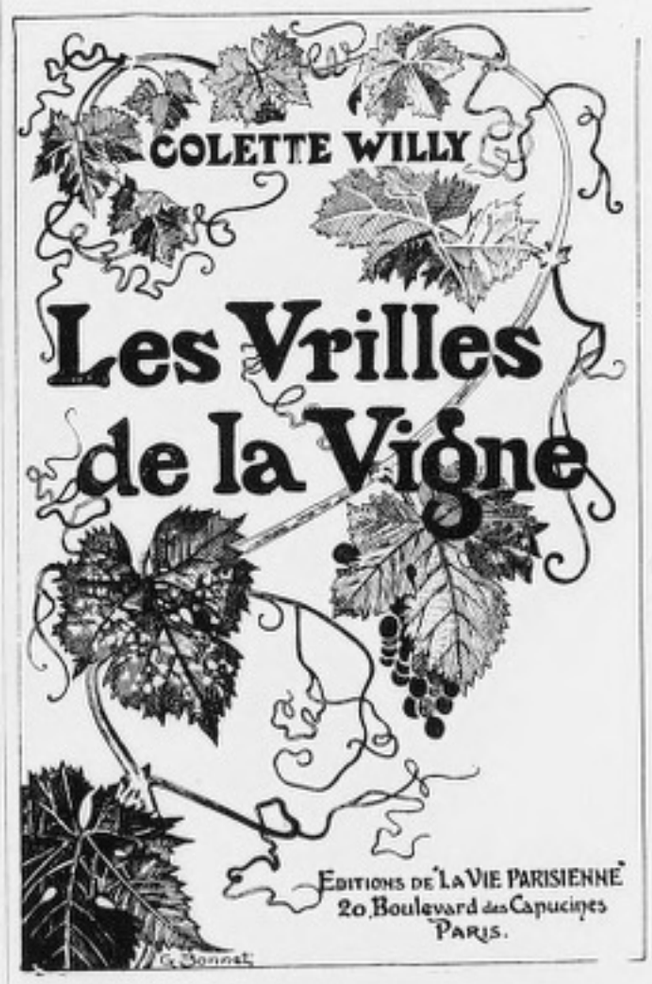
Le livre idéal pour se distraire en voyage !

En vente dans toutes les gares et chez tous les libraires.
3 fr. 50





Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1880
Directeur : **A. GALLOIS**
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités. —
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure



En vente chez tous les Libraires
Un volume de grand luxe in-18 . **3 fr. 50.**

ON DIT... ON DIT...



La couturière.

M. Octave Mirbeau, ces temps-ci, n'est pas tranquille. Ce n'est point que M. Bonnat ou que M. Claretie lui aient fait des niches. Non, M. Mirbeau s'agite à propos du prochain prix Goncourt!

Il a une candidate et il veut absolument qu'elle décroche la timbale. L'an dernier déjà, il voulait lui faire décerner le prix et pourtant son livre n'était encore que manuscrit.

Cette candidate, c'est Mme Marguerite Audoux. C'est une couturière. Elle a quarante-cinq ans : elle ne sait pas l'orthographe.

Elle a peiné toute sa vie, avec l'aiguille. Un jour, l'idée lui est venue d'écrire en quelque sorte son histoire. Et comme poussée par son sujet, elle a écrit, ma foi, quelque chose d'assez émouvant.

Mais, tout de même, il faut être M. Octave Mirbeau pour songer à faire récompenser cet ouvrage, — manuel en quelque sorte, — par ces Goncourt si raffinés, si artistes, si fins, qui auraient détesté un livre pareil! Les deux frères, là-haut, dans l'Olympe, doivent être furieux contre M. Mirbeau.

♠ ♠

La bague au doigt.

Elle se marie et tout le monde a l'air furieux. C'est drôle!

Quand on a eu les faveurs d'un roi, n'a-t-on plus le droit de rechercher celles d'un honorable bourgeois?

Son futur, du reste, est très bien. Il a de la barbe; il a même de l'argent et il est le principal actionnaire d'une grande brasserie du boulevard.

L'époux et la femme font donc, tous deux, un beau mariage. Seulement, elle ne sera plus baronne. Certain gentilhomme décoré, mais de titres étincelants, qui souvent allait la voir et qui espérait bien redorer son blason à ses feux, doit être singulièrement déçu.

Bah! il montera de nouveau à l'hippique!

♠ ♠

Le chapeau de l'actrice.

Il n'est pas question ici du petit chapeau de Mme Lane de Pougy qui défraya quelque temps la chronique parisienne, mais d'une aventure survenue à la cantatrice russe Mme Kou.ni.tzoff.

La dernière fois qu'elle vint à Paris, elle rendit visite au directeur d'un grand journal bien connu par son esprit.

L'artiste portait un petit chapeau ravissant, sur lequel la complimente fort le directeur du grand journal en question.

— Ciel! le joli chapeau! On dirait une étoile sous un abat-jour.

— Il vous plaît? répliqua gracieusement Mme Kou.ni.tzoff.

— Mais oui...

Le directeur ne pensait plus à ces quelques mots, lorsque quelques jours après il reçut un petit colis. C'était le chapeau de l'étoile monté en abat-jour!

Et depuis lors le spirituel directeur ne travaille plus qu'à la lumière d'une lampe tamisée par l'abat-jour imprévu.

Voilà qui montre bien que l'artiste est plus Parisienne que Russe!

♠ ♠

Au vestiaire.

M. L...-C..., l'un de nos plus graves et doctes jurisconsultes, sortait, l'autre jour d'un casino de la côte bretonne, quand une jolie femme, trompée par les côtelettes bien taillées et le solennel habit noir du professeur, lui tend un numéro de vestiaire. M. L...-C..., d'abord interloqué! regarde l'élégante étourdie, puis, va prendre dans une case la sortie de bal de la dame et la lui met sur les épaules.

Survient un jeune gandin qui, impertinemment, réclame, à son tour, son manteau.

Cette fois, M. L...-C..., fronça les sourcils :

— Monsieur, dit-il, je ne rends ce service qu'aux femmes.



Vengeance!

Elle revient, enchantée, d'Amérique. On l'avait bien annoncée là-bas comme *la femme la plus laide du monde*, mais ce n'était qu'un malentendu.

Les Yankees trouvèrent, au contraire, que Polaire était charmante, fine et diverse, qu'elle jouait à merveille et qu'elle dansait mieux encore :

Même quand elle parle,
on dirait qu'elle danse,

comme l'a déclaré le poète.

Elle rapporte un nègre et beaucoup d'argent. L'argent appartient évidemment à Polaire. Le nègre aussi, sa maîtresse lui ayant mis au col une petite médaille qui atteste sa propriété. Mais que Polaire se méfie, de l'argent et du nègre : tous deux sont volages! N'allez plus dans les casinos! Polaire!

Pourtant elle revient aussi assoiffée de « vingince », comme on dit dans son pays, à Agay. Elle a juré, coûte que coûte, de se venger de l'infidèle Pierre Louys qui va confier à Régina Badet, dans *La Femme et le Pantin*, le rôle qu'il lui avait promis, à elle.

— Louys verra, dit-elle, de quel bois je me chauffe!

Et elle a tramé un sombre complot : dès qu'on annoncera la pièce de Pierre Louys, elle fera annoncer, aussi, la reprise de *Maison de Danses*. Et elle dansera!

Déjà, on nous informe que « le Vaudeville devant donner à la rentrée une reprise de *Maison de Danses*, avec Polaire, le Théâtre Antoine, qui devait faire sa réouverture avec la *Femme et le Pantin* de M. Pierre Louys, ne donnera cette première sensationnelle que dans le courant de la saison ».

Heureuse *Maison de Danses!*

♠ ♠

Après les lauriers.

Si c'était vrai, ce serait bien son droit, mais ce n'est peut-être qu'un bruit. On dit que le plus intrépide de nos aviateurs, celui qui vient, justement, d'obtenir le ruban rouge, renoncerait, petit à petit, à l'aéroplane.

Les grandes randonnées aériennes qu'il accomplit dernièrement, et qui lui valurent deux si beaux prix, lui auraient fait faire des réflexions sévères. Par trois fois, il se crut perdu, quand aveuglé par la pluie, glacé par le froid, il voguait dans le brouillard anglais.

Or, il a une femme, il a une petite fille, il a une petite villa. Et c'est un modeste et un sage qui, jadis, quand il gagnait cent sous par jour, faisait des économies. Maintenant il est millionnaire et décoré. Il n'a que vingt-cinq ans et il a bien envie de dire : « Mon siège est fait! »

♠ ♠

La phrase malicieuse.

Elle n'est pas contente!... Ce livre de *Lucien*, qui excite si fort certains milieux un peu spéciaux, contient une phrase, une seule, mais très désagréable, sur elle... Il est tout à l'éloge de son mari, mort hélas! trop tôt et trop jeune; tellement à son éloge que le héros du roman ne peut s'empêcher de devenir passionnément amoureux de lui... Mais sur elle, il y a parmi les phrases de trois cents pages, cette petite phrase : « C'est une personne insignifiante et qui manque d'usages ». Et elle n'en vit plus! A tous ses amis, elle demande :

— Avez-vous lu cette phrase? Je ne comprends pas Binet-Valmer. Qu'est-ce qu'il a donc contre moi?

Elle veut lui écrire, puis elle ne veut plus : elle s'apprête à le foudroyer, puis elle juge le silence et le dédain plus dignes... Mais elle emmène partout où elle va, sa phrase, et la récite à un chacun... si bien que cette petite phrase, à laquelle personne n'aurait prêté attention, tout le monde aujourd'hui la connaît. Et on rit...

La victime d'ailleurs est charmante, jolie, vive, intelligente, imprévue.



N° 4711 Eau de Cologne

Etiquette bleu et or

La plus efficace pour les soins de la peau et l'hygiène du teint ; quelques gouttes dans l'eau de toilette ou dans le bain agissent comme un tonique parfait pour la peau. Une friction quotidienne raffermit les chairs.

L'Eau de Cologne N° 4711 est un véritable talisman de beauté.

Ferd. Mülhens, Glockengasse N° 4711, Cologne

Seuls dépositaires :
Scott et Cie
4, rue Chauveau-Lagarde
Paris (8e)

NE PARTEZ PAS EN VOYAGE SANS ACHETER

LE PREMIER PAS
Par ABEL HERMANT



En Vente dans toutes les Gares : 3 fr. 50

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Cartes d'Excursions

(1re, 2e et 3e classes, individuelles ou de famille)

Dans le Dauphiné, la Savoie, le Jura l'Auvergne et les Cévennes.

Emission dans toutes les gares du réseau, du 15 juin au 15 septembre. — Ces cartes donnent droit à :

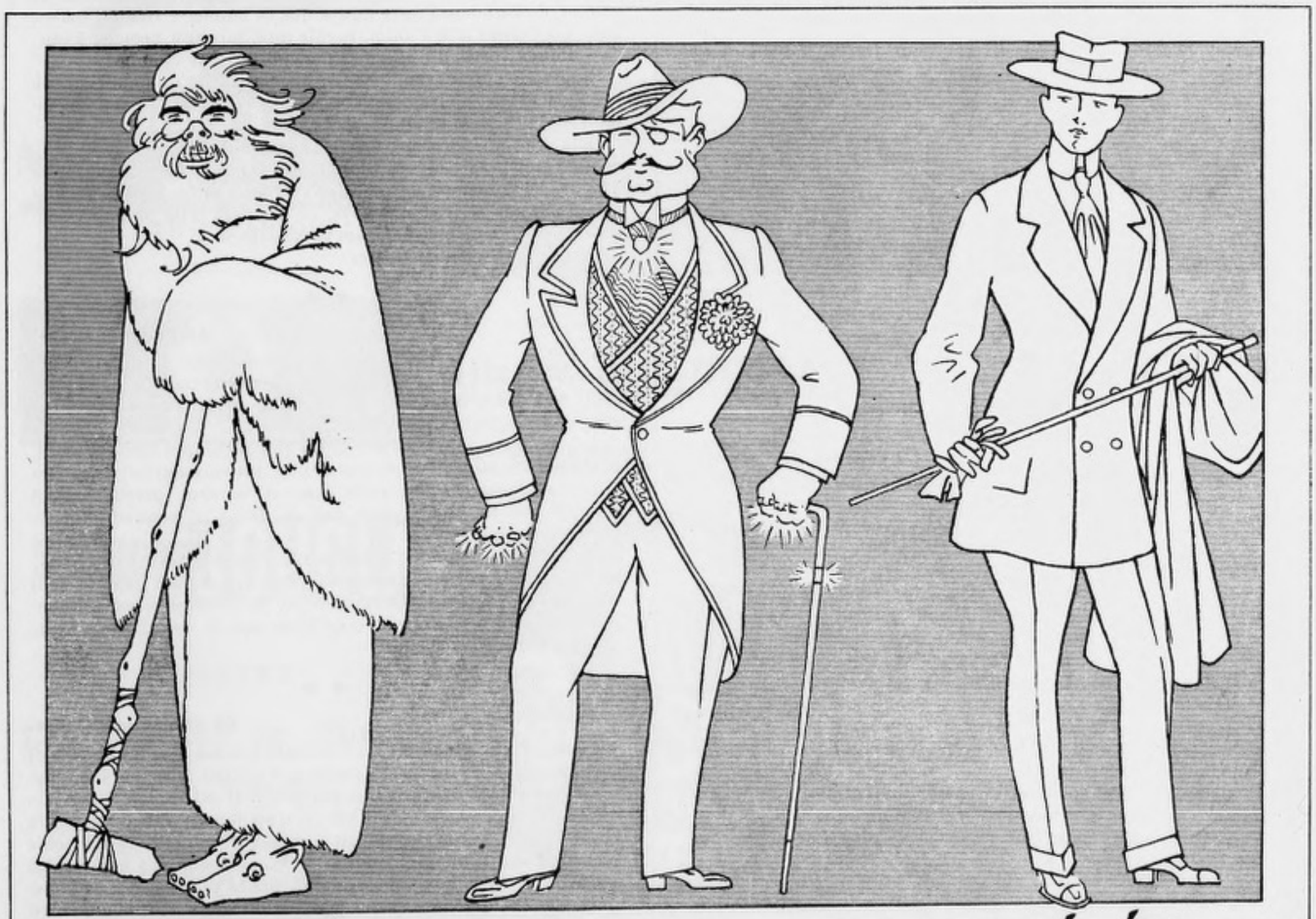
— *La libre circulation pendant 15 ou 30 jours* sur les lignes de la zone choisie.

— *Un voyage aller et retour*, avec arrêts facultatifs, entre le point de départ et l'une quelconque des gares du périmètre de la zone. Si ce voyage dépasse 300 kilomètres, les prix sont augmentés pour chaque kilomètre en plus de : 0 fr. 065 en 1re classe, 0 fr. 045 en 2e classe, 0 fr. 03 en 3e classe.

Les cartes de famille comportent les réductions suivantes sur les prix des cartes individuelles :

2e carte : 10 0/0 ; 3e carte : 20 0/0 ; 4e carte : 30 0/0 ; 5e carte : 40 0/0 ; 6e carte et les suivantes 50 0/0.

La demande doit être faite sur un formulaire délivré dans les gares et être adressée, avec un portrait photographié de chacun des titulaires, à Paris, 6 heures avant le départ du train, — 3 jours à l'avance dans les autres gares.



LA BRUTE SE COUVRE

LE SOT SE PARE

L'HOMME ÉLÉGANT S'HABILLE

Au HIGH LIFE TAILOR 112, Rue de Richelieu et 12, rue Auber

Ses Complets et Pardessus à 69 fr. 50 et ses Tailleurs à 95 francs sont inimitables !



LA VAGABONDE

X

Je voulais me confier à Hamond, lui demander ses conseils... Par quelle route revenons-nous invinciblement au passé, tout écorchés d'épines mortes? Il me semble que, si Maxime entrait, nous n'aurions pas le temps, Hamond et moi, de quitter assez vite nos visages que nul ne doit voir : Hamond est tout jaune de bile, avec un petit tic dans la pommette gauche, — et moi je rapproche mes sourcils, comme si la migraine les opprimait, et je tends durement le cou en avant, mon cou robuste, mais qui perd le moelleux, l'enveloppé de la chair jeune...

— Hamond, dis-je très doucement, vous n'oubliez pas que je dois partir en tournée, — pour changer?

— Partir... Oui, oui, fait-il comme un homme qu'on éveille? Eh bien?

— Eh bien! et Maxime?

— Vous l'emmenez, naturellement?

— « Naturellement »! ce n'est pas si simple que vous avez l'air de le croire! Cette vie de tournée, c'est terrible... à deux! Les réveils, les départs au petit matin, ou en pleine nuit, les soirées interminables pour celui qui attend, et puis l'hôtel!... Quels débuts pour une lune de miel!... Une femme de vingt ans ne se risquerait pas aux surprises de l'aube, au sommeil en wagon, ce sommeil des fins de journées éreintantes pendant lequel on a l'air d'une morte un peu bouffie... Non, non, le danger est trop grand pour moi! Et puis nous valons mieux que ça, lui et moi! J'avais songé... vaguement... à ajourner notre...

— ... cœur-à-cœur...

— Merci... jusqu'à la fin de la tournée, et commencer alors une vie, oh! une vie!... Ne plus penser, Hamond, se terrer quelque part, avec lui, dans un pays qui me tendrait, à portée de ma bouche et de mes mains, tout ce qui s'offre et se dérobe à moi derrière la vitre du wagon : des feuilles humides, des fleurs que le vent balance, des fruits embués, et des ruisseaux surtout, de l'eau libre, capricieuse, de l'eau vivante... Tenez, Hamond, quand on vit depuis une trentaine de jours en wagon, vous ne pouvez pas savoir comme la vue de l'eau courante, entre des berges d'herbe neuve, crispe la peau tout entière d'une espèce de soif indéfinissable... Pendant ma dernière tournée, je me souviens, nous roulions toute la matinée, et souvent l'après-midi aussi. A midi, dans les prés, les filles de ferme trayaient les vaches : je voyais, dans l'herbe profonde, les seaux de cuivre fourbi, où le lait mousseux gicle en jets fins et raides. Quelle soif, quel douloureux désir j'avais de ce lait tiède, couronné d'écume! C'était un vrai petit supplice quotidien, je vous assure... Alors, voilà... je voudrais... je voudrais jouir à la fois de tout ce qui me man-

Suite, voir La Vie Parisienne *n°* 21 *à* 33.

que : l'air pur, un pays généreux où tout abonde, — et mon ami...

Malgré moi, je tends mes bras, mes mains unies pour mieux appeler ce que je désire. Hamond écoute encore, comme si je n'avais pas fini de parler :

— Et puis, mon enfant ? après?

— Comment « après »? dis-je avec véhémence... Après? mais c'est tout! Je ne demande plus rien.

— C'est heureux ! murmure-t-il pour lui-même... J'entends : comment vivrez-vous, après, avec Maxime? Vous renoncerez aux tournées? Vous ne... travaillerez plus au music-hall ?

Sa question, si naturelle, suffit à m'arrêter court, et je regarde mon vieil ami, défiante, inquiète, presque intimidée :

— Pourquoi pas? dis-je faiblement.

Il hausse les épaules :

— Voyons, Renée, raisonnez un peu! Vous pourrez, grâce à Maxime, vivre confortablement, luxueusement même, et... reprendre, nous l'espérons tous, cette plume spirituelle qui se rouille... Et puis, peut-être qu'un enfant... Quel joli petit gars ça ferait !

Imprudent Hamond! A-t-il cédé à son instinct d'ex-« peintre de genre »? Ce petit tableau de ma vie future, entre un amant fidèle et un bel enfant, produit sur moi le plus inexplicable, le plus désastreux effet... Et il continue, le malheureux ! il insiste! sans s'apercevoir qu'une gaîté détestable danse dans mes yeux qui fuient les siens et qu'il n'obtient plus de moi que des « oui » ennuyés, des « sans doute... je ne sais pas... » de pensionnaire qui trouve la leçon trop longue...

XI

Un bel enfant... un mari fidèle... Il n'y avait pourtant pas de quoi rire!

J'en suis encore à chercher le motif de ma méchante hilarité... Un bel enfant... j'avoue que je n'y ai jamais pensé. Je n'avais pas le temps, quand j'étais mariée, occupée d'amour d'abord, de jalousie ensuite, accaparée, en un mot, par Taillandy, qui ne se souciait pas, d'ailleurs, d'une progéniture encombrante et coûteuse...

Voici que j'ai passé trente-trois ans, sans avoir envisagé la possibilité d'être mère! Suis-je un monstre?... Un bel enfant... Des yeux gris, un museau fin, l'air d'un petit renard, comme sa mère... de grandes mains, de larges épaules, comme Maxime... Eh bien! non. Je fais tout ce que je peux, — je ne le *vois* pas, je ne l'aime pas, le petit que j'aurais eu, que j'aurai peut-être...

— Qu'en pensez-vous, dites, Grand-Serin chéri?

Il est arrivé là, tout doucement, si présent déjà à mon cœur que je continue, avec lui, mon examen de conscience...

— Qu'en pensez-vous, de l'enfant que nous aurions? C'est Hamond qui en veut un, figurez-vous !

Mon ami ouvre une bouche de Pierrot, toute ronde et stupéfaite, des yeux énormes, et s'écrie :

— Chouette! vive Hamond! Il l'aura, son gosse!... tout de suite, Renée, si vous voulez!

Je me défends, car il me bouscule de la pire et la meilleure manière, mordant un peu, embrassant beaucoup, avec cet air affamé qui me fait juste assez peur...

— Un enfant! crie-t-il, un petit à nous! Je n'y avais pas pensé, Renée ! Comme Hamond est intelligent! C'est génial, cette idée-là !

— Vous trouvez, mon chéri! Brute égoïste que vous êtes! Vous vous en fichez pas mal que je sois déformée, et laide, et que je souffre, hein?

Il rit encore, et me terrasse sur le divan, au bout de ses bras tendus :

— Déformée? laide? C'est vous qui êtes une oie, Madame! Tu seras magnifique, le petit aussi, et on s'amusera follement !

Il cesse brusquement de rire et fronce ses féroces sourcils au-dessus de ses doux yeux :

— Et puis, au moins, tu ne pourrais plus me quitter, ni courir toute seule les grands chemins, hein? tu serais prise!

Prise... Je m'abandonne, et je joue mollement avec les doigts qui me tiennent. Mais l'abandon, c'est aussi la ruse du faible... Prise... il l'a bien dit, avec un égoïsme emporté... Je l'avais jugé tel qu'il est, quand je le traitais, en riant, de bourgeois monogame, de père de famille coin-du-feu...

Je pourrais donc finir paisiblement ma vie, blottie dans sa grande ombre? Ses yeux fidèles m'aimeraient-ils encore, quand mes grâces se seraient fanées une à une?... Ah! quelle différence, quelle différence avec... l'*autre*!

Sauf que l'*autre* aussi parlait en maître et savait dire tout bas, en me serrant d'une poigne rude : « Marche droit! je te tiens!... » Je souffre... j'ai mal de leurs différences, j'ai mal de leurs ressemblances... Et je caresse le front de celui-ci, ignorant, innocent, en lui disant : « Mon petit... »

— Ne m'appelez pas « votre petit », chérie! ça me rend ridicule!

— Je vous rendrai ridicule si je veux. Vous êtes mon petit, parce que vous êtes plus jeune que... que votre âge, parce que vous avez très peu souffert, très peu aimé, parce que vous n'êtes pas méchant... Ecoutez-moi, mon petit : je vais partir, — sans vous.

— Pas sans moi, Renée !

Comme il a crié ! j'en frissonne de chagrin et de plaisir...

— Sans vous, mon chéri, sans vous! Il le faut. Ecoutez-moi... Non... Max... je parlerai quand même, — après... Écoutez, Max ! Vous ne voulez donc pas, vous ne pouvez donc pas m'attendre? Vous ne m'aimez donc pas assez ?

Il s'arrache de mes mains et s'écarte de moi violemment :

— Pas assez ! pas assez ! Oh ! ces raisonnements de femme! Je ne t'aime pas assez, si je te suis, et pas assez si je reste! Avoue-le : si je t'avais répondu : « Bien, chérie, je t'attendrai », qu'aurais-tu pensé de moi? Et toi, qui pars, quand tu pourrais ne pas partir, comment veux-tu que je croie que tu m'aimes? Au fait...

Il se plante devant moi, le front en avant et soupçonneux :

— Au fait! tu ne me l'as jamais dit ?

— Quoi donc?

— Que tu m'aimes !

Je me sens rougir, comme s'il me prenait en faute...

— Tu ne me l'as jamais dit! répète-t-il, têtu.

— Oh ! Max !

— Tu m'as dit... tu m'as dit : « Chéri... Mon Grand-Serin aimé... Max... Mon ami chéri...» Tu t'es plainte tout haut, comme si tu chantais, le jour où...

— Max !...

— Oui, ce jour où tu n'as pas pu t'empêcher de m'appeler « Mon amour... » Mais tu ne m'as pas dit : « Je t'aime ! »

C'est la vérité. J'espérais, follement, qu'il ne s'en apercevrait pas. Un jour, un autre beau jour, je soupirais si fort dans ses bras que le mot «... t'aime...» s'est exhalé de moi, comme un soupir un peu plus haut, et, tout de suite, je suis devenue muette et froide...

«... T'aime...» Je ne veux plus le dire, je ne veux plus le dire, jamais! Je ne veux plus entendre cette voix, ma voix d'autrefois, brisée, basse, murmurer irrésistiblement le mot d'autrefois... Seulement, je n'en sais pas d'autre... il n'y en a pas d'autre...

— Dis-le moi, dis-le moi, que tu m'aimes? dis-le moi, je t'en prie !

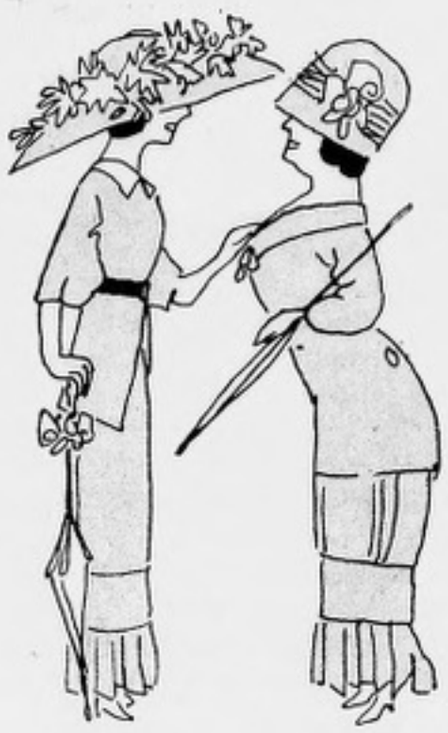
Mon ami s'est agenouillé devant moi, et sa prière impérieuse ne me laissera pas de repos. Je lui souris de tout près, comme si je lui résistais par jeu, et j'ai soudain envie de lui faire du mal, pour qu'il souffre un peu aussi... Mais il est si doux, si loin de ma peine! Pourquoi l'en charger? Il ne le mérite pas...

— Pauvre chéri... ne soyez pas méchant, ne soyez pas triste ! Oui, je vous aime, — je t'aime, oh ! je t'aime... Mais je ne veux pas te le dire. Je suis si orgueilleuse, au fond, si tu savais !

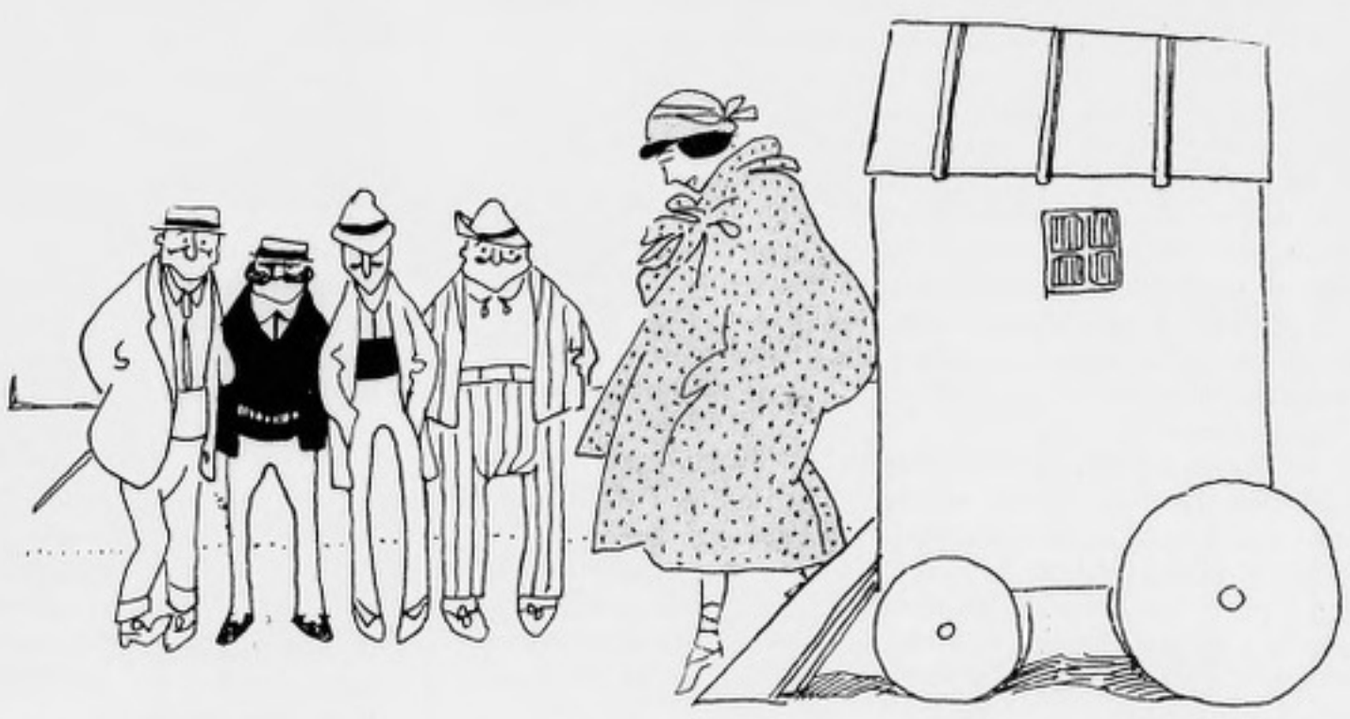
Appuyé à ma poitrine, il ferme les yeux, il accepte mon

Dessins de J. Hémard

LE BAIN DE LA PARISIENNE



— Vous devriez bien venir aux bains de mer avec nous, ma belle chérie. Si vous saviez comme on s'y amuse!



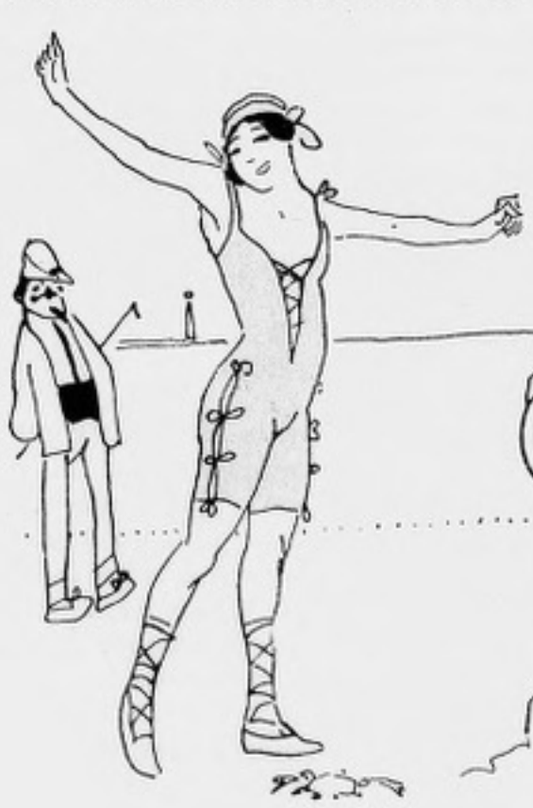
... Moi, à peine installée, je loue ma cabine et je m'en sers. Quand j'en sors, enveloppée dans mon peignoir, tous les hommes sont là qui me regardent. Et ils font des yeux!... C'est à mourir de rire!



Naturellement, quand je quitte mon peignoir, c'est le bouquet! Tous ces imbéciles braquent leur kodak sur moi...



Sur la plage, je retrouve des amies: on bavarde, on potine... C'est charmant!



... On se laisse câliner par la brise marine.



... On s'offre aux chaudes caresses du soleil...



... Et, on rentre plus forte, plus nerveuse, plus...



— Et votre bain, quand le prenez-vous?
— Le bain? Oh! chère belle, comment pouvez-vous supposer qu'on se trempe dans cette horreur d'eau sale!...

mensonge avec une sécurité tendre, et continue de m'écouter lui dire « Je t'aime », quand je ne parle plus...

L'étrange fardeau sur mes bras, mes bras si longtemps vides! Je ne sais pas bercer un enfant si grand, et comme sa tête est lourde... Mais qu'il repose là, sûr de moi!

Sûr de moi... car une aberration classique le rend jaloux de mon présent, de mon vagabond avenir, mais il repose confiant contre ce cœur qu'un autre habita si longtemps! Il ne songe pas, l'honnête, l'imprudent amant, qu'il me partage avec un souvenir et qu'il ne goûtera pas cette gloire, la meilleure, de pouvoir me dire: « Je t'apporte une joie, une douleur que tu ne connais pas... »

Il est là, sur ma poitrine... Pourquoi lui, et non un autre? Je ne sais pas. Je m'incline sur son front, je voudrais le protéger contre moi-même, m'excuser de ne lui donner qu'un cœur désaffecté, sinon purifié. Je voudrais le garder contre le mal que je peux lui faire... Allons! Margot l'avait prédit: je retourne à la chaudière... une chaudière de tout repos, celle-ci, et qui n'a rien d'infernal: elle ressemblerait plutôt à un familial coquemar...

— Éveillez-vous, chéri!

— Je ne dors pas, murmure-t-il sans relever ses beaux cils... Je te respire...

— Vous m'attendrez à Paris, pendant que je serai en tournée? ou bien vous irez dans les Ardennes, chez votre mère?

Il se lève sans répondre, et lisse ses cheveux du plat de la main.

— Dites?

Il prend son chapeau sur la table, et s'en va, les yeux bas, toujours muet... D'un bond, je suis sur lui, je m'accroche à ses épaules :

— Ne t'en va pas! ne t'en va pas! je ferai ce que tu veux! reviens! ne me laisse pas seule! Oh! ne me laisse pas seule!

Que s'est-il passé en moi? Je ne suis plus qu'une pauvre loque trempée de larmes... J'ai vu s'éloigner de moi, avec lui, la chaleur, la lumière, et ce second amour tout mêlé des cendres brûlantes du premier, mais si cher, si inespéré!... Je me suspends à mon ami, d'une main de naufragée, et je bégaie obstinément, sans l'entendre :

— Tout le monde me laisse!... Je suis toute seule!...

Il sait bien, lui qui m'aime, qu'il n'est pas besoin de paroles, ni de raisonnements, pour me calmer. Des bras berceurs, un chaud murmure de vagues mots caressants, des baisers, des baisers...

— Ne me regardez pas, mon chéri! je suis laide, le noir de mes yeux est parti, j'ai le nez rouge... j'ai honte d'avoir été si bête!

— Ma Renée! ma toute petite! quelle brute j'ai été!... Oui, oui, je ne suis qu'une grande brute! Pauvre chérie, c'est maintenant que je peux t'appeler « Ma salée », toute mouillée de larmes!... Tu veux que je t'attende à Paris? je t'attendrai. Tu veux que j'aille chez maman? j'irai chez maman!

Indécise, embarrassée de ma victoire, je ne sais plus ce que je veux :

— Ecoutez, Max chéri, voilà ce qu'il faut faire : je partirai, seule, avec l'entrain d'un chien qu'on fouette... On s'écrira tous les jours... On sera héroïques, n'est-ce pas? afin d'atteindre la date, le beau 15 avril qui nous réunira!

Le héros, morne, acquiesce d'un signe de tête résigné :

— Le 15 avril, Max!... Il me semble, dis-je plus bas, que, ce jour-là, je me jetterai à vous comme je me jetterais à la mer, aussi irrémédiablement, aussi consciemment...

Sous l'étreinte et le regard qui me répondent, je perds un peu la tête :

— Et puis, écoute... si on ne peut pas attendre, eh bien! tant pis... tu viendras me retrouver... je t'appellerai... Tu es content? Après tout, c'est idiot, l'héroïsme... et la vie est courte... C'est dit! Le plus malheureux rejoindra l'autre, ou lui écrira de venir... Mais on va toujours essayer, parce que... une lune de miel en wagon... Tu es content?... Qu'est-ce que tu cherches?

— J'ai soif, figure-toi: je meurs de soif! Veux-tu sonner Blandine?

— Pas besoin d'elle! Reste-là : je vais chercher ce qu'il faut.

Heureux, passif, il se laisse servir, et je le regarde boire, comme s'il m'accordait une grande faveur. S'il veut, je lui nouerai sa cravate, et je veillerai au menu du dîner... Et je lui apporterai ses pantoufles... Et il pourra me demander, d'un ton de maître : « Où vas-tu? » Femelle j'étais, et femelle je me retrouve, pour en souffrir et pour en jouir...

Le crépuscule cache mon visage hâtivement réparé, et je tolère qu'assise sur ses genoux il boive sur mes lèvres mon haleine encore saccadée des sanglots de tout à l'heure. Je baise, au passage, une de ses mains qui descend de mon front à ma gorge... Je retombe, entre ses bras, à l'état de victime choyée, qui se plaint à mi-voix de ce qu'elle ne veut ni ne peut empêcher...

Mais, soudain, je me lève d'un bond, je lutte quelques secondes contre lui, sans rien dire, — je réussis à m'échapper, en criant :

— Non!

J'ai bien failli me laisser surprendre, là, sur ce coin de divan! Sa tentative a été si rapide, et si habile!... Hors d'atteinte, je le regarde sans colère et ne lui adresse que ce reproche :

— Pourquoi avez-vous fait cela? Max, comme c'est méchant!

Il se traîne vers moi, obéissant, repentant, bouscule au passage une petite table et des sièges, avec des « Pardon!... ferai plus!... Chérie, c'est si dur d'attendre!... » dont il exagère un peu la supplication enfantine...

Je ne distingue plus bien ses traits, car la nuit tombe. Mais j'ai deviné tout à l'heure, sous la brusquerie de l'essai, autant de calcul que d'emballement... « Tu serais prise! tu n'irais plus courir toute seule sur les routes... »

— Pauvre Max! lui dis-je doucement.

— Vous vous moquez de moi, dites? J'ai été ridicule?

Il s'humilie gentiment, avec adresse. Il veut ramener ma pensée sur le geste lui-même, et m'empêcher ainsi de songer à ses motifs véritables... Et je mens un tout petit peu, pour le rassurer :

— Je ne me moque pas de vous, Max. Il n'y a guère d'hommes, vous savez, qui se risqueraient à se jeter comme vous, grand diable, sur une femme, sans y laisser tout leur prestige! C'est votre dégaîne de bûcheron qui vous sauve, et vos yeux de loup amoureux! Vous aviez l'air d'un tâcheron qui rentre du travail à la nuit tombante, et qui renverse une fille au bord de la route...

Je le quitte pour refaire à mes yeux le cerne bleuâtre qui les veloute et les mire, pour mettre un manteau, pour épingler sur ma tête un de ces profonds chapeaux dont la forme, les nuances bien choisies rappellent à Max les « Fleurs animées » de Champfleury, ces petites fées-fleurs coiffées d'un pavot retourné, d'une cloche de muguet, d'un grand iris aux pétales retombants...

Nous allons partir, tous deux, et rouler doucement en automobile dans l'obscurité du Bois. Ces promenades du soir me sont chères, pendant lesquelles je tiens, dans l'ombre, la main de mon ami, pour savoir qu'il est là, pour qu'il sache que je suis là. Je puis alors fermer les yeux, et rêver que je pars, avec lui, pour un pays inconnu où je n'aurais pas de passé, pas de nom, où je renaîtrais avec un visage nouveau et un cœur ignorant...

(*A suivre*) COLETTE WILLY.



LA " SAISON ÉTRANGÈRE "
de la Comédie-Française

Quand revient Mai, sur les quais de nos gares
Les grands express amènent par wagons
Anglais, Teutons, Slaves, Danois, Bulgares,
Grecs, Espagnols, Argentins, Patagons :
Ils viennent voir le Louvre et Notre-Dame,
Nos monuments, nos acteurs favoris,
Tout ce dont Cook a formé son programme :
On nomme ça la « Saison de Paris » !

Or, cet été, les foules transalpines,
Ou d'Outre-Mers, ne virent à Paris
Que Carusos et que Chaliapines,
Que Beulemans et autres Nijenskis ;
Chaque théâtre eut sa troupe exotique.
On dansa russe, on patoisa wallon...
Seul, le Français n'offrit à sa pratique
Que ses acteurs du dernier échelon.

Mons Claretie en eut quelques scrupules
Et fit venir son confident discret,
Monsieur Prudhon, — qu'on nomme « oreille-à-Jules » —
Au sein duquel il glissa ce secret :
— J'ai décidé, dit-il, la voix légère,
Que, l'an prochain, le Théâtre-Français
Aurait aussi sa saison étrangère...
Ça, voyez-vous, mon cher, c'est le succès !

« Comme chez nous on doit être électrique,
Belge sans doute et Russe aussi, parbleu !
Italien, Anglo-saxon, Attique,
Hun, Esquimau, Chinois, Tartare, Hébreu,
Notre saison sera cosmopolite
Et dans *le Cid* je veux que don Diego
Soit Mexicain et Chimène Annamite,
Rodrigue nègre et le Comte Ostrogoth.

« Et c'est l'espoir, cher Prudhon, que je fonde
De rassembler dans un même décor
Tous les acteurs célèbres par le monde,
Qui ne se sont pas rencontrés encor.
Chacun à part, ils vinrent ; mais il semble
Que ça serait vraiment un beau gala
Que de les voir à Paris tous ensemble...
Et c'est à moi que l'on devra cela !

« Ah ! quelle affiche est celle que l'on dresse
Avec les noms de ces gens réunis :
Bartet Julie, étoile de la Grèce,
Segond-Weber, fleur des États-Unis,
Albert Lambert, rempart d'Herzégovine,
Berthe Cerny, lumière de Moscou,
Et le fameux cabot de l'Argentine
Ce Féraudy, dont on parle beaucoup !

« Et ce serait ineffable, — tu parles ! —
Si le célèbre acteur égyptien,
Gloire du Caire, appelé Bargy Charles,
A ces grands noms voulait joindre le sien,
Et si Silvain, et si Mounet... Ah ! ouiche !
Ils sont d'un fou les souhaits que j'émets,
Car ça ferait, somme toute, une affiche
Comme au Français on n'en verra jamais ! »

JEAN BASTIA.

VILLÉGIATURES

PETIT CATÉCHISME DU PARISIEN EN VACANCES



IV. — Pour prendre les eaux

D. — Qu'entend-on par « aller aux eaux » ?

R. — Cette expression, infiniment parisienne, signifie que l'on va pendant vingt et un jours, faire une cure ; car il est indispensable chaque année, au mois d'août, de songer à sa petite santé.

D. — Mais si l'on n'est point malade ?

R. — On doit être malade. Il faut laisser aux gens du commun la coutume saugrenue de se porter toujours bien. Porter avec soi quelque légère et tenace maladie, c'est se donner une jolie et mélancolique élégance. Si, par malheur, on ne souffre d'aucun mal, on se tire d'affaire en se disant cardiaque. Les natures sentimentales se parent volontiers de cette souffrance secrète qui laisse supposer de grands excès dans les émotions de l'amour.

D. — Quelles sont les maladies qu'il faut avoir ?

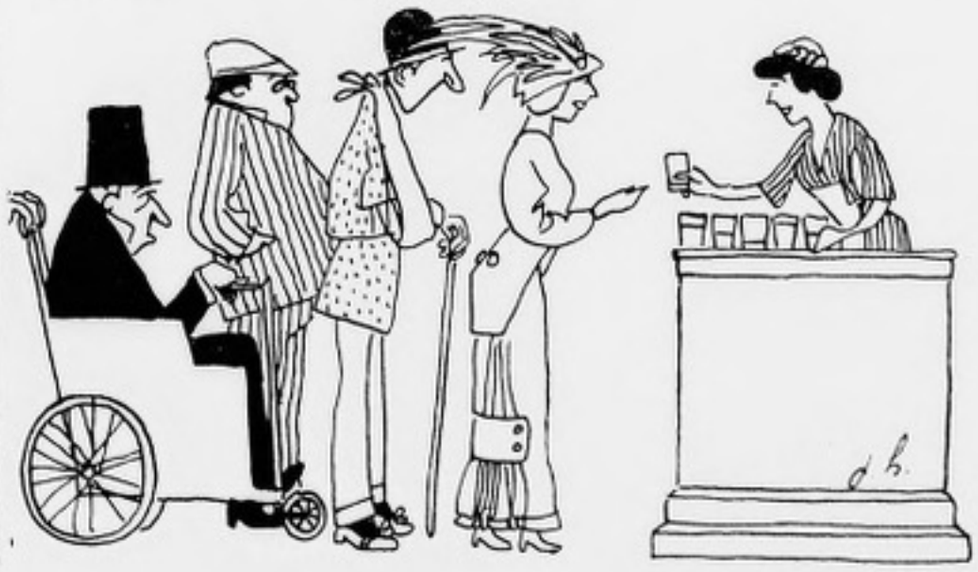
R. — La gastralgie fit longtemps fureur. Mais il y eut une réaction formidable. Pouah ! Quelle vilaine affaire que d'être dyspeptique ! Un beau jour tous les malades qui, l'an passé,



avaient des crises stomacales se reconnurent neurasthéniques. Ce fut une belle époque que celle de la neurasthénie ! On s'en allait dans des villages perdus et l'on passait des journées entières sur des chaises longues. Malheureusement, il se commit des abus ..

D. — Quels abus ?...

R. — Il y eut des malades qui exagérèrent. Des princesses profitèrent de cette mode pour enlever de vieux capitaines ; des jeunes gens sans ressource épousèrent, à la faveur d'une commune névrose, des douairières chargées d'ans, d'honneurs et d'argent. La neurasthénie tomba bien vite dans le discrédit et maintenant, il importe, autant que faire se peut, de souffrir des intestins.



LES GRANDES MANŒUVRES NAVALES DE TROUVILLE

Dessins de R. Préjelan.



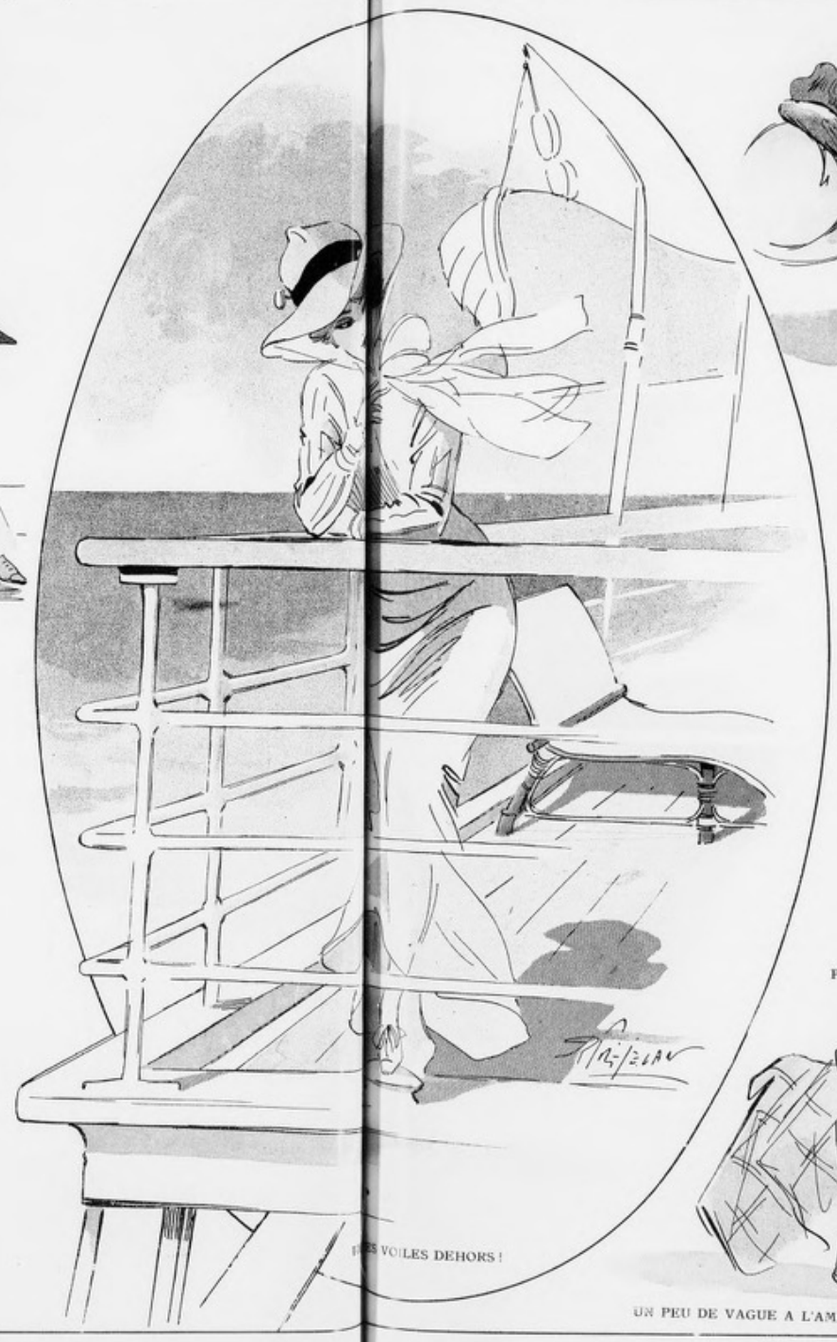
UN VRAI LOUP DE MER



ROULIS



NOSTALGIE



LES VOILES DEHORS !

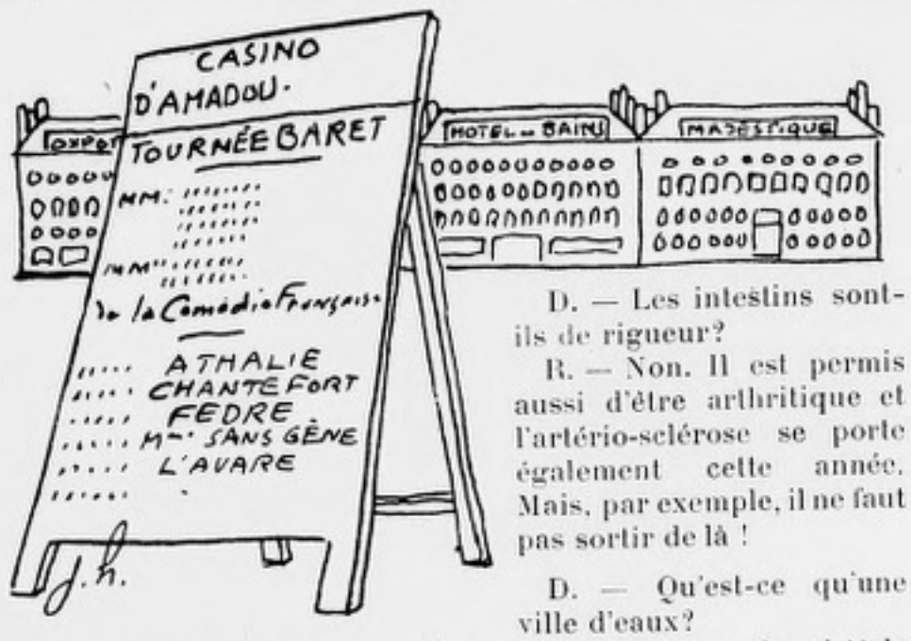


LA BRISE DU LARGE

MADAME L'AMIRALE

PROMENADE MATINALE

UN PEU DE VAGUE A L'AME



D. — Les intestins sont-ils de rigueur?

R. — Non. Il est permis aussi d'être arthritique et l'artério-sclérose se porte également cette année. Mais, par exemple, il ne faut pas sortir de là !

D. — Qu'est-ce qu'une ville d'eaux?

R. — C'est une source qui sent mauvais avec des hôtels autour, un établissement thermal et un casino.

D. — Qu'est-ce qu'une source minérale?

R. — C'est de l'eau qui n'est pas bonne à boire et qui ne peut même pas servir à laver le linge. Alors on l'emploie à guérir des maladies. On en fait avaler de petites gorgées aux gens malades; on fait prendre des bains. Et cette source devient très vite miraculeuse.

D. — Quelles sont les maladies que guérit une source?

R. — Une même source guérit la dyspepsie, la gastralgie, l'anémie, l'insomnie, les rhumatismes, l'artério-sclérose, la dysenterie, la folie, la paralysie, la faiblesse générale, les fièvres, les blessures et certaines autres maladies qui ne sont pas de bonne compagnie.

D. — Mais chaque source est donc souveraine contre tous les maux?

R. — Parfaitement. La moindre source vous guérit de toutes les maladies que vous n'avez pas. Il y a mieux : certaines eaux vous donnent des maladies afin de pouvoir, l'année suivante, vous les enlever.

D. — Que fait-on aux eaux !

R. — On ne fait qu'une seule chose : on suit son traitement.

D. — Qu'est-ce qu'un traitement?

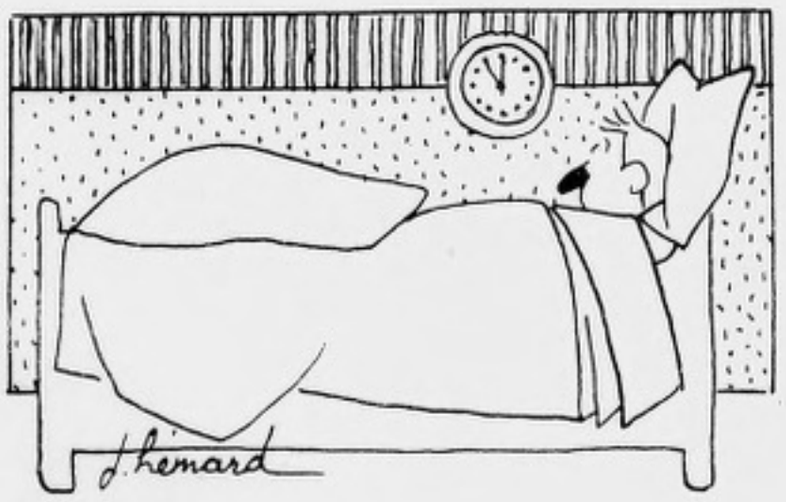
R. — C'est quelque chose de sévère et de sacré, un rite quasi-religieux auquel on ne saurait manquer sans s'exposer aux sévices du ciel.

D. — En quoi consiste généralement un traitement, aux eaux?

R. — Il faut le matin, à neuf heures précises, se rendre à la source et absorber le tiers d'un verre d'eau. A neuf heures trente, il faut aller voir le médecin. A dix heures cinq on prend un bain jusqu'à dix heures vingt-deux. A dix heures trente-cinq, on boit le quart d'un verre d'eau. Ensuite, il faut marcher d'un pas modéré jusqu'à onze heures quinze. A onze heures quinze, un quart de verre d'eau. Enfin récréation et déjeuner. A deux heures, on va voir le médecin...

D. — Pourquoi va-t-on voir deux fois le médecin?

R. — Pour le payer deux fois. A deux heures quarante, on boit un cinquième de verre d'eau. A quatre heures, on en boit un tout entier. Et puis on se repose jusqu'au dîner. Après on va, au casino, où il y a la tournée Baret. Mais il faut être au lit à onze heures précises.



D. — Et que fait-on après avoir bu pendant vingt et un jours des fractions de verres d'eau?

R. — On rentre bien vite chez soi afin de se rétablir.

Maurice Prax.

NOCTURNE

Petite dame qui rapportes de la Ville la fatigue d'un hiver aux plaisirs aigus; citadine trop civilisée dont les nerfs sont tendus comme des cordes de harpe prêtes à rompre, oublie ce soir d'où tu viens et qui tu es.

Vois! c'est l'heure dite « entre chien et loup », l'heure indécise et charmante. L'attelage suranné attend devant ta porte; le cheval campagnard patiente; la voiture sent le cuir ancien qu'échauffe le soleil, et le cocher, avec sa casquette à visière et son fouet levé, a l'air d'un grand soldat de plomb au port d'armes.

Point d'étoiles; la lune est cachée. Le ciel est gris.

Ton passage émeut les bonnes gens du village qui vont se coucher à l'heure où tu te promènes. Des oies attardées cancanent au bord du talus. Une bergère, petit fantôme en cape noire, pourchasse ses moutons, et l'odeur de poussière et de laine flotte sur la route. Passe un char à bœufs somptueusement chargé de foin, et des herbes légères tombent sur ton chapeau.

Silence. Tu es seule, seule avec toi-même, bercée au pas capricieux du cheval qui mène à son gré le cocher.

Tantôt cheminant, tantôt bondissant, ton rêve, lent ou vif, languit ou s'élance; et l'horizon souple de ce pays sans grandeur mais sans heurt se plie, docile à tes songes.

O nuit! si douce nuit!...

Les couleurs sont mortes mais les parfums vivent plus subtils : l'arome fruité des vergers, la senteur simple des trèfles, le poivre des menthes et du thym, l'amertume des fougères exhalent un encens qui monte de la terre.

La route serpente entre les haies. Devant la maison isolée, une femme berce son marmot; un chat s'enfuit; une vieille revient des champs, courbée sous la hotte.

Au bord d'une mare, un chœur de crapauds chante sur deux notes mineures. Un couple d'amoureux très gauches s'embrasse à pleine bouche.

Le cheval va, va et s'enfonce plus avant dans la nuit.

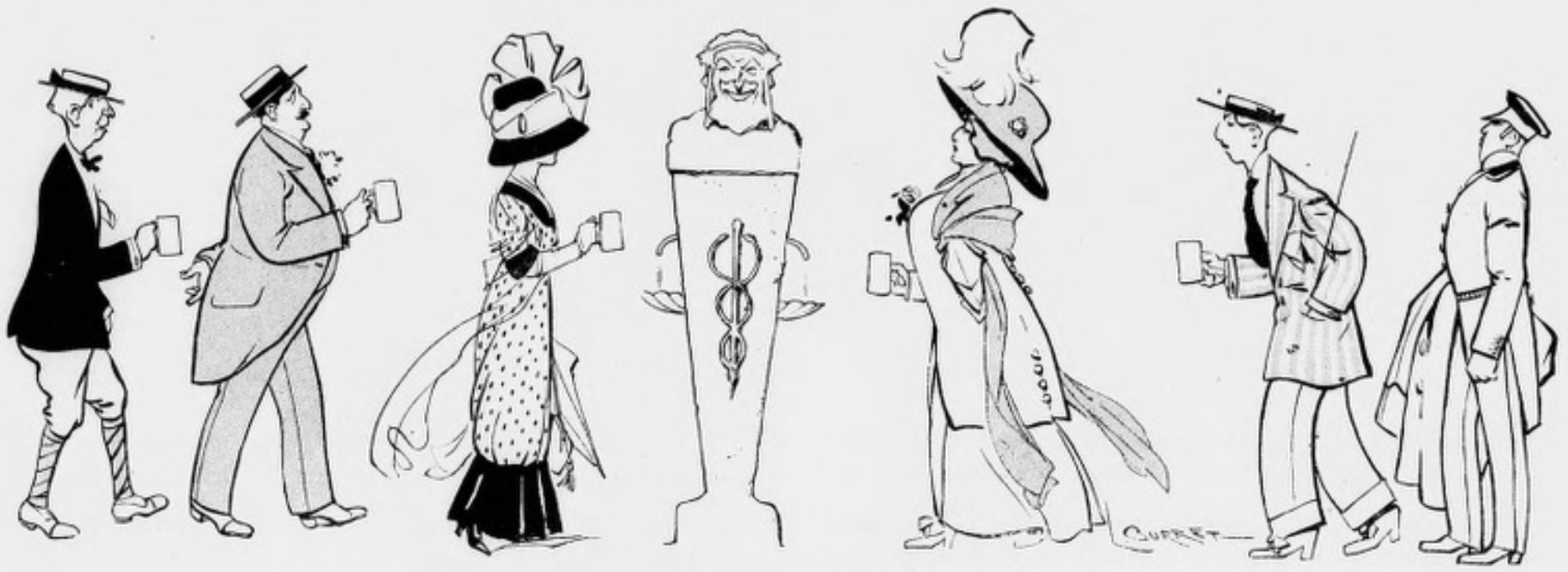
Ah! que la ville te soit lointaine et que s'effacent pour toi les souvenirs! Joies brèves, rythmes des musiques folles, effeuillement de tous les plaisirs... fruit défendu goûté du bout des lèvres... lendemains mornes. Oublie ton cœur et ton corps, oublie qu'ils ne t'appartiennent plus. Sois un être nouveau, pur et libre!

Ne crains pas l'ombre qui transforme les vallées en gouffres et les collines en monts inaccessibles. Et si les peupliers et les saules, les chênes et les ormes, peuplent les champs de rois déchus, de moines maudits et de bêtes maléficieuses, redoute moins leurs visions que les rancœurs, les scrupules et les remords qui tourmentent ton âme trop complexe.

Regarde; admire; bois le vent nocturne et subis sa caresse, mais ne détruis pas ton rêve; ne veuille rien saisir, pas même ces lucioles semées sur ton chemin comme des pierreries tombées de l'invisible lune, émeraudes qui mourraient entre tes doigts. Ne sois qu'une ombre parmi les ombres et qui s'endort dans les délices d'une nuit d'été.

... Retour... Le parc... L'étang nu qui reflète à l'envers le petit château et ses tourelles où brille la flamme d'un candélabre... Et là-haut, dans la chambre aux perses bleues, la glace qui mire tes yeux apaisés, tes cheveux défaits et odorants... Et le lit où tu reposeras seule, comme jadis, avec l'illusion divine d'avoir retrouvé la grâce de tes quinze ans.





LES RICOCHETS

Comédie estivale en une journée et en 5 tableaux

PREMIER TABLEAU

Vers la mi-juillet. Deux heures de l'après-midi.

Le cabinet du Grand docteur Alfal.

La Belle Mme d'Ambre-Vert assise dans un fauteuil.

Le Grand docteur Alfal écrivant derrière son comptoir (mon Dieu, est-ce le mot?)

LA BELLE MADAME D'AMBRE-VERT. — Dites, c'est grave, docteur?

LE GRAND DOCTEUR. — Mais non, chère Madame, mais non.

LA BELLE MADAME D'AMBRE-VERT. — Vous devriez peut-être m'ausculter?

LE GRAND DOCTEUR, *que cent trente-deux visiteurs attendent.* — Absolument inutile, chère Madame, croyez-moi. Vous souffrez du foie. C'est clair comme le jour. Je vous envoie à Vichy. C'est mon devoir *(souriant)* c'est presque mon droit. Vous vous êtes remise à moi du soin de vous guérir. Je vous guéris. Vous êtes guérie. Je vous adresse, là-bas, à mon excellent ami le docteur Delta. Il vous infusera, sur mes indications, une nouvelle jeunesse *(trouvant pour pallier sa gaffe une intonation de sirène)*, en admettant que ce soit nécessaire, *(rossignolant)* ce que je n'admets pas. *(Se levant.)* Voici mon ordonnance et son adresse.

LA BELLE MADAME D'AMBRE-VERT *(alarmée)*. — Mais...

LE GRAND DOCTEUR, *debout, extrayant avec une décision impatientée sa montre de son gousset.* — Madame...

LA BELLE MADAME D'AMBRE-VERT, *comprenant malgré son émoi.* — Oui, oui, docteur. Pardonnez-moi.

Elle se lève et se dirige vers la porte.

LE GRAND DOCTEUR, *sec.* — Madame!

LA BELLE MADAME D'AMBRE-VERT, *effrayée.* — Qu'y a-t-il encore, docteur?

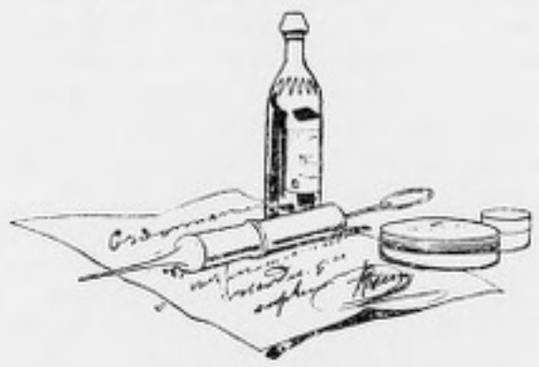
LE GRAND DOCTEUR, *sourire indéfinissable.* — Rien. Je crois que vous oubliez... *(Il désigne une coupe d'argent massif, placée cependant en évidence sur son comptoir (mon Dieu, oui, c'est le mot!) et se retourne, avec l'attention gourmande d'un « amateur d'estampes » de Daumier, vers une gravure du XVIIIe, qui fait des grâces le long du mur.)*

LA BELLE MADAME D'AMBRE-VERT. — Oh! docteur, je suis confuse. *(Ouvrant sa bourse d'or au fermoir clouté de petits rubis aigus qui lancent des rayons - regards malicieux.)* C'est que.... je ne sais pas... combien?

LE GRAND DOCTEUR, *lointain, perdu dans l'évocation des élégances d'alors, de Watteau et de Fragonard, de Latour et de Perronneau.* — Cinq louis.

LA BELLE MADAME D'AMBRE-VERT, *déposant timidement un billet plié en quatre dans la coupe d'argent massif.* — Voici, docteur.

LE GRAND DOCTEUR, *se retournant et vérifiant d'une chiquenaude experte si, par hasard, le billet n'aurait pas l'impertinence de se contenter d'être de 50 francs.)* Et ne manquez pas de venir me remercier, à la rentrée. Je compte sur votre visite. *(Le Grand docteur reconduit la Belle Mme d'Ambre-Vert jusqu'à la porte de son cabinet où elle est reprise par une sorte de magistrat cérémonieux, qui la reconduit jusqu'à la porte d'entrée, où elle est reprise par la peur de souffrir qui la reconduit jusqu'à sa voiture, où elle est reprise par le sens pratique qui la conduit jusqu'à cette réflexion : « C'est chaud! ». Et elle ne pense évidemment pas encore à son traitement, bien qu'il soit thermal.)*



DEUXIÈME TABLEAU

Le même jour. Trois heures plus tard. Cinq heures de l'après-midi. Chez le vicomte Bisquits de Rhins.

La garçonnière du vicomte. Tout ce qu'il faut pour se prélasser, tout ce qu'il faut pour se regarder; tout ce qu'il faut pour écrire. Gotte (c'est la Belle Mme d'Ambre-Vert) — diminutif de Margotte, déjà diminutif de Margot, déjà diminutif de Marguerite, - Gotte donc est assise dans un fauteuil moelleux; le vicomte, dont le buste aristocratique surgit modestement d'un pouf-socle, grignote d'une dent distraite mais infatigable, les petits fours et autres friandises corsetées de sucre que délaisse momentanément la gourmandise préoccupée de sa maîtresse.

GOTTE — Vous avez entendu?

LE VICOMTE. — Oui, oui... Vichy *(il entre jusqu'aux gencives dans le mastic d'un caramel mou au chocolat.)*

GOTTE. — Et qu'est-ce que ça vous dit, Vichy?

LE VICOMTE. — Ça m'embête.

GOTTE. — Charmant!

LE VICOMTE, *essayant de se démasliquer.* — Comprenez-moi. Ça m'embête parce que loin, parce que chaud, parce que beaucoup d'amis là-bas, parce que vous pas seule à moi, parce que habitué l'été vous avoir château, serai gêné hôtel, parce que...

GOTTE. — Dites donc, quand vous aurez fini de parler nègre.

LE VICOMTE, *enfin victorieux du mastic.* — Oh! pardon! C'est ce caramel au chocolat, sans doute. Que disais-je? Ah! je disais... oui, si vous pouviez m'épargner Vichy... Ah! comme je vous en saurais gré *(lyrique)* je déborderais de gré *(spirituel et léger, léger surtout)* je serais pour vous un vase de gré. *(Il rit : il ose.)*

GOTTE, *agacée.* — Vous êtes idiot.

LE VICOMTE. — Je vous aime.

GOTTE, *nouvel agacement.* — Ce n'est pas une raison, je pense.

Le Vicomte, *galant, mais selon le procédé des éléphants badins.* — C'est une cause.

Une noix fourrée, indifférente à cette psychologie, passe de l'assiette dans les doigts aristocratiques du vicomte, puis de ses doigts dans sa bouche héraldique; là, subissant le sort fâcheux des noix fourrées qui ont eu l'imprudence de franchir le seuil d'une boûche méme héraldique, elle s'aplatit et se désagrège : des fragments de la noix primitive vont se réfugier dans les nobles interstices et les cavités nées qu'ils rencontrent, cependant que le mortier à la pistache, où l'art du confiseur les avait enchassés, va se fondre contre les parois ravies de ce palais, dirai-je féodal?

Gotte, *furieuse.* — Vous avez fini?

Le Vicomte. — De quoi?

Gotte. — De vous bourrer de bonbons et de sucreries pendant que je suis torturée à la pensée que je suis très malade, que j'ai le foie en compote...

Le Vicomte, *la bouche pleine.* — En compote, ma chérie, est-ce possible?

Gotte. — En compote, vous dis-je, je le sens.., il est là... tâtez comme il est gros.

Le Vicomte, *cherchant le foie avec une remarquable incompétence physiologique, aggravée d'ailleurs d'une nuance de lubricité.* — En effet, en effet.

Gotte. — Mais non, imbécile, où prenez-vous le foie?

Le Vicomte. — Où je le trouve. C'est bien à droite, n'est-ce pas? Ce n'est tout de même pas de ma faute s'il se cache.

Gotte, *rattrapant sa phrase.* — ... Et que je suis condamnée par la Faculté à un traitement terrible, car il paraît qu'il est terrible, le traitement, dangereux même...

Le Vicomte, *dont le bout de la langue lutte contre un fragment de noix astucieux.* — Oh! dangereux! pschim! pschim! (*cette onomatopée imitative n'imite peut-être insuffisamment le bruit fait par la langue litrée du vicomte à la recherche du fragment de noix astucieux que parce que sans doute ce bruit est par nature inimitable.*) Dangereux! pschim! pschim! n'exagérez pas!

Gotte. — Dieu! que vous m'agacez!

Le Vicomte. — Pschim! pschim! Décidément je n'ai pas de chance aujourd'hui.

Gotte. — Je vous conseille de parler. Et moi?

Le Vicomte. — Et vous non plus, pschim, pschim!

Gotte, *hors d'elle.* — Pschim! Pschim! Oh! je vous battrais! Un jour où l'on m'envoie à Vichy! Décidément j'aime mieux m'en aller.

Le Vicomte. — Oh! Gotte! ma petite Gotte! Pschim! Vous ne ferez pas ça. Je n'y suis pour rien. Je suis désolé. Un satané petit bout de noix...

Gotte, *près de la porte.* — Au revoir, cher.

Le Vicomte. — Comment! Sans même...

Gotte. — Sans même... (*le narguant*) Pschim! (*catégorique*) Et vous prenez aujourd'hui même toutes vos dispositions pour m'accompagner à Vichy... Sinon... (*Geste auguste de la semeuse*) Pschim! (*Elle sort en riant, jaune d'ailleurs, ce qui n'est pas surprenant d'une personne dont le foie est en compote. Le vicomte atterré s'écroule dans le fauteuil moelleux occupé, la minute d'avant, par la dame de ses pensées et même de ses caresses et, rageusement, s'escrime contre le fragment de noix astucieux qui a suffi, — un Pascal s'en étonnerait-il? — à compromettre une liaison, vieille déjà de deux ans, et très honorablement connue sur la place mondaine de Paris.*)



TROISIÈME TABLEAU

Le même jour. Trois heures plus tard. Huit heures du soir. Chez les d'Ambre-Vert. La salle à manger. Deux couverts, deux domestiques : Madame, Monsieur. Un domestique par couvert.

Madame. — Ne faites pas cette tête-là, mon cher.

Monsieur. — Si vous croyez que c'est gai pour moi!

Madame. — Et pour moi! Ah! ça, vous vous imaginez peut-être que je vais à Vichy pour mon plaisir?

Monsieur. — Non, mais...

Madame, *se montant.* — Enfin est-ce ma faute si le maître des maîtres, le professeur Alfat, diplômé de toutes les Facultés, décoré de tous les ordres, chevalier de toutes les chevaleries et membre, — actif quand il ne correspond pas et correspondant quand il n'agit pas, — de toutes les Académies connues, m'expédie à Vichy? Oui ou non, je vous le demande, est-ce ma faute?

Monsieur. — Non, sans doute, mais...

Madame, *rageant.* — Alors! (*s'oubliant*) Ah! vous êtes bien tous les mêmes!

Monsieur, *un peu agacé par ce manque de tact et aussi par la perspective de trois semaines thermales; sèchement.* — Ce qui veut dire?

Madame, *se rattrapant sur les généralités d'usage.* — Que les femmes ont bien raison de se plaindre de l'égoïsme des hommes! Ah! oui, vous l'êtes, égoïstes! Tous, sans exception, du meilleur au pire. Sous prétexte que votre foie à vous, votre foie, fonctionne normalement, la pensée de m'accompagner à Vichy vous apparaît intolérable. Mais renversons les foies, je veux dire les rôles; supposons que la Faculté vous envoie, vous, à Vichy. Vous admettriez un instant que (*etc... le raisonnement se poursuit avec cette puissance dialectique que les femmes savent donner à toute argumentation* ad hominem. *L'homme en question peut indifféremment et même successivement être leur mari, leur amant, leur maître d'hôtel ou leur couturier; il suffit qu'il entre quelque passion, amour, amour-propre, intérêt, besoin d'épater, etc. dans un discours adressé à un adversaire masculin pour qu'aussitôt elles fassent jouer les pièces les plus meurtrières de leur vieil arsenal logique, et on ne cite pas d'homme qui soit jamais sorti vainqueur de ce duel ancestral. Battre une femme est évidemment un moyen de clore une discussion qui menace de s'éterniser; mais on reconnaîtra d'abord que ce moyen manque d'élégance et surtout qu'il constitue un grave aveu d'impuissance; car enfin, Monsieur, si vous aviez eu des arguments décisifs à opposer aux arguments de Madame, vous seriez-vous, je vous le demande, laissé aller à brusquer, jusqu'à transformer leur rose pâle en rouge vif, ses joues délicates? Seigneur et Maître, votre droite est terrible!*

Cependant les deux domestiques, qui ne sont évidemment ni hommes ni femmes, sont restés figés à la distance réglementaire du ring et leur impassibilité professionnelle pourrait être à la rigueur prise pour une attitude philosophique. Mais ils sont habitués à ces débats; et puis, si on les emmène à Vichy, c'est qu'on mobilisera tout le personnel; par conséquent, Madame se munira de ses femmes de chambre; par conséquent, ils s'en f.....



QUATRIÈME TABLEAU

Le même jour. Trois heures plus tard. Onze heures du soir. La loge d'Elyane Torche, au Bluff-Théâtre, saison d'été. Le second acte de la pièce en cours (La Grimpette, *comédie de mœurs, de mauvaises mœurs, en trois actes*) *vient de finir. Elyane, déjà nue ou presque, se refait une beauté irrésistible pour le tableau final. Elle est assise devant sa table à maquillage; elle se rebleute les yeux, se rerosit les joues, se rerougit les lèvres, se rerecrème les bras. M. d'Ambre-Vert, son sérieux, est installé, — mal, — sur une chaise basse qui, sans doute, se venge d'être du* XVIIIe *en contrariant les formes des gens du* XXe. *Le dialogue, comme le nègre, comme la séance, comme un tas d'autres choses moins célèbres, continue.*

Elyane. — Mais, mon chéri, c'est de la folie! Je joue ici cette ordure jusqu'à la fin du mois et, le 1er août, je suis engagée au casino de Royan. Tu le sais. Alors, comment veux-tu que j'aille te retrouver à Vichy?

Monsieur d'Ambre-Vert. — Comment? Oh! c'est bien simple. (*Il désigne d'un index sans réplique l'endroit vraisemblable où se trouve son portefeuille.*)

Elyane. — Tu paieras mon dédit?

Monsieur d'Ambre-Vert. — Plutôt deux fois qu'une!

Elyane, *haut.* — Ah! (*Bas.*) Tu ne crois pas si bien dire, mon petit garçon. (*Haut.*) C'est que... (*Bas.*) Ça va être dur! (*Haut.*) Voilà! (*Bas.*) Enfin!...

Monsieur d'Ambre-Vert. — Oh! mon Dieu! que de manières! Tu ne m'as pas habitué à de tels ménagements.

Elyane, *vivement, — et prenant toujours le bon, à tout hasard.* — C'est un reproche?

Monsieur d'Ambre-Vert. — A Dieu ne plaise!

Elyane, *vivement, — mélange curieux de sincérité primesautière et de chiqué professionnel.* — Laisse Dieu! Il n'a rien à voir dans cette affaire!

Monsieur d'Ambre-Vert. — Dieu (oh! pardon!) que tu es désagréable ce soir!

Elyane. — Tiens, l'autre! Je croyais aller à Royan et il m'annonce que je fais partie du Tout-Vichy. Ça me dépapillotte!

Monsieur d'Ambre-Vert. — Mais puisque... (*Il remontre l'endroit vraisemblable où se trouve son portefeuille*).

Elyane. — Si tu crois que l'argent est tout!... D'ailleurs il en faudra beaucoup. Mon dédit est gros.

Monsieur d'Ambre-Vert. — Combien?

Elyane. — Le double.

Monsieur d'Ambre-Vert. — De quoi?

Elyane. — De ce que tu crois. Oh! je vois! Tu dois te dire : « Ma Lili est mal payée ». Oui, oui, je te l'ai avoué, sans fausse honte; c'était indispensable, n'est-ce pas? Sinon, tu aurais cru que je gagnais des mille et des cents et tu aurais été capable... Oh! je connais les hommes! Alors tu dois te dire : « Du moment qu'elle n'a pas gras d'appointements, elle ne doit pas avoir gros de dédit. Erreur, mon petit garçon! Si tu te dis cela, tu te dis des bêtises. J'ai un petit cachet et j'ai un dédit énorme. C'est comme ça. Ça t'épate? Eh bien, c'est comme ça tout de même. La raison? Est-ce que je sais, moi? Est-ce qu'il y a des raisons aux choses de théâtre? Mais le théâtre, mon vieux, c'est la bouteille à l'encre. Alors, à plus forte raison, le casin, le casino, si tu préfères... (*La bienfaisante cloche de l'avertisseur.*) Ça y est. Je suis en retard. Faute à qui? Faute à toi. Nonore! Nonore! Où s'est-elle encore fourrée, cette vieille taupe? Jamais là quand on a besoin d'elle! Mais appelle donc Nonore, sapristi!...

Monsieur d'Ambre-Vert, *triomphant maladroitement.* — Ah! je t'y prends. (*Obéissant trop tard.*) Nonore! Nonore!

Voix de Nonore. — Voilà! Voilà!

Elyane, *déchaînée.* — A quoi est-ce que tu m'y prends, espèce d'empoté? A en avoir assez de ta fiole d'homme du monde? Tu tombes sur les pattes. Tu as l'œil. Et d'abord, qu'est-ce que tu fais là? De quel droit es-tu dans ma loge? Tu ne sais donc pas que c'est défendu par la direction et par la préfectance? Toute personne étrangère au théâtre... etc.. C'est écrit sur la porte. L'accès des coulisses vous est interdit. Alors qu'est-ce que tu fiches ici? Veux-tu calter? Aie! Sacrée Nonore!... Mais, sacré nom d'un chien..., fais donc attention! Tu me coinces la peau entre deux agrafes. Tu me coinces, que je te dis. Aussi vrai que je m'appelle Torche, si tu recommences, je te bafre... Eh bien où est-il, l'autre! Il dévisse? (*Se précipitant dans le corridor*) A demain, mon chéri, à demain, pas? Chez moi. Trois heures? Non, j'ai la manu. Quatre heures? Non, j'essaie. Cinq heures? Ah! non, pas mèche, j'ai un thé. Six heures? C'est ça. Six heures. Mais sois exact. Faut que je m'habille. Je dîne au Bois et je dois être ici à huit pour le quart.



CINQUIÈME TABLEAU

Trois heures plus tard. Deux heures du matin.

Chez Elyane. Le lit d'Elyane. Dans le lit d'Elyane, Elyane d'abord, Bazuchet ensuite. Bazuchet, du Bluff-Théâtre, camarade comique, 32 ans, peu de passé, pas de présent (ni de présents), aucun avenir. Fin de conversation horizontale.

Elyane. — ... Alors tu comprends, j'ai dit : Dix mille. Parce que du moment que je lâche Royan pour Vichy, tu le lâches aussi. Et comme je t'avais fait engager à Royan et que je me dégage, il faut que je te dégage. Alors mon dédit, ça faisait deux dédits. Comme j'ai cinq mille, j'ai dit dix. Tu n'as pas plus, au moins?

Bazuchet, *baillant.* — Non, c'est honteux à dire et ça peint l'époque. Mais je n'ai que trois.

Elyane. — Chouette! Alors on a du boni?

Bazuchet, *s'étirant.* — On a. Mais ça me dégoûte. Ça devrait lui coûter douze, à ton proprio. Cinq pour toi et sept pour moi. Ça, ce serait juste. Allons, assez causé! Bonsoir, l'enfant! Et comme je disais l'autre jour en tournée à Silvain : « Mon vieux, ta femme est épatante dans *Electre*, mais tourne-la tout de même, l'électre, qu'on puisse roupiller. »

Elyane rit et, tout en éteignant l'électricité, s'approuve une fois de plus d'avoir choisi ce délicieux Bazuchet, — qui déjà ronfle, — pour se consoler d'appartenir malgré elle à ces hommes du monde qui se désintéressent complètement du corps de leurs femmes, en gros, mais qui, dès que le foie fait des siennes ou que l'intestin périclite, bouleversent l'été de leurs maîtresses et les remorquent d'autorité à Vichy ou à Châtel-Guyon.

Romain Coolus.



Amour! Amour!!

La crainte de la femme est le commencement de la sagesse.

Les jeunes gens disent ce qu'ils feront, les vieillards ce qu'ils ont fait... Il n'y a que les sots qui disent ce qu'ils font.

Une femme peut tout avouer à un vaniteux et tout nier à un jaloux : ni l'un ni l'autre ne la croiront.

Les femmes donnent leur cœur en lingot, les hommes l'éparpillent en monnaie. Ne demandez ni un sou aux unes, ni un trésor aux autres.

En amitié, le premier froid survient souvent après un manque de confiance; en amour, après un excès de franchise.

Les femmes ne seduisent que les hommes qu'elles n'aiment pas; elles se font séduire par ceux qu'elles aiment.

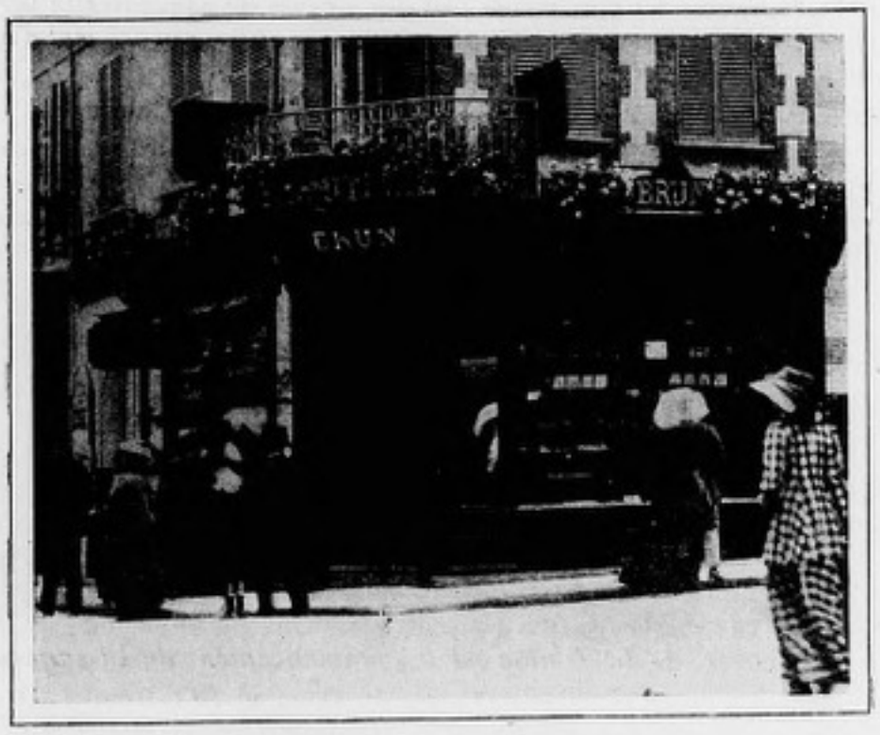
Le mari le plus longtemps pleuré aurait souvent tort de ressusciter.

Toute la politique des femmes repose sur cet axiome que « l'homme est capable de tout, excepté d'indifférence ».



TOUT PARIS A TROUVILLE !

Depuis quinze jours, et pour quinze jours encore, tout Paris est à Trouville; quiconque a souci de sa réputation d'élégance doit être vu chaque matin, du 5 au 30 août, dans cette rue étroite et montueuse, qui, de l'église va à la plage, et dont la Mode,



BRUN, 28, rue de Paris, à Trouville.
(Succursale de la maison de Paris, 12, rue Daunou)
Ses bijoux exercent une irrésistible séduction sur toutes les élégantes visiteuses qui ont fait de ce magasin un des centres mondains de Trouville.

en vertu d'un de ses décrets tout-puissants, fait annuellement le rendez-vous du monde... et du demi-monde. Voyez cette rue en mai ou en octobre, quand ses boutiques sont closes et qu'elle n'est animée que du passage de quelques carrioles : ce n'est qu'une rue banale de village. Allez-y en ce moment; glissez-vous, à travers les centaines d'autos qui en encombrent les abords; mêlez-vous à la foule chatoyante et bigarrée qui s'y presse, qui s'y pavane, qui y potine, qui y flirte, et vous aurez la vision de la plus extraordinaire, de la plus brillante, de la plus spirituelle et artificielle foire aux vanités qui ait jamais existé. La petite rue de village est devenue, par un miraculeux caprice du snobisme, la *rue de Paris*...



— V'là c'que les Parisiens appellent une femme! Nos QUERVETTES *vont être jalouses !*

La rue de Paris s'éveille tard. Ce n'est que vers onze heures que les élégantes commencent à y promener leur curiosité le long des vitrines étincelantes où les plus habiles joaillers, les plus célèbres antiquaires, les plus merveilleux artistes en coquetterie étalent des trésors; et c'est une heure charmante, que cette heure matinale de flânerie, où les amateurs d'art et les jolies collectionneuses vont faire leur choix, chercher le bibelot rare ou la parure délicate qu'ils emporteront en souvenir de leur villégiature.

Tous les magasins de la rue de Paris rivalisent d'attraits, mais la Mode, a fait de certains d'entre eux le centre par excellence de la vie mondaine.



ALDEBERT, 42, rue de Paris, à Trouville. (Succursale de la maison de Paris, 23, rue des Capucines.)
Un des magasins les plus en vogue de Trouville : ses colliers de perles et ses exquis bibelots attirent toutes les élégantes.

Au coin de la rue Carnot les plus jolies promeneuses se pressent, comme on voit, au salon de peinture, la foule s'amasser devant les chefs-d'œuvre. C'est que là se trouve le magasin de BRUN, dont les bijoux exercent sur les femmes une véritable fascination. Il y a dans sa vitrine, deux colliers de perles, l'un de 145.000 francs, l'autre de 100.000 francs, dont tout le monde parle, sur les « planches », au golf, au casino. Quelle est la reine de beauté, grande dame ou demi-mondaine qui fera la conquête de ces parures déjà célèbres?...



RISLER ET CARRÉ, rue de Paris, à Trouville
(Succursale de la célèbre maison d'orfèvrerie, 16, faubourg St-Honoré, à Paris.)
Un des rendez-vous des amateurs d'art et des jolies femmes, qui s'y disputent les plus ravissants bibelots.

Les ravissants bijoux d'Aldebert excitent aussi bien des convoitises et bien des rivalités; ce sont des chefs-d'œuvre de goût, qui consacrent la réputation d'élégance d'une femme. Aldebert excelle à faire du moindre colifichet, d'un médaillon, d'une montre minuscule, d'une breloque, d'un porte-veine, une parure exquise et il est piquant, de voir réunies devant son magasin à l'enseigne fleurie de géraniums roses, la baronne H.nri de R.tsch.ld, la spirituelle Sp.nelly, la comtesse de Cl.rmont-T.n-n.rre.



Sur la jetée de Trouville.
Une idylle sous cloche!

Midi... La rue de Paris s'anime; des autos trépidantes amènent une foule de promeneurs d'Houlgate, de Villers, d'Hennequeville, de toutes les villas fleuries nichées, au-dessus de la mer, parmi les pommiers. Tout le monde se connaît, de vue au moins, et l'on se dévisage, on s'aborde, on se groupe.

— Avez-vous vu les merveilles de Risler et Carré? Ah! ma chère, il faut que je vous les montre!

Et de nouvelles visiteuses pénètrent chez les orfèvres renommés, dont le magasin est déjà rempli d'une foule d'acheteuses. Car le magasin de Risler et Carré est, pour ainsi dire, un des salons de la rue de Paris. On s'y donne rendez-vous pour admirer les délicieux bibelots où les maîtres de la ciselure moderne savent allier à la plus pure tradition française tant de chic parisien...

Il est un autre salon, — nous allions dire un autre musée — de la rue de Paris, qui réunit tous les artistes, tous les collectionneurs célèbres, toutes les ferventes du XVIII[e] siècle, — et Dieu sait s'il y en a à Trouville, cette année! Ce salon, c'est le magasin de Jonas, l'antiquaire si connu : nous y avons rencontré, se



Edouard JONAS, 15, rue de Paris, à Trouville
dont les magasins, à Trouville, comme à Paris, 6, boulevard des Capucines, sont un véritable musée où se donnent rendez-vous les amateurs d'art et les élégantes collectionneuses.

passionnant autour de tableaux anciens, Paul H.rvieu, le peintre H.lleu, le romancier Fernand V.nderem, tandis que le maître de la maison, avec le goût le plus érudit, détaillait à un groupe de visiteuses attentives la beauté harmonieuse de vieilles faïences de Rouen...

Une heure... L'animation décroit; on se sépare; on quitte à regret cette petite rue, unique au monde, qui concentre pendant quelques semaines, quelques jours, quelques heures, chaque année, tout le luxe de la rue de la Paix et tout l'esprit du boulevard; où le faubourg Saint-Germain se mêle aux reines de nos théâtres et où chaque boutique offre, pour parer la grâce légère des femmes, les plus merveilleux chefs-d'œuvre de l'art ancien et de l'art moderne.

LES LIVRES



M. Brieux, — de l'Académie française maintenant, — n'avait qu'une vocation depuis l'âge de cinq ans, il l'avoue: c'était d'aller dans les pays où l'on est obligé d'allumer de grands feux, le soir, pour écarter les bêtes féroces.

En attendant le loisir de réaliser ce beau rêve il a fait des pièces pour passer le temps.

Il a pu partir enfin; il a été aux Indes et en Indo-Chine; il est revenu; et naturellement il a immédiatement écrit un volume de trois cents pages.

S'il ne nous affirmait pas qu'il a eu de l'imagination à son premier lustre, on ne le soupçonnerait jamais en lisant son ouvrage. *O quantum mutatus!* Il fait de la statistique, il critique l'enseignement, il émet des avis sur des réformes pour l'administration, et déplore notre système colonial; il parle enfin comme un inspecteur de première classe et donne, du reste, l'impression qu'il ferait un excellent fonctionnaire sagace et avisé.

Mais il ne s'occupe pas du tout des feux à bêtes féroces. Oh! non, plus du tout!

La plupart du temps les paysages ne lui apparaissent qu'à travers la fumée des paquebots ou des locomotives, les cités qu'au son des timbres des tramways électriques et l'art asiatique que dans ses rapports avec... la Renaissance italienne.

Là-dessus il déclare que *personne ne connaît l'Indo-Chine*, — sauf lui, évidemment.

Pauvre Monsieur Brieux!

On a donné, le 14 juillet, une rosette rouge à un certain M. J. H. Fabre (de Sérignan).

— Fabre!... Qui ça Fabre?... Ah! est-ce que Sérignan n'est pas près de Béziers, là-bas, chez les cadets de Gascogne?... Oh, alors!!

— Non, vous n'y êtes pas. Il y a deux Sérignans et celui de M. J. H. Fabre est justement l'autre, en Vaucluse.

— Qu'est-ce qu'il a donc fait votre Fabre, alors? Est-il préfet, électeur influent, marchand de vin de conséquence.

— Vous n'y êtes pas. C'est un vieux monsieur qui fait de l'entomologie dans un tout petit jardin brûlé de soleil et de poussière qui est tout son bien.

— Vous dites?... De l'entomologie?... Est-ce que ce n'est pas la science des insectes?... Quoi! On a été chercher un collectionneur ignoré, âgé, dites-vous, dans un trou de province, pour le décorer! C'est à n'y pas croire!

— En effet. C'est à n'y pas croire tant qu'on n'a pas lu ses livres. Mais prenez le dernier, la *Vie des insectes*, et vous verrez que cet homme-là n'est pas seulement un admirable savant, — ce n'est pas moi qui le dit, ce sont tous les hommes de science du monde, — mais que c'est un des plus beaux écrivains de langue française de notre époque. Il observe sans prétention, il pense sans emphase et il raconte de la même façon qu'il observe et qu'il pense, clairement, délicieusement. Et par-dessus tout ça il est passionnnant avec ses petites bêtes dans la forêt des prairies ou dans les montagnes du gravier comme un Rudyard Kipling dans sa jungle.

— Mais alors qu'est-ce qu'on attendait donc pour récompenser ce Français de génie?

— Je ne sais pas. Peut-être que M. Rostand eût rassuré le gouvernement en certifiant que M. Fabre « s'exprime en poète. »

Hommes et Choses de Bourse

Les vacances sont devenues une habitude excellente. Elles permettent de quitter ses occupations ordinaires ou extraordinaires sans passer pour un paresseux ou un mufle. Elles n'interdisent pas de rester. Et ma foi ! c'est encore à Paris que l'on est le mieux et où l'on ne perd pas tout son temps.

La Bourse, d'ailleurs, est très absorbante, surtout en ce moment ; comme les autres années, elle présente une animation qui, bien qu'ayant été prévue, surprend quand même. N'ai-je pas dit, après la liquidation de fin de juillet, qu'il fallait acheter de tout? Vous ai-je trompé? Les cotes sont là pour prouver la justesse des prévisions.

La première quinzaine du mois d'août a produit une hausse générale et la liquidation de médio laisse des comptes créditeurs ce qui est toujours agréable pour les spéculateurs.

Ces malheureux spéculateurs avaient grand besoin de se refaire un peu. Ce qui étonne, c'est qu'il y en ait encore. Il faut que le jeu ait jeté de bien profondes racines dans le cœur des hommes pour qu'ils continuent à apporter leur argent aux intermédiaires. En effet, c'est renversant, car de quelles poches sortent : 1° les frais généraux des charges, des banques, des coulissiers? 2° les bénéfices de ces mêmes; 3° les impôts prélevés par le fisc? Des poches des spéculateurs, qui jouent la surprise en constatant, à la fin de l'année, qu'ils perdent. Le contraire pourrait paraître plus surprenant.

Aussi qu'advient-il? La spéculation diminue de jour en jour davantage et seul le comptant substiste. C'est lui qui alimente le marché, qui lui insuffle un semblant de vie. Grâce au comptant, les cours se relèvent et les spéculateurs encaissent un petit bénéfice.

Tout a monté, depuis les Rentes Françaises jusqu'aux Mines d'Or, et l'élasticité des Caoutchoucs a prouvé que leur résistance était de nouveau assez grande.

Que faut-il de plus?

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — L'un des principaux attraits du Jardin de Paris, c'est la variété de son spectacle. Au concert, chants, danses, etc., puis les quadrilles réalistes, les matchiches, les cake-walks, les Bowling Alleys, ce nouveau sport si passionnant; au cirque, les acrobates, les gymnases, la haute école et le cheval sauteur de la baronne de Lutzel ; le Cinéma-Eclipse avec ses vues de grande actualité. C'est un ensemble toujours fort goûté de l'élégant public du Jardin de Paris.

—

Ce brave général La Vine ! où diable est-il allé chercher de pareilles inventions? Voilà ce que se demande chaque soir, à Marigny, le public qui vient l'applaudir. Et de fait, dans ce « numéro » tout concourt à la drôlerie : les décors qui, par instants, s'animent et mettent en scène de nouveaux personnages, tel ce pêcheur à la ligne à qui La Vine (ce général est sans pitié) fait prendre un bain. Il n'est point jusqu'aux bruits de coulisse qui ne viennent souligner le comique de notre fantaisiste jonglant avec son chapeau et avec son cigare.

Mais de tels effets ne se racontent pas. Il faut aller les voir. Vite, une auto !... Volons à Marigny!

—

Jamais la saison de Vichy ne fut plus brillante ; au théâtre, dans les salons du casino, au golf, au tawnis et dans les allées ombreuses des merveilleux parcs, c'est un réel assaut d'élégance ; on dirait que toutes les hautes personnalités parisiennes et les célébrités cosmopolites se donnent le mot pour se rencontrer, soit aux sources, soit aux merveilleux concerts symphoniques dirigés par le maëstro Amalon, une des grandes distractions des nombreux mélomanes actuellement à Vichy.

Caruso, le ténor qui a fait dernièrement les délices des dillettanti parisiens, se plaisait à évoquer, entre la poire et le fromage, le temps où il accomplissait son service militaire en Italie, comme artilleur.

En arrivant à la caserne, son capitaine, un vieil officier blanchi dans les camps, lui posa quelques questions.

— Comment t'appelles-tu?

— Enrico Caruso.

— Quel est ton métier?

— Chanteur, mon capitaine.

— Tu dis?...

— Je suis chanteur.

— Chanteur, chanteur! Ça n'est pas un métier, ça. Est-ce que tu te moquerais de moi, par hasard?

— Non, mon capitaine, je dis ce qui est.

— C'est bon, grommela l'officier, fichu métier... Chanteur!...

A partir de ce jour, Caruso fut astreint aux plus dures corvées. Il les accomplissait d'ailleurs allègrement, bien que son séjour à la caserne lui parût peu favorable au développement de ses études musicales.

Un jour,le colonel le fit appeler auprès de lui. Il avait ouï dire que le jeune soldat possédait une jolie voix et il voulait l'entendre. Caruso chanta, avec un art merveilleux. A dater de ce jour-là, il fut dispensé de tout service et put continuer ses études de chant.

Et Caruso concluait, après avoir narré, en riant, ce qui précède :

— Mon capitaine n'oserait plus dire que le métier de chanteur est un fichu métier!...

—

Zig-Zag. — A l'arrivée des vainqueurs du circuit de l'Est, on remarque la belle baronne de X... dont le regard brillant étonna ses voisins; cette expression vive et accentuée, la belle baronne la doit surtout à l'emploi de la sève sourcillière de la Parfumerie Ninon dont elle est une des plus fidèles habituées.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits mondialement connus maintenant se trouvent à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme.

—

Fixer la jeunesse, la voir demeurer immuable, toujours fraîche et printanière, toujours attirante, toujours la même. Avoir toujours vingt ans ou paraître les avoir ! Voilà le but qu'on atteindra en se servant quotidiennement de *l'Eau de Jeunesse* JANE HADING vendue 38, rue du Mont-Thabor, magasin de nouveautés et chez Mme M.-L. Bouvard « Hygiène et Beauté », 97, avenue des Champs-Elysées.

—

Monsieur. — Quand vous verrez vos vêtements parsémés de pellicules, signe précurseur de la chute imminente de vos cheveux, ne laissez pas le mal s'aggraver et devenir irréparable.

Quelques imbibitions de Pétrole Hahn auront vite raison de cette desquamation qui pourrait avoir, pour votre chevelure, les plus funestes conséquences.

Universellement connu et apprécié le Pétrole Hahn est en vente partout.

—

Etre blonde est la simplicité même, avec les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

L'anti-Bolbos, produit spécial et unique, détruisant les petits points noirs et tannes du front, du nez et du menton, et cela sans occasionner ni rougeurs, ni irritations à l'épiderme. Prix : 5 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50 adressé à la *Parfumerie Exotique*, *35*, *rue du Quatre-Septembre*. Eviter les contrefaçons.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL CONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL. premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL RÉGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIERE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDERE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza-Fondo-Toce).

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation ; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et " MAJESTIC-PALACE ". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

SALLE DE BAINS Frictions hygiéniques. Soins de beauté 17, rue de la Victoire

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Ie).

BOURSE Ai trouvé moyen extraord. p' gagner Ecr. GALET, 27, rue St-Aubin, ANGERS

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME : rend pens., consult. et corresp. (Discrét.) MAZE U. 142. Boul. Magenta, Paris

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

MASSEUSE diplômée Mme Hélie. 25, rue Bergère, Paris.



Librairie des Curieux
4, rue de Furstenberg, 4
— PARIS —

DERNIÈRES PUBLICATIONS
en vente chez tous les libraires :

Les
Maîtres de l'Amour

Anthologie des œuvres les plus remarquables en vers et en prose, traitant des choses de l'Amour.

Dissertations amoureuses de Lucien, 1 vol. in-8		5 fr.
L'Œuvre du Divin Arétin, 1 vol. in-8 carré sur papier Alfa.		7 50
— Marquis de Sade	— —	7 50
— Comte de Mirabeau	— —	7 50
— Chevalier A. de Nerciat	— —	7 50
— Patricien de Venise G. Baffo	— —	7 50
— libertine de Nicolas Chorier	— —	7 50
— libertine des Poètes du XIXe siècle	—	7 50
Le Théâtre d'Amour au XVIIIe siècle	—	7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE
Petits volumes in-18 carré, tirés sur papier d'Arches à 500 ex. numérotés et réservés aux souscripteurs . . 6 fr. le vol.
I. La Secte des Anandrynes. — II. Le petit neveu de Grécourt. — III. Histoire secrète des Ebugors. — IV-V. Julie philosophe. — VI. Correspondance de Madame Gourdan. — VII. Parapilla. — VIII. Le portefeuille d'un Talon Rouge.
Envoi franco contre mandat par poste recommandé.
Catalogues et prospectus franco sur demande.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 4 c. album 2 fr., 12 c. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉS GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

HYGIÈNE INTIME - HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté, Discrétion

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. BARLET, 112, r. Réaumur.

MANUCURE Soins d'esthét. et d'hygiène. 41, r. St-Lazare, 3e ét., font cour

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

ÉLÉGANT Pied-à-terre. Confort moderne Mme DUC, 54, rue Caumartin (3e étage) Paris

Le gérant : C. CLÉMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Fabiano



LA JAMBE
A travers les Ages

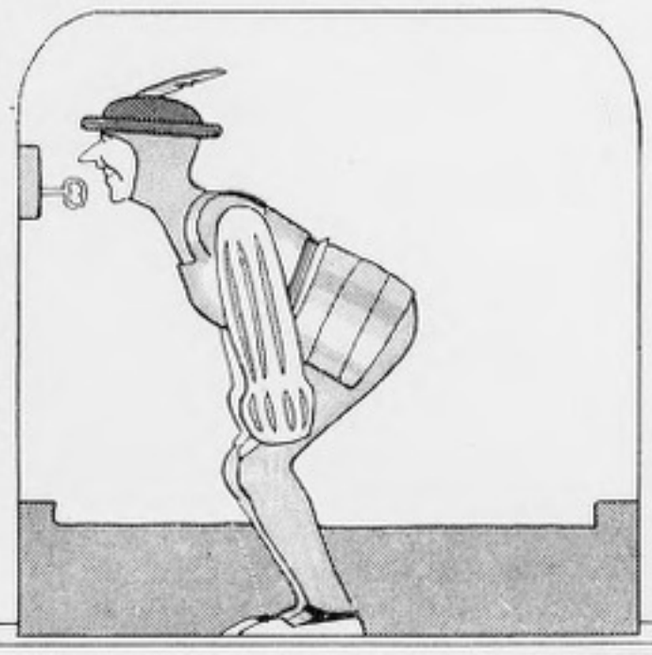
VIII. — Propos sur d'illustres jambes rivales

Il faut méditer cette parole de Montaigne, le plus grand des philosophes du XVI[e] siècle et peut-être de tous les temps, à propos des femmes : « Pourquoy a-t-on voilé jusques aux dessoubs des talons ces beautéz que chascune désire montrer, que chascun désire voir? » Admirable point d'interrogation qu'il appartenait à un si vaste penseur de dresser dans l'histoire, mais auquel, si pénétrant qu'il fut, il n'a su répondre car, pour cette seule fois, son génie s'est arrêté à la surface des choses sans pénétrer jusques au fonds.

Quelle fut donc l'occasion de cette mode si favorable à l'amour? Nous répondrons qu'hors le progrès moral, qui à lui seul devait logiquement l'amener tôt ou tard, il y a eu deux raisons, pour l'expliquer matériellement. L'une, c'est l'invention nouvelle du bas de soie et de la machine à faire des bas de coton, qu'on appela alors bas de Barbarie ; la seconde c'est qu'il y eut à la tête de la France, au milieu du XVI[e] siècle, deux femmes qui possédèrent les plus belles paires de jambes du monde et qui eurent, par conséquent, le besoin impérieux de les montrer. On a deviné que nous voulons parler de la maîtresse illustre du roi, Diane de Poitiers, et de la reine Catherine de Médicis. Tout le monde peut s'assurer par ses yeux même de la rare qualité des appâts illégitimes que possédait la veuve du sieur de Brézé, car elle s'est fait agréablement représenter au naturel, c'est-à-dire en Diane toute nue, dans une statue qui est au Musée du Louvre. En ce qui concerne la grande souveraine, à qui son rang ne permettait pas de laisser aux postérités une si manifeste effigie, nous avons les témoignages écrits de contemporains qui valent pour notre certitude autant que le marbre. « Elle aimoyt, dit Brantôme, une de ses dames par-dessus toutes les siennes et la favorisoit par-dessus les autres, seulement parce qu'elle lui tirait ses chausses (lisez ses bas) si bien tendues, et mettoit si proprement la jarretière, et mieux que toute autre. »

On doit bien penser qu'un exemple parti de si haut ne pouvait qu'être suivi, même s'il eut été moins plaisant. On ne s'en fit pas faute, non seulement dans l'intimité, mais en public et même dans l'ordonnance des plus grandes cérémonies. Il faut rappeler l'entrée du roi à Lyon, en 1549, où les notables dames et demoiselles de la ville parurent en nymphes chasseresses de sorte que « le roy non seulement mais tous les gallants de la cour prirent un merveilleux plaisir à contempler et à mirer les jambes de ces belles nymphes si follastrement accoutrées et retroussées qu'elles en donnoient autant et plus de tentation pour monter au second étage que d'admiration et de sujet de louer une si gentille invention ».

Tous en vérité, dans ce temps merveilleux où les arts luttent d'éclat avec la littérature, tous petits grands, depuis Montaigne jusqu'aux rimeurs d'odelettes qui tournent autour de la Pléiade, ont les yeux dirigés sur les belles jambes qui mènent à l'amour. Il n'y a qu'à ouvrir un livre du temps pour en puiser la preuve. C'est le grand prieur François de Lorraine qui, accompagnant en Ecosse la reine Marie Stuart, est contraint de la déchausser et de la chausser parce qu'elle a le mal de mer et devient, par là, fou d'amour. C'est un gentilhomme qui, au sacre du roi à Reims, se trouvant au bas des gradins, aperçoit au-dessus de lui la jambe d'une belle veuve, chaussée d'un bas de soie blanc, et perd ce jour-là son cœur.



C'est une « honneste fille » qui se fait, un jour, tirer sa chausse par son valet de chambre, — cela ne choquait personne alors, — et qui, par badinerie, lui demande si cela ne lui donne pas à penser. Le pauvre garçon, croyant bien dire, lui répond que non. Alors, elle lui baille un grand soufflet : « Allez, dit-elle, vous ne me servirez jamais plus; vous êtes un sot, je vous donne vostre congé! »

Et nous pouvons nous en tenir là, car cette leçon sert de symbole à tout le XVI[e] siècle ; la demoiselle avait bien l'esprit de son temps et le laquais ne l'avait point.

D.

Samedi 27 Août 1910

48e année, Nº 35



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :

LA VAGABONDE
par Colette Willy

LES TROIS ACHILLE DU PONT
par Max et Alex Fischer

UNE MODERNE LEDA

Dans ce numéro :

UN OISEAU RARE
par Drésa

LA SEMAINE DE DEAUVILLE
par Paul Guilain



SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies



PARFUM ULTRA PERSISTANT
La Corrida
ED. PINAUD
18, PLACE VENDOME, PARIS

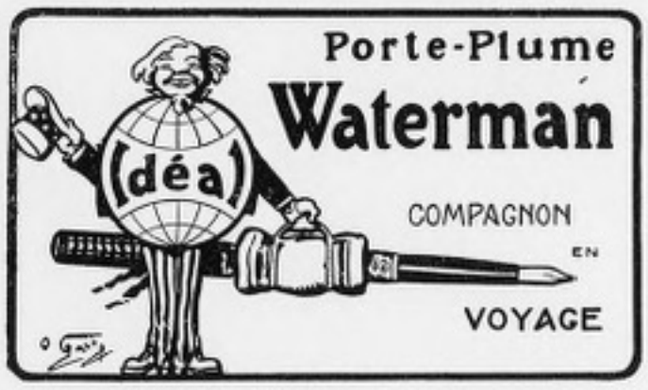


GERMANDREE
en *POUDRE*, en *CRÈME*
et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.





DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER



Porte-Plume
Waterman
COMPAGNON EN VOYAGE

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 3 f. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré





PLAQUES JOUGLA

Ne partez pas en voyage sans acheter



Un ravissant album de 106 dessins
95 centimes

SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires
pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquilliere, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liége 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF





EN VENTE PARTOUT



SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1880
Directeur : **A. GALLOIS**

Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50

Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.

TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

Tarif réduit, Paiement d'avance, *sans période de temps limité.*	*Par*	100 *Coupures*	25 *francs*
	»	250	»	55	»
	»	500	»	105	»
	»	1000	»	200	»

ON DIT... ON DIT...



Votre profession ?

Le pauvre Latham n'a vraiment pas de chance !

C'est le plus audacieux, c'est le plus héroïque, c'est le plus froid de nos aviateurs et, pourtant, il y a toujours, dès qu'il tente un exploit, quelqu'un qui le réussit avant lui.

C'est aussi un garçon infiniment spirituel. Il a remis, l'année dernière, à Bétheny, M. Fallières à sa place et il l'a fait vraiment, avec un sang-froid impeccable. Mais pourquoi, vraiment, cette histoire n'est-elle connue qu'un an après coup?

C'était donc à Bétheny, le jour où le Président avait honoré de sa visite le meeting de Reims. Naturellement, il pleuvait. Il faisait aussi un vent de tous les diables et, hormis Paulhan, personne ne vola. Pour faire passer le temps à M. Fallières, M. de P.l.gn.c le mena voir les aviateurs qui, dans les hangars, étaient en train de vérifier leurs appareils. Ah ! Ils n'étaient pas propres, les aviateurs ! Huileux, crasseux, en bourgerons, ils n'avaient pas précisément l'air de gentlemen.

— Ces garçons-là, pensait M. Fallières, devaient tous être, avant de se lancer dans l'aviation, des ouvriers mécaniciens de Puteaux ou de Levallois.

Justement, il rencontra Latham. Et Latham, qui venait de faire « tourner » son appareil, était plus sale encore que les camarades.

Bon enfant, M. Fallières tapa sur l'épaule de ce prolétaire présumé et lui demanda sur un ton familier :

— Et vous, mon brave, quel était votre métier, dans le temps ?

Latham répondit simplement :

— J'étais homme du monde, Monsieur le Président !

Oraison funèbre.

Depuis que son joli scepticisme s'est embourbé dans la politique, et qu'en devenant vieux il s'est fait pingouin, on a pu craindre qu'il n'eût perdu l'esprit. Mais il en a encore, et il sait le rappeler de temps à autre, par quelque boutade fleurie et piquante, comme un bouquet de roses.

C'est ainsi qu'à des visiteurs qui, discrètement, le plaignaient de la perte de son amie si attentive et si maternelle, la bonne Mme de C..., il répondit, l'autre jour, avec un soupir :

— Ah ! cette chère amie !... Je ne l'oublierai jamais, car si j'étais assez ingrat pour oublier ses qualités, je ne pourrais jamais oublier ses défauts !

N'est-ce pas tout à fait « vieille France » ?

Distinctions honorifiques.

On vous a décoré, ô Marcel Boul.ng.r, et tous vos confrères ont trouvé cela fort juste. C'est que chacun apprécie votre joli style, un peu froid mais bien mis, un peu cavalier mais fort agréablement hautain. Si vos romans étaient un tantinet plus intéressants, vous seriez un de nos premiers écrivains; mais vous comptez parmi les plus dignes.

On vous a décoré. Donc, vous n'êtes plus ennemi des distinctions honorifiques. Et c'est fort bien ainsi. Vous voyez que les distinctions honorifiques ont du bon !

Et vous voyez que vous eûtes bien tort, jadis, de bouder Jules Renard pendant six longs mois, parce qu'il venait d'être élu de l'Académie Goncourt. En ce temps-là, vous disiez :

— Je ne comprends pas qu'un écrivain accepte quelque honneur officiel.

Et le pauvre Jules Renard avait été très affecté par votre intransigeance !...

Franchise.

— Qu'est-ce que la franchise? demandait-on l'autre jour à la jolie Pr.v..t.

— C'est savoir avouer, sans détours, répondit-elle, les défauts de ses amies.



L'Académie et les courses.

M. Paul H.rvieu n'aime pas la campagne, et il ne s'en cache pas : il n'est bien qu'à Paris. Cependant, chaque année, il se rend à Trouville. Vous me direz que Trouville, c'est encore Paris... Sans doute ! mais enfin, il y a la mer, et des arbres.

Donc M. Paul H.rvieu se rend chaque été à Trouville, et descend chez Mme Str.uss. Il y est cet été, comme tous les étés. Mais il n'y est point, afin d'admirer la mer et les arbres ; il y est uniquement à cause des courses, car il est un fanatique des courses. A Trouville, il passe tout son temps à étudier les performances des chevaux, à les étudier avec passion, oubliant honneur, gloire, Académie, Comédie-Française et tragédie. Il ne lit plus que le *Jockey* et ne quitte pas le paddock.

Jeux Innocents.

Le petit jeu des anagrammes redeviendrait-il à la mode? Pendant les après-midi pluvieux que ne nous a pas épargnés le mois d'août, on s'y est amusé dans les villas de Dinard et de Deauville et, ma foi, on en a fait quelques trouvailles qui valent d'être citées.

Savez-vous ce qu'on trouve dans Barrès : *sabrer !*

Et le nom d'Albert Carré, adroitement tripatouillé produit cette curieuse formule : *l'art bécarre.*

Dans Madeleine Roch on découvre : *calme d'héroïne*, et dans Cécile Sorel : *celle-ci ? Eros !*

Après tout, cela vaut mieux que de jouer au puzzle.

Le pâtissier.

En été, durant la saison, le pâtissier est un homme considérable, non pas seulement parce qu'on va goûter chez lui, mais parce que, recevant à ses petites tables blanches tout ce qu'il y a de mieux dans la région, à l'heure du thé, il connaît les célébrités, les fréquente, est presque un ami.

Voyez, à Honfleur, le pâtissier D.ré. Cet homme aimable vend les meilleurs sablés de Normandie, et Mlle Marthe Br.ndès le traite avec une familiarité qui l'enchante. Quand M. Guitry villégiaturait au Breuil, D.ré répétait ses bons mots et personne, mieux que M. D.ré, n'a connu l'enfance d'Alphonse Allais. Il ne s'épouvante point des coups de boutoir de Sacha et des pointes de L.sis. Il est celui qui connaît des artistes.

Et, ailleurs, voyez à Strasbourg le pâtissier O.livier. Si vous voulez savoir quels gens très chics sont en ce moment à Strasbourg et en Alsace, allez chez O.livier vers quatre heures, Mme de W.tt-Guiz.t, Mme P. de P..rtalès, Jean Schl..berger, Mme de M..p.ou, la baronne H. H.nger, même M. M.llerand... y fréquentent. Mais ici, O.livier n'est pas familier ; il est respectueux : il ne connaît que de la noblesse et de la haute bourgeoisie.

Affaire de Bourse.

En revenant de la Bourse :

— Ah ! mon ami ! Il s'en est passé de bonnes !... J'en ai encore chaud.

— Vous avez baissé ?

— Il s'agit bien de cela !... J... tu sais, J..., il s'est empoigné avec N..., Ils se sont dit des horreurs ! Et puis, à bout de gros mots, vli et vlan ! des soufflets... Demain matin, il faudra se battre...

— Eh ! bien ! qu'est-ce que tu disais donc, l'autre jour, qu'il n'y avait plus d' « affaires » à la Bourse ?

Rhum St James



AVIS

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 50 centimes en timbres-poste, pour réfection des bandes du journal.

Toutes les lettres et mandats doivent être adressés à M. le Directeur de la *Vie Parisienne*, 20, boulevard des Capucines, Paris.

Officiers Ministériels

(**Oise**) à 7 kil. **Chaumont-en-Vexin** et 5 kil. **Gisors**

DOMaine de Lattainville 2 lots av. fac. réun. 1° **CHATEAU** tout confort mod. Cce 6 h. 39. M. à p. 50.000 fr. 2° **FERME** 155 h. (dont 35 de prés et 6 de bois). **Tr. Belle Chasse**. Rev. net 9.400 fr. M. à p. 250.000 fr. A adj. sur 1 ench. *ap. déc.* Dim. 25 sept. 2 h. en l'Et. de Me Féau, not. à Chaumont-en-Vexin.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Billets de bains de mer

(Jusqu'au 31 octobre 1910)

L'administration des chemins de fer de l'Etat, dans le but de faciliter au public la visite ou le séjour aux plages de la Manche et de l'Océan, fait délivrer, au départ de Paris, les billets d'aller et retour ci-après, qui comportent jusqu'à 40 0/0 de réduction sur les prix du tarif ordinaire :

1° Bains de mer de la Manche

Billets individuels valables, suivant la distance, 3, 4 et 10 jours (1re et 2e classe) et 33 jours (1re, 2e et 3e classe).

Les billets de 33 jours peuvent être prolongés d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 10 0/0 par période.

2° Bains de mer de l'Océan

A) Billets individuels de 1re, 2e et 3e classe valables 33 jours avec faculté de prolongation d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 10 0/0 par période.

B) Billets individuels de 1re, 2e et 3e classe valables 5 jours (sans faculté de prolongation), du vendredi de chaque semaine au mardi suivant ou de l'avant-veille au surlendemain d'un jour férié.

Billets de vacances

(Jusqu'au 1er octobre 1910)

Billets de famille valables 33 jours (1re, 2e et 3e classe) avec prolongation d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 10 0/0 par période.

Ces billets sont délivrés aux familles composées d'au moins trois personnes voyageant ensemble, pour toutes les gares du réseau de l'Etat (lignes du Sud-Ouest) situées à 125 kilomètres au moins de Paris, ou réciproquement.

Les Livres qu'il ne faut pas oublier d'emporter en voyage

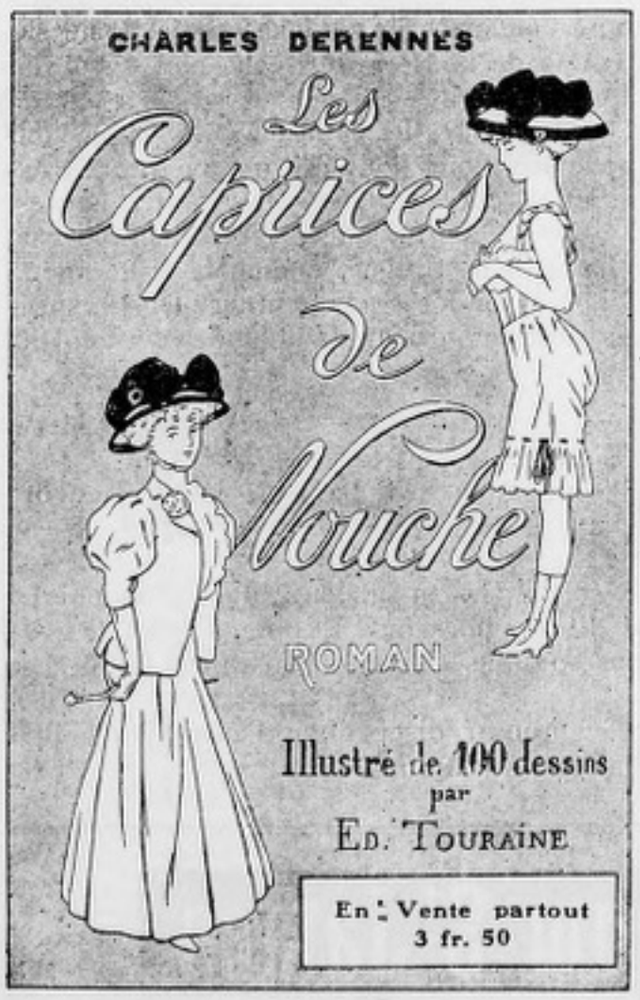


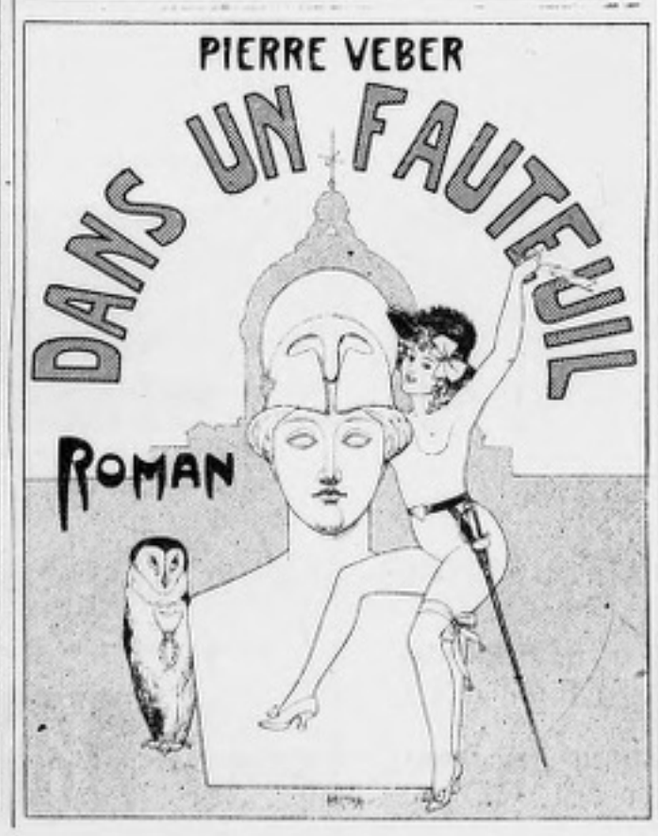
Pour lire au Château

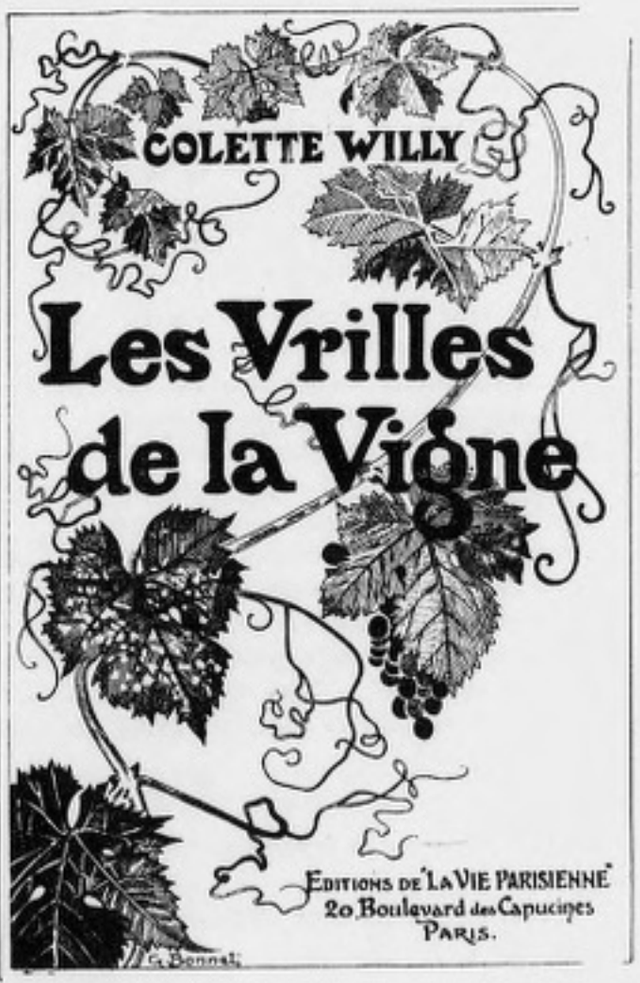




Pour lire à la Campagne









LA VAGABONDE

XII

Une semaine encore, et je pars...

Partirai-je vraiment? Il y a des heures, il y a des jours où j'en doute. Des jours, surtout, de printemps précoce, où mon ami m'emmène hors de Paris, dans ces parcs battus, sillonnés d'automobiles et de bicyclettes, mais que l'aigre et fraîche saison fait mystérieux quand même. Un brouillard mauve, à la fin de l'après-midi, approfondit les avenues, et la trouvaille inespérée d'une jacinthe sauvage, qui balance au vent trois cloches effilées en porcelaine, d'un bleu naïf, y prend le prix d'un larcin...

La semaine passée, nous avons marché longtemps sous un soleil matinal, dans le Bois où galopent les palefreniers. Nous étions, l'un comme l'autre, actifs, contents, peu bavards, et je chantonnais une petite chanson qui fait marcher vite... Au détour d'une cavalière déserte, nous nous arrêtâmes, nez à museau, devant une biche toute jeune, dorée, qui perdit contenance à notre vue et s'arrêta au lieu de s'enfuir.

Elle haletait d'émotion et ses genoux fins tremblaient, mais ses longs yeux, allongés encore d'un trait brun — comme les miens, — exprimaient plus d'embarras que de peur. J'aurais voulu toucher ses oreilles, orientées vers nous, pelucheuses comme les feuilles des bouillons-blancs, et ce doux museau de velours cotonneux. Quand j'étendis la main, elle tourna le front d'un mouvement sauvage et disparut.

— Vous ne l'auriez pas tuée, à la chasse, Max? demandai-je.

— Tuer une biche? pourquoi pas une femme? répondit-il simplement.

Ce jour-là, nous avons déjeuné à Ville-d'Avray, comme tout le monde, dans ce restaurant qui suspend au bord de l'eau de singulières terrasses, des terrasses à manger et à coucher, et où nous fûmes sages comme des amants déjà rassasiés. J'aimais à constater, ce jour-là, chez Max, la même sérénité passionnée dont m'imprègnent l'air libre, le vent pur, les arbres... Accoudée, je regardais l'eau plate de l'étang, trouble, oxydée par places, et les noisetiers aux chenilles pendantes. Puis mes yeux revenaient au bon compagnon de ma vie, avec le solide espoir d'édifier, pour lui, un bonheur aussi long que cette vie même...

Partirai-je vraiment? Il y a des heures où je m'occupe, comme en rêve, de mon départ. Le sac de toilette, la couverture roulée, le manteau imperméable, exhumés des armoires, ont reparu au jour, avachis, coutures, et comme excédés de voyages... J'ai vidé avec dégoût des boîtes de blanc-gras rance, de vaseline jaunie qui pue le pétrole...

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21 *à* 31.

Ces outils de mon métier, je les manie sans amour, à présent. Et Brague, venu aux nouvelles, a été reçu si distraitement, si cavalièrement, qu'il est parti très pincé et, ce qui est plus grave, sur un « au revoir, chère amie » du meilleur ton. Bah! j'ai bien le temps de le voir, et de le dérider, en quarante jours!... Je l'attends tout à l'heure, pour les dernières instructions. Max viendra un peu plus tard...

— Bonjour, chère amie.

Je m'y attendais! Mon camarade est encore froissé!

— Non, écoute, Brague, en voilà assez! Ça ne te va pas du tout, le genre noble-faubourg! On est là pour causer sérieusement. Tu me fais penser à Dranem en Roi-Soleil, quand tu m'appelles « chère amie »!

Brague, vite égayé, se cabre :

— Le genre faubourg! pourquoi donc pas? Je dégote Castellane, quand je veux! Tu ne m'as jamais vu en habit?

— Non!

— Moi non plus... Dis donc, il est sombre, ton petit... boudoir! Si on allait dans ta chambre? on causerait plus clair.

— Allons dans ma chambre...

Brague avise tout de suite, sur la cheminée, une photographie de Max : Max en veston neuf, raide, le noir des cheveux trop noir, le blanc des yeux trop blanc, officiel et un peu risible, mais très beau tout de même.

Brague examine le portrait, en roulant sa cigarette :

— C'est ton ami, décidément, le type, hein?

— C'est... mon ami, oui.

Et je souris gentiment, avec un air idiot.

— Il est chic, y a pas! On jurerait quelqu'un du gouvernement! Qu'est-ce qui te fait rire?

— Rien... c'est cette idée qu'il pourrait être du gouvernement! Ça ne lui ressemble guère.

Brague flambe sa cigarette, et m'observe, l'œil en coin :

— Tu l'emmènes?

Je hausse les épaules :

— Non, voyons! C'est pas possible! Comment veux-tu?

— Mais je ne *veux* pas, justement! s'écrie Brague rasséréné... Ça, c'est bien, ma gosse, tu sais! C'est que j'en ai vu, moi, des tournées foutues, parce que Madame ne veut pas quitter Monsieur, ou que Monsieur veut surveiller Madame! C'est des disputes, c'est des bécottages, c'est des brouilles, c'est des réconciliations où on ne peut plus se tirer du pieu, c'est les jambes ramollies en scène et les yeux au beurre noir. C'est la vie gâtée, quoi!... Parlez-moi d'un joli voyage où on est entre copains! Tu me connais, j'ai jamais varié là-dessus : l'amour et le métier, ça ne va pas ensemble. Et puis, enfin, quarante jours, c'est pas l'éternité : on s'écrit et après on se retrouve, on se recolle... Il a son bureau, ton ami?

— Son bureau? Non, il n'a pas de bureau.

— Il a... sa fabrique d'autos? enfin, il bricole?

— Non.

— Il ne fait rien?

— Rien.

Brague fait entendre un sifflement qui peut s'interpréter d'au moins deux manières...

— Rien de rien?

— Rien.

— C'est épatant!

— Qu'est-ce qui t'épate?

— Qu'on puisse vivre comme ça. Pas de bureau. Pas de fabrique. Pas de répétitions. Pas d'écurie de courses! Ça ne te paraît pas drôle, à toi?

Je le regarde en dessous, d'un air gêné et un peu complice :

— Si.

Je ne puis pas répondre autre chose. L'oisiveté de mon ami, cette flânerie de lycéen en vacances perpétuelles est un sujet fréquent d'effarement pour moi, presque de scandale...

— Moi, je crèverais, déclare Brague après un silence. Question d'habitude!

— Sans doute...

— Maintenant, dit Brague en s'asseyant, parlons peu et parlons bien. Tu as tout ce qu'il te faut?

— Naturellement, voyons! Mon costume de Dryade, le neuf, un rêve! vert comme une petite sauterelle, et il ne pèse pas cinq cents grammes! L'autre est retapé, rebrodé, nettoyé, tu le jurerais neuf : il peut faire soixante représentations sans faiblir.

Brague fronce la bouche :

— Heu... tu es sûre? T'aurais pu te fendre d'une pelure neuve, pour l'*Emprise*!

— C'est ça! et tu me l'aurais payée, hein! Et ta culotte de l'*Emprise*, en peau de daim brodé, qui a pris la couleur de toutes les planches qui l'ont cirée, est-ce que je te la reproche, moi?

Mon camarade lève une main dogmatique :

— Pardon, pardon! ne confondons pas! Ma culotte est magnifique! elle a pris de la patine, du fondu, elle a l'air d'un grès artistique! ça serait un crime que de la remplacer!

— Tu n'es qu'un grigou! lui dis-je en haussant les épaules.

— Et toi une râleuse!..

Ah! ça fait du bien de s'attraper un peu! Ça repose. Nous sommes l'un et l'autre juste assez piqués pour que la dispute ressemble à une chaude répétition...

— ...Rompez! crie Brague. La question costumes est vidée. Passons à la question bagages.

— Comme si j'avais besoin de toi pour ça! C'est la première fois que nous partons ensemble, peut-être? Tu vas m'apprendre à plier mes chemises?

Brague laisse tomber sur moi, entre ses paupières plissées par les grimaces professionnelles, un regard écrasant :

— Pauvre créature! Manchote et bancale cervelle! Cause, cause, fais du bruit, réveille ton hanneton! Si je vais t'apprendre? Probable que je vais t'apprendre! Ecoute, et tâche de saisir : les excédents de bagages sont à nos frais, pas?

— Chut!

Je l'arrête, d'un signe, émue d'avoir entendu dans l'antichambre deux discrets coups de timbre... C'est *lui*! Et Brague qui est encore là!. . Après tout, ils se connaissent...

— Entrez, Max, entrez... C'est Brague... Nous parlons tournée : ça ne vous ennuie pas?

Non, ça ne l'ennuie pas; mais, moi, ça me gêne un peu. Mes affaires de music-hall sont de pauvres choses, précises, commerciales, auxquelles je ne voudrais pas mêler mon ami, mon paresseux ami chéri...

Brague, très gentil quand il veut, sourit à Max.

— Vous permettez, Monsieur? C'est la cuisine du métier que nous mijotons là, et je me vante d'être un cuisinier économe, qui ne laisse rien perdre et ne fait pas danser l'anse.

— Mais je vous en prie! se récrie Max. Au contraire, ça m'amusera, moi qui n'y connais rien : je m'instruirai...

Le menteur! Pour un homme que ça amuse, il a l'air bien méchant, et bien triste.

— Je reprends! commence Brague. La dernière tournée, celle de septembre, on a mangé, si tu te souviens, jusqu'à des dix et onze francs d'excédent de bagages par jour, comme si on était Carnegie.

— Pas tout le temps, Brague!

— Pas tout le temps. Il y a eu des jours à trois francs, à quatre francs d'excédent. C'est déjà trop. Pour ma part, j'en ai assez. Qu'est-ce que tu as comme bagages, en dehors de la valise à main?

— Ma malle noire.

— La grande? C'est du délire. Je n'en veux pas.

Max tousse...

— Voilà ce que tu vas faire : tu te serviras de la mienne. Dans le dessus : costumes de scène. Deuxième compartiment : notre linge, — tes chemises, tes culottes, tes bas, mes chemises, mes caleçons, eccetera...

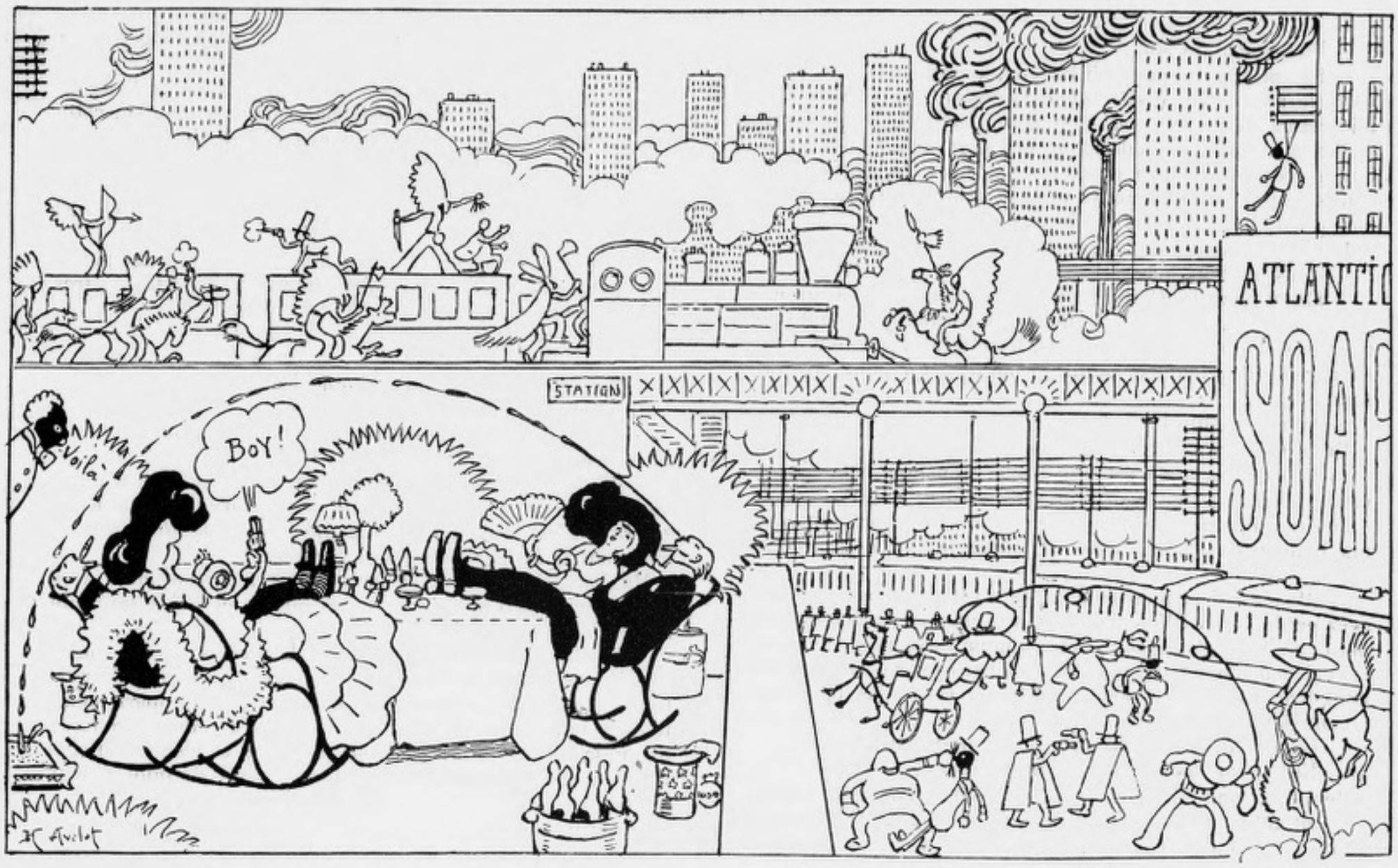
Max s'agite...

— ... et, au fond, chaussures, complet de rechange pour toi-z-et moi, bibelots, eccetera. Tu comprends?

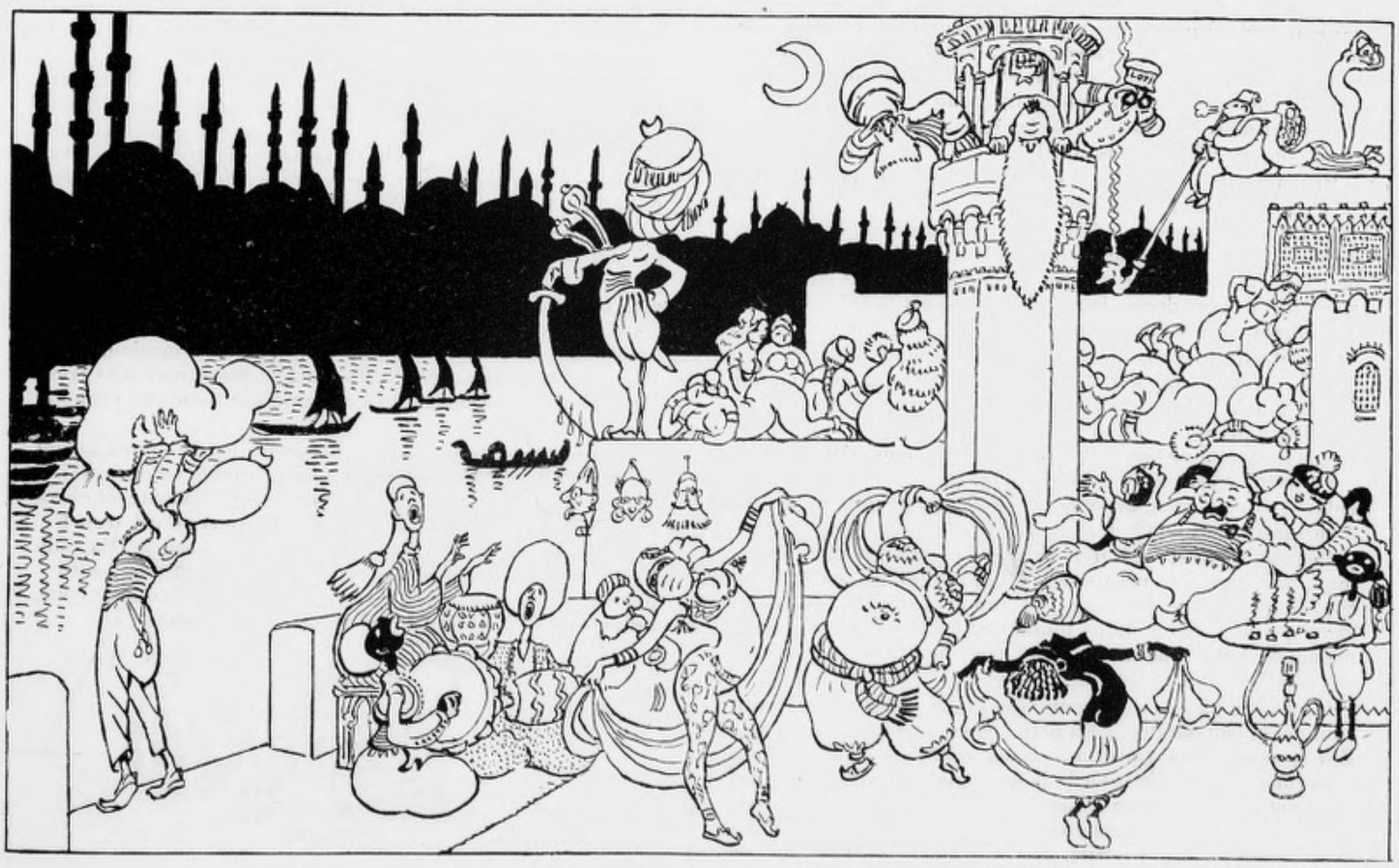
— Oui, c'est pas bête.

VOYAGES OU IL VOUS PLAIRA

Dessins de Henri Avelot.



AU PAYS DES DOLLARS



AU PAYS DES MILLE ET UNE NUITS

— Pourtant... dit Max.

— De cette façon, poursuit Bragues, nous avons un seul gros colis (le Troglodyte, il s'arrangera! sa mère, qui est plumeuse, lui prêtera un panier!) *un*, en tout et pour tout. Suppression de l'excédent, réduction des pourboires aux facteurs des gares, aux garçons de théâtre, eccetera... Si nous n'y gagnons pas cent sous par jour chacun, je veux bien me faire ténor!... Tu changes de linge tous les combien, en tournée?

Je rougis, à cause de Max.

— Tous les deux jours.

— Ça te regarde. Comme on se blanchit dans les grands patelins, Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, je compte dix chemises et dix petits grimpants, le reste à proportion, — je suis grand et généreux? Enfin, je me fie à toi pour être raisonnable.

— Sois tranquille!

Bragues se lève, serre la main de Max :

— Vous voyez que c'est vite bâclé, Monsieur. Toi, rendez-vous à la gare, à sept heures un quart, mardi matin.

Je l'accompagne jusqu'à l'antichambre, et, quand je reviens, une tempête de protestations, de lamentations et de reproches m'accueille :

— Renée! c'est monstrueux! ce n'est pas possible! vous avez perdu la tête! Vos chemises, vos chemises à vous, et vos petits pantalons trop courts, mon amour chéri, pêle-mêle avec les caleçons de cet individu! Et vos bas avec ses chaussettes, peut-être! Et tout ça pour économiser cent sous par jour! Quelle dérision et quelle misère!

— Comment, quelle misère? Ça fait deux cents francs!

— Eh! je sais bien! une telle mesquinerie...

Je retiens une réplique qui le blesserait : où aurait-il appris, l'enfant gâté, que l'argent, — l'argent qu'on gagne! — est une chose respectable, sérieuse, qu'on manie avec sollicitude et dont on parle gravement?

Il s'essuie le front, avec un beau mouchoir de soie, violet. Depuis quelque temps, mon ami témoigne d'un extrême souci d'élégance : il a des chemises magnifiques, des mouchoirs assortis à ses cravates, des chaussures à guêtres de daim... Je n'ai pas manqué de m'en apercevoir, car le moindre détail de toilette prend, sur ce cher Grand-Serin à l'encolure un peu lourde, une importance presque choquante...

— Pourquoi consens-tu à cela? demande-t-il avec reproche. C'est odieux, cette promiscuité!

Promiscuité! J'attendais le mot. Il s'emploie beaucoup... La « promiscuité des coulisses »...

— Dites-moi, chéri, — j'effile, entre deux doigts, les pointes de ses soyeuses moustaches d'un noir roussi, — s'il s'agissait de *vos* chemises et de *vos* caleçons, ça ne serait pas de la *promiscuité*? Songez donc : je ne suis qu'une petite caf' conc' très raisonnable, qui vit de son métier...

Il m'étreint tout à coup et m'écrase un peu, exprès :

— Le diable l'emporte, ton métier!... Ah! quand je t'aurai tout à fait à moi, va! je t'en collerai, des wagons de luxe, et des fleurs plein le filet, et des robes, et des robes! et tout ce que je trouverai de beau, et tout ce que j'inventerai!

Sa belle voix sombre ennoblit la banale promesse... J'y entends vibrer, sous les mots quelconques, le désir de mettre à mes pieds tout l'univers...

Des robes? c'est vrai, il doit trouver sévère, et bien monotone, ma chrysalide neutre de costumes tailleur, gris, bruns, bleu sombre, que j'échange, la rampe allumée, contre les gazes peintes, les paillons lumineux, les jupes irisées, tournoyantes... Des wagons de luxe? pourquoi faire? ils ne vont pas plus loin que les autres...

Fossette a glissé, entre nous, son crâne de bonze, qui reluit comme du palissandre... Ma petite compagne flaire le départ. Elle a reconnu la valise aux coins écorchés et le manteau imperméable, — elle a vu la boîte anglaise émaillée de noir, la cassette à maquillage... Elle sait que je ne l'emmènerai pas, elle se plie d'avance à une vie, d'ailleurs choyée, de balades avec Blandine sur les fortifs, de soirées chez la concierge, de dîners en ville et de goûters dans le Bois... « Je sais que tu reviendras, disent ses yeux bridés, mais quand? »

— Max, elle vous aime bien : vous vous occuperez d'elle?

Allons, bon! rien que de nous pencher ensemble sur cette petite bête inquiète, voilà que nos pleurs débordent! Je refoule les miens, d'un effort qui me fait mal dans la gorge et dans le nez... Que les yeux de mon ami sont beaux, agrandis par les deux larmes lumineuses qui mouillent ses cils! Ah! pourquoi le quitter?...

— J'irai chercher tout à l'heure, murmure-t-il étranglé, un... beau petit sac à main... que j'ai commandé pour toi... très solide... pour le voyage...

— C'est vrai, Max?

— En... en peau de truie...

— Max, voyons! ayez un peu plus de courage que moi!

Il se mouche d'une manière révoltée :

— Pourquoi ça? je ne tiens pas à avoir du courage, moi! au contraire!

— Nous sommes ridicules! Aucun de nous deux n'aurait osé s'attendrir sur soi : Fossette a servi d'excitant à notre émotion. C'est le coup de la « petite table » de *Manon*, et du manchon de *Poliche*, vous vous souvenez?

Maxime s'essuie les yeux, longuement, soigneusement, avec la simplicité qu'il apporte à toutes choses et qui le sauve du ridicule.

— C'est bien possible, ma Renée... D'ailleurs, si vous voulez que je me change en fontaine, vous n'avez qu'à me parler de tout ce qui vous entoure ici, dans ce petit appartement, tout ce que je ne verrai plus avant votre retour. Ce vieux divan, la bergère où tu t'assieds pour lire, et tes portraits, et le rayon de soleil qui chemine sur le tapis, de midi à deux heures...

Il sourit, très ému :

— Ne me parle pas de la pelle, du foyer, ni des pincettes, ou je m'effondre!...

Il est parti chercher le beau petit sac en peau de truie.

— Quand nous serons ensemble, m'a-t-il dit câlinement avant de sortir, tu me donneras les meubles de ce petit salon, veux-tu? Je t'en ferai faire d'autres.

J'ai souri, pour ne pas refuser. Ces meubles-là, chez Max? Ces épaves du mobilier conjugal, abandonnées par Taillandy en dérisoire compensation des droits d'auteur qu'il me subtilisa jadis, je ne les ai point remplacées faute d'argent! Quel couplet de la « petite table » je pourrais chanter sur ce chêne fumé à prétentions hollandaises, sur ce vieux divan raviné par des jeux... où je n'étais pas conviée! Mobilier hanté, où je m'éveillai souvent avec la peur folle que ma liberté fût un songe... Singulier cadeau de noces à un nouvel amant! Un abri, et non un *home*, — c'est tout ce que je laisse derrière moi : les boîtes roulantes de seconde et de première classes, et les hôtels de tout ordre, et les sordides loges des music-halls de Paris, de la province et de l'étranger, me furent plus familiers, plus tutélaires que ceci, nommé par mon ami « un joli coin intime »!

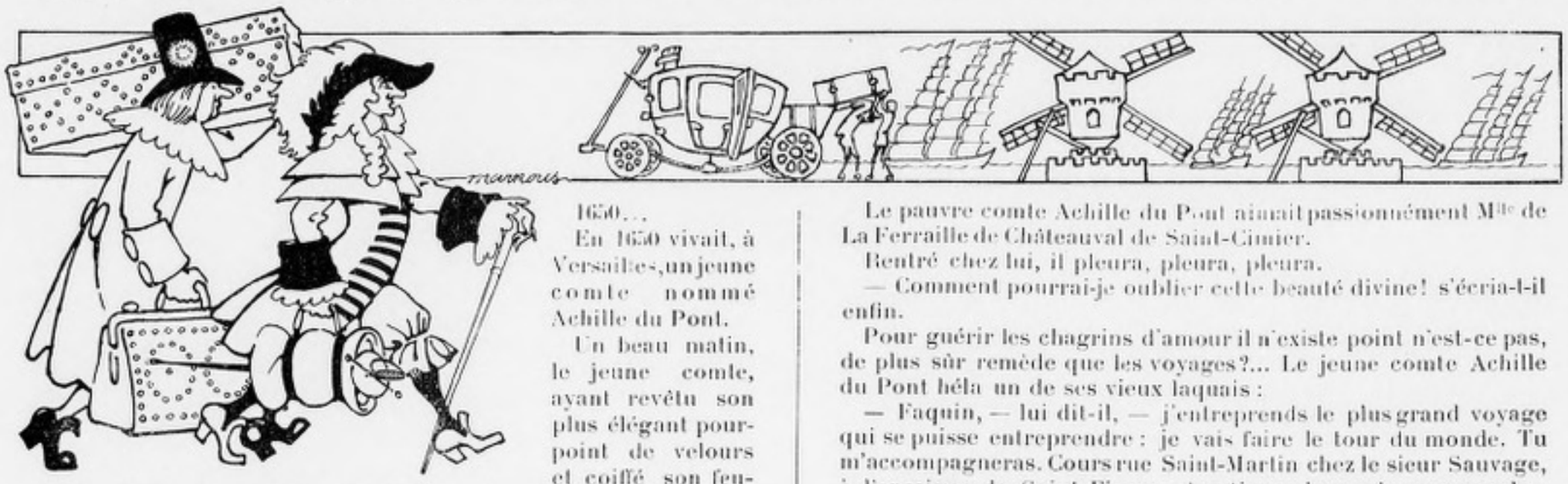
Combien de fois ai-je fui ce rez-de-chaussée, en me fuyant moi-même! Aujourd'hui que je pars, aimée, amoureuse, je me voudrais encore plus aimée, encore plus aimante, et changée, et méconnaissable à mes propres yeux. C'est trop tôt, sans doute, et le temps n'est pas venu encore... Mais du moins je pars agitée, débordante de regret et d'espoir, pressée de revenir, tendue vers mon sort nouveau avec l'élan brillant du serpent qui se délivre de sa peau morte...

(*A suivre*) COLETTE WILLY.



LES TROIS ACHILLE DU PONT

Essai sur les rapports qui existent entre les peines du coeur et les moyens de locomotion



1650...

En 1650 vivait, à Versailles, un jeune comte nommé Achille du Pont.

Un beau matin, le jeune comte, ayant revêtu son plus élégant pourpoint de velours et coiffé son feutre le plus richement orné de plumes, s'en fut trouver le vieux et puissant duc de La Ferraille de Châteauval de Saint-Cimier.

— Duc, — lui déclara-t-il, — j'ai eu l'occasion, hier encore, au Petit-Trianon, d'apercevoir Mlle Marie-Henriette votre fille, et je viens vous demander sa main.

— Monsieur, — riposta le vieux duc, — ne prenez point, je vous en conjure, ma réponse en mauvaise part... Vous êtes gentilhomme, c'est évident. Aucun de vos aïeux, cependant, ne se fit tuer aux Croisades. Vous ne comptez que cinq quartiers... Quelque estime que j'éprouve pour votre personne, je ne saurais cependant accéder à votre désir.

Le pauvre comte Achille du Pont aimait passionnément Mlle de La Ferraille de Châteauval de Saint-Cimier.

Rentré chez lui, il pleura, pleura, pleura.

— Comment pourrai-je oublier cette beauté divine! s'écria-t-il enfin.

Pour guérir les chagrins d'amour il n'existe point n'est-ce pas, de plus sûr remède que les voyages?... Le jeune comte Achille du Pont héla un de ses vieux laquais :

— Faquin, — lui dit-il, — j'entreprends le plus grand voyage qui se puisse entreprendre : je vais faire le tour du monde. Tu m'accompagneras. Cours rue Saint-Martin chez le sieur Sauvage, à l'enseigne de Saint-Fiacre, et retiens deux places au coche.

Le jeune comte avait dit : « Je vais faire le tour du monde ». Il ne revint à Versailles, en effet, qu'après avoir vu Venise, Constantinople, Bagdad et les Indes.

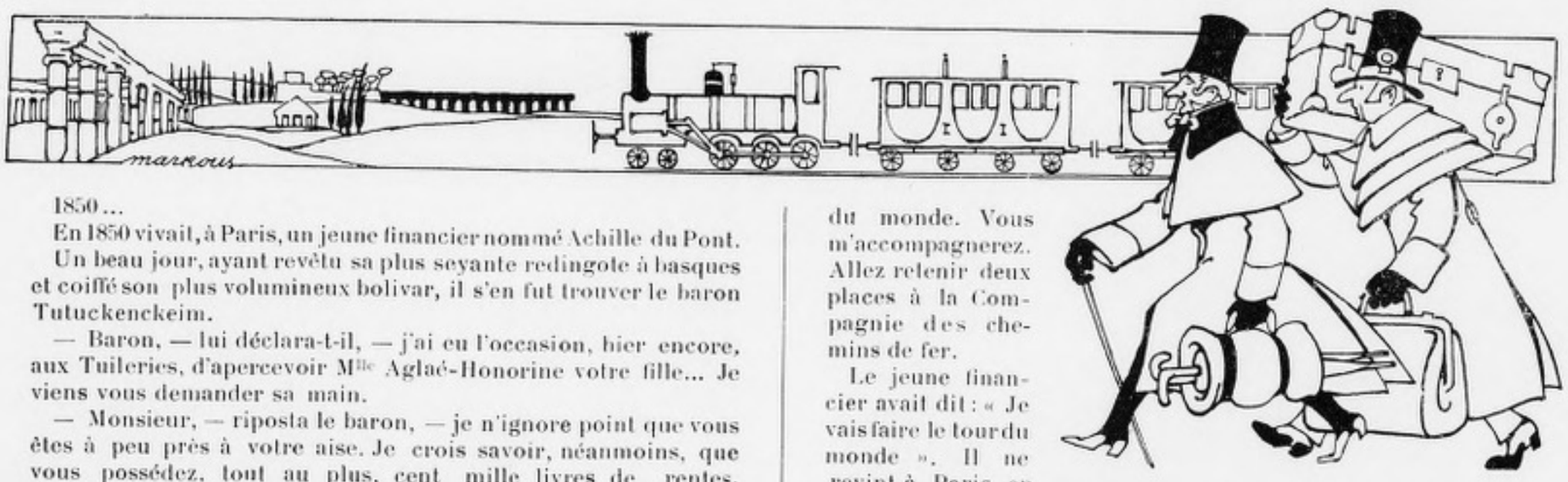
Le lendemain de son retour, il rencontra, dans une des galeries du Palais, une femme opulente, au visage empâté.

— Quelle est donc cette grosse dame? demanda-t-il.

— La princesse de Poligny de Panonceaux de la Croix Blanche, — lui répondit-on, — née de La Ferraille de Châteauval.

Il partit d'un sincère éclat de rire :

— Ventre-saint-gris! Faut-il que j'aie été bête, il y a quinze ans! Dire que c'est pour cette femme-là que j'ai failli mourir.



1850...

En 1850 vivait, à Paris, un jeune financier nommé Achille du Pont.

Un beau jour, ayant revêtu sa plus seyante redingote à basques et coiffé son plus volumineux bolivar, il s'en fut trouver le baron Tutuckenckeim.

— Baron, — lui déclara-t-il, — j'ai eu l'occasion, hier encore, aux Tuileries, d'apercevoir Mlle Aglaé-Honorine votre fille... Je viens vous demander sa main.

— Monsieur, — riposta le baron, — je n'ignore point que vous êtes à peu près à votre aise. Je crois savoir, néanmoins, que vous possédez, tout au plus, cent mille livres de rentes. Excusez-moi donc, quelque sympathie que je vous porte, de ne pouvoir vous répondre : « Accordé, vous serez mon gendre! »

Le jeune financier Achille du Pont aimait passionnément Mlle Tutuckenckeim.

Rentré chez lui, il pleura, pleura, pleura.

— Comment pourrai-je oublier cette divine beauté! s'écria-t-il enfin.

Il sonna son valet de chambre :

— Justin, — lui dit-il, — j'entreprends un grand voyage, le plus grand voyage qui se puisse entreprendre : je vais faire le tour du monde. Vous m'accompagnerez. Allez retenir deux places à la Compagnie des chemins de fer.

Le jeune financier avait dit : « Je vais faire le tour du monde ». Il ne revint à Paris, en effet, qu'après avoir vu le Maroc, la Chine, le Japon et le Mexique.

Le jour de son retour, dans les jardins du Palais-Royal, il rencontra Salomon Nathan, le richissime agent de change. Une jeune femme donnait le bras à Salomon Nathan.

— Voyons, voyons... — s'enquit-il, — je ne m'abuse pas... cette jeune femme est bien Mlle Aglaé-Honorine Tutuckenckeim.

— Elle-même... devenue Mme S. Nathan.

Achille du Pont tourna la tête. Il poussa un soupir et murmura :

— Evidemment je m'exagérais, voici quatre ans, la beauté de cette femme!



2050...

En 2050 l'an dernier, oui, l'an dernier, vivait à Paris un jeune ingénieur nommé Achille Dupont.

Un beau jour, ayant revêtu son veston de cuir et coiffé sa casquette de cuir, il s'en fut trouver Mlle Lili-Zézette Barnivot, la fille du ministre des Grèves et Sabotages.

— Mademoiselle, — lui déclara-t-il, j'ai eu l'occasion, hier encore, de vous apercevoir à l'autodrôme national. Je vous gobe plus que je ne saurais dire. J'viens vous demander votre main.

Mlle Lili-Zézette Barnivot éclata de rire :

— Vous êtes charmant, mon petit, mais il n'y a rien de fait. Les hommes, je m'en moque comme d'colin-tampon. Je n'me marierai jamais. J'suis avocate, c'est tout vous dire!

Achille Dupont aimait passionnément Mlle Barnivot.

PETIT ESSAI DE MYTHOLOGIE BALNÉAIRE

Dessins de G. Léonnec.

L'OLYMPE en VACANCES

APOLLON...

ET LES NYMPHES AMOUREUSES

CUPIDON
un peu délaissé en une [illegible]
" love is money

LES SATYRES ET LES ÆGYPANS

CÉRÈS

ESCULAPE

JUNON
et son fidèle
ARGUS

JUPITER... TONNANT

HERCULE
aux pieds d'OMPHALE

NEPTUNE

LES NÉREIDES

VÉNUS SORTANT DE L'ONDE

LES SIRÈNES

AMPHITRITE

Rentré chez lui, il pleura, pleura, pleura.

— Non, non, non, ça n'peut pas durer, — s'écria-t-il enfin. — Faut absolument que j'réussisse à l'oublier!

Il alla frapper à la porte du fumoir de Toby, son groom.

— Si Monsieur Toby n'y voit point d'inconvénient, — murmura-t-il avec déférence, — je vais entreprendre un grand voyage, le plus grand voyage qui se puisse entreprendre : Je vais faire le tour du monde. Je serais heureux que Monsieur Toby m'accompagnât. Il serait fort aimable, s'il a un instant de loisir, tout à l'heure, de se rendre à la *Compagnie Internationale des Transports aériens*, et de retenir deux places à bord de l'*Aéro* de 4 heures 37.

Le jeune ingénieur avait dit : « Je vais faire le tour du monde ». Il ne revint à Paris, en effet, qu'après avoir vu le Groënland, le Pôle Nord, les trois Amériques, l'Australie, le Pôle Sud, la planète Mars, etc., etc., etc.

Une demi-heure après son retour, la première personne qu'il aperçut, à la terrasse du grand restaurant sous-marin du Pont Alexandre III, fut Mlle Lili-Zézette Barnivot.

— Cristi de cristi, qu'elle est épatante! — s'écria-t-il en blêmissant de douleur. — Je n'me trompais pas la semaine dernière. N'y en a pas deux comme elle sur terre!... Ah! là là, que j'suis donc malheureux!...

Il courut chez un armurier. Et...

(... Père-Lachaise. Ve section. La troisième tombe à droite.)

MAX ET ALEX FICHER.



UN OISEAU RARE



Mme Désormeaux arrêta sans enthousiasme le jeune Baptistin Pelard qui se proposait comme valet de chambre: elle lui trouvait l'air bête et le geste emprunté. Mais comme sa maison était fort démontée au moment des vacances, elle se décida sur la vue d'un excellent certificat appuyé d'une recommandation chaleureuse du vicomte de Linancourt. Avec une froide audace elle lui offrit soixante-dix francs par mois seulement, sans le vin, et elle eut la surprise de voir que ces maigres gages n'étaient point discutés. Ceci atténua la sévérité de son jugement sur la question du physique; pour le reste elle se promit de ne rien passer; un garçon qui se satisfait de si peu n'est généralement pas capable de grand'chose.

Contre toute attente il se montra zélé, actif et silencieux. La livrée bien coupée fit découvrir qu'il avait une taille avantageuse que son veston démodé n'avait pas laissé soupçonner et, dès le premier jour, il se pénétra intelligemment des usages particuliers à la maison. Ceux de M. Désormeaux pouvaient facilement être qualifiés de manies, car, retiré depuis quelques années des affaires, il emplissait son oisiveté par des soins minutieux de toilette et de santé qu'il décorait du beau titre de méthode.

Huit jours après l'entrée de Baptistin on partit pour Houlgate. La villa Doux-Repos était une de ces riches maisons qui dressent sur la plage leurs façades inspirées du suisse et du vieux normand; elle était la voisine et l'égale des habitations du baron Jupin et du comte de Santa-Maralla. Ceci permet d'apprécier son importante situation. L'emménagement se fit rapidement, sans confusion, sans excès de bruit ni d'objets brisés, d'une manière enfin qui ne s'était point encore vue. M. Désormeaux crut qu'il était de son devoir de remarquer que l'honneur d'une opération si bien menée revenait au valet de chambre. Mme Désormeaux qui allait au même instant exprimer la pareille idée en des termes identiques vira sur-le-champ et répartit ce succès entre le hasard, sa femme de chambre et son mérite propre de maîtresse de maison. Elle avait comme principe qu'il ne faut jamais accorder à un mari qu'il a raison, afin de ne point accroître l'autorité que la loi lui confère et dont il n'est déjà que trop enclin à faire abus. Elle affirma donc péremptoirement que Baptistin n'avait rempli son service que dans les bornes les plus étroites. Sa dignité l'empêcha par la suite de se départir en rien de la rigueur d'un jugement initial dicté par l'esprit d'opposition, tandis que celle de son mari l'obligea d'exagérer contradictoirement et à tout propos les vertus de son serviteur. Devant l'intéressé ils eurent heureusement la sagesse d'observer une tacite neutralité dans la commune crainte d'éveiller sa susceptibilité et de provoquer son départ.

Le septième jour d'août M. Désormeaux eut un accident fort sensible: la régularité de ses habitudes fut troublée. Ainsi qu'il faisait chaque soir, il s'était retiré dans son appartement particulier au dernier coup de neuf heures, s'était déshabillé, couché et avait éteint la lumière, mais, contre l'ordinaire, le sommeil ne vint pas instantanément réparer la dépense cérébrale qu'il avait faite dans le jour. Longtemps il se tourna et se retourna sur son oreiller, enfin de guerre lasse, il se décida à se relever et à se mettre à la fenêtre. La nuit était délicieuse; on n'entendait que le bruit soyeux de la mer qui se retirait sur le sable et, au loin, le rythme d'une valse que jouaient les tziganes du casino. Ce calme auguste et doux induisit le veilleur au caprice d'une promenade, bien qu'il n'eût pas généralement l'esprit tourné à la rêverie. Il appuya le doigt sur le bouton électrique qui communiquait à la chambre de Baptistin, mais au bout de dix minutes, comme personne ne paraissait, il se décida à se vêtir seul. Il le fit au reste sans humeur; rien n'obligeait le valet de chambre à se retirer chez lui en même temps que son maître et il était fort naturel qu'il prît quelque liberté à une heure où on l'avait accoutumé de croire que son service n'était plus nécessaire.

Le propriétaire de Doux-Repos eut un plaisir plus vif qu'il n'aurait imaginé à se trouver sur les planches désertes et il se sut un gré extrême d'être accessible à une jouissance si poétique. Ceci ne l'empêcha pas de se diriger d'instinct vers les lumières et la musique et de s'asseoir à une table du casino pour humer une boisson fraîche. Beaucoup de gens et non des moindres ne goûtent pleinement la nature que derrière la circonférence ripolinée d'une table de café; M. Désormeaux était de ceux-là; nous devons rappeler qu'il n'avait point un génie exceptionnel. Adossé contre la balustrade de pierre avec laquelle son complet gris se confondait presque, il resta un long moment sans faire d'autres mouvements que d'abaisser régulièrement la tête sur le double pipeau de son orangeade et de la relever vers l'insondable mystère du firmament étoilé.

La polka des Amaryllis succédant au boston des Toréadors s'exhalait par bouffées des fenêtres ouvertes de la salle de danse.

Elle se tut enfin. Et alors, dans le soudain silence, le rêveur solitaire perçut le murmure de deux voix très proches et, sans bouger la tête, du coin de l'œil, il distingua l'enlacement d'un couple dans l'ombre des tamaris.

— Peste! pensa-t-il, voilà des gaillards...

Il allait ajouter « qui ne se gênent pas! » mais la fin de cette réflexion naturelle se figea dans son cerveau et fut remplacée par un sursaut de stupéfaction. Les deux amoureux venaient de se séparer et, tandis que la dame merveilleusement élégante et belle se glissait par la porte entrebâillée du salon, lui, l'homme, se hâtait vers l'escalier de la terrasse, frôlant presque le buveur. Or sa figure rasée, sa démarche, son allure étaient exactement celles de Baptistin, mais d'un Baptistin d'une suprême correction, habillé d'un smoking du meilleur tailleur sur lequel battait un monocle, et coiffé d'un chapeau de paille de la plus récente façon.

M. Désormeaux ne se demanda pas s'il avait une hallucination; il savait bien que ce genre de faiblesse n'avait pas prise sur lui. Il appela vivement le garçon, paya et se précipita sur la plage. La promenade des planches, si loin que le regard pouvait aller, était déserte. La villa, lorsqu'il y parvint, était aussi close, aussi paisiblement endormie que lorsqu'il l'avait quittée.

Il se mit au lit non sans rire du mouvement nerveux, instinctif qui l'avait poussé à la trace du sosie de son valet. Un baigneur ressemblant comme un frère jumeau à ce Baptistin qui cirait ses chaussures et vidait sa cuvette! Le pauvre baigneur! En vérité c'était du plus haut comique.

La chose lui parut plus drôle encore à la réflexion le lendemain matin. Il se garda néanmoins d'en souffler mot à sa femme pour éviter de subir des plaisanteries trop facilement piquantes. Sa grande occupation de la journée et de celles qui suivirent fut de rechercher l'étrange amoureux; mais ce fut en vain qu'il

erra sur le sable à l'heure des bains, qu'il explora la salle des petits chevaux et le cercle du tennis, qu'il sirota des boissons diverses au casino jusqu'à des heures indues ; il ne vit personne qui évoquât l'apparence de son Baptistin familier.

Il n'avait pas encore renoncé à tout espoir lorsqu'arriva le premier dimanche des courses à Cabourg. M. Désormeaux n'avait point dans ses coutumes d'aller à la semaine de Deauville, mais par contre il ne manquait jamais d'assister à cette réunion de l'hippodrome plus voisin de sa villégiature et de risquer un louis sur le favori du *Gaulois*.

Cette année-là il n'en fut pas autrement. Le châtelain de Doux-Repos, fier d'un melon gris-perle et d'impeccables guêtres blanches, avait pénétré dans l'enceinte et s'en allait mettre sa pièce d'or sur le vaillant *Piccolo II* au mutuel du pesage, quand il s'arrêta soudain, cloué sur place. Son homme était là ! Oui, là, tout près de lui, la jaquette fleurie, la lorgnette en bandoulière ; et cette fois il n'y avait pas à douter, c'était Baptistin ou c'était le diable.

M. Désormeaux ne croyait pas au diable ; le sang lui monta au visage, il fit trois pas et frappa sèchement du bout de sa canne l'épaule de son valet :

— Vous allez me faire le plaisir, mon garçon, de ficher le camp d'ici et vivement, n'est-ce pas ?

L'autre se retourna avec beaucoup de flegme, vissa son monocle dans son œil droit et prit le temps de parcourir son interlocuteur des talons au couvre-chef.

— Mon bon Monsieur, dit-il doucement tandis qu'une troupe de curieux s'amassait instantanément, quand on s'adresse comme vous venez de le faire à quelqu'un qu'on n'a pas l'honneur de connaître, on est un malotru ou un idiot...

— Comment, comment !... Je ne vous connais pas, moi !... Espèce de...

— Ah, pardon ! fit l'élégant jeune homme en l'interrompant. Et sortant de sa poche un portefeuille il en tira une carte qu'il mit dans les mains de M. Désormeaux. Je n'ai aucun goût, ajouta-t-il, pour me colleter avec le premier venu dans les endroits publics. Voici un renseignement sur ma personnalité, puisque vous y tenez, mais vous ne vous étonnerez pas que ce soir deux de mes amis viennent vous offrir un meilleur terrain de dispute que celui du pesage.

Comme son bras restait tendu, le propriétaire, abasourdi, ne put faire autrement que de livrer à son tour sa carte. Puis il vit le fantôme pivoter légèrement sur ses talons, et gagner un guichet voisin où, fort distinctement, il demanda :

— Cent louis gagnant de *Piccolo II*, je vous prie.

Le bristol que M. Désormeaux tenait dans ses doigts tremblants portait le nom du marquis Hector de Vaufrimeux. Or, il eût fallu n'être pas Parisien et surtout pas lecteur du *Gaulois* pour ignorer l'illustre famille des Vaufrimeux. Un escroc ou un mauvais plaisant peut s'affubler d'un titre ou d'un nom fantaisiste, mais il ne choisit pas justement les plus réels et les mieux portés, ceux qui doivent le faire démasquer au premier instant en des lieux où tous les gens chics se retrouvent. Non, il n'y avait pas à se leurrer ni à persister dans une erreur déplorable : tout inouï, tout inconcevable que cela pût sembler, il existait sur la terre deux êtres accouplés par une ressemblance telle que le plus romanesque des romanciers n'aurait pas osé la rêver ; et l'un était un valet et l'autre était un marquis. Malheureusement c'était le marquis que M. Désormeaux avait insulté.

L'idée qu'un duel était inévitable, que le lendemain matin le verrait en bras de chemise, lui rentier paisible, en face d'un fils de preux ajustant contre sa poitrine un fer aigu, le jeta dans une terreur affreuse. Il quitta le champ de course tout égaré, rentra chez lui sans savoir comment, et tomba dans un fauteuil où il resta dans une immobile angoisse.

A sept heures un coup léger à sa porte le fit sursauter et Baptistin entra. Un Baptistin sans frac à boutons d'or, sans jaquette non plus, mais en complet simple et convenable comme peut en porter un gentleman en voyage.

— Monsieur, dit-il sans préambule, je m'excuse de vous faire un peu brusquement mes adieux et je vous exprime le regret d'une petite scène qui a dû vous être désagréable ainsi qu'à moi. J'aurais désiré vous laisser le souvenir sans mélange d'un serviteur parfaitement dévoué, mais le hasard a voulu qu'il en fût autrement. Il ne me reste qu'à vous demander d'exaucer une demande essentielle, vous entendez bien, essentielle, c'est que pour quiconque le valet de chambre Baptistin ne soit jamais confondu avec un certain de Vaufrimeux qui va épouser dans une quinzaine votre voisine Mlle de Santa-Maralla, parvenue aujourd'hui même à sa majorité, c'est-à-dire à l'âge où l'on peut librement disposer de son cœur et de sa main.

« Je ne sais si je me fais suffisamment comprendre. Le seul point qui est important au surplus là-dedans et que vous ne manquerez pas de noter, j'en ai l'assurance, car vous êtes un homme courtois et prudent, c'est que tout rapprochement dans vos discours entre votre ancien laquais et un Vaufrimeux entraînera nécessairement, douloureusement puis-je dire, une grave collision. Permettez-moi, Monsieur, de vous saluer avec tout le respect et toute la gratitude que je vous dois...

. . . . . .

Mme Désormeaux était depuis cinq minutes à table quand son mari, un peu pâle mais cependant souriant, vint l'y rejoindre. Tout de suite, bien entendu, elle s'emporta :

— Ça n'est pas une vie possible ! Qu'est-ce qui arrive ? Tu me laisses rentrer seule de Cabourg ! Tu arrives dîner à je ne sais quelle heure !... Et pourquoi ne sert-on pas ? Où est ton serin de Baptistin ? Ah ! celui-là, par exemple, s'il fait long feu ici !...

— Baptistin ne viendra pas, dit M. Désormeaux soulagé d'un grand poids par la transition imprévue qui était offerte. Baptistin est parti.

— Tu l'as renvoyé ! Ah ! bien voilà qui est complet ! Mon compliment. Pour la première fois que nous avions un domestique stylé, discret, dévoué, intelligent... Oui intelligent ! C'était une perle ce garçon-là. Jamais nous ne retrouverons son pareil !...

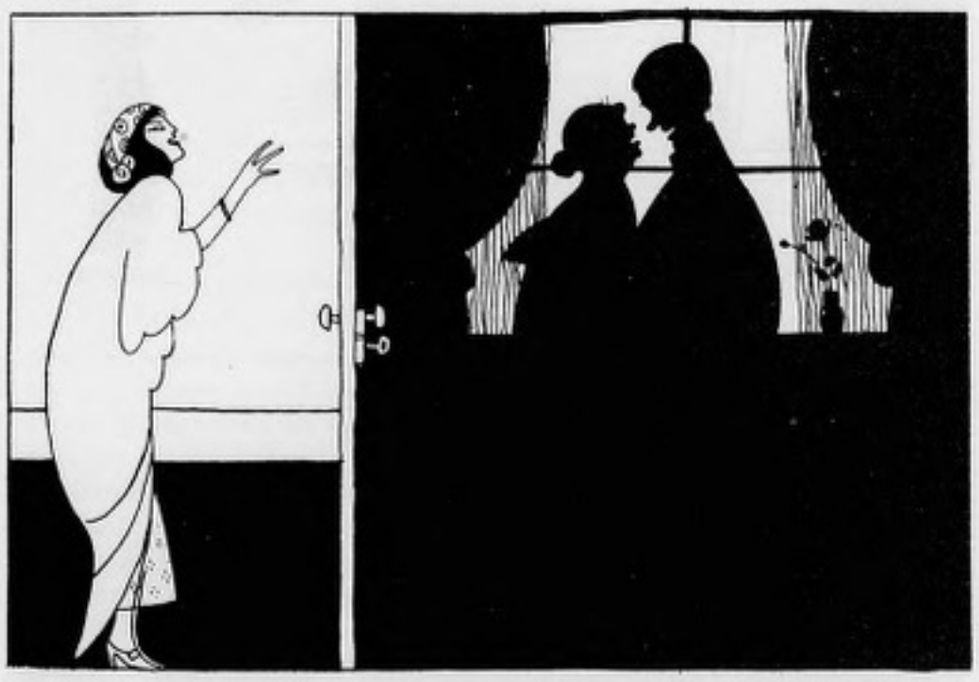
Dréa.

LES VEILLÉES DU CHATEAU

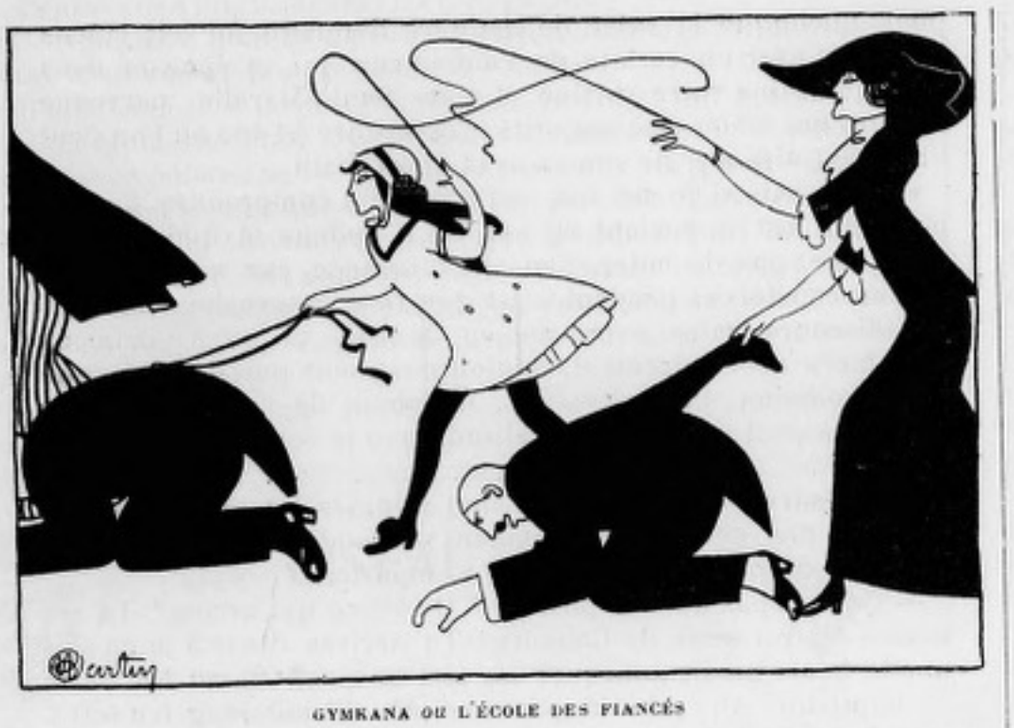
(PETITS JEUX DE SOCIÉTÉ PUÉRILS ET DÉSHONNÊTES)



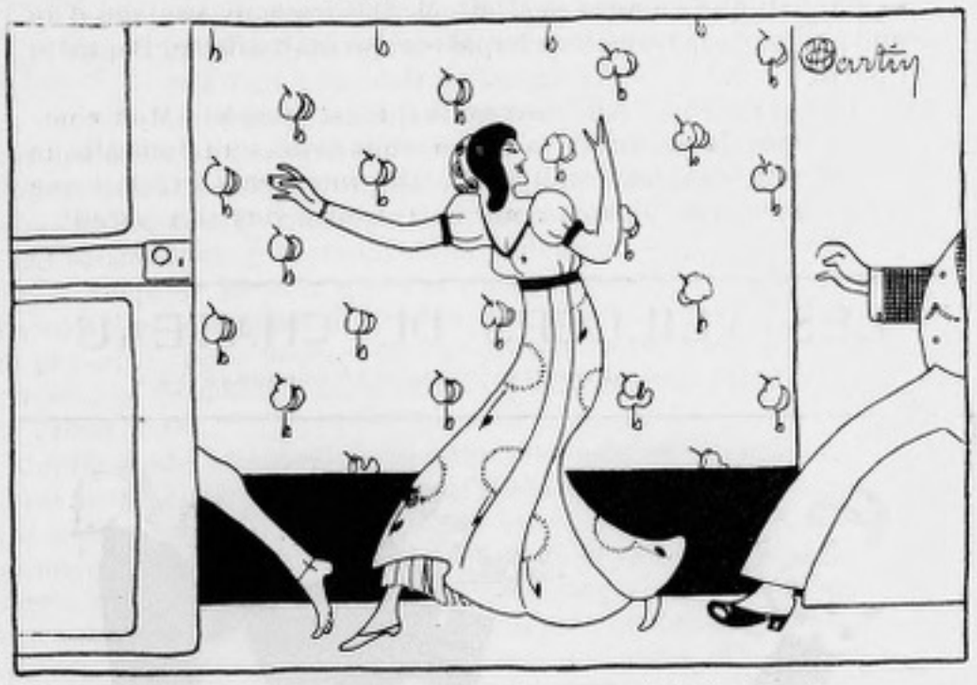
LA COURSE... AU SAC



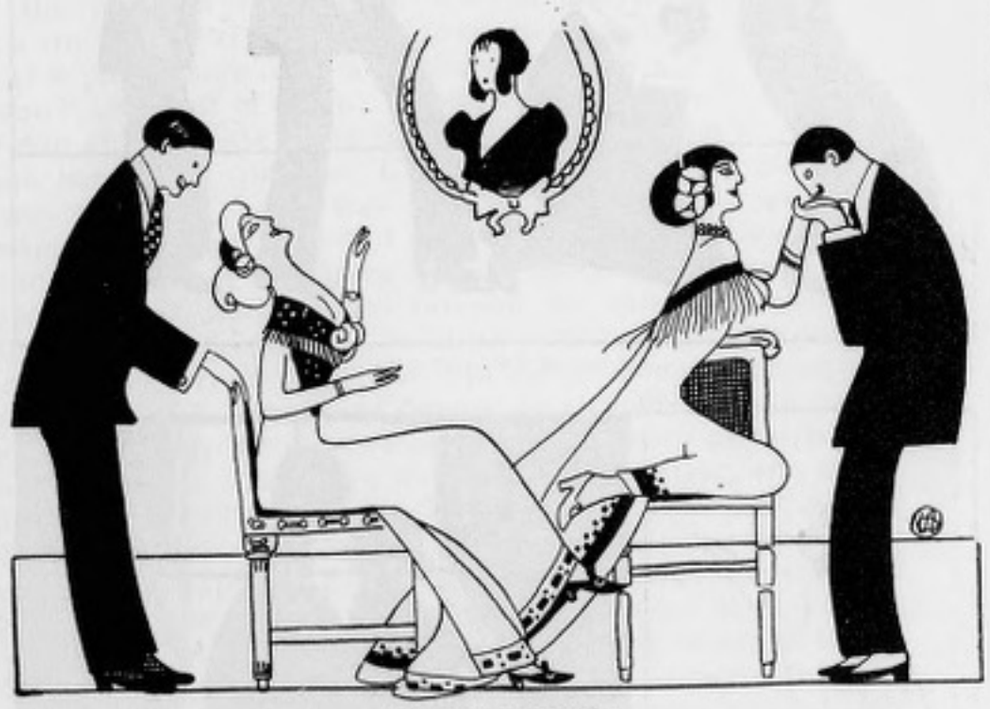
CACHE-CACHE : « COUCOU ! AH ! TE VOILÀ !... »



GYMKANA OU L'ÉCOLE DES FIANCÉS



COLIN MAILLARD (C'est l'Amour qui attache le bandeau)



LE JEU DES GRACES

Bluettes

La Morale ressemble à une robe entravée : elle gêne, mais on " marche " tout de même.

La femme est ce que son premier amant la fait.

Quand une femme tombe, c'est qu'elle pense qu'il y aura quelqu'un pour la ramasser.

LES ADIEUX

I

Il faut nous séparer, et vous partez demain...
BÉRÉNICE.

Elle est couchée, et pas très couverte. Ses bras nus sont relevés et ses mains sont prises entre sa nuque et l'oreiller. A côté du lit, debout, en pyjama, il verse du thé dans les deux tasses. Et cela compose, d'une façon très agréable, un dessin tout fait pour *La Vie Parisienne*.

Mais c'est un dessin qui n'a pas de légende. Car ils ne parlent pas. Et, depuis deux heures qu'ils sont ensemble, ils n'ont pas parlé beaucoup plus. C'est qu'elle s'en va demain pour trois mois à la mer, à la montagne, et que, pendant ces trois mois interminables, pas une fois il ne pourra la voir. Et ils sont tristes. Ils sont si tristes qu'ils savent bien qu'en parlant de cette séparation à laquelle ils ne font que penser, ils perdront tout à coup le sang-froid que soutient leur silence. Et ils s'aiment assez pour vouloir mutuellement s'épargner l'épreuve des larmes. Alors, ils se taisent; ils se taisent désespérément.

Le thé sucré, et le rond de citron nageant sur le thé comme une île flottante, il tend la tasse à son amie. Elle se relève languissamment. Elle écarte une mèche qui lui pend sur l'œil. Elle prend la tasse. Elle boit doucement; et en buvant, elle le regarde par en dessous, avec un sourire triste et immobile. Il la regarde aussi : un regard noir et grave qui ne cille pas. Quand la tasse est vide, elle feint de continuer à boire, pour ne pas interrompre ce que leur double regard immobile échange de si profond, de si tendrement déchirant.

Mais elle est nue, et, en cette fin de juillet hivernal, malgré le feu allumé, elle a froid. Il voit qu'elle frissonne, et arrêtant la muette caresse de leurs yeux, il va chercher sur le fauteuil un grand châle espagnol, pesant de fleurs brodées, dont il l'enveloppe.

Elle se lève, et parce que la lumière du ciel devient parcimonieuse, sans rien dire, elle désigne ses vêtements. Et tous deux, lui la soutenant, et elle se faisant lourde, ils vont jusqu'à la haute psyché, où l'eau du miroir leur renvoie une fois encore le baiser d'un nouveau regard interminable. Puis elle se coiffe. Ses deux mains tisonnent dans les flammes de miel; peu à peu les longues mèches éclatantes s'apaisent, diminuent, et, d'un seul coup, elle éteint le foyer maîtrisé sous son obscur et grand chapeau. Elle entre dans sa robe; il ferme dans le dos le corsage lustré. Et chaque fois qu'ils le peuvent, dans la glace, leurs regards, farouchement, passionnément, s'enlacent.

Elle est prête. Il la conduit jusqu'au seuil : « Trois mois! trois mois! » se répète-t-il. Et il sait bien qu'un écho qu'il n'entend pas répète, dans le cœur de son amie : « Trois mois! trois mois!... » — C'est elle qui tourne le bouton de la porte. Le marbre tout blanc des marches de l'escalier, sous l'ombre du crépuscule, l'étonne. Ah! oui : c'est l'été, on a déposé les tapis. L'été, l'affreux été qu'elle hait!

Brusquement elle se retourne vers lui. Leurs lèvres malheureuses et chaudes s'unissent. Et elle, comme une petite sauvage, elle le mord, le mord jusqu'au sang.

Elle fuit en courant.

Il rentre, va jusqu'à la fenêtre. Et tandis que, sans bouger, elle pleure dans le coin de la voiture, lui, les bras ballants, le front contre la fraîcheur des vitres, sans bouger, pleure aussi.

II

Dire adieu signifie aussi prendre congé.
E. LITTRÉ.

Une autre dame, sur un autre lit, et, près de cet autre lit, un autre jeune homme, dans un autre pyjama.

C'est du porto que ce jeune homme verse à cette dame, et, en versant, il dit :

— J'ai été hier à la revue de l'Alcazar... Dranem y est bien amusant!... Il faut absolument que vous alliez le voir. — Et il tend à la dame le verre rempli.

— Quel dommage, s'écrie la dame, quel dommage! Je pars demain ; nous partons demain. Je vais à Dinard. J'y vais pour trois mois!

— Alors, vous ne verrez pas Dranem.

La dame, en buvant son porto, fait signe qu'en effet elle ne verra pas Dranem, et son regard assure qu'elle en est désolée.

Puis le verre vidé et le corps pénétré d'une agréable chaleur, elle dit :

— Viendrez-vous à Dinard, cet été, mon ami?

Non, il ne pourra pas venir à Dinard. Et il explique pourquoi, longuement. Il parle des D., des W...k., des P. de T., chez lesquels il a promis d'aller. Il parle de sa digne famille provinciale, qu'il faudra qu'il aille voir aussi.

— Ah! si vous alliez à Biarritz, ajoute-t-il, ce serait différent!.. Mais, en octobre, où serez-vous?

Elle répond légèrement :

— En octobre? Je ne sais pas du tout où je serai en octobre ; mais je ne serai sûrement pas à Biarritz.

— Ah! dit-il.

Puis :

— Voulez-vous encore un peu de porto?

Mais elle n'a plus soif. D'ailleurs, n'est-il pas très tard?

— Je suis sûr qu'il est près de sept heures.

Il regarde la montre sur la cheminée, et, sans mentir, informe :

— Il est sept heures et quart.

— Oh! oh!

Elle saute hors du lit. Court à la haute psyché, et verse sur une petite table, devant le miroir, le contenu de son vaste sac à main. Avec les cartes, l'étui à poudre, la petite glace et une clef de l'appartement de son ami, tombe de ce vaste sac une noire averse d'épingles à cheveux. Rapidement, avec une hâte adroite, elle se coiffe. Et, tout en se coiffant, raconte :

— Il paraît que la petite Sharita danse à l'Alcazar. L'avez-vous revue, depuis que vous vous promeniez ensemble, l'autre matin, au Bois ?

Il assure que jamais il ne s'est promené au Bois avec la petite Sharita.

— Si vous voulez, réplique-t-elle. Après tout c'est peut-être vrai!

Elle a fini de se coiffer. La robe. Puis :

— Agrafez-moi dans le dos, s'il vous plaît.

Ce qu'il fait.

Elle se poudre ; s'ensanglante les lèvres de pommade, et demande :

— Est-ce bien comme cela? On ne voit plus clair du tout, ici.

Docilement, il va tourner l'électricité.

— Oui, c'est tout à fait bien.

Elle est devant la porte.

— Eh bien, voilà!... Je pars... Embrassez-moi... Adieu, mon ami ; à cet hiver... Vous m'aimez toujours?

Il l'embrasse.

— Assurément : je vous aime toujours...

— Vous m'écrirez?..

— Vous m'enverrez des cartes postales? C'est promis?

Promesses données.

Elle est partie. Il rentre ; erre à droite, à gauche, puis s'arrête près de la psyché, devant la petite table :

— Tiens! elle a laissé la clef!... Voilà qui est gentiment fait. Et il met la clef dans sa poche en sifflotant.

J.-L. V.





LA GRANDE SEMAINE DE DEAUVILLE

PROFILS ET PERLES

Il paraît qu'au commencement de la grande semaine, le chemin-de-fer, qui fonctionne sur la ligne Paris-Trouville, eut des départs pénibles, voire des vapeurs en route! Que ne prit-il exemple sur celui du casino? Parlez-moi de ce chemin-de-fer qui n'a pas besoin de cheminots pour marcher toujours!

C'est d'ailleurs un chemin-de-fer à voies multiples et qui a, — cette année, — une quantité de compartiments pour dames. Les hommes, — ceux qui jouent, — ne fréquentent guère, en effet, que la salle du fond, — le « private », — où l'on travaille avec plus de sérieux, sinon plus d'ardeur, ce qui provoqua cette exclamation d'une de nos entravées malgré elles : « Ce parc aux mâles nous enlève tous nos moyens d'existence! »

Là on a le regret de ne plus contempler Suzanne Derv... à l'éternelle beauté, la gracieuse Radol..., la rêveuse Franc..., la turbulente Dar..., la joyeuse d'Art..., non plus que, dans une autre catégorie, la respectable comtesse nonagénaire, revue tous les ans, et misant éternellement cent sous.

En revanche, MM. Poul..., James Hen...., Gaston D...., Ka..., Wo.. ., lord Prim... et la théorie des Rot.... qui s'est augmentée d'un nouveau, le jeune Lion...., au monocle vissé dans l'œil, peuvent être admirés tirant des boules pour les banques à cinq cents louis.



M. JEAN PR.TT

Ici, des ruissellements de perles, que ces dames portent jusques autour de la taille pour ce motif que la taille est généralement, — pour Polaire exceptée, — plus large que le cou. Là, des liasses de billets caoutchoutés par dix et des banques où s'engloutissent en cinq minutes le prix de plusieurs yearlings.



M. J.EL

C'est à contempler ce double spectacle que l'on passe son temps. Car vous pensez bien qu'on se soucie peu de la nature sur cette plage où les parapluies-champignons sont placés le dos tourné à la mer et face au casino. C'est au point que les baigneurs sont honteux et font leur trempette comme un mauvais coup, la nuit ou à huit heures du matin, heure où l'on risque seulement de rencontrer M. Maurice B.... allant prendre son café-au-lait-calvados au petit bar de l'établissement.

Le bassin des yachts est au grand complet. L'*Apache* de M. Legr. domine l'avant-bassin et l'arrière est occupé par trois mastodontes : le *Venetia*, le *North Star* de M. Vand ... et le *Doris* de sir J.el. Ce dernier est la merveille des merveilles avec ses pièces de trois mètres de hauteur et ses infinis baquets cerclés de cuivre où pullulent des hortensias bleus à faire pâmer M. de Mont..... Il faut passer par-là vers cinq heures : on jouit d'un coup d'œil unique grâce aux défilés prestigieux des passerelles. Mais il serait téméraire de vouloir assister à la sortie d'un de ces châteaux flottants : ces châteaux sont immobiles à l'ancre.



M. PF.ZER

La grande distraction du matin consiste, comme tous les ans, à aller voir vendre les yearlings avant de parader rue de Paris. L'observateur malin peut se documenter : il y a entre l'éleveur aristocrate, qui vend par relations et vous « pose » un poulain avec grâce, et le maquignon, toute une gamme à parcourir. Tel est toujours content de sa vente (il vaut mieux faire envie que pitié!) tel autre s'en lamentera toute l'année, car il ne produit que des *Gladiateur* et les vend au prix de



M. le baron G.urga.d

chevaux de fiacre. Celui-ci opère lui-même dans la cage du commissaire-priseur, pour défendre sa marchandise. Celui-là se tient ostensiblement à l'écart, d'un air détaché, mais fait pousser par un ami.

M. Pr.t achète moins que d'habitude. Aussi ne revit-on plus les enchères d'autrefois. Il n'y a plus que les Argentins qui consentent à payer le prix fort.

Brochant par-dessus tout, M. Chéri-Hal... triomphe sans rival dans l'exercice de ses fonctions. Avant l'heure de la vente, il se promène dans son magnifique établissement, la chambrière à la main. Et là il n'a encore l'air que d'un Halb... qui va vendre les fils de *Chéri*. Mais quand sa cloche tinte, il quitte la chambrière pour un bâton qu'on dirait fleurdelisé et qui est gainé de velours vert. C'est ce bâton à la main qu'il monte sur l'estrade d'où il dirige les importantes opérations, dominant son commissaire-priseur, jetant et rejetant des enchères comme des commandements, ayant alors l'allure d'un maréchal Chéry à la bataille d'Halbronn!

La petite B... C... avec ses larges yeux ingénus et son air candide ne se tromperait pas sur le change d'une livre sterling ou d'un « dix dollars »; pourtant elle sait peu d'anglais. Elle a acheté l'autre jour un caniche blanc superbe et comme elle demandait à Me Albert D... comment il fallait le baptiser, le spirituel pince-sans-rire lui a répondu : « Puisqu'il est tout blanc, appelez-le Black! » La charmante enfant a *marché*, et Black fait la joie de la rue de Paris qui se repasse l'histoire.

Emilienne est devenue une bourgeoise capable de donner des leçons de maintien à la mère de famille la plus attachée à ses devoirs. On la voit peu ou prou au casino; en revanche, quand elle pénètre avec ses enfants dans la salle à manger de l'hôtel Bel..., où elle est descendue, j'ose dire qu'on est touché de tant de correction. Alec, en smoking impeccable, préside à ces familiales agapes.

Entendu à travers une des cloisons de l'hôtel B.... un soir de la grande semaine. Il est une heure du matin. La porte de mes voisins se referme non sans brutalité.

Lui, aperçu la veille, monoclé, moustache naissante, a toutes les ardeurs de la jeunesse. (Il en a aussi toutes les candeurs!) Elle a des ardeurs sans candeur, et sa jeunesse est en train de passer. Ni lui, ni elle n'ont le souci du voisinage; *lui* n'y pense pas, *elle* s'en fiche. Ils s'expriment donc en toute liberté et parlent comme ils ferment la porte : avec fracas!

Lui. — Je t'avais bien dit de passer la main sur le dernier coup. Tu vois où nous en sommes!

Elle. — Combien reste-t-il?

Lui. — Parbleu! nous n'avons plus qu'un billet de cent francs et deux louis.



Elle. — !!!

Lui. — Comment va-t-on faire pour payer l'hôtel?

Elle. — Tu ne sais pas mon chéri? Tu devrais me donner le petit billet. Avec ça, en allant doucement, et en jouant de cinq à sept quand on a la tête reposée, on peut faire une matérielle de cinquante francs par jour, — au moins!

Lui. — Mais, si tu le perds?...



M. Michel Ep.r.ssi

Elle. — Je te dis que ce n'est pas possible. Au bac, le tout est d'être de sang-froid; le soir, on joue mal; mais l'après-midi, je réponds de tout.



Lui. — Et tu es sûre de gagner cinquante francs par jour?

Elle, *avec une arrière-pensée*. — Sûre!!

Lui, *qui a une lueur sur sa cime*. — Mais je veux être là; je ne veux pas que tu empruntes à une amie et que tu me dises après que tu as gagné.

Elle. — Es-tu bête!

(*Cependant les bottines tombent avec bruit*).

Lui. — Tout de même! Si tu n'avais pas donné le quatrième coup : on avait sept cents francs et on était tranquille.

Elle. — Tu répètes tout le temps la même chose. On doit donner tous les coups jusqu'à ce qu'on soit maître du tapis. Tout le monde te dira que c'est le jeu au chemin de fer.

Lui. — J'ai peur, de te donner le billet.

Elle. — Qu'est-ce que tu veux en faire de ces pauvres petits cent francs? C'est pas avec ça que tu paierais l'addition.

Lui. — C'est vrai! Alors... tu crois réussir?

Elle. — Oui, mais laisse-moi faire.

Lui. — J'ai bien peur que mes cent francs ne soient fichus comme les autres.

Elle. — Écoute chéri, tu me rases.

(*Un silence*).

Elle, *répondant évidemment à un geste*. — Non Bébert, pas ce soir; faut dormir.

Mais, décidément, mon jeune voisin est pour « les suites » et pour « passer la main » où il peut, car il y a une suite. Une suite, que d'effroyables craquements, dont eux seuls n'ont pas conscience, révèlent avec fureur. Et *elle* se laisse convaincre à son tour. Elle crie même sa conviction à tous les échos, si bien qu'après le dernier craquement, à l'heure où l'homme — égoïste — se réjouit d'occuper pour un instant tout le lit en travers, « Bébert » prononce avec emphase : « Tu m'appartiens corps et âme! » Et elle, répondant à une pensée intime, évidemment tout autre, mais assurément réjouissante, murmure : « Ce doit être l'air de la mer! »....

Le surlendemain, j'ai rencontré mes voisins au casino; lui regardait avec confiance sa petite amie qui s'installait et manipulait des billets sur le tapis vert. La matérielle était en bonne voie. Mais, voilà!... Où avait-elle commencé?

C'est aux courses qu'on se retrouve... Toujours les mêmes, et qu'on recommence!.. Car les mendiants de Longchamp font le déplacement tout de même que les vendeurs de pronostics, la mère la Poule, et l'aveugle aux crayons. On retrouve jusqu'au monocle impressionnant de M. Asch..... qui exerce sa dictature à Deauville comme à Paris pour la plus grande terreur des parieurs.

L'écurie Vanderb... s'est taillée la part du lion, comme d'habitude. Mais c'est là le côté technique. Dans la tribune des dames, le déploiement d'élégance est incomparable.

Les chapeaux sont moins ridicules qu'à Paris et les robes recouvertes de dentelles font fureur. Le grand prix a été pour une petite écurie : celle du commandant Lévyli... Mais les discussions qui ont coutume de le précéder, ont souffert de la partie effrénée de la veille, au Casino. On ne parlait que de



M. Te.ch

cela. Ce n'était plus par dix mille francs qu'on avait joué, à la grande table : c'était par dix mille francs... de rente !

M. Land.. taillait à banque ouverte. Et les « trente mille francs à la carte ! » se croisaient dans l'air. Le banquier, impassible et souriant, ne regardait même pas son point qu'il faisait lire au croupier, ne voyant que le dos de ses cartes, et tirant ou ne tirant pas, sans savoir et suivant l'indication donnée par l'employé. Derrière, on était debout sur des chaises pour regarder, et, à la table, le moindre ponte misait cinq cents louis. Et c'est ainsi que, la veille du grand prix de 1910, un banquier bienfaisant se trouva distribuer neuf cent cinquante mille francs à la ponte de Trouville, à deux heures du matin.

Il parait que, vers l'aurore, il en reprit quelques miettes. Comment voulez-vous qu'après cela, on se préoccupe de savoir si *Joie* battera *Sea Sick*, si les crevasses de *Sursis* l'empêcheront ou non de courir, et pourquoi M. J.... Heu.... réalisa cent cinquante mille francs sur ladite *Joie* qu'il s'avisa de jouer ?

La partie du mutuel est trop pâle à côté de l'autre !

Enregistrons avec plaisir la réapparition d'une sportswoman intrépide, qui est en même temps un charmant écrivain, Mlle Valentine Fey.... qu'un accident clouait à son lit depuis des mois, et qui eut le courage de quitter la villa qu'elle habite à Trouville pour venir, sur des béquilles, se retremper sur un champ de courses. Espérons qu'avant le prix du Conseil municipal, les béquilles auront été jetées au vent comme dans les apothéoses des féeries.

En revanche, constatons avec chagrin l'absence d'Oscar Soa.... retenu chez lui par la maladie, et disons-nous que tout arrive puisqu'on a pu courir sans lui. Tout de même, les spécialistes des handicaps étaient désemparés sans leur professeur, et les handicapeurs n'avaient plus, pour déchiffrer leurs énigmes, le plus clairvoyant des « Œdipe du café de France ! »

Les courses d'obstacles ont été exactement le contraire de ce qu'on en attendait, comme résultats. La veille, en effet, Parfrement disait à qui voulait l'entendre qu'il gagnerait cinq courses sur cinq. Mais il avait compté sans les claquages. *Calembour* claqua, et aussi *Hay to hay*. Et ce fut le *Miracle* qui gagna le grand-steeple, tandis que *Crossoptylon* faisait une cote énorme dans la dernière, pour la plus grande joie de Charles Bariller.

M. Fish.f a eu sa part de veine, ce dont on s'est réjoui et son gendre, M. Gil..., a remporté sa course normande comme il avait fait l'année dernière.

En réalité, nous avons eu un *half and half* de favoris et outsiders, et un partage assez équitable entre les habitués de la Normandie.

La canne de toucheur de bœufs se portait beaucoup : mince de la poignée, énorme du bout et pourvue de martingale : il faut bien se mettre au goût de l'indigène !

Et nous eûmes aussi notre petite aviation, Latham étant subitement apparu un matin pendant le travail des chevaux, sur son Antoinette.

Vous pensez bien que les organisateurs avaient le devoir de l'utiliser. Ils n'y manquèrent pas. On afficha qu'après la sixième course le héros de l'air ferait walk over.

Et ce fut un walk over pour lequel tout le monde vota. Les photographes firent leur devoir. Et ce fut à qui serait pris serrant la main de Latham pour être exposé le lendemain chez le libraire de la rue de Paris.

P. G.



LA MODE



Création de Lewis (Cl. H. Manuel)

CHOSES ET AUTRES

Mme Rolle, dont les habitués de Dieppe connaissent bien la petite maison, tout au bout de Varangeville, a légué au Louvre, récemment, une série d'œuvres d'Isabey, dont elle était la parente. Pour placer ces œuvres charmantes on vient de monter au second étage du musée, près des salles Thomy-Thiéry, tous les dessins d'Ingres. Jusqu'ici, rien de mieux : les dessins d'Ingres sont en parfaite lumière et l'on a fort bien exposé au-dessus d'eux les superbes cartons des vitraux de Dreux et de Neuilly. Hélas ! pourquoi faut-il qu'on ait joint à ces Ingres magnifiques, une bonne douzaine d'aquarelles d'un certain Ravier, qui ne méritait pas du tout de sortir de l'oubli ! De tons criards, faux et communs, ces Ravier abîment la salle entière, et pour leur donner cette place imméritée on a dû reléguer dans des couloirs, *à contre-jour*, très loin du regard, un des plus beaux dessins de Delacroix qui soient, un *Enlèvement de Rébecca*, pour lequel nous réclamons une place d'honneur, sur la cimaise. Nul doute que M. Le..ieur ne reconnaisse son erreur grave. C'est un homme de goût... malgré *son amour* pour Ravier.

Sortir par tous les temps ;

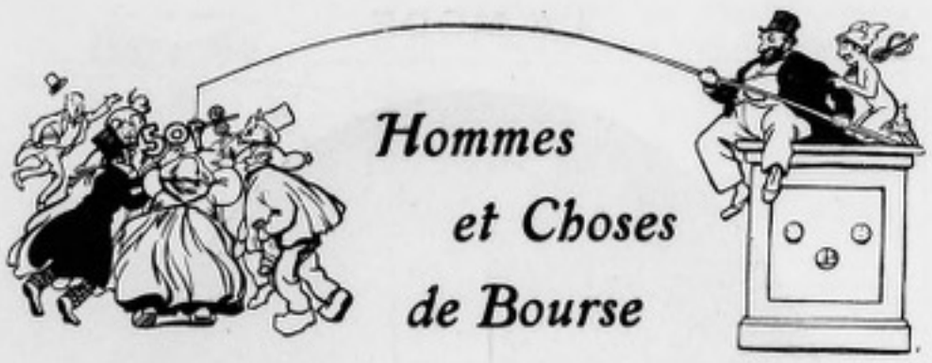
Vivre toujours pressé, déjeuner en courant et dîner longuement ;

Traverser tout Paris pour voir quelque chose et arriver à temps pour rencontrer qui vous plaît ;

Dire des lieux communs, des banalités, ou se renvoyer la balle avec les gens d'esprit, les écouter et en tirer profit ;

Cacher son cœur quand il bat, en faire parade quand il est gelé ;

Telle est la vie à Paris.



Hommes et Choses de Bourse

Comme à l'intérieur du Temple, il n'y a rien à faire qu'à s'ennuyer, — car ce ne sont pas les opérations qui peuvent occuper le temps, tout raccourci qu'il soit, — on va s'asseoir sous les colonnes, à l'abri du soleil, — parfaitement! — de la fumée et de la poussière. Là, les cris inhumains des commis ne viennent plus écorcher les oreilles sensibles... on voit passer des voitures, des tramways, des omnibus, des jolies femmes, auxquelles le fastidieux M.rzb.ch, entouré de M. S.l.t et Fr.d.r.c K.ll.rt décoche des mots qui les font rougir souvent sans qu'on puisse savoir si c'est de plaisir... ou de honte.

Donc ces jours derniers, on s'est installé sur des chaises. Passe un ramasseur de bouts de cigares et voici le dialogue que j'ai entendu.

— Tiens! un ancien client de ta Banque.
— Et de la tienne.
— Un acheteur de Rossiskoë au cours d'introduction.
— Et qui valent?
— Chut! ne parlons pas des morts.
— Il a pris des Volga-Vichera.
— Des Haut Volga.
— Des Haut Vol, comme disait un confrère, par abréviation...
— De la Russo-Chinoise.
— De la Kertch à 530, qui vaut une pistole.
— De l'Est Parisien à 750.
— De la Routchenko.
— Ah! celle-là, si l'on t'offre un beefsteak aux pommes...
— Et Catemou?
— Et Campanario?
— Sans oublier Kinta.
— Makecwka.

Et ils continuaient... Moi je trouvais, qu'en effet, si ce malheureux avait acheté de tous ces titres à leur introduction, il pouvait être réduit à son triste métier.

Ce qui prouve qu'en Bourse les gens qui gagnent sont malins. Ce sont ceux qui se contentent d'un gain de 5 à 10 francs par titre. Il faut jouer la prudence.

C'est par ce conseil gratis que je termine.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Jamais température ne fut plus clémente et jamais assistance ne fut plus nombreuse et choisie; le soir, le théâtre, le casino débordent de monde; les après-midi, les allées ombreuses des merveilleux parcs sont sillonnées d'élégantes jeunes femmes qu'accompagnent des théories d'enfants aux mines réjouies.

Reconnus ces derniers jours : Miss Elkins, accompagnée de sa mère marquise de la Mazelière, le duc des Abruzzes et de hautes personnalités parisiennes, fidèles aux sources thermales du superbe établissement de Vichy.

—

A la Comédie-Française, après la pièce de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, *Comme ils sont tous*, que l'on répète en ce moment, seront jouées successivement : une pièce en trois actes et en prose de M. Pierre Wolff, que M. de Féraudy mettra en scène ; une pièce de M. Henri Bernstein (avec M. Le Bargy et Mme Bartet pour principaux interprètes); une comédie en vers de M. Maurice Donnay : *le Ménage de Molière*, et une pièce de M. Fernand Vanderem.

L' « Afrique mystérieuse », l'étonnante exhibition exotique du Jardin d'Acclimatation, attire chaque jour une foule élégante au Bois-de-Boulogne. Le spectacle des scènes de la vie des noirs, de leurs fêtes, de leurs cérémonies religieuses se renouvelle sans cesse : il offre aux visiteurs les tableaux les plus imprévus et les plus pittoresques. C'est ainsi que, ces jours derniers, l'on a pu assister à la fête de baptême du jeune Aby Benga, né le 13 août dernier, et que l'on a consacré en grande pompe au culte musulman dans la mosquée. D'autres scènes aussi intéressantes attendent les visiteurs du Jardin d'Acclimatation.

—

Le Jardin de Paris est, le soir, le rendez-vous de tout ce qui porte un nom dans la littérature, la haute industrie, le grand commerce, la finance, les arts, les sports et l'aristocratie, rien de plus délicieux, en effet, que de voir confortablement assis dans un excellent fauteuil, toutes ces personnalités se promener et s'amuser follement aux divers numéros intéressants qui défilent sur la scène du Jardin de Paris.

—

Après avoir franchi victorieusement le cap de la centième, l'amusante *Revue du Théâtre-Marigny* a fait place à une revue entièrement nouvelle et que, pour la première fois, hier soir, nous avons applaudie. Signalons dès aujourd'hui le succès formidable remporté par Mlle Napierkowska, la jeune étoile de l'Opéra-Comique, dont la Danse indienne et la Danse du feu ont si vivement impressionné le très nombreux public. Plusieurs « numéros » de tout premier ordre viennent encore corser le programme. Nous en reparlerons.

—

PREMIÈRE A L'HORIZON

Au Palais-Royal : *L'Enfant de l'Amour*.

—

Zig-Zag. — En tous temps, au théâtre comme à la ville, nos artistes emploient pour les dents, l'Elixir Dentifrice des Bénédictins du Mont Majella, qui donne une douce fraîcheur, la Poudre Dentifrice des mêmes Pères, qui conserve l'émail ou bien encore la pâte Dentifrice des Bénédictins du Mont Majella qui donne aux dents une éblouissante blancheur; aussi nos belles artistes se rencontrent-elles toutes rue du Quatre-Septembre où se trouvent ces produits.

—

CONSEILS DE L'INSTITUT DE BEAUTÉ
26, Place Vendôme.

Toutes les femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elle doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté! Ces produits sont présentés dans des boîtes miniatures, chefs-d'œuvre de goût!

—

Coquettes impénitentes qui voulez rester jeunes, fraîches et belles, pour quoi recourir aux fards mensongers, quand l'emploi quotidien de l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING vous assure presque indéfiniment l'éternelle jeunesse. Ce produit merveilleux est en vente, 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et chez M. L. Bouvard « Hygiène et Beauté », 97, avenue des Champs-Élysées.

—

Les teintures pour cheveux de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, vendues sous le nom de « Hennextré » sont inoffensives et donnent des nuances franches en tous les tons.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

La vraie recette de beauté et de jeunesse légendaires de la belle Ninon de Lenclos se trouve dans la *Véritable Eau de Ninon*, qui embellit la peau, empêche, efface les rides, boutons, taches de rousseur. Prix : 6 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 6 fr. 50. Exiger le nom de la *Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre* pour éviter les contrefaçons.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ splendide installation. L. Defferrière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL RÉGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIERE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDERE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza-Fondo-Toce).

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, Intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., une superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. BARLET, 112, r. Réaumur.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910
LIVRES Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

PRÉCIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Xe).



Librairie des Curieux
4, rue de Furstenberg, 4
— PARIS —

DERNIÈRES PUBLICATIONS
en vente chez tous les libraires :
Les
Maîtres de l'Amour
Anthologie des œuvres les plus remarquables en vers et en prose, traitant des choses de l'Amour.

Dissertations amoureuses de Lucien,	1 vol	in-8	5 fr.
L'Œuvre du Divin Arétin,	1 vol.	in-8 carré sur papier Alfa.	7 50
— Marquis de Sade	—	—	7 50
— Comte de Mirabeau	—	—	7 50
— Chevalier A. de Nerciat	—	—	7 50
— Patricien de Venise G. Baffo	—	—	7 50
— libertine de Nicolas Chorier	—	—	7 50
— libertins des Poètes du XIXe siècle		—	7 50
Le Théâtre d'Amour au XVIIIe siècle		—	7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE
Petits volumes in-18 carré, tirés sur papier d'Arches à 500 ex. numérotés et réservés aux souscripteurs . . 6 fr. le vol.
I. La Secte des Anandrynes. — II. Le petit neveu de Grécourt. — III. Histoire secrète des Ebugors. — IV-V. Julie philosophe. — VI. Correspondance de Madame Gourdan. — VII. Parapha. — VIII. Le portefeuille d'un Talon Rouge.
Envoi franco contre mandat par poste recommandé.
Catalogues et prospectus franco sur demande.

MASSEUSE diplômée Mme Hette, 25, rue Bergère, Paris
SALLE DE BAINS Frictions hygiéniques. Soins de beauté 17, rue de la Victoire

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les PILULES VIRILIS, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.*
Prix : 10f la boîte. (Envoi discret poste restante ou à domicile).
Ecrire au Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains, 77, rue Turbigo, Paris

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mme DUC 54, r. Caumartin, Paris (3e ét.)

PHOTOS PARISIENNES dans leur boudoir (6 albums 2 fr., 12 albums 7 fr.) R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

SAGE-FEMME reçoit pens., consult. et corresp. (Discrét.) MAZET (J.) 142, Boul. Magenta, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

MANUCURE Soins d'esthét. et d'hygiène, 11, r. St-Lazare, 3e ét., fond cour.

Le Gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Fabiano

A CHACUN SON POINT DE VUE



LE GUIDE. — Messieurs, admirez cette merveilleuse nature; vous avez devant vous la plus belle gorge de la Suisse.....

Samedi 3 Septembre 1910

48e année, N° 36



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

SENS DESSOUS DESSUS !

Dans ce numéro :
LE DIABLE SOUS UN CHAPEAU
par Jacques Drésa



Au bon vieux temps, quand Lisette à Clitandre
Avait donné quelque rendez-vous tendre,
Dans un bocage vert
Ils allaient contempler les feuilles à l'envers.

Mais aujourd'hui tout se transforme et change,
Et pour goûter un plaisir sans mélange
D'un œil noyé d'émoi
Les amants veulent voir les feuilles à l'endroit!

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Phar^cie MIDY, PARIS et toutes Phar^cies



MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des Drs **JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Epoques et en Evitent les Douleurs.
Le fl. 4'50 f^co. Pl^e SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.


DYNAMO ET PHARES DUCELLIER



SOUS BOIS Nouveau PARFUM **GODET**

GERMANDREE
en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.



CHOCOLAT
129, B^d St GERMAIN
53, B^d MALESHERBES
PARIS


GRONDARD

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA*, etc.

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

PLAQUES **JOUGLA**



Ne partez pas en voyage sans acheter





EN VENTE PARTOUT

Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1880
Directeur : **A. GALLOIS**
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

Un ravissant album de 100 dessins
95 centimes

ON DIT... ON DIT...



Sa Grandeur.

Vous savez ou vous ne savez pas, que Mgr Am..te est venu sur la côte normande, cet été. Évidemment, vous n'avez aperçu le vénérable archevêque, ni sur les « planches » de Trouville ou sur la digue de Cabourg... Mgr Am..te est venu rehausser de sa présence la consécration d'une petite église.

Plusieurs notables locaux étaient venus au-devant du prélat, et l'un d'eux, beau parleur, voulut y aller de sa petite harangue. Seulement, comment débuter? On avait dit, sans doute, à notre homme, que Mgr Am..te était à la veille de compter parmi les princes de l'Église, car, après avoir toussé, il s'écria : « Prince... »

Le prélat eut, malgré lui, un haut-le-corps. Notre discoureur, voyant cela, perdit la tête et dit : « Altesse! » Puis, ayant encore aperçu un imperceptible sourire plisser les lèvres de l'archevêque, il crut que c'était encore insuffisant, et d'une voix de tonnerre cria : « Majesté!... »

Mgr Am..te le laissa continuer.

♠ ♠

Mariage blanc.

C'était un apôtre, un véritable apôtre, tout à Dieu, indifférent aux beautés terrestres et aux joies de ce monde.

Un jour, il annonça son mariage. Ses nombreux disciples furent assez surpris. Comment? Il se mariait? Prêtre laïque, ils eussent préféré qu'il restât célibataire. Mais il sut rassurer ses amis.

— Oui, je me marie. Seulement ce n'est qu'une union mystique, une union blanche, si je puis dire. C'est mon âme seule, qui, par les liens de l'hymen, va se trouver associée à l'âme sœur.

Et ses disciples trouvèrent ces paroles magnifiques.

Mais, un an après, Mme Marc S..gn.er eut un bébé.

♠ ♠

L'amoureux divorce.

Le divorce de T...de et de Marthe R.gn..r n'est qu'un perpétuel raccommodement et cela est fort bien ainsi : il y a tant de mariages qui ne sont qu'une brouille continuelle!

Les voyant l'autre jour, attablés ensemble au Casino de je ne sais plus quelle ville où ils jouent ensemble la comédie, F..... s'écria :

— Tiens! voilà encore Abel et Marthe qui... *mariravaudent!*

♠ ♠

Le prétexte.

Le gros G.... aime à raconter ses bonnes fortunes, chacun sait cela, et, l'autre soir, sur le balcon du cercle il narrait comme d'habitude, la dernière aventure dont il a été le héros. Par hasard, cette aventure est assez drôle.

— J'étais hier chez Claire C...., disait G..... ; vous savez, Claire C.... qui a joué aux Variétés dans cette revue qui était si drôle? Une fille délicieuse!... A peine étais-je entré qu'elle sonne sa femme de chambre : « Marie, lui dit-elle, vous ne recevrez personne aujourd'hui. Prenez le prétexte qu'il vous plaira : je n'y suis pas! »

« Quelques minutes après retentit un coup de sonnette, mais *nous* ne nous en inquiétons pas...

« Au bout d'une heure, la femme de chambre frappe à la porte et Claire lui demande :

« — Quelqu'un est venu, n'est-ce pas Marie?

« — Oui, Madame; c'était le médecin de Madame.

« — Et que lui avez-vous dit?

« — *Que Madame était très malade et ne pouvait le recevoir.*



Modestie.

Le principal actionnaire d'un grand journal du matin, qui organisa récemment un circuit d'aéroplanes, — du diable si vous devinez de qui nous voulons parler! — n'aime décidément pas la publicité.

Le général Brun l'avait convié au déjeuner qu'il offrit dernièrement aux triomphateurs du Circuit. C'était tout naturel et M. le Principal Actionnaire ne put pas se dérober. Il y assista donc et fut fort aimable et fort enjoué.

Mais soudain, après déjeuner, comme le café et les liqueurs versaient un peu d'héroïsme au cœur des invités, M. le Principal Actionnaire, qui était en train de converser cordialement avec le ministre de la Guerre, jeta comme un juron et se sauva à toutes jambes vers le lavabo voisin.

Que s'était-il donc passé?

C'est qu'un photographe se disposait à photographier les convives.

Or, M. B....V.., pardon, M. le Principal Actionnaire, ne veut pas être photographié!

♠ ♠

Les surprises du testament.

Les plus tristes événements comportent toujours quelque petit côté comique et il y a longtemps que les auteurs dramatiques ont constaté que l'ouverture d'un testament prêtait presque toujours à rire.

Le testament de cette pauvre V..... de la B.... n'aura pas fait exception. On savait l'excellente femme fort riche, outre de bonnes et solides rentes et sa jolie propriété de Ville-d'Avray, toujours si bien peignée, ratissée, si coquettement fleurie, on lui attribuait deux ou trois châteaux et une collection de quatre-vingts toiles d'Édouard Detaille. C'est quelque chose que tout cela! Et pas de parents pour en hériter... Certains pensaient que la principale légataire serait la princesse P.....ka, sa meilleure amie avec Mme R....ti. Que de fois, en effet, grondant affectueusement la princesse de ses dépenses, V..... de la B.... ne lui avait-elle pas dit : « Heureusement que je suis là pour assurer la tranquillité de ta vieillesse! »

Or, savez-vous ce qu'a laissé la châtelaine de Ville-d'Avray à la princesse?... Non, vous ne le croirez pas? Cinq cents francs de rente.

Quant au reste, eh! bien, il va pour la plus grande part à deux filles de la défunte dont le testament fut une révélation pour tout le monde, même pour le général en chef de notre peinture militaire, qui après plus de vingt-cinq ans de loyaux services, croyait bien n'ignorer aucun des secrets de sa vieille amie. Mais qui peut se vanter de connaître tous les secrets d'une femme?

♠ ♠

Etat... incivil.

La jolie Suzanne C..... est célèbre par ses naïvetés; mais elle n'a jamais rien dit de plus gentil que ceci :

— J'ai vingt-trois ans et j'en aurais vingt-quatre, si maman n'avait pas fait une fausse couche un an avant ma naissance.

♠ ♠

Nos Quinze-Mille.

M. Prudhomme profite de ses vacances pour faire une petite enquête électorale à Jouvence-les-Bains. Il lie conversation avec un brave paysan et lui demande :

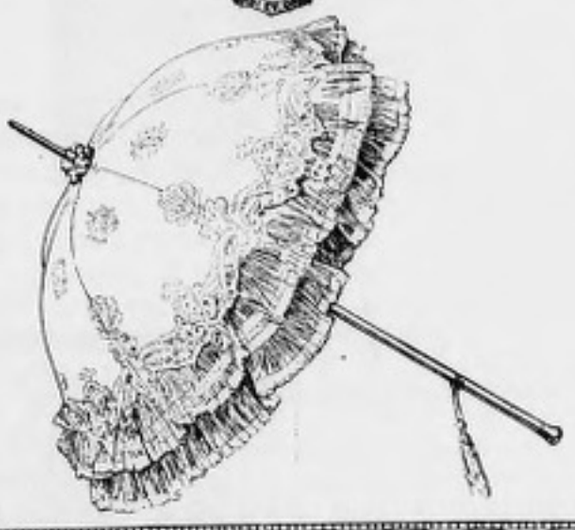
— A propos, quelle est l'opinion de votre député?

— Ma foué, m'sieu, j'ons entendu dire comme çà qu'il était *ventre-gauche*.

GRANDE MAISON DE BLANC

6 BOULEVARD DES CAPUCINES

LONDON PARIS CANNES



LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON

TROUSSEAUX
COMPLETS DEPUIS 1500 F

CATALOGUES
ET DEVIS DE TROUSSEAUX
ENVOYÉS SUR DEMANDE

N° 4711
Eau de Cologne

Donne au linge une délicieuse fraîcheur.



Parfum des plus discrets.
Exiger sur chaque flacon la marque de garantie :
N° 4711

Etiquette bleu et or
Refuser les imitations

En vente dans les grands magas., pharmacies, parfumeries. Echant. gratis c. 0.25 p. frais d'envoi, sera adressé par les dépositaires exclusifs :
Scott et Cie
4, r. Chauveau-Lagarde
Paris (8e)

CHARLES DERENNES

Les Caprices de Nouche



ROMAN

Illustré de 100 dessins par Ed. Touraine

En Vente partout
3 fr. 50

Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée.

Stations thermales

desservies par le réseau P.-L.-M.

Aix-les-Bains, Châtelguyon (Riom), Evian-les-Bains, Genève, Menthon (Lac d'Annecy), Uriage (Grenoble), Royat, Thonon-les-Bains, Vichy, etc...

Billets d'aller et retour (dits d'arrière-saison) pour familles, 2e et 3e classes, valables 33 jours, avec faculté de prolongation, délivrés du 1er septembre au 15 octobre, aux familles composées d'au moins deux personnes voyageant ensemble.

Prix : La première personne paie le Tarif général ; la deuxième personne bénéficie d'une réduction de 50 0/0 ; la troisième personne et chacune des suivantes d'une réduction de 75 0/0.

Arrêts facultatifs.

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

Chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée.

Trains de chasseurs

Train express entre Paris et Gien, 1re classe, wagon-restaurant, circulant :

Les samedis et veilles de fêtes, de Paris à Gien, à dater du 10 septembre.

Les dimanches et fêtes de Gien à Paris, à dater du 11 septembre.

Ce train, partant de Paris, à 7 h. 35 du soir desservira les gares de : La Ferté-Alais, Malesherbes, Auxy-Beaune-la-Rolande, Montargis, Nogent-sur-Vernisson, Les-Choux-Boismorand et arrivera à Gien à 10 h. 15 soir.

Au retour, il partira de Gien à 7 h. 29 soir, desservira les mêmes gares qu'à l'aller et arrivera à Paris à 10 heures soir.

Ce train ne prendra que des voyageurs sans bagages enregistrés.

LE LIVRE IDÉAL POUR LIRE EN VOYAGE

léger, spirituel et amusant



En vente chez tous les libraires et dans toutes les gares



LA VAGABONDE

Troisième partie

I

Adieu, mon ami aimé. La malle est fermée. Mon joli sac « en peau de truie », mon costume de voyage, le long voile sombre qui drapera mon chapeau attendent mon réveil de demain, alignés, tristes et sages, sur notre grand divan. Déjà partie, à l'abri de vous, à l'abri de ma propre faiblesse, je me donne la joie de vous écrire ma première lettre d'amour...

Vous recevrez ce bleu, demain matin, à l'heure justement où je quitterai Paris. Ce n'est rien qu'un adieu, un au revoir, écrit avant de dormir, pour vous faire savoir que je vous aime tant, que je tiens tant à vous! Je suis désolée de vous quitter...

N'oubliez pas que vous m'avez promis de m'écrire « tout le temps » et de consoler Fossette. Je vous promets, moi, de vous rapporter une Renée lasse de « tourner », maigrie de solitude, et libre de tout, — sauf de vous.

Votre

RENÉE.

... L'ombre rapide d'un pont passe sur mes paupières que je tenais fermées et que je rouvre pour voir fuir, à la gauche du train, ce petit champ de pommes de terre que je connais si bien, blotti contre la haute muraille des fortifications...

Je suis seule dans le wagon. Brague, âprement économe, voyage en seconde avec le Vieux Troglodyte. Un jour pluvieux, faible comme une aube grise, pèse sur la campagne où la fumée des usines se traîne. Il est huit heures, et c'est la première heure de la première matinée de mon voyage. Après un court abattement qui suivit l'agitation du départ, j'étais tombée dans une immobilité maussade qui me faisait espérer le sommeil. Hélas!...

Je me dresse pour procéder, machinalement, à des apprêts de vieille routière : je déploie le plaid en poil de chameau, je gonfle les deux coussins de caoutchouc houssés de soie, — un pour les reins, un pour la nuque, — et je cache mes cheveux nus sous un voile mordoré comme eux... Je fais cela méthodiquement, soigneusement, — tandis qu'une colère indicible et soudaine rend mes mains tremblantes... Une véritable fureur, oui, et contre moi-même! Je pars, chaque tour de roue m'éloigne de Paris, — je pars, un printemps glacé perle en durs bourgeons à la pointe des chênes ; tout est froid, humide d'un brouillard qui sent l'automne, — je pars, quand je pourrais à cette heure m'épanouir de plaisir contre le flanc chaud d'un amant! Il me semble que ma colère creuse en moi un appétit dévorant de tout ce qui est bon, luxueux, facile, égoïste, — un besoin de me laisser rouler sur la pente la plus moelleuse, de refermer les bras et les lèvres sur un bonheur tardif, tangible, ordinaire, et délicieux...

Tout m'est fastidieux de cette banlieue connue, de ces

Suite, voir LA VIE PARISIENNE *n*os 21 *à* 35.

villas blafardes où bâillent des bourgeoises en camisole, qui se lèvent tard pour raccourcir les journées vides... J'aurais dû ne pas quitter Brague, demeurer avec lui sur le capiton bleu sale des compartiments de seconde classe, parmi le bavardage cordial, l'odeur humaine du wagon plein, la fumée des cigarettes à dix sous le paquet...

Le ta-ta-tam du train, que j'entends malgré moi, sert d'accompagnement au motif de danse de la *Dryade*, que je chantonne avec une obstination maniaque... Combien de temps va durer cet état d'amoindrissement ! Car je me sens diminuée, affaiblie, comme saignée. Pendant mes plus tristes jours, la vue d'un paysage médiocre, — pourvu qu'il s'enfuît rapide à ma droite et à ma gauche, pourvu qu'il se voilât par moments d'une fumée déroulée, cardée aux haies d'épine, — agissait pourtant sur moi à la façon d'un tonique guérisseur. J'ai froid. Un mauvais sommeil du matin m'engourdit, et je crois plutôt m'évanouir que m'endormir, agitée de rêves arithmétiques, enfantins, où revient cette question lassante : « Si tu as laissé là-bas la moitié de toi-même, c'est donc que tu as perdu 50 0/0 de ta valeur primitive? »...

II

Dijon, le 8 avril.

Oui, oui, je me porte bien. Oui, j'ai trouvé votre lettre; oui, j'ai du succès... Ah! mon chéri, sachez toute la vérité! J'ai sombré, en vous quittant, dans le plus absurde, le plus impatient désespoir. Pourquoi suis-je partie? Pourquoi vous ai-je quitté? Quarante jours! jamais je ne pourrai supporter cela, maintenant! Et je n'en suis qu'à la troisième ville!

A la troisième ville,
Son amant l'habille
En or, en argent...

Hélas! mon amant, je n'ai besoin ni d'argent, ni d'or, mais seulement de vous. Il a plu sur mes deux premières stations, pour que je savoure mieux mon abominable abandon, entre des murs d'hôtel tendus de chocolat et de beige, dans ces salles à manger en faux chêne que le gaz fait plus sombres!

Vous ignorez l'inconfort, fils gâté de Madame Coupe-Toujours! Quand nous nous retrouverons, je vous raconterai, pour vous indigner et me faire chérir davantage, les retours à minuit vers l'hôtel, la boîte à maquillage qui pèse au bras las, l'attente sous le brouillard fin, contre la porte, pendant que le garçon de nuit s'éveille lentement, — la chambre affreuse aux draps mal séchés, — l'exigu pot d'eau chaude qui a eu le temps de refroidir... Et je vous ferais partager ces joies quotidiennes? Non, mon chéri, laissez-moi user ma résistance avant de vous crier : « Viens, je n'en puis plus! »

Il fait beau sur Dijon, d'ailleurs, et j'accueille timidement ce soleil, comme un cadeau qu'on va me reprendre tout de suite.

Vous m'avez promis de consoler Fossette. Elle est à vous autant qu'à moi. Faites attention qu'elle ne vous pardonnerait pas, en mon absence, une exagération de prévenances. Son tact de chienne bull va jusqu'à la plus délicate austérité sentimentale et s'offense, quand je la délaisse, qu'un tiers affectueux s'aperçoive de son chagrin, fût-ce pour l'en distraire.

Adieu, adieu! je vous embrasse et je vous aime. Quel froid crépuscule, si vous saviez!... Le ciel est vert et pur comme en janvier, lorsqu'il gèle très fort. Ecrivez-moi, aimez-moi, réchauffez votre

RENÉE.

10 avril

Ma dernière lettre a dû vous faire de la peine. Je ne suis pas contente de moi, — ni de vous. Votre belle écriture est grasse et ronde, et pourtant élancée, élégante et frisée comme cette plante qu'on nomme chez nous l'« osier fleuri »; elle remplit quatre pages, huit pages, de quelques « je l'adore », de malédictions amoureuses, de grands regrets tout brûlants. Cela se lit en vingt secondes! et je suis sûre que, de bonne foi, vous croyez m'avoir écrit une longue lettre? Et puis, vous n'y parlez que de moi!...

Mon chéri, je viens de traverser, sans m'y arrêter, un pays qui est le mien, celui de mon enfance. Il m'a semblé qu'une longue caresse me couvrait le cœur... Un jour, promets-le-moi, nous y viendrons ensemble? Non, non! qu'est-ce que j'écris là? nous n'y viendrons pas! Vos forêts d'Ardenne humilieraient, dans votre souvenir, mes taillis de chênes, de ronces, d'alisiers, et vous ne verriez point, comme moi, trembler au-dessus d'eux, ni sur l'eau ténébreuse des sources, ni sur la colline bleue que la haute fleur du chardon décore, le mince arc-en-ciel qui sertit, magiquement, toutes choses de mon pays natal!...

Rien n'y a changé. Quelques toits neufs, d'un rouge frais, c'est tout. Rien n'a changé dans mon pays, — que moi. Ah! mon ami chéri, que je suis vieille! Pouvez-vous bien aimer une aussi vieille jeune femme? Je rougis de moi, ici. Que n'avez-vous connu la longue enfant qui traînait ici ses royales tresses et sa silencieuse humeur de nymphe des bois? Tout cela, que je fus, je l'ai donné à un autre, à un autre que vous! Pardonnez-moi ce cri, Max, c'est celui de mon tourment, celui que je retiens depuis que je vous aime! Et qu'aimez-vous en moi, maintenant, *maintenant qu'il est trop tard, sinon ce qui me change, ce qui vous ment, sinon mes boucles foisonnant comme un feuillage, sinon mes yeux que le koheul bleu allonge et noie, sinon la fausse matité d'un teint poudré? Que diriez-vous si je reparaissais, si je comparaissais devant vous, coiffée de mes lourds cheveux plats, avec mes cils blonds lavés de leur mascaro, avec les yeux enfin que ma mère m'a faits, sommés d'un bref sourcil prompt à se froncer, gris, étroits, horizontaux, au fond desquels brille un dur et rapide regard où je retrouve celui de mon père?*

N'ayez pas peur, mon ami chéri! Je vous reviendrai telle, à peu près, que je partis, un peu plus lasse, — un peu plus tendre... Mon pays m'enchante d'une ivresse triste et passagère, chaque fois que je le frôle, mais je n'oserais pas m'y arrêter. Peut-être n'est-il beau que parce que je l'ai perdu...

Adieu, cher, cher Max. Il nous faut partir très tôt, demain, pour Lyon, sans quoi nous n'aurions pas notre répétition d'orchestre à laquelle je veille, tandis que Brague, jamais fatigué, s'occupe des programmes, des cadres d'affiches, de la vente de nos cartes postales...

*Ah! que j'ai eu froid encore hier soir, sous ce léger costume de l'*Emprise! *C'est mon ennemi, le froid : il suspend ma vie et ma pensée. Vous le savez, vous, aux mains de qui se réfugient mes mains, recroquevillées comme deux feuilles sous la gelée! Tu me manques, ma chère chaleur, autant que le soleil.*

Ta

RENÉE.

III

Nous tournons. Je mange, je dors, je marche, je mime et je danse. Point d'entrain, mais point d'effort. Un seul instant de fièvre dans toute la journée : celui où je demande, chez la concierge du music-hall, s'il y a « du courrier » pour moi? Je lis mes lettres en affamée, accotée au chambranle graisseux de l'entrée des artistes, dans le fétide courant d'air qui sent la cave et l'ammoniaque... L'heure qui suit en est plus lourde, quand il n'y a plus rien à lire, quand j'ai déchiffré la date du timbre, et retourné l'enveloppe, comme si j'espérais en voir tomber une fleur, une image...

Je ne fais pas attention aux villes où nous jouons. Je les connais et ne me soucie pas de les reconnaître. Je m'accroche à Brague, qui reprend possession de ces « patelins » familiers, — Reims, Nancy, Belfort, Besançon, — en conquérant débonnaire...

— Tu as vu? la petite gargote est toujours au coin du quai : je parie qu'ils me reconnaissent, quand on ira ce soir bouffer la saucisse au vin blanc !

Il respire largement, se jette dans les rues avec une joie de vagabond, et flâne aux boutiques, et grimpe aux cathédrales. Je l'escorte, moi qui le précédais l'an passé. Il me traîne dans son ombre, et quelquefois nous remorquons aussi le Vieux Troglodyte, qui, d'habitude, s'en va seul, efflanqué, minable

ENTRE LES BRAS DES FAUNES

Dessins d'Ed. Touraine.



Quelques croquis pris à Luna-Park où, avec une ingénieuse ironie, la direction a remplacé les traditionnels cochons de bois par des... satyres !

sous son veston mince et son pantalon trop court... Où couche-t-il? où mange-t-il? je l'ignore. Bragueton, questionné, m'a répondu brièvement :

— Où il veut. Je ne suis pas sa bonne!

L'autre soir, à Nancy, j'ai aperçu le Troglodyte dans sa loge. Debout, il mordait dans un pain d'une livre et tenait délicatement entre deux doigts une tranche de fromage de tête. Ce repas de pauvre, et le vorace mouvement de ses mâchoires... J'en eus le cœur serré et j'allai trouver Bragueton :

— Bragueton, est-ce que le Troglodyte a de quoi vivre en tournée? Il gagne bien quatorze francs, n'est-ce pas? Pourquoi ne se nourrit-il pas mieux?

— Il fait des économies, répondit Bragueton. *Tout le monde* fait des économies en tournée! *Tout le monde* n'est pas Vanderbilt ou Renée Néré, pour se coller des chambres à cent sous et des cafés au lait servis dans la taule! Le Troglodyte me doit son costume de scène que je lui ai avancé : il me le paye une thune par jour. Dans vingt jours, il pourra bouffer des huîtres et se laver les pieds dans du cocktail, s'il veut. Ça le regarde.

Ainsi tancée, je me suis tue... Et je « fais des économies », moi aussi, par habitude d'abord, et puis pour imiter mes compagnons, pour n'exciter ni leur jalousie, ni leur mépris. Est-ce l'amie de Max, cette dîneuse que reflète la glace enfumée d'une « brasserie lorraine », cette voyageuse aux yeux cernés, un grand voile noué sous le menton, et tout entière, — du chapeau aux bottines, — couleur de route, avec l'air indifférent, calme et insociable, de ceux qui ne sont ni d'ici ni d'ailleurs? Est-ce l'amante de Max, la claire amante qu'il étreignait, demi-nue dans un kimono rose, cette comédienne fatiguée qui s'en vient, en corset et en jupon, chercher dans la malle de Bragueton la chemise, le linge du lendemain, et ranger ses frusques pailletées?...

Chaque jour, j'attends la lettre de mon ami. Chaque jour, elle me console et me déçoit tout ensemble. Il écrit simplement, mais, — cela se devine, — sans facilité. Sa belle écriture fleurie retarde l'élan de sa main. Et puis sa tendresse le gêne, et sa tristesse, il s'en plaint avec ingénuité : « Quand je t'aurai dit cent fois que je t'aime, et que je t'en veux terriblement de m'avoir quitté, que te dirai-je? Ma femme chérie, mon petit bas-bleu de femme, vous allez vous moquer de moi, mais ça m'est bien égal... Mon frère va partir pour les Ardennes, et je l'accompagne : écris-moi aux Salles-Neuves, chez Maman. Je m'en vais toucher de l'argent, — de l'argent pour nous, pour notre ménage, petite aimée! »

Il me raconte ainsi ses faits et gestes, sans commentaires, sans guirlandes. Il m'associe à sa vie, et m'appelle sa femme... Sa chaude sollicitude m'arrive, il s'en doute, toute refroidie sur ce papier, traduite en une écriture bien équilibrée : si loin, de quel secours nous sont les mots? Il faudrait... je ne sais... il faudrait quelque fougueux dessin, tout embrasé de couleurs...

IV

11 avril.

Ça, c'est le comble! Vous vous faites tirer les cartes par Blandine, maintenant! Mon chéri, vous êtes perdu! Cette fille a coutume de prophétiser, dès que je quitte la maison, les catastrophes les plus pittoresques. Si je pars en tournée, elle rêve chats et serpents, eau trouble, linge plié, et lit dans les cartes les aventures tragiques de Renée Néré (la Dame de trèfle) avec le Jeune Homme Faux, le Militaire et l'Homme de la Campagne! Ne l'écoutez pas, Max : comptez les jours comme je fais, et souriez, — oh! ce sourire qui remonte imperceptiblement vos narines! — à penser que la première semaine est presque finie!

Dans un mois et quatre jours, je vous prédis, moi, que je « ferai route » pour rejoindre l' « Homme de tout cœur » et que « grande joie vous en aurez », et que le Jeune Homme Faux en sera « piqué », ainsi que la mystérieuse « Femme de mauvaise vie », — j'ai nommé la Dame de carreau.

Nous voici pour cinq jours à Lyon. C'est le repos, dites-vous? Oui, si par là vous entendez que je pourrai, quatre matins de suite, me réveiller en sursaut, au jour levant, avec la peur folle de manquer mon train, puis retomber sur mon lit, dans une paresse dégoûtée que fuit le sommeil, et écouter longtemps s'éveiller autour de moi les servantes, les sonnettes, les voitures de la rue! C'est bien pis, mon chéri, que le départ quotidien à l'aube! Il me semble que, du fond de mon lit, j'assiste à une remise en branle dont je suis exclue, que le monde recommence à « tourner » sans moi... Et puis, c'est du fond de mon lit, aussi, que je vous regrette le plus, — sans défense contre mes souvenirs, terrassée d'ennui et d'impuissance...

O cher ennemi, nous aurions pu passer ici ces cinq jours ensemble... Ne crois pas à un défi : je ne veux pas que tu viennes!... Eh! je n'en mourrai pas, que diable! Tu as toujours l'air de croire que je suis déjà morte de ton absence! Mon beau paysan, je n'en suis qu'endormie, — j'hiverne...

Il ne pleut pas, il fait doux, mou, gris, — un très beau temps de Lyon. C'est un peu bête, ces informations météorologiques qui reviennent dans toutes mes lettres; mais si vous saviez comme, en tournée, notre sort et notre humeur sont suspendus à la couleur du ciel! « Temps mouillé, poche sèche », dit Bragueton.

Depuis quatre ans, j'ai passé sept ou huit semaines à Lyon, mon ami. Et ma première visite fut pour les cerfs du Parc Saint-Jean, pour les blonds petits faons au regard borné et tendre. Ils sont si nombreux, si pareils l'un à l'autre, que je ne peux pas en choisir un : ils me suivent le long du grillage, d'un trottinement qui grêle le sol, et mendient le pain noir par un bêlement clair, obstiné et timide. L'odeur du gazon, de la terre remuée, est si forte dans ce jardin à la fin du jour, sous l'air immobile, qu'elle suffirait à me rendre à vous, si j'essayais de m'échapper...

Adieu, chéri. J'ai retrouvé à Lyon des errants de ma sorte, rencontrés ici et ailleurs. Quand je vous aurai dit que l'un se nomme Cavaillon, chanteur comique, et l'autre Amalia Barally, duègne de comédie, vous serez bien avancé! Barally est pourtant presque une amie, car nous avons joué ensemble une pièce en trois actes, tout autour de la France, il y a deux ans. C'est une ex-belle femme, brune et busquée, routière finie et connaissant par leurs noms les auberges du monde entier. Elle a chanté l'opérette à Saïgon, joué la tragédie au Caire, et fait les belles nuits de je ne sais quel khédive...

Je goûte en elle, outre sa gaîté qui résiste à la misère, cette humeur protectrice, cette adresse à soigner, cette maternité délicate dans le geste, — apanages des femmes qui ont sincèrement et passionnément aimé les femmes : elles en gardent un attrait indéfinissable, et que vous ne percevrez jamais, vous autres hommes...

Mon Dieu, comme je vous écris! Je passerais tout mon temps à vous écrire, — j'y ai moins d'effort, je crois, qu'à vous parler. Embrassez-moi! il fait presque nuit, c'est la mauvaise heure. Embrassez-moi bien serré, bien serré!

Votre

RENÉE.

15 avril

Mon chéri, que vous êtes gentil! quelle bonne idée! Merci, merci de tout mon cœur pour cet instantané mal lavé, jaune d'hyposulfite : vous y êtes, mes chers, ravissants tous deux. Et voilà que je ne peux plus vous gronder d'avoir emmené, sans ma permission, Fossette aux Salles-Neuves. Elle a l'air si contente dans vos bras! Elle a pris sa figure pour photographes, sa gueule de lutteur costaud, détenteur de la Ceinture d'Or.

Il est clair, — je le constate avec une gratitude un peu jalouse, — qu'en cet instant elle ne pensait pas du tout à moi. Mais à quoi rêvaient vos yeux que je ne vois pas, paternellement baissés sur Fossette? La gaucherie tendre de vos bras autour de cette petite chienne m'émeut et m'égaie. Je

glisse ce portrait de vous avec les deux autres, dans le vieux portefeuille de cuir, vous savez? auquel vous trouvez l'air mystérieux et méchant...

Envoyez-moi encore d'autres photographies, dites! J'en ai emporté quatre, je les compare, je vous y examine, avec une loupe, pour retrouver, sur chacune, malgré le léchage des retouches, les lumières travaillées, un peu de votre être secret... Secret? ma foi, non, rien en vous ne donne le change. Il me semble que n'importe quelle petite oie vous connaîtrait en un regard, aussi bien que moi.

Je dis ça, vous savez, et je n'en pense pas un mot. Il y a, sous ma taquinerie, un vilain petit désir de vous simplifier, d'humilier en vous le vieil adversaire: c'est ainsi que j'appelle, depuis toujours, l'homme destiné à me posséder...

C'est vrai qu'il y a tant d'anémones dans vos bois, et de violettes? J'en ai vu, des violettes, du côté de Nancy, tandis que je traversais ce pays d'Est ondulé, bleui de sapins, coupé de rivières vives et miroitantes, où l'eau est d'un noir vert. Était-ce vous, ce grand gars debout, jambes nues dans l'eau glacée, et pêchant la truite?...

Adieu. Nous parlons demain pour Saint-Etienne. Hamond ne m'écrit presque pas, je m'en plains à vous. Tâchez de m'écrire aussi, cher souci, pour que je ne me plaigne pas à Hamond! Je t'embrasse...

RENÉE.

(A suivre) COLETTE WILLY.



I. — Pour devenir une grande mondaine

La baronne Clampin (noblesse du second Empire) est ambitieuse... Et cela lui est venu, non pas en écoutant chanter le rossignol, mais en lisant le *Gaulois*.

Un matin, sur l'oreiller, elle compara deux informations qui voisinaient dans les « Mondanités » :

Voici la première :

« Grand dîner hier chez Mme la duchesse des Haultes Plumettes. Parmi les invités, citons: le comte et la comtesse d'Eu, le grand-duc Théodore, le maharajah de Kapurthala, la duchesse d'Uzès, le général et la générale Brugère, M. et Mme Paul Bourget, M. Pierre Loti, M. Aristide Briand, etc. »

Voici la seconde :

« La baronne Clampin offrait l'autre soir un dîner dans son bel hôtel de l'avenue Hoche. Reconnu parmi les convives : le baron de Vaulx, M. Vannérus, ministre plénipotentiaire du Grand-Duché de Luxembourg, MM. Jules Pois, Durand, Fabricius de Granville, Dupont, Chavin de Danclos; M. Truckmann, sous-chef adjoint du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, etc. »

La baronne Clampin est une femme intelligente qui ne prend pas le strass pour du diamant; du rapprochement de ces deux nouvelles mondaines, elle tira cette conclusion dont elle fit immédiatement part à son mari, lequel ronflait le nez contre le mur :

— Vous savez, votre dîner...?

— Heu! Heu!... Brrrffflll...

— Votre dîner? Il était grotesque... Nous n'existons pas!

— Brrrmmfffrrr...

— C'est effrayant quand c'est imprimé. Et dire que j'avais fait venir du caviar par colis-postal d'Ekaterinoslaw... Du caviar d'origine pour M. Truckmann!... Où donc avais-je la tête?

Et tandis que le baron continuait de ronfler, la baronne poursuivit sa méditation : « Il faut que tout cela change : je veux avoir un salon, un vrai salon, avec des invités de grande marque, des princes, des ducs, des ambassadeurs, des académiciens. Je veux devenir une grande mondaine... N'ai-je pas tout ce qu'il faut pour cela? Je suis riche, j'ai un des plus beaux hôtels de Paris, je suis jeune, je suis jolie (les amis de mon mari me le disent tous), je sais recevoir, mon cuisinier est un artiste, ma cave est appréciée... Sans doute, notre noblesse est récente, mais aujourd'hui qu'importe? L'essentiel est que le blason soit bien doré... Donc, toutes les ambitions me sont permises. Que me faut-il pour réussir? De la volonté et de la chance... Allons-y! »



La princesse Mongropoulo

La baronne s'en fut d'abord trouver sa vieille amie, la princesse Mongropoulo, ancienne danseuse, apparentée, par son mari, au roi du Monténégro et par elle-même à Mme Lepommard, concierge, rue des Pyrénées. C'est d'ailleurs elle qui rompant avec la démocratie, déclara au lendemain de son mariage : « Il n'y a plus de rue des Pyrénées! »

— Ma chère, dit la princesse à la baronne Clampin, vous ne soupçonnez pas les obstacles que vous allez rencontrer. Car, il en est des invités comme de tout dans la vie : ce sont ceux qu'on souhaite le plus ardemment qui ne se dérangent jamais. Les autres... D'abord, ma belle, il faut avoir une ambition très nette : quel genre de salon rêvez-vous ?

— Le salon d'une grande mondaine.

— C'est vague... Il faut qu'un salon soit ouvert ou fermé.

— Je l'ouvrirai d'abord... puis, je le fermerai.

— Il y a les salons cosmopolites, les salons républicains...

— Fi!...

— ... Les salons où l'on flirte, les salons où l'on joue et les salons où l'on dit des vers. Ce ne sont pas les moins chics. Choisissez...

— Je veux obtenir rapidement un bon résultat.

— Alors, commencez par le flirt, le flirt pour les autres, bien entendu. Ayez de jolies amies, peu farouches, spirituelles, rosses, faites danser, soyez indulgente, sachez mettre en contact les âmes faites pour être sœurs.

— Vous n'y pensez pas! Vous avez vraiment des idées, ma chère!

— Je m'y attendais... Il faut cependant attirer les gens et vous n'y réussirez qu'en les amusant, en flattant leurs vanités ou leurs vices.

— Non, non, pas de rendez-vous chez moi! Et pas de jeux... ni petits, ni gros.

— Alors, il ne nous reste que la littérature. Les vers sont à la mode... Faites-en dire chez vous. C'est très facile : les poètes ne demandent que cela... On viendra les écouter ou faire semblant et en six mois, votre salon sera lancé. Envoyez des invitations à Mme Delarue-Mardrus, au comte Albert du Bois, à Abel Bonnard... Ils vous amèneront du monde.

Mais ce plan ne souriait pas à la baronne Clampin. Des poètes? Grand merci! Il lui fallait des ambassadeurs.

— Ma petite, dit enfin la princesse, je ne trouve pas autre chose... Vous êtes trop exigeante!

La baronne Clampin alla voir la comtesse de Mautravers qui la reçut fort bien, quoique avec hauteur.

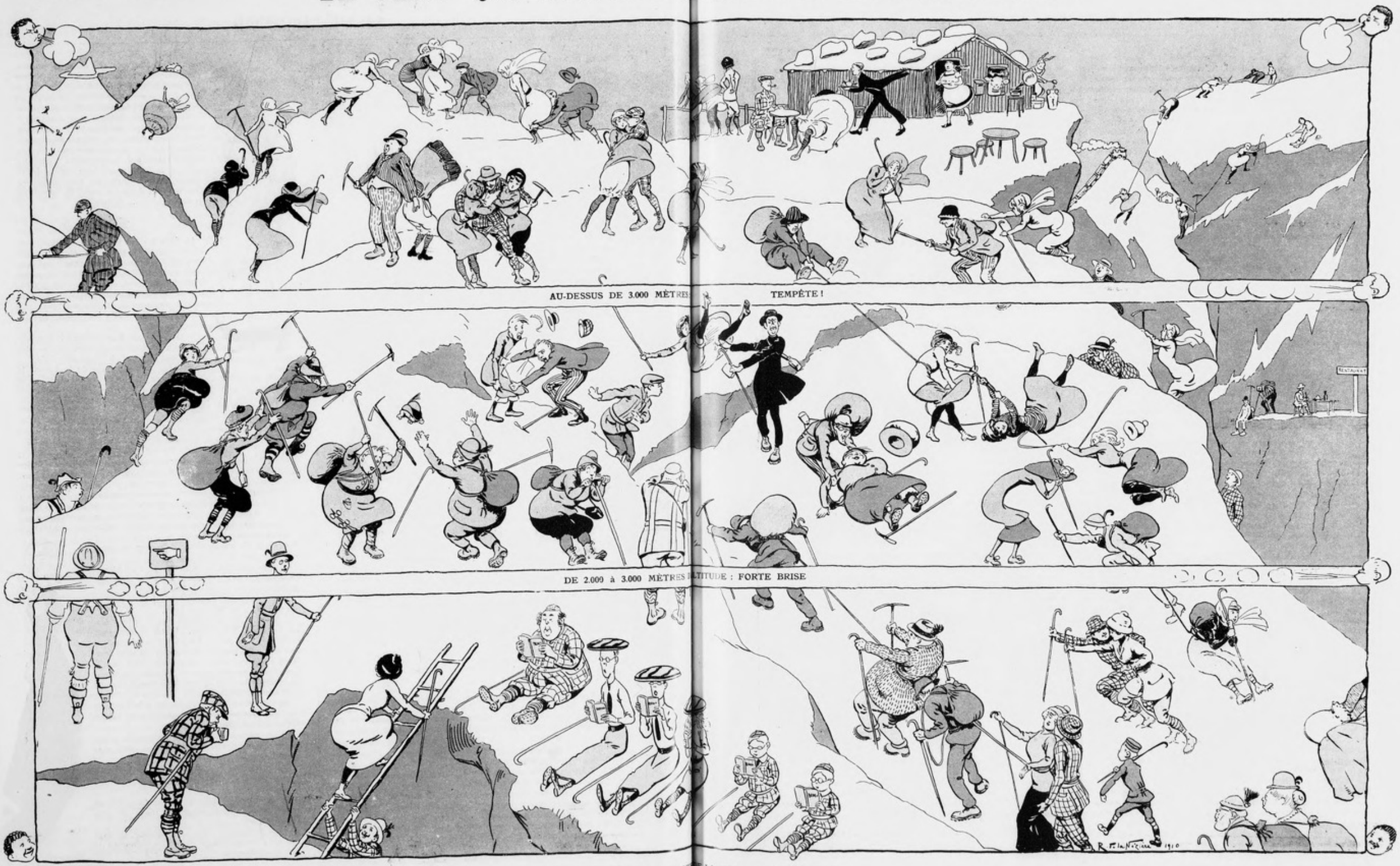
— Chère Madame, dit la comtesse, il vous faut un salon politique... C'est ce qu'on fait de mieux : seulement, c'est cher.



La baronne Clampin.

LE VENT QUI SOUFFLE A TRAVERS LA MONTAGNE...

Dessin de R. de La Nézière.



— Comment cela?

— Vous aurez des ducs et des marquis, des cardinaux et des évêques, des bâtonniers et des académiciens, seulement, il faudra que votre mari s'intéresse à la cause, à la bonne cause, celle de Jeanne d'Arc, de l'armée et de la patrie.

— Mais il s'y intéresse beaucoup : il vote toujours pour le candidat de l'archevêché.

— Cela ne suffit pas : il faut souscrire à notre ligue... Tenez, pour vingt mille francs, il aurait à sa table, — vous auriez, je veux dire, à votre table, deux fois par an, des Bragance, des Bourbons de Naples, M. Maurice Barrès, le comte de Mun et bien d'autres.

— Vingt mille francs? Cela met cher le couvert...

La baronne s'en fut demander conseil chez la duchesse de Valmondois :

— Il vous faut, lui dit celle-ci très affairée entre sa machine à écrire et son téléphone, il vous faut un salon philanthropique. Il sera tout de suite classé et tout le Faubourg suivra vos réceptions.

— Que dois-je faire?

— Souscrire à quelques bonnes œuvres... Tenez, je vous recommande la Société protectrice des perroquets enroués, la Société de secours aux petites femmes abandonnées, le Relèvement des vieux marcheurs fatigués. J'en ai d'autres... Pour combien dois-je vous inscrire?

La baronne Clampin déclara qu'elle prendrait conseil de son mari et se sauva. Soudain, cette idée traversa sa cervelle, — très rapidement, car la cervelle n'était pas grosse :

— Si j'allais voir M. Arthur Meyer?

Les femmes sont d'une hardiesse étonnante... Une heure après, la baronne, assise dans le cabinet de l'arbitre des mondanités parisiennes, avait déjà exposé sa situation et attendait l'oracle.

— Madame, articula gravement le directeur du *Gaulois*, vous êtes une de mes abonnées, vous êtes femme du monde, vous êtes catholique, ma respectueuse sympathie vous est donc acquise. Vous voulez recevoir le gratin... — pardon, l'élite de la société? Votre désir sera satisfait en partie lorsque je vous aurai dit que j'irai moi-même, de ma personne, à votre prochaine réception... Et j'emmènerai quelques académiciens de ma rédaction : ils sont à mes ordres... et par conséquent aux vôtres. Mais je ne puis pas faire plus. Madame, excusez-moi : le président du Conseil m'attend.

Un peu moins désolée, la baronne descendit l'escalier du *Gaulois* et regagna son auto. Allait-elle rentrer tout de suite? Non, le fer était chaud : il fallait le battre... avec des fleurs.

— 119, rue d'Armaillé, ordonna-t-elle au chauffeur.

C'était l'adresse de M. René de Ferrières, le roi du cotillon, le leader de la season (parlons français), le prince des élégances et des snobismes. Cette marionnette bien parisienne régnait dans les salons et les alcôves.

— Madame, dit M. de Ferrières, ce que femme veut, je le veux, et ce que je veux, le monde le veut. Je vous livrerai, fin courant, le tout Gotha... Seulement, je tiens à être payé tout de suite.

— Quoi, c'est une affaire?

— Une bonne affaire, vous verrez... Mon prix, c'est un baiser.

— Soit, mais un seul.

— Oui, mais sans limite de temps. Je concours pour le prix de durée.

Le baiser dura exactement une heure quarante-sept minutes, vingt-sept secondes, trois cinquièmes : il faut dire que M. de Ferrières s'y reprit à trois fois.

Le lendemain, la baronne obligea son mari à s'inscrire à la Ligue des Réactionnaires socialistes (20.000 francs) et elle souscrivait elle-même pour 10.000 francs aux Auxiliatrices des amants neurasthéniques. Puis, elle retourna chez M. René de Ferrières, — le record du baiser fut battu de vingt-sept minutes, — et décida avec cet étourdissant gentilhomme d'organiser une grande soirée artistique. Ce furent alors des courses éperdues chez les artistes, les tapissiers, les conférenciers et les auteurs à la mode. Quel travail, quelles fatigues, quelles migraines!

Tout cela coûtait un argent fou, — sans compter les culottes que le baron ramassait au cercle chic où il s'était fait recevoir... pour recruter des invités décoratifs.

De puissants alliés étaient heureusement venus au secours de l'ambitieuse baronne, le marquis de Pelota, le dernier survivant de la fête impériale, l'écrivain psychologue Guy des Ardailles, le vicomte Antoine de la Rocheblette, champion du bowling et d'autres. Le record de M. de Ferrières fut maintes fois menacé... mais, qu'importe, la fête s'annonçait merveilleusement.



M. René de Ferrières, conseiller des Grâces.

Enfin, le grand soir arriva. « Nous aurons, récapitulait la baronne, le grand-duc Théodore, le prince de Karthauffen, l'ambassadeur d'Italie, M. Arthur Meyer, d'Annunzio, Edmond Rostand, la duchesse de Rohan, nous aurons tout le monde. Je touche au but... Ouf! »

Hélas!

Un premier petit bleu annonça à l'infortunée baronne la défection du prince de Karthauffen : « Impossible venir... un brusque départ obligé... Navré... » Un deuxième lui enleva tout espoir de compter l'ambassadeur parmi ses hôtes : « La question des Balkans se complique... Tous mes regrets désolés... » Huit, dix dépêches se succédèrent, également désastreuses. Jusqu'à René de Ferrières qu'une fâcheuse grippe retenait au lit, dans ce lit qui...

Pauvre baronne Clampin! Elle gisait, triste épave, dans son salon, quand, à l'heure qui devait être celle de sa victoire, Joseph, le vieux valet de chambre, annonça :

— M. et Mme Truckmann!...

Et, à la stupeur de Joseph, impassible entre ses favoris, la baronne, soudain déchaînée, s'écria :

— Fichez-les à la porte!... Tous, à la porte, vous entendez, tous, tous!...

Et elle s'abattit, en proie à une crise de nerfs.

TIMON DE PARIS

L'Album de Don Juan

L'amour est un duel où celui qui aime le plus est vaincu.

Rien ne révèle plus le bonheur que les larmes : les larmes sont l'extrême sourire.

Si une femme rit, ne hasardez rien : si elle pleure, osez tout!



Prendre des vacances, c'est se reposer. Fort bien! Mais est-ce du repos que de courir d'hôtel en hôtel dans une auto trépidante? Et le délassement qui consiste à contempler six semaines durant le même paysage à travers les fenêtres, drapées d'andrinople, de quelque villa en pitchpin, n'est-il pas un ennui pire que la fatigue?

Mon ami Alfred a trouvé un moyen de promener sa curiosité à travers des paysages les plus jolis et les plus variés, sans quitter son « home », ses bibelots familiers et ses amis. Il habite



La revue de l'équipage.

donc une roulotte? Non, il habite un bateau, un bateau qui ne ressemble à aucun autre, qui dédaigne la mer et serait d'ailleurs incapable de supporter le plus timide roulis, une maison flottante, qui se laisse glisser sans heurts, le long des talus gazonnés des canaux et des berges bordées de saules des rivières.

Mi *house-boat*, mi yacht, l'*Aimée* est une riante demeure, dont le pont, j'allais dire la terrasse! — est tout enguirlandé de fleurs. Sa coque blanche est percée de larges fenêtres aux rideaux de guipure qui laissent voir le délicat ameublement, le piano chargé de partitions, les bibelots, les gravures anciennes accrochées à la tenture de soie et aussi la cuisine où Guillaume, le chef, médite des menus savoureux. Dans les grandes occasions Alfred ne dédaigne pas de veiller lui-même à la confection d'un plat exotique ou compliqué; coiffé de la toque traditionnelle, un tablier autour des reins, le patron manie les casseroles avec la plus remarquable maestria, cela ne l'empêche pas en temps habituel de surveiller l'équipage: Pignette, le capitaine, qui prend si bien les virages et les entrées d'écluse, les trois marins vêtus de blanc et les deux chauffeurs barbouillés de noir.

Avec une douzaine de canaris, le règne animal est représenté par *Lip*, chien de garde et de police qui a la phobie des cyclistes et des éclusiers et par *Memé*, basset allemand auquel ses pieds palmés et la dignité de son attitude donnent un aspect héraldique...

L'*Aimée* vient d'écluser. Son arrivée dans ce petit village a comme d'habitude révolutionné la population. Une ribambelle de gosses vient mettre devant les fenêtres ouvertes des visages joufflus et des chevelures ébouriffées; ils s'accroupissent à mesure que l'eau baisse, pour suivre les gestes du maître d'hôtel qui, dans la salle à manger, dresse le couvert. Le bateau s'enfonce, glisse entre les quais, et voilà les mioches de plain-pied avec le pont où Ginette, la patronne, va leur distribuer des friandises. Par-dessus bord, les croquignoles et les sucres d'orge tombent dans les tabliers tendus. Les marmots sont ébaubis. C'est évidemment la fée Tartine en personne, cette jolie dame rose qui, de son palais flottant, jette des sucreries aux enfants sages! Son souvenir restera gravé dans les petites cervelles comme une apparition merveilleuse. Aussi, quand l'éclusage



La sieste de l'amiral.

fini, le bateau se remet en marche, les mioches essaient-ils de le suivre de toute la vitesse de leurs jambes; mais l'*Aimée* s'éloigne rapidement, faisant incliner sur son passage les roseaux des deux rives...

Tout d'un coup un jet de vapeur, un sifflement, des escarbilles qui s'abattent sur le pont comme un vol pressé de moucherons noirs, des exclamations, des allées et venues, un arrêt. C'est la panne, la fâcheuse panne qui a immobilisé le bateau pour vingt-quatre heures!

Le pays est si beau, les arbres auxquels les marins attachent des amarres sont si touffus que nous voyons sans déplaisir notre *home* s'immobiliser, allonger sa forme blanche parmi les herbes de ce canal de Lorraine.

Un admirable paysage d'été se déroule devant nous. C'est la vraie campagne chaude et silencieuse; celle devant laquelle les Parisiens s'extasient avec le secret désir d'en rompre le calme



Types d'indigènes de rivages lointains.

LE CHAPEAU

Dessin de Louis Morin



— Tu ne trouves pas, chéri, qu'avec ce chapeau-là j'ai l'air plus « habillée » ?



Guillaume, *le maître-queux du bord.*

impressionnant par une agitation quelconque. Le besoin de l'imprimé commence, du reste, à se faire sentir.

On affecte dans ces premiers jours de vacances de se désintéresser de Paris; trop de dîners, de réunions, nous en ont donné une indigestion ; on est assommé de tant s'être amusé... Au fond on y pense toujours ; on voudrait bien savoir ce qui se passe entre la Madeleine et l'Opéra, et un impérieux désir nous jette à la recherche du journal... Quelle joie de l'apercevoir accroché aux boutiques de village, entre des sucres d'orge poussiéreux et des cartes postales jaunies ! Quelle volupté de parcourir ses feuilles grasses d'encre au travers desquelles court le léger fil qui nous rattache au boulevard... D'abord les nouvelles théâtrales, les plus importantes de toutes, puis les faits divers, les morts et les naissances, enfin un simple coup d'œil aux articles de fond... qu'on réserve pour le soir....

Il y a fête, à bord, ce soir : on y danse et on va tirer un feu d'artifice. Cette nouvelle palpitante arrête bouche bée les paysans qui, le râteau et la faux sur l'épaule, reviennent des champs et le spectacle qu'ils contemplent ferait le succès de bien des scènes parisiennes. Le gramophone servant d'orchestre déroule les quadrilles d'*Orphée* sur lesquels Paul Ard.t, paré d'une écharpe légère, improvise un pas qui tient du cake-walk et de la danse orientale. L'immuable sourire de ses soixante-deux dents, coupe sa figure par la moitié; sa silhouette grêle gigote fantastiquement sur un coucher de soleil tout rouge...

L'enthousiasme des spectateurs est porté à son comble quand Ginette, remplie d'une sainte émulation, réédite le pas du Roi... Les jupes mousseuses se retroussent, tournent, retombent en cascades de dentelles et l'ardeur de la danse fait sauter ses mules loin d'elle...

Le crépuscule tombe, la brume qui noie l'horizon absorbe lentement le paysage ; les prés, les arbres entrent peu à peu dans l'obscurité. Une étoile s'allume: la première fusée s'élance vers elle et retombe en pluie de feu sur les champs d'avoine dont elle éclaire les houppes légères; puis un feu de Bengale illumine fantastiquement les arbres de la route. Les soleils tournoient, d'autre fusées multicolores s'élancent de tous côtés; le bouquet pétarade, crache des jets d'étincelles, embrase la rivière, arrache des cris d'enthousiasme aux gosses assis sur le talus et aux parents qui en ont oublié leur soupe...

— Revenez l'année prochaine, nous crie une bonne femme débordante de joie, *nous vous ferons le plaisir de revenir!*

Et ils s'en vont lentement commençant des conversations qui feront le fond des veillées d'automne. Peu à peu le silence se fait; l'eau seule continue à vivre autour du bateau qui, avec tous ses habitants, repose dans la grande paix de la campagne déserte.

S.



Le Diable sous un Chapeau

La campagne normande dans la vallée d'Auge est semée de petits manoirs pareils à celui de Tasteville-le-Maubec; un long toit pointu, en sifflet, sur des murs courtauds et blancs troués de fenêtres carrées; à son flanc la ferme accroupie en rond devant la cour où l'abreuvoir s'étale luisant et noir comme une flaquée de goudron. Tout à l'entour, à perte de vue, la verdure grasse, violente des prés que les pommiers ourlent de leurs pompons frisés.

La ferme et son lopin de terre font vivre la tourelle seigneuriale ; ils l'empêchent tout au moins de crouler. La plupart du temps le métayer y pend sa marmite dans la vieille cheminée armoriée ; il a fini par déloger son maître, le hobereau famélique et fier, héros chéri de George Sand et d'Octave Feuillet, qui se serrait le ventre devant son buffet vide, entre la servante fidèle et la paire de briquets qui lui donnaient l'illusion d'une valetaille et d'une meute.

Par une rare exception le « château » de Tasteville-le-Maubec n'a point dérogé. Il est resté le bien de la dernière survivante d'une lignée antique et sans gloire, Mlle Marie-Edmée Alfreda de Tasteville. Elle vient passer là les beaux mois tous les ans ; le reste du temps elle se cloître dans un vaste appartement de la rue de Verneuil, dont la somptuosité, fort entretenue, date du règne de Louis-Philippe.

C'est une excellente personne qui porte des anglaises, une robe de soie puce et un médaillon de mosaïque sur une poitrine importante. La meilleure partie de son revenu lui sert à faire des charités, mais sans sortir de son fauteuil, du moins à Paris, car elle a de l'asthme et craint les automobiles. On comprend que son vrai plaisir est d'être aux champs ; chaque coin lui rappelle un souvenir, chaque carré de fleurs un sourire de jeunesse. Elle connaît les gens du pays; il en est peu qu'elle n'ait vu naître, pour ainsi dire. Eux la saluent avec un peu de respect encore pour son vieux nom ; cela ne les empêche pas de l'exploiter quand ils peuvent.

Et puis Mlle Alfreda garde là-bas le meilleur de ses amis, M. le Curé. Elle fait vivre son presbytère depuis la fameuse loi de séparation et lui, en retour, la paye de ce sacrifice en se prêtant à la seule de ses passions qui est le jeu d'échecs. Ce sont des parties lentes et quotidiennes que le saint homme perd généralement tout en ayant la délicatesse de prétendre qu'il est de première force. Elle triomphe alors avec une joie enfantine.

— Échec et mat! Monsieur le Curé.

— Comment, comment, Mademoiselle Afreda ?

— Attendez un peu... Voyons, le fou. .

— Je le prends avec ma tour !

— Et mon cavalier.

— Il est par terre si j'avance ce pion-là !

— C'est prodigieux! Ah! Mademoiselle Alfreda, quelle distraction j'ai eue! Vous m'avez pris par surprise... Ma revanche si vous voulez?

— Allons pour la revanche, Monsieur le Curé!

Et les heures passent ainsi douces et identiques ; le parfum de la menthe chauffée au soleil entre par la fenêtre ouverte avec le grésillement des abeilles qui butinent, tandis qu'à longs intervalles dans le silence de la pièce un petit guerrier de bois fait tact! sur le champ clos quadrillé.

— Échec et mat! Monsieur le Curé!

Le charme de ces vacances régulières et monotones est anéanti. Mlle de Tasteville vient de partir brusquement, de s'enfuir pour mieux parler. La voilà rue de Verneuil en plein septembre, et elle se demande si jamais elle retournera au Maubec; la seule évocation de ce nom si cher fait rougir son front virginal. Et la cause de tout cela c'est Boucher!

— Quoi? Boucher, le peintre? — Lui-même. Ah! quelle histoire! Mais cela vaut la peine d'être conté.

Il y a dans le salon de ce bon vieux manoir, — le salon des parties d'échecs, — quelques tableaux qui sont là depuis tant et tant d'années que personne n'y faisait plus d'attention que s'ils avaient fait corps avec la boiserie même. Ce sont des portraits de famille naïfs jusqu'à en être touchants, et puis une « veüe du port et rade de Trébizonde à la chute du jour » et puis encore et

enfin une petite composition champêtre pendue au-dessus de la glace de la cheminée en manière de trumeau. C'est cette peinture-là qui a fait tout le mal. Il semblait pourtant, — remarquez que je parle au passé, — qu'elle fût sans malice. On y voyait un peu vaguement, à cause de sa place élevée, un berger et une bergère gardant au milieu d'un paysage bleu des moutons aux cols enrubannés. Le berger était assis près de la bergère sur un banc de gazon et tenait son chapeau sur sa cuisse à cause du grand chaud de midi; elle, bien candidement, le contemplait et, comme ils n'étaient point assis de face mais de profil, on ne voyait que sa jolie tête penchée avec des joues rondes comme des pommes d'api et le bas de sa robe au bout duquel dansait un petit pied fourré de satin comme un bouton de rose. Le reste était caché par le jeune gaillard et son grand chapeau.

Tout ceci ne paraîtra guère singulier et rien ne l'était point en effet. Cependant il advint qu'un jour, M. le Curé qui attendait un peu plus longuement que de coutume son échec et mat leva les yeux par hasard sur ce badinage auquel il n'avait jamais prêté grand intérêt et crut y découvrir des qualités qui l'étonnèrent. Il faut dire que le vénérable pasteur du Maubec n'était point sans lumières; il avait l'honneur d'être membre correspondant de l'Académie des lettres, sciences et arts de Vire et son mémoire sur « la polychromie dans l'architecture normande médiévale » lui avait valu quelques succès parmi les savants du Calvados et même au delà. Voilà donc M. le Curé qui se recule sur le dossier de son fauteuil, qui assujettit ses lunettes sur son nez, les retire pour en frotter les verres, les remet, et puis s'écrie : « Mais Mademoiselle Alfreda, c'est un Boucher que vous avez là! »

— Un Boucher? fait la vieille fille interloquée, avec sa reine en suspens au bout de ses doigts.

— Un Boucher! Mais oui, parfaitement, ou j'ai la berlue. Savez-vous que si c'en est vraiment un, ça représente une petite fortune tout simplement! Dix mille francs, vingt mille peut-être!

Pour le coup voilà Mlle Alfreda qui laisse tomber sa reine juste sur la tête du fou qui lui-même entraîne la chute d'une escouade entière de pions.

— Ce n'est pas Dieu possible, Monsieur le Curé!

— C'est comme je vous le dis. Vous n'avez pas idée comme toutes ces choses-là sont devenues chères depuis dix ans. C'est une vraie folie. Il y a des marchands de Paris qui donnent pour un simple bibelot du temps de Louis XV, même pour un mauvais guéridon, de quoi faire vivre dix familles à Tasteville; et vous pensez bien que s'ils les achètent, c'est qu'ils trouvent moyen de les revendre un plus grand prix encore!

— Ah! comme je voudrais que ça soit un Boucher! Monsieur le Curé!

— Ça n'est pas bien difficile à savoir. Seulement il faudrait le descendre. Si Firmin apportait une échelle...

Firmin aux appels de Mlle Alfreda, apporte l'échelle : la toile est décrochée dans un petit nuage de poussière qui s'échappe de son dos vénérable, et on la pose à plat, bien respectueusement sur le plancher. Voici M. le Curé, à deux genoux par terre et sa vieille amie à croppeton sur un tabouret. Cri de triomphe! Les initiales illustres F. B. sont là, calligraphiées, bien en évidence sur le gazon bleu...

... Mais le front de l'observateur se plisse. Il se penche, s'éloigne, fait de ses lunettes une loupe.

— Qu'est-ce qu'il y a? demande la vieille demoiselle, prise d'inquiétude.

— Il y a que je vois un « repeint ». Une réparation vraiment grossière juste à l'endroit du chapeau. Je me demande quel est l'animal qui a fait ça. On n'a pas même employé la peinture à l'huile, on s'est servi de colle.

— Alors, Monsieur le Curé? Ça ne vaudrait rien?

— Peste! je ne dis pas ça! C'est quand même un Boucher. Seulement s'il est abîmé là-dessous, comme je le crains, il a moins de valeur... C'est quand même étrange! La toile à l'envers n'a pas l'air trouée... Vous n'auriez pas un peu d'eau avec une éponge. Nous enlèverions ça tout de suite...

A l'instant on dépêche Firmin, et il revient avec Victoire, la cuisinière, qui porte une terrine et qui est elle-même suivie de Mariette, la femme de chambre, qui s'est chargée de l'éponge; toutes deux fort émues de l'événement qu'elles ont appris au vol.

M. le Curé, que ses reins commencent à trahir, prend un fauteuil; Mlle de Tasteville un autre; Firmin est chargé de frotter, bien doucement, Victoire lui tient l'eau et Mariette l'assiste. C'est une jolie scène : vous la voyez d'ici.

Au bout d'un moment la colle s'imbibe et la méchante restauration s'en va en salissure jaunâtre sur l'éponge.

— J'aperçois du bleu, déclare le Curé.

— Et moi du rose, dit Mlle Alfreda.

— Voici le bras de la bergère!

— Et sa main, et... et...

— Ah, mon Dieu! fait tout à coup Mlle Alfreda... Ah mon Dieu!...

Elle s'est dressée d'un seul coup, rouge comme une pivoine. M. le Curé s'est levé aussi, un peu pâle lui, la main à sa bouche, dans un recul stupéfait; Firmin demeure l'éponge en l'air avec un sourire niais; les servantes font mine de se cacher la figure dans leur tablier.

Et tout à coup, Mlle Alfreda s'abîme dans un fauteuil en battant l'air de ses mains.

— Quelle horreur! Quelle abomination! Ah! Monsieur le Curé, qu'est-ce que vous avez fait là?

— Eh! pouvais-je prévoir?... bégaya le pauvre homme.

— Mariette, Victoire, mes enfants, retournez à la cuisine. Vous, Firmin, prenez le tableau. Ne le regardez pas, mon ami, c'est une méchante invention diabolique; tournez la tête et mettez-le dans ce placard dont vous me donnerez la clef... Là c'est bien... Laissez-nous, mon ami.

Il voudrait bien s'en aller aussi M. le Curé et même n'être jamais venu. Qui aurait pu, Dieu penser que ce chapeau n'était qu'un voile jeté par un amateur pudique sur la fantaisie — et quelle fantaisie! — d'un grand artiste. Ah! ce Boucher! Quelle grâce pourtant même dans le péché! Quelle sensibilité dans le geste! Quelle délicatesse dans le coloris!

Oui, voilà ce qu'il rumine le bon gardien du troupeau de Tasteville tout en s'efforçant de calmer sa vieille amie. Ses paroles disent de saintes choses mais son esprit s'échappe, quoi qu'il veuille, dans les bergeries et les bouffettes pompadour... Il est dans le placard son esprit et la désolation de la désolation c'est qu'il sent bien que celui de sa pénitente, si pur, si chaste, si lilial, y est aussi!

La nuit se passa pour les deux pauvres gens dans une insomnie coupée de cauchemars vraiment incroyables. Les jours qui suivirent ne leur rapportèrent pas la paix. C'est en vain que l'on roula un meuble devant l'armoire close à double tour; en vain que l'on s'efforça de reprendre la vie du moment même où l'événement l'avait interrompue, c'est-à-dire à la partie d'échecs. Ce n'était plus cela. Sitôt qu'un des joueurs s'interrompait, son regard allait comme par une fatalité au vilain trou laissé au-dessus de la cheminée par le départ du tableau, ou bien au coin qu'occupait le détestable placard. Et Mlle Alfreda se mettait à faire des fautes qu'on n'aurait pas excusées d'un enfant; et M. le Curé s'oubliait jusqu'à gagner à chaque coup. Ils n'étaient plus heureux, ni l'un ni l'autre, voilà le fait.

Dans les parages de la cuisine, hélas! doit-on le dire, on l'était trop. Et ce fut la fin à tout. C'est à se demander si, depuis le jour du funeste nettoyage, une influence malicieuse ne s'était pas subtilement mêlée à l'air qu'on respirait à la maison!

Oui, en vérité, les choses même semblaient devenues un peu folles! Les meubles prenaient de petites poses joviales, la pendule oubliait de sonner à l'heure et il n'y avait pas jusqu'aux portraits des ancêtres qui ne dansassent au bout de leur ficelle.

Ce n'était pas leur faute, je le sais, mais c'était celle de Firmin et de Mariette; on ne s'en aperçut que trop vite. Et il fallut bien se rendre aussi à l'évidence que Victoire était devenue moins assidue à ses fourneaux qu'à la compagnie du fermier, tandis que la jeune fermière délaissée cherchait près du gardeur de moutons des consolations d'un style trop Boucher, non point quant à la forme, bien sûr, mais quant à l'idée, ce qui ne valait pas mieux.

En deux semaines la paroisse fut gagnée par la contagion, puis la commune. Il arriva que Mlle Alfreda n'osa plus même risquer le nez à sa fenêtre; il n'y avait plus que des bergers et des bergères au Maubec, que des Boucher, que des trumeaux.

Je ne sais ce que fait aujourd'hui M. le Curé avec tout cela, mais pour Mlle Tasteville la voilà à Paris, je vous l'ai dit. Elle s'est mise au lit; elle prend de la fleur d'orange et se fait lire les Lettres de Mgr Dupanloup par une petite fille bleue du patronage Saint-Joseph.

DRÉSA.

VILLÉGIATURES

PETIT CATÉCHISME DU PARISIEN EN VACANCES



Le château vieux.

D. — Qu'est-ce qu'un château ?

R. — Cela dépend, car il y a deux sortes de châteaux : le « château vieux » et le « château neuf ».

D. — Qu'est-ce qu'un vieux château?

R. — C'est une bâtisse antique et solennelle, ornée de tours et d'escaliers en colimaçon, mais qui n'a plus beaucoup de tours ni d'escaliers et dont les propriétaires sont généralement un peu gênés.

D. — Qu'entend-on par un « château neuf »?

R. — C'est un château bâti vers 1890. Ce château-là est toujours historique. Il se compose d'une infinité de tours, d'une quantité effroyable d'escaliers et il est du plus pur style Louis XIII. En outre, il est rempli de pieux souvenirs du passé, car ses propriétaires, enrichis dans les vermouths ou dans la charcuterie, ont tous eu beaucoup de parents aux Croisades.

D. — Comment s'appelle le propriétaire d'un vieux château?

R. — Vicomte de Machinchose.

D. — Et le propriétaire d'un château nouveau?

R. — Comte D. de Machinchouette.

D. — Que signifie ce D. placé avant Machinchouette?

R. — Cela signifie que le comte de Machinchouette a commencé par se nommer Durand. Mais il est tout à fait inutile de parler de Durand.

D. — Dites-nous brièvement ce que l'on trouve dans un château?

R. — Un château se compose généralement de trois salons, — le grand salon, le petit salon et le salon bleu (réservé aux intimes). Il convient que ces salons soient voûtés.

D. — Qu'y a-t-il dans ces salons?

R. — Des meubles anciens, des portraits d'ancêtres et des personnes qui s'ennuient.



La comédie de salon.

D. — Qu'est-ce qu'un meuble ancien?

R. — C'est une jeune armoire ou un jeune bahut fabriqués avec du vieux bois.

D. — Qu'entend-on par « portraits d'ancêtres »?

R. — On appelle portraits d'ancêtres toutes les vieilles peintures très mal faites représentant des messieurs ou des dames habillés à l'ancienne mode.

D. — Où achète-t-on les portraits d'ancêtres?

R. — Il s'en vend de tout faits et de fort honorables rue Lepic et rue des Martyrs. On n'a qu'à faire peindre dans un coin de la toile (en haut et à gauche si possible) les armes de sa famille pour que le quidam représenté sur le portrait soit un vieux parent ayant servi Dieu et son roi. Mais les gens riches se font faire leurs portraits d'ancêtres sur mesure. L'air de famille est, de la sorte, plus visible.



Portrait d'ancêtre (garanti sur facture).



Le château neuf.

D. — Et après les salons, qu'y a-t-il?

R. — La salle à manger ornée de vieux plats et de vieux meubles authentiques.

D. — Pourquoi authentiques?

R. — Parce qu'on les a achetés chez des paysans des environs.

D. — N'y a-t-il pas, dans presque tous les châteaux, une chambre entourée de respect et de mystère où l'on ne fait pénétrer que les visiteurs de marque?

R. — Si ; tout château qui se respecte possède une chambre où « le Prince » a couché.

D. — Quel prince?

R. — Ne posez donc pas de questions si indiscrètes! En tout cas, s'il ne s'agit pas du Prince, avec un P majuscule.

D. — Qu'appelle-t-on les terres du château?

R. — Ce sont les champs, les prés et les bois, appartenant au propriétaire du château. Car un châtelain doit avoir des terres qui lui rapportent très peu d'argent. Mais ces terres doivent beaucoup le préoccuper et, dès qu'il en parle, sa mine devient sévère.

D. — En quoi consiste la vie de château?

R. — La vie de château est passionnante. Elle consiste à inviter à déjeuner les châtelains des environs, et à aller déjeuner chez eux. C'est là la base de la vie de château.

D. — Donnez un exemple.

R. — Les de Machinchouette invitent le lundi les de Machinchose (1), les de Truc (2), les de Saint-Fiacre (3), le baron Bourre (4), et Mme Durand-Dupont-Bernard-Boyau, soit cinq familles. Le mardi, ils déjeuneront chez les (1), avec les (2), (3), (4) et (5). Le mercredi ils déjeuneront chez les (3), avec les (1), (2), (4) et (5). Le jeudi, chez les (2) avec les (1), (3), (4) et (5) ; le vendredi chez les (4), avec les (1), (2), (3) et (5), et le samedi chez les (5), avec les (1), (2), (3) et (4). On peut ajouter à ces chiffres une dizaine de familles. Mais cela compliquerait ici, inutilement, les calculs.



La vie de château.

D. — Vous oubliez un jour : le dimanche.

R. — Le dimanche on reste chez soi, car on ne saurait

s'absenter commodément « à cause de l'heure de la messe ».

D. — Quelles sont les autres distractions de la vie de château?

R. — Il y a le bridge, le tennis, l'auto et la comédie de salon.

D. — Qu'est-ce que la comédie de salon?

R. — C'est une pièce qui exige beaucoup de répétitions.

D. — Pourquoi?

R. — Parce que chaque répétition est motif à déjeuner et à flirts. On s'amuse beaucoup pendant les répétitions. On se cache derrière des paravents pour commettre une foule d'actes libidineux, et on « ne sait jamais un mot de son rôle ».

D. — Que joue-t-on comme comédie de salon?

R. — Les gens rétrogrades jouent des proverbes de Musset ou des petits actes de Labiche. Mais la mode est à la *Chance du mari*, de MM. de Caillavet et de Flers. Cette comédie s'est jouée cette année dans 6.793 châteaux... Pourtant, ce n'est pas encore là le grand chic.

D. — Quel est le grand chic?

R. — C'est la revue d'amateurs. C'est une revue d'un intérêt local; c'est inoffensif comme la couleuvre : ça ne mord pas, mais ça peut avoir des petites allures de vipère. Il y a, tout compte fait, une bonne douzaine de gens du monde, en France, à bien trousser la revue de salon.

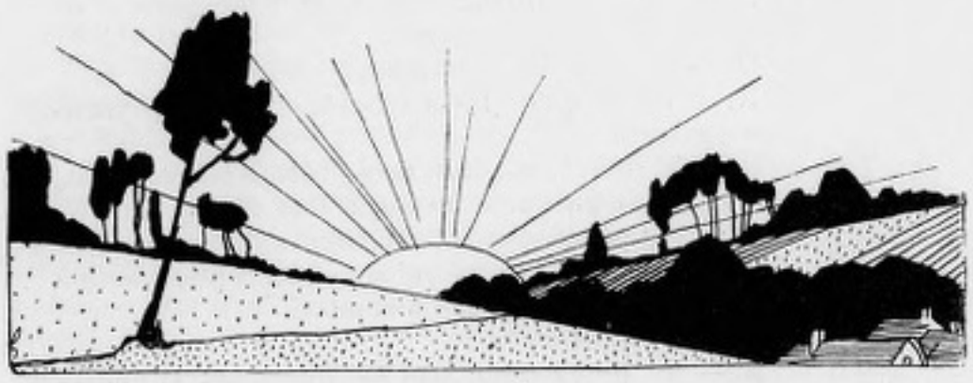
D. — Et qui faut-il prendre pour compère?

R. — M. Bec de Fouquières, arrière-petit-fils du chevalier de Groseiller.

D. — Et que faut-il, pour mener agréablement la vie de château?

R. — Il faut, autant que possible, ne pas avoir de château à soi.

MAURICE PRAX.



Hommes et Choses de Bourse

La Bourse est sans intérêt.

Le Rio poursuit ses exercices clownesques. Il saute, bondit, tombe, se relève, repart, sans cause, sans raison. On essaie de mettre en parallèle les cours du cuivre et ceux du zinc, sans arriver à une entente plus complète que celle des producteurs, qui voudraient restreindre sérieusement la production, à condition toutefois que ce soit le voisin qui commence. Après vous, mon cher collègue!

D'ailleurs, toute l'attention des pauvres b...., obligés de se trouver là, est concentrée sur les Sociétés de Crédit. Elles seules ont la vogue; elles seules enregistrent des demandes; elles seules et c'est assez, sous prétexte qu'elles préparent des opérations nouvelles. Beau prétexte ma foi! sans ces affaires que deviendraient-elles? Ce sont ces opérations qui leur apportent le plus clair de leurs bénéfices. Quelles batailles ne livrent-elles pas autour d'un seul emprunt. Aussi, pour que le public soit à même de s'en faire une idée exacte, annonce-t-on que le gouvernement du royaume nouveau-né aura recours à l'adjudication publique, sur la grande place de sa capitale, d'un emprunt dont le produit est destiné à assurer une rente perpétuelle à chaque citoyen et à chaque citoyenne dès sa naissance. Le jour de cette adjudication est fixé, et l'on assure que toutes les Banques de l'ancien et du nouveau monde y prendront part.

Les paris marchent depuis quelques jours déjà, et d'après ce que nous savons, c'est un consortium de Banques françaises, parisiennes, qui est décidé à remporter la victoire.

On nous excusera de ne pas donner plus de détails; l'intérêt de nos lecteurs nous le défend pour aujourd'hui.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Indépendamment des innombrables personnalités qui viennent à Vichy demander aux sources de la grande station thermale française le rétablissement de leur santé, beaucoup s'y rendent parce qu'elles savent bien qu'avec son merveilleux casino, ses parcs, son théâtre luxueux, ses points de vues et ses attractions, Vichy réunit tous les agréments désirables en été.

Reconnus ces derniers jours : Généraux Lyautey, Pelecier, Valensi, Martin; marquis de Alonso Martinez; comtesse Potocki; comtes de Sampigny de San Roman; barons de Thoizy, de Curzay d'Itajuta; l'ambassadeur M. Bourée; amiral Elias Pacha, assidus aux réunions si élégantes du tennis et du golf du casino de Vichy.

—

« Avez-vous vu l'Argentina au Jardin de Paris? » C'est la question qu'on entend partout. L'admirable artiste a conquis d'emblée le public parisien par l'art exquis de ses danses et la virtuosité avec laquelle elle joue des castagnettes. On ne saurait, en effet, faire montre de plus de grâce et d'originalité que n'en déploie l'Argentina, et l'élégant public du Jardin de Paris l'acclame chaleureusement chaque soir. Il n'est que juste de constater également le succès des autres attractions réunies par M. Oller et qui contribuent à l'agrément de l'amusant spectacle du concert et du cirque.

—

Zig-Zag. — Au meeting d'Aviation de la Seine-Inférieure on remarquait parmi les plus assidues, la marquise de Cl....z, plus brune que jamais; cette couleur primitive de son opulente chevelure, elle la doit (soyons indiscrets) à l'emploi de la Poudre Capillus de la Parfumerie Ninon dont la belle marquise est une des plus fidèles.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits mondialement connus maintenant se trouvent à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme.

—

Être jeune encore à l'âge où bien des femmes doublent le terrible cap, qui n'a pas la consolation de s'appeler d'Espérance, c'est un problème résolu avec succès par l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING, car il n'y a pas de moyen plus puissant pour fixer sur les traits la pureté et la limpidité des lignes, base de toute beauté. On se procure ce produit, 28, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveauté, pharmacien et coiffeur.

—

Vaine crainte. — C'est la crainte de communiquer à leurs cheveux une désagréable odeur qui retient maintes personnes de faire usage de cette merveilleuse préparation capillaire appelée « le Pétrole Hahn ».

Aimables lecteurs et lectrices qui lirez ces lignes, bannissez toute appréhension et soyez bien persuadés que le pétrole employé est un pétrole tout à fait spécial, rectifié et désodorisé, débarrassé de ses éléments ignifuges et rendu ininflammable.

Le parfum de cette préparation est véritablement exquis et c'est du Pétrole Hahn qu'on peut dire que l'utile s'y trouve joint à l'agréable.

En vente partout.

—

Les extraits de henné « Hennextré » du chimiste H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, redonnent aux cheveux blancs leur nuance primitive.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour le théâtre et la ville il faut employer *La Fleur de Pêche*, poudre de riz aux essences de fleurs exotiques, très adhérente à la peau et très rafraîchissante. Cette poudre existe en 4 nuances: blanche, rosée, naturelle et bise. Prix : 3 fr. 50 la boîte, franco contre mandat-poste de 4 francs, adressé à la *Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre. Eviter les imitations*.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDIDE ET NOUVEL HOTEL, seuls Hôtels dans le Parc même.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GERSAU (Lac des 4 cantons). — HOTEL MULLER au lac. Confort moderne.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL REGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LAUSANNE (Ouchy-Lausanne). — ROYAL HOTEL. 200 lits, 70 bains, grand parc, garage.

LINDAU (Lac de Constance). — HOTEL DE BAVIERE. 1re classe. Vue sur les Alpes et le Lac.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDERE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza Fondo-Toce).

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

THUSIS. — HOTEL VIAMALA. 1er ordre, avec Parc de 25.000 mètres carrés. C. KARINGER, directeur.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL. Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDEES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

SALLE DE BAINS Frictions hygiéniques. Soins de beauté. **17, rue de la Victoire**

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. Illust. de 1910. **P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Ie).**

MASSEUSE diplômée Mme Hélie. 25, rue Bergère, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME reçoit pens., consult. et corresp. (Discrét.) MAZE U. 142. Boul. Magenta, Paris

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910 Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

Les 36 Folies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Preidan, Ed. Touraine, etc.



EN VENTE PARTOUT
PRIX 95c

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.**

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 1 album, 2 fr.; 12 albums 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉS GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

HYGIÈNE INTIME HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. **BARLET, 112, r. Réaumur.**

MANUCURE Soins d'esthét. et d'hygiène. 44, r. St-Lazare, 3e ét., fond cour.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon **dernier Catalogue illustré** pour 1910. **Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris** (Bourse).

ÉLÉGANT **Pied-à-terre**. Confort moderne Mme DUC, 54, rue Caumartin (3e étage) Paris

Le Gérant : C. CLÉMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Carlègle

DEVOIR DE VACANCES

Devoir de Grammaire. — Chapitre II Les Lettres. —

Les mots sont composés de lettres, et, par contre, les lettres sont composées de mots.



Les lettres sont l'objet d'un commerce prospère: le commerce des lettres; ce commerce est généralement tenu par des dames. (Tout le monde connait les lettres de Mme de Sevigné, les lettres de Ninon de Lenclos, etc...etc...)



Les lettres sont habituellement classées en voyelles et en consonnes, sans compter les diphtongues, les nasales, les dentales, les palatales, les labiales, les linguales, les liquides, les aspirées ténues, les sifflantes fortes etc... etc... ~~Hélas~~, Comme je m'adresse ici, non à des enfants qui ont un cerveau neuf, mais à de grandes personnes dont le cerveau, fatigué par la lutte pour la vie, est incapable de retenir toute cette nomenclature, je me contenterai, de faire quelques remarques.



Remarque I: Un e en trompette n'est que rarement un e muet. Le croquis ci-contre donne l'exemple d'un e en trompette prenant l'accent grave.

Remarque II: La lettre dite: "Lettre d'un frère à son frère pour lui conseiller de ne pas fumer" n'est employée que dans les concours officiels.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, une foule de noms servent à classer les lettres, les lettres qui ne portent pas de nom se nomment les lettres anonymes.



Comme nous désirons nous attacher plus à l'esprit qu'à la lettre, nous laisserons ici ce chapitre; cependant, mentionnons en terminant, qu'on dit: un u grassouillet et que dans ce cas très spécial, il vaut mieux s'en tenir à la lettre qu'à l'esprit.

Samedi 10 Septembre 1910

48e année, No 37



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

A QUOI REVENT LES JEUNES FILLES...

Dans ce numéro :
L'ISTHME
par Romain Coolus



LA COMPARAISON

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies

FLIRT PARFUM ULTRA – PERSISTANT
ED. PINAUD

GERMANDREE

en POUDRE, en CRÈME et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.

DYNAMO ET PHARES

DUCELLIER



CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

Cœur de Jeannette
Nouveau Parfum HOUBIGANT
19, faub. Saint-Honoré

PÉTROLE HAHN


F. VIBERT. FABt LYON



SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF


PLAQUES JOUGLA

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA. etc.

PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS

NE VOYAGEZ PAS
SANS LES


EN VENTE PARTOUT

SOUS BOIS
Nouveau PARFUM GODET



ON DIT... ON DIT...



Un caractère.

Il a vendu sa charge d'agent de change l'autre année, et un bon prix! Il n'en avait pas besoin, car on lui prête une jolie aisance d'une quinzaine de millions. Mettons qu'il n'en ait que la moitié puisqu'on prête aux riches (on ne prête même qu'à eux!).

Il a donc ce qu'il faut pour jouir, sans crainte du lendemain, d'une vieillesse encore verte. Mais ses goûts sont simples par une habitude de vertu et de sage économie. La maison où il se plaît à passer le mois d'août sur la côte normande est sans faste et la limousine qui lui sert en cette villégiature est de louage; il n'a garde de faire avec elle plus de kilomètres que n'en comporte son contrat de location, mais il tient essentiellement à les faire tous.

Ces temps derniers, quelques amis le pressaient d'aller à Trouville voir le passage des aéroplanes, mais il résistait.

— J'irai demain... s'il ne fait pas beau temps.

— Singulière idée! Et pourquoi?

— Parce que, s'il fait beau, j'irai à Saint-Lô.

— Vous y avez à faire? A Saint-Lô?

Il ne s'expliqua point, mais il alla à Saint-Lô tout seul dans sa grande voiture; il ne s'y arrêta pas; il en revint. Le lendemain il renvoyait l'automobile le cœur léger. Il n'avait vu ni Latham ni Morane, mais il avait épuisé son livret kilométrique à cent mètres près. Il en avait pour son argent!

♠ ♠

Les yeux de la princesse.

La princesse G....., Valaque de naissance, mais mariée en France, où elle est admirée sous le nom de la marquise de S...L... a gardé de son pays natal des yeux immenses et veloutés, capables d'incendier la moitié de Paris. Elle est aussi bonne et simple qu'elle est gracieuse, et, quand on lui parle de ses yeux, elle répond en riant :

— On les remarque à Paris, mais ce sont ceux de tout le monde dans mon pays!

Elle a tant répété cela qu'elle a fini par le persuader à une jeune veuve de ses amies, dont l'intelligence est aussi petite que les yeux. Aussi Mme D.... avait-elle formé le rêve d'épouser un Valaque et, dans certains salons on ne s'abordait plus, l'an dernier, sans se demander si l'on ne connaissait pas un Valaque pour Mme D.... On lui proposa des Grecs, des Caucasiens, beaucoup de Russes, et, enfin, un soir, au bal de je ne sais plus quelle ambassade, on lui servit le Valaque demandé! Elle faillit en mourir de joie, d'autant plus qu'il était prince... naturellement!

Mme D.... lui assura par contrat une partie de sa fortune et, le lendemain de son mariage, elle partit pour la Valachie, exactement comme les bilieux vont à Vichy et les rhumatisants à Aix.

Elle en est revenue, la semaine dernière, un peu battue, assez ruinée et sa première visite a été pour la marquise de S... L...

— Eh! bien, ma chère, s'écria la nouvelle princesse d'un air désespéré, cela ne m'a rien fait!

— Quoi donc? interrogea la marquise.

— Mais mon voyage!... J'arrive de Valachie, j'y suis restée six mois et mes yeux n'ont pas grandi!

♠ ♠

Rectifions!

On avait annoncé le re-mariage de M. Ca.....x, — et *La Vie Parisienne* s'était faite elle-même l'écho de cette nouvelle, — mais pour se remarier, il faut être divorcé et le divorce de M. Ca.....x n'est pas encore plaidé.

En attendant, notre ex-ministre vient de filer le parfait amour avec Mme Lé. Cl...t.., sur les rivages siciliens. Quant à Mme Ca....x, qui villégiature en Suisse, elle aurait, dit-on, les meilleures raisons pour rester, envers et contre tous, Mme Ca.....x.



La bourrée.

Eve Lav.lli.re, qui a fait, cet été, une cure au Mont-Dore, imagina pour se distraire, de faire venir à l'hôtel où elle était descendue des danseurs auvergnats, une vieille femme et un vieux bonhomme.

Elle s'amusa tant à voir ce couple sans élégance danser la bourrée, qu'on la vit se lever tout d'un coup et aller embrasser le vieil Auvergnat aux applaudissements frénétiques de l'assistance, puis se trémousser elle-même tant et si bien qu'au bout d'une heure elle en pouvait remontrer aux danseurs.

Le vieil Auvergnat en est demeuré tout ahuri. Il n'a pas encore compris comment cette belle dame de Paris, pouvait danser la bourrée mieux que lui!

♠ ♠

Au commissariat.

M. P....rd, le plus spirituel des commissaires de police parisien, — je crois même qu'on l'a décoré pour cela au mois de juillet, — racontait l'autre soir, au dessert, cette petite anecdote :

Un monsieur, trouvé nanti d'un assortiment prodigieux de crochets, de rossignols, de clefs de toutes dimensions et de toutes formes, est considéré, pour ce fait, comme suspect de cambriolage, et conduit au commissariat le plus proche.

— Que prétendiez-vous faire de ces clefs? lui demande-t-on.

— Rien, Monsieur, je collectionne.

— Comment, vous collectionnez! Mais on ne collectionne pas des clefs, et encore moins des crochets!...

— Je vous demande pardon, Monsieur le commissaire; c'est ma manie. Il y a des gens qui collectionnent des tableaux, d'autres des médailles, d'autres des papillons ou des timbres-poste; moi, j'ai la passion des petits bibelots que vous voyez là...

— Vous expliquerez cela au juge d'instruction, prononça sévèrement le commissaire. En attendant, comme les objets trouvés en votre possession constituent les instruments nécessaires à la perpétration d'un vol, et que leur présence démontre suffisamment des intentions...

— Mes intentions? Mes intentions?... Mais, elles ne sont pas démontrées du tout! M'a-t-on surpris forçant une porte ou crochetant une serrure? M'a-t-on vu faire quelque tentative de cambriolage? Peut-on...

— Prévenu, n'interrompez pas! Je dis que des intentions criminelles étant suffisamment démontrées par la présence, sur la personne du prévenu...

— Mais alors, Monsieur le commissaire, pour la même raison, accusez-moi tout de suite de viol!

♠ ♠

Silence!

« Ce qu'il y a de plus important dans la conversation, c'est le silence », a dit Alphonse Karr.

Les Anglais se proposent de mettre en pratique cette boutade de l'auteur des *Guêpes* sur leurs lignes de chemin de fer.

Nous avions déjà dans nos trains des compartiments de *fumeurs*, de *dames seules*, de *chasseurs*, de *voyageurs avec chien*. Il paraît que ce n'est pas suffisant. La direction du *Great Northern Railway* annonce qu'elle vient de créer des *compartiments silencieux* à l'usage des voyageurs qui ne veulent pas être troublés par le bruit des conversations.

RHUM ST-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »



Chemin de fer d'Orléans

Avis aux chasseurs

1e Ligne de Paris-Orléans-Vierzon

Jusqu'à la fermeture de la chasse un train express partira chaque jour de Paris Quai d'Orsay à 7 h. 10 du soir pour arriver à Vierzon à 10 h. 28 et desservira La Ferté-Saint-Aubin, La Motte-Beuvron, Nouan, Salbris et Theilley.

Le samedi, à partir de la veille de l'ouverture de la chasse, ce train s'arrêtera à toutes les autres stations comprises entre Orléans et Vierzon et comportera un wagon-restaurant.

En outre, les samedis et veilles de fêtes, il correspondra à Salbris, avec un nouveau train partant de cette gare à 10 h. 8 du soir pour Pierrefitte-sur-Sauldre et desservant les Loges et Souesmes.

2e Ligne de Paris-Étampes-Beaune-la-Rolande et Bourges

Pendant la durée de la chasse, le train 306 partant de Beaune-la-Rolande à 9 h. 13 du soir et arrivant à Paris Quai-d'Orsay à 11 h. 39 du soir, s'arrêtera à la station d'Ascoux les dimanches et jours fériés.

Le train 43-439 partant de Paris Quai-d'Orsay à 6 h. 30 du soir s'arrêtera, à partir de la veille de l'ouverture de la chasse dans le Loiret, à la station de Villemulin, le samedi et les veilles de jours fériés.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Excursion au Mont Saint-Michel

L'Administration des Chemins de Fer de l'État fait délivrer jusqu'au 31 octobre, par ses gares et bureaux de Ville de Paris, des billets d'aller et retour à prix réduits, valables pendant sept jours, permettant aux Touristes de se rendre au Mont Saint-Michel et de passer, au retour, par Granville.

Les prix de ces billets, y compris le parcours en tramway à vapeur entre Pontorson et le Mont, sont ainsi fixés : 1re classe : 47 fr. 70; 2e classe : 35 fr. 75; 3e classe : 26 fr. 10.

Pour plus de renseignements, consulter le Guide-Album illustré du Mont Saint-Michel, mis en vente, au prix de 0 fr. 25, dans les bibliothèques des gares des Chemins de Fer de l'Etat.

AVIS

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 50 centimes en timbres-poste, pour réfection des bandes du journal.

Toutes les lettres et mandats doivent être adressés à M. le Directeur de la *Vie Parisienne*, 20, boulevard des Capucines, Paris

Les Livres qu'il ne faut pas oublier d'emporter en voyage



Pour lire au Château

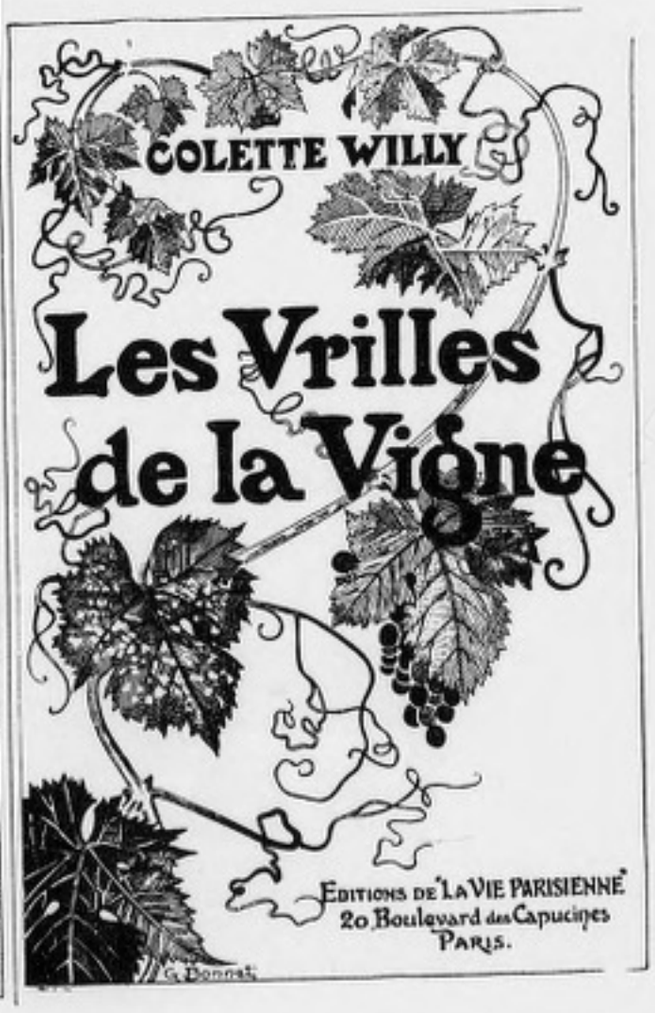




Pour lire à la Campagne









LA VAGABONDE

V

Nous venons de dîner chez Berthoux, — restaurant d'artistes, — Barally, Cavaillon, Bragueu, moi, — et le Troglodyte que j'avais invité, pauvre bougre! Celui-ci ne parle pas, il ne pense qu'à manger. Un dîner de cabots, bruyant, animé d'une assez fausse gaîté. Cavaillon, avare, a payé pourtant une bouteille de moulin-à-vent.

— Faut-il que tu te barbes ici, gouaillait Bragueu, pour te fendre d'une négresse de choix!

— Tu parles! répondit brièvement Cavaillon.

Cavaillon, jeune et déjà célèbre au music-hall, y fait l'envie de tous. On dit de lui que « Dranem le craint », qu' « il gagne ce qu'il veut ». Nous avons déjà croisé deux ou trois fois la route de ce long gars de vingt-deux ans, qui marche en homme-serpent, comme désossé, et balance des poings si lourds au bout de poignets frêles. Sa figure est presque jolie, sous des cheveux blonds coupés en frange, mais son trouble regard mauve, errant, sournois, dit la neurasthénie aiguë, presque la démence. Son mot, c'est : « Je me crève! » Il attend, toute la journée, l'heure de son numéro, pendant lequel il oublie, s'amuse, redevient jeune et emballe le public. Il ne boit pas, il ne noce pas. Il place son argent, et il crève d'ennui...

Barally, qui « tire » une saison aux Célestins, s'est grisée de parler, de rire, en montrant ses belles dents, de raconter des *bombes* terribles de sa jeunesse. Elle nous dit ces théâtres coloniaux d'il y a vingt ans, quand elle chantait l'opérette à Saïgon, dans une salle éclairée par huit cents lampes à pétrole... Sans le sou, déjà vieille, elle incarne une bohème démodée, incorrigible et sympathique...

Un gentil dîner, tout de même : on se chauffe, on se serre un instant autour de la table trop petite, et puis adieu! — un adieu sans regrets : c'est demain, c'est tout à l'heure qu'on s'oublie... On repart, enfin! Cinq jours à Lyon sont interminables...

Cavaillon nous accompagne au Kursaal. C'est trop tôt pour lui, qui se grime en dix minutes, mais il s'accroche à nous, rongé de solitude, redevenu muet et sombre... Le Troglodyte, enchanté, un peu gris, chante aux étoiles, et moi je rêve, j'écoute le vent noir qui se lève et remonte le quai du Rhône avec un ronflement marin. D'où vient que je me balance ce soir sur une houle invisible, comme un navire que renfloue la mer? C'est un soir à voguer jusqu'à l'autre côté du monde. J'ai les joues froides, les oreilles glacées, le nez humide : tout mon animal se sent dispos, solide, aventureux... jusqu'au seuil du Kursaal où la tiédeur moisie du sous-sol suffoque mes poumons nettoyés.

Mornes comme des bureaucrates, nous gagnons ces singulières loges d'artistes, — à la fois greniers provinciaux et mansardes pour domestiques, — tendues d'un papier pauvre, gris et blanc... Cavaillon, qui nous a semés dans l'escalier, est déjà dans sa loge où je l'aperçois, assis devant la tablette

Suite, voir La Vie Parisienne *n°* 21 *à* 36.

à maquillage, accoudé, la tête dans ses mains. Bragne me dit que le comique passe ainsi ses lugubres soirées, prostré, muet, à demi fou déjà... Je frissonne. Je voudrais chasser le souvenir de cet homme assis, qui cache son visage. J'ai peur de lui ressembler, à lui, échoué et misérable, perdu au milieu de nous, conscient de sa solitude...

VI

18 avril.

Vous craignez que je ne vous oublie? voilà du nouveau! Max chéri, ne commencez pas à « faire la grue », comme je dis! Je pense à vous, je vous regarde, de loin, avec une attention si vive que vous devez, par instants, en être mystérieusement averti. N'est-ce pas? je vous observe, à travers la distance, profondément, sans me lasser. Je vous vois si bien! C'est maintenant que les heures de notre rapide intimité n'ont plus de secrets pour moi et que je déroule toutes nos paroles, tous nos silences, nos regards, nos gestes, fidèlement enregistrés avec leurs valeurs picturales et musicales... Et c'est le temps que vous choisissez pour coqueter, un doigt au coin de la bouche : « Vous m'oubliez! Je vous sens plus loin de moi! » Oh! la seconde vue des amants!

Je m'éloigne, c'est vrai, mon ami. Nous venons de dépasser Avignon et j'ai pu croire hier, — en m'éveillant dans le train après un somme de deux heures, — que j'avais dormi deux mois; le printemps était venu sur ma route, le printemps comme on l'imagine dans les contes de fées, l'exubérant, l'éphémère, l'irrésistible printemps du Midi, gras, frais, jailli en brusques verdures, en herbes déjà longues que le vent balance et moire, en arbres de Judée mauves, en paulownias couleur de pervenche grise, en faux ébéniers, en glycines, en roses!

Les premières roses, mon ami aimé! Je les ai achetées à la gare d'Avignon, à peine entre-bâillées, d'un jaune de soufre rehaussé de carmin, transparentes au soleil comme une oreille que teinte un sang vif, parées de feuilles tendres, d'épines courbes en corail poli. Elles sont là sur ma table. Elles embaument l'abricot, la vanille, le très fin cigare, la brune soignée, — c'est l'odeur même, Max, de vos mains sèches et foncées...

Mon ami, je me laisse éblouir et ranimer par cette saison neuve, ce ciel vigoureux et dur, la dorure particulière de ces pierres que le soleil caresse toute l'année... Non, non, ne me plaignez pas de partir à l'aube, puisque l'aube, en ce pays, s'échappe, nue et empourprée, d'un ciel laiteux, éventé de sons de cloches et de vols de pigeons blancs... Oh! je vous en prie : comprenez que vous ne devez pas m'écrire de lettres « soignées », que vous ne devez pas penser à ce que vous m'écrivez! Ecrivez n'importe quoi, la couleur du temps, l'heure de votre réveil, votre méchante humeur contre la « romanichelle appointée »; remplissez des pages avec le même mot tendre, répété comme le cri d'un oiseau amoureux qui appelle! Mon cher amant, j'ai besoin que ton désordre réponde à celui de ce printemps qui a crevé la terre et se consume de sa propre hâte!

Il m'arrive rarement de relire mes lettres. J'ai relu celle-ci, — et je l'ai laissée partir, avec l'étrange impression que je commettais une maladresse, une erreur, et qu'elle s'en allait vers un homme qui n'aurait pas dû la lire... La tête me tourne un peu, depuis Avignon. Les pays de brume ont fondu là-bas, derrière des rideaux de cyprès que le mistral penche. Le soyeux bruissement des longs roseaux est entré, ce jour-là, par la glace baissée du wagon, en même temps qu'une odeur de miel, de sapin, de bourgeon verni, de lilas en boutons, — ce parfum amer du lilas avant la fleur qui mêle la térébenthine et l'amande. L'ombre des cerisiers est violette sur la terre rougeâtre, qui déjà se fendille de soif. Sur les routes blanches que le train coupe ou longe, une poussière crayeuse roule en tourbillons bas et poudre les buissons... Le murmure d'une fièvre agréable bourdonne sans cesse à mes oreilles, comme celui d'un essaim lointain...

Sans défense, perméable à cet excès, pourtant prévu, de parfums, de couleurs, de chaleur, je me laisse surprendre, emporter, convaincre. Est-il possible qu'une telle douceur soit sans danger?

La Cannebière assourdissante fourmille à mes pieds, sous le balcon, la Cannebière qui ne se repose ni jour ni nuit, et où la flânerie acquiert l'importance, la sécurité d'une fonction. Si je me penche, je puis voir scintiller au bout de la rue, derrière la dentelle géométrique des cordages, l'eau du port, — un bout de mer d'un bleu épais, qui danse à petites vagues courtes...

Ma main, sur le rebord du balcon, froisse le dernier billet de mon ami, qui répond à ma lettre de Lyon. Il s'y souvient, hors de propos, que ma camarade Amalia Barally n'aimait pas les hommes! Il n'a pas manqué, en être « normal » et « bien équilibré » qu'il est, de flétrir un peu, en la raillant, ma vieille amie, et de nommer « vice » ce qu'il ne comprend pas. A quoi bon lui expliquer?... Deux femmes enlacées ne seront jamais pour lui qu'un groupe polisson, et non l'image mélancolique et touchante de deux faiblesses, peut-être réfugiées aux bras l'une de l'autre pour y dormir, y pleurer, fuir l'homme souvent méchant, et goûter, mieux que tout plaisir, l'amer bonheur de se sentir pareilles, infimes, oubliées... A quoi bon écrire, — et plaider, — et discuter?... Mon voluptueux ami ne comprend que l'amour...

VII

21 avril.

Ne faites pas cela! ne faites pas cela, je vous en supplie! Débarquer ici sans crier gare, vous n'y avez pas songé sérieusement, dites?

Ce que je ferais, si je vous voyais soudain entrer dans ma loge, comme il y a cinq mois à l'Empyrée-Clichy? Mon Dieu, je vous garderais, vous n'en doutez pas. C'est pour cela qu'il ne faut pas venir! Je vous garderais, mon chéri, contre mon cœur, contre ma gorge tant caressée, contre ma bouche qui défleurit de n'être plus baisée... Ah! comme je vous garderais!... C'est pour cela qu'il ne faut pas venir...

Cessez d'invoquer notre mutuel besoin de reprendre courage, de puiser l'un dans l'autre l'énergie d'une nouvelle séparation. Laissez-moi toute seule à mon métier, — que vous n'aimez pas. Il s'en faut de vingt jours que je revienne, voyons! Laissez-moi accomplir ma tournée, en y mettant une conscience vaguement militaire, une application d'honnête travailleuse, à laquelle il ne faut pas mêler notre bonheur... Ta lettre m'a fait peur, mon chéri. J'ai cru que j'allais le voir entrer. Songe à ne pas abîmer ton amie, ne lui prodigue ni la peine, ni la joie imprévues...

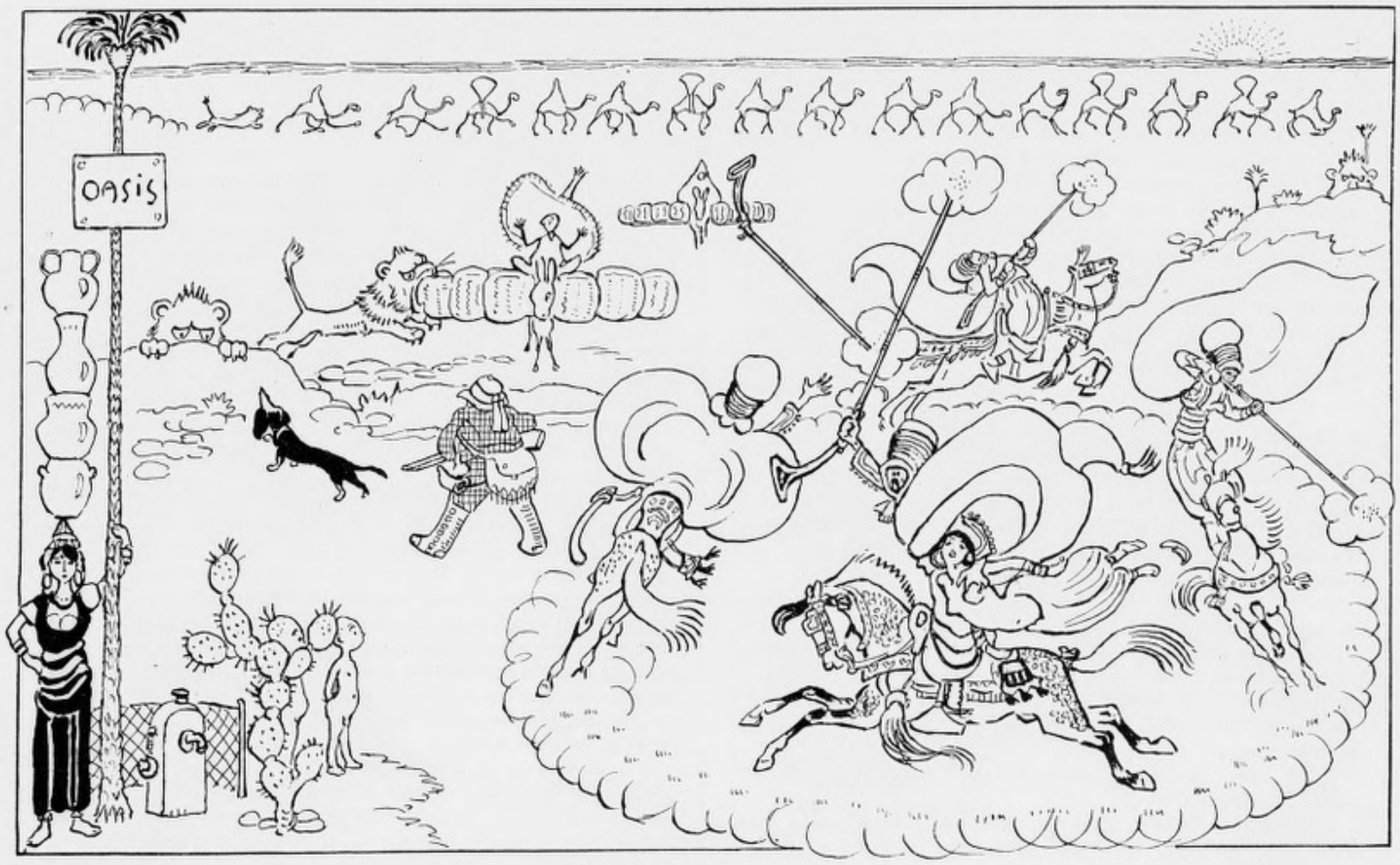
RENÉE.

L'auvent de toile bat de l'aile au-dessus de nous, éventant d'ombre et de lumière la terrasse du restaurant où nous venons de déjeuner sur le port. Bragne lit les journaux et, de temps en temps, s'exclame, et parle; mais il n'a pas l'air de s'adresser à moi, il parle à lui-même, — à personne... Je ne l'entends pas, je le vois à peine. Une habitude déjà longue a supprimé entre nous la politesse, la coquetterie, la pudeur, tous les mensonges... Nous venons de manger des oursins, des tomates, de la brandade de morue. Il y a devant nous, entre la mer huileuse, qui lèche le flanc des bateaux, et la balustrade de bois ajouré qui clôt cette terrasse, une bande de pavé où défilent des gens affairés à figures heureuses de fainéants; — il y a des fleurs fraîches, des œillets durement cordés en bottes comme des poireaux, qui trempent dans des seaux verts; — il y a un éventaire chargé de bananes noires qui sentent l'éther et de coquillages ruisselants d'eau marine, des oursins, des violets, des palourdes, des moules bleues, des praires, tout ouverts parmi les citrons et les fioles de vinaigre rose...

Je rafraîchis ma main à la panse de l'alcarazas blanc, brodé comme un melon, qui sue sur la table. Tout ce qui est là m'appartient et me possède. Demain, je ne croirai pas emporter cette image, mais il me semble qu'une ombre de moi, détachée de moi comme une feuille, demeurera ici assise, un

VOYAGES OU IL VOUS PLAIRA

Dessins de Henri Avelot



A TRAVERS LE SAHARA



AU PAYS DE Mme CHRYSANTHÈME

peu courbée de fatigue, sa main transparente étendue et posée au flanc d'un alcarazas invisible...

Je contemple mon royaume changeant comme si j'avais failli le perdre. Rien ne menace pourtant cette facile vie roulante, rien, qu'une lettre. Elle est là, dans mon petit sac. Eh! comme il écrit, mon ami, quand il veut! comme il se fait clairement comprendre! Voici, sur huit pages, ce que je puis appeler enfin une vraie lettre d'amour. Elle en a l'incohérence, l'orthographe deux ou trois fois boiteuse, la tendresse et... l'autorité. Une autorité superbe, qui dispose de moi, de mon avenir, de ma courte vie entière. L'absence a fait son œuvre : il a souffert sans moi, — puis il a réfléchi et ordonné soigneusement un bonheur durable, — il m'offre le mariage, comme il m'offrirait un clos ensoleillé, borné de murs solides...

« Ma mère a bien crié un peu, mais je la laisse crier. Elle a toujours fait ce que j'ai voulu. Tu feras sa conquête, et puis, pour le peu de temps que nous passerons avec elle! Vous aimez le voyage, ma femme chérie? Vous en aurez, jusqu'à vous lasser; vous aurez à vous toute la terre, jusqu'à ne plus aimer qu'un petit coin à nous, où vous ne serez plus Renée Néré, mais Madame Ma Femme! Il faudra bien que cette *vedette* vous suffise !... Je m'occupe déjà de... »

De quoi s'occupe-t-il, déjà?... je déplie les minces feuilles de papier pelure, qui font un bruit de billets de banque : Il s'occupe de déménagement; car le second étage de l'hôtel, chez son frère, ne fut jamais qu'une sortable garçonnière... Il guigne quelque chose du côté de la rue Pergolèse...

Dans un mouvement d'hilarité brutale, je froisse la lettre en m'écriant :

— Eh bien ! et moi, on ne me consulte pas? Qu'est-ce que je deviens, dans tout ça?

Bragues lève la tête, puis reprend son journal, sans mot dire. Sa discrétion, qui dose également la réserve et l'indifférence, ne s'étonne pas de si peu.

Je ne mentais pas, quand j'écrivais à Max, il y a deux jours : « Je vous vois si bien, à présent que je suis loin ! » Pourvu que je ne le voie pas trop bien!... Jeune, trop jeune pour moi, oisif, libre, — tendre, certes, mais gâté : « Ma mère a toujours fait ce que j'ai voulu... » J'écoute sa voix prononcer ces mots-là, sa belle voix sombre, nuancée, prenante, et comme travaillée théâtralement, sa voix qui embellit les paroles, — j'écoute, en écho diabolique, une autre voix qui monte assourdie du fond noir de mes souvenirs : « La femme qui me fera marcher n'est pas encore née!... » Coïncidence, si l'on veut... mais il me semble tout de même que je viens d'avaler un petit morceau de verre pointu...

Oui, qu'est-ce que je deviens, dans tout ça? Une femme heureuse? Ce soleil, qui pénètre, impérieux, dans mon intime « chambre noire », me gêne pour penser...

— Je rentre, Bragues : je suis fatiguée.

Bragues me regarde par-dessus son journal, la tête penchée sur l'épaule pour éviter le filet de fumée qui monte de sa cigarette, à demi éteinte au coin de ses lèvres.

— Fatiguée? pas malade? C'est samedi, tu sais! le public de l'Eldo sera chaud : tiens-toi ferme !

Je ne daigne pas répondre. Me prend-il pour une débutante? On le connaît, ce public de Marseille, irritable et bon enfant, qui méprise la timidité et châtie l'outrecuidance, et qu'on ne conquiert pas sans lui donner toutes ses forces...

Le déshabillage, la fraîcheur, sur la peau, d'un kimono de shantung bleuâtre, lavé vingt fois, dissipent ma migraine commençante. Je ne m'étends pas sur mon lit, de peur de m'endormir : ce n'est pas pour me reposer que je viens ici. Agenouillée sur un fauteuil, contre la fenêtre ouverte, je m'accoude au dossier, caressant l'un à l'autre derrière moi mes pieds nus. Je retrouve, depuis quelques jours, l'habitude de me camper au bord d'une table, de m'asseoir de biais sur le bras d'un fauteuil, de garder longtemps des attitudes incommodes sur des sièges inconfortables, comme si les brèves pauses que je fais sur ma route ne valaient pas la peine d'une installation, d'un repos préparé... Les chambres où je couche, on dirait que j'y suis entrée pour un quart d'heure, le manteau jeté ci, le chapeau là... C'est dans le wagon que je me révèle ordonnée jusqu'à la manie, entre mon sac, mon plaid roulé, mes journaux et mes livres, les coussins de caoutchouc qui étayent mon sommeil rigide, un sommeil prompt de voyageuse endurcie, qui ne dérange ni mon voile noué en bandeau de religieuse, ni ma jupe tirée à ras des chevilles...

Je ne me repose pas. Je veux me contraindre à réfléchir, et ma pensée regimbe, s'échappe, fuit sur le chemin de lumière que lui ouvre un rayon tombé sur le balcon, et s'en va là-bas, sur un toit en mosaïque de tuiles vertes, où elle s'arrête puérilement pour jouer avec un reflet, une ombre de nuages, rien... Je lutte, je me fouaille... Puis je cède une minute, et je recommence. Ce sont de telles joutes qui font aux exilés de ma sorte ces yeux si grands ouverts, si lents à décrocher leur regard d'un appât invisible. Morose gymnastique de solitaire...

Solitaire! que vais-je songer là, quand mon amant m'appelle, prêt à répondre de moi pour toute la vie?... Mais, « toute la vie », je ne sais pas ce que c'est. Il y a trois mois, je prononçais ces mots terribles « dix ans », « vingt ans », sans comprendre. Il est temps de comprendre, à présent ! Mon amant m'offre sa vie, sa vie imprévoyante et généreuse d'homme jeune, qui a trente-quatre ans à peu près, — comme moi. Il ne doute pas de ma jeunesse, il ne voit pas *la fin*, — la mienne. Son aveuglement me refuse le droit de changer, de vieillir, alors que tout instant ajouté à l'instant écoulé me dérobe déjà à lui...

J'ai encore de quoi le contenter, mieux : l'éblouir. Je puis quitter ce visage-ci, comme on se démasque ; j'en ai un autre plus beau, qu'il a entrevu... Et je me dévêts comme d'autres se parent, rompue, — car je fus le modèle de Taillandy avant d'être danseuse, — à déjouer les dangers de la nudité, à me mouvoir nue sous la lumière comme sous une draperie compliquée. Mais... pour combien d'années suis-je armée encore ?

Mon ami m'offre son nom, et sa fortune avec son amour. Décidément, mon maître le Hasard fait bien les choses, et veut récompenser d'un coup le culte capricieux que je lui voue. C'est inespéré, c'est fou, c'est... c'est un peu trop!

Cher brave homme ! il attendra ma réponse impatiemment, et guettera le facteur sur la route, en compagnie de Fossette, — ma Fossette qui exulte à jouer à la châtelaine, qui roule en auto et fait le train de ceinture autour des chevaux sellés!... Il doit corser sa joie d'un orgueil naïf, légitime, l'orgueil d'être le Monsieur assez chic pour hisser vers lui, du sous-sol de l'Emp'Clich, à la terrasse blanche des Salles-Neuves, une « petite bonne femme de caf'conc' »...

Cher, cher *bourgeois* héroïque! — Ah! pourquoi n'en aime-t-il pas une autre! Comme une autre le rendrait heureux! Il me semble que je ne pourrai jamais, moi...

S'il ne fallait que me donner! Mais il n'y a pas que la volupté... La volupté tient, dans le désert illimité de l'amour, une ardente et très petite place, si embrasée qu'on ne voit d'abord qu'elle : je ne suis pas une jeune fille toute neuve, pour m'aveugler sur son éclat. Autour de ce foyer inconstant, c'est l'inconnu, c'est le danger... Que sais-je de l'homme que j'aime et qui me veut? Lorsque nous nous serons relevés d'une courte étreinte, où même d'une longue nuit, il faudra commencer à vivre l'un près de l'autre, l'un par l'autre. Il cachera courageusement les premières déconvenues qui lui viendront de moi, et je tairai les miennes, par orgueil, par pudeur, par pitié, — et surtout parce que je les aurai attendues, redoutées, *parce que je les connaîtrai*... Moi qui me contracte toute, à l'entendre me nommer « mon enfant chérie », moi qui tremble devant certains gestes de lui, devant certaines intonations ressuscitées, quelle armée de fantômes me guette derrière les rideaux d'une couche encore fermée!...

(*A suivre*)

COLETTE WILLY.

VILLÉGIATURES

PETIT CATÉCHISME DU PARISIEN EN VACANCES



VII. — La chasse

D. — Qu'est-ce que la chasse?

R. — Cela dépend, car il y a quatre sortes de chasses : celle au chien couchant, celle au chien courant, la chasse à courre et la chasse à l'éléphant. Cette dernière se pratique peu en France.

D. — Parlez-nous de la chasse au chien couchant.

R. — Cette chasse se compose d'un chasseur, d'un fusil et d'un chien. Un quatrième élément, qui est le gibier, n'est pas non plus à dédaigner, mais il devient extrêmement rare. Les choses se passent de la façon suivante : le chasseur muni de son permis...



Le chasseur citadin

D. — Mais, qu'est-ce qu'un permis?

R. — C'est un précieux document qui reconnaît, à quiconque en est possesseur, le droit d'avoir un menton rond et un visage ovale... Donc, le chasseur, muni de son permis, de son fusil sans chien et de son chien sans fusil s'enfonce dans la campagne déserte. Tout-à-coup le chien tombe en arrêt : alors le chasseur s'arrête aussi et il n'y a que le fusil qui part. Parfois (ce qui prouve que des accidents peuvent toujours arriver!) un lièvre infortuné ou une caille couleur de poussière meurent de peur sous le coup de fusil.

D. — Qu'est-ce que la chasse au chien courant?

R. — Cette chasse diffère peu de la précédente. Seulement, le chien courant est un animal qui ne s'arrête jamais. Dès qu'il a senti le moindre petit lièvre, il se précipite comme un dératé à sa poursuite en poussant de sauvages hurlements. Le chasseur n'a qu'à attendre, à un poste quelconque, que le gibier passe. Il attend fréquemment plusieurs heures...

D. — N'avez-vous pas oublié une chasse très importante?

R. — Si, la chasse en battue. C'est celle que l'on pratique le plus quand on est président de la République. Guêtré de fauve, coiffé d'un chapeau tyrolien, le cigare au bec, on se promène tranquillement pendant que, devant soi, des hommes en blouse tapent dans les fourrés avec des bâtons. Ces individus font nécessairement lever le gibier sur lequel on tire avec indolence. Cette chasse est la plus fructueuse de toutes; on y tue toujours quelque chose, quand ce ne serait qu'un rabatteur...

D. — Qu'est-ce que la chasse à courre?

R. — C'est un noble et merveilleux sport réservé au high life. Malheureusement, cette chasse exige de nombreux accessoires. Il faut, pour pouvoir s'y livrer, avoir un cheval, un habit rouge, un cor de chasse, une forêt, un petit étang (pour l'hallali), une meute, un cerf et, autant que possible, une particule. Il faut aussi connaître la signification de certains termes mystérieux tels que le *bien-aller*, le *laisser-courre*, etc., etc. L'agrément de cette chasse c'est que les dames y prennent part et que l'on peut, à la faveur d'une galopade commune, leur dire beaucoup de choses tout à fait intéressantes.

D. — Qu'est-ce qu'un cerf?

R. — C'est un heureux animal qui, contrairement à beaucoup d'infortunées demi-mondaines, est toujours dans ses bois. Il convient, autant que possible, quand on parle d'un cerf, de le qualifier de dix-cors. Ça n'engage à rien, mais il faut faire, toutefois, attention et ne pas se tromper de chiffre, car on ferait rire de soi si l'on parlait d'un treize-cors ou d'un vingt-quatre cors.

D. — Certains rapprochements entre les cornes du cerf et le front des maris sont-ils autorisés, pendant une chasse à courre?

R. — Ils sont même de rigueur. C'est là une plaisanterie qui, au moment de l'hallali, obtient toujours le plus franc succès.

D. — Le son du cor est-il triste, au fond des bois?

R. — Oui, le son du cor est triste, au fond des bois.

D. — Qu'appelle-t-on une histoire de chasse?

R. — C'est une histoire assommante que tout chasseur laisse raconter à son voisin, sans l'écouter, pour pouvoir, tout de suite après, raconter la sienne que le voisin n'écoutera pas. Une histoire de chasse commence toujours ainsi : « Il m'est arrivé quelque chose de bien plus extraordinaire... »



Le chasseur rustique

D. — Qu'est-ce qu'un tableau?

R. — C'est une magnifique nature-morte brossée à coups de fusil. Et ça se mange, ce qui est un gros avantage sur les œuvres de M. Carolus Duran.

D. — Que fait-on du gibier?

R. — Les petits chasseurs le servent à leur table, avec un orgueil infini. Les grands chasseurs le vendent à des épiciers.

D. — Quel est le gibier le plus recherché?

R. — Les vieux chasseurs préfèrent, à tout, la bécasse. C'est un noble oiseau, émouvant quand il vole, et savoureux quand il est cuit. C'est le clos-vougeot de la forêt... Quand aux jeunes chasseurs...

D. — Que préfèrent-ils?

R. — La jeune fille avec sac.

MAURICE PRAX.

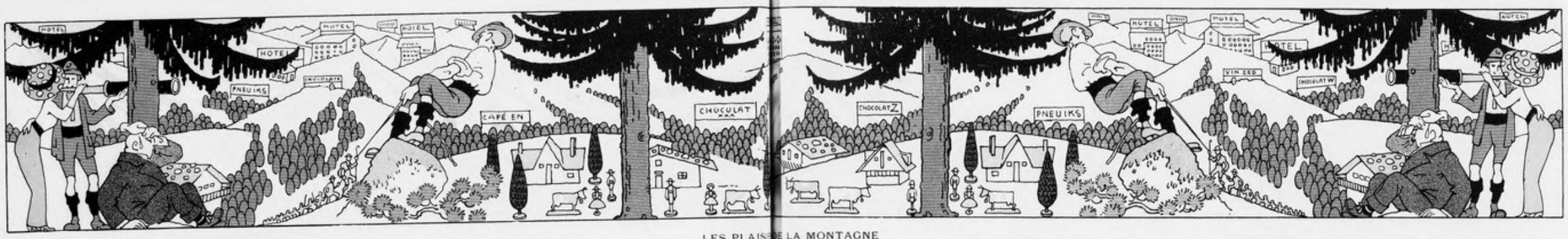


PLAISIRS D'ÉTÉ... NE DURENT QU'UN MOMENT

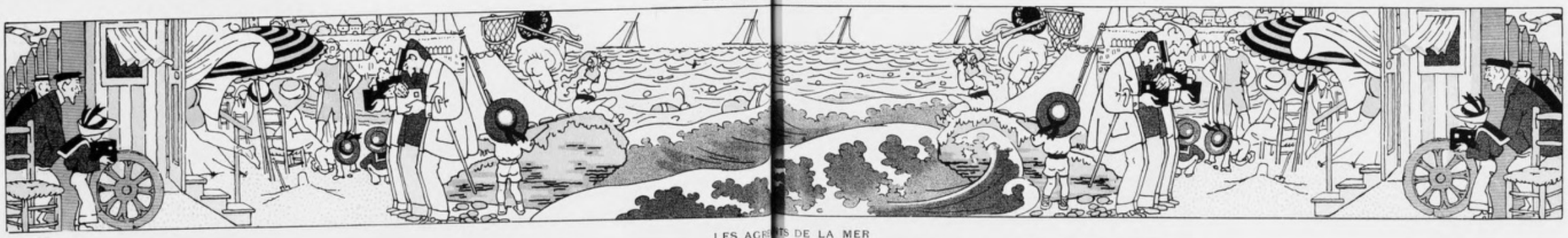
Dessins de Markous.



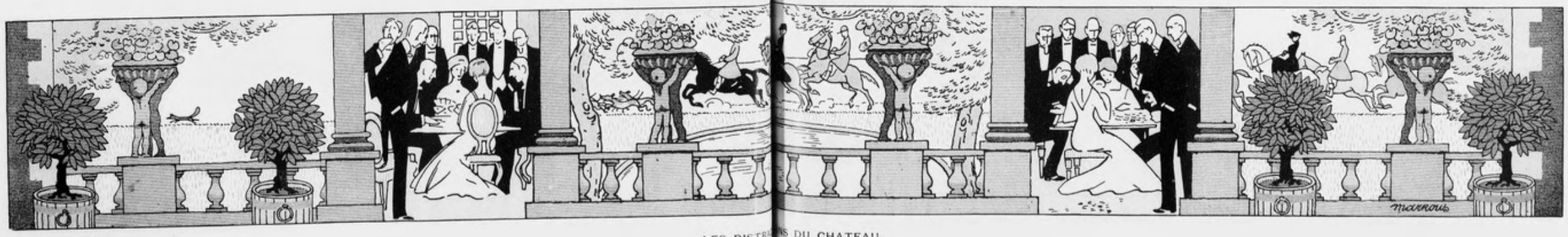
LES JOIES DE LA BANLIEUE



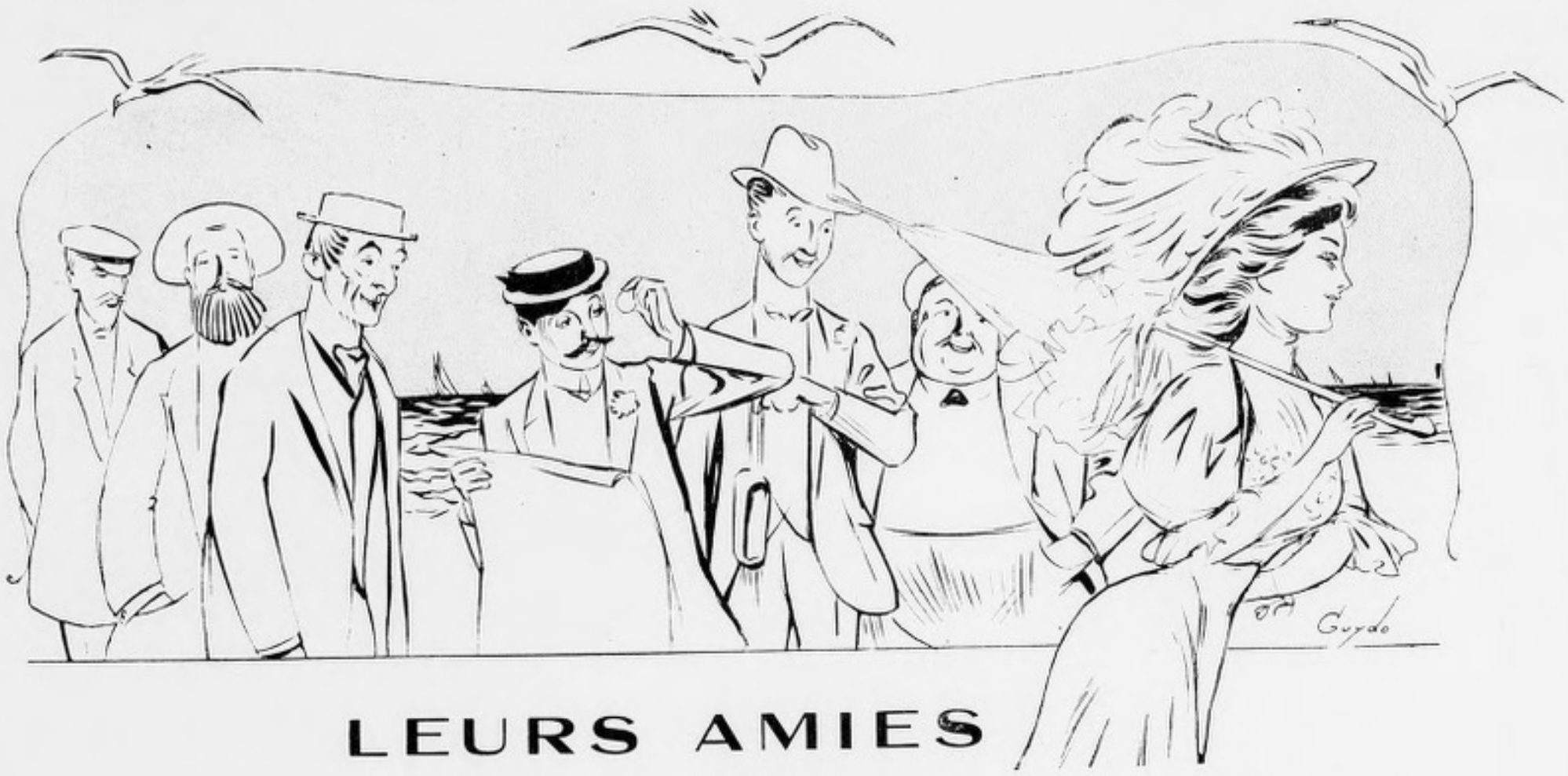
LES PLAISIRS DE LA MONTAGNE



LES AGRÉMENTS DE LA MER



LES DISTRACTIONS DU CHATEAU



LEURS AMIES

L'Isthme

Angélique Croche a connu des fortunes diverses. Elle les connaitra d'ailleurs toujours. C'est une de nos rares demi-mondaines qui n'aient pas un compte courant au Comptoir d'Escompte et qui ne se précipitent pas sur le *Temps*, en revenant des courses, pour voir si le *Turc* ne s'est pas alourdi, si le *Serbe* a repris confiance, si l'*Extérieure* a bonne allure, si le *Naphte de Bakou* n'est pas déprimé et si la *Jagersfontein* ne s'étiole pas. Elle ignore l'argent; elle ne se doute pas qu'il ait une valeur et qu'il puisse être productif. Elle le traite comme il le mérite; elle n'a pour lui et pour ceux qui en sont truffés aucune espèce de respect. Elle le définirait à peu près, si elle était capable d'imposer à son esprit l'attention nécessaire pour préciser l'une quelconque de ses vagues idées, « un machin qui sert à se payer les machines dont on a besoin ou dont on a envie » — et, mon Dieu, cette définition en vaudrait bien une autre!

Quand Angélique a de l'argent, elle le dépense, et d'ailleurs rien au monde ne lui paraît plus normal et plus légitime que d'en avoir. Quand elle n'en a plus, elle s'étonne, et alors rien au monde ne lui paraît plus injuste et plus scandaleux que d'en être privée... Inutile de dire qu'aussitôt elle en demande à qui de droit.

Qui-de-droit est pour le quart d'heure (de Rabelais) un bon petit jeune homme d'une insignifiance presque paradoxale; à tous points de vue, que l'on bertillonne le physique ou que l'on bourgétise le moral, on le découvre neutre, moyen, passable, semblable à tous et pareil aux autres; à force d'être indistinct, il mérite assurément le qualificatif si peu galvaudé de « distingué ».

Ce jeune homme falot est tout de même homme et jeune. Il a tout de même connu les affres et les délices de la puberté; il a tout de même eu besoin (c'est le mot propre, si on peut dire) d'une maîtresse. Il a pris (c'est le mot juste, si on ne craint pas de l'avouer) Angélique. Elle était à prendre; cela lui était arrivé souvent, son indifférence pour l'argent l'ayant signalée comme dangereuse, fait mépriser d'abord et abandonner ensuite par les quelques éphèbes qu'avaient exaltés ou simplement excités sa joliesse châtain, sa gentillesse inlassable et son ingénuité illimitée.

L'actuel Qui-de-droit n'est ni bon ni mauvais, ni généreux, ni ladre; il n'est rien qu'un commerçant ponctuel. Le 1er de chaque mois, il remet à Angélique les trois mille francs auxquels elle a droit et... débrouille-toi, ma fille! Il entend ne plus intervenir d'aucune façon dans les dépenses intérieures ou externes; il s'estime définitivement libéré vis-à-vis d'elle pendant les trente ou trente-et-un jours qui suivront, les nuits comprises. Tant pis pour elle si notre Angélique n'apporte pas dans la répartition de ses fonds l'avisée prévoyance d'un trésorier-payeur général! Qui-de-droit resterait sourd, d'une surdité systématique, à toute demande supplémentaire. Oh! il ne se ferait pas tirer l'oreille; il se la laisserait arracher.

Angélique, que stupéfie cette attitude et qui ne la comprendra jamais, se voit souvent dans la nécessité regrettable de recourir aux expédients. Aussitôt fondues les trois malheureuses coupures dont se vignette pour elle le début de chaque mois, elle va, comme un phalène affolé, donner contre les grosses lampes sociales dont la clarté est faite du rayonnement des ors entassés.



C'est ainsi que, l'août dernier, pendant la grande quinzaine trouvillaise, se trouvant en délicatesse avec ses fournisseurs, à la suite d'opérations mal conduites au mutuel de Deauville, elle n'hésita pas à faire la connaissance du gros banquier hollandais, Van Klopps, dont la chance au baccara fut le thème favori des onze à une de la rue de Paris, et qui finalement remporta à Rotterdam la jolie piécette de douze cent mille francs.

Angélique, bien que patriote, ne devait pas avoir l'habileté de faire rester en France une partie sérieuse de cette somme butinée en pleine Normandie sur des joueurs d'ailleurs cosmopolites. Son trop visible mépris de l'argent incita Van Klopps, — qui, après tout, n'était peut-être pas un gentleman! — à disparaître un matin par le train de luxe de 8 h. 43, sans lui laisser d'autre souvenir de son passage néerlandais, qu'une bague de cent louis qu'elle porta trois jours sans enthousiasme, et revendit avec joie, le quatrième, pour un modeste billet de cinq cents francs.

Puis elle prit une plume, événement excessivement rare dans sa vie intellectuelle, et écrivit à Qui-de-droit, — alors en villégiature périgourdine chez des parents, — la lettre suivante, dont nous demandons



la permission de respecter la forme originale et l'orthographe bien personnelle :

Mont cherri,

Voillà. Je sait queue tu va fairre une g... D'Issy je la voi et j'me roulle. Mais, toul en me tirrebouchonnant, des larme me vienne dan l'œyl, à cauze queue je vai peut-être te fairre de la pène. Mai, voillu, je trouves queue tu nais pas résonnable. Queue veulu queue je face à Trouville avèque cent cinquante louis part moi pendant la quinzène des course? Aussi, je te le dix come je le panse, le manda télégrafic s'inpause. Ce manda, je la tends avèque des fourremi dan les geambes. Il me faud six mil francs dans les 24 heure; Fote de coi, je me vérez forcé de te dir queue je l'aim bocoud, mai qu'on ne vi pa damour et d'oglère, et queue cela vaud mieuz qu'on se seppard. Je suie scie trist de l'écrir ainci queue je nierai certènment pa aujourduie au back, ki dayeurs est toux daizoriantéz part le deppart dun grans bêta de bankiér ollandé, ki leur a amporté plu de deux cent mil balle. Il falait voire leur g.., à toux lé ponte. Ca aurai vallu la pène que tu vienne express de Sarla.

Je l'embrace avèque le daisire de te voire ville scie tu envois le manda et l'espéranze de ne jamais plu te rancontré scie tu aies assé cochon pour ne pa l'envoier.

Ta Ligue pour la vie,
LIQUE.

P. S. — *Il y a prè d'issy une ferme quon apèle Sarlabo. S que ça na rien à faire avèque le Sarla août c'queue tu perche?*

Au reçu de cette missive, le télégraphe périgourdin joua (de malheur) et un boy des P. T. T. porta aux Roches Noires la dépêche suivante dont nous demandons également la permission de respecter la forme cavalière et la muflerie bien personnelle :

Angélique Croche
Roches Noires. Trouville
Suis assez cochon pour. Regrets pas éternels. Sarlabot s'écrit avec un t. Sarlat aussi. C'est leur seule parenté. Good bye.
ANDRÉ.

(On devine sans peine que Qui-de-droit se prénommait André. Jusqu'ici ce détail avait pu passer inaperçu.)

Angélique relut à plusieurs reprises cette dépêche, finit par en comprendre l'esprit dans les divers sens du mot, la plia en quatre, la mit dans son réticule et descendit sur les planches le cœur léger, la bourse plus légère encore. Le problème monétaire se posait dans toute son ampleur aggravée d'urgence. Il se pose bien aux ministres des Finances de toutes les grandes nations et même des petites! Pourquoi eût-il épargné une jeune demi-mondaine de vingt ans échouée aux Roches Noires trouvillaises après avoir été éprouvée par le turf deauvillais?...

Angélique, après avoir arpenté les planches avec une énergie digne d'un meilleur emploi et s'être vu offrir un nombre extraordinaire de fois le *Journal* avec ses primes et le *Matin* avec les siennes, se sentit tout à coup un besoin impérieux de contempler la mer, prit une chaise et vint s'asseoir sur le sable à côté d'un gentilhomme de huit à dix ans, qui se préparait tout doucement à l'École des mines en construisant des tunnels, des ponts, des chaussées et autres ouvrages d'art. Ce spectacle l'intéressa vite plus que celui de « la grande bleue », malgré le passage noir de vapeurs charbonneux filant à toute vitesse sur le Havre ou la blanche apparition de voiliers lumineux se dirigeant avec mollesse vers Honfleur. Cette alternance avait beau faire de la Manche un damier momentané, elle ne tarda pas à captiver moins vivement l'attention d'Angélique que les aptitudes de castor polytechnicien présentées par le garçonnet voisin. Et, mon Dieu, en un peu plus de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, mais pas beaucoup plus, s'établit, entre ces deux personnalités enfantines, le dialogue suivant :

ANGÉLIQUE, *avenante.* — C'que ça doit être amusant c'que vous faites là!

LE GARÇONNET, *sec.* — Pour sûr.

ANGÉLIQUE, *sincère.* — J'voudrais bien avoir encore votre âge pour jouer comme ça dans le sable.

LE GARÇONNET. — Quel âge vous avez donc?

ANGÉLIQUE. — Oh! j'suis pas vieille, mais si j'étais assez gosse pour faire des constructions avec des pelles et les pieds nus, je me f'rais remarquer.

LE GARÇONNET, *à son idée.* — Ça m'dit pas votre âge.

ANGÉLIQUE, *trichant on ne saura jamais pourquoi.* — Dix-huit ans.

LE GARÇONNET, *sérieux.* — C'est vieux.

ANGÉLIQUE, *se justifiant.* — Y a pis... — Et vous?

LE GARÇONNET, *plastronnant.* — Moi, j'vais sur ma demie.

ANGÉLIQUE, *lasse de vouvoyer un homme, — même minuscule, — depuis si longtemps.* — Ta d'mie d'quoi?

LE GARÇONNET, *se rengorgeant.* — Ma d'mie d'neuf!

ANGÉLIQUE, *le flattant.* — Fichtre! nous voilà un p'tit homme.

LE GARÇONNET, *vexé.* — P'tit? pas si p'tit qu'ça. Parait qu'j'suis énorme pour mon âge.

ANGÉLIQUE, *complaisante.* — C'est vrai.

LE GARÇONNET, *péremptoire.* — Alors qu'est-ce que vous chantez? (*Un silence. Les deux parties s'observent. Elles sont un peu moins en sympathie qu'au début.*)

ANGÉLIQUE, *faisant lâchement les avances.* — C'est un fort? (*Le garçonnet se contente de hausser les épaules*). Ah! c'est pas un fort! Qu'est-ce que c'est donc?

LE GARÇONNET, *supérieur.* — Cherchez.

ANGÉLIQUE. — J'y suis. C'est un chemin d'fer.

LE GARÇONNET, *triomphant.* — J'étais sûr que vous diriez ça à cause des tunnels.

ANGÉLIQUE. — J'aurais dû trouver tout de suite.

LE GARÇONNET, *continuant à triompher.* — Mais vous n'avez rien trouvé du tout. J'étais sûr que vous croiriez qu'c'était un ch'min d'fer. Mais c'est justement pas un ch'min d'fer.

ANGÉLIQUE, *écrasée de cette supériorité.* — Alors j'vois pas. Vrai, j'vois pas. J'donne ma langue au chat.

LE GARÇONNET, *impitoyable.* — Vous auriez pu commencer par là. (*Enveloppant d'un geste circulaire et architectonique l'ensemble éphémère de ses constructions*). C'est Paris!

ANGÉLIQUE, *ahurie.* — Hein?

LE GARÇONNET, *imperturbable.* — C'est Paris. Voilà la Seine, le pont Alexandre, la Concorde, le Panthéon, Notre-Dame... Tout à l'heure l'eau va envahir tout ça, comme cet hiver. Ce sera très rigolo. Je joue aux inondations.

ANGÉLIQUE, *enthousiasmée.* — A la bonne heure! Voilà un jeu épatant!

LE GARÇONNET, *se rengorgeant.* — Et j'l'ai trouvé tout seul. J'vous l'dis à vous parce que vous êtes trop vieille pour y jouer. Mais je l'dirais à personne d'mon âge, parce que ça s'rait plus du tout amusant si les autres y jouaient aussi.

ANGÉLIQUE, *convaincue.* — Sûr!

A ce moment parait, Gulliver dominant Paris, un monsieur d'une quarantaine d'années, entièrement et élégamment vêtu de flanelle beurre. Un fil minuscule de moire rouge trahit en lui, presque malgré lui, un chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur. Le monsieur n'est d'ailleurs pas que décoré; il est aussi décoratif. Ses yeux sont d'un bleu pensif; sa barbe d'un blond rhénan; elle est soigneusement taillée, peignée et lustrée. Il n'a pas de monocle.



Le Monsieur, *intervenant.* — Ce petit vous ennuie sans doute, Madame?

Angélique. — Oh! non, Monsieur, au contraire.

Le Monsieur. — Tant mieux parce que sans cela...

Il n'achève pas sa pensée, s'étant brusquement absorbé dans la contemplation d'Angélique. Il ne peut pas ne pas la trouver charmante: elle est charmante; il la trouve donc charmante. Ça ne lui suffit d'ailleurs pas; il veut en savoir davantage. Ce n'est pas seulement parce qu'il est homme; ce n'est pas seulement parce qu'elle lui plaît; c'est aussi parce que, chez lui, la curiosité est professionnelle. Il est romancier de son état; il est même, croit-il, le seul romancier de sa génération qui ait du talent; son état, c'est lui.

Le Monsieur, *au garçonnet.* — Fais-moi donc le plaisir d'aller jouer un peu plus loin.

Le Garçonnet. — Mais, papa..., faut que j' finisse Paris avant qu'la mer monte.

Le Monsieur, *satirique par principe.* — Si ton Paris était fini, ce ne serait plus Paris. Paris n'est jamais fini, tu sauras ça. Allons, va faire tes architectures ailleurs.

Angélique, *sympathisant avec le garçonnet.* — Oh! Monsieur, il serait très facile que je m'recule.

(*L'œil du garçonnet s'embue de reconnaissance.*)

Le Monsieur. — Je n'aurais pas osé vous déranger, Madame, mais du moment...

(*Il n'achève pas sa pensée, — quand il n'écrit pas, ce serait du travail perdu, — il se contente de la laisser deviner en se précipitant sur la chaise d'Angélique, qu'il transporte avec une facilité dérisoire, — et dont il n'est pas fâché qu'on s'aperçoive, — à quelques mètres de là. Il s'empare d'une autre chaise vacante et, après lui en avoir demandé la permission, s'installe à côté d'elle. La curiosité professionnelle opère; avec une habileté dont il se félicite, — et d'ailleurs dans l'espèce superflue, — il interroge, questionne, scrute, enquête, si bien qu'au bout d'une heure, il en sait sur Angélique Croche exactement autant qu'elle-même, voire un peu plus, comme il sied à un romancier psychologue, pour qui le déploiement des replis les plus secrets du cœur humain n'est qu'un jeu.*

Le Monsieur, *lui rendant sa dépêche.* — Votre ex-ami m'était qu'un goujat!

Angélique. — Mon Dieu! vous savez, ils le sont presque tous. (*Sans rancune.*) C'est rare, un homme riche bien élevé.

Le Monsieur, *synthétique.* — Ah! que!

Angélique. — Même quand on n'marche pas avec, allez!

Le Monsieur. — Je m'en doute. Oh! je les connais, allez! Mon métier me force à vivre avec eux. Ça n'est pas drôle tous les jours.

Angélique. — Et encore vous, vous n'avez que les jours. Mais moi, j'ai les nuits!

Le Monsieur (*attendrissement russe*). — Pauvre petite! — Et je suis sûr que vous ne demanderiez qu'à vous attacher quelqu'un qui serait gentil avec vous?

Angélique, *sincère.* — Je l'adorerais.

Le Monsieur. — Oui, mais il faudrait qu'il vous donnât (*se lissant la barbe*) des mille et des cents.

Angélique, *spontanée.* — Oh! pas tant qu'ça! Des mille suffiraient.

Le Monsieur. — C'est bien ce que je disais. Vous êtes une femme (*lissant toujours*) de luxe.

Angélique. — Oh! non! oh! non! j'suis pas rat, voilà tout! J'peux pas compter. Ça m'fatigue.

Le Monsieur. — C'est cependant nécessaire, car enfin, avec tout ça, qu'est-ce que vous allez faire maintenant?

Angélique, *insouciante.* — Oh! c'que j'trouverai. J'suis pas en peine; j'suis jeune, j'suis pas mal...

Le Monsieur. — Vous êtes très jolie.

Angélique, *très simple.* — Oui... Enfin j'plais. Alors, tant qu'y aura des hommes qu'ça embêtera d'me voir avec d'autres, j'suis sûr d'avoir d'quoi me retourner.

Le Monsieur, *riant.* — C'est le mot. (*Brusquement*). Savez-vous que je vous trouve exquise? Malheureusement...

Angélique. — Vous n'êtes pas le Pérou.

Le Monsieur. — Ni même les États-Unis. Vanderbilt et Carnegie ne sont pas mes associés. Les Argentins ne m'envoient pas leur argent. Je dois me contenter de ce que je gagne. Oh! je gagne largement ma vie. Je vis seul avec ce gosse que j'ai eu d'une petite amie, dans le temps. Je suis libre. (*Un temps*). Vous êtes embêtée; moi, je m'embête. J'ai idée qu'en réunissant nos deux embêtements, on ne s'embêterait peut-être pas. Hein! qu'est-ce que vous en dites?

Angélique. — Je dis... je dis...

Le Monsieur. — Je sais; je ne suis pas l'Amérique du Nord que vous aviez hier; moins encore l'Amérique du Sud que vous aurez demain; mais, en attendant, je peux toujours servir à les relier. Je peux faire l'isthme.

Angélique. — Plait-il?

Le Monsieur. — Vous n'avez jamais entendu parler de Panama?

Angélique. — Oh! si... voyons!... les chapeaux.

Le Monsieur. — Non. De l'isthme?

Angélique, *cherchant.* — L'Isthme! L'Isthme! Oh! ça, jamais!

Le Monsieur jette sur sa future compagne un regard ravi.

Le Monsieur. — Bon! (*Tapant dans ses mains*). Eh! là! on rentre! (*à Angélique.*) Je viendrai vous retrouver après le dîner, aux Roches.

Angélique. — C'est ça. (*Au petit qui arrive en courant.*) Dis donc, tu sais, demain, si tu veux, on jouera ensemble aux inondations.

Le Garçonnet. — Ah! non alors! puisque je vous ai dit que si un autre y jouait, j'trouverais plus ça amusant.

Le Monsieur, *faisant son petit La Rochefoucauld et s'écoutant penser.* — Etonnez-vous donc après cela que nous soyons jaloux, les hommes! (*A Angélique*). Dès qu'un autre joue avec vous au petit jeu que vous savez, eh! bien, nous non plus, nous ne trouvons plus ça amusant.

Angélique, *jetant sur son compagnon un regard moite d'admiration.* — Comme vous connaissez le cœur humain!

Le Monsieur, *sublime d'importance voilée, de supériorité comprimée et de modestie consciente; tout doucement.* — J'en vis!

Romain Coolus.



DÉFINITIONS

Fiancé . . . . . *prisonnier sur parole.*

Soufflet . . . . . *une gifle qui va dans le monde.*

Prétexte . . . . . *la fausse natte de l'Occasion.*

Collage . . . . . *une prison pour dettes... de cœur.*

Défunt . . . . . *un homme accompli.*

Caprices . . . . . *les chiquenaudes de l'amour.*

Cancans . . . . . *les petits fours de l'oisiveté.*

Epine . . . . . *la duègne de la rose.*

LE ROMAN DES DEUX MENHIRS

Dessins de Guydo



I

Nous étions deux méchants cailloux couchés dans la bruyère... lorsqu'un beau jour (il y a de cela bien longtemps!), un modèle de M. Cormon, pour étonner sa belle, nous dressa debout, tout simplement...



II

Sur nous passa l'indifférence des siècles... Parfois, au printemps, les naïves amours des bergers armoricains ont égayé notre solitude...



III

Le romantisme nous tira de l'oubli. Les dames du château voisin nous amenèrent leurs hôtes. Nous devinmes « sujets lithographiques », et aussi de pieux personnages :

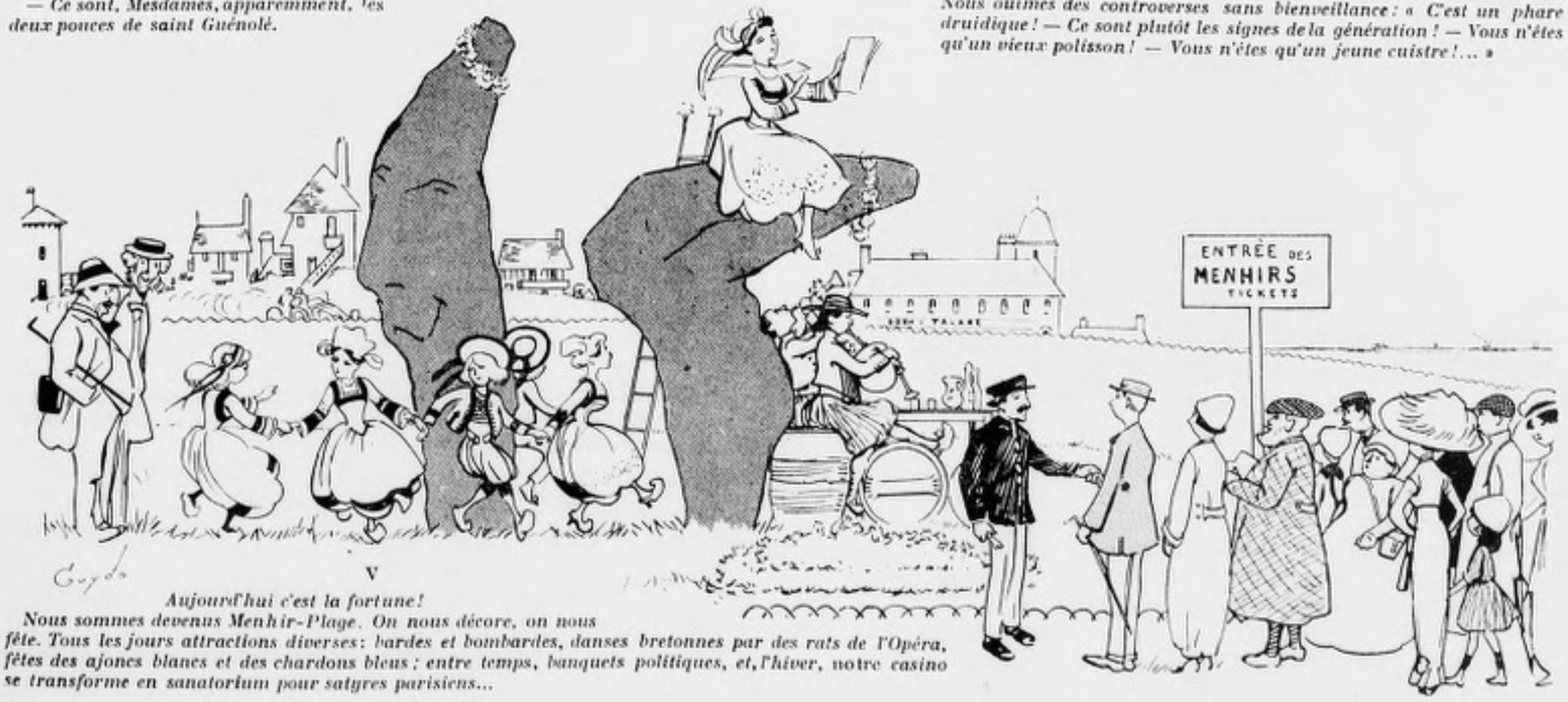
— Qu'en pensez-vous, Monsieur le curé?

— Ce sont, Mesdames, apparemment, les deux pouces de saint Guénolé.



IV

Arriva l'ère des savants... On nous palpa, on nous mensura, on nous écorna. Nous ouïmes des controverses sans bienveillance : « C'est un phare druidique! — Ce sont plutôt les signes de la génération! — Vous n'êtes qu'un vieux polisson! — Vous n'êtes qu'un jeune cuistre!... »



V

Aujourd'hui c'est la fortune!

Nous sommes devenus Menhir-Plage. On nous décore, on nous fête. Tous les jours attractions diverses: bardes et bombardes, danses bretonnes par des rats de l'Opéra, fêtes des ajones blancs et des chardons bleus; entre temps, banquets politiques, et, l'hiver, notre casino se transforme en sanatorium pour satyres parisiens...



OSTENDE

Ostende est un pays charmant
Où l'on vit on ne sait comment,
Sur une digue,
A la merci du flot amer ;
Là se noue au nez de la mer
Plus d'une intrigue.

Les dames s'en vont, le matin,
Baigner épaules de satin
Et jambes roses ;
La vague apporte son baiser
Et l'Océan vient se briser
Sur bien des choses !...

Au grand émoi des matelots,
On voit alors surgir des flots
Ou d'un corsage
Maints récifs que l'on ignorait,
Tendres écueils où l'on voudrait
Faire naufrage.



C'est ainsi que périt mon cœur...
Baigneuses, honorez d'un pleur
Sa fin tragique,
Car c'est un sort des plus touchants
Que d'être défait dans les champs
De la Belgique !

H. R.

Nouvelles Variations sur mon ami Réséda

Chez Maurice. Divan. Cigarettes russes. Spécialité de cigarettes russes (contrebande). Réséda en smoking. L'heure morne de l'avant-dîner.

MAURICE. — Alors Mauricette?
RÉSÉDA. — Je dîne avec elle.
MAURICE. — Le grand amour?
RÉSÉDA. — Ça se tire.
MAURICE. — Trois mois.
RÉSÉDA. — La première période.
MAURICE. — Trois, six, neuf. On rebaille!
RÉSÉDA. — Sais pas.
MAURICE. — Flemme?
RÉSÉDA. — Très.
MAURICE. — Mon vieux, tu as raison. Les vacances c'est les vacances. Le 1er août n'est plus le 31 juillet. Ceux qui ont des femmes, les plaquent. Ceux qui n'en ont pas, en prennent. Ceux qui vivent à la campagne vont dans les villes; ceux qui sont dans les villes vont à la campagne. Seulement ils se retrouvent quelquefois aux mêmes endroits : ville d'eaux, c'est ville pour les uns et eaux pour les autres
RÉSÉDA. — C'est même pour cela qu'on y paie double.
MAURICE. — Très juste.
RÉSÉDA. — Alors, tu crois que je devrais plaquer?
MAURICE. — Il est temps.
RÉSÉDA. — Et Mauricette?
MAURICE. — Elle te remplacera.
RÉSÉDA. — Oui...
MAURICE. — Evidemment...
RÉSÉDA, *après un silence*. — Toi, qu'est-ce que tu fais?
MAURICE. — Oh! moi! c'est différent. Loulou, tu comprends, mon vieux, Loulou, je ne peux pas la plaquer...
RÉSÉDA. — Oui...
MAURICE. — Evidemment...
RÉSÉDA. — Alors, quand partez-vous?
MAURICE. — Après-demain.
RÉSÉDA. — Où?
MAURICE. — Evian. J'ai soupé de la mer.
RÉSÉDA. — Ah! Alors fini. A dans un, deux mois.
MAURICE. — Tu m'enverras des cartes postales.
RÉSÉDA. — Toi aussi. Bonsoir.
MAURICE. — Bonne chance.
RÉSÉDA. — Merci.

***

Le boulevard est solitaire, avec, déjà, des feuilles mortes qui font du skating sur le trottoir. Il fait très lourd : ça sent la pluie. Gros nuages noirs. Un pauvre crépuscule qui a l'air d'économiser la bougie. L'heure du découragement. Le monologue décousu des pensées grises.

— Mauricette, je l'ai tant désirée...

La ronde des souvenirs émus : longues attentes au thé X; promenades matinales au Bois, orchidées précieuses, dîners fins, sourires et paroles légères : « En camarade, mon petit Réséda, un bon baiser sur la joue; là, au revoir! » et la porte fermée qui fait l'escalier noir, si noir! C'était tout alors : et n'est-ce pas la même angoisse de désir qui revient le prendre à la gorge? Non! un souvenir, ce n'est qu'un souvenir qui s'enfuit, qui a tourné au coin de la rue :

— Je l'ai pourtant eue...

Le cinématographe du passé s'active : une nuit, images confuses et hâtives, un voile violet sur la plaque des rêves. Puis des rires perlés, une voix de gosse ébouriffé, sa voix, « Ça y est, on se débine! » La bousculade du départ. Les cinq jours à Trou-sur-mer, dans les premiers rayons du bonheur de mai. L'auberge enguirlandée de roses au bord de la route entre les aubépines. La mer sauvage est vierge. La plage mélancolique, les hôtels fermés et le casino désert. Le clair de lune sentimental. La chanson d'amour des oiseaux et des cœurs. Les longs discours, les plus longs baisers. La folie des jeunesses mêlées.

Puis, la lassitude des nuits trop courtes et du tête-à-tête perpétuel.

— Comme la pluie est triste sur la mer!...

C'est déjà le retour, le retour plus grave, avec la notion d'un passé qui n'est plus.

— La rose de notre passion s'effeuillait et ses pétales éparpillés formaient encore sous nos pas un tapis très doux de tendresse... (Eh! j'aime toujours à cultiver les images!)

Les premiers becs de gaz s'allument, jaunards. Le présent se dresse : ironie, scepticisme, mufflerie. Les prospectus froissés qui traînent, ont, sur le trottoir, des ombres étranges.

— Est-ce assez bête de s'attendrir! Cela a été, et puis c'est fini. Voilà tout!

Voilà tout! Cela a fait un bruit de cristal fêlé, ces deux petits mots tout secs. Est-ce bien tout?

— Evidemment, il y a l'habitude, une agréable habitude!...

Tout le bourgeoisisme de l'existence. Considérations matérielles : une petite femme gentille, fidèle, qui fait envie aux amis, commode, gaie, économique. La perle des maîtresses pour jeune homme rangé de bonne famille.

— Je n'en retrouverai pas de pareille. C'est possible; mais j'en ai assez!

Voici les mots violents qui vont plus loin que la pensée. L'accès de fausse sincérité : elle le dégoûte, il n'en veut plus; il faut bien se quitter un jour; il y a trop longtemps que ça dure.

— Je saurai être énergique!

***

Le coquet entresol de Mauricette. L'inévitable galerie avec petits carreaux. Salon Louis XVI, salle à manger Henri II. Dans la chambre bleu de ciel Mauricette est étendue.

RÉSÉDA (*entrant*). — Bonjour.
MAURICETTE. — Bonjour, toi!
RÉSÉDA. — Ça va?
MAURICETTE. — Oui, et toi?
RÉSÉDA (*s'efforçant de bougonner*). — J'ai faim : il est huit heures, et tu n'es pas seulement prête!
MAURICETTE. — Là, ne te fâche pas, mon chéri; je t'ai fait une surprise.

RÉSÉDA. — Ah!... Qu'est-ce que tu as encore inventé?

MAURICETTE. — Nous ne sortirons pas ce soir. Nous dînons ici.

RÉSÉDA *(radouci)*. — Vrai?

MAURICETTE. — Oui, tu vas voir : un petit dîner fin. Je ne te dis que ça!...

RÉSÉDA. — Et nous allons dîner en tête-à-tête comme autrefois?

MAURICETTE. — Oui, gros gâté. Là, tu diras encore qu'on ne fait pas tes quatre cents volontés?

RÉSÉDA. — Non! non!

MAURICETTE. — Et puis, ce n'est pas tout! Devine?

RÉSÉDA. — Je ne sais pas. Quoi?

MAURICETTE. — Voilà; nous partons demain. J'en ai assez de Paris. Tout le monde est parti. J'ai pris les billets.

RÉSÉDA *(très ennuyé)*. — Écoute! non, ce n'est pas possible!... Ce n'est pas de ma faute... Justement... je voulais te dire... tu comprends... Il faut...

MAURICETTE. — Il ne faut rien du tout! N'est-ce pas? les vacances sont les vacances.

RÉSÉDA. — Tu crois?

MAURICETTE *(le contrefaisant)*. — Tu crois?... Non, mais est-il bête! Il faut que j'aie les idées pour lui. Heureusement que je t'aime!

RÉSÉDA. — Tu m'aimes?

MAURICETTE. — Et toi?

RÉSÉDA. — Moi, beaucoup!

Un grand silence. Gestes au gré du lecteur.

RÉSÉDA... *(après un temps)*. — Tu ne m'as pas dit où nous allions.

MAURICETTE. — Eh! bien, j'avais assez de la mer. Alors la montagne, c'est plus campagne : j'ai retenu des chambres à Evian...

PHLOX.

Pensées en papillotes

Une femme résiste rarement autant qu'elle peut, jamais autant qu'elle veut, toujours autant qu'il faut.

Les femmes aiment qui les bat, les hommes aiment qui les bâte.

Une femme ne se trompe pas sur l'amour qu'elle inspire, mais elle se trompe parfois sur celui qu'elle éprouve.

On descend de l'amour à l'amitié; on ne remonte pas de l'amitié à l'amour.

Dans toutes les femmes si différentes que l'on possède, c'est soi-même que l'on aime sous diverses faces.

On n'est jamais aimé pour ce que l'on croit.

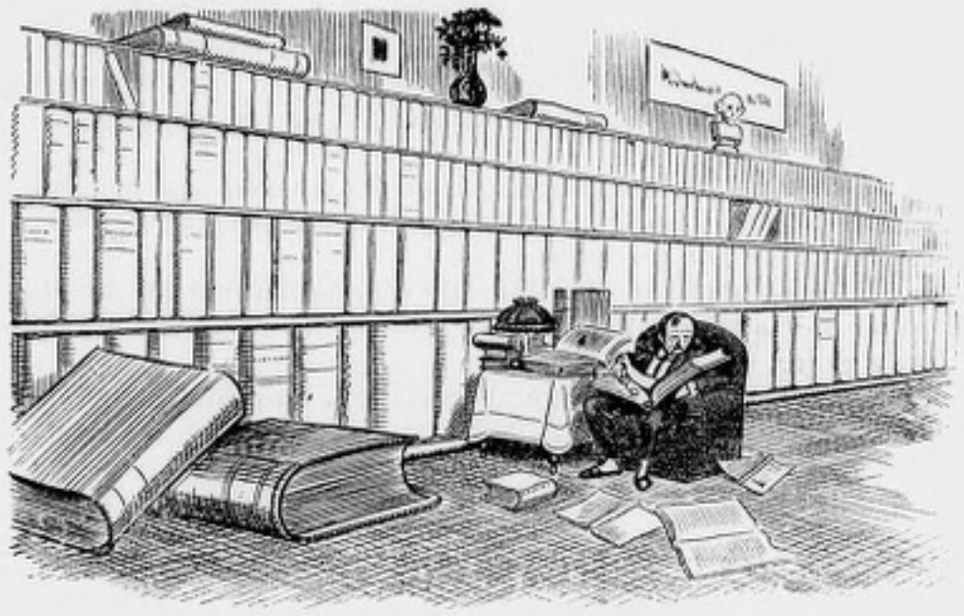
La fidélité est comme le phonographe, une chose que l'on aime... chez les autres.

Certaines femmes savent être si différentes dans l'amour que leur amant, en les caressant, a sans cesse l'impression de les tromper, tout en leur restant fidèle.

Ce qui ennuie le plus dans certaines trahisons, ce n'est pas tant d'avoir été trompé que de se voir souffrir, sans remède immédiat.

A chaque femme nouvelle, nous présentons le côté de nous-même qui peut lui plaire le plus, si bien que parfois nous ne nous reconnaissons plus nous-mêmes.

FAUBLAS.



LES LIVRES

Avez-vous lu *Forse che si forse che no*, le dernier livre de Gabriele d'Annunzio ?

Ce long poème en prose est bien héroïque pour les pauvres petites gens que nous sommes! On y vit et on y meurt en beauté, avec des gestes divinement esthétiques et cela n'est pas accessible à tout le monde, car tout le monde ne sait pas éprouver *des joies de pourpre* et *des félicités terribles*. Cela peut effaroucher certains tempéraments modestes.

Aussi s'échappe-t-on tout tremblant des cinq cents pages frémissantes, les yeux éblouis de couleurs somptueuses, les oreilles emplies de symphonies miraculeuses... mais les nerfs crispés au point d'en avoir presque la danse de Saint-Guy.

D'ailleurs ces excès admirables ne conviennent guère mieux aux surfemmes et aux surhommes de M. Gabriele d'Annunzio. Et ce sont à d'horrifiantes catastrophes que mènent l'aviation et l'amour, quand l'homme de l'air cède aux passions terrestres et que les amoureuses veulent avoir des ailes.

Paolo Tarsis « le taciturne » qui possède le ciel du haut de l'Ardée son *Vélivole* (ce joli nom est dû à Virgile, paraît-il), Paolo Tarsis rencontre ici-bas, à Mantoue, deux dames, lesquelles se mettent à l'aimer terriblement, pour leur malheur et pour le sien. L'une est Vana, *la vierge olivâtre* qui mourra incomprise et intacte. C'est grand dommage car elle rappelle *les plus délicates miniatures indo-persanes où la Belle se penche pour boire l'âme de la rose tandis que passe le Cavalier en drap d'or sur palefroi fleur de pêcher, balzan de trois*, et elle chante le Schumann avec une *déchirante suavité*.

L'autre est Isabella, *l'enchanteresse*, qui n'est plus vierge, puisqu'elle est veuve, et qui a *les longues jambes lisses comme celles des clairs crucifix d'argent polies par des milliers de lèvres pieuses... les mains maigres, aux ongles lachetés de blanc... et toute la chaleur épandue sous la peau comme une saison dorée... et l'inquiétude des veines et l'odeur profonde!* Isabella, familièrement Isa, ne chante pas mais elle danse et elle vole avec Paolo. Et comme elle aime le nombre trois, elle marque aussi un goût très vif pour Aldo « le jeune dieu déchu », joueur de violoncelle dont les sourcils sont admirables à tel point que les regards d'autrui se *fixent sans cesse non sur ses yeux mais plus haut que ses yeux*.

Malheureusement Aldo, qui l'adore, est son frère et c'est un peu gênant... Pourtant cela ne les gêne pas.

Il y a encore Lunella dite Forbicicchia, parce qu'elle découpe avec des ciseaux de belles images dans du papier blanc. Luna est une petite fille très sensible. Ah! comme elle pleure de voir sur le manche du violoncelle, les doigts de son frère Aldo *qui sont si malades!!*

Et puis il y a Tiapa la poupée de Lunella, une poupée très sensible aussi, cela va de soi.

Et puis il y a les chevaux qu'on appelle tout simplement Caracalla et Pergolèse et la chienne Assra dont le nom sonne comme une malédiction.

Et tous, tous, cavales et cavaliers sont toujours ivres, ivres de rêves, ivres de légendes, ivres de volupté, de morsures et de blessures. Et tous ils galopent, frénétiques vers l'abîme. Vana se poignarde, Assra périt, Isa devient folle, Tiapa se casse les

jambes. Et Lunella et Aldo s'en iront loin, loin *avec leurs pieds*. Et l'aviateur, à demi consumé, tombera du ciel sur une plage, avec ses pieds aussi, dont l'un est brûlé et qu'il trempera dans la mer. Ah! ce bain du pied inaminé qui ne ramine pas l'*Animateur!*

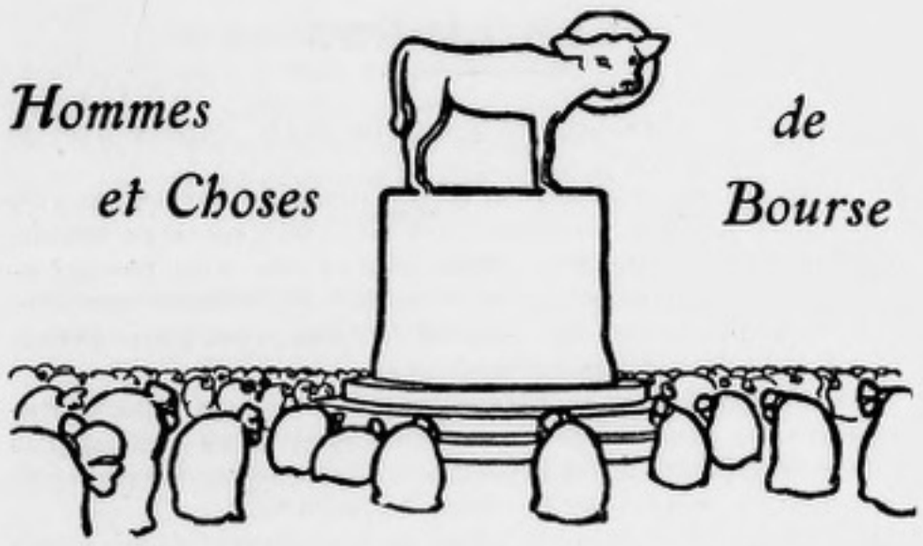
Combien pénible ce tableau final de l'homme ailé qui naguère *portant sur la cime de son courage l'immortalité de la douleur montait au delà de la victoire!*

Mais c'est ainsi que M. Gabriele d'Annunzio portant sur la pointe de sa plume l'immortalité de son tatent monte au delà de la gloire.

Telle est, du moins, notre appréciation. La postérité la ratifiera-t-elle?

Forse che si, forse che no

Hommes et Choses de Bourse



Les rentrées s'opèrent peu à peu et sans douleur. Si elles ne sont pas encore bien nombreuses, elles *sont*, et c'est cela qui est intéressant à noter. Cependant les affaires, — en attendant les nouvelles, — ne présentent pas d'animation extraordinaire; elles laissent pas mal de loisirs qu'on emploie le mieux possible. Tout le monde vient d'être fortement occupé par la confection de la circulaire suivante, tirée à des centaines et des centaines de mille et expédiée à tous les clients, sérieux et occasionnels, de tous les intermédiaires du Parquet, de la Coulisse, des Banques et Établissements de crédit et ainsi conçue, après une collaboration des principaux émetteurs et introducteurs de valeurs :

« I. — Vu que toutes les valeurs mobilières ne peuvent pas être de première qualité;

« II. — Attendu qu'il faut qu'il y en ait de première, deuxième, troisième, etc., qualité;

« III. — Attendu qu'il n'est pas toujours facile de savoir, au moment de la création, de l'introduction, du placement d'une valeur quel sera son avenir, son rendement, sa sécurité;

« IV. — Considérant que toute valeur peut, avec beaucoup de patience, soit être une source de grand profit, soit une cause de déconvenue;

« V. — Considérant que toutes les entreprises ne peuvent pas infailliblement justifier les calculs des ingénieurs, qu'une partie d'entre elles est vouée à la faillite;

« VI. — Considérant cependant qu'il est dans l'intérêt essentiel des promoteurs, émetteurs, introducteurs d'actions, d'obligations, parts de fondateurs, etc., que ces titres soient absorbés par le public;

« Ordonnons à toute notre clientèle de ne jamais s'enquérir de la sécurité des valeurs offertes, mais de les prendre les yeux fermés, car c'est au hasard de la fortune... qu'on fait sa pelote et non en se montrant trop exigeant. »

Les effets de cette circulaire ne se sont pas fait attendre et si la Banque d'Angleterre se trouve dans l'obligatiion d'élever le taux de son escompte c'est par suite du drainage qui s'est opéré. Les capitaux affluent chez les intermédiaires; les clients exigent du titre sans spécifier aucun.

C'est l'âge d'or revenu.

Si après cela, les transactions ne machent pas, c'est que je ne sais réellement pas ce qu'il faut.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Une température radieuse favorise en ce moment Vichy-la-Belle, aussi l'affluence est-elle nombreuse et élégante; personnalités cosmopolites et parisiennes se rencontrent le soir au casino, sur les terrasses, au théâtre et l'après-midi autour des sources diverses si bienfaisantes de l'établissement thermal unique au monde, celui si élégant, si luxueux de Vichy.

—

La location, en ce moment, à Marigny, est formidable, et dame buraliste ne sait, en vérité, où donner de la tête.

On veut applaudir de Max, superbe dans la *Houppelande*, en marinier chemineau des rivières; Sergine, merveilleuse en fille du peuple; Silvestre, gavroche accompli; Eugénie Nau, si pittoresque. On veut aussi admirer dans la *Tour de Babel* la radieuse beauté de Germaine Gallois, la gaieté de Girier, la fantaisie de Betty Daussmond et de Myral ..

—

Les nouveaux débuts viennent encore d'agrémenter le très intéressant spectacle du concert et du cirque. Citons, notamment, Bauwett et Romagnan avec leurs Automates comiques; M. Rénoldi, le très habile écuyer : Mlle Eve de Clerc, avec un nouveau dressage de haute école, etc. L'Argentina, la célèbre danseuse espagnole dont le succès va grandissant, reste, bien entendu, au programme.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Apollo : Reprise de *Hans ou le Joueur de flûte*.

—

Zig-Zag. — Quel fut l'étonnement des Parisiens, en voyant ce bon Noblet orné d'une chevelure bientôt opulente, c'est rien de le dire. Entre nous (soyons indiscrets), l'excellent artiste doit ce changement à l'Extrait capillaire des Bénédictins du Mont Majella qui, par Senet, fut conseillé à notre comique si aimé du public parisien.

—

Grâce à l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING on demeure jeune et belle toute sa vie. Une chose à remarquer, c'est la fraîcheur exquise produite par cette eau; une application faite après les visites et les courses fatigantes rend aux traits toute leur limpidité et la physionomie se rassérène comme par enchantement. En vente, 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés, pharmaciens et coiffeurs.

—

CONSEILS DE L'INSTITUT DE BEAUTÉ
26, Place Vendôme.

Toutes les femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elles doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté! Ces produits sont présentés dans des boîtes miniatures, chefs-d'œuvre de goût!

—

Il n'est de teintures pour cheveux inoffensives que celles à bases végétales, comme les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour blanchir la peau et lui donner un éclat de jeunesse, il faut employer le *Véritable lait de Ninon*, employé avec succès pour le visage, le cou, les épaules. *Le Véritable lait de Ninon* existe en trois nuances : blanc, rose, Rachel. Prix : 5 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 5 fr. 85. *Exiger le nom de La Parfumerie Ninon*, 31, rue du Quatre-Septembre, qui n'a pas de succursale ni en France ni à l'Étranger.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres. le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferrière, directeur

CHATEAU-D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL, premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre. 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL. belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY. premier ordre. 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL RÉGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDÈRE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza Fondo-Toce).

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tel. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

HYGIÈNE INTIME — HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté. Discrétion

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. BARLET, 112, r. Réaumur.

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 f. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Xe).



MASSEUSE diplômée Mme Helie, 25, rue Bergère, Paris

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les PILULES VIRILIS, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.*
PRIX : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*).
Écrire au Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R Pitot, NIMES

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mme DUC 54 r. Caumartin, Paris (3e ét.)

PHOTOS PARISIENNES dans leur MILIEU. Ce album 2 fr. 12 albums 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

SAGE-FEMME 1re prés., consult. et corresp. (Discrét.) MAZET (J.), 142, Boul. Magenta, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

Le Gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Fabiano.



LA JAMBE
A travers les Ages

IX. — Du prestige des bas de soie

Il semblerait, à première vue, — entendez à la vue de l'accoutrement des dames au début du XVIIe siècle, — que jamais temps ne fut moins propice à l'amour que celui où règna le bon roi Henri IV. Roides corsages et robes cerclées de cerceaux au point de les faire ressembler à des cloches rigides, donnaient aux femmes, selon l'expression d'un historien, une apparence géométrique. Or, géométrie rime très mal avec galanterie.

Mais, comme toujours, il faut se garder de s'en tenir aux apparences; il faut s'appuyer fermement sur la froide raison qui nous avertit, depuis le début des civilisations et sans exception, que plus une citadelle apparaît gardée, plus elle est tentante au coup de main et à l'assaut.

Et c'est bien le cas. Il suffirait du beau surnom du roi navarrais pour nous en avertir. Le vert galant prouvait à tous ses sujets que le cotillon de la belle Gabrielle n'était pas une défense si sérieuse que les murailles de Paris; et l'expérience ne le démentait pas.

Les dames, au surplus, avaient soin de rassurer les timorés par des moyens subtils mais sûrs : elles qualifiaient les nuances de leurs impressionnants vertugadins de petites épithètes qui allaient au cœur : c'était la couleur de *veuve réjouie*, le *baise-moi ma mignonne*, le *désir amoureux* ou le *temps perdu*.

Et puis, surtout, elles avaient le bas de soie, objet de luxe si coûteux, qu'il faut bien penser qu'elles ne s'en paraient pas pour le laisser dans l'obscure prison d'un dôme de brocart. Elles s'en gardaient en effet; non seulement elles savaient excellemment le montrer à propos sur une attrayante cheville, mais elles en faisaient un gage d'amour singulièrement délicat en le confiant à leurs amants pour qu'ils le portassent sur eux. Tous, heureusement, n'étaient pas d'une humeur si glorieuse ni si indiscrète que ce marquis de Cascaës, ambassadeur d'Espagne, qui promenait à son chapeau celui de sa belle.

Quel progrès dans les mœurs depuis le siècle, si proche pourtant, de Brantôme, où l'on n'avait su imaginer que la mode inverse ! Car c'étaient les gentilshommes alors qui se déchaussaient et faisaient mettre leurs bas à leurs maîtresses « quelques huit ou dix jours, du plus que du moins, et puis les portoient en très grande vénération. »

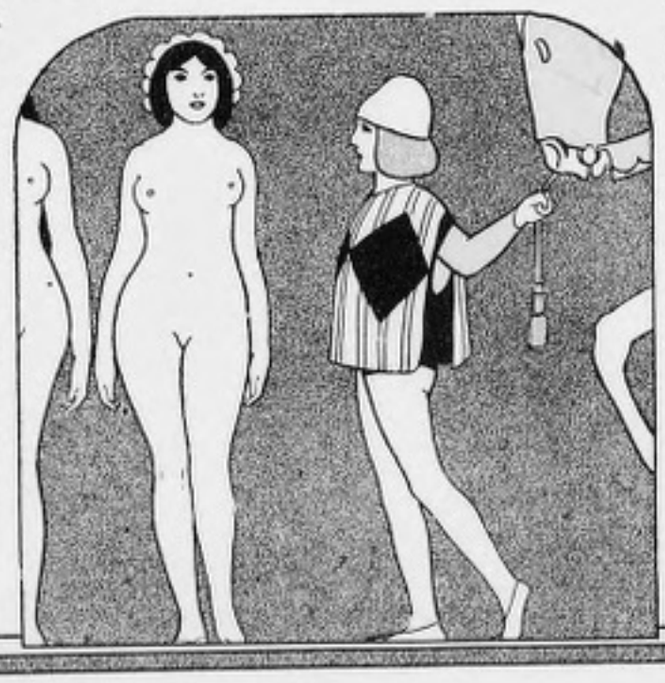
Le règne de Louis XIII ne le céda point à celui d'Henri IV, quelque fâcheuse réputation qu'on ait faite à ce roi peu jovial. Il semble même que sa rigoureuse vertu n'ait été qu'un stimulant pour ses sujets. La robe devient non moins ample mais plus souple, le bas se revêt des couleurs les plus variées et les plus voyantes : rouge, vert pomme ou bleu de ciel; la chaussure est de satin, la mule de maroquin violet, jaune ou blanc. La mode qui, comme on l'a dit plaisamment, est femme, surpasse la volonté des potentats; et le nôtre ne put faire autrement, lorsqu'il épousa la reine Anne d'Autriche que de lui offrir en premier présent une merveilleuse paire de bas, brodés en or et en perles, des emblèmes généalogiques de sa famille.

Et quand nous n'aurions point de documents historiques sur l'importance capitale de la jambe à cette époque, nous aurions encore ceux de l'art qui ne peuvent mentir à nos yeux mêmes. Car il faut noter que c'est du règne de Louis XIII que datent les premières tentatives des maîtres pour en fixer la séduction. C'est le plus souvent la scène de l'essayage de la chaussure qui est représentée :

Quand ce beau cordonnier me chausse
Toujours il me blesse en effait
Et pour toute excuse il s'en gausse
Disant que j'ay le pied bien fait.

Mais les Précieuses, dira-t-on, ces fameuses Précieuses aux oreilles si chastes qui ne souffraient point qu'on fît allusion même aux matérielles nécessités de l'amour ?

Eh, mon Dieu, elles étaient comme les autres, et même pis ? Le mot ne compte point en semblable aventure, mais le fait. Et vous pouvez croire que ce n'est pas par hasard qu'elles avaient intitulé leur trois jupes : *la modeste*, *la friponne* et *la secrète*.



Et s'il vous en faut davantage, nous vous rappellerons que Voiture, leur rimeur attitré, les délectaient de petites pièces qui ne chantaient point uniquement les beautés philosophiques. Telles ces stances « sur une dame dont la jupe fut retroussée en versant dans un carrosse de campagne » où la strophe la moins risquée est la première :

« Philis je suis dessous vos lois ;
« Et sans remède cette fois
« Mon âme est votre prisonnière,
« Mais sans justice et sans raison
« Vous m'avez pris par le derrière !
« N'est-ce pas une trahison ! »

D.

Samedi 17 Septembre 1910 — 48e année, N° 38

LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

L'EMBARRAS DU CHOIX



LUI. — Où irez-vous cet automne : Chez les Saint-Persil ou chez les Follépate ?
ELLE. — Je ne sais pas encore... Je me tâte.
LUI — Voulez-vous que je vous aide ?

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Phar.ie MIDY, PARIS et toutes Phar.ies

BRISE DE MAI
MUGUET ULTRA-PERSISTANT.
ED. PINAUD, PARIS

MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Epoques et en Evitent les Douleurs.
Le fl. 4f50 fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.


DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER



LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré

GERMANDRÉE

en POUDRE, en CRÈME
et sur FEUILLES
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.



SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

Cäsar et Minka
Elevage et Commerce de CHIENS de RACE
ZAHNA (Prusse)
Chiens de Race les plus Beaux

de toutes espèces (**Chiens de garde, de luxe, de compagnie et de dames, ainsi que toutes sortes de chiens de chasse**), du grand chien **dogue d'Ulm** et de montagne au **plus petit babichon de salon**.
Prix courant illustré gratis et franco.
Expéditions en toute saison et dans toutes les parties du monde
Grande Exposition particulière permanente en gare de ZAHNA
Prix de la Brochure : " Elevage, Soins, Dressage et Traitement des Maladies du Chien de race ", Mk. 6,50.

PLAQUES JOUGLA

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS.



EN VENTE PARTOUT

PARIS PARIS
AU BON MARCHÉ
MAISON A. BOUCICAUT
Lundi 19 *Septembre et jours suivants*
EXPOSITION SPÉCIALE DE
TAPIS, AMEUBLEMENTS
Linge de Table et de Maison, Articles et Vêtements pour Pensions
MISE EN VENTE, à des PRIX LARGEMENT DIMINUÉS,
de TAPIS d'ORIENT modernes ayant servi à l'installation du Salon des ARTISTES FRANÇAIS.

ON DIT... ON DIT...



Ses Vacances.

O simplicité démocratique!

On n'a pas manqué de nous raconter que M. Briand, pour fuir les fatigues du pouvoir, était allé s'installer tout tranquillement à Pacy-sur-Eure, dans une auberge, sous un nom quelconque.

Là-bas, il pêchait à la ligne dans une étroite rivière. Et il était heureux et ignoré.

Ce qu'il y a de bon, c'est que M. Briand n'est jamais allé à Pacy-sur-Eure et que c'est lui-même qui a fait répandre ce faux bruit dans les journaux afin qu'on n'allât pas l'embêter là où il se trouvait vraiment.

Or, il était aux environs de Douarnenez, dans un manoir délicieux. Il était là-bas avec une jeune femme charmante, — une toute jeune femme qui n'a jamais joué à la Comédie-Française. Il avait son auto; il avait un nombreux domestique. Et il mena fort joyeuse vie pendant trois semaines.

Un grand Français.

L'homme le plus connu du monde?...

Vous croyez peut-être que c'est M. Roosevelt, ou l'empereur Guillaume ou encore Latham. Non, c'est Sem, tout bonnement, le petit Sem qui de la pointe de son crayon aigu et charmant croque les gens le long du boulevard.

Ne croyez pas que ce soit une plaisanterie.

Cet été il a fait le tour de la Méditerranée. Il débarque à Brousse et dès le quai il voit un monsieur, un monsieur turc, écarquiller les yeux :

— Pardon, je ne me trompe pas, vous êtes Sem?

— En effet, mais comment?...

— Oh, c'est bien simple.

Et du doigt le passant lui montre une réclame où le joyeux humoriste s'est représenté lui-même, à sa façon, c'est-à-dire en quatre traits, en face d'une bouteille de liqueur dont la marque est célèbre.

A Corfou, il entre dans une auberge. Tout le monde se retourne. Son nom vole sur les bouches :

— Sem! C'est Sem!

Ces Corfiotes ne disaient même pas Monsieur Sem, ils disaient Sem tout court. O puissance de l'affiche!

Et il en fut de même à Constantinople et à Athènes, et à Smyrne, et partout.

Il a dû revenir à Paris pour se reposer un peu des fatigues d'une gloire si mondiale et qu'il partage d'ailleurs, il l'avoue modestement, avec une bouteille.

Panache et plumeau.

Le marquis de... Marathon a trente ans et autant d'aïeux, auxquels il ne ressemble guère; mais il ressemble étonnamment au valet de chambre de son père, lequel valet de chambre, M. Auguste, était un fort bel homme il y a trente ans et quelques mois.

Le marquis de Marathon est parfait, mais très fier, trop fier, et entiché de noblesse comme on ne l'est plus.

— Moi, j'aime cette fierté, disait la baronne de P.... dans un cercle où se trouvait Mme S.... Quand on descend de Charles Martel...

— Oui, fit Mme S...., par l'escalier de service!

Dialogue des courtisanes.

— Tu as une auto qui a joliment de chic, Yvonne! Cela doit coûter gros?

— Dame! On s'est mis en quatre pour me la donner.

— Tu veux dire : à quatre, ma chère!



Rideau!

Son mari, son toujours jeune et toujours talentueux mari, ne fut pas de ceux qui applaudirent le moins l'autre jour au Français. Le fait est qu'elle arrachait littéralement l'admiration des gens à la répétition générale, par sa grâce, par son jeu, par son émotion si sincère et par ses robes du meilleur faiseur de la rue Castiglione. Jamais elle ne s'était montrée plus grande artiste que dans ce rôle de jeune épouse trop sage et personne ne songeait à sourire qu'un parent, même si proche, se laissât emporter dans l'enthousiasme public : ce n'était plus que l'art, l'art en personne, qui faisait battre ses mains gantées de beurre frais.

Au surplus, la charmante sociétaire n'eut jamais un rôle plus reposant pour les nerfs d'un époux, puisqu'elle défendait, nous l'avons dit, la vertu même. Il n'en fut pas toujours ainsi on pense bien. Et en les voyant hier, lui et elle, séparés l'un de l'autre par vingt rangs de fauteuils d'orchestre, certains purent se souvenir d'une autre répétition générale déjà lointaine où le drame toucha un peu à la comédie. Ils étaient alors au premier quartier de leur lune de miel. Dans la pièce qu'elle créait, un des actes finissait sur une scène bien délicate, car un jeune homme la prenait dans ses bras et l'embrassait sur les lèvres.

C'était un jeu d'une seule seconde, naturellement, car tout aussitôt le rideau tombait; mais cette seconde était bien longue à un cœur sensible et amoureux.

Or, il arriva qu'à la dite répétition, par le plus méchant des accidents, le rideau libérateur s'accrocha dans la descente. Il fallut donc que le couple restât enlacé, bon gré mal gré, et bouche à bouche, jusqu'au moment où la mécanique put reprendre sa marche.

Cela dura, dura. Les spectateurs ne s'en plaignaient pas, au contraire; sauf un dont le front se couvrait de nuées. Vous devinez qui était celui-là.

Et tout à coup, enfin, dans le silence de la salle une voix sonore, impérative, légitimement furieuse, une voix qui ne pouvait plus se contenir, cria :

— Rideau!!... Mais rideau!!!

Rien n'est rompu.

Va-t-il vraiment y avoir divorce entre M. et Mme Ch.nler, — celle-ci plus connue sous le joli nom de Lina Cav.l.eri?

Les journaux l'affirment. Or, le proverbe nous enseigne que, d'habitude, il n'y a pas de fumée sans feu.

Eh! bien, à notre humble avis, le proverbe, pour une fois, se trompe. Le jeune ménage n'a aucune envie de se séparer. Tout va fort bien. Le mari est parti pour l'Amérique, appelé, là-bas, par ses affaires, mais sa charmante femme ne tardera pas à aller l'y retrouver.

M. Ch.nl.r, Américain richissime, songe à tout autre chose qu'au divorce. Il songe à devenir bien parisien, comme son compatriote M. W. K. Vanderbilt.

Et, — justement pour faire comme M. Vanderbilt, — il va se payer une écurie de courses en France et ses chevaux, si nos renseignements sont bons, seront entraînés par Michel P.ntall.

En marge de « Lucien ».

Le quai d'une gare de Bretagne... Des jeunes filles, coiffées de ces bonnets de laine tricotée qui ont fait fureur sur nos plages, sont venues accompagner de jeunes hommes qui semblent n'avoir pour bagages que les étuis usés qui contiennent les cannes de golf... Soudain, alors que le train est déjà sur le point de partir, arrive le petit L.... qui s'arrête devant tous les compartiments sans se décider pour aucun. Que cherche-t-il donc? demande quelqu'un.

Et alors, cette bonne langue de M... de chuchoter :

— Le compartiment « d'Hommes seuls ».



AVIS

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 50 centimes en timbres-poste, pour réfection des bandes du journal.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Ce qu'on peut visiter EN FRANCE en empruntant les lignes du réseau d'Orléans

Le réseau d'Orléans, situé au cœur de la France, dessert la riante Touraine, si riche en monuments et en souvenirs historiques (Blois, Chambord, Amboise, Chenonceaux, Loches, etc.)

Par la belle région de la vallée de la Loire, il conduit à Angers, Nantes, et à la Côte Sud d'une Bretagne ancienne aux plages réputées (La Baule, le Pouliguen, Quiberon, Belle-Ile, Concarneau, Douarnenez).

Au centre de la France le réseau d'Orléans permet de visiter l'Auvergne avec ses fraiches vallées et ses stations thermales (La Bourboule, le Mont-Dore, Le Lioran, Vic-sur-Cère, etc.) ou encore les merveilles naturelles des Gorges du Tarn et du Quercy (Rocamadour, Gouffre de Padirac, Grottes de Lacave).

Au delà enfin, par les grandes lignes de Bordeaux, d'un côté, Toulouse, de l'autre, qui sont aussi les routes d'Espagne et du Portugal, il donne accès à la région des Pyrénées.

Les beaux paysages de montagnes ainsi que nombre de stations thermales (Luchon, Cauterets, les Eaux-Bonnes, Lamalou, Amélie et Vernet-les-Bains, etc.) et les grandes stations thermales, balnéaires ou hivernales de Pau, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, etc., ont consacré depuis longtemps la célébrité des Pyrénées.

Afin de faciliter le tourisme dans ces riches domaines, la Compagnie d'Orléans offre au public de nombreuses combinaisons à prix très réduits, billets d'aller et retour individuels et de famille, billets circulaires, cartes de libre circulation, etc.

Elle a, en outre, réalisé toutes les commodités de voyage afin de rendre les excursions aussi agréables et rapides que peu fatigantes.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : **400 MILLIONS**

Siège social : *54 et 56, rue de Provence,*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy,*
Succursale : *134, rue Réaumur (Place de la Bourse)*
} **à Paris**

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 %; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce et de Coupons** Français et Etrangers; — **Mise en règle et garde de Titres**; — **Avances sur Titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger; — **Lettres et Billets de Crédit circulaires**; — **Change de monnaies étrangères**; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.



SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis **5** fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

90 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue; 731 agences en Province; 3 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, Bureau à West End, 65, 67, Regent Street), et Saint-Sébastien (Espagne); correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, rue Royale.
Anvers, 74, place de Meir.
Ostende, 21, avenue Léopold.

TRES PROCHAINEMENT

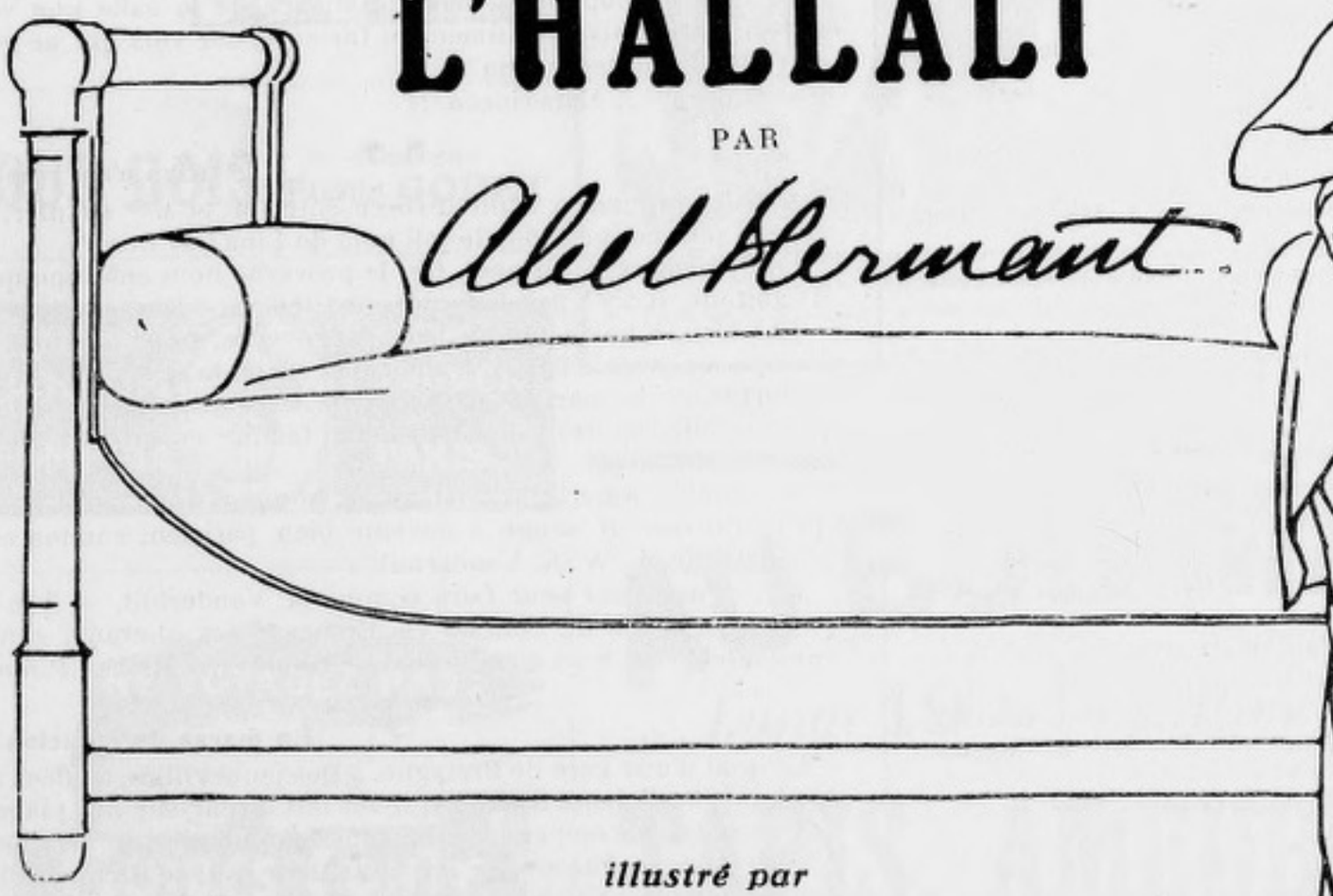
"La Vie Parisienne" commencera la publication

d'un nouveau roman

L'HALLALI

PAR

Abel Hermant



illustré par

Bernard Boutet de Monvel

TRÈS PROCHAINEMENT





LA VAGABONDE

VII

... Aucun reflet ne danse plus, là-bas, sur le toit aux tuiles vertes. Le soleil a tourné ; un lac de ciel, tout à l'heure d'azur entre deux fuseaux de nuages immobiles, pâlit suavement, passe de la turquoise au citron vert. Mes bras accoudés, mes genoux pliés se sont engourdis. L'infructueuse journée va finir, et je n'ai rien décidé, rien écrit, je n'ai pas arraché à mon cœur un de ces mouvements irrépressibles dont j'acceptais autrefois sans contrôle — et prête à la nommer « divine » — l'orageuse impulsion.

Que faire?... Pour aujourd'hui, écrire, brièvement, car l'heure presse, et mentir...

Mon chéri, il est presque six heures, et j'ai passé la journée à lutter contre une terrible migraine. La chaleur est telle, et si soudaine, que j'en gémis, mais, comme Fossette devant un feu trop vif, sans rancune. Et puis votre lettre, par là-dessus!... C'est trop de soleil, trop de lumière à la fois, le ciel et vous m'accablez sous vos dons ; je n'ai la force, aujourd'hui, que de soupirer : « C'est trop!... » Un ami tel que vous, Max, et beaucoup d'amour, et beaucoup de bonheur, et beaucoup d'argent.. Vous me croyez donc bien solide? Je le suis d'habitude, c'est vrai, mais pas aujourd'hui. Laissez-moi le temps...

Suite, voir La Vie Parisienne n°s 21 à 37.

Voici une photographie pour vous. Je la reçois de Lyon, où Barally a pris cet instantané. M'y trouvez-vous assez noire, assez petite, assez chien perdu, avec ces mains croisées et cet air battu? Franchement, mon ami aimé, cette passante menue porte bien mal l'excès d'honneur et de biens que vous lui promettez Elle regarde de votre côté, et son museau défiant de renard semble vous dire : « C'est bien pour moi, tout ça? vous êtes sûr? »

Adieu, mon ami chéri. Vous êtes le meilleur des hommes, et vous méritiez la meilleure des femmes. Ne regretterez-vous pas d'avoir choisi seulement

Renée Néré?

J'ai quarante-huit heures devant moi...

Et maintenant, vite! La toilette, le dîner chez Basso sur la terrasse, dans le vent frais, dans l'odeur de citron et de moules mouillées, la course vers l'Eldorado par les avenues baignées d'électricité rose, — la rupture, enfin, pour quelques heures, du fil qui me tire là-bas, en arrière, sans repos...

VIII

Nice, Cannes, Menton... Je tourne, suivie par mon tourment qui grandit : un tourment si vivace, si constamment présent que je crains parfois de voir la forme de son ombre à côté de la mienne, sur le grès blond des jetées qui bordent la mer,

sur le pavé chaud où fermentent des écorces de bananes... Mon tourment me tyrannise; il s'interpose entre moi et le plaisir de vivre, de contempler, de respirer profondément... Une nuit, j'ai rêvé que je n'aimais pas, et, cette nuit-là, j'ai reposé, délivrée de tout, comme dans une mort suave...

A ma lettre ambiguë de Marseille, Max a répliqué par une lettre heureuse et tranquille, un long remerciement sans rature, où l'amour se faisait amical, assuré, fier de donner tout et de recevoir davantage, — une lettre, enfin, qui pouvait me donner l'illusion d'avoir écrit : « Tel jour, telle heure, je suis à vous, et nous partons ensemble. »

C'en est donc fait? Suis-je engagée à ce point? Est-ce l'impatience, est-ce la hâte, cette méchante fièvre qui, d'un jour à un autre, d'une ville à une autre, d'une nuit à une autre, me fait trouver le temps si long?... A Menton, j'écoutais, hier, dans une pension de famille endormie au milieu des jardins, s'éveiller les oiseaux, et les mouches, et le perroquet du balcon. Le vent de l'aube froissait les palmiers comme des roseaux morts, et je reconnaissais tous les sons, toute la musique d'un matin semblable de l'année dernière. Mais, cette année, le sifflement du perroquet, le bourdonnement des guêpes dans le soleil levant, et la brise dans les palmes dures, tout cela reculait, s'éloignait de moi, semblait murmurer comme l'accompagnement de mon souci, servir de pédale à l'idée fixe, — à l'amour.

Sous ma fenêtre, dans le jardin, un parterre oblong de violettes, que le soleil n'avait pas encore touchées, bleuissait dans la rosée, sous des mimosas d'un jaune de poussin. Il y avait aussi, contre le mur, des roses grimpantes qu'à leur couleur je devinais sans parfum, un peu soufrées, un peu vertes, de la même nuance indécise que le ciel pas encore bleu. Les mêmes roses, les mêmes violettes que l'an passé... Mais pourquoi n'ai-je pu, hier, les saluer de ce sourire involontaire, reflet d'une inoffensive félicité mi-physique, où s'exhale le silencieux bonheur des solitaires?

Je souffre. Je ne puis m'attacher à ce que je vois. Je me suspends, — encore un instant, encore un instant, — à la plus grande folie, à l'irrémédiable malheur du reste de mon existence. Accrochée et penchante comme l'arbre qui a grandi au-dessus du gouffre, et que son épanouissement incline vers sa perte, je résiste encore, et qui peut dire si je réussirai?...

Une petite image, lorsque je m'apaise, lorsque je m'abandonne à mon court avenir, confiée toute à celui qui m'attend là-bas, une petite image photographique me rejette à mon tourment, — à la sagesse. C'est un instantané, où Max joue au tennis avec une jeune fille. Cela ne veut rien dire: la jeune fille est une passante, une voisine venue pour goûter aux Salles-Neuves, il n'a pas pensé à elle en m'envoyant sa photographie. Mais, moi, je pense à elle, — et j'y pensais déjà avant de l'avoir vue! Je ne sais pas son nom, je vois à peine son visage, renversé sous le soleil, noir, avec une grimace joyeuse où brille une ligne blanche de dents. Ah! si je tenais mon amant, là, à mes pieds, entre mes mains, je lui dirais...

Non, je ne lui dirais rien. Mais écrire, c'est si facile! Ecrire, écrire, lancer à travers de grandes pages blanches l'écriture rapide, inégale, qu'il compare à mon visage mobile, surmené par l'excès d'expression. Ecrire sincèrement, — presque sincèrement! J'en espère un soulagement, l'espèce de silence intérieur qui suit un cri, un aveu...

Max, mon ami aimé, je t'ai demandé hier le nom de cette jeune fille, qui joue avec toi au tennis. Ce n'était pas la peine. Elle s'appelle, pour moi, une jeune fille, — toutes les jeunes filles, — toutes les jeunes femmes *qui seront mes rivales un peu plus tard, bientôt, demain. Elle s'appelle l'inconnue, ma cadette, celle à qui on me comparera cruellement, lucidement, avec moins de cruauté et de clairvoyance, pourtant, que je ne ferai moi-même !...*

Triompher d'elle? Combien de fois? Qu'est le triomphe, quand la lutte épuise et ne finit point? Comprends-moi, comprends-moi! Ce n'est pas le soupçon, ce n'est pas la trahison future, ô mon amour, qui me ruine, c'est ma déchéance. Nous avons le même âge : je ne suis plus une jeune femme. Imaginé, ô mon amour, la maturité de bel homme, dans quelques années, auprès de la mienne! Imagine-moi belle encore et désespérée, enragée dans mon armure de corset et de robe, sous mon fard et mes poudres, sous mes fragiles et jeunes couleurs... Imagine-moi belle comme une rose mûre qu'on ne doit pas toucher! Un regard de toi, appuyé sur une jeune femme, suffira à prolonger, sur ma joue, le pli triste qu'y a creusé le sourire, — mais une nuit heureuse dans tes bras coûtera davantage à ma beauté qui s'en va... J'atteins, — tu le sais! — l'âge de l'ardeur. C'est celui des imprudences sinistres... Comprends-moi! Ta ferveur, qui me convaincra, qui me rassurera, ne me conduira-t-elle pas à l'imbécile sécurité des femmes aimées? Une ingénue maniérée renait, pour de brèves et périlleuses minutes, en l'amoureuse comblée, et se permet des jeux de fillette, qui font trembler sa chair lourde et savoureuse. J'ai frémi, devant l'inconscience effroyable d'une amie quadragénaire, qui coiffait, dévêtue et tout essoufflée d'amour, le képi de son amant, lieutenant de hussards...

Oui, oui, je m'affole, je divague, je l'effraie. Tu ne comprends pas. Il manque à cette lettre un long préambule, — toutes les pensées que je te cache, qui m'empoisonnent depuis tant de jours... C'est si simple, n'est-ce pas, l'amour? Tu ne lui prêtais pas ce visage ambigu, tourmenté? On s'aime, on se donne l'un à l'autre, nous voilà heureux pour la vie, n'est-ce pas? Ah! que tu es jeune, et pis que jeune, toi qui ne souffres que de m'attendre! Ne pas posséder ce que l'on désire, tu ne vois rien au delà, et ton enfer se borne à ceci, dont certains font l'aliment de toute leur vie... Mais posséder ce que l'on aime, et sentir à toute minute son bien unique se désagréger, fondre et fuir comme une poudre d'or entre les doigts!... Et n'avoir pas l'affreux courage d'ouvrir la main, d'abandonner le trésor entier; mais serrer toujours plus fort les doigts, et crier, et supplier, pour garder... quoi? une petite trace d'or, précieuse, au creux de la paume...

Tu ne comprends pas? Mon petit, je voudrais pour tout au monde te ressembler, je voudrais n'avoir jamais souffert que par toi, et rejeter ma vieille détresse expérimentée... Secours, comme tu le pourras, ta Renée, — mais, mon amour, si je n'espère plus qu'en toi seul, n'est-ce pas déjà désespérer à moitié?...

Ma main demeure crispée sur le mauvais porte-plume trop mince. Quatre grandes feuilles, sur la table, témoignent de ma hâte à écrire, non moins que le désordre du manuscrit, où l'écriture monte et descend, se dilate et se contracte, sensible...

Va-t-il me reconnaître dans ce désordre? Non. Je m'y dissimule encore. Dire la vérité, oui, mais toute la vérité, on ne peut pas, — on ne doit pas.

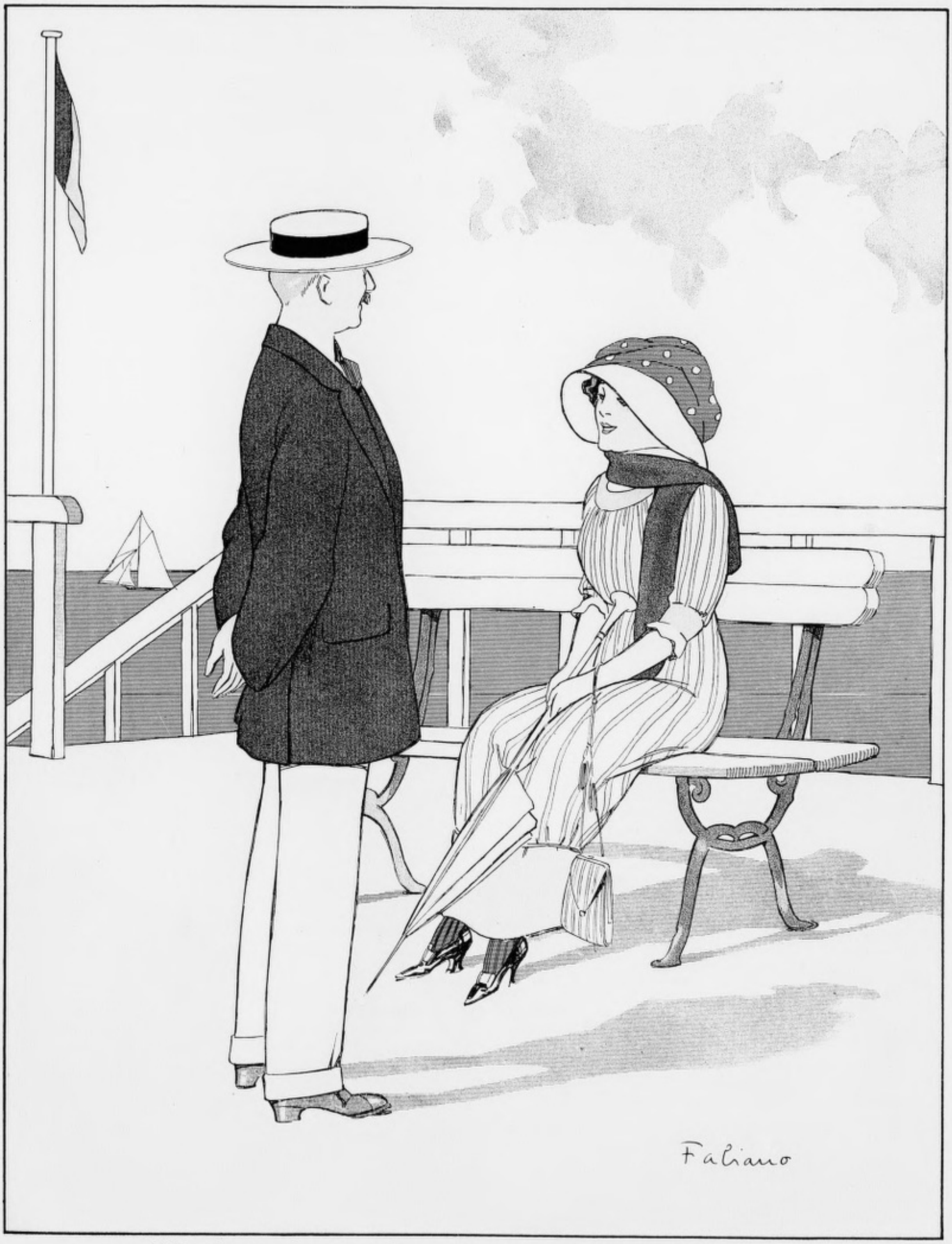
Devant moi, sur la place, la place balayée par un vent tout à l'heure vif, mais qui faiblit et tombe comme une aile fatiguée, le mur cintré des arènes de Nîmes dresse sa pâte d'un roux croustillant sur un pan de ciel ardoisé, opaque, qui présage la tempête. L'air brûlant se traîne dans ma chambre. Je veux revoir, sous ce ciel lourd, mon refuge élyséen : les Jardins de la Fontaine.

Un fiacre branlant, un cheval accablé me traînent jusqu'à la grille noire qui défend ce parc où rien ne change. Est-ce que le printemps de l'an passé n'a pas duré, magiquement, jusqu'à cette heure, pour m'attendre? Il est si féerique, en ce lieu, le printemps immobile et suspendu sur toutes choses, que je tremble de le voir s'abîmer et se dissoudre en nuée...

Je palpe amoureusement la pierre chaude du temple ruiné, et la feuille vernie des fusains, qui semble mouillée. Les bains de Diane, où je me penche, mirent encore et toujours des arbres de Judée, des térébinthes, des pins, des paulownias fleuris de mauve et des épines doubles purpurines... Tout un jardin de reflets se renverse au-dessous de moi et tourne — décomposé dans l'eau d'aigue-marine — au bleu obscur, au

BEGUINETTE VEUT SE MARIER

Dessin de Fabiano



— Mais enfin, mon cher, pourquoi ne voulez-vous pas que j'épouse votre ami Robert ?
— Lui ? Allons donc !... C'est un garçon qui n'est capable de rien !
— Et Léon ?
— Ah ! Léon, c'est bien pis : il est capable de tout !

violet de pêche meurtrie, au marron de sang sec... Le beau jardin! le beau silence, où seule se débat sourdement l'eau impérieuse et verte, transparente, sombre, bleue et brillante comme un vif dragon!...

Une double allée harmonieuse monte vers la tour Magne entre des murailles ciselées d'ifs, et je me repose une minute au bord d'une auge de pierre, où l'eau ternie est verte de cresson fin et de rainettes bavardes aux petites mains délicates... Là-haut, tout en haut, un lit sec d'aiguilles odorantes nous reçoit, moi et mon tourment.

Au-dessous de moi, le beau jardin s'aplanit, géométrique aux places découvertes. L'approche de l'orage a chassé tout intrus, et la grêle, l'ouragan, montent lentement de l'horizon, dans les flancs ballonnés d'un épais nuage ourlé de feu blanc...

Tout ceci est encore mon royaume, un petit morceau des biens magnifiques que Dieu dispense aux passants, aux nomades, aux solitaires. La terre appartient à celui qui s'arrête un instant, contemple et s'en va; tout le soleil est au lézard nu qui s'y chauffe...

Au profond de mon souci s'agite un grand marchandage, un esprit de troc qui pèse des valeurs obscures, des trésors à demi cachés, — c'est un débat qui monte, qui se fraye confusément un passage vers le jour... Le temps presse. Toute la vérité, que j'ai dû taire à Max, je me la dois. Elle n'est pas belle, elle est encore débile, effarée et un peu perfide, — sa sauvagerie lui tient lieu de grandeur. Elle ne sait me souffler encore que des soupirs laconiques : « Je ne veux pas... il ne faut pas... j'ai peur! »

Peur de vieillir, d'être trahie, de souffrir.. Un choix subtil a guidé ma sincérité partielle, pendant que j'écrivais cela à Max. Cette peur-là, c'est le cilice qui colle à la peau de l'Amour naissant et se resserre sur lui, à mesure qu'il grandit... Je l'ai porté, ce cilice, on n'en meurt pas. Je le porterais de nouveau, si... *si je ne pouvais pas faire autrement...*

« Si je ne pouvais pas faire autrement!... » Cette fois la formule est nette! Je l'ai lue écrite dans ma pensée, je l'y vois encore, imprimée comme une sentence en petites capitales grasses... Ah! je viens de jauger mon piètre amour et de libérer mon véritable espoir : l'évasion.

Comment y parvenir? tout est contre moi. Le premier obstacle où je bute, c'est ce corps de femme allongé qui me barre la route — un voluptueux corps aux yeux fermés, volontairement aveugle, étiré, prêt à périr plutôt que de quitter le lieu de sa joie... C'est moi, cette femme-là, cette brute entêtée au plaisir. « Tu n'as pas de pire ennemie que toi-même! » Eh! je le sais, mon Dieu, je le sais! Vaincrai-je aussi, plus dangereuse cent fois que la bête goulue, l'enfant abandonnée qui tremble en moi, faible, nerveuse, prompte à tendre les bras, à implorer : « Ne me laissez pas seule! » Celle-ci craint la nuit, la solitude, la maladie et la mort, — elle tire les rideaux, le soir, sur la vitre obscure qui l'effraie, et se languit du seul mal de n'être point assez chérie...

Et vous, mon adversaire bien-aimé, Max, comment viendrai-je à bout de vous, en me déchirant moi-même? Vous n'auriez qu'à paraître, et... Mais je ne vous appelle pas!

Non, je ne vous appelle pas. C'est ma première victoire...

Le nuage orageux passe à présent au-dessus de moi, versant goutte à goutte une eau paresseuse et parfumée. Une étoile de pluie s'écrase au coin de ma lèvre et je la bois, tiède, sucrée d'une poussière à goût de jonquille...

IX

Nîmes, Montpellier, Carcassonne, Toulouse... quatre jours sans repos, et quatre nuits! On arrive, on se lave, on mange, on mime, on danse au son d'un orchestre mal assuré et qui déchiffre, on se couche, — est-ce la peine? — et on repart. On maigrit de fatigue et personne ne se plaint; — l'orgueil avant tout! On change de music-hall, de loge, d'hôtel, de chambre, avec une indifférence de soldats en manœuvres. La boîte à maquillage s'écaille et montre son fer-blanc. Les costumes faiblissent et exhalent, nettoyés hâtivement à l'essence avant le spectacle, une odeur sûrie de poudre de riz et de pétrole. Je repeins au carmin mes sandales rouges, craquées, de l'*Emprise*; ma tunique de la *Dryade* perd sa nuance acide de sauterelle et de pré vert. Bragne est splendide de crasses colorées: sa culotte bulgare (?) en cuir brodé, raide du sang artificiel qui l'éclabousse chaque soir, ressemble à une peau de bœuf fraîchement écorché. Le Vieux Troglodyte épouvante, en scène, sous une perruque d'étoupe qui pèle et des peaux de lièvre déteintes, mal odorantes.

Oui, des jours très durs, où nous haletons, entre un ciel bleu, balayé de rares nuées longues, maigres, comme cardées par le mistral, et une terre qui craque de soif et se fendille... Et puis, j'ai double charge, moi. Mes deux compagnons, quand ils débarquent dans la ville nouvelle, délestent leur épaule de la courroie qui la plie et ne songent plus, légers, qu'au « demi » mousseux, à la balade sans but. Mais, pour moi, il y a l'heure du courrier... Le courrier! les lettres de Max...

Dans les casiers vitrés, sur les tables grasses où le concierge éparpille les papiers d'un revers de main, je vois tout de suite, électriquement, la ronde écriture fleurie, la large enveloppe bleutée : adieu, le repos!

— Donnez! Celle-là!... Oui, oui, je vous dis que c'est pour moi!

Mon Dieu! qu'y a-t-il là-dedans? Des reproches, des prières, ou peut-être seulement : « J'arrive... »?

J'ai attendu quatre jours la réponse de Max à ma lettre de Nîmes; pendant quatre jours, je lui ai écrit tendrement, cachant ma profonde agitation sous une gentillesse verbeuse, et comme si j'avais oublié cette lettre de Nîmes... De si loin, on est obligé à un dialogue épistolaire bien lâché, on mélancolise à bâtons rompus, au petit malheur... Quatre jours, j'ai attendu la réponse de Max, — impatiente et ingrate quand je trouvais seulement la longue anglaise démodée, gracieuse, de mon amie Margot, le minuscule griffonnage de mon vieil Hamond, les cartes postales de Blandine...

Ah! cette lettre de Max, je la tiens enfin, je la lis avec une palpitation trop connue, qu'un souvenir rend plus douloureuse: n'y eut-il pas dans ma vie un temps où Taillandy, « l'homme que jamais une femme n'a plaqué », — disait-il, — s'enragea soudain de mon absence et de mon silence et m'écrivit des lettres d'amant? La vue seule de son écriture acérée me rendait pâle, et je sentais mon cœur tout petit, rond et dur, bondissant, — comme aujourd'hui, comme aujourd'hui...

Froisser cette lettre de Max sans la lire, aspirer l'air comme un pendu qu'on décroche à temps, et fuir!... Mais je ne puis... Ce n'est qu'une tentation brève. Il faut lire...

Que le Hasard soit béni? Mon ami n'a pas compris. Il a cru qu'il s'agissait d'une crise jalouse, d'une coquette alarme de femme qui veut recevoir, de la bouche aimée, la plus flatteuse, la plus formelle assurance... Il me la donne, cette assurance, et je ne puis m'empêcher de sourire, parce qu'il loue son « âme chérie » tantôt comme une sœur très respectée et tantôt comme une belle jument... « Tu seras toujours la plus belle! » Il l'écrit comme il le pense, sans doute. Mais pouvait-il répondre autre chose? Peut-être, au moment d'écrire ces mots-là, a-t-il levé la tête et regardé devant lui la forêt profonde, avec une hésitation, une suspension imperceptible de la pensée. Et puis il aura secoué les épaules, comme lorsqu'on a froid, et il aura écrit bravement, lentement, de sa belle écriture dessinée : « Tu seras toujours la plus belle! »

(*A suivre*)

COLETTE WILLY.

GRANDES MANŒUVRES



AUX GRANDES MANŒUVRES DE L'AVENIR. LA FRANÇAISE
(Et dire que dans le civil elle n'aime pas à porter les paquets!)

5 heures 1/2. — La Diane.

Le tambour de la garde de police est allé, au petit jour, réveiller les camarades du bataillon. La petite troupe s'est réunie sur la place d'armes. On a serré les cordes des caisses, filé quelques sons dans les clairons, — histoire de se faire les lèvres! — et, au coup sonnant de la demie, le vacarme a commencé.

C'est un tapage infernal! Les trompettes résonnent avec furie, les baguettes frappent avec acharnement... et ça dure!... Ça dure!... Quand c'est fini, on recommence!

PREMIER TAPIN. — Dis donc, voisin, faudrait qu'ils aient les oreilles rudement dures pour ne pas se réveiller, hein!

DEUXIÈME TAPIN. — Attends, attends! On nous a fait lever une demi-heure avant eux, mais ils nous le paieront!

5 heures 3/4. — L'Appel.

On boucle les ceinturons, on s'interpelle, on se bouscule dans la grand' rue du petit village, encore endormi. Enfin on s'aligne et le sergent procède à l'appel.

— Trouillefou? — Présent! — Cabochon? — ... Zent! — Taupinard? — ... Zent! — Molinot? — ???...

Où est-il donc cet animal de Molinot? Qui est-ce qui a vu Molinot? Personne? C'est bien. On le fera coucher à l'ours ce soir : comme ça, il sera prêt demain.

Ce mâtin-là s'arrangera de façon à arriver un quart d'heure en retard au Jugement dernier!



WER DA? DEUTSCHLAND
Voilà qui fera valoir la beauté « encyclopédique » de Gretchen, si chère à M. Jaurès.

6 heures. — Le Départ.

Les troupiers ont versé dans les bidons ce qui restait de café dans les marmites.

Les officiers, le caban roulé en sautoir, le pantalon dans les bottes, la poignée du sabre accrochée par la dragonne à un bouton de la tunique, passent l'inspection pour s'assurer que le paquetage est bien fait.

Deux coups de baguette!... C'est le signal pour aller rendre l'appel. Et le pauvre Molinot qui manque toujours! Il est vrai que c'est son état normal.

— Garde à vous!
— Portez armes!
— Présentez armes!

C'est le drapeau qu'on amène entre deux rangs de soldats. Le colonel, droit sur ses étriers, salue de l'épée et fait sonner : *Au drapeau.* Les honneurs rendus, tout le monde reprend sa place. On part...

La Route

— Par le flanc droit!... Maaaarche!

La colonne s'ébranle : sur les portes, les bons villageois viennent dire adieu à leurs hôtes d'une nuit. Qui sait s'il n'y a pas derrière quelque fenêtre un petit cœur qui bat un peu fort?... Je n'en répondrais pas!

Sur la grande route, le régiment s'est engagé semblable à un long serpent qui se déroule; ses écailles sont faites de baïonnettes et brillent aux premiers rayons du soleil.

Attention! Voici les chansons qui commencent!

Ma tunique a un bouton } *bis.*
Marchons }
Marchons, légère, légère, } *bis.*
Marchons légèrement! }

C'est bien simple et excessivement commode; car cette tunique finit par avoir un nombre de boutons incommensurable. Et quand les besoins du rythme ne permettent plus d'en énoncer le chiffre, par trop élevé, on passe à autre chose :

Où est Thomas?
Il est en bas,
Où est Michaud?
Il est en haut,
Ah! Thomas réveille, réveille
Ah! Thomas réveille-moi ça!

Un instant les clairons et tambours s'en mêlent. C'est que la route monte raide, et la puissante mélopée de la charge peut seule donner du cœur au ventre des troupiers.

Il y a la goutte à boir'
[là-haut
Il y a la goutte à boire!

On ne chante plus, on hurle, et la côte est gravie sans que personne s'en soit aperçu!

Halte!

On se met sur quatre rangs d'un seul côté de la route : les faisceaux sont formés, les sacs ôtés et posés à terre par paquets de quatre.

— M'est avis, dit un caporal, que le moment est venu de casser une croûte.

Et l'on voit sortir des bissacs, du pain, de la viande froide et parfois un œuf dur, cadeau de l'hôte de la veille. Il faut voir travailler la mâchoire pendant un quart d'heure de repos! Le soldat



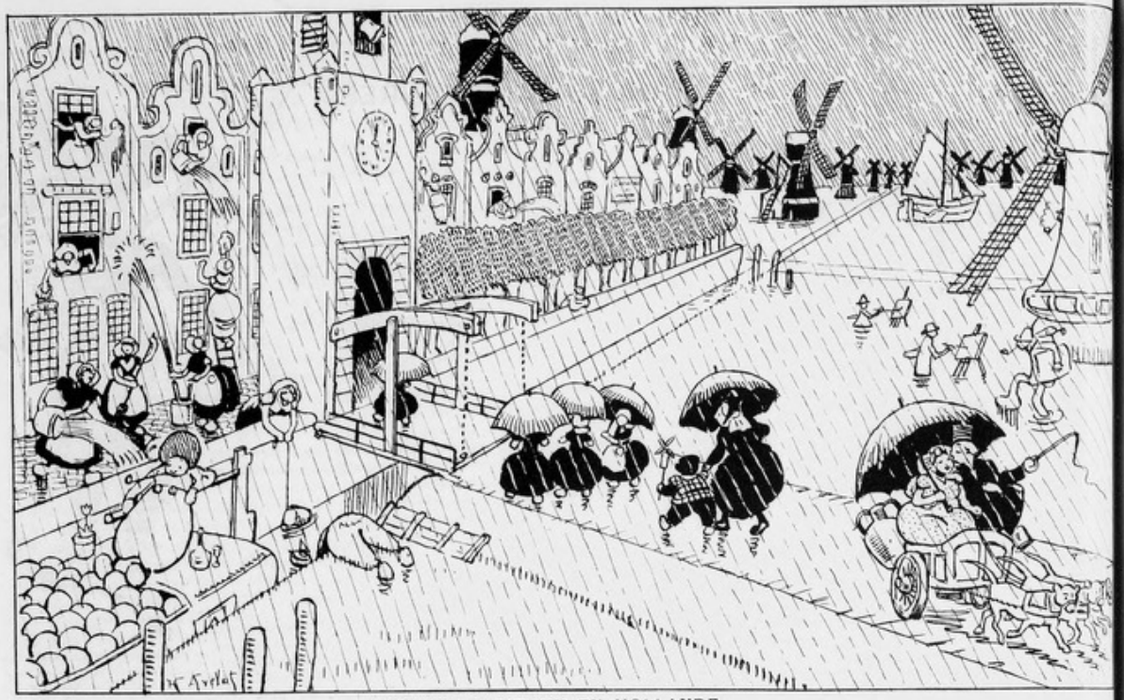
UNE BERSAGLIÈRE DANS VINGT ANS
Porter la culotte et un grand chapeau, per Bacco, quel rêve!



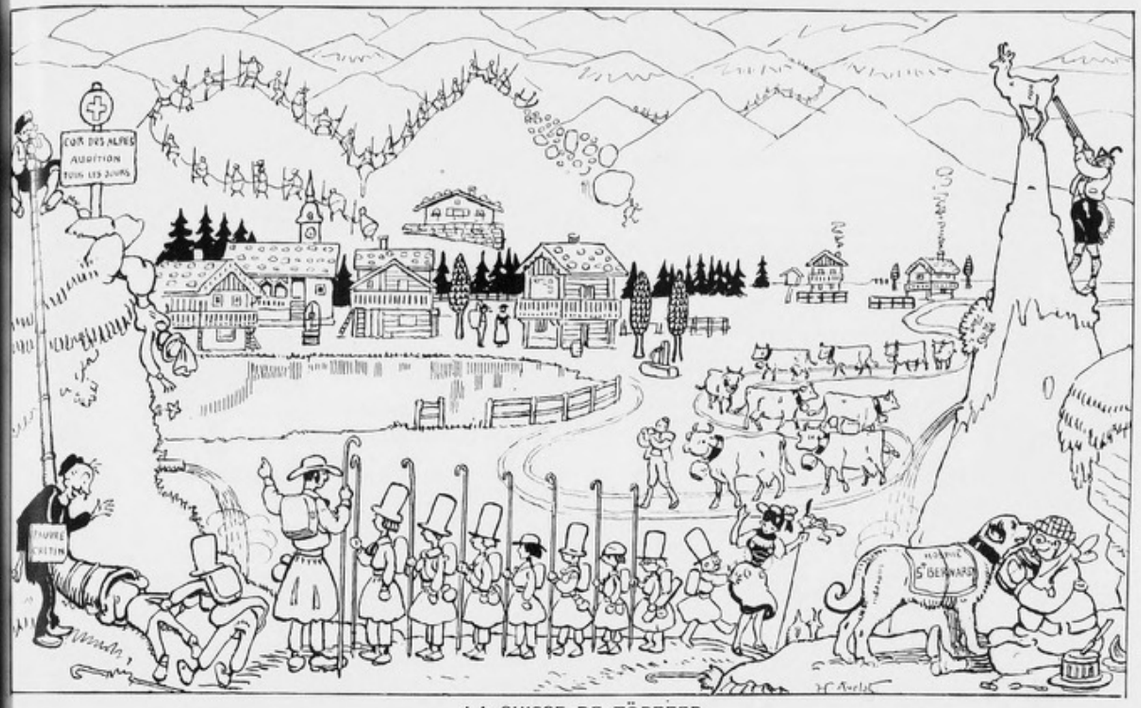
LE RÊVE D'UNE SUFFRAGETTE D'OUTRE-MANCHE :
porter le jupon ... du highlander!

VOYAGES OU VOUS PLAIRA

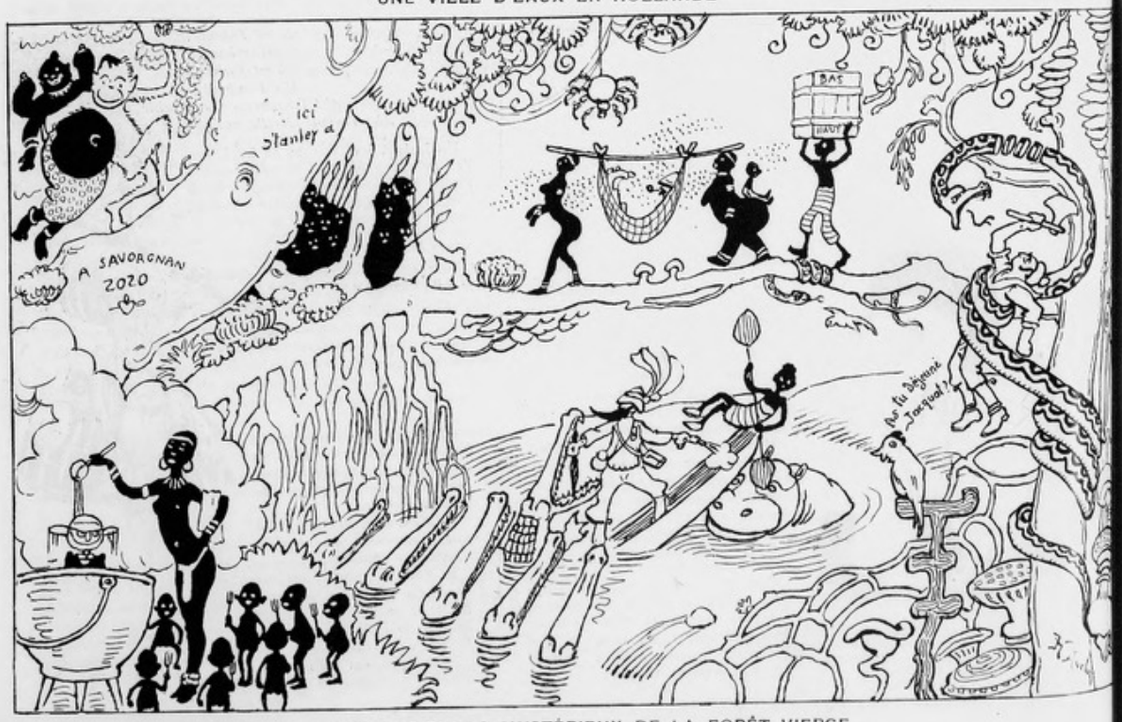
Dessins de Henri Avelot



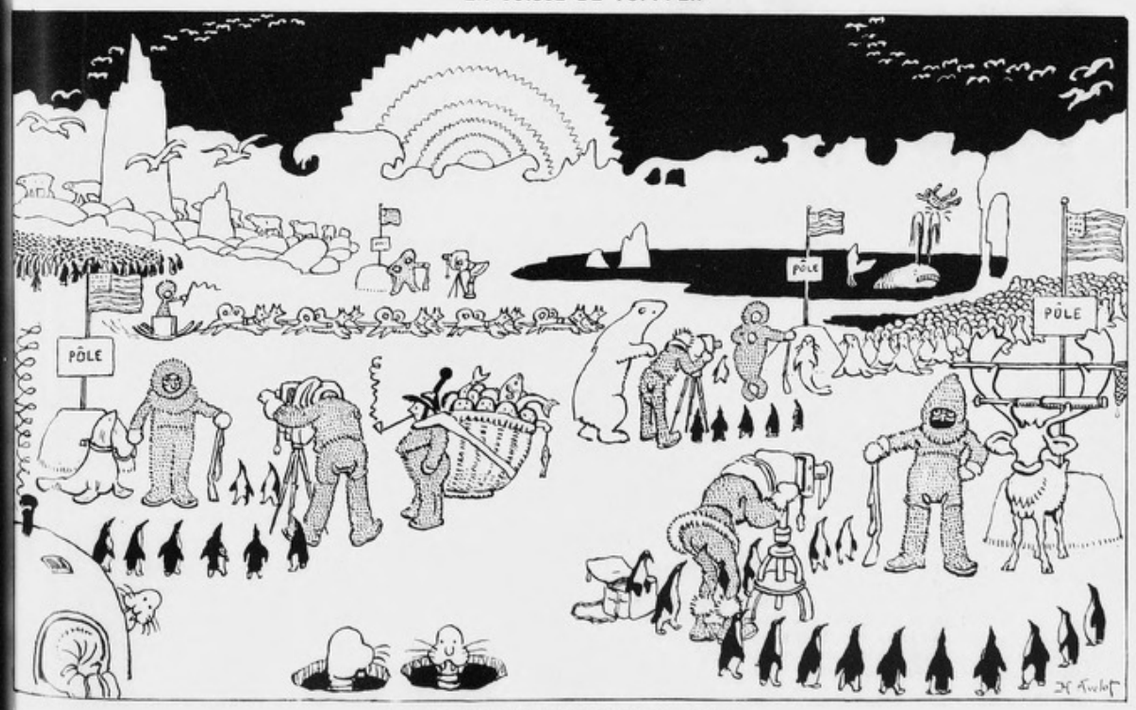
UNE VILLE D'EAUX EN HOLLANDE



LA SUISSE DE TÖPFFER



LES BAS-FONDS MYSTÉRIEUX DE LA FORÊT VIERGE



LES SOLITUDES GLACÉES DU POLE

est comme le chien, il peut manger vingt-quatre heures sans désemparer.

Patatras! Un régiment de cavalerie qui est en retard, et qui passe au grand trop.

— Eh! citrouillards, faudrait pas écraser le pauvre monde, parce qu'on a six jambes à son service!...

Le tourbillon passe, laissant derrière lui un nuage de poussière aveuglante; il est déjà hors de vue que les pioupious, se faisant un porte-voix de leurs deux mains, lui envoient encore à travers l'espace une grêle de quolibets.

La bataille

Tout d'un coup, la plaine se couvre d'une nuée de tirailleurs, derrière lesquels sont formés de petits paquets de troupes, les renforts et les soutiens. Auprès de chacun d'eux est un officier appuyé sur son sabre nu, ou regardant avec sa lorgnette. Le silence est absolu dans le rang; on n'entend que les commandements qui se croisent et les quelques coups de fusil qu'échangent entre eux les avants-poste, histoire de faire connaissance.

Boum! boum! Qu'est-ce que



Pour Dieu et pour le Tzar :
La Russe.

A pied ou à cheval, toujours cosaque de l'Amour.

c'est que ça? C'est la représentation qui commence par un solo de basse profonde, exécuté par les pièces de 90 et de 95. Le capitaine, à cheval derrière sa batterie, règle le feu au moyen de son télimètre.

— A 2.800 mètres, première pièce : feu!

— Ah! voilà l'ennemi qui répond. Tu n'es pas de force, mon pauvre vieux!

— Feu à volonté!

Le vacarme devient étourdissant : des nuées de corbeaux passent en croassant; des lièvres sillonnent la plaine.

— Hé! Dumanet, qu'est-ce que tu fiches là-bas? Veux-tu bien rester à ta place! Ecrivez, caporal : « Dumanet, soldat de 2e classe réserviste, deux jours de salle de police, ordre du sergent Molinchard : a quitté la queue de la colonne pour essayer d'attraper celle d'un lièvre qui passait. »

L'assaut

Sur toute la ligne retentit le commandement de « En avant! » Les tambours battent, les clairons sonnent; les soldats, baïonnette basse, se précipitent comme des enragés sur la position.

La lutte devient homérique : le sang le plus froid se met à bouillir; au milieu de la poussière se meuvent des ombres fantastiques éclairées par les lueurs de la mousqueterie : des cris rauques sortent de cette fournaise...

Il faut arrêter ces enragés, sans quoi on finirait par y aller pour tout de bon. Le général fait sonner : « Cessez le feu! »

Le bruit se calme, le feu s'éteint, la fumée se dissipe. Les sous-officiers, la crosse en l'air, commandent :

— Ralliement!

La bataille est finie. Tant tués que blessés, il n'y a heureusement personne de mort. On fait l'appel. Il ne manque toujours que l'infortuné Molinot, qui arrive, — enfin! — clopin-clopant appuyé sur son fusil. En voulant rejoindre sa colonne, il est tombé dans un fossé.

Pauvre Molinot, type éternel du troupier déveinard!

Feuillets détachés du Livre des Confidences du Château

COTÉ DES MESSIEURS

Le trait principal de votre caractère? . . . . . *le trait d'union.*
Votre qualité préférée chez un homme? . . . . . *l'estomac.*
Votre qualité préférée chez une femme? . . *la bonne volonté.*
Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis? . . *leurs femmes.*
Votre principal défaut? . . . . . *aimer.*
Votre occupation favorite? . . . . . *créer.*
Votre rêve de bonheur? . . . . . *le Paradis... de Mahomet!*
Quel est le plus grand malheur? *mériter la confiance du Sultan.*
Que voudriez-vous être? . . . . . *incandescent.*
Où voudriez-vous vivre? *dans le pays où ne fleurit pas l'oranger.*
Votre couleur préférée? . . . . . *cuisse de nymphe émue.*
Votre auteur favori? . . . . . *La Vie Parisienne.*
Qu'est-ce que vous détestez le plus? . . . *une femme maigre.*
Quel est le plus beau fait militaire? *l'enlèvement des Sabines.*
Quel don voudriez-vous avoir? . . . . . *celui de reverdir.*
Quelles sont les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence? . . . . . *les plus grosses.*
Votre devise? . . . . . *semper paratus.*
Comment voudriez-vous mourir? . . . *Parlons d'autre chose!*

COTÉ DES DAMES

Votre principal défaut? . . . . . *l'un des sept péchés capitaux.*
Qu'appréciez-vous le plus chez vos amies? . . . *leur laideur.*
Votre qualité principale? . . . . . *on me dit bonne enfant.*
Votre principal défaut? . . . . . *en ai-je donc?*
Votre occupation favorite? *M'embellir. Soyez donc reconnaissant.*
Votre rêve de bonheur? . . . *l'emporter toujours sur les autres.*
Quel serait pour vous le plus grand malheur? . . . *une ride.*
Que voudriez-vous être? . . . . . *lui... quelquefois.*
Où voudriez-vous vivre? . . . . . *auprès d'un volcan.*
Votre couleur préférée? . . . . . *brun, châtain ou blond.*
Votre poète favori? . . . . . *un homme vraiment épris.*
Votre nom favori? . . . . . *le sien.*
Quelle est la chose que vous détestez le plus? . . *la froideur.*
Quel est le plus beau fait militaire? . . . . . *cela m'est égal!*
Quelles sont les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence? . . . . . *les miennes.*
Votre devise? . . . . . *courte et bonne.*
Comment voudriez-vous mourir? . . . . . *dans ses bras.*



L'Amour en perruque



Château de Vieuville,
le 20 septembre 1910.

Je suis dans un état impossible, ma chère Loulou; je ne sais plus où j'ai la tête, ni ce que je dis, ni ce que je fais. Il faut que tu me donnes un conseil; je n'ai que toi pour m'aider, tu sais, ma grande, et je viens comme je faisais au couvent autrefois... Dire que cet autrefois ne date que d'un an, et que depuis ce temps-là je suis devenue Madame de Siliane, et toi Madame Pierre Soubrier! Ah! aime-le bien ton Pierre, sois à lui, toute, à chaque minute, à chaque seconde, prends garde!

Mais comment te dire? C'est tellement inouï, tellement extraordinaire, tellement affreux ce qui m'est arrivé! Si tu n'étais pas toi, jamais je n'oserais le raconter... Eh! bien, voilà! Depuis vingt-quatre heures nous ne nous parlons plus Jean et moi, ou plutôt, lui ne me parle plus. Il a son front terrible avec un gros pli, il évite mes yeux, et monte dans sa chambre dès qu'il a bu son café. Je crois qu'il me déteste... Ce qu'il y a de pire à avouer, c'est qu'il a raison : je l'ai trompé!...

Oh! bien sûr je ne l'ai pas trompé comme on raconte dans les faits divers des journaux. Je n'ai pas commis tout à fait à la lettre ce vilain péché abominable que le bon abbé Miel était si gêné de nous expliquer : « L'adultère, Mesdemoiselles, c'est le fait d'oublier avec un étranger, les devoirs qu'on a vis-à-vis de l'époux donné par l'Église. » Ah non, je n'ai pas oublié « mes devoirs », au contraire!... Et puis, avec qui l'aurai-je pu, grand Dieu! dans ce trou de Vieuville, où il y a cent cinquante pauvres gens très sales, hors nous deux dans le « château ». Car c'est comme ça qu'on désigne la maison, parce que c'est la plus grande du village; mais c'est une bâtisse toute simple, qui a l'âge des romans de Mme de Witte née Guizot; son seul ornement c'est un perron avec un double escalier et un œil-de-bœuf qui, d'un fronton en triangle, regarde un jardin de curé.



Jean l'a conservée, tu le sais, pour chasser au moment du passage. Donc il chasse; je veux dire, il chassait jusqu'à hier, souvent dans le jour, et trop souvent aussi la nuit, au gabion. Ce n'était pas très drôle, tu comprends, surtout ces soirs de gabion. Mais il était si fier, si content de rapporter le matin des gros cols verts, la tête ballante et les pattes raides, de belles pattes en peau de chagrin noir où la basse-cour n'avait pas mis son usure couleur de boue! Enfin, je ne disais rien; je faisais même semblant d'avoir l'air très contente, mais en dedans, pour dire le vrai, je pensais que des canards même sauvages, même très beaux, ça n'est jamais que des canards, et qu'une nuit toute seule, toute seule... Enfin, n'est-ce pas, il faut savoir souffrir un peu, nous autres femmes. Je faisais, par conséquent, ce que je pouvais pour me distraire. Je rangeais, je faisais ma tapisserie pour la fête de la tante Agathe, et puis surtout je lisais. Il y a ici heureusement, — je devrais dire malheureusement, — une bibliothèque, une drôle, pas très grande, composée des vieux livres de l'oncle Savard, et puis d'autres modernes, achetés en partant de Paris à la gare et laissés là par les chasseurs. Tout cela fourré au hasard sur les rayons, fait une drôle de salade, où j'avais pris l'habitude de picorer longtemps avant de choisir un compagnon pour m'endormir. Je lisais une page ou deux du commencement, autant de la fin, et puis j'emportais celui qui me disait le plus dans le grand lit... le trop grand lit! La plupart du temps, au bout d'une demi-heure, le livre me tombait des mains, et j'avais tout juste un petit reste de force pour éteindre la lumière.

Le drôle c'est que souvent je continuais à rêvasser de ma lecture et quelquefois ça tournait au cauchemar. Surtout quand j'avais hésité longtemps entre les titres, tous les gens se mélangeaient et d'une façon effroyable. Tu vois par exemple ce que peut produire le *Consulat et l'Empire* de M. Thiers, vingt volumes en ligne dans une livrée de deuil, coudoyant le capitaine Hurluret, colorié au dos d'un Courteline, lui-même accouplé à l'*Adolphe* de Benjamin-Constant, ou bien *Boubouroche* entre le *Mérite des femmes* de l'excellent Legouvé et l'*Histoire de l'Eglise*, par M. l'abbé Postel, du clergé de Paris.

Je me rappelle, une fois entre autres, avoir rêvé d'un voyage avec Marie-Antoinette (celle de Nolhac) dans le *Train de 8 h. 47*. Il s'agissait de la faire sauver de la guilloline, tout bonnement, et, à chaque portière, il y avait au guet le cavalier Croquebol et le brigadier La Guillaunette. Avec nous voyageaient un tas de gens, dont Mme de Pompadour, celle de Goncourt, qui parlait, qui parlait! Surtout elle recommandait de ne pas manquer la correspondance de Saint-Mihiel et de prendre garde à l'adjudant Flick. Napoléon en face d'elle objectait en ricanant : « Ce n'est qu'un adjudant! » Tout à coup, on annonçait : « Varenne! Varenne! » Et le wagon se renversait, et tout le monde se battait...

Quelles absurdités je te raconte là mon pauvre Loulou! Mais c'est pour que tu comprennes bien dans quel état de nerfs l'isolement et la lecture m'avaient mise lorsqu'est arrivé l'événement qui me met au désespoir, qui me fait pleurer, qui ne devrait être que comique et qui pourtant, si tu ne me viens en aide, est inextricable. Je m'étais mis dans la tête, avant-hier soir, après avoir lu la *Grande Mademoiselle* d'Arvède Barine, d'aborder Saint-Simon. C'était bien le dernier des livres de chevet pour une petite femme qui a besoin surtout de tranquillité : des phrases énormes, souvent terriblement longues et confuses, des mots furieux qui se choquent et qui s'incrustent quoi qu'on fasse, dans le cerveau, et puis, par-dessus tout ça, une sensation de vie intense qui fait qu'on se trouve avec tous ces gens du XVIIe siècle comme si on les voyait. Tu juges déjà ce qui est

Dessin de Carlègle

DEVOIR DE VACANCES

Devoir de Grammaire – Chapitre III – Des signes orthographiques.

Les signes orthographiques les plus usités sont : 1° L'accent aigu, qui est employé principalement par les femmes irritées. Les récri-minations conjugales, par exemple, ont l'accent aigu.



2° L'accent grave, qui est em-ployé dans les circonstances solennelles. – Les marches funèbres ont un accent grave.

3° L'apostrophe, qui s'emploie pour indiquer la suppression d'une voyelle ou de quelqu'autre chose, comme dans ces mots : l'exécution capitale, l'eunuque etc.. etc..

4° La cédille se place sous le caleçon ; par un sentiment de pudeur bien compréhensible nous éviterons donc d'en parler davantage.

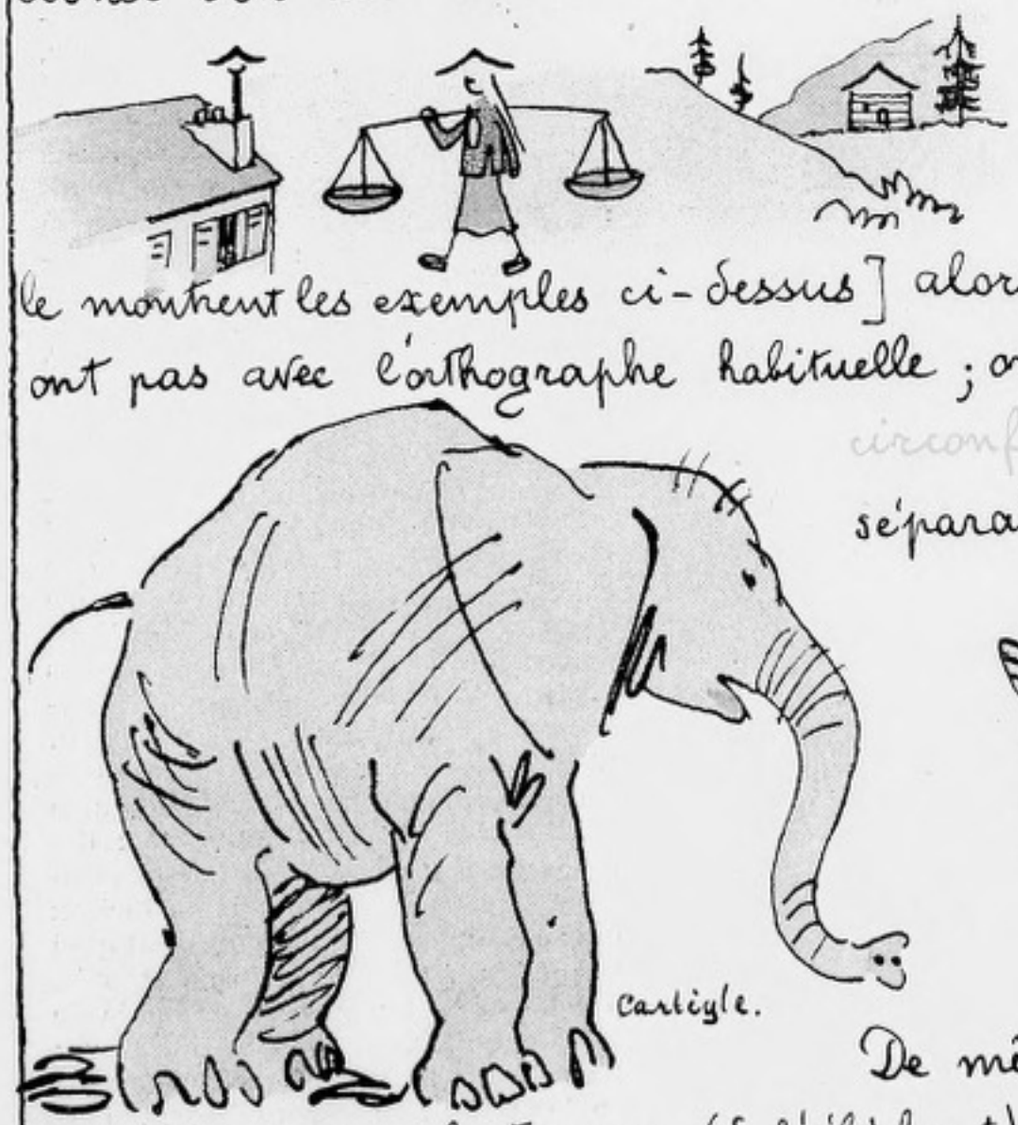
Remarque I. Les accents patriotiques de la Marseil-laise ne sont ni des accents aigus ni des accents graves. La Marseillaise, comme le Marseillais, a simplement l'accent méridionnal.



De l'emploi des signes orthographiques dans les Arts du Dessin.



Le dessin est, chacun le sait, la langue universelle. Dans le langage dessiné, les signes orthographiques ont souvent un emploi différent de celui qu'ils ont de la langue écrite ordinaire. Ainsi l'on met un accent circonflexe sur les mots cheminée, chinois, chalet, entre autres, dans le lan-gage dessiné [comme le montrent les exemples ci-dessus] alors que ces mêmes mots n'en ont pas avec l'orthographe habituelle ; on met également, de- les Arts du Dessin, un circonflexe sur les cuisses pour marquer la séparation entre les muscles fessiers et les muscles fémoraux postérieurs.



Carlègle.





De même, de le langage dessiné seulement, on met un tréma sur la trompe (de l'éléphant), la hure (du sanglier), le derrière (des Amours).

arrivé. Je n'avais pas fermé le livre, au bout de dix pages, que j'étais emportée à Versailles dans les Montespan, dans les du Maine, dans les Beauvilliers, dans les Louvois, dans toutes les perruques et dans toutes les robes à cerceaux.

Je m'y mouvais; je voyais le parc, les grandes eaux, les statues. Bref, le roi lui-même m'apparaissait... Quel coup, ma chérie! Il faut avoir lu Saint-Simon pour se rendre compte de ce que ça peut être que de rencontrer Louis XIV, seul à seule, au détour d'une allée. Ma lecture m'avait tellement fondue dans le siècle passé que, en mon rêve, je crus que j'allais m'évanouir. Il était beau, magnifique, délicieusement habillé de soie et d'or et il n'avait pas l'air vieux du tout. Je ne sais pas ce qu'il me dit, mais sa voix était comme une musique exquise et quand il me prit la taille, je sentis bien que c'était très mal vis-à-vis de Jean, mais qu'il était impossible de me défendre, de dire non, puisque c'était le Roi.

Je ne peux pas expliquer autrement, c'était une sensation d'une volupté bouleversante; nous nous trouvâmes au milieu d'un gazon qui sentait les fleurs, il m'y fit asseoir en me pressant de sa belle main blanche avec des bagues, une boucle de ses cheveux frôla ma joue, ses lèvres touchèrent les miennes... Et je criai : « Ah! mon Dieu! comme vous aimez bien!... »

Voilà que j'entends un affreux juron, qu'une main brutale me repousse et que devant mes yeux ouverts, bien ouverts, j'aperçois Jean, Jean lui-même, Jean à qui je n'ai jamais dis *vous* de ma vie, tu entends bien.

Alors, voilà où j'en suis, tu comprends. Lui dire que j'ai rêvé! Il le sait parbleu bien! Mais rêvé à qui? Si je lui explique que c'est à Louis XIV, il ne me croira jamais. C'est fou, c'est invraisemblable! Je suis la plus malheureuse des femmes...

Ah! ma Loulou, dis-moi quoi faire! Je t'embrasse le cœur bien gros.

Ta

LUCETTE.

Pour copie conforme.

DRÉSA.

Les grelots de la Sagesse

J'ai toujours vu que, pour réussir, dans le monde, il fallait avoir l'air fou et être sage.

MONTESQUIEU.

Il faut prendre une petite femme quand on se marie, parce que des plus grands maux... il faut choisir le moindre.

Les lois contre la bigamie ne sont-elles pas trop sévères? A en juger par les déboires de la simple monogamie, ce crime doit trouver en lui-même son plus cruel châtiment.

Le mariage est une affaire si grave qu'il faut y penser toute la vie.

L'amour a beaucoup de flèches dans son carquois, mais il n'a qu'une corde à son arc.

Aimer console de vivre; vivre guérit d'aimer.

Le flirt : une esquisse agréable dont souvent il n'y a pas lieu de tirer un tableau.

La jalousie est faite de beaucoup de vanité, de pas mal d'égoïsme et d'un tantinet d'amour.

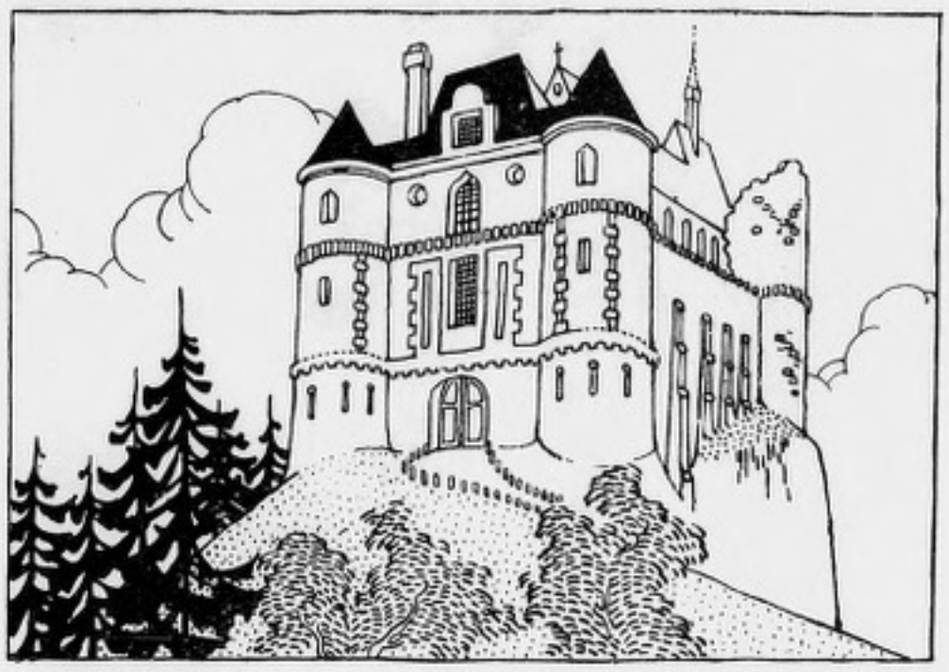
Le tact est l'esprit du cœur.

Il y a des serpents à sonnettes ; on est averti de leur approche... Si, au moins, il y avait des méchants à sonnettes!

CHICOT.

UNE VISITE AU CHATEAU DE SAINT-YGREC

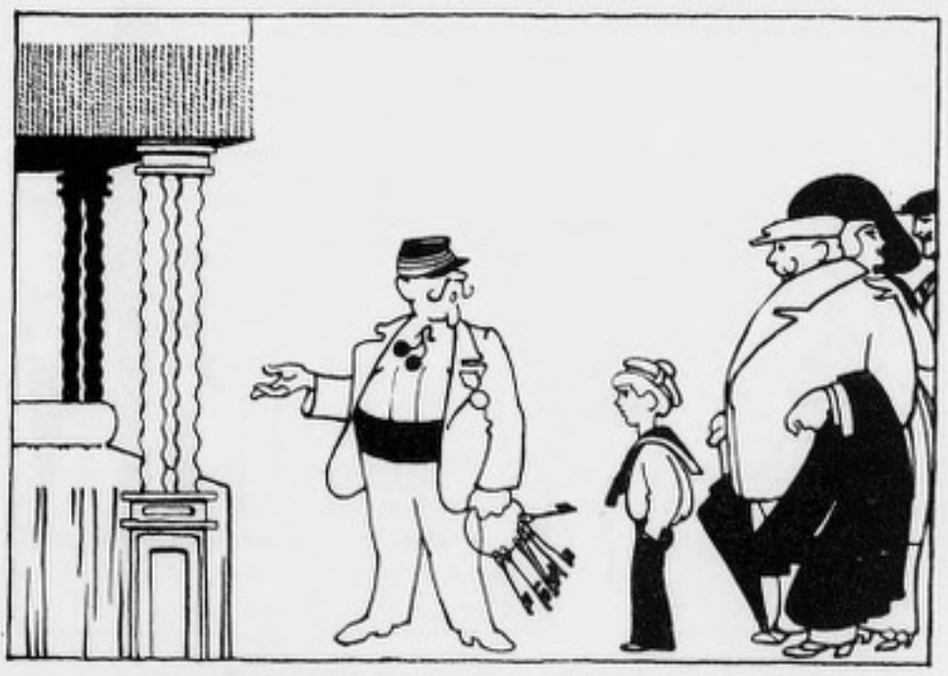
A moins que ce ne soit au château de Gazouillis-le-Vieil... ou à tout autre qu'il vous plaira.



Les fondations du château de Saint-Ygrec, comme celles de tout château qui se respecte, remontent à César. Ce superbe édifice date du XII[e] siècle... mais, détruit pendant la Révolution, il fut reconstruit sous Louis-Philippe.



Suivons le guide : il fait faire aux visiteurs d'excellents exercices de gymnastique suédoise : « Levez la tête... Tournez à gauche... Tournez à droite... En haut la tour romaine, d'où le panorama est splendide (mais on répare l'escalier)... En bas les oubliettes... »

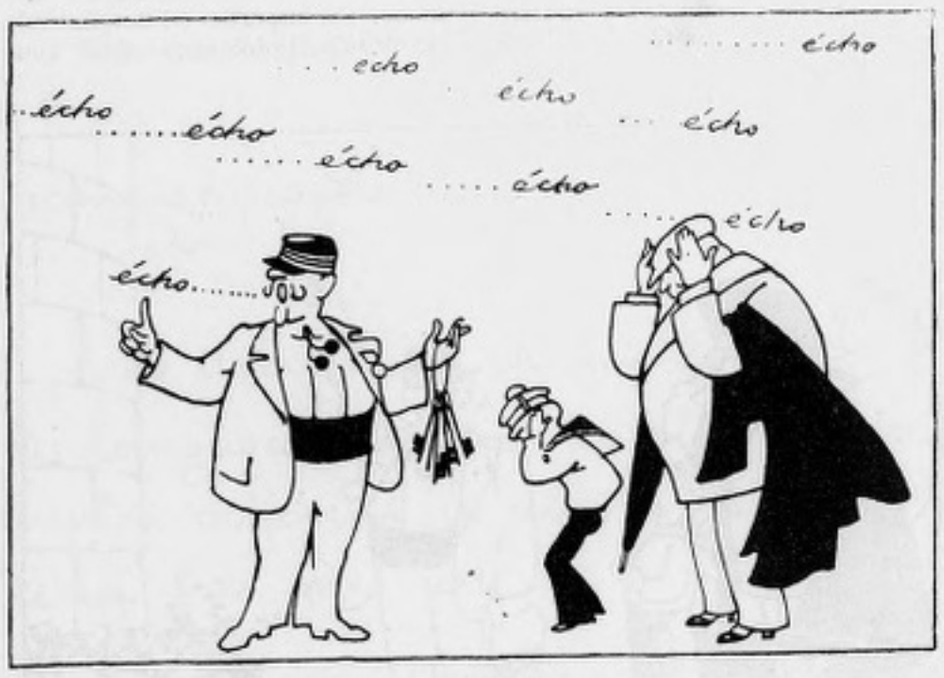


— Mesdames et Messieurs, voici le lit historique où a couché Latham (l'année dernière on disait : « Où a couché Henri IV »).



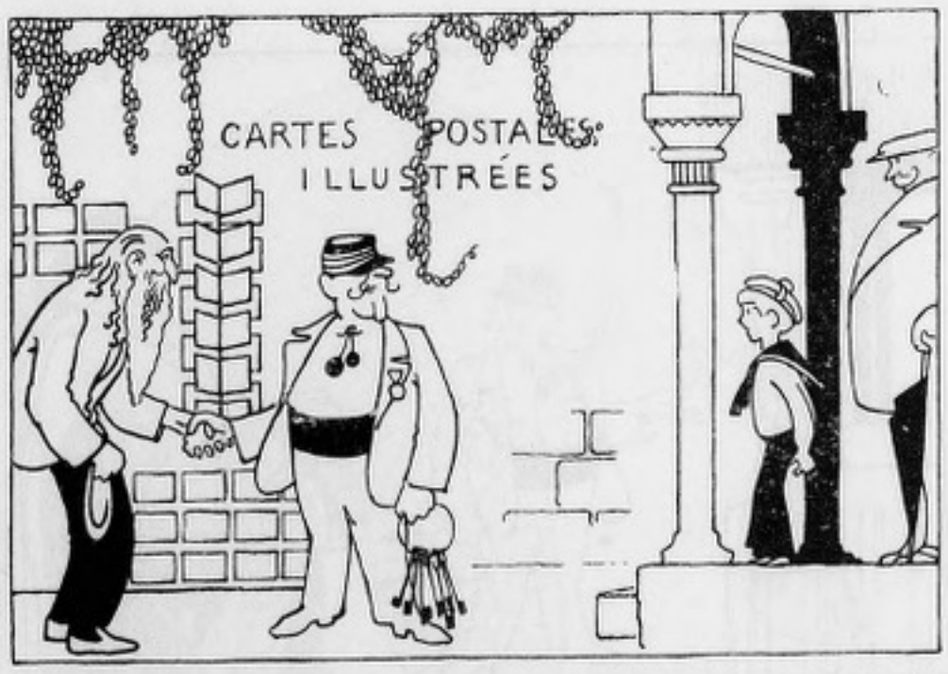
— Vous avez devant vous, Mesdames et Messieurs, le banc où se sont aimés François Ier et la duchesse d'Étampes.

Une dame étourdie. — Comme c'est étroit!

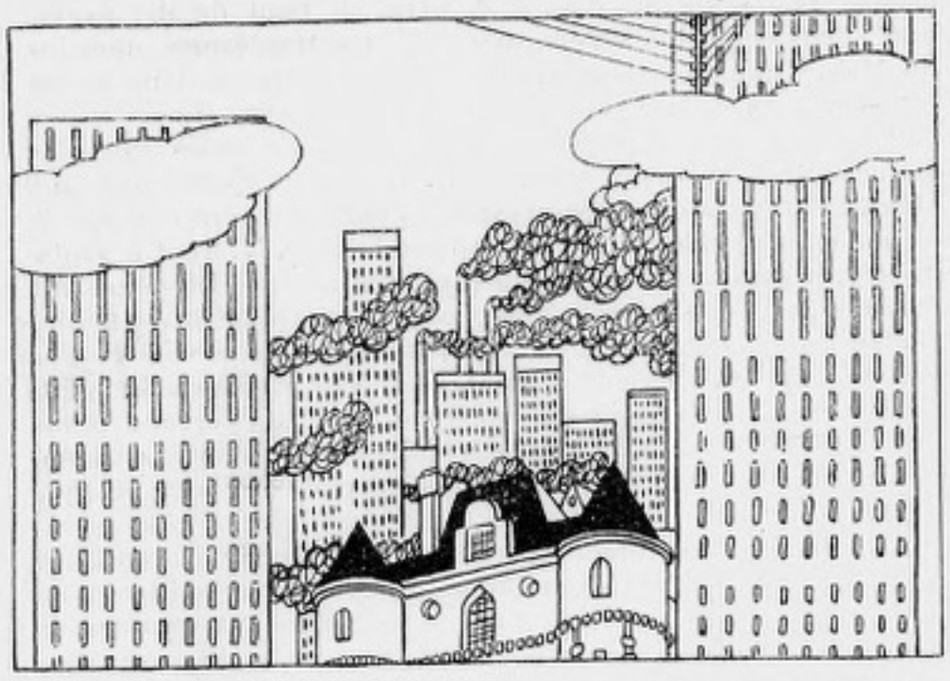


— L'écho maintenant, le célèbre écho de la cour des gardes, aussi indiscret qu'un journaliste, il répète dix fois les secrets qu'on lui chuchote.

(Avis confidentiel : *N'oubliez pas l'écho à la sortie; il est le père d'une nombreuse famille.*)



— Le fantôme de la chapelle... Depuis les lois de Séparation, il s'est établi marchand de cartes postales. Ne craignez rien, jeune homme, il est laïcisé.



Hélas! le château de Saint-Ygrec est menacé du sort de nos plus nobles reliques! Il est question de le transporter à New-York sur la Cinquième Avenue, pour servir de résidence à M. J. B. X. W. Macbeaf, le multimilliardaire bien connu.

INSTANTANÉ

Madame. — Oh! l'amour de petit garçon, là-bas, sur son âne! Est-il mignon! Vite une photographie!

Monsieur. — Viens donc. Nous en rencontrerons dix comme celui-là.

Madame. — Non! Non! Dépêche-toi de prendre ton appareil! Il va passer!

Monsieur. — C'est stupide. Le paysage est d'ailleurs d'une banalité!...

Madame. — Pas du tout, je le trouve charmant. Et puis je ne te parle pas du paysage, je te parle du petit garçon.

Monsieur. — Oh! dès qu'il y a un enfant, toi!... Vraiment ça ne vaut pas la peine de dépenser une pellicule.

Madame. — Mais sors donc l'appareil!

Monsieur. — Si tu savais comme tu es assommante quand tu t'y mets! Est-ce que je sais d'abord à quelle distance il faut fixer l'objectif! A trente mètres?

Madame. — Tu es fou! Cet enfant est à quinze pas tout au plus... Et puis tu ne vas pas te placer là, n'est-ce pas? Tu ne l'auras que de dos.

Monsieur. — Je ne peux pourtant pas me planter en face du soleil.

Madame. — Mais non, ici, ici!

Monsieur. — Ici? Alors je n'aurais pas le fond du vieux moulin!

Madame. — Cela m'est bien égal le moulin. Dépêche-toi donc!

Monsieur. — Non, décidément, c'est absurde! Je ne ferai pas cette photographie : elle me donnerait une ombre chinoise ridicule!...

Madame. — C'est toi qui es ridicule! Ah, si tu savais comme tu m'agaces!

Monsieur. — Et puis zut! Je vais te la faire ta photographie. Tu verras bien ce qui arrivera. Tu ne te plaindras pas! Je t'aurai prévenue!

Madame. — Naturellement, maintenant qu'il n'est plus temps!... C'est toujours comme ça quand j'ai envie de quelque chose! Mais referme donc l'appareil... C'est idiot de vouloir faire une photographie à cette distance-là! Tu vois bien qu'il est trop loin.

Monsieur. — Oh! Il ne sera pas dit que je t'aurai rien refusé! Tu veux que je jette un cliché à l'eau pour te faire plaisir, jetons un cliché... Tiens : clac!... Voilà.

Madame. — Tu es d'un bête!... Et méchant par surcroît... Ah! ne me demande jamais rien!

Monsieur. — Quand je te demande quelque chose, au moins ce n'est pas l'impossible.

MADAME. — C'est vraiment spirituel ce que tu dis là!

MONSIEUR. — Je ne t'ai jamais demandé pour faire une chose de te mettre hors de portée.

MADAME. — Je constate tout simplement, et une fois de plus, que moi, chaque fois que j'exprime un désir, ton appareil n'est jamais prêt.

MONSIEUR. — Si l'on peut dire!

MADAME. — Tu comptes, tu raisonnes et pendant ce temps-là le moment passe.

MONSIEUR. — Je ne peux pourtant pas, dès que tu ouvres la bouche...

MADAME. — Pourquoi? Je ne vois pas ce qu'il y a de si difficile!

MONSIEUR. — Il faut bien mettre le viseur au point tout de même!

MADAME. — Tu n'as qu'à le laisser toujours au même cran, le plus commode...

MONSIEUR. — Ah?

MADAME. — Mais oui... à l'infini!



Les Premières



Au Français :

Comme ils sont tous.

On nous a tant répété que les auteurs dramatiques ont mis toutes les situations psychologiques au théâtre, on nous a si bien persuadé qu'il ne reste plus qu'à repêcher des idées dans La Bruyère et M. Scribe, que, ma foi, nous avons eu au Français une agréable surprise! MM. Aderer et Ephraïm ont trouvé en effet, quelque chose de prodigieusement neuf, — dans Schopenhauer, — c'est que tous les hommes ont, naturellement, le génie de la polygamie; et comme Schopenhauer n'est pas un philosophe dont les axiomes souffrent d'être compris à peu près, ils ont décidé que tous leurs personnages mâles, tous, seraient des personnages-étalons, afin d'établir de façon à n'y plus revenir que c'est là l'ordre vrai des choses.

Ils y ont réussi excellemment on peut le proclamer. Ils auraient pu même arrêter leur plaidoyer plus tôt qu'ils n'ont fait : avant le quatrième acte nous étions convaincus. Les pauvres dames qu'ils ont chargé de défendre la fidélité conjugale, dite monogamie, — utopie désormais vétuste! — essuyèrent l'autre jour une magistrale défaite, malgré leur éloquence, leurs larmes, leurs robes à cent louis et leurs chapeaux à cinquante. Une seule a réussi à garder jusqu'au bout la sympathie publique, c'est l'exquise Mlle Provost; malheureusement pour la morale de nos pères, c'est précisément l'unique héroïne de la pièce qui accepte de s'accommoder d'un député légitime et d'un capitaine de cavalerie extra-légal. Les auteurs ont eu, du reste, beaucoup de peine à se débarrasser de cette femme au grand cœur et à l'esprit si justement équilibré; ils l'ont fait disparaître un peu comme ils ont pu. Il fallait bien baisser le rideau en sauvant les apparences, les traditionnelles apparences.

Mlle Piérat atteint la perfection dans la scène, — celle que nous connaissons tous sans avoir la peine d'aller nous asseoir dans un fauteuil d'orchestre. Rendons-lui mélancoliquement cette justice.

Aux Nouveautés : *L'enlèvement des Sabines.*

Evidemment on y rit, — on rit toujours chez M. Michaud. Mais est-ce de l'esprit teuton de M. Schontan revu par M. Lemaire? Ou n'est-ce pas plutôt parce qu'il y a Germain, parce que Matrat y parle Marseillais et parce que Mme Maurel y montre le type accompli de la belle-mère provinciale! Hum! si c'est là le dernier cri de la dramaturgie d'outre-Rhin!...

Je sais bien qu'on vide un bocal à poissons rouges dans une malle, et que c'est un trait d'esprit très nouveau; mais un seul trait d'esprit en quatre actes c'est peu, c'est très peu pour des Parisiens, même en vacances!

INTÉRIM.

LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE

ET CEUX...

QU'IL NE FAUT PAS LIRE



C'est un rude courage que d'inscrire sur la couverture d'un livre, — et d'un tout petit livre, — un si gros titre : *De l'Art de l'Élégance et de la Charité!* Mais M. André de Fouquières est un athlète : il peut bostonner trois nuits de suite et, la quatrième, faire une conférence sur la protection de la jeune fille, les poètes chinois ou le port de la redingote.

Il a pris, sans doute, sur son sommeil de la journée pour écrire.

Tant de vaillance laborieuse mérite d'être admirée autre part que dans la colonne des « mondanités » du *Gaulois*. Nous étions prêt, pour notre part, à faire du premier essai littéraire de M. de Fouquières une étude aussi justement louangeuse que profonde, mais il a bien voulu nous épargner lui-même le plus difficile de ce travail, — car il est toujours difficile d'exprimer son enthousiasme en conservant dans les mots une mesure capable de toucher sans faire sourire.

Il nous a donc communiqué un modèle imprimé de critique dont nous nous bornerons à extraire les passages les plus décisifs. On prendra là une excellente idée de son livre et, nous pouvons l'ajouter, de sa personne, car l'auteur reconnaît qu'il a enfermé en ses pages, une véritable profession de foi.

Citons :

« ...DE L'ART DE L'ÉLÉGANCE ET DE LA CHARITÉ, *œuvre passionnante qui est appelée à obtenir le plus grand succès...*

« *C'est le bréviaire des gens de goût...*

« *Aucun livre n'est plus parisien...*

« *L'auteur a su dissimuler sous un ton badin et railleur la plus complète érudition...*

« *M. André de Fouquières est l'un de nos plus charmants et originaux écrivains.*

« *Œuvre éclectique, à la fois substantielle et légère, morale et plaisante...* »

Et songez que l'auteur traite ce travail, en sa préface, de « griffonnage »!

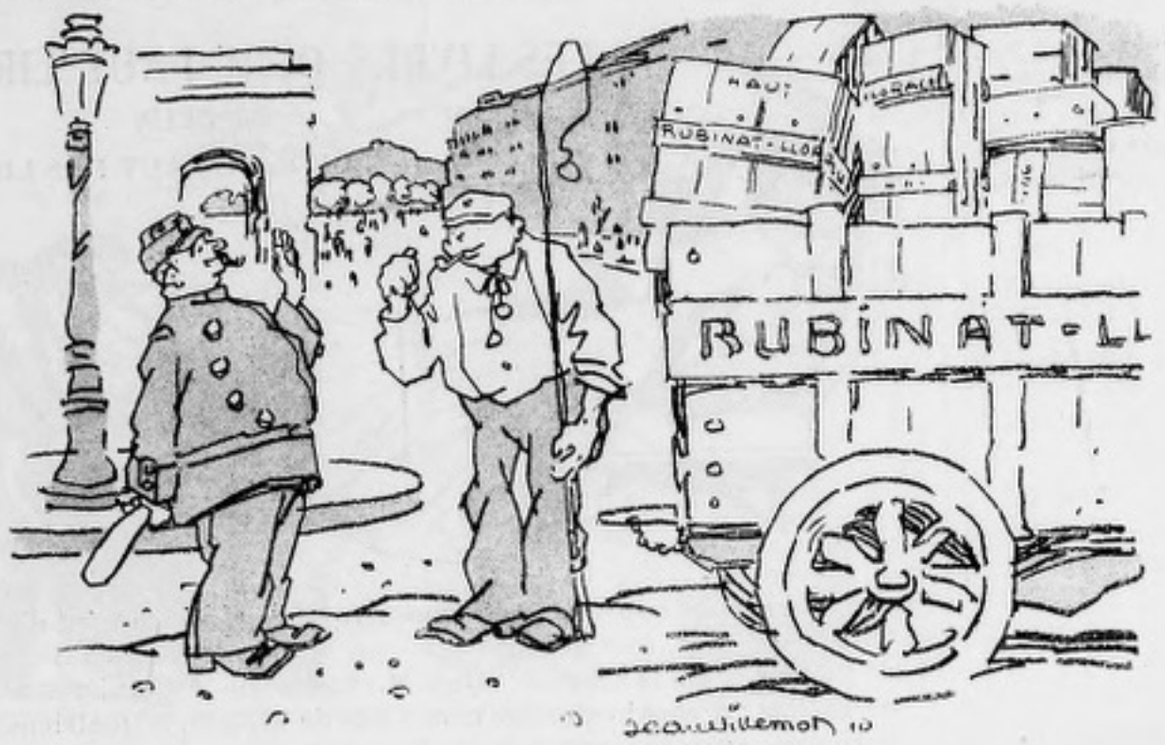
Qu'eût-ce été s'il se fût donné la peine d' « écrire »?

Coquet, galant et impertinent, comme une page, certain petit album se faufile effrontément dans tous les boudoirs, en dépit des maris jaloux. Il s'intitule *Du Cœur* et il est dédié aux mânes de Don Juan.

Voilà en vérité une écrasante dédicace, pour quarante pensées assemblées entre quelques feuillets blancs; mais ces pensées sont si délicieusement suggestives, d'un si subtil parfum d'amour, qu'elles valent mieux, — ou pis! — que le plus troublant roman. D'ailleurs, pourquoi en faire l'éloge aux lecteurs de *La Vie Parisienne?* Ils ont savouré ici-même l'élégante perversité de Gabriel Soulages, et les fruits défendus qu'il nous présente aujourd'hui en corbeille ont été cueillis dans nos colonnes...

Mais pourquoi, diantre! avoir alourdi cet album si fin et si léger d'une pédante *table analytique* ou « auto fermée » voisine avec « aveu (premier) », « photographie » avec « pieds » et « progrès industriels » avec « pudeur »?...





La circulation a Paris

— Que subséquemmen' le Préfet il interdit la circulation des voitures de livraison dans les quartiers distingués ; mais l'eau Purgatif de Rubinat Llorach, *elle a le droit de passer à toute heure et dans toutes les rues... La santé avant tout!*

salle d'armes où MM. Esnault-Peltrie, comte du Croizier, Chabrol se disputent une poule brillante.

Les attractions, elles aussi, attirent la foule élégante, remarqués ces derniers jours : S. A. I. le grand duc Paul Alexis, princesse Mabarini, comte de Douhet, vicomtesse de Vogué, baronne Kiggen, MM. Viviani, Noblemaire, de Grandelec, Pedro de Zubiria, heureux de sillonner les allées ombreuses et si parfumées du Casino de Vichy.

—

Les quais de la Seine, par une nuit de lune, dans le quartier de Notre-Dame. Au bord de l'eau, ces maisons vétustes, dans leur délabré pittoresque, un hôtel borgne, un bal musette, de vieilles masures aux fenêtres faiblement éclairées. Dans le lointain les tours de la cathédrale et sa flèche trouant les cieux... C'est dans cet impressionnant décor que se déroule, au théâtre Marigny, le drame émouvant de M. Didier Gold, *La Houppelande* et sa péniche, maison flottante qui porte en elle la passion, le crime et la vengeance, avec de Max, marinier magnifique et Vera Sergine, dont le remords s'éveille au carillon des églises voisines.

—

Fursy, retour de sa villégiature, est dans nos murs; dès son arrivée, le spirituel chansonnier s'est mis au travail et actuellement il élabore de brillants programmes pour 1910-1911, à la Scala et à sa Boîte de la rue Pigalle.

—

Premières a l'horizon

Trianon-Lyrique : Réouverture. Premiesr spectacles : *Si j'étais Roi*, *La Mascotte*, *Miss Helyett* et *Le Pré aux Clercs*.

—

Zig-Zag. — A la première de *Comme ils sont tous*, on vit au balcon la jolie Andhrée Canti plus belle que jamais, beauté que conserve à son régulier visage la Véritable Eau de Ninon, de la Parfumerie Ninon.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits mondialement connus maintenant se trouvent à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme.

—

L'*Eau de Jeunesse* JANE HADING perpétue la fraîcheur, la santé et la pureté des lignes du visage comme du corps. Elle fait disparaître les jeunes rides et empêche qu'elles ne se reforment en donnant au teint un éclat et un velouté incomparables. Dépôt général 38, rue du Mont-Thabor. En vente magasins de nouveautés, coiffeurs et pharmaciens.

—

Croissez et multipliez ! — Cette grande et belle parole mal observée dans notre beau pays, peut s'appliquer aux cheveux de toutes les personnes qui font usage du Pétrole Hahn.

Sous l'action bienfaisante, tonique et régénératrice de cette merveilleuse Lotion, les cheveux croissent et se multiplient, les pellicules sont détruites, les chutes les plus rebelles conjurées.

Le Pétrole Hahn embellit la chevelure et lui communique un parfum d'une suavité exquise.

—

Une seule teinture pour cheveux est sans danger : le « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

Pitt.

Hommes et Choses de Bourse

Que la Bourse présente donc des aperçus curieux, à plus d'un point de vue, pour un observateur tant soit peu attentif !

Depuis que les vacances battent leur plein, toute la Cote est en hausse, manifestant ainsi sa satisfaction de n'être tripatouillée que pour le plaisir des professionnels.

A l'approche de cette période de l'année, où tout le monde éprouve les effets de la terrible bougeotte, la Cote aussi s'en ressent. Elle descend tous les jours un échelon, se dérobe, recule et déconcerte souvent ceux qui s'imaginent la bien connaître. Elle exagère même ses mouvements. Aussi les bougeottiers, voulant résilier leurs engagements, sont-ils surpris par leur brusquerie et ne peuvent-ils s'en sortir qu'avec perte.

A peine a-t-on achevé ces sortes d'opération, à peine ne reste-t-il plus que les habitués, ceux qui demeurent, cette même Cote se reprend, avance, remonte plus haut que jamais, au grand dam des absents. Elle récompense ceux qui sont restés.

Cette année, les faits se sont déroulés suivant la coutume. Juin, juillet, dégringolade; août, septembre, forte hausse. Et allez donc, c'est la Bourse !

Un autre aspect intéressant se produit, au moment où l'on annonce qu'un emprunt nouveau est en préparation. Ici, c'est une véritable frénésie. Qui emportera le morceau ? Ce groupe, celui-là, ou celui-ci ? Pour un peu les paris s'ouvriraient.

— Ce ne sera jamais cet Etablissement qui l'aura ; il commence par trop empiéter.

— Ce ne sera toujours pas celle-là qui le fera, elle rate tout. Et elle réclame une commission monstre.

— Ni cette Banque, car elle garde tout pour elle.

— Oui, mais elle a l'appui d'un tel.

— Vous m'en direz tant !

Et chaque fois, sous prétexte de sauvegarder les intérêts industriels, commerciaux, financiers français, ce ne sont que les intérêts de boutique qui sont défendus. C'est toujours la même maxime : ôte-toi de là que je m'y mette. Pour réussir tous les moyens sont bons. Ils se font surtout jour en Bourse par des manœuvres assez peu avantageuses pour les porteurs français, car c'est sur leur dos que se battent ces messieurs !

Triboulette.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — Le Jardin de Paris a fermé ses portes. En voilà maintenant jusqu'au retour des hirondelles.

—

Les sports sont actuellement en faveur au Casino de Vichy, tels : le golf et le tennis; de nombreux tireurs affluent à la jolie

PETITE CHRONIQUE

Inventée par le moine don Del Giorno pour embellir les mains du Pape Léon X, *la Pâte des Prélats* blanchit, lisse, satine la main, l'empêche de rougir, prévient engelures et gerçures. Prix 5 francs le pot, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50, adressé *à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre*. (Eviter les nombreuses contrefaçons.)

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres. le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage. Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Delterière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL. premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre. 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY. premier ordre. 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL RÉGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDERE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP, Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza Fondo-Toce).

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et "MAJESTIC-PALACE". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

MASSEUSE diplomée Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr. avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Xe).

SAGE-FEMME 1re rend pens., consult. et corresp. (Discret) MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 f. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS

Les 36 Joies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Préjelan, Ed. Touraine, etc.

EN VENTE PARTOUT
PRIX 95c

LIVRES Catalogue EXTRA-CURIEUX, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c. album 2 fr., 12 c. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

HYGIÈNE INTIME - HOMMES ET DAMES
L. GABRIEL, 77, Avenue de la République. — PARIS
Catalogue illust. et 3 échant. perfect. 1.05. — Loyauté, Discrétion

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. BARLET, 112, r. Réaumur.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

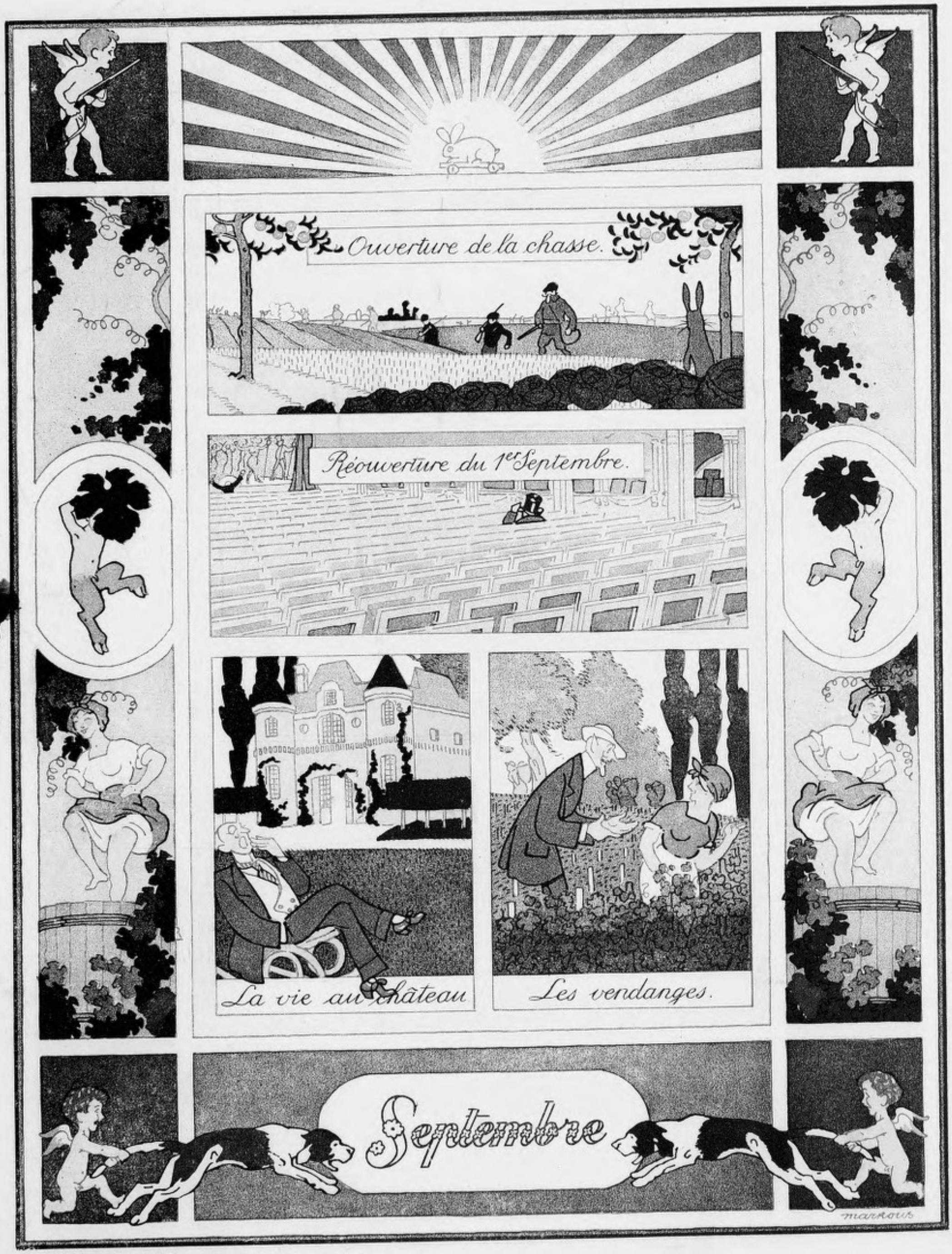
ÉLÉGANT Pied-à-terre. Confort moderne Mme DUC, 54, rue Caumartin (3e étage) Paris

Le Gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

PLAISIRS DE SEPTEMBRE

Dessin de Markous



Samedi 24 Septembre 1910 — 48e année, N° 39



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois. 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

CE QU'IL Y A DANS UNE PARISIENNE
(Essai d'analyse psycho-chimique)

Dans ce numéro :
CALIXTE-LA-SUCRÉE
par J.-L. Vaudoyer



Coquetterie	100	Folie	50
Amour de son prochain	99	Raison	50
Amour de sa prochaine	0	Sincérité	0,05
Imagination	68	Bonne humeur	75

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies

PARFUM ULTRA PERSISTANT
La Corrida
ED. PINAUD
18, PLACE VENDOME. PARIS

GERMANDREE
en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900, MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.

DYNAMO ET PHARES DUCELLIER

Plume (idéa) Waterman
pour la RENTRÉE des CLASSES

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 31, Marbeuf, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT, FABt LYON

Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA*, etc.

Ne partez pas en voyage sans acheter

PARFUM POMPEÏA L.T. PIVER PARIS.

SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière, Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours
Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF



PLAQUES JOUGLA

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1889
Directeur : A. GALLOIS
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure



EN VENTE PARTOUT

Les Coulisses de l'Amour



100 dessins galants par H. Gerbault

Un ravissant album de 100 dessins
95 centimes

ON DIT... ON DIT...



Partira?... Partira pas?

Tout le monde en est ébaubi. M. Fallières qui, jadis, hésitait quinze jours avant d'entreprendre le voyage de l'Elysée à Rambouillet, s'est transformé soudain en globe-trotter. Il visite, il préside, il palabre, il s'extasie. Et l'on s'étonne. Et l'on se demande pour quel secret motif M. Fallières a si brusquement changé ses habitudes.

Il paraîtrait que notre président aurait pris une grave détermination. Il serait absolument décidé à quitter le pouvoir au printemps prochain. Mais les siens lui auraient fait observer qu'il ne pouvait vraiment s'en aller en laissant un souvenir falot de Président-Fantôme et qu'il fallait qu'il se fît un peu connaître... avant de partir!

Et voilà, paraît-il, pourquoi M. Fallières voyage.

♠ ♠

Sic itur...

Il y a bien longtemps que le public n'a entendu parler de M. Santos-Dumont.

Ceux qui le connaissent mal pouvaient croire qu'il s'était retiré définitivement à l'ombre de ses lauriers.

Mais ceux qui savent quelle éternelle et juvénile ardeur dévore ce grand homme — la taille ne fait rien à l'affaire — se méfiaient de quelque chose.

Ils avaient bien raison. Santos qui a fait, le premier, un bond dans le ciel au-dessus de la terre parisienne, et qui a fait le plus rapide aussi sur sa *Demoiselle*, rêve d'aller plus haut encore, plus haut que n'importe qui, jusqu'à la lune, jusqu'aux étoiles.

En un mot il s'est fait astronome. Il laisse les ailes à d'autres; l'air a des bornes; il ne les aime point.

Et si vous voulez savoir tout, il se fait construire en ce moment un observatoire sur la hauteur de Deauville. Ce sera sa maison de campagne désormais; il y aura le dôme nécessaire et une chambre d'ami, car il en a beaucoup — tous ceux qu'il lui plaît de se donner.

Et personne ne sera étonné d'apprendre un de ces beaux jours qu'il a inventé quelque prodigieux instrument qui laissera derrière lui la lunette comme le dirigeable a laissé le ballon et comme l'aéroplane a laissé le dirigeable.

Il ira se promener dans la lune comme chez lui, vous dis-je! *Sic itur!*

♠ ♠

Le portrait de Cléopâtre.

Comme l'approche du Salon d'Automne remet la peinture sur la cimaise de l'actualité, on causait l'autre jour, dans certain salon qui se double d'un atelier, des exigences de nos portraitistes à la mode.

— Bah! dit le maître du logis, les artistes célèbres ont bien raison de se faire payer très cher... quand ils le peuvent! Savez-vous ce qui est arrivé à B.....?

« Au printemps dernier, Mme R.b.nstein vient lui demander de faire son portrait.

« Faire le portrait de Cléopâtre? C'était tentant, n'est-ce pas? Et B..... d'accepter. Il fait venir un photographe (vous savez que c'est toujours par là qu'il commence) et prend des instantanés de la belle danseuse, de face, de dos, de profil, de trois quarts. Rendez-vous est pris ensuite pour la première séance de pose; mais ni le lendemain, ni les jours suivants Mme R.b.nstein ne revint. Des amis, rencontrés au théâtre, lui avaient conseillé d'aller se faire portraicturer par Forain. Ce pauvre B..... faillit en avoir la jaunisse.

— Je connaissais l'anecdote, dit quelqu'un, mais vous en oubliez la fin : c'est que B..... fit envoyer une note de 500 francs à Cléopâtre... « pour frais de photographies. »



La Barricade.

Dans une lettre au président de la Société des Auteurs Dramatiques, M. Paul B.urg.t déclare être désolé que M. Pataud soit devenu, pour la province, la plus grande attraction de *La Barricade*. Il déclare aussi renoncer à tous les droits que pourrait lui rapporter cette tournée de mauvais goût.

Il y a quelques erreurs dans cette lettre.

D'abord une erreur typographique, la lettre étant datée de *Cornebelle*. C'est Costebelle qu'il faut lire. Costebelle est, aux environs de Hyères, parmi les pins penchés et les mimosas, un petit coin de paradis. M. B.urg.t y possède une superbe villa, en face de laquelle s'élève une pension de famille où les prix sont un peu plus élevés qu'ailleurs « parce que M. B.urg.t habite à côté. »

Seconde erreur : M. B.urg.t semble vouloir dire qu'il ignorait totalement que M. Pataud accompagnerait une tournée de la *Barricade*... C'est une bonne blague!

Voyons, M. B.urg.t, quoique académicien, lit bien chaque jour un journal, — quand ce ne serait que la *Gazette des Rentiers?* Or, il n'y a pas un journal, — pas un seul, — qui n'ait consacré une dizaine d'articles aux débuts de M. Pataud dans cet art de la conférence, mis si fort à la mode par M. Jules Lemaître.

M. B.urg.t aurait mieux fait d'avouer ce qui s'est passé. Il a reçu, de ses amis, des monceaux de lettres de protestations à ce sujet. Et un vieux gentilhomme, un vénérable marquis qui ne badine pas avec les traditions, lui a demandé des explications, sur un ton plutôt sévère. Alors, M. B.urg.t, qui rêvait de faire comme l'autruche, s'est décidé à s'apercevoir qu'il faisait à M. Pataud une réclame de très mauvais aloi!...

♠ ♠

Le restaurant des Quat'zarts.

Le futur Musée du Luxembourg transféré place Saint-Sulpice sera, paraît-il, un musée modèle, où rien ne sera oublié pour la commodité des visiteurs, rien, pas même... un buffet.

Il est désagréable, on l'avouera, d'interrompre une visite intéressante pour se mettre en quête d'un restaurant et tout le monde a éprouvé l'ennui qu'il y a à reprendre son bagage au vestiaire lorsqu'on désirerait s'asseoir un instant devant une tasse de thé.

La nouvelle organisation du Musée du Luxembourg (au fait ne sera-ce pas le « Musée Saint-Sulpice »?) permettra aux visiteurs de reprendre des forces entre la *Dame au gant* de Carolus Duran et le *Rêve* de Detaille.

De plus, comme le magasin de vente des porcelaines de la Manufacture de Sèvres sera installé dans un local du rez-de-chaussée, les étrangers et les provinciaux pourront emporter un petit souvenir. Qui donc disait que notre administration des Beaux-Arts était rétrograde?

♠ ♠

Hippologie.

Le prince et la princesse Gh.ka sont allés voir, vendredi dernier, leurs chevaux chez l'entraîneur Raoul. Car la princesse, après avoir fait courir Tout-Paris, veut maintenant faire courir des pur sang.

L'aimable entraîneur présenta un cheval qui avait les jambes soigneusement enveloppées dans des flanelles.

— Il a des mollettes, fit-il d'un ton chagrin.

Et la princesse qui avait mal entendu, s'écria :

— C'est vrai qu'il a de superbes mollets!

Rhum St James



N° 4711. Eau de Cologne

Etiquette bleu et or

Indispensable à tous les gens de sport.

Une friction Eau de Cologne 4711 ranime les nerfs et les muscles et fait disparaître toute sensation de fatigue.

En vente dans les grands magasins, pharmacies, parfumeries. Echantillon gratis c. 0.25 p. frais d'envoi, sera adressé par les dépositaires exclus. Scott et Cie, 4, r. Chauveau-Lagarde, Paris (8e)

TRÈS PROCHAINEMENT

LA VIE PARISIENNE
commencera la publication
d'un nouveau roman

L'HALLALI

par

ABEL HERMANT

Illustré par

B. BOUTET DE MONVEL

Bientôt aussi paraîtront

dans *La Vie Parisienne*

LEURS FILS

par

PIERRE WOLFF

LA DEMOISELLE D'OPÉRA

par

PIERRE VEBER

BELGAZOU

par

COLETTE WILLY

Une nouvelle série
de scènes de la comédie parisienne

par

ROMAIN COOLUS

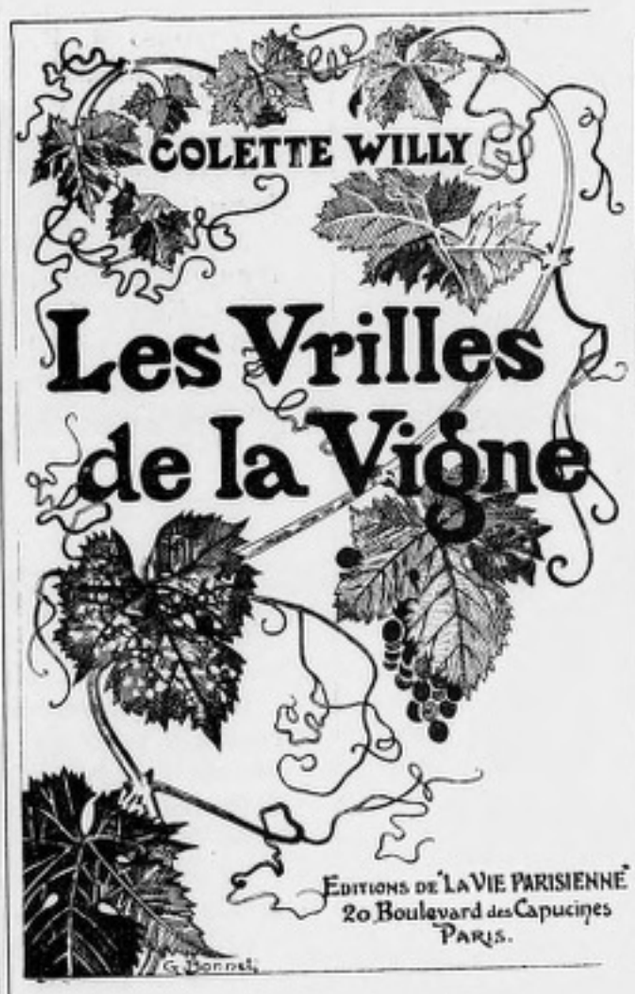
Deux Chefs-d'œuvre d'esprit parisien



Pour lire au Château



Pour lire à la Campagne





Chemin de fer du Nord

EXPOSITION INTERNATIONALE ET UNIVERSELLE DE BRUXELLES

Services rapides entre le réseau du Nord français et Bruxelles

A partir du 1er mai 1910, toutes les gares et stations du réseau du Nord délivrent :

1° des *Billets simples et d'aller et retour* pour Bruxelles ; les billets d'aller et retour auront une durée de validité de 10 jours.

Les prix des billets aller et retour au départ de Paris sont les suivants :

1re Classe : 52 fr. 95 ; 2e Classe : 37 fr. 55 ; 3e Classe : 23 fr. 95.

2° Le vendredi, le samedi et le dimanche seulement, des *Billets d'aller et retour* valables jusqu'au mardi inclusivement

Les prix de ces billets, plus réduits que ceux des aller et retour ordinaires, comportent, *pour les familles*, de nouvelles réductions allant de 5 à 25 0/0, selon que la famille se compose de 2, 3, 4, 5 personnes et plus.

3° des *Cartes d'abonnement belges* valables 5 et 15 jours sur tous les réseaux belges.

Chaque carte peut être délivrée conjointement avec un billet d'aller et retour sur les lignes du Nord ayant la même durée de validité que la carte d'abonnement belge.

Les prix des cartes d'abonnement belges sont les suivants :

A. — Valables 15 jours : 1re Classe : 61 fr. 50 ; 2e Classe : 41 francs ; 3e Classe : 23 fr. 50.

B. — Valables 5 jours : 1re Classe : 30 fr. 75 ; 2e Classe : 20 fr. 50 ; 3e Classe : 11 fr. 75.

Les prix applicables sur le parcours *Nord* sont ceux des aller et retour ordinaires (Tarif spécial G. V. N° 2) suivant la distance parcourue du point de départ à l'une quelconque des frontières franco-belges. Le choix de l'itinéraire est laissé au gré du voyageur. Sur ces prix d'aller et retour, les réductions spéciales ci-dessous sont faites en faveur des familles composées de :

2 personnes	5 0/0
3 —	10 0/0
4 —	15 0/0
5 —	20 0/0
Au-dessus	25 0/0



LA VAGABONDE

Pauvre Max!... Le meilleur de moi-même semble conspirer contre lui, maintenant... Avant-hier, nous partions à l'aube, et je reprenais, dès le wagon, mon repos en miettes, rompu et recommencé vingt fois, lorsqu'une haleine salée, fleurant l'algue fraîche, rouvrit mes yeux : la mer! Cette, et la mer ! Elle était là, tout le long du train, revenue quand je ne pensais plus à elle. Le soleil de sept heures, bas encore, ne la pénétrait point ; elle refusait de se laisser posséder, gardant, mal éveillée, une splendide teinte nocturne d'encre bleue, veloutée, crêtée de blanc...

Des salines défilaient, bordées d'un gazon de sel étincelant, et des villas dormantes, blanches comme le sel, entre leurs lauriers sombres, leurs lilas et leurs arbres de Judée... A demi endormie comme la mer, abandonnée au bercement du train, je croyais raser, d'un vol tranchant d'hirondelle, les vagues proches... Je goûtais un de ces parfaits moments, un de ces bonheurs de malade sans conscience, lorsqu'une *mémoire* subite, — une image, un nom, — refit de moi une créature ordinaire, — celle de la veille et des jours précédents... Pendant combien de temps venais-je, pour la première fois, d'oublier Max? Oui, de l'oublier, comme si je n'avais jamais connu son regard ni la caresse de sa bouche, de l'oublier, — comme s'il n'y avait pas de soin plus impérieux, dans ma vie, que de chercher des mots, des mots pour dire combien le soleil est jaune, et bleue la mer, et brillant le sel en frange de jais blanc... Oui, de l'oublier, comme s'il n'y avait d'urgent au monde que mon désir de posséder par les yeux les merveilles de la terre !

C'est à cette même heure qu'un esprit insidieux m'a soufflé : « Et s'il n'y avait d'urgent, en effet, que cela? Si tout, hormis cela, n'était que cendres?... »

X

Je vis parmi des orages de pensées qui ne s'échappent pas. Je retrouve avec peine et patience ma vocation de silence et de dissimulation. Il m'est de nouveau aisé de suivre Brague à travers une ville, en haut, en bas, à travers les squares, les cathédrales et les musées, dans la fumée des petits caboulots où « on mange épatamment ! » Notre cordialité parle peu, sourit rarement, mais rit quelquefois aux éclats, comme si la gaîté nous était plus accessible que la douceur. Je ris facilement aux histoires de Brague, et je force mon rire à l'aigu, de même qu'il outre en me parlant une grossièreté très artificielle.

Nous sommes sincères l'un et l'autre, mais pas toujours très simples... Nous avons des plaisanteries traditionnelles, qui nous égaient traditionnellement : la préférée de Brague,

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21 *à* 38.

— et qui m'exaspère, — est le Jeu du Satyre, qui se mime dans les tramways, où mon camarade élit pour victime tantôt une jeune femme timide, tantôt une vieille demoiselle agressive. Assis en face d'elle, veulement adossé, il la couve d'un regard allumé, pour qu'elle rougisse, tousse, arrange sa voilette et détourne la tête. Le regard du « satyre » insiste, lubriquement, puis tous les traits du visage, bouche, narines, sourcils, concourent à exprimer la joie spéciale d'un érotomane...

— C'est un excellent exercice de physionomie! assure Brague. Quand on aura créé pour moi une classe de pantomime au Conservatoire, je le ferai répéter à toutes mes élèves, ensemble et séparément.

Je ris, parce que la pauvre dame, affolée, ne manque jamais de quitter le tramway très vite, mais la perfection grimaçante du vilain jeu me crispe. Mon corps, un peu surmené, subit sans logique des crises d'intolérante chasteté, d'où je chois dans un brasier allumé en une seconde par le souvenir d'un parfum, d'un geste, d'un cri tendre, un brasier qui éclaire les délices que je n'ai pas eues, aux flammes duquel je me consume, immobile et les genoux joints, comme si je risquais, au moindre mouvement, d'élargir mes brûlures..

Max... Il m'écrit, il m'attend... Que sa confiance m'est cruelle à porter! Plus cruelle à porter qu'à leurrer, car j'écris, moi aussi, j'écris, avec une abondance, une liberté inexplicables. J'écris sur des guéridons boiteux, assise de biais sur des chaises trop hautes, j'écris, un pied chaussé et l'autre nu, mon papier logé entre le plateau du petit déjeuner et mon sac à main ouvert, parmi les brosses, le flacon d'odeurs et le tire-bouton; j'écris devant la fenêtre qui encadre un fond de cour, ou les plus délicieux jardins, ou des montagnes vaporeuses... Je me sens chez moi, parmi ce désordre de campement, ce n'importe où et ce n'importe comment, et plus légère qu'en mes meubles hantés...

XI

— L'Amérique du Sud, qu'est-ce que ça te dit, à toi?

Cette baroque question de Brague est tombée, hier, comme un caillou dans ma rêverie d'après-dîner, pendant l'heure si courte où je lutte contre le sommeil et le dégoût d'aller, en pleine digestion, me maquiller, me déshabiller.

— L'Amérique du Sud? c'est loin...

— Flemmarde!

— Tu ne comprends pas, Brague. Je dis « c'est loin » comme j'aurais dit « c'est beau ! »

— Ah! bon... comme ça... C'est Salomon qui me tâte pour là-bas. Alors?

— Alors?...

— On peut voir?

— On peut voir.

Ni l'un ni l'autre nous ne sommes dupes de notre indifférence jouée. J'ai appris, à mes dépens, à ne pas « allumer » l'impresario sur une tournée, en montrant mon envie de partir. D'autre part, Brague se garde, jusqu'à nouvel ordre, de me présenter l'affaire sous un jour avantageux, dans la crainte de [provoquer un enchérissement sur le « cachet global ».

L'Amérique du Sud! J'ai eu, à ces trois mots-là, un éblouissement d'illettrée qui voit le Nouveau-Monde à travers une féerie d'étoiles en pluie, de fleurs géantes, de pierres précieuses et d'oiseaux-mouches... Le Brésil, l'Argentine... quels noms étincelants! Margot m'a conté qu'on l'y emmena tout enfant, et mon désir émerveillé s'accroche à la puérile peinture qu'elle me fit d'une araignée au ventre d'argent et d'un arbre couvert de lucioles...

Le Brésil, l'Argentine, mais... Et Max?

Et Max?... Depuis hier, je rôde autour de ce point d'interrogation. Et Max? et Max? Ce n'est plus une pensée, c'est un refrain, un bruit, un petit croassement rythmé, qui fatalement amène une de mes « crises de grossièreté ». Quel ancêtre mal embouché aboie en moi avec cette virulence non seulement verbale, mais sentimentale? Je viens de froisser la lettre commencée pour mon ami, en jurant à mi-voix.

« Et Max! Et Max! Encore! jusqu'à quand le trouverai-je dans mes jambes, celui-là? Et Max! et Max! Alors, moi, je n'existe que pour me soucier de cet encombrant rentier? La paix, Seigneur, la paix! assez de chichis, assez d'idylles, assez de temps perdu, assez d'hommes! Regarde-toi, ma pauvre amie, regarde-toi! Tu n'es pas, il s'en faut, une vieille femme, mais tu es déjà une manière de vieux garçon. Tu en as les manies, le sale caractère, la sensibilité tatillonne, — de quoi souffrir, de quoi te rendre insupportable. Que vas-tu faire dans cette galère... pas même! dans ce bateau-lavoir, solidement amarré, où l'on blanchit une lessive patriarcale? Si tu étais capable, au moins, de te payer un bon petit béguin pour ce grand gars-là, quinze jours, trois semaines, deux mois, et puis adieu! on ne se doit rien, on s'est bien réjouis l'un de l'autre... Tu aurais dû apprendre, chez Taillandy, comment on se plaque!... »

Et je vais, et je vais... J'apporte, à insulter mon ami et moi-même, une ingéniosité crue, méchante; c'est une sorte de jeu où je m'excite à dire des choses vraies que je ne pense pas, — que je ne pense pas encore... Et cela dure jusqu'au moment où je m'aperçois qu'il pleut à verse : les toits, de l'autre côté de la rue, ruissellent, et la gouttière déborde. Une longue goutte froide roule le long de la vitre et tombe sur ma main. Derrière moi, la chambre est devenue noire... Il ferait bon, contre l'épaule de celui que j'humiliais tout à l'heure en le traitant d'encombrant rentier...

J'allume l'ampoule du plafond, je risque, pour m'occuper, un arrangement éphémère de la table à écrire, — j'ouvre le buvard, entre le miroir-chevalet et le bouquet de narcisses, — je cherche un semblant de home, je souhaite le thé chaud, le pain doré, ma lampe familière et son abat-jour rose, l'aboiement de ma chienne, la voix de mon vieil Hamond... Une grande feuille blanche est là, tentante, et je m'assieds :

Max, mon chéri, oui, je reviens; je reviens un peu tous les jours. Est-il possible que douze nuits seulement me séparent de vous? Rien n'est moins sûr : il me semble que je ne dois plus vous revoir... Comme ce serait terrible! comme ce serait sage!...

Je m'arrête : n'est-ce pas trop net?... Non. D'ailleurs, j'ai écrit : « ce serait », et jamais un amant ne prendra au tragique un conditionnel... Je puis continuer sur le même mode rassurant, risquer des généralités mélancoliques, des restrictions timorées... Et comme, tout de même, j'appréhende une décision brusque qui amènerait Max ici en moins de douze heures, je n'oublie pas de noyer le tout dans un flot de tendresses, hélas! qui m'entraîne...

C'est un peu dégoûtant, ce que je fais là...

XII

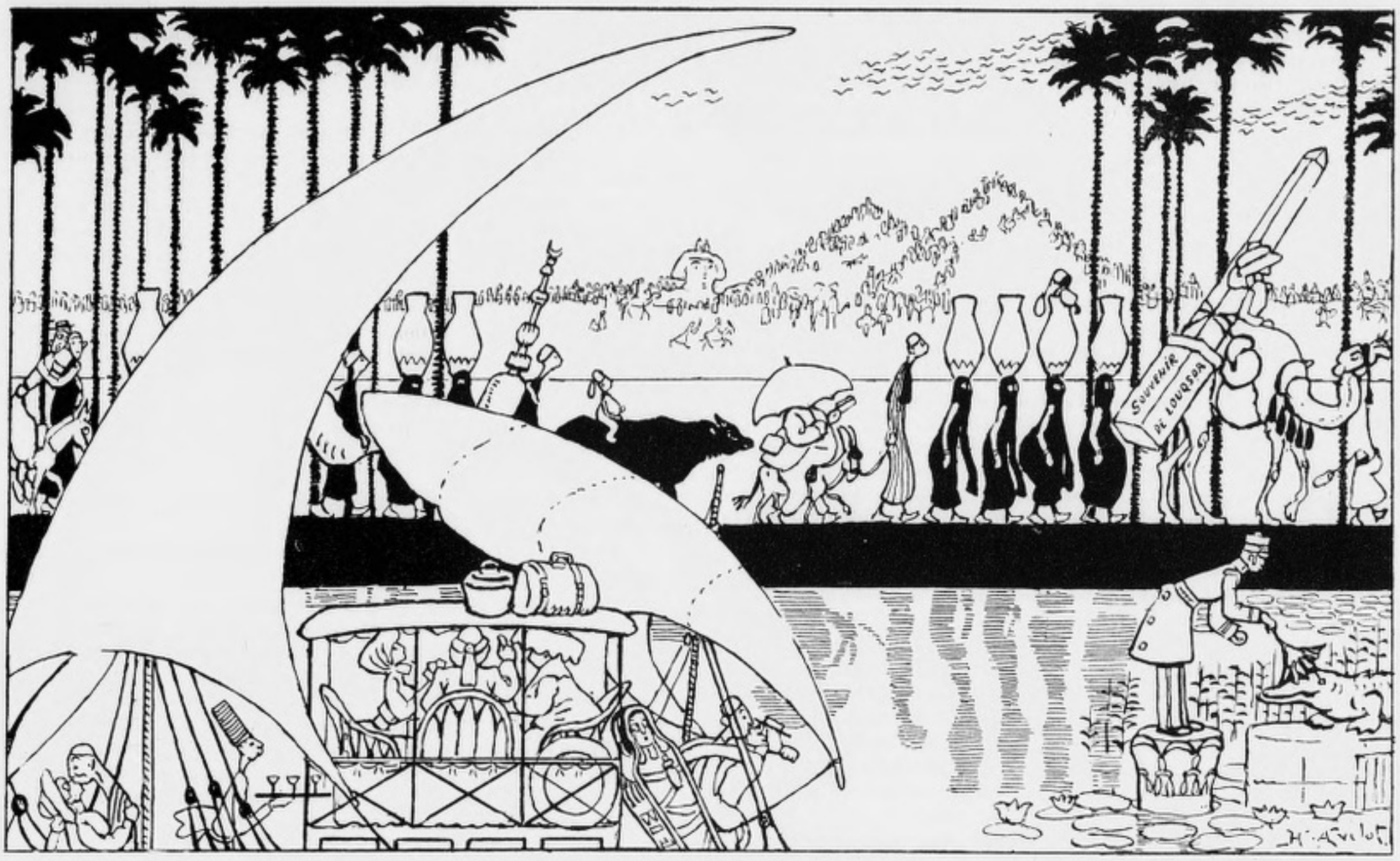
Comme le temps passe! Où sont les Pyrénées fleuries de cerisiers, la grande montagne sévère qui semblait nous suivre, étincelante d'une neige qui donne soif, sabrée d'ombres vertigineuses, fendue d'abîmes bleus et tachée de forêts de bronze? Où, les vallées étroites fleuries de gazon d'Espagne, d'orchidées sauvages d'un blanc de gardénia? et la placette basque où fumait le chocolat noir? Qu'il est déjà loin, le Gave glacé, plein d'une grâce méchante, troublé par la fonte des neiges, transparent et laiteux comme les pierres de lune!

Nous laissons Bordeaux, maintenant, après cinq représentations données en trois jours :

— Bonne ville! soupirait Brague à la gare. Je m'ai appliqué

VOYAGES OU IL VOUS PLAIRA

Dessins de Henri Avelot



AU SOLEIL DE L'EGYPTE



DANS LES NEIGES DE LA RUSSIE

une petite Bordelaise... aux cèpes! une de ces demi-portions comme il en pleut sur le *Courss*. tu vois d'ici? Haute comme trois pommes, du nichon, la jambe courte, un petit pied gras, et ça se fout tant de noir aux yeux, tant de poudre, tant de cheveux frisés, que je te défie de savoir si elles sont jolies ou non. Ça brille, ça cause, ça remue... ça fait bien mon blot!

Il exhalait sa félicité tranquille, et je le regardais avec une hostilité un peu écœurée, comme je regarde les gens qui mangent quand je n'ai plus faim...

Le printemps craintif fuit devant nous. Il rajeunit d'heure en heure et se referme feuille à feuille, fleur à fleur, à mesure que nous regagnons le nord. A l'ombre plus grêle des haies, les pâquerettes d'avril ont reparu, et les dernières violettes décolorées... L'azur plus pâle, l'herbe plus courte, une humidité acide de l'air créent l'illusion de rajeunir et de remonter le temps...

Si je pouvais dévider à rebours les mois échus, jusqu'au jour d'hiver où Max entra dans ma loge... Quand j'étais petite et que j'apprenais à tricoter, on m'obligeait à défaire des rangs et des rangs de mailles, jusqu'à ce que j'eusse trouvé la petite faute inaperçue, la maille tombée, ce qu'à l'école on appelait « une manque »... Une « manque »! voilà donc tout ce qu'aura été, dans ma vie, mon pauvre second amour, celui que je nommais ma chère chaleur, ma lumière... Il est là, tout près de ma main, je peux le saisir, et je fuis...

Car je fuirai! Une dérobade préméditée s'organise là-bas, très loin, au fond de moi, sans que j'y prenne encore une part directe... Au moment décisif, lorsqu'il n'y aura plus qu'à crier, comme affolée : « Vite, Blandine, ma valise et un taxi-auto! » je serai peut-être dupe de mon désordre, mais, ô cher Max que j'ai voulu aimer, je le confesse ici avec la douleur la plus vraie : tout est, dès cette heure, résolu.

A cette douleur près, ne suis-je pas redevenue *ce que j'étais*, c'est-à-dire libre, affreusement seule et libre? La grâce passagère dont je fus touchée se retire de moi, qui refusai de m'abîmer en elle. Au lieu de lui dire : « Prends-moi! » je lui demande : « Que me donnes-tu? Un autre moi-même? Il n'y « a pas d'autre moi-même. Tu me donnes un ami jeune, « ardent, jaloux, et sincèrement épris? Je sais : cela s'appelle « un maître, et je n'en veux plus... Il est bon, il est simple, « il m'admire, il est sans détour? Mais alors, c'est mon infé- « rieur, et je me mésallie... Il m'éveille d'un regard, et je « cesse de m'appartenir s'il pose sa bouche sur la mienne? « Alors, c'est mon ennemi, c'est le pillard qui me vole à moi- « même!... J'aurai tout, tout ce qui s'achète, et je me pen- « cherai au bord d'une terrasse blanche, où déborderont les « roses de mes jardins? Mais c'est de là que je verrai pas- « ser les maîtres de la terre, les errants!... — Reviens! « supplie mon ami, quitte ton métier et la tristesse misé- « reuse du milieu où tu vis, reviens parmi tes égaux... — « Je n'ai pas d'égaux, je n'ai que des compagnons de route... »

Des moulins tournent à l'horizon. Dans les petites gares que le train traverse, les coiffes bretonnes, les premières coiffes blanches fleurissent comme des marguerites... Voici que j'entre, éblouie, dans le jaune royaume des genêts et des ajoncs! L'or, le cuivre, le vermeil aussi, — car le colza pâle s'y mêle, — enflamment ces landes pauvres d'une insoutenable lumière. J'appuie ma joue, et mes mains ouvertes, à la vitre du wagon, surprise de ne la point sentir tiède. Nous traversons l'incendie, — où est le cor de Siegfried? Des lieues et des lieues d'ajoncs en fleurs, une richesse désolée qui rebute même les chèvres, où les papillons, alourdis par le chaleureux parfum de pêche à demi mûre et de poivre, tournoient d'une aile déchirée...

XIII

C'est à Caen, l'avant-veille de notre retour, que je trouve cette lettre de Max, — une ligne, sans signature : « Ma Renée, est-ce que vous ne m'aimez plus? »

C'est tout. Je n'avais pas prévu cette douceur, et cette question si simple, qui déjoue toute ma littérature. Qu'ai-je donc écrit, la dernière fois?...

Peu importe. S'il m'aime, ce n'est pas dans mes lettres qu'il a lu l'avertissement. S'il m'aime, il connaît ces chocs mystérieux, ce doigt léger et malfaisant qui heurte le cœur, ces menus foudroiements qui immobilisent soudain un geste, coupent un éclat de rire, — il connaît que la trahison, l'abandon, le mensonge frappent à travers la distance, il connaît la brutalité, l'infaillibilité du *pressentiment*!

Pauvre, pauvre ami, que j'ai voulu aimer! tu aurais pu mourir ou me tromper, et je n'en aurais rien su, moi, — moi que la trahison la mieux cachée blessait, autrefois, télépathiquement...

« Ma Renée, est-ce que vous ne m'aimez plus?... » Je n'ai pas fondu en pleurs passionnés, mais j'ai jeté sur une feuille de papier, les abréviations bébêtes d'une dépêche vaguement rassurante :

« Après-demain, cinq heures, serai chez moi. Toutes mes tendresses. »

Je suis jalouse, subtilement, de cet homme qui souffre. Je relis sa plainte, et je parle à cette lettre comme si c'était à lui-même, avec la bouche dure et les sourcils méchants :

— Tu aimes, tu souffres, et tu te plains! Te voilà tout ressemblant à moi-même, — quand j'avais vingt ans. Je t'abandonne, et, grâce à moi, tu vas peut-être t'augmenter de ce qui te manque. Déjà tu vois à travers les murailles : ne t'émerveilles-tu pas, grand mâle épais? Des nerfs affinés, une souffrance innocente et enflammée, un espoir qui reverdissait, vivace, comme un pré fauché, — c'était ma part, tout cela, et ce sera maintenant la tienne. Je ne puis te la reprendre, mais je t'en veux... »

Une pincée de lettres accompagne celle de Max. Blandine elle-même écrit : « Madame, Monsieur Maxime a reporter Fosette, elle a encore un nouveau collier. Monsieur Maxime demande après Madame, il n'a pas l'air bien contant, on voit qu'il a attendue après Madame... »

Lettre d'Hamond, qui parle simplement, mais écrit avec une courtoisie presque cérémonieuse, — lettre de Margot, qui n'a rien à me dire et remplit deux feuillets d'un babil de religieuse; — ils se hâtent de m'écrire tous, au moment où je reviens, comme si leur conscience leur reprochait un peu de m'avoir laissée longtemps seule...

A qui me confierai-je au retour? A Hamond, à Margot? Ni à l'un ni à l'autre. Je déchire ce fatras léger, avant de quitter, pour monter sur la scène, la tombe étouffante qu'on nomme « loge de l'étoile » aux Folies-Caennaises. Nous sommes dans un *café-chantant*, ancien style : il faut traverser une partie du public pour gagner la porte de la scène, — c'est le pire moment de la soirée. On nous coudoie, on nous barre exprès le passage pour nous dévisager plus longtemps; mon bras nu laisse sa poudre contre un dolman, une main tire sournoisement mon châle brodé, des doigts furtifs tâtent ma hanche... Tête haute, nous portons le mépris et la convoitise de cette foule chaude, comme de fiers détenus...

(*La fin au prochain numéro*) COLETTE WILLY.



L'ART DE MANQUER LES PERDREAUX

et tout le gibier en général



ANIMAL UTILE
Le chasseur citadin, fortune des aubergistes.

Premier axiome. — Pour bien manquer une pièce de gibier, il ne suffit pas d'être maladroit; évidemment, cela ne nuit pas, mais enfin il arrive que, par maladresse, on tue un lièvre ou même un perdreau par hasard, ce qui ne doit jamais arriver au parfait mauvais tireur.

Deuxième axiome. — Le parfait mauvais tireur doit réunir plusieurs qualités essentielles, sans lesquelles il ne fera jamais rien de bon ou de mauvais, selon le point de vue où l'on se place. Il devra être d'un tempérament bilioso-nerveux, étourdi et distrait; la myopie sera un don naturel qui le fera atteindre promptement à la perfection; un léger tremblement dans les mains ou les bras, suite d'orgies et d'excès ne nuira pas; enfin, s'il est obèse, s'il a la respiration courte, ou si son esprit est hanté d'une idée fixe, oh! alors, il a tout ce qu'il faut pour réussir au delà de toute espérance!

Premier cas. — On chasse devant soi, en plaine; les perdreaux et les lièvres pourraient vous partir dans les culottes pardon, madame! c'est le terme consacré. Eh! bien, pour éloigner cette chance de tuer quelque chose, ayez soin d'avoir un chien qui ne tienne pas l'arrêt et s'emballe sur le gibier. De cette façon vous tirerez toujours hors de portée et votre réputation de mauvais tireur restera intacte.

Deuxième cas. — En battue, un lièvre arrive droit vers vous : impossible de l'éviter! Tout le monde a l'œil sur vous; vous allez, enfin, n'être plus bredouille. Erreur! car, comme vous êtes distrait et étourdi, vous avez oublié de changer vos cartouches et vous faites un coup double de ratés. Le lièvre n'en demande pas davantage et court se faire tuer par le voisin qui bénit votre maladresse.

Troisième cas. — Ayez soin d'avoir un fusil qui ne soit pas à votre couche et dont la crosse soit plus longue que votre bras. De cette façon, vous perdrez du temps à épauler et vous tirerez toujours trop tard et trop bas.



ANIMAL NUISIBLE
Le braconnier, à chasser en tout temps.

Quatrième cas. — Ayez soin de faire vos cartouches vous-même et de forcer la charge de poudre; de la sorte, quand vous tirerez, vous recevrez une vigoureuse gifle qui vous fera voir trente-six mille chandelles et manquer la pièce que vous auriez pu blesser par hasard.

Cinquième cas. — S'il vous part un faisan, ne tirez pas, car étant myope, vous ne pourriez distinguer le coq de la poule, à moins qu'on ne vous crie : « Poule! » Oh! alors, tirez, mais dans la queue, car vous êtes sûr ainsi de ne faire aucun mal à cet oiseau superbe et savoureux.



COMMENT ON BAIT UN LIÈVRE

Sixième cas. — Un excellent moyen de revenir bredouille, c'est de se mettre tout le temps de la chasse à côté d'une jolie femme, si votre bonne étoile veut que Diane chasseresse soit des vôtres. Vous aurez alors des distractions bien naturelles et vous passeriez aux yeux de votre voisine pour un manant, si vous vous occupiez des perdrix ayant à vos côtés un aussi fin gibier.



DIANE CHASSERESSE... OU PÉCHERESSE?

Septième cas. — Il ne sera pas mauvais d'avoir une longue chaîne de montre; au moment de tirer elle s'embarrassera dans la gâchette de votre fusil et vous manquerez le perdreau.

Huitième cas. — En battue sous bois, tirez toujours au jugé; cela vous donnera l'occasion, si vous entendez crier : « Au lièvre! » par les rabatteurs, de tuer le braque Saint-Germain du maître de la maison.

Neuvième cas. — Avant de partir pour la chasse, il sera nécessaire de faire un copieux repas : vous aurez la tête lourde, le regard trouble, les jambes molles, enfin tout ce qu'il faut pour tirer admirablement mal.

Dixième cas. — S'il vous part deux pièces en même temps, ne manquez pas de tirer entre les deux... après toutefois vous être bien assuré qu'une troisième pièce ne se trouve pas au milieu!



ET COMMENT ON ATTRAPE UNE CAILLE

Onzième cas. — Enfin, vous manqueriez à tous vos devoirs si vous ne logiez pas quelques grains de plomb dans les reins d'un de vos amis.

HAMMERLESS.



M. TH. M. G. X.
Un apôtre du casque colonial.

Sur la Chasse

Une des plus grandes satisfactions qui puisse être donnée à l'homme, est de voir un ami rentrer bredouille.

SAINT-HUBERT.

En chasse, comme en amour, c'est quelquefois le lapin qui a commencé.

NEMROD.

Les chiens sont plus fidèles, mais les femmes rapportent plus.

M. ALPHONSE.

FANTAISIE D'AUTOMNE

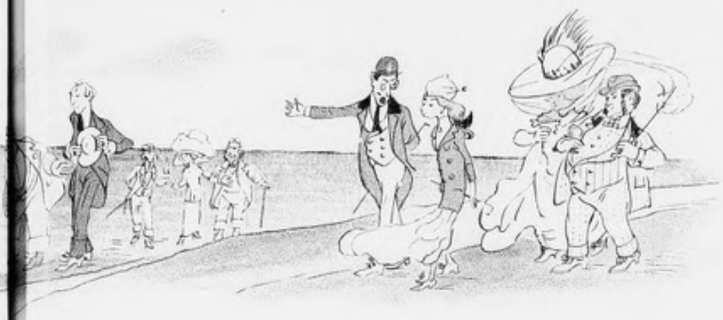
Dessins de Louis Morin



1. — Voici enfin de beaux jours. Lili, est-il trop tard pour quitter Paris? Si nous louions un petit cottage à Bécon-sur-Marne ou à Aulnay sur-Seine?
— Oh! quelle horreur! Nos voisins dîneraient en bras de chemise et nous serions réveillés dès 7 heures par le cornet des fournisseurs!



2. — Allons donc à la mer!
— Il est trop tard, mon ami. Il n'y a plus sur les plages [illegible]-pour-compte du mariage qui espèrent un placement tardif.





3. — La montagne alors?
— La montagne! Ne m'en parle jamais! Elle distille le spleen: trop de gens y vont soigner leur neurasthénie.



4. — Alors où irons-nous, Lili?
— A Fontainebleau, dont la forêt est si démodée, si école de Barbizon, si 1860, qu'on est sûr de n'y rencontrer personne.



5. — Oui, mais à Fontainebleau il y a les infâmes marques bleues et rouges de Denecourt qui a mis le mystère de la forêt à l'usage des touristes Cook.
— Bah! mon ami, nous saurons bien éviter les « points de vue », et les « roches qui pleurent ».



6. — Quand Lili a une idée en tête, il faut céder, aussi le lendemain avons-nous acheté le chapeau et l'étole de renard « indispensables » aux courses en forêt.

— Lili, tu t'quitte au bord d'une mare que six mois de pluies ont rendue pareille [illegible] grand lac d'Amérique...
— Bien?... Quelle est cette femme sauvage?... Ah! Lili, voilà donc où tu [illegible] mettre en scène la fantaisie peau-rouge de ton chapeau et de tes [illegible]
— Mais, malheureuse enfant, tu oublies qu'il y a des gardes dans la forêt... [illegible] t'enrhumer!



8. — Je veux saisir l'imprudente pour la chabiller, mais elle fuit parmi les chênes, et je m'élance à sa poursuite comme un Sylvain.
Où me mènera la folle imagination de Lili? Au paradis ou en correctionnelle?



Celles qui veulent arriver

II. — Pour devenir une grande demi-mondaine

Dans la boîte grillagée de la mairie du XVIe arrondissement, un papier officiel annonce le prochain mariage de Zéphyrine-Désirée Malbranchu, âgée de 42 ans, sans profession, avec Adhéaume-Guy-Robert-François-Chrétien de Czernitz-Morstzky, âgé de 28 ans, sans profession, tous deux domiciliés rue de la Pompe.

Zéphyrine-Désirée Malbranchu est plus connue sous le pseudonyme de Raphaëlle de Chinon : que dis-je, elle a rendu ce nom illustre! La toujours belle Raphaëlle fait partie des gloires de la France : son seul nom évoque les joies, les voluptés, le luxe de Paris. Pour elle, trois hommes et deux femmes se sont tués ; pour elle, un roi balkanique a déserté son trône ; pour elle, Massenet a composé une mélodie; pour elle, des chefs-d'œuvre ont été écrits, des bêtises ont été faites, des crimes ont été commis.

Mais c'est fini : Raphaëlle est lasse de tant de nuits perverses et la voici qui veut connaître les honnêtes voluptés d'une nuit de noces. Seulement, comme elle a toujours eu des pur sang dans son écurie, elle veut, dans son lit, un homme de race et elle épouse le duc Adhéaume de Czernitz-Morstzky, qui est joli garçon, qui, à 28 ans, en paraît vingt-deux et qui n'a pas le sou.

Voilà donc Raphaëlle duchesse, et duchesse authentique, en dépit des rosseries et des gouailleries. Zéphyrine-Désirée Malbranchu appartient désormais à la famille des anciens rois de Hongrie et s'apparente aux hospodars de Moravie. Sa devise est, dans une langue barbare : *Je monte*.

Ce qui a fait dire à une petite amie :

— Oui... mais avec un Monsieur!

* * *

Or, il y a vingt-cinq ans, Désirée Malbranchu est arrivée à Paris en sabots, bien résolue d'ailleurs à accepter toutes les bottes qui lui seraient proposées, — même sans beaucoup de foin dedans.



Un mystère enveloppe les débuts de Désirée. Sans doute, elle erra, comme tant d'autres « arpètes » du métier d'amour, sur l'asphalte du boulevard Saint-Michel et débita, à bon marché, des caresses qu'elle devait vendre plus tard à un si haut prix.

Un jour, les dieux favorables lui firent rencontrer dans une brasserie enfumée un philosophe inconnu, mais profond, qui jouait les Diogène pour petites femmes :

— Désirée, lui dit ce cynique, tu es faite pour réussir, et ceci ne signifie pas seulement que tu es bien faite. Tu es intelligente, tu me parais avoir de l'ambition et de la volonté... Il faut percer, que diable : c'est bien ton tour!

— Oui, mais comment?

— D'abord, prends un nom aristocratique... Dans toutes les armées, même dans l'armée de la République, il faut être noble pour arriver. Et où donc la particule est-elle plus nécessaire que dans les rangs de la galanterie ? Prends un nom de guerre... et un apéritif.

— Oui, un Raphaël quinquina...

— Raphaël, Raphaëlle... quelle idée! Voilà le prénom tout trouvé! C'est poétique, cela fera rêver les chastes et cela émoustillera les autres... Raphaëlle de... de... de quoi?

— Vous n'y pensez pas : tout le monde va me « chiner »!

— Attends! Chiner, je chine, tu chines, il chine, nous chinons. Raphaëlle de Chinon! Voilà ton affaire... Je te baptise Raphaëlle de Chinon : noblesse de robe et même de jupon. Cela t'ira très bien... Et maintenant écoute...

Ce directeur d'inconscience se mit à professer :

— La galanterie est un art, une science et une religion tout à la fois. C'est dire qu'elle a ses lois et ses dogmes et qu'il faut les connaître, si l'on veut s'élever dans la hiérarchie. Sache donc, Raphaëlle, que la galanterie qui fait la misère et l'humiliation de tant de femmes, doit donner la fortune et la puissance suprême à celles qui savent et qui veulent... Se vendre bêtement au premier venu, boire, s'érailler la voix, se laisser vieillir rapidement, ou, ce qui est plus grave, tomber dans le sentiment et croire qu'entre tant d'hommes méprisables, il en est un qui vaut la peine d'être aimé, voilà le danger, les dangers, ô Raphaëlle!...



— Que faut-il faire?

— Apprendre...

— Quoi?

— Tout, ou à peu près.

— C'est-à-dire?

— Apprendre à t'habiller et même à te déshabiller; apprendre à monter à cheval, apprendre l'anglais, apprendre à parler, à chanter, apprendre à avoir de l'esprit, apprendre surtout, — et cela c'est le plus difficile, — à te lever tôt.

— Vous vous moquez de moi?

— Je te parle très sérieusement. Reviens me voir, Raphaëlle, et je guiderai tes premiers pas sur la route qui, de l'hôtel meublé, conduit au petit hôtel.

* * *

Quelles furent les leçons de ce professeur de haute galanterie? Je l'ignore... Je crois d'ailleurs que Raphaëlle de Chinon comprit bientôt que son maître ne pouvait lui enseigner que de vaines théories. Et résolument, elle entra dans la pratique.

Depuis lors, Raphaëlle a mené cette terrible existence des femmes qui, dans la carrière la plus ouverte et la plus orageuse de toutes, veulent réussir... Elle était fruste : elle devint fine. Comment? En fréquentant des artistes, des écrivains et surtout ces Parisiens qu'on dit inutiles et qui remplissent une haute fonction sociale, puisqu'ils forment les Aspasies et les Phrynés de notre époque. Elle était ignorante : elle devint quasi-lettrée. Comment? En lisant et surtout en écoutant... Cette amoureuse consacrait une heure le matin à la grammaire, disant non sans raison :

— Un homme a toujours de la considération pour une femme qui accorde bien les participes passés.

Elle apprit l'anglais, à cause des milliardaires yankees qui, selon le mot connu, adorent trouver leur langue dans la bouche d'une aimable étrangère. Elle fit du sport, parce que le sport donne à la femme la suprême élégance, celle qui provient non pas de l'art du couturier, mais de l'heureux équilibre du corps

sain et assoupli. On la vit à cheval, au Bois, parce que le cheval est un sport noble, qui « classe » une femme tout en lui offrant l'occasion d'être jolie... La courtisane assise sur les coussins de sa victoria ou de son auto aura beau faire : elle aura toujours l'air d'une fille ; à cheval, elle s'aristocratise, et, petite femme, elle fait mine de grande dame.

Raphaëlle avait un peu de voix : elle travailla et put chanter sans ridicule. A l'élégance facile des camarades qui puisent leurs idées dans les journaux de modes, elle préféra cette élégance personnelle, insouciante des ukases de la rue de la Paix, et qui, à travers les discussions, s'impose et se fait copier. Et surtout, Raphaëlle sut rompre avec la redoutable habitude qu'ont les jeunes courtisanes de se lever très tard, d'engraisser au lit, dans une fade atmosphère, lourde de parfums et de fumée de cigarette... Elle connut la chaste volupté des hydrothérapies violentes et revivifiantes : elle alla se rajeunir chaque matin à cette fontaine de Jouvence qui n'est que la douche glacée et drue...

Entre temps, Raphaëlle apprenait à connaître les hommes et surtout à exploiter leurs vices et leur vanités, ce qui est tout l'art de la galanterie.

Son premier maître lui avait dit :

— Surtout, n'aime pas... Ou, si tu aimes, que ce ne soit que pendant une nuit ou une heure.

Elle sut passer indifférente au milieu de ces don Juan pour demi-mondaines qui sont, les uns gentilshommes et fils de croisés, les autres jockeys ou garçons de café.

Elle ne voulait pas aimer : elle n'aima point... Comme Sylvia, elle ne pouvait plus pleurer, mais elle riait à volonté, car les courtisanes doivent rire : elles ne pleurent que dans les bras de l'homme qui ne paye pas...

***

Il fallait de la publicité : Raphaëlle se lia avec des journalistes, supporta leurs mufleries, leurs exigences, leur vanité ; elle leur prêta de l'argent et obtint d'eux ces lignes de prose qui, dans les journaux, remplacent les anciens poèmes en l'honneur des belles... Et d'ailleurs, d'amant en amant, elle s'enrichissait : de l'appartement de la rue de la Bruyère, elle gagnait la rue de Moscou, puis la rue Fortuny, puis les Champs-Elysées ; la petite bonne cédait la place à la soubrette, la cuisinière au maître d'hôtel très digne qui avait la tradition.

Raphaëlle avait compris que les planches, c'était encore le meilleur trottoir... Et, alors que ses anciennes camarades s'attardaient à aimer, à s'amuser, elle travaillait, patiemment, pour obtenir un jour cette suprême réclame que donne l'affiche de théâtre. Elle débuta, dansa dans de splendides et stupides revues, chanta et joua dans de minuscules et fastueux théâtres ; mais elle ne fut sacrée artiste que le soir où, sous prétexte de pantomime esthétique, elle se mit toute nue devant le public... Et quel art vaut d'ailleurs ce geste éternel?...



Ce furent des années de travail incessant, travail fiévreux, tout en frivolités, mais frivolités essentielles : elle présenta un cochon savant et se fit présenter au roi de Carinthie ; elle publia un livre de vers que personne ne lut, mais dont chacun parla ; elle provoqua des suicides sensationnels qui ne lui donnèrent pas de cauchemars, des duels que ses amies lui envièrent, des passions ardentes dont elle s'enrichit. Elle fut tour à tour diplomate, esthète, sportswoman, voire patriote, car elle sut répondre à un officier allemand qui lui annonçait son intention de se suicider pour elle :

— Ne vous gênez pas : cela en fera toujours un de moins!

Il faut dire que l'officier était pauvre...

O Raphaëlle, quelle existence a été la vôtre!... Certains diront que c'est la « paresse qui vous a conduite là » ; ils ne savent pas ce qu'il faut d'efforts de toutes sortes pour devenir une de ces cinq ou six grandes demi-mondaines qui sont sorties des rangs des cent mille courtisanes de Paris. Quelles luttes que celles-là, luttes où il y a des coups d'épingles et des coups de poignards, luttes où il faut sourire quand même, être belle, être jeune, — jusqu'au bout!... Et vraiment, ce n'est pas trop de pouvoir acheter, à la fin d'une telle campagne, une couronne de duchesse balkanique !



Pour ma part, je prétends que, pareilles à « notre roi Marie-Thérèse », de telles femmes sont de vrais hommes. Ce sont même les seuls caractères énergiques qui survivent en France. Et quand je vois passer la duchesse de Czernitz-Morstzky dans sa 40 HP armoriée, je l'admire un peu comme devaient être admirés, il y a un siècle, les maréchaux de France, princes de l'Empire, sortis des rangs de la vieille garde...

TIMON DE PARIS.

De l'Inexactitude

Le monde est divisé en gens qui attendent et en gens qui se font attendre : ce sont toujours les mêmes.

L'inexactitude est la politique des amants.

Soumettre au supplice d'attendre, c'est imposer sa loi.

Et puis, l'énervement, l'appréhension, l'angoisse mettent en forme pour un accueil ému et passionné.

Être exact, c'est être asservi :

Le premier rendez-vous manqué est le commencement de l'esclavage pour celui qui a accepté d'attendre en vain.

Une femme qui promet de venir et qui viendra... ou ne viendra pas, est autrement bien reçue que celle qui arrivera avec la précision d'un bon domestique.

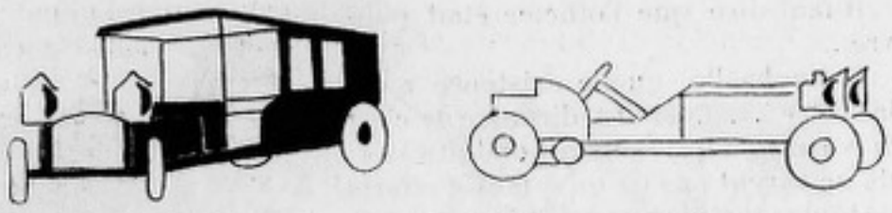
Il sied d'affecter, dans les aventures d'amour, cette négligence de l'heure si caractéristique chez ceux qui sont absorbés par leurs études ou par leurs plaisirs. Cependant, il arrive qu'un homme occupé soit exact pour faire supposer qu'il n'a qu'à s'amuser, tandis qu'un désœuvré sera inexact pour laisser croire qu'il a beaucoup à faire.

Pour qui ignore la crainte de déplaire, à quoi bon s'astreindre à la servitude de l'heure? (Que les Compagnies de chemins de fer, pourtant, ne prennent pas cela pour elles!) Mais il faut être bien sûr d'être désiré pour se permettre la tyrannique coquetterie de l'inexactitude.

Il y a un art de faire attendre : c'est de savoir se faire désirer.

Les plus inexacts sont les plus exigeants en matière de ponctualité : Valère qui arrive à quelques heures... ou à quelques jours près, grogne pour peu qu'on ait failli le faire attendre.

A. S.



Dialogues automobiles

I

— Si tu ne veux pas coucher dans ce patelin, allumons les phares. Tonnelles-sur-Limande doit être à 35 kilomètres.

— A 32, dit le guide : « *route ond., pitt. roul.* »

— Oh! tu sais, *pitt.* à cette heure-ci!... J'aimerais mieux un bon lit!

— Un bon lit dans une ville qui n'est pas même une sous-préfecture! (Au fait, c'en est peut-être une?) Tu sais bien que dans ces patelins-ci un hôtel est toujours mangeable et rarement couchable.

— Vois Michelin...

— Attends... Bravo! Astérisques Touring pour l'*Hôtel du Grand Cerf et des Ambassadeurs : « recommandé par l'A. C. F.; garage 6 voitures; salle de bains.* » En route!... Allons bon! Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Le cône d'embrayage patine; mais ce sera vite arrangé.



II

— Madame, je voudrais trois chambres à un lit.

— A un lit? Vous n'aimeriez pas mieux une chambre à trois lits?

— Non Madame.

— Ou bien une chambre à deux lits et une à un lit?

— Non Madame.

— Comment donc est composée votre famille?

— Ne vous occupez pas des relations de famille et figurez-vous que nous sommes arrivés séparément. Puisque vous avez des « chambres Touring », montrez-les moi.

— Oui, certainement, nous en avons... mais elles sont occupées.

— Toutes?

— Oui, toutes... Il y en a deux. Mais on peut vous montrer au troisième étage des chambres qui vous plairont, sans doute : elles sont « genre Touring ».

(*On monte voir les chambres.*)

— Ce serait plutôt « genre chambres de bonnes ». Alors montrez-moi ce que vous avez au 1er étage. (*On redescend.*) Très bien, merci. Envoyez la femme de chambre.

— C'est un garçon.

— Eh! bien, envoyez le garçon.



III

— Veuillez enlever l'édredon, deux des couvertures, la descente de lit, le tapis de table, les deux fauteuils en velours, le tabouret, les coussins... Où est la salle de bains? Ah! c'est cette pièce fermée à clef? La lessive trempe dans la baignoire?... Eh! bien donnez-moi de l'eau pour un tub : plusieurs brocs d'eau froide...

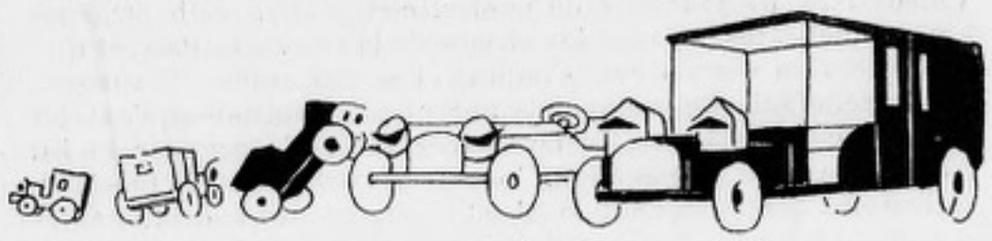
— Y a-t-il des porte-manteau dans ta chambre?

— Non; j'ai accroché mon cache-poussière à un lustre doré (comme cela, il n'aura pas volé son nom de cache-poussière) et j'ai posé mon chapeau sur la pendule.

— Tu ne trouves pas que les Clubs accordent leurs panonceaux bien à la légère?

— Je vais te dire... tu ne l'as peut-être pas encore vu?... Il y a un certain endroit fort bien tenu, je dirai même élégant!

— C'est quelque chose, mais on n'y passe qu'un temps bien limité... Ah! voilà mon eau!... Voyons, jeune homme, je vous dis « beaucoup d'eau froide », et vous m'apportez grand comme une carafe d'eau chaude! Qu'est-ce que je puis faire de ça?...



IV

— Cette soupe est excellente; c'est un signe infaillible que le dîner sera bon... Ah! c'est le garçon de chambre qui sert à table.

— Il sert aussi au garage.

— Tu l'as vu, le garage?

— Oui. Il n'y a pas de garage à proprement parler : c'est un hangar où sont deux charrettes, le... chose en l'air, l'omnibus de l'hôtel et des poules; mais l'auto y tient très bien et, en déplaçant les charrettes, on pourrait même en caser une autre.

— Tu sais, le dîner est bon, mais je ne serais pas fâché de gagner mon lit. Demain matin, très tôt, n'est-ce pas?

— Bien sûr! Jacques, si tu travailles, peut-être réussiras-tu à être nommé fonctionnaire et à passer quelques années de la jeunesse dans cette sous-préfecture... Car c'est une sous-préfecture; je m'en suis informé au bureau de l'hôtel... Monsieur? Pardon, Monsieur? Vous voulez me parler?

— Excusez-moi, Monsieur. Je suis grand amateur d'autos et je viens d'admirer votre machine, une 40 chevaux, m'a dit votre chauffeur.

— Une 40... c'est-à-dire une 24-58. Oui, c'est une bonne voiture.

— Que vous êtes heureux, Monsieur! Avec l'auto il n'y a pas de distances! On part quand on veut, on arrive quand on veut...

— Qu'y a-t-il, Firmin?

— Monsieur, c'est la direction qui est faussée. Une chance que je m'en suis aperçu! Ça se réparera très bien. En télégraphiant demain à Paris pour demander une bielle neuve, dans trois jours nous pourrons rouler comme avant.

H. L. L.

Le Homard à la Coppée

Sonnet

C'était un tout petit homard de Batignolle;
Nous l'avions acheté trois francs, place Bréda.
En vain, pour le payer moins cher, on marchanda :
Le fruitier, cœur loyal, n'avait qu'une parole.

Nous portions le cabas tous deux, à tour de rôle.
Comme nous arrivions aux remparts, Amanda
Entra dans un débit de vin et demanda
Deux seliers. — Le soleil dorait sa tête folle!

Puis ce furent des cris, des rires enfantins.
Elle avait un effroi naïf des intestins
Dont, je dois l'avouer, l'odeur était amère...

Nous revînmes, le soir, peu nourris mais joyeux,
Et d'un petit homard nous fîmes trois heureux,
Car elle avait gardé les pattes, pour sa mère!

Dr Georges C.



La ronde des nymphes champêtres... *... pourchassées par les zéphyrs qui soufflent et sifflent à travers les halliers.*

LE CORTÈGE DE L'AUTOMNE

CALIXTE-LA-SUCRÉE

Tout ce qui nait de doux dans l'amoureux empire...
LA FONTAINE

I



Mon cher ami, quand Rose est partie pour l'été, elle m'a dit : « Pendant notre longue séparation, Galéas, tu vas me tromper! Cette pensée ne m'est pas du tout agréable, et j'aimerais mieux ne point l'avoir. Mais je serais sotte si je ne l'avais pas. Saurais-tu, pendant près de trois mois, être satisfait du seul souvenir que je te laisse; et, lorsque tu rencontreras, ici ou là, quelque jeune beauté, suffira-t-il que tu te dises : « J'aime Rose et veux lui rester fidèle », pour, aussitôt, regarder d'un autre côté?... »

Rose ne fut point rassurée quand je lui affirmai que, depuis notre liaison, j'avais tout à fait oublié qu'il y eût d'autres femmes qu'elle sur terre. Elle dit : « Ah! la! la! je n'en crois rien; et tu me tromperas! Je m'y résigne d'avance, et, mieux, déjà te le pardonne; mais à une condition : tu ne me cacheras rien; tu me raconteras, avec le pittoresque des détails, des circonstances, des résultats, les deux bonnes fortunes que je te permets pendant mon absence. Et je veux être tenue au courant, non quand la chose aura eu lieu, mais, comme on l'écrit sous des images où l'on voit un monsieur chauve, puis moins chauve, puis chevelu : *avant, pendant et après.* Et ne te plains pas : quelle maîtresse agirait comme je le fais?... »

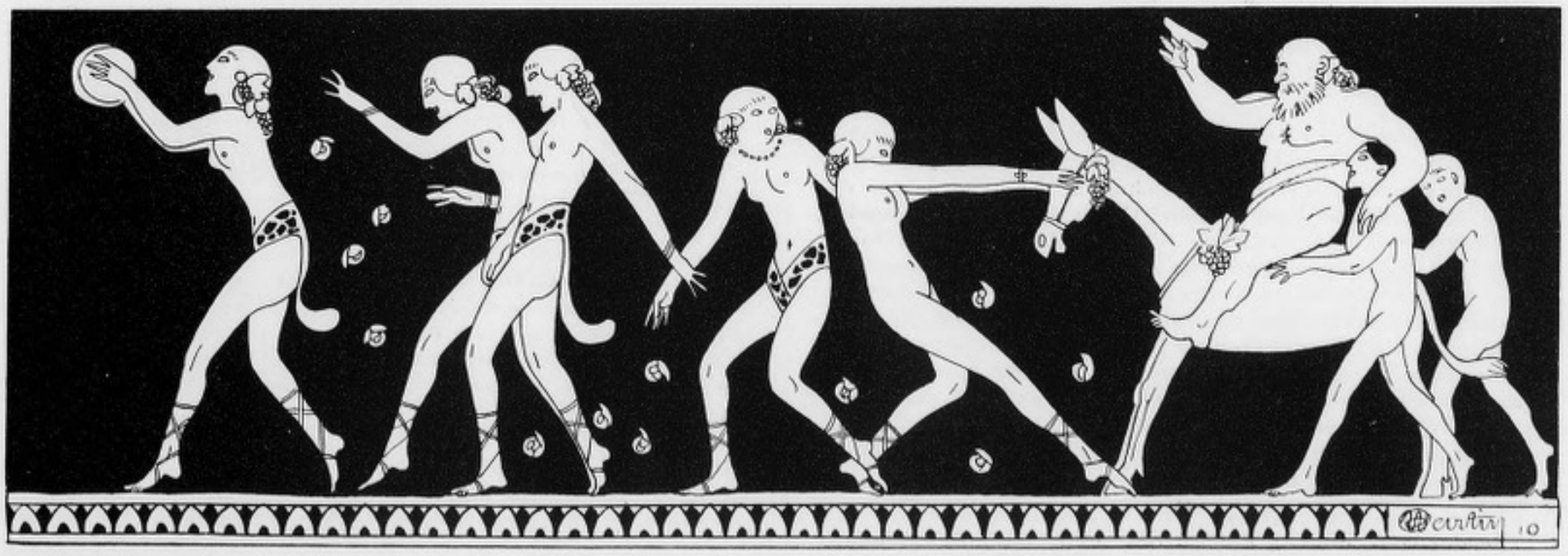
Naturellement je jurai à Rose que cette permission était bien superflue et que je n'en userais pas : « Tu peux nommer Siegfried, Rose, ton Galéas, tant, loin de toi, il sera chaste! » Mais elle dit : « Pfuit! » et partit.

Comme je ne peux pas lui écrire directement, il fut convenu, mon cher confident, ami éprouvé et d'enfance, que je te raconterais ces bonnes fortunes que Rose me permet, et, puisque tu passes l'été au même endroit que Rose, tu te feras un plaisir, n'est-ce pas? de lui transmettre ces récits.

Ce soir, je t'écris seulement pour t'informer de cet arrangement. Je suis encore, après trois semaines, semblable à la demeure de Marguerite, telle que la salue le ténor Faust. En vérité, oui, j'aime Rose, et ma fidélité ne sent point l'application et l'effort. J'ai des photographies d'elle qui sont assez bonnes; les coussins de mon salon sont imprégnés de son parfum; et parfois, elle passe au fond de mon miroir, avec ce chapeau si couvert de pivoines, ou cet autre fait de soie brillante et nue. Mais si, par hasard, ces bonnes dispositions changeaient, ne faut-il pas que tu sois averti? On rencontre, à Paris, l'été, beaucoup d'agréables personnes... Mais rien ne menace encore.

II

Mon cher, dis à Rose qu'*Elle* s'appelle Calixte et qu'elle est blonde, toute jeune, grasse. Elle prend tous les jours le thé rue de l'Echelle, avec un monsieur poivre et sel qui n'a pas les mains soignées. Je sais qu'elle s'appelle Calixte parce que jai



Les folles Bacchantes, coiffées de pampres, effeuillent les dernières roses devant le dieu des vendanges : voici l'automne!

entendu le monsieur poivre et sel la nommer ainsi... Vraiment, je ne la cherchais point ; mais, en sortant de mon bureau, je vais toujours à ce thé, où nous allions avec Rose.

Cette ronde blonde y va aussi. Mon Dieu, je ne faisais pas attention à elle! Je la regardais entrer et sortir, mais je n'abandonnais point, pour la contempler, les illustrés anglais, remplis de purs sangs et de danseuses. Un jour, hier, en levant le nez, j'ai vu dans la glace, devant moi, qu'elle regardait de mon côté... Somme toute, je n'ai pas baissé les yeux aussitôt, parce que les siens étaient d'un bleu cendré très touchant. Cependant, j'ai baissé les yeux le premier, ce qui est, n'est-ce pas, une marque de vertu: je me suis bien défendu!... Cinq minutes après, j'ai regardé de nouveau. Elle était là, au fond de la glace, qui me regardait aussi.

Le monsieur luttait avec un « bun grillé ». Ensuite elle s'est levée ; elle a gagné le petit escalier ; je l'ai vu disparaître entre les balustres de la rampe : chapeau de soie bleue, avec une toute petite couronne faite d'héliotropes et de roses pompons ; manteau de moire noire à col marin crème, ouvert un peu sur une gorge qui doit être parfaite.

Voilà tout. Et comme c'est peu! Ce n'est rien! Mais j'ai promis à Rose, et je tiens ma promesse. Je ne reverrai peut-être jamais cette Calixte grassouillette, qui doit sentir le lait et le jasmin blanc.

III

Calixte sent-elle le lait et le jasmin blanc?

Calixte est-elle sage? Et moi-même le serai-je?... Je ne puis répondre à ces questions. Et, si je me les pose, c'est seulement pour que tu saches, dès le début de ma lettre, qu'il n'est rien arrivé. J'ai cependant revu Calixte. J'étais placé (par hasard) assez près d'elle. Décidément elle est tout à fait jolie. Elle ressemble à un sorbet à la rose, à un éclair à la vanille, à une pêche Melba. Est-ce assez dire qu'elle est comestible? Il y a des femmes dont la bouche est presque aussi délicieuse à regarder longuement, en détail, qu'à embrasser. Ses lèvres sont moelleuses et brillantes, et je ne pense pas que l'on puisse prendre très au sérieux les petites dents que, pour jouer, on a mis sous la protection de ces lèvres-là. Sinon qu'elle s'en sert fort bien pour parler de façon doucereuse, je ne puis rien dire de sa langue ; et je laisse aux poètes persans le soin de vanter son haleine... D'ailleurs, tout ceci, c'est de la littérature. Je n'ai point du tout oublié que j'aime Rose. Rose est une maîtresse comme on n'en rencontre pas tant dans la vie. Ses yeux noisette, aux légers regards, ses petits os soigneusement enveloppés, ses mains fines et sa voix souple ont, comme on dit, un charme « bien français ».

Car, en somme, dès qu'une œuvre d'art : femme, tableau ou livre, combine harmonieusement le goût et l'esprit, il est admis, en France, de trouver que c'est là une œuvre d'art « bien française »... Mais je m'écarte de mon sujet. J'y reviens. Cependant, au fond, ce sujet, quel est-il? Est-ce Rose ; est-ce Calixte? Assurément, ce serait Rose, si Rose était ici. Mais Calixte?... Tu connais la saveur des bonnes poires, crassanes ou beurrées : le moment où elles fondent dans la bouche ; cette exquise chair blanche, imperceptiblement grumeleuse, mouillée, fraîche. Eh! bien, le baiser de Calixte doit ressembler à ces excellentes poires ; ce doit être une crassane éternelle...

IV

Qu'as-tu donc été raconter à Rose? J'ai reçu d'elle une carte postale, avec ce conseil : « Il est très mauvais de manger beaucoup de poires par ces temps de choléra. » Elle se moque de moi! Mais elle est bien gentille! Grâce à elle je n'ai aucun remords à m'occuper de Calixte. N'ai-je pas la permission? Donc, Calixte et moi, depuis deux jours, à ce thé, nous nous sourions à la dérobée. Nous devons avoir l'air très bêtes ; et les petites bonnes rient sous cape de notre manège. Cela m'est égal. Calixte me plaît de plus en plus. Demain je veux descendre l'escalier derrière elle, et tandis que le monsieur poivre et sel paiera au comptoir, je murmurerai à l'oreille de Calixte un rendez-vous malicieux... L'oreille de Calixte!... Je m'attendris... Ah! un jour, chercherai-je, sous les cheveux défaits de Calixte, ce coquillage délicat et froid?

IV

Rendez-vous donné ; rendez-vous reçu ; rendez-vous tenu. Mais, par ma faute, cela a bien failli manquer! J'avais murmuré, avec une adresse dont je m'infatue : « Jeudi, trois heures, au Carrousel, derrière Gambetta. » Or, on ne peut plus aller derrière Gambetta. Le square est entouré d'une triple enceinte de planches, de grilles et de balustrades ; car un peuple de marbres s'y marche sur les pieds. Sans craindre qu'on marchât sur les miens, je craignais cependant de faire celui de grue ; mais celle-ci, ronde et grasse, est bientôt arrivée tout entière... Que je suis peu gentil! Pour faire un jeu de mot stupide, et que personne n'aura compris, je traite mal une enfant candide et précieuse!...

Calixte sent le lait, elle sent aussi le jasmin blanc...

Mon cher, nous avons été prendre le thé au diable, rue de Rennes, devant un bazar construit tout entier en miroirs noirs. C'est un endroit fabuleux. On ne connaît pas Paris. Ce thé est dans une épicerie et nous y avons pris du chocolat. Il y avait là, dans des coins, quelques « adultères » du quartier Vaugirard. Calixte a voulu que je lui achète des fondants... Elle-même est un fondant... Je me répète, n'est-ce pas? Nous dînons ensemble demain. — Et Rose? me diras-tu... Ah! Rose : ne me parle pas de Rose, je t'en supplie!

V

Nous avons dîné dans un restaurant espagnol, dans une toute petite rue, à gauche des boulevards. Longue pièce à l'entresol ; lincrusta, aux murs, de tons barbares ; cuisine singulière : des poulpes noirs, ceux-là même, sans doute, qu'Edmond Jaloux appelle *le Brouet de Proserpine ;* du jambon au sucre filé : c'est à vomir! Mais d'autres très bonnes choses ; et, surtout, de gros raisins secs baignant dans une anisette qui emporte la bouche.

Calixte n'a pas de conversation. Et peut-être, à la longue, serait-elle écœurante, comme un repas où il n'y aurait que de la crème. Mais de la crème et des fraises, qu'y a-t-il de meilleur?... « La petite fraise des bois »... Loup, y es-tu?... J'y suis, parfaitement... Oh! Oh!...

VI

Mon cher, ce soir, je dois tromper Rose. Calixte ne veut pas aller au restaurant, ni au théâtre. Elle a dit : « Nous ferons dodo! » d'une façon qui m'horripile et me charme tout à la fois. Je ne crois pas que Calixte soit très intelligente. C'est une jolie enfant blonde, qui sait très peu de mots, mais qui les emploie toujours mal à propos. Sans doute est-ce un charme... Malgré tout, j'ai quelques remords à la pensée de tromper Rose : la si gentille, si élégante, si sûre Rose... Mais quoi! L'été, prises à petits coups de cuiller de vermeil, les glaces désaltèrent. Ma soif est sans fièvre, et puis, je crains que la glace ne soit un peu sucrée.

VII

Je t'écris au point du jour. Hier soir, on a négligé de fermer les persiennes, et déjà le timide soleil de septembre, passant à travers la toile de Jouy des rideaux, dessine en bleu-noir, deux cents fois Paul et Virginie sous les palmes. Calixte dort d'un sommeil un peu écrasé, comme un bonbon au fond de la boîte. Ah! qu'elle est blanche et qu'elle est rose! L'hermine et la bibliothèque, qui se partagent glorieusement ces deux couleurs, sont moins qu'elle blanche et rose! Aux altérés des cirques et des petits théâtres, outre sirops, orgeat et berlingots, on offre limonade, bière, et bonbons acidulés. Rien n'acidule mes récents souvenirs. Je suis poissé comme un papier à mouches...

Ah! Rose! que n'êtes-vous ici, si sournoisement simple, si naturelle dans vos variations... Je me souviens de vous, ce matin, près de ma ronde poupée endormie, gracieuse pourtant à regarder au milieu de la filasse presque immatérielle de ses cheveux... Seulement, j'ai trop mangé de gâteaux : je suis puni de ma gourmandise. C'est très moral... Quelle chance, Rose, que je vous aie trompée avec quelqu'un qui vous ressemble si peu! N'était-ce pas le meilleur moyen de ne point vous oublier? Jamais dans une infidélité on ne fut plus fidèle. Je vous aime aujourd'hui plus que jamais, et n'aimerai jamais que vous!...

Dis tout cela, mon ami, à cette parfaite et chère maîtresse. Je ne demande pas à Rose de me pardonner ; plutôt, qu'elle me console! Je suis vexé et malheureux. Et je veux tout de suite, avant que Calixte ne s'éveille, la porter, sur la toile du drap où elle repose, à M. Leprieur, conservateur de la peinture au Musée du Louvre, afin de lui faire présent de ce Greuze charmant, le plus fade de tous, peut-être, mais le plus authentique.

Jean-Louis Vaudoyer.

Les Courses

Longchamp. — Tout le monde n'est pas encore rentré, mais les protagonistes sont là; et M. Aschevaud..., le monocle vissé à l'œil, inspecte sévèrement le département qu'il administre de droit divin, et qui est le paddock.

M. Henriq... s'attendait à gagner le prix de Sablonville, et aussi le baron de Roths..... Ils le gagnèrent en effet tous les deux; mais comme il n'y avait, dans le champ de courses, que des preneurs de *Le Roumi* ou d'*Acantara*, les dividendes distribués aux actionnaires des deux dead-heaters furent plutôt maigres.

Après le prix Royal-Oak, il y eut deux heureux. L'un d'eux était tout naturellement Duke, l'entraîneur de *Reinhart* qui, après la course, riait avec autant d'éclat que l'ami Lysis... quand il rit; mais l'autre était M. de Saint-Ph...., le propriétaire de *Bona*, venue finir seconde là où personne ne l'attendait. En revanche, il y avait quelqu'un de très malheureux; c'était M. Lomb...., le handicapeur de la Société sportive, qui avait attribué à ladite *Bona*, bien avant la course, le poids de 42 kilos dans le grand handicap de la Seine à courir l'autre semaine à Maisons-Laffitte. Un pareil poids de plume à une bête jadis mauvaise, mais qui venait de tordre *Marsa* à poids égal ainsi que *La Française*, *Aloès* et quelques autres seigneurs! Qu'allaient faire les concurrents de *Bona* dans ce Cesarewitch français? Allaient-ils déclarer forfait et réduire la course célèbre à un walk-over... ou tenter l'aventure? Cruelle perplexité.

M. Lomb.... manifestait encore un espoir : c'était que M. de Saint-Ph.... ne trouverait, pour monter à un pareil poids, qu'un mauvais jockey qui compromettrait le sort de sa monture. Tout de même, ce pauvre M. Lomb.... était très ému et essayait de faire compatir à sa peine M. Péga.d. Mais ce dernier ne « marchait » pas. Il a le cœur un peu usagé au point de vue sportif, et il ne pouvait mettre au service de son ami qu'un sourire sceptique d'homme qui a tant vu battre de certitudes, et tant vu courir de chevaux qui n'avaient pas de chances sur le papier!



Création de Lewis Cl. Reutlinger

Que l'impeccable handicapeur se rassure! Il y aura tout autant de partants que d'habitude dans le handicap de la Seine; et, comme les choses trop prévues n'arrivent pas toujours, *Bona* y vaut encore une cote.

M. Joub... n'était pas en veine. Bartholomew avait abusé de *Dianora* en la menant tambour battant et de bout en bout dans le prix de la Celle Saint-Cloud. Et, comme il s'était rendu compte de sa faute, il attendit trop longtemps et vint trop tard avec *Chateldon* dans l'Omnium... et ça fit une moyenne. Cela ne veut pas dire que Bartholomew soit plus mauvais jockey que ses camarades; mais il a ses jours, comme eux; et ce n'était pas le sien l'autre dimanche.

M. de Font... ne se plaindra pas des handicaps ni des handicapeurs. *Joyeux drille* a cueilli trois courses cette année à Longchamp; ce sont trois handicaps dont le total se monte à quatre-vingts mille francs. A ce prix-là, le drille peut être joyeux.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Quels flots d'encre n'a-t-on pas répandus à propos de l'emprunt turc projeté! C'est à rendre jalouse la mer Noire! Et l'origine de tout cela? C'est que les banquiers contractants ont eu l'oreille un peu dure et n'ont pas voulu comprendre la fameuse injonction : « Ote-toi de là, que je m'y mette ».

Cette discussion est toutefois arrivée joliment à point : elle a fourni un sujet de conversation et de copie, pendant les vacances.

Je ne suis nullement contre une discrète intervention gouvernementale. Il ne faut pourtant pas qu'elle serve à cadenasser l'argent, à l'empêcher de sortir de France, car il serait néfaste de fermer les débouchés financiers. Pauvre France! Elle mourrait d'une jaunisse rentrée; elle étoufferait au bout de peu de temps si elle n'avait plus l'exutoire de l'étranger. Et puis l'argent prêté rentre augmenté des intérêts.

Une chose cependant devrait être exigée des banquiers, courtiers en placements de capitaux : ils seraient tenus d'établir le taux d'émission et d'intérêt, non pas d'après le crédit de la France, le pays prêteur, mais d'après le crédit du pays emprunteur, ce qui aurait pour conséquence de relever un peu le rendement des valeurs, et l'épargne française ne s'en plaindrait pas.

Pourquoi, d'une part, prêter à un pays notoirement bien dans ses finances, au taux de 5 0/0, sans *tenir compte de la prime de remboursement*, — cliché consacré; — et, d'autre part, pourquoi avancer de l'argent à un autre pays, dont tous les budgets sont en déficit, à un taux inférieur et presque au pair? Le contraire serait plus logique. Mais la logique ne fleurit pas en finance, pas plus qu'à la Bourse, d'ailleurs, où elle reçoit journellement de multiples entorses. Car pour quelle raison une valeur ne donnant pas de dividende, et dont l'avenir reste incertain, monte-t-elle sans cesse, alors que la voisine, sûre et d'un bon rapport, reste en arrière? Spéculation et mystère!

Les oiseaux de mauvais augure viennent de recevoir une fois de plus, un coup sur le bout de l'aile : l'argent qu'ils prédisaient si cher, si cher, si rare, si rare, reste abondant et bon marché.

Quant aux cours, ils attendent la rentrée des classes pour se mouvoir.

Triboulette.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — Et l'on revient toujours...

D'Amérique, d'abord, du moins souvent, et à ses anciennes amours ensuite; Mme Marthe Regnier et M. Abel Tarride vont cet hiver nous donner une preuve éclatante de ce proverbe.

En effet, après différends artistiques et conjugaux, ce *Ménage d'Etoiles* devait se désunir; il n'en est rien.

Après un séjour dans un autre monde, le Nouveau, il y eut entente, après concessions réciproques, des sourires et ces deux noms ensemble, cet hiver, brilleront encore, très probablement, en lettres de feu, au sommet d'un théâtre d'architecture très Renaissance.

—

Le magnifique Casino de Vichy offre toujours des attractions de tout premier ordre; dernièrement encore *Carmen*, avec

Mlle Bailac, *Beethoven*, *La Retraite*, *L'Arlésienne*, charmèrent les habitués du théâtre; on remarquait ces jours derniers : marquise de la Roche, comtes et comtesses de Sablon, de Miramond, de Aguinar, de Montillet, de Villeneuve, baronne de Longuent, général Boyaski, la générale Andreef, colonel Mouchet, Mme de Lavernede et un public nombreux, élégant et fidèle aux concerts symphoniques de Vichy.

—

De Max et Vera Sergine, interprétant à Marigny avec Silvestre et Eugénie Nau, la *Houppelande*, de M. Didier Gold, voilà le « clou » de la saison, auquel s'attache l'un des plus grands succès que la scène ait connus. On se passionne littéralement pour cette œuvre émouvante. Pour ce qui est du *Tour de Babel*, nous y goûtons, plus que jamais, le si amusant dialogue que détaillent avec un art exquis la jolie Germaine Gallois, Girier, Betty, Daussmond, Myral, Silvestre, etc.

—

Fursy vient de faire une brillante réouverture de la Scala avec une opérette-vaudeville revue-féerie de MM. P.-L. Flers et Eugène Heros de tout premier ordre.

Cette fantaisie amusante au possible, montée avec un luxe inouï et de goût exquis, est une des meilleures, pour ne pas dire la meilleure pièce que Fursy ait donnée depuis qu'il préside aux destinées de la comédie française des concerts; c'est-à-dire : La Scala.

—

Zig-Zag. — La saison hivernale va bientôt recommencer, pour la ville et le théâtre il faut employer l'eau et la crème Brise Exotique, la crème blanchit le visage et l'eau adoucit la peau; ces produits font en ce moment fureur chez nos artistes aimés du public parisien.

Se servir de l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING, c'est vouloir conserver la beauté à travers la marche des années et la maintenir en une perpétuelle harmonie avec les lentes transformations de l'âge. L'Eau de Jeunesse Jane Hading se vend partout. Les femmes maintenant sont donc sans excuses de vieillir. Dépôt général : 38, rue du Mont-Thabor.

—

CONSEILS DE L'INSTITUT DE BEAUTÉ
26, Place Vendôme.

Toutes les femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elles doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté! Ces produits sont présentés dans des boîtes miniatures, chefs-d'œuvre de goût!

—

Etre blonde est la simplicité même, avec les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour faire pousser, allonger, épaissir cils et sourcils, il faut employer la *Sève sourcilière de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre*, qui les brunit tout en rendant la prunelle étincelante et en donnant aux yeux une expression vive et accentuée. Prix : 5 francs, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50. Se défier des contrefaçons.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres, le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS (Savoie). — HOTEL MIRABEAU. Situation unique.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION.

BAINS-LES-BAINS (Vosges). — GRAND HOTEL DES THERMES, premier ordre, attenant aux Bains. Depuis 8 francs par jour.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

KISSINGEN-LES-BAINS (Bavière). — HOTEL RÉGINA. 1er ordre, bien recommandé. Prix modéré.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVÉDÈRE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP, Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire.

PALLANZA. — GRAND HOTEL PALLANZA (Ligne du Simplon. Station Pallanza Fondo-Toce).

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VEVEY. — PARK-HOTEL-MOOSER, la plus belle situation; grand parc et jardins. Cuisine renommée.

VICHY. — HOTEL DU PARC et " MAJESTIC-PALACE ". J. ALETTI, directeur.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

VILLERVILLE (Calvados). — HOTEL CONTINENTAL, Vue sur la mer. Garage. J. Simonnot, propriétaire.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

IMPUISSANCE

Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS,** absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.* **Prix : 10f la boîte.** (*Envoi discret poste restante ou à domicile*). Ecrire au **Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES**

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1910 Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 f. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 10 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme **Bellanger,** Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

MASSEUSE diplômée Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

PRÊT s. sign., à tous s. tout, remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, fg-b. Montmartre, PARIS

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles, 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr. avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. **BARLET, 112, r. Réaumur.**

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre **3, 5** et **10** francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Ie).

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains,** 77, rue Turbigo, Paris

CATALOGUE GRATIS de LIVRES CURIEUX sur demande à la LIBRAIRIE VIVIENNE, 12, Rue Vivienne

SAGE-FEMME 1re cl. reçoit pens., consult. et cor. resp. (Discret.) **MAZE (A. 142, Boul. Magenta, Paris**

PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. Cart. post. pour refus. Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mme DUC 54, r. Caumartin, Paris (3e ét.)

LIVRES Catalogue ***EXTRA-CURIEUX,*** intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.**

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c. album, 2 fr., 12 c. album **7** fr. **R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.**

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie **franco** contre la somme de **5** francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR,** accompagné de mon **dernier Catalogue illustré** pour **1910.**
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

Achetez pour feuilleter en chemin de fer le dernier Album de *La Vie Parisienne*

Les 36 Joies de la Parisienne

EN VENTE PARTOUT :
95 centimes

Ce ravissant album de 160 pages, imprimé en couleurs, réunit les plus piquantes, les plus exquises silhouettes féminines crayonnées par
L. Vallet, H. Gerbault, Fabiano, Touraine, etc.



EN VENTE PARTOUT :
95 centimes

Dans la même collection :
"Régalez-vous, Messieurs !"
Les Coulisses de l'Amour
En vente dans toutes les gares au même prix.

Pour recevoir franco par la poste chaque album, envoyer la somme de **1** fr. **15**, pour la France ou de **1** fr. **25** pour l'étranger, à M. le Directeur de **La Vie Parisienne**, 20, boulevard des Capucines, Paris

Le Gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

LA SAGESSE D'ESCULAPE

Dessin de Fabiano



— Docteur, vous n'aimeriez pas mieux me piquer à la jambe ?
— Non, chère Madame... Ça ne prend pas !

Samedi 1er Octobre 1910

48e année, N° 40



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
LA VAGABONDE
par Colette Willy

LE RIDEAU SE LÈVE...

Dans ce numéro :
LE BATAILLON CARRÉ
par Romain Coolus

1er OCTOBRE : Réouverture de la Comédie parisienne

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharm^ie MIDY, PARIS et toutes Pharm^ies

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des **Drs JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Epoques et en Evitent les Douleurs.
Le fl. 4f50 F^co Ph^ie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

GERMANDREE

en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur,
19, Rue Vivienne, PARIS.

CHOCOLAT
129, B^d St GERMAIN
53, B^d MALESHERBES
PARIS


GRONDARD

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA*, etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM **GODET**

PARFUM POMPEÏA

L.T. PIVER PARIS.

PLAQUES JOUGLA

Coeur de Jeannette — Nouveau Parfum HOUBIGANT, 19, faub. Saint-Honoré

S. 4711.
Eau de Cologne

Etiquette bleu et or
Une friction au S. 4711.
est une révélation ; elle raffermit les chairs, tonifie la peau et laisse un parfum à la fois discret, frais et persistant. Eviter les Eaux de Cologne bon marché, faites avec de l'alcool industriel, qui renferme des produits toxiques.
En vente dans les grands magas., pharmacies, parfumeries. Echant. gratis c. 0.15 p. frais d'envoi, sera adressé par les dépositaires exclusifs.
Scott et Cie
4, r. Chauveau-Lagarde
Paris (8e)

Officiers ministériels
Imm. r. Colonel-Oudot, 14 *bis* et 14 *ter*.
Cont. 408^m 71. Rev. 7.560 fr. M. à p. 70.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. 11 oct. S'ad. not. Mes Philippot et De Ribbe, 4, rue Perrault.


DYNAMO ET PHARES DUCELLIER

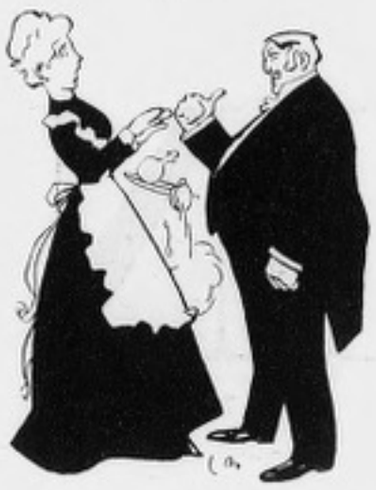


AU BON MARCHÉ
PARIS — MAISON ARISTIDE BOUCICAUT — PARIS
Lundi **3** *Octobre et jours suivants*
EXPOSITION GÉNÉRALE DES Nouveautés d'Hiver
NOMBREUSES OCCASIONS A TOUS NOS COMPTOIRS



PARIS — GRANDS MAGASINS — PARIS
DU LOUVRE
Lundi **3** *Octobre et jours suivants*
EXPOSITION GÉNÉRALE DES
NOUVEAUTÉS D'HIVER
Cette exposition qui lancera les modes nouvelles sera le grand événement de la saison d'hiver. Ses ***modèles sensationnels*** et ses ***occasions incomparables*** prouveront une fois de plus que ***les Grands Magasins du Louvre*** vendent :
TOUT PLUS ÉLÉGANT & MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

ON DIT... ON DIT...



Péché avoué.

On rentre; on est rentré; on parle tout aussitôt de l'Académie. Henri de R.gn.er tient la corde pour le fauteuil du poète. Son meilleur adversaire, l'historien M.sson, a désarmé; H.rau...rt renonce pour le moment. Tout cela est très bien.

Il n'est pas mal non plus que l'auteur de *Pasiphaé* s'occupe activement à racheter tous les exemplaires de sa *Légende* qui fut vraiment le moins excusable des péchés de jeunesse, car il fut sans esprit. L'auteur s'est aperçu, paraît-il, qu'on lui en faisait un sérieux grief dans la Compagnie où il ambitionne d'entrer depuis si longtemps.

A l'une de ses premières visites, — c'est-à-dire il y a quelques années, — le bon Coppée lui donna à ce sujet une leçon sensible.

— Je vote pour Richepin, lui déclara froidement l'académicien.

— Quoi, maître! Vous?... C'est vous qui allez introduire à l'Académie l'homme qui a écrit des vers plus que pornographiques, orduriers!...

— Pardon... et vous?

— Moi... moi... Mais je n'ai pas signé, au moins!

— Justement, dit Coppée.

Une perle sur une raquette.

Dans une villa de la côte normande, le roi du tennis (roi revenu récemment d'exil...), se rencontra, cet été, à déjeuner, avec le divin père de la reine Pedauque.

Le maître, d'humeur exquise, avait tenu tout le monde sous le charme de son esprit délicieux, — et chacun, de son mieux, avait tenté de faire briller l'une des facettes de cette prodigieuse érudition, si souple, si élégante et si peu pédante; cependant le roi du tennis n'ouvrait la bouche que pour manger; il ne pensait qu'au match sensationnel qui l'attendait dans l'après-midi.

Au sortir de table, l'illustre sportsman prenant congé, An.t.le Fr.nc. lui dit:

— Je vous souhaite, Monsieur, de jouer, ainsi que vous en avez l'habitude, admirablement, et d'ajouter encore à votre gloire...

Et le roi du tennis, avec une délicieuse confusion, où la modestie le cédait à l'orgueil, de répondre:

— Oh! Monsieur... ma gloire!... à côté de la vôtre!...

Plus d'un parmi les assistants eut bien du mal à ne pas rire.

Latin de cuisine.

Berlioz n'était pas seulement un musicien génial; il comptait aussi parmi les hommes les plus spirituels de son temps.

Un jour, Adelina Patti, alors à l'aube de sa gloire, et que l'auteur de la *Damnation de Faust* aimait beaucoup pour sa jeunesse, sa grâce, et l'incomparable charme de sa voix, lui demanda quelques mots, une pensée, une mesure musicale, — quoi que ce fût, — pour son album.

— Si vous me faites cette faveur, dit l'exquise cantatrice, vous en serez récompensé: je vous embrasserai... ou bien je vous ferai goûter à un admirable pâté que j'ai reçu du Périgord. Vous choisirez.

Berlioz qui était un fin gourmet prit l'album et y écrivit ces deux mots en latin: *Oportet pati!* (*il faut souffrir*).

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Adelina.

— Mon enfant, cela signifie: *Apportez le pâté,* répondit doucement le maître.

Un vrai Parisien.

L.... était à son lit de mort. Ses parents, ses amis assistaient en pleurant à ses derniers moments.

— Ce qui me contrarie le plus, leur dit-il doucement, c'est de quitter Paris.



Dans la mare.

Jamais, sans doute, les émotions de la politique n'ont égalé pour M. Briand, celle qu'il ressentit un jour de sa tendre enfance.

Il s'amusait avec des camarades de son âge au bord d'une mare, à Basse-Goulaine, près de Nantes, où habitaient alors ses parents. Un faux pas, et le voilà dans la patouille! Il se débattait comme un diable et eût certainement péri sans l'intervention d'un voisin qui le tira de là.

Celui à qui notre Premier doit la vie, vit encore; c'est un chouan exaspéré et lorsqu'il apprit que l'enfant tiré par lui des eaux avait fait voter la séparation des Eglises et de l'État, il se prit à faire son *mea culpa*.

— C'est à mé la faute, pisque j'ai sauvé la vie à c'queniau-là! Pourtant, si c'était à r'faire, je le r'ferais, car il était ben doux, ben honnête!...

Depuis, M. Briand a une profonde aversion pour les mares stagnantes.

Le bon billet:

Le pape révolutionne toutes nos habitudes! Les gens du monde s'étaient fait, à la longue, une petite religion à leur façon, élégante, commode, indulgente, et voilà qu'on veut les forcer à être catholiques pour tout de bon!... Le baron de V... n'en revient pas. Excellent gentilhomme, toujours prêt à prendre, dans les salons, la défense des bonnes croyances, il n'a, comme bien d'autres, mis les pieds dans une église, depuis sa première communion, que le jour de son mariage.

— Mais, au moins, vous vous êtes confessé avant de vous marier? lui demandait-on; personne ne peut se marier religieusement sans un billet de confession.

— Hélas! je n'en ai pas eu le temps! J'ai envoyé un brave homme de cocher se confesser en mon nom.

Voilà, ma foi, une petite histoire qui contribuerait à prouver que les rigueurs de Pie X ne sont pas injustifiées si, d'ailleurs, le pape n'était pas infaillible.

Modernisme.

Puisque nous parlons religion (cela ne nous arrive pas souvent et on nous le pardonnera) savez-vous qu'on a perfectionné de singulière façon la source de Lourdes?... Il paraît que la fontaine miraculeuse qui, jadis chantait au fond de la grotte, sous un rideau de feuillage, donnait trop d'eau en hiver quand les pèlerins sont rares et trop peu d'eau en été, quand les fidèles affluent par milliers.

Il y avait là quelque chose de choquant, de mal réglé, de manifestement contraire aux desseins de la Providence. C'est, du moins, ce qu'ont pensé les gardiens de la source et, tout simplement, ils lui ont ajusté... un robinet!

Maintenant, il n'y a plus de gaspillage, mais en perdant sa poésie, la fontaine merveilleuse ne perdra-t-elle pas aussi un peu de sa vertu?

Cinq à sept.

C'est un mari... Il sort tous les jours à deux heures, s'en va à son cercle et jamais ne rentre avant huit heures.

La semaine dernière, s'étant aperçu qu'il avait oublié son portefeuille, il rentre chez lui à cinq heures. Il ouvre la porte de sa chambre et il voit sa femme... Imaginez le moment le plus criminel de la plus criminelle conversation.

Voilà ce qu'il aperçoit, le pauvre homme!

Il s'emporte. Il éclate... Mais Mme P...., très tranquillement:

— Ah! bien, voyons! Pour une fois que je m'amuse un peu, tu ne vas pas me faire une scène!

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

PYGMALION

PARIS 9, Boulevard de Sébastopol (angle Rue de Rivoli) PARIS

G. URION Fils, Ph. PETIT & Cie



LUNDI **3** *OCTOBRE*

Exposition

GÉNÉRALE

DES

NOUVEAUTÉS D'HIVER

Envoi franco sur demande du

CATALOGUE GÉNÉRAL ILLUSTRÉ.



Elégante *Robe* d'après-midi en drap de soie. Jupe avec très haut biais de velours et cache-point fantaisie; corsage dernier genre, guimpe de dentelle avec réseaux or; manches nouvelles ornées brandebourgs et boutons assortis.. .... **165 fr.**

397. **Long *Manteau*** en loutre Ungawa, choix supérieur, coupe nouvelle à nervures, doublé satin duchesse, nuances mode, orné de gros macarons passementerie. Longueur 135. Sensationnel..... **290 fr.**

En loutre d'Hudson, 1er choix ..... **690 »**



LEURS AMIES

Le Bataillon carré

Chou n'a pas été gâtée. Son enfance fut piteuse, miteuse, voire calamiteuse. Fille d'officiers inférieurs (lisez de gens d'office) dont l'avancement, mettons maçonnique, consista à obtenir le grand cordon d'une loge dans le faubourg Saint-Martin, elle connut des sommeils sursautés, traversés de coups de sonnette impérieux, des réveils aigres et larmoyés, que ses père et mère séchaient à grand renfort de mornifles.

Lorsque lasse de rôder dans les ténèbres colimaçonnantes de l'escalier, elle voulut s'initier aux jeux de la rue, le garçon se présenta tout de suite. La toupie, le sabot, la marelle, les barres, autant de pièges; la valse chaloupée n'était pas loin. Quand elle eut fini de valser, elle la dansa... et c'est ainsi que Chou, à un âge où les petites demoiselles de la bourgeoisie française jouent encore à pigeon vole, à la main chaude ou à chat perché, contracta l'habitude, évidemment regrettable, de se distraire avec le péché auquel nous devons tous plus ou moins notre origine et qui, pour cette raison, sans doute, fut dénommé péché originel.

De fil en aiguille et de chute en chute, Chou, vers son dix-septième printemps, régnait sur le cœur et la liste civile d'un petit-duc courlandais, sur les sens et le portefeuille du célèbre américain José Sell, inventeur de la traction aimantée sur terre et sur mer, et importateur en Europe de la pipe de maïs; enfin sur l'épiderme et le sac d'un riche métallurgiste belge. Par contre, un fort joli garçon, croupier de cercle de son état, régnait à lui tout seul sur le cœur, les sens, l'épiderme et les banknotes de Chou.

Quand vous saurez qu'au moment où nous lui sommes présentés, Chou habite rue de Monceau un appartement somptueux qui n'a que de lointains rapports avec la loge où se déprava son enfance; qu'elle a un teint quelconque, des yeux quelconques, une bouche quelconque, mais de merveilleux cheveux or-des-blés; qu'elle est d'ailleurs une excellente fille qui ne renie rien du faubourg natal, et qu'enfin elle représente le type classique de la belle blonde de Paris, à quoi l'étranger ne résiste pas, — d'où ses succès cosmopolites — vous en saurez autant sur elle que son ami Bogdan (le petit-duc courlandais plus haut nommé), que son ami Leiopold (le métallurgiste belge plus haut nommé), que son ami José Sell (l'inventeur et l'importateur américain plus haut nommé) et vous connaîtrez Chou presque aussi bien que son ami Gustave (le plus haut nommé joli garçon croupier).



Le Baron Hermann von Isarthal-Bahnhof

Mais l'été vient, qui forcément disperse les attachements masculins et, ici, naissent les embarras de Chou. Le petit-duc courlandais, suivant en cela de vénérables traditions familiales, va tous les ans passer quelques semaines à Bade. Leiopold s'estimerait un patriote médiocre, s'il n'honorait de sa présence la plage royale d'Ostende; José Sell, qui adore s'habiller en cow-boy pour chasser les oiseaux de mer, est un fidèle de Dinard, où, tout de même, le soir, parmi les élégances anglaises, son snobisme américain ne se sent pas déplacé; enfin le beau Gustave, malgré toutes les avances (à l'allumage) dont le gratifie la reconnaissance amoureuse de Chou, a eu le tact de ne pas se dérober à ses obligations professionnelles, — et pour l'instant il exerce ses talents à Aix-les-Bains. Si bien que notre Chou, à qui n'a pas été accordé, — et c'est bien dommage! — le don d'ubiquité, se trouve dans la nécessité, pour satisfaire ses divers amis, de séjourner successivement en Allemagne, en Belgique, en Bretagne et en Savoie. Les villégiatures germanique, belge et bretonne sont rémunératrices, mais barbantes; la villégiature savoyarde est dispendieuse, mais pleine de suc. Est-il nécessaire de dire que la villégiature savoyarde, bien qu'étant évidemment la moins avantageuse, sera tout de même la plus avantagée?

Par contre, il est indispensable d'ajouter que, par un curieux phénomène psychologique, ces quatre hommes, qui théoriquement s'ignorent, sans cependant rien ignorer, en fait, du rôle respectif qu'ils jouent dans l'existence de Chou et s'acceptent tacitement à condition de ne se jamais rencontrer, sont aussi jaloux de leur commune maîtresse que si chacun d'eux était son unique amant; ils forment autour d'elle et sans s'être concertés, une façon de bataillon carré international. Qu'on y vienne donc! Si quelqu'un a le malheur « d'y venir », il trouvera à qui parler; à qui parler courlandais avec Bogdan, pour qui il n'y a pas au pistolet de prouesse impossible (et, dans impossible, il y a cible); à qui parler marollien avec Leiopold, qui fut jadis le champion

d'épée du Brabant; à qui parler yankee avec José Sell, dont le « hook » du gauche et « l'uppercut » du droit sont célèbres dans les U. S. A., de Colma à Los Angeles; enfin, à qui parler argot avec le beau Gustave, « agile quant aux pieds » comme l'homérique Achille, et célèbre dans le monde extérieur, — où il avait beaucoup fréquenté avant de pénétrer dans le monde financier, — par sa maîtrise en tant que « savetier ».

Cela dit, suivons la gentille Chou dans ses pérégrinations estivales, et prenons d'abord avec elle l'Express-Orient qui s'arrête à Oos, exprès pour lui permettre de gagner Baden-Baden dans un fort bref délai.

A Baden-Baden. Fin août. Onze heures du matin. Dans les jardins de la Conversation-Haus. De nombreux Allemands comme de juste; de nombreux Russes; des Anglais évidemment; quelques Jeunes-Turcs; des Hollandais; peu de Belges. Pas de Suisse (dame! il n'y a pas d'argent. Depuis longtemps la morale administration badoise a supprimé les jeux). L'Italien est rare; l'Espagnol plus rare encore; le Français rarissime.

Chou — élégante — et Bogdan — sensationnel — se promènent dans les allées les moins exposées aux regards et aux commentaires. Depuis quelques instants, un silence de mauvais augure a fait place au vague dialogue que leur politesse réciproque avait cru devoir tenter.

CHOU, *brusquement.* — Enfin, qu'est-ce que tu as, Bobo? Ça n'est pas naturel. Depuis hier soir tu me fais la tête. Je voudrais bien savoir pourquoi. Qu'est-ce que je t'ai fait?

BOGDAN. — (*Il chante le français comme la plupart des Slaves; peut-être simplement, selon la forte parole de Beaumarchais, parce que ce qu'il dit ne vaut pas la peine de l'être.*) — Mais rien, chère!

CHOU. — Au contraire. J'ai été avec toi d'une gentillesse épatante. Pour venir te voir, t'embrasser, te cajoler, qu'est-ce qui a plaqué la semaine d'aviation de Trouville? qu'est-ce qui s'est appliqué dix heures d'Orient-Express? qu'est-ce qui s'est envoyé la courbature, appuyé la nausée et annexé la migraine? C'est Chou. Et pour qui Chou a-t-elle fait toutes ces belles choses et subi tous ces ennuis? Pour Bobo. Alors, ça n'est pas chic que Bobo soit rosse avec Chou.

BOGDAN, *musical, mais sombre.* — Où prenez-vous précisément, chère, que je sois rosse avec vous?

CHOU. — Où je prends? Ça, c'est trop fort. Je suis arrivée mardi. Mardi, tu as été parfait... enfin à la hauteur de la situation. Je sais; tu n'es qu'un petit pion sur l'échiquier européen, mais il n'y a pas à dire, tu as bien pionné.

BOGDAN, *toujours musical, toujours sombre, mais fat.* — Je crois.

CHOU. — Oh! je t'en prie! ne te gobe pas! Mercredi, tu as été plus brillant encore. Tu te rappelles? Sur le coup de trois heures du matin, ah! on ne dormait guère! Tu m'as fait rire aux larmes. L'idée m'était venue brusquement qu'on pourrait, avec nous deux, faire un tableau qui ne manquerait pas de piquant sous ce titre : *La descente de la Courtine en Courlande.*

BOGDAN, *toujours musical, mais de plus en plus sombre, sombre comme la forêt voisine qui se trouve, — curieux hasard, — être la Forêt Noire.* — J'ai aussi, je crois, ri.

CHOU. — Oui, tu as ri, bêtement d'ailleurs, mais tu as ri. Je ne suppose tout de même pas que ce soit ça qui t'ait désarmé. Et pourtant, hier, jeudi, à peine couché, qu'est-ce que Bobo montre à sa Chou? Son dos. Et sept minutes après, qu'est-ce qui, près de sa petite amie française, ronflait comme toute la Poméranie? Toute la Courlande. Et, ce matin, réveil maussade, tub grognon, breakfast funéraire, et promenade à la barbe dans les jardins de la Conversation-Housse (*ainsi prononce-t-elle.*) Ah! non, il me faut une explication et tout de suite ou sinon je m'esbigne. C'est clair?

BOGDAN, *toujours musical, mais orageux.* — Je n'ai rien à vous dire à vous, chère. Une femme est une femme.

CHOU, *blagueuse.* — Comme c'est juste!

BOGDAN. — Mais si l'homme est un homme, lui, on rira. (*Il rit déjà, d'un rire sauvage et inquiétant, quoique musical.*)

CHOU, *effarée.* — L'homme! Quel homme?

BOGDAN, *musicalement sévère.* — Celui qui vous a fait l'œil, hier, pendant le dîner.

CHOU. — Quel œil?

BOGDAN, *musicalement terrible.* — Les deux. (*Simple.*) Je le tuerai.

CHOU, *éclatant de rire.* — Pour ça?

BOGDAN, *musicalement effrayant.* — J'en ai déjà tué pour moins que ça!

CHOU. — C'est du joli. Eh! bien, moi, je te défends d'embêter ce type. Ah! il m'a fait de l'œil! Eh! bien, tu vois, je n'avais seulement pas remarqué. Si tu as le malheur...

Chou n'a pas le temps d'achever. Un grand garçon bellâtre aux moustaches interminables et effilées vient de les croiser. En passant, il a éprouvé le besoin d'effiler encore ses interminables moustaches; ce même geste a hérissé les sourcils de Bogdan. Colloque. Altercation. Voies de fait. C'est Bogdan qui reçoit la gifle. Échange de bristols. Silence.

CHOU, *après un temps.* — Eh! bien, tu es content, maintenant, avec ta gifle?

BOGDAN, *plus musical que jamais.* — Enchanté, chère. Je savais ce que je faisais en l'insultant. Je savais qu'il giflerait. Je tenais à être l'offensé; car alors, chère, le choix des armes est selon mon gré et mon gré est de choisir le pistolet où je suis d'une force vraiment ducale. Le jour où cet homme vous a regardée, il s'est suicidé; mais il aura au moins cette consolation de se dire qu'avant de mourir il aura regardé (*lui baisant la main*) une des plus belles personnes qu'il y ait en ce moment dans l'Europe centrale et, en tout cas, à Baden-Baden.

CHOU. — Ça lui fera une belle jambe!

BOGDAN, *rossignolant.* — A quoi ça pourrait-il bien lui servir maintenant que sa jambe embellisse!

CHOU, *indignée.* — Quel sauvage!... Vous ne trouverez pas mauvais, n'est-ce pas, que je reprenne ce soir même l'Express-Orient?

BOGDAN. — Je préfère aussi.

CHOU. — Je ne tiens pas à assister à cette boucherie.

BOGDAN, *mélodieusement.* — Oh! ce sera très propre!

Pour aller de Baden-Baden à Ostende, il suffit de se rendre à Strasbourg où passe un rapide qui va directement d'Alsace en Belgique. Chou, malgré le Mané de la courbature, le Thécel de la nausée et le Pharès de la migraine, n'hésite pas à s'offrir un itinéraire plus fantaisiste et, avant de rejoindre son Leiopold, à explorer la Savoie, avec un léger arrêt aux thermes d'Aix.

Ostende. Quelques jours plus tard. Cinq heures de l'après-midi. De nombreux Allemands; pas beaucoup plus de Belges; quelques Russes; des Anglais, évidemment. Peu de Jeunes-Turcs; des Hollandais; pas de Suisse (dame, il n'y a pas d'argent; tout récemment, la morale administration belge a interdit les jeux); l'Italien est rare; l'Espagnol aussi; le Français donne.

Chou — élégante — et Leiopold — national — se promènent sur la digue de mer. Il pleuvote ou plus exactement il pluvine. L'année est à ce sport. Elle en abuse. S'ils ne se disputaient pas, il y a longtemps que Chou se serait précipitée au Kursaal pour préserver sa toilette des piqûres de l'embrunet que Leiopold se serait précipité à la suite de Chou. Mais, comme ils se disputent, ils ignorent les éléments.

Un journal tremble comme une feuille (ce qui pour un journal paraît être la façon la plus naturelle de trembler) entre les doigts frémissants de Leiopold.

*Ce journal est l'*Indépendance Belge.

LEIOPOLD. *Quand il est de sens rassis, il parle correctement le français et ne signale son origine que par l'importance exagérée qu'il accorde aux nasales et aux gutturales; mais quand il est en colère, — et c'est le cas, — le marollien a parfois dans son langage de fâcheux retours offensifs.* — Alors, le voilà donc, ce pauvre petit-duc, pour une fois couché sur le lit de douleur avec son épaule et une balle dedans! Et qu'est-ce que c'eie que celui-là qui s'eie permis de le gâter à la clavicule? (*Il rouvre le journal et relit l'écho.*) Le baron Hermann von Isarthal-Bahnhof.

CHOU, *ailleurs.* — Première nouvelle.

LEIOPOLD. — Première nouvelle! Vraiment! Tu vas me faire croire, crois-tu, que le petit-duc de la Courlande s'eie justement rencontré en duel avec ce baron Hermann von... von... (*Il rouvre le journal et relit l'écho.*) Isarthal-Bahnhof, un nom à déicoucher dehors, parce qu'ils n'éteient pas du meime avis sur le *Zeppelin* numeiro sept ou la moutarde de Ouestphalie?

CHOU, *avec la dignité qui sied à une jeune femme maîtresse de plusieurs Soutiens de la Société et, par-dessus le marché, mai-*

CEINTURE BIEN NOUÉE VAUT MIEUX QUE BONNE RENOMMEE

Dessin d'Ed. Touraine



EN 1810
La ceinture se nouait sous les bras.

EN 1910
La ceinture se noue sur les jambes.

Et les femmes sont toujours également charmantes!

tresse d'elle-même. — Je ne veux rien te faire croire du tout.

LEIOPOLD, *furieux.* — Je saies ce que je saies. Si le petit s'eie fâché jusqu'à la batterie, c'est que ce baron de malheur s'éteie permis de faire avec toi.

CHOU, *s'énervant.* — Il a fait avec moi? Ça, par exemple...!

LEIOPOLD. — De sûr! Et ça lui coûtera quelque chose de cher à l'Isarthal pour t'avoir traitée comme une crotje*. Je veies faire exprès le voyage. J'irai à Baden-Baden. Je deiposerai d'abord ma carte à l'hôtel du petit et je prendrai de ses bonnes nouvelles. Car ça, sais-tu, est correct. Puis je trouverai bien ce Bahnhof et je lui tirerai ses oreilles. (*Après une réflexion très courte.*) Plutôt non. Je m'arrangerai seulement pour faire de la sorte qu'il se mette en coleire sur les miennes. Alors, je serai l'offensé et je choisirai l'épéie. Quand j'aie l'épéie dans la main, je ne crains personne, sais-tu!

CHOU, *railleuse.* — Il t'embrochera.

LEIOPOLD. — On n'embroche pas comme un poulet le champion d'épéie du Brabant. Ça, tu le sauras aussi pour une fois, ma bonne.

CHOU. — Et quand pars-tu?

LEIOPOLD. — Ce soir meime.

CHOU. — Tu vas faire une bêtise.

LEIOPOLD. — Et toi, combien en as-tu fait, de bêitises, avec l'Isarthal? Ça ne sera jamais qu'une bêitise de plus, compte fait, mais celle-là sera au moins une fois drôle; on rira, sais-tu!

Il rit d'un rire épais et saccadé.

CHOU. — Oui, je les connais ces rires-là. Enfin, puisque tu pars, tu n'as plus besoin de moi ici, n'est-ce pas? Je peux faire mes malles?

LEIOPOLD. — Tu peuies. Et moi, je vais boucler ma valise. Et, tu saies, si tu l'aiemes, le Bahnhof, tu peuies déjà pleurer dessus; il eie capout.

Pour aller d'Ostende à Dinard, il suffit de se rendre à Paris et de gagner la gare Montparnasse d'où partent des rapides (!) pour la Bretagne. Chou, malgré le Mané de la courbature, le Thécel de la nausée et le Pharès de la migraine, n'hésite pas à se roffrir un itinéraire fantaisiste et avant de rejoindre son José Sell, va réexplorer la Savoie, avec, bien entendu, un léger arrêt à Aix.

Dinard. Quelques jours plus tard. Le casino. Dix heures du soir. Énormément d'Anglais. Très peu d'Allemands. Quelques Français. Peu de Russes. Pas de Jeunes-Turcs. Nul Hollandais. Du Suisse (dame! il y a de l'argent; la morale administration française autorise les jeux). L'Italien est toujours rare. L'Espagnol aussi. L'Américain se comple.

Chou — élégante — et José Sell — en smoking — se promènent sur la petite terrasse qui regarde la mer. Il fait beau, assez frais. Le ciel est cailloulé d'étoiles. José Sell vient d'apprendre par le New-York Herald *l'accident survenu à son collègue bruxellois. Leiopold et le décidément veinard Hermann von Isarthal-Bahnhof se sont battus à l'épée dans les environs de Bethel (Ardennes), le baron ne s'étant sans doute pas soucié de courir en terre allemande les risques d'une seconde rencontre. Et Leiopold, quoique champion d'épéie du Brabant, a reçu dans la région inguinale un coup assez déplaisant qui, sans mettre ses jours en danger ni ses nuits en péril, le tiendra tout de même pendant un joli mois allongé sur le dos.*

José, — aussi flegmatique et laconique que Bogdan était fleuri et Leiopold expansif, — couve une de ces rages froides et glacées où excellent les Anglo-Saxons.

CHOU. — Je te jure, José, sur la tête de ma mère, qu'il n'y a jamais rien eu, mais pas ça, entre ce sacré baron et moi! Il m'a regardée trop aimablement un soir à l'hôtel; j'ai dit à Bogdan que je ne l'avais pas remarqué; je mentais, je l'avais remarqué; mais c'est tout. Et Bogdan s'est conduit comme un sauvage en le provoquant et Leiopold comme un imbécile en essayant de venger Bogdan. Ils ont écopé tous les deux, c'est bien fait. Tu ne vas pas, toi, à ton tour, te mettre à faire des chichis et à compliquer la situation? Sur mes trois amis en voilà deux d'invalides pour un bout de temps. Ça me suffit. Ainsi...

JOSÉ. *Il prononce le français, qu'il soit en colère ou de sens rassis, de la même façon, c'est-à-dire très convenablement; à la différence de Leiopold, ce n'est pas en insistant sur les nasales et les gutturales qu'il signale son origine, mais en accordant aux labiales et aux dentales une importance exagérée. Mais, comme il parle très peu, la gravité de cette prépondérance conférée à certaines consonnes se trouve fort atténuée.* — *Glacial.* — Assez!

CHOU. — Pourtant!...

JOSÉ, *polaire, rageant à blanc.* — Je casserai son g...

CHOU. — Mais!...

JOSÉ, *arctique.* — J'avais dit. Rentrons.

Sur ce dialogue-liebig, José, très calme, pénètre dans la salle du cercle et prend une banque de deux cents louis.

Chou, exaspérée d'être à ce point protégée par ses protecteurs internationaux, fait porter un mot à José lui annonçant son brusque départ et, malgré courbature, nausée et migraine, file pour la troisième fois sur Aix en Savoie.

Aix, quelques jours plus tard. Cinq heures du matin. Gustave rentre. La partie a fini très tard. Les derniers joueurs s'en donnent. C'est bientôt la mi-septembre. On va boucler.

CHOU, *endormie.* — C'est toi, chéri?

GUSTAVE, *s'asseyant sur le bord du lit et la secouant d'une main qui a l'habitude de la croupe.* — Hé là! réveille-toi!

CHOU, *encore endormie, lui tendant machinalement ses lèvres.* — Petit!

GUSTAVE, *la repoussant brutalement.* — Non, la môme; pas de ça pour le quart d'heure; au réveil! (*Il fourrage parmi les magnifiques cheveux or-des-blés que son irrévérence ne craint pas de tirer. Chou criaille, se frotte les yeux et le regarde ahurie. Gustave lui prenant les mains et la fixant d'un œil dur*) Qu'est-ce que j'apprends? Qu'est-ce qu'on m'dit? Tu t'es offert du supplément à Bade! Même que l'gosse a trinqué d'un pruneau dans l'épaule, qu'Leiopold s'est augmenté d'une boutonnière et qu'José, en voulant placer son fameux uppercut, s'est cassé le poignet droit contre le coude de c't'alboche! Tu sais que ça ne me va pas du tout, ces magnes-là! On était si tranquille, tous les quatre! Y avait bien besoin de nous amener cet oiseau-là! Allons, jaspine un peu, qu'est-ce que vous avez fricoté ensemble? (*Les magnifiques cheveux or-des-blés subissent de nouvelles injures.*)

CHOU, *en larmes.* — Je te jure, mon bébé!...

GUSTAVE, *l'arrêtant.* — C'était couru! T'as rien fait! T'es pure comme le lardon qui tette! N'empêche que tes trois sérieux sont salés et qu'ils peuvent fort bien se dissoudre à la rentrée comme de simples Q. M.! Pas de ça, Lisette! Faut que je les venge et qu'ils le sachent! J'connais qu'ça! Ils ont marché tous les trois comme de braves costauds, parce qu'au fond tous les amants d'une femme, quand ils s'gênent pas aux entournures, sont des potes. Eh! bien, j'marcherai, moi aussi! Et nous verrons si l'boche est aussi calé des gigues que de l'avant-bras. J'te lui passerai un de ces coups de pied en vache qui vous font boiter leur homme pour le restant de ses berges. Allons, on va boucler ici. J'vais filer là-bas. J'ai du pèse. Son adresse?

CHOU, *sanglotant.* — Mais je te jure que je ne la sais pas!

GUSTAVE. — T'as la langue nickelée? Sûr! C'était couru! Eh! bien, j'l'aurai tout de même, ton baron... Quand? J'sais pas. Mais c'est jamais qu'remis et différé. Et l'jour où il m'tombera sous la patte, gare aux siennes!

Chou ne répond plus. Elle verse des torrents de larmes dans son oreiller. Sous sa magnifique toison d'or fluide, c'est Biblis qui va se changer en source. Gustave, teigne, se déshabille. Chou, qui s'attend à être battue, sanglote plus bruyamment. Elle se révolterait contre l'injustice du sort qui la persécute avec ce baron inconnu si elle était capable de révolte. Mais elle se résigne; elle comprend qu'il n'y a rien à faire; elle pressent que son Gustave le rencontrera aussi et que le veinard d'Allemand le lui abimera comme il a déjà endommagé son Bogdan, son Leiopold et son José. Et cette petite grue française du XXe siècle, fille de concierges et maîtresse de ducs et de millionnaires, connaît le mystérieux frisson des grands tragiques grecs en présence de la Fatalité.

ROMAIN COOLUS.

*Crotje, en marollien, petite crotte, petite femme. N.D.L.R.

SEPTEMBRE A PARIS

(Extrait du journal de mon ami Edgar de Thémines)



Quand elle a des secrets à me dire, elle s'assied sur mes genoux

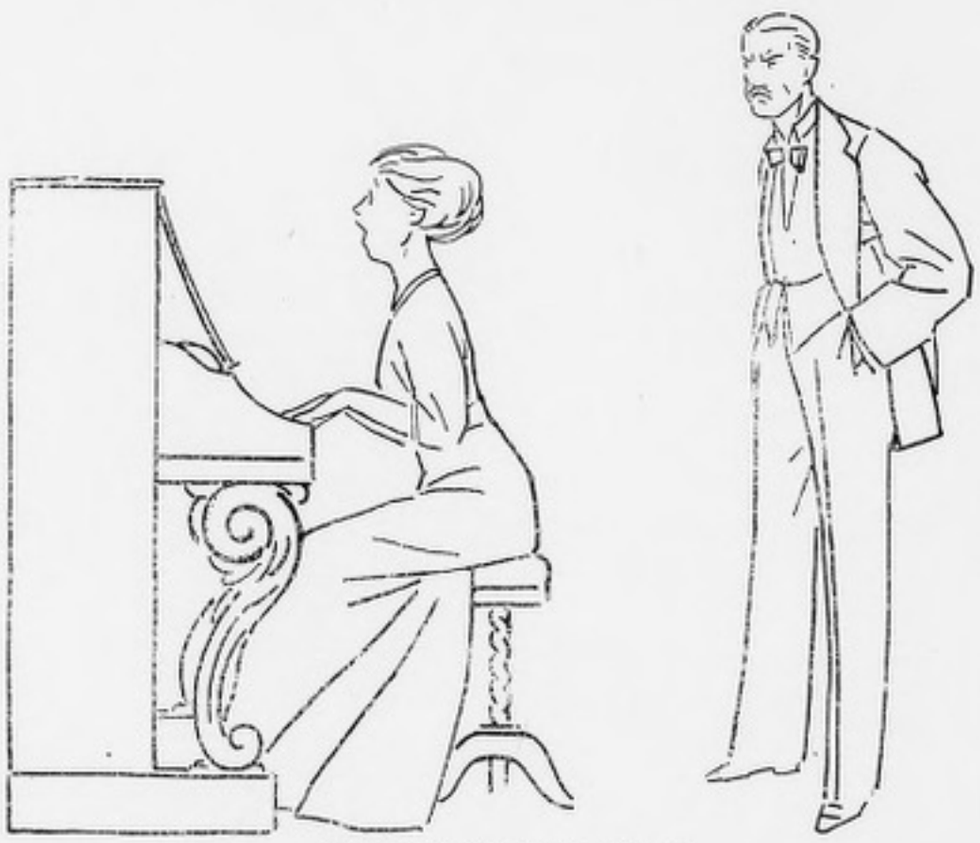
1er septembre. — Aujourd'hui, premier. Lolotte est partie pour Châtel-Guyon. Je reviens de la conduire au chemin de fer. Avant de monter en wagon, Lolotte s'est écriée : « Surtout ne va pas me tromper pendant mon absence ! Car si jamais, si jamais, vois-tu, j'apprenais... Ah ! tiens, je ne sais pas !... » Et Lolotte s'est mise à gesticuler d'une manière qui prouvait clairement que si je la trompais elle deviendrait folle. « Et puis, a-t-elle repris, je te recommande ma petite sœur, Adrienne. Tu sais comme elle est raisonnable et sage. Mais à Paris, quand je ne suis plus là, j'ai toujours peur. Et si jamais, tu m'entends, si jamais cette petite-là tournait mal !... Tiens, veux-tu que je te dise ?... J'aimerais mieux... » Lolotte n'acheva pas ; mais je sens d'avance qu'elle aimerait mieux mourir. Donc, il va falloir premièrement que je ne trompe pas Lolotte, deuxièmement que je m'occupe d'Adrienne.

4 septembre. — Hier soir nous avons dîné ensemble, Adrienne et moi. Adrienne est bien gentille, bien jolie. C'est en outre une petite personne « très capable », comme dit Lolotte. Elle chante et joue du piano. Enfin elle a son brevet. Lolotte voudrait la marier au cousin Hubert, jeune homme sérieux, employé dans un ministère. Je ne sais si Adrienne est avisée de ce beau projet ; mais, en attendant, le restaurant fait sa joie et ce qu'elle aime les tomates, les concombres et les écrevisses !...

6 septembre. — Tout à l'heure Adrienne est tombée chez moi, comme ça, sans crier gare. Cette jeune fille ne sait que faire. Dame, il faut avouer que pour elle Paris n'est pas gai en cette saison ! Plus de grande sœur, plus de camarade. Alors elle vient me conter ses histoires. Drôle de petit corps !... Et déjà si bien fagotée, si délurée dans sa robe de quatre sous ! Quand je pense que cet imbécile de cousin Hubert... Enfin !

10 septembre. — Reçu Adrienne. Très nerveuse, très agitée.

11 septembre. — Nous sommes, avec Adrienne, les meilleurs amis du monde. Quand elle a des secrets à me dire, elle s'assied sur mes genoux. Une poupée, un enfant !

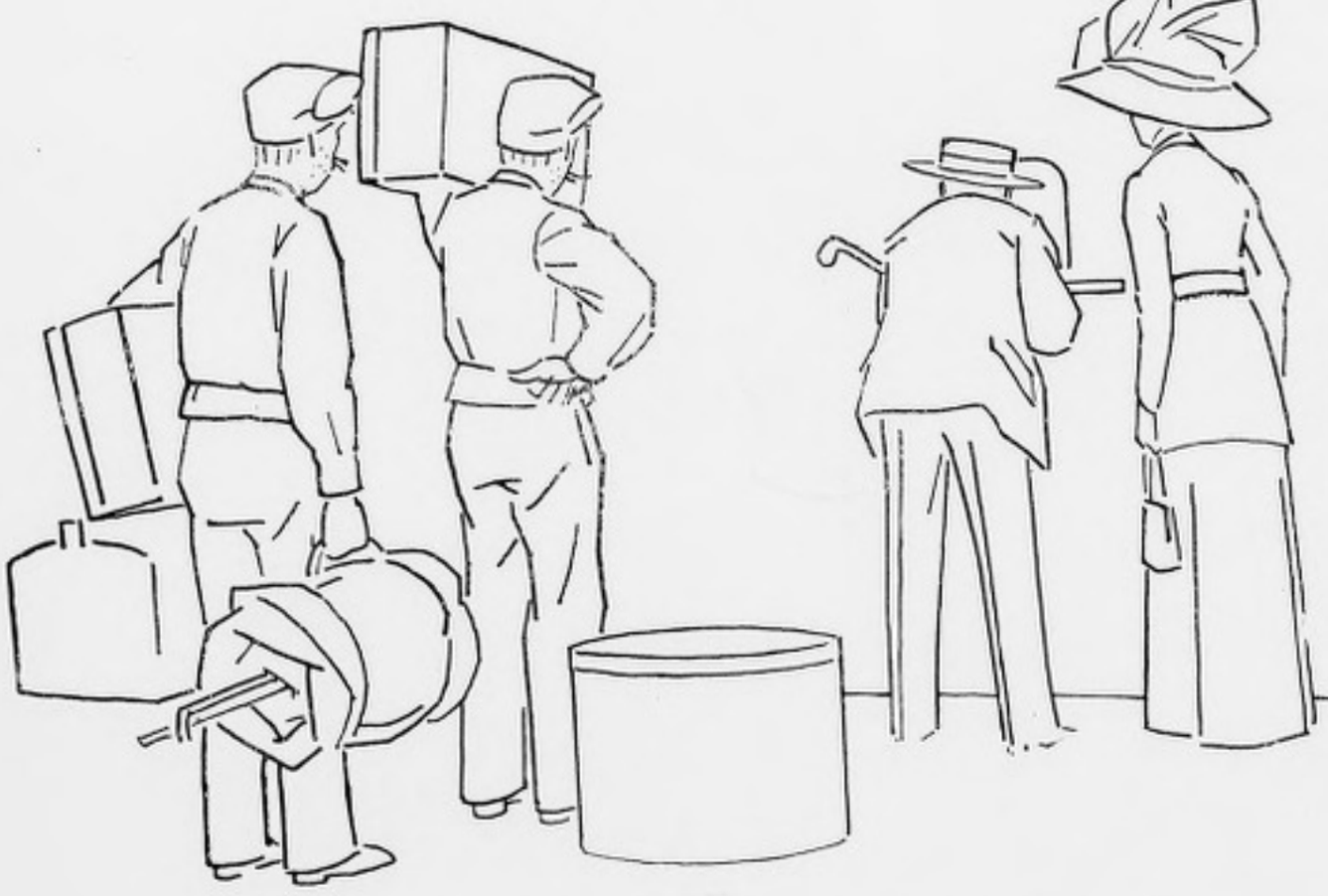


Adrienne chante et joue du piano

13 septembre. — On sonne à ma porte. Encore Adrienne ! Une Adrienne de plus en plus nerveuse. Elle me dit que l'existence lui pèse, qu'elle voudrait se tuer. Je lui réponds que cela n'a pas le sens commun. Mais elle poursuit son idée : « Tuez-moi ! s'écrie-t-elle. Si vous me tuez, je vous donnerai, avant de mourir, tout ce que vous voudrez ». Et de-rechef la voilà qui s'assied sur mes genoux.

14 septembre. — Ah ! j'ai fait un beau coup ! C'est du joli, c'est du propre ! Quand je pense que cette petite a passé son brevet, que Lolotte voulait en faire Mme Hubert, que c'était moi, moi, qui étais chargé de veiller sur elle, qu'en outre j'avais défense de courir après aucune femme et juste... ! Non, non, des situations pareilles, ce n'est pas permis. Et Lolotte qui revient dans une huitaine ! Allez donc arranger les choses !

17 septembre. — Ma conduite est franchement, nettement ignoble ; elle l'est même de plus en plus. Oui... mais le moyen d'en avoir une autre ?... Et pour qui connait Lolotte, ce n'est pas facile. Donc, hier soir, j'ai de nouveau convié la jeune Adrienne à dîner. En outre j'avais fait signe à l'ami Maxime. Après dîner, nous sommes tous allés faire un tour à Luna Park. « Un méchant coup de Luna Park ! » comme dit Maxime. Maxime semblait très en train. Adrienne de même. Aussi je



Lolotte est partie pour Chatel-Guyon ; je reviens de la conduire au chemin-de-fer

Brighton

Dessins de Ed. Touraine.



DAISY

OU LES RÊVERIES D'UNE PROMENEUSE SOLITAIRE

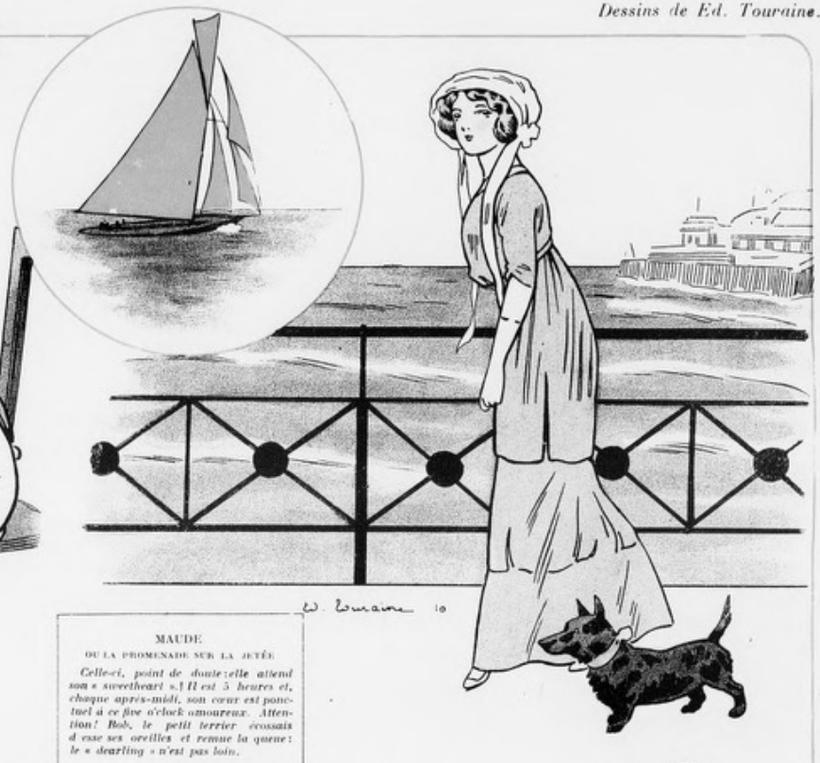
Tous les matins, dès 9 heures, on la rencontre sur les dunes, bravant le vent et les embruns. Est-ce une rêveuse? Est-ce une amoureuse? Vous n'y êtes pas: Miss Daisy n'a qu'une préoccupation, celle de ne pas engraisser!





"MIKADO"

Une [illegible] que ce petit restaurant de la digue, [illegible] vapeur du thé et de la fumée [illegible] le long du jour, on y fait la dînette [illegible], et les couples d'amoureux, blottis [illegible] saisonnets à peine plus grands que des [illegible], sont servis par des anges blonds, [illegible], dont les yeux bleus ont l'air de ne [illegible] roses de ne rien savoir.



MAUDE

OU LA PROMENADE SUR LA JETÉE

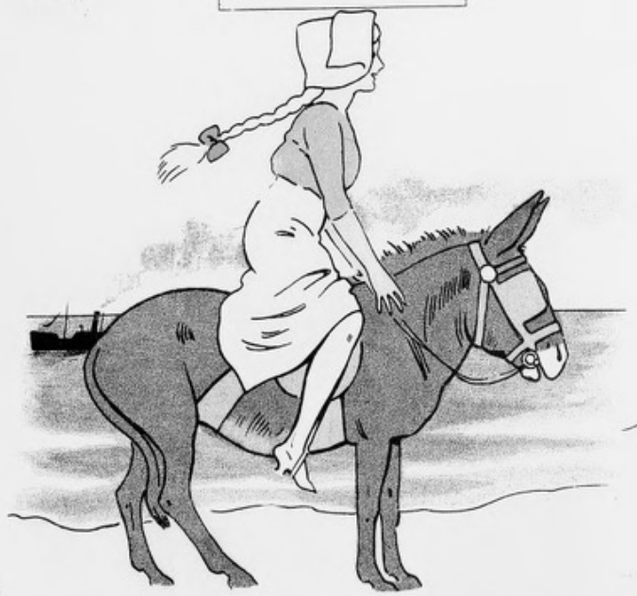
Celle-ci, point de doute: elle attend son « sweetheart ». Il est 5 heures et, chaque après-midi, son cœur est ponctuel à ce five o'clock amoureux. Attention! Bob, le petit terrier écossais d'esse ses oreilles et remue la queue: le « dearling » n'est pas loin.



LE FIFRE DES HIGHLANDERS

OU

APOLLON EN JUPON ÉCOSSAIS



CAVALERIE DE SAINT GEORGE

Si vous aimez les jolies jambes, allez à Brighton. Il est convenu, sur les plages anglaises, qu'il n'y a rien d' « improper » pour une petite fille à montrer ses mollets jusqu'à... la taille, et, là-bas, on est « petite fille » jusqu'à dix-huit ans.



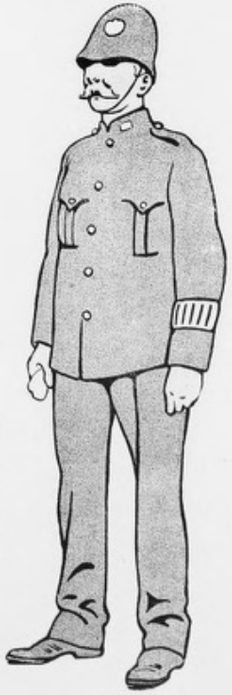
LA PLAGE

C'est la fillette, [illegible], tronblant bébé qui a déjà des coquetter[illegible]



UNE FUTURE AMAZONE DE HYDE-PARK

Voici venir au trot, au galop, à travers l'herbe sèche des dunes, la nouvelle école des écuyères. C'est à cheval que le féminisme a remporté sa première victoire: filles et garçons, tout le monde ici est à califourchon.



MR. POLICEMAN



Quand je pense aux abominations que cette petite a pu me dire !...

les ai vivement engagés à monter ensemble sur les montagnes russes. Et c'est ici, ici même que ma conduite devient réellement injustifiable, car à peine m'avaient-ils perdu de vue qu'insensiblement je me suis égaré dans la foule, et que, finalement, je suis rentré chez moi. Ah ! tout, tout plutôt que la colère de Lolotte !

20 septembre. — Point de nouvelles ni de Maxime, ni d'Adrienne. Evidemment ce n'est pas mauvais signe. Peut-être ai-je trouvé là ma planche de salut; mais combien incertaine encore, combien fragile !

21 septembre. — C'en est fait; Lolotte revient demain. Toujours aucune nouvelle des deux autres. Mon Dieu, mon Dieu, que va-t-il se passer ! Et dire que c'est réglé, chaque automne, pendant ce mois de septembre de malheur, il faut que je me fourre dans des complications grotesques !

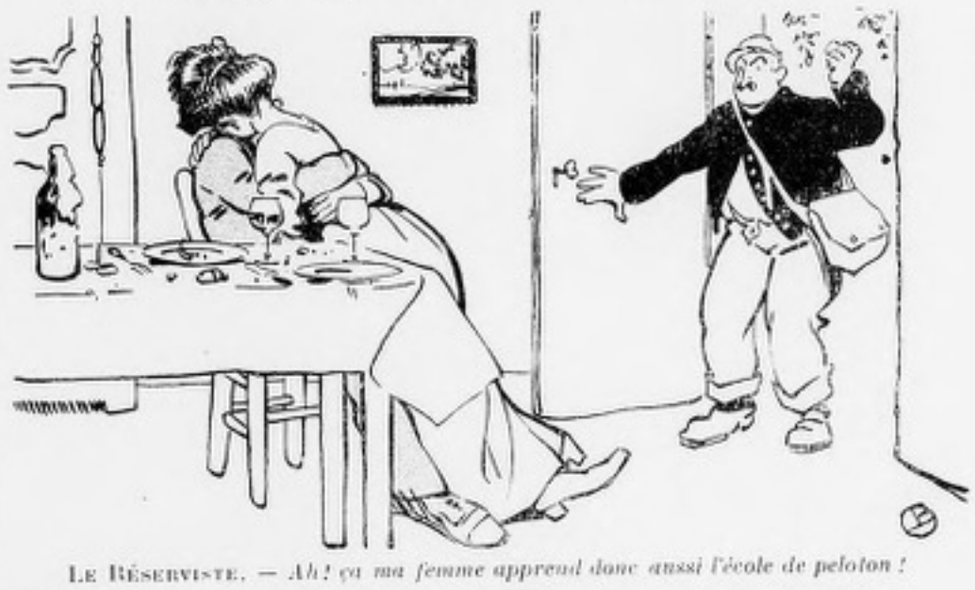
22 septembre. — Voici à peu de chose près l'exacte relation des événements. Vers trois heures, à la gare, j'ai été recevoir Lolotte et tout d'abord le dialogue suivant a pris place entre nous. Elle : « N'a été sage ? » Moi : « N'a été très sage ». Puis nous avons parlé d'Adrienne et je me suis répandu en éloges sur son gentil caractère et sa jolie frimousse. « Par exemple, ai-je cru devoir ajouter, elle a un petit défaut. Mon Dieu, tout le monde a le sien, et ta petite sœur a celui de raconter des histoires. » Lolotte a semblé réfléchir profondément, et hochant la tête, elle m'a répondu : « Je sais, je sais, cette petite n'est pas franche. Crois bien que je ne suis pas la dernière à m'en être aperçue. » Mais aussitôt je me suis récrié : « Surtout, surtout ne va pas te mettre martel en tête ! Non, vois-tu, les blagues c'est de son âge. Ouvre l'œil, conseille-la. Rien de plus ». Et donnant comme prétexte quelques visites, j'ai déposé Lolotte à sa porte et je suis rentré chez moi.

Une heure après, mots sans suite et vacarme dans mon antichambre. Je l'aurais parié. La porte s'ouvre et Lolotte s'écroule dans mes bras, Lolotte avec son chapeau sur l'œil et pleurant toutes les larmes de son corps. « Ah ! mon chéri, ce qui m'arrive !... — Quoi ? — Adrienne... — Eh bien ? — Adrienne n'est plus à la maison. — Ciel ! — Partie... partie, il y a de ça trois jours, et pour aller... — Oui, pour aller où ? — Chez Maxime ! » Là-dessus je suffoque, je me laisse tomber sur une chaise. Un peu de plus et je joindrais mes larmes à celles de mon amie. Enfin je réussis à maitriser mon indignation et profitant d'un moment d'accalmie : « Enfin, qu'allons-nous faire ? — Ce que nous allons faire ?... (Ici Lolotte sèche ses pleurs et se met un doigt de poudre.) D'abord laisse-moi te raconter ce que j'ai fait : A peine ai-je appris la nouvelle que d'un bond je me suis rendue chez Maxime. Maxime n'y était pas, mais Adrienne y était. En un clin d'œil j'ai eu mis la main dessus et telle que tu me connais, malgré les efforts du larbin, j'ai commencé par appliquer à ma jeune sœur une bonne paire de soufflets. Ah ! mon chéri, quelle peste que cette petite ! quelle mauvaise drogue ! Quand je pense aux abominations, aux horreurs qu'elle a pu me dire..., que ce que j'en faisais était par jalousie, qu'elle était la plus belle, que je devenais vieille... Comme tu avais donc raison de me dire qu'elle était fausse et menteuse !... Mais tout ça n'est rien. Elle a prétendu qu'avant Maxime tu avais voulu... » Pour le coup je ne puis me contenir : « Elle a dit !... Oh !... » Les mots me manquent et les mains crispées je me promène de la fenêtre à la porte. Au bout d'une minute je reprends la parole : « Ecoute, dis-je, jamais, jamais je ne reverrai ta sœur. Même si tu voulais me faire plaisir tu ne la reverrais pas non plus. » Lolotte est de mon avis. Elle ne reverra pas sa sœur.

Ah ! j'ai joué un joli rôle !

ROGER BOUTET DE MONVEL.

TOUT LE MONDE RENTRE !



LE RÉSERVISTE. — *Ah ! ça ma femme apprend donc aussi l'école de peloton !*



LA DÉSENTRAVÉE. — *Enfin, je puis me croiser les jambes !*



LA GRANDE COQUETTE. — *Je vais donc pouvoir commander de nouveaux chapeaux !*



Les Cruches incasables. — *Alors, petites malheureuses, vous ne vous marierez donc jamais !*



La petite Mlle X... — *Comment, Mme Pipelet, j'avais oublié de payer mon terme de juillet!*



Le roi du Baccara, en route pour sa villégiature d'automne.



Les Cambrioleurs. — *Home! Sweet home!*

Promenade aux Champs

Il est quatre heures; le soleil adoucit ses rayons; c'est l'heure de la promenade : on va admirer la nature. Sur le perron et dans la cour les châtelains et leurs amis sont réunis. Une épingle encore à piquer dans un chapeau, une voilette à nouer, des gants à mettre, et tout le monde est prêt. Toilettes crème ou de tussor, grandes pailles à grands voiles, bottines blanches, gants blancs pour les femmes; pour les hommes, pantalons de toile ou de flanelle, vestons bleus, panamas conquérants, bottines jaunes, gants clairs, tout ce qu'il y a enfin de plus parisien, afin de se croire campagnard. Enchantement général : on est heureux, pour un jour, de ne pas faire d'auto; on avait assez du bridge, on va admirer la nature. qu'on oubliait. Ah ! la nature !

Il y a six personnages :

Mme de Pontlevant, *la châtelaine, qui est grande chasseresse.*
M. de Pontlevant, *qui, originaire du pays, se plaît à en étudier l'histoire.*
Mme de Chaumont, *petite femme blonde, qui fait de la peinture.*
M. Roys, *vieux fonctionnaire et statisticien.*
Mlle Roys, *jeune fille qui « tire des photographies ».*
Mlle Leroy, *qui fait des vers.*

C'est le commencement d'octobre; point de nuages dans le ciel bleu, et pourtant un peu de fraîcheur. On quitte le château, on marche sur la route, on parle de Paris : les théâtres rouvrent bientôt, déjà le Théâtre-Français a donné une première; c'est dire qu'on ne regarde ni les champs, ni les prés, ni les bois. Tout à coup cependant la petite femme blonde s'est arrêtée. On vient d'entrer dans une garenne. Le long d'une colline, des pins descendent et forment, dans le bas, avec des rejets de trembles, une oasis un peu mystérieuse; le sol, que recouvrent les aiguilles des sapins, est doux et luisant; des mousses grises étouffent le bruit des pas; à travers les arbres on aperçoit, au loin, une cuve de sable que le soleil rend pareille à une masse d'argent liquide. La petite femme blonde, les yeux demi-fermés, une main au-dessus des sourcils, regarde et s'écrie :

— Quel joli motif pour peindre ! Le grand pin, au premier plan; les autres derrière; un peu de ciel au-dessus, et dans le fond ce sable blanc. Ah! il faudra que je revienne ici avec ma palette.

Aussitôt, suivant les goûts, les enthousiasmes se déchaînent.

Madame de Pontlevant. — C'est un endroit magnifique. Il est toujours plein de lapins. A la fin de septembre, les perdreaux, chassés des champs s'y réfugient; les bécassines en octobre y passent, et j'y ai même, une année, tué trois canards.

Monsieur de Pontlevant. — Il y avait là jadis un village; j'en ai retrouvé l'emplacement. Il avait quatre cents habitants, il s'appelait Le Fau; les sables l'ont submergé. D'ici, nous sommes à sept kilomètres du chef-lieu de canton, à quinze du chef-lieu d'arrondissement, à cinquante du chef-lieu du département.

(*A cet instant, on entend un petit déclic, on se retourne.*)

Mademoiselle Roys. — Je viens de prendre une photo !

Monsieur Roys. — Je voudrais savoir combien d'arbres il y a dans cette garenne, combien on fait de coupes, combien se vend le bois, et quel salaire touchent les bûcherons.

Mademoiselle Leroy, *le regard perdu, et cherchant une rime.*

Oh! ciel, oh! bois, oh! prés, nature magnifique
Où s'endorment les cœurs qui... que... qui...

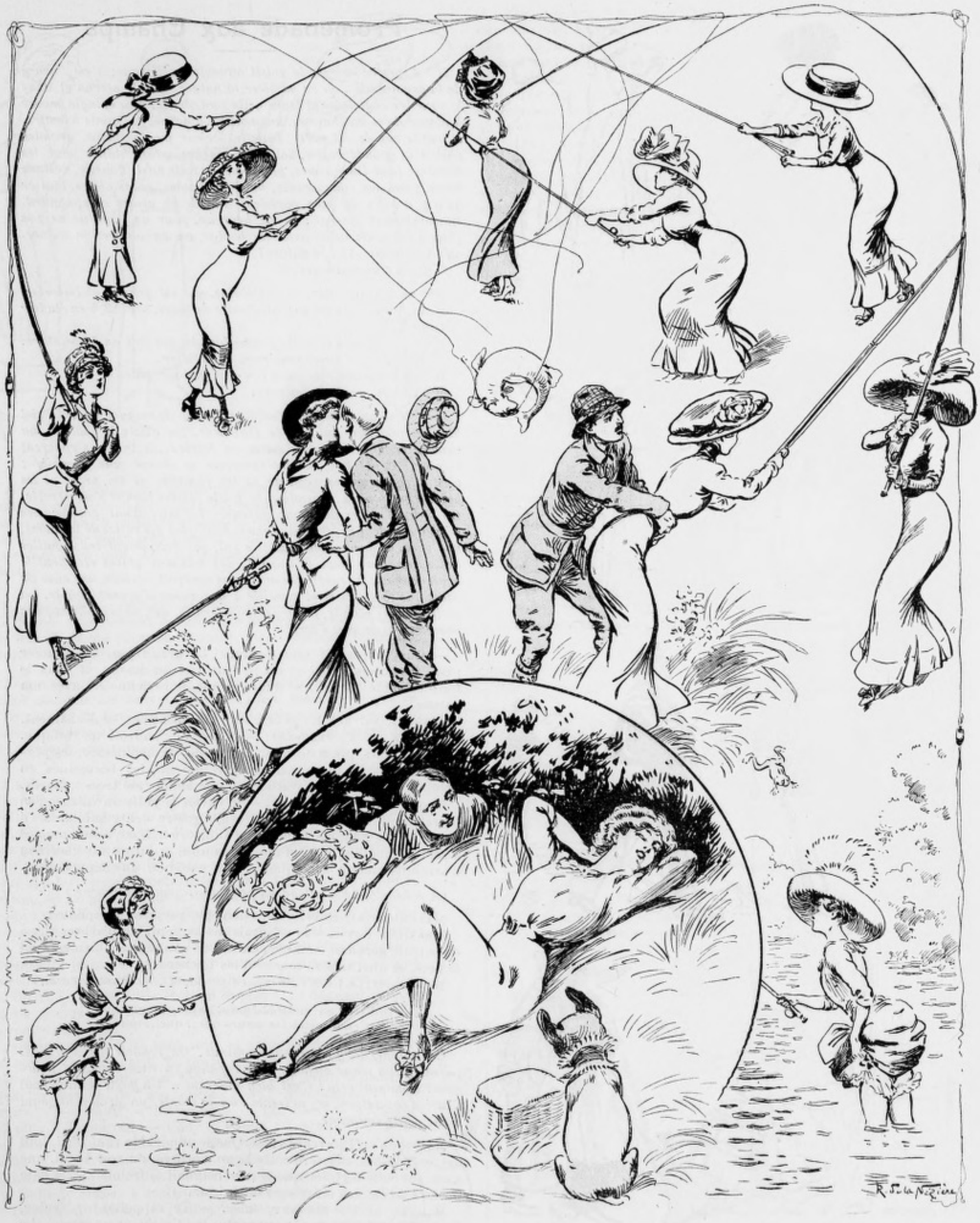
Cependant, la promenade continue. On reparle de Paris. Il paraît qu'un jeune ménage fort répandu va divorcer. Ah! pourquoi? Comment cela! C'est bien amusant... Un petit sentier, tout fleuri d'églantines, se présente : on le monte, on arrive au haut d'une petite éminence.

Monsieur de Pontlevant. — Quelle admirable vue! D'ici, tout au fond, là-bas, derrière cette ligne d'arbres, on voit Reuil, une ancienne ville fortifiée que la mer baignait autrefois... Elle date du XIIIe siècle, les murs sont en brique.

Madame de Pontlevant, *émue.* — Te rappelles-tu, Hector, c'est ici que j'ai tué mon pauvre Rip, en tirant sur un lapin... Le lapin déboule ici, j'épaule, je tire...

LA PECHE A LA TRUITE ou L'ART DE FAIRE GOBER LA MOUCHE

Dessin de R. de La Nézière



Elles partent pour prendre des truites et elles reviennent... avec un fiancé! Car elles savent bien, les jolies pêcheuses, que la meilleure mouche est la mouche assassine, dont leur coquet sourire est le sûr hameçon.

(A cet instant, on entend un petit déclic, on se retourne.)

Mademoiselle Roys. — Encore un cliché.

Madame de Chaumont. — Ah! que c'est beau!.. Voyez ces ombres... et ce chêne, quel dessin!... Comme tout est nuancé! Et quelle couleur... Ah! être ici, avec sa toile et son chevalet!

Monsieur Roys. — Qu'est-ce que peuvent gagner avec ce sable les propriétaires de ces garennes?

On se remet en marche. Dans la plaine, une compagnie de perdreaux s'envole.

Madame de Pontlevant, *la main sur son cœur qui bat à coups précipités, toute pâle, la gorge palpitante.* — Ah! ce départ des perdreaux! Quelle émotion! Vous avez entendu ce brr... brr...?

Monsieur Roys. — Combien tue-t-on de perdreaux en moyenne dans ce pays?

Mademoiselle Roys, *dépitée et repliant son appareil.* — Sont-ils stupides, ces animaux-là! Ils ne vous laissent même pas le temps de les photographier!

Monsieur de Pontlevant. — J'ai lu dans un vieux manuscrit que jadis mes ancêtres, les seigneurs du pays, chassaient la perdrix au faucon, comme le lièvre. Ce manuscrit date du XIIIe siècle, le parchemin est à peine taché; c'est une pièce très curieuse.

Madame de Chaumont. — L'an dernier, j'ai peint une perdrix morte à côté d'un chaudron et d'un bouquet de carottes. Des amis, qui s'y connaissent, m'ont affirmé que cela égalait les meilleures natures mortes de Chardin.

Mademoiselle Leroy, *avec un grand geste.* — J'ai trouvé!...

Tous. — Quoi? quoi?

Mademoiselle Leroy, *extasiée* :

Et la bête blessée appelait ses petits,
Mais le méchant chasseur n'entendait pas ses cris.

Le soleil se couche... Le ciel s'embrase.

Madame de Pontlevant. — Allons. Assez admirer la nature. Il faut rentrer, mes amis. Ah! comme je plains ceux qui ne sentent pas la beauté de la campagne! Nous au moins...

Reck.



Pendant que tes lèvres babillent,
Prestes, mes mains te déshabillent.

Elles raillent ton grand chapeau
Et ses grotesques oripeaux.

Elles dégrafent ton corsage,
Et tu ris qu'elles ne soient sages.

Elles s'en vont de-ci, de-là;
Si bien qu'à la fin, voilà!...

Tu t'étonnes de ta mise :
Tu n'as plus que ta chemise...

Je sens ton corps voluptueux
Qui frissonne sous la dentelle,
Ton corps que voile à mes yeux
Ce grand peplum rebelle,

Par caprice, — non par pudeur, —
Tu gardes cette blanche toile.
Quand je veux t'arracher ce voile
Tu t'évanouis de frayeur.

Mais pas trop longue n'est la crise!..
Quand tu rouvres tes jolis yeux,
Je serre ton corps amoureux,
Dépouillé, hélas!.. de chemise...

La chemise est un objet d'art
Ciselé dans de la dentelle.
C'est le frêle et dernier rempart
Qui garde les âmes rebelles.

C'est le voile de la chapelle,
Le voile bien souvent levé
Du corps... sanctuaire rêvé!...

Louis-Amédée Crispy.



LA VAGABONDE

XIV

La demie d'une heure sonne, très loin. Le train de Calais, qui doit me ramener à Paris, ne passera que dans cinquante minutes...

Je rentre seule, dans la nuit, sans prévenir personne. Bragueet le vieux Troglodyte, désaltérés par mes soins de champagne et de bière, dorment maintenant quelque part dans Boulogne-sur-mer. Nous avons tué trois quarts d'heure en comptabilité et en bavardage, en projets de tournée sud-américaine, et puis je suis venue m'échouer à cette gare des Tintelleries, si déserte à cette heure qu'elle semble désaffectée... On n'a pas allumé, pour moi toute seule, les globes électriques du quai... Un timbre fêlé grelotte timidement dans l'ombre, comme suspendu au cou d'un chien transi.

La nuit est froide et sans lune. Il y a près de moi, dans un jardin invisible, des lilas odorants que le vent froisse. J'entends, là-bas, l'appel des sirènes sur la mer...

Qui devinerait que je suis ici, tout au bout du quai, pelotonnée dans mon manteau? Comme je suis bien cachée! Ni plus noire, ni plus claire que l'ombre...

Au petit jour, j'entrerai chez moi, sans bruit, comme une voleuse, car on ne m'attend pas si tôt. J'éveillerai Fossette et Blandine, et puis ce sera le plus dur moment...

J'imagine exprès les détails de mon arrivée; j'appelle, avec une cruauté nécessaire, le souvenir du parfum double qui s'attache aux tentures: tabac anglais et jasmin un peu trop doux; je presse en pensée le coussin de satin qui porte, en deux taches pâles, la trace de deux larmes, tombées de mes yeux pendant une minute de très grand bonheur... J'ai, au bord des lèvres, le petit « ah! » étouffé d'une blessée qui heurte sa blessure. C'est exprès. J'aurai moins mal tout à l'heure.

Je fais, de loin, mes adieux à tout ce qui me retiendrait là-bas, et à celui qui n'aura plus rien de moi, qu'une lettre. Une sagesse lâche et raisonneuse me détourne de le revoir: point de « loyale

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 21 *à* 39.

explication » entre nous! Une héroïne toute en chair telle que moi n'est pas de taille à triompher de tous les démons... Qu'il me méprise, qu'il me maudisse un peu, cela n'en vaudra que mieux: pauvre cher, il guérira plus vite! Non, non, pas trop d'honnêteté! Et pas trop de phrases, — car c'est en me taisant que je le ménage...

Un homme traverse les voies, d'un pas endormi, poussant une malle sur un chariot, et tout à coup les globes électriques de la gare s'allument. Je me lève, engourdie, — je ne m'apercevais pas que j'avais très froid... Au bout du quai, une lanterne sautille, dans le noir, au bout d'un bras qu'on ne voit pas. Un sifflement lointain répond aux rauques sirènes: c'est le train. Déjà...

XV

Adieu, mon chéri. Je m'en vais, pas bien loin d'ici, dans un village; ensuite, je partirai sans doute pour l'Amérique avec Brague. Je ne vous verrai plus, mon chéri. En lisant ceci, vous ne croirez pas à un jeu cruel, puisque vous m'avez écrit avant-hier : « Ma Renée, est-ce que vous ne m'aimez plus? »

Je m'en vais, c'est le moindre mal que je puisse vous faire. Je ne suis pas méchante, Max. Mais je me sens toute usée, et comme incapable de reprendre l'habitude de l'amour, et effarée d'avoir encore à souffrir par lui.

Vous ne me croyiez pas si lâche, mon chéri? Quel petit cœur que le mien! Autrefois, il eût été pourtant digne du vôtre, qui s'offre si simplement. Mais maintenant... que vous donnerais-je, maintenant, ô mon chéri? Le meilleur de moi, ce serait, dans quelques années, cette maternité ratée qu'une femme sans enfant reporte sur son mari. Vous ne l'acceptez pas, — ni moi non plus. C'est dommage... Il y a des jours, — moi qui me regarde vieillir avec une terreur résignée, — des jours où la vieillesse m'apparaît comme une récompense...

Mon chéri, un jour vous comprendrez tout ceci. Vous comprendrez que je ne devais pas être à vous, ni à personne, et qu'en dépit d'un premier mariage et d'un second amour, je suis demeurée une espèce de vieille fille... Vieille fille à la ressemblance de certaines, si amoureuses de l'Amour qu'aucun amour ne leur paraît assez beau, et qu'elles se refusent sans daigner s'expliquer; — qui repoussent toute mésalliance sentimentale et retournent s'asseoir pour la vie devant une fenêtre, penchées sur leur aiguille, en tête-à-tête avec leur chimère incomparable... J'ai voulu tout, comme elles; une lamentable erreur m'a punie.

Je n'ose plus, mon chéri, — voilà tout, je n'ose plus. Ne soyez pas irrité si je vous ai caché, longtemps, mes efforts pour ressusciter en moi l'enthousiasme, le fatalisme aventureux, l'espoir aveugle, toute l'allègre escorte de l'amour... Point d'autre délire que celui de mes sens. Hélas! il n'en est pas dont les trêves soient plus lucides. Tu m'aurais consumée en vain, toi de qui le regard, les lèvres, les longues caresses, le silence émouvant, guérissaient, pour un peu de temps, une détresse dont tu n'es pas coupable...

Adieu, mon chéri. Cherchez loin de moi la jeunesse, la fraîche beauté intacte, la foi en l'avenir et en vous-même, — l'amour, enfin, tel que vous le méritez, tel que j'aurais pu autrefois vous le donner. Ne me cherchez pas. J'ai juste la force de vous fuir. Si vous entriez là, devant moi, pendant que je vous écris... mais vous n'entrerez pas!

Adieu, mon chéri. Vous êtes le seul être au monde que j'appelle mon chéri, et après vous, je n'ai plus personne à qui donner ce nom-là. Pour la dernière fois, embrassez-moi comme quand j'avais froid, embrassez-moi bien serré, bien serré...

RENÉE.

J'ai écrit très lentement; avant de signer, j'ai relu ma lettre, j'ai arrondi des boucles, ajouté des points, des accents, j'ai daté: *15 mai, sept heures du matin...*

Mais, signée, datée, et close enfin, c'est quand même une lettre inachevée... La rouvrirai-je?... Je grelotte soudain, comme si, en fermant l'enveloppe, j'avais aveuglé le guichet lumineux où soufflait encore une chaude haleine...

C'est une matinée sans soleil, et le froid de l'hiver semble s'être réfugié dans ce petit salon, derrière les persiennes cadenassées depuis quarante jours... Assise à mes pieds, ma chienne se tait et regarde la porte, — elle attend. Elle attend quelqu'un qui ne viendra plus... J'entends Blandine remuer les casseroles, je sens l'odeur du café moulu : la faim tiraille maussadement mon estomac. Un drap usé couvre le divan, une buée humide et bleue ternit la glace... On ne m'attendait pas si tôt. Tout se voile de vieux linge, d'humidité, de poussière, tout porte encore ici l'appareil un peu funèbre du départ et de l'absence, et je traverse mon abri furtivement, sans enlever les housses blanches, sans écrire un nom sur le velours de poussière, sans laisser d'autre trace, sur mon passage, que cette lettre, — inachevée.

Inachevée... Cher intrus, que j'ai voulu aimer, je t'épargne. Je te laisse ta seule chance de grandir à mes yeux: je m'éloigne. Tu n'auras, à lire ma lettre, que du chagrin. Tu ne sauras pas à quelle humiliante confrontation tu échappes, tu ne sauras pas de quel débat tu fus le prix, le prix que je dédaigne...

Car je te rejette, et je choisis... tout ce qui n'est pas toi. Je t'ai déjà connu, et je te reconnais. N'es-tu pas, en croyant donner, celui qui accapare? Tu étais venu pour partager ma vie... Partager, oui : *prendre ta part!* Etre de moitié dans mes actes, t'introduire à chaque heure dans la pagode secrète de mes pensées, n'est-ce pas? Pourquoi toi plutôt qu'un autre? Je l'ai fermée à tous.

Tu es bon, et tu prétendais, de la meilleure foi du monde, m'apporter le bonheur, car tu m'as vue dénuée et solitaire. Mais tu avais compté sans mon orgueil de pauvresse : les plus beaux pays de la terre, je refuse de les contempler, tout petits, au miroir amoureux de ton regard ..

Le bonheur? Es-tu sûr que le bonheur me suffise désormais?... Il n'y a pas que le bonheur qui donne du prix à la vie. Tu me voulais illuminer de cette banale aurore, car tu me plaignais obscure. Obscure, si tu veux: comme une chambre vue du dehors. Sombre, et non obscure. Sombre, et parée par les soins d'une vigilante tristesse ; argentée et crépusculaire comme l'effraie, comme la souris soyeuse, comme l'aile de la mite. Sombre, avec le rouge reflet d'un déchirant souvenir... Mais tu es celui devant qui je n'aurais plus le droit d'être triste...

Je m'échappe, mais je ne suis pas quitte encore de toi, je le sais. Vagabonde, et libre, je souhaiterai parfois l'ombre de tes murs... Combien de fois vais-je retourner à toi, cher appui où je me repose et me blesse? Combien de temps vais-je appeler ce que tu pouvais me donner, — une longue volupté, suspendue, attisée, renouvelée... la chute ailée, l'évanouissement où les forces renaissent de leur mort même... le bourdonnement musical du sang affolé... l'odeur de santal brûlé et d'herbe foulée... Ah! tu seras longtemps une des soifs de ma route!

Je te désirerai tour à tour comme le fruit suspendu, comme l'eau lointaine, et comme la petite maison bienheureuse que je frôle... Je laisse, à chaque lieu de mes désirs errants, mille et mille ombres à ma ressemblance, effeuillées de moi, — celle-ci sur la pierre chaude et bleue des combes de mon pays, celle-là au creux moite d'un vallon sans soleil, et cette autre qui suit l'oiseau, la voile, le vent et la vague. Tu gardes la plus tenace: une ombre nue, onduleuse, que le plaisir agite comme une herbe dans le ruisseau... Mais le temps la dissoudra comme les autres, et tu ne sauras plus rien de moi, jusqu'au jour où mes pas s'arrêteront et où s'envolera de moi une dernière petite ombre... qui sait où?

FIN

COLETTE WILLY.



Bécots et Baisers

Ce qu'il y a de plus précieux, dans le baiser, c'est qu'il ferme la bouche.

Qu'est-ce qu'un baiser? Rien.
Que doit-il être? Tout!

Un baiser réussi vaut seul un long poème.

La langue a été donnée à la femme pour déguiser sa pensée.

CHOSES ET AUTRES

Avez-vous été à Venise, cette année? Les derniers jours de septembre y étaient délicieux et les fidèles de la place Saint-Marc, qui chaque automne se retrouvent au café Florian, étaient plus nombreux que jamais. M. Rey...do Hah. et M. Be...g pourtant se sont abstenus, Mlle Isa..ra Du...n aussi, mais pas pour les mêmes raisons : une heureuse maternité la retient au home; elle a loué son appartement à Mme Réjane qui, venue pour une quinzaine, s'est envolée au bout de trois jours; la Duse a boudé aussi la lagune.

Mais Mme de Po....ac et Mme de Me....r étaient là, en ennemies intimes, et M. de D..... accompagnait, avec la plus touchante sollicitude son étoile, Ny.....ki, ne la quittant pas des yeux : un faux pas est si grave pour un danseur!

Le soir tout le monde était attablé au « Vapore » le petit restaurant savoureux et sans façon. La baronne Opp....im y faisait apprécier à son mari et à M. V...ch d'odorantes truffes blanches; Mrs Mo.re égayée par le chianti faisait la joie des tables voisines occupées par la comtesse de P..ta..s; la toujours belle Mme De..n. et sa fille, le peintre Ste..rt, M.Nico....lo, le prince D..io, M. Jean St..n, le comte et la comtesse La...a, entourés de charmantes Américaines; M. Jean de Beth..n écoutait les impressions artistiques de sa petite amie qui regrettait vivement de ne pas voir les émeraudes de la Pala d'Oro montées en broche et M. Cocteau, dans un coin avait l'air de prendre tout à fait son parti des vicissitudes humaines.

Le Lido est l'antithèse de Venise; et c'en est aussi le complément élégant. Le canot à moteur, qui remplace hélas! la gondole, emportait chaque soir, vers l'énorme hôtel de la plage de l'Adriatique, des élégantes aux grands chapeaux empanachés et aux manteaux de soie.

Dans le hall, autour des tables de bridge (des tables de bridge, entre l'azur étoilé d'une nuit vénitienne et l'azur miroitant de l'Adriatique!) se réunissait la fleur de la noblesse italienne : la comtesse Mo..sini (les plus beaux yeux de la Vénétie!) et la jolie marquise de Ru.d.ni recevaient là comme chez elles et causaient le plus tranquillement du monde malgré l'orchestre bruyant et les danses enragées.

Le réel plaisir des soirées au Lido, c'est le retour. La nuit paraît plus profonde et plus belle, à mesure qu'on s'éloigne du tapage de la salle de danses. Sous les étoiles, le tic-tac du moteur rompt seul le silence de la lagune... Trop vite l'auto-canot coupe les flots obscurs, vire autour des cyprès du cimetière, dépasse le campanile de San Giorgio. Les lumières de Venise se rapprochent; les voix des chanteurs de barcarole, groupés autour de la *Dogana*, deviennent plus vibrantes... Et voilà, de nouveau, le Grand Canal et l'hôtel, où des touristes allemands étudient en famille leur *Baedeker*...

Nous pensons, ce soir, par cette nuit paisible, silencieuse, où la Seine passe dans Paris comme un grand ruban d'ombre fraîche, à la surprise qu'auront, lorsqu'ils reviendront des champs, deux ou trois centaines de Parisiens. Ces Parisiens-là avaient choisi, pour y vivre en deça du fleuve et presque sur la rive, un quartier pacifique, mal desservi par les tramways, loin de tout métropolitain, orné de fort beaux arbres, désert et provincial, un grand terrain vague imitait, au milieu de leurs demeures, ces landes où au printemps les fleurs poussent, où gîtent en automne, les lapins. Ils rêvaient devant cette vaste et saine étendue... Hélas! les malheureux : ils vont revenir; ils verront leur cher terrain vague ceinturé de palissades, et liront, épouvantés, tremblants, la terrifiante annonce qui leur apprendra la naissance, ici, d'un établissement « genre Luna-Park! » Ils verront grandir sous leurs yeux des Alpes de plâtre peint, surgir des Alhambras de carton et des Eldorados de planches. Un soir, douze musiques affrontées lutteront entre elles comme de sauvages bataillons. Les clameurs impérieuses des sirènes assassineront leur paix soigneusement choyée; des brasiers cyclopéens empliront leur appartement d'un éternel soleil de minuit. — Ils fuiront, ou deviendront fous.



Les Courses

Longchamp. — Un soleil doux et chaud, des arrivées palpitantes constituèrent le « tableau » de ce dimanche de septembre.

Nous avons eu tout d'abord un *Percy* devenu très docile et très régulier. Sans doute qu'il aura pris ces qualités auxquelles il ne nous avait pas habitués, en entrant dans une bonne maison.

Jadis, quand il était battu, on mettait cela sur le compte de son caractère qui paraissait d'autant plus mauvais qu'il était plus favori. Aujourd'hui il a paru tout sucre et tout miel encore qu'il fût plus favori que jamais. Il aura acheté une conduite avec sa nouvelle casaque, c'est sûr.

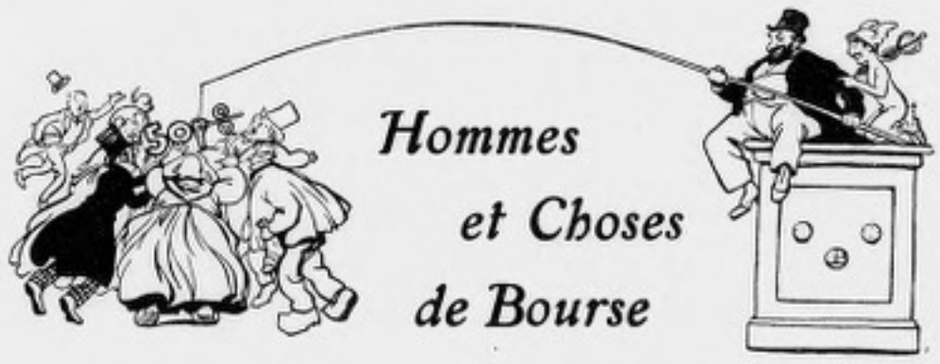
O'Neil a mis de la coquetterie à monter une course admirable pour le compte de M. de Gan.y. Car la victoire qu'il a arrachée avec *Chamœrops*, il ne l'a due qu'à sa patience et à sa maîtrise. Après la course, le propriétaire était extrêmement félicité. Après que le marquis de Gan.y a gagné, le paddock prend toujours des allures de sacristie, et l'on défile, l'on défile.....

En revanche, le jeune Curry ne mérite pas de compliments pour la façon dont il pilota *La Bohème*. Mais le baron Edouard était si heureux de gagner une course, que ça faisait oublier le sabotage de Curry. Toutefois, sa joie fut un peu empoisonnée, car il y eut réclamation. Tout finit bien, heureusement, et M. Salv.... put terminer en paix le compliment qu'il avait commencé.

Dead heat passionnant dans le prix du prince d'Orange. *Gros papa* et *Ronde de nuit* passent le poteau dans la même foulée, ce qui confirme exactement la forme de Deauville. Et on dit que les courses ne sont pas régulières! M. de Brém... se tenait prêt à faire ce qu'on voulait : partager ou recourir. Mais M. Champ... préféra partager. Un tiens vaut mieux...

Le Joyeux, à l'entraînement, n'est pas loin de *Melbourne*. Aussi, après la belle course de *Melbourne*, dans le prix de Satory, apparut-il comme un coup sûr à son propriétaire. Il se régala. Les amis aussi d'ailleurs. Et pourtant, si *Banco* avait été dégagé à temps par Barat, le coup sûr était battu. Grâce aux dieux on ne vit pas cette catastrophe.

P. G.

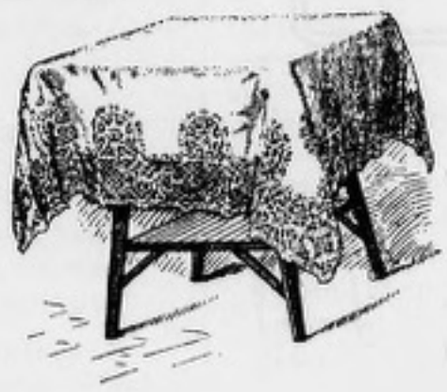


La Bourse! Qu'est-ce que cela Mam'selle? Mais cela n'existe plus qu'à l'état de souvenir. Seuls les vieux de la vieille en parlent avec attendrissement, comme d'une personne très chère, hélas! disparue, car ce qui en reste... C'est plus vaste, plus imposant, comme monument, seulement les affaires ont diminué en proportion de l'augmentation du carré.

Le carré est devenu important, les transactions se sont réduites.

Les commis des différents groupes ont du temps de reste et peuvent se livrer à des jeux de passe-temps entre midi et deux heures. Que sera-ce, maintenant, que les séances vont durer jusqu'à 3 heures? On fera quelques bêtises et voilà tout.

GRANDE MAISON DE BLANC
6 BOULEVARD DES CAPUCINES
LONDON PARIS CANNES



LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON
TROUSSEAUX
COMPLETS DEPUIS 1500 F
CATALOGUES
ET DEVIS DE TROUSSEAUX
ENVOYÉS SUR DEMANDE

La spéculation disparaît du marché de Paris. Autrefois, d'un coup de crayon, on faisait 100.000 Extérieure, 1.000 Rio, 300.000 de Rente française; à présent, on prend timidement 2.000 Extérieure, 25 Rio et 1.500 de Rente française.

C'est avec des ordres de cette envergure que l'on exécute les mouvements des cours.

Les Rentes françaises ont gagné 1/2 point parce qu'il n'y avait plus d'offres et que les Caisses publiques continuaient à en demander. C'est si simple.

Quant aux autres Fonds d'État, aux autres valeurs, c'est kif-kif.

Jusqu'aux Mines d'Or qui se sont retirées, ou vont se retirer peu à peu de la circulation. Elles préfèrent le pli profond des portefeuilles capitalistes, à la vie agitée des spéculateurs, et avec le rendement rémunérateur leur est venue la sagesse: Elles se font ermites.

Les Diamantaires permettent encore que l'on parle un peu d'elles; qu'on les chahute par-ci, par-là, seulement, il ne faut pas trop s'y fier...

Heureusement que la Commission du budget a opéré sa rentrée. Elle va nous donner de l'occupation. Le marché en avait fichtrement besoin.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Vichy jouit actuellement d'une température idéale, aussi cette fin de saison est-elle superbe, l'affluence élégante et cosmopolite est aussi nombreuse qu'aux premiers jours et le soir les fidèles suivent avec intérêt les dernières représentations du théâtre du Casino de Vichy.

—

Le théâtre Marigny annonce les dernières représentations de *La Houppelande* et du *Tour de Babel*. Hâtez-vous donc d'aller une fois encore applaudir de Max, Vera Sergine, Eugénie Nau, Silvestre dans le drame émouvant de M. Bidur Gold fait d'amour et de tendresse, de haine et de vengeance, aboutissant à la trahison et au meurtre. Mais le spectacle de Marigny ne comporte point que de l'émotion, il nous vaut aussi de la gaîté folle avec Germaine Gallois, Girier, Berty Daussnond, Myral interprétant l'amusante revue de MM. Michel Carré et André Barde.

—

A la Scala, *Le Circuit du Leste* attire tout ce que Paris compte en ce moment d'étrangers de passage; la salle est chaque soir bondée et des rires fusent de tous les coins; mais celui qui est encore le plus gai, c'est Fursy dont le choix dans la composition de son spectacle est vraiment extraordinaire.

Esprit, excellents artistes, décors et costumes luxueux, orchestre parfait, rien ne manque au programme.

PREMIÈRES A L'HORIZON

Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Conquête d'Athènes*.
Palais-Royal : *La Cagnolle* (reprise).

—

Zig-Zag. — Au théâtre de verdure de Pont-aux-Dames on remarquait dans le parc, après la représentation, la gracieuse Claire Lachenal plus charmante que jamais, charme que conserve à son joli visage la véritable Eau de Ninon de la Parfumerie Ninon.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits mondialement connus maintenant se trouvent à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme.

—

Vivre en beauté, conserver sa vie entière la fraîcheur et la beauté du visage, n'est-ce pas le rêve de toutes les femmes? Ce rêve aujourd'hui peut se réaliser grâce à l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING, produit merveilleux qui permet de combattre le temps et les rides. En vente, 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et chez Mme M. L. Bouvard, « Hygiène et Beauté », 97, avenue-des Champs-Elysées.

—

Il y a danger à employer une Lotion quelconque n'ayant pas fait ses preuves et fourni aux consommateurs toutes les garanties nécessaires d'efficacité et de sécurité. Le Pétrole Hahn, dont trente années ont consacré la renommée, est la préparation vraiment idéale pour l'hygiène de la tête et des cheveux. Par son emploi régulier, les mamans préserveront la tête de leurs enfants de toute contagion et leur feront acquérir une merveilleuse chevelure.

—

Les teintures pour cheveux de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, vendues sous le nom de « Hennextré » sont inoffensives et donnent des nuances franches en tous les tons.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Inventée par le moine Don Del Giorno, pour embellir les mains du pape Léon X, *la Pâte des Prélats* blanchit, lisse, satine la main, l'empêche de rougir et prévient engelures et gerçures. Prix : 5 francs le pot, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50, adressé à la *Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre*. Eviter les contrefaçons.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres, le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

AIX-LES-BAINS. — GRAND HOTEL D'ALBION.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL, premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

ENGELBERG. — GRAND HOTEL et HOTEL TITLIS, premier ordre, 600 lits.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY premier ordre. 385 lits.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVÉDÈRE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL DES AMBASSADEURS sur le Parc. Tout premier ordre.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS)

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

PRÊT s. sign., à tous s. tout, remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre. PARIS

MASSEUSE diplômée Mme Hélie. 25, rue Bergère, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr. avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Xe).

SAGE-FEMME 1re rend pens., consult. et corresp. (DISCRÉTION) MAZE U. 142, BOUL. MAGENTA, PARIS

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911 Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

ÉLÉGANT Pied-à-terre. Confort moderne Mme DUC, 54, rue Caumartin (3e étage) Paris

SALLE de BAINS FRICTIONS HYGIÉNIQUES Soins de Beauté 17, r. de la Victoire



LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT**, 19, rue Bichat, Paris.

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c., album 2 fr., 12 c., album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. (Cart. post. sont refus. Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion: Pensionnaires. **BARLET, 112, r. Réaumur.**

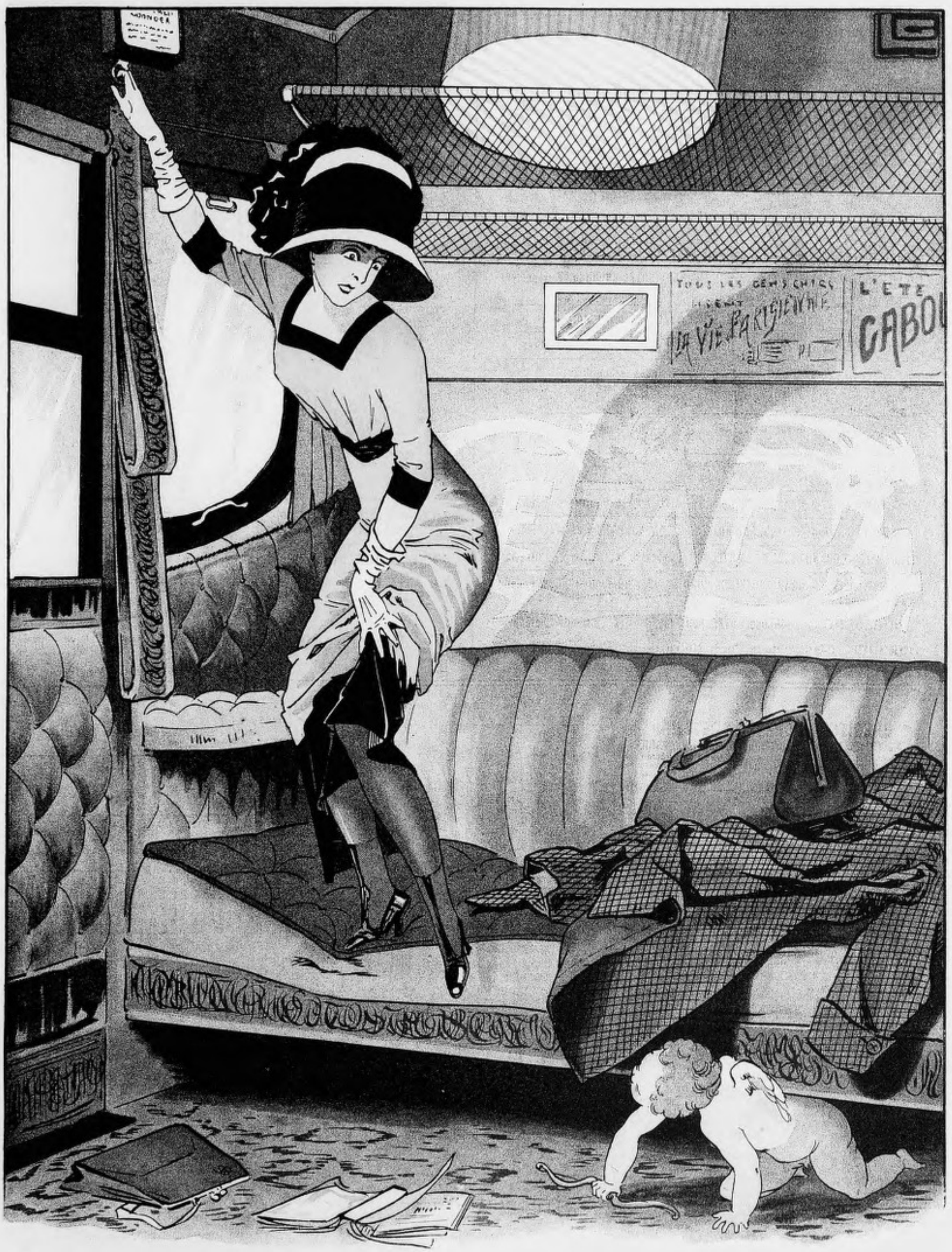
PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

IMPUISSANCE
des 2 sexes, radicalement guérie à tout âge par les **PILULES OURANIA**
Nouv. Découverte. Imm. succès. Effet stimulant immédiat.
Guérison gar. p. une seule boîte (Inc. à dissim. l'env. discr.
Prix 10 fr. Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.

Le Gérant : C. CLEMENT. G. DE MALHERBE, imprimeur, 12 passage des Favorites, Paris

LA SONNETTE D'ALARME

Dessin de Léonnec



« Encore un attentat en chemin de fer !... Heureusement qu'il n'était qu'à la pudeur. Un audacieux malfaiteur, le nommé Cupidon, déjà poursuivi pour de nombreuses effractions de cœur, s'est introduit tout nu dans un wagon de Dames seules »...

LES JOURNAUX



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

DANS CE NUMERO COMMENCE :



L'Hallali

par

Abel Hermant

Illustré par

B. BOUTET DE MONVEL

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Pharmies



N°4711.
Eau de Cologne
Etiquette bleu et or
Le plus précieux compagnon de voyage
En vente dans les grands magasins, pharmacies, parfumeries. Echant. gratis c. o. 25 p. frais d'envoi, sera adressé par le dépositaire exclusif : Soffi et Cie, 1, r. Caumartin-Lazarie, Paris (8e)



DYNAMO ET PHARES DUCELLIER

LE PARFUM IDÉAL 19. HOUBIGANT faub. Saint-Honoré

GERMANDREE
en *POUDRE*, en *CRÈME* et sur *FEUILLES*
SECRET DE BEAUTÉ
d'un Parfum idéal.
Exp. Univ. 1900. MÉDAILLE D'OR
MIGNOT-BOUCHER, Parfumeur, 19, Rue Vivienne, PARIS.



CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco. — Pharmacie. 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris



PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT. FABt LYON

Officiers ministériels

MON **Pass. du Puits, 21** (r. Rébeval). Cce 474m 25. Rev. b. 5.390 fr. M. à p. 40.000 fr. Adj. s. 1 ench. Ch. Not., Paris, 25 oct. Me DUTERTRE, not., 183, boul. Saint-Germain.

Mson r. du Mont-Cenis, 101 *bis*. 206m 44. Rev. 10.194 fr. M. à p. 120.000 fr. Prêt, Créd. foncier à cons. Adj. Ch. Not. 25 oct. PRUDHOMME, not., 32 bis, boul. Haussmann.

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA*, etc.

PARFUM POMPEÏA L.T. PIVER PARIS



MASSAGE par dame diplômée, GEORGETTE, 9, rue de Trévise, près des Folies-Bergère.

SPÉCIALITÉ D'UNIFORMES
CIVILS & MILITAIRES
TENUES POUR OFFICIERS
Habillements réglementaires pour Réservistes et Territoriaux
A. GIROULT
16, rue Coquillière. Paris
Grands Prix Paris 1900 — Saint-Louis 1904
Membre du Jury — Hors Concours Liège 1905
ENVOI FRANCO DU TARIF



PLAQUES JOUGLA

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1880
Directeur : A. GALLOIS
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

NE VOYAGEZ PAS SANS LES GUIDES CONTY
EN VENTE PARTOUT

Pour lire au Château

CHARLES DERENNES
Les Caprices de Nouche
ROMAN
Illustré de 100 dessins par ED. TOURAINE
En Vente partout 3 fr. 50

ON DIT... ON DIT...



La barque de saint Pierre.

Si Mgr Duchesne s'était borné à raconter dans son *Histoire ancienne de l'Eglise* des choses... pas très catholiques, le Vatican eût, sans doute, fermé les yeux et gardé ses foudres en leur étui. Car Mgr Duchesne est un si grand savant, si haut placé dans le monde, puisqu'il possède un fauteuil à l'Institut et une chaire de directeur à l'Académie de France à Rome, que le tribunal de la Sainte Inquisition n'eût point osé l'attaquer.

Mais ce docte prélat a le tort d'être fort estimé de M. Briand qui renouvela son bail de directeur, il y a trois ans, sans bruit, pendant les vacances parlementaires de Pâques. Il a surtout le défaut grave d'avoir infiniment d'esprit et de ne pas en contenir toujours la vivacité.

Le défunt pape Léon XIII appréciait sa science et souriait de ses saillies car il était fort large d'idées et bon latiniste au point d'écrire pour sa distraction des vers profanes que n'eût point reniés Tibulle.

Son successeur, on le sait, n'entend guère malheureusement le latin, hors celui d'église, et ne goûte que fort peu la subtilité gauloise.

Un trait surtout l'a touché, dit-on, et causerait toute la disgrâce de notre savant compatriote.

C'était un soir, à la Villa, dans une réunion fort privée, — mais au pays des Borgia les murs ont gardé la faculté d'entendre. On s'entretenait de diverses choses et du pontif actuel particulièrement dont l'humeur intransigeante inquiète ses plus zélés serviteurs eux-mêmes. Mgr Duchesne au fond d'un fauteuil ne donnait point sa réplique ; il semblait doucement sommeiller. A un moment quelqu'un dit :

— Où allons-nous! Comment mène-t-il la barque de saint Pierre ?

Alors une toute petite voix, *la sienne*, répondit :

— A la gaffe !

♠ ♠

L'âge conserve.

Arles est une ville charmante. On y voit les antiquités et le musée d'art. Si l'on insiste, on vous indique un autre musée encore, un tout neuf.

Il est situé dans un vieil hôtel français qui recélait sous le pavé de sa cour un petit temple païen qu'on vient d'exhumer. Mais dans les salles on est déçu. Ce ne sont que des portraits et des bustes de la dernière médiocrité ; ils représentent tous le même héros.

Le modèle est d'ailleurs là en personne, presque en permanence : il va, il vient, dérange un socle, colle une étiquette, enlève du bout de son mouchoir un grain de poussière.

C'est Mistral qui époussette sa gloire.

Et ce spectacle fait un peu de chagrin, car il eut un beau génie, et bien fier avant les exhibitions organisées par M. Paul M.ri..on.

♠ ♠

Compte jovial.

Au Salon des artistes munichois. La foule drue se presse dans les pièces, admire les tapis, les assiettes, les rideaux, critique la baignoire, s'émeut de l'inconfort des divans, sourit de la largeur des fauteuils. Une bonne dame s'arrête devant le lit, dans la « chambre de Monsieur », et s'exclame à la vue d'un appareil qui en surmonte le bois et qu'on ne soupçonne pas, à première vue, d'être une lampe électrique. Qu'est-ce que ça peut bien être? A quoi cette chose bizarre peut-elle servir?

Alors le peintre Fr...s, très aimable « fauve », s'avance avec le plus gracieux des sourires :

— Ceci, Madame, c'est le taximètre.

Et la visiteuse, quoique mûre, rougit, rougit!...



Soupe au lait.

M. L....., le savant membre de l'Institut qui vient de mourir, avait été longtemps professeur. Un matin, comme il sortait de la Sorbonne, il fut accosté par un de ses anciens élèves, Armand B....., qui après lui avoir énuméré ses malheurs, finit par se recommander à lui pour obtenir des leçons d'anglais.

A quelques jours de là, Armand B..... recut la lettre suivante :

« *Présentez-vous entre 11 heures et midi chez Mlle X..., rue Caumartin.* »

Il s'habille et, à l'heure dite, est introduit dans un boudoir pompadour.

— Monsieur, lui dit cette demoiselle, je désire prendre des leçons, mais je ne ferai pas de devoirs ; je ne veux que parler anglais. Vous viendrez trois fois par semaine, à raison de huit francs la leçon, et je n'ai pas d'autre heure à vous donner que le moment où je prends mon bain de lait à 10 heures du matin. Si cela ne vous gêne pas...

— Du tout, Madame.

— Eh! bien, c'est convenu... A demain, Monsieur.

Armand fut exact. Il trouva Mlle X... plongée dans sa baignoire. Sa tête ébouriffée émergeait de cette mer laiteuse qui répandait une odeur de soupe au lait tout à fait apéritive... mais il fit bonne contenance et donna sa leçon.

En sortant, il courut chez le professeur L... pour le remercier.

— Si vous saviez, lui dit-il, je lui donne sa leçon pendant qu'elle prend un bain de lait. Si j'osais!... j'apporterais mon petit pain et, tout en causant... je ferais trempette!

♠ ♠

Petit jeu.

Connaissez-vous le jeu de Bérenger? On le joue dans tous les châteaux. Il est simple, bête et moral, et, pour ces trois raisons, il a chance de devenir à la mode.

Il consiste à proscrire rigoureusement le *nu*, en tant que syllabe, soit que l'on parle, soit que l'on écrive.

Exemples :

— Je crois que j'ai pincé un rhume; j'éter..e à chaque instant.

— Le ciel est ..ageux ; mais dans quelques mi..tes, il s'éclaircira.

— Je suis au mieux avec une ingé... des Bouffes.

— Les si..osités de cette rivière sont parsemées de né..phars.

Comme on le voit, cela rappelle assez malicieusement le petit jeu de « Monsieur le curé n'aime pas les os », cher aux jours de pluie de notre enfance.

♠ ♠

Rectifications.

A propos d'un des « On dit » de *La Vie Parisienne* du 10 septembre, M. C..llaux nous a demandé de faire une petite rectification : ce n'est pas sur les rivages siciliens que notre ancien ministre des Finances a voyagé, cet été, mais sur les bords du lac Léman. Voyez un peu comme on écrit l'histoire!... Nous nous excusons de notre erreur et nous sommes heureux de la réparer.

D'autre part, et toujours à propos du voyage de M. C..ll..x, M. Léo Claretie nous a prié de dire que la personne à laquelle nous avions fait allusion dans notre écho ne s'appelle plus Mme Lé. Cl...t.., mais bien Mme R.n.rd.

RHUM ST-JAMES

« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »

HIGH LIFE TAILOR



Ne remettez pas à demain. C'est aujourd'hui et aujourd'hui même qu'il faut aller **rue Auber, 12, et 112, rue de Richelieu** contempler les admirables tissus mis en vente dès maintenant par le prince du goût et de l'élégance, par l'inimitable maître **HIGH LIFE TAILOR**. Le tout-puissant couturier ne fait pas seulement autorité dans le costume de la femme, il revendique aussi l'honneur d'être le premier tailleur des vêtements d'hommes du monde entier. Son nouveau pardessus d'hiver, draps et diagonales de toutes nuances, col velours soie, parements, ne redoute aucune comparaison et malgré l'augmentation sans cesse croissante des matières premières, il est toujours vendu au prix éblouissant de **69 fr. 50** sur mesures.

(Rayon spécial de costumes sans essayages. Demander le catalogue R.)



Mémoires pour servir à l'Histoire de la Société

L'HALLALI

I. — Résurrection

Je conçois bien que l'exercice, la routine de notre profession nous impose certaines habitudes de corps et d'esprit, et comme l'on dit, nous « déforme », au physique et au moral. Mais je m'explique moins facilement que cette « déformation professionnelle » modifie jusqu'à la figure des objets qui nous environnent, et décide de l'ordonnance des événements où nous sommes mêlés : à moins que l'on n'admette que toute la réalité d'un spectacle est dans l'œil du spectateur, — et je déclare en passant que cet idéalisme absolu ne me répugne point. Je ne tire pas de conclusions et je me garde même d'interpréter : j'observe, simplement, que les personnes nées romanesques ne mènent pas d'ordinaire une vie bourgeoise, et qu'il suffit de les fréquenter pour s'exposer à des aventures. Les gens de théâtre ne se contentent pas de sentir à la ville comme sur les planches : ils vivent des drames et des comédies. Enfin toutes les histoires où il y a un homme de lettres semblent se composer pour le récit, et d'elles-mêmes s'adapter à la littérature.

Je me flatte d'avoir été, à cet égard, privilégié entre tous mes confrères : je remercie le dieu inconnu qui, en faisant de moi le compagnon perpétuel et le témoin de M. de Courpière, m'a fourni un sujet si docile à se répartir en quatre tomes (dont voici le dernier, je le jure). Je n'ai eu, dans un premier livre, qu'à raconter naïvement et au jour le jour, ses enfances pour crayonner un type sans le faire exprès ; et il s'est trouvé en fin de compte que mon ami représentait sa caste, à qui on ne voit guère ce qu'il resterait pour subsister si elle n'avait réservé l'expédient de faire commerce de soi. M. de Courpière, en se mariant, a eu la complaisance de me poser une contre-épreuve de ce premier portrait. Ce fut une chance pour moi que, dévoué, réduit (comme parlent les militaires) à reprendre du service, il jetât son dévolu sur une femme du second Empire. Mme la marquise de Ventnor, ci-devant Solférino, en le faisant droguer de longs mois, et en prenant soin de me narrer cependant son passé, me mit à même de décrire la société d'hier entre deux crayons de celle d'aujourd'hui. Et maintenant que lady Ventnor et M. le vicomte de Courpière sont ensemble, on devine qu'ils vont avoir la complaisance de s'acheminer du même pas vers un dénouement commun, qui sera celui de cette épopée.

Je ne crains pas d'employer un tel mot, d'autant que je n'y mets point de vanité personnelle. Les honnêtes gens qui me lisent ne manqueront pas, en effet, de remarquer que cet ouvrage est composé comme les épopées classiques, où une digression, un récit, une description de bouclier permettent à l'auteur de lancer en cours de route des coups d'œil, soit en avant ou en arrière, ou de côté. On peut dire aussi ce que l'on veut de mes personnages, mais j'espère qu'on ne me niera point qu'ils soient des manières de héros, par leur envergure, par leur air de symboles et par je ne sais quoi de

mythique. Chaque temps a les héros qu'il mérite. J'aimerais peut-être mieux appartenir au siècle d'Enée, d'Achille et de la divine Hélène; mais je n'ai pas choisi. L'essentiel est que j'ai été désigné pour chanter les héros plus ou moins reluisants que j'ai sous la main. Je n'en suis pas médiocrement fier ; et c'est parce que j'ai conscience de la dignité de ma besogne, que j'ai osé débuter par ce préambule emphatique, mais bien dans le goût de l'Enéïde et de l'Iliade.

Sur ce, je continue à suivre les règles du genre, et je me jette brusquement au beau milieu de mon sujet :

M. de Courpière, lorsque je l'ai laissé, était féru de journalisme. Je doute que l'on s'en souvienne; car ce projet de fonder un journal a bien servi de prétexte à plusieurs de nos derniers entretiens avec lady Ventnor, mais elle prenait chaque fois la tangente et s'embarquait dans un récit qui nous emmenait à cent lieues de là. Le pauvre journal avait surtout paru bien oublié pendant la courte brouillerie qui précéda leur accord définitif. Moi, j'y pensais. Je me rappelle même que je ne me gênais pas pour y faire des allusions ironiques, et que je dis un jour à Maurice, au plus fort de cette brouillerie : « Lady Ventnor n'a pas l'air d'une femme qui fera un journal avec toi demain matin! » Le vicomte y pensait aussi ; et lorsque lady Ventnor rouvrit en son honneur les portes, depuis si longtemps closes de la chambre historique, et partagea enfin avec lui le lit, le fameux lit de marqueterie juché sur une estrade au fond d'une niche de repos, où se contourne à la voussure une Aurore dans un ciel pâle, ce ne fut point, j'imagine, un journal qu'ils firent ensemble cette première fois, mais la promesse d'une commandite fut en quelque sorte le « présent du matin » que Mme la marquise de Ventnor offrit en se réveillant à M. le vicomte de Courpière. C'était quand on y songe la seule espèce de cadeau qu'il pût accepter d'elle sans rougir, et sans toutefois renoncer à sa ligne de conduite ordinaire.

Comme je raconte leurs amours, je ne puis passer sous silence cette affaire, qui en fut le premier épisode. Mais je veux rassurer d'abord ceux de mes lecteurs qui sont frivoles, qui pourraient craindre que je ne changeasse inopinément de ton et de point de vue, et que je ne leur servisse une étude sur la presse contemporaine dont ils ne se soucieraient point. L'idée de fonder un journal n'avait point poussé à M. de Courpière comme elle pousse au premier venu, et il ne se proposait point, naturellement, les mêmes objets qu'un publiciste de profession qui crée une gazette.

Il ne laissait point cependant d'avoir certaines vues en commun avec ces gens-là, et par exemple c'était tout d'abord pour propager ses lumières qu'il souhaitait une tribune. Il avait fait le propos de sauver la France, et très sincèrement il s'y croyait appelé. La philosophie de l'histoire est le paradis des idéologues, qui n'aiment rien tant que raisonner en l'air, parce que cela leur permet de raisonner dans tous les sens, voire en profondeur, autrement dit à tort et à travers. Aussi la diversité de leurs systèmes est-elle infinie; mais l'humanité a toujours témoigné un faible pour le plus ancien de ces systèmes et le plus naïf, qui représente l'évolution des peuples comme une dégringolade continue. Les hommes ne croient pas volontiers au progrès, et ils ont toujours cru à la décadence. Mais comme leur nature est d'espérer, ils ne doutent point que la Providence ne prenne soin de remonter de temps à autre la machine d'un cran : elle emploie pour cet office un sauveur ; dès que le sauveur est mort, à la retraite, ou qu'il a le dos tourné, tout recommence à choir, si bien qu'au bout de quelques années l'opération est à refaire; et cela est bien heureux, car, autrement, il n'y aurait plus d'histoire. Ce système a surtout crédit en France, où il faut avouer que nos aventures depuis un siècle lui donnent plus d'apparence qu'ailleurs. Il est vrai que, depuis quarante ans, nous suivons une route assez droite; mais les gens qui ne sont plus rien, précisément depuis quarante ans, ne trouvent pas que les choses en aillent mieux, au contraire, et ils sont d'autant plus impatients de nous sauver que nous ne sommes jamais resté si longtemps sans être tirés de l'abîme par eux. M. de Courpière brûlait de se consacrer à une si belle tâche, et je ne pouvais que l'en féliciter : mais lorsque je considérais ses antécédents et ceux de l'alliée qu'il avait choisie, je ne pouvais me défendre de penser que les voies de la Providence qui se mêle de nous régénérer sont impénétrables.

M. de Courpière avait encore ceci de commun avec les ordinaires fondateurs de journaux, qu'il se flattait de réaliser une excellente affaire. Il m'avait dit un jour, — je cite ses paroles textuelles: « Un grand quotidien d'un sou et de douze pages râflera du premier coup toute la clientèle des confrères s'il est résolument bourgeois, s'il tourne en dérision le snobisme socialiste, s'il exploite la peur des classes dirigeantes, s'il attaque de front la tyrannie des syndicats et l'impôt sur le revenu, et s'il s'enjolive d'un peu de littérature honnête, car la pornographie a fait son temps. » Ce programme, d'ailleurs sage, est modeste; il ne casse rien, — je veux dire qu'il ne sauve rien : mais l'intention de sauver suffit, rien ne presse, et l'essentiel est de gagner beaucoup d'argent. M. de Courpière était d'autant plus curieux de s'y mettre qu'il n'avait pas encore tâté, à son âge, du plaisir que procure, dit-on, aux travailleurs le gain licite.

Il ne songeait point toutefois à renier son passé; car la principale raison qu'il avait eu de décider la fondation d'un journal, est qu'il ne voyait pas d'autre moyen avouable, ni même d'autre moyen, de mettre Mme la marquise de Ventnor en coupe réglée.

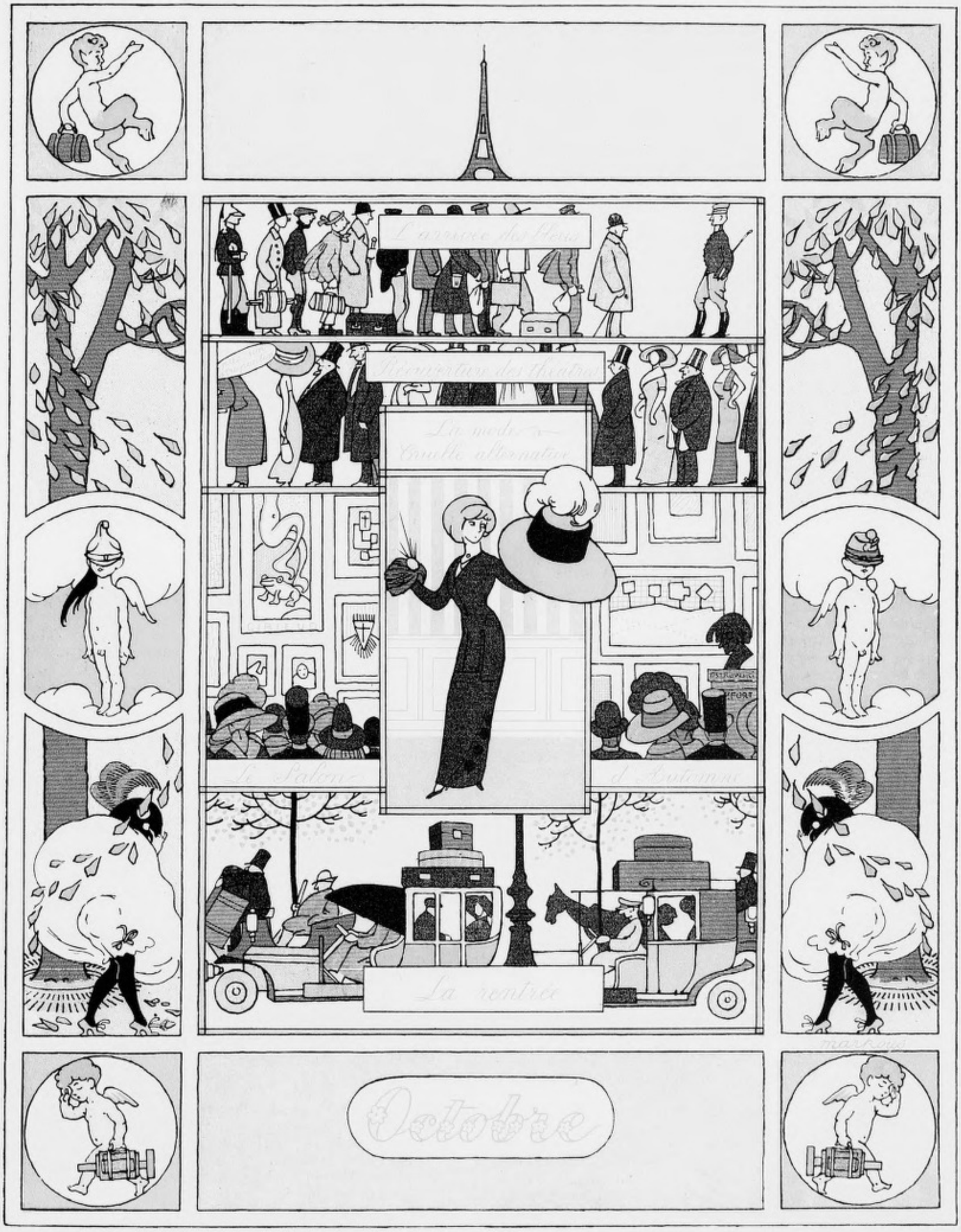
La tâche qu'il se voyait obligé d'accomplir pour tirer dûment parti de cette dame était d'une sorte singulière, et aucune de ses liaisons antérieures ne lui avait donné lieu à rien de pareil. Après l'avoir conquise, ce qu'il venait de faire heureusement, il lui restait encore de la ressusciter. Lady Ventnor ayant achevé une existence entière, il s'agissait de lui en faire recommencer une nouvelle. Il fallait faire de la femme d'hier une femme d'aujourd'hui, et la remettre dans l'actualité. Le sentiment n'y pouvait suffire. De son vivant (si l'on peut dire), la Solférino, bien qu'elle remplît officiellement la fonction de courtisane, avait aspiré surtout au rôle d'Égérie. Elle ne pouvait revenir à la vie qu'en revenant au pouvoir. Sa raison d'être et son habitude étaient de conseiller les princes en les déshabillant: M. de Courpière ne l'eût point recréée tout de bon s'il ne lui avait rendu sa raison d'être ; c'est presque une vérité de M. de La Palice. Or, il ne pouvait point briguer la Présidence de la République ou un portefeuille, pour la faire maîtresse du premier magistrat de l'Etat ou d'un ministre : il appartenait de naissance à l'opposition, et le seul gouvernement dont il pût lui offrir le partage était celui d'un quotidien ; ce qui revenait en l'espèce à la prier de vouloir bien verser dans la caisse d'un journal plusieurs centaines de mille francs, afin d'investir M. de Courpière de l'autorité qu'elle requiert chez un homme pour l'aimer.

Si j'ai donné la forme déductive à cet exposé, c'est que Maurice, qui est surtout admirable par la méthode, commence par établir ses principes, et ne fait rien sans savoir pourquoi. J'avoue qu'il me déconcerta souvent lorsqu'il passa de la théorie à la pratique. D'abord, je fus étonné de voir qu'il pensait constituer un capital. Il m'avait dit : « Je ne marche pas à moins de quinze cent mille francs ». Mais il m'avait annoncé l'intention de demander cette somme à lady Ventnor. Il ne se souciait plus maintenant qu'elle risquât toute seule un tel denier : il est ménager de la fortune des femmes qu'il aime, et ne tue pas la poule aux œufs d'or. Il craignait aussi de dépendre d'elle, si elle apportait tous les fonds : il eût été, en apparence, le seul maître de la place ; mais il devait l'être bien plus effectivement s'il dépendait d'un groupe anonyme d'actionnaires. Comme il méditait de faire un peu d'antisémitisme, qui est aussi nécessaire de ce côté de la barricade que l'anticléricalisme est nécessaire de l'autre côté, il s'adressa, naturellement, à la banque juive : elle ne se fit pas prier.

Je croyais aussi que, pour faire dans la presse quelque chose d'entièrement neuf, il est indispensable de créer un journal nouveau. M. de Courpière me tira de cette erreur : il préféra de rhabiller un vieux journal. Le premier avantage de

PLAISIRS D'OCTOBRE

Dessin de Markous.



cette combinaison est qu'elle pouvait aboutir du jour au lendemain : non que Maurice eût si grand'hâte de sauver la France, ou même de gagner beaucoup d'argent; mais il jugeait avec raison nécessaire de donner le plus tôt possible à ses relations avec lady Ventnor le caractère original qu'elles devaient avoir. Il acheta donc une feuille très surannée, *le Bien Public*, qui ne présentait aucune ressemblance avec le quotidien rêvé : cela importe peu. Il se débarrassa d'une rédaction antédiluvienne, sauf deux ou trois fidèles du salon de lady Ventnor qu'il garda pour les articles de fond, entre autres l'historien légitimiste qui sait toujours le dernier potin sur la duchesse de Berry; et pour infuser au cadavre (c'est *le Bien Public* que je veux dire) un sang nouveau, il engagea deux ou trois de ces radicaux-socialistes que leur parti rejette parce qu'ils pensent trop et font bande à part, qui se rallieraient les premiers au roi ou à l'empereur en cas de restauration, et seraient bombardés ministres sur-le-champ.

Après qu'il eut formé ainsi l'état-major, M. de Courpière m'étonna par son effacement. Il affectait de ne rien connaître à rien et de n'avoir qu'une utilité financière, ce qui est plaisant, entre parenthèses. Il ne s'était pas attribué de titre officiel, et il feignait de borner son ambition à mettre *le Bien Public* dans ses meubles.

Ce n'était pas une question indifférente, et toutes les personnes compétentes avouèrent qu'il y fit preuve de génie, quand il annonça que les bureaux seraient transférés prochainement dans l'ancien hôtel de la Solférino, aux Champs-Élysées. Pouvait-on signifier plus clairement aux foules que *le Bien Public* (dont la résidence était jusque-là rue du Croissant) se faisait élégant et moderne, tout en restant traditionnel, puisqu'il élisait domicile en l'un des sanctuaires de l'un de nos régimes déchus? Je ne vais pas dire que M. de Courpière n'avait point songé à cela, et au surplus je n'en sais rien. Mais je crois qu'il s'était soucié principalement de ressusciter le décor ancien de lady Ventnor pour achever de la ressusciter elle-même. Sa tentative devait réussir mieux que deux essais précédents : l'on se rappelle que le restaurateur russe fit faillite; et le soir que la marquise choisit cette place pour y céder une premiere fois à Maurice, elle ne put (me dit-il) que lui donner le sentiment qu'il aimait parmi les ruines.

M. de Courpière s'en mêla : un double miracle s'accomplit. Cependant que les tapissiers appropriaient les pièces à leur destination nouvelle, en les défigurant le moins possible; et que, dans le grand salon lambrissé de chêne, où les colonnes accouplées sont incrustées de lazulite, dans le salon de musique où la Vénus de Picon s'affiche comme un ex-voto, dans la salle à manger où Dalou a peint au plafond, d'après un émail de Palissy, Diane couchée sur un cerf, les ébénistes du faubourg Saint-Antoine distribuaient parmi les consoles d'onyx à pieds de bronze, parmi les fauteuils de velours de Gênes ou de tapisserie de Beauvais, ce qui se fait présentement de mieux comme mobilier pour rédactions; cependant que le palais de la Solférino redevenait, aux dépens d'un peu de sa beauté, praticable et contemporain, comme un Louvre où s'installe un ministère, la Solférino elle-même redevenait à vue d'œil contemporaine, et — je le dis sans malice — praticable.

Je n'insinue point qu'elle rajeunissait : c'eût été de sa part excès et manque de goût, puisqu'elle a gardé jusqu'à nos jours une jeunesse surnaturelle et qu'il ne faut rien lui souhaiter de plus. Mais elle m'avait paru jusqu'alors l'ombre d'une jeune femme : Alceste, à l'heure précise où Hercule vient de la ramener sur la terre, encore tout environnée des voiles, des mystères et des pâleurs de la mort, Eurydice quand elle suit Orphée vers le jour aux sons de la musique de Gluck. Je voyais maintenant se répandre sur son visage cette lumière qui n'est pas la même que celle même du séjour des bienheureux, cette lumière de vie, cette lumière qui est la vie. Elle ne me faisait point de confidences, mais elle n'avait pas besoin de m'en faire : je lisais, comme dans un livre, dans son âme d'ordinaire si fermée. Elle trahissait avec une naïveté touchante sa joie d'avoir enfin consenti à renaître, après tant de balancements et de doutes. La flamme et la fleur du désir rendaient à ses yeux amortis leur brillant et leur velouté. Elle était puérile, elle était folle. A tout propos elle semblait près de rire de l'étonnement d'être reprise par les sens, qui sait? par le cœur, après avoir été définitivement blasée de tout. Ses moindres gestes semblaient rendre grâces à quelqu'un de ces ardeurs et de ces transes inespérées. Mais parfois aussi un brusque nuage passait sur toute cette clarté, et je devinais qu'elle avait peur, comme toutes les femmes qui aiment pour la dernière fois, qui ne peuvent pas ne pas savoir que c'est pour la dernière fois.

Il y avait aussi apparence que M. de Courpière aimait pour la dernière fois, si le mot « aimer » convient; comme il a le sentiment des réalités, il jouait en conséquence! Il jouait le même jeu que lady Ventnor, mais il le jouait mieux, ne poussant point la sincérité jusqu'à perdre la tête. J'admirais comme ils ne cessaient pas de se guetter l'un l'autre. Ce spectacle me passionnait. Il me divertissait encore plus; car les duels d'amants sont tragiques lorsqu'un seul des deux adversaires lutte pour l'existence : à égalité de désespoir, c'est plutôt de la bonne comédie.

Maurice me réservait une dernière surprise, plus forte que toutes les autres. A l'instant même que je m'extasiais sur sa prudence et son habileté, je crus apercevoir qu'il avait la démence d'accueillir toutes les bonnes fortunes que sa situation de maître d'un grand journal lui pouvait procurer. Les directeurs de journaux ont, à cet égard, autant de facilités que les directeurs de théâtres; ils en ont même plus, car ils ont toutes celles des directeurs de théâtres, et de surcroît toutes les autres. Ils peuvent obtenir des engagements et des rôles; ils peuvent obtenir aussi des bureaux de tabac, les palmes, la croix; ils peuvent faire de la réclame aux peintres qui exposent ou qui vendent leur œuvre complète; et les femmes qui ne sont qu'à moitié du grand monde n'hésitent pas à leur offrir ce qu'elles ont de plus précieux, en paiement d'un écho qui les consacre. Je n'ai jamais vu le vicomte se dérober quand l'intérêt parle, mais je ne l'ai guère vu se prodiguer sans motifs, pour rien, pour le plaisir, surtout quand la plus élémentaire sagesse lui commanderait de s'abstenir.

Je fus épouvanté. Je fus plutôt mortifié : c'est l'effet que me font ses erreurs, — je veux dire celles de ses actions dont je ne saisis pas la profondeur du premier coup. Je fus mortifié cette fois d'autant plus que j'avais pensé moi-même profiter de toutes ces occasions, que je présumais qu'il ne revendiquerait pas. Je m'étais fait, dans cette vue, attribuer comme cabinet l'ancienne salle de bain : elle n'est pas fort commode, mais elle rappelle tant de souvenirs que peu de femmes y résistent, et celles qui s'y hasardent sont prises. Seulement elles ne s'y hasardent point : elles allaient droit chez le vicomte, qui avait osé, lui, s'établir dans l'ancienne chambre de la Solférino, d'où il n'avait pas même fait déménager le lit!

Les horreurs de cette chambre étaient la fable de notre personnel, et je devinais que nos garçons de bureau en parlaient tout bas entre eux quand je surprenais sur leurs visages certains sourires que je n'ai vus qu'aux huissiers du sous-secrétariat d'État des Beaux-Arts.

M. de Courpière fit pis encore. Soudain, environ le temps des concours du Conservatoire, il éconduisit toutes les autres solliciteuses, et afficha une manière de liaison exclusive avec une future étoile de nos théâtres subventionnés. Cette jeune personne qui répondait au nom prétentieux et ridicule de Gismonda Brissot, eut seule désormais le privilège de pénétrer dans ce que j'appelais le cabinet à coucher de Maurice. Elle prenait la carrière théâtrale par le bon bout : j'ignore si elle avait déjà du talent, mais elle avait une automobile; et sa mère, qui devait originairement avoir l'air d'une concierge, avait déjà l'air d'une propriétaire de garni. J'avais guigné pour moi cette Gismonda, et je fus une fois de plus mortifié.

Je m'oubliai jusqu'à faire des remontrances à Maurice. Il les reçut d'un air dépité qui me témoigna qu'il avait des idées de derrière la tête, mais il ne daigna point me les dire, et il

fuit l'entretien que je cherchais. J'en eus un en revanche avec lady Ventnor. Elle me parla sans détour de la Gismonda, pour poser d'abord en principe qu'elle n'était pas aveugle; mais au lieu de se plaindre et d'exhaler sa jalousie, elle célébra la délicatesse de M. de Courpière, qui simulait, — dit-elle, — cette liaison, pour sauver la réputation de sa vraie maîtresse et s'assurer lui-même contre la calomnie.

Cela me fut si bien débité que je le pris pour argent comptant. Je l'allai répéter à Maurice, que je félicitai assez aigrement d'avoir plus de chance qu'il ne méritait. Il n'en jugea point de même que moi.

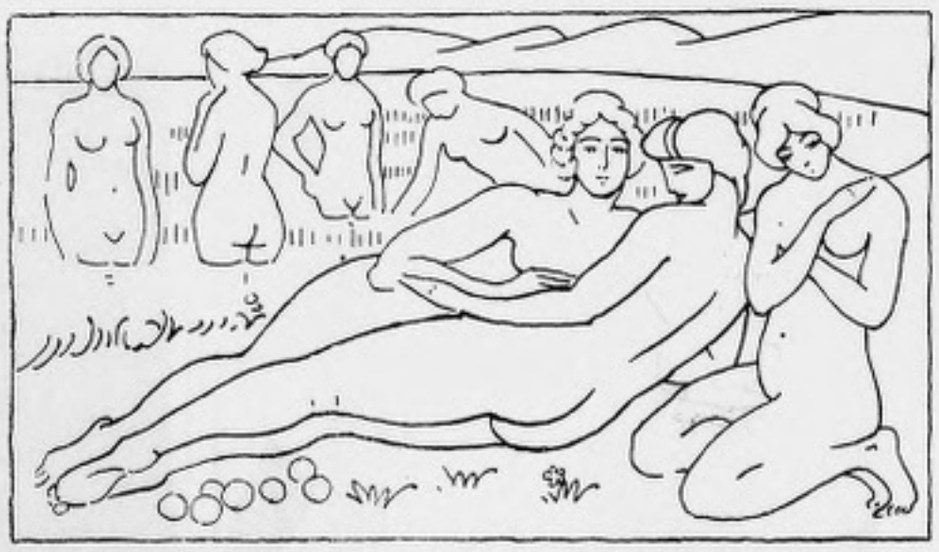
— Je suis ce que je suis, ou je ne suis pas, me dit-il d'un ton sibyllin.

Comme j'ai le talent d'interpréter les oracles et de deviner les énigmes, je démêlai qu'il voulait dire qu'un Courpière assagi, fidèle, n'est plus un Courpière, et qu'il n'espérait point de plaire durablement à lady Ventnor s'il changeait de peau. Mais il était surtout certain de garantir son indépendance. Il n'avait point toléré que Mme la marquise de Ventnor fît à elle seule tout le capital du journal : il ne voulait pas davantage qu'elle se pût croire seule maîtresse de lui. On ne tient une femme qu'après l'avoir trompée, quand elle le sait, qu'elle en souffre, et qu'elle se résigne.

Il fit donc, avec plus d'insolence que jamais, étalage de ses amours; mais Mme la marquise mit encore plus d'obstination à ne pas voir ce qui crevait les yeux. Ce fut une belle lutte. Lady Ventnor ne savait pas entièrement dissimuler, du moins à moi, sa rage, ni sa haine passionnée. Je crus vingt fois qu'elle s'emporterait, qu'elle ferait une scène; mais elle est forte. M. le vicomte de Courpière est plus fort, et avec lui, jamais personne n'a eu le dernier. Un jour, Mlle Gismonda Brissot trouva moyen de s'introduire dans l'hôtel sans être signalée. Mme la marquise de Ventnor crut pouvoir entrer tout de go chez Maurice. Et sur le lit, son propre lit, au fond de la niche de repos, où se contourne à la voussure une Aurore nue, elle vit sa rivale qui était précisément dans le même costume que l'Aurore, sauf un rang de perles et un gigantesque chapeau ; tandis que M. de Courpière s'empressait tout autour, en un de ces demi-déshabillés où les hommes sont ridicules, mais où, seul de notre époque, il sait garder une grâce impertinente, et même de la dignité.

(*A suivre*) ABEL HERMANT.

LETTRE SUR LE SALON



GIRIEUD : *Dames seules.*

J'y ai été à ce Salon d'Automne, ma chère Louloute, oui j'y fus, j'y ai vu et j'en suis revenu vaincu de fatigue, mais conquis. Oh! ne lève pas les bras au ciel! Je ne mange pas du « fauve », non, pas encore! Mais ces gens-là ont tous l'air de danser; ils se remuent, ils font une musique de tous les diables, ils vivent enfin!

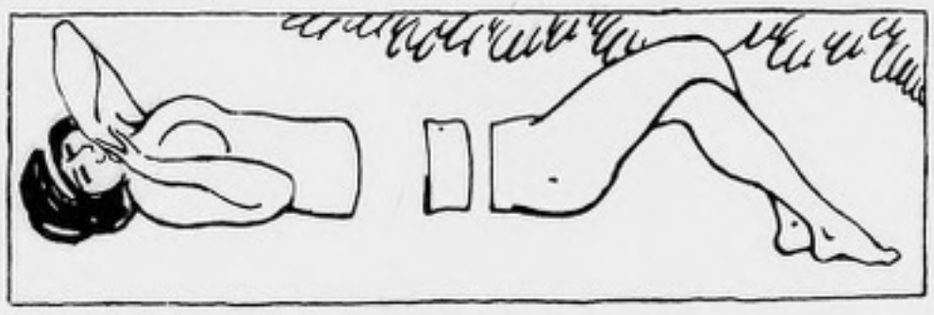
Les autres, ceux des grands Salons officiels du printemps, sont si peu vivants, si toujours la même chose, si toujours à la même place! On sait où on trouvera Flameng et on sait où on trouvera Rixens ; on sait d'avance que Humbert accompagnera son sempiternel portrait de femme à la mode anglaise de deux natures extra-mortes, d'une tonalité modeste et complaisante, et que, par contre, Bail flanquera ses intérieurs au beurre d'anchois de paysages d'un avantageux verjus. On sait tout avant que d'entrer; on sait même qu'on sera condamné, non pour voir, mais plutôt pour revoir ces chefs-d'œuvre sans imprévu, à marcher pendant plusieurs kilomètres. On a envie d'aller faire de la critique avec des knickers-bockers et un alpenstok. Ce n'est plus la visite salutaire à l'esprit et au cœur, c'est la grande manœuvre, c'est la marche forcée, c'est une distraction de facteur rural.



Mme Delarue-Mardrus, par MANZANA-PISSARO. (Portrait en simili-bronze argenté et doré, pieds nickelés.)

Tandis qu'au Salon d'Automne!...

C'est qu'il faut que je te dise d'abord, mon petit loup blanc, que cette année-ci on y a tout renversé. Ce n'est plus *un Salon*, ce sont des vrais salons, avec des tentures variées, des meubles, des cheminées, des lustres, des tapis et qui ne contiennent que juste ce qu'il faut de cadres pour orner le mur d'un honnête homme. Conçois-tu le bouleversement



VERA : *Le crime de la rue Bolzaris.*

Il était bien simple, mais, depuis Christophe Colomb et son œuf, on n'en avait pas trouvé autant. C'était vraiment trop bête, quand on y réfléchit, d'accrocher à la queue leu leu des combats navals, des marmitons, des femmes nues, des Moulins de la Galette sous la neige! Est-ce une manière de donner aux gens l'envie d'acheter de la peinture que de la présenter comme une mascarade assise sur des impériales d'omnibus?

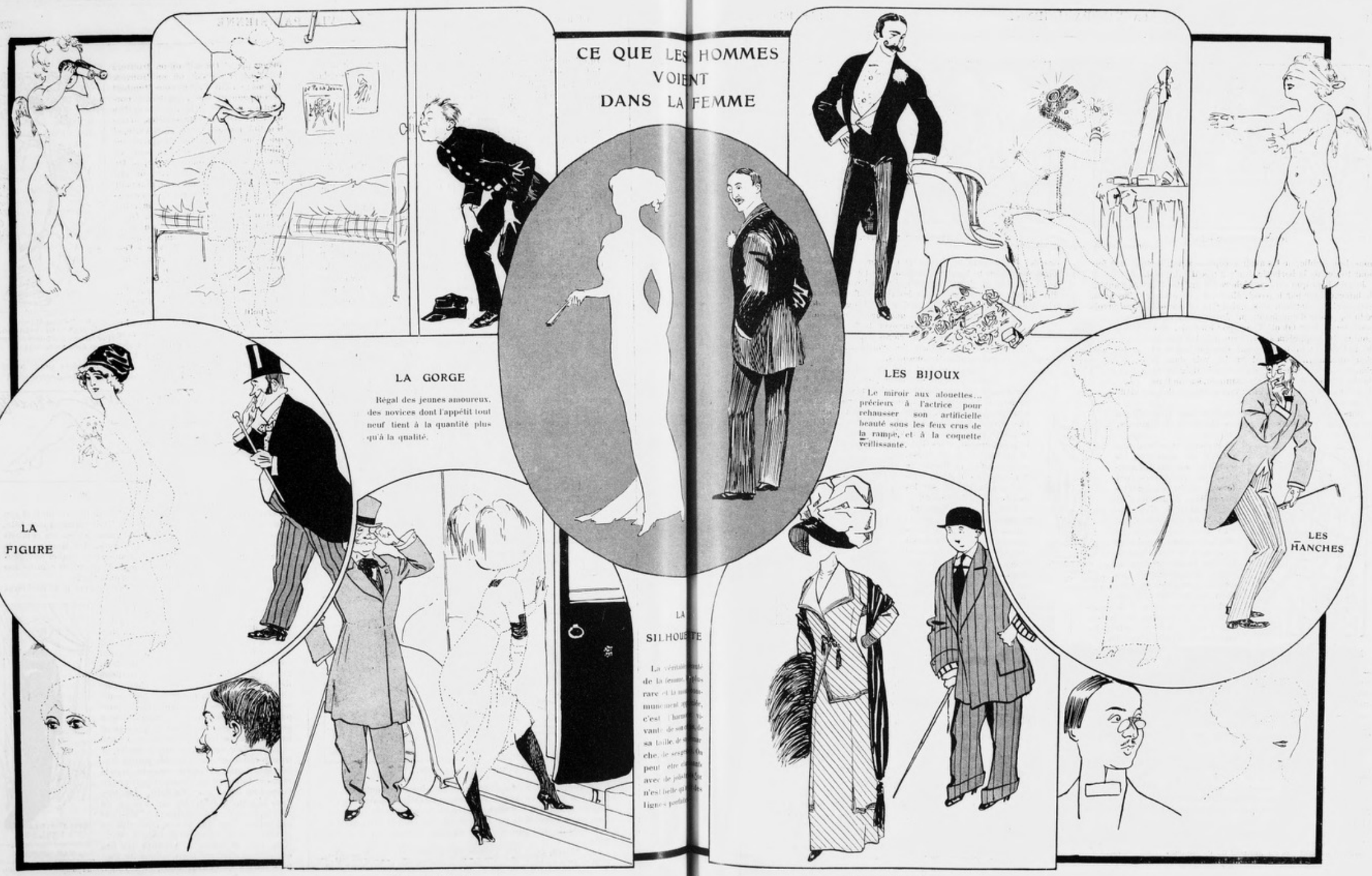
Tu verras comme tu seras de mon avis quand tu te décideras à lâcher le château de ta digne et excellente mère pour redevenir Parisienne. Et le plus tôt, j'ajoute, sera le mieux, ma belle jolie! Car j'ai une faim de toi, si tu savais!... Mais je m'en vais sur une pente qui m'obligerait à écrire un in-folio de points d'exclamation. Revenons au Salon, c'est plus prudent. Donc, où en étais-je?... Ah! nous parlions de l'installation... Eh! bien, ma chérie chérie, on a tout de même laissé une demi-douzaine de salles à l'ancienne mode, pour permettre de faire la comparaison. C'est à pleurer. Mon ami Desvallières, qui a peint un Christ à la colonne comme on ne sait plus les rêver depuis les vieux siècles, se trouve coudoyer d'un côté des petites femmes toutes nues de Guérin, brossées dans la manière ferme, et de l'autre des dames en laisse-tout-faire par Vuillard, tapotées dans la manière flou. Ils ont chacun du mérite, bien sûr, mais vraiment ce n'est pas une raison pour que le bon Dieu aille se promener bras dessus bras dessous avec... Non, tout de même!... Avouons que nos expositions n'ont été jusqu'ici que de simples bazars et faisons notre *mea culpa*,



VAN DONGEN
(Tout fauve a dans son cœur un pompier qui sommeille !)

Dessins de Léonnec.

CE QUE LES HOMMES VOIENT DANS LA FEMME



LA FIGURE

LES YEUX

LA GORGE

Régal des jeunes amoureux, des novices dont l'appétit tout neuf tient à la quantité plus qu'à la qualité.

LA JAMBE

LA SILHOUETTE

LES BIJOUX

Le miroir aux alouettes... précieux à l'actrice pour rehausser son artificielle beauté sous les feux crus de la rampe, et à la coquette vieillissante.

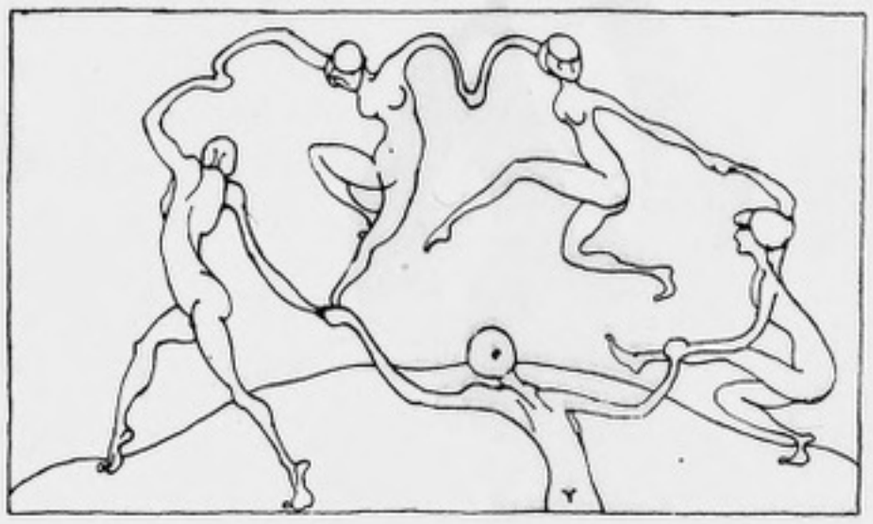
LA TOILETTE

LES HANCHES

LA BOUCHE



HENRI MATISSE : *Avant*.



HENRI MATISSE : *Après*.

(Deux affiches pour vin constituant).

nous, bon public, de les avoir acceptées ainsi; sortons une fois pour toutes de la barbarie, il n'y a pas d'autre mot.

Je sais bien que cela empêchera les artistes d'envoyer autant de tableaux que par le passé. Mais qui s'en plaindra? Pas nous, bien sûr! Ni eux non plus, puisqu'ils trouveront leurs envois réduits, placés d'une façon qui fera gagner mille pour cent à leur talent! Tiens, par exemple, mon Loulou, tu n'appréciais pas beaucoup les dessins de Dethomas; tu trouves leur énergie lourde et charbonneuse... Eh! bien! va les voir dans la chambre qu'a délicieusement arrangée Baiguières, de chaque côté du lit à alcôve saumon, sur un fond de taffetas rayé de brun, et tu verras comme ils sont bien, et justes, et décoratifs...

Mais je ne t'ai pas assez bien expliqué peut-être qu'il y a cette année une masse de petites chambres, de boudoirs, de salons et de fumoirs qui se suivent.



METZINGER.
Encore un carreau de cassé!

Les peintres se sont mis à faire les tapissiers, les sculpteurs ont fait des meubles, les architectes ont dessiné des étoffes et des tapis. — Mais, Monsieur, c'est une émeute? — Non, Madame, c'est une Révolution!

Et pourquoi diable en effet les peintres, à qui nous accordons le don d'assembler des harmonies dans un cadre, ne seraient-ils pas les mieux capables de combiner les tonalités d'un appartement tout entier? Et pourquoi les sculpteurs seraient-ils moins indiqués pour modeler les courbes d'un buffet, que les biceps d'un gladiateur mourant sur une place publique?



ROETGER.
La première entravée cherchant à marcher.

— Pourquoi? — On se demande vraiment maintenant où on avait la tête de n'y pas songer plus tôt, quand on voit le meuble où Marque, statuaire, a installé des médaillons d'enfants — il les fait mieux que personne — dans une armoire exquise signée d'un peintre. C'est le prince de Polignac qui aura cela, paraît-il. Heureux prince!

Pour mon compte, je mettrais bien dans mon cabinet de travail le beau poêle bleu où Süe, peintre de fleurs, s'est révélé incomparable fumiste et je mangerais volontiers un petit œuf à la coque dans la salle à manger où Jaulmes, — un Indépendant, — a enfermé toute la brise du printemps. Mais on y mangera autre chose, je gage, car M. Charles Sterne n'est pas homme à se contenter d'une nourriture qui ne soit pas en mousse ou en turban.

Et c'est Madame, — dit-on toujours Edwards? — qui aura la chance de profiler sa beauté svelte et empanachée sur la tenture follement gris perle et rose de Bonnard. Et c'est M. Sterne encore qui aura l'avantage insigne de lire la cote de la Bourse entre les vierges florentines où Maurice Denis s'affirme définitivement notre plus grand décorateur de palais. Et c'est un marquis espagnol qui va s'offrir le luxe d'envoyer la fumée d'un cigare choisi aux petits derrières jambonnés des amours de M. José-Maria Sert voltigeant à travers des colonnades tiepolesques.

Est-ce que tout cela ne t'allèche pas, ma Louloute? T'en faut-il encore pour te décider à passer par-dessus tes respectables sentiments de famille et à prendre le rapide? Je te garde des surprises : la chambre arrangée par Groult, propre beau-frère de ton cher, très cher Poiré, et la dernière folie furieuse de Matisse dans le genre vermillon et vert véronèse pur, et les Laprade, et les Bourdelle, et les Galtier-Boissière, et les du Gardier, et les Maillol, et les Drésa, sans excepter le Persée de Valloton qui met un crocodile à la broche sur les bords du lac de Genève.



OTHON FRIESR.
Pauvre pêcheur!

Mon Dieu! Voilà que j'oublie encore les Munichois. Ils prennent pourtant assez de place et ils ont dépensé assez d'argent! C'est très intéressant, très, très... On ne peut pas dire autrement. Moi pourtant je mourrais de spleen dans leur appartement garni, mais personne ne nous demandera d'y demeurer, n'est-ce pas! Heureusement! parce que la chambre de Madame a un lit trop court, style Napoléon III par-dessus le marché, et que celle de Monsieur est au ripolin blanc, depuis le plafond jusqu'aux pieds de la table de nuit. Tu vois d'ici cette horreur virginale!

D'ailleurs, tout ce qui ressemble à un lit ou seulement à un canapé me tourne le cœur depuis que tu es à la campagne.

Ton

DORILAS

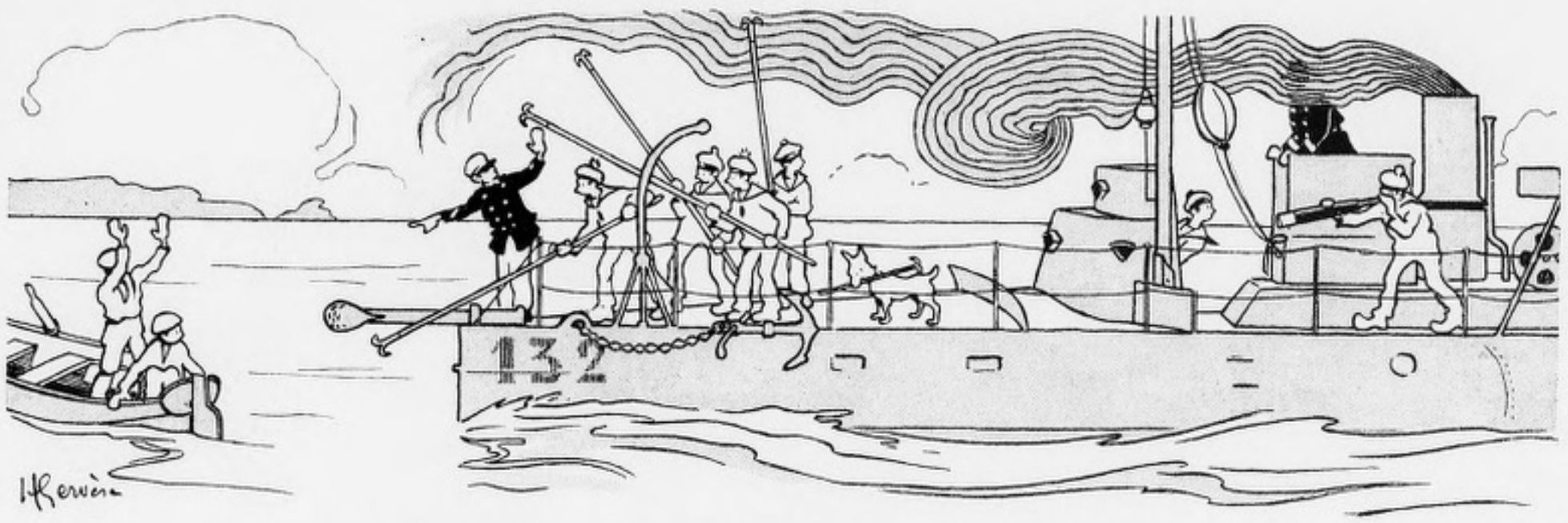


Fécondité, par QUILLIVIC
(Reproduction interdite).
(Statue pour la propagande malthusienne).

Bluettes

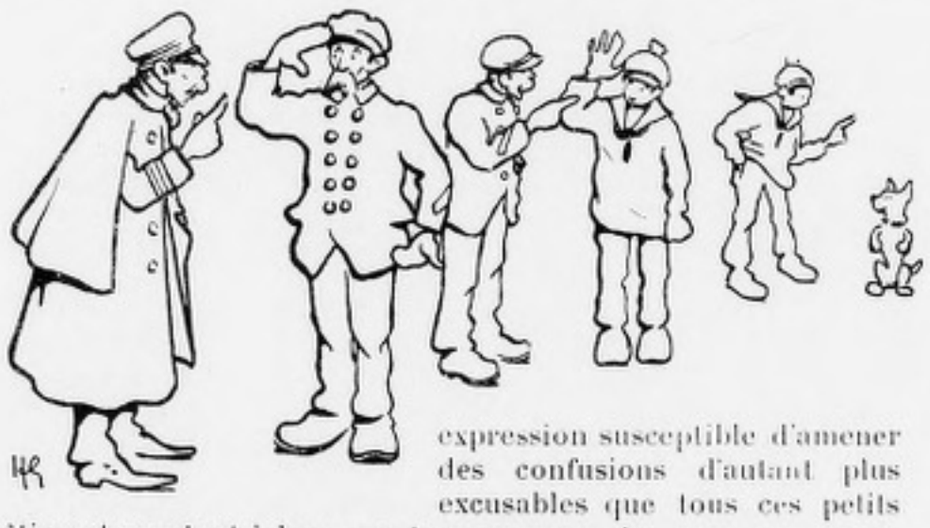
La jalousie, chez l'homme, c'est la crainte d'être trompé; chez la femme, c'est l'horreur d'être devancée.

La parole a été donnée à l'homme pour économiser sa pensée.



LES TORPILLEURS

Beaucoup de personnes sont tentées de confondre les torpilleurs avec les sous-marins. En principe, les torpilleurs naviguent toujours à la surface. Ils ne la quittent que dans des cas exceptionnels et généralement involontaires. Ils servent à forcer les passes pour torpiller les bâtiments ennemis. Ce sont donc des bateaux de passes, mais il nous semble prudent de mettre en garde l'esprit souvent mal tourné du profane contre cette



expression susceptible d'amener des confusions d'autant plus excusables que tous ces petits bâtiments portent à leur avant un gros numéro.

L'équipage d'un torpilleur se compose d'un lieutenant de vaisseau commandant, d'une vingtaine de seconds-maîtres, quartiers-maîtres et marins, et d'un chien. Le chien est subordonné aux marins, quartiers-maîtres et seconds-maîtres qui, à leur tour, doivent obéissance au commandant. On voit donc que, malgré leur faible tonnage, les torpilleurs sont, eux aussi, munis d'une voie hiérarchique.

Les commandants sont soigneusement choisis en dehors des officiers brevetés torpilleurs. Ceux-ci, en effet, ne reçoivent à l'École des Torpilles que des notions sur l'éclairage à bord des bâtiments, tandis que l'on est souvent amené à confier aux commandants de torpilleurs le soin beaucoup plus délicat d'éclairer les escadres. Pour exercer leur commandement, on exige d'eux une grande autorité morale sur leurs hommes, un vêtement imperméable et une paire de bonnes jumelles. Ils se tiennent sur une petite plate-forme, dénommée passerelle, légèrement surélevée pour qu'ils puissent, tout en scrutant l'horizon, être à même de s'assurer par une observation consciencieuse et de tous les instants, que la production de fumée est normale.



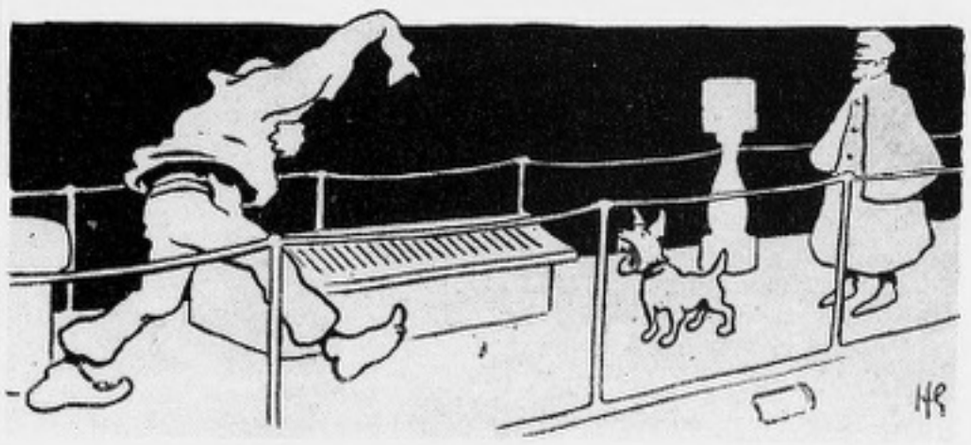
Le personnel mécanicien est chargé d'entretenir cette fumée au moyen de grands feux de charbon de terre. Il compte aussi le nombre de tours de la machine et pêche à la ligne pendant les arrêts.

Le personnel du pont participe, sous les ordres du commandant, à la manœuvre du bâtiment. Il dispose à cet effet d'un certain nombre de gaffes, d'une longue-vue sémaphorique et d'un sifflet à vapeur.

Le plus âgé des gradés du pont prend le titre de patron. Il est responsable de la bonne tenue du bâtiment et de l'équipage. Il doit être familiarisé avec les organes de manœuvre, afin d'être en mesure, le cas échéant, de remplacer le commandant s'il devenait subitement indisponible. A lui incombe, en outre, la mission de contrôler d'une façon tout particulièrement attentive, la nourriture, la conduite et la manière de servir du chien.



Le règlement ne prévoit pas de race spéciale pour les chiens de torpilleurs. Ils s'y conforment en n'en ayant aucune. Ils embarquent toujours au choix et contribuent au service du bord. Ils prennent généralement la faction de nuit sur le pont et reçoivent la consigne de ne laisser pénétrer à bord que les personnes dûment munies d'une autorisation spéciale. Ils ont



soin, également, de réveiller à temps l'homme de veille en cas de ronde inopinée du commandant.

JÉGOU,
Quartier-maître de manœuvre.

Dessin de Fabiano



LA JAMBE
A travers les Ages

X. — Sur les belles jambes du grand siècle

Il ne faut pas craindre de le dire, — et ceux qui nous ont suivi jusqu'ici ne s'en étonneront point, — toute la gloire du règne de Louis XIV découle de la mode du vertugadin, dérivée elle-même de la mode du cotillon à cerceaux imaginé par le XVIe siècle. A l'avènement de ce souverain illustre, un simple caprice, un hasard, aurait pu faire virer le goût et troquer l'ample défense des secrets appâts féminins contre un vêtement plus propice aux faciles amours. Mais cette aventure ne se produisit pas; la jambe et l'exquise *contrée du tendre*, dont elle est la route naturelle, fut plus gardée que jamais par de lourds brocarts chamarrés de broderies et d'or et même de pierreries. C'est dire que le cœur et l'esprit des hommes furent attisés plus qu'en aucun temps précédent par le désir de soulever un voile si pesant, au moins en apparence, et de vaincre un mystère dont on faisait tant de parade.

De ce raffinement extrême du plaisir amoureux naquit la subtilité plus vive de la pensée et, par suite, une floraison sans pareille de ses productions en toutes les branches de l'art; de là, aussi, provint cette élégance et cette pompe des relations publiques entre les deux sexes, sans quoi l'on n'était pas réputé *honnête* homme.

N'allons donc plus chercher le secret de l'apothéose du XVIIe siècle dans le caractère du roi qui le présida; regardons plus haut, plus loin, élargissons la vision de l'historien; la vraie cause de la grandeur de Louis git dans la robe des dames de son temps. Si, vers 1650, le coup de ciseau d'un tailleur avait eu le malheur de plaire, le petit-fils d'Henri IV se fut peut-être appelé Louis le Petit.

Il n'y a pas à chercher loin pour se convaincre des résultats auxquels amenèrent dans les mœurs une parure si somptueusement rébarbative que la robe de cour amplifiée d'une traine mesurant jusqu'à dix mètres. Tout le monde sait la liste considérable des amours du souverain, depuis la charmante Lavallière qui boitillait avec tant de piquant, jusqu'à la Maintenon qui augmentait la séduction de sa riche nature par le noir d'un vêtement quasi monastique.

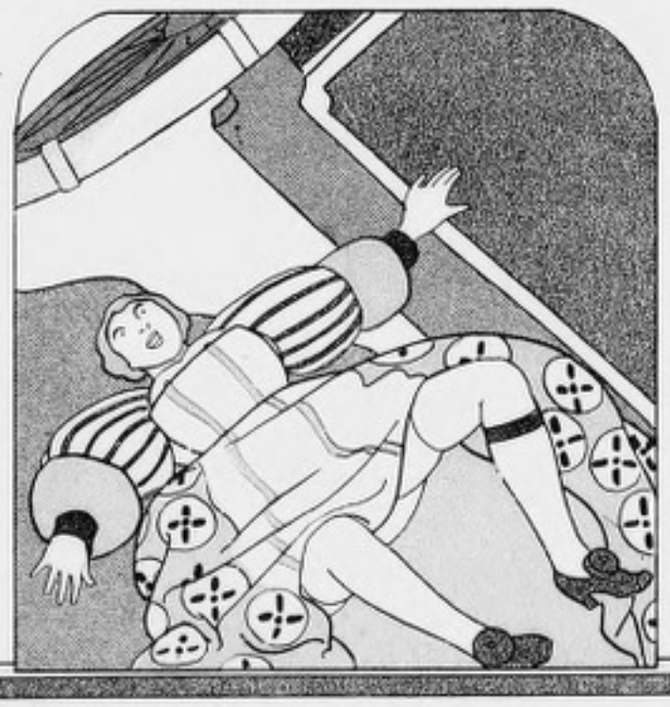
Les documents écrits ou peints de ce siècle si peu austère sont muets sur l'article des jambes qui occupait d'une façon si continue, si excessive, l'esprit de chacun. On badine bien autour des charmes spéciaux livrés aux sous-Diafoirus chaque semaine pour assurer la fraîcheur du teint, mais on se tait sur la cheville fine, le mollet rond ou le genou poli. « Pour ce qui est des dames, dit le *Traité de Civilité* d'Antoine Courtin, c'est une immodestie très grande de trousser leurs jupes près du feu aussi bien qu'en marchant. »

On ne se troussait donc jamais, et on n'en parlait pas dans le monde.

On ne s'en rattrapait que mieux dans le privé. Personne ne croira, en effet, que c'était pour leur seule satisfaction personnelle que les dames portaient des bas richement brodés, — mais par ailleurs point de culotte. Ce n'était pas seulement pour étonner sa femme de chambre que Mme de Montespan avait sur un bas un soleil d'or se levant dans une mer de saphir et sur l'autre un soleil se couchant au milieu de nuages d'émeraudes. Nous pouvons bien estimer aussi que la Maintenon n'admirait pas toute seule la paire qu'elle avait fait peindre par Watteau, ni celle où elle avait fait figurer des scènes d'Esther.

Tirons de ceci cette juste conclusion : C'est que l'art de faire voir ses jambes était alors une volupté d'enivrement intime et le préambule certain d'une autre action immédiate et décisive.

Je voudrais bien déchausser ce que j'aime,



a chanté La Fontaine. C'était une façon claire alors de résumer un vœu très complet, n'en doutons point.

Et tout incitait à ce déchaussage capital et final, la gorge qu'on ne craignait pas de montrer, et la robe de chambre *innocente*

Qui n'a point de ceinture et va nonchalamment,

écrit le poète Boursault, et le corset dit *gourgandine*, et le nœud de diamant qu'on fixait sans honte de son nom de *boute-en-train* ou de *tâtez-y*, et le tablier court *laisse-tout-faire*, et la tournure *la criarde* que Mme de Soubise, au dire de Saint-Simon, craignait de mettre « de peur de s'échauffer les reins ».

D.



Le Courrier du Château

A Madame la Marquise de Beaucontours,
au château de l'Aisguillette
Touraine

Chère Madame,

Je ne veux pas attendre même à demain pour vous exprimer ma sincère gratitude de la charmante et trop rapide quinzaine que j'ai passée à l'Aisguillette. Et par le mot *vous*, entendez bien que je ne veux point séparer de l'hôtesse, l'hôte si cordial, si prévenant, si magnifique, puis-je dire, qu'est M. de Beaucontours. Vous avez été la grâce de ces belles vacances ; il en fut le magicien. Ne manquez pas de lui transmettre mon souvenir et de l'assurer de mon amitié. Pour vous-même, chère Madame, les mots me paraissent biens vains; accordez-moi la permission de les mettre tous en un très respectueux baiser sur la main de la châtelaine.

GONTRAN DE PRÉTENTAILLE.



B.B.A.G. 12043.
Poste restante. — Tours.

Ma Liette chérie adorée,

Tu auras compris en recevant la lettre officielle, avec le signe convenu du timbre à l'envers, qu'il y avait un autre mot à la poste pour toi toute seule. Je pense que tu as pu le chercher le même jour avec l'auto. Je voudrais que tu aies tout de suite, tout de suite, la masse de baisers que je mets là, dans cette pauvre petite enveloppe, pour tes lèvres, pour tes yeux, pour l'endroit chéri derrière l'oreille, pour tout mon joli *toi* aimé enfin! Ah! mon amour, comme ils ont passé ces quinze malheureux jours! Et dire qu'il va falloir en attendre quinze encore avant de t'avoir à Paris!



J'ai d'affreux regrets de tous les moments que j'ai manqués là-bas par la faute de ces imbéciles d'invités qui m'empêchaient d'être uniquement à toi.

Oui, je sais, il fallait bien qu'ils soient là pour que j'y puisse être moi-même! Mais était-il nécessaire d'aller tant à la chasse et de faire tant de bridges et d'écouter tant de conférences agricoles de M. de Beaucontours? Tu l'as voulu ainsi et ce martyre me comptera, j'espère, dans l'élernité.



Seigneur! à quel homme les lois humaines t'ont-elles liée! Quelle activité! Quelle fureur d'amuser les gens, malgré eux, de sept heures du matin à minuit! Et pas moyen de lui échapper, de s'isoler plus de dix minutes, sans voir apparaître son nez entre deux portes ou entre deux arbres!

Heureusement que nous avons eu ces trois nuits, ou plutôt ces trois morceaux de nuits. Et encore tu avais si peur! Non, ne me parle plus de la campagne, ni des châteaux, ma belle jolie. J'y retournerai quand tu y seras, mais je les déteste à cause des châtelains. Va, il n'y a que Paris où l'on puisse s'aimer. Viens, viens vite, j'ai un tas de belles choses toutes neuves à te dire dans mon chez nous. Je t'embrasse follement, éperdument, immensément. Ton

GONTRAN.

A Madame la Marquise de Beaucontours,
Château de l'Aisguillette.
Touraine.

Très vénérée Madame,

L'antiquité avait couronné le casque de la sagesse et de la science, — *Sapientia,* — du laurier champêtre. C'est assez dire qu'elle entendait que la pensée doit puiser dans la pure innocence de la campagne une nourriture vivifiante. Vous fûtes donc cet été l'instrument des dieux, l'*alma parens*, aimable Madame, en m'offrant d'admirables vacances en votre belle propriété. La chambre somptueuse que vous voulûtes bien m'accorder à côté de la précieuse bibliothèque du château restera dans mes meilleurs souvenirs; j'y ai médité, grâce à la retraite que vous avez bien voulu m'y permettre, un petit travail sigillographique dont mes confrères de l'Institut ont eu l'indulgence de faire l'éloge. Je vous demande, très vénérée Madame, ainsi qu'à M. le marquis de Beaucontours, d'en accepter la dédicace en hommage de reconnaissance et je vous prie de croire à l'éternel et parfait respect de votre très humble admirateur et serviteur.

EUDOXE PATURON.

A Mademoiselle Eugénie Flotard,
femme de chambre,
au château de l'Aisguillette.
Touraine.

Tu avais bien tort, ô ma Ninie, de croire que je t'oublierais. Hélas! je ne pense qu'à toi, depuis que j'ai quitté ce château où tu mènes une vie servile indigne de ton âme généreuse et de ta beauté. Mes rêves sont remplis du souvenir de ce corps parfait que tu voulus complaisamment prêter à ma dévote adoration, dans cette bibliothèque trois fois bénie où tu m'as révélé l'amour. Mais l'amour existe-t-il autre part que dans tes beaux yeux, que dans ta magnifique opulence couverte du tablier blanc, symbole de ton cœur ingénu? Je tremble, ma pauvre enfant, de songer à quelles embûches ton innocence va être livrée dans la vie! Crois-moi, l'existence n'est pas faite, comme tu le crois, d'amour sincère comme le nôtre, ni de désintéressement comme celui que tu as opposé en rougissant à mes propositions pécuniaires. Je rougis moi-même en pensant que j'ai eu l'audace de te proposer un argent vil, mon ange! Il y a des choses sublimes qui ne se paient pas.

Je suis trop heureux que tu veuilles bien me permettre de m'associer à ta piété filiale envers ta digne et vénérable mère, qui vis, me dis-tu, avec tant de peine dans son village. Tu trouveras ci-inclus le billet de cinq cents francs que tu rêvais d'économiser pour lui venir en aide.

Dès que tu seras de retour à Paris, hâte-toi de venir. Tu trouveras plus jeune et plus brûlant que jamais le cœur de ton

DODOXE.

A Madame la marquise de Beaucontours,
Château de l'Aisguillette,
Touraine.

Ma chère amie,

J'ai trouvé, comme je le craignais, de pressantes affaires à Paris, et je dois bien me féliciter d'être revenu tout en regrettant mille fois la paix délicieuse de l'Aisguillette où vous vouliez bien m'inviter à demeurer encore jusqu'à la fin de votre séjour. Je n'ose point dire que votre hospitalité y fut aussi parfaite que les autres années; elle s'est surpassée. Le marquis a fait, non moins que vous, mon admiration, laissez-moi le lui dire. Il est d'une verdeur que je souhaiterais bien d'avoir à son âge et je ne voudrais prendre qu'avec lui des leçons de la vieille tradition française de courtoisie, si j'avais sa fortune, son château et une châtelaine comme celle que vous êtes. Mais vous êtes unique, chère amie, et je ne puis que l'envier et vous admirer.

Je baise, avec bien du respect, de l'amitié et de la reconnaissance, vos belles mains.

JEAN DE SERMEUSE.

A Mademoiselle Odette de Beaucontours,
Château de l'Aisguillette,
Touraine.

Non, ma chère Odette chérie, non, je ne pouvais pas rester. Je puis bien te dire tout à fait maintenant, ce que je ne t'ai raconté qu'à moitié. Si je ne suis venu que pour toi, ta tante, par contre, ne m'a invité que pour elle. Est-ce assez clair? Faut-il t'ajouter que j'étais obligé de fermer au verrou, le soir, cette chambre qu'elle m'avait donnée près de la sienne, que sitôt que j'allais au jardin elle était sur mes talons, et que mes poches, ma cartouchière, mon nécessaire de toilette même étaient convertis en boîtes aux lettres! Et quelles lettres! Celles de Mlle de Lespinasse ne sont que de la glace à côté!

Par quelle fatalité faut-il que ce soit moi qu'elle ait pris comme objet de sa passion mûre et débordante! Moi qui n'aime au monde que toi, ma petite fille jolie! Et pourtant elle avait sous la main tout ce qu'il lui fallait. Je ne parle pas de ce gros serin de marquis qui ne voit rien, naturellement, mais du petit de Prétentaille qui la mangeait littéralement des yeux; tu l'as bien remarqué, comme tout le monde.

Ah! je m'en souviendrai de ces vacances. C'est bien la dernière fois que nous y retournons, hein, à cette Aisguillette! Car tu n'iras plus sans moi. S'il le faut je t'enlève. La Beaucontours en éclatera si elle veut.

En attendant, rendez-vous à la Madeleine, n'est-ce pas, à trois heures et demie, le jeudi qui sera le lendemain de votre retour. Je t'embrasse de toute, toute mon âme, ma chérie aimée, ma petite femme.

A toi!

JEAN

Pour copie conforme :
J. DRÉSA.



PETITES DÉFINITIONS

BLASÉ . . . . . *Un invalide de l'oisiveté.*

VOCALISES. . . . . *Les entrechats de la voix.*

INNOCENCE . . . . . *La Belle au bois dormant.*

RÉVOLUTIONNAIRES . . *De plaisants architectes qui prennent des pavés pour des pierres de taille.*

ABSENCE . . . . . *La caisse d'épargne de l'amour.*

CHOSES ET AUTRES

C'est un rare spectacle que de voir le champion du monde de tennis, d'autant plus que ce virtuose de la raquette est néo-zélandais. M. et Mme L.li.g avaient invité quelques amis, l'autre semaine, à ce régal sportif, dans le parc du château de Sapicourt...

Le château, qui se dresse dans la verdure, est sur le penchant d'une colline, à quelques kilomètres de Reims; le tennis, un peu en contre-bas, domine un si joli paysage que les spectateurs, malgré eux, en ont des distractions. Le regard s'évade hors des filets qui encagent les joueurs; il suit la vallée de la Vesle, vagabonde à travers les collines et se perd dans le lointain bleuté... Et le champion du monde, pendant ce temps? Ma foi, pour le bien voir, tournons le dos au paysage!

Wild.ng est un grand gaillard, blond et rose, avec un nez en bec d'aigle dans une figure ronde; au demeurant, le meilleur garçon de la terre, très fort et très doux, et raffolant de piano sans savoir en jouer une note... il est vrai qu'il est un maître au pianola. Sur le terrain et la raquette à la main, ce champion mondial ne se départit pas de sa tranquillité souriante; il est si sûr de son coup qu'il semble ne faire aucun effort pour attraper la balle et pour la relancer... juste à l'endroit où personne ne l'attend. Pas de tour de force : un jeu sage, mesuré, prudent.

Rien de plus curieux et de plus passionnant que de voir notre champion français, G.rm.t, petit et mince, jouant « de tête » contre le grand et robuste champion néo-zélandais.

Le clou du tournoi, organisé à Sapicourt par le président du Racing-Club et dont la grâce charmante de Mme et de Mlles L.l.ng a fait pour leurs invités une fête délicieuse, fut un match en double, disputé avec acharnement par G.rm.t et An.eau contre W.lding et P.ckley : la France contre l'Australasie! Nous avons été battus par les champions des antipodes, mais, comme disait M.hr, l'impeccable arbitre, avec sa gravité américo-japonaise : « Dans de telles rencontres, il n'y a ni victoire ni défaite : il n'y a que du beau sport! »

Nous avons déjà parlé des peintures du Salon d'Automne, mais les dix-huit salles d'ameublement munichois qui encombrent le Grand Palais méritent une petite visite à part. Avec quel fracas n'a-t-on pas vanté le prodigieux effort des exposants allemands, leur esprit d'organisation, leur discipline, leur sens pratique? Fort bien, mais il n'est pas question de goût et d'élégance dans tout cela...

Le style munichois consiste à mêler en les embourgeoisant tous les styles connus depuis la Renaissance jusqu'au Maple, avec toutefois une prédilection pour le plus pauvre de tous, le style Louis-Philippe. Dans cette salade c'est lui qui domine avec ses tons communs, groseille, faux bleu, chamois, et ses lignes étriquées. Oh! les lugubres cadres noirs des glaces trop petites du salon, et les ridicules garnitures de cheminées!... Les gros meubles d'appui dudit salon semblent exécutés par la maison Krupp et les minces rideaux blancs, si bébêtes avec leurs ruchotés marrons, semblent cousus par une lingère provinciale.

Tous les marchands de meubles « genre anglais » avaient fait connaître depuis longtemps la pièce laquée blanc, qualifiée de *chambre d'homme*, où un quinquagénaire barbu doit se trouver bien fripé au réveil, et la seule hardiesse de la salle à manger consiste à faire courir une frise chinoise sur un buffet en plaquage Louis XVI.

Dépenser un quart de million pour montrer une telle pauvreté d'imagination paraît bien superflu et, copies pour copies, nous préférons les nôtres! En attendant qu'un artiste de génie trouve une ligne nouvelle, crée un style d'ensemble, contentons-nous des reconstitutions intégrales des chefs-d'œuvre d'autrefois et, à leur défaut, du bon lit de cuivre, de la simple chambre en pitchpin, de la cretonne claire, si riants et si harmonieux après le spectacle des somptueuses horreurs munichoises.

AU THÉATRE : REPRISES PARTOUT



D'abord La Maison de Danses, *avec* Le Danseur inconnu ; *puis, suivant* Xantho chez les Courtisanes, *la* Vierge Folle, *et enfin* Le Bois Sacré, *dont le Dieu Pan n'est pas, en l'occur... ence le Joueur de Flute.*

Pensées académiques

Le palais Mazarin est le Panthéon de la littérature et les Invalides de la politique.

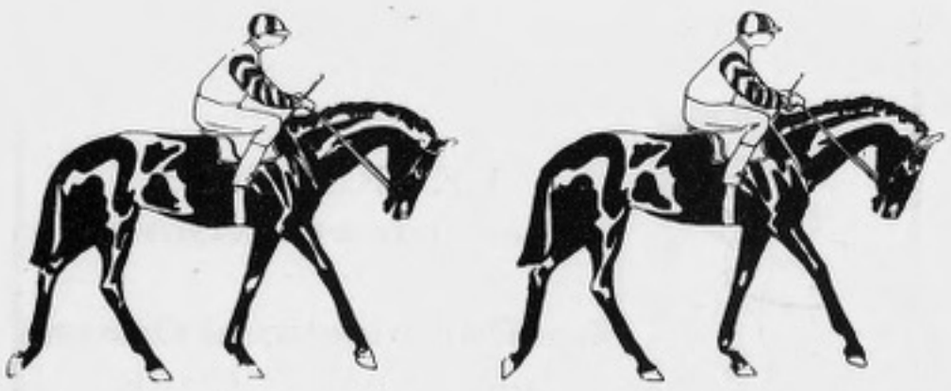
Là, comme ailleurs, la plupart du temps, l'élection tue le choix.

La politique contemporaine aura plus fait d'académiciens qu'elle ne laissera d'hommes d'État.

Le bon ton, le bon goût et le bon sens sont les trois noms de la Raison, selon qu'il s'agit de la société, de la littérature ou des affaires.

Penser dégoûte d'écrire, de même qu'écrire déshabitue trop souvent de penser.

Notre langue est de celles qui survivent aux nations, comme longtemps après le naufrage, le pavillon fixé au plus haut mât indique dans l'Océan la place où un grand navire a sombré.



Les Courses

Longchamp. — Le prix Vermeille étant pour pouliches est à surprises, — naturellement. Cette année, ce fut *Basse-Pointe* qui se chargea d'établir une fois de plus que « souvent femme varie ». Les larmes qui ont coutume de peupler les yeux du gros Milton étaient, — cette fois, — de joie. O'Connor se plaignit qu'il n'y eût pas de mérite à gagner aussi facilement et M. de Saint-Al..y accueillit la victoire de sa pouliche sans transports, comme il sied. Pour Me Aud...., l'ami de la maison, il trouva que la procédure était on ne peut plus régulière.

Ainsi, c'en est fait, *Marsa* déshonore une fois de plus sa famille, et il semble bien que ce soit la déchéance définitive. *Sic transit...*

Ceux qui avaient vu que la selle de Barat avait tourné sur *Faucheur*, à Maisons-Laffitte, le prirent comme un coup sûr à Longchamp. Le bon public, auquel on annonce copieusement que M. de Roths..... a obtenu l'autorisation de faire courir sous le nom de Rebland pour cause de deuil, mais à qui l'on omet de révéler un détail aussi intéressant que celui d'une selle de favori qui tourne, perdit son argent sur *Lahire*; et l'on pourrait ici placer une bonne réclame pour des jumelles fameuses. (S'adresser à l'administrateur du journal.)

Milton Henry perdit sur Valemont une course que beaucoup attribuèrent à sa maladresse, mais que M. de Brém..., plus compétent, attribua simplement à la mauvaise volonté invincible de son cheval. Notons d'ailleurs que cette *Bédrechein* qui le battit, démarre comme un zèbre, ce qui s'explique, disait M. Jar..., puisque son propriétaire est zhébreu!!!!

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Verba volant!

M. Cochery a pu méditer, depuis son discours de Chatillon et depuis sa si ferme déclaration devant la Commission du budget, ce vieux proverbe et reconnaître son exactitude. Rarement paroles volèrent avec une aussi grande rapidité à travers tout le pays et produisirent un effet auquel ne semblait pas s'attendre notre actuel ministre des Finances.

Comment, les mots : impôt sur le revenu ne sont pas encore usés? Ils impressionnent toujours les populations? Mais alors elles n'ont donc pas lu le projet gouvernemental et l'exposé des motifs qui l'accompagne? Ou bien, si elles l'ont lu, elles n'y ont donc rien compris? Et c'est ainsi que le peuple de France est accusé officiellement — le grand Argentier ayant parlé au nom du gouvernement — d'ignorance et d'ânerie. Il faut, en effet, en avoir une rude dose pour ne pas comprendre la prose ministérielle et ne pas s'incliner devant elle!

Le public a sans doute, une fois de plus, compris de travers, car ce qu'il a donné ordre de vendre des Rentes Françaises, c'est inimaginable. Au comptant, à terme, c'était une véritable pluie! Voyez cours!

Seulement là, l'intervention se fait sentir de façon impérieuse

et un *ordre* arrive de barrer tout. Impossible d'aller plus loin, et voilà la liberté si chèrement acquise.

Le marché, déjà assez dans le marasme, n'avait pas besoin de cette nouvelle pierre, pour être assommé. Et pendant ce temps-là on continue les discussions relatives à l'Emprunt turc. Se fera pas! Se fera!

Et pendant ce temps-là aussi, les Anglais, qui nous ont vaillamment soutenus contre les Jeunes-Turcs, s'emparent d'un Emprunt russe, 25 millions, obligations de Chemin de fer, garanties par le Gouvernement russe et rapportant 4 1/2 0/0.

Malins! Ils ne s'intéressent pas dans une opération de 4 0/0 et quand un gouvernement ne veut octroyer que cet intérêt de 4 0/0 on passe l'affaire aux Français, si riches, mais dès qu'il s'agit de 4 1/2 ou 5 0/0 ils s'empressent de les garder pour eux.

Ces leçons-là ne servent jamais. Il faut cependant relever les faits.

Qu'en pensez-vous?

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Le 23 octobre, M. Jules Claretie aura vingt-cinq années de présence chez Molière; l'éminent académicien, dit-on, songerait à la retraite et, à cet effet, aurait accepté la direction littéraire et la critique dramatique d'un grand quotidien du matin.

Du reste, depuis la mort de l'ancien titulaire, enlevé d'une façon tragique, la critique dramatique de ce journal a été confiée à un rédacteur intérimaire, homme de lettres très apprécié de la jeunesse littéraire.

M. Jules Claretie se serait réservé le droit d'entrer en fonctions à sa volonté.

—

Ce départ va faire naître de nouvelles intrigues, mais de source certaine nous savons déjà que les candidats au poste d'administrateur général de la Comédie-Française seront, par ordre : MM. Jean Richepin et Adolphe Brisson.

Outsider : M. Brieux.

—

Le Casino de Vichy a terminé sa saison de façon éclatante, et quantité de buveurs s'attardent aux sources, ne voulant encore quitter la reine des stations thermales : Vichy-la Belle.

—

MM. Borney et Despres ont clôturé la saison de Marigny par un très artistique et intéressant spectacle, et ce succès inciterait, dit-on, ces Messieurs à continuer, l'an prochain, à suivre cette voie.

—

Le Palais de Glace des Champs-Élysées a ouvert ses portes samedi 1er octobre, à trois heures de l'après-midi.

Voilà qui réjouira tous les sportsmen et toutes les élégantes Parisiennes pour lesquels la réouverture du célèbre établissement des Champs-Élysées marque chaque année la reprise de la saison mondaine et de la vie parisienne.

—

Fursy attend que la température soit plus clémente pour ouvrir sa Boîte, mais en attendant il continue à encaisser le maximum à la Scala. Recettes justifiées par la fantaisie spirituelle : *Le Circuit du Leste*, jouée avec tant d'entrain par une troupe parfaite, MM. Morton, Casa en tête.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

A la Porte-Saint-Martin : *Ces Messieurs* (première à ce théâtre).

Au Trianon-Lyrique : *Fra Diavolo*.

—

Zig-Zag. — L'excellent Cooper va paraître sur la scène de l'Odéon; la surprise du public sera grande de voir cet artiste si parisien, orné maintenant d'une belle chevelure qu'il doit (soyons discrets) à l'Extrait capillaire des Bénédictins du Mont-Majella.

C'est un ami de Cooper, M. Senet, l'administrateur des Pères, qui lui donna, du reste, ce conseil.

CONSEILS DE L'INSTITUT DE BEAUTÉ
26, Place Vendôme.

Toutes les femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elles doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté! Ces produits sont présentés dans des boîtes miniatures, chefs-d'œuvre de goût!

—

La série des brillantes premières va commencer. Il faut, sous la lumière des lustres, une fraîcheur particulière du teint pour que le visage de la femme garde tout son éclat. Cette fraîcheur indispensable est maintenue par l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING dont l'action est essentiellement hygiénique. En vente 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés, et chez Mme M.-L. Bouvard, « Hygiène et Beauté », 97, avenue des Champs-Élysées.

—

Les extraits de henné « Hennextré » du chimiste H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, redonnent aux cheveux blancs leur nuance.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Le Duvet de Ninon était la seule poudre qu'employait la toujours belle *Ninon de Lenclos*, produit qui communique à l'épiderme une blancheur diaphane. Cette poudre invisible et très adhérente existe en quatre nuances : blanche, rosée, naturelle et Rachel. Prix : 3 fr. 75 la boîte, franco contre mandat-poste de 4 fr. 25 adressé à la *Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Eviter les contrefaçons.*

TRÈS PROCHAINEMENT

LA VIE PARISIENNE commencera la publication d'une série d'articles illustrés sur les Sports :

Épitres aux Corinthiens

par

Marcel BOULENGER

Les deux premiers articles seront consacrés à la Vénerie et au Coursing.



LA VIE PARISIENNE publiera prochainement :

LEURS FILS
par Pierre WOLFF

La Demoiselle d'Opéra
par Pierre VEBFR

BELGAZOU
par Colette WILLY

Une nouvelle série de scènes de la "Comédie Parisienne"
par Romain COOLUS



LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres. le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme) — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferrey, directeur

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL, premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

HORNBERG (Centre de la Forêt Noire). — HOTEL DE L'OURS, Garage.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY premier ordre. 385 lits.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind. propr.

MAJOLA (Engadine). — HOTELS PALACE et CHATEAU BELVEDERE. Ed. Smart, directeur.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon **dernier Catalogue illustré pour 1910.**
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (*Bourse*).

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr. ; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRÊT s. sign. à tous s. tout, remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre. PARIS

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Ie).

SAGE-FEMME 1re, rend pens., consult. et corresp. (Discret) **MAZE U. 142. Boul. Magenta. Paris**

CATALOGUE de **LIVRES CURIEUX** ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mme DUC 54, r. Caumartin, Paris (3e ét.)

PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. Cart. post. sont refus. Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

Librairie des Curieux
4, Rue de Furstenberg. — PARIS
En vente dans les principales librairies.

LES MAITRES DE L'AMOUR
Collection unique des œuvres les plus remarquables traitant des choses de l'Amour.

Dissertations amoureuses de Lucien, 1 vol. in-8.		5 fr.
L'Œuvre du Divin Arétin (1re partie), 1 vol.		7 50
— Marquis de Sade	—	7 50
— Comte de Mirabeau	—	7 50
— Andréa de Nerciat	—	7 50
— Patricien Giorgio Baffo	—	7 50
— Libertins de Nicolas Chorier	—	7 50
— Libertine des Poètes du XIXe siècle		7 50
Le Théâtre d'amour au XVIIIe siècle, 1 vol.		7 50
L'Œuvre du Divin Arétin (2e partie),	—	7 50
Le Livre d'amour de l'Orient	—	7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE
Jolis vol. 9,5×15 (œuvres rares) sur pap. d'Arches à 500 ex. num. et réservés aux souscript. **6** fr. le vol.
I. La Secte des Anandrynes. — II. Le petit neveu de Grecourt. — III. Histoire secrète des Ebugors. — IV-V. Julie philosophe. — VI. Correspondance de Madame Gourdan. — VII. Parapilla. — VIII. Le portefeuille d'un Talon Rouge. (*Demander prospectus de la 2e série qui commencera à paraître en Octobre*).
Envoi francs contre mandat par poste recommandée. Catalogue et prospectus francs sur demande.

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 e. album 2 fr., 12 e. album 7 fr. **R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris**

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS**, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.*
Prix : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*).
Ecrire au **Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES**

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. **BARLET. 112, r. Réaumur.**

LIVRES Catalogue ***EXTRA-CURIEUX***, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT. 19, rue Bichat, Paris.**

MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

IMPUISSANCE
des **2 sexes**, radicalement guérie à tout âge par les **PILULES OURANIA**
Nouv. découverte. Imm. succès. **Effet stimulant immédiat.**
Guérison gar. p. une seule boîte (fac-similé). Env. discret.
Prix **10** fr. Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.

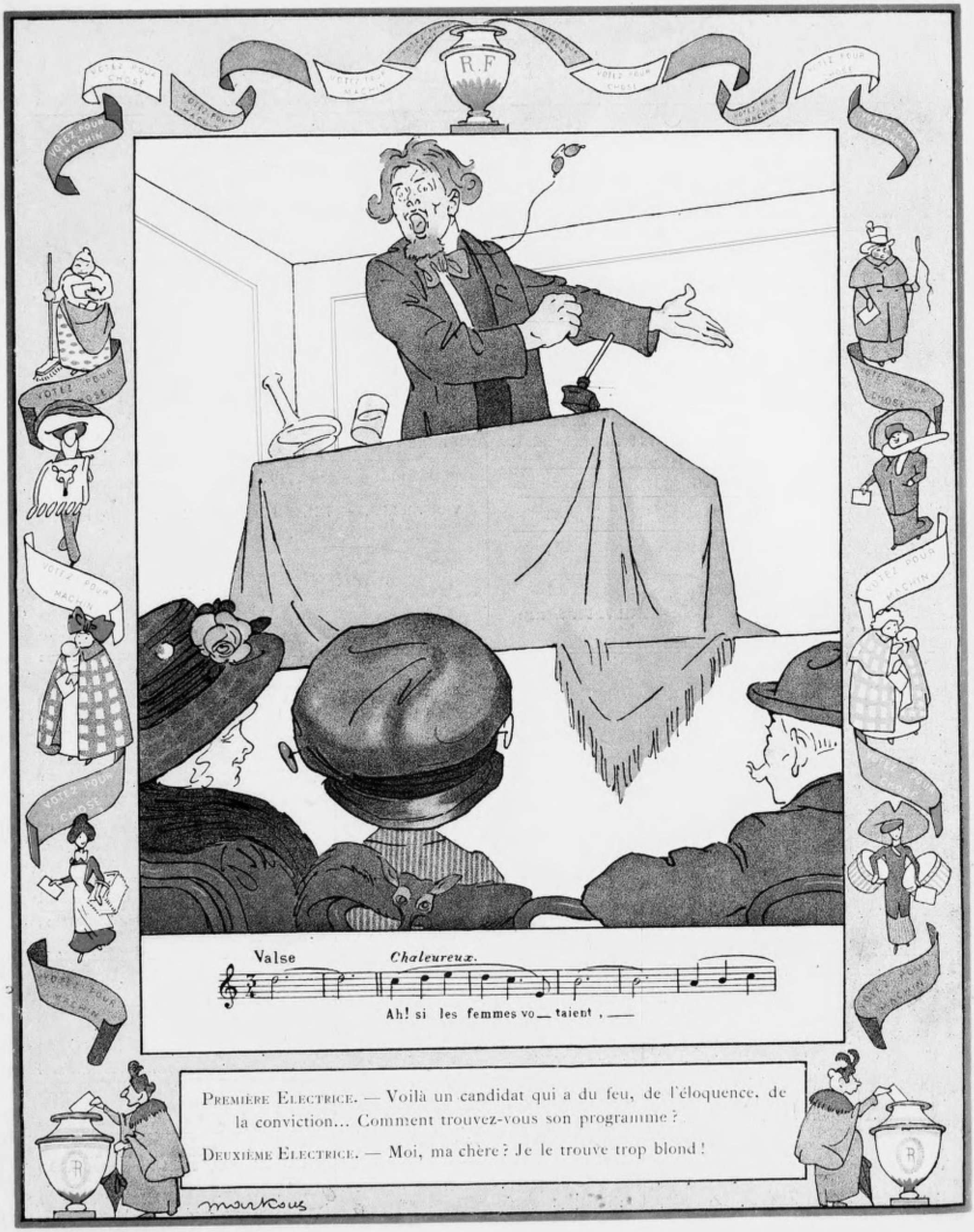
SALLE de BAINS FRICTIONS HYGIÉNIQUES Soins de Beauté 17, r. de la Victoire

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, **six volumes-bijoux**, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

Le Gérant : C. CLEMENT — G. DE MALHERBE, imprimeur, 12 passage des Favorites, Paris

LA REPUBLIQUE DES SUFFRAGETTES

Dessin de Markous.



PREMIÈRE ELECTRICE. — Voilà un candidat qui a du feu, de l'éloquence, de la conviction... Comment trouvez-vous son programme ?

DEUXIÈME ELECTRICE. — Moi, ma chère ? Je le trouve trop blond !

Samedi 15 Octobre 1910 — 48e année, N° 42



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

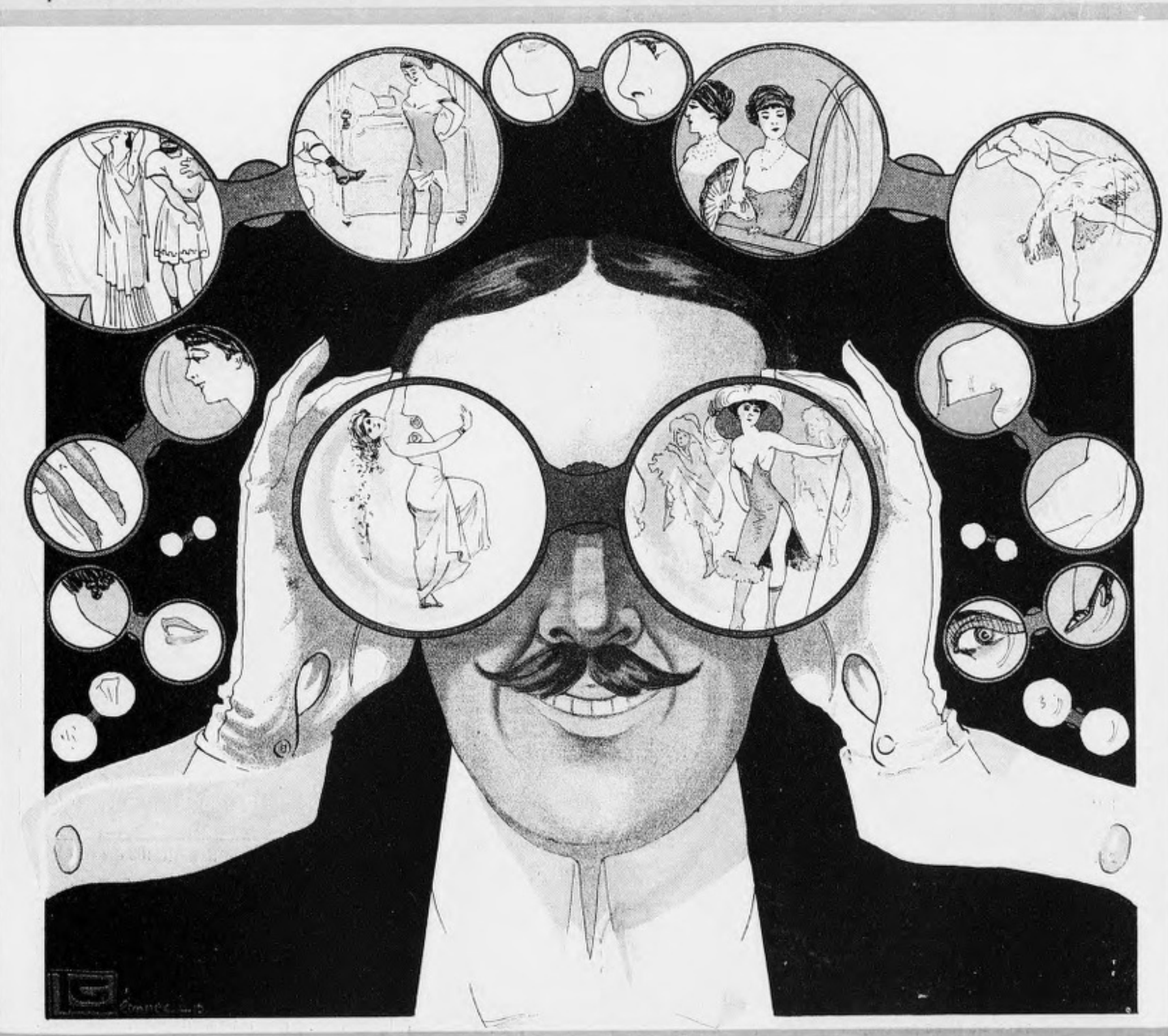
PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
L'HALLALI
par Abel Hermant

AU HASARD DE LA LORGNETTE

Dans ce numéro :
LA RENTRÉE
par Louis Morin



CE QU'ON REGARDE AU THÉATRE

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Phar^cie MIDY, PARIS et toutes Phar^cies

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des **Drs JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Epoques et en Evitent les Douleurs.
Le Fl. 4'50 Fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

PARFUM POMPEÏA — L.T. PIVER PARIS

PLAQUES **JOUGLA**

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

NE VOYAGEZ PAS SANS LES **GUIDES CONTY**
EN VENTE PARTOUT

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA.* etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM **GODET**

Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1889
Directeur : **A. GALLOIS**
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités.
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

N° 4711. **Eau de Cologne**
Idéale pour la fraîcheur du teint et de l'épiderme. Très vivifiante et tonifiante. Parfum discret et délicat. Action antiseptique et désinfectante de haute valeur hygiénique.
Etiquette bleu et or
Garantie absolument pure
Exiger sur chaque flacon la marque de garantie.
N° 4711
Toujours obtenu les plus hautes récompenses.
Maison fondée en 1792
En vente dans les grands magas., pharmacies, parfumeries. Echan. gratis c. 0,75 p. frais d'envoi, s'adresser par les dépositaires exclusifs.
Scott et Cie
4, Rue Chauveau-Lagarde Paris (8e)

Porte-Plume **Waterman** SIMPLE COMME **Bonjour!**

DYNAMO ET PHARES **DUCELLIER**

Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France
SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : 400 MILLIONS
Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy.*
Succursale : *131, rue Réaumur (Place de la Bourse)*
} à Paris
Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 %; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce et de Coupons** Français et Etrangers; — **Mise en règle et garde de Titres**; — **Avances sur Titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger; — **Lettres et Billets de Crédit circulaires**; — **Change de monnaies etrangères**; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS
(Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)
90 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue; 735 agences en Province; 3 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et Saint-Sébastien (Espagne); correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.
CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, rue Royale.
Anvers, 71, place de Meir.
Ostende, 21, avenue Léopold.

Ne partez pas en voyage sans acheter
Les Coulisses de l'Amour

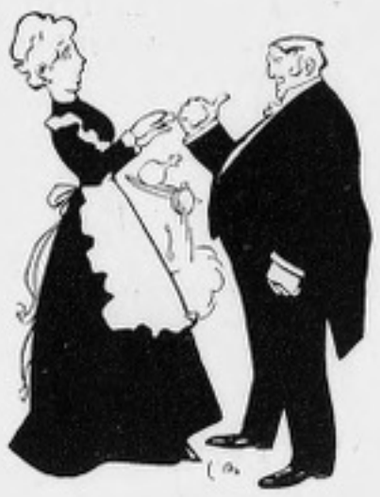
100 Dessins galants par H. Gerbault
Un ravissant album de 100 dessins
95 centimes

Officiers ministériels
Vente volontaire **Société Lacarrière**
BRONZES & ÉCLAIRAGE
Hôtel Drouot, salle n° 1, les 17, 18 et 19 octobre
Exposition le dimanche 16.
Me Lecocq, Commissaire Priseur, 41, rue Richer.

MAISON pas. du Puits, 21 (r. Rébeval) Cne **474 m.** Rev. 5.390 f. M. à p. 40.000 f. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. Paris, 25 oct. Me Dutertre, not. 183, b. St-Germain.

Vente à Aubervilliers (Seine) 6, r. du Pilier, mardi 18 octobre, midi
50 CHEVAUX réformés au Dépôt « **Le Pilier** » Cie Générale des voitures à Paris. Exposition la veille. Me Camille Auboin, Cne P. 51, r. Ste Anne, Paris.

ON DIT... ON DIT...



Bigamie morganatique.

Quand le divorce de Mme C..... fut prononcé, son mari s'en affligea, mais le comte de V*** s'en réjouit. Portant beau, toujours galant, toujours aimable, toujours amoureux il fit avec sa nouvelle conquête le classique voyage en Italie. Ils se promenèrent sous le ciel bleu, voguèrent en gondole, vécurent des jours pleinement heureux jusqu'au soir néfaste où sur les bords d'un lac un archiduc autrichien des plus authentiques se fit présenter à ce couple parisien. Au bout de très peu de temps, subjugué, il tomba tellement amoureux de Mme C. qu'il parvint sans grande peine à lui faire partager sa passion et, un beau soir le comte de V*** se retrouva tout seul avec quelques livres de philosophie et son valet de chambre. Il reprit mélancoliquement le chemin du retour, déplorant le brusque arrêt d'un voyage si bien commencé et la fragilité du cœur féminin.

Pendant ce temps l'archiduc fuyait, fuyait toujours avec la belle, tellement épris qu'il ne s'arrêta qu'à Londres le temps de conclure un mariage rapide.

Nouvelles délices, nouvelle passion, nouveau voyage de noces, mais sur les bords de la Seine cette fois.

Devant cette situation princière et conjugale le premier mari M. C..... suspendit la pension qu'il avait faite jusqu'alors à son ex-femme ; l'archiduc trouva cela on ne peut plus juste et pour que sa chère moitié fût définitivement débarrassée de tout souci matériel, il la persuada de confier tous les fonds qui lui restaient à son intendant; une archiduchesse ne devant pas compter ses titres et son argent comme une simple bourgeoise. La nouvelle princesse s'inclina devant cette prière si délicate et se consacra exclusivement à l'amour...

Et ce fut l'idylle, jusqu'au soir néfaste où dans un restaurant à la mode un maître d'hôtel apporta avec la note une lettre à l'adresse de Son Altesse... Elle lui était adressée par une dame qui de l'autre côté de la salle jetait des regards chargés d'éclairs sur le couple amoureux... En la lisant le Prince eut un haut le corps, alla parlementer avec la dame, revint vers sa femme stupéfaite et lui dit : « Chère amie, je ne peux m'entendre avec Clara : expliquez-vous donc avec elle... » Puis il paya la note, mit son chapeau et sortit, laissant les deux femmes en tête à tête...

Ce fut d'ailleurs orageux; Clara s'expliqua, elle dit comment elle aussi avait été aimée, épousée, mais en Amérique cette fois, et combien elle était étonnée de voir une autre en public avec son mari, son cher mari dont elle n'entendait plus parler depuis quelque temps... Stupéfaction, crise de rage d'abord, de désespoir ensuite, serments de s'unir pour mieux se venger et voilà les deux légitimes à la recherche de leur mari. Mais, prévoyant les complications extraordinaires auxquelles cette situation condamnée par les lois allait donner lieu, celui-ci était retourné dans son pays reprendre son grade de colonel à la tête de son brave régiment. Il parade aujourd'hui pendant que les deux archiduchesses se consolent mutuellement...

♠ ♠

Dédicace musicale.

M. D....., le grand industriel si connu pour la générosité avec laquelle il a encouragé les progrès de l'aérostation, est un musicien fervent. Il ne se contente pas d'être un amateur de première force : il a l'innocente manie de composer et de faire exécuter certaines petites choses de sa façon. Un de nos plus célèbres compositeurs, membre de l'Académie des Beaux-Arts, voulant un jour donner sa photographie à M. D...., écrivit, au-dessous de son portrait :

A M. D..., mon excellent ami et mon égal en musique.

Quelqu'un était là qui s'écria :

— Oh! oh! « égal en musique »! C'est un peu fort cela!

— Comment, un peu fort. C'est la vérité. Il est mon égal en musique... puisque je n'en fais plus.



Propos diplomatiques.

Elle est jolie, s'appelle G.by et danse dans les music-halls. Paris parla énormément d'elle il y a un an lorsque le roi très jeune d'un pays on ne peut plus occidental la distingua. Aujourd'hui elle est engagée à mille francs par soirée dans une capitale de l'Europe centrale où de rutilantes affiches exhibent son petit corps piaffant.

Cependant les temps sont durs pour son royal ami, évidemment plus heureux en amour qu'en politique! Le télégraphe annonça il y a quelques jours que son trône croulait. D'incorrigibles reporters aussitôt coururent chez G.by. « C'était un excellent jeune homme, leur dit-elle ; il parlait toutes les langues ; il aimait bien sa mère. On m'accuse de l'avoir ruiné! Quelle folie! Songez donc, j'ai mille francs par jour ; il ne gagne pas ça. » Ces propos furent rapportés dans les gazettes. Le représentant du très occidental royaume auprès de cette cour de l'Europe centrale en prit ombrage. En ministre zélé et plus royaliste peut-être que son roi... en exil, il courut porter plainte au ministère des Affaires étrangères. Il y fut reçu par un chef de bureau aussi muet et taciturne que Guillaume (l'ancien, bien entendu, celui de Hollande). Les deux diplomates conférèrent longtemps sans pouvoir s'entendre.

L'affaire aura des suites, assure-t-on. Si son ami retrouve sa couronne, disent les gens bien informés, la danseuse sera extradée et devra subir plusieurs semaines de travaux forcés dans les oubliettes du palais de L..b..ne. Ah! il n'est pas toujours gai d'être l'amie d'un roi!

♠ ♠

Le chèque.

Quel est donc le jeune clubman, très élégant, qui a été le héros de l'histoire suivante?

Ne fréquentant que les établissements les plus chics, il avait un assez gros compte dans un restaurant des Champs-Élysées dont il remettait le paiement de jour en jour... Enfin un matin, il arrive pour déjeuner, la mine plus fleurie que jamais, et demande négligemment sa note. On s'empresse de la lui apporter le plus respectueusement du monde. Un si bon client! Il y jette un coup d'œil dédaigneux, voit qu'elle s'élève à 1.800 francs, ouvre son portefeuille, en tire un papier et dit au maître d'hôtel : « Voilà un chèque de 2.000 francs. Donnez-moi la différence et allez le toucher demain. »

Toujours respectueusement, on apporte dix louis que le jeune gentilhomme empoche de l'air insouciant d'un homme habitué à manier de plus fortes sommes. Seulement quand le lendemain on alla présenter le chèque au grand établissement de crédit sur lequel il était tiré, on eut la surprise et le vif regret d'apprendre que le compte du monsieur très chic était épuisé depuis bien longtemps!

♠ ♠

Simple question.

Pourquoi l'autre soir, M. B....., ministre, dînait-il au restaurant italien de l'avenue Matignon avec l'ancien directeur de son cabinet, et une femme qui n'était pas une beauté?

♠ ♠

Rectification.

En insérant dans *La Vie Parisienne* du 10 septembre un entrefilet sur certain voyage à Cythère et en Sicile qu'aurait entrepris M. C..llaux, l'homme politique connu, nous pensions être exactement renseignés par des personnes qualifiées pour le faire. Nous regrettons vivement d'avoir été induits en erreur.

La voyageuse, que nous avions désignée, et qui, en effet, depuis deux ans et demi qu'elle a obtenu le divorce en sa faveur, ne porte plus le nom de Léo Claretie, a passé l'été avec des amis à Dinard, en famille.

Le plus joli livre
de l'année
et le plus amusant
compagnon de voyage.

EN VENTE PARTOUT

Ne partez pas en voyage
sans emporter
" *Le Premier Pas* "
Le plus long voyage vous
paraîtra court.



LE

PREMIER PAS

par

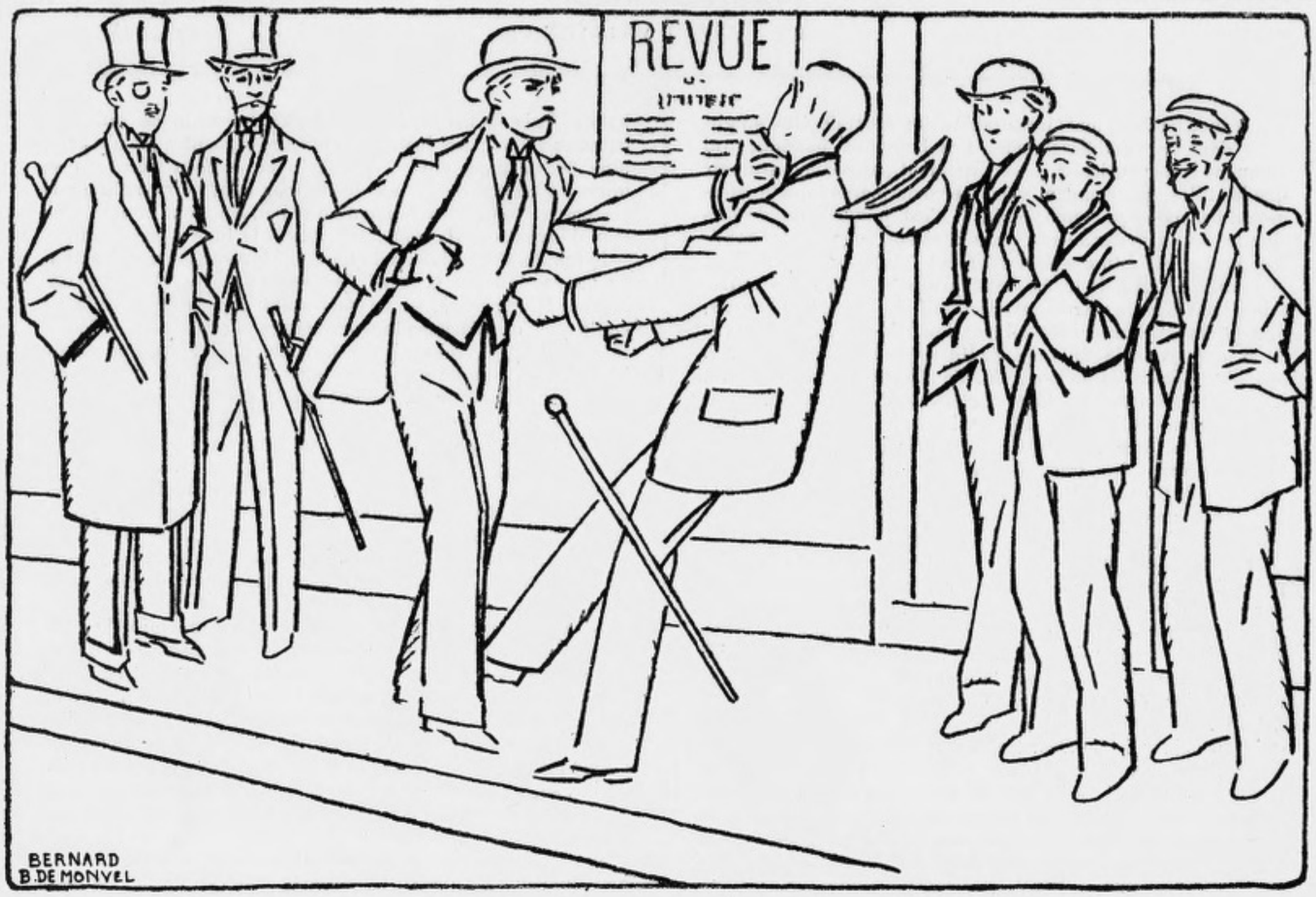
Abel HERMANT

Ravissant recueil de nouvelles parisiennes, de la plus piquante et de la plus spirituelle galanterie, écrites avec le goût délicat qui fait d'Abel HERMANT un des maîtres des lettres françaises.

Un volume de grand luxe, illustré par Léonce BURRET. . . . . **3 fr. 50**

A l'Etranger, on trouve la " VIE PARISIENNE "

A Anvers : chez Mme **Deveterre**, Place de Meir et dans les principaux kiosques.
A Amsterdam : Librairie **Nilsson**, 62, Damrak. **Feikema Caarelsen et Cie**, 64, N. Z. Voorbrugwal.
A Athènes : Place de la Constitution.
A Agram (Hongrie) : à la Librairie **Pollack** et **Schon**.
A Aix-la-Chapelle : à la Librairie **J.-A. Mayer**.
A Bruxelles : dans tous les kiosques et librairies, à la Librairie française **Déchenne et Cie**, 20, rue du Persil.
A Barcelone : à la Librairie **Piaget**, 8, Rambla del Centro, et à la Librairie **Nilsson**, 17, Puerta del Angel.
A Buenos-Ayres : à la Librairie **Dechesne**, Esmeralda. **Menendez**, 825, calle Cuya.
A Budapest : chez M. **Lappert**, Vaczi-Korût, 29.
A Bucarest : chez M. **Horovitz**, 49, rue Mosilor.
A Brünn : à la Librairie **Irrgang**.
A Berlin : Librairie **Georges Stilke**, 31, Dorothé. enstrasse et chez M. **Ilges**, Librairie du Passage.
A Breslau : à la Librairie **Dittmar**, et 40, Ohlauerstrasse.
A Cologne : chez MM. **Heinemann et Cie**, Weissenburgstrasse, 53.
A Davos : à la Librairie **Erfürt**.
A Dresde : Librairie **G. Tamme**, Pragerstrasse, 39.
A Francfort : chez **Julius Vaternahm** Hauptbahnof.
A Florence : à la Librairie de la gare.
A Graz : à la Librairie **Joseph Kienreich**.
A Genève : chez M. **Naville et Cie**, et dans les principaux kiosques.
A Hanovre : chez M. **Sachse**, 22, Georgestrasse.
A Hambourg : Librairie **Georges Stilke**, Georgesplatz, 6, et chez **Sturzel**, Ludwigstrasse, 2.
A Heidelberg : à la Librairie **Baugel et Schmidt**.
A Krakau : Librairie **Hopcas et Salomon**, Marienplatz, 2.
A Kœnigsberg : Librairie **Bon's**, Mungstrasse, 18.
A Kiel : à la Librairie de la gare.
A Lemberg : Librairie **Olzewski**, Kolingkigasse et chez **Sokolowski**, 9, passage Haussmann.
A Liverpool : chez MM. **Grant and son**, Lord street acarde.
A Londres : aux Librairies françaises, 16 et 18, Wardour Street, 68, Regent Street, 7 New Coventry Street, Palmerston Buildings, 56, Charlotte Street fitzroy square, 45 south Andley Street grosvenor sq.
A Leipzig : chez **Nils Gehrsson**, 31, Seeburgstrasse. Librairie **Brockhaus**.
A Mayence : chez M. **Saarbach's**, New's Exchange. 1, Clarastrasse.
A Milan : chez **Cesare Casiroli**, 2, corso Vittorio Emanuele et à la Librairie **Nilsson**, 5, via Rovello.
A Montreux : à la Librairie **C.-B. Faist**.
A Moscou : chez MM. **Grossmann et Knœbel**, 13, ligne Petrowsky. **Tastevin**, pont des Maréchaux.
A Munich : au kiosque de Karlplatz.
A New-York : chez MM. **Brentano's frères** 5, West Union sq., et à la Librairie **Meyer Murk**, 107, West, 28 th. Street.
A Prague : chez M. **Taussig** Wenzelplatz.
A Rio de Janeiro : à la Librairie **Moura**, Quitanda.
A Rosario : à la Librairie **Definy Hoyos**.
A Rome : au kiosque de la Piazza di Espana.
A Salonique : Librairie **Nilsson**, rue Sabri-pacha.
A Saint-Moritz : à la Librairie **C.-B. Faist**.
A Saint-Pétersbourg : à la Librairie **Viollet**, perspective Newsky, 28, et à la Librairie de la Cour, Gostinoï Dwor, 18, **Zinzerling**, 20 Newki.
A Santiago de Chili : à la Librairie **Ivens**.
A Turin : chez **Maddelena**, piazza Carlo Felice, et chez **Nicola Brunotto**, piazza Castello, **Lattés et Cie**, 3, via Garibaldi.
A Tucuman : à la Librairie **Ribet**.
A Varsovie : chez M. **Maurice Meyer**, 29, rue des Sénateurs.
A Vienne : chez M. **Goldschmidt**, 1, Wollzeile, 6 et toutes librairies et kiosques.
A Wiesbaden : à la Librairie **Georges Stilke**.



L'HALLALI

II. — L'Honneur

J'ai maintes fois saisi au vol, dans les salons ou dans la rue, le regard méprisant, meurtrier, que jette une femme à une autre femme dont la toilette lui plaît trop ; mais jamais encore je n'avais eu l'occasion d'observer de quel œil une maîtresse trahie assassine sa rivale qu'elle a surprise nue. Celui de lady Ventnor émit de tels effluves et darda sur Mlle Gismonda Brissot une si foudroyante volonté homicide, que je m'étonnai de voir toute cette électricité se perdre : je pensais que la pauvre petite en dût être tuée raide, comme d'un coup de feu à bout portant. Elle survécut, mais elle fut humiliée, je dirais même ridicule, si je n'avais été le seul à pouvoir rire, qui n'en avais guère envie. Mme la marquise de Ventnor jugea cette revanche suffisante, dit, de l'air le plus naturel, à M. de Courpière ce qu'elle était venue lui dire, et se retira, sans témoigner autrement qu'elle eût remarqué quoi que ce fût d'insolite. Elle ne parut point davantage s'en ressouvenir. Moi qui la connais, au point de surprendre ses velléités qu'elle ignore, j'étais averti par une inquiétude sourde qu'elle brûlait secrètement de se venger. Mais comment? Je ne pouvais pas croire qu'elle eût la prétention de rendre à Maurice la pareille. Il était, à cet égard, encore plus tranquille que moi. Il se flattait de l'avoir matée, lui savait gré de n'avoir pas crié sous l'outrage, et n'y pensait plus. Il s'occupait maintenant d'organiser une existence, où sa dignité nouvelle de directeur d'un grand journal devait apporter forcément quelques modifications.

La première fut que M. de Courpière compta désormais dans le Tout-Paris. Bien que les frontières s'effacent, il y a encore une différence entre le monde et le Tout-Paris. Le monde est comme un cercle où l'admission est trop facile, mais où la formalité du ballottage subsiste ; au lieu que, dans le Tout-Paris, il n'y a qu'à s'inscrire, on n'a même plus besoin de parrains. Le Tout-Paris est encore plus malaisé à définir que le monde. Je dirai que c'est un lieu vague où l'on fait devant n'importe qui ce que les gens du monde font devant une galerie nombreuse, mais, somme toute, entre soi. Un homme du monde, qui passe au Tout-Paris, déchoit. M. de Courpière, qui n'avait jamais été que du monde, subit de propos délibéré cette déchéance, pour des motifs que j'approuve.

Il estimait qu'on ne doit jamais faire les choses à moitié. Je gage que, s'il se fût adonné à l'industrie, il n'eût pas choisi celle du verre, qui ne déroge point, mais qui rapporte peu : il eût choisi carrément un commerce plébéien, et profitable. Il faisait du journalisme : il n'entendait point le faire en amateur. Il n'avait pas honte de son métier.

Mais il se proposait aussi, ne l'oublions pas, de ressusciter Mme la marquise de Ventnor. Il devait donc la retirer de son milieu d'ombres, et la mettre dans un milieu en train de vivre. Le seul qui pût convenir à une ci-devant Solférino était le Tout-Paris. Elle n'en avait point fait partie de son temps, car cela n'existe que depuis la Guerre. Elle se résigna de bonne grâce à un traitement dont elle ne méconnaissait pas l'utilité ; et malgré l'ennui effroyable de cette fonction, elle consentit à se montrer avec Maurice à toutes les répétitions générales, à tous les vernissages, enfin partout, comme on disait alors, où était « le mouvement ». Quand, par hasard, ils avaient une soirée libre, ils allaient la bâiller à Montmartre, au lieu de rester au coin du feu, comme je l'eusse préféré : car ils m'emmenaient.

Chaque fois que nous y allions ensemble, mon unique divertissement était d'observer la marquise ; je voyais bien qu'elle n'oubliait pas, et qu'elle nourrissait un dessein de

Suite, voir La Vie Parisienne *n° II.*

vengeance patient, mais inexorable. Son attitude était singulière dans ces établissements. Les honnêtes femmes, qui viennent là par curiosité, ne s'y tiennent pas beaucoup mieux que les filles, qui viennent y exercer leur métier; quelquefois même beaucoup plus mal; enfin, il n'est point facile de distinguer les unes des autres, surtout si l'on regarde à l'habillement. Lady Ventnor a naturellement l'air d'une impératrice, et comme les grands littérateurs qu'elle a fréquentés autrefois lui ont inoculé un romantisme dont elle ne guérira jamais, elle prenait volontiers les allures d'une Messaline en bombe dans le quartier de Suburre. Cette ressemblance ne laissait pas d'être inquiétante pour M. de Courpière. Il le flairait, quoiqu'il traduisît sans doute la chose en d'autres termes: car il n'a jamais été bien ferré sur l'histoire ancienne, même anecdotique, et ce n'est pas moi qui allais lui apprendre si peu opportunément les frasques de Messaline et les délices canailles de Suburre. Mais il avait une façon soupçonneuse et menaçante de considérer sa maîtresse qui signifiait assez clairement qu'elle aurait tort de s'y frotter.

Je m'avisai de cela particulièrement un soir que l'on nous présenta un tout jeune homme qui commençait d'être célèbre par son talent pour tourner les couplets de revue. Je ne le désignerai pas par son pseudonyme, qui est trop connu, mais par son véritable nom, Jules Durand, qui ne risque pas de le faire remarquer. Il était alors sur le point de donner une revue nouvelle dans l'un des plus ignobles cabarets des boulevards extérieurs, où fréquente la haute société. Sachant l'influence qu'avait déjà prise le *Bien Public* sur les snobs, il tenait fort à obtenir la protection de M. de Courpière. Mon ami lui parla d'abord avec bonté. Mais Mme la marquise de Ventnor, qui commençait décidément de ressusciter plus que de raison et se retrouvait connaisseuse d'hommes, n'eut qu'à jeter la vue sur le personnage pour deviner en lui un de ces jeunes drôles altérés de parvenir, qui se vendraient pour une réclame, de toutes les manières que même les hommes ont de se vendre. Il était, comme ils sont tous, très intelligent, et elle n'eut point de peine à lui faire comprendre que ce n'était pas à Maurice qu'il s'agissait de plaire, mais bien à elle-même. La déclaration fut muette, mais si claire, que je baissai instinctivement les yeux une seconde, comme je les ferme malgré moi, quand j'assiste à une exécution capitale, à l'instant précis où le couperet tombe. Je le regrettai, car je dus perdre quelques détails de cette scène si intéressante. M. de Courpière, qui n'en perdit rien, d'autant qu'on ne se souciait pas de lui en laisser rien perdre, pâlit. Il cessa de parler à M. Jules Durand avec bonté; il devint cassant; et quand ledit Jules Durand se présenta le lendemain au *Bien Public*, il l'éconduisit sans politesse. En cette occurrence, M. de Courpière oubliait la sage résolution qu'il avait prise d'être professionnel, et commettait une faute d'amateur.

Cependant, la publicité que le vicomte croyait devoir donner à tous les actes de sa vie, même intime, commençait d'avoir des conséquences. Lui et Mme la marquise de Ventnor étaient traînés dans la boue. Il ne se passait point de jour que les gazettes scandaleuses n'interprétassent leur liaison avec malveillance, ou ne missent en chronique un épisode tiré du répertoire inépuisable de leur passé. Je vis avec indignation revenir sur l'eau des histoires que je croyais oubliées. Je les croyais même ignorées; mais, au fait, c'est moi qui le premier les ai consignées par écrit.

Je m'étais d'abord flatté que le vicomte et la marquise échapperaient à ce désagrément. M. de Courpière, en effet, qui différait de sauver la France, différait aussi d'employer l'injure et la diffamation, bien qu'il reconnût, en théorie, la nécessité rigoureuse de ces procédés. Le ton du *Bien Public* était mesuré, décent : je m'en réjouissais quant à moi, car c'est mon goût, mais cette modération ne servait de rien. Les aboyeurs, qui avaient présumé que M. de Courpière aboierait avec eux, et même donnerait le signal des aboiements, furent déconcertés, quand ils virent qu'il imposait à ses rédacteurs les usages de la bonne compagnie d'hier, et qu'il ne parlait pas le langage du père Duchesne ou des halles. Puis ils firent des gorges chaudes de ce qui leur paraissait une pose insupportable; et jugeant qu'il n'y avait plus de ménagements à garder avec ce faux-frère, ils se mirent à conter de lui, en des termes dont je ne salirai pas ces pages, toutes les horreurs que l'on en peut conter sans trop d'invention. Ils s'offrirent même le luxe d'en inventer.

Je fus d'autant plus ému que la médiocrité de ma situation ne me mettait pas à l'abri des éclaboussures. J'ai des faiblesses bourgeoises, et ne sais point supporter d'une âme égale que l'on m'accuse tous les matins de crimes ou de délits, fussent-ils peu vraisemblables. Enfin, j'ai le sentiment de l'honneur; et quand un journal plus royaliste que le roi, surtout plus catholique infiniment que le pape, nous imputa, à Mme la marquise de Ventnor, à M. le vicomte de Courpière et à moi-même, des abominations que je me garderais de répéter ici (d'autant que je suis bien tranquille : pas un de mes lecteurs ne saurait avoir une assez sale imagination pour se les figurer), je m'élançai dans le cabinet à coucher de Maurice et lui demandai ce qu'il pensait faire; car il était le plus visé, je devais lui céder le pas; mais j'étais bien résolu de marcher dès qu'il m'aurait donné l'exemple, comme je ne doutais point qu'il ne le fît.

Je me trompais. Il m'accueillit avec beaucoup de froideur. Il me déclara que son éducation de journaliste n'était pas encore assez avancée pour que ces sortes d'outrages lui fussent indifférents, mais qu'elle l'était suffisamment, grâce à Dieu, pour qu'il se maîtrisât et remît les choses au point.

— Moi aussi, me dit M. de Courpière, j'ai le sentiment de l'honneur. Je m'y connais, et il me semble que tu peux m'en croire. Je trouverais puéril de relever ces gentillesses, dont les auteurs seront probablement mes meilleurs amis dans cinq ou six mois.

Je ne pouvais nier qu'il n'eût raison, mais je m'étonnais un peu qu'il eût raison de la sorte en présence de Mme la marquise de Ventnor. Les femmes, surtout de ce temps-là, n'aiment guère que les hommes épiloguent sur les injures qu'ils essuient : elles préfèrent qu'ils se battent. Lady Ventnor approuva cependant Maurice, et je reconnus à ce trait nouveau qu'elle devenait furieusement contemporaine. Elle me dépassait; car j'ai, sur ce chapitre, des idées de l'autre monde. Je repartis à M. de Courpière que chacun est libre d'agir à sa guise, que j'allais calotter l'auteur de l'article, et que je le remerciais bien de ne point réclamer la priorité qui lui était due.

Il me dit sèchement :

— Va calotter ce polisson, mais je ne puis avoir l'air de t'approuver puisque je ne t'imite pas : je t'avertis donc que je ne te servirai pas de témoin.

Je lui répliquai que je ne lui demandais rien, mais j'eus la sottise d'être peiné de son refus; et comme je n'étais pas de bonne humeur, je m'adressai à deux tranche-montagnes qui n'ont pas la réputation d'arranger ces affaires-là. Ils obtinrent, des témoins de mon adversaire, des conditions féroces : quatre balles à vingt mètres, mesurés au cordeau, et le commandement à la seconde.

Je ne suis pas personnage de premier plan : je ferai donc à mes lecteurs grâce de ma psychologie en cette conjoncture, et je glisserai sur cet épisode, dont le dénouement est su d'avance, puisque je suis là à l'écrire, tranquillement. Ce fut un duel assez peu parisien. Nous n'eûmes pas plus d'une cinquantaine de spectateurs, et je ne comptai que trois appareils cinématographiques braqués sur nous. Je ne tirais pas mal, l'autre non plus. Je le connaissais trop peu pour lui en vouloir, et il ne me connaissait pas du tout; mais, quand on a un pistolet dans les mains et un homme en face de soi, il serait inhumain de ne pas viser. Nous visâmes de notre mieux. Un bon coup de vent écarta nos quatre balles qui ne firent de mal à personne.

Je ne saurais dire si j'eus après cela le sentiment que mon honneur était satisfait, mais je sentis un grand contentement de vivre, et il me fut pénible de n'avoir auprès de moi personne pour m'en féliciter. Je rentrai chez moi en maugréant

MELI-MELODIES

Dessins de L. Burret



La belle et élégiaque baronne de Saint-Persil n'aime que le CHOPIN.



Fraülein préfère le VERDI.



La tendre comtesse d'Ellébore se pâme aux opéras de MASSENET.

La nébuleuse Bertha ne se plait qu'en compagnie de WEBER.



Le sémillant Teddy a une préférence pour WALDTEUFFEL.



La sévère marquise de Viroflay a un culte pour WAGNER.



Mais le marquis, lui, ne comprend que le DELIBES.

Aux mélancoliques convient la douloureuse mélopée de BELLINI.



La froufroutante Mlle Bergerette frétille aux trilles de PAGANINI.



La musique de BIZET *bouleverse l'excellent M. Prune.*

Les jolies soupeuses raffolent de BRAHMS.



Le trottin se contente du GOUNOD *des cours.*



Tandis que son ainée proclame les bienfaits des cours... de GUSTAVE CHARPENTIER.

*Mais il n'y a encore que l'*OFFENBACH *pour faire oublier au général Beaupoil la goutte et la vieillesse.*

contre M. de Courpière, qui aurait bien pu se déranger. Je n'étais pas plus tôt à la maison que je reçus la visite la plus imprévue, la plus incroyable. Mon valet de chambre m'annonça lord Ventnor, débarqué d'Angleterre le matin même! Ce vieillard inquiétant fut toujours scrupuleusement poli. Il se souvenait que je l'étais allé voir l'été dernier, et qu'il m'avait gardé vingt-quatre heures dans sa villa de l'île de Wight, où les gens soucieux du qu'en-dira-t-on évitent de se hasarder. Il eût considéré qu'en tout état de cause il me devait sa première visite, mais il ne me l'eût faite que deux heures plus tard si les feuilles de ce matin ne lui avaient appris mon duel.

Il m'apportait ses félicitations, qu'il assaisonnait d'ironie, comme font toujours les Anglais, qui ne veulent pas prendre nos duels au sérieux, même en cas de mort d'homme. Il m'accabla d'amitiés, mais il se moqua fort de mon *bad shooting*. Il avait pris sur mon bureau un couteau à papier, qu'il faisait mine de pointer vers un imaginaire ennemi, il imitait le bruit de la détonation, et pouffait de rire à l'idée que j'avais risqué ma vie et celle d'un autre dans une épreuve si ridicule. Je ne lui en étais pas moins reconnaissant; mais je me demandais : « Qu'est-ce qu'il vient faire ici? »

Je lui fis l'honneur de croire qu'il venait prendre la défense de la marquise, de qui après tout il était le mari et le protecteur légitime. Mais ce sont là procédés de chevalier français, qui ne se rapportaient guère à son mépris du duel. Je finis par comprendre qu'il venait tout bonnement faire la fête avec nous, mener notre chienne de vie de journalistes, qui, à distance, lui avait dû paraître désirable, et que, ne pouvant plus être du Tout-Londres, par suite des démêlés qu'il avait eus jadis avec la justice anglaise, il aspirait à être du Tout-Paris. J'espérai qu'il s'en tiendrait là et ne se mêlerait pas de sauver la France, lui aussi : je trouvais déjà notre bataillon de sauveteurs assez étrangement composé sans cette unité de surcroît!

Lord Ventnor était déjà instruit des moindres choses de cette vie parisienne où il débutait. Il savait par exemple où était le mouvement aujourd'hui même. Il me l'apprit, car je n'avais pas eu le loisir de m'en informer. C'était ce soir la répétition générale de Jules Durand, au cabaret-théâtre du boulevard de la Chapelle.

— Voilà, me dit-il, une excellente occasion de vous détendre les nerfs et d'oublier vos émotions.

Je pensai que nous serions quatre, dont le mari, dans la loge du journal, et la mine de M. de Courpière me divertit par avance. Je lui en voulais de plus en plus : il ne m'envoya sa carte, avec un mot de compliment, que vers six heures! Je jugeai de ma dignité de ne rien répondre, de dîner seul, et de ne le revoir qu'au théâtre, où j'arrivai vers neuf heures et demie, comme la revue venait de commencer.

Je doute que les spectateurs de ces sortes de pièces y comprennent rien à partir de la troisième représentation. Mais le soir de la première, quand tous les gens que l'on caricature en scène sont dans la salle, j'avoue que le spectacle pourrait être aristophanesque, si seulement les auteurs avaient un grain du génie d'Aristophane, et remuaient l'ordure comme lui, sans verser jamais dans la grossièreté. Ils y réussissent rarement, et c'est pourquoi, je suppose, les revues m'ennuient. Je ne saurais même prendre plaisir à observer la physionomie des malheureux que l'on daube, quand leurs doubles paraissent sur le plateau, et je ne trouve pas qu'ils fassent preuve de tant d'esprit en ne se fâchant point : car je me demande ce qui leur arriverait s'ils se permettaient de se fâcher et s'ils jetaient des pommes cuites aux cabotins qui les singent.

Moins difficiles que moi, M. le vicomte de Courpière et Mme la marquise de Ventnor semblaient prodigieusement s'amuser. Le marquis s'amusait de confiance, parce qu'il ne concevait rien de si parisien qu'une salle de barrière peuplée d'habits noirs. Mais il fut bientôt le seul à s'amuser dans notre loge, car un autre Courpière et une autre lady Ventnor venaient de sortir des coulisses, et débitaient, devant le trou du souffleur, des obscénités entremêlées de danses et de couplets. Je ne puis rendre compte de cette littérature. Me voilà encore obligé, à mon vif regret, de faire le bégueule. Je ne saurais non plus citer le rondeau qui terminait la scène, même en le récrivant, comme les historiens d'autrefois récrivaient les discours prononcés à l'assemblée du peuple, pour éviter une disparate de style et les fondre avec leur récit. Il me suffira de dire que l'essentiel du refrain était un mot ignoble : le mot qui désigne, dans ces quartiers-là, les hommes qui usent des mêmes moyens de subsistance que M. de Courpière; et je ne prononcerais pas ce mot pour tout l'or du monde, après avoir réussi à écrire trois volumes entiers de ses mémoires sans le lâcher une seule fois, ce qui est même, entre parenthèse, un assez joli tour de force. Pour comble, le rondeau fut bissé. Tous les regards étaient tournés vers notre loge. Ce public de répétition générale n'est pas méchant à proprement parler, mais il est gaîment féroce.

Lord Ventnor, qui voulait « s'en fourrer jusque-là », nous emmena souper après le spectacle, et nous eûmes grand'peine à obtenir que ce ne fût pas à l'Abbaye de Thélème ou chez Maxim, mais chez Paillard et en cabinet particulier. Nous pûmes du moins causer. Maurice déclara d'abord que cela ne se passerait pas ainsi. Comme il raisonne volontiers, il n'est jamais à court d'arguments pour se contredire, et il me démontra qu'on ne doit pas se laisser injurier par un faiseur de revues, aussi rigoureusement qu'il m'avait démontré l'avant-veille que les insultes d'un journaliste n'ont aucune importance. Son meilleur argument, qui me parut bon, était qu'il mourait d'envie de casser la figure à Jules Durand et lady Ventnor, qui avait été de son avis pour le journaliste, fut encore de son avis pour le Durand.

M. de Courpière ne pensa pas une minute que je pusse balancer de lui rendre le service qu'il m'avait refusé la veille, et il me requit d'être l'un de ses témoins, avec l'un des témoins de profession qui m'avaient moi-même assisté. Nous allâmes chez M. Durand à une heure après midi. Nous le trouvâmes qui se levait. Il nous reçut en faisant sa toilette, — assez sommairement, — nous assura qu'il n'avait pas outrepassé ses droits de fabricant de revues, refusa de constituer témoins, et finit même par nous mettre à peu près à la porte, sous prétexte qu'il n'avait que le temps d'aller à son théâtre, où l'on devait faire des raccords toute la journée. Nous fûmes rendre compte de notre mission à Maurice; qui dit simplement : « Bien », mit son chapeau, et nous pria de l'accompagner jusqu'à ce bouis-bouis.

Nous attendîmes patiemment, durant trois heures, sur le trottoir, que M. Durand voulût bien sortir. Quand il parut, Maurice l'appela, pour ne le pas prendre en traître, et tout aussitôt lui administra, non pas un soufflet, mais une volée de coups de poing qui valaient bien trois louis la chaise au premier rang d'un ring. M. Durand riposta, et les deux boxeurs roulèrent dans le ruisseau. Mais j'ai dit que M. de Courpière, avec des apparences frêles, a une force d'hercule : les apaches du quartier, qui s'étaient amassés autour de nous, eurent lieu de lui faire une ovation, qui ne fut interrompue que par l'arrivée des agents, qui conduisirent Maurice et Jules au poste. Après les explications et les procès-verbaux, l'on nous rendit notre client, vainqueur du match, mais en piteux état, les vêtements en loques, et couvert de crotte de la tête aux pieds.

Il n'en reçut pas moins une deuxième ovation, de tous nos collaborateurs, quand il rentra aux bureaux du journal. Mais je pense qu'il fut encore plus sensible à l'accueil que lui fit le ménage Ventnor. Le vieux lord se moque des escrimeurs, mais il est plein de considération pour les hommes qui se défendent avec leurs poings. Il faut croire que la marquise entendait aussi l'honneur à l'anglaise. Je m'étais étonné l'autre jour de la voir si peu superstitieuse du duel; je la voyais à présent saisie d'admiration et de crainte, humble devant celui qui venait d'être le plus fort; et je me dis que M. de Courpière avait pris cette fois le bon chemin pour la mater, en assommant de coups le premier homme sur qui elle eût hasardé de lever les yeux.

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT.



LA RENTRÉE



ADMÈTE

La classe de lettres, au lycée Fouquier-Tinville. La salle est déserte, et pourtant habitée, car des ombres augustes de personnages classiques y sont rassemblées. Elles sont groupées dans l'attitude de la désolation et leurs visages inclinés rappellent ces « têtes sans force des morts » *dont parle Homère. Amères aussi sont les paroles qui sortent de leurs lèvres pâles.*

On entend beaucoup de bruit dans les salles voisines, qui sont consacrées au droit usuel, aux langues, aux sciences naturelles et à la morale. Des explications de professeurs et des récitations d'élèves coupent, par instants, la conversation des augustes ombres.



ULYSSE

ADMÈTE, *levant les bras au ciel.* — Φεῦ, Φεῦ, Ἐῆ, Οἴμοι! C'est donc en vain que ma chère épouse Alkestis s'est sacrifiée pour me laisser la vie et pour nous donner à tous deux l'immortalité! Cette année, mes amis, notre classe est déserte, aucun élève ne s'est montré curieux de nous connaître, nous allons disparaître de la mémoire des hommes!...

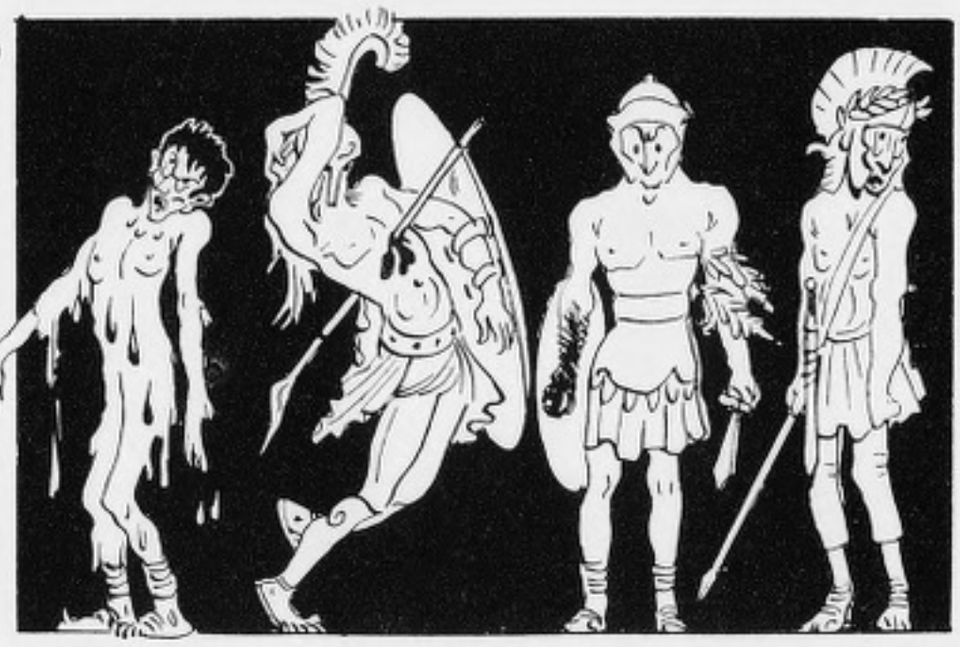


MÉNÉLAS

— Nous disparaîtrons tous, s'écrie MÉNÉLAS, et c'est ma foi tant mieux : je suis tellement las de m'entendre appeler...

— Qu'aucune espérance ne reste en nos âmes! interrompt en ricanant DIOGÈNE LE CHIEN. Il faut avouer que nous avons un peu abusé de l'attention et que nos petites aventures et nos petites vertus ont fait plus de poussière qu'il n'était raisonnable. La turlutaine malpropre qui me prit d'habiter un tonneau, — ou plutôt une jarre, — la mauvaise blague que je fis en feignant de chercher un homme avec ma lanterne, l'insolence de syndicaliste avec laquelle je priai le roi Alexandre de se retirer de mon soleil, cela dépassait-il la moyenne des nouvelles à la main d'aujourd'hui?...

« Et, parmi vous tous qui m'entourez, n'y en a-t-il pas qui ont acquis l'immortalité à peu de frais : Alcibiade en coupant la queue de son roquet, Crésus parce qu'il était fortuné, Artaban parce qu'il avait bonne opinion de lui-même, Aristide parce qu'il mourut pauvre, — ce qui arrive à bien d'autres..? A la bonne heure ceux qui ont fait le sacrifice d'eux-mêmes comme Régulus, Léonidas, Mucius Scævola ou Horatius Coclès!.. Cela vaut de servir d'exemple aux générations les plus reculées!...



RÉGULUS LÉONIDAS MUCIUS SCÆVOLA HORATIUS COCLÈS

On entend dans une salle voisine le professeur de la classe de morale (chargé de développer les qualités qui préparent le citoyen) :



LE PROFESSEUR DE MORALE

— ... Au monde ne devons-nous pas préférer notre continent, à notre continent notre patrie, à notre patrie notre famille, à notre famille nous-mêmes : l'égoïsme est donc, mes enfants, le

SOUVENIRS DE VACANCES : LA SUISSE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Dessins de L. Burrel



Vive la Suisse et ses montagnes, patrie des soldats fidèles, des coucous, des vaches, de Guillaume Tell et de Jean-Jacques!

Les routes helvétiques furent parcourues de tout temps par de nombreux [illegible] Annibal y promena ses éléphants et les hussards de Masséna firent valser les jolies S[illegible]



Le Premier Consul y organisa une excursion comme jamais l'illustre Cook ne pourra en faire.

Au XIXe siècle la Suisse, fut conquise par le légendaire John Bull.

Un explorateur célèbre, Alexandre Dumas, immortalisa autant que Guillaume Tell les vallées de la Suisse par ses *Impressions de Voyage*.



Ah! les charmants voyages en diligence d'autrefois, pleins de péripéties imprévues!...

Et les voyages de noce de nos grands-parents, qui, blottis amoureusement dans les chaises de postes, couraient d'auberge en auberge.



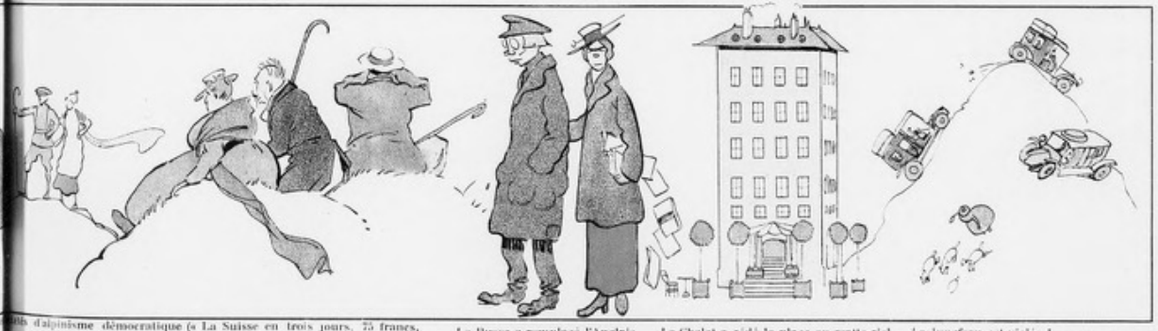
Car il y avait alors de pittoresques et patriarcales auberges, où l'on vous servait du *beefsteak d'ours* (c'est Dumas qui l'affirme!...)

Hélas! les glaciers n'entendront plus les gais refrains des excursionnistes d'antan... de ceux qui « voyageaient en zig-zag » au gré de leur fantaisie romantique.



Aujourd'hui, tous les Suisses sont guides patentés.

Tartarin a conquis les cantons helvétiques amenant à sa suite les touristes des Agences populaires et [illegible] cartes postales et boîte à musique-souvenir compris.)

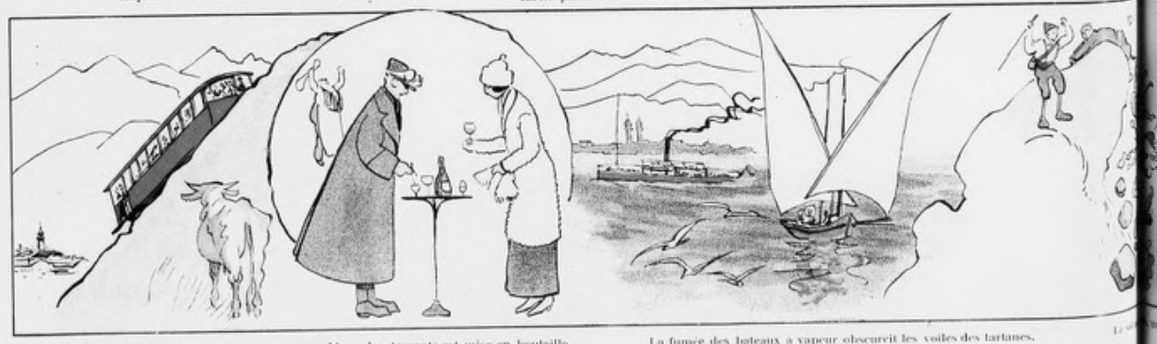


[illegible] d'alpinisme démocratique (« La Suisse en trois jours, 75 francs,

Le Russe a remplacé l'Anglais.

La Chalet a cédé la place au gratte-ciel

La Jungfrau est violée !



Le funiculaire escalade les cimes

L'eau des torrents est mise en bouteille.

La fumée des bateaux à vapeur obscurcit les voiles des tartanes.

[illegible] veillée sous les pas des excursionnistes.



Il y a bien encore le lever du soleil sur le Righi...

Mais bientôt les touristes passeront par-dessus les glaciers sans s'y arrêter. La Suisse est trop près!

dernier mot de la sagesse... Je vais vous lire un passage de M. Barrès, première manière, sur l'égotisme...

Régulus *et les autres héros.* — Hélas, hélas, nous n'aurions donc été que des dupes!...

Diogène. — On ne vous l'envoie pas dire!... Décampez les héros!... Les poètes seuls pourront rester, peut-être : la douceur de leurs vers est immortelle!... (*Il déclame.*)

... Nos patriæ fines, nos dulcia linquimus arva...
Ὦ λέκτρον ἔνθα παρθένει ἔλυσ' ἐγὼ.....



Le professeur de langues vivantes

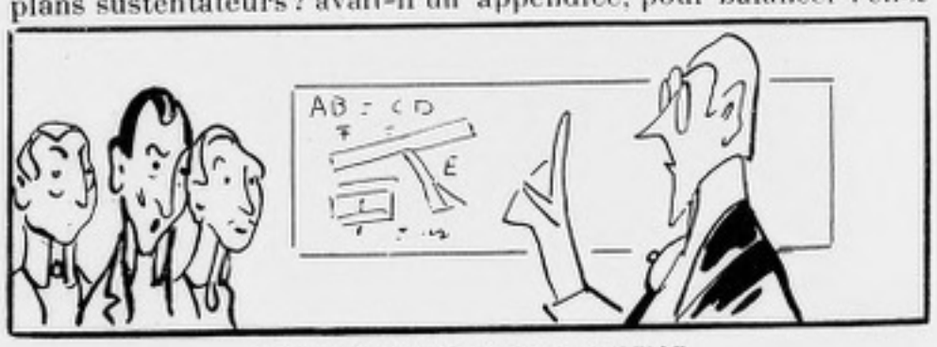
Le Professeur d'allemand, *dans la classe de langues vivantes.* — ... Wenn wo was los, er darf nicht fehlen... Brononzez pien afec le cosier, mes envants, et meddez y dout le zérieux gon doit à la langue dutesque, gui est zelle du gömmerce vutur...

Diogène. — Allez, Euripide et Virgile, déboulez mes amis, on vous a assez entendus... Nos légendes survivront peut-être, pour relever le discours de ces êtres sans poésie!



Euripide Virgile

Le Professeur de sciences naturelles, *à la cantonnade.* — Oubliez, mes enfants, l'absurde fable d'Icare, et ces ailes ridicules retenues aux épaules d'un jeune homme par de la cire; était-ce un ornithoptère, un hélicoptère ou un aéroplane? quels étaient ses plans sustentateurs? avait-il un appendice, pour balancer l'effet



Le professeur d'histoire naturelle

de la force centrifuge?.. et enfin la longueur de son vol et son brusque atterrissage ont-ils été mesurés à l'anémomètre?...

Diogène. — Tout s'efface, tout disparaît!... Que restera-t-il de nous?... Le droit romain seul a des bases indestructibles...



Le professeur de droit usuel

Le Professeur de droit usuel, *interrogeant un élève.* — Les nouvelles mesures de prohibition des armes vont-elles livrer enfin les citoyens respectueux de la loi aux coups des braves syndicalistes?

L'Élève. — Oui, Monsieur, les timides ventrus n'oseront jamais, même au péril de leur vie, braver la prison et l'amende dont se rient leurs adversaires. Comme les aristocrates de l'ancien régime avaient seuls le droit de porter l'épée, ainsi les liabouvistes-antipatriotes auront seuls, de leur propre autorité, l'avantage de serrer à toute heure sur leur cœur le fidèle citoyen Browning. .

. . . . . .

Le Prudent Ulysse. — Mes amis, le Grand Soir va bientôt tomber, je crois qu'il serait bon que nous nous retirassions.

Louis Morin.



La chute d'Icare

MUSIQUE MONDAINE

— La musique est l'art de...
— De quoi?
— De faire méthodiquement du vacarme.

Musique, invention infernale et divine qui fait pleurer d'ennui quand ce n'est pas d'émotion.

Souvent, la musique trouble moins que le musicien ou la musicienne : ensorcelant prestige d'une chevelure de prodige, d'un regard lointain, de cet air inspiré qu'ils se donnent tous!...

Il y a des femmes pour qui aimer la musique c'est écouter, ou regarder, tel ténor ou tel violoniste... comme d'autres pensent adorer Dieu en raffolant de leur confesseur.

Soirée artistique :

Ici, les exécutants, là, les exécutés... Les mains du virtuose, crabes pâles ou congestionnés, s'ébattent ou s'évertuent sur les dents d'ivoire du monstre. Des assistants font la grimace d'écouter et s'écrient en bâillant : « C'est divin! »

Et des harmonies si bizarres qu'on ne sait si le concert est déjà commencé ou si l'on en est encore à accorder les instruments, un humoriste murmure : « Si j'étais chien, j'aboierais. »

La musique est l'art de stimuler les conversations. Des gens qui ne se parlent jamais ont soudain mille choses urgentes à se communiquer.

Un point d'orgue. On croit que c'est fini... Silence!.. Ce n'est amusant de causer que lorsqu'on devrait se taire.

Avec la cacophonie exaltante, les bavardages reprennent de plus belle : des boucles postiches, des plumages, de faux toupets oscillent en mesure...

« Très bien!... charmant!... » Mais applaudit-on la symphonie qui vient enfin de cesser? ou l'apaisant silence qui lui a succédé?

Si après surmenage, ils devenaient muets!... Mais non, ils deviennent faux.

(C'est aux pianos que je pense.)

Une partition dont on dit qu'elle contient de jolies choses (le *quatuor*, la *marche* ou la *cavatine*) est comme une fille dont on ne mentionne que la jolie taille ou les belles dents : ne pas parler du reste est en faire la pire des critiques. A. S.

L'INDIFFÉRENTE



Ophélie a l'intérieur de ses yeux bruns si limpidement blanc que, à en croire le dictionnaire, on dirait du lait, de la neige ou des pétales de marguerite ; ses cheveux courts et bouclés sont d'un blond fatigué, et il lui est pénible de beaucoup parler, tant elle a la bouche minuscule.

A toute cette fadeur physique, Ophélie ajoute l'indifférence et si elle a bien voulu m'aimer, une heure après que je l'eus connue, c'est moins, j'en suis sûr, par défaut de vertu que par insouciance. J'appréciai tout de suite les avantages d'une semblable maîtresse ; je ne tiendrais pas à elle et je n'avais pas à redouter qu'elle pût tenir à moi. Il y a des journées claires où l'on part, dès le matin, à la campagne, sans penser à prendre un parapluie, et ainsi il y a des aventures où l'on s'engage sans penser à se prémunir d'amour, c'est-à-dire de méfiance.

Les débuts de cette liaison eurent tout lieu de me satisfaire. Ophélie n'avait pas de désirs à elle. Si je souhaitais de me promener, elle allait aussitôt mettre son chapeau, sans objecter la fatigue, le soleil, la pluie ou l'attente d'un appel au téléphone ; si je voulais aller au théâtre, ce n'est pas ce soir-là, justement qu'elle était fatiguée ; bien plus ! elle ne préférait jamais le café-concert à l'Odéon, sachant combien m'irritent les huit danseuses anglaises habillées en poupées, les invariables plaisanteries sur nos anatomies, et combien je goûte, au contraire, les spectacles un peu ennuyeux.

Elle m'accompagnait encore, sans mot dire, dans mes visites aux musées, ne me proposant pas d'aller à Grévin quand une fantaisie me prenait de parcourir le Louvre, et là, il ne lui arrivait jamais d'exprimer un autre goût que le mien.

Une fois seulement, dans une exposition privée, elle préféra les bruyères de Didier-Pouget à un portrait de Rembrandt — mais je sus la convaincre de son erreur.

Ceci dura trois mois ; je ne vous dirai pas que ces trois mois furent émouvants. Le charme de cette docilité devint bientôt irritant. Ophélie ne se disposant pas à me contrarier, j'en vins à lui proposer des choses contre quoi j'espérais qu'elle se révolterait. Elle demeurait impassible, et j'en fus réduit pour rendre l'existence acceptable à me contrarier moi-même ; je ne sortis plus lorsque j'en eus envie ; je me mis à fréquenter assidûment les cafés-concerts et je fus un familier du musée Grévin où l'on ne sait pas si le gardien est en cire...

Mais, au bout du troisième mois, une grande lassitude me prit et je résolus d'en finir. Tout devait se passer sans cris et sans heurts, et quelques minutes devaient me suffire à congédier Ophélie comme quelques minutes avaient suffi à l'introduire dans mon existence. Un matin donc, au saut du lit, ayant renoncé à trouver aucun sujet de mécontentement, je lui dis, à brûle pourpoint :

— Voici quelque temps déjà, Ophélie, que nous sommes ensemble. Tu sais que je ne suis pas homme d'habitudes. J'aime la fantaisie, et je crois qu'il est temps de nous séparer.

Elle coiffait ses cheveux ourlés, et ne s'interrompit pas, pour si peu, mais, à ma grande surprise, elle répondit :

— Non.

— Allons ! continuai-je, en usant d'arguments poncifs, brisons-là, doucement. Nos souvenirs n'en seront que plus précieux.

Le peigne s'était accroché dans ses cheveux, et Ophélie, tout en s'occupant de les démêler, me répondit : « Non » pour la seconde fois.

Alors je réfléchis que, somme toute, elle était femme et que toute rupture a ses exigences.

— Bien sûr ! Nous n'allons pas nous quitter ainsi ! J'ai mis de côté une petite somme que je te destine.

Avec un désintéressement parfait, elle me répondit, sans colère,

— Je n'en veux pas.

Aussitôt, je songeai à des considérations d'amour-propre, si importantes pour une femme après les considérations d'intérêt.

— Ne crois pas, mon amie, lui dis-je, que je me donne des airs de t'abandonner. Non, nous arrangerons une histoire. Aux yeux de tout le monde, c'est toi qui m'auras quitté. Tu pourras dire que je suis ivrogne et que je te battais.

Pour la quatrième fois, en rangeant ses bigoudis qui ressemblent à des caramels mâchés, Ophélie me répondit :

— Non.

Ni l'intérêt, cette sensibilité des bourses pauvres, ni l'amour-propre, cette sensibilité des cœurs pauvres? Quoi donc? La crainte de rester seule, peut-être?

— Il n'y a pas que moi sur terre, repris-je, Georges te trouve très à son goût et voilà un remplaçant trouvé pour peu que tu le veuilles.

L'invraisemblable « Non » ne quittait plus les lèvres étroites d'Ophélie.

Cette fois-ci, j'en ressentis une fierté : mes yeux clignèrent de plaisir. Était-ce possible? J'avais accompli dans le cœur nonchalant d'Ophélie cette révolution? Ophélie tenait à moi ; Ophélie m'aimait ! Cette pensée me réconforta. Je m'approchai d'elle, je lui pris les mains, et la regardant dans le blanc des yeux, je lui demandai avec cet accent enfantin qui convient si bien aux paroles graves :

— Alors, tu m'aimes?

Ophélie ne fit pas un geste, mais lentement, en prévision, sans doute, du long voyage qu'elle allait faire faire à ses mots, elle dit :

— Non, je ne t'aime pas ; non, je n'ai pas besoin d'argent ; non je n'ai pas peur de rester sans amant. Georges n'a pas, comme toi, le nez en l'air ni les oreilles décollées ; et puis, il n'y a pas que Georges ; Victor, lui, a de l'esprit. Mais justement, j'ai peur de m'attacher à eux, tandis que je suis habituée à toi : je sais que je ne t'aimerai jamais.

Ophélie, — pouvais-je le prévoir? — l'apathique Ophélie tenait à son indifférence.

HERELLAUT.

PETIT ESSAI DE GÉOGRAPHIE PSYCHOLOGIQUE

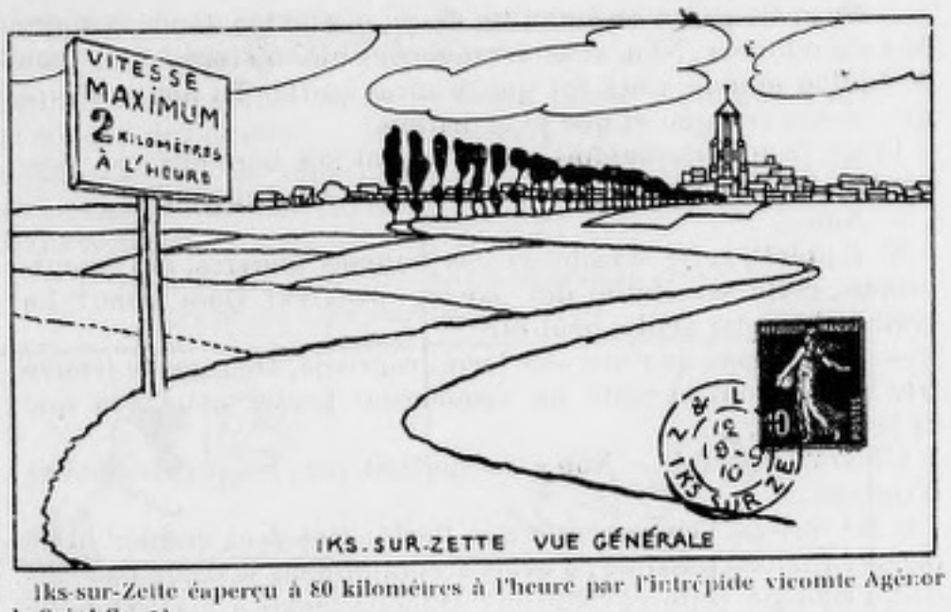
ou le caractère révélé par les Cartes Postales



Le souvenir qu'a emporté de Iks-sur-Zette le député de la circonscription.



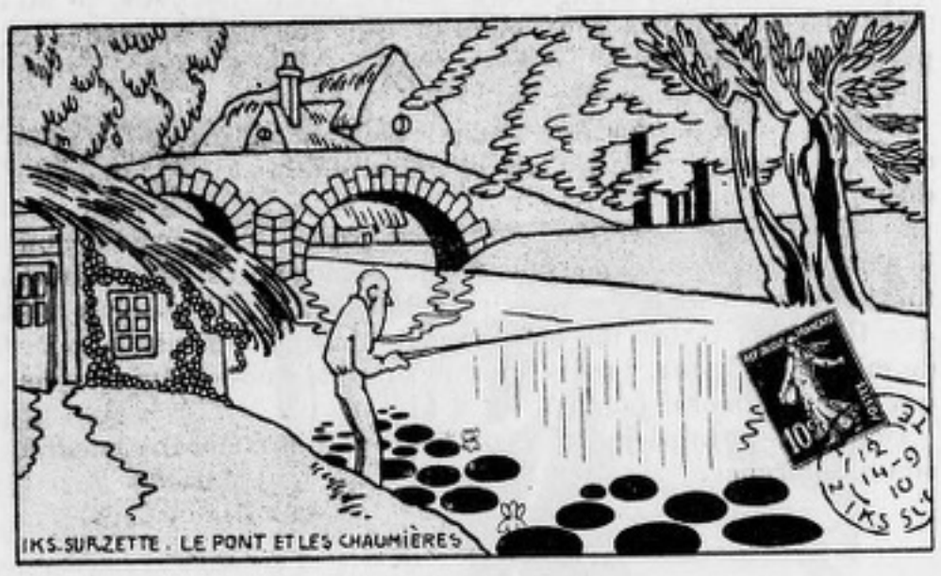
Impression pastorale du même village sur le président du syndicat de l'alimentation.



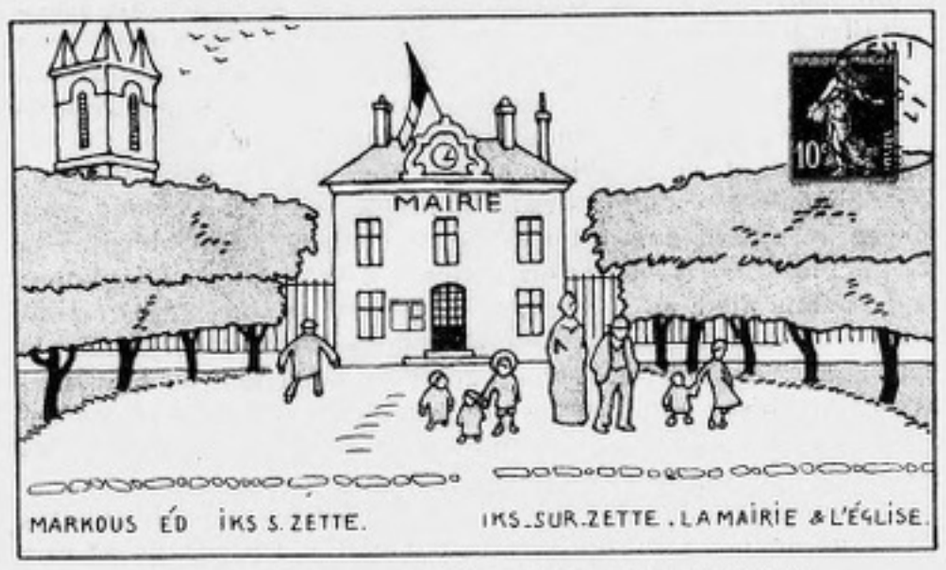
Iks-sur-Zette aperçu à 80 kilomètres à l'heure par l'intrépide vicomte Agénor de Saint-Cajo.



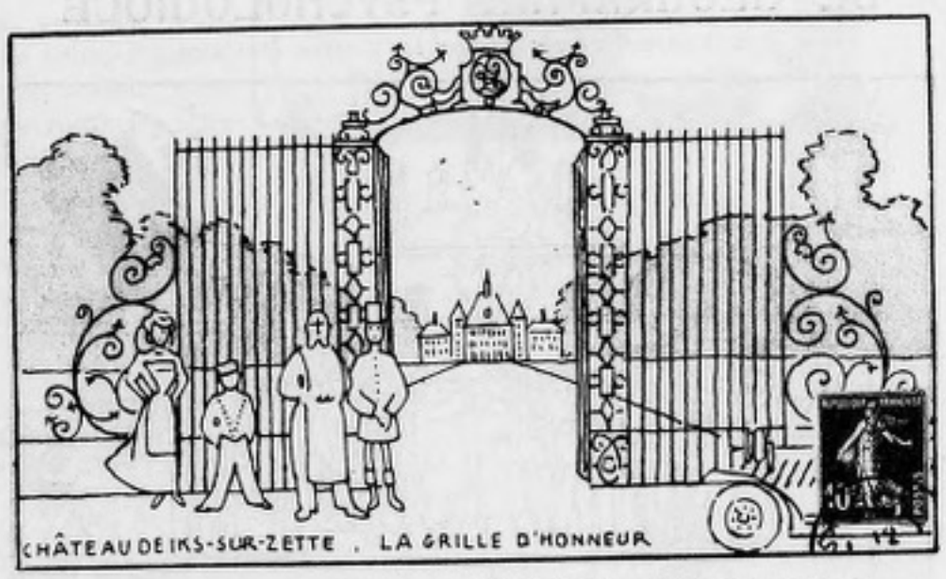
Iks-sur-Zette, vu par un professeur de rhétorique du lycée Marat.



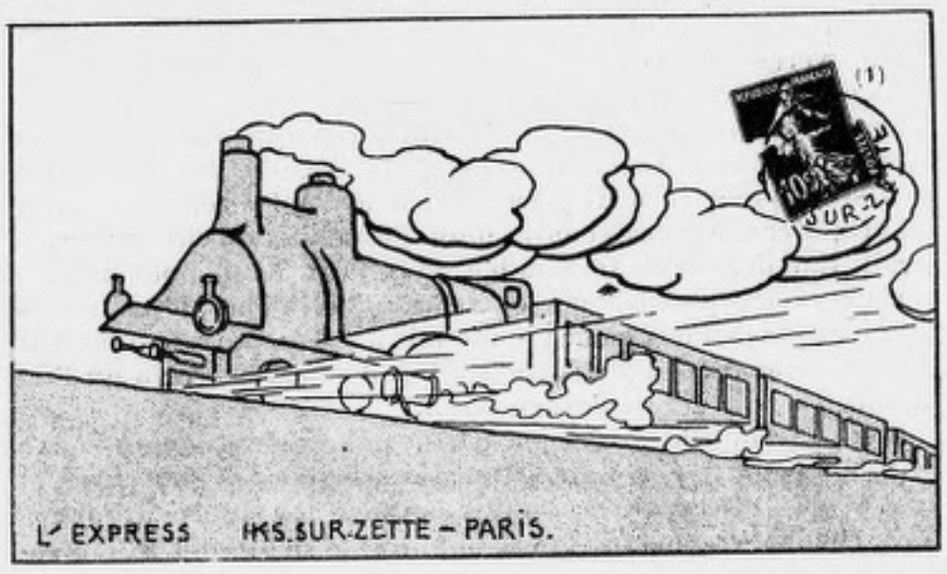
Le même village vu par le commandant en retraite Vertgoujon.



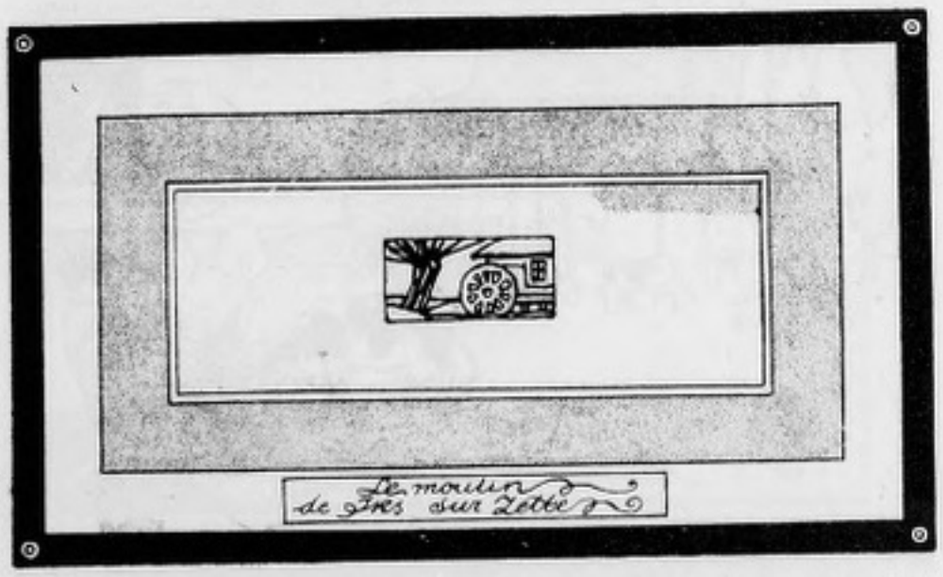
Souvenir d'un receveur de l'enregistrement en vacances.



Ce que le baron Verdier-Durand de Saint-Ecu voit à Iks-sur-Zette



La carte-postale de la Parisienne, à qui tous les Iks-sur-Zette sont indifférents après trois mois de campagne entre sa belle-mère et son mari.



Souvenir aquarellé de Iks-sur-Zette, par une jeune demoiselle à marier, douée de tous les arts d'agrément.

POUDRE DE RIZ

Elle-même, Poudre-de-Riz !
Patte blanche, ventre d'hermine,
Nez frais, langue rose, une mine
Mélancolique où je suis pris.

Et dormeuse ! Comme à Paris...
Sur mes genoux elle rumine,
Ronronne, rêve ou m'examine
Par la fente de son œil gris.

La nuit pourtant elle s'éveille,
Se fait belle et, dressant l'oreille,
Bondit courir le guilledou...

Le matin, si rien ne la presse,
Elle me revient, Dieu sait d'où....
C'est ma chatte ou bien ma maîtresse ?

EMILE V.



Celles qui veulent arriver

III. — Pour devenir « Sociétaire »

N'ayant pas obtenu le moindre accessit au Conservatoire, étant, par surcroît, dépourvue det oute espèce de talent, Ermeline Marsol voulut naturellement entrer au Théâtre-Français. Et, chose fort banale, elle eut cette ambition dès le soir où, pour la première fois, elle monta sur les planches, au Tréteau-Républicain.

Ermeline débutait dans un rôle de « cocotte chic » : son chapeau, sa robe, son collier de perles méritèrent les éloges de la critique. Pareil succès légitimait les plus hautes espérances. Mais Ermeline était naïve autant que belle. Un jeune cabot qui jouait avec elle et qui voulait « se l'envoyer » lui dit, après avoir reçu la confidence de ses ambitions :



— Tu sais, je suis très bien avec Claretie !

— Avec l'administrateur général ?

— Avec Jules, oui : nous nous tutoyons. Alors, tu comprends... C'est très facile : je lui dirai un mot et ce sera fait tout de suite.

— Oh ! quel bonheur !...

— Seulement, il faudra que tu lui récites quelque chose, le *Songe d'Athalie*, les *Imprécations* ou le *Baptême du petit ébéniste*. Viens répéter ça chez moi, demain à trois heures.

Ermeline y alla... Et il y eut, en effet, quelque chose de fait tout de suite, mais non ce qui avait été convenu.

Un journaleux, critique dramatique de *L'Echo du XXIe arrondissement*, connut bibliquement Ermeline parce qu'il prétendait connaître laïquement le ministre de l'Instruction publique.

Quelques aventures de ce genre rendirent la jeune ambitieuse un peu moins crédule. D'ailleurs, une vieille dame, — moitié artiste, un quart poétesse et un quart proxénète, — lui tint ce discours :

— Ma petite, il y a deux sortes de femmes qui entrent au Théâtre-Français : celles qui ont eu du talent en province ou à l'Odéon et celles qui ont des amants influents. Qu'est-ce qu'un amant influent ? C'est parfois un haut personnage politique, parfois un gros financier, et plus souvent un bonhomme quelconque qui a du toupet.

— Que dois-je faire ?

— Travailler... Je ne veux pas dire qu'il vous faut apprendre des rôles et travailler votre diction. Non, le vrai travail pour une jolie ambitieuse comme vous, c'est l'amour. L'amour conduit à tout, à la condition de savoir s'en servir.



— Par où dois-je commencer ?

— Essayez de la politique.

***

Ermeline n'eut pas de peine à être très bien, puis au mieux, avec Livarel, le rapporteur du budget des Beaux-Arts. C'était, si j'ose dire, un coup de maître... Livarel ne régnait-il pas dans les théâtres subventionnés ?

Hélas ! Livarel ne tint pas ses promesses : l'habitude ! Et puis, juste au moment où peut-être il aurait pu agir, il se fit honteusement blackbouler. Pas de chance ! Un député méridional qu'on disait ministrable et qui sentait l'ail, un sénateur fatigué qui avait connu Gambetta et qui avait la passion des souliers vernis, un chef de cabinet et deux attachés se partagèrent les cinq à sept et les nuits d'Ermeline. Celle-ci leur disait parfois :

— ... Vous ne vous remuez pas assez.

Et ils se remuaient aussitôt avec un grand zèle, mais le résultat n'était pas celui qu'attendait la pauvre enfant.



— Il vous faudrait, disait la conseillère à Ermeline, connaître un ministre, voire le Président de la République.

— Comment faire ?

— Ah ! si vous étiez née dans le Lot-et-Garonne !... Essayez donc du financier. Les financiers, vous savez, ont les politiciens dans la main.

Ermeline fit la conquête du gros Steinhalz qui lui dit : « Tu veux ta loge au Français ?... En attendant, je te loue une avant-scène ». Le vieux Bigoudy lui déclara qu'au théâtre, il ne comprenait que les femmes qui montrent leurs jambes et qui chantent faux. Ermeline, vexée, le plaqua sans tarder... Quant au petit Strehli-bey, président des Fards ottomans, il lui offrit de la faire engager au Théâtre-Français... de Salonique.

— Décidément, soupira Ermeline, il est bien difficile de réussir pour une petite femme qui veut rester honnête...

***

— Puisque les politiciens et les financiers ne peuvent ou ne veulent rien, dit la vieille dame aux bons conseils, tâtez donc des diplomates. En France, on ne respecte plus que les ambassadeurs... et encore quand ils sont étrangers.

L'envoyé extraordinaire de S. M. le roi de Cerdagne agréa les charmes d'Ermeline.

— Vous me rappelez mon pays, lui dit-il avec l'accent de Brasseur dans le *Roi* : monts, vallées et forêts de Cerdagne, je les retrouve chez vous avec une émotion toute patriotique.

— Mon petit ambassadeur en sucre de pomme, vous devez avoir une influence fantastique...

— Je vous crois : je viens encore de taper la France de deux cent millions.

— Alors, faites-moi engager au Théâtre-Français... Cela ne coûtera à la France que trois cents francs par mois !

Le diplomate alla trouver M. Claretie, lequel lui répondit en prononçant pour la première fois de sa vie, ce mot :

— Impossible !...

— Et si je vous le faisais demander par le ministre des Affaires étrangères ?

— Ce serait très, très difficile.

— Par le président du Conseil ?

— Fort peu probable.

— Par le Président de la République?

— Assez aléatoire.

— Alors... par le roi de Cerdagne, mon auguste maître?

M. Claretie se leva, salua et dit :

— Le gouvernement de la République, — dont je suis ici le représentant, — n'a rien à refuser à un roi...

— C'est bien, répliqua l'ambassadeur : je vais faire le nécessaire...

Peu de temps après, le roi de Cerdagne recevait de son représentant un rapport lui représentant combien il serait utile pour sa politique de venir rendre visite, officiellement, à la République française : le terrain était préparé, l'heure était propice. Et de sa main, l'ambassadeur avait écrit en marge : « Une entrevue est ménagée à Sa Majesté avec le président du Sénat. » En termes diplomatiques, « président du Sénat » signifie « petite femme ».

Voilà pourquoi Sa Majesté vint à Paris l'an dernier. Le fidèle ambassadeur lui prêta Ermeline pour une nuit et reçut en échange le grand cordon de l'ordre de l'Éléphant jaune. Et quant le roi tint le cercle, il dit aux ministres, respectueusement inclinés :

— Je désire que Mlle Ermeline Marsol soit engagée au Théâtre-Français.

— Sire, il sera fait selon votre désir.

— En échange, je vous offre quelque chose...

— Oh ! Sire!...

— J'accepte de vous emprunter trois cent millions.

— Sire, c'est trop... Nous voulons dire « ce n'est pas assez ».

— Alors, ce sera cinq cent millions!...

Et si la nuit avait été bonne pour le roi, la journée fut excellente pour la République.

***

Ermeline fut donc engagée à la Comédie-Française. Elle avait trop d'amis dans la presse pour ne pas être traitée d' « espoir de la Maison ». Elle joua les pannes en hiver et les premiers rôles en été; M. Claretie l'appelait : « Ma chère enfant », M. Mounet-Sully lui prenait le menton et les petites camarades, bêtement arrivées par le Conservatoire, la traitaient de « grue »...

Mais, à travers ces aventures, Ermeline s'était formée : elle avait acquis cet abattage qui fait figure de talent, cette facilité qui a mine d'esprit et ce luxe qui passe pour de l'élégance. Elle ouvrit un salon politique : aujourd'hui, c'est chez les femmes de théâtre que les hommes d'État se concertent et décident de nos destinées : je ne suis d'ailleurs pas sûr qu'il n'en était pas de même aux plus mauvais jours de notre histoire.

Un soir, un de ses amis lui présenta Adolphe Bouttot, un vague député révolutionnaire, bonhomme mal rasé, mal vêtu, mais armé de deux yeux superbes, au regard tour à tour profond, rêveur et aigu...

— Arrivera-t-il? demanda Ermeline...

— Il a du talent et des goûts d'artiste : avec ceci, il satisfera cela...

— Faut-il le suivre?

— Qu'il vous suive, au contraire.

Ermeline s'intéressa à ce garçon, mais d'une façon quasi maternelle. Délicatement, elle lui apprit ces riens, cependant essentiels, qu'il ignorait. Le citoyen Bouttot renonça aux cravates toutes faites, aux souliers à élastiques; il ne confronta plus une chemise de couleur avec une redingote; il affina sa moustache; il se fit soigner les mains; il prit, en un mot, tournure... Si bien qu'un jour, sans d'ailleurs y penser, elle le garda après dîner. Et dans le grand lit Louis XVI, sur lequel des amours dorés tenaient un dais royal, Adolphe Bouttot et Ermeline Marsol devinrent amants. Mais ils n'eurent pas les bavardages niais qui gâtent le silence où s'achève la volupté;



maintenant qu'ils s'étaient possédés, ils étaient égaux et ils se confièrent leurs ambitions :

— Quand je serai sociétaire, dit Ermeline...

— Quand je serai ministre dit Adolphe...

Sociétaire! Ermeline voulait se classer, définitivement. D'ailleurs, elle avait commencé sa campagne électorale... Pour obtenir des voix au Comité, elle avait accepté les hommages de l'illustre Chose, obéi au « Couche-toi là-dessus » de l'élégant Machin, satisfait, entre deux portes, au bref caprice de X, bref, s'était comportée comme le fait, en ces sortes d'aventures, une ambitieuse qui veut arriver, sinon dans un fauteuil, du moins dans un canapé. Ermeline organisa un mouvement dans la presse : cela lui coûta quelque argent et quelques passades sans agrément. Des auteurs lui prêtèrent leur appui, à des conditions diverses; et, pour ne rien négliger, elle alla réciter des vers républicains devant des statues de politiciens méridionaux : car les actrices aussi ont leurs fiches!...

Pendant ce temps, Adolphe Bouttot montait en grade : il devenait quelque chose et promettait d'être bientôt quelqu'un. Enfin, le grand jour des élections au sociétariat arriva... Il faut bien le dire, Ermeline n'avait aucune chance. Les pontifes du Comité allaient voter, quand le cri d'un camelot monta jusqu'à eux :

— Demandez... Troisième édition... Le nouveau ministère!...

Un huissier apporta le journal : le ministre de l'Instruction publique était Adolphe Bouttot. Les sociétaires se regardèrent : Bouttot... Ermeline. Et le doyen murmura :

— Le voilà bien, le coup de théâtre!...

Ermeline fut élue sociétaire à trois douzièmes.

TIMON DE PARIS.

Skating-Rink

Devant le guichet, trois ou quatre jeunes gens tristes et des mondaines très fractionnées attendent l'occasion d'être deux, et une fillette que son élan emporte, dépassant l'arène cirée du rink, leur tombe dans les bras.

La glaciale clarté des lampes à arc, parmi des guirlandes de drapeaux vagues, plaque un américanisme de circonstance sur les visages pâles des sportsmen. Une jeune femme, en jupe courte, esquisse des pas fantaisistes. Un homme froid, les mains dans les poches, vire avec audace, à des angles inaccoutumés, ou se laisse entraîner en arrière devant un débutant, que maintient un employé flegmatique. Le néophyte, suant, brisé, peine plus pour ce jeu qu'il ne ferait pour une tâche. Tous les dix pas, le mouvement l'entraîne en avant, et son grand corps maigre, dont le haut reste aux mains du professeur, se courbe en arc douloureux. Le maître, impassible, redresse cette faible silhouette, et dit tout doucement : un... deux... pour rythmer les coups de patin de son élève. Et une passante, au bras d'un habitué, rit sans pitié du pauvre diable que plaisante son compagnon.

Un tambour vitré, au mur du fond, laisse apparaître des écriteaux : « Tout le monde patine » « Couples seuls » et la sonnerie aigre d'une cloche interrompt l'orbe des roues.

Sur les tribunes, au buffet, s'entassent des mères de famille dont les enfants patinent, de frêles amants que leur maladie de cœur empêche de suivre leurs maîtresses, et des dames de joie très mélancoliques, qui ne boivent rien et qui ont fort soif.

La cloche reprend; de nouveau s'élance la ronde bruyante et vertigineuse, avec l'étrange absence de gestes qui caractérise l'exercice, les yeux si vidés d'horizon, les silhouettes si roides, qu'on croirait de petits personnages de plomb suspendus à d'invisibles ficelles; quelque gamin gargantuesque doit les tenir, qui toujours accroîtrait son mouvement de fronde, si l'on n'avait mis à son intention, en rouge sur blanc, aux murs :

Défense de patiner vite.

HENRY CHAMPLY.

Les Premières

Au Théâtre Antoine. — *César Birotteau.*

Que nous n'ayons plus, à l'heure actuelle, la même confiance aveugle dans la parole d'un notaire, et qu'il nous soit nécessaire d'un petit effort d'imagination, ou, du moins, de « transposition », pour supposer qu'un notable commerçant, qui n'est ni un gogo, ni un imbécile, puisqu'il a réalisé une fortune dans la parfumerie, se lancera sans enquête préalable, sans renseignements, sans références, dans une spéculation de terrains, *simplement parce que son notaire le lui a conseillé*, — oui, ceci déroute un peu nos habitudes d'esprit, et lorsque la nouvelle éclatera, foudroyante, que le notaire Roguin vient de partir en Hollande, après avoir mangé « avec des femmes » l'argent de ses clients et de César Birotteau, la surprise, l'accablement de ces braves gens nous étonne un peu, dans l'état de nos mœurs, et prête à sourire...

Mais ce postulat admis, et les costumes nous aideront à l'admettre, en nous avisant aussitôt qu'il s'agit, en somme, d'une pièce « historique », il faut dire que, de tous les romans de Balzac, celui-ci est, sans doute, celui qui devait le plus directement tenter le zèle ingénieux d'un adaptateur, et voilà le type du roman à transposer à la scène.

Le titre seul, — le titre complet, — indiquait déjà un mouvement de drame : « *Grandeur* et *décadence* de César Birotteau »; et aux points culminants, les grandes scènes, — la fin du 2e acte, et le dénoûment, la faillite puis, après la réhabilitation, la mort de Birotteau, — les grandes scènes ont été, mieux que tracées, écrites, dialoguées même, par Balzac, et M. Fabre est un homme de théâtre beaucoup trop averti pour ne s'être pas rendu compte que c'étaient là des scènes *sûres*, d'un effet immanquable sur le public, et qu'il n'y avait qu'à les transcrire...

D'ailleurs il convient d'admirer comme M. Fabre excelle à tirer parti de tous les éléments fournis par Balzac, piquant un mot ici, une phrase là, transformant une description en récit, transportant du milieu au début ou du début à la fin tel fragment de dialogue, bref s'appliquant avec un soin de lettré, qui est en même temps ici une préoccupation de dramaturge habile, s'appliquant à faire de sa pièce un véritable « puzzle » du texte balzacien : c'est vraiment du joli travail...

Mais alors pourquoi, au « mot de la fin » de Balzac, M. Fabre a-t-il éprouvé le besoin d'en ajouter un autre, — alors que Birotteau, rentrant chez lui après sa réhabilitation, en présence de la mise en scène organisée par ses amis et ses parents, — ces braves gens sont bien imprudents!... — meurt de l'émotion trop forte, de la joie trop vive.

— « Voilà la mort du juste! », s'écrie l'abbé Loraux, dans Balzac.

Dans la pièce de M. Fabre, l'abbé Loraux dit bien encore « Voilà la mort du juste », — mais un personnage ajoute aussitôt, avant que le rideau n'ait eu le temps de tomber :

« Un martyr de la probité commerciale! »

Est-ce pour ne pas donner une importance excessive au rôle du prêtre? Est-ce parce que ce rôle de l'abbé étant tenu par un artiste secondaire, il est de bonne discipline théâtrale que le dernier mot soit prononcé par l'artiste le plus important, à défaut de M. Gémier, — qui est mort, — dans l'espèce par M. Janvier, qui, d'ailleurs, fut tout à fait remarquable, et méritait, en effet, — si ce fut une récompense, — que nous y souscrivions de grand cœur?...

Après quoi la question, une fois de plus, se posera de savoir si une pièce comme *César Birotteau*, dépourvue des agréments ordinaires des scènes de couchage et d'adultère, peut plaire au public :

— Nous avons assez, toute la journée, de nos embêtements d'argent, pour que le soir, au théâtre, on ne vienne pas nous embêter encore avec ceux des autres !...

Mais on ira certainement voir M. Gémier, parce qu'il faut toujours voir M. Gémier, et qu'il est plus particulièrement indispensable de l'avoir vu dans une pièce de M. Fabre.

A l'Athénée. — *Le Petit Dieu*

Il n'y a pas lieu de plaindre M. Artus, si le *Petit Dieu* n'a pas les trois cents représentations que son auteur escomptait pour lui.

M. Artus, en plus des consolations ordinaires, qu'il a été « trahi par ses interprètes », que Mlle Rolly n'était « décidément pas la femme du rôle », que M. Dubosc a joué « par dessous la jambe », — que sais-je! — M. Artus se consolera, et saura panser la blessure de son amour-propre, en se persuadant :

1° Que c'est une cabale qui a été montée par la Société des Auteurs, où l'on n'avait pas craint de l'accuser d'avoir, contrairement aux statuts, travaillé à la pièce des Folies-Dramatiques, théâtre qui vit en état de rébellion, et sans traité avec ladite Société;

2° Que le *Petit Dieu* était, décidément, une œuvre trop délicate, trop « littéraire », trop « différente », d'une fantaisie trop raffinée dans son mélange de modernisme et de XVIIIe siècle, pour ne point demeurer « supérieure » au public, qui n'en discernerait pas l'exquise saveur...

Et puis M. Artus ne lira-t-il pas tout de même de grandes affiches qui annoncent, en lettres géantes, que le *Petit Dieu* est à la fois un *gros succès* et une *pièce gaie* ?

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

Le Grand Prix d'Automne. — On a failli manquer de cartes à l'entrée, ce qui est un record, et on avait le soleil dans l'œil, ce qui — à cette époque de l'année — est inusité. Ainsi, les traditions s'en vont et celle de la pluie fatale le jour du prix du Conseil municipal aura fait faillite. Une autre faillite encore plus grave, c'est celle du baromètre de M. Callu. Sur la foi de cet instrument, son propriétaire nous avait annoncé la veille une dépression lamentable. Nous avons eu le lendemain une température idéale. Qu'on vienne nous parler après cela de cet Italien de Torricelli!

Vous parlerai-je des inepties de la mode? il y avait dans le pesage quelques dames auxquelles il ne manquait que des masques pour paraître déguisées.

N'empêche qu'elles étaient consciencieusement photographiées par ceux qui ont mission de porter le chic en Amérique et autres républiques argentines. On ne s'embêtera pas un instant l'année prochaine, dans les États du Sud.

Ceux qui ne touchèrent pas *Ossian* le voulurent bien et ne purent s'en prendre qu'à eux-mêmes. On n'était pas arrivé depuis cinq minutes sur le champ de courses qu'on était averti de la confiance imperturbable de d'Ockhuygsen. « Et qui donc pourrait me battre? » disait cet entraîneur convaincu. De fait, personne ne le put. Et *Ossian* fit tomber cent dix mille francs de plus dans la poche de M. Maurice de R....., laquelle n'était d'ailleurs pas en souffrance.

Belle arrivée dans le prix Saint-Roman où *La Hère* et *Grand Seigneur* firent dead-heat. Mais Milton Henry sur *Grand Seigneur* avait fait un peu plus qu'il ne devait pour gagner. Et comme il montait un cheval de commissaire, ceux-ci eurent à cœur de se montrer d'autant plus sévères, ce qui fut fort apprécié. Plus on montrera de sévérité dans les fins de courses et plus nous aurons des arrivées régulières.

Hommes et Choses de Bourse

Quel métier que celui de Boursier! C'est à se faire Anglais, ma parole!

Vous ne comprenez pas? C'est cependant bien simple, si simple que je n'entreprends même pas de l'expliquer. Il suffit de suivre, d'aussi loin que possible, les événements portugais pour être frappé de la justesse de mon exclamation.

Qui avait prévu tous ces faits?

Les Anglais.

Qui est arrivé bon premier?

Les Anglais.

Qui tirera le meilleur profit de la situation?

Les Anglais.

Donc...

Un qui ne s'est pas ému beaucoup, c'est le Portugais 3 0/0. Un petit mouvement de recul de 4 points, un autre en avant et la différence est insignifiante. Voilà qui peut s'appeler être d'aplomb. Les obligations des tabacs et les tabacs n'en ont pas tiré une bouffée de plus.

Les autres Fonds d'État ont supporté le contre-coup de ces événements; l'extérieure notamment. Et puis, les Portugais, n'ayant pas réussi à émouvoir les marchés européens, les Grecs, les Turcs, les Albanais se sont mis en mouvement. Que sortira-t-il de tout cela?

Autrefois, on aurait dit : un emprunt, tandis qu'aujourd'hui...

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

L'Emprunt 3 0/0 1910 de la Ville de Paris

La Ville de Paris procédera le 15 octobre à l'émission d'un emprunt de 235 millions dont le produit est destiné à la réalisation de travaux qui s'imposaient depuis longtemps et qui comprennent notamment : l'élargissement et la transformation des voies autour des Halles; l'achèvement du boulevard Haussmann, de la rue de Rennes; l'élargissement total ou partiel du quai d'Auteuil, des rues du Louvre, Beaubourg, de Bretagne, de Vaugirard, Montmartre, Saint-Sauveur, Saint-André-des-Arts, etc., etc.

Puis viennent les mesures contre la tuberculose, la démolition d'immeubles insalubres; la restauration, l'agrandissement et la reconstruction des abattoirs de la Villette; l'élargissement et le prolongement du canal de l'Ourcq; des travaux neufs pour le service des eaux; l'adduction d'eaux potables, etc., etc.

Le prix d'émission des nouvelles obligations est fixé à 390 payable :

20 francs par obligation en souscrivant, et 30 francs à la répartition; 50 francs du 1er au 15 février 1911; 60 francs du 1er au 15 juin 1911; 60 francs du 1er au 15 octobre 1911; 50 francs du 1er au 15 février 1912; 50 francs du 1er au 15 août 1912, 40 francs du 1er au 15 février 1913; et le solde du 1er au 15 août 1913.

Un dixième des obligations est mis à la disposition des petits souscripteurs, sous forme de coupures de 100 francs chacune, donnant droit au quart des avantages attribués aux obligations entières.

Ces obligations entières, d'une valeur nominale de 400 francs, sont du type 3 0/0. Elles rapporteront donc un intérêt annuel de 12 francs représenté par des coupons semestriels de 6 francs chacun. Elles sont dotées par an jusques et y compris l'année 1949, de 1.210.000 francs de lots répartis sur 6 tirages qui comprendront ceux des 20 février, 20 avril, 20 août et 20 octobre, chacun 1 lot de 100.000 francs, 1 lot de 10.000 francs, plus 58 et 59 lots de 1.000 francs; ceux des 20 juin et 20 décembre, chacun 1 lot de 200.000 francs, 1 lot de 10.000 francs et 58 lots de 1.000 francs. A partir de 1950, les lots de 200.000 francs, de 100.000 francs et de 10.000 francs seront remplacés respectivement par des lots de 100.000, 50.000 et 5.000 francs.

Aucun tirage de remboursement n'aura lieu avant 1950. De plus, la Ville de Paris renonce, jusqu'en 1921, à la faculté de rembourser par anticipation, tout ou partie de la portion de l'Emprunt en circulation à cette époque.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Il se pourrait que l'ouvrage lyrique de M. Paul Milliet, d'après Alexandre Dumas, musique de M. Samara : *Mademoiselle de Belle-Isle*, ouvrage qui n'a jamais été représenté en France, fût joué cet hiver à Paris.

—

Fursy est un heureux mortel et il tient deux succès à la fois, l'un à la Scala avec sa fantaisie si amusante et spirituelle, *Le Circuit du Lest*, l'autre à sa Boîte de la rue Pigalle qu'il vient d'ouvrir avec un programme merveilleux.

Il y a vraiment des hommes heureux sur la terre.

Le Nouveau Cirque a donné, la semaine dernière, la première représentation "Les joies de l'Escadron" devant une salle coquettement adornée et occupée par le public habituel de ces solennités mondaines.

Le succès a été des plus brillants; il récompence, une fois de plus, les efforts incessants de l'habile directeur M. Charles Debray, et consacre encore la réputation du spendide établissement de la rue Saint-Honoré.

Des bravos frénétiques et des rires sans fin, ont affirmé le triomphe de cette fantaisie désopilante, dont le titre était déjà plein de promesses. L'on ne peut imaginer rien de plus amusant, de plus varié, de plus follement drôle.

—

M. Silvain, un tragique doublé d'un vibrant poète, termine en ce moment une tragédie dont deux actes déjà sont terminés.

Comme son titre l'indique : *Hecube*, cette tragédie mettra en scène la femme de Priam, qui vit périr tous ses enfants pendant le siège et après la ruine de Troie.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

A la Comédie-Française : *Les Marionnettes*.

—

Zig-Zag. — A la générale de la *Conquête d'Athènes*, on admira la beauté de l'excellente comédienne Marie-Louise Derval, beauté que conserve au régulier visage de cette future grande étroile, le véritable lait de Ninon de la Parfumerie Ninon.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits mondialement connus maintenant se trouvent à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme.

—

L'*Eau de jeunesse* JANE HADING, perpétue la fraicheur et la pureté des lignes du visage comme du corps. Elle fait disparaître les jeunes rides et empêche qu'elles ne se reforment en donnant au teint un éclat et un velouté incomparables.

En vente : 38, rue du Mont-Thabor, grands magasins, et chez Mme M.-L. Bouvard "Hygiène et Beauté", 97 avenue des Champs-Elysées.

—

Dans un cercle très fermé, un membre influent manqua l'autre semaine d'être... affuté.

Heureusement, l'intéressé connut l'Official Banque qui, grâce aux titres dotaux de la comtesse de... (soyons discrets) évita la catastrophe tant redoutée.

Tout de même il est bon de connaître son Paris.

—

Si tous les maris avaient quelquefois la bonne idée d'offrir à leur épouse un flacon de Pétrole Hahn pour les cheveux, on cesserait avant peu de se lamenter sur la dépopulation.

Les petits cadeaux entretiennent souvent plus que l'amitié.

Le Pétrole Hahn est en vente partout.

—

Il n'est de teintures pour cheveux inoffensives que celles à bases végétales, comme les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour détruire les petits points noirs ou tannes de la peau, du front, du nez et du menton il faut employer l'*anti-Bolbos* et cela sans occasionner ni rougeurs, ni irritations de l'épiderme. Prix : 5 francs le flacon; franco contre mandat-poste de 5 fr. 50 adressé à *la Parfumerie Exotique 35, rue du Quatre-Septembre. Eviter les contrefaçons.*

—

Official Banque, 20, rue de La Rochefoucauld (près la Trinité, tél. 136-73), prêts argent sur fonds dotaux. Discrétion.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres, le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL CONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme) — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHAMONIX. — HOTEL BEAU-SITE, premier ordre.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ splendide installation. L. Defferière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL, premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HEIDELBERG. — SCHLOSS HOTEL, belle vue, 1er ordre, près du Château.

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP. Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 28

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

PRÊT s. sign., à tous s. tout, remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre, PARIS

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Ie).

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

ÉLÉGANT Pied-à-terre. Confort moderne Mme DUC, 54, rue Caumartin (3e étage) Paris

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

Les 36 Folies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Prejelan, Ed. Touraine, etc.



PRIX 95c
EN VENTE PARTOUT

SAGE-FEMME 1re rend pens., consult. et corresp. (Discret) MAZE U. 142, BOUL. MAGENTA, PARIS

IMPUISSANCE
des 2 sexes, radicalement guérie à tout âge par les PILULES OURANIA
Nouv. découverte, bienfaits. Effet stimulant immédiat.
Guérison gar. p. une seule boîte (fac. à dissim.) Envoi discr.
Prix 10 fr. Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.

Malva Sterculine
Médicament végétal, inoffensif, d'un goût exquis. Constitue le traitement idéal et discret des Maladies Inflammatoires
des Voies Urinaires
Blennorrhagies, Rétrécissements Inflammatoires, Cystite, Prostatite, Maladies de la Vessie et des Reins chez l'Homme et chez la Femme.
Soulagement immédiat. Guérison rapide.
Envoi contre mandat de 6 francs. Notice sur demande.
Laboratoires Paul DIEULAFE, Bourg-la-Reine (Seine)
ET TOUTES PHARMACIES.

MASSAGE Manucure Américain, Miss Mohawk, 27 r. Cambon 3e étage.

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. E. NEZANT, 19, rue Bichat, Paris.

PHOTOS Longuet, Corresp. 5 angues. Cart. post. sont refus. Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. BARLET, 112, r. Réaumur.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 6e album 2 fr., 12e album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

SALLE DE BAINS Eaux hygiéniques. Soins de beauté 17, rue de la Victoire

Le Gérant : C. CLÉMENT

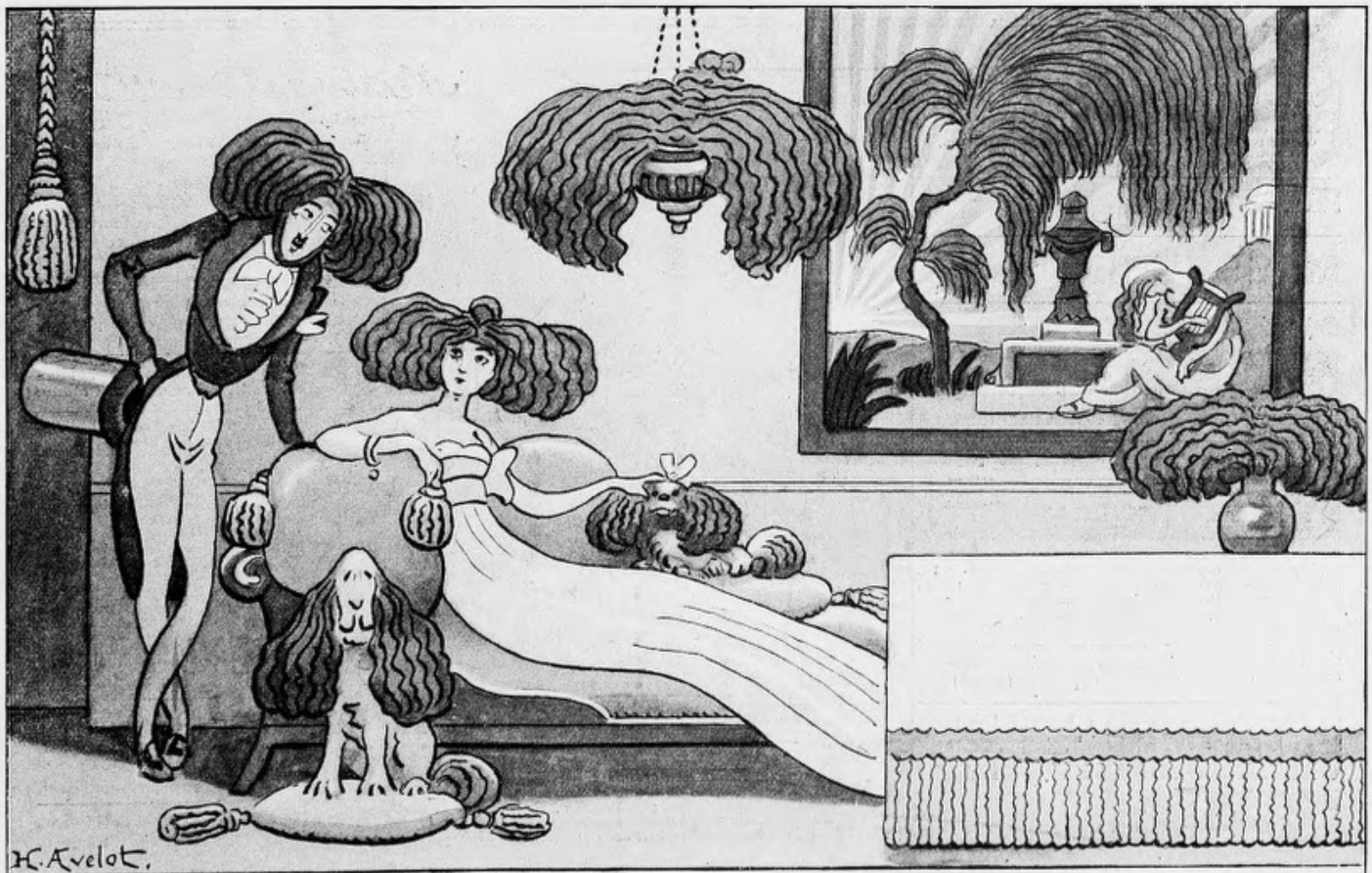
G. DE MALHERBE, imprimeur, 17, passage des Favorites, Paris

Dessins de H. Avelot

A PERRUQUES, PERRUQUES ET DEMIES



Les Classiques



Les Romantiques.

Samedi 22 Octobre 1910

48e année, N° 43



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

DÉPOT LÉGAL
Seine
1910

VIVE LA CRINOLINE !



Le satyre du bois de Boulogne. — Ah ! Baronne ! Vous ne pouvez vous imaginer le temps précieux que ces robes entravées nous ont fait perdre cet été !

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharm^ie MIDY, PARIS et toutes Pharm^ies



№ 4711. Eau de Cologne

Etiquette Bleu et or
Le parfum rêvé de tout gentleman, parce qu'il est toujours discret, agréable et rafraîchissant pour les divers usages de la toilette. — Enlève le feu du rasoir.
En vente dans les grands magas., pharmacies, parfumeries. Echantillon gratis c. 0.25 p. frais d'envoi, ecrs adresse par 3e dépôt exclusif : Sent et Cie, 1, r. Chauveau-Lagarde, Paris (8e)

DYNAMO ET PHARES DUCELLIER

PARFUM POMPEÏA L.T. PIVER PARIS

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT. FABt LYON

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique 3f Pharmacie, 12, Bd Bonne Nouvelle, Paris

PLAQUES JOUGLA

Cœur de Jeannette — Nouveau Parfum HOUBIGANT 19, faub. Saint-Honoré.

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA. etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET



Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

Pour lire au Château

CHARLES DERENNES
Les Caprices de Nouche
ROMAN
Illustré de 100 dessins par Ed. Touraine
En Vente partout 3 fr. 50

Cäsar et Minka — Elevage et Commerce de CHIENS de RACE
ZAHNA (Prusse)



Chiens de Race les plus Beaux
de toutes espèces (**Chiens de garde, de luxe, de compagnie et de dames, ainsi que toutes sortes de chiens de chasse**), du grand chien **dogue d'Ulm** et de montagne au **plus petit babichon de salon.**
Prix courant illustré gratis et franco.
Expéditions en toute saison et dans toutes les parties du monde
Grande Exposition particulière permanente en gare de ZAHNA
Prix de la Brochure : " Elevage, Soins, Dressage et Traitement des Maladies du Chien de race ", Mk. 6.50.

AU BON MARCHÉ
PARIS — MAISON ARISTIDE BOUCICAUT — PARIS
Lundi **24** *Octobre* *et jours suivants*
EXPOSITION SPÉCIALE DES
TOILETTES d'Hiver
pour DAMES, HOMMES et ENFANTS
Soieries, Lainages, Draperie, Fourrures, Bonneterie, Couvertures, etc.



ON DIT... ON DIT...

La grève!

Elle est blonde, elle est frêle, elle est charmante; ses qualités théâtrales ne sont pas de celles qui s'imposent irrésistiblement à l'admiration des foules, mais enfin il faut croire qu'elle en possède quelques-unes puisque le jury du Conservatoire n'hésita pas, cet été, à lui décerner un second prix de comédie. Tout permettait donc de lui prédire la plus brillante carrière si l'amour n'était venu la disputer à l'Art; follement éprise de l'éminent sociétaire qui avait été son professeur, la ravissante ingénue n'hésita pas à lui sacrifier sa gloire future. Elle renonça au théâtre pour se fiancer à l'éternel jeune premier de la Maison de Molière.

Flatté, reconnaissant de voir ce printemps s'unir à son automne, M. Duf..s fit immédiatement publier les bans dans la petite propriété qu'il possède aux environs de Paris...

Une circonstance imprévue empêcha la célébration du mariage et pour qu'un autre contre-temps ne vînt pas à se produire, il décida de reporter la date de l'hyménée à la rentrée, époque calme et toujours dépourvue d'incidents.

Tout était donc fixé pour la semaine dernière quand la grève, la fameuse grève, en immobilisant les trains, empêcha l'arrivée des témoins et la consécration officielle de l'union tant désirée...

Elle est navrée; il est désolé, et n'ose plus fixer une date nouvelle. Il suffit qu'il choisisse un jour au hasard parmi les 365 de l'année pour que, crac! une catastrophe arrive... Anxieux, il se demande si la fatalité, cette vieille blague d'autrefois, n'existe pas vraiment.

Le ciel ne voudrait-il pas qu'il se mariât?

Les billets de logement.

Ils en tirent d'excellents et surtout d'imprévus, les jeunes officiers de cavalerie venus à Paris pour renforcer la garnison. L'administration militaire les traite avec une délicatesse dont ils lui seront toujours reconnaissants.

Elle les a envoyés au Champ-de-Mars chez l'habitant qui, dans ce quartier neuf et à la mode, se trouve être généralement une habitante, actrice par-dessus le marché.

Mlle Madeleine C.rl..r est très fière d'avoir un capitaine; Mlles Cor..ade, Dy..th.s et de Fr.zzia se contentent fort bien de lieutenants. Ces messieurs sont installés dans le boudoir, la lingerie n'étant pas digne d'eux... La chaise longue se transforme en lit sur lequels les draps enrubannés mettent des cascades de dentelles et la poudreuse Louis XVI leur sert de toilette; leurs bottes sont cirées avant les souliers de Madame, et leur petit chocolat plus soigné que celui de la patronne...

Confus, charmés, ces messieurs ne savent comment remercier de toutes ces attentions auxquelles ils ne sont pas habitués. Cette vie nouvelle est si différente de la leur, ce monde brillant est si loin de leur vie paisible de province!

L'autre soir, après la première du Vaudeville, une de ces dames emmena souper chez elle quelques camarades dont un de nos plus distingués critiques, auteur à ses moments perdus... On décida d'inviter l'officier qui s'était sagement couché à 10 heures et, après une journée de labeur, dormait du sommeil du juste dans la dentelle et la soie... Pourparlers au travers de la porte fermée et arrivée en grand uniforme du guerrier mal réveillé qui essaie de se mettre au diapason de la joyeuse compagnie et de prendre part à la conversation bien parisienne. On parle théâtre, comme de juste :

— Etait-ce vraiment bien cette *Maison de Danses* dont on a tant parlé? demande l'officier à son voisin...

— Si c'était bien? Naturellement, puisque la pièce était de moi! répond doucement M. No..ère, constatant une fois de plus et avec sa philosophie habituelle, combien il est restreint le ciel des étoiles parisiennes et des célébrités boulevardières.



Quel Roi?

Il est donc tout à fait entendu que le pauvre roi Manoel a une petite amie et que cette petite amie est Mlle Gaby Deslys. Tous les journaux espagnols et portugais l'affirment avec sûreté et nous avons même lu la confirmation de cette grave nouvelle dans un petit journal qui se publie à... Tanger. Donc, c'est un fait mondial et Mlle Deslys appartient désormais à l'histoire.

Et pourtant il y a des gens sceptiques: ce sont les intimes de Mlle Gaby Deslys. Ils savent bien que le grand ami de la charmante divette est un aimable industriel. Ils savent bien aussi que Mlle Gaby Deslys connait beaucoup une personnalité très parisienne, un monsieur tout à fait drôle, qui fut roi, mais pas de Portugal — roi à Paris. Et quand Mlle Gaby Deslys inaugura le ravissant hôtel que lui avait offert le riche industriel, ce n'est pas celui-ci qui présida la petite fête. Ce fut le roi...

Donc, il y a bien un roi dans l'histoire intime de Mlle Gaby Deslys. Mais ce n'est peut-être pas celui de Portugal.

En attendant, la jolie artiste est dans une joie folle...

Trop d'esprit!

Mgr Duchesne a tant d'esprit qu'on ne saurait guère s'étonner de sa disgrâce.

Le directeur de notre École de Rome se trouvant, il y a quelque temps, dans un des plus élégants salons de Paris, fut amené à parler de la lettre encyclique du Pape au sujet de la première communion.

— Au fond, dit quelqu'un, personne ne sait encore exactement la décision du Saint-Siège au sujet de cette grave question?

— Non, répondit le docte prélat; cependant, par une grave indiscrétion de l'un de mes amis qui habite Rome, j'ai pu arriver à connaître les deux mots importants qui commencent la lettre et qui la résument.

— Et peut-on savoir quels sont ces deux mots?

Alors de sa voix la plus calme et la plus sérieuse :

— Oh, mon Dieu oui monsieur, la lettre commence par ces mots : *Digitus in oculo!*

Perle baroque.

Encore une perle de la petite C.rl... — les perles vont si bien aux jolies femmes!

Un jeune étranger de distinction, un prince en li ou en lo — Machicouli, Machipoulo... je ne me rappelle pas bien, — fut présenté ces jours-ci à la charmante ingénue.

— Ah! quel beau nom vous avez! s'est-elle écriée aussitôt. C'est un nom turc?

— Non, Mademoiselle.

— Valaque? Moldave? Egyptien?

— Non, non, non.

— Mais qu'est-ce que vous êtes donc?

— Je suis Grec.

— Grec!.... Grec moderne alors?

Révolte ou Révolution?

Ça ne va pas du tout. Le directeur de ce journal très parisien et très théâtral voit petit à petit ses troupes les plus sûres l'abandonner. Et il songe avec mélancolie au malheureux sort du petit roi de Portugal.

Que va-t-il sortir de toutes ces discordes, de toutes ces chamailleries, de toute cette petite agitation de palais? C'est le secret de demain, mais les rédacteurs dissidents songent, dit-on, à fonder un nouveau journal.

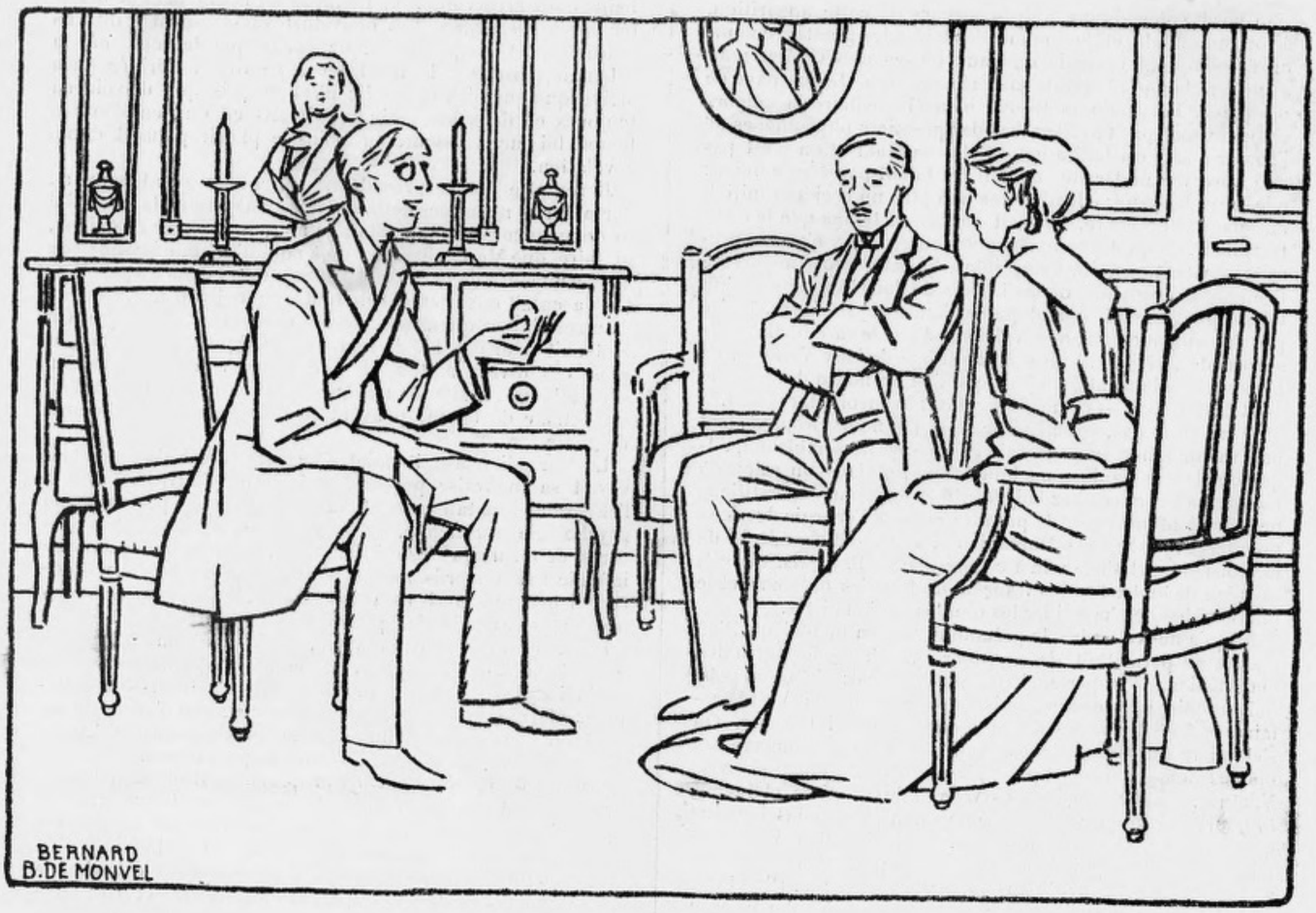
Rhum St James

HIGH LIFE TAILOR



Regardez bien et n'oubliez pas. Ce pardessus d'étoffe si nouvelle, de forme si ravissante, est la dernière création de l'inépuisable **HIGH LIFE TAILOR.** Il l'exécute sur mesures, complètement doublé tartan, diagonale en toutes nuances, col velours soie, parements, au prix dérisoire mais tout de même extraordinaire de **69 fr. 50.** Pour posséder le pareil, à la nuance de son choix, il suffit d'une visite à ses magasins **112, rue de Richelieu et 12, rue Auber** où l'on aura l'avantage si particulièrement recherché mais si rare à Paris de rencontrer des artistes de premier ordre, l'élite des coupeurs du monde entier.

Rayon spécial de costumes sans essayages, demander le catalogue R



L'HALLALI

III. — L'Intrus

Mme la marquise de Ventnor reprit à dater de ce jour-là son air de profondeur, ses façons agissantes, et parut animée d'un nouveau zèle pour notre *Bien Public*. C'est à ces traits que je connus que M. de Courpière l'avait bien remise sous sa coupe, après des velléités d'incartade. Une femme vulgaire eût avoué sa dépendance par une attitude d'humilité et d'abêtissement devant son homme : la marquise témoignait la même chose par une attitude précisément contraire, en se vouant avec passion à l'œuvre et à l'intérêt de celui qu'elle avait daigné choisir pour associé.

Elle mène et elle régente même les amants de qui elle est possédée. Elle fut toujours, et elle restera jusqu'à sa dernière heure le type de l'esclave maîtresse, d'autant plus maîtresse qu'elle est plus esclave ; et quand on la tient à la chaîne, c'est elle qui va devant, et qui tire. M. le vicomte de Courpière se laissait tirer avec bien de la nonchalance. Depuis plusieurs mois qu'il était propriétaire du *Bien Public*, il n'y avait rien fait, sauf un déménagement. Elle entreprit de secouer cette torpeur. Elle lui remontra qu'il fallait prendre, sans perdre davantage de temps, le ton rogue qui est dans les usages du Parti, puisque aussi bien les événements récents avaient prouvé qu'on ne gagne rien à être courtois. Elle le pressa de lancer une « affaire », d'entamer n'importe quoi, de machiner un scandale, enfin de faire un coup.

Maurice lui repartit qu'il ne voyait pas grand inconvénient à changer de musique, et qu'il donnerait des ordres à ses rédacteurs, qu'il était même prêt à leur donner le *la*.

— Mais, ajouta-t-il d'un air ennuyé, vous parlez à votre aise d'une « affaire » : on ne les invente pas, elles se produisent, et ce n'est pas nécessairement à l'heure où on les souhaiterait. Je ne peux pas commander un scandale pour vous faire plaisir ; souffrez que j'attende l'occasion.

Il croyait de bonne foi n'attendre qu'une occasion pour se mettre à la besogne : à son insu, il attendait un homme ; car il est d'abord gentilhomme ; son instinct est de ne rien faire par lui-même, mais de faire faire. Je lui pardonnais de ne point songer pour cette fois à m'exploiter : j'ai beau taire mes opinions personnelles, et lui n'y attacher aucune importance, il sentait bien que je n'étais pas dans les eaux du *Bien Public*. Il avait besoin d'un autre gaillard que moi. Il sait que ce n'est pas quand on les cherche qu'on les trouve, et il attendait patiemment que le ciel voulût bien lui susciter ce personnage providentiel. Mme la marquise de Ventnor ne le dérangea plus ; mais comme elle n'a pas le même tempérament, elle se mit en quête et, ainsi que Diogène, « chercha l'homme ». Ce n'était plus pour en faire ce qu'elle en avait pensé faire quelques semaines auparavant ; mais je ne pus m'empêcher de craindre qu'une fois qu'elle l'aurait trouvé, elle ne fût portée tout naturellement à lui distribuer un emploi double.

Je ne doutais point que la trouvaille n'eût lieu très prochainement, vu que le besoin crée l'organe. Je résolus de ne

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 41 *et* 42.

rien perdre des signes avant-coureurs de cette apparition, selon moi, fatale, et je me mis dès lors à les guetter, comme on fait la queue toute la nuit aux portes de l'Opéra, pour avoir une bonne place à la matinée gratuite. Je fus payé de ma peine. J'ai toujours trouvé bien élémentaire la célèbre comparaison que fait Stendhal des premiers phénomènes de l'amour à une cristallisation. Cette cristallisation n'est pas mal observée ni décrite, mais il ne fallait pas être sorcier : elle crève les yeux ; elle n'est pas non plus un accident initial, et, quand elle s'opère, il y avait déjà beau temps que le cœur travaillait. Ce qu'il serait amusant d'enregistrer, c'est les premières vibrations, imperceptibles, qui sans cause apparente l'émeuvent soudain, comme la limaille dans le cohéreur d'un télégraphe sans fil, quand passe l'onde mystérieuse, émise par des antennes qu'on ne voit pas. J'eus le rare bonheur de surprendre, si je puis dire, à la surface de lady Ventnor, un de ces tressaillements, un jour que l'on prononça devant elle, — et devant moi, — ce nom singulier : François Marcadieu.

Je ne crois pas, avec Balzac, que les noms propres aient une valeur d'horoscope ; mais j'avoue qu'ils semblent quelquefois devoir signifier quelque chose ; et dans un salon où l'on pensait comme chez lady Ventnor, les gens superstitieux ne pouvaient manquer de prendre garde à l'énergie des deux premières syllabes de « Marcadieu », à la profession de foi de la troisième syllabe, enfin à ce prénom de François, qui est, sans jeu de mots, le plus français de tous les prénoms, et le plus capable de chatouiller les oreilles nationalistes.

Jusqu'à nouvel ordre, le prénom et le nom mentaient. Rien encore ne permettait de supposer que François Marcadieu pensât bien. Il appartenait au parti radical ; c'était un petit universitaire de province, mais en passe de devenir un réfractaire, et à ce titre en effet, il pouvait nous intéresser. On s'étonnera que les révoltes d'un si mince personnage, et même son nom, aient pu parvenir jusqu'à Mme la marquise de Ventnor. Mais c'est que les universitaires, qui se plaignent toujours de leur obscurité, et s'en vantent, ont moins de peine que personne à devenir notables. Ils jouissent, à vrai dire, d'une publicité depuis le collège. Leurs prix et leurs succès aux examens sont mentionnés dans les journaux. Plus tard, quand on prononce leur nom, les gens qui n'ont pas trop mauvaise mémoire se souviennent qu'ils ont entendu cela ils ne sauraient dire où, et que c'est un élève déjà couronné. Les universitaires se soutiennent entre eux, pis que les juifs : cette solidarité s'exerce même au profit des enfants prodigues, des défroqués et des brebis galeuses. Enfin, on déteste l'originalité dans ce monde-là, mais on se pare volontiers du camarade qui ose faire parler de lui.

François Marcadieu, âgé de plus de quarante ans, après vingt ans d'une carrière sans gloire, venait d'être mis en vedette par une aventure assez rare dans un milieu si puritain. Invité, pendant des vacances, à un bal chez le ministre de l'Instruction Publique, M. le sénateur Escurolles, de la dynastie républicaine des Escurolles, il y avait fait la connaissance d'Escurolles neveu, chef du cabinet de l'oncle. Cet Escurolles neveu, Jules, avait épousé, voilà quatre ans, la femme divorcée d'un littérateur allemand célèbre, tant par sa littérature que par un genre d'érotisme tout particulier. Elle était juive par-dessus le marché, et elle s'appelait Séphora, comme la fille de Moïse. Elle avait de son premier mari une fille, Renée, âgée alors de dix-sept ans. Marcadieu, qui avait le don de séduire, tourna la tête à Mme Jules Escurolles entre minuit et quatre heures du matin. On prétendit même qu'il tourna la tête à Mlle Renée par la même occasion, et qu'il se détermina par la suite à épouser plutôt la mère, parce que c'était le meilleur moyen, en fin de compte, de les avoir toutes les deux.

Je ne puis me défendre d'ouvrir à ce propos une parenthèse, et de noter la forme tout à fait nouvelle qu'a prise la calomnie, de nos jours. Ce n'est plus du tout, comme au temps de Beaumarchais, un bruit léger qui rase le sol *pianissimo*, pour n'aboutir qu'à la longue, par les étapes du *crescendo* et du *rinforzando*, à un « *chorus* universel de haine et de proscription ». La mode est maintenant de débuter par le *fortissimo*. Les nouvellistes n'insinuent point : ils affirment ; et ils précisent ; de sorte que le jour où la calomnie, disons : la médisance, se trouve vérifiée (cela arrive quelquefois), le public n'est surpris que d'avoir su toujours et dans les moindres détails ce qui, en d'autres temps, lui aurait procuré du moins le plaisir piquant d'une révélation.

Je regrette que ce procédé ne soit guère avantageux au narrateur et ne lui permette point de suspendre la curiosité ni de ménager ses effets. Mais je ne puis changer ce qui est, ni taire que Marcadieu était déjà noté d'infamie lorsque son nom commença de paraître, ou de reparaître dans les gazettes. On l'accusait ouvertement de tout ce que j'ai dit, et de bien d'autres choses, quant aux mœurs, que je ne saurais dire. On le tenait pour capable de tout. Il était signalé à la police, et pour ces divers motifs, il l'était également à l'attention sympathique de Mme la marquise de Ventnor, qui cherchait un homme de talent, pouvant être, de surcroît, un homme de main.

Le Marcadieu n'était point d'un caractère à s'aveugler : il voyait sa mauvaise posture ; mais il ne l'attribuait pas à l'effroyable réputation de ses mœurs. Quoi que prétende une psychologie chrétienne, ou romantique, les débauchés sincères, de même que les criminels-nés, s'accommodent de leur infamie : le remords ne les hante point, ni la peur. Leur conscience ne saurait les gêner, ni demeurer perspicace bien longtemps ; car elle s'adapte, comme nos autres facultés, aux milieux où nous la faisons vivre, elle s'accoutume à l'air que nous l'obligeons de respirer, et elle finit toujours par trouver ordinaires les spectacles que nous lui soumettons ordinairement. Marcadieu savait d'ailleurs que ce genre d'accusations, dont on abuse aujourd'hui comme au temps de la Ligue, laisse les honnêtes gens indifférents ou sceptiques.

Il se croyait cependant perdu, parce qu'il était en guerre privée avec toute une famille de notables plébéiens, une de ces maisons quasi-nobles qui font remonter leur généalogie jusqu'à la fin de l'avant-dernier siècle, et qui s'enorgueillissent d'un bisaïeul terroriste, d'un aïeul vieille barbe de quarante-huit, d'un grand-père fondateur de la troisième république, et de deux contemporains, père et fils, ou oncle et neveu, l'un ministre et l'autre marchand de croix ou de palmes académiques. Il n'avait point peur de ces adversaires, étant courageux ; mais il avait le délire de la persécution, parce qu'il abusait de ses nerfs ; et il ne doutait point que la Maçonnerie, à laquelle appartenaient bien entendu tous les Escurolles, ne l'eût dès à présent condamné à mort, et ne guettât, en attendant, un prétexte pour le chasser de l'Université. Comme son ennemi Escurolles était précisément grand-maître de l'Université, il y avait chance que cette première exécution ne tardât point.

Marcadieu la tenait pour certaine et ne cherchait point à l'éviter, mais à la provoquer au contraire, pour des motifs honorables et qui pussent lui être utiles par la suite. Dans cette vue, il publia un *Manuel de morale civique à l'usage des élèves de la seconde année d'enseignement primaire*. (Je copie le titre *in extenso*.) J'en ouïs parler, et j'y prêtai une attention fugitive, à cause de ce nom de Marcadieu qui frappait mes oreilles pour la deuxième fois. La question de l'enseignement moral à l'école me passionnerait sans doute si on la discutait de bonne foi de part et d'autre, ou même d'un seul côté ; mais comme ce n'est point le cas, j'aime mieux penser à autre chose, et je gardai d'ouvrir le *Manuel de morale civique à l'usage de*, etc. J'aurais persévéré dans cette résolution si M. de Courpière ne me l'eût jeté un jour sur ma table, en me disant, du même ton qu'il donne les ordres à son chauffeur :

— Lis donc cela, et fais-en un compte rendu pour demain.

Je décidai de faire le compte rendu et de ne point lire. Mais je dînai avec Maurice et lady Ventnor. Elle dit deux mots du manuel et de Marcadieu, en hochant la tête pour me faire entendre que l'auteur était quelqu'un et le livre quelque chose. Je me résignai à le feuilleter, je le pris pour m'endormir, et le

Dessin de L. Barret

REVES BLEUS



« Dis-moi ce que tu fumes, je te dirai qui tu aimes »

LA SAGESSE DES NATIONS.

trouvai, à une première lecture, plus bête encore que je n'espérais. C'était des phrases comme dans les méthodes pour apprendre une langue seul et sans maître : « Monsieur votre frère se porte bien ? — Je n'en ai pas, mais ma sœur est en parfaite santé. » Ces inepties m'amusèrent et j'entrepris une seconde lecture. Cette fois, j'aperçus que le *Manuel de morale civique* était un chef-d'œuvre, non de philosophie ou de pédagogie, mais d'hypocrisie et d'habileté. Marcadieu y affectait de se conformer à l'irréligion officielle, mais il en assaisonnait les plates formules d'un rien d'ironie, par où il savait faire entendre aux réactionnaires dont il combattait les idées qu'il était d'intelligence avec eux. Ce bouquin ne pouvait justifier une révocation ; mais il suggérait des espérances au groupe dont Marcadieu ne se réclamait pas encore, et de la méfiance au parti qui, jusqu'à nouvel ordre, était le sien.

Fort peu de temps après, Marcadieu fonda, dans son trou de province, une « Amicale » de professeurs, qui était un syndicat sans en être un, de façon à inquiéter le gouvernement sans lui donner prise, et à faire une coquetterie aux opposants de gauche comme de droite. Malheureusement, cette amicale avait une caisse ; Marcadieu avait des besoins, ses ressources étaient à peu près nulles ; et il administra la caisse de telle sorte qu'il faillit être révoqué beaucoup plus vite qu'il ne souhaitait. Ses amis, non pas actuels, mais futurs, estimèrent que l'on pouvait faire un petit sacrifice pour sauver de la correctionnelle ou de la Cour d'assises un tel champion. Dès que l'affaire fut étouffée, plusieurs journaux, entre autres le *Bien public*, prirent avec arrogance la défense de l'éminent professeur indignement calomnié ; et cela me prêta fort à rire ; car ces journaux-là ont plutôt l'habitude d'accueillir toutes les malpropretés qui courent sur n'importe qui et ne les vérifient jamais, de peur de les reconnaître fausses et d'être ensuite un peu gênés pour continuer à les répandre. Comme on ne doutait cependant plus que l'éminent professeur fût mis à la porte un jour prochain, on faisait déjà pour lui des plans d'avenir. Sa voie était toute tracée : c'était le journalisme et la politique. Lady Ventnor crut devoir s'assurer sa collaboration. Elle en parla vivement à M. de Courpière qui répondit mollement. Elle n'insista point et fit faire, de son autorité privée, des offres à Marcadieu. Je l'ai su depuis, car on pense bien qu'elle ne me chargea pas de la commission.

C'est alors que je connus avec certitude que ce Marcadieu était un homme providentiel : car il eut de la chance, qui est le vrai signe des élus. Les voies de la Providence sont impénétrables, et la chance de ses élus leur vient ordinairement d'un imbroglio de circonstances baroque. Celle de Marcadieu, qui ne fit pas exception, lui vint de l'affaire Jeanne d'Arc. Je vénère notre héroïne nationale, et je n'ai pas attendu, pour lui rendre un culte, qu'elle fût béatifiée. Mais je trouve qu'on l'a, en ces derniers temps, un peu trop utilisée, si j'ose m'exprimer ainsi. Un professeur d'histoire crut pouvoir dire en chaire que les voix qui avaient appelé la bergère de Domrémy n'étaient pas à la lettre celles de Mme Sainte-Catherine et de Mme Sainte-Marguerite, et que le phénomène de cette vocation avait un caractère hallucinatoire. Ses petits élèves, qui étaient de bonne bourgeoisie, protestèrent au nom de la liberté de conscience ; et le ministre, radical, fut obligé de déplacer le professeur, qui n'avait pas assez de tact pour enseigner l'histoire à des enfants riches. Mais cette demi-disgrâce ne contenta point tous les gens qui ne croient pas le moins du monde aux miracles et ne peuvent souffrir qu'on les nie. L'on se mit à disputer, d'un journal à l'autre, dans les mêmes termes qu'on l'eût pu faire au XVe siècle, si c'était bien, ou si ce n'était pas Mme Sainte-Catherine et Mme Sainte-Marguerite en personnes qui avaient appelé Jeanne d'Arc. Le *Bien Public* ne pouvait se dispenser de prendre parti. M. de Courpière en demeura d'accord, et lady Ventnor commanda l'article à Marcadieu.

J'eus l'honneur de décacheter l'enveloppe où était se copie, je la lus le premier ; et cette fois je n'eus pas besoin de la relire pour flairer le chef-d'œuvre. Il y a, si je sais bien compter, trois façons, pour un moderne, d'interpréter cet illustre épisode de Jeanne d'Arc. On peut d'abord, c'est le plus simple, accepter toute la légende, littéralement ; mais si déterminés que soient nombre de nos contemporains à rétrograder jusqu'au moyen âge, cet effort de naïveté passe peut-être les ressources de leur foi. On peut chercher l'histoire sous la fable, en dégager le sublime sans le diminuer, avouer le surhumain, mais ne le point qualifier surnaturel. Il y a enfin la manière de Renan, qui consiste à exprimer des opinions laïques en style clérical, si bien que les profanes n'y voient plus que du feu, et que la critique la plus téméraire puisse au besoin passer pour apologie.

Ce que j'admirai dans l'article de Marcadieu, c'est qu'il n'avait adopté aucune de ces trois manières, et qu'il avait trouvé moyen, contre tout espoir, d'en inventer une quatrième. Il ne voulait rien affirmer ni pour ni contre la légende, et encore moins faire son siège entre les deux, qui est déjà un peu passé de mode. Mais il s'était rappelé à propos que les savants ont observé, en ces dernières années, plusieurs phénomènes, assez peu conciliables à première vue avec les hypothèses de la science positive, et qui seraient donc des espèces de miracles, tout en relevant de la science, puisque ce sont aussi des phénomènes naturels ; et l'idée lui était venue, par analogie, d'expliquer au moyen de miracles historiques les gestes de Jeanne d'Arc, que les lois ordinaires de l'histoire ne suffisaient absolument pas à expliquer selon lui. Il escamotait les prodiges que lui fournissait la légende, et qui à vrai dire l'eussent embarrassé un peu ; mais il y substituait d'autres prodiges qui avaient l'avantage de pouvoir être acceptés, sinon compris, des grandes personnes et même des incrédules. Somme toute, il ne supprimait point le miraculeux de l'histoire de Jeanne d'Arc : il y en ajoutait. Ce pathos me parut ingénieux. Je courus montrer l'article à lady Ventnor. Je lui en fis la lecture à haute voix. Je l'ai rarement vue plus enthousiasmée. Son visage avait une expression de sensualité, qui m'inquiéta pour Maurice. Elle était émue aux larmes. Elle me confia qu'elle avait positivement conçu, de son côté, le plan et les développements de cet article. Elle pensait l'avoir inspiré de loin à Marcadieu par une sorte de télépathie. Cette télépathie m'inquiéta encore davantage pour M. de Courpière.

Il est rare que l'on ne désire point d'entrer en communication immédiate avec les personnes sur qui l'on se flatte d'exercer une influence à travers l'espace ; et lady Ventnor, en effet, n'y tint plus. Il fallut brusquer l'aventure, car le ministre pensa moins que jamais pouvoir révoquer Marcadieu pour un article sur Jeanne d'Arc ; mais l'éminent professeur ne balança pas de jeter sa démission au nez du grand-maître, quand madame la marquise lui eut fait renouveler des offres si avantageuses qu'il se put flatter sans présomption d'opérer la conquête de Paris dès son débarquement, comme un héros d'Emile Zola ou d'Honoré de Balzac.

En attendant la première réalisation de ces offres, il était si dénué de tout qu'il dut descendre, avec sa femme Séphora et sa belle-fille Renée, dans un hôtel proche le Panthéon, dont le luxe est médiocre, mais dont l'enseigne est prometteuse : l'hôtel des Grands Hommes. Dès le lendemain, lady Ventnor donna un grand dîner en leur honneur. Comme elle avait un vif désir, qui se conçoit, de faire la connaissance de Marcadieu avant l'heure de se mettre à table, elle le pria de venir seul dès le milieu de l'après-midi. Elle négligea d'avertir Maurice, qui croyait devoir, de quatre à sept, faire acte de présence à son bureau. Mais elle me fit mander expressément : elle sentait, j'imagine, que l'entrevue serait historique, et j'y étais requis à titre de témoin.

Je ne m'attendais pas, quant à moi, que leur conversation fût d'un intérêt bien vif ; je présumais qu'ils auraient à cœur d'épuiser tous les sujets en deux heures et demie, et qu'ils échangeraient sans rémission toutes leurs idées générales, que je connaissais déjà ou que je pouvais deviner. Je les écoutai, en effet, distraitement, mais ma curiosité n'y perdit rien. J'étudiai à loisir le physique du Marcadieu, qui, je l'aurais parié, me déplut extrêmement. Le voici, en quatre coups de crayon : il était de très haute taille, mince et nerveux, de la

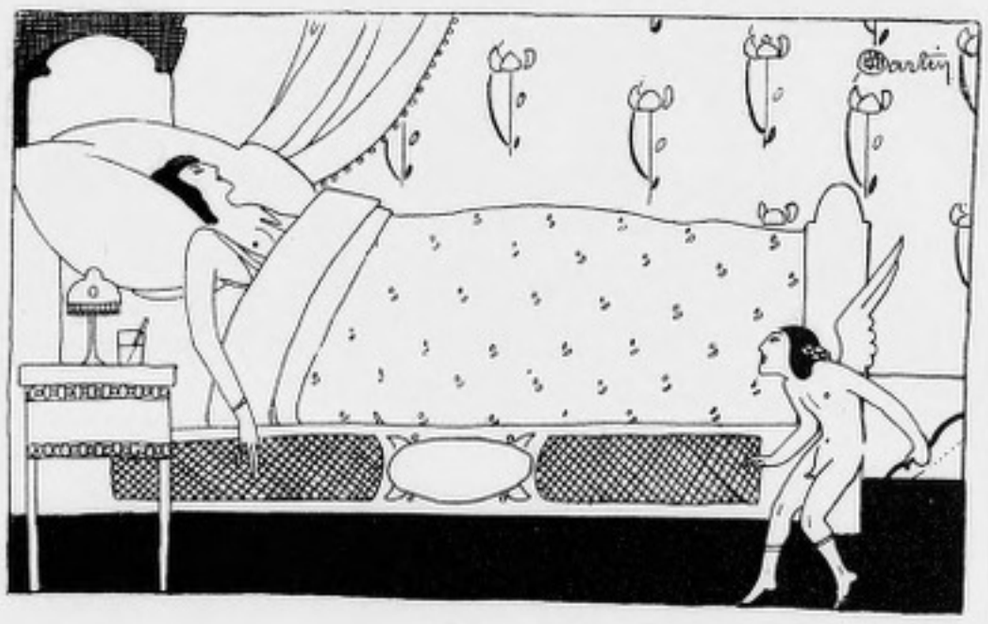
désinvolture, point d'élégance, entièrement rasé, une figure romaine, — ou américaine, — le regard ensemble impudent et fuyant ; mais, grâce au monocle qu'il ne quittait pas, l'un au moins de ses deux yeux semblait regarder en face.

Lady Ventnor, troublée à perdre la tête jusqu'au moment où il parut, avait repris subitement son habituelle maîtrise de soi et ses airs d'impératrice. Je m'y serais trompé moi-même si je n'eusse senti comme un remords de trahir M. de Courpière, d'où je devais logiquement conclure que je m'associais par ma présence à des manigances menaçantes pour lui. Il est curieux que Maurice, d'abord qu'il entra dans le salon, en jugea de même que moi : c'est par un regard de reproche à mon adresse qu'il témoigna son mécontentement.

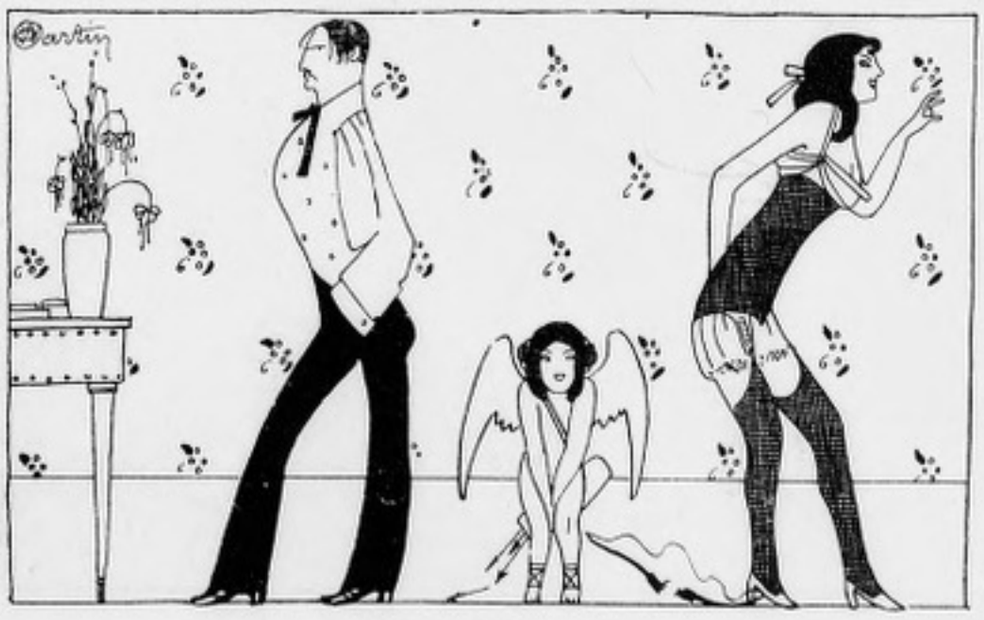
Je fus bien aise de voir arriver les autres convives ; mais il en était deux auxquels je ne pensais plus du tout, et je tressaillis quand on les annonça : c'était la femme et la belle-fille de Marcadieu. Je crois que la beauté un peu trop plantureuse de Séphora me fit impression ; mais j'en fus aussitôt diverti par un sentiment de gêne presque insupportable que me causa, comme à toute l'assistance, l'effronterie de Renée. Elle semblait dès la porte faire un choix parmi les hommes présents. Ses yeux s'arrêtèrent enfin sur Maurice. Il en parut satisfait : je ne pense point que ce fût par fatuité. Il sourit et considéra Marcadieu avec un suprême dédain. Ma conscience se rassura. Je sentis que M. de Courpière ne se laisserait pas supplanter aisément par un homme qui avait une pareille belle-fille, et qui, à tort ou à raison, passait pour en être un peu plus que le beau-père.

(*A suivre.*) ABEL HERMANT.

CROQUIS DE CHASSE



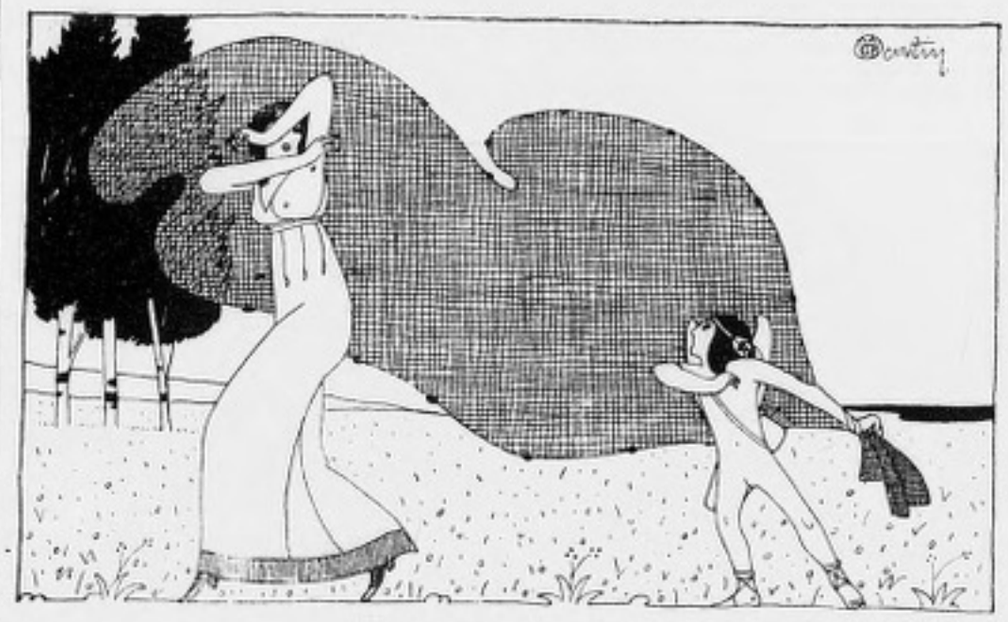
L'AFFUT



BREDOUILLES !



LE MIROIR AUX ALOUETTES



LA CHASSE AU FILET



LE CHASSEUR CHASSE

LA POLITIQUE EN TROIS MOTS

RÉVOLUTION. . . . . *l'insurrection dont on était ;*
INSURRECTION . . . . . *la révolution dont on n'est pas ;*
PROGRÈS. . . . . *la révolution dont on sera.*

COCARDE . . . . . *conviction qui ne tient qu'à un fil.*

ARBRE DE LA LIBERTÉ. . *le mât de Cocagne de la Révolution.*

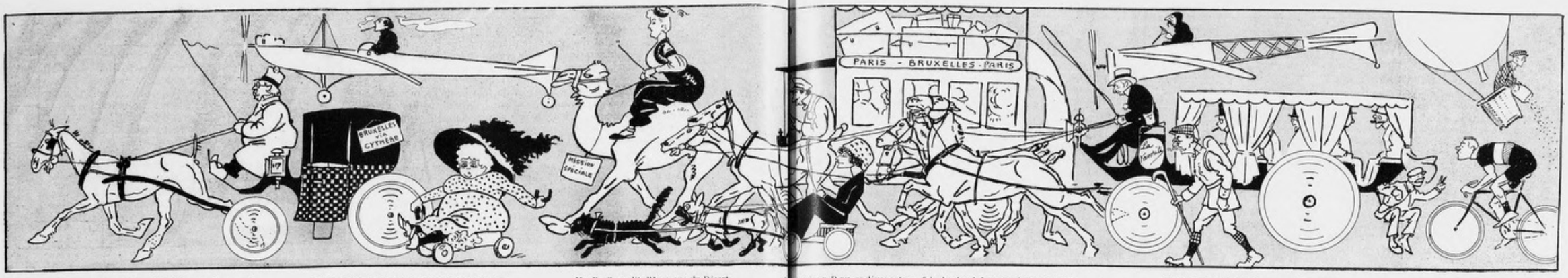
— *Un socialiste et un anarchiste? Mais c'est le jour et la nuit ! disait J....s.*

— *Non, ce n'est que le jour et... le lendemain, répondit R...t,*

En France on ne se croit pas libre quand on n'est pas libre tout seul.

SI LA GRÈVE AVAIT CONTINUÉ : EN ROUTE POUR BRUXELLES !

Dessins de Mich.



Si la grève des transports s'était généralisée, tous les gens du monde, les sportsmen, les artistes auraient été réquisitionnés, et quelle étrange cavalcade nous aurions vue alors sur la route de Bruxelles! Nous aurions vu... nous aurions vu !...

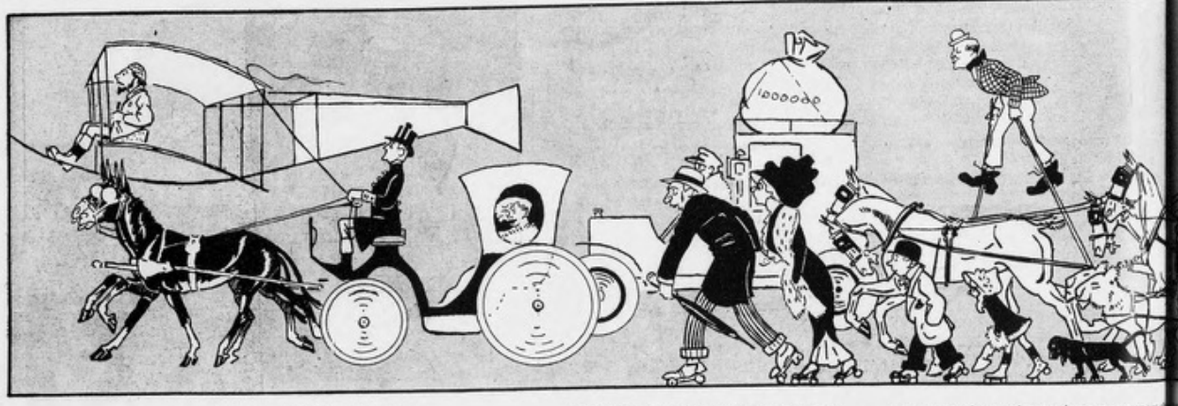
L'infatigable Lat.am sur sa légère « Antoinette ».
Mme Jeanne Bl.ch, montée sur roulettes.

Mme Du G.st, dite l'Amazone du Désert.
Colette W.lly, conduisant en tandem Kiki-la-Bu[illegible] et le bon Toby-Chien.

[illegible] D.on, se dévouant une fois de plus à la cause de l'automobile.
Le baron de S.nke.r, mettant gracieusement le matériel des courses à la disposition du gouvernement.

Bl.riot, chevauchant de nouveau les nuages.
M. Abel Bal.f, enthousiaste du train 11.

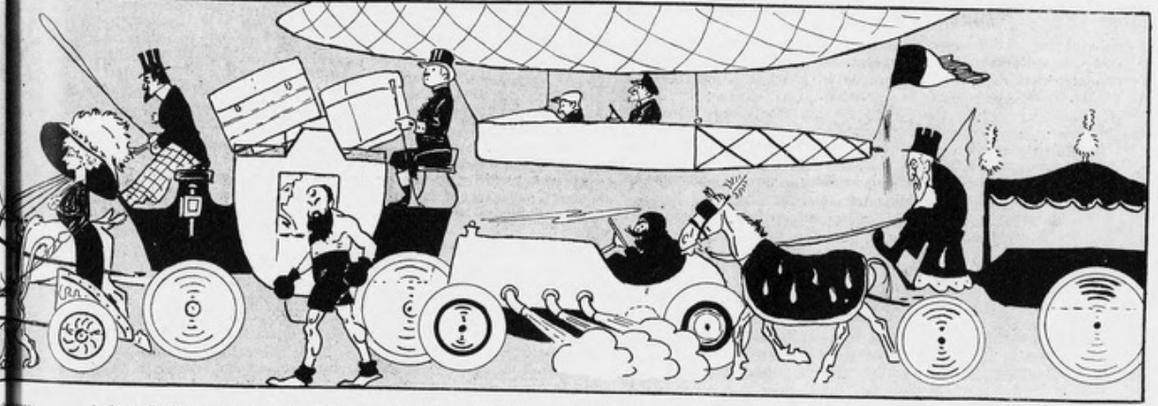
Georges Bl.nchet
et nos grands champions cyclistes heureux de servir enfin à quelque chose.



Henry Farman et le biplan des familles.
L'attelage de Mme R.jane, dernier vestige de la monarchie portugaise.

Un chauffeur de taxi-auto après fortune faite.
Les habitués des Rinks à la mode sur patins à roulettes.

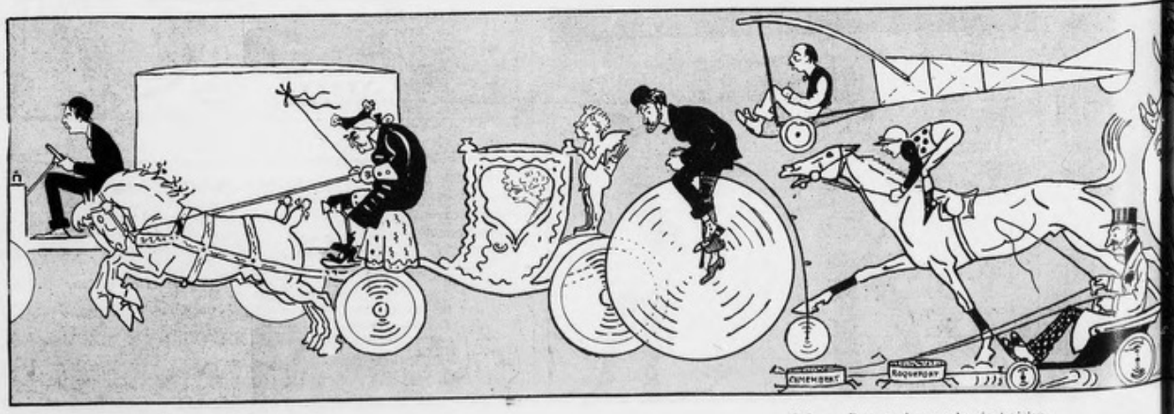
Dranem, toujours soigneux de ne pas user ses [illegible].
Les [illegible]



Le baron De Z.ylen, soucieux de prouver que le cheval a encore du bon.
Tristan B.rnard, notre meilleur poids moyen, chargé de maintenir l'ordre sur les routes.

M. H. Deu.sch à bord de son dernier dirigeable.
Les 100 HP du chevalier De K.yff.

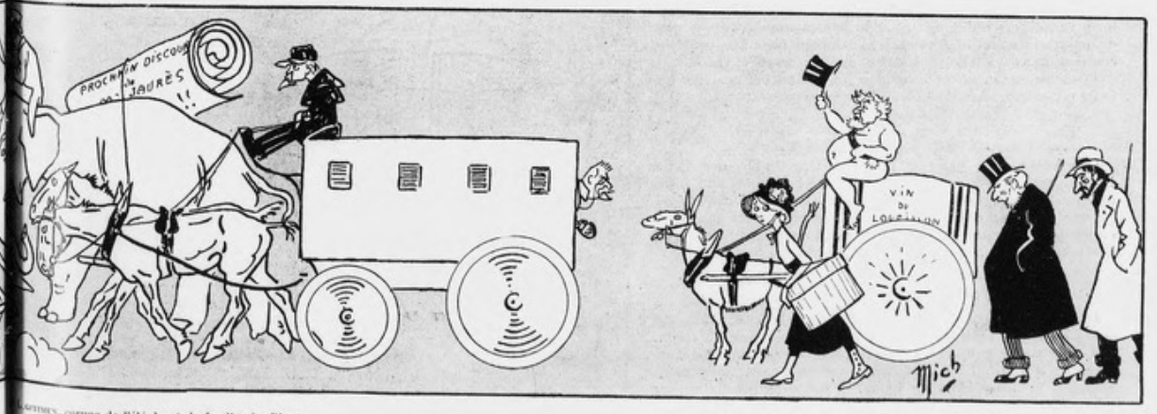
M. Henri Rasson lui-même.



M. Constant S.y et ses poids lourds.
M. Edw.rds roulant carrosse avec Mme Edw.rds-Lant.lme.

M. Henri De.grange sur un grand bi.

M. Sa.tos-Dum.nt, devenu cheminot aérien.
M. Alexandre D.val, inventeur d'un tandem alimentaire



[illegible]rmes, cornac de l'éléphant du Jardin des Plantes.
M. L.pine conduisant M. Gustave H.rvé dans le coupé de la Préfecture.

Pour le transport des vins, notre Président.
Enfin, le bataillon des vieux marcheurs, toujours ingambes.

LE GRAND SOIR

DERNIÈRE HEURE

Une nouvelle nous parvient dont la gravité n'échappera à personne, par ces temps troublés où tant de maris risquent d'être retenus à Paris et d'avoir à chercher un gîte par suite de quelque grève des Moyens de Transports :

« *Sur un ordre venu de la rue Grange-aux-Belles, plusieurs maisons connues pour leur hospitalité écossaise, viennent de fermer leurs portes... On annonce, sous toutes réserves, que les Ambulantes vont se joindre au mouvement.*

PAR FIL SPÉCIAL

Le syndicat jaune, qui est, comme l'on sait, composé des négresses, vient de se rendre à la Préfecture pour demander que la protection des Travailleuses soit assurée.

COMMUNIQUÉ

Le ministère de l'Intérieur vient de prendre d'urgence des mesures rigoureuses pour prévenir et réprimer les entraves à la liberté du Travail.

On signale de nombreuses « entravées ».

CHRONIQUE DES TRIBUNAUX

La chasse aux *Regards* s'organise. Plusieurs grévistes ont comparu à l'audience du « flagrant des lits ». Elles ont été condamnées à des peines diverses de un jour à trois mois de prison.

APPEL AU PAYS

Les grévistes publient un manifeste dans lequel elles exposent leurs revendications et leurs doléances. Elles réclament une retraite professionnelle au bout de vingt ans de services, de fréquents relèvements des salaires, etc., etc.

ÇA ET LA

Le Comité n'a pas cessé, toute la journée, de distribuer des Cartes de grève.

LES MESURES PRISES

Le gouvernement, qui avait fait preuve jusqu'ici de la plus grande tolérance à l'égard des maisons en grève, se décide à sévir. Cette nuit elles seront toutes occupées militairement.

Toutes les mesures sont d'ailleurs prises pour que les maisons demeurées ouvertes puissent renouveler ou compléter leur personnel.

CHOSES VUES

Boulevard de la Madeleine. Cinq heures du soir. Les devantures de magasins, d'ordinaire si brillantes, sont éclairées par de maigres chandelles grasses. Une « Ambulante » non-gréviste emmène dans un hôtel voisin un ami de passage. Un soldat d'infanterie en tenue de campagne les suit et les protège. La foule regarde amusée ce tableau très XXe siècle.

DÉPÊCHE PARTICULIÈRE

Une bagarre extrêmement grave s'est produite place de la Bastille aux pieds de la Colonne, entre une gréviste et une autre femme dont on ignore encore l'identité. Il semble d'après les premiers renseignements que celle-ci, provoquée, ait vu rouge, en s'entendant traiter de jaune. La scène s'est déroulée si vite que les témoins sont restés « bleus ».

SOUS TOUTES RÉSERVES

Des actes de sabotage particulièrement graves ayant été commis, les ministres se sont réunis d'urgence à l'Elysée... Montmartre. Le gouvernement est décidé à proclamer l'état de siège, ce qui aurait les plus graves conséquences, notamment pour les établissements de bains. Il invite la population au calme.

LYSISTRATA.

A propos du Salon d'Automne



L'air fraîchit, les feuilles tombent ; mais acharnés à la besogne, le peintre Buteux et le peintre Goutière poursuivent leur série d'études de plein air. A force de se rencontrer l'on fait connaissance et voilà de quelle manière j'en suis venu à fréquenter ces deux paysagistes dont hier encore j'ignorais et les œuvres et le nom. Tous deux cependant valent bien qu'on y prenne garde tant par leur aspect extérieur que par leur façon de manier le pinceau.

Le peintre Buteux est large et bouffi, de courte stature ; mais si les dieux ne l'ont point gâté sous le rapport de la taille, par contre ils ont pris soin de le munir d'une fourrure abondante. Ses cheveux et sa barbe en sont le témoignage. Le peintre Buteux est en outre pourvu d'une voix de stentor. Ajoutons qu'il possède une pipe, un chapeau de planteur, un dolman de velours, des pantalons de spahis, une cravate flottante, bref tous les attributs de ce que nous appelons proprement un artiste. Il est gai, jovial, farceur, affectant les allures du monde les plus indépendantes, une violence continuelle de langage, une hardiesse magnifique dans la discussion.

A le voir, à l'entendre, on imaginerait, selon toute logique,



Le gros Buteux peint sur des toiles minuscules avec des pinceaux pointus comme des plumes.

retrouver dans ses œuvres un peu de ce bel entrain, de cette noble intransigeance, de cette fougue joyeuse qui, semble-t-il, constituent le fond même de sa nature. Point. Le peintre Buteux n'est pas plus tôt à l'œuvre que brusquement, comme par miracle, on le voit subir la métamorphose la plus complète. Le peintre Buteux n'est plus le même homme. Le peintre Buteux peint sur des toiles minuscules, avec des pinceaux pointus comme des plumes et *piano*, *pianissimo*, à petits, tout petits coups, pondérés et méthodiques.

Buteux cultive le paysage; mais par lui-même, sans accessoires, le paysage lui paraît un peu vide. Aussi manque-t-il rarement de l'égayer par quelque anecdote ou tout au moins quelque promesse d'anecdote : une jeune mère et son fils, un pâtre et sa fiancée, les accordailles etc. Dieu merci! je ne prétends point m'y connaître, ni jouer ici le rôle de critique. Cependant l'art de Buteux me semble,... comment dirais-je?... me semble un peu compassé, un peu froid, un peu timide. Serait-ce manque d'originalité?... Mais, je le répète, pour se prononcer il faudrait être bon juge et je ne le suis point.

Au surplus comment davantage exprimer ce que je ressens à la vue des œuvres de mon ami Goutière? Celui-ci dans ses paysages ne met ni pâtres ni jeunes mariées. Parfois néanmoins il y met des arbres, des vaches, des moutons. Seulement ces moutons ressemblent à des poules, ces chevaux à des lapins, ces arbres à tout ce que l'on veut. Les couleurs sont à l'avenant. Un jour que sur une de ses toiles je confondais une charrette avec un bœuf, le peintre Goutière voulut bien m'expliquer sa méthode. « Je ne suis pas un photographe, me dit-il; je suis un interprète. J'interprète la nature. Tel est l'objectif d'un artiste véritable. Chacune de ses toiles doit être une synthèse. » Sur quoi, saisissant un pinceau large et touffu, il commença de mélanger sur sa toile une dose prodigieuse de couleurs différentes.

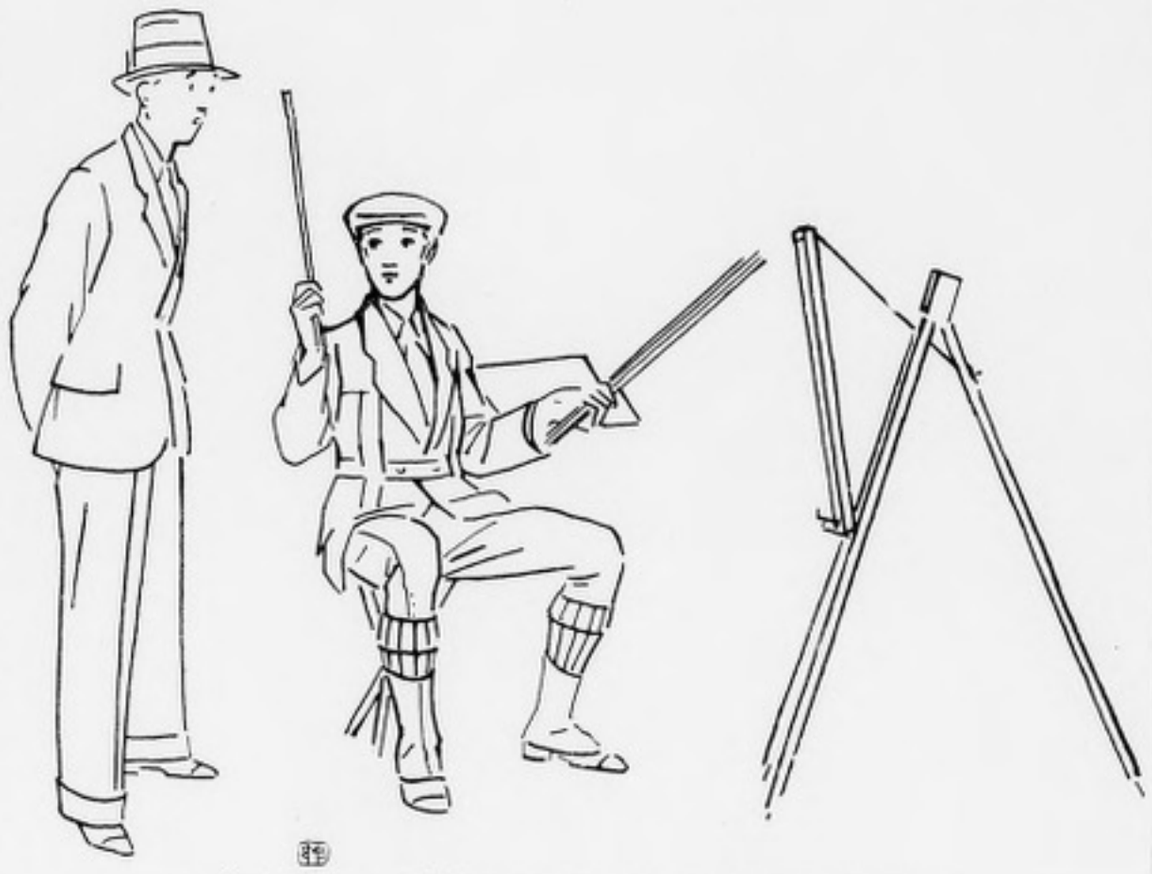
Encore une fois je ne me pose pas en connaisseur; mais quelques explications que m'ait fournies le peintre Goutière, je n'en reste pas moins indécis et perplexe au spectacle de ses synthèses. A mes yeux inexpérimentés elles ont quelque chose d'incohérent, de sauvage, de barbare. Il y règne une anarchie qui me déconcerte et sans le vouloir, bien certainement, je dois devant ses œuvres persister à commettre les erreurs les plus grossières. N'importe. Depuis que j'ai fait la gaffe de prendre une charrette pour un bœuf, je me le tiens pour dit et j'admire de confiance.

Le curieux est que, toute question de peinture mise à part, le peintre Goutière est l'homme que je connais le plus rangé, le plus mesuré, le plus soigné. Flegmatique et poli, très au fait des usages, il s'exprime avec discernement, s'habille avec art et ses tenues campagnardes sont, comme on dit, des chefs-d'œuvre d'élégance et de bon goût. Il arbore des casquettes britanniques, des blouses également britanniques, maintenues à la taille, des culottes serrées aux genoux, des guêtres en peau de taupes et des bottines qui viennent d'ailleurs que de chez Raoul. On dirait un joueur de golf, un oisif, tout au moins un amateur.



Le peintre Buteux et le peintre Goutière.

Voilà près de huit jours que le peintre Buteux et le peintre Goutière travaillent côte à côte au même paysage. Interrompant ma promenade, je m'arrête afin de leur donner le bonjour et tandis que nous conversons, j'observe le modèle qu'ils ont devant eux. Un site charmant! On y voit une rivière avec des canards, un pont, des saules pleureurs et, là-bas, derrière les arbres, le toit d'un vieux castel. Jusqu'ici tout va bien; mais voilà que je m'avise de regarder les toiles de mes amis. J'ai beau n'y rien entendre, je ne peux faire autrement que de constater que ces toiles n'ont entre elles aucun rapport, non, vraiment, pas trace, pas l'ombre de rapport. Pourtant il n'y a pour l'un comme pour l'autre qu'un modèle, qu'un seul et unique modèle!... Alors?..



— Je ne suis pas un photographe, je suis un interprète de la Nature.

De guerre lasse, je renonce à pénétrer l'énigme et sans rien dire, après avoir observé les travaux de mes amis, j'observe mes amis eux-mêmes. Leurs faits et gestes ne me surprennent pas moins. De temps en temps, Buteux quitte son chevalet et regarde ce que fait Goutière. Il cligne les yeux, penche la tête à droite puis à gauche et frappant son collègue sur l'épaule : « Bien, mon vieux, très bien, bravo!... » Sur quoi, se levant à son tour, Goutière s'en va jeter un coup d'œil sur le paysage de Buteux : « Hé! hé! déclare-t-il, voilà qui prend tournure! » — Allons, il faut me résigner, je manque absolument de compétence.

Pourtant je dois dire que, pris séparément, Buteux et Goutière changent volontiers d'opinion sur les talents de leur voisin. C'est ainsi que rencontrant un jour Goutière, mais seul cette fois, je me mis à prôner chaudement les œuvres de son collègue. Or, pour commencer, Goutière ne me répondit point et se contenta de sourire. J'insistai. « Vraiment, me dit-il, vous aimez ça?... » Si j'aimais ça! Belle question! Aussitôt, j'entrepris de convaincre Goutière de ma sincérité. « Des goûts et des couleurs », murmura-t-il alors entre ses dents, puis, les mains dans ses poches, il se mit à siffloter avec l'air du monde le plus indifférent.

A quelques jours de là, je me trouvai nez à nez avec le peintre Buteux. Comme de juste l'entretien tomba sur Goutière et je priai Buteux de me dire ce qu'il pensait des talents de son ami. « Mon Dieu, me répondit-il, vous comprendrez ce qu'une question semblable a d'embarrassant... juger un confrère est toujours délicat, très délicat et je me demande...» J'insistai. « Eh bien! voilà, reprit-il. Autant dire les choses comme elles sont. Goutière est un garçon que j'aime beaucoup, vous m'entendez, beaucoup. Mais sa peinture... Ah! sa peinture, non!... » J'ouvris de grands yeux. « Non! non et non! s'écria de nouveau l'ami Buteux. D'abord il ne sait rien, ce qui s'appelle rien de rien. Et puis je n'admets pas qu'on se f... ainsi de la g... des gens!... Mais tenez, je préfère ne rien dire. Je bêcherais un collègue et Dieu merci! cela ne m'est encore jamais arrivé ».

ROGER BOUTET DE MONVEL.

DÉFINITIONS

INGÉNUE..... *Une innocente qui sait son métier.*
SCRUPULES..... *Les délégués de la conscience.*
CONSTANCE..... *Nom de gala de l'habitude.*

LES ÉTOILES PARISIENNES

Dessin de Garnier-Salbreux





SPINELLY

Dans la « Revue » (genre dramatique abhorré par M. Léon Blum, l'éminent critique passé maître en l'art de prôner les pièces ennuyeuses dans un style adéquat), Spinelly a rapidement acquis une notoriété péremptoire.

Il faut dire que son art est bien à elle.

Dieu merci ! Elle n'a pas de voix! Ce qui lui permet de *dire* les couplets, chose rare.

A ses débuts, son organe était juché à des hauteurs si vertigineuses que ce filet semblait une indispensable précaution aux dangereux exercices exécutés par les chansons sur la corde vocale. Cette voltige spéciale portait alors sur les nerfs auditifs de certains. Et Willy lui-même accusa Spinelly de lui verser du vitriol dans le tympan.

Ce temps-là n'est plus. Aujourd'hui, elle n'a pas la voix de Delna, mais son registre est lisible à l'oreille nue.

Spinelli triomphe dans le genre dit « grivois ». C'est vous dire qu'elle excelle à détailler les plaisanteries relativement obscènes que comporte toute revue comme il faut.

Elle y est très personnelle. Au lieu d'essayer, comme tout le monde, de faire passer le sous-entendu à l'aide de mines faussement candides, Spinelly, plus franche, y insiste avec tant de précision qu'il devient un sur-entendu.

« — Mais passe-t-il ? » direz-vous... Il passe la rampe, ce qui est sûr, et l'on s'en réjouit.

Car le public reconnaît à Spinelly le droit de tout dire. Tel couplet qui lui semblerait choquant, dit par une autre, le trouve plein d'une indulgence hilare, *envoyé* par elle.

C'est qu'aussi elle ajoute à ce qu'elle chante tout l'attrait de sa figure et de son corps, — figure de chatte, vicieuse et câline, corps de ballerine, épanoui et blanc, l'on dirait comestible.

Nue sous les sequins asiatiques ou sous les voiles tanagréens, elle fut tour à tour Salomé telle qu'elle dut être; et Isadora Duncan... telle qu'elle devrait être.

Le paradoxe, qui règne en maître dans le talent de Spinelly, se retrouve dans sa façon de s'habiller à la ville.

De même que nulle ne pourrait chanter ce qu'elle chante, et comme elle le chante, de même aucune femme ne saurait porter les robes qu'elle porte.

Raisinet, le costumier fou qui l'habille, a beau s'ingénier, en sa malveillance morbide, à l'attifer de papier peint ou de toiles d'emballage bizarrement découpés, il ne réussit pas à la rendre ridicule.

Et ce doit être, j'imagine, chez ce maniaque une rage impuissante de constater qu'en dépit de ses inventions baroques, Spinelly a du chic et, ce qui est mieux, de la grâce.

RIP.

LE CARNET D'UN HUMORISTE

On se rappelle la tentative de grève générale qui eut lieu, à pareille époque, l'an dernier, en octobre 1910, parfaitement, nous disons bien, en octobre 1910.

On se rappelle la façon lamentable dont elle échoua.

On se rappelle peut-être aussi qu'un leader socialiste s'était alors écrié : « Nous sommes bien obligés de l'avouer; les nôtres n'étaient pas suffisamment entrainés! Que diable, nous ne pouvons cependant pas, pour les entrainer et parvenir à réaliser notre rêve de Grève Générale, fonder des écoles spéciales, des « Écoles de Grèves!... »

On sait moins que les membres du Comité directeur de la C.G.T. avaient médité ces fortes paroles. On sait moins que les mêmes membres du Comité directeur de la C. G. T. n'avaient pas tardé à préconiser, effectivement, la création d'une « École de Grèves ». On sait également moins que, quelques jours après, le 1er novembre 1910, une Ecole de Grèves avait ouvert ses portes au rez-de-chaussée de la Bourse du Travail.

Le hasard a permis qu'un calepin, appartenant à l'un des innombrables élèves qui ont suivi, pendant les douze derniers mois, les cours de l'« École de Grèves » soit tombé entre nos mains.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en en publiant ici, aujourd'hui, quelques feuillets.

Feuillets arrachés à un calepin ayant appartenu à Jules Thomas, ouvrier mécanicien, 35 ans, élève pendant ses douze derniers mois de l'École de Grèves.

15 OCTOBRE 1910. — *Premier cours.*

L' « École de Grèves » ouvrait, aujourd'hui dimanche, ses portes à notre intention. Paraît qu'il va y avoir un cours comme ça tous les dimanches...

. . . . . .

Tout à fait élémentaire, aujourd'hui.

... Pour commencer l'enseignement, on nous a exercés à crier : « Vive la Grève! »

... Savoir crier « Vive la Grève » quand il n'y a pour vous entendre que des gens de votre opinion, c'est bien, mais, on s'en rend compte, ce n'est pas suffisant.

Un à un, on nous a, en conséquence, fait défiler, en poussant notre cri de guerre, devant un mannequin habillé d'un costume d'agent et coiffé d'un képi...

. . . . . .

1er NOVEMBRE 1910. — *Toussaint. Troisième cours.*

... Nous réalisons d'étonnants progrès...

... Si on n'avait pas besoin d'argent, on pourrait, sans aucun inconvénient, se mettre en grève le jour où il vous plairait, et pour aussi longtemps qu'il vous plairait. C'est évident. Si on n'avait pas besoin de manger, on n'aurait pas besoin d'argent. C'est encore évident.

On a profité des fêtes de la Toussaint pour nous entraîner à rester pendant trois jours consécutifs sans manger, sans rien manger, sans absolument rien manger...

... Jeûner pendant trois grands jours, ce n'est déjà pas mal!

Le rêve serait de parvenir à se priver de nourriture, — sans se sentir incommodé, — pendant des mois. Quelles têtes ils feraient, les patrons, si on arrivait à un pareil résultat! Enfin, peut-être qu'avec de la persévérance...

. . . . . .

8 DÉCEMBRE. — *Huitième cours.*

... C'est inouï ce que nous travaillons pour apprendre à ne plus travailler...

28 DÉCEMBRE. — *Dixième cours.*

Pendant deux heures, aujourd'hui, on nous a obligés à écouter les lamentations d'un gentil petit gosse.

Cet enfant, qui appartient, m'a-t-on dit, à une des classes de tragédie du Conservatoire, était vêtu de haillons. On l'avait chaussé de souliers éculés. Le fard, dont ses joues était barbouillées, lui donnait un teint hâve. Il semblait exténué par les privations. Il n'a cessé de répéter sur un ton lamentable, sur un ton qui aurait réussi à toucher le cœur le plus dur : « Papa, j'ai froid, papa, j'ai faim... »

Le professeur nous a déclaré qu'il était très satisfait de nos rapides progrès. Pendant les dernières minutes du cours, la plupart d'entre nous sont arrivés, en effet, à répondre avec un air tout à fait détaché à cet enfant : « Je m'en fiche, mon petit. Les droits du prolétariat avant tout! »...

. . . . . .

20 JUILLET. — *Quarante-troisième cours et avant-dernier cours.*

... La première année de cours touche à sa fin.

On nous a annoncé une agréable nouvelle. Un Grand Prix d'Honneur de 500 francs sera, paraît-il, prochainement décerné à l'un d'entre nous.

Je me suis toujours montré un élève zélé. Je n'ai pas manqué un seul cours. J'ai bon espoir de l'emporter sur mes camarades...

. . . . . .

27 JUILLET

...On a décerné hier le Grand Prix d'Honneur.
Je n'y comprends rien. Ce n'est pas moi qui l'ai reçu.
C'est un nommé « Mathias », un aiguilleur!
Mathias?
Qu'est-ce que c'est que ce type-là? Mathias?
Mathias! Je n'ai même jamais vu, au cours, d'élève de ce nom!

P. S. — J'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai été trouver le directeur de l'École.

— Enfin, c'est inouï! — me suis-je écrié. — Pourquoi ce Mathias a-t-il palpé les cinq cents balles du prix! Vous ne savez donc pas qu'il n'est même pas venu une seule petite fois au cours!

Le directeur a haussé les épaules.

— Mais si, mais si, mais si, je le sais!... Et c'est même pour ça, gros malin, qu'on l'a récompensé sans hésiter. Ses maîtres, en toute une année, ne l'ont pas vu une seule fois! C'est donc lui, voyons, qui, incontestablement, a le mieux compris, d'instinct, ce que c'était que la Grève!...

MAX ET ALEX FISCHER.



L'automne est là, l'automne étonne
Tant il est gai, tant il est doux.
Ils ont des airs de Paradous
Les grands vieux jardins monotones.

Ils portent sur leurs murs brunis
Des fleurs tardives et nouvelles,
Et de Madrid à Bagatelle
Chaque fourré se rajeunit.

Le Bois, qu'un peu de brume étonne
Murmure même en grelottant,
Que cet automne est un printemps,
Si le printemps fut un automne.

Le soleil persiste à venir
Tous les jours lui rendre visite.
On croirait que Novembre hésite
A laisser les feuilles jaunir.

Veux-tu. Nous irons à Versailles.
Là, dans les sentiers, à pas lents,
Nous longerons des palais blancs
Tout enveloppés de grisailles.

Pour détourner le grand château
De ses moroses rêveries,
Nous revivrons les bergeries
Et les concerts à la Watteau.

Puis dans le parc aux gazons lisses
Nous nous égarerons au long
Du riant bassin d'Apollon
Que les feuilles mortes remplissent.

Et dans le brouillard matinal
Qui s'attarde sur les parterres,
Nous évoquerons les mystères
Du grand siècle et du grand canal.

Ah! les promenades câlines!
Les arbres frileux de là-bas
Jalouseront le petit tas
Que font de toi tes zibelines.

Et trottant au bord des talus
Tu réveilleras les vieux Faunes
Qui te demanderont l'aumône,
Car leurs affaires ne vont plus.

RENÉ KERDYK.

Choses et Autres

Il paraît qu'il y avait, la semaine passée, la grève des chemins de fer, à laquelle s'ajoutaient d'autres grèves, et que nous étions en plein état révolutionnaire. A vrai dire, on ne s'en doutait guère, à parcourir Paris. L'hiver approche, il s'agit de commander les robes de la dernière mode, et c'est là seulement ce dont s'occupent les femmes. Jamais la rue de la Paix n'a été plus agitée: ce n'est qu'une succession d'automobiles et de voitures d'où sautent, autant qu'elles le peuvent avec leurs jupes entravées, des femmes blondes, brunes, petites, grandes, toutes charmantes. Parlez-leur de la grève: elles s'en moquent bien! Fourrures, chapeaux, tailleurs, elles ne pensent qu'à cela. Vainement cherche-t-on sur les boulevards un visage soucieux ou irrité: il y a seulement plus de bruit, avec les camelots qui, du matin au soir, courent en criant leurs journaux. La grève! On en a tant vu, que celle-là, si énorme qu'elle soit, n'effraie pas: on a l'habitude, maintenant. Toute la semaine, à chaque abonnement, l'Opéra était plein. Sans doute, si quelque curieux s'aventure à la gare du Nord ou de l'Ouest, il voit un hall immense, silencieux et désert, où passent des soldats qui s'ennuient, où se reposent, comme oubliées, des locomotives immobiles... Mais ce curieux est bien rare. La C. G.T. serait demain maîtresse de Paris, que les grands couturiers ne perdraient pas un client! non, pas même la mort n'égalera jamais en importance le choix d'une toilette. Heureux peuple qui voit dans tout un amusement: sans cette grève la rentrée eût été bien monotone! Au moins voilà de la fantaisie.



Le Sentier de la Vertu commence à être déserté. Il n'est plus de saison.

Il est remplacé par la *promenade des thés*. Cela consiste à aller d'un « thé » à un autre « thé » pour choisir le plus agréable et, comme ils sont tous situés dans le même quartier, la promenade se passe sur le trottoir droit de la rue de la Paix. On ne va sur le trottoir à gauche que pour jeter un coup d'œil chez Cu.....er, certain d'y retrouver des gens de connaissance. Car ce n'est pas une boutique, mais un parloir où, à la même heure, chaque jour, se retrouvent les mêmes habitués. Le temps de serrer quelques mains, d'échanger quelques bonjours et l'on retourne vivement sur le trottoir de droite.

Évidemment on serait infiniment mieux sur celui de gauche, plus calme, moins fréquenté, mais comme ce n'est pas le côté chic, tout le monde va se bousculer avec délices sur le trottoir de droite. La circulation, vers 6 heures, devient si pénible qu'il est impossible d'avancer. On se résigne, on s'arrête, les mes-

sieurs en brochette le long des boutiques, les dames en rond près de la chaussée. Elles tiennent beaucoup de place à cause de la grandeur inouïe des chapeaux et de la longueur inusitée des ornements qui les recouvrent... Au moindre mouvement elles entrechoquent leurs couvre-chefs ou reçoivent dans le nez les caresses trop brusques d'une aigrette ou d'un panache ; alors elles se mettent à distance respectueuse, et comme elles sont forcées pour se raconter les dernières nouvelles, d'élever la voix, elles crient comme des sourdes.

Un groupe de cinq ou six élégantes tient la place d'une barricade et fait le bruit d'un meeting. Cela met une charmante animation dans la rue, réduite à la largeur d'une ruelle par les rangées de voitures ou d'autos immobilisées des deux côtés.

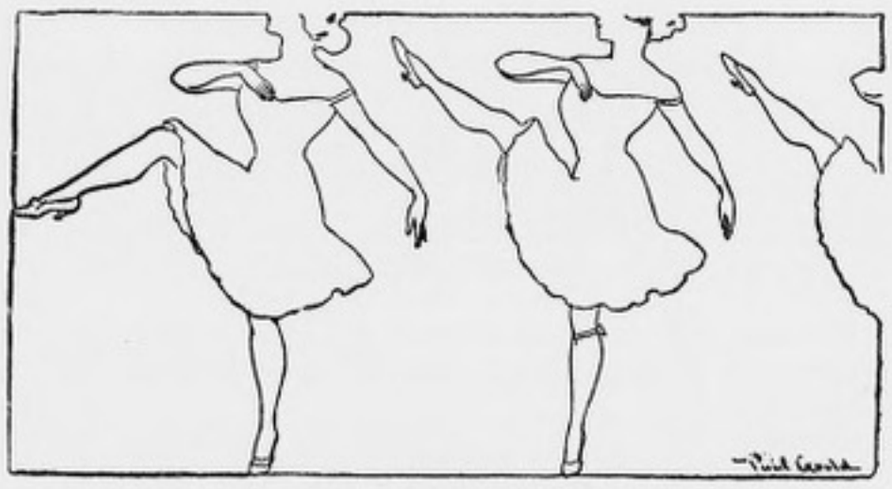
A 7 h. 1/4 les dames sont fatiguées de se réunir en rond et les messieurs de les contempler en long ; alors ils se dispersent tous.

Peu à peu le trottoir s'éclaircit, se vide.

Le soir sous des candélabres éclatants il montre une surface blanche, lisse, nette. Le plus peuplé, le jour, c'est le plus désert, le soir.

Conseils à Suzette :

De quinze à seize ans, soyez une danseuse.
De seize à dix-huit, une rieuse.
De dix-huit à vingt, une amoureuse.
De vingt à vingt-cinq, une berceuse.
De vingt-cinq à trente, une liseuse.
De trente à trente-cinq, une causeuse.
De trente-cinq à quarante, une solliciteuse.
De quarante à quarante-cinq, une collectionneuse.
De quarante-cinq à cinquante, une agioteuse.
De cinquante à cinquante-cinq, une marieuse.
De soixante à ..., une pieuse.



Les Premières

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — *La Conquête d'Athènes*

Après le « Mariage de Mlle Beulemans », il appartenait à un poète de Bruxelles, M. le comte Albert du Bois, de nous présenter, avec la « Conquête d'Athènes », un aspect nouveau et sensiblement différent du génie belge.

C'est tout de même une question de savoir si saint Paul avait vraiment cette grande barbe que, sur les indications de l'auteur, lui a prêtée M. de Max.

Je sais bien que l'on dit couramment une « barbe d'apôtre » ; et puis il y a l'iconographie, — certains auteurs sont intraitables en matière d'iconographie, — il y a le célèbre portrait par Albert Dürer...

Mais enfin, Paul était Romain, et n'aurait-on pu admettre qu'à la façon de tous les citoyens romains, il portait le menton glabre?

C'est assurément ce que je n'aurais pas manqué de dire à M. du Bois, si j'avais été à la place de M. de Max, que cette grande barbe n'avantage pas...

Du moins, lorsque l'on nous parlera de la « Conquête d'Athènes », à défaut du titre, à défaut du sujet, nous souviendrons-nous que « c'était cette pièce dans laquelle M. de Max avait une si grande barbe noire... »

Oui, nous nous souviendrons de cette grande barbe, même quand nous aurons oublié l'application charmante avec laquelle Mlle Marie-Louise Derval s'efforçait à prendre intérêt tour à tour à une traduction d'Homère, à une adaptation, — en vers! de Platon, et, enfin, aux discours assez nuageux de l'apôtre Paul, qui aurait pu se mettre davantage en frais de subtilité pour convaincre des Athéniens subtils; — et pourtant Dieu sait si le mot revient souvent, — *subtils*, — dans la bouche de l'apôtre Paul et sous la plume de M. Albert du Bois :

Est-il
Subtil!...

comme on chante dans le *Mariage*, — non pas de Mlle Beulemans, mais *de Télémaque*...

Et nous nous souviendrons de cette grande barbe, même quand nous aurons oublié avec quelle ingénuité la gracieuse Mlle Pascal dansait des danses lascives, dans cette « maison publique » du deuxième acte, où ses efforts à apparaître dévergondée semblaient simplement destinés à illustrer une conférence sur les « hétaïres grecques » pour l'Université des Annales...

Et nous nous souviendrons aussi, certes, que M. Albert du Bois est un poète hautain, — hautain avec une facilité déconcertante, d'ailleurs, — et qui se mesure, sans la moindre gêne, avec les sujets les plus nobles et les plus ardus...

Mais, sérieusement, croyez-vous que saint Paul avait une si grande barbe pour tenter la conquête d'Athènes?

Au Vaudeville : *Le Marchand de Bonheur.*

Vous parlez de bonheur? Est-il un bonheur comparable à celui de la comédienne qui, pour son rôle de début au *Vaudeville*, représentera le personnage d'une étoile triomphante et fêtée, avec un couplet de bravoure sur l' « amour de son art », et, sur les « camarades de théâtre », des répliques attendrissantes?

Et ce jeune artiste, qui, derrière Puylagarde, nous arrive enfin pour jouer les Brûlé, avec la voix d'un de Max qui aurait étudié avec Le Bargy, croyez-vous qu'il n'est pas heureux d'avoir à figurer, dès son début, le millionnaire de vingt ans, tout paré d'une désinvolture élégante, d'un désenchantement supérieur, qui sème l'or sur ses pas, inspire des passions profondes, qui dit constamment des choses délicates et philosophiques, et qui, pour soulager autour de lui les misères, a toujours des billets de mille francs plein ses poches, — et allez donc!...

Et il faut dire tout de suite que le bonheur de Mlle Terka Lyon et de M. Becman se complète de ce fait que la pièce qui leur sert de début, la pièce de M. Kistemaeckers, est variée, vivante, ingénieuse, — distinguée, et, néanmoins, pas embêtante, — sans compter que c'est une date dans l'histoire du théâtre, puisque voici la première fois que l'aviation aura été employée comme ressort d'une intrigue, — la première fois, et, certainement pas la dernière, encore que les aéroplanes ne semblent pas devoir, à première vue, être d'un rendement dramatique aussi abondant et encombrant, espérons-le, que le téléphone...

Mais il y a ici quelque chose de plus extraordinaire, encore, de plus prodigieux et de plus inattendu que l'aviation : une artiste de la situation de Mlle Lantelme, acceptant d'être, jusqu'au bout de la pièce, celle dont la beauté n'attire que le brutal hommage d'un mufle, le timide aveu d'un nigaud, celle qui passe dédaignée, inaperçue, de l'homme qu'elle adore, et qui la sacrifie à une autre, et cela, je le répète, jusqu'au bout de la pièce, sans l'éclatante revanche : — Où avais-je les yeux, où avais-je la tête? Fou qui ne voyais pas, qui ne comprenais rien!... » sans l'éclatante revanche de la grande scène qui annoncerait le baisser du rideau...

Je n'ai jamais si clairement senti à quel point Mlle Lantelme est intelligente.

FRANC-NOHAIN.

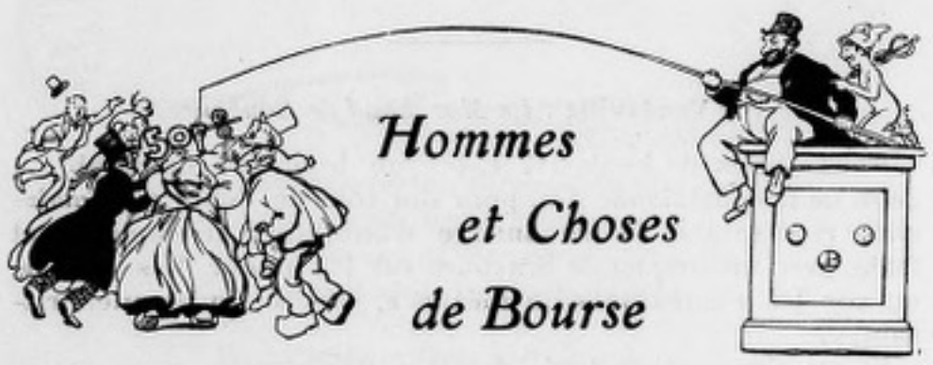
Les Courses

Longchamp. — On parle un peu des courses et beaucoup du prochain chambardement. Mais on n'en est pas moins gais, gais comme des Portugais! Les favoris commencent bien avec *Le Toscin*, pour finir très mal avec *My Star*. Le Gladiateur n'obtient qu'un succès d'estime. Il est pourtant venu un cheval anglais : c'est un de plus que dans le prix du Conseil municipal. Il est vrai que cet anglais est un ancien français. Quand il était des nôtres, il s'appelait *Kenilworth* comme s'il eût déjà été de l'autre côté du détroit. Mais à peine l'avait-il passé qu'on le débaptisa pour l'appeler *Bonne Chance*. C'est de la logique ou je ne m'y connais pas.

M. Maurice de R... est béni. J'entends béni dans le sens de veinard... naturellement. Quand il se contentait de faire courir, il gagnait dès la première année le Grand Prix de Paris. Il se met à faire de l'élevage, et, du premier coup, a un produit comme *Faucheur!* Niez donc la veine.

On est dans l'attente d'un ministre de l'Agriculture. M. Ru.u, en effet, s'est laissé convaincre et s'est retiré. M. Klo.. est très désiré par tous ceux qui relèvent de l'agriculture. Il a de la compétence et du talent. On accepterait M. Dup... assez volontiers s'il changeait de portefeuille. On redoute les autres qui auraient un apprentissage à faire. Et l'apprentissage se fait toujours aux dépens de ceux que régit l'apprenti. Les paris sont ouverts.

P. G.



Hommes et Choses de Bourse

Ceux qui soutiennent que le marché de Paris est mourant, qu'il est même mort, n'ont pas si tort; en tous cas, les faits actuels semblent leur donner complètement raison.

Vous n'êtes pas sans savoir que les cheminots ont fait grève; que les trains n'ont pas marché; que Paris a failli être réduit à la famine; que des bombes ont éclaté; que les députés de Paris ont voulu convoquer les Chambres avant la date fixée; que M. Br..nd a pris des mesures qui ont tout sauvé.

Vous l'avez su, vous le savez. Eh! bien, la Bourse a tout ignoré, tout, tout. Si elle avait connu les angoisses de la malheureuse France, il faut supposer que la Bourse eût été émue. Or, n'ayant éprouvé aucune émotion, il reste donc bien évident qu'elle a tout ignoré. Si elle avait eu connaissance des méfaits accomplis par les grévistes, — ou plutôt par les révolutionnaires, — les cours auraient flanché; ils n'ont pas flanché... La conclusion s'impose, lumineuse.

La Rente a bien, un jour, perdu un demi-point... réaction nullement en rapport avec ce qui se passait; les Chemins de fer ont reculé, — il n'y avait pas de mécaniciens pour leur donner une autre impulsion, — mais dans des proportions tellement infimes qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

Et la preuve la plus palpable que la Bourse avait raison, qu'elle n'était pas seule optimiste à outrance, c'est que le peuple de France était du même avis, sans quoi il n'aurait pas souscrit 30 fois l'emprunt de la Ville de Paris. C'est, en effet, pendant le plus fort des bagarres que cette souscription a eu lieu, et le public est venu demander, non pas 235 millions, mais 30 fois cette somme. Quel chiffre cela représente-t-il? Il faudrait le notaire des *37 sous de M. Montaudoin* pour la calculer.

Et maintenant tout est sauvé! Vive la joie... et les prochains emprunts.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

Du boulevard à la Comédie.

Il est question de l'entrée chez Molière cette saison de *Rosine*, la comédie de M. Alfred Capus, et de *Famille*, la pièce de M. Auguste Germain.

—

M. Max Maurey vient de faire une très brillante réouverture. Son programme, comme toujours, très éclectique, comprend des pièces émotionnantes, fantaisistes, comiques et délicieusement poétiques. *Le Beau Zotharis*, *l'Attentat*, *Appassionnato*, *Vitriolé* constituent un spectacle de tout premier ordre qu'interprètent des artistes excellents aux talents variés.

—

Les dialogues du boulevard.

— Où vas-tu vieux?

— Je vais partout vainement pour obtenir quelque chose sur ces valeurs.

— Pauvre.

— Oui, obligations, chemins de fer, rentes, rien, pas un centime.

— Suis passé par là vieux, mais grâce à l'Official Banque, la joie est revenue, vas-y de ma part.

— Merci, grand merci, j'y vais telle une flèche.

—

Etre jeune, c'est bien; rester jeune, c'est mieux. Ce rêve est aujourd'hui devenu une réalité puisque, grâce à l'emploi de l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING les femmes ont cessé de vieillir.

En vente : 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés, pharmaciens et chez Ernest, coiffeur-parfumeur, 32, avenue des Champs-Élysées.

—

Zig-Zag. — Au théâtre comme à la ville, la jolie Andhrée Sylvane emploie la pâte des Prélats qui satine sa main si spirituelle et le savon des Prélats conservant à son gracieux visage une éclatante blancheur, aussi la belle artiste est-elle une fervente de la Parfumerie Exotique.

—

CONSEILS DE L'INSTITUT DE BEAUTÉ
26, Place Vendôme.

Toutes les femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elles doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté! Ces produits sont présentés dans des boites miniatures, chefs-d'œuvre de goût!

—

Une seule teinture pour cheveux est sans danger : le « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour allonger, épaissir, faire pousser cils et sourcils, il faut employer la *Sève Sourcilière de la Parfumerie Ninon, 31 rue du Quatre-Septembre* qui en même temps brunit et donne aux yeux une expression vive et accentuée et rend la prunelle étincelante. Prix 5 francs, franco contre mandat-poste de 5 fr 50. *Se défier des contrefaçons nombreuses*.

—

Official Banque, 20, rue de La Rochefoucauld (près la Trinité, tél. 136-73), prêts, avances argent sur fonds dotaux.

Officiers ministériels

BEAUX BIJOUX

BRILLANTS, RUBIS, ÉMERAUDES, SAPHIRS
Rang de 57 perles fines
Sautoir de 157 perles
Très beaux boutons d'oreilles
en perles blanches et perles noires
provenant des successions de
MESDAMES A. ET B. DE X***
Vente, Hôtel Drouot, salle 10, les 28 et 29 octobre, 2 h.
Me F. LAIR-DUBREUIL, C.-p., 6, rue Favart. | M. G. FALKENBERG, Expt, 6, rue La Fayette.
Expositions : Partic., 26 ; publique, 27 octobre.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres, le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Prédéric Hainzl, directeur

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CERNOBBIO (Lac de Côme) — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ splendide installation. L. Deffe rière, directeur.

CHATEAU D'OEX-sur-MONTREUX. — GRAND HOTEL, premier ordre et HOTEL BERTHOD. Parcs.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY, premier ordre, 385 lits.

LUCERNE. — GRAND HOTEL NATIONAL. Hôtel de luxe ouvert toute l'année.

LUCERNE. — HOTEL MONTANA, dernière création, situation élevée, sans bruit, ni poussière.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP, Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie **franco** contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon **dernier Catalogue illustré pour 1910.**
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (*Bourse*).

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec **superbes PRIMES**, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRÊT s. sign., à tous s. tout, remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre. PARIS

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre **3, 5 et 10** francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Ie).

SAGE-FEMME 1re, rend pens., consult. et corresp. (*Discret*) **MAZE LJ. 142, Boul. Magenta, Paris**

CATALOGUE de **LIVRES CURIEUX** ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. **LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris** (Bourse)

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mme DUC, 54, r. Caumartin, Paris (3e ét.)

PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. Cart. post. sont refus. Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

Librairie des Curieux
4, Rue de Furstenberg. — PARIS
En vente dans les principales librairies.
LES MAITRES DE L'AMOUR
Collection unique des œuvres les plus remarquables traitant des choses de l'Amour.

Dissertations amoureuses de Lucien, 1 vol. in-8.		5 fr.
L'Œuvre du Divin Arétin (1re partie), 1 vol.		7 50
— Marquis de Sade	—	7 50
— Comte de Mirabeau	—	7 50
— Andrea de Nerciat	—	7 50
— Patricien Giorgio Baffo	—	7 50
— libertine de Nicolas Chorier		7 50
— libertine des Poètes du XIXe siècle		7 50
Le Théâtre d'amour au XVIIIe siècle, 1 vol.		7 50
L'Œuvre du Divin Arétin (2e partie),	—	7 50
Le Livre d'amour de l'Orient	—	7 50

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE
Jolis vol. 0,5×15 (œuvres rares) sur pap. d'Arches à 500 ex. num. et réservés aux souscript. **6** fr. le vol.
I. La Secte des Anandrynes. — II. Le petit neveu de Grécourt. — III. Histoire secrète des Ebugors. — IV-V. Julie philosophe. — VI. Correspondance de Madame Gourdan. — VII. Parapilla. — VIII. Le portefeuille d'un Talon Rouge. (*Demander prospectus de la 2e série qui commencera à paraître en Octobre*).
Envoi franco contre mandat par poste recommandée. Catalogue et prospectus franco sur demande.

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c. album 2 fr., 12 c. album 7 fr. **R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.**

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS**, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.*
PRIX : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*).
Ecrire au **Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES**

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme **Bellanger**, Hôtel des Postes. Boîte 182. PARIS.

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. **BARLET. 112, r. Réaumur.**

LIVRES Catalogue *EXTRA-CURIEUX*, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT. 19, rue Bichat, Paris.**

MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

IMPUISSANCE
des **2 sexes**, radicalement guérie à tt âge par les **PILULES OURANIA**
Nouv. Découverte. Imm. succès. **Effet stimulant immédiat.**
Guérison gar. p. une seule boîte (fac. à dissim.) Env. discr.
Prix **10** fr. **Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.**

MASSAGE Manucure Américain, Miss Mohawk, 27 r. Cambon 3e étage.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, **six volumes-bijoux**, et son **CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.**

Le Gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Léonnec

LA TENTATION



— Il y a des moments où je voudrais être homme ...
— Bah !... Et pourquoi ?
— Pour pouvoir offrir un collier de perles à la femme que j'aimerais : un mal de gorge est si vite attrapé !

Samedi 29 Octobre 1910

48e année, N° 44



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
L'HALLALI
par Abel Hermant

LA REPUBLIQUE ATHENIENNE

Dans ce numéro :
LA VÉNERIE
par Marcel Boulenger



EN REVENANT DU FESTIN

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharmie MIDY, PARIS et toutes Phies

MESDAMES
Les Véritables **CAPSULES**
des Drs **JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Epoques et en Evitent les Douleurs.
Le Fl. 4f50 Fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

PARFUM POMPEÏA — L.T. PIVER PARIS.

PLAQUES **JOUGLA**

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré

Pour lire au Château













EN VENTE PARTOUT

SIROP à l'ACIDE PRÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre *GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA.* etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM **GODET**

Le COURRIER de la PRESSE
Bureau de coupures de journaux
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)
FONDÉ EN 1880
Directeur : **A. GALLOIS**
Adresse Télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50
Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier sur tous sujets et personnalités.
TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

NE PARTEZ PAS EN VOYAGE
sans acheter



Un ravissant album de 100 dessins
95 centimes



ON DIT... ON DIT...

L'hymen.

Il y a des gens joliment indiscrets, joliment gaffeurs et qui, vraiment, se mêlent de choses qui ne les regardent pas!

Ainsi, les personnes bien informées qui ont annoncé le mariage de M. Aristide Br.and...

Car il y a bien eu un vague projet d'union entre notre Premier et « la charmante veuve d'un député progressiste du centre » (tout le monde sait quelle est cette « charmante veuve »), mais les négociations étaient à peine entamées quand de mauvais plaisants ont cru devoir annoncer que tout était conclu.

Et Mme Fallières est très ennuyée!

C'est elle qui avait formé le projet de « faire » ce mariage. La « charmante veuve » était venue passer huit jours à Rambouillet et, pendant cette semaine, M. Br.and s'était bien trouvé cinq ou six fois à table à côté d'elle. Il était presque amoureux et elle était très fière, en songeant que les destinées de la République allaient, peut-être, tomber entre ses mains.

C'eut d'ailleurs été très heureux pour la République, car cette jeune veuve est une femme aussi gracieuse que distinguée et son délicieux sourire aurait rajeuni notre vieille Marianne.

Mais les indiscrets ont parlé trop tôt et les pourparlers sont interrompus. Seront-ils repris bientôt? Voilà la question!

♠ ♠

Un Dimanche, à Buc.

Sur la route qui longe les hangars-remises de Farman, les autos se pressent. C'est une vraie petite réunion d'automne. Dans les voitures découvertes s'empilent des touristes vêtus de façon estivale : chandails et bonnets de laine blanche encadrant des visages violacés par les premiers froids, et dans les voitures strictement fermées, limousines ou coupés, d'élégantes jeunes femmes étouffent sous l'amoncellement des fourrures. Ce sont les dernières sorties des voitures d'été, les premières des voitures d'hiver. Mélangées, pressées les unes derrière les autres, elles sont venues voir les derniers vols. Un coucher de soleil empourpre le ciel dans lequel tournent deux biplans.

L'un d'eux évolue presque sur place, joue la difficulté, descend en vol plané, remonte par grands cercles au-dessus des spectateurs qui, instinctivement, baissent la tête toutes les fois qu'ils sentent l'ombre des ailes blanches peser sur eux, sensation indéfinissable de gêne et d'angoisse.

Le second vole là-bas, très loin au-dessus des peupliers dont la pointe aiguë s'estompe dans la brume.

On l'attend tranquillement dans le champ d'arrivée; les employés indifférents à ce qui se passe au-dessus d'eux, une jeune femme, le nez enfoui dans son étole de zibeline, et deux messieurs très chics dont l'un porte à la main un objet tout rond et tout blanc qui intrigue les gens massés derrière la petite barrière. Tous trois piétinent dans l'herbe humide en causant doucement de choses banales, et on entend le rire clair de la dame à une remarque moqueuse d'un de ses compagnons.

Mais voilà le biplan! Il arrive à grande allure, plane, pose délicatement ses quatre ailes sur la pelouse verte où ses roues courent comme de petites pattes agiles. Les trois spectateurs viennent à sa rencontre sans se presser et attendent la personne qui se lève derrière le pilote, descend posément l'échelle et vient les rejoindre sans hâte. C'est une jeune dame. Les petits poings gantés de blanc s'agitent, arrachent le bonnet dans lequel elle est emmitouflée et prennent vivement des mains du Monsieur l'objet blanc qui intriguait la foule : une toque emplumée, qui vient se poser prestement sur ses cheveux ébouriffés.

Ils rentrent tranquillement tous les quatre; elle est surtout préoccupée de sa coiffure, eux ne l'ont été de rien. Ils l'ont vue descendre de la périlleuse machine comme d'un simple fiacre... O merveilleux progrès de la locomotion!



Attachés détachés.

Qui ne connait quelque jeune « attaché au cabinet du Sous-Secrétariat des Beaux-Arts »? Le titre est plein d'attraits, plein de promesses; il a une autorité discrète; il ouvre toutes les portes; il favorise les mariages les plus dorés... Le malheur est qu'au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts les « attachés » sont inconnus. Nous ne disons point qu'il n'en existe pas et que les neveux de sénateurs, les filleuls de grands électeurs, dont la carte de visite se pare de cette séduisante raison sociale n'y ont aucun droit. La vérité est que le titre existe, sans la fonction et que les « attachés au Sous-Secrétariat des Beaux-Arts » ont le droit de se montrer partout, sauf dans les bureaux de la rue de Valois.

Voici l'histoire. Quand M. R.uvier forma son cabinet, la première recommandation qu'il fit à ses ministres fut de ne pas avoir d' « attachés »; mais comment éconduire le fils d'un vieil ami de trente ans, d'un ancien membre de la Commune ou d'un cafetier du Lot-et-Garonne? On se tira d'affaire en repassant aux Beaux-Arts ces solliciteurs aimables et encombrants; et M. D.jard.n-B.aum.tz vit son antichambre encombrée de jeunes candidats fonctionnaires tous distingués, tous protégés, tous... inutiles.

M. D.jard.n-B.aum.tz les accepta tous, en bloc; mais les ayant assemblés autour de son bureau, il leur dit, d'un ton paternel et sévère :

— Messieurs, vous êtes attachés à mon cabinet; c'est entendu. Mais écoutez bien ceci : vous êtes venus aujourd'hui pour la première et la dernière fois rue de Valois. Je ne veux plus vous revoir. Servez-vous de votre titre pour visiter les musées, étudier nos archives artistiques, en un mot pour vous instruire. Quant à moi, laissez-moi travailler en paix!

Et depuis qu'il est notre surintendant des Beaux-Arts, M. D.jard.n-B.aum.tz n'a plus revu ses « attachés ».

♠ ♠

Dernier écho de l'été.

Ceci se passa il y a deux mois dans une ville d'eau des Pyrénées.

Une personnalité bien parisienne, M. D..m.nt, fut nommé président du comité de la fête des fleurs, qui devait avoir lieu quelques jours plus tard. Les commerçants de cette ville s'étaient réunis pour offrir, dans un louable but de réclame, une voiture fleurie à une jolie baigneuse de l'endroit, et le choix de M. D..m.nt tomba naturellement sur Mlle B.nd..., jeune chanteuse du grand théâtre khédivial du Caire. Inutile de dire l'empressement avec lequel celle-ci accepta la récompense qui lui était offerte; mais quelques jeunes gens, qui avaient eu à se plaindre, paraît-il, de la froideur de la charmante artiste, profitèrent de cette occasion pour se venger.

Après force pourparlers, ils décidèrent les commerçants à attacher derrière la voiture une large banderole où se détachait en lettres d'or le mot « Commerce ».

Mlle B.nd... ne se rendit compte de rien. Elle monta triomphalement dans la voiture où elle s'installa avec dignité et... elle remporta un succès qu'elle n'avait jamais connu durant sa carrière théâtrale.

En passant devant la tribune de M. Esc.d..r, elle lui adressa son plus gracieux sourire, et celui-ci lisant la fameuse banderole, dit en souriant dans sa barbe bourbonnienne :

— Que n'a-t-elle ajouté : *Et travaux publics?*

♠ ♠

La Théorie et la Pratique.

Quel est donc le lycée très élégant de la rive droite dans lequel on a supprimé les compositions de morale depuis qu'un élève qui avait obtenu dans sa classe le 1er prix dans cette matière, dut être renvoyé pour inconduite?

L'INSTITUT de BEAUTÉ

(26, Place Vendôme)

à BRUXELLES

L'art d'acquérir, de conserver ou de retrouver la beauté ne s'improvise pas !

Il repose sur des formules datant de l'antiquité la plus reculée et s'est perfectionné d'âge en âge, la femme ayant eu de tout temps le souci de plaire à l'homme et de le dominer par la séduction qui se dégage d'elle.

Rassemblées et augmentées de découvertes nouvelles, ces formules, dont quelques-unes datent de la façon la plus authentique de l'époque de Cléopâtre, constituent une bibliothèque unique, d'une valeur inestimable, dont M. et Mme Merle, les fondateurs de l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme, ont réuni les volumes dans leur exquise vitrine de l'Exposition de Bruxelles. C'est là le fond, le côté scientifique et archéologique de cette jolie exhibition.

Tout autour, c'est l'arsenal comprenant les produits, les accessoires qui permettent la mise en pratique des méthodes d'embellissement spéciales à chaque partie du visage et du corps.

On y trouve les pastels et les crayons qui ombrent les paupières et avivent les prunelles, les pâtes et les onguents qui détruisent les rides, rosissent le teint et adoucissent la peau, les pommades qui donnent l'éclat aux lèvres, les fards qui augmentent la blanch ur des épaules, les baumes qui affinent les mains, les liqueurs qui brillantisent les ongles. On trouve dans cette vitrine tous les talismans que les fées bienfaisantes mettaient jadis dans le berceau des jolies princesses qu'elles destinaient à la joie de vivre.

Et puis, pour conserver à cet ensemble le cachet d'élégance et de raffinement que sa destination lui impose, M. et Mme Merle, qui sont des Parisiens et des artistes, ont eu la gracieuse idée de faire figurer dans leur exposition une adorable série de poupées costumées suivant le goût des époques successives et qui dissimulent sous leurs jupes soit un flacon, soit une boîte à poudre, soit un cosmétique précieux.

Et toutes ces mignonnes statuettes, depuis la bouquetière Louis XV jusqu'à la sportswoman moderne, en passant par Marie-Antoinette et l'Impératrice Eugénie, ont l'air de clamer aux visiteuses séduites par leurs grâces multiples : « Oui, c'est nous !... Nous les jolies femmes de tous les siècles, nous les éternelles séductrices, nous les perpétuelles aimées, nous qui avons été et serons toujours les reines du monde parce que nous sommes belles et serons plus belles que jamais grâce aux merveilles inventées, préparées et offertes à toutes par le célèbre Institut de Beauté, temple de notre culte d'amour ! »

Frelon.

Le vieil aigle.

Qui sera le prochain directeur de l'Opéra?...

Ce n'est pas que la succession de MM. M.ss.ger et Br.ussan soit ouverte, ni que leur règne soit menacé et, moins que personne, *La Vie Parisienne* ne souhaite un changement dans la direction de notre Académie Nationale (si internationale depuis quelque temps) de Musique. Mais enfin, puisqu'on s'amuse au jeu des petits papiers.., de vote, à propos du Théâtre-Français, et qu'on peut, sans irrespect pour M. Cl.r.tie, annoncer son remplacement par M. Albert C.rré (à moins que ce ne soit par M. Adolphe Br.sson), il est permis de pronostiquer le futur gouvernement de l'Opéra.

On parle toujours de MM. Is.la, et nous applaudissons, pour notre part, à cette candidature; mais si vous voulez le dernier tuyau de *La Vie Parisienne*, le voici : c'est M. G.nsbourg qui a les chances les plus sérieuses de remplacer MM. M.ss.ger, Br.ussan et Cie.

Et pourquoi pas, après tout?

♠ ♠

Chez les dix.

Il y a neuf chances... sur dix — c'est le cas de le dire — pour que le successeur de Jules Renard à l'Académie de Goncourt soit Rémy de Gourmont.

Ce ne sera pas un mauvais choix, car Rémy de Gourmont a un fervent amour des lettres — ce qui est bien rare de nos jours! Ses romans sont ennuyeux, mais ses propos et ses critiques sont singulièrement pittoresques.

Par exemple, Rémy de Gourmont ne sera jamais une figure très parisienne et sa photographie n'illustrera vraisemblablement pas la première page des journaux de modes.

Un départ.

L'aimable Percy Wo.d.and, qui sut acquérir en France une double célébrité au titre de jockey et d'époux de Mme d'Alençon, quitte la France.

C'est une grave nouvelle qui attristera les sportsmen.

Mais les nombreux admirateurs de Mme Emilienne d'Alençon peuvent, toutefois se rassurer. La charmante Mme Woodland, elle, reste en France et sa gracieuse silhouette charmera encore le pesage de Longchamp. Son mari s'en va seul.

Les mauvaises langues ont cru voir, dans cette séparation les signes précurseurs d'un divorce. Il n'en est rien. Séparé par un bras de mer, le ménage n'en demeurera pas moins tendrement uni.

♠ ♠

Nécrologie médicale.

Mirès, le célèbre financier dont la renommée battait son plein sous le second Empire avait débuté à Bordeaux comme journaliste. Et quel journaliste! Il rédigeait une petite feuille de choux dont la littérature frisait le chantage.

Il publiait chaque jour les naissances et les décès et chaque annonce de décès portait en regard : « Soigné par le Dr X... » Suivait le nom du médecin.

Vous pensez si toute la Faculté fut bientôt en négociation avec lui.

♠ ♠

Les gaîtés de la langue française.

Il y a en France un petit endroit qui s'appelle Montcuq et ce petit endroit a le bonheur d'être doté d'une succursale de la Société Générale. Aussi peut-on lire dans le *Bottin :*

MONTCUQ. *Succursale de la* Soc. Gén. *(Ouvert seulement les jours de foire.)*



CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

L'hiver à Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, etc.

Billets d'aller et retour individuels et de famille de toutes classes

Il est délivré par les gares et stations du réseau d'Orléans pour Arcachon, Biarritz, Dax, Pau et les autres stations hivernales du Midi de la France : 1° des billets d'aller et retour individuels de toutes classes avec réduction de 25 o/o en 1re classe et de 20 o/o en 2e et 3e classes. — 2° des billets d'aller et retour de famille de toutes classes comportant des réductions variant de 20 o/o pour une famille de 2 personnes à 40 o/o, pour une famille de 6 personnes ou plus.

Ces billets sont valables 33 jours y compris les jours de départ et d'arrivée. Cette durée de validité peut être prolongée deux fois de 10 jours moyennant un supplément de 10 o/o du prix du billet pour chaque prolongation.

AU CHATEAU DE JOUVENCE



LE TOUR DU PROPRIÉTAIRE

— Et je possède encore, chère Madame, cette source charmante dont l'eau est douée de propriétés purgatives de premier ordre.

— Rudement commode. Vous en usez naturellement?

— Moi? Jamais. Mais s'il n'y avait pas l'eau purgative de RUBINAT LLORACH *qui est supérieure à tout, je ne voudrais pas me servir d'autre chose.*

PROCHAINEMENT **PROCHAINEMENT**

LA VIE PARISIENNE publiera :

LEURS FILS, par PIERRE WOLFF

LA DEMOISELLE D'OPÉRA, par PIERRE VEBER

BELGAZOU, par COLETTE WILLY

LES AMIES DE NOS AMIS... par ROMAIN COOLUS

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

PYGMALION

G. URION Fils — PETIT & Cie

PARIS 9, Boulevard de Sébastopol (angle Rue de Rivoli) PARIS



LUNDI 31 OCTOBRE
ET
MARDI 1er NOVEMBRE

MANTEAUX
Fourrures



Envoi Franco sur demande du
CATALOGUE GÉNÉRAL ILLUSTRÉ

Manteau grand genre, doublé satin Duchesse, nuances mode.
Belle **Fourrure** loutre d'Hudson, garni skungs naturel du Canada..... **990 fr.**

Belle **Fourrure** loutre du Kentucky, garni skungs de l'Arkansas... **495 fr.**

Manteau dernière création, en très belle peluche Lister, orné de glands passementerie, double tout soie..... **170 fr.**

NOTA. *Exceptionnellement les Magasins seront Ouverts le* **DIMANCHE 30 OCTOBRE** *et le* **JOUR DE LA TOUSSAINT.**



L'HALLALI

IV. — Premier Engagement

Du temps que j'avais l'honneur de servir, les officiers instructeurs prenaient soin d'avertir leurs hommes que l'ennemi mobilise plus vite que nous, et que nous n'éviterions pas d'être envahis deux heures après la déclaration de guerre. Il paraît même que l'on a fait mention de cela sur les affiches qui dorment depuis tant d'années dans les cartons de la rue Saint-Dominique, tout imprimées, avec la date seule en blanc, afin que les peuples voient bien que ce n'est pas une surprise, et ne se démoralisent pas pour si peu. Je craindrais qu'en dépit de cette précaution, l'invasion du territoire ne fît un mauvais effet sur la foule ; mais j'éprouvai ce soir-là qu'un individu conscient, comme M. le vicomte de Courpière, ne va pas perdre la tête parce que son ennemi, prenant l'avance, viole d'abord ce que je peux aussi appeler son territoire, et que, sur ce champ de bataille qu'il connaît, il le manœuvre au contraire d'autant mieux.

J'ai dit qu'il fut plutôt fâché contre moi que déconcerté. Lorsque ses yeux, après m'avoir foudroyé, rencontrèrent ceux de la jeune personne, je ne crois pas qu'il conçut dès lors tout son plan : car ce n'est pas son genre ; mais il sentit qu'il aurait des inspirations sur le terrain, à mesure, et cela suffit pour le tranquilliser, — moi aussi. Il est opportuniste avec tant d'à-propos, qu'il l'est avec une apparence de méthode ; les occasions, qu'il saisit sans les avoir prévues, s'ordonnent si bien qu'il suit le hasard et semble pratiquer un système ; il a toujours l'air d'agir, quand il est agi : de sorte que ses victoires, comme celles de Napoléon, se peuvent expliquer indifféremment, selon la théorie de Tolstoï, par la fortune, ou, à la façon de presque tous les autres historiens, par des calculs profonds. Il est un personnage bien agréable pour les écrivains de ma sorte, qui aiment l'ordre, mais qui se feraient scrupule d'arranger les réalités : avec lui on n'a qu'à raconter les choses comme elles viennent, et on compose malgré soi.

Depuis l'instant qu'il se mit à table, jusqu'à l'instant qu'il se mit au lit, — je dirai tout à l'heure dans quelles conditions, — sa tactique fut parfaitement suivie, sans flottement ni repentir. Elle eut de surcroît le mérite de me présenter en raccourci tous les procédés stratégiques dont M. de Courpière devait user par la suite. Enfin, elle fut claire, au moins pour moi : les grands capitaines jouent toujours cartes sur table ; leurs adversaires n'y voient rien ; ils ne voient pas eux-mêmes le jeu qu'ils étalent ; et si l'ensemble des opérations est parfois aperçu de quelqu'un, c'est d'un témoin sans importance et désintéressé, comme moi.

Un premier avantage du vicomte fut d'être placé à table de

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 11, 12 *et* 13.

manière qu'il avait bien devant lui, sans les voir trop de face ni trop de biais, toutes les pièces de son échiquier : Marcadieu, la femme et la belle-fille, lady et lord Ventnor. Les faux ménages officiels se sont multipliés à tel point en ces dernières années qu'il a fallu ajouter au protocole du monde un article les concernant. Une maîtresse de maison qui sait les règles ne met pas à côté l'un de l'autre un monsieur et une dame « qui sont ensemble », non plus que s'ils étaient mariés; et elle ne donne à ses propres amants les places d'honneur que s'ils sont de passage ou si elle ne les avoue pas encore. Dès qu'elle cesse de dissimuler, elle les relègue aux bouts de table. J'avais observé que, chez Mme la marquise de Ventnor, M. de Courpière était passé au bout de table depuis l'essor du *Bien Public*. Je me trouvais, naturellement, à l'autre bout, qui n'est pas moins commode pour juger les coups que pour les diriger. Mlle Renée occupait ma droite. Les fleurs et les pyramides de fruits à la vieille mode la gênaient pour envisager Maurice, mais elle ne prenait garde qu'à lui; et si elle me faisait sous la table des agaceries où je ne me serais pas attendu de la part d'une jeune fille bien élevée, je ne tardai pas à connaître qu'il n'y fallait pas attacher autrement d'importance, que c'était là une gesticulation machinale, une sorte de tic nerveux. Je ne pense pas avoir besoin de dire que lord Ventnor faisait vis-à-vis à la marquise, puisque, au fait, c'est le mari, et qu'il avait à sa droite Mme Marcadieu, ni que Marcadieu était à la droite de lady Ventnor. Les autres invités, figurants à peu près muets et dont je ne ferai plus mention, avaient été curieusement choisis par lady Ventnor, non point parmi les gens illustres ou amusants qui fréquentaient ordinairement chez elle, mais parmi les plus lamentables invalides du régime déchu; et c'était, du côté des hommes, de ces vieillards qui ont passé le point extrême où la décrépitude commande encore la vénération, du côté des femmes, un lot de ce qu'une donneuse de dîners à sonnette naguère célèbre appelait drôlement ses « monstres sacrés ».

Le vieux maître d'hôtel, qui a une tournure de sacristain, mais sans l'odeur qui couperait l'appétit, se mit à transporter autour de la table, toutefois selon les préséances, une grande soupière d'argent de style empire. Chacun y puisait soi-même un potage si délicieux, que l'on comprenait, aussitôt qu'on y avait goûté, pourquoi il était servi avec cette solennité familière, et non à l'assiette, par cuillerées chiches, comme dans les autres maisons où l'on se figure que l'on dîne. Le potage, chez Mme la marquise de Ventnor, était toujours un des numéros les plus succulents du menu, et l'on n'avait garde d'escamoter cet *introïbo*. On ne se mettait pas à genoux, comme au début de la messe; mais on se taisait religieusement. La conversation ne partait qu'ensuite; et je crois avoir déjà dit que le branle était donné par une question de lady Ventnor, si naïve ou si banale, que je m'étonnais toujours qu'une femme qui a tant vécu émît de telles puérilités.

Or il arriva, ce soir-là, un accident que je crois unique dans l'existence de cette maîtresse de maison accomplie : elle ne trouva rien à dire. Elle s'était tournée vers Marcadieu, à qui elle projetait, comme de juste, de poser sa question : rien ne sortait. Elle n'avait pas sa physionomie habituelle de détachement, elle était comme élancée vers son hôte; mais ses lèvres restaient cousues; son visage eut une expression d'angoisse et de prière. J'observai que Maurice souriait, non pas avec pitié, mais avec bonté : Madame la marquise était trop décontenancée et aussi trop hypnotisée sur le Marcadieu pour interroger les traits de M. de Courpière.

Marcadieu hésita. Je devinai qu'il voulait faire un compliment sur le potage, mais qu'il se demandait si cela se doit. La détresse visible de lady Ventnor le détermina enfin. Il lâcha le compliment qu'il avait sur le bout de la langue, et même il le tourna bien. Il dit qu'il voyait, par ce début de repas, que l'on mangeait chez la marquise comme on ne mange plus qu'en province. Cela était, somme toute, flatteur. Lady Ventnor soupira d'aise, et M. de Courpière se donna encore la peine de sourire avec bonté, mais ce fut, une fois de plus, pour rien.

Marcadieu me prouva dans le même instant qu'il était doué du vrai génie de l'orateur, qui consiste à débiter des idées générales à propos de tout et de rien, et à faire lever les lieux communs tapis de tous les côtés. Il ne fit qu'une enjambée de cette remarque sur la nourriture à un éloge des anciennes provinces, et il finissait presque de pérorer sur la décentralisation, que je n'avais pas encore bien vu moi-même comment il en était arrivé là. Je devrais, à chacune des étapes de cette conférence, noter les attitudes et physionomies des auditeurs, comme l'on marquait jadis au bas des pages, dans les brochures des vaudevilles, la position respective des divers personnages en scène. Lord Ventnor, qui se moque de la décentralisation et est bien excusable, à titre d'Anglais, trouvait cela simplement ennuyeux; il faisait une mine de César de la décadence, qui ne balancerait pas à trancher de sa main le cou des maladroits qui ne savent pas l'amuser; mais comme nous sommes, Dieu merci, en république, personne ne s'effrayait ni ne se souciait de lui. Renée, assommée du discours, irritée de mal voir M. de Courpière, étonnée de ne pas l'entendre, me harcelait pis que jamais sous la table : il faut vraiment que je n'aie guère de fatuité pour ne m'en être pas ému. Mme Marcadieu écoutait son mari avec attention, mais avec un air d'effroi : elle semblait craindre, à chaque mot, qu'il ne laissât échapper une bêtise ou qu'il ne manquât sa note, comme un chanteur. Je ne concevais rien à cette inquiétude, car jamais je n'avais ouï personne parler pour ne rien dire avec tant de sûreté. Enfin Mme la marquise de Ventnor continuait de n'écouter, de ne regarder que Marcadieu; le champ de sa sensibilité était positivement rétréci; et M. le vicomte de Courpière continuait de ne regarder qu'elle : il laissait errer sur ses lèvres l'ébauche d'un sourire d'admiration et de complicité, afin de l'avoir tout prêt pour le moment où elle daignerait porter la vue de son côté.

Il la regardait fixement; peut-être qu'il lançait vers elle je ne sais quel fluide. Ce magnétisme contraria, à la longue, celui de Marcadieu, et finit même par en triompher. Les yeux de lady Ventnor, attirés par ceux de Maurice, se tournèrent un instant vers lui, elle parut lui demander ce qu'il voulait. La réponse de M. de Courpière fut muette, mais si intelligible que je crus qu'il l'avait criée. Il ne fit pourtant qu'ouvrir toutes grandes, puis fermer presque les paupières, et hocher la tête, outre le sourire que j'ai décrit. Il signifia ainsi qu'il confessait la supériorité de Marcadieu, qu'il baissait pavillon, qu'il comprenait toutes les folies d'admiration et d'amour que peut inspirer un tel homme et qu'il n'était pas seulement prêt à les pardonner, mais à les tolérer, mais à les encourager. Cette attitude de M. de Courpière ne me surprit pas d'abord moins que la marquise, et nous reçûmes le même coup dans l'estomac, si j'ose m'exprimer aussi vulgairement. Mais je me ressaisis vite et j'appréciai l'habileté merveilleuse de ce jeu : lady Ventnor ne la soupçonna point, elle ne vit que la commodité de cette complaisance inattendue. Elle était joyeuse, elle était fière, comme toutes les femmes qui commencent d'aimer, quand elles voient l'homme qui leur plaît imposer à tous, même à l'amant qu'elles trompent déjà en pensée avec lui. Sa reconnaissance pour M. de Courpière fut débordante, évidente. Je ne doutai point qu'il ne profitât tout à l'heure du trouble que l'autre avait fait naître. Je ne pus me défendre d'engager avec lui à travers la table un dialogue par signes, pour le féliciter. Il me répliqua d'un haussement d'épaules imperceptible que ce n'était là qu'un petit commencement et l'enfance de l'art.

Mais il n'était que temps de secourir Marcadieu, dont la verve commençait à s'épuiser et qui divaguait déjà sur la « tradition » : thème de rigueur dans ces milieux, que l'on n'aborde toutefois qu'à la dernière extrémité, et quand on n'a plus rien à dire. Lady Ventnor n'ayant point recouvré sa facilité interrogante, Maurice lui fit entendre (toujours à l'aide des truchements muets) qu'il se chargerait de questionner Marcadieu. Entre temps, il avait regardé lord Ventnor du

Dessin de G. Léonnec

L'ART DE SE FAIRE AIMER DES FEMMES...



Le Diable propose, la femme dispose et l'amant ose !...

coin de l'œil, et reconnu l'urgence d'intéresser ce terrible seigneur à la conversation. Il fit donc brusquement descendre Marcadieu des hauteurs métaphysiques où le pauvre homme planait comme on patauge, et lui posa une question insidieuse sur l'hypocrisie, sur la malpropreté des mœurs de petites villes. Marcadieu trahit encore quelque hésitation. Il ignorait jusqu'où peut être monté le ton chez lady Ventnor, et l'étrange crudité des mots que venait d'employer à dessein M. de Courpière m'avait effaré moi-même, qui sais la dame bégueule. Mais elle était à l'heure du muletier (ainsi que parle Montaigne), et comme elle ne pouvait rassasier pour le moment que son imagination, elle témoigna, par une sorte d'attention ardente, qu'elle était en appétit d'écouter n'importe quoi. Lord Ventnor, qui sentait qu'il ne s'ennuierait plus, se rasséréna soudain ; mais je ne pus observer longtemps son visage qui me fit baisser les yeux.

Pour mettre à l'aise les nouveaux venus, M. de Courpière cessa de les interroger, prit lui-même la parole, et leur servit un développement que je connais (car il le tient de moi) sur les mœurs parfois crapuleuses des classes dirigeantes et leur aptitude aux crimes de droit commun, que nous feignons de croire qui sont le privilège du bas peuple. Comme il s'étendit particulièrement sur l'inceste, je pensai qu'on ne saurait plus effrontément parler de corde dans la maison d'un pendu. Mais il n'y mettait point de malice apparente. Il semblait dire avec bonhomie : « Racontez-nous donc ce que vous en savez et ce que vous en pratiquez vous-même, ne vous gênez pas. » Les physionomies engageantes de lord et de lady Ventnor invitaient également Marcadieu à la confession, et je crus, ma foi, que, par politesse, il ne se pourrait point dérober. Séphora dut le croire aussi, je la vis pâlir d'épouvante. Renée était blême de colère et de honte. Pour la première fois elle ouvrit la bouche, et, apostrophant M. de Courpière à travers la table, lui fit observer aigrement « qu'il y avait une jeune fille ». Il profita de cette attaque pour prendre aussitôt position : il ne riposta que d'un regard, mais qui témoignait amplement à la « jeune fille » tout le mépris qu'elle lui inspirait. Elle courba la tête, blêmit encore, ne dit plus mot, et me parut souffrir cruellement.

En attendant, le Marcadieu, comme on pense, n'avait rien avoué ; mais nous avions tous le sentiment que nous savions à quoi nous en tenir. M. de Courpière ne jugea pas utile de pousser davantage, et il fit une digression sur le ministre Escurolles, dont je ne saisis pas à première vue le rapport avec ce qui précède. Ce fut Marcadieu qui m'en éclaircit. Il dit à M. de Courpière que tous ces Escurolles démontraient en effet par leur exemple notre théorie de l'aptitude bourgeoise aux crimes et aux vices du peuple. Il affirma que la femme de l'Escurolles alors ministre de l'Instruction publique avait été au mieux avec son beau-père (celui du 4 septembre), et que c'était pour satisfaire aux caprices dispendieux de la bru que le beau-père, en ce temps-là garde des Sceaux, avait provoqué par une arrestation opportune la déconfiture de la Banque apostolique.

Si cette accusation était fondée, il y avait vraiment une prodigieuse similitude d'infamie entre les familles Escurolles et Marcadieu, et je ne doutai point que M. de Courpière n'eût mis les Escurolles sur le tapis pour dénoncer ce rapprochement. Renée fut assurément de cet avis, car elle releva soudain le front et regarda Maurice comme j'imagine qu'Andromède regardait Persée. L'expression d'une haine atroce se combinait curieusement sur son visage avec celle d'une reconnaissance impatiente : je supposai que la haine était pour le monstre, j'entends pour son beau-père, et qu'elle comptait, peut-être un peu vite, sur M. de Courpière pour l'en délivrer. Séphora, en revanche, était plus effarée que jamais : cela se conçoit, si elle prenait garde aux analogies de la famille Escurolles et de son propre ménage ; peut-être aussi n'aimait-elle point qu'on parlât devant elle de ces Escurolles, dont récemment encore elle portait le nom. Mais le plus étonnant est que personne, hormis la mère, la fille et moi, ne parut s'aviser ni de la manœuvre de M. de Courpière ni de l'indécence de cette conversation. Marcadieu fit allusion, sans le moindre embarras, au ci-devant mari de sa femme ; il insista même, avec une singulière complaisance, sur le crayon de ce dernier produit d'une noblesse républicaine, de laquelle il brossa, pour conclure, un tableau d'ensemble ; puis il termina par quelques injures éloquentes à l'adresse de nos diverses révolutions, et de ces familles représentatives qui, de père en fils, semblent les personnifier.

Cette péroraison enleva M. de Courpière : il est cependant plutôt froid. Il laissa éclater son enthousiasme, dont je ne fus pas dupe, mais dont Madame la marquise le remercia d'un œil humide. Puis il parut en proie à l'inspiration, il se mit à improviser, un peu au hasard, mais avec lyrisme. Je supprime les fioritures, et je résume. Il déclara que la vraie façon d'écraser le régime, c'était de publier les hontes d'une famille représentative comme ces Escurolles. Dans la presse? Oui, sans doute. Mais cela ne suffit point. Il faut, à certaines exécutions, le grand jour de la Cour d'assises. D'ailleurs, si on écrivait ce que Marcadieu avait raconté de vive voix, les Escurolles pourraient-ils se dispenser de poursuivre ? Mais, devant le jury, c'est le diffamateur qui prendrait l'offensive et qui ferait le procès. L'histoire nous enseigne que la chute des régimes corrompus fut toujours annoncée, présagée, par des « affaires », par de grands procès scandaleux : rappelez-vous les dernières années de Louis-Philippe, le duc de Praslin, Teste et Cubières! Il est inconcevable que la république soit encore debout, car nous pouvons observer tous les jours, depuis tantôt un quart de siècle, les signes précurseurs de sa fin prochaine.

Jamais je n'avais vu le vicomte de Courpière si échauffé, même au temps de sa candidature, quand il déclamait dans les réunions électorales les harangues frénétiques que je lui avais préparées. Son action était remarquable : il tendait continuellement le bras, comme le Gambetta du Carrousel ; il semblait indiquer à Marcadieu la voie héroïque. Mme la marquise de Ventnor était frémissante, Séphora stupéfaite, et Renée avait une figure de jubilation. Je pense que ces deux dernières flairaient, mais avec des sentiments divers, le péril et le ridicule qu'il pourrait y avoir pour Marcadieu à s'engager où on le poussait, et à flétrir l'ordure dont il était suspect lui-même. Mais lui, ne voyait rien, et, comme on dit, il marchait. Les paroles de M. de Courpière avaient été pour lui une révélation. Et d'abord il s'étonna de la recevoir d'un autre, de quel autre! de n'avoir pas eu de son crû l'idée que déjà il adoptait. Mais les caractères dont le fond n'est pas scrupuleux, n'ont de scrupule sur rien ; un caissier infidèle, s'il a occasion de manier des idées, les traite comme l'argent d'autrui : il ne répugne pas au plagiat. Marcadieu s'appropriait le plan de Courpière, il se l'assimilait, il l'amplifiait, il le soufflait ; il était aussi un peu ivre, grâce à l'excellent vin de Champagne de Mme la marquise de Ventnor, qui possède une cuvée réservée. Il avait enfourché son dada, — je veux dire sa chimère. Ce n'est plus la république seule qu'il voulait atteindre à travers l'ennemi figuré qu'il avait choisi : c'est l'autre gueuse, la maçonnerie et son pouvoir occulte. Celle-là, il en parlait plus bas, sans violences de politicien ou de journaliste, avec une sorte de ferveur mystique, en futur martyr : car il savait bien qu'on le supprimerait! Mais il faisait bon marché de sa vie, comme de l'honneur et des convenances bourgeoises, et il prédisait avec la même tranquillité son acquittement certain et sa mort fatale.

La table était devenue tapageuse, tout le monde parlait à la fois, même les vieillards décrépits et les monstres sacrés ; mais la voix de Marcadieu dominait encore, comme celle du premier chanteur dans le fracas d'ensemble d'un finale. On se leva presque en désordre ; puis, au salon, les couples se rompirent aussitôt, d'autres groupes se formèrent, sans choix, au hasard. Je cherchai des yeux celui qui profiterait le plus à ma curiosité. Je n'hésitai pas longtemps. J'avisai la marquise, si hâtée de remercier M. de Courpière, qu'elle avait planté là Marcadieu, étrange inconséquence! J'approchai : Maurice suivait sa tactique, je l'entendis qui suggérait à lady Ventnor

de loger Marcadieu, pour le chambrer! Rien de plus simple : l'ancien hôtel de la Solférino n'était occupé qu'en partie par les bureaux du *Bien Public*, il restait bien, au deuxième étage, de quoi caser toute la famille plus confortablement qu'*aux grands hommes*. Lady Ventnor eut un nouvel accès d'enthousiasme et de reconnaissance. Elle rappela Marcadieu et lui fit agréer la proposition sur-le-champ, sans même, à ce qu'il me parut, que les deux femmes fussent consultées.

Sitôt prise, et comme à l'étourdie, cette décision grosse de conséquences, la marquise ne songea plus qu'à se débarrasser de ses invités, pour mener les Marcadieu au journal et leur montrer l'appartement qu'elle leur offrait. Heureusement, il était fort tard. Elle affecte de rester attachée aux vieux usages : elle n'a pas adopté la mode des dîners courts, celui-ci avait traîné. On fit entendre aux vieux figurants des deux sexes que l'on a à travailler vers minuit, quand on rédige un journal du matin. Ils l'entendirent ou non, mais ils se débandèrent ; et dès que nous fûmes entre nous, les trois Marcadieu, lord et lady Ventnor, M. de Courpière et moi, nous partîmes en deux automobiles pour les Champs-Elysées.

Je me trouvai séparé de ceux qui m'intéressaient, et seul avec le vieux lord et Renée. La jeune fille, fort nerveuse, se remit à m'attaquer. Je persiste à croire que cette manœuvre était machinale, mais elle fut, cette fois, suivie d'effet : le vieux lord, qu'elle ne visait point, y fut d'autant plus sensible, il ne hait pas la complication. Nous fûmes, pour comble, arrêtés par un embarras de voitures dans la rue de Presbourg, tandis que les autres passaient. Quand nous les rejoignîmes au journal, nous trouvâmes M. de Courpière qui faisait de la mise en scène : l'installation des Marcadieu semblait être déjà réglée jusque dans les moindres détails. Lord Ventnor, que tout cela ne souciait guère, décréta que cette belle soirée s'achèverait dans un lieu de plaisir. Je me permis de lui faire observer que nous avions de la besogne ; mais Maurice me fit rentrer sous terre d'un regard. D'ailleurs, il était clair que le vieux ne m'invitait pas, ni sa femme, ni même M. de Courpière, mais seulement Marcadieu et les deux autres. Renée prit un air de dignité offensée : je ne m'attendais pas à cette bégueulerie, après tant de coups de pied que j'avais reçus d'elle. Elle se tourna vers Maurice, comme pour le supplier d'intervenir, de ne pas tolérer qu'on la conduisît dans des bouges où une jeune fille serait déplacée ; mais il ne daigna pas y prendre garde, et elle dut suivre, Dieu sait où, sa mère et son beau-père qui n'osaient refuser au vieux lord.

Ce fut encore un départ si soudain que je n'eus pas le temps de me reconnaître. Déjà, j'étais seul entre Maurice et lady Ventnor dans la chambre historique, cette chambre qu'il a osé prendre pour bureau et que j'ai appelée son cabinet à coucher. Je ne sais pourquoi je me sentis gêné, car il m'a dès longtemps accoutumé au rôle de tiers incommode. Je me ressouvins de cette nuit où, après un souper à quatre dans l'hôtel alors à l'abandon, elle avait conduit M. de Courpière dans cette même chambre, — pour la première fois, — je les suivis jusqu'au seuil, elle me congédia d'un mot... Le souvenir était si impérieux que je répétai, à peu près, mes gestes de naguère, malgré moi. Je me levai, sans alléguer de prétexte, ni sans rien dire. Je franchis la porte, lentement, et aussitôt je sentis qu'on la jetait sur moi, j'entendis claquer le verrou.

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT.



ÉPITRES AUX "CORINTHIENS"

Conan Dogle nous apprend, dans son Jim Harrison, boxeur, *qu'au temps de George III et du célèbre Brummell, on nommait en Angleterre quiconque protégeait les sports et s'y intéressait : un Corinthien. Le Corinthien aimait les chevaux, les chiens courants, les coqs et les boxeurs; il appréciait un bel animal, un puissant athlète, une voiture bien attelée, un bateau finement gréé.*

M. Marcel Boulenger ne croit pas trop faire pour nos jeunes curieux de sport, aujourd'hui, en les appelant à leur tour des Corinthiens. Il leur adressera, chaque mois, une épître.

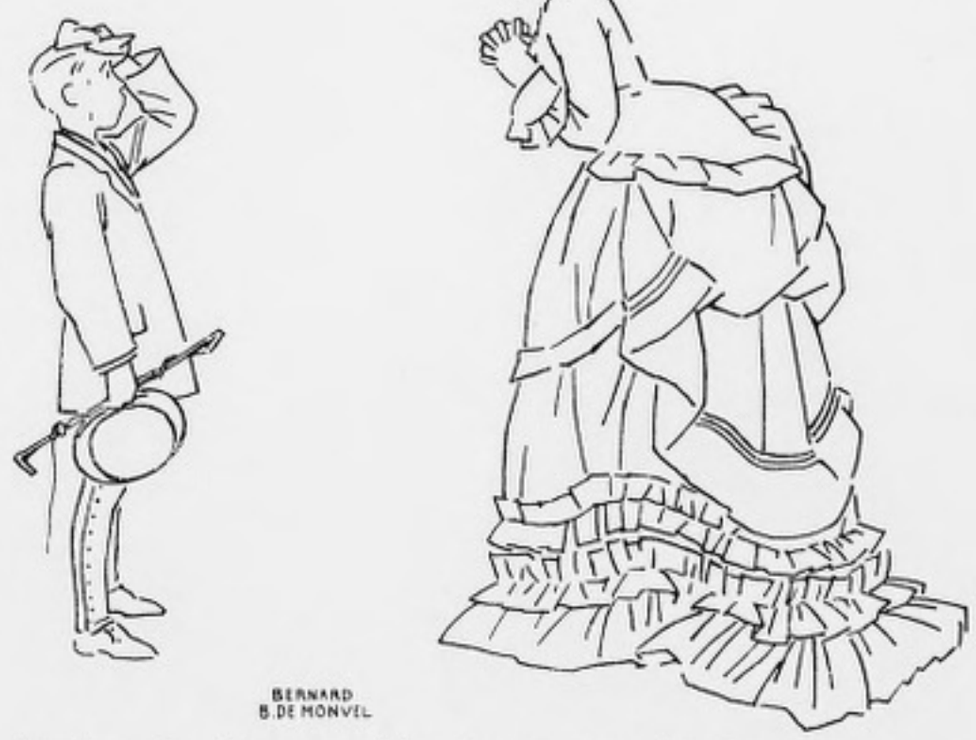


VÉNERIE

Mais tout d'abord, Messieurs, pas d'affolement, pas d'empressement, ni hâte, ni transports...

La chasse à courre n'est point une affaire d'Etat, ni même une chose importante. On peut tenir cela pour un sport, oui, évidemment, mais non des plus violents, ou du moins il ne faut pas que les badauds le croient sauvage ou rude, à vous entendre, bien au contraire. Des habitués comme vous n'en sont plus à se frapper, comme on dit, pour un galop un peu soutenu en forêt, derrière des chiens. Ce galop-là, vous l'appelez volontiers une promenade, et vous n'éprouveriez que gêne et dédains si l'on venait vous dire, avec cette horrible gaillardise qui vous déplaît tant : « Eh bien, fougueux Nemrod, vous avez donc encore forcé quelque terrible cerf?... »

« Fougueux Nemrod... terrible cerf... » Quel genre! Ces propos de commis-voyageurs vous blessent à trop juste titre. Il y a

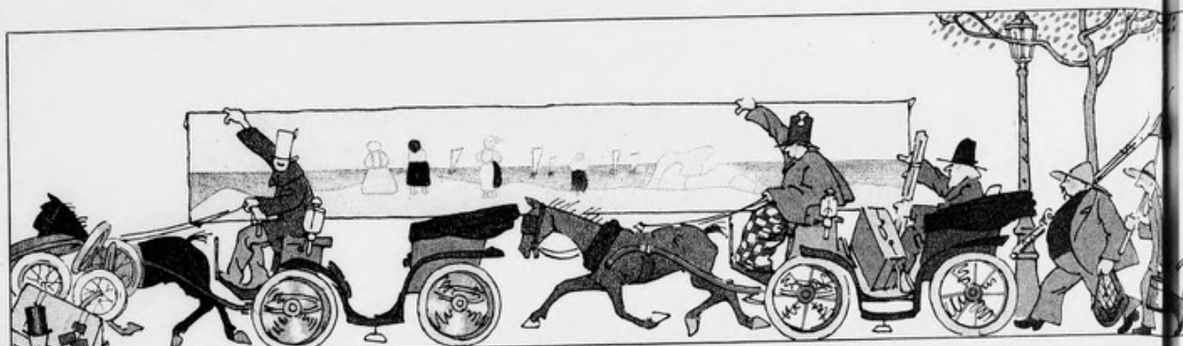


BERNARD B. DE MONVEL

Au retour, votre mère vous grondait en jurant que vous n'iriez plus à la chasse.

ON RENTRE ! ON EST RENTRÉ !

Dessins de Markous.



L'Illustre Raphaël Cobalt, le plus célèbre de nos paysagistes bretonnisants rapportant de Ker-gogo-sur-Vannes un nouveau chef-d'œuvre.
(*36 mètres carrés de superficie*)

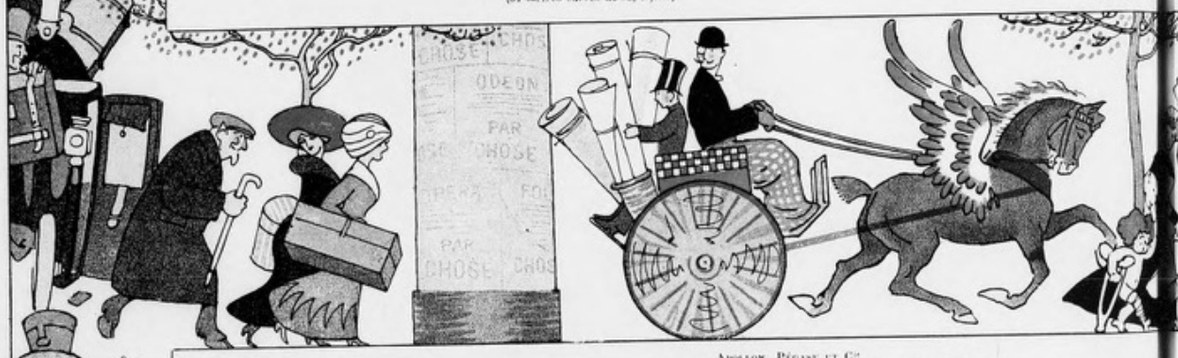
Les Pêcheurs à la ligne, terreurs des ablettes de la Marne.



L'Honorable Machin-Chose, *député de Tarn-et-Cocagne*, et ses boniments électoraux : autant en emporte le vent !

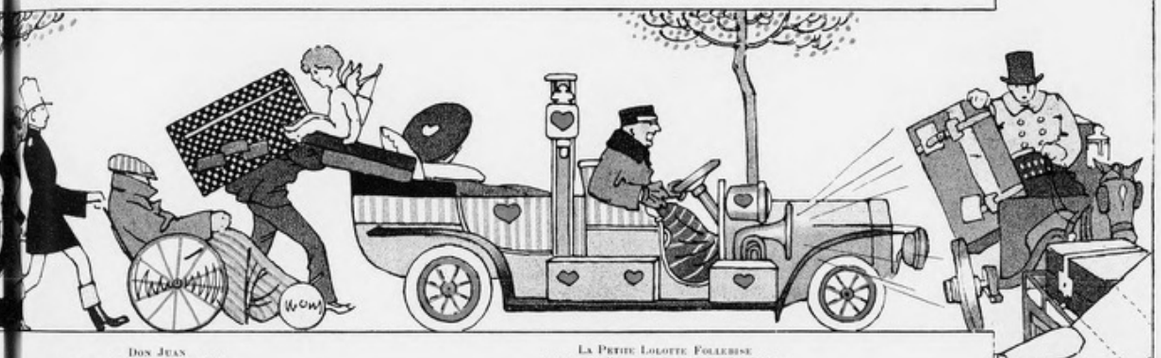
Le Rat d'Hôtel et son nécessaire de voyage (chloroforme et pinces-monseigneur).

Les Amoureux
Enfin deux ! Les seuls qui soient contents de voir les vacances finies.



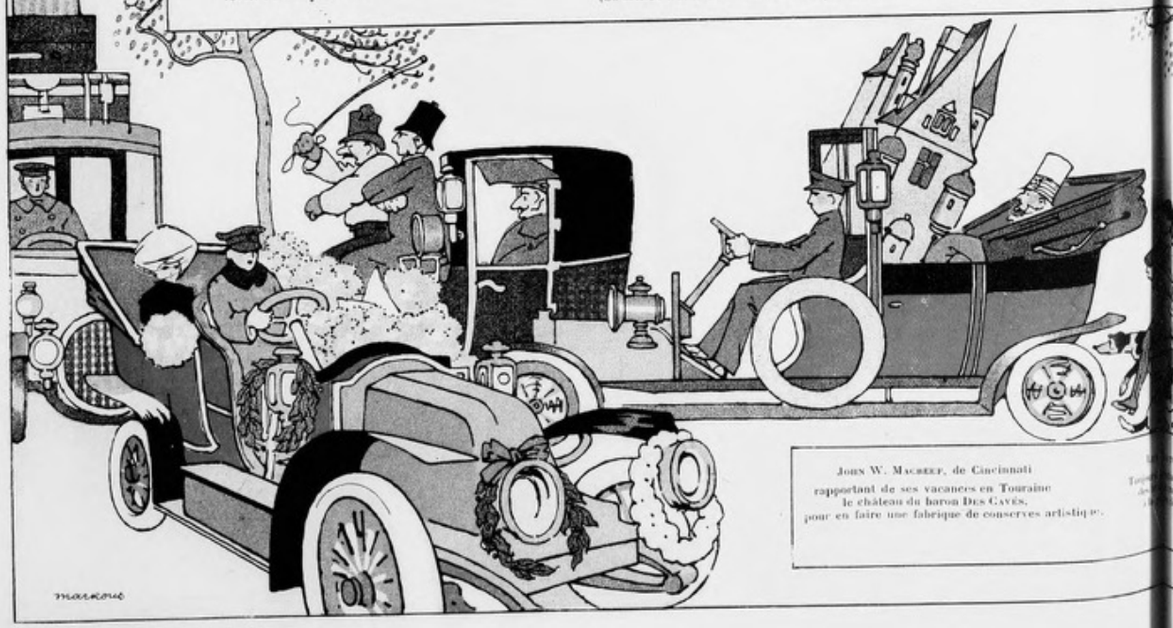
Le Satyre du Bois qui, après s'être mis au vert revoit Paris tout en rose.

Apollon, Pégase et Cie
avec un nouvel approvisionnement de tragédies, comédies et drames en vers et en prose : avis aux directeurs de théâtre !
(*La maison travaille sur mesure ; traite par abonnement ou à forfait.*)



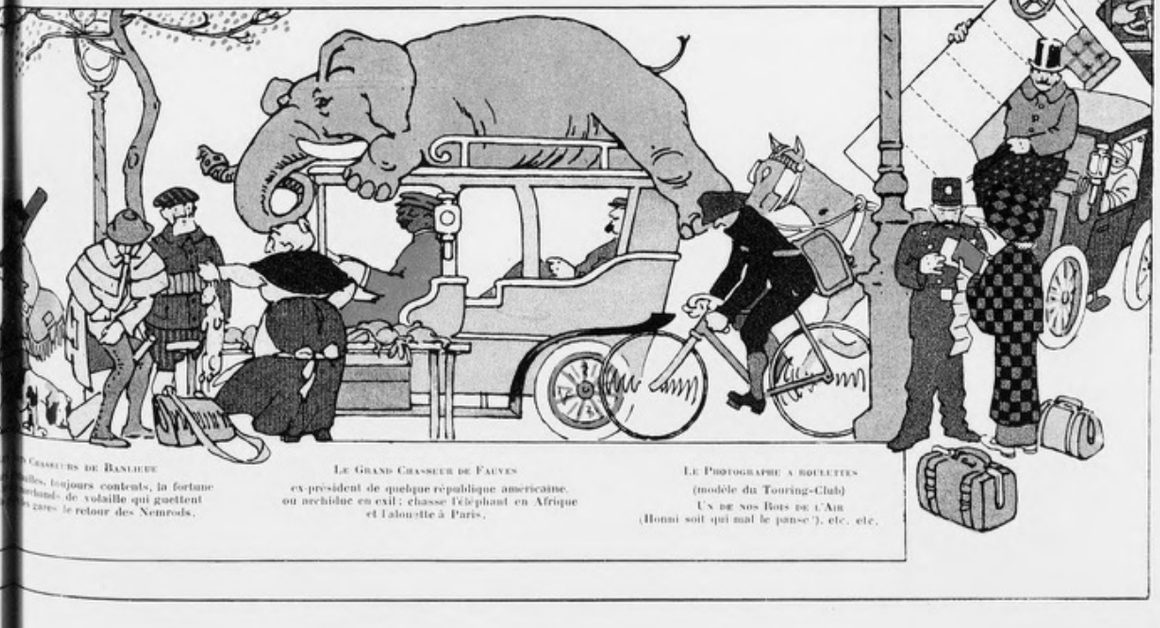
Don Juan
revenant de Cythère-les-Bains après son dernier triomphe

La Petite Lolotte Follebise
revenant elle aussi de Cythère-les-Bains, après ses premiers triomphes.



John W. Macreef, de Cincinnati
rapportant de ses vacances en Touraine le château du baron Des Cavés, pour en faire une fabrique de conserves artistiques.

markous



Les Chasseurs de Banlieue
toujours contents, la fortune [illegible] de volaille qui guettent [illegible] le retour des Nemrods.

Le Grand Chasseur de Fauves
ex-président de quelque république américaine, ou archiduc en exil : chasse l'éléphant en Afrique et l'alouette à Paris.

Le Photographe à roulettes
(modèle du Touring-Club)
Un de nos Bois de l'Air
(Honni soit qui mal le pense !), etc. etc.

des délicatesses que tout le monde ne saisit pas... Messieurs, vous avez une mission. Ceux qui vous croient distraits ou frivoles se trompent : car vous veillez au bon ton, si menacé dans notre République.

Donc, en tout premier lieu, c'est bien entendu : aucune fièvre plébeienne en suivant un cerf ou un sanglier. De la gaîté, s'il fait beau, quelque entrain, si la chasse dure très longtemps, si le terrain est dur, un peu périlleux, ou par hasard coupé d'obstacles. Néanmoins il serait vulgaire de galoper comme un collégien en vacances, les éperons au ventre du cheval, le chapeau sur le cou et les yeux hors de la tête...

Songez que la vénerie n'a plus pour vous ni surprise, ni secrets. Vous connaissez cela depuis votre enfance, un laisser-courre. Vous n'aviez pas dix ans que déjà l'on vous avait conduit à plus d'un découplé. Vos deux petites jambes revêtues de guêtres à boutons, vous enfourchiez votre poney, dans ce temps-là, et suivi par le fidèle Willy, un cocher anglais au service de vos parents, — si vous avez un grand-père qui a fait la guerre en Algérie ou au Mexique, le fidèle Willy pourra s'appeler Ibraïm ou Pablo, — vous bondissiez à la suite des dix cors, des daguets et des sangliers. Et c'est alors que l'enthousiasme vous saisissait : il est permis à cet âge. Vous poussiez des cris de plaisir, comme un gosse que vous étiez, à travers les forêts que vous ne devez pas manquer de présenter comme beaucoup plus rustiques, mal percées, et bien plus intéressantes pour les veneurs à cette époque-là qu'aujourd'hui. Au retour, votre mère — une sainte et charmante femme, facilement inquiète — vous grondait en jurant que vous n'iriez plus à la chasse, où vous vous fatiguiez cruellement... Voilà, pensez-y sans cesse, ce qu'il faut, ce qu'il est décent qu'on se dise à votre sujet. On devra l'entendre à des riens, à des bribes et d'après les échappées de votre conversation, mais aussi et surtout grâce à votre attitude un peu distraite, sinon blasée, durant les chasses innombrables auxquelles vous assistez maintenant.



On découple en effet partout, à présent. Les équipages ont pullulé : pas une forêt où l'on n'en compte plusieurs à la semaine, les uns s'y trouvant chez eux, les autres en déplacement. Dans ces conditions, le fils de votre chapelier chassa peut-être sous les mêmes futaies que vous, et il arrivera que vous rencontrerez votre masseur dans un carrefour. Rien, par conséquent de moins exceptionnel que de parcourir un bois derrière des chiens de meute. Si l'on joint à cela les souvenirs d'enfance... ah ! que de langueur, messieurs !



Votre attitude devra être un peu distraite, sinon blasée....



Un veneur coiffé d'un tube, en chemin de fer... dieux, quel dégoût !

D'ailleurs, ai-je besoin de vous rappeler que les Anglais ne sont pas des veneurs? Ils raffolent des drags, et des courts galops à la queue d'un renard, par-dessus fossés, murs, talus et barrières. Voilà du sport, à la bonne heure! Mais la vénerie n'est tenue à Londres que pour une bêtise, une amusette à la française. On joue un peu à ça, quand on se trouve en déplacement sur les bords de la Loire ou de la Seine, mais rien de plus. Il sera donc joli de mépriser ce que les chers Anglais négligent. Un léger écœurement ne messiéra même point.

Cependant, aucune affectation, cela va de soi. Evitez, messieurs, évitez toute pose, fi donc! La rébellion ouverte contre la vénerie tomberait dans le dernier commun. N'oubliez pas que vous avez ce divertissement noble dans le sang, si l'on peut dire. Vous tenez pieusement à une si longue tradition. Vos pères ont chassé, vos aïeux pareillement. Certains furent peut-être aux découplés de Charles X. D'autres « routaillaient » sur leurs terres en bons hobereaux, avec cinq ou six chiens. Vous n'auriez pas l'enfantillage de prendre au tragique une chasse en forêt de Fontainebleau, de Rambouillet ou de Chantilly : mais d'un autre côté, vous paraissez aux laisser-courre des environs de Paris, voire de Touraine ou de Normandie, avec une résignation charmante, et tout aussi exactement que vous parûtes jadis à l'église pour la première communion, ou naguère au régiment afin d'y tirer vos trois ans. Bref, ni naïveté, ni révolte, et en un mot, pas d'histoires. La plus grande simplicité.



Ces principes admis, je crois vous voir au rendez-vous. Les chiens sont là, gémissant de convoitise et d'attente, sous le fouet des piqueurs. Mais vous ne les discernez pas. Etes-vous venu pour contempler des chiens de meute? Vous les examinerez ce printemps, à l'Exposition canine : c'est en ce lieu qu'on les regarde, non ailleurs.

Un peu plus loin, les chevaux des veneurs sont promenés en main. Or, vous ne les remarquez guère davantage. Est-ce qu'un élégant, est-ce qu'un dandy, est-ce qu'un Corinthien va se mettre à tiquer sur le moindre canasson qui passe, à la manière des barbons de province ou des vieux cocodès du Concours Hippique?... Non. Si quelque monture vraiment fashionable s'impose, vous l'apprécierez, certes, mais très rapidement. Jugement concis, jugement exquis, vous savez le proverbe.

Quant au travail des limiers au bois, quant au lieu de l'attaque, bah! il ne vous en chaut guère... Ce que vous faites au rendez-vous, alors? Eh bien, mais vous bavardez, assez nonchalamment. Riez volontiers: cela donne l'air familier dans l'équipage. Et puis, saluez beaucoup, on l'admet à la chasse. La courtoisie en paroles surprend, déroute, inquiète : un homme complimenteur ou phraseur pue l'intellectuel. Il pose, d'ailleurs. Mais la courtoisie en gestes, qui coûte bien moins d'efforts, se porte au fond des bois.

Lorsque le départ sera décidé enfin, mettez-vous en selle l'un des derniers, et sans que personne s'en avise. Point d'exhortations à votre jument, ni d'autres commentaires à haute voix. N'oubliez pas que moins vous parlerez de votre cheval, meilleur cavalier vous paraîtrez. Vous avez un pur sang ou un irlandais dans les jambes, soit : mais vous n'en savez rien. C'est si naturel...

En chasse, suivez le train, surtout s'il est sévère. Pour peu même que la chasse dure très longtemps, toute la journée, vous pourrez en ce cas prendre la chose à cœur. Et supposez que d'aventure l'on saute, alors pressez-vous afin de passer en tête : on se montrera toujours friand de l'obstacle avec beaucoup de grâce.

Dès que le cerf fait tête ou bat l'eau, dès qu'on sonne l'hallali, gardez-vous de prêter la moindre attention à ce spectacle mille fois vu. L'animal sur pied parmi la meute furieuse, ou bien nageant au milieu d'un étang, la mort, la curée monotone, — autant de chromos! N'abaissez point vos yeux là-dessus. Mais descendez tout uniment de cheval, mangez un sandwich, si les autos ont pu arriver jusque-là, mettez votre pardessus, vous songez à Paris, au train. C'en est fait, vous dis-je, et vous êtes quitte envers la vénerie. Témoignez au besoin de quelque hâte pour regagner Paris. Nommez le théâtre ou les dames, discrètement. Et n'allez pas vous attendrir, à ce moment, sous prétexte que la nuit est sublime, l'hiver, quand elle tombe en forêt, ou bien parce que les trompes vous étreignent le cœur, au crépuscule, sous les futaies... Vous auriez l'air un rien bohème. La poésie n'est pas très comme il faut dans la conversation.



Trois petites recommandations pour finir :

1° Ne faites la cour à aucune femme pendant une journée de chasse. La galanterie ne convient pas en forêt. Diane est une déesse chaste. Je ne sais pas du tout pourquoi.

2° La casquette. Très important. Ayez toujours votre casquette anglaise dans la poche de votre manteau, et mettez-la dès que vous remontez en voiture, surtout si, étant invité, vous portez un chapeau haute forme. Un veneur coiffé d'un tube dans le fond d'une auto ou dans un compartiment de chemin de fer, — dieux! quel dégoût!

3° Surveillez votre langage. On ne parle point à la chasse comme partout. Il faut savoir ce que c'est qu'un bat-l'eau ou que les honneurs. Un vrai Corinthien ne sonne pas du cor, mais de la trompe. Il ne dira jamais qu'il chasse un sanglier, mais qu'il court après un cochon. Ce sont des nuances.

Enfin, le costume. Mais là, rien de nouveau. La tenue d'un équipage ne se modifie guère. Pour les invités, c'est toujours le même chapeau, qui doit tenir contre vents et tourmentes, la même culotte blanche, la même tunique, beaucoup plus courte cependant, et moins triste, moins noire. Tout le raffinement est dans les bottes : un pied de postillon et des mollets de coq. C'est absurde et délicieux.

Encore un mot. Il peut arriver que votre cheval se couronne ou même se tue. Souriez. Cela n'a aucune importance. Dites sans fracas : « J'attendais ça ».

Et le soir seulement, aux lumières, tandis que vous élèverez entre vos doigts une coupe de champagne, vous songerez, avec une tristesse immense, aux bons yeux attentifs et ronds de la pauvre bête. Un instant, votre amie vous en semblera moins jolie.

— Qu'est-ce que tu as? vous dira-t-elle.

— Je pense à ma chasse de tantôt.

— Quel enfant!

Tâchez de la quitter sur ce mot : c'est peut-être la sagesse qui passe.

MARCEL BOULENGER.



LE CARNET D'UN HUMORISTE

Nous avons lu, récemment, dans les journaux, que nos braves garçons de recettes allaient se mettre en grève. Nous avons même tous aperçu, sur les murs, depuis quarante-huit heures, une affiche libellée à peu près dans ces termes :

« Camarades, pour un salaire ridicule nous courons chaque jour les plus grands dangers. Hier encore, un des nôtres était assassiné dans l'exercice de ses fonctions! etc... Camarades, rendons nos sacoches et ne consentons à les reprendre que lorsque l'on nous aura accordé à tous la pièce de cent sous quotidienne!.. etc., etc., oui, oui, camarades, n'hésitons pas à voter la grève, la grève à outrance! etc., etc., etc... Vive la grève !!! »

Avenue des Champs-Elysées, nous avons trouvé, tout à l'heure, une lettre dont un important passage est relatif à cette menace de grève des garçons de recettes.

Cette lettre relate-t-elle des faits exacts?

Est-elle l'œuvre d'un mauvais plaisant?

Nous croyons intéressant, en tout cas, d'en publier quelques fragments.

* * *

« ... Et à présent, mon vieux, laisse-moi terminer cette lettre en te contant quelque chose qui te paraîtra curieux, j'en suis certain, au sujet de ce que la presse appelle « l'imminente grève des garçons de recettes ».

Une, deux, trois; je commence :

Il pouvait être deux heures, la nuit dernière. Je regagnais à pied mon domicile. A l'angle de la rue Tronchet et du boulevard Haussmann, j'aperçus un homme chargé d'un pot de colle et d'un rouleau d'affiches; il s'employait à coller un factum qui préambulait ainsi : « *Camarades, pour un salaire ridicule nous courons chaque jour les plus grands dangers. Hier encore un des nôtres était assassiné...* »

Etait-ce un colleur d'affiches de profession? Etait ce un garçon de recettes qui faisait œuvre de propagandiste?... La maladresse avec laquelle il accomplissait sa tâche ne me laissa pas de doute : c'était un garçon de recettes.

Je n'éprouvais aucune hâte d'aller me mettre au lit. J'étais en humeur de bavarder. J'entamai la conversation avec cet individu.

Après trois minutes d'entretien, je m'estimai suffisamment documenté sur les revendications, — au reste assez peu intéressantes, — des garçons de recettes. Je pris congé de mon interlocuteur :

— Au revoir, mon brave... et merci pour vos renseignements.

Pour répondre à mon salut, l'individu me fit face. Quelle ne fut ma stupéfaction? Il ressemblait, il ressemblait à un point ahurissant, à Brides, au petit vicomte de Brides!

Brides, — tu le sais, n'est-ce pas? — a été, l'an dernier, pourvu d'un conseil judiciaire, pour avoir, en un mois, déposé huit cent mille francs aux pieds de la Belle Caramba. Etait-il vraisemblable, cependant, que, pour grossir un peu le maigre budget dont il dispose à présent, il eût embrassé la profession de garçon de recettes? Non, n'est-ce pas? La ressemblance était, néanmoins, si frappante, que je songeai malgré moi : « Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible! Et pourtant, c'est Brides, ça, c'est Brides! »

Etait-ce Brides, en réalité? N'était-ce pas Brides?... Je résolus d'approfondir ce petit mystère parisien... J'attendis que l'homme s'éloignât, et je m'attachai à ses pas.

Je ne devais pas tarder à être fixé sur l'identité de mon interlocuteur de rencontre.

Moins d'un quart d'heure après, nous arrivâmes — lui devant, moi derrière — à la porte d'un discret café situé dans une rue déserte. Il y pénétra, il gagna le premier étage. J'y pénétrai aussi; je gagnai, également, le premier étage.

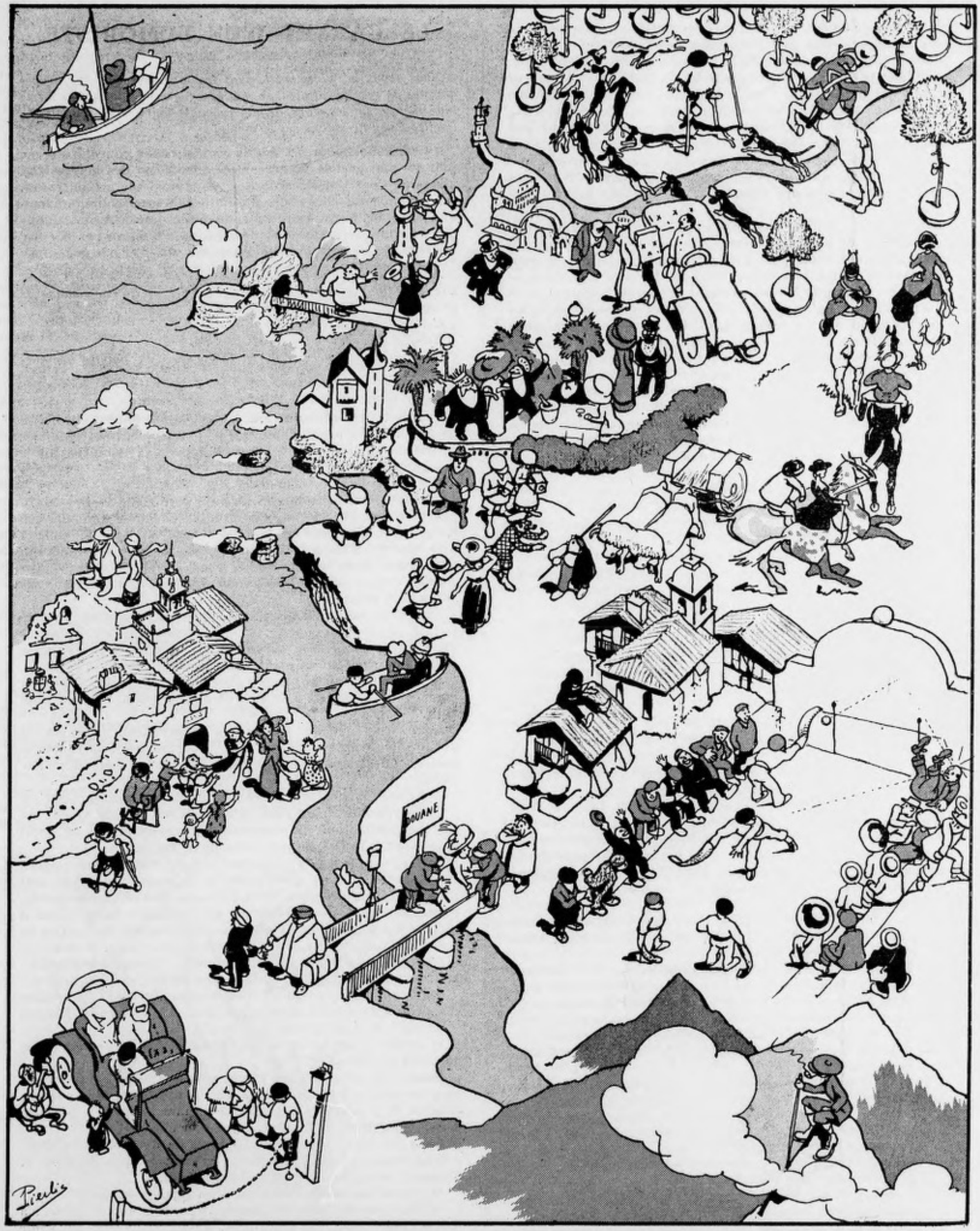
Dans une vaste salle, une cinquantaine d'individus se trouvaient réunis. Tous portaient à la main un pot de colle et tenaient un rouleau d'affiches sous le bras.

Monté sur une table, l'un d'eux prononçait un discours :

— Nous sommes bien entre nous? disait-il. Aucun intrus n'a pu se glisser ici?... Eh bien alors, Messieurs, laissez-moi avoir la joie de vous l'apprendre : Nos affaires sont en excellente voie. Je tiens de source sûre que nos affiches produisent leur effet et

L'AUTOMNE AU PAYS BASQUE

Dessin de Pierlis



De Biarritz à Fontarabie : Les plaisirs de la Côte d'Emeraude

qu'une très réelle effervescence commence à se produire dans le monde des garçons de recettes. Parfaitement, Messieurs, parfaitement, si mes renseignements sont exacts, ces braves gens de garçons de recettes ne sont plus très éloignés d'admettre l'idée de se mettre en grève.

L'orateur vida une coupe de champagne. Il reprit :

— Oui, oui, Messieurs, nous avons eu là une fort heureuse inspiration ! Si nos efforts sont couronnés par le succès, comme la vie deviendra belle !... Quand je pense que mon existence est empoisonnée, depuis une semaine, par l'idée que le quinze de ce mois on va me présenter une dizaine de traites qu'ont tirées sur moi le bijoutier, le fleuriste, le carrossier... que sais-je !... Quand je pense que je ne saurais les payer sans rendre au préalable visite à l'usurier !

« Ah oui, vive la grève des garçons de recettes, Messieurs ! Vive la grève !

« Certes, ce n'est pas très distrayant, — et le front plissé de notre ami Brides, que j'aperçois depuis quelques instants au fond de cette salle, le prouve péremptoirement, — ce n'est pas très distrayant de passer ses nuits à sillonner Paris en tous sens, et à se poisser les doigts !...

« Mais pensons aux résultats de notre entreprise, Messieurs, pensons aux résultats ! Et, encore un fois, crions-le de toute la force de nos poumons, Messieurs : « Vive la grève des garçons de recettes ! Vive la grève ! ! ! »

Pour copie conforme

MAX ET ALEX FISCHER.



IV. — Pour être belle...

Mme Sabine des Haultes-Plumettes enleva sa chemise et apparut nue, complètement nue, nue comme une phrase de Jules Renard, aux yeux de M. William K. Kennedy, professeur de beauté, membre de l'Académie de Cincinnati et du Collège supérieur de Milwaukee (U. S. A.).

M. Kennedy ajusta ses lunettes d'or puis examina Sabine longuement, toucha d'un index investigateur et froid les bras, les seins, les hanches, les cuisses, les mollets. Cette inspection terminée, il articula avec un accent qui rappelait à la fois celui de M. de Max et de Footitt :

— Madame, vous ne venez pas ici pour chercher des compliments. Je dois vous dire la vérité, — dont vous portez actuellement le costume.

— Parlez franchement, soupira Sabine.

— Eh bien, Madame, il vous faudra beaucoup travailler. Le cou a des tendons, les seins ne luttent plus assez contre la loi de la pesanteur, les bras sont maigres et rouges, le ventre menace de se boursoufler, les hanches manquent de fermeté, les cuisses sont un peu grosses et les mollets sont incorrects. Quant au visage, voici mon diagnostic : sourcils insuffisamment fournis, yeux petits, cils irréguliers, joues et front ridés, nez vulgaire, bouche légèrement déviée, menton empâté. C'est à peu près tout ce que je vois...

Sabine lui lança un regard suppliant.

— Oh ! dit le professeur, tout cela ne vous empêche pas d'être ce qu'il est convenu d'appeler une jolie femme. Mais vous voulez être belle... La beauté est une éducation, la beauté est un talent, un art ! Si vous voulez, vous serez belle, mais il y faut du courage et de la persévérance.

— J'en aurai.

— Très bien. Vous vous entendrez avec mon administrateur, pour les prix. Je vous demande six mois de travail...

— Monsieur, je ferai ce qu'il faudra.

— *All right !* nous commencerons demain.

***

La *Vie des Saints* contient bien des pages émouvantes sur les



souffrances qu'endurèrent les premiers confesseurs de la foi. Mais leur supplice n'est rien à côté de celui qu'endure une femme qui veut restaurer une façade outragée par les ans, corriger les imperfections dont l'accabla la distraite nature.

Le professeur de beauté dit à Sabine :

— Mon système tient en cette formule : *Électricité et modelage*. La chair de la femme, argile idéale, je lui donne le coup de pouce ; le reste, je le corrige avec l'électricité. Pour corriger une femme, il n'y a rien de tel que de lui donner une pile...

M. Kennedy commença par agrandir les yeux de son sujet. C'est aujourd'hui la moindre des choses et la Parisienne qui n'a pas les yeux de Polaire est vraiment inexcusable. D'innombrables et légères piqûres, faites avec une aiguille électrisée, mirent autour des yeux de Sabine une ombre voluptueuse qui donna aux prunelles je ne sais quelle profondeur et quelle immensité.

— Cela vous fait mal ? demandait le professeur...

— Non, docteur.

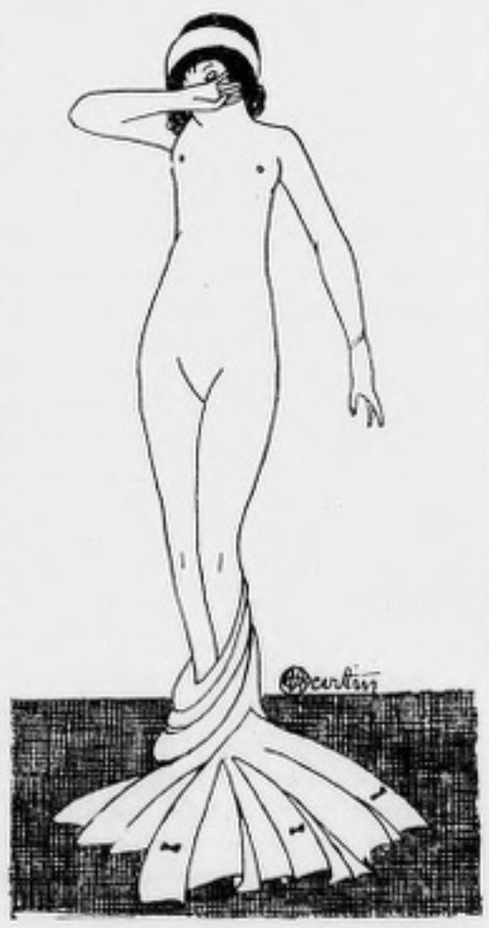
— Si !... mais il faut souffrir pour être belle.

Cette opération menée à bien, M. Kennedy se préoccupa des sourcils et des cils, trop clairsemés. Nouveaux appareils électriques, nouvelles titillations lancinantes... Il s'agissait de rénover le bulbe, de recolorer le pigment : ce furent des travaux délicats et suppliciants.

Entre temps, le professeur ordonna :

— Il va falloir vous soumettre au massage esthétique ; je vais vous modeler !...

Étendue sur un chevalet, Sabine se livra aux mains du sculpteur de femmes. Tandis que des aides la maintenaient impitoyablement, M. Kennedy pétrissait ses chairs frémissantes... En vain, elle se débattait, elle luttait : rien n'empêchait les doigts d'acier de fouler ses hanches, de creuser son ventre, d'incurver ses reins, de polir ses cuisses, de réduire ses seins. Oh ! ces mains inexorables qui « travaillaient » la chair comme de la glaise, ces mains froides qui réduisaient les graisses, ravivaient les muscles, effaçaient les rides, poursuivaient en dépit de tout leur œuvre de restauration.



— Ce n'est pas tout, dit le professeur : ce travail doit être soutenu et parfait par des appareils que vous porterez la nuit.

Le modelage et l'électricité avaient raffermi les seins fléchissants : il fallut, en outre, avoir recours aux coupes de bois qui, attachées à d'étroites bretelles, accomplissent avec bien plus de zèle que le corset la mission qui consiste à soutenir les faibles, contenir les puissants et à ramener les égarés.

Sabine se coucha donc chaque soir avec cette cuirasse ; de plus, elle porta un masque de caoutchouc chargé d'ovaliser les joues et d'épurer la ligne du menton. Préalablement, elle se badigeonnait le visage avec une substance

graisseuse et assez nauséabonde qui avait la vertu d'affiner et de blanchir la peau.

* * *

Le professeur de beauté consacra une semaine au nez.

— Votre nez, dit-il à Sabine, pèche par la base, la racine et le bout : son arête est d'une ligne disgracieuse et ses ailes manquent de légèreté. Il faut remédier à tout cela...

Des injections de paraffine permirent de donner au nez de Sabine une forme classique. Ce nez vulgairement retroussé se modela sous les doigts prestes du professeur et devint pareil à celui de Junon ou de Vera Sergine. Mais ce furent encore des séances pénibles...

— Au tour de la bouche, maintenant!



Des massages tyranniques, des applications de plâtre mouillé, des courants électriques, des manipulations de toutes sortes firent disparaître les plis des commissures des lèvres ; celles-ci, qu'un léger rictus relevaient disgracieusement, redevinrent symétriques. Mais pendant plusieurs semaines, Sabine dut s'empêcher à tout prix de rire, voire de sourire... Pour cela, elle acheta les œuvres complètes de M. Jules Delafosse et se fit jouer de la musique de M. Camille Erlanger.

* * *

Une manière de casque, qui donnait d'effroyables migraines mais effaçait les rides par compression, fut imposé à Sabine pendant trente nuits; une mentonnière fort stricte l'empêcha de bailler afin de lutter contre l'épaississement du menton et un carcan d'ivoire lui allongea le cou afin d'amincir les tendons.

— Nous faisons des progrès, disait parfois le professeur Kennedy... Vous avez des dispositions.

— Oh! docteur, croyez-vous que j'arriverai?

— Je vous le promets... Madame, vous serez belle ; je suis le Pygmalion des temps nouveaux, mais ma statue ne s'anime pas seulement quand elle est terminée. La nature me fournit les matériaux : je me charge de faire le chef-d'œuvre!

* * *

Sabine connut d'autres souffrances... Avec une petite pince brillante, le professeur lui enleva, un par un, les poils superflus; avec des manières d'étaux digne de l'Inquisition, il lui amincit les doigts et les chevilles. Victime du Saint-Office de la coquetterie, Sabine endura tout avec ce courage indomptable que savent montrer les femmes quand il y va de leur beauté.

Pour rendre à son dos la blancheur veloutée de la jeunesse. Sabine subit d'énergiques frictions d'eau de concombres frais; pour diminuer et raffermir ses hanches, elle connut d'impitoyables massages à l'iodure de potassium ; elle lubrifia ses genoux, préalablement poncés, avec de la glycérine; pendant de longues heures, elle trempa ses seins dans de l'huile de lin mélangée au jus d'oranges plus que mûres.

Mais il lui fallut aussi observer un régime alimentaire qui eût fait reculer un chartreux ou un fort ténor; on vit Sabine attablée devant de vagues légumes qu'arrosait un thé brûlant et sans sucre. Tout lui était défendu : ceci grossissait dangereusement les seins, cela menaçait la blancheur de la peau. Ne mangez pas de gibier : de fâcheuses rougeurs envahiraient votre visage, et votre pudeur n'y serait pour rien; ce poisson pertuberait aussi votre teint... Quoi, qu'alliez-vous faire? Du vin, Madame? Mais c'est un crime contre vous-même... Buvez plutôt de cette eau tiède et vinaigrée. Des gâteaux? Quelle folie! Sucez ce citron, ami des femmes minces.

Pauvre Sabine! Elle fut pendant six mois, non une femme, mais une sorte d'effigie malléable qu'un Phidias scientifique martyrisait à sa guise.

Sabine avait tout sacrifié à son corps, — tout, ses goûts, ses plaisirs, ses paresses, ses amitiés, ses amours, — car il lui fut défendu d'aimer...

— Livrez-vous, concéda le professeur, si vous ne pouvez faire autrement, mais ne partagez pas les voluptés que votre corps créera. D'ailleurs, l'amour enlaidit les femmes. Les beautés célèbres, Ninon de Lenclos, Mme Récamier, Pauline Bonaparte, la Castiglione, la Païva, Cora Pearl et bien d'autres, furent de froides statues : les frénésies de l'amour ne dégradent pas les chairs de marbre.

Et comme Sabine cherchait à se défendre, le professeur lui dit :

— D'ailleurs, ce corps n'est pas à vous; il m'appartient en ce moment... Je ne vous le rendrai que lorsque, grâce à mes soins, il aura conquis la beauté.

A la fin, Sabine éprouva une certaine crainte devant ce magicien moderne : ces mains glaciales, ce regard acéré la faisaient penser à une manière de Nostradamus en redingote et à lunettes d'or. Et puis tous ces appareils mystérieux, ces corsets esthétiques, ces brodequins, ces masques aux orbites effrayantes, ces bâillons de plâtre, ces bandages d'acier, ces armatures bizarres où des corps de femmes avaient souffert, — tout cela évoquait des souvenirs de tortures moyen-âgeuses. Parfois, le professeur riait, sardonique :

— Aucun mari, aucun amant n'a possédé, comme moi, la femme... Qu'est-ce donc que le plaisir banal de caresser un beau corps, comparé à l'orgueil de dire : « Cette beauté, c'est moi qui l'ai réalisée; cette femme est mon œuvre, elle a reçu mon empreinte, elle est mienne, comme une œuvre d'art à celui qui l'a réalisée! »...



* * *

Enfin, la transmutation de Sabine se termina : cette alchimie moderne avait tenu ses promesses.

Une dernière fois, Sabine se mit nue, nue comme une phrase de Jules Renard, devant le professeur William K. Kennedy.

Longuement, il l'examina, touchant d'un index investigateur et froid les bras, les seins, les hanches, les cuisses, les mollets...

— C'est bien, dit-il enfin : vous êtes terminée. Maintenant, je devrais signer mon œuvre... Madame, je vous rends à vous-même... Jadis Méphisto vous eût volé votre âme : moi, je ne vous ai pris que votre corps, je vous le restitue. Vous pouvez vous rhabiller.

TIMON DE PARIS.

L'Amour en papillotes

Un mot de douairière à une débutante :

— Souvenez-vous, ma petite, que les trois quarts du temps, l'amour, pour nous autres femmes, peut se résumer à ceci : être obsédée, possédée, excédée!

Au printemps de l'amour on fait des serments ; à l'automne on fait des sermons.

Le monde ne reconnaît pas plus les dettes de cœur que le Code les dettes de jeu.

Le flirt défini par un musicien : « Des variations sur le bon motif. »

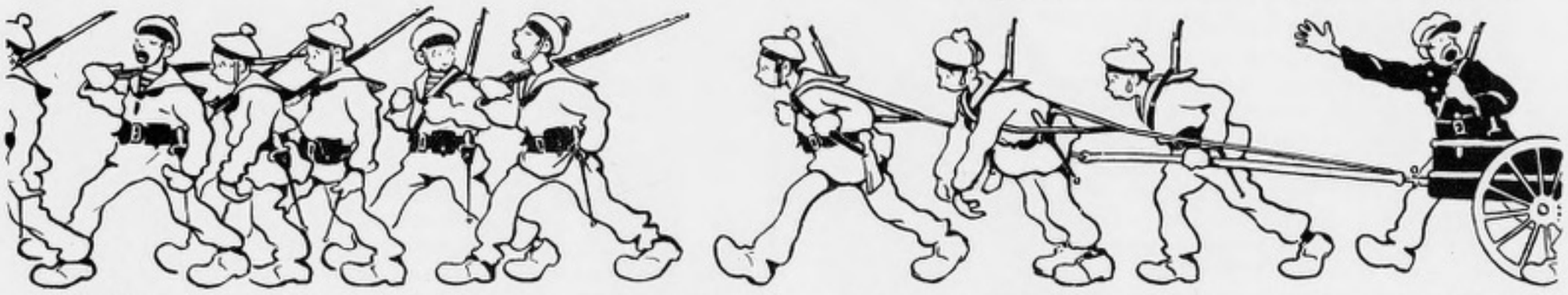
CROQUIS MARITIMES

LE CORPS DE DÉBARQUEMENT



Il est formé à bord de tous les bâtiments de guerre un *corps de débarquement* destiné à opérer à terre lorsque les circonstances l'exigent. Il est placé sous les ordres directs du lieutenant de vaisseau fusilier. Cet officier recrute avec le plus grand soin parmi l'équipage du bord les divers éléments appelés à le composer, et doit tout particulièrement éviter de porter son choix sur les hommes qui sont sujets au mal de terre. Il n'est pas rare, en effet, de voir certains marins même assez anciens au service, sérieusement incommodés et complètement annihilés par les forts mouvements de tangage et de roulis que provoque chez eux le voisinage trop immédiat de débits de boissons et autres écueils dangereux pour la navigation.

Après quelques semaines de sérieux entraînement à bord, le corps de débarquement, soigneusement arrimé dans les embarcations dont dispose le bâtiment, est expédié à terre par voie d'eau. Une fois débarqué, l'ordre de marche est réglé comme suit :



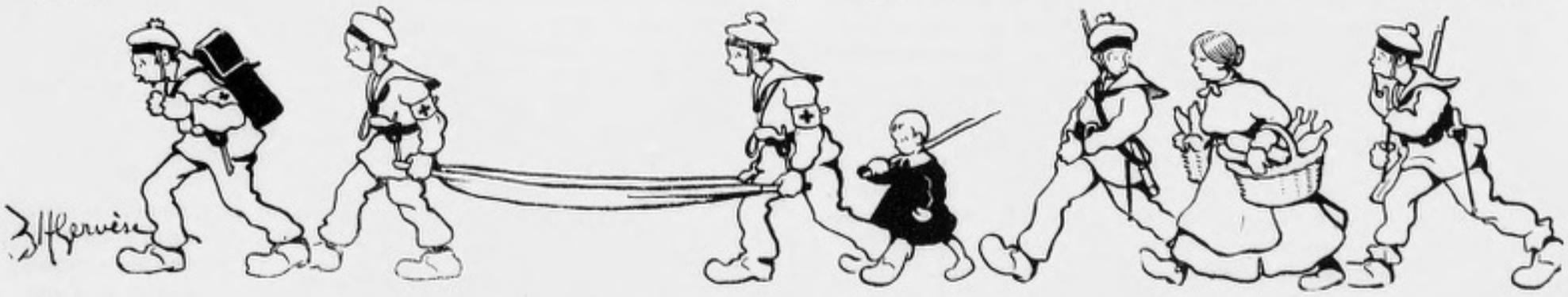
En tête, l'*escouade des sapeurs* composée d'un quartier-maître et d'un matelot charpentiers. Ils ont pour mission de déblayer la voie de tous les obstacles susceptibles d'entraver la marche. Ils sont, à cet effet, munis de quelques outils absolument indispensables, tels que pelle, scie, hache, hachette, vilebrequin, tire-bouchon, pince-coupante, tournevis, boite à suif..., etc. Ces instruments sont répartis entre eux proportionnellement à leur grade.

Les *clairons*. Ils sont deux au maximum. Sur certains bâtiments leur nombre peut être réduit de moitié ou même des deux tiers. Ils jouent des marches entraînantes et règlent leur pas sur celui du capitaine.

Le *lieutenant de vaisseau*, commandant la colonne. Par une anomalie curieuse des règlements, cet officier n'est jamais monté lorsqu'il descend à terre. Il doit, pour suppléer à cette infériorité sur ses camarades de l'armée de terre, posséder une grande taille du haut de laquelle il pourra assurer une surveillance efficace de sa troupe et une émission heureuse des commandements.

Une *compagnie d'infanterie*, composée d'un nombre essentiellement variable de sections. Chaque section comporte également un nombre très variable de demi-sections, mais possède impérativement un chef de section et plusieurs chanteurs exercés. Les chants en usage dans la marine ne sont pas encore réglementés ; mais étant, d'une façon générale, d'ordre technique et confidentiel, on a coutume de les interrompre au passage des lieux habités afin de ne pas dévoiler des secrets pouvant intéresser la défense nationale.

L'artillerie comprend deux pièces de 65 millimètres. Elle ne peut être utilisée en entier que dans le cas où les opérations ont lieu tout à fait à proximité du rivage. Si, au contraire, il faut s'en éloigner, il devient nécessaire, afin d'éviter des retards pouvant



paralyser l'action, de réduire le matériel d'artillerie, ce qu'on peut faire avantageusement en laissant à bord les canons et en n'emmenant que les avant-trains portant les caissons à munitions. D'ailleurs l'artillerie de débarquement est appelée à subir, d'ici peu, d'importantes modifications, les théories actuelles tendant de plus en plus à faire prévaloir la doctrine de l'unité de calibre, c'est-à-dire l'adoption, pour le débarquement comme pour le reste, du canon de 50 tonnes qui n'en est plus à faire ses preuves.

L'*escouade des torpilleurs-mineurs* destinée, selon les éventualités, à faire sauter les ouvrages d'art de l'ennemi ou à creuser de grands trous dans la terre. Elle se compose d'un quartier-maître et de quatre hommes parmi lesquels un mécanicien, habitué au dressage et à la conduite des chevaux-vapeur, représente pour mémoire la *cavalerie*. Ils sont tous chargés en explosifs puissants et doivent être maniés avec prudence.

Le *service d'ambulance* comprend un infirmier et des brancardiers. Ils sont pourvus de tout ce qu'il faut pour recueillir et soigner les blessés, c'est-à-dire un brancard, un sac à pansement, plusieurs brassards blancs agrémentés de petites croix rouges et quelques revolvers à six coups.

Enfin le *convoi de ravitaillement* est confié à l'entreprise privée, par voie d'adjudication. Le commandant du corps de débarquement doit s'efforcer de rester en liaison constante avec lui et être en mesure, à tout instant, de protéger ses derrières contre toute attaque éventuelle de l'ennemi.

JÉGOU,
Quartier-maître de manœuvre.

SCRUPULE

D'un geste qui pourrait sembler pudique et n'est peut-être que frileux, Mme Dautrerive ramène sur sa gorge la robe de chambre qui s'en écarte à chaque instant. Pourtant la température de ce mois d'octobre est exceptionnellement douce et la solitude de la chambre autorise la plus aimable absence de costume. Ce mouvement machinal peut être aussi l'indice d'une grande perplexité.

Mme Dautrerive a dressé sur son lit une pyramide neigeuse. Il y a là une trentaine de pantalons enrubannés, brodés, endentellés. Les uns sont étroits et leur court feston doit faire au genou une couronne hermétique. Les autres sont larges à pouvoir hospitaliser simultanément une jambe et une tête qui se seraient rencontrées par hasard. Tous sont délicieux, et c'est précisément la difficulté de choisir le plus délicieux de tous, qui laisse Mme Dautrerive fort perplexe devant leur pyramide neigeuse.

Cependant il faut se décider, car cet après-midi, à 3 heures exactement, la jeune femme doit pénétrer dans la garçonnière de M. Jean-Paul Durand. A 3 heures! Et, il y a de grandes chances pour qu'à 3 heures 1/2, Mme Dautrerive ait un amant sur la conscience, et peut-être encore sur les bras.

Mon Dieu! prendre un amant et même le garder serait bien peu de chose, s'il n'y avait pas la question primordiale du décor!...

Chapeau, robe et jupon enlevés avec cette solennité que comporte presque toujours le lever du rideau, le pantalon paraît. Le pantalon, c'est-à-dire le décor du premier acte. Et l'on ne saurait trop veiller à ce qu'il soit à la fois élégant, spirituel, expressif, car il a seul le pouvoir de retenir quelque peu l'attention. Tout de suite après l'action se précipite, le dénouement s'affirme et les acteurs se désintéressent du décor. D'ailleurs, la chemise n'est pas un décor; c'est tout au plus un store.

Tout en suivant son monologue intérieur, Mme Dautrerive a jeté son dévolu. C'est décidément ce pantalon tout ajouré de valenciennes qu'elle mettra pour la première de Jacques... Non, non, pas de Jacques, de Jean-Paul. La première de Jacques, c'était l'été dernier, et, — coïncidence! — c'est même ce pantalon tout ajouré qui affronta les premiers feux.

Vraiment ce détail ne perdrait rien à se voir rajeuni. Et, d'une main soudain plus fiévreuse, Mme Dautrerive cherche un pantalon *sans passé*... Mais, est-ce possible? Il n'y en a pas un seul. Jacques a passé par tous. Misérable Jacques! Trente pantalons?... C'est qu'aussi la première a été suivie de trois mois de représentations consécutives. Trois mois de fidélité à un monsieur que l'on connaît tout juste pour avoir pris du thé avec lui!

Seulement, il ne s'agit plus de Jacques; il s'agit de Jean-Paul avec qui il sera amusant de jouer, tout à l'heure, la petite comédie qu'il n'est plus amusant de jouer avec Jacques. La même comédie, le même rôle! Hélas! comme cela deviendrait fastidieux, s'il fallait encore répéter dans les mêmes décors.

Et Mme Dautrerive ayant longuement réfléchi, prit l'énergique résolution de n'aimer de nouveau un homme qu'avec des pantalons neufs.

CHLOÉ.

Les Premières

A l'Odéon : *Un soir.— Les Beaux jours.*

Evidemment M. Gabriel Trarieux commence par nous demander pas mal de choses!

Il nous demande de croire dur comme fer au coup de foudre le plus vulgaire, le plus banal, celui que ressent un Monsieur en apercevant une jolie femme dans un hall d'hôtel, — et réciproquement...

Il nous demande de supposer que ce Monsieur se fiance, dans les quinze jours qui suivent, non pas avec la jolie femme, qu'il n'a plus revue, mais avec une jeune fille qui, comme par hasard, va se trouver la belle-fille de la jolie femme...

La jolie femme reviendra alors, naturellement,— *C'était vous!... — C'est elle!...* —, et, naturellement, le mari de la jolie femme, le futur beau-père du Monsieur, sera immédiatement obligé de s'absenter vingt-quatre heures, pour ménager à la jolie femme et au Monsieur, — qui n'apparaît pas un très joli Monsieur, — le temps (*Un soir*) de tomber aux bras l'un de l'autre...

Et M. Trarieux nous demande même de supposer pour cela qu'il est absolument indispensable de découcher lorsqu'on veut aller passer quelques heures de la Rochelle à Rochefort, — ce qui, encore que ces deux villes soient sur le réseau de l'Etat, est invraisemblable : l'officier de marine n'avait qu'à partir à 6 h. 43, si la commission, à laquelle il était convoqué, avait lieu le matin, ou, si elle avait lieu l'après-midi, par le 105, qui est express, et qui part à midi 42. Dans le premier cas, il arrivait à Rochefort à 7 h. 33, — mettons 8 heures, — et, dans le second, à 1 h. 13, à 2 heures si vous voulez; — de toute façon il pouvait repartir par 6 h. 40, par 8 h. 25, ou par 10 h. 46, et il rentrait à la Rochelle à minuit au plus tard, et le jour même...

Si vous ajoutez que les personnages nécessaires à M. Trarieux devront être un officier de marine « qui a vu la mort de près en Orient », un romancier psychologue, une jeune femme dont la mère s'est suicidée par amour, une jeune fille qui a « fait son éducation dans Darwin », oui, vraiment, vous jugerez sans doute que voilà un auteur bien exigeant...

Patientez un peu, puisque vous êtes là; accordez-lui (qu'est-ce que vous risquez?) tout ce qu'il vous demande: je vous promets que vous serez récompensé de tant de complaisance et de gentillesse...

Vous en serez récompensé par les agréments d'un dialogue, dont le ton, souvent élevé, ne tombe jamais dans le ridicule ni dans la niaiserie; — vous en serez récompensé par deux ou trois scènes vraiment belles, comme celle où la femme se débat entre tout ce qui la retient au mari qu'elle aime, et tout ce qui l'attire vers l'amant qui l'a prise; une belle scène aussi, pas absolument neuve, mais noblement pensée et traitée, la scène de l'aveu; et la scène finale où sont réunis et confrontés l'amant, sa fiancée, le père de la fiancée qui est en même temps le mari trahi, et sa femme (je ne sais pas si je me fais bien comprendre?) Cette scène-là, même un peu confuse, est, assurément, d'un auteur qui n'a pas peur.

Mais, à côté du charme mêlé de raideur et si séduisamment gauche, et de l'intelligence ardente de Mlle Colonna; à côté de M. Desjardins, qui se régale, vous pensez bien, dans un personnage d'officier de marine si supérieur, d'une humanité et d'une

philosophie si hautaines, si dédaigneux des contingences, comme il convient à un homme qui, encore une fois, a « vu la mort de près en Orient », votre suprême récompense sera l'admirable talent de Mlle Vera Sergine. De ces dix dernières années, le seul « prix du Conservatoire » qui ait témoigné d'une « nature », susceptible de se tromper, certes, d'être franchement mauvaise, mais, par là même, jamais indifférente, la seule artiste diplômée qui soit une femme, et non pas une élève, c'est Mlle Vera Sergine : ne va-t-on pas commencer à s'en apercevoir?

Les Beaux jours, qui faisaient affiche avec *Un Soir* (est-ce parce qu'on dit le soir d'un beau jour?) relèvent d'une conception dramatique beaucoup moins ambitieuse que la pièce de M. Trarieux.

M. Traversi s'est simplement avisé que, lorsqu'on va répétant que « les plus beaux jours de la vie sont le temps des fiançailles », un tel axiome, comme tous les axiomes d'ailleurs, pourrait fort bien être pris à contre-sens et par ironie.

Ayant fait cette découverte, il lui était facile d'imaginer les mille petits embêtements qui transforment ces plus beaux jours en une période irritante et assommante.

Au bout d'un acte, — que l'on jouerait avec agrément dans les soirées de contrat de mariage, — nous étions pleinement convaincus; M. Traversi a cru devoir compléter notre conviction en ajoutant deux actes, ce qui est décidément un peu long, d'autant que l'adaptateur, on ne sait pourquoi, habilla cette farce italienne à la française, supprimant du même coup son accent et son attrait étrangers...

Du moins, cela permit à M. Cooper d'être plus longuement l'« incorrigible vieux fêtard », le « noceur impénitent », qu'il a tant de joie à représenter, une joie si attendrissante, qu'elle finit par devenir communicative; et M. Duquesne fut un prince gâteux, avec un mélange surprenant de M. de Max et de Footit...

Mlle de France joua gentiment un rôle de trottin ingénument vicieux : car tel est le rôle que l'on offre, pour ses débuts au théâtre national de l'Odéon, à une jeune fille qui vient de sortir, avec une récompense, de notre Conservatoire national : — heureuse Mlle de France, peut-être, mais pauvre France!...

FRANC-NOHAIN.



Cl. Reutlinger

CRÉATION DE LEWIS

Les Courses

Longchamp. — C'est l'avant-dernier dimanche de Longchamp, et on s'en aperçoit de reste. Le temps est « fin d'automne » et ces dames s'emboutent à qui mieux mieux. M. Hennessy qui a une année excellente — comme il n'en a jamais eu — a bien failli donner le coup de grâce à ses contrepartistes avec *Percy*. Il s'en est fallu de peu que le cheval, réclamé vingt mille francs à Deauville, ne battit *Ronde de Nuit*. Batchelor est un homme soigneux, habile et dévoué et le très sympathique propriétaire a en lui un serviteur incomparable.

M. de Brim.. croyait *Sablonnet* une « meilleure affaire » encore que *Ronde de Nuit*. Mais ce *Sablonnet* est décidément un cheval très ordinaire qui tantôt manque de vitesse et tantôt manque de fond.

Corlado partira-t-il ou ne partira-t-il pas? Telle est la question qui se posait avant le prix de Nanterre comme avant toutes les épreuves où se trouve engagé le cheval de M. Bross.... Duffoure, qui en était dégoûté, l'avait confié à Nash Turner qui passe pour dompter les bêtes féroces, mais malgré moult corrections généreusement octroyées à l'exercice et un dernier effort en public, et au cours duquel sa chambrière cassa, Nash Turner n'est arrivé à aucun résultat; et *Corlado* fit tout juste une foulée après le lever des rubans, puis s'arrêta net.

Davis a donné à *Tyrolienne* le fond dont elle passait pour manquer; le handicapeur lui avait donné un poids qu'elle méritait au jour de la publication mais qui en faisait une bonne affaire le jour de la course. En revanche, son propriétaire lui donna un petit jockey qui la fit battre. Et la bonne affaire en devint une mauvaise!

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

L'ordre re-règne; et la Bourse ne fait plus rien.

Il ne faudrait cependant pas déduire de ce qui précède que la Bourse ne travaille que dans le désordre! Oh non! Seulement trop souvent elle ne travaille que par ordre, ne va que jusqu'à une limite qui semble toujours fixée d'avance. Aussi ne peut-on plus jamais constater un mouvement présentant une importance quelconque.

Qu'arrive-t-il?

Les spéculateurs sont passés à l'état de mythe. Quand par hasard il en vient un tâter le terrain, flairer l'ambiance, il ne moisit pas. Il a vite acquis la certitude qu'il n'y avait rien à gagner. Il tire son chapeau et s'en va.

C'est donc le marasme.

L'argent est cher; il suit le mouvement des denrées nécessaires à l'existence : il augmente de prix. Les Banques élèvent le taux de leur escompte; les gouvernements gonflent leurs budgets; les bas de laine voudraient bien se dégonfler, malheureusement on leur oppose des fins de non recevoir assez catégoriques.

De nouvelles mœurs s'implantent, qui, si elles prennent racine, empêcheront toute opération importante de se réaliser.

A l'avenir, un pays qui voudrait emprunter en France devra non seulement donner des garanties plutôt deux fois suffisantes qu'une, il devra accepter une inspection permanente de ses finances, de ses budgets, de ses ressources, de son commerce; il devra s'engager à ne plus rien prendre ailleurs que chez nous, devrions-nous, nous-mêmes, l'aller chercher au dehors; il devra notamment se fournir chez nous d'ânes et de mulets...

Il n'y a donc pas une seule valeur intéressante à signaler. Toutes se trouvent à un niveau trop élevé pour attirer l'attention. Quant à vendre quelque chose dans l'espoir de le racheter moins cher, il n'y faut pas songer : on étrangle tous les vendeurs. Pour oser donner un ordre de vente, il faut avoir assez de l'existence.

Les Banques se concertent, annonce-t-on en dernière heure, pour trouver un moyen de se passer de la Cote officielle : elles sont, paraît-il, d'accord pour créer des échanges aéroplanesques par-dessus les frontières à l'aide d'un *tape price* nouveau genre inventé par Edison et mis à la disposition des financiers de tous les pays.

TRIBOULETTE

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — Il serait question de l'entrée de Félix Galipaux chez Molière; ce bruit se répandait dans les couloirs à la répétition générale des *Marionnettes*.

—

En attendant son nouveau spectacle,le Grand-Guignol possède actuellement un programme intéressant; à la terreur avec *L'Attentat* et *Porte close*, succède la gaîté et le rire occasionnés par *Vitriolé*, *Appassionnato*, *Le beau Lothario*, sans oublier le désopilant petit acte de Max Maurey, *Depuis six mois*, un chef-d'œuvre du genre.

—

Hyménée.

Il y a promesse de mariage entre M. Mayol, le célèbre chanteur et Mlle Aimée Favart, la gracieuse artiste.

—

Dans un cercle fermé, un membre influent manqua d'être, l'autre semaine... affiché, pour dette de jeu naturellement.

L'intéressé, heureusement, connut l'Official Banque qui évita le scandale grâce aux titres dotaux de sa femme.

Il est bon de connaître son Paris.

—

Premières a l'Horizon

Châtelet : *Sherlock Holmes contre Arsène Lupin*.
Porte Saint-Martin : *L'Aventurier*.

—

Zig-Zag. — A la générale des *Marionnettes*, on remarquait la divette Jane d'Arlus, retour d'Amérique, plus en beauté que jamais, beauté que conserve à son joli visage le Duvet de Ninon de la Parfumerie Ninon.

—

Toutes les personnes qui ont souci de préserver leur teint des perfides meurtrissures du temps ou du grand air nous sauront gré de leur indiquer dans l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING, le meilleur moyen de s'en garantir en maintenant l'harmonie de leurs traits, base de toute beauté. En vente : 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et chez Mme Bouvard, « Hygiène et Beauté », 97, avenue des Champs-Elysées.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits mondialement connus maintenant se trouvent à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme.

—

Monsieur, quand vous verrez vos vêtements parsemés de pellicules, signe précurseur de la chute imminente de vos cheveux, ne laissez pas le mal s'aggraver et devenir irréparable!

Quelques imbibitions de Pétrole Hahn auront vite raison de cette desquamation qui pourrait avoir, pour votre chevelure, les plus funestes conséquences.

Universellement connu et apprécié, le Pétrole Hahn est en vente partout.

—

Etre blonde est la simplicité même, avec les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

Pitt.

PETITE CHRONIQUE

Pour les soins de la bouche, il faut employer l'*Elixir dentifrice des Bénédictins du Mont-Majella* (Prix : 3 francs le flacon ; franco contre mandat-poste de 3 fr. 50) ou bien *la Poudre dentifrice des mêmes Pères* (Prix : 1 fr. 75, franco contre mandat de 2 fr. 25) ou bien encore la *Pâte dentifrice des Bénédictins du Mont-Majella* ; ces trois produits donnent aux dents une blancheur éblouissante. Prix de la pâte, 2 francs; franco contre mandat de 2 fr. 50, adressé à M. l'Administrateur *E. Senet, 3, rue du 4-Septembre*. Eviter les contrefaçons.

—

Official Banque, 20, rue de La Rochefoucault (près la Trinité, tél. 136-73), prêts, avances argent sur fonds dotaux.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres, le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL SUISSE, Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

INTERLAKEN. — HOTELS NATIONAL ET SAVOY premier ordre, 385 lits.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP, Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie **franco** contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon **dernier Catalogue illustré pour 1910.**
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr.. 250, 10 fr. avec **superbes PRIMES**, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne.

PRÊT s. sign. à tous s. tout. remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre. PARIS

Vient de paraître :
LEURS PANTALONS
Confidences et indiscrétions féminines
Un vol. in-18. Franco **3 50**
LES DÉTRAQUÉES DE PARIS
Un vol. in-18. Franco. **3 50**
PARIS-GALANT
Almanach Littéraire et Artistique
orné de 110 illustrations
1911. 1re année. — Franco **0 90**
Envoi franco contre mandat
Catalogues 7. 8, 9. — 2000 N. GRATIS

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. **BARLET. 112. r. Réaumur.**

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911 Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

MASSAGE Manucure Américain, Miss Mohawk, 27 r. Cambon 3e étage.

CATALOGUE de **LIVRES CURIEUX** ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains** 77, rue Turbigo, Paris

LIVRES Catalogue ***EXTRA-CURIEUX***, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT. 19, rue Bichat, Paris.**

IMPUISSANCE
des 2 sexes, radicalement guérie à tout âge par les **PILULES OURANIA**
Nouv. Découverte. Imm. succès. **Effet stimulant immédiat.**
Guérison gar. p. une seule boîte (fac. à dissim.) Env. discr.
Prix **10** fr. Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.

PRÉCIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre **3, 5 et 10** francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Xe).

MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

PHOTOS **PARISIENNES dans leur BOUDOIR** 3 c. album 2 fr., 12 c. album **7** fr. **R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris**

ÉLÉGANT **Pied-à-terre.** Confort moderne Mme DUC, 54, rue Caumartin (3e étage) Paris

PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. Cart. post. sont refus. Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

SAGE-FEMME Prend pens., consult. et corresp. (Discret.) **MAZE U. 142. Boul. Magenta. Paris**

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de **5 fr.** un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, **six volumes-bijoux**, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

Achetez pour feuilleter en chemin de fer le dernier Album de *La Vie Parisienne*

Les 36 Joies de la Parisienne

EN VENTE PARTOUT :
95 centimes

Ce ravissant album de 160 pages, imprimé en couleurs, réunit les plus piquantes, les plus exquises silhouettes féminines crayonnées par

L. Vallet, H. Gerbault, Fabiano, Touraine, etc.



EN VENTE PARTOUT :
95 centimes

Dans la même collection :
"Régalez-vous, Messieurs !"
Les Coulisses de l'Amour
En vente dans toutes les gares au même prix.

Pour recevoir franco par la poste chaque album, envoyer la somme de **1** fr. **15**, pour la France ou de **1** fr. **25** pour l'étranger, à M. le Directeur de **La Vie Parisienne**, 20, boulevard des Capucines, Paris

Le Gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

DERNIERS RAYONS DE SOLEIL

Dessins de E. Touraine



Le Sentier de la Vertu à 8 heures du matin.



Le Sentier de la Vertu à midi.

Samedi 5 Novembre 1910

48e année, N° 45



LA VIE PARISIENNE

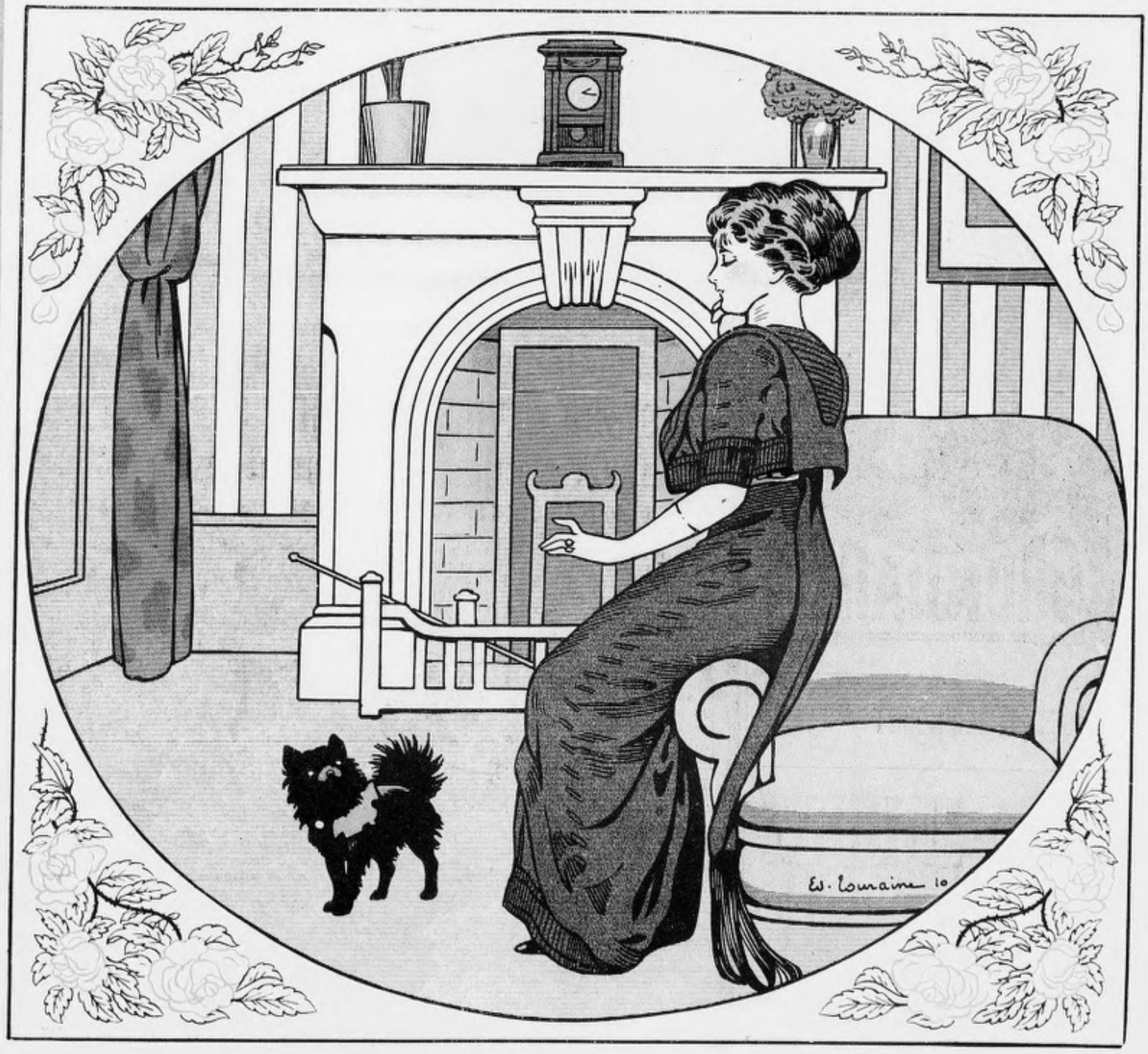
CONTES ET NOUVELLES
LES SPORTS
THÉATRE ET MUSIQUE
LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

LE REVE DE LA PARISIENNE



Avoir toujours vingt ans (ou le paraître), tourner la tête à tous les hommes, faire mourir de jalousie toutes les femmes, n'est-ce pas le rêve de la Parisienne. Et ce rêve est réalisé pour toutes celles dont la taille se moule dans l'exquis boléro créé par FRANCIS, le roi de la Mode.

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
QUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharm^ie MIDY, PARIS et toutes Pharm^ies

PARFUM POMPEÏA



L.T. PIVER PARIS

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2^f 50 franco. — Pharmacie, 12, B^d Bonne-Nouvelle, Paris

CHOCOLAT
129, B^d St GERMAIN
53, B^d MALESHERBES
PARIS



GRONDARD

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

PLAQUES JOUGLA

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

N° 4711.
Eau de Cologne

Etiquette bleu et or

La plus efficace pour les soins de la peau et l'hygiène du teint : quelques gouttes dans l'eau de toilette ou dans le bain agissent comme un tonique parfait pour la peau. Une friction quotidienne raffermit les chairs.

L'Eau de Cologne N° 4711

est un véritable talisman de beauté.

En vente dans les grands magas., pharmacies, parfumeries. Echant. gratis c. 0.25 p. frais d'envoi, sera adressé par les dépositaires exclusifs
Scott et Cie
4, rue Chauveau-Lagarde
Paris (8e)



DYNAMO ET PHARES DUCELLIER

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT, FAB^t LYON



Destruction complète des poils et duvets

30.000 FRANCS SONT OFFERTS

aux 1.000 lectrices qui écriront les premières

DONC, ÉCRIVEZ DE SUITE ET VOUS AUREZ DROIT A LA PRIME

J'ai souffert atrocement de cette humiliation causée par les poils dans la figure et aux bras. J'étais la risée de tout le monde et combien de fois j'ai surpris des personnes qui se retournaient sur moi pour me montrer du doigt. Je n'osais plus sortir et, pour faire passer le temps, je me suis mise à étudier la chimie. J'ai appris par elle qu'il y avait des poudres, etc., qui faisaient disparaître les poils, et comme une maison, à ce moment, lançait un produit comme remède à cette infirmité, je l'essayai, mais sans résultat. Les poils repoussaient au bout de trois à quatre jours.

J'en ai essayé bien d'autres par la suite, mais sans résultat, et je finissais par m'abîmer la peau.

Lassée de tous ces essais infructueux, je cherchai moi-même un remède que j'ai enfin trouvé. Grâce à ma découverte, aucune femme n'a plus à souffrir de cette défiguration, et estimant qu'il est humanitaire de faire profiter tout le monde de mon traitement, je me suis décidée à m'arranger avec quelqu'un qui fera la réclame et se chargera des expéditions. Moi-même, je n'aurais jamais voulu vendre mon traitement car, pendant que je cherchais sa composition, je m'étais juré de faire profiter toutes les femmes de mon secret. Mon produit ne contient ni pâte, ni liquide, ni applications électriques, et je suis tellement certaine de son efficacité, que je vous garantis un résultat. Remarquez que mon traitement n'enlève pas les poils en trois minutes comme vous le garantissent d'autres produits, mais qu'il faut suivre un traitement de deux à trois semaines.

Il est impossible qu'un produit, aussi fort soit-il, puisse détruire des racines en 3 minutes. Il enlève bien les poils en 3 minutes, mais les racines restent, et les poils repoussent au bout de quelques jours. Rien de cela n'est à craindre avec mon traitement et j'en suis tellement sûre que j'invite toute personne affligée de poils superflus à venir se faire appliquer le traitement par moi-même.



Envoyez votre adresse aujourd'hui même en demandant gratuitement toutes les explications pour détruire les poils et duvets superflus.

COUPON-PRIME
offert par Madame E. CAQUEL'
13, Rue Caumartin, PARIS
Nom .....
Rue ..... N° .....
Ville ..... Dép^t .....



ON DIT... ON DIT...

Dix ans après.

Ouf! Voilà le débat sur la grève des cheminots terminé et bien terminé! Il ne nous aura pas causé, après tant d'autres crises, une crise ministérielle. Grâces en soient rendues à M. Bri..nd!..

Quelle singulière destinée politique que celle de cet homme d'Etat éminent, qui était, naguère, la terreur des capitalistes et qui semble maintenant n'avoir d'autre danger à redouter que les louanges excessives des conservateurs! Ce n'est pas nous, certes, qui lui ferons un grief de son évolution, mais il est piquant de se rappeler aujourd'hui ce qu'était Aristide le Juste, il y a huit ou neuf ans.

Dans ce temps-là Waldeck-Rousseau régnait, et lui aussi -- mais avec une froideur plus dédaigneuse — combattait et caressait tour à tour la réaction et la révolution. Après avoir, par les lois anti-congréganistes, donné des gages aux partis avancés, il songeait à se concilier la bourgeoisie conservatrice en brisant la C. G. T.

Préoccupé de ce grave projet, il fit venir M. L.p.ne dans son cabinet :

— Mon cher Préfet, je médite d'anéantir la Confédération du Travail. Le pays ne peut plus vivre sous la menace de ces éternels prêcheurs de grève et de guerre civile. Quels sont les hommes qui représentent la force vitale du parti révolutionnaire?

— Ma foi, Monsieur le Président, répondit M. L.p.ne avec la rude franchise d' « un soldat qui sait mal farder la vérité », tous ces bougres-là sont des imbéciles: il n'y a qu'un homme parmi eux qui mérite qu'on lui mette la main au collet, c'est Briand!

Ah! Monsieur L.p.ne, que les temps sont changés!

♠ ♠

Humour! humour!

Il y a humoristes et humoristes : Mac Nab avait la gravité d'un huissier; Alphonse Allais, la froideur méditative d'un ingénieur; nous savons tel fantaisiste du crayon qui ordonne ses affaires avec la précision pratique du plus avisé commerçant. Mais l'humoriste vraiment gai, qui apporte dans la vie une invention toujours imprévue, une verve toujours spirituelle est le phénix du genre. La *Vie Parisienne* — Dieu merci! — en compte quelques-uns parmi ses collaborateurs!

Tout le monde connaît et aime le talent de H. A... dont le crayon égaye si finement notre morose actualité.

Il y a quelques semaines, invité à dîner à la campagne, chez un de ses amis, il crut s'apercevoir en ouvrant sa valise qu'il avait oublié ses faux cols. Bouleversé, il fouille, il cherche, il éparpille à travers la chambre linge et vêtements, il va, il vient, il se démène et, au second coup de cloche du dîner, le maître de la maison le trouve encore en caleçon et en gilet de flanelle :

— Eh! à quoi pensez-vous, mon cher? On va se mettre à table!

— Mon ami, je suis désespéré : j'ai oublié mes faux cols!

— Vos faux cols? Mais vous vous trompez, les voici par terre.

Le fait est que notre artiste piétinait ses faux cols depuis un quart d'heure sans s'en apercevoir : fripés, salis, ils n'étaient, hélas! plus mettables. Comment faire? En emprunter un au maître de la maison? Mais H. A... a un cou digne de l'Hercule Farnèse!...

Quelques minutes plus tard, le spirituel caricaturiste faisait pourtant son entrée dans la salle à manger avec — ô prodige! — un faux col éblouissant. On sert le potage; la conversation se noue et H. A....., d'une verve étincelante, en a tous les honneurs. Mais, au fur et à mesure que le dîner avançait, l'amphytrion constatait avec stupeur un changement notable dans la physionomie de son hôte : son col devenait gris et sa barbe devenait blanche!

Quelle était la cause de cette extraordinaire métamorphose? L'artiste dans sa détresse avait eu recours à son pinceau et il s'était blanchi un faux col... à la gouache!

L'Académicien des Belles-Lettres.



C'était à Etretat, en septembre dernier, au club de tennis, qui, vous le savez, réunit les plus célèbres raquettes de France et d'Angleterre. Le spectacle est si charmant de ces jeunes gens, souples et vigoureux, courant, bondissant à la poursuite d'insaisissables balles blanches, qu'il attire une foule d'admirateurs fidèles, des sportsmen, des artistes, des flâneurs et même des académiciens.

Oui, parmi les fervents habitués du Tennis-Club d'Etretat se trouvait, cet été, un académicien, et il suivait avec une attention charmée le jeu vif, gracieux et précis d'une championne réputée, Mlle P.uj.de, dont le sourire — à la suite de ses succès dans les matches du Racing-Club — a illustré les pages de tous les magazines sportifs.

La partie terminée par un nouveau triomphe de la jolie joueuse, le secrétaire du Club présenta les vainqueurs à l'académicien et, lui désignant la championne :

— Mlle P.uj.de, cher maître.

— Mlle .....? interrogea le « cher maître » qui est un peu dur d'oreille.

— Mlle P.uj.de, répéta elle-même la jeune fille, en ajoutant avec une charmante modestie: la fille de M. P.uj.de... vous savez bien, M. P.uj.de, *de l'Institut!*

— Ah! fort bien, dit l'académicien; mais, perplexe, il fouilla ses souvenirs sans se rappeler ce confrère inconnu dont la fille jouait si bien au tennis. A laquelle des cinq Académies pouvait bien appartenir ce M. P.uj.de? Était-ce un sociologue, un phrénologue ou un assyriologue?

Mais, soudain, au coin d'une rue, il aperçut une affiche qui lui donna le mot de l'énigme : M. P.uj.de est directeur d'un *Institut de calligraphie.*

♠ ♠

Littérature

Madame ou Mademoiselle J. L. qui collabore à un de nos grands quotidiens, n'est pas une de nos moindres femmes de lettres. Elle a de l'imagination, de la grâce et de l'esprit; quelle recrue pour les lettres! Jugez-en...

Dernièrement elle publiait un petit conte dont la substance est assez savoureuse. Il s'agit d'une femme fidèle à son mari cul-de-jatte parce qu' « elle ne connaît rien de plus bête qu'un pied ». Elle trouve donc des prétextes nouveaux et irrésistibles pour écarter ses amoureux, et très gentiment, dit à l'un d'eux, pourvu incongrûment de ses extrémités :

— J'ai la veine d'avoir un homme exempt de ces infirmités ridicules (entendez par là « cors, oignons, et autres durillons ») et vous voulez que je le remplace par votre ongle incarné ou vos varices?

Ah! qu'en termes galants! Et comme on comprend, Madame ou Mademoiselle, que votre héroïne ait ses dévots!

Mais passons... L'amoureux marri s'engage donc, par dépit, dans les armées de Crimée (le récit se passe sous le second Empire); il est fracassé par un boulet et revient à lui au moment où un major « d'un luisant coutelas, tranche dans sa viande ».

Petite précieuse, va!

Le voilà donc cul-de-jatte. Dare-dare il pense à sa belle. Il revient en France et aussitôt elle tombe dans ses bras. Mais hélas! elle s'aperçoit alors qu'il n'est pas seulement cul-de-jatte, mais, si j'ose dire, nombril-de-jatte! Le boulet, comme vous le dites si délicatement, Madame ou Mademoiselle, « avait frappé trop haut! »

Peut-être vous étonnez-vous que cet infirme qui, somme toute, n'est pas manchot, ne se soit pas rendu compte de l'étendue de son infirmité? Sachez donc que lui « qui se connaissait si bien autrefois » (l'égoïste!) ignorait, depuis l'événement, beaucoup de lui-même.

Voilà ce à quoi n'aurait pas pensé Mme Del..ue-M..d..s, elle-même!

Premier Numéro le Mercredi 16 Novembre



·EXCELSIOR·

ILLUSTRÉ QUOTIDIEN

Directeur : **PIERRE LAFITTE**

PARIS - 88, Avenue des Champs-Elysées - PARIS

ABONNEMENTS | France.. .. .. Un An, 35 fr.
Etranger .. .. Un An, 70 fr.

EXCELSIOR *sera le grand journal quotidien moderne.*
Il paraîtra sur 10 à 20 pages, aura 10.000 centimètres carrés de gravures et ne sera vendu que 10 centimes.

Les 20.000 premiers abonnements d'un an à "EXCELSIOR" ne couteront rien.

(Voir tous les détails dans le 1er numéro d' « EXCELSIOR »).

Au Bonheur des Dames

A chaque retour de saison, il n'y a pas de promenade plus amusante qu'une promenade à travers les grands magasins, mais au retour de l'automne, plus particulièrement encore, parce qu'on est resté longtemps loin de Paris, à la campagne ou à l'étranger, et que les yeux déshabitués revoient des Parisiennes.

C'est à travers les allées et passages d'un grand magasin qu'il faut regarder la Parisienne circuler, s'arrêter, se pencher, le long des étalages où s'offrent le linge fin, les combinaisons de soie, les écharpes, les gants, les chapeaux, les bas à jours, les cols, les chemisettes, tout ce qui doit l'envelopper et la parer, pour l'hiver qui vient. Une chaleur lourde où se pressent la poussière et les respirations, emplit l'immense vaisseau; bousculades, pieds écrasés, attentes interminables devant les ascenseurs, coudes pointus qui vous meurtrissent les côtes : rien ne manque. Les hommes qui entrent là, y entrent comme dans un enfer, et à peine entrés, ressortent, pour retrouver un peu d'air pur.

Elle, elle y flâne. Elle flâne là, comme elle flâne au sentier de la Vertu, ou à une exposition rue de Sèze, avec la même aisance et la même grâce. Il peut y avoir des milliers d'acheteurs: elle glisse au milieu d'eux, sans qu'ils la gênent, vive, sinueuse, légère. Elle respire la joie: comme le poisson dans l'eau, ici elle est dans son élément. Elle touche avec volupté les étoffes, les linons et les dentelles; elle essaie une fourrure, elle accroche à sa poitrine, pour juger de l'effet, des fleurs artificielles... elle est toute frémissante. Toujours quelque homme oisif rôde par là; la tentation est si forte! Qui sait? Il faut toujours saisir l'occasion imprévue. Un soupir à cause d'un prix trop élevé : et c'est un premier pas vers le péché!

Dernière coquetterie.

C'est quand une jolie femme commence à être moins jolie, qu'on lui fait le plus de compliments. C'est le cas de Mme Z... qui répondait l'autre soir à l'un de ses encenseurs retardataires :

— Mon cher, on dirait que vous avez peur de manquer le train!

Les petits cadeaux...

Elle vient de se remarier, et elle est maintenant comtesse, en attendant d'être marquise. Et tout le monde est ravi, car elle est charmante, simple, douce, bonne, et la plus sûre des amies : il n'y a pas d'union qui ait si universellement rassemblé tous les suffrages.

Cependant, il y avait la question des cadeaux: fallait-il en faire ou n'en pas faire. Une grande bourgeoise qui a le goût de l'économie la trancha ainsi :

— Je lui ai fait un cadeau à son premier mariage : ça suffit ; de mon temps, il n'y avait qu'un cadeau de mariage, parce qu'il n'y avait qu'un mariage. Je reste de mon temps.

Les Gaietés de l'enseigne.

Non loin d'Orléans, les automobilistes passent devant une auberge qui est tenue par un ancien garçon de cercle revenu au pays natal après fortune faite ; et savez-vous l'enseigne bien moderne qu'il a prise? Elle vaut la peine d'être remarquée en passant :

Au Tourne-Bridge.

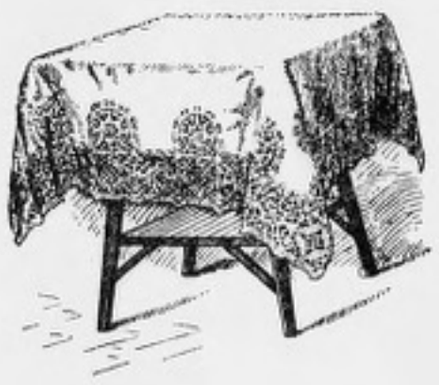
A nos lectrices.

A l'intention de nos lectrices, nous avons publié la jolie aquarelle de Touraine qui orne notre couverture : quelle actualité, quel événement pourrait les intéresser davantage que la création par Francis, du boléro qui est le dernier mot de la mode parisienne?

Nos lectrices savent avec quelle amabilité les visiteuses sont toujours reçues chez le maître-couturier de la rue Auber, et il sera répondu avec empressement à tous les renseignements qu'elles lui demanderont.

RHUM ST-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »

GRANDE MAISON DE BLANC
6 BOULEVARD DES CAPUCINES
LONDON **PARIS** CANNES



LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON
TROUSSEAUX
COMPLETS DEPUIS 1500 F
CATALOGUES
ET DEVIS DE TROUSSEAUX
ENVOYÉS SUR DEMANDE



EN VENTE PARTOUT

Officiers ministériels

Vente après faillite Hôtel Drouot, salle n° 2, les 7 et 8 novembre 1910, 2 h. préc. Expos. le 6 de 2 h. à 5 h. 1/2
FOURRURES ET CONFECTIONS
Manchons, étoles, cravates, cols, paletots, jaquettes, Manteaux en astrakan, zibeline, hermine, vison, etc.
Pelisses d'hommes fourrées
Me Motel, Commissaire-Priseur, rue Chauchat, 22.

MAISONS à **Paris** Adj. Me Beault, Not, Neuilly (Se), 23 nov. 2 h.

	Co t.	Rev.	M. à p.
1° R. St-Antoine, 97 et 99.	489m	29.500	250 000 f.
2e R. St-Antoine, 129 et Prévot, 14	161m	6.830	50.000 f.
3e R. J.-J. Rousseau, 39, face	674m	52.900	600.000 f.

Bourse du Commerce, et 4e à Levallois-Perr t.
TERRAIN et Const. r. Caré, 46 et Frères Herbert, 131 S. 1 500m. Rev. net 4.000 f. M. à p. 60000 f.

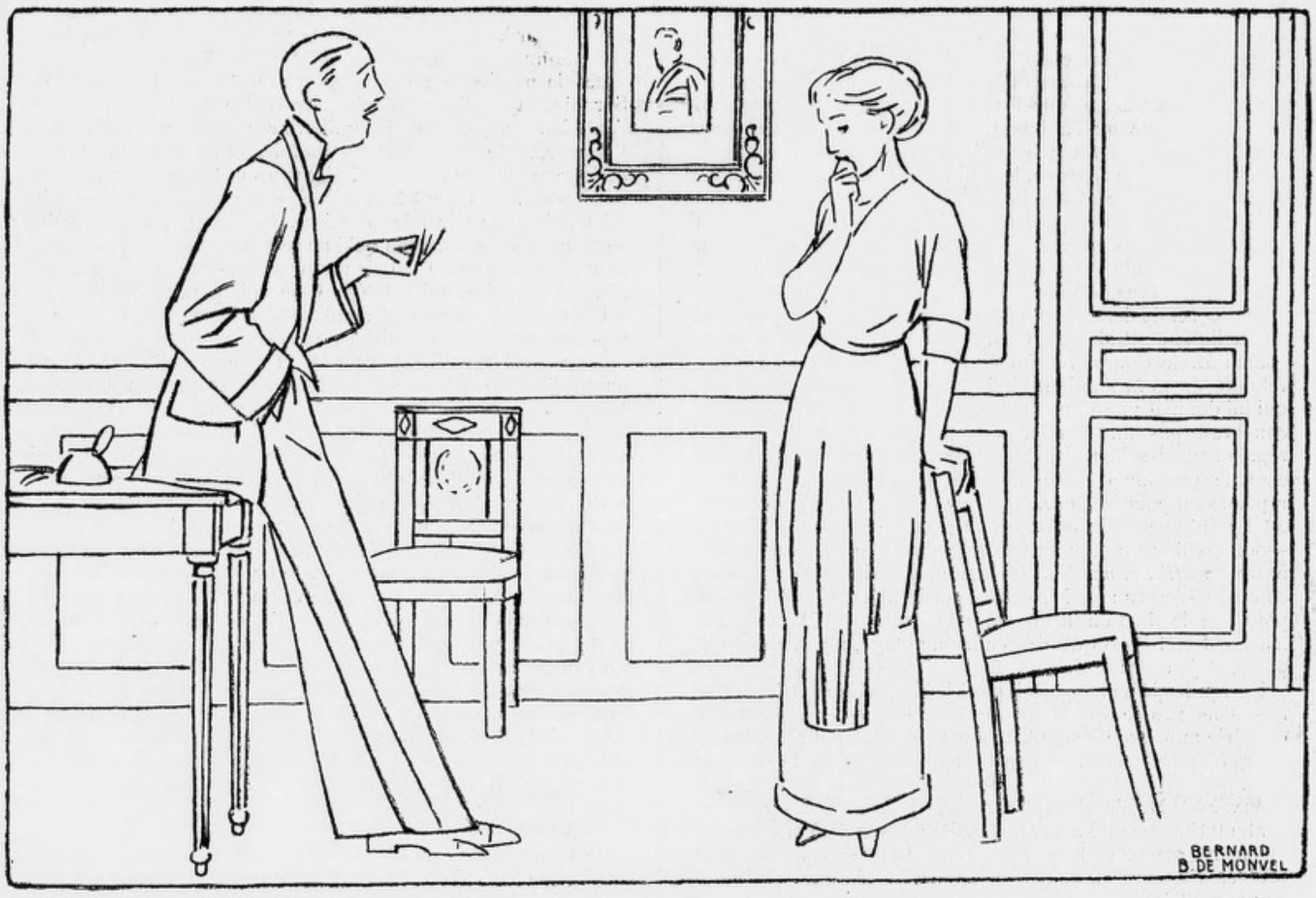


HIGH LIFE TAILOR



Emile Faguet a dit de Chateaubriand : « On peut se risquer à dire qu'il est l'homme qui a renouvelé l'imagination française ». Dans le domaine fantaisiste de la Mode, **HIGH LIFE TAILOR** a accompli une œuvre similaire. Grâce à la persistance de ses efforts, à la continuité de ses sacrifices, à la multiplicité de ses créations, le costume tailleur, autrefois inaccessible et réservé seulement aux personnes riches, a été mis à la portée de toutes les bourses. Que diraient nos grand'mères si, aux étalages des salons de la **rue Auber, 12** et **112, rue Richelieu**, elles apercevaient les délicieux modèles à **95 francs** du **HIGH LIFE TAILOR** ? Que diraient nos aïeux s'il leur était donné de contempler les vêtements d'hommes, d'une coupe irréprochable, à **69 fr. 50** ? Comme les temps sont changés ! Le changement est absolu et, pour l'obtenir, il a fallu **HIGH LIFE TAILOR**.

Rayon spécial de costumes sans essayage : Demander le Catalogue " R "



L'HALLALI

V. — Intermezzo

Les gens qui font des comptes à propos de tout, ont souvent remarqué le petit nombre des jours heureux qui figurent au bilan d'une vie, au regard du nombre considérable des jours mauvais. Cette disproportion peut être fâcheuse, mais elle n'empêche pas la terre de tourner, vu qu'un homme persécuté du sort tient ici-bas sa place tout comme un autre. En revanche, on ne remarque jamais le prodigieux nombre de jours où il ne se passe rien, où il ne nous arrive rien, alors même que nous croyons agir ou être emportés dans le tourbillon d'un drame. Les péripéties d'une fable, soit réelle ou imaginée, semblent se suivre, et sont, de vrai, séparées les unes des autres par des vides, ainsi que, dans la texture de la matière, les atomes que nous croyons contigus. En lisant mon dernier chapitre, qui cependant n'était pas arrangé, — je le proteste encore, tout en avouant qu'il était bien fait, — je gage que mes lecteurs y ont pensé voir une de ces expositions rapides et lumineuses qui préparent le nœud, après quoi la pièce n'a plus qu'à courir d'une traite jusqu'à son dénouement. Or, dès le lendemain du dîner que j'ai décrit, la pièce ne se mit point à courir, mais au contraire elle s'arrêta net, et, à ce qu'il me parut d'abord, *sine die*.

On ne s'occupa que d'installer les Marcadieu, et l'on oublia de sauver la France. Elle a l'habitude d'attendre et n'est pas à quelques jours près. Je demeure d'accord qu'il était plus urgent de tirer le grand homme, son épouse et sa belle-fille de leur soupente. Je reconnais aussi que Marcadieu ne pouvait pas entamer la campagne avant que d'avoir toutes ses aises. Son début devait être éclatant, et il faisait mieux de se tenir tranquille tant qu'il n'avait pas un pétard à tirer. Le *Bien Public* continuait donc d'aller son petit bonhomme de chemin, et nous n'avions garde de rien changer à la politique ni à la typographie de cette feuille encore inoffensive. M. le vicomte de Courpière profitait de ce loisir pour voir lui-même à dénicher des meubles à cette famille que recueillait notre journal, comme parfois un régiment recueille la marmaille d'un réserviste peu fortuné. Mme la marquise de Ventnor ne le secondait guère. Elle n'est pas très allante : elle est restée jeune, mais de son temps, où les femmes ne trottaient pas comme aujourd'hui.

Maurice trouva, dans les greniers de l'hôtel, des sièges d'entre mil huit cent soixante et mil huit cent soixante-dix, fort splendides, d'une lourdeur et d'une laideur surprenantes. Mais ce stock ne suffit point. Il en fallut procurer d'autres. Le vicomte s'en chargea. Il s'y entend. Il a beaucoup acheté quand il était riche par alliance, et il a failli être obligé ensuite de continuer ce commerce pour vivre, à titre de marchand ou d'intermédiaire. Chaque fois qu'il rapportait de ses courses quelque bibelot de prix, il avait une si noble façon de le présenter que nos chers hôtes ne se pouvaient point tenir de l'en remercier comme d'un cadeau, cependant que

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 41, 42, 43 *et* 44.

Mme la marquise de Ventnor payait discrètement la note.

Les meubles du dix-huitième siècle vinrent donc assez bizarrement se mêler, dans ce logis, aux meubles du second Empire ; mais la disparate se remarquait à peine, et j'observai, à cette occasion, que l'aspect d'un appartement dépend de l'âme de ceux qui l'habitent plutôt que du style des choses. Ainsi, quand tout fut achevé, il se trouva que, malgré un admirable bureau régence, le cabinet de Marcadieu avait l'air d'une officine d'agent louche. Les meubles de Renée étaient ce qu'on appelle Pompadour, et sa chambre me rappela en effet la chambre Pompadour que l'on voit dans certains lieux. Les chaises, fauteuils et bahuts de Mme Séphora Marcadieu, qui venaient tous de chez les premiers brocanteurs de la rue Laffitte, semblaient, je ne sais par quel miracle, venir en droite ligne de Budapest. Quant à la salle à manger, je soupçonnai M. de Courpière d'avoir voulu rire, en la décorant, à rebours du goût d'aujourd'hui, de vieux chêne Renaissance, qui lui donnait une mine de brasserie. Mme Marcadieu, qui ne concevait pas un emménagement sans crémaillère, nous régala sous ces lambris. Comme lady Ventnor lui prêta son chef, le personnel, l'argenterie et jusqu'au linge, le dîner répéta, sauf pour le décor, celui que j'ai précédemment décrit; à tel point que, malgré soi, on dit presque les mêmes choses, — « mais il est inutile que je les redise », selon l'expression naïve des *Mille et une Nuits;* — enfin, la petite fête se termina comme ci-dessus : les Marcadieu partirent avec lord Ventnor pour une destination inconnue, lady Ventnor et Maurice, qui n'avaient cette fois qu'à descendre un étage, n'y manquèrent point, et je restai seul.

Leur procédé ne me portait pas à la bienveillance. J'observai non sans malice que lady Ventnor jouait le rôle sacrifié d'Egérie auprès de Marcadieu, pour qui elle avait assurément un goût plus positif, et que cela était piquant. Je trouvais aussi plaisant que toutes les autres faveurs de la dame fussent réservées à M. de Courpière; mais je m'étonnais qu'il se contentât de ce demi-succès, et cédât à Marcadieu sur le point même de l'amour de tête. Au surplus, toute sa conduite était problématique : Renée était visiblement à sa merci, pourquoi ne poussait-il pas sa pointe? Je n'y comprenais rien, et je ne savais plus rien, pas même où en était l'intrigue (que je soupçonnais) entre lord Ventnor et la jeune fille, ni en quels mauvais lieux il l'emmenait faire la fête avec les parents. Mon emploi de témoin devenait ce que l'on appelle au théâtre, par antiphrase, une « utilité ». J'étais comme le mineur à qui le filon manque tout d'un coup.

Mais je ne doutais point de la mine, et je pensais bien retrouver un jour ou l'autre la veine. En attendant, je me résolus d'étudier un de mes personnages et d'en faire une monographie, pour m'occuper. Mon choix ne pouvait tomber que sur la fille : je ne flairais pas encore ce que l'indolente mère pouvait offrir d'attrayant à ma curiosité ; et quant au père, c'est un homme d'action : tant que ces sortes de gens n'agissent point, ils n'existent point. La fille, ni d'ailleurs la mère, n'étaient hors de ma portée. Elles disparaissaient bien, comme j'ai dit, presque tous les soirs, pour des équipées mystérieuses, mais elles ne sortaient guère de l'après-midi, et elles logeaient sur moi. Je n'aurais pas eu, à la rigueur, besoin de prétexte pour lier conversation avec Renée, qui est familière, et même un peu plus que de raison ; mais, justement pour ce motif, je préférais en avoir un : il ne se laissa pas désirer longtemps, et fut peut-être encore plus extraordinaire que je ne l'eusse souhaité.

Il faut croire que Marcadieu, avec ses airs de gaspiller le temps, s'occupait sous main de ramasser des documents pour sa campagne; car, un jour que je me trouvais seul au *Bien Public*, je dus répondre pour lui à un individu cauteleux et propret qui lui apportait des dossiers. Ce traître de comédie refusa de me livrer ses paperasses, mais ne fit point difficulté de me dire qu'il s'appelait Sarnois, qu'il était garçon de bureau au Grand-Orient, que ces chemises étaient bourrées de fiches concernant les Escurolles (tous maçons), et qu'il les avait volées à l'instigation de Marcadieu. Comme tous les policiers amateurs et les membres de sociétés secrètes, il était vantard, ou plutôt il avait la manie de se raconter. Mais j'ai une autre tournure d'esprit et je pousse jusqu'au même excès la manie de ne pas les croire. J'écoutai à peine ce Sarnois, et je l'envoyai attendre notre futur leader dans l'antichambre privée de la famille. Les absences de Marcadieu l'obligèrent de revenir plusieurs fois, et ce n'est qu'au bout de la semaine que les négociations furent terminées : je le sus par hasard, en voyant Marcadieu prendre à la caisse ce qu'il lui fallait pour payer les dossiers. Ce n'était pas une petite somme, et je fis réflexion qu'il ne se gênait pas. Puis je rentrai dans mon bureau, et j'allais n'y plus penser quand on frappa. J'eus la surprise, qui me déplut, de voir paraître Sarnois. Je lui demandai assez rudement ce qu'il me voulait : il me répondit avec cette politesse modeste mais digne, qui fut jadis celle des petits bourgeois, et que l'on n'observe plus aujourd'hui que chez les très vieux domestiques ou chez certains concierges.

Il s'excusa de me déranger. Il me pria d'être assez bon pour recevoir de ses mains un petit lot de documents intimes, qui intéressaient M. Marcadieu personnellement, et que, pour cette raison, il n'osait point remettre personnellement à M. Marcadieu. Comme je cherchais à comprendre, il me glissa un paquet de lettres dont l'écriture m'était inconnue, mais qui portaient la signature de Renée. Je ne sais comment j'y jetai les yeux, car à coup sûr je ne le voulais point; et j'y aperçus du premier coup des expressions d'amour que ni Héloïse ni la Religieuse portugaise n'eussent désavouées, assaisonnées de quelques-uns de ces gros mots que les éditeurs pudibonds coupent, dans la libre correspondance de George Sand et de Musset. Je ne saurais définir le sentiment que j'éprouvai : c'était de l'effroi, mais il s'y mêlait de la colère et un soupçon de dépit. Je demandai au petit vieux bien propre à qui ces lettres étaient adressées. Il me répondit, en baissant les yeux :

— A moi.

Je manquai de tact : je me récriai. Il reprit, toujours avec modestie et dignité, que je ne pouvais être plus étonné qu'il ne l'était lui-même, et qu'il ne s'était jamais fait aucune illusion sur ses avantages physiques, surtout depuis une vingtaine d'années. Puis il me dit, en bref, que Renée avait traversé l'antichambre, la première fois qu'il y attendait Marcadieu. Elle lui avait fait un petit signe et débité des choses banales, qui ne lui avaient paru équivoques que par la suite. Mais, dès le lendemain, elle s'était mise à lui écrire ; à lui écrire tous les jours; deux fois par jour! Une lettre le matin, et un télégramme pneumatique le soir. Je trouvai bien, en effet, le nombre de lettres et de petits bleus. Je ne savais que dire. Je m'écriai, par contenance :

— Elle est folle!

Il me répliqua poliment :

— C'est bien ce que j'ai pensé.

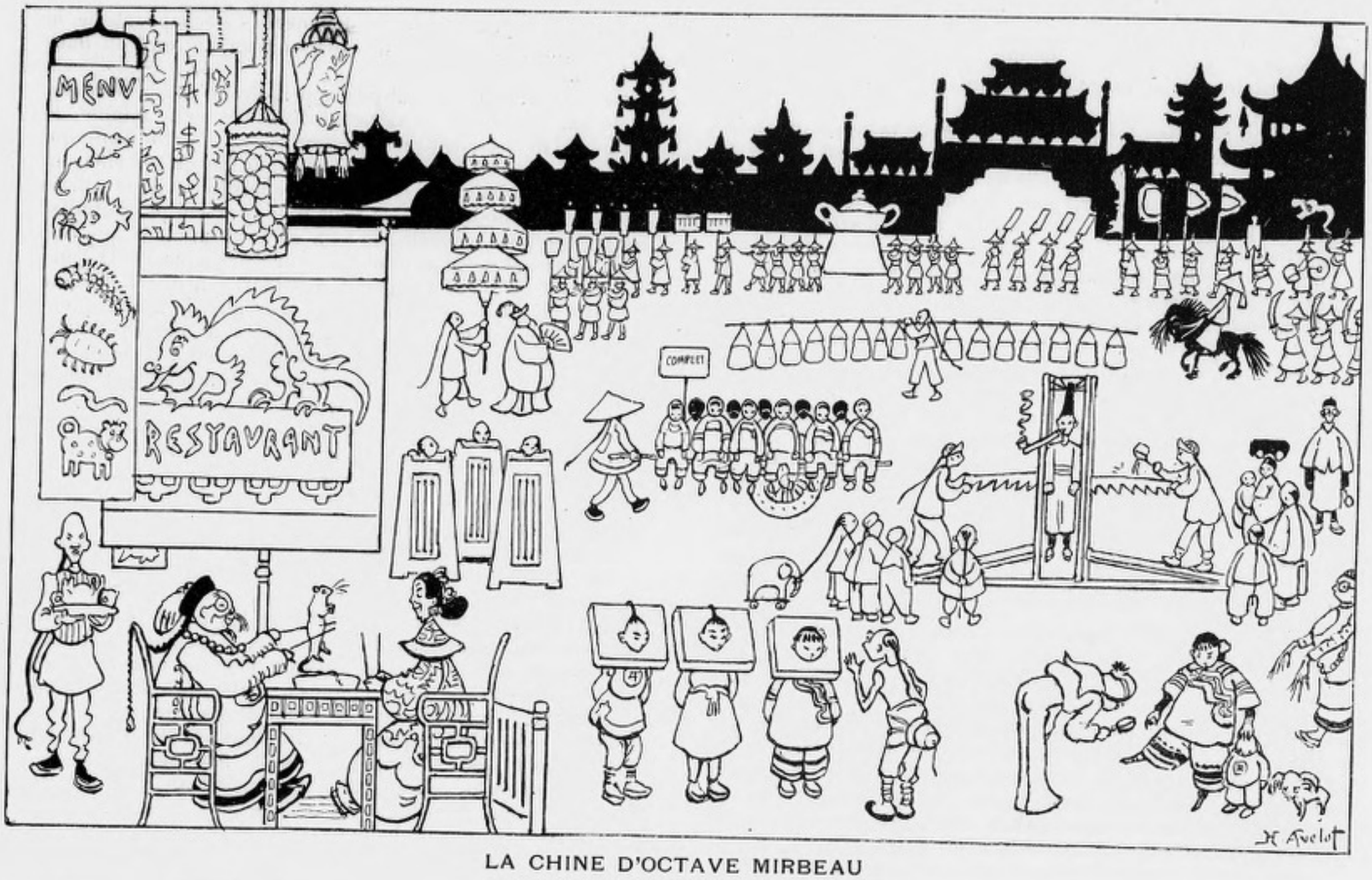
Et il me demanda congé de se retirer, sans me solliciter d'aucune récompense supplémentaire, ce qui me parut antique.

Je demeurai bien sot, avec ce paquet de lettres. Je ne m'avisai pas du plus simple, qui était de les détruire et de n'en parler à personne, ou bien de les conserver dans mes archives : mais l'âge du naturalisme est passé, et je ne fais pas collection de documents humains. L'intérêt de M. de Courpière m'aveugla à tel point que je pensai l'armer de ces lettres. Je note ici une bizarrerie de ma conscience : cela me paraissait tout à la fois une infamie et un devoir étroit d'amitié. Ce qui me décida sans doute à m'abstenir fut que je n'apercevais point le profit que M. de Courpière tirerait de ces lettres.

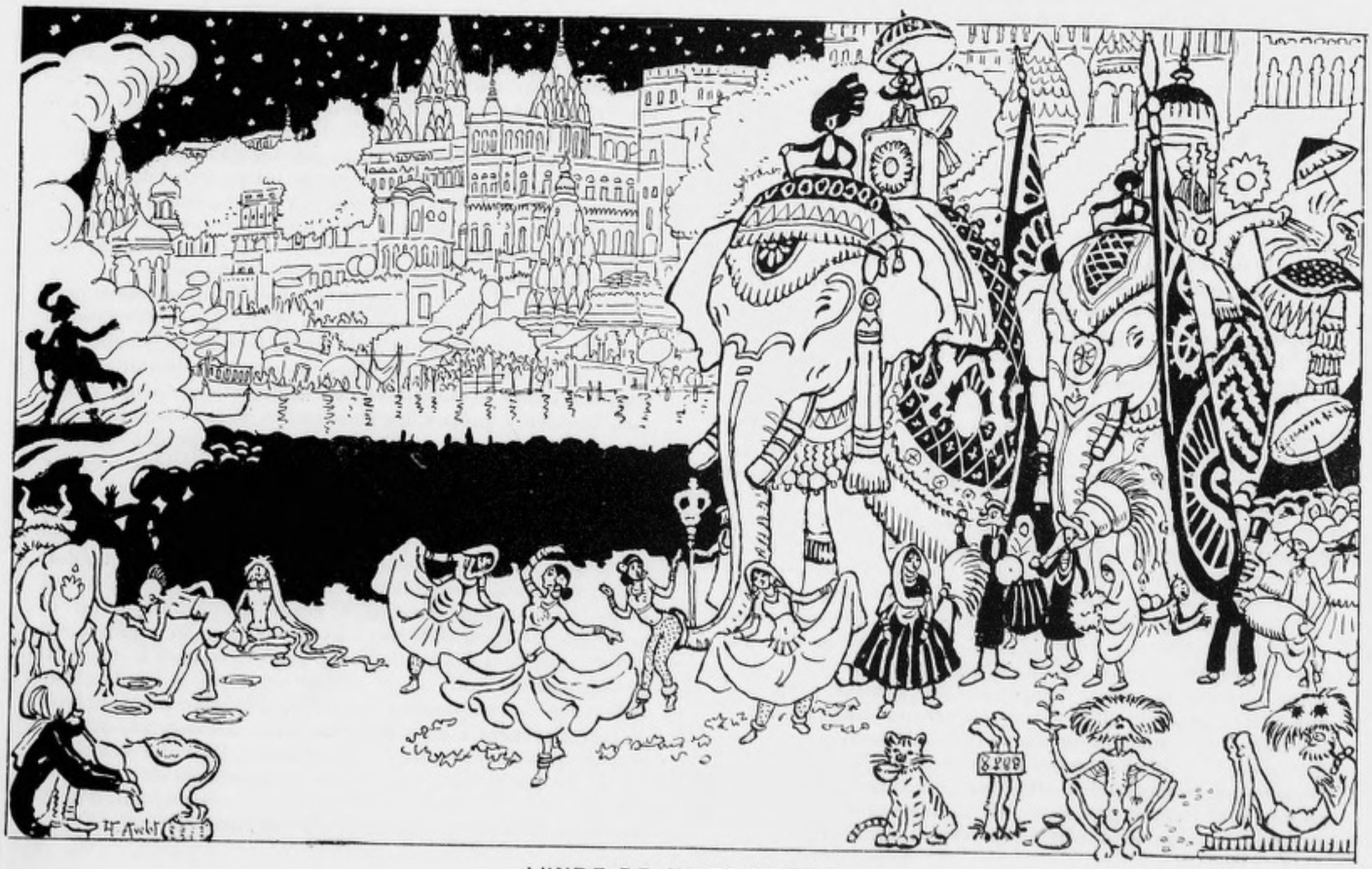
Je ne pouvais pas avoir moins de délicatesse que Sarnois, et livrer à Marcadieu lui-même les écrits de sa belle-fille. Je ne songeai ni à la mère, ni encore moins à Mme la marquise de Ventnor, et je pris enfin le parti de restituer l'œuvre à l'auteur. Je voyais une scène à jouer, assez difficile, mais dont je me tirerais bien, et qui est de mon emploi. Je sais

VOYAGES OU IL VOUS PLAIRA

Dessins de H. Avelot.



LA CHINE D'OCTAVE MIRBEAU



L'INDE DE JULES VERNE

prendre la physionomie paternelle; j'ai aussi un sentiment, qui m'est propre, mêlé de mépris et d'une indulgence pire que le mépris, qui se lit, paraît-il, sur mon visage, quand je veux.

Mais il faut que les gens que je tance m'aident un peu. Cela eût été le mieux du monde si Mlle Renée eût témoigné seulement de la confusion : elle ne témoigna qu'un vif plaisir lorsque je la fis appeler, puis, dès mes premiers mots, se mit à pouffer de rire. Je craignis alors d'avoir plus de partialité à son égard qu'il n'eût été souhaitable, car je me mis à rire aussi, feignant de croire qu'elle avait, selon ses propres expressions, monté un bateau à ce pauvre Sarnois. J'imputai cette plaisanterie odieuse ou absurde à la puérilité; je taxai Renée d'inconsciente, et j'empruntai aux psychologues de cour d'assises leur jargon, dont ordinairement je me moque, pour décider que sa responsabilité était limitée. Je n'en plaçai pas moins mon sermon, mais je le débitai tout doucement et, à vrai dire, avec un extrême embarras. Je choisissais mes mots, comme on fait quand on est obligé de donner certaines explications scabreuses à une innocente. Je crois bien qu'à plusieurs reprises, je rougis : elle en parut touchée. Je ne lui fis point de morale, mais j'essayai de lui remontrer les suites probables de son inconséquence, si ce Sarnois n'eût été un brave homme, ou un imbécile.

Elle reprit enfin son sérieux, mais ce fut pour devenir amère, rageuse, cynique. Elle eut le front de me déclarer qu'elle n'avait nullement « monté un bateau » à Sarnois, et que les vieux, — chacun son goût! — pourraient ne pas lui déplaire, si toutefois on la laissait libre de les agréer ou de les rebuter à sa fantaisie. Comme elle trouva moyen de glisser là le nom de lord Ventnor, je pensai qu'elle me confirmait ainsi, de façon assez imprudente, ce que je soupçonnais déjà, à savoir que le vieux lord la harcelait, que Marcadieu prêtait les mains à l'entreprise, et que pour ce motif — pour ce motif uniquement — elle se dérobait.

Les plus hardis ont peur de certaines vérités. C'était cela précisément que je mourais d'envie de savoir, et je frémis de l'apprendre. Je fis semblant de n'avoir point saisi l'inquiétante allusion, je détournai la conversation lâchement; je fis le pédant, je reprochai à Renée ses belles mœurs avec une rudesse où je n'avais aucun droit. Elle me repartit qu'elle était ainsi de naissance, que personne n'y pouvait rien, et qu'il fallait s'en prendre au père qui l'avait faite, — sans compter le beau père qui avait suivi. J'évitai encore de relever l'allusion à Marcadieu, et je répliquai simplement, avec un dédain outré, que l'hérédité est une excuse commode à ceux qui ne veulent pas faire l'effort de se régénérer.

— Je ne demanderais pas mieux! dit-elle douloureusement. Pourquoi ceux qui devraient m'aider, me manquent-ils?

Elle pensait à M. de Courpière, car je vis passer dans ses yeux l'étrange lueur que j'y avais observée, chaque fois que, avidement, elle le regardait. M. de Courpière était le « rédempteur » en qui cette folle espérait! Une telle naïveté me sembla ridicule, mais je n'étais pas en train de me moquer, j'éprouvais plutôt du dépit. Je feignis une fois de plus de ne pas l'entendre, et même de prendre pour moi ce qui s'adressait à Maurice.

— Dame! lui dis-je, c'est aussi que vous avez une drôle de manière de témoigner aux gens que vous comptez sur eux!

Elle entendit que je parlais de ses coups de pied sous la table; elle éclata de rire et m'assura qu'il n'y fallait jamais prendre garde, qu'elle agissait ainsi envers le premier venu. Je le savais, mais ne désirais point qu'elle me le dit : cela était désobligeant pour moi, en l'occurrence. Elle s'en aperçut après coup, et voulut se rattraper par une gentillesse. Elle se mit à faire la petite fille et me proposa un pacte d'amitié. Puis elle décida soudain qu'elle ne reprendrait pas ses leçons. Elle m'enjoignit de les garder. Elle voulait absolument que j'eusse une arme contre elle, un épouvantail, afin de la réduire si elle n'était pas sage. Et elle se sauva en courant comme, au coup de cloche de la récréation, les innocentes élèves d'un pensionnat de demoiselles s'échappent de la classe pour aller sauter à la corde ou jouer au cerceau dans le jardin.

Cet entretien ne m'avait pas appris grand'chose de Renée ni de son caractère : j'eus néanmoins, dès cette minute, le sentiment de la connaître, et j'éprouvai cette sorte d'aise qui fait tressaillir les amateurs d'âmes chaque fois qu'ils pénètrent un nouveau sujet. Je ne l'avais point analysée, et je ne saurais la décrire méthodiquement; mais il ne convient pas d'étudier les fantasques avec méthode : on ne peut prendre que des instantanés, et noter au petit bonheur leurs moments et leurs soubresauts. J'avoue que j'étais aussi fort sensible à ce pacte d'amitié où elle venait de me faire consentir. Je n'avais point d'arrière-pensée, ni elle, j'en jurerais; je ne me dissimulais pas cependant qu'il y avait peu d'apparence à cette pureté d'intention, étant donné le tempérament de la jeune personne, ou même étant donné le mien; et il me restait de tout cela comme un contentement inquiet. Je me demandais : « Où diable me suis-je laissé mener? » Et je faisais diverses conjectures qu'il est inutile que je rapporte, car aucune, selon la règle, ne se réalisa, et l'événement fut à rebours de tout ce qu'un homme doué de bon sens pouvait imaginer.

Le lendemain, je méditais dans mon bureau sur la conduite à tenir envers ma nouvelle amie : elle entra sans façon, comme au reste notre familiarité de fraîche date l'y autorisait, mais avec un air de timidité. Elle me dit que sa maman me priait de vouloir bien monter chez eux, pour faire avec moi plus ample connaissance, et surtout pour me remercier des bons conseils que j'avais prodigués à sa fille. Je tombai de mon haut, malgré l'habitude que je commençais à prendre d'être stupéfait toutes les cinq minutes. Il fallait que Mme Marcadieu fût informée des extravagances de sa fille, puisqu'elle me remerciait de mes conseils. Je n'aurais pas cru que les deux femmes fussent en si bons termes : je les croyais même en état de rivalité. Mais je changeai d'opinion dès que je pénétrai dans la chambre de Mme Marcadieu.

Le motif de ce revirement fut si bizarre que j'ai un peu de honte à le consigner ici; mais enfin, il faut bien que je dise tout. Je jugeai différemment Mme Marcadieu dès que je la vis en déshabillé, et si je n'écris pas : en camisole, c'est que le déshabillé était élégant. Il ne faudrait jamais voir les Allemandes que négligées : la moindre parure les déguise. Lorsqu'elles font toilette, il semble toujours que ce soit pour figurer dans une cavalcade historique; mais l'aimable facilité de leur caractère se trahit, en même temps que l'abondance un peu molle de leur personne physique, dès qu'elles se débarrassent de leur corset. Je sentis à première vue que je n'avais jusqu'alors rien deviné de Mme Marcadieu, mais que j'allais tout savoir et qu'elle allait me raconter sa vie.

Après avoir glissé sur les remerciements qui étaient le prétexte de ma visite, elle entama son récit, sans autre préambule. Il dura plusieurs jours. Je ne l'interrompis jamais sans y être invité expressément. Mais elle semblait désirer que de temps en temps je poussasse des exclamations : je les poussais. Ou bien, à propos des vicissitudes de son existence, elle me posait des questions de la plus abstruse psychologie, du même ton qu'elle m'eût demandé : « Quelle heure est-il? » Je suis toujours prêt à parler des choses éternelles, et j'aime assez de le faire sans cérémonie.

Renée était présente ou non. C'est d'ordinaire en sa présence que Mme Marcadieu me disait les choses qu'on ne doit pas dire devant une jeune fille. Le fâcheux de ces récits est qu'ils ne m'apprenaient rien de ce que je désirais savoir, et qu'ils étaient bourrés de circonstances qui ne m'intéressaient pas du tout. Je n'étais justement pas curieux, pour le moment, de singularités érotiques, et elle ne me faisait grâce d'aucune aberration de son premier mari. Elle ne parlait point du troisième. J'enrageais d'autant plus que, visiblement, elle ne pensait qu'à lui à propos des deux autres. Mais elle se bornait à exhaler des plaintes vagues, ou brusquement des menaces terribles. Elle se transfigurait alors. Elle ressemblait, d'ordinaire à Hélène Fourment : elle devenait pareille à une

Judith, parfaitement capable de trancher la tête à Holopherne. Cela me donnait à penser. Mais ces transfigurations ne duraient que peu d'instants. Après s'être plainte et avoir menacé, elle se répandait en actions de grâces : elle remerciait Dieu de lui avoir suscité, dans sa détresse, un ami tel que moi. Ces remerciements effarouchaient ma modestie. Je les trouvais exagérés. Mon seul mérite était de l'écouter avec une patience, il est vrai, exemplaire.

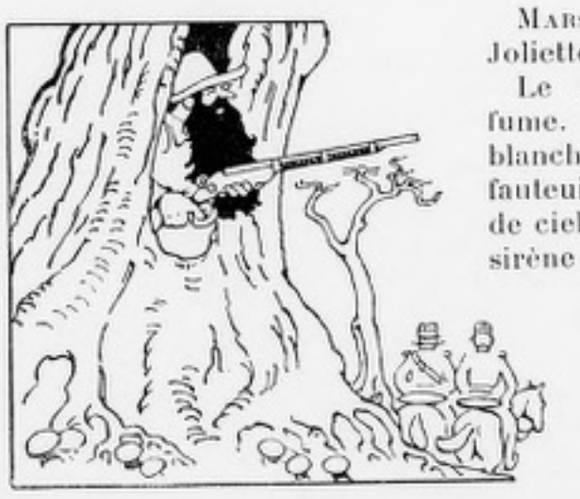
J'eusse continué à mériter ce beau nom d'ami, si Renée avait bien voulu ne se point absenter si souvent, mais elle était sans doute moins patiente que moi. Je ne vis point le danger du tête à tête. J'ai trop de confiance en moi, et peu de goût pour les Rubens. Mais il est des bonnes fortunes inévitables. Une femme qui se plaint de trois hommes et récite du matin au soir leurs méfaits à un quatrième, de qui elle n'a pas encore à se plaindre, ne peut manquer de lui jeter, un jour ou l'autre, les bras autour du cou. Je ne rendrai pas compte de cet accident. Je l'aurais même passé sous silence, si je ne croyais qu'un historien doit mettre la vérité avant la galanterie.

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT.

FUITE AU MAQUIS

(Croquis Corses)

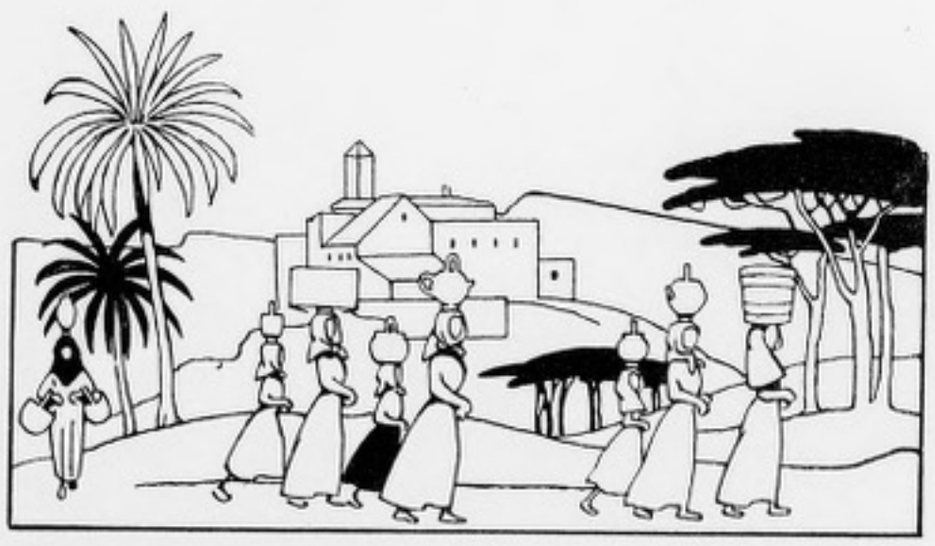


MARSEILLE. — Cocher! à la Joliette.

Le *Liamone* paisiblement fume. — Voici la cabine blanche: couchette, armoire, fauteuil inamovibles. Un peu de ciel par le hublot... La sirène gémit sa longue plainte. La cloche appelle. Rumeurs de foule; cris d'enfants; adieux allègres ou plaintifs : bruit soyeux des eaux refoulées. Le bateau vogue...

Le voyageur a pris congé de lui-même. Etendu, rigide comme une pierre tombale, les yeux clos, les mains jointes, c'est non point la mort mais l'indifférence : indifférence au soleil qui se couche, à la lune qui se lève, au combat singulier que se livrent les astres, au triomphe de l'aube après la nuit infinie...

Mais soudain, le navire glisse comme un cygne sur des eaux plates. Un souffle inconnu, puissant et doux, pénètre par le sabord. C'est l'haleine de l'île odoriférante qu'apporte ainsi le vent du matin. C'est l'âme de la terre corse.



PRÉLUDES

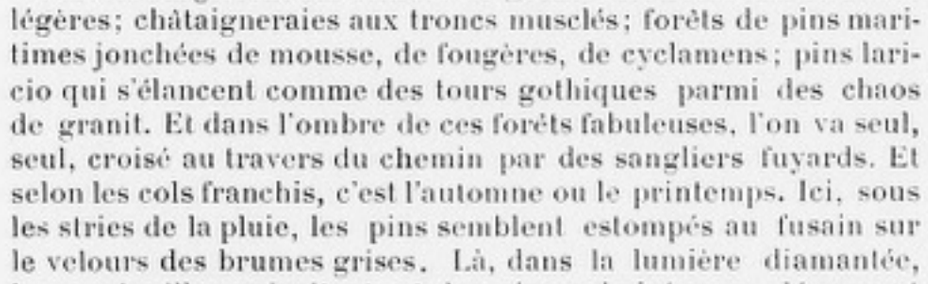
Le *Liamone* est amarré. Parmi le graillon, le charbon et le goudron, pêle-mêle on décharge les bagages.

Sur le quai des gens se querellent : deux femmes et un jeune garçon s'injurient dans leur dialecte chantant. Sous le ciel brouillé apparaît la ville à demi sommeillante. Palmiers; maisons à l'italienne avec de vertes jalousies; palais vétustes; jardins de cactus et d'orangers. Sur la place de sveltes marchandes, ombres en deuil, étalent les pêches de vigne, les pastèques, les figues, les raisins et les noix.

FLORES

Partout, sur toute l'île, le long de la route, sur la montagne et jusqu'au bord des plages pousse la toison drue, pleine de sève, qui exhale l'extraordinaire senteur. Mariage de plantes et d'arbustes où l'hysope jaune, l'immortelle gris perlé, le cyste aux feuilles charnues ferment le tapis qui reçoit les cerises fraisées de l'arbouse, les pilules noires et rouges du myrte, du genévrier, du lentisque, les fleurs des grandes bruyères. Et cela embaume le foin tiède, le raisin sec et le miel en brèche.

Parfois surgissent les armées de géants : Hétraies aux ramures légères; châtaigneraies aux troncs musclés; forêts de pins maritimes jonchées de mousse, de fougères, de cyclamens; pins laricio qui s'élancent comme des tours gothiques parmi des chaos de granit. Et dans l'ombre de ces forêts fabuleuses, l'on va seul, seul, croisé au travers du chemin par des sangliers fuyards. Et selon les cols franchis, c'est l'automne ou le printemps. Ici, sous les stries de la pluie, les pins semblent estompés au fusain sur le velours des brumes grises. Là, dans la lumière diamantée, leurs aiguilles miroitent et les cimes boisées se découpent comme une couronne de reine sur un ciel d'émail bleu.



BECS JAUNES

Faute de merles, on mange des grives.

Ainsi que les gens bien nés qui vont l'hiver à la Cote d'Azur, le merle s'en vient passer les jours rudes en Corse. Il « fait une saison » au maquis. Cet illustre fin bec fuit les pays qui le méconnaissent et, dédaigneux des pâtures grossières, il se nourrit de myrte et de genévrier. Sa chair affinée macère dans les parfums comme le corps d'une belle Orientale. Et quand il est mué en une cassolette volante, il reçoit du plomb dans l'aile et subit diverses tortures dont l'une, la mise en terrine, lui réserve sinon l'immortalité, du moins la gloire d'être « dans la bouche » de tous les gens de goût.

VENDANGES SONT FAITES !

Dessins de Léonce Burret.



Mais au fond de la brousse, séjourne un invisible et plus dangereux habitant, non comestible : le bandit.

FUSILS

Le bandit est un honnête criminel, qui n'a tué que deux ou trois personnes pour des raisons politiques ou pour des questions d'honneur familial. L'honneur corse et la vengeance sont héréditaires. (Si Pietro a tué Paolo, le fils de Paolo tuera Pietro dont le fils tuera celui de Paolo.) Poursuivi par la justice, qui, déguisée en gendarme d'opérette redoute de saisir sa proie, le bandit armé du fusil (son en-tout-cas) s'enfonce au cœur de la nature bénévole, se blottit en ses bras, dort le jour, court ou braconne la nuit, dîne parfois et jeûne souvent. C'est ce qu'on nomme être *alla campagna*. Régime très sain et qui fortifie l'âme et le corps.

Cet individualisme à outrance n'exclut pas de certains rapports sociaux. Le bandit reçoit des visites. Ses parents et ses amis le viennent voir, lui portent des douceurs et des cartouches, le mettent au courant de la marche du monde. S'il est malade, on convoque la Faculté par les soins d'un messager adroit. Le



médecin — qui tient à sa peau — obéit docilement et se conforme à la tactique prudente qui lui est prescrite. Son client d'ailleurs est bon payeur et plein d'urbanité. Après consultation, il envoie en guise d'honoraires, avec l'expression de sa reconnaissance, un marcassin ou un lot de perdrix.

Quand il a suffisamment « gardé le maquis », le bandit est amnistié, honoré, nanti de privilèges. C'est le héros du village.

Mérimée a connu Giocanto Castriconi, lequel parlait latin et citait Virgile à l'heure même du coup de feu. Aujourd'hui les bandits n'ont pas tous fait leurs humanités, mais d'aucuns s'instruisent en épousant des institutrices.

RUSTIQUES

Au pas lent des mulets qui les bercent, assises entre deux sacs, vont les femmes. Elles ont la tête ceinte du fichu parfois éclatant, parfois noir d'un deuil qu'elles prolongent, vestige de l'austère mezzaro de tulle dont les dames de jadis voilaient leur chevelure.

A cheval, ou à pied, passent les hommes aux feutres larges, et vêtus de velours sanglant ou violâtre que le soleil et la pluie ont mûri comme de la mousse : Quelques-uns ont des chemises et des ceintures rouges.

Certains portent la *rustaggia* qui taillera le maquis. D'autres mènent les ânes chargés du *mucchio*, le cyste à brûler. D'autres encore conduisent les chars à bœufs où, sur les feuilles et les herbages liés, s'étend une dormeuse. Des enfants sauvageons courent nu-pieds. Des bergers maigres, houlette et fusil en mains, pourchassent les chèvres fauves, les boucs, les moutons noirs et blancs.

Et c'est tout un peuple pastoral et beau qui suit sa route, en silence.

VEILLÉE

Dans la salle campagnarde où brûle un feu aromatique, autour de la table desservie, l'hôte fait boire l'acqua-vita d'arbouse et la liqueur de myrte. Il y a là le conseil municipal et les trois puissances villageoises : le curé, le maire et le ban-



dit en retraite. On parle justice, gendarmes et politique. Ah! l'époque glorieuse des élections : lettres anonymes, menaces horrifiantes, escorte des fidèles qui ne craignent pas le sang versé. On vote, fusil au poing! Ah! le beau jour du scrutin quand les candidats, rivaux à mort debout du matin au soir sur la place publique, distribuent eux-mêmes leurs bulletins!...

Entre une vieille femme vêtue de noir. C'est la vocératrice du pays. Elle est à la fois sage-femme et femme de lettres. On la prie d'improviser quelques lamentations poétiques. Elle s'excuse de n'être pas en état de verser de vraies larmes, puis, soudain, à l'évocation d'une subite catastrophe, son visage se crispe, elle joue du mouchoir et psalmodie sur un rythme oriental.

Cependant au dehors, pour faire honneur à l'étranger, un violon, une guitare, une mandoline accompagnent des voix qui chantent et des coups de fusil scandent l'hymne à la république, semblent exprimer ceci : Quoi! vous tenez à la vie? Peccadille!

CITADELLES

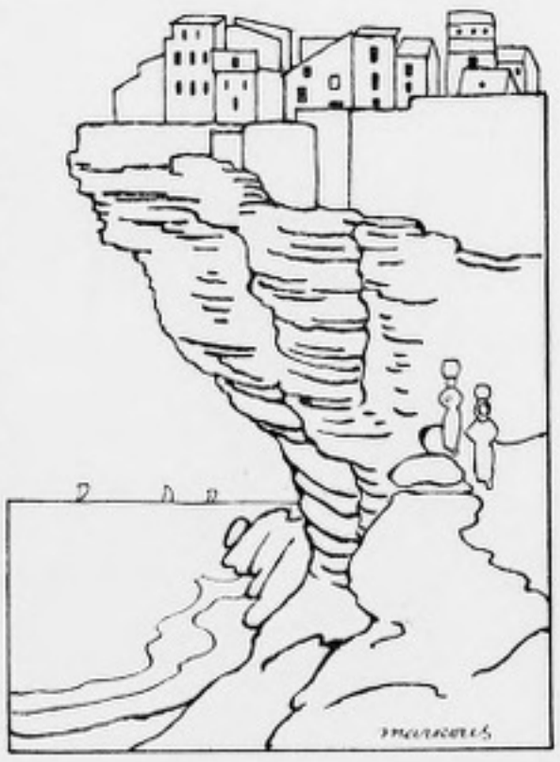
Ajaccio. — Petite province exotique. Murs roses, jardins verts, vols d'étourneaux, boutiques bariolées, cafés égayés le soir par des orchestres de femmes. Maison de Bonaparte qu'envahissent les Anglais.

Sur la place du Diamant, le piteux monument de pierre et de bronze dénommé l'« Encrier », où l'empereur en toge triomphe, à cheval, au milieu de ses frères, à pied. Sous les palmiers à cinq heures, c'est la promenade des dandys, des fonctionnaires, des belles sémillantes, des enfants, des bonnes et des gendarmes. Le long de la baie merveilleuse, sur les tombes essaimées à l'ombre des yeuses, sur les Sanguinaires et jusqu'à la pointe de Parata, le couchant flamboie puis s'éteint en cendres violettes.

Sartène. — Sombre dans la montagne sombre, aux horizons hérissés de pics. Cité sévère et altière dont le moindre gueux se dit noble. L'hôtelier exhibe au panonceau de sa maison les panaches de ses armoiries. Sur la place *Porta*, d'âme belliqueuse mais contenue, des femmes puisent l'eau à la fontaine et s'en vont, droites, muettes, leurs jarres sur la tête, pareilles à de mystérieuses prêtresses.

Bonifacio. — Falaises de craie qui éblouissent. Goulet lapis-lazzuli. Crudité du blanc et du bleu à la clarté de midi. Rues et maisons génoises. Cloches dominicales. Au loin s'étend la Sardaigne comme l'île du rêve insaisissable.

Corte. — Cité de grisaille, à la porte du désert des Agriates. Paoli, l'idole de l'indépendance, préside sur la grand'place au milieu des parasols que déploient les marchandes et des échoppes où l'on peine dans l'ombre.



Calvi. — Haute ville sur la mer, évoquant la kasbah arabe. Ville basse, fétide et mélancolique. Le libeccio souffle et brûle, et la poussière poudroie sur les figuiers de Barbarie.

Bastia. — Vaste antichambre de l'île, au bord de la mer de Toscane, à quelques heures de Livourne, maisons banales, cafés sous les platanes, digue où l'on flâne. Vieux port avec ses flaques stagnantes, ses filets, ses mâtures, ses rumeurs

marines. Va-et-vient de belles filles, de matelots, de pêcheurs, de gueux et d'enfants. Toute une atmosphère qui ne sent plus la Corse.

CAP CORSE

Dernière course. — Les treilles festonnent jusqu'au bord des golfes. Allées d'eucalyptus, bois d'oliviers, villages aux tours génoises en ruine, avec les vendangeurs groupés à la fontaine où boivent les mules chargées de raisins. Moulins à vent vétustes, isolés dans le maquis. Tour à tour les doux vergers et les roches rudes, les bourgs et les marines.

L'auto monte, descend, glisse, glisse sur la corniche infinie. Elle vient de loin. Elle a vu l'île entière. Elle fuit, légère, libre, seule. Le cap Corse est doublé. Giraglia, Capraya, Elbe surgissent comme un collier d'opales séparant les eaux du ciel. Un brick, papillon déchiqueté, frissonne au large. O joie et regret de la promenade finissante dans la douceur du soir qui tombe. Silence... coup d'ailes du vent... Illusion orgueilleuse de posséder un monde vierge... Mais là-bas s'allument les faubourgs, les jetées. Du vapeur, sous pression, part une gerbe d'escarbilles, feu d'artifice éphémère. Et c'est le présage du songe qui va mourir.



EXPANSIONS

Ah! je vous aime! je vous aime!...
Je vous le dis mal, petit loup.
Mais vous le sentez bien quand même...
Je vous aime, comprenez-vous?

Je suis fou de vous, je suis ivre...
J'ai toujours peur, en le disant,
De parler comme un mauvais livre,
Tant les mots sont insuffisants!

Et je redis toujours les mêmes :
Je vous adore! Je suis fou!...
Et je vous aime, je vous aime!...
Je vous aime, comprenez-vous?

Je divague. Je me répète
pour ne rien dire. Je sais bien!
... Ah! j'y renonce! C'est trop bête.
Tant pis! je ne dirai plus rien.

A quoi bon s'obstiner quand même
A rajeunir ces vieux mots-là?
Pourquoi faire, mon Dieu? L'on s'aime :
Eh! bien, l'on s'aime... Et puis voilà.

D'ailleurs si, par extraordinaire,
On dit des choses un peu bien,
On n'a plus l'air d'être sincère :
Mieux vaut encor ne dire rien.

Relisez les meilleurs poèmes :
C'est adorable... on est charmé...
Mais quand l'auteur dit « je vous aime »,
On sent qu'il n'a jamais aimé.

Et puis, est-ce bien nécessaire
De le dire? Ça sert à quoi?
Nous avons beaucoup mieux à faire...
D'abord, vous êtes comme moi :

Vous détestez les mignardises
et les vocables rococo.
Que voulez-vous que je vous dise?...
Vous êtes un petit coco.

Paul Géraldy.

Le Cadre



M. Paul Margetan divorça...

Son épouse avait beaucoup de qualités charmantes, particulièrement dans l'intimité, mais qui n'étaient point, si l'on ose dire, ménagères. L'éclectisme qu'elle professait sans prudence et qui procura à plusieurs de leurs communs amis l'occasion d'apprécier le fond de sa nature aimable, devait aboutir à une catastrophe. Cette catastrophe arriva.

Tout juste un an plus tard, Mme Paul Margetan devint Mme Pierre Dupré. Son ex-mari mit plus de temps qu'elle à se consoler. C'était un homme d'habitudes. Il avait rompu par un sentiment d'honneur, respectable mais irréfléchi, et dès le lendemain il se prit à regretter, au fond de lui, cette action qui lui donnait l'estime publique, mais le privait d'une foule de choses plaisantes et coutumières. Devant la table, où le couvert unique semblait un îlot perdu sur un océan arctique, dans l'immensité froide d'un lit que sa jambe inquiète persistait à explorer, à chaque moment du jour et de la nuit enfin, des souvenirs d'une singulière amertume montaient à son cerveau façonné pour des pensers faciles.

Un grand portrait de Mme Paul, par le vieux maître Jacques Blanche, avait occupé le mur de la chambre à coucher dans l'heureux temps conjugal. Il avait renvoyé la toile, ainsi qu'il était convenable, à l'infidèle, bien qu'il l'eût payée de son argent propre, mais il avait gardé le cadre qui était de valeur. Et cette bordure magnifique et dorée, mais vide, que son premier regard contemplait au réveil, car il n'avait pas eu le courage de la décrocher, nourrissait sa mélancolie. Il y rétablissait, sans assez d'effort, hélas, malgré le temps qui passait, l'image souriante qui évoquait le baiser et les badinages. De là une pente naturelle le conduisait à songer aux douces sensations qu'il n'aurait plus et au prévenant confort dont la soudaine disparition lui avait fait découvrir tout le prix.

Il n'était point né pour la solitude. Une vieille parente l'éclaira nettement là-dessus et sut lui démontrer que sa mélancolie était moins faite du regret de l'épouse traîtresse que d'une épouse en général. Il la crut et se confia à sa sagacité pour lui choisir une nouvelle compagne. Cela ne fut ni long ni malaisé. M. Paul était riche et suffisamment jeune. On lui présenta une candidate qui n'avait, il faut impartialement le reconnaître, que le défaut de manquer de la première de ces qualités. Il pensa que sa situation de divorcé ne lui permettait point d'être difficile sur ce chapitre; au surplus, il avait un besoin d'affection qu'il ne demandait qu'à épancher. Il l'épousa donc.

Mathilde, — elle s'appelait Mathilde, — se donna corps et âme à son nouvel état. Pour parler plus précisément, elle donna ce qu'elle put d'un corps qui avait tout à apprendre et auquel manquait surtout la vocation au plaisir; elle prodigua, par compensation, son âme exceptionnellement matrimoniale avec une ardeur de tous les instants qu'on n'attendait point et qui remplit la maison du bruit de sa voix inquiète, naturellement aiguë. C'était trop peu et c'était trop. Ce fut, du moins, le sentiment qui envahit d'abord M. Paul sans qu'il eût le courage de se le préciser.

On n'avoue point aisément qu'on regrette chez sa femme légitime l'excès de la vertu; en deux genres différents, mais également loués par les moralistes de tous les siècles. Il tenta de s'illusionner aussi longtemps qu'il put sur l'agrément de jeux où il était le seul partenaire actif; mais on ne peut indéfiniment se satisfaire à tirer au mur ni à gagner au bézigue contre un mort, à moins de beaucoup d'imagination. Or, celle de M. Paul était modeste. Il dut se résigner, sans en prendre son parti, à transformer ce qui lui avait jadis paru l'essence même de la fantaisie en un simple exercice méthodique et salutaire. Et comme c'était un homme d'excellent caractère il essaya d'aimer sa femme pour ses uniques qualités domestiques. Elles étaient brillantes nous l'avons dit, à ce point même qu'elles auraient eu besoin pour s'exercer dignement d'un vaste domaine, tel qu'un

Dessin de Préjelan

LA TOILETTE D'UNE JOLIE FEMME



LE PANTALON

hôtel, un hôpital ou un pensionnat; l'étroite limite d'un appartement contraignait leur essor et les forçait à s'accumuler sur un objet unique. La vérité, il faut le dire, était que M. Paul ne pouvait s'isoler plus de cinq minutes chez lui sans s'exposer à d'angoissantes questions sur sa santé, et, quand il sortait seul, — fait rare, — c'était pis encore malgré les cache-nez amoncelés par une main aimante autour de son cou et les anti-coryzza dont on munissait ses poches au cœur même de l'été. Son admiration pour une telle sollicitude ne parvint pas à se transformer en tendresse, et même il lui vint à l'esprit que cette admiration aurait été grandie par un peu d'éloignement.

Il s'efforça de ne point faire paraître un détachement croissant et dont il se reprochait avec remords l'injustice. Mais, quelque contrainte qu'il s'infligeât, Mathilde ne tarda point à connaître qu'elle n'occupait point de la façon qu'elle eût souhaitée la pensée de son époux. Malgré son inexpérience elle imagina qu'elle n'avait pas entièrement chassé de lui le souvenir de l'infidèle. C'était juste. M. Paul de plus en plus se laissait aller à rêver d'un passé dont il écartait complaisamment les amertumes. Comme autrefois, au matin, il soupirait sur l'oreiller en regardant le cadre où jadis apparaissait le sourire de deux lèvres qui aimaient trop le baiser; sa rêverie rétablissait la peinture, en savourait le détail moelleux et il oubliait pour quelques instants la compagne nouvelle que la fatalité avait jetée dans son lit et qui sommeillait encore.

Un jour pourtant, comme cela devait arriver, Mathilde surprit un soupir et suivit un regard. Ce ne fut pas une révélation, ce fut pour ainsi dire un flagrant délit. Elle sut se contenir et ne rien laisser paraître de la jalousie qui la mordit au cœur.

Mathilde était une personne réfléchie, nous l'avons montré. Mais sa réflexion ne comportait point la perspicacité, ou plutôt elle manquait de ce qu'il aurait fallu pour éclairer ses déterminations; elle ignorait sa faiblesse d'épouse et croyait que la sagesse et la sollicitude suffisent à remplir ce métier dans sa perfection.

La solution du bonheur lui parut donc être contenue toute entière dans ce cadre trop suggestif. Elle se garda de commettre l'éclat de le faire décrocher; elle trouva mieux ou le crut. Elle obtint de son mari qu'il la fit peindre par le même artiste qu'avait choisi sa rivale et dont le talent, sinon les prix, n'avait point changé, puis, un jour, triomphalement, elle installa son image à la place que l'autre avait occupée avant elle.

La peinture était plaisante et la montrait avec avantage; on lui soutint qu'elle n'était point flattée. Elle s'en persuada et ne douta point d'avoir emporté sur le passé une victoire définitive.

Sa paix dura quinze jours tout juste. Un matin en s'éveillant elle trouva près d'elle la place conjugale vide et déjà froide. Un billet était épinglé sur le drap, fort laconique.

« — Adieu. Vous m'avez retiré le dernier endroit où je pouvais rêver. La tentation est devenue trop forte et je vais chercher dans la réalité une minute de bonheur. Il n'y a que ces minutes-là qui vaillent la peine de vivre. *Elle* avait raison! »

DRÉSA.

Sur la chasse

Pour comprendre et connaître tous les charmes de la chasse, il faudrait pouvoir être gibier.

SAÜL.

Par le temps qui court, une maîtresse à soi tout seul est presque aussi rare qu'un perdreau.

GREGOIRE DE TOURS.

Un vrai chasseur prend plus de plaisir au récit de la mort d'une perdrix qu'à celui de la bataille d'Austerlitz.

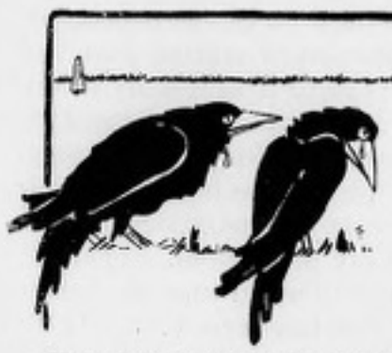
THIERS.

Ce qu'il y a de plus curieux dans les histoires de chasse, c'est qu'elles intéressent.

TÖPFFER.

Les différents systèmes de fusils sont, aujourd'hui, plus nombreux que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer et c'est peut-être à cela qu'on doit l'existence du gibier.

BARON DE MÜNNCHAUSEN.



LES PETITS DIEUX

Vainqueurs du temps et de l'espace, nos aviateurs ont enfin réalisé le rêve d'Icare; ils ont des ailes, ils volent, ils gouvernent l'azur, ils tuloient le soleil, ils sont des petits dieux!

Rien ne manque à leur gloire, ni les adorateurs ni les couronnes; leurs portraits enorgueillissent la première page des quotidiens, entre ceux de M. Edmond R.st.nd et de la Terreur du Sebasto; ils ont même leur temple, le Grand Palais des Champs-Elysées, embrasé, chaque soir, d'électricité en leur honneur et tout encensé de gazoléine.

Le costume, le verbe, les mœurs, tout distingue les nouveaux surhommes du commun des mortels. La noblesse nouvelle du travail manuel, le privilège du sport pratiqué en cotte bleue, élève l'aristocratie céleste, celle de demain, à une altitude verligineuse au-dessus de l'aristocratie terre-à-terre d'antan. Et c'est pourquoi nous dédions, en respectueux hommages, ces quelques notes aux maîtres de l'air, à ceux qui planent bien loin de nos mesquines petites préoccupations de bipèdes, dans les nuages et les fumées d'usine.

LE CIRQUE

Il se déroule, jusqu'au diable, avec les petites silhouettes lointaines des hangars à l'autre bout, et les points noirs des gens, hissés par-dessus les barrières, qui volent un peu du spectacle, et qui applaudissent pour rien, en échange.

Le soleil tombe, déchiqueté déjà par les mille flèches des cheminées minuscules de la ville, dore de lumière idéale l'appareil bourdonnant. Le groupe privilégié des snobs, des journalistes, des mécaniciens, aligné au bord de la piste, se brise la nuque pour suivre le vol.

D.p.nt-R.uzé, au premier rang, affiche la tache d'huile que, serrant la main du champion avant son départ, il a fait à son veston de bonne coupe.

Il enfonce un peu sa casquette à oreillères, il cambre ses demi-bottes sportives, et sa petite actrice se montre fière comme lui de porter, dans tout l'ensemble de sa toilette habilement symbolique, la marque du progrès et des gants mis à la hâte.

Un casseur de bois, à côté de son monoplan qu'on visite,



L'aviateur X, au Salon de 1909 — *Le même, au Salon de 1910.*

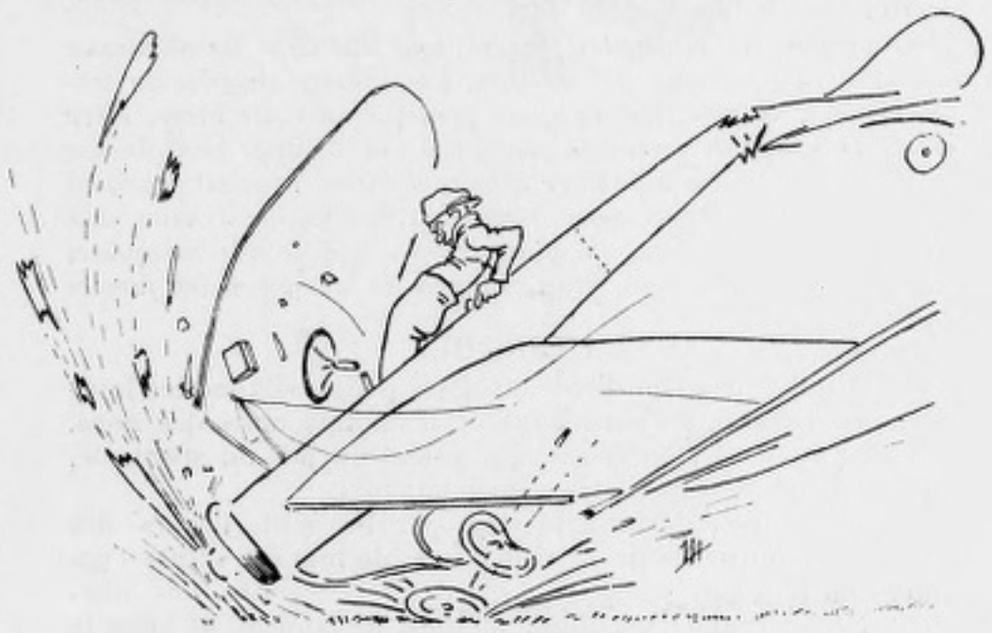
attend l'atterrissage du grand confrère pour partir à son tour. Pâle, ému, conscient de son courage et de sa gloire prochaine, il cherche en vain à esquiver les questions indiscrètes d'un très jeune homme, pour consacrer entièrement à sa valeur défaillante l'énergie qui lui reste. Le jeune homme n'entend point de cette oreille. Il a déjà lassé la patience de douze aviateurs et d'autant de reporters. Il n'en a point fini, et si on le fait souvenir que les mouches ont dû désapprendre le voisinage des coches, il se fâchera d'autant plus rouge qu'il est plus jeune.

Et dans un coin de palissade, entouré d'un groupe de jeunes et jolies fanatiques de l'aviation, Charles-Edouard T.che, le fils T.che le banquier, raconte et mime avec désivolture le dernier

BEAU DÉPART

T.che, jouant avec son monocle pour dissimuter une émotion bien naturelle, suit vers le hangar à bâche verte un mécanicien sale, en cotte bleue.

Il est impeccable, par habitude, des souliers à talons hauts au veston court. Mais, levé trop tôt pour être ici dès sept heures, il



Un atterrissage un peu brusque.

n'a pas mis de poudre sur sa joue gauche, et l'on voit clairement un bouton rouge. Dans le mouvement qu'il fait en passant la combinaison indispensable au bon pilote, la poudre disparait de sa joue droite, et l'on voit trois boutons au lieu d'un. On lui tend une glace, il s'affole, mais le photographe promet qu'il n'en sera point question sur les clichés. D'ailleurs T.che s'est coiffé du casque, on sort du hangar l'appareil tout neuf, il y grimpe ; l'hélice ronfle, et quatre hommes s'arc-boutent aux ailes pour les retenir.

On l'a pris debout, intimant d'un doigt impératif l'ordre de mise en marche; assis, l'œil déjà fixé ver l'horizon brumeux; debout encore, arrachant ses lunettes pour montrer le sourire d'une envolée bien terminée.

Il cède la place au professionnel, qui file tout de suite, et qu'on prend en plein vol.

On rentre l'appareil à peine chaud, au désespoir d'une douzaine de gamins qui escomptaient un accident.

T.che distribuera ses vues, la semaine prochaine, à tous ses amis du Cercle des Sports Mondains.

A moi, il m'a confié qu'il songeait sérieusement à tenter un vrai vol. Mais pas tout de suite. Quand on sera sûr de ne plus tomber.

SALON D'AVIATION

Dans le grand hall où toutes les « fortes toiles » jettent une teinte dorée, — c'est la couleur de l'aviation,



Deux fervents de l'azur.



T.che prend son vol : « Lâchez tout! »

décidément — l'orchestre joue des airs d'église et de chasse, pêle-mêle, qu'une des gloires de l'aile, assise dans le stand de la firme qui l'enleva aux étoiles, écoute avec un respect d'enfant du peuple.

Ah! fichtre, non, il n'est pas chic! Maigre, étriqué, vieillot, il a l'air d'avoir dormi avec son complet du bon faiseur, et de s'être fripé la mine comme les pans de son veston. Seuls, ses yeux enterrés dans des plis de fatigue s'amusent des badauds pressés le long des cordons de velours. Un gros homme, les mains dans les poches, s'exclame devant un gouvernail de profondeur :

— Quel coup de queue!

Et un mince adolescent à joues rouges, qui soupire en donnant son appréciation :

— C'est trop grand, que voulez-vous! trop grand!

Volontiers, des dames accueillantes dont les chapeaux mériteraient le même reproche, s'intéresseraient à ses enseignements bénévoles. Mais il saisit à la hâte la manche d'une mère un instant perdue.

Et c'est maintenant, au bras d'un être roide, moustachu, en haut de forme et pardessus à taille, une énorme dame très bien, qui lorgne les fuselages, d'un face-à-main, languissamment, et dont un page, semble-t-il, soutient la robe volumineuse.

Quand sa masse solennelle a fait deux pas de plus, on s'aperçoit que le page est une levrette frileuse, et sanglée d'un manteau bleu, où tranche un mouchoir blanc.

HENRY CHAMPLY.

Notes sur l'éducation

La jeune fille française :
Une plante élevée à l'ombre, que le mariage met au soleil... elle s'y fane ou y fleurit.

Éducation russe :
La tête sous la neige, le cœur dans un poêle.

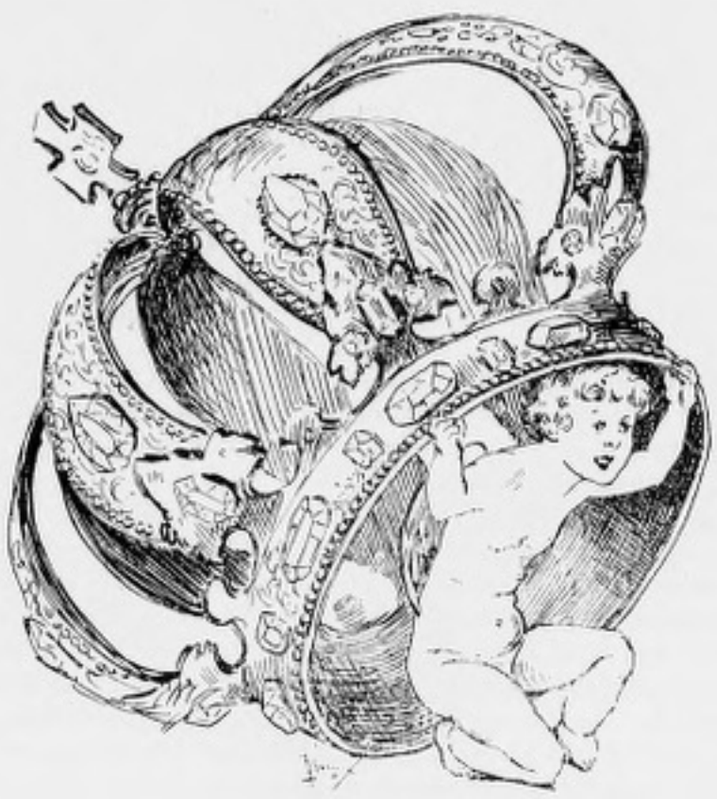
Éducation espagnole :
Tout attendre du soleil du Midi.

Éducation espagnole :
Tout dire avec le sourire et les yeux.

Éducation allemande :
Attendre avec patience le réveil de la Belle au Bois dormant *et faire à souper.*

Éducation anglaise :
Un roman platonique... et la maternité.

Éducation américaine :
Ecosion forcée des roses de serre.



Le Cœur et le Sceptre

L'appartement est luxueusement meublé. Des soies claires habillent les meubles; des dentelles de prix encadrent les coussins. Des fleurs partout.

Sur un canapé, Friquette *est étendue. Son corps gracieux se devine sous un déshabillé en mousseline, simple, élégant. Son minois joli, que coiffe une chevelure d'un blond éclatant, paraît un peu tourmenté.* Friquette *« travaille » l'histoire du royaume d'Irménie dans un gros volume à tranche dorée. Elle n'est pas habituée à ce genre d'étude. Il faut tant de mémoire pour apprendre l'histoire de la France ou celle d'Irménie, et elle en a si peu!*

On a frappé à la porte du salon. Friquette *corrige un pli, attrape au vol une mèche folle et d'une voix douce:*

— Veuillez entrer.

Gonzalès, *le chambellan de Sa Majesté, paraît, chamarré.* Friquette *paraît déçue:*

— Ah! c'est vous?

Gonzalès. — Moi seul, en simple personne... Je vous fais du dérangement, demoiselle? Excusez en ce cas.

Friquette. — Le roi?

Gonzalès. — Le roi arrive à ma suite. Sa Majesté est en séparation avec les officiels personnages. A vous elle sera dans l'instant qui succède.

Friquette. — C'est drôle. Je ne suis pourtant pas timide mais il me fiche le trac, votre roi!... je n'ai pas l'habitude de faire... pardon!.. d'aimer une tête couronnée, une vraie. Je suis émue jusqu'aux moelles.

Gonzalès. — Elle est si doux, Sa Majesté!

Friquette. — Oh! il n'a pas l'air bien terrible, mais je vous dis, quand on ne fréquente pas habituellement les types des cours!... Vous lui avez expliqué qui je suis? Friquette de l'Eden-Moderne. Faut pas qu'il aille espérer rencontrer une femme de son monde.

Gonzalès. — Couchez-vous sur moi; il est de vous renseigné. (*Montrant le livre à tranches dorées.*) Vous avez pu un peu vous mettre en famille avec l'histoire d'Irménie que je vous ai fait don?

Friquette. — Vaguement. J'ai vu qu'il est d'une bonne souche. Je m'en doutais à vrai dire. J'étais en train de me fourrer son grand'père dans la tête quand vous êtes entré. Dites donc?... c'était un « monsieur » son aïeul!... un « monsieur » épatant. Il a dû coucher avec toutes les Irméniennes, Norbert IV, le Terrible?

Gonzalès. — Imaginative erreur! Norbert IV avait perdu dès l'âge de dix-sept ans et par accident de la chasse, la faculté de s'accoupler.

Friquette. — Alors, ses treize fils?

Gonzalès. — En Irménie les fils de rois inspirent le respect comme le fils de Dieu. Nul n'a le droit de chercher pourquoi *Ils* sont. *Ils* sont, donc on leur obéit, donc on les respecte, donc on s'incline quand ils disent des mots d'ordre, d'amitié, de reproche ou historiques. Voilà! Norbert IV le Terrible a eu treize fils. Le « Conseil des Treize » ainsi en a décidé. Personne chez nous ne doute de la parole du « Conseil des Treize ».

Friquette. — Le conseil des treize quoi?

Gonzalès. — Des treize pairs.

Friquette. — Ah! oui, les treize pères des treize fils.

Gonzalès. — Les treize pairs d'Irménie! Les fils sont de Norbert. Vous l'ai-je pas expliqué?

Friquette. — Si, si. Et Norbert: impossible, mille regrets!... Retrouve-l'y si tu peux ma fille!

Gonzalès, *voyant s'ouvrir doucement la porte du salon.* — Chut! Elle, Sa Majesté!

Martial XII, *roi d'Irménie, pénètre dans le salon. Il est en costume de colonel des hussards mauves de Saint-Rioltora de Goltornia. Vingt-deux ans; un visage sympathique; de la tenue; de l'allure même. Il regarde* Friquette *qui plonge dans une révérence un peu « théâtre ».*

Gonzalès. — Majesté, je...

Martial, *contrarié.* — Loin de ma vue!

Gonzalès. — Majesté, je...

Martial, *avec autorité.* — Loin de ma vue!

Disparition instantanée du chambellan.

Martial *ferme la porte, s'approche lentement de* Friquette; *puis, avec familiarité:*

— Bonjour, belle mademoiselle.

Friquette. — Sire... (*Nouveau plongeon.*)

Martial. — Non, désaffublez-vous de toutes les étiquettes. Nous sommes ici en... Comment vous dites, déjà, en France? En...

Friquette. — En « tête-à-tête ».

Martial. — Disons: « Lèvre à lèvre »... Plus doux, c'est. Maintenant, descendez jusqu'à moi que je vous consulte le visage avec le reste. (*Friquette obéit, souriante.*) Parfait tout l'ensemble et le reste aussi. Vous êtes très jolie!

Friquette. — Vous me confondez, monsieur Martial.

Martial. — Pas non plus « Monsieur Martial », Martial tout court sans rien avant, sans rien après.

Friquette. — Pas même le numéro?

Martial. — Non, pas tous ces attributs de la couronne.

Friquette. — Eh! bien, voulez-vous que je sois franche?

Martial. — Oh! oui, pas de cacheries!

Friquette. — Moi, les chichis royaux, c'est pas mon rayon. « La main sur le cœur et le cœur sur la main »... Voilà ma devise!

Martial. — Pas facile de réaliser.

Friquette. — C'est une figure.

Martial. — Ah! pendant que j'arrête cette pensée au passage, comment est votre pronom, votre petit nom? Je l'ai égaré, je crois.

Friquette. — Friquette.

Martial. — C'est vrai, Friquette. Il me plaît votre joli pronom. Il a un son tout drôle quand on le veut prononcer. Friquette!... Friquette!... Dirait-on pas un petit nom qu'on chatouille et qui se crispe en riant?... Friquette!

Friquette, *en admiration.* — C'que vous êtes imaginatif.

Martial, *s'asseyant sur le canapé.*— Venez là, petite Friquette, près de moi, sur ce fauteuil allongé. (*Friquette approche.*) Non, non, plus « lèvre à lèvre ». Posez, je vous prie, votre assiette sur les deux coudes rassemblés de mes jambes.

Friquette. — Sur vos genoux?

Martial. — Juste. Ainsi, nous ne pouvons plus être en doute que nous voici familiarisés l'un de l'autre. C'est un bon moyen pour broyer le miroir.

Friquette. — Rompre la glace.

Martial.— Je le voulais dire. A présent, je suis dans le besoin de vous embrasser. Vous voulez?

Friquette. — A vos ordres. (*Tendant gentiment sa joue.*) En joue!... Feu! (*Martial l'embrasse.*)

Martial. — Divin!... (*Nouveau baiser.*) Par Dieu!... divin! (*Nouveau baiser.*) Divin!... Par la Vierge!

Friquette. — Est-ce que les saints vont y passer?

Martial, *en contemplation devant la tentante poitrine de Friquette.* — Oh! oui, mais dans le dortoir.

Le roi d'Irménie pose un sixième baiser majestueux — le qualificatif n'est pas trop fort — sur les joues rosées de la jolie fille; puis, brusque-

ment, prenant la tête de Friquette dans ses mains, il embrasse deux lèvres consentantes.

FRIQUETTE. — Eh! bien ça, c'est tout à fait « lèvre à lèvre! »...

MARTIAL. — Tout à fait. Pourquoi des demi-mesures?... (*Brusquement.*) Encore! (*Nouvelle étreinte. La main royale suit discrètement les contours et détours de Friquette.*)

La conversation se poursuit gaie, tendre, osée. On soupe légèrement: trois huitres, une aile de poulet, un demi-verre de champagne bu à la même coupe. Suit une proposition toute naturelle.

Et le plus jeune de tous les dieux fait son entrée.

LE LENDEMAIN

Le lendemain, dès l'aube, GONZALÈS *vient réveiller Sa Majesté que le Président de la République Française doit conduire à l'inauguration du concours national des animaux gras indépendants. Après une nuit d'amour,* MARTIAL *montre peu de dispositions pour cette visite que des considérations politiques rendent pourtant nécessaire.*

Le roi d'Irménie parait dans le salon qu'il a quitté la veille pour les raisons exposées plus haut. Il est en uniforme de colonel des dragons mauvez de Saint-Luc-Le-Respectable. FRIQUETTE *le suit le corps voilé d'un suave peignoir violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange et rouge, les couleurs irméniennes.*

MARTIAL, *baisant royalement la main de Friquette.* — Je n'oublierai jamais!

FRIQUETTE. — Sa Majesté est trop bonne.

MARTIAL. — Maintenant, quand nous pourrons se revoir?.. Une année suivante, peut-être, si Dieu le veut!

FRIQUETTE. — Vous reviendrez en France.

MARTIAL. — Hélas! les rois ne peuvent visiter deux fois le même Etat. Les frais sont si grands pour ces officielles entrevues!

FRIQUETTE. — On vous donnerait bien un permis de chemin de fer?

MARTIAL. — Je crois aussi, ma charmante. Mais les banquets qu'il faut rendre; le déplacement du personnel accompagnateur; les cadeaux... Enfin, espérons! Mais vous savez, jamais, jamais, je n'oublierai... Vous êtes le seul moment de joie bien heureuse duquel j'ai profité en France. Petite Friquette, quand je vous regarde, j'ai des idées de derrière la couronne; je regrette d'être roi.

Au dehors, deux hymnes joués par des fanfares bruyantes se confondent, se contrarient, se succèdent avec une rapidité vertigineuse. Ces flots d'harmonie interrompent les adieux de Friquette et de Martial.

FRIQUETTE. — *La Marseillaise!...*

Un temps protocolairement respectueux.

MARTIAL. — *L'Irménienne!...*

Second temps protocolairement respectueux.

GONZALÈS, *fait irruption.* — Le Président de la République Française attend Sa Majesté.

MARTIAL. — Oh! quitter ces œils bleus!

FRIQUETTE — Fallières aussi a des yeux bleus.

MARTIAL. — Ce n'est, du tout, pas la même chose!

Dernière étreinte muette...

Le roi s'éloigne...

Une larme, une vraie, perle près du nez retroussé de Friquette...

DEUX ANS APRÈS

Depuis quarante-huit heures l'Irménie est une République. La révolution, habilement préparée, a été foudroyante. Le roi MARTIAL *s'est réfugié dans l'île Victoria (Colonie britannique).*

Très pâle, le monarque détrôné vient de s'asseoir devant le bureau du gouverneur. Maintenant il écrit lentement :

« Chère demoiselle et amie Friquette,

« La provenance de cette lettre que vous venez de mettre en lecture vous a fait de la surprise. Je me dis cela. N'est-ce vrai?... Dans votre rose front encerclé de si blondes boucles de cheveux doux à la caresse, vous avez dit à vous-même: « Par la Vierge, qui est donc celui-là que je connais à l'île de Victoria? » Eh! bien, celui-là c'est moi, le roi d'Irménie qui vous a fait votre connaissance, deux années il y a, dans ce Paris où le président des Français l'a reçu.

« Je sais ce que vous vous étonnez à présent; c'est que le roi d'Irménie se donne le permis de communiquer, par la voie d'une lettre, avec une personne qui n'est pas officielle en France. Je donne aussi l'explication de cela: Le roi d'Irménie je ne suis plus! L'Irménie est toute révolutionnée; la République est proclamée et entre vous et entre moi il faut vous faire l'aveu que je n'espère du tout plus dans le revenez-y de la monarchie. Fautif, je ne suis pas. Moi, j'ai trop de jeunesse; mais mes ministres, d'eux, je dois tous mes malheureux jours. Ils ont fatigué mon peuple avec beaucoup des injustices et de la tyrannie, dont par mon titre royal, j'ai la responsabilité toute. Le revers devait arriver. Il est arrivé. Mon peuple me fasse pardon et Dieu sauve la reine-mère!

« Mais toutes ces choses que je parle là, c'est de la politique dont vous ne pouvez avoir intérêt, charmante blonde Friquette si provocante des divins désirs. Faites-moi excuse et causons avec autre chose.

« Dans l'île de Victoria où je me suis recueilli avec la royale famille, c'est une chose combien triste et aussi monotone que la vie de chaque douze heures de jour. Alors l'ennui, le « spleen » — ainsi vous dites en bon français, n'est-il vrai? — a gagné mon pauvre cœur, et je m'adresse sur vous comme sur le souvenir unique de ce qui fut le plus beau rayon de lumière de mon existence royale. Je revois, en regardant dans l'autrefois, votre figure dessinée finement; vos yeux, bleus; les lèvres de votre bouche si rouge sur vos dents si blanches; votre souple corps dont mon corps sent toujours le frottement de soie...

« Oui, tout cela me fait du bien d'y penser et de vous écrire que j'y pense. Ainsi ma solitude d'exilé est moins isolée grâce au souvenir que je retrouve de vous.

« Ici, je finis cette lettre. Je suis sous une surveillance sans pitié de la part de tous ceux qui font mon entourage momentané et je ne sais plus où mettre ma confiance. Mon Gonzalès fidèle est là, à mon côté, et qui sait, que je me demande, si lui n'a pas été la proie aussi des républicains?

« Voyez-vous, Friquette charmante, de tout et tous je suis dans le doute, sauf de ma mère royale et de votre personne dont j'ai de l'amour pour le souvenir doux que vous m'en avez laissé.

« MARTIAL. »

Huit jours après la réception de cette lettre, FRIQUETTE *s'installait à son petit bureau anglais et répondait d'une plume à la fois naïve et sincère:*

« Sire,

« J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre royale de Votre Majesté. Quand la concierge m'a monté l'enveloppe en me demandant de lui garder le timbre pour sa petite qui fait une collection, j'étais déjà bien surprise. Mais quand j'ai vu la signature de Votre Majesté en bas de la dernière page, j'ai été tellement émue que je n'ai pas pu lire tout de suite. J'ai été bien touchée du souvenir de Votre Majesté et bien contrariée de tous les ennuis qui vous sont arrivés.

. . . . . .

« Mon petit Martial chéri. Je suis allée demander conseil à Fernande (tu sais, l'amie du vicomte de Poireux, qui est dans les ambassades?) Elle m'a dit que, puisque tu n'es plus roi, je n'avais pas besoin de coller « Votre Majesté » tous les trois mots. J'aime autant ça! Ça m'enlevait toutes mes idées.

« Donc, mon pauvre loup, ton peuple t'a débarqué! Il ne faut pas te chagriner, au contraire. Je comprends que ça te change, puisque tu n'avais jamais fait autre chose, mais tu t'habitueras bien vite.

Tu te rappelles, quand tu es venu à Paris, en a-t-il fallu des histoires pour nous laisser tranquilles quelques heures ensemble! Et quand tu as voulu revenir le lendemain, on t'a répondu que tu ne pouvais pas rendre visite au Président du Sénat deux jours de suite. Ce n'était vraiment pas drôle une existence comme celle-là. La preuve, c'est que tu as pensé à moi tout de suite dans ton île Victoria, et cela m'a fait un gros plaisir. Maintenant tu pourras passer toute ta vie à Paris, si ça te chante. Tu coucheras chez le Président du Sénat tous les soirs si tu veux, et quand nous irons souper à Montmartre, il n'y aura pas un régiment de cuirassiers autour de notre taxi. Ah! mon chéri, dis-leur merci à ces braves Irméniens. Dans leur révolution, tu seras probablement le seul à avoir gagné la liberté!

Ecris-moi vite que tu arrives, mon amour. Je bise royalement ta Majesté.

FRIQUETTE.

KOSS.

Les Premières

A la Comédie-Française : *Les Marionnettes.*

Un homme expert m'assura que « ça ferait beaucoup d'argent... » Il ne manquerait plus, par exemple, que ça ne fît pas beaucoup d'argent!... Ce serait à désespérer d'écrire pour la Comédie-Française...

M. Pierre Wolff excelle à saisir au vol le sujet qui est « dans l'air », le genre d'esprit, de situations, de dialogue, auquel se complaît le spectateur de l'année: quand nous en étions aux brutales hardiesses du Théâtre-Libre, M Pierre Wolff nous donnait *Leurs Filles*; lorsque ce fut le retour à la bonté, nous eûmes le *Secret de Polichinelle*, au sentiment, nous eûmes le *Ruisseau*; et il a suffi que le public manifestât un penchant pour les pièces sérieuses, où l'on « agiterait les grands problèmes », — le théâtre est une tribune, — et M. Pierre Wolff, aussitôt, cueillait le *Lys* dans le jardin de Gaston Leroux...

Ainsi l'œuvre de Pierre Wolff apparaîtra plus tard, dans son extraordinaire variété, comme un exact panorama du goût public français...

Vous pensez bien qu'une telle souplesse de talent, et un sens si avisé de l'à-propos et des convenances, sont des qualités admirables et décisives pour composer, avec succès, la « pièce de la Comédie-Française »; car la « pièce de la Comédie-Française » doit obéir à des rites, évoluer dans un cadre, correspondre à un certain nombre d'agréments ou d'émotions, que seul un auteur aussi perspicace que M. Wolff saura discerner du premier coup, mais qui, une fois discernés, permettront alors de jouer à coup sûr...

Et M. Wolff, précisément parce qu'il est très perspicace et aussi infiniment intelligent, joue toujours à coup sûr, et, par suite, à la Comédie-Française plus qu'ailleurs encore, doit se montrer sûr de ne point manquer son coup...

Ici, pas besoin de s'embarrasser d'un sujet ni trop audacieux surtout, ni même trop nouveau, — au contraire...

Une femme, dédaignée par le mari qu'elle adore, s'efforce à le conquérir, en éveillant son désir par la coquetterie, et son amour en le rendant jaloux : car un homme ne s'aperçoit qu'il possède un trésor, que lorsqu'il s'aperçoit des efforts des autres hommes pour le cambrioler; — bien! — Mais cela n'est pas l'important...

L'important c'est de traiter ce sujet « Comédie-Française », pièce mondaine, personnages aristocratiques, intérieurs luxueux: de jolies femmes très bien habillées, — car il y a maintenant, Dieu merci! les jolies femmes de M. Claretie, comme autrefois les jolies femmes de M. Porel : — à vous l'élégant et gracieux trio Maille, Provost, Robinne, auquel vient de s'adjoindre, pour le plus séduisant des quatuors, Mlle Jane Faber...

Avec cela, il nous faut Féraudy; maintenant, il n'y a plus de bonne pièce moderne à la Comédie-Française sans M. de Féraudy; c'est la marque, c'est l'estampille : — Avez-vous Féraudy? — Si l'on n'avait pas Féraudy, on s'étonnerait, on s'inquiéterait.

Bien entendu, Féraudy « en » est, avec M. Wolff, Féraudy dans un rôle de Got, vous savez bien, l'oncle, le vieux savant, le philosophe attendri et malicieux, qui « dégage » les idées de l'auteur, et qui « ramasse les effets » dans les coins...

Et comme deux précautions valent mieux qu'une, M. Wolff s'est même assuré deux Féraudy, — je ne parle pas de Jacques, le fils de Maurice, — mais de l'autre, le Féraudy de l'Odéon, ce Bernard qui « raisonne » vraiment comme Féraudy lui-même...

Entre temps nous aurons, n'est-ce pas, puisque c'est une pièce moderne, de la musique et des chants, une farandole déroulant sa folie au moment le plus aigu de la scène la plus pathétique, et des chœurs napolitains... Quoi encore? Une scène de téléphone? Mais oui, mais oui...

Pour ce qui est du couple central, vous n'ignorez pas que le Théâtre-Français met à votre disposition, — dans les grandes circonstances, s'entend, comme celle-ci..., — soit Mme Bartet et M. le Bargy, soit Mlle Cerny et M. Duflos, soit Mlle Piérat et M. Grand.

C'est à cette dernière combinaison que M. Wolff s'est arrêté, comme la plus heureuse, et l'événement prouva qu'il avait eu raison : Mlle Piérat, autant qu'il se peut faire, n'est-ce pas, pour une « marionnette », anime son rôle par la plus vive intelligence, une sincérité passionnée, et des attitudes vraiment émouvantes; quant à M. Grand, il a innové, à cette occasion, un geste renouvelé du fameux geste de Guitry, vous vous rappelez, quand M. Guitry lève le bras, la paume ouverte; M. Grand esquisse le même mouvement, mais en gardant seulement le bras un peu plus près du corps, et, au lieu d'ouvrir largement la main comme M. Guitry, simplement il dresse l'index : c'est moins « fataliste », mais souligne davantage une intention...

Et puis M. Grand continue à demeurer le seul comédien qui, sans ridicule, puisse se mettre à genoux devant une femme, et se relever...

Je vous répète que les *Marionnettes* de M. Wolff ne feront pas moins de cinquante petits tours avant de s'en aller.

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

Longchamp. — C'est la dernière et la tonalité des feuilles mortes dit assez que la saison est finie. Journée triste, et quelque peu embrumée. On se préoccupe beaucoup plus, dans l'enceinte réservée, de la forme de M. Briand que de celle de Stern, et on discute surtout les chances du ministère. Avant le prix d'Ermenonville l'accord se fait aisément que *Cadet* ne gagnera pas vu son aversion pour Longchamp, que *Corlado* ne partira pas, que *Chateldon* a laissé ses forces dans le Gladiateur et que *Latour* ne veut plus rien savoir. On en arrive aux deux outsiders, *Tanis* et *Nectar*, et c'est en effet entre eux que ça se passe. Il est même étonnant de constater que la cote est si rémunératrice!

De même dans le prix Saint-Firmin, il n'y a qu'un cri après l'inspection des poulains: *Bay-Cherry* est le plus beau. *Bay-Chewry* gagne et fait six contre un! C'était une journée bénie que la victoire de *Ronde de Nuit* et de *Thésée* consacrèrent définitivement.

Mais malgré tout, peu d'entrain, pas de potins. On a tout juste le courage de regarder quelques toilettes excentriques que, suivant la tradition de ces derniers temps, quelques mannequins exhibent sous parapluie. C'est plus que jamais l'entrave; et si ces dames peuvent encore marcher, du moins elle ne peuvent plus courir. C'est le triomphe de la chasteté.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

En Bourse, on peut bien dire que quand l'un crie : tue! l'autre réplique : assomme! Les malheureux Fonds Turcs en savent quelque chose. Offerts par-ci, vendus par-là, que pouvaient-ils oser? Reculer, c'est ce qu'ils firent, en payant bien dur un nouveau mouvement vers la liberté.

Mais, vraiment, quel peut donc bien être l'état d'esprit de ceux qui devraient défendre l'épargne française et qui l'assomment plus violemment que ses pires ennemis? Et c'est toujours ainsi dans ce beau pays de France.

En dehors des Fonds Ottomans, il n'y a pas de choses sensationnelles. La cherté des reports n'est pas faite pour provoquer la reprise de la spéculation et la spéculation représente ici le bâtiment. Quand elle va, tout va. Seulement, elle ne va même plus clopin-clopant. Elle est à peu près assommée, par ceux qui cependant en vivent.

D'ailleurs les valeurs de spéculation n'existent plus. Il n'y a plus moyen de compter sur un mouvement raisonné, suivi. Les événements les plus graves passent, glissent, sans appuyer. Aussi, la Bourse est-elle morne, désolée, éplorée. Ceux qui y viennent, forcés par les dures nécessités de l'existence, errent comme des ombres funèbres.

Samedi, avant les congés, on a exécuté une charge contre les Mines d'Or et plus particulièrement contre l'une d'elles. Je vous assure qu'elle n'était plus bonne à être ramassée. Que ne disait-on pas? Un éboulement avait obstrué toutes les descenderies en

même temps; tous les puits étaient pleins d'eau jusqu'au carreau; tous les Noirs étaient blancs de peur; tous les Blancs noirs d'épouvante; le general-manager avait emporté la caisse, les réserves et tout le minerai développé; le secretary avait détourné tous les envois d'or; les administrateurs avaient épuisé les fonds des banques, etc., etc. Et ce sont des balivernes de cet acabit, qui, le jour de la réponse des primes, ont rencontré créance en Bourse...

Quelle mentalité que celle des habitués du Temple!

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

Le succès du spectacle actuel au Grand-Guignol, permet à M. Max Maurey de monter lentement son prochain spectacle qui nous réserve encore de sensationnelles surprises.

—

Le 3 de ce mois s'est ouverte, à la Galerie George Petit, l'Exposition de gouaches de J. de la Nézière (France, Hollande, Extrême-Orient). L'artiste globe-trotter nous promène de Trouville à Kobé, de Marken à Benarès en mettant sous nos yeux plus de cent croquis de voyage, d'une coloration très séduisante et d'un pittoresque fort délicat.

L'Exposition sera ouverte jusqu'au 15 octobre.

—

L'étonnement du public était très grand en apercevant à la première de *Chou-Blanc*, la jolie Lily Br.t.n, plus resplendissante que jamais, beauté que lui conserve la Crème et l'Eau Brise Exotique, de la Parfumerie Exotique, si nécessaires aux Parisiennes averties.

—

Le rajeunissement du visage s'obtient par l'emploi quotidien de l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING. Il n'est plus besoin ni de massages, ni de fards; de simples applications faites chez soi donnent aux traits une fraîcheur et un éclat incomparables. En vente, 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et à la Parfumerie des Galeries Saint-Martin.

CONSEILS DE L'INSTITUT DE BEAUTÉ
26, Place Vendôme.

Toutes les femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elles doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté! Ces produits sont présentés dans des boîtes miniatures, chefs-d'œuvre de goût!

—

Zig-Zag. — Un littérateur connu, riche par l'alliance, doit prendre cet hiver la direction d'un théâtre très parisien.

Il penserait, dit-on, à l'Official-Banque qui avancerait l'argent nécessaire à cette combinaison financière, sur les titres dotaux de la femme de ce littérateur consacré par le succès.

Ce projet, assure-t-on, serait sur le point de se réaliser.

—

Les teintures pour cheveux de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, vendues sous le nom de « Hennextré » sont inoffensives et donnent des nuances franches en tous les tons.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour redonner aux cheveux leur primitive couleur, il faut employer la *Poudre Capillus*, qui rend aux cheveux blancs, sans les mouiller, leur couleur naturelle; cette poudre existe en toutes nuances et, en faisant la première commande à la *Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre*, avoir soin de joindre dans la lettre un échantillon de ses cheveux; après, une pincée de poudre suffit. Prix : 5 francs la boîte, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50.

—

Official-Banque (rue de la Rochefoucauld, 20, près la Trinité. Téléphone 136-73). Prêts, avances d'argent même sur titres dotaux.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres, le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL CONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL SUISSE, Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CERNOBBIO (Lac de Côme) — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ splendide installation. L. Defferiera, directeur.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MENTON. — LE GRAND HOTEL (WYDER'S GRAND HOTEL).

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP, Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL DE LA RÉGENCE et Restaurant. Situation en plein centre de la ville.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

Le Livre le plus parisien et le plus amusant :



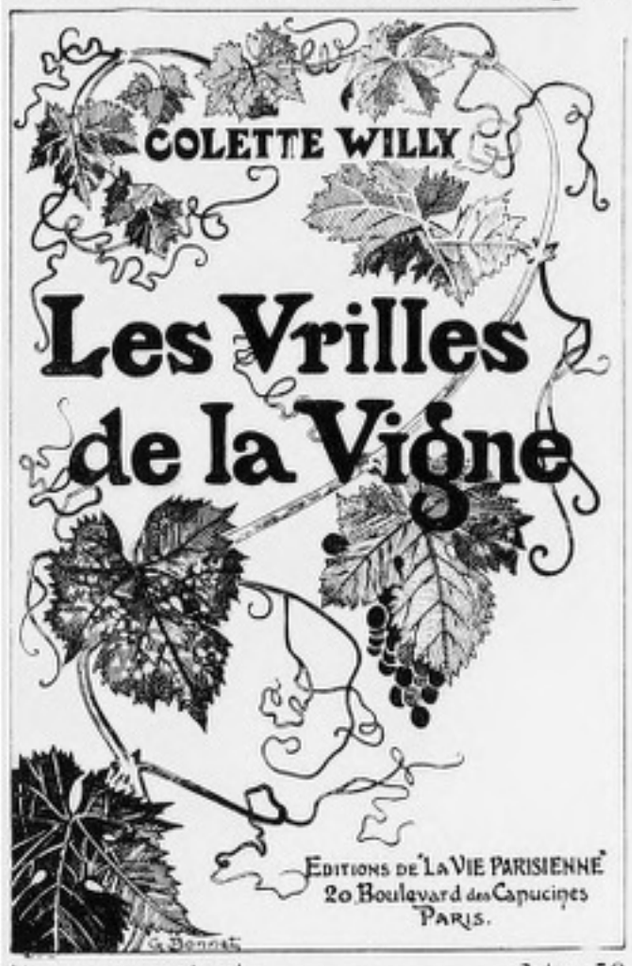
Achetez chez tous les libraires et dans toutes les gares

LES COULISSES DE L'AMOUR
100 dessins galants par H. Gerbault . . . **95** cent.

" RÉGALEZ-VOUS, MESSIEURS "
100 dessins par Gerbault, Préjelan, Fabiano **95** cent.



Un Chef-d'œuvre dont tout le Monde parle



En vente partout . . . . . 3 fr. 50

ACHETEZ
chez tous les libraires et dans toutes les gares
LES ALBUMS GALANTS de la "VIE PARISIENNE"
3 ravissants albums de 100 dessins
Chaque album. . . . . **95 centimes**

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon **dernier Catalogue illustré pour 1910.**
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (*Bourse*).

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr., avec superbes PRIMES, catal., livres, etc. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRÊT s. sign. à tous s. tout, remb. à volonté. Rien d'av. Alexandre, 17, faub. Montmartre. PARIS

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* contre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boul[d] Magenta, Paris.

SAGE-FEMME reçoit pens., consult. et corresp. (discrét.) MAZE U. 142. Boul. Magenta. Paris

CATALOGUE de **LIVRES CURIEUX** ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. **LIBRAIRIE VIVIENNE** 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mme DUC, 54, r. Caumartin, Paris (3e ét.)

PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. (art port. sont refus. Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

COURS D'ANGLAIS unique à Paris. Mme D'HERLYS. 19, r. des Martyrs (1er ét. sur cours.)



MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 c., album 2 fr., 12 c. album 7 fr. S.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.

COURS MODERNE d'Anglais et d'Allemand. Mme de Villeneuve 52, r. de la Victoire. Paris 3e ét. 10 h. à 8 h.

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS**, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.*
Prix : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*).
Ecrire au Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. **BARLET. 112, r. Réaumur.**

LIVRES Catalogue ***EXTRA-CURIEUX***, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT. 19, rue Bichat, Paris.**

MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

IMPUISSANCE
des 2 sexes, radicalement guérie at âge par les **PILULES OURANIA**
Nouv. Découverte. Immense succès. **Effet stimulant immédiat.**
Guérison garantie pour une seule boîte (fac. à dissimuler). Env. discr.
Prix 10 fr. Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.

MASSAGE Manucure Américain, Miss Mohawk, 27 r. Cambon 3e étage.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, **six volumes-bijoux, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.**

AMOUR PRÉSERVATION et SÉCURITÉ par le Dr Max Alexander
Ouvrage unique en son genre, indispensable à tous. Envoi fco avec catalogues illustrés contre 5 fcs adressés au Dr de l'*Agence de Publications*, 92, r. des Marais, Paris

Le Gérant : C. CLÉMENT

G. de Malherbe, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessins de Valerio

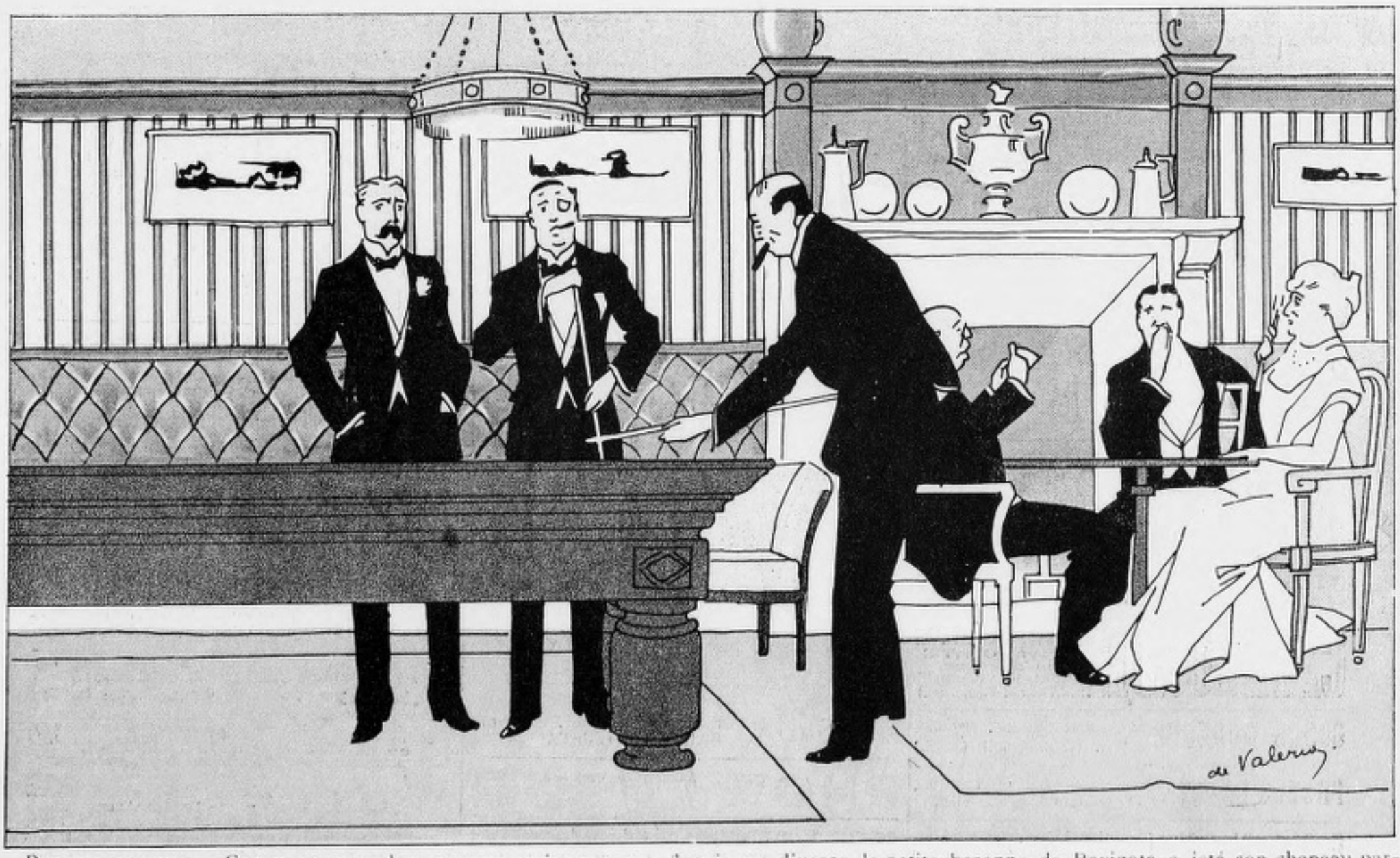
POTINS DE CHATEAU

« Car que faire au château, à moins qu'on ne médise?... »



— Voilà encore le vicomte de Sainte-Fleurette en tête à tête avec Fernande. Je ne comprends pas pourquoi elle lui plaît tant : c'est une vraie paire de pincettes!

— Justement! Il est sûr au moins qu'elle sera une femme *de foyer*.



PREMIER JOUEUR. — Comment, mon cher, vous ne saviez pas que, depuis son divorce, la petite baronne de Ravigote a jeté son chapeau par-dessus les moulins; c'est aujourd'hui une demi-mondaine très cotée.

DEUXIÈME JOUEUR. — Cotée... combien?

PREMIER JOUEUR. — Oh! cent louis au moins.

TROISIÈME JOUEUR. — Comme tout augmente!

Samedi 12 Novembre 1910 — 48e année, N° 46



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs, Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs, Six mois, 19 francs, Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
L'HALLALI
par Abel Hermant

LE CARNET D'UN HUMORISTE
par M. et A. Fischer

Dans ce numéro :
PETITS BLEUS
par Dorilas

LA VÉRITÉ SUR L'ALGÉRIE
par M. Prax et H. Avelot

BRUMAIRE



L'AMOUR FRILEUX



PARFUM
GRÉGORIA

V. RIGAUD
16, Rue de la Paix, 16
PARIS



N°4711.
Eau de Cologne

Etiquette bleu et or
Le parfum favori du monde élégant, possède une réputation de 120 ans.
En vente dans les grands magas., pharmacies, parfumer. Echant. gratis c. o.25 p. frais d'envoi, sera adressé par les dépos. excl. Scott et Cie, 4, r. Chauveau-Lagarde, Paris (8e)



DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER

SIROP à l'ACIDE PRÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

Coeur de Jeannette
Nouveau Parfum
HOUBIGANT
19, faub. Saint-Honoré

PLAQUES JOUGLA

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Phcie MIDY, PARIS et toutes Phcies



Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Epoques
et en Evitent les Douleurs.
Le Fl. 4'50 Fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.



EN VENTE PARTOUT

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco une Boîte Echantillon des
VÉRITABLES GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK



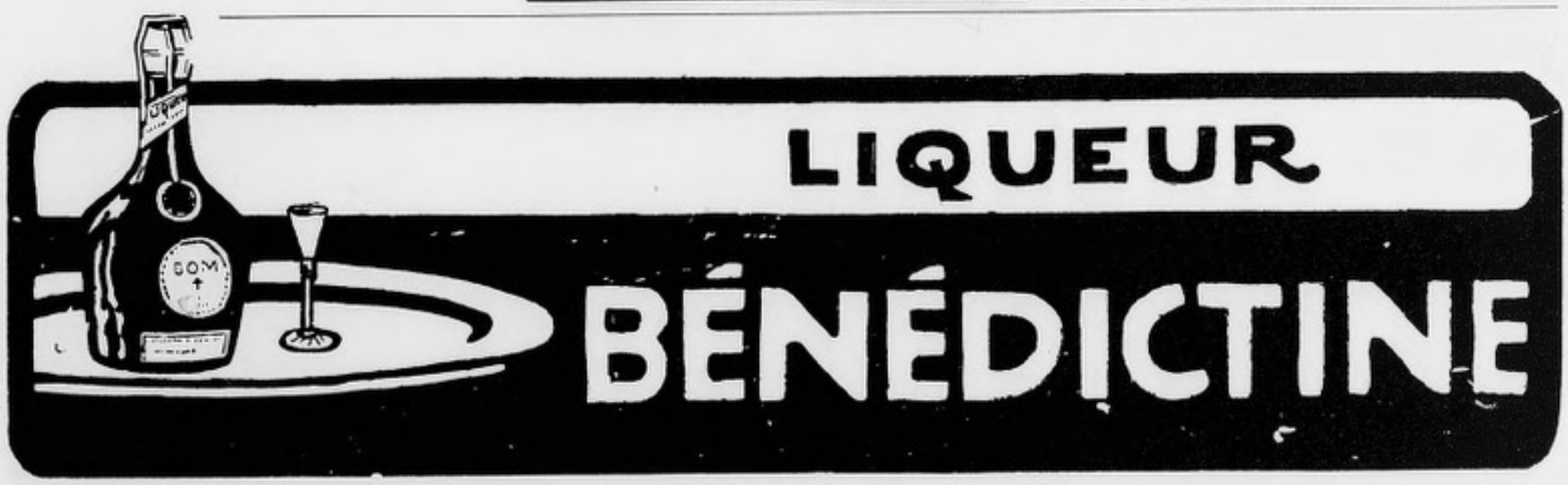
Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION
Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.
La Boîte de 50 Grains... 1'50
La Boîte de 105 Grains... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

SOUS BOIS
Nouveau Parfum GODET

Officiers ministériels

A adj. Ch. Not. Paris, 6 décembre 1910, midi
7 Maisons à Paris R. BLOMET **87, 87 *bis*, 89, 89 *bis* R. Manutention, 7** (ang. r. Fresnel, 1) et **r. Fresnel, 3 et 5**. Rev. br. : 15.129 f. 30; 15.310 f. 20; 15.106 f. 60; 12.909 f.; 14.766 f. 60; 10.634 f. 80 et 9.827 f. 20. M. à p. 160.000 f.; 150 000 f. 150.000 f.; 130.000 f.; 150.000 f.; 110 000 f. et 100.000 f. S'adr. Me Moreau, not. 76, rue Saint-Lazare.

PARFUM POMPEÏA L.T. PIVER PARIS.





ON DIT... ON DIT...

Portefeuilles.

La crise ministérielle n'a pas été longue, mais elle a été bien amusante.

M. d'Estourn.lles de Cons.ant avait quitté en toute hâte son château de Créans, dans la Sarthe, non sans déclarer à tous ses intimes qu'il était sûr d'être de la combinaison. Et on n'a même pas parlé de lui. O sort cruel!

Et M. Chér.n! Ça, par exemple, ça dépasse les bornes! Comment ce robuste et intrépide M. Ch.ron avait fait un rempart de son corps pour protéger M. Briand, lors de la fameuse séance; il avait rugi, hurlé, gémi; il avait montré à l'extrême-gauche un poing chargé de menaces et un visage écumant, et il n'est plus du ministère! Qu'est-ce qu'il va faire, maintenant? Disparaître brusquement, le jour des morts, voilà qui n'est ni gai ni rassurant!...

Par exemple, M. D.j.rdin-B.um.tz, lui, n'a pas bougé. Il est immuable et la rue de Valois lui est concédée à perpétuité. Il a eu du reste, un mot charmant, au moment de la démission du ministère :

— Moi, les crises ne m'atteignent pas. Mais je profite de ces petits repos forcés pour faire un peu de peinture...

Et nous voici avec de nouveaux ministres. Mon Dieu, ce n'est pas grave!

Pourtant, il y a M. Maurice F.ure à l'Instruction publique et M. F.ure est un type, comme le fut le grand Félix. Il ressemble à Gambetta et il est excellent cuisinier. Un de ces jours, si vous allez au ministère, dites-lui de vous faire une *estoufado*, ou une bouillabaisse et vous nous en direz des nouvelles. Enfin M. Faure est le Félibre par définition. C'est de lui qu'on peut dire qu'il est un ramasseur de bouts de cigares. Ah! le Midi! Béziers, Orange, Castelbon de Beauxhotes, Mariéton, Silvaire dans *Electre*! Ah! la Sainte-Estelle!... M. F.ure est tellement du Midi que c'est lui qui proposa jadis de transférer la Villa Médicis à Arles. Et le Louvre à Tarascon? Té, mon bon!...

Il y a aussi M. Jean M.rel qui devient ministre des Colonies. Personne ne connaissait ce M. M.rel. C'est pourtant le meilleur pharmacien de Roanne. Il fabriqua, durant de longues années, un vermifuge souverain, paraît-il, et un *Kina-Morel* excellent pour les personnes lymphatiques. Il a plusieurs cousins ecclésiastiques. Et puis, il est lauréat de l'École Supérieure de Pharmacie... *Lauréat... médiocritas!* comme a dit Pailleron.

♠ ♠

Trois pères pour un enfant.

L'ambition perd ces dames : elles veulent mettre tant de cordes à leur arc, qu'elles finiront par le faire casser. Etre comédienne ne leur suffit plus, elles veulent maintenant être auteur et comme Molière cumuler... Mais dame! ça ne va pas tout seul... Exemple Mlle P.l.i.e qui vient d'être appelée à la Société des Auteurs au sujet d'un petit acte signé de son nom et qui, comme les roses, ne vécut qu'un soir, celui de sa répétition générale. Ce n'est pas sa fin subite qui émut l'illustre Société, mais sa venue plus subite encore.

On racontait qu'un jeune auteur M. Yves M.r..de soumit à la gentille comédienne un vague scenario et que celle-ci, impatiente de le voir se réaliser et surtout de s'en assurer la paternité, passa le sketch avec une commande ferme à un autre auteur dont elle répète la pièce actuellement dans un théâtre du Boulevard. Ce dernier bâcla vivement une petite machine et la céda galamment à sa future interprète... Malheureusement la petite machine rata et, pour assurer ses représentations, Mlle P.l.i.e fut obligée, ô ironie des choses! d'avoir recours à l'auteur à idées originales et de reprendre subito une pièce précédente malheureusement usée par de trop nombreuses représentations. De sorte que personne n'est content ni l'auteur présumé, ni l'auteur exécuté, ni surtout l'auteur pillé!



Potins de coulisse.

Jusqu'au jour de sa répétition générale cette pièce, trop attendue, sera fertile en émotions de toutes sortes! Donnée, reprise maintes et maintes fois, on pensait la voir définitivement fixée au théâtre qui la répète depuis la rentrée, et jouée par l'artiste qui avait si vivement enlevé un rôle devenu cher à double titre? Ne s'était-elle pas chargée d'informer personnellement la précédente titulaire du changement de distribution et de la victoire qu'elle remportait?

Mais les vacances ont passé là-dessus, l'auteur a modifié son jugement... Au cours des répétitions il a vu, comparé : Il trouve les « avantages » de la jeune mère bien menus, à côté des formes trop arrondies de son fils. Et il réfléchit...

Pourquoi ne pas rendre le rôle à celle qui en avait été si brutalement dépouillée? Pourquoi même ne pas le donner à la directrice qui comptait tant sur la pièce pour ouvrir son théâtre? Elle va jouer maintenant chez le voisin; mais le rôle pour lequel elle y a été engagée n'est pas fini et elle aurait comme partenaire le plus fameux des acteurs...

Les deux maisons sont si proches l'une de l'autre que si le célèbre auteur se trompait de porte un de ces jours il ne faudrait pas s'en étonner.

♠ ♠

Leurs « dames ».

Etes-vous content du nouveau ministère? A notre goût il manque de jolies ministresses, Mme Kl..z exceptée qui apportera dans les sévères salons de la rue de Rivoli une grâce et une élégance qu'ils n'ont jamais connues.

Un moment on a espéré que Mme Deschan.l-Br.ce ferait partie de la combinaison, mais nos espoirs ont été déçus, et comme un de nos amis demandait à Mme Deschan.l pourquoi son mari n'avait pas voulu accorder sa collaboration au cabinet Briand :

— Oh! répondit-elle avec un dédain charmant, avec M. Briand il ne pouvait être question de collaboration : ce n'aurait été qu'un collage.

♠ ♠

Veillons au salut de l'État!

Au lendemain de la grrrande bataille parlementaire où M. Br.and reçut, sans broncher, la mitraille des injures socialistes, et au début de cette séance dominicale, non moins mémorable, dont M. Cr.ppi fut « le plat... du jour », le vice-président du Conseil d'État, M. Jean C.ulon, voulut pénétrer dans l'hémicycle de la Chambre.

C'est un privilège que lui confère sa haute dignité. Mais l'âge et une jambe rebelle obligent M. C.ulon à s'appuyer sur une canne et les huissiers n'eurent pas plus tôt vu ce bâton, cet instrument de sédition, qu'ils se précipitèrent comme un seul homme sur le vénérable magistrat. M. Jean C.ulon eut toutes les peines du monde à persuader les vigilants cerbères que sa canne n'était pas une arme, mais hélas! une troisième jambe...

♠ ♠

Cri du cœur!

La jolie comtesse de M... vient de perdre son mari; elle est toute en larmes et peut à peine répondre à toutes les condoléances qui lui sont adressées. Parmi les nombreux amis de la jeune veuve M. de Cl..t s'approche, la figure émue :

— Chère Madame, je prends bien part à votre chagrin... La perte d'un mari comme le vôtre...

— Ah! oui, soupire la comtesse en levant avec reconnaissance ses grands yeux que les larmes rendent plus beaux que jamais, il était bon... très bon... trop bon!... Et l'on est bien à plaindre dans un malheur comme le mien, *car on sait qui on perd et on ne sait jamais qui on retrouvera.*

Premier Numéro, Mercredi 16 Novembre

Si vous ne dépensez pas dans un an 35 francs d'objets de première nécessité, tels que linge, dentelles, chapeaux, chaussures, chocolat, liqueurs, etc...

Ne vous abonnez pas

à

·EXCELSIOR·



Mais si, comme c'est probable, vous faites ces dépenses, il ne faut pas manquer de vous abonner à EXCELSIOR *puisque les 20.000 premiers abonnements au grand journal quotidien moderne, seront remboursés, non pas par des articles démodés et dépréciés, mais bien par des objets de première nécessité, comme vous en achetez tous les jours, sortant des premières maisons de Paris, parmi lesquelles :*

Les Grands Magasins du Louvre
Chocolat Menier
Amieux Frères (Conserves)
Auricost (Montres Just)
Carlier (Coiffures de Théâtre)
La Cour Batave
Grand Marnier Liquor
Bénédictine
L'Entrepôt d'Ivry
Evian-Cachat
Chapeaux Delion
Librairie Fasquelle
Montres Omega
Pâtisserie Rumpelmayer
Parfumerie Legrand-Oriza
Pernot Frères (Biscuits)
Prunier (Poissons Frais)
Rhum Saint-James
Plume-Réservoir Swan
Etc., etc.

Voir tous les détails dans le 1er Numéro d'EXCELSIOR. — Mercredi 16 Novembre

Directeur : PIERRE LAFITTE

ABONNEMENTS { France et Belgique. Un An. 35 fr.
Etranger .. .. Un An. 70 fr.

• EXCELSIOR •
88, Avenue des Champs-Élysées, PARIS

EXCELSIOR, dans son numéro du 3 Décembre, annoncera son Concours des BIJOUX doté de 100.000 francs de Bijoux achetés chez Boucheron, la première maison de la rue de la Paix, et chez Christofle et Cie, les célèbres orfèvres



L'HALLALI

VI. — Impatiences

Sans outrer le pessimisme jusqu'à prétendre que tous les hommes approuvent la doctrine de M. le vicomte de Courpière et la pratiquent à la rigueur, l'on ne saurait nier que l'amour va bien rarement sans une arrière-pensée d'intérêt, — je ne dis pas pécuniaire. En termes plus philosophiques, il est un moyen et il n'est pas une fin, dès que les sens ou le cœur ne sont pas exclusivement en jeu, et l'on m'accordera que cette heureuse chance ne se présente pas tous les matins. Cela est naturel; moi-même qui me pique de scrupule en ces matières, et qui n'ai rien à vendre n'étant point né, je ne m'en scandalise point ; et au moment que je venais de manquer, en approchant une Allemande, à certain patriotisme de peau que j'ai fort ombrageux, de faire bon marché de mes goûts en me chargeant de ce que j'ai appelé, par politesse ou par respect humain, un Rubens, de m'exposer à toutes les incommodités qu'il faut attendre d'une maîtresse plus âgée, ardente, rêveuse comme un lied, maniaque de confidences et intarissable sur soi, enfin, brave femme, mais ennuyeuse, je n'aurais pas éprouvé de honte, je me serais même senti plus excusable, si j'avais pu me dire que je l'eusse prise, ou plutôt que je me fusse laissé prendre, par calcul et par intérêt : j'entends par intérêt de curiosité, comme le reporter galant qui en conte aux dames célèbres, afin de les pouvoir interviewer plus à son aise, sur l'oreiller. Mais les conversations infinies et inutiles que j'avais eues avec Mme Marcadieu avant l'accident ne me présageaient point que j'en dusse avoir de plus substantielles quand elle me tutoierait; et elle continua en effet de m'accabler de documents sur elle-même et ses deux premiers maris, de me refuser toute précision sur le troisième, et de remercier le Dieu complaisant qui m'avait suscité pour sa consolation, peut-être pour sa vengeance.

Je m'acquittais d'ailleurs assez mal, pour l'instant, de mon emploi d'observateur : j'étais diverti, j'étais obsédé d'une idée fixe. J'ai, en ma qualité de Français, un sentiment très vif du ridicule, qui devenait, en l'occurrence, d'autant plus vif que je soupçonnais ma complice d'y être parfaitement insensible, en sa qualité d'Allemande; et je tremblais que notre aventure, publiée par Séphora elle-même, ne devînt la fable des bureaux de rédaction. J'avais cru remarquer dès les premiers jours que Renée savait à quoi s'en tenir. Cela me dégoûtait un peu, sans plus; mais en revanche, il me semblait que je fusse mort de confusion si Maurice et Madame la marquise avaient pénétré mon secret. J'exagérais sans doute : il est des choses qu'on ne raisonne point. J'étais véritablement dans le même état d'inquiétude que ces pauvres diables qui craignent d'avoir maille à partir avec le service des mœurs, et qui gardent leur

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 41, 42, 43, 44 *et* 45.

revolver à portée de la main, pour s'en servir au premier coup de sonnette. Ce perpétuel qui-vive m'était insupportable; il avait du moins l'avantage d'accorder mon système nerveux avec celui de mes entours. Chacun, dans la maison, était oppressé par je ne sais quoi de mystérieux, d'inavouable et, qu'on me passe l'épithète, par je ne sais quoi de sexuel qui empoisonnait l'air. Je le flairais mieux, depuis que j'avais renoncé malgré moi au rôle de spectateur pour assumer celui de comparse. Moins inutiles que je n'avais cru d'abord, mes relations avec Séphora Marcadieu mettaient ma sensibilité au point. Je n'étais peut-être pas mieux informé du drame ou de la comédie qui se déroulait céans; mais les petites scènes que j'y jouais suffisaient à me donner le mouvement des autres; et j'entrais en communication avec eux, par un procédé de connaissance qui n'était pas l'intuition ni l'observation directe, que je ne saurais, au surplus, définir, et qui me paraissait infaillible parce que je l'exerçais sans faire intervenir aucune de mes facultés personnelles et dépendantes de ma volonté.

Marcadieu fut celui de mes sujets sur qui je fis d'abord plus de découvertes, et je m'en félicitai. Il s'était mis soudain à la besogne, et sans fatigue apparente, sans effort, il fournissait une somme de travail considérable. Il venait d'entamer sa campagne, pour diverses raisons : à savoir qu'il avait maintenant toutes ses pièces en main, que l'époque des élections générales approchait, et que c'était aussi la fin de l'année, où il faut faire un peu d'esbroufe pour récolter de nouveaux abonnements; mais la principale raison est qu'il n'en pouvait mais de ne rien faire, étant ce qu'on appelle, à l'École normale d'où il sortait, un grand bûcheron. Le travail quotidien est la seule règle d'hygiène à laquelle ces sortes de gens ne peuvent manquer impunément. Ils s'ennuient dès qu'ils se reposent, ils font de la neurasthénie, ils aspirent à la fin des vacances.

Malgré cet appétit de penser, et bien qu'il consacrât à écrire la majeure partie de son temps, je sentais bien que c'était un homme « tout ventre » comme dit naïvement le vieil Amyot, « et ce qu'il y a au-dessous du ventre ». Toute sa personne, depuis l'habitude physique jusqu'au moral, et non seulement ses vices, mais ses qualités les plus hautes, et même les intellectuelles, s'expliquaient par le délire sans trêve et l'aberration des sens. Tranchons le mot, et qu'on me pardonne ce langage de faits divers : je voyais en lui, essentiellement, un « satyre », et j'imputais à sa faculté d'homme son énergie, son goût de l'action, de la lutte, du risque, son imagination téméraire, ce qu'il pouvait avoir de talent; j'imputais à ses abus et à sa mauvaise conscience ses hésitations fréquentes, ses reculs, ses brusques accès de lâcheté, qui étaient comme des arrêts du cœur.

J'observais, lorsque je passais par son bureau, qu'il avait, même au plus fort de son travail, une façon inquiète et précaire d'être assis, comme si, toujours, il eût été sur le point de se lever pour aller, à l'improviste, — mettons : jeter sa gourme, — et retourner, après cela, à son écriture. Il me faisait penser à cet empereur romain, qui, à table, faisait signe à l'une des femmes présentes de passer dans la pièce voisine, l'y allait rejoindre, et reprenait ensuite son dîner. Oui, Marcadieu me faisait penser aux Césars, aux premiers Césars, qui furent certes des hommes actifs et supérieurs, mais atteints, si l'on en croit Suétone et les autres, d'érotomanie, qui, sans amoindrir leur intelligence, y ajoutait des caractères singuliers. Je voulais trouver les traces de cette préoccupation dans les articles où deux fois par semaine il invectivait contre la famille Escurolles. Comme je ne suis du parti que par raccroc, le fond même de ces articles me laissait indifférent : je les étudiais en médecin aliéniste, pour qui toute page écrite est un document de psychologie.

J'y relevais d'abord un pédantisme qui passait de beaucoup la commune morgue normalienne, une affectation de professer, et de prononcer les moindres choses *ex cathedra*, un snobisme des idées générales. Les esprits mesurés et sains ne guindent pas les sujets terre à terre, et il y a déjà de la folie des grandeurs dans un certain luxe de style. Marcadieu dédaignait l'actualité, et, jusque dans la polémique, il prétendait faire de l'histoire. Il se disait élève de Taine, et il savait encore moins que Taine brider la chimère métaphysique. J'ai dit ailleurs qu'il attribuait à la maçonnerie tous les soubresauts de l'histoire contemporaine, et qu'il se croyait, qu'il se proclamait d'avance, victime du pouvoir occulte. Quand il écrivait de la secte, c'était avec tremblement et défi, avec la soif, l'orgueil, la certitude et la terreur du martyre : il avait aussi le délire de la persécution, sous une forme mystique. Il affichait avec cela un positivisme qui est de bon ton, depuis que les catholiques ont adopté Auguste Comte. Il intitulait sa série d'articles contre les Escurolles : *Histoire d'une famille sous les trois républiques*, plaisante rencontre par à peu près avec Zola qu'il haïssait naturellement. Mais il contait cette histoire des trois républiques et d'une famille d'aujourd'hui avec autant de fantaisie que Michelet (qu'il ne prisait guère non plus), conta celle de Louis XIV. De Michelet aussi, cette syntaxe hachée; point de Michelet historien, de Michelet vieux, ami des femmes. Ses courtes phrases, la plupart sans verbe, avaient une trépidation sensuelle, impuissante, sénile. Mais ce qui trahissait plus que tout ses dessous d'âme suspects, c'était sa façon de manier l'injure. Il ne la lançait pas, il ne la fulminait pas joyeusement comme les grands pamphlétaires du seizième siècle, il n'avait pas l'esprit du dix-huitième, ni même la grossièreté brute et saine des polémistes contemporains. Il jouissait de nuire, de faire du mal, il goûtait les larmes, le sang et le pus qu'il faisait couler, il était cruel sincèrement : il était sadique. Parmi l'ample moisson d'ordures que ses adversaires lui offraient, il choisissait toujours celles que j'avais remarqué dès le premier jour qu'on pouvait retorquer contre lui, s'il fallait en croire son abominable réputation. Il faisait exprès de se hasarder, de se compromettre; et ceci était encore du sadisme, du plus raffiné, du sadisme envers soi-même. Il était sadique de la façon que Narcisse aurait pu l'être, si Narcisse avait relevé de cruauté meurtrière son fade amour de soi.

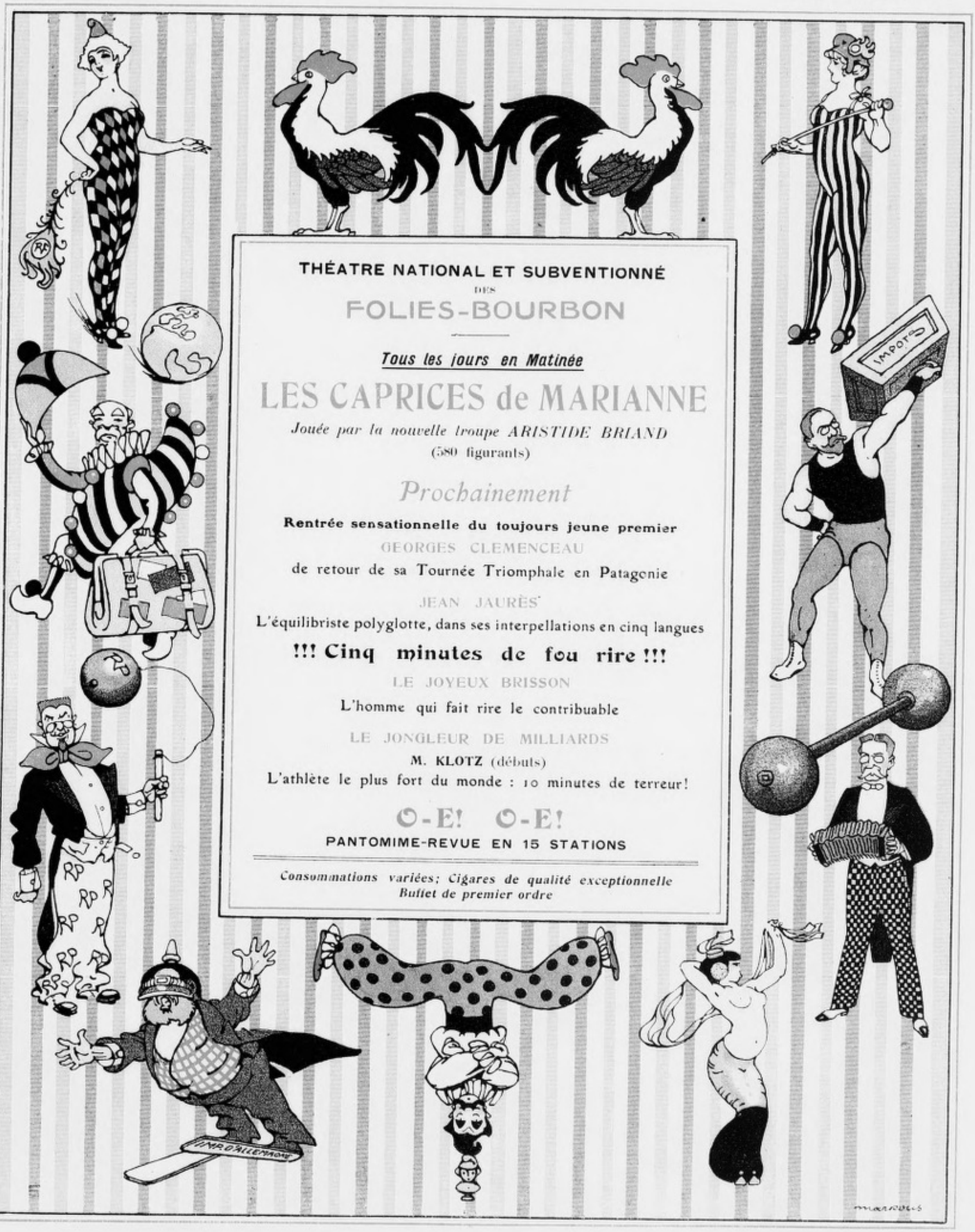
Je ne doutais point que M. le vicomte de Courpière n'aperçût tout comme moi cette espèce de suicide que semblait préparer Marcadieu, et je m'expliquais ainsi son inaction : il n'avait qu'à laisser faire, il ne jugeait donc pas à propos d'intervenir. Je ne l'approuvais pas entièrement sur ce point. Il est patient comme l'Église et pour le même motif : sans avoir, comme elle, l'éternité à sa disposition, il finit toujours par avoir le dernier. Mais, en attendant, et il pouvait attendre longtemps, sa situation entre lady Ventnor et Marcadieu était singulièrement paradoxale et périlleuse. Même en profitant, plus qu'il ne l'eût souhaité peut-être, de l'incendie que Marcadieu avait rallumé, — dirai-je : au cœur? — de la marquise, il ne pouvait point s'abuser sur la véritable destination des faveurs qu'il arrêtait au passage. C'était là une substitution de personnes peu flatteuse et fort inquiétante; car s'il n'était quant à présent que moralement supplanté, il risquait fort de l'être un jour ou l'autre effectivement. Je craignais aussi que l'âge n'eût un peu amorti cette faculté si précieuse qu'il avait jadis, d'user de toutes les femmes avec une égale indifférence, mais d'y être toujours prêt. Enfin je m'étonnais qu'un homme dont l'habitude plus essentielle est de faire travailler autrui pour soi, se résignât de si bonne grâce à satisfaire une femme pour le compte d'autrui.

Mais ce qui m'étonnait plus encore était qu'il ne tirât de Renée aucun parti. J'étais bien sûr que le premier jour il avait médité de s'emparer d'elle, pour en user comme d'un otage contre le beau-père. Il croit à la Providence, mais il a toujours pratiqué l'adage : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Pourquoi tarder? Renée s'offrait toujours. Pourquoi affectait-il à son égard une froideur hostile? Elle s'en irritait, elle me l'avait presque dit en propres termes.

Brusquement, il parut se résoudre. Elle cessa d'être à ses yeux comme si elle n'était pas. Il devint bienveillant et à la fois paternel. J'imagine qu'il ne se donna point la peine de ménager ce changement. Il trouve bas de justifier ses actes, et tient à faire voir qu'il ne connaît de loi ou de convenance que

NOUVEAU PROGRAMME

Dessin de Markous.



son bon plaisir. S'il eût préparé son effet, je l'aurais sans doute remarqué. Au lieu que j'eus la surprise de les trouver tous deux en grande conversation, un jour que j'entrai sans crier gare dans son bureau pour lui soumettre des épreuves. Leur attitude était significative : M. de Courpière était resté assis, dans son fauteuil, et Renée était debout, tout contre lui, comme une petite fille, comme une petite fille déjà trop grande qui aurait bien envie de se mettre sur les genoux d'une plus grande personne, et qui n'ose pas.

L'avait-il appelée? A moins qu'elle ne fût venue d'elle-même le forcer dans son retranchement et qu'il ne se fût laissé faire. Je n'en sais rien, et je ne sais pas davantage ce qu'ils pouvaient bien se dire; mais il importe peu, leurs physionomies étaient parlantes. M. de Courpière souriait avec bonté, Renée était radieuse, timide avec malice, avec impudence, à la façon des enfants gâtés qui feignent d'oser à peine demander ce qu'ils sont bien sûrs d'obtenir. M. de Courpière s'était fait prier pour la forme, et venait, quand j'ouvris la porte, de lui accorder je ne sais pas, au reste, quoi. Ils ne me firent pas l'honneur de me le dire, mais ils ne firent pas non plus les mystérieux. Mon entrée subite ne parut point les importuner. Ils semblaient même heureux d'avoir un témoin. Renée me lança un regard plein de gratitude que je ne pensais point mériter; puis elle se sauva en riant.

— Que veux-tu? me dit tranquillement M. de Courpière.

— Et Renée, dis-je, que te voulait-elle?

(Car il ne faisait point de mystère, mais il ne semblait pas disposé à me faire des confidences, et je n'aime point cela).

Maurice ne me reprocha pas cette question indiscrète. Non sans doute qu'il l'excusât, mais il ne voulait pas avoir l'air d'attacher de l'importance à ce qui venait de se passer entre Renée et lui.

Il me dit assez négligemment :

— C'est aujourd'hui la fête de cette jeune personne. Elle venait m'inviter à souper ce soir avec toute la bande.

Je remarquai avec aigreur qu'il est bizarre qu'une jeune fille invite des hommes à faire la fête parce que c'est sa fête.

— Oui, repartit avec indifférence M. de Courpière, c'est drôle.

L'approbation de M. de Courpière n'embellit point mon humeur, et je lui débitai toutes les aimables hypothèses que je faisais sur ces soupers quotidiens, les manigances de lord Ventnor et les complaisances des parents. Cela ne parut guère le troubler. Alors je lui demandai :

— Tu iras?

— Oui, dit-il, pouvais-je lui refuser cela, à cette enfant? Nous irons.

— Comment? m'écriai-je. Moi aussi? (Je n'en avais jamais douté.)

Il me répondit :

— Non. Moi et la marquise. Il n'a pas été question de toi. Je ne sais pas si tu es invité.

— Je ne m'en soucie pas, répondis-je, furieux.

Je quittai aussitôt Maurice et grimpai chez les Marcadieu. J'eus l'imprudence de faire irruption dans la chambre de Séphora, qui venait justement de rentrer. Elle ne hait point ces façons, elle jeta un cri de joie. Mais quand elle vit ma figure à l'envers, elle pensa devenir folle. Elle me demanda, avec une tendre sollicitude, ce que j'avais. Je lui répondis stupidement que je n'avais rien, car cela m'était bien égal, mais que je le trouvais raide. Elle n'entendit naturellement rien à ce galimatias et me pressa de questions. Je lui répondis, en la tutoyant par mégarde :

— Je trouve raide que tu invites tout le monde à souper pour la fête de ta fille, excepté moi.

Elle jeta un second cri de joie et m'assura qu'elle mourait d'envie, depuis des semaines, de m'inviter à ces petites fêtes où, sans moi, elle s'assommait.

— Je n'ai jamais osé! Tu es si drôle!

Elle me remercia avec effusion de la mauvaise humeur que je daignais lui témoigner, et se mit à rire de contentement. Mes nerfs se détendirent, je ris comme elle; j'étais un peu honteux de ma colère et de ma puérilité. Heureusement, Séphora n'était point femme à se formaliser de la puérilité d'autrui : dès qu'on lui en donnait l'exemple, elle le suivait et passait aussitôt la mesure. Sur ce, Marcadieu entra dans la chambre sans plus de cérémonies que moi précédemment; mais, de sapart, le sans-gêne était plus concevable. Nous étions trop naïvement gais, Mme Marcadieu et moi, pour éveiller la méfiance. Le mari ne s'étonna pas même de ma présence et se mit d'abord à notre diapason.

Je ne raconterais pas si curieusement cette petite scène, dont le détail paraît, à première vue, bien oiseux, si elle n'avait eu pour conséquence de modifier en deux minutes le protocole que Marcadieu et moi avions jusqu'alors réciproquement observé. Nous quittâmes, sans même y prendre garde, le ton correct, officiel, pour adopter celui du plus aimable abandon, comme il sied à deux hommes qui se rencontrent dans la chambre d'une femme, dont l'un, au fait, est le mari, et l'autre l'amant. Mais ce changement, de pure forme, correspondait à une modification, bien autrement profonde et importante, de ma sensibilité.

Je ne crois jamais, de parti pris, à chacune des infamies que l'on raconte d'un individu, mais je crois à l'ensemble, je crois à sa réputation. J'ai noté ailleurs que presque tous les faits qu'allèguent les nouvellistes mondains sont controuvés, et la morale qu'ils en tirent (si j'ose m'exprimer ainsi) merveilleusement juste. Il s'ensuivait que je n'aurais condamné Marcadieu pour aucun des crimes ou délits qui lui étaient reprochés, mais qu'il m'inspirait une répulsion et, par moments, une peur folle. Je ne saurais mieux comparer cette peur qu'à celle des tout jeunes gens qui rôdent des heures entières devant certaines portes entrebâillées, et soudain se sauvent à toutes jambes. Cet homme mal famé m'attirait et me repoussait précisément comme le mauvais lieu. Je ne saurais dire que je ne rôdais pas autour de lui, mais dès que je sentais qu'il allait se familiariser avec moi, je m'esquivais. Je ne m'esquivai point cette fois, je franchis le seuil infâme. J'étais confus et j'étais fier d'avoir vaincu ma timidité; le cœur me battait comme au novice qui, après tant de soirées perdues, enfin pousse la porte, et entre.

J'allais savoir, aujourd'hui même, dans quelques heures, ce que faisaient durant leurs nuits de fête, lord Ventnor, les Marcadieu, toute la bande! J'allais être initié au mystère. J'allais prendre part à l'orgie, à l'orgie parisienne, probablement même romaine. Je ne pouvais pas croire à mon bonheur, et je piaffais. Il ne me souvient pas que même à l'âge heureux où l'excès des forces se dépense en cris inutiles, en gambades, l'attente d'aucune partie de plaisir m'ait jamais agité à ce point. Ma curiosité m'étouffait. Je souffrais de ne pas me communiquer. Je n'avais rien à dire aux Marcadieu, je ne pouvais retourner auprès de M. Courpière, que je n'eusse point trouvé à l'unisson. J'eus l'idée de rendre visite à Mme la marquise de Ventnor, que je n'allais plus jamais voir à domicile depuis que je la voyais au journal à tout heure.

Je comptais avoir avec elle un tête-à-tête, une de ces conversations de naguère qu'elle ne m'accordait plus depuis qu'elle avait achevé le récit de sa vie antérieure; je comptais au moins y respirer, y flairer, en attendant ce soir, les parfums de Suburre. Je connais bien lady Ventnor, et je vis du premier coup d'œil qu'elle était aussi impatiente que moi, et curieuse des mystères que nous allions enfin pénétrer. Mais il fallut renoncer aux apartés et aux confidences, car le salon était plein de vieilles gens; et l'on y parlait bien de Rome, mais pas précisément de Suburre. On s'attendrissait sur une encyclique du Pape, relative à l'âge de discrétion, et lady Ventnor, selon son habitude de ne rien savoir et d'interroger, se faisait énumérer par un septuagénaire tout ce que les enfants deviennent capables de discerner vers cinq ou six ans.

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT.



LA VÉRITÉ SUR L'ALGÉRIE

Court aperçu historique. — On appelle Algérie un vaste territoire conquis par M. Jonnart, député du Pas-de-Calais.

Ce pays a toute une histoire qu'il nous serait facile de retracer ici si nous la savions. Il nous suffira de rappeler qu'un ancien gouverneur général de l'Algérie, nommé Abd-el-Kader, eut, il y a quelque temps déjà, d'assez vifs démêlés avec un brave militaire, Bugeaud. Cet officier qui ne chassait pas que la casquette, comme pourrait le laisser croire le refrain bien connu, mit Abd-el-Kader knock-out, dans un grand combat en vingt rounds.

Soixante ans plus tard, deux Arabes, Sidi ben Régis et Sidi ben Drumont, tentèrent un immense soulèvement en Algérie mais les rebelles furent vite écrasés par les armées du général Lépine, un courageux officier de paix qui devait gagner son bâton blanc de maréchal au cours de l'expédition qu'il conduisit, ensuite, dans le massif escarpé du Parisis.

Renseignements généraux.— La pacification de l'Algérie est chose accomplie de nos jours et les touristes peuvent s'aventurer sans crainte dans ce beau pays. Ils devront toutefois se défier des lions et des tigres et ne pas trop s'approcher de leurs cages dans les ménageries qu'ils visiteront. La prudence leur commandera de se munir de poudre et de balles. Comme poudre, c'est celle de pyrèthre qui possède, en Afrique, la plus grande puissance de déflagration. Comme balles, les balles de coton s'imposent, avec lesquelles on pourra rembourrer les matelas des hôtels, garnis tous de ce mauvais crin végétal obtenu avec les noyaux de pêche agglomérés.



Les Arabes sont des cavaliers consommés.

Au point de vue monétaire, les touristes devront faire très attention et ne porter sur eux que des pièces d'argent *absolument neuves* et vierges de la moindre souillure. Les Arabes, dont on connaît les extraordinaires habitudes de propreté, refusent énergiquement toutes les monnaies d'une tenue un peu négligée. Ils ont une façon un peu singulière de vérifier la monnaie : ils s'emparent de la pièce qu'on leur tend et filent avec à toute allure. Ils courent simplement à l'endroit le plus proche où se trouve une table de marbre sur laquelle ils puissent faire résonner la pièce — et pour peu que l'on soit dans le désert, cette formalité est assez longue. Si la pièce rend un son agréable à l'oreille, ils la gardent et on ne les revoit plus. Mais on n'a aucune crainte à avoir si la pièce est mauvaise : ils la rapportent aussitôt.

Folklore. — Il est absolument indispensable de connaître la langue arabe. Cette langue est, heureusement, très facile à apprendre, son vocabulaire étant des plus restreints. Voici quelques mots essentiels : *balek*, *soldi*, *kaoua*, *bara*.

Quand on rencontre un jeune Arabe, la coutume veut qu'on lui dise : *balek*, banale formule de politesse qui signifie : « Fiche-moi le camp. »

Les jeunes Arabes sont pourtant d'une exquise civilité. Ils ne passeront jamais devant un étranger sans le saluer d'un : *Soldi*, tout à fait avenant. Ce terme veut dire : « Donne-moi un sou ». Quand on leur refuse ce petit service, ils relèvent leur court burnous, d'un geste assez cavalier.

Les exquises évaporées de la rue Barberousse à Alger et les



Un marché arabe

UNE CHASSE A COURRE

Dessins de H. de la Nézière.

TELLE QU'ON L'ESPÈRE :



Au Rendez-vous



L'Attaque



Le Lancer



Bien Aller



Quelques obstacles agréables



Des Paysans affables



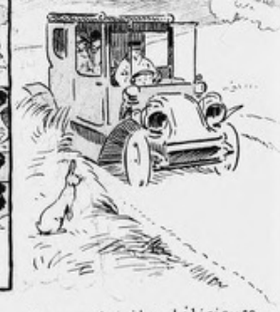
Le débucher à travers de riantes prairies



Les populations admirent les élégants cavaliers



Tout le monde à l'Hallali

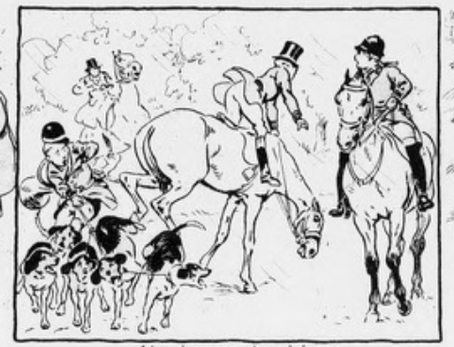


Une retraite délicieuse et rapide

TELLE QU'ELLE EST EN RÉALITÉ :



Rien au Rapport !



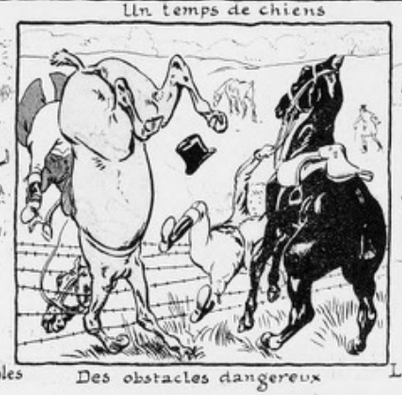
Un temps de chiens



Le lancer se fait attendre...



Les défauts sont interminables



Des obstacles dangereux



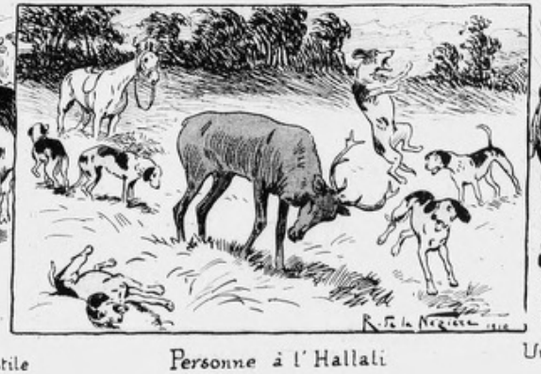
L'accueil des indigènes n'a rien d'écossais



Un débucher ignoble à travers des terres labourées



L'espèce bovine est hostile



Personne à l'Hallali



Une retraite sous la pluie et d'une longueur mortelle



Les Cireurs.

suaves Ouled-Naïls de Biskra prononcent généralement cette phrase quasi-sacramentelle : *Doune-moi encoure une franc*, ce qui signifie, paraît-il : *Je veux toute ton âme* !

Détails pratiques. — Les hôtels d'Algérie sont excellents, d'habitude, et du dernier confort ancien. Les repas y sont d'une grande variété. Pour mes lectrices, je copie ces quelques menus qui pourront certainement leur donner de bonnes idées :

DIMANCHE	MERCREDI
Courgettes frites Gigot	Poitrine de mouton Courges farcies
LUNDI	JEUDI
Côtelettes de mouton Courges frites	Courgettes frites Pieds de mouton
MARDI	VENDREDI
Tête de mouton frite Courges au beurre	Côtelettes de mouton Haricots verts

SAMEDI
Courgettes frites
Ragoût de mouton

Les hôteliers font, paraît-il, une réduction au touriste qui s'engage à séjourner huit jours pleins chez eux. Ils ont ainsi le temps de lui faire manger le mouton tout entier.

Le plat national des Arabes, c'est le couscouss, délicieux mets composé de semoule, de mouton et d'épices. Ce plat, extrêmement pimenté, ne saurait être trop recommandé aux jeunes couples légèrement songeurs.

Moyens de transports. — Ils sont nombreux en Algérie. Il y a d'abord le chemin de fer. Les trains y sont luxueux et véloces. Les gares y offrent un aspect tout particulier. Elles tiennent lieu de square et de place publique.

Chaque jour, à l'heure ravissante du crépuscule, les populations s'y rassemblent et, mollement allongées sur les rails, elles écoutent les vieilles légendes que leur content le chef de station ou le gendarme. De temps en temps, — mais très rarement, — un train siffle, qui voudrait bien passer. Hélas ! qui l'entend !...

Les diligences sont aussi mollement suspendues qu'entretenues avec soin. L'intérieur en est assez banal, mais l'impériale est extrêmement curieuse. C'est toute une série de grandes tentes plantées dans les bagages des voyageurs. On dirait la foire sur un mail, — et même sur un mail-coach.

Les diligences vont très lentement. D'où l'expression : *faire diligence*, ce qui, en langage administratif, signifie qu'on ne va rien faire du tout.

Le mulet est un mode de locomotion un peu fatigant, mais très usité. C'est le meilleur moyen d'emporter des vivres avec soi, car, en cas de disette, on peut tirer d'un bon mulet cent soixante-quatorze mètres de saucisson premier choix.

Le chameau est un coursier rapide et fier, d'un relief saisissant. Quand on en voit se profiler un sur les sables ardents du Sahara, on dirait une ronde-bosse. Par exemple, on ne saurait compter sur sa sobriété qui est pure légende. C'est un animal, au contraire, très vorace et les noctambules le savent bien.

Flore et faune. — La végétation de l'Algérie est aussi riche que variée ; les principales plantes du pays sont le lentisque, la courgette, le figuier de barbarie, le palmier et le géranium.

Quant à la faune, elle est extrêmement curieuse. La puce vient au premier rang. D'après la dernière statistique publiée par M. Levasseur, le distingué directeur du Collège de France, on a tué l'an passé, en Algérie, 7.563.900.000.102 puces. La sauterelle vient tout de suite après la puce pour un total de 85 milliards. Le chameau et le mulet y sont aussi très nombreux. Quant au lion, on en a tué un en 1873, par accident. De 1873 à 1910, il y a trente-sept ans : en divisant le chiffre 1 par le chiffre 37, on obtiendra donc le total des lions d'Algérie.



Le vrai chasseur d'Afrique est le chasseur de café.

Anthropologie. — La race algérienne est infiniment intéressante. Elle est dolichocéphale ; elle est bien d'autres choses encore.

L'Arabe, dont les origines remontent à une si haute antiquité que ce serait pure folie d'entraîner nos lecteurs dans une telle ascension, offre une particularité saisissante : il change de peau vers l'âge de quinze ans.

On sait que l'Arabe vient au monde avec une boîte de cirage et qu'à peine âgé d'un mois il sait déjà dire : « *Cirer* ! » comme papa. Il cire à la « moude de Pâlis », c'est-à-dire, sans doute, à la mode de Paris.

Vers les quinze ans, l'Arabe se transforme subitement. Il abandonne sa boîte et ses brosses et devient marchand de cornes de gazelles ou guide du désert. Il prend alors une mine grave et un long burnous. C'est un monsieur. On appelle guide du désert, l'Arabe qui voudrait bien se faire une idée du Sahara. Alors, il propose à tous les étrangers de les y emmener faire un tour. Mais, généralement, les guides du désert ne conduisent les touristes que dans certaines petites rues étroites des cités. Et à Dieu ne plaise que nous insistions !

L'Arabe femelle vient au monde avec des petits anneaux dans les oreilles, de gracieux tatouages sur le bout du nez et de fortes aptitudes pour la danse du ventre. Elle naît, en somme, belle Fatma, ce qui n'est pas déjà si bête !

MAURICE PRAX.

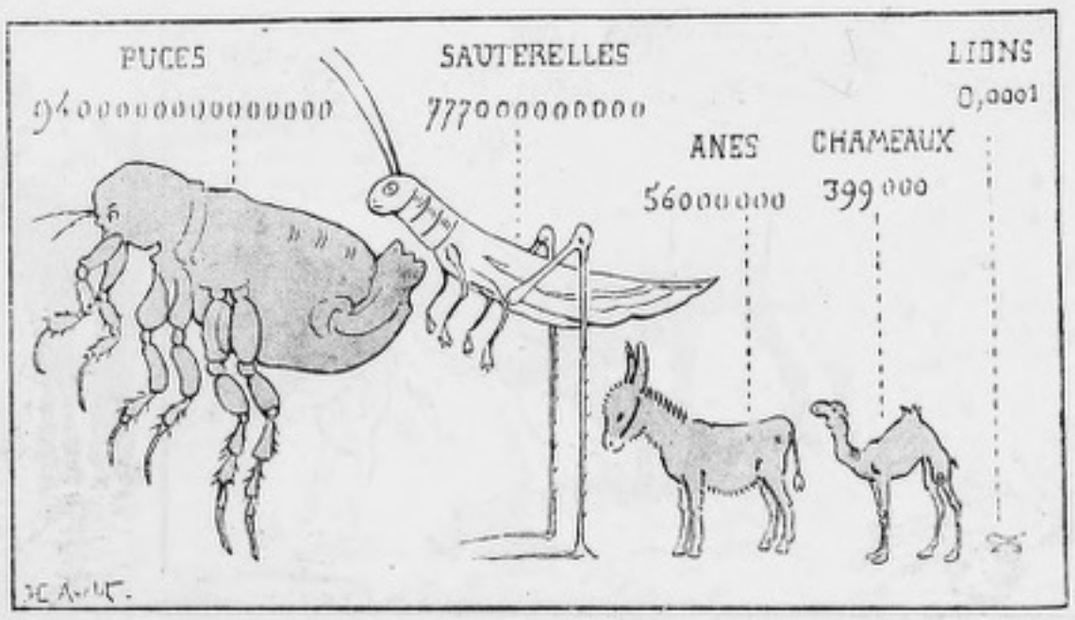


Tableau statistique et synoptique de la faune algérienne.

PETITS BLEUS

A Monsieur le Ministre de la Justice
Place Vendôme.

Vous me demandez, mon cher successeur, si je n'ai pas emporté par mégarde dans le déménagement le glaive et les balances. On vous a induit en erreur ; ces instruments doivent être au musée du Louvre dans la vitrine même où l'on conserve la couronne de Saint-Louis. En tous cas je puis assurer que je ne les ai jamais vus durant mon ministère ; j'aurais du reste été bien embarrassé de me servir de ces outils d'une précision moyen-âgeuse. Vous le seriez aussi, mon cher collègue. Votre ami Briand vous expliquera pourquoi bien mieux que je ne pourrais le faire.

A vous bien amicalement.

BARTHOU.

A Madame Dominique Chapin,
concierge au ministère du Travail.

Chère Madame,

Je vous serais reconnaissant de vouloir bien jeter un dernier coup d'œil dans tout l'appartement, particulièrement dans les placards du cabinet de toilette. On m'apportait tant d'échantillons, tant de produits prélevés par les inspecteurs du travail, qu'il se pourrait fort bien que vous trouvassiez quelques objets dont la nature pourrait paraître étrange à un nouveau venu mal instruit encore de sa profession nouvelle : une voilette par exemple, une boîte de poudre de riz ou un crochet à bottine. Faites un paquet de toutes ces petites choses et ayez l'amabilité de les porter à mon domicile.

Recevez, Madame, mes meilleures civilités.

VIVIANI.

P.-S. — Je me demande si, en partant l'autre soir, j'ai bien éteint toutes les lumières. J'ai toujours peur d'en laisser une allumée : c'est une idée fixe.

A M. Gabriel Refau, directeur du Cabinet du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

J'envoie ce mot, cher Monsieur, en même temps qu'un commissionnaire et qu'une voiture à bras. Veuillez remettre au premier pour qu'il l'installe dans l'autre, le superbe tableau de mon ami Chocarne-Moreau qui orne mon ex-chambre à coucher. Je ne saurais vous recommander trop de précaution pour le maniement de ce chef-d'œuvre qui, chaque matin à mon réveil, me rappelait si plaisamment que j'étais le grand maître du bon goût français. Ce marmiton qui jette le goupillon d'un enfant de chœur à la tête d'un ramoneur est une de ces compositions vraiment délicates et spirituellement gauloises qui reposent des éternelles bondieuseries à la Puvis de Chavannes et des tartines de couleurs où se complait maintenant le pauvre Beaumetz.

Quand je pense qu'il a fallu que je parvienne au pouvoir pour que cet excellent génie reçoive le ruban rouge !

Excusez mon emballement, cher Monsieur, et croyez-moi bien votre tout dévoué,

DOUMERGUE

A Monsieur Brosse, bibliothécaire au ministère des Colonies
rue Oudinot.

Mon cher Brosse,

Je crois bien avoir laissé dans la bibliothèque du ministère mon atlas, le petit atlas Colin, élémentaire. J'y tiens beaucoup. Les possessions françaises y sont marquées en rouge. C'est le seul où je m'y reconnaisse bien clairement. Vous savez à quel point les autres sont compliqués ; on y confond toujours le Sénégal avec la Sénégambie et le Tonkin avec l'Annam. Faites-le-moi porter le plus vite possible par un planton, car je prépare un grand discours sur l'œuvre que j'ai accomplie.

J'avais un pharmacien comme prédécesseur ; j'en ai un autre comme successeur ! En quelles mains incompétentes se plaît-on à livrer nos magnifiques colonies ! Pauvre France !

Enfin, cher Monsieur Brosse, je compte sur vous et vous prie de me croire votre sincèrement dévoué.

TROUILLOT.

A Monsieur Piedalouette, huissier au Cabinet,
ministère des Travaux publics.

Merci, mon cher Piedalouette. Mais je n'ai pas *oublié*, ainsi que vous semblez le croire, mon veston d'alpaga, non plus que mon parapluie à manche d'amourette. Je sais où ils sont ; je les ai laissés intentionnellement dans le petit placard à gauche. Ne les déplacez pas. Je les retrouverai bientôt, allez ! — et vous aussi, mon brave.

Croyez-moi, ce ne sont que de petites vacances que je prends là et vous ne tarderez pas à me voir reparaître à la maison avec le portefeuille, le gros !

Supprimer l'exercice de la grève aux fonctionnaires ?... Allons donc ! Mais c'est le moyen unique qui reste à l'État de flanquer légalement à la porte deux ou trois cent mille budgétivores et de remettre à flot les finances.

Et puis, c'est la seule ressource pour donner de l'avancement aux vrais travailleurs, aux fidèles... Réfléchissez à cela, Piedalouette, et dites-le de ma part à tous vos amis.

Je vous serre fraternellement la main. A bientôt.

MILLERAND.

A Monsieur Bridou, chef de bureau des subsistances de la flotte armée, ministère de la Marine.

Monsieur le chef de bureau,

Je vous rappelle que la maison Clavecin-Rougeol a promis de livrer cette semaine un modèle de gamelle à triple déclanchement, en aluminium pur : premier déclanchement, la soupe ; deuxième déclanchement, le bœuf ; troisième déclanchement, le dessert et le café. Désireux de laisser à notre vaillante marine un témoignage de mon indéfectible sollicitude, je souhaite de voir attribuer à cette gamelle le nom de *Chéronne*. Aussi, vous serai-je obligé, Monsieur le chef de bureau, de me prévenir, *le premier*, de la livraison de l'instrument en question.

CHÉRON.

NOUVELLES DE LA PROVINCE



BERNARD
B. DE MONVEL

Réflexion faite, j'aimerais mieux me raser moi-même et chez moi. Mais, comme on dit, j'ai des sentiments et le barbier de la rue Emile-Loubet (ainsi nommée du nom d'un de nos grands hommes) témoigne toujours une joie si vive à mon approche, il me réserve un accueil à la fois si déférent et chaleureux, il m'accable de tant de prévenances, de paroles mielleuses, de flatteries grossières que je ne puis en conscience rester sourd à ses invites. Non, vraiment, impossible de ne point m'arrêter à sa porte !...

Le barbier de la rue Loubet habite une étroite boutique peinte en bleu dont l'intérieur est orné d'images de tous les genres et

Dessin de Fabiano

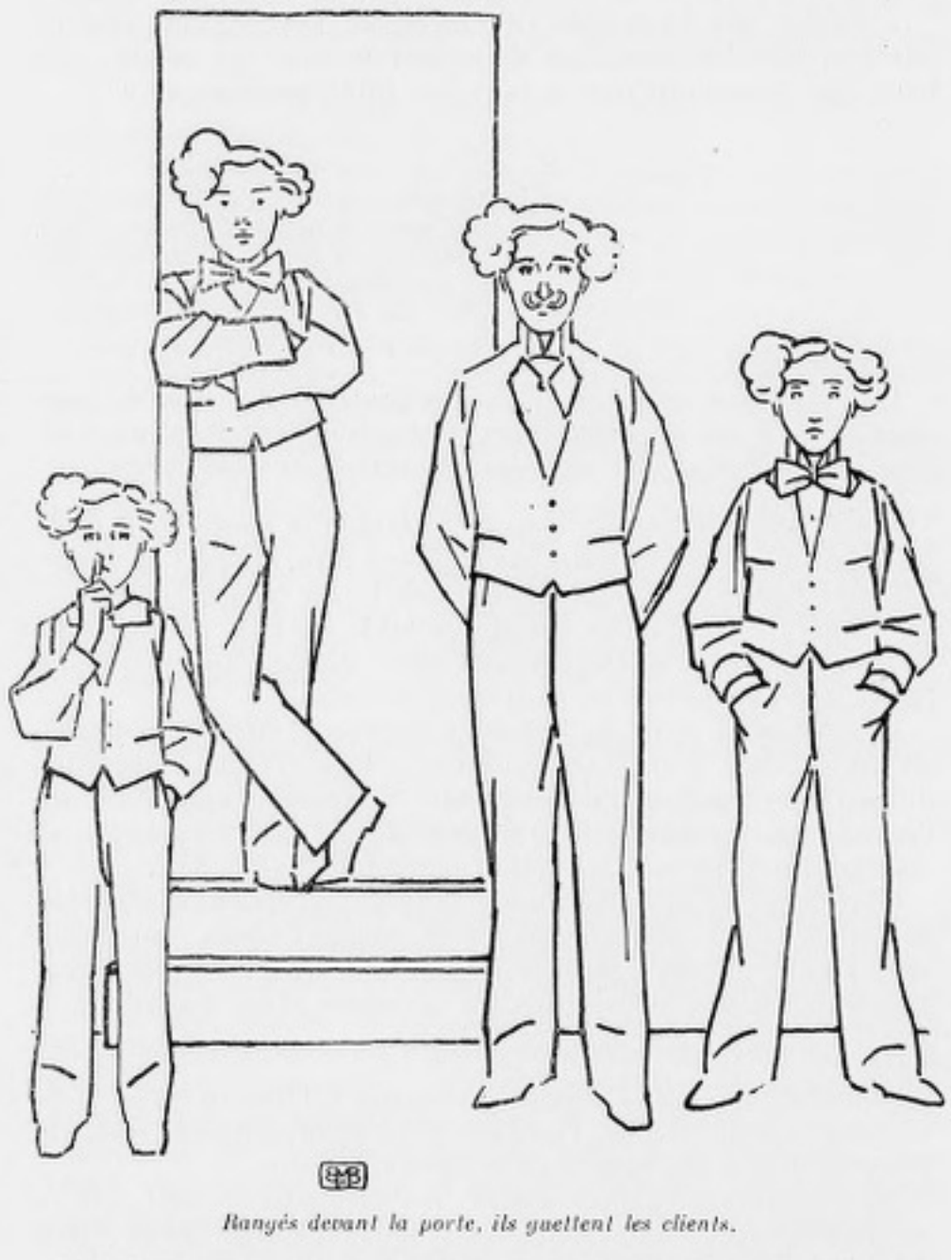
LES AMANTS CÉLÈBRES



HÉLÈNE ET PÂRIS *ou* UN MÉNAGE A TROIE

de toutes les époques. On y voit sur les murs des réclames pour savons et cosmétiques, des certificats d'aptitude, des mèches de cheveux sous verre et dans les coins, oubliées, passées, jaunies, de vieilles gravures d'Epinal, évoquant le souvenir de princes déchus. Ici, le portrait de Charles X, côte à côte avec celui de son fils, le duc d'Angoulême; ailleurs, le roi-citoyen entouré de sa nombreuse famille; plus loin Napoléon III recevant une délégation de rosières venues pour lui présenter leurs vœux. Ces rosières sont couronnées de fleurs; elles ont des yeux de gazelles, des cols de cygne et de monstrueuses crinolines. Enfin, il y a çà et là quelques images d'un tour plus grivois où, vêtus comme on l'était sous Louis-Philippe, des élégants lutinent de jeunes beautés. Au bas, on lit ces légendes : « Finissez, Monsieur, je ne veux pas! » ou bien : « Allez-vous encore recommencer? »

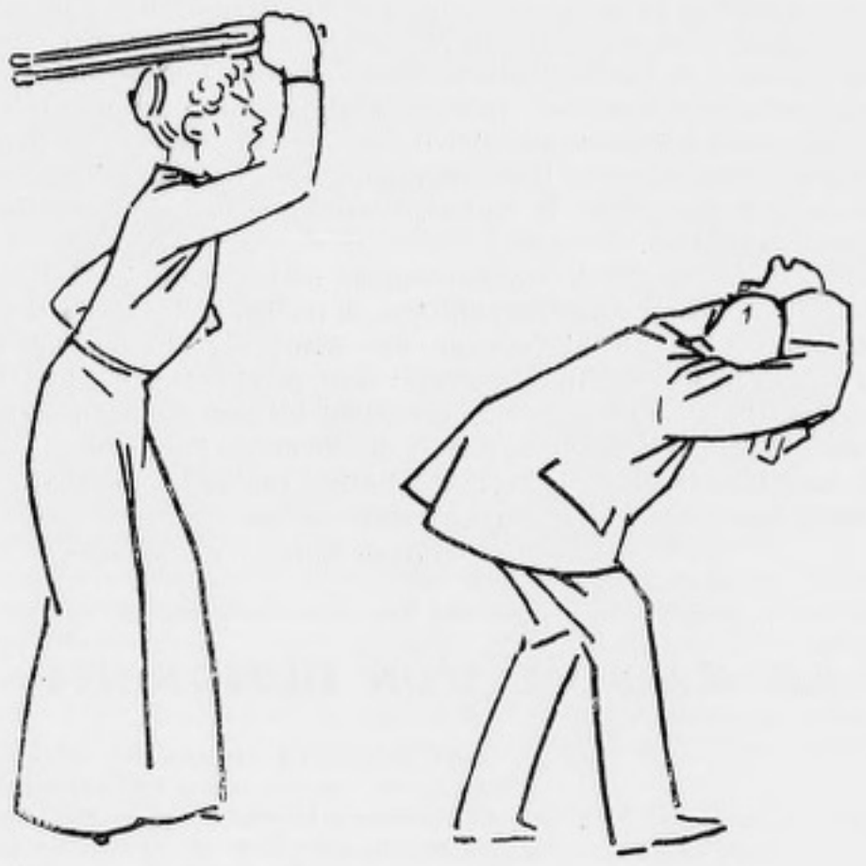
Comment ne pas faire halte chez le barbier de la rue Loubet?



Rangés devant la porte, ils guettent les clients.

Mais la boutique n'est rien. Il faut voir le barbier lui-même ou, mieux, il faut observer sa chevelure qui est abondante et disposée suivant les règles de l'art. Divisés par une raie centrale qui part de la nuque pour aboutir au front, ses cheveux restent soumis d'abord à la discipline la plus stricte. Soigneusement aplatis, lustrés, collés ensemble, ils offrent une surface égale et brillante, comparable à celle d'un miroir. Bientôt cependant, à mesure qu'ils s'éloignent de la raie médiane, on les voit qui se rebellent, qui ondulent, se dressent, frisent, moutonnent, pour, en fin de compte, ne plus former de chaque côté de la tête que deux grosses touffes, deux grosses boules jumelles, semblables à deux choux-fleurs de taille moyenne. C'est charmant. D'autant plus que mon coiffeur est pourvu d'une lignée de jeunes apprentis coiffeurs de tous les âges, de toutes les tailles et tous également coiffés, pommadés, frisés à l'image du maître. L'ensemble de la tribu répand une odeur de cosmétique à tomber par terre. N'importe! Ils sont d'un bel effet lorsque rangés devant la porte, en bras de chemise, avec des cravates roses ou bleu ciel, ils guettent les clients au passage. De loin, ils m'aperçoivent, me saluent, me sourient et, cette fois encore, il faut bien que je cède.

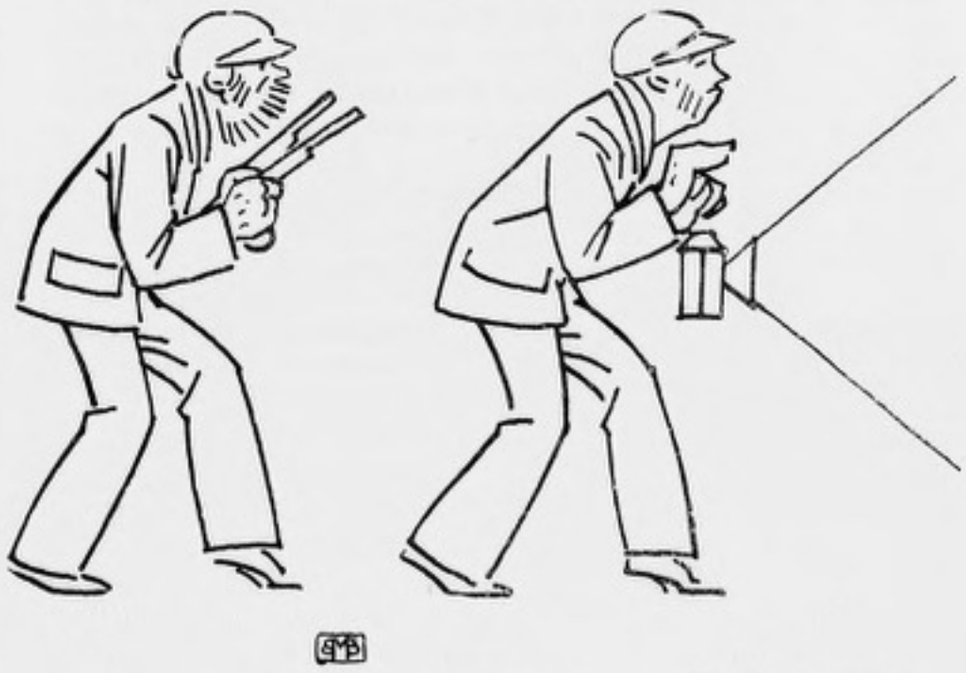
J'entre, et ce sont des démonstrations joyeuses, des révérences



Les querelles de ménage de Mme Vieuxçin (née Brouillon).

à n'en plus finir, un indescriptible brouhaha. Vraiment, je ne sais ce qui me vaut de la part de mon coiffeur et des siens tant de marques d'affection! Je prends place et tout aussitôt le plus jeune de la famille, — il m'arriverait bien au genou, — accourt me nouer une serviette derrière la tête. Puis, c'est au tour d'un deuxième, — celui-là m'arrive à la ceinture, — lequel m'enduit le visage de savon. La première fois, j'ai ressenti quelque gêne à voir ces nains tourner autour de moi; mais vite, j'ai repris confiance. Car si tous, comme de juste, se destinent dans la boutique au métier de coiffeur, chacun d'eux pour l'instant a ses fonctions nettement définies; celui-ci manie la serviette, celui-là le fer à friser, tel autre le blaireau. Seul le patron a droit au rasoir.

Le voilà donc qui m'empoigne par le nez et de suite l'entretien commence. Mon coiffeur a du goût pour la conversation. Il est des cas où moi j'en ai moins; mais le moyen de contrarier un homme si aimable! En détails, je l'entends qui me narre les derniers « méfaits du sport automobile » (mon coiffeur s'exprime comme la gazette du pays), l'arrestation du sieur Bourreau « trimardeur et ivrogne de profession », les querelles de ménage de Mme Vieuxçin, née Brouillon et comment la semaine dernière deux « malandrins » se sont introduits « avec effraction » chez Mlle Zélie Tubœuf. Mlle Tubœuf en est même morte et, terminant le récit du crime, le narrateur conclut en ces termes : « Thémis mettra les choses au point. » Mon coiffeur est fleuri.



Deux malandrins se sont introduits avec effraction chez Mlle Zélie Tubœuf.

Bien entendu, je ne connais ni Mme Vieuxçin ni Mlle Tubœuf; cependant, j'affecte de m'intéresser vivement à leur sort. Que voulez-vous, l'excellent homme paraît se donner tant de mal pour me distraire! Encouragé, mis en verve, il aborde les questions municipales, m'annonce la démolition de trois charmants vieux hôtels, l'érection d'un buste stupide, la construction d'un pont de fer qui me gâtera la vue et, derechef, je persiste à tomber d'accord avec lui.

Que n'obtiendrait de moi ce coiffeur de la rue Emile-Loubet? Parfois il m'entretient de politique et me vante les exploits de son maire, un chaud partisan des droits de l'homme et du citoyen. Je le regarde. Il sourit; nettement persuadé que, là encore, je suis de son avis. Comment lui dire que son maire n'est qu'un sot et que je me soucie des droits de l'homme comme de ma première chemise?... Ah! toutes, toutes les concessions plutôt que de faire du chagrin à mon coiffeur!

ROGER BOUTET DE MONVEL.

LE CARNET D'UN HUMORISTE

Dans huit jours, Dranem va faire ses débuts sur une de nos scènes subventionnées. Il est également question, dès à présent, de l'engagement, pour l'une ou l'autre de nos scènes subventionnées, de MM. Mayol, Morton, Polin et Sulbac.

LES JOURNAUX DE CETTE SEMAINE.

Fac-similé du programme de la Scala tel que se l'imagineront, indéniablement, dans un avenir peu éloigné, les habitants de Carcassonne ou de Carpentras, — si toutefois les directeurs de nos théâtres subventionnés signent, effectivement, les engagements dont il est parlé ci-dessus.

PROGRAMME

PREMIÈRE PARTIE

1 ORCHESTRE.
2 »
3 M. ALBERT LAMBERT, fils. . *La jolie laitière.*
4 M. ALBERT LAMBERT, père. *Donne-moi ton cœur.*
5 M. MOUNET-SULLY . . . . . *La valse moche. — Viens-tu chéri? — Bonjour mon amour.*
6 Mme BARTET . . . . . *T'es qu'un méchant. — Ah le joyeux passe-temps! — Les petits trous-trous.*
7 M. DE MAX . . . . . *Redonne me le me le! — Mariette, je le veux!*
8 Mlle VENTURA . . . . . *J'ai soif d'amour. — Mon petit machin et son petit chose — Oh voui, oh voui, encore!*

(Entr'acte cinq minutes)

DEUXIÈME PARTIE

LA VALSE CHALOUPÉE

dansée par

M. PAUL MOUNET et Mme SECOND-WEBER.

On va remplacer les vignettes qui ornent actuellement les boîtes d'allumettes par des reproductions d'œuvres d'art.

LES JOURNAUX DE CETTE SEMAINE.

Fragments d'une lettre qu'Onésime Lacruche, soldat de 2e classe, caserné à la Pépinière, enverra vraisemblablement à ses parents, l'an prochain, lorsque la réforme dont il est parlé ci-dessus aura été accomplie.

Mes très chaires parents,

Dimanche dernier, comme je vous l'est écrit, j'avions été voir l'Arc de Triomphe.

J'ai profité de ma permission au jour d'ojourhui pour aller visiter un musée qu'il y a comme ça issi, et qui s'appelle le musée du Louvre.

On m'en avait beaucoup parlé de ce musée. Et même le cantinier il m'avait dit comme ça : « Vous verrez, Lacruche, c'est épatant; c'est tout plein de chez d'œuvres »...

Eh bien, c'est pas du tout si épatant que ça!

Le palais, c'est entendu, il est biau, il est même très biau!

Mais dedans il y a, pour autant dire, rien à voir. Sur les murs, du haut en bas, il y a qu'une chose, et qu'elle n'est pas très intéressante comme vous allez vous en rendre compte vous-même quand je vous l'aurais dit : les copies des vignettes qui figurent sur les boîtes d'allumettes!..

Il y a la copie de c'te image que vous connaissez, c'est certain, qui représente des gens qui sont comme qui dirait sur le point d'aller faire un peu de canot, et qui est intitulée je crois : « l'Embarquement pour Six Terres »... Il y a la copie de beaucoup d'autres images que vous connaissez aussi, c'est certain. Pour tout dire, en cherchant bien, on peut trouver là la copie de toutes les images que vous avez pu voir au bureau de tabac.

. . . . . .

... C'est-il pas également vot' façon de penser, mes chaires parents, que c'est dommage de conserver dans un palais aussi biau, des choses qui sont si tant peu intéressantes que ça?..

Charles Bénel, assassin, a été arrêté, hier soir, par l'agent de la Sûreté Dubois. C'est, comme toujours, la prodigalité avec laquelle ce triste personnage dépensait son argent, qui a attiré sur lui l'attention de la police.

LES JOURNAUX DE CETTE SEMAINE.

Un fait divers, que l'on finira sans doute par lire dans les journaux, le jour où des faits, du genre de celui dont il est parlé ci-dessus, se seront encore reproduits un certain nombre de fois.

A midi, en descendant d'un auto-taxi, à la porte du Café de Paris, un homme très brun, élégamment vêtu, donnait au chauffeur qui l'avait amené un pourboire de trente francs.

A deux heures, en se levant de table, au Café de Paris, cet homme très brun et élégamment vêtu, donnait au garçon qui l'avait servi un pourboire de quarante francs.

A sept heures, ce même homme très brun et élégamment vêtu, en descendant d'un auto-taxi devant la porte du Vaudeville, donnait au chauffeur qui l'avait successivement conduit, durant l'après-midi, au Gymnase, à l'Odéon, à la Comédie-Française et au Théâtre-Antoine, un pourboire de cinquante francs.

La prodigalité de cet homme brun et élégamment vêtu était réellement anormale. L'agent de la Sûreté Dubois, qui l'avait suivi pendant toute la journée, estima qu'il ne pouvait conserver aucun doute : il se trouvait en présence d'un malfaiteur. Il l'arrêta et le fit conduire au Dépôt.

DERNIÈRE HEURE. — Nous apprenons à l'instant qu'on s'est vu contraint de relâcher l'homme brun et élégamment vêtu, qui avait été arrêté par l'agent de la Sûreté, Dubois.

On lui a présenté force excuses : il a été établi en effet, que ce promeneur n'était autre que le docteur-dramaturge-baron Henri de R.tsch.d.

MAX ET ALEX FISCHER.

Les Premières

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — *L'Homme mystérieux.*

Quelle singulière idée, tout de même, que de se réunir après dîner pour « frissonner » ensemble, — *Anatole, fais-moi peur!*... — par manière de divertissement!... et ne semble-t-il pas que quelque spectateur ingénu et mal informé de nos « plaisirs parisiens » pourrait, un beau soir, protester avec rudesse :

— Mon Dieu! que c'est donc bête de nous faire peur comme ça...

Pas si bête, cependant!...

Il est bien vrai que pour « travailler dans la terreur », ainsi que M. de Lorde s'en créa l'aimable spécialité, il est des qualités indispensables de mesure, de doigté, et de flair : le métier ne va pas sans risque, en effet; et le risque n'est pas, bien entendu,

qu'un Monsieur trop sensible s'évanouisse au balcon, ou qu'une dame, dans une loge, vienne à accoucher prématurément...

Mais si nous allions ne pas « marcher » d'aventure, — car, enfin, dans notre frayeur, au théâtre, il y a toujours une grande part de bonne volonté, — si nous allions rire au lieu de trembler? Si nous rions, tout de suite c'est l' « emboîtage », — et M. de Lorde est fichu...

Nous n'avons pas ri l'autre soir, — et pourtant...

Pourtant la thèse de l'auteur ne laissait pas d'être hasardeuse, qui, au lieu de nous montrer, ainsi que l'on a accoutumé lorsqu'on fait une pièce sur les fous, que l'internement dans les asiles s'opère d'une façon trop souvent inconsidérée, et que l'on retient parmi les fous des gens qui ne sont pas du tout fous, — au lieu de cela M. de Lorde s'efforce à établir qu'il y a des tas d'individus, qui ont l'air de raisonner comme vous et moi, mais dont la présence constitue un mystérieux et redoutable danger pour leur famille, et que le mieux est, quand on a réussi à les faire fourrer à l'asile, de ne jamais plus les en laisser sortir..

Démonstration peu généreuse, évidemment, et partant, assez peu sympathique...

Du moins, mystérieux ou non, M. Kemme fut un aliéné très impressionnant, — encore que par l'angoisse de ses gestes et de ses regards, — de ses regards fous, — Mlle Albane nous ait parfois donné à croire qu'elle était, elle, la vraie folle, plus folle encore que le mari qu'elle avait fait enfermer...

Mais, à leurs côtés, quel admirable artiste que M. Krauss, d'une netteté, d'une simplicité, d'une sincérité, — c'est la vie même! Pourquoi ne fait-on pas de rôles pour M. Krauss?

Les vaudevillistes, eux, ne manqueront pas, j'imagine, de faire dorénavant des rôles pour Mlle Marie-Louise Derval qui, dans la reprise de l'*Attaque Nocturne*, l'agréable bouffonnerie destinée à « détendre nos nerfs » après que M. Krauss eut été congrument étranglé par M. Kemme, — Mlle Marie-Louise Derval, qui, jusqu'alors, en « costume » nous était toujours apparue fort dramatique, nous réserva la piquante surprise de témoigner qu'elle savait être également la plus plaisante du monde en chemise de nuit.

Mlle Marie-Louise Derval serait délicieuse dans le second acte d'*Occupe-toi d'Amélie*...

Aux Nouveautés: *Chou-Blanc.*

Mon Dieu! que Mlle Templey est donc joliment habillée!...

Si joliment que nous oublions, ingrats, la peine que les auteurs ont bien voulu prendre de nous montrer M. Germain, au lit, cambrioleur (encore!) plein de la plus exquise bonhomie, — et le « numéro » de M. Sulbac, M. Sulbac dans ses paysanneries, M. Sulbac que l'on nous « garde » ingénieusement pour « meubler » le troisième acte, — pour que nous ne nous en allions pas avant d'avoir entendu Sulbac...

Oui nous oublions les inventions subtiles de M. Grenet-Dancourt, expert dramaturge, et tant de répliques, d'une fantaisie cocasse, où se complut l'esprit charmant de Robert Dieudonné...

Mlle Templey était si joliment, si joliment habillée!...

Au Châtelet: *Arsène Lupin contre Herlock Sholmès.*

J'ai souvent déploré que les ballerines et les figurantes du Châtelet, qui devraient mettre sous les yeux de nos enfants les spectacles les plus parfaits de l'élégance et de la grâce harmonieuse, ne semblassent point toujours suffisamment choisies pour cette mission éducatrice, vers l'art et vers la beauté...

Du moins, dans cette pièce nouvelle, destinée à nous montrer les précieux avantages du métier de cambrioleur, des parents soucieux de l'avenir de leurs fils ne pourront que se féliciter à constater combien le « trésor de Lupin » est peu tentant, vraiment, et combien il est inutile de vivre en dehors de la morale et des lois, si l'on n'en doit tirer d'autre jouissance que de faire évoluer ce pauvre « ballet des escrimeuses ».

Il est bien certain que si l'on avait par avance évoqué devant eux, sous un tel aspect, la « grande vie » dont ils étaient assoiffés, les deux jeunes bandits, arrêtés récemment, n'eussent jamais songé à assassiner un garçon de recettes...

Et c'est ainsi que la pièce de MM. Victor Darlay, Henry de Gorsse, et aussi Maurice Leblanc, à défaut d'un grand éclat, renferme les plus sérieuses qualités moralisatrices. C'est quelque chose.

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

Auteuil. — Le prix Aston Blount est un prix d'hiver. Et déjà les fourrures lui font cortège. *Jealousy* y a pour la seconde fois en deux ans tenté la chance. Mais ça se termine pour elle de la même façon. Après avoir rempli d'espoir le cœur de ses partisans pendant tout le parcours, elle s'éteint après la dernière haie, se met à flotter et il se trouve toujours quelqu'un pour profiter de la défaillance.

La première course était courue avant que d'être commencée et il n'y avait qu'à « mettre » comme disent les professionnels. Mais l'un des concurrents — qui n'aurait jamais pu gagner d'ailleurs, même si son jockey en avait eu le désir — manifesta de telles dispositions pour une fois prochaine qu'il se trouva un amateur pour le réclamer après la course en mettant de sa poche le montant du prix. Cela ne fut pas du goût de l'entraîneur, vraisemblablement, car lorsque le dit amateur, — un propriétaire connu, — vint prendre livraison du cheval quelques instants après, le dit entraîneur lui mit le cheval sans licol entre les mains non sans l'avoir gratifié de quelques paroles malsonnantes. Ce qui le confirma dans sa pensée qu'il avait fait une bonne affaire.

On a bien cru que les dames allaient faire le coup de trois. Mlle Gir... et Mme Proc... ayant gagné les deux premières et Mme Ric... possédant *Alavika*. Mais *Alavika* se laissa choir.

On se demandait force renseignements dans le paddock sur le nouveau ministère. Vidons notre sac : M. Rayn..d est un homme aimable, sans façons, bon joueur de bridge, qui a parfois taquiné le mutuel et demandé des tuyaux à son confrère Me Brunet. Il sait à merveille dépouiller un dossier, mais connaît aussi, en procédurier consommé, l'art de faire traîner les choses en longueur.

N. B. — Il n'était pas ministre depuis une heure que déjà deux éleveurs, propriétaires connus, lui avaient demandé audience. Ce fut presque un dead heat.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Tout renchérit!

Tel est le cri poussé par tout le monde du haut en bas de l'échelle... des primes.

Tout renchérit! surtout en Bourse, où, à la dernière liquidation les taux des reports ont été usuraires. Les Mines d'Or en savent quelque chose. Et c'est ce moment qu'ont choisi les promoteurs d'une nouvelle *Mining Limited*, pour introduire ses actions à Paris et pour les introduire, non pas à leur prix nominal, mais majoré de plus de trois fois. Je dis bien que tout renchérit.

Quelle est cette Société?

Inconnue partout.

Fondée en janvier de cette année, avec un objet aussi vaste que vague, elle est au capital de £ 325.000 divisé en 325.000 actions d'une livre sur lesquelles 271.000 sont émises, et sur celles-ci 200.000 entièrement libérées, ont été attribuées aux vendeurs.. Vendeurs de quoi? On ne le dit pas. Mais en voyant les signatures des fondateurs on reste ébaubi. Sur sept, on compte cinq employés, y compris un secrétaire d'une Société que naturellement on ne nomme pas. Qu'ont bien pu vendre ces employés? Une liste, bien authentique, d'adresses de gogos, capables de prendre des actions de n'importe quoi, à condition qu'elles leur soient offertes très majorées.

Le marché est resté bien calme en présence de cette nouvelle venue.

On a encore essayé de chahuter les Turcs, l'Extérieure et quelques autres valeurs de moindre importance. Le Rio a recommencé ses petites cascades au grand plaisir des désintéressés.

Quant aux Mines d'Or, elles paraissent bien souffrantes, bien abattues. Une bataille se livre toujours entre gros Magnats Sud-Africains et Magnats Rodhésiens, et ce sont les Mines d'or, ou plutôt les porteurs français qui payent les frais.

L'histoire est un perpétuel recommencement, principalement en matière financière.

TRIBOULETTE.

Identité des contraires

Phryné, jadis, se dévêtit devant ses juges et sa sculpturale beauté fut acquitée. Telle est, du moins, la poétique légende commentée récemment sous la Coupole. Si flatteur que fut pourtant pour la slpendide courtisane l'arrêt qui l'innocentait on peut gager que sa joie eût été bien plus grande encore si le galbe harmonieux de ses vêtements de Béotienne eût suffi à établir son innocence.

Et telle est peut-être la supériorité de notre temps si décrié, qu'il n'est point besoin à nos jolies contemporaines d'user de gestes si hardis pour faire valoir aux yeux émerveillés de tous leur séduction et leur charme. A l'inverse de l'audacieuse Phryné, la Parisienue s'habille pour plaire; elle a recours alors à ce maître incontesté de la parure : au High Life Tailor. Elle sait qu'elle trouvera 12, rue Auber, et 112, rue de Richelieu, l'expert tailleur, les coupeurs habiles qui mettront en valeur sa silhouette élégante et lui assureront d'avance tous les pardons.

C'est ainsi qu'à travers les temps s'identifient les contraires. Toutes nos Parisiennes du vingtième siècle se refuseront au geste de Phryné et elle lui préféreront un de ces tailleurs velours qu'elles admirent ces temps-ci au High Life Tailor, qu'elles peuvent se procurer au prix surprenant de 175 francs et qui décuplera l'empire de leur beauté.

P. G.

PARIS-PARTOUT

Le succès du spectacle actuel du Grand Guignol, grandit chaque soir et ce succès du reste est vraiment justifié, tant par l'éclectisme du programme que par l'intérêt du spectacle. Rarement ce théâtre n'a représenta drame plus émouvant que l'*Attentat* et *Porte close*, lesquels procurent aux spectateurs par leur intensité dramatique une angoisse extraordinaire.

Appassionnato de Maurice de Féraudy, complète d'une façon gaie, très hilarante, ce programme de tout premier ordre.

—

Zig-Zag. — Nos artistes ont adopté à la scène comme à la ville, du reste, le Véritable Lait de Ninon de la Parfumerie Ninon qui blanchit la peau et donne *à nos applaudies* un éclat tout particulier de jeunesse.

—

Plus de massages, plus de fards, rien qu'une lotion quotidienne de l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING et la femme restera jeune en maintenant sa beauté dans tout l'éclat de sa puissance. En vente : 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et chez Ernest, coiffeur, 32, avenue des Champs-Elysées.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits mondialement connus maintenant se trouvent à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme.

—

Les extraits de henné « Hennextré » du chimiste H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, redonnent aux cheveux blancs leur nuance primitive.

—

Vaine crainte. — C'est la crainte de communiquer à leurs cheveux une désagréable odeur qui retient maintes personnes de faire usage de cette merveilleuse préparation capillaire appelée « le Pétrole Hahn ».

Aimables lecteurs et lectrices qui lirez ces lignes, bannissez toute appréhension et soyez bien persuadés que le pétrole employé est un pétrole tout à fait spécial, rectifié et désodorisé, débarrassé de ses éléments ignifuges et rendu ininflammable.

Le parfum de cette préparation est véritablement exquis et c'est du Pétrole Hahn qu'on peut dire que l'utile s'y trouve joint à l'agréable.

En vente partout.

PITT.

Petite correspondance. — A. M. L. de V. En toute sécurité vous pouvez vous adresser à l'Official Banque qui se charge des opérations qui vous intéressent : nues-propriétés, usufruits, titres nominatifs, même inaliénables ou dotaux et succession d'immeubles.

La plus grande discrétion est assurée. P.



POUR ÊTRE HEUREUX
QUE FAUT-IL ?
UN PEU
d'OR
MAXIMA achète
BIJOUX, DIAMANTS, PERLES
au MAXIMUM
1bis Boulᵈ des ITALIENS 2ᵉ Étage

PETITE CHRONIQUE

Pour empêcher et arrêter la chute des cheveux, il faut employer l'*Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella*, produit qui fait repousser les cheveux, retarde la décoloration et détruit les pellicules. Prix : 6 francs le flacon ; franco contre mandat-poste de 6 fr. 85, adressé à l'*Administrateur M. E. Senet, 35, rue du 4-Septembre. Se défier des contrefaçons.*

—

Official-Banque (20, rue de la Rochefoucauld. Téléph. 136-73). Prêts d'argent, même sur fonds dotaux. Discrétion.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

SUCCESSION DE M. PORLITZ

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

par Bail, de Dreux, Dupré (V.). Goya, Richet, H. Rigaud, Van Loo, etc
Faïences, Porcelaines, Bronzes, Orfèvrerie
Meubles de Style, Meubles anglais
Piano de St-Inwin, Orgue de Mustel.
Vente après décès, Hôtel Drouot, salle 1, les 17, 18, et 19 novembre, 2 heures. Exposition le 16.
Com.-Pris. : Mᵉ H. VIVAREZ, 8, rue de la Victoire.
— : Mᵉ LAIR DUBREUIL, 6, rue Favart.
Experts : M. J. Féral, 7, rue Saint-Georges.
— : MM. Paulme et Lasquin, 10, rue Chauchat et 11, rue Grange-Batelière.

LES GRANDS HOTELS

AIGLE (Vaud). — GRAND HOTEL, 600 mètres, le plus ravissant séjour.

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

BRUNNEN (Lac des 4 Cantons). — GRAND HOTEL BRUNNEN. Patronné par la Reine d'Italie. Confort moderne.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage, Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — GALLIA PALACE, Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL SUISSE, Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CERNOBBIO (Lac de Côme). — GRAND HOTEL VILLA D'ESTE.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MENTON. — LE GRAND HOTEL (WYDER'S GRAND HOTEL).

NAMUR. — HOTEL D'HARSCAMP, Leading-hôtel. Auto-garage.

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL DE LA RÉGENCE et Restaurant. Situation en plein centre de la ville.

OUCHY-LAUSANNE. — BEAU RIVAGE PALACE, la plus belle situation au bord du lac de Genève.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL, A. Declerck, propriétaire.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon **dernier Catalogue illustré pour 1910.**
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

ÉLÉGANT **Pied-à-terre.** Confort moderne Mme DUC, 54, rue Caumartin (3e étage) Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans-pareilles. 50, sur format 12×16 et Catal. : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr. Ouvrages illust. 4 fr. les 4 variés 10 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRÊT s. sign. à tous s. tout. remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre. PARIS

COURS D'ANGLAIS unique à Paris. Mme D'HERLYS, 19, r. des Martyrs (1er et. sur rues.)

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. **BARLET. 112. r. Réaumur.**

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911 Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

MASSAGE Manucure Américain, Miss Mohawk, 27 r. Cambon 3e étage.

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. Cart. post. sont reçu. Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

Les 36 Folies de la Parisienne
100 dessins galants par H. Gerbault, L. Vallet, Fabiano, Préjelan, Ed Touraine, etc...

PRIX 95 c
EN VENTE PARTOUT

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS PARISIENNES dans leur BOUDOIR 3 cr. album 2 fr., 12 c. album 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris

SAGE-FEMME se rend pens., consult. et corresp. (Discret.) MAZE Lp. 142. BOUL. MAGENTA. PARIS

IMPUISSANCE
des 2 sexes, radicalement guérie à tt âge par les **PILULES OURANIA**
Nouv. Découverte. Imm. succès. Effet stimulant immédiat.
Guérison garantie pour une seule boîte (fac. à dissim.) Env. discr. Prix 10 fr. Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.

J'envoie gratis sur demande mon Catalogue 1911 de livres curieux. **JEAN, 34, r. des Petits-Hôtels, Paris**

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

LIVRES Catalogue ***EXTRA-CURIEUX,*** intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT. 19, rue Biclat, Paris.**

COURS MODERNE d'Anglais et d'Allemand. Mme de Villeunes 52, r. de la Victoire Paris 3e et. 10 h. à 7 h.

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre **3, 5 et 10** francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910. **P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Ie).**

AMOUR PRÉSERVATION et SÉCURITÉ par le Dr MAX ALEXANDER
Ouvrage unique en son genre, indispensable à tous. Envoi fco avec catalogues illustrés contre 5 fcs adressés au Dr de l'*Agence de Publications*, 92, r. des Marais, Paris

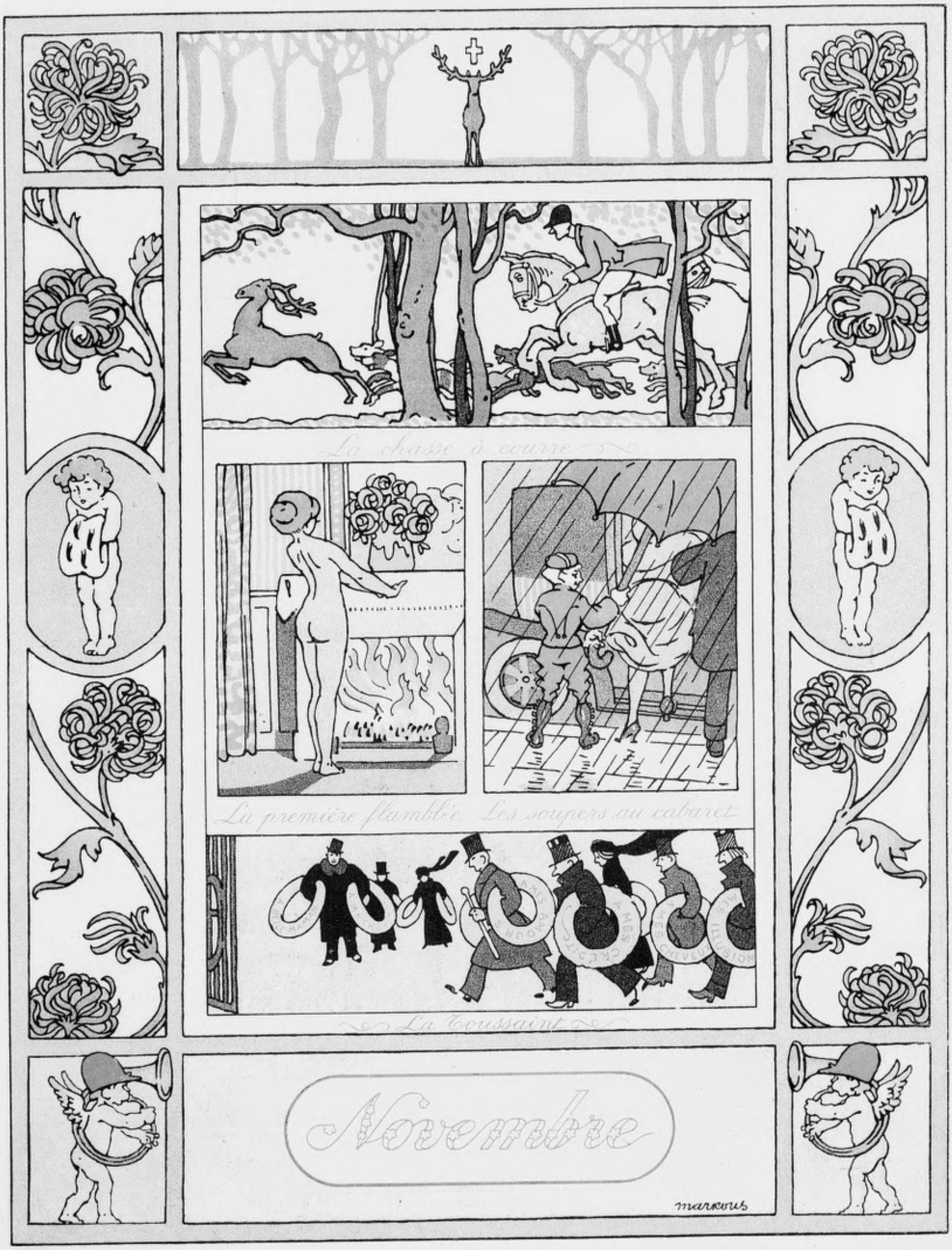
MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son, CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

Le Gérant : C. CLEMENT — G. DE MALHERBE, imprimeur, 12 passage des Favorites, Paris

PLAISIRS DE NOVEMBRE

Dessin de Markous.



Samedi 19 Novembre 1910

48e année, N° 47



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 47
1910

AU LIT... A PERPETUITE !



DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 47
1910

LE DOCTEUR LOPINION. — Madame la Seine, pas d'imprudence! Si vous sortez encore de votre lit, la Faculte sera obligée de vous éloigner de Paris.

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharm^ien DIET, PARIS et toutes Pharmacies

PARFUM POMPEÏA



L.T. PIVER PARIS.

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique 31, Rue Bonaparte — 2, Rue Bonne Nouvelle, Paris.

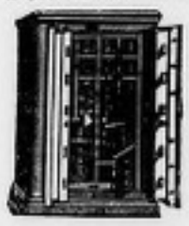
PÉTROLE HAHN



LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT. FABt LYON

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France
SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : 400 MILLIONS
Siège social : 54 et 56, rue de Provence.
Succursale (Opéra) : 1, rue Halévy.
Succursale : 131, rue Réaumur (Place de la Bourse.) } à Paris

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 %; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger) : — **Souscriptions sans frais** : — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl et Bons à lots, etc.) : — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce et de Coupons** Français et Etrangers : — **Mise en règle et garde de Titres** : — **Avances sur Titres** : — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages : — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger : — **Lettres et Billets de Crédit circulaires** : — **Change de monnaies étrangères** : — Assurances (Vie, Incendie, Accidents), etc.



SERVICE DE COFFRES-FORTS
(Compartiments depuis 5 fr. par mois : tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)
30 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue : 712 agences en Province : 3 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et Saint-Sébastien (Espagne) : correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, rue Royale.
Anvers, 71, place de Meir.
Ostende, 21, avenue Léopold.

N° 4711
Eau de Cologne
Donne au linge une délicieuse fraîcheur.
Parfum des plus discrets.
Exiger sur chaque flacon la marque de garantie :
N° 4711
Etiquette bleu filet or
Refuser les imitations
En vente dans les grands magas., pharmacies, parfumeries. Echant. gratis c. 0,25 p. frais d'envoi, sera adressé par les dépositaires exclusifs :
Scott et Cie
1, r. Chauveau-Lagarde
Paris (8e)





DYNAMO ET PHARES DUCELLIER

LE PARFUM IDÉAL 19, HOUBIGANT faub. Saint-Honoré



Porte-Plume Waterman
SIMPLE comme Bonjour!
Modèle "IDEAL" se porte dans toutes les positions



Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS



MARQUE DÉPOSÉE MOZDOWINE

Disparition Radicale
des TACHES de ROUSSEUR
Ephélides, Masque, Hâle, Rides, etc.
par la
MOZDOWINE
CRÊME & POUDRE MOZDOW
EN VENTE :
Chez tous les PARFUMEURS, COIFFEURS, PHARMACIENS, GRANDS MAGASINS
Laboratoire et Dépôt — 8, rue d'Allemagne — PARIS

PLAQUES JOUGLA

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA. etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

NE VOYAGEZ PAS SANS LES GUIDES CONTY



EN VENTE PARTOUT



ON DIT... ON DIT...

Cheroniana.

Nous avions promis, tant que M. Ch.ron serait au pouvoir, de ne pas colporter la petite mésaventure suivante qui lui advint quand il était sous-secrétaire d'État à la guerre. Aujourd'hui le prestige militaire de notre ex-ministre ne saurait plus en souffrir.

La scène se passa dans une grande et sévère ville de l'Ouest, où il y a un palais de Justice admirable et un superbe jardin public.

M. Chér.n, pris d'idées voyageuses, — ce qui lui arrivait sept fois par semaine, — s'y rendit incognito et alla visiter en détail une caserne d'artillerie. Il goûta le rata, explora les sommiers métalliques, scruta les water-closets et, exigeant que personne ne l'accompagnât, déambula solitaire dans les immenses couloirs de la caserne.

Soudain, poussant une porte, il tombe dans une tabagie infernale. C'est la salle du mess des sous-officiers où il y a grande beuverie pour fêter le départ d'un camarade.

On reconnaît M. Chér.n, et aussitôt tout le monde se lève et salue.

— Pas de cérémonie, Messieurs! s'écrie le sous-secrétaire d'État. Ne vous gênez pas pour moi, je vous en prie; je serai ravi de boire un verre avec vous.

Et se tapant sur l'abdomen :

— Moi, vous savez, je suis un camarade!

On fait donc place à M. Chér.n qui s'assoit, et la séance continue. On boit dru; on fume davantage encore, et M. Chér.n égaye la petite fête de calembours.

Un sous-officier se met à chanter; puis un autre. Et ce ne sont pas des chansons très chastes. M. Chér.n se roule. Seulement, l'alcool monte à la tête des convives.

Tout à coup, un sous-officier de proposer :

— Chéron! Chante-nous-en une, mon vieux!

— Oui! Oui! Oui! s'écrient tous les autres.

— Chut, mes amis! Chut! fait M. Chér.n, avec, cette fois, une froideur assez hautaine.

— Pas de manières! Chante, que je te dis! répète le marchis.

— Allons! Ça suffit! Taisez-vous! ordonne M. Chér.n très en colère.

Mais deux poignes vigoureuses saisissent notre sous-secrétaire, le hissent sur la table, le coiffent d'un képi et, généreusement, l'arrosent d'un petit Saumur à vingt-cinq sous la bouteille.

Ruisselant, écumant, apoplectique, M. Chér.n quitte la salle, sur ce beau succès. Il est exaspéré. Il parle de faire mettre tous les joyeux buveurs en cellule. Les autorités sont affolées.

Seulement, les journalistes de R... apprirent l'affaire et firent dire à M. Chér.n que s'il sévissait, ils raconteraient immédiatement l'histoire. M. Chér.n préféra se taire et se sécher.

♠ ♠

Ça reprend?

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs d'un projet de mariage entre notre Premier et « la veuve d'un député progressiste du centre ».

Eh! bien, les pourparlers, un moment interrompus, seraient repris, paraît-il.

On aurait fait comprendre à M. Briand qu'un homme d'État de sa trempe avait besoin d'un intérieur. D'un autre côté, « la jeune veuve » a été très emballée par l'audace, le courage et l'éloquence de son « prétendu », lors des dernières séances de la Chambre.

♠ ♠

La boxe faciale.

Que ne souffrirait-on pas pour rester belles! Un médecin à la mode, le Dr J...q.... vient d'imaginer un système de massage à coups de poing qui, s'il faut en croire Mme M....l B.l... et la comtesse de N.. l..s, est souverain. Pour conserver à leur visage sa fraîcheur printanière, notre homme les gifle à tour de bras... et elles en sont enthousiastes!



La Carrière.

Maintenant que le sympathique comte de K..... est mort, ses meilleurs amis commencent à raconter sur sa vie privée et amoureuse quelques anecdotes, qui, pour ne pas être tout à fait inédites, ne manquent pas de saveur, et sont toujours plaisantes à entendre. L'une d'elles raconte qu'une dame, américaine de naissance, mais par son mariage portant nom et titre français, voulant surprendre son mari en flagrant délit, ne surprit que la maîtresse de son mari en tendre conversation avec l'aimable ambassadeur.

Mais, une fois ces anecdotes contées, ce qui intéresse, c'est de savoir qui remplacera M. de K..... On met deux noms en avant : le comte Esth...zy et M. B..... Le comte Esth...zy plaisait, paraît-il, à nos gouvernants, mais déplaisait à la société, car il n'aime pas à recevoir et se contente de voir trois ou quatre intimes. M. B..... au contraire, a une femme délicieuse, une grosse fortune, et adore à recevoir.

En attendant, ce brave Na....-Pacha s'en va, de l'ambassade du moins, car il est bien décidé à rester à Paris, la Jeune Turquie ne le séduisant pas assez.

♠ ♠

La Vérité historique.

M. Pierre L.ti a fait, ces jours derniers, des déclarations assez désabusées à un de nos confrères. Il n'aime pas les journalistes, qui racontent à son sujet, paraît-il, des histoires tout à fait saugrenues.

L'éminent académicien ne redoutant que l'inexactitude, ne saurait en vouloir à *La Vie Parisienne* d'une petite anecdote aussi authentique que piquante :

M. Pierre L.ti se trouvait à Angkor et s'y faisait remarquer par son mutisme superbe. A peine daignait-il adresser trois mots par jour à ses compagnons de voyage : s'enveloppant dans ses magnifiques pensées, il demeurait à l'écart, seul et hautain.

Un soir, une tragique nouvelle se répand : le temple de Bouddha est en feu.

Le temple de Bouddha! Le grand temple de Bouddha! C'est évidemment celui que M. L.ti a été admirer la veille. Aussitôt l'auteur de *Madame Chrysanthème* monte dans sa chambre et, s'y enfermant à double tour, il écrit quelques pages poignantes sur la destruction du temple.

Son génie descriptif fait merveille. Il dépeint le paysage désolé; il évoque l'œuvre effroyable des flammes, la beauté sublime du brasier. Puis, satisfait, il va se coucher.

Or, le lendemain, on apporte de nouveaux détails sur l'incendie. Ce n'est pas le grand temple de Bouddha qui a été la proie des flammes, mais un petit temple insignifiant et ignoré.

— Tant pis! fait L.ti. J'ai écrit des pages définitives que je ne puis laisser perdre.

Et il expédia à Paris son article qui fit les délices des lecteurs du grand journal auquel il confiait, l'autre matin, ses rancœurs.

♠ ♠

Le coiffeur bonapartiste.

On dit un peu partout que S. A. R. la princesse Clémentine a un grand rêve secret. Comme elle épouse le prince Victor, elle voudrait qu'il cessât enfin de n'être qu'un prétendant, pour obtenir ce à quoi il prétend: la couronne, l'aigle, les abeilles. Quel rêve en effet! Une amie lui a donné le nom d'un coiffeur parisien, qui est ardent bonapartiste... Son Altesse y a couru; Elle ne voulait pas en avoir d'autre et Elle lui a acheté tout ce qu'une princesse, qui se marie, peut acheter chez un coiffeur. En même temps Elle l'a interrogé. Et le coiffeur, naturellement, est plus bonapartiste que jamais!

Rhum St James

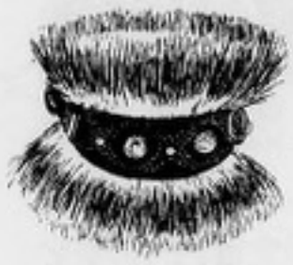
E. GOYARD AINÉ (N. C.)

à PARIS :: 233, Rue Saint-Honoré

A BIARRITZ
Place de la Mairie



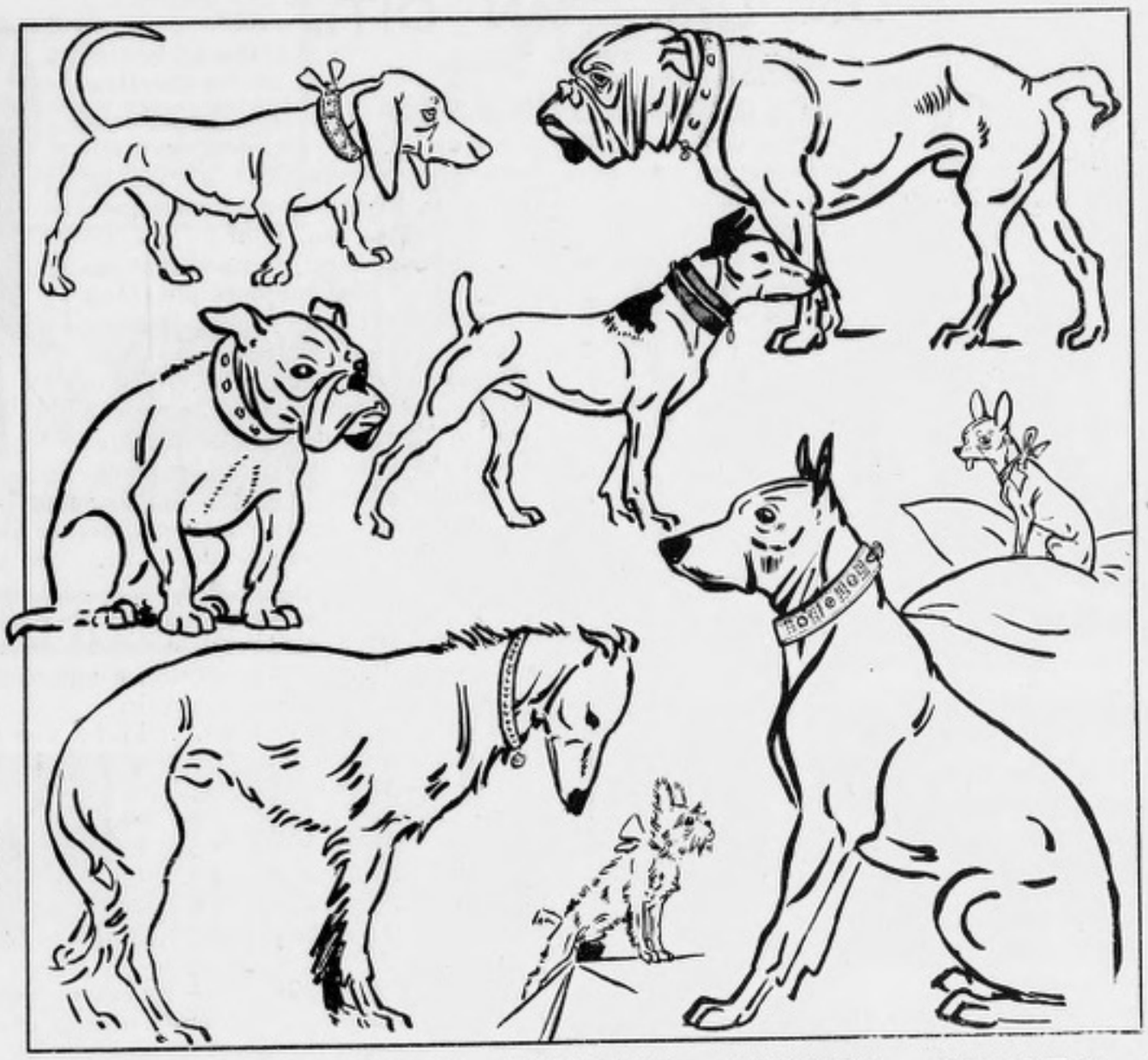
◦ COLLIERS ◦
CORBEILLES
◦ NICHES ◦



MÉDAILLES
CHAUSSURES
MUSELIÈRES
◦ ◦ etc., etc. ◦ ◦



Outfittings for dogs
cats, monkeys, etc.



A MONTE-CARLO
Place de la Madone



◦ LAISSES ◦
◦ ◦ SACS ◦ ◦
• PALETOTS ◦



BRACELETS
◦ BALLES ◦
◦ LUNETTES ◦
◦ ◦ etc., etc. ◦ ◦



◦ **Téléphone** ◦
◦ ◦ **221-34** ◦ ◦

TOUS ARTICLES POUR CHIENS, CHATS, SINGES, ETC.



GRAND PRIX
BRUXELLES 1910

Officiers ministériels

IMPORTANTS COLLIERS DE PERLES

COLLIER DE 7 RANGS DE PERLES
Très beau rang de 67 perles

BEAUX BIJOUX

Rivière et collier en brillants

Broche d'un très beau saphir cabochon
Appartenant à Madame la Princesse X...
Vente Hôtel Drouot, salles 9 et 10, les 24, 25, 26 nov.

Me F. LAIR-DUBREUIL,	M. G. FALKENBERG,
Commissaire-Priseur	Expert
6, rue Favart.	6, rue La Fayette.

Exposition particulière, le 22; publique, le 23 novembre.

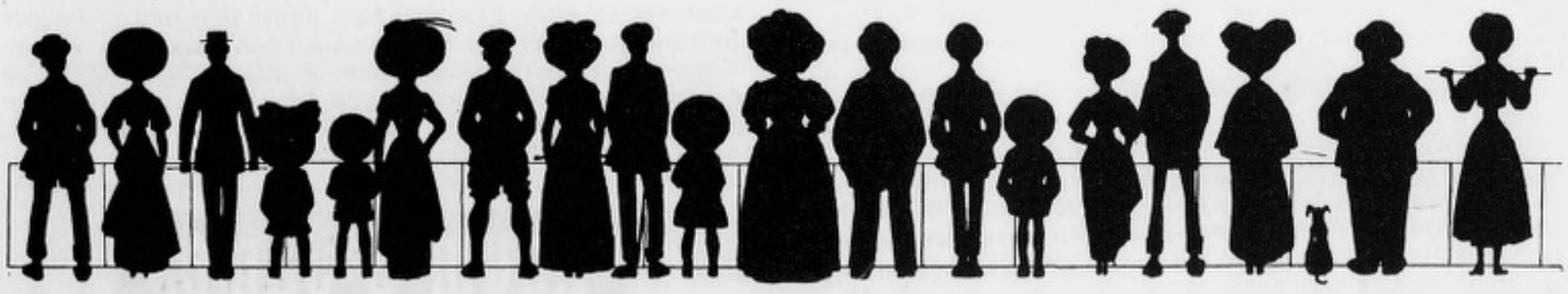
LE PREMIER PAS
par ABEL HERMANT

LES CAPRICES DE NOUCHE
par CHARLES DERENNES

LES LIVRES
les plus Amusants
les plus Parisiens
EN VENTE PARTOUT

L'ECOLE DES MINISTRES
par PIERRE VEBER

LES VRILLES DE LA VIGNE
par COLETTE WILLY





L'HALLALI

VII. — La Marche-frontière

Si, comme les experts l'affirment, la cause du rire est un contraste, ou une disproportion brusquement aperçue, entre l'événement qui se produit et celui que nous attendions, rien n'est si essentiellement risible qu'une déconvenue; et il ne me souvient pas d'avoir essuyé, au cours de toute ma vie, une déconvenue plus risible que ce soir-là. Mon imagination s'échauffait depuis des heures. Elle était descendue aux enfers comme Dante, mais non pas en compagnie de Virgile : son guide était le marquis de Sade, ou à peu près. Le pressentiment des débauches où lord Ventnor et sa bande allaient me faire assister, goûter peut-être, m'angoissait. A dîner, je n'avais pu avaler une bouchée. Mon corps était transi et brûlant; je n'aurais su dire si je frissonnais de peur ou de curiosité, ou même de concupiscence. Et je vis que nos voitures s'arrêtaient devant un cabaret de la place de la Madeleine qui passe pour correct, où je vais moi-même assez souvent prendre mes repas quand je suis seul, et où je n'ai jamais aperçu que ma vertu courût aucun risque.

J'échangeai un regard avec Madame la Marquise et je pensai lire dans ses yeux ce qu'elle lut apparemment dans les miens, que nous n'aimions ni l'un ni l'autre qu'on se payât notre tête. Elle fit un froncement de sourcils que je ne pus me défendre d'imiter. Mais, d'abord que nous pénétrâmes dans la salle commune, il fallut bien nous rendre à l'évidence : les petites fêtes de la coterie débutaient ici tous les soirs, supposé même qu'elles se continuassent ailleurs ; lord Ventnor et les Marcadieu étaient des habitués. Ils se dirigèrent sans hésiter vers leur table, et les maîtres d'hôtel les accueillirent avec cette familiarité déférante qu'ils n'accordent qu'à certains clients dont la dépense et le pourboire sont quotidiens.

J'ai à peine besoin de dire que lord Ventnor eut, dans cet endroit décent, une tenue irréprochable, et n'oublia pas une fois, jusqu'à la dernière minute du souper, son éducation anglaise. Mais ce qui acheva de me confondre, ce fut la transfiguration de Marcadieu. Dès le seuil, il dépouilla cette magnifique impudence de satyre, que je lui voyais toujours ou que je lui voulais voir, même dans les conjonctures où un satyre n'a que faire; il devint gourmé et inquiet à la façon des provinciaux qui se hasardent dans les milieux parisiens. Séphora devint, en revanche, plus Allemande que je ne l'avais jamais vue : son teint enluminé, son sourire vague trahirent la plus vulgaire gourmandise, la plus dégoûtante impatience de manger. Enfin Renée, qui se tient si mal dans le monde, se mit subitement à se tenir si bien que j'aurais fait conscience de lâcher une obscénité devant elle.

Il est vrai que je n'y songeais guère : je n'avais ni esprit ni entrain. Comme tous mes sentiments depuis cette après-midi affectaient une forme puérile, mon mécontentement tourna en bouderie; dont j'aurais été bien honteux, si je n'avais observé que Mme la marquise de Ventnor, qui a encore moins

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 41, 42, 43, 44, 45 *et* 46.

que moi l'âge de faire l'enfant, boudait aussi. Nos mines semblaient à M. de Courpière les plus drôles du monde. Il en riait haut. Il était aussi correct que lord Ventnor, mais à la française, et l'on sait que le précédent de Louis XIV autorise les grands éclats de gaîté. Maurice qui en poussait jadis de formidables, sans se forcer, s'y est remis depuis quelque temps, en se forçant, parce que cela lui retire une vingtaine d'années. Cette hilarité, bien que factice, est communicative, et malgré le défaut d'appétit, malgré l'ennui, malgré le sommeil qui me gagnait, je ne laissai pas de rire à la longue, sans savoir pourquoi. Puis je m'avisai de ce que ma déconvenue, comme j'ai dit, avait d'impayable et je ris de cela, après avoir ri au petit bonheur. Cette occupation me fit tuer le temps, jusqu'à l'heure tardive de mon coucher.

Bien que la fête ne se fût pas achevée trop lugubrement, il ne semblait point que je dusse être tenté de recommencer de sitôt une si plate et peu instructive débauche. Cependant, lorsque la nuit, qui porte conseil, eut passé là-dessus, je décidai tout au contraire que je la recommencerais à la première occasion. Je soupçonnais le vieux lord et ses acolytes de m'avoir traité en profane, et je voulais croire que, si je ne me rebutais pas, ils m'initieraient à leurs mystères petit à petit. J'imaginais aussi que, dans ce lieu d'apparence honnête, ils trouvaient, puisqu'ils y venaient d'abord tous les soirs, des motifs d'intérêt que ma mauvaise humeur m'avait empêché de remarquer.

Je me mis donc à fréquenter, presque aussi fidèlement qu'eux-mêmes, ce cabaret de la place de la Madeleine. Tantôt je m'y laissais inviter par eux, tantôt j'y venais de mon côté après le théâtre, et je n'allais même pas toujours les rejoindre à leur table quand ils arrivaient. Je venais là pour travailler. Je regardais de tous mes yeux, j'écoutais de toutes mes oreilles, enfin je faisais ma fonction d'observateur. J'avoue que j'en rougissais, car je ne sais pas de façon plus bête d'observer. Mon procédé me rappelait la niaiserie d'une dame du monde littéraire, fille, femme et mère d'hommes de lettres, qui au temps du naturalisme (hélas! je l'ai connu) disait : « Mon père, mon mari et mon fils sont à Bruxelles ; ils prennent des notes sur les mauvais lieux. » (Et même, disait-elle « mauvais lieux ? » Chaque siècle a son langage). Il suffit de vouloir prendre des notes pour ne rien avoir à noter, et c'est en effet ce qui m'arriva, tant que j'y pensai. Mais, cependant, je devenais un « habitué » comme lord Ventnor et les Marcadieu. Les maîtres d'hôtel me souriaient. Je m'adaptais au milieu, et des étrangetés, qui m'avaient échappé le premier soir, commençaient de m'être sensibles. Je dégageais, sans les analyser encore comme un pédant, les caractères extrêmement singuliers de cette clientèle, à laquelle ma sensibilité physique, plutôt que mon intelligence, peu à peu se familiarisait.

Ce qui me frappa d'abord et me surprit, car je me pique d'être assez bien averti des choses parisiennes, c'est que parmi les habituées femmes il en était que je ne connaissais point de nom, ni même de vue. Or, le luxe de leurs toilettes, la valeur apparente de leurs bijoux ne me permettaient pas de croire qu'elles tinssent dans la galanterie un rang médiocre ; elles avaient même, pour la plupart, un air d'être établies qui fut jadis le privilège des bourgeoises, et qui ne s'observe plus guère, en effet, que dans le demi-monde huppé. Les deux ou trois femmes que j'avais retrouvées là, que je connaissais un peu, ou du moins que je tutoyais, m'aiderent à déchiffrer les autres. Plus simplement, elles me fournirent, sur leurs camarades, des renseignements de vive voix. J'appris de la sorte que je soupais presque toutes les nuits parmi celles de nos contemporaines qui peuvent se targuer des relations les plus étendues, en ce sens qu'elles touchent au plus bas et au plus haut. Elles appartenaient toutes, nominalement, à des théâtres ou à des cafés-concerts, afin de pouvoir se dire artistes ; elles ne jouaient presque jamais, pas même pour s'exhiber ; elles n'en étaient pas moins, à ce titre, les camarades, les égales de ce qu'il y a de plus bohème et de plus pauvre comme cabotines. Mais elles pouvaient, d'autre part, se réclamer de l'aristocratie, de l'aristocratie cosmopolite, ayant chacune au moins un amant étranger, souvent de famille régnante, qui les entretenait de loin. Elles étaient aussi du monde, ou de la finance, par l'intermédiaire d'autres amants, qu'elles se plaisaient à qualifier amants de cœur, et qui ne les entretenaient pas moins, mais de près. Comme elles avaient des sens, et des caprices, ordinairement canailles, elles entretenaient aussi des intelligences avec la pègre, et on voyait toujours dans leur compagnie de petits jeunes gens dont les ressources étaient problématiques, dont elles devaient s'assurer le service moyennant un louis ou un repas, et que l'on appelait « les moineaux de Lesbie ». Ce nom fait assez entendre d'autres particularités de mœurs que je ne me soucie pas de dire plus explicitement.

Les autres hommes qui flanquaient ces femmes étaient des gens comme l'on en coudoie partout ; mais ces moineaux de Lesbie étaient pour moi une espèce nouvelle, et agaçaient ma curiosité. Je crois que l'œil le plus exercé n'aurait pu leur assigner à première vue un rang social. Ils semblaient être du monde, comme tout le monde ; ils en portaient l'uniforme ; ils étaient artistes, de temps en temps, comme ces dames, enfin ils faisaient tous les mêmes métiers qu'elles ; et ils n'avaient pas moins d'élégance et de chic ; mais si je les avais vus, au lieu de pénétrer dans le cabaret, ouvrir les portieres et disputer aux chasseurs les pourboires, cela ne m'aurait pas étonné autrement. Ils n'étaient point sots, ils avaient du bagout, ils blaguaient avec agrément : on en peut juger à distance, au mouvement des lèvres. Ils m'auraient amusé peut-être, et en les abordant ou en les quittant, je leur aurais donné la main ; mais je n'aurais pas laissé ma bourse à leur portée. Ils avaient de l'effronterie, du vice, du charme, toutes qualités indispensables aux parasites, et je ne sais pourquoi le décor où mon imagination les situait le plus volontiers était celui de la police correctionnelle, puisque je ne les avais jamais vus qu'ailleurs.

Cette réunion bizarre me faisait penser aux marches-frontières où deux races se frôlent, se heurtent, parfois se mêlent sans se combiner, et où il se pratique, entre les sensibilités de l'une et de l'autre, des échanges illicites, une sorte de contrebande. Je voyais ici par où les compartiments de la société, que l'on croit étanches, se communiquent et par où remontent les boues de Suburre. Je m'étonnais déjà moins de la prédilection que témoignait un lord Ventnor pour le cabaret correct de la place de la Madeleine, et je commençais d'apprécier moi-même le ragoût de cette promiscuité.

Une femme entre toutes sollicitait mon attention, parce qu'elle était représentative de la classe, à tel point que je n'aurais qu'à me répéter, en mettant au particulier ce que j'ai dit généralement, si j'avais dessein de crayonner son portrait. Mais je ne dois pas la pousser au premier plan : elle n'a pas de rôle personnel dans cette histoire, elle y fait tapisserie. Elle était alors connue de tous, et même de la police, pour maîtresse d'un roi, que les convenances, mettons diplomatiques, m'interdisent de nommer : il suffit d'ailleurs que l'on sache qu'il vient faire tous les étés une saison à Vichy. C'est dans cette ville d'eaux qu'elle avait eu l'honneur de le connaître, après beaucoup d'autres femmes qu'on lui présentait chaque année pour le divertir de son traitement pendant vingt et un jours. Mais elle avait su lui plaire de telle sorte qu'il en était résulté ce qu'on appellerait, dans le monde bourgeois, un collage. Le souverain étant obligé de résider habituellement dans son royaume, sauf les trois semaines de Vichy, l'état de collage ne se manifestait que par des envois périodiques de chèques et, à certains anniversaires, par des envois de bijoux.

Lorsqu'on demandait à cette femme : « Comment l'as-tu pris? » elle répondait avec une juste fierté : « Par ma tenue. » Elle avait, en effet, si grande allure qu'on ne remarquait sa beauté qu'en second lieu, et elle était probablement la seule femme que ce roi eût rencontrée qui eût l'air d'une reine. Elle ne se parait jamais que de perles, dont elle possédait une collection admirable, et elle était toujours vêtue de noir

NE REGARDEZ PAS !

Dessin de R. Préjelan.



— Oh ! Messieurs, que c'est vilain de regarder une pauvre petite femme avec des yeux qui la déshabillent !

comme si elle allait rendre visite au Pape. Sa fortune assise ne l'empêchait point de faire la cabotine par-ci par-là : elle n'avait point de génie. Elle avait toujours au moins quatre convives à souper : l'amant en exercice, une amie accompagnée, et le moineau. Ce quatuor, à toute autre table, aurait passé inaperçu ; mais, autour d'elle et dans son rayonnement, les vulgarités s'effaçaient : il faisait figure de service d'honneur, c'était une manière de petite cour.

Sans être liant à l'excès, on ne peut pas éternellement faire mine de s'ignorer quand on se rencontre toutes les nuits. Si on se frôle et qu'on s'excuse, on le fait malgré soi moins machinalement, avec un imperceptible commencement de familiarité. De plus, la reine traitait souvent des invités de passage, outre ses parasites ordinaires. Il m'arrivait de les connaître. Un jour que je ne soupais point seul, mais à la table de lord Ventnor avec les Marcadieu, lady Ventnor et M. de Courpière, elle eut un de mes anciens camarades de régiment que je n'avais point vu depuis le volontariat. Il eut bien grand plaisir à me retrouver, car il quitta soudain sa place pour venir me serrer la main. Je le nommai à mes amis, et quand il retourna ensuite auprès de la dame en noir, je connus, par le mouvement de ses lèvres, qu'il nous nommait à elle. Cela n'équivalait pas à une présentation ; cependant elle s'inclina légèrement, et je ne pus me défendre de l'imiter.

Il était alors fort tard. On se lâchait un peu. Ce n'était pas la fantaisie débridée de chez Maxim, mais un honnête abandon. Un comédien et une comédienne célèbres se mirent à danser ce qu'on appelait en ce temps-là une valse chaloupée. Nous les regardions, la reine les regardait, et comme ils valsaient entre sa table et la nôtre, elle ne pouvait les regarder sans nous regarder aussi. Cette façon de nous considérer n'était même point fort polie, mais est-il une politesse pour les reines ? Elle semblait surtout admirer la toilette de Renée, qui était, en effet, amusante (je me demande qui l'avait payée). Enfin elle donna ordre à l'un des garçons de porter sur notre table les fleurs qui étaient sur la sienne. Elle ne dit point à qui elle les offrait. Lady Ventnor, qui sait vivre, ne trouva point cette gracieuseté de très bon goût et prit un air de froideur ; mais l'étourdie Renée s'inclina ; les hommes sourirent. A dater de ce jour, nous échangeâmes avec la reine des soupçons de saluts.

Deux semaines environ plus tard, comme nous lui adressions justement ce petit salut des yeux, nous éprouvâmes un sentiment léger, à peine conscient, de surprise. Je me l'expliquai, pour ma part quelques instants après : il était causé par l'apparition d'un hôte nouveau de la dame en noir, dont la figure ne nous était pas inconnue, sans que nous pussions nous ressouvenir les uns et les autres d'où nous la connaissions. Le nouveau était un tout jeune homme, un « moineau de Lesbie », puisqu'on leur donnait ce sobriquet (le mot n'est pas de moi). Ceux de ses congénères qui s'asseyaient ordinairement à la table royale étaient de ces petits acteurs qui réussissent dès leur premier début grâce à une drôlerie physique, à une trouvaille de geste ou à un défaut de prononciation, et qui ne feront jamais rien de plus jusqu'au terme de leur carrière ; leur célébrité de théâtre ne dure qu'un jour, mais, s'ils ont de l'entregent, ils peuvent conserver une manière de situation parisienne dans le demi-monde. Les façons ordinairement majestueuses de la dame en noir ne permettaient point de juger si elle prenait avec eux les privautés extrêmes, ou si elle se contentait d'en user comme de nécessaires ou de patito.

Celui-ci ne me parut pas d'abord jouer auprès d'elle un autre rôle : mais, le lendemain, ils revinrent ensemble, seuls ! Ils prirent une table de deux couverts, qui fut dorénavant leur table. Elle touchait la nôtre, et quand nous voulûmes parler d'eux, il fallut parler très bas. Nous nous dîmes du bout des lèvres : « Il paraît que cela devient sérieux », et des yeux : « Mais qui est-ce donc ? » Soudain, Renée, qui était près de moi, eut une illumination, et s'écria :

— Ah ! je sais...

Je ne songeai pas à m'étonner que la jeune fille fût mieux instruite que les grandes personnes, et je me penchai, je lui tendis l'oreille en guise d'interrogation.

Elle murmura :

— C'est le type qui fait les portraits à cent sous à la maison de danses de la rue de Clichy.

Nous avions reçu, voilà quelque temps, des invitations rigoureusement personnelles aux galas rigoureusement privés de cette maison de danses, qui venait d'être inaugurée dans l'ancien hôtel d'une étoile de l'autre siècle. Nous y étions allés, moins par curiosité que par désœuvrement, et pas même en partie, mais chacun de notre côté et à des jours différents. C'était un lieu de souper banal, où des danseurs et des danseuses gagés exécutaient sans verve des pas dits de caractère. Mais, vers onze heures, on était admis à monter par quinze ou vingt au deuxième étage, où, moyennant un louis par tête, on assistait à des tableaux vivants figurés uniquement par des femmes : elles étaient nues quand elles représentaient des femmes, et habillées où il faut quand elles étaient censées représenter des garçons. Je me souviens qu'un jeune homme en smoking dessinait, dans la salle du premier étage, d'assez jolis portraits au fusain, qu'on lui payait cinq francs pièce. Comme je n'avais pas jugé à propos d'user de ses talents, je n'avais guère envisagé l'artiste : je compris en le regardant mieux pourquoi il avait fait impression sur Renée, et pourquoi notre superbe voisine lui accordait les honneurs du tête-à-tête au détriment de ses invités ordinaires.

Il ne paraissait pas plus de vingt ans, et il promettait de les paraître encore une dizaine d'années. Il avait des traits si purs et si fins, l'ovale du visage si parfait, la bouche si miraculeusement dessinée, tant de voluptueuse malice au coin des lèvres et de mystère dans les yeux, que Léonard l'eût souhaité pour modèle d'un saint Jean ou peut-être d'une Joconde : et cependant, c'était Gavroche. Il portait bien l'habit, mais il ne ressemblait pas plus à un homme du monde qu'à un Italien de la place Pigalle. Je l'étudiai assez longtemps, bien que j'aie le coup d'œil rapide et que ma bonne éducation m'interdise de considérer les gens. Mais son regard ne rencontra pas le mien et ne me rappela pas à l'ordre. Après quelques secondes, je cherchai où il regardait lui-même : je vis qu'il était en arrêt sur Renée, et elle sur lui. Ils s'admiraient naïvement, ils resplendissaient tous les deux, et leurs beautés diverses, mais égales, semblaient, ainsi que deux miroirs opposés, en se reflétant l'une l'autre, se multiplier à l'infini.

Je goûtai alors une de ces minutes pleines et délicieuses qui méritent bien d'être appelées psychologiques, parce que les coups de théâtre d'âme s'y précipitent, le spectacle est vertigineux et reste clair, l'intime des êtres devient visible, ils se trahissent par l'expression muette. Je donnai la première réplique en souriant à Renée avec ironie ; mais elle ne prit seulement pas garde à moi. Elle s'était tournée vers M. de Courpière et l'envisageait si impérieusement qu'il dut enfin lever les yeux sur elle. Alors elle lui assena un regard chargé d'excuses et de supplications. Elle semblait en propres termes lui confesser qu'elle renonçait brusquement à l'aimer et à se faire aimer de lui, parce que nulle compétence n'était possible entre lui et l'autre : elle l'en prenait lui-même à témoin ; et elle lui demandait pardon, mais sans humilité ; elle le suppliait, avec arrogance, de ne pas lui tenir rancune. Il consentit en souriant. Il s'effaça. Il daigna se réduire au second rôle, de confident, d'ami grondeur et paternel. Moi qui le connais bien, je devinais, sous cette condescendance, sa joie d'avoir trouvé un substitut pour faire sa besogne, pour mener à bien, sans que désormais il s'en mêlât, l'intrigue ténébreuse qu'il machinait contre Marcadieu, pour venir à bout du beau-père par la belle-fille. Mais le triomphe de M. de Courpière était encore plus complet que je n'avais cru d'abord : il était double ; je m'en aperçus quand j'observai que Mme la marquise de Ventnor semblait aussi curieuse du jeune homme. Elle n'est point femme à se refuser ses caprices. Ses yeux l'annonçaient avec une sereine impudence, et ils ne prenaient point la peine d'adresser à ce propos des excuses anticipées ni à M. de Courpière ni à Marcadieu.

Lady Ventnor, Maurice et Renée n'étaient peut-être pas les seuls personnages de qui j'aurais dû étudier les physionomies. Mais je ne sais pourquoi j'évitai de scruter les autres. Je craignais peut-être d'y découvrir des choses trop effroyables ; ou bien j'étais rassasié, j'étais ivre. Je n'avais même plus faim, au sens matériel. Pour occuper le temps jusqu'à la fin du souper je me contentai de boire, de loin en loin, quelques gorgées d'un cup au vin de la Moselle, où macérait depuis une heure une branche odorante de fenouil, parmi des tronçons de bananes et de petites fraises des bois.

(*A suivre*) ABEL HERMANT.



CELLES QUI VEULENT ARRIVER

Pour trouver un mari

Vingt-six ans, cheveux ondulés, légèrement maquillée, toilette genre « artiste », accessit de piano au Conservatoire, poétesse, comédienne de salon, pas de dot, mais des prétentions, tel est le signalement d'Emmeline Maughin, jeune fille à marier.

Est-elle jolie ?

Peut-être oui, peut-être non. Elle est ravissante certains jours, à certaines heures ; mais ses amies l'ont surprise d'autres jours, à d'autres heures et l'ont trouvée très laide. C'est une de ces jeunes personnes sur lesquelles tous les hommes se retournent, que beaucoup suivent et que certains abordent sans hésitation et d'ailleurs sans succès.



On la dit très vertueuse, mais on la dit aussi fort... initiée. La vérité, c'est qu'elle n'a pas d'amant, qu'elle n'en a sans doute jamais eu et qu'elle en aura. En attendant, elle cherche un mari... Et c'est un terrible sport par le temps qui court !

— Ma fille, dit Mme Maughin, est une perfection... Elle a tous les talents ; elle a de l'esprit, elle sait s'habiller, elle est dix fois plus chic que ses amies... et pourtant, les maris se défilent ! Je parle des futurs maris, car ceux qui le sont déjà s'empressent...

Une vieille dame, sorte de maman Desgenais, qui a le triste courage de dire ce qu'elle pense, a déclaré à Mme Maughin :

— Votre fille a précisément trop de talents, trop d'aisance, trop de « branche » et cela effraie les candidats. Avec une dot, cela s'arrangerait ; le mariage tend à devenir la prostitution de l'homme et ces messieurs ne marchent que pour l'argent.

Emmeline a commencé comme toutes les jeunes filles, à ne pas vouloir de mari. Puis, elle a consenti à donner sa précieuse personne au premier prince Charmant qui se présenterait ; vers la vingt-quatrième année, elle a déclaré qu'elle épouserait un monsieur ayant situation et bonne santé ; quand elle eut coiffé Sainte Catherine, elle se montra moins difficile encore : un monsieur, simplement.

Vingt-six ans, et elle attendait toujours !

***

Pourtant, que d'efforts, que d'intrigues, que de toiles tramées, que de pièges tendus !

Depuis l'âge de dix-huit ans, Emmeline Maughin, escortée de sa sainte mère et de son honoré père (O. ❂) « faisait » les plages... A elle, les maillots collants qui scandalisent les mères de famille et font accourir les photographes : Vénus corsetée sortant de l'onde, Emmeline impressionna d'innombrables plaques de Cabourg à Boulogne. A elle, les flirts de casinos aux sons de valses lentes étirées par les tziganes, les intrigues faciles auxquelles l'air aphrodisiaque de la mer donne vite une tournure dangereuse ; mais en dépit des promenades au pied des falaises, des tête-à-tête à l'ombre des barques couchées sur le sable, rien d'irréparable ne s'accomplit jamais : Emmeline ne montrait ses jambes qu'en plein jour, devant tout le monde, et cela n'avait aucune importance. Tant il est vrai que pour la vertu d'une jeune fille, il vaut mieux se mettre nue devant tout un régiment de cuirassiers que devant son petit cousin.



Si, en été, Emmeline révélait ses cuisses aux foules attentives, en hiver, elle découvrait ses épaules jusqu'aux hanches, ou à peu près... Ne fallait-il pas allumer les maris possibles ?

— Hélas ! disait parfois Mme Maughin, cela devient très difficile : les jeunes filles ne peuvent pas lutter avec les femmes mariées. Celles-ci en montrent plus, en promettent plus encore et donnent le reste... Ce n'est pas loyal !...

Bien stylée, Emmeline ne se contentait pas d'exhiber sous les lustres des épaules un peu maigres mais très blanches, et de se dessiner hardiment dans des fourreaux indécents : elle prenait l'offensive... Elle savait transformer très vite l'anodin dialogue en une sentimentale causerie dans les encoignures de fenêtres, le flirt banal en une intrigue bientôt corsée, l'intrigue en une savante compromission qui appelait un dénouement conjugal. Mais chaque fois, cela ratait.



— Encore un qui nous claque dans la main ! s'écriait Mme Maughin.

M. Maughin fronçait le sourcil, cherchait une phrase définitive, ne la trouvait pas et s'en allait au café. Quant à Emmeline, elle reprenait son poème commencé, ou son aquarelle, ou sa pyrogravure...

— Ah ! maman, soupirait-elle, si seulement j'avais cent mille francs de dot !

— Mais tu vaux plus que cela !

— L'amour maternel t'aveugle... C'est le seul amour qui, aujourd'hui, ait encore un bandeau sur les yeux !

***

Pourtant, bien des fois, la chose avait failli se faire. Le cœur des jeunes filles est un album : quand Emmeline feuilletait le sien, elle revoyait ses « anciens futurs » auxquels maman Maughin avait donné des sobri-

UN SPORT A ROULETTES : LES PREMIERS PAS D'UNE RINKEUSE

Croquis de R. Préjelan



quets, d'après la rupture : le Macaque, le Rasta, le Lait tourné, l'Empoté, et bien d'autres, — valseurs, flirteurs, blagueurs, lâcheurs qui s'étaient enfuis à l'heure des paroles définitives.

De temps en temps, Mme Maughin disait à sa fille :

— Line, tu te feras coiffer demain soir... Nous sortons.

Et c'était une nouvelle campagne. Encore une tête pour l'album! Face loyale et timide de bon jeune homme, groin soigné de « leveur » mondain, visage neutre et fatigué de vieux garçon ou de veuf consolé, ah! ces binettes!... Mais Emmeline trop « mousseuse », trop maquillée, trop artificielle faisait reculer les amateurs. Jusqu'à Mme Maughin qui avec son « genre » de marchande à la toilette et ses habiletés de bonne grosse dame trop pressée, précipitait l'inévitable échec.

Parfois, de cruelles aventures désolaient les deux femmes. Un jour, un Brésilien jaune et moustachu avait dit à Mme Maughin avec un cynisme tranquille :

— Je voudrais votre fille...

— Ah! Monsieur, c'est une perle!

— Combien?

— Elle n'a pas de dot, mais...

— Non, je demande : combien par mois pour deux visites par semaine?...

Une autre fois, un commissaire-priseur « entreprit » Emmeline dans un salon en lui disant :

— Vous compromettez mon fils!... Vos manœuvres sont indignes!... Abuser ainsi de la candeur d'un enfant!...

Il est bon d'ajouter que l'enfant avait trente-deux ans.

***

On vit Emmeline évoluer dans les salons littéraires où des fils à papa récitent des sonnets et serrent de près, dans les petits coins, des muses très décolletées; dans les salons financiers où l'amour ne s'exprime qu'en chiffres et où la plus belle est la plus riche; dans les salons officiels où fleurit l'adultère et où les petites provinciales permettent tout parce que l'austérité n'est plus une vertu républicaine; dans les salons artistiques où, passé minuit, des modèles très déshabillés posent la « Fin de Byzance » ou « Messaline à Suburre ».

Mais c'est surtout dans les salons cosmopolites que Line déploya ses talents et ses grâces... Là, elle rencontra des princes russes, des anarchistes, des prospecteurs de la Nevada, des chanteuses suédoises, des diplomates siamois, des Vieux-Turcs encore imberbes, des Hongrois moustachus, des Iroquois docteurs ès-lettres et des officiers chinois frais émoulus de Saint-Cyr. Tous ces gens, d'âge et de sexe divers, lui firent la cour : elle dut gifler un Portugais par trop gai et repousser une comtesse espagnole qui voulait lui passer, de bouche à bouche, un bonbon égyptien.

— Et toujours pas de mari! soupirait Mme Maughin... Qu'allons-nous devenir? Tu as vingt-sept ans!...

— Maman, je fais ce que je peux. Ce n'est pas de ma faute s' « ils » ne veulent pas...

— Il faudra cependant qu'ils y viennent!

— Hélas! maman, tu n'as que trop raison : maintenant que les femmes mariées ont toutes un amant, la carrière de jeune fille à caser est bien encombrée!

***

Vingt-huit ans!... L'heure était venue de l'effort suprême.

— Il faut décider quelque chose, dit Mme Maughin à son mari.

— Oui, mais quoi? Je n'ai aucune idée...

— Moi non plus.

— Pour la première fois, nous sommes d'accord.

Mais Emmeline avait son plan.

— Je vais faire du théâtre, déclara-t-elle, du théâtre, comme artiste, avec un engagement.

Mme Maughin se récria, mais en vain.

— Oui, insista Line, je veux monter sur les planches. Je serai la « jeune fille du monde » qui, vaincue par sa vocation, jette sa respectabilité aux orties et devient cabotine. Tu verras, cette fois, cela marchera!

Emmeline avait joué avec grâce des comédies de paravent sinon dans le beau monde, du moins dans un joli monde. Un directeur, — peu renseigné, — l'engagea avec la conviction que le faubourg Saint-Germain serait tout où Emmeline jouerait... Une savante publicité fut organisée autour de cette « jeune fille de la meilleure société » qui, lasse d'être applaudie par les marquises et les duchesses (tu parles!) daignait briguer les suffrages de la foule.



Emmeline débuta, ne fut pas maladroite, obtint du succès. Son portrait parut dans tous les magazines à froufrous et à cabotinages photographiques. Elle fut lancée... On l'avait trouvée excentrique à la ville : au théâtre, chacun loua en elle une charmante modestie. Dans les salons bourgeois, les hommes osaient sur elle des gestes audacieux; au théâtre, ils la traitèrent avec respect.

Emmeline alla jusqu'au bout de son idée. Elle eut un amant, puis deux, puis quatre; elle s'offrit des fugues retentissantes avec un boxeur, un aviateur, un compositeur debussyste. Elle ne craignit même pas de faire répandre, dans les petites feuilles scandaleuses, le bruit qu'elle allait chez la célèbre baronne de Retschern réciter, de cinq à sept, des poèmes de Sapho... Maman Maughin la renia et son digne homme de père lui envoya sa malédiction par carte postale.

***

Ce plan devait réussir. Emmeline, — que tant de vagues godelureaux avaient dédaignée, — fut entourée d'adorateurs agenouillés. Et elle reçut des douzaines de demandes en mariage. De richissimes Américains, des Magyars, des ministrables français, un académicien, des diplomates, un fils naturel du roi Milan, deux généraux et trois lieutenants se disputaient, entre autres, sa main.

— Mais, disait-elle, je n'ai pas de dot...

— Qu'importe? répliquaient-ils... Vous seule et c'est assez!

— J'ai vingt-neuf ans.

— Vous êtes adorable!

— Ma sainte mère vous encombrera.

— Je l'aimerai comme un fils!

— Attendez, je réfléchirai...

— Emmeline, Emmeline, soyez ma femme... ou je me tuerai!...

Emmeline choisit, enfin, un manufacturier du Nord qui valait dix millions. Le mariage fut le grand événement de la saison. Les époux vivent heureux, car ils n'ont pas d'enfants.

Ce qui prouve bien que la vertu est toujours récompensée.

TIMON DE PARIS.



ÉPITRES AUX " CORINTHIENS "

COURSING

Ah! pour le coup, messieurs, l'émotion me saisit...

S'adresser en effet à des amateurs de lévriers, quelle entreprise! Comme c'est délicat! Que de précautions ne faudrait-il pas! On tremble, on hésite, un rien arrête...

Tant qu'il s'agit bonnement d'écrire, en effet, à des hommes de sport, et même aux plus difficiles, et voire aux plus dédaigneux, à de véritables « Corinthiens », dont une seule faute de goût, sur un champ de courses, sur le ring ou sur le pont d'un yacht, offense la vue et choque l'esprit, mon Dieu, passe encore! En s'appliquant, on y parvient peut-être...

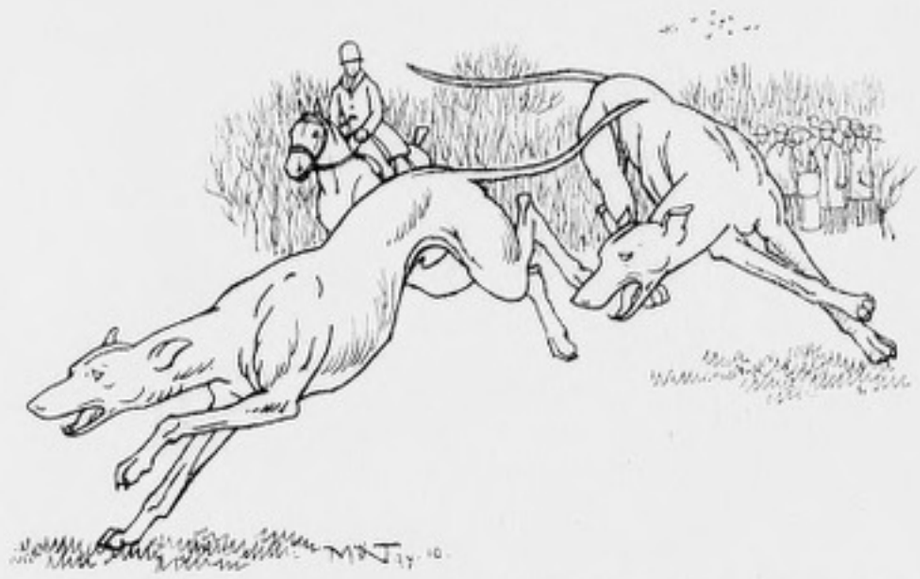


Mais vous autres, messieurs les amateurs de lévriers, vous êtes bien différents des simples hommes de sport : vous êtes des artistes, mieux encore, vous êtes « les » artistes, les artistes entre tous, les artistes eux-mêmes, les suprêmes, les surfins, et si l'on me pousse, je dirai les seuls artistes! On comprendra que le cœur d'un gazetier batte un peu, quand ce dernier s'adresse à de tels hommes. C'est Tiron le scribe haranguant Atticus. Cela touche à l'effronterie.

Qui donc vous ferait l'injure, en effet, de croire que vous aimez les lévriers parce que d'abord on les appelle greyhounds, mot anglais d'une consonnance délicieuse, comme tous les autres du même dialecte, pour l'oreille d'un homme bien élevé; qu'en outre les courses de lévriers, ou plus agréablement parlant, de greyhounds sur lièvres vous plaisent pour une cause surtout, à savoir que ce sport est anglais, que ces chiens viennent d'Angleterre, que la *Waterloo Cup*, — Derby solennel et grandiose du lévrier, — se court au delà du détroit, que l'art d'entraîner les greyhounds nous arrive tout droit de là-bas, que les colliers du bon modèle, les *slips* et les couvertures vraiment honorables proviennent d'Albion, et sont achetés dans tel ou tel quartier de Londres, et non ailleurs?

Ira-t-on prétendre encore que vous ne sauriez résister à ce que ces admirables chiens, si gentlemen, si dandies, si réellement de bonne société, ces princes, ducs et pairs de la race canine, peuvent tous témoigner de trente ou quarante générations d'ancêtres régulièrement et officiellement inscrits, toujours en anglais, sur des stud-books britanniques, sous leurs noms émouvants, compliqués et d'une prononciation qui demande beaucoup d'attention? Soutiendra-t-on même que vous ne voyez pas sans plaisir vos lévriers obéir mieux à quiconque leur adresse la parole dans la langue de Shakespeare, de lord Seymour et de M. Brummell, esq., ce qui démontre évidemment qu'ils la comprennent, à l'exclusion de toute autre?

Niaiseries! Fadaises! Ne prenez même pas la peine de répondre... Et n'est-il pas vrai que vous adorez de passion les



greyhounds parce que ce sont les plus miraculeusement et indiscutablement belles formes vivantes qu'il y ait sous le soleil? Des professeurs allemands et de sensibles mondaines tomberont en extase devant tels ou tels tableaux des musées italiens, hollandais, parfois même français. De vieux hellénistes et quelques romanciers toujours émus feront de pieux pèlerinages vers les basiliques de Rome ou les rives de Sicile, et les tombeaux, les mosaïques, les orfèvreries qu'on y trouve. De jeunes poètes, nos contemporains, las de Versailles et de Venise, auront même été jusqu'à chanter d'une voix charmante les gestes heureux d'une ballerine gréco-yankee, le travail imprévu et inoubliable de tel ou tel danseur russe... Oui, sans doute, ce n'est pas mal, tout cela. Mais quoi! rien n'a de vie, dans les musées, rien ne bouge. Et les danseurs ne s'animent que sur un théâtre, hélas! bien loin qu'ils sont de bondir en pleins champs!



Au lieu que vos greyhounds, chers Corinthiens!... ah! voici l'œuvre d'art sans un seul défaut, la merveille frémissante, palpitante, ivre de vigueur, d'énergie et de joie!... Vous sentez cela, vous l'éprouvez, et la beauté vous grise, n'est-ce pas. Que vient-on par conséquent nous parler d'Angleterre, et de couvertures, et de *slips*, et de chiens qui grelottent dès qu'il gèle dans le Sussex!...

Il n'y a pas d'être, ici-bas, plus accompli qu'un greyhound. Que lui comparera-t-on? Le lévrier russe, le barzoï? Peuh! ce chien de bar, ce chien de cocotte, ce dégingandé sans ligne, ce mollasson à frisure, à longs poils, à poitrine serrée, à reins plats? Fi donc! Au boudoir, le barzoï, et cent sous pour la bonne qui le promène!...

Et quoi encore? Les sloughis? Chiens sauvages, voleurs de poules, rôdeurs de douars, pas assez de race... D'autres animaux? Mais lesquels? Le lion, le tigre? C'est mastoc et négligé, c'est trop long, ça traîne, ça pèse... Le cerf? Tête prétentieuse, jambes grêles, gros corsage... Le cheval? Trop de ventre, cou mal porté... L'aigle? Aucune grâce... Le cygne? Beaucoup trop, et affecté, languissant... Le faisan? Quel rasta!... Le paon? Un cabotin...

Le greyhound, au contraire, est aussi fin que puissant, aussi svelte que robuste. Poitrine splendide, croupe musculeuse, taille de guêpe, col élancé, tête expressive, aiguë, insolente : le maximum de grâce dans le maximum de force... On a déjà vu ça, dira-t-on, dans les



Les chiens merveilleux, attendent, revêtus de leurs grands manteaux à taille et à col Médicis.



statues d'athlètes antiques, les Hermès, le Doriphore, l'Apoxyomène?... Oui, mais ce sont des statues, tandis que le greyhound vit, joue, combat, prend des lièvres, gagne des prix, et vous regarde tendrement avec ses yeux d'almée, et vous accueille, vous caresse, vous parle... Mais oui, vous parle : il ne faut qu'entendre son langage, et vous l'entendez, vous, avec délice...

Car vous êtes des voluptueux : vous savez par expérience que les nobles greyhounds, bêtes choisies, bêtes de sang bleu, sont les plus intelligents des chiens. Vous êtes seuls à connaître ce cher secret, et vous jouissez savoureusement de la sottise universelle, chaque fois que vous entendez le fameux cliché : « C'est tellement stupide, un lévrier!... » Rien de plus exquis qu'une bonne sottise, pas vrai?... Le lévrier? Mais vous ne l'ignorez pas, ce qu'il est : notre République le tient pour suspect, tel qu'un ci-devant sous la Terreur, voilà.

Vous êtes aussi des élégants. Votre maison est pleine de meubles fragiles ou vieillots, de miniatures anciennes, de statuettes rares, de faïences précieuses. Quand votre amie vient vous voir, elle ne paraît là qu'un bibelot de plus. Mais il manquerait encore un rien chez vous, si quelque prince du coursing ne s'y étendait dédaigneusement, impérial et négligent, sur le tapis. Ces chiens de cour, si souples, glisseraient sans rien toucher parmi des verres de Venise.

Enfin vous êtes des dilettantes. Vous vous plaisez à goûter des émotions de jadis, à évoquer des divertissements du plus pur style Restauration. Populaire en Angleterre, le coursing est un sport tout neuf et presque inconnu chez nous : telles se trouvaient les courses de chevaux en 1830. Quand le lièvre file soudain devant les chiens au slip, quand votre crack s'élance, fou de convoitise, et en touchant à peine le sol, tant il va vite, vous ressentez la même angoisse respectueuse qui dut étreindre les « lions » illustres, sous Louis-Philippe, quand ils voyaient leurs « coursiers d'Albion » fendre l'espace au signal du starter.



Sur le turf, en 1830, le public flânait un peu partout, envahissait parfois la piste, rôdait autour des chevaux et de ces palefreniers que l'on nommait « jockeis ». Une réunion de courses avait quelque chose de rustique, cela sentait son « plaisir du château »...

Or, voyez aujourd'hui les coursings qu'organise notre Greyhound Club : rien de plus agreste. Une grande plaine située dans un domaine clos, ou bien un hippodrome quasi-désaffecté et voué aux herbes folles; sur cette savane, les habitués se rangent en ligne tant bien que mal, et attendent; au loin, le juge en habit rouge; plus loin encore, les chiens merveilleux, revêtus de leurs grands manteaux à taille et à col médicis, ceux-ci jaunes, ceux-ci grenats, ceux-ci bleus, ceux-ci blancs; quelques spectateurs sont en culottes, les entraîneurs et les valets de chiens portent des leggins : c'est un concours rustique, presque une fête de keepsake. Très Rubempré, très lord Byron On cherche les amazones à voiles verts, et les cavaliers à redingotes du temps de la Charte. On regrette Alfred de Musset.

Pas très longtemps, d'ailleurs, car voici bientôt venir le premier départ de lièvre, et la course. Couplés dans le slip, les chiens tremblent d'ardeur et de désir. Le lièvre file. Quand il n'est plus qu'un point mouvant dans l'herbe, on lâche les greyhounds : ils se détendent comme des ressorts, bondissent, volent... Malgré sa fuite folle et tous ses crochets, le lièvre ne tarde guère à se voir-boulé... Vous êtes pâle, votre gorge s'est serrée... Qui a gagné? Votre chien?...

Mais non! Le juge agite un mouchoir rouge, et votre crack avait le collier blanc!... C'est le prestigieux greyhound de cette jolie dame blonde, là-bas, qui est proclamé vainqueur!

Jolie? Vous la trouvez jolie, vous, cette poseuse, avec son chignon filasse, d'ailleurs outrageusement teint, son air pimbêche, et son sale chien qui n'eût jamais battu le vôtre sans une révoltante partialité du juge?...

C'en est fait. Votre journée est gâtée, le coursing un sport imbécile, le genre humain odieux, la vie intolérable. On vous questionne : « Jolie course, hein? Votre chien a bien travaillé?... » Vous ne giflez pas celui qui vient de vous parler ainsi : mais si vos yeux pouvaient jeter du poison, le fâcheux tomberait à l'instant raide mort. Et vous lui répondez en souriant jusqu'à l'agonie :

— Oui, jolie course. Je suis très content... Connaissez-vous bien ce juge?

Le sport est un long martyre, à peine interrompu, quelquefois, par quelques soulagements.

MARCEL BOULENGER.



Réflexions d'une dilettante

La Morale est une vieille dame ennuyeuse, qu'on salue, mais qu'on n'écoute point.

Quand une femme est belle, on dit qu'elle est sotte; quand une femme est sotte, on dit qu'elle est bonne; quand une femme est bonne, on n'en parle point.

Plus on aime les femmes, moins on les comprend.
Plus on comprend les femmes et moins on les aime.

Les bonnes fortunes sont la seule carrière où il soit honteux de faire la sienne.

Ne vous félicitez point, monsieur, de trouver chez votre femme, ce regain d'amour : si elle met plus d'ardeur dans ses caresses, c'est que maintenant elle a trouvé à qui penser.

LA SIESTE AU BEURRE

(Air : *Ah! qu'on est bien, Mademoiselle!*)

Tels qu'à l'Opéra, figurants,
Sortent en soldats sur deux rangs
Côté cour, pour rentrer soudain
En cardinaux, côté jardin,
Tels les secrétaires d'Etat,
Que la Chambre, un jour, culbuta,
Reparaissent le lendemain
Un autre portefeuille en main....

Ah! qu'on est bien, République,
Ah! qu'on est bien, chez vous!

Pour y rester on s'applique
A flatter tous vos goûts;
Bien vite à droite on se porte
Si la gauch' vous combat...
Une seule chose importe
C'est qu'on ne dégringole pas!

II

Un ministre n'est pas toujours
Un homme illustre, et tour à tour
La République en a tout net
Usé trois cent quarante-sept.
Vous pensez bien qu' parmi ceux-là
Beaucoup n'eurent aucun éclat,
Mais ils possédaient le talent
D'être de groupes influents....

Ah! qu'on est bien, République,
Ah! qu'on est bien chez vous!

Et c'est ainsi que s'explique
Ce choix de bouche-trous
Qu'un homme d'Etat pratique
Jugea fort opportun.
Il vaut mieux en politique
Etre quelque chos' que quelqu'un.

III

D'aucuns sont indéfiniment
Rivés à leur département,
Non point qu'ils n'en eussent changé
S'ils avaient un meilleur trouvé
Mais faute de rencontrer mieux
Ils ont toujours gardé le vieux,
Bornant leurs desiderata
A rester quelqu'un dans l'État....

Ah! qu'on est bien, République,
Ah! qu'on est bien chez vous!

Soit à l'Instruction publique
Au Commerce, on s'en fout!
Comme leurs inaptitudes
Sont égales pour tout,
Ils ont cette certitude
D'être à leur place n'importe où.

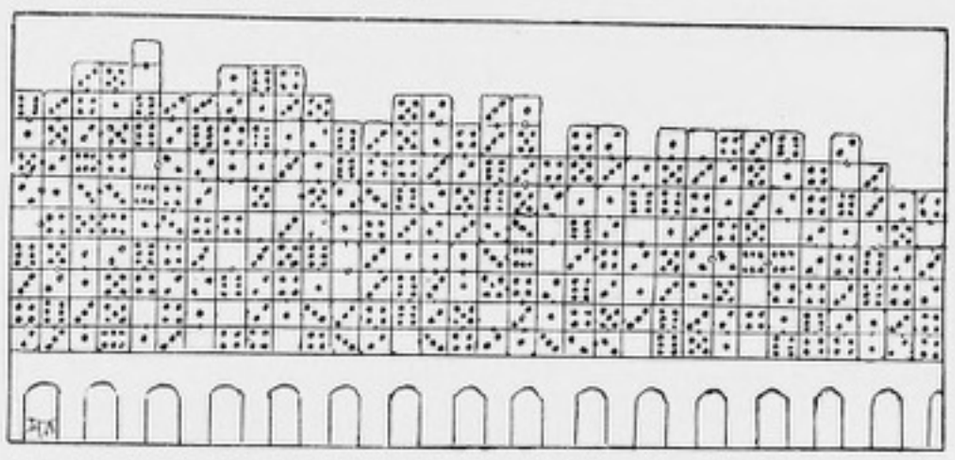
IV

Nos gouvernants sont tels, hélas!
Que les ministres de Ruy-Blas
C'est toujours le même trafic
Des nègres et de l'arsenic;
Ils ont autant de goût d'ailleurs
Pour la Guerre ou pour l'Intérieur
Mais surtout ces républicains
Ont du goût pour les Maroquins!..

Ah! qu'ils sont bien, République,
Ah! qu'ils sont bien chez vous

Ils y viennent faméliques
Avec des dents de loups;
Devenus gros, leur visée
Est d'entrer dans les draps
Que Marianne à l'Élysée
Réserve à ses fils les plus gras.

JEAN BASTIA.



LA VÉRITÉ SUR L'ALGÉRIE

ALGER LA BLANCHE

Description de la ville. — Alger présente une particularité assez étrange et qui ne manque pas d'étonner le touriste au premier abord : elle est bâtie tout entière en dominos à transformation.

En plein midi, sous l'ardent soleil africain, qui fait comme de larges flaques de lumière, ces dominos sont tous, sans exception, des doubles-blancs. Mais vient le crépuscule et les doubles-blancs se changent instantanément en doubles-six.

Alger est un port de mer assez considérable. L'importation du colon, du vermouth, du fonctionnaire, des chanteuses à voix et des absinthes; l'exportation des belles Fatmas, des marchands de tapis arabes, des vins, des dattes et des peaux de tigres artificielles assurent à ce port un trafic imposant.

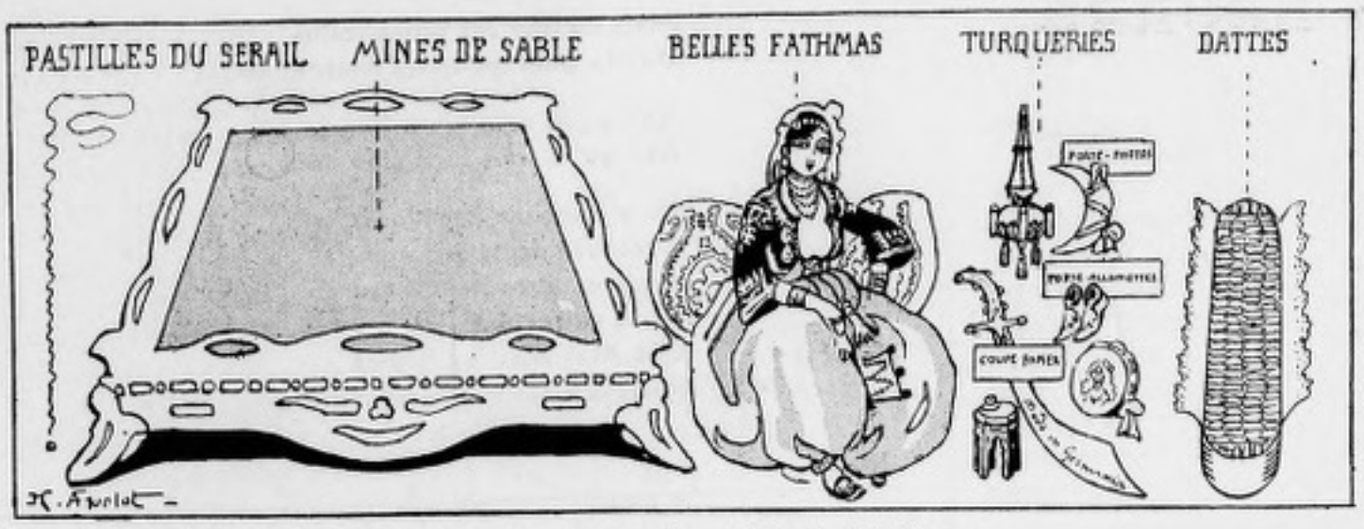


Le vieil Alger : La rue des Chameaux.

Principales curiosités d'Alger. — 1° *La vue d'Alger* (recommandé). Il y a une bonne douzaine d'endroits à Alger «d'où l'on possède la plus belle vue ». Il s'agit donc de faire son choix, ce qui est toujours délicat. Mais la vue d'Alger est une affaire des plus graves et qu'il ne faut pas négliger. On passerait pour le dernier des derniers si l'on avouait n'être pas monté à Mustapha supérieur ou à Boussaria pour jouir de ce « panorama unique ». C'est du reste très beau.

2° *La Kasbah*. C'est la principale caserne d'Alger. Malheureusement elle est située à une hauteur de tous les diables, ce qui fait que les simples soldats y occupent une situation élevée peu en rapport avec leur grade. Monument mauresque.

3° *Les quartiers arabes de la Kasbah*. On peut très bien visiter



Principales ressources industrielles de l'Algérie.

ces quartiers sans être accompagné d'un cicerone. Seuls les millionnaires, qui ont l'habitude de mener la vie à grands guides, en prendront un.

Les rues arabes offrent un aspect tout particulier. D'abord, elles sont pavées avec de vieux escaliers. C'est un mode de pavage assez pratique, paraît-il, puisque M. de Pontich vient de le faire essayer sur les plus larges artères parisiennes. Il rend, en tout cas, les plus grands services aux Arabes qui se servent de chaque marche de ces escaliers comme d'étagère pour leurs étalages. C'est fort ingénieux. D'un côté ou de l'autre de la rue, il y a généralement un étroit ruisseau pour l'écoulement des eaux grasses. C'est le passage réservé aux piétons. Enfin tout a été admirablement combiné dans l'établissement de ces chaussées. Chaque marche de l'escalier est assez large pour qu'un homme puisse y reposer, mollement étendu. C'est la rue sleeping, le dernier cri du confort. Les maisons bâties dans ces quartiers ont ceci de curieux qu'elles ne sont là que dans un simple but de figuration. Les Arabes ont horreur, en effet, d'habiter dans les maisons. Mais il leur est doux infiniment de s'étendre paresseusement devant leur porte et de débiter, en plein air, de délicieux fragments de mouton, de la semoule couleur de safran, des figues de Barbarie, voire du raisin muscat.

— *Hé!* disent-ils, *dans les m'sons c'est plein di puces...*

Il faut les croire sur parole.

4° *Les cafés maures.* Ce sont les ancêtres de nos cafés-bars à 0,10. Ils sont généralement d'un très grand luxe. Le mobilier se compose d'une vaste cheminée et d'un magnifique parquet en terre battue. Messieurs les consommateurs sont invités à s'asseoir sur ce qui leur sert de séant. Ils profitent de cette cordiale invite pour se vautrer tout de leur long, enroulés dans leur burnous.



Les belles nuits de la Kasbah.

Le café maure n'est pas un désagréable breuvage. Ceux qui le trouveraient un peu épais, n'ont qu'à l'étendre sur une tranche de pain. Ça fait une excellente tartine.

5° *M. Jonnart.* Un monsieur avec des moustaches. Visible de préférence dans les couloirs de la Chambre des députés. Gouverneur général de l'Algérie tant qu'il aura un beau-père.

Alger la nuit. — Les Européens se rassemblent sur le square Bresson qui est le rendez-vous de toutes les élégances algéroises. Il y a un kiosque à musique et un kiosque à journaux. C'est le kiosque à journaux qui engendre le plus de bruit. A l'heure de l'arrivée des courriers de France, les discussions politiques y atteignent une violence peu commune.

Il y a deux grands cafés, qui se touchent. Ces deux établissements possèdent chacun, environ, deux hectares de terrasse. A l'intérieur, il n'y a généralement personne, hormis la caissière et deux ou trois clients complètement neurasthéniques. Mais, à la terrasse, les « joyeux buveurs » se pressent en bataillons serrés. La conquête d'une table est chose assez ardue ; cependant, comme disait le brave maréchal Bugeaud, ce n'est pas l'amer à boire et, après une heure ou deux d'efforts désespérés, on y parvient. Dans un de ces cafés, on offre le cinématographe. Dans l'autre, des flots d'harmonies viennent lécher doucement les oreilles épanouies des consommateurs : Musique de... Terrasse, bien entendu.

Les danses. — Naturellement, il est indispensable, quand on visite Alger, de savourer le lascif spectacle des danses du ventre.

Cela ne va pas tout seul, malheureusement!

Dans une première maison on vous proposera « les danses andalouses ». Dans une autre, les « danses grecques ». Dans une troisième, de pauvres hirondelles qui rasent terre et surtout qui rasent les spectateurs, vous offriront un quadrille montmartrois — *coûme à Pâlis...*

Cependant, on finira par trouver deux ou trois belles Fatmas! Ah! délices des délices!..

La danse du ventre consiste à faire payer vingt francs à des étrangers la vue peu récréative d'un nombril gras et ondoyant. Quant à la danse, proprement dite, — si j'ose m'exprimer ainsi, — c'est une tempête dans un abdomen.

Les belles Fatmas ne sont pas toutes, dit-on, d'une vertu totale et certains touristes particulièrement aimés des dieux ont pu bénéficier de leurs faveurs Nous avons visité la petite chambre d'une de ces Jenny l'ouvrière du nombril. O simplicité antique! Le divan, profond comme un tombereau, était garni de sacs écrus qui portaient tous l'adresse du tapissier : « *Grands moulins de Corbeil* ». Une petite bougie brûlait dans un coin et, sur les murs, de mignonnes bestioles batifolaient tendrement.

Les brasseries de femmes. — Il y a des brasseries de femmes dans les quartiers européens. Les brasseries de femmes ont ceci de particulier à Alger qu'elles ne sont fréquentées que par les hommes.

De temps en temps, pourtant, une timide jeune femme fait son apparition. Les messieurs impavides continuent leurs manilles et la vierge éplorée n'a qu'une chose à faire : demander les illustrés.

MAURICE PRAX.



ALGER la nuit : *Une brasserie de femmes.*

CHOSES ET AUTRES

M. Briand a beaucoup vieilli ces temps derniers. Il a aussi, beaucoup maigri.

Ses joues sont creuses et blafardes, ses pommettes sont saillantes, ses yeux sont profondément enfoncés dans les orbites. On sent qu'il a dû traverser une crise très grave et qu'il a dû infiniment se surmener.

Lors des récentes interpellations, il a déçu un grand nombre de ses admiratrices. On entendit, dans les tribunes, de bien drôles d'exclamations.

— Mais ce n'est plus le même homme!

— Dieu, qu'il est mal habillé.

Le fait est que M. Briand s'habille très mal. Un instant, il fit quelques efforts pour devenir élégant. Mais il retourna vite à son laisser-aller habituel. Surtout, il est toujours pitoyablement cravaté. Qui donc lui choisit ses faux cols? Ils sont trop larges. Ils bâillent. Ils ont deux petites pointes tordues en tire-bouchons. Et ses cravates! Ce sont des cravates toutes faites, de ces nœuds à 0 fr. 95 que l'on voit exposés aux vitrines des perruquiers, dans les petites villes de quatre mille âmes.

M. Briand n'est pas heureux non plus dans le choix de ses costumes quand, par hasard, il se lance dans la fantaisie. Ce sont des verts criards, des bleus trop clairs, des jaunes de pain d'épices. Quand, il n'y a pas bien longtemps de ça, il s'en fut chasser dans les tirs de Rambouillet en compagnie du pauvre petit roi Manoël, il portait fièrement un costume tout jaune, — d'un jaune d'abat-jour, — avec une cravate sang-de-bœuf.

M. Briand, qui a peut-être des accointances au Théâtre-Français, devrait demander à M. Le Bargy quelques leçons d'élégance et de maintien.



Il y avait beaucoup de monde, marchandes à la toilette, petites femmes, vieilles gardes retirées de la galanterie, mais nul comédien, sinon Mlle Rob...e, à l'exposition qui précédait la vente des bijoux et robes de cette malheureuse Félyne. Les comédiens, qui prétendent éprouver les uns pour les autres tant de solidarité, donnaient là une preuve singulière de leur détachement, et, bien que très parisienne, cette exposition était lugubre. Les robes étalées au mur robes de ville, robes de soirée, robes de théâtre, velours, dentelles et soie, avaient déjà un air pitoyable de *décrochez-moi ça*, et les manchons de zibeline, de chinchilla et de renard sentaient, sous leur vitrine, déjà le vieux. Les meubles, mauvaises imitations d'ancien, ne témoignaient pas d'un goût très affiné, mais plutôt d'un amour fâcheux du clinquant. On allait, on venait, on palpait les robes, on touchait les fourrures, on ouvrait les malles perfectionnées qui servaient aux tournées, on évaluait les bijoux, on estimait les bibelots. Avoir été si jolie, si fêtée, si aimée, et mourir une seconde fois, la plus lamentable, dans une salle de l'Hôtel, sentant la naphtaline et le poivre, au milieu des réflexions gaillardes et des estimations pécuniaires : quelle tristesse!

Et quelle tristesse, le lendemain, le jour de la vente! Une salle pleine, bondée; au premier rang, de vieilles revendeuses à cheveux blancs, tête nue, les mains sales; derrière, des marchandes à la toilette, plus cossues, poitrinantes, ventripotentes, avec des plumes et des bijoux; derrière, la masse inconnue des curieux qui n'achetaient rien. On cherchait des chaises, on grimpait dessus, on voulait voir. Et l'on entendait la voix monotone du commissaire : « Une robe de guipure, 15 francs, 16, 17, 18, 18 à droite, 19, c'est de mon côté, 20, en face... »

La robe passait, touchée, estimée par les mains des revendeuses, qui souriaient avec dédain. Pauvre loque destinée à revêtir quelque marcheuse de promenoir, et que naguère avait sans doute payée un ministre!

Train de luxe... Un nouveau chapitre pour Abel Hermant.

En gare de Chantilly, sur une voie de garage, il y a un magnifique wagon tout armorié mais un wagon bizarre, très long, très large, avec de belles vitres qui sont de vraies petites fenêtres et non des portières, un wagon qui est un mignon palais sur rails.

Des cosaques en descendent, affairés et silencieux. Ce sont les serviteurs d'une princesse russe qu'il faut présumer ravissante. Cette haute dame mystérieuse n'a plus de maison, plus de foyer; mais elle a un beau wagon tout ouaté d'étoffes rares. Et c'est une maison; seulement c'est une maison qui change de place, qui reçoit un jour l'aurore mélancolique des Flandres et, le lendemain, le crépuscule fougueux des soirs méditerranéens. Le beau voyage! dirait Henry Bataille. Et l'on songe au nostalgique, au musical et tendre poème de Baudelaire :

Mon enfant, ma sœur
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble...

Certes, la belle princesse errante doit connaître ces doux vers. Et j'aime à supposer que le soir, quand le beau wagon glisse doucement dans une ombre confidentielle, quelqu'un les lui murmure, à ses pieds...



Les PREMIÈRES



A la Porte-Saint-Martin :

L'Aventurier

Deux choses, dans la pièce nouvelle de M. Capus, risquaient de heurter, ou, du moins, de gêner le public.

D'abord le personnage central, celui que M. Capus appelle l'« aventurier », n'est pas, en somme un aventurier au sens habituel ni profond de ce mot; on n'est pas nécessairement un aventurier parce que l'on est allé, après une jeunesse mouvementée, chercher et faire fortune aux Colonies; Étienne Ranson est un homme qui a eu des aventures, mais qui n'a pas une âme d'aventurier...

En second lieu, le sujet lui-même était délicat et peu sympathique, qui prenait, pour base d'intrigue, un marché, le moins aimable et le moins plaisant des marchés, — celui qui consiste à dire à des gens ruinés :

— J'ai de l'argent, je peux vous tirer de peine, mais il me faut en gage l'amour de cette jeune fille, qui ne m'aime pas.

Mais, de tout cela, nous ne nous apercevons qu'après coup, à la réflexion, et la difficulté nous apparaîtra seulement à constater qu'elle a été si aisément et triomphalement vaincue...

C'est que les pièces de Capus, celle-ci comme les autres, ont toujours cette vertu souveraine, par quoi, dès les premières répliques, le public est conquis : c'est le *ton*, toujours si merveilleusement juste et précis, où rien ne choque, où rien ne « détonne », jamais une niaiserie, une sottise, ou, ce qui est quelquefois pis, jamais un agrément superflu, pas de tirade, pas de « couplet », pas d'effets ni de mots plaqués, — rien que le développement lumineux et logique de la situation, du caractère...

Voyez ce qui se produit pour la plupart des grandes pièces actuelles, prétendues « bourgeoises »; nous demeurons incertains, parfois jusqu'au bout.

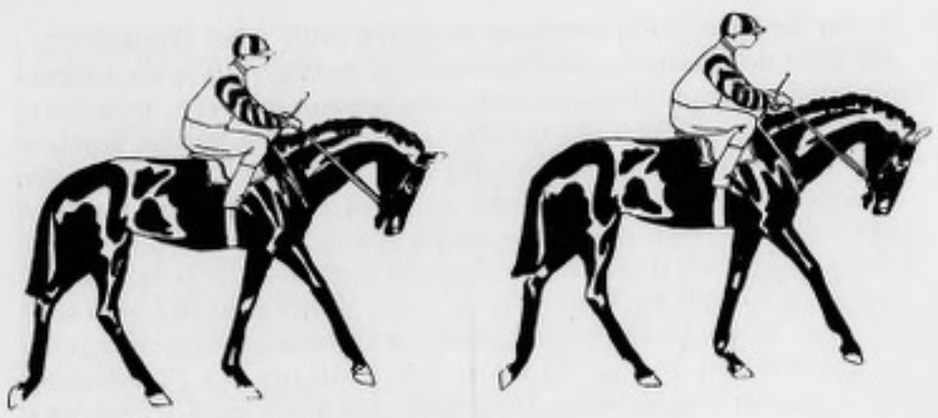
— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? Dans quel milieu, dans quel monde est-ce que ça se passe?...

M. Capus ne nous laissera jamais dans une telle incertitude; son talent est direct, et ne « travaille » que dans la vérité. Et c'est tout de même une jouissance délicate et rare de sentir qu'on a affaire à un auteur toujours d'aplomb et d'attaque, à un auteur si intelligent, si supérieurement intelligent...

Ah! le goût, la mesure, la clarté, — c'est-à-dire ce que nous avons de meilleur en France : et dire que Capus n'est pas de l'Académie française!...

Il est vrai que c'est Mounet-Sully ou M. Albert Carré qui se présentent à l'Institut, — ce n'est pas Lucien Guitry...

FRANC-NOHAIN.



Les Courses

Auteuil. — Le prix de Châlons a résisté à la tourmente qui a balayé les épreuves pour gentlemen riders. Il permet qu'on donne tous les ans un souvenir ému à Co'ombes, ses tournants brusques, ses fureurs populaires et — de temps en temps — ses haies qui flambaient, provoquant une crispation nerveuse soudaine sur la face large et placide de ce bon monsieur Mathieu.

Il n'y a plus que la province pour créer des écoles de gentlemen; mais en vérité, il ne semble pas que le contingent se renouvelle bien souvent, et ce sont à peu près toujours les mêmes qui se font casser la clavicule.

M. de Saint-Sauv... et M. Def... sont au premier rang des triomphateurs. M. de Fourn... aussi qui n'a pas été très heureux dimanche avec *Henri IV*.

L'écurie Hennessy connaît la passe glorieuse depuis que Batchelor la dirige. Et maintenant c'est tout le temps le « coup sûr ». C'est la sécurité des parieurs... et leur joie. Il faut bien qu'il y ait une casaque sur quoi se reposer, et la casaque vert d'eau à ceinture orange va connaître la grande popularité.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

La malchance semble s'acharner après la Bourse. A peine sortie d'un ennui, elle retombe dans un autre, plus grave, et il en est ainsi depuis le début de l'année. Rien ne lui réussit, que c'est pitié. Pas un mouvement continu de quelque envergure; pas un bénéfice sérieux, ou même minime; pas un compte d'une différence intéressante à recevoir, ou à payer, c'est navrant.

Cependant les émotions n'ont pas manqué. Inondations, grèves, sabotages, démission ministérielle, re-inondations; grèves à l'étranger, dissolution; diminution de revenu; augmentation d'impôts, de charges, et pas d'affaires, même au comptant. Si, pardon, celles que font les Caisses publiques. Elles présentent d'ailleurs une grosse importance puisqu'elles se chiffrent journellement par un achat considérable de Rentes françaises; à ce point qu'il est possible de faire le calcul pour connaître le moment où toutes les Rentes auront été rachetées ainsi. Quel mouvement de hausse alors!

Quelques valeurs isolées marchent de temps à autre, ce qui cause une stupéfaction générale, surtout à ceux qui font le marché. A les entendre, les premiers surpris, ce sont eux; ils n'ont pas 25 titres, 2.000 ou 1.500 de Rentes. C'est lamentable, simplement.

Il est certain qu'actuellement les mouvements se font avec infiniment peu d'ordres.

Un compartiment qui a la guigne noire, c'est celui des Mines d'Or. On a beau essayer de tout : faire venir des jaunes, reprendre les noirs; se contenter des indigènes, ajouter quelques blancs, les cours fuient, se dérobent, s'effritent sans raison, puisque les nouvelles — au moins celles que l'on nous communique — sont excellentes. Alors? Alors, on n'y comprend goutte. On croit tous les bruits; on attache de l'importance au moindre racontar; on se laisse aller au désespoir et l'on vend, jusqu'au jour où, par un retour prévu, on rachètera de tout.

Mais pour cela, il faut qu'il fasse sec.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Le Comité de lecture, rétabli, reprendra ses séances cette semaine.

Espérons des chefs-d'œuvre!

—

L'annonce des dernières représentations attire au théâtre du Grand-Guignol une affluence considérable. L'extrême variété et l'excellent intérêt des pièces qui composent le programme actuel justifient ce succès.

Des drames comme la *Porte close* et l'*Attentat*, des comédies telles qu'*Appassionnato* et le *Vitriolé* constituent, en effet, le spectacle le plus original et le plus émouvant que l'on ait peut-être jamais donné rue Chaptal.

—

Tous les bonheurs à la fois.

Mlle Jeanne Rolly qui vient de s'unir à M. Gaston Dubosc, entrerait, dit-on, en janvier, à la Comédie-Française.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

A l'Opéra : *Le Miracle*.

A l'Apollo : *Malbrough s'en va-t-en guerre*.

—

A la générale de *Malbrough s'en va-t-en guerre* on admira la toujours belle Balletta, à la beauté éclatante que conserve à son visage si régulier la Fleur de Pêche de la Parfumerie Exotique.

—

CONSEILS DE L'INSTITUT DE BEAUTÉ
26, Place Vendôme.

Toutes les femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elles doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté! Ces produits sont présentés dans des boîtes miniatures, chefs-d'œuvre de goût!

—

La jeunesse c'est le rêve, et la fixer, c'est l'état divin qu'on obtient en employant quotidiennement l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING, grâce à laquelle on obtient la fraîcheur, la beauté et la santé du visage. En vente : 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et chez Mme M. L. Bouvard, 97, avenue des Champs-Elysées.

—

La MOZDOWINE!... La merveille, paraît-il, pour effacer les « taches » de la peau, quelle que soit leur cause. Une Française qui s'est faufilée dans un harem, y a découvert ce secret... Elle va certainement faire sa fortune!

—

Il n'est de teintures pour cheveux inoffensives que celles à bases végétales, comme les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

Zig-Zag. — A la veille de brûler il fut... arrosé!

Très gêné, le marquis de... (soyons discrets) était sur des charbons ardents, mais il possédait de bonnes valeurs malheureusement frappées de clauses restrictives; quel supplice!

Le marquis... cependant (tout Paris le sut) devait régler une dette d'honneur et, grâce à un ami, l'Official-Banque le sortit de cette situation qui pouvait être doublement douloureuse.

Ainsi le marquis fut sauvé et, dit-on, le suicide fut évité.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour faire pousser, allonger, épaissir cils et sourcils il faut employer la *Sève sourcilière de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre*, qui les brunit, donnant en même temps aux yeux une expression vive et accentuée et rendant la prunelle étincelante. Prix 5 francs, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50. *Se défier des contrefaçons.*

—

Official-Banque (20, rue de la Rochefoucauld (téléph. 136-73). Prêts d'argent, même sur fonds dotaux. Discrétion.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage. Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL SUISSE, Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferrière, directeur.

FINHAUT (Suisse). — GRAND HOTEL BRISTOL. LONFAT frères, propriétaires.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MENTON. — LE GRAND HOTEL (WYDER'S GRAND HOTEL).

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL DE LA RÉGENCE et Restaurant. Situation en plein centre de la ville.

OUCHY-LAUSANNE. — BEAU RIVAGE PALACE, la plus belle situation au bord du lac de Genève.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL. A. Declerck, propriétaire.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910. **Librairie VIVIENNE. 12, Rue Vivienne. Paris** (Bourse).

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 et Catal. : 3 fr.; 100, 5 fr.; 250, 10 fr. Ouvrages illust. 4 fr. les 4 variés 10 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

J'ENVOIE CONTRE TIMBRE de OFR.10 mes 3 catalogues de livres sur Histoire, Littérature, Occultisme, *sur demande à* H. DARAGON, *96, rue Bleneue, Paris.*

PRÊT s. sign., à tous s. tout, remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre. PARIS

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mme de Villemus 22, r. de la Victoire Paris 3e et. 10 h. à 7 h.

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que **chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour**, à l'**hygiène** et à la **Préservation sexuelle.** Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Pour contre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boul^d Magenta, Paris

SAGE-FEMME se rend pens., consult. et corresp. (Discret) à MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand Mme DUC 54, r. Caumartin, Paris (3e ét.)

PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. (Cart. post. sont refus. Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

COURS D'ANGLAIS unique à Paris. Mme D'HERLYS. 19, r. des Martyrs (1er et. sur entrer.)



MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS PARISIENNES dans tout BOUDOIR Ass. choisi 2 fr. 12 choix 7 fr. R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris

TANAGRAS Saxe et Biscuits. Mme Duterrives, 45, r. Richer, 1er s. entrer. Dim. excepté.

J'envoie gratis sur demande mon Catalogue 1911 de livres curieux. **JEAN, 34, r. des Petits-Hôtels. Paris**

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS**, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.*
PRIX : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*).
Écrire au **Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES**

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182. PARIS.

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. **BARLET. 112, r. Réaumur.**

LIVRES Catalogue ***EXTRA-CURIEUX***, intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats. **E. NEZANT. 19, rue Bichat, Paris.**

MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

IMPUISSANCE
des 2 sexes, radicalement guérie et rapidement par les **PILULES OURANIA**
Nouv. découverte. Inoffensives. **Effet stimulant immédiat.**
Guérison garantie p. une seule boîte (fac-similé.) Env. discr.
Prix 10 fr. Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.

MASSAGE Manucure Américain, Miss Mohawk, 37 r. Cambon 3e étage.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, **six volumes-bijoux**, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

AMOUR PRÉSERVATION et SÉCURITÉ par le Dr MAX ALEXANDER
Ouvrage unique en son genre, indispensable à tous. Envoi fco avec catalogues illustrés contre 5 fr. adressés au Dr de l'*Agence de Publications*, 92, r. des Marais, Paris

Le Gérant : C. CLÉMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12 passage des Favorites, Paris

BILLET DE FAIRE PART

Dessin de Fabiano.



— Oui, chère Madame, j'ai à vous annoncer une grande nouvelle : je vais prendre femme.
— Bah !... La femme de qui ?

DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 110
1910

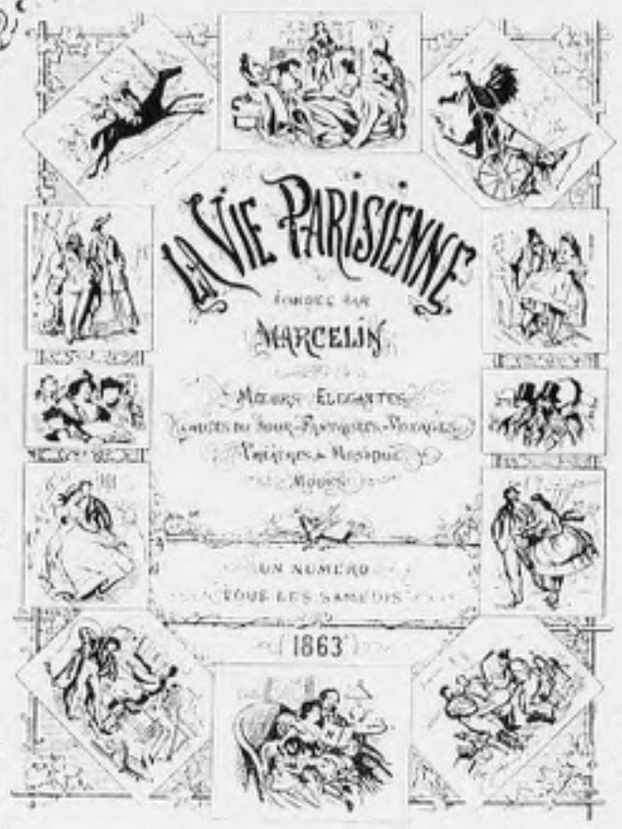
LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

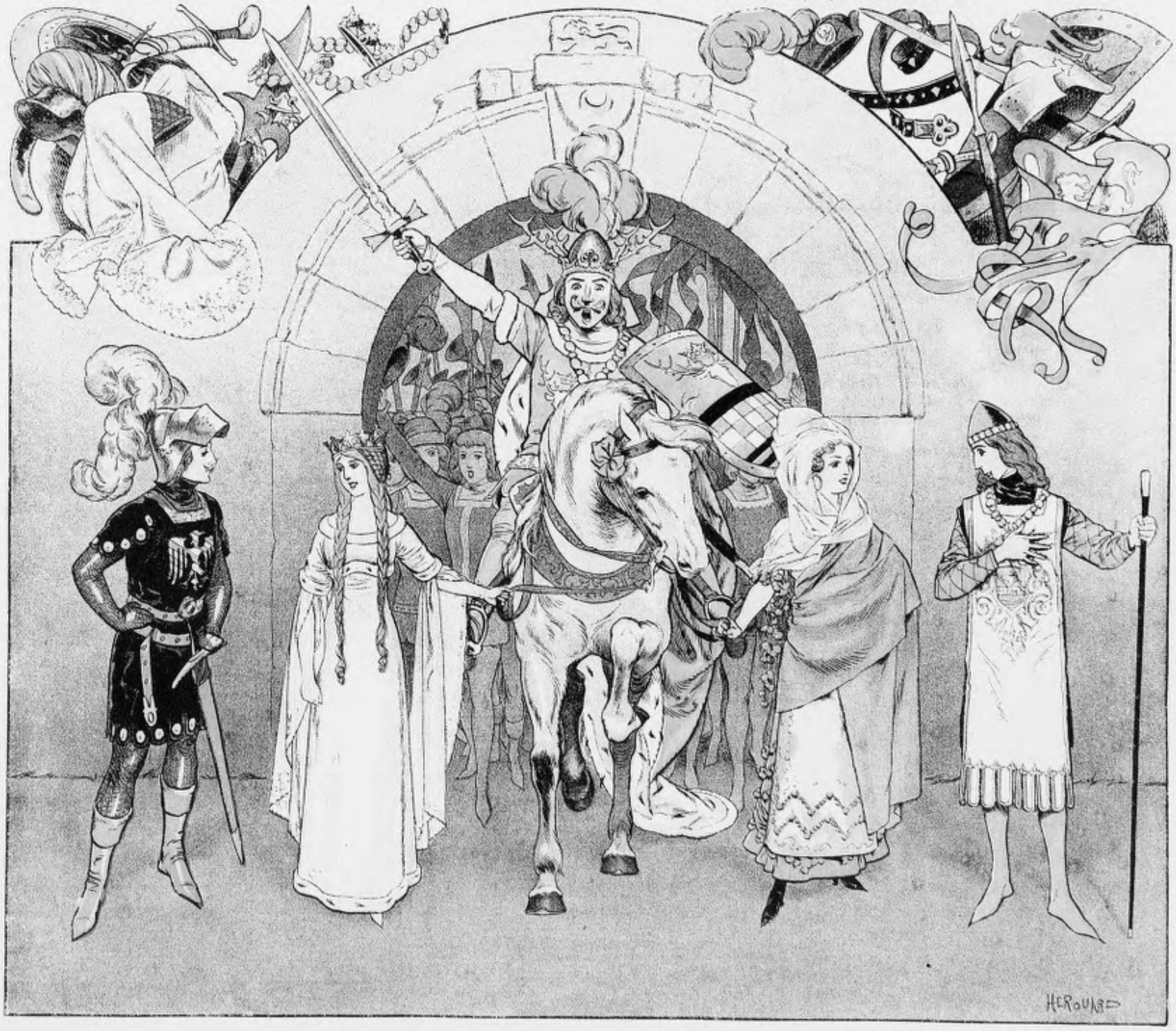
PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs. Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59



MALBROUK A L'APOLLO : UN FRANC(K) SUCCÈS !



Malbrouk s'en va t-en guerre
Avec ses généraux :
Nessi, Mauric' Vaucaire
Et Leoncaval'o.

Ce terrible héros
Fera mourir Paris ..
De rire, et l'Apollo
Crouler sous les bravos!





DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

PLAQUES JOUGLA

OFFICIERS MINISTÉRIELS

BIJOUX, MANTEAUX DE FOURRURE
en Hermine. Vison. Astrakan
Vente Hôtel Drouot, salle 8
le lundi 28 novembre 1910
Exposition le 27 novembre
Me H. Vivarez, Commis.-Priseur, 8, rue de la Victoire.

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Phcies MIDY, PARIS et toutes Phcies



SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Époques et en Évitent les Douleurs.
Le Fl. 4'50 fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.









SOUS BOIS Nouveau PARFUM **GODET**

Le COURRIER de la PRESSE

Bureau de coupures de journaux

21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2e)

FONDÉ EN 1880

Directeur : **A. GALLOIS**

Adresse Telegr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50

Lit, découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier sur tous sujets et personnalités.

TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

Tarif réduit, **Paiement d'avance,** *sans période de temps limité.*	*Par*	100	*Coupures*	25	*francs*
	»	250	»	55	»
	»	500	»	105	»
	»	1000	»	200	»



ON DIT... ON DIT...

Entre la poire et le fromage.

Le déjeuner était servi dans un grand restaurant de la rue Royale, sur la petite table d'un cabinet particulier. Et ce boudoir gastronomique, dont les glaces, striées d'anagrammes amoureux, reflètent d'ordinaire les plus galantes idylles, était fort étonné de réunir cinq personnages tout de noir vêtus, graves, solennels, presque funèbres : c'étaient M. Bria.d, hautain et muet ; M. Ét.enne, toujours jovial, mais moins bavard que d'habitude ; M. Th.mson, l'air absent, perdu dans le Sahara ; M. Viv.ani, attentif mais discret, et M. J.nn.rt, aussi inquiet que s'il avait vu son nom figurer sur le menu, à la place du rôti.

M. Ét.enne, avec sa bonhomie habituelle, essaya de donner au repas un peu d'animation, vantant les plats, racontant des anecdotes et ne soufflant mot, naturellement, des affaires algériennes. Cependant, au dessert, il demanda, comme par hasard :

— A propos, J.nnart, l'Ouanza, ça ne marche donc pas?

M. J.nnart, sentant l'attaque, répondit sèchement :

— S'il y a du retard, imputez-le aux bureaux du ministère dont les enquêtes n'en finissent pas.

Ayant prononcé ces mots, M. le Gouverneur de l'Algérie quêta du regard un signe d'approbation, mais il ne recueillit qu'un silence glacial.

On servit le café, et M. Ét.enne fit remarquer, toujours par hasard, que M. Viv.ani n'était plus ministre du Travail. Immédiatement, M. Th.mson sembla faire une découverte en rappelant que le même M. Viv.ani, originaire de l'Algérie, devait en connaître admirablement les ressources et les besoins. Et M. Br.and eut l'air de trouver prodigieusement intéressante cette remarque qu'il approuva lentement de la tête.

Ce fut la conclusion de ce déjeuner fin.

En buste ou à cheval?

Dans le programme des travaux qui vont être entrepris avec les fonds provenant de l'Emprunt de la Ville de Paris figure la reconstitution de la mairie de l'Elysée.

Entre nous, ce n'est pas trop tôt! On sait de quel amas informe de lamentables bicoques était constituée cette mairie ; aussi, les habitants du plus luxueux quartier de Paris ont accueilli la nouvelle avec enthousiasme.

Un seul s'en désole. Il possède, aux Champs-Elysées, un hôtel qui, à défaut d'autres mérites, a celui d'être monumental. Et cet hôtel, en sa pensée d'homme généreux, devait, après sa mort, revenir à la Ville de Paris, qui y aurait installé les services municipaux de l'arrondissement.

Quand il s'ouvrit de son projet au Préfet de la Seine, M. de S.Ives écarquilla les yeux et, spontanément, remercia au nom de la ville ; puis, soudainement inquiet, il se reprit et demanda :

— ... Vous ne mettez aucune condition à ce don?...

— Ma foi! Non!... répondit M. D.....l. Je ne désire qu'une seule chose, bien facile à réaliser : que ma statue se dresse dans la cour d'honneur de la mairie...

Raison majeure.

La jolie Gaby Deslys pourra-t-elle remplir son engagement dans la grande revue que monte un de nos plus fameux music-halls? Je vous donne en cent la raison majeure, authentiquée par la Faculté, qui l'oblige au repos : elle a trop fait le grand écart à Vienne!

Nuances.

Grande dame, elle a, paraît-il, toujours à la fois, plusieurs mortels enchaînés par ses faveurs. Personne n'y trouvait à redire, sinon ceux qui n'étaient pas élus... Mais voici qu'elle a distingué quelqu'un qui n'a ni titre ni particule, — pas même un titre du pape ou une particule de fantaisie. Et ses amis s'indignent, pour son honneur.

— Comprenez-vous cela, s'écriait le comte d'E..., elle se mésallie!



Les Lauriers.

Les lettres deviennent un métier assez ridicule. Ce n'est plus qu'une perpétuelle distribution de prix et nos jeunes auteurs ne rêvent que de lauriers en papier vert ou d'accessits... en bonnes paroles.

Enfin, on va décerner le Prix Goncourt : 5.000 francs. C'est une somme et l'on comprend qu'on se la dispute. Il y a une foule de candidats et il y aura certainement un élu.

Sera-ce Marguerite Audoux, la géniale Marguerite Audoux, découverte et lancée par M. Mirbeau? C'est bien possible. Son livre est noble, simpliste et ennuyeux.

Sera-ce M. Legrand, survivant de l'association Legrand-Chabrier?

Il faut tout de même espérer que non!

Sera-ce Henri Bachelin, auteur de deux livres exquis : *Robes Noires* et *La Bancale*? MM. Rosny le soutiennent avec vigueur ; il a des chances, mais il a aussi du mérite. C'est une mauvaise affaire.

Il paraît que ce sera un M. Pergaut, que personne ne connaît, sauf M. Descaves. M. Descaves est, en effet, « la voix la plus autorisée » de l'Académie des Dix. Il mène ses collègues tambour battant et c'est à lui que l'on doit des lauréats bizarres et tristes comme M. Nau, les frères Tharaud, les frères Leblond.

Quel dommage que M. Descaves n'occupe pas la place de son frère, qui est un officier de paix charmant! Il a tout ce qu'il faut pour être gendarme.

L'homme des théâtres.

C'est M. Maurice F.ure, notre nouveau ministre de l'Ignorance Publique.

Comptons bien : il y a 25 jours qu'il est ministre. Or, depuis, il a certainement assisté à *cinquante* spectacles. Il n'a pas le don pourtant de l'ubiquité. Mais il lui faut, au moins, deux théâtres par soirée.

Messieurs les secrétaires généraux se rengorgent tous et deviennent très fiers de leurs hautes fonctions. Pensez donc! Est-ce que M. le Ministre, en personne, ne vient pas de leur demander une loge! Ce n'est pas comme M. Duj.rd.n-B.aum.tz qui, depuis sept ans qu'il est vice-ministre des Beaux-Arts se pique de n'avoir mis les pieds qu'au Français... et encore!

M. F.ure est devenu tout de suite populaire dans le monde des théâtres : il est décoratif et il est « bon public », car il est félibréen et l'on sait que les félibréens applaudissent tout ce qu'ils voient.

Jeudi dernier, M. F.ure palabrait au bal Tab...., qui n'est pas loin de la *Boîte à Fursy*.

Les petites dames le trouvèrent bien conservé pour son âge.

Courteline.

Il est au *Grand Café*. Il a devant lui un amer-citron, un jeu de cartes et un partenaire avec lequel il fait un piquet au centime.

Il est assez rouge et d'assez mauvaise humeur, car son adversaire vient de lui faire supporter un quatre-vingt-dix allongé.

Des amis arrivent.

— Eh! bien, mon vieux, c'est un succès!

— Fichez-moi la paix! répond Courteline qui a une « quatrième majeure à trèfle ».

— Enfin, voyons, tu dois être content de voir le *Train de 8 h. 47* en route pour la centième?

— Moi? moi?... hurle Courteline à qui son partenaire vient d'infliger six cartes à cœur et une quinte, je m'en f... du train! C'est Marchès qui est le cheminot, moi je ne suis que le chef de gare!...

Et il joue « un » en lançant rageusement son as de trèfle sur la table.

100.000 francs de BIJOUX

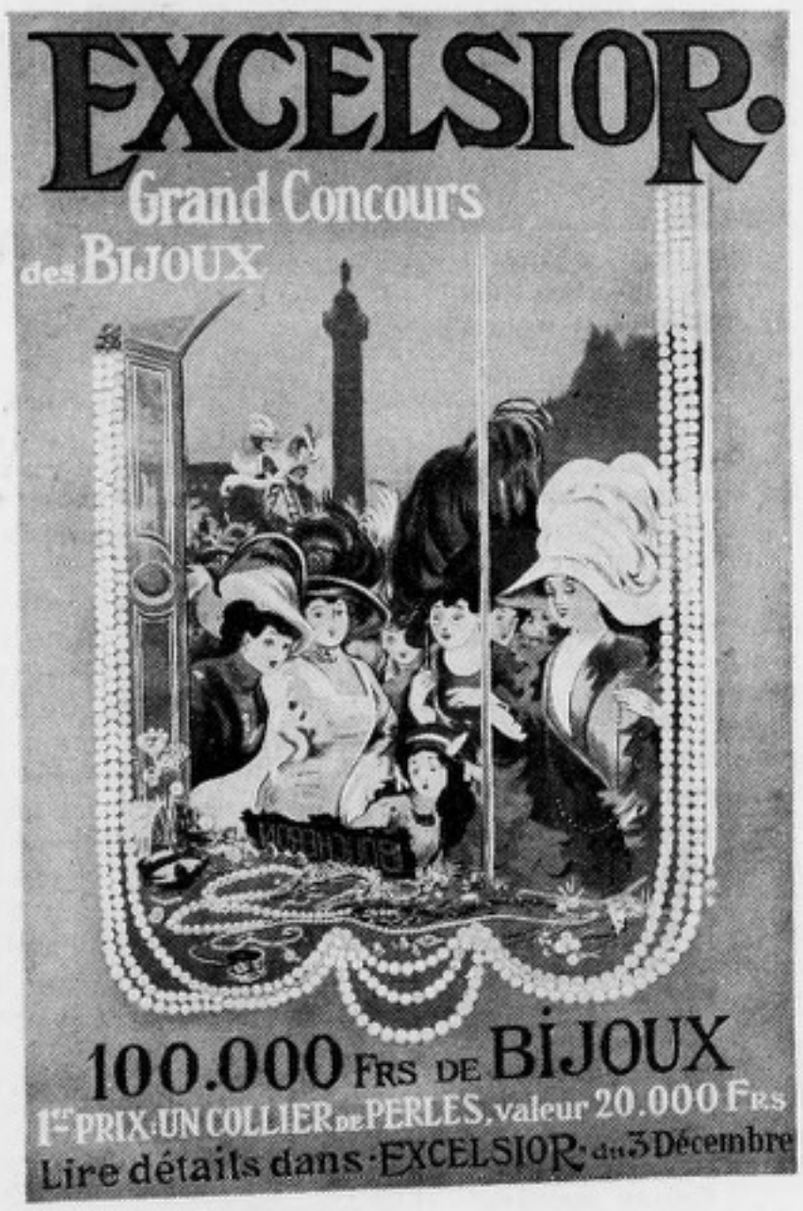
SERONT DÉCERNÉS PAR

·EXCELSIOR·

ILLUSTRÉ QUOTIDIEN
POUR SON

CONCOURS DES BIJOUX

QU'IL ORGANISERA LE 10 DÉCEMBRE 1910



10 à 20 pages
10 centimes

Directeur
Pierre LAFITTE

Courir la chance en prenant part à un Concours des plus simple de gagner

UN COLLIER DE PERLES DE 20.000 Francs (PREMIER PRIX)

des bijoux tels que bagues, pendentifs, boucles d'oreilles, trousses, épingles, broches, bourses, objets et pièces d'orfèvrerie en or et en argent, etc., etc.

Achetés par EXCELSIOR pour ses Lectrices et ses Lecteurs

chez **BOUCHERON** la première maison de la rue de la Paix et chez **CHRISTOFLE & Cie** les célèbres orfèvres

celà, n'est-il pas, pour toutes les Femmes, comme pour tous les Hommes, très tentant ?
C'est le Concours des Bijoux d'EXCELSIOR

*(Voir tous les détails dans le numéro d'*EXCELSIOR *du Samedi 10 Décembre)*

ABONNEMENTS { France et Belgique . . Un An 35 fr. / Etranger .... Un An 70 fr.

· EXCELSIOR ·
88, Avenue des Champs-Elysées



L'HALLALI

VIII. — Noël

Le lendemain de ce souper mémorable, M. le vicomte de Courpière me fit une bonne surprise : je lui retrouvai soudain son ancien visage d'enfant de chœur près de s'approcher des sacrements, et il me témoigna par cet abord l'intention où il était de recommencer à me faire ses confidences, au lieu de me réduire à deviner. J'en fus charmé. J'avoue sans fausse modestie que j'ai une faculté presque surnaturelle de saisir tout ce qu'on me laisse voir et de pénétrer ce qu'on me cache ; mais l'aveu direct des sujets que j'étudie est un procédé d'information plus commode que le tâtonnement et l'hypothèse ; il entraîne plus de certitude, et surtout il coûte moins d'effort. Je fus charmé aussi pour un autre motif, de l'ordre sentimental. Il ne faut jamais oublier que M. de Courpière est mon ami. Je prends ce mot toujours au même sens que du temps que nous étions jeunes : c'est-à-dire que j'ai positivement de l'affection pour M. de Courpière. Je ne laisserais pas de la lui montrer aussi naïvement que dans ce temps-là, s'il y prêtait ; et quand il me donne la moindre preuve qu'il a toujours un faible pour moi, j'en suis profondément touché, je dirai même attendri.

Il le sait bien, il le vérifia une fois de plus ; et comme il aime d'exercer sa séduction, il trahit par un sourire malicieux le contentement qu'il éprouvait. Il s'assit dans l'un des fauteuils pompéiens qui meublaient la ci-devant salle de bain de la Solférino devenue mon cabinet de travail, et je demeurai retranché derrière la table d'onyx où se voyait encore la trace des dix billets de banque faux qu'un amant pauvre de Mme la marquise de Ventnor y avait jadis fait flamber. Nous échangeâmes encore des regards de cérémonie, comme le salut avant l'assaut ; et j'allais « par obéissance » attaquer, lui parler du jeune homme dont nous avions fait la connaissance cette nuit, et qui si évidemment avait fait la conquête de lady Ventnor ainsi que de Renée Marcadieu ; j'allais lui demander quel parti il pensait tirer de ce fait nouveau ; quand je m'avisai, nous nous avisâmes ensemble, qu'on n'aborbe pas sans détour une si scabreuse matière ; et nous restâmes en détresse. Mais il était venu pour causer, et il ne tarda pas de trouver un exorde, qui me sembla d'abord inattendu.

— As-tu lu, me demanda-t-il, le Marcadieu de ce matin?

Je lui repartis que non, sans m'excuser de cette négligence ; je le dis même avec une affectation de dédain, pour marquer que je n'avais pas de temps à perdre à ces choses-là. Mais je pris garde en le disant que ce n'était pas d'hier que je ne suivais plus la campagne de Marcadieu, et mon indifférence me parut à moi-même surprenante. Maurice me la reprocha, mais précisément du même ton que je l'avais confessée. Il semblait me dire que j'avais bien raison. Il me le dit. Il railla Marcadieu, ce pédant de collège, ce provincial, d'avoir cru que le public parisien se pouvait intéresser à l'histoire naturelle et sociale d'une grande famille républicaine. Il

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 41, 42, 43, 44, 45, 46 *et* 47.

approuva les Escurolles qui, traînés dans la boue, feignaient de ne s'en apercevoir point. Il nota que nos confrères, les autres journaux, ne reproduisaient jamais une ligne des premier-Paris de Marcadieu, et dit en ricanant qu'il n'y avait plus que lady Ventnor au monde pour croire à ce pauvre homme.

— Et encore! hasardai-je d'un air entendu.

— Oui, murmura le vicomte, rêveur.

Mais il ne releva pas autrement cette allusion discrète aux événements de la nuit, et je dus chercher une autre amorce. J'insinuai qu'il était heureux que les articles de notre phénomène passassent inaperçus; car c'était assurément le démon de la perversité qui les lui soufflait, et il lui en aurait pu cuire d'accuser ses ennemis de malversations et d'inceste, qui étaient justement les mêmes crimes que la voix publique lui imputait. Cette habile transition me permit de demander à M. de Courpière ce qu'il pensait de l'intimité de Marcadieu et de Renée.

— Moi? fit-il en levant les paupières.

Ce n'était pas une réponse. Pour en obtenir une, je déclarai avec force que je ne croyais point à ces calomnies.

— Bah? fit M. de Courpière. Et pourquoi n'en crois-tu rien?

— Parce que, répliquai-je d'un ton doctoral, s'il avait souillé cette petite, elle le haïrait; au lieu qu'ils sont ensemble, du moins ordinairement, dans les termes d'une excellente camaraderie.

M. de Courpière haussa légèrement les épaules, et me répondit, *ex cathedra* :

— Elle ne le hait point, parce qu'elle n'a jamais aimé personne.

La justesse de cette remarque me frappa d'admiration; et je frémis quand il ajouta, avec un accent atroce :

— Mais *je te promets* qu'elle le haïra, dès qu'elle aimera quelqu'un.

Le calcul de M. de Courpière était bien autrement profond que je n'avais cru. Il présumait sans doute que l'homme qui aimerait Renée haïrait Marcadieu; mais ce qui lui importait d'abord était que Renée elle-même le haït. Pour obtenir ce résultat, il avait été près de se faire aimer d'elle, puis un autre s'était présenté, et il avait cédé le pas. Tout le reste me parut dénué d'intérêt au prix de cette combinaison, et je n'osai même plus lui demander de quoi lui servirait l'inclination que lady Ventnor semblait aussi avoir prise pour le même individu; mais j'aurais souhaité qu'il me découvrît les moyens par où il comptait de favoriser l'intrigue de Renée et du moineau; j'étais même choqué qu'il ne recourût pas aux conseils de mon expérience.

A la réflexion, je lui sus gré de s'en abstenir. Je n'aime pas d'intervenir dans ces sortes d'affaires: j'ai des scrupules, je ne puis accepter que le rôle de témoin; et quand je regarde et que je laisse faire, je suis déjà à l'extrême limite de ce que ma conscience peut autoriser. Au surplus, M. le vicomte de Courpière n'avait que faire de mes conseils, vu qu'il ne se souciait pas plus que moi d'intervenir et qu'on se passait fort bien de son aide. Nous prîmes seulement l'habitude, lui et moi, de ne plus dîner ailleurs que dans le cabaret de la place de la Madeleine, où la reine et le moineau dînaient également tous les jours. Lady Ventnor nous y accompagnait le plus souvent qu'il lui était possible, mais inutilement: car sa majesté, son autorité, et peut-être sa réputation, ne lui permettent pas de manifester qu'elle distingue un jeune homme, à qui elle aurait trop l'air de jeter le mouchoir; au lieu que Renée peut tout oser: elle semble toujours agir sans discernement. Aussi n'y eut-il point de véritable compétence entre ces deux femmes; et Renée seule parut entreprendre celui qu'elles guignaient toutes les deux. Mais comme tout se faisait à la muette, ses premiers progrès furent lents: il se passe encore moins de choses dans les romans par pantomime que dans les romans psychologiques où il ne se passe rien.

Ces lenteurs me donnèrent le loisir de la réflexion, et je m'avisai que je ne savais rien de ce petit amoureux de Renée, pas même son nom. Je le dis à M. de Courpière, qui me fournit tout aussitôt les renseignements que je pouvais souhaiter, qu'il semblait posséder du premier jour et, Dieu me pardonne! tenir de la Préfecture. Le jeune homme s'appelait Jean Cadenet, il était issu de la bourgeoisie la plus régulière, et avait fait d'excellentes études qui l'avaient mené à l'École normale supérieure. Quelle coïncidence! C'était un normalien, comme notre Marcadieu, un universitaire défroqué! Courpière me fit observer qu'on en pouvait faire aussi un journaliste, comme de Marcadieu, et je ne doutai point qu'il n'eût délibéré de l'introduire au *Bien Public* pour le rapprocher de Renée.

En attendant, ce bohème avait fait des métiers moins avouables: nous savions, entre autres, qu'il exécutait naguère le portrait à cent sous à la maison de danses de la rue de Clichy, et présentement nous pouvions voir qu'il servait, — dois-je dire de secrétaire? — à la favorite d'un roi, moyennant le vivre et, de temps en temps, le couvert. Il avait descendu, — ou monté, — du premier de ces métiers au deuxième par l'effet d'un de ces accidents qui justifient le proverbe : « A quelque chose malheur est bon. » La police était venue voir ce qui se passait rue de Clichy, et Cadenet, qui était en train précisément de faire le portrait de la reine, avait été coffré avec tout le personnel de la maison de danses.

Mais on n'en voulait qu'aux figurantes des tableaux vivants, on le relâcha, après une seule nuit de dépôt. Il fut, en smoking, dire à la dame en noir qu'il n'avait plus de situation, et elle lui offrit, sans se faire prier, celle qu'il occupait actuellement. M. de Courpière, qui aime généraliser, dogmatiser et conclure, m'apprit que ce garçon, d'ailleurs remarquable, était tombé si bas faute de discipline, et que ce défaut de discipline est la tare de la société contemporaine, la cause pourquoi il y a quelque chose de pourri dans la République française.

Au bout d'environ deux semaines, Mme la marquise de Ventnor sentit qu'elle n'avancerait rien de dîner chaque soir à côté de son Cadenet, et elle nous dispensa dès lors de sa compagnie. Elle fut mal inspirée, car le roi débarqua dans la même semaine à Paris, la dame en noir dut passer les soirées avec lui ailleurs, et Cadenet, à qui elle avait mis sans doute quelques louis dans sa bourse, n'eut garde de changer ses habitudes : il vint dîner seul.

Nous étions aux derniers jours de l'année. Chaque soir la salle commune était plus que pleine, les tables se touchaient, et n'en formaient à vrai dire qu'une seule, une manière de table d'hôte. Jean Cadenet se trouva placé comme par hasard à côté de Renée (elle l'avait bien fait exprès), et moi je me trouvai vis-à-vis d'eux (je ne puis dire si je l'avais fait exprès comme elle, mais je ne jurerais pas le contraire : d'honneur, je n'en sais rien). J'étais à une si faible distance que je devais tout entendre s'ils se parlaient; mais quelle apparence, puisqu'ils ne se connaissaient pas? D'ailleurs, la conversation fut engagée dès le potage. On faisait alentour un tel charivari qu'ils ne pensèrent point qu'un seul mot pût parvenir à mes oreilles, et je me demande en effet comment il se fit que je ne perdis rien.

Il va de soi que ce fut Renée qui fit les premières avances. Le petit Cadenet, avec son effronterie, avait de la timidité. Mlle Marcadieu le pria de nous restituer une bouteille d'eau d'Evian qui était de notre couvert, et que le garçon, par erreur, avait posée devant lui. Puis elle lui demanda sans plus de préparations si elle ne se trompait point, et s'il était bien le même qui faisait le portrait à cent sous rue de Clichy. Sur sa réponse affirmative, elle lui décocha quelques compliments et lui témoigna son regret de n'avoir pu poser devant lui.

— Mais vous êtes si couru, dit-elle, qu'il faut prendre des numéros, et j'étais encore loin de mon tour lorsque maman et mon beau-père m'ont emmenée à l'étage supérieur pour assister à l'exhibition des femmes nues.

Cadenet ne songea pas à s'étonner qu'une maman et un beau-père fissent voir des femmes nues à leur fille et belle-

LES MARINS AMERICAINS A PARIS

Dessin de G. Léonnec.



— Moâ, en français, je ne savais dire que : Amour!
— Eh bien, on est sûr de s'entendre; nous savons répondre : Yes!

fille ; et il protesta qu'il avait bien regretté lui-même de ne pouvoir pas la crayonner.

— Quelle blague! dit-elle. Vous ne m'avez seulement pas regardée !

— Je regarde sans en avoir l'air, dit Cadenet.

Il ajouta qu'elle était le modèle rêvé pour un portrait au fusain, qu'elle avait les yeux comme du charbon, et des noirs beaux comme de la couleur. Ces compliments de style artiste la flattèrent.

Il poursuivit :

— Oh ! je vous ai là... (et il se touchait le front). C'est curieux, il y a des gens que j'ai vus cent fois... des amis... il y a même des femmes que j'ai...

— Oui, interrompit Renée.

— Et j'oublie leurs traits dès que je ne les ai plus devant les yeux. Vous, je ne vous ai entrevue qu'une fois, et je vous ai sue par cœur tout de suite.

— Qu'est-ce que ça veut dire? demanda Renée avec une effroyable coquetterie.

— Dame! fit Cadenet, je ne sais pas... Ça veut dire... apparemment... que pour moi ces autres-là n'existent guère, et vous, vous existez.

Renée feignit de prendre ces assurances pour d'ingénieuses politesses. Alors il tira de sa poche un carnet où, comme tous les dessinateurs, il notait des silhouettes, des jeux de physionomie, des gestes, et il lui montra toute une série de croquis d'elle qu'il avait faits de mémoire. Elle se récria : « Ce que c'est observé, ce que c'est juste! » Et elle demanda au dessinateur comment il s'appelait, afin de pouvoir le présenter à ses parents.

Dès qu'elle eut procédé à cette formalité un peu tardive, elle oublia de nouveau tous ses voisins et reprit l'aparté.

— Je suis comme vous, dit-elle : je vois certaines gens, et, sitôt partis... Vous, depuis l'autre soir, je ne pouvais pas arriver à vous oublier... Je n'essayais pas, ajouta-t-elle avec un sourire vraiment divin.

Elle reprit, en indiquant de la main, dans le vide, une forme :

— C'était surtout votre tournure, votre allure...

Elle baissa un instant les paupières :

— C'était votre air innocent... et canaille... Vos yeux... Vos yeux, qui sont petits et qui regardent grands.

Cette expression me parut ravissante, et je crois que Jean Cadenet fut du même avis. Il répéta, avec une coquetterie encore plus effroyable, les paroles que Renée avait prononcées tout à l'heure :

— Qu'est-ce que ça veut dire?

Elle repartit, sans aucun embarras :

— Ça veut assurément dire pour moi bien plus que pour vous : vous êtes artiste et vous aviez idée de faire mon portrait ; moi, je ne sais pas dessiner, ce n'est donc pas à titre de modèle que vous m'avez plu.

Elle sentit, après coup, l'audace de cette déclaration et se mit à rire, par contenance.

— Vrai! fit-elle, vous allez penser du joli que je vous dise ça une première fois!

Il répondit simplement :

— Mon Dieu, Mademoiselle, la plupart des personnes à qui j'ai le bonheur de ne pas déplaire me rencontrent par hasard, et ont des raisons de croire qu'elles ne me reverront pas le lendemain... Alors, elles n'attendent pas non plus le lendemain pour me le dire.

Il rit en achevant cette réplique, elle rit en l'écoutant. Je trouvai qu'ils allaient trop vite en besogne : je ne souhaitais pas que le spectacle finît si tôt. Mais M. de Courpière qui, je le gagerais, n'avait pas perdu un mot du dialogue, non plus que moi, ne se souciait pas davantage que le rideau tombât. Il prit la parole brusquement : il est partout chez lui, même dans la conversation ; et il fit subir à Jean Cadenet une sorte d'interrogatoire, d'où je conclus qu'il voulait voir de quoi ce garçon était capable et qu'il avait dessein de l'employer. Puis j'entendis que lord Ventnor demandait l'addition, je me tournai vers lui et j'observai qu'il regardait nos jeunes gens en dessous : je me félicitai de n'avoir pas fait cette remarque plus tôt, car son intérêt équivoque m'eût gâté une scène qui m'avait plu.

Nous eûmes peine à nous séparer de Cadenet : je dis nous, je ne parle pas seulement de Renée, mais des autres et de moi-même. Je rappelle que nous étions comme à table d'hôte où l'on noue soudainement des amitiés éternelles, qui s'oublient aussi vite qu'elles sont nées. Nous continuâmes de mener, les jours suivants, une vie de voyage et de vacances plutôt que de fête : c'était de moins en moins l'orgie romaine. Oserai-je dire notre principal souci? Nous tremblions que le roi ne retournât dans ses Etats avant Noël, et que la dame en noir, libérée, ne nous reprît Cadenet pour la grande nuit du réveillon. Heureusement, ce roi (mon Dieu! je le désigne) est roi d'un pays où le calendrier orthodoxe n'a pas encore été remplacé par le calendrier grégorien, et où Noël coïncide avec notre Epiphanie. Il demeura en France passé le 25 décembre, et n'en fut pas moins dans son royaume le 24. La dame en noir fit réveillon avec lui je ne sais où en cabinet particulier, où je pense qu'elle ne s'amusa guère ; mais elle sait ce que sa « tenue » lui rapporte et ne renâcle pas aux corvées.

Nous autres, nous avions ordonné un admirable programme, où nous avions mis un peu plus de fantaisie et de licence que de coutume. Nous devions dîner place de la Madeleine, mais ensuite aller au théâtre, au théâtre où l'on s'amuse, et où l'on ne risque d'attraper ni la maladie du sommeil ni la méningite. Après quoi, nous soupions chez Maxim : nos places y étaient déjà retenues. Nous comptions de faire ensuite un tour à l'abbaye de Thélème, et de visiter d'autres lieux, selon notre inspiration du moment. Nous avions tous collaboré de tout notre cœur à ce programme, même M. le vicomte de Courpière. Aussi je fus ébahi de l'entendre nous annoncer, l'avant-veille du grand jour, qu'il ne pourrait être des nôtres, ou qu'il nous quitterait de bonne heure.

Il donnait fort dans la tirade, depuis quelque temps. Il déclarait que tout « employeur », même bien né, a charge d'âmes, et qu'on a beau tâcher à sauver la France de l'erreur révolutionnaire, ce n'est pas une raison pour ne pas faire, à l'occasion, du socialisme, — du bon socialisme naturellement. Il avait proposé sans rire à nos braves typographes de les faire participer aux bénéfices du journal. Mais les ouvriers d'aujourd'hui sont tout ensemble chimériques et doués d'un bon sens admirable quand leur intérêt est en jeu. Ils n'ignoraient pas que le *Bien Public* mangeait beaucoup d'argent mais n'en rapportait point du tout. Ils repoussèrent ce présent douteux qu'on leur offrait. M. le vicomte de Courpière n'est pas homme à se décourager si vite quand il a résolu de faire le magnanime. Il changea seulement de batterie. Il n'allait pas jusqu'à dire, comme un écrivain célèbre, que le peuple « a droit à de la beauté » ; mais il concevait que le peuple a droit à de la ripaille ; et il s'arrêta au projet d'un réveillon qui serait servi aux « humbles collaborateurs » du *Bien Public* par lady Ventnor elle-même, dans la chambre des rotatives (ci-devant cuisine de la Solférino).

Je n'ai aucune inclination au socialisme, surtout peut-être à celui que M. de Courpière qualifie bon : son idée me parut assez ridicule. Mais j'avoue que, si je l'en voulus détourner, ce fut uniquement pour qu'il ne nous faussât point compagnie et pour que notre réveillon de bourgeois n'en fût point gâté. Je n'échappai point ce malheur. Maurice ne vint même pas au dîner, où je m'ennuyai ferme ; je ne m'amusai guère au théâtre, et quand nous fûmes attablés chez Maxim, où je ne décrirai pas le train qu'on menait (car je boude encore), je pris le parti de ne rien dire, de ne rien écouter, et de mettre même sous le boisseau mes lumières d'observateur.

Quand on s'assomme, ou qu'on affecte de s'assommer, qu'on mange du bout des dents et qu'on boit, on a vite fait de se griser : c'est ce qui m'arriva de fort bonne heure, et je crois même avant une heure du matin. L'ivresse rétrécit encore le champ de ma conscience. Il ne me reste, de cette nuit folle, que des bribes de souvenirs qui ne se raccordent pas. Je me

rappelle, entre autres, que nous fûmes vertement insultés quand nous entrâmes à l'Abbaye, où il y avait un Français, homme d'esprit, qui versait du vin de Champagne dans le cou d'un jeune Allemand; l'Allemand, qui n'avait point d'esprit, prenait la plaisanterie fort mal, et protestait, tout en se laissant faire, qu'il ne permettrait à personne de lui manquer. J'oubliais, cela est incroyable, d'épier Cadenet et Renée! Cependant, vers trois heures, je proposai à mes compagnons de fête d'aller finir la nuit au souper des typos, et il me semble bien que j'avais l'arrière-pensée d'introduire par ce moyen Cadenet dans l'hôtel du *Bien public*, dans le domicile même de Renée.

Après avoir formé ce dessein machiavélique, ma conscience s'enveloppa de nouveaux brouillards, qui ne se dissipèrent qu'à l'instant juste où je pénétrai dans le sous-sol des machines. Elles roulaient. J'eus l'impertinence de demander à plusieurs reprises pourquoi nous tirions à vingt mille quand nous ne vendions pas à six. Mais ma tenue et celle de mes compagnons était encore plus impertinente que cette ironie. Nous étions débraillés, coiffés de bonnets grotesques, et nous faisions, avec la décence de nos braves typos, un contraste qui n'était pas à l'honneur des gens du monde. Ils mangeaient proprement, ils buvaient avec prudence, et Mme la marquise de Ventnor les servait avec un air d'attendrissement de la fin du XVIIIe siècle.

Je fis un retour sur moi-même, je ne saurais dire au bout de combien de temps, et je recouvrai ma lucidité, qui me permit de voir que, tandis que je l'avais perdue, Renée avait disparu avec Jean Cadenet. Je ne saurais dire non plus pourquoi cette fugue m'indigna. Je n'en témoignai rien à personne, mais je m'esquivai, et je me mis en devoir de monter jusqu'à l'étage des Marcadieu. Cela ne se fit point aisément. Je crois que je ne montai point à pas de loup: il me semble que j'entends encore craquer les marches. Qu'elles étaient hautes! A moins de la vingtième, je renonçai. Mais comme il est encore plus effrayant de descendre que de monter quand les degrés sont si hauts, je pris le parti de m'asseoir, sur le palier. C'est là que j'eus la surprise et la honte de me réveiller au matin.

(*A suivre*). ABEL HERMANT.

MADGE

OU

UNE SOIRÉE A LONDRES



Hyde Park est maintenant un jardin désolé aux allées boueuses. Le brouillard est là, qui salit tout. Les lumières sont jaunes et étouffées; on marche à tâtons de réverbère en réverbère, coudoyés par des gens qui n'ont pas l'air de savoir rire, sinon de tout, du moins de quelque chose.

Dites-moi, si vous le pouvez, pourquoi les Anglaises sont si jolies... à douze ans, alors qu'elles montrent leurs jambes fines gainées de soie, alors que leurs cheveux frivoles sont serrés sur la nuque par un large ruban de moire; si jolies à douze ans avec leur frais visage et leur babillage chantant et si fades à vingt ans, comme de grandes poupées richement mal habillées : poupées de son, poupées de bois, poupées de porcelaine ou encore poupées de carton pâte.

Mais il n'y a pas de règles sans exception et l'exception pour cette fois s'appelle Madge.

De l'Anglaise, elle a la blondeur et les yeux bleus. Mais un des points où l'exception s'affirme tout particulièrement est sa mâchoire dont la partie inférieure avance légèrement, en dépit du mauvais exemple que lui donne toutes les autres mâchoires anglaises: légèrement, si légèrement que cela donne seulement à sa bouche une moue moqueuse. Ajoutez une boucle blonde qui tombe en accroche-cœur entre ses deux yeux.



De son voyage en France elle a rapporté deux petits mots qu'une de ses amies françaises employait pour faire sauter son petit chien : « Allons, hop! » Madge a ramassé ces petits mots bien innocents.

Une boucle soit-disant rebelle, deux lèvres boudeuses, deux mots. « Allons, hop!... »

Je ne suis pas très amateur de la cuisine anglaise; elle manque de délicatesse. La soupe poivrée indécemment, les viandes sans sauce, — ou quelle sauce! — les légumes fades, les gelées tremblotantes comme des méduses échouées, les puddings épais m'effraient et c'est toujours rassasié, mais non satisfait, que je m'apprête à sortir de table. Aujourd'hui, pourtant, quelques petits fours, qui n'ont rien de nos petits fours charmants, terminent le repas. Je refuserais volontiers; mais on insiste et Madge, avec sa petite moue la plus persuasive, s'en saisit et dit :



— Terriblement exquis, vraiment : ils sont appelés baisers du Devonshire. Allons, hop!

Et tous les baisers du Devonshire sursautent dans l'assiette. Ce ne sont que des meringues desséchées.

Après être resté entre hommes dans nos mornes habits, tout de noir habillés, préférant un cigare à une conversation féminine, j'écouterai volontiers le bavardage de Madge, enfoncé dans un des fauteuils si confortables du salon. J'ai un pavé sur l'estomac et une mélancolie au cœur. J'accepterai même au besoin la conversation peu attrayante de Sir Reginald Dobblyou sur les élections anglaises, quitte à ne lui prêter qu'une oreille et à donner l'autre aux frivolités de Madge; mais Madge vient vers moi.

— Un peu de musique maintenant, s'il vous plait; jouez *Quaker Girl* ou *Our Miss Gibbs* ou *The chocolate Soldier* ou ce que vous voudrez.

Je refuse, je refuse, je refuse. Rien n'y fait; sa boucle blonde danse entre ses yeux de porcelaine bleue.

— Vous jouez si bien du pianola? dis-je.

Elle se redresse dans son corset, tape du pied, me tire par les deux mains :

— Je suis fâchée, dit-elle, mais je dois toujours avoir mon propre chemin. Allons, hop!

Oh! Madge que votre bouche est tentante. Je joue mélancoliquement quelques *clack dances*.

Et puis c'est le bridge fastidieux avec la vieille lady à la peau flétrie de mille rides et aux pommettes roses, avec le lord impeccable (rien ne ressemble autant à un lord, vous le savez, qu'un maître d'hôtel) avec Madge enfin.



Dessins de Maurice Taquoy.

FANFARES
&
CHASSE

Le Lancer

Les Animaux en Compagnie

La Vue

La Curée

Le Change

Maurice Taquoy. 1910.

Le Débucher

Le Bal-

L'Hallali sur pied

Oh! Madge, Madge, que vos yeux sont purs et pleins d'innocence! Que votre sourire est naïf et votre moue irritante! Que vous avez l'air petite fille malgré votre longue robe tendue sur votre poitrine et aplatie sur vos hanches! J'aime votre gravité puérile lorsque vous jouez au bridge; j'aime le bruit léger de vos bracelets qui s'entrechoquent quand vous donnez les cartes; j'aime la perversité de votre accroche-cœur de blonds cheveux entre vos regards bleus et candides.

Et puisque nous voilà seuls maintenant dans le salon désert, face à face, qu'avons-nous à nous dire?

Ses deux coudes s'appuient sur la table, ses deux mains encadrent son visage, ses regards s'enfoncent dans mes yeux à me faire mal, sa moue se moque de moi, tendre, souriante, charnue. Elle se penche, se penche et elle dit tout bas et très doucement :

— Allons, hop!

C'est justement ce que je voulais lui dire.

M. L.



La Toque et le Manchon

A l'Hôtel des Ventes: on va vendre les bijoux, les robes et les fourrures de cette pauvre Nine, qui avait une si jolie voix et qui dansait si bien. La porte s'ouvre et la petite foule, qui attendait, se précipite. Lui, porté par la poussée, il est arrivé au premier rang, juste devant la table au tapis vert, et s'est assis. Il ne cherche pas à se cacher; pourtant il est facilement reconnaissable, car les journaux, depuis ces huit derniers jours où il défendait les actes de son ministère contre la meute enragée de la Chambre, n'ont fait que publier son portrait. Il n'est plus ministre depuis quarante-huit heures, et il vient à cette vente, parce que Nine a été sa première jolie maîtresse, qu'il a pour elle quitté sa femme qui n'était pas laide, parce qu'elle l'a rendu très heureux à la fois et très malheureux, enfin parce qu'il l'a beaucoup aimée. Il voudrait sauver de cette dispersion à l'encan quelques petites choses, et surtout un petit flacon de sels, du cristal taillé, avec une monture d'or, simplement, que Nine avait toujours dans son sac, et qu'elle s'amusait souvent à lui faire respirer.

A côté de lui, il y a des revendeuses à cheveux blancs, des marchandes à la toilette qui ont beaucoup de bagues aux doigts. En face, il voit les robes lamentablement entassées les unes sur les autres, et il en reconnaît qu'il a choisies et payées, et qui allaient si bien à Nine!... Derrière lui, il sent la salle pleine.

Le commissaire-priseur s'installe, assisté de ses aides. On débute par les bibelots.

Le Commissaire. — Une petite danseuse en bronze... c'est signé... On demande 150... 25, on commence... 28, 30, 31... 31 de mon côté... 35 à ma gauche... On demande à voir la danseuse, à droite; faites passer la danseuse... 40, 45, 50, 60, 70... c'est de mon côté... Allons pressons, Messieurs, pressons, 75, 80... 80... personne n'en veut plus, 80, je dis 80, c'est pour rien... une fois, deux fois, trois fois, adjugé.

Une Revendeuse, *à sa voisine*. — C'est son mari qui fait vendre... un coco, celui-là !..

La Voisine, *incrédule*. — Elle était mariée?

La Revendeuse. — Puisque je vous le dis; seulement elle était divorcée depuis une paire d'années... Il y a deux enfants, oui, deux enfants; alors on vend.

Une autre Revendeuse. — Elle en avait des belles pelures! Regardez-moi ce manteau de zibeline, et cette robe en dentelles... de la vraie dentelle d'Alençon, vous savez...

Une autre, *mélancolique*. — Elle gagnait bien sa vie.

La Voisine, *clignant de l'œil*. — Des ministres, des ducs, des journalistes, elle n'avait qu'à choisir... Elle avait bien raison... Quand on est belle... Dites donc, qui est-ce ce grand brun, à côté? Je connais cette figure-là.

La Revendeuse.— Ça doit être un ancien... il a le cœur gros.

Le Commissaire. — Une malle de voyages, pour accrocher les robes, genre américain, tout ce qu'il y a de commode... Il y a preneur à 40 francs... je dis 40... 45 en face... 46, 47, 48... Montrez la malle... 49,50... Une malle presque historique...

Lui n'a pas bougé; il regarde passer et disparaître toutes ces choses qui lui sont si familières, et, en effet, il a le cœur gros. Il voudrait se composer une mine indifférente et ses yeux le piquent. Le commissaire-priseur, maintenant, vend les objets de toilette, flacons, baguiers, vaporisateurs, boîtes à poudre, bonbonnières... Puis le petit flacon à sels... Lui, éprouve un moment d'angoisse... Comme il le pousse, sa voisine, la revendeuse, se met aussi à le pousser, et tout d'un coup, se penchant vers lui :

— Allons, gros bête, je te le laisse.

Cependant, il ne s'en va pas. Une force obscure le fixe là... il veut demeurer jusqu'à la fin.

Le Commissaire. — Nous allons vendre les robes et les fourrures.

Une Voix, *au fond de la salle*.— Et les pantalons? (*Mouvements divers*).

Un vieux Monsieur, *très digne*. — Quel goujat!

Le Commissaire, *encore plus digne*. — Voyons, Messieurs, voyons...

Les robes et les fourrures vont de main en main, tâtées, évaluées, pareilles à des loques, et fleurant la naphtaline... Il fait horriblement chaud; des gens se bousculent, s'écrasent les pieds, s'attrapent. Le commissaire brandit au bout de son poing une petite toque et un manchon de chinchilla. Ah! cette petite toque et ce petit manchon de chinchilla, que de souvenirs il lui rappellent à lui, l'ancien, comme dirait la revendeuse!.. Elle les avait achetés avec lui une veille de Noël, et le soir pour souper elle les portait... Quand ils étaient rentrés, leurs mains se nouaient dans la chaleur du manchon... C'était la première fois qu'il soupait avec elle, c'était la première fois qu'il rentrait avec elle... Est-ce que cette petite toque, sous laquelle il distingue encore son visage blond, et ce manchon s'en iront rue de Provence ou rue La Fayette chez quelque vieille marchande?...

Le Commissaire. — 60 francs... il y a preneur à 60.

Lui, *brusquement*. — 70.

Et aussitôt, derrière lui, une voix sèche crie : 80.

Il se retourne; sa femme est derrière lui, accompagnée d'un monsieur encore jeune. Il ne l'avait jamais rencontrée, depuis qu'il l'avait quittée, et les nécessaires relations du divorce n'ont eu lieu que par des avocats et des avoués... Elle n'a pas beaucoup changé depuis quatre ans, elle est jolie, elle est joliment habillée, son visage respire une satisfaction orgueilleuse... Il a entendu raconter qu'elle devait épouser un industriel très riche...

Le Commissaire. — 80, en face de moi; 80, Madame...

Lui. — 100.

Elle. — 150.

Lui. — 200.

Elle. — 300.

Lui. — 500.

Personne d'autre n'enchérit. Il y a partout un grand silence que rythment seulement la voix de l'ancien ministre, la voix de

son ancienne femme, la voix du commissaire... Tout le monde a compris, plus ou moins clairement, qu'une sorte de duel se livre entre ces deux êtres, pour une petite toque et un manchon de chinchilla. Plusieurs ont reconnu l'ancien ministre, et l'on se chuchote le nom d'oreille à oreille. Lui, a pénétré tout ce qui détermine sa femme : elle ne lui a jamais pardonné sa trahison, sa fuite, et aujourd'hui où il veut de toutes ses forces garder ces souvenirs de la femme pour laquelle il l'a abandonnée, elle veut, elle, de toutes ses forces, s'y opposer, — parce qu'elle a deviné qu'ainsi elle lui crèvera le cœur. Et, pâles, tous deux, ils jettent, du même son glacial, les enchères, 800, 1.000, 1.500, 2.000, 2.500, 3.000, 3.500, 4.000, 5.000, 6.000, 7.000, 8.000, 10.000. Lui, il a très peur, car il n'est pas riche, il n'est plus ministre, il a beaucoup de dettes, il lui reste tout juste 10.000 francs liquides... Alors, il se tourne vers sa femme, il la regarde, et il y a dans ce regard une telle douleur, une telle supplication, qu'elle est émue et qu'elle a pitié. Elle a pu le haïr ; il a toujours subsisté au fond de son cœur une secrète tendresse qui se réveille.

Le Commissaire. — 10.000, je dis 10.000, Monsieur, en face de moi... Allons, Madame, vous n'en voulez plus... Vous dites... Rien ? Je me trompais.... 10.000, 10.000... Allons, Madame, vous avez bien réfléchi... On a parlé à ma gauche... Non, c'est une erreur. Voyons, Madame, réfléchissez... C'est bien vu, bien entendu... vous n'en voulez pas... 10.000 une fois, deux fois, trois fois, adjugé... Votre nom, Monsieur, s'il vous plaît.

Lui, *tendant sa carte*. — Voici, Monsieur.

Le commissaire la lit avec un mouvement de stupeur.

La Revendeuse, *à sa voisine*. — Quand je vous disais que c'était un de ses anciens !...

Reck.

NOS TÊTES-DE-TURC

Ah ! ça n'est pas aisé dans le siècle où nous sommes
De blaguer les travers et les défauts des hommes !...
D'abord, il en est mort beaucoup, ces temps derniers,
Qui de Têtes-de-Turc servaient aux chansonniers :
Edouard et Léopold, Mendès, Jean Lorrain, d'autres
Encore, Piot, le plus pagnoteur des apôtres ;
Et voici qu'à présent les vivants sont touchés
Par les traits sans venin qu'on leur a décochés...
Mayol fait des procès et vise votre caisse,
Le comte Mathieu de... riposte avec rudesse,
Rouzier vous a bientôt blessé jusqu'au pommeau,
Cependant que Willy vous tue avec un mot...
Ou bien voici que ceux dont on trouvait à rire
Ne veulent plus donner de prise à la satire...

Alors, qui blaguer désormais ? Sarah Bernhardt ?
Mais, en dix-huit cent trente-huit, les frères Cogniard
Troussaient déjà sur elle un couplet de revue.
Blaguer Berthe Cerny ? Ce serait la Bévue
Par un grand B. B...onaparte est fort chatouilleux !
Et puis, ne touchons pas à la reine, Messieurs !
Dire de Jeanne Bloch qu'elle est hyperbolique ?
Blaguer qui donc ?... Brisson ?... La chose se complique :
Jadis, ils n'étaient qu'un dont nous avons tous ri,
Ils sont deux à présent : Adolphe, après Henri,
Et le public serait très empêché de dire
Quel est celui des deux qui le fait le plus rire,
Si c'est le carillonneur du Palais-Bourbon
Ou le critique amer qui demain trouve bon
D'assommer les auteurs qu'il encensait la veille,
Tel qu'une vieille noix abattant des Corneille...

Et Fallières maigrit ! Déroulède se tait !
Et Pelletan lui-même (à ce qu'on me contait)
Fait, avant de sortir pour aller à la Chambre,
Saupoudrer par les soins d'une femme de chambre,
Le col de son veston d'un produit gras et blanc...
Cet homme n'est plus sale et fait toujours semblant !...

Blaguer qui ? Le Bargy ? Simone n'est plus sienne.
Arthur Meyer ? Merci, c'est de l'histoire ancienne !
Madame de Rohan ? C'est bien vieux !... D'Alençon ?
Elle est morte !... Et Liane enfin trouva du son.
Blaguer qui donc ? Coutant d'Ivry ? Plus n'est possible !
On prétendait qu'au vin il était fort sensible,
Mais pendant les inondations, le bon poivrot
A largement prouvé qu'il ne craignait pas l'eau.
Blaguer qui ? *Le Matin ?* Il est fort sympathique
Depuis le fameux grand circuit aviatique !
Qui ? Henri de Rosthschild ?... Ça ne vaut pas le coup !
Blaguer Max et Alex Fischer ?... Ils sont beaucoup !...
Blaguer qui ? Deschanel ?... Il est à la retraite...
Doyen ?... Mais il guérit parfois les gens qu'il traite...
Dufayel ?... Ce serait d'un déplorable goût !
Dufayel est un homme à qui l'on « doit » beaucoup...
. . . . . .
Cela devient vraiment un effort majuscule
Qu'écrire des couplets où nul n'est ridicule
Sans mettre les défauts et les vices à nu...
. . . . . .
Me blaguer moi ?... C'est que je ne suis pas connu !

Jean Bastia.



LA VÉRITÉ SUR L'ALGÉRIE

Quelques villes. — Les oasis. — Le désert.

Après nos deux derniers articles si documentés et si patriotiques sur l'Algérie, il nous reste à indiquer brièvement aux touristes quelques villes intéressantes à visiter. Nous passerons ensuite à l'étude historique et économique du désert.



Dans l'Extrême-Sud
Toilettes d'été : les deux écoles.

Constantine. — Une jolie femme doit avoir une jolie gorge ; une jolie ville également. La gorge de Constantine éclipse celles de nos plus impeccables demi-mondaines.

Constantine est certainement la plus curieuse ville de toute l'Algérie et la plus charmante, avec ses petites maisons bleues du quartier juif et ses étroites rues embaumées par l'odeur du mouton frit. Certaines portes sont percées de larges judas lourdement grillagés. Et derrière ces portes, on aperçoit de belles Mauresques



Une Ouled-Naïl telle qu'elle devrait être. *Chez les Ouled-Naïls* *Une Ouled-Naïl telle qu'elle est trop souvent.*

indolentes qui vous font des signes amicaux. Pourquoi?...

Oran. — Ville bien moderne. Bonnes espagnoles, *agreabile visu*. Pour l'horaire des trains, consulter l'indicateur.

Bougie. — Nous ne sommes pas très éclairés sur Bougie. Ville neutre. Gentille vue de lac suisse. Le soir, ravissant crépuscule sur la mer.

Batna. — Les voyageurs pour Timgad en voiture! Trois heures et demie de carriole. C'est un peu long. Timgad est, on le sait, une ancienne ville romaine, — qui remonte, par conséquent, à une certaine antiquité. Magnifiques ruines. Ne pas manquer de voir « tomber le soir sur Timgad » et d'envoyer un sonnet aux *Annales*, dédié à Auguste Dorchain.

El-Kantara. — Ville considérable de 3.000 habitants dont sept Européens, à savoir : 2 gendarmes, le patron de l'hôtel, sa femme, sa fille et 2 garçons = 7. La personnalité la plus marquante d'El-Kantara est, à coup sûr, M. Mabrouk ben Messaoud, premier guide du désert. Cet homme précieux sert d'omnibus, de cicerone, de chasseur et de modèle pour les peintres. C'est, du reste, un être exquis et prêt à tout. Il mènera aussi bien MM. les touristes chasser la panthère dans les Aurès (il n'y a peut-être plus de panthères, mais il reste encore les Aurès...) qu'il les conduira, impavide, prendre un petit café à deux sous au village noir.



Sur les traces de Loti.

La ville d'El-Kantara se compose de trois villages : le village blanc, le rouge et le noir. Ces trois villages, bâtis en terre rose, sont d'une couleur identique. Mais les peintres, qui fréquentent beaucoup El-Kantara, ont décidé que l'un était blanc, le second noir et que le troisième seulement était rouge.

Biskra. — Dernière station du métro Nord-Sud, — du côté du Sud, bien entendu. Ville célèbre par son oasis, ses Ouled-Naïls et par un chef d'orchestre de casino qui, il y a une dizaine d'années de cela, y coupa sa maîtresse en une quantité de petits morceaux d'inégale grandeur... pour savoir si elle était coupable!

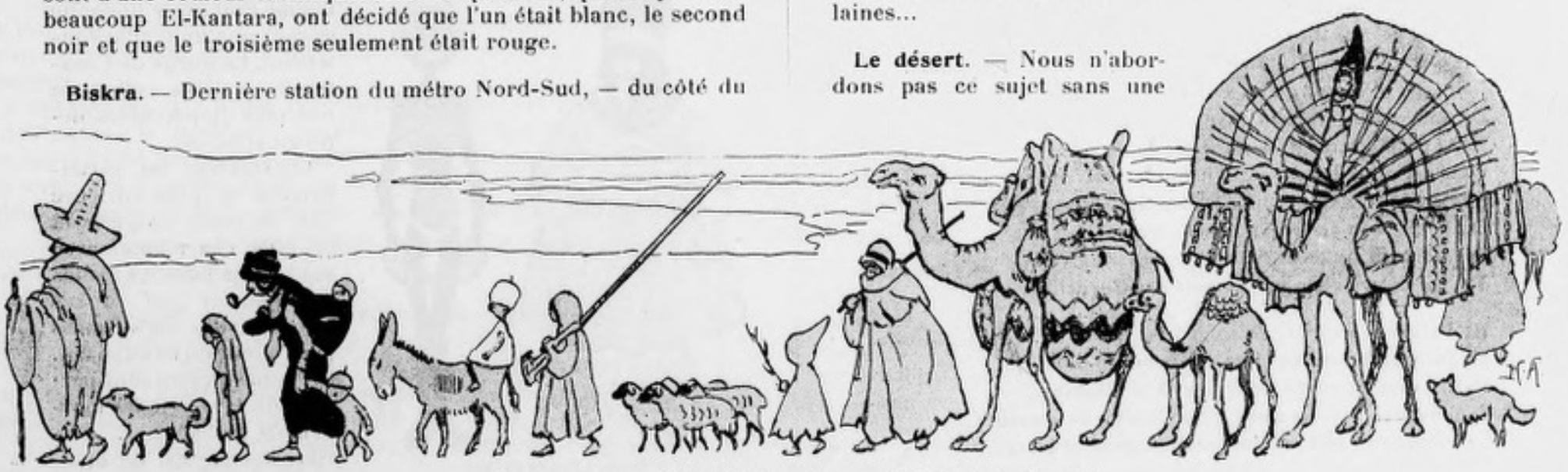
Biskra est une ville extrêmement lancée de nos jours. Elle possède des hivernants, un café glacier, un concert, un casino, bien entendu, et une eau tout à fait purgative dont le léger goût salé contrarie violemment celui de l'absinthe.

Un des principaux attraits de Biskra est le passage des caravanes. Certains jours il passe jusqu'à mille ou douze cents chameaux. C'est beaucoup pour une petite ville!

Mais la ressource principale de Biskra, ce sont les Ouled-Naïls. Ces dames sont célèbres dans le monde entier. Un écrivain qui se respecterait un tant soit peu, un monsieur Loti ou un monsieur Farrère, par exemple, ne manquerait pas de vous décrire la grâce naïve et puissante de ces vierges dansantes, leurs yeux profonds et troublants, leur teint de ciel de novembre, — eh, eh! c'est une jolie image! — leurs lèvres voluptueuses, leurs seins divins, leurs jambes légères et leurs pieds mignons, — et peut-être encore des tas d'autres choses... Cela ferait, tout de suite, trois cents lignes, d'autant plus que les Ouled-Naïls sont très littéraires. Un de nos plus sarcastiques confrères ne trouva-t-il point chez l'une d'elles, jadis, les deux photographies de M. Pierre Louys et de M. P. Leroy-Beaulieu?...

Malheureusement le souci de la vérité, dont nous ne saurions un seul instant nous départir, nous oblige à reconnaître que ces dames sont extrêmement vilaines...

Le désert. — Nous n'abordons pas ce sujet sans une



La Caravane passe! (Modèle de cortège pour le bal des Quat' z'arts).

certaine émotion. Le désert! C'est si grand, le désert! Ceux qui le traversent considèrent même que c'est beaucoup trop grand.

Le désert est une vaste étendue de sable interrompue parfois par de souriants mirages. C'est d'un aspect un peu monotone mais c'est un magnifique champ de manœuvres.

Le désert est assez peuplé. On y rencontre beaucoup de nomades qui y vivent en famille et qui se sont fixés là pour permettre à leurs bébés de faire des petits tas de sable.

La principale distraction des grandes personnes, au désert, est



L'Art en Algérie
Comment on fait une carte postale :
1er cliché.



2e cliché.



Le chef-d'œuvre.

de tâcher de boire frais. Malheureusement, on y trouve peu de brasseries et peu de glacières. Cependant en balançant pendant une heure une bouteille d'eau au-dessus de sa tête on arrive à obtenir un breuvage à la température de 25° environ. Mais on transpire légèrement en se livrant à ce sport.

Les modes au désert sont très partagées ou, pour mieux dire, il y a deux écoles. Une des deux consiste à se couvrir de vêtements de laine. L'autre consiste à sortir tout nu.

Nous recommanderons aux personnes âgées de s'en tenir à la première et nous nous permettrons d'insister auprès des jeunes dames pour qu'elles adoptent résolument la seconde.

Maurice Prax.

PARIS-TURIN-MONCALIERI

L'autre dimanche, sur le quai de la gare de Lyon, devant l'unique wagon-lit du train de 10 h. 20, Modane-Turin. Plusieurs valets de chambre cossus, discrets, importants, sont fort occupés à charger de grandes valises dont le cuir jaune est gravé en creux de couronnes, de tortils, d'initiales. Les maîtres causent, déjà en casquettes de voyage, devant la portière.

C'est le service d'honneur du prince Victor, ou plutôt du prince Napoléon qui va prendre possession de ses charges pour le mariage...

Il y a deux dames en noir, toilettes plus que simples : Mlle de B.ss..o et sa femme de chambre. Mlle de B.ss..o ne sera dame d'honneur de la princesse Clémentine qu'à partir du « oui » sacramentel qui fera de la fille du roi des Belges une Française. Mlle de B.ss..o accompagnera le couple princier dans son voyage de noces chez quelques souverains. Grande, presque autant que la princesse Clémentine, un peu plus jeune... pas beaucoup, mince, brune, très distinguée...

M. Th..v...l, premier chambellan. Yeux en boules de loto, moustache grise, l'air important et diplomatique. Le vrai confident de tragédie. Il ne compromet pas son prince : « Monscigneur verra... J'en parlerai à Monseigneur... Ce sera comme Monseigneur voudra... » Mais il semble redouter les gaffes de Son Altesse Impériale. Dans le tête à tête, il la gourmande respectueusement comme un mentor ou une vieille nourrice fidèle.

Le prince de L.c..ge, Gaulois neurasthénique ; le comte de B..m..t congestionné ; le lieutenant-colonel N.t.t jouera les vieux grognards ; le baron de S..l.y poupin, rose et souriant. Ses trente-cinq ans représenteront à ce grave hyménée la folle jeunesse !...

* * *

Le lendemain, dans le wagon-restaurant qui roule à travers les Alpes couvertes de neige, Mlle de B.ss..o a arboré un corsage plat en flanelle à raies roses et blanches (M. Th..v..l, pour ne pas compromettre sa dignité diplomatique, déjeune dans son lit-salon). On cause : il paraît que la princesse Cl.t..de ne veut voir personne, pas même le service d'honneur ; le château de Moncalieri, c'est une prison de briques rouges ; les salons en enfilade, comme à Versailles, ont des kilomètres de parquet ciré ; les murs sont peints à la chaux, couverts de croûtes solennelles d'artistes inconnus du XVIIe et du XVIIIe ; comme ameublement, il n'y a que des rangées de tabourets... et pas de calorifère... Brrr ! Pour aller voir la princesse qui reçoit dix visiteurs par an et qui vit dans un coin de cette solitude avec une demi-douzaine de vieux serviteurs, il faut traverser des steppes de portraits de famille...

* * *

Turin. A l'hôtel de l'Europe. Au pied de l'escalier, un vieux monsieur voûté, moustache courte et cheveux très blancs, frappe du pied et d'un jonc à pomme d'or les dalles du vestibule. Il roule de terribles yeux et hurle de colère :

— C'est infect ! On est mal servi ! La cuisine est ignoble... Et mon auto n'est pas là ! Je l'avais pourtant commandée pour deux heures !... Il faut que j'aille chez la reine !...

Un grand monsieur très maigre, Don Quichotte portant l'impériale, offre une auto qu'il avait commandée pour lui et qu'on vient de faire avancer...

— Ah ? vous êtes un Parisien, vous ! Ça se voit !... fait le vieux monsieur tout à coup radouci. J'accepte. Je vous remercie. Je suis le prince de Cobourg...

Et le mari de la princesse Louise de Belgique monte en voiture. Il est calmé.

* * *

Deux heures plus tard. Sous les arcades de la *piazza di Castello*, entre les boutiques qui rappellent notre vieux Palais-Royal, la foule des petits officiers à moustaches noires, à grands képis cylindriques, drapés dans des capes bleu de ciel clair, se presse, mêlée aux jolies Turinoises dont les yeux se baissent avec des pudeurs... terriblement fausses ; un homme encore jeune, aux

beaux yeux noirs, se promène, le chapeau mou en arrière, fumant une cigarette. La foule s'arrête un instant pour voir sortir, du portique de marbre jaune de l'hôtel de l'Europe, une auto de la cour d'Italie au fond de laquelle est assis le prince Napoléon qui vient de rendre visite au Prince de Ligne, représentant le roi des Belges, qui sera demain le premier témoin de la princesse Clémentine. Perdu dans la foule, le prince Louis-Bonaparte, général russe en congé, regarde passer son frère...

* * *

Le soir, au restaurant Cambio, le Paillard de Turin, où se réunit la meilleure société. Il y a des panneaux de glace, style Restauration, et des dessus de portes en peintures sur porcelaine recouverts d'un émail et où des Vénus, drapées de bleu vif, lutinent des amours en écharpes rose-bonbon. Cela vous fait encore plus froid dans les dents que les sorbets à la framboise et à la pistache qu'on a dans son assiette.

Le duc d'A.st. et le comte de T.r.n, en smoking, viennent s'asseoir à la table du fond sous la Vénus bleu cru. Tout le monde se lève; les princes saluent à la ronde avant de s'installer. LL. AA. RR. viennent dîner là dans les prix doux quand Elles ne mangent pas au Club dont la table est de six francs pour les membres ordinaires et de cinq seulement pour les princes qui ont obtenu une réduction...

On remarque l'absence du troisième frère, le duc des Ab..z.., arrivé cependant la nuit précédente, mais qui a repris aussitôt le train pour Venise où il est officiellement retenu par la grippe... De table en table circule une histoire extraordinaire : le duc des Ab..z.., arrivant par un train de nuit, pour ne déranger personne chez son auguste mère descendit incognito dans un hôtel tout près de la gare. Au milieu de la nuit, des gens se disant de la police ont pénétré dans sa chambre sous le prétexte d'une ronde... Le duc a laissé faire, mais les visiteurs partis, il s'est aperçu que sa montre et son portefeuille avaient disparu. Il a appelé, décliné son vrai nom, et la police, — la vraie cette fois, — a fait des excuses. Mais on chuchote une autre histoire... Mystère et entôlage!... Pauvre miss Elk... que de désillusions!

* * *

Au château de Moncalieri; le lendemain du mariage. Dans le vestibule, grand comme une église, le portier bâille tout seul. Au milieu de l'escalier monumental, un *giovanni*, en livrée noire et tablier bleu, balaie nonchalamment le tapis neuf qui fut posé pour le passage du cortège nuptial. Pas un domestique dans la steppe des salons aux portraits de famille. Solitude, silence, désert. Tout au fond, une porte est fermée. Derrière il y a un salon gris, consoles dorées, tabourets, et dans la cheminée, — enfin! — un grand feu de bois. Là le prince fait des gestes énergiques, M. Th..v..l lève les bras au ciel : « Monseigneur veut recevoir tous les journalistes ensemble pour leur faire une déclaration!... Monseigneur va se compromettre! »

Les journalistes erraient, désemparés, dans les solitudes de l'escalier et des antichambres. Ils esquissaient des inventaires... Enfin un laquais est venu. Le prince daignait recevoir ces messieurs. Intimidé d'abord, puis cordial et charmant, le prince parle; il pose de face et de profil devant les photographes.

Tout à coup une porte s'ouvre. M. Th..v...l apparaît : « Comment! ils sont encore là!... Vraiment, Monseigneur est trop bon! »

XXX.

Un rien!

Un rien d'or clair sur ses cheveux,
Un rien de noir au bord des yeux,
Un rien de rose, un rien de bleu,

Un rien de dentelle à son cou,
A son corsage un rien de flou,
Et sur sa jupe, oh! rien du tout!

Un rien de rêve en son œil clair,
Un rien de léger dans son air,
Dans tout son port, un rien de fier...

Et c'est ce rien, ces riens de rien,
Homme fait, vieillard, collégien
Qui font et nos maux et nos biens!

J. Wills.

Les Premières

A l'Apollo : *Malbrouk s'en-va-t'en guerre*

Je ne sais pas si vous partagez mon opinion, mais j'adore l'histoire de Malbrouk. Ce que je regrette seulement, c'est qu'il meure, le pauvre Malbrouk :

J'l'ai vu porter en terre,
Mironton, mironton, mirontaine,
J'l'ai vu porter en terre
Par quatre z'officiers.

Evidemment, sur la plus haute branche du romarin planté sur sa tombe « le rossignol chanta »...

Mais cela ne suffit pas à me consoler.

Malbroukiste comme je le suis, le spirituel livret de MM. Maurice Vaucaire et Nessi ne pouvait que me séduire, car le bon roi débonnaire n'y meurt pas. Il y est simplement trompé. Et encore! Trompé par intérim, si j'ose m'exprimer ainsi.

Son aventure, tout de même, est une triste aventure :

Il épouse une ravissante Espagnole que son neveu vient de lui ramener de Cadix et, le jour même de ses noces, crac, voilà que le sultan Ali-Bubu fait des siennes et lui déclare la guerre!

L'infortuné Malbrouk s'en va donc guerroyer avant d'avoir pu seulement respirer le parfum de certain bouquet de fleurs d'orangers. Vous avouerez que c'est un peu raide et vous reconnaîtrez que pour la délicieuse épousée ce n'est pas drôle, non plus!

La nuit tous les chats sont gris, — et tous les Malbrouks...

Un soir, une voix ardente et juvénile chante à Mme Malbrouk un petit air excessivement troublant. Et cette coquine de voix va même jusqu'à dire :

— Je suis Malbrouk!

— Entrez! Entrez! répond vivement la petite reine.

Seulement, ce Malbrouk-là est un faux Malbrouk. C'est Renaldo, son neveu, capitaine des gardes. Et pendant que Renaldo joue avec un brio étincelant le rôle de son oncle, Malbrouk, le vrai roi Malbrouk arrive. Et il se doute bien de quelque chose, soyez-en sûr.

Un malheur ne survient jamais seul. Malbrouk, qui s'est fait copieusement étriller dans sa lutte contre Ali-Bubu, est dégommé par le roi d'Aragon et c'est son neveu, le malin Renaldo, qui règnera à sa place et qui, à sa place encore, possèdera la reine.

— Bah! se dit Malbrouk. Si je ne suis plus l'époux de la reine ce n'est donc plus moi qui suis cornette!

Et cette pensée toute philosophique le ragaillardit à l'extrême. Voilà le livret, fort amusant, de cette jolie opérette qui a obtenu le plus grand succès. La musique est délicieuse, languide et jamais languissante, émue et malicieuse, caressante et délicate.

On a trouvé, le soir de la générale, que M. Cadoretti, qui incarnait Malbrouk, avait un peu beaucoup, l'accent italien. En réalité, il était surtout affreusement enrhumé. Et ce n'est vraiment pas une raison suffisante, parce qu'un chanteur a l'influenza, pour le prendre en grippe!

Mais la drôlerie, l'espièglerie, la fantaisie toujours rebondissante de Paul Ardot est une chose impayable. Mme Marfa Dhervilly, dans le rôle de la belle-mère de Malbrouk, a su être aussi amusante que lui et je ne vois pas de plus grand éloge à lui faire. C'est une révélation.

La blonde Alba, fiancée de Malbrouk, c'est Mme Cébron Norbens; c'est tout dire. Il faudrait n'avoir jamais mis les pieds à l'Opéra-Comique pour ne pas connaître la jolie voix cristalline de cette charmante artiste.

Enfin, les costumes... Ce sont les costumes de l'Apollo. Et vous savez que M. Franck n'y va pas de main morte!

C'est un éblouissement perpétuel.

Hurrah pour Malbrouk,

Qui n'partira qu'à Pâques,
Mironton, mironton, mirontaine,
Qui n'partira qu'à Pâques
Ou qu'à la Trinité...

Messac.

Les Courses

Auteuil. Agréable journée de fin de saison. D'aucuns, dont R. Sauval, en garderont un fâcheux souvenir. R. Sauval ayant lu dans les journaux que M. Fish... avait retenu Piggott pour monter *Mon Chéri*, crut qu'il pouvait ainsi disposer de sa liberté et s'engagea avec Clément Duval pour monter *Iule*, d'autant que la chance de *Iule* lui paraissait moins à dédaigner que celle de *Mon Chéri*. Mais les journaux ne sont pas officiels : le jockey en fit l'expérience quand, arrivé sur le champ de courses, il fut invité à revêtir la casaque jaune rayée noir. Il s'exécuta et s'en trouva mal, car *Mon Chéri* étant tombé, Sauval se cassa la clavicule. Toutes les guignes !

Le *Trianon* de M. de Mumm s'adjugea, grâce à différentes chutes et malgré quelques coups de tampons vendetteux de *La Corse*, les quarante mille francs du prix Montgomery. Et c'est un joli joyau. O'Connor opérait sur le cheval blanc. O'Connor est un joyeux fantaisiste qui monte tantôt en obstacles et tantôt en plat, qui boxe à ses heures perdues, et fait du vélo à ses heures trouvées. Le soir, il se repose en patinant et, quand il est en veine de bonne humeur, il fait de la prestidigitation.

C'est l'homme-orchestre. Il accomplit, d'ailleurs, toutes ces transformations le sourire sur les lèvres.

P. G.

LE CHIC



Grunwaldt, le maître incontesté de la fourrure, expose en ce moment, dans ses salons de la rue de la Paix, les merveilles qu'il vient de créer pour son aristocratique clientèle.

C'est de l'art le plus pur !

Le célèbre pelletier possède, en effet, comme nul autre, l'art de varier les combinaisons les plus savantes et d'en faire des chefs-d'œuvre de correction ou de fantaisie s'adaptant merveilleusement à la ligne féminine.



Création de Lewis Cliché Felix

Hommes et Choses de Bourse

Tout le succès va, en ce moment, aux girouettes couronnant le monument qui a l'heur d'abriter la corbeille la mieux garnie de Paris.

Elles sont regardées, consultées, admirées, voire même injuriées, suivant qu'elles paraissent sourire à Borée ou à Zéphyr. On les accuse d'aguicher la Seine au point de la faire sortir de son lit, ce qui a pour contrepartie — il en faut toujours une en Bourse — de scandaliser tellement une certaine catégorie de valeurs qu'elles en défaillent. Spectacle d'ailleurs peu récréant, d'un côté comme de l'autre.

Les stoïciens gardant un courage assez grand pour venir en Bourse, sont si absorbés par le néant des opérations, qu'ils n'ont même pas le loisir de commenter la discussion du budget. On leur dirait : le budget est de 4 milliards 300 millions, ils ne le croiraient pas. Si l'on ajoutait que dans très peu d'années, grâce aux retraites ouvrières, au rachat de l'Ouest, etc., etc., ce budget atteindra 5 milliards, ils trouveraient peut-être la force de vous rire au nez. Et cependant, rien n'est plus malheureusement réel.

Aussi faut-il chercher des ressources de plus en plus supplémentaires. Pour en trouver, on frappe tout ce qui est susceptible de supporter encore une volée... et, avant tout, les successions. Seulement, ceci cache un dessin des plus avouables : nos législateurs veulent encourager la repopulation, mais en attendant, ils tuent toute richesse.

Les opérations de Bourse en pâtissent considérablement ; les impôts perçus en sont la preuve palpable... ou plutôt impalpée.

Triboulette.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Emprunt Extérieur 5 0/0 or 1910 de Bolivie

Le gouvernement de la République de Bolivie mettra en souscription publique, le 30 de ce mois, un emprunt extérieur or

5 0/0 de 1.500 000 liv. st. ou 37.800.000 francs, divisé en 75.000 obligations de 20 liv. st. ou 504 francs chacune. Le prix d'émission est fixé à 96 1/4 0/0, soit 485 francs par obligation, rapportant 25 fr. 20 nets d'impôt, payables les 1er janvier et 1er juillet, ce qui fait ressortir le taux de placement à 5,19 0/0, sans compter la prime de remboursement.

Ces obligations sont exemptes de tous impôts existant actuellement en France. Elles sont remboursables au pair de 504 francs en 35 années et sont garanties par l'ensemble des revenus de la nation et, en outre, par une affectation spéciale, directe et irrévocable, du produit des droits de douane à l'exportation sur les minerais et sur le caoutchouc, produit qui, au cours des dernières années, s'est élevé à plus du double de la somme nécessaire pour couvrir l'intérêt et l'amortissement de l'emprunt.

La souscription sera ouverte le mercredi 30 novembre aux guichets du Crédit Mobilier Français et chez tous les banquiers et agents de change, ses correspondants en province; elle sera close le même jour.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scènes. — Mme Auguste Leriche va prochainement faire une rentrée sensationnelle. En effet, elle répète actuellement le principal rôle de la pièce de M. Romain Coolus, qui succèdera au *Petit Dieu*.

—

Malgré le très vif succès que continue d'obtenir le spectacle si original et si émouvant du Grand Guignol, M. Max Maurey a décidé de ne plus donner que quelques représentations de *Porte close*, de l'*Attentat* et d'*Appassionnato*. Aussi les retardataires se pressent-ils en foule en ce coquet théâtre pour applaudir, avant qu'elles ne quittent l'affiche, ces pièces de genres très divers, mais toutes aussi passionnantes, qu'elles déchaînent la terreur ou la gaîté.

—

M. Le Bargy aurait, dit-on, de nouveau l'intention d'envoyer sa démission au Comité et à l'administrateur général de la Comédie-Française.

—

Première a l'Horizon

Théâtre des Arts : *Le Carnaval des Enfants.*

—

Zig-Zag. — Jamais la gentille Mireille Corb. ne fut plus ravissante et jolie. Il faut dire que la spirituelle artiste est une fidèle de la Parfumerie Ninon où elle prend cette fameuse et véritable Eau de Ninon, qui conserve à son exquis visage sa grâce et son charme si particuliers.

—

Voir Jane Hading au théâtre Michel dans *Le Feu du Voisin*, c'est adopter pour toujours l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING qui rend au visage de la femme la beauté, la fraîcheur et la santé. En vente : 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et chez Mme M. L. Bouvard, " Hygiène et beauté ", 97, avenue des Champs-Elysées.

—

Belles amies de *La Vie Parisienne*, adressez 0 fr. 50 en timbres-poste à l'administration des Produits hygiéniques Mozdour, et vous recevrez un échantillon de la crème et de la poudre, grâce auxquelles disparaissent toutes les taches de rousseur ou autres, qui altèrent le teint.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits mondialement connus maintenant se trouvent à l'Institut de Beauté, 26, place Vendôme.

—

Une seule teinture pour cheveux est sans danger : le « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

Croissez et multipliez ! — Cette grande et belle parole mal observée dans notre beau pays, peut s'appliquer aux cheveux de toutes les personnes qui font usage du Pétrole Hahn.

Sous l'action bienfaisante, tonique et régénératrice de cette merveilleuse Lotion, les cheveux croissent et se multiplient, les pellicules sont détruites, les chutes les plus rebelles conjurées.

Le Pétrole Hahn embellit la chevelure et lui communique un parfum d'une suavité exquise.

—

Encore un gros scandale, cette dernière semaine, dans un cercle très... ouvert; un membre influent, ayant perdu tout ce qu'il... ne voulait pas, fut affecté et manqua d'être rayé.

La catastrophe fut évitée, grâce, une fois encore, à l'Official-Banque qui, sur les titres dotaux du ponte... très connu, avança la forte somme.

Tout est bien... maintenant, et tout va... à la masse !

Pitt.



PETITE CHRONIQUE

Inventée par le moine don Del Giorno pour embellir les mains du pape Pie X, *la Pâte des Prélats* blanchit, lisse, satine les mains, les empêche de rougir, prévient les engelures et gerçures. Prix : 5 francs le pot, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50 adressé *à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.* Eviter les contrefaçons.

—

Official-Banque, 20, rue de la Rochefoucauld, près la Trinité (téléph. 136-73), prêts et avances d'argent sur fonds dotaux. Discrétion.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage. Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL SUISSE, Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferrière, directeur.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MENTON. — LE GRAND HOTEL (WYDER'S GRAND HOTEL).

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL DE LA RÉGENCE et Restaurant. Situation en plein centre de la ville.

OUCHY-LAUSANNE. — BEAU RIVAGE PALACE, la plus belle situation au bord du lac de Genève.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL. A. Declerck, propriétaire.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE VERSAILLES, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

IMPUISSANCE
des 2 sexes, radicalement guérie à tout âge par les **PILULES OURANIA**
Nouv. Découverte. Immense succès. **Effet stimulant immédiat.**
Guérison gar. p. une seule boîte (fac.à dissim.) Env. discr.
Prix 10 fr. Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.

J'envoie gratis sur demande mon Catalogue 1911 de livres curieux. JEAN, 34, r. **des Petits-Hôtels**, Paris

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

LIVRES Catalogue ***EXTRA-CURIEUX,*** intime, plus six échantillons, très beau pour 1f25 timbres ou mandats, **E. NEZANT**, 19, rue Bichat, Paris.

OURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mme de Villeunes 52, r. de la Victoire Paris 3e et. 10 h. à 7 h.

PRECIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre **3, 5 et 10** francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Ie).

AMOUR PRÉSERVATION et SÉCURITÉ par le Dr MAX. ALEXANDER
Ouvrage unique en son genre, indispensable à tous. Envoi fco avec catalogues illustrés contre 5 fcs adressés au Dr de l'*Agence de Publications*, 92, r. des Marais, Paris

MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

LIVRE RARE ET PRÉCIEUX
AUX AMATEURS DE LIVRES CURIEUX
J'envoie discrètement sous paquetage clos un superbe volume spécimen illustré de 281 gravures avec mon catalogue spécial contre la somme de 3 f 50 fco
J. NICOULES, 25, R. du Roi-de-Sicile, Paris

PHOTOS PARISIENNES sans fard NOUVEAUX 1er album 2 fr. 12e album 7 fr.
R.-O. Martin, 11, Rue Rodier, Paris.



EN VENTE PARTOUT

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, **six volumes-bijoux**, et son, **CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.**

SAGE-FEMME Grand pens., consult. et corresp. (Discret.) **MAZE U. 142**, Boul. Magenta, Paris

J'ENVOIE CONTRE TIMBRE de **OFR.10** mes 3 catalogues de livres sur Histoire, Littérature, Occultisme, *sur demande à* H. DARAGON, *96, rue Blanche, Paris.*

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie **franco** contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon **dernier Catalogue illustré pour 1910.**
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

ÉLÉGANT **Pied-à-terre.** Confort moderne Mme DUC, 54, rue Caumartin (3e étage) Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles, 50, sur format 12×16 et Catal. : 3 fr. ; 100, 5 fr., 250, 10 fr. Ouvrages illust. 4 fr. les 4 variés 10 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE. Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRÊT s. sign. à tous s. tout, remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre, PARIS

COURS D'ANGLAIS unique à Paris. Mme D'HERLYS. 19, r. des Martyrs (1er et. sur cour.)

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. **BARLET. 112, r. Réaumur.**

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

MASSAGE Manucure Américain, Miss Mohawk, de New-York, 27 r. Cambon.

CATALOGUE de **LIVRES CURIEUX** ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. **LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris** (Bourse)

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

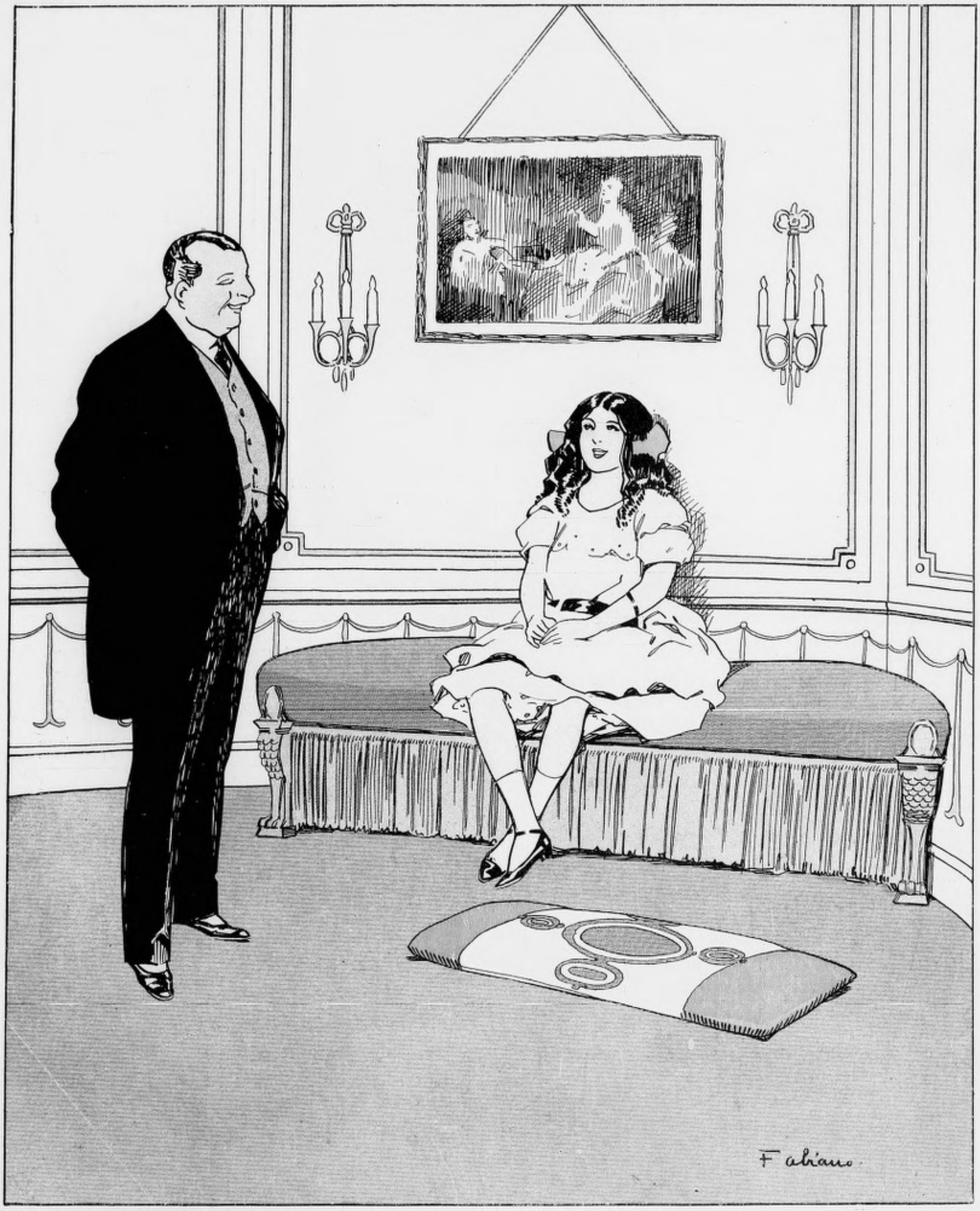
PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. Cart. post. sont refus. Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

Le Gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

FILLE D'ÈVE

Dessin de Fabiano.



— Déjà coquette, Mademoiselle Yvonne ! Quel âge avez-vous donc ?
— C'est un secret. Depuis que j'ai dix ans, maman ne veut plus que je le dise.

Samedi 3 Décembre 1910 — 48e année, N° 49



DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 60
1910

LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
L'HALLALI
par Abel Hermant

SOUVENT FEMME VARIE....

Dans ce numéro :
LE VOYAGE DE VENISE
par Gabriel Soulages



POUR S'HABILLER

AUTREFOIS : Trois pièces d'étoffe..... 25 louis AUJOURD'HUI : Un mouchoir de soie..... 100 louis

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharm^ie MIDY, PARIS et toutes Pharmies

PARFUM POMPEÏA



L.T. PIVER PARIS.

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

CHOCOLAT
129, Bd St Germain
53, Bd Malesherbes
PARIS



GRONDARD

Coeur de Jeannette — Nouveau Parfum HOUBIGANT 19, faub. Saint-Honoré.

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

PLAQUES JOUGLA

SOUS BOIS — Nouveau PARFUM GODET

N° 4711.
Eau de Cologne
Étiquette bleu et or
Remède infaillible contre les maux de tête, ou la faiblesse nerveuse. Il suffit d'une friction au 4711
pour accomplir ce miracle. Une friction au 4711 après la toilette vous laisse plein de vigueur et bien portant pour toute la journée.
En vente dans les grands magas., pharmacies, parfumeries. Echant. gratis c. 0.25 p. frais d'envoi, sera adressé par les dépositaires exclusifs
Scott et Cie
4, rue Chauveau-Lagarde
Paris (8e)





DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT, Fabt LYON



Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

TOUTES LES FLEURS EN UN PARFUM
"LE PARFUM"



Envoi franco du grand flacon échantillon contre 3 francs
PLASSARD, 17, rue du Quatre-Septembre, PARIS



ON DIT... ON DIT...

Recalés !

Décidément le comité de lecture a du bon, pour la Comédie-Française ! Il vient de recaler *La Foi*, de M. Br.eux, une histoire rasante et enfantine à prétentions philosophiques que les hivernants de Monte-Carlo accueillirent poliment l'autre hiver, parce que, là-bas, il fait si bleu que ce n'est pas la peine de se fâcher pour si peu...

Et il a recalé aussi l'élucubration de M. Sa.nt-P.l-R.ux-le-Magnifique, *La Dame à la Faulx*, dans laquelle le poète a pourtant découvert que tous les hommes étaient mortels.

Mais si M. Sa.nt-P.l-R.ux-le-Magnifique a pris la chose avec résignation, M. Br.eux est indigné et furieux. Quel affront ! Il a juré de se venger férocément: Il soumettra une autre pièce au comité.

♠ ♠

En famille.

On n'était pas étonné jusqu'ici de voir un auteur jouer sa pièce, parce que généralement, quand cela arrivait, il se doublait d'un acteur expérimenté. Quelquefois, mais plus rarement, l'auteur se faisait donner la réplique par sa femme, lorsque celle-ci était une actrice de carrière... Depuis Mlle Molière jusqu'à Mlle Lysès on en pourrait citer quelques-unes qui contribuèrent ainsi au succès de leurs maris.

M. Fr..det, le jeune auteur de *Montmartre*, inaugure une méthode nouvelle, digne de cette époque où tout le monde veut grimper sur les planches. Quoique n'ayant jamais joué la comédie, il a l'intention de créer sa pièce à Bruxelles et comme sa charmante femme l'y accompagne, il veut utiliser sa présence en lui faisant créer également l'héroïne. Elle n'a jamais joué non plus : tant pis ! Elle remplacera Polaire... C'est là une façon ingénieuse de transformer les tournées en voyages économiques...

Pendant qu'il y est, pourquoi M. Fr..det ne ferait-il pas incarner le grime et la duègne par ses beaux parents, les petites femmes par ses cousines et belles-sœurs, et la domestique par sa bonne?

♠ ♠

Le... turf !

Que MM. Rolland-Max Dearly, Paul Cohen-Paul Ardot fassent courir, cela n'a rien de surprenant. S'ils font courir tout Paris, ils peuvent bien faire courir également des chevaux.

Mais voici qui est plus étonnant : C'est qu'un grrrand trrragédien du Théâtrrre Frrrançais se paie aussi ce luxe si peu romantique.

Or, M. Paul M.u.et fait courir. On ne le rencontrait jadis qu'au *Napolitain*. Il est maintenant le plus bel ornement de nos hippodromes. Il a même remporté quelques succès, au début de l'automne, à Saint-Ouen notamment. Il y a de l'orange dans sa casaque, — et un brassard. Cherchez !

On assure qu'il a de sérieux intérêts dans l'écurie de M. M.... G...

♠ ♠

Ah ! Jeunesse.

Il passe, justement, pour l'homme le plus spirituel de Paris, bien qu'il dirige le journal le plus sérieux de France. Mais ce qu'il y a de plus admirable en lui, c'est son éternelle jeunesse. Maintenant que les théâtres ont rouvert, il faut le voir aux répétitions générales. Nul n'est plus galant auprès des femmes : aux entr'actes, il arrive près des plus belles, doucement, son chapeau à la main, s'asseoit à leur côté, et, paternel à la fois et ému, il cause avec elles, les complimente, écoute leurs petites histoires, s'intéresse, rit, s'attendrit. Comme il n'est plus un jeune homme, elles ont avec lui, naïvement, tranquillement, des poses abandonnées, appuyant leurs épaules nues contre son épaule, offrant à son nez sensible, le parfum de leurs poitrines... Ces soirs-là, comme il fait bon vivre!

Quarante ans après



Notre époque, sous une apparence bourgeoise, est fertile en contrastes romanesques. Songez avec quelle ironique mélancolie, par exemple, notre ambassadeur à Rome évoque, dans le somptueux décor du Palais Farnèse, le temps où, secrétaire d'un membre de la Commune, il s'évadait furtivement de Paris en flammes...

Récemment, au retour d'un voyage à Londres, M. B.rr.re fut prié à dîner chez je ne sais quel prince romain, et, comme on complimentait notre ambassadeur de son prompt retour dans la Ville Éternelle.

— Pour ne pas manquer votre dîner, dit-il au maître de la maison, je suis revenu directement d'Angleterre ; j'ai dû brûler Paris...

— Encore une fois! s'écria la comtesse X.....; mais M. B.rr.re est diplomate : il n'entendit point.

♠ ♠

Au vestiaire.

Les avocats vont célébrer le centenaire du rétablissement de l'Ordre, — en ces temps d'anarchie, il faut les en féliciter ! — par de grandes agapes, dans la salle qu'on n'appelle plus déjà que « la salle des *Plats* perdus ».

Personnages officiels, le Président en tête, banquet de douze cents couverts, discours et toasts, rien ne manquera à la fête. C'est Me B.ss.n-B.ll.u.t qui est bâtonnier et il sait recevoir. On peut être tranquille. Mais que quelqu'un songe au vestiaire pour qu'il n'arrive pas à quelque invité de marque ce qui arriva récemment à M. le Président Lo.bet à une fête officielle.

A la fois souriant et solennel il s'approchait des tables couvertes d'andrinople et s'adressant à l'huissier lui disait : « Le n° 104, je vous prie... C'est une pelisse. » Et alors, l'honorable huissier, jetant les yeux au ciel, eut ce mot, digne d'être historique :

— Des pelisses, Monsieur le Président? Il n'y en a plus depuis dix heures!

♠ ♠

A propos de « Malbrouk ».

Le succès triomphal, à l'Apollo, de *Malbrouk s'en va-t-en guerre*, a rallumé la fureur de nos compositeurs et de nos librettistes contre la musique italienne. Jamais querelle ne fut plus absurde! Nos auteurs lyriques, jaloux du succès des Mascagni, des Puccini, des Leoncavallo voudraient faire décréter des lois protectionnistes en matière d'art : et le public répond à cette prétention saugrenue en applaudissant à tour de bras l'exquise opérette de Leoncavallo.

Vive *Malbrouk s'en va-t-en guerre !*

Vivent l'esprit, le goût et les chefs-d'œuvre, de quelque pays qu'ils viennent !

Comme nous causions avec Leoncavallo de l'invasion des scènes françaises par les compositeurs d'outre-monts, le spirituel auteur de *Malbrouk* se mit à rire.

— Savez-vous, nous dit-il, combien d'ouvrages italiens les théâtres français ont monté depuis la « première » de *Paillasses*, c'est-à-dire depuis dix-huit ans? Onze, exactement, et en voici la liste : *Cavalleria* et *Amica*, de Mascagni ; la *Bohème*, la *Tosca*, *Mme Butterfly*, de Puccini ; *Clémence* et *Marcelle*, de Giordano ; *Paillasses*, la *Bohème*, *Zaga* et *Malbrouk*, de votre serviteur. En regard de ces onze pièces, et dans le même espace de dix-huit ans, M. Sonzogno a monté en Italie trente-six ouvrages lyriques français! Voulez-vous que je vous les énumère?

— Non ! non, cher maître, par pitié ! Nous sommes librett'échangistes pour toujours !

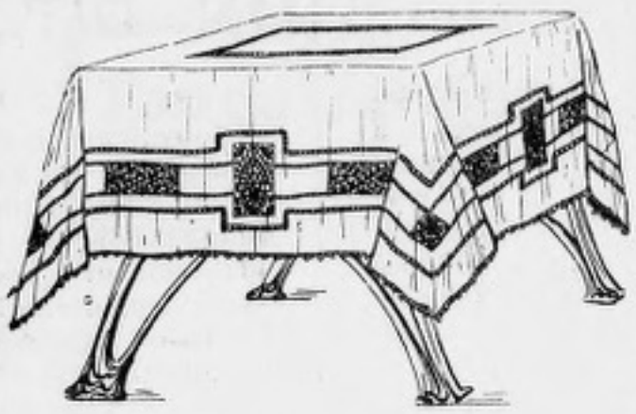
RHUM ST-JAMES

« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »

GRANDE MAISON DE·BLANC

6·BOULEVARD DES CAPUCINES

LONDON **PARIS** CANNES



L'LINGE DE TABLE
LINGE DE MAISON

TROUSSEAUX
COMPLETS DEPUIS 1500F

CATALOGUES·
ET·DEVIS DE TROUSSEAUX
ENVOYÉS·SUR·DEMANDE·

E. GOYARD AINÉ (N. C.)

Maison Fondée en 1792

à PARIS :: 233, Rue Saint-Honoré

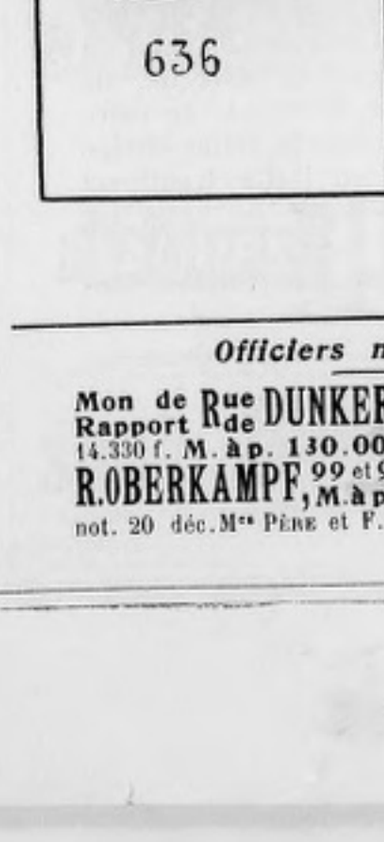
Succursales à Biarritz et Monte-Carlo



503



402



636





581

325

383

LES SACS LES PLUS CHICS S'ACHÈTENT CHEZ GOYARD

(Pour se procurer les sacs dessinés ci-dessus, rappelez leur numéro et indiquez la nuance désirée)

Officiers ministériels

Mon de Rapport Rue de **DUNKERQUE,** 85 et r. Gérando 6 bis (angle) R. br. 14.330 f. **M. à p. 130.000** f. 2e **Grand Immeuble**

R. OBERKAMPF, 99 et 99 bis, 1.311 m.; R. br. 32.978 **M. à p.** 300.000 fr. Adj. s. 1 ench. Ch. not. 20 déc. Mes Père et F. Robin, not. 2, r. du 4-Sept.

Adj. Et. Me Thébet, not. par minist. Me Hussenot-Desenonges, not., 15 déc. 2 heures préc. **Fonds d'IMPRIMEUR** lithographe à Paris 7, rue Geoffroy-L'Angevin

M. à p. 125.000 francs. March. en sus pour 25.000 fr. S'adr. à Me Alex. Gaut, admin. de Sociétés, 16, rue de l'Arcade et auxdits notaires.

Maison d'angle R. GALANDE, 21, et des Anglais, 2 R. br. 14.915 fr. M. à p. **150.000** fr. **CHARENTON-LE-PONT** ; Mais. de rap. **R. St-Mandé, 31,** angl. r. du Parc, 100 m. R. br. 13.695 fr. M. à p. **140.000** fr. Adj. s. 1 ench. Ch. Not. 20 déc. S'ad. Mes Leclerc, à Charenton, et Delafon, 6, bd Strasbourg.



L'HALLALI

IX. — La Cambriole

Perdre le contrôle de soi est la pire humiliation pour ceux qui ont accoutumé de suivre le cours de leur vie intérieure, soit par souci de moralité, ou par curiosité toute pure. Leur premier soin, dès qu'ils se ressaisissent, est de faire un rapide examen de conscience, assez analogue à cet interrogatoire d'identité que l'on doit faire subir dans les vingt-quatre heures aux gens que l'on arrête. Ils semblent, de même, se demander, en se tâtant : « Est-ce bien moi? » et se décliner leurs nom et prénoms. Dès qu'ils sont assurés que ce précieux moi n'a pas discontinué d'être tout en oubliant de s'en apercevoir, ils le harcèlent de questions hâtives et mal ordonnées : ils ont l'air de prendre une revanche et de mettre les bouchées doubles. Je ne manquai point de faire cet examen et de me soumettre à cet interrogatoire, avant même que de m'être relevé de dessus la marche où l'on se rappelle que je venais de me réveiller assis. J'étais fort penaud d'avoir trop bu ; et ce que mon premier regard, toujours plus perspicace que ma vanité ne le souhaiterait, découvrit au fin fond de moi, n'était point pour atténuer cette honte, mais plutôt pour y ajouter.

D'abord, je m'avisai que je n'avais pas obéi à l'indignation, quand j'avais soudain quitté la salle ci-devant des cuisines, présentement des machines, transformée pour une nuit en salle de festin, et quand j'avais essayé de courir après Renée Marcadieu et Jean Cadenet, qui s'en étaient échappés de compagnie. J'avais cédé à une impulsion moins glorieuse, et même à peine avouable. La preuve, c'est que je ne trouve point de mots pour la nommer dans le dictionnaire de l'Académie, ni dans le vocabulaire des honnêtes gens, — j'entends ceux du temps jadis. Il faut que je recoure à l'argot. On m'excusera, en considération de ma franchise et de ces précautions oratoires. La hâte que j'avais eue de grimper à l'appartement Marcadieu, procédait plutôt d'un vilain instinct de « voyeur », que de cet esprit de sacrifice qui pousse des femmes vertueuses, comme celles de l'Armée du Salut, à pénétrer dans les mauvais lieux afin de sauver des âmes.

Je recouvrai, en même temps que ma lucidité, le sentiment si je puis dire, de ma dignité psychologique, et le voyeur que j'avais failli être redevint dans l'instant même l'observateur que je suis plus ordinairement. Cet heureux changement s'opéra même avec tant de facilité que je me demandai si entre voyeur et observateur il y a une différence aussi grande que, par orgueil intellectuel, ou par décence, nous voulons nous le persuader. Un doute si peu flatteur me mit en humeur de modestie et de probité. Je me confessai que, dans le petit domaine où j'exerce mes investigations, un véritable homme de science, qui ne voudrait donner pour certains que des faits observés à la lettre, n'aurait pas grand'chose à retenir, ou même rien du tout ; et à dater de cette minute, où je recommençais de faire légitimement mon métier de témoin et d'historiographe, je fus en effet épouvanté du néant de ma récolte.

L'effronterie et l'imprudence naturelle de Jean Cadenet et de Renée Marcadieu m'avaient fait espérer que je ne perdrais pas un détail de leur idylle ; mais ils devinrent soudain réservés, secrets. Je ne crois pas que ce fût par hypocrisie : ils étaient en proie à cet amour naïf et entier, qui sans effort

Suite, voir La Vie Parisienne *n°s 41 à 48.*

ni calcul, nécessairement, se dérobe au regard du monde, parce que, pour son regard, le monde n'existe plus. Lady Ventnor, qui se plaisait naguère à me révéler les anecdotes de son cœur, — ou de son tempérament, — et qui était si habile à me faire deviner ce qu'elle ne me racontait point, m'opposa dès lors une impénétrabilité agaçante. Nul indice ne me permettait de conjecturer si elle lâchait la partie et cédait le moineau à sa rivale, ou si elle y prétendait encore, mais mystérieusement, pour ne publier sa compétence que le jour qu'elle triompherait. Et je ne parle pas des autres, qui n'étaient pas moins énigmatiques.

L'indigence des données positives autorisait tous les écarts d'imagination. Bien que cette faculté ne soit pas ma dominante, je me mis à imaginer, faute de mieux, comme un faiseur de romans. Le caractère des personnages était selon mon goût, et si je ne me piquais pas de suivre la réalité servilement, je combinerais des intrigues pareilles à l'imbroglio où j'avais lieu de les croire mêlés. Il va de soi que j'avais un faible pour mes deux protagonistes, Jean et Renée. Je goûte en amour le primitif : ils y retournaient, par le mépris des convenances ; ils étaient aussi dénués de morale. A une table de cabaret, au cours d'une fête qui, pour n'être point l'orgie que j'avais rêvée, n'en était pas moins montée de ton, ils s'étaient reconnus comme on se reconnaît dans les romances. La naïveté de leur amour les étonnait eux-mêmes et les ravissait : ils sentaient qu'ils valaient plus depuis qu'ils s'étaient pris et donnés ; je crois cependant pouvoir affirmer qu'ils n'avaient point d'idées romantiques, et qu'ils ne se flattaient point de s'être refait une virginité. La haine dissimulée de lady Ventnor, ses menaces mal définies relevaient d'un peu de drame cette églogue du ruisseau. La sombre figure de Marcadieu faisait bien au fond du tableau, où je la laisse : je ne l'ai pas encore assez étudiée pour la porter au premier plan, et c'est par loyauté que je ne la crayonne pas d'un trait plus net. Celle de lord Ventnor est encore plus sombre et plus inquiétante. Je lui attribuais dans l'action un rôle que j'aurai bien de la peine à dire, — mais il faudra que j'y parvienne : cette idée m'était suggérée par ses antécédents et par le souvenir de son procès scandaleux en Angleterre. Tout cela s'ordonnait dans ma tête et faisait une histoire suivie, que je pourrais raconter avec tant de vraisemblance qu'on ne croirait jamais qu'elle est de ma façon.

Les scènes à deux, de Renée et de Cadenet, y tiennent naturellement la première place. Cadenet, dès le lendemain de Noël, avait été installé au *Bien Public* avec le titre vague de secrétaire. Personne n'aurait su dire si c'était secrétaire de la rédaction (eh bien, au fait, et moi?) ou bien secrétaire de Marcadieu ou de M. de Courpière. La marquise lui avait fait donner un petit appartement dans l'hôtel. Il pouvait donc, soit le jour, ou même la nuit, se glisser dans la chambre de Renée. Je ne doutais point qu'il ne le fît. Je les voyais, — il faut que je repète ce mot, — je les écoutais ; ou, si l'on préfère, je les faisais parler, à peu près dans les mêmes termes que j'avais surpris au cabaret de la place de la Madeleine, avec les variantes qu'une situation nouvelle et plus franche doit apporter à ces dialogues d'Oarystis.

Je voyais errer dans les corridors, guettant et tendant l'oreille, Marcadieu. Que savait-il, que soupçonnait-il au juste? que pensait-il de ce nouvel ennemi qui lui ravissait d'un même coup la possession de sa belle-fille et le désir précieux de lady Ventnor, et qui sans doute, à la première occasion, allait le faire chanter? Mais je ne parle point de Mme Marcadieu, et cela me fait penser que je la négligeais fort. Il ne faut pas non plus que j'oublie que nous étions ensemble, comme on dit dans le monde. Elle me paraissait la plus mystérieuse, parce qu'elle était la plus candide, Sainte-Nitouche à l'Allemande : on ne sait jamais si elle sait, ou si elle ignore, si elle tolère, ou si elle file doux pour cuisiner à l'aise le plat de sa vengeance, qui se mange froid. Quant à Mme la marquise, on ne la voyait presque plus dans son ancien hôtel des Champs-Élysées. Elle se renfermait dans celui de l'avenue du Bois de Boulogne. Je ne crois pas qu'elle s'y consumât de rage impuissante, car sa principale vertu est la patience : elle est patiente comme l'Église et pour la même raison, parce qu'elle se sait éternelle. M. de Courpière est patient aussi, il semblait laisser faire, attendre bien tranquillement, tout au plus guetter comme les autres. Et enfin lord Ventnor, — il faut bien que j'y revienne, — me semblait guetter également, mais quoi? Je le flairais de plus en plus. Cela n'est guère commode à exprimer, et je mettrai encore le point à ce paragraphe-ci, sans avoir trouvé les mots pour le faire entendre.

Si maintenant je m'en voulais tenir à consigner, sans broderies, ce que je puis dire que j'observais, et d'où j'induisais plus ou moins arbitrairement toutes les belles choses ci-dessus, je me réduirais à noter quelques jeux de physionomie, et plus de silences que de répliques. Il est certain que les paupières de Renée et celles de Cadenet étaient fort meurtries, et que leurs regards annonçaient une sorte de joie cynique et sublime. Je surprenais plus fréquemment dans l'œil de Renée, quand elle envisageait le Marcadieu, ces éclairs de haine qui vérifiaient l'admirable raisonnement de Maurice : « Elle ne haïra vraiment son beau-père que le jour qu'elle aimera. » En revanche, je ne pris pas une fois Cadenet à regarder ce beau-père en face, ni même de côté. Je ne déchiffrai rien sur le visage de Séphora, qui est d'une pâte trop molle, ni sur celui de Marcadieu, qui est en bois. Il ne se trahissait que par les étranges défaillances de ses articles, où je voulais voir des signes de son désarroi, ou bien des symptômes de la paralysie générale que ce satyre n'aurait point volée. Je remarquai, au bout de trois ou quatre semaines, que les yeux de lady Ventnor s'animaient d'une certaine flamme qui, chez elle, n'accuse pas seulement la poussée du désir, mais une forte présomption de le satisfaire. J'observai le même phénomène chez lord Ventnor, et je me demandai s'il avait aussi de l'espoir, — avec un effarement que mes lecteurs partageraient, si je ne me trouvais pas incapable, une fois de plus, de leur définir cet espoir que j'attribuais à lord Ventnor.

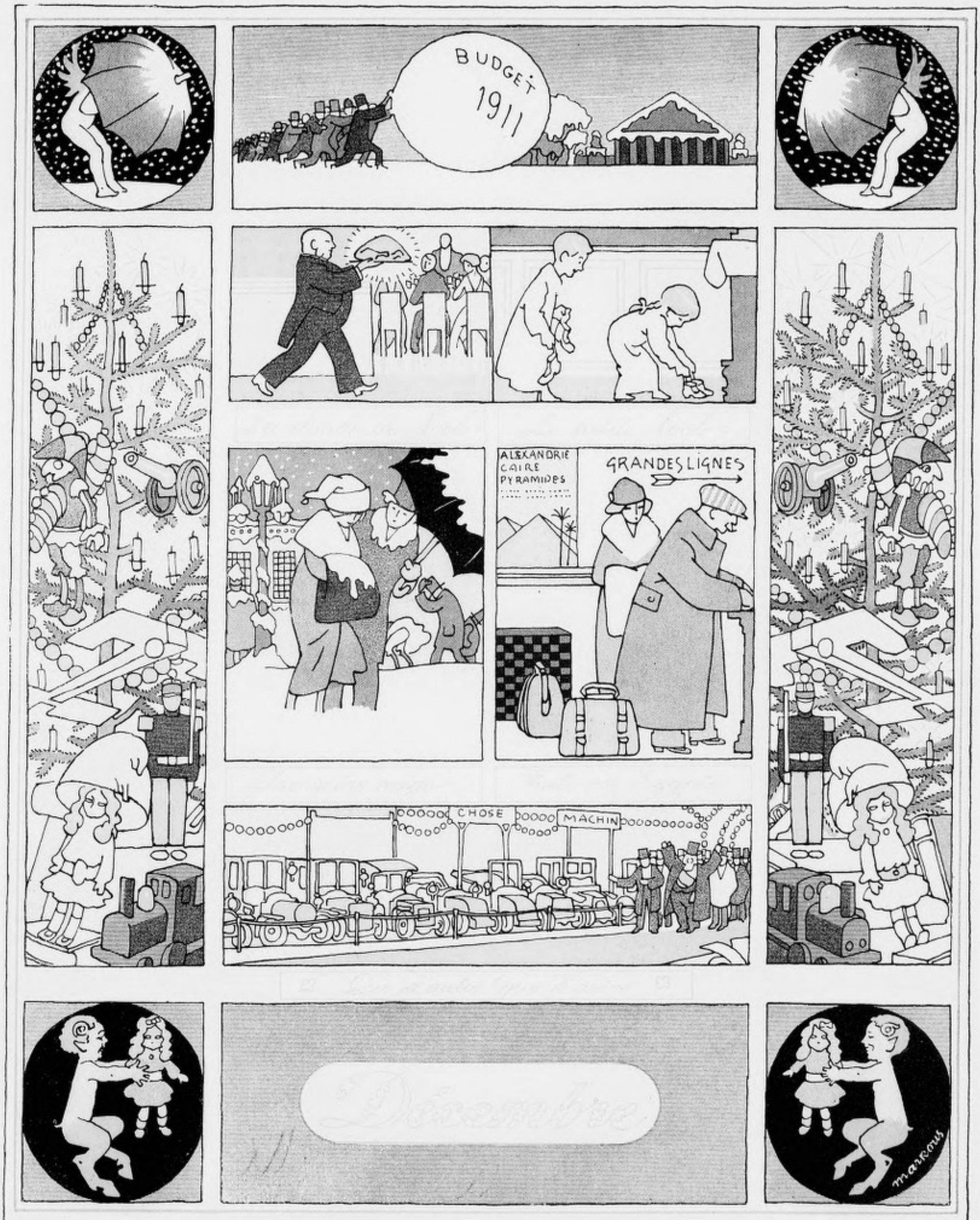
Au surplus, puisque je préfère la discontinuité du récit aux remplissages de mon cru, je passe, sans transition, à un épisode dont je fus témoin, à une scène où j'assistai de bout en bout, et qui révèle, en les dénouant, toutes ces intrigues diverses, du moins dans la mesure où il importe que l'on en soit éclairci.

Nous avions dîné chez Mme la marquise de Ventnor, avenue du Bois de Boulogne. Elle y recevait toujours, comme sous l'Empire, une fois par semaine, et il n'y avait guère de changement que dans son personnel de littérateurs. Il suffisait d'être célèbre pour avoir son couvert mis chez la marquise ; et, surtout depuis la guerre, les gloires vont vite. Lady Ventnor ne se fait pas prier comme l'Académie. Elle a toujours été bienveillante aux jeunes : je le dis sans arrière-pensée. Elle est aussi fidèle, dans un certain sens. Elle ne les renvoie pas quand ils vieillissent. Elle se plaît à les voir passer tandis qu'elle-même demeure. (Je regrette de la comparer une seconde fois à l'Eglise : je ne le ferai plus.) Bien que les grands hommes d'aujourd'hui ne vaillent peut-être pas ceux de l'autre siècle, la qualité de ce salon ne s'était point trop sensiblement modifiée depuis mil huit cent soixante jusqu'à ces tout derniers temps. Mais ce que j'ai appelé la résurrection de la marquise, et surtout sa rentrée dans la politique avait subitement tout gâté. Ce n'était plus un salon, ni surtout un salon littéraire : c'était un club d'énergumènes, — et moins encore depuis le règne de Marcadieu : car il n'y venait plus, autant dire, que Marcadieu, sa femme et sa belle-fille, avec M. de Courpière et moi. Jean Cadenet faisait à présent le huitième. La liste des convives était donc la même que les soirs où nous nous réunissions dans le cabaret de la place de la Madeleine ; mais c'est nous qui n'étions point les mêmes. L'insolente richesse du décor et la cérémonie du service nous interdisaient toute familiarité, refroidissaient notre verve, éteignaient l'esprit de ceux d'entre nous qui en ont quelquefois, ailleurs. Bref, on s'ennuyait ferme.

Je m'ennuyai ce soir-là jusqu'à l'angoisse, d'où je pressentis qu'il se tramait je ne sais quoi de dramatique. Ces pressenti-

PLAISIRS DE DECEMBRE

Dessin de Markous



ments ne signifient rien ; nous les oublions si l'événement les contrarie, nous n'en gardons le souvenir que s'il les confirme, et nous croyons de bonne foi qu'il les confirme sans exception : c'est précisément l'histoire des ex-voto, qui ne sauraient être un argument en faveur de la Providence, faute, si j'ose m'exprimer ainsi, d'une représentation proportionnelle. Mais j'avoue qu'un événement tragique paraît encore plus tragique lorsqu'il a été annoncé par un pressentiment, comme ce fut le cas ce soir-là, j'entends pour moi : les autres ne faisaient peut-être que s'ennuyer ; ils me paraissaient, cependant, plutôt accablés.

La conversation était coupée de si fréquents silences que je pensais à mon aise, comme dans mon cabinet. Le lieu de la scène était le grand salon à trois fenêtres, où le mobilier est second Empire, bouton d'or et capitonné, et où il n'y a que deux ou trois vitrines de la collection. J'y dirigeais mes regards, sans doute pour les détourner de ces fauteuils et de ces canapés dont la laideur riche m'offense ; et j'admirais de loin deux ou trois bibelots préférés, que je croyais apercevoir à cette distance parce que je les connais bien et, pour ainsi dire, par cœur. Je m'avisai soudain que toutes ces merveilles étaient à la merci du premier venu. J'ai, comme beaucoup de gens, qui ne sont point pour cela neurasthéniques ni fous, une assez ridicule phobie : je crains toujours, quand on laisse à ma portée des choses précieuses, qu'il n'en disparaisse une, qu'on me soupçonne ensuite d'avoir dérobée. Je songeai que je n'aimerais point de rester ici sans surveillance dix minutes, ni, à plus forte raison, dans la grande galerie voisine, où les pièces les plus célèbres sont exposées. Cette galerie n'a que deux autres issues, l'une sur la chambre de la marquise, l'autre sur un escalier dérobé qui conduit au salon de l'hôtel de Biron où lady Ventnor nous reçut un jour, M. de Courpière et moi, afin de frapper notre imagination en nous racontant dans le décor même et sur place l'un des épisodes de sa vie ; enfin ce salon de l'hôtel de Biron communique à une antichambre qui a une porte sur la rue. La galerie des trésors me fit tout naturellement penser à un chapitre de Zadig, intitulé « La danse ». Le roi Nabussan cherchant un trésorier qui ne le volât point, Zadig lui conseilla de faire danser tous ceux qui prétendaient à ce haut emploi. Ils devaient, avant de subir l'épreuve, traverser le « corridor de la tentation », où le roi avait étalé ses richesses. « Jamais, dit Voltaire, on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce. » Je faillis raconter cette histoire pour animer la conversation. Un instinct secret m'avertit que j'aurais tort.

Je me demandai si ce n'était point l'absence de Mme Marcadieu qui nous attristait, moi surtout ? Cette bonne femme avait la migraine. Mais je haussai les épaules : je me passais d'elle assez facilement. Puis je fis réflexion que Renée devait souffrir de la même incommodité que sa mère : car elle était pâle, morne, se tenait plus que décemment, et ne prenait même point garde à son Cadenet. Je faillis lui demander de ses nouvelles ; mais le même instinct secret et inexplicable m'avertit encore de m'abstenir. J'observai que pas un des autres n'avait la politesse de s'informer d'elle, et que, notamment, l'attention de lord Ventnor n'était plus sur elle. Il est singulier que je n'eusse pas fait cette dernière remarque plus tôt : car je m'avisai soudain qu'il y avait des semaines que le vieux lord ne se souciait plus de Renée. Cela datait justement de l'époque où il avait commencé de m'inspirer certains soupçons que je n'ai pas su faire entendre : mais il n'importe, car voici le coup de théâtre qui les justifie et à la fois les éclaire.

J'interceptai une correspondance muette de la marquise et de Cadenet, qui me prouva qu'ils étaient d'accord. Je le savais besogneux, perdu de dettes, qui criaient plus haut que son amour pour l'autre, et je prévoyais dès longtemps que lady Ventnor l'aurait, le jour qu'elle se résoudrait d'user des grands moyens que l'on devine. Le jeu de leurs regards m'apprit que c'était pour tout à l'heure. Cadenet se leva et, sans alléguer une ombre de prétexte, prit congé. Renée ne tenta même point de le retenir ; elle était comme stupide. Mon imagination se mit en branle, je supposai qu'il feignait de partir, et qu'il rentrerait par une autre porte. « Parbleu ! pensai-je, madame la marquise lui a donné une clef du salon Biron ! Il fait le tour de l'hôtel, il entre. Il monte l'escalier dérobé, il pénètre dans la galerie, il est là... Il attend dans l'obscurité qu'elle puisse à son tour s'esquiver, passer dans sa chambre et l'y introduire. » Ces hypothèses ne me semblaient point gratuites, mais un peu trop romantiques pour mon goût. Il est vrai que c'est le goût de Mme la marquise de Ventnor dont il s'agit, non le mien, et elle a connu en son beau temps la seconde génération des romantiques.

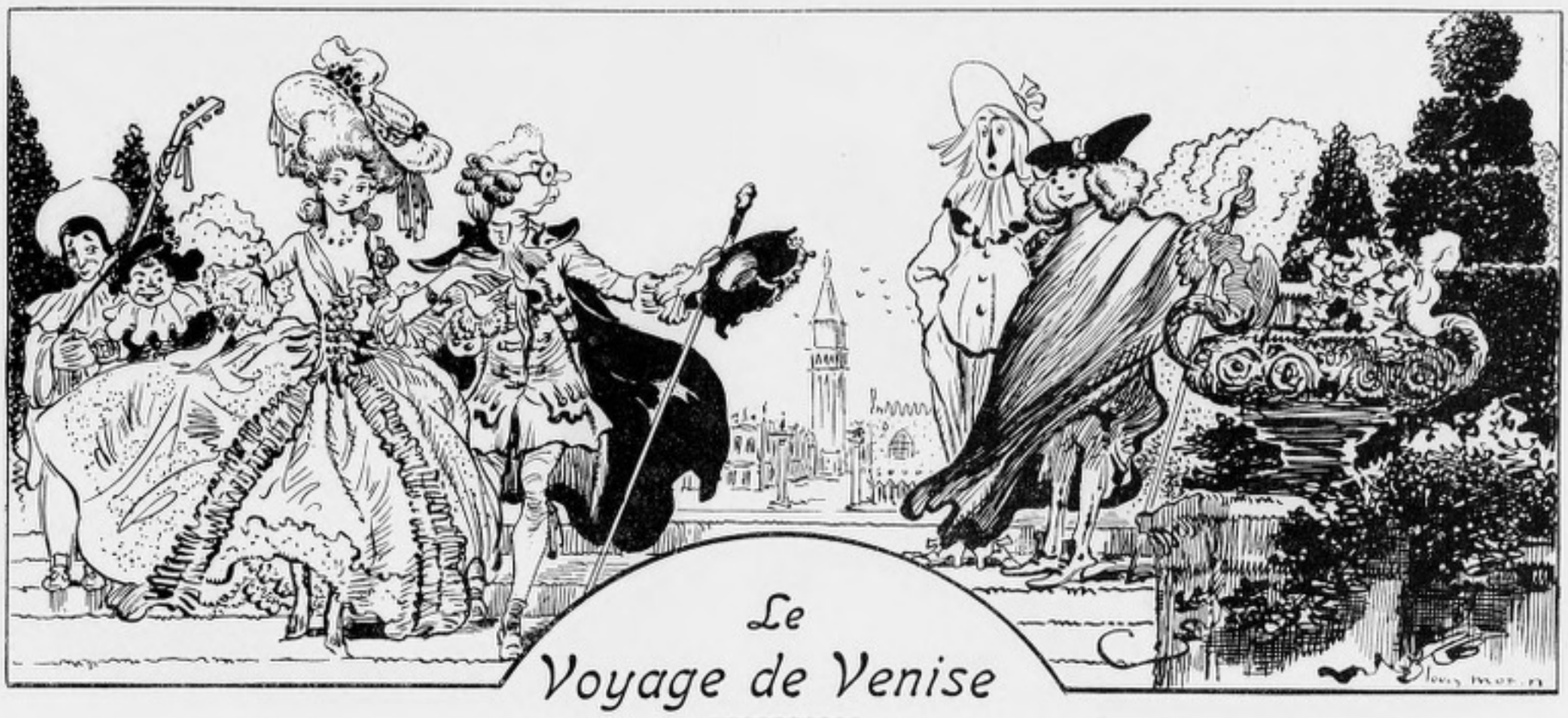
Une intrigue si bien ourdie pouvait, malgré ce léger défaut d'esthétique, me passionner ; mais je ne songeai d'abord qu'à m'applaudir de n'être point à la place de Cadenet. Cet applaudissement n'était pas si impertinent que l'on pourrait croire. Je ne le plaignais pas de sa bonne fortune (qu'à vrai dire je ne lui enviais pas non plus) ; mais j'aurais tremblé de rester seul dans le « Corridor de la tentation ». Cette fois je n'y pus tenir, et je récitai tout du long l'histoire de Zadig. Je n'y ajoutai point d'esprit, mais Voltaire y en a mis assez, et je fus humilié pour lui du médiocre succès que nous remportâmes tous les deux. Seul, lord Ventnor semblait s'amuser prodigieusement. Je ne doutai point qu'il n'en sût aussi long que moi. M. de Courpière souriait ; mais, à la fin, je ne trouve plus rien à noter de lui que ces sourires entendus, qui tantôt signifiaient « Vous allez voir ce que vous allez voir », et tantôt « Je l'avais bien dit ». Marcadieu, toujours un peu province, se demandait avec inquiétude ce que nous avions tous et ne voulait pas avoir l'air de ne pas comprendre. Renée semblait près de se trouver mal, de désespoir ou de peur ; et il faut que les regards n'aient pas le pouvoir de tuer, puisque j'essuyais sans dommage le feu de lady Ventnor.

Elle ne se gêne pas d'ordinaire pour mettre ses hôtes à la porte quand elle souhaite rester seule ; mais ce soir elle n'osa point, et nous demeurâmes une grande heure. Soudain, lord Ventnor déclara qu'il venait d'entendre un bruit, dans la galerie ; il l'inventait peut-être, pour rire ou pour nous effrayer, mais je croyais aussi avoir perçu quelque chose, et je le dis. Alors, il se leva pour y aller voir, nous le pressâmes de n'aller point seul ; mais il nous enjoignit, comme il sait faire, de le laisser agir à sa guise. Il sortit, referma la porte sur lui, et nous demeurâmes dans l'angoisse un bon quart d'heure, qui compte quand on a la gorge serrée et les nerfs tendus. Au bout de ce temps, j'allai coller mon oreille contre la porte, et j'entendis bien distinctement deux voix. J'étais à me demander s'il fallait ou non le dire, quand je fus tiré de cette hésitation par un cri rauque.

Nous pénétrâmes, tous, dans la galerie. Je tournai, au hasard, un interrupteur : il commandait tous les lustres, qui s'allumèrent ; et nous vîmes d'abord Cadenet qui étranglait le vieux lord à deux mains. Nous eûmes peine à lui faire lâcher prise. Nous nous attendions, ensuite, à un flux de paroles, de part et d'autre ; mais nous n'obtînmes de lord Ventnor qu'un simple et sec : « Il volait ! » et, de Cadenet, une dénégation tout aussi brève. Il est vrai que l'une des vitrines était brisée. Il est étrange que lord Ventnor eût mis un quart d'heure à s'en apercevoir et à témoigner au cambrioleur ce qu'il en pensait. Mais le plus étrange est que nous évitâmes curieusement de paraître nous en étonner. Pas un de nous ne perdit contenance. Renée, qui s'était ressaisie, faisait une mine de reine offensée, plus reine que lady Ventnor elle-même, et distribuait équitablement son mépris à toutes les personnes présentes. M. de Courpière souriait encore ; et Marcadieu accusait — qui saurait dire pourquoi ? — cette sorte de joie basse des aspirants ministres qui croient que le cabinet va tomber. Je crains que ce ne fût une maladresse : car le voleur ou prétendu tel ne regardait plus que lui et le regardait de travers. Ce choix était arbitraire et encore plus inexplicable que tout le reste ; mais je vis clair comme le jour que Cadenet, qui se moquait des autres témoins, n'en voulait qu'au beau-père de Renée, et ne lui pardonnerait pas de sitôt.

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT.



Le Voyage de Venise

I

Au travers des stores clos, un peu d'aurore, goutte à goutte, filtre dans le sleeping. Mestre est déjà loin... Sous les roues, le pont résonne comme une barre de cristal. La première petite vague, contre la berge, fait son bruit de jupe de soie; le vent a l'odeur d'un flacon de sels... Voici la minute exquise.

Habille-toi! Tant pis pour ton mari s'il veut dormir jusqu'à la gare... Ouvre la porte. Assieds-toi dans le couloir du wagon, au bord de la vitre.

— Venezia! Ecco Venezia! crie le conducteur en montrant le côté du ciel d'où vient l'aube.



Un campanile grandit. Des barques matinales, chargées de fleurs, glissent sur la mer prisonnière. George Sand, Musset, Byron, Gœthe, Jean-Jacques, et la pauvre Desdemona, sont là, tout près, le long du Grand Canal, accoudés à leur balcon...

Que c'est enivrant de vivre! Que tout est soudain, joli, — l'eau, l'azur, la lune presque éteinte, les nuages ténus, l'horizon rose plein de ramiers, et ce jeune homme brun qui fredonne « l'Altaléna », à côté de toi, sur le seuil de l'autre cabine, et dont les regards caressent tes yeux, ta bouche, ton cou, ta peau fraîche, malgré ton voile et ta robe!

La dernière arche... La stazione... Plus qu'un instant! Prends, dans le sac d'or, la tablette d'ivoire où, la veille du départ, tu as écrit les mots étrangers qu'il faut connaître, quand on voyage. Cherche, vite, comment se disent, en italien, « Vous me plaisez aussi... », « Parlez plus bas... », « A ce soir! » et « Je t'aime! »

On ne sait pas ce qui peut arriver.

Pour les petites visites de nuit, d'une chambre à l'autre, les hôtels du Canal Grande et de la Riva, pleins d'escaliers de parade, de vieux parquets qui crient, de mosaïques qui résonnent, de recoins obscurs où Iago et Othello pourraient se cacher, n'offrent qu'embûche et péril.

Mais il est, à la Giudecca, un jardin dont Giovanni, le pêcheur, moyennant quelques lires, ouvre la porte, le soir, après la sérénade, — un jardin bien clos, avec des rosiers qui embaument, des oiseaux chanteurs, une charmille, du gazon épais...

Même, une fontaine y coule, au-dessous d'un hermès de marbre, dans une vasque de porphyre rose qui a la forme d'une viole d'amour.

Cette fois-là, — on s'en est aperçu trop tard! — le filet d'eau était tari...

Depuis lors, quand elle croise la barque de Luigia, la pauvre marchande de figues borgne et boiteuse, elle détourne les yeux, et, chaque matin, en cachette, elle va s'agenouiller aux Frari, devant les deux anges du Bellin qui jouent, sur le seuil du triptyque, du luth et du chalumeau, et qui sont les plus jolis petits enfants du monde.

S'*il* pouvait leur ressembler!

II

Ce n'est, encore, qu'un flirt ingénu.

Elle a dix-sept ans. Elle est tellement innocente!

Pendant le lunch, à travers la salle, nous nous regardons, derrière le dos de sa mère, en souriant; l'après-midi, nous



LES RENDEZ-VOUS

Dessins de Léonce Burret.



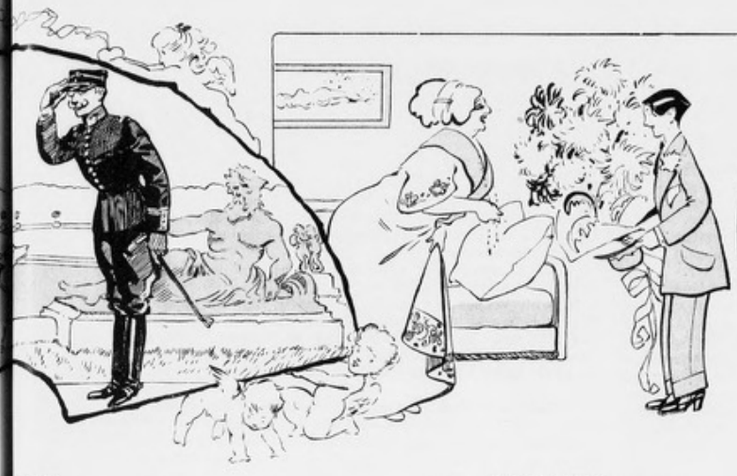
A NOTRE-DAME
— Pour les pauvres, s'il vous plaît!



AU BOIS
On croit qu'ils font le tour du lac pour flirter. Erreur! C'est pour ne pas engraisser!



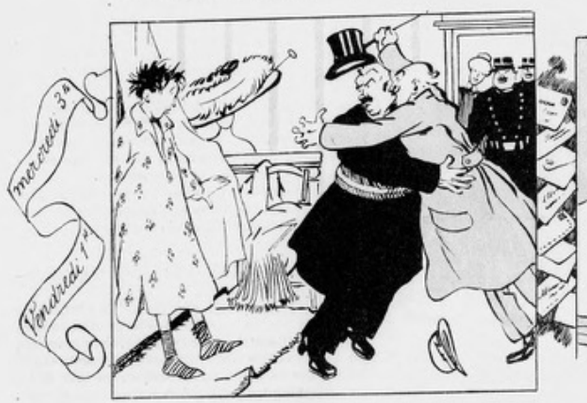
Que de faux pas on... bois marches de marbre rose!



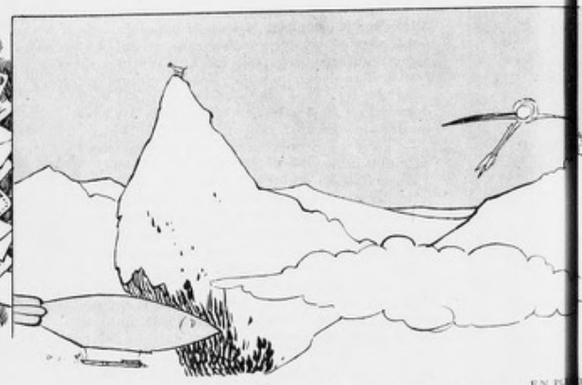
RUE DE PRONY
— Mme la comtesse de Putiphar, s'il vous plaît?



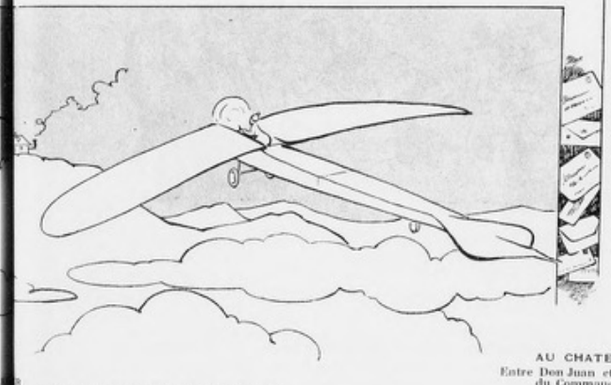
AU PARC MONCEAU
— Encore un!... Comme les femmes deviennent inexactes!



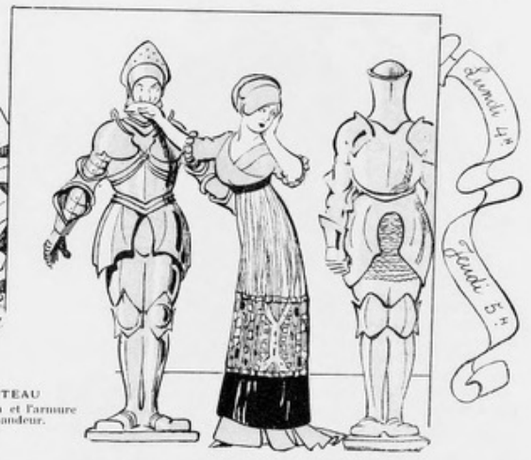
A L'HOTEL MEUBLÉ
Le commissaire. — Un peu de calme, Monsieur! Je suis sûr que c'est votre meilleur ami!



EN PLEIN...
Les rendez-vous de l'avenir, quand l'amour aura vaincu... illes! Mais gare au dirigeable jaune du mari!



AU CHATEAU
Entre Don Juan et l'armure du Commandeur.



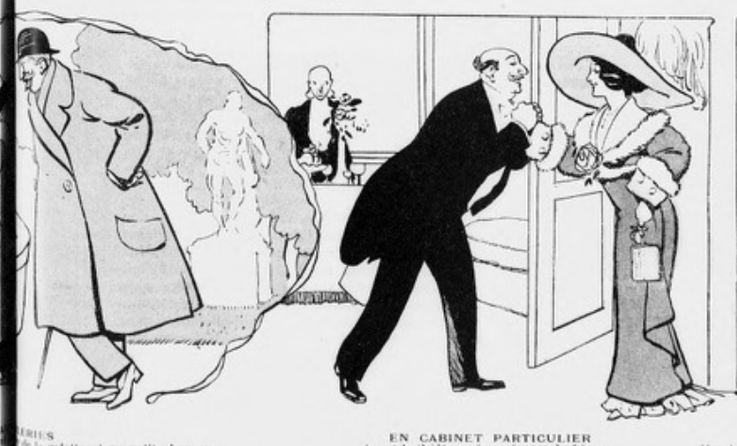


EN TAXI-AUTO
Les rendez-vous bourgeois



CHEZ LA BARONNE GOBSECK
Jour d'échéance!

— Je vais chez ma m...



...RIES
...de la galette et un petit chapeau.

EN CABINET PARTICULIER
Avant le théâtre : cinq minutes de frisson.



CHEZ LE PEINTRE A LA MODE
Mme de Sainte-Perveuche veut offrir son portrait à son mari, pour sa fête : une surprise!

rêvons, ensemble, à San-Giorgio degli Schiavoni, devant les Carpaccio qu'elle aime; je lui baise les mains, par-dessus le gant, sans trop appuyer la bouche; je l'appelle, lorsque nous sommes seuls, « cara purissima mia »; et, le soir, au retour de la Fenice, quand elle me croise dans le hall, elle écarte son manteau jusqu'au bord de son épaule nue, pour que je puisse respirer, un peu, l'odeur de ses aisselles blondes.



Au lieu d'aller à San-Giorgio, aujourd'hui, nous avons, sans le dire à personne, visité Murano, son musée de verre dont les lustres tressaillent à chaque mot qu'on prononce, même tout bas, près d'eux, l'église de Saint-Pierre Martyr, San-Donato, et, dans une pauvre auberge, une humble chambre où se trouvent un fauteuil cassé et un lit d'acajou bien étroit...

Cloches, sonnez en mon honneur! Chantez ma gloire, petits anges musiciens des tableaux! Et vous, statue d'or de la Dogana qui veillez sur les chemins lacustres, criez aux vaporetti, aux barques, à la ville entière, que je suis heureux!

N'ai-je pas dans ma gondole, près de moi, sa gorge lasse, son visage pâli, ses yeux battus, et, sur mon cœur, dans ma poche, un mouchoir qu'elle m'a donné, son mouchoir de point rosaline, tout blanc, ce matin, et, maintenant, tout taché de rouge!



III

En débarquant à la Piazzetta, dès son arrivée, tout de suite, il a couru sotto l'Orologio, acheter un chapeau de feutre noir à larges bords, les œuvres de lord Byron et une cravate Lavallière.

— Quel hôtel, aux Esclavons ou en face de la Salute, allez-vous choisir? lui demandai-je, ces emplettes faites.

— Un hôtel, grands dieux!... Un hôtel, par le sang du Christ!... Le restaurant... les garçons anglais... les concierges à redingote verte... l'ascenseur... ici, en plein idéal, en plein rêve? L'abomination!

Il a loué, près de Santa-Maria dell' Orto, à l'ombre d'une vigne-vierge, un palazzino d'où l'on voit l'église de l'île des Tombes, posée entre deux façades de marbre, au bout lointain d'un petit rio d'azur, toute blanche, — comme une fleur de magnolia dans une buire de cristal bleu.

— Fi de votre contessina et de vos Altesses! m'a-t-il dit, dimanche dernier, durant que nous déjeunions sous la treille de l'humble trattoria qu'il préfère aux dining-rooms des palaces. Fi des flirts de cinq heures, au Lido, autour des tasses de thé! Fi des robes de satin ténu, des sautoirs de perles, des cœurs narquois!

« Celle que j'adore n'a, pour costume, qu'une jupe reprisée, un corsage de laine que ses seins déchirent, et un vieux châle noir; mais elle est la sœur des madones pensives, des anges, de la princesse Ursule, dont les âmes, échappées des cadres, font que l'Academia est toute pleine d'une odeur de lis.

« Chaque jour, sur le campo San-Zanipolo où elle vend des raisins, au pied du Condottiere de bronze, je la croise, je m'arrête, je lui récite des vers du Tasse, je la regarde rougir.

« Cette nuit, enfin, je monterai jusqu'à sa chambre qui domine le Cannareggio du sommet d'un romantique immeuble. Elle m'attendra. Elle m'ouvrira la porte. Sa mère me l'a juré... »

— Hé bien? lui demandai-je, le lendemain, quand je le retrouvai sur la Piazza où, assis devant le café Quadri, il dévorait des brioches en jetant des grains de maïs aux pigeons.

— Vous voyez, je me sustente. L'amour creuse!

— Mais encore?

— Ah, mon ami!... Les jambes de l'Aphrodite de Cnide, la gorge de l'Europa de Véronèse, le petit derrière rond de cette petite Vénus qui s'ennuie tant, loin de Mars, au musée de Naples, la bouche de la Fornarina, les baisers de Bianca Cappello, le cœur ingénu de Beatrice et de Giulietta, tout cela, ensemble, sous une couverture de bure, dans un pauvre lit boiteux! O volupté! O couleur locale!

Sa chair, désormais, plus paisible, — il a repris ses courses en gondole. Je lui sers de cicerone. Il veut tout connaître, tout voir.

Mercredi, ce furent les Jardins, l'île de San-Lazzaro, confite dans ses lilas et ses glycines; jeudi, la Santa-Fosca de Torcello; vendredi, le palazzo Michieli aux salons tissés d'or et de soie; et, hier, à la nuit tombante, il a, même, visité, sans moi, en cachette, dans la calle San-Moïse, la boutique de M. Zampironi, l'obligeant et fameux pharmacien.

IV

Le dernier vaporetto est parti! Sa sirène chantait, que nous étions encore dans la Scuola di Merletti, parmi les dentellières blondes, à regarder fleurir, sous les doigts légers, les petites roses de fil fragile... Qu'y faire! Nous rentrerons, cette nuit, avec la barque d'un pêcheur. C'est tout simple... Ne pleurez plus. Essuyez vos pauvres grands yeux bleus... Dîner à Burano, vous et moi, bien sagement, à l'auberge, est-ce donc un terrible crime?

Votre mari vous pardonnera!

La table est mise. En notre honneur, l'hôtelière a fouillé ses armoires et rouvert le beau salon de ses aïeules. Voyez la nappe de lin damassée, les assiettes peintes, les vieux verres à guirlandes d'or, l'huilier de faïence, les flambeaux de cuivre luisant, et, contre le mur, sous le portrait du roi galantuomo, le sofa de velours flétri où George Sand a, peut-être, rêvé, — un sonnet de Musset aux lèvres, — toute nue, dans les bras de Pagello...



Rien qu'un biscuit sec... Pas un raisin, pas une pêche, pas même une figue. Tant pis! Cette fiasca d'Asti spumante remplacera le dessert. Une goutte, encore... Buvez... Il fait chaud? Oui, c'est cela, quittez votre jupe, et, si la tête vous tourne, venez vous coucher, ici, sur le divan...

Pourquoi la servante nous a-t-elle conté que, depuis la tempête, tous les vergers étaient morts?

Quel est ce fruit, tiède et juteux, sur ma bouche!...

GABRIEL SOULAGES.

LE CARNET D'UN HUMORISTE

Th. Virot, le conseiller municipal qui avait récemment préconisé la création, dans le métro, de « wagons pour dames seules », est paraît-il disposé, à présent, à demander la création, dans nos rues, de « trottoirs pour dames seules. »

LES JOURNAUX

FAITS-DIVERS

(Que chacun trouverait certainement dans son journal avant deux mois si demain la réforme Virot venait à être adoptée et à être appliquée.)

Un infortuné commerçant. — M. Duteurs, domicilié 20, rue Caumartin, tenait au numéro 23 de la même rue un petit magasin où il débitait des pipes, des fume-cigares, des porte-cigarettes et autres articles pour fumeurs.

Tout les matins, vers huit heures, il avait l'habitude de passer devant la loge de sa concierge, au moment où il se rendait à son magasin.

Hier matin, à onze heures, la concierge ne l'avait pas encore vu passer. Elle songea : « Pauvre M. Duteurs, il est peut-être souffrant! Je vais monter lui porter son courrier et voir s'il n'a besoin de rien. »

Elle frappa en vain à la porte de son locataire pendant un quart d'heure. N'obtenant aucune réponse, inquiète, elle alla quérir un serrurier et fit ouvrir la porte.

Un dramatique spectacle l'attendait dans la chambre à coucher. M. Duteurs gisait, inanimé, sur son lit. Il s'était tiré deux balles de revolver dans la tête. Une lettre, adressée au commissaire de police, se trouvait sur sa table de nuit :

« *Monsieur le commissaire,*

« *Si je me tue c'est la faute de M. Virot. Il aura ma mort sur la conscience.*

« *Evidemment le petit magasin que je tiens au 23, de la rue Caumartin, ne m'a jamais donné des revenus très considérables. Jusqu'il y a quelque temps encore, cependant, j'y gagnais, très suffisamment, ma vie.*

« *Hélas, depuis soixante jours que la réforme Virot est appliquée, les affaires sont devenues impossibles pour moi!... La malchance a voulu que celui des deux trottoirs que le service de la voirie a choisi pour être le « trottoir pour dames seules », fut précisément celui sur lequel s'ouvre ma boutique! Il y a, par suite, deux mois que je n'ai pu vendre une seule pipe, un seul porte-cigares, un seul fume-cigarettes.*

« *Si je me tue, M. le commissaire, c'est pour ne pas faire faillite.*

« *Recevez, je vous prie, etc.* »

Les obsèques de l'infortuné M. Duteurs auront lieu mercredi.

Dramatique suicide. — M. Henri Bertrand est l'inventeur d'un fixe-moustaches assez pratique, connu dans le commerce sous le nom « l'Irrésistible ».

Pour exploiter son invention, M. Bertrand avait loué, voici deux ans, une petite boutique 82, rue du Quatre-Septembre. Jusqu'à ces derniers temps, ses affaires étaient prospères.

On l'a trouvé pendu, hier soir, dans son arrière-boutique.

Nous avons dit que la boutique de M. Bertrand était située au 82 de la rue du Quatre-Septembre. La malchance a voulu que ce soit précisément le trottoir des numéros pairs que le service de la voirie ait choisi, rue du Quatre-Septembre, pour servir de « trottoir pour dames seules ».

Les obsèques de l'infortuné M. Bertrand auront lieu...

Mort subite de Mme de Waterloo. — Hier matin, la femme de chambre de Mme de Waterloo, en pénétrant dans la chambre à coucher de sa maîtresse, constata son trépas.

Depuis quelque temps de gros soucis d'argent avaient, paraît-il, altéré la santé de Mme de Waterloo. Fort répandue dans un certain monde, elle était, — certains de nos lecteurs ne l'ignorent peut-être pas, — propriétaire de l'hospitalière maison sise au 17, de la rue du Ch.b.nn.is (près le Théâtre-Français).

La malchance a voulu que ce soit, précisément, le trottoir des numéros impairs que le service de la voirie ait choisi, rue du Ch.b.nn.is, pour servir de « trottoir pour dames seules. » L'accès du 17 était donc absolument interdit, depuis deux mois, à la clientèle!

Les obsèques de Mme de...

Une malencontreuse arrestation. — Hier, vers trois heures, l'agent de service, place de l'Opéra, avisait un individu, qui, après avoir traversé la place, montait machinalement, rue Auber, sur le « trottoir pour dames seules ».

L'agent se précipita. Poliment il fit observer au promeneur son erreur.

Sans tenir aucun compte de l'observation qui lui était présentée, le promeneur tenta de continuer sa route. L'agent insista :

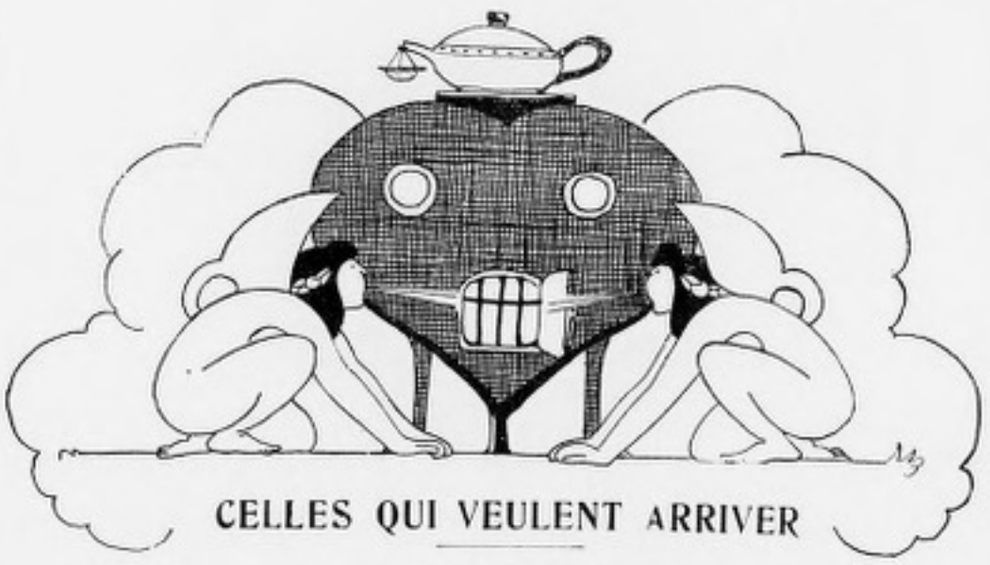
— Mais enfin, Monsieur, puisque je vous dis que c'est défendu! Vous n'avez pas le droit de marcher ici! Traversez!

Le promeneur refusa d'obéir à l'injonction du gardien de la paix. Une discussion s'éleva. Suivis par d'innombrables badauds, promeneur et agent finirent par se rendre au commissariat de police.

Au poste, le malentendu ne tarda pas à se dissiper.

Mis en présence du commissaire, le promeneur, que l'agent avait pris pour un homme, déclina ses noms, prénoms et qualités. Ce promeneur n'était autre que Mme Dieulafoy, l'explorateur bien connu.

Pour copie conforme,
MAX et ALEX FISCHER.

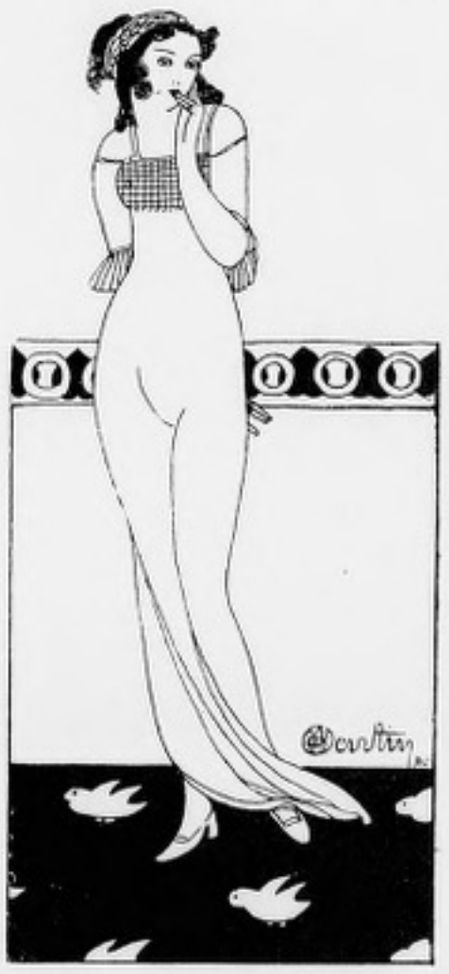


CELLES QUI VEULENT ARRIVER

VI. — Pour être aimée de son mari

Le mariage est une carrière : il faut y réussir.
ARISTOTE.

Jacqueline avait ce fâcheux esprit d'observation que l'enseignement moderne inculque aux jeunes filles : sa première année de vie conjugale n'était pas écoulée qu'elle vit que son mari, après l'avoir adorée comme une maîtresse, commençait à l'estimer comme une bonne camarade. Les transports en commun devenaient plus rares ; la possession passionnée se transformait en une simple gymnastique plus ou moins suédoise.



Et voici que Georges lui avait dit :

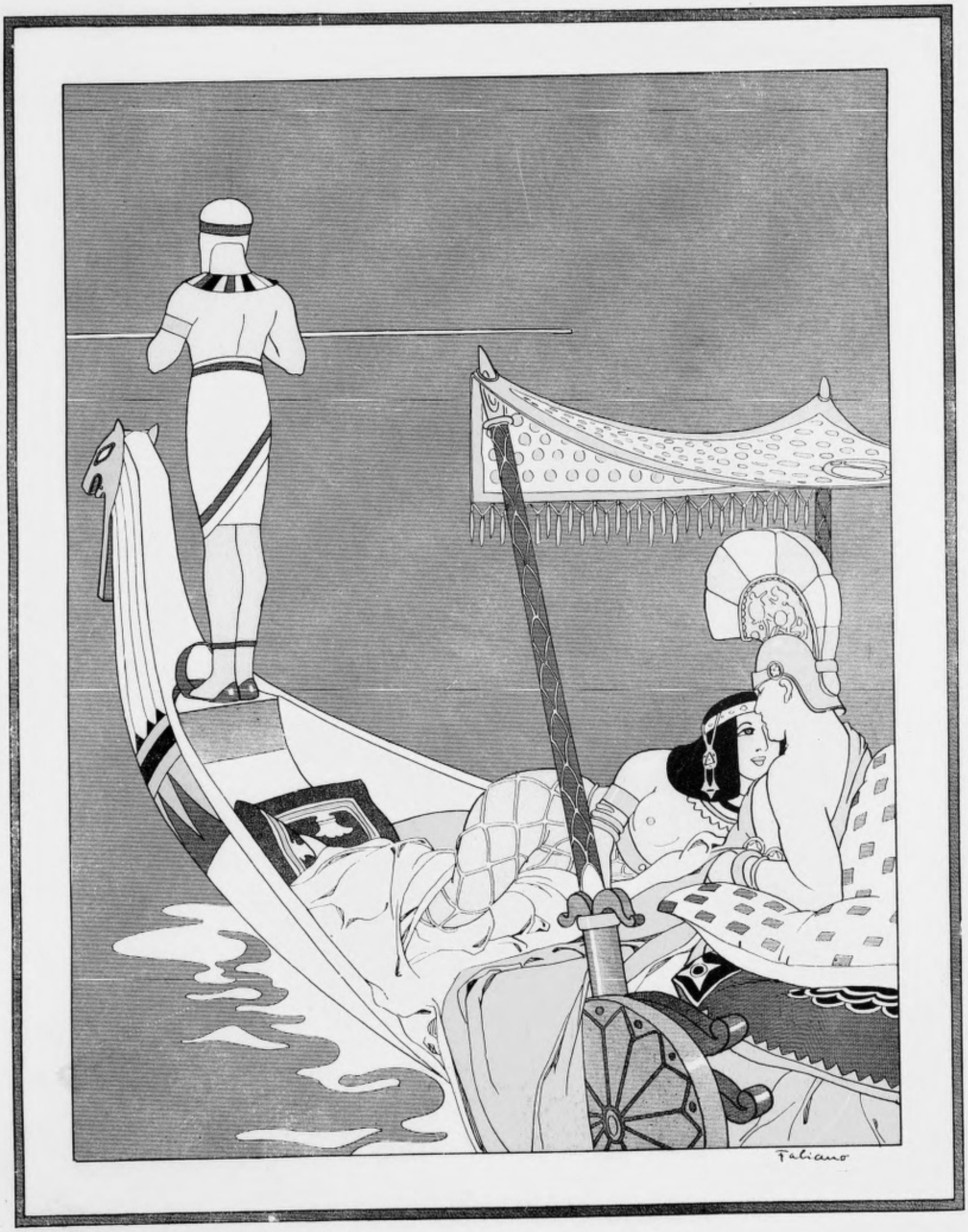
— Ma chérie, je viens de lire dans le *Moniteur de l'Hygiène* que le couchage à deux ne répond pas aux préceptes de la science... Que penserais-tu de deux lits jumeaux?

Le « couchage à deux »! Jacqueline en pleura quand elle fut seule, et ce furent ses premières larmes.

Quelques mois passèrent encore... Georges avait repris ses habitudes de garçon : le cercle, la chasse, l'escrime l'éloi-

LES AMANTS CELEBRES

Dessin de Fabiano.



ANTOINE ET CLÉOPATRE *ou* L'HIVER EN ÉGYPTE

gnaient de plus en plus de Jacqueline à laquelle cette défaite des maris lâcheurs avait été donnée :

— Tu n'as donc pas d'amies?

Après la deuxième année de mariage, Georges s'était fait meubler une « petite chambre à part » pour les nuits où il rentrait à des heures exagérément indues.

— C'est pour ne pas te réveiller, avait-il expliqué à sa femme. Tu dors si bien que c'est un crime de troubler ton sommeil.

Quand un mari ne réveille plus sa femme, l'amour est loin...

* * *

Jacqueline est une femme de volonté. Elle ne reconnaît pas sa défaite. Son mari s'est détaché d'elle... Il s'agit de le reconquérir : peut-être même ne l'a-t-il jamais aimée vraiment et faudra-t-il, non le reprendre, mais le prendre.

Oui, mais le moyen?

Jacqueline se dit tout d'abord : « Il a une maîtresse. Si ce n'est pas toujours la même, le mal n'est pas grand ; s'il n'en a qu'une, c'est plus grave et ce sera plus difficile. »

D'une enquête discrètement menée par l'*Agence mondaine* Yves Détekt (O. ❶), il résulta que :

1° Georges ne suivait pas les femmes;

2° Il ne pénétrait jamais dans une maison à double issue;

3° On ne l'avait jamais aperçu avec une « créature ».

— Très bien, dit Jacqueline, il me trompe!... Et probablement avec une de mes amies.

* * *

Mais après quelques semaines d'investigations méticuleuses, il fallut bien rendre hommage à la vertu conjugale de Georges. Une seule amie de Jacqueline aurait pu, à la rigueur, être soupçonnée... Jacqueline la fit filer (entre femmes, il n'y a pas à se gêner) et elle apprit ainsi que cette exquise créature trompait son seigneur et maître avec tout le monde, sauf avec Georges.

— Cela ne m'étonne pas, dit-elle : il n'aime pas la foule.

Sans s'attarder à d'autres travaux préliminaires, Jacqueline entreprit donc le grand œuvre... Elle avait sollicité les conseils de Mme de Maucoiffé, la cynique et charmante douairière que ni la chose ni le mot n'ont jamais effrayée.

— Ma petite, lui dit cette directrice de conscience, il faut faire votre *mea culpa*... Etes-vous bien certaine de ne pas être coupable?

— Je suis ce qu'on peut imaginer de plus innocente.

— Peut-être l'êtes-vous trop! Jacqueline, ma mie, il est facile de prendre les hommes : il est malaisé de les garder. Il y faut du talent... En avez-vous?

— J'ai mon affection, mon amour...

— Peuh! l'amour doit être un art, surtout après deux ans de mariage. Approchez-vous et écoutez-moi...



Mme de Maucoiffé parla si bas que ses propos ne peuvent être reproduits ici. Mais pourquoi donc Jacqueline baissa-t-elle si souvent la tête en rougissant?

— Vous comprenez, lui dit sa conseillère en la congédiant, il faut y mettre du vôtre...

— J'essaierai! répondit Jacqueline. Mais c'est bien difficile...

— Non, non, il suffit d'avoir un peu de bonne volonté.

— Tout de même, maman ne m'avait pas dit ça!...

— Elle a peut-être eu tort.

— Mon mari non plus... Il va me demander où j'ai perfectionné mon éducation.

— Les hommes ne posent jamais cette question, même à leur femme. Ils croient tous que c'est notre amour pour eux qui nous donne de l'imagination. En place d'inquiétude, ils ont de la vanité.

* * *

Georges découvrit donc, soudain, une Jacqueline audacieuse qui, dans le pot-au-feu conjugal jetait des épices inattendues, mais fort agréables.

— Tu m'aimes bien? lui dit-il...

— Je te le prouve...

— La répétition n'est pas inutile aux meilleures preuves.



Jacqueline risqua des déshabillés agressifs et poussa le raffinement jusqu'à porter des chemises noires, ce qui, dans l'imagination des petites bourgeoises est le comble de la perversité. Et ce furent des voluptés compliquées où Jacqueline, — qui ne manquait d'ailleurs pas de dispositions, — se révéla, grâce aux conseils de Mme de Maucoiffé, une virtuose sans cesse renouvelée. Dans cette musique de chambre, elle tenait la première partie et, ma foi, elle la tenait bien...

Mais bientôt, Jacqueline crut surprendre chez son mari un commencement de lassitude... Que faire? Elle alla consulter Mme de Maucoiffé.

— L'amour, lui dit cette doyenne de la Faculté des caresses, est moins un contact d'épiderme qu'une surexcitation cérébrale... Excitez votre mari et même surexcitez-le.

Jacqueline devint une de ces hôtesses fébriles et libertines qui, sous le couvert du « Carnet Mondain » des journaux chastes, font descendre toutes ces dames dans leur salon...

— Georges s'ennuyait chez lui, disait-elle... Je vais lui procurer des distractions.

Ce furent des soirées cantharidiennes où, sous prétexte de poésie et d'art, les femmes honnêtes se permettaient à peu près tout, quittes à autoriser le reste. On respirait chez Jacqueline comme une odeur d'amour, ce qui obligeait les domestiques, quand le dernier trio était parti, à ouvrir précipitamment les fenêtres.

D'abord interloqué par cette agitation, Georges en oublia son bridge et son contre de quarte. Jacqueline profitait habilement, à l'heure du couvre-vieux, des émois de la soirée et si elle devinait pendant les trois secondes de la suprême volupté, que son mari la trompait en songeant à l'une ou l'autre des belles dames de la soirée, elle s'en consolait en se disant : « Il me trompe... mais en somme, c'est avec moi! »

* * *

Hélas! Georges retomba bien vite dans son indifférence coutumière... Jacqueline fit de nouveau appel aux conseils de Mme de Maucoiffé.

— Peut-être, lui dit celle-ci, ne l'intéressez-vous pas assez au point de vue intellectuel... Certains hommes désirent passionnément les femmes qui parlent politique : ils sont si vicieux! Essayez...

Le soir même, Jacqueline mit le plus fripon de ses déshabillés et, comme Georges se dirigeait vers son lit étroit de mari refroidi, elle lui demanda :

— Qu'est-ce que tu penses du discours de Briand?

— Rien, je ne l'ai pas lu.

— Et de la commission d'enquête sur l'affaire Rochette?

— Je n'y comprends rien.

— Et sur la représentation proportionnelle?

— Je m'en fiche!... Bonne nuit, Jacqueline.

Mme de Maucoiffé conseilla le grand jeu :

— Trompez votre mari, dit-elle à son élève, ou faites semblant... j'ai remarqué que les hommes raffolent des femmes qui les bafouent...

C'est un moyen héroïque, mais s'il peut tout perdre, il peut tout sauver.

Jacqueline se contenta de flirter, de très près, avec un diplomate autrichien, un poète créole et deux aviateurs. Georges l'observa, haussa les épaules et lui dit :

— Chère amie, ces messieurs sont fort bien, mais ils sont trop... Choisissez!...

— Que voulez-vous dire?

— Que je suis un mari très moderne, comme les demande Henry Bataille, mais que le syndicalisme en amour me déplaît autant que dans le personnel des chemins de fer... On m'attend au cercle : au revoir!

. . . . . .

Pauvre Jacqueline! Elle était vaincue, définitivement : Georges ne l'aimait pas, ne l'aimerait sans doute jamais. Tous ses efforts étaient restés vains, et pourtant...



Un soir, comme elle se désespérait, Georges déclara qu'il ne sortirait point. Le valet de chambre était à son comité électoral; la soubrette à son club....

— Un instant, dit Jacqueline, je t'apporte tes pantoufles.

Elle les apporta elle-même, en effet... Alors, soudain, le visage de Georges s'éclaira, se transforma. Cet homme froid, sévère, lointain, sortit du brouillard glacé où il semblait vivre : une émotion singulière l'avait saisi.

— Quoi, lui dit-il, tu m'apportes mes pantoufles?

— Mais oui, mon chéri.

— Oh! chère petite femme!... Si tu savais : je viens d'éprouver la plus délicieuse volupté que le mariage m'ait jamais procurée : je suis dans mon fauteuil, au coin du feu, et ma femme m'apporte mes pantoufles. C'est une sensation extraordinaire. Viens dans mes bras : je t'aime!...

Et, depuis, — il y a de cela six mois au moins — ils s'adorent... Venez encore me dire qu'il n'est plus de contes de fées! Comme Cendrillon, Jacqueline a trouvé le bonheur dans une pantoufle.

TIMON DE PARIS.

CHOSES ET AUTRES

Huit heures moins un quart, rue Royale, la bourrasque, la tourmente, la neige. Un ciel noir, des flocons en tourbillon, une boue glacée : paysage sibérien. On s'étonne, on rit, on grogne. C'est l'heure où les ateliers se vident, et où les dîneurs arrivent.

Délicieux et amusant tableau. Toute une bande de midinettes, réfugiées sous une porte, attendent désespérément que ça cesse. Jupes étroites, petites écharpes, chapeaux en abat-jour, elle sont charmantes : elles se lamentent, elles discutent, elles se fâchent. Enfin, une millionnaire sans doute, se décide, hèle un fiacre, ramasse sa jupe, court, s'engouffre, et, galant, un chasseur de restaurant la couvre de son immense parapluie. Alors, quatre, plus jeunes encore, seize ou dix-sept ans, résolues à l'imiter, appellent un taxi-auto, et s'y précipitent, avec des éclats de rire : une vraie partie de plaisir! Une seule, relevant sa robe jusqu'aux genoux, s'en va, digne, sous le déluge.

Des voitures se croisent, s'arrêtent, se cognent; cochers et chauffeurs s'attrapent. Derrière la portière, on voit une jeune femme en toilette du soir, inquiète, et qui guette le chasseur. Il arrive, elle descend, preste, elle relève son manteau léger, montre ses mollets gainés d'un bas de soie, — ah! que les bas de soie sont jolis! — et court, aussi vite qu'elle peut avec son entrave, vers le restaurant lumineux, éclaboussant ses souliers de drap noir. D'autres la suivent, effrayées, tremblantes; d'autres aussi irritées contre le temps, et naturellement contre le mari ou l'amant. A-t-on idée, de vous faire sortir par cette neige tolstoïenne! Devant le restaurant, à l'abri sous le store, trois hommes en habit, heureux, voluptueux, regardent, sans se lasser, ces jambes fines, ces mollets nerveux, ces jambes et ces mollets de Parisienne.

Voici, avec l'hiver prochain, les dîners qui recommencent, les dîners de corps et d'amis, ces dîners qui sont une façon de cercle où l'on se retrouve une fois par mois, à jour fixe.

Les Parisiens tout à fait célèbres, académiciens, membres de l'Institut, généraux, font partie de la Modestie, — titre modeste, s'il en fut, ou des S..op.g..., où naguère il fallait porter une barbe taillée d'une certaine manière, — règle aujourd'hui tombée en désuétude.

Les vieux militaires retraités se réunissent chez Noël et Peters, et, tout en mangeant de la barbue, cassent du sucre sur leurs collègues en activité et se lamentent sur la nouvelle armée. A la salade, on est gai, on est même folâtre, quoique, ou peut-être parce qu'il y a des conseillers d'État, et l'on ne déteste pas d'y inviter des femmes qui parfois y dansent sans voiles.

Les 45 prétendent être graves, et, tout comme l'Académie de *La Vie Heureuse*, distribuent à la fin de leurs agapes des prix aux débutants, histoire de se hausser du col: parfois il arrive qu'on s'y gifle; à part ça, la cordialité la plus grande y règne.

Le 14, qui a lieu tous les 14 du mois, ne réunit guère que des gens de lettre, journalistes, auteurs dramatiques, romanciers, et à peu près jeunes; quelques artistes s'y glissent. Il en va de même à l'Echelle, où l'on trouve quelques médecins.

Et tout cela est très gentil, ne coûte pas cher, et rend bien des services aux hommes mariés ou aux amants trop surveillés !

Ils sont treize, désormais, treize, tout juste, comme les treize de Balzac; et, comme les treize de Balzac, il complotent de s'emparer, par ruses savantes, par intrigue souterraine, par machinations ténébreuses, d'un trésor. Ce trésor consiste en une épée à poignée de nacre, un habit à palmes vertes, et un bicorne à plumes noires; il se trouve caché dans une grotte, sise sur le quai Conti, au bout du pont des Arts. Mais ce qui les différencie des héros de Balzac, c'est que, tout en formant une seule troupe, ils agissent chacun séparément, chacun voulant être le seul à s'emparer du trésor.

Ils sont treize : jamais, depuis que l'Académie existe, on ne vie pareille foule de candidats. Retenons ce chiffre : il demeurera historique! En l'an 1910, treize hommes de talent, de bonnes manières, de sentiments délicats, se disputaient avec acharnement les dépouilles somptuaires de quatre fauteuils.

M. M.indr.n, la poitrine écrasée par une cuirasse, flamberge au vent, les pieds dans des pantoufles, et jurant tous les ventre-saint-gris de la terre, court en avant, M. D..ys C.chin le suit, l'air d'un bon géant, un peu traînant la jambe, la barbe bien déroulée sur la poitrine, tandis que M. Saint-G..... qui n'entend rien, le tube sur l'oreille, au bras de Mme Manchaballe, croit que déjà on l'acclame. M. d'A...., si content de porter des guêtres, prépare *in petto*, pour son prochain dîner, un menu sensationnel : il avait bien affirmé qu'il ne se représenterait pas, mais l'homme est ondoyant et divers. Monocle à l'œil, le corps un peu rejeté en arrière, M. de R.g... contemple les étoiles, sûr de son affaire. A petits pas pressés, le visage d'un bon Kalmouk qui aurait des lettres, tripotant ses doigts, assujettissant ses lunettes, M. de N.lh.. trottine, comme si déjà l'épée à poignée de nacre lui battait les flancs. M. André H.ll.s. ne vient qu'en flânant, naturellement, mais, précautionneux, il a emporté sous son bras ses

volumes, qui sont grands, qui sont gros, et qui pourtant, — étrange chose ! — sont minces ; sa démarche est grave, digne, solennelle... Et celui-ci, n'est-ce pas Gustave Larroumet lui-même ? Non, ce n'est que son ombre, M. H.... R..j..n. M. Gustave Larroumet a été surintendant des Beaux-Arts, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, journaliste, critique ; fidèlement, pieusement, M. H.... R..j..n a été tout cela. M. Gustave Larroumet voulait se présenter à l'Académie française, quand il nous quitta... M. H.... R..j..n ne s'y présente que pour continuer et réaliser complètement la carrière de M. Gustave Larroumet. Vit-on jamais amitié plus touchante ! Il y en a deux maintenant qu'on connaît mal : lequel des deux est M. de la G.uc et l'autre M. Gilbert-Augustin Th....y ? Nul ne le sait... Des cheveux blancs éperdus, une figure terriblement émaciée, des yeux d'aigle : c'est M. Anatole Leroy-B...l... qu'Alphonse Allais se plaisait à appeler un maître... Enfin, tout au bout de la troupe, M. Alfred C.p.s ferme la marche, c'est le dernier. Et c'est vous, Capus, que nos vœux accompagnent, nos vœux confiants dans la parole sacrée qui a dit « les derniers seront les premiers ».

Très petite et mince, les cheveux blonds, d'un blond aigu, vêtue d'une robe très simple qu'un trottin trouverait trop « jeune », une dame pénétrait l'autre soir dans l'antichambre d'un grand journal.

— Vite, vite, dit-elle au garçon qui la dévisageait sans enthousiasme, je veux voir M. X... Je suis très pressée. Je suis la duchesse de C..

M. X. reçut, sans aucun retard, la duchesse. Quelques instants s'écoulèrent, puis la duchesse réapparut accompagnée respectueusement par le galant M. X. à qui on put entendre qu'elle disait : « Ce sera très bien, très bien, je cours dans tous les grands journaux. »

Effectivement, elle y courut.

Le lendemain, qui était un samedi, les journaux annoncèrent, par quelques lignes émues, qu'une manifestation imposante serait organisée, le lundi, par la foule des admirateurs du grand sculpteur R.d.n.

Quelques amis vinrent, en effet, pour voir les fleurs qui semblaient avoir miraculeusement poussé, en ce matin de tempête, autour de la statue du *Penseur*. R.d.n lui-même s'y arrêta quelques instants. Mais la duchesse y passa la journée, redressant les gerbes, recueillant avec un sourire modeste les mots qui s'adressaient à la renommée de l'artiste. Et certes, quand on ne commet ni des vers ni de la prose et qu'on nourrit, malgré cela, quelque ambition, il n'y a rien de plus sûr que de s'atteler à la gloire des autres !



LES PREMIÈRES

Au Théâtre des Arts : *Réouverture.*

Une nouvelle direction vient de réaliser ici cette entreprise malaisée : nous convier à une « tentative d'art » qui ne soit pas un sinistre coup de rasoir...

Nous en avons tant vu de ces « belles et curieuses manifestations » qui ne nous inspiraient qu'un désir ardent : saluer, certes, mais sortir, sortir au plus vite...

Voici enfin la preuve faite qu'un spectacle n'est pas nécessairement ennuyeux parce qu'il est artistique.

C'est que, pour commencer, M. Saint-Georges de Bouhélier a bien voulu dépouiller un peu le vieil homme naturiste, et consentir, dans son *Carnaval des Enfants*, à nous intéresser à des personnages qui ne fussent pas uniquement des symboles.

Les deux vieilles filles, Bertha et Thérèse, dont l'égoïsme jaloux et féroce se vient pencher hideusement sur le lit de leur sœur mourante, Céline la lingère, qui a « mal tourné », — M. de Bouhélier a beau les appeler « les tantes », avec le vague apeuré dont use Mæterlinck pour désigner des créatures de méchanceté et de mystère, — Bertha et Thérèse vivent, intensément, et nous conserverons longtemps le souvenir de leurs silhouettes noires, eau-forte gravée dans l'œuvre d'Hermann-Paul...

C'est d'ailleurs un artiste, M. Maxime Dethomas, qui a « dessiné » ces silhouettes, puisque la direction du théâtre des Arts a eu cette initiative heureuse de demander à des peintres, — à de véritables peintres, — de combiner plastiquement ses spectacles, costumes et décors.

Dirai-je que, dans une œuvre comme le *Carnaval des Enfants*, où il faut « créer une atmosphère », mais une atmosphère de vérité, le souci de « faire impression » me semble avoir entraîné M. Dethomas à quelques erreurs qui nous choquent, pour ce que l'impression s'écarte beaucoup trop, précisément, de la vérité. Le lit où meurt la pauvre Céline serait, dans la vérité, un simple et misérable lit de fer : M. Dethomas a « dessiné » un lit de bois, d'une couleur et d'une forme spéciales, qui « s'harmonisent » avec le reste du tableau : et c'est agaçant comme du « chiqué »...

Dans une fantaisie comme le *Sicilien* de Molière, la fantaisie du peintre, au contraire, pouvait et devait se donner libre carrière.

M. Drésa ne s'en est pas privé, et, Dieu merci, ne nous en a pas privés...

Fort heureusement et joliment à mon sens, M. Drésa ne s'est pas attardé aux jeux puérils, classiques, et, au demeurant, assez faciles, de la reconstitution : il s'est uniquement préoccupé de faire chanter devant nos yeux des couleurs, des étoffes, extériorisant ainsi, de la meilleure façon, ce qui apparaît le fond même du « divertissement » de Molière : l' « aimable folie », le charme, la gaîté...

Je vous recommande une étoffe mauve, qui pend au rebord d'une terrasse, et sur laquelle, vers la fin, se détachera la robe rouge du sénateur : c'est un délice des yeux qui supplée, le plus spirituellement du monde, à l'absence du dénouement, et proprement la conclusion d'une pièce que Molière n'avait achevée qu'à la diable...

Des danseuses, gracieuses collaboratrices de M. Drésa, sont fort plaisantes à regarder dans les costumes qu'il imagina pour elles, et animent avec souplesse l'adorable vieille musique de Lulli.

Enfin, M. Jengault a de l'entrain, et Mlle Suzanne Gallet, qui prête à la belle Isidore une si curieuse voix de gorge, ne laisse pas que de nous montrer aussi exquisement que cette voix de gorge à de qui tenir...

FRANC-NOHAIN.

Les Courses

Auteuil. — Les intrépides, qu'une pluie diluvienne n'avait pas arrêtés dans leur élan, en étaient réduits à se chauffer les pieds dans le salon réservé, car il n'y eut pas une minute de répit. MM. de Riva.. avaient trois chevaux : *Rouziers*, *Melbourne* et *Le Joyeux*. Tous trois avaient une chance ; mais le premier fut battu, le second tomba et le troisième se coupa le tendon. Et c'est la guigne. M. de Mu... n'avait que deux chevaux : *Trianon* et *Causerie*. Le premier gagna un prix de 15.000 et le second un prix de 30.000. Et c'est la veine.

O'Connor était dans un de ses bons jours. Et ses bons jours sont excellents. Quant au jockey Hogan qui montait *Sainte-Touche*, j'ignore s'il a des bons jours. Jusqu'à présent, cet artiste s'est révélé comme un amateur un peu excentrique. Ce n'est pas au moins qu'il fasse des gestes désordonnés. Car il ne remue pas plus à l'arrivée qu'au départ. Et il se laisse battre d'une tête avec une indifférence déconcertante. Je ne vois, pour ma part, aucun inconvénient à cette façon de procéder, chacun ayant sa petite méthode. Le tout est de prévenir.

P. G.

Hommes et Choses de Bourse

Le marché financier français est de plus en plus dans le marasme, au point même d'inquiéter ses amis qui ont appelé en consultation les meilleurs spécialistes. Ceux-ci ont constaté une anémie cronico-constitutive et ordonné une suralimentation intensive. Malheureusement, la situation présente du malade ne lui permet pas de suivre, à la lettre, cette ordonnance. Il ne demanderait pas mieux que de se suralimenter, seulement les denrées qu'il lui faut sont frappées d'un impôt tellement prohibitif qu'il lui est quasiment impossible de se les procurer.

Aussi, pour donner un semblant de vie à ce moribond, faut-il un événement important : une révolution, par exemple, ou des troubles graves, des mutineries, alors pendant l'espace de quelques heures il vit, se meut, pour retomber dans l'inaction la plus complète.

Voilà où en est le marché de Paris qui, par suite de l'abondance considérable des capitaux dont il dispose, pourrait être le centre le plus important, et qui se laisse distancer par les voisins.

TRIBOULETTE.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Emprunt Extérieur 4 1/2 0/0 or de la Province de Buenos-Aires

La Banque de Paris et des Pays-Bas, MM. Bénard et Jarislowsky et la Banque J. Allard et Cie, vont procéder à l'émission d'un emprunt de 176.400 obligations de 100 pesos-or, ou 500 francs, 4 1/2 0/0 1910, de la Province de Buenos-Aires.

Le montant de cet emprunt, 88.200.000 francs, est destiné, pour la première moitié, à l'achèvement des travaux de drainage et d'assèchement commencés en 1908, et, pour la deuxième moitié, au remplacement d'Emprunts intérieurs 6 0/0, non encore émis et autorisés par des lois spéciales.

Le paiement des coupons se fera à Paris, à la Banque de Paris et des Pays-Bas et chez MM. Bénard et Jarislowsky, à raison de 11 fr. 25, les 25 mai et 25 novembre de chaque année.

L'amortissement sera effectué au pair, en 39 années au maximum, à compter du 25 mai 1912, par tirages annuels, au moyen d'un fonds d'amortissement cumulatif de 1 0/0 par an. Il pourra également se faire par rachats sur le marché.

Le capital et les intérêts de cet emprunt sont exempts à tout jamais de tous impôts présents et futurs dans la République Argentine. Les garanties qui lui sont affectées sont : 1° la partie de l'impôt des patentes non affectée à l'emprunt 5 0/0 1908 pour un montant de 2.364.000 pesos m/n ; 2° la partie non affectée de l'impôt foncier jusqu'à concurrence de 1.500.000 pesos m/n ; 3° les taxes qui avaient été affectées par les lois du 28 décembre 1909 et 21 janvier 1910 aux différents emprunts intérieurs remplacés par le présent emprunt, soit environ 568.000 pesos m/n.

La somme totale appliquée à la garantie du présent emprunt s'élève donc à 4 millions 432.000 pesos m/n, soit 9.750.400 francs, alors que son service n'exige que 4.851.000 francs.

Le prix d'émission est de 97 1/2 0/0, soit 487 fr. 50 par obligation de 500 francs payables 100 francs en souscrivant, 387 fr. 50 à la répartition.

La souscription sera ouverte officiellement le 3 décembre et close le même jour.

PARIS-PARTOUT

Une fois encore Max Maurey a su réunir sur son programme l'émotion et la gaîté et le nouveau spectacle du Grand-Guignol, dont le succès fut étourdissant, n'a rien à envier, en intérêt, à ses devanciers ; ce fut d'abord *Sabotage* et *Figures de cires* qui impressionnèrent au plus haut point le public, ensuite amusé par d'étourdissantes fantaisies telles *Saturnin*, *Condoléances*, études prises sur le vif et un peu d'idéal.

Décidément ce petit théâtre si coquet, si parisien, est vraiment l'endroit le plus curieux de Paris !

—

Une grande découverte !

Dans les salons, dans les coulisses, dans toutes les réunions élégantes, on ne parle que de l'invention merveilleuse du maître parfumeur Plassard, qui vient de réaliser le rêve de résumer en un seul parfum, « LE PARFUM », toutes les senteurs des fleurs, toutes les douces griseries du printemps. LE PARFUM est un nouveau miracle inspiré à la science par la coquetterie féminine : c'est la quintessence du goût parisien !

—

Zigzags. — Une des mains les plus spirituelles de Paris est assurément celle de la jolie Marie-Louise Derval, bientôt de la Comédie-Française et qui demande à la Pâte des Prélats de la Parfumerie Exotique, de lui conserver cette blancheur diaphane de la peau, qui est une des grâces de cette Parisienne accomplie doublée d'une si talentueuse artiste.

—

CONSEILS DE L'INSTITUT DE BEAUTÉ

26, Place Vendôme.

Toutes les femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elles doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté ! Ces produits sont présentés dans des boîtes miniatures, chefs-d'œuvre de goût !

—

Etre blonde est la simplicité même, avec les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

—

L'Official Banque vient de rendre une fois encore un signalé service à l'aristocratie en empêchant les poursuites contre la princesse de K..., qui, grâce aux fonds dotaux de la grande dame, fit cesser les réclamations d'intraitables créanciers.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

Pour blanchir la peau et lui donner un éclat de jeunesse il faut employer *Le véritable lait de Ninon* produit spécial employé avec succès pour le visage, les épaules, le cou et les bras : *Le véritable lait de Ninon* existe en trois teintes : blanc, rosé et rachel. Prix 5 francs le pot : franco contre mandat-poste de 5 fr. 85. Exigez le nom de la *Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre* qui n'a pas de succursale ni en France ni à l'étranger.

—

Official Banque (rue de la Rochefoucauld, 20 : Tél. 136-73) prêts, avances d'argent, même sur fonds dotaux, discrétion.

Officiers ministériels

BEAUX BIJOUX

Bracelets, Broches, Bagues, Sautoirs en
Brillants, Perles, Emeraudes, Saphirs
COLLIER DE 59 PERLES FINES
appartenant à Madame C.
Vente Hôtel Drouot, salle 10, le 8 déc. Expos. le 7.
Me F. LAIR-DUBREUIL, Cte-pr, 6, rue Favart. | M. G. FALKENBERG, 6, rue La Fayette.

MAISON d'angle Q. **Jemmapes**, 2. Cce 230m R. br., 19.100 fr. **M. à p.** : 200.000 fr. Adj. s. 1 ench. Ch. not. 20 déc. 1910. S'ad. Me FAROUX, not. 5, r. du Louvre.

OBJETS D'ART et de HAUTE CURIOSITE
Tableaux, Pastels, Dessins
Porcelaines, Objets de vitrine
ÉMAUX DE LIMOGES
Objets antiques, Pierres gravées, etc.
Sculptures, Bronzes, Ivoires
Appartenant à M. X...
Vente Hôt. Drouot. Salle 6. **du 12 au 15 déc.**
Com.-prise : Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, r. Favart.
MM PAULME et LASQUIN, Exp., 10, r. Chauchat. 11, Gge-Batel. | M. HENRI LEMAN, 36, r. Lafitte.
Exposition particulière, le 10 ; publique, le 11 décembre.

Mais. R. des Sts-PERES, 13. Cce 550 m. R. br. 31,470 f. M. à p. 400 000 f. A adj. Ch. not. 20 déc. S'ad. Me SALLE, not. 154, boul. Haussmann.

Collection de M. Munier-Jolain
TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
Champagne (Ph. de), Desportes, Gérard, Héda
Heinsius, Loo (C. Van), Mignard, Taraval,
Tournières, Vestier, Vigée-Lebrun (Mme), etc,
Chaplin-Dreux (A. de), Français-Henner
Meissonier, Roybet-Vernet (H.), etc.
Vente, Hôtel Drouot, salle 6, le 9 décembre, 2 h.
Me F. LAIR-DUBREUIL, Cte-pr, 6, rue Favart. | M. HENRI HARO, Expert. 14, r. Visconti, 20, r. Bonaparte.
Exposition : Partic., le 7 ; publique, 8 décembre.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOP. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage. Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL SUISSE, Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — HOTEL GRAY et d'ALBION, 1er ordre, Foltz, propriétaire.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferiera, directeur.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HYÈRES. — HOTEL DES PALMIERS, 1er ordre. grand jardin plein midi. Bérenger, prop.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind. propr

MENTON. — RIVIERA PALACE. Hôtel de 1er ordre.

MENTON. — LE GRAND HOTEL (WYDER'S GRAND HOTEL).

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL DE LA RÉGENCE et Restaurant. Situation en plein centre de la ville.

OUCHY-LAUSANNE. — BEAU RIVAGE PALACE, la plus belle situation au bord du lac de Genève.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL. A. Declerck, propriétaire.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon **dernier Catalogue illustré pour 1910.**
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne. Paris (*Bourse*).

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 et Catal. : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr. Ouvrages illust. 4 fr. les 4 variés 10 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

J'ENVOIE CONTRE TIMBRE de **0 FR. 10** mes 3 catalogues de livres sur Histoire, Litterature, Occultisme, *sur demande à* H. DARAGON, *96, rue Blanche, Paris.*

PRÊT s. sign. à tous s. tout, remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre. PARIS

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mme de Villennes 52, r. de la Victoire Paris 3e et. 10 h. à 7 h.

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que **chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle.** Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boul Magenta, Paris.

SAGE-FEMME 1re rend pens., consult. et corresp. (*Discrét.*) MAZET U. 142. BOUL. MAGENTA. PARIS

CATALOGUE de **LIVRES CURIEUX** ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. **LIBRAIRIE VIVIENNE** 12, R. Vivienne. Paris (Bourse)

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand Mme DUC 54, r. Caumartin, Paris 3e et.

PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. (Cart. post. sont refus. Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

LIVRE RARE ET PRÉCIEUX
AUX AMATEURS DE LIVRES CURIEUX
J'envoie discrètement sous paquetage clos un superbe volume spécimen illustré de 281 gravures avec mon catalogue spécial contre la somme de 3 f 50 fco
J. NICOULES, 25, R. du Roi-de-Sicile, Paris

PHOTO 2 C. Album, 4 visites 2 f. - 6 C. Album 4 f. 12 Cart. Album et 12 Cart. Visites 10 fr. *MARTIN, 15, r. Véron, Paris* (XVII)

AUTOS LES PNEUS VELOS DUNLOP SONT LES MEILLEURS
PARIS 14, Rue Piccini (XVIe)

MESDAMES Voulez-vous guérir radicalement sans opération, voulez-vous prévenir ? Des métrites, salpyngites, pertes, etc., **L'Utérol** (injections) est toujours victorieux. (2 Médailles d'or, 20 ans de succès). Notice explicative adjointe. 5 francs le flacon, franco 5 fr. 85.
Adresser commandes, Directeur-Pharmacie, 11 rue Le Regrattier, Paris et bonnes pharmacies.

J'envoie gratis sur demande mon Catalogue 1911 de livres curieux. **JEAN, 34, r. des Petits-Hôtels. Paris**

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS,** absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.*
PRIX : **10 f** la bte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*).
Ecrire au **Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R Pitot, NIMES**

MASSEUSE EXPERTE DIPLOMÉE
Mme BEAREL. 30, r. Feydeau, Paris 3e ét. de 9 à 8. English spoken.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes. Boîte 182. PARIS.

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion: Pensionnaires. **BARLET. 112, r. Réaumur.**

MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

IMPUISSANCE
des 2 sexes, radicalement guérie à tt âge par les **PILULES OURANIA**
Nouv. découverte. Imm. succès. **Effet stimulant immédiat.**
Guérison gar. p. une seule boîte (fac-à dissim.) Env. discr.
Prix **10 fr.** Laboratoire NORDERN. 31, Pass. du Hâvre. Paris.

MASSAGE Manucure Américain, Miss Mohawk, de New-York, 27 r. Cambon.

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J. FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
envoie discrètement contre mandat de 5 fr. un gros volume spécial orné de nombreuses illustrations voluptueuses et, en prime gratuite, six volumes-bijoux, et son CURIEUX CATALOGUE ILLUSTRÉ 1910.

LEURS PANTALONS
Indiscrétions féminines
Un vol. in-18 . . . . . 3 50
LES DÉTRAQUÉES
Études de mœurs contemporaines
Un vol. in-18. . . . . . 3 50
PARIS-GALANT pour 1911
Almanach suave illustré 0 90
Envoi franco contre mandat adressé à H. DARAGON Éditeur, 96, rue Blanche, Paris.

Le Gérant : C. CLÉMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de G. Léonnec



L'ENLÈVEMENT

— Oh! mon ami, je tremble... Votre auto va réveiller tout le couvent!...

— Ne craignez rien, ma chérie : mon auto est une voiture DAIMLER et les DAIMLER sont plus silencieuses et plus rapides que le vent!

Samedi 10 Décembre 1910

48e année, N° 50



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — LES SPORTS — THÉATRE ET MUSIQUE — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois. 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
L'HALLALI
par Abel Hermant

« « « CARTES DU TENDRE « « «

Dans ce numéro :
LETTRE A UNE AMIE
par J.-L. Vaudoyer

DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 21
1910



LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD



PARFUM
GRÉGORIA

V. RIGAUD
16, Rue de la Paix, 16
PARIS



No 4711. Eau de Cologne

Etiquette bleu et or
Indispensable à tous les gens de sport.
Une friction Eau de Cologne 4711 ranime les nerfs et les muscles et fait disparaître toute sensation de fatigue.
En vente dans les grands magasins, pharmacies, parfumeries.
Echantillon gratis c. 0.25 p. frais d'envoi, sera adressé par les dépositaires exclus. Scott et Cie, 4, r. Chauveau-Lagarde, Paris (8e)

DYNAMO ET PHARES DUCELLIER

Porte-Plume
Waterman
SIMPLE comme
Bonjour!.
Modèle "SAFETY"
se porte dans toutes les positions

SANTAL MIDY
INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Phcies MIDY, PARIS et toutes Phcies

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

PARFUM POMPEÏA L.T.PIVER PARIS

MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des Drs JORET & HOMOLLE
Régularisent les Epoques
et en Evitent les Douleurs.
Le Fl. 4'50 fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

TOUTES LES FLEURS EN UN PARFUM
"LE PARFUM".



Envoi franco du grand flacon échantillon contre 3 francs.
PLASSARD, 17, rue du Quatre-Septembre, PARIS

CHEMIN DE FER DU NORD

Fêtes de Noël 1910
1, 2, 3, 4 ou 5 jours à Bruxelles

Mise en marche d'un train de plaisir *à prix réduits* en 2e et 3e classes :
ALLER : Nuit du 24 au 25 décembre 1910 ; départ de Paris à minuit 10 ; arrivée à Bruxelles-Midi le 25 à 6 h. 10 matin.
RETOUR : A volonté les 25, 26, 27, 28 et 29 décembre par certains trains du service ordinaire.
PRIX DES BILLETS (aller et retour compris). 2e classe, 21 fr. 10, 3e classe, 13 fr. 60, plus 0 fr. 10 pour droit de quittance.



Disparition Radicale
des TACHES de ROUSSEUR
Ephélides, Masque, Hâle, Rides, etc.
par la
MOZDOWINE
CRÊME & POUDRE MOZDOW
EN VENTE :
Chez tous les PARFUMEURS, COIFFEURS, PHARMACIENS, GRANDS MAGASINS
Laboratoire et Dépôt — 8, rue d'Allemagne — PARIS

AU BON MARCHÉ
PARIS MAISON ARISTIDE BOUCICAUT PARIS
Pendant tout le mois de DÉCEMBRE
EXPOSITION DES
ÉTRENNES, JOUETS
Grande variété de JOUETS NOUVEAUX
Attractions DÉCORATION LUMINEUSE



ON DIT... ON DIT...

Un prince.

Le boulevard est si mêlé, maintenant, il y a tant de cabotinage et d'exotisme dans la vie de Paris qu'un prince comme le duc de Chartres peut mourir sans qu'on y prête attention!

Ce fut pourtant une belle figure de la vraie vie parisienne. Ce fut un grand seigneur et un homme d'esprit.

Ce fut aussi un guerrier et qui ne vit pas « que le feu de sa pipe ». Il combattit contre l'Autriche, comme officier piémontais. Il fit la guerre de Sécession. Et, bravant l'exil, il fut un franc-tireur courageux et anonyme en 70.

Il avait cinquante ans quand l'abrogation des lois d'exil lui permit de rentrer en France avec son grade et il commanda, avec éclat, le 12e chasseurs à Rouen. Les vieux Rouennais ont bien gardé le souvenir des munificences et des réceptions de ce prince-soldat.

Maintenant, il vivait, retiré et mélancolique, à Saint-Firmin, au milieu d'un horizon de forêts, sous un ciel voilé et discret. Il allait rarement à Paris; il lisait des livres d'histoire. Il était l'ami de plusieurs académiciens, — ses voisins de Chantilly.

Il avait un esprit amer et vif: M. Casimir-Périer lui avait demandé un entretien, un jour. Le futur président de la République se présenta à lui en l'appelant, naturellement: « Monseigneur ».

Et le duc lui dit, avec beaucoup de douceur:

— Vous êtes républicain, Monsieur. Cela doit vous gêner de m'appeler monseigneur. J'aimerais que vous me disiez monsieur.

Il y avait de l'ironie dans ces paroles. Il y avait aussi une grande politesse.

Sollicitude.

Non content d'être un de nos bibliophiles les plus avertis, M. Lé.n Bar.h.u prouva, lors de la crise ministérielle, qu'il est en outre un homme d'esprit.

Avant d'abandonner les Sceaux de France à M. Théodore G.r.rd, que les desseins de M. Briand, aussi mystérieux que ceux de la Providence, lui désignaient pour successeur, il réunit, suivant l'usage, ses collaborateurs et, après les avoir remerciés de leur concours, leur tint à peu près ce langage:

— Vous allez maintenant recevoir votre nouveau chef... Ayez soin de faciliter sa besogne jusque dans les moindres détails. Mettez sur le bureau le papier et les plumes, le bougeoir et la cire. Que rien ne manque enfin, car, ajouta-t-il en riant dans sa barbe noire, il ne faut pas, en arrivant, que « Théodore cherche les allumettes ».

La petite fleur bleue.

Jacques Faure qui vient de mourir, sportsman accompli, était devenu, depuis bien des années, un fervent du ballon sphérique. Pilote consommé, il lui arriva pourtant une fois d'oublier, — par galanterie, — les règles aéronautiques les plus élémentaires.

Ce jour-là il avait accueilli dans sa nacelle une femme célèbre pour la hardiesse de ses exploits sportifs, Mme du G.st.

Donc, le ballon, après une agréable randonnée aérienne allait atterrir, la nacelle frôlait la terre, couverte en cet endroit de ces fleurs champêtres qu'aiment tant les Parisiennes.

— Les belles fleurs! s'exclama Mme du G.st!

— Voulez-vous que je vous en compose un bouquet? proposa Jacques Faure, et sans attendre la réponse, en un instant, s'aidant du guide-rope, il fut à terre.

Le ballon, soulagé d'un lest aussi considérable, — on sait que l'aéronaute était d'un poids respectable, — fit un bond dans l'azur, et Jacques Faure demeura, le bras tendu vers le ciel, tendant la première fleur cueillie vers le ballon qui disparut bientôt dans les nuages.



Bluettes académiques.

Un candidat à l'Institut fut, un jour, faire sa visite officielle au sculpteur Frémiet. Le maître, toujours aimable, fit fort bon accueil au postulant:

— Monsieur, la franchise de vos œuvres autant que la droiture de votre caractère font de moi un de vos admirateurs, et je vais vous confier ici une chose que jamais un candidat n'apprit de moi: vous pouvez en toute sincérité compter sur ma voix...

Ravi de ce succès, l'heureux candidat rencontre le soir même, à l'Opéra-Comique, M. F.uré, le gendre du sculpteur, — de l'Institut lui aussi —; on causa naturellement des futures élections et M. F.uré de dire:

— Mon cher, mon beau-père est excédé de ces visites de candidats; tenez, tout à l'heure, il me disait: « J'en ai encore reçu un aujourd'hui. Je lui ai fait beaucoup d'éloges sur son talent, mais du diable si je sais seulement son nom! »

Le candidat, pour ne pas tomber, dut s'asseoir dans son fauteuil... d'orchestre.

Dans un récent dîner de gens de lettres, le marquis de S.g.r, de l'Académie française, parlait d'un collègue, illustre critique autant que fécond écrivain:

— Il est tellement sale qu'il prend des notes à la craie sur ses manchettes!

Florilège... pieux florilège.

Un jeune écrivain qui ne signe pas "d'Anglas" et qui collabore à un journal dont le succès est aussi vif que légitime, est très préoccupé: il se demande si Mlle Vera Sergine deviendra une illustre comédienne.

Alors il écrit ceci:

« *Mlle Vera Sergine apparaît, dès le premier regard, comme un animal de théâtre* »...

Plus loin:

« *Toute sa chair rayonne d'une éloquence périphérique... La chair, un peu molle, est comme empreinte d'une morbidesse douloureuse et lassée.*

Et notre jeune confrère conclut que Mlle Vera Sergine a le grand tort de jouer avec « *ses seuls moyens* ».

Mais il lui donne le bon conseil de « *lâcher tout soi, toute sa bête, toute son âme furibonde ou cadencée* »...

Mlle Vera Sergine doit être bien contente de voir qu'on s'occupe un peu d'elle!...

La lotion.

Quand l'enfant fut à la veille de naître, elle craignit qu'il ne ressemblât pas à son mari, mais à son amant. Le mari était brun, l'amant était blond. Une soubrette fidèle alla chercher chez le coiffeur une lotion pour teindre les cheveux et dès que l'enfant fut né, on l'oignit de cette sorte, car il était blond. Il devint brun; le mari le vit, se reconnut en lui et l'aima. Mais, par malheur, le vrai père avait sur le corps et le visage certaines marques qui bientôt apparurent sur le corps et le visage de l'enfant... Si bien que la mère, qui est une beauté, emporta un jour son enfant, et, plantant là son mari, s'en fut retrouver son amant.

Lui.

Sur une petite scène des boulevards. Il est dans une loge, lui, ganté de blanc, son curieux demi haute forme sur la tête, ses pattes de lapin bien arrangées... Elle chantait un couplet, où naturellement il était visé et, s'arrêtant, elle dit en le montrant à la salle: « Tiens, le voilà ». Il se leva, l'air un peu fâché, quitta la loge, et alla dans une autre, en face... La chanteuse, M.sting..tte, continua à chanter, l'aperçut de nouveau, et s'écria: « Oh! c'est trop fort! il est encore là! » Toute la salle éclata de rire, les auteurs aussi, et même M. Alex..... D.val.



PALETOTS
LAISSES



COLLIERS
SACS



LE CHIC
DU CHIEN
chez
E. GOYARD AINÉ
à PARIS
233, Rue Saint-Honoré
(près de la Place Vendôme)

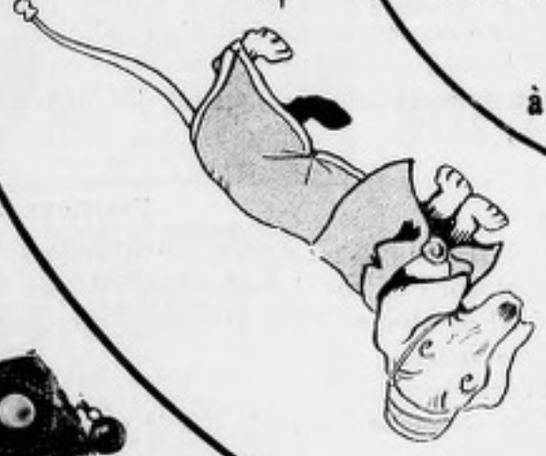
MAISON FONDÉE EN 1792

SUCCURSALES
à BIARRITZ et MONTE-CARLO











BALLES
MUSELIÈRES





NICHES
CORBEILLES



Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco
une Boîte Echantillon des
VÉRITABLES
GRAINS de SANTÉ
du Dr FRANCK



Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION
Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.
La Boîte de 50 Grains... 1'50
La Boîte de 105 Grains... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.



Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

Achetez chez tous les libraires et dans toutes les gares

LES COULISSES DE L'AMOUR
100 dessins galants par H. Gerbault . . . 95 cent.

"RÉGALEZ-VOUS, MESSIEURS"
100 dessins par Gerbault, Préjelan, Fabiano 95 cent.

PARIS GRANDS MAGASINS PARIS
DU LOUVRE
PENDANT TOUT LE MOIS DE DECEMBRE
ÉTRENNES
JOUETS, LIVRES, BIJOUX
Maroquinerie — Papeterie — Bronzes — Petits Meubles
ÉTRENNES UTILES A TOUS LES COMPTOIRS



L'HALLALI

X. — Philosophie de l'histoire

Les directeurs de music-halls, qui donnent des revues à grand spectacle, ont mis récemment en pratique, pour passer d'un tableau à l'autre, un procédé qui n'est point le changement à vue ni l'entr'acte pur et simple. On ne baisse point le rideau, mais on fait la nuit sur la scène, tandis que la salle demeure éclairée; les machinistes plantent à tâtons le décor, les dames du corps de ballet prennent en même temps leurs positions; et le spectateur n'entrevoit que des fantômes qui s'agitent, en murmurant des répliques indistinctes où l'auteur de la pièce n'est heureusement pour rien.

Les épisodes successifs de cette histoire m'étaient présentés tout de même. Ils ne se tenaient point, mais la discontinuité n'était pas absolue; les intervalles n'étaient pas des entr'actes, je pouvais rester dans mon fauteuil; et, si je n'apercevais pas grand'chose, je ne laissais pas néanmoins d'apercevoir quelque chose.

Après la péripétie équivoque de cambriolage ou pis que cela que j'ai rapportée dans le précédent chapitre, la rampe s'éteignit, — pour moi; mais sans doute que mes yeux s'accoutumèrent à la pénombre, et je crus remarquer qu'il se passait, entre Jean Cadenet et Renée, je ne sais quoi de dramatique. Il fallait s'y attendre. Je ne m'étonnai point. Je m'étonnai plus que l'on n'eût pas invité dès cette nuit l'honnête sire à s'en aller exercer ailleurs ses divers talents; mais je conçus, en y réfléchissant, que cette exécution ne pouvait être souhaitée de personne. D'abord, Madame la marquise, si elle avait un caprice pour ce garçon, n'allait point y renoncer parce qu'il volait, ou même parce qu'il faisait de la fausse monnaie, selon l'euphémisme en usage depuis le XVIIIe siècle. Elle devait bien avoir, dans ses souvenirs, d'autres hommes de qui elle ne s'était pas privée pour si peu. Mais surtout, le bannissement de Cadenet, si même nous nous étions abstenus de le motiver, nous aurait fait penser à ce que, par bienséance, nous devions retrancher de notre mémoire; au lieu que nous pouvions, sans feindre, ne pas prendre garde à sa présence habituelle; et nous étions tous trop du monde, même les Marcadieu, pour ne point sentir que nous n'avions, en cette occurrence, qu'à faire comme si de rien n'était.

Nous ne pouvions toutefois attendre cet héroïsme des deux principaux intéressés, Renée et Cadenet. Ils avaient le droit de ne se plus croire tenus à aucune convenance mondaine, dès qu'ils se retrouvaient seuls en présence. Ces scènes à deux étaient le spectacle d'ombre et d'entr'acte qui me faisait prendre patience. Je n'y assistais point, puisqu'elles étaient à deux personnages, et j'étais réduit encore à les supposer d'après les physionomies. J'observai que les attitudes respectives de Cadenet et de Renée étaient tout juste l'inverse de ce que j'eusse présagé raisonnablement. Le mystère de la galerie, si complaisamment que l'on l'interprète, ne se pouvait point tourner à l'honneur de Cadenet: or ce

Suite, voir La Vie Parisienne *n^os^* 41 *à* 49.

n'est pas lui qui faisait une mine contrite, c'est elle. Comme elle n'est point aveugle ni ingénue, j'imaginais qu'elle avait dû voir ou flairer dans ce mystère-là autant d'abominations pour le moins que j'y en avais vu ou flairé moi-même. Je ne pouvais donc m'expliquer sa modestie devant le coupable, et les airs soucieux, ou arrogants, ou menaçants de celui-ci, que par des découvertes qu'il aurait faites à point nommé sur le passé de la jeune personne, et qui la saliraient suffisamment pour retourner les rôles de l'accusation et de la défense, ou du moins pour les remettre sur le même pied. Leurs sentiments amoureux ne paraissaient d'ailleurs avoir reçu aucune atteinte dans la bagarre, et je les jugeais même exaltés. Phèdre, qui s'y connaît, note comme un signe certain de la passion que le corps transit et brûle. Les alternatives de rougeur et de pâleur, que je surprenais sur le visage de Jean Cadenet et de Renée me décelaient ces chaud-et-froid indicatifs. Je me demandai quelle stimulation nouvelle avait pu, en des conjonctures à première vue si défavorables, porter leur amour au paroxysme; et n'allai-je point me figurer que, pour consoler Cadenet de son infamie, pour le relever en s'humiliant, Renée lui avait fait elle-même des aveux? Je ne la croyais pas incapable de cette folle et sublime charité.

Mon hypothèse me plut : je ne hais point le romanesque, surtout quand il ne heurte pas trop ma raison et que je l'estime singulier, mais non pas invraisemblable. Pourtant je ne fus point fâché de retrouver sur ces entrefaites un filon de documents moins douteux. La lumière se fit de nouveau dans la salle, et je pus me servir de mes bons yeux, sans leur prêter le secours hasardeux de ma fantaisie. Mais ici ma comparaison devient boiteuse, car il ne s'agissait plus de regarder comme un spectateur, mais de causer comme un juge d'instruction. Marcadieu me prit soudain pour confident, et se mit à m'expliquer son caractère, plus abondamment que M. de Courpière lui-même du temps que nous étions jeunes.

Un jour que, dans la salle de bain de l'hôtel de la Solférino, je veux dire dans mon cabinet au *Bien Public*, je bâillais, en proie au désespoir de n'avoir rien à faire, l'on gratta à ma porte. Je pensai jeter un cri de joie, et ce fut hypocrisie machinale si je répondis : « Entrez » d'une voix ennuyée et nonchalante. Mais je fis la moue quand je vis que le frappeur était François Marcadieu. Je ne l'aimais point pour deux raisons, dont la première était que je ne l'aimais point, et l'autre que je n'avais pas encore su le pénétrer: cela me mortifie et me fait détester les gens. Cependant, l'air de son visage m'étonna et m'intéressa d'abord. Il était à faire pitié, voûté, diminué, des yeux de chien battu, malgré l'insolence du monocle. Il marchait à pas d'ataxique, traînant ses bottes comme des savates. Je compris qu'il venait à moi parce qu'il ne savait où aller, et j'aurais pu n'être guère flatté, mais je me sentis ému. J'attendais qu'il ouvrit la bouche pour me dire : « Vous êtes mon seul recours, ne m'abandonnez pas comme les autres, sauvez-moi! »

Il ne me dit rien de tel, parce que notre défaut d'intimité ne l'y autorisait pas. Il me demanda simplement si j'avais du feu, mais du même ton embarrassé qu'il m'aurait sollicité de lui prêter vingt-cinq louis. Cette entrée en matière n'était pas si maladroite : il m'offrit une cigarette, en même temps que je lui offrais mes allumettes ; après cet échange de bons procédés, nous ne pouvions faire moins que de fumer ensemble quelques instants; il s'assit sur le rebord de ma table, et ce geste sans façon inaugura entre nous le protocole de la familiarité. Nous engageâmes aussitôt la conversation, qui fut insignifiante, sauf l'accent, bas, monotone : nous parlions comme dans une chambre de malade, ou comme on parle aux gens à qui on fait une visite de deuil; et nous nous enveloppâmes ainsi, nous-mêmes, sans le faire exprès, d'une atmosphère de tristesse et de sympathie. Une chance de surcroît permit que cette conversation se prolongeât sans nous lasser; et nous acquîmes la preuve que nous ne nous ennuyions pas ensemble. Enfin, lorsque nous nous quittâmes, comme à regret, il se trouva que « nous avions créé un précédent. »

Je ne m'avisai point, en effet, de m'étonner lorsqu'il revint, trois jours plus tard, allumer sa cigarette dans mon cabinet. Il y revint encore le surlendemain de cette deuxième visite; et comme une hirondelle ne fait pas le printemps, mais que deux récidives sont bien un commencement d'habitude, il se crut désormais autorisé à y venir tous les jours, environ la même heure, et à y demeurer presque toute l'après-midi. Nos entretiens manquaient toujours de substance; mais ils devenaient confidentiels, ce qui importe davantage. Marcadieu me donnait à entendre que mon bureau était la seule pièce de l'hôtel où il se sentit en sûreté. De temps en temps, avec une sorte de honte craintive et de timidité, je dirais presque avec pudeur, il me touchait deux mots de la franc-maçonnerie. J'avais des absences volontaires dès qu'il revenait à cette marotte. S'il insistait, j'avais des impatiences, et je me moquais de lui, ou je le rabrouais. Mais il ne se rebutait point, et je m'accoutumais peu à peu à l'entendre discourir de « la secte » comme il l'appelait. Je pris garde, un beau jour, qu'il s'était mis à me faire un cours en règle sur « la société secrète », comme il l'appelait aussi, par excellence, de même que nous disons, nous autres, « la Congrégation ». Alors je cessai de l'interrompre, et je l'écoutai, pour m'instruire; car je mourrai en apprenant une leçon, et je ne savais pas le premier mot de celle-ci.

Mon maître s'enhardit quand il éprouva ma docilité et ma résignation ; et il me remontra d'abord que je ne soupçonnais point les ressorts ni les dessous de l'histoire universelle, depuis le milieu du XVIII[e] siècle jusqu'à nos jours. J'étais en effet persuadé que, durant cette période, — au fait, de toute éternité, — les événements humains furent, ni plus ni moins que les phénomènes physiques, régis par un déterminisme rigoureux, et que les volontés particulières n'interviennent pas davantage dans la trame de l'histoire que dans celle de la nature. Marcadieu me répondit qu'il était d'accord avec moi sur le principe. Il appelait « biologiques » les lois du développement des peuples, de même que les lois du développement des individus ; et sa grande querelle contre l'esprit français était qu'il ne digérait point cette manie de nos compatriotes de raisonner la politique, où la raison pure n'a que faire. (Je crois bien qu'il pensait avoir découvert tout seul cette tournure logique de l'esprit français. J'ai déjà dit qu'il pille partout, et qu'il est notamment en compte avec Taine, ou plutôt qu'il ne compte pas avec lui.) Quant aux volontés particulières, Marcadieu n'était de mon avis que jusqu'à la période d'incubation de la Révolution française. A partir de là, il n'apercevait que trop, dans notre histoire, des traces de volontés particulières. Pas un fait ne lui paraissait plus explicable naturellement. Rien ne se produisait plus, selon lui, que de faussé ou de factice. Enfin la Révolution était inconcevable sauf par l'action d'une malice réfléchie; tous les épisodes du drame trahissaient un auteur, comme l'*Odyssée* prouve l'existence d'Homère, et le monde celle de Dieu.

Je fus si étourdi de ce paradoxe que j'oubliai d'abord de lui demander : « Qui est-ce? » Je lui aurais même assez volontiers ri au nez, car telle est mon habitude quand on me dit des sottises; mais il avait un air d'assurance mystique, d'effroi et d'attendrissement, comme les spirites quand ils racontent leurs séances, et il m'inspirait de la pitié, avec du mépris. Je lui répondis sérieusement, comme aux enfants ou aux fous, et pour le flatter davantage, je ne dis point tout à fait comme lui. Je lui fis l'honneur de discuter. Je lui rappelai, entre autres, qu'un homme qu'il estimait, et moi aussi (c'est toujours Taine que je veux dire), a expliqué sans recourir au miracle, et pourtant de façon plausible, la ruine nécessaire de l'Ancien Régime et ce qui s'ensuit. Mais il n'admettait, malgré sa vénération pour Taine, aucune des conclusions de cet écrivain. Il cherchait lui-même midi à quatorze heures comme par gageure; et, pour ne citer qu'un exemple, il trouvait surprenant que les rédacteurs des cahiers, en quatre-vingt-neuf, eussent présenté à peu près tous les mêmes doléances. Il ne s'avisait pas une minute que l'on souffrait des mêmes abus d'un bout à l'autre du pays; et cette unani-

A HYDE PARK

Dessin de E. Touraine



— Figurez-vous, ma chère, que Sir Arthur répète partout qu'il a été au mieux avec vous...
— Bah !... laissez-le dire.
— ... Et que vous l'avez aimé pour lui-même.
— C'est une infamie !

mité lui paraissait démontrer clair comme le jour que les cahiers avaient été suggérés à leurs prétendus auteurs par un seul et unique inspirateur mystérieux. On ne discute pas avec un homme qui use de tels procédés de raisonnement, et j'ai coutume d'éviter les efforts inutiles. Je demeurai sans voix. Il profita de mon silence pour m'assurer qu'il ne différait point tant de M. Taine que je croyais, et il me cita quelques lignes des onze volumes des *Origines*, où le rôle de la franc-maçonnerie dans la Révolution française est indiqué. Il m'affirma que Louis Blanc lui-même n'avait pas craint d'y faire allusion : je n'y suis pas allé voir.

J'avoue que j'avais attendu jusque-là pour comprendre ce que me voulait Marcadieu, avec sa révolution artificielle et son plan concerté. Je lui demandai tout doucement comment, selon lui, une secte, une société secrète, c'est-à-dire une collection d'individus, avait pu concerter ce plan, et surtout l'exécuter à la lettre. Je ne crois guère que l'on ait du génie à deux, ni encore moins à mille. Mon objection était assez bien présentée. Il en parut satisfait et en profita d'abord pour me donner sur l'organisation de la maçonnerie d'infinis détails, dont je n'offrirai à mes lecteurs qu'un résumé extrêmement succinct.

Il m'exposa que le chef-d'œuvre de cette organisation, c'est le tchin : la franc-maçonnerie n'est pas une seule société secrète, elle en renferme plusieurs, qui rentrent pour ainsi dire l'une dans l'autre comme les boîtes de Chine et du Japon, ou, si l'on préfère, une comparaison en étage, qui se superposent comme les degrés d'une pyramide à gradins. Celles de ces sociétés qui sont plus près de la base contiennent plus de membres, et elles en admettent de moins en moins à mesure qu'elles approchent du sommet. Pour assurer un pouvoir universel et absolu à l'oligarchie d'en haut, il a suffi d'établir trois règles d'une simplicité enfantine; mais c'est le même coup que pour l'œuf de Christophe Colomb : il fallait y penser. La première est la règle du secret, la seconde ordonne une discipline servile, et la troisième interdit aux frères inférieurs de prendre aucune part dans les délibérations de leurs supérieurs, même immédiats, tandis que les supérieurs ont le droit et le devoir d'assister aux réunions de tous les groupes qui sont en dessous d'eux. Il en résulte que les dignitaires du sommet gouvernent, sans le moindre contrôle, cette société soi-disant démocratique, et disposent d'une armée immense dont ils connaissent jusqu'au dernier soldat, sans être connus eux-mêmes de leurs troupes, ni, en dernière analyse, de personne. Voilà bien ce que l'on peut appeler un pouvoir occulte dans toute la force du terme.

Je ne le niai point; et puisque Marcadieu, par un privilège qu'entre parenthèses il oubliait de m'expliquer, se trouvait si bien informé de ce que les maçons mêmes ignorent, je le supliai de me révéler, sans plus de façons, qui exerce ce pouvoir occulte. Il se fit un peu prier; il finit cependant par me le dire, et l'on me croira si l'on veut : je l'avais déjà deviné. Il me dit tout bas que c'était Israël. Les maçons se vantent quand ils prétendent se rattacher aux instituts hiératiques de l'Orient. Le vrai est que la maçonnerie a été inventée par les Juifs après la dispersion, pour être l'instrument de leur vengeance et de leur règne. L'objet de la secte apparaît dès lors clairement : il ne s'agit que de tuer le christianisme. C'est dans cette vue que les frères ont si bien machiné la Révolution. Moi, je soutiens qu'ils ont été servis par les circonstances; mais Marcadieu ne voulut même point m'accorder cela. C'est également par haine du christianisme qu'ils ont fondé la troisième République et qu'ils la mènent où nous voyons. Mais je ferai grâce à mes lecteurs des considérations de Marcadieu touchant l'histoire d'aujourd'hui; car elles traînent dans tous les journaux.

L'application qu'il faisait de cette philosophie à sa petite histoire personnelle, avait plus d'originalité et me séduisit davantage. Il se flattait que la secte tout entière suivit avec angoisse sa campagne contre les frères Escurolles. (Voilà longtemps que je n'ai parlé d'eux, c'est que je n'avais rien à dire.) Il se croyait surveillé du matin au soir, et même la nuit, par des émissaires du Grand-Orient; et il ne doutait point que les personnes mêmes de son cercle ne fussent affiliées à la maçonnerie ou soudoyées par elle. Il me regarda, en le disant, d'une si étrange manière, que je faillis lui demander s'il me comptait au nombre des traîtres. J'eus le bon goût de garder pour moi cette réflexion impertinente : j'y gagnai qu'il me fit part d'autres soupçons, au moins aussi extravagants.

Il se méfiait de Madame la marquise elle-même! Lord Ventnor, à titre d'étranger, ne lui disait rien qui vaille. Sa propre femme, Séphora, l'inquiétait à titre de Juive, et il me demanda naïvement quels motifs sa belle-fille aurait eu de le haïr, si elle n'eût été payée pour cela : il savait pourtant mieux que moi, et mieux que personne, que Renée avait d'autres griefs. Je ne puis concevoir pourquoi il exceptait M. de Courpière de cette suspicion générale. En revanche, son opinion était faite sur le Cadenet : celui-là était le Judas en chef, dont il attendait le coup mortel.

— Mettez-le, dis-je, à la porte.

Mais il secoua la tête, pour me faire entendre que l'on ne met pas ainsi à la porte les braves de la maçonnerie et que l'on n'évite pas ses coups.

Pour le tranquilliser, je lui dis avec le plus de politesse et de ménagement possibles qu'il s'exagérait son importance; que sa campagne (où il déployait un immense talent) n'intéressait, heureusement, personne; que les gens de la maçonnerie étaient bien trop malins pour lui faire de la publicité en se fâchant; enfin que notre journal se vendait prodigieusement peu, et qu'on ne risque rien à jouer de la grosse caisse dans une cave.

Mais il ne m'écoutait seulement pas, il me brossait un tableau effroyable de sa vie, parmi les embûches. Il me dit que les siens avaient de drôles de figures (je n'en disconviens pas). Il me dit qu'il entendait des craquements et des bruits de pas. Enfin il me dit cent ridicules que je ne prendrai pas la peine de coucher par écrit, car j'aurais plus vite fait de copier dans *Angelo, tyran de Padoue*, le couplet du Conseil des Dix et des hommes qui marchent dans le mur. Je me garde autant de ne croire à rien que de croire à tout, mais je ne croirai jamais qu'*Angelo* soit une peinture réaliste, surtout de la vie contemporaine. Ces bêtises m'irritent. Je suis sceptique, mais nerveux. Je dis brutalement à Marcadieu ce que je pensais de ces terreurs. Je lui fis honte; puis j'eus honte de ma brutalité, et pour me rattraper, je lui dis que j'avais besoin de prendre l'air, qu'il me fît le plaisir de venir faire un tour avec moi. Je regrettai aussitôt cette imprudence; car ses yeux étincelèrent, et je me rappelai son autre manie, dont j'ai parlé assez fréquemment pour qu'il soit utile d'y revenir : on sait que « faire un tour » avec lui, c'est toujours tirer une bordée. « Où diable, pensai-je, va-t-il vouloir m'entraîner? » Je cherchais déjà des prétextes pour me dérober, mais je n'en eus point la peine. Au même instant, — quelle coïncidence! elle m'exaspéra : je ne veux point que les superstitions reçoivent des faits même une apparence de preuve, — nous entendîmes à l'étage supérieur, celui de l'appartement Marcadieu, une altercation, des sanglots, des cris. Mon cœur manqua un temps, je me tus soudain, nous n'osions plus nous regarder.

Je me ressaisis le premier.

— Eh bien, dis-je, qu'est-ce que vous attendez pour monter voir chez vous ce qui s'y passe?

Mais il tremblait comme la feuille. Il me supplia, d'une voix inarticulée, d'y monter voir moi-même.

Je haussai les épaules, et sans daigner lui répondre, résolument je montai.

(*A suivre*)

ABEL HERMANT.



Le Voyage de Venise

Alba.

Le canal et la Riva s'éveillent.

Avec le flot qui descend, des barques de pêcheur s'en vont, nonchalantes, vers la mer voisine. Un peu de vent frissonne au milieu de leur voile peinte, comme un genou sous une jupe légère.

Devant l'hôtel, un gondolier matinal reprise sa veste blanche. Le marchand d'eau fraîche rince sa cruche et garnit ses fioles de sirop. Sur les dalles du pont del Vino, des pas de femme, cristallins et pressés, jouent un air d'harmonica.

L'aurore est un pastel rose et vert, accroché à la dernière étoile.

Tramonto.

A nos pieds, du haut de San-Giorgio, la foule, là-bas, sur le Môle et le Broglio, ressemble à l'ombre d'un nuage qui passe. Le cri du sifflet des bateaux n'arrive plus jusqu'à nous. Rien ne gêne tes yeux, à présent, ni ne harcèle tes oreilles. Accoude-toi au parapet de porphyre... Mets ton front dans ta main... Regarde renaître les morts...

Voici Wagner qui revient du Lido, en gondole, sa tête lourde sur les genoux de Cosima... Le pauvre Musset, au café Florian, mêle des larmes à son sorbetto... Pâle et tragique, Byron, en spencer gris, quitte le palais Mocenigo et vogue vers quelque rendez-vous... Oubliant Charlotte de Stein, Gœthe, sur le Rialto, sourit à Zerlina qu'il croise... Aux Zattere, Bernis et Casanova escaladent le mur d'un couvent... Jean-Jacques, dans l'enclos de San-Biagio, cueille, le long des buis taillés, un bouquet de pervenches pour le corsage de sa Padoana... Desdémone sanglote à sa fenêtre...



Venezia, cara Venezia mia, — petites îles de marbre, petits morceaux de jardins, épars le long des rios obscurs, — vous êtes une lettre d'amour déchirée qui flotte sur un coin de mer bleue !



Notte.

Autour de la serenata, dans la lueur des lanternes roses, les proues altières attendent, immobiles... L'eau sommeille sous les rames pendantes... Tout se tait... Seuls, par instants, — dans l'air silencieux, — le souffle d'un éventail, pareil au battement d'une aile, le murmure d'une robe étroite qu'un bas de soie frôle en dedans, le bruit furtif d'un baiser sur la peau fine d'un cou de femme...

Avertie et Floche sont là, et Mme de Moldère, et cette amante que M. de Régnier a faite si sensible et si triste, — assises sur les coussins de plume, habillées de satin mou, minces et blondes, les seins luisants sous l'écharpe tendue, et l'âme toute grande ouverte.

— *L'Allaléna!* crie-t-on aux chanteurs.

— *Ciribiribin!*

— *Santa-Lucia!*

— *L'Ora Squisita*, di Rinaldo Hahn! supplie une voix pâmée.

Et, soudain, des guitares vibrent. Lents et subtils, les arpèges s'égrènent. Un ténor, dans la paix de la nuit, lance comme un vol d'oiseaux paresseux, les couplets du doux lied nostalgique.

Ils planent dans la brise lourde, au ras du canal; ils effleurent les épaules nues, les fronts tièdes, les cheveux légers, les cœurs frémissants; et chaque note est un petit cygne qu'étreint, dans

L'HIVER EN SUISSE

Dessin de Pierlis.



chaque gondole, au passage, — les yeux clos, les dents serrées, la gorge moite, — une ardente et câline Léda.

VI

Le dernier lunch au Lido désert, — les dernières tasses de thé, les derniers plumcakes, les dernières valses lentes, sur les beaux yachts blancs, — la dernière promenade, par les rios jonchés de feuilles mortes, le long des palais endormis et des murs d'où pendent des glycines, — le dernier « je t'aime », — le dernier « mon amour chéri », — et, dans le hall de l'hôtel, derrière le paravent, en cachette, à travers le corsage ténu, mes derniers baisers sur tes seins!

Il faut partir... C'est l'heure... La barque est là.

— Gondolieri, alla ferrovia!

Ton mari a pris le vaporetto pour être plus tôt à la gare, choisir le wagon, marquer les places, et doit s'impatienter, devant le train, à t'attendre.

Ne pleure pas! Je t'accompagne jusqu'au pont des Scalzi. C'est, encore, tu vois, un moment de bonheur qui nous reste. Buvons-le, goutte à goutte.

Ta main... Ta tête, là, contre la mienne... Et, vite, vite, tous les mots que tu penses, les derniers, les pauvres derniers, pareils à ceux qu'on soupire quand on meurt, et qui sont, sur les lèvres, — frémissants et doux, — comme de petits morceaux d'âme!

Mais oui... Mais oui... On s'écrira. Je l'ai juré... Ton souvenir est, à jamais, dans mon cœur, dans ma chair, dans le palazzino de nos rendez-vous, dans le jardin, dans l'ombre chaude de la tonnelle, dans la paix obscure du canal, dans chaque pierre de la ville!

Au-dessus de San-Giorgio, — regarde, — l'azur est plein de mouettes! C'est le ciel qui, pour te dire adieu, lui aussi, te fait signe avec des mouchoirs blancs...

GABRIEL SOULAGES.



Boutades

Le tact est la feuille de vigne de la conversation.

La religion est comme un corset : elle gêne, mais soutient.

Presque toujours, dans le cœur des femmes, la place la plus agréable à occuper, c'est le strapontin.

Le mariage est un livre qu'on dévore à vingt ans, qu'on feuillette à vingt-cinq et dont, à trente ans, on corne les pages.

Quand donc, pour notre plus grande joie, les femmes se donneront-elles pour être aimées tout le mal qu'elles se donnent pour plaire?

Une grande femme, c'est un poème; une petite femme, c'est un sonnet...

J'aime mieux le sonnet : c'est le poème des paresseux.

On devient grande dame, mais on naît Parisienne.

LE CARNET D'UN HUMORISTE

PETIT CONTE ÉDIFIANT

Dédié aux ouvreuses de nos théâtres parisiens, qui menacent dit-on, de se mettre incessamment en grève.

Certes, les exigences de leur profession ne permettaient pas plus aux ouvreuses des théâtres de Masqueville, capitale de la Cothurnie, qu'aux ouvreuses de quelque ville que ce soit, de rester le soir, après le dîner, au coin de leur feu. A part ce léger désagrément, l'existence des ouvreuses de Masqueville était, cependant, heureuse.

Pourquoi fallut-il qu'un jour, — soyons précis : le 25 novembre 191.. — elles vinssent à s'aviser que leurs honoraires étaient insuffisants?

Le soir de ce jour elles s'en furent trouver les directeurs des théâtres qui les occupaient. Elles leur tinrent à peu près ce langage :

— Nous gagnons actuellement quatre francs par jour. Ou bien, dès demain, nous allons en gagner six. Ou bien nous avons le regret de vous annoncer que nous nous mettons en grève.

Quelle attitude les directeurs devaient-ils prendre vis-à-vis de ces dames?...

Ils furent tentés de leur accorder sur le champ l'augmentation, d'ailleurs peu importante, qu'elles sollicitaient. En cédant trop rapidement ne risquaient-ils pas cependant d'être, à bref délai, en butte à de nouvelles revendications?...

Ils adressèrent aux journaux un communiqué ainsi conçu :

MM. les directeurs des théâtres de Masqueville ont le regret d'informer le public que, pendant quelques jours, il ne trouvera point d'ouvreuses dans leurs théâtres.

Ils espèrent que cette grève des ouvreuses sera de courte durée.

A Masqueville vivait un certain M. Dupont...

Le 26 novembre, vers huit heures, en jetant les yeux sur le courrier des théâtres du *Matin*, M. Dupont aperçut le communiqué des directeurs relatif à la grève des ouvreuses.

Il se précipita dans la chambre de sa femme.

— Mélie! — cria-t-il à Mme Dupont qui était en train de donner des ordres à sa cuisinière, — Mélie! lis ça!

Mme Dupont accorda un coup d'œil aux lignes que son mari signalait à son attention.

— Plus d'ouvreuses? — s'écria-t-elle — plus d'ouvreuses pendant quelques jours... mais c'est merveilleux, ça!... Qu'est-ce qui gâte, en général, le plaisir du théâtre? C'est l'obligation dans laquelle on se trouve, après avoir déboursé avec joie vingt ou vingt-cinq francs pour les fauteuils, de débourser encore, sans joie, vingt ou vingt-cinq sous pour les ouvreuses... Une grève des ouvreuses!... On va en profiter, hein, Anatole? Où va-t-on ce soir?

... A Masqueville vivait également un certain petit vicomte Guy de Boiscassé.

Le 26 novembre, vers onze heures, en jetant les yeux sur le courrier des théâtres du *Figaro*, il aperçut le communiqué relatif à la grève des ouvreuses.

Il se tourna vers Lili Chinchilla, sa blonde et charmante amie, qui reposait à ses côtés.

— Zyeute ça, ma mie, zyeute ça!

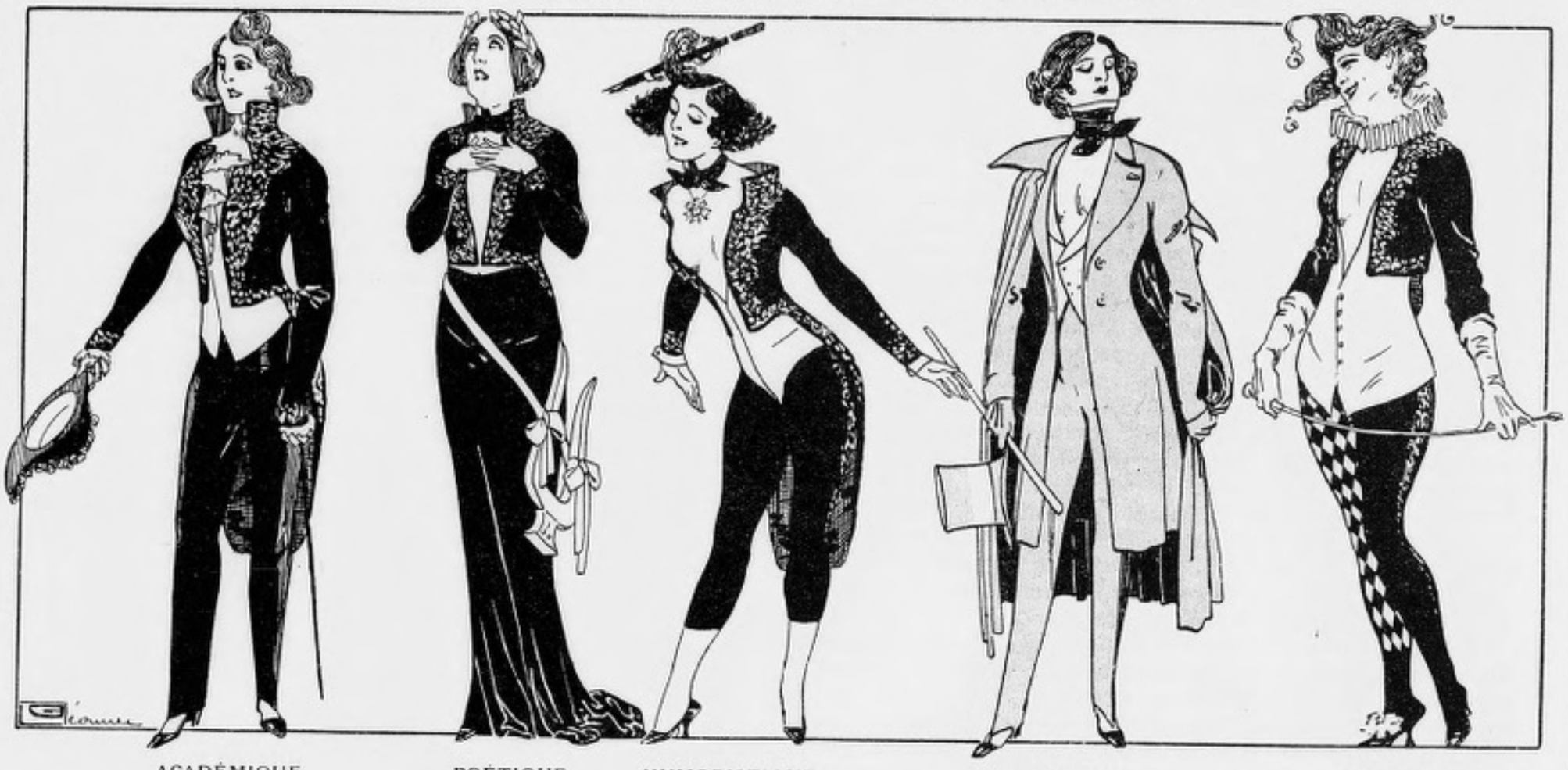
Lili accorda un coup d'œil aux lignes signalées.

— Une grève des ouvreuses? — s'écria-t-elle. C'est ça qui est épatant! Qu'est-ce qu'il y a de rasant, en général, au théâtre? C'est le peu de sécurité qu'on a, même lorsqu'on se trouve dans une baignoire grillagée, pour se bécotter! Comme c'est amusant de se dire... de très près... des choses tendres, lorsqu'on a sans cesse la frousse de voir l'ouvreuse montrer son pif : « Mon petit bénéfice, s. v. p! » ... Une grève des ouvreuses, on va en profiter, hein, mon coco? Où ce qu'on va ce soir?

Nous avons dit que, à Masqueville, vivaient un certain M. Dupont et aussi un certain petit vicomte Guy de Boiscassé. Nous avons commis une erreur. Nous aurions dû dire que, à Masqueville, vivaient d'innombrables MM. Dupont et d'innombrables petits vicomtes de Boiscassé...

Pour nos futures Académiciennes

Nos plus notoires bas-bleus seront-ils admis prochainement sous l'austère coupole de l'Académie française? Cette question révolutionne la République des Lettres. On pèse le mérite littéraire de Mme Colette Willy, de Mme Marcelle Tinayre et de Mme Gérard d'Houville; mais le point capital est de savoir par quelles transformations, ces dames adapteront à leurs grâces le costume académique. La Vie Parisienne *ose leur proposer ci-dessous quelques projets de toilette :*



ACADÉMIQUE POÉTIQUE HUMORISTIQUE ROMANTIQUE SATIRIQUE

Les ouvreuses de Masqueville demeurèrent, pendant six jours, le soir, au coin de leur feu.

Le septième jour, lorsqu'elles furent introduites dans les bureaux de leurs patrons, elles s'entendirent déclarer :

— Tous nos regrets, Mesdames! Nous ne pouvons vous accorder six francs par jour! Nous ne pouvons même plus, hélas, vous en accorder quatre, comme jadis!... Si vous ne comprenez pas à quel mobile nous obéissons, qu'il vous suffise de savoir que jadis nous encaissions chaque soir six mille francs, et que, depuis que vous ne stationnez plus dans nos couloirs, la moyenne de nos recettes est de huit mille francs.

Ils ajoutèrent :

— Après tout, peut-être y a-t-il, cependant, un moyen de nous entendre. Chacun de nous utilise vingt d'entre vous, Mesdames. Voulez-vous nous verser désormais, chacune, cent francs par soir?

MAX ET ALEX FISCHER.

ANTIQUE ÉCONOMIQUE CLASSIQUE HISTORIQUE PRATIQUE

LETTRE A UNE AMIE



... Et donc, chère amie, vous revenez bientôt! Nous allons revoir vos yeux tendres et gris, à la fois lumineux et voilés comme le sont les cieux de cette saison, lorsque, le soir, ils viennent appuyer aux vitres leurs cendreux saphirs; nous allons revoir vos mains qui se reposent avec l'agilité paresseuse des oiseaux, et dont les doigts ont recueilli, sur les chatons des bagues, tout un trésor de larmes; et nous allons de nouveau entendre votre voix qui fleurit le silence de la façon dont la voie lactée fleurit la nuit!.. Ah! il était temps que vous revinssiez! Les pluies, la chasse, l'amour des grands feux de bois vous ont retenue plus que de raison dans ce manoir qui se nomme *Dieu-l'Amant* sans doute parce que vous y priez l'un et que vous vous faites prier par l'autre. Mais cette ridicule solitude va bientôt cesser; dans huit jours vos amis, fidèles et empressés, iront guetter devant votre demeure l'automobile qui vous ramènera, perdue dans les paniers de fleurs et les bourriches de gibier. Sous les chrysanthèmes rouges et orangés vous nous apparaîtrez comme un cher bijou un peu rouillé. Nous pousserons tous des cris de joie; et tous, aussi, devant Votre Majesté encore un peu sauvage, nous déposerons, respectueux, fervents, de citadines gerbes de roses, des brins de tubéreuses et des tiges de lis.

Puis nous nous assoierons autour de vous, qui serez étendue sur la « méridienne » où mille coussins ont les mille nuances du violet et du lilas. Votre charmant et comique petit salon capitonné aura toujours l'air de l'intérieur d'un coffret. On y aura fort chaud. On y sera bien serré... Mais vous serez là!... Vous nous direz: « Et maintenant! je redeviens Parisienne! » Seulement, cela ne sera pas tout à fait vrai, car vous aurez comme chaque automne, le cou et les bras encore un peu hâlés, et malgré tout, dans le regard, une sorte de liberté, comme un vaste et salubre courant d'air.

D'abord, tremblants et muets ainsi que des enfants devant un beau joujou dont ils ont été longtemps privés, nous n'oserons rien vous dire et nous nous enivrerons de vous regarder. Mais vous secouerez notre bienheureuse torpeur et il faudra que nous vous racontions ce qu'on a fait ici, avant votre retour. Pour vous obéir, nous vous répondrons tous à la fois, et vous ne comprendrez rien à nos histoires. Souffrez donc, ô mon amie la plus chère, que je devance par ces lignes le questionnaire et les confuses réponses. De la sorte, nous pourrons, lors de votre retour, au lieu de vous répondre, vous interroger; et nous serons fort contents de vous entendre rire en parlant des enfants du fermier ou de la bonne amie du garde-chasse, parce que ce rire fera remuer vos lèvres si souples et si fermes sur vos dents mouillées...

Avant tout, ma chère, sachez qu'il a fait extrêmement mauvais. Je vous l'apprends. Depuis cent quatre ans, dit-on, jamais novembre fut à ce point pluvieux. Ah! cela n'a pas été gai! Tandis que la Seine montait, le ciel entier descendait sur nous; et comme tous les cantonniers de Paris étaient occupés à combattre la Seine, on laissait toute la boue et toute l'eau dans les rues. Les élégants se font faire de belles bottines à tige de drap couleur de crotte, parce que c'est pratique et parce que c'est joli. Quant aux élégantes, vous pensez bien qu'elles ne mettent ni pied ni nez dehors, ce qui fait que la rue de la Paix est très sinistre et que les thés sont bien désertés.

Pour nous consoler, il y a quelques livres; oh! très peu de livres, mais deux ou trois dont on parle beaucoup. On a découvert une nouvelle femme de lettres; mais cela ne serait guère original, si on ne l'avait découverte dans la couture. Je ne me chargerai pas de vous expliquer pourquoi cette Mme Audoux, qui est couturière, écrit avec toutes les roueries et tous les trucs d'un vieux romancier. Qu'un livre soit tellement « mis au point » et si soigneusement fait a assez surpris le public pour que celui-ci, désaccoutumé d'une pareille conscience, crie depuis trois semaines au chef-d'œuvre et à la nouveauté. La pureté et la sobriété raciniennes, c'est Mme Audoux qui les a retrouvées. Et soyez certaine qu'elle les gardera. Servie par ce malin et sûr métier, elle fera avec autant de travail et d'efforts secrets, dix ou quinze livres également purs, également sobres. Et nous les lirons tous avec autant d'émotion. Mais cette « littératrice » appliquée, chère amie, comme on l'oublie vite dès que l'on a ouvert *La Vagabonde*, dont il serait inutile de faire l'éloge à cette place, si l'on pouvait résister au plaisir de redire qu'elles ne sont pas deux parmi ces dames, et qu'ils ne sont pas six parmi ces messieurs à avoir le talent de Mme Colette Willy et ses multiples dons. Si vous en avez le temps avant de quitter les champs, lisez à haute voix les deux dernières pages de cet inestimable livre, depuis : *Cher Intrus que j'ai voulu aimer...* jusqu'à la fin. Le dernier paragraphe particulièrement, fait songer « aux plus beaux morceaux de notre littérature », et, avec plusieurs de vos amis, l'autre soir, nous nous sommes amusés à le lire entre du Chateaubriand et du Michelet; je vous assure que Colette Willy n'a souffert en rien de ce voisinage.

J'aimerais à vous vanter le livre d'un homme, après ces deux beaux livres de femmes; mais je suis très embarrassé! Ce sera pour la prochaine fois. Je préfère vous annoncer que le Théâtre des Arts est ouvert; mais sans doute le savez-vous déjà. J'y retournerai, le soir où vous irez, non pour vous aider à frémir et à soupirer d'épouvante devant la mort de la magnifique Mme Sergine, mais pour admirer de nouveau les décors de Maxime Dethomas et de Drésa. Ceux du premier de ces peintres sont d'une riche tristesse. Des rouges amortis, des verts profonds y composent avec des gris variés des harmonies qui ne sont pas sensibles au premier abord, mais dont la science fort gourmande permet de subir sans trop d'ennui les lieux communs très éculés du dramaturge. On voit ensuite la Sicile. Une Sicile d'où l'on voudra, délicieusement chimérique, qui a l'air à la fois d'un joujou et d'un bonbon. Là vivent toutes les ravissantes personnes de nos rêves les plus exigeants. Et par ce terme de « personnes » j'entends aussi bien les couleurs que les danseuses, car comment ne pas aimer de la plus voluptueuse manière tous ces bleus et ces grenats, ces verts et ces violets? Vous aurez sans doute lu, mon Amie, que ces décors et que ces costumes ressemblaient à ce que les Russes nous ont montré naguère. Mais n'en croyez rien. M. Drésa, s'il a pris le principe de ses décorations aux artistes russes, a une inspiration toute française, plus délicate, plus légère, et qui nous procure un plaisir égal au plaisir que nous éprouvions devant les chefs-d'œuvre de Bakst et de Benois sans toutefois leur ressembler. Cependant on sort de ce spectacle dans un enivrement assez pareil à celui qui nous faisait rire de joie, l'an dernier, quand nous sortions de l'Opéra. Et songez que, grâce à M. Rouché, nous aurons la possibilité d'aller nous griser au Théâtre des Arts tout l'hiver, et encore ce prochain printemps. Il faudra que vous remerciiez M. Rouché de la plus tendre façon, ma belle Amie!

Quoi encore! Des concerts? Celui où Mme Raunay a chanté avec le plus beau style la musique grave et parfumée de Carissimi; celui où un chœur de Hollandaises pas jolies et de Hollandais un peu pesants a exécuté un programme varié et instructif. J'étais fort curieux d'entendre les vieilles chansons néerlandaises du XVIIIe siècle. Cela n'a pas été une déception. On nous avait distribué des programmes où on lisait ceci :

En ik leidde Baer onder een lindeboom groene
Waer het nachtegaeltje zoo liefelijk zang.

ce qui signifie qu'un rossignol chante dans un tilleul. Le hollandais n'est pas un belle langue. C'est dommage, car on vivrait volontiers dans ce pays luxueux et tranquille. Les liqueurs y sont excellentes, et je vous ferai goûter, quand vous viendrez chez moi, un certain Arackt de Batavia, eau-de-vie faite, je crois, avec du riz ou de la noix de coco, sorte de ratafia assez fort pour vous emporter la bouche... mais je serai là pour la retenir, mon Amie... Sur cette plaisanterie un peu lourde je vous quitte et vais voir danser une Américaine, qui, dans un music-hall du boulevard, imite à ravir le pur sang.

Jean-Louis Vaudoyer.



CROQUIS MARITIMES



LES EQUIPAGES DE LA FLOTTE

Le corps des Équipages de la Flotte, destiné à fournir les plantons du ministère de la Marine et les armements de nos bâtiments de combat, est recruté en majeure partie parmi les inscrits maritimes, habitants des côtes, pêcheurs et navigateurs de profession, familiarisés dès l'âge le plus tendre avec les émanations salines et le dur métier de la mer.

Il est également alimenté par les engagés volontaires, jeunes gens qu'attire la passion des voyages lointains et des aventures.

A leur arrivée au service, les uns et les autres sont traduits devant un conseil de révision et doivent, pour être acceptés, justifier d'une solide constitution, de cheveux ne dépassant pas trois centimètres et d'une vue essentiellement perçante. Ce dernier examen est des plus sévères : c'est ainsi qu'on leur demande de distinguer sans aucune hésitation les différentes couleurs entre



elles et un chef de gare d'un officier de marine. On recherche également s'ils connaissent en nombre suffisant les caractères les plus usuels de notre alphabet.

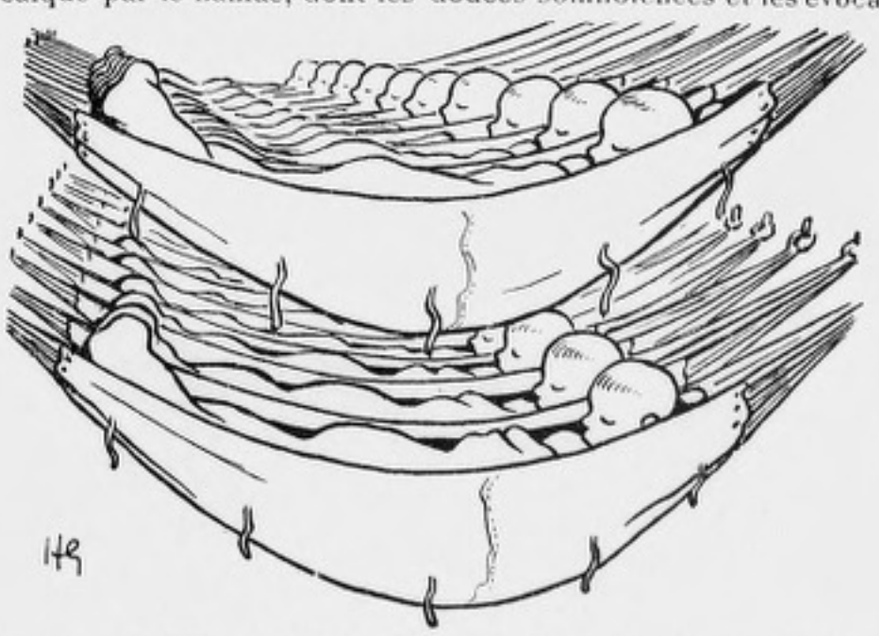
Ayant été reconnus bons pour le service, les futurs matelots sont conduits au magasin d'habillement où ils choisissent la spécialité qu'ils désirent embrasser. Ils sont habillés en conséquence. A noter que cette opération est des plus rapides, la Marine, dans le but de renforcer le principe de l'uniforme indispensable à toute discipline forte et bien assise, ne disposant à dessein que de vêtements tous rigoureusement de la même taille. L'essayage se trouve de ce fait très simplifié, et les matelots, préalablement mis en rang sur quatre, peuvent être conduits sans aucune perte de temps à bord des bâtiments sur lesquels ils sont appelés à servir.

Ils sont reçus à leur arrivée par le capitaine d'armes, représentant les autorités locales. Dans une improvisation généralement bien sentie, il leur souhaite la bienvenue, leur décerne un numéro et leur indique leurs postes d'incendie, de quart à la mer, de passage des blessés, de combat, d'évacuation du bâtiment en cas de voie d'eau, de quart au mouillage, d'inspection,



de plats, de veille contre les torpilleurs et sous-marins, de couchage, d'embarquement du charbon, de réintégration du bâtiment en cas d'aveuglement de la voie d'eau... etc... etc., tous postes auxquels ils devront se rendre au premier appel.

Soucieuse de fournir à ses équipages le maximum de bien-être, la marine a depuis longtemps remplacé le lit dur et prosaïque par le hamac, dont les douces somnolences et les évoca-



tions exotiques ont été si souvent chantées par les poètes. Les matelots en possèdent chacun un, et tels de jeunes créoles lan-

goureuses, ils s'y prélassent du soir au matin alignés côte à côte dans les batteries en plusieurs couches superposées.

Ces douces rêveries sont réglementairement interrompues au lever du soleil, heure annoncée par les tambours et clairons, et non par le maître-coq, comme il serait indiqué de le croire à première vue. Les hamacs sont roulés et portés au bastingage. Les hommes sont alors soumis, par hygiène, à un entraînement sportif et raisonné suivant un emploi du temps établi par le vice-amiral commandant en chef.

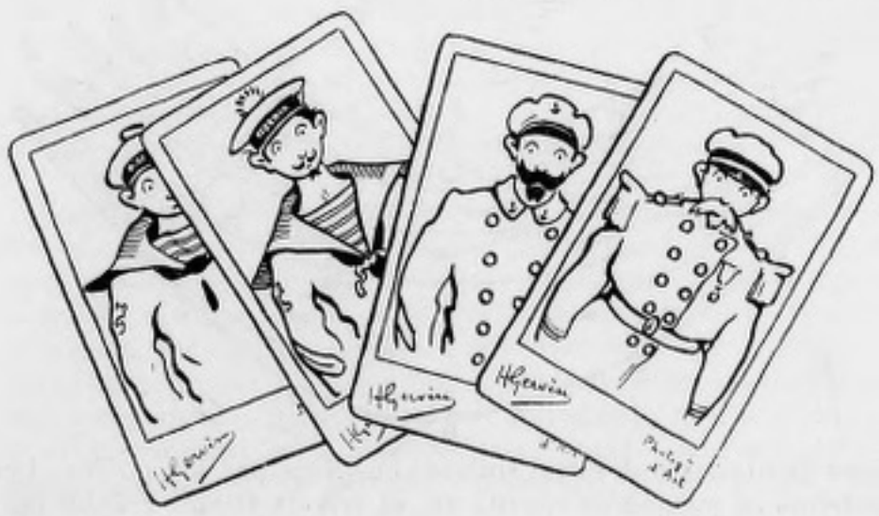
Il est attribué à chaque homme un certain nombre d'effets de rechange, une plaque de marquage et une brosse à dents servant à matriculer son linge, deux paires de demi-bas pour protéger ses mains les jours de grand froid, et un espace libre où il a la faculté de se retirer une fois son service terminé. Le tout est renfermé dans un grand sac de toile, d'une contenance d'environ trente décimètres cubes, agrémenté de dessins d'ornement, d'inscriptions patriotiques et des silhouettes de quelques-unes de nos plus puissantes unités de combat.



Tous les sacs sont placés sous le pont cuirassé et sous la surveillance d'un factionnaire armé d'une baïonnette, afin de les mettre à l'abri des projectiles ennemis et des rats. Il n'est permis aux hommes de pénétrer dans leurs sacs qu'à certaines heures fixées par l'officier en second.

Par son application et son zèle, un bon matelot mérite d'être promu quartier-maître (caporal). Au bout de quelques années de loyaux services il peut devenir second-maître (sergent), puis premier-maître (adjudant). Ces sous-officiers sont dits officiers-mariniers. Ils sont chargés de la manœuvre, de la timonerie, de la cambuse... etc. Ces différentes spécialités prennent le nom de détails, bien qu'elles ne se détaillent pas : il n'est pas possible en effet de se procurer, par exemple, un maître cinquante ou un maître soixante-quinze de mousqueterie. C'est une légère anomalie qu'il convient de regretter, tout en approuvant hautement la marine française d'avoir été l'une des premières à adopter le système maîtrique, alors que certaines nations en sont encore à discuter son principe.

JÉGOU,
Quartier-maître de manœuvre.





Les Premières

A l'Opéra-Comique : *Macbeth.*

Il paraît que, lorsqu'il écrivit sa partition, M. Bloch n'avait pas vingt-cinq ans : — c'est effrayant !

C'est effrayant parce qu'un musicien qui, à vingt-cinq ans, témoigne d'une culture aussi prodigieuse, qui a tout étudié et qui a tout retenu, quel espoir voulez-vous garder que sa sensibilité personnelle se dégage jamais de l'amoncellement de croches et de doubles-croches sous lequel il l'a délibérément ensevelie?

Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse, maintenant, ce jeune M. Bloch ?

Il est clair qu'il ne saurait s'approcher de sa table de travail sans voir aussitôt installé à sa place, non pas le spectre de Banco, mais celui de Wagner, celui de Strauss, celui de Debussy, ou même d'Erlanger, de Charpentier et de Bruneau : et pourtant M. Bloch n'a tué aucun de ces Messieurs...

Avec une aisance déconcertante, le musicien de *Macbeth* s'est assimilé toutes les musiques; et il apparaît aujourd'hui comme un homme qui se serait donné la peine d'apprendre par cœur le dictionnaire, et qui alors seulement s'apercevrait qu'il n'a absolument rien à dire...

Et alors il aligne des notes et des notes, il exaspère les violons, il fait crier les chanteurs, il déchaîne les cuivres, — et tout cela pour rien, dans le vide, pour le plaisir, — le sien, j'imagine, à défaut du nôtre...

Ceci est particulièrement sensible dans les interludes; M. Carré, suivant sa coutume, a voulu parer *Macbeth* de décors somptueux; mais un décor, cela se plante, et il faut le temps de le planter; et M. Carré a dit à M. Bloch :

— Des entr'actes trop fréquents sont toujours dangereux, surtout pour une pièce aussi tragique qu'est la vôtre; car si l'on donne aux spectateurs de trop grandes facilités, des occasions trop répétées, pour s'en aller, on n'est jamais sûr qu'ils reviennent... La sagesse et la prudence seraient donc que vous occupiez les entr'actes en faisant un peu de musique...

— Qu'à cela ne tienne, a répondu M. Bloch... Prenez vos aises, je ferai de la musique tout le temps qu'il faudra...

Et, suivant les nécessités de la mise en scène, M. Bloch a écrit des interludes qui durent dix minutes, en effet, qui durent quinze minutes, à la volonté du régisseur, et suivant la plus ou moins grande activité déployée par les machinistes.

Et, dame! les machinistes ne chôment pas, — l'orchestre non plus, par conséquent...

Vous savez que Mlle Bréval a été un peu la marraine de ce *Macbeth;* c'est elle qui a apporté la partition de M. Bloch à l'Opéra-Comique, et ce n'était naturellement pas pour faire chanter le rôle de lady Macbeth par Mlle Vix, ni même par Mme Carré.

Seulement ce n'est un mystère pour personne que Mlle Bréval ne chante plus guère, et triomphe surtout dans les silences... Mlle Bréval « meuble » les silences comme pas une, et la « noble démarche », les « attitudes harmonieuses », de cette cantatrice, sont un article de foi sur lequel il ne ferait pas bon prétendre à chicaner...

Avec un escalier à sa disposition, Mlle Bréval est particulièrement inimitable.

Et arrivée au faîte, elle excelle à descendre...

Bien entendu, puisque c'est elle qui apportait la pièce, on ne pouvait pas lui refuser cette satisfaction; les machinistes en ont été quittes pour se donner un peu plus de mal, et M. Bloch pour allonger encore un peu son interlude, mais je vous ai dit que ce n'est pas ça qui le gêne; — et Mlle Bréval a pu jouer sa dernière scène, dans la plénitude de ses moyens : Mlle Bréval était dans l'escalier...

FRANC-NOHAIN.

LE CHIC



Créations Grunwaldt
6, rue de la Paix

Dimanche, aux courses d'Auteuil, ce ne fut qu'un cri d'admiration à l'adresse de Grunwaldt, le célèbre pelletier mondialement connu et dont les pelisses magnifiques et les manchons appareillés aux étoles invraisemblables firent une véritable sensation parmi les habitués du pesage dont je relève une phrase plusieurs fois entendue :

— Mon cher, il n'y a qu'un artiste pouvant créer ces merveilles! C'est Grunwaldt!

— Parbleu!!

Hommes et Choses de Bourse

La question monétaire est certainement celle qui cause les plus graves préoccupations non seulement au monde de la Bourse et des affaires, aux spéculateurs et aux tripoteurs, mais à tout le monde, sans aucune exception, et, seules les conditions de cette préoccupation diffèrent. Celles du tripoteur, ayant une différence de 5 francs par titre en liquidation, sont plus vives, sûrement, que celles du gouverneur de la Banque de France en constatant au bilan hebdomadaire une sortie métallique de plusieurs millions. Vous pouvez vous renseigner auprès du gouverneur de la Banque d'Angleterre, il ne vous cèlera pas ses sentiments. Il est d'ailleurs tout naturel que les craintes soient si diverses, car lorsque les coffres de l'*Old Lady* font semblant de se vider, le jeu du taux de l'escompte les remplit facilement, tandis que ce même jeu de l'escompte augmente la perte du margoulin. Quant à se refaire d'une liquidation à l'autre...

Tout concourt à nous décourager. Les éléments nous accablent. L'eau nous envahit de toutes parts, alourdit tout, surtout ces pauvres Mines d'Or qui sont dehors, exposées à toutes les intempéries. Aussi quelle triste mine elles font. Heureusement que Wernher Beit va voler à leur secours avec une belle petite combinaison...

L'approche de la fin d'année voit se livrer la bataille coutumière : il faut faire monter les cours afin que les bilans soient favorables. Ainsi soit-il!

Triboulette.

INFORMATIONS FINANCIÈRES

Brazil Railway

La Brazil Railway Company, ayant son siège social à Portland (État du Maine, États-Unis d'Amérique), et son siège d'exploitation à Sao-Paulo au Brésil, dont les actions privilégiées se négocient au marché officiel de Paris, procède à l'émission d'un emprunt de 86 1/2 millions de francs, représenté par 173.000 obligations 4 1/2 or, du nominal de 500 francs.

Le prix d'émission est fixé à 460 francs par obligation, jouissance du 20 décembre 1910; il est payable 100 francs à la souscription et 360 francs à la répartition du 15 au 20 décembre.

Ces obligations sont remboursables en 60 ans, à partir de 1913, par tirages au sort ou par rachat en Bourse. La Compagnie réserve le droit de rembourser, à partir du 1er août 1913, tout ou partie de cet emprunt, sous condition d'un préavis de trois mois. L'intérêt est payé net, la Compagnie prenant à sa charge les impôts actuellement existants.

La souscription a lieu le 8 décembre, à Paris, à la Banque de Paris et à la Société Générale; dans les départements et à l'étranger, aux succursales, agences et filiales de ces Établissements; à Paris encore, à la Société Centrale des Banques de Province, et dans les départements, chez les Banquiers membres du Syndicat des Banques de Province.

La publication prescrite par la loi a été faite au *Bulletin annexe au Journal Officiel* du 28 novembre 1910.

PARIS-PARTOUT

Bords de Scène. — Mlle Lavigne a deux faces à son talent! Qui l'eût dit. La joyeuse et exubérante Lampito de *Lysistrata* qui perpétuait si bien la tradition d'Alice Lavigne, nous a heureusement surpris l'autre soir au théâtre d'Astrée (Salle Femina) en interprétant de façon supérieure un rôle très dramatique, très douloureux, dans une pièce en deux actes : *Un Fait Divers*, œuvre rapide, émouvante et originale de deux tout jeunes... MM. A. Bernard et J. Palène.

Son succès fut très grand. Le chaleureux P. Roger et l'élégant G. Ryce lui donnaient excellemment la réplique.

Marguerite Lavigne porte avec aisance les deux masques, tragique et comique.

—

Jamais le Théâtre du Grand-Guignol n'a donné de pièces plus impressionnantes que celles qui composent le nouveau spectacle. *Sabotage*, un drame brutal et rapide d'une saisissante actualité, nous montre une de ces situations terrifiantes créées par l'implacable logique de ceux qui soufflent la haine et la révolte dans les âmes populaires. C'est comme une illustration vivante des tragiques conflits auxquels aboutissent les théories révolutionnaires. *Figure de cire*, c'est une demi-heure d'angoisse. L'acteur en scène est fou de peur, et sa peur gagne la salle tout entière. Lorsqu'il tombe roide, mort d'épouvante, un soupir de soulagement sort de toutes les poitrines. Mais si l'angoisse est communicative, le rire n'est pas moins contagieux. Et *Un peu d'idéal* et *Condoléances*, deux comédies d'une drôlerie irrésistible, déchaînent bientôt la gaieté chez tous les spectateurs.

—

Le succès de *Malbrouk s'en va-t-en guerre*, à l'Apollo, va croissant : la délicieuse opérette de Leoncavallo sera, pendant les fêtes de Noël et du Nouvel An, le régal de tous les Parisiens également épris de jolie musique et de jolies femmes.

L'éditeur de *Malbrouk s'en va-t-en guerre* est M. Max Eschig, 13, rue Laffitte, Paris, à qui l'on doit s'adresser pour traiter des droits de reproduction et de représentation de cette opérette.

Zigzag. — La jolie Feriel se fait applaudir en ce moment en province, elle étonne des salles combles et élégantes par la blancheur diaphane de son teint que lui conserve le Duvet de Ninon de la Parfumerie Ninon.

—

Les teintures pour cheveux de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, vendues sous le nom de « Hennextré » sont inoffensives et donnent des nuances franches en tous les tons.



En annonçant, dans notre dernier numéro, la merveilleuse création de M. Plassard, le célèbre parfumeur, nous savions que nous intéresserions vivement nos lectrices. Mais le nombre des lettres par lesquelles on nous demande des détails sur le PARFUM, ce parfum idéal qui condense les senteurs de toutes les fleurs, dépasse nos prévisions. Nous ne pouvons répondre à chacune d'elles en particulier et force nous est de prier nos lectrices de s'adresser directement à M. Plassard, 17, rue du Quatre-Septembre.

—

Toutes les femmes vraiment élégantes emploient la merveilleuse Poudre Klytia et la Crème Lénitive au suc de laitue pour leur donner la souplesse et l'éclat naturels du teint. Ces produits mondialement connus maintenant se trouvent à l'INSTITUT DE BEAUTÉ, 26, place Vendôme.

—

Est-ce en se souvenant que les produits Mozdow sont originaires d'un harem, que nos *typos* ont composé ce nom d'une manière qui, évidemment, rappelait la princesse Badaulbaudour... Cela n'a troublé en rien les femmes qui toutes commencent à s'entretenir de la " Mozdowine ", et envoient à qui mieux mieux leur cinquante centimes de timbres, 8, rue d'Allemagne, pour en recevoir un échantillon.

—

Il y a danger à employer une Lotion quelconque n'ayant pas fait ses preuves et fourni aux consommateurs toutes les garanties nécessaires d'efficacité et de sécurité. Le Pétrole Hahn, dont trente années ont consacré la renommée, est la préparation vraiment idéale pour l'hygiène de la tête et des cheveux. Par son emploi régulier, les mamans préserveront la tête de leurs enfants de toute contagion et leur feront acquérir une merveilleuse chevelure.

—

JANE HADING dans le *Feu du Voisin*, au théâtre Michel! N'est-ce pas la plus belle réclame et la meilleure recommandation qu'on puisse faire sur l'*Eau de Jeunesse* qui porte son nom? S'en servir c'est rester jeune et fraîche toute sa vie. Dépôt général, 38, rue du Mont-Thabor. En vente, magasins de nouveautés et à la Parfumerie des Galeries Saint-Martin.

—

Sur le turf l'autre après-midi on manqua d'exécuter un sportsman connu; heureusement l'Official Banque fit éviter la catastrophe en avançant la forte somme sur les fonds dotaux de la princesse de ... (Soyons discrets) femme de ce propriétaire.

Heureux homme.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

La Crème Exotique est spéciale pour blanchir instantanément le visage et le cou, elle donne au teint une incomparable fraîcheur. Prix 5 francs le pot, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50. Quant à l'*Eau Brise Exotique*, elle empêche et efface rides, boutons, taches de rousseur, adoucit la peau, éclaircit le teint et enlève à l'épiderme sa sécheresse; s'emploie à sa toilette et pure après s'être essuyé le visage. Prix 6 francs le flacon; franco contre mandat-poste de 6 fr. 85 *adressé à la Parfumerie Exotique 35, rue du 4-Septembre.*

—

Official Banque (20, rue de la Rochefoucauld) Téléph. 136-73. Prêts argent, avances même sur fonds dotaux, discrétion.

Officiers Ministériels

Succession
de Madame Valtesse de la Bigne
OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT
Tableaux, Aquarelles, Dessins
par Edouard Detaille
Bijoux. Orfèvrerie. Fourrures
Objets de Vitrine, Porcelaines, Bronzes
Meubles et sièges de style
Piano 1/2 queue de Gaveau style Empire
Tapis d'Orient et d'Aubusson
2 Voitures Automobiles
1re Vente après décès, Hôtel Drouot, salle 1
du 19 au 22 décembre. Exposition le 18
Me F. LAIR DUBREUIL, Cne. Pr. 6, r. Favart | M. J. BATAILLE, Exp. 37, r. des Mathurins

IMPORTANTS BIJOUX
Diadème, Devant de corsage, etc... montés de
Très Belles Emeraudes
Rubis, Saphirs, Perles et Brillants
appart. à Madame la Comtesse X...
BEAUX BIJOUX
Bracelets, Broches, Bagues, etc.,
appt. à M* et Madame M...**
Vente Hôt. Drouot S. 10 le 16 décembre
Me F. LAIR-DUBREUIL, Cne. Pr. 6, rue Favart | M. R. LINZELER, Exp. 9, r. d'Argenson.
Expos. partic. 14 publiq. 15 décembre.

TERRAIN R. Blomet, 46 (15e) av. Constructions. Cce. 345m80 Rev. br. 2.060 fr. M. à p. 20.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. 20 déc. 1910. S'a fr. Me COUTURIER, not., 20, bd. Malesherbes.

Maison d'angle R. GALANDE, 21, et des Anglais, 2. R. br. 14.915 fr. M. à p. **150.000** fr. **CHARENTON-LE-PONT**; Mais. de rap. **R. St-Mandé, 31**, angl. r. du Parc, 400 m. R. br. 13.695 fr. M. à p. **140.000** fr. Adj. s. 1 ench. Ch. Not. 20 déc. S'ad. Me Leclerc, à Charenton, et DELAFON, 6, bd Strasbourg.

Maison d'angle R. PAUL-ALBERT, 1 (anc. r. Ste-Marie) **et rue Muller** (18e) Cce, 267m94. Rev. b. 9.000 fr. M. à p. 80.000 fr. Adj. 1 ench. Ch. not. 20 déc., Me COTTENET, not., 25, bd. Bne-Nouvelle.

CHARENTON-le-Pont; 7 lots de terrains, r. St.-Mandé, 29; r. Thiébault, 13 et r. du Parc. Cces. 332 à 411 m. M. à p. 15.040 à 40.400 fr. **2 Pavillons**, r. du Parc 10 et 12. Cce. 388m. R. z. 620 fr. M. à prix. 30.000 fr. A adj. s. 1 ench. à Charenton. Et. LECLERC, not., 21 déc. 1 h. S'ad. à Me LECLERC et à Me DELAFON, not. 6, bd. Strasbourg, dép. ench.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

CANNES. — HOTEL CONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage. Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL SUISSE, Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — HOTEL GRAY et d'ALBION, 1er ordre, Foltz, propriétaire.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ. splendide installation. L. Defferière, directeur.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage

HYÈRES. — HOTEL DES PALMIERS, 1er ordre. grand jardin plein midi. Berenger, prop.

LUGANO (Suisse) — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MENTON. — RIVIERA PALACE. Hôtel de 1er ordre.

MENTON. — LE GRAND HOTEL (WYDER'S GRAND HOTEL).

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL DE LA RÉGENCE et Restaurant. Situation en plein centre de la ville.

OUCHY-LAUSANNE. — BEAU RIVAGE PALACE, la plus belle situation au bord du lac de Genève.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL. A. Declerck, propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, VILLA IGIEA. Grand Hôtel, idéal séjour.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tel. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMEES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

La LIBRAIRIE JEAN FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS Envoie gratis sur demande son catalogue de livres curieux neufs et d'occasions.

IMPUISSANCE des 2 sexes, radicalement guérie à tout âge par les **PILULES OURANIA** Nouv. découverte. Inm. succès. Effet stimulant immédiat. *Guérison gar. p. une seule boîte* (fac. à dissim.) Env. discr. Prix 10 fr. Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.

J'envoie gratis sur demande mon Catalogue 1911 de livres curieux. JEAN, 34, r. des Petits-Hôtels, Paris

MASSEUSE manucure diplômée. Salle de bains. 77, rue Turbigo, Paris

PHOTO 2 C. Album, 4 visites 2f. - 6 C. Album 4f. 12 Cart. Album et 12 Cart. Visites 10 fr. *MARTIN, 15, r. Véron, Paris* (XVII)

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mme de Villeunes 62, r. de la Victoire Paris 3e ét. 10 h. à 7 h.

PRÉCIEUSE ADRESSE J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910. P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (Ie).

MANUCURE Soins d'esthét. et d'hygiène, 11, r. St-Lazare, 3e ét., fond cour

SAGE-FEMME 1re cl. reçoit pens., consult. et corresp. (Discrét.) MAZELIS, 142, Boul. Magenta, Paris

MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album PARIS-VIVEUR, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910. Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (Bourse).

MISS Gillett. Amérie. mass. manucure péd. exp. de 10 h. à 7 h. 23, r. Richelieu (entresol)

AUTOS LES PNEUS VELOS DUNLOP SONT LES MEILLEURS PARIS 14, Rue Piccini (XVIe)

J'ENVOIE CONTRE TIMBRE de 0 FR. 10 mes 3 catalogues de livres sur Histoire, Littérature, Occultisme, *sur demande à* H. DARAGON, *96, rue Blanche, Paris.*

MESDAMES Voulez-vous guérir radicalement sans opération, voulez-vous prévenir? Des métrites, salpyngites, pertes, etc., **L'Utérol** (injections) est toujours victorieux. (2 Médailles d'or, 20 ans de succès). Notice explicative adjointe. 5 francs le flacon, franco 5 fr. 85.
Adresser commandes, Directeur-Pharmacie, 11 rue Le Regrattier, Paris et bonnes pharmacies.

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand Mme DUC 54, r. Caumartin, Paris (3e ét.)

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 et Catal. : 3 fr. ; 100, 5 fr. ; 250, 10 fr. Ouvrages illust. 4 fr. les 4 variés 10 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRÊT s. sign. à tous s. tout. remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre, PARIS

MASSEUSE EXPERTE DIPLOMÉE
Mme BEAREL, 30, r. Feydeau, Paris 3e ét. de 9 à 5. English spoken.

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. BARLET, 112, r. Réaumur.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Paris 182, PARIS.

MASSAGE Manucure Américain. Miss Mohawk, de New-York, 27 r. Cambon.

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PHOTOS Indiq. prêt. Corresp. 5 langues. (Cart. post. tout refus). Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

Le Gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de C. Hérouard.

A la Marquise de Sévigné

PARIS – 11, Boulevard de la Madeleine. – PARIS

CHOCOLAT DE ROYAT

Tient à l'enseigne ci-dessus

MAGASINS de CHOCOLATS de LUXE
À
LYON
7, Rue de la République
NICE
10, Avenue de la Gare
CLERMONT-FERRANT
TOULOUSE

Edite et envoie album rehaussé d'artistiques compositions sur demande adressée
À ROYAT (Puy de Dôme)
L'ÉTÉ à
VICHY, ROYAT,
LE MONT-DORE
LA BOURBOULE
CHATEL-GUYON
St NECTAIRE

ETC. ETC.

A. Rouzaud

Or donc, beaux chevaliers, joûtez!
Dans ces grands tournois d'élégance,
Il y va de l'honneur de France:
Pour le bon goût, pour l'art, joûtez!
Toujours ferme et droit votre lance.

Voici que, noble, le héraut
Proclame le vainqueur du monde;
Il répand chefs-d'œuvre à la ronde
Et tous disputent un cadeau
Dont la lice a moisson féconde,
Tandis qu'on acclame très haut,
Les noms: de Sévigné, Rouzaud.

C. HÉROUARD

Samedi 17 Décembre 1910

48e année, N° 51



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES
LES SPORTS
THÉATRE ET MUSIQUE
LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs. Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois. 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

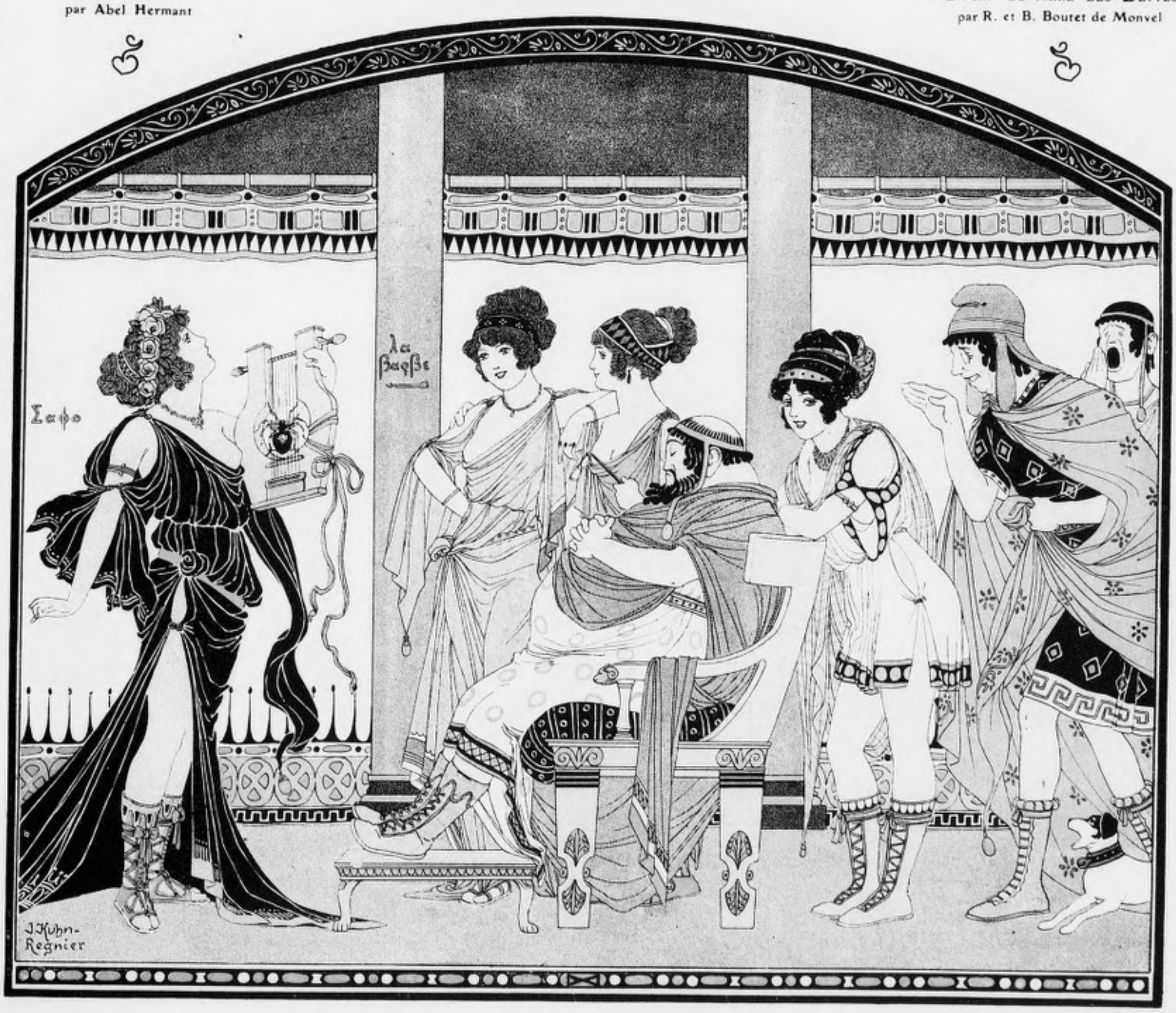
PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
L'HALLALI
par Abel Hermant

LA VIE LITTERAIRE

Dans ce numéro :
L'ART DE FAIRE DES DETTES
par R. et B. Boutet de Monvel



LE SALON DE SAPHO

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Phar^ie MIDY, PARIS et toutes Phar^ies

PARFUM
LARIETTE
L.T. PIVER
PARIS

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique 31, Pharmacie, 2 bd Bonne-Nouvelle, Paris.

VIOLETTE HOUBIGANT dernière création

SIROP A L'ACIDE PHÉNIQUE du Dr **DECLAT**
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM **GODET**

CHEMIN DE FER DU NORD

Fêtes de Noël 1910

14 jours à Londres

Délivrance du 21 au 24 décembre 1910 inclus, de billets d'excursion de PARIS à LONDRES et retour, valables 14 jours.

PRIX DES BILLETS (aller et retour compris).

1re classe, 72 fr. 85; 2e classe, 46 fr. 85; 3e classe, 37 fr. 50, plus 0 fr. 10 pour droit de quittance.

Ces billets sont valables dans des trains désignés.

Pour plus amples renseignements et le détail des horaires, consulter les affiches.



L. LEGRAND
PARFUMERIE ORIZA
11 PLACE de la MADELEINE . PARIS

N° 4711.
Eau de Cologne
Etiquette bleu et or
Une friction au 4711
est une révélation ; elle raffermit les chairs, tonifie la peau et laisse un parfum à la fois discret, frais et persistant. Eviter les Eaux de Cologne bon marché, faites avec de l'alcool industriel, qui renferme des produits toxiques.
En vente dans les grands magas., pharmacies, parfumeries. Echant. gratis c. 0.25 p. frais d'envoi, sera adressé par les dépositaires exclusifs.
Scetti et Cie
L.P. (Gauvain-Lagarde)
Paris (8e)




DYNAMO ET PHARES
DUCELLIER

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT. FABt LYON



TOUTES LES FLEURS EN UN PARFUM
"LE PARFUM"



Envoi franco du grand flacon échantillon contre 3 francs
PLASSARD, 17, rue du Quatre-Septembre, PARIS

ON DIT... ON DIT...



Accident de voiture.

La « première » du *Vieil Homme* de M. de Porto-Riche est encore retardée ! On prétend que la pièce n'est pas au point, que l'auteur ne se décide pas à y faire les coupures indispensables et que, dans l'état actuel, la représentation durerait jusqu'à 2 heures du matin.

C'est l'explication officielle. Il y en aurait une autre qui semble bien plus vraisemblable : c'est que l'attelage S.mone-Lan..lme ne marche pas du tout. L'une piaffe et s'emballe, l'autre rue, et le char qui porte la gloire de Porto-Riche reste en panne. Vous devinez quelle est celle des deux haquenées qui va le moins vite ; *elle* ne travaille pas, *elle* arrive aux répétitions comme elle peut, *elle* jette à chaque minute aux quatre coins du plateau le mot de Cambronne et en résumé *elle* est excellente, étourdissante, *elle* s'abandonne à la fougue de son tempérament et c'est parfait !

L'autre creuse son rôle, pâlit sur le texte, ne perd pas une observation de l'auteur, prend des notes et n'arrive pas à sortir du froid, du compassé, de l'à-côté.

Ni l'écrivain ni le directeur ne savent comment sortir de là. L'idée de sacrifier l'une à l'autre leur fend le cœur et ils ne peuvent pourtant pas les atteler en tandem !...

♠ ♠

M. de Chérubin et ses œuvres.

M. Fr..cis de Cr..sset est un homme heureux.

Sa dernière pièce, tout à fait charmante, fut interprétée d'une façon supérieure par Mme Hading et par M. Brulé, entre autres. On aurait pu craindre que l'indisposition de l'une et le départ de l'autre auraient quelque influence sur les recettes. Pas du tout ! Ou plutôt au contraire ! Il est vrai que Mme Hading fut remplacée par l'éclatante Mme Balletta qu'on ne fait jamais jouer, on ne sait pourquoi, et M. Brulé par un jeune homme du monde qui se cache modestement sous un pseudonyme étranger.

Très élégant, très joli garçon, parlant admirablement anglais, M. L.c..le du N..y prouve qu'un amateur peut avoir autant de talent qu'un professionnel. C'est excessivement rare, mais cela arrive tout de même. Les auteurs ont donc sous la main un amoureux qui, parlant à une femme, n'aura pas l'air d'un commis lui faisant des offres de service ; qu'ils en profitent bien vite pour leur plus grand bien et le plus grand plaisir des spectatrices !

Et puisque nous parlons de M. de C..isset, ajoutons qu'il va faire, en collaboration avec sa très charmante femme, une autre création qui verra le jour sous peu. Nous adressons aux sympathiques auteurs nos très sincères félicitations.

♠ ♠

Candidat !

M. Alfred C.p.s fait sa tournée de visites académiques. L'autre jour, il se trouvait chez un Immortel qui, se rappelant les joyeuses soirées de *La Veine* et de *La Petite Fonctionnaire*, semblait tout acquis à son visiteur. Sentant la partie presque gagnée, M. C.p.s se lève et, avec un sourire de reconnaissance anticipée :

— Si le titre d'académicien est la suprême récompense des carrières laborieuses, j'ose dire que je l'ai mérité. On ne se doute pas des mois, des années de travail que chacune de mes pièces m'a coûtés !...

Cette phrase laissa notre Immortel tout songeur et, le soir, il disait à ses amis :

— Ma foi, j'ai complètement changé d'opinion sur C.p.s. Tant que je croyais qu'il faisait ses petites machines en s'amusant, je l'admirais ; mais du moment qu'il prend son œuvre au sérieux, je ne vote pas pour lui !



Critique officielle.

Chez Georges Petit, à l'Exposition des Artistes Contemporains :

M. D.j..din-B...m..z s'empresse de faire les honneurs de la peinture fraîche au Président de la République et à Mme F.ll..... Devant ces hautes personnalités vient le premier valet de chambre de l'Élysée, tenant sur son bras le pardessus du chef de l'État, puis M. L.p.ne qui « fait circuler ». Derrière, se presse un cortège confus de critiques d'art, de politiciens, de journalistes.

M. F.ll....s jette des coups d'œil rapides sur les toiles, se baisse, se relève, se recule ainsi qu'il convient à tout amateur. Il a des « Oh ! » et des « Ah ! » pleins d'éclectisme. Mais il ne manque pas, après chaque exclamation, de surveiller les mimiques expressives de son valet de chambre.

Celui-ci se baisse, se relève et se recule lui aussi, devant chaque toile, et il a des moues, des sourires ravis, des haussements de sourcils admiratifs ou de subits détournements de tête accentués de petits « Peuh ! » méprisants. M. et Mme F.ll....s suivent avec beaucoup d'intérêt les jeux de physionomie de leur fidèle serviteur que M. L.p.ne voudrait bien faire circuler, mais c'est impossible, car *il* a le pardessus !

Et il semble que les « Ah ! » et les « Peuh ! » du Président et du larbin se suivent avec un admirable ensemble... M. F.ll....s n'ignore pas que son premier valet de chambre à la réputation d'un « fin connaisseur ».

Après tout, Louis XIV consultait Molière, n'est-ce pas ?...

♠ ♠

Vol à l'esbrouffe.

Les amis de Mme R.sa Br.ck, la belle comédienne, qu'ils n'ont malheureusement plus guère le plaisir d'applaudir, durent être désolés en lisant dans les journaux qu'elle venait d'être victime d'un vol de bijoux merveilleux...

Les reporters, gens pleins d'imagination, semblaient parler des trésors de Golconde ; en réalité, la cambrioleuse n'a emporté que des objets ayant une valeur... morale, c'est le cas de le dire... D'abord une alliance avec ces mots gravés : *Marie, priez pour nous* ; une bague faite avec une dent de lait, puis quelques objets de piété dont une chaîne en cuivre avec une croix en cuivre ; quelques souvenirs historiques représentés par de *minuscules petites pièces hollandaises en argent*, et une pièce de 25 centimes, toujours en argent, du Second Empire ; des bijoux de théâtre, c'est-à-dire faux : l'obligatoire rang de perles et la classique rivière de cailloux du Rhin, etc., etc. Enfin quelques objets usuels : un nécessaire à coudre *fermé par un élastique*, et une garniture de toilette où les tire-boutons dominent ; il y en a de toutes les dimensions. Que de tire-boutons, Seigneur !

Nous voilà loin des 80.000 francs de pierres précieuses annoncés bruyamment. Ce mélange pittoresque donne bien une idée de ce que sont les actrices à notre époque et, puisque les vrais joyaux de Mme R.sa Br.ck, déposés dans quelque banque, lui restent, ne la plaignons pas trop. Elle nous prouve que les comédiennes modernes ne sont plus les créatures de perdition qui jadis terrifiaient les bourgeois, mais de bonnes mères de famille croyantes, laborieuses et pratiques surtout.

♠ ♠

Muse, reprends ton luth...

Un journal hebdomadaire très illustré vient de publier un long et beau poème signé d'une poétesse célèbre à plusieurs titres. Ce poème est d'une jeunesse et d'une fougue qui étonnent un peu.

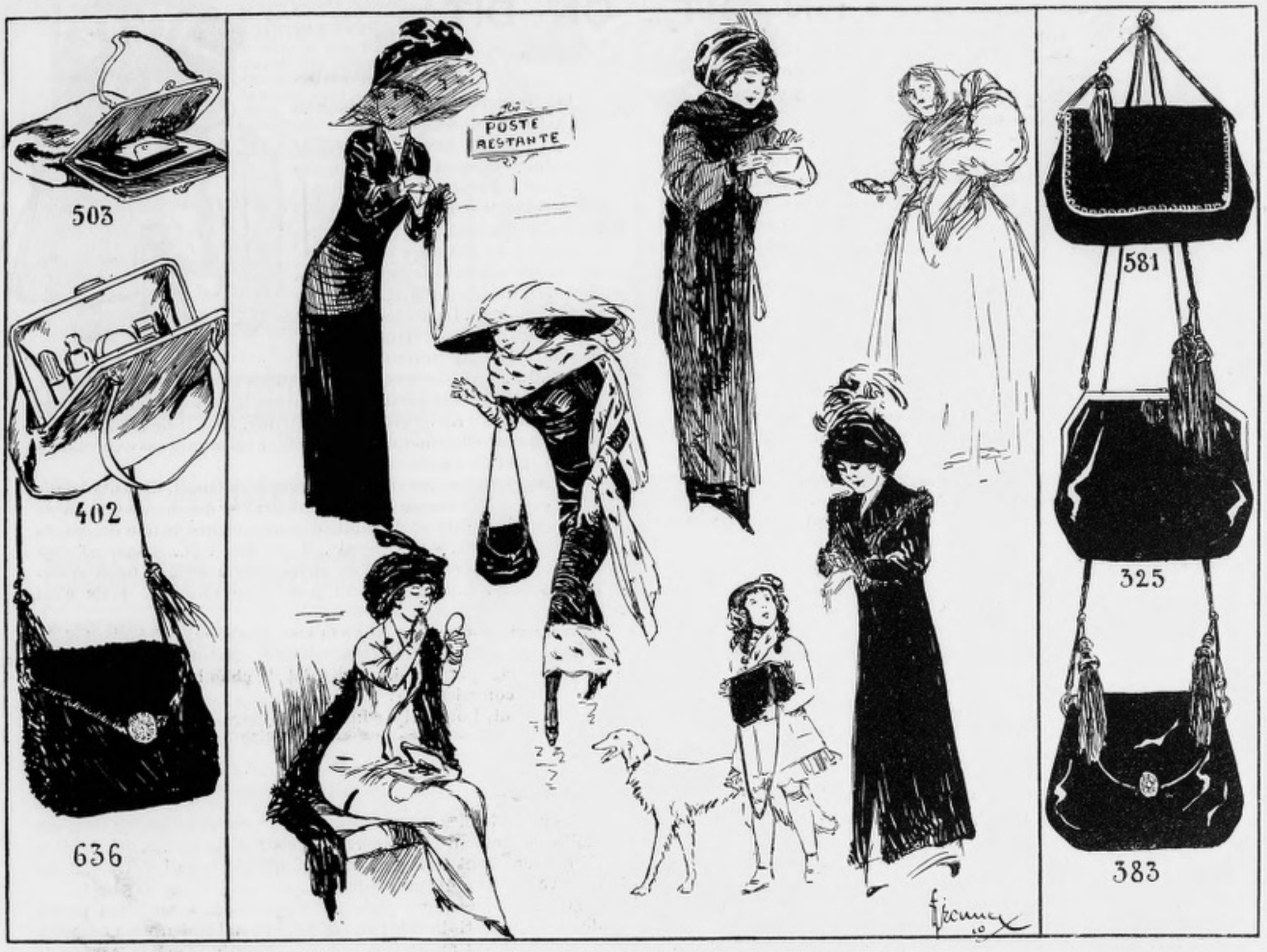
La poétesse ne dit pas pour qui ces vers ont été écrits. C'est évidemment pour son mari, car le caractère du poème ne permet pas de supposer que ce soit pour ses enfants. A moins que ce ne soit pour un de leurs camarades...

Maison
Fondée en 1792

E. GOYARD AINÉ (N. C.)

à PARIS :: 233, Rue Saint-Honoré (Près la Place Vendôme)

Succursales
à Biarritz et Monte-Carlo



— MADAME, QUE DÉSIREZ-VOUS POUR VOS ÉTRENNES?
...UN JOLI SAC DE CHEZ GOYARD EST LE CADEAU LE PLUS CHIC QUE PUISSE SOUHAITER UNE PARISIENNE.

(Pour se procurer les sacs dessinés ci-dessus, rappeler leur numéro et indiquer la nuance désirée)



Entre Immortels.

C'était du temps de Ludovic Halévy, et déjà le vicomte d'A.e.el se présentait à l'Académie française.

Un jour que l'Académie, réunie en comité secret, discutait les titres des candidats :

— Encore un vicomte, se récria l'auteur de l'*Abbé Constantin*; mais nous en avons déjà deux!

(C'étaient alors les vicomtes Eugène-Melchior de Vogüé et Henri de Bornier).

A ce moment, la porte s'entrebâille pour laisser passer le tout petit grand poète de la *Fille de Roland*. Et Ludovic Halévy de murmurer :

— Tiens, voici justement la moitié de nos vicomtes!...

Noir sentiment.

Vous savez qu'il y a au Théâtre des Arts quatre nègres qui dansent au ballet du *Sicilien*. Le Roy voulait voir « des Turcs et des Mores »; on a pensé qu'on pouvait pousser le More jusqu'à sa plus extrême limite. Et on a eu raison.

Donc ils sont quatre; mais sur les quatre il y en a deux d'un noir invraisemblable, d'un cirage comme on n'en voit pas et, sans leurs têtes camardes, on serait tenté de croire qu'ils ne sont pas vrai teint. La vérité est qu'ils ne sont pas *pur* teint; ils se badigeonnent, ils accentuent, ils outrent la nature. Et la raison, vous ne la devineriez jamais?

Ils veulent humilier leurs camarades! Se donner la peine de se noircir, c'est une manière pour eux d'affirmer qu'ils sont un peu plus blancs que les autres.

Hein! Comme c'est nègre!

Ingénuité.

Une très jeune et très jolie actrice griffonnait au crayon un tendre petit bleu. « Pourquoi au crayon? », lui demanda une amie.

— C'est, répondit-elle, que lorsque j'écris au crayon, il me semble parler à voix basse.

Qu'est-ce que l'art?

Un de nos sculpteurs, bien connu pour sa bêtise géniale autant que pour son talent particulier, fut un jour interviewé par un journaliste :

— Il paraît, maître, que vous faites une Jeanne d'Arc? statue équestre sans doute?

— Equestre? oui, oui... un peu!

C'est le même qui, naviguant à Capri sur l'eau bleue de la grotte d'azur, en prit dans sa main quelques gouttes et, stupéfait, s'écria :

— Mais! Tonnerre de D... elle n'est pas bleue?...

Le jeu de loi.

Lu dans la *Liberté* du 12 décembre à l'occasion du Banquet du Centenaire de l'Ordre des avocats :

« *Toute la matinée la plus grande activité n'a cessé de régner au Palais de Justice. Tout le monde travaille avec une hâte fébrile à la mise au point des derniers préparatifs, et sous l'œil vigilant des ordonnateurs, les employés du garde-meuble disposent les tentures et dressent les tables. Ce ne sont partout que gens affairés qui circulent en courant parmi les longues galeries si désertes d'habitude le dimanche.* »

On a travaillé toute la matinée et cette matinée était dominicale!

N'est-il pas savoureux (goûtez l'expression à propos d'un banquet!) de voir la loi sur le « repos hebdomadaire » aussi galamment bousculée en l'honneur du chef de l'État et des ministres par MM. les avocats, juges, procureurs, tous gardiens ou défenseurs des lois, et cela dans le palais même d'icelles!...

Rhum St James

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : 400 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence,*
Succursale (Opéra) : *1, rue Halévy,*
Succursale : *131, rue Réaumur (Place de la Bourse)*
} **à Paris**

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 1 an à 2 ans 2 %; de 4 ans à 5 ans 3 %; net d'impôt et de timbre). — **Ordres de Bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et Encaissement d'effets de Commerce et de Coupons** Français et Etrangers; — **Mise en règle et garde de Titres**; — **Avances sur Titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Virements et Chèques** sur la France et l'Etranger; — **Lettres et Billets de Crédit circulaires**; — **Change de monnaies étrangères**; — **Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.



SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

90 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la banlieue; 746 agences en Province; 3 agences à l'Etranger (Londres, 53, Old Broad Street, Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street), et Saint-Sébastien (Espagne); correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE :
Société Française de Banque et de Dépôts
BRUXELLES, 70, rue Royale.
Anvers, 74, place de Meir.
Ostende, 21, avenue Léopold.
Rotterdam, 103, Leuvehaven

Achetez chez tous les libraires et dans toutes les gares

LES COULISSES DE L'AMOUR
100 dessins galants par H. Gerbault . . . **95** cent.

" RÉGALEZ-VOUS, MESSIEURS "
100 dessins par Gerbault, Prédelan, Fabiano **95** cent.

AUTOS
LES PNEUS
VELOS
DUNLOP
SONT
LES MEILLEURS
PARIS
14, Rue Piccini
(XVIe)

A NOS LECTRICES

LA CHOCOLATERIE DE ROYAT

dont toutes les Parisiennes connaissent l'élégant Magasin :

A la Marquise de Sévigné
11, Boul. de la Madeleine

a le plaisir d'annoncer aux lectrices de la **Vie Parisienne** *l'ouverture de sa succursale sur la rive gauche :*



A LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

Précédemment : **Au Goûter de la Reine**

47, Rue de Sèvres

En face des Magasins du Bon Marché

Elles pourront y savourer mille friandises délicieuses, dans le cadre le plus coquet.



VOUS N'ÊTES PAS UN HOMME DU MONDE

Si vous n'avez pas lu

LES VRILLES DE LA VIGNE
par Colette WILLY
et
LE PREMIER PAS
par Abel HERMANT

On parle de ces deux volumes dans tous les Salons

RENAULT.



— Toujours exacte aux rendez-vous, chère amie!
— Remerciez-en mon automobile RENAULT. RENAULT n'est-il pas le synonyme de VITESSE, ÉLÉGANCE et SÉCURITÉ?



L'HALLALI

XI. — L'Epouse

Aucune porte de l'appartement Marcadieu n'était fermée à double tour : je pus y pénétrer sans effraction et aller droit où l'on criait. C'était dans la chambre de Renée. Je ne sais point par expérience comment hurlent les gens que l'on égorge, mais j'imagine que ce doit être ainsi; et, pendant que je traversais l'antichambre, la salle à manger, le salon, je pensai crier moi-même, comme dans les drames de cape et d'épée : « Tenez ferme, monsieur (ou madame), on vient à votre aide. » Mais quand j'arrivai enfin sur le lieu de la scène, les deux acteurs, qui étaient Renée et Jean Cadenet, ne me parurent pas en train de s'assassiner réciproquement, malgré les clameurs de fureur et de désespoir qu'ils poussaient à l'unisson.

Ainsi que tous les gens d'une certaine classe, j'ai coutume d'arriver en retard au théâtre; quand je tombe au beau milieu d'un acte, je me rends compte fort aisément de tout ce qui a précédé mon arrivée, et même de tout ce qui la suivra : c'est une affaire de bonne éducation. Je vis Renée écrasée de honte devant Cadenet, qui ne l'était pas moins devant elle.

Elle disait :

— Est-ce que j'ai le droit d'être dégoûtée?

— Je vais « le » tuer, répondait-il.

Et elle l'y engageait vivement, observant que cela arrangerait tout.

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 41 *à* 50.

Il ne m'en fallut pas davantage pour comprendre que je surprenais Jean et Renée au moment qu'ils se faisaient l'un à l'autre des aveux abominables. Je tiens à rappeler que j'avais déjà supposé cet épisode, car je ne suis pas médiocrement fier de ma perspicacité. Je m'étais seulement trompé sur l'époque : j'avais cru que la double confession datait déjà de plusieurs semaines.

Les sentiments, surtout violents, sont moins communicatifs que l'on n'imagine : ils engendrent plutôt la contradiction. Le spectacle de ces deux exaltés me rendit d'abord mon sang-froid, et je jugeai, fort raisonnablement, qu'il n'y avait point péril en la demeure. Jean avait beau prendre son élan pour tuer Marcadieu, et Renée proclamer avec une naïveté admirable que ce meurtre éclaircirait la situation, ledit Marcadieu était en sûreté dans mon cabinet, où ils n'iraient point le chercher, puisqu'ils n'en savaient rien. J'essayai toutefois de les ramener au calme, bien que leur folie me parût sans conséquence. Je cajolai Cadenet, je lui remontrai doucement qu'il avait tort de brailler comme s'il venait de faire une horrible découverte, que l'affection trop tendre du beau-père pour la belle-fille était de notoriété universelle, et que Renée, en lui faisant officiellement l'aveu de cette vilaine chose, ne lui avait somme toute rien appris. Mais j'éprouvai alors que les faits de notoriété sont ignorés d'une foule de gens, singulièrement des plus intéressés à les connaître. Mon discours insinuant fit bondir Cadenet. Il me protesta, avec indignation (et contre

toute vraisemblance), qu'il n'avait jamais ouï parler de cette infamie, et qu'il n'y croyait pas encore ; puis il se laissa choir dans mes bras où il se mit à pleurer comme un enfant. Cet épanchement me causa une gêne extrême qui, par bonheur, ne dura guère ; car Jean ne tarda point de s'aviser qu'il serait mieux dans les bras de sa maîtresse que dans les miens. Elle se mit à pleurer, et ils entreprirent de se raconter, ensemble ou tour à tour, les misères, matérielles ou morales, de leur enfance, qui les excusaient d'être tombés si bas. Ce duo me parut touchant. C'était une manière d'idylle, mais la matière en était bien scabreuse. Je m'étonnais de les entendre débiter sans le moindre embarras ce que, moi qui n'y suis pour rien, je n'oserais jamais consigner par écrit.

J'ai remarqué souvent que, dans la vie, ces sortes de scènes ne sont point composées selon les lois de la logique, mais selon celles de la musique. Il n'y a point d'ordre dans les idées, ni de progression régulière des sentiments : en revanche, l'on ne passe point d'un ton à un autre sans ménager les transitoires, et les mouvements ne se modifient que par degrés. Je m'assurai, non par le raisonnement, mais, si je puis dire, par l'oreille, que Jean Cadenet et Renée, qui faisaient des variations sur un thème tendre, ne reviendraient pas de sitôt aux grands éclats, et je méditais déjà de m'esquiver lorsque j'en fus empêché par un nouvel incident.

Séphora, qui était allée faire quelques courses, rentra, juste à point pour voir sa fille entre les bras du jeune homme, tous deux en larmes, et moi qui les regardais. Elle considéra le tableau avec un étonnement si peu joué que j'aurais dû songer qu'elle ne soupçonnait rien des privautés de Renée et de Jean ; mais cet aveuglement maternel était si improbable que je n'y songeai point ; et lorsque ses yeux effarés me demandèrent compte de l'espèce de flagrant délit où j'assistais sans intervenir, je lui répondis du ton le plus naturel que Renée faisait une confession générale à son ami, et que ce vaurien, transporté d'une jalousie qui se conçoit, voulait tuer Marcadieu.

Elle n'entendit que les derniers mots, et se mit à son tour à jeter des cris, qui me prouvèrent d'abord qu'elle ne laisserait pas tuer son homme facilement et qu'elle se mettrait en travers. Elle prit même l'offensive, et empoigna Cadenet par les épaules comme pour le passer à tabac, si j'ose employer ce terme de l'argot policier. Mais Renée, qui n'était pas moins résolue à défendre son homme que Mme Marcadieu le sien, se précipita entre Séphora et Jean, cria que Jean avait bien raison de vouloir tuer l'autre, que Marcadieu était un sale individu, et fournit plus d'explications que sa mère n'en pouvait souhaiter pour justifier cette double épithète.

Je hais les brutalités et surtout le bruit, je voyais que cela ne finissait point et j'étais démoralisé. Je ne laissais point cependant de noter certaines particularités amusantes du spectacle. D'abord l'attitude de Cadenet, dont le rôle se trouvait momentanément réduit à rien, et qui en profitait pour souffler. Il s'était retiré dans un coin comme les boxeurs pendant la pause, haletant, renversé contre le dossier d'une chaise, les deux jambes écartées et tendues : je regrettais de n'avoir pas une serviette sous la main pour l'éventer, ni de vinaigre coupé d'eau pour l'asperger. Puis, le ton de Renée me paraissait extraordinaire. Elle disait des horreurs de son beau-père, et c'est contre sa mère qu'elle avait l'air d'invectiver. Séphora, toujours en garde pour défendre son homme, encaissait les coups pour lui, ou ripostait. Soudain, elle changea de camp et se mit à faire chorus avec sa fille pour injurier Marcadieu ; puis elle se retourna encore, excusa le séducteur et imputa toutes les responsabilités à la victime, vu qu'on n'a jamais pris de force même une enfant, et que le viol suppose un consentement mutuel. Je suis bien de cet avis.

Tout en se prodiguant les témoignages d'une haine atroce, cette mère et cette fille demeuraient cependant mère et fille : tandis qu'elles se déchiraient, elles semblaient prendre parti l'une pour l'autre. Mais surtout elles demeuraient femmes, et rivales : deux femelles s'entendent toujours contre un homme qu'elles se disputent, et il y a une espèce de complicité de peau entre celles qui furent initiées au même mystère. Le quasi-inceste faisait cette complicité un peu plus infâme, mais plus étroite. Séphora et Renée se jetaient et se rejetaient de ces détails de huis clos, qui semblent pires quand le secret en est partagé. Ce duel, à force d'horreur, eût peut-être atteint au grandiose, si elles ne l'avaient gâté, l'une comme l'autre, par leur vulgarité bourgeoise, pis : par leur vulgarité allemande ; et Cadenet, écœuré, recommençait de rugir dans son coin ; moi, qui ne suis pas bégueule, je ne savais plus où me fourrer ; quand il se trouva que le vocabulaire français ne suffisait plus, heureusement, à ce qu'elles voulaient le contraindre d'exprimer ; elles recoururent, d'instinct, à leur langue maternelle qui s'y prête mieux, et le dialogue se poursuivit en allemand, que ni Cadenet ni moi nous n'entendons.

Nous avons d'étranges scrupules, nous autres hommes bien élevés. J'aurais dû me féliciter de ce changement d'idiome : je m'en formalisai. Il est vrai que l'on ne met pas ainsi les gens hors de la conversation ; mais il est également vrai que ma place n'était pas ici, et que je méritais une leçon. Je n'en voulus pas convenir. Je pris un air de dignité (c'était bien peine perdue, car on pense que les deux furies ne se souciaient guère de moi), et je m'apprêtai de nouveau à faire retraite. Mais subitement Séphora reprit l'usage du français, et elle intima l'ordre à Renée de s'enfermer dans sa chambre, à Cadenet de se cantonner dans son bureau. Je ne l'aurais jamais crue capable d'une autorité si imposante. Elle les pria aussi de vouloir bien se tenir tranquilles jusqu'à nouvel ordre, et déclara qu'elle entendait se charger seule de Marcadieu, s'agît-il de le tuer, selon le dessein de Cadenet. Avant d'en venir à cette extrémité, elle souhaitait, comme il est bien naturel, prendre le temps de la réflexion.

Frappés, ainsi que moi, de cette énergie et de ce bon sens inaccoutumé, Renée ni Cadenet ne répliquèrent pas un mot. Ils n'avaient d'ailleurs qu'à obéir, et le moins qu'on puisse dire de leur situation, c'est qu'elle était fausse. Ces deux forcenés, devenus penauds et doux, disparurent l'un par une porte et l'autre par une autre porte sans même échanger un regard d'adieu. J'allais m'empresser d'en faire autant par une troisième porte, car je préférais que Séphora fît toute seule et sans mon secours les réflexions dont elle avait demandé le temps ; mais elle me dit :

— Reste donc.

Et je ne songeai pas plus à lui résister que Renée ni Cadenet.

Je poussai un soupir, elle me sauta au cou. Elle m'embrassa machinalement, comme les gens qui viennent de perdre un parent proche, embrassent sans y penser tous ceux qui se présentent à la maison mortuaire ; et cela me parut tout naturel. Puis je m'avisai qu'elle avait d'autres motifs plus personnels de m'embrasser, et que c'était peut-être à titre d'amant ; et cela me mit hors de moi (j'avais les nerfs un peu tendus). Je lui dis avec une grossièreté, et surtout une bêtise dont je rougis encore :

— Tu fais bien de l'embarras pour une chose assez malpropre je l'avoue, mais qui est la fable des bureaux de rédaction, et que tu ne viens pas, par conséquent, de découvrir il y a cinq minutes.

Elle se récria, et me jura qu'elle n'en avait jamais rien su ni soupçonné, dans les mêmes termes, du même ton qu'elle m'aurait juré un éternel amour. Elle ne se priva point de me jurer son amour aussi, par-dessus le marché : elle n'eut pas à changer de musique ; elle était, pour ainsi dire, toute portée. Elle m'assura, entre deux étreintes, qu'elle n'avait pas eu de surprise ; car elle ne savait rien, mais elle s'attendait à tout de la part de Marcadieu, et elle me fournit de documents complémentaires relatifs aux mœurs de ce maniaque. Je m'étonnai qu'il lui en restât encore une telle provision, après le déballage où je venais d'assister tout à l'heure.

— Tu comprends, me dit-elle, que je ne pouvais pas dire tout cela devant ma fille !

Je ris malgré moi : elle croyait de bonne foi s'être retenue !

LES VEILLÉES DU CHATEAU

Dessin de Ed. Touraine



—Alors c'est vous qui avez eu l'idée, hier soir, d'éteindre l'électricité? Eh! bien, mon cher, je ne vous fais pas mon compliment! J'étais justement à côté de mon mari...

avoir ménagé la pudeur de l'innocente! Sur le moment, je ne m'en étais pas aperçu. Je ris, mais je n'avais pas le cœur à rire. J'étais gêné, et ma curiosité même boudait. Je ne prise que les documents dont je peux faire usage, et l'on voit que je n'en fais aucun de ceux-ci : je n'ose rien citer, je reste dans le vague. J'eusse préféré qu'elle se remît à parler allemand, qui brave encore plus une certaine honnêteté que le latin.

Les malédictions qu'elle fulminait contre son mari trahissaient beaucoup plus de véritable amour que les douceurs et les fadeurs dont elle croyait devoir, entre temps, me gratifier; et cela ne laissait pas de me dépiter, bien que je n'eusse point, je l'atteste, ombre de jalousie. Je trouvais trop de brouillamini dans ces combinaisons de sentiments. Elle termina son discours par un chant de victoire, dont je fus bien aise : car je sentis qu'elle n'avait plus besoin de moi et que je pouvais l'abandonner sans remords. Elle se félicita des révélations qui venaient de lui être faites, qui livraient Marcadieu à sa merci. Je lui répondis qu'elle aurait bien raison de profiter de cet avantage, et enfin je décampai.

Quand je fus seul avec moi-même, qui ne fais jamais de bruit, j'éprouvai un grand soulagement; et il est singulier que ma propre compagnie, qui me semblait calmante et agréable, ne me suffit pas plus de cinq minutes. Je me rendis chez M. de Courpière, et lui fis une relation circonstanciée de ce qui précède. Je parlais avec une volubilité qui ne m'est pas coutumière et qui m'ahurissait moi-même. Il m'écoutait fort attentivement, d'un air de contentement, souriant toujours. Il ébaucha même le geste de se frotter les mains. C'est beaucoup pour lui; mais ce n'était rien pour moi, dans l'agitation où j'étais. Son flegme m'exaspéra encore plus que les grands éclats de Mme Marcadieu. Je vis qu'il n'y avait rien à faire de lui : je le quittai brusquement, et me mis en quête de lady Ventnor, que je rencontrai dans l'ancien salon de musique.

J'avais l'intention de lui resservir mon récit circonstancié : mais comme j'imaginais que les privautés de la belle-fille et du beau-père n'étaient pas une nouvelle pour elle, je ne pris aucun ménagement pour y faire, dès ma première phrase, une allusion bien claire. Je n'avais pas agi différemment avec Séphora. L'effet fut le même. Madame la marquise se mit à jeter les hauts cris. Elle ne savait rien non plus! Personne ne sait jamais rien. J'observai que les hommes de mon intelligence, — pardon, mais ce n'est pas le temps de faire le modeste, — les hommes, dis-je, de mon intelligence et de ma clairvoyance attribuent trop libéralement leurs propres lumières au commun de leurs semblables, qui sont presque tous aveugles.

Non seulement je venais de dessiller les yeux à Lady Ventnor, comme à Mme Marcadieu, mais elle se comporta de même que cette dame : elle n'est pourtant pas Allemande. Elle m'accabla de confidences que je ne lui demandais plus, et qui me gênèrent. Elle perdait toute pudeur (car ce n'est pas, ordinairement, ce qui lui manque). Elle s'oubliait; elle était débridée. Après m'avoir dit et redit sur tous les tons qu'elle ne pardonnerait à Marcadieu, ni le goût qu'elle avait eu pour lui, ni les déceptions qu'il lui avait causées, elle éprouva le besoin d'aller répéter cette profession de foi à M. le vicomte de Courpière, où je la suivis. Maurice écouta toutes ces inutilités avec un sang-froid bien méritoire, qui m'amusa pour le coup, mais qui rendit la marquise quasi-folle. Elle témoigna hautement le regret de ne pouvoir traîner le satyre devant les tribunaux, car cela ne la regardait point; mais elle nous annonça qu'elle allait de ce pas lui dire son fait, et l'inviter à déguerpir dans les vingt-quatre heures.

— Je vous engage à n'en rien faire, repartit M. de Courpière judicieusement.

Il ajouta, avec une moue que je voudrais dessiner en marge :

— Laissez donc ces gens laver leur linge sale en famille.

Après un petit temps, il ajouta encore, sans avoir l'air d'y toucher :

— Nous n'en sommes pas, de leur famille.

Lady Ventnor fut piquée. Elle chercha une réplique. Mais on n'a point d'esprit quand on n'a pas de présence d'esprit : elle resta court. Heureusement pour son honneur, nous fûmes divertis par de nouveaux cris que nous entendîmes au-dessus, qui nous indiquèrent que les gens de la famille procédaient à l'opération définie par M. de Courpière, et avant lui par Napoléon. Comme Séphora me paraissait en avoir fini avec sa fille et Cadenet, je conjecturai qu'elle était maintenant aux prises avec son mari, qui avait eu l'imprudence de quitter mon bureau et de remonter. Je laissai Madame la marquise aux soins de M. de Courpière, et je retournai voir chez moi si Marcadieu, en effet, n'y était plus.

Je ne le trouvai point. Là-haut, on criait toujours. Mais bientôt les cris cessèrent, et j'essayai de me mettre au travail. J'étais incapable de suivre une idée, je perdais courage devant mon papier blanc. Je fus bien aise d'entendre que l'on ouvrait ma porte avec précaution. C'est Marcadieu qui revenait, mais un autre, méconnaissable. Il portait le masque de la mort prochaine. Je n'osai point l'interroger, mais nous échangeâmes un long regard, amical et morne. Puis il se mit à sourire, avec effort. Son sourire découvrit ses longues dents, jusqu'aux gencives. Je n'avais jamais remarqué comme les lèvres de ce sensuel étaient minces. Il me dit, d'une voix sans timbre :

— Savez-vous ce qu'*ils* ont inventé... pour me supprimer?

(La voix monta soudain, et le dernier mot fut articulé nettement.)

— Qui? fis-je.

Il leva les épaules et, sans me répondre, poursuivit :

— Ma femme me somme d'interrompre ma campagne, de renoncer à la politique, et de venir m'enterrer avec elle, seule, dans un trou d'Allemagne où elle a une petite propriété et quelques sous... Voilà ce qu'*ils* ont inventé pour me supprimer.

J'entendis enfin ce que « ils » signifiait, mais je feignis de n'y pas prendre garde, et je répondis simplement que la proposition de Mme Marcadieu était fort raisonnable. Je prêchai la résignation à ce vaincu.

— Jamais! gronda-t-il, en se redressant.

Et il m'annonça que, pour riposter à cette tentative d'étouffement, il écrirait ce soir même un article terrible, que ses adversaires seraient bien obligés de relever.

« J'en serai quitte, pensai-je, pour oublier sa copie sur le marbre. » Car je voyais que je n'avancerais rien de discuter et qu'il fallait flatter sa manie.

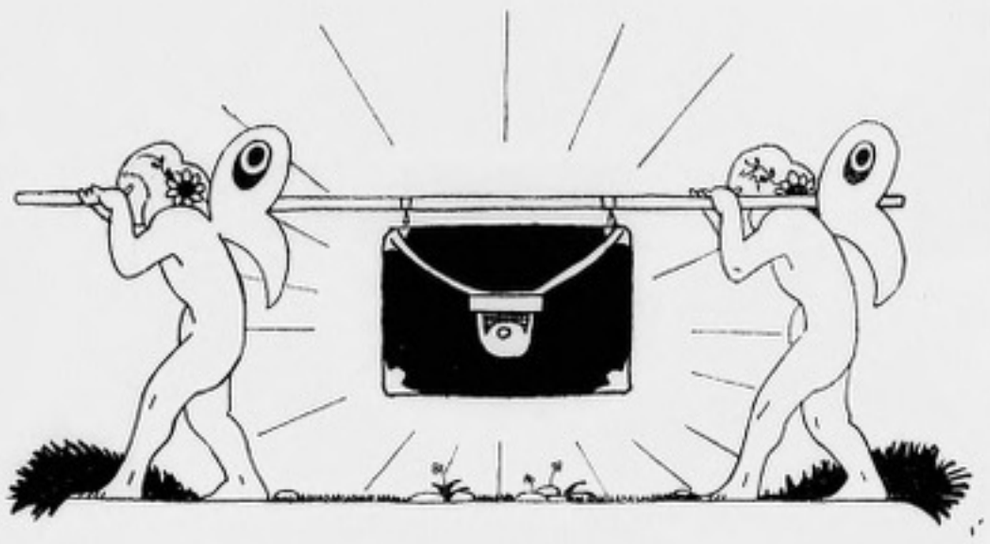
Il reprit le ton de l'humilité pour me demander si je voulais bien lui permettre de s'installer chez moi. Je débarrassai une des tables à plateau d'onyx et à pieds de bronze. Il me remercia d'un signe et se mit à la besogne sans désemparer. Il n'hésita même pas sur sa phrase de début. Je le regardais faire : c'était un spectacle saisissant. Il grelottait de fièvre, ou de peur; mais il n'apercevait pas lui-même qu'il avait peur ou qu'il avait froid, et ses traits contractés, ses yeux qui lançaient des éclairs, accusaient l'inspiration, l'obstination, un courage indomptable. Parfois, il prenait son mouchoir qu'il avait posé près de lui, et de la main gauche il essuyait, sur son haut front déjà nu, une sueur d'angoisse, pendant que sa main droite continuait de tracer les lignes vengeresses.

Mais j'avais à sortir, je le lui dis, et qu'il pouvait rester là tant qu'il voudrait. Il me remercia encore, d'un signe, et ne bougea point quand je sortis. A peine étais-je dehors, que j'entendis le bruit sec du verrou qu'il poussait.

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT.





CELLES QUI VEULENT ARRIVER

VII. — Pour être ministresse

— Ma chérie, je n'ai d'autre ambition que celle de servir, dans le rang, la Démocratie...

— Tu es ridicule!

— ... de donner un peu de « mieux-être » à cette foule de travailleurs qui... que...

— Tu es idiot!

— Un ministre est forcément l'homme à tout faire des grandes compagnies, des banques, des féodalités économiques dont...

— Tu es grotesque!

— Et puis, c'est très joli de dire : « Je veux que tu sois ministre! » Un portefeuille, c'est difficile à décrocher. Il faut du talent, de l'autorité, des titres, toutes sortes de choses que je n'ai pas.

— Pardon, tu es du Midi et ce qui est mieux encore, du Lot-et-Garonne. Quand on est du Lot-et-Garonne, on ne peut faire autrement que de devenir ministre. Les gens qui ne sont pas ministres ou qui n'ont pas été ministres sont montrés du doigt à Villeneuve-sur-Lot, tu le sais bien! Tu dis que tu n'as rien pour décrocher un portefeuille... Pardon, tu as moi, et moi je suis aussi du Lot-et-Garonne. Je veux être la femme d'un ministre, je veux habiter un palais officiel et faire mes courses dans une auto dont le chauffeur porte la cocarde tricolore.

— Mais...

— Tu as entendu? « Je veux »! Ma parole, mon petit, tu es tellement timide qu'on te croirait du Nord.



— J'ai conscience de...

— En politique, la conscience est un supplément de bagages : il faut laisser cela en consigne, à Villeneuve. Si tu ne te sens pas de taille à conquérir un ministère, laisse-moi opérer, moi Norette Bourrassol, et tu verras...

* * *

Norette se mit en campagne. Son plan était tracé : elle le suivit, rigoureusement.

Que faut-il pour entrer dans la sacrée cohorte des ministrables? Trois choses :

1° Réussir dans un groupe politique, nuance du jour;

2° Avoir les journaux influents pour soi (ne pas confondre avec les journaux que le public préfère et lit).

L'heureux Bourrassol avait déjà, dans son jeu, le troisième atout, point négligeable, qui était sa femme, une jolie petite bonne femme, souple, vive, élégante et ambitieuse.

Pour obtenir les deux premiers, Norette se servit de ses armes : elle ouvrit son salon aux « notabilités politiques ». On vit bientôt chez elle tous ces personnages barbus et bavards qui, venus, nus, de leur province, sont cependant mis, aujourd'hui, comme des princes. Le cigare éteint et mouillé de M. P.ll.t.n répandit dans son appartement une odeur démocratique et sociale; M. S.rr.en reflèta dans les glaces du salon une redingote mérovingienne et un gilet brodé digne de Mérovak, l'homme des cathédrales; M. M.x.me L.com.e lui parla avec l'accent belge; M. B.rt.ou fit l'homme du monde, non sans grâce, et le général P.d.ya revêtit en l'honneur de Norette, un uniforme qui sentait le camphre. Ce furent, dans le modeste appartement des Bourrassol, d'étranges rendez-vous de politiciens flanqués de femmes vêtues à l'avant-dernière mode d'Agen. Et dans cette cohue, qui sentait la sueur et l'ail, des journalistes évoluaient, des journalistes archidécorés, d'ailleurs inconnus du public, mais qui sont puissants dans les antichambres, c'est-à-dire dans les sacristies de la République.



Norette disait à son mari :

— Parle, mets-toi en valeur... Va dire à P.l.t.n que tu marches pour l'impôt sur le revenu; affirme au général P.d.ya que tu as horreur des galonnés; remue-toi!

De son côté, elle se remuait, la gaillarde, et de façon à faire valoir sa taille cambrée, sa poitrine ronde, sa croupe étoffée de méridionale grassouillette.

— Cette petite, disaient les représentants du peuple, est tout à fait gentille...

Une vieille barbe à laquelle Bourrassol venait de confier sa « haine du cléricalisme » s'exclamait :

— Il y a quelque chose à faire avec Bourrassol!...

Et les courriéristes parlementaires murmuraient :

— Oui, et aussi avec sa femme!

* * *

Nestor Bourrassol ne tarda pas à devenir l'un des vingt-neuf vice-présidents du groupe de l'Expansion du Midi, lequel comprenait une quarantaine de membres. Et les journaux qui font et défont les ministres, la *Lanterne*, l'*Action*, l'*Aurore*, le *Rappel*, ces feuilles qui paraissent à Paris mais ont l'air d'être rédigées à Béziers, parlèrent de Bourrassol en ces termes :

« M. Bourrassol s'est abstenu. »

Ou bien :

« M. Bourrassol a demandé un congé. »

Ou encore :

« M. Bourrassol nous a déclaré qu'il était résolu à rester dans l'expectative. »

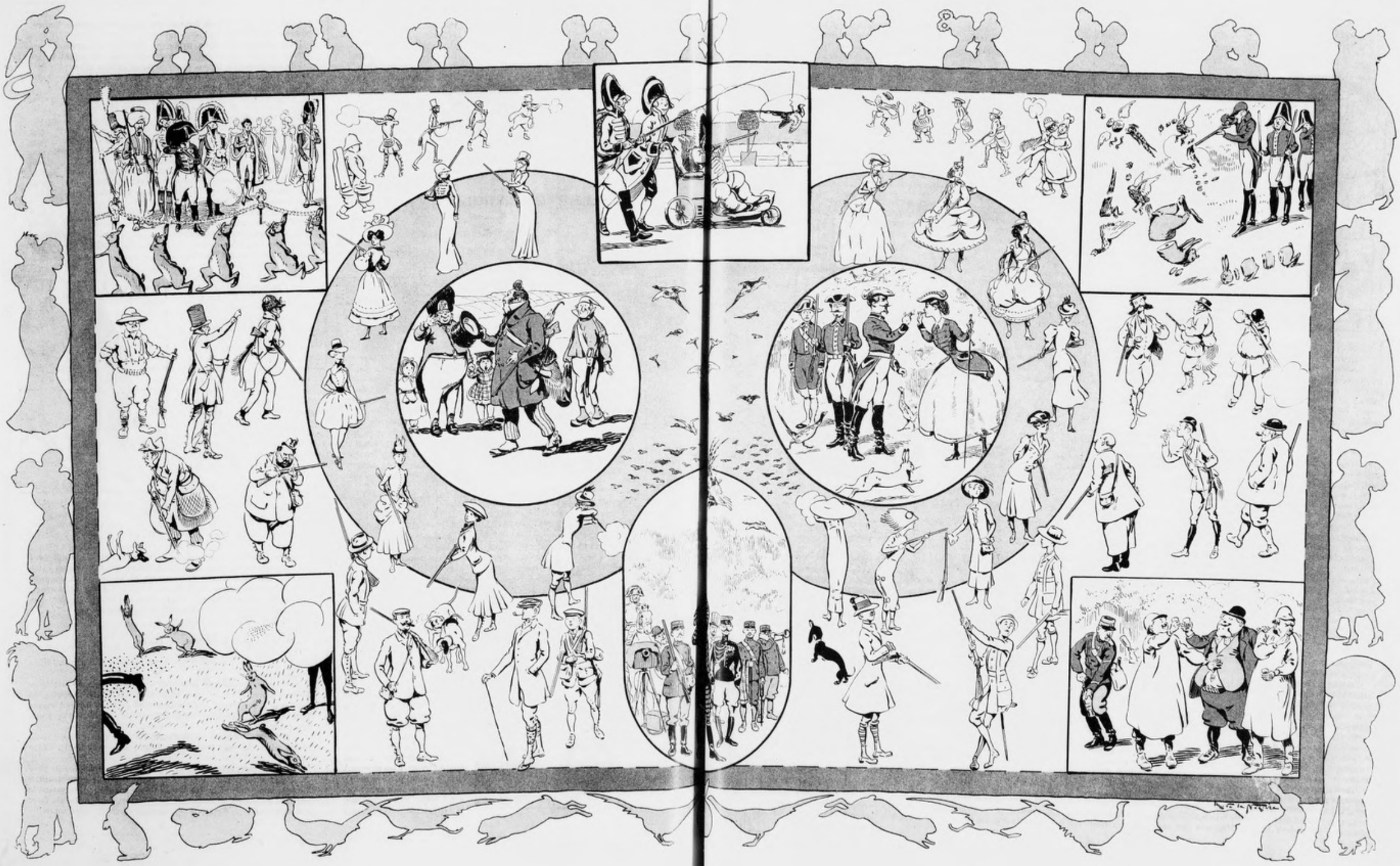
Norette ne perdait pas non plus son temps. Ses coquetteries avaient tourné la tête à trois sénateurs et à quatre députés de « défense républicaine »; un ancien ministre se mourait d'amour pour elle et le président de la République lui avait dit, à une réception élyséenne :

— Ma chère compatriote, vous plaisez beaucoup à ma femme... Venez donc la voir un de ces jours, sans cérémonie. Entre pays!

Cela marchait, cela marchait. Sans doute le portefeuille rêvé était encore loin, mais il sortait du brouillard, il se précisait... Le jour viendrait où les petites mains de Norette pourraient le saisir et le passer à cet endormi de Nestor. Mais il fallait faire des sacrifices... « Serait-ce la combinaison de mon mari? »

CENT ANS DE CHASSE : DE NAPOLÉON A M. FALLIÈRES

Dessins de R. de La Nézière.





demandait-elle, un jour où le ministère flanchait, à Isaac Lévy-Blum, le grand informateur parlementaire dont l'influence était prodigieuse...

— La combinaison de votre mari? Elle dépend peut-être de la vôtre...

Et Norette dut permettre à ce folliculaire de confondre les dessous de la politique avec les siens.

***

— Et puis, dit Norette, tous les portefeuilles ne « me » conviendraient pas... Il me faut l'Instruction publique.

— Comme tu y vas! s'exclama son mari.

— Tu n'es même pas bachelier, tu as donc tous les titres... Il est vrai que n'ayant jamais été soldat, tu pourrais tout aussi bien devenir ministre de la Guerre.

Pour chauffer la candidature de Nestor à l'Instruction publique, Norette jugea utile de donner des soirées artistiques et littéraires. Elle fut envahie par d'innombrables bardes, romanciers, cabots, chanteuses, cocottes et historiens. Des peintres académiques, des caricaturistes, des sculpteurs de marrons et des membres de l'Institut défilèrent dans son salon; des femmes étranges, bardées de bijoux en toc, récitèrent des vers avec un accent bulgare ; des compositeurs debussystes détraquèrent le piano en jouant des musiques hottentotes.

Ces invités étaient plus audacieux que les politiciens. Un rapin glabre voulut, d'une main indiscrète et froide, se convaincre que Norette était bien faite; un poète belge lui adressa une épitre rimée dont l'audace érotique dépassait celle de la fameuse lettre qu'Alfred de Vigny, dans l'ardeur d'un « matin triomphant », envoya à Mme Dorval; et une pâle harpiste l'invita à venir écouter chez elle, en tête à tête, une adaptation musicale des *Chansons de Bilitis*.

Nestor gardait au milieu de ce désordre une grave figure d'homme d'État. Mais Norette s'émancipait... La provinciale franche et vive devenait une Parisienne roublarde et facile; elle n'avait que des amoureux, elle eut des amants et, ce qui est pis, des amants qu'elle n'acceptait que par intérêt, en échange de publicité pour Nestor. Celui-ci, poussé par tant de coups... d'épaule, devenait enfin une de « nos personnalités politiques sur lesquelles peut et doit compter la Démocratie ».

***

Un député ayant interpellé le gouvernement à propos de l'engagement d'une danseuse à l'Opéra, le président du Conseil posa la question de confiance et le ministère fut renversé.

C'était l'occasion, depuis si longtemps attendue, et Norette allait la saisir par les cheveux, solidement, — car l'occasion met parfois des chichis, elle aussi...

— Ne quitte pas le téléphone, dit-elle à son mari. Et mets-toi en redingote. Quant à moi, je pars en campagne...

Norette courut d'abord chez Bou.g.ois, ce doux sceptique, ce beau parleur pour dames pacifistes, cette Éminence rose de la République, ce politique illustre qui n'ignore pas qu'à Rome comme à Athènes, le meilleur moyen de devenir et surtout de rester un grand homme est de ne pas se compromettre. Mais, insensible aux minauderies de Norette, ce grand lâcheur lui annonça qu'il partait pour Vichy, pour restaurer un estomac fatigué par tant de banquets diplomatiques.

S.rr.en reçut Norette froidement : le président ne l'avait chargé d'aucune mission. V.llé la fit recevoir par un jeune secrétaire qu'elle dédaigna ; Co.bes lui lança quelques gaillardises et la renvoya... Vaines démarches. Norette fit le tour des journaux où elle comptait des amants et des amis : personne ne pensait sérieusement à Bourrassol... Tout s'écroulait. Et déjà la *Patrie* annonçait que la combinaison allait être mise sur pied...

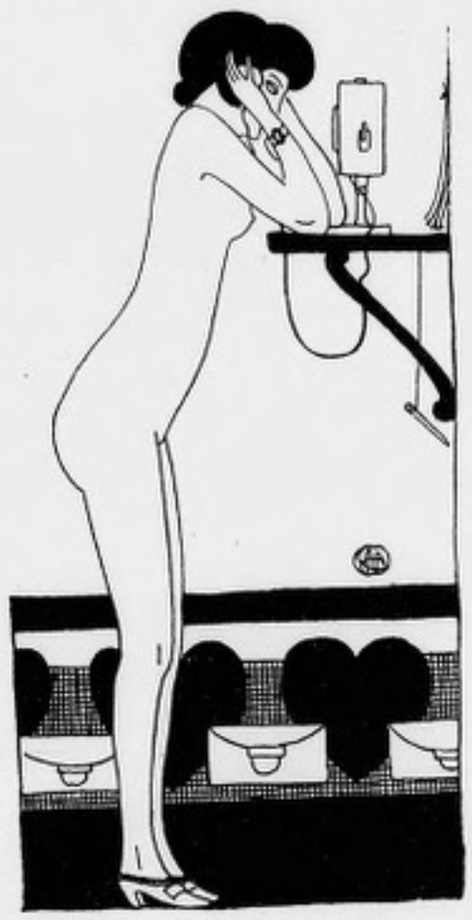
Découragée, Norette s'en fut chez Ponsan-Viennot, jeune et sémillant député qu'elle avait distingué, jadis, entre tant de flirts parlementaires.

— Toi?

— Moi...

Cinq minutes après, ils étaient couchés... Et tous deux atteignaient, tumultueusement, les suprêmes sommets de la volupté, quand la sonnerie du téléphone retentit. Simplement vêtu d'un gilet de flanelle, d'ailleurs sans manches, Ponsan-Viennot courut à l'appareil :

— Allô! oui, c'est moi... Faire partie de la combinaison?... Mais certainement... Impôt sur le revenu, R. P., bouilleurs de cru? Sommes tout à fait d'accord... Travaux publics, c'est parfait... Et j'ai le sous-secrétaire d'État sous la main. Mme Bourrassol va vous parler...



Norette, qui avait le sens de l'opportunité, — c'est l'essentiel en politique, — se précipita à l'appareil... Elle était toute nue, mais on peut être toute nue et aimer la République.

— Mon mari accepte, cria-t-elle; il sera chez vous dans une heure.

. . . . . .

Le soir même, Bourrassol était sous-secrétaire aux Postes et Télégraphes, — il y a commencement à tout. Et sur l'oreiller, sa femme qui n'était qu'en chemise (les femmes honnêtes ne se mettent nues qu'avec leurs amants), lui disait avec un gentil sourire :

— Tu ne te doutes pas combien, pour te faire arriver, j'ai dû me remuer !

TIMON DE PARIS.

CONSEILS POUR LES SOURDS

Evitez d'avouer que vous n'aimez pas la musique : ceux qui prétendent avoir des clartés de tout vous regarderaient de travers. Mais, en vous vantant de l'aimer, redoutez qu'on ne vous en fasse subir beaucoup.

Affectez de croire, que *Faust* est un opéra de Wagner et que *Tristan* (Tristan Bernard naturellement) en est un autre. Ensuite, vous pourrez gaffer tant que vous voudrez en continuant d'avoir l'air de le faire exprès.

Méditez le cas de M. de X***, il a posé assez longtemps pour celui qui comprend la musique incompréhensible. Aussi peut-il désormais se permettre de ne plus la souffrir ou de déclarer qu'un orchestre sans accordéon ni mirliton n'est pas un orchestre.

Si l'on vous demande de jouer tel morceau, — laborieusement étudié! — dites : « Je vais essayer de le déchiffrer. »

Pourtant, gare au fou rire de ceux qui vous l'auraient entendu rabâcher.

Si votre virtuosité laisse à désirer, jouez de préférence des *Czardas* dont le rythme fantaisiste vous permet d'aller vite, vite quand c'est facile et de ralentir aux tournants dangereux.

PETIT ESSAI SUR

L'Art de faire des Dettes



A quoi tient que d'un usurier...

C'est une question à laquelle j'ai toujours pris un assez vif intérêt. Encore maintenant il m'arrive d'y songer et, de fil en aiguille, j'en suis venu à conclure qu'il en est de séduire ces « messieurs » ... — appelons les choses par leur nom, — qu'il en est de trouver de l'argent comme de plaire aux femmes. Oui, vraiment, plus j'y pense et plus je me convaincs que tout réside en la méthode, en la manière, que le reste est peu de chose, et si j'en ai vu de bien laids et de bien bêtes qui se faisaient adorer, j'en ai vu de même de bien gueux qui, nonobstant, réussissaient à contracter les emprunts les plus respectables. Encore une fois, je le répète, cela est un don, un don secret, mystérieux, providentiel pour ainsi dire, car on l'a de naissance ou jamais on ne l'acquiert.

Gardons-nous de croire pourtant que, si doué que l'on puisse être, il ne faille aider la nature, et que le métier d'emprunteur, — mon Dieu, oui, le métier! — soit ce que l'on appelle un état de tout repos. Les temps ont bien changé depuis que M. Poirier s'avisa de ne reconnaître que la moitié des dettes de son gendre et l'exemple d'un tel marchandage ne laissa pas que de produire un effet désastreux. Nous en souffrons aujourd'hui plus que jamais. Demandez à ces « messieurs ». Eux-mêmes il vous diront combien, de jour en jour, leur profession devient plus délicate, plus difficile, et combien, malgré leurs instincts naturellement charitables, ils en arrivent à se méfier, à s'entourer de précautions multiples. Ils vous exposeront la décadence des sentiments religieux, partant la facilité regrettable avec laquelle les jeunes gens oublient de faire honneur à leur signature, l'extrême parcimonie de leurs pères et mères, enfin cette habitude de plus en plus fâcheuse qu'ils ont de recourir aux tribunaux et l'appui scandaleux, éhonté qu'ils trouvent en ces mêmes tribunaux. Ah! le métier n'est plus ce qu'il était!...

Aussi que de ruses, que d'efforts pour les circonvenir, que de rendez-vous, d'allées et venues, de lettres, de palabres! A peine si les vingt-quatre heures de la nuit et du jour y suffisent et quelque pénible que soit devenu le métier de prêteur, convenons que la profession d'emprunteur l'est pour le moins autant.

Telle fut, malgré tout, la profession qu'adopta, de propos délibéré, mon jeune ami, Edgar de Témines. Dieu sait pourtant qu'après les études brillantes qu'il fit chez les bons pères, il avait le choix et qu'il ne tenait qu'à lui de se distinguer dans la carrière diplomatique ou militaire, industrielle ou commerciale! Dieu sait en outre combien peu sa famille l'encouragea dans la voie qu'il s'était tracée!..

Rien n'y fit. La vocation prima tout, et aussi je ne sais quel instinct héréditaire, je ne sais quel atavisme incorrigible. Edgar avait eu quelques oncles et grands-oncles qui déjà s'étaient fort distingués dans la partie. J'ai toujours imaginé que c'était d'eux qu'il tenait ses dispositions exceptionnelles. Aussi bien ses débuts à Paris furent-ils un triomphe. Il y était arrivé ne connaissant âme qui vive et nu comme Job. Un autre eût louvoyé, tâtonné, pris son temps. Lui n'hésita pas une minute et marcha droit au but. Les moyens les plus simples sont les meilleurs et deux semaines après son arrivée notre jeune homme était couvert de dettes, petites dettes et grosses dettes, dettes d'usuriers et dettes de fournisseurs, dettes contractées envers ses amis, envers ses proches, envers les garçons de café, les patronnes de bar, les chasseurs de restaurant, etc. Positivement cela tenait du miracle!



... tel ne reçoit que des rebuffades...



... quand tel autre obtient des trésors!

Curieux de ma nature et toujours impatient de m'instruire, je résolus de l'observer dans l'exercice de ses fonctions, et comme Edgar était aimable, toujours joyeux et de la plus charmante insouciance, je me fis un plaisir de l'accompagner dans ses pérégrinations quotidiennes. Cela me valut de voir des rues que je connaissais déjà, et d'en voir d'autres que vraisemblablement je n'aurais jamais connues sans lui. Car il me souvient que nous parcourûmes la métropole en tous sens, de la rue des Pyramides jusqu'à la Bastille, et de la Bastille jusqu'au bout de l'avenue de Clichy. Il me souvient de même que nous nous engageâmes dans des escaliers d'aspect très différent, les uns dallés de marbre, tout étincelants de lumières, d'autres noirs et tortueux où l'on manquait de se rompre le cou ; que si nous fûmes admis dans des salons meublés à la dernière mode, nous pénétrâmes également en des réduits qui sentaient l'oignon, enfin que nous eûmes affaire à des gens de toutes les mines, de tous les sexes et de toutes les professions: à des banquiers, à des bijoutiers, à des chemisiers, sans compter les marchands de bois, marchands de vins et marchandes de dentelles.



Nous eûmes affaire à des gens de toutes mines, à des marchands de vins et à des marchandes de dentelles...

Reste à savoir en quoi consistait la méthode du jeune Edgar. Mais là précisément réside le mystère, car, en définitive, je ne vois point qu'il usât, pour emprunter de moyens fort différents des moyens habituels, ni pourquoi, lui qui n'avait pas un liard, il obtenait de l'argent où d'autres plus fortunés ne recueillaient que des sottises. Faut-il attribuer ses succès à sa mine de sainte nitouche? Mais ces « messieurs » ont tant d'expérience! A sa voix pateline et caressante? Mais ces mêmes « messieurs » témoignent à l'ordinaire d'une si grande fermeté! A son abondante élocution, à son tact, à son admirable présence d'esprit? Mais j'en ai tant vu qui, doués de qualités analogues, échouaient piteusement dès le début de leur carrière! — En vérité, je ne peux qu'en revenir à ma première hypothèse, et de même que certains grands conquérants amoureux, il faut

Dessin de G. Léonnec.

LES CONTES DE PERRAULT

revus et illustrés pour les grands enfants



LE PETIT CHAPERON ROUGE

— Oh ! monsieur, laissez-moi au moins ma poudre de riz et mon bâton de rouge !

bien admettre qu'Edgar de Thémines possédait je ne sais quel instinct mystérieux, je ne sais quel charme subtil pour enjoler et convaincre. Ajoutons que lui, qui, pour tout l'or du monde, ne se fût astreint à telle ou telle besogne régulière, il déployait dans la profession de son choix une activité magnifique et même, ses intérêts l'exigeant, n'hésitait pas à faire litière de son amour-propre. Il était naturellement raffiné, soigneux de sa personne, et fort préoccupé de sa mise. Or il est indéniable qu'il ne passât une bonne part de son existence en des endroits borgnes, assis devant des tables crasseuses, côte à côte avec des gens sordides. N'importe, il ne perdait rien pour cela de sa désinvolture et de sa légèreté. C'était merveille d'assister à ses ébats en semblable compagnie, non moins merveilleux d'observer avec quel sang-froid il tenait tête aux avalanches de factures, de traites et de billets, plus merveilleux encore de voir avec quelle prestesse il déménageait d'un quartier à l'autre.

Je me suis plu précédemment à comparer nos emprunteurs émérites à certains grands amoureux. Néanmoins, il est entre ces deux espèces d'hommes quelques distinctions fondamentales, spécialement en ce qui touche à la durée de leur carrière. Pour brillante qu'elle puisse être, celle des emprunteurs est généralement assez courte, et, bien qu'à la fleur de l'âge, Edgar dut se conformer à la règle. Non point qu'on cherchât à lui causer de sérieux embarras, je l'ai dit, Edgar était naturellement sympathique. Cependant, bientôt l'on n'éprouva plus à son endroit une confiance inébranlable. Je dirai même que, par des moyens détournés, l'on tenta de rentrer dans les sommes qu'on avait eu l'inadvertance de confier à sa garde. Bref, on l'entretint de mariage.

Un jour que, lui rendant visite, je m'informai de l'état de ses finances, il prit au hasard une lettre qui traînait sur sa table et me conseilla d'y jeter les yeux. Or je lus ce qui suit :

EUG. TORCHEBŒUF
Vins en gros
BERCY

Paris, le 9 décembre 1910

Monsieur le Baron,

Je vous rappelle que je vous ai demandé de m'écrire une lettre reconnaissant que c'est à votre compte que M. Bourreau m'a fait des vêtements et sur votre présentation; je m'étonne que vous négligiez de m'adresser ce document qui ne vous coûte rien et dira la vérité.

J'ai beaucoup pensé à vous ces jours derniers et je vous ai trouvé une veuve américaine, sans enfants, de trente-cinq à quarante ans, avec trois cent mille francs de rentes. Si vous voulez l'épouser, il ne tient qu'à vous. C'est une riche cliente pour la fine, elle en boit une bouteille par jour. Ça fera joliment mon affaire et du moment qu'elle prend aussi des contremarques pour le Père-Lachaise, vous serez vite veuf et très capable de vous remarier. Voyez, il faut penser à tout.

Votre bien dévoué,

EUG. TORCHEBŒUF.

Nous en sommes là et je ne sais à quoi va se résoudre mon ami Thémines, car en même temps qu'une Américaine, on lui propose deux bancales, trois bossues et pour le moins une demi-douzaine de filles de croupiers, « riches à millions »...

ROGER BOUTET DE MONVEL.



La suprême ressource : l'emprunt au petit chasseur.

LE SLEEPING



La gare du P.-L.-M., le 5 décembre, à sept heures du soir, devant le rapide de Nice. L'affairement du départ prochain : le chef de train important, les employés cérémonieux des wagons-lits, les familles qui ont peur d'être en retard, bien qu'on ne parte que dans une demi-heure, quelques Anglais flegmatiques naturellement, la marchande de journaux, des hommes d'équipe luisants de graisse et d'huile. *Elle* arrive, sans se presser, avec son mari, son second mari, car elle s'est remariée ce matin même, après trois ans de divorce; elle est mince, mais pas maigre, brune, elle a une petite robe tailleur gris, et une petite toque de fourrure noire. Lui, très amoureux, brun aussi, sans barbe ni moustache, un peu frêle, s'empresse. Leurs places sont retenues dans le wagon-lit, leur couchette l'une en face de l'autre... Petits sacs, grands sacs, couvertures; ils s'installent.

LUI. — Ma chérie, avez-vous bien tout ce qu'il vous faut?

ELLE. — Oui, merci; oh! mon petit coussin de caoutchouc, pour les reins, où est-il?

LUI. — Le voici.

ELLE. — Avez-vous acheté des journaux? des journaux illustrés.

LUI. — Des journaux! pourquoi faire?

ELLE. — Pour lire.

LUI, *avec un doux reproche.* — Oh! vous n'allez pas lire ce soir?

ELLE. — Mais si... qu'est-ce que nous ferions sans ça...

LUI. — Ma chérie, ma chérie... (*Il lui prend la taille.*)

LE CONTROLEUR, *apparaissant.* — Monsieur et Madame vont bien jusqu'à Nice?

ELLE, *à son mari.* — Vous voyez...

Le contrôleur timbre les billets, et disparaît... L'employé des wagons-lits le suit.

L'EMPLOYÉ. — Quand Monsieur et Madame veulent-ils que j'arrange les couchettes?

LUI, *impatienté.* — Laissez, laissez; nous ferons ça nous-mêmes.

Elle enlève sa toque, la pose dans le filet; on entend les portières se fermer; la locomotive siffle.

LUI, *ravi.* — On part, on est parti... (*Il s'assied à son côté, et lui prend les mains.*) Jeanne, ma chérie, que je suis heureux! Enfin je vous ai à moi... je vous aime tant... Figurez-vous : j'avais toujours peur qu'au dernier moment il arrive quelque chose... Ce matin encore, avant la cérémonie, je n'étais pas sûr que notre mariage aurait lieu... est-ce bête! Mais, maintenant, vous êtes ma femme, ma chère femme. Vous m'aimez?

ELLE. — Je... vous aime...

LUI. — Vous ne regrettez rien?

ELLE. — Puisque je vous aime.

Elle a croisé les jambes, et sa jupe découvre son pied, qui est emprisonné dans un petit soulier et qui est fin, nerveux, spirituel.

LUI. — Oh! votre petit pied... C'est en voyant votre petit pied que j'ai commencé à vous aimer... Il n'y a pas sur la terre un petit pied qui soit aussi joli.

ELLE, *levant un peu la jambe.* — C'est vrai qu'il est joli...

Il se penche, s'agenouille, et baise la cheville...

ELLE. — Oh! et la porte qui est ouverte.

Elle se lève, et comme elle va la fermer, elle étouffe un cri : son mari, là, son premier mari dans le couloir, et qui a sûrement tout vu et tout entendu. Il la regarde, il sourit, un sourire

où il y a un peu de dédain, oui, mais aussi un peu de tendresse étonnée. Depuis trois ans qu'elle ne l'avait pas rencontré, il n'a pas changé. Il a toujours sa belle carrure d'homme fort à la fois et distingué, qui a eu beaucoup de succès féminins et qui en attend d'autres. En une minute, une foule d'idées ont assailli l'esprit de la jeune femme. Qu'est-ce qu'il peut bien aller faire à Nice, lui qui ne voulait jamais y aller, quand ils étaient mariés, sous prétexte que cette Côte d'azur était au demeurant de la pire banalité? Et comment l'a-t-il trouvée, elle? moins bien que jadis ou mieux? Encore une histoire de femme, sans doute, qui le conduit dans le Midi... Mon Dieu! l'a-t-il assez trompée, tout en restant amoureux d'elle! Elle lui avait pardonné à six reprises; à la septième, elle n'avait plus eu le courage.

Cependant elle a fermé la porte, et s'est assise de nouveau.

LUI. — Nous voilà chez nous, bien chez nous.

ELLE, *faiblement*. — Oui, en effet...

LUI. — Comme vous êtes jolie! Je ne saurai jamais ce que j'aime le plus en vous: vos yeux, vos cheveux, votre cou, vos mains...

Il lui saisit les mains, les dégante, les baise, remonte un peu les manches du corsage, baise les poignets... Elle le laisse, indifférente, pensant à autre chose, à ce premier mari qui a dû rester dans le couloir, derrière la porte, certainement, pour tâcher de percevoir un mot, un bruit... Elle le connaît bien; il sait maintenant que son ancienne femme est là: pour rien au monde il ne s'éloignerait... Mais son second mari s'est un peu haussé; elle a senti ses lèvres sur le cou. — Et elle crie: « oh! non... non ».

LUI, *inquiet*. — Vous ne voulez pas, vous ne permettez pas! — Pourquoi? pourquoi?

ELLE. — Pardonnez-moi, je suis fatiguée, nerveuse.

LUI. — Voulez-vous vous coucher?

ELLE. — Oui, c'est cela.

Il prépare la couchette avec soin, avec joie, car une fois qu'elle sera déshabillée et couchée, il espère bien... Il l'aide à se déshabiller, et quand elle est couchée, il s'agenouille près d'elle, l'entoure de ses bras.

ELLE, *avec un sursaut*. — Écoutez...

LUI. — Quoi donc?

ELLE. — Il y a quelqu'un derrière la porte.

LUI. — Voilà qui nous est égal; la porte est fermée.

ELLE. — Je vous en prie, je vous en prie, regardez...

LUI, *après avoir regardé*. — Il y a un homme simplement, dans le couloir, le nez à la vitre.

ELLE. — Comment est-il?

LUI. — Comment est-il? Mais je n'ai vu que son dos.

ELLE. — Comment est-il habillé?

LUI. — Il a un manteau de voyage vert.

ELLE. — C'est lui.

LUI, *stupéfait*. — Lui! qui? lui.

ELLE, *prête à pleurer*. — Mon mari.

LUI, *de plus en plus stupéfait*. — Votre mari.

ELLE. — Oui, mon mari, mon premier mari... Tout à l'heure, je l'avais aperçu...

LUI. — Ah! par exemple! Voilà bien ma chance! Vous auriez dû me le dire... Nous serions descendus.

ELLE. — Il était trop tard; nous étions déjà partis depuis une demi-heure.

LUI, *en colère*. — Et puis, ça m'est égal, que votre mari soit là. Vous êtes ma femme; c'est moi, votre mari... Croyez-vous qu'à cause de cet homme je vais me gêner.

Et rageur il envoie promener son veston, son gilet, sa cravate.

ELLE, *à demi dressée*. — Vous êtes fou! Vous n'y pensez pas... Vous n'allez pas ici, tandis qu'il est là de l'autre côté...

LUI. — Je ne vais pas... C'est ce que nous verrons... Au contraire...

Et soudain il s'arrête.

— Après tout, vous avez raison... je suis ridicule.

Il remet sa cravate, son veston, son gilet.

ELLE. — Si vous saviez comme il m'a fait souffrir! Je ne vous ai pas tout raconté... Figurez-vous qu'un jour...

Et tandis que le train roule dans la nuit, elle commence le récit de ses infortunes conjugales qu'il écoute, résigné, accablé...

RECK.

CHOSES ET AUTRES

SUR LA CÔTE D'AZUR

L'ouverture de la saison : il pleut à verse serait trop peu dire; quels mots pourraient exprimer la fureur de cet incessant déluge, qui du matin au soir et du soir au matin transforme la chaussée en torrent, et les places en étangs. Lamentations générales : de mémoire de Niçois, on n'a pas vu pareil temps, et les Parisiens qui ont subi les inondations de janvier 1910 trouvent par comparaison qu'il pleuvait alors ridiculement peu sur les bords de la Seine. Parapluies, caoutchoucs et pèlerines imperméables, tel est l'habillement de ceux qui habitent au pays du soleil, et les balayeurs des rues revêtent le suroît jaune des matelots pendant les heures de bourrasque.

Feux d'artifice et retraites aux flambeaux : tout a été remis. Mais — ô merveilleux pays! — malgré cette pluie insensée, il fait doux, le thermomètre marque 14° et, aux terrasses des cafés, sous les stores et sous les arcades, la foule vive, gaie, bruyante des consommateurs se presse, tandis que les musiques jouent des valses amoureuses, des boléros et des gigues. Les petites femmes vont, viennent, se glissent, cambrent les mollets et les reins, et lancent des œillades incendiaires.

Cependant que faire? La semaine dernière la grande distraction a été d'aller aux assises, où se jugeait un procès sensationnel, le procès du Dr Brengues. Il y avait là un président sucré, un défenseur d'une éloquence athlétique, un avocat matois et caustique, un procureur à la belle barbe ondulée, un juge d'instruction épileptique, une jeune femme bien jolie qui à chaque audience s'évanouissait, un public bigarré qui riait, s'indignait, grondait, des témoins savoureux dont la présence à la barre était, — comme aurait dit Scribe, — « le plus beau jour de leur vie », et par-dessus le marché l'accent du Midi qui rend tout léger et plaisant — et un tel spectacle valait bien le voyage.

La représentation finie, on s'en allait déjeuner ou dîner. On mange bien à Nice! La chère y est excellente, et l'on y fait mieux la bouillabaisse qu'à Marseille.

Une heure du matin; chez Jean ou chez Ernest.

Rododo (connaissez-vous Rododo, le Niçois le plus aimable de tous les aimables Niçois, et le plus universellement connu dans Nice? Rododo, l'ami spontané de tous les Parisiens, à qui nul coin, nulle figure, nul plaisir de Nice n'est étranger?) Rododo conduit une bande de Parisiens. Lumière, champagne, danseuses espagnoles, valses chaloupées, rien ne manque, et le patron lui-même, criant, chantant, tapant sur un plateau, excite le vacarme et la consommation. Rododo boit un bock simplement, questionne paternellement une danseuse déguisée en bébé, lui donne des conseils, serre la main à tout le monde, souriant, désabusé et calme.

La caissière se bouche les oreilles; un homme est ivre, un Allemand bouffi, tout seul à sa table, mange méthodiquement, sans rien regarder. M. de M... soupe avec des amies, et voici qu'entre Mlle A... Sylv..., l'étoile des Capucines. Ah! chère amie, vous avez un peu changé, mais vous avez toujours vos jolis cheveux blonds et vos jolis yeux bleus!... Qu'Apollon vous garde sur le chemin du succès!

Je l'ai vu, enfin, j'ai vu l'Américain! Quel Américain? L'Américain pur, le seul, l'unique, celui qui, depuis le mois de mai, garde une veine inouïe, et gagne, dit-on, deux ou trois millions. Il n'y a pas moyen d'être plus, d'être mieux, d'être plus traditionnellement l'Américain des romans, des comédies, et des revues. On lui aurait dit : « Allez à Monte-Carlo et faites l'Américain » que ce ne serait pas mieux!

Il est debout à la table de jeu, flegmatique, indifférent, impassible. Devant lui une liasse de billets, et des piles de pièces de cent francs. Il couvre d'or cinq ou six numéros, les pleins, les carrés, les chevaux, et, avant que le croupier ait crié: « Rien ne

va plus! » il étale sur les transversales, sur l'impair, sur la colonne, sur marque, des billets de mille. La bille tourne; pas un muscle de sa face ne bouge; parfois, seulement, il s'éponge le front avec son mouchoir. Il perd; il sort d'autres billets, les change, et recommence. Et s'il gagne, il recommence encore.

Autour de lui on s'écrase pour regarder, et s'il quitte la table pour une autre, on le suit en courant, comme un phénomène... On raconte qu'il a placé un million en viager, qu'il s'est acheté un yacht, qu'il est cousin de Vanderbilt... Que ne raconte-on pas?

Cependant qu'on l'admire, Mme M... Ephr.ssi joue comme une petite folle.

M. Henry Bataille, dimanche dernier, a consacré à Musset un article important. Il a renouvelé le sujet. Il a découvert que Musset était avant tout un artiste, et qu'il était surtout préoccupé de *sa forme*. Et M. H. Bataille, sans doute pour prouver que, quant à lui, cette « forme » ne le préoccupe pas, a rédigé son article dans un bien singulier charabia. Par exemple : « *Le sentiment unanime*, dit-il, *qui n'est pas toujours exact, a accepté sans contrôle la légende du chantre inspiré, telle que Musset lui-même se complut à la façonner, ou au moins à l'encourager, car le don de l'inspiration spontanée, du délire lyrique et quasi divin, lui apparaissait le critérium définitif de l'art, par quoi s'essore et se répand le génie.* » Ouf! M. H. Bataille nous apprend plus loin que Musset voulait être « *l'homme du cri du cœur...* » Il trouve que « *au premier plan, chez lui, s'avère ce dandysme intellectuel, très aristocratique et raffiné d'ailleurs, dont nous retrouvons le parallélisme voulu dans toute sa personne physique.* » Quelle aventure! Et ceci : « *...théâtre de goût, s'il en fut jamais, à cause du sens infaillible des époques que l'on y trouve, même de la phrase d'époque, où s'enguirlande si délicatement un amour attendri pour les poncifs et les tableaulins surannés...* »

M. H. Bataille, qui est évidemment un grand dramaturge, écrit le français beaucoup plus mal que Mme Liane de Pougy.



Charles Péguy, Suarès, Paul Claudel : voilà trois écrivains de génie. Leur gloire n'est pas répandue, mais elle est solide. Les admirateurs de Charles Péguy, de Suarès, de Paul Claudel sont des dévots fervents de cette trinité. Cependant ces divinités ne se ressemblent pas.

Charles Péguy à le génie de la verbosité; de Suarès on a pu dire qu'il était un « Pascal qui pense sous lui »; quant au troisième, Paul Claudel, il est l'inventeur d'une disposition typographique nouvelle par laquelle l'idée est exprimée de façon tout à fait fidèle, paraît-il.

Assurément Charles Péguy, Suarès, Paul Claudel ne sont point des écrivains négligeables. Le premier a écrit *le Mystère de Jeanne d'Arc*, où des pages magnifiques alternent avec des chansons en petit nègre. On doit au second *Sur la mort de mon frère* et un *Voyage du Condottière*, où un passage sur Ravenne laisse bien loin derrière lui tout ce qu'on a écrit sur cette ville célèbre. *L'Arbre* est le chef-d'œuvre de Paul Claudel : on y devine de fort belles images sous des vapeurs épaisses.

On publie en ce moment un nouvel ouvrage de Paul Claudel. Mais Paul Claudel ne signe plus que Paul C. Voilà qui est original. Le prochain ouvrage de Paul C. sera signé P. C. Le dernier ouvrage de P. C. sera signé P. P. C., ce qui voudra dire quelque chose.

Dans l'ouvrage en cours de publication, qui s'intitule *L'Otage*, un personnage, le personnage principal, se nomme *Coûfontaine*. Une note de l'éditeur, qui accompagne *L'Otage*, dit ceci : « *...On a dû imprimer le nom de* COUFONTAINE *sans accent circonflexe chaque fois que ce nom était en capitales, notamment dans l'indication des personnages du dialogue. Nous signalons ce détail à nos lecteurs, l'orthographe des noms propres ayant ici une importance particulière.*

Coûfontaine (avec accent), COUFONTAINE (sans accent).

Vous voyez bien que M. Paul C. a du génie!

Les Premières

Aux Nouveautés : *Le Zèbre.*

En y réfléchissant froidement, et à examiner les choses d'un peu près, on constate que c'est peut-être beaucoup moins compliqué que ça n'en a l'air!..

Il paraît évident que pour ce *Zèbre*, qui vient de faire, aux Nouveautés, un départ des plus brillants, M. Armont est allé trouver un jour M. Nancey, à moins que ce ne soit M. Nancey qui soit allé trouver M. Armont, et l'un a déclaré à l'autre :

— J'ai une « idée de vaudeville », un mari qui, pour tromper sa femme, lui raconte que, passionné d'aviation, il est le compagnon ordinaire d'un aviateur fameux, et fait partie de l'équipage de son dirigeable...

Il est à remarquer, en effet, qu'une « idée de vaudeville » comporte, neuf fois sur dix, le « truc » plus ou moins ingénieux par lequel un mari parviendra à se créer un alibi, à déjouer la surveillance de sa femme, et à rejoindre sa maîtresse...

L'« idée » du dirigeable une fois adoptée, c'est alors que le travail de « cristallisation » commença :

« Qui peut être au courant des évolutions du véritable dirigeable? Un personnage administratif, officiel; — donc, nous donnerons pour soupirant à l'épouse délaissée, le seul personnage officiel vraisemblable à la campagne, le sous-préfet...

« Mais le « royaume des airs » est voisin de l'« au delà » : imaginons donc un beau-père spirite qui, lorsque son farceur de gendre accomplira une de ses prétendues ascensions, voudra à toutes forces qu'il lui adresse des « communications » merveilleuses; et, naturellement, qui dit spirite dit, à ses côtés, un médium, — un faux médium, puisque ceci est un vaudeville; — et le rôle du « faux médium » n'ira-t-il pas comme un gant à Germain?... »

Je ne suivrai pas les auteurs du *Zèbre* dans le détail de leurs différentes opérations « cristallisatrices »; — qu'il vous suffise de savoir que, pour une fois où la direction des Nouveautés s'est montrée magnifique, et où, au lieu du pauvre et traditionnel petit salon de M. Micheau, nous avons eu, au second acte, les splendeurs d'une bibliothèque avec escalier et galerie praticables, s'il vous plaît, il apparaît que l'argent ainsi jeté par les portants rentrera par la porte-fenêtre de cette bibliothèque : et la spirituelle ingéniosité, les inventions bouffonnes qui animent ce second acte, méritent d'amuser tout Paris...

Il serait injuste de ne pas y joindre l'agrément personnel de Mme Coquet-Marly, dans un rôle de trottin qui rénove plaisamment le personnage de la « cocotte ».

Avec sa voix « qui n'a pas peur », de la drôlerie, de l'« en dehors », un aplomb cocasse et sympathique, Mme Coquet-Marly a pris, du premier coup, un rang enviable dans la glorieuse et fantaisiste cohorte qui, de Mlles Mistinguett et Lavallière, et à travers, — si j'ose m'exprimer ainsi, — à travers Mlles Germaine Reuver et Spinelli, aboutit le plus gracieusement du monde à Mlle Mireille Corbé.

Devant les imbroglios construits pour les faiseurs de vaudevilles, le premier sentiment est toujours de se demander, avec une admiration un peu apitoyée :

— Mais où diable vont-ils chercher tout cela? Oh! ma tête!... leur tête!...

A l'Athénée : *Les Bleus de l'Amour.*

Avec de la belle humeur, de l'intelligence clairvoyante, et un esprit tout à fait plaisant et charmant, M. Romain Coolus vient de réussir brillamment la « pièce de M. Gavault », la pièce aimable, que « tout le monde peut voir » et voudra voir, qui « fait » deux cents représentations, et qui les mérite...

Vous m'en voyez ravi : pour M. Coolus d'abord, car c'était bien son tour, et nulle réussite ne saurait être plus sympathique que celle de cet auteur loyal, consciencieux et volontaire...

Et puis, pour le principe : il est heureux, réconfortant et moral qu'un écrivain de la qualité de M. Coolus puisse, à l'occasion, remporter, lui aussi, un succès gracieux et facile, sans rien abandonner de ses rêves et de son passé d'artiste, sans amoindrir en rien son application de lettré.

J'ai cité à dessein le nom de M. Gavault ; loin de moi la pensée de chercher à redire à l'heureuse fortune de l'auteur de la *Petite Chocolatière;* — mais quand M. Gavault écrit la *Petite Chocolatière*, il « sort d'en prendre », si j'ose m'exprimer ainsi, et ceci est toujours de la même veine que *Mlle Joselle, ma femme*, pour ne pas parler du *Bonheur de Jacqueline*...

Quand M. Romain Coolus se divertit joliment aux *Bleus de l'Amour*, il vient de nous donner *Une femme passa...*, que je persiste à considérer comme une des œuvres les plus poignantes du théâtre contemporain ; — vous sentez la nuance, et pourquoi nous applaudissons de si grand cœur au succès de M. Coolus...

Et comme une bonne pièce est toujours bien jouée, nos applaudissements joyeux saluèrent aussi avec gratitude Mlle Alice Nory, malicieuse et sensible à souhait, M. Victor Boucher dont l'aisance, la simplicité et la finesse sont un délice constant, Mlle Barelly qui a de l'esprit, Mlle Maud Gauthier de l'élégance, M. Cazalis du naturel, de l'ingéniosité et de l'émotion, sans oublier M. Gallet, qui, par son souci du détail pittoresque dans la composition volontairement un peu lente, un peu lourde, de ses personnages, se classe de plus en plus comme un « acteur pour Tristan Bernard »...

Mais surtout il faut tirer hors de pair Mme Augustine Leriche, sa cordialité communicative, sa fantaisie toujours exacte, mesurée, précise, sa brusquerie, ses rires, qui sont, dans toute la force du terme, la « joie de la soirée ».

Et, à côté de Mme Leriche, il convient de citer l'autre triomphateur, le chien Jupiter, qui a de la fantaisie, de la cordialité, du pittoresque, de l'émotion, de l'ingéniosité, du naturel, de l'élégance, de l'esprit, de la finesse, de la simplicité, de l'aisance, de la sensibilité, de la malice, — bref, de la race...

Au Théâtre-Antoine : *La Femme et le Pantin*

Plus encore que la fable assez adroitement imaginée par M. Pierre Frondaie à la suite de M. Pierre Louÿs, le drame vraiment saisissant fut celui dont, à la « première » de *La Femme et le Pantin*, les spectateurs eurent, dans la salle, le régal savoureux et imprévu.

Et je ne parle pas de la petite comédie de mœurs théâtrales que nous donnèrent si joliment tant de comédiennes exquises, venues là pour « guetter » Mlle Régina Badet, et de qui les yeux reflétaient avec une ingénuité charmante, le secret désir que ses débuts fussent une « tape » ; ah ! la plaisante « péripétie » quand, dès les premières répliques, il devint évident que, décidément, cette danseuse ne serait pas « ridicule », que Mlle Badet « existait », réellement, qu'elle tenait la scène, qu'elle « ferait recette », et qu'elle n'apparaissait point déplacée même aux côtés de M. Gémier, dont l'intelligence supérieure arrive à dominer et à imposer les rôles les plus ingrats et les plus périlleux...

Comédie que tout cela ! Je vous ai annoncé un drame, — voici le drame :

Sachez donc que, dans cette salle de « première », une des plus éblouissantes qui aient jamais tenu à consacrer le triomphe d'une actrice et de deux auteurs, le moindre éblouissement n'était point la présence, aux fauteuils d'orchestre, de Mme Liane de Pougy, qui, debout à l'entr'acte, avec une grâce souveraine et un incomparable éclat, offrait à nos hommages respectueux l'émerveillement d'une robe adorable, une robe de rien du tout, — tunique de mousseline de soie blanche sur un fourreau de liberty noir, avec, sous la taille haute, une simple cordelière de jais, — une robe de rien du tout, vous dis-je, mais une symphonie, mais un poème !..



M. LÉRAND M. GAUTHIER Mlle POLAIRE M. JEAN DAX Mlle ELLEN ANDRÉE

" MONTMARTRE " au Vaudeville

Or tout à coup, Mme Liane de Pougy a froncé les sourcils, elle se penche vers son mari, le prince Ghika, lui murmure quelques mots à l'oreille, et les regards également courroucés du prince et de la princesse se dirigent vers une loge, où une jeune femme vient d'entrer : même poème, même symphonie, la nouvelle arrivante porte *identiquement* la même robe, même fourreau noir, même tunique blanche, tout, jusqu'à la cordelière de jais...

Alors nous avons vu le prince Ghika sortir de la salle, et rapporter l'admirable manteau de chinchilla, dont Mme Liane de Pougy, — immédiatement et simplement — s'est recouverte; il y eut là une minute émouvante, la jeune femme de la loge avait disparu...

Mais non, quand elle reprit sa place, elle n'avait pas de manteau de chinchilla...

LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE... ET LES AUTRES!

Marie-Claire, de Mme Marguerite Audoux, est l'histoire d'une petite orpheline qui passe son enfance dans un couvent, puis qui va garder les moutons en Sologne et qui, enfin, part pour Paris...

Ce livre a soulevé l'enthousiasme bruyant de M. Octave Mirbeau. Vous devinez ce qu'il peut y avoir dans ce livre pour qu'il ait emballé M. Mirbeau?...

Puisque les premières années de *Marie-Claire* se passent en compagnie « des nonnes », vous voyez d'ici toutes les horreurs que la pauvre enfant aura supportées et contemplées? De l'amour, du sang, de la honte, pan, pan!

Eh bien, non, pas du tout...

Marie-Claire au couvent rencontre de bonnes religieuses. Sa plus grave émotion, peut-être, c'est d'avoir chipé des noix, un jour. Elle s'éprend même d'une passion véritable pour la sœur Marie-Aimée, une jolie sœur très douce qui défaille, un soir, parce qu'elle vient d'apprendre que « Monsieur le curé est mort à Rome »...

En Sologne, *Marie-Claire* trouve de bons fermiers. On ne la bat pas. Et, si extraordinaire que cela ait dû paraître à M. Mirbeau, on ne la viole même pas.

Elle garde les moutons. Il y en a un qui est mangé par un loup; un autre est piqué par une vipère...

Les bons maîtres de *Marie-Claire* étant partis, ils sont remplacés par des demi-bourgeois qui ne sont pas très agréables. Madame a la manie de ranger du linge dans son armoire. Monsieur est bien ordinaire. Mais il y a un fils qui dit des choses très douces à *Marie-Claire*, le dimanche, pendant qu'au loin sonnent des cloches. Et ce garçon qui parle si tendrement s'en va, un jour, disparaît sur le chemin couvert de neige.

C'est l'histoire de *Marie-Claire* et il est assez surprenant qu'elle ait pu contenter M. Mirbeau.

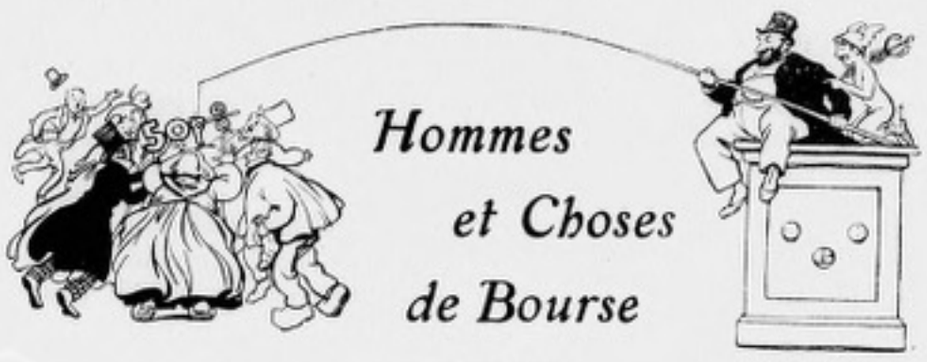
C'est un joli livre plein de sentiments, plein aussi de belles phrases toutes simples. Ce serait même un excellent livre s'il n'y avait pas tant de forcenés à aller crier partout que c'est un pur chef-d'œuvre.

Quant à son auteur, Mme Marguerite Audoux, nous n'aurons pas l'insolence de raconter sa vie à nos lecteurs. Il y a un an qu'on nous fatigue les oreilles avec l'odyssée de « cette humble couturière » qui, sur un coin de sa machine à coudre a trouvé assez de place pour écrire un beau livre. MESSAC.

LES COURSES

Auteuil a clôturé la saison des courses au galop. Nous avons eu en réalité deux matches fort intéressants, mais dont il était aisé de prévoir le résultat : *Akbar* a battu *Cheshire Cat*, et *Melbourne* a défait *Saint-Potin*. Mais ce qu'il y a eu de surprenant, c'est qu'on a couru sans pluie! La société des Steeple-chases n'était plus habituée à une pareille fête. On se quitte jusqu'à l'année prochaine et sur un espoir : l'espoir que le ministre de l'Agriculture va faire cesser, par une modification à la loi de 1909, les tracasseries dont les propriétaires sont les victimes et qu'ainsi, à la réouverture prochaine d'Auteuil, nous n'aurons pas à enregistrer une mise en bataille des moyens dont disposent ces propriétaires, pour se faire donner satisfaction.

Mieux vaut douceur... M. Reyn..., le ministre, est un homme de droit et un procédurier. C'est dire que c'est un homme qui sait... et qui sait faire : on compte sur lui. P. G.



Remarquez la coïncidence curieuse qui tous les ans se produit : la floraison des Valeurs Eruptives — suivant l'heureuse expression du maître Neymarck — et l'approche de Noël et du Jour de l'An. Est-ce par prévoyance de la part des promoteurs? Espèrent-ils que maris et amants galants en bourreront les souliers ou plutôt les bûches de Noël? Pensent-ils que leurs papiers remplaceraient, au poids, les sacs de bonbons du Jour de l'An? Je n'ose l'affirmer.

De temps à autre cette floraison fait éclore un sujet vraiment extraordinaire, et surtout absolument imprévu, qu'il faut hâtivement retirer de la circulation avant même qu'il ait vu, pour ainsi dire, le jour. C'est un véritable avortement.

Le fait ne doit pas réjouir les auteurs de ce phénomène. Mais aussi, que penser des émetteurs qui agissent avec une telle légèreté; qui ne se soucient pas davantage des intérêts du public? Et à quoi sert, on peut se le demander, à quoi sert l'insertion au *Bulletin Annexe* du *Journal Officiel*?

On comprend alors ces créateurs de papiers quand même, qui, pour inspirer confiance aux gogos, annoncent tranquillement dans leur prospectus, *garantis par le Journal de la République Française!*

Quant aux spéculateurs, ils observent, déjà! la trêve des confiseurs. Aussi ce que les opérations languissent, et ce que certains cours fichent le camp!

Le Rio est décidément d'humeur lourde; les Chemins de fer français sont sabotés jusqu'à la Corbeille, et les porteurs perdent plus de 30 0/0 depuis 10 ans. Ce qui n'empêche pas les parlementaires de soutenir que les actionnaires touchent des dividendes de 10 à 15 0/0.

On voudrait les connaître.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Le *Faust* de M. Paul Ferrier, refusé par le comité de lecture de la Comédie-Française, serait mis en musique, dit-on, par le compositeur Pons, l'auteur du *Voile du Bonheur* que l'Opéra-Comique doit répéter prochainement.

—

Le théâtre du Grand-Guignol est le rendez-vous des étrangers venus à Paris à l'occasion du Salon de l'Automobile. Tous veulent voir *Sabotage*, ce drame effroyable, d'une tragique vérité, et *Figures de cire*, cet autre drame angoissant jusqu'au malaise, qui produisent une impression d'épouvante et d'horreur. Ils sont encadrés par *Un peu d'idéal* et *Condoléances*, deux comédies d'une bouffonnerie extraordinaire, qui déchaînent le fou rire dans la salle. Grâce à ce programme de tout premier ordre, le succès du spectacle actuel grandit de soir en soir.

—

M. Alphonse Franck a l'intention de monter l'an prochain à l'Apollo *La Léda* de M. Antoine Banès, livret de MM. Pierre Veber et Conte-Offenbach.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Opéra : *Le Miracle.*
Comédie-Française : *Après moi.*
Opéra-Comique : *Le Voile du Bonheur.*
Odéon : *Roméo et Juliette.*
Gaîté-Lyrique : *Don Quichotte.*
Trianon-Lyrique : *Mam'zelle Nitouche.*

Zigzag. — Le spirituel conteur Gaston Laporte, familièrement appelé dans le monde des lettres le Beau Gaston, commençait à perdre ses cheveux, il était même très inquiet. Heureusement son fidèle collaborateur, Jean de Caldrain, lui indiqua l'Extrait capillaire des Bénédictins du Mont Majella, et depuis Gaston Laporte a le sourire.

—

Plus de massage, plus de fards,rien qu'une application quotidienne de l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING et la femme restera jeune et belle toute sa vie. Ce produit merveilleux est en vente 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et à la Parfumerie des Galeries Saint-Martin.

—

CONSEILS DE L'INSTITUT DE BEAUTÉ
26, Place Vendôme.

Toutes les femmes coquettes voulant être ou rester jolies doivent employer la célèbre « Crème Impériale », donnant au teint une transparence idéale et une blancheur éclatante. Elles doivent y joindre la « Poudre Impériale » qui achèvera l'œuvre de beauté! Ces produits sont présentés dans des boîtes miniatures, chefs-d'œuvre de goût!

—

Une seule teinture pour cheveux est sans danger : le « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

La fin d'année a ses exigences, et le comte de L... dont les besoins sont, à cette occasion, des plus grands, était très ennuyé, mais un de ses amis eut la gentillesse de lui indiquer l'Official-Banque qui, grâce aux fonds dotaux de la comtesse, s'empressa d'avancer la forte somme à l'intéressé, aussi maintenant a-t-il le sourire.

On l'aurait à moins.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

La Poudre Capillus redonne aux cheveux blancs, sans les mouiller, leur primitive nuance. Cette poudre existe en toutes nuances. En faisant la première commande à *la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre,* avoir soin de mettre dans la lettre, un échantillon de ses cheveux. Pour les commandes suivantes, un peu de poudre dans du papier de soie et renfermé dans la lettre suffit pour recevoir la nuance que l'on désire. Prix : 5 francs la boîte, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50.

—

Official-Banque (20, rue de la Rochefoucauld) Téléph. 136-73. Prêts, avances d'argent sur fonds dotaux.

ALBUMS en COULEURS
Format in-4, cart., avec grav. en coul. et en noir.

ÉTRENNES ✣ HACHETTE & Cie
79 boulevard Saint-Germain, Paris

Bibliothèque des Écoles et des Familles
NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

Contes et Refrains, 5 fr. — **Coin-Coin**, 5 fr. — **Découpez, collez, la Maison est faite**, 3 fr. — **Les Coloriages de Cécil Aldin**, albums avec modèles en couleurs : ***Black le Sage, Trois Amis, La Légende du Joueur de Flûte*** : Chaque album, 1 fr. 50.

La boîte de 6 couleurs sans danger, établie spécialement pour les Coloriages de **Cécil Aldin**, prix : 60 centimes.

Format in-4, broché, 8 fr. ; relié, 13 fr. ; **La Terre à vol d'oiseau**, par O. Reclus. — **Série C** : broché, 4 fr. 50 ; relié, 7 fr. ; **Les Peintres populaires**, par Ch. Moreau-Vauthier. — Form. gr. in-8. 1re Série : br., 3 fr. ; rel., 5 fr. ; **La Marseillaise**, par H. de Chambrier ; **Les Filles du Pionnier**, par Marc Le Goupils ; **Histoire de la Navigation aérienne**, par W. de Fonvielle. — Format in-8, 2e Série : br., 2 fr. 60 ; rel., 4 fr. 60 ; **L'Or du Pôle**, par D. d'Arthez ; **Le Charmeur de serpents**, par L. Rousselet. — Form. in-8. 3e Série A : br., 2 fr. ; cart., 3 fr. ; **L'Oncle Million**, par J. Bonus ; 3e Série B : br., 1 fr. 40 ; cart., 2 fr. 30 ; **Nouveautés et Progrès de l'Industrie**, par Daniel Bellet.

LES ESTAMPES JAPONAISES Par W. DE SEIDLITZ — Trad. de F.-A. Lemarrois — Ouvrage illustré de 16 planches en couleurs et 64 planches en noir. Un volume in-8, broché..... 25 fr. ; relié..... 35 fr.

L'ARCHITECTURE ROMANE en FRANCE — Préface de Jules BAUM — Un volume in-4 raisin, illustré de 226 planches. Cartonné toile pleine, 25 fr.

Les Fauves d'Afrique — *Photographiés chez eux* — Par RADCLIFFE-DUGMORE — Un vol. in-8, contenant 36 cl. de l'auteur et une carte, br., 15 f., cart. toile, 20 f., am., 22 f.

La Route de l'Air — AÉRONAUTIQUE ∞ AVIATION — Par Alphonse BERGET — Un vol. gr. in-8 ill. de 80 diagr. et de 118 grav. tirées hors texte, cart. toile, tr. dorées : 15 fr.

Nouvelle Collection — A L'USAGE DE LA JEUNESSE — 1re Série : In-8 jésus ; Br., 3 fr. ; Cart., 6 fr. — Lance et Quenouille, par Pierre Maël. — Petit Poète et Grand Roi, par Ch. Géniaux.

HANS MEMLING — La Châsse de Ste Ursule, La Sybille Persane, Le Diptyque de Marten Van Nieuwenhove. Reproduits dans les couleurs des originaux. L'Ouvrage paraîtra en trois livraisons, chacune de 5 planches. *La livraison 1 est en vente; les deux autres paraîtront en 1911.* Le prix de la livr. est de 150 fr. On souscrit à l'ouvrage comp.

TIEPOLO — Sa Vie, Son Œuvre, Son Temps — Par POMPEO MOLMENTI — Ouvrage illustré d'un portrait en héliogravure et de 400 grav. en noir tirées hors texte. Un vol. gr. in-8, br., 40 fr. ; rel., 50 fr.

L'Or du Rhin, La Walkyrie — Par Richard WAGNER — Traduit en prose rythmée par Alfred Ernst — ILLUSTRATIONS PAR ARTHUR RACKHAM — Contenant 40 illust. en couleurs d'après les aquarelles originales. Japon (Nos 1 à 30), 120 francs. ; Vélin (Nos 31 à 330) 60 francs.

Mes Chasses en Afrique — Par Théodore ROOSEVELT — Un vol. in-4, illustré de 48 planches de photographies tirées hors texte, broché, 15 fr. ; cartonné, 20 fr. ; amateur, 22 fr.

Nouvelle Collection des Classiques de l'Art — **MANTEGNA** — *L'œuvre du Maître en 200 reproductions* — Un vol. in-8 raisin, reliure toile pleine avec fers spéciaux, 10 fr. Amateur, 12 fr. 50.

Au Cœur de l'Antarctique — Par Sir E. SHACKLETON — D'après l'adaptation de M. Ch. RABOT — Un volume in-8 raisin, illustré de 260 gravures, cartonnage toile, tranches dorées 12 fr.

Les Races Humaines — Les Types, les Mœurs, les Coutumes — Ouvr. ill. de plus de 400 Photog. en noir et en coul. — Un superbe volume in-4. Broché, 15 fr. ; Relié toile, fers spéciaux, 20 fr.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE — Chaque vol. format in-16, br., 2 fr. 25 ; Cartonné en percal., tr. dor., 3 fr. 50 — Trois Mauvais Diables, par Mlle Gouraud de Planty ; Deux Papillons, par Mme Colomb de la Bouterie.

LES PLUS BEAUX CONTES DE TOUS LES PAYS — Par L. HOURTICQ — Un volume in-4, illustré de 48 gravures en couleurs. Broché..... 15 francs ; Relié..... 20 francs

LES DOUZE FILLES DE LA REINE MAB — Par J. DOUCET. — 60 dessins et 12 aquarelles, par Henry Morin. Broché..... 7 fr. 50 ; Cartonnage toile..... 10 fr.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE — Chaque vol. form. in-16, br. 3 fr. 50 ; cart. percal., tête dor., 5 fr. — Trois Filles à marier, par Fernand Aubier ; Le Destin d'Hélène, par Jean Reilecq ; L'Emouchet, par Norbert Sevestre.

Nouvelle Collection pour la Jeunesse, illustrée (FORMAT GRAND IN-8) — Mlle Z. FLEURIOT : Monsieur Nostradamus - J. GIRARDIN : Maman — Chaque vol. broché, 1 fr. net ; cart. toile, 1 fr. 50. Il paraît un vol. par mois.

UN MOIS A ROME Par A. MAUREL — Illustré de 152 gravures et de 32 plans. Cartonné toile..... 7 fr. 50.....

ERNEST LAVISSE — OUVRAGE COMPLET sauf les tables analytiques — **HISTOIRE DE FRANCE** — *Des Origines à la Révolution* — 18 volumes grand in-8. Broché..... 6 fr. Relié..... 10 fr.

Le Journal de la Jeunesse — *Nouveau Recueil hebd. ill. pour Enfants de 10 à 15 ans* — ANNÉE 1910 — Chaque année, br. en 2 vol., 20 fr. ; rel., 26 fr. — Abonnements : France Un an, 20 fr. ; Six mois, 10 fr. — Etr. (un. p.) : Un an, 22 fr. ; Six mois, 11 fr.

MON JOURNAL — *Recueil hebdomad. illustré pour les Enfants. — Le Numéro : 15 cent.* — 26e ANNÉE 1909-1910 — 1 vol. in-8, illustré de nomb. grav. en coul. et en noir : br., 8 fr. ; cart., 10 fr. — ABONNEMENTS — France : Un an 8 fr. ; 6 mois, 4 fr. 50 — Etr. (u. p.) : Un an, 10 fr. ; 6 m., 5 fr. 50

LECTURES POUR TOUS — Revue Universelle Populaire illustrée — 12e Année 1909-1910 — Un magnifique vol. de plus de 1100 pages, illustré de 1200 grav. Relié, 9 fr. — *La Livraison : 50 centimes* — Abonnements : Un an . . Paris, 6 fr. » Départ., 7 fr. Étr., 9 fr. ; Six mois . Paris, 3 fr. 50 Départ., 4 fr. Étr., 5 fr.

16e Année — NOUVELLE SÉRIE — Année 1910 — **LE TOUR DU MONDE** — JOURNAL des VOYAGES et des VOYAGEURS — Année 1910, illustrée de 600 grav. : Brochée en 2 vol., 25 fr. ; Reliée, 32 fr. 50 — Abon France, un an, 26 fr. ; 6 m., 14 fr. ; Un. post., un an, 28 fr. ; 6 m., 15 fr.

LA VIE HEUREUSE — REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE — 10e ANNÉE — Le Numéro 50 centimes (Paraît le 15 de chaque mois) — Abonnements : Paris et Départ. Un an. 7 fr. - Six mois. 4 fr. 50 ; Etranger . . . . Un an. 9 fr. — Six mois. 5 fr. 50

LA MODE PRATIQUE — 19e Année — Revue de la Famille, publiée sous la Direction de Mme C. de BROUTELLES — Le No 25 cent. av. 1 pl. en coul. ; 50 cent. av. 2 pl. en coul. ou 1 patron — 104 patrons découpés par an — Abonnements (1re édition). Un an : Paris, 12 fr. ; Départ., 14 fr. ; Etr., 17 fr.

LA CORBEILLE A OUVRAGE — Journ. bim. publié sous la Dir. de Mme C. REYMOND — (16 pages) — ABONNEMENTS — France. Un an..... 9 fr. — Union postale..... 10 fr. — Ce Journal forme un magnifique décalquable.

LA VIE A LA CAMPAGNE — Bi-mens. — *TRAVAUX PRODUITS PLAISIRS* — Bi-mens. — PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. ALBERT MAUMENÉ — Abonnement : France. . . Un an, 20 fr. ; Six mois, 11 fr. ; Trois mois, 6 fr. — Etranger . Un an, 28 fr. ; Six mois, 15 fr. ; Trois mois, 8 fr. — Le Numéro, 1 fr. ; Etranger, 1 fr. 25 (Un no spécimen, 25 c.)

Le No, 15 c. — Luxe, 25 c. — **JARDINS ET BASSES-COURS** Bi-mens. — Un an. 3 fr. ; Etranger. 4 fr. — Edit. de Luxe. 5 fr. Etranger. 7 fr.

ALMANACH HACHETTE — 18e ANNÉE ☞ 1911 — Edition simple — Broché, 1 fr. 50 ; cart., 2 fr. ; rel., 3 fr. — Edition complète — de 1024 p., cart., 3 fr. 50 ; rel., 4 fr. 50

Officiers ministériels

Propriété R. de la Gaîté — *32, av. Maine.* Cne 224 m. Rev. 12.500 fr. M. à p. 120.000 fr. A adj. Ch. not. 17 janvier 1911. S'ad. aux not. Mes Cousin et Blanchet, 11, rue Beaujolais.

Vente par autorité de justice
TRES BEAU MOBILIER MODERNE
Hôtel Drouot, salle 3, lundi 19 déc. Exposition le 18. Me H. Vivarez, Cre-Pr, 8, rue de la Victoire.

BON MOBILIER ancien et moderne
Bronzes, porcelaines, argenterie, bijoux
Vente après décès, hôtel Drouot, salle 2
Les lundi 19 et mardi 20 décembre
Exposition dimanche 18 décembre
Me Marlio, Cre-Pr, 20, rue des Pyramides.

La création cette année du nouveau train de luxe de nuit « l'Express Côte Basque », a marqué une grande amélioration dans les relations de Paris et Londres avec les célèbres plages de l'Océan : Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Saint-Sébastien, etc...

Mis en marche pour la première fois au printemps dernier, et rétabli pour les saisons d'été et d'automne, le nouveau train rapide franchissait en une nuit (11 heures à peine), la distance entre Paris et la frontière espagnole. Il était composé uniquement des nouveaux wagons-lits, qui offrent au choix des voyageurs 3 catégories de places : couchettes, compartiments-lits à 2 lits complets, et lits-salons à 3 lits pour les familles.

« L'Express Côte Basque » fut si apprécié du public, que les places devaient y être retenues longtemps à l'avance, et que bien des voyageurs, faute de cette précaution, connurent certains jours, le désagrément de ne pouvoir le prendre. L'utilisation moyenne de ce train pour les deux courants de voyageurs d'aller et retour, fut des trois quarts des places offertes, proportion considérable pour un train de luxe dans sa première année.

Devant un tel succès et à la demande générale, les Compagnies d'Orléans et du Midi projettent de rétablir le nouveau train de luxe pour cet hiver et le printemps prochain, à une date qui sera ultérieurement annoncée.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage. Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL SUISSE, Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — HOTEL GRAY et d'ALBION, 1er ordre. Foltz, propriétaire.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HYÈRES. — HOTEL DES PALMIERS, 1er ordre, grand jardin plein midi. Bérenger, prop.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MENTON. — RIVIERA PALACE, Hôtel de 1er ordre.

MENTON. — LE GRAND HOTEL (WYDER'S GRAND HOTEL).

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL DE LA RÉGENCE et Restaurant. Situation en plein centre de la ville.

OUCHY-LAUSANNE. — BEAU RIVAGE PALACE, la plus belle situation au bord du lac de Genève.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL. A. Declerck, propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, VILLA IGIEA. Grand Hôtel, idéal séjour.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 et Catal. : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr. Ouvrages illust. 4 fr. les 4 variés 10 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRÊT s. sign., à tous s. tout, remb. à volonté. Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre, PARIS

La LIBRAIRIE JEAN FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
Envoie gratis sur demande son catalogue de livres curieux neufs et d'occasions.

IMPUISSANCE
des 2 sexes, radicalement guérie à tt âge par les **PILULES OURANIA**
Nouv. découverte. Imm. succès. **Effet stimulant immédiat.**
Guérison gar. p. une seule boîte (fac. à dissim.) Env. discr.
Prix 10 fr. Laboratoire NORDERN. 31, Pass. du Hâvre, Paris.

J'envoie gratis sur demande mon Catalogue 1911 de livres curieux. JEAN, 34, r. des Petits-Hôtels, Paris

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains** 77, rue Turbigo, Paris

PHOTO 2 C. Album. 4 visites 2f. - 6. C. Album 4f 12 Cart. Album et 12 Cart. Visites 10 fr
MARTIN, 15, r. Véron, Paris (XVIIIe)

MISS Gillett. Amér. mass. manucure ped. exp. de 10h. à 7h. 25, r. Richelieu (entresol)

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la **Préservation sexuelle.** Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boul. Magenta, Paris

J'ENVOIE CONTRE TIMBRE de **OFR.10** mes 3 catalogues de livres sur Histoire, Littérature, Occultisme, *sur demande à* H. DARAGON, *96, rue Blanche, Paris.*

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec



BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, rue de Furstenberg, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS
En vente chez tous les libraires
Les
Maîtres de l'Amour
Collection unique des œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour.

L'Œuvre du Divin Arétin (I).	1 vol. in-8 carré sur papier Alfa.		7 50
— Marquis de Sade.	—	—	7 50
— Comte de Mirabeau.	—	—	7 50
— Chevalier Andrea de Nerciat.	—	—	7 50
— Patricien de Venise Giorgio Baffo.	—	—	7 50
L'Œuvre libertine de Nicolas Chorier (J. Meursius),	—		7 50
— des Poètes du XIXe siècle,	—		7 50
Le Théâtre d'Amour au XVIIIe siècle,	—		7 50
L'Œuvre du Divin Arétin (II),	—		7 50
Le Livre d'Amour de l'Orient (Ananga-Ranga),	—		7 50
L'Œuvre libertine des Conteurs italiens du XVIIIe siècle,			7 50
— de John Cleland (Fanny Hill),			7 50

Envoi franco contre mandat ou timbres, par poste, recommandé
Paraît un volume tous les mois
Prix de faveur aux Souscripteurs avant le 31 Décembre
Demander les prospectus et bulletins de souscription envoyés franco avec le **Nouveau Catalogue 1911**

MESDAMES Voulez vous guérir radicalement sans opération, voulez-vous prévenir? Des métrites, salpyngites, pertes, etc., **L'Utérol** (injection) est toujours victorieux. (2 Médailles d'or, 20 ans de succès. Notice explicative adjointe. 5 francs le flacon, franco 5 fr. 85.
Adresser commandes, Directeur-Pharmacie, 14 *rue Le Regrattier, Paris et bonnes pharmacies.*

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mme DUC, 54, r. Caumartin, Paris (3e ét.).

PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. (Cart post. sont refus.) Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. **BARLET, 112, r. Réaumur.**

MASSEUSE EXPERTE DIPLOMÉE
Mme BEAREL, 30, r. Feydeau, Paris 3e ét. de 9 à 8. English spoken.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes. Boîte 182. PARIS.

MASSAGE Manucure Américain, Miss Mohawk, de New-York, 27 r. Cambon.

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS,** absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.*
Prix : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*).
Ecrire au **Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R. Pitot, NIMES**

PHOTOS artistiques et intéressantes espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20, C. Léonard 228 r. Barão S. Cosme, OPORTO

MANUCURE Soins d'esthét. et d'hygiène, 44, r. St-Lazare, 3e ét., font cour

SAGE-FEMME reçoit pens., consult. et corresp. (DISCRÉTION) MAZE LI. 142, Boul. Magenta, Paris

MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie **franco** contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR,** accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (*Bourse*).

Le Gérant : C. CLÉMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de G. Léonnec

L'AMOUR COMPLICE



— Baissons les yeux, Mademoiselle!

Samedi 24 Décembre 1910

40e année, N° 52

Seine

2



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE

LES SPORTS — LES ARTS

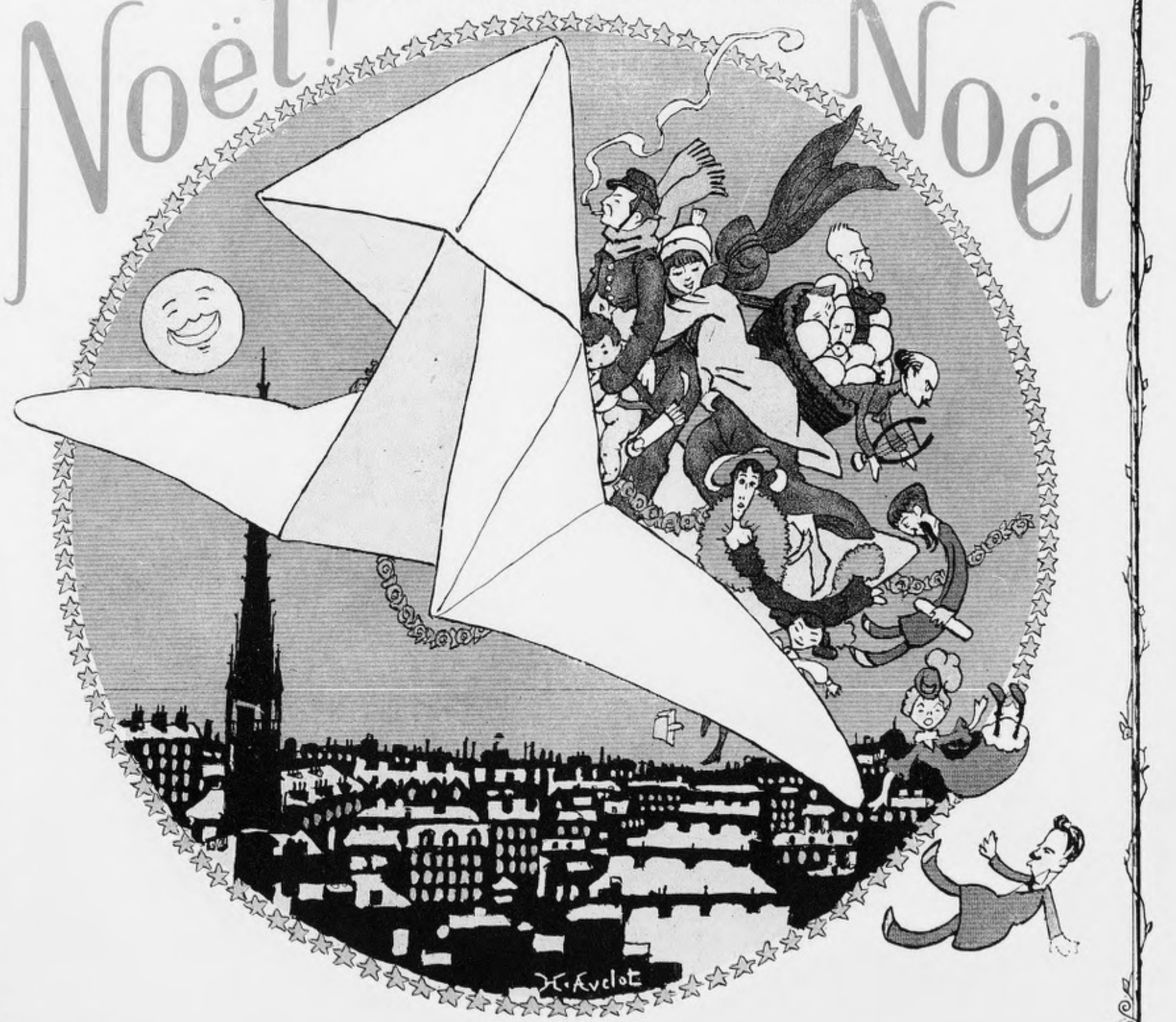
PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs, Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs. Six mois, 19 francs. Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

LE CIRCUIT DE "LA VIE PARISIENNE"

Revue sportive, galante et humoristique























CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : 2f 50 franco. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

Coeur de Jeannette
Nouveau Parfum HOUBIGANT
19, faub. Saint-Honoré



EN VENTE PARTOUT

SOUS BOIS
Nouveau Parfum GODET

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, 10 janvier 1911.

TERRAIN **Rue du Rocher, 20, 22.** S. 602m17 M. à p. 5001. le m. S'ad. à Mes Delorme et Marot de la Quérantonnais, 14, r. des Pyramides, *dép. de l'ench.*

ON DIT... ON DIT...



Le palmé malgré lui.

Ce fut un homme simple; il arriva au ministère sans que le public s'en émût, il y resta bien tranquille et quand il en sortit personne ne s'en aperçut.

Si, tout de même, il y eut de par le monde un être qui versa une larme, ce fut son chauffeur. Du jour au lendemain, ce brave homme se trouva sans place et sans les honneurs dont il s'était fait une habitude. Ceci surtout lui coûta; on ne prend pas sa part, quatre ans durant, des coups de chapeau qu'on tire à l'auto gouvernementale, sans finir par se croire quelqu'un et surtout sans imaginer que vraiment celui qu'on mène est quelqu'un.

Donc, le brave chauffeur admirait son maître et l'admiration l'avait conduit à l'amour. Au lendemain de la chute du cabinet, il prit son courage à deux mains et monta jusqu'aux appartements. Déjà, l'on déménageait, les attachés s'étaient envolés, le chef du secrétariat particulier seul, stoïque, devant sa table, réglait les dernières affaires.

— Monsieur, dit le bon serviteur en roulant sa casquette dans ses mains et non sans rougir, j'aurais bien voulu demander quelque chose à M. le ministre...

— Il est parti, mon ami.

— Je sais, je sais. Mais peut-être bien que vous, vous pourriez lui demander ça pour moi... Voilà... Je ne sais pas trop comment vous dire... Si c'était un effet de la bonté de M. le ministre de me donner sa pbotographie...

— Sa photographie!!

— Oui, sa photographie avec un mot. Vous comprenez, ça me resterait pour la vie; ce serait pour mes enfants, plus tard.

— C'est très gentil, très délicat, mon garçon... Mais vous comprenez bien qu'il est encore plus délicat pour moi de demander ça à notre ministre. Où le trouver, d'ailleurs! Voyons, je voudrais tout de même vous faire plaisir... J'ai encore la signature pour vingt-quatre heures... Voyons, qu'est-ce que vous diriez des palmes académiques?

— Oh! Monsieur le chef du Secrétariat! Les palmes!... A moi, un simple chauffeur, une décoration!... L'Académie! Le grade d'officier!

— Si, si, parfaitement!... Tenez, mon brave, voilà le diplôme. Demain, votre nom sera à l'*Officiel*.

♠ ♠

Palette princière.

Le jury des beaux-arts ne s'est pas réuni cette semaine au Grand Palais sans quelques orages. La Société des Artistes français n'a point encore accepté de se voir disputer les marchés étrangers par des Salons rivaux; elle garde la nomination de la moitié des juges, — par une insigne faiblesse gouvernementale, — mais elle trouve cela insuffisant; elle voudrait tout!

Et pourtant quelle part on lui laisse et comme elle en a profité! Ah! les Romains ne seront pas étonnés l'an prochain de la peinture française qu'on leur montrera! Tous les rossignols qui traînent depuis vingt ans au fond des ateliers reverront le jour dans les jardins Borghèse. Par contre, les efforts nouveaux n'y prendront guère de place; Laprade a été refusé et aussi Caro-Delvaille et bien d'autres qu'on croyait de talent indiscutable.

Il est vrai qu'il y aura une toile incroyablement jeune, une grande toile même. C'est le portrait du comte Prim..i par la princesse M.... Vous ne saviez pas que la princesse M.... était peintre? Moi non plus! On a cependant voté avec une touchante unanimité que la toile qu'elle proposait serait parmi les deux cents chefs-d'œuvre qui représenteraient notre peinture nationale.

N'oublions pas que les plus notables membres du jury sont de l'Épatant comme l'époux et le père de cette charmante artiste.

Mais qu'en penseront tous les *hors-concours* des Salons qui ont été vaincus dans cette bataille romaine?



A-propos en vers.

Il y a quelques semaines un dix-cors, que chassait, à travers la forêt de Chevreuse, l'équipage de Mme la duchesse d'U..., eut l'esprit d'aller se faire prendre dans les bois d'une ancienne abbaye appartenant au baron H. de R.tsch..d. La chasse a de ces hasards et celui-ci fut considéré comme fort heureux par la baronne de R.tsch..d, dont la charmante hospitalité est si universellement connue.

La baronne donc accueille le plus aimablement du monde les veneurs de haute lignée fourvoyés dans son parc; elle s'empresse à leur rencontre et les prie à goûter.

Le duc et la duchesse de L.y.es ne crurent pas devoir accepter: l'heure tardive... un rendez-vous... bref, ils s'éclipsèrent. Mais la maîtresse d'équipage, qui n'avait ni rendez-vous ni vains scrupules, accepta l'invitation de bonne grâce et entra au château, suivie de son petit-fils, âgé de six ans, le jeune Philippe de L.y.es, qui avait suivi la chasse en voiture.

On prend place autour d'une table à thé, et comme la baronne se récrie sur la grâce, la gentillesse, le tact naïf de l'enfant, la duchesse d'U..., flattée, demande à son petit-fils de chanter quelque air de son répertoire. Le jeune Philippe, trop bien élevé pour se faire prier, s'avance au milieu du cercle des invités; un silence attentif se fait et l'on entend la frêle voix de l'enfant entonner avec un... à-propos imprévu:

Je suis chrétien, voilà ma gloire, mon espérance,
Et mon soutien...

Le morceau ne fut pas bissé.

♠ ♠

Les dix-sept jours de Monseigneur.

Monseigneur a fait l'hiver dernier les délices des salons romains. Cet été, il a charmé les petites cours allemandes par sa grâce diplomatique. Il allie dans sa personne l'élégance cavalière d'un Français de grande race et la souplesse câline d'un Italien. Il parle avec la grâce spirituelle d'un marquis de Trianon, et le zézaiement napolitain dans sa bouche enjolive notre langue comme la musique de Massenet enjolive le parler de Des Grieux « vrai frère aîné de Monseigneur ».

— Je me ferais catholique pour le seul plaisir de lui dire mes péchés! déclarait une jeune et aimable Altesse germanique.

Monseigneur a dû quitter dare-dare les cours, leurs fastes et leurs pompes pour regagner la France où le général Brun le convoquait... pour une période de dix-sept jours. Alençon, le Mans, le camp d'Auvours, Paris lui-même l'ont vu sous l'uniforme et ont admiré la vaillance militaire de ce nouveau saint Georges.

Les hommes ne juraient que par lui et les officiers le saluaient le premier; les belles dames et les jeunes soubrettes en rêvaient!

Le soir, Monseigneur allait à cheval faire sa promenade au Mans, et plus d'une belle attendit longtemps sous l'orme du mail le passage de ce beau jeune homme...

Et l'on dit que Monseigneur soupira en reprenant ses insignes ecclésiastiques...

♠ ♠

Pudeur officielle.

Vous avez vu sans doute les réclames ingénieuses qu'un grand magasin a pendues à sa façade de la rue de Rivoli: des vastes peintures où le bon humoriste Truchet a brossé en joyeuses couleurs les fantoches du Jour de l'An.

Il y en avait un fort drôle et qui était naturellement indiqué, c'est Guignol rossant le commissaire. Il n'est resté qu'un jour ce panneau-là!

L'« Autorité » s'en était émue. Pensez qu'on avait justement accroché le séditieux fantoche tout proche du Conseil d'État.

L'« Autorité » c'était peut-être M. le Président Picard qui s'était reconnu dans le Guignol?

RECORD DU MONDE

de la vitesse sur l'eau

pour tous navires ;

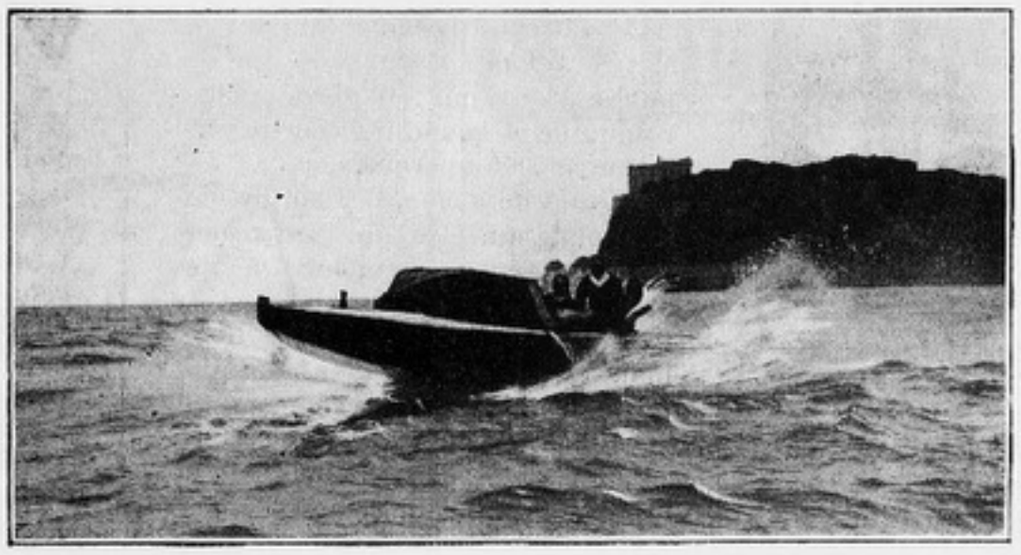
73 kilomètres à l'heure, par

le **BRASIER DESPUJOLS**

gagnant de la

COUPE du PRINCE de MONACO

(1910)



SOCIÉTÉ DES AUTOMOBILES

BRASIER

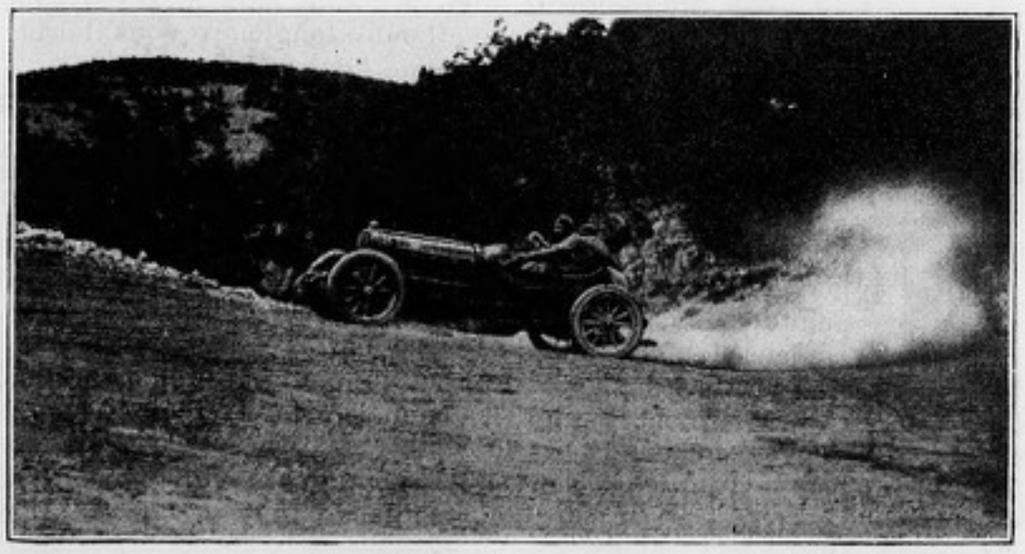
2, Rue Galilée, à Ivry-Port (Seine).

Téléphone - 805.55 & 805.35

PRIX DES CHASSIS SANS PNEUMATIQUES

	PUISSANCE	Nombre de cylindres	ALÉSAGE et COURSE	Nombre de vitesse	TRANSMISSION	ALLUMAGE	ROUES pour PNEUMATIQUES de :	PRIX
PETITES VOITURES	10 HP	2	90×120	3	cardan	haute tension	760 - 90	**5.000**
	11 HP	4	67×110	3	cardan	haute tension	760 - 90	**5.900**
VOITURES LÉGÈRES	12 HP	4	70×120	4	cardan	haute tension	765 - 105	**6.650**
	15 HP	4	80×130	4	cardan	haute tension	815 - 105	**8.100**
GROSSES VOITURES	18 HP	4	90×140	4	cardan	haute tension	875 - 105	**11.000**
4 cylindres	35 HP	4	120×130	4	chaines ou cardan	haute tension	880 - 120	**13.500**
GROSSES VOITURES	24 HP	6	85×140	4	cardan	haute tension	880 - 120	**13.500**
6 cylindres	50 HP	6	112×130	4	chaines	haute tension	920 - 120	**19.000**

NOTA : Les puissances indiquées sont celles auxquelles les voitures doivent être déclarées au fisc d'après la formule du service des Mines.
Les pneumatiques sont facturés à part, leurs prix subissent les fluctuations du cours de cet article.



RECORD de la VITESSE

en Montagne

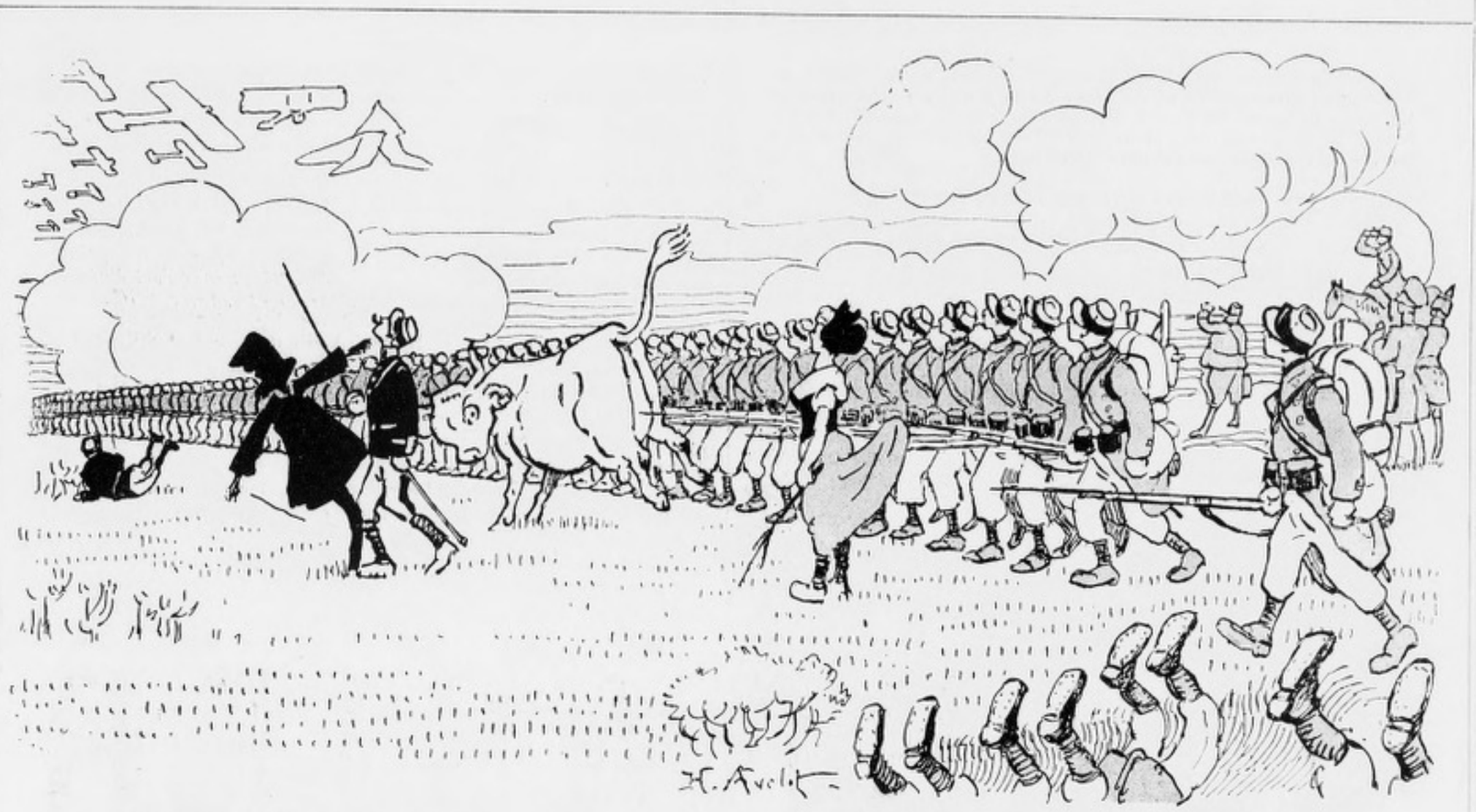
COURSE du MONT-VENTOUX

(1909)

Altitude 1900 mètres ✕ Trajet 21 kilomètres
Pentes de 7 à 16 pour cent

* * *

BABLOT *sur sa* **BRASIER** *escalade le Ventoux*
établissant le nouveau record en 18 minutes 45 secondes
Vitesse moyenne 70 kilomètres à l'heure



LE CIRCUIT DE LA "VIE PARISIENNE"

Court-circuit aéro-sportif, pittoresque et sans danger



Le Sapeur Latham *en grande tenue.*

PREMIER TABLEAU : LES GRANDES MANŒUVRES

Un paysage de Picardie. Au bord d'une route, un cycliste militaire couché dans l'herbe. Il mâchonne des fleurs en lisant le Train de 8 h. 47. *Soudain un cheval presque vapeur surgit devant lui. Ce cheval porte sur son dos un officier d'état-major et cet officier d'état-major porte sur son visage les signes manifestes d'une extrême agitation.*

L'Officier. — Xexa? Xexa? Xinifie?...

Le Cycliste. — M'capitaine...

L'Officier. — Je vous demande ce que cela signifie? Où est votre régiment? Et votre brigade?... Et votre division?... Et tout le parti bleu? Qu'est-ce qu'il est devenu le parti bleu?

Le Cycliste. — Reconnu.

L'Officier. — Comment reconnu? Reconnu par les éclaireurs du parti rouge?...

Le Cycliste. — Non, par le major. Porté malade et reconnu. Parti bleu indisponible.

L'Officier. — Ça, c'est un peu raide, par exemple! F'tez de moi? Xinifie? Le parti bleu tout entier indisposé? Alors, une épidémie?

Le Cycliste. — Torticolis, m'capitaine. Torticolis rapport aux aéroplanes. (*Il se met à chanter*):

Quand le général Picquart dit :
« Allons va, z'oizeau, piqu'hardi
Dans le ciel gris de Picardie!... »
Les cœurs tressaillir'nt d'espérance
Et les chefs crièr'nt aux soldats :
Sentinell's regardez là-bas :
Voilà le nouvel oiseau d'France!...

Alors, s'pas, on l'a regardé le zoizeau, puisque c'était la consigne. On était quasiment forcé de tenir le nez en l'air, à la hausse de 900 mètres. « A 1.200 mètres, la hausse! » que nous crie soudain le capiston. On a regardé à 1.200 mètres... On ne voyait plus rien qu'une toute petite fumée. Il paraît que l'aviateur fumait sa pipe... « A 2.000 mètres, la hausse! » que nous enjoint le capiston. Alors, on s'a dévissé le museau pour cligner de l'œil à deux kilomètres en l'air. Des navets! On ne voyait pas plus d'aéroplane en haut que de truffes dans une gamelle... « Repos! » qu'a crié le capiston. Seulement quand on a voulu prendre la position de repos, il n'y a pas eu mèche. Toute la troupe avait le nez en l'air et ne pouvait plus le baisser.

L'Officier. — Nous sommes propres! Et M. Fallières qui va être là dans dix minutes! Que va-t-on pouvoir lui offrir? Je sais bien qu'il nous reste les cuisines roulantes. Nous allons montrer au président comment nos chefs tournent à 150 à l'heure pour faire une mayonnaise à la mode Chéron... mais ça n'est pas suffisant... Que faire? nom d'une pipe! Que faire?...

A ce moment arrive La Vie Parisienne. *La délicieuse jeune femme semble fort agitée. Elle saute légèrement à bas de son auto et se précipite vers l'officier.*

La Vie Parisienne. — Oh! Monsieur, est-ce vrai? Est-ce vrai? ce que je viens d'apprendre par mes amies de la Croix-Rouge?

Du haut de son monoplan, Latham qui croisait dans les nues en sifflant l'air de la charge: « Il y a la rout'à voir là-haut » n'a



Le Sapeur Latham, *en petite tenue.*

pas manqué d'apercevoir La Vie Parisienne. *Pressé de lui rendre ses hommages, il descend en un vol plané magnifique. Il est en tenue de sapeur. — de sapeur du Zénith, bien entendu, — mais avant de toucher terre, il se débarrasse de sa fausse barbe, rend son tablier, et remplace son bonnet à poil par un petit képi « bahuté ».*

Latham. — Tiens, chère Madame, comment va?

La Vie Parisienne. — Et vous? Toujours dans les nuages?...

Latham. — Service commandé, Madame, je suis de planton auprès de la Grande Ourse.

La Vie Parisienne. — Pauvre ami! on vous a mis à l'Ourse! Et votre reconnaissance s'est bien passée là-haut?

Latham. — Pas mal, mais il y a du grabuge. Les Marsiens préparent leurs armements. Ils ont des bolides à la mélinite effroyables. L'étoile Polaire est dans tous les états parce que M. Louys a fait une crasse à sa petite sœur, en ne lui donnant pas un rôle chez Gémier. Vénus se plaint beaucoup de la robe entravée qu'on lui a mise et qui l'empêche de courir. Elle voudrait pouvoir filer au loin comme les petites étoiles... filantes, ces marcheuses du music-hall céleste.

Arrive le général Brun. *Il est affolé par l'épidémie de torticolis qui vient de terrasser le parti bleu. Il aperçoit* Latham *et* La Vie Parisienne.



Quelques Uniformes des Troupes du Parti Jaune.

Le Général Brun, *à Latham.* — Eh bien? Toujours brillant? Pas d'aile cassée? Sapeur et sans reproche! Mais dites-moi, quelle est cette dame charmante?

Latham. — La Vie Parisienne, Monsieur le ministre.

Le Général Brun. — Fichtre! Présentez-moi, mon ami.

Présentations. Salamalecks. Le général Brun *explique à* La Vie Parisienne *combien il est ennuyé de voir tout le parti bleu mis hors de combat par une fâcheuse courbature des muscles du cou. — « Pas possible! » dit* La Vie Parisienne. *Le général* Brun, *pour l'en convaincre, l'emmène, escortée de* Latham, *passer en revue l'infortuné parti bleu. Mais dès que* La Vie Parisienne *approche, tout le parti bleu, comme un seul homme, se détourne pour tâcher d'apercevoir cette si jolie femme. Et du coup, nos braves soldats sont débarrassés, comme par enchantement, de leur fâcheux torticolis.*

Le Général Brun. — Prodigieux! Fantastique! C'est un miracle, laïque bien entendu, mais c'est un miracle tout de même.

Latham. — Mais non, Monsieur le Ministre. C'est tout naturel, au contraire. C'est l'habitude de La Vie Parisienne de faire tourner toutes les têtes...

Le Général Brun. — Bien parlé, sapeur!... Enfin, n'importe, sachez, Madame, que le gouvernement de la République saura reconnaître... A bientôt, Madame; je vous laisse ce sapeur pour vous guider. Sapeur, guidez madame; et n'oubliez pas ensuite de vous acquitter de la mission que je vous ai confiée... Le gouvernement de la République saura reconnaître... (*Il s'éloigne.*)

La Vie Parisienne, *à Latham.* — Quelles belles troupes! Je vous assure qu'on est joliment fière d'être Française, quand on contemple ces colonnes de petits pioupous hardis et joyeux. (*Les soldats se mettent à chanter.*) Mais que chantent-ils donc là, ces militaires? Je ne me rappelle pas avoir entendu...

Latham. — En effet, Madame, ce n'est aucune de ces vieilles chansons de marche qui allégaient le poids des godillots sur les cailloux des grandes routes.

Nos soldats chantent tout simplement le nouvel air réglementaire primé au concours des chansons de route. Écoutez plutôt: c'est martial et civil aussi, bien entendu... tout ce qu'il y a de plus civil.

Les Soldats, *en chœur.*
Sur l'air des Stances a Manon.)

Jeun' soldat républicain,
N' fréquent' pas les sacristains,
N' fréquent' pas les militaires!
Prends bien garde à ton fusil:
C'est avec ce sale outil
Qu'autrefois on f'sait la guerre!...
Si l'ennemi vient un jour
Avec des tas d' fusils pour
Nous faire une grande guerre,
Ne tremble pas, mon enfant,
M'sieu Jaurès, qu'est éloquent,
Arrang'ra sûr'ment l'affaire!...

La Vie Parisienne. — Bravo! Voilà qui est radical, pour ne pas dire plus. De qui est cette charmante chanson?

Un Capitaine. — Paroles d'Émile Combes, musique de Pelletan.

La Vie Parisienne. — Mais il me semble que le parti bleu et le parti rouge réunis ne forment pas une bien vaste armée. Ce sont là toutes les troupes?

Latham. — Pardon, chère Madame. Vous ne voyez là que l'armée auxiliaire, celle qui, à la rigueur, pourrait être exposée à faire la guerre.

« Mais c'est là une hypothèse ridicule qu'on ne saurait envisager. Notre armée possède aussi un parti jaune. C'est de beaucoup le plus important. Ce parti manœuvre dans les environs; quelques tours d'hélice, si vous voulez, et nous y sommes! Désirez-vous profiter de mon monoplan?

La Vie Parisienne. — Allons-y!

Latham *et* La Vie Parisienne *s'envolent à tire d'ailes pour bientôt atterrir au milieu du parti jaune.*

La Vie Parisienne. — Que d'hommes, mon Dieu, que d'hommes! comme a dit Mac-Mahon. Mais les uniformes sont vraiment étranges... Je ne m'y reconnais plus...

Latham. — Dame! C'est l'armée nouvelle. Voici le *7e Mitrons.* Voici le *13e P. T. T.* Ces malheureux facteurs sont toujours à la boîte! Voici le *68e Midinettes.* Voici le *3e Cheminots* commandé par un officier du train. Enfin voici le *13e Humoristes,* une troupe d'élite qui a déjà exécuté d'héroïques charges et qui a de grands dessins...

La Vie Parisienne. — Oui, oui, je saisis parfaitement. Ce sont là les nouveaux corps de troupes, créés par M. Clemenceau et renforcés par M. Briand, qui doivent remplacer les grévistes de tous les métiers. Mais est-ce là une armée bien homogène?

Latham. — Certes, comme l'a dit Dranem: (*Il chante sur l'air « Pour être un bon chasseur ».*)

Pour être un bon soldat
N'suffit pas d'manœuvrer
Faut fair' tous les états
Sous peine de s'fair' coffrer!...
Faut êtr' pharmacien,
Suisse, électricien,
Nounou, blanchisseuse,
Masseur, accoucheuse,
Facteur, pâtissier,
Docteur, épicier,
Savant, polyglotte,
Trottin et cocotte...
Le seul métier qui n'faut pas faire
C'est l'métier de militaire!...

La Vie Parisienne. — Où est, dites-vous, le 13e Humour Léger?

Latham. — Là. Ce sont ces hommes vêtus d'un uniforme noir et qui ont l'air si triste. On a dû former ce régiment en toute hâte à la suite de la grève des humoristes. Les journaux gais

Dessin de H. Avelot.

LES VIEILLES CHANSONS DE ROUTE



n'allaient pas pouvoir paraître. Leurs directeurs durent faire appel à la troupe. Les officiers dessinent les pages en couleurs, les sous-officiers les pages en noir et ce sont les simples soldats qui font le texte.

La Vie Parisienne. — Ce 13e Humour Léger me produit une excellente impression. Et quelle est sa devise?...

Latham. — « Peindre ou mourir ». Mais, chère Madame, vous savez que j'ai moi-même une importante mission à remplir. Les critiques dramatiques viennent de se mettre en grève. Ils réclament la soirée de 2 heures, la suppression des entr'actes, des auteurs, des maris d'actrices et des premiers prix du Conservatoire. Ils exigent aussi l'élargissement des fauteuils d'orchestre. Le ministre vient de me nommer d'office sapeur délégué à la critique des spectacles de l'Odéon et je dois me rendre à mon poste dans la journée. J'enfourche mon monoplan ? Puis-je vous prendre en croupe? Vos conseils me seront précieux dans mes nouvelles fonctions.

La Vie Parisienne. — Volons à l'Odéon!

DEUXIÈME TABLEAU : LES MATINÉES DE L'ODÉON

Sous l'habile direction d'Antoine, le second Théâtre-Français est devenu le plus élégant des music-halls; c'est le rendez-vous du Tout-Paris qui s'amuse. Autour de la salle, entièrement tendue de velours bouton de rose, s'ouvre un large promenoir, jalonné de bars américains. Dans les sous-sols, bowling, tir à la carabine, danses du ventre, attractions diverses... Au moment où La Vie Parisienne, *accompagnée de l'homme-volant, pénètre dans sa loge d'arrière-scène, l'orchestre attaque les premières mesures de l'Hymne national basque : « Cambi, Cambo, la bobinette »...*

La Vie Parisienne. — Ma foi, mon cher Latham, il était temps d'arriver! Un peu plus, nous manquions les ROSTAND'S.

Et en effet, le rideau s'est levé sur les rostands artistic trio *dans leur répertoire. Chacun sait que ces merveilleux acrobates excellent à jongler avec les rimes d'or, à dresser en liberté des vers savants et à exécuter sur le luth, dans les postures les plus difficiles, d'étourdissantes fantaisies. Leur numéro le plus sensationnel est le « Duel à l'encensoir » où ils se portent mutuellement sur le nez de rudes coups, sans se faire, d'ailleurs, le moindre mal. Derrière trois guéridons, nullement préparés, et recouverts de tapis verts se tiennent Edmond, dit la Gloire de Marseille, Maurice, le Carpocratien et Rosemonde la Muse Maternelle. A l'entour, dans des fauteuils rangés en demi-cercle, les vieilles admiratrices se disposent à tenir le rôle de chœur antique. Maurice se lève le premier, secoue sur son front ses boucles légères, envoie des baisers à la foule et d'une voix bien timbrée commence en ces termes :*

Moi

A ma mère.

Je suis un bel archer, je suis un marbre antique,
Je suis un jeune daim, je suis un espalier,
Je suis un gland, un myrte, un cyprès, un laurier,
Je suis un pot de miel attique.

Je suis une corbeille, une flûte à deux trous,
Où le cœur de l'Hellade en s'épanchant, soupire,
Je suis le casque d'or d'un héros et la lyre
D'un dieu superbe et sans courroux.

Je suis le bassin clair qui reflète la lune,
Je suis l'ocarina qui pleure dans la nuit,
Je suis l'ara qui chante et le miroir qui luit,
Morceau d'astre en la forêt brune.

Je suis une potiche, un tambour enchanté,
Un glaive, un bronze d'art, un parfum d'asphodèle,
Un disque, un tapis turc, un carquois, une stèle,
Je suis un Bazar de beauté.

Je suis un frais collier de feuilles et de roses
Une gerbe de lys et de pruneaux vermeils
Une torche... ou plutôt je suis tous les soleils
Et toutes les apothéoses.



Maurice
« Je suis un Bazar de Beauté... »

Tonnerre d'applaudissements. A demi pâmées, les vieilles admiratrices déclarent d'un ton convaincu :

C'est nous qui somm's les vieilles peaux
Et nous applaudissons dans nos fauteuils crapauds

Encouragés par cet exemple et trouvant l'occasion favorable pour se présenter à leur tour, les municipaux de service s'écrient en chœur :

C'est nous qui somm's les gard's municipaux
Nous avons des cocardes à nos chapeaux.

Tandis que le gracieux éphèbe se rassied modestement à sa place, après avoir ramassé les cinquante bouquets et les trois mille billets doux que l'assistance vient de lui lancer, la Rosemonde de Cambo se dresse, élégante et souple. Elle commence à déclamer, et, de suite, comme un seul homme, l'assistance se suspend à ses lèvres qu'elle a fort belles.

Toi

A mon fils

C'est pour moi, ta mémère, un souvenir bien doux
Que celui de ces jours d'intime et douce fête,
Où, ton petit corps blond couché sur mes genoux,
Je m'occupais de ta toilette.

Car c'était mon orgueil de le donner mes soins
Et mes baisers groupés en un bouquet, de tendre
Un vase de tendresse à tes moindres besoins,
De te sourire et de l'entendre.

Tu bégayais ainsi qu'un oiselet chéri!
« Gaga, Lolo, Papa, Bibi, Tata... » Que sais-je?
O la croupe d'amour, au satin clair pétri
D'œillet rose et de perce-neige!

O les copeaux si fins de tes bouclettes d'or!
O le tréma fleuri de ta mignonne bouche!...
Mais ces jours sont passés... Las! que ne puis-je encor
Mon bébé, te changer de couche?

Triple salve d'applaudissements.

Le tour d'Edmond est venu. Sans se lever, dans l'attitude lasse du Musset indisposé de la place du Théâtre-Français, il commence à dire ses vers. Sa voix semble, en quelque sorte voilée de crêpe, mais elle résonne délicieusement dans tous les cœurs, qu'elle fait vibrer comme des violes :

LA NUIT DE JANVIER

A moi respectueusement dédié.

Le Poète

O Muse prends ton luth et la porte... Va-t-en!
Je m'en veux retourner vers ce décor aimable
D'horizons si bleutés et de monts roses tant,
Où je puisse bâtir des rêves sur le sable.
De mon Cambo Santo, la paix est délectable
O Muse, prends ton luth et la porte... Va-t-en!

La Muse

Quoi tu peux, l'âme sereine
Abandonner notre Seine,
Sitôt fini Chantecler
— Perinde ac cadaver —
Pour la princesse lointaine
Qu'on nomme : Fille de l'air?

Le Poète

O Muse prends la porte et me donne la paix.
Je suis las de chanter pour ces esprits épais
Qui de vieux calembours font leurs seules délices...
Fuyons les chansonniers; fuyons les « humorisses »,
Fuyons les plaisantins, les sots, les « revuisses »;
Jusques aux bords heureux de la Bidassoa.
Fuyons tous ces crapauds qui font : Coâ! Coâ!
Coâ! Coâ! Coâ! sans savoir pourquoâ,
Et, dédaigneux, laissons, libres de toute entrave,
Ces monstres vipérins, à gueules de boa,
Se noyer dans leur propre bave.
O Muse prends la porte... Au revoir et pardon!
Ne crains point que Paris, après mon abandon.
Se meure de langueur, car je lui laisse en don
Mon Fils, mon tendre Fils. Sa valeur est insigne
Et pour me remplacer, comme on dit à London
« Il n'est pas de ploume plous digne! »

Longue pâmoison, suivie d'une ovation tumultueuse.

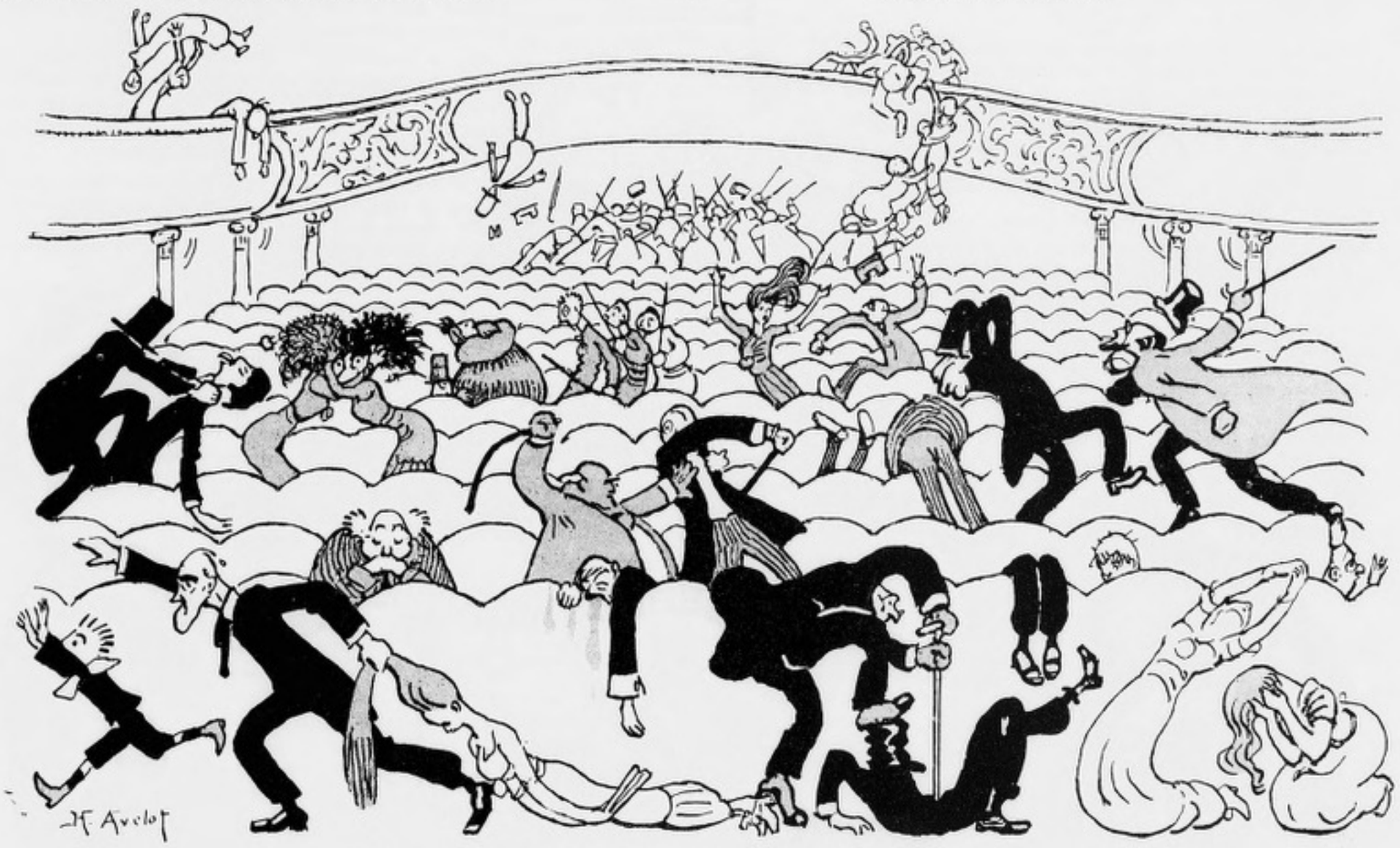


Edmond
« O Muse, prends la porte!... »

LATHAM. — Je trouve qu'en dépit des plaisanteries dont ils sont l'objet, Monsieur, Madame et, à la rigueur, Bébé ont beaucoup de talent.

LA VIE PARISIENNE. — Moi aussi, mon cher Compère, et c'est ce qui excuse ces plaisanteries. A quoi bon s'en prendre aux ratés?... Mais chut! le rideau se lève de nouveau. Nous allons voir précisément un homme qui ne trouve jamais d'adversaires trop élevés pour lui.

C'est le tour du camarade FAUCHOIS, *l'audacieux créateur des* CONFÉRENCES LITTÉRAIRES ANIMÉES, *avec scènes dans la salle, championnats de boxe, canne, savate, chausson, luttes greco-romaines, luttes orientales et jiu-jitsu. Déjà, le conférencier a pris place derrière le traditionnel tapis vert; déjà, le plateau est envahi par une foule hurlante d'amateurs de sport. Avec autorité, méthode et précision,* M. RENÉ FAUCHOIS *se met en devoir de prouver que le dénommé Racine (Jean) possédait plus de poux que de talent véritable :*



UNE CONFÉRENCE DE M. FAUCHOIS A L'ODÉON : LA SCÈNE DANS LA SALLE.

M. FAUCHOIS. — En somme, Messieurs, qu'est-ce que la tragédie de *Bérénice*? Un démarquage éhonté de *Champignol malgré lui!* Suivant l'aveu même de Racine, la pièce entière repose sur ces mots : Invitus invitam dimisit... Invitus... Malgré lui. Tout commentaire serait inutile.

Et le conférencier continue. De temps en temps, il pare très habilement, avec son poing gauche, les swings formidables que viennent lui porter ses fidèles auditeurs. Parfois aussi, il étanche avec un peu d'eau sucrée le sang qui coule à flots de ses blessures.

Cependant, dans la salle, les luttes ont commencé entre Raciniens et Déraciniens. Sans arbitres ni directeurs de combat, elles ne tardent pas à dégénérer en une affreuse mêlée. Dans un coin de la salle, tout un groupe de jeunes Israélites du lycée Racine se tient étroitement serré.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidèles cousines,
Sur le vieil air d'Esther, exprimons nos frayeurs.
Allons-nous recevoir dans nos blanches poitrines
Le coup de fer des Fauchoyeurs?
O mortelles alarmes!
Tout l'Odéon rugit; pleurez, mes tristes yeux!
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes!

TOUT LE CHŒUR

O mortelles alarmes!

UNE AUTRE ISRAÉLITE

Pourquoi donc fallait-il qu'un Fauchois odieux
Voulût prendre en ce jour Racine à la tribune
Pour appeler la guerre et la ruine en ces lieux?

TOUT LE CHŒUR

O cruelle infortune!

LA MÊME ISRAÉLITE

Faibles agneaux, livrés à des loups furieux
Nos soupirs sont nos seules armes.

LE CHŒUR

Ce n'est pas suffisant. O mortelles alarmes!

LA MÊME ISRAÉLITE

On égorge de toutes parts
Les vieillards en enfance et les tendres poupards
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère, *La cousine Luce,*
Le fils dans les bras de son père, *Le cousin Paphnuce,*
La tante Julie, *L'oncle Marius-se,*
La tante Lucie, *Sous les pieds du cousin Léon,*
La tante Octavie, *Tante Prudence,*
Sur le sein de Timoléon. *Tante Clémence...*

M. FAUCHOIS, *triomphant.* — Vous les entendez, ces pécores!... C'est un passage d'*Esther* qu'elles nous miaulent en ce moment... Eh bien, n'avais-je pas raison de dire que les vers de ce Racine puaient le pompiérisme à plein nez?

Sur ces mots, le président des Fauchoyeurs prend la parole pour dire « qu'en présence de l'attitude des Raciniens, il devient impossible de songer à désarmer ». Il apprend qu'on vient d'élever une statue à Racine enfant. Il faut répondre à cette provocation en élevant, juste en face, une statue à Fauchois bébé. Cette motion est adoptée à mains levées et le rideau tombe au milieu du plus vif enthousiasme.

LA VIE PARISIENNE. — Je me sens toute retournée.

LATHAM. — Vous êtes également charmante de ce côté-ci... Pour moi, je suis fort surpris de voir l'Odéon rompre si nettement avec le genre classique.

LA VIE PARISIENNE. — Mais c'est une erreur!... L'Odéon

demeure, quoiqu'on die, la scène classique par excellence. Vous allez en avoir une preuve immédiate.

*Le programme annonce en effet une scène d'*Andromaque *et le rôle de Pyrrhus est interprété par le prince des tragiques lui-même... nous avons nommé notre* Dranem *national.*

Pyrrhus, *à Hermione*

Vous ne m'attendiez point et je n'ignore pas
Que ma présence ici met les pieds dans le plat
(Oh! les pt'tits plats, les p'tits plats, les p'tits plats!)
Je ne veux point du tout vous la faire à l'oseille,
Et ne vous dirai point, dans le creux de l'oreille,
Des boniments, Madame, à la graisse d'anchois.
Pas de chichis, pas de flaflas! J'ai fait mon choix.
J'épouse une Troyenne...

*Gros succès. L'auditoire verse des torrents de larmes et réclame avec insistance l'auteur d'*Andromaque*... sans, d'ailleurs, obtenir satisfaction.*

Latham, *s'essuyant les yeux.* — Il fait bon se retremper de temps en temps dans nos vieux classiques... Mais quel est le prochain numéro du programme?

La Vie Parisienne. — « Une heure d'élégance ». Les « Mannequins Girls » dans leurs poses plastiques, avec préface-conférence par MM. Dufayel et Ernest La Jeunesse. Sujet : Le Chic et le Chien.

Le gros succès obtenu naguère par Mlles Lender et Mistinguett devait forcément leur attirer des imitateurs. En effet, M. Dufayel reprend pour son compte la conférence de Mlle Marcelle Lender et M. La Jeunesse réincarne, si l'on peut dire, Mlle Mistinguett, comme défenseur du « chien ».

Monsieur Dufayel. — Il importe de préciser enfin la signification exacte du mot « Chic » et d'en donner une définition définitive. Qu'est-ce que le Chic, Mesdames et Messieurs? L'élégance? Non. Le charme? Non. La branche? Non.



A FAUCHOIS ENFANT
LES DÉRACINÉS RECONNAISSANTS!

L'élégance de la branche du charme? Non. L'élégance est, par définition, une chose absolument indéfinissable. Je vais, par quelques exemples, vous expliquer plus clairement ma pensée. Voici un jupon, avec entre-deux en point d'Angleterre... Il est chic... Pourquoi?... On n'en sait rien... mais il est chic... Non seulement il est chic, mais je le laisse au prix de 13 fr. 95, payable à tempérament, avantage que vous ne pourrez trouver dans aucune maison concurrente... A qui le jupon?... A vous, Madame?... Vendu!... Voici des bas de soie... Ils sont chics... Je les laisse à 7 fr. 95...

Et la séance continue. A son tour, M. La Jeunesse, vêtu d'un élégant complet couleur café napolitain, gagne la tribune, puis le cœur de ses auditeurs en parlant avec suavité sur le « chien » :

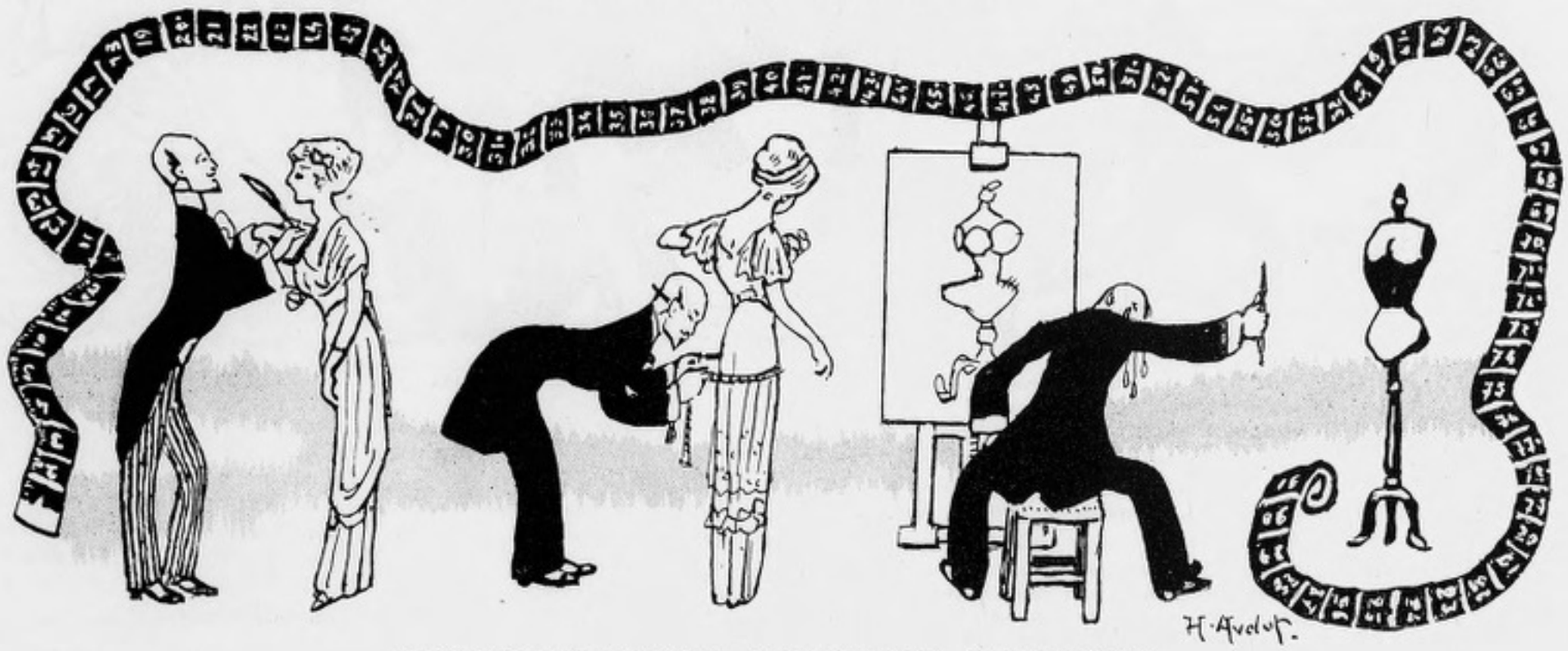
M. la Jeunesse. — Qu'est-ce que le « chien », Mesdames? Est-ce le chic? Non. Est-ce le piment? Non. Est-ce le ragoût? Non. Est-ce le piment du ragoût? Non. Le « chien » est, par définition, quelque chose d'absolument indéfinissable...

...Et l'érudit conférencier fait, en quelques mots, l'historique de tous les chiens qui ont joué un rôle dans la mode, depuis les dogues de Venise et les caniches de Bagdad jusqu'aux barbets d'Aurevilly et aux colleys d'Astrakan.

Quand M. La Jeunesse a terminé sa causerie, la scène est envahie par une foule d'élégants mannequins, déshabillés à la dernière mode. Le spectacle est émouvant.

Latham. — Les plus jolis mannequins de Paris se trouvent sans doute réunis ici?

La Vie Parisienne. — Pas tous. Car quelques-uns, — et des plus onduleux, — se trouvent mobilisés... ou plutôt immobilisés rue de la Paix par le signor d'Annunzio. Si vous voulez, cher ami, nous pousserons, en sortant d'ici, jusque chez Maschin, le grand couturier?



TROISIÈME TABLEAU : LES SAISONS ÉTRANGÈRES

Chez Maschin, *le grand couturier. Une animation fébrile règne dans cette ruche du chic parisien. Les salons d'essayage sont fleuris comme l'éloquence d'un académicien. Mesdames les Premières ont des toilettes incomparables et « Monsieur Joseph », l'aimable directeur de la maison, est dans tous ses états.*

La rue de la Paix est noire de monde. Un important service de désordre, organisé par M. Touny, *met le comble à l'encombrement.*

Tout d'un coup, une grande clameur : « Le voilà. Le voilà!... »

Et l'illustrissime poète Gabriele d'Annunzio *effectue son entrée triomphale chez* Maschin et Cie.

Il porte une petite jaquette noire. Son front est ceint d'une couronne de roses.

Monsieur Joseph, *un bouquet à la main.*

Que Votre Illustre Grâce aujourd'hui soit bénie
De daigner visiter Maschin et Compagnie!

Choeur des Premières

Ah! qu'il est beau, qu'il est beau, qu'il est beau
Monsieur Gabriel d'Annunzio!

Une Première, *un bouquet à la main.*

Maître cent fois aimé, dieu chéri des alcôves,
Étoile des salons, si vous êtes si chauve
C'est que votre cerveau brûla vos noirs cheveux.
Si vous êtes petit, c'est pour être à la taille
De Louis le Quatorzième et du Roi des Batailles,
Napoléon. Et si vous avez des yeux ronds
C'est, sans doute, afin de ressembler à Scarron.
Car, avec vos bras courts et vos gros doigts, vous êtes
O Gabriel, le plus sémillant des poètes.



CHŒUR DES TROTTINS

Le voilà le divin enfant
Qui, déjà, troubla tant de têtes.
Le voilà, le divin enfant!
Chantons, tout's, cet événement!...

GABRIELE

J'ai que'qu'chose qui plait
A toutes les dames.
Je n'sais pas c'que c'est
Qui leur trouble l'âme... (Parlé :)

Pas mal, pitchounettes, pas mal. Jé souis assez satisfait. Mais vous né dites pas assez que j'ai du génie. J'ai tant de génie! J'en ai plus qu'Homère, plus que Courneille, plus que Victour Hugo, bien plus, surtout, que ce pitchoun de Roustand avec son *Chantecler* qui ne fait lever que lé souleil. Moi je fais lever aussi la loune, les étoiles. Jé fais tout lever!

UN TROTTIN. — Chic alors, c'est un leveur!...

GABRIELE. — Donc, Monsieur Joseph et vous, Mesdemoiselles, jé souis venu ici pour me doucumenter sur la rue de la Paix. Jé veux connaître cette question sur toutes les coutures. Porel m'a coummandé une piéce sur les grands couturiers. Voulez-vous, je vous prie, me dounner quelques doucuments?...

MONSIEUR JOSEPH. — Comment donc, illustre maître! Vous plairait-il de pénétrer dans ce salon où Mesdames les Premières se feront un orgueil de vous donner tous les renseignements désirables?

D'ANNUNZIO. — Des premières, pour moi? Vous n'auriez pas des avant-premières?...

M. d'Annunzio pénètre dans le grand salon.

UNE PREMIÈRE, *essayant une jupe.* — Cher maître, voulez-vous prendre ces quelques notes : 98-100-102-108. Ce sont les dimensions.

GABRIELE. — Très intéressant, très intéressant.

LA PREMIÈRE. — Voici, cher maître, la jupe dernier cri : biaisée de dos et de devant, quille de face..

GABRIELE. — Fichtre! Fichtre! Très intéressant!...

LA PREMIÈRE. — Voici la robe en charmeuse Tanagra...

GABRIELE. — Quelles sont les nuances à la mode?

LA PREMIÈRE. — Sauterelle, sable, papier buvard, torchon brûlé, fumée de bois, eau claire, œil de lynx, bec de gaz, escalope, haricot blanc... Mais je ne vous dis là que les principales teintes.

GABRIELE, *prenant des notes.* — Sensationnel, sensationnel... Mon héroïne aura une robe *haricot blanc* pour faire la connaissance de mon héros. Elle aura une jupe *sauterelle* quand elle sautera le pas. Elle aura une robe *œil de lynx* le jour où elle sera surprise par son mari. Elle mettra une robe *torchon brûlé* pour le divorce. C'est merveilleux, c'est merveilleux!...

LA PREMIÈRE. — Vous plairait-il, cher maître, de prendre maintenant une petite leçon d'essayage?

GABRIELE. — Je pense bien que je veux. J'essaye tout, c'est ma devise (*avec un air égrillard!*). Où est le petit salon d'essayage?...

LA PREMIÈRE, *avec des yeux très doux.* — Par ici.

Gabriele et la Première disparaissent pendant une petite demi-heure. Quand ils réapparaissent, le poète lyrique semble un peu abattu.

GABRIELE. — Très intéressant, très intéressant la couture! Passionnant l'essayage!! Voyons, nous disions donc : *Largeur du buste... hanches... bassin... ceinture.* (*Il inscrit fébrilement quelques notes sur son calepin.*)

La conversation menace de se prolonger quand arrivent LA VIE PARISIENNE *et* LATHAM. LA VIE PARISIENNE *vient essayer son costume pour sa revue de fin d'année.*

LATHAM, *à La Vie Parisienne.* — Nous tombons à pic. Voilà le plus aviateur des romanciers, l'archange Gabriele.

GABRIELE. — Oh! Chère Madame! Quelle agréable rencontre! qué je souis houreux dé vous voir. J'aime tant *La Vie Parisienne*! Né souis-je pas, d'ailleurs, le plus parisien dé tous les littérateurs italiens?

Il chante avec des intonations napolitaines que nous ne saurions reproduire ici, mais qui surpassent les mélodieux accents de M. Reynaldo Hahn, et sur le fameux air de « Sole mio » :

La belle chose qu'un poèt' de Rome!...
J'affole tout Paris
J'suis si bel homme!
Aux femmes, tout's pâles,
Je donn' mes gants sales
La belle chose qu'un poèt' de Rome!...
Ah! qu'on s'arrache,
Dans les salons,
Mes noir's mousaches,
Mes pantalons!

Le poète va entonner la « deuxième strophe » de ce remarquable cantique quand une sorte de satyre déchaîné, brun comme un ministre de la Guerre, Italien comme un plat de macaroni fait irruption dans le salon. Il est suivi d'un monsieur assez correct. Le satyre

LE " CHIC " ET LE " CHIEN "

Dessins de H. Avelot.

LE CHIC

Mlle C..... S...l —

Une femme qui a du chic

Dans une conférence justement applaudie, Mlle Marcelle Lender a défini le *Chic* : « quelque chose d'indéfinissable ».

MODÈLE RECNIER

MODÈLE FOUQUIÈRES

MODÈLE A BAVLE

Nous donnons ici quelques modèles de chic masculin.

Nous avons dû renoncer à publier des modèles de chic féminin : *elles* sont trop

LE CHIC SUR LE BOULEVARD

Deux exemples de chic classique avec ou sans cheveux.

L'ENTRAVE A TRAVERS LES AGES

SOUS LES PHARAONS

AU TEMPS DE LA GUERRE DE TROIE

EN L'AN V DE LA RÉPUBLIQUE

UNE ENTRAVE D'HIER

UNE ENTRAVE DE DEMAIN

PEU ENTRAVÉE

Sachons reconnaître le caractère pratique de la mode féminine actuelle : les chapeaux couvrent réellement la tête et les manchons sont assez grands pour cacher un homme.

ENTRAVÉ PAR ERREUR

LE CHIEN

Mlle P..... E —

Une Femme qui a du chien

De son côté, Mlle Mistinguett a défini le *Chien* : « quelque chose d'indéfinissable ».

1er PRIX DE CHIEN

PATAILLE

PELLETAN

LA JEUNESSE

HENRY MARET

Le « chien » n'est pas seulement le privilège de la femme : un certain nombre de nos plus éminents contemporains ont énormément de « chien », et on ne peut que les en complimenter, s'il est vrai, comme dit Buffon, que le « chien est ce qu'il y a de meilleur dans l'homme ».

LA DERNIÈRE MODE AMÉRICAINE

Les bottines à musique.

si fort en colère est M. Enrico Caruso. *Le monsieur correct est son impresario.* M. Astruc.

Caruso, *rugissant.* — Par la Madona, jé lé tiens, lou brigand, lou fourbe, lou couquine. Ah! Ah! Ah!...

D'Annunzio. — Enrico! Qu'as-tu? Enrico!

Caruso. — Tu démandes ce que j'ai! Brigand, tou lé démandes.

Monsieur Astruc. — Voyons, Monsieur d'Annunzio, voyons, croyez-vous par hasard qu'Enrico n'ait pas le droit d'être en colère? Comment! Il vient à Paris, lui, la plus grande attraction du siècle, le phonographe articulé, le bœuf rossignol, et vous choisissez le même moment, vous, la seconde plus grande attraction du siècle, pour visiter la capitale! C'est une concurrence déloyale...

Caruso. — Et désastreuse! Mes cachets ont baissé de 0 fr. 75 l'heure. On né mé paie plous que 150 francs la note. C'est la rouine, la honte, le déshounneur... Jé souis foutu, foutu, par la Madona!...

Monsieur Astruc, *expliquant à Latham.*

Y avait un grand Caruso; *On ne parle que d'Enrico.*
Y avait un grand d'Annunzio. *Mais le lend'main c'est d'Annunzio*
Un jour Caruso prit l'bateau: *Dont s'occupent tous les journaux.*
D'Annunzio prit le mêm' bateau *Caruso gagn' des monacos.*
A Paris arriv'nt tout de go *D'Annunzio en gagne illico.*
Caruso... Et puis d'Annunzio. *A Caruso on crie bravo,*
Caruso, c'est l'gros numéro. *A d'Annunzio bravissimo.*
Mais d'Annunzio est aussi gros. *Tout cela fait un quiproquo*
Un matin dans le Figaro *Qui n'peut aller que crescendo...*

Latham. — J'ai compris! J'ai compris. Epargnez-moi, cher Monsieur Astruco!

La Vie Parisienne, *à Caruso.* — Si vos recettes baissent, c'est, sans doute, que vous n'avez pas fait assez de réclame...

A ce moment arrive la brillante Belge Mlle Beulemans qui vient se mettre à la mode de Paris.

Mademoiselle Beulemans, *à la première.* — Godfordom, mannequen-miss, je voudrais avoir pour la mettre sur moi une jupe confortable avec le chic parisien. Je voudrais me vêtir à l'instar de Mlle Sorel qui est bien seyante dans ses atours...

La Vie Parisienne. — Tiens, Mademoiselle Beulemans! Comment va, chère Mademoiselle. J'espère que vous devez être contente de l'accueil que vous font les Parisiens... Ils ne veulent plus vous laisser partir. Vous êtes leur chouchou de Bruxelles...

Mademoiselle Beulemans. — Très ravie. Très transportée avec l'enthousiasme. Les Parisiens sont très polis avec le sexe. On n'est pas plus civil par-dessus le boulevard Anspach. J'ai beaucoup profité sur Paris.

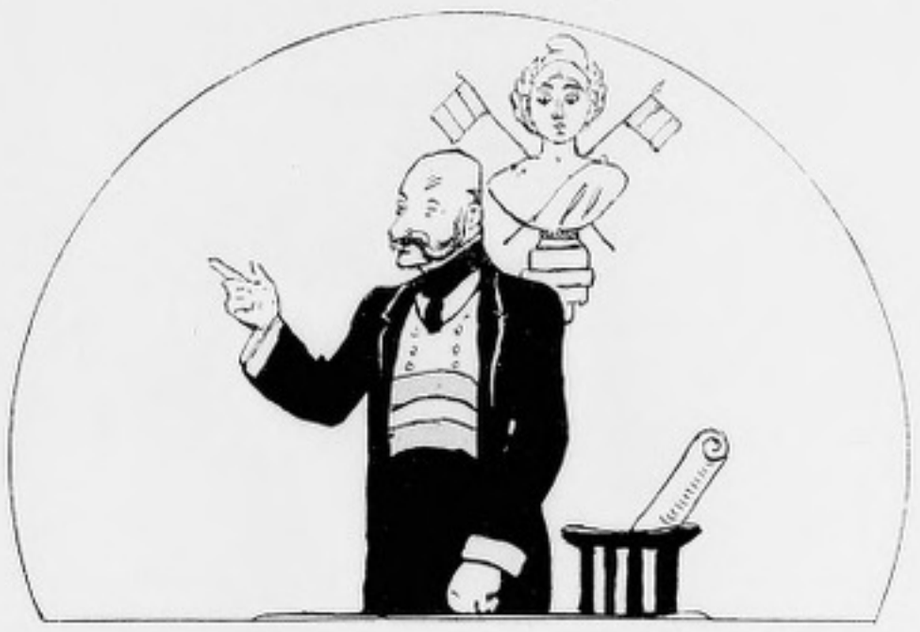
Latham. — Mais elle parle déjà le français aussi bien que nos plus célèbres bas-bleus, la petite Beulemans!

La Vie Parisienne. — A propos de bas-bleus, nous allions oublier le dernier acte des saisons étrangères. C'est aujourd'hui que le prince roumain Pouky épouse Mlle Liane de Nicka. C'est un événement demi-mondain sensationnel que je ne saurais manquer. M'accompagnez-vous, cher M. Latham?

Latham. — Avec... hélice, chère Madame!

Latham *et* La Vie Parisienne *s'envolent du haut de la terrasse de chez Maschin pour bientôt atterrir à la mairie du 39e arrondissement où a lieu le fameux mariage.*





QUATRIÈME TABLEAU: LE GRAND MARIAGE

A la mairie du 39e arrondissement. Une foule nombreuse et sympathique est venue assister à l'union du jeune prince Pouky et de la célèbre et délicieuse Liane de Nicka. Le maire, l'ardent et bouillonnant M. Duval, qui a fait boire tant de bouillons aux Parisiens, attend les jeunes gens avec une impatience fébrile. Ils arrivent enfin. Une suite nombreuse les escorte. Les garçons d'honneur appartiennent au vaillant corps des Retraités du Maxim's. *Les demoiselles d'honneur sont Mlles Suzanne Derval, Suzanne de Behr, La Panthère et Thérèse Bathauly. Elles portent des petites jupes courtes et le cordon bleu des* Enfants de Cythère.

Un Vieux Retraité du Maxim

Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu
A faire ainsi épouser (bis) la vertu?...

Chœur des Enfants de Cythère

Prince Pouky, soyez cent mille fois maudit
Vous qui nous enlevez l'oiseau de Paradis,
La chaste et belle enfant dont les bras de sultane
Vont s'enlacer à vous comme une souple liane.
Au moins ménagez bien ses ingénus émois!
Elle est craintive et pure ainsi que le chamois
Qui vit sur les sommets de neige immaculée.
Sa colombe ne s'est pas encore envolée...
Elle est tellement innocente
Qu'elle éprouve un vrai mal de chien
A distinguer le mal du bien.
Elle est tellement innocente!...

Liane

O mes sœurs, un bouchon! J'en sais plus long que vous.
Mais c'est mon pauvre époux qui ne sait rien du tout.
C'est le muguet du bois, le lys de la vallée
C'est le morceau de glace encore congelée.
Voyez comme il est pâle et tremblant et sans voix!
— On a toujours le trac pour la première fois...
Ah! mon coco chéri, qu'est-ce qu'il va donc prendre?
Il va prendre... ce que je m'en vais lui apprendre!...

Le Prince

Je veux retourner chez ma mère,
Près de ma sœur et de mon frère,
Là-bas, dans mon pays natal;
Car j'ai peur qu'on me fasse mal...

Un Retraité du Maxim

Il faut bien espérer, ô jeune homme si pâle,
Que la femme, en effet, saura le faire mâle.

Liane, *toute frémissante et sur l'air à la mode bien connu.*

Non, tu ne pourras jamais,
Toi que j'épouse, beau page,
Savoir les choses que je sais,
Car j'en sais beaucoup pour mon âge.
Mon coco, je t'apprendrai
Des choses vraiment singulières,
Que tu n'appris pas chez ta mère...
Et tu ne les oublieras jamais!...



Le cortège nuptial de la Belle Princesse Liane de Nika

Donc, c'est ce soir, mon bébé,
Quand les chattes seront grises,
Qu'il faudra savoir t'occuper...
D'abord, tu te mets en chemise...
Puis tu viens me câliner
Et tu me dis : « O mon doux ange,
Donne-moi donc ta fleur d'orange... »
Je ferai comme si j'en avais...
Tous les fêtards, mon chéri,
De New-York à Barcelone,
De Vladivostock à Paris
Ont aujourd'hui mine grognonne !
Ils sont d'autant plus jaloux
Du bonheur que je l'abandonne,
Qu'ils savent bien mieux que personne
Que ce bonheur est un bonheur fou !...

Chœur des Enfants de Cythère, *à Liane.*

Nous sortirons de la carrière
Quand les enfants auront vingt ans!...



L'amie des Lys

Cependant le prince et la princesse ont comparu devant le maire, l'excellent M. Duval, qui fait des yeux comme un de ses meilleurs bouillons.

Monsieur Duval. — Consentez-vous, Mademoiselle, à prendre pour époux le prince Ponky et vous, Monsieur, à prendre pour épouse Mlle Liane de Nika?

Le Prince et Liane

Oui, oui, oui, oui, oui.
Nous avons bien ouï.
Nous répondons oui.

Monsieur Duval. — Au nom de la loi, je vous unis. Mais je tiens à vous avertir que la loi, justement remaniée par quelques personnes de cœur, MM. Paul Margueritte, Maurice Bouchor, Mayol, Mlle Otéro, Mlle Gaby Deslys et par M. Jean Cruppi, ne vous impose plus aucun de ces devoirs conjugaux jadis si rigoureux. Le mariage est libre, l'homme est libre, la femme est libre, les mœurs sont libres... Allez mes enfants et ne vous fatiguez pas trop les premiers jours...

La Vie Parisienne *et* Latham *arrivent à propos pour recueillir les dernières miettes de ce discours si bien senti.*

La Vie Parisienne, *à la jeune mariée.* — Tous mes vœux, chère Madame, vous accompagnent. Votre nouvelle vie sera je l'espère un délicieux roman... que vous ne ferez pas écrire par un autre que par le prince.

Latham, *au prince.* — Cher Monsieur, tâchez d'être un bon aviateur. Pas de ratés, pas de panne à l'allumage, mais le record de la hauteur!

Les jeunes époux vont quitter la mairie, quand un respectable vieillard vient leur parler tout bas.

Le Prince. — Qui êtes-vous?

Le Vieillard. — M. Ditte, M. Ditte de la 7e Chambre.

La Princesse. — Qu'est-ce que cette Chambre?

M. Ditte. — Mais la Chambre où les nouveaux époux passent maintenant leur nuit de noces : la chambre où l'on divorce. Je viens vous faire mes offres de service pour ce soir. J'ai déjà du monde : M. et Mme Chanler-Cavalieri, M. et Mme Tarride-Régnier, mais ça n'a pas d'importance : chaque couple est séparé.

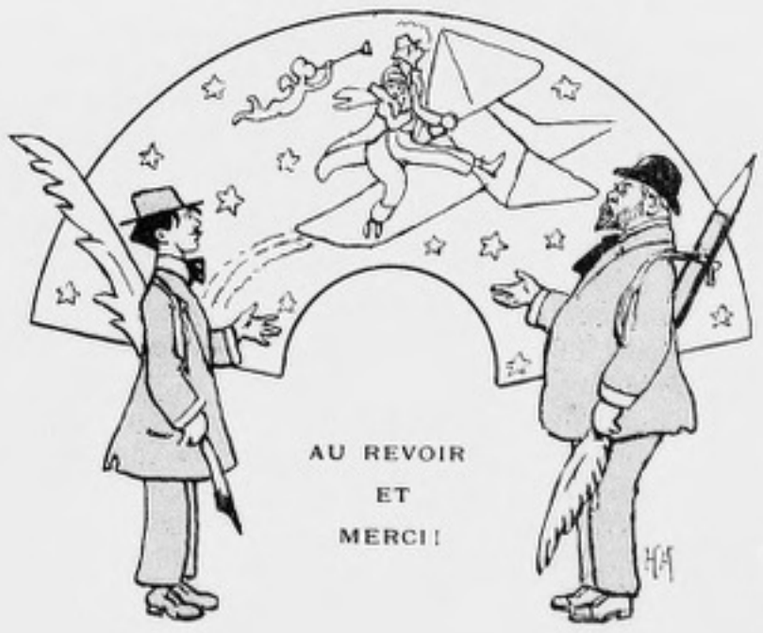
La Princesse. — Bon, bon, cher Monsieur, repassez dans quelques jours, si vous voulez. Nous aurons peut-être besoin de vos services. Mais, ce soir, nous montons au ciel!

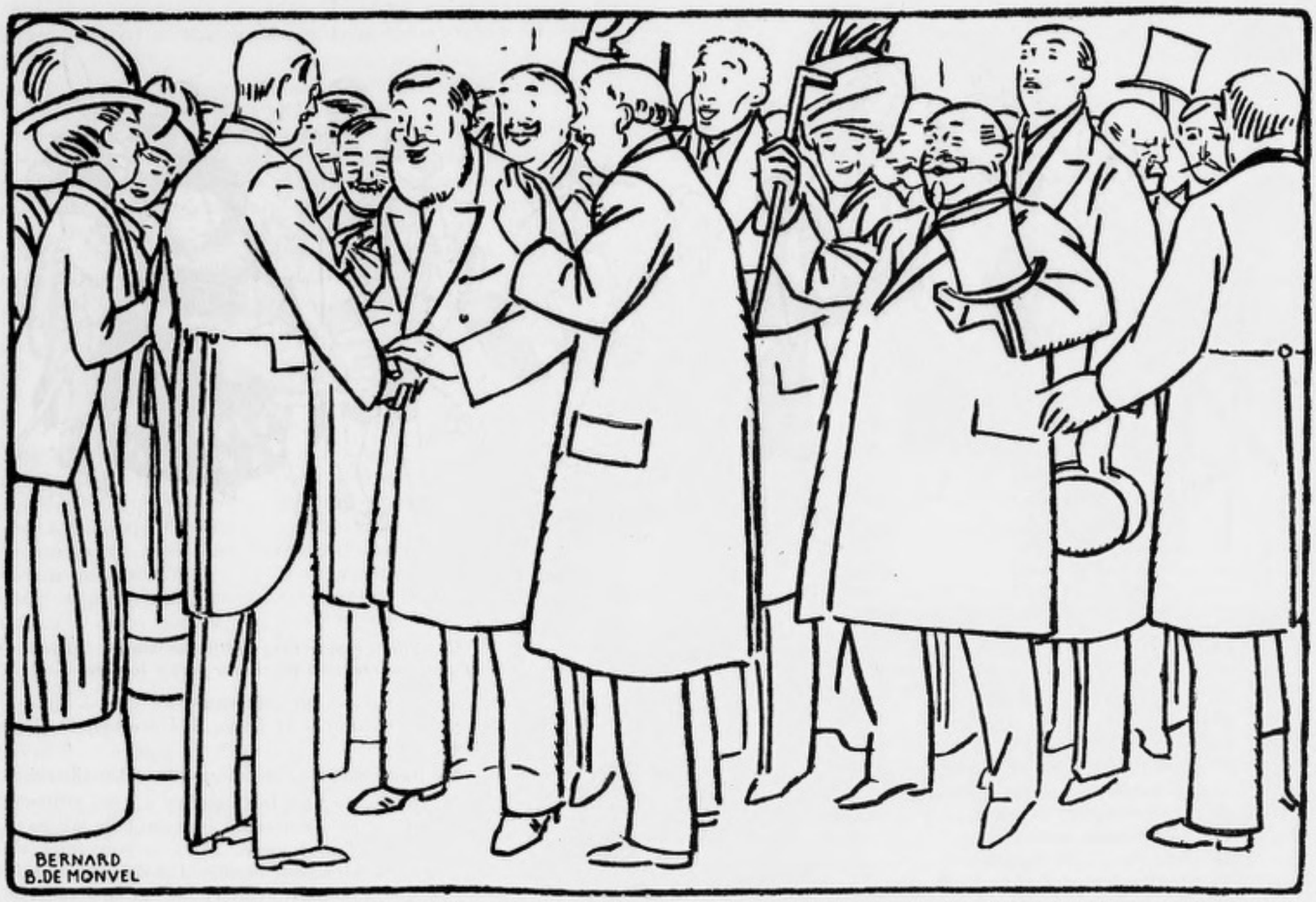
Latham et La Vie Parisienne. — Au ciel? Parfait; nous vous y suivons! Nous accomplirons ainsi en votre compagnie le circuit des circuits : celui du Firmament!

Grand ballet du Ciel des Amours. *Mlle Gaby Deslys trône au centre, entourée de tous les rois présents et passés.*

Apothéose finale. Les lecteurs se séparent en bon ordre.

Maurice Prax et Henri Avelot.





L'HALLALI

XII. — L'Émissaire

Lorsque je revins au journal, vers six heures, je m'étonnai de ne pas trouver sur mon bureau la copie de Marcadieu. Je mandai le chef de la composition, qui me dit qu'elle était déjà imprimée, et que même, Marcadieu, devant passer toute la soirée, ou la nuit, dehors, avait corrigé ses épreuves. Cette circonstance était favorable à l'escamotage que je méditais. Je me fis remettre les épreuves, et les enfouis dans mon secrétaire. Le chef me demanda si le Marcadieu n'était pas pour ce soir, et je lui répondis que non, simplement, sans juger à propos de lui donner des raisons.

— C'est qu'il va me falloir un autre *cheval*, dit-il. (On appelle ainsi l'article qui chevauche la première et la seconde page). Je choisis, dans le stock de la copie en souffrance, une chronique de tout repos. L'auteur était cet écrivain royaliste dont j'ai parlé maintes fois, et comme elle était intitulée *Marie-Caroline à Blaye*, je n'eus pas besoin de la lire pour m'assurer que les amateurs de dernières nouvelles s'en dispenseraient également. Mais dès que le chef de la composition m'eut laissé seul, je me jetai sur le Marcadieu : je me rappelais comme il avait été conçu, écrit sous mes yeux, dans les transes, et je ne doutais point qu'il ne fût un document unique de psychologie.

Il me déçut. Marcadieu était avant tout un produit de l'Université, un *alumnus* de l'*alma mater*, ou, pour m'exprimer en français, le type même du normalien. Il rédigeait comme un professeur, quelle que fût sa température ; je crois que, s'il était devenu subitement fou la plume à la main, il aurait encore donné à ses propos de fou un tour classique, et respecté les lois de la syntaxe tout en divaguant. Son papier n'était curieux qu'à cet égard. Je n'y découvris d'ailleurs aucune imputation contre les Escurolles qui n'eût déjà été ressassée. La note était seulement plus aigre et plus rageuse. On sentait qu'il avait voulu contraindre ses dédaigneux adversaires à crier cette fois-ci ou à dire pourquoi. Certaines feuilles, qui même se prétendent de bonne compagnie, nous ont accoutumés en ces derniers temps à la langue verte et à l'ordure : il ne me parut pas que Marcadieu, en dépit de tous ses efforts, eût réussi à surpasser les turpitudes ordinaires de la polémique. Je crus néanmoins avoir sagement fait de supprimer sa prose, et je fus si content de moi que, pour me récompenser, je me payai un bon dîner au cabaret.

Je m'en allai, tout seul, où j'étais sûr de ne rencontrer personne de la bande. Je voulus, ensuite m'offrir un plaisir de pur lettré, oublier les laideurs de la vie contemporaine, et j'allai, toujours seul, dans un théâtre ci-devant de quartier, récemment transformé en sanctuaire du grand art. On y donnait une tragédie moderne d'un tout jeune homme que les critiques eux-mêmes disaient plein de génie. Je l'avais écrit comme les autres, à tout hasard. Je n'ai pas de chance, mais une fois de plus je me trouvai en désaccord avec les critiques, — et, au fait, avec moi. Le génie de ce tout jeune homme me parut douteux, sa tragédie puérile et assommante ; et elle ne me divertit des laideurs réelles qu'en me donnant le spectacle d'autres laideurs, qui ne différaient des premières que par l'invention et l'invraisemblance. Mais j'étais de si bonne humeur que je trouvai moyen d'être transporté d'enthousiasme sans l'être d'admiration. J'applaudis le chef-d'œuvre de toutes mes forces, je

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 41 à 51.

murmurai avec insolence contre mes voisins de fauteuils qui avaient la sottise d'en rire; et je sentis, après le dernier acte, que, si je rentrais tout droit et vite chez moi, j'allais faire une de ces excellentes nuits de neuf ou dix heures qui vous remettent un homme d'aplomb. Je n'eus garde de risquer mon sommeil en le différant; je ne retournai point au journal, où je n'avais, somme toute, rien à faire, et je fus vite me mettre au lit.

La nuit fut ce que j'espérais. Je me réveillai vers huit heures, parfaitement reposé. Je sonnai en ouvrant les yeux, et mon valet de chambre m'apporta les journaux. Je ne lisais jamais le *Bien Public*, mais j'y donnais, par conscience, ou par une sorte de politesse, un coup d'œil avant de lire les autres. Ce matin, il se déplia de lui-même précisément comme il fallait pour que « Marie-Caroline » me frappât la vue. Le typographe avait choisi pour ce titre un caractère suranné, et si l'on veut Louis-Philippe, dont je fus si satisfait que je faillis pousser l'inadvertance jusqu'à parcourir l'article même. Je développai le *Bien Public* dans toute son ampleur, et je vis alors le Marcadieu,qui se pavanait en premier-Paris! Après un moment de stupeur, je m'indignai. Qui donc avait pu être si hardi d'empiéter sur mes attributions? Je relus cette catilinaire, et comme je n'étais plus dans les mêmes dispositions que la veille, les invectives qui m'avaient paru anodines me parurent épouvantables, je ne doutai point que notre pamphlétaire ne fût assassiné dans l'après-midi.

Je mis bien dix minutes de moins à faire ma toilette, et je courus avenue des Champs-Élysées aussitôt prêt. Il fallait que j'eusse perdu la tête, car je sais qu'il n'y a pas une âme à ces heures-là dans les bureaux d'un journal du matin. Je ne rencontrai en effet qu'un garçon de bureau, qui balayait. Je faillis monter chez Marcadieu, mais je ne pouvais pas lui demander pourquoi son article avait passé, sans lui avouer que j'avais formé le dessein de subtiliser sa copie. D'ailleurs, je n'étais point fort hâté de remettre le pied dans cet appartement, où l'on criait trop. Ne sachant que faire de ma matinée, j'allai au domicile privé de M. de Courpière, ce qui n'est guère moins insensé que d'aller dans un journal du matin avant midi.

Je trouvai cependant le vicomte debout, affairé, l'air sérieux, le ton américain. Son antichambre était pleine de monde, et d'un drôle de monde; les femmes avaient un genre de marchandes à la toilette, et les hommes me parurent être ce qui correspond aux marchandes à la toilette dans notre sexe. J'en conclus que M. de Courpière employait ses matinées à des opérations où il ne croyait pas devoir m'initier, et que j'allais être mal reçu ou ne l'être pas.

Mais il m'appela, ne me tança point, et me demanda seulement ce que je lui voulais, de manière à me faire sentir que je le dérangeais beaucoup. Je lui dis brièvement que j'avais fait sauter l'article de Marcadieu dans l'intérêt de l'auteur comme dans l'intérêt du journal, et que j'étais curieux d'apprendre qui l'avait repêché.

— Moi, fit-il, sans s'émouvoir. Cet article est très bien, ferme, et à la fois modéré.

— Ah? dis-je.

— Oui. Il était, de plus, indispensable de le faire passer ce matin, vu que le sieur Escurolles doit répondre cet après-midi à une interpellation sur le droit des pères de famille et la conscience de l'enfant.

Je me suis toujours occupé fort peu de la cuisine politique, et cette coïncidence m'avait échappé. Je n'en méconnus point l'intérêt, mais je voulus croire que M. de Courpière avait une arrière-pensée; je le regardai fixement et ne découvris rien : il sait, quand il lui plaît, cacher ses arrière-pensées, même à moi. Je me bornai donc à dire que l'article était d'une violence folle et ne manquerait point d'attirer la foudre sur notre pauvre ami. M. de Courpière haussa les épaules. Je sentis que le moment était venu de redevenir discret, et je cédai la place aux marchandes à la toilette des deux sexes qui piaffaient dans l'antichambre.

Je déjeunai seul au cabaret, comme j'avais dîné la veille, mais sans joie. J'étais nerveux. J'observais les physionomies des maîtres d'hôtel et de tous ces inconnus qui mangeaient hâtivement autour de moi, et je me demandais : « Ont-ils lu?... » S'ils chuchotaient, je me disais : « Ils en parlent. » Je prêtais l'oreille aux moindres bruits, pensant toujours entendre gronder le scandale; mais je n'entendais pas même aboyer les camelots, les journaux ne publiaient pas d'éditions spéciales, et cette réserve, ce silence me paraissaient encore plus menaçants. J'allai rôder du côté du Palais-Bourbon, où je ne vis pas plus de badauds qu'à l'ordinaire. Au lieu de retourner au *Bien Public,* où j'aurais eu des nouvelles, j'errai dans Paris; et quand j'arrivai à mon bureau, j'avais déjà lu les journaux de trois heures, dont pas un seul ne contenait la moindre citation de l'article.

Je trouvai Marcadieu installé dans mon fauteuil, qu'il avait tiré près de la fenêtre. Il regardait dehors, et il tendait l'oreille. Il semblait assez calme, mais étonné que sa gloire fît si peu de bruit. Je le jugeai bien ridicule, oubliant que j'attendais comme lui, depuis le matin, un grand éclat qui n'en finissait pas de se produire. Je le jugeai aussi un peu trop sans-gêne, d'élire ainsi domicile chez moi. Mais je ne lui en témoignai rien et il ne pensa même pas à s'en excuser. Nous échangeâmes un simple bonjour et quelques mots, sans aucune allusion aux événements de la veille. Puis il me demanda si j'avais lu son article, et je lui répondis : « Oui, sur épreuves. » Je ne lui dis pas ce que j'avais tenté d'en faire, que je vis qu'il ignorait; mais je vis aussi qu'il quêtait un compliment, et je lui dis, du bout des lèvres :

— Je le trouve tapé.

Il sourit comme un moribond, et il envoya chercher *les Débats*. Son œil de professionnel eut vite fait d'en parcourir les quatre pages, et il me les tendit, tout grands ouverts, en murmurant :

— Non, rien.

La même cérémonie se répéta un quart d'heure plus tard quand *le Temps* sortit. Après *la Liberté*, il se leva péniblement de mon fauteuil et se dirigea vers la porte, en disant, d'un ton encore plus sourd :

— Le silence... la conspiration du silence...

Mais une sonnerie du téléphone nous fit tressaillir, je pris l'appareil, et me trouvai en communication avec notre rédacteur parlementaire, qui m'annonça que la séance de la était levée, et que le ministre ne parlerait que demain. Marcadieu sembla réconforté. Je pensais : « Ouf! Demain est loin. On aura oublié l'article. C'est un coup d'épée dans l'eau, heureusement! »

Pourtant, le lendemain matin, j'avais encore un peu d'inquiétude et d'angoisse en dépliant mes journaux; mais quand je vis qu'il n'y était pas question plus que la veille de la grande colère de notre Marcadieu, je pris le parti de faire comme les autres et de n'y plus songer. Je n'allai au *Bien Public* que sur les cinq heures, j'y arrivai bien tranquille, sans ombre de pressentiment, et je fus, en conséquence, ahuri tout mon saoûl d'y tomber dans une émeute. Des gens, pour la plupart étrangers à la rédaction, inconnus de moi-même, allaient et venaient, montaient, descendaient, et ne semblaient pas toucher le sol, emportés comme par un souffle de vent, au hasard. Tout ce monde, comme dit Baudelaire, faisait une étrange musique : un murmure continu d'étonnement et d'admiration, qui s'élevait parfois jusqu'à l'extase, avec je ne sais quel dessous de terreur. Je crus qu'il y avait eu un crime dans la maison, et que la foule s'y précipitait, pour voir. Mais ce n'était point cela, et je ne connais rien au langage des sons.

J'eus enfin des éclaircissements, non point par lady Ventnor ni par M. de Courpière que je ne pus joindre, mais par ce garçon de bureau naguère employé au Grand-Orient, et converti, Sarnois. Le sympathique Judas me raconta d'une voix mouillée que Marcadieu, enragé de l'étouffement de son article, avait voulu forcer l'éclat. Il était allé à la Chambre, il s'était jeté sur Escurolles, qui après avoir débité son abominable discours se promenait sans méfiance dans les cou-

loirs, et il l'avait souffleté en proférant des mots sans suite.

— Je vous soufflette au nom de l'Église de France... Je suis la conscience de la France, et je vous soufflette.

Je n'exprime, naturellement, qu'une opinion personnelle, quand je qualifie ces deux phrases d'incohérentes. Sarnois les trouvait aussi raisonnables que belles. Moi, je n'ai jamais pu comprendre que des gens qui ne font pas au moins leurs Pâques parlent au nom de l'Église; je n'aime pas non plus qu'on soufflette les vieillards; et que Marcadieu, protestât qu'il était la conscience de son pays, cela me paraissait plutôt comique : j'ai l'esprit mal fait, dénigrant, je ne vois jamais que le bas et le petit côté des choses. Je n'avais pourtant nulle envie de rire. J'étais même consterné. J'ose à peine avouer pourquoi. Je me souciais fort peu de Marcadieu, que cet attentat imbécile allait conduire où, au fait, il souhaitait aller : aux assises. Mais je ne me consolais pas d'avoir manqué le spectacle, moi qui les cherche. Le désastre était d'autant plus irréparable que je n'ai jamais pénétré dans le sanctuaire des lois : cela est fabuleux, mais cela est. Si je me mêlais de décrire la scène, je risquerais de me tromper sur le décor. Mon ignorance m'oblige à une rigoureuse bonne foi, et c'est pourquoi j'ai simplement rapporté le récit sommaire qui me fut fait, sans y rien ajouter de mon cru ni me donner pour témoin oculaire.

J'étais donc fort mortifié : je ne voulus pas en avoir l'air, et je crus devoir suivre la foule et porter mes félicitations à Marcadieu. Car j'avais fini par comprendre que c'est pour le féliciter qu'on venait. Les gens qui, hier encore, affectaient de ne l'avoir pas lu, ne pouvaient plus lui refuser leur hommage, maintenant qu'il s'était proclamé champion de l'Église et de la conscience française, à peu près comme Napoléon prit des mains du Pape la couronne impériale pour la poser lui-même sur son front. Et Tout-Paris défilait devant lui, comme devant une mariée après la bénédiction. On avait dû improviser un vestiaire en bas, pour sauver les chapeaux de soie des hommes que mettait à mal cette bousculade.

Je n'aurais pas eu dessein de monter chez le héros du jour que j'y eusse été porté malgré moi par la foule. On ne l'apercevait point d'abord, et on demandait à tue-tête : « Mais où est-il? Où est-il? » Je le vis enfin, poussé, embrassé, suffoquant. Il n'avait pas l'air d'un triomphateur. Il tenait debout parce qu'il n'avait pas la place de tomber; l'œil vitreux, hagard; anéanti de fatigue, comme un criminel traqué des mois durant, qui de guerre las se constitue prisonnier, pour ne plus courir, pour dormir vingt-quatre heures de suite, en cellule. Sa physionomie ne s'éclaira un peu qu'à ma vue. Il me fit un signe, par-dessus les têtes. Il m'était reconnaissant d'avoir patiemment accueilli ses confidences, et il m'honorait de son amitié.

Séphora, près de lui, répondait aux compliments avec politesse, mais avec réserve, en femme de sens à qui on n'en fait pas accroire. Elle me rappela Mme Jourdain, quand le bourgeois gentilhomme est fait mamamouchi. Renée n'était pas de la fête, ni Cadenet. Je cherchai en vain M. de Courpière et lady Ventnor. N'ayant personne avec qui m'entretenir en particulier, je me tirai, dès que je pus, de tout ce peuple, et je fus me mettre à l'abri dans mon bureau.

Cette fois, il y eut des éditions spéciales des journaux du soir. Je les envoyai acheter dès que j'entendis les camelots crier sur l'avenue. J'y trouvai plusieurs relations, assez diverses, de l'équipée, suivies de commentaires généralement favorables. Je m'étonnai un peu que pas un de nos adversaires, ou de nos amis, n'eût osé écrire qu'il n'est pas glorieux de gifler un vieillard, même un vieux forban. Je sentis que je ne pourrais pas, quant à moi, me défendre de le dire, fût-ce à Marcadieu, et je souhaitai qu'il ne vînt pas, une fois seul, me relancer. Heureusement, il s'abstint. Je m'en félicitai, tout en le plaignant de cuver son triomphe entre cette femme et cette fille, qui, seules de tout-Paris, ne l'admiraient pas. « Au fait, pensai-je, il n'a donc pas peur ce soir? Les Maçons pourraient bien essayer tout de bon de le supprimer, cette fois-ci, pour éviter le procès en cour d'assises! » Je haussai les épaules, je me moquai de mon imagination. Puis je m'avisai d'autre chose qui me parut moins romanesque, plus vraisemblable : « Ah ça !... il y a pourtant des jeunes gens dans cette famille Escurolles... Est-ce que pas un d'eux ne va prendre fait et cause pour le vieux bonhomme, et envoyer ses témoins à Marcadieu? » Je ne trouvais même pas qu'il fût nécessaire d'être parent du ministre pour assumer ce rôle. Il suffisait d'être un peu romanesque, d'être « Français »... Moi-même... Si Marcadieu était entré chez moi, je n'aurais pas pris de gants pour lui dire ce que je pensais de son acte. Et puis, s'il n'avait pas été content, je lui aurais dit : « Je suis à votre disposition. »

Je m'échauffais!... Heureusement, je demeurai plus de vingt-quatre heures sans le voir, et quand il vint, le deuxième jour, il avait une physionomie si calme, si cordiale, que je sentis l'inconvenance et l'impossibilité de l'outrager sans quelques préliminaires. Il tenait à la main un papier : je crus que c'était son mandat de comparution, et le lui demandai tout naturellement.

Il sourit, sans répondre, et me tendit ce papier, une lettre, que je lus d'abord de bout en bout sans la comprendre. C'était pourtant, justement, la provocation que j'attendais, que j'espérais depuis la veille. Un inconnu, qui n'avait avec les Escurolles aucun lien de parenté, se croyait suffisamment autorisé par sa qualité de Français à appeler sur le terrain le lâche qui avait souffleté un vieux.

— Qui est ce monsieur? dis-je, lorsqu'enfin je compris.

— Sa lettre est signée, fit Marcadieu : vous en savez autant que moi. D'ailleurs, peu importe son nom. C'est l'émissaire.

— L'émissaire?

— L'exécuteur, si vous préférez. L'exécuteur de la sentence portée contre moi.

— Quelle sentence?

Je pensais à la cour d'assises, il pensait à une autre juridiction. Je haussai encore les épaules, il sourit. Il avait repris le papier, il l'agitait devant mes yeux; il posa le doigt sur la signature et dit, froidement :

— L'homme qui me retranchera...

Soudain, je vis ses traits se décomposer, ses yeux s'éteindre, et sur ses joues creuses la lividité de la mort! Je fis un pas vers lui. J'ouvris les bras pour le recevoir, car il tombait... Non... Il s'était déjà ressaisi, si vite que je pensai : « Est-ce une hallucination que j'ai eue? » Il me fit un petit signe de tête, et il se retira, en murmurant, ironiquement :

— Vous verrez... Vous verrez ce que je vous dis... Vous verrez...

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT.

Roller-Skating

Les reins cambrés, le corps un peu penché, l'on glisse...
On ne sent plus le sol, et c'est délicieux...
On est comme emporté sur la piste très lisse,
Et l'on croirait avoir des ailes, pour un peu,

Si le décor n'était au rêve peu propice
Avec ses « Instructors » rasés et dédaigneux,
Ses murs de bois que de maigres drapeaux tapissent
Et les airs trop bruyants d'un orchestre ennuyeux.

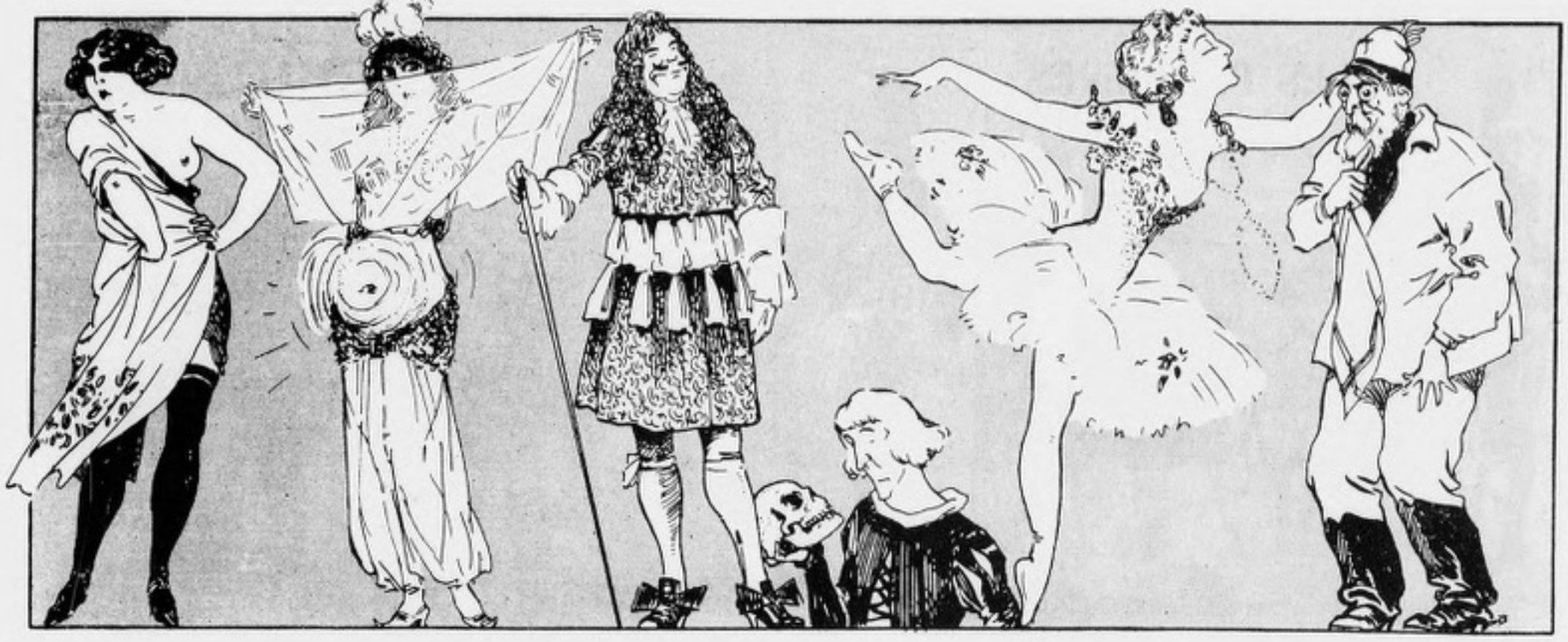
Sur les chaises de jonc je m'asseois et regarde,
Car, pour mes yeux gourmands, c'est un régal subtil
De gestes gracieux et de joli profils,

De mouvements naïfs et de poses mignardes,
Et je te bénis, Rinck, dont la Divinité
Est fille de l'adresse et sœur de la beauté.

MICHEL MISSOF.

POURQUOI PAS ?...

Dessins de G. Léonnec.



Puisque Mlle Regina Badet *joue la comédie...*

Puisque Mme Lantelme *danse...*

Puisque M. Vilbert *joue le « Misanthrope »...*

Pourquoi ne verrions-nous pas Mlle Cécile Sorel *danser à l'Opéra...*

et M. Mounet-Sully *dans le répertoire de Polin ?...*



Pourquoi M. de Féraudy *ne remplacerait il pas* Dranem ?...

Et Dranem *ne remplacerait-il pas* M. de Féraudy ?

Pourquoi Mlle Jeanne Bloch *ne danserait-elle pas des ballets tanagréens?*

Pourquoi Morton *ne jouerait-il pas* Hamlet?

Et pourquoi M. de Max *et* Mme Sarah Bernhardt *ne danseraient-ils pas la valse chaloupée?*



Pourquoi Mlle Mistinguett *ne jouerait-elle pas les Hermione?*

...Et M. Brasseur *les Guguss?*

Pourquoi M. Max Dearly *ne remplacerait-il pas* Mme *Lavallière ?*

Nous allons bien voir Footitt *à l'Odéon!...*

Pourquoi Chocolat *ne jouerait-il pas la pantomime?*

Et pourquoi Mlle Lavallière *ne serait-elle pas engagée à l'Opéra?*

LES PREMIÈRES



Aux Folies-Bergère : *La Revue*

Il y a toujours deux parts à distinguer dans les grandes revues actuelles : la part d'*Aristophane*, et la part du *magicien*.

Par des allusions plus ou moins piquantes à de notoires contemporains, il est entendu que le revuiste s'apparente à Aristophane ; et vous pensez bien que les auteurs de la Revue des Folies-Bergère sont gens trop avisés pour s'être privés d'une parenté aussi flatteuse.



Mlle Marville
dans la
Revue des Folies-Bergère.

Même ils tentèrent d'innover un peu dans le choix des personnalités mises en cause, et s'il est vrai que nous eûmes encore M. Arthur Meyer, M. Edwards et les frères Isola, il convient de signaler ici, pour l'histoire, la première apparition à la scène d'un restaurateur qui n'était plus M. Duval.

Dirai-je la légère déception qui en résulta pour M. Duval, dont je surpris alors le sourire mélancolique, et cette phrase qu'avec un tantinet d'amertume il ne se put défendre de murmurer à l'oreille de sa voisine, Mlle Balthy :

— *Ils en sont* à Cornuchet!...

Et voilà pour Aristophane...

Quant au « magicien », nous lui avons dû une fois de plus une orgie de tableaux et de défilés « historiques » qui va de l'entrevue du Camp du Drap d'or à la « distribution des aigles » au Champ-de-Mars, en 1810, en passant par le salon de Mme Récamier, et sans préjudice d'un ballet de Polichinelles, et d'une fête dans un parc anglais, à l'occasion des dernières régates...

Des dames infiniment aimables figurèrent à cette occasion, avec des cuisses immuables, des personnages fort variés ; et l'agrément ne pouvait être mince de voir notamment les plus imposantes d'entre elles s'efforcer à représenter, devant nos yeux charmés, tous les maréchaux de l'Empire, dont les costumes éblouissants comportaient tous, par une attention vraiment délicate, une sorte de « crevé » en haut de la manche, propre à ne nous point priver du spectacle recommandable de leurs épaules...

Et certes je n'aurai garde de taire l'application touchante avec laquelle Mlle Marville ou Mlle Marnac, sans que rien les y oblige, en somme, voulaient à toutes forces et par tous les moyens nous donner une « belle impression d'art ».

Pourtant, et j'en demande bien pardon à Napoléon qui « n'aimait pas les Anglais », il m'a semblé que le succès allait de préférence à Miss Marguerite Haney : — elle est d'ailleurs Américaine.

Franc-Nohain.

LE CHIC



MODÈLES DE GRUNWALDT
6, rue de la Paix

Grunwaldt, le célèbre maître pelletier, mondialement connu, expose en ce moment, à l'occasion des fêtes prochaines du Jour de l'An, des merveilles dont l'arrangement artistique joint à la ligne impeccable ont un cachet de suprême élégance se dégageant du manteau de grand prix aussi bien que de la simple cravate d'hermine destinée à la toute jeune fille.

Les salons de la rue de la Paix sont en ce moment littéralement envahis par les plus jolies femmes de Paris et de la colonie étrangère.

Hommes et Choses de Bourse

Les spéculateurs nagent dans un océan de félicité. Ils sont ravis, transportés et ne savent comment témoigner leur reconnaissance au ministère actuel.

?

?

Si ce n'était un personnage officiel qui nous ait communiqué la nouvelle, qui nous l'ait montré imprimée, en Bourse même, on pourrait douter de la véracité de cette nouvelle extraordinaire ; mais la source du renseignement est à l'abri de tout soupçon.

Voici ce que nous avons lu :

« Au cours d'un des derniers Conseils des ministres, la proposition suivante, qui intéresse tout le monde de la spéculation fut soumise à l'approbation du Conseil par le nouveau ministre des Finances : *Un fonds de réserve spéciale est créé au ministère des Finances pour payer les différences des spéculateurs à la baisse. Les spéculateurs baissiers malheureux pourront se faire rembourser sur simple présentation de leurs comptes de liquidation, que ces comptes proviennent d'un coulissier ou d'un agent de change.* »

Dès que ce projet sera devenu une réalité, ce qui ne saurait tarder, car on ne peut mettre en doute la tendre protection dont le gouvernement entoure tout ce qui touche de près ou de loin, à la fortune publique, quelle hausse en perspective ! Car

enfin l'État règlant les comptes débiteurs il n'y a aucune raison pour ne pas les allonger.

La première valeur qui doit bénéficier de cette mesure, c'est la Maltzoff...

Quelques porteurs de Rente française se sont demandé s'ils seraient autorisés à réclamer la différence de cours; on leur a fait comprendre que, provenant du coupon, ils l'encaissaient déjà et que l'État n'entendait pas payer deux fois. Ces porteurs ont fait entendre des grognements significatifs de mécontentement bien justifié.

Il y a de quoi.

Quant aux opérations de Bourse, elles font grève, ne voulant pas entrer en concurrence déloyale avec les confiseurs, les bijoutiers et les fleuristes.

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — *Le Chemin du Mariage*, la pièce de M. Berr de Turique, refusée par le comité de lecture de la Comédie-Française, sera très probablement, représentée la saison prochaine, soit au Gymnase, soit au Vaudeville; les principaux interprètes seraient MM. Félix Huguenet, Noblet et peut-être aussi... Mme Simon Girard.

—

Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il est impossible d'assister aux poignantes péripéties de *Sabotage* sans être étreint par l'angoisse, puis terrifié au dénouement qui est l'un des plus étranges que l'on peut concevoir.

Figure de cire, de MM. André de Lorde et Montignac, hallucine comme un cauchemar vécu. Des comédies d'une fantaisie irrésistible étaient nécessaires pour dissiper l'impression de malaise produite par ces pièces effroyables. *Un peu d'idéal*, de M. Urbain Gohier, et *Condoléance*, de M. Arosa, sont d'une inénarrable drôlerie. Quant au *Pharmacien*, de Max Maurey, c'est un petit chef-d'œuvre d'humour, de finesse et d'esprit qui complète à merveille le programme si intéressant de son coquet théâtre du Grand-Guignol.

—

Après Vilbert, Dranem, Footit et Chocolat, M. André Antoine a l'intention d'ouvrir également les portes de l'Odéon à... Cladius, qui paraîtrait dans une pièce très comique, au programme de notre second Théâtre-Français.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

A l'Opéra : *Le Miracle.*
A la Comédie-Française : *Après moi.*
A l'Opéra-Comique : *L'Ancêtre.*
A la Gaîté-Lyrique : *Don Quichotte.*
Au Trianon-Lyrique : *Zaza.*

—

Zig-Zag. — Rosalia Lambrecht, étourdissante nitouche, étonne par l'expression si vive de ses jolis yeux, expression encore accentuée par l'emploi de la Sève sourcilière de la Parfumerie Ninon, dont elle est une habituée fidèle.

—

Mesdames, si vous voulez rester jeunes, fraîches et belles, faites l'emploi quotidien de l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING, produit essentiellement hygiénique. Au bout de quelques jours d'usage vous serez absolument stupéfaites du résultat. En vente, 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et à la Parfumerie des Galeries Saint-Martin.

—

Si tous les maris avaient quelquefois la bonne idée d'offrir à leur épouse un flacon de Pétrole Hahn pour les cheveux, on cesserait avant peu de se lamenter sur la dépopulation.

Les petits cadeaux entretiennent souvent plus que l'amitié.

Le Pétrole Hahn est en vente partout.

—

Etre blonde est la simplicité même, avec les teintures « Hennextré » de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy.

Au comte de L...., qui nous envoya un mot pressant, nous pouvons l'assurer qu'en toute sécurité l'intéressé peut s'adresser à l'Official Banque pour l'opération délicate qu'il désire faire; cette Banque, discrètement, fait des avances sérieuses sur nues-propriétés, usufruits, titres nominatifs mêmes inaliénables.

Le comte de L.... doit être heureux!! PITT.



PETITE CHRONIQUE

Pour détruire les petits points noirs ou tannes du front, nez, menton, et cela sans occasionner ni rougeurs, ni irritation de l'épiderme, il faut employer l'*Anti Bolbos*, produit spécial, supprimant radicalement ces inconvénients. Prix : 5 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 5 fr. 50 adressé à la *Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre*. Éviter les contrefaçons.

—

Official Banque (20, rue de La Rochefoucauld, près la Trinité, tél. 136-73), avances, prêts argent même sur fonds dotaux (Discrétion).

CHEZ PIHAN

PARIS — 4, Faubourg Saint-Honoré

BONBONS ET CADEAUX

La période des cadeaux d'étrennes prend chaque année le développement d'une exposition nationale où Paris, dans ses multiples expositions particulières, déploie dans l'art industriel toutes les ressources de son génie. L'impulsion du directeur de la Maison Pihan et ses encouragements ont fait surgir d'importantes trouvailles et des manifestations artistiques en dehors du banal et du déjà vu.

Désignons tout particulièrement l'exposition du faubourg Saint-Honoré dont les innombrables merveilles arrêtent les yeux stupéfaits ou charmés, pièces uniques en faveur des bonbons Pihan, ces chocolats de béatitude, d'une célébrité mondiale, tentation irrésistible des lèvres gourmandes. Tout ce que l'art peut inspirer de charme et de délicatesse se trouve dans ces stupéfiantes bonbonnières japonaises creusées en plein tronc d'arbre avec couvercle aux stylisatures métalliques, œuvre des patients décorateurs d'Orient! Quelle charmante surprise que celle de ces boites vénitiennes habillées de brocart chatoyant, brocart provenant du temps où dans la Venise des doges tout était saisissant et grandiose. L'imagination s'exalte devant la variété et la perfection de ces grès veloutés bizarrement pochés; cette verrerie de Monaco d'une douce coloration lactée; ces cristaux translucides qui semblent le produit de rubis et de grenat en fusion; les onyx mouchetés de coquillages; les drageoirs aristocratiques; la céramique de mosquée, au dessin candide, à la coloration primitive, etc., etc.



Dessin de SCOTT
Aquarellé pour les sacs PIHAN

Il faut renoncer à donner une idée, même affaiblie, de ces pièces qui mériteraient cependant une minutieuse description.

Quant aux sacs artistiques de la Maison Pihan, dus à la collaboration d'artistes tels que Albert Laurens, Helleu, Scott, Troncet, Gorguet, Auguste Leroux, etc., ce ne sont pas des cadeaux indifférents mais de cœur et d'amitié, choisis avec discernement, chacun ayant son charme et sa séduction et qui inspirent un double sentiment : on s'en sépare avec regret car ils représentent une privation; et, d'autre part, par un irrésistible élan du cœur, on les offre avec plaisir.

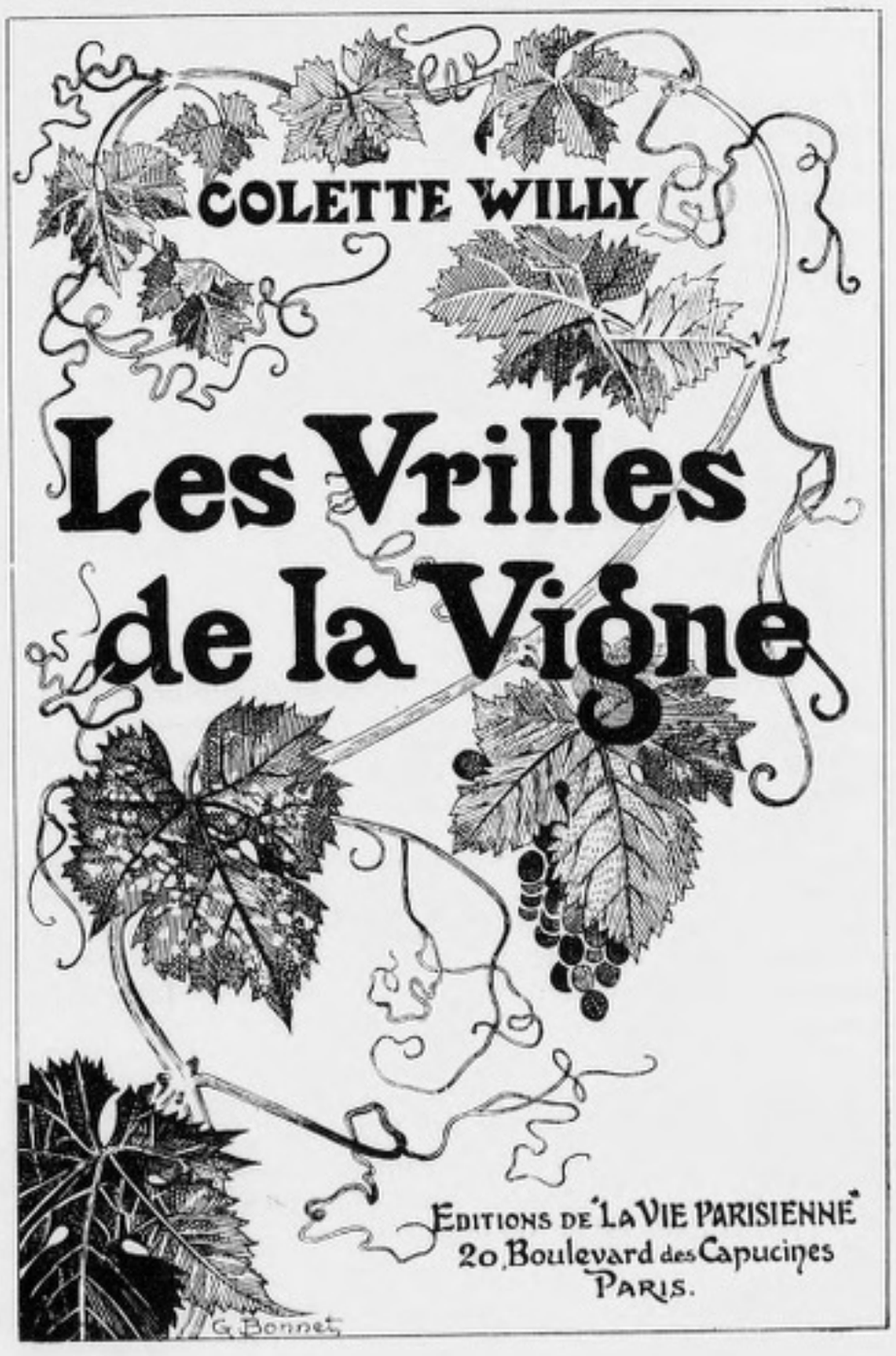
VOUS N'ÊTES PAS UN HOMME DU MONDE

Si vous n'avez pas lu ces deux livres qui font le sujet des conversations dans tous les salons



EN VENTE

Chez tous les **LIBRAIRES** et dans toutes les **GARES**



LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

CANNES. — HOTEL GONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage. Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL SUISSE, Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — HOTEL GRAY et d'ALBION, 1er ordre. Foltz, propriétaire.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferrière, directeur.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HYÈRES. — HOTEL DES PALMIERS, 1er ordre, grand jardin plein midi. Bérenger, prop.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MENTON. — RIVIERA PALACE, Hôtel de 1er ordre.

MENTON. — LE GRAND HOTEL (WYDER'S GRAND HOTEL).

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL DE LA RÉGENCE et Restaurant. Situation en plein centre de la ville.

OUCHY-LAUSANNE. — BEAU RIVAGE PALACE, la plus belle situation au bord du lac de Genève.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL. A. Declerck, propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, VILLA IGIEA. Grand Hôtel, idéal séjour.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

COMPAREZ ET JUGEZ !!
PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 et Catal. : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr. Ouvrages illust. 4 fr. les 4 variés 10 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRÊT s. sign., à tous s. tout, remb., à volonté, Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre, PARIS

La LIBRAIRIE JEAN FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
Envoie gratis sur demande son catalogue de livres curieux neufs et d'occasions.

IMPUISSANCE
des 2 sexes, radicalement guérie à tout âge par les **PILULES OURANIA**
Nouv. Découverte, Inim. suivies. **Effet stimulant immédiat.**
Guérison gar. p. une seule boîte (fac. à dissim.) Env. discr.
Prix 10 fr. Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.

J'envoie gratis sur demande mon Catalogue 1911 de livres curieux. **JEAN, 34, r. des Petits-Hôtels, Paris**

MASSEUSE manucure diplômée. **Salle de bains.** 77, rue Turbigo, Paris

PHOTO 2 C. Album, 4 visites 2f. - 6 C. Album 4f. 12 Cart. Album et 12 Cart. Visites 10 fr. *MARTIN, 15, r. Véron, Paris* (XVIIIe)

MISS Gillett. Amérie. mass. manucure péd. exp. de 10 h. à 7 h. 23, r. Richelieu (entresol)

PRÉCIEUSE ADRESSE
J'envoie Livres curieux, France et Etranger; illustrations artistiques, éditions de grand luxe, contre 3, 5 et 10 francs, franco et discret, accompagnés de mes catal. illust. de 1910.
P. BERGES, 66, Boulev. Magenta, Paris (1e).

PHOTOS Indiq., nref. Corresp. 5 langues. (art. post. sont refus) Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN

LIVRES CURIEUX et RARES. Catal. 0 f. 25. Henry MATTERN, éditeur, Bruxelles.



BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, rue de Furstenberg, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS
En vente chez tous les libraires
Les
Maîtres de l'Amour
Collection unique des œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour.

L'Œuvre du Divin Arétin (I),	1 vol. in-8 carré sur papier Alfa.		7 50
— Marquis de Sade,	—	—	7 50
— Comte de Mirabeau,	—	—	7 50
— Chevalier Andrea de Nerciat,	—	—	7 50
— Patricien de Venise Giorgio Baffo,	—	—	7 50
L'Œuvre libertine de Nicolas Chorier (J. Meursius),	—	—	7 50
— des Poètes du XIXe siècle,	—	—	7 50
Le Théâtre d'Amour au XVIIIe siècle,	—	—	7 50
L'Œuvre du Divin Arétin (II),	—	—	7 50
Le Livre d'Amour de l'Orient (Ananga-Ranga),	—	—	7 50
L'Œuvre libertine des Conteurs Italiens du XVIIIe siècle,			7 50
— de John Cleland (Fanny Hill),			7 50

Envoi franco contre mandat ou timbres, par poste, recommandé
Il paraît un volume tous les mois
Prix de faveur aux Souscripteurs avant le 31 Décembre
Demander les prospectus et bulletins de souscription envoyés franco avec le **Nouveau Catalogue 1911**

MESDAMES Voulez-vous guérir radicalement sans opération, voulez-vous prévenir? Des métrites, salpyngites, pertes, etc., **L'Utérol** (injections) est toujours victorieux. (2 Médailles d'or, 20 ans de succès). Notice explicative adjointe. 5 francs le flacon, franco 5 fr. 85.
Adresser commandes, Directeur-Pharmacie, 11 rue Le Regrattier, Paris et bonnes pharmacies.

PHOTOS EN COULEURS d'Une Beauté Idéale. Echantillons 3, 5 et 10 frs. timb. ou mandat. Engl. Corresp. J. REINMANN, Carte 5, Hambourg, 31.

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SABITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. BARLET, 112, r. Réaumur.

MASSEUSE EXPERTE DIPLOMÉE
Mme BEAREL, 30, r. Feydeau, Paris 3e ét. de 9 à 8. English spoken.

PHOTOS ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs.
LIVRES Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Hellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

MASSAGE Manucure Américain, Miss Mohawk, de New-York, 27 r. Cambon.

J'ENVOIE CONTRE TIMBRE de 0 FR. 10
mes 3 catalogues de livres sur Histoire, Littérature, Occultisme, *sur demande à* H. DARAGON, *196, rue Blanche, Paris.*

Jeune femme momen. gênée vend. salamandre Mme Bucail, 56, Bd St-Marcel, 1s les jours de 1 à 8 h.

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mmes DUC, 54, r. Caumartin, Paris (3e ét.).

PHOTOS artistiques et intéressantes espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. C. Léonard 228 r. Barao S. Cosme, OPORTO

MANUCURE Soins d'esthét. et d'hygiène, 11, r. St-Lazare, 3e ét., tout cour

SAGE-FEMME a reçu pens., consult. et corresp. (Discrét.) MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

MASSEUSE diplômée. Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

PRÉCIEUSE ADRESSE A RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, rue Vivienne, Paris (Bourse).

Le Gérant : C. CLÉMENT

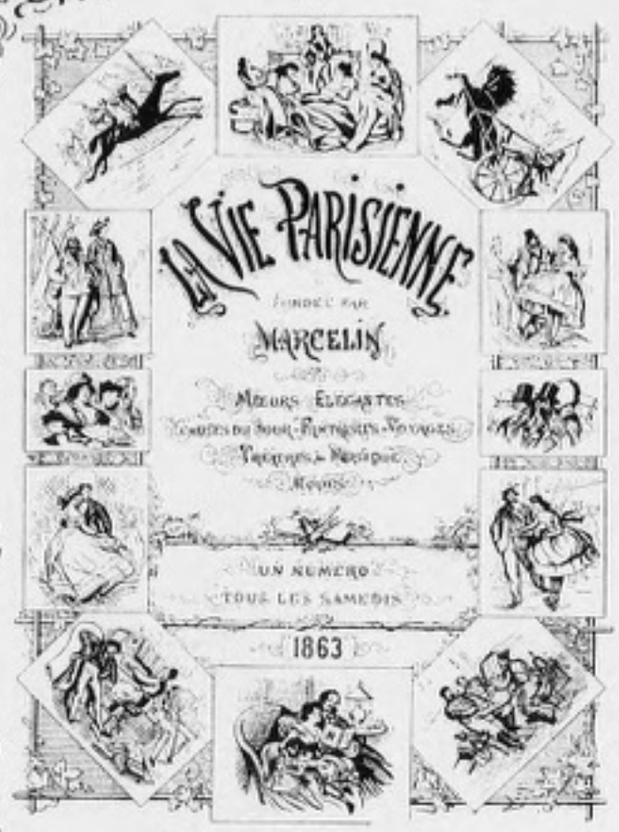
G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de Legrain



— Un cocktail pour ces Messieurs et, pour moi, un verre d'HUNYADI JANOS !

Samedi 31 Décembre 1910 — 48e année, N° 53



LA VIE PARISIENNE

CONTES ET NOUVELLES — THÉATRE ET MUSIQUE
LES SPORTS — LES ARTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 30 francs, Six mois, 16 francs, Trois mois, 8 fr. 50
ÉTRANGER (Union postale)
Un an, 36 francs, Six mois, 19 francs, Trois mois, 10 francs
LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er DE CHAQUE MOIS

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 cent. : ÉTRANGER, 75 cent.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
20, boulevard des Capucines. Tél. : 148-59

Dans ce numéro :
L'HALLALI
par Abel Hermant

LE DIEU DES ETRENNES

Dans ce numéro
LES SPORTS D'HIVER
par Marcel Boulenger



Pan! qu'est qu'c'est qu'ça?
C'est Polichinell', Mesdames!
Il apporte à toutes les femmes
Des baisers et des falbalas...

Pan! qu'est qu'c'est qu'ça?
C'est Polichinell', Messieurs!
Riche d'espoirs pour les p'tits gas
Et de souvenirs pour les vieux!

SANTAL MIDY

INOFFENSIF.
D'une pureté absolue.
GUÉRISON RADICALE
et rapide des écoulements qui exigeaient autrefois des semaines de traitement par le copahu, le cubèbe et les injections.
Pharm. MIDY, PARIS et toutes Pharm.

PARFUM
LARIETTE
L.T. PIVER
PARIS

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 3f. Parfumerie, 12, bd Bonne-Nouvelle, Paris.

LE PARFUM IDÉAL HOUBIGANT 19, faub. Saint-Honoré

SIROP à l'ACIDE PHÉNIQUE du Dr DECLAT
Contre GRIPPE - TOUX - RHUMES - INFLUENZA, etc.

SOUS BOIS Nouveau PARFUM GODET

NE VOYAGEZ PAS
SANS LES
GUIDES CONTY
EN VENTE PARTOUT

Le Plus Artistique des Parfums de Luxe — Le plus Puissant des Parfums Tenaces
Relique d'Amour
L. LEGRAND
PARFUMERIE ORIZA
11 PLACE de la MADELEINE . PARIS

N° 4711. Eau de Cologne



Idéale pour la fraîcheur du teint et de l'épiderme. Très vivifiante et tonifiante.
Parfum discret et délicat.
Action antiseptique et désinfectante de haute valeur hygiénique.
Etiquette bleu et or
Garantie absolument pure
Exiger sur chaque flacon la marque de garantie.
N° 4711
A toujours obtenu les plus hautes récompenses.
Maison fondée en 1792
En vente dans les grands magas., pharmacies, parfumeries. Échant. gratis c. 0.25 p. frais d'envoi, sera adressé par les dépositaires exclusifs.
Scott et Cie
4, Rue Chauveau-Lagarde
Paris (8e)



DYNAMO ET PHARES DUCELLIER

PÉTROLE HAHN
LE TRÉSOR DES CHEVEUX
F. VIBERT. FABt LYON



Séduction
LE PARFUM DES ÉLÉGANTES
GELLÉ FRÈRES
PARIS

TOUTES LES FLEURS EN UN PARFUM
"LE PARFUM"



Envoi franco du grand flacon échantillon contre 3 francs
PLASSARD, 17, rue du Quatre-Septembre, PARIS

ON DIT... ON DIT...



L'arrondissementier.

C'est un de nos plus jeunes députés. Et il porte un nom capable d'accrocher bien des choses... même des cœurs...

Il fut élu, aux élections dernières, dans un arrondissement qui semblait ne pas pouvoir échapper au député sortant, homme extrêmement important dans le parti unifié.

On se demandait comment ce jeune homme, frais émoulu de l'École de droit, et dépourvu d'ailleurs de toute éloquence, avait pu battre, au petit galop, un orateur très populaire dans le pays...

On vient de deviner pourquoi...

Le jeune député en question, au cours de la période électorale, allait voir tous les électeurs influents pourvus de jeunes filles à marier. Il négligeait un peu les papas, mais à chaque jeune fille il disait à la dérobée : « Je vous aime, je vous adore! C'est pour pouvoir vous épouser que je veux devenir député... »

On conçoit aisément que ce benjamin des candidats obtenait ainsi l'agrément du sexe faible. Et, le soir, il y avait beaucoup de jeunes filles qui, en embrassant leurs papas, murmuraient tendrement :

— Oh! papa, il faut voter pour M. Z...

Chaque papa se disait, de son côté :

— Eh! Eh! Si ma fille devenait la femme d'un aussi jeune député, ce serait une brillante affaire!...

Et, au jour du vote, le jouvenceau fut élu à une belle majorité.

Malheureusement, à l'heure actuelle, tout l'arrondissement est soulevé contre le benjamin des quinze mille. Car il avait promis le mariage, secrètement, *à dix-huit jeunes filles*.

C'est, vraiment, une promesse difficile à tenir!...

♠ ♠

Economie céleste.

Parmi les « nouveaux » débarqués à la Chambre, il s'en trouve qui possèdent déjà une profonde astuce politique.

L'un d'eux, M. Del.ch.nal, un radical socialisant, étant monté à la tribune au cours de la discussion générale du budget, se posa en partisan acharné des économies. A son avis, bien des crédits inscrits au budget pourraient être supprimés :

— Pourquoi, par exemple, une somme de 90.000 francs pour l'établissement de la carte du ciel? demanda-t-il. Voilà de l'argent bien inutilement gaspillé!

A ces mots, il y eut des protestations sur les bancs de quelques honorables qui aiment à avoir des nouvelles toutes fraîches de la lune, ce qui étonna fort notre champion des économies. Après la discussion, dans les couloirs, à un collègue qui l'interrogeait, il expliqua :

— Vous comprenez, c'est très joli d'établir un carte du ciel; mais, que diable! jamais mes électeurs ne croiront qu'il s'agit du ciel de.... ma circonscription!

♠ ♠

Sic transit...

Dans un bouillon de la place Clichy, dans un simple bouillon qui, pour n'appartenir point à M. Duval, n'est cependant qu'un modeste restaurant à prix ultra-modérés, on lit la petite note que voici :

L'ÉTABLISSEMENT RESTERA OUVERT
TOUTE LA NUIT DU 31 DÉCEMBRE

orchestre sous la direction de
RIGO

Rigo, qui revient en France, le fatal et beau Rigo, tzigane pour bouillon « genre Duval »?... Princesse, qui l'eût dit?



Hygiène nobiliaire.

Tout le monde connaît, tout le monde devrait connaître le duc Lo.b.t, le généreux Mécène dont les libéralités ont permis à nos archéologues de faire surgir de terre Delphes-la-Sainte et l'antique Delos.

Or, le duc Lo.b.t aime le bézigue et souvent il vient faire une partie, dans un des grands cercles qui avoisinent la place de la Concorde. Il y était, l'autre jour, fort occupé à additionner les cent d'as et les deux cent cinquante d'atout, quand un fâcheux courant d'air vint le faire éternuer.

— Fermez donc les portes, s'écria-t-il. Je suis sûr que je vais pincer un rhume!

— Vous êtes bien frileux, mon cher, répartit son partenaire, — qui était en train de perdre, — et puisque vous avez été vous acheter une couronne à Rome, vous auriez été prudent de l'acheter fermée!

♠ ♠

Le « Consul des Agenais ».

Il y a des années que le Lot-et-Garonne devrait payer régulièrement à la grande chancellerie de la Légion d'honneur une rente provenant d'une cession d'immeubles faite à ce département, vers 1810 ou 1820.

Mais à toutes les réclamations de la grande chancellerie, les conseillers généraux du Lot-et-Garonne font la sourde oreille.

Ils savent, en effet, que rien n'arrivera à vaincre leur obstination, rien, si ce n'est un décret ordonnant l'inscription d'office à leur budget des arrérages exigibles, ci : 60.000 francs. Or, de ce côté, ils sont bien tranquilles. Qui signe un décret? Le Président de la République, n'est-ce pas? Or, M. Fal..ères est un « pays », mon bon, et il ne voudra jamais chagriner ses compatriotes. Il est vrai qu'il est aussi grand maître de la Légion d'honneur et qu'il doit avoir à cœur les intérêts de notre ordre national.

Comme bien on pense, cette affaire n'est pas sans causer quelque tumulte au Sénat et à la Chambre. Rapporteurs de commissions, rapporteur du budget lèvent les bras au ciel, et crient au scandale.

Mais toutes ces rumeurs parlementaires viennent se perdre dans les bosquets silencieux de l'Élysée. Nul écho n'en parvient au Président.

M. Fallières demeure le rempart solide des Agenais, et ceux-ci, qui ont reçu déjà plus d'une marque de la sollicitude de leur compatriote, ont trouvé pour le remercier une dénomination charmante. Ils l'appellent *le Consul des Agenais*.

♠ ♠

Le Président inaugure.

C'était l'autre après-midi à la galerie Z***, où l'on inaugurait l'exposition des artistes moldo-valaques.

L'ambassadeur de Moldo-Valachie salue M. Fal..ères à sa descente d'automobile et lui présente un beau jeune homme, brun aux moustaches cirées, qui n'était autre que le Président de la Société des Artistes moldo-valaques, fort ému de se trouver en face du premier magistrat de la République.

Après quelques pas hésitants dans la première salle d'exposition le timide jeune homme s'adresse à M. Fall..res.

— Si vous le permettez, Monsieur le Président, je vais vous servir de cicerone pour vous montrer les tableaux...

Et l'excellent M. Fall..... de répondre avec bonhomie :

— C'est ça, mon ami, je vous suis... comme un aveugle!

RHUM ST-JAMES
« St-James, ce prestigieux pays des Antilles, est le lieu d'origine des premiers Rhums du Monde. »



Ne partez pas en voyage

SANS ACHETER LES ALBUMS GALANTS

de *" LA VIE PARISIENNE "*

EN VENTE : Dans toutes les gares et chez tous les libraires

LES 36 JOIES DE LA PARISIENNE

100 dessins de L. VALLET,
H. GERBAULT, FABIANO, F. BAC, etc.
Prix : **95** centimes



LES COULISSES DE L'AMOUR

100 dessins par HENRY GERBAULT
Prix : **95** centimes

" RÉGALEZ-VOUS MESSIEURS "

100 dessins par PRÉJELAN, L. VALLET, FABIANO, F. BAC, HENRY GERBAULT, etc.
Prix : **95** centimes



Chacun de ces trois albums sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande (accompagnée de la somme de 1 fr. 15 pour la France, ou de 1 fr. 25 pour l'étranger) à **M. le Directeur de *" La Vie Parisienne "* 20, boulevard des Capucines, Paris.**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLA à Beaulieu « Villa Finistère » r^te^ Nice à Monaco 3.400 m ; R. br. 12 000 fr. ; **M. à p. 140.000** fr. Adj. Ch. not., 24 janv. Me THION DE LA CHAUME, 8, boulevard Sébastopol.

SEVRES Pté r. des Fontaines, 1 (angle) 2.216^m^ M. à p. 30.000 fr. A adj. Ch. not. Paris 10 janvier 1911, Me LEROY, not. 9, bd. St.-Denis.

Maison rue d' AGUESSEAU, 11. Cce. 939^m^. Rev. b. 34.577 M. à p. 500.000 fr. A adj. Ch. not. 24 janv. 1911. S'ad. Mes Langlois et Liogier, 4, r. d'Astorg et Me CRÉMIEU, not. 17, r. Ville-l'Evêque.



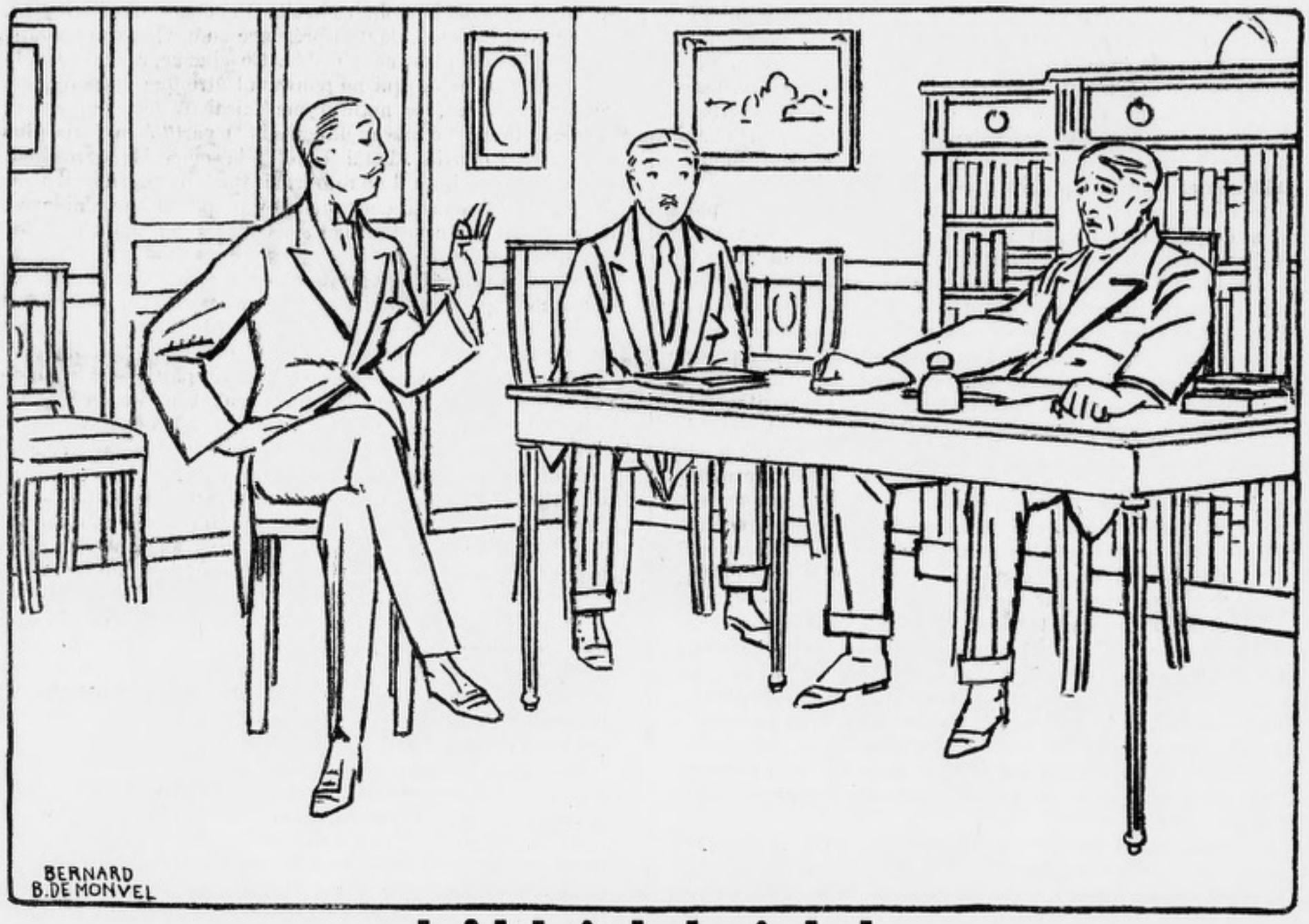
Le meilleur Compagnon de Voyage est un joli Livre

Achetez dans toutes les gares :





En vente partout . . . . . : 3 fr. 50



L'HALLALI

XIII. — La Nuit historique

Ce qui rend la psychologie si amusante, c'est que nous n'avons pas d'assez bons yeux pour apercevoir toutes les causes des phénomènes de l'ordre spirituel : cela revient à n'en apercevoir aucune; et il nous est loisible de nous figurer que le hasard se livre à ses fantaisies, dans un domaine où les lois du déterminisme universel ne sont pas plus relâchées que partout ailleurs. Les amateurs de romanesque n'ont vraiment rien à souhaiter de mieux que l'humble réalité.

L'étude des caractères, notamment, est pleine d'imprévu : ils ne se démentent jamais, et il est rare qu'ils n'aient point l'air de se démentir; ils ont le charme de l'incohérence, avec une conséquence rigoureuse. Je parle d'après le mien, dont la solidité me flatte, et dont les contradictions m'amusent.

J'en appréciai la souplesse une fois de plus, lorsque Marcadieu, peu d'instants après m'avoir quitté, revint dans mon cabinet pour me dire :

— Où ai-je la tête? Je voulais vous demander d'être mon témoin, et c'est la seule chose dont je ne vous aie pas soufflé mot!

J'avais presque failli, moi-même, adresser un cartel à Marcadieu, et j'acceptai avec empressement de lui servir de second! Je lui protestai même que j'étais fort touché, fort honoré de la preuve d'amitié qu'il me donnait; et j'exagérais peut-être, mais enfin je ne parlais point contre mon sentiment. Je vis bien que j'allais prendre à cœur cette affaire-là, comme c'était, au reste, mon devoir, puisque je m'en mêlais. J'ai beaucoup de conscience. Il est vrai que j'ai aussi beaucoup de curiosité, et si, en l'occurrence, je me félicitais d'être « témoin », il se peut que ce ne fût pas uniquement dans le sens où le code des gens d'honneur entend d'ordinaire ce mot.

L'autre témoin fut l'historien légitimiste, l'amoureux posthume de Mme la duchesse de Berry. Il était naturellement à cheval sur la tradition, et il qualifia d'irrégulière la mission que notre client nous confiait. Marcadieu, qui, en effet, ne doutait point que cette prétendue affaire d'honneur ne fût un assassinat déguisé, voulait bien se battre, mais après la cour d'assises, le jour même : il s'engageait à se rendre directement du Palais de Justice au Vélodrome Buffalo. Ce duel à terme renversait toutes les idées de l'historien légitimiste, qui ne concevait pas que l'on se battît autrement que sous la Restauration, et que l'on tardât cinq minutes de dégainer, après s'être marché sur le pied ou s'être regardé de travers. Mais je lui remontrai que nous ne devions pas négliger un si bon moyen de tâter notre adversaire, qui ne voudrait pas entendre parler de délai s'il avait réellement le dessein de nous retirer la parole en nous coupant la gorge à temps.

Le spadassin présumé ne fit pas la moindre difficulté sur notre proposition. Il nous déclara même que son seul grief était la gifle et l'âge du giflé, que pour le reste il était plutôt en communion d'idées avec nous, et qu'il ne serait point fâché qu'un homme du talent et de l'éloquence de Marcadieu dît leur fait avant de mourir aux brigands qui nous gouvernent.

— Quelle hypocrisie! s'écria Marcadieu, quand nous lui répétâmes ce propos. Voilà bien les maçons! Ils se défilent quand leur coup est manqué, et ils n'ont l'air de rien.

Nous lui assurâmes qu'il calomniait son adversaire, char-

Suite, voir La Vie Parisienne *n*os 41 *à* 52.

mant homme, de nature généreuse, avec qui il ne manquerait pas de se réconcilier sur le terrain. Mais je vis bien qu'il n'était pas convaincu. L'important était que ses conditions fussent agréées. L'historien légitimiste et moi, nous signâmes, avec les témoins du charmant homme, un procès-verbal d'attente, où nous pûmes cependant fixer la date du duel : car la justice française fut pour une fois expéditive, et Marcadieu, cité à comparaître fort prochainement.

Les quelques semaines, les quelques jours qui nous séparaient du jour fatal, me parurent lents, effroyablement vides. Nous mesurons le temps au moyen des événements qui s'y encadrent, et il ne se passait rien. La presse ne fut pas, comme j'aurais cru, continuellement occupée de « l'affaire Marcadieu ». Chaque parti et chaque journal avaient pris position du premier jour, et l'on se borna, de l'un et de l'autre côté, à répéter mollement les commentaires que l'on avait faits d'abord, ou même on ne se donna pas la peine de les répéter. Les puritains et les bien élevés, comme le *Temps* et les *Débats*, avaient raconté le beau geste de Marcadieu avec une tristesse de bon ton, et affectaient de n'y paraître plus songer. Les autres journaux de gauche désapprouvaient par bienséance, mais, de même que le provocateur de Marcadieu, ne semblaient pas autrement fâchés que Guignol rossât le commissaire : par où ils faisaient voir qu'ils sont bons Français. A droite, on ne semblait approuver aussi que par bienséance et du bout des lèvres. Cela était assez surprenant ; mais ce qui m'étonnait encore plus était la croyance unanime et avouée, à droite comme à gauche, que jamais ce procès en cour d'assises n'aurait lieu, qu'il se produirait d'ici là une péripétie romantique et qui empêcherait le combat, faute de l'un des combattants. L'on pronostiquait la suppression du pauvre Marcadieu avec autant de certitude et d'indifférence que l'on eût annoncé qu'il pleuvra si le baromètre baisse, et que le printemps commencera le 21 mars prochain.

Je flairais assez bien les sentiments du public, et presque point du tout ceux des premiers rôles. Seul, lord Ventnor ne me parut point d'abord trop mystérieux. Je le revis même plus fréquemment, au journal, dès qu'il y eut du duel dans l'air. On sait que ces sortes d'histoires lui paraissent, comme à tous ses compatriotes, les plus ridicules du monde. Il entrait dans mon cabinet, et comme le jour que je m'étais moi-même battu, prenait un couteau à papier sur ma table, duquel il faisait mine de me viser, imitait le bruit de la détonation et poussait des éclats de rire qui me donnaient sur les nerfs. Mais il n'allait point chez les Marcadieu. Jean Cadenet ni Renée n'existaient plus pour lui. Je pense que les démêlés qu'il avait eus naguère avec la justice de son pays l'avaient rendu fort prudent. Les vrais hommes d'affaires, entreprenants, mais avisés, ne s'acharnent point aux entreprises qui tournent mal : il ne s'acharnait plus, de même, à cette autre sorte d'affaires qui sont de sa spécialité, dès qu'elles semblaient le menacer de complications et de désagréments. Enfin, un beau jour, une huitaine avant le procès, il vint me faire ses adieux : il repartait pour l'île de Wight ; et il me dit, avec des intentions sarcastiques, que l'on viendrait peut-être l'y rejoindre, et plus tôt que je n'imaginais.

Comme il ne saurait être question de secret professionnel entre M. de Courpière et moi, du moins de ma part, je lui avais cru devoir fidèlement rendre compte de toutes les négociations relatives au duel de Marcadieu. Le vicomte m'avait écouté avec politesse, mais d'un air de détachement, comme si ce tournoi ne l'eût intéressé en aucune façon ; et depuis je le voyais peu, ou je le voyais pour le service : car rien n'était changé au tran-tran du journal. Mais (sans le surveiller) j'observais qu'il montait fréquemment à l'appartement Marcadieu, où il avait des conciliabules avec Jean Cadenet et avec Renée. Lady Ventnor, que je rencontrais souvent dans l'escalier, mais qui ne s'arrêtait pas pour moi, faisait à Séphora de longues visites. Ces dames semblaient fort bonnes amies : je me demandais ce qu'elles pouvaient bien comploter ; j'étais fâché que Séphora oubliât que « nous étions ensemble » et n'eût pas recours à mes conseils. Toutes ces allées et venues se faisaient sans le moindre bruit. On ne se chamaillait plus, même avec Cadenet, dont la présence en ces lieux me paraissait de plus en plus inexplicable. Ce silence, ce calme, à la veille d'événements qui ne pouvaient être que dramatiques, ce recueillement, ce naturel me faisaient une impression étrange. Pourquoi me mettaient-ils à part? J'en étais plus effrayé que mortifié. J'étais réduit à la société de Marcadieu. Exilé de chez lui, où il ne retournait que pour dormir, il avait fait son établissement chez moi. Il y préparait son plaidoyer, il travaillait toute la journée sous mes yeux, mais sans me dire quatre mots.

Je dus, la veille du grand jour, prendre sur moi de faire les démarches qu'un duel si prochain nécessite ; car il semblait avoir oublié qu'il se battait le lendemain, et ne me donnait aucune instruction. Nous eûmes, l'historien et moi, une dernière entrevue avec les témoins de l'autre partie, sur la fin de la journée ; puis je m'en allai dîner seul et je vins au journal vers dix heures, où je trouvai Marcadieu installé comme d'habitude dans la salle de bain qui me servait de bureau. Je le priai de se divertir un moment de son dossier, et je lui racontai, entre autres, que j'avais été chez Gastine Renette (l'arme choisie était le pistolet). Il ne me prêtait aucune attention. Pourtant, il ne semblait pas abattu, mais au contraire plein de feu et de courage, satisfait des notes qu'il venait de relire, prêt à la lutte. Même, sa confiance me gagna ; je ne m'étais pas senti depuis longtemps si calme, si dégagé de toutes les appréhensions vagues qui trop souvent m'oppressaient ; quand M. de Courpière entra, témoigna imperceptiblement qu'il n'était point fâché de nous trouver là tous deux, avertit Marcadieu qu'il avait un mot à lui dire : et je compris d'abord que nous touchions à la catastrophe.

Je ne puis m'expliquer, aujourd'hui encore, cette intuition et cette certitude soudaine. Maurice n'avait pas fait une entrée de tragédie : ce n'est pas son genre. Il était même entré tout à fait sans façon et, à son ordinaire, comme chez lui. Il avait un air ouvert, et sa correction se tempérait d'un rien de cordialité. D'où vient que je me dis : « C'est maintenant que je vais assister à un duel, — ou à une exécution » ? Je fis mine de me retirer, tout en interrogeant, ou plutôt en suppliant des yeux M. de Courpière : car j'étais partagé entre la peur et le désir de voir. Maurice, d'un geste impérieux, m'enjoignit de rester là ; et il attaqua aussitôt, mais d'un ton si mesuré, qu'il me fallut le temps de la réflexion pour m'aviser que déjà, dès ses premiers mots, la foudre avait éclaté.

— Je viens, dit-il simplement, vous parler de cette plainte. Que comptez-vous faire? Quelle fâcheuse coïncidence !

— Cette plainte ?... murmura Marcadieu.

Assurément il ne comprenait pas ; mais comme tous les habitués du crime contre les mœurs, qui jour et nuit, sans trêve, jouissent et tremblent, dès qu'on prononçait devant lui un mot du code pénal, son cœur cessait de battre.

— Vous ne me ferez pas croire, dit Maurice, que vous n'êtes pas au courant ?...

— Mais non ! protesta Marcadieu, avec un accent de franchise presque désespéré.

— Vous ne savez pas, reprit M. de Courpière, affectant une hautaine incrédulité, que votre femme a déposé une plainte en divorce contre vous?

Le pauvre homme n'eut même pas la force de pousser une exclamation ; mais sa stupeur et son effroi visible témoignèrent que, s'il ignorait jusqu'à cette minute la chose, il en apercevait du premier coup toutes les conséquences. M. de Courpière ne laissa pas cependant de les lui exposer avec une complaisance qui me fut pénible.

— Vous ne saviez pas, dit-il, que votre femme demandait le divorce ; mais je vois que vous devinez les griefs qu'elle articule contre vous. C'est un coup très dur et très imprévu. Vous pouviez croire qu'il ne résulterait plus rien de fâcheux... de certains faits... permettez-moi de ne pas m'expliquer plus clairement : je me sens un peu gêné... Mademoiselle votre belle-fille est majeure, ces faits sont déjà anciens, la prescription est acquise : ils ne peuvent plus avoir aucune consé-

BLANCHES HERMINES

Dessin de R. Préjelan.



— Ils se sont mis en ménage ?
— Oui, mais il parait qu'ils se battent tout le temps !
— Alors ce n'est pas un ménage... c'est une ménagerie.

quence, au criminel... Grâce à la plainte de Mme Marcadieu, ils peuvent avoir des conséquences regrettables... au civil... au moral... Ah! la personne qui a ourdi cette petite machination vous hait bien... et elle ne manque pas d'esprit.

C'est justement la réflexion que j'étais en train de faire; mais je ne croyais pas que Séphora eût de l'esprit. Je me rappelais tous ces récents conseils de famille où l'on n'avait pas jugé à propos de m'inviter, la louche entente cordiale de la mère, de la fille et de l'amant de la fille, les fréquentes visites, là-haut, de M. de Courpière et de lady Ventnor; et de plus en plus je ne croyais pas que ce fût cette pauvre bête d'Allemande qui eût trouvé cela toute seule. Non, c'était... les autres... A moins que l'inspirateur unique du complot, ce ne fût celui-là qui maintenant se faisait le porte-parole des conjurés. Marcadieu eut la même pensée que moi; car il regarda M. de Courpière en face... Mais l'énergie lui manqua. Ou bien, il préféra ménager encore son implacable ennemi.

Il dit seulement :

— Alors?

— Alors, répéta M. de Courpière presque négligemment, vous comprenez, mon cher, qu'il va falloir modifier tous vos plans d'ici à demain. Je n'avais pas voulu vous le dire jusqu'à présent, mais j'étais déjà... troublé... de voir que les accusations que vous portiez contre ces Escurolles... mœurs... singulières... indélicatesses, etc... étaient précisément les mêmes que l'on portait contre vous... tout bas... Maintenant que Mme Marcadieu les a, en quelque sorte, authentiquées par sa plainte, on ne va plus les chuchoter : on les criera... Votre position était fausse : elle menace de devenir ridicule... Bref, il est absolument impossible que vous vous présentiez demain devant le jury.

— Comment? fit Marcadieu stupéfait.

— Votre femme, reprit M. de Courpière, demande le divorce; mais il va de soi qu'elle ne songe pas à divorcer effectivement. Elle ne veut que vous forcer la main, vous obliger d'accepter la proposition si sage, si sensée, qu'elle vous faisait il y a quelques semaines. Elle est prête à partir avec vous, cette nuit, ce soir, tout de suite. Ne dites pas que vous êtes surveillé : personne n'a intérêt à entraver votre fuite, on la protégerait plutôt. Les malles de Mme Marcadieu sont déjà faites. Elle est même en train de faire les vôtres.

— Et mon duel? fit Marcadieu d'une voix étranglée, sans relever le dernier sarcasme du vicomte.

— Bah! dit M. de Courpière, vous avez fait vos preuves, et votre adversaire sera le premier à comprendre que vous ne lui brûliez que la politesse.

Marcadieu haussa les épaules, se tut et réfléchit assez longtemps. (Mon cœur battait avec lenteur et régularité, mais avec une force qui me faisait mal.)

Enfin, il reprit :

— Je ne comprends pas très bien. Pourquoi est-ce vous qui me transmettez les propositions de ma femme?

— Parce que cela me regarde aussi un peu, dit M. de Courpière tout doucement. Le *Bien Public* est responsable, dans une certaine mesure, de vos articles, qu'il a insérés. Aussi ai-je réuni dès hier soir le Conseil d'Administration, qui a examiné votre cas. C'est le Conseil qui a délibéré que vous n'iriez ni devant le jury ni sur le terrain, et que vous prendriez la fuite cette nuit, — au besoin avec notre aide pécuniaire.

— C'est un ordre? demanda sèchement Marcadieu.

M. de Courpière évita de répondre et de prononcer un mot de si mauvaise compagnie; mais, à son tour, il haussa légèrement les épaules.

— Et, reprit Marcadieu, si je refuse d'y obéir? Si je me présente devant le jury demain?

— Vous êtes libre de le faire, répliqua le vicomte, sans s'émouvoir. Mais je ne vous y engage pas, et je dois vous avertir loyalement de ce qui se passera demain à l'audience, si vous y venez. Dès l'ouverture des débats, notre avocat... (nous avons un défenseur : nous sommes poursuivis, vous et nous, solidairement)... notre avocat fera une déclaration. Il déclarera que nous nous sommes trompés, que nous avons été trompés par vous, sur le compte de la famille Escurolles. Il reconnaîtra noblement, en notre nom, que nous avons agi en cette conjoncture avec une déplorable légèreté. Il offrira nos excuses publiques à ces braves gens; et, comme cela leur ferait une belle jambe, il leur offrira aussi une réparation pécuniaire à leur discrétion. Je doute qu'après ce coup de théâtre, votre plaidoirie fasse son petit effet.

— Oui, dit à voix basse Marcadieu, qui parut encore réfléchir longtemps, et dit ensuite : « Est-ce que vous vous rendez bien compte de ce que vous... commettez là?... Voyez-vous... où vous m'acculez? »

— A rien du tout, dit M. de Courpière... A quitter la lutte, à prendre votre retraite... à vous en aller... là-bas, là-bas...

— Et si, plutôt que de m'en aller... disqualifié... contumace,... j'aimais mieux?...

Marcadieu n'acheva pas sa phrase, et Maurice fit simplement : « Oh! » mais un « oh! » qui fut un vrai chef-d'œuvre de dédain, qu'il corrigea d'ailleurs bien vite, en ajoutant, avec la plus aimable familiarité :

— Quoi? Vous tuer? Vous ne ferez pas ça, mon cher, parce que ce serait idiot. Allez-vous-en donc, tout bêtement. En somme, vous avez manqué votre coup, mais vous partirez d'ici... sensiblement plus riche que vous n'y êtes venu.

M. le vicomte de Courpière n'a pas l'habitude de s'attarder sur le plateau quand il a dit tout son texte. Il se retira donc et, Dieu me pardonne, il fit, avant de franchir la porte, le geste de tendre deux doigts à Marcadieu, qui lui en serra machinalement le bout.

Je restais sur une déception. J'apercevais bien toute la portée de la scène, qui était, tranchons le mot, une scène de meurtre, et les dessous : savoir la complicité de Séphora, de Renée, de Cadenet, de Mme la marquise de Ventnor. Mais, justement, je regrettais l'absence de tous ces personnages, qu'il ne me suffisait pas de sentir à proximité dans la coulisse. Je désapprouvais aussi le style, qui me semblait disproportionné à la grandeur sinistre de l'action. Tout cela manquait d'étoffe, de romantisme, et d'ailleurs m'aurait dû plaire pour ce motif : mais une fois de plus je me mettais en contradiction avec mon goût. Je fis même un geste excessif, moi qui n'en fais guère : je me jetai sur Marcadieu et lui saisis le bras, comme si je supposais que, sans barguigner davantage, il allait attenter à sa vie.

Il sourit. Je respirai.

— M. de Courpière, fit-il, n'a dit qu'un mot qui soit à retenir : « Ce serait idiot... » Il a raison... Et puis... tous ces gens-là seraient trop contents.

— Oui, osai-je dire.

Je l'interrogeai sur ses projets. Il me répondit que, naturellement, il ne tiendrait aucun compte ni des propositions ni des menaces qui venaient de lui être faites, qu'il se présenterait le lendemain matin devant le jury de la Seine, et que nous irions, après sa condamnation ou son acquittement, là où nous avions toujours dû aller. Cela me parut en effet tout simple, et je ne sais pourquoi j'en fus transporté d'admiration, qui alla même jusqu'à la sympathie. Je tendis la main à Marcadieu, beaucoup plus franchement que n'avait fait M. de Courpière. Il la prit, et profita de ce qu'il la tenait pour me souhaiter le bonsoir.

— J'ai besoin, dit-il, de dormir bien et longtemps. Ma besogne est faite : je monte me coucher. A demain.

— A demain, dis-je.

Ma besogne était faite aussi. Cependant, je flânai. Il semblait que je ne pusse m'arracher de mon bureau. Je ne quittai le journal que vers deux heures du matin, et au lieu de descendre l'avenue, comme j'avais coutume, en rasant les maisons, je traversai d'abord le trottoir, je pris du champ pour bien voir, dans toute sa hauteur, la façade de l'hôtel. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres de l'appartement Marcadieu. On reposait.

(*A suivre.*)

ABEL HERMANT.



EPITRES AUX "CORINTHIENS"

LES SPORTS D'HIVER

Non, messieurs les Corinthiens, non, il ne faut pas nous en conter, avec les sports d'hiver; il ne convient pas de nous débiter des histoires, ni de nous faire prendre le phare d'un palace pour l'étoile polaire! Non.

Ce qui va de soi, ce qui paraît naturel, raisonnable, et même indispensable pour un homme bien élevé, c'est de déclarer au commencement de décembre, ou vers Christmas, d'un petit air tout paisible, tout simple, sans nul fracas : « Le mois prochain, je vais à Saint-Moritz. » Cela, parfait, à la bonne heure!.. Il ferait beau voir que l'on ne vous rencontrât point à Saint-Moritz, en janvier! Vous y allez, parce que ce déplacement figure au tableau de service, pour l'année qui vient. Mais il n'y a pas de quoi s'animer beaucoup. Est-ce qu'un lieutenant s'étonne en déclarant : « Demain, exercice d'embarquement, théorie ; après-demain, service en campagne »?... Certes point. Il constate, voilà tout. Et vous n'avez qu'à constater comme lui : « Demain, goûter au Crillon, et conférence d'André de F...res; après-demain, Saint-Moritz... » C'est la vie.

L'intolérable serait, en ce qui vous concerne, ô Corinthiens, de rouler des yeux ronds comme des billes, et de vous exclamer : « Ah! la luge!... Ciel! le bobsleigh!... Le ski, dieux éternels! Et le kurling!... Et le kjoring!... Voilà des sports! Voilà qui nous retient, captive et sollicite, et c'est cela qui nous fait accourir!... »

Or vous n'aurez tout de même pas l'audace, n'est-ce pas, de nous confesser de pareilles hérésies? Loin de nous, et loin de vous aussi, ces paroles indécentes! Eh, quoi donc! des délicats en fait de sport, des Corinthiens comme vous, qui s'échaufferaient à propos de ces jeux rustiques! Se mettre à cinq dans un traîneau, et dégringoler le long d'une pente, jouer aux palets, vous diriez presque à la marelle, sur la neige durcie, se faire remorquer par un cheval en glissant sur des patins de bois, y a-t-il un soupçon d'art en cela, la moindre science, la plus élémentaire tradition? Vous voulez rire : ce sont les jeux du collège ou du couvent qui continuent! Nommons ces exercices des divertissements, tout au plus, et gardons-nous de leur prêter l'auguste dignité d'un sport.



Vous verrez, le soir, des héritières pantoes valsant à demi nues...



Le ski, cependant, diront quelques-uns?.. Oui, mais le ski sent le chasseur alpin et le bataillon scolaire, la société de gymnastique savoyarde et le tourisme niçois. C'est bon pour les raids en montagne. Or l'alpinisme date extrêmement. Au temps où les femmes portaient des petites capotes pointues, des tournures, et lisaient en rougissant les livres que l'on tenait pour si poussés, les livres qui semblaient si indiscrets de ce jeune M. Bourget, l'alpinisme avait tout son prestige. Un « viveur », alors, quittait le boulevard et la vie de Paris en s'engageant dans les troupes de M. Jules Ferry, pour aller guerroyer au Tonkin, ou bien en s'adonnant aux émotions sauvages que procurait, à cette époque lointaine, l'ascension du Mont-Blanc et l'exploration de tous ces glaciers aujourd'hui si peu, et demain peut-être si mal fréquentés. Mais à présent, qui mettrait les pieds sur un pic dépourvu de piste à bobsleigh? Personne. Laissez donc les skis. Nous en reparlerons cet été, quand vous irez faire une croisière en Norvège.

Combien vous auriez meilleure grâce à avouer, chers Corinthiens, que, vers janvier, vous vous trouvez un peu las des chevauchées dans le dégel et sous la bise, que vous avez assez pris de cerfs et de sangliers, assez tiré de faisans et massacré de chevreuils, que vos greyhounds eux-mêmes ont besoin de repos durant une quinzaine, que les grands matches de boxe n'ont pas recommencé, qu'il n'y a plus de courses, qu'Auteuil est fermé, Longchamp désert, que le mois des étrennes n'a d'ailleurs que trop duré, que les restaurants ne sont pas encore suffisamment brillants, que votre amie est maussade en voyant une année, — encore! — qui s'ajoute à l'autre, et nerveuse en songeant qu'il va falloir retourner faire des scènes, méditer, combiner, souffrir et droguer chez le couturier, pour les robes du printemps, — car vous ne voudriez pas qu'elle n'eût point ce qu'il lui faut, comme tout le monde, et vous savez bien, — la pauvre petite vous l'a assez dit, — qu'elle n'a rien à se mettre?



Et vous les reverrez, le lendemain matin, couvertes de vêtements pelucheux, affublées de chandails et chaussées comme des Esquimaux

UNE NUIT DE NOCE : LA NUIT DE LA SAINT-SYLVESTRE

Dessin de G. Léonnec.

5 HEURES DU MATIN
L'addition.

6 HEURES DU MATIN
Le fiacre du retour

LE LENDEMAIN A MIDI :
Les cheveux en vrille.

3 HEURES
Les liqueurs fines qui sont si fortes ! Le cognac, le kummel, le curaçao.

2 HEURES : LE SOUPER
Deux vieux intimes : le champagne et le foie gras.

L'excitante bisque

Les huitres.

Sa Grandeur le Maître d'hôtel, grand ordonnateur du souper.

Les inséparables de minuit : whisky et soda.

10 HEURES DU SOIR : LA BANDE JOYEUSE
en compagnie de ce prince de [illegible] Sèches : Sa Rondeur Sérénissime le Gousset bien garni

11 HEURES : LA TOURNÉE DES BARS
Les boissons anglaises et américaines, coktail et autre, petites cherrys, chacune avec leurs indispensables gardes du corps : les deux pailles.

Donc, vous avez un peu trop goûté à ces joies diverses, vous avez même dîné, voire soupé des plaisirs que l'on peut prendre en Sologne, en Normandie, en Touraine, dans l'Ile-de-France et dans le XVIe arrondissement; et vous vous dites qu'il sera délicieux de quitter tout cela, de se réfugier dans un train de luxe, de voyager longtemps, endormi par la tiédeur du sleeping, d'arriver enfin, en pleine nuit, en grimpant le long de chemins féroces, au cœur d'un petit village où flamboieront brusquement des palaces. Là, tout à coup, succédant au roulis du wagon, à la neige, aux vents coulis, au froid, ce ne seront que gerbes ruisselantes d'électricité, halls éblouissants et torrides, ascenseurs sans repos, personnel affairé, timbres qui retentissent de tous les côtés, nappes recouvertes d'orchidées, de roses, de savoureux fruits d'été, smokings, habits, femmes en grand décolleté, profusion de bijoux, délire de perles, paradou de dentelles, robes inouïes, Paquin, Doucet, Callot, parfums, sourires, — et un accent, avec cela, l'accent anglo-roumano-italo-russo-inquiétant que vous savez bien, celui que vous avez entendu à Rome et à Venise, à Biarritz et à Nice, à Paris autour de la table où soupait Gabriele d'Annunzio, et à Londres dans les théâtres où jouent les comédiens français, l'accent enfin qu'avait cette comtesse valaque, exquise, menteuse et intellectuelle, que vous avez certainement adorée, un jour...



Le lendemain matin, vous aurez plaisir à revoir, faisant les folles dans la neige, couvertes de vêtements pelucheux, affublées de chandails, de bonnets, et chaussées comme des Esquimaux, toutes ces héritières yankees, toutes ces princesses génoises et toutes vos amies de Dinard, de Trouville et du quartier de l'Etoile, que vous aviez trouvées la veille au soir valsant à demi nues selon le rythme des tziganes, dans le hall étincelant. Le silence poignant des montagnes et des plaines impitoyablement, impeccablement blanches, vous grisera, et, travesti vous-même en explorateur du Pôle, vous glisserez éperdument en tout ce qu'on voudra, traîneau, ski ou bobsleigh, jusqu'au déjeuner, puis jusqu'au crépuscule sournois et terrible des montagnes. C'est cela qui vous amuse : un vrai carnaval d'écoliers, une récréation, une partie de boules de neige qui dure quinze jours, — mais non pas un sport, non pas du sport, n'est-ce pas? Faites attention aux mots que vous employez!



A 11 heures du matin : le flirt sur la glace.

L'amour lui-même... Il serait assez bien venu. Mais on n'a pas le temps, à Saint-Moritz, il y a trop de monde dans les hôtels, et pas assez de lieux de rendez-vous. N'y songez pas, non plus qu'au sport.

— Pourtant, objecteront certains Corinthiens, il y a le patinage! Nous le tenons pour un art. Un bon patineur peut avoir du talent...!



Ah! oui, mais qu'ira-t-il faire à Saint-Moritz? On joue, vous dis-je, on se bouscule, on flirte sur patins, et l'on attend l'heure du thé, là-bas. Est-ce donc un bon travail d'athlète, à quoi l'on se livrera dans ce Casino des glaces et cet Eldorado des neiges?...

Non, et si vous êtes vraiment friand du patin, mon cher, vous resterez à Paris. La glace artificielle, rien de mieux! Monotone, fréquentée par les seuls habitués, vous trouvez là le meilleur sol d'études, un véritable atelier de perfectionnement, presque austère, quelque chose d'analogue à ce qu'est, pour un homme d'épée, la salle d'armes.

Puis, dès que le baromètre tombera sérieusement au-dessous de zéro, dès que les ruisseaux gèleront dur comme pierre, alors vous quitterez Paris, si d'aventure vous l'habitez en plein hiver, — ce qui n'a pas très bon genre, avouez-le, — et vous vous rendrez à votre maison des champs, dans le Valois ou dans le Poitou, n'importe : l'occasion vaut le voyage.

Là, dans votre parc, se peut-il qu'il ne se trouve un bout d'étang ou quelque miroir d'eau enchâssé parmi les grands parterres? C'est en ce lieu désert que dès le lendemain, vous irez seul, sous le ciel roux, avec vos patins. Et tout le jour, vous allez pirouetter et valser dans la solitude du lac maussade ou des blancs boulingrins, dessiner des arabesques au milieu du silence émouvant, bondir comme un elfe parcourant le royaume du bonhomme Noël, réaliser enfin, au ras de la glace vierge, tant de merveilles apprises en chambre, avenue d'Antin.



A 11 heures du soir : la glace est rompue

Vous effleurerez à votre guise, sur l'étang, ces roseaux inaccessibles où les cygnes s'enferment pendant les mois cléments, se querellent peut-être encore au sujet de Léda, puis pondent et couvent leurs affreux canetons d'enfants. Vous volerez, d'un seul élan, jusqu'à la Nymphe lointaine qui, de ses doigts légers, soutient une conque au centre du bassin, et, n'eussiez-vous appris que cela, vous saurez du moins, quand tombera le soir, qu'il n'y a point de déesse où l'on ne puisse atteindre, avec de bons patins : il suffit, vous le voyez, que la température s'y prête, c'est une affaire de baromètre. N'oubliez jamais cet enseignement-là!

MARCEL BOULENGER.

DE LA PUDEUR

Au moment où, à propos de la FEMME ET LE PANTIN, *nous voulons dire à propos de Mlle Régina Badet et de M. Bérenger, se pose le délicat problème de la pudeur au théâtre,* LA VIE PARISIENNE *a cru utile de faire une petite enquête littéraire et philosophique à ce sujet. En voici le résultat :*

Pour moi, la pudeur, c'est un imbécile nommé Joseph!

Mme PUTIPHAR.

—

La pudeur? C'est l'esprit des sottes!

Mme D'ÉPINAY.

—

Le difficile n'est pas d'avoir de la pudeur : c'est de savoir la sacrifier à temps...

Mme DE MAINTENON

—

Moi, la pudeur, je crois que c'est une maladie de peau.

CHAMFORT.

—

La pudeur? C'est l'art de ne pas laisser voir ce qu'on a de mal, en ayant l'air de cacher ce qu'on a de bien.

DÉJAZET.

—

La pudeur est à la femme ce que la serviette est à la truffe.

BRILLAT-SAVARIN.

—

La pudeur, c'est le viol!

PROUDHON.

LA TRÊVE DES ÉTRENNES



SURPRISE MINISTÉRIELLE

Hier « au Conseil des Ministres, la Fée des Etrennes (la seule fée laïque dont le culte soit autorisé) avait disposé des papillotes auprès de chaque écritoire; nos ministres ont trouvé l'idée charmante et se sont coiffés des bonnets de papier qui leur étaient si galamment offerts. Jamais le Conseil n'a été plus uni et plus bienveillant; jamais il n'a fait d'aussi bonne besogne!

LES CADEAUX QUE SOUHAITE " LA VIE PARISIENNE " A SES AMIS



A M. ALFRED CAPUS
Une panoplie d'académicien
(modèle 1911)



A M. D'ESPARBÈS
Une autre panoplie
(modèle 1811)



A M. ABEL FAIVRE
Une grosse caisse d'oublies...
des convenances



A M. PIERRE FRONDAIE
De la bonne galette
de Montmartre



A Mlle ... (nom au choix de nos lecteurs)
Une poupée porte-bijoux
à robe faite de billets de banque



A Mlle LANTELME
Une édition dorée sur tranches
des *Mille et une Nuits*



A Mlle MISTINGUETT
Un bébé chaloupeur
(groupe mécanique à musique)



A Mme AUDOUX
Une petite tire-lire (format Charpentier)
toute pleine de louis d'or



A Mme GEORGETTE LEBLANC
Une cage d'or
pour l'Oiseau Bleu qu'elle va nous apporter



A Mme LAUSAVINA
Un assortiment de plumes
de Paradis



A Mlle RÉGINA BADET
Un tambour de basque
et l'art de s'en servir



A NOS LECTEURS
Un petit cœur d'or
dans un écrin de satin rose

LA LETTRE D'AMOUR

« C'est entendu, mon cher Paul! Je ferai tout ce que tu me demandes dans ta dernière lettre : j'irai payer la note de ton tailleur, celle du dentiste et celle du fleuriste; je passerai sans faute chez Mme de Sainte-Mimière pour lui réclamer ton pyjama garance et tu peux compter qu'elle ne devinera pas que je suis au courant de votre liaison; je t'enverrai aussi une douzaine de cravates à bigarrures choisies pour t'assurer les faveurs des Congolaises, mais il est une chose dont je ne me charge pas, c'est de baiser pour toi le bout des doigts de Nora, — car Nora n'est plus mon amie...

« Mon cher, elle m'a trompé, d'une manière gracieuse, j'en conviens, et dont la pensée n'est pas insupportable, mais enfin elle m'a trompé, et j'en ai eu la preuve d'une façon assez originale.

« Te rappelles-tu Gisèle, cette charmante camarade de Nora, qui a des yeux en amande? Je n'ai jamais su résister à ces yeux-là! Ils sont allongés comme la volupté. Est-ce que tu pourrais toi, aimer ces femmes qui semblent avoir les yeux dans le sens du nez?... Eh! bien, donc, il y a quelque temps, Gisèle vint, par hasard, me surprendre à ce petit rez-de-chaussée de Passy où Nora a mis, dans l'économie des étagères, le choix des frises et des étoffes, des tringles dorées et des meubles anglais, la marque de son élégance nette, moderne et un peu sèche...

« En me quittant, Gisèle me demanda quand elle me reverrait. J'aime cette première inquiétude d'une femme qu'on a obtenue : elle précise la victoire qui ne commence vraiment qu'avec la possibilité d'humilier.

« — Bientôt, lui dis-je. Je vous écrirai.

« Et j'avais, à ces mots, le sentiment que je me moquais d'elle.

« Mais, battant des mains, et sautant sur la pointe des pieds comme une fillette à qui l'on annonce tout à coup un projet de jeu, elle reprit :

« — C'est cela! Ecrivez-moi! Vous qui écrivez si facilement, vous m'enverrez une lettre d'amour!

« — C'est promis... Mais quelle sorte de lettre d'amour dois-je vous envoyer? Il en est de tendres et de farouches, de passionnées et de raisonnables, d'intransigeantes et de résignées, de confiantes et d'inquiètes, d'inspirées et de laborieuses. Il en est qu'on écrit en double, afin de les conserver à la postérité, d'autres qu'on n'envoie pas, par un défaut d'audace, d'autres qu'on n'écrit pas, — et ce sont les plus belles! Il en est où l'on laisse, à dessein, des fautes d'orthographe pour montrer qu'elles sont écrites d'abondance; d'autres où l'on fait tomber une goutte d'eau sur le mot « désespoir » pour simuler un pleur; quelques-unes aussi, simples, sobres, miroirs d'un cœur scrupuleux, et qui sont si sincères qu'on n'y croit pas. Laquelle de ces lettres vous convient, Gisèle? Celle qui reflète un grand chagrin, celle qui est maladroite, celle où le mot amour n'est sur aucune ligne, mais où il se dissimule derrière des vocables timides : « émotion », « sentiment », « respect », ou « Je vous baise la main?... » Celle où l'on se moque de l'amant trompé? Celle qui suit la première nuit? Ou, peut-être, celle qu'on expédie quelques instants après le premier baiser dérobé en voiture, quand on n'est pas encore tout à fait sûr d'obtenir ce qu'on souhaite?

« Sous cette avalanche de propositions un peu railleuses Gisèle ne parut pas s'émouvoir.

« — Je voudrais un mot troublant : celui qu'on adresse à la femme qu'on désire...

« Et puis, en baissant les yeux, elle ajouta :

« — Vous ne saurez peut-être plus, maintenant!

« Elle avait une ingénuité touchante. Je l'embrassai sur les yeux, et, comme il pleuvait, j'affrontai l'ondée pour la mettre en voiture, moins par galanterie que par égoïsme, car rien n'est plus gênant, après avoir tenu une femme dans ses bras que de l'imaginer aux prises avec la boue, les flaques d'eau, les cochers malveillants et, en général, les incommodités ou les vulgarités de l'existence.

* * *

« Le lendemain, Gisèle reçut le billet suivant que je ne te donne pas pour un chef-d'œuvre, et que Choderlos de Laclos eût, sans doute, renié, mais dont j'ai des raisons de me rappeler les termes exacts et affectés :

« *Votre parfum s'est pris entre ces murs et rôde autour de moi; la chambre est un parterre où vous avez fleuri. Où êtes-vous? L'empreinte de votre corps s'est inscrite sur la cire molle de l'air, et je crois, à tout instant, l'apercevoir devant moi! Où êtes-vous?... Ailleurs... Mot mystérieux et d'autant plus cruel qu'il a la douceur d'une caresse, mot lointain qui, sous la forme impalpable du rêve, insinue dans mon cœur le regret de votre absence et le désir de vos baisers...* »

« Je faisais suivre cet échantillon d'élégie amoureuse d'un post-scriptum plus précis où j'avertissais Gisèle que je l'attendais à trois heures, le lendemain. Elle ne vint pas, ni les jours suivants...

« Sur ces entrefaites, je fus appelé en Belgique par le décès de ma tante de Scorkenberghe.

« Ce deuil imprévu d'une parente que j'aimais avec l'affection incomparable d'un héritier unique, me fit oublier l'aventure de Gisèle.

« La mort a le don de nous rappeler nos devoirs envers les vivants, et quelque irrévérence qu'il y ait à mêler à cette affaire la mémoire de Mme de Scorkenberghe, sa subite disparition réveilla en moi toute une moralité sommeillante : je pris tendrement congé de Nora, en la priant de ne pas me laisser sans nouvelles.

« Deux jours après, je reçus d'elle, à Bruxelles, la lettre suivante que tu voudras bien lire avec attention :

Mon bon chéri,

J'ai acheté hier trois voilettes aux Galeries-Rochambeau; j'ai renoncé, comme tu me le reprochais, à me fournir de pain chez le boucher, c'est-à-dire de voilettes chez la modiste. Par contre, j'ai commandé deux manteaux rue de la Paix, chez Douquin, parce que, malgré le gros écart de prix, c'est bien mieux son affaire que celle des Galeries-Rochambeau : es-tu content de moi?

Mon chéri, ton parfum s'est pris entre les murs et rôde autour de moi : la chambre est un parterre où tu as fleuri. Où es-tu? L'empreinte de ton corps s'est inscrite sur la cire molle de l'air et je crois l'apercevoir, à tout instant, devant moi. Où es-tu?...

« Un instant, je fus interloqué : jamais femme, en m'écrivant, ne m'avait encore parlé de mon parfum ni de l'empreinte de mon corps! Je mis quelque temps à me rappeler que j'étais l'auteur de ces phrases fades, et alors, la première idée qui me vint fut que j'étais victime de mon étourderie : Nora avait retrouvé dans une de mes poches la lettre d'amour que je destinais à Gisèle et elle me jetait froidement, ironiquement, ma trahison à la face! Puis, je me convainquis que c'était impossible. J'étais allé moi-même à la poste...

« Alors, je supposai que Nora, ayant aperçu sur mon buvard la trace de mon écriture, s'était postée devant une glace, avait rétabli le sens des caractères et découvert ainsi mon infidélité.

« Quelle que fut l'hypothèse, Nora savait que j'étais coupable et je fus pris, pour elle, d'une grande tendresse. Le soir même je rentrai à Paris, décidé à tout nier et à soutenir que cette lettre était échappée d'un roman que j'achève.

« Pendant tout le temps du voyage, j'escomptai mes chances de salut et, aux environs de Saint-Denis, j'avais fini par me persuader qu'avec du sang-froid et de l'assurance, la partie n'était pas perdue.

« Mon sang-froid fut mis à l'épreuve, mais non pas comme je le pensais.

« En arrivant à Passy, je surpris au travers de la porte, un bruit de voix aiguës; c'étaient des petits mots qui venaient jusqu'à moi, des murmures imprécis qui avaient une grâce saphique. J'entrai avec précaution, non sans curiosité, et j'aperçus sous une gamme de lumières jaunes, bleues, vertes et roses, disposées par une main d'artiste aux appliques et aux candélabres... j'aperçus la vérité toute nue...

« J'avais fourni à Gisèle une arme pour séduire Nora, et Nora, à court de sentiments, avait repris à son compte ma propre littérature. Mon cher, c'est la seule lettre d'amour qu'on m'ait jamais rendue!...

HERELLAUT.



JOUR DE L'AN

Naguère encore, la veille du Jour de l'An, j'allais à la station de fiacres la plus voisine et, là, je choisissais, pour sa bonne mine et celle de son cheval, un cocher, soigneusement. Je m'entendais avec lui pour qu'il vint me prendre le lendemain, dès après le déjeuner, puis, jusqu'au soir, nous parcourions Paris, selon un itinéraire ingénieusement combiné. Nous allions de maison en maison, il me laissait à la porte; ici je distribuais des cartes à la concierge, là, au contraire, je gravissais quelques étages, j'allais m'asseoir dix minutes dans un salon, où il faisait chaud, où j'embrassais plusieurs personnes et où l'on m'offrait des chocolats. Au début, quand je me livrais à ce sport parfaitement insupportable, j'étais encore lycéen. Je tirais un profit agréable de ces trop nombreuses visites. Mais, peu à peu, ces bonnes habitudes se sont perdues. Les uns sont morts, hélas! Les autres ont découvert que j'étais devenu un bien grand garçon pour qu'on me donnât ainsi des étrennes. Puis la situation a encore empiré; je ne reçois plus d'étrennes, mais il m'en faut offrir. Vieillir n'est point gai du tout : je prends du ventre et les chocolats du premier janvier, pour moi, n'ont plus la même saveur.

La petite compensation à cet état de choses c'est que je ne m'enquiers plus d'un fiacre, le jour de la Saint-Silvestre. Ma liste de visites est devenue courte, courte, et tient tout entière dans ma mémoire. Je fais deux visites le matin, cinq dans l'après-midi. Deux d'entre elles, parce que je ne puis m'y soustraire, et les autres, Dieu merci, parce que j'y trouve du plaisir.

Ma première visite, le matin, est pour mon oncle Gonsolin. Mon oncle Gonsolin habite Neuilly, dans un long boulevard qui n'en finit pas. Sa maison est petite, mais dans un jardin, et je crois bien qu'il y a toujours vécu. Mon oncle Gonsolin est vêtu avec une recherche extrême, combinée une fois pour toutes. Dans mes plus lointains souvenirs je le vois au fond de son manteau en montagnac tête-de-nègre. Il se mouche dans des foulards de soie rouge à palmettes jaunes, et ses vêtements répandent une imperceptible odeur qui tient à moitié du cuir de Russie et à moitié de la framboise; j'aimerais bien qu'il m'en léguât le secret. La petite maison de l'oncle Gonsolin a deux étages et comme ce charmant vieillard a été marié deux fois, il a mis au rez-de-chaussée tous les portraits de sa première femme. L'autre étage est le séjour de sa seconde femme, tout à fait gâteuse aujourd'hui, et qui végète dans une chambre où personne n'est reçu. L'oncle Gonsolin est très bon pour cette pauvre défroque, mais il vit presque toujours au rez-de-chaussée avec l'ombre de sa première femme, qui était très belle et qui est morte toute jeune. Il y a, dans le salon, un portrait de cette attirante personne, par Ricard, qui a tout le mystère désirable. Je suis à peu près sûr que mon vieil oncle est amoureux comme un enfant de cette épouse dont, paraît-il, il s'occupait à peine lorsqu'elle vivait. Il la trompait même avec cette gâteuse d'aujourd'hui, qui s'est fait épouser un an après la mort de cette tante si belle. Je n'ai pas connu celle-ci et je serais près de m'en



éprendre, comme mon oncle. Demain, j'irai le voir selon ma coutume; je compte lui demander de faire photographier pour moi ce Ricard inconnu. Mais il ne voudra probablement pas. Il préférera me donner quelques-unes de ces pastilles au miel par lesquelles il a remplacé les louis d'autrefois. Il me demandera si j'ai rencontré « la femme de mon rêve » et me recommandera: « Ne sois pas trop difficile, mon petit; tu es jeune, tu dois donc faire le dégoûté... On passe la première moitié de sa vie à rêver aux femmes que l'on n'a pas; pendant la seconde moitié on rêve à la femme que l'on avait pendant que l'on rêvait à celles qu'on n'avait pas. Et ce n'est point gai !... »

***

Presque à midi, avant le déjeuner, je vais voir Mapana. Mapana, qui se nomme en réalité Julie Rochet, fut la nourrice de mon frère et notre bonne à tous deux. Elle est mariée à un charbonnier qui habite Saint-Denis. Le premier de l'an elle vient à Paris, chez mon frère, où je vais de bien bon cœur l'embrasser sur ses deux joues qui furent jadis de belles pommes rouges et qui sont aujourd'hui des rainettes très ridées et très flétries. Bien que depuis plus de dix ans j'aie tout à fait cessé de grandir, elle me dit chaque fois : « Comme tu as poussé, mon Jacquot!... » Elle ajoute: « Toutes les femmes doivent courir après toi! » Puis elle sort d'un morceau de journal une série de photographies point belles où l'on voit ses enfants qui sont de tous les âges. La fille dernière-née me paraît extrêmement jolie. Elle travaille chez un fleuriste du boulevard Haussmann où il faudra que j'aille un jour rôder. Je n'ai jamais grand'chose à dire à Mapana ; mais comme je suis ému en la regardant! Dans le petit miroir noir de ses yeux dévoués, je me vois tout enfant et je me souviens de la belle fessée qu'elle m'a donnée, le jour où elle m'a supris près d'une grosse cuisinière, qu'on a mise à la porte, et qui, lorsque j'avais dix ans, avait sorti de son corsage, dans la lingerie, sur mon indiscrète et inconvenante prière, la moitié de sa riche poitrine.

***

Dans l'après-midi, je me débarrasse d'abord d'une corvée dictée par la reconnaissance. Je vais voir un banquier fort riche et fort ennuyeux chez qui j'ai travaillé pendant deux ans lorsque je n'étais pas le brillant dramaturge que je suis aujourd'hui. Ah! que le quart d'heure que je passe dans ce « luxueux hôtel » me semble long! M. X. est abonné, le mardi, au Français et, chaque année, il me parle de sa pièce préférée, qui est *Adrienne Lecouvreur* : « Cette jolie comédie de Scribe où revit toute la Régence... » Moi, je me fais un malin plaisir de lui conseiller quelque spectacle où je sais qu'il s'assommera. Mais j'en suis pour ma malice, car jamais il n'ira ailleurs qu'au Français. Ses grands, ses seuls souvenirs littéraires sont les « premières » des pièces d'Émile Augier, qui était son ami.

***

Ensuite je vais voir Rosanna. Rosanna, il y a cinq ans encore, jouait au Gymnase et au Vaudeville les rôles de la femme élégante qui garnit la soirée du deuxième acte. Je fus « distingué » par elle lorsque j'avais dix-huit ans et nous avons des souvenirs très tendres et affectueux. Aujourd'hui, Rosanna est mariée à un industriel qui fait du sport, et on ne voit qu'elle sur les champs d'aviation. Elle n'est plus amusante et capricieuse comme naguère. Elle habite dans une grande maison, avenue du Trocadéro. Elle est riche et honorée. Elle dit beaucoup qu'elle est heureuse et achète des bibelots du XVIII[e] siècle dont elle couvre de petits guéridons de marqueterie. Son intérieur ressemble étonnamment au décor d'une pièce de Donnay ou de Vandérem. Elle y joue le rôle de femme du monde sans aucune application apparente. Chaque année je lui demande si elle s'est enfin décidée à tromper son épicier. Je ne sais pas du tout si elle dit vrai en disant non, mais elle dit non. Je prévois très bien que prochainement je trouverai Rosanna ennuyeuse, et que, d'ici trois ans, je rayerai son nom de ma petite liste. Demain, je crains de la trouver un peu couperosée, et cela me fera tant de peine!... Enfin, j'irai cependant, quand ce ne serait que pour voir si on lui vend toujours si cher des saxes aussi notoirement faux.

***

Ensuite, deux visites qui n'ont qu'un intérêt : elles « rapportent ». Je vois là les deux dernières personnes qui ne me trouvent pas trop vieux pour me donner des étrennes. L'une tricote avec de longues aiguilles d'écaille. L'autre m'offre du thé et du plume-cake qui, depuis près de quinze ans, sent toujours l'iode, ce qui est fort mauvais.

***

Puis, longue trotte pour aller jusqu'à la place des Vosges. Je vais faire là-bas une visite que pour rien au monde je ne voudrais manquer.

Jeanine, toute jeune et très belle, vit séparée de son mari dans un appartement triste et froid où, jusqu'à sa mort, elle se souviendra de mon ami François qui s'est tué pour elle. Quand je vais chez Jeanine, j'ai l'impression de changer d'altitude, et de quitter tout ce qui est quotidien et mesquin. Jeanine et François s'aimaient, mais ils ne se l'étaient pas dit, Jeanine était pauvre; elle fut demandée par un homme fort riche; et, finalement, elle dut consentir à un mariage que ses parents désiraient. C'est en apprenant ce mariage que François se tua. Il se tua en Allemagne; on cacha à Jeanine le suicide et elle crut à un accident. Après deux ans de mariage, elle apprit la vérité et aussitôt elle quitta son mari pour aller s'enfermer où je vais demain la voir. Elle me reçoit rarement et lorsque nous sommes ensemble, le nom de François n'est jamais prononcé. Cette courte visite, grave et silencieuse, n'a rien de commun avec ce qu'on rencontre généralement dans la vie.

J'oubliais de dire que ce mari, dont elle s'est volontairement éloignée, l'adore et agit envers elle avec un tact extrême. Elle n'accepte rien de lui, sinon, au premier janvier, d'énormes et innombrables touffes de violettes, dont le parfum pénétrant et doux, vous accueille, ce jour-là, dès l'antichambre.

***

Ma dernière visite, selon les années, diffère. Je la fais à la personne que j'aime ou que je crois aimer. Il y a deux ans, j'ai été chez la blonde et folle Suzanne. Il n'est plus question de Suzanne aujourd'hui. L'an dernier Lucienne a su, entre deux visites, m'accorder son meilleur baiser. Nous nous sommes quittés, et je ne veux même pas me demander si je l'aime encore ou non.

J'irai sans doute, demain, terminer ma journée chez la troublante Fanny. Depuis près de quinze jours je soupçonne bien que je l'aime. Mais je soupçonne aussi qu'elle ne le soupçonne pas. Parfois, quand je crois que je ne pense à rien, je m'aperçois tout à coup, que, à mon insu, c'est elle qui est devant moi et qui me regarde. Son fantôme me sollicite souvent, et je sens très bien que, dans peu de temps, j'accepterai résolument sa compagnie dans toutes mes promenades. Puis, ensuite, la société de ce fantôme ne me suffira plus. Je ruserai pour rencontrer chaque jour Fanny; j'inventerai des prétextes pour sortir avec elle, nous goûterons ensemble, nous irons dans des musées et des jardins publics. Eternels et délicieux recommencements! Fanny m'aimera peut-être. Fanny, un soir, me laissera peut-être serrer sa main, et, qui sait, avant la fin de l'hiver, nous reviendrons peut-être ensemble d'une soirée, ou du théâtre. Je serai assis à côté d'elle, dans sa voiture, la tête blottie dans ses fourrures tièdes, tout près de sa peau précieuse ; et elle, passant très lentement ses doigts sur ma joue, me dira, comme ma nourrice Mapana me le disait jadis : « Tu es bien gentil, mon Jacquot... »

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

Pensées jaunes

Le mari qui se venge est absurde;
Le mari trahi qui ne se venge pas est absurde;
Donc, le mari trahi est absurde;
Donc, il est absurde d'être mari!

Il y a certains malheurs si exceptionnels qu'on les supporte avec orgueil et qu'on aurait du regret à ne pouvoir les afficher.

L'homme serait modeste s'il réfléchissait combien, dans sa vie, il s'est plus trompé lui-même qu'il n'a trompé les autres.



LES PREMIÈRES



AU GYMNASE :

La Fugitive,

par M. André Picard.

Une jeune fille, mariée à un notaire, — un « notaire », n'est-ce pas, c'est déjà tout un programme, — à un notaire maladroit et triste, s'ennuie et est à la veille de « faire une bêtise », avec un jeune homme, dont son mari est le conseil judiciaire, un « mauvais sujet », mais qui a de la belle humeur, et qui « sait parler aux femmes » : — c'est un drame, un drame pas bien extraordinaire, mais on a fait du drame avec moins que cela...

Une bonne grosse veuve, que les soins de l'éducation de ses filles et les tracas d'une succession difficile, avaient empêchée jusqu'alors de « songer à la bagatelle », brusquement, à quarante ans largement sonnés, ses procès gagnés et ses filles mariées, sent se réveiller son tempérament et son cœur, rêve de vivre, elle aussi, sa vie d'amour, avec un archéologue également mûr, et miraculeusement rencontré, qui, pour commencer, l'emmènera, à la faveur d'une caravane de « Voyages Économiques », visiter l'Égypte et admirer les Pyramides : — c'est un vaudeville...

M. André Picard, dont on connaît, et dont personne n'apprécie plus que moi, l'esprit curieux et pénétrant, les scrupules d'écrivain, de psychologue et d'artiste, et la conscience poussée parfois jusqu'à l'inquiétude, M. Picard n'a voulu se contenter ni du drame, ni du vaudeville, et s'est noblement appliqué à mélanger et à confronter les éléments de l'un et de l'autre.

Pour cela, il a simplement imaginé que la veuve inflammable était la mère de la notairesse désabusée, et il s'est posé, et il nous a posé la question de savoir quelle répercussion la crise sentimentale de la mère pouvait exercer sur celle de la fille.

Et M. Picard nous a placé en présence d'une fille qui venait alors déclarer à sa mère : « Toi qui t'es mise à vivre ta vie d'amour avec ton archéologue, tu n'a pas, tu n'as plus qualité pour m'empêcher de vivre ma vie d'amour avec ce petit jeune homme!... »

De telle sorte que, pour que sa fille n'eût pas d'amant, la mère, héroïque, a dû congédier le sien.

Assurément, voilà une situation importante, et il convient de féliciter M. André Picard d'élargir ainsi le débat, et de porter son effort de dramaturge sur des sujets plus amples et de plus graves problèmes que les anecdotes toutes menues dont les écrivains de théâtre se satisfont trop aisément.

Est-ce à dire que cette pièce nous donne beaucoup à penser, nous apparaisse d'une humanité très poignante, et nous remue très profondément?

Il semble d'abord que l'auteur, lui-même, a été le premier à ne pas avoir une absolue confiance dans la solidité de sa thèse, dans la vraisemblance de son sujet, puisqu'il a pris cette précaution, au moment où la notairesse s'apprêtait à se laisser enlever, de lui apprendre, à elle, que son ravisseur était un escroc, et de nous apprendre, à nous, qu'elle était enceinte du notaire : double circonstance qui était certainement bien propre à maintenir la jeune femme dans son devoir, et rend moins évidemment nécessaire et efficace le sacrifice de la mère, éloignant son archéologue.



Cl. Félix

Création de Lewis

Et quand la bonne dame signifiera elle-même, à la fin de la pièce, à l'archéologue, un congé définitif, nous ne serons pas encore très émus, parce que nous avons l'impression que, si sa fille l'exige alors, c'est une « envie » de femme enceinte, — sept ou huit mois d'absence, rien de plus, — après quoi l'archéologue et la veuve pourront recommencer leur vie d'amour sans nul remords et tant qu'il leur plaira...

La faute de Mme Journaud, dont une fille peut lui demander compte, n'est pas, en effet, d'avoir, à son retour d'âge, témoigné d'un touchant revenez-y sensuel et sentimental: la preuve en est que Mme Journaud a une seconde fille, également mariée et que M. Picard ne nous a pas montré que son ménage, à celle-là, eût le moins du monde été troublé par l'exubérance imprévue du tempérament maternel; la faute de Mme Journaud, vis-à-vis de sa fille Antoinette, est, sans doute, de l'avoir mal élevée, et surtout de ne pas l'avoir bien mariée : cela n'a rien à voir avec l'agrément que Mme Journaud pourra prendre ou ne pas prendre par la suite, avec son archéologue...

Mme Journaud, c'est Mme Cheirel; il est visible que sentant le public qui « rendait » de préférence aux effets comiques, Mme Cheirel a eu tendance à multiplier et à souligner ce genre d'effets, — ce qui eut pour inconvénient de nous laisser un peu déconcertés devant les parties dramatiques du rôle, et d'écouter distraitement les plus beaux cris de mère ou d'amante...

A ses côtés, on a justement applaudi M. Garry à qui j'ai souvent reproché de jouer triste et trop en dedans, et qui, dans le personnage du notaire, a pu faire, précisément, de ces défauts, une application excellente.

Il eût été préférable de confier le rôle de l'archéologue à un artiste de moindre importance que M. Gaston Dubosc, ce qui eût permis de l'écourter et, principalement, de ne « rien lui donner » au dernier acte, où son retour est inutile et pénible...

Quant à Mme Yvonne de Bray, une certaine maussaderie naturelle, avec de la grâce capricieuse, et une sensibilité qui n'a jamais été plus joliment habillée, lui ont permis de marquer de façon très intelligente et très forte, le personnage d'Antoinette Ourier : je crois bien que Mme de Bray est à la veille de créer des « Yvonne de Bray »...

Mais le succès fut pour le plateau-table du second acte ; d'aucuns trouvèrent même, à cette occasion, l'enthousiasme des spectateurs légèrement excessif et scandaleux; pourquoi? Présenter un plateau au public, et au moment où l'on imagine que quelque imprudence va le laisser choir, faire que ce plateau, brusquement transformé en table, retombe sur ses pieds, — préparation ingénieuse, dénoûment imprévu, — n'est-ce pas tout l'art du théâtre?

Franc-Nohain.



ROYALES ÉTRENNES

A cette époque où chacun s'apprête à fêter joyeusement l'avènement de la nouvelle année, quelle est la femme élégante, vraiment digne de ce titre, qui ne soit préoccupée de sa toilette? Quelle est celle d'entre nous qui n'ait souhaité être finement silhouettée d'un de ces ravissants costumes tailleur si souvent admirés à la ville comme dans toutes les réunions mondaines, et qui crient leur signature: High Life Tailor?

Réjouissez-vous, chères lectrices! Le célèbre maître couturier du 112, rue Richelieu et 12, rue Auber a eu la délicate pensée de combler vos vœux les plus chers, en vous offrant avec un rabais prodigieux de 30 à 40 0/0, ces admirables costumes velours ou drap, d'une ligne idéale et d'une coupe si parfaite, enfin toutes ces merveilleuses trouvailles dont une est créée chaque semaine à votre intention, et qui, cette année, ont été presque totalement épuisées par sa clientèle d'élite.

Aussi cet énorme sacrifice en faveur de la grâce et de l'élégance féminine, tiendra-t-il lieu du bénéfice des soldes de fin de saison que High Life Tailor a coutume de faire tous les ans. Et jamais nos jolies Parisiennes n'auront rêvé plus belles étrennes.

INDISCRÈTE.

Hommes et Choses de Bourse

La nuit de Noël a causé beaucoup de surprise à ceux, encore nombreux, qui ont mis leurs chaussures sous le radiateur, et il semble que les trouvailles faites le lendemain aient exigé beaucoup de discernement et une parfaite connaissance des propriétaires desdites chaussures.

Un heureux hasard nous a permis d'en révéler quelques-unes à nos lecteurs.

M. KLOTZ. — Un projet de révolte des contribuables;

M. PUECH. — Un jeu de sabotage général des chemins de fer;

M. MOREL. — Une dénonciation d'hypothèque des biens congréganistes;

M. PALLAIN. — Un filigrane inmaculable pour billets de banque;

M. DE VERNEUIL. — La suppression du droit de timbre des valeurs étrangères;

M. GASTON DREYFUS. — Le nom des chevaux qui gagneront les prix de Diane, du Jockey et du Grand Prix de Paris;

M. CHOPY. — La certitude de la disparition de la Corbeille;

M. PERQUEL. — Un décret obligeant la Bourse à ouvrir le dimanche et à ne jamais fermer avant quatre heures trois quarts;

MM. LES REPRÉSENTANTS DES ÉTABLISSEMENTS DE CRÉDIT A LA BOURSE. — Les Cours extrêmes des valeurs qui les intéressent avec les dates des principales variations;

LES DISTRIBUTEURS DE PUBLICITÉ. — Des budgets nombreux et si importants qu'ils pourront satisfaire tout le monde;

Etc., etc.

Toute la semaine, les rares spéculateurs, présents à la Bourse, n'ont été occupés que des faits de la nuit de Noël et les transactions en ont souffert. Pour les rassurer, on leur a fait comprendre qu'un peu de patience était de mise et qu'une fois la trêve des confiseurs terminée, ils auraient une revanche d'autant plus éclatante qu'elle aurait plus tardé.

Toutefois, les mouvements désordonnés de quelques valeurs industrielles russes ont amené des réflexions graves, graves, graves, de la part des acheteurs aussi bien que de la part des vendeurs, car on dit que trop gourmands tous, et mis en train par le réveillon, ils n'ont pas su prendre les bénéfices et, que tout se résume en opérations blanches.

Je ne le crois pas... Seulement les malins veulent esquiver les étrennes...

TRIBOULETTE.

PARIS-PARTOUT

BORDS DE SCÈNES. — Mlle Marie Leconte est assez sérieusement malade, on dit qu'une opération chirurgicale serait même nécessaire; espérons que les médecins pourront s'en passer et faisons des souhaits pour le rétablissement prochain de la si gentille artiste.

—

Au Grand-Guignol:

Le succès du spectacle actuel s'accentue, et les drames représentés suffiraient à le justifier. *Sabotage* produit en effet une impression de terreur comme on n'en a jamais ressentie, et *Figure de cire* fait passer le public haletant par toute la gamme de l'angoisse. *Un peu d'idéal*, *Condoléances* et le *Pharmacien* réussissent ensuite à déchaîner le fou rire dans la salle. Rappelons que les jeudis à 2 h. 1/2, il y a des matinées avec le même programme que le soir.

—

Il est de plus en plus question de l'entrée chez Molière de notre national Félix Galipaux et de la jolie Marie-Louise Derval.

—

PREMIÈRES A L'HORIZON

Opéra: *Le Miracle.*
Opéra-Comique: *L'Ancêtre.*
Comédie-Française: *Après moi.*
Gaîté-Lyrique: *Don Quichotte.*

—

Zigzag. — A la ville comme au théâtre la gentille Suzanne Perroni emploie l'Elixir Dentifrice, la Poudre Dentifrice et la Pâte Dentifrice des Bénédictins du Mont Majella qui conserve à ses jolies quenottes cette blancheur dont elle est très fière; aussi est-elle une fidèle de la Parfumerie Exotique.

—

Il n'y a pas de saison, il n'y a pas de moment dans la vie d'une femme où elle n'ait le désir de paraître jeune et jolie. Pour répondre à cette aspiration légitime l'*Eau de Jeunesse* JANE HADING est le produit idéal qui fixe sur les traits un éclat incomparable et leur conserve une pureté de lignes impeccable. En vente, 38, rue du Mont-Thabor, magasins de nouveautés et à la Parfumerie des Galeries Saint-Martin.

—

Les teintures pour cheveux de H. CHABRIER, 48, passage Jouffroy, vendues sous le nom de « Hennextré » sont inoffensives et donnent des nuances franches en tous les tons.

—

Dans un cercle très fermé, un membre influent manqua, l'autre semaine, d'être rayé; heureusement l'intéressé connut l'*Official Banque* qui évita la fatale catastrophe grâce aux titres dotaux de la femme de l'intéressé.

Tout de même il est bon de connaître son Paris.

PITT.

PETITE CHRONIQUE

La vraie recette de la jeunesse et de la beauté légendaires de Ninon de Lenclos se trouve dans la *Véritable Eau de Ninon*, produit qui empêche et efface les rides, boutons, taches de rousseur. Prix 6 francs le flacon, franco contre mandat-poste de 6 fr. 50. Exiger le nom de la *Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.*

—

Official Banque (20, rue de La Rochefoucauld, près la Trinité, tél. 136-73), prêts, avances argent même sur fonds dotaux (Discrétion).

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDIDE-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAU SOLEIL (Monte-Carlo Supérieur). — CASINO MUNICIPAL. Spectacles, Matinées et Soirées.

BERLIN. — DER KAISERHOF. Hôtel de Luxe.

BEX-LES-BAINS (Vallée du Rhône, Suisse). — GRAND HOTEL DE BEX. Hôtel de 1er ordre. Ouvert toute l'année. P. Köhler, propriétaire.

CANNES. — HOTEL CONNET. Daumas, propriétaire, premier ordre.

CANNES. — HOTEL DES PINS et Hôtel Beau-Rivage. Frédéric Hainzl, directeur.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CANNES. — HOTEL SUISSE, Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — HOTEL GRAY et d'ALBION, 1er ordre. Foltz, propriétaire.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. L. Defferière, directeur.

GENÈVE. — GRAND HOTEL DE LA PAIX, 200 chambres, 1er ordre, plus jolie situation.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, premier ordre, Garage.

HYÈRES. — HOTEL DES PALMIERS, 1er ordre, grand jardin plein midi. Bérenger, prop.

LUGANO (Suisse). — HOTEL BRISTOL, 1er ordre, Garage. Camenzind, propr.

MENTON. — RIVIERA PALACE, Hôtel de 1er ordre.

MENTON. — LE GRAND HOTEL (WYDER'S GRAND HOTEL).

NICE. — MONT BORON PALACE-HOTEL. Situation splendide.

NICE. — HOTEL DE LA RÉGENCE et Restaurant. Situation en plein centre de la ville.

OUCHY-LAUSANNE. — BEAU RIVAGE PALACE, la plus belle situation au bord du lac de Genève.

OSTENDE (Plage des Bains). — SPLENDID-HOTEL. A. Declerck, propriétaire.

PALERME. — GRAND HOTEL, VILLA IGIEA. Grand Hôtel, idéal séjour.

SAINT-CLOUD. — HOTEL DU PAVILLON BLEU. Ouvert toute l'année. Tél. 23

SAINT-JEAN-DE-LUZ. — GOLF-HOTEL. Beau Rivage. Léon Fourneau, prop.

STRESA (Lac Majeur). — LE GRAND HOTEL DES ILES BORROMÉES. 1er ordre.

TAMARIS-SUR-MER (Var). — GRAND HOTEL, 1er ordre, Casino, Cercle.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL, maison premier ordre. Téléphone 786.

MAISONS RECOMMANDÉES

CHOCOLAT PIHAN, Bonbons Chocolats, 4, Faubourg Saint-Honoré PARIS

COMPAREZ ET JUGEZ !!

PHOTOS Rares et curieuses. Nouv. sans pareilles. 50, sur format 12×16 et Catal. : 3 fr.; 100, 5 fr., 250, 10 fr. Ouvrages illust. 4 fr. les 4 variés 10 fr. Bons de poste en blanc ou timbres de tous pays.
AGENCE CENTRALE, Apartado 402 à MADRID (Espagne)

PRÊT s. sign., à tous s. tout, remb., à volonté, Rien d'av. ALEXANDRE, 17, faub. Montmartre, PARIS

La LIBRAIRIE JEAN FORT, 73, Faub. Poissonnière, PARIS
Envoie gratis sur demande son catalogue de livres curieux neufs et d'occasions.

IMPUISSANCE
des 2 sexes, radicalement guérie à t. âge par les **PILULES OURANIA**
Nouv. Découverte. Imm. succès. **Effet stimulant immédiat.**
Guérison gar. p. une seule boîte (fac. à dissim.) Env. discr.
Prix 10 fr. Laboratoire NORDERN, 31, Pass. du Hâvre, Paris.

J'envoie gratis sur demande mon Catalogue 1911 de livres curieux. JEAN, 34, r. des Petits-Hôtels, Paris

MASSEUSE manucure diplômée Salle de bains 77, rue Turbigo, Paris

PHOTO 2 C. Album, 4 visites 2f. - 6. C. Album 4f 12 Cart. Album et 12 Cart. Visites 10 fr
MARTIN, 15, r. Véron, Paris (XVIIIe)

MISS Gillett. Américe. mass. manucure péd. exp. de 10 h. à 7 h. 23, r. Richelieu (entresol)

MANUEL SECRET DE L'AMOUR par le Dr EYNON
Livre de chevet que tous doivent connaître et que chacun voudra acquérir : RECETTES MERVEILLEUSES relatives à l'amour, à l'hygiène et à la Préservation sexuelle. Enrichi de nombreuses Gravures et 16 Planches en couleurs est envoyé avec le *Catalogue de Curiosités 1910* Fco contre **Quatre** francs à F. PIERRE, 66, Boul. Magenta, Paris

J'ENVOIE CONTRE TIMBRE de **0 FR. 10** mes 3 catalogues de livres sur Histoire, Littérature, Occultisme, *sur demande à* H. DARAGON, *96, rue Blanche, Paris.*

MASSEUSE Soins de Beauté. Madame SARITA, 46, r. de l'Arbre-Sec

PRÉCIEUSE ADRESSE à RETENIR
J'envoie franco contre la somme de 5 francs un livre nouveau extrêmement curieux, orné de nombreuses illustrations, et, comme prime, un album **PARIS-VIVEUR**, accompagné de mon dernier Catalogue illustré pour 1910.
Librairie VIVIENNE, 12, Rue Vivienne, Paris (*Bourse*).



BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, rue de Furstenberg, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS
En vente chez tous les libraires
Les
Maîtres de l'Amour
Collection unique des œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour.

L'Œuvre du Divin Arétin (I).	1 vol. in-8 carré sur papier Alfa.	7 50
— Marquis de Sade.	— —	7 50
— Comte de Mirabeau.	— —	7 50
— Chevalier Andrea de Nerciat.	—	7 50
— Patricien de Venise Giorgio Baffo.	—	7 50
L'Œuvre libertine de Nicolas Chorier (J. Meursius).	—	7 50
— des Poètes du XIXe siècle.	—	7 50
Le Théâtre d'Amour au XVIIIe siècle.	—	7 50
L'Œuvre du Divin Arétin (II).	—	7 50
Le Livre d'Amour de l'Orient (Ananga-Ranga).	—	7 50
L'Œuvre libertine des Conteurs italiens du XVIIIe siècle.		7 50
— de John Cleland (Fanny Hill).		7 50

Envoi franco contre mandat ou timbres, par poste, recommandé
Il paraît un volume tous les mois
Prix de faveur aux Souscripteurs avant le 31 Décembre
Demander les prospectus et bulletins de souscription envoyés franco avec le **Nouveau Catalogue 1911**

IMPUISSANCE
Jeunes ou vieux, vous serez tous guéris d'impuissance et de faiblesse sexuelle par les **PILULES VIRILIS**, absolument sans danger à tout âge. — *Remède inédit. Effet stimulant immédiat. Guérison avec une seule boîte.*
PRIX : 10f la boîte. (*Envoi discret poste restante ou à domicile*).
Écrire au Directeur de l'INSTITUT PITOT, 28, R Pitot, NIMES

PHOTOS EN COULEURS d'Une Beauté Idéale. Echantillons 3, 5 et 10 frs, timb. ou mandat. Engl. Corresp. J. REINMANN, Carte 5, Hambourg, 31.

MASSEUSE diplômée, Mme Hélie, 25, rue Bergère, Paris

LIVRES CURIEUX et RARES. Catal. 0 f. 25. Henry MATTERN, éditeur, Bruxelles.

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX ENVOYÉ GRATIS SUR DEMANDE. LIBRAIRIE VIVIENNE 12, R. Vivienne, Paris (Bourse)

SAGE-FEMME 1re classe, renseigne gratis, discrétion. Pensionnaires. BARLET, 112, r. Réaumur.

COURS MODERNE d'anglais et d'allemand. Mmes DUC, 34, r. Caumartin, Paris (3e ét.).

PHOTOS LIVRES ARTISTIQUES NOUVEAUTÉS 1911. Envois bien choisis contre 6, 10, 15 et 20 fr. Stéréoscopes sup. en coul. La douz. 15 francs. Curieux et rares. Envoi contre 10, 15 et 20 francs. Mme Bellanger, Hôtel des Postes, Boîte 182, PARIS.

MASSAGE Manucure Américain, Miss Mohawk, de New-York, 27, r. Cambon.

MESDAMES Voulez-vous guérir radicalement sans opération, voulez-vous prévenir ? Des métrites, salpyngites, pertes, etc., **L'Utérol** (injections) est toujours victorieux. (2 Médailles d'or, 20 ans de succès). Notice explicative adjointe. 5 francs le flacon, franco 5 fr. 85.
Adresser commandes, Directeur-Pharmacie, 11 rue Le Regrattier, Paris et bonnes pharmacies.

PHOTOS artistiques et intéressantes espagnoles et orientales. Lots bien variés à fr. 5, 10 et 20. C. Léonard Sr 2280 r. Barão S. Cosme, OPORTO

MANUCURE Soins d'esthét. et d'hygiène, 44, r. St-Lazare, 3e ét., fond cour

SAGE-FEMME a rendu pens., consult. et corresp. (Discrét.) MAZE U. 142, Boul. Magenta, Paris

Jeune fille moyen. gênée désire v. b. piano Mme Hélen, 56, Bd. St Marcel, de 1 à 8 h.

PHOTOS Indiq. préf. Corresp. 5 langues. (Cart post. sont refus.) Mme LA CLAN, Fermo posta, TURIN.

H. DARAGON, Ed[r], 96, rue Blanche, Paris.
Catalogues gratis sur Sciences Occultes, Histoire, Littérature

Formulaire de Haute Magie — 1 vol.	2.50
L'Art d'être Heureux — 1 vol.	0.90
Les Femmes et l'Adultère — 1 vol.	15. »
Les Encyclopédistes et les Femmes — 1 vol.	6. »
Le Théâtre et la Révolution — 1 vol.	6. »
La Synthèse de l'Or (alchimie) — 1 vol.	1. »
Tortures et Supplices en France — 1 vol.	5. »
La Lumière Astrale (astrologie) — 1 vol.	2. »
Les Modes du Directoire et du Consulat — 1 vol.	6. »

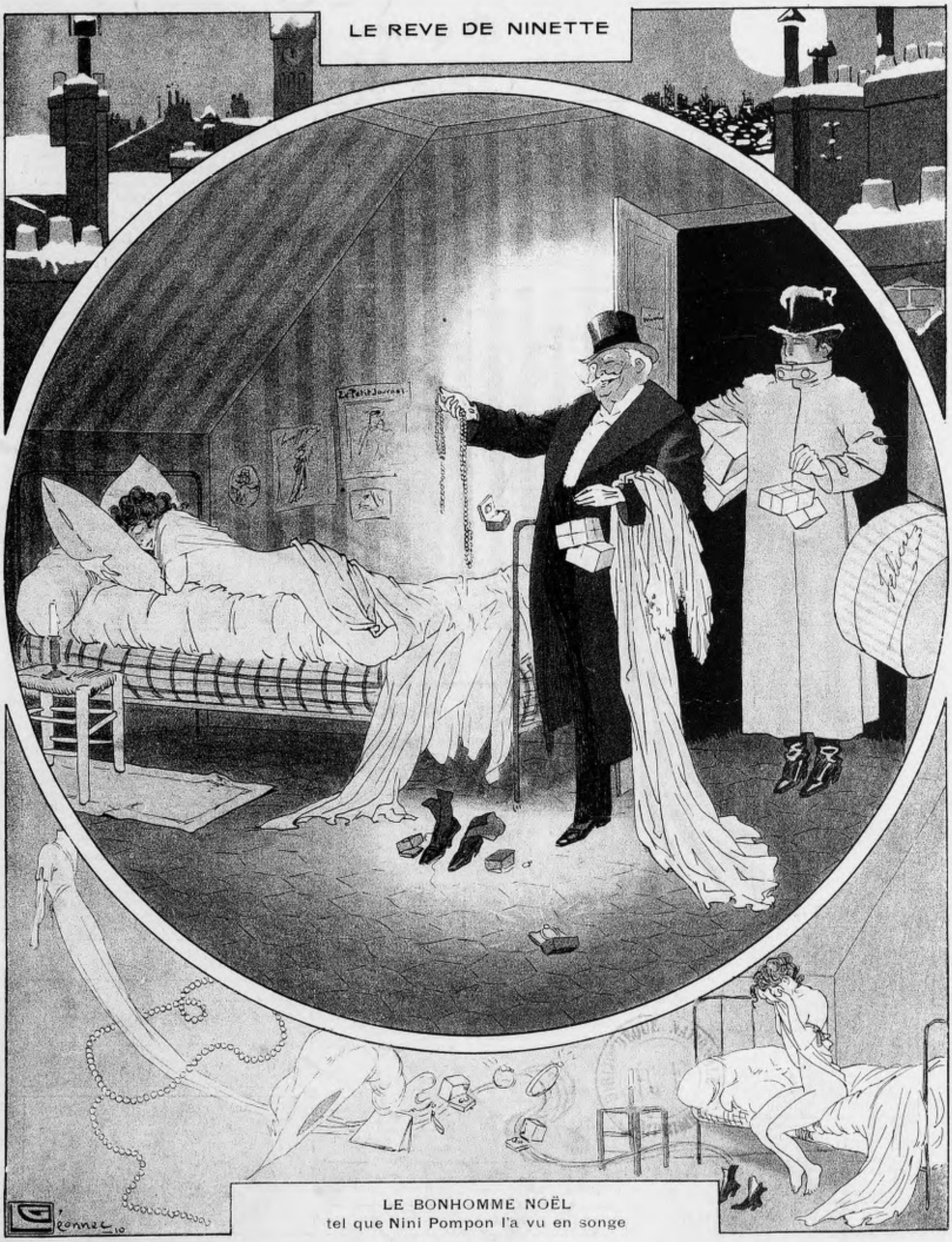
Envoi franco contre mandat.

Le Gérant : C. CLEMENT

G. DE MALHERBE, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris

Dessin de G. Léonnec

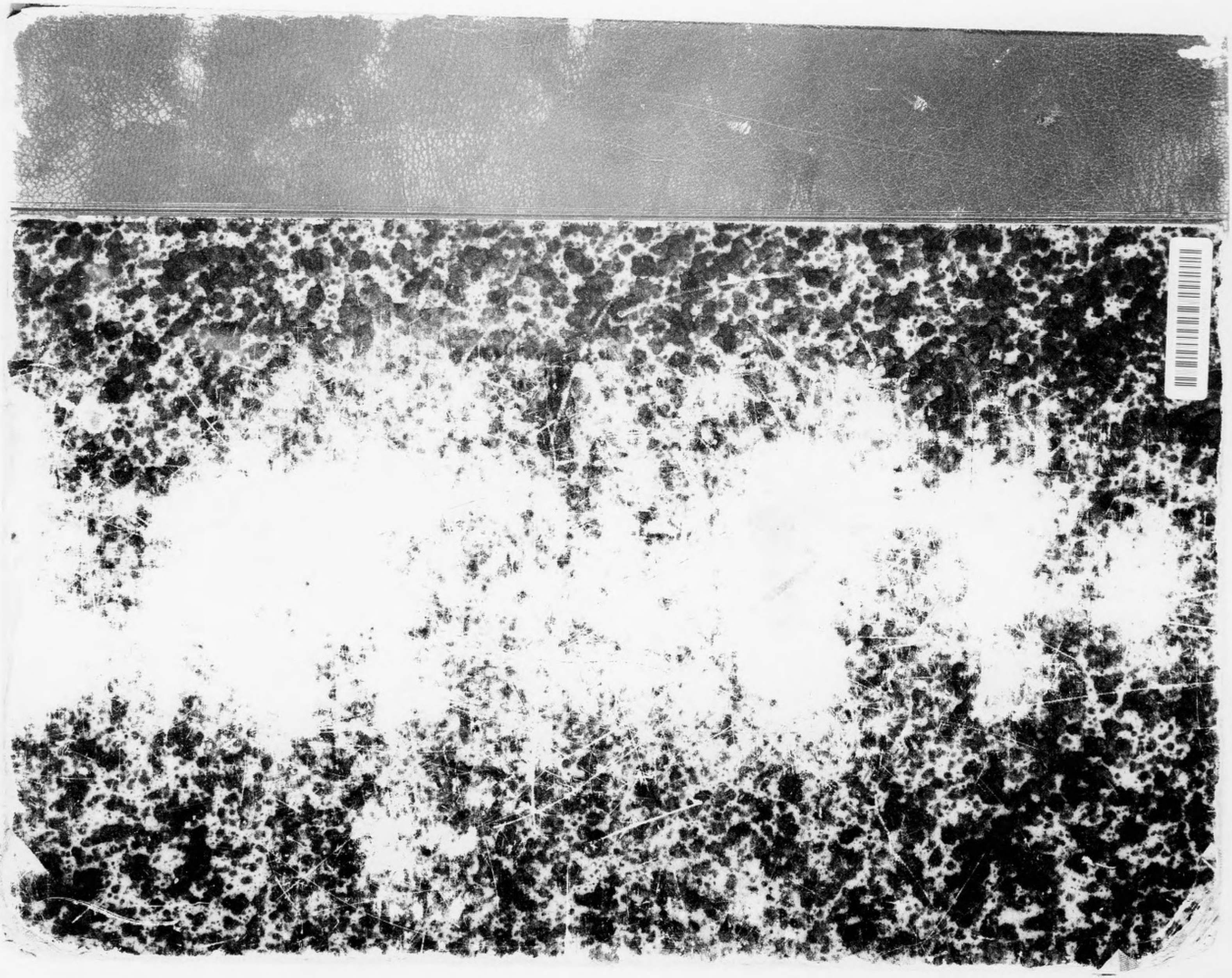
LE REVE DE NINETTE

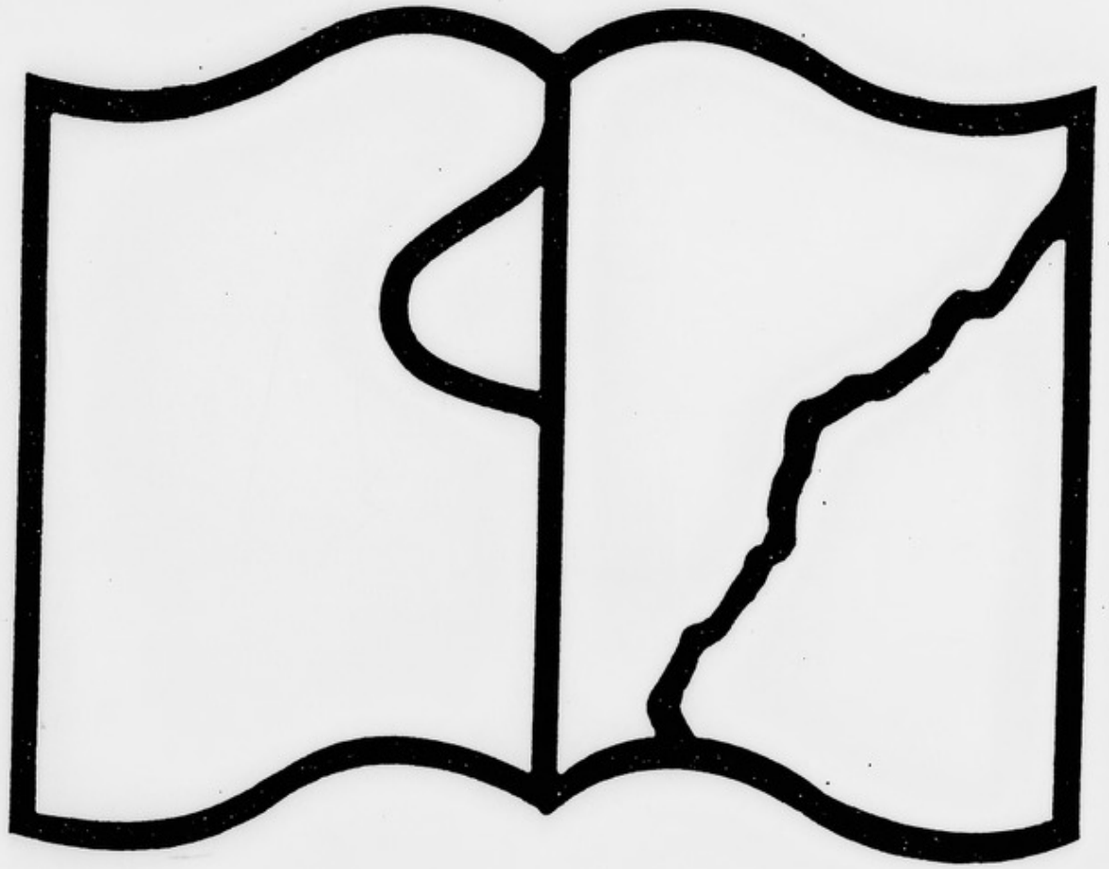


LE BONHOMME NOËL
tel que Nini Pompon l'a vu en songe



G. de Malherbe, imprimeur, 12, passage des Favorites, Paris





Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

Bibliothèque nationale de France
Direction des collections
Paris

Département Histoire, philosophie, sciences de l'homme

FOL-LC13-81
(1910)

R 230552